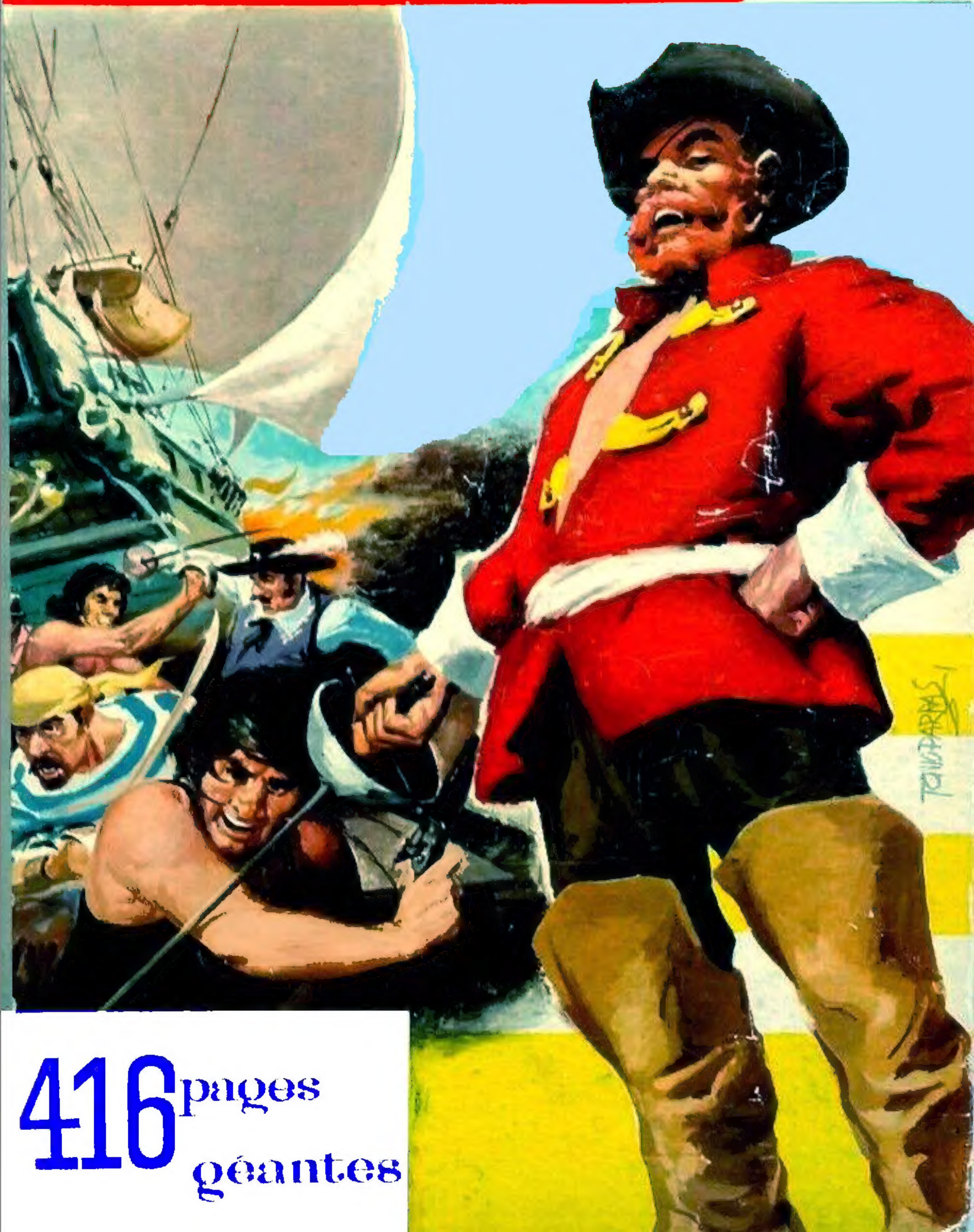


Pilote

album
N°5



416 pages
géantes

Pilote

LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRÉ DES JEUNES

HEBDOMADAIRE

N° 53

27 OCTOBRE 1960

Deuxième année

0,80 NF



Belgique : 10 francs



**24 HEURES
AVEC
UN PILOTE
DE JET**

UNE CARTE POUR TANGUY

De Christiane... (pas de nom de famille, pas d'adresse) :

Cher M. Michel Tanguy, avez-vous vraiment été pilote à la base 708, à Meknès ? Je suis en vacances en France, et en écoutant votre émission du jeudi 6 octobre 1960, et puis-je bientôt mon congé se termine, l'idée m'est venue de vous envoyer de Meknès où je repars, une carte, et devinez d'où : de la Vallée Heureuse. Avec toute ma sympathie et le regret de ne pouvoir jusqu'au bout écouter votre histoire : je ne suis pas une petite fille mais j'aime encore les histoires... la vôtre m'a amusée. (Même si M. Tanguy et son camarade pilote n'existent pas, je promets une carte de Meknès.)

— Chère Christiane, les créateurs de Michel Tanguy, et ceux qui, avec tout leur talent, lui donnent une voix sur les antennes de Radio-Luxembourg, vous remercient pour votre si jolie carte, qui leur a fait grand plaisir. Tanguy et Laverdure existent, dans la mesure où beaucoup de pilotes ont servi de modèle pour ces personnages et se reconnaissent en eux.

LE PROBLEME ROBILLARD

De Jean-Claude GIRARD à Primarette (Israël) :

« Je trouve l'histoire de l'inspecteur Robillard parfaitement ridicule et je souhaite qu'elle se termine bientôt et cède la place à une histoire plus intéressante. »

« Mais ne faisons pas trop de reproches à Pilote. La première chose que je regarde dans Pilote, c'est l'aventure de Jacques Le Gall contre les bandits de l'Ombre ; ensuite, Michel Tanguy, Astérix, le Démon des Caraïbes, P'tit Pat, Cochise, Ivanhoe, Nicolas, les instructifs pilotoramas et enfin, les actualités. Dernièrement, j'ai porté en classe le pilotorama sur Athènes au temps de sa splendeur. Mon vieux maître en a profondément été touché. »

— En ce qui concerne l'inspecteur Robillard, nous recevons... aussi... des lettres de compliments. Mais le référendum du précédent numéro va bientôt nous éclairer.

LES ALBUMS

Lecteurs qui avez entre les mains ce numéro de « Pilote », vous voudrez certainement posséder la collection des premiers numéros de notre journal. Les albums reliés, réunissant treize numéros de « Pilote », soit plus de 400 grandes pages, sont en vente au prix de 7,50 NF. Vous pouvez aussi les commander à « Pilote », 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e), qui vous les enverra contre remboursement, port en sus.

LES INSIGNES

« Pilote » a créé pour vous de magnifiques insignes émaillés que vous serez fiers de porter. Pour recevoir chez vous, franco de port, l'insigne « Pilote », envoyez-nous, par mandat compte chèque postal, ou en timbres, la somme de 2 NF. Spécifiez bien si vous désirez que l'insigne soit monté sur patin (pour la boutonnière) ou sur épingle. Nous vous signalons qu'il vous faudra quelques jours de patience avant de recevoir votre insigne, car nous sommes submergés de demandes.

LE GRAND CIRQUE DE FRANCE

Participez au grand jeu d'erreurs « Pilote » dans le Grand Cirque de France, dont voici l'itinéraire : mardi 25 octobre, La Souterraine ; mardi 26, Guéret ; jeudi 27, Montluçon ; vendredi 28, Moulins ; samedi 29, Decize ; dimanche 30, Nevers ; lundi 31 et mardi 1^{er} novembre, Bourges.

ASTERIX ET OBELIX

Le petit guerrier Gaulois et son ami Obélix, le livre de menhirs, réalisés en latex armé, sont en vente chez tous les bons libraires et marchands de jouets.



Si vous ne les trouvez pas, vous pouvez les commander à « Pilote », qui vous les enverra contre remboursement, port en sus. Les prix : Astérix : 4,95 NF et Obélix : 8,35 NF.

Les photos qui illustrent ce numéro sont signées : Presse Sports - Rouzhol - René Dari - Hoppen - Iskender - Abel.

UNE GRANDE INNOVATION « PILOTE »

« Pilote » vient de créer « l'abonnement de la semaine ». A ceux d'entre vous qui souscriront cette semaine un abonnement d'un an (France : 36,40 NF, Belgique : 417 FB, étranger : 41,60 NF), « Pilote » offrira en cadeau. Mais attention ! Ce seront les 500 premiers abonnés de cette semaine qui nous retourneront le bon ci-contre avant le 2 novembre, qui recevront, et eux seuls, le cadeau que nous vous proposons : une magnifique reliure, qui vous permettra de réunir 26 numéros de « Pilote ».

pour sauver onze mourants

CE RADIO- AMATEUR



« P.Y.2A.SI, à F.F.4.AB. me recevez-vous ? Avis d'extrême urgence ! Pour sauver un enfant mourant et dix autres personnes, il me faut, avant 48 heures, 200 comprimés de Laticryl 235. »

« P.Y.2A.SI, à F.F.4.AB. m'avez-vous compris ?... »

C'était samedi à 19 h 30. Pendant que ses enfants (une jeune fille de quinze ans et un garçon de dix ans) jouaient à côté dans la cuisine, M. Cance, trente-sept ans, dans sa salle à manger, tournait machinalement les boutons de son poste de radio. Mais ce n'était pas un récepteur banal. M. Cance, employé à l'Agence Renault de Montpellier, et demeurant dans une petite villa, plantée en pleine garrigue, à 5 km de la ville, a, en effet, un violon d'Ingres. Sa femme et lui sont passionnés de radio et le couple possède un récepteur 10 lam-

pes, captant 10 gammes d'ondes, étalées de 13 mètres à 1 800 mètres, et notamment la bande de 50 à 150 m, fréquence d'ondes extrêmement rare.

Et c'est justement sur cette bande extra-courte que, à des milliers de kilomètres de Montpellier, était lancé, à travers l'éther, l'émouvant S.O.S.

Tout de suite, M. Cance avait reconnu les indicatifs familiers : P.Y.2A.SI. c'était le Brésil, et F.F.4.AB., Abidjan. Haletant, il écoutait la suite de la conversation :

« Ici, le Dr Ettore Amey Da Silva, de Sao Paulo. Ce médicament français, fabriqué par les laboratoires parisiens Amphon, est encore au stade expérimental. Mais il a sauvé, il y a quelques mois, le fils de l'artiste Jeanne Moreau, plongé dans le coma à la suite d'un accident d'auto. C'est introuvable au Brésil, mais vous, en Côte-d'Ivoire, en avez-vous ? »

Hélas, la réponse était négative. Bouleversé, M. Cance pensait à l'enfant mourant qui avait peut-être l'âge de son fils. Il décida d'agir. Mais il n'avait pas le téléphone. Dans la nuit tombante, il enfourcha sa moto et fonça vers le sanatorium tout proche pour téléphoner au Dr Lévi, directeur départemental de la Santé.

LA CHAÎNE DE SOLIDARITÉ

Dans tout l'Hérault, il n'y avait pas un seul flacon de ce médicament, d'ailleurs inconnu dans toute la pharmacopée.

Malgré l'heure tardive, le Dr Lévi alerta la préfecture, qui se mit en rapport avec le service de garde, au ministère de la Santé publique, à Paris. Le médecin de garde, le Dr Mabillo, prévenu par téléphone, réussit à déterminer qu'il s'agissait de Lucidril 235. Sautant dans sa voiture, il se rendit à la Pharmacie Centrale des Hôpitaux de l'Assistance publique, dont les immenses rayonnages contiennent des échantillons de tous les médicaments connus. C'était la seule solution, car le laboratoire créateur du produit était, bien sûr, à cette heure, fermé pour le week-end.

Muni des précieux flacons, le Dr Mabillo se rendit à Air France et demanda à quelle heure partait le premier avion pour Santiago du Chili.

(Car, entre l'appel capté par M. Cance et le S.O.S. retransmis à Paris, une mauvaise écoute téléphonique avait, hélas ! transformé le nom de la ville.)

Air France se renseigna. Il n'y avait aucun avion de la Compagnie avant le mercredi 19 heures. Mais cependant, un appareil des Aerolineas d'Argentine décollait le dimanche 16 à 19 h 05 d'Orly.

Et la chaîne bénévole de solidarité continuait à fonctionner à plein. Une voiture emportait le précieux paquet sur lequel figurait la mention : « Médicaments urgents, ne pas garder en douane » jusqu'à l'aéroport des Invalides où il était confié au commandant Aberg Cobo, chef de bord du Comet IV, vol AR.151, partant pour Buenos Aires.

Enquête de JEANNE DESGRANGE
à Montpellier,
et de CHARLES BLONDEL
à Paris.

Mais tandis que le lourd appareil s'en-volait, la véracité des faits était rétablie. On s'apercevait que les médicaments étaient attendus à Sao Paulo, alors qu'ils devaient arriver à 16 heures, heure française, pour reprendre une correspondance vers Santiago.

Une fois de plus, il fallait donc faire preuve d'ingéniosité et de rapidité. Par radio-télégraphe, Air France s'assura, à la demande du ministère de la Santé, qu'il n'y avait plus cette fois d'erreur de destination, et il envoya l'ordre de stopper le colis à Buenos Aires pour modifier le nom et l'adresse.

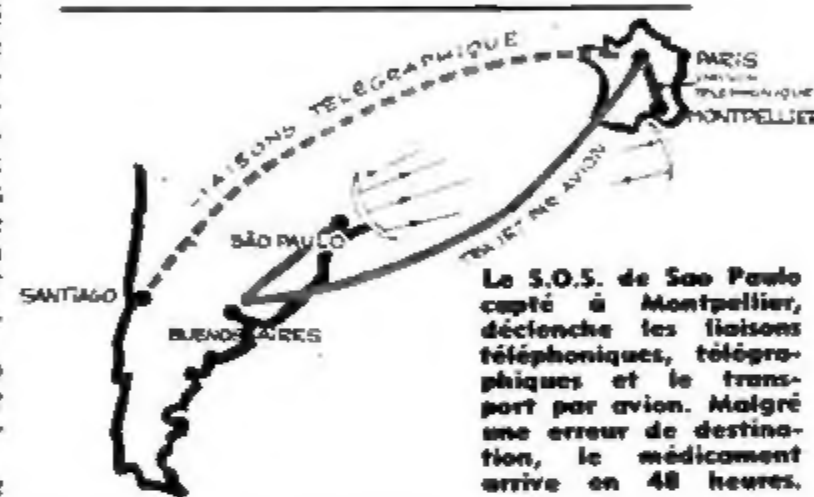
Dès que le Comet IV des Aerolineas toucha la piste, une hôtesse se précipita, prit le colis et le remit au commandant de bord du Vol SC.410 de la Compagnie Cruzeiro qui arrivait à Sao Paulo lundi soir à 19 heures, heure française (soit le dimanche 18, à 0 h 40, avec le décalage des fuseaux horaires).

Et mardi, à 16 h 45, Air France transmettait au ministère de la Santé publique ce message radio qu'il venait de recevoir :

« Colis bien arrivé, et transmis au médecin destinataire. »

Notre correspondant à Montpellier s'est rendu chez M. Cance pour lui annoncer l'heureuse issue du grand mouvement de solidarité qu'il avait déclenché.

Depuis dix ans qu'il s'intéresse à la radio amateur, M. Cance a déjà capté des émissions provenant de 109 pays différents, comme la Nouvelle-Zélande, l'Antarctique



Le S.O.S. de Sao Paulo capté à Montpellier, déclenche les liaisons téléphoniques, télégraphiques et le transport par avion. Malgré une erreur de destination, le médicament arrive en 48 heures.

ou l'expédition française aux îles Kerguelen. Mais son plus grand titre de gloire est d'être « moniteur de Radio-Tokyo ». C'est-à-dire que dix fois par mois il doit capter une émission sur trois longueurs d'ondes différentes. Pendant cette écoute, il doit noter l'intensité du signal, les parasites atmosphériques, etc., et faire tous les mois un rapport à Tokyo. En échange de quoi, il reçoit de jolis cadeaux : assiettes de porcelaine, poupées japonaises peintes à la main, etc. Gageons que, bientôt, il pourra ajouter à sa collection de trophées un autographe du Brésil le remerciant de son initiative...



A MOBILISÉ CET AVION

LE PETIT NICOLAS a paru en librairie

Ça y est ! Ils en ont fait un livre ! Mes deux papas, René Goscinny qui m'aide à écrire mes histoires, et Sempé qui fait mes portraits, sont allés dans une maison qui s'appelle Denoël et qui fait des livres, et puis ils ont parlé des tas de fois et ils ont fait un chouette livre avec mes histoires. Dans le livre, il y a mes histoires, c'est un recueil, ils m'ont dit, et il y a aussi mes copains, Alceste, le gros, Eudes, Rufus, Agnan, Geoffroy, la maîtresse, le directeur, le Bouillon, M. Blédurt, qui est notre voisin, papa et maman qui sont les plus chouettes du monde, et ça se vend dans toutes les librairies.

NICOLAS.

dans l'almanach de RADIO-LUXEMBOURG 1961

- « UN REPAS DE FAMILLE » AVEC NICOLAS... par Goscinny et Sempé
- UNE ENQUETE INEDITE DE L'INSPECTEUR ROB-BILLARD
- 5 PAGES DE JEUX SIGNEES PAR Pierre Bellemare et J.-P. Rouland

et, pour vos parents : 256 pages de conseils, d'histoires, de recettes, de dessins... avec, en exclusivité, les Confidences de Dalida, Danielle Darrieux, André Claveau, Charles Aznavour, Tino Rossi, Gilbert Bécaud, Sacha Distel, André Verchuren.

200 HEURES DE LECTURE POUR TOUTE LA FAMILLE

RIVIÈRE :

"J'ai roulé seul pendant 20 km"

Nous allions boucler le numéro 39, quand la terrible nouvelle nous parvint... Rivière, notre ami Rivière, paralysé sur un lit d'hôpital!... Et cependant, en ce jour de juillet, où nous avions plutôt envie de pleurer, nous n'avons pas hésité à titrer : « A bientôt, Roger Rivière ! » Nous avions raison. Les trois lecteurs que « Pilote » envoya à son chevet, avec des centaines de vos lettres, lui répétèrent : « A bientôt, Roger, sur les routes de France. » Les lecteurs de « Pilote » avaient raison, contre toutes les apparences. Et voici notre champion (ci-contre, à g.), à nouveau, sur son vélo. Et le voici, à nouveau, qui écrit pour vous, et vous parle déjà de sprints et de moyenne horaire. A « Pilote », nous sommes contents!



ME voici à nouveau, pour vous, amis lecteurs de « Pilote », transformé en journaliste. Le fait de rédiger ces lignes est mieux qu'un symbole. Pour moi, c'est la confirmation que je viens de franchir, victorieusement, une nouvelle étape.

Je sais bien qu'il ne faut pas trop crier victoire, mais quand même...

Je me souviens très bien. C'était un mardi, le 26 juillet exactement, quand Jean Donguès, accompagné de trois jeunes garçons, est venu me rendre visite à La-

malou-les-Bains, porteur de plusieurs centaines de lettres écrites par les lecteurs de « Pilote ». Je ne pensais pas, ce jour-là, être à nouveau au rendez-vous rédactionnel de « Pilote ». Aujourd'hui, c'est chose faite.

Que d'événements depuis trois mois! Aujourd'hui, je marche; il n'est pas encore question, bien sûr, que je fasse du footing dans les sous-bois de Veauches, mais je me déplace seul, sans avoir besoin de béquilles (je les ai brûlées... symboliquement, puisqu'elles étaient en duralu-

min). Je viens de faire le voyage Saint-Etienne-Paris et retour en conduisant moi-même ma voiture et, mieux, j'ai repris contact avec mon vélo de route.

Oh! bien sûr, cette première sortie a été limitée : vingt kilomètres. Mais pour la première fois j'ai roulé seul. J'ai retrouvé, non pas la position, mais les gestes du routier. J'ai même, je peux vous l'avouer, fait quelques sprints... à trente-cinq de moyenne! Et refait connaissance avec les cahots de la route.

Auriez-vous pensé cela, amis qui m'avez vu à La-malou, en juillet dernier?

Je pense que vous me comprenez quand je vous affirme que je suis heureux d'écrire cet article. Pour la première fois depuis longtemps, il m'est possible aussi de vous faire part de mes projets, de mon programme.

Ce programme est bien précis. J'ai repris contact avec Daniel Dousset, mon manager. Chez lui, à Pol-gny-la-Forêt, j'ai signé mon contrat 1961; plus exactement, nous avons



J'ai aussi repris la plume pour signer avec Daniel Dousset, mon manager, mon contrat de coureur pour 1961.



— Le voilà, ton vélo, m'a dit Daniel. J'avais envie de rire et de pleurer à la fois.

reconduit avec la firme Rapha mon contrat de coureur cycliste. Me voici de nouveau chez moi, à Veauches; je roule à vélo selon un plan bien établi par les spécialistes qui me suivent. A Saint-Etienne, j'effectue régulièrement des séances de mécanothérapie destinées à ma rééducation. Voici pour l'instant, dans quelques semaines, je pars pour le Dauphiné où j'espère avoir rendez-vous avec la neige sur les pentes de l'Alpe d'Huez. Je suis passionné de ski et faire du ski entre dans le cadre du programme de rééducation que l'on m'a établi.

Après l'Alpe d'Huez, direction le soleil : le petit village méditerranéen des Issambres où, en février, je recommencerai, comme tous les coureurs cyclistes professionnels, à m'entraîner sur la route.

Voilà. Je n'ai pas le droit de faire de pronostics, de vous dire que je serai au départ de Paris-Nice ou que je m'attaquerai à mon record de l'heure. Je n'ai pas le droit non plus d'écrire que la compétition est terminée pour moi. C'est en mars prochain que je saurai si je peux ou non gagner encore des courses.

Mais croyez-moi, j'aime tellement la bicyclette, alors... A bientôt, amis lecteurs de « Pilote ».

R. Rivière

MAINTENANT... ON PEUT LE DIRE

ANDRÉ BOURRILLON : "Il a frôlé la mort"



QUELLE joie, pour un ami, de savoir qu'un autre ami a réussi à vaincre le destin... Cette victoire du courage sur l'injustice me comble d'aise... Bravo, Roger Rivière! Vainqueur moral du dernier Tour de France, tu viens de nous montrer que rien n'est terminé, même si l'on désespère.

Je revois, comme si j'y étais encore, ce petit hôtel adorable, situé à 20 km de Millau... « Les Rosiers ». Je revois cet unique jour de repos accordé aux géants de la route... Une maison, davantage qu'un hôtel, au bord du Tarn, un soleil écrasant, mais surtout un calme extraordinaire. Ces batailleurs du Tour avaient enfin le loisir de se défendre. Il y avait là l'équipe de France au complet!

Pour découvrir Roger Rivière, je grimpai au 2^e étage de l'hôtel et le trouvai là, installé sur son lit, frais comme un gardon, entouré de sa femme, de sa belle-sœur, de son beau-frère, etc.

— Avant l'interview, me dit-il, je vais prendre mon bain de vinaigre; si tu veux venir, tu verras ce que c'est.

Installé à côté d'une baignoire remplie d'eau chaude et de quelques litres de vinaigre, je fis le reportage en déclarant que les bruits qu'on entendait n'étaient pas ceux du Tarn coulant entre les pierres, mais celui du clapotis de l'eau du bain de Roger Rivière. Là, j'ai entendu, je peux le dire, la déclaration la plus surprenante du champion.

— Tu me demandes si je peux gagner le Tour de France, me dit-il. Pourquoi veux-tu que j'en doute? Je suis actuellement à la meilleure place. Nencini est devant moi, tout près. Je peux l'attaquer, mais lui est obligé de se défendre, non seulement contre moi, mais contre son maillot jaune, trop visible.

— Comment s'annonce donc l'avenir?

— On verra bien, me répondit Roger, mais dis-toi bien que j'attaquerai dès que je sentirai que je peux le faire.

— Demain, peut-être?

— Pourquoi pas? On m'a reproché d'avoir laissé Anglade en arrière, le jour où je me sentais fort; pourquoi ne pas tenter, au point où j'en suis, de battre Nencini avant le « contre la montre »?

Rivière attendait une nouvelle machine. Il éclatait de santé, de confiance. Sa femme était radieuse et lui, détendu au possible! On parlait d'une rivalité Anglade-Rivière;

j'aurais voulu que vous puissiez assister, ce jour-là, au spectacle des deux hommes, discutant amicalement entre eux, posant pour les photographes, et surtout parlant en copains.

Personnellement, assuré de la victoire de Rivière dans le Tour, et surtout rassuré sur sa forme physique et morale, je le quittai le soir, vers 21 h 30, pour regagner mon hôtel.

Le lendemain, avant le départ, Roger Rivière avait manifestement décidé d'attaquer, mais il cachait bien son jeu. De nombreuses chutes avaient émaillé le Tour dans sa première partie, dont une chute quasi générale sous un tunnel, d'autres dans des descentes de col, d'autres encore dans le peloton. Roger Rivière me déclara :

— Qu'est-ce que tu veux, pour faire du vélo, il faut savoir se tenir dessus. Les gars, y regardent pas où ils mettent leurs roues... Et ce fut le drame du Pertuiset. Dans la descente, le virage mal pris, la chute dans le ravin, un maillot tricolore 30 mètres plus bas et le souvenir d'un autre accident atroce, celui de la mort de mon « papa Viroz ».

En bas, tous les journalistes, les photographes. En haut, sur la route, un Nencini (maillot jaune) bouleversé par la nouvelle et un peloton atterré.

En bas, Rivière gémissant, Marcel Bidot, livide, le docteur Dumas sur place immédiatement. Rivière, celui que j'avais vu la veille resplendissant, sûr de lui, n'était plus qu'un pantin désarticulé.

Mais quel courage, quelle lucidité!

— Docteur, disait-il à Dumas, c'est grave, hein? Est-ce que je pourrai marcher? Je ne sens plus ma jambe...

— Docteur, soyez gentil, prévenez ma femme sans lui faire peur...

— Docteur, est-ce que je pourrai marcher?...

— Docteur... Docteur... Docteur...

Oui, mon ami, notre ami Rivière, risquait de mourir. Il suffisait de regarder le docteur Dumas pour le savoir. Remonté par les copains (la grande famille du Tour existe, croyez-moi), installé dans l'ambulance, suivi par les photographes et les reporters qui pouvaient l'entendre gémir à chaque cahot, il fut conduit ensuite à l'hôpital, par hélicoptère, dans les plus brefs délais. Vous connaissez la suite : les heures, les jours, les semaines de souffrance, les mois ont passé.

Et Rivière remonte sur son vélo. C'est la plus belle récompense qu'il puisse donner à son public qui, dans la carcasse du champion, vient de découvrir un héros.

POUR ZAPPY, LA MOUSTACHE N° 2

Dans notre N° 48, nous vous avions proposé de rendre des moustaches à Zappy Max, obligé, pour tourner un film, de se séparer de son ancien ornement pileux. Nous avons reçu des centaines de réponses. Voici la liste type, après dépouillement :

- MOUSTACHE N° 2, sportive, « en guidon de vélo » 148 VOIX
- MOUSTACHE N° 5, la populaire petite brosse 108 VOIX
- MOUSTACHE N° 3, négligée, à la va-comme-je-pousse 21 VOIX
- MOUSTACHE N° 1, très artistique, à la Salvador Dali 5 VOIX
- MOUSTACHE N° 4, gauloise, à la Zappymix... 4 VOIX

C'est donc la moustache N° 2 (ci-contre), qui triomphe, tandis que la liste type est représentée par le chiffre : 2.5.3.1.4.

Nous avons promis un abonnement d'un an au lecteur qui nous enverrait cette liste type. Sept d'entre vous nous ont envoyé cette liste. Un abonnement d'un an à « Pilote » vient donc récompenser :

- Raymond Périssé, les Chartiers, Molinet (Allier).
- Marie-Claire Thomson, 11, place du Perron à Theux (province de Liège), Belgique.
- Jean-Marie Warny, 87, rue Stevens Delannoy à Bruxelles II (Belgique).
- Alain Bon, à Cléry-sur-Somme (Somme).
- Fred Fisseau, 18, bd Jean-Jaurès à Dreux (Eure-et-Loir).
- Andrée Gendre, à Morlet, par Epinac-les-Mines (Saône-et-Loire).
- Gilles Guéret, 74, r. Etienne-Richerand, à Lyon (3^e) (Rhône).

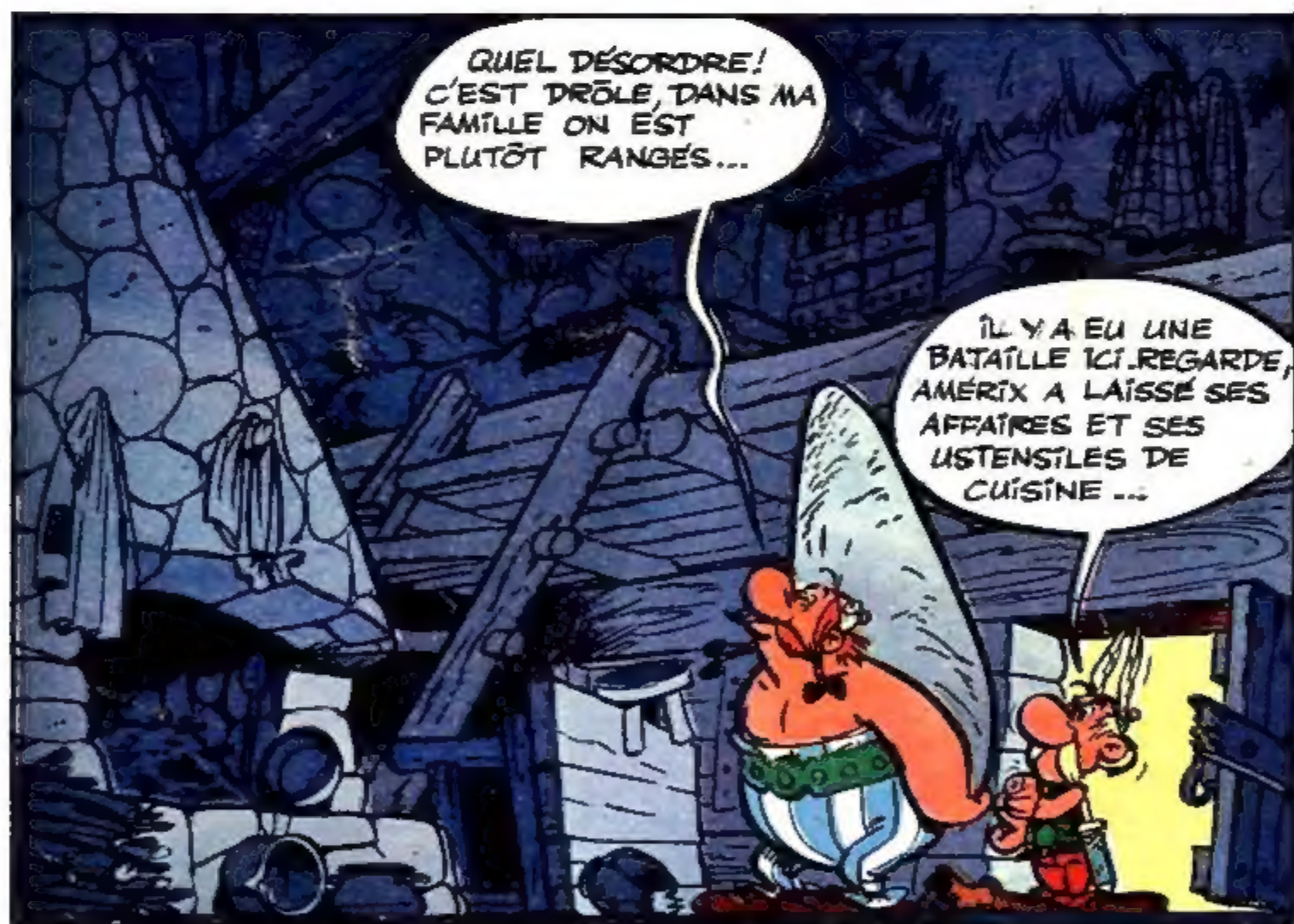
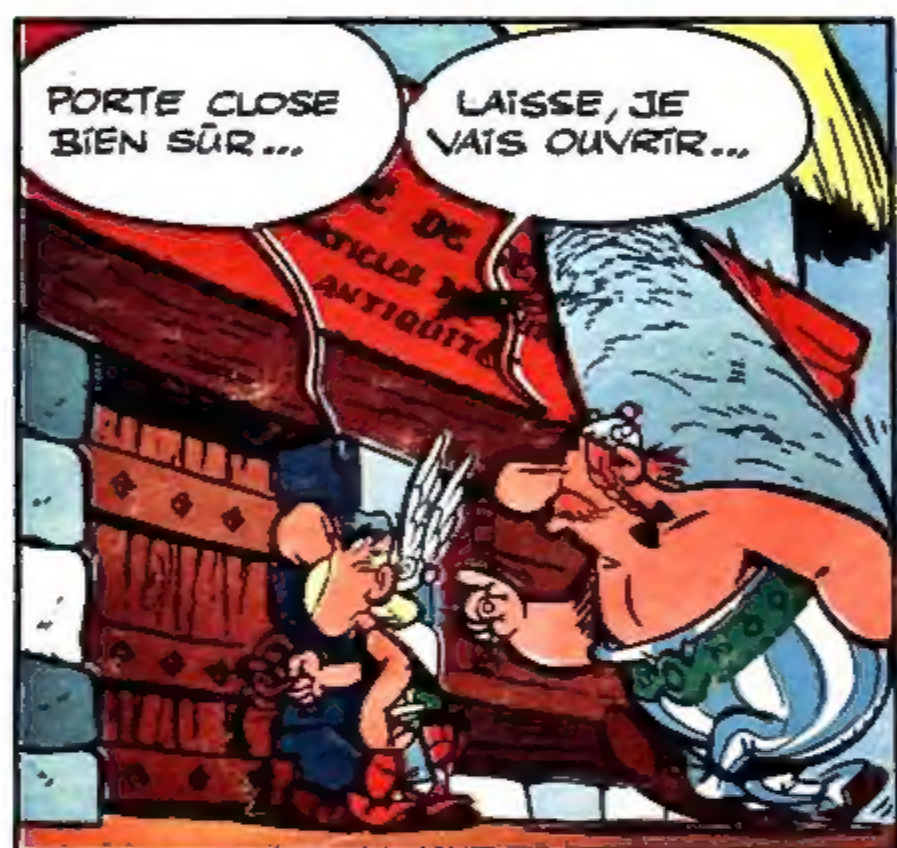
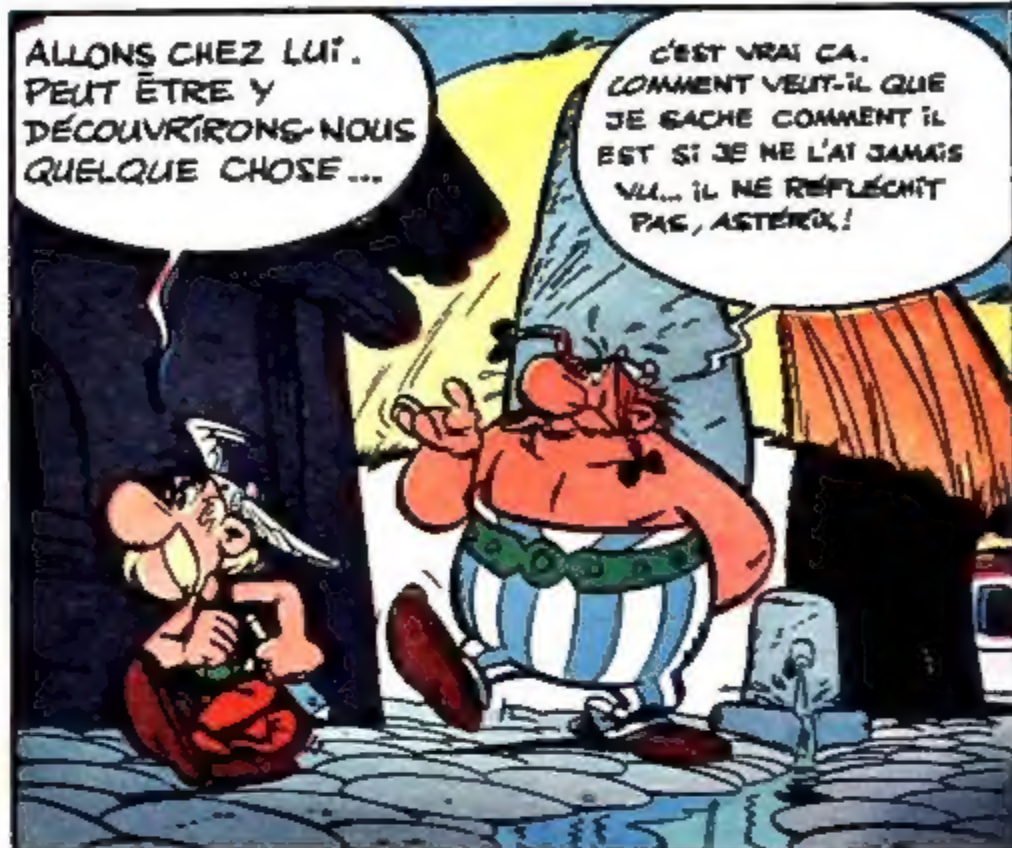




DESSINS: **UDRZO** TEXTE: **GOSCHNY**

LE GAULOIS

RESUME. — Astérix et Obélix se trouvent à Lutèce, où ils veulent acheter une serpe d'or pour leur druide. Malheureusement, Amérix, le marchand de serpes, a disparu, et nos deux héros veulent le retrouver.



Faites vite la collection des avions SUNIL

12 magnifiques appareils à monter vous-même

Gratuit

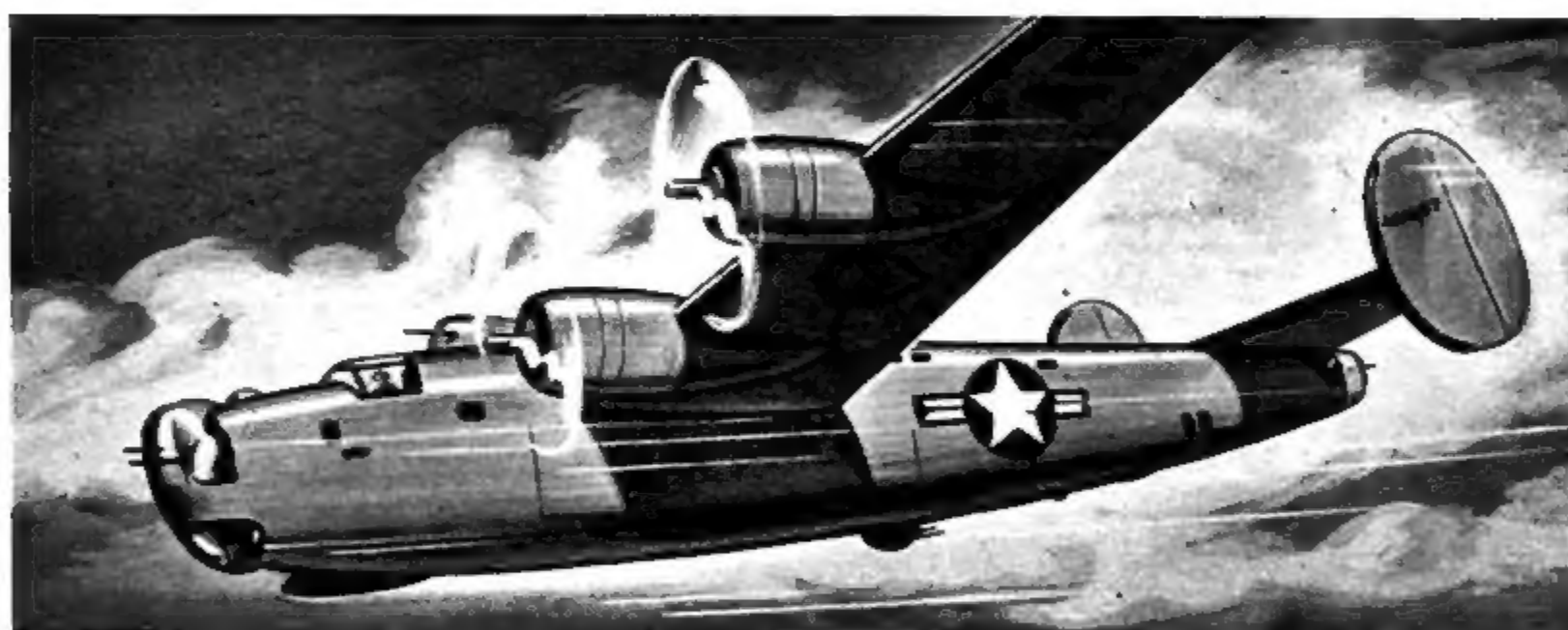


DES MERVEILLES D'EXACTITUDE

Bombardiers lourds et légers, avions de reconnaissance et d'observation, la collection Sunil est exacte jusque dans ses moindres détails. Rien n'y manque, des roues à l'antenne radio, des fusées sous les ailes aux signes distinctifs extérieurs : immatriculation, emblème d'escadrille, pavillon, etc.

FIGURENT DANS LA COLLECTION SUNIL :

Hellcat - Corsair
Shooting Star - Cutlass
Liberator - Mitchell
Invader - Boeing
Thunderbolt - Mustang
Spitfire - Messerschmitt



**Sunil a tout prévu
pour le montage des nombreuses pièces détachées.**

Les avions Sunil vous sont offerts dans des boîtes contenant, selon le type de l'appareil, de 25 à 40 pièces. S'y trouvent joints pour chacun : notice de montage détaillée, colle plastique, ainsi que décalques en couleur pour habiller votre chef-d'œuvre.

A LA BLANCHEUR SUNIL AJOUTE L'ECLAT !

CETTE OFFRE EST LIMITÉE

Demandez à votre maman de vous faire ce plaisir : Sunil offre un avion pour 2 paquets familiaux ou 3 paquets normaux. Et quelle joie pour toute la maison d'avoir du linge mieux que propre, plus que blanc, éclatant !



et à vous de jouer maintenant !

LA JOURNÉE D'UN

Comment vivent nos pilotes de chasse ? En quoi consiste leur journée, une vraie journée de travail ? Sont-ils des monstres, esclaves d'une machine elle-même monstrueuse ? Sont-ils, au contraire, des hommes ordinaires ? Pour le savoir, nous sommes allés à la base de Creil où la dixième escadre de chasse est stationnée. Grâce au Service d'Information de notre Armée de l'Air, nous avons pu pénétrer dans l'intimité d'un pilote et suivre ses mouvements, faits et gestes pendant une journée. A chaque moment, nous étions à côté de lui et nous avons surpris ainsi les moindres réactions du lieutenant J. Majgier. Voici le résultat de notre enquête d'un jour, qu'a réalisée Jacques Gambu. A vous de juger...



Le jour se lève à peine... Le pilote vient d'arriver à la base et sa voiture l'attendra toute la journée durant. Sous le blouson, l'uniforme de lieutenant qu'il ne tardera pas à quitter pour revêtir sa tenue de vol. Il n'est plus l'homme tranquille qui, peut-être, a apporté son petit déjeuner à sa femme ! Il laisse sa voiture pour son avion, un « Super Mystère », monoplace supersonique de chasse, véritable bête de race.

Tout d'abord, il prend, à son tour, le petit déjeuner. Jambon, œufs sur le plat, jus de fruit, café, lait, confiture et, bien entendu, pain et beurre. Ses amis pilotes, arrivés en même temps que lui, discutent du programme possible de la journée. Pour l'instant, pas question de s'inquiéter du travail qui l'attend. Pendant que certains se restaurent, d'autres sont en l'air ou reviennent d'une mission de nuit et d'autres encore sont installés à bord de leur « Super Mystère », momentanément silencieux, en position d'alerte renforcée. Le moment venu, on ira relever les copains ; pour l'instant, ce ne sont encore que les premiers préparatifs du vol : le déjeuner, car il n'est pas question de monter dans un chasseur le ventre vide ! Mais les choses ne vont pas tarder à prendre une toute autre tournure...



Avant de grimper dans son cockpit, le pilote effectue le tour de son avion et vérifie extérieurement que tout est en ordre. Ce tour est réglementaire et fait partie des « manies » bien utiles que chaque pilote doit savoir exercer avec un grand soin. Accompagné de son mécanicien « avion », il tâte, ausculte ou simplement regarde son appareil depuis le nez jusqu'à la queue. A gauche, ce sont les « Pitot », antennes et prises d'air sans lesquelles

certain instruments de bord ne peuvent fonctionner (anémomètre, etc.). Au milieu, les deux hommes vérifient le train principal et les circuits qui se trouvent dans leur logement. Passant à l'arrière de l'avion, ils examinent la gueule béante de la tuyère du réacteur à post-combustion et le mécanisme des paupières réglant en vol la section de sortie du jet gazeux en fonction de la vitesse. Tout est en ordre ? Le mécanicien en était sûr !...

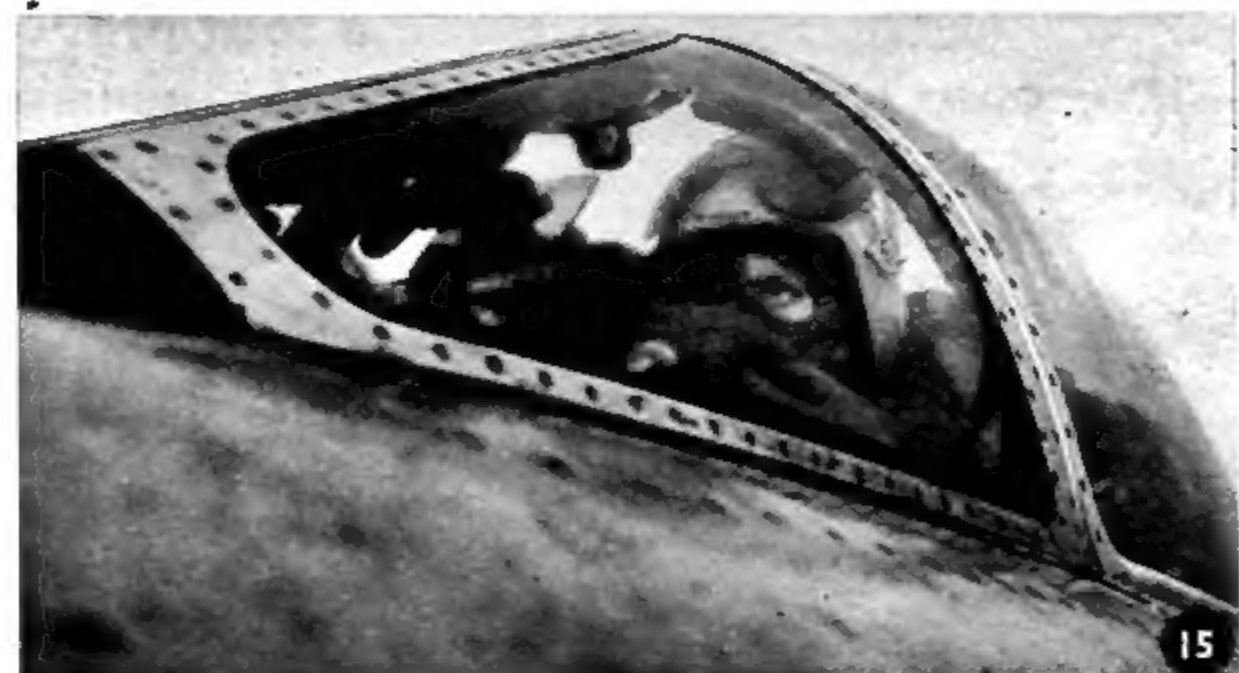
Le mécanicien a disparu. Le pilote est désormais seul dans son poste et n'est plus relié avec le monde que par la liaison radio. La verrière a été abaissée, isolant le pilote de l'air extérieur. Le premier casque radio est recouvert du casque principal, qui porte la visière de soleil, bien utile dans l'éblouissement des grandes altitudes, au-dessus des nuages d'un blanc de neige. Le « groin » qui recouvre la bouche et le nez contient le micro et apporte au pilote l'oxygène provenant de l'installation de bord. Le lieutenant se préoccupe ici de tout vérifier.



Tout est prêt ! Se tournant vers le mécanicien responsable de l'avion, le pilote lui fait le signe classique du pouce levé. L'autorisation de mettre en route a été donnée par la tour de contrôle... Le mécanicien répète le geste à l'adresse de ses camarades qui, à l'arrière de l'aile, ont branché les installations d'aérodrome qui permettent d'économiser la batterie de bord. Les extincteurs sont là aussi, prêts à entrer en action. Dans une seconde, ce sera le démarrage du réacteur dont le grondement s'amplifiera tandis que les mécanos s'écarteront à toute vitesse !...



En vol ! La patrouille est disposée en échelon refusé et prend son cap vers la zone de travail. Les nuages sont déjà loin au-dessous des « Super Mystère » qui foncent à plus de mille à l'heure à la recherche de l'adversaire. Guidés par les radars, ils attendent le contact avant d'engager l'évolution qui les mènera par l'arrière des bombardiers hostiles. L'étude des virages relatifs est maintenant devenue un cours pratique et il va falloir bien manœuvrer... Aujourd'hui, il s'agit d'une attaque aux canons et il faudra s'approcher assez près de l'objectif. Les cinémitrailleuses diront si la passe a été bonne...



Contact établi ! L'approche a été bonne et l'adversaire s'est laissé prendre aux manœuvres des « Super Mystère » ! L'œil rivé au viseur placé devant lui, le pilote ne lâche plus sa proie et corrige, à petits coups de manche et de potometer, sa ligne de vol tendue vers l'objectif. Dans un instant, il appuiera sur le bouton de déclenchement du tir... et la ciné-mitrailleuse filmiera les évolutions de la cible...

PILOTE DE CHASSE



Le voilà à la salle d'opérations. Sur le tableau noir, chaque pilote trouve à droite de son nom les renseignements concernant sa mission. Pour notre pilote, il s'agit d'un décollage en patrouille serrée, puis d'une montée à 35 000 pieds (10 670 m), enfin, d'un entraînement aux virages relatifs. Atterrissage prévu à 17 heures.



Explication des manœuvres sur un autre tableau noir. Les virages relatifs — relatifs à un autre avion — doivent amener le premier dans la queue ou par le travers du second et le placer ainsi dans la meilleure position de tir. C'est ce qu'explique notre pilote à l'un de ses équipiers.



Et maintenant, aux avions ! Le lieutenant a revêtu sa tenue de vol et, passant par le bureau de piste, après avoir pris les renseignements météo, il signe « la forme », sorte de procès-verbal par lequel un pilote prend un avion en charge. La forme sera également signée au retour.

A bord ! Toujours suivi de son fidèle mécanicien qui a jeté un dernier coup d'œil sur l'avion et qui porte son casque, le pilote grimpe l'échelle et va s'installer. Le verrière a été relevée et une autre inspection va commencer : celle du poste de pilotage et des nombreux instruments et commandes. La tenue de vol ? Combinaison anti-G dont on voit un bouton courant le long de la jambe tendue et qui, en se gonflant, empêchera le sang de refluer de la tête vers les jambes sous l'action des accélérations (G) enroulées au cours d'évolutions serrées ; gants et bottes et, bien entendu, le foulard de soie, lequel entoure le cou, et le casque dont la visière soignée est relevée...



Le pilote s'est enfin assis sur son siège éjectable dont on voit l'appui-tête et la mécanique supérieure, derrière la tête du lieutenant. Le mécanicien est toujours là et il a déjà posé sur ses oreilles le casque spécial qui le protégera contre le bruit infernal du réacteur au démarrage. Pour l'instant, il aide le pilote à s'installer : d'abord les bretelles du parachute personnel, puis celles qui nouent littéralement le pilote à son siège. Le tout doit être suffisamment tendu pour lier proprement l'homme à la machine, mais aussi assez souple pour lui permettre d'accomplir aisément tous les gestes nécessaires au pilotage, au tir et au contrôle des nombreux équipements.



L'avion a été déserté par tous ceux qui l'entouraient. Freins serrés, le pilote a effectué les premières vérifications de la bonne marche de son réacteur. Il a laissé monter le régime, tout en surveillant les températures. Peu à peu, les instruments ont pris vie et les aiguilles se sont mises à trembloter derrière leurs cadrans. Puis la tour a donné l'autorisation de rouler, par radio, en répétant au pilote les consignes de décollage : piste à utiliser, direction et force du vent, pression au niveau du sol, etc. Descendant ses freins et guidant l'avion de la roue avant, le pilote s'engage sur la bande de roulement, et passe devant un « Vautour » de chasse de nuit, venu là en visiteur...



Le réacteur s'est enfin apaisé. Le silence est revenu sur la base. Chaque avion a été aligné à sa place sur le parking et chaque pilote l'a quitté, après une dernière caresse de la main sur son énorme museau de métal. Mais la journée n'est pas finie et le pilote qui regagne la salle où il va quitter sa tenue de vol pense déjà aux « discutes de coup » inévitables ! Repassant au bureau de piste, il signe « la forme », attestant qu'il a bien ramené l'avion !



Mission terminée ! Quittant les grandes attitudes et reprenant un vol plus calme, les « Super Mystère » rentrent au nid, toujours guidés par les radars. Un à un, ils se posent sur la piste de Creil, un parachute de queue freinant leur course au sol. Chef de patrouille, le lieutenant forme la marche.

Règle en main, le lieutenant explique sur la carte le déroulement du vol. « Nous avons évolué à 70 nautiques du terrain (130 km) et le contact a été établi ici !... Demain, qu'on ne puisse pas s'entraîner sur les « jets » commerciaux : nous avons craqué un « Comet », 6 000 pieds ou-dessus, quelle belle cible !... »



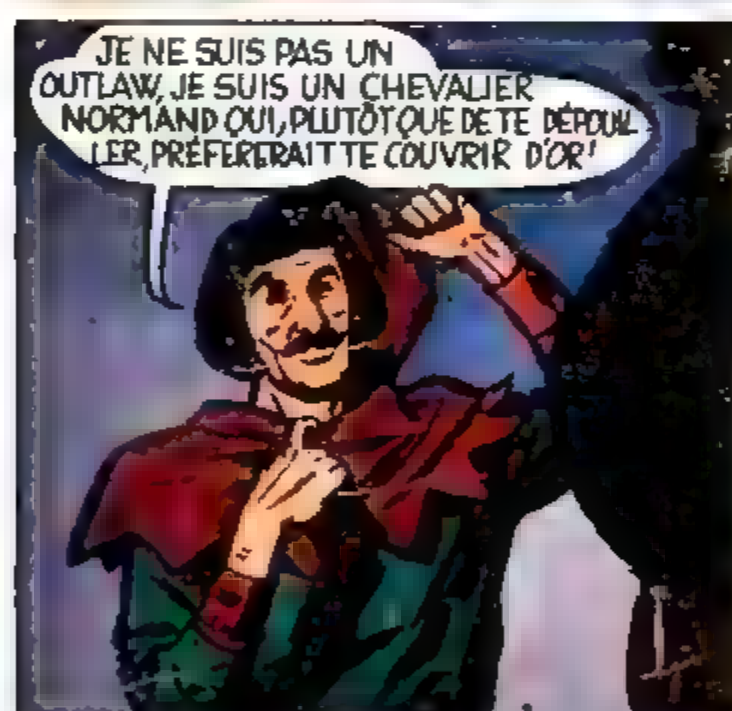
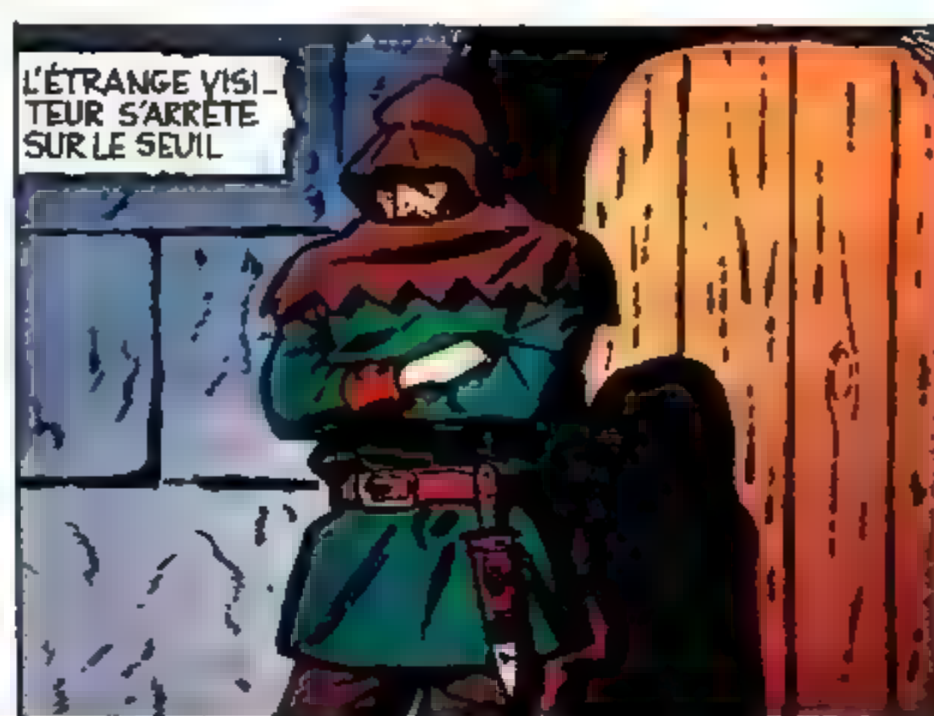
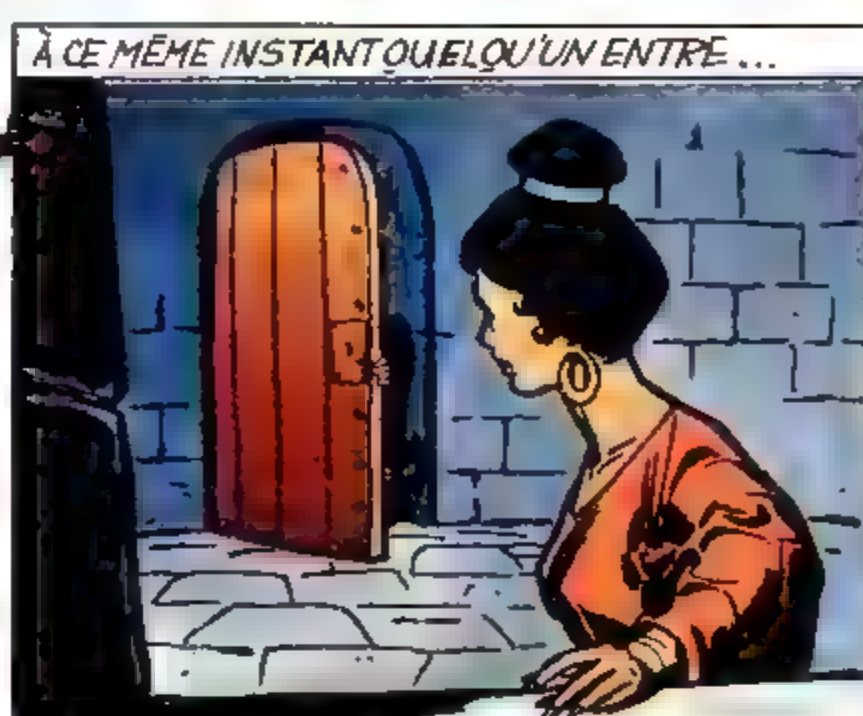
Sur un fond de Notre-Dame de Paris, les pilotes se détachent après le vol. Le lieutenant Majgier est venu rejoindre ses camarades et discute avec eux une partie de cartes des plus sérieuses. Mais la conversation dévie souvent sur telle ou telle bonne histoire survenue à un copain de l'escadre. A moins que... : « Tu ne sais ce qui est arrivé à Machin, à Combrail ?... Il a dû avoir une sacrée note de bar le soir ! » Un seul des joueurs, de dos, est en tenue de vol : c'est un des pilotes en alerte, qui peut voir sa partie interrompue sur un coup de téléphone. Alors, quelques minutes plus tard, un « Super Mystère » décollera à son tour...



Avant-horizon

RESUME. — Dans le château de Torquilstone, Front-de-Boeuf retient prisonnières lady Rowena et la belle Rebecca qui, toutes deux, se demandent avec angoisse quel destin les attend.

Texte de BERNARD LEROY d'après WALTER SCOTT - Dessins d'ANTONIO PARRAS

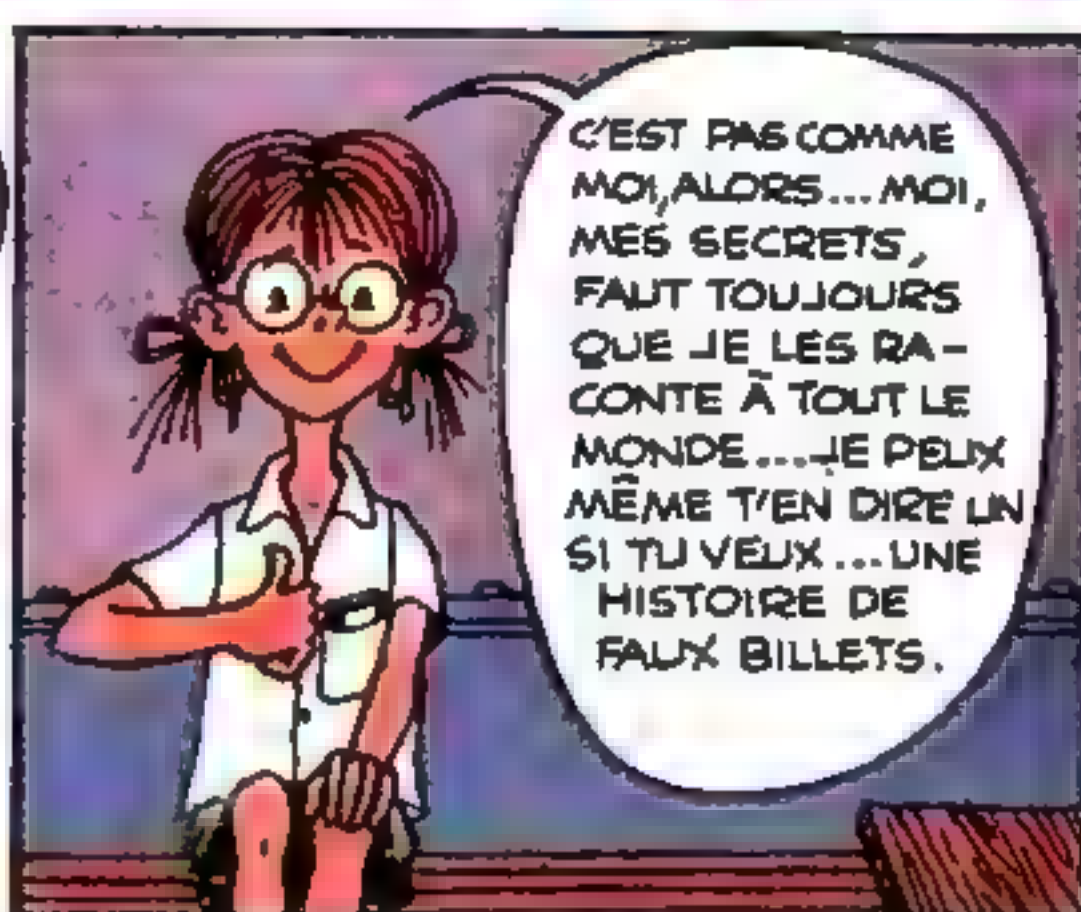
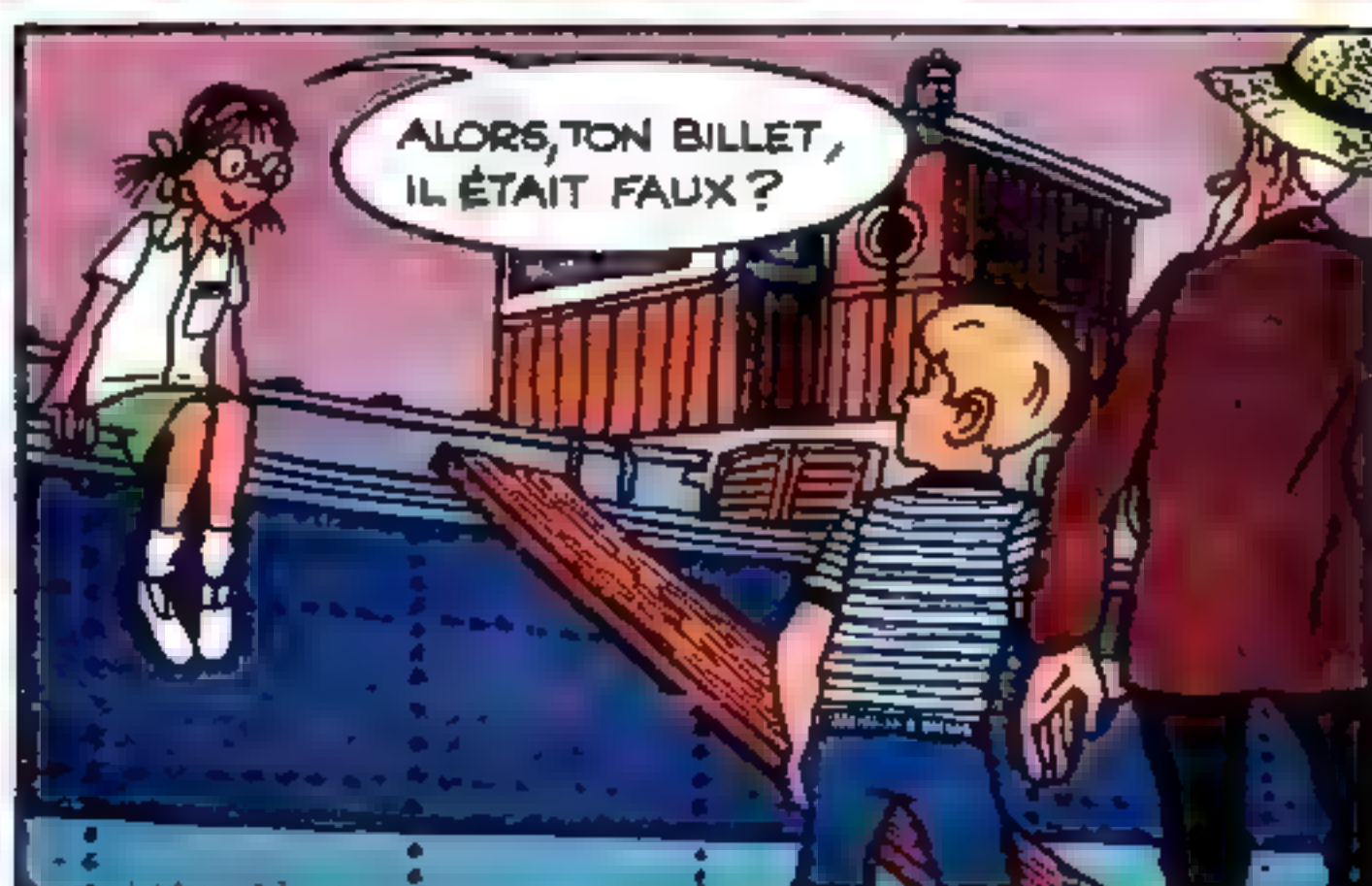
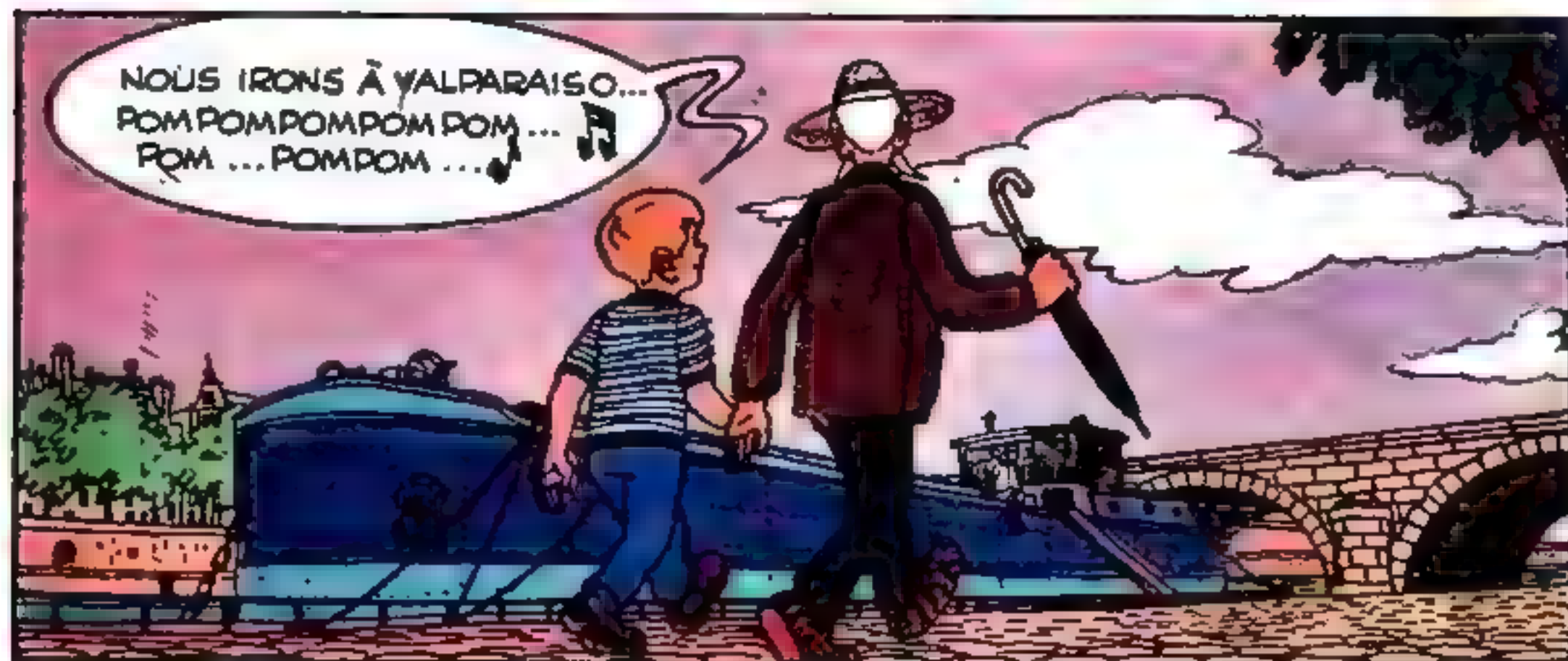
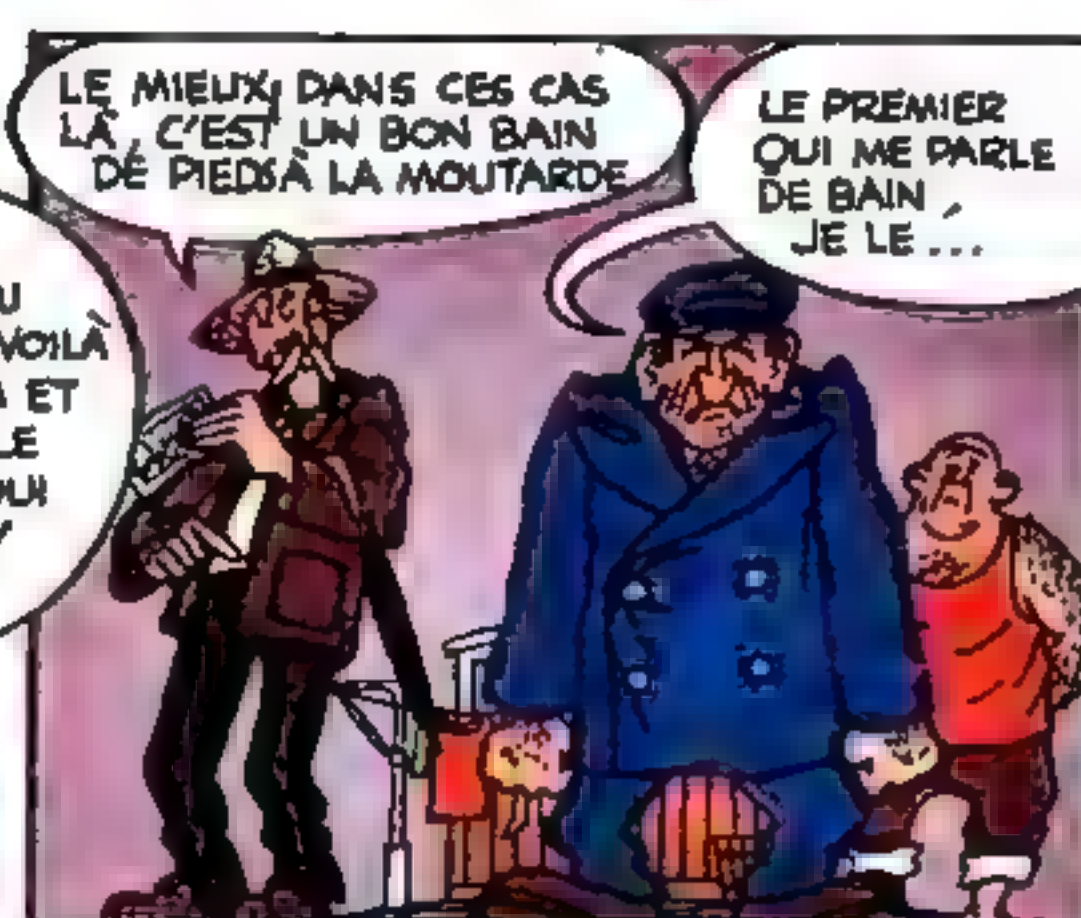




P'TIT PAT

DESSINS DE DAGUES - TEXTE DE FORLANI

RESUME. — P'tit Pat a repêché une valise dans la Seine. Une valise qui ne contenait qu'un billet de banque. Malheureusement, le billet est faux.



LES LEÇONS DE MAGIE

Comment réaliseriez-vous cet EFFET MAGIQUE ?

par Michel SELDOW

VOICI l'effet magique que je soumetts aujourd'hui à votre perspicacité. Prenant un jeu de cartes, vous le faites couper, vous rétablissez ce jeu : vous le faites couper à nouveau, autant de fois que vous voudrez, en démontrant par là qu'il est bien mélangé. Là-dessus, vous placez le paquet sous un mouchoir et — tenant une extrémité à travers le tissu — vous invitez une personne à glisser la main sous les plis, à prendre une carte dessus ou dessous, à son choix (ci-dessous, à gauche), et à la remettre sans la regarder à une autre personne de l'assistance.

Cela fait, vous recommencez encore trois fois la même opération, en invitant toujours la même personne à prendre soit dessus, soit dessous, une carte et à la

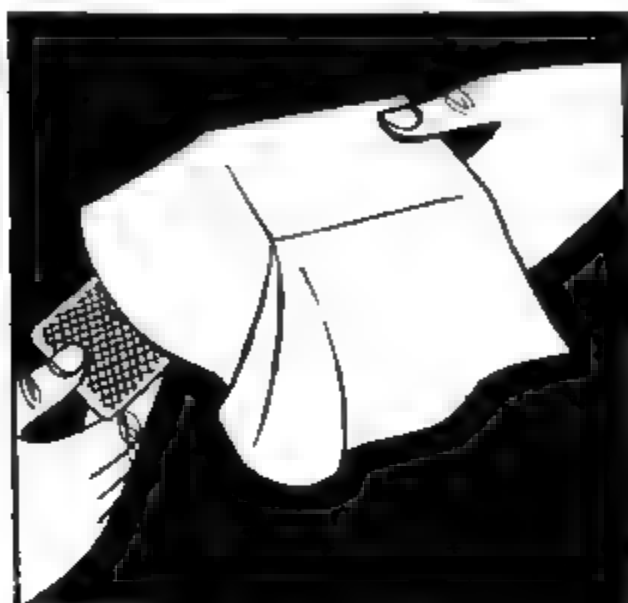
confier, sans en avoir pris connaissance, à un nouveau spectateur.

Ayant insisté près des personnes qui ont reçu les cartes pour qu'elles les gravent bien dans leur esprit, vous les faites remettre dans le jeu et demandez qu'on les nomme. Puis, tenant le paquet dans la main gauche, vous faites craquer les cartes avec la droite et annoncez que vous les envoyez dans la poche intérieure de votre veston.

... et — à la grande surprise de votre public — vous sortez effectivement les quatre cartes choisies de ladite poche ! (ci-dessous, à droite).

Réfléchissez. Vous trouverez (peut-être !) la solution.

A la semaine prochaine et... bon truc !



LA PIÈCE FONDANTE



La semaine dernière, nous vous avons parlé de la « pièce fondante ». Voici l'explication de ce truc : Vous avez caché dans votre main une rondelle de verre de la dimension exacte de la pièce de monnaie. (Notre illustration). C'est cette rondelle que vous avez placée dans le mouchoir et qui sera, par conséquent, tenue par le spectateur. Tombée dans l'eau, elle y est invisible. Elle adhère même au fond du verre, lorsque vous le videz de son contenu liquide. Il est souhaitable, pour la perfection du tour, que le fond de votre récipient ne soit que légèrement plus grand que le disque de verre. Et l'illusion sera parfaite.

LE DICTIONNAIRE DU COLLECTIONNEUR

par George FRONVAL

Comment approvisionner une collection

Ainsi, donc, après avoir lu notre article de la semaine dernière, vous avez décidé de devenir collectionneur. Désormais, vous aurez une occupation passionnante, qui accapatera vos instants de loisirs.

Oui, mais qu'allez-vous collectionner ? Certainement pas des objets encom-

brants comme des sous-marins, à l'instar de cet original de Trieste, ou des ascenseurs comme ce fantasiste de Miami ; pas de choses, aussi, valant des prix exorbitants, comme les automates de Georges Charlia, qui possèdent quelques-unes des pièces de Robert Houdin.

Contentez-vous de collections dites « mineures », c'est-à-dire faciles à constituer et à trouver et n'exigeant pas de grosses dépenses.

Réunissez ce que vous découvrirez autour de vous. Les philatélistes ont, presque tous, ainsi commencé. Vous avez fait comme eux, réclamant, à votre père, les enveloppes de son courrier d'affaires. Vous faites déjà des échanges avec vos camarades dans la cour du lycée, au moment des récréations ou vous vous rendez, certains jours de la semaine, au cours Gabriel, près des Champs-Élysées, pour y rencontrer des collectionneurs chevronnés et des marchands spécialisés.

Ce que vous faites pour les timbres-poste, vous pouvez le faire pour tout autre chose, pour des étiquettes de boîtes d'allumettes ou de fromages, de malles ou de bouteilles, pour des vignettes de la Loterie Nationale ou pour des figurines en étain.

Mettez de côté tout ce qui vous intéresse, conservez les doubles, en prévision des échanges futurs. Veillez à ce que chaque pièce soit en excellent état car un collectionneur est un maniaque qui veut des documents im-

peccables. Éliminez donc l'image qui a la plus petite déchirure, la moindre tache.

Classer vos premières découvertes selon votre fantaisie, par genre ou catégorie.

Pour la plupart des collections qui vous intéresseront, pots à moutarde, tracts politiques, journaux curieux, affiches... il n'y a pas de catalogue, encore que certains amateurs expérimentés aient établi des répertoires ronéotypés très documentés, que vous pourrez vous procurer lorsque vous serez devenus leurs amis. En attendant, opérez comme bon vous semblera. Un jour viendra, où vous aurez suffisamment de pièces pour faire un classement logique et méthodique.

La première chose à faire c'est d'arrêter votre choix. Supposons que vous vous intéressiez aux étiquettes de boîtes d'allumettes. Conservez précieusement toutes celles qui s'offriront à vous. Si votre père part en voyage d'affaires à l'étranger, demandez-lui de vous rapporter le plus de pièces possible. Si vous passez vos vacances au-delà des frontières, profitez-en pour glaner toutes celles que vous trouverez. Si vous correspondez avec des amis lointains, dites-leur de vous en envoyer (pas la boîte entière avec son contenu, c'est interdit, mais seulement le dessus).

Classer vos étiquettes en faisant une collection pour vous-même et une autre avec tous vos doubles pour les échanges. Constituez des séries pour accrocher l'amateur, rendez votre présentation attrayante et vos trocs seront plus faciles. Les marchands, antiquaires, brocanteurs et bouquinistes connaissent les desirs des collectionneurs et comme, avant tout, ils sont commerçants, ils s'efforceront d'en tirer le maximum. Ne vous montrez donc pas trop enthousiaste, trop impatient, trop pressé. Donnez-leur votre adresse, mais sans grand espoir de recevoir une réponse. Ne croyez pas trop à leurs promesses. S'ils ont ce qui vous intéresse et qu'avant votre visite ils rencontrent un autre amateur, ils feront l'affaire avec lui, sans la moindre hésitation.

Il y a les bouquinistes des quais, pour tout ce qui est papier, livres, images, gravures... Il y a les Marchés aux Puces. Pas seule-



Sir Rowland Hill

C'est Rowland Hill, nous l'avons vu, qui, le premier, imagina et réalisa le timbre-poste. Comment en eut-il l'idée ?

A l'occasion d'un voyage qu'il fit en Écosse, dans la région des lacs, le hasard voulut qu'il fût le témoin de la petite scène suivante : un facteur distributeur était en grande conversation avec une jeune fille de l'endroit. Il proposait à la jeune fille une lourde lettre venant de Londres et exigeait une forte rede-

LE TIMBRE A UNE HISTOIRE

C'est pour éviter les fraudes qu'il a été inventé

vance pour lui remettre le pli. A cette époque, vous vous en souvenez, c'était toujours le destinataire qui réglait le prix de l'affranchissement.

La jeune Écossaise, qui, visiblement, n'était pas très fortunée, tournant et retournant la lettre entre ses doigts, et, finalement, la remit tristement au facteur distributeur en lui expliquant qu'elle ne pouvait pas payer la taxe.

Emu, Rowland Hill intervint, s'offrant à payer lui-même le prix demandé par le facteur, afin que la jeune personne pût conserver la lettre à laquelle, visiblement, elle tenait. Mais il eut la surprise de voir la jeune Écossaise refuser son offre.

Le facteur reparti avec la lettre. Très intrigué, Rowland Hill voulut connaître les raisons du refus. Qu'il ne comprenait pas. Habilement, il questionna la jeune personne et finit par obtenir la clé du mystère. C'était d'une simplicité enfantine.

Le fiancé de la jeune fille

travaillait à Londres. Au début de leur séparation, ils avaient échangé quelques lettres, mais, comme la distance de la capitale aux lacs écossais était considérable, on leur réclamait à chaque fois une lourde taxe, suivant le barème du temps.

Aussi, ils avaient imaginé toute une série de signes très simples, qui, portés sur l'enveloppe, leur permettaient de correspondre et, pour le moins, de savoir qu'ils étaient en bonne santé.

De cette façon, ils s'écrivaient depuis des mois sans déboursier un seul penny. Régulièrement, ils refusaient les lettres qui leur étaient adressées. Un rapide coup d'œil sur l'enveloppe, et ils en savaient assez.

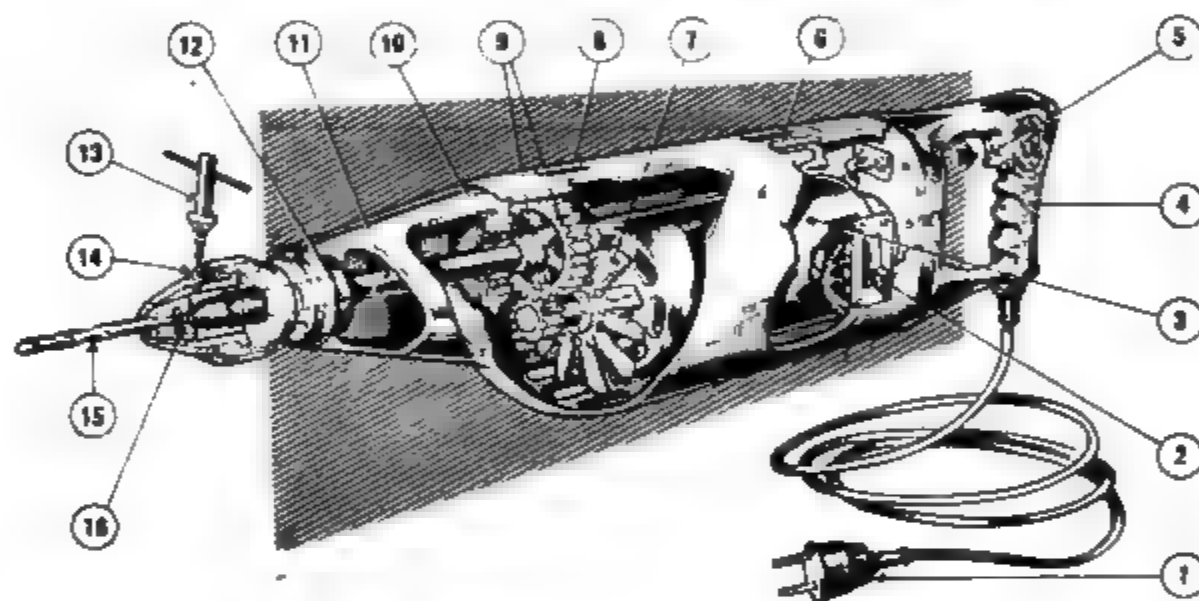
Pourquoi la jeune fille avait-elle refusé à Rowland Hill de payer le port ? Parce qu'elle était certaine qu'en ouvrant la lettre, elle n'aurait trouvé à l'intérieur qu'une simple feuille blanche.

(L'illustration a été fournie par le « Musée postal ».)

CHOSE, MON AMIE

La perceuse électrique

Ces choses qui nous entourent, qui servent journellement, vous avez certainement envie de savoir comment « elles marchent ». Comme il serait imprudent de les démonter vous-mêmes, nous le ferons chaque semaine pour vous. Après le réfrigérateur, la semaine dernière, voici maintenant la perceuse électrique.



1. Prise de courant du moteur électrique. — 2. Rhéostat de changement de vitesse. — 3. Moteur électrique. — 4. Poignée de la perceuse électrique. — 5. Gâchette et contact de mise en marche. — 6. Corps de la perceuse. — 7. Turbine de refroidissement du moteur électrique. — 8. Entrée d'air de

refroidissement. — 9. Démultiplicateur. — 10. Paillet à roulement à billes arrière. — 11. Arbre de transmission. — 12. Roulement à billes avant. — 13. Clé de serrage. — 14. Mandrin supportant le foret ou l'outil de perçage. — 15. Foret ou outil de perçage. — 16. Mâchoires de serrage de l'outil.

ment celui de Paris, à Saint-Ouen, mais les autres. Chaque grande ville de province en a un, sur une place, en plein air, sur un terrain vague, le dimanche. A Paris, ne négligez pas la rue de l'Écuyer où, en bordure du trottoir, on trouve un véritable bric à brac. Vous y paierez, un prix raisonnable, une pièce qu'en magasin vous paierez 5 à 6 fois plus cher. Seulement, il faut vous y rendre de bonne heure, le matin.

Enfin, il y a un moyen pour monter et accroître votre collection : les groupements et associations qui n'ont d'autre but que de rapprocher les collectionneurs et de permettre entre eux des échanges ou des ventes à des prix raisonnables. Là, vous trouverez des amis sincères qui vous conseilleront, qui vous guideront, et qui vous fourniront vos plus belles pièces.

Il y a ainsi « Le Vieux Papier », pour les pièces d'imagerie : « L'Arc-en-Ciel », pour les vignettes ; « La Sabretache », pour les figurines en étain et tout ce qui a trait à l'Histoire militaire ; « L'Association Tyrolienne », pour les étiquettes de boîtes à fromages ; « L'Association Vitophilique », pour les bagues de cigares ; « Le Club des Collectionneurs de Brochures populaires », pour les vieux fascicules, et d'autres que nous vous signalerons ici dans nos prochains entretiens.

Ainsi, pour accroître vos richesses, ne

comptez, pour commencer, que sur vous-même, sur votre patience, votre ténacité, sur vos amis, sur « Pilote », où je vous conseillerai, et ensuite sur les associations. Vous finirez ainsi par avoir des collections fort intéressantes, lesquelles, ma foi, ce qui ne sera pas à dédaigner, commenceront à prendre une certaine valeur.



Les fumeurs de pipes sont aussi des collectionneurs. Ici, une pipe en terre « Jacob », (collection Labissa.)



Royal-Piemont N°10



J'AI HÉRITÉ CETTE AGNELLE D'UN MONSTRE DE DOUZE ANS. DONNEZ-LUI UN ASILE...

Amis lecteurs,

Ma lettre hebdomadaire sera aujourd'hui consacrée à un S.O.S. vraiment spécial, que voici :

« Maman s'occupe d'une œuvre d'assistance aux bêtes d'abattoir, qui a pour but de veiller à ce que l'on n'impose pas de souffrances inutiles aux animaux qui vivent leurs derniers instants. »

« Récemment, maman rentre toute bouleversée par ce qu'elle avait vu à l'abattoir dont elle s'occupe. Car, là, venait d'atterrir une petite agnelle vendue à la boucherie après avoir connu toutes sortes de souffrances. »

« Pendant plusieurs mois, cette gentille petite bête avait été le « jouet » d'un garçon de douze ans. Après lui avoir cassé les pattes arrière « en jouant » et l'avoir laissée mourir de faim, il ne pouvait plus tirer d'elle aucun amusement. Alors, il demanda à son père l'autorisation de vendre à l'abattoir ce pauvre poulain sans ressort, afin d'en tirer encore de l'argent. »

« Le projet fut mis à exécution, et la pauvre bête estropiée dut encore marcher pendant des kilomètres et des kilomètres vers la mort. »

« Mais, grâce au dévouement du gardien de l'abattoir, lui-même ému par le sort de la pauvre bête, notre œuvre obtint la possibilité de la racheter. Des soins appropriés, durant quelques semaines, ont fait de ce pauvre déchet une adorable agnelle, confiante et nul-

lement maigre, mais qui restera malgré tout estropiée pour toujours, à cause de ses pattes arrière qui furent cassées. »

« Elle ne souffre pas, nous pouvons l'affirmer. Elle a même l'air si heureuse de connaître un peu de bonheur ! Naturellement, elle ne marche qu'avec lenteur et reste beaucoup couchée. »

« Notre œuvre, surchargée de frais, ne peut assurer la pension de ce mouton, qui revient à 50 NF par mois. Mais votre club ne pourrait-il pas adopter cette malheureuse victime d'un autre enfant ? Ce serait si beau que d'un geste, le club des bons efface la laideur commise par un méchant ! »

Eve GILARDONI, PARIS (16°).

Nous ne vous avons encore jamais présenté un S.O.S. aussi bouleversant que celui-ci ! C'est pourquoi nous lui laissons une grande place dans « Pilote », en espérant qu'un lecteur pourra être la providence de la pauvre agnelle. Je suis sûr que votre bon cœur vous donnera à tous l'envie d'adopter cette malheureuse bête.

Mais le bon cœur ne suffit pas pour adopter un animal, et encore moins un mouton. Il faut être sûr d'avance de pouvoir remplir toutes les conditions pour qu'il soit heureux. (« Tu es responsable de ce que tu as approuvé », dit Saint-Exupéry.)

Pour un mouton, il faut avant tout un très grand jardin avec beaucoup d'herbe, ou, mieux, une ferme. Il faut aussi un hangar ou un abri où le mouton pourra dormir chaque nuit sur une litière de paille fraîche et rester au chaud l'hiver. Il faut enfin du fourrage pour le nourrir pendant les jours froids. Bref, il faut beaucoup de choses.

Si vous pouvez remplir toutes ces conditions, alors, écrivez-nous pour adopter cette petite agnelle, mais faites bien signer votre lettre par vos parents. Et ne vous dites pas non plus : « Un mouton, ça se mange ! » Car ce mouton-là n'est pas comme les autres, et celui qui l'adoptera devra s'engager à ne jamais en faire gigots ni côtelettes.

Et, avant de passer à notre rubrique habituelle, n'oubliez pas, vous tous qui aimez les animaux et qui désirez lutter contre ceux qui les maltraitent, de nous écrire pour vous inscrire au « Club du Jeune Ami des Animaux », aux bons soins de « Pilote », 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2°).

Merci à tous.

Paul Paul



NOUVEAUX S.O.S.

N° 55. — Mme Michel POISSON, à Etampes (Seine-et-Oise) :

J'ai perdu mon chien à Etampes, le vendredi 16 septembre... C'est un setter irlandais acajou qui répond au nom d'Hypnos ; il avait un collier en chaîne avec une plaque à notre nom (qu'il a pu perdre). Je demande à toute personne susceptible de me fournir des renseignements de me permettre de retrouver sa trace. Ma petite fille (un an) s'ennuie de son chien qu'elle aimait tant et qui était son compagnon.

N° 56. — Jacques VANACKER, à Seraincourt par Meulan (Seine-et-Oise) :

Je connais une dame anglaise qui rentre en Angleterre ; elle possède un chien et ne peut pas l'emporter. N'y aurait-il pas un petit garçon ou une petite fille qui pourrait le prendre ? Moi, je ne peux pas, j'en ai déjà un très gros. Il est plutôt petit, avec de bons yeux marrons presque cachés par ses longs poils noirs ; il est très gai, très doux avec les enfants, bon de garde et en très bonne santé... J'allais oublier : il s'appelle Youki.

S.O.S. ENTENDUS

Mme Josiane CHOUACHE, à Nogent-sur-Marne (Seine) :

Je serais toute disposée à prendre un petit chat de l'annonce n° 53. Habitants Nogent et

travaillant à Paris, je pourrais facilement aller le chercher.

Philippe BRETON, à Béthune (Pas-de-Calais) : Etant seul avec maman, je désirerais avoir la chienne de Mme Lebel (S.O.S. n° 54). Elle sera bien nourrie et aura un bon maître.

ON NOUS DEMANDE...

D. 46. — M. et Mme YORISS, ap Petit-Quevilly (Seine-Maritime) :

Nous désirerions adopter un petit chien d'appartement, genre loulou ou autre, qui sera très choyé et très bien entretenu.

D. 47. — Mme J. DARCOURT, à Moillens-aux-Bois (Somme) :

Je recherche jeunes chiens bons gardiens et aimant surtout les enfants (je suis la maman de dix jeunes amis des animaux). J'ai un grand jardin où ils pourront s'ébattre.

D. 48. — Marie-Thérèse COURTOIS, à Bézu-Saint-Eloi (Eure) :

J'ai onze ans, j'adore les toutous. Mon plus grand désir serait d'élever une chienne boxer qui serait à moi toute seule. Maman me le permettrait, mais où pourrais-je, avec ma petite tirelire, m'en procurer une ?

D. 49. — Bernard CHARDOT, à Echiroilles (Isère) :

Je désire adopter un couple de pies (si possible gratuitement) le plus vite possible. J'aime les animaux et j'en possède beaucoup. Je précise que le couple de pies vivra en liberté.

attention!

La première planche du Grand Concours Frigidaire "LOCOMOTIVES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI" est presque épuisée.

Dépêchez-vous d'aller la demander au magasin Frigidaire. Elle vous sera remise gratuitement avec le règlement du concours.

FRIGIDAIRE

le vrai

MARQUE DÉPOSÉE - GENERAL MOTORS (FRANCE)



VOICI LE MOTEUR NSU WANKEL A PISTON ROTATIF



par

FRANK-DOMINIQUE

C'EST L'PISTON (rotatif) QUI FAIT MARCHER LA MACHINE

ET si nous partions un peu « moteurs », pour en terminer avec ce Salon de Paris ?

Beaucoup de spécialistes affirment, depuis quelques années, que le moteur classique à pistons est au bout de son rouleau et que, comme dans l'aviation, il va être remplacé par le moteur à turbine, sinon à réaction.

Et, pourtant, voici qu'une invention allemande redonne d'un seul coup toute sa jeunesse au piston, et qu'un nouveau moteur tourne — c'est le cas de le dire, puisqu'il est rotatif — beaucoup plus simplement, avec un rendement bien meilleur — plus de 80 chevaux au litre, dès le début — et en se contentant des carburants les plus ordinaires : c'est le moteur N.S.U. Wankel.

De quoi s'agit-il ? Eh bien, tout simplement — du moins, cela a l'air simple sur le papier, mais fut terriblement difficile à réaliser — au lieu d'avoir des cylindres animés d'un mouvement de va-et-vient comme dans les moteurs classiques, on a une chambre hémisphérique dans laquelle tourne un seul piston qui se sépare en trois. Vous voyez, à gauche,

l'admission et l'échappement, et, à droite, l'allumage double. Lorsque le piston tourne, les trois chambres effectuent leur travail — admission, compression, explosion et échappement — de façon continue et sans à-coups.

Cela a l'air si simple qu'on se demande comment on n'y avait pas pensé avant, comme à l'œuf de Christophe Colomb.

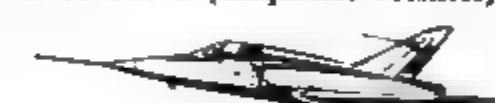
En tout cas, le N.S.U. Wankel fonctionne d'ores et déjà, et c'est d'un œil inquiet que nos grands constructeurs vont le voir entrer en France : tant mieux ! Car cela ne peut que les inciter à réagir et à nous proposer aussi bien ou mieux, dans le domaine du moteur à plat, par exemple, que certains travaillent tout particulièrement !

CONSTRUISEZ CES SPLENDIDES MODÈLES RÉDUITS

C'EST SI FACILE !

avec nos boîtes de construction préfabriquée, livrées complètes avec notice détaillée

★ AVIONS (maquettes volantes)



● SUPER-SABRE ● ÉTENDARD IV
● SUPER-MYSTÈRE ● CANBERRA
● MIRAGE III

etc., etc., etc.
chaque modèle... 7 NF

CES AVIONS PEUVENT VOLER avec le moteur à réaction JETEX 50 livré avec notice et access... 7,70 NF

★ L'EPERVIER ★



Avion de vol circulaire contrôlé, pour moteurs de 1,5 à 2,5 cc., la boîte... 27,75 NF

★ Vedette BLUE SKY cruiser ★



maquette navigante, long. 600 mm. Peut être radiocommandée

la boîte complète... 41 NF

CONSTRUISEZ aussi le modèle réduit qui répond à vos désirs et faites de la RADIO-COMMANDE avions-bateaux.

DOCUMENTATION N°32 sur le modélisme en France contre mandat de 3 NF

A LA SOURCE DES INVENTIONS

56, bd de Strasbourg, PARIS (10°)

ATTENTION
Port et emballage en sus

P. N. E. U. M. A. T. I. Q. U. E. S.

Officiel : LE CREDIT, pour l'achat des voitures, neuves ou d'occasion EST PORTE A 24 MOIS depuis le 1^{er} octobre et jusqu'au 31 mars 1961, MAIS IL FAUDRAIT QUE CETTE MESURE SOIT RECONDUITE.

LA PLUS IMPORTANTE ET MODERNE GARE ROUTIÈRE sera construite à Rungis, près de la Belle-Epave, à 9 km de Paris : 57 hectares, 4 quais mixtes, routiers et ferroviaires, permettant la décharge simultanée de 280 camions, 500 camionnettes et 2 trains de 50 wagons.

UNE BANQUE ROULANTE vient d'être mise en service en province. Dans chaque village, elle permet aux paysans de faire toutes leurs opérations sans se déplacer.

L'HOMME QU'IL FAUT, A LA PLACE QU'IL FAUT : le prince Paul-Alphonse de Metternich vient d'être élu Président de l'Automobile-Club d'Allemagne : fin pilote, il a gagné de nombreuses compétitions, dont la Panaméricaine et, le mois dernier, sa catégorie dans le Tour de France.

BONNE CLIENTE : le Môme Moineau, qui avait déjà acheté au Salon deux Mercedes, s'est également laissé séduire par une Aston-Martin D.B. 4 et un cabriolet Ferrari Pinin-Farina. CE QUI PORTE A... 19 LE NOMBRE DES VOITURES DE SON PARC AUTO !

La nouvelle « Galaxie », de Ford. N'A BESOIN D'ÊTRE GRAISSÉE QUE TOUTES LES... 40 000 KM, soit le tour de la terre, ou 4 ans pour un Américain moyen : vidange tous les 6 500 km seulement.

EN AVANT-PREMIÈRE DES ÉMISSIONS DE LA TÉLÉVISION

COCHISE

ADAPTÉ PAR LUCIEN NORTIER DU FILM DE LA 20TH CENTURY FOX TV INTERNATIONAL, "LA FLÈCHE BRISÉE"

RESUME. — Jefford, agent fédéral, est encerclé par les Apaches. Joselito de la tribu des Chiricahua, parait abandonner Jefford à son sort.



NOUVEAU !



Enfin ! UN VRAI SANDWICH AUX FRAISES TOUT PRÊT !

C'est donc à une biscuiterie française que revient l'honneur d'avoir réussi la préparation industrielle d'un vrai sandwich de biscuits à la confiture.

Ainsi PRIOR conserve la priorité : après BICHOCO, le sandwich au chocolat, après BICHOC, le sandwich à la vanille, il propose à votre gourmandise BISCOFRUIT, le sandwich à la confiture de fraises.

**1 FLORIDE
10 DAUPHINE
4.000 PRIX**

Telles sont les récompenses du nouveau concours-collection des biscuits et biscottes PRIOR.

Que vos préférences aillent à Sacha Distel ou à Fernandel, à Louison Bobet ou à Dalida, à Gilbert Bécaud ou à Sophia Loren, vous pouvez gagner l'un de ces 4.000 prix.

Vous recevrez gratuitement un bulletin-réponse. Envoyez seulement vos nom et adresse à

**PRIOR - Boite Postale 14 -
MARSEILLE (11^e)**

PRIOR
propose aussi à votre appétit et à votre gourmandise



PUMO

et, pour votre petit déjeuner, secs ou trempés, au stade ou à l'école, adoptez les GOUTERS PRIOR.

L'HISTOIRE DU FAR-WEST

LA NAISSANCE D'UNE ÉPOPEE

par
HERVÉ LE BOTERF



Joe Hamman fut l'un des premiers réalisateurs de « westerns » français.

Le premier film de cow-boys fut tourné, en octobre 1903, aux États-Unis. Il s'intitulait « Le Vol du rapide » (« Great Train Robbery ») et avait pour metteur en scène un certain Edwin S. Porter qui avait débuté, cinq ans plus tôt, dans l'industrie cinématographique, en contrefaisant des films français dans les laboratoires de Thomas Edison.

TOUT LE WESTERN EN DIX MINUTES

Réalisé six ans après la naissance du cinéma, « Le vol du rapide » est généralement considéré par les historiens du septième art comme le premier film « découpé », non plus comme une pièce de théâtre, mais selon une écriture de style nettement risqué.

Il comportait quatorze scènes, d'une durée totale de dix minutes, qui furent

enregistrées, en extérieurs, sur les lieux mêmes de l'action. Pour conter l'aventure de ces bandits qui attaquent un wagon-poste et rançonnent les voyageurs du train, avant d'être poursuivis et capturés par la police, Edwin S. Porter avait entraîné toute son équipe sur une des voies ferrées de la ligne Delaware-Lockwanna, qu'il avait primitivement empruntée pour tourner « La route de l'anthracite » : c'était un petit film publicitaire destiné à prouver que les usagers de cette compagnie ferroviaire ne risquaient pas de recevoir d'escarbilles dans l'œil en cours de voyage !

Le scénario du « Vol du rapide » s'inspirait d'un drame que Thomas Edison avait vu au théâtre quelques années auparavant. Mais Edwin S. Porter en modifia légèrement la trame, pour lui donner l'aspect d'un fait divers et d'un film d'actualité. Depuis que des bandits avaient pillé, en 1895, le train qui transportait la solde des troupes cantonnées au Texas, les agressions sur les voies ferrées n'avaient cessé de se multiplier. Avec vingt-neuf attaques enregistrées au cours de l'année 1900, l'Amérique avait pu, un moment, se croire revenue à l'époque de Jesse James et des plus tristement célèbres agresseurs de diligences du Far-West.

Aussi Porter avait-il pris grand soin de recréer dans son film le caractère particulier des bandits masqués, caracolant, pistolet au poing, et le pittoresque des décors et des personnages de l'ouest américain de Buntline, Bret Harte et Owen Wester, les bandes dessinées ainsi que les complaintes populaires, dites « saddle songs » (chansons de selle), soigneusement entretenus dans l'imagination d'un immense public.

L'idée de génie de Porter fut de planter, en moins de dix minutes de projection, le décor immuable du western et de réunir dans ce cadre tous les éléments traditionnels de cette imagerie familière : attaque de train, poursuite à cheval, lutte entre shérif et hors-la-loi, danses folkloriques dans ces cabarets de villes en planches qu'on nommait « saloons », etc.

Sans doute le réalisateur avait-il quelque peu plagié deux films anglais

de moindre renommée : « La Vie de Charles Peace » et « Le Vol de la mal-poste », réalisés peu avant par Frank Mottershaw ; mais du moins avait-il eu le mérite de donner à son œuvre le rythme trépidant et la facture essentielle du film de cow-boy, sans cesse recommencé, depuis lors, avec des variantes de détails.

Pour la première fois, dans les annales du cinéma, Porter se soucia peu de faire tourner des vedettes. Il fit appel à des cavaliers plus qu'à des acteurs et l'engagement, par exemple,



« Le Vol du rapide », tableau 5 : L'arrêt de la locomotive. On trouve déjà ici le style caractéristique des films d'aventures.

d'un certain Frank Hanaway fut dicté par le seul fait que ce personnage jouissait de la réputation de « savoir tomber de cheval sans se fracasser un membre ».

LE WESTERN FRANÇAIS, PLUS VRAI QUE LE VRAI

Le succès du « Vol du rapide » fut immense, si bien que, pendant plusieurs années, Porter et ses confrères de la mise en scène ne firent que démarquer le scénario de cet ancêtre du « western », sous des titres qui ne manquaient d'ailleurs pas de se présenter comme une référence au modèle du genre : « L'Attaque du petit train », « L'Attaque de la grande banque », « L'Attaque de Bold Bank », etc.

Des cinéastes français, tels Gaston Méliès et Joe Hamman, réalisèrent à leur tour des « westerns », en Amérique... mais aussi aux environs de Paris et dans les plaines de Camargue. Certaines de ces bandes, exportées aux États-Unis, rivalisèrent même avec les meilleures productions, tournées pourtant dans les décors impressionnants du Colorado et de la San Fernando Valley !

L'éclosion du « western » avait donné le goût des voyages à de nombreux réalisateurs de spectacles. Des équipes entières de cinéastes se déplacèrent ainsi sur les territoires de l'Ouest et du Sud des États-Unis, pour tourner des films de western en « décors naturels ». Max Anderson, l'un des interprètes du « Vol du rapide », devint ainsi le producteur de ses propres films. Il en tourna, dit-on, près de... quatre cents, à raison d'un par semaine. Il fut, sous le pseudonyme de son personnage de « Broncho Billy », la première grande vedette des films de cow-boys. « Coeur d'Indien », mis en scène par Charles Ince, coûta 350 dollars mais en rapporta... plus de

1 500 à ses producteurs. « La Vie de Buffalo Bill », tournée avec Buffalo Bill lui-même, par un ancien compagnon du colonel Cody, fit des recettes de 50 000 dollars, alors que la vedette et les interprètes du film n'en touchèrent que... 1 000 ! « The Squaw Man », réalisé par Cecil B. DeMille, dans une grange de Hollywood — le premier studio de la future capitale du cinéma — procura un bénéfice net de 20 000 dollars, mais la pellicule avait dû être achetée à crédit et le salaire du cameraman n'avait été versé que trois mois après la fin du film, pour permettre de payer les droits d'adaptation du scénario (5 000 dollars) et les cachets de la vedette masculine, Dustin Farnum (5 000 dollars).

INCEVILLE, NOUS VOILA !

Émerveillé par la pantomime cow-boy, que présentait, chaque soir, la troupe du « Miller 101 Ranch Circus », un metteur en scène, nommé Thomas Ince, engagea toute la compagnie pour un salaire global de 2 500 dollars par semaine. Il fit construire une véritable cité en miniature, à Santa Monica, sur les rives californiennes du Pacifique, où vécurent, pendant des mois, ses 400 interprètes auxquels il faisait tourner sans relâche des films de cow-boys. Les 20 000 acres de terrain d'« Inceville » n'allaient d'ailleurs pas tarder à devenir le théâtre de véritables batailles rangées, non prévues par les scénaristes. Ince, en effet, refusant de valider un contrat passé entre ses employeurs et un producteur, que ses patrons voulaient associer à leurs bénéfices, cessa de livrer ses films. Les employeurs d'Ince cherchèrent donc à annuler le marché qu'ils avaient conclu avec le producteur Carl

Laemmle, mais celui-ci ne l'entendit pas de cette oreille. Se retranchant derrière la position du personnage qu'on déposait de ses droits, il déclara littéralement la guerre à ses associés défaillants. C'est ainsi qu'on vit, à maintes reprises, les figurants des films de Laemmle partir à l'assaut du camp fortifié d'Inceville pour se battre, à coups de poings et de pieds, contre les Indiens et les cow-boys du cirque Miller, auxquels les acteurs comiques de Mack Sennett venaient parfois prêter main-forte !

LA VEDETTE VA NAÎTRE

Cette ahurissante guerre des studios prit fin lorsque les employeurs de Thomas Ince se décidèrent à payer un dedit à Laemmle. Le cirque se dissolua et Ince, qui venait de découvrir, en William Hart, la plus grande vedette de western du siècle, se consacra exclusivement à la réalisation des films interprétés par celui-ci.

Dix années seulement s'étaient écoulées depuis la projection du « Vol du rapide ». Une autre ère du « western » s'ouvrait. Celle qui opposait maintenant, dans l'enthousiasme naissant du public pour les idoles de l'écran, les grands champions de ce genre de spectacle : Tom Mix, William Hart, Anderson, Harry Carey, Hoot Gibson et tant d'autres cavaliers émérites, en qui les spectateurs admiratifs du monde entier voyaient les paladins d'une nouvelle grande épopée en images.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO :

LES CHEVALIERS DE LA PRAIRIE



À Inceville, Thomas Ince (au centre), William Hart et les chefs indiens de « Miller 101 Ranch Circus ».



Un an de duel Franco-Anglais LE SIÈGE DE LA ROCHELLE



George Villiers, duc de Buckingham, protecteur des Rochelais et ennemi personnel de Richelieu.

NOUS sommes aux premiers mois de l'an 1627. A Paris, M. de Richelieu, cardinal de son état et homme de guerre par vocation, tient le pouvoir et dessine sa politique d'une manière large et décidée. C'est un homme grand, maigre et blême, il n'a pas quarante ans et il grisonne déjà largement. L'une de ses idées maîtresses, en politique intérieure, est de cimenter l'unité royale en étouffant la résistance du parti calviniste et en mettant fin, ainsi, au grand drame religieux du XVI^e siècle...

Aux rives de l'Océan s'élève La Rochelle, cité municipale, dont les premières fortifications datent du temps du roi Louis XI, vaste, bien défendue, pourvue d'une nombreuse artillerie. De plus, la ville est riche de son commerce, puissante de sa marine, fière de ses droits municipaux et, surtout, animée du plus pur esprit de la religion réformée, dont elle est devenue le dernier asile. Déjà, en 1573, durant la troisième guerre de religion, investie par l'armée royale, elle a résisté à neuf assauts, vingt attaques et huit mois de blocus sous le duc d'Anjou qui devait devenir roi de France. Dans la prévision d'un nouveau siège, les fortifications ont été restaurées. Des digues, habilement élevées, protègent le front de mer et plusieurs centaines de goélettes et d'embarcations légères, armées en permanence, défient toute tentative d'attaque par mer. La Rochelle est parée...

Mais Richelieu a résolu de prendre cette ville. Devant lui, l'impossible doit disparaître. Ses projets sont connus et, dès juillet 1627, on s'agit à La Rochelle : les Anglais sont prévenus et emboîtent gaillardement le pas. Le 22 juillet, ils débarquent en l'île de Ré et y prennent pied. Heureusement, il y a des hommes à poigne dans les forts de St-Martin et de La Prée. L'avance anglaise est stoppée. Richelieu n'agit pas mais se prépare. Ce n'est cependant que le 12 octobre que Louis XIII et son ministre se présentent devant La Rochelle « la rebelle », à la tête d'une solide armée. Le roi installe son quartier général à Aytré et l'on se met à escarmoucher tout en s'observant.

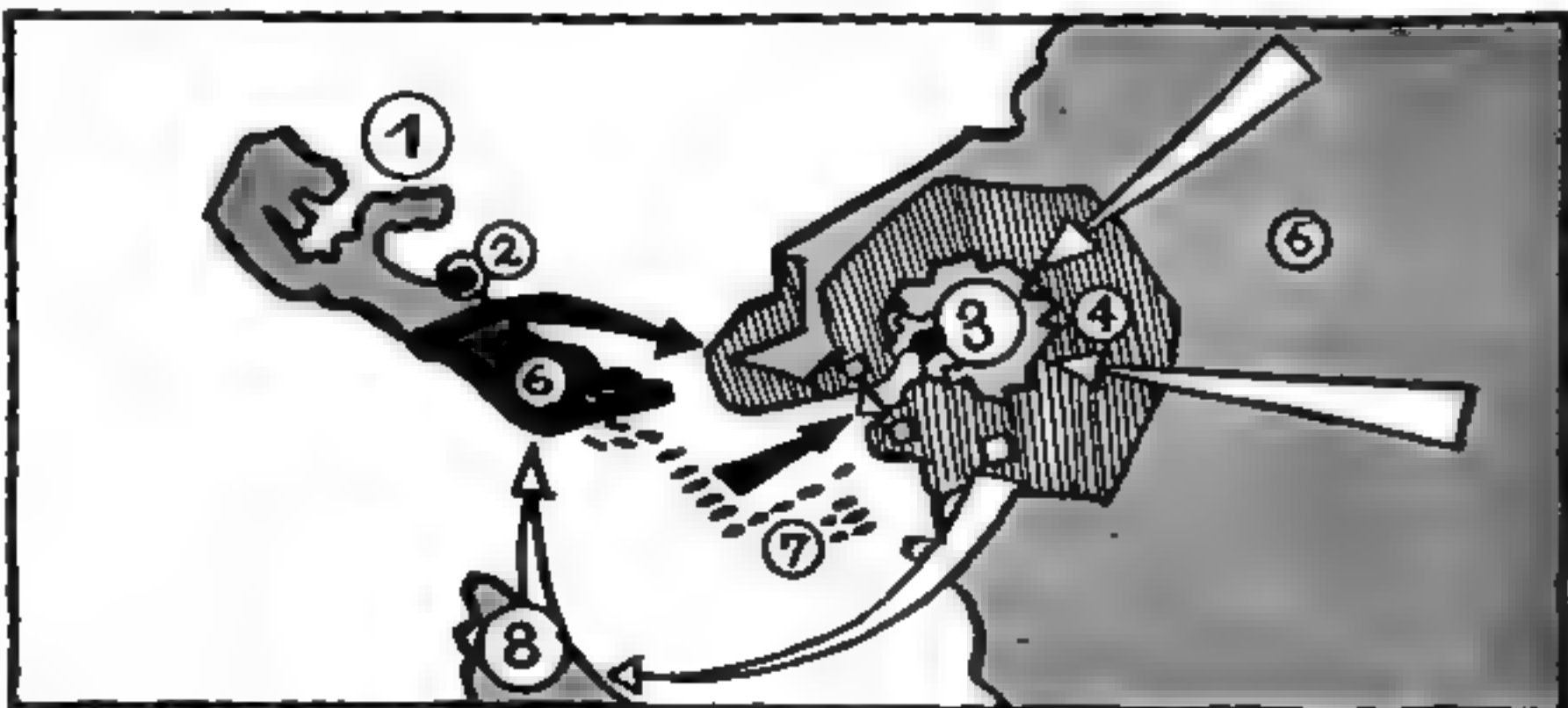
Cela dure. La ville est coriace. On ouvre des tranchées, on construit murs et forts. On songe à bloquer le port grâce à une digue, qu'après un essai de Pompeo Targone, termine un ingénieur du roi nommé Clément Métezeau, assisté du maître-maçon Thiriot.

Mais durant ce temps, que se passe-t-il dans la ville ? C'est en mai 1628, en plein siège, après plusieurs mois de lutte, que Jean Guiton, qui allait personifier l'esprit de résistance de La Rochelle, devient maire de la ville. Echevins, jurats et bourgeois l'ont élu sur le pavois. « Je serai votre maire, leur a-t-il dit, puisque vous le voulez absolument, mais c'est à condition qu'il me sera permis

LES "QUATRE" MOUSQUETAIRES AU SIÈGE DE LA ROCHELLE.

Dans son célèbre roman « Les Trois Mousquetaires », Alexandre Dumas a largement utilisé le décor du siège de La Rochelle pour y faire évoluer ses héros. Dans notre pilotorama, nous n'avons eu garde de négliger cette fiction qui devient presque réalité, et voici comment le célèbre écrivain conte le retour des quatre amis, après leur équipée au bastion Saint-Gervais :

« Tout le camp était en émoi ; plus de deux mille personnes avaient assisté, comme à un spectacle, à l'hémicycle fortifié des quatre amis, fortifierie dont on était bien loin de soupçonner le véritable motif. On n'entendait que le cri de : « Vivent les Gardes ! Vivent les Mousquetaires ! » M. de Bazigny était venu le premier servir le mot à Athos et reconnaître que le pari était perdu. Le dragon et le Suisse l'avaient suivi, tous les camarades avaient suivi le dragon et le Suisse. C'étaient des félicitations, des poignées de main, des embrassades, à n'en plus finir, des rires inextinguibles, à l'endroit des Rochelais : enfin un tumulte si grand que M. le Cardinal crut qu'il y avait émeute... »



(1) L'île de Ré attaquée et occupée en partie par les Anglais en (5). En (2) le fort Saint-Martin qui, par son héroïque résistance, empêche l'occupation totale de l'île. (3) La ville de La Rochelle, cernée de tous côtés par les positions françaises (4). En (5), sans de la poussée des troupes royales. (7) Flotte anglaise prenant appui sur la partie occupée de l'île de Ré. (8) Ile d'Oléron, d'où Richelieu fit partir le coup de débarquement qui délivra l'île de Ré et permit la réduction de la ville de La Rochelle en éliminant la pression anglaise. Les flèches blanches indiquent la poussée française ; les noires, la poussée anglaise.

d'enfoncer ce poignard dans le sein du premier qui parlera de se rendre... »

Toute l'Europe protestante a les yeux fixés sur La Rochelle. Conduite par Buckingham, grand amiral d'Angleterre, une flotte ennemie évolue devant la ville. En France même, la rébellion gagne : toutes les villes réformées du Midi prennent fait et cause pour les Rochelais.

Mais Richelieu joint à son astuce de prélat de rares dons militaires. Et bientôt, grâce à sa puissance, à son inlassable activité, les choses s'éclaircissent. Brillamment défendue par le maréchal de Tonnay, l'île de Ré est libérée.

Étroitement cernée, désormais livrée à ses seules ressources, déjà fort entamées, la ville rebelle se meurt lentement der-

rière prisonniers des ressources qu'ils auraient pu tirer de la mer.

Ils résistent pourtant avec une incroyable énergie... Mais depuis près d'une année que dure le blocus, on en est réduit à se nourrir d'herbe et de coquillages... En trois mois, il meurt plus de seize mille personnes dans la ville.

Qu'attend donc le maire ? Tout simplement un ultime secours des Anglais. Ceux-ci ont lancé une énorme flotte hors de la Tamise et de Portsmouth, sous le commandement du comte de Lindsay. Le 28 septembre 1628, elle se montre à hauteur de l'île de Ré.

Le dernier acte va se jouer, c'est le mardi 3 octobre que le grand combat naval se déroule. On y tire cinq mille coups de canon, le vaisseau amiral anglais est coulé, les Rochelais ne peuvent effectuer aucune sortie, les Anglais virent de bord.

Le cardinal de Richelieu, auteur de plusieurs bulletins fort curieux rédigés au cours du siège, est sans doute le responsable de la relation de cette grande victoire, que le roi fit parvenir à sa mère... En voici la conclusion :

« Le roi n'a perdu que six hommes en toute son armée navale et trois blessés. Les vaisseaux de Sa Majesté ont fait merveille, quoique les ennemis eussent l'avantage du vent. Sa Majesté a vu tout le combat et était en un lieu où plusieurs coups de canon sont venus à quatre pas d'elle ; d'autres ont passé à côté et sur sa tête, sans que jamais elle ait voulu se retirer, quoique ses serviteurs l'en suppliaient... »

La Rochelle n'avait plus qu'à mourir ou à se rendre. Richelieu fut inflexible. Le 28 octobre, la capitulation était signée et le 30 les troupes royales pénétraient dans la ville...

Il y demeurait 5 000 survivants. On commença aussitôt la démolition des fortifications. Les fossés furent comblés, les vaisseaux détruits, tandis que les habitants désarmés étaient rendus « taillables » c'est-à-dire astreints à l'impôt sur la roture ; l'échevinage et la communauté de la ville furent abolies.

Dure et cruelle leçon. Le pardon du cardinal savait ménager la raison d'Etat. Henri DIMPRE.

VOIR PAGES SUIVANTES

La tour Saint-Nicolas présente aujourd'hui un aspect fort pittoresque. Elle défendait autrefois l'entrée du port.



**QUI a un talent de dessinateur ?
OU QUI aime écrire ?
OU QUI fait de belles photos ?**

Si vous êtes **QUI OU QUI OU QUI**
vous gagnerez peut-être l'un des prix du

**GRAND CONCOURS
Climamaske**

Premier prix : Un voyage à Tamanrasset
départ de Métropole (en caravelle Air France)

Second prix : 1000 NF en espèces. De
nombreux prix récompenseront les lauréats.



En avant pour le GRAND CONCOURS
Climamaske ! disent nos jeunes amis, des-
sinateur et rédacteur. La jeune reporter
photographe ajoute :
Chassons l'image et chassons le rhume.

Les enfants l'appellent KIOUKIOUKI parce que
QUI souffre d'un rhume
ou QUI est affecté d'une bronchite chronique
ou QUI est asthmatique
QUI ou QUI ou QUI peut respirer l'air chaud
et sec que dégage ce masque de santé et se
trouve débarrassé QUI de son rhume. QUI de
son asthme, QUI de sa bronchite chronique.
Son véritable nom c'est Climamaske et c'est
le seul inhalateur électrique recréant l'atmo-
sphère chaude et sèche des pays désertiques si
bénéfique pour les voies respiratoires.
Léger, maniable, toujours propre, il sera dès
les premières brumes, dans votre armoire à

pharmacie, prêt à être branché sur le courant
lumière aux premiers éternuements, à la pre-
mière toux, mettant un frein à toutes complica-
tions sérieuses.
Climamaske dans tous les foyers, c'est l'assu-
rance-santé de l'hiver. En vente dans toutes
les pharmacies.

Pour tout savoir sur le Climamaske et sur le
Concours, demandez CLIM, le Journal de l'Hiver,
chez votre pharmacien. A défaut, écrire à
Climamaske - La Gacilly (Morbihan) pour la
France, ou à O.R.I. Climamaske, 41, rue de la
Paix, Bruxelles, pour la Belgique. Date limite
du Concours : 30 Novembre 1960.

NOTRE PROCHAIN PILOTORAMA : LE DC 8

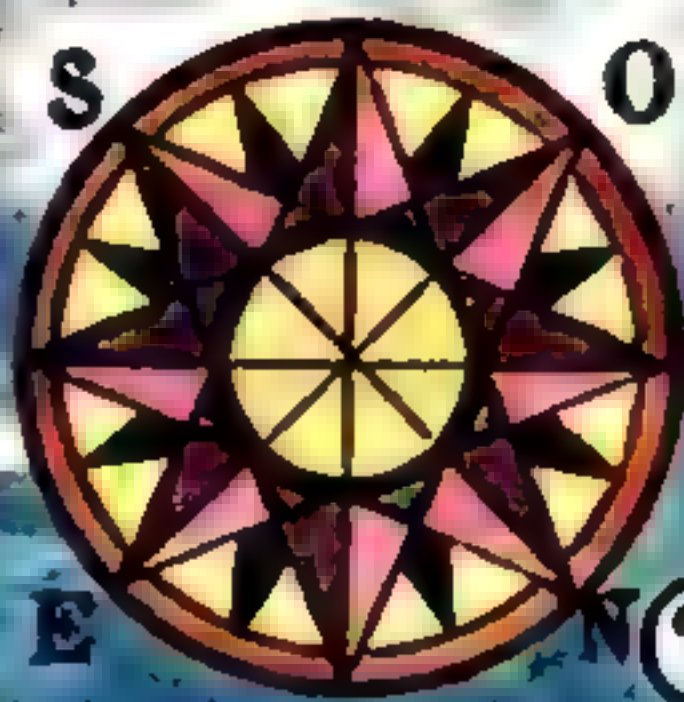
AU SIÈGE DE LA ROCHELLE



HENRI DIMPRE

1. Armoiries du cardinal de Richelieu.
2. Louis XIII (d'après une « pièce de plaisir » de huit livres. Les pièces de plaisir n'avaient pas cours légal, mais servaient aux jeux et aux libéralités du monarque).
3. Armoiries de La Rochelle.
4. La ville de La Rochelle.
5. Tour Saint-Nicolas.
6. Tour de la Chaîne.
7. Tour de la Lanterne.
8. Arsenal et église Saint-Sauveur.
9. Port.
10. Hôtel de ville.
11. Porte de la Grosse-Horloge.
12. Vieille ville.
13. Enceinte.
14. Bastions.
15. Boulevard avec artillerie.
16. Avant-port.
17. Navires chargés de pierres et sabordés pour bloquer le port.
18. La digue du Cardinal.
19. Château de bois, muni d'artillerie.
20. Fort Louis.
21. Estacade de protection de la digue.
22. Fort de la digue.
23. Navires sabordés protégeant la digue vers la mer.
24. Navires anglais.
25. Marécages.
26. La ligne Richelieu, contravallation destinée à isoler la ville et comprenant 8 forts principaux et des redoutes.
27. Fort.
28. Redoute.





29. Le cardinal de Richelieu.

30. Les « quatre mousquetaires » après leur héroïque défense du bastion St-Gervais sont accueillis au camp avec enthousiasme. Ils sont en tenue de campagne avec le « buffle » ou pourpoint de cuir et le « gorgelin » de fer.

31. Trompette aux gardes du cardinal.

32. Gardes du cardinal en tenue d'escorte.

33. Compagnie rendant les honneurs.

34. Campement.

35. Garde du cardinal.

36. Piquiera.

37. Jeu de « Lansquenot ».

38. Mousquetaire d'infanterie.

39. Chariot de vivandier.

40. Cavalier de cavalerie légère.

41. Dragon.

42. Mousquetaire du roi, tenue de parade.

Pilote

LE CLUB DES JOUEURS

RENDEZ-VOUS SUR 1293 M.

LE MOT DE PASSE : UN HOMME DE ROBES



Le 9 octobre, vous le savez, le « mot de passe » était : « les pompiers ». C'est M. Joseph Cochet, 56, bd Vaillant-Couturier, à Ivry-sur-Seine (notre photo ci-dessus) qui, interrogé par Jacques Bénétin, après une douzaine d'autres personnes, a gagné 500 NF.

NOTRE dernier mot de passe n'offrait pas de grandes difficultés. Il s'agissait, comme vous l'aviez sans doute deviné, de « la marine ». Aujourd'hui, ce que nous vous demandons de deviner est une profession... presque de foi. Certaines femmes l'exercent, mais les « grands » sont presque toujours des hommes... de robes, si l'on peut dire. Chaque année, ils recommencent leur collection et essaient de la vendre. Et leur présentation est un événement parisien. Ils sont copiés ou plagés ; signe de résonance. Ce mot sera donné à deviner dimanche prochain, 30 octobre, à 10 heures et à 11 h 30, aux auditeurs de l'émission « Le mot de passe », animée chaque semaine par Françoise Dorin, Jacques Bénétin et René Marc, sur les ondes de Radio-Luxembourg et de Radio-Monte-Carlo. L'auditeur interviewé au hasard par Jacques Bénétin, et qui aura deviné le « mot de passe », gagnera les 500 NF offerts par les blacottes Prior.

AGENT SECRET EN 10 LEÇONS

par Renée PASCAL

NOUS en sommes arrivés, dans notre initiation au chiffrage et au déchiffrement des messages secrets d'après la méthode exposée par le colonel Rémy dans son livre « Mémoires d'un Agent Secret de la France Libre » (Editions France-Empire). Depuis le n° 46, vous avez, en effet, eu tout le temps de vous exercer à cette petite gymnastique.

La semaine dernière, donc, nous vous donnions un message en clair qu'il s'agissait de chiffrer à l'aide d'une clé... mystérieuse. Cette clé, il fallait la découvrir dans une page donnée du numéro de « Pilote ». Avec les précisions que nous vous fournissions, vous avez tous dû la trouver : c'était le mot « grand ». Et voici le chiffrage que vous deviez obtenir :

IPSMISBOISPULOEOSRUVO
VTUREUEQRAEIGFASVIRE
NMIAOSSUVOOPFRNVSSOS
NOEUYRVEOUPEIQERABGO
NENTVLAARSERTEMLEAAE
OGTREMUNTTIERREAEFRE
OITRVUOTPSROEBESLIUA
PROUESRSIIAALNNSEOSOC
CARINATNUROEEASRSPSIO
MBESLIP TREEDNEEREALF
EAUGTIESLOULTIHTUESEO
TEUT UEFTANSFD OCSNEI
ESRA ORSUPAP RP EVSRION
EINONMMTECEAHREISNROM
SOEMRGAEUTARMEAOIVSF
INASOTT UT QICUAEITIMI
HAUMNNEEOSTSPJIEB

Nous vous avions annoncé que, cette semaine, il s'agirait de remettre en clair un mes-

sage déjà chiffré. Mais nous avons pensé que mieux valait vous laisser continuer « sur votre lancée » et vous proposer le chiffrage double d'un message en clair à l'aide de deux clés que vous devez, cette fois encore, découvrir dans le présent numéro. La première se trouve en deuxième colonne de « Nicolas » et c'est un assaisonnement ; la seconde est en deuxième colonne des mémoires de « Zavatta », et c'est un nombre de deux chiffres. Voici le message :
PRECISEZ SORT DE LAU-

RENT. NATURE INTERVENTION GESTAPO. SI FAUCON ET VOUS AVEZ ETE IDENTIFIES. CE QUE VOUS ENTENDEZ PAR NE PAS. CONTACTER LES AUTRES. METTONS AU COURANT ALEX. DONNEZ PRECISIONS SUR VOTRE SITUATION EXACTE AU PLUS TOT ET ATTENDEZ INSTRUCTIONS DETAILLEES. PRECISEZ SI COLETTE PEUT VOUS JOINDRE SANS DANGER.

A la semaine prochaine !



Quand, le 19 juin 1942, le colonel Rémy parvint à faire passer toute sa famille en Angleterre à bord du « N 51 », il prit, sur le bateau, cette photo de trois de ses enfants : (de g. à dr.) Cécile, Catherine et Jean-Claude. Catherine devait écrire, par la suite, le récit de cette équipée.

LE MOT FATAL

par Marcel FORT

Ce jeu peut se dérouler n'importe où, mais il peut surtout vous faire passer un bon moment entre amis, un jour de pluie, par exemple !

Un joueur s'écarte dans la pièce voisine ou aux environs.

Profitant de ce qu'il est au secret, vous décidez entre vous d'un mot que votre ami ne devra pas prononcer, sous peine d'être éliminé.

Par exemple, si vous êtes dans la salle à manger de vos parents, vous décidez que le mot banni sera « tapis ».

Vous rappelez votre camarade et, à tour de rôle, vous lui posez des questions, vous le faites parler, vous essayez de lui faire dire le mot « tapis » le plus vite possible.

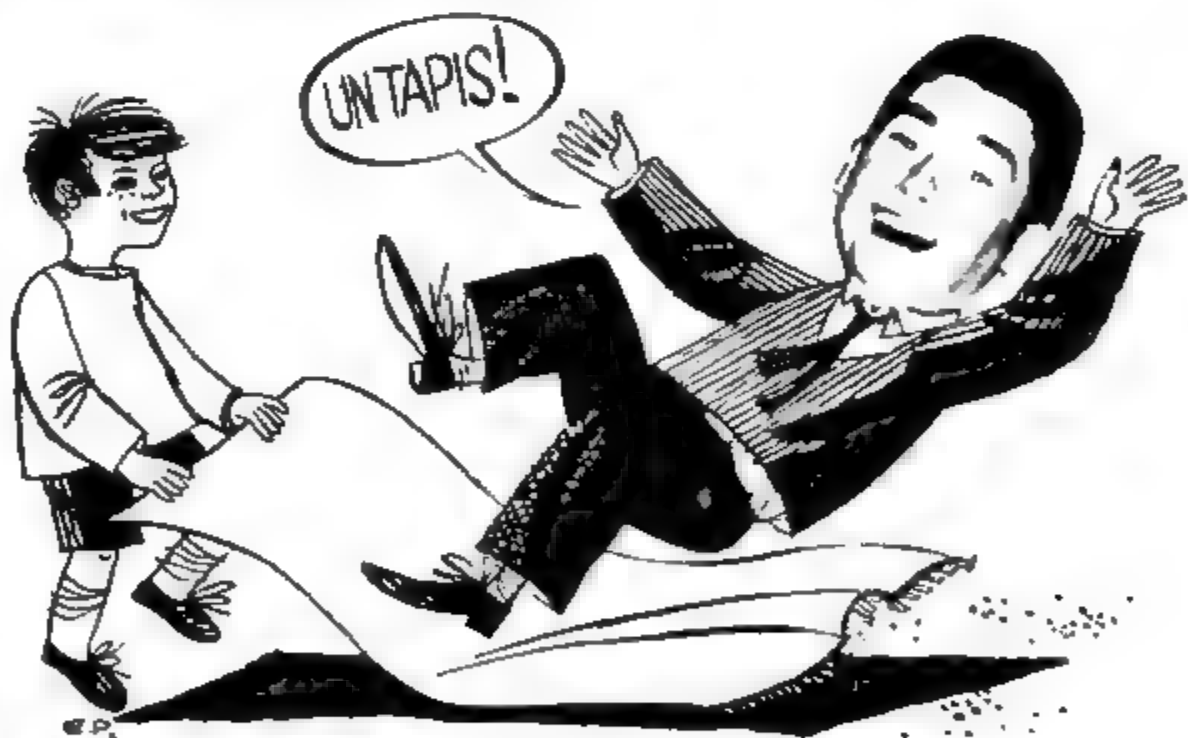
Dès que le mot est dit, vous regardez le temps que votre ami a « tenu » sans dire le mot, et un autre camarade s'y colle à son tour et vous rechronométrez avec un autre, etc.

Quand vous aurez l'habitude, vous verrez que c'est aussi amusant d'interroger que de répondre.

Dans l'exemple du « tapis », ne posez pas de questions trop précises car, si votre ami a compris qu'il s'agit du tapis, il ne prononcera jamais le mot... fatal.

Bien entendu également, le gagnant de l'épreuve sera celui qui vous aura tous tenus en échec le plus longtemps sans dire le mot fatal.

Quant à moi, je vous dis... SALUT !



LES MOTS CROISÉS DE PILOTE

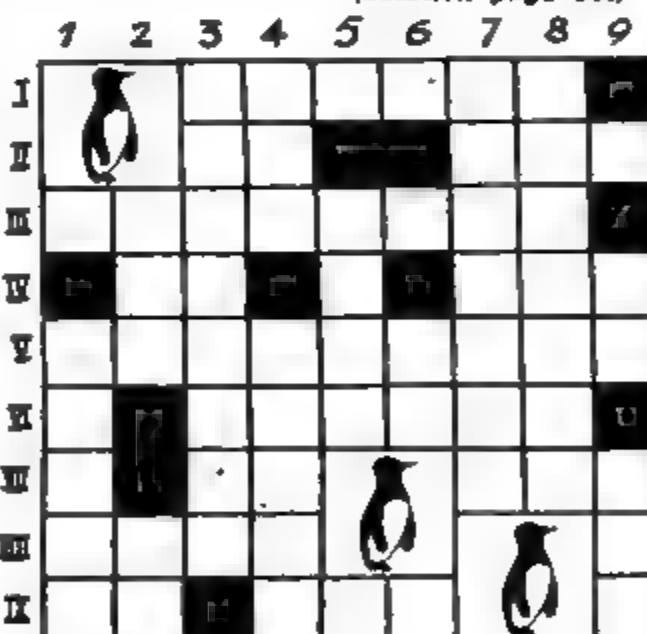
AMUNDSEN

Horizontalement : I. Amundsen utilisa ces engins à de nombreuses reprises, mais ce n'est pourtant pas à bord de l'un d'eux qu'il atteignit le pôle Nord. — II. Deux lettres d'antiquité. — C'est au plein cœur de cette saison qu'Amundsen atteignit le pôle Sud en 1911. — III. Plus précisément, c'est au cours de ce mois qu'Amundsen atteignit le pôle Sud. — IV. Deux lettres d'antiquité. — H existe, là où se déroulaient les explorations d'Amundsen, mais ses parois sont en glace. — V. Une terre au Nord de l'Amérique, sur laquelle Amundsen fit de nombreuses observations, porte le nom de ce roi. — VI. Entre trois et cinq. — VII. Note - Légumineuse. — VIII. Escarpement surmontant une combe. — IX. Participe - Là où Amundsen promenait ses expéditions, elle était de glace.

Verticalement : 1. C'est de l'eau. — 2. Si la température, là où H est situé, n'était si basse, le pôle Nord serait dedans - Dans les régions polaires, H est glacé. — 3. Région dans laquelle Amundsen dirigea ses premières expéditions. — 4. Amundsen perdit la sienne pour tenter de sauver celle du général ita-

lien Nobile - Dans ses expéditions, Amundsen en menait une constante contre les éléments. — 5. Mélange. — 6. Deux lettres d'antiquité. — 7. Saillie sur le dos d'un livre. — 8. Navire à vapeur qu'Amundsen utilisa pour gagner l'Antarctique. — 9. Article - Un pôle auquel le nom d'Amundsen est lié.

(Solution page 31.)



UN JEU DE JEAN-PAUL ROULAND : CHAQUE DESSIN A SA PLACE

Examinez attentivement ces quatre dessins, sur lesquels notre ami Bob Farfelut attend patiemment le métro. Mais attention, ils ne sont pas présentés dans un ordre chronologique, c'est-à-dire que, tels quels, ils ne représentent pas la véritable succession des faits. A vous de remettre en place chaque dessin en vous aidant des détails qui doivent vous mettre sur la voie.



(Solution page 31.)

CONCOURS PERMANENT DE PHOTOS-ANIMAUX

Nous avons été submergés de photos de chiens. Il y en avait tellement, que nous avons décidé de récompenser plusieurs d'entre vous. Le grand vainqueur, bien sûr, aura un abonnement d'un an à « Pilote », les quatre autres lauréats, dont les envois sont publiés ci-dessous, recevront un abonnement de six mois. Sans vouloir diminuer le mérite des gagnants, que nous félicitons, nos amis les chiens sont des sujets particulièrement... photogéniques. Nous attendons avec impatience les photos de notre prochain sujet : le « canard ». Donc, « Pilotes », bon courage !...

JEAN-CLAUDE LEROUX, 215, av. Jean-Jaurès, Le Havre-Graville (Seine-Mme), gagne un abonnement d'un an avec la photo de sa petite chienne Adix, qui semble se préparer pour un Tour de France canin. Bravo, Jean-Claude !



JEAN-MARIE RAYMOND, 9, rue St-Etienne, Rabat (Maroc), reçoit un abonnement de six mois pour cette très amusante photo de son chien jouant à saute-mouton.



BERNARD LALLEMENT, Courmelles, par Beaumont-sur-Yvels (Seine-et-Marne), reçoit un abonnement de six mois pour le portrait très réussi de son chien portant lunettes et docte expression. Il est patient, ce chien !



JOEL BOULAY, Dreux (Eure-et-Loire), a eu la même idée que Bernard Lallement. Il reçoit la même récompense. Son « sujet » est aussi docile que le précédent. Et, jeu de mots qui nous brêle les lèvres, quel « cabot » !



MICHEL DEMEESTER, 49, rue Forbin, Rosendal (Nord), reçoit un abonnement de six mois pour cette photo qu'il a légendée : « Bon appétit ? Oui ! Mais, surveillez notre ligne. » Bravo ! Nous attendons vos canards !

SUPER BROUSSARD

LE FUTUR CHAMPION DES MOYENS COURRIERS

Echelle 1/75°
52 pièces
Hélices tournantes
Pneus souples
vinyle noir
PRIX PUBLIC : NF 12,90



Les plus belles maquettes Françaises sont signées

Heller



UN PARACHUTE QUI MONTE

MONTER à 100 m d'altitude avec un parachute sans utiliser ni avion, ni planeur, ni ballon était, il y a quelques jours encore, un rêve appartenant à l'impossible. C'est pourtant ce que vient de réaliser pour la première fois au monde, sur le terrain de La Ferté-Allais, en Seine-et-Oise, le parachutiste d'essais Michel Tournier, grâce à un parachute révolutionnaire inventé par l'ingénieur Lemoigne. Cette expérience fut réalisée avec... une vieille voiture.

Depuis des siècles le cerf-volant est connu de tous les enfants du monde. Il suffit à ce jouet de quelques qualités aérodynamiques pour être capable de monter très haut dans le ciel. Pourquoi ce qui est possible avec un jouet ne le serait-il

pas avec un parachute ? M. Lemoigne a donc étudié un parachute capable de devenir un cerf-volant géant, transportant un homme à une altitude appréciable.

Pour cela, dans la voilure d'un parachute, il a ménagé des ouvertures soigneusement étudiées permettant à l'air un écoulement caractéristique. Lorsque le parachute, se déplaçant de bas en haut, « attaque » la masse d'air, la partie avant du tissu de la voile forme des gouttières qui, par des fentes horizontales, dirigent l'air à l'intérieur de la voile. Là, l'air s'échappant par des « tuyères », ouvertures dirigées vers le bas, provoque, par réaction, une hypersustentation du parachute, qui devient un véritable envol grâce à la vitesse que lui donne une voiture le remorquant à 15 km/h.

Pour le « décollage » le parachutiste est assis sur un siège au sommet d'un chariot de tubes métalliques muni de 6 roues. A son harnais est fixée une drisse très solide qui, 400 m plus loin, est accrochée à la voilure de traction. Derrière le chariot, le parachute est déployé, maintenu légèrement gonflé par deux aides. Quand la voiture se met en marche, la drisse se tend, entraînant le parachutiste. Celui-ci, s'accrochant sur ses pieds, fait déplacer le chariot. La voilure du parachute se gonfle aussitôt, monte à la verticale et enlève littéralement l'homme de son siège pour lui faire escalader le ciel. Parvenu à une altitude suffisante, le parachutiste n'aura plus qu'à larguer sa drisse pour redescendre vers le sol, soutenu par son parachute qui aura repris sa forme classique.

Ce dispositif, dont la mise au point se poursuit au Centre d'essais en vol de Brétigny, va offrir dans un proche avenir un débouché intéressant au parachutisme civil. Il ne sera plus besoin pour les débutants d'utiliser un avion toujours coûteux, et le parachute étant ouvert au départ, il n'y aura plus à craindre d'incidents d'ouverture. Il sera possible à l'utilisateur de se larguer là où il le voudra, en toute tranquillité et avec précision, évitant ainsi les obstacles dangereux. Plus encore, le parachutisme civil pourra désormais se pratiquer hors des grands centres, des aérodromes, au-dessus d'une prairie, d'un stade, d'une plage. Peut-être bientôt, pourrez-vous ainsi, jeune Pilote, faire votre premier saut en parachute en prenant un baptême de l'air dont l'originalité ne manquera pas de vous séduire.

Jacques DUBOURG.

Le parachute ascensionnel de M. Lemoigne, (photo ci-dessus). Ci-dessous, le parachutiste sur son chariot, tout prêt à prendre son envol, remorqué par une voiture de traction.



MEILLEUR

et moi-même chez



le pot de colle

ADHÉSINE

écotier

le seul muni d'un couvercle hermétique.
Sa colle ne sèche pas.

Ériger-le

ADHÉSINE

la triple colle blanche parfumée



Michel TANGUY



DESSINS : UDERZO

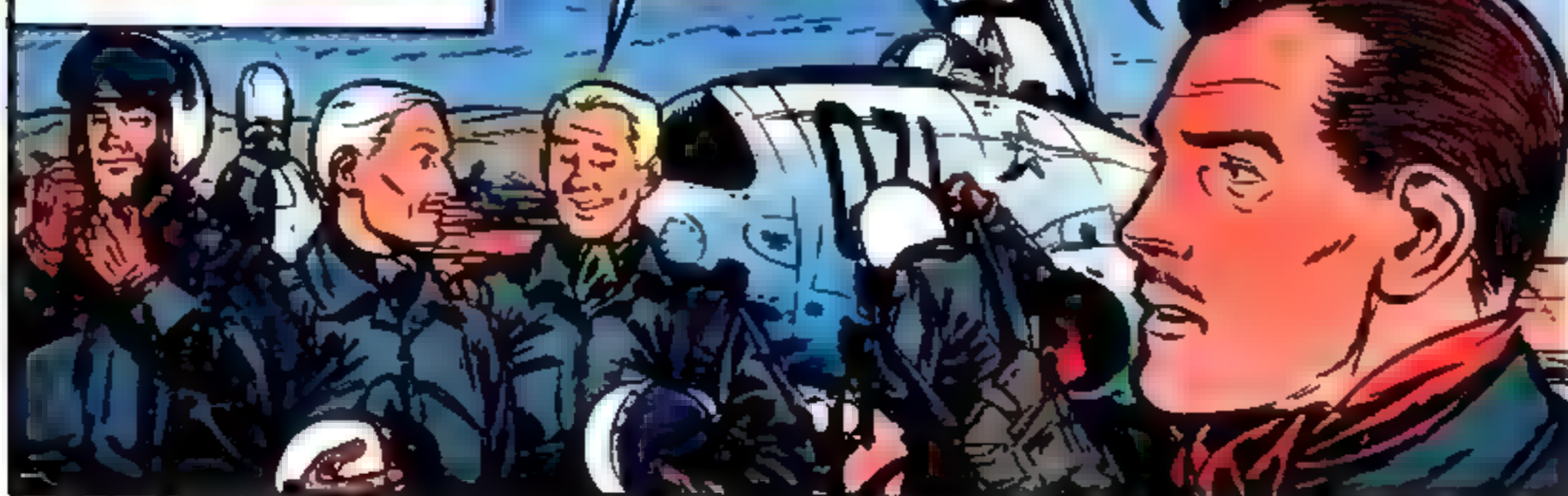
TEXTE : J.M. CHARLIER

RESUME. — Michel Tanguy s'est juré de refaire de Saint-Hélier un vrai pilote de chasse. La chose ne va pas sans déboire, mais, peu à peu, le miracle s'accomplit.

RAPIDEMENT, DÉSORMAIS SAINT-HÉLIER ACHÈVE DE RE-
PRENDRE TOUTE SON ASSURANCE... POUR SES CAMARADES D'ÉCADRILLE, IL A CESSÉ D'ÊTRE LE MAUVAIS CAMARADE ET LE "DÉGONFLÉ" DE JADIS...

TU M'AS FLANQUÉ LA FROUSSE! TU ME SERRAIS TERRIBLEMENT! ENCORE UNE CHANCE QUE TU AIES PARFAITEMENT TON ZINC EN MAINS, SINON NOUS NOUS RENTRIONS DEDANS!...

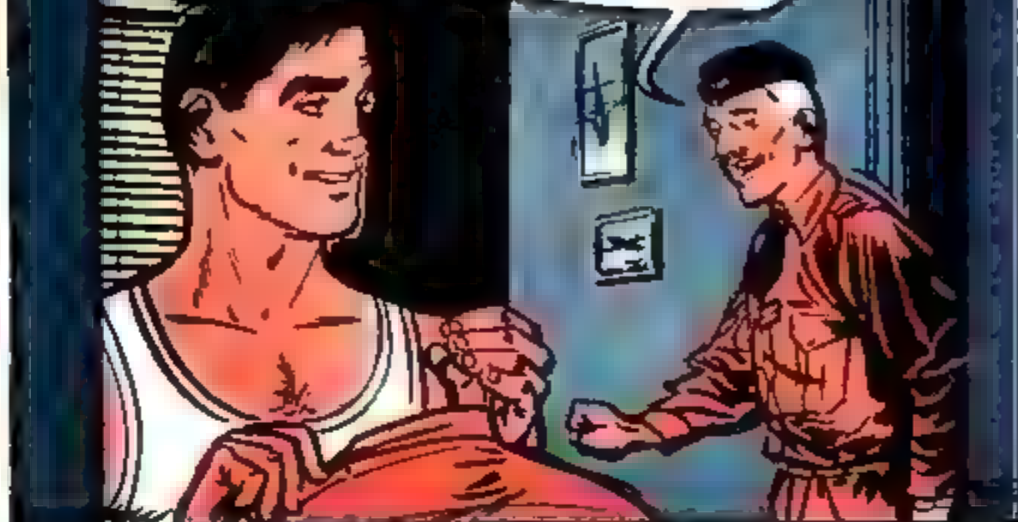
C'EST EXACT, ST-HÉLIER! NE TOMBEZ PAS DANS L'EXCÈS CONTRAIRE! DE TROP PRUDENT QUE VOUS ÉTIEZ, NE DEVEZ PAS UN CASSE-COU!



ET LE SOIR LÀ...

SAINT-HÉLIER?... TOI?...

J'AI VOULU VENIR TE DIRE MERCI, TANGUY!... POUR LA PREMIÈRE FOIS AUJOURD'HUI, JE... JE ME SUIS SENTI VRAIMENT SAUVÉ... J'AI CESSÉ D'AVOIR PEUR!!!



À PRÉSENT, JE SENS... JE SAIS QUE JE PUIS DEVENIR UN VRAI PILOTE DE CHASSE! GRÂCE À TOI, JE CROIS QUE JE POURRAI PEUT-ÊTRE UN JOUR ÉVOQUER SANS MONTE LE SOUVENIR DE MON PÈRE!...

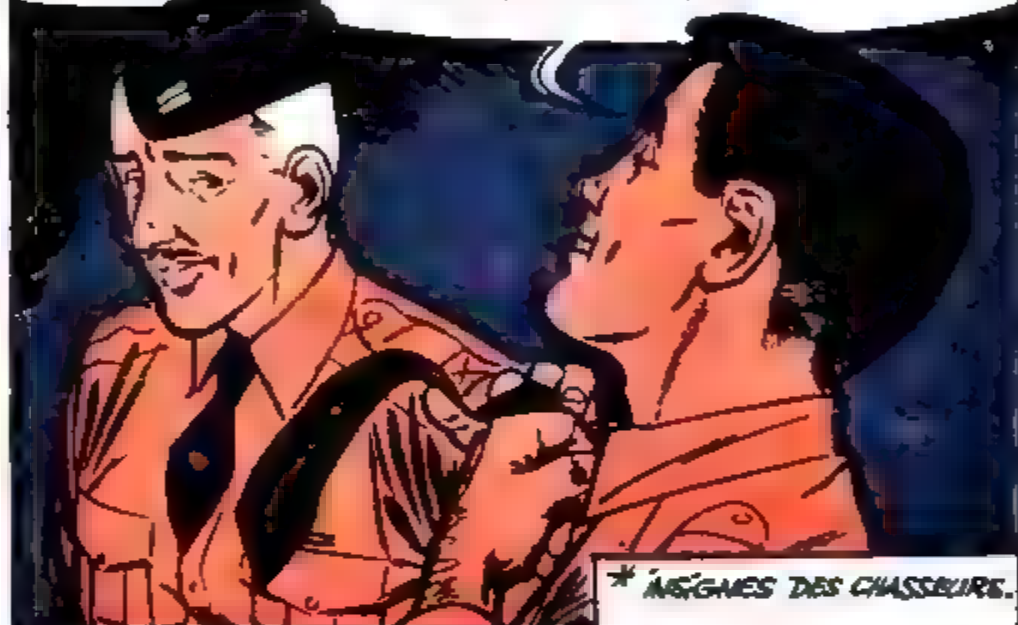
TU ES DEVENU DIGNE DE LUI, SAINT-HÉLIER!



NON! PAS ENCORE! IL ME RESTE SUR LA CONSCIENCE LA MORT DE DARNIER! MAIS J'ESPÈRE UN JOUR AVOIR L'OCCASION DE ME RACHETER, FÛT-CE AU PRIX DE MA PROPRE VIE, DE MÉRITER ENFIN CETTE CROIX QUE JE PORTE ABUSIVEMENT!

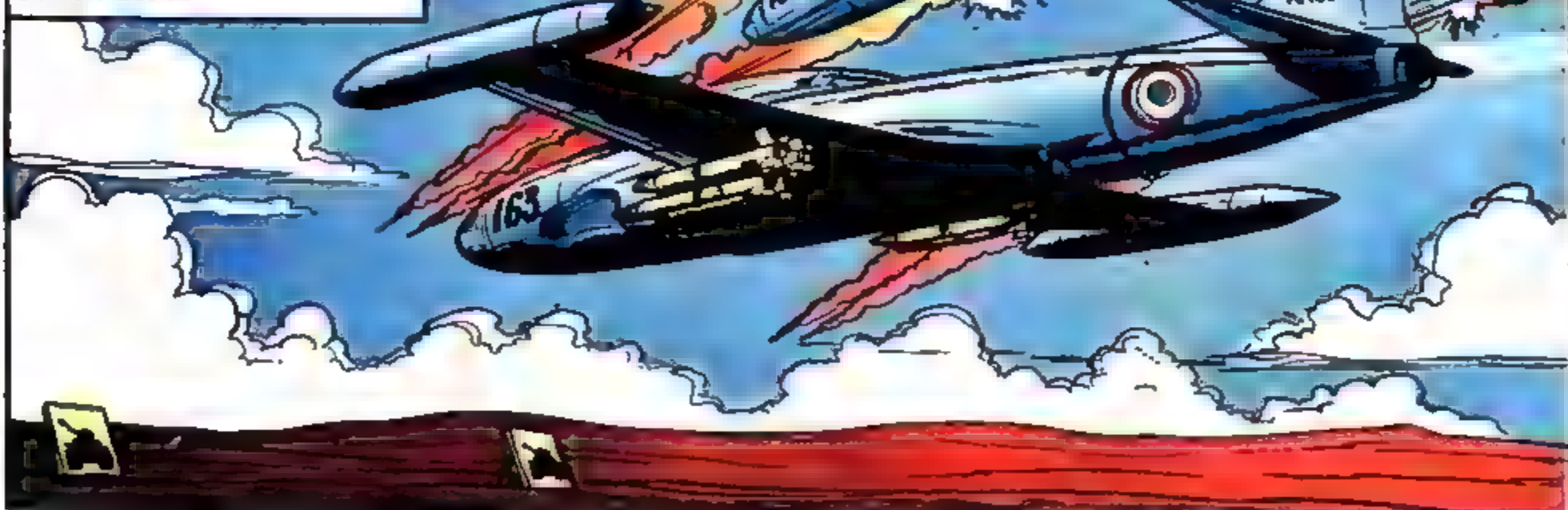


TU AURAS CENT FOIS L'OCCASION DE LA MÉRITER EN FAISANT SIMPLEMENT, CORRECTEMENT TON MÉTIER DE PILOTE! ALLONS! NE PENSE PLUS QU'À UNE CHOSE! AUX DERNIÈRES ÉPREUVES QUI NOUS VALDRONT ENFIN NOS "MACARONS".*



* MÉGÈNES DES CHASSEURS.

QUELQUES JOURS PLUS TARD, EN EFFET, COMMENCE L'ULTIME PÉRIODE D'ENTRAÎNEMENT POUR LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DE CHASSE...



BON SANG! L'AÏLIER GAUCHE DE LA TROISIÈME VAGUE EST TROÛLEMENT GONFLÉ! IL EST DESCENDU À SE RABOTER LE VENTRE POUR MIEUX S'ALIGNER SUR LA CIBLE!... QUI-EST-CE?!



VOYONS... HMM... C'EST ST-HÉLIER

ST-HÉLIER?... TONNERRE!... DÉCIDÉMENT, TANGUY FERAIT UN FAMEUX MONITEUR!...

EN TOUT CAS, ST-HÉLIER À MIS DANS LE MILLE!... IL FERA UN DES MEILLEURS CHASSEURS DE SA PROMOTION!...



PAUVRE DARNIER!... COMME IL S'EST LOURDEMENT TROMPÉ! ST-HÉLIER UN AG?... JAMAIS IL NE L'AURAIT CRU!...



MAIS, S'IL LUI A ACCORDÉ UN REPÛT, LE DESTIN N'A PAS FAIT GRÂCE À ST-HÉLIER... AU MÊME INSTANT, À DES CENTAINES DE KILOMÈTRES DE LÀ, ET SUR LES CONFINS SUD-ALGÉRIENS, EN PLEIN DÉSERT, UN DRAME VIENT DE SE DÉROULER, QUI VA CHANGER LA FACE DES ÉVÉNEMENTS...



QUAND papa a eu fini sa deuxième assiette de crème, il a mis sa serviette dans le rond et puis il a dit : « En tout cas, c'est décidé, demain sans faute, je me mets au régime. »

Moi, j'ai demandé ce que c'était, un régime, et maman m'a expliqué que c'était quand on mangeait moins pour ne pas être gros. « Oui, vraiment, je m'empâte », a dit papa. S'empâter, ça veut dire qu'on est gros, il paraît. Moi, je ne trouve pas que mon papa soit si empâté que ça, sauf là où il met la ceinture, mais comme le dîner

voulu m'arrêter pour regarder la vitrine, mais papa m'a tiré par le bras en me disant : « Ne restons pas là. » Ça sentait bon, pourtant, devant la pâtisserie ! Et puis, nous nous sommes trouvés devant le marché. C'est chouette, le marché, quand j'y vais, avec maman, les marchands, quelquefois, ils me donnent une pomme ou une crevette. Mais papa n'a pas voulu rester. « Rentrons, il a dit, il se fait tard. » Il avait l'air nerveux, papa.

Pour le déjeuner, maman avait fait un hors-d'œuvre connu dans les restaurants : du jambon enroulé avec de la mayonnaise et des choses dedans, c'est drôlement bon. Et puis, il y avait du poulet avec des pommes de terre et des petits pois, j'en ai repris deux fois ; de la salade, du camembert et du gâteau. Le déjeuner était tellement chouette, que quand on a eu fini de manger, je me sentais un peu malade. Ce qui m'a étonné, c'est que papa non plus n'avait pas l'air de se sentir très bien. Pourtant, lui, il n'a eu que des biscottes, des épinards et un peu de blanc de poulet.

Nous sommes sortis dans le jardin, papa et moi. Papa s'est assis dans un fauteuil et moi je me suis couché dans l'herbe. Et puis, Alceste est venu jouer avec moi. Alceste, c'est un copain de l'école qui est drôlement empâté. Il mange tout le temps. Alceste a dit « salut » à papa, il a sorti un gros morceau de gâteau au chocolat de sa poche et il a commencé à mordre dedans. Le gâteau était un peu écrasé, mais il avait l'air bon. Je ne lui en ai pas demandé un bout à Alceste, parce que ça le vexait quand on veut manger des choses à lui. Papa a regardé Alceste, il s'est passé la langue sur les lèvres et puis il a dit : « Dis donc, Alceste, on ne te nourrit pas chez toi ? » « Ben oui, qu'on me nourrit », a répondu Alceste, même qu'à midi on a eu du bœuf en daube avec de la chouette sauce qu'on frotte avec du pain. Ma maman la fait très bien, cette sauce. Elle fait très bien la choucroute aussi, hier soir, par exemple... » « Bon, bon, ça va ! » a crié papa et il s'est mis à lire son journal. « Qu'est-ce qu'il a, m'a demandé Alceste, il n'aime pas le bœuf en daube ? » Moi, j'ai proposé qu'on joue à la balle.

On était là, en train de jouer, quand on a vu la tête de M. Blédurt, par-dessus la haie du jardin. M. Blédurt c'est notre voisin, il aime bien taquiner papa et il est très rigolo. « Alors, les enfants, il a demandé, M. Blédurt, on s'amuse ? » Et puis, il a regardé papa qui lisait toujours son journal. « Tu devrais jouer avec eux », a dit M. Blédurt, un peu d'exercice te ferait du bien, tu t'empâtes ! » « Papa ne s'empâte plus, j'ai dit, il fait des régimes. » M. Blédurt s'est mis à rigoler très fort et ça n'a pas plu à papa. « Parfaitement, je fais un régime », a crié papa. Parfaitement ! Je fais

nicolas



PAPA S'EMPÂTE DRÔLEMENT

un régime pour ne pas devenir gros, laid et bête comme toi ! » « Je suis gros, moi ? » a crié M. Blédurt qui s'est arrêté de rigoler. « Ben oui », a dit Alceste. « La vérité sort de la bouche des enfants », a dit papa,

morceaux de son journal. « Au lieu de faire le guignol, vous auriez mieux fait de venir goûter », a dit Alceste, il y avait du pain d'épices. Il n'y en avait pas beaucoup, mais il était terrible. » Papa a regardé Alceste

[par SEMPÉ et GOSCINNY]

et tu continueras à grossir parce que tu n'as jamais assez de volonté pour suivre un régime ! » « Pas de volonté, moi ? » a demandé M. Blédurt. « Pas plus de volonté qu'une livre de fromage blanc », a répondu papa. M. Blédurt a sauté par-dessus la haie, il est gros mais il saute bien, et il a commencé à pousser papa et papa le poussait aussi. On les regardait s'amuser quand maman a crié de la maison : « Venez, les enfants, le goûter est prêt ! »

Quand on a eu fini de goûter, nous sommes sortis de nouveau dans le jardin. M. Blédurt était parti et papa regardait les

et il lui a dit que quand il aurait besoin d'un avis sur sa nourriture, il le sonnerait sans faute. « D'accord », a dit Alceste. Moi, je crois que c'est une bonne idée, parce que, pour ce qui est de la nourriture, Alceste s'y connaît drôlement.

Comme il a commencé à pleuvoir, maman nous a dit de rentrer dans la maison. On s'est tous mis dans le salon, Alceste et moi on a joué avec les petites autos, maman tricotait et écoutait la radio et papa lisait les morceaux de son journal. La radio, ce n'était pas très drôle, il y avait une dame qui expliquait la façon de faire le civet de lapin. Papa non plus ne trouvait pas que c'était drôle. « Qu'on éteigne ce poste ! » il a crié, et il est monté dans sa chambre. Alceste n'était pas content. « C'est mon émission préférée », il a dit.

Alceste est parti parce qu'il était tard et puis aussi parce qu'il n'y avait plus de pain d'épices.

« Le dîner est prêt ! » a crié maman. Moi, je suis allé me laver les mains et quand je suis entré dans la salle à manger, papa était assis à table, il avait l'air tout triste.

Et là, j'ai été drôlement étonné, parce que maman, qui pourtant a bonne mémoire, avait complètement oublié l'empatement de papa. Elle lui a donné des tas de choses à manger, il y avait même du cassoulet. Papa, lui, il n'avait pas l'air étonné du tout, il faut dire qu'il était très occupé à mâcher.

Et quand papa a eu fini sa deuxième assiette de crème, il a mis sa serviette dans le rond et puis il a dit : « En tout cas, c'est décidé, demain sans faute je me mets au régime. »



MESSAGE IMPORTANT... MESSAGE IMPORTANT...

Voici un troisième message pour ta maman.

Remets-le en main propre et vite !

car il t'intéresse tout spécialement.

Madame, ce message vous annonce

une offre particulièrement intéressante,
car elle va "emballer" toute votre famille :

Votre fournisseur habituel
vous remettra gratuitement
un disque microsillon 45 tours
pour l'achat de 4 MONSAVON Lavande.

Offre spéciale :
4 MONSAVON Lavande
avec un disque-succès chez votre fournisseur habituel.

"A la page", ...ce disque :
vous avez le choix parmi ces six
grands succès actuels : Salade de
fruits, Miford, Pilou Pilou eh !,
Marchand de bonheur,
T'aimer follement, Ne joue pas, etc...

Excellent, ... ce MONSAVON
Lavande :
sa douceur est incomparable car il
est au fait et il sent délicieusement
la lavande des montagnes.



La semaine dernière, dans notre numéro spécial « anniversaire », votre parrain, Raymond Kopa vous a présenté son ami et coéquipier, Just Fontaine. Celui-ci a commencé pour vous ses confidences : il vous a conté ses débuts difficiles à Marrakech, sa lutte contre un père qui, lui-même spécialiste, connaissait trop les difficultés du métier pour laisser son fils s'y adonner trop tôt. Enfin, après quelques matches où se révélaient déjà ses qualités de buteur, il réalisa un grand rêve : jouer en France, et arriva à Nice.

J'effectuai mes débuts à Nice dans des conditions assez difficiles, puisque ce jour-là nous affrontions Bordeaux, leader du championnat avec cinq points d'avance ! J'eus la chance de marquer à Bernard l'un des cinq buts



En 1954, en vacances à Marrakech, avec mon frère André, aujourd'hui à l'A.S. Cannes.

de l'O.G.C.N., qui triompha par 5 à 4 au terme d'un match éblouissant dont je conserve encore un très agréable souvenir. Dans l'euphorie générale et grâce à ma petite réussite, je fus adopté par le difficile public niçois. Adopté et adapté, je réussis même, en janvier 1954, à marquer 15 buts en huit matches, dont 5 contre le R.C. Lens, ce qui me valut une certaine notoriété et une pré-sélection parmi les 22 joueurs appelés à disputer la Coupe du Monde qui se déroula en Suisse.

Certes, je ne fus pas retenu par la suite, même au titre de remplaçant, mais cette saison devait être quand même pour moi des plus favorables.

En effet, je terminai premier buteur,

à égalité avec Kargu. Mais le Bordelais avait, lui, joué depuis le début de la saison. J'avais eu l'insigne honneur de connaître ma première sélection dans l'équipe des Espoirs, qui écrasa le Luxembourg par 8 à 0. Je jouais inter à côté de Vincent — déjà — et réussis quatre buts, dont un, le dernier, le plus joli, à la suite d'une reprise de volée, m'était refusé pour une raison ténébreuse. Enfin et surtout, j'avais la grande joie de disputer la finale de la Coupe que nous avons jouée avec l'O.G.C.N. contre Marseille.

Je ne marquai pas de but, car j'étais épuisé par cette première saison de professionnalisme, mais je parvins à centrer sur Nurenberg, qui réussit le but victorieux.

VOYAGE SOLITAIRE EN ITALIE

J'étais bien lancé dans le monde du football, et la saison 1954-55 allait confirmer ma progression, tout en me laissant un cuisant souvenir, mais j'y reviendrai.

Je fus en effet deux fois sélectionné avec les Espoirs qui affrontaient l'Italie à Vicence. Il se trouva que mon passeport était périmé et que je dus



Un bon souvenir : le match que nous avons joué contre le Portugal, avec l'armée.

LES UNE EXCLUSIVITÉ MONDIALE (2) LES NIÇOIS M'ONT

passer par la Suisse. Au cours de ce voyage solitaire, je fis la connaissance du journaliste italien Gianni Brera, avec lequel je bavardai et lui confiai, entre autres choses, que j'étais droitier et marquais rarement mes buts du pied gauche.

Je faillis d'ailleurs ne pas jouer ce match, l'entraîneur Dugauguez m'estimant fatigué par ce voyage. Comme j'étais arrivé juste avant l'entraînement et que mes bagages avaient été égarés, j'empruntai des chaussures du 43, soit deux à trois pointures de plus que la mienne. Je jouai néanmoins et marquai deux des trois buts qui nous assurèrent la victoire, la seule rem-

portée par une sélection française en Italie. Ces deux buts, je les réussis du pied gauche, ce qui autorisa Gianni Brera à me dire à la fin du match : « Bravo, mais vous vous êtes bien moqué de moi ! »

Et pourtant, je suis droitier !

LE SALON DE L'ENFANCE

Raymond Kopa attendra les jeunes Pilotes de la région parisienne au Salon de l'Enfance (Stand Waterman), le jeudi 3 novembre, dans l'après-midi. Il se fera un plaisir de leur remettre sa photo dédicacée et de signer les « Carnets de Bord ». « Pilote » sera présent au Stand Véridgoud, où nos amis trouveront leurs vedettes préférées... et le petit train du Far-West.

Mon souvenir désagréable se situe à Nice, en mai 1955. Je faisais partie de l'équipe B qui passa 7 buts à l'Egypte. Je n'en réussis aucun, ce qui me valut d'être sifflé pendant une heure et demie par mon public. Depuis ce jour — où j'ai tant souffert devant pareille injustice, je me suis juré de ne plus jouer à Nice. Je terminai néanmoins la saison premier buteur avec 20 réussites à mon actif.

l'étrange INVITATION

Roman inédit
de
L.-C. THOMAS

Grand Prix du Quai des Orfèvres

RESUME. — Serge Gérard a été invité à passer ses vacances chez son oncle Marcel qu'il n'a jamais vu. Mais l'oncle est absent et le couple de serviteurs fait de la contrebande avec un inconnu. Ayant appris que son oncle vit, en réalité, de l'autre côté de Marseille, Serge s'y rend, sur le conseil de son ami Sylvio et découvre là un second Serge Gérard !

— Suis-moi bien. Il faut que je me rende insupportable de façon que le vieux Bourgeault se mette tant et tant en colère contre moi qu'il ne veuille plus me voir. Alors, il ne m'aimera plus ou n'aimera plus son neveu (ce qui revient au même) et il me renverra sans avoir envie que je revienne. Tout rentrera dans l'ordre puisque son vrai neveu est mort.

Une illumination subite se fit dans l'esprit de Serge, baignant d'une clarté intense les moindres détails de son aventure. Il comprenait tout, il n'avait plus besoin d'Etienne Lafont pour comprendre.

Il avait surtout envie d'être seul pour faire le point de la situation.

— Au revoir, dit-il. Il se fait tard et je dois rentrer.

— Au revoir, dit Etienne. On se reverra, n'est-ce pas ?

Serge s'éloignait déjà en direction de la route.

— J'y compte bien ! cria-t-il.

Assis à la lisière du bois de pins, Serge avait posé les coudes sur ses genoux redressés et, la tête entre les mains, il réfléchissait. La machination montée par José avait un double but : écarter Serge de son oncle et faire en sorte que celui-ci détestât son neveu à tel point qu'il n'ait jamais plus envie de le revoir.

Cette façon d'agir ne pouvait avoir qu'un seul mobile : l'intérêt. Serge parlait seul, à mi-voix, pour donner plus de force à son raisonnement.

« L'oncle Marcel est riche... Il se fait vieux, il manifeste le désir de me connaître, il écrit à maman pour que je vienne le voir. Si je lui plais, s'il se prend d'affection pour moi, il me fera peut-être son héritier... »

« Mais le malhonnête José est là qui veille. Il est le secrétaire de l'oncle Marcel, il a sans doute sa confiance. Il pense que Marcel Bourgeault lui laissera peut-être sa fortune si, moi, son neveu, je ne lui plais pas. Alors, il décide d'agir en conséquence, c'est-à-dire de présenter au vieillard un faux neveu, si désagréable, si insupportable, si antipathique que l'oncle le renverra chez sa mère avec une seule idée : ne plus jamais en entendre parler ! »

« Sa place de secrétaire permet à José de lire tout le courrier que reçoit et expédie l'oncle Marcel. Il connaît donc le jour et l'heure de mon arrivée et le rendez-vous près du kiosque à journaux de la gare de Marseille. Il commence par se mettre d'accord avec Auguste qui est son complice dans le trafic de contrebande et qui ne peut lui refuser de me recevoir... »

« Ensuite, il va à Paris chercher Etienne Lafont. Etienne doit avoir voyagé dans le même train que moi en compagnie de José qui en profitait pour venir me surveiller de temps en temps... »

Serge avait tout à coup l'explication d'un fait qui était resté jusque-là un mystère : si, à la descente du train, Auguste l'avait tout de suite reconnu, c'était parce que José le lui avait désigné.

Serge reprit le cours de ses réflexions :

« Toutes les lettres que maman m'écrit au Domaine de La Pinède, il les reçoit, les ouvre, les lit puis les transmet à Auguste qui me les remet. De son côté, Auguste doit lui remettre les lettres que j'écris à Maman... »

« En somme, conclut Serge, si tout avait marché selon les plans de José, l'oncle Marcel aurait bientôt renvoyé son détestable neveu en se promettant de ne jamais laisser son héritage à un garçon aussi antipathique. Moi, je serais rentré à la maison sans avoir vu l'oncle Marcel et sans jamais plus recevoir d'invitation. José aurait alors eu le champ libre pour capter la fortune de son patron. »

Serge se remit debout. Depuis longtemps déjà, le soleil avait plongé derrière la colline et le ciel prenait des teintes mauves. Le soir tombait lentement, répandant une grande douceur sur tout le paysage...

Serge fit quelques pas sur la route. Maintenant, il n'avait plus aucun doute sur les intentions malveillantes de José et d'Auguste. Il était non moins certain que Marcel Bourgeault avait été trompé sur tout ce qui touchait à son neveu. Quant au reste, c'est-à-dire au trafic de contrebande...

Serge ressentit une douloureuse contraction de l'estomac. A présent qu'il lui fallait passer à l'action, un nouveau doute s'insinua dans son esprit. De

vio, qui conduisait une grue sur le port... Simultanément, lui revenait en mémoire l'offre de son ami : « Si tu ne sais pas quoi faire, viens à la maison... Mon père connaît tout le monde au village, même les gendarmes ! »

Comme ce serait réconfortant de retrouver un ami, un foyer accueillant, des gens compréhensifs, prêts à lui venir en aide. Comme il serait plus simple de laisser ensuite le père de Sylvio prendre l'initiative des opérations...

Serge se décida : « Je vais chez Sylvio ! »

Il dut marcher encore près d'un kilomètre avant de trouver un trolleybus qui le ramena à Marseille.

Il pensait s'adresser directement à la police, mais il se sentait pris de panique à l'idée de se débattre parmi des gens d'abord hostiles.

ce côté, plus rien ne prouvait l'innocence de son oncle. Au contraire, les arguments qui, jusque-là, plaidaient en sa faveur, se volatilisaient à la lumière des derniers événements.

« Certes, il m'a invité, se répétait Serge, mais ici, à La Fargouille, dans sa propriété de La Pinède... » Ce n'était plus, mais plus du tout, incompatible avec son éventuelle activité de contrebandier à la maison d'Auguste. Peut-être même était-il le chef de l'organisation ?

Dans ce cas, serait-il prudent d'aller le trouver et de tout lui raconter ?... Serge était désespéré.

Il pouvait s'adresser directement à la police. Mais le croirait-on sur parole ?... Non, bien sûr ! Il se sentait pris de panique à l'idée qu'il aurait à se débattre seul au milieu de gens qui lui seraient d'abord hostiles.

L'espace d'une seconde, il pensa aller trouver Attilio Morelli, l'oncle de Syl-

Le ticket de trolleybus ne coûtait pas bien cher et l'adolescent avait encore largement de quoi se payer un taxi. En donnant l'adresse au chauffeur, il expliqua :

— C'est en banlieue, un endroit qui s'appelle « Les Mines ». Je vous indiquerai le chemin en cours de route.

En cours de route aussi, il récapitulait tout ce qu'il aurait à raconter. Il se répétait dix fois les mêmes phrases et, durant tout le trajet, il fut sur des charbons ardents. L'impatience faisait courir un sang fiévreux dans ses veines... Il n'accorda qu'une pensée distraite à Auguste et Maria qui devaient s'inquiéter de son absence prolongée...

La nuit était complètement tombée quand le taxi le déposa à l'entrée du sentier conduisant à la maison de Sylvio. Sa course une fois réglée, il lui restait encore en poche les mille francs qu'il pourrait rendre à son ami.

CONFIDENCES DE JUST FONTAINE

SIGNÉE PILOTE

SIFFLÉ

Je devais tout de même demeurer un an encore sur la Côte d'Azur, mais je n'y séjournais que pour les matches, effectuant mon service militaire. Malgré la présence de Kopa et Ujlaki, nous n'avons pas obtenu, dans ce onze de l'armée, les résultats que l'on était en droit d'espérer.

Un agréable souvenir tout de même : mes deux buts réussis au cours du challenge Kentish mais, il est vrai, sur penalty. Un joli but aussi, obtenu cette fois de la tête, contre le Racing au Parc des Princes. C'était en avril 1956 et quelques semaines plus tard, j'avais la très grande joie d'apprendre que j'étais sollicité par le club auquel tous les footballeurs français rêvent d'appartenir : le Stade de Reims.

JE TIENS ENFIN MA REVANCHE

Installé à Reims, encore sous le coup du départ de Kopa au Real Madrid, j'obtenais rapidement une très grande joie sous forme d'une revanche que j'avais si souvent espérée. En effet, le premier but que je devais marquer à l'actif de mon nouveau club, le fut contre mon ancien, au stade du Ray, dont le public avait été si méchant pour moi. De surcroît, ce but était un peu comique, en ce sens que la balle passa entre les jambes du gardien. Ce dernier devait d'ailleurs me retrouver à Reims, puisqu'il s'agissait de Dominique Colonna.

Cette saison fut assez médiocre pour ma nouvelle équipe. Ce fut celle de son élimination de la Coupe de France par El Biar.



Le premier match officiel avec l'O.G.C.N. Je suis au centre, premier rang, très contracté. Même rang, extrême gauche, Ujlaki.

Notre président, M. Henri Germain, était furieux de cette contre-performance et spécialement contre moi, et pourtant je n'avais pas disputé le match ! En effet, j'étais en prison... militaire et mon président m'infligea une amende pour cette absence que j'aurais pu éviter, estimait-il, ce qui aurait changé beaucoup de choses.

Quelques jours après, il me dit que je ne paierais pas cette amende, mais ses regrets furent encore avivés par les trois buts que je réussis contre El Biar... en match amical.

Saison assez décevante, donc, pour le stade de Reims, où, en ce qui me concerne, j'obtins un but assez curieux huit secondes après le coup d'envoi à Rennes. Dans les tribunes, personne n'en revenait, y compris Raymond Kopa, venu d'Espagne pour se reposer.

De bons souvenirs également : ce match inoubliable que nous avons joué avec l'Armée à Lisbonne et qui nous valut l'ovation du public portugais.

Il ne me restait plus, avec mes

camarades rémois, qu'à fournir une meilleure saison.

Just Fontaine

LA SEMAINE PROCHAINE :
LE MIRACLE SUÉDOIS

World Copyright by « Pilote » et Robert Vergne.

Le taxi repartit. Dans l'obscurité, la maisonnette du pêcheur n'était pas visible mais le rectangle lumineux d'une fenêtre en indiquait l'emplacement.

Le cœur battant, Serge s'engagea dans le sentier. Il n'avait pas fait trois pas qu'une main brutale s'abattait sur son épaule.

Il se retourna et demeura comme pétrifié, paralysé par la terreur : Auguste se tenait devant lui, son fusil de chasse à la main.

— Passe devant et rentre à la maison tout de suite, gronda l'homme. Si tu cries, si tu appelles ou si tu tentes de fuir, je t'assomme d'un coup de crosse !

CHAPITRE XIII

L'ATTENTE ANGOISSANTE

D'une bourrade, Auguste poussa Serge dans la cuisine. Maria leva les bras au ciel en s'écriant :

— Enfin, te voilà ! Où étais-tu donc passé ?... Tu es donc allé quand même à la pêche avec le père de ton camarade ?

Auguste ricana :
— Un mensonge que cette histoire de partie de pêche. C'est en revenant de chez le pêcheur où j'étais allé aux renseignements que je l'ai vu descendre de taxi.

De nouveau Maria leva les bras au ciel :

— De taxi ! Et d'où venais-tu, petit ?

Serge ne répondit pas.

— Parle donc, insista Maria.

Brusquement, Auguste tendit le bras vers un papier qui dépassait de la poche de la chemise de Serge et en tira le ticket de trolleybus.

— Quoi ! s'exclama-t-il en examinant le ticket. Tu es allé à La Fargoule ! Qu'est-ce que tu es allé faire à La Fargoule ?

Comme Serge ne répondait pas, Auguste le fouilla sans ménagement, retourna rageusement ses poches et s'empara de l'argent qui y restait encore.

— Qu'est-ce que tu es allé faire à La Fargoule ?

Le front buté, Serge resta muet. Alors Auguste déboucla lentement sa ceinture de cuir et la brandit d'un air menaçant.

— Vas-tu parler. Ou sinon...

La lanière de cuir siffla dans l'air et clingla le torse de l'adolescent que n'arrivait pas à protéger sa chemise

d'étoffe fine. Serge poussa un gémissement de douleur en reculant dans le coin de la pièce.

Auguste allait frapper une deuxième fois lorsque Maria s'interposa :

— Tu ne vas pas le battre. Ce n'est qu'un enfant.

— Un enfant qui risque de nous attirer des ennuis, répliqua Auguste. Il faut qu'il nous dise ce qu'il est allé faire à La Fargoule.

Il voulait écarter sa femme mais celle-ci résista énergiquement, protégeant l'adolescent de son corps.

— Non ! déclara-t-elle fermement. Je te défends de le frapper ainsi. Tu n'as qu'à avertir son oncle.

« Comment ! eut le temps de penser Serge, Maria n'est donc pas au courant ? »

Auguste, qui revenait à de meilleurs sentiments, bouclait sa ceinture autour de sa taille en disant :

— C'est bon. J'en parlerai à José. Il doit venir ce soir.

José ! Serge eut un long tressaillement. Déjà, Auguste le rudoyait de nouveau :

— Allez, viens avec moi !

— Où l'emmènes-tu ? s'inquiéta Maria.

— Je vais l'enfermer dans le débarras. Ça lui permettra de réfléchir sur son escapade.

— Mais il n'a pas mangé sa soupe.

— Il mangera mieux demain.

Saisissant Serge par le bras, Auguste le força à le suivre dans le couloir, puis à entrer dans une pièce obscure dont il referma la porte à double tour.

L'adolescent se retrouva seul dans le noir. A tâtons, il chercha l'interrupteur électrique le long du chambranle et n'en trouva point : la pièce n'avait pas de lumière !

Toujours à tâtons, il se fit une place parmi le bric-à-brac qui encombrait la pièce et s'assit sur le sol. Un immense découragement s'empara de lui.

Peu à peu cependant, ses yeux s'habituaient à l'obscurité et il finit par distinguer une étroite ouverture qui s'ouvrait au ras du plafond. La lune devait s'être levée car une vague clarté pénétrait maintenant dans la pièce, permettant au prisonnier de reconnaître certains des objets qui l'entouraient. Serge les avait déjà vus lorsqu'il avait exploré la maison pour la première fois. Il y avait toujours les paniers d'osier destinés à la pêche.

Serge en emplita trois puis, se hissant sur le fragile échafaudage, il réussit à atteindre l'ouverture. Hélas !

ce n'était qu'une étroite lucarne qui n'aurait même pas livré passage à un tout jeune enfant. Par surcroît, elle était garnie de deux énormes barreaux de fer. Toute tentative de fuite par là était impossible !

Serge resta un moment accroché aux barreaux à respirer l'air frais de la nuit, puis il sauta de son perchoir.

Une nouvelle idée venait de surgir dans son esprit. Pourquoi n'emploierait-il pas pour s'évader le procédé qui lui avait si bien réussi la nuit où Auguste l'avait enfermé dans sa chambre ? Pourquoi n'essayerait-il pas de s'emparer de la clef de la même façon ?

Il se coula silencieusement jusqu'à la porte et s'accrocha. Ses doigts glissèrent le long du panneau au ras du sol carrelé. Encore hélas ! la pièce n'avait jamais eu de tapis : la porte joignait parfaitement avec le sol, à tel point qu'on n'aurait pu y insérer une allumette !

Il n'y avait donc plus qu'à attendre ! A attendre l'arrivée de José ! Serge

sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine, la peur s'insinuant en lui. A quelles brutalités ne se livrerait pas l'inquiétant personnage pour lui soustraire ce qu'il savait ?

Tout à coup, il sursauta : un léger sifflement montait de l'extérieur. N'avait-il pas rêvé, n'était-il pas le jouet d'une hallucination ?... Il tendit l'oreille. Le sifflement reprit, étouffé, précautionneux, et qu'il reconnaissait parfaitement : le sifflement de son ami Sylvio !

Soudain, galvanisé par un immense espoir, il bondit sur ses pieds, grimpa sur les paniers d'osier, approcha sa tête de la lucarne et se mit à siffler doucement à son tour. Il lui sembla que Sylvio lui répondait.

LA SEMAINE PROCHAINE :

UNE DRAMATIQUE
RENCONTRE



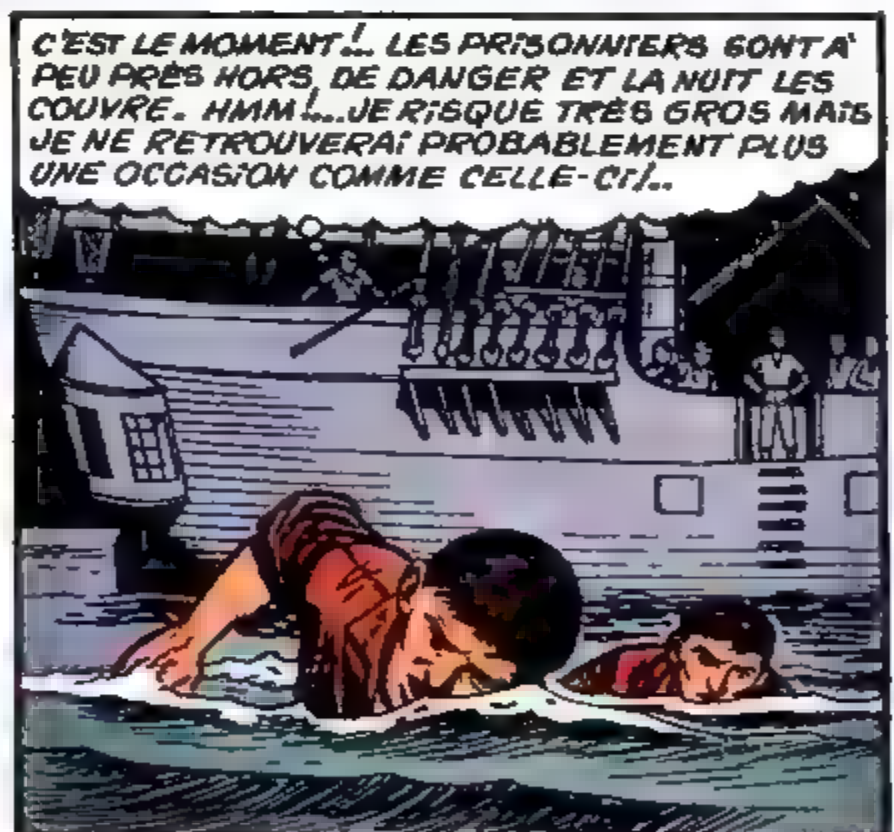
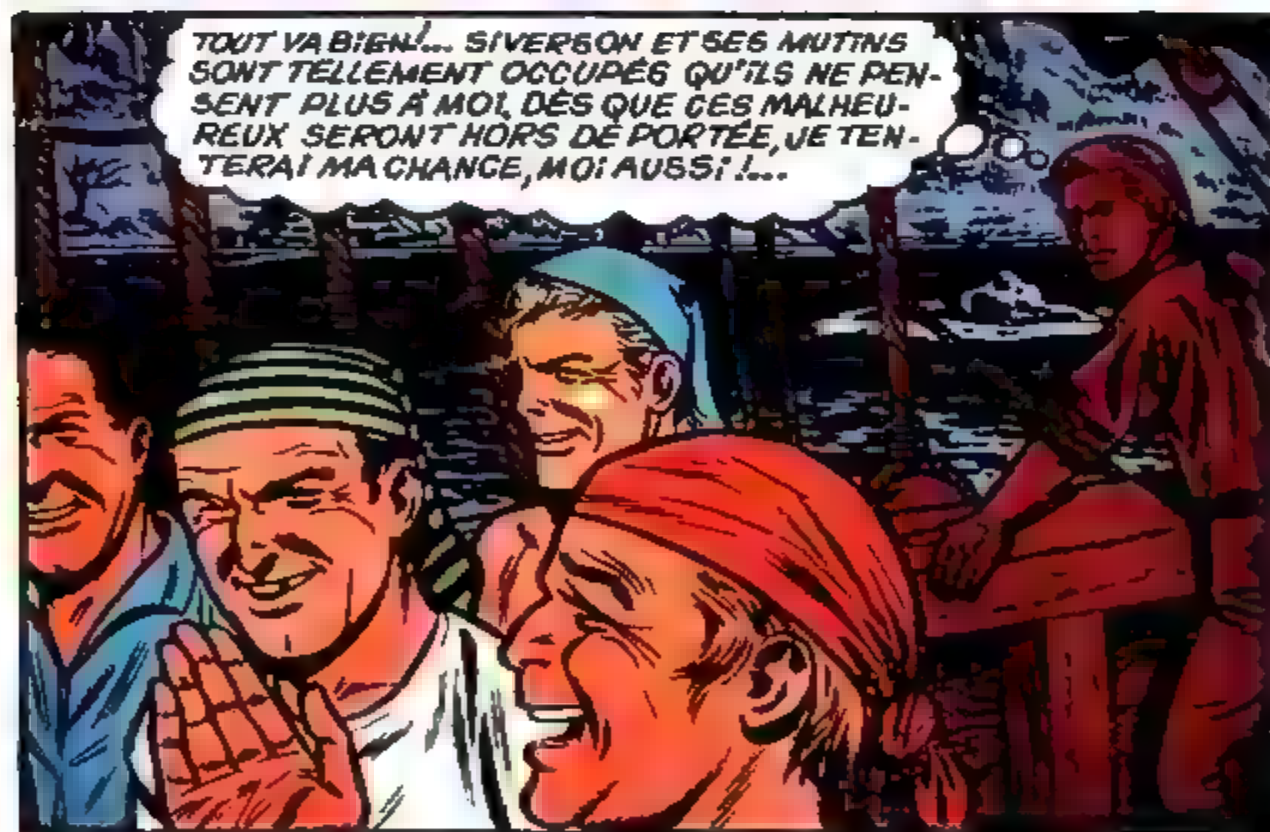
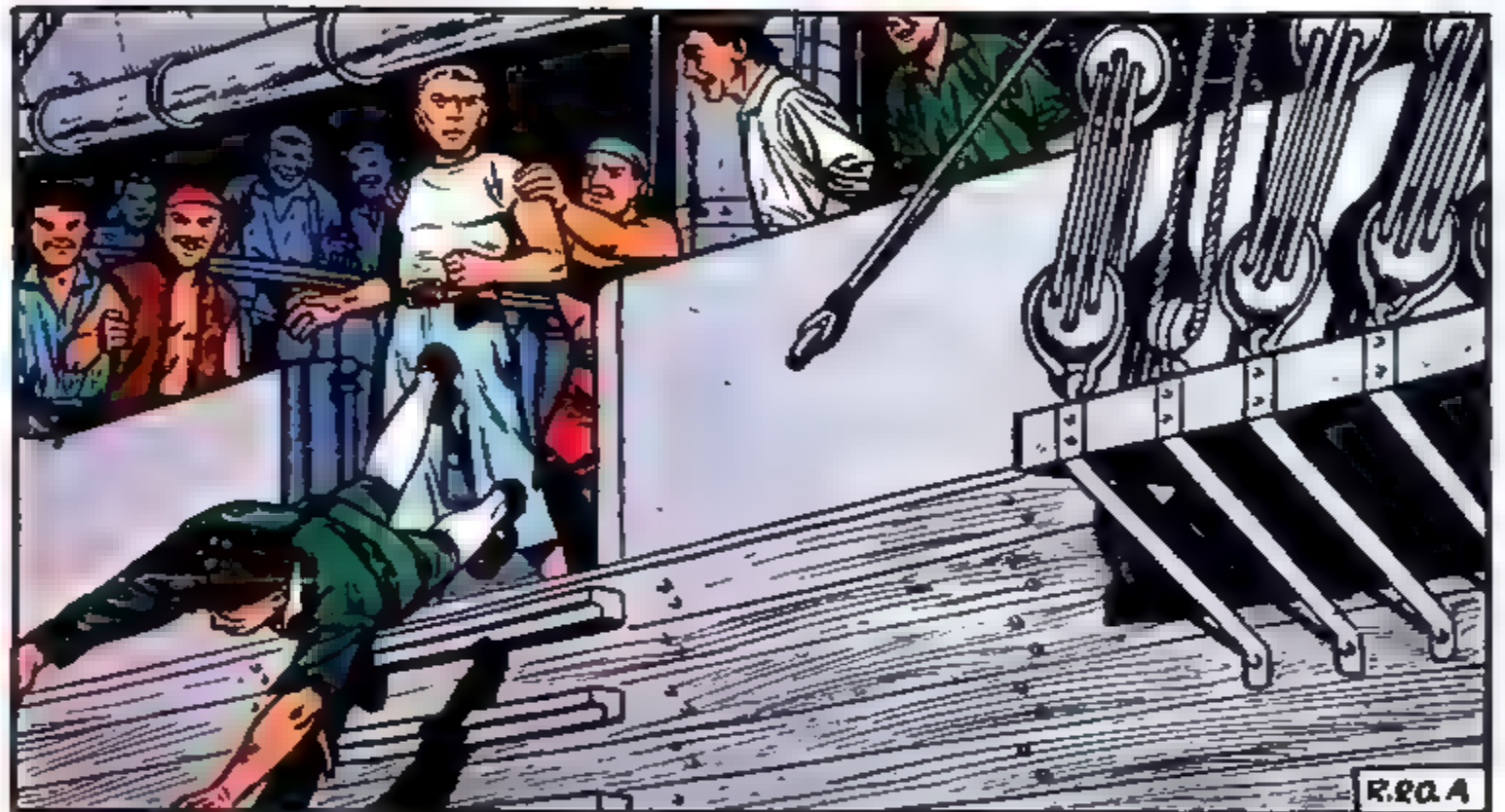
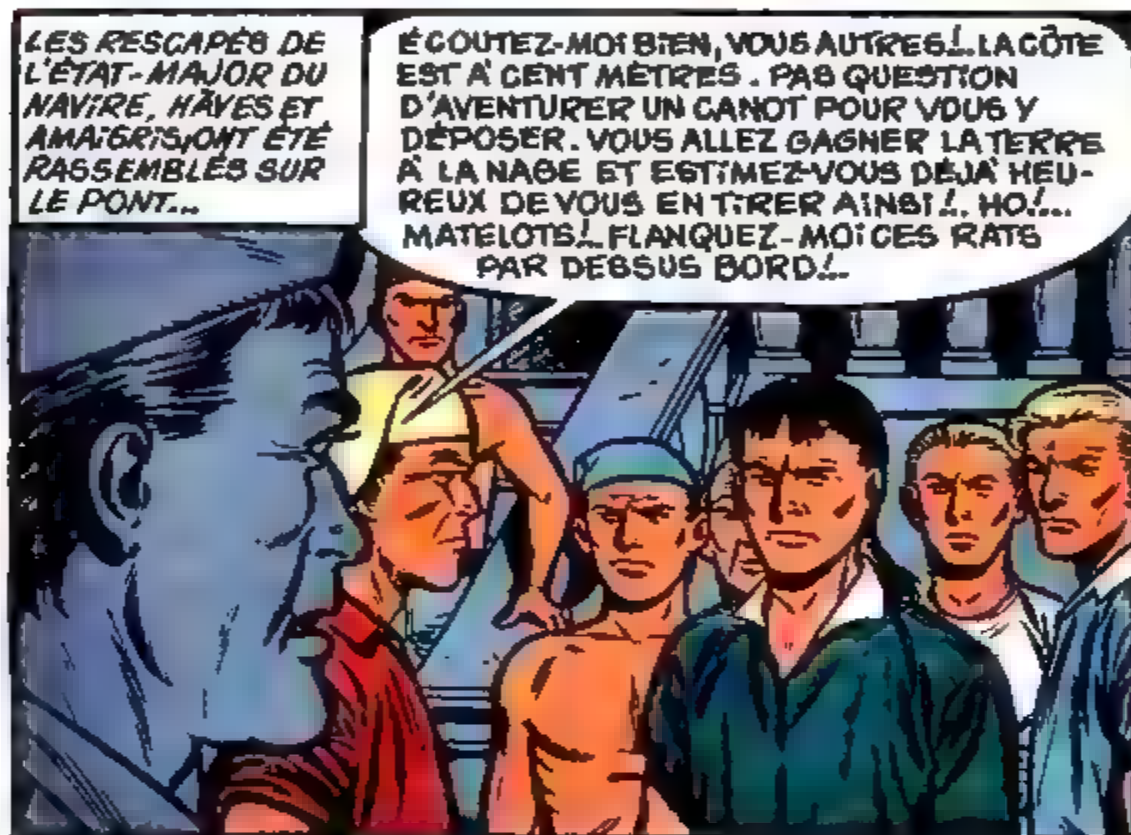
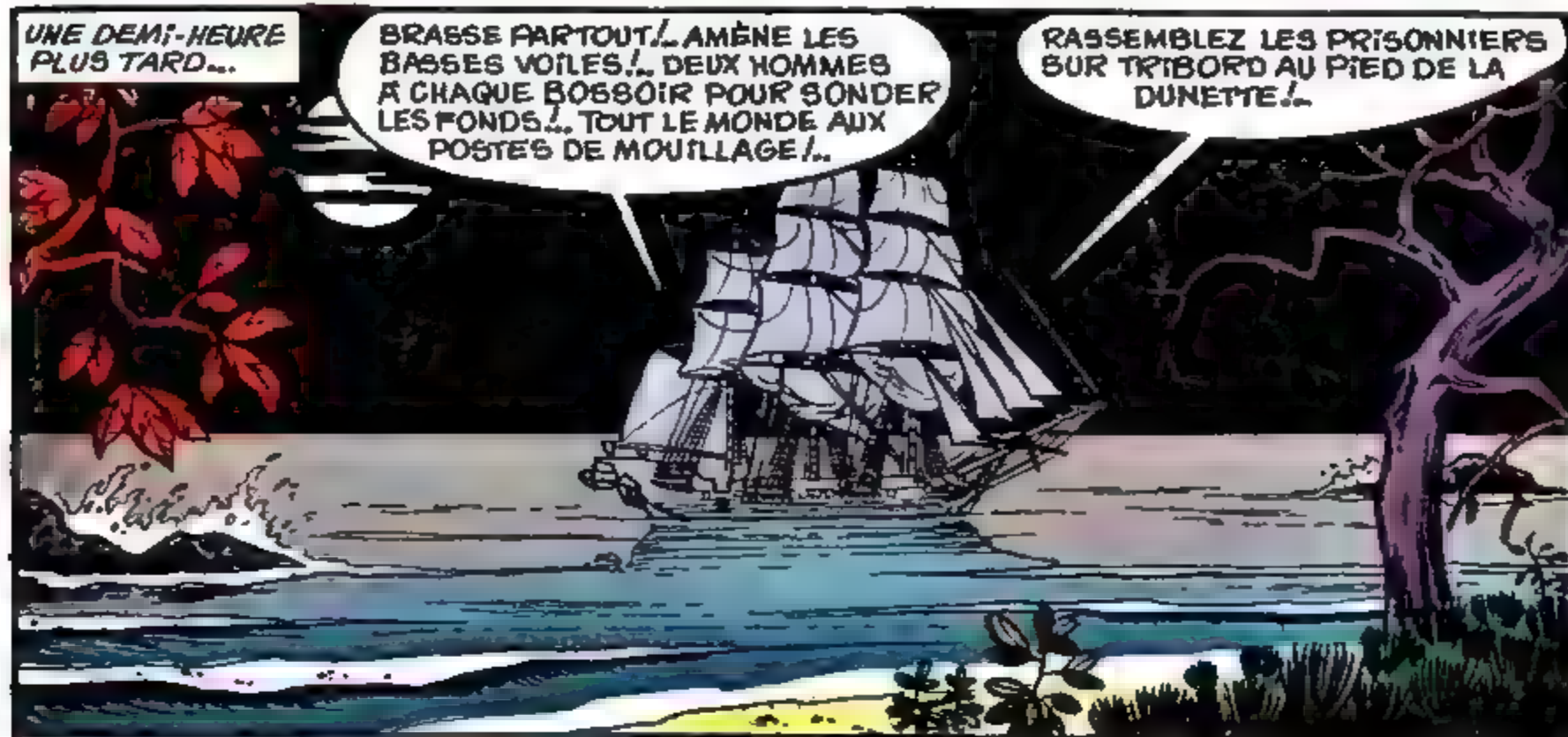
Ses doigts glissèrent le long du panneau, au ras du sol carrelé.

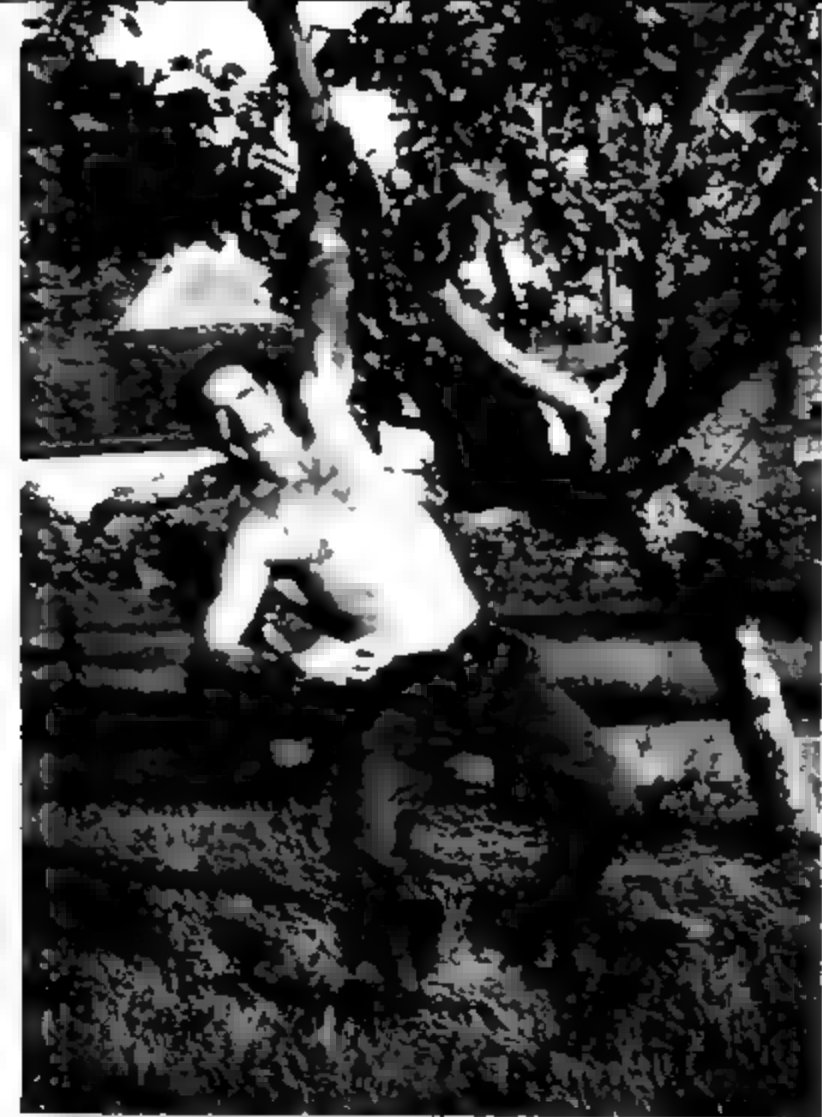
le DEMON des CARAÏBES

DESSINS: V. HUBINON

RESUME. — Eric s'est embarqué clandestinement sur un navire à destination des Indes. Découvert et condamné à mort, il n'est sauvé que par une mutinerie. Les révoltés veulent faire de lui leur chef et se livrer à la piraterie. Eric commence par obtenir que les officiers prisonniers soient débarqués à Sainte-Hélène.

TEXTE: J.M. CHARLIER





Exercice de force (en souvenir d'une enfance laborieuse), ou bien préparation d'un nouveau gag ? ou tout simplement détente au soleil ?



V'là le facteur !... Un aspect inattendu de Zavatta qui, sans abandonner le chapiteau, a essayé, avec succès, son talent au cinéma.

Je venais d'avoir neuf ans. J'avais acquis une certaine expérience et mon numéro me paraissait impeccable. Du moins, je le croyais.

Cela n'empêchait nullement mon père de continuer à me critiquer. Il voulait, en tout, la perfection.

— Ce n'est pas mal, concédait-il, mais tu manques d'élégance. Tu es contracté. Il faut donner au public une impression de facilité, de sûreté, de maîtrise. Et puis, il faut sourire. Après ton double saut périlleux, tu sembles avoir réalisé un travail de forçat. Je n'aime pas ça, recommençons.

Cette école de la volonté m'a sans doute permis de devenir une vedette plus tard. C'est à mon père que je dois ma réussite. Il était dur, mais quel merveilleux professeur !

« NOUS SOMMES RUINÉS »

Depuis un certain temps, je vous l'ai dit, les affaires marchaient mal. Un grave problème, surtout, inquiétait papa : trouver du fourrage pour les bêtes. L'Algérie traversait une période de sécheresse exceptionnelle.

Pas une goutte d'eau ne tombait du ciel. Rien ne poussait dans les campagnes, la plus grande misère commençait à régner partout. Et, dans les périodes sombres, les gens ne songent pas à se distraire.

La situation tournait au drame. Déjà, on songait à abattre certains de nos chevaux,

les pauvres bêtes maigrissaient à vue d'œil. Je devais rationner leur pitance à quelques grammes près, et leur donner à boire au compte-gouttes.

Faute de spectateurs, le cirque Zavatta affichait « relâche » en permanence. Papa utilisa ses dernières économies pour payer les artistes qui n'étaient pas de la famille. Tout ce qu'il avait gagné depuis vingt ans s'envola. Ma mère vendit les quelques bijoux qu'elle possédait, mais l'échéance fatale arriva quand même. Ce fut l'inévitable catastrophe : la faillite.

Un soir, papa nous réunit pour nous dire d'une voix émue, lui qui nous parlait toujours sèchement :

— Mes pauvres gosses, nous sommes ruinés.

Tout fut vendu à bas prix : le chapiteau, les caravanes, le matériel. Seule la cavalerie fut sauvée in extremis de la vente aux enchères.

Le lendemain, des trombes d'eau s'abattaient sur l'Algérie, l'abondance revenait, mais il était trop tard.

Papa décida alors :

— On retourne en France, nous repartirons à zéro mais, avec un peu de courage, tout s'arrangera. Il nous reste les chevaux, c'est le principal.

Quelques jours plus tard, nous nous embarquâmes pour Marseille sur un petit rafiot.

(World copyright « Pilote »
et Jacques Perrier.)

BONJOUR, mes amis. Nous sommes des amis, maintenant, puisque nous avons déjà fait connaissance.

Aujourd'hui, je vais vous raconter les aventures de la famille Zavatta dans le désert. Je vous avais quittés la semaine dernière à Bougie, en Tunisie, le soir d'une première apparition en piste.

Les répétitions matinales, le spectacle et les menus travaux que je devais assurer dans le courant de la journée, tout cela faisait beaucoup pour un gamin de six ans. Mon numéro, après quelques jours, ne m'inquiétait plus et je pénétrais sur la piste avec la même désinvolture que mes frères. Mais, fatigué par ces exercices continus, j'étais atteint de la maladie du sommeil. Je dormais n'importe où, n'importe quand.

Dès que j'avais un moment de libre, j'en profitais. Il n'était pas rare de me découvrir endormi dans un coin du cirque, au milieu des accessoires. J'avais beau changer de cachette, on me retrouvait toujours : parfois, juste au moment de mon entrée en piste !

J'aimais pourtant énormément mon métier, mais le sommeil était le plus fort !

C'est toujours à Bougie que cette fâcheuse habitude m'a valu l'histoire suivante :

Un soir, en cherchant une belle cachette pour dormir à mon aise, j'avais découvert dans l'écurie une grande malle vide. Après m'être aménagé un lit de paille, je me suis couché à l'intérieur et, pour m'assurer un sommeil tranquille, j'ai refermé le couvercle ! A huit heures, mon père commença à me chercher, bientôt aidé par toute la famille. Mais qui aurait pu penser que le petit Achille dormait du sommeil du juste dans cette vieille malle ?

« ON M'A ENLEVÉ MON FILS »

Le spectacle se déroula dans une atmosphère électrique. Papa et maman étaient persuadés que j'étais dans la maison qu'ils avaient louée à deux kilomètres de la ville. Ils ne m'y trouvèrent pas, et pour cause.

L'inquiétude, puis l'affolement, remplacèrent alors leur colère. Toute la nuit, la famille Zavatta passa au crible les rues de Bougie.

— On m'a enlevé mon fils, disait ma mère en pleurant.

— Ce petit monstre a dû faire une fugue, hurlait papa.

Ils se décidèrent enfin à prévenir la gendarmerie. Des recherches furent entreprises. On songeait déjà à mobiliser une compagnie de tirailleurs pour aider les gendarmes, lorsque je sortis enfin de ma retraite. Deux chevaux s'étaient détachés et battus. L'un d'eux donna un si violent coup de sabot dans la malle qu'elle s'ouvrit comme un fruit trop mûr. Je vous laisse deviner l'accueil qui m'a été réservé !

Je travaillais beaucoup, je vous l'ai dit. Ma journée commençait à six heures.

— Au travail, criait papa pour nous sortir du lit.

De six heures à huit heures, c'était la leçon de culture physique. Après une tasse de chocolat et deux tartines, nous commençons la répétition des numéros.

A onze heures, le petit Achille s'occupait des bêtes. Puis il se dépêchait d'aller mettre le couvert et d'aider sa mère à éplucher les légumes. Ensuite, déjeuner et corvée de vaisselle avec sa sœur Eléonore, que nous appelions « Titine ».

L'après-midi, revenait l'heure du pânage ; les chevaux ont toujours soif, et l'abreuvoir était situé à un kilomètre.

Le soir, encore le couvert, la vaisselle

MES 40 ANS DE CIRQUE

par **ACHILLE ZAVATTA**

II. LE CHAPITEAU DANS LES SABLES

toujours, et le spectacle. Des journées de 18 heures ! Pour un « même » de six ans, ce n'était pas déjà si mal.

« NOUS FERONS FORTUNE »

C'est à cette époque que mon père eut l'idée la plus saugrenue de sa carrière. Lorsqu'il eut écumé les grandes villes de Tunisie, il décida brusquement de tenter une expérience :

— Nous allons planter notre chapiteau dans le désert. Les nomades n'ont pas de distraction. Nous ferons fortune !

Quatre jours plus tard, la famille Zavatta, ses bêtes, son matériel, s'embarquèrent dans le train pour Gafsa, terminus de la S.N.C.F.

Nous aurions pu très bien jouer à Gafsa, mais mon père voulait s'enfoncer dans le désert. Nous devions monter le chapiteau à Tozeur, à l'orée du chott el Dzend.

Pourquoi Tozeur ?

Papa Zavatta engagea une équipe de chameliers. Notre caravane mit quatre jours pour parvenir à sa destination.

Notre arrivée fit sensation. C'était le premier cirque qui osait s'aventurer dans ce pays perdu.

— Vous voyez, triomphait papa Zavatta, j'avais raison. Nous allons devenir riches.

Hélas, les habitants de Tozeur n'aimaient pas le cirque. Nous voir simplement déclenchait leur hilarité. Pourquoi aller payer des places ? Le spectacle était dans la rue. Ils contemplaient nos bêtes, nos costumes, et cela suffisait à leur bonheur.

Le premier soir, nous jouâmes devant quarante spectateurs. Le second soir, ils étaient vingt. Le troisième, dix.

Le quatrième, une rafale de vent arracha la tente.

— Compris, bougonna mon père. On déménage. Le sable, ça ne vaut rien pour un cirque !

Le retour s'effectua tristement. Papa, qui avait perdu beaucoup d'argent dans son « opération désert », était d'une humeur massacrante.

« CE N'EST PAS MAL »

A Tunis, papa qui y pensait depuis un certain temps, décida de s'associer à Nava.

Nava était notre plus grand concurrent.

Cette association dura à peine trois mois. La famille Zavatta laissa encore « quelques plumes » dans l'opération.

Le cirque familial reprit son envolée personnelle pour parcourir l'Algérie.

La semaine prochaine :

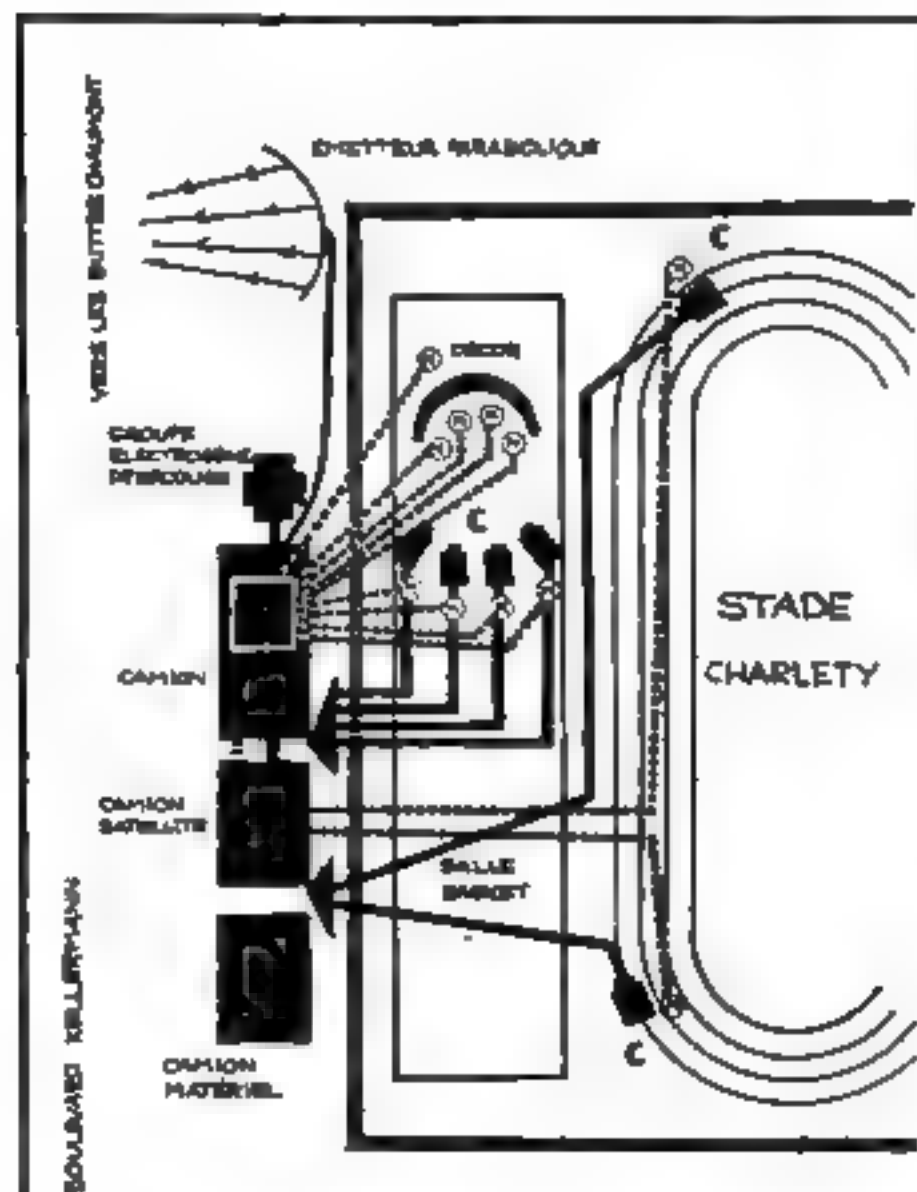
Je fais la connaissance d'Alfred Court
le plus grand dormeur du monde.





L'ENVERS DU DÉCOR DE LA "PROCHAINE VAGUE" D'ANDRÉ GILLOIS

Ce plan général montre la salle de basket du stade Charlety transformée en studio pour son émission par la télévision. Au premier plan, l'envers du décor. (1) Chef électricien. (2) Photographie du plateau. (3) Commis Huguette, prof. à l'X. (4) Réalisateur adjoint. (5) Cameramen. (6) Script-girls. (7) Chef accessoiristes. (8) Jean-Pierre Morphé. (9) André Gillois. (10) Maquilleuse de plateau. (11) Electricien. (12) Les deux candidats.



DES KILOMÈTRES DE CABLES !

Les différents chemins empruntés par l'image et le son depuis le studio du Stade Charlety. Les quatre caméras (c) de la salle de basket sont directement reliées par câbles au car d'enregistrement. Les deux caméras du Stade sont branchées sur le car satellite, lui-même relié au car principal dans lequel se tient le réalisateur (voir notre article de la semaine précédente). Les micros (M) par d'autres câbles suivent les mêmes voies. Le réalisateur peut donner ses ordres aux cameramen et ceux-ci peuvent lui parler. Les acteurs se servent des micros disposés dans le décor. Le car est relié à l'émetteur parabolique dirigé vers les studios des Buttes-Chaumont. L'image et le son seront ensuite renvoyés vers la rue Cognacq-Jay pour l'enregistrement.



Mlle Kholidje Lemmou, maquilleuse de plateau, pose un fond de teint sur le visage d'André Gillois. Tous les artistes sont légèrement maquillés à cause des lumières qui ont tendance à blâmer le teint.



Le « brain trust » de l'émission se penche sur le « script », détail minuté de l'émission. De gauche à droite : André Gillois, Edmond Tybo, réalisateur, Guy Potignat, son assistant et le script-girl, Bluzette Preder.

SAMEDI dernier, à 19 h 15, ceux d'entre vous qui possèdent un récepteur de T.V., ont pu assister à la première émission de la nouvelle série d'André Gillois : « La prochaine vague », patronnée par le Haut Commissariat à la Jeunesse et aux Sports. Chaque semaine, deux élèves d'une grande école s'affrontent devant un jury qui devra les départager, tant au point de vue de leur intelligence et de leurs connaissances, qu'au point de vue de leur adresse et de leurs qualités sportives. Après les éliminatoires par provinces et par écoles, on proclamera un vainqueur qui sera vraiment le représentant de la « Prochaine Vague », la vôtre, celle qui fera la France de demain.

Pierre Devaux, la semaine dernière, vous a expliqué comment s'effectuait un reportage télévisé en direct à travers le car électronique. Ce car électronique, vous l'avez compris, c'est le poste de commandement. Le chef d'état-major qui siège là s'appelle le « réalisateur ». Ce général en chef, comme tout général qui se respecte, ne se contente pas de subir les opérations. Il les provoque, les suscite, et les corrige.

S'en tenant au domaine technique, Pierre Devaux vous a dit que trois images envoyées par les trois caméras disposées sur son terrain de sport imaginaire s'offraient sans cesse au

chef d'état-major sur les voies vidéos, c'est-à-dire sur les différents écrans disposés devant lui. C'est au réalisateur de choisir à chaque instant l'image qui lui paraît la plus appropriée pour l'envoyer à l'émetteur et la faire circuler sur les ondes. Il lui faut, pour changer d'image, en vous l'a précisé, actionner sans cesse l'un des multiples boutons qui figurent sur le pupitre placé devant lui.

C'est là un travail de sélection ou, si l'on veut, de montage instantané.

DES CAMERAMEN ANONYMES

Mais le rôle de réalisateur ne se borne pas là. Vous n'avez pas oublié qu'il a, ainsi que ses différents cameramen dispersés sur le terrain, un casque sur les oreilles et un microphone devant la bouche. Le réalisateur peut sans cesse parler à ses cameramen (et vice versa). Il ne s'en prive pas. Les cameramen sont les soldats de « sa » bataille, et il leur donne en abondance des ordres téléphoniques. Comme en temps de guerre, il ignore volontairement les personnes pour ne s'adresser qu'à des effectifs. Il ne parle pas aux cameramen, seraient-ils ses meilleurs amis. Il parle à leur caméra. Il dit : « Caméra I, le

cadre de votre image n'est pas bon, rectifiez-le. » Ou bien : « Caméra II, attention ; je vais passer sur vous. » (C'est-à-dire qu'il va utiliser l'image que lui propose depuis tout à l'heure la caméra II.) Ou encore : « Caméra III, braquez-vous maintenant sur les gradins et cherchez-moi un plan de foule. » (C'est-à-dire qu'il n'a pas l'usage de l'image qui lui était proposée il y a un instant par la caméra III et qu'il voudrait

par CHARLES BLONDEL

préparer, pour dans quelques secondes ou dans quelques minutes, une autre image dont il pourra éventuellement avoir besoin.) Voilà donc la fonction du réalisateur bien définie. Nous allons maintenant pouvoir quitter le terrain de sport imaginaire où Pierre Devaux vous a enseigné l'A.B.C. du métier et vous faire pénétrer dans le car de la R.T.F. qui, le lundi 17 octobre, vers 8 h du matin, s'arrêtait boulevard Kellermann, à Paris, le long du stade Charlety, pour assurer le reportage de l'émission d'André Gillois. Derrière lui, venaient se garer d'autres cars, contenant du matériel ou destinés à servir de satellites au car principal. Jusqu'à midi, tandis que les décorateurs improvisaient un décor dans la grande salle de basket couverte, d'autres techniciens déroulaient des kilomètres de câbles pour relier les



La caméra 2 (objectifs à droite) photographie le « générique » de l'émission qui se déroule à l'intérieur de la boîte (à gauche) sous le contrôle de l'assistant-réalisateur.



A l'extérieur du stade Charlety, sur le terre-plein qui le sépare du boulevard Kellermann, les cars de la R.T.F., dominés par l'antenne. Reportez-vous à notre schéma pour des explications plus complètes.



L'émetteur parabolique installé tout en haut du stade, est dirigé vers les studios des Buttes-Chaumont où l'image sera renvoyée au centre de la rue Cognacq-Jay.



C'est une lectrice de Dijon, qui signe « Une amie de Pilote, Marie-Reine », mais dont le nom est illisible (et qui a omis d'écrire son adresse) qui nous pose aujourd'hui la question à laquelle répond, dans ce reportage, notre collaborateur Charles Blondel : « Moi, ce qui m'intrigue, c'est comment on peut retransmettre les faits sur notre écran. Avec une caméra, d'accord, mais ensuite ? Et que fait exactement le réalisateur de l'émission ? »

Voilà la réponse, chère Marie-Reine, mais la prochaine fois, n'oubliez pas d'écrire votre adresse et de signer libellément. Merci !...



La semaine dernière, répondant aux questions de Nicole Cholet et de Bernard Bouteille, notre collaborateur, Pierre Devaux, vous a expliqué le principe de la télévision et vous a fait pénétrer dans le car de reportage. Dans chaque numéro, nous répondrons ainsi aux questions que vous pourrez nous poser sur les problèmes techniques ou les questions artistiques de la TV qui vous embarrassent ou vous intriguent.



A gauche, l'un des candidats, François Chabannes. Derrière la caméra, Jean-Pierre Morpé, adjoint d'André Gillois. Les objectifs des caméras tournent sur la pression d'un bouton et permettent de photographier de plus ou moins près. Au premier plan, le départ du câble qui relie la caméra au car.

caméras et les micros au car d'enregistrement, tandis que de leur côté, les électriciens qui, à tout hasard, avaient apporté un groupe électrogène de secours, s'affairaient pour disposer un peu partout des « sunlights » et des « spots », destinés à éclairer les artistes.

DOUZE HEURES DE TRAVAIL POUR UNE DEMI-HEURE D'ÉMISSION...

Pour une émission qui, vous avez pu le constater, aura duré à peine une demi-heure, il aura fallu aux techniciens douze heures de travail car, ce n'est, en fait, qu'à 20 heures que tout aura été démonté et que les cars seront repartis vers leurs garages. Mais, tandis que de tous côtés, les techniciens s'affairaient dans un désordre apparent, le réalisateur, M. Edmond Tybo qui suit comme son ombre, la script-girl, Bluetie Prader, est, de son côté, au travail.

Depuis plusieurs jours déjà, il lui a fallu échanger une volumineuse correspondance et de multiples conversations téléphoniques, pour obtenir les autorisations nécessaires : l'ouverture du stade, le matériel, etc. Mais l'énumération des tâches préparatoires qui ont occupé Edmond Tybo remplirait

des pages de ce journal. Il n'est d'ailleurs plus temps d'y penser...

La maquilleuse a passé une légère couche de fond de teint sur le visage et les mains des artistes. Tout le monde est en place. Il est 15 h 30. On va commencer. Jean de Pannafieu et François Chabannes, les deux candidats, ont répété leur présentation pour essayer les micros et ils ont eu le satisfaction du preneur de son, M. Navez. Le chef d'émission, M. Terrier, est dans sa petite cabine.

Edmond Tybo, toujours suivi de la script-girl, reprend sa place dans le car. Casque aux oreilles, les mains nerveuses sur les boutons du pupitre, il a son visage de bataille. Derrière lui, sur un tourne-disque, l'indicateur sonore qui préludera à l'émission est prêt à lancer ses premières notes.

Et voici le « top ». Au signal, une lampe rouge, qui indique que c'est elle qui fonctionne, s'allume sur la caméra II. Celle-ci est braquée sur la boîte de contreplaque dans laquelle se déroule le générique (c'est-à-dire, comme au cinéma, le nom de l'émission et ceux de ses principaux collaborateurs), écrit à la gouache sur un rouleau de papier noir. Mais, déjà, la lampe rouge s'est allumée sur la caméra III. André Gillois annonce le thème de son émission. Et c'est à la caméra I d'entrer en action ; elle « prend » les deux candidats... Sur son pupitre, Edmond Tybo pianote pour changer de caméra.

Par l'émetteur parabolique, placé tout en haut du stade et grâce à la voie invisible des ondes hertziennes, les images filent vers le studio des Buttes-Chaumont, puis vers la rue Cognac-Jay, centre de la Télévision, où est installé « l'Amper », c'est-à-dire le dispositif d'enregistrement de l'émission dont nous vous expliquerons prochainement le fonctionnement détaillé. Là, demain, l'émission sera rognée, signolée, montée dans son ordre logique.

Et sur vos récepteurs, vous croirez assister à une émission en direct.

Sur l'écran, tout paraît si simple...



Voici l'image que vous avez reçue samedi sur votre écran, au début de l'émission. 13 heures de studio, plus les heures de montage ont été nécessaires pour donner 28 minutes d'émission !

Cœur de rechange et jambes de secours !

LA CHIRURGIE DE DEMAIN

DANS un proche avenir, la chirurgie des greffes permettra de transplanter des têtes humaines d'un corps sur un autre. « Cette étrange prophétie vient d'être faite devant la respectable « Royal Society » de Londres, qui est l'équivalent de notre Académie des Sciences. Et l'homme qui a annoncé cette incroyable opération est le très sérieux professeur Medawar de l'University College. Je suppose que l'éminent savant n'a jamais tenté de fabriquer quelque monstre dans son laboratoire ; il me semble plutôt qu'il a voulu frapper les imaginations et bien faire comprendre que la chirurgie des greffes est dès maintenant capable de réussir des exploits inattendus.

LA PINCE MAGIQUE

Est-ce à dire que nous allons prochainement vivre ces temps où les êtres humains viendront dans des cliniques ressemblant à des stations-service et y trouveront des jambes, des cœurs, des os, des yeux de remplacement ? Petit à petit, nous voyons en effet s'édifier de telles cliniques, qui déjà vous offrent des morceaux de peau, des flacons de sang, et même des reins. Récemment, la ville allemande de Munich recevait ce qu'il y a de plus célèbre dans le monde comme décanoisseurs de l'organisme humain. Le Soviétique Demikhov y montra pour la première fois à ses collègues étrangers une « pince magique », servant àagrafer les vaisseaux sanguins. Avec cet outil, on a fait trois cents raccorchements d'artères sur un accidenté. De leur côté, les spécialistes américains ont créé une sensation en montrant un

« muscle synthétique » qu'on peut employer comme une pièce d'étoffe de stoppage. Un monsieur vient-il à se déchirer la paroi du ventre ? Son médecin lui recommande aussitôt de filer à la « station-service ». Là, un chirurgien coupe une rustine de la taille voulue, dans une sorte de drap fait de tissu artificiel. Il applique ladite rustine souple et poreuse ; et il attend... Son attente ne dépasse pas six semaines, délai nécessaire pour la réussite de ce singulier ravaudage.

L'étranger n'a pas le monopole des fantastiques réparations d'organes humains. Voilà quelques semaines un savant français, le professeur Hamburger, pénétrait au domicile d'une jeune fille de vingt et un ans, Mlle Jacqueline C. Le professeur examina longuement Jacqueline et lui dit soudain : « Eh bien, je crois que je suis d'accord. Vous allez pouvoir vous marier. » La jeune fille ne put dire un seul mot, tant elle se sentait bouleversée. Ainsi, c'était bien vrai. Elle allait vivre, vivre normalement comme auparavant. En elle, une pièce étrangère, une « pièce détachée » avait été adoptée par son organisme et vivait. Cette pièce était un rein offert par sa sœur cadette. Jamais encore, on n'avait accompli de manière heureuse une telle transplantation. Tous les essais précédents avaient échoué, au bout de quelques jours ou de quelques semaines. Une mère avait vainement donné un de ses reins à son fils ; et le fils n'avait pu tolérer cet apport si précieux pourtant. Mais cette fois, le professeur Hamburger sut neutraliser l'hostilité de l'organisme de Jacqueline envers ce rein étranger qui venait d'être greffé. Une formidable bataille s'est livrée en Jacqueline. Elle ne s'en est même pas rendu compte. Seul le professeur Hamburger savait la signification de sa victoire... ou de sa défaite. Plus de doute, aujourd'hui, la chirurgie française a prouvé que des techn-

ques ont été mises au point en vue de greffer avec succès un rein prélevé sur un donneur volontaire. Demain, on découvrira probablement le moyen de greffer des cœurs, et peut-être même des fragments de cerveau...

L'ESCLAVE AUX MUSCLES ARTIFICIELS !

Vous vous rappelez sans doute qu'un savant américain proposa dernièrement de coupler les passagers astronautiques avec des cerveaux électroniques afin que ceux-ci prennent soin de l'homme pendant le voyage cosmique. A l'époque, cette idée fit sourire ; mais il faut bien admettre maintenant que l'homme transporté dans l'espace devra être mis en état de vie au ralenti. Ce sera essentiellement le cas pour les longues randonnées qui exigeront un séjour de plusieurs mois. Il est impossible de demander à un être humain l'acceptation d'un tel supplice qui l'obligerait à rester des mois durant sans bouger et à se satisfaire d'aliments concentrés. La meilleure solution serait donc de bloquer autant que possible sa conscience et la vie de son organisme. Pourtant, cet homme plongé dans le sommeil anesthésique ne saurait être abandonné ; il faudra lui adjoindre un organe artificiel qui sera à même de parer aux éventuels dangers. Il aura la charge de veiller à l'oxygénation du sang, à l'alimentation, à la régulation de l'hibernation. Je cite cet exemple, simplement, comme illustration des modifications nécessaires que l'on devra apporter à l'homme. Aux opérations chirurgicales de greffes qui permettront de maintenir valides de grands blessés, des infirmes ou des malades, on alliera des associations homme-appareils cybernétiques.

Des savants croient même qu'on pourra aller plus loin encore, puisqu'ils recherchent des moyens de créer des muscles artificiels. Les expériences sont réalisées dans plusieurs pays en vue de découvrir le mé-

canisme de nos muscles. Pourquoi nos muscles sont-ils des moteurs aussi parfaits ? Leur rendement est de loin supérieur au rendement des meilleurs moteurs, bien que les mouvements des muscles paraissent être causés par des réactions chimiques. Tous les efforts en vue de répéter artificiellement l'action du muscle humain, dans sa rapidité et sa puissance ont échoué jusqu'à maintenant. Peut-être parviendra-t-on à sortir de l'impasse, mais ce sera vraisemblablement fort difficile. Une autre piste consiste à commander à des machines ultra-puissantes, rien qu'en mettant en jeu les courants émis par notre cerveau. Un capteur recueille les courants électriques qui courants émis par notre cerveau. (Voir « Pilote » n° 23 : « Le cerveau des pilotes va commander une main artificielle », où je vous donnais le processus de fonctionnement d'un tel appareil.) Imaginons donc ce curieux ensemble d'un cerveau électronique, comme il en existe des dizaines à Paris en ce moment, de muscles artificiels faits de matériaux plastiques s'allongeant ou se raccourcissant à volonté, et de relais auqu岸nt des mains mécaniques aussi fortes que des grues. Et nous aurons bâti une sorte de robot herculéen capable de faire le travail de force de vingt ou mille manœuvres. Ce serait peut-être une possibilité de résoudre le problème de l'esclave super-puissant qui serait doué de jugement sans être conscient ni sensible. Supérieur à la machine et à l'animal, cet « outil » nous ressemblerait néanmoins par son souci de veiller à la qualité du travail accompli.



Des « stations-service » où l'on fera remplacer une jambe, un rein ou un cœur !...



Ross, en 1843, avait découvert la Grande Barrière qui défend le Pôle Sud. Mais c'est Scott qui, en 1902, avait effectué la première tentative vers le Pôle. Il était parvenu à 862 km du but.

En 1908, Shackleton reprenait la route tracée par Scott et, vaincu par la famine (un poney disparut dans une crevasse avec les vivres nécessaires), dut s'arrêter à seulement 178 km du Pôle.

Et le 1^{er} juin 1910, aux acclamations d'une foule enthousiaste, une nouvelle expédition de Scott quittait les docks de Londres.

Deux mois et demi plus tard, le 12 août, Roald Amundsen partait de Norvège pour étudier l'Océan Arctique, mais on apprenait bientôt avec stupeur qu'il modifiait ses projets et piquait vers le Sud au lieu de remonter vers le Nord.

La course au Pôle Sud était commencée.



Le 11 janvier 1911, Amundsen débarque de son bateau, le « Fram », avec 8 hommes et 155 chiens, et s'installe sur le glacier de la Grande Barrière, dans la baie des Baleines, au point qu'il appelle Framheim. Après une terrible hécatombe, ses compagnons et lui réunissent 60 000 kg de viande de phoque.



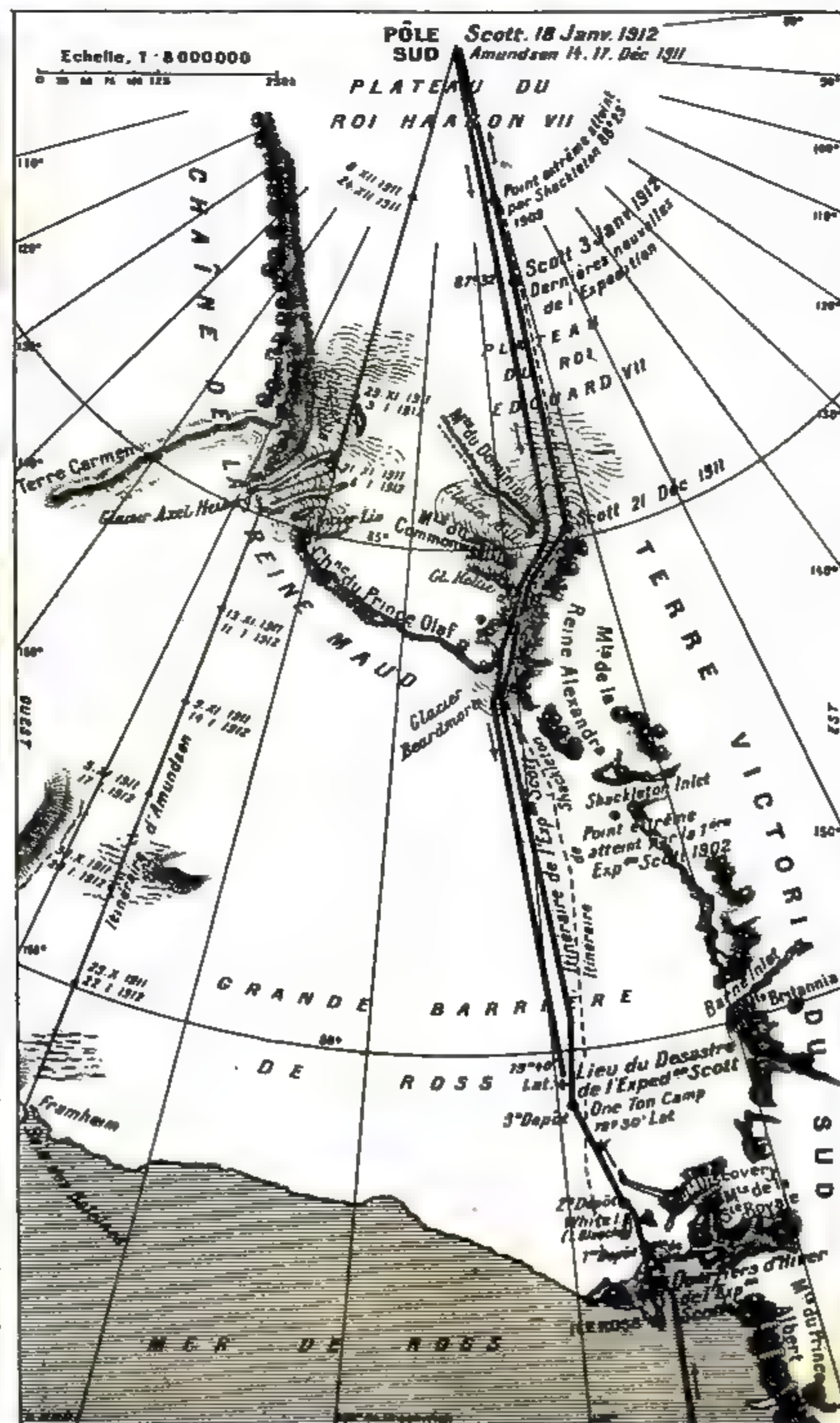
Scott, nous l'avons vu, connaît les lieux. Au début de 1911, il s'installe au cap Evans, dans le MacMurdo Sound. Sa caravane est lourde, très lourde, avec des poneys, des tracteurs. Pendant qu'on achève les baraquements, il part garnir les caches qui doivent jaloner sa route. L'hiver s'écoule confortablement mais la présence d'Amundsen sur le continent austral inquiète Scott, qui décide de partir.

UN DÉFI TRAGIQUE PREMIER AU POLE-SUD

Le cas d'Amundsen est très curieux. Cet homme n'a qu'un désir : atteindre le Pôle Nord, et c'est pourtant vers le Pôle Sud qu'il a décidé de frapper un grand coup. Ce grand coup a pour but de récolter, grâce aux conférences et à l'édition de ses récits, les finances nécessaires pour aller au Pôle Nord. A 146, 257 et 368 kilomètres de la station, des caches sont progressivement constituées vers le Sud. Cela demande deux mois, mais 3 000 kilos de viande sont ainsi répartis sur la route du Pôle. Pendant cinq mois, d'avril à octobre, Amundsen et ses compagnons hivernent. La température se situe constamment, pendant ce laps de temps, entre 50 et 60° au-dessous de zéro.



Les effectifs d'Amundsen sont de 5 hommes, 52 chiens et 4 traîneaux. Il a placé un dépôt par degré de latitude ; chacun est signalé d'est en ouest par une « barrière » de drapeaux noirs, s'étendant à 7 km de chaque côté et surmonté d'un amas de neige ou de glace. Quant aux traîneaux, il est intéressant de noter qu'ils sont munis de roues de bicyclette qui n'ont d'autre but que de servir à mesurer la distance parcourue. Cette distance, 1 270 kilomètres, il fallut 56 jours pour la couvrir à l'aller (à la moyenne de 22,67 km par jour) et 40 jours seulement au retour (31,75 km par jour). Le voyage dura 96 jours : du 20 octobre au 14 décembre 1911 et du 17 décembre 1911 au 25 janvier 1912.



Amundsen a la chance de trouver la Grande Barrière, du moins sur la route qu'il s'est tracée, en excellent état de viabilité. Il bénéficie d'un temps remarquable et des connaissances norvégiennes dans la pratique du ski. Cela explique la rapidité avec laquelle Amundsen parvient au Pôle Sud, sans accident. On aurait tort de croire, cependant, que l'entreprise fut facile : hommes et chiens tombèrent plus d'une fois dans des crevasses par suite de l'affondrement d'un pont de neige. D'autres fois, la neige cédaît la place à une glace lisse où les skis n'avaient pas de prise. Amundsen gagna la bataille du Pôle, véritable course contre la montre avec la température, avec des étapes de six heures. On marchait pendant six heures, puis on organisait bivouacs et repas, on dormait pendant six heures et l'on repartait à nouveau pour six heures, et ainsi de suite. Il faut se rappeler qu'au Pôle Sud, à cette époque de l'année, il n'y a pas de nuit. Parti le 20 octobre 1911 de sa base, Amundsen y est de retour le 25 janvier 1912 et, cinq jours plus tard, il s'embarque pour la Tasmanie et l'Australie.



La route de Scott passait à travers des régions de grandes tempêtes et de brouillard et la caravane était trop lourde pour avancer rapidement : en 19 jours, on n'avait fait que 291 km. En 38 jours, Scott ne se trouvait qu'à mi-chemin du Pôle. Le vent du sud avait transformé les glaciers en bourbiers, ce qui ralentissait encore l'allure : 740 km de montagne restent à parcourir, en passant de 200 à 2 000 mètres. Scott garde 12 hommes, renvoie tous les chiens, si bien que l'expédition n'avance plus qu'à 1 km à l'heure dans la neige fraîche et le brouillard. Scott renvoie encore 4 hommes et, le 3 janvier 1912, à 273 km du but, 3 autres font demi-tour. Restent le docteur Wilson, le capitaine Oates, le lieutenant Bowers, le sous-officier Evans et Scott lui-même pour entreprendre les ultimes étapes.

Le 17 janvier 1912, Scott et ses quatre équipiers parviennent au Pôle mais, depuis plusieurs jours, les traces des skis et des traîneaux norvégiens leur ont enlevé tout espoir d'être les premiers. Ils n'ont guère à chercher : là, devant eux, au sommet d'une petite tente, flotte le drapeau norvégien qu'a laissé Amundsen en signe de conquête. A l'intérieur, une lettre adressée à Scott, une autre au roi de Norvège, ainsi que divers objets. Bowers prend une photo de ses compagnons devant la tente norvégienne.



Au Pôle Sud, le 18 janvier 1912, le temps est clair. Scott, avec son théodolite, instrument plus précis que le sextant et l'horizon artificiel dont s'était servi Amundsen, vérifie les observations de ce dernier et arrive à la conclusion qu'Amundsen ne s'est trompé que d'un kilomètre, ce qui prouve l'excellence des deux observateurs. Scott le reconnaît par écrit et va planter le pavillon britannique à 925 mètres plus au sud. Après quoi, les cinq hommes se placent sur « leur » Pôle et, le lieutenant Bowers tirant la ficelle qui déclenche l'obturateur, ils se « prennent en photo » (document extraordinaire, s'il en est, et qu'on retrouvera sur le cadavre gelé de Scott). Après 48 heures passées au Pôle Sud, il est inutile de rester plus longtemps. Il faut revenir vite, très vite. Le froid augmente et, sur la Grande Barrière, la couche de neige va devenir pulvérisante comme du sable. Les étapes seront alors de plus en plus lentes et cette lenteur risque fort d'amener la famine.



A toute vitesse, la caravane dévale le plateau. Un accident : Evans est blessé. On le tire, on le traîne. Encore ça, la neige molle et l'épuisement à raison du sous-officier qui tombe au pied du glacier Beardmore, cette fois pour ne plus se relever.

16 mars : 47° au-dessous de zéro. Le lieutenant Oates, malade, a été traîné et porté par ses camarades. Il a les mains et les pieds gelés. Il sait qu'il est une charge énorme pour ses compagnons. Alors, il sort de la tente, malgré les efforts pour le retenir, et disparaît pour toujours dans l'ouragan blanc. Les hommes ne sont plus que trois, avec deux jours de vivres et un jour de pétrole. 21 km seulement pour atteindre l'abondant dépôt de « One Ton Camp », mais la tempête fait rage. Pendant neuf jours, les trois amis attendent le calme des éléments ou la mort. Bowers et Wilson meurent les premiers. Scott rassemble ses dernières forces pour les attacher dans leurs lits-sacs avant de s'éteindre à son tour...



Huit mois plus tard, le 12 novembre 1912, un détachement, parti des quartiers d'hiver de l'expédition anglaise, découvre la tente de Scott, les trois cadavres gelés et tous les documents. La tente est abattue sur les corps, puis un monument de glace est édifié. Une croix est plantée au sommet et, sur une planche, on grave l'épithète des explorateurs en ajoutant spirituellement qu'« ils sont morts en revenant du Pôle, atteint par eux le 17 janvier 1912, mais après qu'Amundsen y soit parvenu le premier, le 16 décembre 1911. »



JACQUES LE GALL

RESUME. — Jacques Le Gall est prisonnier dans les souterrains de Pierrenoire. Il a trouvé une faille dans les murailles et il fait des signaux de fumée pour attirer l'attention à l'extérieur. Son idée réussit.

contre

L'OMBRE



MÉLAS!... MALGRÉ TOUTE LA PUISSANCE MISE PAR JACQUES POUR LANCER SON APPEL, SANS AMPLIFICATEUR, SA VOIX N'ARRIVE PAS À FRANCHIR LA DISTANCE QUI LE SÉPARE DU BRIGADIER À L'ÉCOUTE DANS LE PUIS... ..



CETTE ÉPREUVE EST LA SECONDE D'UNE SÉRIE
DE SIX ÉPREUVES CONSACRÉES AUX SPORTS

Pilote

VOUS PRÉSENTE
LA VINGTIÈME ÉPREUVE DE
SON BREVET

Aujourd'hui :

LE CYCLISME

1^{re} QUESTION

Notre Rédacteur en Chef a voulu établir la liste des AS 1960 mais, comme vous allez pouvoir en juger, il s'est (volontairement) trompé afin de vous obliger à établir vous-mêmes la liste exacte des grandes courses et de leurs vainqueurs respectifs.

Pino CERAMI	TOUR DE FRANCE
Louison BOBET	PARIS-BRUXELLES
Gastone NENCINI	CHAMPIONNAT DU MONDE
Jean GRACZYK	GRAND PRIX DES NATIONS
Jean STABINSKY	MILAN - SAN REMO
René PRIVAT	CHAMPIONNAT DE FRANCE
Ercole BALDINI	GIRO D'ITALIE
Ryck Van LOOY	PARIS-ROUBAIX
Pierre EVERAERT	GRAND PRIX CYCLOMOTORISTE
Jacques ANQUERIL	MARLOT VERT DU TOUR DE FRANCE

2^e QUESTION

Le 25 août 1960, à Dortmund, l'Allemand Rudi Altig s'est adjugé le record du monde de l'heure détenu par Roger Rivière. Réalisant l'incroyable moyenne de 48,125 km, il a également réussi dans sa tentative ; hélas ! les sacs de sable réglementaires n'étaient pas en place, ce record ne pourra être soumis à l'homologation !

CETTE INFORMATION EST-ELLE VRAIE OU FAUSSE ?

3^e QUESTION

Et voici une liste de « gasterds » que vous rangerez suivant la spécialité qu'ils pratiquent : vitesse, poursuite ou demi-fond (arrière grosses roues). Vous aurez ainsi composé un bon programme de « l'adrome ».

VERSCHUEREN Belge	MASPES Italien	ROUSSEAU Français
BOUYET Français	TIMONER Espagnol	FAGGIN Italien

4^e QUESTION

Combien ces champions fameux ont-ils, à eux cinq, remporté de médailles arc-en-ciel de champion du monde (attention : uniquement sur route) ?

Fausto COPPI, Louison BOBET, Miguel POBLET, Ryck VAN STEENBERGEN, André DARRIGADE

Vous n'oublierez pas d'inscrire sur votre bulletin-réponse votre nom, votre adresse, et le numéro de votre carnet de bord ; de même, vous n'omettrez pas de joindre à votre envoi une enveloppe timbrée à 0,25 NF portant également vos nom et adresse. Vous avez jusqu'au 7 novembre à minuit (le cachet de la poste faisant foi) pour répondre à la

20^e épreuve du Brevet de Pilote

Journal PILOTE

30, rue Notre-Dame-des-Victoires - Paris (2^e)

Attention ! Cette épreuve n'est, en aucun cas, un concours de vitesse. Ceux qui y répondront les premiers n'en tireront aucun avantage ! Aussi, nous ne saurions trop vous recommander de prendre votre temps pour bien répondre, tout simplement dans les délais.

A VOUS LES CLUBS

Le départ « officiel » des clubs est absolument fulgurant. A tous les clubs existant déjà viennent, en effet, sans cesse s'en ajouter d'autres, très impatientes de « fonctionner » et nous réclamant le dossier spécial Club dont nous vous avons entretenus dans nos récents numéros. Ainsi pourrions-ils bientôt s'enorgueillir du titre de Clubs titulaires à l'image des 26 premiers clubs nous ayant répondu depuis le 15 septembre.

Ces « titulaires » recevront, en outre, le fameux cadeau de : l'ALSACIENNE - BISCUITS un colis de huit coffrets de délicieux CHAMONIX-ORANGE. Comme vous vous régalez avec

ce gâteau qui est véritablement, comme son nom l'indique, de l'orange en biscuits ! Chaque paquet contient, en outre, 3 soucoupes volantes avec un lance-soucoupe, qui vous permettront de faire entre vous des concours bien amusants.

N'en terminons pas avec les clubs sans vous faire part des anomalies ou des appels contenus dans notre courrier.

■ 3 lettres-papiers officiels nous ont été retournées par suite de fausses adresses ; elles concernent :

Rouhet, rue André-Messager, Paris (18^e)
Rebois J.-C., 2, rue d'Aubervilliers, Paris (18^e).
De Clapart, 13, rue Clanzel, Alger

Que ces infortunés aient l'obligeance de nous faire connaître au plus vite leur véritable adresse.

■ Et maintenant, passons à ceux qui déclinent leurs noms, ceux de leurs camarades et de leur club, mais ne nous indiquent pas d'adresse du tout !

Jean-Michel Barat, du club des Chevaliers, secrétaire Jean Rigolet et caissier (!) Michel Andrad.

Le club « Pilote » de Saint-Martial de Vallette (Dordogne), qui ne mentionne ni le nom de son président, ni ceux de ses membres. A qui adresser notre courrier et les 3 insignes payés en timbres ?

■ Pour terminer, citons des présidents tout trouvés pour ceux d'entre vous désirant former un club « Pilote » :

— Paris-16^e, avec Dara, 54 bis, avenue Mozart.
— Vannes (Morbihan), avec Paulain Michel, 97, avenue de Verdun.
— Montbéliard (Doubs), avec Wiguo Louis, 37, rue du Château.
— Sévres (Deux-Sèvres), avec Trévissat Bernard, 16, rue de Ville-d'Avray.
Contacter directement les intéressés.

UN NOUVEAU PARRAIN pour le carnet de bord.



C'est avec une peine immense que nous avons vu disparaître de la liste des parrains du Carnet de Bord le grand aviateur Léon Biancotto, si cruellement arraché à notre affection l'été dernier. C'est avec joie que nous accueillons le Chevalier d'Orgeix qui, avant d'être l'homme multiple — acteur, grand nom de l'équitation, guide en bretonne, écrivain — qui vous et vos parents connaissez tous, était non seulement l'ami de Léon Biancotto, mais aussi son rival constant et magnanime dans la ciel de tous les meetings et de toutes les compétitions internationales de voltige aérienne.

Nul mieux que d'Orgeix n'était plus qualifié pour reprendre le flambeau.

RÉPONSE A LA 19^e ÉPREUVE DU BREVET DE PILOTE.

Voici les réponses à la 19^e épreuve du Brevet de Pilote. Il s'agissait, vous vous en souvenez sans doute, de questions portant sur les récents JEUX OLYMPIQUES.

1^{re} question : les athlètes et leurs spécialités.

Oni DAVIS-KAUFFMANN : 400 m.
ELLIOT-JAZZ : 1 500 m.
BRUMMEL-John THOMAS : saut en hauteur.
HARY-SIME : 100 m.
MIMOUN-RHADI : marathon.
COLLARDOT-BOSTON : saut en longueur.

2^e question : Epreuves disputées par Michel BERNARD, à

Le 1 500 m remporté par l'Australien ELLIOT.
Le 5 000 m remporté par le Néo-Zélandais Murray HALBERG.

3^e question :

Seuls des 5 champions olympiques cités, les Américains CALHOUN (100 m haies) et Glen DAVIS (400 m haies) ont réussi le « doublé » Melbourne-Rome dans la même spécialité.

4^e question :

La plus forte des trois équipes que nous vous proposons est l'équipe B avec 15 points, devant l'équipe A, 10 points, et l'équipe C, 5 points. Nous vous rappelons que cette équipe B était composée de SEYE - KERR - BOLOTNIKOV - LONG-CONSOLINI-CYBULENKO.

A ceux d'entre vous qui ont parfaitement répondu à ces questions, une vignette PILOTE, valeur 5 points ; aux autres participants moins heureux, une vignette consolation, valeur : 2 points.

Note. — Une erreur s'étant glissée dans l'impression de cette épreuve « Athlétisme » (dans la 1^{re} question, la spécialité saut en longueur a été mentionnée deux fois au lieu d'une fois sous le nom de saut), en lecteurs avisés, vous aurez rectifié de vous-mêmes.

pour demander votre CARNET DE BORD

Envoyez dix bons semblables à celui qui figure dans l'angle de cette page, et dont les numéros se suivent (en y joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse). Adressez, enfin, le tout à : Carnet de bord « de Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e).

SOLUTIONS DES JEUX DE LA PAGE 18

CHAQUE DESSIN A SA PLACE

1^{er} dessin : le dessin D. Bob Farfalet est seul sur la banc. La corbeille à papiers est vide.
2^e dessin : le dessin A. Un monsieur est venu s'asseoir près de lui, la corbeille est toujours vide.
3^e dessin : le dessin B. Quelqu'un a jeté un paquet dans la corbeille à papiers.
4^e dessin : le dessin C. Le métre entre en gare.

MOTS CROISES

Horizontalement : I. Avions. — II. Ri - Etu. — III. Décembre. — IV. A.T. — V. Val. — V. Guillaume. — VI. Quatre. — VII. Ut - Ers. — VIII. Cret. — IX. En - Eau.
Verticalement : 1. Glace. — 2. Eau - Ru. — 3. Arctique. — 4. Vie - Lutte. — 5. Mété. — 6. AT. — 7. Nervure. — 8. Steamer. — 9. Le - Sud.

ABONNÉS

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande d'abonnement, accompagnée d'un timbre à 0,50 NF.

Pilote

5^e N^o D'EXPLOITATION DU JOURNAL PILOTE

Rédaction et Administration :

30, rue Notre-Dame-des-Victoires

PARIS-2^e

Tél. : CENTRAL 19-10 - CENTRAL 18-31

Gérant-directeur de la publication : L.-R. BERNIERE

Directeur général : J. HERRARD

Rédacteur en chef : R. JOLY

Directeur de la rédaction : R. GOSCHNY

Directeur artistique : J.-M. CHARLIER

ABONNEMENTS

France et Communauté française	Etranger
3 mois... 9,80 NF	11,00 NF
6 mois... 19,00 NF	21,60 NF
1 an... 36,40 NF	41,60 NF

C.C.P. Paris 13.067-73

Pour la Belgique, envoyer les règlements à :

"SIREP", 35, avenue Wolvendael, BRUXELLES 18^e — C.C.P. 234-08

Abonnements en Belgique :

6 mois... 216 FB
1 an... 416 FB

La reproduction des textes et des photographies est interdite. PILOTE décline toute responsabilité pour les documents envoyés. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Publié par : ÉDIPRANCE

30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e).

CENTRAL 12-75, 13-30, 14-19.

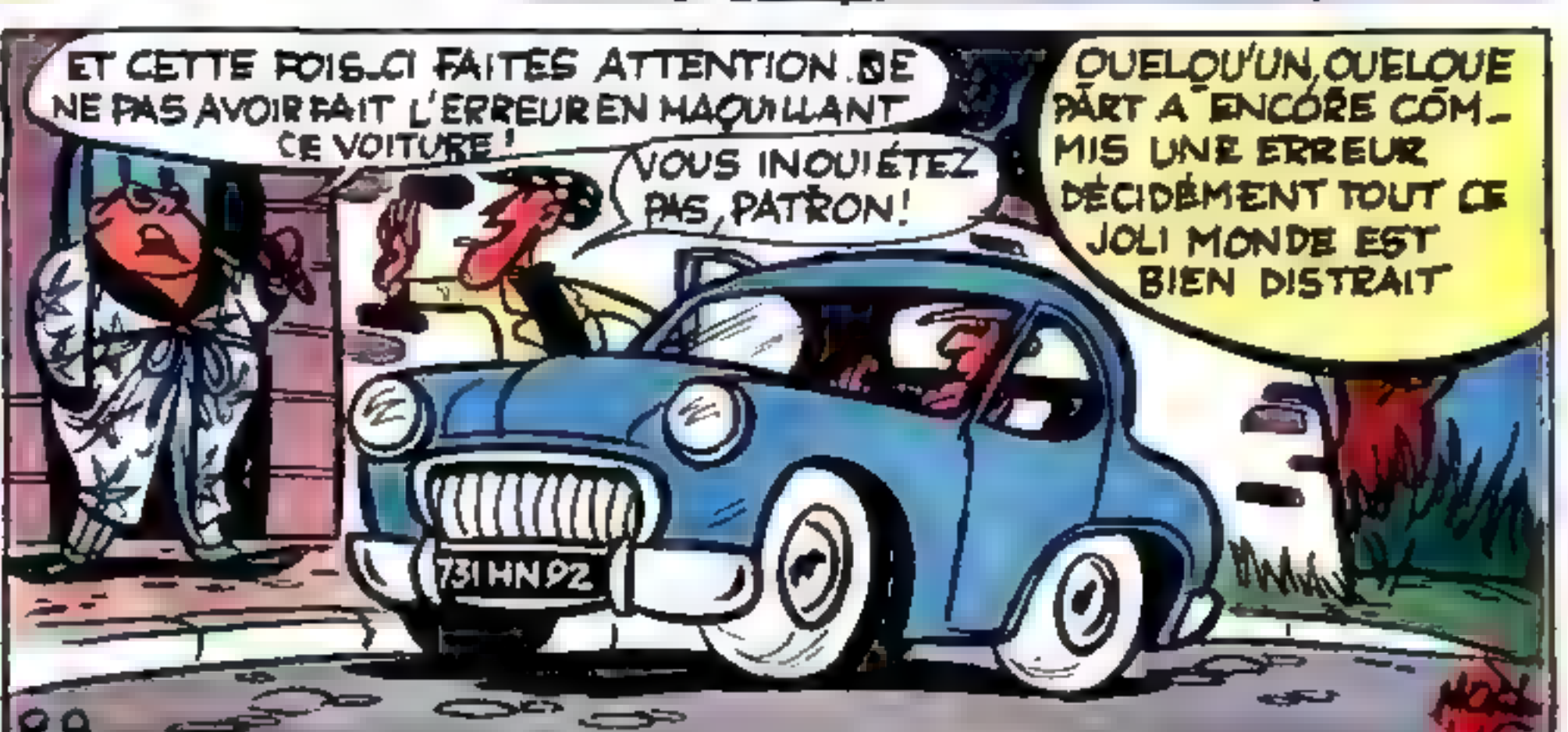
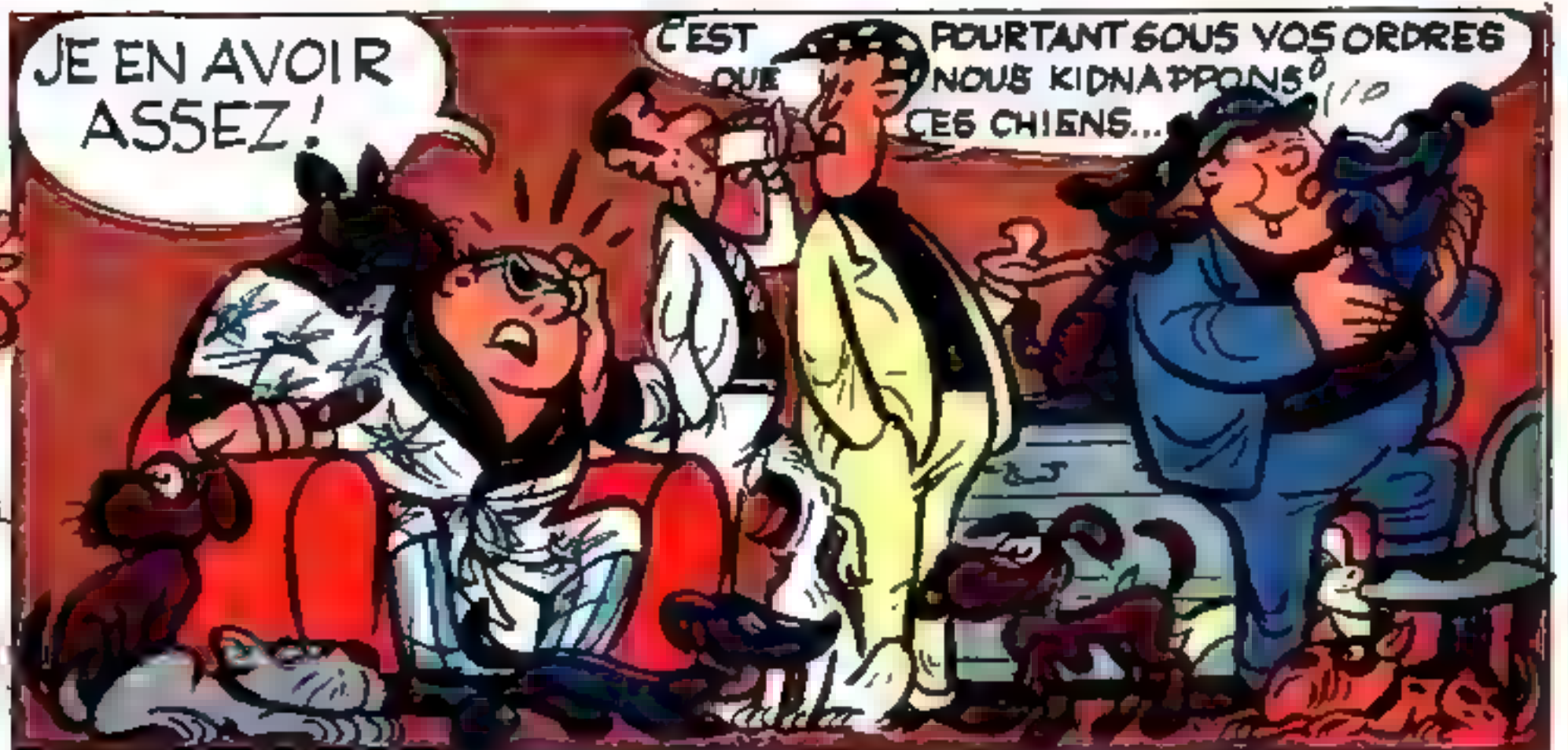
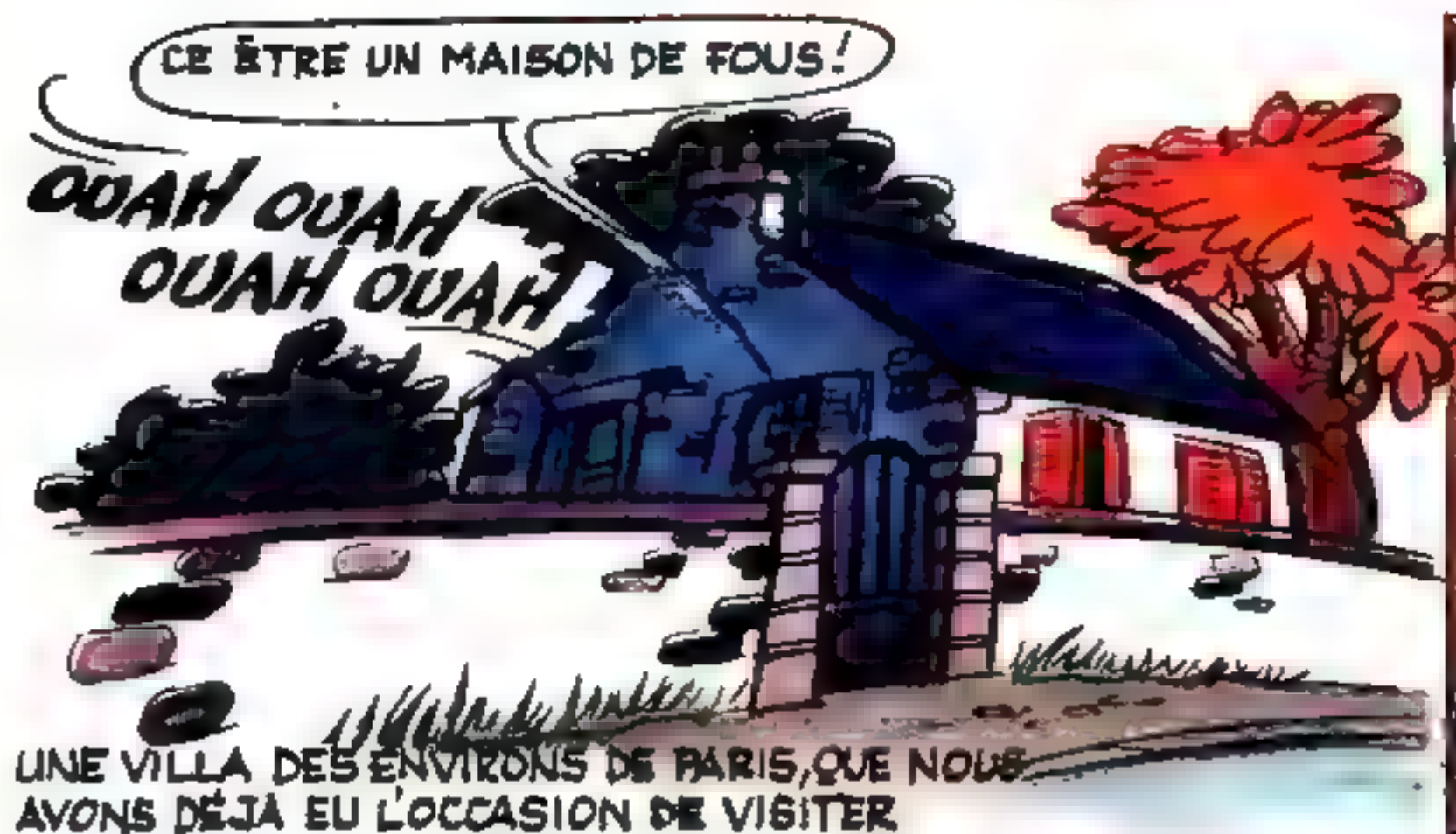
BREVET DE
"PILOTE"

53

L'INSPECTEUR ROBILLARD

★ PAR PIERRE BELLEMARE ET MOALLIC ★

RESUME. — Robillard aurait dû remarquer que son fauteuil avait monté d'un cran : Ferdinand avait donc succombé à la curiosité. L'inspecteur poursuit son enquête sur les chiens disparus.



LA SEMAINE PROCHAINE VOUS POURREZ VÉRIFIER SI VOUS AVEZ EU DU FLAIR, EN DÉCOUVRANT LES INDICES QUI ONT ÉCHAPPE À NOS HÉROS.

Comité de Direction : L. R. Ribière — C. Courtaud — J. Hébrard. Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

(A suivre.)

Dépôt légal n° C 300. 2^e semestre 1960. Imp. GEORGES LANG — N.M.P.P.

Pilote

HEBDOMADA RE

N° 54

3 NOVEMBRE 1960

Deuxième année

0,80 NF



LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRÉ DES JEUNES

Belgique 10 / 8

L'ÉPOPÉE DU PLUS GRAND DES CHEFS SIOUX

SITTING
BULL



DANS NOTRE COURRIER

MERCI, M. DANCIE !

Dans notre n° 52, nous publions la lettre très émouvante de Reine Rambaud, qui voulait offrir à sa maman, pour sa fête, des disques, actuellement introuvables, ou, du moins, extrêmement rares. Aussitôt après la parution du numéro, M. Dancie nous téléphonait pour nous prévenir qu'il possédait un de ces disques et qu'il se faisait un plaisir de l'offrir à Reine M. Dancie nous apportait immédiatement le disque, « La Marche de la Sidi-Brahim », que nous faisons aussitôt parvenir à Reine Rambaud. Merci à M. Dancie, qui a répondu à notre appel avec autant de générosité !

UNE BOUGIE POUR PILOTE

De Micheline et Claude SCAUFLAIRE, 78, Pont-Canal, Mons, Belgique.

De tout cœur, mon frère Claude et moi venons te souhaiter un heureux anniversaire. C'est à toute l'équipe qui « fabrique » notre « Pilote » que nous disons : continuez et longue vie au journal ! Malheureusement, en Belgique, on a congé à l'école le mercredi et, le jeudi, on va en classe toute la journée. Avant, nous pouvions écouter « Champion », maintenant, on ne peut plus écouter notre émission du jeudi ! C'est bien dommage et nous sommes à nous demander si on ne pourrait pas faire quelque chose pour nous. Je voudrais vous envoyer à tous un grand gâteau d'anniversaire, mais c'est trop loin. Je joins néanmoins à ma lettre la bougie bleue. Je veux, oui, je veux que « Pilote » dure longtemps. Cette bougie symbolique vous prouve que nous pensons à vous. Je vous envoie nos meilleurs amitiés et espère pouvoir écouter à nouveau notre émission du jeudi, mais... pourquoi n'avons-nous plus congé le jeudi ?

Chers Micheline et Claude, toute l'équipe s'est réunie pour souffler la flamme de votre bougie bleue, et vous remercier pour votre si gentille lettre. Vous comprendrez, sans doute, que nous ne pouvons rien sur les horaires scolaires en vigueur en Belgique, pas plus que nous ne pouvons changer les heures d'antenne pour le passage de notre émission « Pilote ». Nous en sommes navrés, ne nous en veuillez pas !

LE GOURMAND !

De Anne-Marie GIACCHINO, 4, rue Marceau-Delorme, Asnières (Seine).

Je conservais précieusement les premiers bons « Pilote », pour avoir mon Carnet de Bord. Mais, lorsque le 9^e « Pilote » parut, mon chien en fit des petits morceaux, parce que nous l'avions laissé seul. A cause de mon chien, je ne pus avoir mon Carnet de Bord, mais je lui ai bien vite pardonné. Je vais recommencer à faire collection des bons « Pilote », en les cachant bien, cette fois-ci !

Nous vous félicitons pour votre bon caractère, Anne-Marie, qui vous a fait pardonner à votre petit chien trop gourmand... ou trop espiègle.

LISTE DES GAGNANTS DU CONCOURS CARAN D'ACHE

(Le Porc)

1^{er} prix : Boudouyru A., 61 bis, rue Médéric, La Garenne ; 2. Stelmanski Bruno, Houdicourt (Somme) ; 3. Berrivin Monique, 35, rue Permentier, Doullon, Nantes ; 4. Galletti Jean, place de l'Eglise, Colvi (Corse) ; 5. Schorsinski, 25, rue des Laitières, Vincennes ; 6. Julek Nadine, 47, chemin des Allées, Beauvages ; 7. Basso Georges, rue du Goudot n° 70, Ancy-sur-Moselle ; 8. Mabileau Francis, 10, rue Auguste-Lançon, Paris-13^e ; 9. Dordain Gérard, 243, avenue Leclerc, Hestmont (Nord) ; 10. Tarrit Juliette, aux Pins, Trameyres (Ain) ; 11. Salomon Danièle, av. de Ravenel, Mirecourt (Vosges) ; 12. Bonnet Michel, 6, rue Alapetite, Les Laumes-Alesia (Côte-d'Or) ; 13. Thomas Henri, la Réserve des Vignes, Le Donjon (Allier) ; 14. Caquetin Nicole, 39, rue des Abbesses, Paris-18^e ; 15. Gloumez Nikola, 15, rue des Russes, Beauvois ; 16. Pietra J.-C., 58, bd Tellene, Marseille-7^e ; 17. Daguet Patrick, 23, rue Saint-Blaise, Alençon ; 18. Douay Jean-Pierre, 25, rue Michelle-Comte, Paris-3^e ; 19. Mathieu Jocelyne, 3, rue Legarde, Golbey (Vosges) ; 20. Hussenat Daniel, 34, rue de Combronne, Paris-15^e.

LE GRAND CIRQUE DE FRANCE

Participez au grand jeu d'erreurs « Pilote », dans le Grand Cirque de France, dont voici l'itinéraire : mercredi 2 novembre, Valenciennes ; jeudi 3, Buzancy ; vendredi 4, Châtelleraut ; samedi 5 à lundi 7, Tours ; mardi 8, Château-du-Loir ; mercredi 9, Saint-Calais ; jeudi 10, Illiers.

Les photos de ce numéro sont dues à : AFP - ADP - Roughol - Télépress - Raoul Saguet - P.-F. Jentile - UAT - Michel Lachos - Jacques Guyot - Presse Sports - Van der Veen - René Poir - Anne Sophie (« La Vie des Bêtes »).

UNE GRANDE INNOVATION « PILOTE »

« Pilote » vient de créer « l'abonnement de la semaine ». A ceux d'entre vous qui souscrivent cette semaine un abonnement d'un an (France : 36,40 NF, Belgique : 417 FB, étranger : 41,60 NF), « Pilote » offrira un cadeau. Mais attention ! Ce seront les 500 premiers abonnés de cette semaine qui nous retourneront le bon ci-contre avant le 2 novembre, qui recevront, et eux seuls, le cadeau que nous vous proposons : un Astérix en latex armé.

POUR LE GRAND CONCOURS ANNIVERSAIRE DE PILOTE, VOTRE PARRAIN AFFRONTÉ LES INTEMPÉRIES



Roger Bourgeon, brillant animateur de notre concours.

Les dieux étaient avec les lecteurs de « Pilote » ! Que pouvaient-ils rêver de mieux, en effet, qu'une super-émission « Pilote » à écouter, ce jeudi 29 octobre, chez soi, bien à l'abri ? Dehors, il pleuvait « à en remplir à ras bords tous les creux de la terre » !

Mais les dieux n'étaient pas avec l'équipe de l'événement extérieur du Grand Concours Anniversaire de « Pilote », pièce maîtresse de cette émission du 29 octobre ! C'est qu'il fallait voir ce spectacle : la piste de ciment de l'île de

Puteaux inondée par une pluie sans défaillance, les protagonistes de cette opération — huiusiers, reporters, représentants de « Pilote » — tous, y compris le héros de cette aventure, votre parrain tout sec, le chevalier d'Orgeix. Il est vrai que l'homme en avait vu d'autres : n'est-il pas, tour à tour, un guide en brousse marchant sous les orages équatoriaux et champion du monde de voltige aérienne ? Le chevalier d'Orgeix a toujours le moral. Certains le plaignaient d'avoir ainsi à tourner pendant près d'une heure sur un kart, dans d'aussi mauvaises conditions atmosphériques, mais notre ami leur répondait par des plaisanteries pour les égayer ! Rue Bayard, le TOP de départ était imminent ; dans la cabine technique, les deux inseparables, Guy Berret et Jacques Ledrain, dirigeaient déjà le déroulement du début de l'émission. Dans le studio, André Bourvilhon, « Bouillon », s'apprêtait à jouer le rôle de l'animateur de radio distrait qui commettrait sur erreur en lisant son texte. Bouillon n'était d'ailleurs pas mécontent du tout d'avoir ainsi à cultiver la faute professionnelle : grâce à ses erreurs dénombrées par les lecteurs de « Pilote » (vous vous souvenez sans doute qu'il vous suffisait de les noter et de nous les envoyer), il permettait à bon nombre d'entre eux (réunis autour de leur poste de radio par équipes de trois) de gagner les prix du concours, dont le premier était : un séjour d'une semaine aux sports d'hiver pour chacun des membres de l'équipe classée en tête, ainsi que pour deux membres de leurs familles respectives ! Quant à Roger Bourgeon, le brillant animateur de cette opération, il vous donnait ses dernières instructions : « Vous êtes bien par équipes de trois ? Attention, Bouillon va commettre des erreurs... Top ! »

Prêt depuis quelques minutes déjà, le chevalier d'Orgeix venait d'obéir à l'ordre de Roger Bourgeon : entre ses mains expertes, le super-kart Danièle prenait un départ de choix... Quelques secondes plus tard, M. Lesage — qui contrôlait cette tentative — notait le premier passage à près de 70 de moyenne. D'emblée, on se plaisait à imaginer une moyenne finale plus qu'honorable, malgré la sévérité des déments. Et cela d'autant plus que, s'habituant progressivement à la piste et prenant un maximum de risques (dans la limite du raisonnable, s'entend, puisqu'il s'agissait de karting, sport non dangereux), le chevalier d'Orgeix savait devancer ses virages à chaque tour...

Attention, j'appelle piste de Puteaux. A l'antenne, Roger Bourgeon s'apprêtait à annoncer le top final. Pour parcourir le plus de chemin possible, d'Orgeix appuyait à fond. 1... 2... 3... 4... 5... 6... 7... 8... 9... A la fin de l'émission, le kart passait juste devant l'entrée des tribunes. Accompagné de notre directeur général, M. Lesage reprenait l'embarcadere exact, afin de noter officiellement la distance parcourue. Sur sa lancée, le chevalier d'Orgeix bousculait un tour supplémentaire avant de se présenter pour la dernière fois sur la ligne d'arrivée où l'attendait le micro de Jean Douguès. « Alors, Jean d'Orgeix, pas trop frigorifié ? — Pas trop, pas trop, mais avouez que je vais avoir piteuse mine pour me présenter chez mon éditeur ! » Trempe, fatigué, ce « diable d'homme » s'en tirait encore par une facétie !

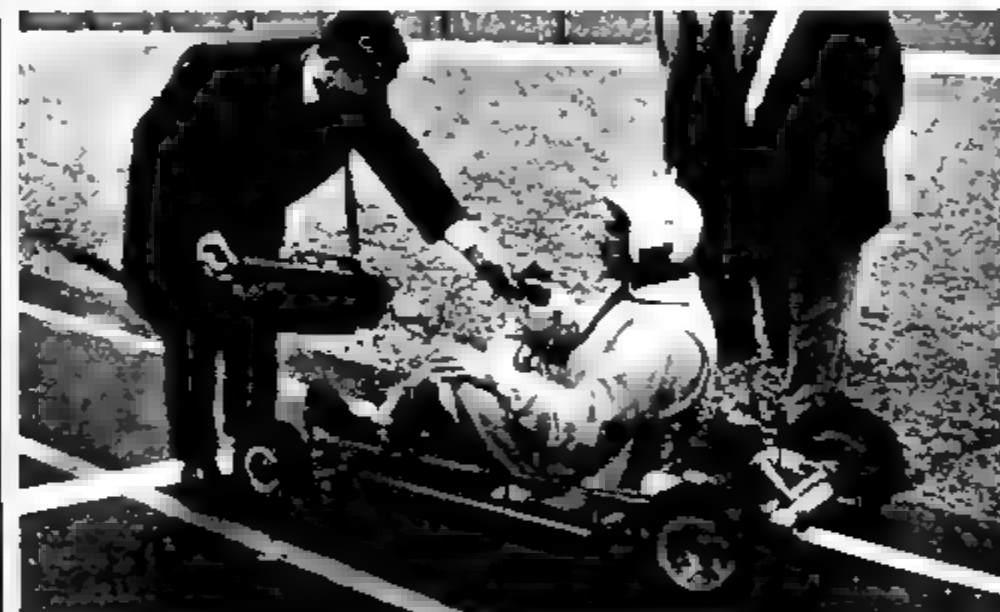
NOTE : Le dépouillement de vos très nombreuses réponses au Concours se poursuit. Maître Lesage nous communiquera les résultats prochainement, et nous les publierons aussitôt.



Pierre Galleis, notre directeur, Jean Hebrard et M. Lesage (de g. à dr.) vont donner le départ au chevalier d'Orgeix, dont le kart est poussé par le constructeur Danièle. Le temps est moussé, il commence à pleuvoir, mais l'homme est impatient : il faut partir sans tarder.



Un très bon passage du chevalier d'Orgeix, sous une pluie battante. A l'heure soutenue, malgré deux arrêts pour ravitaillement en essence. La piste est glissante et les virages sont acrobatiques, ce qui n'est pas pour faire peur à votre intrépide parrain de « Pilote » !...



L'arrivée vient d'être contrôlée par M. Lesage, et Jean Douguès fait aussitôt l'interview du chevalier d'Orgeix, qui n'a pas perdu son sourire, malgré les intempéries. C'est maintenant aux auditeurs de « Pilote » de calculer la distance parcourue par notre ami.

LA FLAMME D'UN BRIQUET FAIT AVANCER CETTE AUTO

Un inventeur belge M. Jean Bourguignon, vient de réaliser ce jouet que nous aimerions bien tous posséder. Il s'agit d'une automobile miniature qui est propulsée et dirigée à l'aide de faisceaux lumineux (lampe de poche, briquet, etc.). Des plaques de sérum placées dans la calandre, dans les phares, sur le capot et sur le coffre arrière fournissent l'énergie nécessaire à la propulsion. Ce jouet magnifique sera bientôt vendu dans le commerce.



ON ENTRE DANS CET HABIT LES PIEDS EN AVANT

Ce nouveau vêtement de sécurité, appelé le « Newt », a été présenté en Grande-Bretagne. Il est destiné à être employé dans les lieux contaminés par la radioactivité. L'arrière de l'habit fait corps avec l'ensemble et sert de moyen d'accès. Pour endosser l'habit, un seul moyen : il faut entrer les pieds les premiers. Absolument étanche, il protège l'homme contre tout danger dans les zones contaminées.

Simple divertissant
Educatif !

Grâce à ses légendaires rythmes d'accompagnement d'harmoniques en plastique colorées, Zago, créée, renouvelée... une suite de sons nouveaux, de nombreux motifs d'accompagnement en accord, dans, rythmés, créent un univers... rythmes, paroles, tableaux, découvertes opportunistes, etc... le développement l'habitué musical, le son des bruits de la nature, l'habitué, simple l'accompagnement et l'accompagnement.

EN VENTE PARTOUT

C'est une création

Heller

ABONNEMENT DE LA SEMAINE
PILOTE

The New York Times.

INTERNATIONAL EDITION

PARIS, THURSDAY, OCTOBER 22, 1948.

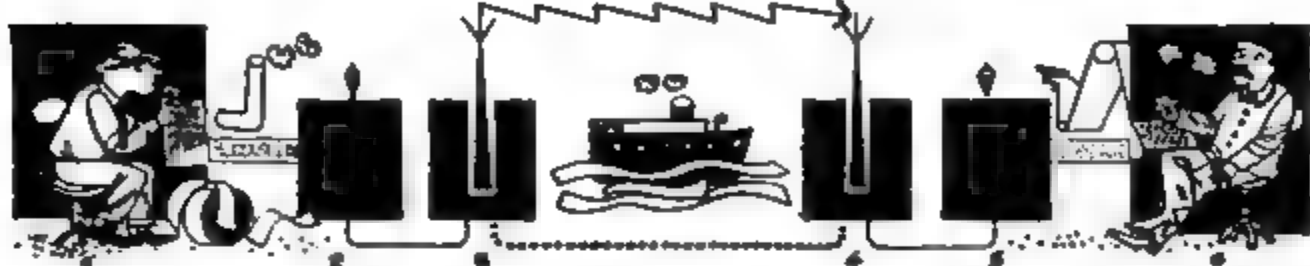
par
CHARLES BLONDELLE PREMIER QUOTIDIEN IMPRIMÉ
SUR DEUX CONTINENTS SIMULTANÉMENT

Schéma (très simplifié) du procédé d'impression de l'édition continentale du « New York Times ».

(1) A New York, l'opérateur « tape » son texte sur bande perforée. (2) Introduit dans un relais, elle est transmise par impulsions électriques. (3) Les impulsions sont transmises à un émetteur radio et envoyées au-dessus de l'Atlantique. (4) Les signaux sont reçus au Bureau Central radio des P. et T. (5) Retransmis à l'imprimerie parisienne, ils sont décodés sur bande perforée. (6) Cette bande, introduite dans la linotype, compose les lignes de plomb automatiquement.

Les problèmes de Presse semblent vous passionner. Après la parution de notre numéro spécial anniversaire (N° 52) dans lequel nous vous expliquons heure par heure, la vie et la fabrication de votre journal, nous avons reçu de multiples lettres nous demandant des détails complé-

mentaires sur l'histoire des journaux, les différentes techniques d'impression, etc. Voici donc, à nouveau, trois promesses très différentes : la nouvelle édition du colossal « New York Times », le minuscule quotidien « C.E.P.T. » et le courageux journal anglais d'un écolier de onze ans.

DEPUIS le 20 octobre dernier, pour la première fois dans l'histoire mondiale du journalisme, un quotidien est imprimé à la fois en Amérique et en France. Ce journal révolutionnaire, c'est le « New York Times ».

Jusqu'à présent, cette grande entreprise américaine, née en 1851, qui emploie 5 000 personnes, ne pouvait faire parvenir son édition internationale sur le continent que vingt-quatre heures après les quotidiens nationaux. Les nouvelles importantes, les cours de Bourse de New York, en particulier, étaient « grillés » à leur arrivée, c'est-à-dire périmés, sans intérêt.

Pourtant, déjà, chaque jour, le « New York Times » accomplissait des tours de force. Ne pouvant livrer par avion 50 000 exemplaires d'un journal même de 24 pages, à cause du poids et du prix de revient prohibitif (à elle seule, l'édition américaine du dimanche, qui compte, avec la publicité, 300 pages, pèse 3,500 kg !), on se bornait à envoyer par air, à Amsterdam, les « flans », c'est-à-dire les empreintes des pages en carton fort. Puis, partant de ce stade, l'édition suivait le processus normal d'impression de tous les quotidiens : clichage et tirage sur rotative et transport par trains, camionnettes ou avions.

Il fallait donc gagner du temps, permettre à tous les lecteurs de lire en même temps leur journal, qu'ils fussent new-yorkais, parisiens ou bruxellois, et, pour cela, il fallait trouver une autre solution. Les techniciens se sont penchés sur le problème de ce transport à longue distance, et, après deux ans d'études et d'essais, grâce aux progrès de l'électronique, mais grâce aussi aux équipes des télécommunications françaises et au personnel de l'imprimerie Lamerline, à Paris, ils ont réussi ce miracle technique : faire franchir à un journal les 6 000 kilomètres de l'Atlantique, à la vitesse inimitable des ondes.

Si chacun connaît (ou devrait connaître) la renommée et l'avance des télécommunications dans notre pays, on sait moins que l'imprimerie Lamerline a déjà été, à la fin du siècle dernier, le champ d'expérience de la première rotative, due aux travaux d'un Français, Marinoni. Et, aujourd'hui encore, c'est dans ce locaux vénérables que se déroule une autre révolution.

Depuis de longues années déjà, le « New York Times » est diffusé sur tout le continent américain simultanément grâce à un mince ruban de papier jaune perforé. Tapé sur le clavier de machine à écrire d'une des 273 télétypes de la maison mère, l'article devient une bande de papier perforé suivant un code rigoureux (spécimen à droite de la page) qui est envoyée par relais téléphonique aux succursales réparties dans les 50 Etats. A l'arrivée dans chaque ville, le signal téléphonique passe dans un appareil qui en refait une bande perforée, conforme à l'original, et cette bande, introduite dans une linotype spéciale, compose les lignes de plomb qui, introduites dans une « forme », formeront la page du journal. Imprimée sur place, l'édition du « New York Times » est alors diffusée dans chaque région. Cependant, ce système n'avait jamais été utilisé d'un continent à l'autre. Et la réalisation en a été rendue possible grâce à la radio, qui remplace le fil téléphonique.

LA RADIO-LINOTYPE :
UN PIANO MÉCANIQUE

Voilà, en fait, comment cela se passe. Un article, écrit par un reporter américain du « New York Times », va à la « composition », c'est-à-dire dans l'atelier où les typographes composent le numéro de l'édition américaine. Mais, désormais, une copie de ce même article est également

envoyée au service « européen », dans l'un des trois immeubles du journal, en plein cœur de Manhattan, au centre de New York. Le linotypiste, dans cette pièce, est remplacé par un spécialiste qui perce la bande de papier jaune d'un centimètre de large, ainsi que nous l'avons déjà raconté plus haut. Cette bande passe dans un relais appelé « transmetteur automatique », mais c'est là la différence avec les éditions régionales américaines : les signaux électriques, au lieu d'être transmis par téléphone, seront envoyés par radio jusqu'à Paris. Il y a bien, d'ailleurs, en cas de panne du système, trois câbles transatlantiques qui sont toujours prêts à se substituer à la radio, mais, depuis que les essais ont été commencés, on n'a pas eu à les utiliser.

A Paris, où l'on a reçu par radio-photo la « maquette » de la mise en page, les photos destinées à l'illustrer et les clichés des pages publicitaires, une grande salle, remisée à neuf, abrite les linotypes ultra-modernes qui vont imprimer l'édition internationale. Il y a, à l'heure actuelle, dix de ces machines qui peuvent composer automatiquement 600 lignes à l'heure, alors que le meilleur opérateur n'en pourrait taper que 300, et encore ! J'ai vu fonctionner l'appareil. C'est hallucinant ! On dirait un piano mécanique. Les touches s'enfoncent seules, comme pressées par des mains invisibles. Les lignes sont fondues (deux par deux) sans aucune intervention humaine, et le grand bras de fonte qui reprend les matrices pour les renvoyer dans leur magasin d'origine se meut tout seul dans l'espace.

Découverte, pourrait-on dire, quelques ouvriers surveillent simplement quelques lampes témoins pendant qu'un spécialiste américain venu d'outre-Atlantique parfait le réglage.

PARIS, CAPITALE DE L'EUROPE

A la rédaction, un employé est en liaison téléphonique constante avec les bureaux new-yorkais. Averti de l'ordre de transmission des articles, du caractère demandé pour les textes et pour les titres, c'est lui qui, au moyen d'un petit standard, branche l'arrivée du rouleau de papier perforé sur une machine ou sur une autre.

En suivant les indications de la maquette, le metteur en page « boucle » alors les « formes » les unes après les autres, les envoie à la clicherie, puis à la rotative. Dès 3 h 30 du matin, des avions, à Orly, chargent quelques-uns des 50 000 exemplaires du tirage de l'édition européenne et s'envolent vers Londres ou Bruxelles. A 7 heures du matin, le journal sera dans toutes les capitales européennes et, à cause du décalage horaire, on peut même écrire qu'il sera lu à Madrid ou à Bonn avant New York.

Si les dirigeants new-yorkais ont choisi Paris pour cette expérience, c'est parce qu'aucun autre pays européen n'offre autant de possibilités de liaisons aériennes. Mais c'est aussi à cause de la sécurité que leur donnait le travail des techniciens français. La victoire du « New York Times » est donc aussi une victoire française dont nous pouvons nous réjouir.



En liaison téléphonique constante avec New York, ce rédacteur parisien doit brancher la « copie » sur les différents linotypes.



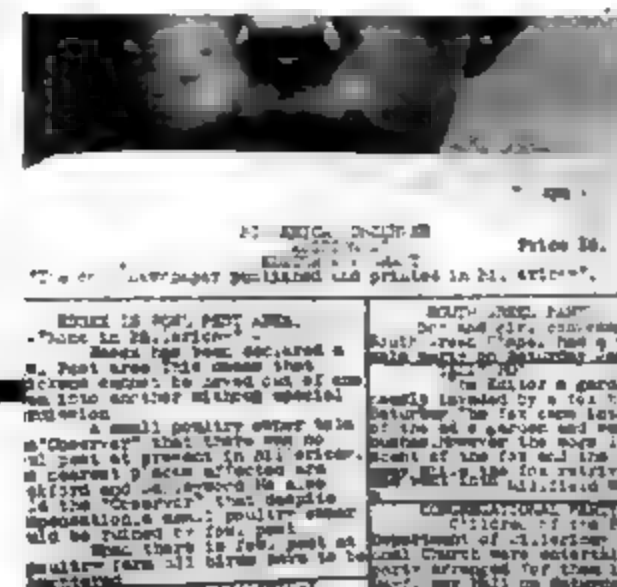
Les textes sont tapés à New York sur cette machine à écrire qui les transcrit sur bandes perforées. A Paris, les nouvelles françaises sont composées de la même manière.



La bande perforée est déchiffrée par un ensemble électronique très complexe, grâce auquel marche seule la linotype qui compose et fonde les lignes de plomb.

CE JOURNAL ANGLAIS EST ENTIÈREMENT
FABRIQUÉ PAR CET ÉCOLIER DE 11 ANS

Il y a des quantités de jeunes garçons, attirés par le journalisme, fondent des journaux, généralement éphémères et, le plus souvent, ronéotypés. Mais, en général, ces revues ne sont destinées qu'à des cercles restreints (collège, groupe de camarades, associations diverses). L'exploit de Wynford Grant (ci-dessous à droite) onze ans, est d'avoir réussi à fabriquer à lui seul un journal ronéotypé, le « Billericay Observer » (ci-dessous à gauche) qui est le seul journal vendu dans cette petite ville d'Angleterre. Le jeune directeur rédacteur en chef - gérant - reporter - imprimeur est aussi distributeur et vendeur de cette feuille qui connaît le plus vif succès et paraît depuis un an, relatant les nouvelles locales et sportives et publiant aussi de petites annonces. En dehors des heures de classe, Wynford Grant a de l'occupation pour toutes ses heures de loisir ! Certes, il y a loin du « Billericay Observer » au « New York Times », mais un jour, peut-être Wynford entrera-t-il à la rédaction de son énorme confrère ? Car il est certain qu'il persévérera dans cette carrière où il s'est lancé avec tant d'ardeur.

COLLECTIONNEZ
les TIMBRES-POSTE.

C'est amusant et instructif et vous gagnerez de l'argent.

Pour vous guider M^r THIAUDE le spécialiste réputé vous offre sa brochure : PLAISIRS et PROFITS du COLLECTIONNEUR... 32 pages

Pour la recevoir gratuitement écrivez ce jour même votre nom et adresse à

THIAUDE
TIMBRES-POSTE

Service M
24, rue du 4 Septembre
PARIS 2^e - OPÉRA

CEPT Informations
DE NICE A CANNESONZE JOURS DE VIE POUR
CE MINUSCULE QUOTIDIEN

300 délégués de 18 nations européennes se sont retrouvés à Paris du 19 au 25 octobre pour participer à la première Conférence européenne des Postes et des Télécommunications (C.E.P.T.), qui a pour but d'améliorer les communications entre tous les pays. Comme le français est la première langue internationale des Postes, un quotidien a été diffusé chaque matin par le ministère des P.T.T. à l'intention des délégués, leur donnant notamment chaque jour dans notre langue des nouvelles de leur propre pays. Le plus petit quotidien français (24 x 31 - 4 pages) avait aussi le plus petit nombre d'abonnés (300 lecteurs) et aura eu le plus court délai de parution (onze jours).



DESSIN: UDARZO

TEXTE: GOSCINNY

LE GAULOIS

RESUME. — Astérix et Obélix, arrêtés par les Romains, ont été relâchés. Ils vont poursuivre leurs recherches pour retrouver Amérix, le marchand de serpes disparu, cousin d'Obélix.

LE SOLEIL SE LÈVE SUR LUTÈCE, SALUÉ PAR UN COQ GAULOIS ET MATINAL...

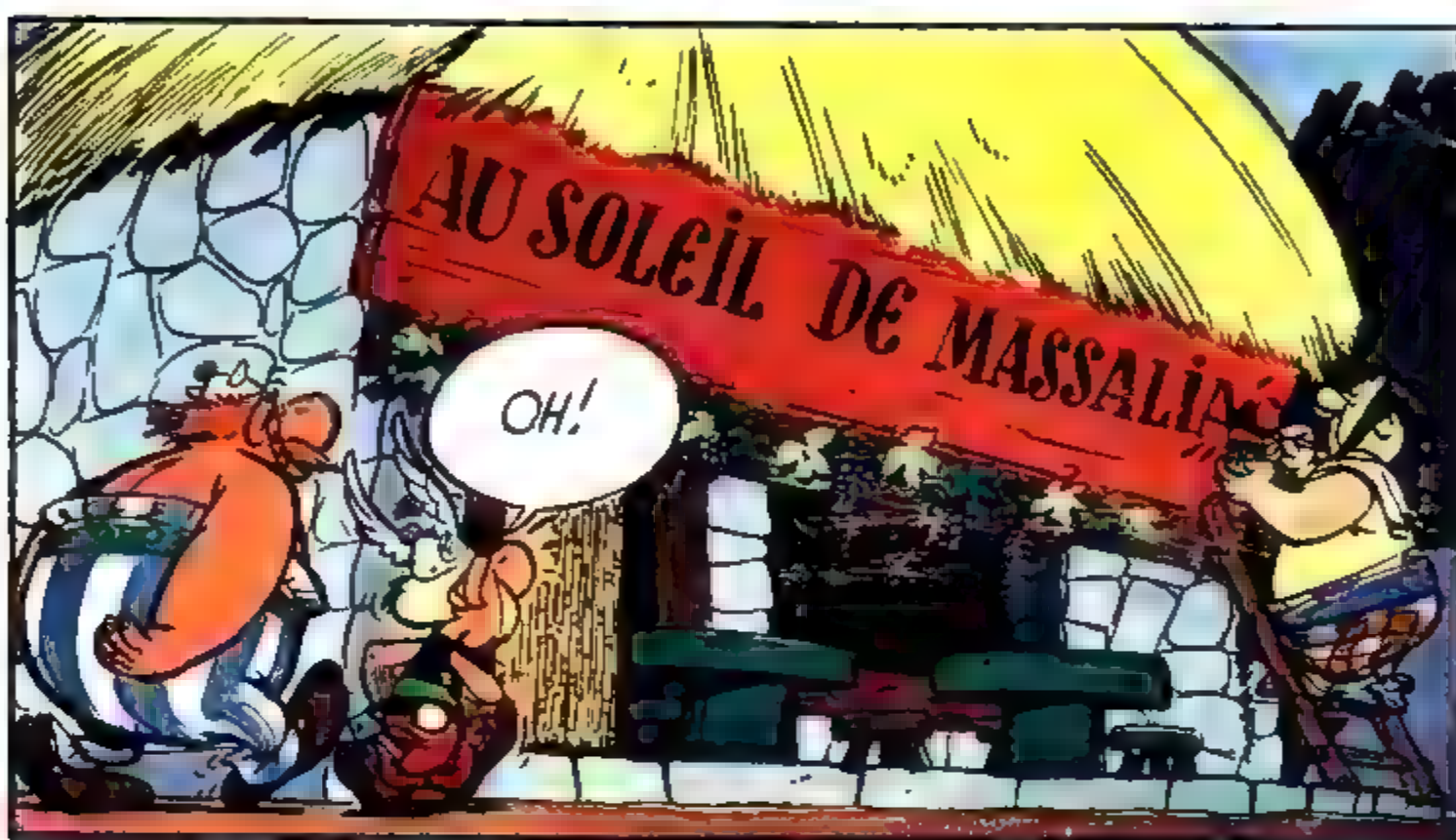
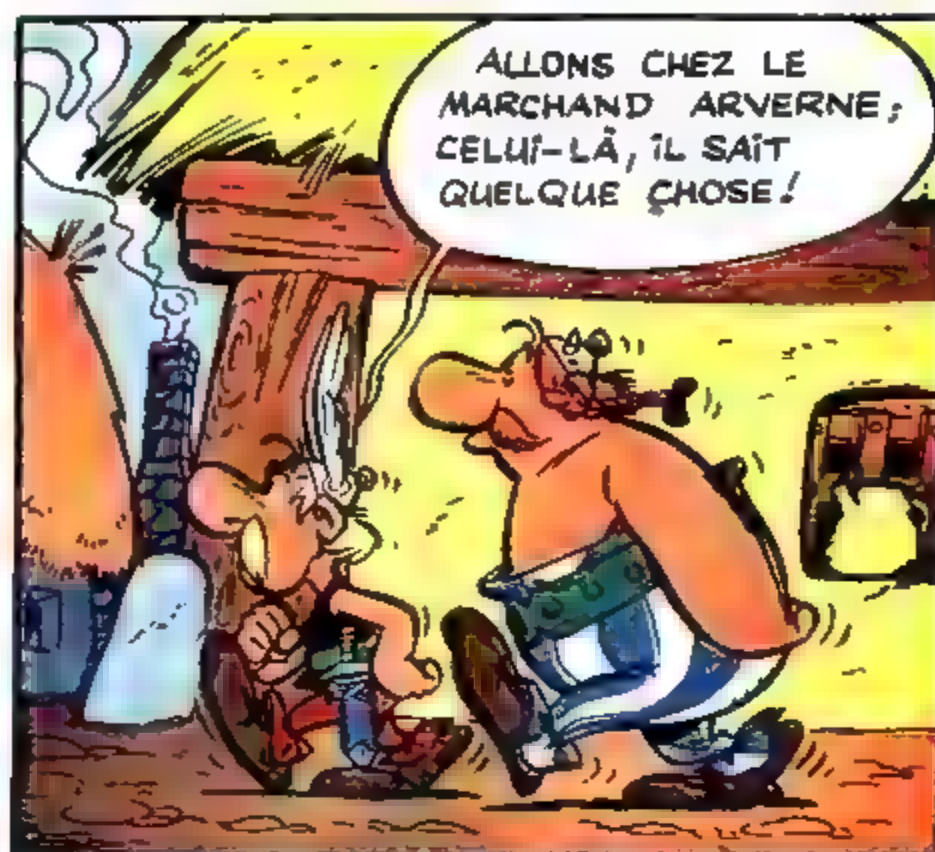


DEBOUT, OBÉLIX! NOUS ALLONS COMMENCER NOS RECHERCHES!

OUI! IL FAUT RETROUVER AMÉRIX.



ALLONS CHEZ LE MARCHAND ARVERNE; CELUI-LÀ, IL SAIT QUELQUE CHOSE!



POURRIEZ-VOUS NOUS DIRE OÙ SE TROUVE L'ARVERNE QUI...

TÉ, VOUS VOULEZ PARLER SANS DOUTE DE L'ANCIEN PROPRIÉTAIRE?

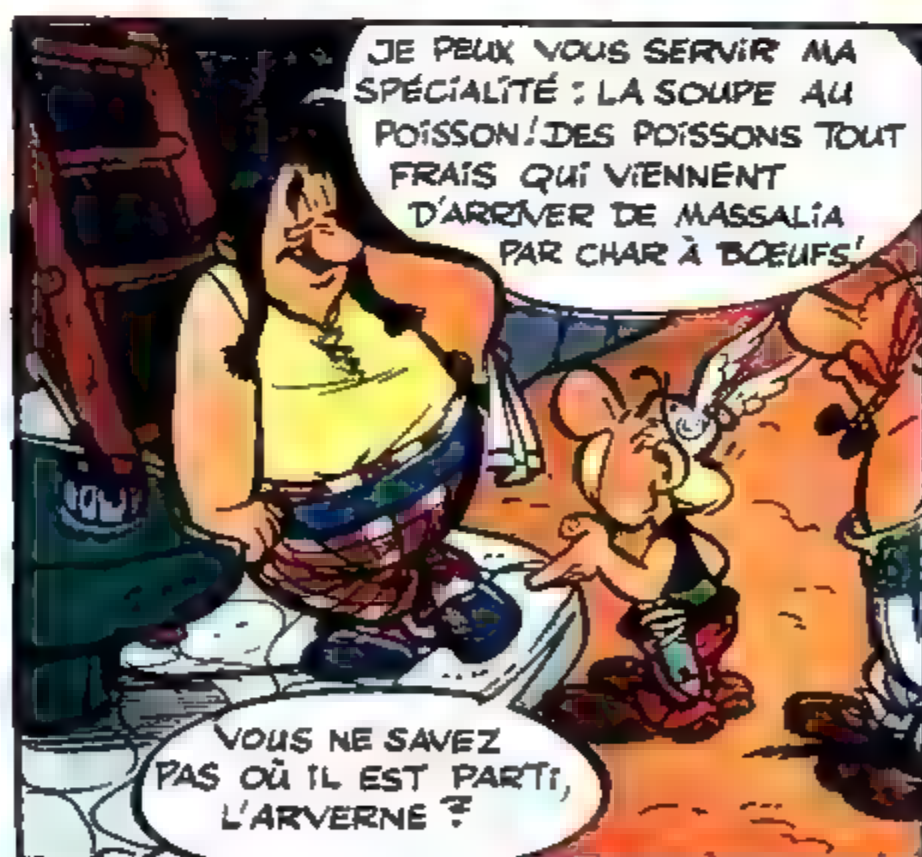


CE GAULOIS FADA, IL M'A VENDU SA BOUTIQUE POUR UNE POIGNÉE DE PIÈCES DE BRONZE !!! MAIS VOUS NE PERDÉZ RIEN AU CHANGE!



JE PEUX VOUS SERVIR MA SPÉCIALITÉ: LA SOUPE AU POISSON! DES POISSONS TOUT FRAIS QUI VIENNENT D'ARRIVER DE MASSALIA PAR CHAR À BOEUF!

VOUS NE SAVEZ PAS OÙ IL EST PARTI, L'ARVERNE?

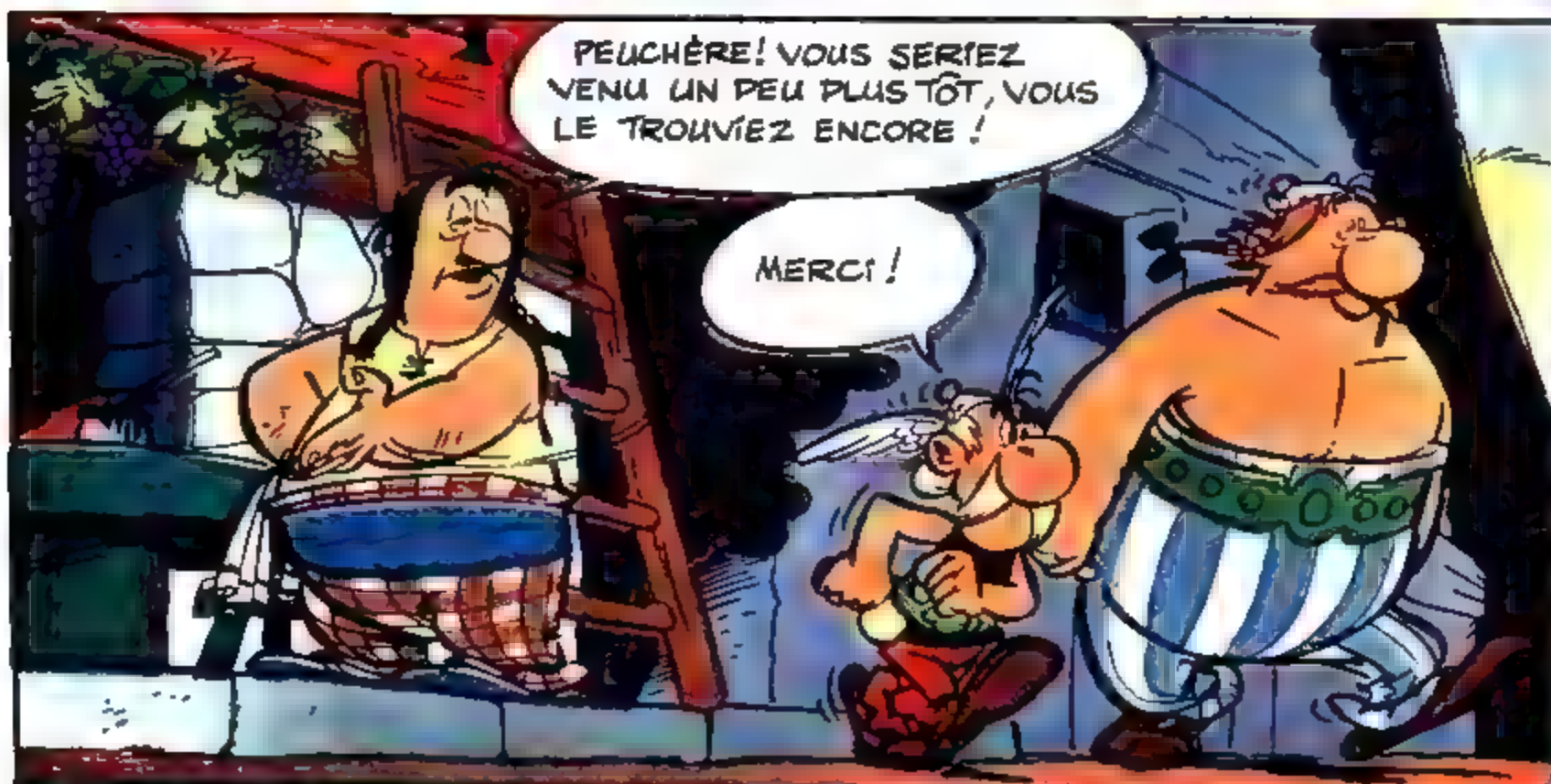


VE! IL EST PARTI CE MATIN POUR GERGOVIE, PAR CHAR À BOEUF, COMME LE POISSON!



PEUCHÈRE! VOUS SERIEZ VENU UN PEU PLUS TÔT, VOUS LE TROUVÉZ ENCORE!

MERCI!



CES LUTÉCIENS, TOUS DES FADAS, OH, BONNE BÉLISAMA!





C'est dans les paquets de lessive Primo qu'on trouve les plus beaux jouets. Et pour maman, Primo c'est le 1^{er} pour la blancheur du linge!



LE MIRACLE SUÉDOIS

CETTE saison 1957-1958 qui devait se terminer en apothéose à la fois pour Reims et pour tout le football français, commençait assez mal pour moi. Depuis plusieurs semaines, une douleur sournoise au genou ne laissait pas de m'inquiéter. Ce n'était pas de la fatigue car j'ai toujours bien récupéré. Après diverses

consultations médicales, il fallut bien se rendre à l'évidence : comme chez tant de footballeurs, un de mes ménages refusait tout service et, dans ce cas, l'intervention chirurgicale s'imposait, faute de quoi on risquait de voir le genou se bloquer.

J'hésitais, cependant, comme tout le monde à me faire opérer. Pourtant, je sentais bien que ça n'allait pas. Hélas, pour moi, alors que je commençais à boiter de plus en plus, je n'en continuai pas moins à marquer des buts ! Ainsi, contre Aïès, j'en réussis 3.

Toujours est-il que je ne pus différer longtemps cette opération. Mon genou me faisait de plus en plus souffrir et enflait après l'effort. Je pris le chemin de la clinique, le moral assez bas, alors que cette inaction forcée devait s'avérer bénéfique quelques mois plus tard, on verra pourquoi et comment.

En attendant, je retournai chez moi avec une canne. L'opération s'était fort bien déroulée. Au bout de quelques jours, je marchais presque normalement et je pouvais commencer ma rééducation.

Un mois après l'intervention chirurgicale, je retournai au stade. Je me contentai de courir, les premiers jours. Une semaine après, je commençai à frapper dans le ballon sans ressentir la moindre douleur. J'effectuai donc ma rentrée à l'occasion d'un match amical contre Boulogne (qui n'était pas encore professionnel) six semaines après mon opération. Je crois que cela doit constituer un record en la matière. Cette rentrée était cependant un peu trop prématurée car, à la suite d'un choc, je ressentis une violente douleur qui m'obligea à différer ma rentrée officielle de quatre nouvelles semaines.

Aussi ce repos de deux mois fut-il pour moi un atout magnifique, en ce sens qu'il me permit, en cette période hivernale, d'accumuler des forces pour l'été. Un été d'une exceptionnelle importance puisque c'était celui de la Coupe du Monde.

Ma rentrée, cette fois, fut définitive, et mon

retour en forme confirmé par 6 buts réussis en deux matches.

J'étais donc retenu dans la liste des 22 joueurs appelés à défendre nos couleurs en Suède. Je n'étais pas encore certain d'être titulaire, étant en concurrence notamment avec mon ancien camarade de club, René Bliard. La fatalité voulut que le pauvre René se fracturât la jambe. Il ne me restait plus qu'à mettre tout en œuvre pour me préparer.

Tous ceux qui ont vécu ce qu'on a appelé, par la suite, l'épopée suédoise ne sont pas près de l'oublier. Notre préparation fut un chef-d'œuvre, une prodigieuse réussite psychologique, grâce à Albert Batteux, bien sûr, mais surtout à celui que nous appelions affectueusement le patron : Paul Nicolas. On ne s'imaginait pas en effet les trésors de patience ou d'intransigeance qu'il faut dépenser pour maintenir le moral de jeunes hommes vivant en communauté un certain temps. Il n'y a d'ailleurs pas de milieu : ou l'on devient de véritables frères ou l'on ne tarde pas à se détester.

FRANCE-PARAGUAY : UN CHOC.

Nos matches amicaux disputés contre des équipes, certes, assez modestes, n'en avaient pas moins confirmé notre forme. Je crois avoir réussi personnellement une bonne douzaine de buts au cours de ces rencontres, ce qui n'empêcha pas les éternels sceptiques de prétendre : « C'est trop facile et ne prouve pas grand-chose. »

Mais nous, nous savions que « ça marchait », que la forme physique était au moins égale à la détermination morale qui nous habitait tous. Cette fois, c'était vrai : il ne manquait pas un bouton de guêtre ni un champion.

Notre premier adversaire, le Paraguay, était totalement inconnu en Europe. Cette inconnue constituait peut-être un avantage, mais on ne pouvait pas juger qu'après. En fait, je crois maintenant qu'il a été préférable pour nous d'affronter d'abord ces rudes adversaires, car ils s'améliorèrent au fil des matches.

Toujours est-il que ce France-Paraguay fut un véritable choc, un mélange détonant de deux collectivités à la volonté exacerbée. Je réussis le premier but que d'aucuns estimèrent avoir été obtenu à la suite d'un hors-jeu. Il m'est difficile d'être catégorique, car il est bien délicat de jouer et de juger simultanément.

ment. Mais ce premier but de notre campagne suédoise présentait le grand avantage de mettre toute l'équipe en confiance et spécialement son auteur.

Au deuxième but que je réussis avec le concours de Kopa, j'étais définitivement rassuré sur notre avenir. Encore fallut-il produire un nouvel effort, car les Paraguayens avaient ragoussément jeté toutes leurs forces et nous menaçaient sérieusement. J'inscrivis le 5^e but. Première victoire par 7 à 3, l'avenir était radieux et je prenais la tête du championnat des buteurs.

Mais notre tâche n'était pas terminée, comme bien on pense. Une fois de plus, nos éternels adversaires yougoslaves venaient nous barrer la route. C'est une sorte de fatalité que nous ne puissions jamais vaincre les Yougoslaves. Et pourtant, ce jour-là, tout laissait croire que nous allions rompre cette malédiction. J'avais ouvert le score d'un tir terrible du point de penalty, après seulement 4 minutes de jeu. Nous avons alors dominé les Yougoslaves comme rarement ils l'ont été, et pourtant, à 4' de la fin, nous étions menés à la marque. Soudain, une longue passe de Kaibel me trouva à la réception. Je vis alors le goal yougoslave s'avancer, et je réussis à le battre d'un lob lointain.

Au moins, pensais-je, nous obtiendrons le match nul. Las, une faute de notre défense, à quelques secondes de la fin, anéantissait tous nos espoirs. Fort heureusement pour la suite de notre carrière, l'équilibre de notre groupe nous permit de terminer en tête de la poule.

Il faut dire que nous avions battu l'Ecosse lors du troisième match qualificatif, avec peut-être un peu de chance. Mais ce n'était qu'une compensation, un juste retour des choses qui nous avaient été si défavorables contre la Yougoslavie.

Grâce à un nouveau but obtenu sur une passe de Jonquet, j'augmentais mon petit capital : 6 buts et la première place au championnat des canonniers, notre accès aux 1/4 de finale de la Coupe du Monde, on ne pouvait pas espérer mieux.

Just Fontaine

LA SEMAINE PROCHAINE :

**MON BUT
CONTRE LE BRÉSIL.**



La célèbre trio de Suède, de g. à dr. : Platon, Kopa et Fontaine, curieusement vêtus.



Un reportage de Jean TUPET
aux Usines HORNBY

LE SECRET D'UNE MARQUE

Je suis reçu aux usines MECCANO par un homme jeune et dynamique qui m'invite à le suivre jusqu'à son bureau. Nous passons au milieu de vitrines d'exposition où de nombreux jeunes amis (et de nombreux grands) rêveraient volontiers pendant des heures. Dans ces vitrines il y a des dizaines de locomotives, des wagons de voyageurs, de marchandises, des citernes, des plateaux, des gares, des accessoires, des aiguillages... enfin un immense réseau à assembler.

— Qu'apporte donc votre dernière création en matière de train ? Un sourire illumine le visage de mon interlocuteur :

— Ce train représente un progrès important dans plusieurs domaines, notamment dans le domaine technique.

— Pourriez-vous m'en citer quelques exemples ?

— Mais volontiers, d'abord, la nouveauté qui marque un progrès considérable c'est la transformation, il y a aussi une voie à deux rails, respectant les normes internationales du réseau HO, c'est-à-dire en 16,5 mm.

— Pourriez-vous dire à nos lecteurs la différence qui existe entre les normes internationales HO et le Hornby-HO que vous paraissez un peu confondre ?

— C'est très simple, comment retenir plus facilement une marque qu'en reproduisant phonétiquement les deux lettres (HO) qui désignent sur le plan international tous les trains à écartement de 16,5 mm ?

Nous avons ensuite constaté que dans la marque HORNBY-ACHO les deux premières lettres du premier mot et les deux dernières lettres du dernier mot étaient justement les deux fameuses lettres en question. C'est ce que nous avons voulu souligner en leur donnant une valeur graphique plus importante... avec l'espoir que vos lecteurs retiendront notre choix !

J'ai vu la plus belle nouveauté

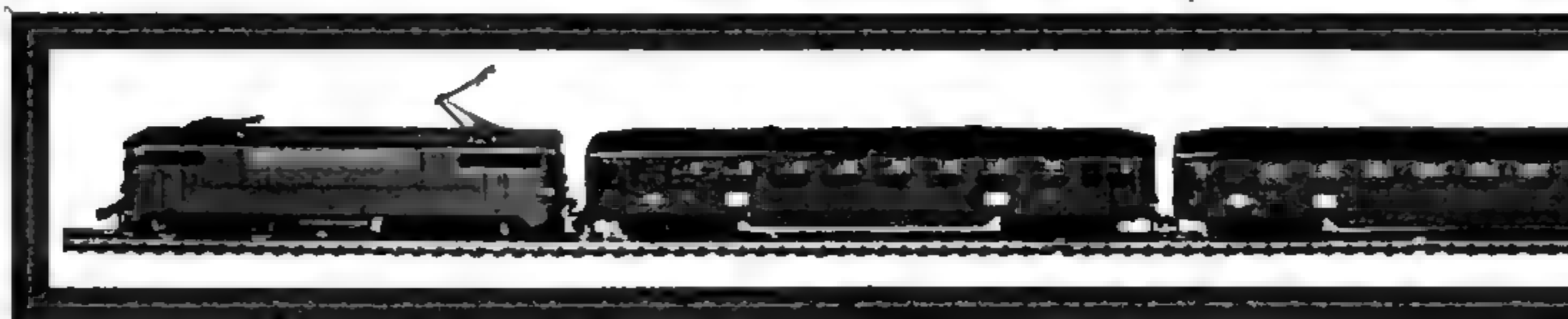
et j'ai étudié pour vous sa conception ultra-moderne.

Première caractéristique des trains HORNBY-ACHO ce sont les rails en alliage cuivre-nickel, étirés, ils constituent d'excellents conducteurs électriques et ils sont isolés grâce à de très belles traverses en matière plastique sur lesquelles on aperçoit le moulage des veines du bois comme sur les

polystyrène-choc des locomotives et des wagons montés sur des châssis et des bâtis en zamak (le zamak est le métal spécial utilisé par MECCANO pour les DINKY TOYS). La carrosserie en polystyrène-choc permet une reproduction poussée des détails qui donne au train une impression

131 est remarquable par son embellage nervuré qui fonctionne réellement. 2 lanternes à l'avant (longueur 170 mm).

Elles sont équipées d'un moteur à aimant permanent surpassant, d'antiparasites et d'accouplements démontables.



vraies traverses. Il n'est donc plus question de 3 rails par voie (dont un conducteur), mais de la réplique exacte de la réalité. Un second avantage est le lest qui équipe chaque wagon sous forme de lamelles d'acier et qui accentue l'adhérence du train pendant le roulement.

Autre avantage, ce sont les carrosseries en

remarquable de la réalité.

Les locomotives HORNBY-ACHO sont des reproductions très fidèles des prototypes de la S.N.C.F., elles sont de véritables maquettes en réduction. La locomotive BB 16000 est munie d'éclairage et de pantographes étudiés pour une alimentation caténaire ultérieure. La locomotive vapeur

Le souci de finition dont a fait preuve HORNBY pour son matériel se répercute sur la présentation du coffret. Celui-ci n'a pas son égal, tous les détails sont prévus. La présentation et l'emballage font du coffret « HORNBY-ACHO » un écrin digne de ce jouet magnifique, qui vous donnera la joie inégalable de posséder en miniature la réalité.

Comment tester une locomotive ?

Pour tester une locomotive, il faut lui accrocher 12 ou 15 wagons environ et lui faire effectuer un démarrage lent et progressif. Si la locomotive obéit sans à-coup c'est qu'elle remplit brillamment les conditions exigées.

Nous rappelons que le HO est une réduction au 1/86^e environ.





Une famille en pleine harmonie. Dans un silence total, chacun « regarde » sa propre émission de télévision. Et il se trouve que les goûts des trois téléspectateurs sont parfaitement identiques.

C'EST décidé, Paris est le siège de l'état-major mondial qui va coordonner l'ensemble des recherches scientifiques sur le cerveau. Voilà deux ans, quatre savants révalent de cette Académie planétaire des sciences du cerveau. Ces hommes estimaient qu'il devenait urgent de protéger ce précieux organe humain et de le défendre énergiquement contre les innombrables assauts de la civilisation moderne. Tout au long de plusieurs siècles, la médecine et la biologie ont bataillé contre les terribles épidémies de peste et de tuberculose. Finalement, des règles d'hygiène corporelle ont été découvertes, puis adoptées à peu près unanimement dans nos pays. Se laver les mains semble aujourd'hui un soin très banal, mais voilà trois siècles seulement, on croyait que la crasse était indispensable pour assurer une bonne santé, et qu'elle constituait une carapace impénétrable aux « germes de contamination ».

Si stupéfiant que cela soit, nous sommes presque dépourvus des notions élémentaires d'une hygiène mentale. Depuis une dizaine d'années, les maladies mentales se multiplient d'une manière dramatique. Aucune catégorie sociale n'échappe au fléau. Le danger est partout : bruit des villes, rythme d'une existence de plus en plus mécanisée, et surtout la peur. En moins d'une journée

nous parvient le récit des catastrophes survenues au bout du monde. Comme il est loin, le temps où l'homme n'avait guère que ses propres soucis, ceux de sa famille et, à la rigueur, ceux de son village ou de son quartier. Maintenant, les tragédies, les angoisses des autres continents forcent les murs de nos demeures et viennent nous accabler. Chaque jour nous distribuons sa ration d'affolement et de menaces. Alors le cerveau craque. Des psychoses se déclenchent. On croit à la brusque fin du monde, au péril des radiations atomiques, à l'offensive de maladies mystérieuses et aux raids des soucoupes volantes.

FAUT-IL REPRENDRE LE CHEMIN DES CAVERNES ?

Regardons les choses en face ! Faut-il stopper le progrès et briser toutes les machines, condamner à l'avance les avions commerciaux supersoniques, enrayer le développement de la télévision ? Une telle entreprise serait non seulement impossible mais aboutirait aussi à repousser les hommes sur les chemins des cavernes. Alors, c'est notre cerveau que nous devons à tout prix rendre invulnérable. Et là, un grand savant comme M. Alfred Fessard

VOTRE CERVEAU POURRA DEVENIR UN RÉCEPTEUR DE TÉLÉVISION

nous dit qu'au fond, les meilleurs spécialistes n'en sont qu'à la période de défrichage. Ils ont déjà déterminé que notre cerveau est fait de quelque quinze milliards de cellules nerveuses fonctionnant chacune comme un tube électronique de récepteur de radio. Ces cellules nerveuses, encore appelées « neurones », sont tellement minuscules qu'il faudrait en mettre cinq cents côte à côte pour couvrir un trait d'un millimètre. Contrairement aux autres cellules de notre organisme, les neurones ont la déplorable particularité de dépérir sans qu'il se forme des remplaçants venant poursuivre leur mission. A un auditeur qui se plaignait de cette absence de renouvellement des neurones, un psychiatre fit remarquer que c'était heureux pour nous. « Si notre cerveau se renouvelait, dit-il, il est évident qu'au bout d'un certain temps nous perdions notre personnalité. »

le plus vaste ensemble de contraires téléphoniques. Enregistreur de millions d'impressions simultanées, le cerveau joue également le rôle d'un chef ; car c'est lui qui décide de retirer un doigt qui se trouve trop près d'une flamme. Ce simple geste a exigé des milliers d'opérations qui ont été effectuées par des milliards de cellules.

LES CHIRURGIENS DEMANDENT UNE CARTE

C'est sur les animaux que les savants apprennent le fonctionnement du cerveau. J'ai vu dresser la carte du cerveau du rat. On plante des électrodes dans le cerveau du rat et on fait passer un courant électrique. A chaque zone excitée par le courant correspondent des réactions différentes. De cette manière, on arrive à savoir que telle région du cerveau est spécialisée dans la commande des pattes arrière ou de la queue. Et, de point en point, se dessine une carte reproduisant un schéma de câblage qui ressemble à celui d'un poste de radio. Les chirurgiens ont alors un document de base qui leur permettra de moins tâtonner, parce qu'ils retrouveront sur l'homme les traits fondamentaux de la carte établie grâce au rat.



LUCIEN BARNIER

Aujourd'hui, les techniques d'étude du cerveau sont tellement fines qu'on enregistre les décharges électriques d'un neurone. A partir de cette sensationnelle expérience, un savant britannique croit que, dans l'avenir, il suffira de s'appliquer sur le crâne des antennes spéciales pour recevoir directement en notre cerveau les émissions de la télévision, images et son. Dans une famille, chacun choisirait l'émission de son goût, dans la mesure, évidemment, où il y aurait plusieurs chaînes. La télévision régnerait n'importe où, n'importe quand. Il deviendrait sans doute gênant d'aborder un ami qui semblerait marcher dans la rue sans rien voir. « Alors, comment vas-tu, mon cher ? Heureux de te rencontrer. » Et l'ami vous répondrait : « Une minute, s'il te plaît, je « regarde » mon émission préférée. »

LE CERVEAU EST AUSSI UN CHEF

Orgueil de l'homme, le cerveau est essentiellement l'organe qui nous distingue de l'animal. Est-ce à lui ou à la main que nous devons notre état supérieur ? La question est encore à peine discutée. On peut reproduire une main mécanique qui possède presque la souplesse de la main naturelle et se révèle même beaucoup plus puissante si on le désire ; mais on n'a jamais réussi à produire la réplique d'un cerveau humain. Certes, les savants fabriquent des cerveaux électroniques capables de calculer bien plus rapidement que nous. Toutefois, ces cerveaux électroniques ne sont jamais en mesure de créer quelque chose. Ils se comportent comme des perroquets ou des singes qui exécutent les ordres de leurs maîtres. Si l'on voulait construire un cerveau électronique qui aurait sensiblement les qualités d'un cerveau humain, on devrait lui donner les dimensions d'au moins cinq départements français. Et encore, ce prodige technique serait impuissant à écrire un poème au seul vu d'un magnifique clair de lune. Notre cerveau est des milliers de fois plus complexe que

en matière de train : le HORNBY-ACHO

Le TRANSFO :



LE TRANSFORMATEUR. — La pièce maîtresse du Hornby-Acho est son transformateur, de conception ultra-moderne et parfaitement adapté au réseau de 2 rails. Il n'a aucun équivalent dans le monde, car il est le seul à pouvoir rester pratiquement en court-circuit permanent.

La sécurité totale et les risques de court-circuit écartés font dire aux techniciens HORNBY que ce transformateur pourrait tout aussi bien être livré plombé ; c'est un véritable petit transformateur industriel. Quatre vitesses en marche arrière, quatre vitesses en marche avant, le tout manœuvré par un seul bouton ; on ne peut être plus simple !

- A droite :**
1 B.B. 16 000
- Au milieu :**
1 train ACHO
- En dessous :**
1 locomotive vapeur 131



Il existe deux boîtes...

L'AQUILON

Train de voyageurs.

En coffret de luxe comprenant :

- 1 locomotive B.B. 16 000 ;
- 2 voitures à voyageurs avec aménagement intérieur, et
- 12 rails courbes permettant d'installer un cercle de 80 cm de diamètre hors tout.

Des verrous de traverses, un flacon d'huile sont également inclus dans ce coffret.

Une brochure de montage et d'entretien vous aidera à son installation.

LE PICARD

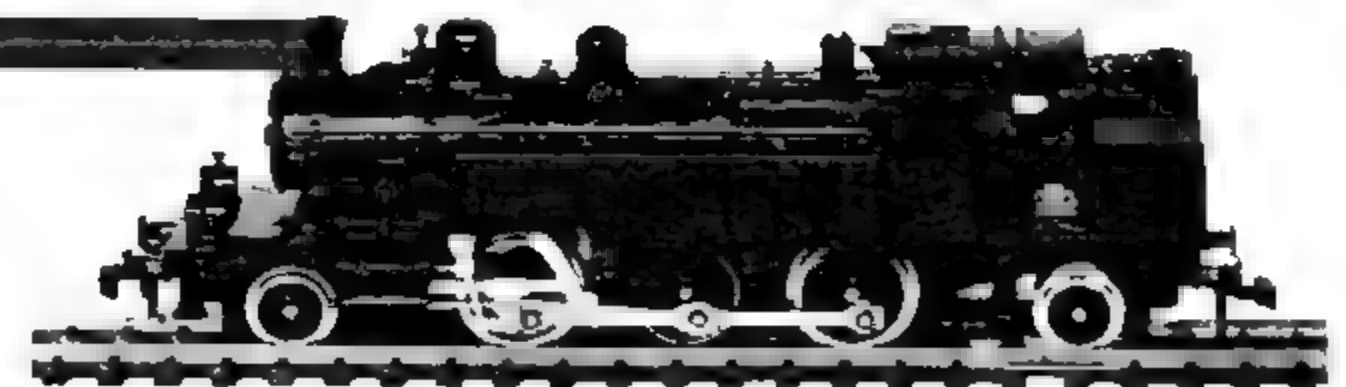
Train de marchandises.

En coffret de luxe comprenant :

- 1 locomotive vapeur 131 ;
- 1 wagon frigorifique S.T.E.F. ;
- 1 wagon à ridelles basses ;
- 1 wagon tombereau et
- 12 rails courbes formant un cercle de 80 cm de diamètre hors tout.

Comme pour le train de voyageurs, vous trouverez dans ce coffret des verrous de traverses, un flacon d'huile, la brochure de montage et d'entretien.

... Mais vous pourrez vous équiper séparément et composer de longues rames de trains de voyageurs et de trains de marchandises. Il existe déjà une Gare magnifique, un Quai, des Heurtoirs, des Aiguillages, Panneaux lumineux, Wagon frigorifique, Wagon à plateau, Wagon à ridelles basses, Wagon tombereau, Wagon citerne et Wagon couvert à portes ouvrantes, Voitures de voyageurs première classe et deuxième classe.



Hornby-Acho a promis à Jean TUPEY de vous adresser ce magnifique envoi :

Un très beau catalogue en couleurs du train HO à 1/87 dimensions réelles.

Vite, profitez-en !

Voici l'adresse :
MECCANO PI, BOIGNY (Seine).

BON

pour un envoi **GRATUIT**

d'un magnifique catalogue représentant un train HO en couleurs et aux dimensions réelles

Merci Hornby-Acho

Nom :

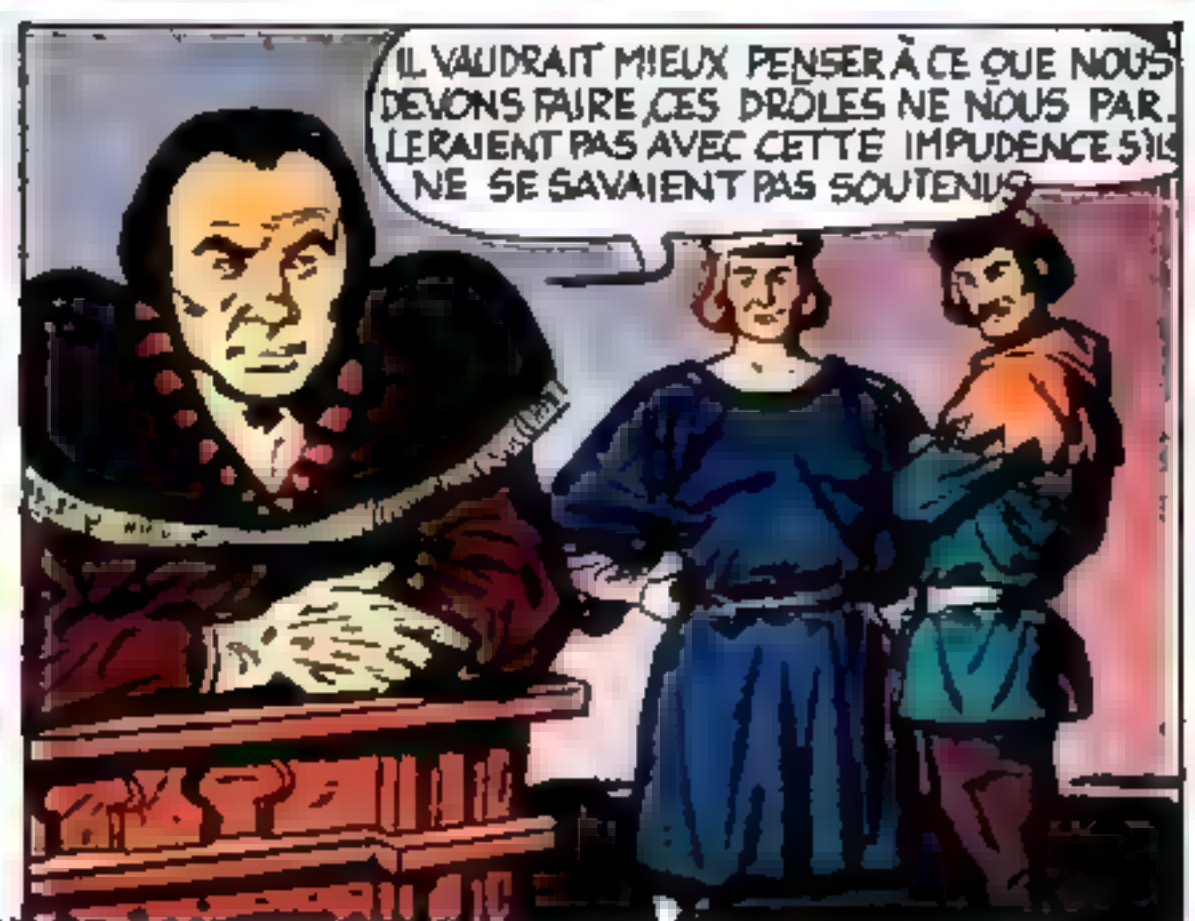
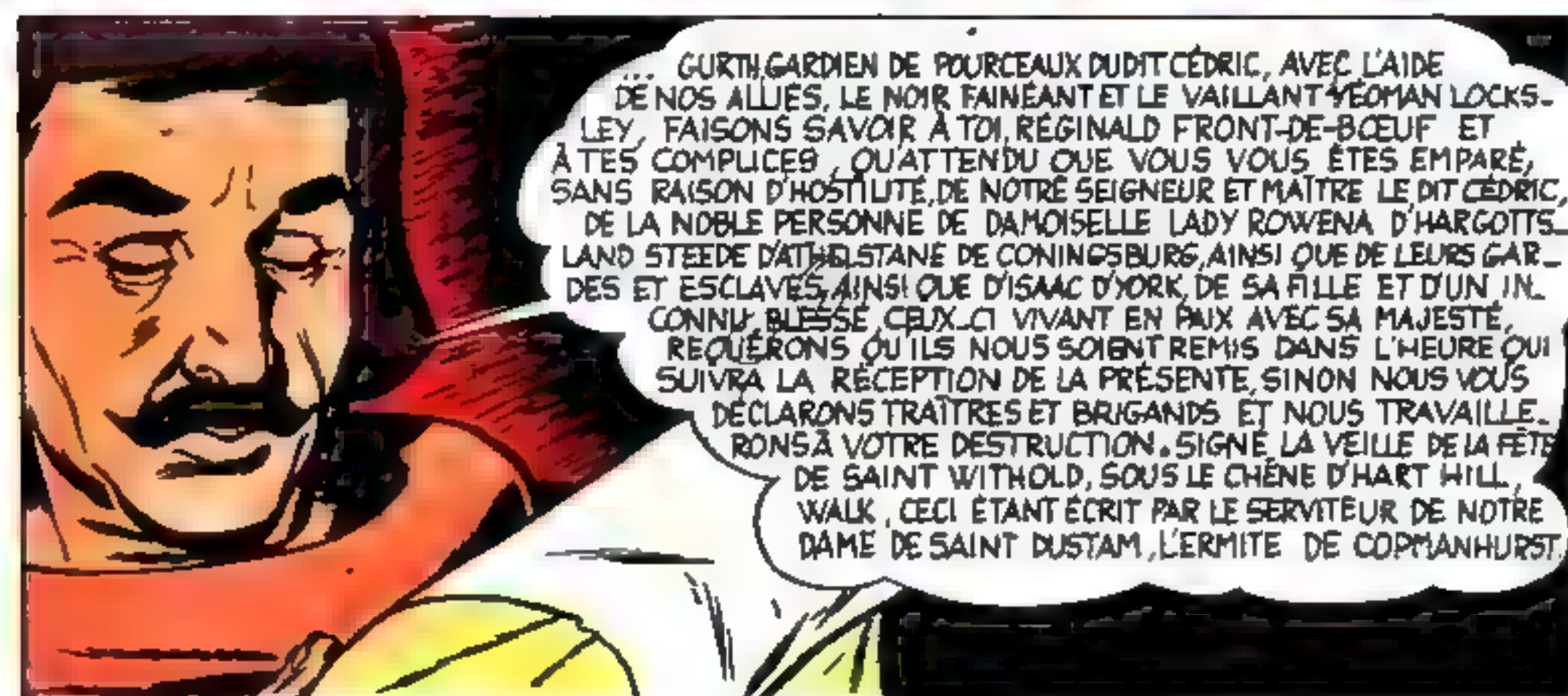
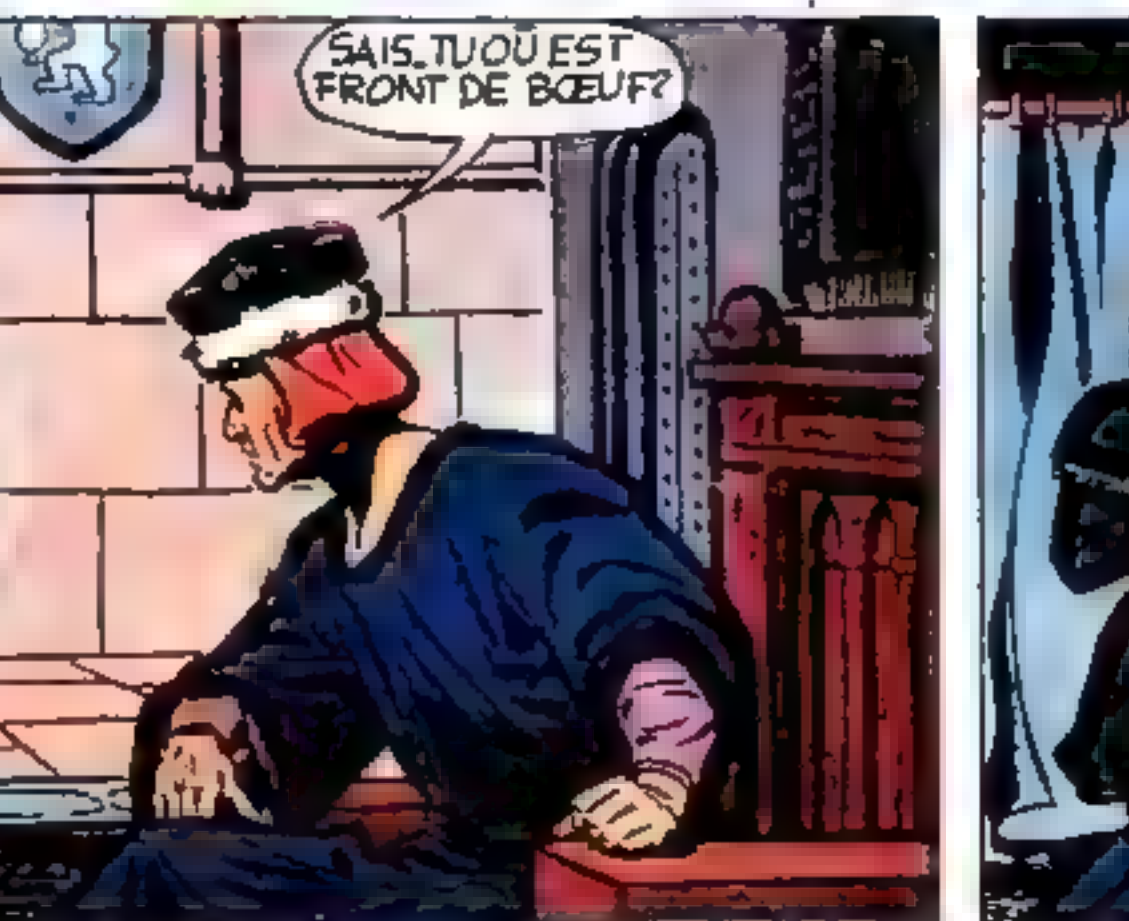
Prénom :

Adresse : (à découper ou à recopier)

Wamba

RESUME. — Dans le château de Torquillstone, Front-de-Bœuf retient prisonniers plusieurs notables dont Cédric le Saxon. Son ami Bois Guilbert est venu trouver la belle Rebecca, fille d'Isaac, qui lui tient tête et l'impressionne.

Texte de BERNARD LEROY d'après WALTER SCOTT - Dessins d'ANTONIO PARRAS

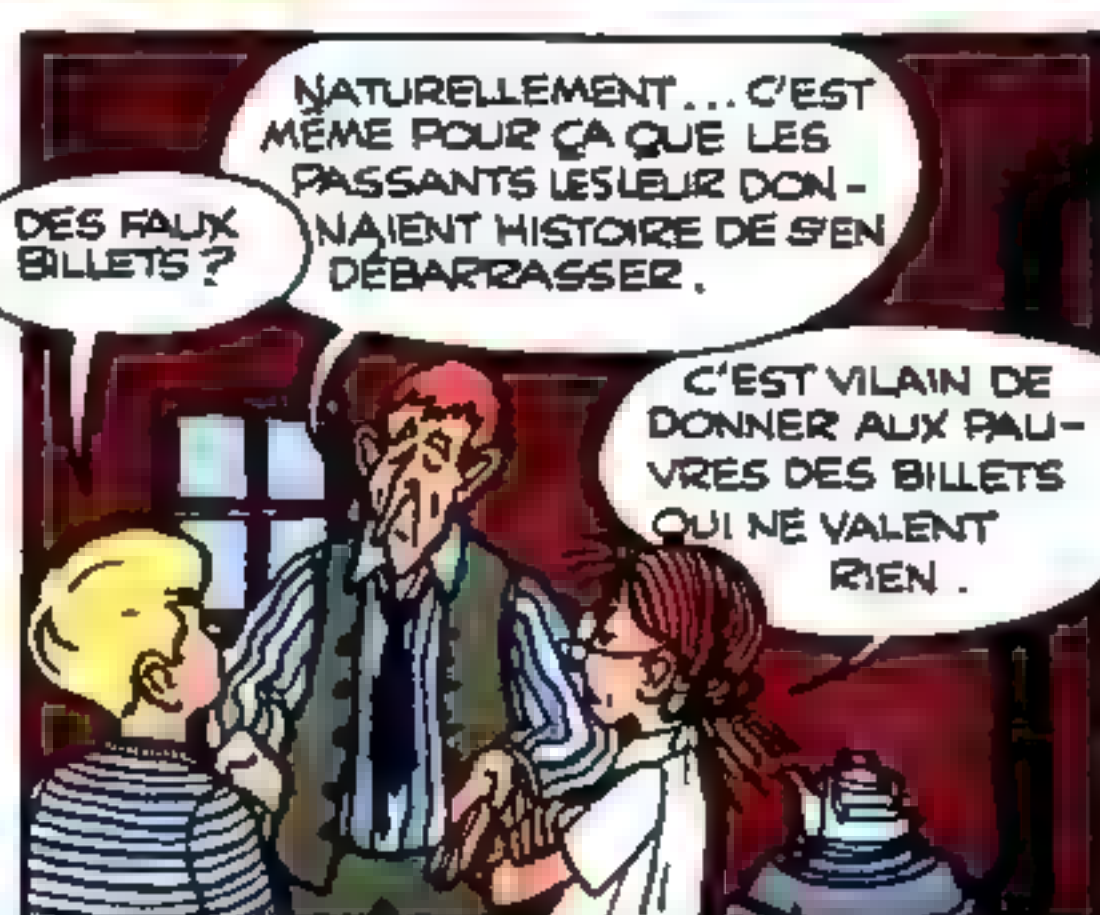
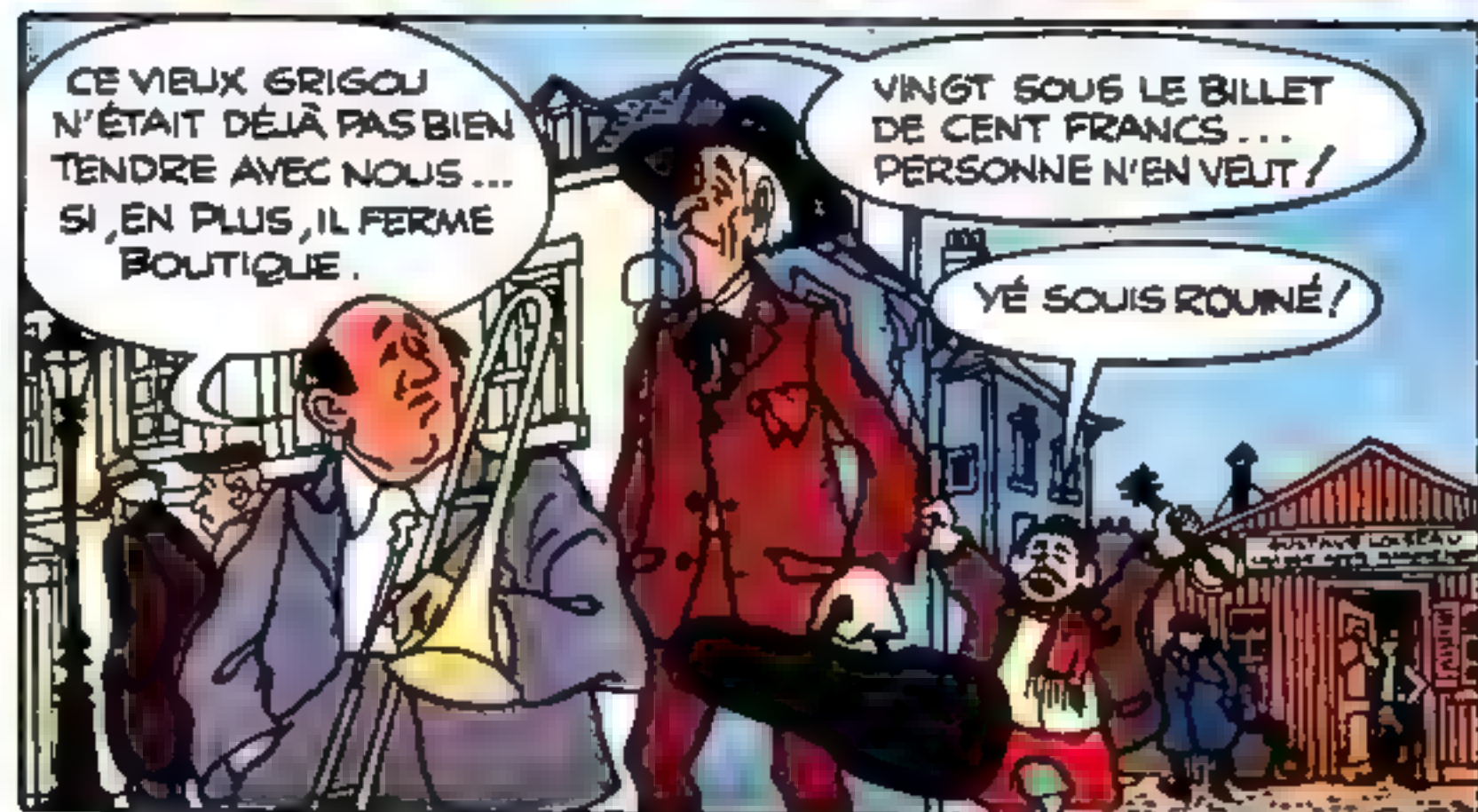
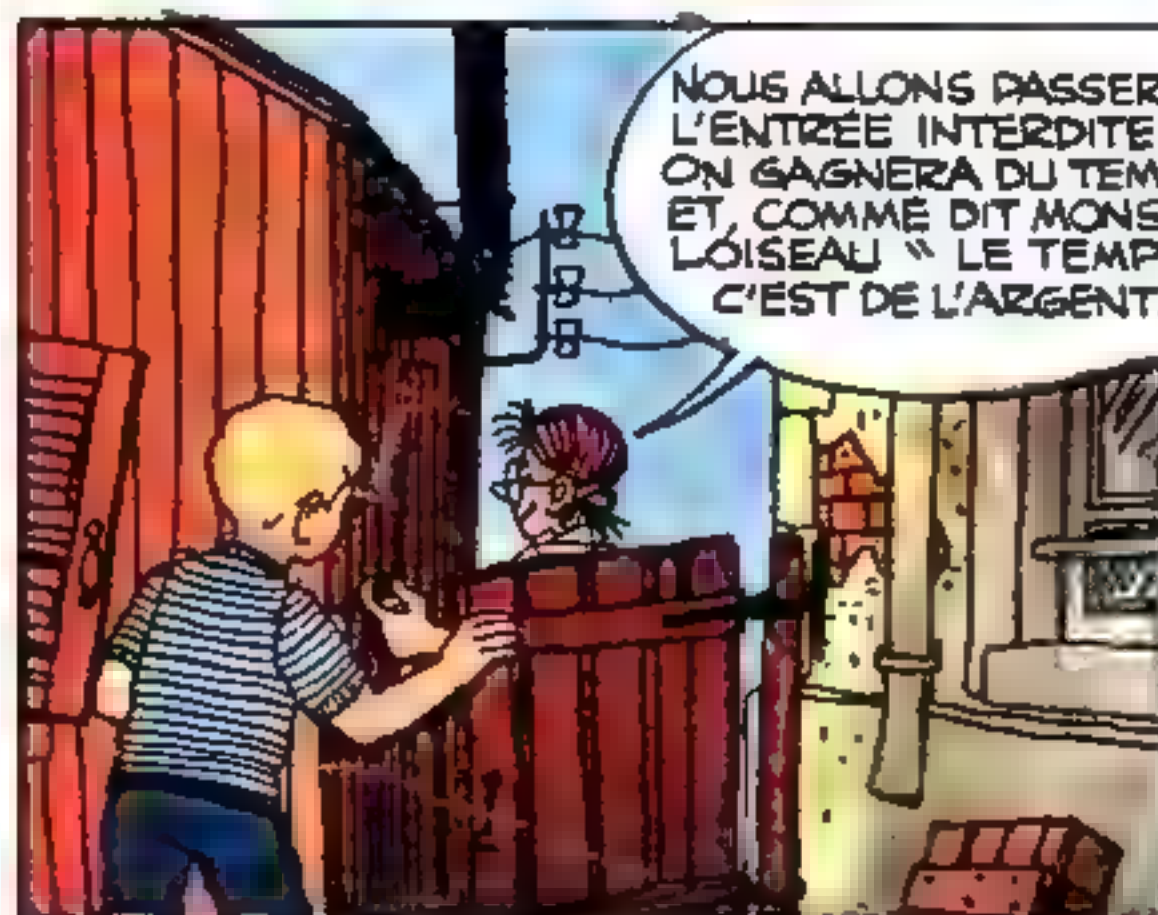
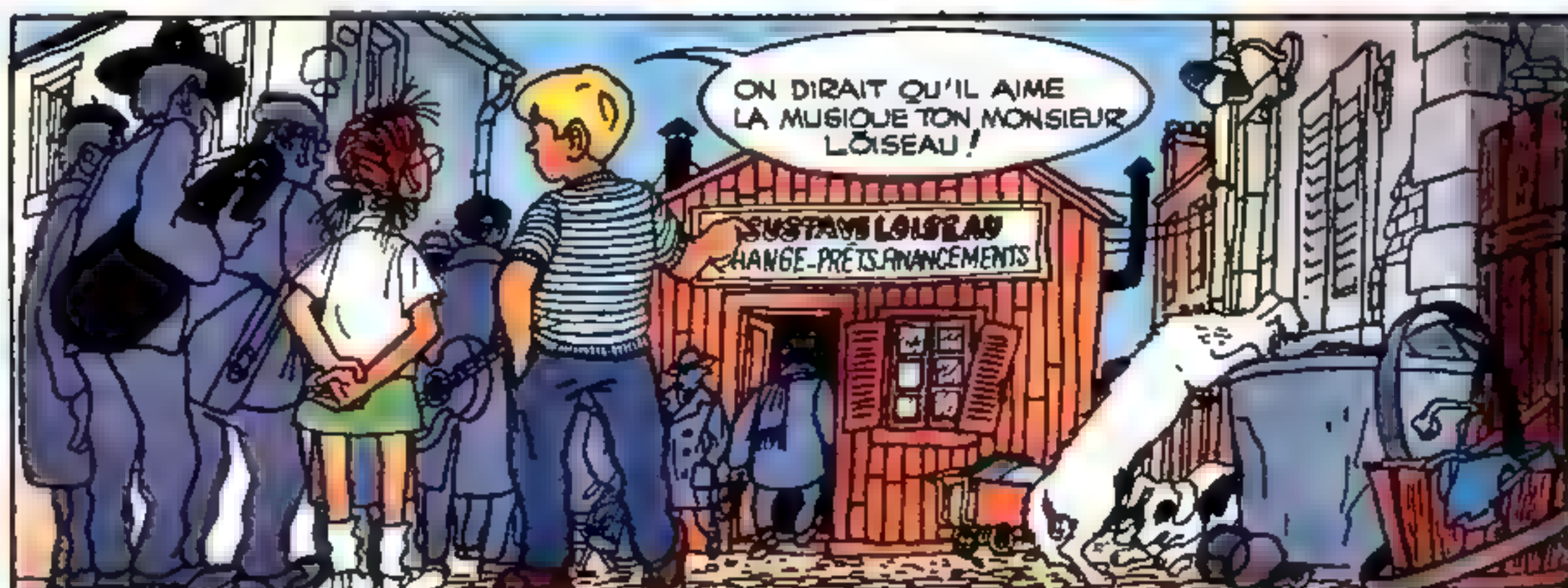




P'TIT PAT

DESSINS DE DAGUES - TEXTE DE FORLANI

RESUME. — P'tit Pat a découvert une valise sur la Seine... Elle ne contenait rien qu'un billet de banque, faux et... menaçant. Maintenant, guidé par Zézette, P'tit Pat va voir M. Loiseau.



ZOUMA, PANTHÈRE D'APPARTEMENT



Quand j'ai faim, je vais à la cuisine. Là, il y a une grande boîte que je suis sûr de trouver. Dedans, il fait froid, mais il y a de la viande, c'est pratique.

Le soir, je fais une toilette en me léchant. Evidemment, dans le baignoire, ça va plus vite. J'ai même peur l'eau, même chaude, mais non, les filles, on accepte tout pour être belles.

J'ai eu souvent des maux de chien, mais ils ne veulent plus jouer beaucoup. Moi, j'ai-raisais, mais eux, ils ont l'air d'avoir peur. Je ne sais pourquoi.

Quand j'étais petite, j'ai fait beaucoup d'écarts. J'étais dans une petite cage. Les voyous, j'aime ça, mais le royaume de mon pays m'attend.



ZOUMA, j'allais écrire « ma petite Zouma », comme les parents qui se refusent à voir grandir leur enfant. Malgré les quatre ans et demi, les trente-cinq kilos, la grosse voix lorsque tu grondes, j'ai beaucoup de mal à voir en toi une vraie panthère. J'ai trop le souvenir de deux grands yeux bleus, enlourés d'une grosse touffe de poils blottis dans mes bras, pour que tu ne puisses être autre chose pour moi que « ma petite Zouma ».

Je revais le village de la brousse ougandaise où, le 3 février 1956, j'ai vu un petit être, vivante image de la désolation : un petit corps efflanqué, un cou déjà pelé par la ficelle qui l'attachait.

Quelques jours plus tôt, une maman panthère fuyant devant un feu de brousse avait abandonné ce petit être, ramassé aussitôt par les habitants du village. Attiré par ce « petit chat aux longues moustaches », je l'ai pris avec moi et j'ai dit : elle (car c'était une petite fille panthère), elle s'appellera Zouma.

Deux syllabes qui sont venues à mes lèvres, qui entraînent dans ma vie pour y apporter — quelques tourments, il faut bien le dire, mais aussi de grandes joies.

Au début, tu avais ce que nous, les hommes, appelons, Dieu sait pourquoi, un « caractère de chien ». Aussi, plusieurs fois, je peux te l'avouer maintenant, j'ai décidé de me débarrasser de cette petite « sauvage indomptable ». Mais j'assumais la responsabilité de ta vie. Et pourquoi une petite panthère n'aurait-elle pas droit à sa part de bonheur sur terre ? Ai-je réussi aujourd'hui ? Je crois.

Je crois que les panthères, pas plus que les autres animaux, pas plus que les humains, ne peuvent vivre sans donner et recevoir de la tendresse. Aussi, en voyant le « rire » de tes yeux lorsque nous jouons, je pense en moi-même : je crois qu'elle est heureuse. Alors, je suis content.

Car, tu sais, ma petite Zouma, sur terre, la plus grande des joies est encore de donner du bonheur.

Jean d'ORGEIX.

Le Chevalier d'ORGEIX dédicacera le livre de Zouma : « Une vie de panthère » (Pion, éd.) à tous nos lecteurs de la région parisienne au cours de LA GRANDE VENTE ANNUELLE DE MONTPARNASSE, le samedi 5 novembre, à partir de 17 heures (92, boulevard du Montparnasse, Paris-14^e). Il signera, en outre, tous les carnets de bord et participera, le soir, au spectacle (animé par Jean Donguès), en temps qu'invité d'honneur.

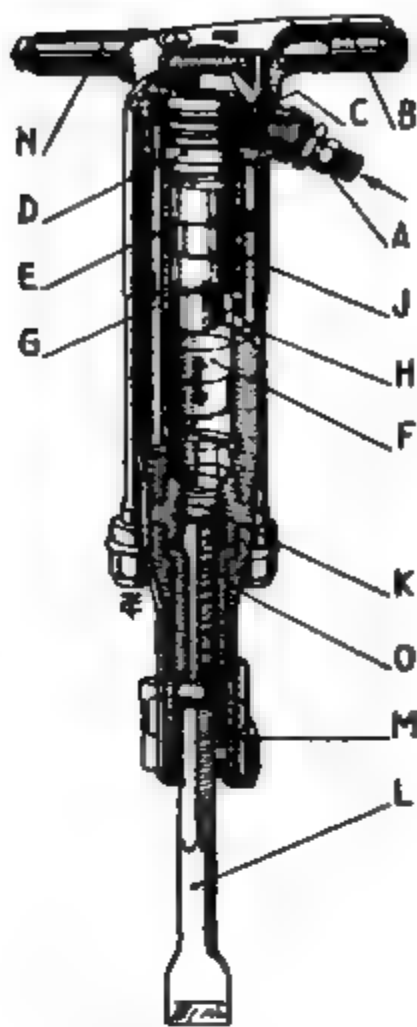


J'aime bien mon appartement de Paris, dans lequel nous vivons six mois par an. Il y a une quantité de bons coussins, beaucoup moins durs que le sol de mon pays natal.

CHOSE, MON AMIE

UN MARTEAU-PIQUEUR PNEUMATIQUE

PAR CHRISTIAN H.G.H. TAVARD



VOUS l'avez remarqué, certainement, sur les chantiers de travaux publics, où il est employé pour la démolition. Il fonctionne grâce à l'air comprimé, qui lui est fourni par un groupe compresseur mobile, entraîné par un moteur diesel.

Débité sous une pression de 5 à 7 kg/cm², à raison de 1,6 à 2,3 m³/minute, cet air comprimé arrive au marteau-piqueur par un tuyau flexible vissé au raccord fileté (A).

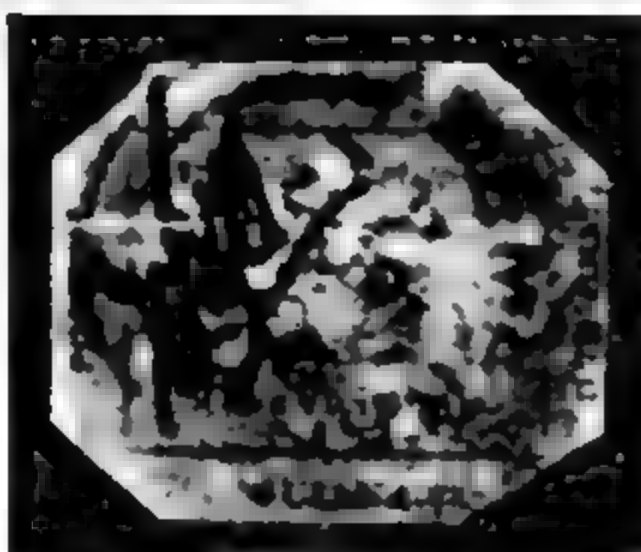
Pour le faire fonctionner, l'ouvrier tenant le marteau-piqueur par ses deux poignées, doit appuyer sur la manette (B), poussant ainsi la soupape à ressort (C). L'air comprimé est alors admis dans le cylindre (F), dans lequel coule le piston percuteur (G). Soulevé par l'air, celui-ci remonte et, dans son mouvement, dégage une lumière de fuite (H) par où s'échappe l'air, dont une partie remonte par la canalisation de retour (J), le reste sortant à l'air libre.

L'air comprimé revenant par le retour (J), agit sur la valve (D), laquelle, inversant la direction, provoque l'arrivée d'air par le haut du cylindre (F). Violentement projeté en avant, le piston percuteur (G) va frapper la masselotte (K), laquelle transmet le choc à l'outil (L), lequel pénètre alors dans le matériau qu'il doit briser.

Et ainsi de suite, à raison de 1 020 à 2 120 coups par minute ! Sachant qu'un marteau-piqueur pèse, suivant les modèles, de 15 à 60 kg, vous comprendrez la force qu'il faut pour l'utiliser et la fatigue qu'il provoque chez l'ouvrier.

Un verrou de sûreté (M) empêche l'outil d'être éjecté ou de rester coincé. Suivant les travaux, il est de divers types. Exécuté en acier extra dur, il permet même de percer le béton, mais alors il est usé après 1 m de travail, totalisé sur 5 ou 6 trous !

Pour le graissage, un réservoir d'huile (N) est ménagé dans une poignée. Enfin, en adoptant la porte-outil (O), l'on peut adapter un système permettant d'entourer des plots.



CE TIMBRE A UNE HISTOIRE LE TIMBRE LE PLUS CHER DU MONDE

QUELQUES-UNS parmi vous se sont sûrement demandé pourquoi certains timbres ne possèdent pas de dentelure. Eh bien, la réponse est très simple : il s'agit de timbres anciens.

A l'origine, il n'avait été prévu aucun moyen spécial pour séparer les vignettes d'une même feuille : les timbres étaient découpés aux ciseaux et tous dépendaient de la hâte ou de l'application de l'employé. D'une façon générale, ces timbres découpés aux ciseaux et que l'on nomme non dentelés, sont des timbres antérieurs à 1860. C'est parmi eux que l'on trouve les timbres les plus rares.

L'étoile de première grandeur de ces pièces rarissimes est incontestablement le fameux « One cent » de la Guyane anglaise. On n'en connaît qu'un exemplaire unique. En vérité, on ne peut pas dire qu'il soit très beau. Son dessin est presque enfantin, il a été tiré sur un papier épais, ses coins sont coupés et la palette du temps n'a pas réhaussé son éclat.

Un certain Vernon Vaughan, en 1873, découvrit dans ses papiers de famille une enveloppe qui s'ornait de ce timbre de la Guyane anglaise. Il le décolla et le mit dans son album.

Quelques temps après, pour acquiescer des timbres qui lui plaisaient davantage, il le vendit à un autre collectionneur nommé Mac Kennon pour une somme équivalente à 700 de nos anciens francs.

A son tour, ce Mac Kennon le céda à un marchand de timbres londonien, quelques années plus tard, pour un prix à peine supérieur. De là, le timbre passa dans une célèbre collection, la collection Ferrar. Il fut vendu, cette fois, 200 000 anciens francs.

Entre les deux guerres, il fut proposé aux collectionneurs au cours d'une vente aux enchères. Le roi d'Angleterre, George V, se proposa de l'acheter, mais ce fut finalement un collectionneur du nom de Hind qui s'en rendit propriétaire pour la somme de 7 millions d'anciens francs.

Aujourd'hui, le fameux « One cent », qui a été vendu par la veuve de Hind, figure dans une collection dont le propriétaire tient à l'anonymat total. Personne ne connaît son nom. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il a racheté ce timbre pour le prix de 30 millions !

On peut dire que c'est l'objet le plus cher du monde, car nul tableau, nul métal, nulle œuvre d'art, nulle pierre précieuse, à poids égal, ne peut rivaliser avec lui.

LES LEÇONS DE MAGIE

Comment réaliseriez-vous cet effet magique ?

par Michel SELDOW

LA « devinette » magique que je vous demande de résoudre aujourd'hui s'effectue avec 28 jetons d'un jeu de dames (dix noirs et dix blancs) ou avec ces jolis pions que l'on fabrique maintenant en matière plastique (dix d'une couleur et dix d'une autre). A la rigueur, vous pouvez présenter cette expérience avec deux séries de pièces de monnaie de la même grandeur approximative : par exemple, dix pièces d'un franc (anciens) et dix pièces de cent (anciens) francs. Mais les jetons de couleur différente feront un effet plus spectaculaire.

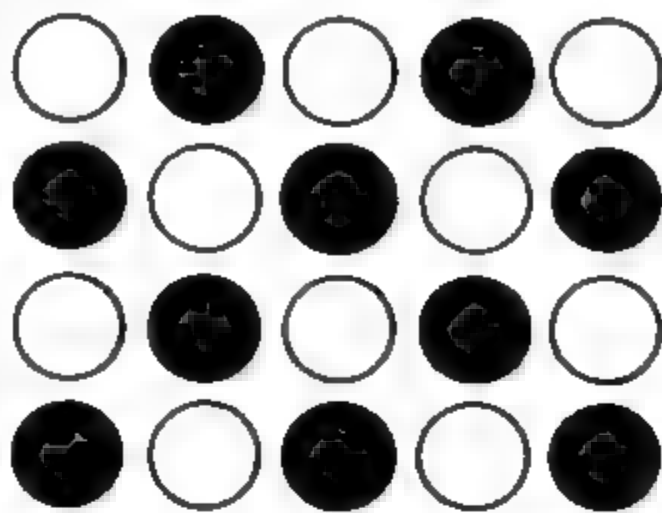
Voilà ce dont il s'agit : vous placez vos vingt jetons en quatre rangées de cinq, en alternant les couleurs, comme l'indique notre dessin. Il s'agit de rendre chaque rangée horizontale d'une couleur uniforme, c'est-à-dire que la rangée du haut doit se composer de cinq pièces blanches, la deuxième de cinq pièces noires, la troisième à nouveau de cinq jetons blancs et la dernière rangée (celle d'en bas) de cinq pions noirs.

Et toute cette manipulation doit se faire en agissant sur deux pions seulement ! A vous de jouer !

Comment pouvez-vous réaliser ce petit « miracle » ?

Si vous ne trouvez pas, vous pourrez voir la solution dans le numéro suivant de « Pilote ».

A la semaine prochaine, etc... bon truc !



LE MYSTÈRE DES QUATRE CARTES

Voici l'explication du tour des quatre cartes choisies que vous retrouverez dans votre poche. Le jeu que vous employez n'est pas un jeu normal. Il est formé de 32 cartes réparties en huit séries semblables de quatre cartes, toujours les mêmes, et qui doivent se retrouver dans le jeu constamment dans le même ordre. Ces quatre cartes seront, par exemple :

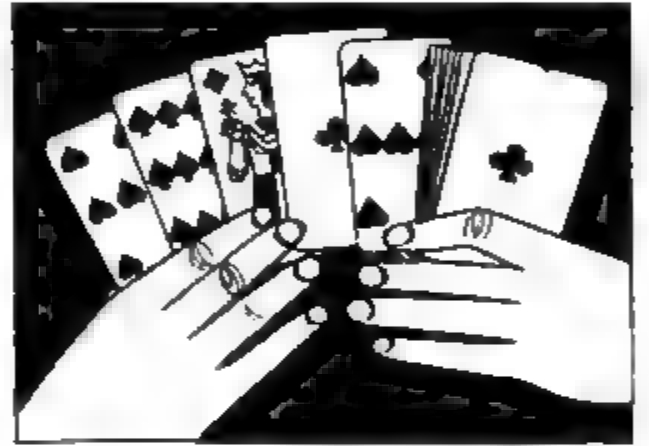
7 de cœur, 9 de pique, dame de carreau, as de trèfle.

Les huit séries se succéderont régulièrement, le sept de cœur de l'une venant toujours après l'as de trèfle de la précédente.

Mettez, avant de commencer le tour, une série des quatre cartes dans l'une des poches de votre veston, que vous avez préalablement vidée. En conséquence, il ne vous reste plus que 28 cartes, qu'on prendra pour le jeu complet. Vous n'avez plus qu'à placer le jeu sous un mouchoir et à procéder comme je vous l'ai expliqué dans le précédent numéro de « Pilote ». Le reste coule de source.

Remarquez que, lorsque vous tenez le jeu par un bout sous le foulard, on ne peut guère prendre que dessus ou dessous et, quelle que soit la carte choisie à chacun de ces deux endroits, il se trouve que,

lorsque quatre cartes sont choisies, la série entière est distribuée. Vous pouvez donc être tranquille : ce sont bien vos quatre cartes « forcées » qui sortent. Celles-ci étant remises dans le jeu, vous n'avez qu'à sortir les quatre cartes de votre poche pour montrer que le tour est réussi ! (Si vous voulez économiser l'achat de huit jeux de cartes, vous trouverez chez les marchands de tours de prestidigitation, des cartes... au détail.)



LES PETITES ANNONCES DE PILOTE

Nous vous l'avons annoncé dans notre N° 52 : notre rubrique des petites annonces, les moins chères de France. Elles coûtent 1 NF la ligne de 40 lettres ou espaces. (Par espace on entend le blanc qui sépare deux mots et qui compte pour une lettre.) Pour les détenteurs du Carnet de Bord, le prix est de 0,50 NF. Attention ! En aucun cas, notre journal ne transmettra les réponses. Il convient donc, dans chaque annonce, d'indiquer très clairement l'adresse où l'on désire recevoir les réponses. Nous avons prévu quatre rubriques : Echanges - Ventes - Demandes de correspondants et Le Coin des parents. Toute correspondance rela-

tive à cette rubrique doit être envoyée à : Petites Annonces - Journal « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e). Et maintenant, voici les deux premières petites annonces, qui inaugurent ainsi cette rubrique :

Vends timbres-poste France neufs, étranger en séries, avec classeur gratuit. Timbre pour réponse. Collez Charles, à Grénoy-lez-Havrincourt (Pas-de-Calais).

Cherche correspondants à Monaco (14 à 16 ans). Echange timbres, Monaco. A. Guichard, 39, rue des Mortiers, Sartrouville (S.-et-O.).

LE DICTIONNAIRE DU COLLECTIONNEUR

par George FRONVAL

LES BROCHURES ILLUSTRÉES, ANCÊTRES DES "COMICS"

Et maintenant, examinons une à une les collections.

Voici celles des brochures populaires d'autrefois, ancêtres de ce qu'aujourd'hui les Américains appellent les « comics », même lorsqu'elles traitent, sous forme de planches dessinées, des histoires d'épouvante.

Ces brochures sont des récits s'étendant sur 32 ou 64 pages en un texte serré, et présentent un intérêt pour les collectionneurs par leurs couvertures hautes en couleurs. Elles ont été remplacées par celles que vous connaissez bien, entièrement dessinées avec le texte dans des balloons, dont le nom technique est « phylactères ».

Au début de ce siècle, ces brochures popu-

laires faisaient concurrence aux journaux illustrés d'alors : Le Bon Point, Les Belles Images, La Jeunesse Illustrée, l'Intrépide, et d'autres encore dont nous vous parlerons ici, un jour, car ils ont, eux aussi, leurs collectionneurs.

Les plus célèbres séries de brochures illustrées — on disait « fascicules » — furent Buffalo Bill et Nick Carter, toutes deux d'origine américaine et éditées en France avant 1914 par un éditeur allemand, Eichler de Dreize. Buffalo Bill fut créé par un journaliste, Ned Buntrock, qui, accompagnant le grand doc Alexis de Russie à la chasse aux bisons, raconta William F. Cody. De retour à New York, sans avoir son modèle, il écrivit un premier roman hebdomadaire. Il y en eut, en Amérique, 587. En France, on en édita seulement 396.

Seuls les fascicules portant le prix de 0,25 f intriguèrent les collectionneurs (qui sont, en France, environ 1 500), car il y eut des rééditions, entre les deux guerres à 1,50 f, vers 1945 à 45 f, mais celles-ci ne présentent aucun intérêt.

Nick Carter fut la version policière de Buffalo Bill. Edité par Street and Smith à New York, il eut 799 numéros. L'édition française comporte 2 séries, la première de 213 numéros, la seconde de 174. Quatre auteurs anonymes se relayèrent pour rédiger ces histoires policières assez filandréuses. L'un d'eux, portant vastes flocs, pantalons clairs, chapeau melon comme la détective figurant sur les couvertures, se promena un jour dans la rue, déclarant à tout

venant : « Je suis Nick Carter, le grand détective américain ! » Il fallut l'interrompre.

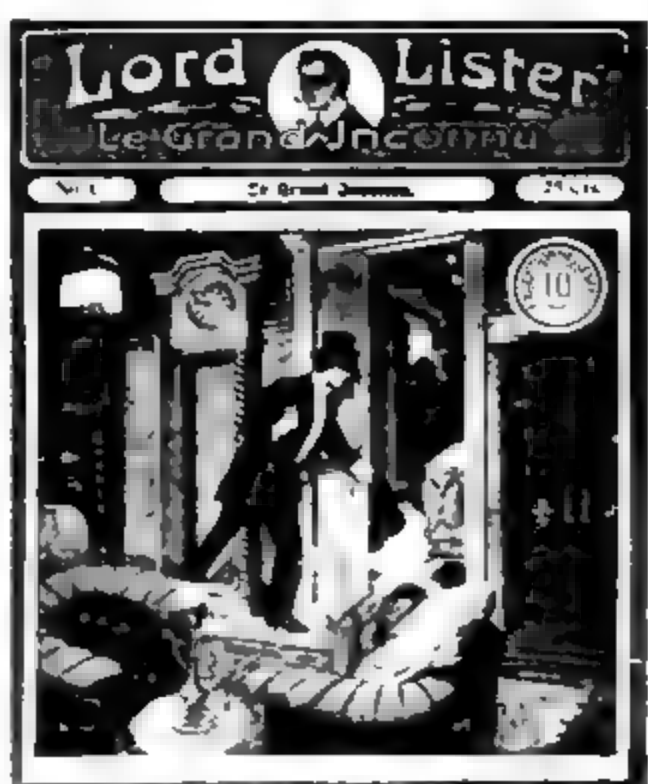
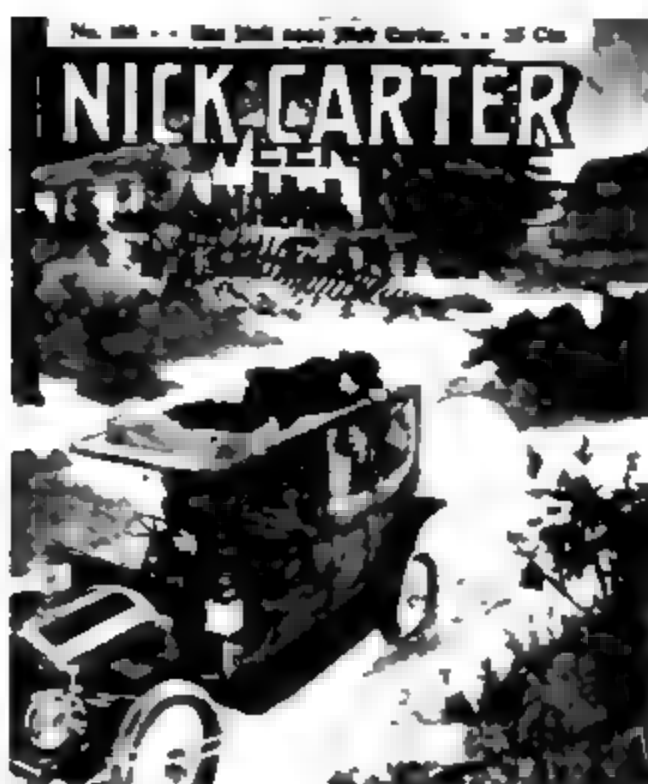
Buffalo Bill est bientôt en Europe un concurrent en la personne de Texas Jack. L'auteur, un Allemand, prit comme modèle un scout américain, ami de William F. Cody, Jack Omohundro, plus connu sous le sobriquet de « Texas Jack ». Il y eut, en France, 270 fascicules à 0,15 f sous d'excellentes couvertures du peintre allemand Rolof. Nick Carter, lui aussi, eut un concurrent, made in Germany : Nat Pinkerton, qui n'avait rien de commun, sinon le nom de famille, avec le célèbre détective de Chicago. Nat Pinkerton vécut 338 titres. Il fut interrompu par la guerre de 1914. Ces quatre collections connurent en France un très gros succès. Il y en eut dès lors une floraison. On vit ainsi apparaître une femme détective, Ethel King (100 fascicules), un flibustier, Morgan le Pirate (200 fascicules), un pirate nordique, Stoorke Becker, en 2 séries, la première allemande (87 titres), la seconde reprise par un auteur français (50 numéros).

Le même Eichler publia « Lord Lister », sorte d'Armand Lupin (30 fascicules). Sur Duboutel, sorte de mage, un des précurseurs de la science-fiction, on vécut que 11 semaines.

N'oublions pas deux excellentes séries d'origine allemande, bien que traitant avec assez d'exactitude des thèmes américains. Il s'agit de Sitting Bull (50 numéros) et des Chefs indiens célèbres (110 numéros) qui furent interrompus. Les sujets des fascicules suivants, édités en Allemagne, présentaient les Français en fâcheuse position devant les Peaux-Rouges du Canada.

Ces titres sont sans doute nouveaux pour vous. Ils remontent déjà à bon nombre d'années. Mais ces fascicules sont peut-être chez vous, dans votre grenier. Questionnez votre père, votre grand-père. Recherchez ces brochures. Elles vous permettront, si vous ne vous y intéressez pas, de faire des échanges, du trac.

Nous vous dirons comment, car nous revenons sur ce sujet, dès la semaine prochaine.



EN AVANT-PREMIÈRE DES ÉMISSIONS DE LA TÉLÉVISION

COCHISE

ADAPTÉ PAR LUCIEN NORTIER DU FILM DE LA 20TH CENTURY FOX TV INTERNATIONAL, "LA FLÈCHE BRISÉE"

RESUME. — L'agent fédéral Jefford et Joselito, l'indien Chiricahua sont pris à partie par un clan Apache.



nicolas

LE BATEAU DE GEOFFROY

O N s'est retrouvés au square, un tas de copains de l'école parce que Geoffroy avait un nouveau bateau que lui avait offert son papa qui est très riche et qui lui achète tout le temps des jouets. Geoffroy nous avait donné rendez-vous à Rufus, à Eudes, à Alceste, à moi et à Clotaire qui n'a pas pu venir parce qu'il est en retenue comme presque tous les jeudis, mais les autres on était tous là, après avoir promis à nos papas et à nos mamans qu'on allait essayer d'être sages et de ne pas faire de bêtises.

Le square, qui n'est pas loin de chez moi, est très chouette. J'y allais déjà, il y a des tas d'années, avec maman, quand j'étais tout petit comme sur la photo qui est sur la commode. Maman me promenait dans une petite voiture qui ne sert plus à rien, sauf à ramener des pommes de terre du marché quelquefois et papa dit que peut-être, un jour, j'aurai un petit frère qui prendra la place des pommes de terre, mais moi je crois que tout ça, c'est des blagues. Dans le square, il y a une statue d'un monsieur fâché, assis à sa table en train d'écrire avec une grande plume en pierre des choses qui n'ont pas l'air de lui plaire. Pour rigoler, une fois, Joachim est allé s'asseoir sur les genoux du monsieur et celui qui n'a pas rigolé, c'est le gardien qui est venu en courant et qui a dit que Joachim était un petit sacrifiant. Le gardien, il grogne tout le temps, il a une grosse moustache, un grand bâton, un sifflet et il nous court souvent après en faisant des gestes avec son bâton, mais il est gentil, parce qu'il ne donne jamais de coups avec son bâton et une fois, il m'a offert un bonbon. Dans le square, il y a aussi des tas d'herbe et seuls le gardien et les oiseaux ont le droit de marcher dessus, un carré plein de sable où on ne va pas parce qu'on n'est plus des bébés et surtout, surtout, un bassin avec une fontaine au milieu. Un bassin où on peut jouer avec des bateaux et c'est pour ça qu'on y allait aujourd'hui, puisque Geoffroy avait un nouveau bateau que son papa qui est très riche lui a offert. Mais ça, je crois que je vous l'ai déjà dit.

Geoffroy est arrivé le dernier, il fait toujours ça quand il a un nouveau jouet à nous montrer. Il aime bien qu'on l'attende, c'est énervant. Geoffroy avait une grosse boîte sous le bras, il l'a ouverte et là-dedans, il y avait le bateau. Terrible ! Un canot à moteur, rouge et blanc avec un petit drapeau et une hélice et un gouvernail et le gardien est venu voir le bateau, il a dit qu'il était très beau et qu'il espérait qu'on allait s'amuser gentiment, et nous, on a dit qu'on ne ferait pas les guignols. Le gardien a dit : « Bon, bon », et il est allé s'occuper d'un chien qui s'était assis sur l'herbe.

Et puis, on a vu l'autre bande. L'autre bande, c'est des types qui ne sont pas de la même école que nous et qui sont tous très bêtes, et il nous est déjà arrivé de nous battre avec eux chaque fois qu'on se voit. L'autre bande s'est approchée de nous et un des types a demandé à Geoffroy ce qu'il avait dans la boîte. Geoffroy a refermé le couvercle et il a dit que ça ne le regardait pas. « Bah, laisse-les », a dit un autre type, c'est sûrement une poupée », et tous les types de l'autre bande se sont mis à rire. Ça, ça ne nous a pas plu. « C'est un bateau, qu'il a, Geoffroy, voilà ce qu'il a », a dit Rufus. « Ouais, un chouette bateau », j'ai dit. « Vous n'en aurez jamais d'aussi beau », a dit Eudes. Alceste n'a rien dit parce qu'il avait la bouche pleine de madeleine, il y a une dame qui en vend au square et elle est toujours contente quand elle voit arriver Alceste, parce que c'est

un très bon client. « S'il est si beau que ça, le bateau, t'es qu'à nous le montrer », a dit un des types de l'autre bande, et il a voulu prendre la boîte de Geoffroy, mais Geoffroy n'a pas lâché la boîte et il a poussé le type de l'autre bande et le gardien est venu en courant et en donnant des coups de sifflet. « Dites donc, les sacrifiants, il a crié, le gardien, vous n'allez pas commencer à vous battre, parce que sinon, je vous emmène tous au commissariat à coups de bâton. » « Bah, a dit Rufus, moi ça ne me gêne pas, mon papa est agent de police et il connaît le commissaire, alors... »

Le gardien a dit que quand on a la chance d'avoir un papa agent de police, il faut donner l'exemple, qu'il nous avait à l'œil et il est parti parce que le chien était revenu s'asseoir sur l'herbe avec un de ses copains.

Un des types de l'autre bande a dit qu'après tout, le bateau de Geoffroy ne les intéressait pas et qu'ils en avaient un meilleur, et ça nous a fait rigoler. Les types de l'autre bande sont allés vers le bassin et nous, on les a suivis pour voir leur bateau et continuer à rigoler. Quand on vu le bateau, on n'a pas tellement rigolé parce que c'était un voilier formidable, avec des tas de mâts, de fociles et de drapeaux. « Peuh », a dit Geoffroy. « Quoi peuh ? »

« Quoi peuh ? » a demandé un des types. « Ouais, s'il est mieux que celui-là, montre-le voir un peu ton bateau », a dit un autre

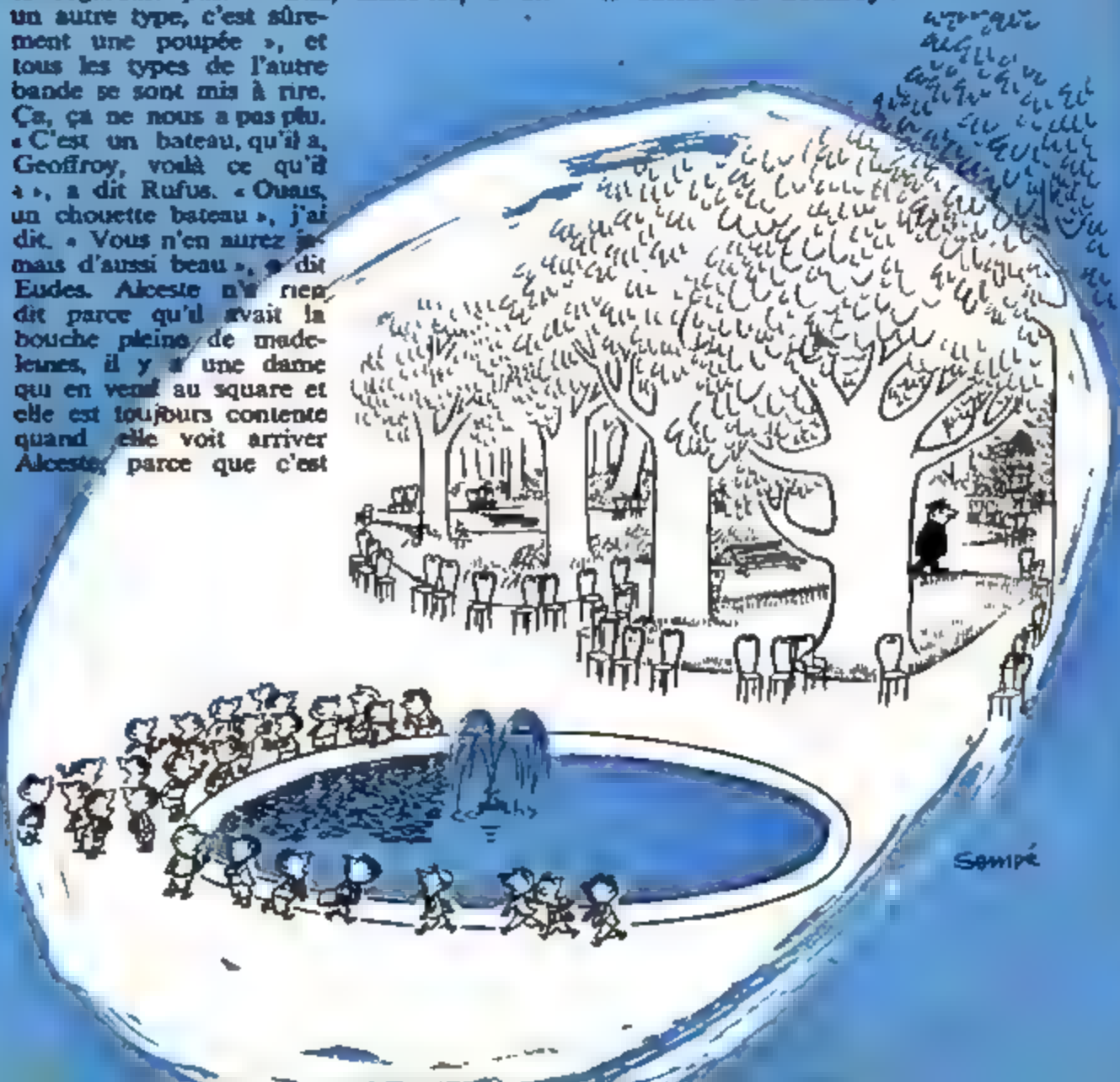
des types. Geoffroy n'avait pas tellement envie de le montrer, son canot. « Si je ne le montre pas, mon bateau, a dit Geoffroy, c'est pour pas vous faire honte. » Les types de l'autre bande se sont mis à rigoler, alors, Geoffroy a poussé un des types, le plus petit. Alors, un autre type, un grand, celui-là, s'est approché de Geoffroy et il lui a dit : « Essaye de me faire ce que tu as fait à mon petit frère. » « Vas-y, Geoffroy, vas-y ! » criait Rufus, mais Geoffroy n'avait pas envie d'y aller, alors, le type a donné une gifle à Rufus. Eudes, qui est très fort, a poussé le type qui est tombé sur Alceste, qui est tombé dans le bassin.

Alceste était assis dans l'eau en pleurant. « Ma madeleine, il criait, ma madeleine est toute mouillée ! » Les types de l'autre bande, ils ont hésité et puis, ils sont partis avec leur bateau. Nous, on essayait de sortir Alceste du bassin, mais c'était pas facile parce qu'il est lourd, Alceste.

C'est le gardien qui est venu pêcher Alceste et il n'était pas content, le gardien, il nous a dit que quand nos parents nous verraient arriver dans cet état, ils nous puniraient drôlement. On était très embêtés et je crois que je me serais mis à pleurer, si Alceste n'avait pas été si rigolo, tout mouillé et fâché. Nous aussi, on était mouillés, parce qu'Alceste avait beaucoup éclaboussé. Le seul qui était sec, c'était le bateau que Geoffroy n'avait pas sorti de sa boîte.

Nos papas et nos mamans nous ont punis. On a été privés de dessert, il y a eu des fessées et des claques, et on nous a défendu de retourner au square jeudi prochain. Et ça, ça nous a fait de la peine, parce qu'on s'amuse bien, au square, avec le bateau de Geoffroy !

par SEMPÉ et GOSCINNY



Avec les bons DESSERTS

Ancel



...des images tout de suite

...des CADEAUX ensuite



Chaque étui des exquis desserts ANCEL contient 1 ou 2 images que vous réunirez dans le superbe album ZORRO. De plus chaque image ZORRO possède un talon-cadeau à détacher. Conservez soigneusement ces talons, et vous gagnerez de magnifiques cadeaux !

Demandez la FEUILLE-CADEAUX

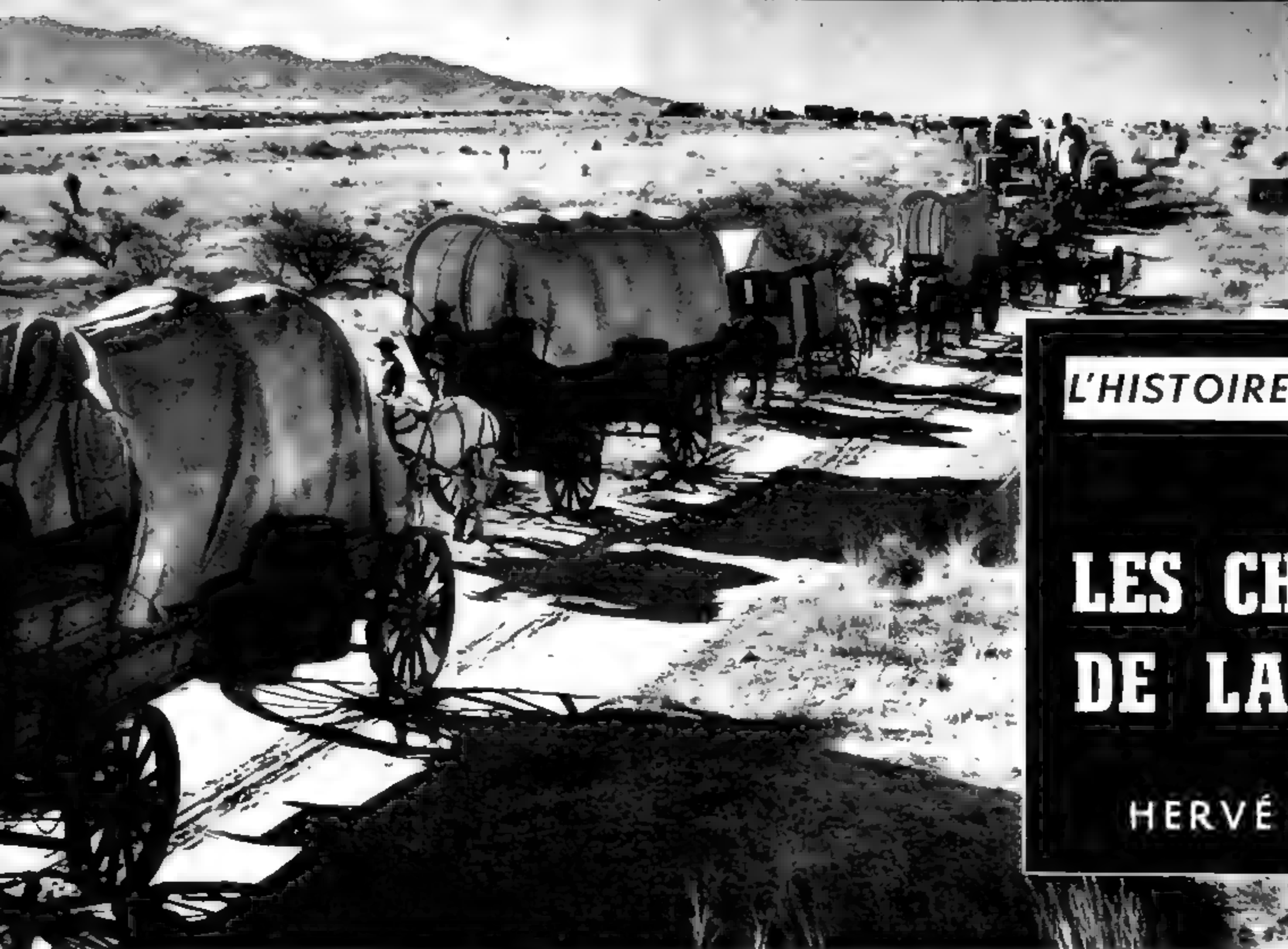
à votre fournisseur habituel ou, à défaut, à ANCEL, en utilisant le bon ci-dessous.

DESSERTS Ancel

ZORRO

à découper (ou recopier entièrement) et adresser sous enveloppe affranchie à ANCEL, 30, rue La Fayette à STRASBOURG (Bas-Rhin). Veuillez m'adresser gratuitement les 2 images ZORRO que vous m'offrez dans Pilote et tous renseignements sur la collection des images, l'Album ZORRO (avec son Code Secret) et les cadeaux ANCEL. Ci-joint, une enveloppe timbrée à 0,25 NF avec mon Nom et mon Adresse complète.

V de Mandes 3094



L'HISTOIRE DU FAR-WEST

II

LES CHEVALIERS DE LA PRAIRIE

par

HERVÉ LE BOTERF

LE destin a voulu que les premières vedettes du « western » fussent des personnages hors-série. Cavaliers exemplaires ayant mené, pour la plupart, une existence aventureuse avant d'être comédiens, ils sont devenus des héros légendaires dont les exploits — quelque peu magnifiés par la rumeur populaire — sont, aujourd'hui, contés aux enfants d'Amérique, dès qu'ils ont cessé de se passionner pour les contes de fées.

Il faudrait, certes, la valeur d'un fort volume pour retracer la carrière de tous ces premiers chevaliers de la Plaine — Hoot Gibson, Art Accord, William Des-

mise à prix pour 5 000 dollars, et en tuant dix membres de son gang. Rival, sur l'écran, de Broncho Billy et de Hart, il fut peut-être, après le Colonel Tim Mac Coy — héros de la guerre de 1914-1918 — le meilleur cavalier de toute l'histoire du cinéma. Son élégance tapageuse aurait d'ailleurs suffi à le rendre illustre. Le cinéaste français Robert Florey, qui le connaît bien, aime souvent rappeler le spectacle extraordinaire qu'offrait l'entrée de ce personnage dans les boîtes de nuit californiennes. Coiffé d'un Stetson blanc à larges bords, vêtu d'un smoking violet, les mains couvertes de gants à manchettes et serrées sur une cravache, il se faisait retirer au

films, tournés en moins de vingt mois. Ce fut à cette époque qu'il résolut d'abandonner le cinéma pour se consacrer à la rédaction de ses souvenirs et à celle de récits de cow-boys destinés à la jeunesse. Il sortit néanmoins de sa retraite, en 1926, pour mettre en scène et interpréter « Tumbleweeds » — un des sommets du western — avec un millier de figurants et cinq cents chariots bâchés, éblouissant ainsi, par le faste de sa super-production, le souvenir de « La Caravane vers l'Ouest » de James Cruze, tournée trois ans plus tôt pour la somme vertigineuse de 1 500 000 dollars !

L'HOMME DE THEATRE

Fils de magistrat, né à New York, Harry Carey se destinait, lui, à une sage carrière juridique quand la maladie de contrainte, à l'âge de dix-huit ans, à prendre un long repos forcé à la campagne. Il profita de sa solitude pour écrire « Montana », l'un des premiers westerns... à l'usage des scènes de théâtre, qui fut joué pendant sept années consécutives dans toutes les grandes villes d'Amérique ! Encouragé par ce premier succès, il écrivit ensuite « Le Cœur de l'Alaska », puis devint acteur de cinéma pour pouvoir vivre le rêve qu'il n'avait pu réaliser pendant son enfance : devenir éclauteur, comme Buffalo Bill ! Son fils, Harry Carey junior, a repris, depuis quelques années, le flambeau paternel, puisqu'il est l'un des meilleurs comédiens de films de cow-boys actuels et l'un des acteurs-mascottes de John Ford — le metteur en scène de « La Chevauchée fantastique », « Rio Grande », « Les Cavaliers », etc. — qui avait dirigé son père dans une quarantaine de westerns, entre 1917 et 1924.

L'HOMME QUI FAISAIT RIRE

Will Rogers est généralement considéré comme un humoriste, dont on compare le talent à celui de l'écrivain Mark Twain. Ses dons indéniables de conteur ne sauraient

pourtant faire oublier qu'il fut le premier à voir dans le « western » un terrain inattendu... pour la fantaisie. Pendant une bonne partie de son existence, il ne cessa de parodier les tics et les manies des hommes de l'Ouest. D'abord sur les scènes de music-hall, où il récitait — un peu à la manière de Robert Lamoureux ou de Fernand Raynaud — des monologues comiques tout en faisant des tours acrobatiques avec un lasso. Par la suite, il devait tourner une vingtaine de films dont le principe essentiel consistait à prendre, pour des fins comiques, le contre-pied systématique de toutes les situations traditionnelles du « western ».

Cet admirable comédien qui trouva une mort tragique en 1935, dans l'avion que conduisait Wally Post, avait du sang indien dans les veines. Son père, Clem Van Rogers, avait même représenté les Peaux-Rouges Cherokees à l'Assemblée Fédérale. Elevé sur un territoire indien de l'Oklahoma, il avait connu, tout jeune, la rude existence des « ranchers » et escorté à cheval des caravanes de bétail, jusqu'en Amérique du Sud, où il se ruina et dut s'engager, en Afrique, pour lutter contre les Anglais, pendant la guerre des Boërs...

Un autre vétéran du « western », nommé William Boyd — qui présentait la particularité d'avoir vu blanchir ses cheveux à l'âge de dix-neuf ans — devint également rapidement populaire sous le pseudonyme du personnage de Hopalong Cassidy, qu'il interpréta sur l'écran. Ayant perdu sa renommée en jouant des comédies de salon, il tenta de tourner, à nouveau, des films de cow-boys. Il ne se doutait guère qu'en agissant ainsi, il ferait rapidement fortune, non plus au cinéma... mais à la Télévision ! C'est cette aventure ahurissante qui vous sera d'ailleurs contée, la semaine prochaine...

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO :

LES MÉFAITS DE LA TÉLÉVISION



La maladie emmena Harry Carey du western... d'abord théâtral puis cinématographique.



William Hart, authentique cow-boy, est connu comme « l'homme aux yeux clairs ».

mond, George O'Brien, Charles Buck Jones, Ken Maynard, Jack Holt, William Kerrigan, Lefty Flynn, etc., qui tracèrent la voie, empruntée depuis par Gary Cooper, Alan Ladd, Randolph Scott, Glenn Ford, John Wayne et les innombrables interprètes de Zorro, Kit Carson et Wild Bill Hickock.

Aussi me contenterai-je d'évoquer brièvement la mémoire de ceux qui furent les plus célèbres d'entre eux : Tom Mix, William Hart, Harry Carey et Will Rogers, qui ont déjà leurs statues et leurs musées du souvenir dans de nombreuses villes des États-Unis.

L'HOMME AU SMOKING VIOLET

Fils du Texas, Tom Mix fut, tour à tour, cow-boy en Oklahoma et étudiant à l'Académie Militaire de Virginie, avant de se battre, dans le corps des « Texas Rangers », à Cuba, puis en Chine. Promu sergent, à la fin de ces campagnes, il occupa un poste de shérif au Nouveau-Mexique, où il se distingua, dit-on, en capturant Short, la terreur du Far-West, dont la tête était

vestiaire, par un groom, les éperons d'or qu'il avait fixés à de minuscules bottes... sans doute fort peu pratiques pour danser !

L'HOMME AUX YEUX CLAIRS

William Hart, originaire du Dakota, avait voulu revivre, au cinéma, une partie de l'épopée de sa jeunesse. Il avait connu le redoutable chef indien Sitting Bull et parcouru une partie de l'Europe. A Paris, il fut, prétend-on, gardien de nuit dans une grande banque à l'époque où Douglas Fairbanks senior essayait de gagner sa vie comme manœuvre. Devenu le premier comédien de Broadway, il avait renoncé, dès 1913, au théâtre pour n'être plus que « Rio Jan » puis « L'homme aux yeux clairs » — surnom qui lui demeura — et tant d'autres héros de la grande geste cinématographique de l'Ouest. Il avait débuté devant les caméras, dans « Two Guns Hill », pour un salaire de 75 dollars par semaine, mais en 1922, il percevait déjà la somme fabuleuse de 2 225 000 dollars (soit 11 125 000 Nouveaux Francs !) pour une série de neuf



Tout réalisateur de western tient à « sa » chevauchée, avec chariots bâchés et cavaliers intrépides.



A 1.000 KM-HEURE VERS LES PAYS DU SOLEIL

Heureux passagers de l'U.A.T. ! Depuis octobre dernier, ils quittent Le Bourget à bord d'un quadri-réacteur géant Douglas Intercontinental DC-8 et cinglent, à près de 1 000 km/h, vers le sud dans un véritable palace volant. De temps en temps, l'appareil touche Marseille, mais ses véritables escales sont autant de noms qui chantent les grands voyages vers le soleil... Dakar, Abidjan, Douala, Brazzaville, Salisbury et Johannesburg. De Notre-Dame au cap de Bonne-Espérance dans la journée, voilà ce que permet maintenant le Jettliner DC-8 de la compagnie aérienne française U.A.T. (Union Aéromaritime de Transport). Explorons cet extraordinaire avion et partons à la recherche de ses caractéristiques les plus étonnantes.

LE SIÈGE PALOMAR

1. Bouton d'ouverture de la table. — 2. Eclairage de la table. — 3. Ventilation réglable. — 4. Bouton appel du steward. — 5. Cendrier. — 6. Masques à oxygène individuels cachés à l'intérieur du dossier et se présentant automatiquement aux passagers dans le cas d'une panne de pressurisation. — 7. Eclairage permettant la lecture sans déranger le voisin.



LA CUISINE-MIRACLE

Deux cuisines de ce genre (une pour la 1^{re} classe, une pour la seconde), permettent de tenir 130 repas chauds en moins d'une heure et demie.

8. Four et réchaud. — 9. Tableau de commande. — 10. Téléphone intérieur. — 11. Percolateur. — 12. Guichet de service. — 13. Chambres froides. — 14. Evier. — 15. Porte de service donnant à l'extérieur.

J. GAMBU.

« inverseur de poussée », le pilote peut ralentir la course de son avion, de façon presque foudroyante, en vol comme à l'atterrissage.

UN ATTERRISEUR ORIENTABLE

Le poids énorme des grands avions de transport a obligé les techniciens à augmenter le nombre des roues les supportant au sol. Ils l'ont fait parce qu'il fallait offrir aux pistes une surface de contact suffisante pour ne pas provoquer leur effondrement... Tous les grands avions modernes comportent donc des diabolos et même des bogies, tout comme les chemins de fer... Mais tout cet ensemble de roues a l'inconvénient de rendre l'avion très peu manœuvrable au sol, lorsqu'on veut le remorquer au hangar, lui faire faire demi-tour, etc. Douglas a résolu la question sur le DC-8. Chaque train principal — qui est distant de l'autre de 6,35 m — est composé de deux diabolos montés l'un derrière l'autre. Mais, alors que celui de l'avant est fixe, celui de l'arrière est orientable vers l'extérieur, si bien que lorsque le diablo avant est braqué pour commencer un virage, le diablo principal est libéré et s'articule automatiquement, permettant de virer très court sans dérapage — donc usure — des pneus. En fait, nous avons vu un DC-8 tourner pratiquement sur lui-même devant le grand hangar de l'U.A.T., au Bourget...

TOUT POUR LE PASSAGER

Et à l'intérieur de la cabine ? Car le DC-8 est destiné à transporter des passagers, le plus vite possible certes, mais le plus confortablement possible aussi. Le DC-8 de l'U.A.T. transporte, sur les lignes africaines, deux fois plus de passagers, et ceci deux fois plus rapidement que le DC-6... Il n'empêche que si le passager passe deux fois moins de temps à bord, il disposera d'un confort quatre fois meilleur... Le silence des grands « jets » commerciaux se retrouve sur le DC-8, bien sûr, ainsi que l'absence de vibrations, mais l'U.A.T. est fière d'offrir un confort « U.A.T. » qu'elle dispense aussi bien à ses passagers de première classe (28 sièges) qu'à ceux de la classe tourist (92 sièges, à peine moins larges). Les passagers de première classe disposent, en outre, d'un salon (Lounge) dont les trois banquettes peuvent accueillir 7 passagers. Cet aménagement correspond à la version d'utilisation classique du DC-8 par l'U.A.T., mais le DC-8 peut emporter jusqu'à 150 passagers. Alors que quatre hommes suffisent à la conduite de l'avion (deux pilotes, un mécanicien, un radio-navigateur), il en faut six pour veiller sur la quiétude des passagers, deux hôtes et quatre stewards... L'avion est sûr, mais il est aussi très bien servi par son équipage hôtelier qui, avec une adresse et une rapidité exemplaires, servent près de 130 repas en une heure et demie !

J. GAMBU.

VOIR PAGES SUIVANTES

CHAQUE mètre carré de l'aile du DC-8 supporte, au décollage, un poids de 547 kg. Et, pourtant, cette aile fait son travail essentiel sans broncher. Son rendement est amélioré par des dispositifs divers. Le bord de fuite

comporte une variété de volets mobiles dont chacun a un rôle bien précis. Vers l'extrémité, les ailerons, actionnés par des servo-commandes puissantes, maintiennent fermement l'appareil en roulis. Puis, entre ceux-ci et le fuselage, les volets hypersustentateurs s'abaissent au moment du décollage et de l'atterrissage et augmentent la portance de l'avion. Ils s'abaissent tellement que le jet des réacteurs intérieurs vient les lécher, si bien qu'il a fallu prévoir dans ces volets deux autres volets s'effaçant pour laisser le passage de ces deux jets extrêmement chauds et violents. Ces volets hypersustentateurs sont à double fente et le bord d'attaque de l'aile contient également des fentes incorporées dans le profil et qui s'ouvrent en même temps que les volets. Ainsi, une intense circulation d'air assure le rendement de l'aile nécessaire pour enlever la masse de 140 tonnes du DC-8. A l'atterrissage, celui-ci ne pèse plus que 85 tonnes, la différence représentant le pétrole brûlé par les réacteurs.

L'aile comporte encore des « spoilers », sortes de panneaux normalement plaqués contre le revêtement supérieur (extrados), immédiatement en avant des volets. Il y en a cinq par demi-aile et, lorsqu'ils s'ouvrent, ils détruisent le bon écoulement de l'air et diminuent ainsi la portance de l'aile. En vol, dès que le train d'atterrissage est sorti, les trois spoilers extérieurs se conjuguent avec les ailerons et aident ceux-ci à maintenir l'avion sur son axe, malgré la faible vitesse. A l'atterrissage, les cinq spoilers surgissent tout à coup et, en détruisant la portance, plaquent l'avion au sol.

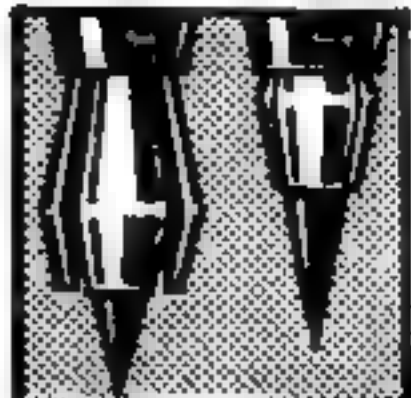
UN AVION SILENCIEUX

Les réacteurs déclenchent un enfer de puissance, mais aussi de bruit, qui risque d'indisposer gravement les mécaniciens, les personnels d'aéroport et... les populations des environs.

Ainsi, la tuyère de sortie des gaz est-elle couronnée par le silencieux « Daisy », sorte de carénage en forme de marguerite qui divise le jet en plusieurs autres avant de le mélanger à l'air extérieur. On obtient ainsi un premier effet de silencieux. Mais il y a, autour de « Daisy », le carénage mobile « Ejector » qui entoure tuyère et silencieux et continue normalement le dessin des capots. Si « Ejector » est reculé, il ouvre alors une fente entre lui et le moteur. L'air s'engouffre dans une fente annulaire et le jet du réacteur — déjà divisé par « Daisy » — est cerné d'une couronne d'air frais qui l'isole de l'extérieur, augmentant encore l'effet de silencieux.

Il y a mieux encore ! Deux coquilles noyées dans les parois de l'« Ejector » peuvent, en se refermant, inverser le jet des réacteurs, l'obliger à s'éjecter à contre-marche. L'avion cesse d'être poussé, il est freiné. Grâce à cet

* la pince
FIX
serre la mine
comme un étai



ECRIFIX CARAN D'ACHE

Un porte mine
de précision
pour le dessin
et l'écriture

- INCASSABLE
- TAILLE MINE
- Pince FIX

et les mines
techniques
«micronisées»

TECHNOGRAPH
GRAPHITE

PRISMA
COULEURS

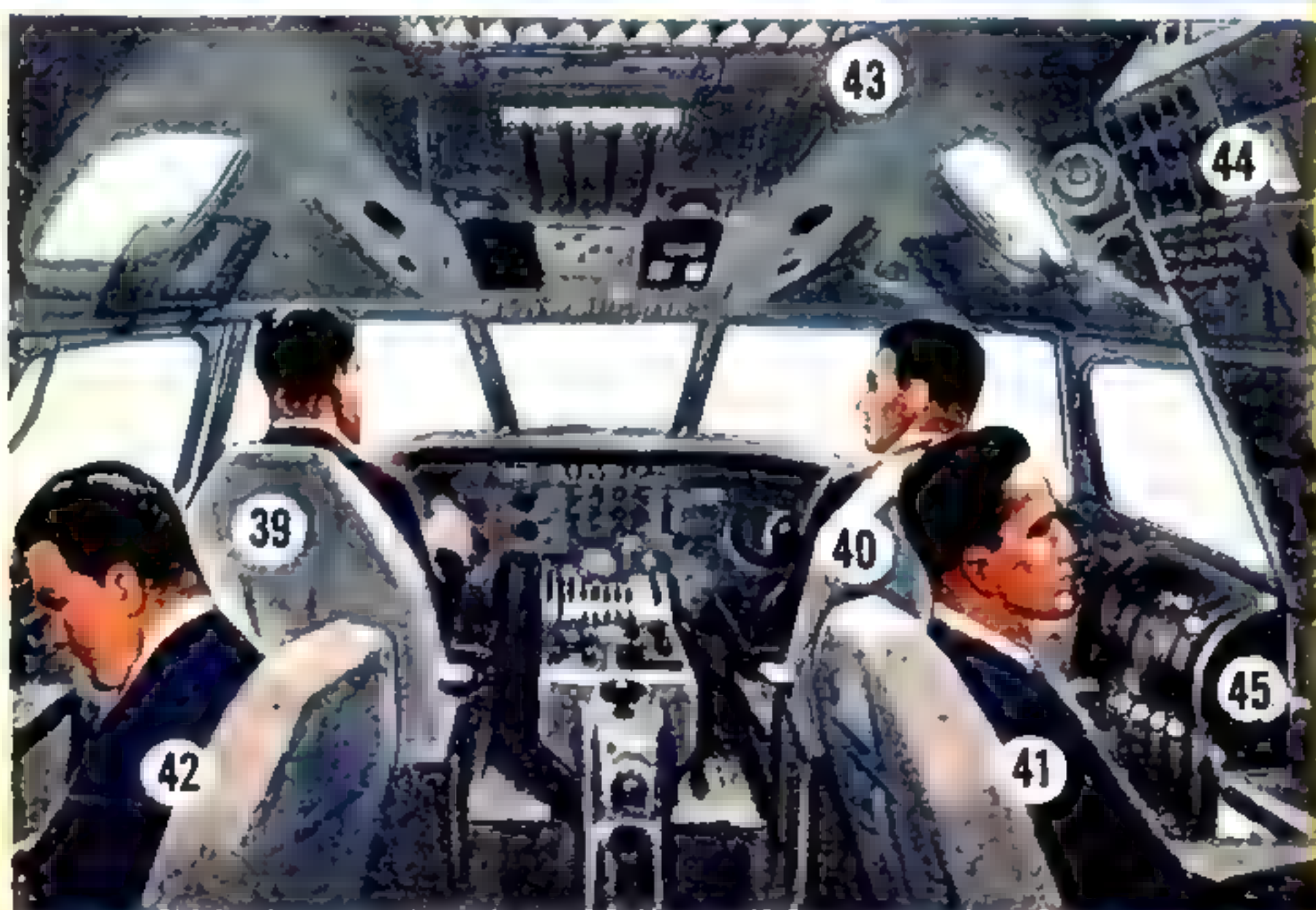
CARAN D'ACHE

chez votre papetier

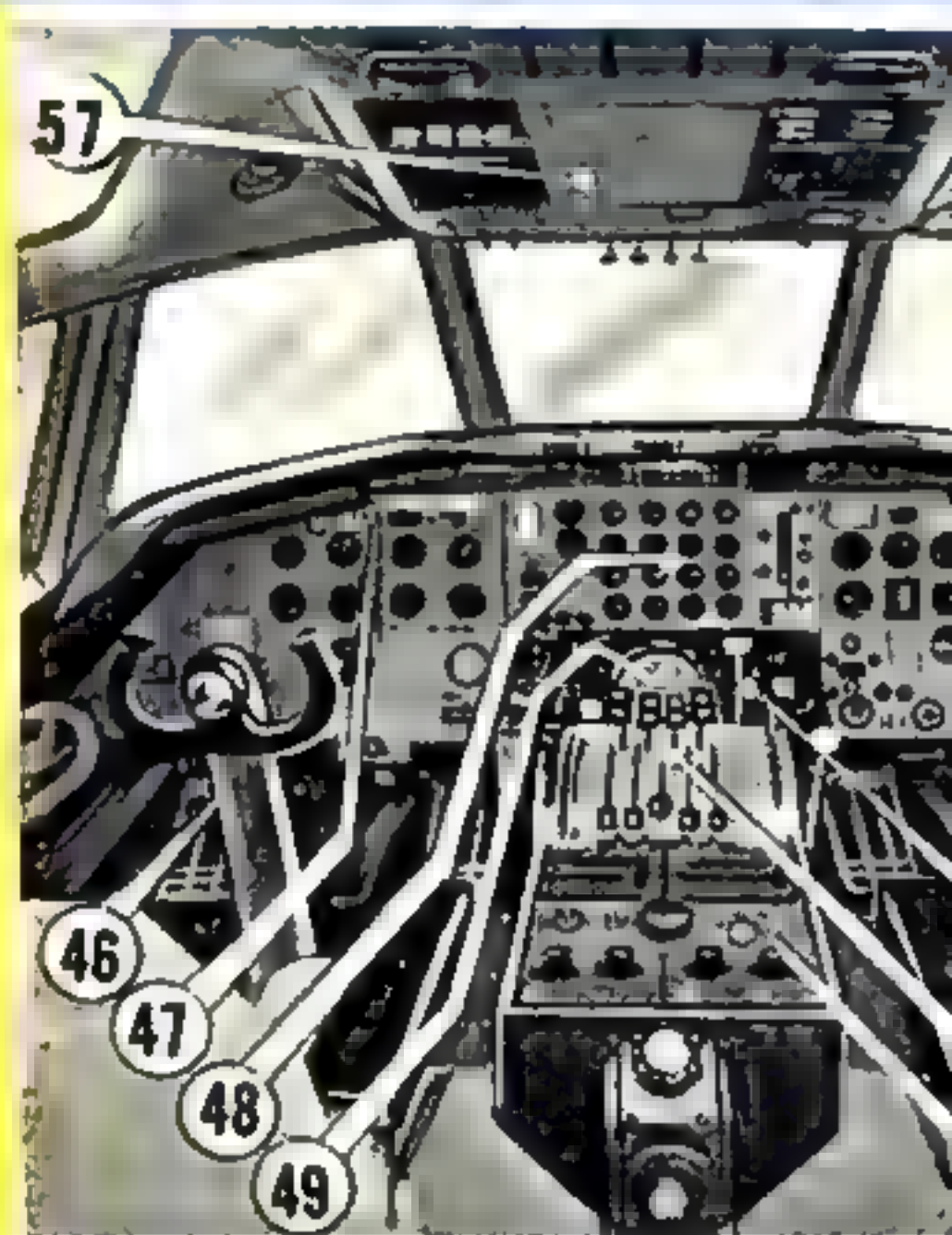
NOTRE PROCHAIN PILOTORAMA : RELAIS DE POSTE

le doug

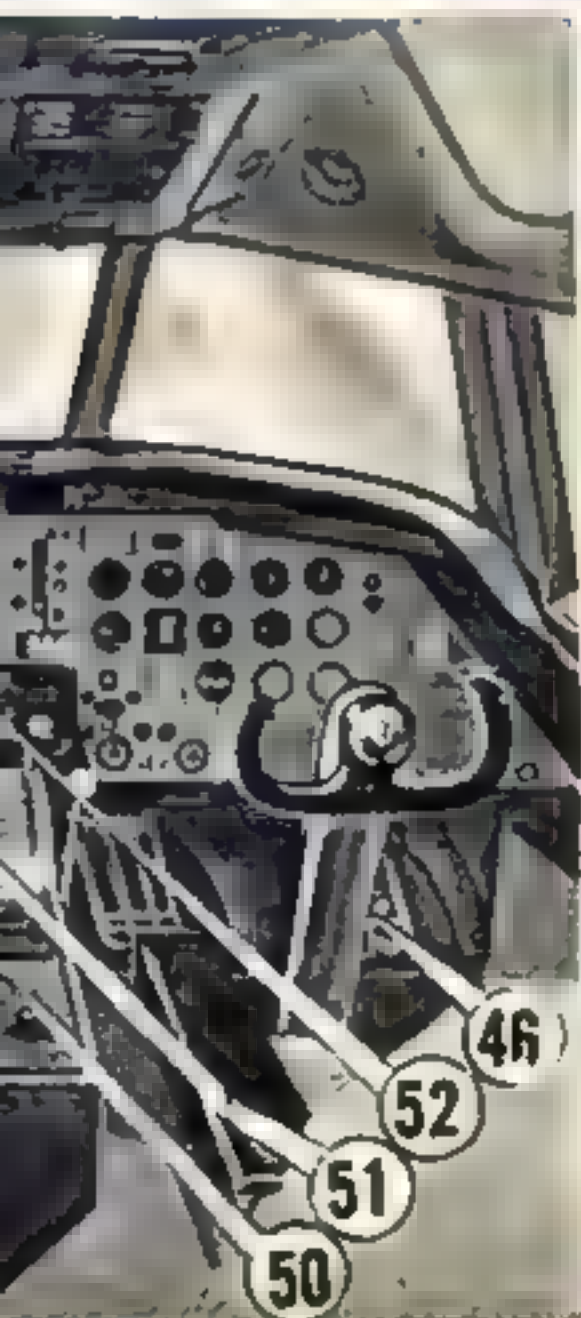
Pilote



1. Poste de pilotage. — 2. Vestiaires de l'équipage et servitudes de bord. — 3. Salon de 1^{re} classe. — 4. Porte d'accès 1^{re} classe. — 5. Cuisine 1^{re} classe. — 6. Toiletttes 1^{re} classe. — 7. Vestiaire 1^{re} classe. — 8. Cabine 1^{re} classe. — 9. Cabine classe tourisme. — 10. Cuisine « tourisme ». — 11. Toiletttes « tourisme ». — 12. Porte d'accès « tourisme ». — 13. Soutes. — 14. Hublots et issues de secours. — 15. Antenne sabre radio. — 16. Radar de mauvais temps. — 17. Dérive et gouvernail de direction. — 18. Corne de gouvernail renfermant une antenne radio. — 19. Stabilisateur horizontal réglable. — 20. Tête de raccordement du plan fixe mobile. — 21. Antenne du radar de navigation. — 22. Entrée d'air de pressurisation du fuselage. — 23. Fente de bord d'attaque. — 24. Volets de bord de fuite (ailerons et hypersustentateurs). — 25. Volet s'effaçant devant le jet. — 26. Volets de compensation d'ailerons (tabs). — 27. Jet de réacteur (température : de 400 à 800° C.). — 28. Réacteur. — 29-30-31-32. Orifices de remplissage des réservoirs. — 33. Réacteur avec capots



Douglas DC8



ouverts. — 34-35, Ensemble de silencieux « Daisy ». — 36, Ensemble « Ejector ». — 37, « Ejector » fonctionnant en silencieux. — 38, « Ejector » fonctionnant en inverseur de poussée. — 39, Premier pilote commandant de bord. — 40, Second pilote. — 41, Mécanicien. — 42, Radio-navigateur. — 43, Éclairage de plafond. — 44, Tableaux de contrôle des réacteurs. — 45, Pupitre de contrôle de l'air comprimé. — 46, Volants de commande de vol. — 47, Contrôleur de vol. — 48, Instruments de contrôle des réacteurs. — 49, Écran du radar de mauvais temps. — 50, Console de commande du pilote automatique. — 51, Manettes de commande des réacteurs. — 52, Commande des volets hypersustentateurs. — 53, Boggie de train principal braqué pour manutention au sol. — 54, Portes de soutes. — 55, Remplissage sous pression des réservoirs. — 56, Point d'amarrage au sol. — 57, Commandes radio et d'extincteurs.



Un jeu de Jean-Paul Rouland :

CHACQUE DESSIN A SA PLACE



Voyez comme le jeune Bob Farfelut est sage lorsqu'il se trouve à table, entre son père et sa mère. Mais attention, ces quatre dessins, désignés par les lettres A, B, C, D, ne sont pas



présentés dans un ordre chronologique, c'est-à-dire que, tels quels, ils ne représentent pas la véritable succession des faits. A vous de remettre en place chaque dessin, en vous aidant des petits détails qui doivent vous mettre sur la voie. (Solution page 31.)

AGENT SECRET EN 10 LEÇONS

par Renée PASCAL

AVEZ-VOUS bien trouvé, la semaine dernière, les deux clés qui vous étaient nécessaires pour chiffrer le message que nous avions puisé pour vous dans les « Mémoires d'un agent secret de la France libre », du colonel Rémy (Editions France-Empire) ? La première, en deuxième colonne de « Nicolas », était « sauce » ; la seconde, en deuxième colonne des « Mémoires de Zavatta », était « vingt ». Le premier chiffrage, avec le mot SAUCE, vous donnait :

RCIFERSOSZTELEDUENAR
NTUANTENIENEVINGTO
SAPETSFAOICNEUOVUSTO
VZAEEDITITFINISEQECE
OUVATESNDZPNEREPAUS
ONACATECLISARETESURE
TOMTSUCNAUANAEXTL

ONEDNPECZRSNHSRVST
ESORTATIUEOXINCEAATP
USULOETTTTENATEINDZT
UCSINSTOFAIDTLESLEBC
IPESISZORTCLEEUTPVUS
TOONDJIEANRSDNGSARE

En appliquant la clé VINGT à ce premier chiffrage, vous obtenez la version définitive :

PCIERSSOZERELDTAENBU
TUANENTIEENVRNGOI
EAPTSOFAISUNEOTUSOV
AZEEVTDEIENFITEEQCSU
OUVESTENENEPEDAEPNRA
ONCSTTECARSAELUESRTM
TOTENUCASOANRUTEXLA
DNENOZECRPIONISSEVUS
OESRTIATUTIEKNOAEATC
UUSLPETTOAENTTDINZE
SUCRTTNSOIDAITELESELP
CIERSIZECETLOTEUPETU
SOVINDIORANSENNGADEB

Aujourd'hui, nous revenons

au déchiffrement. Simple, pour l'instant, avec une seule clé, mais toujours à découvrir dans les colonnes de votre « Pilote ». Ce mot de cinq lettres toutes différentes se trouve, cette fois, dans l'histoire de « Sitting Bull » et il exprime

un sentiment bien laid. Il vous servira à déchiffrer le message suivant :

UESITRABEAOTTIAXN
LETNECERETALIELTDP
HNECELETFRCOENPVEE
UNTETEEURBRERLSPPEO

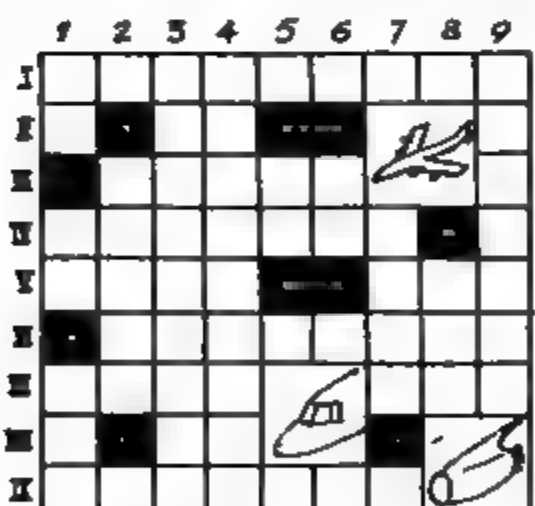
SETBAURIERAPRNOUOLDU
BLAEDSDNNERNMSOROOITV
SATMINNPEEZCEHEPETLO
NFECEISATEAPSSMSRONE
SIURMAIPAMEIELFISRUPT
SIURFEZUENOETVAURIER
AMNONESIURMAIPAMEIEL
VLSIOTSETESDROOTV.

Si le jeu vous intéresse, je ne saurais trop vous conseiller, une fois encore, de le prendre « au sérieux » et de vous y exercer, soit seul, soit avec des camarades. Qui sait ? Vous aurez peut-être bientôt une bonne surprise !

LES MOTS CROISÉS DE « PILOTE »

Le D.C. 8 et les avions à réaction

HORIZONTALEMENT. — I. En aviation, on a pris l'habitude de les opposer aux moteurs et pourtant, ce sont eux-mêmes des moteurs, au sens général du mot. — II. Points cardinaux. — III. A l'écoute de ses confrères à réaction de l'armée,



le D.C.8 n'en contient pas. — IV. Faire le bruit d'un moteur d'avion. — V. Plante de papier. Aussi reculée qu'elle puisse être, le D.C.8 vous y conduirait aisément. — VI. Il fait en quelque sorte celui de l'aviation. — VII. A l'envers : cannelure sur un pignon. — VIII. Deux lettres de vitesses. — IX. Electrique ou artérielle.

VERTICALEMENT. — I. Dieu égyptien - Convient - Petit fleuve côtier. — 2. Ville de Belgique. — 3. Sorte de volet qui sert pendant le descente des avions à réaction. — 4. Celles des avions à réaction différent sensiblement de celles des avions à moteur. — 5. Deux lettres de cabine. — 6. Note de musique. — 7. Pas grand-chose. — 8. Phonétiquement : prénom féminin. — 9. Le D.C.8 passe aisément au-dessus des plus hauts.

(Solution page 31.)

RENDEZ-VOUS SUR 1293 MÈTRES

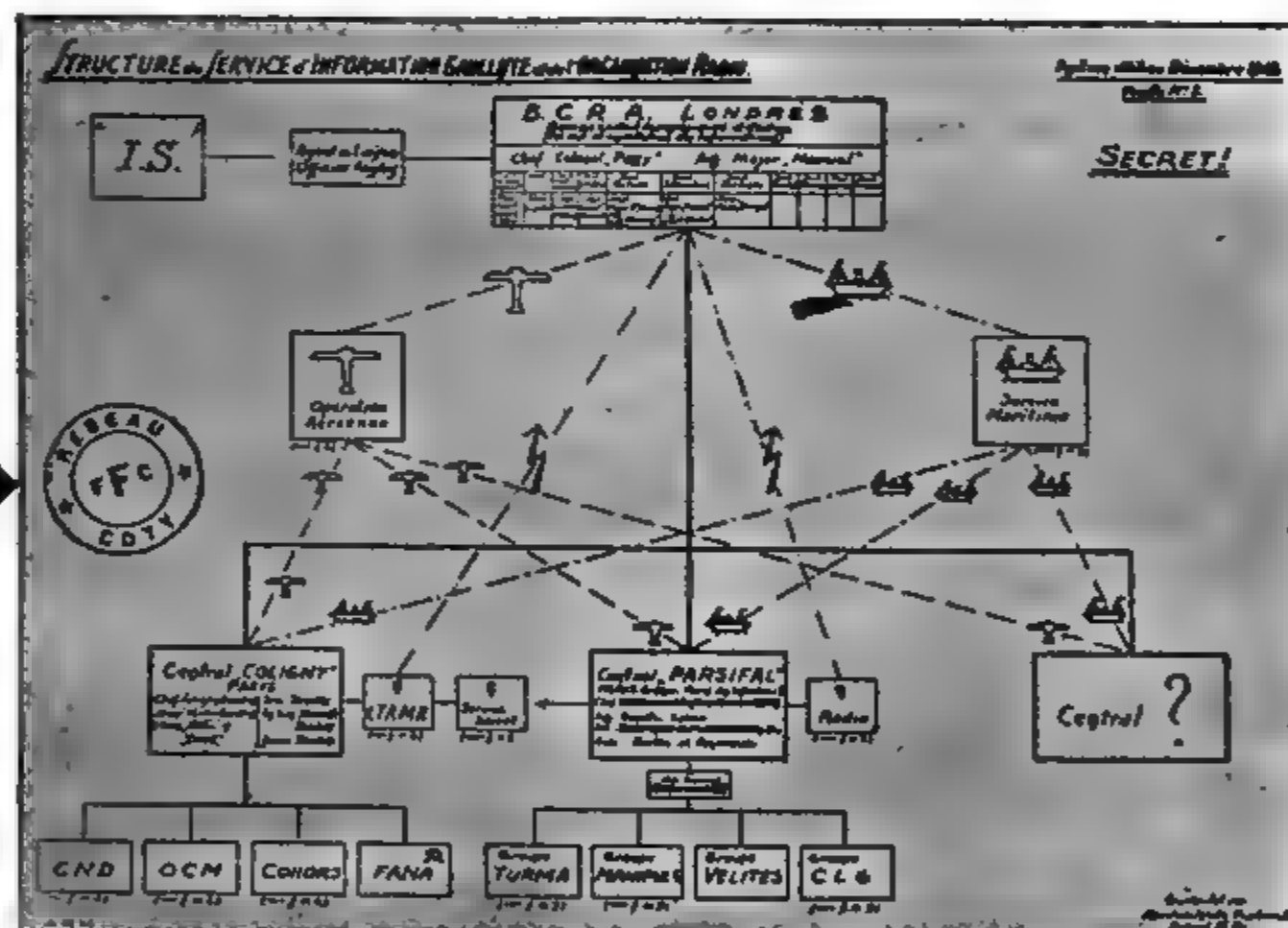
LE MOT DE PASSE : Une chose légère

Si, la semaine dernière, le mot de passe était un peu plus compliqué que de coutume, nous sommes certains que vous avez pourtant trouvé qu'il s'agissait des « couturiers ». Cette fois, il s'agit d'une chose utilisée par les couturiers comme par les marchands de crêpes. Autrefois, on faisait même la guerre avec. C'est bien dépassé aujourd'hui, hélas, et sa fabrication, auparavant artisanale, est devenue mécanique, sans être moins appréciée des belles dames (les messieurs n'en portent plus).

Le nom sera donné à deviner dimanche prochain 6 novembre à 10 heures et 11 h 30 aux auditeurs de l'émission « Le mot de passe », animée chaque semaine par Française Dorin, Jacques Bénédic et René Marc, sur Radio-Luxembourg et Radio-Montecarlo.

L'auditeur, interviewé au hasard, qui aura deviné le « mot de passe », gagnera comme d'habitude les 500 NF offerts par les biscottes PRIOR.

Les Allemands cherchaient évidemment par tous les moyens à se renseigner sur les organisations de la Résistance et à se débarrasser du plus grand nombre possible de ses agents. Vous voyez ici un document établi en 1943 par les services de contre-espionnage allemand et diffusé dans tous les centres de l'Abwehr et de la Gestapo opérant en France. La centrale C.N.D., organisme de Rémy, y est opposée à tort « Central Coligny ». Et il y a — heureusement — bien d'autres erreurs !



L'A.B.C. DE MARCEL FORT

VOICI un jeu très calme et à la fois instructif, puisque, tout en vous amusant, il entretient votre... orthographe !

Vous vous placez en rond autour d'une table. Au milieu de cette table, une grande feuille de papier blanc. Vous prenez chacun un crayon.

Le meneur de jeu pose (donc, écrit) la première lettre de l'alphabet, A. Le jeu commence... dans un sens ou dans un autre de la table.

Le premier joueur dit : « Après cet A..., je pose N..., car je peux écrire le mot « ange ». Le meneur de jeu écrit alors, après A..., N.

Le deuxième joueur dit : « Après cet N..., je pose E..., car je peux écrire le mot « anneau ». Le meneur de jeu écrit, après A.N..., E.

Le troisième joueur dit : « Après cet E..., je pose... S..., car je peux écrire le mot « anesthésique ». Le meneur de jeu écrit, après A.N.E..., S.

Le quatrième joueur dit : « Après le S..., je... je... j'abandonne », car il ne trouve plus de mot... Le troisième joueur qui, en formant « anesthésique », l'a coincé, marque alors un point, et ainsi de suite... On pose alors la lettre B, etc.

A la lettre D, le premier joueur dit : « Je pose, après D, la lettre A, car je peux écrire... Danton. » Le deuxième joueur peut dire : « Je pose X, car je peux écrire Dax. » Et, à ce moment, le suivant ne peut plus rien faire, car il n'existe pas, à ma connais-

sance, d'autre mot commençant par D.A.X.

Vous passerez, mes amis, d'excellents moments, et, sur la fin de l'alphabet, vous aurez des difficultés, surtout vers X, Y, Z. A vous d'être astucieux, et à la semaine prochaine... Salut...





Au petit matin, l'embarras du choix.

LÉON ZITRONE : MES JOURNÉES DE TRAVAIL ? 12 HEURES DE FRÉNÉSIE

Animateur du Journal Télévisé, Léon Zitrone est vraiment l'homme-protée de la T.V. Sa compétence, quasi-universelle, lui permet de commenter les sujets les plus divers — de l'atome aux courses cyclistes — avec une pertinence et un talent que nul ne saurait lui contester. Pour assumer la multitude de ses tâches à la Télévision, Léon Zitrone doit témoigner d'une activité débordante qui a intrigué bon nombre de lecteurs de « Pilote ».

Voici notamment la lettre de Michel Fleury, 17, rue de Nantes, à Fougères (Ille-et-Vilaine), qui a malheureusement omis de nous adresser, avec sa lettre, une photo de télévisé, tel Léon Zitrone ou Jacques Saltebert, en insistant particulièrement sur leurs difficultés et sur leurs joies.

Pour répondre à Michel Fleury, nous avons été demander à Léon Zitrone de nous expliquer en quoi consistait sa journée de travail, et voici ce qu'il nous a répondu :



MES journées se divisent en deux catégories : celles où je présente le journal télévisé, et... les autres. Dans ce dernier cas, je me lève vers 8 h 30, je lis les quotidiens du matin et je pars, en général, effectuer un reportage dans la région parisienne. S'il n'y en a pas, je suis à la T.V. vers 11 heures et ferai les éditions de 13 h, 19 h 15, 20 h 15, car mes chefs de service me demandent pas mal de choses. Il est fréquent, d'ailleurs, qu'au cours de la journée, j'aie à traduire une bande arrivant de New York en anglais, ou de Moscou en russe, c'est-à-dire à l'écouter, à en repérer les passages intéressants et à voir avec notre chef-monteur J.-P. Delannoy, ce que l'on peut en tirer d'intéressant. Travail long et délicat ! L'après-midi, je suis toujours en reportage, ou en repérage, etc. Pour « sortir » 3 minutes de film muet, il faut au minimum 3 heures de tournage, et 2 de montage, si l'on veut signoler.

N'ayant qu'une heure pour déjeuner, pour gagner du temps, je me déplace en vespa, qui se faufile mieux dans les embouteillages que ma Trianon. Puis, je me rends aux rendez-vous, toujours nombreux, que j'ai à l'extérieur pour la R.T.F. A partir de 18 heures, revenu aux studios, je ne bouge plus de la T.V. jusqu'à 22 heures environ. Mon temps libre se situe vers 14 h 30 ; je vais alors prendre une tasse de café au café du Colisée, en demandant à ma femme de m'y rejoindre. Jamais je ne puis déjeuner ni dîner avec mes enfants, leurs heures à la maison ne coïncident pas avec les miennes. Deux à trois fois par mois, je pars en province ou à l'étranger. Malgré cette vie bousculée, je grossis : depuis quelques semaines, je fais donc une cure d'amaigrissement chez J.-P. Sereni, le masseur de Bobet et de l'Opéra : deux saunas-massages hebdomadaires. Voilà pour les jours « calmes ».

Les jours de présentation du journal télévisé sont plus chargés. Dès la veille j'écoute des postes de radio jusqu'à 2 h ou 2 h 30 du matin. Puis je m'accorde 5 heures de sommeil. Réveil à 7 h 30 avec les journaux. J'en lis 5 ou 6. Entre temps, j'écoute le journal parlé de 8 heures. Petit déjeuner très copieux, pour ne pas avoir à manger à midi. Départ pour la T.V. vers 9 h 30. Lecture des dépêches d'agences. Conférence du rédacteur en chef, Jacques Anjubault ; examen, avec Villedieu, respon-



On travaille mieux quand les enfants dorment.



Pour aller vite dans Paris, vive la Vespa !



Léon Zitrone interviewe les coureurs...

sable de l'édition de 20 h 15, de toute l'actualité politique, économique et sociale. Lecture des dépêches, préparation d'un sujet filmé pour 13 heures. Ecoute attentive du camarade qui présente le bulletin d'information. Lecture des dépêches. Un café et un fruit en vitesse. Lecture des dépêches. Lecture des journaux étrangers. 16 heures : première vision des films susceptibles de passer le soir. Lecture des dépêches (je les lirai, à partir de ce moment-là, toutes les 20 ou 25 minutes, sur les téléscripteurs). Première mise en forme du journal, coups de fil à droite et à gauche, pour informations complémentaires.

Vers 17 h 30, rédaction des notes servant aux enchaînements des sujets filmés. 18 heures : deuxième vision des films, et entente avec les camarades sur la manière dont je les « lancerai » et dont ils me répondront, afin d'éviter autant que possible les temps morts. Coups de téléphone à Marseille, Lille, Lyon, ou Strasbourg, pour les « relais » de province, et passage au service de l'Ampex (ce système d'enregistrement dont on vous parlera prochainement en détail), en cas de réenregistrement à Paris, des sujets envoyés par Bruxelles, Berlin, Rome, Bonn, Londres, etc. 18 h 30, je m'enferme dans mon bureau. Je revois

les fameux enchaînements. Courte conversation sur les choses essentielles avec Sabbagh et contact quasi continu avec Anjubault et Villedieu. Les confrères du « desk », ceux qui suivent pour nous la toute dernière actualité, tels que Maisonneuve, L.-R. Neil, Cazal, m'aident alors énormément dans la mise en forme finale du journal. Des choses qui paraissent importantes à 16 heures, sautent, à cause de l'actualité de toute dernière heure. 19 h 30, tout est en principe prêt. Je passe un coup de fil chez moi, pour entendre la voix de ma femme et celle de mes enfants. Cela détend ! A partir de 19 h 35 jusqu'à 20 h 05, demi-heure démentielle : tout change, les nouvelles contradictoires affluent. Il est 22 heures à Moscou, et Radio-Moscou a toujours quelque chose de sensationnel ou d'inattendu à son journal parlé de ce moment-là. Il est 15 heures à New York, et c'est l'heure des grandes résolutions américaines. Tout cela crépite sur les téléscripteurs. Je suis envahi de papiers, de gens qui entrent. Je me dispute avec tout le monde. Je me fais dix ennemis mortels pour 40 minutes. Je vis comme en sonnerie.

Mais il est 20 h 05. Coup de peigne, chemise propre. Un dernier regard sur les der-

nières éditions des journaux pour voir, non plus les nouvelles (je « parais » plus tard qu'eux, et j'ai davantage d'informations), mais l'importance relative des titres les uns par rapport aux autres. Tel fait que je croyais mince peut faire cinq colonnes... à la une de « France-Soir ». Cela peut parfois m'influencer, mais pas toujours. 20 h 10, je descends. Maquillage express. Dernières recommandations du réalisateur. Essais du micro, de la pédale qui commande le début des sujets filmés, cadrage des photos, etc. Je tire mon veston pour éviter les faux-plis dans le dos, je m'en veux d'avoir choisi ce damné métier, j'écoute l'indicatif, je me meurs, la lumière éclate, c'est parti...

Et ce sont 15, 20 minutes d'angoisse folle. Les relais qui se brouillent, les « sonores » qui deviennent muets, les pépines, le sourire qu'il faut malgré tout garder sur les lèvres... Après l'émission, abruti, fatigué, le cœur battant la chamade, je me lève et je vais voir Sabbagh qui va critiquer chaque mot, chaque phrase, chaque attitude, chaque lapsus, impitoyablement, sans rien passer, ni un sourire trop appuyé, ni une phrase un peu longue... Et c'est pour cela qu'il est si passionnant de travailler avec lui... j'allais écrire : pour lui.



...et encourage les chevaux à Autoul.



La journée terminée, quel plaisir de quitter la Télé jusqu'au lendemain...



... et de se retrouver chez soi. Cette fois, c'est lui le cheval !

L'ALMANACH DE LA TÉLÉVISION 1961 EST PARU

Vous trouverez dans ce numéro :

- Les souvenirs de Léon Zitrone.
- Deux Indiens exemplaires : Cochise et Aigle Noir.
- Ivanhoé a changé de casque, de cheval et de siècle.
- Les derniers exploits de Sherlock Holmes.
- Qui est Tony, fils du Cirque ?
- La Télévision en l'an 2000, par Lucien Barnier.
- L'homme le plus occupé du Tour de France : Robert Chapatte.
- Les jeux de Pierre Bellemare.
- Etc., etc.

★ EN VENTE PARTOUT - 200 PAGES - 700 PHOTOS - N.F. 3 F.B. 40 ★

ni ratures
ni taches
d'encre

Corrector

efface **TOUT**

EN VENTE CHEZ VOTRE PAPETER



Michel TANGUY



DESSINS : **UDERZO**

TEXTE : **J.M. CHARVIER**

RESUME. — Michel Tanguy a pris sous sa protection Saint-Héliér et a réussi à rendre la confiance à son camarade. Saint-Héliér a retrouvé son courage. Mais le destin veille...



ALLO! ALLO! MAYDAY! MAYDAY!!!
APPEL GÉNÉRAL... ICI ÉQUIPE DE PROSPECTION
GÉOLOGIQUE N°3... NOTRE CAMPEMENT VIENT
D'ÊTRE ATTAQUÉ PAR UN REZZOU DE PILLARDS
TRÈS SUPÉRIEUR EN NOMBRE... SITUATION DÉSES-
-PÉRÉE... SEULS, DES AVIONS DE CHASSE ONT
ENCORE UNE CHANCE D'ARRIVER À TEMPS...
FAITES L'IMPOSSIBLE! VOICI NOTRE
POSITION EXACTE...

LE MESSAGE DE DÉTRESSE
VOLE SUR LES ONDES, SEMANT
PARTOUT L'ALERTE...

MON LIEUTENANT! VITE!
JE VIENS DE CAPTER
CE MESSAGE DE DE-
-TRESSE... MAIS LA
LIAISON-RADIO EST INTER-
-ROMPUE ET JE N'ARRIVE
PLUS À REPRENDRE
LE CONTACT...



DES AVIONS DE CHASSE?...
DIABLE!!!

J'AI ALERTÉ COLOMB-
-BÉCHAR, MAIS POUR L'INS-
-TANT, ILS N'ONT LÀ-BAS
AUCUN ZINC D'INTERVENTION
DISPONIBLE IMMÉDIATEMENT...
JE PUIS ESSAYER MEKNÈS...
C'EST PLUS LOIN, MAIS
EN UNE DEMI-HEURE, LES
JETS PEUVENT ÊTRE
SUR LES LIEUX!



D'ACCORD! ALERTEZ L'ÉCOLE
DE CHASSE! ILS ONT SÛREMENT
DES ZINCS TOUT PRÊTS À DÉCOLLER!
ET ALERTEZ TOUTES NOS PATROUILLES
EN MISSION DANS LA RÉGION DE
SID ED DAOURA!...



ET QUELQUES INSTANTS
PLUS TARD, À MEKNÈS...

MON COLONEL!!! MESSAGE
URGENT, EN PRIORITÉ
ABSOLUE!



TONNERRE!.. NADAUD!..
AVONS-NOUS DES ZINCS
SUSCEPTIBLES DE DÉCOLLER
IMMÉDIATEMENT POUR
EFFECTUER UNE MISSION
RÉELLE D'ATTAQUE AU SOL!?

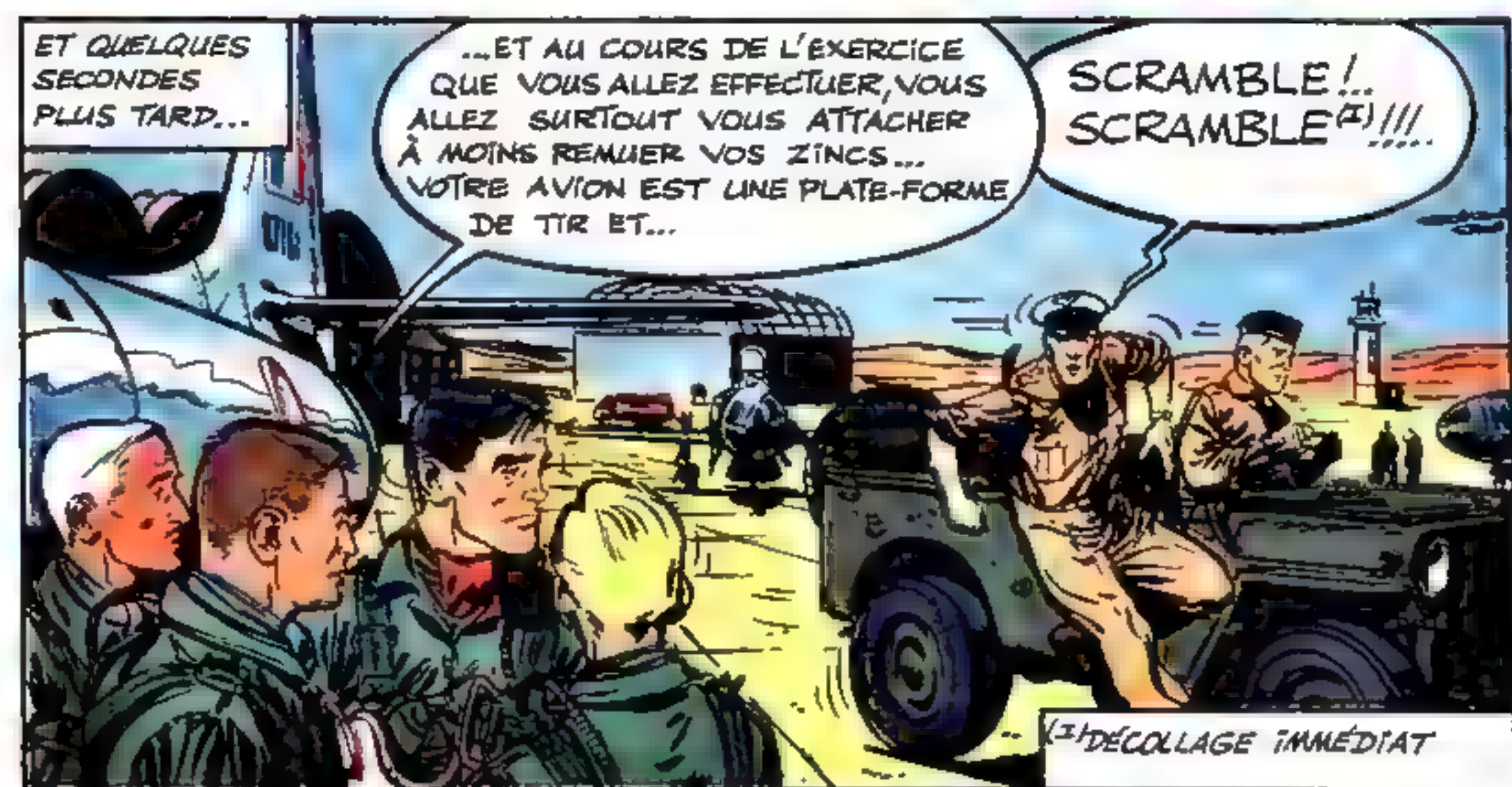
?!? UNE MISSION
RÉELLE DE... HMM...
UN INSTANT, MON
COLONEL, JE CONSULTE
LE PROGRAMME
DES VOLS...



VOICI!.. UN PELOTON COMPRENANT
LES PILOTES TANGUY, LAVERDURE ET
ST HÉLIÉR DOIT EN PRINCIPLE, DÉCOLLER
DANS UNE DIZAINE DE MINUTES, POUR
UN EXERCICE DE TIR RÉEL...
ON POURRAIT...

DÉCOLLAGE IMMÉDIAT AVEC PLEINS COMPLETS ET
BIDONS⁽¹⁾... QU'ILS PRENNENT LE CAP 180... ILS RECE-
-Vront LEURS INSTRUCTIONS EN VOL!.. ET QUE LES
AUTRES PILOTES DISPONIBLES SOIENT PRÊTS À LES
SUIVRE!..

(1) RÉSERVOIRS
SUPPLÉMEN-
-TAIRES.

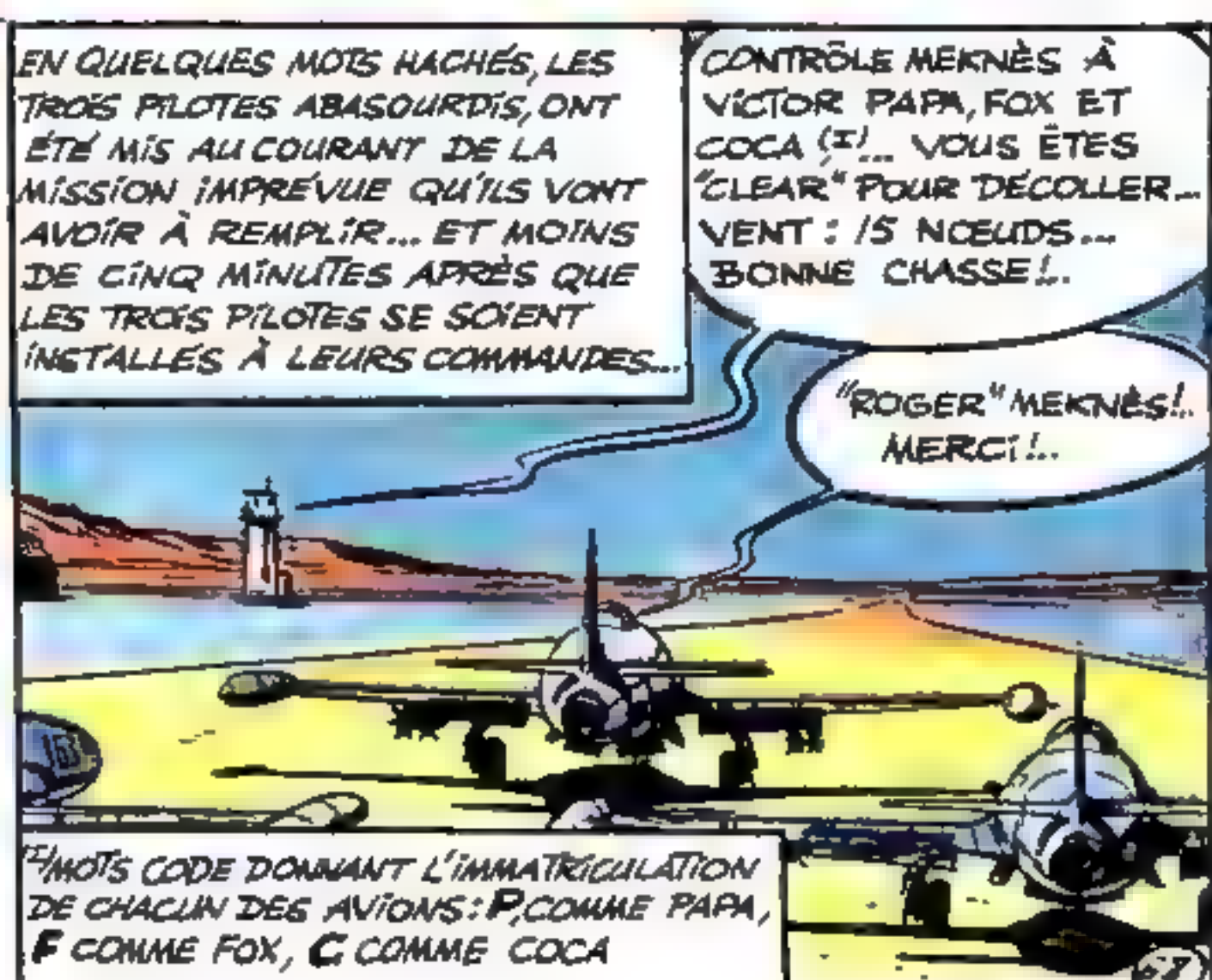


ET QUELQUES
SECONDES
PLUS TARD...

...ET AU COURS DE L'EXERCICE
QUE VOUS ALLEZ EFFECTUER, VOUS
ALLEZ SURTOUT VOUS ATTACHER
À MOINS REMUER VOS ZINCS...
VOTRE AVION EST UNE PLATE-FORME
DE TIR ET...

SCRAMBLE!..
SCRAMBLE⁽²⁾!!!

(2) DÉCOLLAGE IMMÉDIAT



EN QUELQUES MOTS HACHÉS, LES
TROIS PILOTES ABASOURDIS, ONT
ÉTÉ MIS AU COURANT DE LA
MISSION IMPREVUE QU'ILS VONT
AVOIR À REMPLIR... ET MOINS
DE CINQ MINUTES APRÈS QUE
LES TROIS PILOTES SE SOIENT
INSTALLÉS À LEURS COMMANDES...

CONTRÔLE MEKNÈS À
VICTOR PAPA, FOX ET
COCA⁽³⁾!.. VOUS ÊTES
"CLEAR" POUR DÉCOLLER...
VENT: 15 NOEUDS...
BONNE CHASSE!..

"ROGER" MEKNÈS!
MERCI!..

(3) MOTS CODE DONNANT L'IMMATRICULATION
DE CHACUN DES AVIONS: P, COMME PAPA,
F COMME FOX, C COMME COCA

Achille Zavatta nous a raconté, dans les chapitres précédents, ses débuts dans le difficile métier du cirque. M. Zavatta père avait pris la décision de donner des représentations dans le désert. Malheureusement, cette initiative audacieuse ne fut pas couronnée de succès, et le chapiteau vendu, la famille Zavatta reprend tristement le bateau pour rentrer à Marseille.



Zavatta n'est pas seulement le merveilleux clown que nous connaissons tous, il est aussi un grand dompteur. Alfred Court a contribué à lui donner le goût de ce métier.

MES 40 ANS DE CIRQUE

par

ACHILLE ZAVATTA

III

LE PLUS GRAND DOMPTEUR DU MONDE

APRES la débâcle algérienne, nous débarquâmes un beau jour à Port-Vendres. Nous avions nos chevaux nos costumes, le matériel de trépaniste de mes sœurs et environ cinq cents de nos nouveaux francs actuels en poche.

Malgré tout, mon père n'avait pas perdu sa bonne humeur. Il réussit à convaincre un hôtelier de nous héberger avec notre cavalerie, puis annonça d'un air mystérieux :

— Je vais envoyer un télégramme.

En revenant de la poste, il ressemblait à un conspirateur.

— J'attends une réponse, nous dit-il.

Si tout se passe bien, nous allons devenir très riches.

C'ÉTAIT UN VRAI GENTLEMAN

Deux jours plus tard, une lettre arrivait. Papa Zavatta nous réunissait.

— Nous sommes engagés au Zoo Circus que dirige M. Alfred Court. Nous partirons demain pour Miramont de Guyenne.

Nous primes le train, ce qui changeait des chameaux et des tortillards algériens. Durant ce voyage, je découvris la campagne française, si belle, si verdoyante, et pourtant nous étions dans le Midi !

M. Alfred Court nous attendait sur le quai.

Notre nouveau patron avait un bon sourire. Quand j'appris que c'était le plus grand dompteur du siècle, j'hésitai à le

croire. Les quelques dresseurs de fauves que j'avais déjà côtoyés avaient des figures bestiales, le verbe haut, le geste brutal. Alfred Court, lui, était un vrai gentleman.

Il faut d'ailleurs que je vous le présente un peu moins rapidement, car sa vie tout entière a été consacrée au cirque. C'était le 12^e enfant d'une vieille famille marseillaise très connue, les Court de Payen, autrefois « Savonniers du Roy », aujourd'hui propriétaires de vastes usines d'huiles et de savon. Alfred n'était pas un fort en thème. Au lycée, il remportait toujours le premier prix de gymnastique mais était bon dernier dans les autres matières. Non par manque d'intelligence, simplement par paresse. Il n'aimait pas les études. Voyant qu'il était incapable d'obtenir des diplômes, son père décida alors de l'orienter vers le travail de la terre. Il lui acheta une ferme. Celui qui allait devenir un belluaire extraordinaire commença donc sa carrière en élevant... des vaches, des poules et des lapins.

UN SPÉCIALISTE DE LA BARRE FIXE

Un jour, un grand cirque roumain, le cirque Kamani dressa son chapiteau place de la Bourse à Marseille. Alfred Court eut le coup de foudre. Il abandonna sa ferme et suivit Kamani. Son père dut le faire arrêter par des gendarmes à Bayonne.

Il n'avait que dix-huit ans et devait obéir

à l'autorité paternelle. Alfred Court attendit alors sa majorité en continuant à entretenir sa forme athlétique.

Il devint un spécialiste de la barre fixe et monta un numéro international avec son frère Jules. Il gagna pas mal d'argent et devint à son tour propriétaire de cirque.

Quelques instants avant d'entrer en scène à Mexico, un dompteur qui présentait des ours blancs vint le trouver.

— Patron, je veux de l'augmentation.

— Ce n'est pas une heure pour m'adresser une telle requête, répliqua Alfred Court. Va faire ton numéro. Nous en reparlerons après le spectacle.

— Impossible, répondit le belluaire, je veux une augmentation tout de suite. Sinon, je ne travaille pas.

Dans le cirque, les spectateurs s'impatientaient. Il ne restait qu'une solution : Alfred Court entra lui-même dans la cage aux ours.

Les fauves habitués à leur dompteur habituel n'aiment pas beaucoup les têtes nouvelles. Ils réalisent aussitôt qu'un nouveau dressage va leur être imposé et, pour des raisons que vous pouvez facilement deviner, ils deviennent moins malléables et parfois même très dangereux. Mais Alfred Court se tira fort bien d'affaire et quitta la piste sous les applaudissements.

Pas la moindre goutte de sueur ne perlait à son visage.

Cette expérience devait le séduire. Il continua. Depuis, il a dressé à peu près cinq à six cents fauves !

SA FORCE HERCULÉENNE M'IMPRESSIONNAIT

Ce fut donc mon premier patron. Je l'aimais beaucoup. Sa force herculéenne m'impressionnait. Sa voix douce me changeait des paroles éternellement sévères de « Papa Zavatta ». Alfred Court était un conteur né. Il avait énormément voyagé et ses récits étaient palpitants. Dix fois par jour, je lui disais :

— Encore une histoire, M. Alfred.

Je le suivais partout. A cette époque, il préparait un numéro qui devait bouleverser le monde du cirque. Il y avait deux ans qu'il y travaillait, à raison de huit heures par jour.

Alfred Court avait réussi l'exploit sensationnel de réunir dans la même cage des ours blancs, des ours bruns, des lions, des tigres, des hyènes, des pumas, des panthères, des loups et même des danois.

En tout, trente bêtes qui avaient de fort bonnes (ou mauvaises) raisons de s'entre-dévorer. Mais à force de patience et de courage, Alfred Court parvenait à les faire évoluer avec un synchronisme parfait. Son corps était labouré de coups de griffes et de morsures, mais il n'avait jamais désespéré.

Pour mieux connaître ses fauves, il allait prendre ses repas dans leur cage. Je vous assure que c'était un spectacle assez extraordinaire de voir cet homme manger tranquillement un steak pommes frites au milieu de lions rugissants !

C'est lui qui m'a appris à aimer les fauves, moi qui ne connaissais alors que les chevaux.

— Mon petit Achille, me disait-il, si un jour tu veux devenir dompteur, souviens-toi de ce conseil : toutes les bêtes, même les plus sauvages, sont susceptibles d'être dressées et de devenir aussi obéissantes qu'une brebis. Il faut simplement avoir la manière et être juste !

A une certaine époque de ma vie, j'aurais aimé être dompteur. Je suis d'ailleurs entré à plusieurs reprises dans la cage aux fauves. Une fois à Angoulême, le 14 juillet 1953, j'ai réussi à maîtriser six lions qui ve-

naient de blesser leur dompteur. J'ai moi-même été blessé, mais ceci est une autre histoire.

UNE VILLE PAR JOUR

Un matin, Alfred Court nous dit : — Je viens d'avoir une idée. Nous allons voyager par la route et faire une ville par jour.

Pour l'époque, c'était inouï, fou. Les cirques ne se déplaçaient que par le train et restaient longtemps au même endroit.

Le Zoo Circus devint donc le premier grand chapiteau motorisé.

— Alfred Court est « fada », disaient ses employés. Il va se casser les reins. Dans un mois, il sera en faillite.

De fait, Alfred Court échoua. Mais beaucoup plus tard. Néanmoins son initiative tant critiquée révolutionna le monde du cirque.

Pour lutter à armes égales avec ce génie de l'organisation, ses concurrents se trouvèrent dans l'obligation d'appliquer sa méthode, de se motoriser, de jouer chaque soir dans un endroit différent.

Ce qui paraissait un exploit quotidien quand Alfred Court imposa ce rythme, est devenu une simple habitude aujourd'hui, où il n'est pas rare qu'un chapiteau se déplace d'une bonne centaine de kilomètres entre deux spectacles.

Nous fîmes toute la saison avec le Zoo Circus. Vingt ans plus tard, je devais en devenir le directeur avec ma sœur « Titine ». Mais nous n'en sommes pas encore là.

Après le Zoo Circus, la famille Zavatta hiverna près de Miramont de Guyenne, puis, à la belle saison, reprit la route, mais cette fois-ci pour le compte du cirque Lamy. Ce petit chapiteau était encore de l'ancienne école. La « bombe » Alfred Court avait laissé notre nouveau directeur aussi froid que du marbre.

AVEC LA CAVALERIE DE LA MAISON

Son cirque se déplaçait lui aussi par la route, mais tiré avec les moyens du bord, c'est-à-dire par la cavalerie de la maison, en l'occurrence nos pauvres chevaux, promus azeans sous le chapiteau. Pas question donc d'une ville par jour ! Comme au « Zoo Circus », toute la famille Zavatta fut engagée.

Mon père présentait sa cavalerie et un numéro de chiens dressés.

Ma sœur Isolène assurait les exercices au trapèze ainsi qu'un numéro de perchistes avec un jeune homme qu'elle venait d'épouser.

« Titine » continuait ses équilibres sur fil de fer. Mes frères et moi, nos exhibitions d'acrobaties.

Nous sommes restés huit mois au cirque Lamy. J'en ai gardé des souvenirs désagréables. Il n'y régnait ni le confort, ni l'organisation du « Zoo Circus ». Seul mon frère Charles paraissait heureux. A la fin de la saison, nous comprîmes pourquoi : il épousa la fille du patron !

(World copyright « Pilote » et Jacques Perrier.)

La semaine prochaine :

« JE DEVIENS LE PENSIONNAIRE DU PLUS GRAND CHAPITEAU DU MONDE »



La fréquentation des fauves n'empêche pas notre ami de goûter les joies paisibles de la pêche à la ligne...

Pilote vous présente L'ATTELAGE...

C'EST une foule de badauds aux yeux ébahis qui nous entourent, l'autre jour, lorsque nous faisons faire les photos de ce moderne attelage, tant il est vrai que le rêve de chacun, maintenant, la preuve de la « promotion sociale » — puisque le mot est à la mode — n'est plus seulement de posséder une voiture mais d'y accrocher un bateau, afin de profiter pleinement de ses vacances.

De plus, il ne s'agit pas là de n'importe quelle voiture, ni d'un quelconque bateau, mais d'un ensemble réuni pour la première fois au monde — **SPECIALMENT POUR « PILOTE »** — et constituant le dernier cri de la technique, aussi bien automobile que nautique.

Disons tout de suite, pour vous le prouver, que la voiture, plus le dinghy et sa remorque, pèsent beaucoup moins d'une tonne, à peine 800 kg, et que le tout est en matière plastique !

La voiture ? C'est la toute dernière D.R., type Le Mans, qui fait facilement 150 à l'heure avec le moteur Panhard presque de série, et beaucoup plus avec la mécanique améliorée : son poids est de 530 kg.

Le bateau ? Un « Glasper » américain, importé pour la première fois en France, dont la coque en plastique est merveilleusement dessinée. Poids : 190 kg. Son moteur est ici un 40 CV Johnson, avec lequel il peut tirer 5 skieurs, mais avec un 75 CV il fait un vrai 90 à l'heure. Ajoutons que ces nouveaux moteurs ont leur capotage entièrement en plastique. Même si l'on compte 50 kg pour la remorque, sommes qu'on est encore loin de la tonne...



Voici les deux pur-sang de la route et de la mer. Ci-dessus, en gros plan, leurs pare-brise : vous voyez que, de plus en plus, surtout avec la construction en matière plastique, les techniques se ressemblent, car les deux postes de pilotage pourraient être interchangeables.

EXCLUSIF

... DE VOS RÊVES



PNEUMATIQUES.

Sport : bien qu'ayant déjà en poche son titre de champion du monde (aucun pilote ne peut plus, matériellement, le rejoindre), Jack Brabham sera au départ du dernier grand prix de la saison, celui des Etats-Unis, le 20 novembre, à Riverside, en compagnie de Trintignant, Mac Laren, Phil Hill, Stirling Moss, Von Trips, etc.

Pratique : le « Radarex » permettra de

PNEUMATIQUES.

se ranger « au son ». Dès qu'un obstacle est à 0,80 m, il émet un son grave qui devient de plus en plus aigu à mesure qu'on s'approche de l'obstacle. Coût : 140 NF.

Economie : « Wall Street Journal » a comparé le prix de revient d'une Ford « normale » et de la « compact » de la marque, la Falcon. Résultat : avec la

PNEUMATIQUES.

Falcon, l'utilisateur économise 460 dollars par an, soit 2 300 NF. Si notre confrère avait fait le même calcul pour la Dauphine, il aurait arrivé à 4 000 NF.

Super-Junior : pendant ses moments de loisir — ruses — René Bonnet met au point une petite voiture pour jeunes de 12 à 16 ans, à moteur 50 cmc. En lan-

PNEUMAT.

çant une série, il espère abaisser nettement le prix de vente de ce jouet éducatif que les clubs mettraient à la disposition de leurs jeunes membres : voilà qui promet !

Fortuit : finalement, Renault ne participera pas au Tour de Corse, et la victoire devrait donc revenir à une Porsche ou à une Alfa Romeo.

devenez un ATHLETE sûr de sa force et de sa valeur

Comme
cet adepte
transformez
votre corps
et votre vie



AVANT



MAINTENANT

Vous avez souvent désiré posséder un corps vigoureux et musclé, un corps d'athlète...

● Parce que vous vous rendez compte que vous jouiriez immédiatement de plus de prestance... et du respect de tous.

● Parce qu'en vacances, en camping, à la piscine, vous constatez que l'admiration et le succès vont toujours vers le « gars bien balancé ».

● Ou simplement parce que vous désirez être un homme complet, dont l'intellect et le physique sont bien équilibrés. Quel que soit le motif, je peux vous faire acquérir rapidement « le corps de vos rêves » avec les leçons de culture physique de mon cours par correspondance que vous suivrez facilement chez vous.

GARANTISSEZ-VOUS DES RESULTATS EXCEPTIONNELS. Comparez les deux photographies d'Alain Grattard, ci-contre, et vous ne serez pas étonné qu'il nous écrive : « Au bout de trois mois d'entraînement, je peux vous dire que je suis complètement changé. Mes camarades ont, eux aussi, pris conscience de ma force, et je vois que leur dédain à peine dissimulé a complètement disparu. Il n'est pas de jour que je ne remercie votre cours ».

Demain, cet exemple peut être le vôtre. J'ai expliqué plus longuement ma méthode dans une brochure que vous pouvez recevoir gratuitement au moyen du bon ci-dessous, demandez-la dès aujourd'hui, sans aucun engagement



R. DURANTON
Plus Bel Athlète d'Europe

CLUB SCULPTURE HUMAINE, service Y 1
30, Bd Princesse-Charlotte, MONTE-CARLO
Bénélux : 60, rue Eugène Smits, BRUXELLES
Suisse : 10, avenue de Morges, LAUSANNE

Postez ce BON dès aujourd'hui votre avenir peut être transformé par ce simple geste

L'AMUSEMENT DES PARENTS... LA TRANQUILLITÉ DES ENFANTS

CE dessin de Chaval était celui qui ornait la couverture, la semaine dernière, du programme de l'exposition « de la maquette et du modèle réduit », qui s'est tenue à la... Maison de la Pensée Française, dans le sérieux quartier de l'Elysée.

Bien sûr, il y en eut quelques-uns, parmi vous, les jeunes, qui s'y rendirent, et se passionnèrent pour les petites voitures exposées, mais la foule, la grande foule (plus de 80 % des visiteurs) était nettement de l'âge de vos parents... ou davantage !

Et ce ne sont d'ailleurs pas les voitures qui les intéressaient — ou alors, les vieux tacots — mais les trains ! Car vous ne pouvez pas savoir l'ado-

ration qu'ont vos sympathiques parents pour les petits trains...

— Le soir, nous a dit l'un des gardiens, j'étais obligé de me fâcher pour faire sortir tous ces braves messieurs qui regardaient tourner les trains... Et certains me donnaient un pourboire, ou m'offraient des cigarettes pour rester encore un peu...

Alors, vous voyez, amis, n'ayez pas peur pour vos voitures et vos fusées. Mais, si vous voulez être tout à fait tranquilles : achetez donc à vos parents un petit train...

... Ça doit être cela, qu'on nomme « la tranquillité du petit train-train »...

FRANCK-DOMINIQUE.



BON GRATUIT : Je désire recevoir sans engagement votre documentation gratuite : « COMMENT AUGMENTER SON CAPITAL FORCE ET SANTÉ » Y 1 (Pli volumineux, joindre 2 timbres pour frais d'envoi.)
NOM
(en lettres d'imprimerie)
Adresse

l'étrange INVITATION

Roman inédit

de

L.-C. THOMAS

Grand Prix du Quai des Orfèvres

RESUME. — Serge Gérard a été invité à passer les vacances chez son oncle Marcel qu'il n'a jamais vu. Il est reçu dans une maison défectueuse, par un couple de serviteurs qui fait de la contrebande avec un inquisiteur inconnu. Serge se rend à La Farguette, où habite son oncle, auprès duquel on a placé un faux neveu. Au retour, il est enfermé par Auguste.

Retenant son souffle, il attendit. Dehors, le sifflement recommença une fois, deux fois... De plus en plus proche, il montait dans le calme de la nuit, pareil à la note sifflée d'un crapaud.

Sylvio était tout près à présent, presque sous la lucarne. Serge siffla de nouveau. Il y eut un long silence pendant lequel l'adolescent entendait son cœur battre à se rompre dans sa poitrine. Le sang lui martelait les tempes à coups redoublés, un tremblement nerveux qu'il n'arrivait pas à réprimer, l'agitait de la tête aux pieds. S'il parvenait à communiquer avec son ami... « Sylvio !... Sylvio !... » appela-t-il à voix basse.

Il écouta : seule, la stridulation monotone d'un grillon solitaire troublait maintenant le silence.

Puis le sifflement reprit, mais moins proche cette fois. Il se répéta de moins en moins distinct... Sylvio s'éloignait ! Sylvio n'avait pas entendu l'appel du prisonnier !

Serge voulait siffler encore et plus fort. L'angoisse lui serrait la gorge ; de ses lèvres détrempées ne sortit qu'un dérisoire chuintement. Le signal du jeune Italien se perdait dans le lointain ! On n'entendait plus sur le fond sonore et sourd du ressac que le « cri-cri » du grillon auquel était venue se joindre la crécelle d'une sauterelle.

Alors Serge fut saisi d'une rage folle, la rage du désespoir. Il s'agrippa aux barreaux de la lucarne, les secoua frénétiquement en lançant à pleins poumons dans la nuit le prénom de son ami :

« Sylvio !... Sylvio !... »
Les paniers d'osier oscillèrent sous ses pieds, puis l'échafaudage s'écroula. Serge se retrouva à plat ventre sur le sol, indemne mais anéanti : il touchait le fond du découragement.

L'attente angoissante allait recommencer quand une clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit. Il fallait encore plus sombre dans le couloir que dans le réduit. D'instinct, Serge se mit debout et recula d'un pas. Il ne voyait toujours rien mais il se tenait sur ses gardes.

— Tu es là, Serge ?
Il s'attendait à entendre la voix rauque d'Auguste : c'était celle de Maria !
— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.
— Viens vite !... Il faut que tu parles... Donne-moi la main...
Il distinguait à présent la silhouette de Maria. Une main chaude emprisonna la sienne.
— Sauve-toi avant qu'elle revienne.

Le chuchotement onduillé de Maria était à peine perceptible. Confiant, Serge suivit sa nouvelle alliée. Il ne comprenait plus, les questions se pressaient sur ses lèvres.

— Pourquoi me délivrez-vous ?... Pourquoi ?

— Je ne peux pas t'expliquer !... Ne reste pas ici, ils vont revenir tous les deux.

— Qu'est-ce que vous leur direz ?
— J'inventerai une histoire. Je dirai que tu t'es mis à crier, que j'ai ouvert la porte, que tu en as profité pour t'échapper...

— Ils ne vont pas vous faire de mal ?

— Non ! Non !... Ne crains rien pour moi.

Le débit saccadé de Maria trahissait son émotion profonde :

— Va voir ton oncle comme tu pourras... Oui ! comme tu pourras, mon petit !

Le moment n'était pas aux explications mais Serge était hanté par cette idée :

— Est-ce que mon oncle est aussi contrebandier ?

— M. Bourgeault ?... Mais non ! pas du tout !... C'est un honnête homme... Allez, va-t-en vite !

Ils étaient arrivés près de la porte d'entrée. Maria l'entraînait. Serge ne cherchait plus à comprendre.

— Merci, Maria ! murmura-t-il.

Elle le retint un instant encore par la main.

— Embrasse-moi, petit.

Il se pencha pour effleurer d'un baiser les joues de la brave femme et il sentit sous ses lèvres le goût salé des

larmes qui coulaient, tandis que Maria le serrait convulsivement contre elle.

— Vous pleurez, Maria ?

— Oui !... Non !... ce n'est rien !... Va-t-en vite !

Elle ouvrit tout grand la porte et le poussa sur le perron. Au moment où Serge arrivait au bas des marches, une auto entra en trombe dans la propriété, une clarté aveuglante l'éblouit et il fut pris dans le faisceau des phares qui venaient droit sur lui !

Un juron retentit dans la voiture ! Aveuglé, désorienté, l'adolescent fit un pas à droite, puis à gauche, ne sachant plus où aller, pareil à un papillon de nuit voletant autour d'une lampe.

Il eut juste le temps de sauter sur le côté pour éviter la voiture et c'est ce qui le sauva. Hors du champ des projecteurs qui l'avaient en quelque sorte hypnotisé, il recouvra une partie de ses moyens. D'un bond, il s'élança en avant et prit sa course, au hasard dans la nuit.

Des portières claquèrent, des exclamations s'entrecroisèrent. Auguste cria :

— Reviens ici, tout de suite !

Des piétinements, des branchages cassés, des froissements de broussailles, indiquaient clairement à Serge qu'on s'élançait à sa poursuite. Il courait de toute la vitesse de ses jambes à travers la pinède. Les ténèbres s'étaient

Au moment où Serge arrivait au bas des marches une auto entra en trombe et il fut pris dans le faisceau des phares qui venaient droit sur lui.

refermées sur lui, mais ses yeux se réhabituaient à l'obscurité.

Il zigzaguait, haletant, à travers les troncs, butait parfois contre une touffe de genêt. Une branche lui fouetta le visage... Il ne sentit pas la douleur... Tout son être était tendu vers un seul but : distancer ses poursuivants qu'il entendait toujours non loin derrière lui. Il galopait comme un fou !

Soudain, il buta rudement contre un obstacle imprévu ! Ses mains tâtonnèrent dans le noir et ses doigts reconstruisirent le grillage qui clôturait la propriété. Il n'était pas sorti du parc, il s'y trouvait prisonnier comme dans une cage !

Ses poursuivants se rapprochaient. Ils étaient deux, deux hommes !

Entre deux jurons, Auguste annonça :

— Il est par là !... Il ne peut plus aller bien loin.

Une autre voix lui répondit, la voix de José que Serge n'avait entendue qu'une fois, mais qu'il n'avait pas oubliée :

— Nous le tenons !

L'adolescent frémit, la panique s'empara de lui.

« Je suis perdu ! » eut-il encore le temps de penser.

Avec une énergie décuplée par la peur, il s'agrippa aux mailles métalliques du grillage, se hissa le long de la clôture. Le fil de fer coupant entraînait dans sa chair, ses pieds dérapaient. Il retomba !

Serge recommença son ascension. Seule l'obscurité le protégeait encore, car les deux hommes n'étaient plus qu'à quelques mètres ! Il sentit sous ses doigts les pointes acérées qui hérissaient le haut du grillage. Il assura sa prise, exécuta un rétablissement qui le fit basculer en avant, de l'autre côté. Le sable amortit sa chute. Il se releva et reprit sa course folle !

Derrière lui, un cri de douleur s'éleva : l'un des deux hommes venait à son tour de rencontrer brutalement la clôture !

Ce qui avait failli perdre Serge allait maintenant favoriser sa fuite !

Il dévala une pente abrupte et ra-cailleuse. Les cailloux, qui avaient remplacé le sable et les aiguilles de pins, roulaient sous ses pieds, rendant sa course plus pénible. Après s'être éclair-semée, la pinède reprenait sur l'autre versant et Serge gravit encore celui-ci avant de s'arrêter pour souffler un peu.

Auguste et José étaient-ils toujours à ses trousses ? Il écouta intensément et ne perçut rien d'inquietant !

Le bruit du ressac lui-même ne parvenait plus jusqu'à lui. Serge devait s'être éloigné de la mer. Il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il se trouvait, mais il semblait bien que ses poursuivants avaient perdu sa trace. C'était là l'essentiel ! Il fallait profiter

de son avantage pour mettre le plus de distance possible entre eux et lui !

Il reprit sa route d'un bon pas, sans courir, s'enfonçant toujours plus profondément dans le bois qui devenait de plus en plus touffu. Il descendit une nouvelle pente, traversa le lit caillouteux d'un ruisseau à sec, escalada un amoncellement de rochers, remonta à flanc de coteau...

Soutenu par une volonté tenace, il marcha encore pendant des heures, ne faisant que de courtes haltes pour reprendre haleine. Enfin, à bout de forces, il dut s'arrêter.

Il s'assit au pied d'un arbre et ferma les yeux. Insensiblement, son buste glissa le long du tronc. Serge était si las qu'il n'eut pas la force de se relever.

Il eut encore une pensée pour Maria, la bonne Maria qui l'avait sauvé, puis il sombra dans le sommeil.

CHAPITRE XIV UNE DRAMATIQUE RENCONTRE

Terrassé par la fatigue, Serge dormait profondément. Ce fut le froid qui le réveilla.

Il se mit debout, frictionna ses membres endoloris et regarda autour de lui. Le jour se levait, traversant à peine le feuillage. L'aspect du bois

avait changé. Ce n'était plus la pinède du bord de la mer, la nature était plus sauvage, des chênes verts se mêlaient aux pins.

Serge fit quelques pas pour se dégourdir les jambes. Le sommeil avait réparé ses forces et il se sentait plein d'optimisme. La première des choses à faire était de se repérer afin de regagner au plus vite le monde civilisé.

Enfin !

Il ne voulait pas penser à la suite, car il ne savait pas encore s'il s'adresserait directement à la police ou s'il irait d'abord voir son oncle.

Il avisa un pin gigantesque, plus haut que tous les autres. S'il parvenait à l'escalader jusqu'au faite, il dominerait suffisamment le bois pour apercevoir, avec un peu de chance, une maison, une route ou un chemin.

Le tronc avait plus d'un mètre de diamètre. Pour atteindre les basses branches il fallait y grimper en s'aidant exclusivement des aspérités de l'écorce. Serge envia Sylvio, son expérience, son agilité. Ah ! si son jeune ami était là !

Serge dut s'y reprendre à plusieurs fois mais sa persévérance fut couronnée de succès. Il réussit enfin à atteindre la première branche et à s'y hisser.

Le plus difficile était fait, le reste ne serait qu'un jeu d'enfant.

C'est au moment où il s'appretait à reprendre son ascension qu'un bruit de branchages cassés le fit tremblotter. Cela montait du sol, un peu sur la droite, comme si quelqu'un piétinait à travers les fourrés pour s'y frayer un passage. Auguste ?... José ?...

Le bruit se rapprocha rapidement. Cœur battant, Serge s'immobilisa, le regard fixé sur les taillis.

Les broussailles s'écartèrent : un sanglier en sortit. Il reniflait, humait le sol, en poussant de petits grognements.

C'était un mâle, un énorme verrat au poil noir, à la hure puissante, aux défenses redoutables. Avec curiosité, l'adolescent le regardait évoluer au-dessous de lui.

La bête ne se doutait même pas de sa présence. Elle trotait sans se presser, revenait sur ses pas, pour fouiller le sol et en extraire une racine qu'elle broyait avec bruit entre ses dents sans cesse d'aller et venir.

Tout à coup, elle changea d'attitude, releva la tête, ses oreilles s'agitèrent. Elle donnait des signes manifestes d'inquiétude. Et puis, tout se passa si vite que Serge n'eut pas le temps de se demander ce qui arrivait.

En aboyant, un chien surgit d'un fourré et se planta devant le sanglier qui, refusant le combat, fit demi-tour pour fuir. Au même moment, un homme se dressa en face de lui. Il épaule un fusil de chasse.

Subitement, le verrat s'arrêta, l'œil étincelant, la hure menaçante. De courtes flammes jaillirent des deux canons de l'arme, deux détonations se répercutèrent sous les frondaisons. Du sang mouilla les poils de l'animal tandis que l'homme brandissait maintenant son fusil désormais inutile, car il avait tiré presque simultanément ses deux coups de fusil.

Chasseur maladroit par surcroît, il n'avait atteint la bête qu'au-dessus de l'épaule, à l'endroit où la peau est si dure que les plombs de chasse n'y peuvent faire qu'une blessure superficielle.

C'était lui, à présent, qui avait peur, son fusil vide de cartouches à la main, face au sanglier rendu féroce par la douleur.

Pris de panique, il cherchait désespérément des yeux un refuge, un arbre facile à escalader... Déjà le verrat se jetait sur lui, le culbutait, labourait sa cuisse de ses défenses acérées. Le sang de l'homme se mêla à celui de la bête.

Dans quelques secondes l'animal l'aurait éventré puis il le piétinerait, ivre de sang et de carnage.

Haletant, Serge suivait la scène sans oser intervenir. Qu'aurait-il pu faire d'ailleurs ?

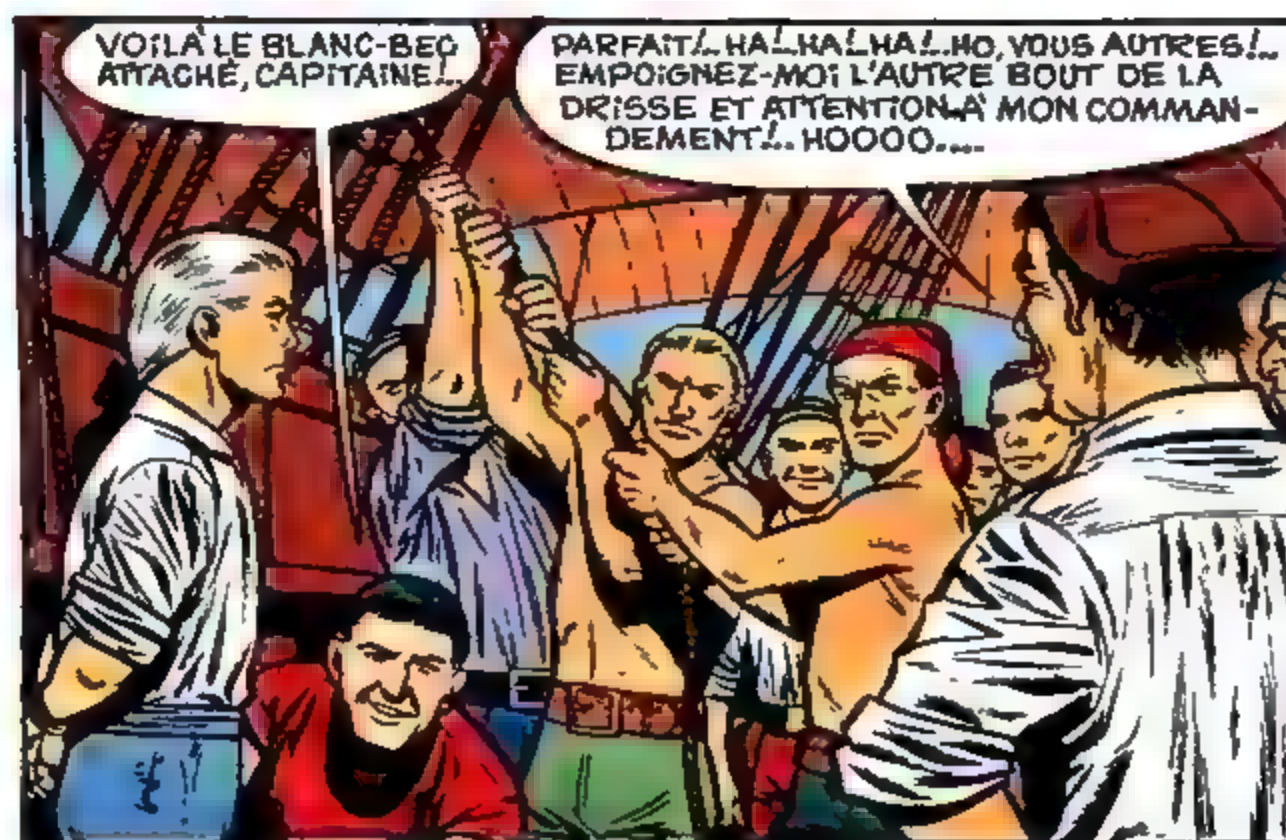
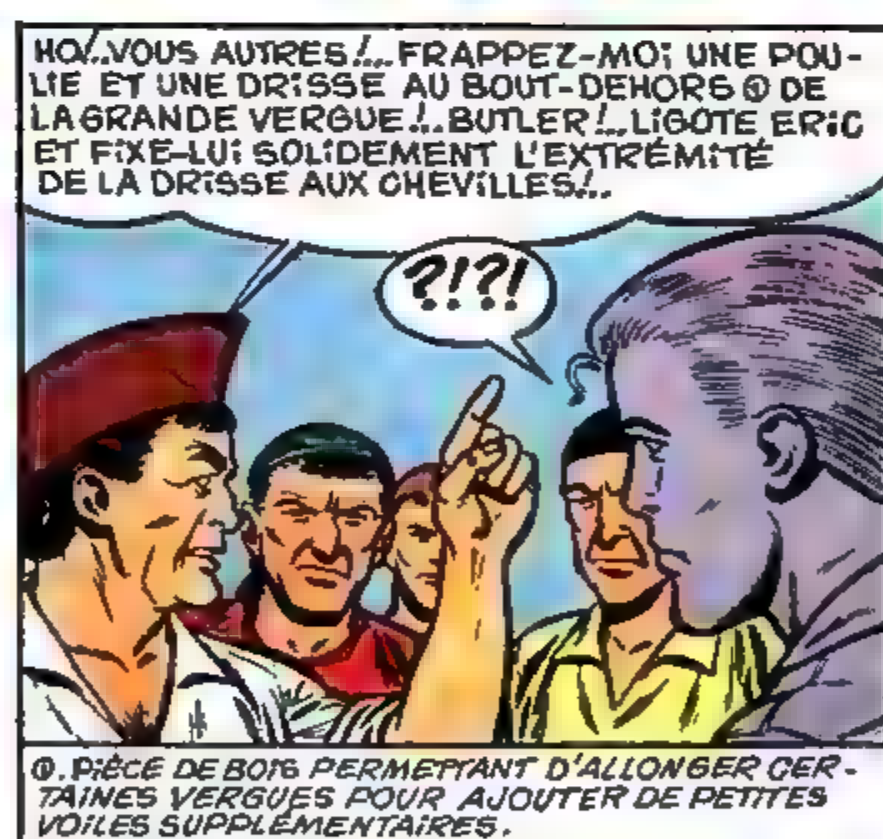
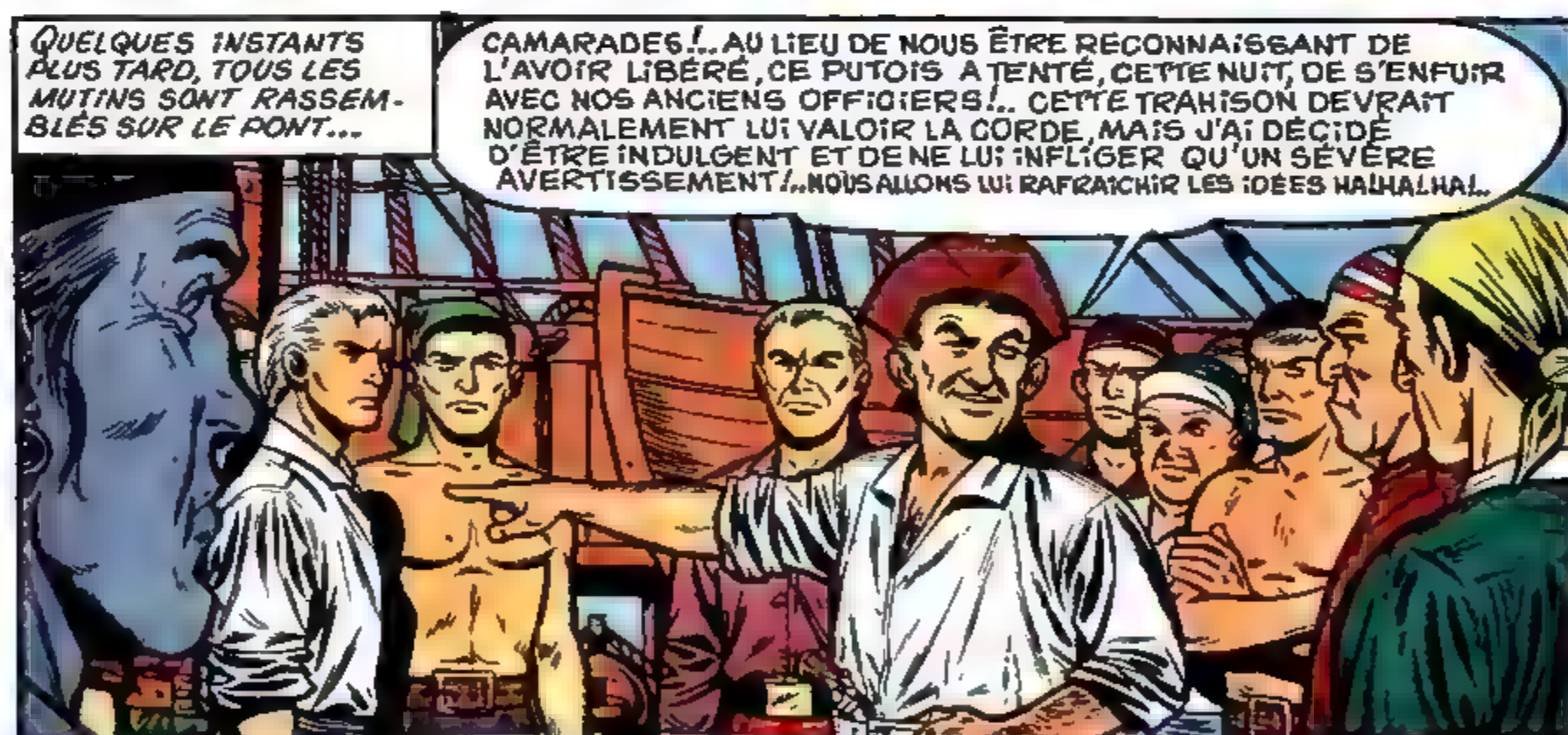
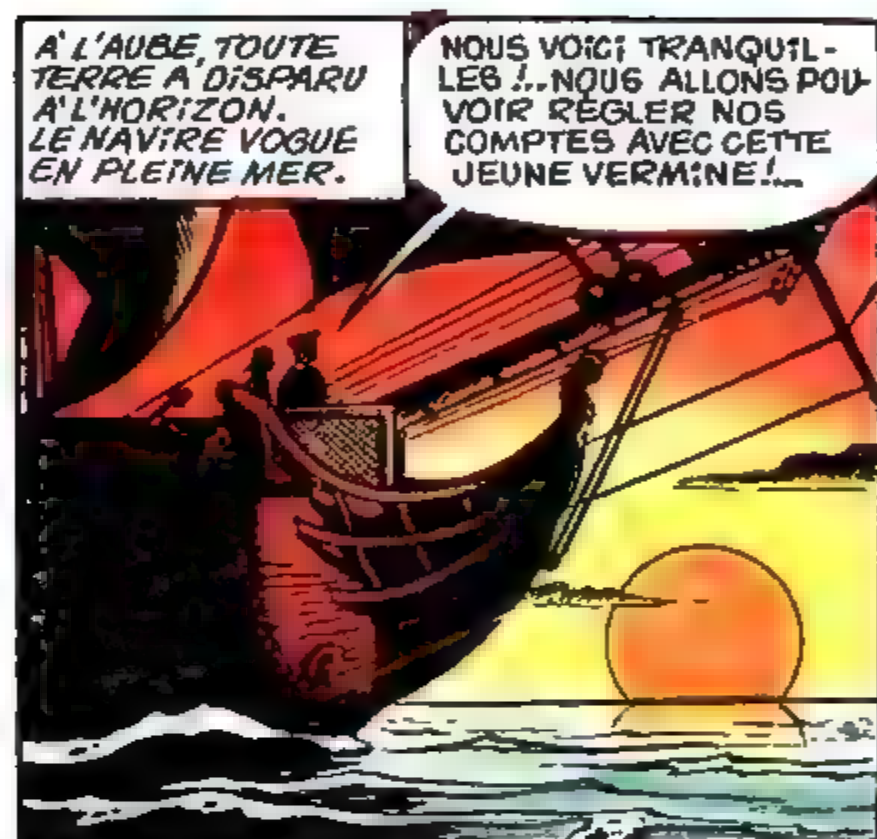
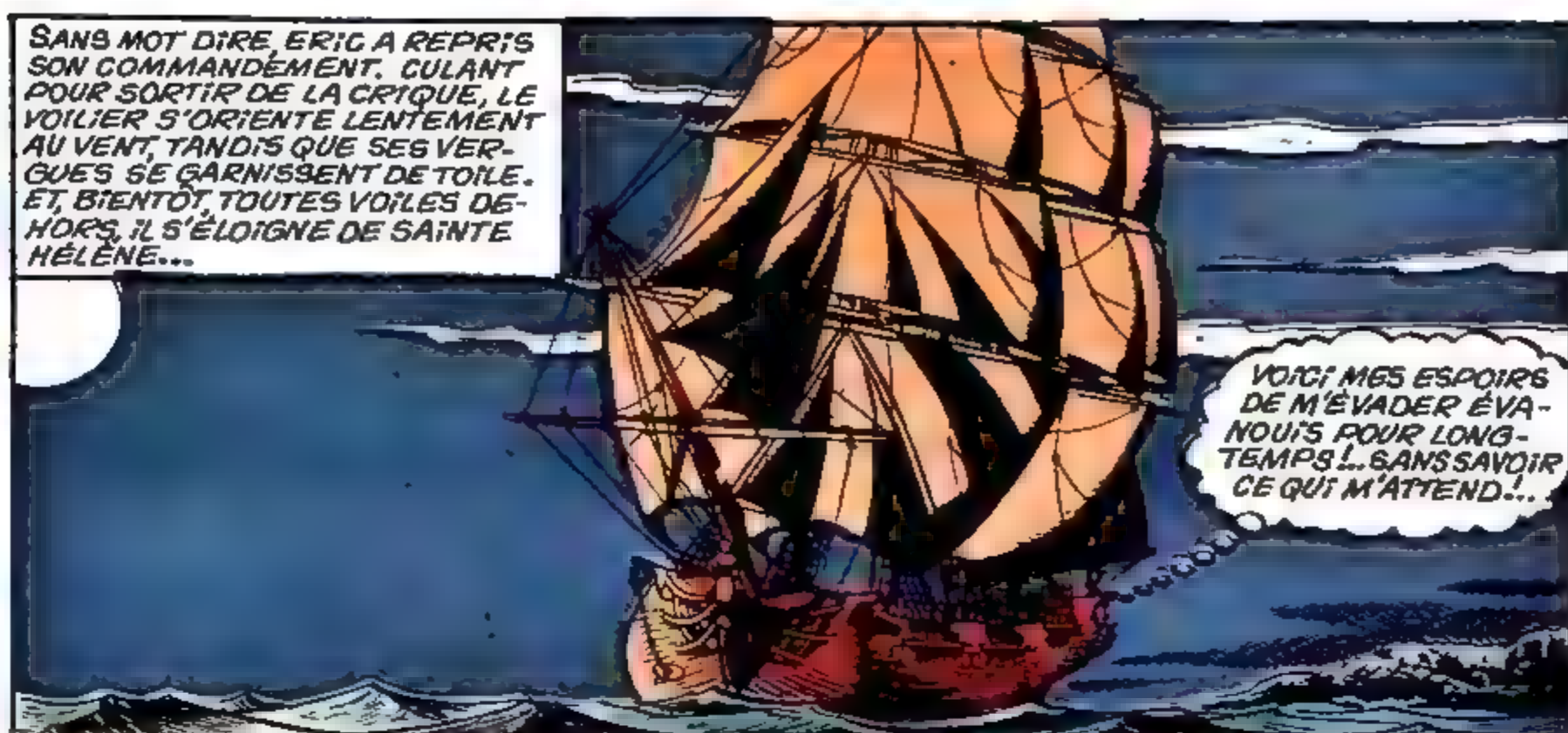
LA SEMAINE PROCHAINE :

ENCORE AUGUSTE !



Un chien sortit d'un fourré et se planta devant le sanglier.

Le DÉMON

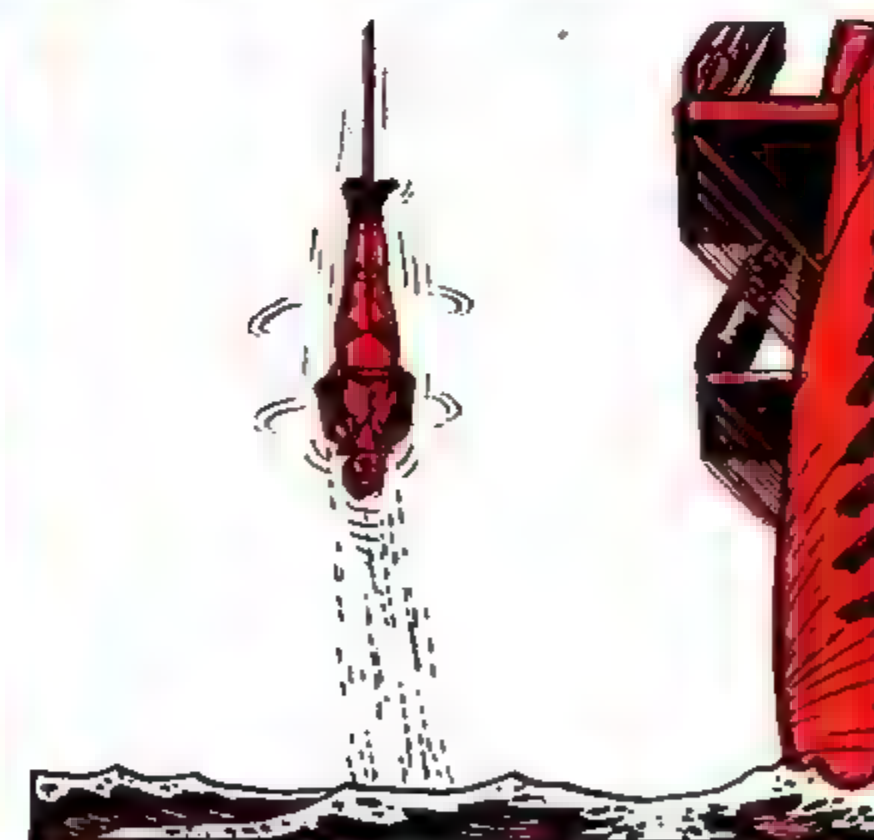
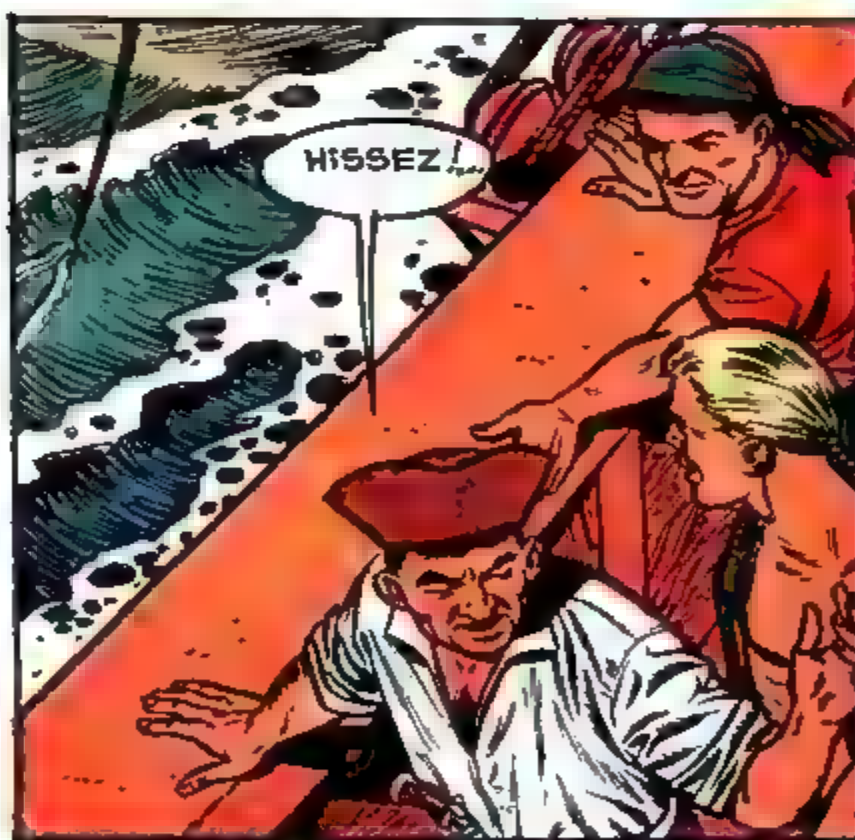
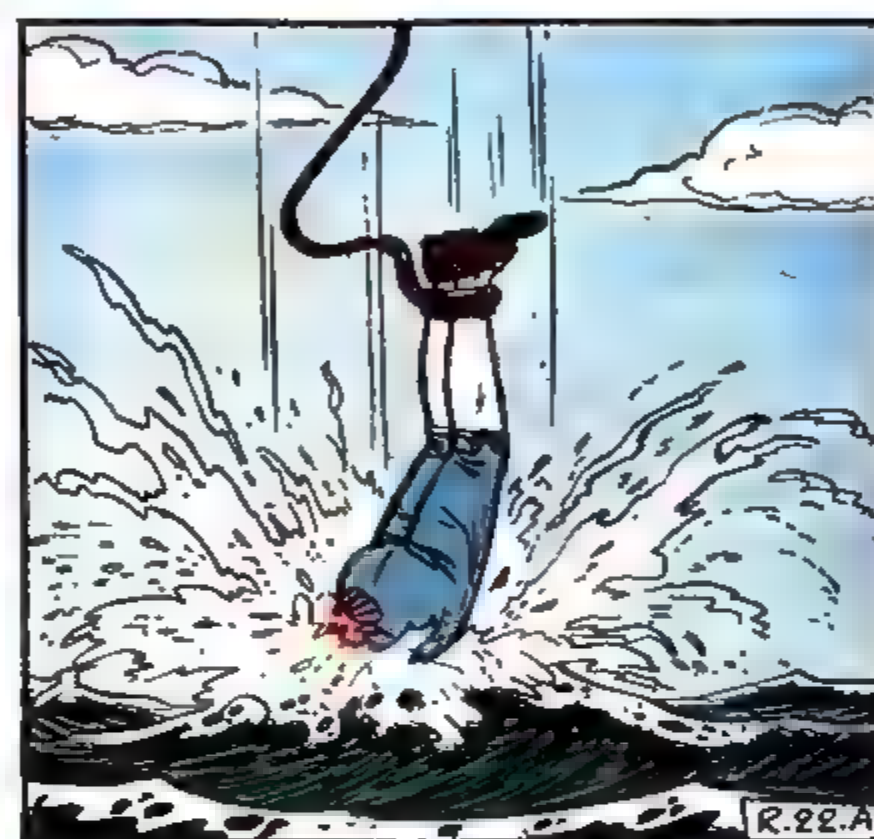
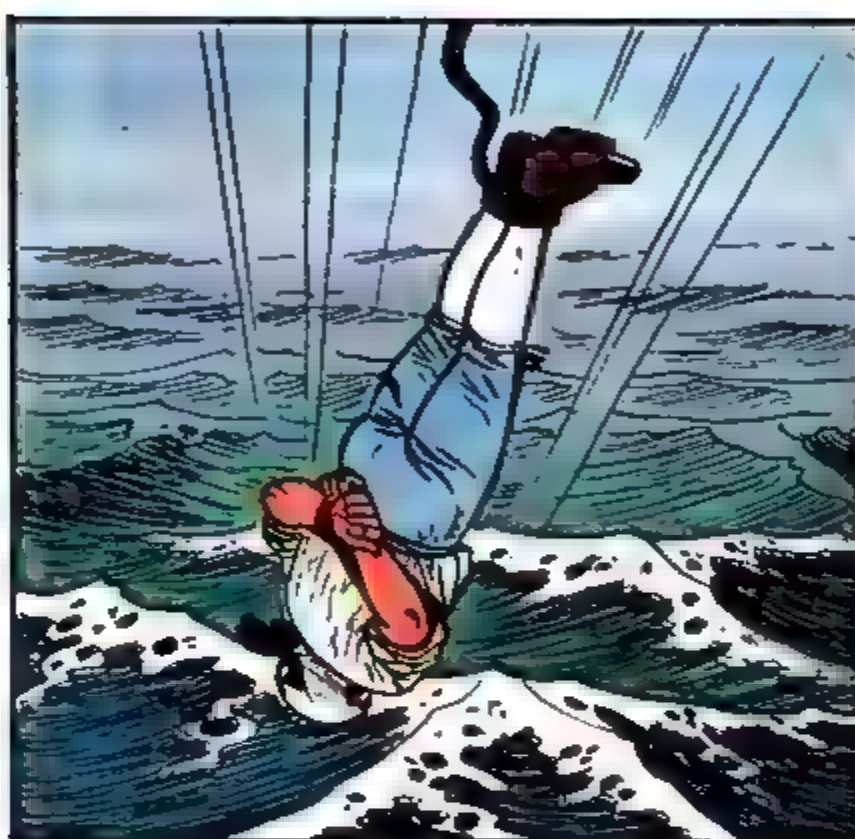
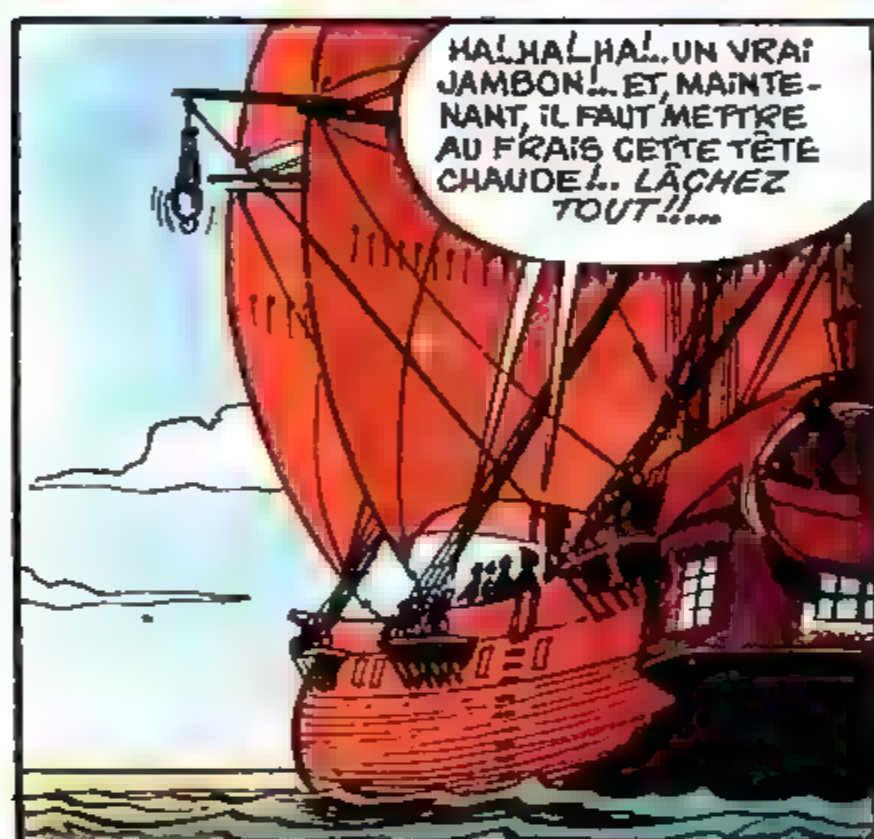
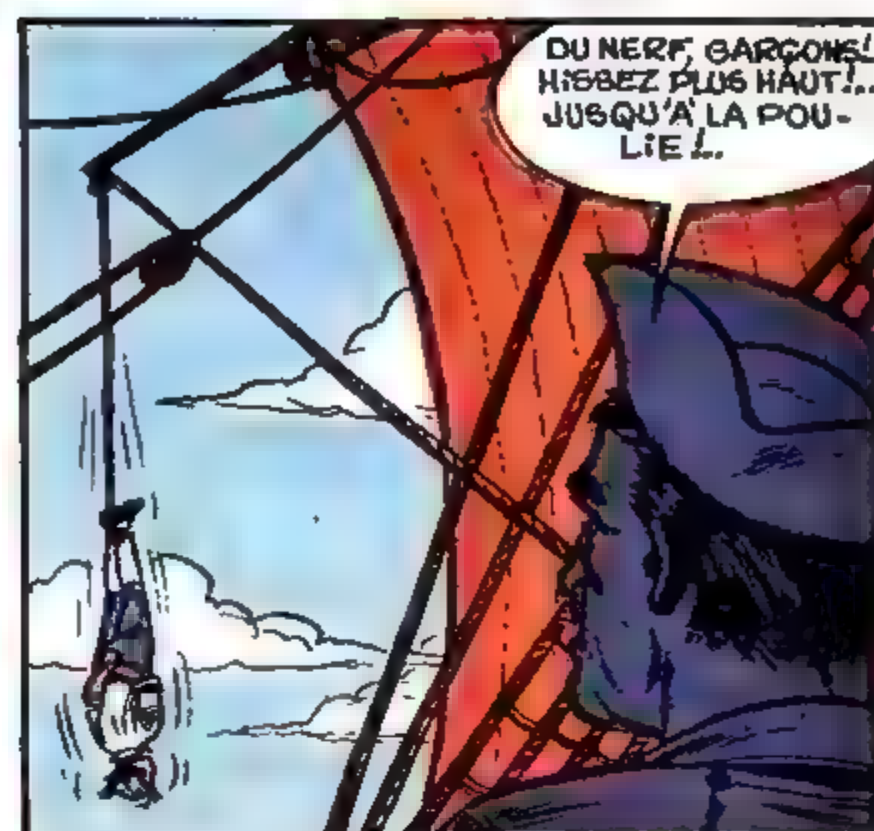


des CARAÏBES

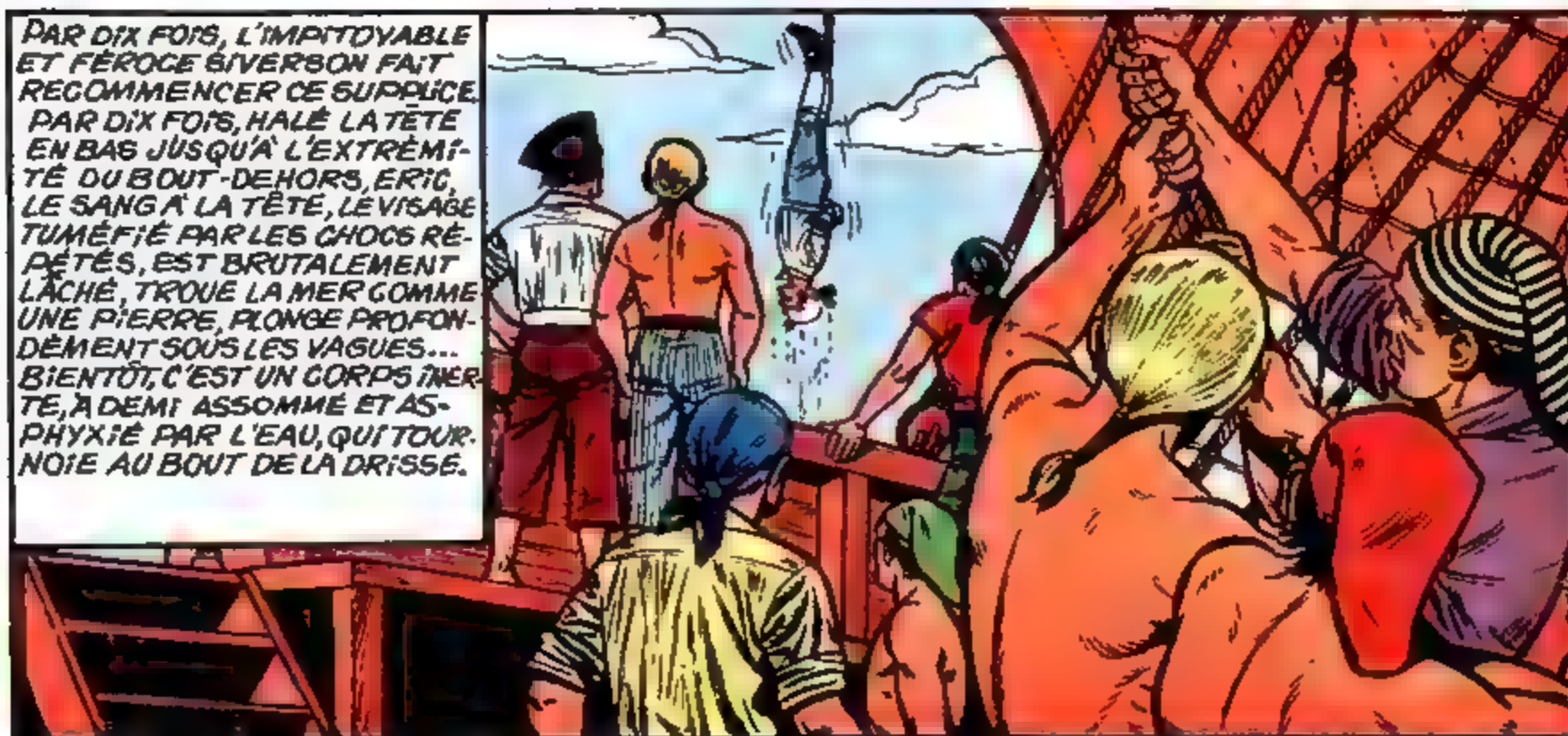
DESSINS: V. HUBINON

TEXTE: J.M. CHARLIER

RÉSUMÉ. — Une mutinerie vient d'éclater à bord du voilier sur lequel Eric s'est embarqué. Celui-ci refuse de s'adonner à la piraterie et veut s'enfuir. Mais il se fait prendre par le chef des mutins...



PAR DIX FOIS, L'IMPITOYABLE ET FÉROCE SIVERSON FAIT RECOMMENCER CE SUPPLICE. PAR DIX FOIS, HALÈ LA TÊTE EN BAS JUSQU'À L'EXTREMITÉ DU BOUT-DEHORS, ERIC, LE SANG À LA TÊTE, LE VISAGE TUMÉFIÉ PAR LES CHOCs RÉPÉTÉS, EST BRUTALEMENT LÂCHÉ, TROUVE LA MER COMME UNE PIERRE, PLONGE PROFONDEMENT SOUS LES VAGUES... BIENTÔT, C'EST UN CORPS INERTE, À DEMI ASSOMÉ ET ASPHYXIÉ PAR L'EAU, QUI TOURNOIE AU BOUT DE LA DRISSE.





S.O.S. Animaux

1200 KILOMÈTRES LE SÉPARENT DE SON MAÎTRE. QUI LES RÉUNIRA ?

Chers amis,

Nous sommes heureux de constater que « S.O.S. Animaux » prend de plus en plus d'ampleur et que vous êtes chaque semaine plus nombreux à vous y intéresser. Et, depuis que l'émission « Pilote » de Radio-Luxembourg diffuse également nos appels, le courrier a triplé en très peu de temps.

C'est là une très bonne nouvelle car, touchant un public de plus en plus nombreux, nos

D'autre part, vous pouvez, vous aussi, nous aider :

1° en indiquant toujours le numéro de l'annonce à laquelle vous répondez, non seulement sur votre lettre elle-même, mais également sur l'enveloppe, ce qui nous permettra de distinguer rapidement entre le courrier « journal » et le courrier « radio » ;

2° en nous écrivant, dès que vous avez obtenu satisfaction, soit pour placer un animal, soit pour trouver celui que vous désiriez. Et voici notre « lettre de la semaine », un S.O.S. auquel nous attribuons le n° 57 :

De Mme PETIT, 64, rue du Docteur-Dewyn, à Tourcoing (Nord) :

« Au début du mois d'août, mon petit garçon portait en colonie de vacances à Barèges, dans les Hautes-Pyrénées. Ils étaient 150 garçons, accompagnés de moniteurs et d'un brave abbé qui dirigeait la colonie. Celui-ci possédait un chien « loup-renard », nommé Teddy, qui, le trajet se faisant en autocar, fut du voyage.

La colonie se passa très bien, dans un chalet à 1500 mètres d'altitude. Mais, au moment du retour, dans l'effolement général, chacun croyant que le chien se trouvait avec un autre, il fut oublié au chalet.

Depuis lors, il erre dans le village, où chacun lui donne à manger. Et toutes les nuits, il fait le loup à la porte du chalet.

Notre brave abbé, pas très riche, a beaucoup de chagrin. Nous avons cherché un moyen de faire revenir le chien, mais Barèges n'a pas de gare. Peut-être pourriez-vous trouver quelqu'un qui, faisant le voyage Pyrénées-Nord, se chargerait de le ramener (même par relais). Le chien est très doux.

La personne qui voudrait le ramener pourrait s'adresser, soit à M. Appamont, hôtelier, plateau de Liens, à Barèges ; soit à l'épicier. Il suffirait de demander le chien de la colonie Notre-Dame-de-la-Clarté, à Tourcoing.

J'espère que vous serez assez heureux pour trouver une solution. »

Nous l'espérons, nous aussi, et nous comptons pour cela sur l'ingéniosité et le dévouement bien connus de nos lecteurs.

Merci d'avance et très amicalement.

Jean Carlier



appels sont entendus de plus en plus loin et la plupart des S.O.S. sont exaucés.

Mais, dans certains cas, nous nous trouvons devant un problème insoluble : par exemple, les réponses affluant par dizaines tous les jours pour adopter la petite chienne de Serge Galibard. Pour satisfaire chacun, il faudrait couper la petite bête en quelques centaines de morceaux, ce qui, d'ailleurs, ne contenterait personne !

Notre rôle consiste donc seulement à servir d'intermédiaire entre ceux de nos amis qui passent un S.O.S. et ceux qui désirent y répondre. C'est déjà un très gros et très difficile travail et nous allons essayer de le simplifier. Tout d'abord, à partir de ce numéro, nous indiquerons les adresses complètes de nos correspondants, qui pourront ainsi se mettre directement en rapport entre eux.

NOUVEAUX S.O.S.

N° 58. — Christiane PETIN, 75, rue J.-Coppée, à Villenoble (Seine) :

Nous avons recueilli douze chats et chattes très gentils qui étaient abandonnés. Mais mes parents sont pauvres et il serait nécessaire que nous puissions en placer quelques-uns de toute urgence. Ils ont entre un et quatre ans, sont propres et en parfaite santé.

Par ailleurs, nous sommes en train de former une section locale du Club du Jeune Ami des Animaux à Villenoble et nous aimerions que les amis des bêtes de la ville se mettent en rapport avec nous.

N° 59. — Mme A. BOURGET, Chemin de Saint-Jean, à Draguignan (Var) :

Depuis 1941, j'ai créé à Draguignan un refuge pour chiens abandonnés, édifié d'abord avec mes faibles économies. L'œuvre, prenant chaque jour de l'extension, fut reconnue d'utilité publique et la municipalité m'alloue 200 NF par an. Je n'ai absolument rien d'autre pour subvenir à tous les besoins de l'œuvre : nourriture, médicaments, entretien des locaux. C'est avec ce que je gagne en travaillant que je parviens à faire vivre toutes ces pauvres bêtes abandonnées par des gens sans scrupules. A présent, j'ai 60 chiens à ma charge et des réparations urgentes à faire. Et je suis âgée. Aussi, je me demande avec angoisse ce que deviendront ces malheureuses bêtes, si l'on devait fermer le refuge. C'est pourquoi j'ajoute à l'aide tous les amis des bêtes, qui comprendront que ce refuge est une

véritable nécessité : il y a tant de bêtes malheureuses ! Il faudrait d'une part en bien placer le plus possible et, d'autre part... quelques dans seraient les bienvenus (il en serait, bien sûr, accusé réception).

N° 60. — Mme JOLLIVET, 4, rue Lamartine, à Bry-sur-Marne (Seine) :

Je désire placer, de toute urgence, une jolie petite chatte et son petit d'un mois.

ON NOUS DEMANDE...

D. 50. — Max CHARBONNELLE, 226 bis, Chaussée Jules-César, à Eaubonne (Seine-et-Oise) :

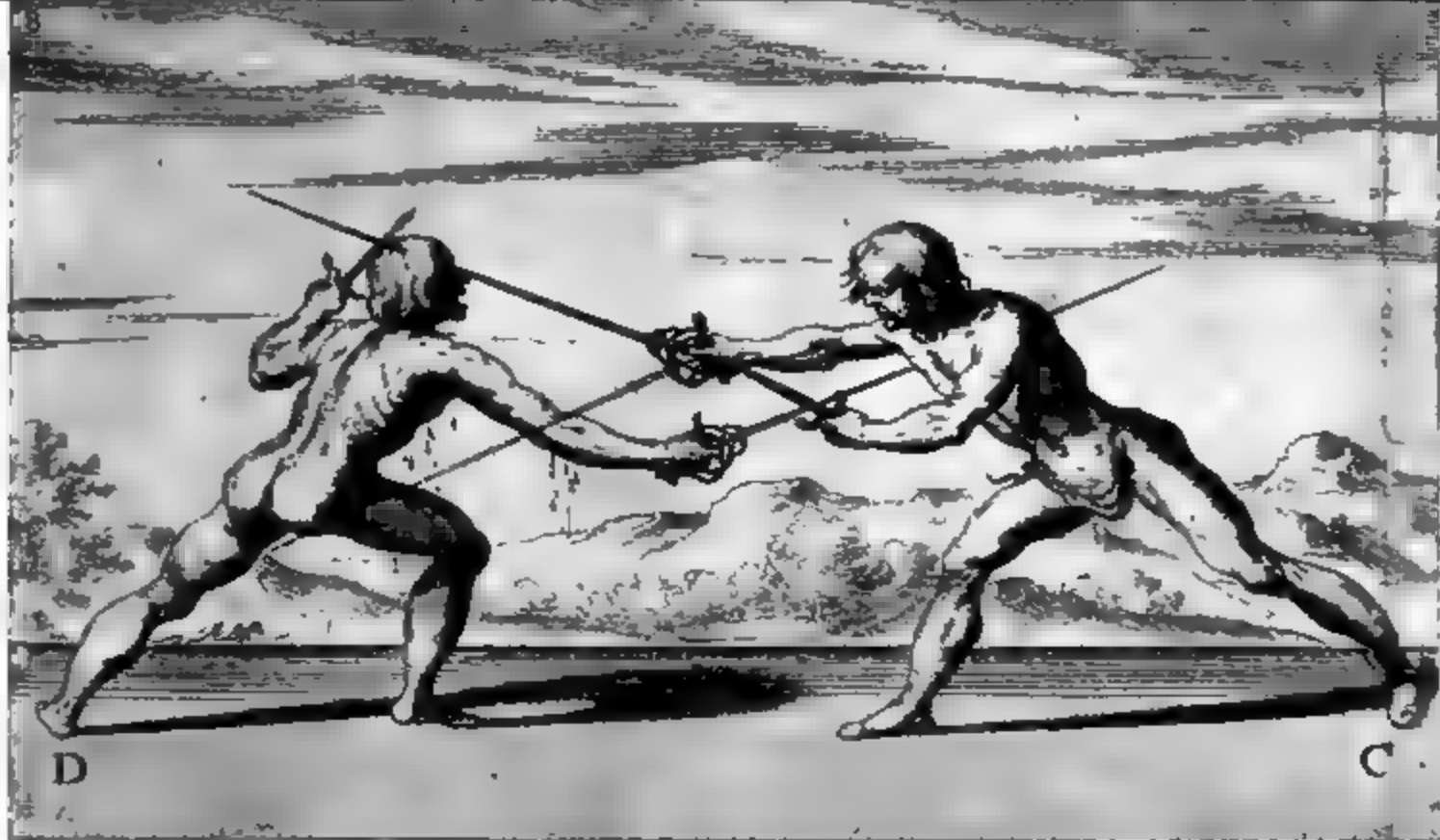
J'ai une cage, mais je n'ai pas d'oiseau. Je voudrais savoir si quelqu'un en a un à me donner.

D. 51. — Yves TEXIER, 49, allée des Ormes, Le Perreux (Seine) :

Quand je rentre du collège, je m'ennuie beaucoup en pensant qu'un petit chat serait le bienvenu chez moi. Ma sœur, elle aussi, voudrait un petit chat siamois. J'ai déjà tout aménagé pour le recevoir gentiment.

D. 52. — Colette, Josyane, Ginette, Marie-José et Jean-Jacques SCHMITT, 6, rue Gambetta, à Audun-le-Tiche (Moselle) :

Nous sommes cinq enfants de la Lorraine qui désireraient un chien de petite race, genre loulou et nous ne sommes pas assez riches pour l'acheter.



Aux murs de la salle Lacaze, des estampes : tout d'abord, une femme « Botte de Nevers »...



Avec une authentique rapière, le maître Lacaze (à gauche) a démontré à Jean Carlier (refusant de pousser plus loin la démonstration !) qu'il connaissait parfaitement la « Botte de Nevers ».

par

JEAN CARLIER

TROIS fois par semaine, les mardi, jeudi et samedi après-midi, en plein Paris, à deux pas de l'Opéra, la petite rue Volney se transforme en fossés du château de Caylus : on y ferraille dur et le passant, attiré par le choc des lames contre les coquilles, colle son nez aux fenêtres grillagées de la salle Lacaze. Entrons...

Un vaste escalier, des lumières étouffées, un silence troublé par le tintement des blocs de glace dans les verres que prépare un maître d'hôtel en livrée, tout rappelle que le Cercle Volney (artistique et littéraire) est contemporain de la tour Eiffel et que Philéas Fogg en fréquentait un tout pareil dans le « Tour du monde en 80 jours ». A l'entresol, une salle voûtée aux murs couverts de fleurets, épées, sabres, dagues, rapières, masques et gants de cuir : c'est le royaume du maître Pierre Lacaze, fils et frère de maîtres d'armes, breveté lui-même depuis un quart de siècle, professeur de l'I.N.S. (Institut National des Sports) qui forme les athlètes, à Joinville), chargé de cours aux Conservatoires (lyrique et dramatique) et qui « règle » tous les coups d'épée qui se donnent sur la scène de l'Opéra, de l'Opéra-Comique et de la Comédie-Française.

D'ascendance béarnaise, comme tant de bretteurs célèbres, il est vif comme un fleuret et plaisante volontiers, mais il sait être sérieux quand il le faut : c'est lui qui a rédigé les 300 lignes consacrées à l'escrime dans le Dictionnaire Larousse encyclopédique en 10 volumes, avec deux pages illustrées de 40 photos qu'il a mises en scène et où il figure souvent.

Son meilleur élève, le plus doué, le plus audacieux : Jean Marais dont les talents se sont illustrés dans ses deux derniers films, « Le Bossu » et « Le Capitaine ». C'est le Maître Lacaze qui lui a mis en mains sa première épée et après une demi-douzaine de leçons, ils se livraient déjà des assauts à la dague et sans masque. A la grande

frayeur du producteur du film (« Ruy Blas »), qui voyait déjà sa vedette éborgnée.

Autre élève de la salle Lacaze : Mel Ferrer, simplement venu « s'entretenir », car il était déjà très bon escrimeur. Marion Brando, lui, a fréquenté la rue Volney très régulièrement pendant six mois. Sérieux, consciencieux, il s'accordait simplement une pause, de temps à autre, en jouant de l'harmonica, sous l'œil admiratif des jolies escrimeuses.



Dernières en date des préoccupations du maître Lacaze : « Ruy Blas », mis en scène par Raymond Rouleau à la Comédie-Française (Robert Hirsch en Don César de Bazan y fait un éclatant numéro de jonglerie avec son épée) et « La Locandiera » de Goldoni, mise en scène à l'Opéra-Comique par Jacques Charon.

Là, il a fallu venir à bout d'un travail très délicat : mettre en scène un duel comique en utilisant une épée brisée, des chaises, une table... et en suivant le rythme de la partition musicale ! Un duel au métronome !

Mais ce n'est rien auprès de « Roméo et Juliette » qui tournait en mélée générale, raconte le maître Lacaze ; là, il fallait se garer des mauvais coups de lame !... D'ailleurs, tout ne se passe pas toujours bien. Ainsi, à l'Opéra, pour « Carmen », l'administration n'ayant pas prévu que les armes puissent être menées et épointées pour les rendre plus inoffensives, le ténor Albert Lance a reçu dans la cuisse un

mieux
qu'une colle !

LIMPIDOL

RECOMMANDÉ POUR REPARER
VOTRE BRACELET MONTRE

Vente : Papetiers - Drogueries - Quincailliers - Bazar





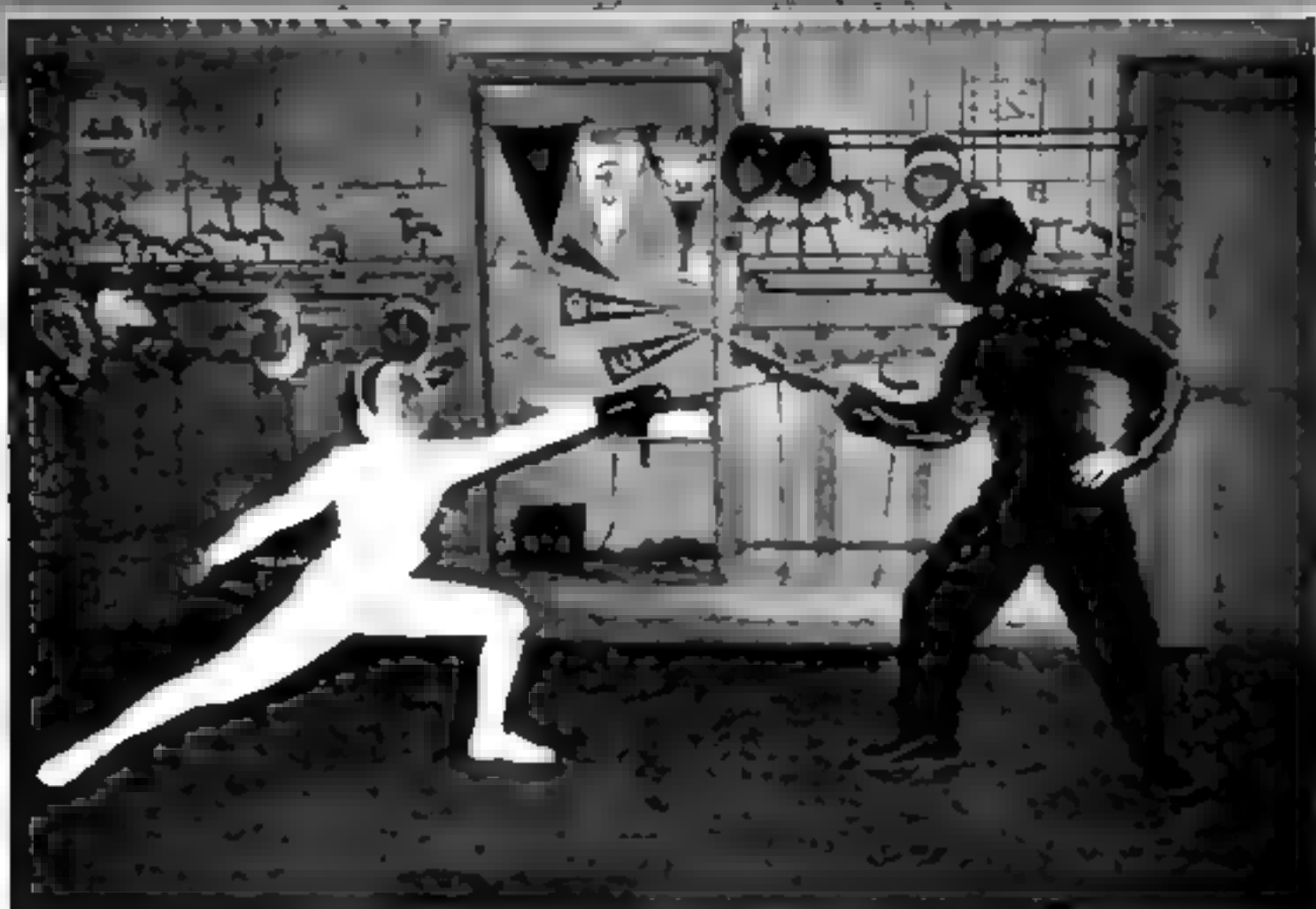
... le « coup de Jarnac » qui surprie l'un des meilleurs escrimeurs de l'époque...



... et un duel de spadassins emplumés avec la cape enroulée sur le bras non armé.

De l'escrime olympique à l'escrime de théâtre

LE MAITRE LACAZE A RÉGLÉ 120 DUELS ET FORMÉ 17 CHAMPIONS DE FRANCE



Le maître Lacaze (ci-contre, à gauche) pare une attaque d'une de ses élèves, Annie Clément. Seule arme féminine : le fleuret. Trop lourds, le sabre et l'épée ne sont utilisés que par les hommes. Autre élève très douée du maître Lacaze, Jean Morais (ici, à droite, dans son dernier film « Le Capitaine ») est très vite passé au duel athlétique contre l'âme damnée du maître Concini.



coup de pointe qui l'a immobilisé pendant huit jours et a... provoqué une éruption de boutons !

— Et le duel de Cyrano de Bergerac ?

— Très agréable à mettre en scène : c'est une vraie leçon d'escrime parce que l'auteur, Edmond Rostand, était lui-même un parfait escrimeur.

— La fameuse « botte de Nevers » de Lagardère ?

— Impossible à réaliser... D'abord parce qu'il n'y a pas de coups imparables et puis parce que, telle qu'elle est décrite par Paul Féval, dans « Le Bossu », elle n'est qu'une énumération de termes d'escrime sans suite et sans lien... Ce qui ne veut pas dire que le coup de pointe entre les deux yeux n'existe pas. Au contraire. C'est plutôt un coup au coin interne de l'œil qui était pratiqué au XVI^e et au XVII^e siècles : avant de se fendre, il faut « envelopper » la lame de l'adversaire avec sa propre lame qui tourne autour.

— Et le « coup de Jarnac », pratiqué pour la première fois par le comte de Jarnac contre La Châtaigneraie sous Henri II ?

— Là, c'est différent... Coup historique, parfaitement réel et loyal (quoiqu'on ait pu prétendre), il consiste à couper le tendon, derrière le genou, d'un coup de tranchant de l'épée.

— Pratiquez-vous l'escrime ancienne dans votre salle ?

— Plutôt sur les scènes de théâtre, oui... Du glaive romain à l'épée de cour (du XVII^e et du XVIII^e siècles) en passant par la lourde rapière, avec la cape enroulée sur l'avant-bras non armé et qui sert soit à parer les coups, soit à attaquer en la lançant sur la tête de l'adversaire pour l'aveugler... l'escrime avec rapière et dague, celle-ci servant soit à parer l'attaque, soit à frapper dans les corps-à-corps.



LES PARADES

» D'ailleurs, les parades étaient plus variées autrefois. Ainsi, la main non armée (la plupart du temps la main gauche, sauf pour les gauchers) qui

sert aujourd'hui de balancier et d'accélérateur (d'équilibrateur, comme on dit) et qui facilite l'attaque en s'abaissant rapidement, cette main non armée servait jusqu'au XVIII^e siècle à parer les remises de pointes de l'adversaire : elle pouvait même chercher à saisir son épée pour la détourner ou s'en débarrasser.



— Tout cela fait partie, maintenant, des traditions oubliées.

— Pas tellement puisqu'on se bat encore en duel, bien que les assauts ne se terminent plus tragiquement : deux avocats, M^{rs} Nordman et Thier-Vignancourt, se sont affrontés en 1949 et j'ai été étroitement mêlé à un duel qui a défrayé la chronique il y a deux ou trois ans : le combat Serge Lifar-marquis de Cuevas. Coïncidence : Serge Lifar était venu s'entraîner chez moi (ma salle, rue Volney, est à côté de l'Opéra) et le marquis de Cuevas était allé chez l'un de mes anciens élèves, devenu maître d'armes, Carlier.

— De là à ce que les mauvaises langues prétendent que vous avez réglé ce duel comme un ballet !...

— Erreur !... Je n'ai jamais eu aussi peur : l'inexpérience des deux duellistes était si flagrante qu'on pouvait craindre, à tout moment, de les voir s'embrocher par inadvertance. Tout s'est à peu près bien passé, heureusement !

» Mais tout ceci est moins sérieux que pittoresque. Si j'ai réglé plus de 120 duels, soit à la scène, soit à la ville, j'ai surtout formé plusieurs milliers d'élèves dans ma salle, ouverte voici une dizaine d'années. Et nous avons décroché 17 titres de champions de France, soit individuels, soit par équipes.

— Votre effectif ?

— A peu près 80 dont la moitié de

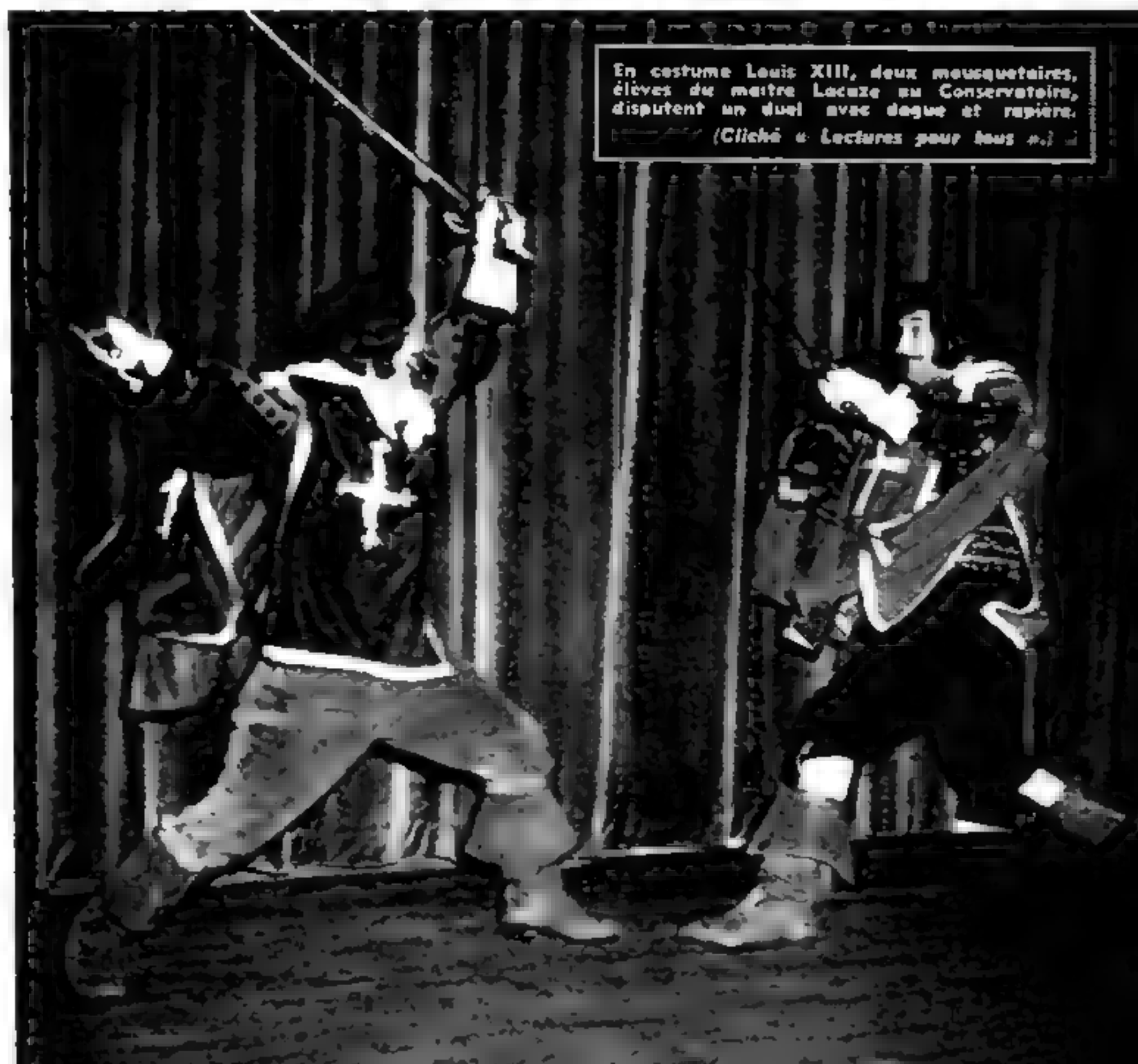
moins de 25 ans : à peu près un tiers de filles qui donnent souvent de meilleurs résultats que les garçons. Dites-le bien à vos « Pilotes ».

— Quelles qualités faut-il pour faire un bon escrimeur ?

— Celles qu'on possède et celles qu'on acquiert : souplesse, coordination, réflexes... L'escrime est la meilleure et la plus complète des disciplines : à la fois gymnastique corrective, rééducation physique et morale, l'escrime fixe l'attention des distraits et calme les gens nerveux.

» Vous ne pouvez pas vous faire une idée de toutes les possibilités de l'escrime... » Là, l'œil du maître Lacaze

s'est allumé sous un sourcil noir et j'ai compris qu'il trouvait un peu trop solennelles ses louanges du plus noble des arts : « Ainsi, me confia-t-il, en me demandant de garder provisoirement le secret, j'ai inventé l'hoplographie (du grec « hoplon » et « graphion » : l'écriture par les armes). Je tends une toile blanche sur le plastron de mon adversaire, je fixe un pinceau à la pointe de mon fleuret, je le trempe de temps à autre dans des pots de couleurs différentes et, à la fin de l'assaut, le plastron de mon partenaire est une véritable peinture abstraite... Vous verrez... Je vais bientôt faire une exposition. »



En costume Louis XIII, deux mousquetaires, élèves du maître Lacaze au Conservatoire, disputent un duel avec dague et rapière. (Cliché « Lectures pour tous ».)



SITTING BULL

Toute sa vie il défendit la liberté

DANS la prodigieuse histoire du Far West, on trouve de nombreuses et impressionnantes figures parmi ceux qui entreprirent de découvrir et de mettre en valeur les terres nouvellement découvertes. Parmi ces héros blancs, on peut citer notamment Buffalo Bill (voir « Pilote » n° 12), Johann Sutter (voir « Pilote » n° 15) et Kit Carson (voir « Pilote » n° 51). Mais, parmi les Indiens, ceux qui occupaient déjà ces vastes contrées, il y eut aussi de fortes personnalités, des guerriers intrépides et des chefs remarquables, tels que Cochise et Geronimo, chez les Indiens Apaches Chiricahuas ; Séquoya, fils d'un Visage Pâle nommé George Gist, chez les Cherokees et, parmi les Indiens



Lorsqu'il fit partie du Wild West Show, Sitting Bull eut la joie de se faire photographier avec son patron, Buffalo Bill.



Le général Miles, après le combat de Little Big Horn, poursuivit Sitting et les siens. Il les rencontra à Clear Creek.

Sioux, qui furent ceux qui tinrent tête le plus longtemps aux étrangers venus les dépouiller de leurs terres et de leurs biens, il y eut des hommes de grande valeur tels que Red Cloud, Crazy Horse, White Horse et Gall, qui se révélèrent à Little Big Horn comme un stratège des plus habiles. Mais, de tous les chefs indiens, celui qui a acquis la plus étonnante renommée fut un Sioux Unkpapa, du nom de Tatanka Yotanka, mais qui connut une gloire universelle sous le nom de Sitting Bull, le Taureau Assis.

C'est sur les rives du Missouri, dans une vallée du Dakota, que Sitting Bull vit le jour, au cours de l'année 1834. Il l'assura lui-même, déclarant : « Oui, je suis né sur les rives du grand fleuve. Je l'ai entendu dire à quelques-uns, mais je ne saurais préciser qui ils étaient ni où cette conversation s'est déroulée. » Ce qui est certain, plusieurs témoins dignes de foi l'ont assuré, le jeune Indien de la tribu des Sioux Unkpapas passa la plus grande partie de sa jeunesse à Jumping Badger.

A 10 ans, en compagnie de guerriers plus âgés, il s'en fut à la chasse et tua un buffle, ce qui provoqua l'admiration de tous. A 14 ans, participant à une expédition contre un village Crow, il tua son premier ennemi.

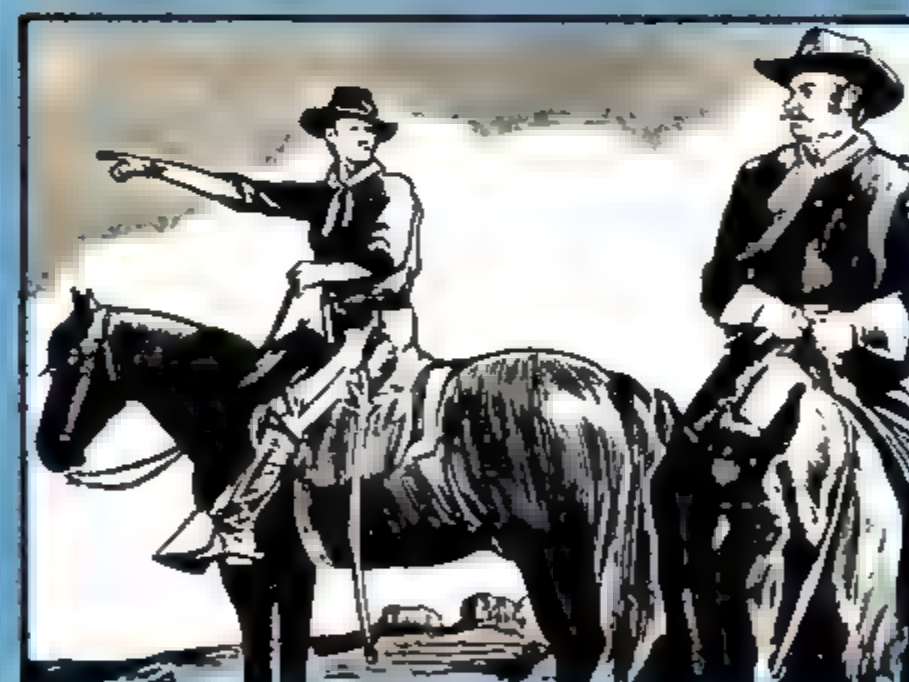
Sitting Bull possédait un talent de dominateur. En 1881, il exécuta sa croquis où il se bat contre un guerrier Assiniboin.



Lors de sa naissance, le jeune Sioux Unkpapa reçut le nom de « Blaiseau Sauter » qu'il changea un peu plus tard pour celui de « Four Horns » (Quatre Cornes). Devenu « médecine man » en 1857, il se nomma alors « Tatanka Yotanka », c'est-à-dire « Sitting Bull » ou « Taureau Assis ». Il mérita ce curieux surnom grâce à la façon dont il attaquait les buffles. Lancer son cheval au grand galop, il sautait sur le dos de l'animal qu'il avait choisi dans le troupeau et il plongeait incontinent son poignard dans le garot. Les Indiens virent en lui un futur chef.



Pendant 12 années, Sitting Bull, excédé des brutalités des Visages Pâles, ne cessa de manifester sa haine. Il comprit que pour lutter efficacement contre les hommes des postes, les tribus indiennes devaient oublier leurs querelles et s'unir pour la grande révolte. Les tambours de guerre résonnèrent d'un camp à l'autre. Il avait sous son commandement que 800 guerriers Unkpapas. Quelques semaines plus tard, son armée compte 1 500 hommes, puis 3 000 et enfin 5 000. Il s'efforça de convaincre d'autres chefs de tribus, tels que Red Cloud et Standing Rock.



Sitting Bull était un homme intelligent. Lorsque la nouvelle du massacre de Little Big Horn parvint à Bismarck, petite ville sur le cours du Missouri, arde fut aussitôt donné au général Miles de se mettre en route et de rejoindre à tout prix Sitting Bull et ses fuyards. Miles, brûlant les étapes, accrocha finalement les arrières-gardes indiennes à Clear Creek. Il demanda à parlementer avec le chef Unkpapa. La rencontre eut effectivement lieu, mais Sitting Bull refusa de se rendre. La bataille était désormais inévitable. Elle se déclencha sans tarder.



Avec le colonel William F. Cody, qui était un des rares Visages Pâles en qui il eût une absolue confiance, il suivit le « Wild West Show ». Parmi la troupe se trouvait une femme d'une rare habileté au tir à la carabine, Annie Oakley, la fameuse Annie du Far West. Sitting Bull se prit d'affection pour la jeune femme dont il rechercha la compagnie. Le cirque se trouvait à Londres, en 1888, lorsque, souffrant du mal du pays, Sitting Bull demanda à retourner aux États-Unis. Il quitta donc ses amis et, de retour en Amérique, regagna la réserve de Standing Rock.



Quand il eut atteint l'âge de 23 ans, Sitting Bull devint « Shaman », c'est-à-dire « grand prêtre », des Unkpapas. Il savait qu'il était venu sauver et venger la race indienne, qu'il était promis à des destinées exceptionnelles. Les Visages pâles, qui ne racontaient que mensonges, étaient des ennemis qu'il fallait chasser par tous les moyens. L'un d'eux, pourtant, eut droit à son estime et à sa vénération. Ce fut un missionnaire belge, le R. P. de Smet, qu'il appela le Robe Noire et qui s'efforça de faire de lui un ami des colons, mais qui, hélas, ne put y parvenir.



Il est vrai que les Blancs faisaient tout pour dresser contre eux toutes les tribus indiennes. Après le terrible massacre du Minnesota qui eut lieu en 1863, Sitting Bull se révolta pour la première fois en prenant les armes dans le Montana, poussant l'audace jusqu'à attaquer les steamers du Missouri. Excédé, le gouvernement de Washington dépêcha des parlementaires qui rencontrèrent Sitting Bull à Fort Yuma. Les Américains offrirent des présents que le chef Unkpapa reçut volontiers. Après quoi, il chassa les parlementaires et regagna aussitôt les tipis de sa tribu.



Désormais, ennemi implacable pour les Blancs, il harcela leurs postes militaires et les camps des Indiens devenant les alliés des soldats. En 1894, il attaque le camp de Mussel Shell, où il assura sa première victoire : les colons, ayant été avertis à temps, lui avaient préparé une embuscade. L'année suivante, le général Hancock prit le commandement d'une expédition contre lui, tout en invitant Washington à négocier par la voie des traités. Les Sioux furent convoqués à Fort Pack. Il en vint un petit nombre. Mais Sitting Bull était sur le sentier de la guerre.



Les Visages pâles, de leur côté, ne faisaient rien pour mériter l'amitié des Rouges. Les hommes du 7^e régiment de cavalerie, commandés par le général Custer, sous prétexte de donner une leçon à ces « démons rouges », se livrèrent à d'odieux massacres dont le plus terrible fut celui de la Wichita River, tandis que les cavaliers de colonel Clarke opéraient de la même façon à Sand Creek. Au cours de ces rencontres, aucun être vivant ne fut épargné. Les soldats déchaînés sabraient femmes, enfants et vieillards. Sitting Bull n'oublierait jamais ces crimes injustifiés.



Des messages furent envoyés aux autres tribus. On enterra tous les dissentiments et bientôt, le chef Unkpapa se trouva à la tête d'une véritable armée groupant Sioux et Cheyennes. S'ils étaient moins bien armés que les cavaliers blancs, ils connaissaient beaucoup mieux qu'eux les secrets de la Prairie et la meilleure tactique pour démolir et anéantir l'adversaire. Le général Custer, ayant reçu l'ordre de se porter sur les rives de la Little Big Horn River, quitta Fort Lincoln. Sitting Bull, averti par ses scouts, suivit pas à pas sa lente progression.



Et ce fut la tragique rencontre de Little Big Horn qui vous a été racontée dans un Pilorama (voir n° 20). Séparés de leurs compagnons Reno et Benteen, Custer et ses soldats, formant le carré, luttèrent désespérément jusqu'à la mort. Après la rencontre, se doutant que les Américains allaient mettre tout en œuvre pour venger leurs morts, Sitting Bull divisa ses guerriers en deux groupes. Il prit lui-même le commandement du plus important et l'entraîna à marches forcées vers le Nord-Ouest, en direction du Canada, où il comptait bien trouver un



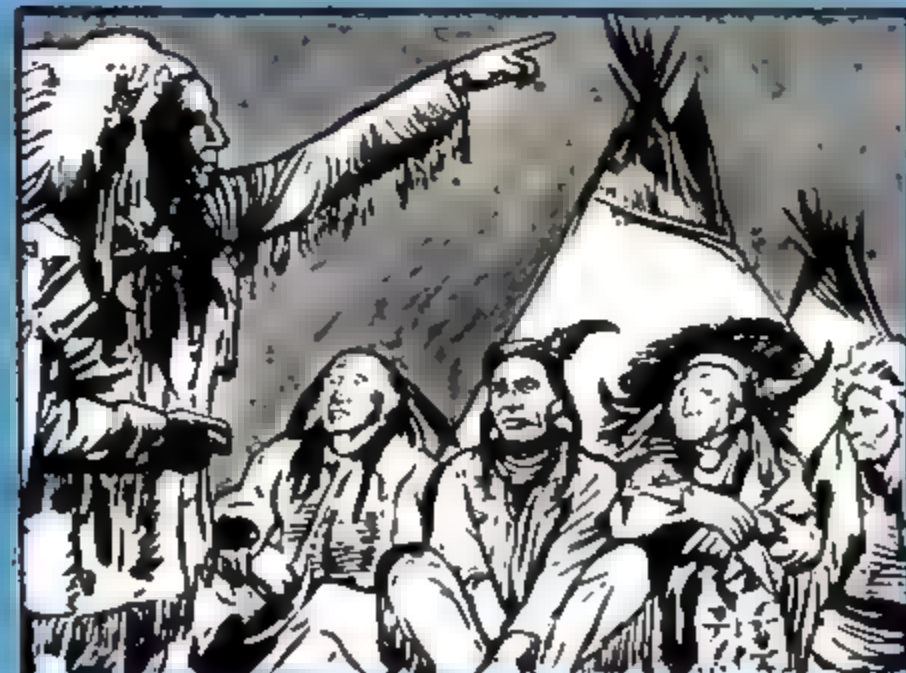
Les hommes de Sitting Bull mirent le feu à l'herbe sèche de la Prairie et s'élancèrent au combat, persuadés qu'ils étaient devenus invulnérables. Malheureusement pour eux, les Américains étaient armés de mitrailleuses automatiques Maxims, arrivées tout récemment d'Angleterre. Ces terribles engins firent dans les rangs indiens des ravages sanglants. Sous un déluge de fer et de feu, les Rouges furent bousculés, dispersés, anéantis. Une partie d'entre eux fut amenée à se rendre. Une fois encore, Sitting Bull réussit à s'échapper à la faveur du désordre.



Avec quelques rescapés de la rencontre de Clear Creek, le chef Sioux parvint à franchir la frontière et reçut du gouvernement du Canada l'autorisation de s'installer dans la région des Grands Lacs. Mais l'isolement à laquelle il était contraint ne tarda pas à lui peser. Par de mystérieux messages, des nouvelles lui parvinrent. Dans les réserves des Etats-Unis, ses frères se désespéraient. Dans certains camps, on avait célébré la Ghost Dance. Les vaincus se préparaient à la révolte. Le vieux chef se demanda comment il allait pouvoir rejoindre les siens.



Il décida de recourir à la ruse. Un matin, un homme se présenta au poste Buford. C'était Sitting Bull en personne, qui venait faire sa soumission aux Visages pâles. Il se sentait encore assez fort pour poser ses conditions. Il exigea l'immunité pour tous les siens. Les Blancs, de leur côté, prirent l'engagement de ne pas l'arrêter. Il crut en leur parole. Il se livra, fut arrêté et emmené au Fort Randall. C'était en 1881. Pendant deux années, il se montra un prisonnier docile. La discipline devint par la suite moins rigoureuse. Il put voir son ami Buffalo Bill.



Des traités solennels avaient reconnu la propriété des Indiens sur ces terres, mais des découvertes de métal précieux attirèrent les convoitises des Blancs. On voulut, une fois encore, chasser les Peaux-Rouges vers des régions stériles. Sitting Bull, alors, retrouva toute son ardeur et sa combativité. Dans les lointaines solitudes résoudèrent à nouveau les esprits grandement des tambours de guerre. Les tribus, à l'unanimité, répondirent à l'appel. Toutes s'accordèrent pour vouloir Sitting Bull comme chef. La révolte était sur le point de déferler, quand les Blancs, prévenus, réagirent.



Au cours de la nuit du 14 décembre 1890, 40 hommes, sous la conduite du lieutenant Bull Head, furent envoyés à Standing Rock par le major Mac Laughlin. La plupart des guerriers indiens étaient allés prendre part non loin de là à la Ghost Dance. Mais Sitting Bull était dans sa misérable demeure avec ses deux femmes et son fils. « Nous venons l'arrêter ! » annonça Bull Head. « C'est bien, répliqua Sitting Bull, je vous suivrai. » Ayant revêtu son plus beau costume et s'étant coiffé de ses plus belles plumes, il demanda son étalon gris, qu'un policier tenait par la bride.



Les guerriers, de retour de la Ghost Dance, entouraient le camp. Sitting Bull était encadré par Bull Head et Shave Head. Derrière lui, se tenait le sergent Red Tomahawk. Son fils, surpris de le voir se rendre, protesta. Alors, Sitting Bull se retourna et lança l'ordre de bousculer les policiers. Bull Head fut mortellement blessé mais réussit à tirer sur Sitting Bull. Au même instant, Red Tomahawk déchargea son revolver sur le chef indien, qui fut tué sur le coup. Ainsi mourut, pour avoir voulu défendre la liberté des siens, un des plus grands chefs de la tribu des Sioux.

JACQUES LE GALL

L'OMBRE

RESUME. — Jacques Le Gall est mûré dans les souterrains de Pierrenoire. Il essaye d'attirer l'attention des gendarmes. Un brigadier descend dans un puits, mais les cris de Le Gall ne lui parviennent pas.

contre

HMM... PEUT-ÊTRE QUE LA RÉPONSE AU SIGNAL N'EST PAS CELLE QU'ON ATTENDAIT ET QUE CELUI OU CEUX TERRÉS LÀ-DESSOUS GAR-DENT VOLONTAIREMENT LE SILENCE... JE VAIS TOUT DE MÊME FAIRE UN DERNIER ESSAI...



HO! OHÉ... LÀ-DESSOUS!... M'ENTENDEZ-VOUS? RÉPONDEZ!

MON DIEU!... MA VOIX N'EST PAS PARVENUE LÀ-HAUT... ON NE M'A PAS ENTENDU! QUE FAIRE? OH!... MA FUSÉE! C'EST MON DERNIER ESPOIR!...



LA DÉTONATION PARVIENDRA PEUT-ÊTRE JUSQU'À L'EX-TÉRIEUR!

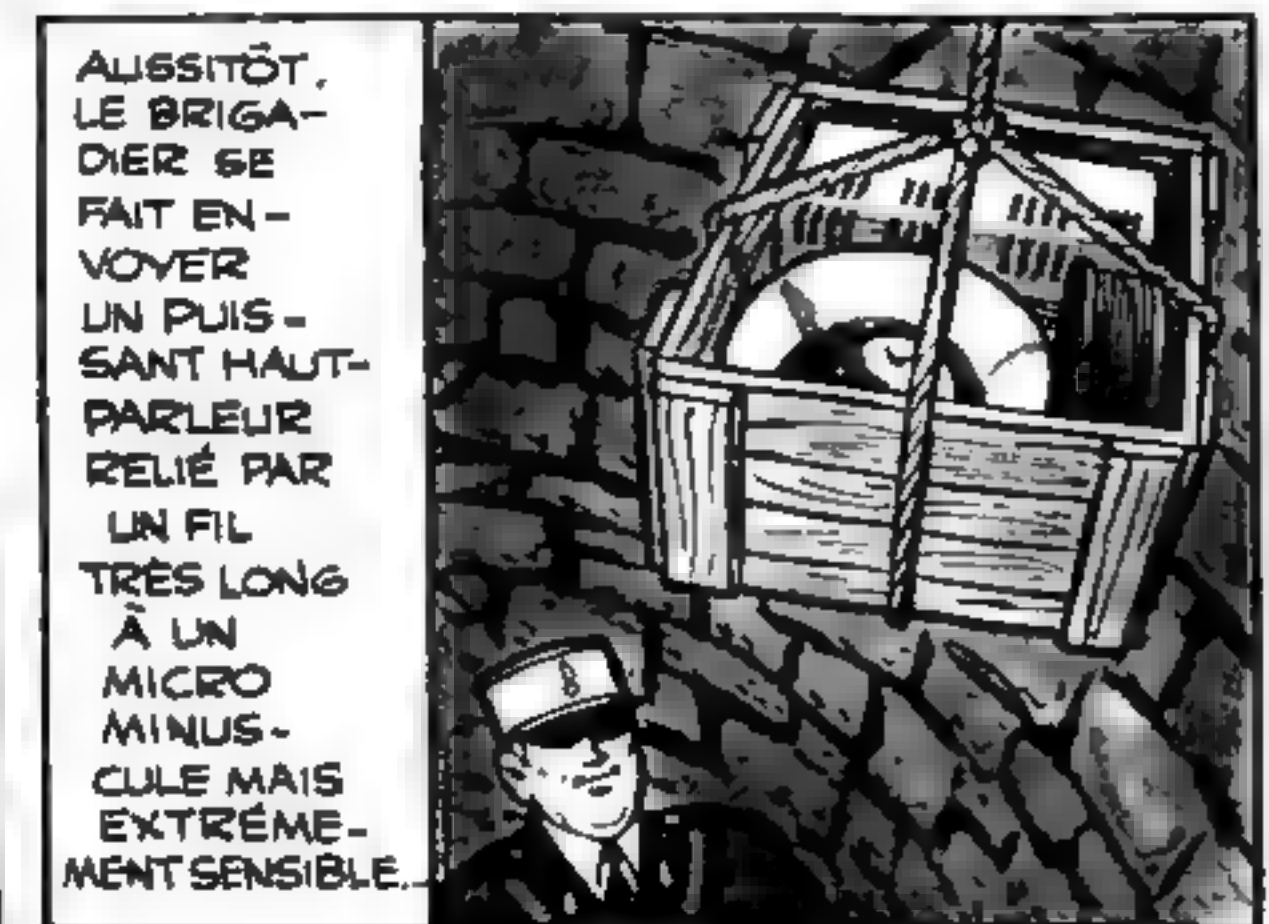


EN EFFET, CETTE FOIS LE MIRACLE SE PRODUIT, ET...

?... UNE DÉTONATION ASSOURDIE!... OH!... UN PEU DE FUMÉE!... AUCUN DOUTE POSSIBLE!... C'EST UNE RÉPONSE!... QUELQU'UN EST EN DÉTRESSE LÀ-DESSOUS!



COMMENT ENTRER EN COMMUNICATION AVEC CE MALHEUREUX OH!... J'AI UNE IDÉE!... UN MICRO!... SI JE POUVAIS DESCENDRE UN MICRO DANS LA CREVASSE!



AUSSITÔT, LE BRIGADIER SE FAIT EN-VOYER UN PUIS-SANT HAUT-PARLEUR RELIÉ PAR UN FIL TRÈS LONG À UN MICRO MINUS-CULE MAIS EXTRÊME-MENT SENSIBLE.



TOUT EST PRÊT!... LE PROBLÈME MAINTENANT EST DE FAIRE GLISSER CE MICRO ASSEZ PROFONDEMENT DANS LA FISSURE POUR QU'IL PUISSE CAPTER LES APPELS DE CELUI QUI EST LÀ-DESSOUS!...



LE BRIGADIER A LAISSÉ FILER LE MICRO DANS LA CREVASSE, LE FAISANT DESCENDRE À PETITES SECOUSSES VERS LES PROFON-DEURS DU SOUS-SOL...



ÇA A L'AIR D'ALLER!... J'AI DÉJÀ DÉVIDÉ 5 MÈTRES DE FIL... LA FISSURE DOIT ÊTRE ASSEZ RÉGU-LIÈRE ET PAS TROP OBSTRUÉE...



LE FIL MOLLIT... MON MICRO DOIT S'ÊTRE COINCÉ QUELQUE PART!... ET MAL-GRÉ MES SECOUSSES, JE NE RÉUSSIS PLUS À LE DÉ-BLOQUER!... IL DOIT SE TROUVER À PRÈS DE QUINZE MÈTRES DE PROFONDEUR... ÇA SUFFIRA PEUT-ÊTRE... JE VAIS OUVRIR L'AMPLIFICATION AU MAXIMUM...



OHÉ!... LÀ-DESSOUS! JE VIENS DE VOUS DES-CENDRE UN MICRO... SI VOUS M'ENTENDEZ, RÉPONDEZ EN CRIANT, À VOUS!



OHÉ!... AU SECOURS!... JE SUIS EMMURÉ PAR UN ÉBOULEMENT DANS LES OUBLIETTES SOUS LES RUINES!...



OH!... SILENCE!... ÉCOUTEZ!...

JE M'APPELLE JACQUES LE GALL!... PRÉVEZ LA GENDARMERIE... J'AI DÉCOUVERT LE SECRET DE PIERRENOIRE!...

?! HEIN?!... JACQUES LE GALL?!... CE N'EST PAS POSSIBLE!...

CETTE ÉPREUVE EST LA TROISIÈME D'UNE SÉRIE
DE SIX ÉPREUVES CONSACRÉES AUX SPORTS

Pilote

VOUS PRÉSENTE
LA VINGT ET UNIÈME ÉPREUVE
DE SON BREVET

Aujourd'hui :

LE FOOTBALL

1^{re} QUESTION

Quel est le footballeur fameux dont les leçons ont paru dans « Pilote » ?

2^e QUESTION

Quel est le Club qui a remporté le plus souvent la Coupe de France depuis sa création en 1917 ?

3^e QUESTION

Voici les noms de prestigieux entraîneurs ; à vous d'indiquer leur nationalité et l'équipe (ou les équipes) auxquelles ils sont spécialement attachés :

Sapp HERBERGER
Albert BATTEUX

Matt BUSBY
Helenie HERRERA

4^e QUESTION

Elle concerne le sensationnel Real de Madrid :

- a) Quel est le succès majeur de ce grand Club durant la saison 59-60 ?
b) Quels étaient, durant cette même saison, les 3 avants de base du Real ?

5^e QUESTION

Voici des joueurs français de premier plan. À vous de nous dire le nom du club auquel ils appartiennent.

KAELEL
LAMIA
GUILLAS
FONTAINE
PIANTONI
UJLACKI
MARCHE
ABBES
GRILLET
LEROND



Vous n'oublierez pas d'inscrire sur votre bulletin-réponse votre nom, votre adresse, et le numéro de votre carnet de bord ; de même, vous n'omettrez pas de joindre à votre envoi une enveloppe timbrée à 0,25 NF portant également vos nom et adresse. Vous avez jusqu'au 14 novembre à minuit (le cachet de la poste faisant foi) pour répondre à la

21^e épreuve du Brevet de Pilote

Journal **PILOTE**

30, rue Notre-Dame-des-Victoires - Paris (2^e)

Attention ! Cette épreuve n'est, en aucun cas, un concours de vitesse. Ceux qui y répondront les premiers n'en tireront aucun avantage ! Aussi, nous ne saurions trop vous recommander de prendre votre temps pour bien répondre, tout simplement dans les délais.

NOTRE CONCOURS PERMANENT DE PHOTOS-ANIMAUX

Il y a parmi nos lecteurs de fort bons photographes, ayant à la fois de la technique et de l'imagination. Mais le canard, ce gentil volatile cher à Walt Disney, ne les a pas beaucoup inspirés. Nous avons pu sélectionner cette semaine, cependant, un grand vainqueur : il s'agit de Mathieu Michel au Champ Net, Aubigny-sur-Nère (Cher). Notre ami gagne un abonnement d'un an à « Pilote », pour son excellente photo de sa chienne jouant avec de petits canards confiants.

Nous attendons d'autres photos de canards, et nous rappelons que nous demandons des photos pittoresques, représentant un animal dans une situation particulière, imprévue ou amusante...

Le thème imposé pour les N^{os} 56 et 57 de « Pilote » sera le CHAT. Soyez exacts et nombreux à ce rendez-vous des photographes... récompensé par un abonnement d'un an à « Pilote ».



PILOTE AU SALON DE L'ENFANCE

VOUS vous souvenez sans doute, chers amis, de la tournée des plages « Vérigoud-Pilote » qui s'est déroulée tout au long des vacances et que nous avons eu souvent l'occasion de relater dans nos colonnes. Une fois encore, « Pilote » et « Vérigoud » se retrouvent ensemble pour votre plus grande joie à l'occasion du Salon de l'Enfance qui, à l'image de ses prédécesseurs, se tient au Grand Palais à Paris.

Venez tous nous rendre visite à la rotonde du Salon, au sous-sol du Grand Palais : vous ferez un charmant voyage dans le PETIT TRAIN DU FAR WEST, vous dégusterez les jus de fruit préférés de tous les jeunes, vous retrouverez « Pilote » et également des amis que vous connaissez bien : votre marraine Colette Duval, votre parrain le Chevalier d'Orgeix, le parachutiste Jean-Claude Dubois, le casse-cou Gil Delamarre, des vedettes des championnats... et au stand Waterman, Raymond Kopa vous attendra, le jeudi 3 novembre, dans l'après-midi. Il se fera un plaisir de vous remettre sa photo dédicacée et de signer vos « Carnets de Bord ».

TIMBRES
ACHETEZ des timbre-poste garantis tous authentiques et différents
ÉTRANGER : 500 diff. — 5 NF
FRANCE : 200 diff. — 5 NF
COMMUNAUTÉ : 100 diff. — 3 NF
LES 3 COLLECTIONS 10 NF
CATALOGUE GRATUIT N^o 7
FULCHIRON 24, Rue Justice DRANCY (Seine)

SOLUTIONS DES JEUX DE LA PAGE 18

MOTS CROISÉS

Horizontalement : 1. Réacteurs. — II. EO. — III. Armes. — IV. Vrambr. — V. Alfa - Ila. — VI. Ornement. — VII. Tnad. — VIII. IE. — IX. Tension.
Verticalement : 1. Ro-Va-Tét. — 2. Arlen. — 3. Aérofrein. — 4. Commandes. — 5. ER. — 6. SI. — 7. Rien. — 8. Lu. — 9. Somnerts.

CHAQUE DESSIN A SA PLACE

1^{er} dessin : dessin B. En effet, vous pouvez remarquer que le pain est entier, et que le lit n'est pas entamé.
2^e dessin : dessin C. Le lit de vin est toujours entier, mais le pain est entamé.
3^e dessin : le dessin A. Les rideaux sont maintenant tirés, la lumière allumée.
4^e dessin : le dessin D. En effet, les rideaux sont tirés et le lit de vin est entamé.

pour demander votre CARNET DE BORD

Envoyez dix bons semblables à celui qui figure dans l'angle de cette page, et dont les numéros se suivent (en y joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse). Adressez, enfin, le tout à « Carnet de bord » de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e).

LE LIVRE DE LA JUNGLE EN DISQUE



DEUX DISQUES
- FLD 185 S
- FLD 228

Il a hanté nos enfances, Mowgli, le « petit homme ». Il est sorti des pages du « Livre de la Jungle » pour nous prendre par la main et nous entraîner dans ses hautes terres de liberté. C'est grâce à lui que nous avons surpris les conversations, participé aux chasses, aux jeux, aux angoules, aux farces, des singes, des loups, serpents, chacals... et de Rikki-tikki-tavi, le mangouste... et de Bagheera, la belle panthère noire.

Voilà pourquoi ont été choisis les épisodes relatant l'arrivée de Mowgli chez les bêtes dites sauvages, et son départ, une douzaine d'années plus tard, en cette minute douloureuse où, ayant déjoué les « méchants » et affirmé sa jeune force, il doit cependant redescendre chez les hommes, ces inconnus.

Ce disque vous attend chez votre disquaire habituel.

ABONNÉS

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande d'abonnement, accompagnée d'un timbre à 0,50 NF.

Pilote

Sté Nlle D'EXPLOITATION DU JOURNAL PILOTE

Rédaction et Administration :
30, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS-2^e

Tél. : CENTral 19-10 - CENTral 18-31

Gérant-directeur de la publication : L.-R. RIBIÈRE

Directeur général : J. HEBBARD

Rédacteur en chef : R. JOLY

Directeur de la rédaction : R. GOSCHNY

Directeur artistique : J.-M. CHARLIER

ABONNEMENTS

France et Communauté française	Étranger
3 mois : 7,50 NF	11,00 NF
6 mois : 14,00 NF	21,00 NF
1 an : 26,00 NF	41,00 NF

C.C.P. Paris 13.887-73

Pour la Belgique, envoyer les règlements à :

« SIREP », 35, Avenue Wolvendael, BRUXELLES 18^e — C.C.P. 234-88

Abonnements en Belgique :

6 mois : 21,60 FB
1 an : 41,60 FB

La reproduction des textes et des photographies est interdite. PILOTE décline toute responsabilité pour les documents envoyés. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Publicité : ÉDIPRANCE,
30, rue Notre-Dame-des-Victoires,
Paris (2^e).
CENTral 12-75,
12-36, 14-99.

BREVET DE
"PILOTE"

L'INSPECTEUR ROBILLARD

★ PAR PIERRE BELLEMARE ET MOALLIC ★

RESUME. — Les complices de Joe Costoso sont vraiment des gaffeurs ! Vous avez remarqué qu'ils ont immatriculé leur voiture volée 731 HN 92. Or, il n'y a que 90 départements, donc les voleurs ont fait une erreur qui pourrait bien étonner la police.



LA SEMAINE PROCHAINE VOUS POURREZ VÉRIFIER SI VOUS AVEZ EU DU FLAÏR, EN DÉCOUVRANT LES INDICES QUI ONT ÉCHAPPE À NOS HÉROS.

Comité de Direction : L. R. Ribière — C. Courtaud — J. Hébrard. Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

(A suivre.)

n° C 300. 2^e semestre 1960. Imp. GEORGES LANG — N.M.P.P.

Pilote

HEBDOMADAIRE

N° 55
10 NOVEMBRE 1960
Deuxième année
0,80 NF



LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRÉ DES JEUNES

Belgique 10 Fr. 8

JUST FONTAINE

le plus beau de
mes souvenirs
mon but contre
le Brésil!



DANS NOTRE COURRIER

Notre grand référendum, que nous sommes en train de dépouiller, nous a déjà permis une constatation qui nous a fait énormément plaisir : les parents lisent aussi « Pilote » ! Nous avons décidé de réserver, cette semaine, notre rubrique du courrier des lecteurs aux parents et aux adultes qui nous honorent de leur intérêt et qui nous font l'amitié de leurs lettres.

De Marianne VAN EYCKEN, 4, square des Libérateurs, Bruxelles (Belgique).

J'ai dépassé, je crois, l'âge des petits illustrés, et pourtant, chaque semaine, je m'empresse d'acheter « Pilote », parce que c'est un journal pour jeunes qui sort de l'ordinaire. C'est d'ailleurs pour cette raison que je me suis permis de remplir le questionnaire de votre référendum. Au moment où il était tout à fait normal pour moi de m'adonner à ce genre de lecture, c'était la guerre, et ni mon frère ni moi ne pouvions nous offrir le luxe d'acheter de la lecture chaque semaine. C'est peut-être là un des mobiles de notre fringale de bandes dessinées qui, je dois l'avouer, nous apportent une distraction à toutes nos sérieuses activités actuelles (je suis universitaire). Je m'amuse énormément à la lecture de vos articles, et surtout en lisant « Nicolas », petit chef-d'œuvre d'humour et d'observation qui me rappelle de bons souvenirs de lycée absolument « terribles » ! Et croyez-moi, même des amis et mes parents y prennent tous intérêt, malgré une réticence tout extérieure. A peine ai-je le dos tourné, que c'est à celui qui « chipera » « Pilote » le premier ! Tout ceci est très sincère, et j'espère que mon enthousiasme ne me rendra pas trop ridicule : vous pensez, je suis une grande personne pour le petit monde habituel de vos lecteurs.

Merci pour votre lettre, Mademoiselle Van Eycken, mais vous n'êtes pas la plus âgée de nos lectrices. En voici la preuve :

De Mme Vve Henri DUPONT, Brancourt-en-Laonnois (Aisne).

J'ai d'abord acheté « Pilote » pour mon petit-fils Gérard, qui vivait avec moi. Gérard a 14 ans et est reparti avec ses parents à Paris. Aussi j'ai continué à acheter « Pilote » pour mon propre compte. Je pense être la plus vieille lectrice de votre journal que j'apprécie beaucoup, et ma foi, j'ai répondu à votre référendum, comme si j'étais de 50 ans — au moins — plus jeune. En confidence, j'ai 67 ans. Je ne connais pas un seul journal pour garçons qui vaille le vôtre : il est épatant. Il est regrettable que son équivalent pour filles n'existe pas. Je sais que les petites filles s'y intéressent, la sœur de Gérard, Viviane, et leur cousine, Fanchette, mais elles sautent des rubriques qui ne les passionnent pas, et c'est dommage. Ne pourriez-vous faire des reliures mobiles pour qu'on puisse classer les « Pilote » sans qu'ils s'abiment ?

En ce qui concerne nos lectrices, notre référendum nous donnera des indications précises sur ce qu'elles désirent trouver dans notre journal. Quant aux reliures, elles existent et peuvent contenir 26 numéros de « Pilote », soit 6 mois. Les reliures sont en vente au prix de 3,90 NF. Les frais d'envoi s'élèvent à NF 1,35 pour une reliure et à NF 1,80 pour l'expédition de deux reliures. La reliure peut donc vous parvenir à domicile franco, contre règlement de NF 5,25 et les deux reliures contre la somme de NF 9,60. Ces reliures sont également en vente à notre siège, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires.

De M Edouard FRANÇOIS, immeuble « Les Rosiers », av. Maginot, Blida, Alger.

A l'occasion du premier anniversaire de « Pilote » et du référendum que ce journal organise, je me décide à vous écrire. Mon bulletin référendum n'est pas un canular, pas plus que cette lettre, d'ailleurs. J'ai, en effet, trente-trois ans, et je ne crois pas être un altéré mental, étant professeur de lettres au lycée Duvergier (Blida) et ex-étudiant en médecine. Je lis votre journal avec grand plaisir et mon épouse, qui est également professeur de lettres, et qui joint sa voix à la mienne dans cette missive, le lit aussi. Vous dire que j'utilise souvent les « Pilotoramas » dans ma classe serait un flage bien maigre, mais nous nous délectons avec les désopilantes tribulations d'Astérix, pleines de verve et d'humour. Et que dire de « Nicolas » ? Je n'en ai point trouvé l'équivalent dans aucun journal se voulant humoristique. J'ajouterais que les aventures de Michel Tanguy sont ce que j'ai lu jusqu'ici de meilleur comme histoire d'aventure et, avant de terminer, je désirerais que vous sachiez qu'Uderzo est pour moi une vieille connaissance : je possède, en effet, la collection complète du journal O.K. (1946-1948), où il a fait ses débuts.

LE GRAND CIRQUE DE FRANCE

Participez au grand jeu d'erreurs « Pilote », dans le Grand Cirque de France dont voici l'itinéraire : vendredi 11 novembre, Mantes-la-Jolie ; samedi 12, Corbeil.

Les photos de ce numéro sont dues à : Ch. Tardif, Rouffot, Guyot, Dalmas, Presse-Sports, Bulloz, Librairie de l'Enseignement.

UNE GRANDE INNOVATION « PILOTE »

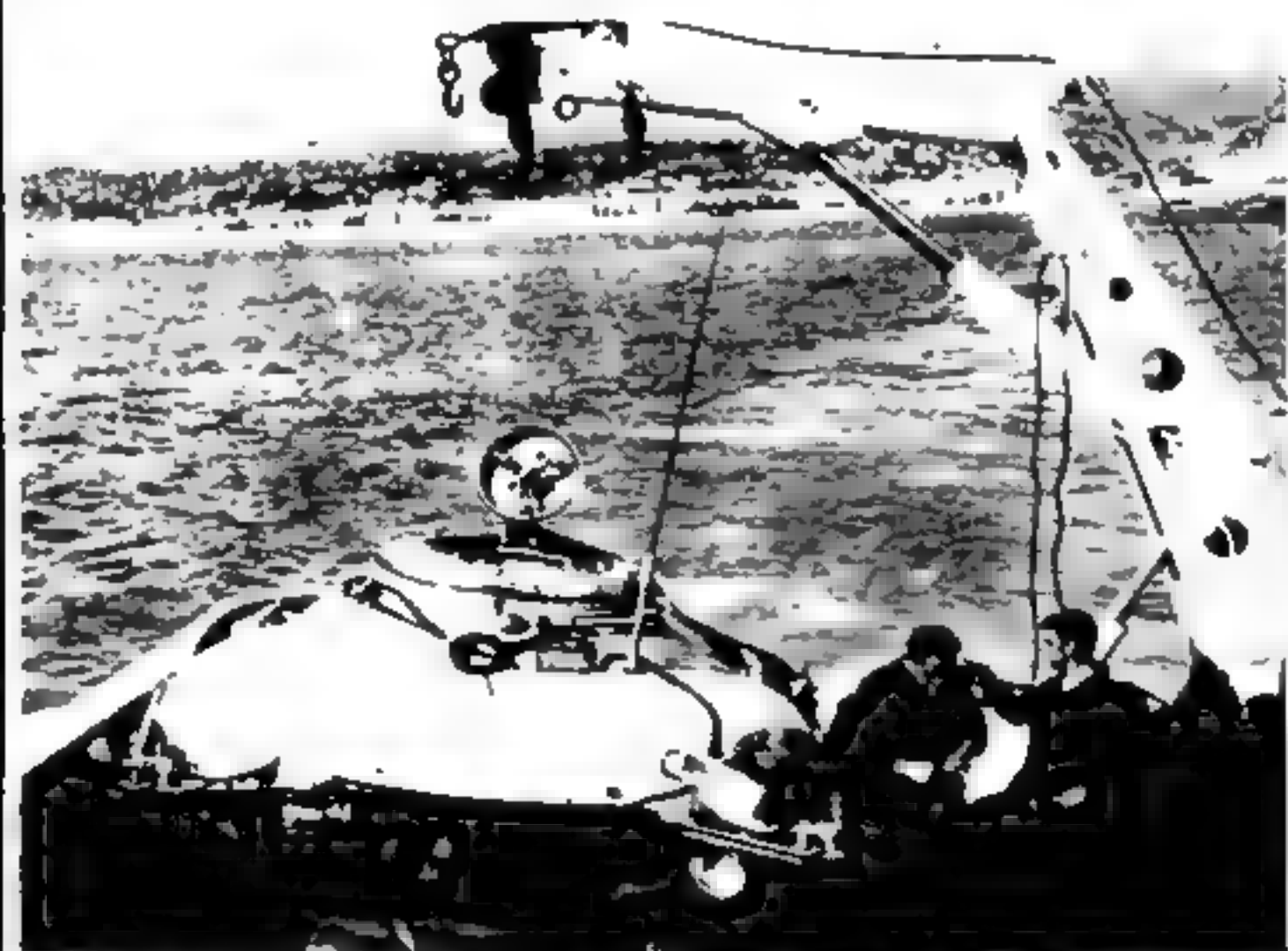
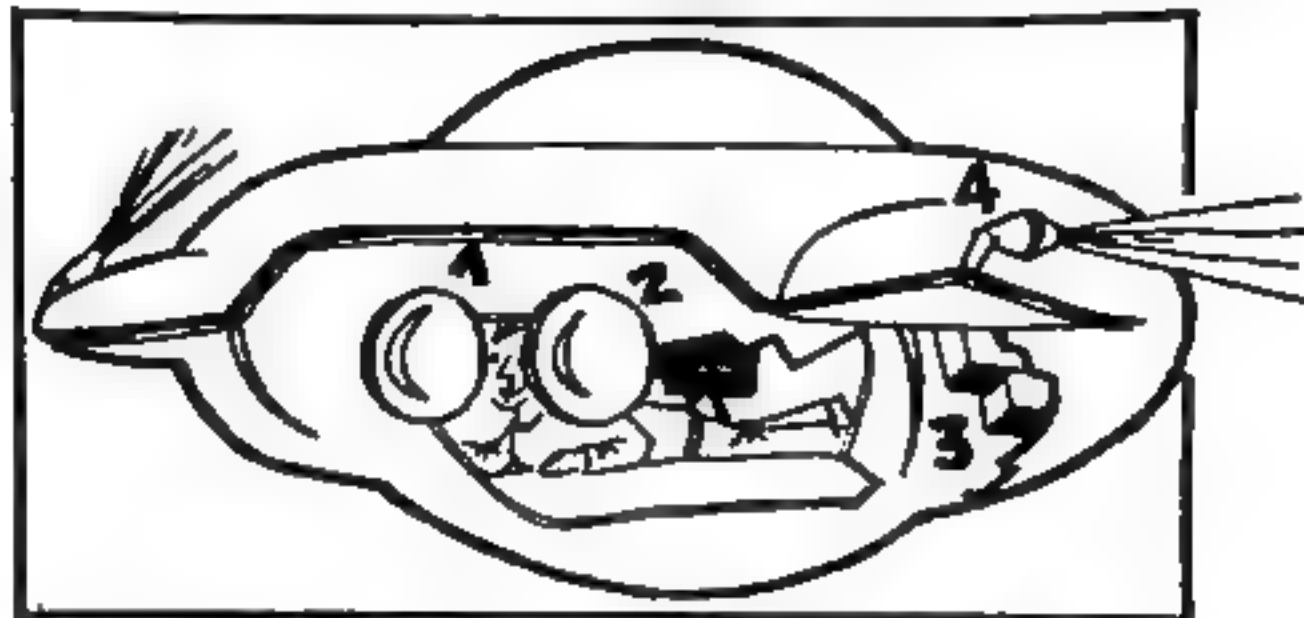
« Pilote » vient de créer « l'abonnement de la semaine ». A ceux d'entre vous qui souscrivent cette semaine un abonnement d'un an (France : 36,40 NF, Belgique : 41,75 NF, étranger : 41,60 NF), « Pilote » offrira un cadeau. Mais attention ! Ce seront les 500 premiers abonnés de cette semaine qui nous retourneront le bon ci-contre avant le 2 novembre, qui recevront, et eux seuls, le cadeau que nous vous proposons : un disque microfilm.

SOUCOUPE PLONGEANTE : OPÉRATION RÉUSSIE

NOUS vous l'avions présentée dans notre numéro 40. A l'époque, la « Soucoupe plongeante » de J.-Y. Cousteau, dernière-née des machines subaquatiques modernes, n'avait pas encore effectué ses premières plongées de travail. C'est maintenant chose faite. Dans la rade de Villefranche-sur-Mer, l'opération, sous un pâle soleil d'octobre, a parfaitement réussi.

Cette fameuse soucoupe plongeante, merveilleuse réussite de la technique française, est destinée, vous le savez déjà, à dépasser dans les fonds sous-marins les limites permises aux plongeurs munis d'un scaphandre autonome. L'engin, tout en demeurant très maniable, peut atteindre sans aucun danger les 400 mètres de fond.

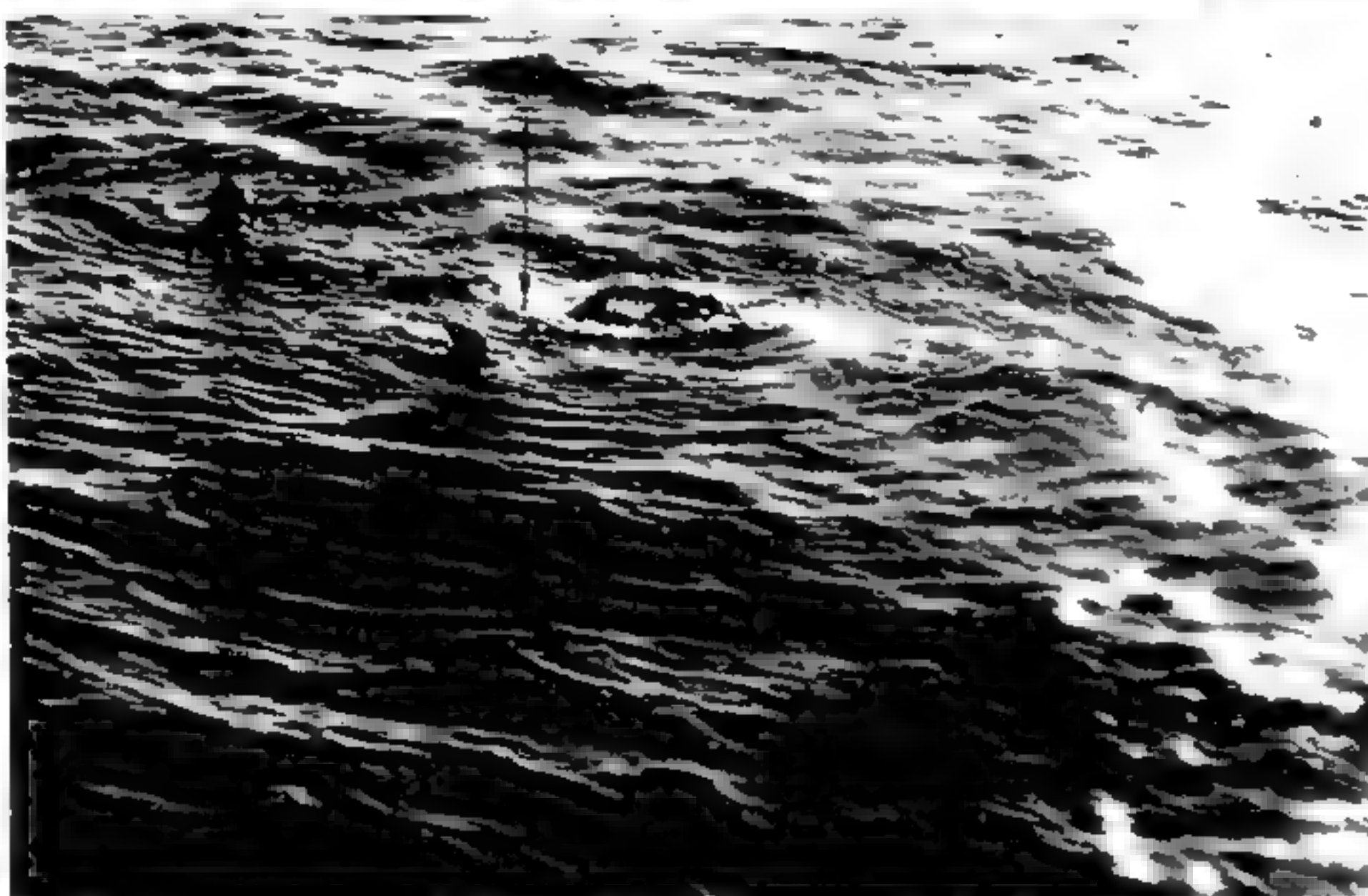
Il est bien tel que nous vous l'avions décrit, alors que ses plans étaient encore « nus secrets », ou presque... (voir notre dessin ci-contre). Derrière ses hublots convexes (1), le pilote bénéficie d'une excellente visibilité. Une caméra (2) filme tous les détails qu'il perçoit. Des batteries d'accumulateurs (3) et des tuyères orientables (4) lui permettent de se mouvoir dans tous les sens. Deux hommes peuvent s'y embarquer pour recueillir des renseignements inédits.



CE sont Albert Falco, le pilote, et Jacques Roux, qui ont participé à ces premières plongées de travail (22 au total). La plus longue, qui a duré trois heures et demie, les a emmenés jusqu'à 300 mètres.

Emportant pour 24 heures d'oxygène et 6 heures d'électricité, cette soucoupe de 3,5 t dispose d'une autonomie complète de 4 heures.

NOS PHOTOS : Ci-dessus : la « Soucoupe plongeante », amarrée sur la plage arrière de la « Calypso », vient de quitter le port de Nice. Ci-dessous, à droite : la mise à l'eau par palan hydraulique. Ci-contre : Suivie, pendant les premiers instants, par deux hommes grenouilles, la Soucoupe s'apprête à plonger. On distingue l'antenne radio, qui permet les liaisons en surface avec le bateau-porteur.



VOUS GAGNEREZ PEUT-ÊTRE L'ANGE D'OR 1960

C'est une nouvelle qui intéresse tous nos « lecteurs chanteurs » et leurs amis. Jusqu'au 26 novembre, Radio-Luxembourg sélectionnera 10 chorales de Noël, qui disputeront ensuite des finales jusqu'au 6 décembre, chaque jour, à 19 h 15, sur l'antenne.

La chorale victorieuse, désignée par le jury des auditeurs ou celle d'une grande émission spéciale diffusée le mardi 6 décembre, de 21 h 30 à 22 h 10, se verra remettre l'« Ange d'Or 1960 », un superbe objet d'art, qui sera suivi d'autres surprises...

Si vous voulez faire inscrire la chorale à laquelle vous appartenez à cette grande compétition de Noël, écrivez à Radio-Luxembourg, 22, rue Bayard, Paris (8^e).

Tout bientôt, vous découvrirez dans nos colonnes les résultats de votre grand concours d'« ANGE CHASSE-TAMPON », qui a suscité de votre intérêt, peut-être même, un déploiement de plumes et de plumes. Tout bientôt aussi, vous serez informés de notre grande CAMPAGNE CONTRE LA CHASSE À COURRE, dont toutes les signatures vont être utiles.

Envoyez pour ces deux concours et des centaines de lecteurs se sont distingués.

L'AMI DES PREMIERS JOURS : PIERRE VÉRY

PIERRE Véry n'est plus... A « Pilote », cette nouvelle nous a attristés... C'était l'un de nos premiers amis, l'un des meilleurs aussi. Le premier auteur dont la signature, sous ce feuillet que vous n'avez pas oublié : « Les Héritiers d'Avril », nous avait donné de la fierté.

Nous avons voulu vous parler de lui et puis, nous n'avons pas osé. Nous avions peur d'en parler mal. Nous avons préféré attendre le retour de celui qui pouvait, en notre nom à tous, évoquer le mieux l'ami qui vit encore dans notre salle de rédaction. De retour de Trieste, où il a séjourné pendant quinze jours dans le jury du Prix Italia, M. Jean Luc, directeur des programmes de Radio-Télé-Luxembourg, s'adresse à vous :

PIERRE VÉRY ? Pour vous, jeunes lecteurs de « Pilote », c'est l'auteur du premier roman publié par votre magazine : « Les Héritiers d'Avril ». Une signature, en somme...



Pierre Véry, pour moi, c'est bien davantage parce que l'écrivain qui vient de mourir était un ami de trente ans.

A votre âge, lecteurs du jeune « Pilote », il est difficile de s'imaginer ce que peut représenter la disparition d'un être humain qui a été mêlé si longtemps à votre vie, surtout lorsque cet être incarnait ce qu'il y a sans doute de meilleur dans l'espèce humaine : la bonté souriante, la compréhension totale, la générosité illimitée et discrète, le sens de la fraternité. On parle de déchirement. C'est plus qu'un déchirement, c'est une mutilation. On en reste infirmé.

Mais je ne chercherai pas à vous expliquer ce qu'est un deuil de ce genre. Vous avez bien le temps de faire l'expérience des grandes cruautés de l'existence !

Cependant, étant donné qu'il n'est pas nécessaire — heureusement — d'avoir les cheveux blancs pour connaître, apprécier et respecter l'amitié, je vais vous demander quelque chose de la part des nombreux amis de Pierre Véry.

Il s'agit d'aider les vieux compagnons de route du disparu à ne pas le laisser s'éloigner trop vite. Il s'agit de le tenir parmi nous en lisant ses livres — notamment ceux qu'il a écrits pour les jeunes et ceux dont les héros sont des jeunes comme vous — et en allant voir les films tirés de ses livres ou dont il a écrit le scénario — c'était aussi un scénariste d'un talent exceptionnel.

La liste des œuvres de Pierre Véry est fort longue. Je suis obligé de me borner à quelques exemples : « Les Disparus de Saint-Agil », « L'Assassinat du Père Noël », « Goupil Mains Rouges » (trois films et trois livres), « La Révolte des Pères Noël », « Signé Alouette » (deux romans récemment édités).



Je suis d'ailleurs persuadé que ces titres vous conduiront vers d'autres : « Les Anciens de Saint-Loup » (encore un livre et un film à la fois), « Le Thé des Vieilles Dames », « Monsieur Réglo », j'en passe beaucoup, et, je l'espère même, jusqu'à une histoire aussi insolite que les « Métamorphoses » ou une fantaisie aussi merveilleuse que « Pont Egaré ».

Dans ma peine, une certitude me reconforte. Pierre Véry qui avait expérimenté l'aventure en tant qu'apprenti-navigateur et apprenti-coureur cycliste avant de l'inventer, qui n'avait jamais renié ni ses camaraderies ni ses rêves d'adolescent, dont la fidélité à sa jeunesse était la règle de vie, ne peut pas vous décevoir parce que, s'il a pu disparaître, il ne peut pas vieillir.

par JEAN-LUC, Directeur des Programmes de Radio-Télé-Luxembourg

PILOTE No 55
L'abonnement de la semaine

11 NOVEMBRE 1918

Quarante ans ! Il y aura demain, 11 novembre, exactement quarante années que le Soldat Inconnu, symbole du sacrifice de 1 500 000 Français, repose sous la simple dalle de bronze marquée de cette inscription :

« Ici repose un Soldat français
Mort pour la Patrie. »

Et ce 42^e anniversaire de la fin de l'épouvantable cauchemar qui, pendant quatre années, bouleversa le monde et endeuilla tant de familles, marque aussi la 37^e année de la présence, à l'Étoile, de cette Flamme qui brûle éternellement, pour rappeler aux passants la présence du martyr. Il existe encore des témoins de ces événements. C'est l'un d'eux, celui qui eut l'honneur de choisir l'Inconnu, que nous avons retrouvé et interviewé en ces jours anniversaires.

EN ADDITIONNANT LES CHIFFRES DE SON RÉGIMENT LE 2^e CLASSE THIN CHOISIT, A VERDUN, L'INCONNU

DEMAIN, à l'Arc de Triomphe, les cérémonies traditionnelles commémoreront le 42^e anniversaire de la fin de la Grande Guerre, celle de 1914-1918. Tandis que s'égrèneront, sous la haute voûte, les notes déchirantes de la sonnerie « Aux Morts », tous les Anciens Combattants, par la pensée, seront reportés en arrière. C'est en 1919 que la Chambre des Députés décida que le corps d'un soldat inconnu, mort sur les champs de bataille, serait transféré au Panthéon. La loi du 8 novembre 1920 décréta qu'après les honneurs du Panthéon, le cercueil serait inhumé sous l'Arc de Triomphe. Mais il fallait d'abord désigner ce héros anonyme. Verdun, « la ville où l'on ne passe pas »,

par
Charles BLONDEL

11 NOVEMBRE 1918

le monde sortait d'un cauchemar

LA FLAMME SOUS L'ARC DE TRIOMPHE NE S'EST JAMAIS ÉTEINTE DEPUIS 37 ANS

C'EST à un journaliste, notre confrère Gabriel Boissy, mort en 1949, que l'on doit l'idée de la flamme sous l'Arc de Triomphe. Dans un article de l'« Intransigeant », daté du 14 octobre 1923, il suggérait, en effet : « ...la nuit, la glorieuse dépouille reste solitaire. Nul ne veille auprès d'elle... Pourquoi ne déciderions-nous pas que, désormais, à chaque crépuscule, une lampe sera allumée sous l'Arc de Triomphe, au-dessus de la demeure éternelle du Soldat Inconnu ? » Cet article eut un immense retentissement. Et l'idée d'une flamme brûlant jour et nuit allait se réaliser avec une rapidité inattendue. Le plan de l'architecte Henri Favier fut retenu parmi de nombreux projets et la réalisation en fut confiée au ferronnier d'art Édouard Brandt. On connaît cette œuvre, tant de fois reproduite. La flamme jaillit de la gueule d'un canon braqué vers le ciel, encastré au centre d'une rosace représentant un bouclier dont la surface ciselée est constituée par des épées formant étoile.

Et le 11 novembre 1923, moins d'un mois après l'appel de Boissy, M. Maginot, ministre de la Guerre, alluma officiellement la flamme sacrée. Elle fonctionnait alors à l'alcool, mais ce procédé, jugé peu commode, fut remplacé en 1925 par le système à gaz, encore actuellement en vigueur. La flamme consomme journellement 23 mètres de gaz de ville, en veilleuse, et sa puissance atteint 36 mètres cubes au moment où elle est symboliquement ravivée. C'est tout de même plus économique que les 50 litres d'alcool absorbés quotidiennement auparavant.

MÊME SOUS L'OCCUPATION, LE RITE SACRÉ N'A JAMAIS CESSÉ

Mais d'autres anciens de la Grande Guerre voulaient établir, de façon définitive et régulière, le culte du Soldat Inconnu. Ils pensèrent que, chaque soir, à la nuit tombante, une députation d'anciens combattants pourrait venir se recueillir sur la dalle et ranimer la Flamme. Cette association naissante prit le titre de « La Flamme sous l'Arc de Triomphe ». Elle compte aujourd'hui 500 groupements, représentant plusieurs milliers d'anciens soldats.

Unis par un même idéal et un même désintéressement, les membres de « la



C'est un journaliste, Gabriel Boissy, qui eut l'idée émouvante d'une flamme qui brûlerait perpétuellement sous l'Arc de Triomphe.

Flamme » sont tous aussi animés du même courage. Même aux jours les plus sombres de l'occupation, alors que la pression de gaz était tout juste suffisante pour maintenir l'étincelle vacillante, jamais les anciens combattants ne faiblirent à leur promesse d'être là, chaque soir, à 18 h 30.

Le 14 juin 1940, alors que les Allemands occupaient Paris à l'instar et cernaient l'Étoile de leurs auto-mitrailleuses, la cérémonie eut lieu à l'heure convenue, devant les soldats ennemis fixés au garde-à-vous. Et pendant les combats de la Libération, en août 1944, malgré les durs combats qui se déroulaient sur la place, le rite quotidien n'a jamais cessé.

Depuis la Libération, chez les vétérans, le culte de la Flamme, bien sûr, est demeuré aussi vivace. Et chaque année, depuis 1933, des « relais sacrés » vont un peu partout, en France et en Belgique, porter son étincelle vivifiante à l'occasion du 11 Novembre.

Hommage multiple et impérissable à l'Inconnu de l'Arc de Triomphe...



Le 11 novembre 1923, M. André Maginot, ministre de la Guerre, alluma pour la première fois la flamme qui ne s'est jamais éteinte. Quelles que furent les circonstances.



Auguste Thin (cinq), simple soldat de deuxième classe, vient de choisir, en déposant sur le cercueil un modeste bouquet de fleurs, le Soldat Inconnu qui reposera sous l'Arc.

fut choisie. Dans l'après-midi du 10 novembre 1920, huit cercueils exhumés en différents points du front, pris au hasard, furent alignés dans la crypte d'une casemate de la citadelle de Verdun et recouverts d'un drapeau tricolore. Parmi toutes les autorités : un simple soldat de deuxi-

ème classe, Auguste Thin, chargé de l'honneur de désigner le Soldat Inconnu...

— Soldat, lui dit André Maginot, ministre de la Guerre, voici un bouquet de fleurs, cueillies sur le champ de bataille de Verdun. Vous allez le déposer sur l'un de ces héros, et c'est celui que vous aurez



Porté par huit adjudants-chefs, le Soldat Inconnu sort du Panthéon où il a reposé quelques heures. Sur un canon de 155 (à gauche, en fond), il va partir pour l'Étoile. Au centre, le char qui vient d'amener le corps de Gambetta, attendu au Panthéon.

désigné que le peuple de France accompagnera demain du Panthéon à l'Arc de Triomphe.

LE SIXIÈME CERCUEIL

Très pâle, dans un silence impressionnant, le soldat Thin, les fleurs à la main, déposa le bouquet sur la troisième bière de la rangée de gauche, donc sur la sixième. Pourquoi sur celle-ci plutôt que sur telle ou telle autre ?

— Parce que, m'explique-t-il, je me suis décidé après avoir fait mentalement le compte des chiffres de mon régiment, le 132^e : 1 + 3 + 2 = 6.

Aujourd'hui, l'ancien soldat mitrailleur Auguste Thin, qui avait été choisi parce qu'il était le plus jeune engagé volontaire de son régiment, gasé et blessé, est un modeste retraité qui demeure dans la banlieue parisienne. Après avoir fait une longue carrière dans une maison d'épicerie à succursales multiples, il a pris sa retraite à 62 ans. C'est dans son petit appartement qu'il a, pour les lecteurs de « Pilote », revécu l'émotion de cette journée historique. Seul souvenir de cet instant, la photo qui trône sur son poste de radio...

Aujourd'hui, à 62 ans, Auguste Thin est un modeste retraité. Sur le poste de radio, la photo de sa jeunesse.

11 NOVEMBRE 1960





Astérix

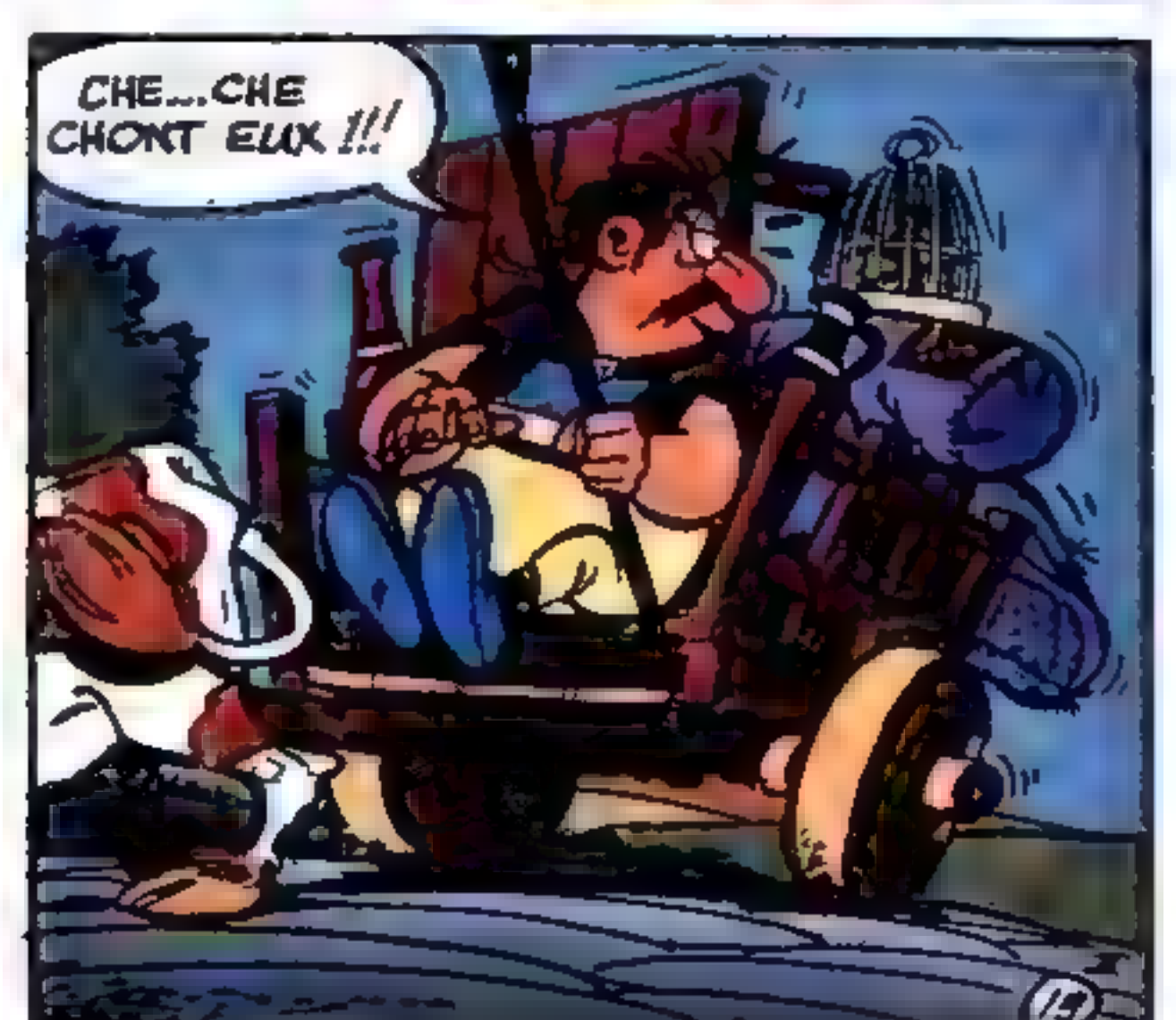
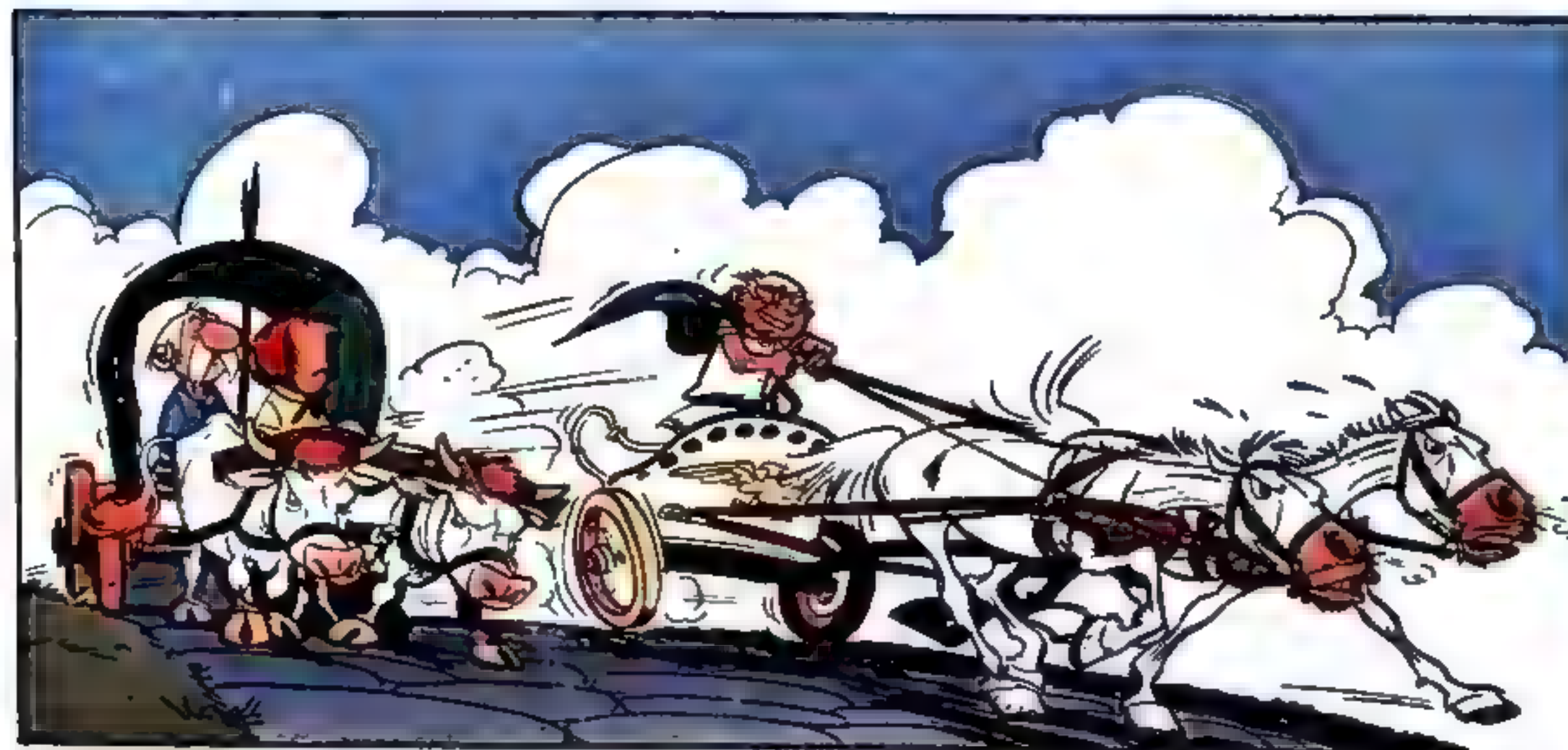
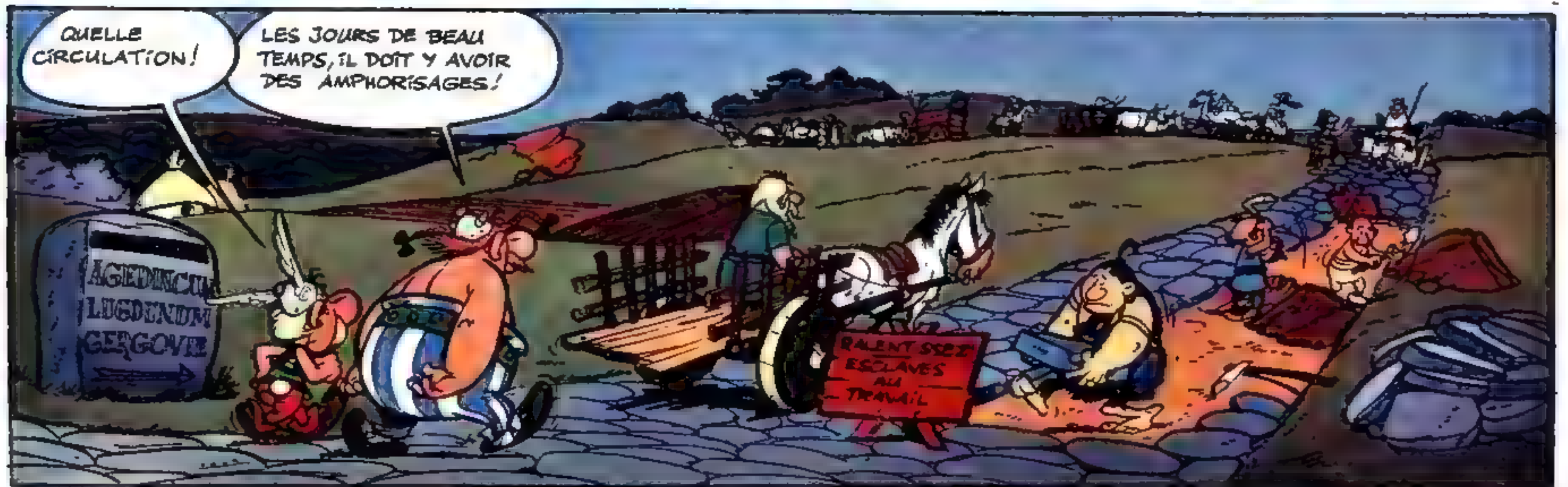


DESSINS: **UDRZO**

TEXTE: **GOSNIN**

LE GAULOIS

RESUME. — Après quelques démêlés avec les Romains, Astérix et Obélix partent à la poursuite d'un marchand arverne. Celui-ci, en effet, doit savoir où est Amérix, le fabricant de serpes, cousin d'Obélix, qui a disparu.





C'est dans les paquets de lessive Primo qu'on trouve les plus beaux jouets. Et pour maman, Primo c'est le 1^{er} pour la blancheur du linge!



Ce modeste cordonnier, dans son échoppe des quartiers pauvres d'Istanbul, est en réalité le chef d'une des sectes les plus mystérieuses du monde.

LES DERVICHES TOURNEURS

La Turquie, pays moderne, lutte contre les superstitions et les sectes mystérieuses, dissidentes de la religion musulmane orthodoxe. C'est pourquoi la secte des Mevlevi, derviches tourneurs, opère dans la clandestinité. N'assiste pas qui veut aux danses sacrées des derviches tourneurs, dans leurs couvents secrets et jalousement fermés. Les prières initiatrices, qui doivent mener les derviches jusqu'à l'extase, suivent des rites qui n'ont pas changé depuis le XIII^e siècle. En manteau noir, jupe blanche et turban vert, les hommes tournoient longuement sur eux-mêmes, figurant le soleil, entouré de ses satellites. Ainsi est représentée, chez ces grands mystiques, la descente solennelle de Dieu vers ses disciples. Qui sont ces derviches clandestins ? De modestes cordonniers, des garçons coiffeurs, voire même des pilotes d'avion à réaction. Les activités de ces sectes sont une des raisons de la révolution qui a éclaté, il y a quelques mois, en Turquie. L'opinion reprochait au gouvernement de permettre au peuple turc de retomber dans l'obscurantisme, contre lequel avait lutté Mustapha Kemal, fondateur de la république en 1923.



Ci-dessus, le cordonnier, dans son rôle de cheikh des derviches Mevlevi, ou derviches tourneurs. Un simple changement de coiffure lui a permis de reprendre sa dignité de chef spirituel, dont les fidèles se dénombrent par milliers. Il est intéressant de rapprocher ce document de la miniature ancienne ci-dessous. Elle représente Mevlana Djelal Eddin Roumi (1202-1273), fondateur de la secte des derviches tourneurs. Le costume, l'attitude, l'expression du visage, rien n'a changé depuis sept siècles, les traditions sont conservées avec un soin jaloux, un mépris absolu de l'influence du progrès et du modernisme.



Nous retrouvons ce respect des traditions dans les deux documents ci-contre. La lithographie du haut représente la cérémonie des derviches tourneurs au couvent de Pera, ville moderne de Constantinople. A l'époque, la secte n'était pas entrée dans la clandestinité, il y a du public dans la galerie supérieure ; on y remarque même quelques silhouettes européennes. La photo de bas nous montre les derviches tourneurs actuels, pendant une de leurs cérémonies clandestines. Les bras en croix, leurs jupes déployées, les derviches tourment pendant des heures devant le cheikh immobile. Les danseurs ont abandonné leurs manteaux noirs, et leurs robes blanches symbolisent leur éveil à la vie divine. Ce n'est qu'à la troisième danse que le cheikh abandonnera, lui aussi, son manteau et gagnera le centre du cercle, où il dansera à son tour.



Ce derviche, qui paraît sortir d'un autre âge, est pilote de jet à réaction. Il fait actuellement son service militaire. Dans la civil, il est charpentier. Ce n'est pas une exception : dans les cérémonies, il retrouve un autre pilote de jet. Il est bien difficile d'imaginer ces hommes aux commandes d'engins supersoniques !





MES QUARANTE ANS DE CIRQUE

par

ACHILLE ZAVATTA

★

LE PLUS GRAND CHAPITEAU DU MONDE

NOTRE saison terminée au chapiteau « Lamy », mon père nous fit engager, mes frères Michel et Rolf, et Tiune et moi, par Feiro, le grand impresario espagnol.

Je venais d'avoir quatorze ans ! On ne connaissait pas alors, en Espagne, le cirque « voyageur » comme en France. Il n'y avait pas de caravanes, car on se déplaçait très peu. Nous demeurions un mois et parfois plus dans la même ville. Les artistes y gagnaient en confort, mais notre vie y perdait un peu de sa fantaisie.

Un jour, alors que nous passions à l'Olympia de Barcelone, il nous arriva une fâcheuse aventure.

Nous présentions un numéro de perchistes qui nous avait valu jusqu'ici un vif succès. Mais à Barcelone...

Nos acrobaties venaient de prendre fin. Nous allions saluer comme d'habitude, quand une grêle de chapeaux de toutes couleurs s'abattit sur la piste, tandis que des hurlements grondaient en cyclone sous la verrière ! Nous étions persuadés que le public manifestait son mécontentement et nous fîmes une rapide retraite vers notre loge. Je m'attendais au pire : une résiliation pure et simple de notre engagement. M. Feiro vint nous rejoindre, fou de rage :

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Voulez-vous regagner la piste !

— Mais, répliqua mon frère Rolf, votre public proteste : au lieu de nous envoyer des tomates, il nous a lancés des chapeaux. Alors notre directeur fut pris de fou rire.

— Tout ça est ma faute. J'ai oublié de vous parler des coutumes locales. Quand un Espagnol se sépare de son couvre-chef et le lance sur la piste, c'est pour prouver son admiration. Vous devriez bondir de joie devant un tel succès !

Le succès fut en effet important.

MA TROISIÈME FAILLITE

Après un an en Espagne, nous partîmes pour le Maroc. Papa et maman Zavatta habitaient maintenant près de Paris et, grâce à nos mandats envoyés régulièrement, ils menaient une bonne petite vie de retraités. Ils le méritaient, car le travail avait été leur compagnon quotidien pendant de longues années.

Après le Maroc espagnol, nous fûmes engagés par le célèbre cirque allemand Hagenbeck, décidé à venir tenter fortune en France. Mais la fortune est capricieuse et les affaires s'avèrent mauvaises. La qualité du spectacle n'était pas en jeu, mais Hagenbeck était le premier chapiteau allemand qui franchissait nos frontières depuis la guerre de 14-18. Les Français, à cette époque, n'étaient pas oublieux et ils boudaient nos guichets. Un beau matin, ce fut la faillite. Ma troisième faillite !

Il ne nous restait plus qu'à rejoindre papa et maman Zavatta dans la banlieue parisienne. Trois jours plus tard, un télégramme inespéré nous arriva de Miramont de Guyenne : « J'ai décidé d'ouvrir un chapiteau à Marseille. Je compte sur vous d'urgence. Prix billets suit. Amicalement. Alfred Court. »

Le soir même, nous étions dans le train pour Marseille, sans même attendre le mandat de M. Court.

Alfred Court s'était surpassé. Il avait englouti une véritable fortune dans un chapiteau flamboyant, d'un luxe inouï, baptisé : « l'Arène Olympique ». Nouvelle innovation : l'Arène Olympique présentait, pour la première fois au monde, le cirque à trois pistes que Barnum, toujours à l'affût du sensationnel, devait aussitôt adopter. Je dois d'ailleurs vous faire un aveu : je suis un adversaire convaincu des pistes multiples. Cela disperse l'attention du spectateur qui, voulant tout apprécier, arrive à ne plus rien voir du tout. Pour les artistes ce procédé est également très désagréable. Ils ignorent où ils en sont. Les applaudissements et les rires arrivent à contre temps.

LE CHAPITEAU S'EFFONDRE

Les Marseillais n'apprécièrent d'ailleurs pas du tout ce nouveau spectacle. Ce fut un fiasco complet.

— Doublez la publicité, ordonna Alfred Court, toujours intrépide.

Mais rien n'y fit. Au bout d'un mois, il nous arrivait de jouer devant à peine cent personnes. Et l'Arène Olympique contenait 1 500 places ! Nous partîmes pour Aubagne.

— Si ça marche, on continue, avait dit Alfred Court. Sinon, j'abandonne.

A 20 h 30, on refusait du monde. Le cirque était plein. Nous avions tous retrouvé notre sourire. Mais la malchance nous suivait toujours. A l'entracte, une bise glaciale secoua le chapiteau et, pour la première fois depuis 20 ans, une tempête de neige s'éleva. En quelques minutes, la tente fut recouverte d'une couche de plusieurs centimètres. Elle ne put supporter ce poids nouveau. Au beau milieu du spectacle, la catastrophe se produisit : le chapiteau s'effondra.

Le lendemain, nous retournâmes à Paris. Ce fut la dernière tentative d'Alfred Court comme directeur de cirque !

Permettez-moi maintenant de glisser rapidement sur quelques années, sans grand intérêt, passées un peu en France, un peu en Belgique ou en Italie.

Me voici le jour de mes dix-neuf ans, le 6 mai 1934. Le hasard va m'offrir mon plus beau cadeau : un contrat pour l'Amérique.

VOTRE NUMÉRO EST ENGAGÉ

Le numéro équestre que nous présentions, mon frère Rolf, ma sœur Tiune et moi, avait impressionné un impresario américain qui en parla à Barnum. Le 6 mai, je reçus un télégramme : « Votre numéro est engagé, mais il devra être composé de dix-sept jockeys. » Pourquoi, dix-sept ? C'est un mystère que je n'ai jamais pu élucider.

Pour atteindre le chiffre dicté par la volonté de M. Barnum, il fallut faire appel

à tout l'arrière-ban de la famille Zavatta, fort heureusement nombreuse, ainsi que vous le savez déjà. Avec le renfort de mes cousins Zoppée, nous étions au complet.

A cette époque, il n'y avait pas encore de « Boeing » et aucun avion commercial ne s'aventurait au-dessus de l'Atlantique. C'est donc en bateau que nous gagnâmes les U.S.A.

Barnum hivernant quatre mois par an à Sarasota, en Floride, de luxueux wagons du « Pacific Railway » nous y conduisirent ensuite en 24 heures !

Enfin, j'ai découvert Barnum.

QUELQUES SECONDES SUFFISENT

C'était déjà une vaste usine pour amuser, intéresser ou faire frissonner le public.

« Le plus grand chapiteau du monde » possédait son état-major d'administrateurs, de directeurs, secondés par des escouades de « managers ».

Barnum disposait de trois trains complets : deux pour transporter le matériel, le troisième pour le personnel.

Notre contrat prévoyait que la Direction nous assurait la nourriture, le logement (dans des couchettes confortables de wagons) et le blanchissage. Il était même spécifié que nos chaussures seraient cirées chaque matin gratuitement.

Dans « l'Usine à distraire », l'arrivée des 17 jockeys formés par papa Zavatta passa presque inaperçue. Quelques jours après notre arrivée, on nous invita à présenter notre numéro devant la direction artistique. Notre exhibition réclamait environ quinze minutes, mais quelques secondes suffirent.

— O.K. dit un monsieur très grave. Vous passerez tous les soirs à 21 h 30 sur la piste centrale. Durée cinq minutes.

— Mais notre numéro est beaucoup plus

long. Si vous le coupez, vous lui enlevez de son intérêt.

— Aucune importance. Cinq minutes, pas une seconde de plus. D'ailleurs votre salaire sera le même.

QUAND JE SERAI A LA RETRAITE

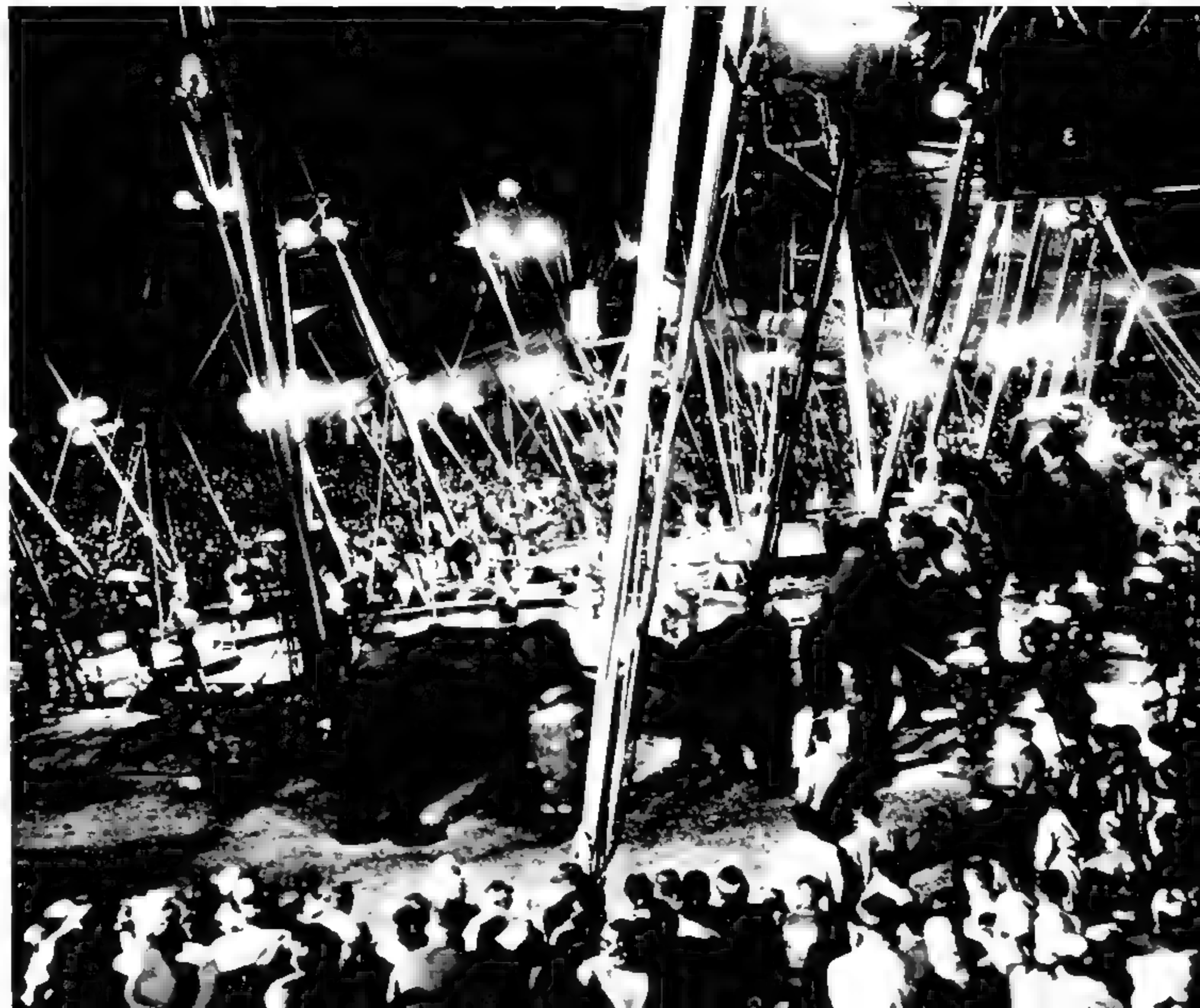
Chez Barnum, le spectacle marche au sifflet. Un coup : vous entrez en piste. Deux coups : vous sortez. Vous êtes un simple petit rouage d'un invraisemblable ensemble. Comme les marionnettes, vous faites trois petits tours et vous repartez. On vous présente trente « Augustes » à la fois. Dans les cages (une par piste) s'ébattent soixante lions et tigres. Sont-ils dressés ? Personne ne peut s'en rendre compte tant leur apparition est rapide. La cavalerie — 200 chevaux — soulève des tourbillons de poussière et disparaît. Est-ce bien, est-ce mal ? Une seule chose compte : il y a le nombre !

Malgré tout, je garde un bon souvenir de mon passage chez Barnum. Mon meilleur ami, à cette époque, était un jeune perchiste qui présentait avec sa femme un numéro d'une audace incroyable : James Cagney ! Il devait se faire un assez joli nom à Hollywood. Nous nous écrivions encore, de temps en temps. Pour le jour de l'An, par exemple ! Nous nous promettons toujours de nous rencontrer et nous n'y arrivons bien sûr jamais.

Quand je serai à la retraite, peut-être...

La semaine prochaine :

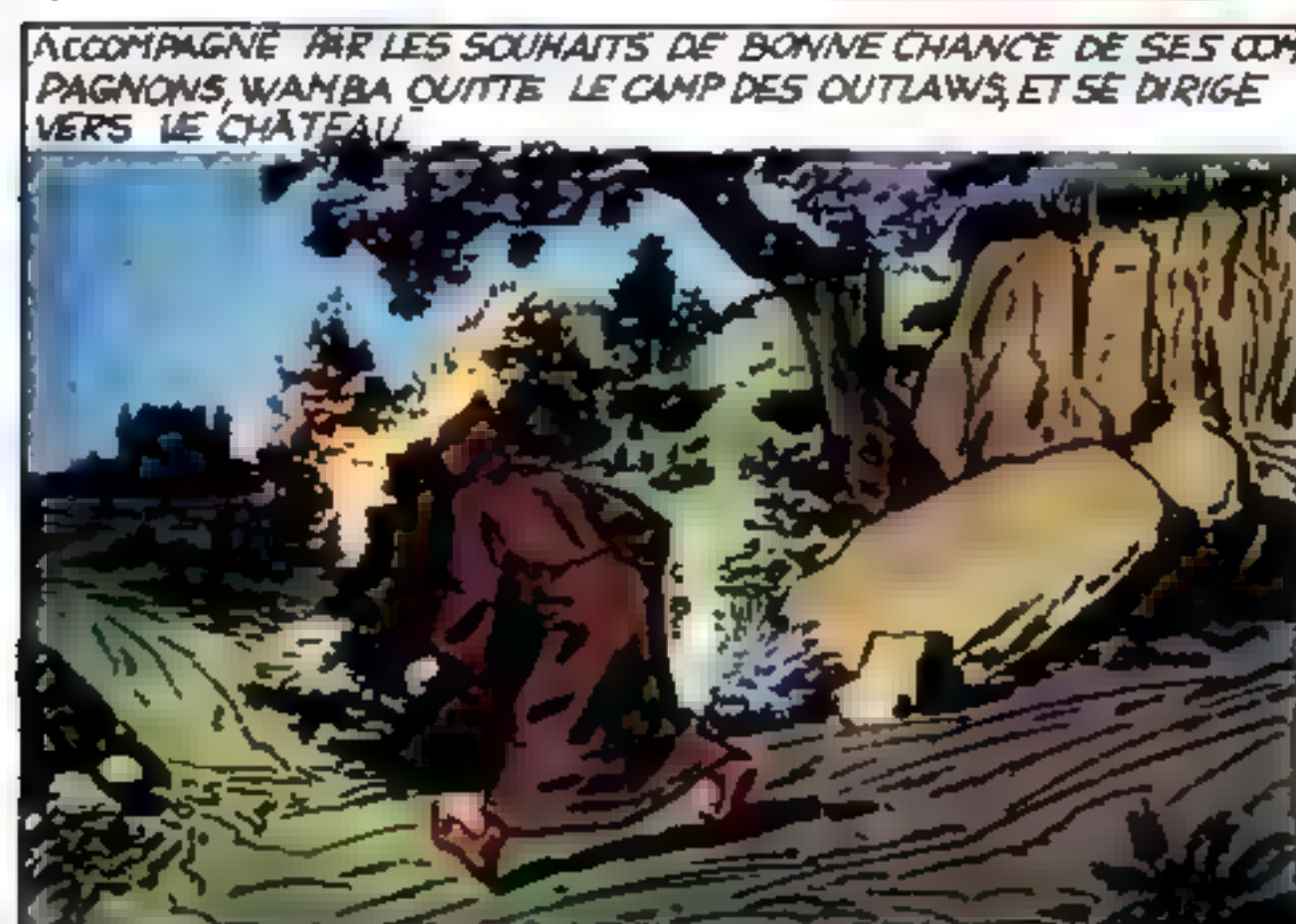
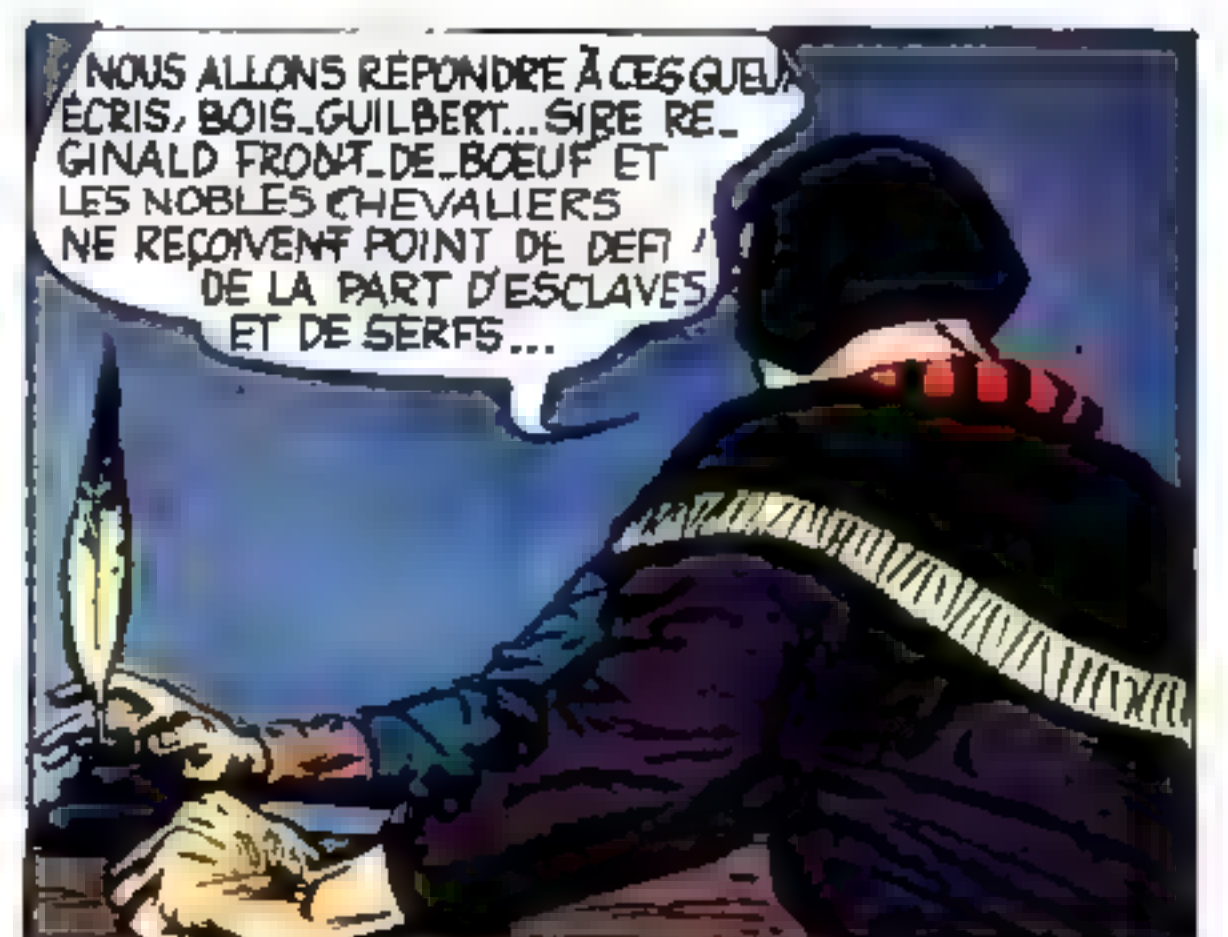
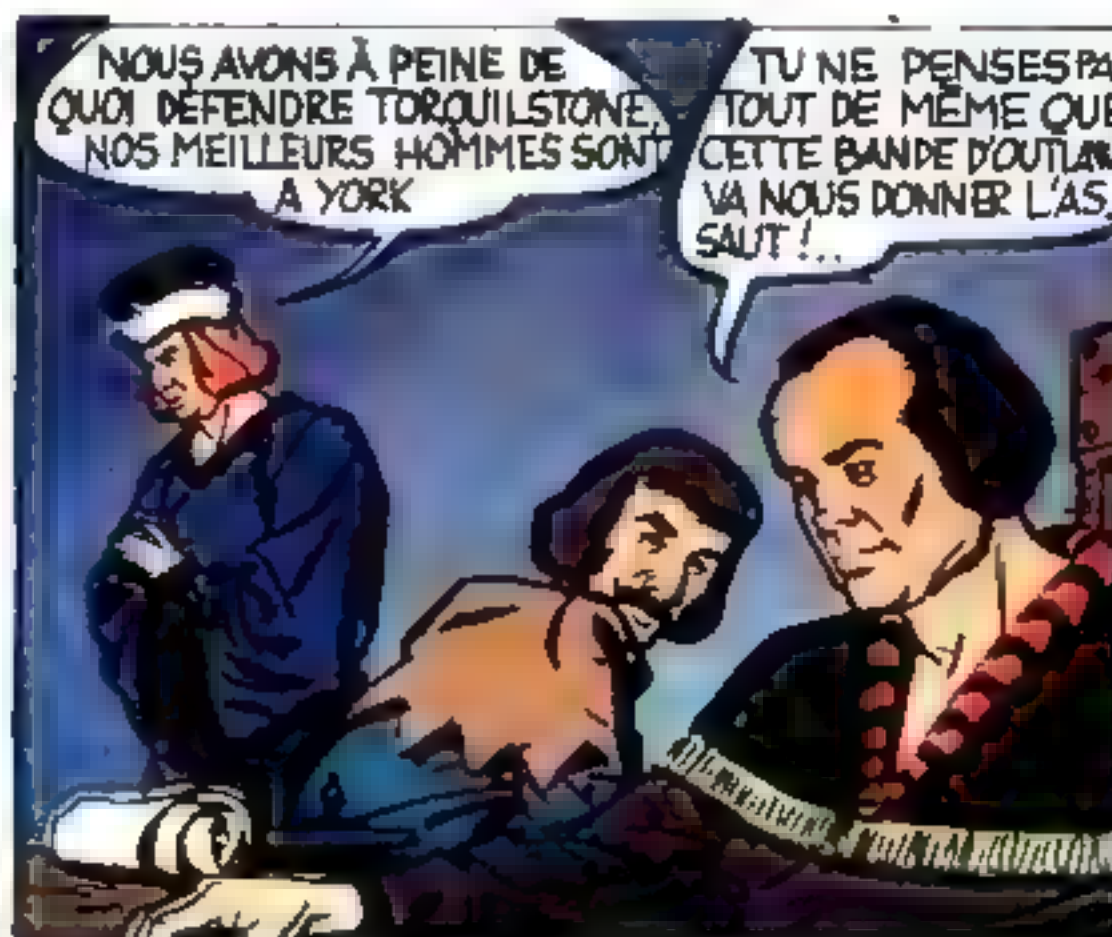
JE DEVIENS CLOWN
GRACE A LA S.N.C.F.



Avant-hoc

RESUME. — Front-de-Bœuf qui, en compagnie de Bracy et de Bois-Guilbert, retient prisonniers dans le château de Torquilstone plusieurs notables, reçoit, des partisans de Cédric le Saxon qui l'assiègent, un ultimatum.

Texte de BERNARD LEROY d'après WALTER SCOTT - Dessins d'ANTONIO PARRAS

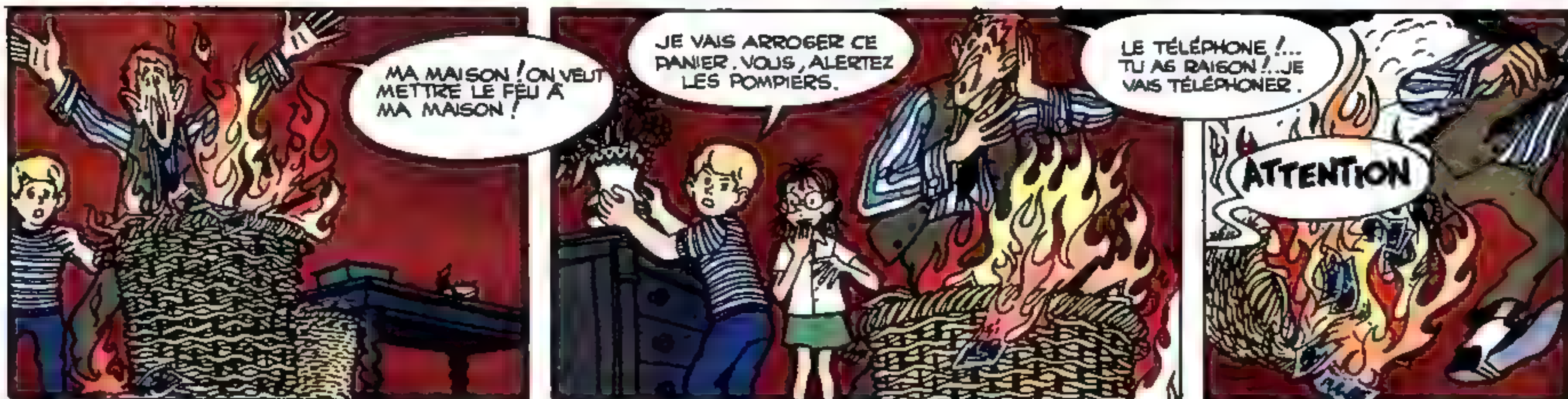




P'TIT PAT

DESSINS DE DAGUES - TEXTE DE FORLANI

RESUME. — Parce qu'il a trouvé une valise contenant un faux billet, P'tit Pat rend visite au « Banquier des Musiciens des Rues », M. Loiseau..., chez qui une main mystérieuse vient de projeter une torche enflammée.





Construits à la hâte, des cadres de bois, avec manche à balai factice, servent à l'entraînement des kamikazé en regard fixe, sûrs du sort tragique qui les attend.



Le manœuvre est simple : aller tout droit et piquer sur le cible. Par d'ornet, par d'ennée pour le retour : rien qu'une bombe amorcée qui explose au contact.

CE QU'IL NE FAUT PLUS JAMAIS VOIR

KAMIKAZE LA TERRIBLE HISTOIRE DES "PILOTES-SUICIDE" JAPONAIS

Quelque part dans le Nevada, ce désert américain secoué par les essais de bombe atomique, l'auteur de films, Perry Wolff, est, un jour, l'idée de fracturer la portière d'un wagon abandonné. Ce wagon contenait un trésor : les documents secrets filmés, pendant la dernière guerre, par les Japonais, seuls, après la victoire,

par les Américains et oubliés, depuis, sur une voie de garage. L'oubli, aujourd'hui, est réparé : ces documents, très abîmés, ont été reconstitués, pendant des mois, image par image, et, soigneusement montés, ils sont devenus le film terrible qui vient de sortir sur les écrans français : « Kamikaze ». En voici quelques détails.

KAMIKAZE, c'est le nom que les Japonais donnent au vent d'ouest qui apporte la tempête et oblige l'ennemi à battre en retraite. C'est pourquoi ce mot du vocabulaire guerrier traditionnel fut choisi par les chefs militaires lorsque la puissance nipponne aux abois dut faire face, à la fin de la dernière guerre, en 1945, à la menace américaine de plus en plus précise. Il fallait recréer un courant d'héroïsme inspiré des règles inhumaines de ces nobles guerriers, les Samouraï (dont nous avons parlé dans notre n° 51, du 12 octobre dernier), qui préféraient la mort à la défaite et se suicidaient pour ne pas survivre au déshonneur : le fameux hara-kiri.

UNE MORT CERTAINE MAIS "HONORABLE" !

Déjà, les Américains savaient par expérience qu'un soldat japonais ne se rend jamais, qu'il tue jusqu'à ce qu'on le tue, mais, avec les « kamikazé », les choses allèrent beaucoup plus loin : on envoyait au combat des volontaires qui étaient sûrs d'y trouver la mort. Après un entraînement ultra-rapide de 48 heures (il fallait faire vite : on avait besoin d'hommes !), ils devenaient des « pilotes-suicide », des « kamikazé ». Aux commandes d'un appareil, vieux de cinq ans au moins, ils avaient pour mission de piquer sur les porte-avions américains et de s'y écraser en flammes.

Leur aventure s'entourait d'un cérémonial étrange, inquiétant, tiré des rites traditionnels des Samouraï :

leur avion était baptisé au « saké », cette eau-de-vie chaude qui fait oublier la peur, une amulette était attachée au manche à balai, chaque pilote portait coïné d'une écharpe où étaient

inscrites des formules religieuses. Et quels avantages en retiraient-ils ? Avant de mourir, ils franchissaient automatiquement deux grades, ils recevaient les félicitations personnelles

L'HORREUR N'ÉPARGNE PAS LES ENFANTS...



Les enfants des écoles sont systématiquement entraînés à la guerre avec des armes factices : sabres, fusils, tanks, avions, le tout en bois. Il y a des morts et des blessés.



Après quarante-huit heures d'entraînement, le kamikazé est déjà prêt à prendre son vol.

de l'empereur (le Mikado, qui était aussi leur dieu vivant), et ils étaient certains d'avoir leur place au paradis des valeureux guerriers japonais.

C'est ainsi qu'une cruauté, maquillée aux couleurs de l'héroïsme, a envoyé à une mort certaine 1 900 jeunes Japonais, presque des enfants, qui avaient eux-mêmes détruit 200 navires et tué 10 000 marins et aviateurs américains. Et lorsque les Américains prirent pied sur la vieille Ile, 5 000 autres volontaires étaient fin prêts à subir le même sort.

★

C'est cette histoire terrible et lamentable que conte le film « Kamikaze », depuis l'attaque subite de Pearl Harbor, où la flotte américaine fut détruite par surprise, jusqu'au lamentable, vécu seconde par seconde, de la première bombe atomique qui fit 150 000 morts à Hiroshima, siège du Grand Quartier Général japonais.

Un film aux images souvent impossibles à supporter, tellement elles sont atroces, mais qui porte en lui sa vertu : il donne à celui qui le voit une horreur profonde de la guerre et il est un avertissement pour le monde qui, avec la bombe atomique, a trouvé son arme-suicide.

Jean CARLIER.



Les avions des kamikazé piquent sur les porte-avions ou les navires américains et explosent en les touchant. Ils les endommagent et provoquent un grand nombre de morts et de blessés.

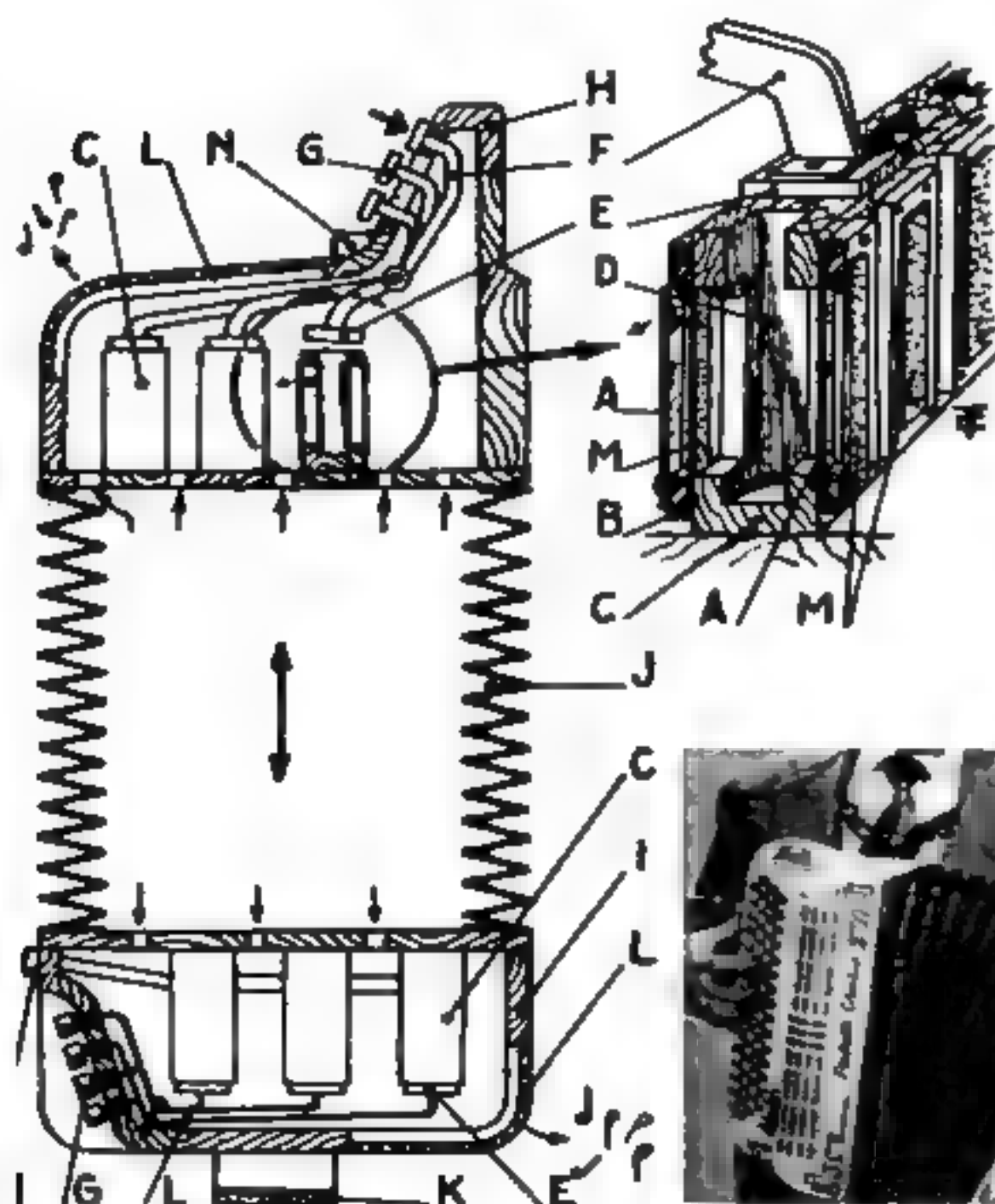
Les atterrisseurs deviennent presque impossibles sur les porte-avions à demi détruits et produisent, à leur tour, de nouveaux accidents tragiques.



CHOSE, MON AMIE

L'ACCORDÉON

par Christian H.G.H. TAVARD



(F) lorsque l'on appuie sur les boutons (G) du clavier. Sur le clavier main gauche (H), les leviers sont remplacés par un système de tringlerie (L) assez compliqué.

Suivant les instruments, le nombre de sommiers varie par clavier de 3 à 6, et le nombre de boutons de 46 à 61.

L'instrument se compose de 3 parties principales : le clavier main droite (H), le clavier main gauche (I), tous les deux assez semblables, et entre eux, le soufflet (J).

Pour émettre des sons, l'accordéoniste, tenant son instrument par les claviers, celui de gauche étant maintenu par ses poignées (K), ouvre et ferme le soufflet (J).

Le vent produit passant à l'intérieur des claviers, fait vibrer les anches (A et B) dont les alvéoles (D) ont été déformées par les soupapes (E) correspondant aux boutons (G) sur lesquels l'accordéoniste a appuyé. Le son (M) sort alors par les grilles (L). Une membrane en peau, formant soupape, évite au vent de revenir en arrière, et correspond à chaque anche.

Par ailleurs, et pour chaque clavier, des touches de registre (N) servent à modifier le timbre (qualité sonore) et l'intensité (force du son) des sons, par la suppression ou l'adjonction d'anches.

Suivant les modèles, les claviers main droite sont à touches de piano ou à boutons. Ces derniers sont utilisés en France par 90 % des accordéonistes.

L'accordage de cet instrument est très difficile : il dure de deux à trois jours, alors que celui d'un piano peut être parfaitement réalisé en trois ou quatre heures.

LES LEÇONS DE MAGIE

Comment réaliseriez-vous cet EFFET MAGIQUE ?

par Michel SELDOW

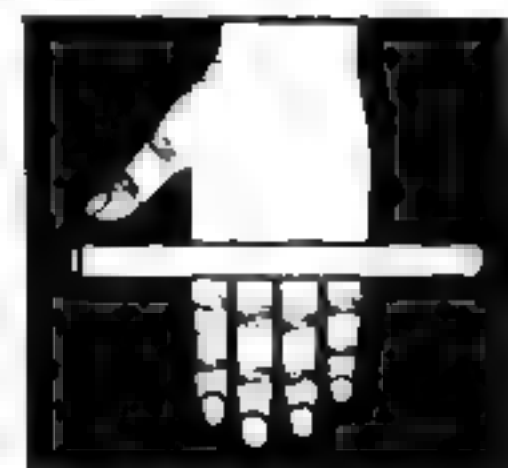
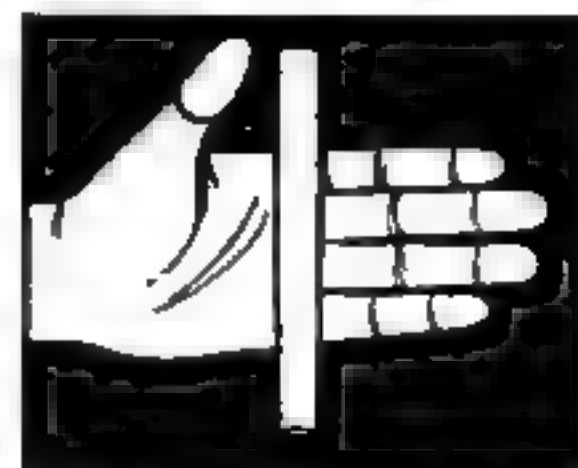
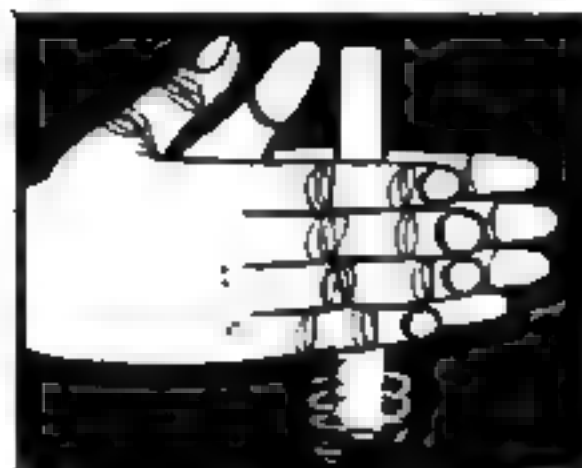
NOUS intitulerons l'expérience magique de cette semaine : « Le cigare du fakir ». En voici l'effet. Ayant emprunté un cigare, faites-le rouler un instant entre vos mains, comme pour l'échauffer. Séparez vos mains : il restera — comme par enchantement — collé contre les doigts étendus de l'une d'elles. Rappelez les mains un instant, il sera, lorsque vous les séparerez à nouveau, passé de l'une à l'autre, toujours appliqué sur les doigts

étendus. Vous pouvez également le tenir au dos de la main et lui donner toutes les inclinaisons qu'il vous plaira.

A la fin, vous rendrez le cigare... intact à son propriétaire.

C'est une illusion charmante et spectaculaire tout à la fois. Oui, mais comment vous y prendrez-vous pour la réaliser ?

A la semaine prochaine et... bon trac !

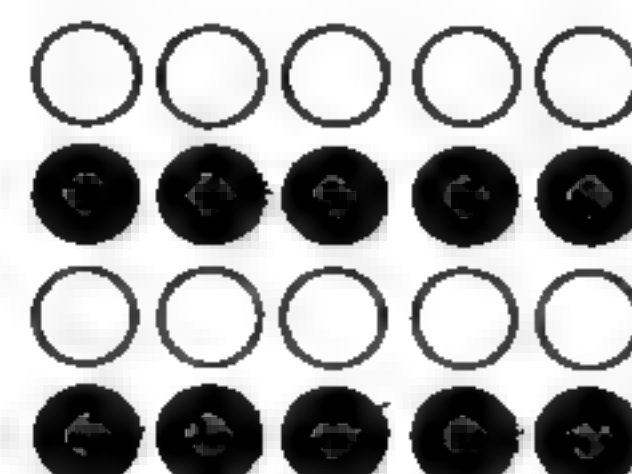
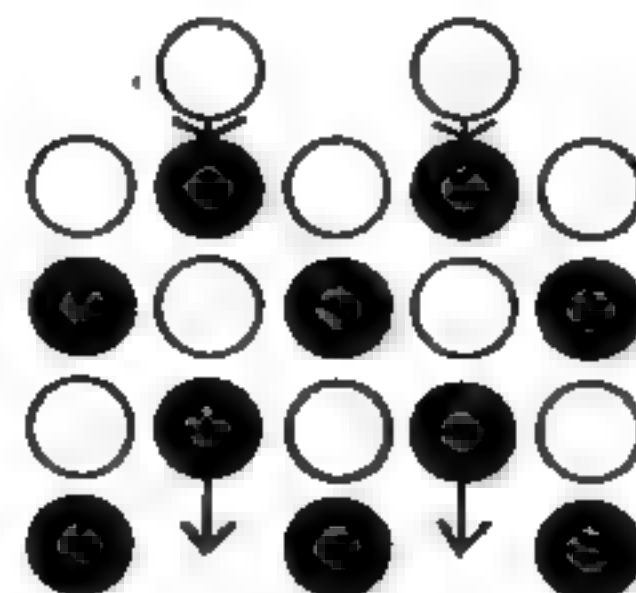


LES JETONS MAGIQUES

ET voici la solution du problème magique que je vous ai posé la semaine dernière. Notre dessin vous rendra la compréhension encore plus facile.

Il vous suffit tout simplement de prendre les deuxième et quatrième jetons de la rangée horizontale d'en bas et de les placer juste au-dessus des deuxième et

quatrième jetons de la rangée horizontale d'en haut. En poussant ces deux pions dans la case verticale, comme l'indiquent les flèches du dessin, vous faites descendre d'un rang les deuxième et quatrième files de jetons, ce qui a pour effet de rendre les rangées horizontales d'une couleur uniforme. Et ceci, en agissant sur deux pions seulement !



LE DICTIONNAIRE DU COLLECTIONNEUR

LES BROCHURES ILLUSTRÉES FRANÇAISES

par George FRONVAL

LA semaine dernière, nous avons commencé à étudier un premier sujet de collection : les brochures populaires d'autofolio. Nous y revenons aujourd'hui.

Eichler, devant le succès rencontré par ses premières séries, décida de persévérer dans ce genre d'édition et publia de nombreux romans en fascicules.

Le succès d'Eichler incita les éditeurs français à imiter son exemple et l'on eut des romans écrits par des auteurs français et illustrés par des dessinateurs français. Le Journal des Voyages, qui était alors un hebdomadaire à très gros tirage, présente, sous la signature de Jules Verne, un jeune détective parisien, Toto Fouinard, à la fois d'Artagnan, Gavroche et Sherlock Holmes. Toto Fouinard conta ses exploits durant 12 numéros. L'éditeur du Journal des Voyages lança de nombreuses séries. Ce fut lui qui publia le premier roman en fascicules d'Arnould Galopin et du Comte de la Vaulx, « Le Tour du Monde de deux Gosses » qui passionna les garçons. Suit après, Arnould Galopin seul publia un des premiers romans de Science Fiction, Les aventures fantastiques d'un jeune apprenti parisien, qui est un modèle du genre mais qui ne dut pas plaire alors, car il ne parut que pendant 11 semaines seulement.

Arnould Galopin devait devenir par la suite un spécialiste du roman en fascicules. Chez Albin Michel, Les Aventures d'un petit Parisien ou le Tour du Monde en Hydroaéroplane. Il y eut ensuite Les Aventures d'un petit Bûffalo, (100 n°) ; Les Aventures d'un petit Mousse, (110 n°) ; Les Aventures d'un petit Explorateur (100 n°) sans oublier Un Poilu de 12 ans, lequel, pendant la guerre de 1914-1918, connut un retentissant succès. Arnould Galopin écrivit des romans jusqu'à sa mort, c'est-à-dire quelques années avant la guerre de 1939.

Signalons chez le même éditeur Les Chasses du Dômeur Pexoo, par un auteur anonyme, dont le héros était une vedette de cirque de l'époque. Albin Michel publia aussi une série policière destinée à concurrencer Eichel King de chez Eichler : Miss Boston, autre femme détective, qui n'eut que le temps de relater 20 de ses exploits.

Férenczy, qui devait devenir un grand éditeur spécialisé dans le roman populaire, commença avec un détective français, Marc Jordan qui connut 62 semaines de célébrité. Vint ensuite Gil Dax, « l'Empereur des Aïres », roman d'anticipation aérienne (20 fascicules) et Rifi d'Or, jeune garçon courageux d'aventures (qui dut avoir 125 n°). Par la suite, Férenczy devait éditer la plupart des romans de Jean de la Hire ayant comme héros 3 scouts. Il y eut

ainsi Les Trois Boy-Scouts, L'As des Boy-Scouts, Les Grandes Aventures des Boy-Scouts...

Certes, cette énumération est sans doute incomplète. Il est impossible de connaître tout ce qui a été édité dans le genre depuis le début de ce siècle. Des titres certainement nous échappent et nous les découvrirons peut-être au cours de visites aux Pucierres ou grâce à des échanges entre amis. Avant de terminer cette énumération, il importe de citer un excellent roman qui, encore aujourd'hui, est considéré comme un des chefs d'œuvre du roman d'anticipation. Il s'agit de la Guerre Infernale qui parut en 30 fascicules. Ce roman de Pierre Giffard est également intéressant par les remarquables illustrations de Robida.

Ainsi, vous avez pu vous rendre compte que, dans le domaine des brochures populaires, les éditeurs français ont su se montrer les égaux de leurs concurrents étrangers. S'il vous arrive de découvrir de ces brochures, parcourez-les, détaillez-les. Elles vous intéresseront peut-être et vous viendrez grossir les rangs de ceux qui se passionnent pour elles. Si vous les trouvez trop démodées, ne les jetez pas. Comme nous vous l'avons dit la semaine dernière, vous aurez là une excellente monnaie d'échange. Mais à qui les présenter ? Vous ne connaissez personne ? Ecrivez-moi un journal « Pilote » et je vous mettrai en liaison avec des amateurs qui, soyez-en certain, vous recevront avec joie et enthousiasme.

A la semaine prochaine, ami collectionneur, nous aborderons ensemble un nouveau thème de collection : les Figurines en émail, que les profanes, appellent Soldats de plomb.

CE TIMBRE A UNE HISTOIRE

UNE AFFAIRE POLITIQUE A FAIT DU "2 PENCE BLEU" UN TIMBRE RARE



(Collection Thlaude)

Quand on parle de timbres rares, juste derrière la grande vedette, le fameux « une cent » de la Guyane anglaise dont il a été question la semaine dernière, vient le timbre de l'île Maurice, connu sous le nom de « 2 pence bleu ».

En 1847, c'est, bien entendu, un timbre non dentelé, mais qui a beaucoup d'affaires pour un centenaire. On en connaît actuellement une douzaine d'exemplaires. Cette relative rareté n'empêche pas qu'il soit beaucoup plus recherché que, par exemple, le « 1 mark du Togo », dont on ne connaît qu'un exemplaire unique. Il faut dire que ce dernier timbre ne remonte qu'à 1913, au moment où le Togo cessait d'être une colonie allemande.

En philatélie, la valeur compte quelquefois avec le nombre des numéros.

Sous les péripéties d'une petite lutte politique qui se déroula dans l'île Maurice, quelques jours après l'émulsion du « 2 pence bleu », il y a de grandes chances qu'aujourd'hui, ce timbre n'aurait été qu'un tim-

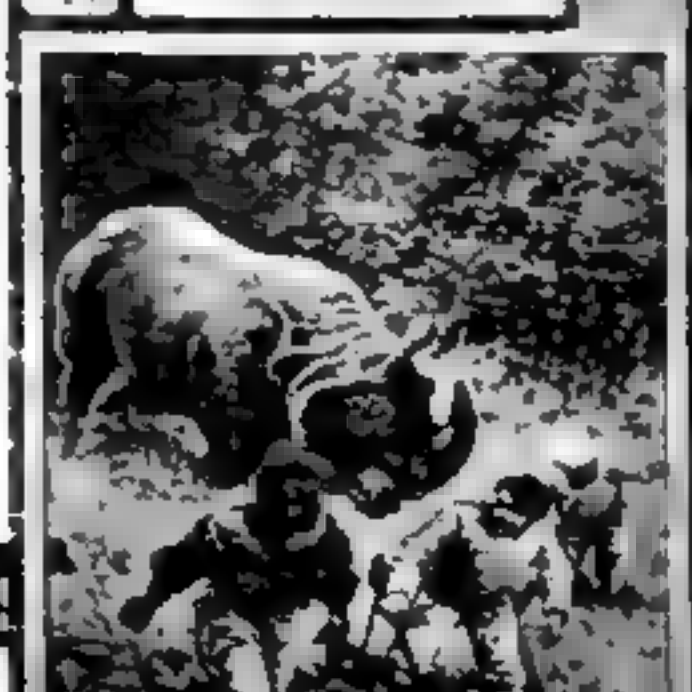
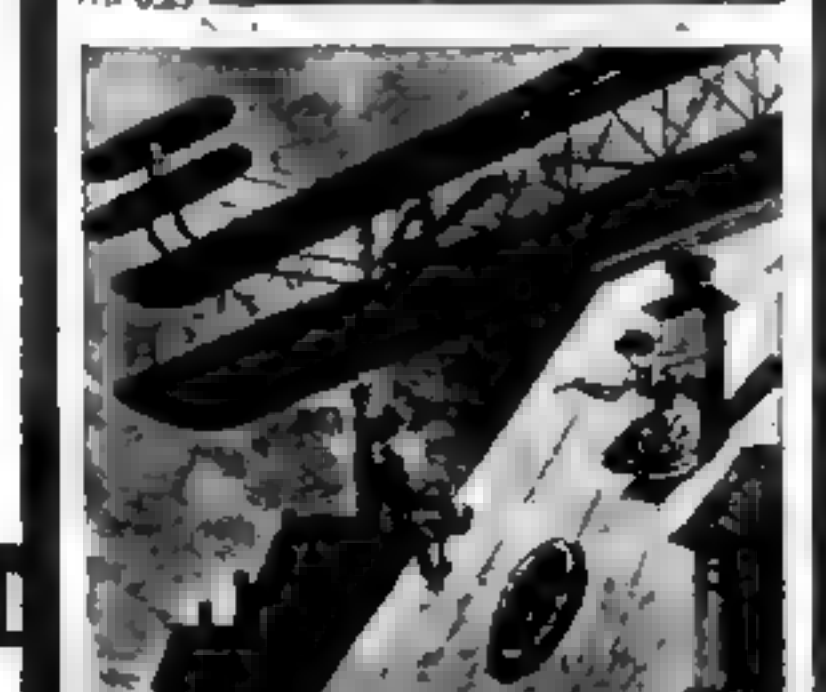
bre ancien et non un timbre rare et précieux. Voici les épisodes de cette histoire. En 1847, donc, les autorités venaient de décider l'émulsion du « 2 pence bleu ». Le hasard veut qu'une dizaine de jours avant, les officiers de la Majesté Britannique, en garnison dans l'île, donnèrent un grand bal. Le gouverneur civil, pour leur rendre la politesse, décida, à son tour, d'organiser une réunion dansante.

Tout fut préparé dans le moindre détail et, pour couronner l'ensemble, avec l'accord du directeur des Postes, le gouverneur décida que les invitations seraient affranchies avec la nouvelle vignette. C'était la première fois que le « 2 pence bleu » devait servir. L'idée était originale et séduisait le gouverneur.

Mais le parti des opposants, au Conseil, ne trouva pas l'affaire à son goût ; on jugea ce luxe exagéré. Et le lendemain du départ des invitations, le Grand Conseil réuni vota une arrêté décidant que le timbre poste était tout à fait inutile dans une île aussi petite que l'île Maurice...

En conséquence, on détruisit toutes les vignettes, exception faite, bien entendu, de celles qui ornaient les deux cents enveloppes des invitations du gouverneur.

Deux sont parvenues jusqu'à nous et c'est à cette petite histoire politique que le « 2 pence bleu » doit sa célébrité.



EN AVANT-PREMIÈRE DES ÉMISSIONS DE LA TÉLÉVISION

COCHISE

ADAPTÉ PAR LUCIEN NORTIER DU FILM DE LA 20TH CENTURY FOX TV INTERNATIONAL, "LA FLÈCHE BRISÉE"

RESUME. — Nous retrouvons aujourd'hui l'agent fédéral Jefford et Cochise, le chef Chiricahuas, dans un nouvel épisode de leurs aventures.





Nicolas

LE CIRQUE

C'EST formidable ! Jeudi après-midi, toute la classe est allée au cirque. Nous avons été drôlement étonnés quand le directeur est venu nous prévenir que le patron du cirque invitait une classe de l'école et que c'était la nôtre qui avait été choisie. En général, quand notre classe est invitée le jeudi après-midi, ce n'est pas pour aller au cirque. Ce que je n'ai pas compris, c'est que la maîtresse a fait une tête comme si elle allait se mettre à pleurer. Pourtant, elle était invitée aussi, c'est même elle qui devait nous y emmener, au cirque. Jeudi, dans le car qui nous conduisait au cirque, la maîtresse nous a dit qu'elle comptait sur nous pour être sages. On a été d'accord, parce que, la maîtresse, on l'aime bien.

Avant d'entrer dans le cirque, la maîtresse nous a comptés, et elle a vu qu'il en manquait un, c'était Alceste, qui était allé acheter de la barbe à papa. Quand il est revenu, la maîtresse l'a grondé. « Ben quoi, a dit Alceste, il faut bien que je mange, et puis, la barbe à papa, c'est rien bon. Vous

en voulez ? » La maîtresse a fait un gros soupir, et elle a dit qu'il était temps d'entrer dans le cirque, on était déjà en retard. Mais il a fallu attendre Geoffroy et Clotaire, qui étaient allés acheter de la barbe à papa, eux aussi. Quand ils sont revenus, la maîtresse n'était pas contente du tout : « Vous mériteriez de ne pas aller au cirque ! » elle a dit. « C'est Alceste qui nous a donné envie, a expliqué Clotaire, on ne savait pas que c'était défendu. » Mademoiselle, a dit Agnan, Eudes veut aller aussi acheter de la barbe à papa. — Tu peux pas te taire, espèce de cafard ? Tu veux un coup de poing sur le nez ? », a demandé Eudes. Alors, Agnan s'est mis à pleurer, il a dit que tout le monde profitait de lui, que c'était affreux, qu'il allait être malade, et la maîtresse a dit à Eudes qu'il allait être en retenue jeudi prochain.

« Alors, ça, c'est formidable ! a dit Eudes. Je ne suis même pas allé en acheter, de la barbe à papa, et je vais être puni, et ceux qui en ont acheté, de la barbe à papa, vous ne leur dites rien. — Tu es jaloux, a dit Clotaire, voilà ce que tu es ! Tu es jaloux parce que

par SEMPÉ et GOSCINNY

nous, on en a eu, de la barbe à papa ! — Mademoiselle, a demandé Joachim, je peux aller en acheter, de la barbe à papa ? — Je ne veux plus entendre parler de barbe à papa ! », a crié la maîtresse. « Alors, eux, ils en mangent, de la barbe à papa, et moi je n'ai même pas le droit d'en parler ? C'est pas juste ! », a dit Joachim. « Et t'as pas de veine, a dit Alceste en rigolant, parce qu'elle est drôlement bonne, la barbe à papa ! — Toi, le gros, on ne t'a pas sonné », a dit Joachim. « Tu veux ma barbe à papa sur la figure ? », a demandé Alceste. « Essais ! », a répondu Joachim, et Alceste lui a mis de la barbe à papa sur la figure. Joachim, ça ne lui a pas plu, et il a commencé à se battre avec Alceste, et la maîtresse s'est mise à crier, et un employé du cirque est venu et il a dit : « Mademoiselle, si vous voulez voir le spectacle, je vous conseille d'entrer, c'est commencé depuis un quart d'heure. Vous verrez, à l'intérieur aussi il y a des clowns. »

Dans le cirque, il y avait des musiciens qui faisaient des tas de bruit, et un monsieur est venu sur la piste, habillé comme le maître d'hôtel du restaurant où nous avons fait le déjeuner pour l'anniversaire de maman. Le monsieur a expliqué qu'il allait faire de la magie, et il a commencé à faire apparaître des tas de cigarettes allumées dans ses mains. « Feuh, a dit Rufus, il y a sûrement un truc, les prestidigitateurs, c'est pas des vrais magiciens. — On dit des prestidigitateurs », a dit Agnan. « On ne t'a rien demandé, a dit Rufus, surtout quand c'est pour dire des bêtises ! — Vous l'avez entendu, mademoiselle ? », a demandé Agnan. « Rufus, a dit la maîtresse, si tu n'es pas sage, je te fais sortir. — Vous ne voudriez pas les faire sortir tous ? a dit un monsieur derrière nous. J'aimerais voir le spectacle tranquillement. » La maîtresse s'est retournée et elle a dit : « Mais, monsieur, je ne vous permets pas. — Et puis, a dit Rufus, mon papa est agent de police, et je lui demanderais de vous mettre des tas de contraventions. — Regardez, mademoiselle, a dit Agnan, le prestidigitateur a demandé un volontaire, et Joachim y est allé. » Et c'était vrai, Joachim était sur la piste à côté du magicien, qui disait : « Bravo ! Voilà un petit jeune homme courageux que nous applaudissons. » La maîtresse s'est levée et elle a crié : « Joachim, ici, tout de suite ! » Mais le prestidigitateur, comme dit Agnan, a dit qu'il allait faire disparaître Joachim. Il l'a fait entrer dans une malle, il a fermé le couvercle, il a fait « hop ! » et quand il a rouvert la malle, Joachim n'y était plus. « Oh, mon Dieu ! », a crié la maîtresse. Alors, le monsieur qui était derrière nous a dit que ce serait une bonne idée si le magicien voulait nous mettre tous dans la malle. « Monsieur, vous êtes un grosier personnage », a dit la maîtresse. « Elle a bien raison, a dit un autre monsieur, vous ne voyez pas que la pauvre petite a assez d'ennuis comme ça, avec ces gamins ? — Ouais », a dit Alceste. « Je n'ai pas de leçons à recevoir de vous », a dit le premier monsieur. « Vous

voulez sortir vous expliquer ? », a demandé l'autre monsieur. « Oh, ça va », a dit le premier monsieur. « Dégonflé ! », a dit le deuxième monsieur, et puis la musique a fait un bruit terrible, et Joachim est revenu, et tout le monde l'applaudissait, et la maîtresse lui a dit qu'il allait être en retenue.

Et puis on a installé une cage sur la piste et on a mis des lions et des tigres dans la cage, et un dompteur est arrivé. Il faisait des choses terribles, le dompteur, et il mettait sa tête dans la bouche des lions, et les gens criaient et faisaient « ooh », et Rufus a dit que le magicien c'était pas un vrai, puisque Joachim était revenu. « Pas du tout, a dit Eudes, Joachim est revenu, mais d'abord il avait disparu. — C'était un truc », a dit Rufus. « Et toi, tu es un imbécile, et j'ai bien envie de t'envoyer une claque », a dit Eudes. « Silence ! », a crié le monsieur derrière nous. « Vous, ne recommencez pas ! », a dit l'autre monsieur. « Je recommencerai si j'en ai envie », a dit le monsieur, et Eudes a envoyé une claque sur le nez de Rufus. Les gens disaient « chut », et la maîtresse nous a fait sortir du cirque, et c'est dommage, parce que



c'était juste quand les clowns arrivaient sur la piste. On allait monter dans le car, quand on a vu le dompteur s'approcher de la maîtresse. « Je vous ai observée pendant que je faisais mon numéro, a dit le dompteur. Eh bien, je vous admire. Je dois dire que je n'aurais jamais le courage de faire votre métier ! »

UNIQUE en FRANCE!

CONTRE SEULEMENT

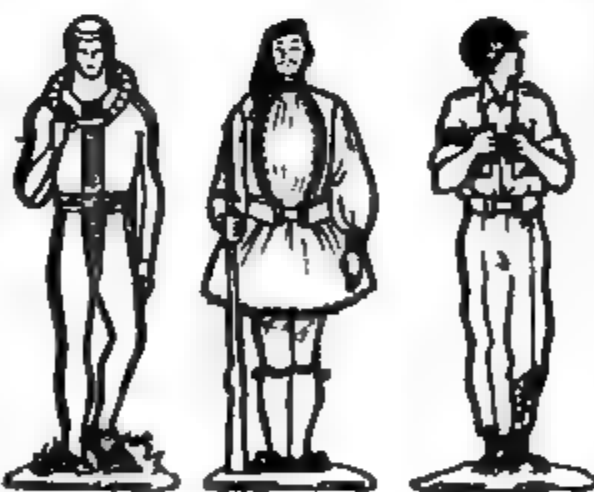
8

POINTS IMA

3 et TIMBRES à 0,25 NF

Soit
Soit
Soit

FRANCE: l'homme grenouille
GRÈCE: l'Evzone (Infanterie)
INTERNATIONAL:
l'observateur de l'O. N. U.



sujets matière plastique en couleurs - hauteur 65 mm.

BON DE COMMANDE

Soulignez d'un trait ci-dessous le soldat choisi. Adressez ce bon aux POINTS IMA, 15, Boulevard des Italiens, PARIS-2*, avec 8 Points IMA et 3 timbres par sujet demandé.

L'HOMME GRENOUILLE - L'EVZONE - L'OBSERVATEUR DE L'O. N. U.

NOM _____ Prénom _____

Rue _____ N° _____

VILLE _____ Départ _____

Inutile de joindre une lettre à ce bon de commande - Réf. Pl. 10-TI-60-35

Ces soldats sont également en vente à nos bureaux: 30, Rue Gramont, PARIS-2*

OFFRE COFFRET

Le coffret des 3 sujets ensemble peut vous être adressé également contre un mandat lettre de 2 M.Frs. (timbres exclus), ou un virement imputé à notre CCP PARIS 10.474.12, et 18 Points IMA. Dans ce cas soulignez ci-dessous la mention offre coffret.

Réf. Pl. 10-TI-60-35

LES COPAINS ONT FAIT UN LIVRE



René Goscinny et Jean-Jacques Sempé ont envoyé leur livre : « Le petit Nicolas » (Denoël, édit.), à Jacques Faizant, pourvu de « Pilote ». En retour, ils reçoivent ce texte, que nous ne résistons pas au plaisir de publier.

Aujourd'hui, c'était chouette, parce que Jean-Jacques et René ont fait un livre terrible, et ils l'ont apporté à l'école, et on a tous rigolé en attendant la cloche, sauf Geoffroy qui a dit que des livres, on en avait bien assez comme ça. Ils nous en ont donné un à chacun.

C'est un livre qui raconte les histoires d'un type qui s'appelle Nicolas et qui va à l'école, et il lui arrive plein d'aventures. Geoffroy, il a dit que c'était pas drôle, des histoires de types qui vont à l'école. Alors René a dit que c'était un livre pour les enfants, mais pour les parents aussi, et Alceste a dit que, les parents, ils doivent en avoir assez avec les histoires de leurs enfants à eux.

Alors René, qui a écrit l'histoire de Nicolas, il s'est mis en colère et il a dit à Geoffroy et à Alceste de changer de dix, et que quand on n'était pas fichu de faire une dictée sans faute à chaque mot, on ne faisait pas la critique des écrivains qui n'ont pas peur de prendre des rires. René, il a un drôle d'accent. Il dit que c'est l'accent gaulois.

Après ça, on les a séparés, et, comme la cloche sonnait, on est rentrés en classe. La maîtresse a dit de prendre les livres de grammaire, mais moi, j'ai pris le livre de René et Jean-Jacques, parce que j'avais pas fini de le lire et qu'il y a plus de suspense que dans la grammaire.

Tout à coup, la maîtresse m'a dit : « Vous, là-bas, répétez ce que je viens de dire. » Alors, j'ai dit : « Vous, là-bas ! » Mais ce n'était pas ça. Alors, la maîtresse est arrivée en courant et je n'ai pas eu le temps de cacher le livre de Nicolas sous ma grammaire, et elle l'a pris en disant que c'était du joli, en voilà des manières, et je vous le confie. René, il a dit qu'on devait dire : confie, mais elle ne l'a pas entendu, et

c'était dommage, parce qu'elle se serait occupée de René au lieu de moi.

Alors, Agnan, qui est le chouchou de la maîtresse, il a dit que presque tous les élèves avaient le livre dans leur cartable, et la maîtresse a confisqué tous les livres, et Jean-Jacques a dit que c'était bien la dernière fois qu'il s'acquiescrait à faire un service de presse. Mais René a dit que ça n'avait pas d'importance, qu'on serait obligés d'en racheter et que ce serait tout bénéfice.

La maîtresse a dit à Jean-Jacques et à René qu'ils feraient mieux d'apprendre leur géographie que d'écrire des histoires, et que le prix Goncourt, c'était bien joli, mais que, dans la vie, ça ne valait pas le certificat d'études avec mention bien. La littérature, a dit la maîtresse, ne nourrit pas son homme. Alors, Alceste, un copain qui mange tout le temps, s'est mis à pleurer et il a dit que, puisque c'était comme ça, il n'allait plus apprendre à écrire et qu'il allait préparer mathématiques supérieures.

La maîtresse est remontée à sa table avec la pile de livres qu'elle avait confisqués, et elle en a ouvert un en faisant tomber les coins de sa bouche comme maman quand elle retire une souris morte de la sourisière. Et puis, elle a lu quelques lignes, et les coins de sa bouche sont remontés, et elle ne nous a plus du tout parlé de grammaire. Elle s'est mise à lire le bouquin sans s'occuper de nous. Jean-Jacques et René, c'est des types bien, je vais leur dire qu'ils fassent un bouquin comme ça toutes les semaines !

JACQUES FAIZANT



En devenant Hopalong Cassidy, William Boyd a offert à la T.V. le mine d'or du western.

L'AVENTURE de William Boyd est une de celles que les parents américains aiment particulièrement conter à leurs enfants, ne serait-ce que pour leur prouver que la fortune sourit vraiment aux audacieux.

Acteur sans grande renommée, Boyd songeait à se retirer des studios, en 1934, lorsqu'un metteur en scène lui proposa d'incarner le personnage d'Hopalong Cassidy, l'éclaireur sans peur et sans reproche, dans une série de Westerns. Ces films n'obtinrent, il faut bien en convenir, qu'un succès limité, mais William Boyd eut l'idée de génie de racheter toute cette production quand il prit sa retraite, quelques années plus tard. En 1952, il revendait, d'abord à

une dizaine de stations de Télévision américaine, puis sur les chaînes européennes, le droit d'exploitation de ses anciennes bandes.

Le terme de « triomphal » est celui qui convient pour qualifier l'accueil réservé, tant en France qu'aux États-Unis, à cette seconde diffusion de films de Far-West.

WESTERN A DOMICILE

Sur les petits écrans de l'Ancien et du Nouveau Monde, Cassidy caracolait fièrement, précédant Kit Carson et Zorro, le vengeur masqué, dont les exploits n'allaient pas tarder à ravir tous les jeunes téléspectateurs, avides de les imiter.

L'HISTOIRE DU FAR-WEST

III

LES MÉFAITS DE LA TÉLÉVISION

par
HERVÉ LE BOTERF

L'heure était venue, pour la T.V., de découvrir, avec le Western, une véritable mine d'or. Des scénaristes et des réalisateurs imaginèrent des émissions de « Western Stories », spécialement conçues pour l'optique de l'écran bombé. En 1959, trente-quatre feuilletons sur le thème du Far-West étaient ainsi programmés, chaque semaine, sur l'ensemble des chaînes de T.V. des États-Unis. Huit d'entre eux : « Gunsmoke », « Maverick », « Wagon Train », etc., figuraient d'ailleurs en tête du référendum organisé auprès de tous les téléspectateurs des États-Unis pour désigner les dix meilleures émissions de vidéo. Douze autres Westerns à épisodes étaient en cours de réalisation au début de cette année, alors que Frank Gruber, écrivain spécialisé dans la rédaction des histoires du Grand Ouest, composait... quatre nouveaux scénarios, en quatre jours, pour une station de Télévision !

Le « Western à domicile », ainsi offert bi ou tri-quotidiennement à New York, Chicago et Milwaukee, mobilise, dit-on, actuellement une bonne centaine de scénaristes qui s'ingénient à broder d'incessantes variations sur le thème éternel du Justicier de la Plaine venant en aide aux citoyens rançonnés par les Outlaws.

DES VEDETTES DE DEUX MÈTRES

Cette production massive de feuilletons a donné naissance à une surprenante industrie vestimentaire. La panoplie de rancher, adoptée par les membres de 600 clubs enfantine d'amis du Far-West a permis aux tailleurs spécialisés dans la confection des vestes de daim et des pantalons de cuir à large revers d'encasser, au cours de l'année écoulée, près de 125 millions de dollars (soit environ 625 000 000 de nouveaux francs). Certaines vedettes, telles que William Boyd-Cassidy, par exemple, ont d'ailleurs le monopole de certains articles manufacturés qui portent leur propre label. C'est ainsi que Hugh O'Brien, interprète de Wyatt Earp, dans un feuilleton fort apprécié d'outre-Atlantique, est le propriétaire d'un vaste arsenal qui loue aux studios la quasi-totalité des colts et des winchesters utilisés dans les films de Far-West.

Plus populaires que ne le furent Tom Mix, William Hart et Gary Cooper, les vedettes de ces Westerns télévisés sont des personnages qui ont, en commun, deux caractéristiques essentielles : ils mesurent plus de 1,95 m et ils placent judicieusement leur fortune dans de vastes entreprises commerciales.

Date Robertson, interprète de la Série

« Wells Fargo » n'a plus grandi depuis que sa taille a atteint 1,98 m. En revanche, ses revenus ne cessent pas de s'accroître, car il est à la tête d'une chaîne de motels qui jalonnent les routes californiennes, et il gère l'exploitation de nombreux puits de pétrole. Hugh (Wyatt Earp) O'Brien, ex-marine qui se vante de ne pas savoir monter à cheval, est propriétaire d'un hôtel, de l'arsenal signalé plus haut et d'une fabrique d'articles de toilette reproduisant son personnage de shérif en effigie. Il est l'un des meilleurs clients du fisc américain puisque son percepteur l'a imposé, l'an passé, pour la somme de 5 000 dollars (250 000 000 anciens francs).

James Arness (1,99 m), qui incarne le marshall Mat Dillon dans la série « Gunsmoke », touche un salaire hebdomadaire de 2 000 dollars (soit un million d'anciens francs) pour interpréter ce feuilleton qui l'occupe trente-neuf semaines par an. Son contrat lui permettant de s'exhiber dans les cirques, il consacre les treize autres semaines de l'année à une grande tournée dans les principales villes des États-Unis qui lui rapporte au bas mot... 50 autres millions d'anciens francs ! L'imposante stature de ce colosse ne cesse, d'ailleurs, de poser des problèmes techniques au réalisateur qui l'emploie et qui doit veiller à n'engager que des partenaires très grands pour lui donner la réplique. Ce metteur en scène avait d'ailleurs résolu, autrefois, la difficulté en faisant creuser dans le sol un trou où s'enfonçait Arness quand il tournait en plan rapproché avec ses camarades !

Ward Bond (1,96 m) est le vétéran de ces vedettes. Agé de cinquante-cinq ans, il est l'ami et l'interprète favori de John Ford. Héros de « Wagon Train », le feuilleton le plus coûteux de la T.V. (entre 90 000 et 120 000 dollars pour une émission de 60 minutes), il s'est cassé la han-

Le célèbre magazine américain « Time » a consacré récemment une couverture et deux de ses pages intérieures aux héros de westerns à la T.V. Ce qui prouve l'importance prise par ces émissions, tout aux États-Unis que dans le reste du monde.



che en reprenant son entraînement de cavalier. Grand amateur de lard et de whisky, il est devenu célèbre grâce à un tic qu'il utilise de temps à autre sur l'écran : un inimitable hennissement de mule, réalisé avec de cocasses contorsions de la bouche !

Son rival est un certain Clint Walker (1,97 m), surnommé le « nouveau John Wayne » et interprète de la série « Cheyenne », qui fut, comme Tom Mix, soldat puis shérif à Las Vegas, avant de débiter au cinéma, dans des films de son ami Van Johnson.

La concurrence ainsi créée par les Westerns de T.V. a obligé les cinéastes à réviser depuis quelques années la position qu'ils avaient adoptée, sur le problème du film de cow-boy.

Nous verrons, la semaine prochaine, de quelle façon ils ont cru trouver une solution pour ne pas perdre leur clientèle.

LA SEMAINE PROCHAINE :

LES DERNIERS PIONNIERS DE L'OUEST

Ward Bond, 55 ans, 1,96 mètre, est le vétéran des héros de westerns à la télévision.

Son rival, Clint Walker, aussi grand mais un peu plus jeune, interprète « Cheyenne ».

Hugh O'Brien, dit Wyatt Earp, est une exception : il ne sait pas monter à cheval !

James Arness détient un autre record : il est le plus grand de tous : 1,99 mètre !





Paris, sous Louis XIII : déjà des encombrements ! Mais aussi, quel aimable désordre, parmi charrettes et chevaux, voitures et piétons !

COUVRONS LA POSTE AVEC NOS ANCÊTRES

Si les routes de France pouvaient parler ! Elles seraient volubiles, car elles en ont vu passer des cortèges, et pas seulement d'automobiles, capot contre coffre, ni de scooters pétaradants. A cela une raison : c'est que nos routes, à certaines rectifications près, ont été tracées depuis longtemps : le bitume de la route nationale ou départementale a remplacé le pavé du Roi, posé souvent sur un mauvais chemin hérité du Moyen Âge, lequel n'avait pas fait tant de façons pour utiliser une piste gauloise ou une route romaine...

DONC, notre chemin, qui n'est pas encore route, se lasse un peu de se voir égratigner chaque jour un peu plus par les galoches des Gaulois chevelus traînant leur « char à bras » ou bousculant leur âne trotant menu. Distraction de poids ! Voici les légions de César, ordonnées et martelant le sol. Elles vont bon pas jusqu'au jour où, la guerre lui laissant quelque loisir, la Légion, déjà bâtieuse, camérera, daltera le chemin et en fera une route.

CHARS ET CAVALCADES

Alors, le défilé s'amplifiera sur le dos du pauvre chemin empierré : chariots destinés aux transports postaux, charrois divers ap-

provisionnant les armées, galopade des courriers officiels. Déjà, tout sera en place...

Et ces bons rois fainéants ? Ils moururent fort jeunes, paraît-il, mais comme la jeunesse aime les voyages, ils allèrent à droite et à gauche, parcourant à leur tour domaine qui n'était pas grand, certes, mais on allait lentement dans les massifs chariotés attelés de bœufs que l'on appelait baster-

Et cela durera jusqu'au VIII^e siècle. Notre chemin, devenu route, reste suffisamment entretenu pour permettre le passage des voitures. Mais l'anarchie est là : avec les luttes incessantes de cette époque les voies sont abandonnées, transformées en fondrières. Il n'est plus question de rouler ; voyager en litière devient vite un supplice, pour une dame de qualité. Ainsi, ce sera

sur des animaux de monture : chevaux, mules ou baudets, que maîtres et valets, laïcs ou prêtres prendront la route. Les ânesses, bien entendu, étaient réservées à la gent moins hardie des dames et des moines.

A la fin du XIII^e siècle, des gens comme Philippe Auguste ont remis un peu d'ordre dans le royaume... les voitures réapparurent et notre route, qui a bonne figure, se plaît à voir les chars devenir de plus en plus nombreux ; tant et si bien que Philippe le Bel édicta en 1294 une ordonnance portant que « nulle bourgeoisie n'aura char ni chariot », réservant ce luxe aux seules dames de sa cour qu'il répugnait à voir monter en croupe, derrière un écuyer.

ROULONS CARROSSE

Honneur au roi François ! C'est sous son règne que naissent les premiers carrosses, que l'on nomme à l'époque « carroches ». Mais notre route ne les verra que lorsqu'ils auront quitté la capitale. En 1550, on n'en compte encore que trois, dûment autorisés. Un pour Madame Catherine, Reine de France, un pour Madame Diane, fille légitimée de Henri II, et un pour Jean de Laval, Seigneur de Bois-Dauphin, que son embonpoint empêchait de monter à cheval. Drôles de « carroches » en vérité ! On les appelait aussi des « chars branlants », car le coffre, ne reposant plus directement sur les essieux comme dans les charrettes à brancards, était muni d'une suspension à chaînes, tandis qu'apparaissait l'avant-train orientable.

Le premier Président du Parlement de Paris, M. de Thou, obtint aussi la permission de se servir d'un carrosse mais, malgré l'autorisation, qu'il doit à ses attaques de goutte, il n'en fit usage, comme tout bon « vacancier », que pour ses excursions à la campagne.

Et l'on roule de plus en plus. Un siècle plus tard, Paris est devenu le port d'attache de 310 carrosses, véritables objets d'art roulants, sculptés et décorés. Vers 1660, apparaît la « calèche », plus légère et encore plus ornée que le bon vieux carrosse. Et c'est la multitude, il surgit des voitures de partout ! Notre pauvre route connaît de moins en moins le repos. D'abord, la chaise de poste, reine incontestée du voyage et qui reliait, comme son nom l'indiquait, à la « poste aux chevaux ». Puis le cabriolet à deux chevaux dont l'un monté par le conducteur, la « brevette » suspendue sur deux roues et construite pour deux personnes. En vrac, citons encore la roulotte, la désobligeante, la berlina, du nom de la ville de Berlin où elle avait été inventée par un architecte, enfin le carrosse-compté, ou diligence. Parlerons-nous des dormantes, des calèches à plusieurs bancs et à impériale, des diables qui ne sont que des diligences, des phatons et des soufflets ?

TRANSPORTS EN COMMUN

Avant de reprendre la route, revenons un peu à Paris qui se trouve presque toujours à l'un des bouts de celle-ci. Sous Louis XIII, il s'agissait énormément, les courses y deviennent longues. C'est alors que naît l'idée d'établir des moyens de transport à l'usage du public. Découverte par Marguerite de Valois, la chaise à porteurs est adoptée tout d'abord pour sa commodité. Et cela donne l'idée à Nicolas Sauvage, « facteur du maître des coches d'Amiens », de louer des carrosses, bien démocratisés désormais, à la course et à l'heure. Il s'installe rue Saint-Martin, dans une grande maison appelée Hôtel Saint-Fiacre, à cause du Saint qui ornait son enseigne. Et l'on va baptiser « fiacres » les carrosses de M. Sauvage !

Et ces carrosses vont déborder vers les villages d'alentour. Il en est qui vont à Marly, Versailles, Meudon, etc... Ils partent généralement du Quai d'Orsay et ont un itinéraire fixe.

On payait, en 1780, 3 livres 10 sols, soit 3,50 francs-or, dans les carrosses pour Versailles. Dans le coche ou carabes qui partait deux fois par jour, on donnait 25 sols. Enfin dans la « gondole », qui faisait le service entre Versailles et St-Germain-en-Laye, le prix était de 20 sols. On avait aussi, sur le fleuve cette fois, la « galiole » qui n'était qu'une péniche aménagée qui conduisait à « Sève » et aux coteaux boisés de St-Cloud.

Comment on allait à Mortagne

Le carrosse de Rennes part de PARIS tous les lundis à 5 heures du matin et passe :

Dine à Versailles à 11 heures du matin et a fait 4 lieues. Coche à La Queue à 7 heures du soir et a fait 6 lieues.

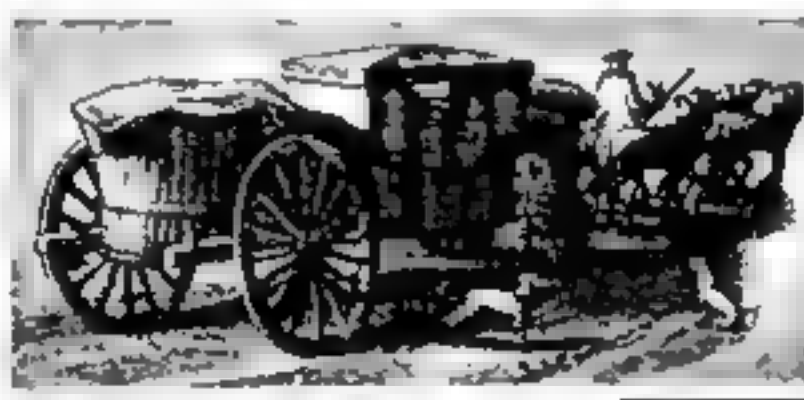
Mardi repart à 4 heures et passe :

A Houdan à 6 heures du matin et a fait 2 lieues et demie. Dine à Dreux à midi et a fait 4 lieues. Passe à Nogent-le-Roi à 5 heures du soir et a fait 3 lieues. Coche à Tilly à 8 heures et a fait 2 lieues et demie.

Mercredi repart à 4 heures du matin et passe :

A Verneuil, à 6 heures du matin et a fait 2 lieues et demie. Dine à Saint-Maurice à 11 heures du matin et a fait 2 lieues et demie.

Coche à Mortagne à 7 heures et a fait 6 lieues.



Pour en terminer avec les transports originaux de banlieue, citons l'apparition, à l'époque romantique, d'un engin assez cocasse dénommé « cocoon » ou « pot de chambre ». C'était une sorte de boîte sur deux roues, ouverte par devant et où s'entassaient six voyageurs au minimum. L'air pénétrait comme il le pouvait par deux carreaux situés sur les côtés. Lorsque le conducteur jugeait son chargement de voyageurs suffisant, il rabattait sur le devant un tablier garni de tôle de fer où était fixée une banquette qui lui servait de siège ainsi qu'à deux passagers supplémentaires appelés « lapins » à cause de la position originale qu'ils étaient obligés de prendre. Pour que la fête soit complète, trois énergumènes supplémentaires se hissaient encore sur la toiture du « cocoon ». Ceux-ci prenaient le nom de « anges » car ils devaient, étant en contravention avec les règlements de police, sauter lestement du toit avant les barrières de la ville et trotter allègrement pour regagner plus loin.

Le brave cheval qui finissait de s'user en cet arroi, portait le nom de « vigoureux ». Au moins, nos pères, s'ils voyageaient moins vite que nous, prenaient le temps de rire !

Henri DIMPRE.

VOIR PAGES SUIVANTES



A pied, à cheval ou en carrosse, la Cour va à Fontainebleau. On est loin de la Nationale 7 !

RIEN PAR CŒUR

ASSIMIL
vous offre
un
DISQUE
cadeau
et une brochure dans la
langue de votre choix.

Vous pourrez vérifier par
vous-même combien ASSIMIL
est une méthode facile.

ANGLAIS ALLEMAND ITALIEN ESPAGNOL PORTUGAIS RUSSE

MAIS ATTENTION :
le disque offert n'est pas semblable
aux microcassettes normaux des cours
complets ASSIMIL. De même,
la brochure n'est qu'un extrait des
cours ASSIMIL.

ASSIMIL
pour recevoir gratuitement
et sans engagement le
matériel d'un ASSIMIL
(disque et brochure).
Ci-joint : 4 timbres à 0,55 NF pour frais.
NOM : _____
ADRESSE : _____
LANGUE : _____

BON P.S.
pour recevoir gratuitement
et sans engagement le
matériel d'un ASSIMIL
(disque et brochure).
Ci-joint : 4 timbres à 0,55 NF pour frais.
NOM : _____
ADRESSE : _____
LANGUE : _____

5, RUE ST-AUGUSTIN
PARIS (BOURSE)
TEL. RIV. 66-14 ET 17

Un Relais de Poste en 1775

Ce relais comporte une auberge bien tenue, chose assez rare à l'époque où la plupart des hostelleries, mal closes et malpropres ne comportaient que trois réduits infects : l'écurie, la cuisine et la chambrée qui était un infâme dortoir où sur lits et grabats couchaient, pêle-mêle, voyageurs, aubergiste et valets...

Les bâtiments : 5. Colombier. — 6. Ecurie. — 7. Magasin à fourrage. — 8. L'auberge.

Les voyageurs : 9. Arrivée d'un carrosse « privé ». — 10. Cavalier buvant le « coup de l'étrier ». — 11. Une chaise de poste, comprenant un corps de bois muni à l'intérieur de banquettes où se tenaient les voyageurs. Les conducteurs se plaçaient à l'avant sous un auvent d'osier tressé ; en osier également, le coffre à bagages, placé à l'arrière.

12. Les valets s'affairent pour « relayer » c'est-à-dire changer les chevaux, généralement au nombre de quatre pour une chaise de poste. — 13. Les voyageurs. — 14. Poteau indiquant à la fois le croisement et l'auberge. — 15. Abreuvoir mobile, en bois. — 16. Voyageur utilisant son propre cheval. — 17. Soldats en congé de semestre et allant à pied (au bout de plusieurs années de service, les militaires touchaient « une cartouche jaune », c'est-à-dire une feuille de route et une permission de six mois). — 18. *Courrier Royal*, courant la poste sur chevaux de relais, « à franc étrier », c'est-à-dire à grande vitesse, sa qualité lui donnait priorité sur les autres chevaux. — 19. Le Maître de Poste.

Nous sommes aux environs de Paris, en amont de la ville. Le relais est établi au croisement de deux voies importantes, proches de la Seine. Nos pères voyageaient beaucoup et, à la belle saison, les routes étoient fort fréquentées, malgré leur piteux état. Elles devenaient même impraticables à mesure qu'on s'éloignait de la capitale. Ces routes étoient construites et vaguement entretenues sur l'ordre des intendants royaux, en imposant aux populations riveraines des « corvées » de journées d'hommes et de charrois. Autant dire que cela étoit fait, tout naturellement, avec la plus mauvaise volonté possible...





LE COCHE D'EAU

Voici le coche d'eau ou Bateau-coche d'Auxerre, qui partait chaque semaine de Paris, des portes Saint-Paul ou de la Tournelle, pour joindre Melun, Joigny et Auxerre. Tiré par six chevaux, il pouvait emmener une centaine de voyageurs dans une « chambre » garnie de bancs pour la modeste somme de « douze sous » par passage. — 1. Le coche d'eau — 2. Attelage sur le chemin de halage. — 3. Chambre des voyageurs. — 4. Gouvernail et timonier.

LE CARABAS

Le « Carabas » ou « coche d'osier de Versailles » était monté sur quatre roues, construit en vannerie d'osier doublé de toile peinte à l'huile. Tiré par six ou huit chevaux, il emportait plus de vingt personnes avec leurs bagages. De Paris à Versailles, le voyage durait six heures et demie. — 20. Postillon. — 21. Le Carabas. — 22. Voyageurs grimpés sur le toit. — 23. Panier à bagages. — 24. Paniers mobiles accrochés à chaque portière et permettant d'emmener des passagers supplémentaires. — 25. Compagnon effectuant son tour de France. — 26. Payan se rendant au marché.

LE club DES JOUEURS



LE MENTEUR par MARCEL FORT

VICI un jeu très amusant et qui est cousin du fameux jeu de cartes « le menteur ».

Tout d'abord, vous préparez un certain nombre de petits papiers sur lesquels vous inscrivez des gages, des petits problèmes ou des affirmations quelconques. Par exemple : « Je connais la capitale du Guatemala... je peux rester sur un pied pendant une minute sans tomber... je peux réciter « le Corbeau et le Renard » sans me tromper... je sais dire merci en hollandais... je peux embrasser la 1^{re} dame qui passe dans la rue... je peux siffler dans mes doigts... etc. »

Ensuite vous coupez autant de petits rectangles de papier ou de carton que de gages. Vous en laissez les 3/4 en blanc et sur les

autres vous inscrivez le mot « MENTEUR ».

Le jeu peut alors commencer. C'est fort simple : dans une boîte, d'un côté, vous mettez les gages. Dans une autre boîte, vous mélangez les cartons... Puis le 1^{er} concurrent s'approche des gages, en tire un au hasard, et lit : « Je peux faire ceci. » Aussitôt, le meneur de jeu tire, lui aussi au hasard, un petit carton. S'il est blanc, le joueur n'exécute pas son gage... et en tire un second. Par exemple : « Je peux tenir une minute sur un pied sans tomber... » ; le meneur de jeu tire un papier : « Menteur ». Le joueur doit alors prouver qu'il n'est pas menteur et doit s'exécuter : il se met donc sur un pied pendant une minute, ce qui est très faisable... Par contre, si le meneur de jeu tire la carte

« menteur » au moment où le joueur dit : « Je connais la capitale du Guatemala », il y a de grandes chances pour qu'étant mis au pied du mur, il s'écroule lamentablement, récoltant ainsi une pénalité.

Vous pourrez, mes amis, organiser un jeu épateur avec vos camarades et trouver des gages très amusants. Vous pourrez, bien sûr, réduire ou augmenter, au choix, les occasions de « mentir » !... Quant à moi, je ne mens pas en vous disant : « A bientôt et... salut ! »



RENDEZ-VOUS SUR 1293 MÈTRES

LE MOT DE PASSE : une butte connue ...

LA semaine dernière, l'aviez-vous trouvé ? notre mot de passe était : la dentelle, ouvrage féminin d'art et de patience. Cette semaine, il s'agit d'un lieu, d'une butte, bien parisienne. On peut même dire « monte là-dessus... et tu verras le mot de passe ».

Cet endroit sera donné à deviner, dimanche prochain 13 novembre, à 10 heures et à 11 heures 30, aux auditeurs de l'émission : « Le mot de passe », que Françoise Dorin, Jacques Bénédin et René Marc animent chaque semaine sur les ondes de Radio-Luxembourg et de Radio-Monte-Carlo.

Si vous avez deviné ce mot de passe et que vous soyez la personne interviewée au hasard par Jacques Bénédin, vous gagnerez les 500 NF offerts par les Biscottes Prior.

AGENT SECRET EN 10 LEÇONS

par Renée PASCAL

EILLES touchent bientôt à leur fin, ces dix leçons qui doivent faire de vous des « agents secrets » capables de chiffrer et déchiffrer, avec une belle désinvolture, n'importe quel message, grâce à la méthode exposée par un résistant authentique, le colonel Rémy (« Mémoires d'un Agent Secret de la France Libre », Ed. France-Empire). Vous devez, maintenant, être de véritables experts et vous jouer des diffi-

cultés. La première consiste, depuis trois numéros, à trouver, avant tout, dans les pages de votre « Pilote », la ou les clés nécessaires au chiffrement ou au déchiffrement des messages que nous vous proposons.

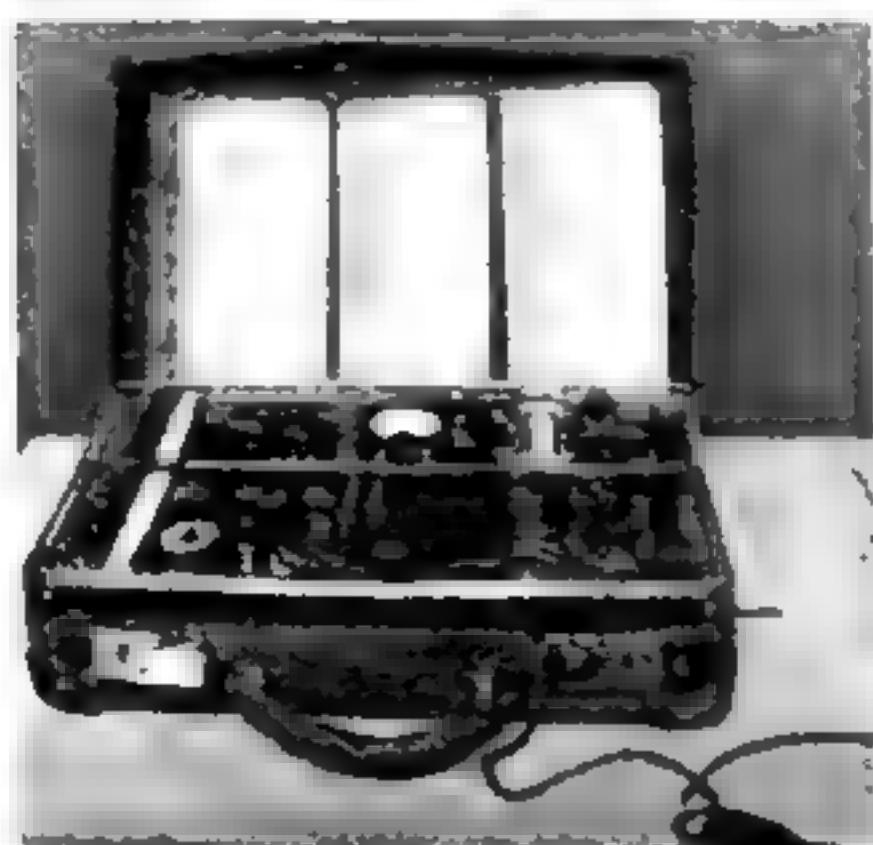
Ainsi, la semaine dernière, ce mot qui se trouvait dans les légendes de « Sitting Bull » et exprimait un sentiment bien laid, l'avez-vous découvert ? C'était la HAINE (légende du premier dessin de la seconde rangée, 2^e ligne). Avec cette clé, notre message se déchiffrait ainsi : SUITE ARRESTATION ALEX ET CENTRALE TILDEN, PECHE ET FLORENCE PEUVENT ETRE BRULES. PROPOSE BEAU TERRAIN POUR DOUBLE LYSANDER, NOM ROSTOV. SI MAINTENEZ PECHE ET FLORENCE, FAITES PASSER : MONSIEUR SIMPA AIME LES FRUITS. SI PREFEREZ NOUVEAU TERRAIN : MONSIEUR SIMPA AIME LES VIOLETTES DE ROSTOV.

Votre transcription était exacte ? Bravo ! Alors, vous viendrez certainement à bout, sans grand mal, de celle d'aujourd'hui. Déchiffrement, encore, mais double, cette fois. Donc, deux clés à découvrir.

La première se cache dans les quelques lignes de résumé d'une histoire en images. Laquelle ? Vous voulez rire, ce serait trop facile. Si je vous dis que les personnages en sont depuis longtemps connus et que la « clé » en question (cinq lettres, je vous le rappelle) marque l'origine de l'un d'entre eux, cela vous suffira-t-il ? Je l'espère.

La seconde clé (toujours cinq lettres) est située à la fois dans le texte du Pilote (pages 16-17) et sur la Seine. Voilà ! Je vous donne le message et c'est à vous de jouer.

Ce message donne des précisions topographiques sur une plage où les



L'un des émetteurs-radio portatifs, généralement parachutés aux groupes de Résistance.

Anglais et les Forces Françaises Libres envisageaient une tentative de débarquement. Ce détail peut, lui aussi, vous faciliter le travail de déchiffrement.

Voici enfin le message :
YARDADONMRIFAFUETHEELILVEHE
CLAPINMUTDR GAPLEAGDEEDSEITL
GNVEXUDETERETMRTENSTUHAELAS
FES EISAAATVELLVU EDGEA TOAPLE
ERIESPANAPNTANUBR RPLVAEE EAG
LET COTIMONNDSEENIMUX ELIRATE
SEULSNDASIMRE PAMREE PNSO ILPES
RRTGEADENTSNFEESUREROUSOA
SREDADJUDEHTCNPMREFS EACLETO
UTTSLESSSOIRNIMAEE

N'oubliez surtout pas que le déchiffrement est l'opération inverse du chiffrement et que vous devez donc utiliser la seconde clé avant la première.

N'oubliez pas non plus le conseil que je vous donnais, la semaine dernière encore : travaillez votre chiffrement et votre déchiffrement. L'un des prochains numéros pourrait bien vous fournir une occasion profitable de faire la preuve de vos talents !

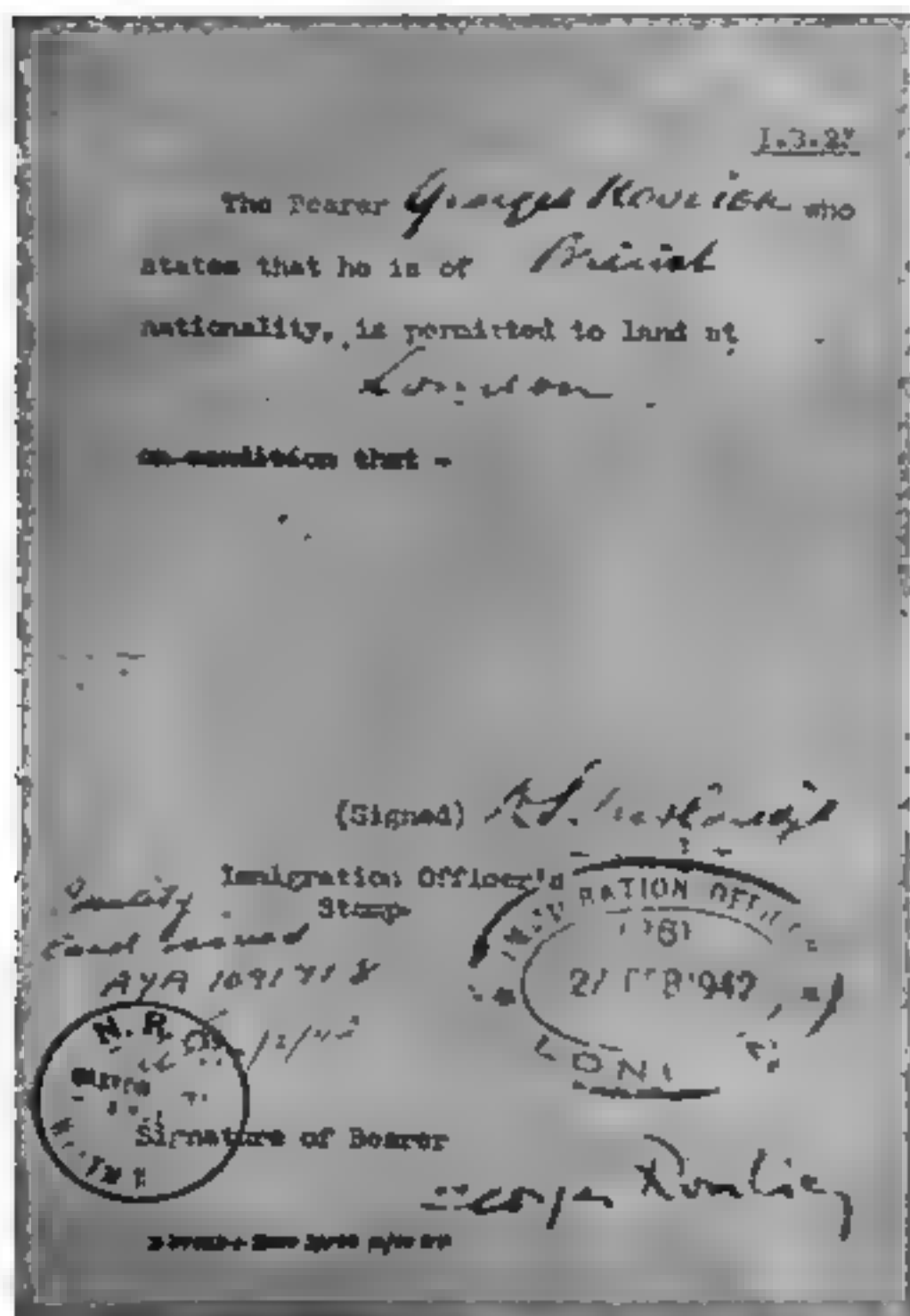
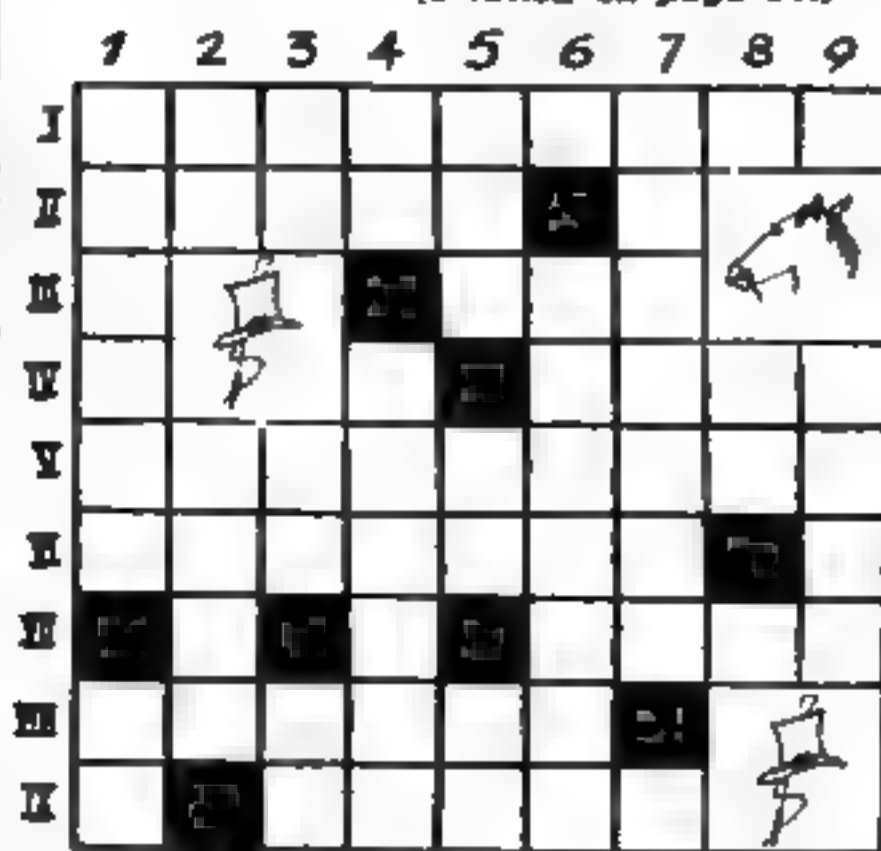
NOS MOTS CROISÉS

Les relais de Poste

Horizontalement. — I. Conducteur de la poste aux chevaux. — II. Littéralement, cela désigne l'année précédente, mais en emploi plus souvent actuellement ce vocable pour parler, par exemple, de l'époque où existaient encore les relais de poste. — III. Possédant. — IV. Enlevée. — V. Si l'on ne connaissait le secret d'aucune d'entre elles, le poste n'aurait pas lieu d'être, tout au moins pour le transport des lettres. — VI. Ce que doit être toute lettre pour être acheminée normalement. — VII. En parlant de timbres, dans ce cas, on dit plutôt qu'ils sont oblitérés. — VIII. Celles des postillons, tout comme d'ailleurs les autres parties de leur habillement, étaient caractéristiques de leurs fonctions. — IX. Cela suffit.

Verticalement. — 1. Tout comme une lettre, il peut lui arriver de partir par la poste. — Aperçu. — 2. Pronom impersonnel. Avec elle, on cachetait souvent autrefois les lettres. — 3. Deux lettres de poste. Deux lettres de timbre. — Possessif. — 4. Possessif. Les bandits qui attaquèrent la poste-poste leur étaient promis. — 5. Fille d'Hermione dans la mythologie grecque. Un commencement de transport. — Préposition. — 6. Remplie de nœuds. — 7. A la poste, on les met dans des sacs. — 8. Deux voyelles muettes. — 9. Le dieu de la guerre pour Astérix.

(Solution en page 31.)

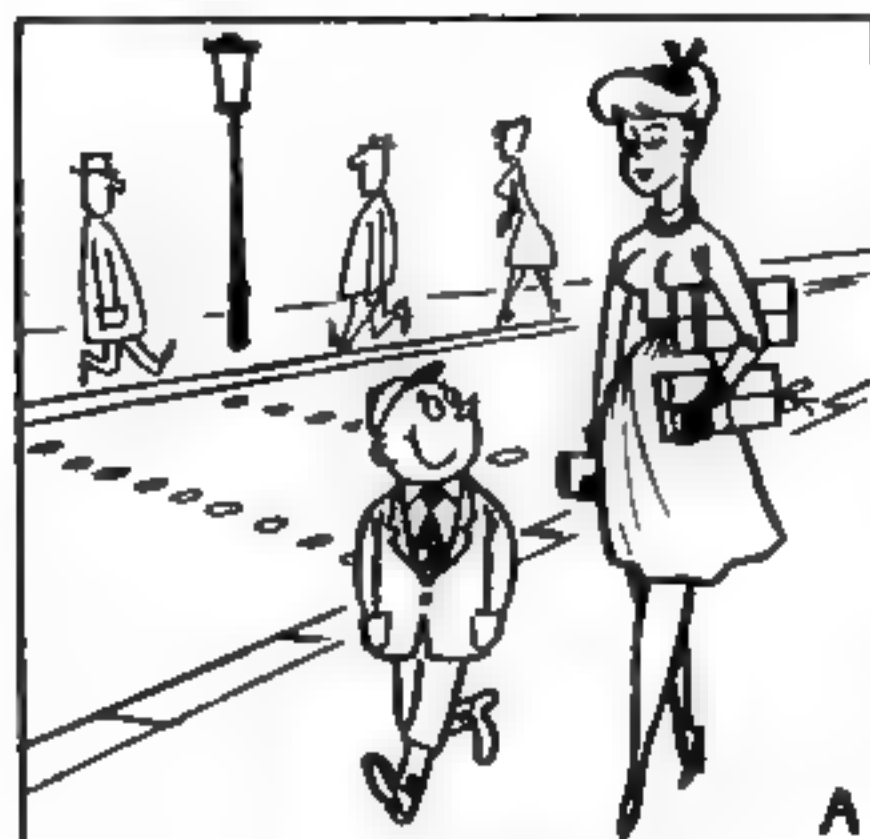


Ordre de mission donné à Rémy, sous l'identité de « Rouliet » et la nationalité anglaise.



UN JEU DE JEAN-PAUL ROULAND :

CHAQUE DESSIN A SA PLACE



C'EST aujourd'hui jeudi et la maman de Bob Farfelut en a profité pour aller faire quelques achats avec lui.

Mais attention ! ces quatre dessins désignés par les lettres A, B, C, D ne sont pas présentés dans un ordre

chronologique. C'est-à-dire que tels quels, ils ne représentent pas la véritable succession des faits. A vous de remettre en place chaque dessin, en vous aidant des petits détails qui doivent vous mettre sur la voie. (Solution en page 31.)



Michel TANGUY

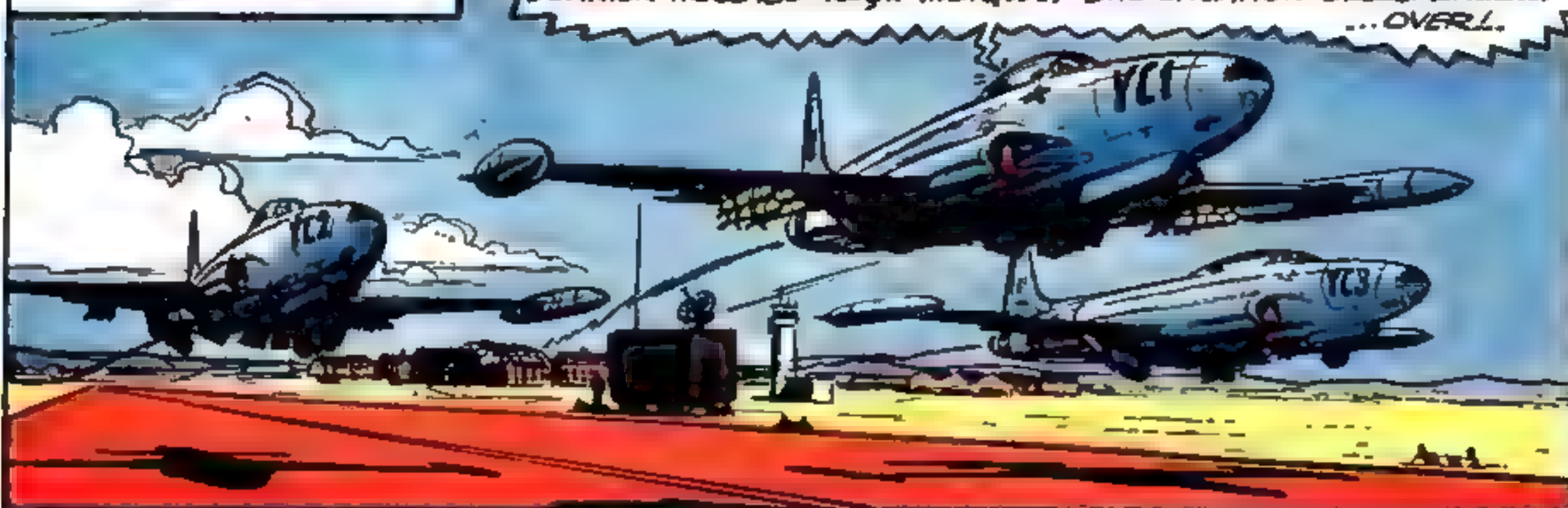


DESSINS : **UDERZO**

TEXTE : **J.M. CHARLIER**

RESUME. — Michel Tanguy a aidé son camarade Saint-Helier à retrouver son courage. Mais une épreuve attend nos amis. L'alerte est donnée et Michel Tanguy commande un peloton qui doit dégager un campement européen attaqué par des pillards.

IMPECCABLEMENT GROUPEES, LES TROIS T-33 ONT DECOLLE ET VIRANT IMMEDIATEMENT TOUT EN MONTANT, ILS PRENNENT LE CAP PLEIN SUD...



CONTRÔLE MEKNES À VICTOR PAPA! VOUS PRENEZ LE COMMANDEMENT DE LA FORMATION... VOTRE OBJECTIF EST UN POINT SITUÉ À 48 KMS, AU SUD-SUD-EST DE TAMEGROUT... IL S'AGIT D'UN CAMPEMENT EUROPEEN ATTAQUE PAR DES PILLARDS... VOUS AVEZ ORDRE DE LE DEGAGER PAR DES ATTAQUES EN VOL RASANT... FAITES VITE... LE DERNIER MESSAGE REÇU INDICAIT UNE SITUATION DESEPEREE...
...OVER...

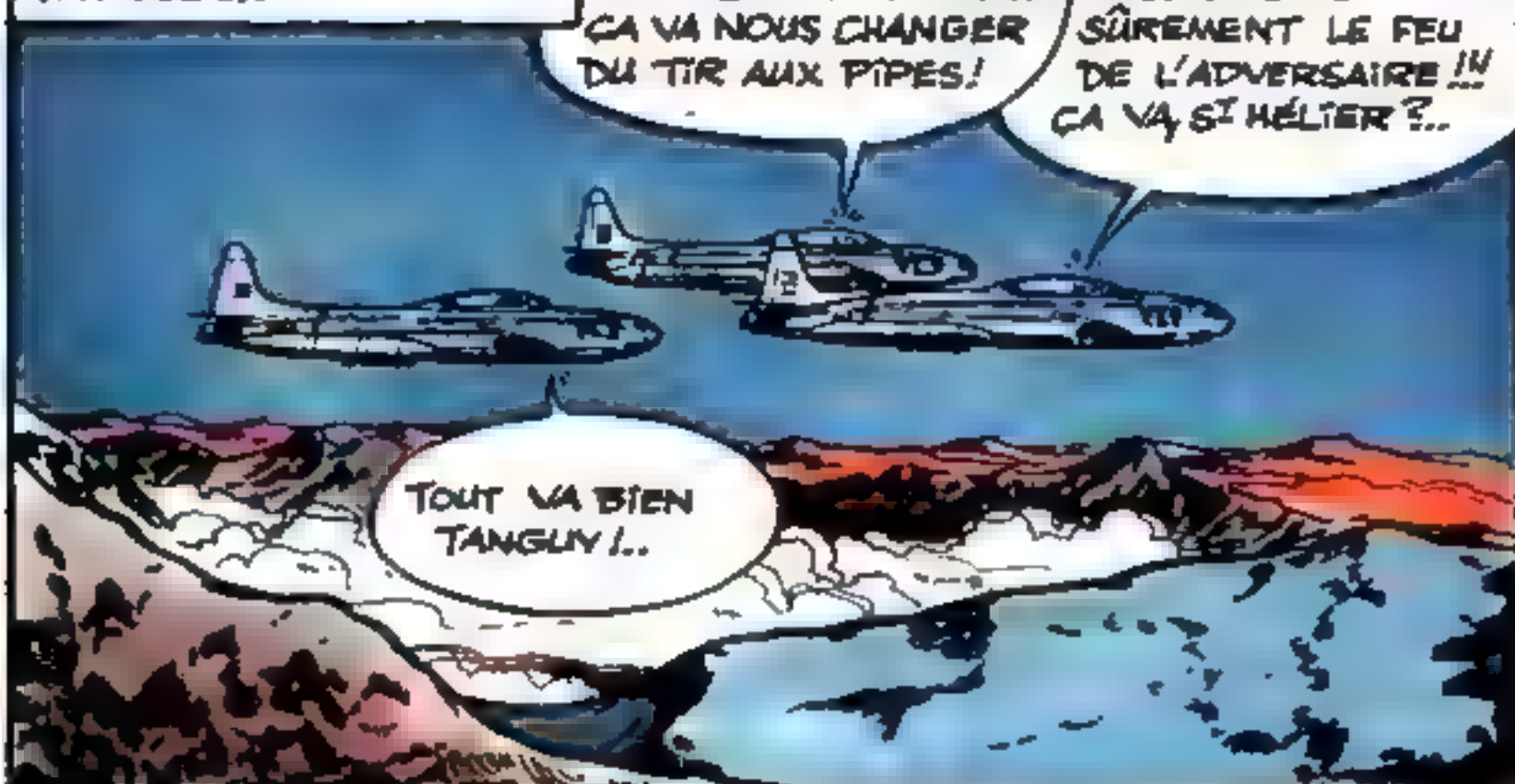
VICTOR PAPA À CONTRÔLE MEKNES... BIEN COMPRIS! FERONS DE NOTRE MEILLEUR!

O.K. VICTOR PAPA... LE CAP À SUIVRE EST EXACTEMENT 174 DEGRÉS. RAPPELEZ-VOUS QUE VOUS AUREZ LE CONTACT AVEC L'OBJECTIF L'OUT!!



(1) TERMINÉ.

FONÇANT À TRAVERS L'ATLAS, LE PELOTON COMMANDE PAR MICHEL TANGUY A FORCÉ SA VITESSE...



ALLO, VICTOR FOX À VICTOR PAPA!... C'EST FORMIDABLE!... UNE VRAIE ATTAQUE AU RAS DE LA PLANÈTE! CA VA NOUS CHANGER DU TIR AUX PIPES!

SOYEZ SUR VOS GARDÉS!... NOUS ESSUIERONS SÛREMENT LE FEU DE L'ADVERSAIRE!... CA VA, ST HÉLIER?...

TOUT VA BIEN TANGUY!...

MARCHANT PLEIN GAZ, LES TROIS APPAREILS ONT FRANCHI LES DERNIÈRES CRÊTES ENNEIGÉES ET PLONGENT VERS L'IMMENSE GOUFFRE DE SABLE TORRIDE DU SAHARA...

ST HÉLIER "COLLE" À LA FORMATION D'UNE FAÇON EXTRAORDINAIRE... ET IL N'A PAS BRONCHÉ À L'ANNONCE DES DANGERS POSSIBLES! SE POURRAIT-IL QU'IL SOIT VRAIMENT SAUVE?...



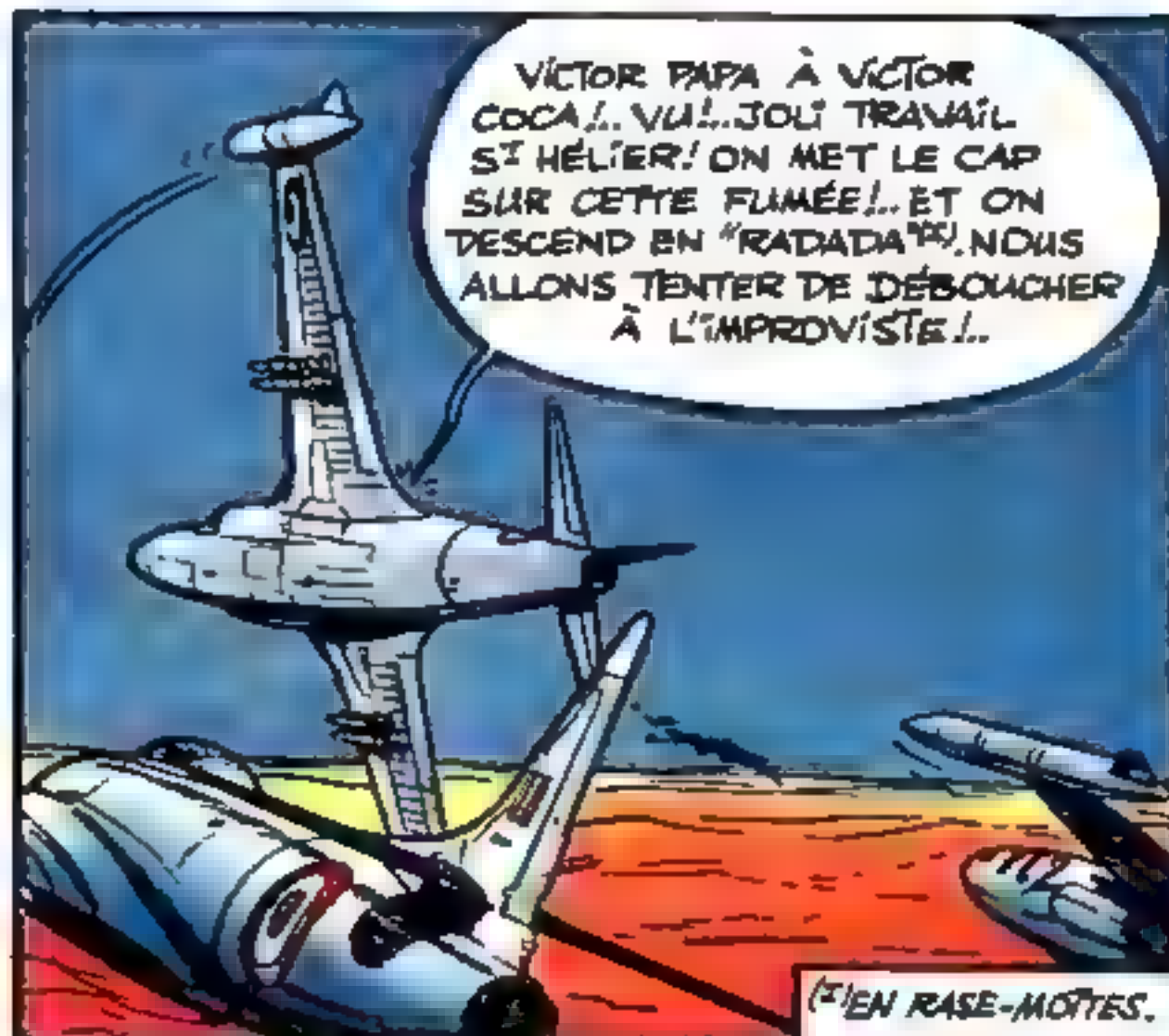
VICTOR FOX À TOUS! J'OFFRE UN TRIPLE "BANANA SPLIT" AU PREMIER QUI REPERE L'OBJECTIF!...

(2) BANANE À LA CRÈME GLACÉE ET À LA CRÈME CHANTILLY

DEPUIS UNE DEMI-HEURE À PEINE, LES T-33 ONT QUITTÉ MEKNES. LA FRONTIÈRE ALGÉRIENNE S'EST EFFACÉE SOUS LEURS AILES GLAND, SUDAIN...



ICI VICTOR COCA!... FUMÉE À DROITE!...



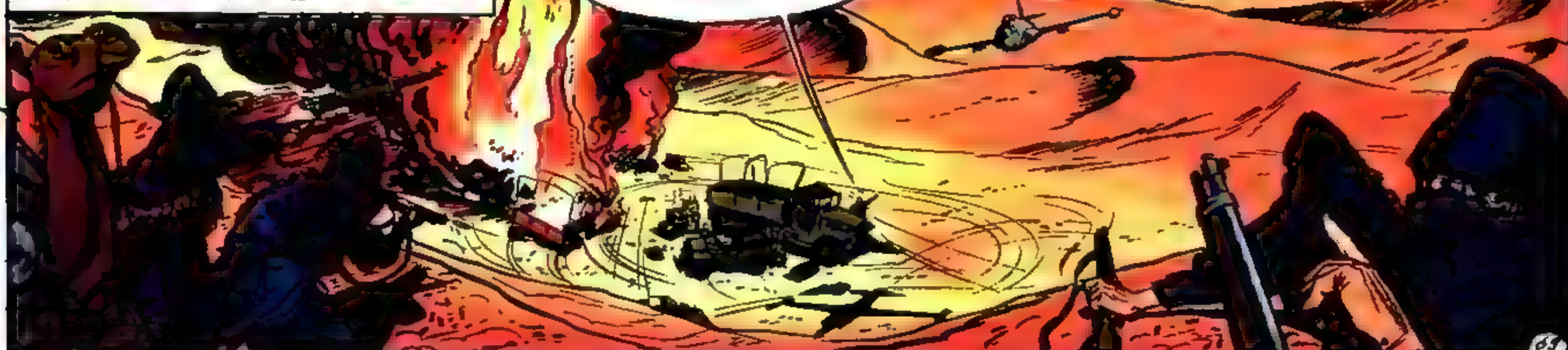
VICTOR PAPA À VICTOR COCA!... VU!... J'AI TRAVAIL! ST HÉLIER! ON MET LE CAP SUR CETTE FUMÉE!... ET ON DESCEND EN "RADADA"!... NOUS ALLONS TENTER DE DÉBOUCHER À L'IMPROVISÉ!...

(3) EN RASE-MOTES.

PERDANT RAPIDEMENT DE L'ALTITUDE, LES T-33, FILANT AU RAS DES DUNES, FONCENT VERS LE LIEU DU COMBAT...



JAILLISSANT BRUSQUEMENT, LES TROIS JETS DÉBOUCHENT JUSTE AU DESSUS DU CHAMP DE BATAILLE!... IL ÉTAIT TEMPS!... À BOUT DE RÉSISTANCE, LES DERNIERS SURVIVANTS DE L'EXPÉDITION ATTAQUÉS BRÛLENT LEURS DERNIÈRES CARTOUCHES...



OH! REGARDEZ!!! DES... DES AVIONS!!! SAUVÉS!!! NOUS SOMMES SAUVÉS!!!

LEADER À TOUS! FEU!!!

(63)

VOUS RETROUVerez MICHEL TANGUY DANS L'ÉMISSION "PILOTE", TOUS LES JEUDIS, SUR RADIO-LUXEMBOURG. (A suivre.)

SUR UNE ÎLE DÉSERTE



QUESTION

Naufragé sur une île déserte, choisissez 5 objets parmi les 8 suivants :

boussole - briquet - canot - carabine - couteau - fusil sous-marin - radio transistor - tente.

C'est la 3^e question du nouveau concours des biscuits et biscottes PRIOR. PRIOR vous adressera gracieusement un bulletin-réponse si vous envoyez vos nom et adresse à :

PRIOR - Boîte Postale 14 - MARSEILLE (11^e) - (Bouches-du-Rhône)

On trouve les images du concours dans tous les paquets de biscuits et biscottes PRIOR et par exemple dans tous les paquets de BISCOFRUIT.



UN SANDWICH-BISCUITS AUX FRAISES !



Jeunes Amis !

Vivez avec votre temps : mangez meilleur et à meilleur prix ! Exigez les Biscofruits PRIOR. Faites confiance à



par
LUCIEN BARNIER

PARIS-MARSEILLE en vingt minutes par FUSÉE POSTALE

La France sera peut-être le premier pays du monde à transporter régulièrement du courrier postal par fusées. D'après une déclaration de M. Bokanowski, ministre des Postes et Télécommunications, des essais réels pourraient commencer dès l'année prochaine. Il aura donc fallu une trentaine d'années pour que la fusée postale passe avec succès ses examens d'entrée dans l'administration. C'est vers les années 1930 que les Allemands, puis les Italiens, songèrent à construire des fusées qui étaient destinées à acheminer le courrier de ville à ville. Il semble que les Allemands Fritz Schmiel et Gerhard Zücker méritent bien le titre de pionniers de la poste par fusées, puisque leur engin parvint effectivement à jouer les facteurs bondissants, sur une distance de quelque cinq kilomètres. En juillet 1934, l'Italie annonça le succès de sa fusée postale « Italia I ». Bien sûr, ces diverses tentatives ne mettaient en jeu que de petits engins ; on ne semblait pas devoir dépasser ce stade du bricolage, où les fusées mesuraient tout au plus 1,70 m de hauteur.

Mais, nous l'avons constaté, depuis 1957, la fusée a singulièrement grandi. Elle est devenue majeure. Cela signifie, par exemple, que les spécialistes américains vont mettre en service des fusées spéciales qui achemineront une tonne de courrier exprès sur une distance de mille kilomètres. Cela signifie aussi que la France possède tous les atouts pour édifier un réseau de fusées postales. Nos techniciens ont construit des véhicules transporteurs qui peuvent aisément franchir la distance Paris-Biarritz ou Paris-Nice. Ils sont également capables d'installer le système de relais électroniques qui assurerait le guidage des fusées. Sur le plan technique, tout est donc à peu près réuni pour garantir le succès. Voyons comment, pratiquement, se réaliserait une liaison par fusée postale entre Paris et Marseille.

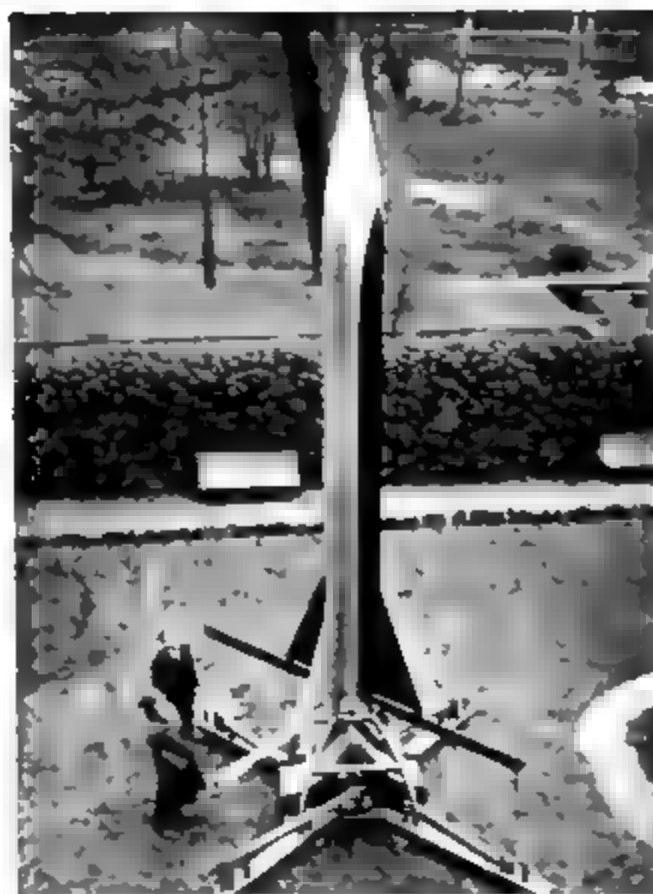
EN LAISSE, COMME UN CHIEN DOCILE

Il est 23 heures ; la fusée postale se dresse sur son aire de départ de la région parisienne. Son chargement de courrier a

été assuré par des tubes pneumatiques qui ont acheminé directement le courrier entre le bureau central de tri situé à Paris et la fusée elle-même. Par ce procédé, on a transporté 500 kilos de pils en cinq minutes. Un homme verrouille le volet de la soute à courrier. C'est maintenant au tour des balistiques d'entrer en piste. Un doigt qui frôle un bouton. Le classique déferlement de flammes et de gaz violemment projetés vers le sol. La fusée s'élève dans le ciel. Une antenne mobile suit l'engin qui pique en direction du sud. La balise-radio de Fontainebleau prend la fusée en charge et lui communique éventuellement les corrections de cap qu'il convient d'effectuer. On ne voit plus le panache rougeoyant de cet étrange fourgon postal qui fonce désormais à la manière d'un obus. Pourtant, celui-ci n'est pas abandonné par les stations terrestres de contrôle. Il reste constamment tenu en laisse, rivié à ses « rails électroniques » que dessinent les radio-balises de Saint-Sauveur, Roanne, Saint-Etienne, Montélimar, Cavillon et Mirabeau.

Il se peut que l'apparition soudaine de

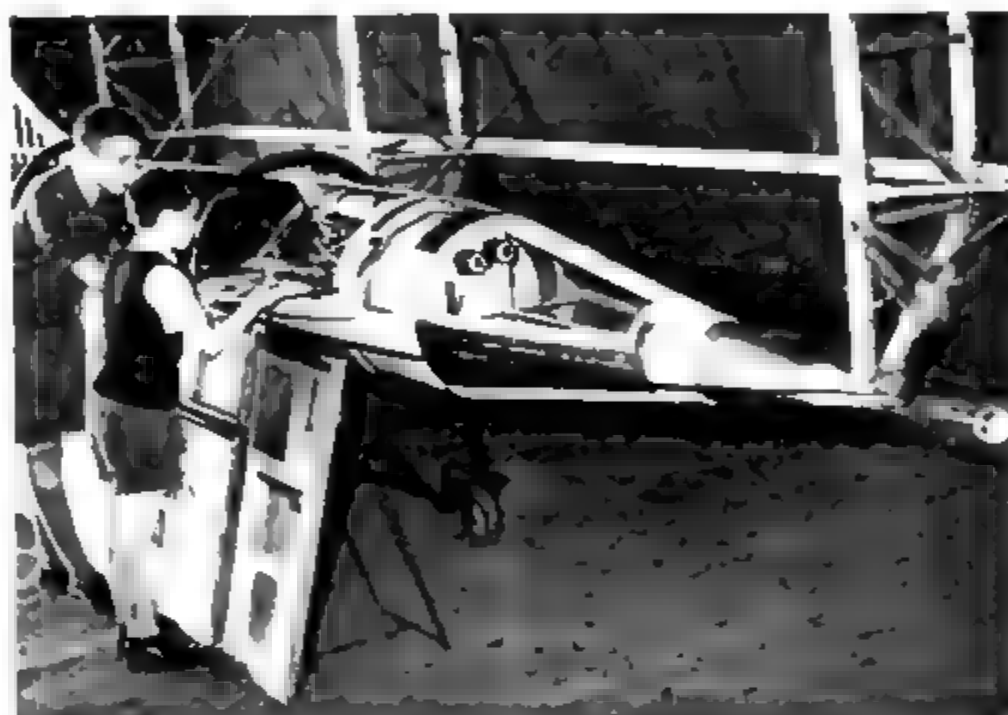
vents stratosphériques vienne perturber le programme de vol communiqué au départ par les machines électroniques. Obligatoirement, la fusée postale doit être en mesure de retrouver sa bonne direction. Ses réacteurs auxiliaires sont toujours prêts à intervenir sur les gouvernails. Il suffit que telle radio-balise rappelle la fusée dans ses berges que tracent des faisceaux d'ondes, pour que celle-ci obéisse aussitôt. Supposons que la station de Saint-Etienne constate que le véhicule s'est écarté de deux cents mètres de sa route ; immédiatement, des signaux radio sont lancés et déclenchent la mise en fonctionnement des réacteurs auxiliaires qui agissent sur les gouvernails de direction. L'erreur est corrigée en quelques secondes. C'est grâce à cette docilité que la fusée devient apte à servir dans l'administration des Postes. Jusqu'alors, on n'était pas arrivé à rattraper en pleine course une fusée chargée de courrier. Alors, des accidents se produisaient ; le courrier allait se perdre en mer ou bien tombait en plein milieu d'une ville. Le haut développement de la technique française assure que nous spécialistes ont résolu les problèmes complexes du guidage des engins propulsés par réacteurs-fusées. La démonstration en a été faite cette année même, au cours du lancement d'une fusée à multiples étages dans l'île du Levant. Pendant que j'écris ces mots, notre fusée continue à avancer en direction de Marseille. En cinq minutes, elle a couvert la distance Paris-Montélimar. C'est donc à 23 heures 7 minutes que la station de radio-guidage de Montélimar lance le signal « O.K. ». Effectivement, la fusée est exactement sur sa route. Attachée par trois faisceaux électroniques, elle ne peut échapper aux ordres que vont lui lancer successivement les centres de Courthézon, Cavillon, Mirabeau et Marseille.



La fusée « Véronique », qui fut présentée en 1957, a donné naissance à la fusée postale.

ATTENTION : TERRE !

Premier ordre : déployer au maximum les voilures horizontales et verticales. Deuxième ordre : libérer le parachute. Troisième ordre : piquer à 60° vers le sol. Quatrième ordre : sortir le train d'atterrissage. Il est 23 heures 9 minutes et 40 secondes lorsque la fusée postale s'immobilise sur la plate-forme de ciment du centre marseillais des Postes et Télécommunications. Nouveau branchement des tubes pneumatiques. En cinq minutes, le courrier est intégralement déversé dans le bureau central de tri, au cœur de Marseille. Faisons le compte : cinq minutes pour préparer le courrier à Paris, neuf minutes quarante secondes de trajet et cinq minutes pour relier la fusée au bureau de tri à Marseille. Toute l'opération n'a pas demandé plus de dix-neuf minutes quarante secondes. Cela signifie qu'une lettre postée place de la Bourse, à Paris, à 22 h 50, pourra être lue à 23 h 10 par le destinataire marseillais. Dès lors, Biarritz, Nice, Marseille se trouveront à vingt minutes de Paris, Bordeaux à un quart d'heure, Nancy, Rennes et Lyon à dix minutes. Le temps de ces miracles postaux va commencer l'année prochaine !



« Véronique » montre ici ses organes internes fort complexes. C'est un dispositif très voisin qui a été adopté pour notre « fusée-facteur », et le vitrine est le même.

l'étrange INVITATION

Roman inédit
de
L.-C. THOMAS
Grand Prix du Quai des Orfèvres

RESUME. — Invité par son oncle Marcel, qu'il n'a jamais vu, Serge Gérard découvre qu'Auguste et José, domestique et secrétaire de M. Bourgeois, se livrent à la contrebande et ont placé auprès de l'ancien un faux nerf. Enfermé par Auguste, il parvient à s'enfuir, mais se perd dans la campagne provençale. Après une nuit entière passée à la belle étoile, il aide un bûcheron à échapper à un sanglier.

L'homme avait saisi à pleines mains les oreilles du verrat, parvenant ainsi à maintenir à bout de bras la hure aux défenses dégoûtantes de sang. Il n'était pourtant pas de force à lutter avec la bête furieuse. Sa face était atrocement crispée par la douleur, l'effort et la terreur. Il parvint pourtant à crier quelque chose que Serge ne comprit pas.

Un aboiement lui répondit et le chien, qui s'était jusque-là prudemment tenu à l'écart, vint au secours de son maître. Dans un sursaut de rage, le sanglier s'arracha à l'étreinte de l'homme pour se retourner contre ce nouvel assaillant qu'il envoya rouler loin de lui d'un seul coup de son puissant botaire.

Cette courte diversion avait pourtant suffi à l'homme pour se remettre sur pieds.

— Par ici ! cria Serge.

L'autre accourut en traînant la jambe et s'empara de la main secourable que l'adolescent lui tendait. En un clin d'œil il se jucha à son tour sur la branche tandis qu'en bas le verrat tournait en rond à la recherche de son adversaire disparu.

Le chien, qui s'était relevé, se remit à aboyer. Le sanglier piétina rageusement le sol puis, poussant un grognement sinistre, il s'élança vers cet ennemi bruyant. Les deux bêtes disparurent dans les fourrés.

— Je suis tranquille, grommela l'homme, Fataud ne se laissera pas attraper.

Du revers de la main, il essuya son front ruisselant de sueur et un large

sourire éclaira sa face brune, couverte d'une barbe de plusieurs jours.

— Tê, pitchoun, tu m'as sauvé la vie !

Il avait un accent méridional encore plus prononcé que celui d'Auguste et il émaillait toutes ses phrases d'exclamations typiquement provençales :

— Eh bé, on peut dire que je l'ai échappé belle, fan de chichourle !

La dernière expression provoqua chez Serge un rire amusé et ce rire produisit en lui une réaction salutaire après la tension qu'il venait de subir. Son compagnon éclata aussi d'un gros rire sympathique et, comme l'adolescent commençait une phrase en lui demandant du « Monsieur... », il protesta :

— Appelle-moi César... comme tout le monde.

Serge avait recouvré son sérieux :

— Vous êtes blessé, dit-il.

César considéra son pantalon de grosse toile bleue déchiré au niveau de la cuisse.

— Bouffre ! répondit-il en haussant les épaules. Rien de grave. Ça a beaucoup saigné mais je crois que c'est une simple égratignure. On va pouvoir descendre maintenant et si tu veux bien m'aider...

Agrippé à la main de Serge, il se laissa glisser le long du tronc jusqu'au sol et alla en boitant ramasser son fusil.

— Je ne suis pas un chasseur, moi, tu comprends, dit-il pour excuser sa maladresse. Je suis bûcheron.

Tout en parlant il faisait basculer en avant le canon du fusil, enlevait les douilles percutées des deux cartouches qu'il avait tirées et les remplaçait par deux autres en bon état, sorties de la poche de sa chemise kaki.

— Au fait, s'écria-t-il tout à coup, qu'est-ce que tu fais ici, pitchoun ? Le soleil n'est pas encore levé.

Serge redoutait cette question. Il n'aimait pas mentir.

— Hier soir, je me suis perdu dans la colline, avoua-t-il.

— Et tu as passé toute la nuit dans

les bois ?... Eh bé ! qu'est-ce qu'ils doivent se faire du mauvais sang, tes parents !

— Je ne suis pas avec mes parents. Je passe mes vacances chez mon oncle.

— Le pauvre homme, il doit courir partout pour te retrouver.

— Si vous pouvez m'indiquer mon chemin...

— Compte sur moi, pitchoun. Mais d'abord tu vas venir à ma cabane pour déjeuner. Tu dois avoir faim... Peuchère ! Toute la nuit dans la colline !

Appuyé sur l'épaule de son compagnon, César marchait clopin-clopin. Le sang ne coulait plus de sa blessure.

Ils débouchèrent bientôt dans une clairière.

— Voilà mon château ! annonça César d'un ton comiquement emphatique.

« Son château », c'était une petite

C'est à son oncle qu'il dévoilerait d'abord toute la vérité, et ce serait lui qui prendrait alors toutes les décisions nécessaires.

construction en pierres sèches couverte de toiles rouillées. Un vieux sac délavé pendait en guise de rideau devant l'ouverture de la porte.

Serge suivit César dans la maisonnette composée d'une pièce unique au mobilier sommaire. Sur une étagère, des fromages blancs séchaient dans des paniers d'osier.

— Les fromages de Biquette, annonça César.

Emportant une écuelle, il sortit pour revenir quelques instants plus tard.

— Tiens, bois ça, pitchoun !

Une abondante mousse blanche débordait de l'écuelle. Serge but avec délices le lait chaud et crémeux.

Le plat de résistance se composa d'un fromage et d'un morceau de pain.

— Fataud, je le savais bien que tu te tirerais d'affaire !

Le chien rampait aux pieds de son maître qui lui caressait la tête.

— Tu dois avoir soif, peuchère !

César alla chercher une cruche ébréchée et versa dans une vieille casserole un peu d'eau que le chien se mit à laper avec avidité.

— L'eau, pitchoun, expliqua le bûcheron, c'est ce qui manque le plus ici. Il faut que j'aille la puiser à plus d'un kilomètre.

Serge avait fini de manger. Il était rassasié et il pensait maintenant à se mettre en route. Il avait eu le temps de réfléchir tout à loisir sur la conduite à tenir.

La police, avec ses gendarmes et ses



LES CONFIDENCES DE JUST FONTAINE

(4) MON BUT CONTRE LE BRÉSIL

LES Irlandais nous donnaient d'ailleurs pas mal de fil à retordre pendant une mi-temps. Puis, dans la deuxième période, nous retrouvâmes notre élan, notre inspiration et notre efficacité : à la 56^e minute, j'obtins enfin un but de la tête, ce qui manquait à mon palmarès suédois pour qu'il fût complet.

Ce fut le signal de la débâcle irlandaise et sur les 3 autres buts inscrits par l'équipe de France, je m'en adjugeai un autre, du pied gauche, cette fois.

Enfin, le grand jour était arrivé : le hasard des poulés nous

avait réservé le Brésil, grand favori, en 1/2 finale.

Nous connaissions certes la difficulté de notre tâche, mais, à franchement parler, nous n'étions pas trop inquiets. Certes, le gardien brésilien, Gilmar, n'avait encore encaissé aucun but, mais nous en avions marqué tant qu'un doute subsistait.

Motés à la marque, nous faisions pourtant jeu égal avec nos adversaires. Justice nous fut enfin rendue à la 10^e minute : Raymond Kopa venait de partir en dribble contre trois adversaires. Il me fit une passe parfaite et j'évitai Gilmar pour le

battre, en coin. C'était le premier but qu'il encaissait, mon 9^e obtenu en Suède/et certainement celui dont je conserverai le plus beau souvenir. Une joie immense nous envahit, tandis que les nombreux supporters français s'embrassaient dans les tribunes.

Hélas ! il fallut que la fatalité nous empêchât de disputer notre chance jusqu'au bout, sous forme d'une grave blessure survenue à notre demi-centre, Robert Jonquet. Le vieux Bob s'en alla sur une civière, la jambe fracturée et, avec lui, s'envolaient nos dernières chances de vaincre. Car on ne bat pas les Brésiliens à 10. Aurions-nous triomphé à 11 ? Nul ne le saura jamais.

Il nous restait un dernier match de classement contre l'Allemagne pour la troisième place, ce qui n'est jamais à dédaigner, malgré notre amertume ressentie à Stockholm. Avec Jonquet, nous avions perdu également Roger Piantoni, victime d'une crise d'appendicite.

Nous étions très décontractés, ce qui constitue toujours un sérieux atout. Je jouai peut-être ce jour-là l'un de mes meilleurs matches, en tout cas l'un des plus efficaces : 4 buts m'assuraient en effet la première place au championnat des buteurs avec un total de 13, ce qui constituait, en outre, un record. On me fit cadeau d'une carabine pour me récompenser de ma performance. C'était la première fois que l'équipe de France allait aussi loin dans l'épreuve internationale et qu'un Français remportait le titre de meilleur buteur.

J'étais pleinement heureux, et tout le public sportif français également, je crois.

UN CURIEUX ACCIDENT INVISIBLE

Cette troisième place obtenue en Suède, lors de la Coupe du Monde, nous fit un bien considérable. Nous avons été fêtés à notre retour comme rarement les footballeurs l'ont été en France. Mais nous n'eûmes pas beaucoup de temps pour savourer notre triomphe : les vacances sont de plus en plus courtes pour les

footballeurs professionnels. La saison reprit dès la fin du mois d'août, et, comme nous avions remporté le titre de champion de France avec Reims, la Coupe d'Europe nous attendait, en Irlande, cette fois, dès le mois d'octobre.

A Belfast, la tâche était facile, et je réussis cette fois 4 buts : 2 du droit et 2 du gauche, ce qui est assez équilibré. Il m'y avait d'ailleurs pas une grande gloire à tirer de cet exploit, car l'adversaire était assez faible.

Bien plus difficile s'avéra notre tâche contre l'Italie, adversaire qui ne nous a jamais beaucoup mieux réussi que les Yougoslaves. Je parvins à marquer un but très curieux en ce sens que, le dos complètement tourné à la cage italienne, je ne réussis pas moins à tromper Buffon. Hélas ! cette action, qui fut saluée par les applaudissements enthousiastes du public, devait m'attirer de sérieux déboires : en effet, je m'étais déchiré profondément les adducteurs en cette occasion, et je devais trainer longtemps ce lourd handicap, jusqu'à ce que le massieur Emile Wanono m'edt remis sur pied.

UN BUT « HISTORIQUE »

Ainsi, en Coupe d'Europe contre le Standard de Liège, je fis un mauvais match, lors de la première rencontre en Belgique. Menés par 2 buts à 0, nous réussîmes non sans peine à renverser la situation en notre faveur, Piantoni marquant un but et moi deux dans les ultimes minutes.

Enfin, nous étions qualifiés pour les quarts de finale, et, après avoir franchi l'obstacle suisse constitué par les Young Boys de Berne, nous retrouvâmes le Real Madrid en finale, à Stuttgart.

Ce jour-là, je ne réussis pas un but, alors que nous en avions tant besoin. Mais c'est un fait que, contre le Real, nous jouons moins bien, sans doute parce que les Espagnols sont plus forts que nous, du moins sur le plan des clubs.

Car, en ce qui concerne les équipes nationales, notre dernière confrontation semblerait prouver

le contraire. En effet, lors du match que nous avons joué contre l'équipe d'Espagne, nous avons dominé bien plus que le résultat du match (4-3 en notre faveur) ne pourrait le laisser supposer. Je ne marquai qu'un but et tirai une fois sur le poteau, alors que nous menions par un but à un. Trois jours avant, contre l'Autriche, en Coupe des Nations, j'avais réussi une reprise de volée exceptionnelle, qui fut d'ailleurs taxée par certains journalistes de but « historique ». Il y a, certes, toujours une part de réussite dans ce genre d'entreprise, et, ce jour-là, j'étais vraiment « en état de grâce ».

Ce but assez exceptionnel n'était d'ailleurs pas le seul obtenu cette saison, car, à Lyon, en championnat, je réussis à marquer l'unique but du match, d'au moins 35 m. Je ne me souviens pas d'avoir jamais tiré au but d'aussi loin, mais Raymond Kopa m'avait dit impérieusement : « Shote ! » Ainsi fut fait.

Le Chili ne fut pas un très bon match pour moi, car si je parvins à inscrire deux des six buts de l'équipe de France, j'en manquai, il faut bien le dire, bien davantage, simplement parce que je commis l'erreur de vouloir jouer avec des chaussures en caoutchouc, alors que la pluie avait rendu la pelouse du Parc très glissante.

Toujours est-il que la saison avait été bonne dans l'ensemble, tant sur le plan international, où nous nous étions qualifiés pour le tournoi final de la Coupe des Nations, qu'à l'échelon national, où nous avions remporté le retard que nous avions accumulé sur Nîmes au cours de l'hiver.

Just Fontaine

La semaine prochaine :

**LE BUT...
DE MES CHANSONS**

agents en uniforme, avec ses inspecteurs et ses commissaires qui le bombardèrent de questions, toute cette machine administrative continuait de l'effaroucher.

Il ne pouvait pas non plus retourner à la maison de Sylvio dont les abords devaient être surveillés par Auguste. Et puis, le premier intéressé dans toute cette histoire, n'était-ce pas son oncle ?

« C'est un honnête homme », avait assuré Maria.

Maintenant qu'il était sûr que Marcel Bourgeault n'était pour rien ni dans cette machination, ni dans le trafic de contrebande, c'est à lui qu'il s'adresserait d'abord. C'est à lui qu'il dévoilerait d'abord toute la vérité et ce serait lui qui prendrait alors toutes les décisions nécessaires.

Pour se rendre à La Fargoule, il fallait aller à Marseille.

— La route de Marseille, dit César, ce n'est pas difficile à trouver. Tu vas descendre par ce sentier pendant un kilomètre. Là, tu trouveras une exploitation de chènes-liège. En cette saison, il y a toujours des camions qui viennent chercher les ballots de liège. Un chauffeur consentira peut-être à t'emmener.

Serge remercia et voulut prendre congé.

— Attends un peu avant de partir, Biston. J'ai quelque chose pour toi, dit César.

Il disparut derrière le sac qui servait de porte à la maisonnette pour réparer presque aussitôt avec un petit paquet enveloppé dans du papier d'emballage grossièrement ficelé. Il le fourra entre les mains de l'adolescent en disant :

— Tiens, cinq fromages de chèvre. Puisqu'ils te plaisent, tu les mangeras en pensant à moi... Tu les feras aussi goûter à ton oncle.

Serge serra la grosse main du bûcheron et s'engagea dans le sentier.

— Bonne route, pitchoun ! cria une dernière fois César en agitant le bras. N'oublie pas que tu as un ami ici.

Serge se retourna. Les taillis lui masquaient déjà la cabane !

CHAPITRE XV ENCORE AUGUSTE !

Le bois tout bruisant de cigales s'était refermé autour de l'adolescent. Seul, le sentier à peine tracé lui indiquait la route à suivre.

Il marcha une vingtaine de minutes avant d'apercevoir le premier chène-

liège. Tout autour du tronc, l'écorce en avait été arrachée sur une large couronne et l'on voyait le bois d'un brun rougeâtre comme si l'arbre saignait encore par sa blessure mal cicatrisée. Des déchets de liège jonchaient le sol.

D'autres chènes apparurent, tous plus ou moins dépouillés de leur écorce. Serge constata avec satisfaction qu'il était dans la bonne direction.

Il continua de descendre et finit par tomber sur un ouvrier en plein travail. L'homme tirait d'une main sur une large plaque d'écorce qu'il détachait du tronc à petits coups de hache.

— Le route de Marseille, s'il vous plaît ? demanda Serge.

L'homme interrompit sa besogne pour tendre son outil droit devant lui.

— Vous ne pouvez pas vous tromper. Vous la trouverez dans cinq cents mètres au plus.

Au fur et à mesure que Serge descendait, les lieux s'animaient, le silence des bois se peuplait de centaines de petits coups de hache réguliers comme les battements d'un métronome.

Des ouvriers s'affairaient autour des chènes, d'autres transportaient de lourds ballots formés de plaques de liège.

Serge déboucha sur le chemin au moment où il s'y attendait le moins. Il se trouvait à cinq ou six mètres d'un gros camion qui barrait la route. Sans hésiter, Serge bondit à l'arrière du camion.

Le lourd véhicule cahotait dans le chemin raboteux. Parfois, le chargement oscillait dangereusement et l'adolescent devait s'arc-bouter de toutes ses forces pour ne pas être coincé entre les ballots.

Le bois se clairsemait, les arbres s'écartèrent, se firent de plus en plus rares.

Le camion sortit du bois, le chauffeur klaxonna longuement avant de quitter le chemin pour s'engager sur la grand-route. Les cahots devinrent moins violents, la vitesse augmenta sensiblement.

On croissait maintenant de nombreuses voitures. D'autres doubleaient dans un mugissement d'avertisseur. Serge se faufila entre les ballots, tout en haut du chargement sur lequel il s'étendit à plat ventre. De là, il voyait tout le paysage.

Quand il arriverait à Marseille, il profiterait de l'arrêt du camion à un feu rouge pour sauter à terre. Ensuite, il faudrait aller à La Fargoule. C'était

encore assez loin de la ville et il n'avait pas un son en poche pour prendre le trolleybus. Il pensa qu'il pourrait peut-être vendre les fromages que lui avait donnés César.

Il se souvint aussi de ce que lui avait dit Sylvio : « Si tu as des difficultés, va trouver mon oncle de ma part. Il s'appelle Attilio Morrelli... Il est conducteur de grue sur le port, au quai du Commandant-Duval. Tu peux avoir confiance en lui... »

Il était si absorbé par ses réflexions qu'il ne se rendit pas tout de suite compte que le camion quittait la grand-route. Un panneau de signalisation portant « Marseille » en grosses lettres pointait sa flèche dans la direction opposée.

Heureusement, le véhicule ralentissait son allure pour s'attaquer à une côte. Serge ne fit ni une ni deux ! S'agrippant à une des cordes qui maintenaient le chargement, il se laissa glisser jusqu'au sol, courut un instant sur la chaussée et lâcha prise... Il évita

de justesse une chute en réussissant à recouvrer son équilibre au dernier moment.

Le camion continuait de grimper la côte, emportant les fromages de chèvre que, dans sa précipitation, l'adolescent avait abandonnés.

Il n'était plus question de les vendre !

Serge rebroussa chemin, revint sur la bonne route, bien décidé à faire de l'auto-stop. C'était une expérience à tenter et cela l'aurait amusé en d'autres circonstances. Aujourd'hui, il bouillait d'impatience car les premières voitures auxquelles il fit signe ne s'arrêtèrent pas.

LA SEMAINE PROCHAINE :

**LE RENDEZ-VOUS
DE L'ONCLE MARCEL**



Il se laisse glisser jusqu'au sol, courut un instant sur la chaussée et lâcha prise...

Le DÉMON

ERIC A ÉTÉ MALÉ ET REDESCENDU SUR LE PONT...

CORNES DE BOUC! IL EST DANS UN PITEUX ÉTAT!...

IL NE RESPIRE PLUS! IL DOIT AVOIR AVALÉ DES PAQUETS DE FLOTTE! FAUT LUI FAIRE RENDRE TOUT ÇA ET LUI MASSER LA POMME POUR RÉTABLIR LA RESPIRATION!...

JE VAIS LUI VERSER UNE BONNE RASADE DE TAFIA DANS LA GORGE!...

ASSEZ DE SENSIBILITÉ, T'AS DE POULES MOUILLÉES!...

PENDANT PLUSIEURS MINUTES, ERIC EST RESTÉ INERTE ET GLACÉ MAIS, ENFIN, APRÈS UN TRAITEMENT VIGOUREUX ET EFFICACE...

IL TOUSSE! IL RESPIRE! IL EST SAUVÉ!...

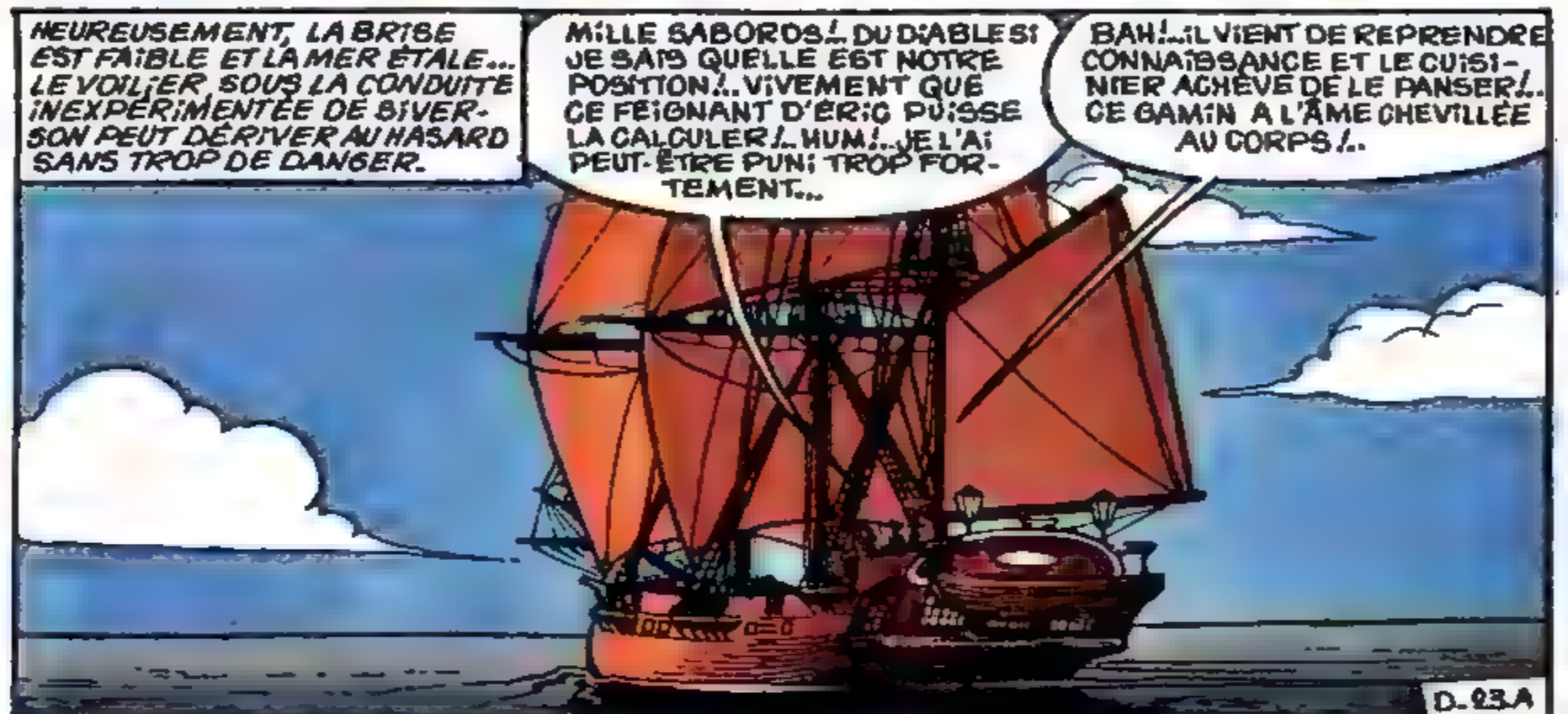


PARFAIT! QU'ON LE BOUCLE DANS UNE CABINE D'OFFICIER! LE CUISINIER SE CHARGERA DE LE RETAPER! JE LUI DONNE JUSQU'À DEMAIN MATIN POUR REPRENDRE SON POSTE!...

HEUREUSEMENT, LA BRISSE EST FAIBLE ET LA MER ÉTALE... LE VOILIER SOUS LA CONDUITE INEXPERIMENTÉE DE BIVERSON PEUT DÉRIVER AU HASARD SANS TROP DE DANGER.

MILLE SABORS! DU DIABLE! JE SAIS QUELLE EST NOTRE POSITION! VIVEMENT QUE CE FEIGNANT D'ERIC PUISSE LA CALCULER! HUM! JE L'AI PEUT-ÊTRE PUNI TROP FORTEMENT!...

BAH! IL VIENT DE REPRENDRE CONNAISSANCE ET LE CUISINIER ACHEVE DE LE PANSER! CE GAMIN A L'ÂME CHEVILLÉE AU CORPS!...



D.23.A

CEPENDANT...

CE BIVERSON EST UNE BRUTE! IL EST ENCORE PIRE QUE NOTRE ANCIEN CAPITAINE! BIENTÔT, LUI AUSSI NE COMMANDERA PLUS QUE PAR LA TERREUR!...

HEU... NOUS SOMMES DEUX OU TROIS QUI EN AVONS ASSEZ DE CETTE BAILE! HEU... NOUS AVONS SUIVI LES MUTINS POUR NE PAS ÊTRE MASSACRÉS COMME TRAITRES, MAIS... HEU... NOUS SOMMES DES GENS PAISIBLES!...

ET PUIS... HEU... ÇA NE NOUS DIT ABSOLUMENT RIEN DE DEVENIR PIRATES! ON RAMASSE DE MAUVAIS COUPS ET ON FINIT INÉVITABLEMENT AU BOUT D'UNE CORDE... HEU... MOI, J'AI UNE FEMME ET DES ENFANTS EN ANGLETERRE JE VEUX LES REVOIR!...

OÙ... VEUX-TU EN VENIR?...



NOUS AVONS FORMÉ LE PROJET, À TROIS, DE NOUS ENFUIR D'ICI... EN VOLANT UN CANOT. MAIS IL NOUS FAUT UN NAVIGATEUR... VEUX-TU ÊTRE DES NOTRES?...

TRÈS VOLONTIERS CAMARADE... MAIS QUAND? ET COMMENT FAIRE?...

ON NE NOUS LAISSERA PAS METTRE TRANQUILLEMENT UN CANOT... À LA MER... ET NOUS Y EMBARQUER... ET NOUS SOMMES TROP PEU NOMBREUX... POUR AGIR PAR FORCE!...

CHUT! TU OUBLIES QUE JE SUIS LE CUISINIER DU BORD?...

JE ME CHARGE DE METTRE HORS DE COMBAT LE RESTE DE L'ÉQUIPAGE! ET PAS PLUS TARD QUE CETTE NUIT! ALLONS! REPOSE-TOI! TU AURAS BESOIN DE TOUTES TES FORCES! NOUS VIENDRONS TE CHERCHER VERS MINUIT!...



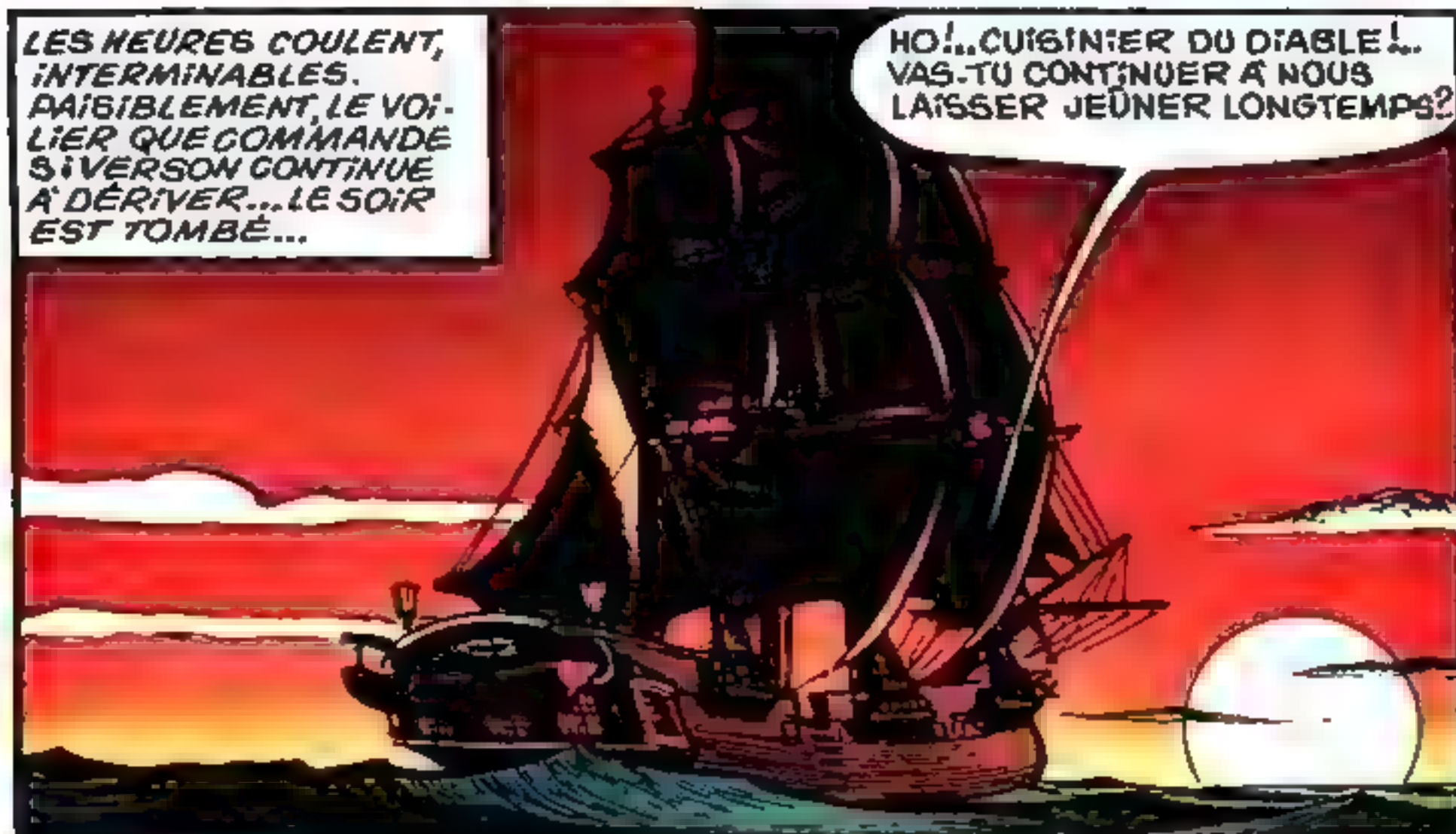
R.23.B

des CARAÏBES

DESSINS: V. HUBINON

TEXTE: J.M. CHARLIER

RESUME. — Le cuisinier du voilier sur lequel Eric est prisonnier a drogué le repas des mutins. Avec quelques hommes et Eric, il projette, en effet, de fuir, pour n'avoir pas à se livrer à la piraterie.





Champion du monde le 1^{er} avril 1957, il est porté en triomphe. A dr., Filippi, son manager.

DANS cette brasserie de Vincennes, tous les clients réclament aujourd'hui le patron. Il est vrai que ce patron s'appelle Alphonse Halimi, ancien et peut-être futur champion du monde de boxe catégorie poids coq. Le récent vainqueur de l'Irlandais Gilroy se doit à ses devoirs de vedette et de propriétaire de brasserie. Il serre des mains, remercie pour un compliment, signe un autographe; souriant, aimable, avec cependant une légère tristesse dans son regard. Cette ombre, ce n'est pas la blessure à l'arcade sourcilière qui en est la cause : « Une blessure, déclare Halimi, c'est la rançon du métier, et la boxe est mon métier. » Bien sûr la boxe est son métier, mais Halimi aime-t-il la boxe ?

Alphonse Halimi peut aujourd'hui, à vingt-huit ans, athlète comblé mais sage, faire le point. Son proche avenir est bien tracé : dans quelques semaines, en janvier ou février, il s'envolera une nouvelle fois pour les Etats-Unis où il disputera, à Los Angeles, un match comptant pour le titre de champion du monde des poids coq. Pour cette rencontre Halimi touchera une bourse de 75 000 dollars soit à peu près 370 000

nouveaux francs. Donc pas d'inquiétude pour demain. Vainqueur à Los Angeles, il aura l'occasion de tirer profit de son titre et d'arrondir son compte en banque. Battu, il pourra alors sagement abandonner les gants de combat pour se consacrer uniquement à son commerce.

Non, ce n'est pas l'avenir qui tracasse le candidat au titre mondial des coq. S'il est songeur, c'est qu'il se remémore son passé.

LE DIX-HUITIÈME ENFANT DU PAUVRE FACTEUR

Quoi, direz-vous, vingt-huit ans, c'est encore bien tôt pour se pencher sur son passé, pour effectuer un retour en arrière ? Non, pas quand on s'appelle Prosper-Alphonse Halimi.

Le 18 juin 1932 (une belle date qui allait devenir historique huit ans plus tard) naissait à Constantine Prosper-Alphonse Halimi, dix-huitième enfant du facteur Halimi. On ne peut pas dire que le jeune Alphonse eût une petite enfance heureuse : non pas qu'il eût

L'ex-petit "Yaouled" de "LE GRAND

été maltraité, mais dix-huit enfants ! Il faut les loger, les nourrir, les vêtir et Alphonse, le petit dernier, fit très jeune le dur apprentissage de la vie.

Dur apprentissage qui le conduira, voyageur clandestin, de Constantine à Alger, où il va rejoindre sa sœur aînée. Alphonse n'avait que... six ans quand il joua à cache-cache avec les contrôleurs du train Constantine-Alger en 1938 !

Ce n'était pas un jeu. C'était très sérieux. Petit animal sorti tout droit d'un conte de Kipling ou de Jack London, Alphonse Halimi s'était aperçu, dès ses premiers pas, que la vie n'était qu'un rude combat.

Si vous interrogez Alphonse sur cette période algérienne entre 1938 et 1940, il vous précisa que, fréquemment, il cherchait sa pitance dans le port d'Alger à l'aide d'une ligne improvisée constituée d'un morceau de ficelle et d'un hameçon. Si la chance était avec lui et s'il ramenait un poisson, il estimait alors qu'il pouvait rentrer à la maison, chez sa sœur, puisqu'il apportait sa part. Admirable dignité d'un enfant qui ne voulait pas être à la charge d'aussi pauvre que lui ! Combien de fois le petit Halimi s'endormit-il dans un recoin de ce port d'Alger avec un cordage comme oreiller et une bache pour couverture... La pêche n'ayant pas été favorable, Alphonse ne voulait pas amputer le maigre repas que se partageaient les sept enfants de sa sœur.

En 1940, à huit ans, Alphonse Halimi découvre la condition de travailleur manuel comme coursier chez un arti-

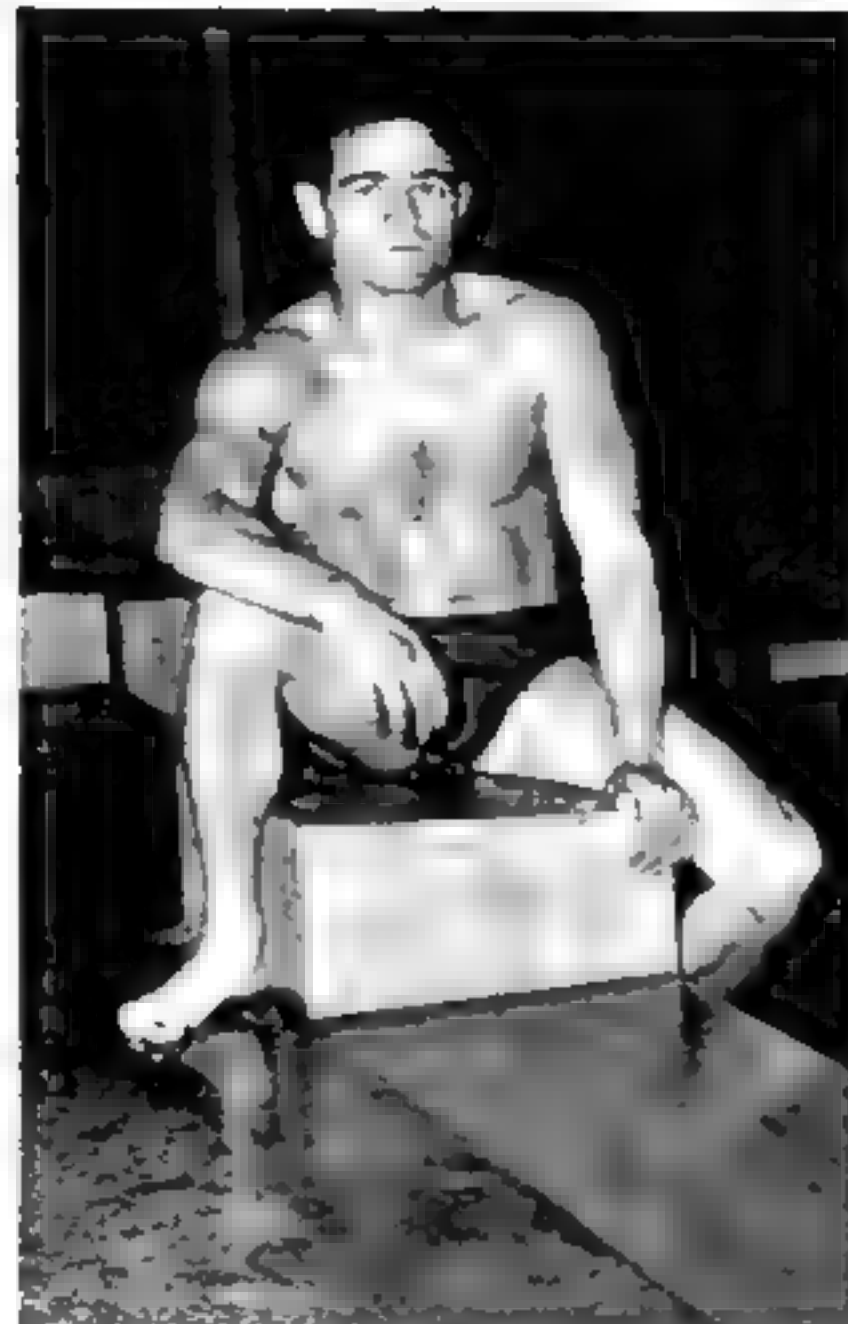
san tailleur. C'était un bon patron qui se prit d'affection pour le petit Constantinois (il allait devenir plus tard son père adoptif), un patron qui s'efforça d'améliorer l'existence du gamin en l'envoyant à l'école. Séjour scolaire bien bref où Alphonse apprend rapidement à lire et plus rapidement à écrire et le voici apprenti tailleur.

DE LA NATATION... A LA BOXE

Mais le sport direz-vous, et la boxe ? C'est à Alger que tout commença. Ce trop-plein d'énergie, Alphonse Halimi le consacra d'abord à la natation. Déjà à Constantine, dans les eaux fraîches du Rummel, le petit Alphonse avait rapidement appris à barboter. A Alger, il s'inscrivit dans un club de natation, et bientôt il devient si bon nageur qu'il remportera le titre de champion d'Alger cadet du cent mètres nage libre. De la natation au water-polo il n'y a plus qu'un pas à franchir; et du water-polo à la boxe ?... Il suffit d'un maillet déchiré motivant une bagarre pour qu'Alphonse révèle un excellent crochet du gauche qui va enthousiasmer les amateurs de noble art présents à cette... explication.

La natation et le water-polo venaient de perdre un pratiquant, mais la boxe s'enrichissait d'un futur champion.

Ce ne fut pas sans difficulté. Aujourd'hui encore, Alphonse avoue qu'il n'aimait pas beaucoup ce nouveau sport : il n'aime pas le sang, surtout celui des autres. Quand un de ses adversaires saigne, très vite, Alphonse



Il n'oublie pas qu'il fut bon nageur. Dès qu'il le peut, il retourne à la piscine.



Halimi reçoit la médaille de l'Education Physique de M. Maurice Herzog, Haut-Commissaire aux Sports.



S.O.S. Animaux

Les fêtes de la Toussaint et du 11 novembre nous ont obligés, cette semaine, à « boucher » (vous savez, depuis le n° 52, ce que cela veut dire) plus tôt que d'ordinaire, si bien que votre ami Jean-Paul n'a pas eu le temps de vous écrire sa lettre hebdomadaire. Mais, après tout, il a bien le droit de se reposer un peu, lui aussi : ce Club du Jeune Ami des Animaux, dont il s'occupe avec tant d'amour, lui donne un travail que vous n'imaginiez pas. Et il n'a pas de secrétaire ! Ce qui nous amène, en passant, à vous recommander la patience, quand vous n'obtienez pas une réponse immédiate à vos lettres. Songez qu'il en reçoit, par semaine, plusieurs centaines. Mais que cela ne vous empêche pas de continuer à lui écrire : il en est ravi ! Et voici notre rubrique habituelle.

NOUVEAUX S.O.S.

N° 61. Michel PELISSIER, villa Blacas, rue Foillatière, à Draguignan (Var) : J'ai recueilli deux petits pigeons à l'âge de

deux ou trois jours, et je les ai élevés. Maintenant, ils sont grands et je n'ai pas de place pour les garder. Bien sûr, il faudra que celui qui les prendra jure de ne jamais les manger.

N° 62. Jean-Pierre GONNIN, 26, rue Daguerre, à Argenteuil (Seine) :

Nous avons recueilli deux petits chats de trois semaines que leur propriétaire voulait tuer. Ils sont maintenant fiers. Nous aimerions leur trouver des maîtres, pas trop loin d'ici, qui les éleveront bien et ne les abandonneront jamais lâchement.

N° 63. Patrick BRAILLON, 16, bd de Latrue, à Belfort :

J'ai recueilli un petit chat d'environ six mois, noir avec une tache blanche sous le cou, et si maigre qu'une souris elle-même aurait pu le manger. Je l'ai fait soigner par le vétérinaire et il est maintenant splendide. Mais mes parents ont déjà deux chats, un chien et d'autres animaux. Nous cherchons d'urgence un bon maître pour notre petit protégé.

Mme CIRY, 167, bd des Ambassadeurs, à Herbilly (Seine-et-Oise) :

J'ai une belle settee de deux ans et demi que je ne puis garder. Je viens vous demander de lui trouver un maître qui l'aimera et la gèlera comme je l'ai fait jusqu'à présent.

S.O.S. ENTENDUS



La pathétique histoire de la petite agnelle (« Pilote » n° 53) a déchiré parmi vous une véritable levée de bouilliers. Vous êtes très nombreux à nous avoir offert pour elle le gîte et le couvert : nous avons même plusieurs lettres d'adultes qui écrivent

au nom de leurs enfants ou en leur nom personnel. Toutes ces lettres, par les soins de Jean-Paul, seront transmises à Eve Gilardoni, qui fera elle-même son choix. Merci à tous et que ceux qui n'auront pas eu satisfaction n'en soient pas découragés pour autant : leur amour des bêtes aura d'autres occasions de se manifester.

Henri PINARD, 365, Cité 7, à Mazingarbe (Pas-de-Calais) :

Je désire adopter le petit chien de M. Vachon (S.O.S. n° 56). Il serait considéré comme un enfant et remplacerait le nôtre qui a été tué accidentellement.

NOTRE CONCOURS

LE grand vainqueur, cette semaine, est Jean-Paul Deleury, 7, rue Denfert-Rochereau, Saintes (Char.-Marit.), qui est l'auteur de la charmante photo que nous publions ci-contre, à droite. Jean-Paul, qui gagne un abonnement d'un an à « Pilote », nous précise que la photo représente Nestor, le canard, embrassant son ami le chat Mitson. Il paraît que ce sont deux vrais amis !

Cette photo de canard fait la liaison avec notre prochain sujet pour les numéros 56 et 57 : le chat. Nous vous rappelons que nous attendons de vous des photos pittoresques, représentant un animal dans une situation particulière, imprévue ou amusante. Et, bien entendu, la meilleure photo sera publiée et son auteur sera récompensé par un abonnement d'un an.

Constantine est maintenant HALIMI

Après une enfance misérable, Halimi connaît maintenant la consécration de la gloire. Jadis, il lui arrivait de rester sans manger. Aujourd'hui, on lui offre d'énormes pièces montées qu'il partage avec des vedettes de cinéma (à droite, Maurice Chevalier). Quelle magnifique revanche !



Il a horreur de faire souffrir, cela explique peut-être toutes ses victoires avant la limite. N'aimant pas la boxe, Halimi aurait préféré être coureur à pied, il termina même quatrième du championnat d'Alger junior de cross, mais il lui fallut choisir. Avec la boxe, Halimi pouvait espérer sortir du tunnel, faire des repas réguliers, améliorer son existence. Voilà pourquoi Alphonse Halimi est devenu boxeur.

Vous parler du champion est très simple. Cent quatre-vingt-dix combats amateur avec un total impressionnant de victoires, presque toutes avant la limite. Champion de France amateur en 1953, 1954 et 1955, vainqueur des Jeux Méditerranéens en 1955. Comme professionnel : 35 combats dont 32 victoires — 19 avant la limite — et 3 défaites dont deux par Beccera qui lui ravit son titre de champion du

monde. Champion du monde des poids coq du 1^{er} avril 1957 (victoire sur l'Italien D'Agata) au 5 juillet 1959 (défaite contre le Mexicain Beccera), et aujourd'hui, nouveau candidat au titre de champion du monde.

Voilà l'histoire très morale d'Alphonse Halimi, petit « yaoulé » de Constantine qui a forcé son destin. Qui, aujourd'hui, sait apprécier la saveur d'un bon repas, le fini d'un beau costume (l'apprentissage du tailleur n'a pas été perdu), la douceur d'une soirée en écoutant des disques ou en lisant un livre.

Halimi sait qu'il doit tout cela à la boxe, « la boxe qui est mon métier ». Un dur métier qu'il fera tant que les circonstances lui seront favorables. Halimi saura s'arrêter à temps et une nouvelle vie, laborieuse, commencera pour l'ex-boxeur.



Pendant une tournée d'exhibition avec le cirque Bouglione, Halimi s'entraîne sous l'œil de Zavatta.



Halimi a horreur de faire souffrir. Ses combats se terminent souvent avant la limite.

PERMANENT DE PHOTOS-ANIMAUX



CES MAQUETTES EXTRAORDINAIRES AUSSI VRAIES QUE DES MODÈLES RÉELS

A plupart d'entre vous connaissez, au moins de nom, Michel Conti, ce jeune Italien que tous les amateurs considèrent comme le « champion du monde de la maquette ».

Inconnu il y a seulement cinq ans, et « bricolant » des maquettes sur la table de la cuisine maternelle, dans son microscopique appartement de la Via Casale, à Turin, Conti, à force de talent et de goût, n'arrive plus à fournir maintenant toutes les commandes qui lui parviennent, tant de particuliers que de grandes maisons telles que Fiat, Jaguar ou Mercedes, sans parler de celles de grands champions comme Fangio, Moss et Brabham, qui lui demandent de réaliser les maquettes des



Cette voiture ne vous semblera pas très jolie. Elle est pourtant une reproduction exacte qui fera sourire vos parents : c'est la petite Lancia « Lambda », qui vit le jour en 1932.

P. N. E. U. M. A. T. I. Q. U. E. S.

Nouvelle voiture : En Angleterre, vient d'être présentée l'« Emerson », en deux versions : formule « I » avec moteur Coventry Climax — comme la Cooper — et « Junior », avec, au choix, un Ford ou un Fiat 1100, mais toutes avec boîte Gordini et moteur arrière central.

La grande usine suédoise SAAB, qui fabrique avions et voitures, sort désormais en série une très intéressante « Junior » monoplace, développant 85 CV et coûtant moins de 2 000 NF. Il est donc à prévoir que, dans deux ou trois ans, nous verrons de bons pilotes nordiques.

Dans la traditionnelle course Londres-Brighton, qui s'est déroulée le 6 novembre, réservée aux vieux tacots — et organisée pour commémorer le jour de 1836 où il n'y eut plus besoin d'un homme muni d'un drapeau rouge devant chaque véhicule automobile afin de prévenir les pétons du danger — un Can-Am était engagé avec le dernier exemplaire de la marque « La Croix de la Ville », datant de 1904. Jack Brabham, champion du monde de vitesse, pilotait une Berliet, et il y avait 25 engagés.

Dans la boîte du Père Noël, de nouveaux jouets : Pour les garçons, de nouvelles voitures Norev, à servo-direction, un jeu automobile, la « Pan-Européenne », une Floride téléguidée, avec capots ouvrants, moteur et ventilateur tournant, un nouveau petit train Meccano Moraby « Ache ». Pour les filles, une poupée qui vous suit des yeux. Pour tous, une « ardoise télécommandée », sorte d'écran de télévision sur lequel on dessine avec deux boutons.

Les Russes sortent désormais en série une petite voiture « populaire » — mais destinée à l'exportation — qui ressemble comme une sœur à la petite Fiat 500.

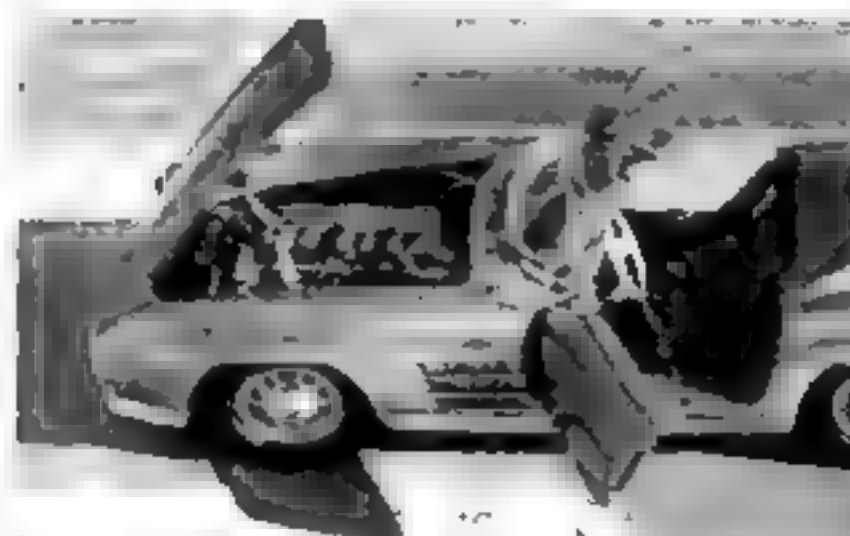
Le 20 novembre, au lever de rideau du Grand Prix des États-Unis, à Riverside, pour la première fois, une course est organisée entre les voitures américaines « Compact » et leurs concurrentes européennes : Dauphins, Volkswagens, Citroëns, Fiat, etc. La vedette... américaine sera la nouvelle « Scorch » à moteur arrière, que nous avons été les premiers à annoncer.

Paul Frère, au volant d'une Facel Vega, a couvert un kilomètre, sur une autoroute belge, en 15" 18/5, soit à la vitesse de 237, 154 km. Mais les journalistes n'arrivent toujours pas à essayer vraiment la « Facelias », seule voiture française qui ne fût pas présentée au cours de la journée d'essais du Salon.

Au Salon de Turin, Pinin-Farina a présenté une sensationnelle « X. 1 000 », berline 4 places, 4 portes, moteur 1 000 cmc arrière, qui serait l'extrapolation de la fameuse 850 cmc Ferrari, baptisée « Mitraillette », et qui n'est jamais sortie.

boîtes avec lesquels ils ont gagné de grandes épreuves, ou dont ils conservent des souvenirs, quelquefois cuisants.

Mais Michel Conti est resté simple et gentil, et il n'oublie pas les journalistes qui l'ont découvert : c'est ainsi qu'il vient de nous envoyer, « à l'intention des jeunes lecteurs de « Pilote », les photos de toutes ses dernières créations. Nous ne pouvons malheureusement les publier toutes — il y en a plus de trente — mais nous pensons que, plus que de longs discours, quelques clichés des maquettes les plus caractéristiques vous intéresseront. Les voici donc, et pensez en les regardant que leur auteur est un jeune comme vous, qui façonne ses « minnequins » en bois au couteau, puis marbèle dessus des feuilles d'aluminium et « figiole » tous les



La dernière Mercedes 300 SL, décapotable, voiture « civile » de Fangio. Les glaces montent, le tablier de bord — avec clé de contact — est en mousse de caoutchouc.

détails à la main, comme un merveilleux bijoutier.

Avons que voilà de vraies petites merveilles, qui feraient bien votre affaire dans la cheminée, au moment de Noël. Consolés-vous en pensant que Michel Conti a fait ses premières maquettes parce que, justement, il n'avait pas les moyens de s'acheter de jouets. Maintenant, ce sont ces jouets qui le font vivre.

Et si n'est pas du tout sûr que Conti ne devienne pas, très bientôt, un véritable constructeur, fabriquant de vraies voitures. Vous voyez que même un jeu, lorsqu'il est fait avec goût, peut transformer la vie...

FRANCK-DOMINIQUE.

La plus grosse des maquettes : la Bugatti SC 57, de 1937, réalisée au 1/10. Les sièges sont en cuir, les glaces montent et le capot s'abaisse...



petites annonces...

Nous vous l'avions annoncée dans notre n° 51 : notre rubrique des petites annonces, les moins chères de France. Elles coûtent 1 NF la ligne de 40 lettres ou espaces. (Par espace on entend le blanc qui sépare deux mots et qui compte pour une lettre.) Pour les détenteurs du Carnet de Bord, le prix est de 0,50 NF.

Attention ! En aucun cas notre journal ne transmettra les réponses. Il convient donc, dans chaque annonce, d'indiquer très clairement l'adresse où l'on désire recevoir les réponses. Nous avons prévu quatre rubriques : Echanges — Achats et Ventes — Demandes de correspondants et Le Coin des parents. Toute correspondance relative à cette rubrique doit être envoyée à : Petites Annonces - Journal « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e).

ACHATS ET VENTES

Ach. 2 paires chaus. ski 36, bon état, et 2 paires ski 170 cm si poss. Fix. sécurité. Touchkov 54 av. Gde-Bretagne Perpignan.

Train électr. Hornby complet, avec transfo., en bon état de marche, rails s. planche installés. Gambert 26 r. Pierre-De-moars, à Paris-17^e. Tél. CAR. 75-88.

CORRESPONDANTS

Cherche correspondante parisiennne de 16 ou 17 ans. Ecrire à Roger Mantonnier, 2, r. de la Gerbeauderie, Migné (Indre).

PARENTS

Retraité S.N.C.F., 55 ans, cherche gérance ou gardiennage, région Côte d'Azur. Mijuet, H.L.M., Mirecourt (Vosges).



« Contre, deux officiers du "Potemkine" et un groupe de matelots révoltés. »



Dans la guerre qu'elle mène contre le Japon, la Russie, en 1905, va de désastre en désastre. Après la chute tragique de Port-Arthur, c'est, au mois de mai, à Tsou-Shima, la défaite de la flotte de la Baltique qui perd 22 navires détruits ou capturés par les Japo-

nois. 6 000 hommes ont été tués ou noyés, 8 000 sont prisonniers et, parmi eux, deux amiraux. Enfin, en août, le traité de paix est signé à Portsmouth (U.S.A.) ; il met fin à 19 mois de guerre. 192 000 Japonais et 240 000 Russes sont morts, blessés ou prisonniers.

“POTEMKINE” LE CUIRASSÉ ERRANT



En face d'Odesa, le 14 juin 1905. — « Nous ne mangerons pas de cette nourriture. Si notre père, le tsar, voyait cette soupe, il punirait les officiers. » Et les matelots du Potemkine renversèrent le contenu de leurs gamelles. Un grand silence suivit : le second commandant Golevsky venait d'arriver.



« Qu'y a-t-il ? Pourquoi cette soupe est-elle par terre ? » — « La viande avec laquelle on a cuit cette soupe était pourrie », lui fut-il répondu. Sans rien dire, l'officier quitta le pont et se rendit au corré des officiers. « Golevsky ! pourquoi donc ne mangez-vous pas ? » demanda le commandant Galkoff. « Comment peut-on manger et boire, mon commandant, quand il y a sur le cuirassé huit cents hommes qui ne mangent pas ? » — « S'ils ne mangent pas, qu'ils boivent. Il y a assez d'eau dans la mer Noire ! » cria un jeune officier. Le commandant se leva : « Que le tonnerre rassemble tout le monde ! »

En base à Sébastopol, l'escadre de la Mer Noire devait se révolter au mois d'août 1905. On avait tout prévu, sauf qu'en juin, le croiseur-cuirassé Kniaz-Potemkine, avec trois mois d'avance, mettrait le feu aux poudres. Mais c'était trop tôt pour réussir et cette fameuse manœuvre fit échouer le complot. Le 26 juin 1905, la grève générale venait d'être déclarée à Odesa. Une bombe avait été lancée sur la place de la cathédrale, tuant deux hommes. Chacun sentait la révolution imminente, et l'on s'attendait aux pires événements. Lorsque, dans la nuit du 27 au 28, le Kniaz-Potemkine arriva en vue de la ville. Son extraordinaire et terrible « odysée » venait de commencer. Un homme se détacha sur ce fond de tragédie : Matuschenko. Était-ce un agent japonais ? Nul ne le saura jamais. Il avait l'art de mêler au langage russe, quand il était en colère, des phrases incompréhensibles pour les Russes. Était-ce du kalmouk, du chinois ou du japonais ? Toujours est-il qu'après Constantinople, il partit pour Bucarest, puis Genève, en France peut-être. Celui qui fit trembler le trône des tsars disparut aussi promptement qu'il était apparu. Son personnage resta toujours un mystère, même pour ses compagnons d'aventure.



Les hommes étaient rassemblés sur le pont, inquiets, frémissements, mais résolu. « Je veux savoir pourquoi vous ne mangez pas la soupe ? » demanda le commandant. « Parce qu'on y a trappé de la viande pourrie. » Le major Smirnov, consulté, affirma qu'il n'avait jamais vu de matelots viande. « Si le major dit que la viande est bonne, c'est qu'elle est bonne ! » dit le commandant.



« Que ceux qui veulent manger la soupe passent à droite. » L'équipage, sauf trente hommes, se raspea à droite. « Entendez ces hommes ! ordonne le commandant. On va fusiller ces marins ! » Mais le peloton refuse de tirer. « Vous avez soutenu leur cause », reproche le commandant à son second. Golevsky voulait commander à son tour le feu. Il n'en eut pas le temps. Matuschenko, sergent-major, apparut, le fusil à la main.



« Vive la Russie libre ! A bas la tyrannie ! Matuschenko, tira sur vos officiers et non sur vos frères ! » Le second prit son revolver et blessa grièvement Vassilievitchouk, un matelot qui, fou de douleur, le frappa d'un coup de crosse et se jeta à la mer. Matuschenko abattit Golevsky. Ce fut un épouvantable massacre. La plupart des officiers furent tués. On en garda quatre.



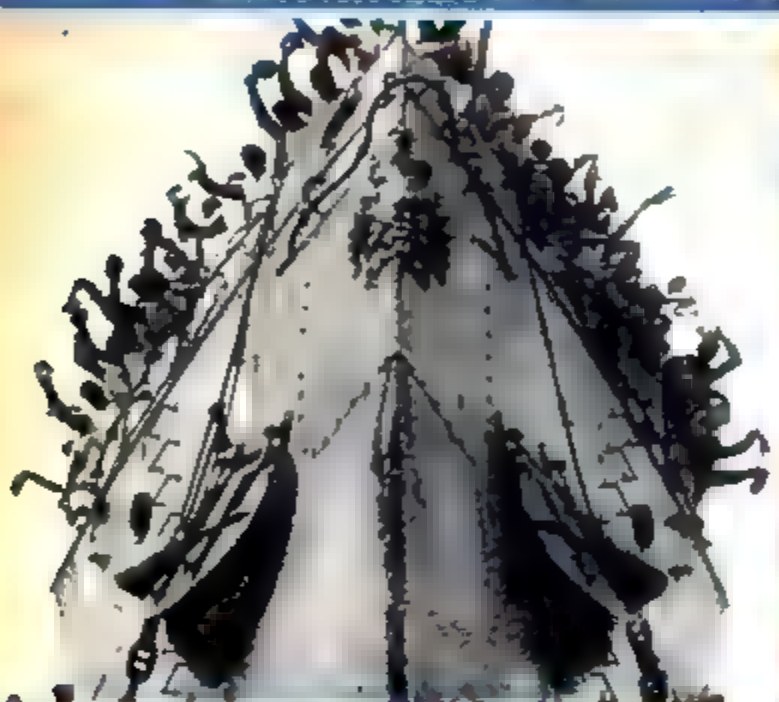
Le Potemkine s'approche d'Odesse. Une embarcation fut envoyée à terre pour demander du pain, du tabac et du charbon et annoncer que Yakulentschouk avait été tué. On avait rapêché son corps. Les ouvriers du port, en révolte, promirent de lui faire des obsèques solennelles. Matuschenko fit hisser sur le cuirassé le drapeau rouge, qui fut salué au son de la Marseillaise. Le corps de Yakulentschouk fut porté à terre et un cortège immense l'accompagna au cimetière.



Des étudiants demandèrent que le Potemkine bombardât Odesse. On tira deux coups à blanc. Cependant, Matuschenko voulait étrangler les canons. Une bouteille à la main, il les bûit et deux obus furent envoyés sur le cercle militaire; ils démolirent deux maisons.



Les docks commencent à brûler, mais l'escadre ne tarde pas à se montrer. « Restez tranquilles ou l'on vous coule », fit savoir l'amiral. « Venez à notre bord, si vous avez des conseils à nous donner », fut-il répondu. L'escadre disparut. Le jour du 17 juin fut pénible, le manque d'eau fit éclater une rixe. Le 18 au matin, Matuschenko voulait faire tirer sur l'escadre revenue. Les marins refusèrent. Le Potemkine réussit à briser le cercle des navires.



C'est alors que le torpilleur 267 et le cuirassé Pobiedonosets s'approchèrent du Potemkine. Les marins barriolèrent : « Hurrah ! Nous sommes avec vous ! » « Envoyez-nous vos officiers et unisont-nous », leur fut-il amicalement répondu. Les marins des deux navires obéirent. Ils dégradèrent leurs officiers.



Mais, dès le lendemain, le Pobiedonosets rentra dans le port d'Odesse, abandonnant le Potemkine. Matuschenko aurait voulu détruire le cuirassé. Les marins s'y opposèrent. Ils voulaient bien se rebeller contre le pouvoir, mais refusaient de tuer leurs camarades. On décida de conduire le Potemkine au Raoumnia. A la sortie du port d'Odesse, on rencontre un cargo charbonnier. Effrayé par un coup de canon tiré à blanc, le navire de commerce se

laisse tirer par un canon à vapeur jusqu'au cuirassé et donne une partie de son chargement de combustible. Alors, le Potemkine prit la mer et se dirigea vers le port de Constantinople, où il arriva le 20 juin, toujours suivi du torpilleur 267. Dès son entrée dans le port, il demanda des vivres et du charbon. Les autorités roumaines n'acceptèrent de fournir des vivres que si l'équipage du cuirassé consentait à se rendre et à débarquer immédiatement.



On leur demanda encore si les marins seraient livrés à la Russie. Il fut répondu que l'extradition ne serait pas accordée. Mais Matuschenko, flairant un piège, ne voulut pas signer la capitulation et le Potemkine reprit la mer, toujours suivi du torpilleur 267. A bord du cuirassé, chacun surveillait son voisin; on ne dormait pas, on ne mangeait pas. L'ambiance était atroce; une terrible tension grandissait, pendant que le navire révolté avait toujours à la recherche d'un havre.



Le 23 juin, le Potemkine abordait à Théodosie, en Crimée. Une chaloupe montée par le préfet, un journaliste et un médecin, l'accosta. Une heure plus tard, un canon envoyé à terre fut salué par les coups de feu des canons. Trois rebelles furent tués, sept blessés; et le Potemkine repartit, aveugle et... affamé.



Le 25 juin, le cuirassé arrivait à nouveau devant Constantinople. Le commandant du port entama les négociations de reddition. Convinces qu'on ne livrerait pas les marins aux Russes, Matuschenko dit : « C'est bien, on se rend ! » L'ordre fut donné de débarquer. Et les 730 hommes du Potemkine mirent pied sur la terre roumaine; le torpilleur 267, lui, sur le choix de la majorité, repartit Odesse.



La plupart des marins du Potemkine étaient originaires de Bucarest, ancienne province roumaine. On les accueillit avec chaleur. « Chacun est son Roum ». Chaque pièce de leur uniforme constituait un souvenir pour les Constantinopolites. Les 730 hommes furent reçus comme des hommes libres. La plupart demandèrent à être employés aux travaux des champs et, sagement, on les répartit par groupes de 30 ou 100 dans chaque localité. Alerté par Bucarest, le gouvernement russe envoya une escadrille navale pour récupérer le Potemkine. Quelques marins révoltés tentèrent leur chance better à la vue du pavillon russe. Un pope reçut d'eux un nouveau serment de fidélité au tsar; on les mit à fond de cale, avec les officiers que les insurgés avaient conservés. Et le Kriaz - Potemkine - Tauritchevsky, dément assuré, fit enfin retour à Sébastopol.



JACQUES LE GALL

RESUME. — Jacques Le Gall est emmuré dans les souterrains de Pierrenoire. Il a pu signaler sa présence aux gendarmes venus enquêter sur les lieux. Un brigadier a fait descendre un micro jusqu'à lui.

contre

L'OMBRE

ALLO... LE GALL... ICI LE BRIGADIER ANGELME... NOUS VOUS ATTENDIONS DEPUIS CE MATIN, ET NOUS AVONS FOUILLE LES RUINES TOUTE LA JOURNÉE. COMMENT VOUS TROUVEZ-VOUS LÀ-DESSOUS ?!...



AUSSI BRIÈVEMENT QUE POSSIBLE, JACQUES LE GALL FAIT LE RÉCIT DES INCROYABLES AVENTURES QU'IL A VÉCUES EN QUELQUES HEURES, DEPUIS SON ARRIVÉE DANS LES RUINES...

... ET VOILÀ COMMENT IL SE FAIT QUE JE SOIS EMMURÉ ICI, DANS LES SOUTERRAINS

BON SANG... MAIS... AU FAIT... À MOINS QU'IL N'EXISTE UNE AUTRE ISSUE SECRÈTE, LES BANDITS DOIVENT ENCORE ÊTRE TERRÉS SOUS LES RUINES !... PERSONNE N'A PU SORTIR, DEPUIS QUE NOUS SOMMES LÀ !



... TANDIS QUE, DANS LA NUIT VENUE, LES GENDARMES CERNENT À NOUVEAU LES VESTIGES DE PIERRENOIRE ET INSTALLENT D'ÉNORMES PROJECTEURS QUI ÉCLAIRENT LE PAYSAGE D'UNE LUMIÈRE AVEUGLANTE. UN RAPIDE CONSEIL DE GUERRE SE TIENT AUPRÈS DU PUIS...



NOUS AVONS UNE CHANCE DE PRENDRE AU NID, ET D'UN SEUL COUP, TOUTE CETTE BANDE DE GANGSTERS, QUI NOUS TIENT EN ÉCHEC DEPUIS DES MOIS.

... MAIS ILS SONT NOMBREUX ET BIEN ARMÉS... ILS NOUS OPPOSERONT PEUT-ÊTRE UNE RÉSISTANCE FAROUCHE... JE VAIS FAIRE DEMANDER DES RENFORTS DE C.R.S. PAR RADIO... NOUS DONNERONS L'ASSAUT DÈS LEUR ARRIVÉE.

BIENTÔT, PAR LE TRUCHÈMENT DU MICRO, JACQUES DONNE AU BRIGADIER DE MINUTIEUSES INDICATIONS SUR L'EMPLACEMENT ET LE FONCTIONNEMENT DE LA PORTE SECRÈTE...



UNE HEURE PLUS TARD, LES RENFORTS ALERTÉS PAR RADIO SONT LÀ.



... ET PRENNENT POSITION DANS LE COULOIR OÙ SOUVRE LA PORTE SECRÈTE. REGARDEZ !... LE GALL A DIT JUSTE LA... VOICI L'ANNEAU !



TOUT LE MONDE EST PRÊT ?! ALLONS-Y ! OUVREZ !...



AUSSITÔT VITE !... BLOQUEZ CETTE PORTE ! ET EN AVANT ! D'ABORD LE MUR LA SECTION MUNIE DE GILETS BLINDÉS. À LA MOINDRE RÉSISTANCE, BALANCEZ VOS LACRYMOGÈNES ET RE-PLIEZ-VOUS !



OR, PEU APRÈS, DANS LA PROFONDEUR DES RUINES...



ALERTE!!

NOUS SOMMES PERDUS ! LES GENDARMES ONT DÉCOUVERT L'ENTRÉE SECRÈTE !... ILS DESCENDENT PAR ICI !...

CETTE ÉPREUVE EST LA QUATRIÈME D'UNE SÉRIE
DE SIX ÉPREUVES CONSACRÉES AUX SPORTS

Pilote

VOUS PRÉSENTE
LA VINGT-DEUXIÈME ÉPREUVE
DE SON BREVET

Aujourd'hui :
LE RUGBY A 15

1^{re} QUESTION

D'où le nom de ce sport vient-il ? Vous avez le choix entre trois réponses :

- D'un fermier du nom de John RUGBY qui, le premier, prit un ballon de football entre ses mains pour courir vers le but adverse.
- De nom d'une ville d'Angleterre (dans le Warwickshire) où les étudiants pratiquèrent, pour la première fois, ce « football à la main ».
- D'un vieux mot anglais signifiant : offensive.

2^e QUESTION

Quels sont les adversaires habituels de la France dans le Tournoi des 5 Nations ?

3^e QUESTION

- Quels sont ces « grands hommes » de l'Équipe de France ?
- Blessé en 1959 lors de l'héroïque tournée du XV de France en Afrique du Sud, il semblait perdu pour le sport. Une volonté sans égale lui a permis de revenir « à la surface », de retrouver sa place dans le team tricolore et de forcer l'admiration de tous.
 - Ce capitaine a donné des leçons de rugby dans PILOTE.

4^e QUESTION

- Quels sont les 9 postes occupés par les 15 équipiers d'une formation de rugby ?
- Quels sont les postes occupés habituellement par ces joueurs célèbres : Jean PRAT, Lucien MIAS, « Pipou » DUPUY ?

5^e QUESTION

Citez les 2 clubs finalistes du Championnat 1960.



Vous n'oublierez pas d'inscrire sur votre bulletin-réponse votre nom, votre adresse, et le numéro de votre carnet de bord ; de même, vous n'omettrez pas de joindre à votre envoi une enveloppe timbrée à 0,25 NF portant également vos nom et adresse. Vous avez jusqu'au 14 novembre à minuit (le cachet de la poste faisant foi) pour répondre à la

22^e épreuve du Brevet de Pilote

Journal PILOTE

30, rue Notre-Dame-des-Victoires - Paris (2^e)

Attention ! Cette épreuve n'est, en aucun cas, un concours de vitesse. Ceux qui y répondront les premiers n'en tireront aucun avantage ! Aussi, nous ne saurions trop vous recommander de prendre votre temps pour bien répondre, tout simplement dans les délais.

LISTE DES GAGNANTS DU CONCOURS "CARAN D'ACHE"

LA SAUTERELLE

1^{er} prix : DORVILLE André, 17, rue Franck-d'Esperey, Montigny-Les-Metz (Moselle) ; 2. CARISEY Jean-Claude, 23, rue Danielle-Cammaro, Malzeville (Meuse) ; 3. SOUTTER Pierre, 45, rue François, Epinal (Vosges) ; 4. MARGERIE Paul, 32, route de Paris, Nantua (L.-A.) ; 5. JUBERT Daniel, 130, rue de Preize, Trarres (Aube) ; 6. BOYARD Joël, 5, bd de Stalingrad, Issoudun (Indre) ; 7. TRILLAUD André, 35, rue de la Roche, Poitiers ; 8. ROY Evelyne, 173, rue des Cités, Aubervilliers ; 9. HERBE Thérèse-Marie, 3, cité Thomas-Lafabvre, Mazingarbe ; 10. FLEURY Micheline, gendarmerie Dolme (Moselle) ; 11. DUBOIS André, 28, rue Notre-Dame, Camul (Nord) ; 12. HENRY Michèle, 304, rue de l'Argonne, Mancieulles ; 13. DAYAU Monique, 40, avenue de Bigorre, Aulnay-sous-Bois ; 14. BLANCHET Gérard, 18, rue Claude-Joseph-Bonnet, LYON-4^e ; 15. BUREAU Marie-Claude, 118, rue de Leunel, Paris-15^e ; 16. DELPLANQUE Anne, 36, rue de Tournai, Tournai ; 17. CORRAND Chantal, 78, cours Docteur-Loup, LYON-3^e ; 18. CAMUS Hélène, Dair par Dijon (Côte-d'Or) ; 19. DUTAILLY Joseph, rue de la Briquetière, Le Comte, par Houdain (P.-de-C.) ; 20. PIERRE Bernard, rue Cité Tonglet n° 49, Selaya (Belgique).

LE BOUC

1^{er} prix : MAYOT Denise, Moulin de Werncourt, par Mézières (Ardennes) ; 2. GOURDE Maryvonne, 6, rue du Châtillon, La Montagne (L.-Atlantique) ; 3. CHORIER Christian, 4, rue Marthe-Villard, Valence (Drôme) ; 4. LANGRAND Annie, 25, rue Danton, Lees-lès-Lille (Nord) ; 5. SPRAUEL Geneviève, 10, rue Henri-Grand, Haguenau (Bas-Rhin) ; 6. THOMAS Marie-Françoise, 49, rue de Ribray, Nîort (Deux-Sèvres) ; 7. RODRIGUEZ Daniella, 4, rue des Unions-Sociales, Mondours (Dordogne) ; 8. FREUD'HOUMAT Michel, 1, rue du Caducée, Montigny-sur-Saône (Belgique) ; 9. PORTE Jacqueline, Hautefaye (Dordogne) ; 10. BARTHELEMY Gilbert, Freigney par Vitry (Haute-Saône) ; 11. CADOR Rolande, Comp Lemoine, Jallouville (Manche) ; 12. PAUVREHOMME Michel, 19, avenue Carnot, Bourges (Cher) ; 13. VIGO Anne-Marie, 67, rue d'Orgement, Epi-

may-sur-Seine (Seine) ; 14. LEBEGUE Christine, 9, avenue Patton, St-Avoid (Moselle) ; 15. BONNARD Marie-Paule, rue du Domaine des Ailettes, Nevers (Nièvre) ; 16. CLAUD Jean-Paul, Villa Madeline, rue du Clos-Gallard, Valence ; 17. MILVILLE Monique, 87, rue du Cherche-Midi, Paris-6^e ; 18. DEVAUX Patrick, rue Maréchal-Montgomery, Langrune-sur-Mer (Calvados) ; 19. BARTHELEMY Sylviane, Freigney par Vitry (Haute-Saône) ; 20. DJURAN Alan, 39, rue Bizette, Vottem Liège (Belgique).



ET VOICI LES RÉPONSES A LA 20^e ÉPREUVE DU BREVET DE PILOTE PARUE DANS NOTRE N° 53

Il s'agissait, vous vous en souvenez sans doute, de questions portant sur le cyclisme.

1^{re} question :

Les grandes épreuves 1960 et leurs vainqueurs.

TOUR DE FRANCE : NENCINI.
GIRO D'ITALIE : ANQUETIL.
PARIS-ROUBAIX : CERAMI.
MILAN-SAN REMO : PRIVAT.
GRAND PRIX DES NATIONS : BALDINI.
MAILLOT VERT DU TOUR : GRACEY.
CHAMPIONNAT DU MONDE : VAN LOOY.
PARIS-BRUXELLES : EVERAERT.
GRAND PRIX CYCLOMOTONISTE : BOBET.
CHAMPIONNAT DE FRANCE : STABINSKI.

2^e question :

L'information concernant le succès d'Astig dans une tentative contre le record du monde de l'heure est absolument fautive. Le champion allemand ne s'est jamais attaqué à ce record qui reste

en toute propriété à notre compatriote Roger Rivière.

3^e question :

Voici les os de la piste rangés par spécialité.

Vitesse : Mampou, Rousseau.
Poursuite : Souvet, Faggin.
1/2 fond : Timmer, Verschueren.

4^e question :

A ceux 5, Coppi (1 en 1953), Bobet (1 en 1954), Darrigade (1 en 1959) et Van Steenberghe (3 en 1949, 1954, 1957) ont remporté 6 maillots de champion du monde sur route. Bobet, en revanche, n'a jamais été titré. Notons encore que Coppi triompha également deux fois sur piste, en poursuite, mais nous avions bien spécifié que la réponse ne concernait que les maillots arc-en-ciel acquis sur route.

A ceux d'entre vous ayant parfaitement répondu à ces questions une vignette-Pilote valeur 5 points ; aux autres participant moins heureux, une vignette de consolation valeur 2 points.

SOLUTION DES JEUX DE LA PAGE 18

MOTS CROISÉS

Horizontalement. — I. Postillon. — II. Antan. — III. Out. — IV. Oté. — V. Ecritures. — VI. Timbrée. — VIII. Unis. — VII. Vestes. — IX. Amex.

Verticalement. — 1. Paquet - Vu. — 2. On - Crie. — 3. ST - RM - Sa. — 4. To - Gibets. — 5. Ise - TR - Es. — 6. Nouvelle. — 7. Lettres. — 8. EE. — 9. Esus.

★

CHACQUE DESSIN A SA PLACE

1^{er} dessin : le dessin D. En effet, vous pouvez remarquer que Mme Farfouet n'a pas de poquet à la main.

2^e dessin : le dessin C. Vous pouvez remarquer que Mme Farfouet a un petit poquet et que le jeune Bob porte fièrement la cravate qu'il admirait dans le dessin précédent.

3^e dessin : le dessin B. Vous constatez que Bob Farfouet et sa maman sont en arrêt devant le magasin de chaussures.

4^e dessin : le dessin A. Bob a chaussé les bottes qui se trouvaient en vitrine. De plus, Mme Farfouet a maintenant deux poquets sous le bras.

ABONNÉS

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande d'abonnement, accompagnée d'un timbre à 0,50 NF.

Pilote

Sté Nlle D'EXPLOITATION DU JOURNAL PILOTE

Rédaction et Administration :

30, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS-2^e

Tél. : CENTRAL 19-10 - CENTRAL 18-31

Gérant-directeur de la publication : L.-R. RIBÈRE

Directeur général : J. HERRARD

Rédacteur en chef : R. JOLY

Directeur de la rédaction : R. GOSCHNY

Directeur artistique : J.-M. CHARLIER

ABONNEMENTS

France et Communauté française

3 mois... 9,00 NF

6 mois... 17,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

1 an... 34,00 NF

pour demander votre CARNET DE BORD

Envoyez dix bons semblables à celui qui figure dans l'angle de cette page, et dont les numéros se suivent en y joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse. Adressez, enfin, le tout à « Carnet de bord » de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e).

La reproduction des textes et des photographies est interdite. PILOTE décline toute responsabilité pour les documents envoyés. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Publicité : ÉDIFRANCE,
38, rue Notre-Dame-des-Victoires,
Paris (2^e).
CENTRAL 12-78,
13-18, 16-99.

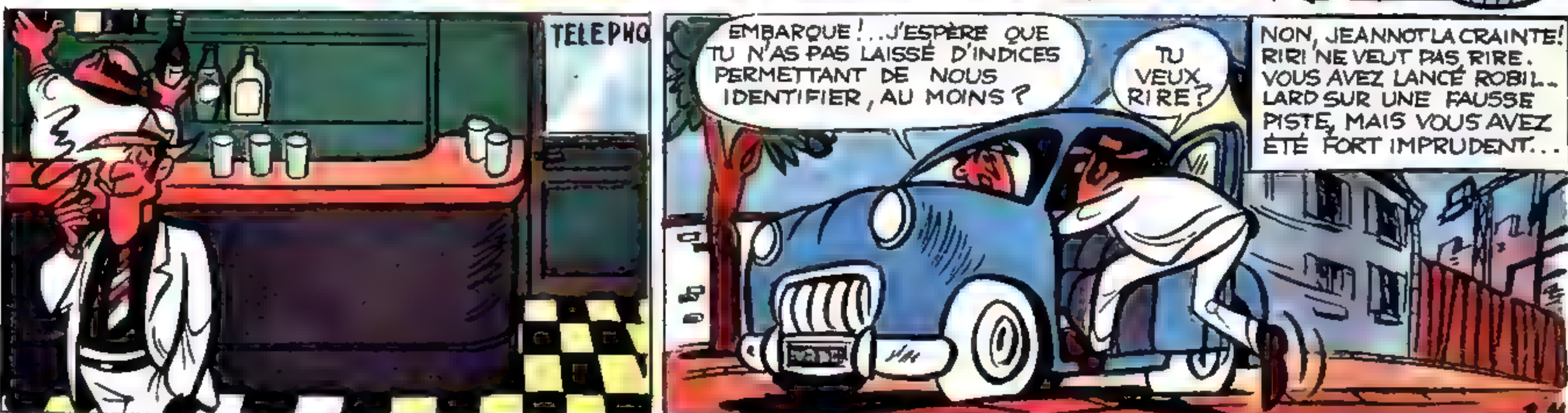
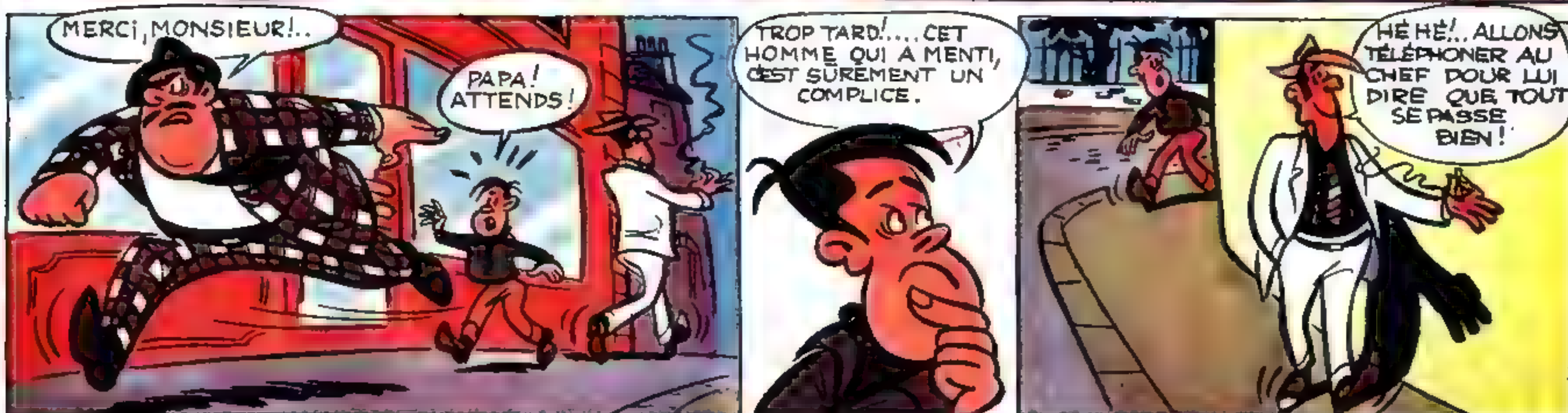
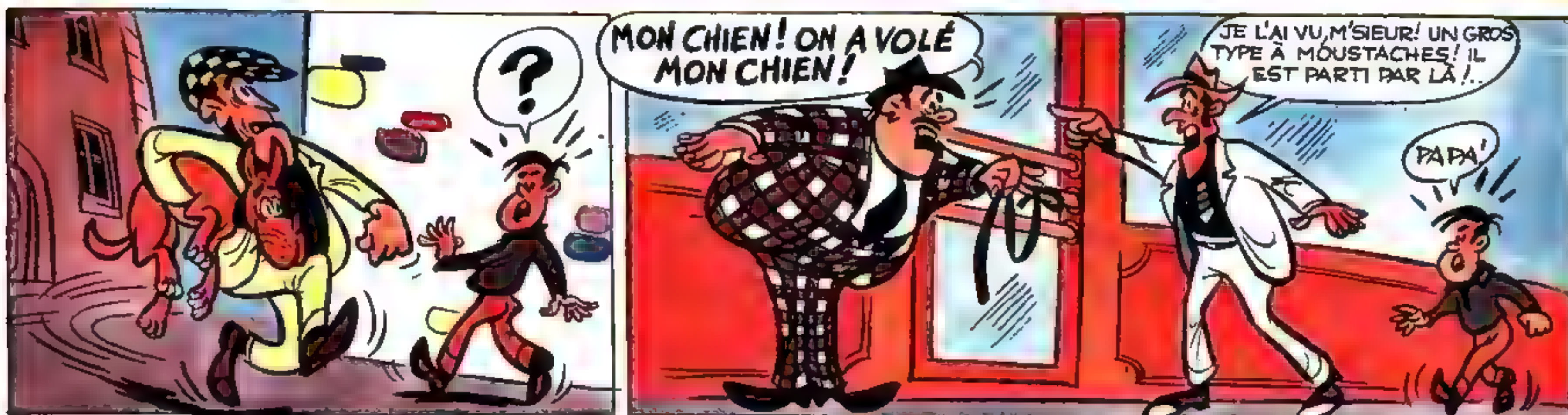
BREVET DE
"PILOTE"

55

L'INSPECTEUR ROBILLARD

★ PAR PIERRE BELLEMARE ET MOALLIC ★

RESUME. — L'inspecteur Robillard aurait dû s'apercevoir, d'après la position de la laisse, que son chien Rez... avait disparu. Il a perdu des secondes précieuses, que les bandits ont mises à profit. En attendant, le mystère des chiens s'épaissit.



LA SEMAINE PROCHAINE VOUS POURREZ VÉRIFIER SI VOUS AVEZ EU DU FLAIR, EN DÉCOUVRANT LES INDICES QUI ONT ÉCHAPPE À NOS HÉROS.

Comité de Direction : L. R. Ribière — C. Courtaud — J. Hébrard. Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

(A suivre.)

Dépôt légal n° C 300. 2^e semestre 1960. Imp. GEORGES LANG — N.M.P.P.

Pilote

LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRÉ DES JEUNES

HEBDOMADAIRE

N° 56

17 NOVEMBRE 1960

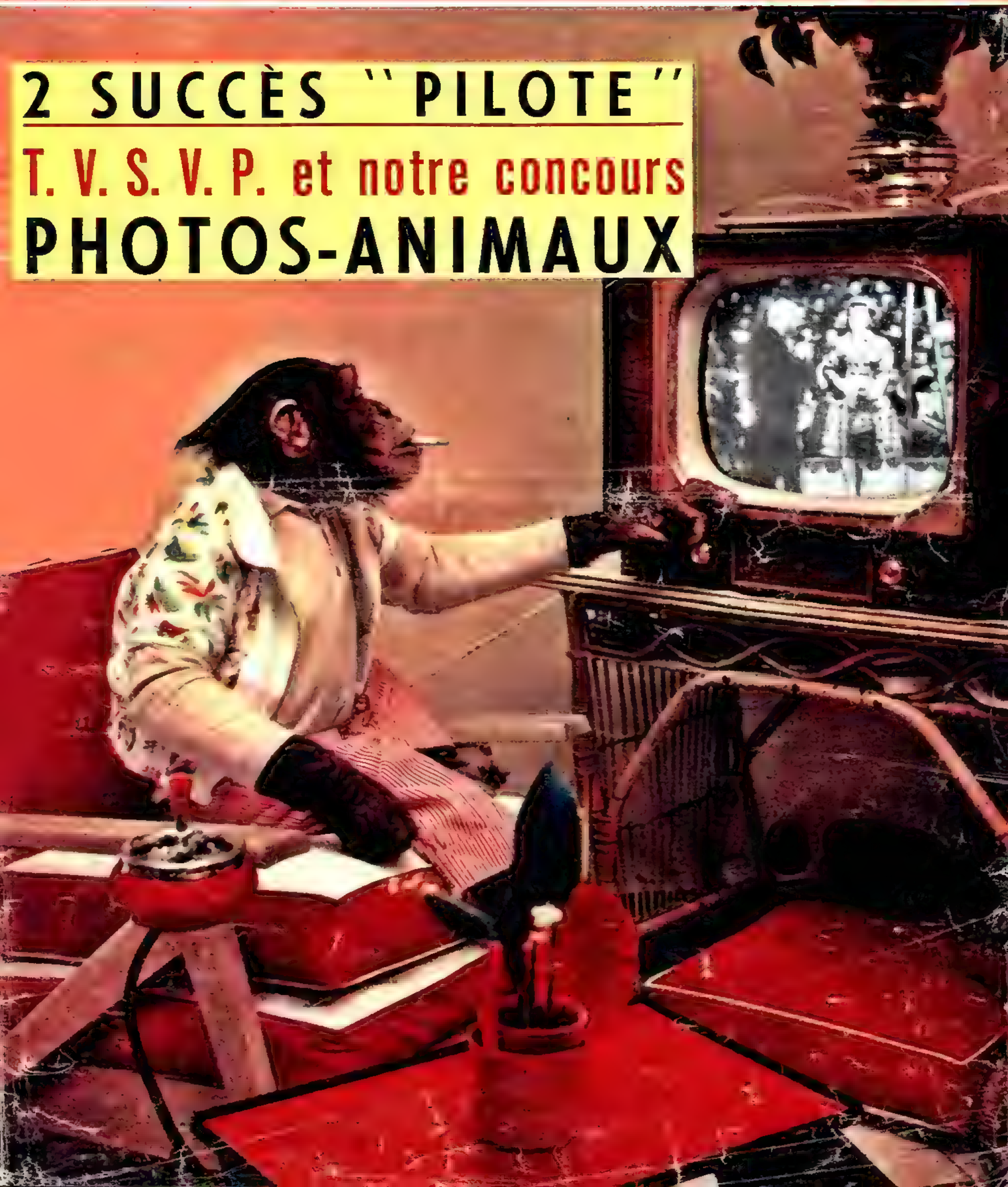
Deuxième année

0,80 NF



2 SUCCÈS "PILOTE"

T. V. S. V. P. et notre concours PHOTOS-ANIMAUX



DANS NOTRE COURRIER

LE COW-BOY FRANÇAIS

Notre excellent collaborateur Jean Cartier, nous fait parvenir la lettre suivante, que nous nous faisons un plaisir de publier :

« A la suite de l'article sur la Camargue, publié dans notre numéro 48 du 22 septembre dernier, Joe Hamman, à qui j'avais rendu justice en rappelant qu'il fut l'un des premiers à tourner des westerns français, m'a écrit une lettre fort courtoise pour préciser deux points de l'histoire des cow-boys français : c'est en 1907 (et non en 1910) qu'il a entrepris ses séries « Arizona Bill » (et autres) et le chef indien qu'il a connu en 1904 est Nuage-Rouge et non Sitting-Bull, mort en 1890.

« Voilà qui rend tout à fait inutile la parenthèse — sans méchanceté — que j'avais ajoutée : « Puisqu'il l'affirme, pourquoi ne pas le croire ! »

« D'ailleurs, j'ai déjà eu le plaisir de rencontrer Joe Hamman à plusieurs reprises et ses yeux clairs dans son visage tanné m'ont, chaque fois, donné l'impression d'une sincérité, d'une pureté de cœur et d'une passion pour les choses du Far-West restées intactes depuis l'adolescence. »

PAS D'ACCORD INSPECTEUR ROBILLARD !

De Bernard GREHANT, 12, rue Froidevaux, Paris (14^e).

« Je vous écris au sujet de la solution de l'inspecteur Robillard, que j'ai trouvée dans le n° 54 et qui donnait la réponse à l'histoire du n° 53. Vous dites dans cette solution qu'il n'y a que 90 départements en France. C'est vrai, mais je croyais que les départements 91, 92, 93 qui étaient ceux de l'Algérie, avaient une plaque française et avaient le droit de circuler librement en France. Je vous demanderais de bien vouloir me dire s'il n'y a pas une nouvelle institution sur ces départements. Cela ne veut pas dire que je trouve l'histoire de l'inspecteur Robillard ridicule comme Jean-Claude Gérard qui vous avait écrit dans le n° 53. Bien au contraire, je la trouve passionnante et j'espère que notre cher inspecteur aura un peu plus de chance dans l'avenir. »

Depuis le 1^{er} juillet 1957, l'immatriculation des voitures en Algérie se fait de la façon suivante : les deux départements du Sahara sont immatriculés 8A et 8B. Les autres départements de l'Algérie portent le numéro distinctif 9. Alger, 9A ; Bône, 9B ; Bône, 9C ; Constantine, 9D ; Médéa, 9E ; Mostaganem, 9F ; Oran, 9G ; Sétif, 9J ; Tiaret, 9K ; Tizi-Ouzou, 9L ; Tlemcen, 9M ; Saïda, 9R.

Ce qui précède répond également aux questions que nous ont posées Marc Holtz, 222, rue de la République, Guebwiller (Ht-Rhin), Robert Carmet, 12, rue Surcouf, Paris (7^e), et Christian Lécailion, 16, rue de Lorraine, Valentigney (Doubs).

LE GRAND CIRQUE DE FRANCE

Participez tous au grand jeu d'erreurs « Pilote », au Grand Cirque de France dont voici l'itinéraire : dimanche 13 novembre, Montargis ; lundi 14, Migennes ; mardi 15, Sens ; mercredi 16 et jeudi 17, Troyes.

LES INSIGNES

« Pilote » a créé pour vous de magnifiques insignes émaillés que vous serez fiers de porter. Pour recevoir chez vous, franco de port, l'insigne « Pilote », envoyez à « Pilote », par mandat compte chèque postal, ou en timbres, la somme de 2 NF. Spécifiez bien si vous désirez que l'insigne soit monté sur patin (pour la boutonnière) ou sur épingle.

Nous vous signalons qu'il vous faudra quelques jours de patience avant de recevoir votre insigne, car nous sommes submergés de demandes.

ASTERIX ET OBELIX

Le petit guerrier Gaulois et son ami Obélix, le livre de menhirs, réalisés en latex armé,



sont en vente chez tous les bons libraires et marchands de jouets. Si vous ne les trouvez pas, vous pouvez les commander à « Pilote », qui vous les enverra contre remboursement, port en sus. Les prix : Astérix : 4,95 NF et Obélix : 8,35 NF.

L'ABONNEMENT DE LA SEMAINE

« Pilote » vient de créer « l'abonnement de la semaine ». A ceux d'entre vous qui souscrivent cette semaine un abonnement d'un an (France : 36,40 NF, Belgique : 417 FB, étranger : 41,60 NF), « Pilote » offrira un cadeau. Mais attention ! Ce seront les 500 premiers abonnés de cette semaine qui nous retourneront le bon ci-contre avant le 23 novembre, qui recevront, et eux seuls, le cadeau que nous vous proposons : une magnifique reliure, qui vous permettra de réunir 26 numéros de « Pilote ».

TOUT SEUL, CE PROFESSEUR DIRIGE 8 CLASSES A LA FOIS

Il est bien connu que, si l'agriculture manque de bras, l'enseignement, lui, manque de têtes. En d'autres termes il n'y a pas assez de professeurs et pas assez d'instituteurs. Cette carence que vous connaissez et dont vous souffrez, n'est pas, comme nous le pensions naïvement, le triste apanage de notre pays. En Autriche aussi, les écoliers se plaignent de la pénurie d'enseignants.

Mais à Hintersdorf, M. Harald Godai, 35 ans, a résolu élégamment le problème qui se posait à lui à la rentrée scolaire. Il devait enseigner simultanément leurs cours à des élèves de huit classes différentes car, dans cette petite école il est à la fois directeur et seul professeur.

M. Harald Godai, malgré toute sa bonne volonté, ne pouvait suffire à la tâche. Quand il s'occupait des aînés, les cadets chantaient, et réciproquement.

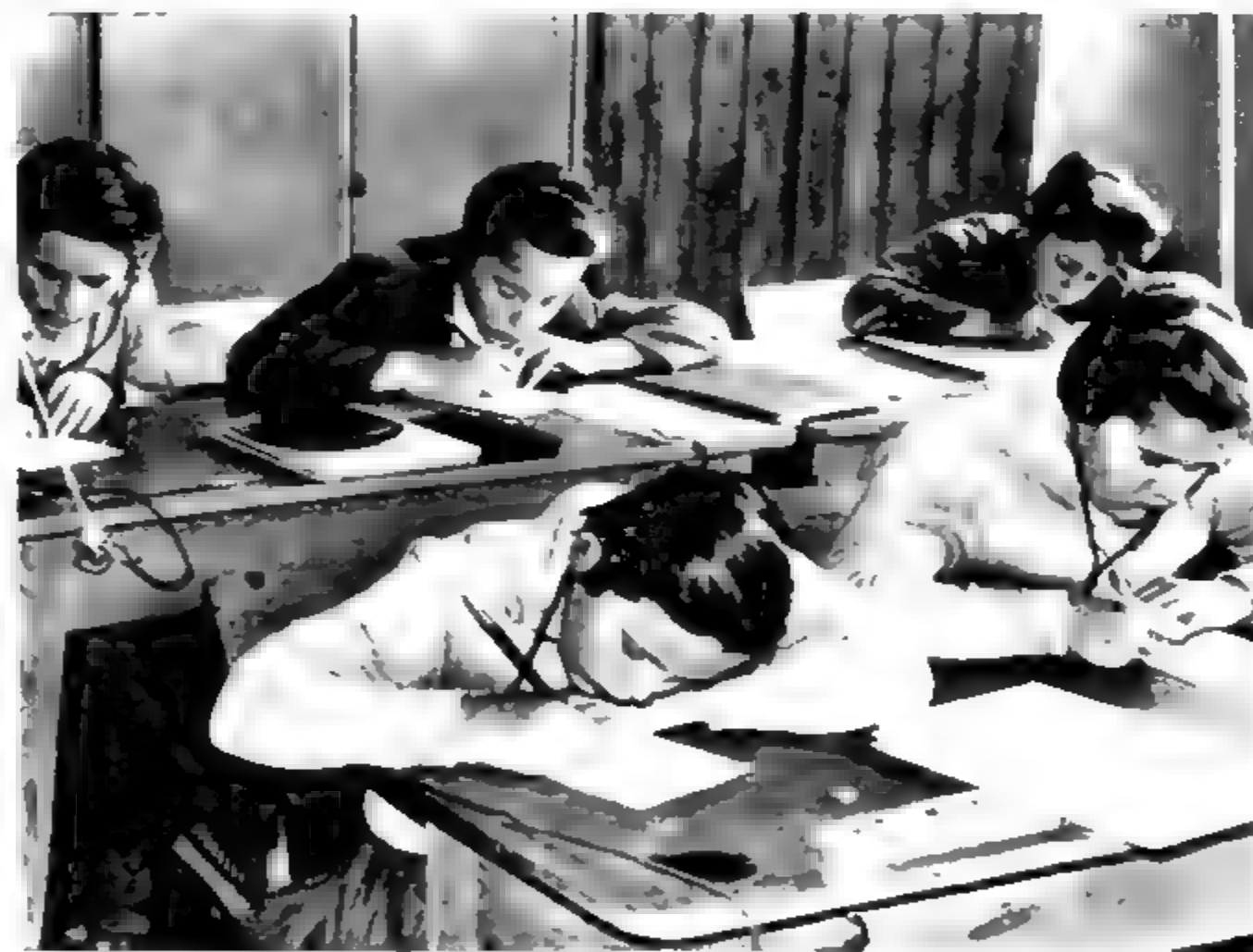
M. Godai, qui est à la fois bricoleur et passionné de technique moderne a eu un éclair de génie : il a enregistré ses cours sur magnétophone. Ainsi grâce à leurs écouteurs, tandis que les élèves d'une classe apprennent leur cours de mathématiques, les autres écou-



M. Harald Godai vérifie la puissance de son avant de brancher la leçon de physique de ses « grands ». Il a construit entièrement son matériel.

tent leur leçon de géographie ou révisent leurs sciences naturelles.

Pendant ce temps M. Harald Godai peut tranquillement enseigner aux plus jeunes les rudiments de l'alphabet tout en surveillant, du coin de l'œil, la totalité de ses élèves.



On se croirait dans une O.N.U. à petite échelle. Grâce aux écouteurs, chacun s'entend que le cours qui lui est destiné (Photos A.P.).



NOUS pouvons en parler : nous y étions. A cinq. Cinq envoyés spéciaux de la rédaction de « Pilote ». Perdus dans la foule des jeunes et des moins jeunes (le Salon de l'Enfance attire beaucoup de grandes personnes), nous avons décidé de tout voir.

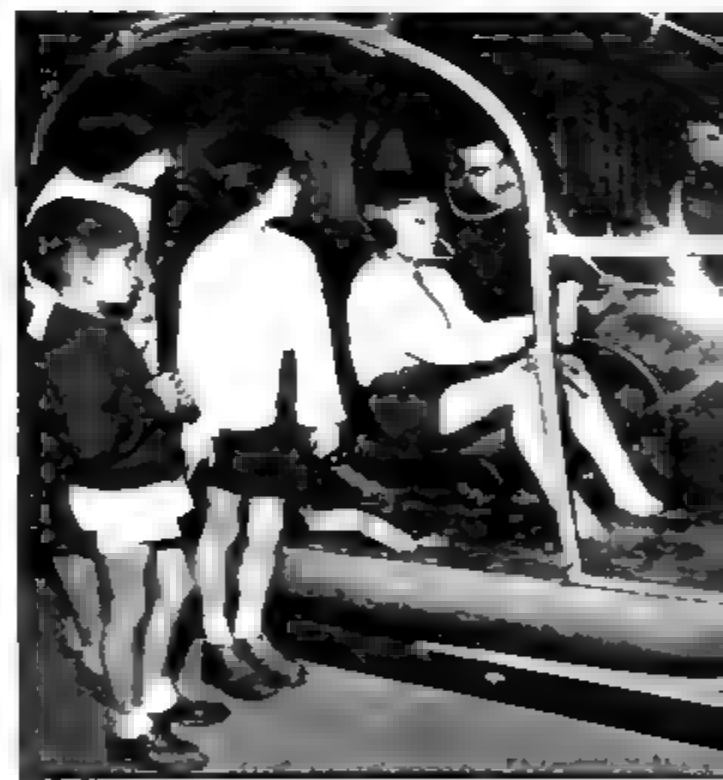
Quelle ambition ! Il nous a fallu attendre deux heures avant de prendre place sur les bancs trépidants du petit train du Far-West Véricoud (pourrait être patronné par « Pilote ») ! Trois heures de queue avant de pouvoir — comme nos cadets — nous emparer du manche à balai de l'hélicoptère « Alouette » mis par l'Armée de l'Air à la disposition des jeunes visiteurs.

Nous avons tout de même pu donner l'assaut au stand où notre excellent ami le clown Zavatta (voir ses souvenirs en page 5) se livrait aux mille et une facéties dont il a le secret, avant de succomber avec le sourire sous le nombre des amateurs d'autographes.

Nous nous sommes arrachés à la fameuse « oreille électronique » (qui permet d'apprendre les langues étrangères cinq fois plus vite qu'avec les méthodes actuelles), pour aller délivrer les traditionnelles récompenses baptisées « Oscars », aux meilleurs jouets de l'année.

REMISE DES PRIX BAPTISÉS " OSCARS "

Là, nous étions à notre affaire, tous les cinq ! Pendant trois heures, avec



Une leçon de pilotage sur « Alouette » qui suscite, n'en doutons pas, des vocations vraies.

Guy Régnier (15 ans) : son courage

EN ce matin de novembre, Revin, cité ardennaise située dans la vallée touristique de la Meuse, est brusquement surprise par un

grondement sourd. Quel cataclysme se déchaîne ?

C'est le crasier de la « Falgaote », dépôt de la ville, qui, miné par les eaux, vient de glisser brutalement et déferle maintenant vers la Meuse. Il emporte ou submerge tous les obstacles, détruit les lignes téléphoniques. Il avance toujours et finit par ensevelir la voie ferrée de la ligne Givet-Charleville.

UN FLEUVE DE BOUE

Non loin de là, Guy Régnier, âgé d'une quinzaine d'années, était venu à bicyclette chercher de l'eau à une source voisine. Devant l'effondrement brutal du crasier, Guy n'a eu, tout d'abord, qu'une pensée : fuir. Il a enfourché sa machine, mais le flot gagnait sur lui. Alors, il a sauté à terre, et a pris ses jambes à son cou, pour couper à travers champs.

Le fleuve de boue a vite emporté la bicyclette, mais Guy, lui, est maintenant hors d'atteinte.

Et des dizaines de milliers de mètres cubes de boue continuent à glisser vers le fleuve, un kilomètre plus bas...

Guy s'est repris, à présent, et il comprend tout à coup l'horreur de la situation : la voie ferrée est totalement obstruée ; si un train arrive, s'il se heurte à la muraille de boue, c'est la catastrophe !

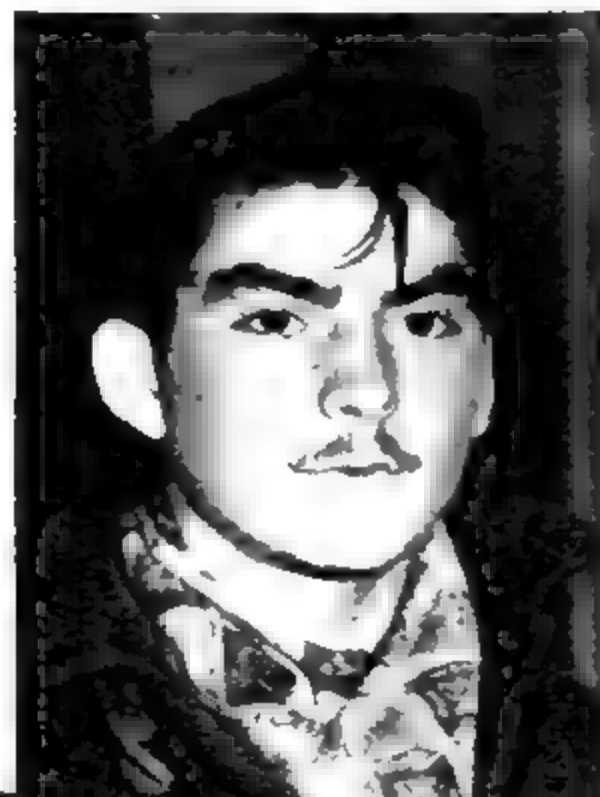
IL FAUT ARRÊTER L'AUTORAIL !

Alors, sans hésiter, il reprend sa course. Mais c'est le long des rails qu'il se hâte, maintenant, au-devant de l'autorail qui doit arriver d'une minute à l'autre, venant de Fumay.

Il entend le grondement des roues se rapprocher... Il s'immobilise, au milieu de la voie, les bras en croix, et il attend...

Une bien mince silhouette ! Pourtant, le conducteur de l'autorail, M. Stevenin, l'aperçoit, bloque les freins, parvient à s'arrêter à quelques mètres de Guy, à cinquante mètres à peine de l'éboulement. Les voyageurs sont sauvés !

Ils étaient une quarantaine, avec quelques employés de la S.N.C.F. C'est donc plus de quarante personnes que le sang-froid de Guy Régnier et la



PILOTE N° 56
L'abonnement de la semaine



Notre ami
ZAVATTA
vedette
numéro 1 du

XIII^e SALON DE L'ENFANCE

le plus grand sérieux, nous avons passé en revue ce qui se fait de mieux, de plus moderne, comme jouets pour jeunes de cinq à vingt ans. Ils étaient classés en six catégories : jouets pour petits, jouets de filles, jouets de garçons, jeux d'adresse, jeux éducatifs et jeux de société.

Après de longues hésitations et une collective délibération ultra-secrète, nous avons — chacun de son côté, bien entendu — rempli un long bulletin de vote (différent pour chacun de nous probablement). Résultats conformes à nos vœux. Pour les petits, vainqueur : une petite tortue (en caoutchouc) animée. Pour les filles, vainqueur : une délicieuse poupée au regard vivant, qui vous suit des yeux quand vous la regardez.

Pour les garçons, vainqueur : le gymkhana téléguidé. Il s'agit d'une petite « 403 » téléguidée, qui doit ouvrir des portes, éviter des obstacles et revenir au garage dans un temps rigoureusement chronométré.



Catégorie « jeux éducatifs », l'Oscar a été attribué au Télécran. C'est une sorte d'écran de télévision, qui vous permet, au moyen de deux boutons, de dessiner tout ce que vous voulez. Ce jeu est l'un des plus intelligents du Salon !

Vraiment, vous avez toutes les chances : jamais on n'a mis à votre disposition une telle somme de si beaux jouets. Mais sans doute dit-on la même chose depuis deux mille ans.

L'un des grands succès du Salon de l'Enfance : le petit train du Far-West (patronné par Verrilland et « Pilote ») : il fallait presque retenir ses places.

L'accès au quel du petit train : un contrôleur filtre la foule des voyageurs qui évolueront tout à l'heure dans le traditionnel décor du Far-West... (Photos J. Guyot.)



L'« oreille électronique », qui permet d'apprendre les langues étrangères en un temps vraiment record.



Le « Gymkhana Téléguidé » qui a obtenu à la fois un vif succès et l'Oscar des « jeux d'adresse » au 13^e Salon de l'Enfance.



Toujours le « Gymkhana », porté en triomphe au cours de la remise des prix, devant les journalistes. Avouez qu'il vous fait bien envie !

évite une terrible catastrophe ferroviaire...

promptitude de ses réactions ont arrachées à une mort certaine.

UN FUTUR CHEMINOT

Il a prouvé ainsi qu'il était bien digne d'entrer dans la corporation des cheminots — son ambition —, célèbre pour ses actes de courage, de dévouement, parfois de sacrifice.

Mais pour l'instant, en toute simplicité, il a repris sa vie de tous les jours, avec ses parents, ses trois frères et sa sœur.

Ce qu'il a fait lui semble tout naturel : n'importe qui, pense-t-il, en eût fait autant à sa place.

Ce n'est pourtant pas l'avis des reporters, des photographes, des radioreporters même, qui, depuis, assègent la petite maison.

Ce n'est pas l'avis, non plus, du Centre National de Prévention et de Protection, qui a décidé de retenir, pour le prix des Assurances 1968, la candidature de Guy Régnier. Mieux encore : en attendant que soit décerné ce prix — à Paris, en janvier prochain — le S.N.P.P. remet à Guy la médaille de sécurité et un chèque de 500 NF.

J. LACOT.



COLLECTIONNEZ les TIMBRES-POSTE.

C'est amusant et instructif et vous gagnerez de l'argent.

Pour vous guider M^r THIAUDE le spécialiste réputé vous offre sa brochure : **PLAISIRS et PROFITS du COLLECTIONNEUR** - 32 pages

Pour la recevoir gratuitement écrivez ce jour même votre nom et adresse à

THIAUDE
TIMBRES-POSTE

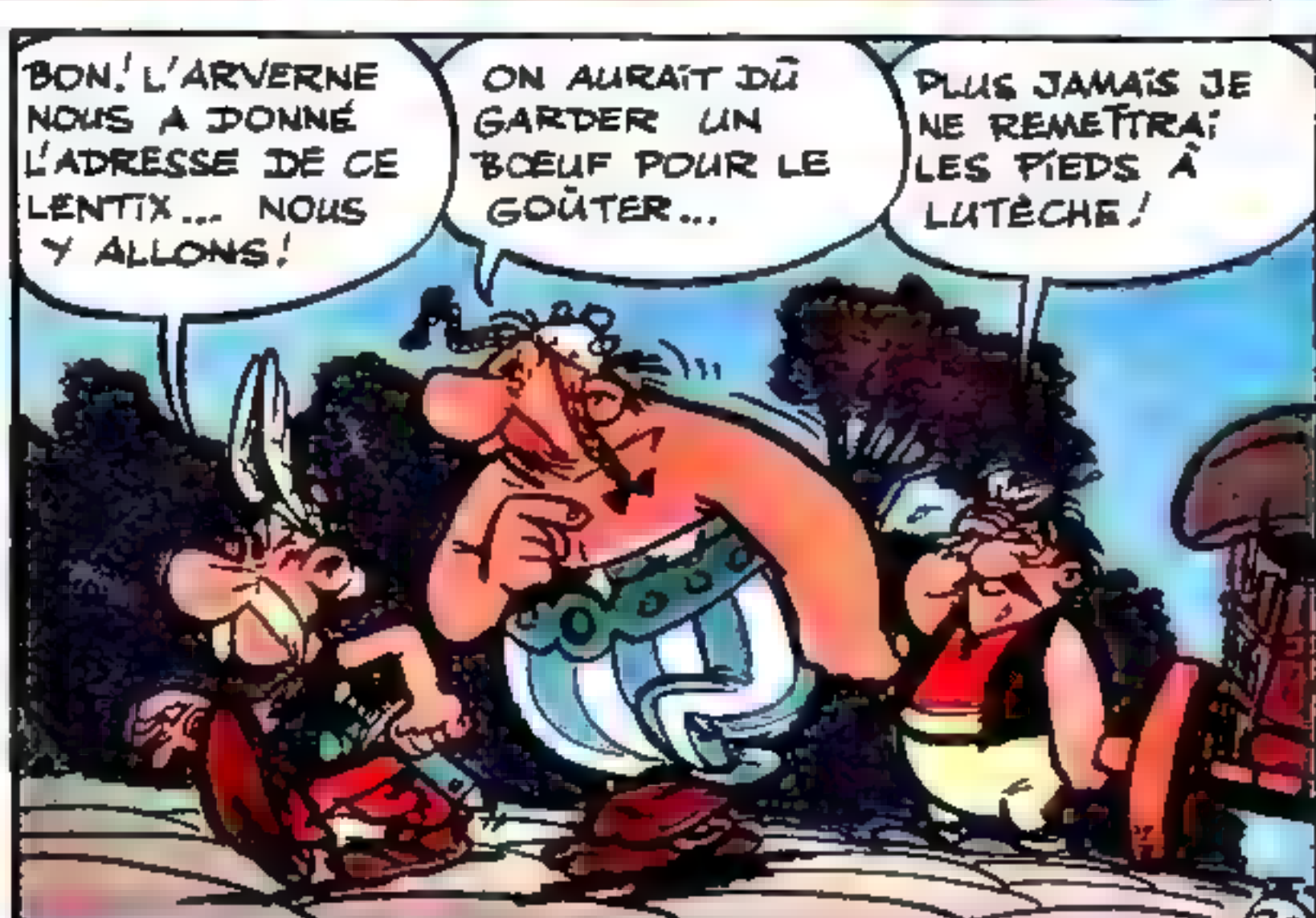
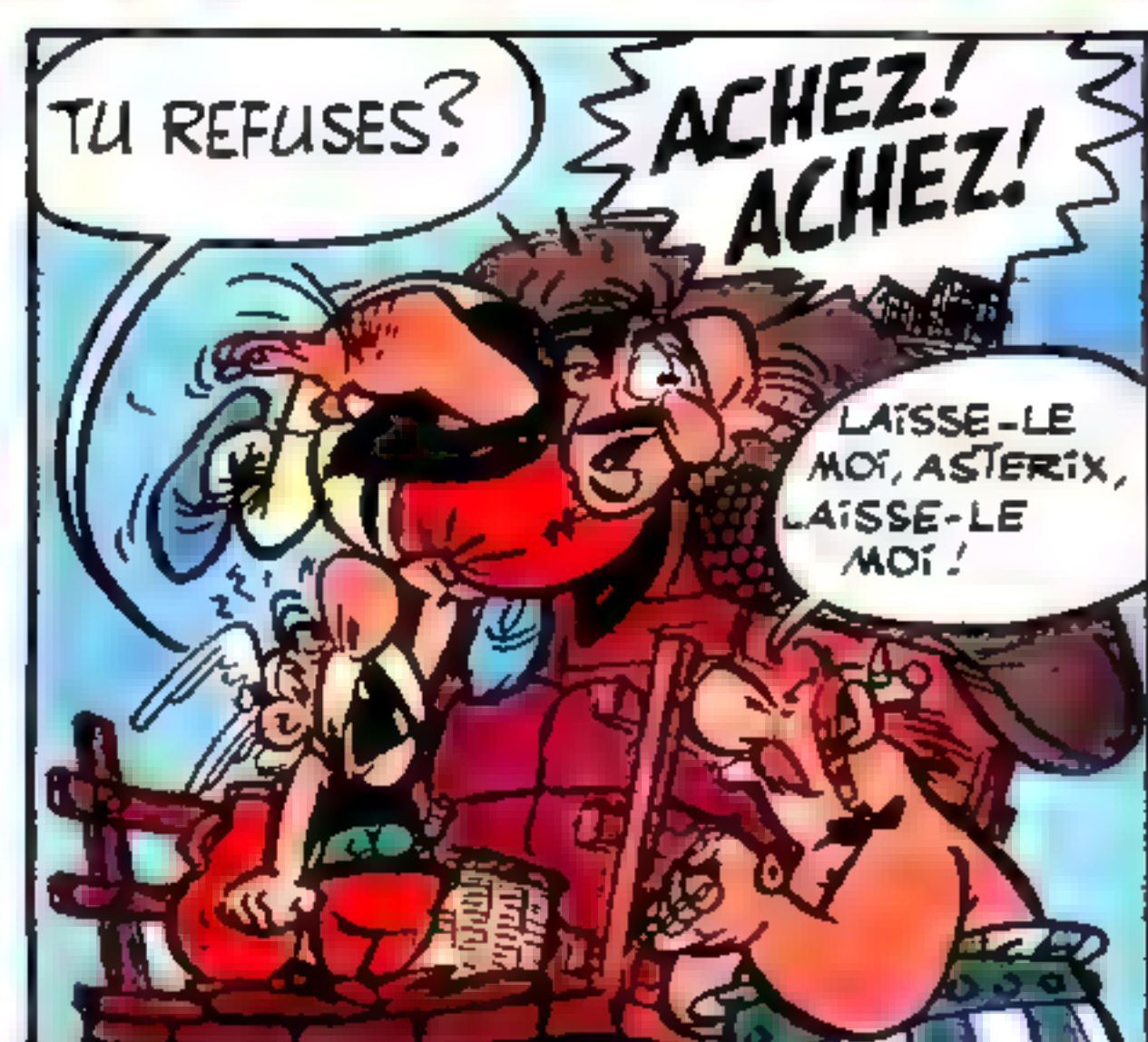
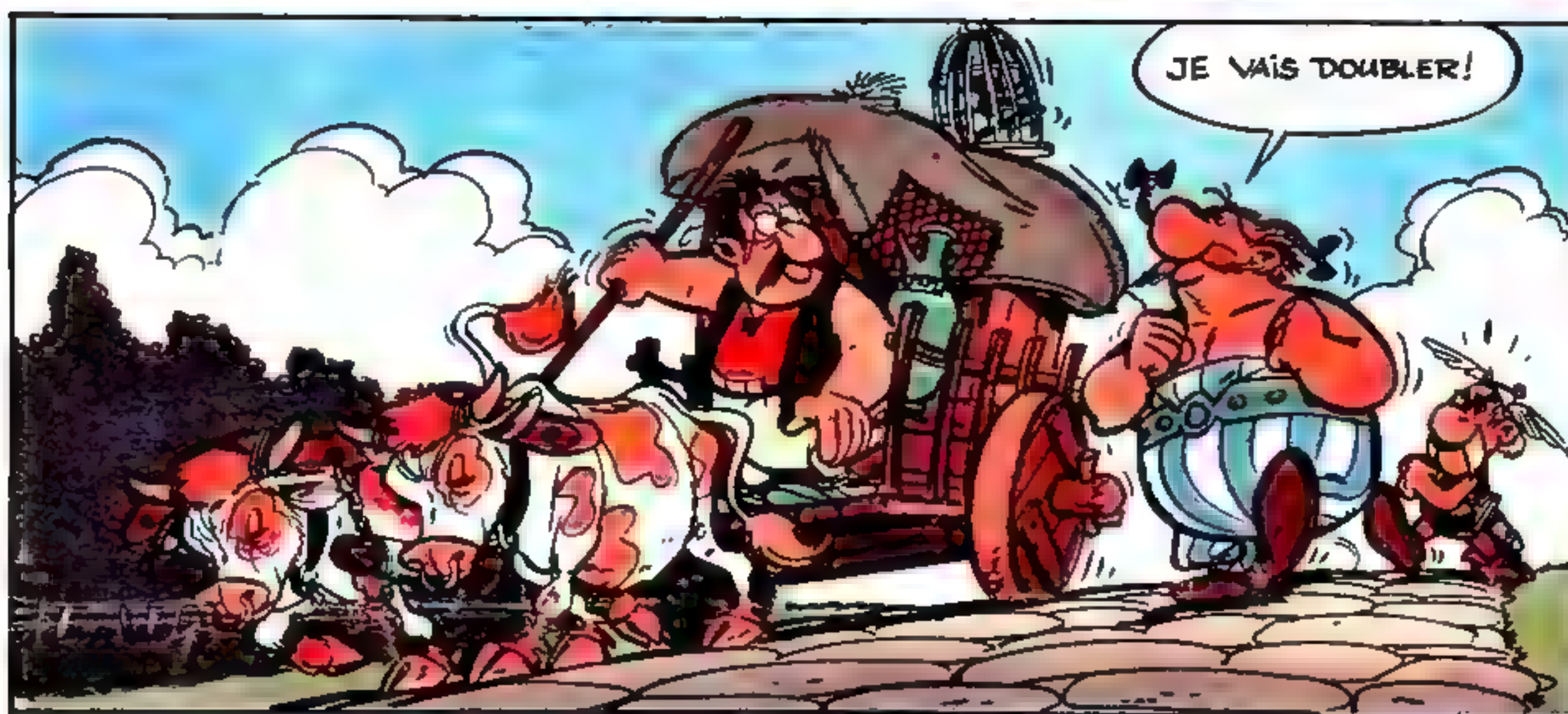
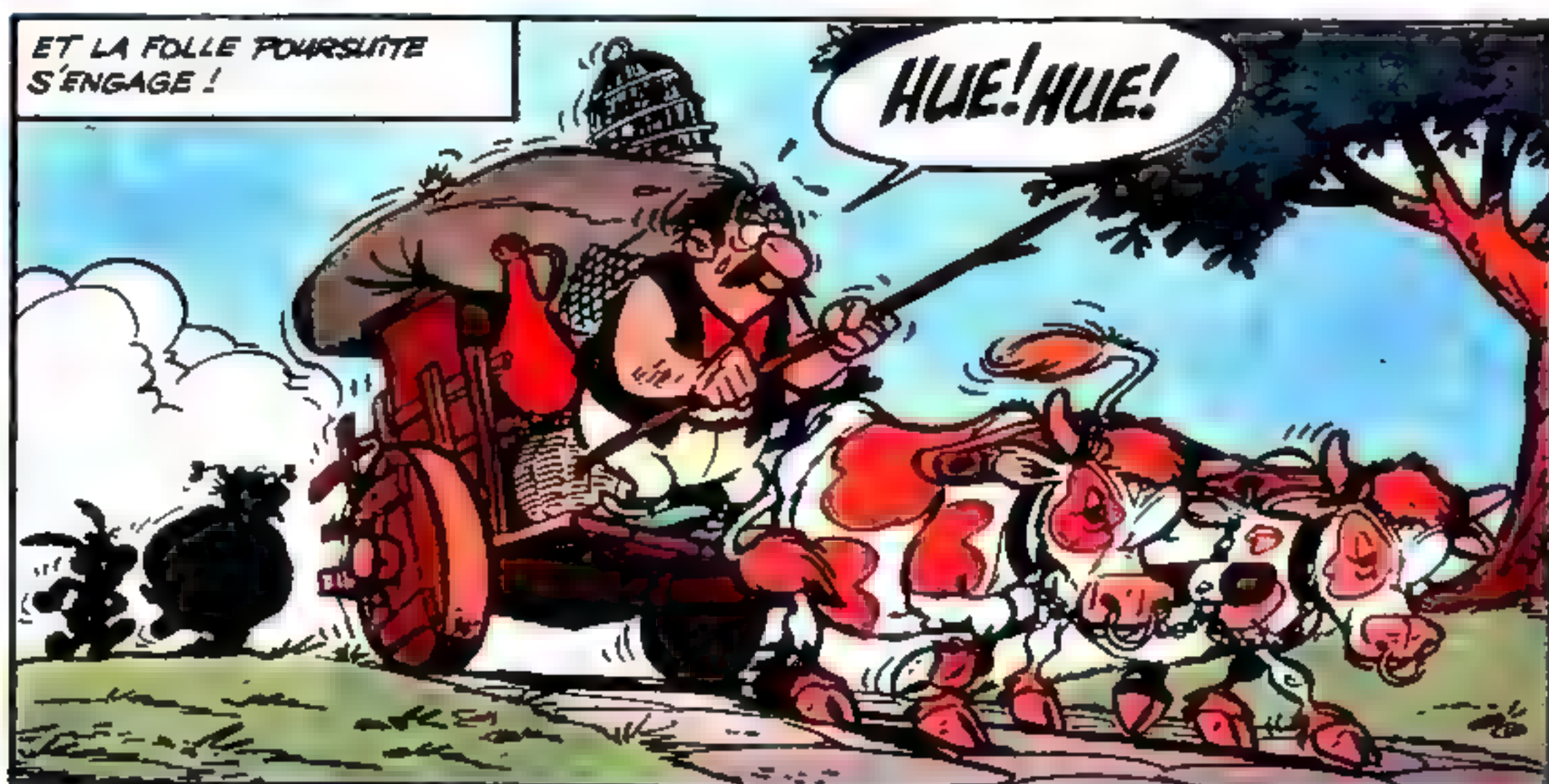
Service M
24, rue du 4 Septembre
PARIS 2^e - OPÉRA

Asterix

LE GAULOIS

DESSINS: **UDERZO** TEXTE: **GOSSENYP**

RESUME. — Asterix et Obélix recherchent l'Arverne qui a des renseignements sur Amérix, le serpiste disparu. Nos héros se sont engagés sur la voie romaine et commencent à poursuivre l'Arverne



À VOUS RETROUVÉREZ ASTÉRIX LE GAULOIS DANS L'ÉMISSION "PILOTE", TOUS LES JEUDIS SUR RADIO-LUXEMBOURG.

(A suivre)



Photo J. Guyot.

MES QUARANTE ANS DE CIRQUE

PAR

ACHILLE ZAVATTA

Je deviens clown grâce à la S.N.C.F.

AUTANT vous avouer tout de suite que je ne pensais jamais devenir clown. Si vous avez été suffisamment indulgents pour lire les lignes qui ont précédé celles-ci, vous avez pu constater que nous présentions, mes frères, Michel et moi, soit un numéro d'acrobatie, soit des exercices à cheval. En acrobatie, je tenais le rôle de « voltigeur ». Mes frères me lançaient en l'air, à la façon d'un ballon. Le plus difficile était de retomber sur leurs épaules.

A cette époque, j'avais à peine 21 ans. Les engagements se rarifiaient. La saison débutait mal. Nos souvenirs d'Amérique étaient déjà bien lointains.

Le 7 avril 1936, c'est une date qui a marqué le cours de ma vie, je reçus un télégramme : « Pouvez-vous faire l'ouverture du Cirque de Limoges ? » Signé : Albert Rancy.

Le 20, nous étions à Limoges. Le spectacle était bon, le public chaleureux. Le 28, à cinq heures de l'après-midi très exactement, je répétais, avec Rolf et Michel, notre numéro. Les répétitions quotidiennes font partie de notre métier. Un acrobate, c'est un peu comme une danseuse. Pour cinq minutes de programme chaque soir, il y a huit heures d'exercices dans la journée. J'étais donc à la recherche d'un équilibre instable sur la tête de l'un de mes partenaires, lorsqu'un régisseur cria :

— Achille, le patron te réclame d'urgence !
— Tu as encore dû faire une bêtise me dit Rolf. Si on nous met à la porte à cause de toi, tu recevras la plus belle raclée de ta carrière !
Rolf avait hérité certains penchants de mon père !

« IL FAUT ME RENDRE UN GRAND SERVICE »

Je n'avais commis aucune faute, je n'étais jamais en retard pour les « entrées en piste », mais c'est quand même la tête basse que je me présentai devant Albert Rancy. Le patron avait un visage soucieux, les traits tirés :

— Zavatta, me dit-il, il faut me rendre un grand service.

— Mais, M. Rancy, je n'ai pas d'argent.
— Non, mon cher Achille. Il ne s'agit pas d'argent. C'est beaucoup plus grave. Il n'y a que vous qui puissiez me tirer d'embarras.

Je pensais qu'il allait me demander de remplacer le compteur, un trapéziste...

— Eh bien, M. Rancy, qu'attendez-vous de moi ? Vous êtes tellement gentil que l'on ne peut rien vous refuser.

Le patron m'expliqua :

— Mélo, le partenaire de Despard-Pleige, a raté son train. On vient de m'avertir de Paris. Cet imbécile est arrivé sur le quai de la gare avec trois minutes de retard. Or, Mélo et Despard-Pleige débutaient ce soir en vedettes. Toute la publicité est faite sur eux. C'est une catastrophe.

— J'ai compris, patron. Vous avez un « trou » dans votre programme. Je ferai un numéro supplémentaire. « L'homme-caoutchouc » par exemple.

Mais Albert Rancy continua :

— Despard-Pleige sera ici à 19 heures 30. Il lui faut un partenaire.

Je regardais, héberlé, M. Rancy. Où voulait-il en venir ?

— Un partenaire comique, naturellement. J'ai pensé que le rôle d'Auguste vous irait comme un gant. Vous êtes toujours en train de faire des farces. Vous êtes un comique, Zavatta.

Et le patron, qui tenait vraiment à me faire plaisir, ajouta, après un petit instant de silence, d'une voix théâtrale :

— Oui, Zavatta, vous êtes un très grand comique qui s'ignore. Vous me remercirez plus tard de vous avoir dévoilé cette face inconnue de votre immense talent.

COMIQUE, MAIS DANS L'INTIMITÉ

Malgré ces flatteries, il n'avait quand même pas réussi à me convaincre !

— Mais, patron, je n'ai jamais fait ce travail-là. Je suis peut-être comique, mais seulement dans l'intimité. Sur la piste, je vais bafouiller, je vais avoir un « trac » fou. Je ne sais pas me maquiller. Enfin, que voulez-vous, ce n'est pas mon job.

— Très bien, reprit M. Rancy. Alors, c'est la catastrophe. Je mets tout le monde à la porte et je ferme le cirque. Réfléchissez bien, Achille. C'est vous qui en porterez la responsabilité.

Je ne pouvais plus hésiter. J'ai dit oui, en maudissant M. Rancy. Cher Monsieur Rancy, puisque l'occasion se présente une nouvelle fois, permettez-moi de vous remercier encore.

En une heure, il me fallut découvrir un costume trop large et rapiécé, des chaussures gigantesques et du maquillage. A 19 h 30, je fis la connaissance de mon accidentel partenaire. En une heure, avant l'arrivée du premier spectateur, il me donna les premiers rudiments d'un métier qu'il connaissait parfaitement et dont j'ignorais tout.

Je transpirais. J'avais une « frousse » atroce, mais tout le personnel du cirque riait.

— C'est très drôle, hurlait Albert Rancy. Ce Zavatta est formidable.

Personnellement, je me trouvais ridicule et j'aurais préféré mille fois être en face d'une centaine de lions et de tigres affamés.

Je fis comme de coutume mon numéro de voltige avec mes frères. Ensuite, à moitié mort de peur, je me mis dans la peau d'Auguste pour la première fois de ma vie... en souhaitant que ce fût aussi la dernière.

« NOUS AURONS UN TRIOMPHE »

Je me tenais derrière le rideau de piste, attendant de faire mon « entrée ».

— Ils sont bons, ce soir, me souffla Despard-Pleige. Tu verras, nous aurons un triomphe.

Brave Despard-Pleige ! Il essayait de me remonter le moral. Soudain, après un solo de trompette, le haut-parleur annonça :

— Et voici maintenant les célèbres clowns du cirque Rancy : Despard-Pleige et Zavatta.

Batata... J'avais envie de lui faire avaler son micro, au speaker !

L'orchestre attaquait une marche entraînante. Mais mes jambes refusaient de bouger. Ma tête tournait. J'étais paralysé par le trac, aveuglé par la lumière. J'entendis alors la voix d'Albert Rancy.

— Du courage, petit.

Et le patron me catapulta littéralement sur la piste. Je fis mon entrée en titubant. Je me pris involontai-

rement les pieds dans le tapis. Et, bien entendu, je m'étais par terre. Les rires fusèrent aussitôt. Le public trouvait ça drôle. S'il avait su, le public !

De cette soirée, je ne me rappelle plus rien, ou presque. Je revois simplement Despard-Pleige qui me soufflait un texte oublié, le visage angoissé d'Albert Rancy, les têtes ahuries de Michel et de Rolf.

Lorsque mon calvaire prit fin, je quittai la piste en ouragan et j'arrivai dans ma loge à bout de nerfs. J'allais me démaquiller, lorsque le patron y pénétra, furieux.

— Dépêche-toi d'aller saluer, ou ils vont casser mon cirque. Alors, espèce de petit cabotin, tu n'entends pas les applaudissements ? Ils te réclament tous. Tu vas devenir célèbre, Zavatta.

Le lendemain, brisé de fatigue et d'émotion, je me levai vers dix heures. Le bureau de M. Rancy était submergé de journaux.

— Regarde la presse locale, me dit le patron. Tu es l'homme du jour. On parle de révélation. On te compare à Grock, à Fratellini. Tu es devenu clown. Reste-le.

Ainsi débuta ma nouvelle carrière, grâce aux horaires trop précis de la S.N.C.F. J'étais ravi. Mes frères beaucoup moins. Il leur fallait en effet trouver et former d'urgence un nouveau partenaire, puisque nos destins allaient se séparer.

Après des débuts aussi prometteurs qu'inattendus, je pensais avoir le monde à mes pieds. J'allais vite déchanter. Despard-Pleige, qui ne pardonnait pas à son partenaire, Mélo, d'avoir raté son train, me proposa de former un numéro avec moi.

Notre engagement terminé à Limoges, nous revînmes à Paris. J'étais très sûr de moi et, dès le lendemain, j'allai hanter les agences, en quête d'engagements.

— Qui êtes-vous ?

— Mais, Zavatta, voyons.

— Zavatta ? Connais pas.

Comment, on ignorait encore à Paris mon « triomphe » de Limoges ? J'expliquais mes débuts, je présentais des coupures de presse plus élogieuses les unes que les autres. Mais, chaque fois, on me répondait :

— Mon cher, vous prenez Limoges pour le centre du monde. Ça vous passera. Laissez votre adresse, on vous écrira. Au revoir, monsieur Tazava !

Lorsqu'il ne me resta plus un franc en poche, je pris une décision extrême : aller voir directement M. Bouglione, qui venait de prendre la direction du Cirque d'Hiver. Hélas ! Je n'avais pas de quoi payer ma place, et le contrôleur fut intraitable. Il me restait heureusement l'entrée des artistes. Je me faufilai au milieu d'acrobates japonais. Le concierge me jeta bien un regard soupçonneux, mais j'étais déjà dans la place.

UN PETIT CIMETIÈRE D'ÎLE DE FRANCE

M. Bouglione et ses quatre fils m'accordèrent une audition. Nous réussîmes, Despard-Pleige et moi-même, à leur plaisir.

Nous avions alors 150 francs par jour. C'était presque la fortune. Je suis donc entré au Cirque d'Hiver. J'y passe encore souvent. Les Bouglione sont un peu ma famille. Peu de temps avant sa mort, M. Bouglione m'a fait venir pour me dire :

— Achille, je vais partir pour mon dernier voyage. Souviens-toi que cette maison est la tienne. Nous n'avons plus le temps de signer un contrat, mais promets-moi de venir ici tous les ans. Tu me feras plaisir.

Il y a quelques années, mon pauvre père est mort aussi. Où allait-on ensevelir sa dépouille ?

— Près de papa, me dirent les frères Bouglione.

C'est ainsi que, dans un petit cimetière d'Île-de-France, à Lixy-sur-Ourcq, reposent côte à côte deux grands noms du « voyage ». Ils ont tous deux passé leur vie à courir les grandes routes sans jamais se rencontrer. La mort les a réunis.

LA SEMAINE PROCHAINE :
JE PRENDS LE MAQUIS A MONTMARTRE



Photo Michel Esnault



maintenant que tu es un "Grand" tu dois écrire avec

VISOR Pen 7

C'est le meilleur style. Sa plume est garantie 15 ans, il se recharge en 7 secondes avec ses cartouches en plastique incassable qui permettent 73 pages d'écriture. Tu peux avoir avec le VISOR PEN 7 le style de l'homme moderne. Tu as un important choix de nouveaux coloris. Tu trouveras ton VISOR PEN 7 ainsi que les cartouches de recharge chez ton papetier habituel.



IL EXISTE EN :
Noir, Tango,
Gris-éléphant,
Blanc-hermine,
Bleu-pétrole,
Vert-foncé,
Bordeaux, Jade.

12 N.F. 50

EN VENTE DANS TOUTES
LES BONNES MAISONS

ÉTUI 5 CARTOUCHES 1 ml

100% PLASTIQUE
NOIR - ROUGE - BLEU

VISOR Pen 7

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

EDACOT - GOLD STARRY - MALLAT
EVERGOOD - SOMA - WALK OVER

PUB. J. DE SAINT PHALIS et Co



LE KÉRATÉ, SUPER JUDO

LE KÉRATÉ EN FRANCE

C'est un Français, M. Plée, qui a introduit le Kératé chez nous ; il a ouvert, en 1954, une première salle à Paris (rue de la Montagne-Sainte-Genièvre) qui est aujourd'hui, le siège de l'Académie française de Kératé et de sa Fédération. En six ans, le Kératé a fait 2 000 adeptes groupés en quelque 76 clubs.

Au Judo, il y a 6 kyu (classes) contre 9 en Kératé. Quand on arrive ceinture noire, premier kyu, il y a encore 5 « dans » (degrés) à gravir. M. Plée a déjà pris de 150 ceintures noires. L'âge moyen de ses élèves est de 20 ans, mais il y a aussi, le jeudi, des cours pour enfants, de 7 à 13 ans, qui groupent une trentaine d'inscrits. La grande différence, dit M. Plée, entre le Judo et le Kératé est que le premier est un sport de contraction. On y attire à soi l'adversaire. Le second, au contraire, est un sport d'extension. On frappe en allant vers l'ennemi.



Cet expert, d'un seul coup, fend neuf épaisseurs de plaques de cèdre. Le nom d'origine de ce coup est « sonnen-satsu-jiu ». Moins poétiquement, cela veut dire meurtre dans les trois ans. Car si l'adversaire ne meurt pas tout de suite, son décès arrivera fatalement dans les trois années à venir.



NOTRE CONCOURS PERMANENT

Nous n'avons pas hésité quand il s'est agi de choisir le vainqueur de la semaine : la photo du petit chat dans le grand verre de bière, a remporté tous les suffrages (ci-contre, à droite). Son auteur, Alain Delhaye, 29, rue Monulphe, à Liège, Belgique, reçoit donc un abonnement d'un an à « Pilote », ainsi que nos félicitations.

Vous remarquerez que, techniquement, la photo primée est loin d'être parfaite, mais par ailleurs, elle répond à ce que nous avons demandé. Alain nous a envoyé une photo pittoresque, représentant son sujet dans une situation imprévue et amusante.

Nous vous rappelons que, pour le numéro 57 de « Pilote », le sujet im-

posé à nos lecteurs photographes, est encore le chat. Pour les n° 58 et 59, le sujet sera le pigeon.

Les pigeons se trouvent partout, dans les rues, dans les squares, dans les jardins, il vous sera donc facile de les photographier. Quelques miettes de pain aideront à amadouer ces oiseaux peu farouches, qui posent pour vous avec complaisance. Il ne vous reste donc qu'à exercer votre imagination pour nous envoyer des photos intéressantes.

Bien entendu, comme d'habitude, la meilleure photo sera publiée dans le journal, et son auteur sera récompensé par un abonnement d'un an à « Pilote ». Bonne chance à tous !

les ratures,
les taches d'encre...



avec

Corrector

on efface comme on écrit

EN VENTE CHEZ VOTRE PAPETIER



LA SOUPLESSE DES FÉLINS

De telles figures n'existent pas dans la pratique du judo ni dans celle du jiu-jitsu. C'est une spécialité du kéré : ses adeptes doivent être capables de bondir, sans élan, et au dixième de seconde, par-dessus leurs adversaires. Cette attaque venant de haut est redoutable : en effet, l'adepte du kéré ne doit pas perdre le contrôle de ses muscles ; il doit pouvoir porter — dans cette position — des bottes (au sens propre) imparables.



LE kéré ressemble au judo par de nombreux aspects notamment par le principe de l'utilisation de la force de l'adversaire et de son poids contre lui-même. Mais il y ajoute le développement des membres, spécialement des mains, des pieds, de la tête, à un point tel qu'ils peuvent devenir de véritables armes de choc.

Cette raison et le fait de son développement dans l'ancienne armée japonaise avaient fait interdire le kéré par les autorités d'occupation.

Le Japon a recouvré son indépendance, l'interdit a été levé et le kéré recommence à fleurir, surtout parmi les étudiants.

UNE TERRIBLE ARME DE COMBAT

L'origine de ce sport est obscure. On croit qu'il est né en Chine, voilà des siècles et fut ultérieurement introduit à Okinawa, où les Japonais le découvrirent en s'emparant de l'île. Voilà trente ans qu'ils s'y sont mis, et ce temps leur a suffi pour en améliorer sensiblement la technique en y incorporant des « trucs » nouveaux, souvent empruntés au judo. En s'installant au Japon, le kéré s'est développé

selon trois écoles : Wadu-Ryu, Chotokan-Ryu et Hito-Ryu. La première citée est la plus populaire. C'est elle qu'illustrent les photos de ces pages.

Comme dans le judo, les grades sont marqués par des ceintures, noires pour les plus habiles, marron et blanches. Toutefois, les grades ne se gagnent pas au combat, comme dans le judo, car le kéré est facilement mortel mais par une série d'épreuves sur la forme, la technique, la vigueur des membres.

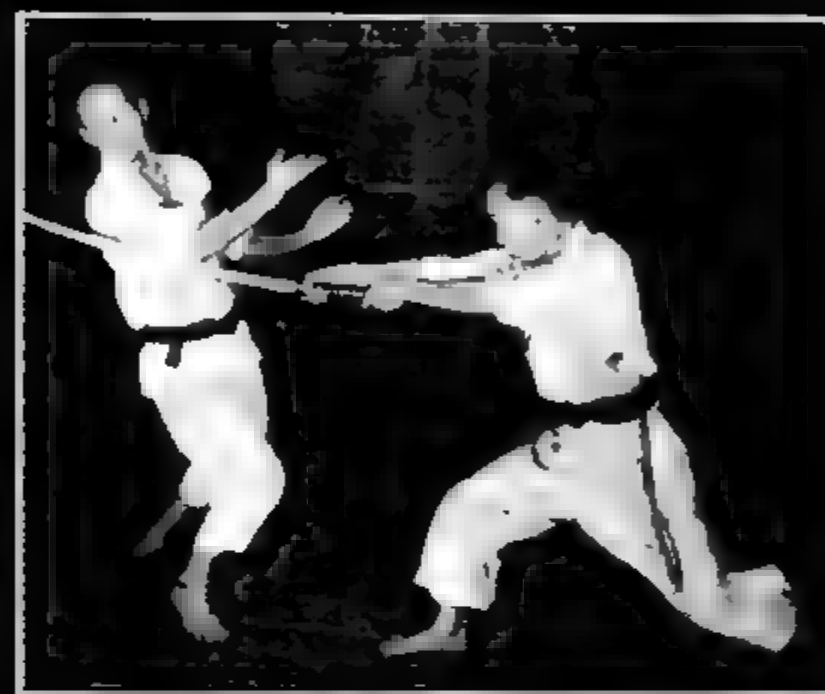
PLUS DIFFICILE QUE LE JUDO

Auprès du judo et du sumo, le kéré est encore, même au Japon, un art peu connu. Mais il s'étend rapidement. L'un des clubs les plus fameux est celui de l'Université de Meiji, qu'on voit ici en action. Il est dirigé par Harumori Otsuka, âgé de 60 ans, considéré comme le plus grand expert japonais vivant, en la matière.

Otsuka expose ainsi l'entraînement exténuant imposé aux véritables champions :

« Beaucoup s'y mettent, mais il n'y en a pas plus d'un pour cent qui arrive à quelque chose, car la souffrance qu'ils doivent surmonter est telle que très peu peuvent l'endurer. »

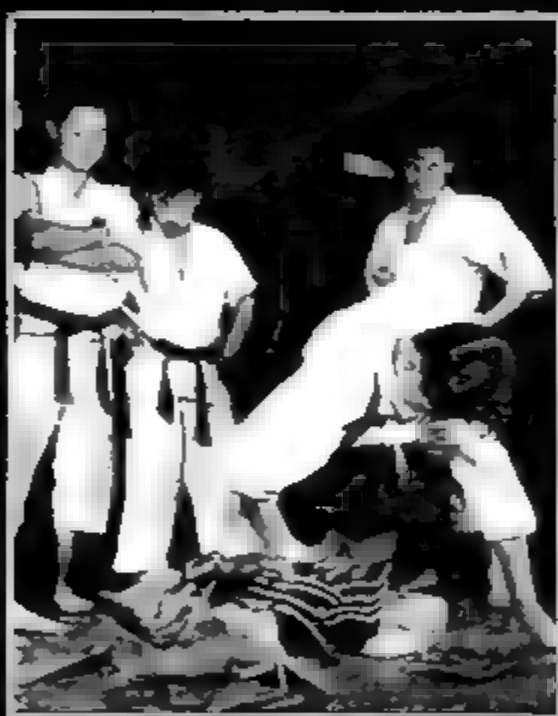
DE L'ESCRIME A MAIN NUE...



L'adepte du kéré doit pouvoir affronter victorieusement, bien sûr, un adversaire armé d'un couteau ou même d'un sabre. Quand l'attaquant se fend (à dr.), il faut éviter la lame par un saut de côté et détourner l'arme avec le coude.



L'élève capable, comme celui-ci, de fendre, d'un seul coup, cinq tuiles superposées, pourrait, tout aussi bien, défigurer un adversaire. Mais M. Plée a déjà enregistré, chez ses élèves, trois mains cassées. Il faut fermer énergiquement le poing. Exercice dangereux !



Le kéré frappe indifféremment de la tête, des pieds ou des poings. Ce champion a la tête plus résistante que sept tuiles. Certains, particulièrement doués (ou résistants, ou entraînés), arrivent à fendre jusqu'à 15 épaisseurs ! Encore une fois : exercice périlleux.



Le kéré entraîne même les plantes de pied. Ici, un adepte arrive à fendre en deux, neuf épaisseurs de planches de cèdre. On se rend compte que, dans un combat réel, la puissance de ce coup de pied peut être décisive. Mais la boxe française l'avait déjà inventé.



Photos Camera Press.

DE PHOTOS-ANIMAUX



recommandé aux jeunes

LE JUS DE POMME

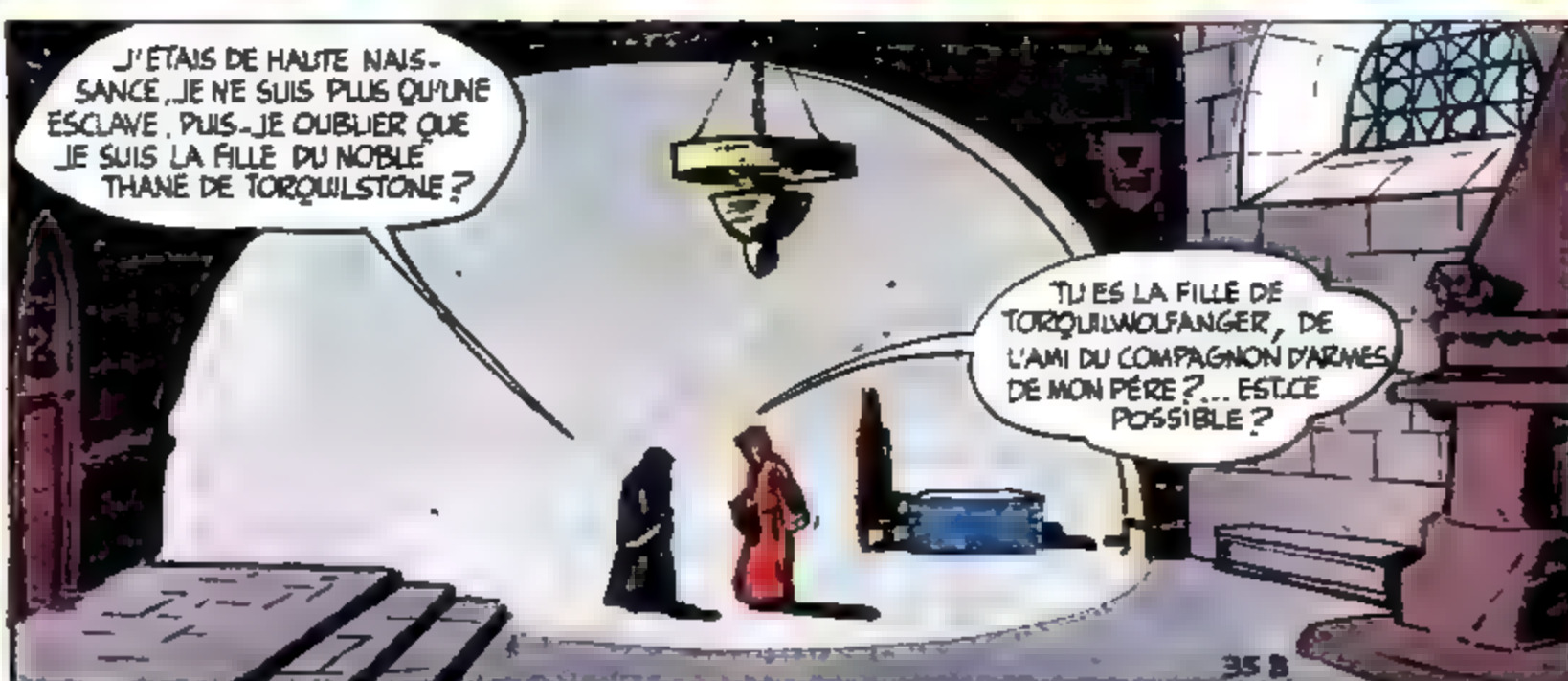
contient les éléments utiles à la bonne forme physique

PUBLI SERVICE NAVAS

Wamba

RESUME. — Front de Boeuf, Bracy et Bois-Guilbert, qui retiennent prisonniers dans le château de Torquilstone plusieurs notables saxons, ont refusé l'ultimatum des outlaws. Wamba, déguisé en moine, s'introduit dans le château.

Texte de BERNARD LEROY d'après WALTER SCOTT - Dessins d'ANTONIO PARRAS

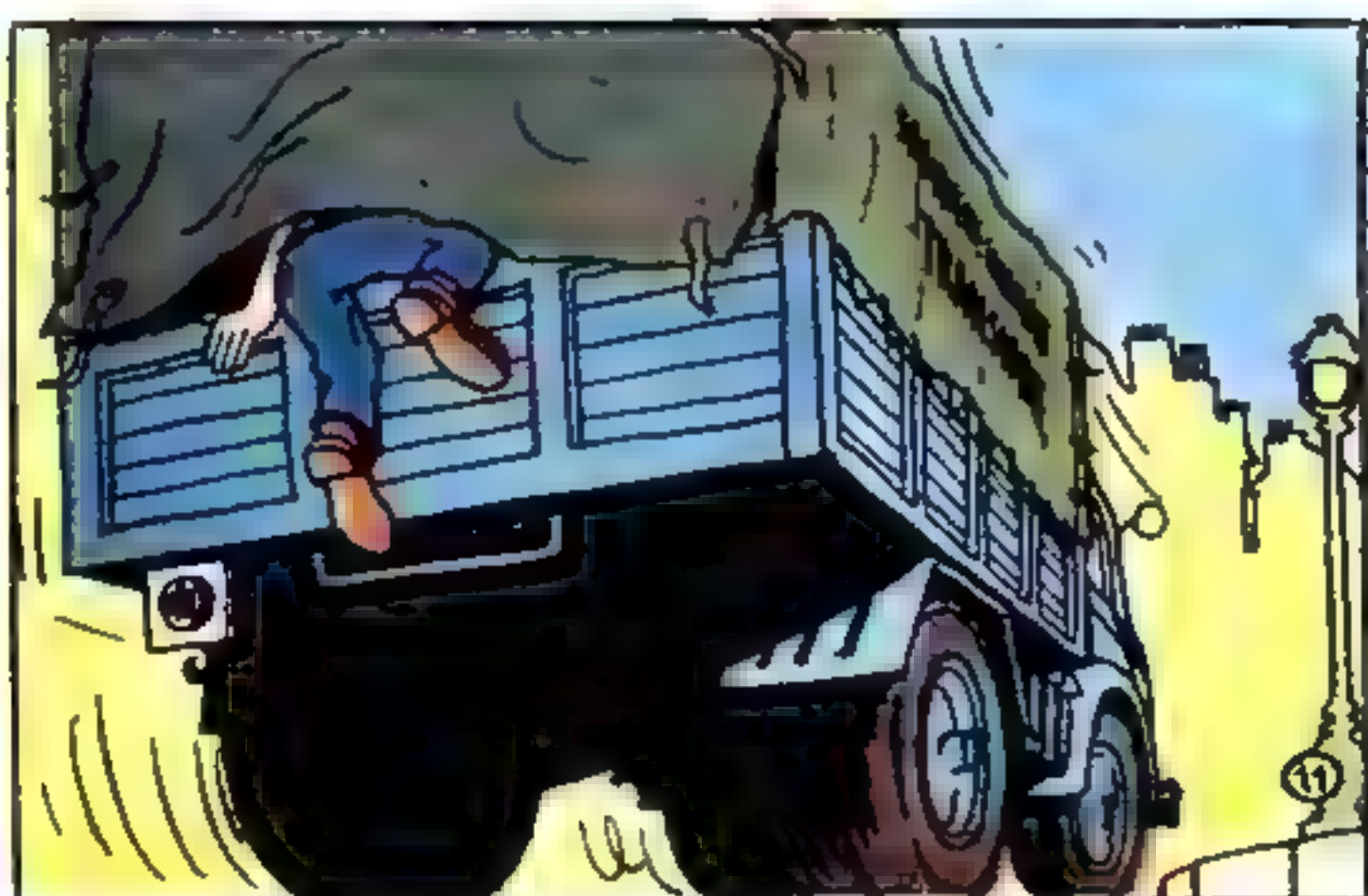
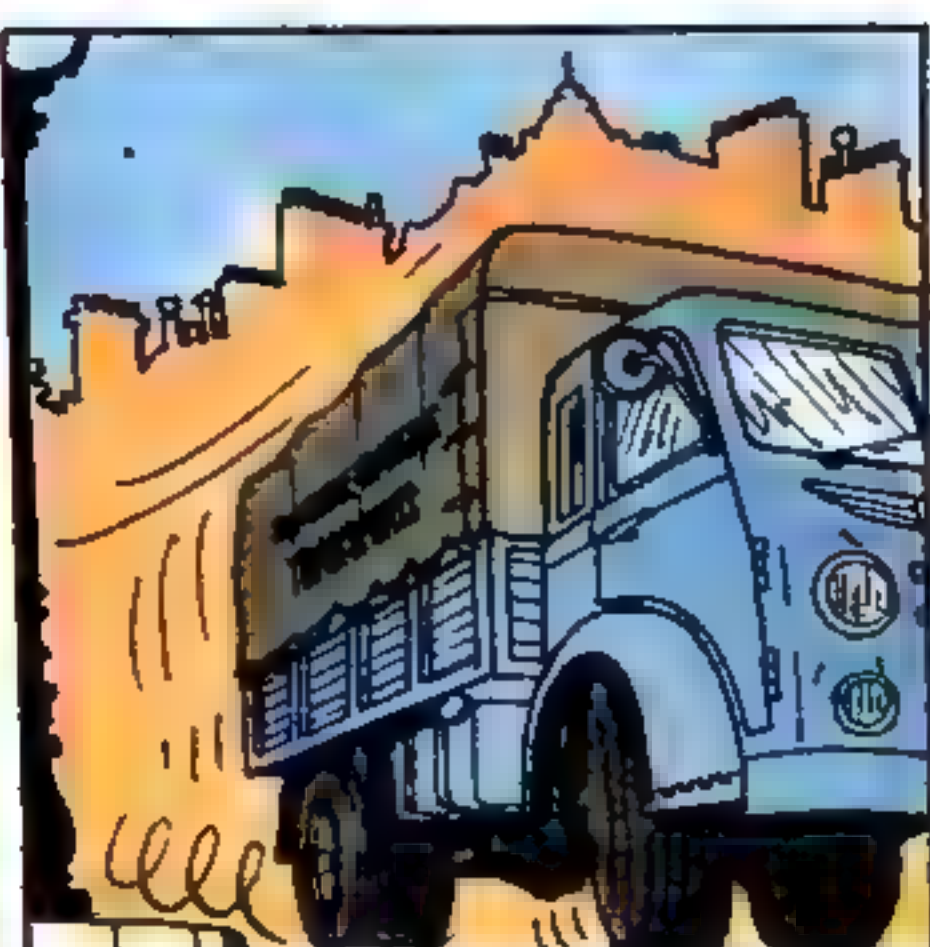
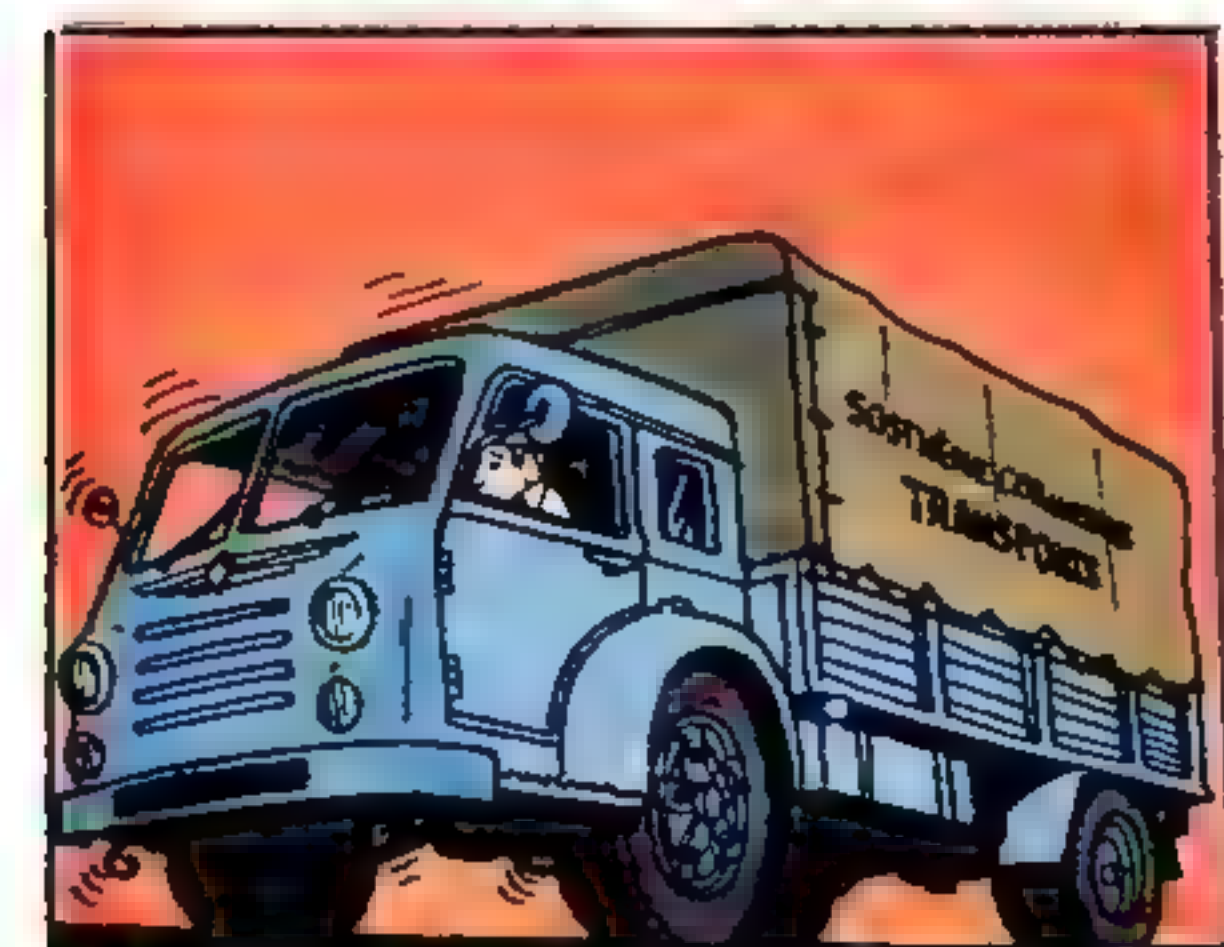
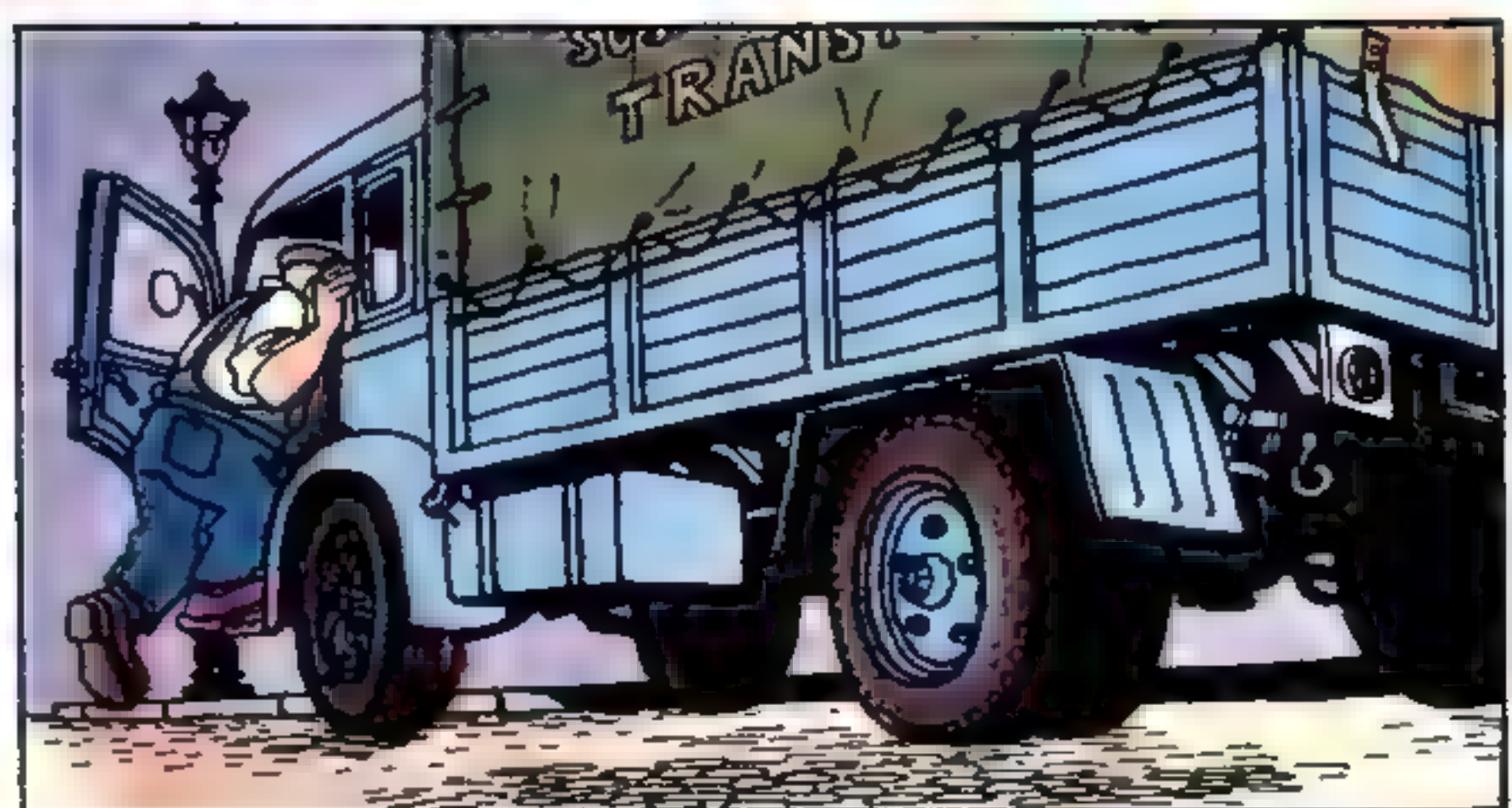
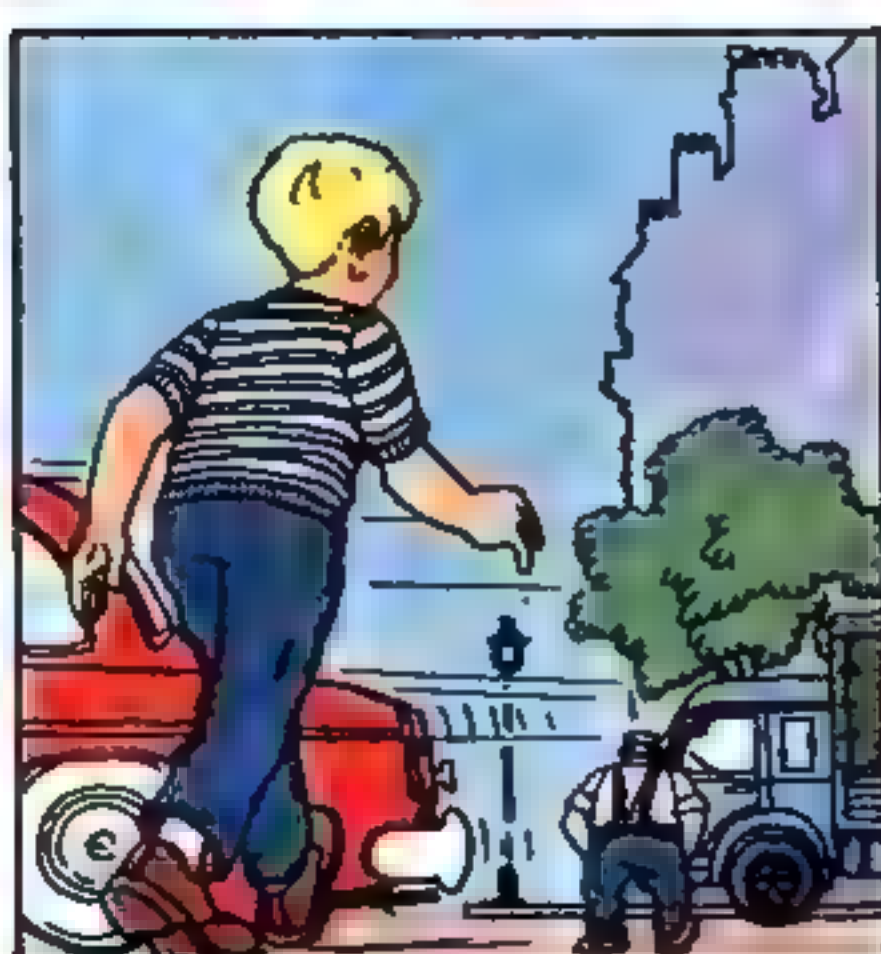
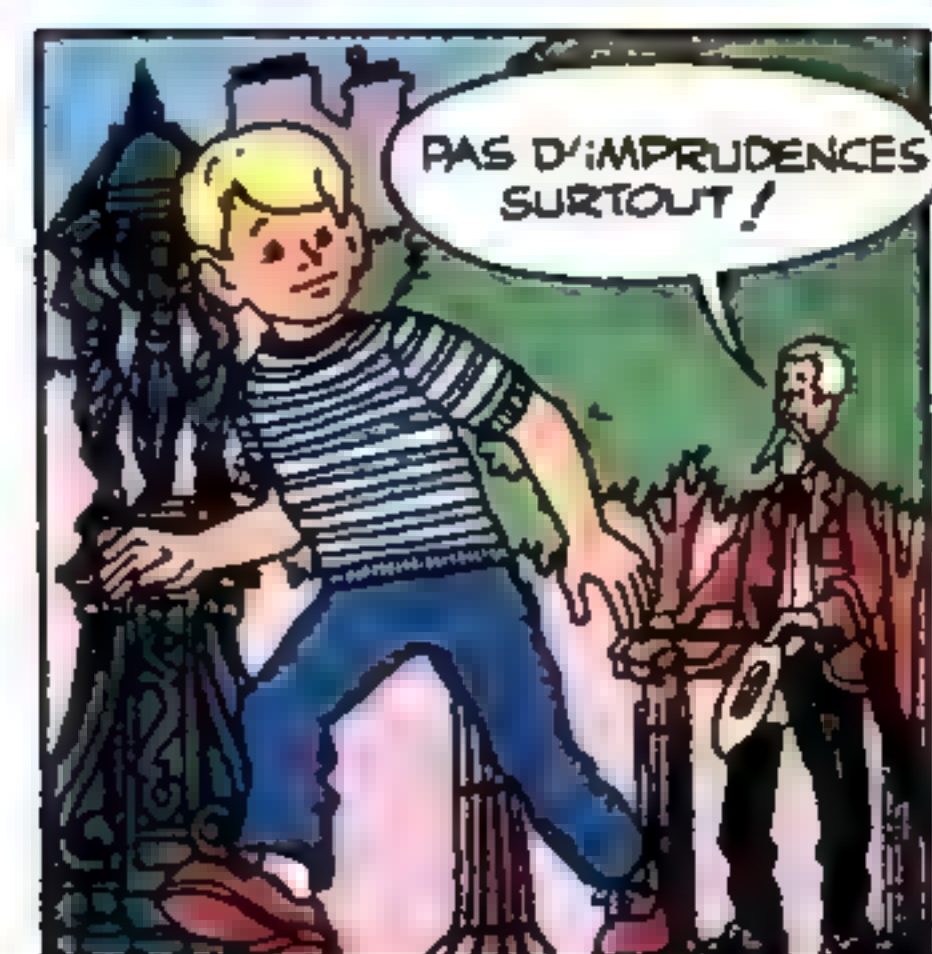
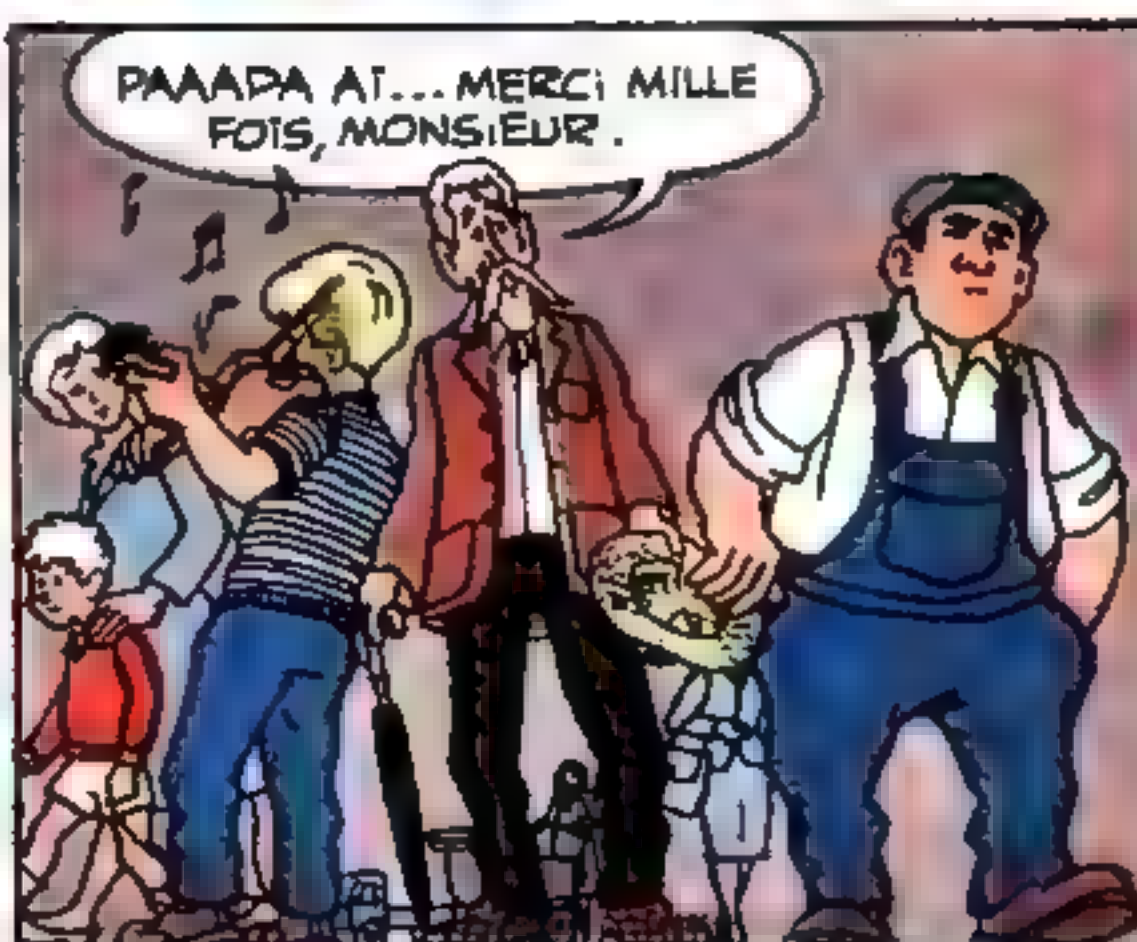
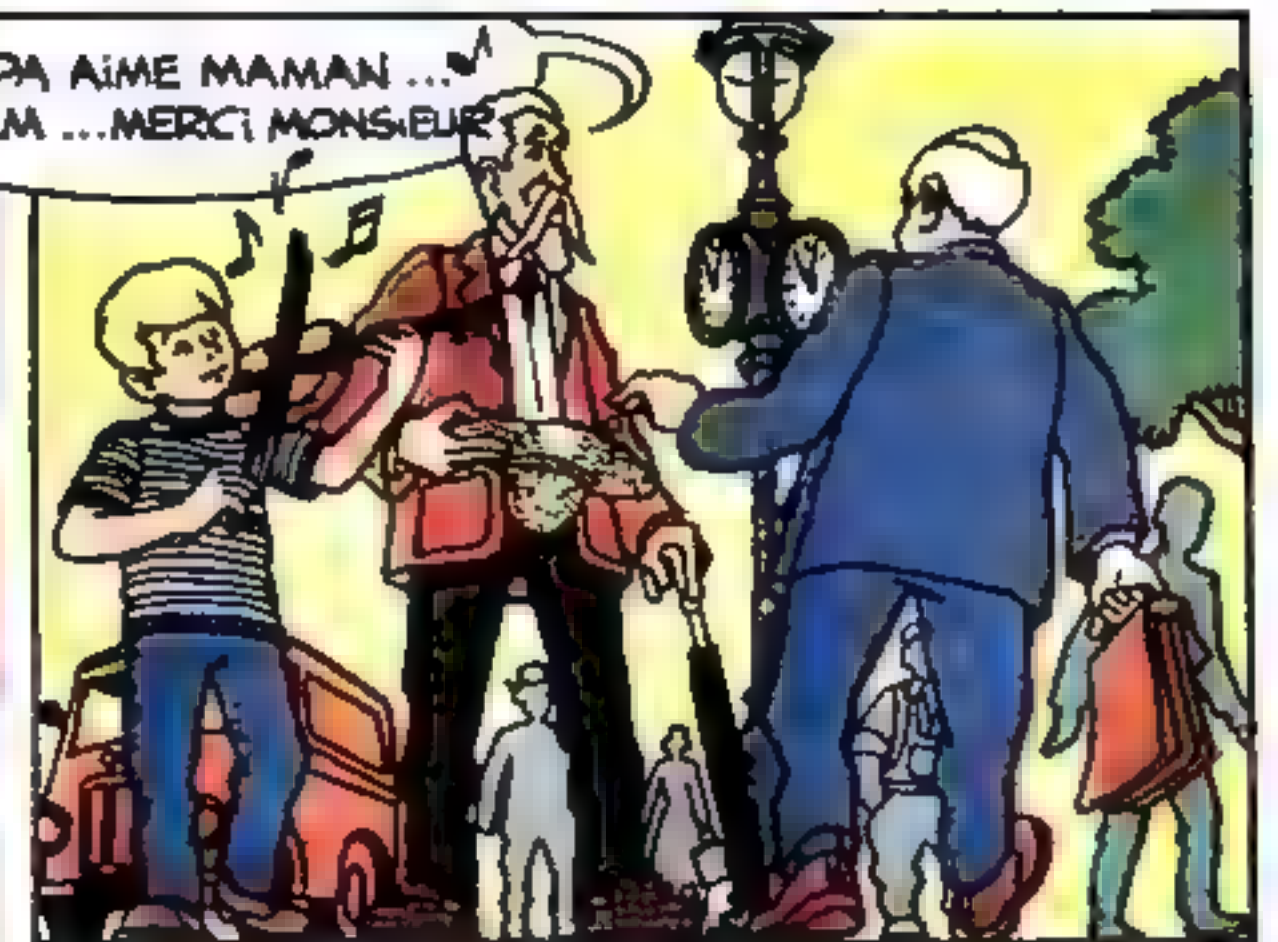
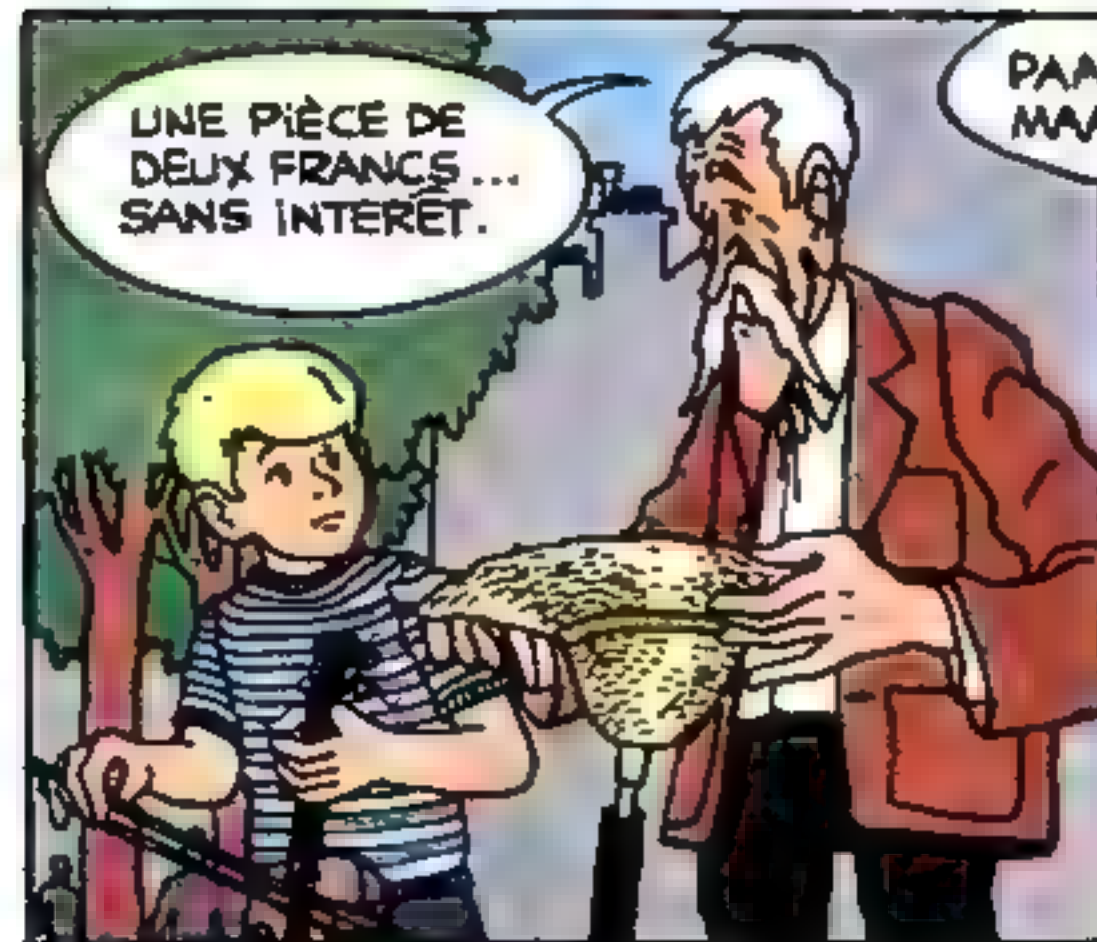
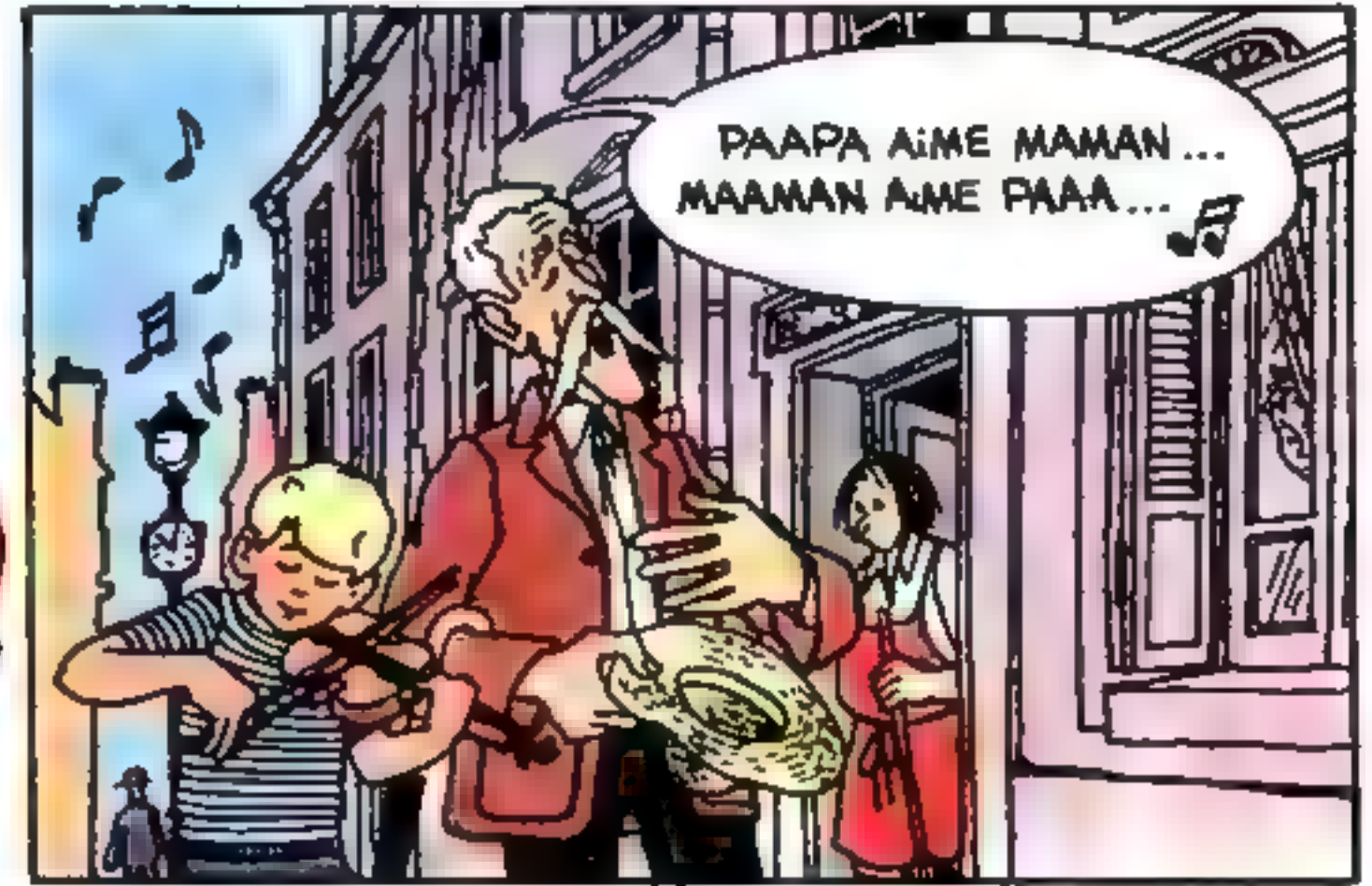
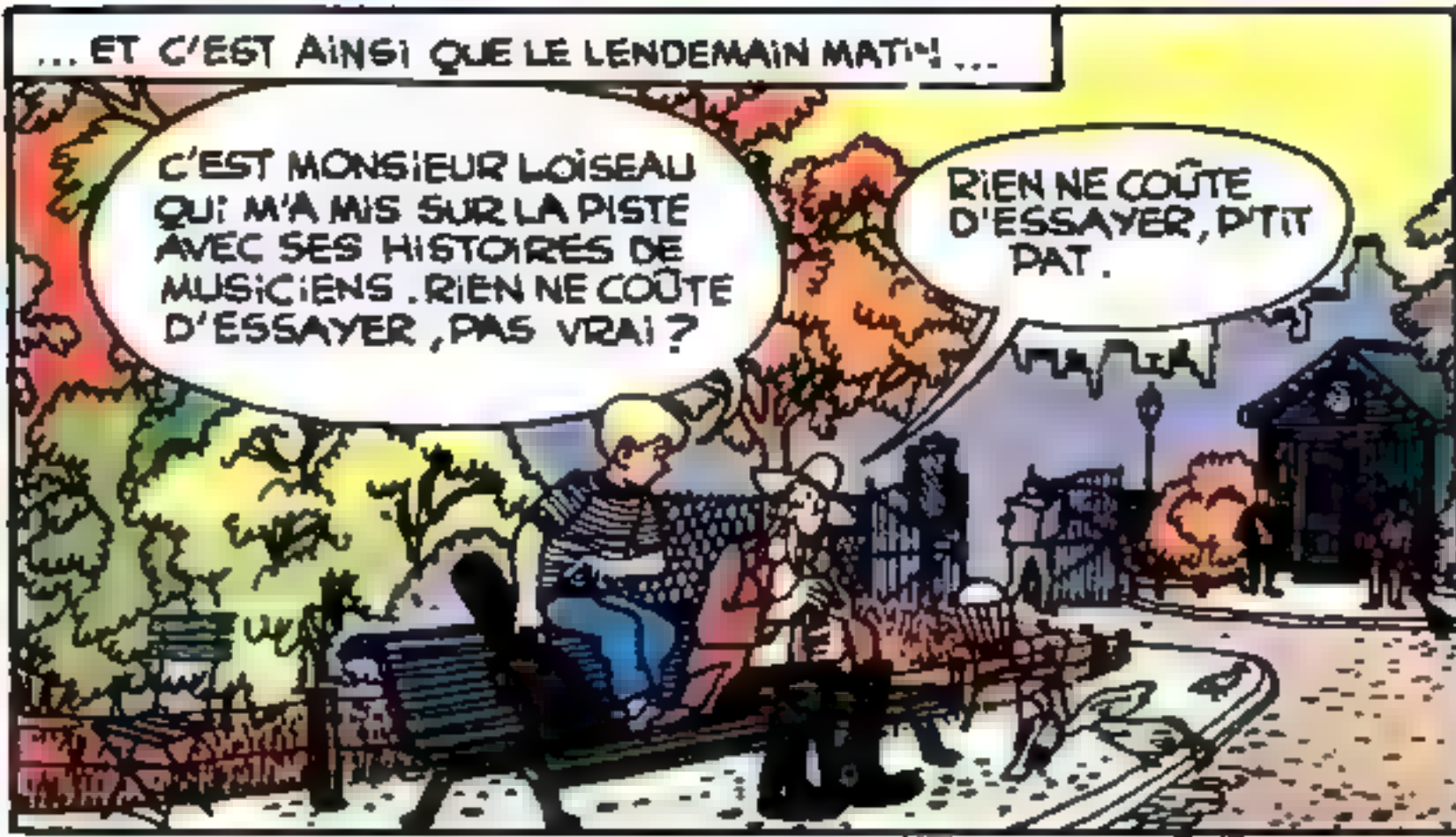




P'TIT PAT

DESSINS DE DAGUES - TEXTE DE FORLANI

RESUME. — Pour tenter de résoudre l'énigme des faux billets, P'tit Pat et Zazette ont rendu visite à M. Loiseau..., chez qui un incendie vient de détruire cent millions de faux billets. Mais P'tit Pat vient d'avoir une idée.





Cette
aéronaute
sans
peur



Cette
acrobate
de
haut-vol



Cette
boxeuse
Cette
cycliste



C'EST MARIE MARVINGT, 85 ANS la plus extraordinaire femme du siècle

CETTE étonnante vieille dame est née le 20 février 1875 à Aurillac. Son père, fonctionnaire des P.T.T., avait fui Metz occupée par les Allemands. Mais il revint en Lorraine en 1889.

Dès cette époque, la jeune Marie, qui a perdu sa maman et ses quatre frères, doit faire face aux lourdes responsabilités de maîtresse de maison. Mais, en même temps, elle découvre le sport et y consacre le plus clair de son temps.

A quatorze ans, Marie couvre à bicyclette la distance Nancy-Naples « pour voir le Vésuve ». La même année, elle fait, toujours à bicyclette, un tour de France et Nancy-Bordeaux.

A quinze ans, nouveau « raid », Paris-Coblence, mais cette fois... en canoë.

Elle obtient encore un premier prix de périssure « debout », pratique le skiff, la voile, le canot automobile, le jiu-jitsu (eh oui!), la lutte, la boxe (!) le golf, s'essaie au football, au hockey, triomphe dans des numéros de danses modernes et anciennes.

En 1906, elle est la première Française à traverser Paris à la nage (12,500 km). C'est encore une cavalière émérite, une très bonne tireuse au fusil de guerre.

MÉDAILLE D'OR POUR TOUS LES SPORTS

EN 1914, elle est une des premières femmes (encore) à obtenir son brevet d'automobiliste (permis de conduire), mais bien qu'elle abatte à l'époque 650 km dans la même journée, elle préfère la bicyclette,

sa chère vieille « Zéphyrine » qui lui fut volée il y a deux ans.

Tout ceci ne l'empêche d'ailleurs pas d'être une marcheuse de marathon. Elle est capable à vingt-cinq ans de faire 60 km à pied dans la journée. Elle est encore la première femme à faire partie d'un équipage de bobsleigh, à ouvrir une école de ski, à remporter 20 prix de luge et de patinage.

Pour changer de climat, elle prend le volant d'une auto-chenille et bat de vingt heures Mme Citroën dans la traversée du Sahara. Elle ne dédaigne pas, enfin l'alpinisme et ses risques.

Elle est la seule femme à qui l'Académie des Sports ait décerné la médaille d'or pour tous les sports...

JE ne vous ai rien dit encore de cette « Léonard de Vinci en jupon », qui inventa l'avion-ambulance et le ski métallique pour le sable, de la romancière, de la journaliste, de la tragédienne, de la conférencière, de l'infirmière de l'air, de la patriote et de la femme-soldat.

Accordons à Marie Marvingt ce plaisir de souligner que sa grande passion fut, et reste, l'aviation. Elle est entrée, sans le savoir, vivante dans la légende des pionnières de l'air au début de ce siècle, en traversant la mer du Nord en ballon (exploit que ne fut jamais réédité).

Un peu plus tard, elle fut, au camp militaire de Mourmelon, la seule femme au monde à obtenir son brevet de pilote.

Elle a effectué près de mille vols. Elle fut la vedette de dizaines de meetings aériens et battut, entre autres en 1910 le premier record officiel de durée. Et, voici cinq ans, elle apprenait à piloter un hélicoptère à réaction!

MARIE Marvingt est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur et titulaire de trente autres décorations.

Sur les sept Livres d'Or où voisinent les

plus illustres signatures, nous avons relevé ces dédicaces de chefs de nos Armées :

● **Maréchal Foch** : « Prêcher et prêcher d'exemple, quelle éloquence! C'est ce que fait Mlle Marvingt. »

● **Maréchal Franchet d'Espèrey** : « Que de reconnaissance l'Armée doit à l'aviation sanitaire et à Mlle Marvingt, sa marraine. »

● **Général Weygand** : « Avec vous, quatre fois vingt ne font plus quatre-vingts. »

En 1914, elle faisait construire sur ses propres plans un avion sanitaire, puis elle s'engageait comme infirmière. Elle s'illustra dans la bataille du Grand-Couronné de Nancy, réussit ensuite à se faire affecter sur le front italien, combattit sous l'uniforme des troupes de montagne italiennes puis, sous celui, bleu horizon, de nos « poilus », sous le nom de chasseur Beaulieu.

Puis, ce fut la guerre du Rif (Maroc) aux allures d'épopée. Dans une seule année Marie Marvingt parcourut 56 000 km dans le désert.

En 1926, de retour en France, elle se lance vers d'autres activités.

LICENCIÉE ès-lettres, elle découvre le journalisme. Le cinéma l'appelle pour le tournage du film « Les Ailes qui sauvent » qui retrace la grande œuvre de sa vie : l'aviation sanitaire. Polyglotte, elle se perfectionne dans les cinq langues étrangères qu'elle a trouvées le temps d'apprendre (l'on se demande comment); mais sa devise n'est-elle pas, depuis son enfance : « Savoir, vouloir avec le sourire et agir utilement. »

Aujourd'hui encore, entre deux voyages à Paris, elle accepte comme un jeu de prendre place dans un « VooDoo » supersonique américain... Chaque matin, elle fait plusieurs heures de bicyclette.

Ses projets?... Elle attend un télégramme l'invitant à se rendre en Argentine où elle doit faire une tournée de conférences.



En 1911, sur son « Antoinette », elle s'écrase sur la terrasse d'un café de Saint-Etienne. En 1955, à 80 ans, elle s'entraîne sur un hélicoptère.



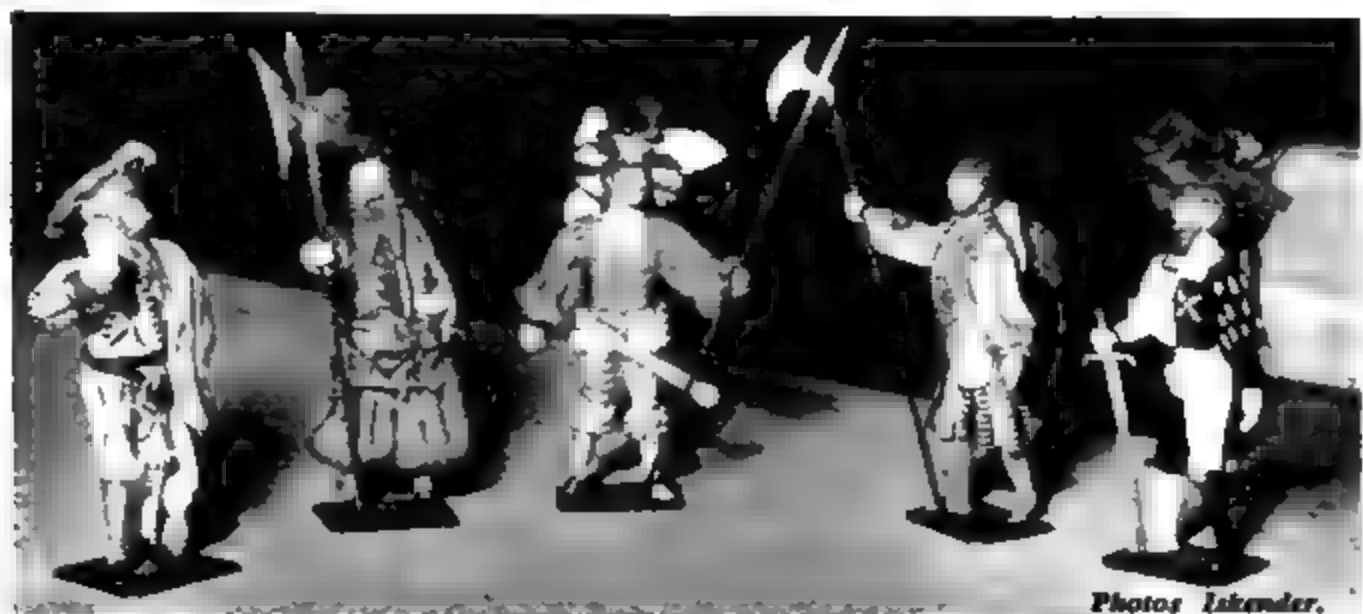
Tous les "Pilote" vont faire



ce geste...

Oui! Pour ouvrir
le nouveau berlingot DOP,
plus besoin de ciseaux, d'épingles...
ou de sabre d'abordage!
Le nouveau berlingot DOP
se déchire avec les doigts
(Tiens-le bien comme sur le dessin
et donne trois tours au berlingot).

POUR TOUS LES LECTEURS DE "PILOTE", DOP C'EST LA PLEINE FORME ET L'ÉLÉGANCE DES CHEVEUX.



Photos Iskender.

LE DICTIONNAIRE DU COLLECTIONNEUR

LA FRANCE A GAGNÉ LA BATAILLE PACIFIQUE DES SOLDATS DE PLOMB

par George FRONVAL

DE quand date le soldat de plomb ? Certains experts assurent qu'il fit son apparition sous le règne de Henri IV. C'était, paraît-il, à l'origine, un jouet de choix pour petits et grands. Puis, l'Allemagne inventa le Kriegsspiel, c'est-à-dire le jeu de la guerre en chambre qui, à l'instar des échecs, fut l'âme des destructions des empires et des grands chefs militaires. Ces derniers se perfectionnaient ainsi dans l'art de combattre.

Mais, par la suite, les soldats de plomb eurent une raison d'être plus pacifique. Ils devinrent des jouets pour enfants.

L'Allemagne, on le sait, fut longtemps la patrie du jouet Nuremberg se spécialisant dans la fabrication des soldats. Les premiers furent plats et en étain. Ceux qui survivront furent plus modelés, en « ronde boss » et en plomb.

La France, avec un certain retard, à son tour exporta ce domaine et sut rattraper le temps perdu. Son armée aujourd'hui compte 10 millions de soldats, et ceux-ci, très poétiquement, sont en train de conquérir plusieurs pays, parmi lesquels la Suède, la Norvège, la Finlande et les Etats-Unis.

Les collectionneurs français de figurines en étain, sont, pour la plupart, doublés de bibliophiles qui, des qu'ils ont une nouvelle pièce, la confrontent avec leurs archives. Si l'erreur qu'ils décident peut être modifiée, ils procèdent aussitôt à la rectification et s'empressent d'alerter leurs collègues.

Car, bien sûr, il y a une société qui groupe plusieurs centaines d'adhérents : la Société des Collectionneurs de Figurines historiques, (dont nous vous parlerons, en détail, la semaine prochaine) et dont le président d'honneur est le général Koenig. Elle a des ramifications dans 18 pays.

En 1955, elle organisa, au Musée de la Marine, une exposition qui eut plus de 50 000 visiteurs.

De nombreux collectionneurs fabriquent eux-mêmes leurs pièces. Certains se contentent de les dessiner, d'autres sculptent le modèle qui servira à faire le moule. Les spécimens sont ciselés. Mais en très petite quantité, car une pièce reproduite en trop grand nombre perd, bien entendu, de sa valeur.

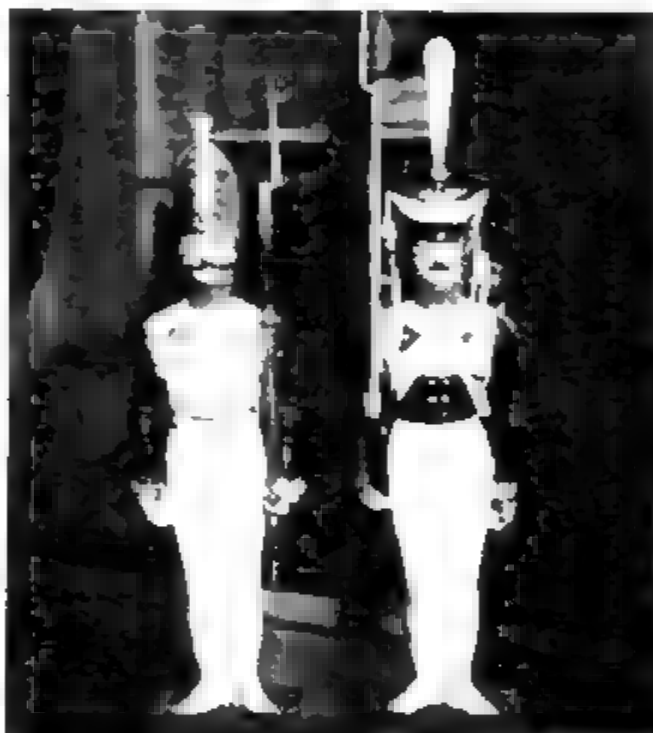
Il y a aussi, aujourd'hui, le sujet en plastique, qui peut être démonté, transformé entièrement. Il suffit pour cela de le tremper tout simplement dans l'eau chaude. Il se ramollit et peut être alors modelé.

Où trouve-t-on les « vrais » soldats de plomb, ceux qui intéressent les collectionneurs ? Chez certains marchands spécialisés. Mais attention, tous ne sont pas toujours de vrais spécialistes. Leurs figurines ne présentent pas parfois le fini, le caractère d'authenticité qu'exige le vrai collectionneur. Enfin, il y a le particulier qui se défait de sa collection pour une raison ou pour une autre. Certaines pièces, hautes de quelques centimètres seulement, peuvent atteindre des prix élevés, 15 ou 20 000 !

Les amateurs sont légion. Fernand Gravey, par exemple, possédait une collection remarquable qui a été pillée par les Allemands, lors de l'occupation. Patiemment, depuis, il s'efforce de la reconstituer. Mais le champion, en France, reste sans conteste, M. Pierre Bouteiller, qui possède une armée de 700 000 soldats !

Un Américain, amateur de figurines en étain, voulait faire un diorama reconstituant la bataille d'Austerlitz. Sa maison se trouva trop petite pour faire entrer le diorama.

Savez-vous ce qu'il fit ? Il fit tout simplement agrandir sa maison.



CHOSE, MON AMIE

UN ÉLECTROPHONE

par Christian H.G.H. TAVARD

L'Électrophone est l'héritier direct du phonographe à pavillon de nos grands-parents.

Les multiples modèles d'électrophones que vous pouvez voir sont tous basés sur le même principe schématisé par les dessins ci-contre. En dehors des formes, ils ne se différencient que par des détails.

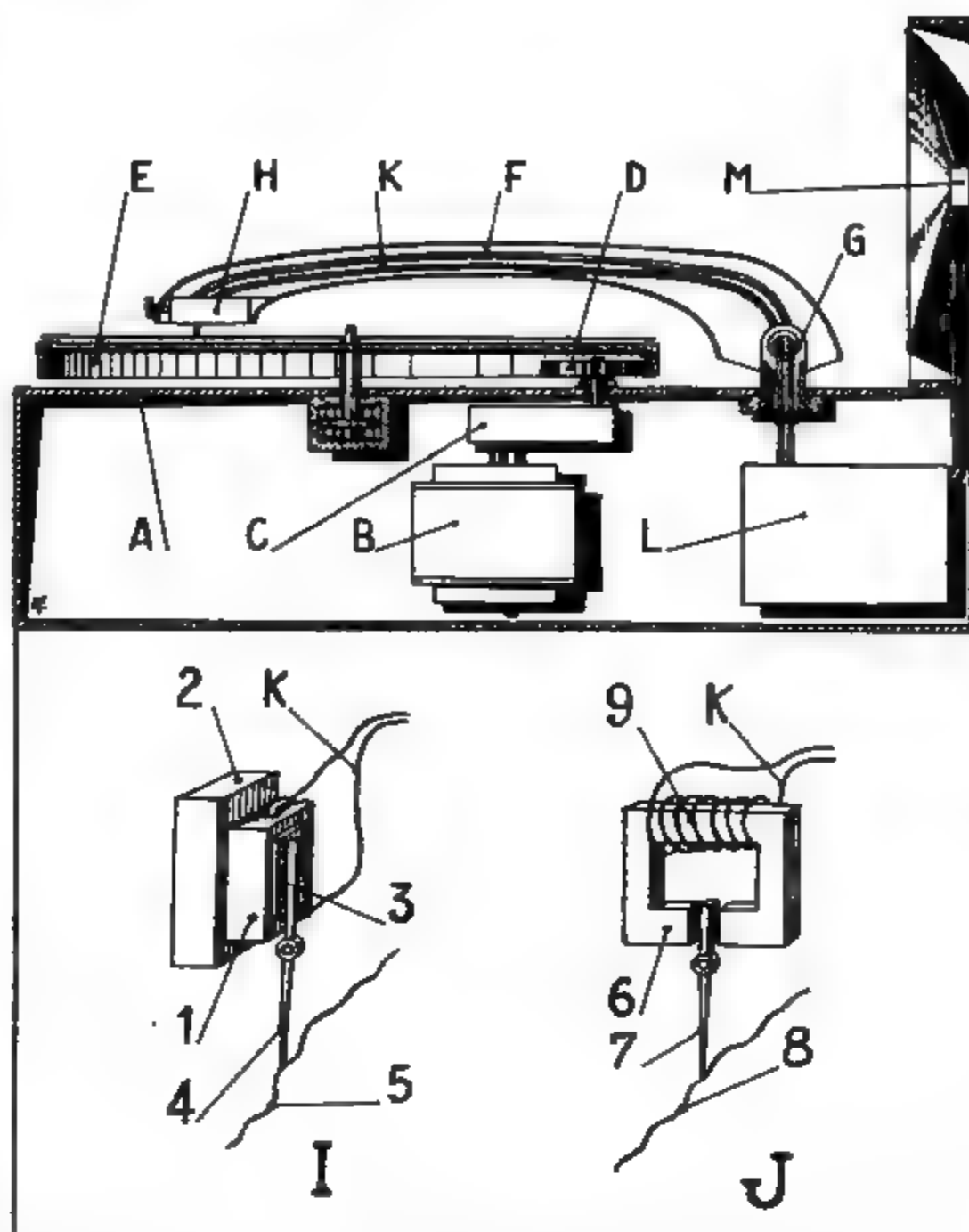
Un électrophone se partage en deux parties principales : la mécanique formant ce que l'on appelle le tourne-disques, et la partie électro-sonore transformant les sillons du disque en sons émis par le haut-parleur.

Le tourne-disques est supporté par une platine (A) encastrée dans un boîtier de protection. Un moteur électrique (B) branché sur le secteur, attaque un variateur de vitesse (C), lequel entraîne le galet (D) en caoutchouc, qui, par frottement fait tourner le plateau porte-disques (E) commandé par un bouton manuel. Le variateur de vitesse (C) peut être soit à poulies et courroies (modèles Thorens), soit à galets à étages, dont chaque étage correspond à une vitesse. La partie électro-sonore se compose de trois ensembles : le bras pick-up (F), l'amplificateur (L) et le haut-parleur (M).

Partie la plus importante, le bras pick-up (F) est monté à bascule sur un pied pivotant (G). Il commande suivant sa position le démarreur (H). A l'extrémité du bras pick-up (F) se posant sur le disque, la capsule porte-capitule (H) qui peut être de deux modèles : piézo-électrique (I) ou électro-dynamique (J).

Dernier mot de la technique, la capsule piézo-électrique (I) est la plus répandue, étant la plus simple à fabriquer et la moins onéreuse. Elle est basée sur la propriété du quartz, qui, taillé d'une certaine façon (découverte par le Français Curie), transforme la pression mécanique la plus infime en courant électrique. Le quartz étant très cher, il a été remplacé par la sennelle (quartz artificiel) et maintenant par de la céramique.

Le bloc de quartz (1) maintenu par un support (2) est pressé par la palette (3) faisant corps avec le saphir (4). Celui-ci, suivant le sillon du disque (5), appuie ou non sur le quartz (1), lequel envoie une impulsion électrique par les fils (K) à l'amplificateur (L). Celui-ci amplifiant les impulsions, les transmet



au haut-parleur (M) qui les transforme en sons qu'il propulse dans l'atmosphère.

La capsule électro-dynamique (J) se compose d'un électro-aimant (6) entre les pôles duquel oscille le haut du saphir (7) dont la pointe suit les ondulations du sillon du disque (5). Ces oscillations influent donc, suivant le cas, sur le pôle négatif ou positif qui, par l'intermédiaire du bobinage (9), transmet ces impulsions à l'amplificateur (L) et au haut-parleur (M). Ce deuxième procédé, de réalisation plus coûteuse, est d'une plus grande sensibilité — de l'ordre du microvolt — que le premier. C'est ce qui explique que les électrophones professionnels, sur lesquels il est utilisé, coûtent quatre et cinq fois plus cher que les modèles courants.

Pour les électrophones dits de haute-fidélité, il est utilisé des capsules à double saphir avec double amplificateur et double haut-parleur, formant ce que l'on appelle, un ensemble stéréophonique recréant la sensation d'espace due à deux sources sonores.

CE TIMBRE A UNE HISTOIRE

UNE "ERREUR" COÛTE CHER

Si vous lisez dans « Pilote », un jour, sous la photo de bolides de course en pleine action la légende suivante : « Un groupe de gracieux petits rats de l'Opéra en train de répéter », vous vous direz sans doute que c'est une erreur impardonnable. Les erreurs sur les timbres, au contraire, leur donnent généralement de la valeur. Bien entendu, dès qu'une erreur est repérée, on s'empresse de la réparer et, de ce fait, les timbres à erreurs deviennent rares.



Il existe des erreurs très recherchées, comme par exemple ce timbre allemand antérieur à la guerre de 1914, qui fit la joie de tous les Alsaciens. Comme toutes les vignettes de l'Allemagne impériale, il portait la mention « DEUTSCHES REICH ». Par suite d'une lettre mal dessinée, au de l'assure de la barre inférieure de l'E, on pouvait lire : « DFUTSCHES REICH ». Ce qui signifie à peu près « L'Empire fichu ».

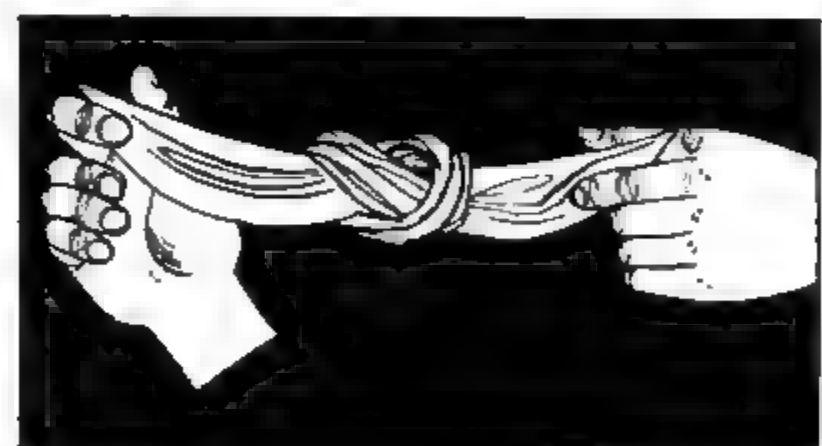
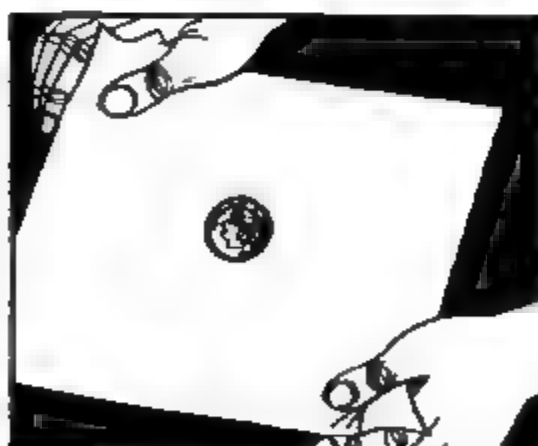
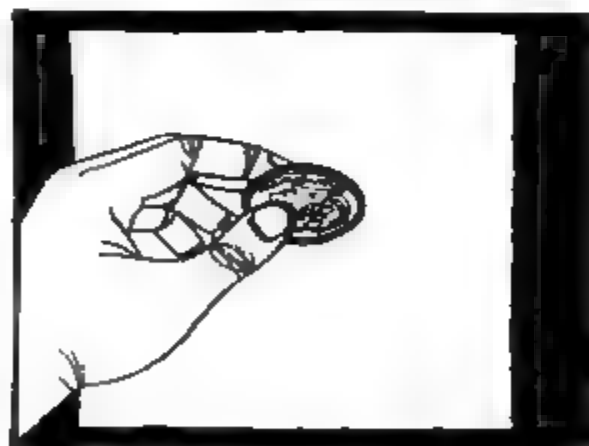
Chez nous aussi on peut relever des erreurs. Il y a l'exemple du fameux timbre émis en souvenir de Descartes et qui provoqua un véritable tollé. Le timbre qui a consacré la gloire universelle de Descartes, « Le discours de la méthode », avait été rebaptisé « Discours sur la méthode ».

Certains timbres ont été jusqu'à provoquer des incidents diplomatiques, nous le verrons la semaine prochaine.

LES LEÇONS DE MAGIE

par Michel SELDOW

COMMENT RÉALISERIEZ-VOUS CET EFFET MAGIQUE ?



VOICI un tour de monchoir, très mystérieux et très spectaculaire à la fois, dont je vous donne l'effet aussi détaillé que possible : Vous empruntez un monchoir que vous étalez sur la table. Là-dessus, vous invitez un spectateur à déposer au milieu une pièce de monnaie (que l'on peut faire marquer) (fig. 1). Ceci fait, vous prenez deux coins diagonalement opposés (fig. 2) et, soulevant ainsi le mou-

choir, vous faites un nœud qui emprisonnera automatiquement la pièce de monnaie (fig. 3). Vous donnez le tout immédiatement à tenir à un spectateur en le priant de défaire le nœud. A la grande stupéfaction de l'assistance, la pièce a disparu... ! (fig. 4). Et l'illusionniste la ressort triomphalement de sa poche.

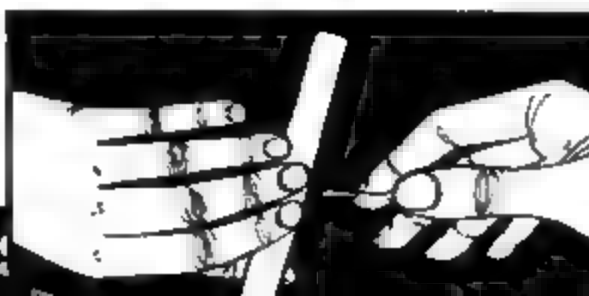
Comment réaliseriez-vous cette illusion ? A vous de jouer !

LE CIGARE DU FAKIR

Le secret du « cigare du fakir », dont je vous ai décrit l'effet la semaine dernière, est d'une simplicité extrême : Vous avez coché dans la main droite une épingle assez courte et très fine pour ne pas endommager le cigare (dont les spectateurs — comme de bien entendu — doivent ignorer l'existence). Vous prenez le cigare de la main gauche, et, en le transportant d'une main dans l'autre, vous piquez (toujours à l'insu du public) l'épingle en son milieu. Piquant la tête de l'épingle entre l'index et le médus,

vous montrez le cigare adhérent miraculeusement à vos doigts. Pour le changer de main, faites-le rouler entre vos doigts, ce qui portera l'épingle au point voulu pour être saisie commodément.

Voici le prototype d'expérience magique qu'il est indispensable de répéter, tout seul, devant un miroir jusqu'à ce que vous ayez l'impression que l'illusion est parfaite. Et ce n'est qu'à partir de ce moment-là que vous pouvez vous produire devant vos amis.



COCHISE

RESUME. — Nacho, jeune guerrier chiricahua, part à l'aventure. Il est suivi en cachette par sa sœur Aroia.

ADAPTÉ PAR LUCIEN NORTIER DU FILM DE LA 20TH CENTURY FOX TV INTERNATIONAL, "LA FLÈCHE BRISÉE"



L'INDIENNE SUIVIT SON FRÈRE, SE DISSIMULANT DE SON MIEUX...



À QUELQUES MILES DE LÀ, UN CANTONNIER GUETTAIT IMPATIENT L'HORIZON...

QUE FAIT DONC CE OMEN DE GAZO ? IL DEVRAIT ÊTRE ICI AVEC LES CHEVAUX !

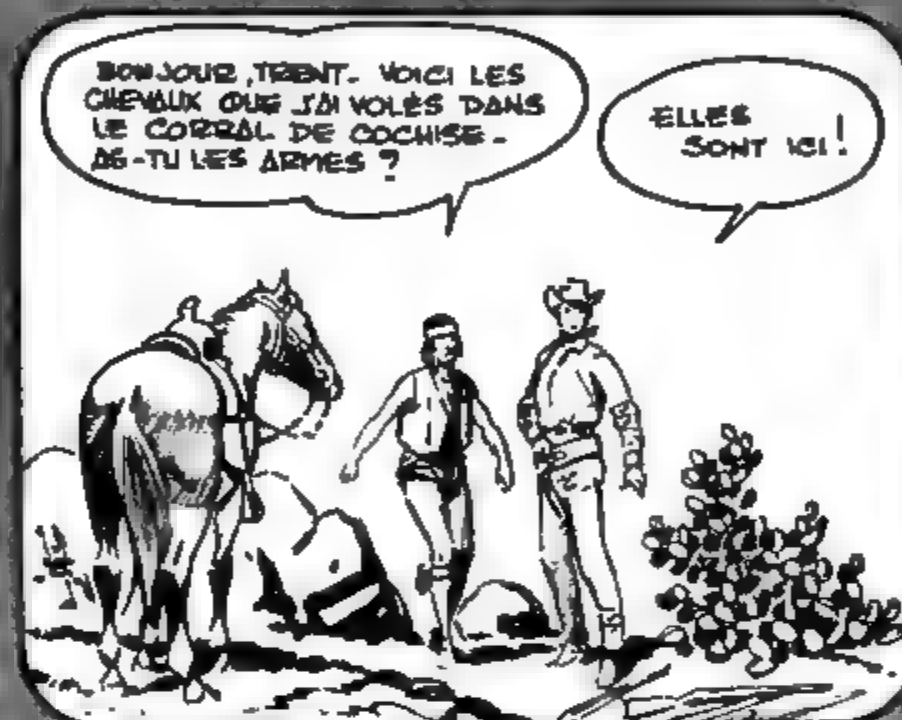


CET HOMME S'APPELAIT MIKE TRENT — ET PAR LE PLUS GRAND DES HASARDS...

... SA SILHOUETTE ET SON VISAGE S'APPARENTAIENT ÉTRANGÈMENT AUX APPARENCES DU SURVEILLANT JEFFORD...



LE GRONDEMENT D'UNE GALOPADE... UNE HERDE DE COURSIERS APPARUT, MENÉE PAR UN APACHE.



BONJOUR, TRENT. VOICI LES CHEVAUX QUE J'AI VOLÉS DANS LE CORRAL DE COCHISE. AS-TU LES ARMES ?

ELLES SONT ICI !



L'INDIEN LES EXAMINA, TREMBLANT DE JOIE.



MIKE TRENT JETA UN COUP D'ŒIL VERS LES MONTAGNES...

DE JOLIS PUD-SANS FACILES POUR LA REVENTE.



TRENT, IL Y A QUINZE CHEVAUX. NE POURRAIS-TU AJOUTER QUELQUES CARABINES ?

JE N'AI QUE ÇA. C'EST À PRENDRE OU À LAISSER.



POURTANT...

FILE, RENÉGAT. SINON JE VAIS ME DÉBOUILLER POUR GARDER LES CHEVAUX... ET LES CARABINES !



GAZO ENFOURCHA SON CHEVAL ET EMPORTA LES ARMES DE CONTREBANDE SANS INSISTER.



MIKE TRENT RASSEMBLA LES LONGUES. IL ALLAIT PARTIR.

ARRÊTE !!



NACHO S'APPROCHA.

OH, C'EST TOI, SURVEILLANT JEFFORD ? QUE FAIS-TU ICI ? TU AS UNE PARTIE DES CHEVAUX DE NOTRE TRIBU !

PAPOLE, IL ME PREND POUR L'AGENT FÉDÉRAL. ADMIRABLE !



COCHISE NE M'AVAIT PAS DIT QUE TU AVAIS NOS CHEVAUX ! COMMENT CELA SE FAIT-IL ?

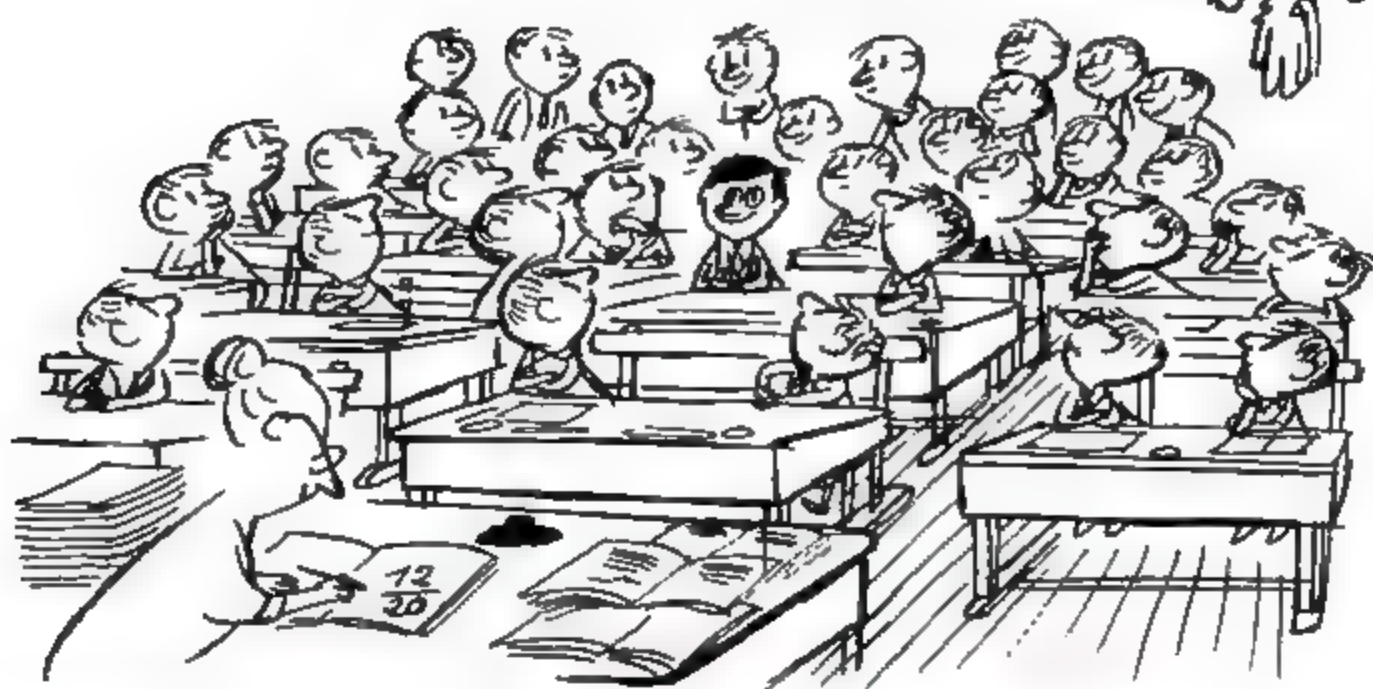
TRENT CHERCHA SA RÉPONSE...



PRIS D'UN BUISSON, GAZO LE TRAHIT, GAZO LE RENÉGAT, GUETTAIT LA SCÈNE. IL RAMPA ET SAISIT SON COUTEAU...



L'ARME SIFFLA... NACHO, ATTENT ENTRE LES OMOPATES, S'AFFAISSA SUR L'ENCOLURE DE SON CHEVAL...



Nicolas

JE SUIS LE MEILLEUR

par SEMPÉ et GOSCINNY

HIER, j'ai été le meilleur en classe. Parfaitement !

La maîtresse nous a fait une dictée et moi j'ai eu sept fautes. Celui qui me suivait, c'est Agnan, qui a eu sept fautes et demi, les autres comptent pour une demi et Agnan n'a pas mis l'accent sur le « où » où il fallait le mettre. Comme Agnan est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse, ça ne lui a drôlement pas plu de ne pas être le meilleur pour la dictée. Il a dit à la maîtresse que ce n'était pas juste et que l'accent, il allait le mettre, mais qu'il avait été dérangé. La maîtresse lui a dit de se taire, alors Agnan s'est mis à pleurer et il a dit qu'il allait se plaindre à son papa et que son papa allait se plaindre au directeur et que personne ne l'aurait et que c'était affreux et quand la maîtresse lui a dit qu'elle allait le mettre au piquet, il a été malade.

Je suis sorti de l'école avec une dictée sur laquelle la maîtresse avait écrit à l'encre rouge : « Nicolas a fait la meilleure dictée de la classe. Très bien. » Les copains, ils voulaient, comme d'habitude, que j'aie avec

eux à la boulangerie regarder la vitrine et acheter du chocolat, mais je leur ai dit que je devais rentrer vite à la maison. « Ben quoi, a dit Alceste, un copain, parce que tu es le meilleur en dictée tu veux plus jouer avec nous ? » Moi, je ne lui ai même pas répondu à Alceste, qui avait fait vingt-huit fautes et demi. Et j'ai couru jusqu'à la maison.

« Je suis le meilleur ! » j'ai crié en entrant dans la maison. Maman, quand elle a vu ma dictée, elle m'a embrassé, elle a dit qu'elle était très fière de moi et que papa serait content aussi. J'aurai un gâteau au chocolat pour le dessert ? j'ai demandé. « Ce soir ? a dit maman, mais mon chéri, je n'ai plus le temps, et puis il faut que je repasse les chemises de papa. » C'était une dictée avec des mots terribles, j'ai dit, et puis la maîtresse m'a félicité devant tous les autres. Maman m'a regardé, elle a fait un soupir et puis elle a dit : « Bon, mon chéri, pour te récompenser, tu l'auras, ton gâteau au chocolat. » Et elle est partie à la cuisine. C'est vrai, quoi, à la fin ! Quand papa a ouvert la porte de la maison, j'ai couru avec la dictée. « Regarde, papa, ce que la maîtresse a écrit

sur ma dictée ! » j'ai crié. Papa, il a regardé et puis il a dit : « C'est très bien, bonhomme. » Il a enlevé son veston et il est allé s'asseoir dans le fauteuil du salon et il s'est mis à lire son journal. « Je suis le premier ! » j'ai dit à papa. « Hm » a répondu papa. Alors moi, je suis allé dans la cuisine et j'ai dit à maman que ce n'était pas juste, que papa ne voulait pas regarder ma dictée et j'ai fait une coïssure en tapant des pieds par terre et en criant avec la bouche fermée. « Nicolas, m'a dit maman, calme-toi. Papa est fatigué par son travail, il n'a pas dû bien comprendre, on va lui expliquer et il va te féliciter. » Et nous sommes retournés dans le salon avec maman.

« Chéri, a dit maman à papa, Nicolas a très bien travaillé à l'école, et je crois qu'il faut le féliciter. » Papa a levé la tête de son journal, il a fait des yeux étonnés et puis il a dit : « Mais je l'ai déjà félicité, je lui ai dit que c'était très bien. » Et il m'a donné des petites tapes sur la tête et maman est retournée dans la cuisine. « Tu veux la lire, ma dictée. Elle est terrible ! » j'ai dit à papa. « Plus tard, mon chéri, plus tard », a dit papa, qui s'était remis à lire son journal.

Je suis allé dans la cuisine et j'ai dit à maman que papa ne voulait pas la lire, ma dictée et que personne ne s'occupait de moi et que je quitterais la maison et qu'on me regretterait bien, surtout maintenant que j'étais le meilleur. J'ai suivi maman dans le salon. « Il me semble, a dit maman à papa, que tu pourrais faire un peu attention au petit après son succès d'aujourd'hui. » Et maman a dit qu'on ne la dérangeait plus parce que sinon, le gâteau ne serait jamais prêt. Et elle est partie.

« Alors, j'ai dit, tu la lis, ma dictée ? » Papa a pris la dictée et puis il a dit : « Oh ! là là ! Mais c'est difficile, dis donc ! Eh ! bien. Oh ! là là ! Bravo ! » Et il a repris son journal. « Et les patins, je les aurai ? » j'ai demandé. « Patins ? Quels patins ? » a dit papa. « Tu sais bien, j'ai dit, tu m'avais promis des patins le jour où je serais le premier de la classe. » « Ecoute, Nicolas, a dit papa, on parlera de ça un autre jour, tu veux bien ? » Alors ça, c'est formidable ! On me promet des patins, je fais la meilleure dictée de la classe, la maîtresse me félicite devant tout le monde, et on me dit qu'on en parlera un autre jour ! Je me suis assis sur le tapis et j'ai donné des tas de coups de poing par terre. « Tu veux une femme ? » m'a demandé papa, et moi je me suis mis à pleurer et maman est arrivée en courant.

« Quoi encore ? » elle a dit, maman. Alors moi, je lui ai expliqué que papa avait dit qu'il allait me donner une femme. « Voilà une bien curieuse façon d'encourager l'enfant », a dit maman. « Oui, j'ai dit. Si je n'ai pas les patins, je vais être drôlement déçagé. » « Quels patins ? » a demandé maman. « Il paraît, a dit papa, que je dois payer cette dictée avec une paire de patins. » « L'effort doit être récompensé », a dit maman. « La chance de Nicolas, c'est d'avoir un père millionnaire, a dit papa, c'est donc avec joie que le lui ferais cadeau d'une paire de patins en or pour récompenser ses sept fautes d'orthographe. » Moi, je ne savais pas que mon papa était millionnaire. Il faudra que je le dise à Geoffroy qui parle toujours de son papa qui est très riche. En tout cas, les copains seront épatés, quand ils me verront à la récré avec mes patins en or !

« Bon, a dit maman, si vous voulez que le repas soit prêt, laissez-moi retourner tranquillement à la cuisine. » « Dépêche-toi, a dit papa, tu sais qu'après dîner, je dois aller chez mon patron qui reçoit des clients. » « Oh ! mon Dieu, a dit maman, je n'ai pas repassé tes chemises, à cause du gâteau de Nicolas. » « Bravo ! a dit papa, bravo ! Eh ! bien, puisque je ne compte pas dans cette maison, je garderai la chemise que je porte. Bravo ! » Et puis, maman s'est mise à pleurer et papa l'a embrassée et moi j'étais tout triste, parce que ça me fait drôlement de la peine quand ma maman a du chagrin.

À table, pour le dîner, personne n'a parlé, et du gâteau, je n'ai pas eu envie d'en reprendre.

Là où ça a été chouette, c'est aujourd'hui. Je suis rentré de l'école avec un zéro pour mon problème d'arithmétique, et papa, au lieu de me gronder, il m'a dit : « Ça, c'est mon grand garçon », et il nous a embrassés, maman et moi, au cinéma. Comme m'a dit Alceste dans la boulangerie, où nous étions allés acheter du chocolat en sortant de l'école : « Les papas et les mamans, faut pas chercher à comprendre. »



Un recueil des contes du « Petit Nicolas » a été édité par Denoël et est en vente dans toutes les librairies

Formidables!

Les Jouets Scientifiques



Bientôt l'électricité et la Radio n'auront plus de secrets pour vous.

La chimie vous mènera de surprise en surprise, et quel monde étrange vous révélera le microscope !

Faites comme moi des centaines d'expériences et de découvertes passionnantes. (Papa dit même que je m'instruis !)

5 BOITES

LE PETIT CHIMISTE
LE PETIT BIOLOGISTE
LE JEUNE RADIO
LE PETIT PHYSICIEN
LE PETIT ÉLECTRICIEN

PRIX : DE 39 à 59 NF environ



Bon

pour une documentation gratuite, sans engagement, à adresser aux Jouets GéGé Montbrison (Loire)

Nom :

Adresse :

Age :

Vous trouverez dans chaque boîte une brochure explicative qui vous donnera toutes les instructions nécessaires pour réaliser les expériences.



Cette scène est tirée d'un Western de la série « 3 ». Les acteurs sont peu connus, le scénario a été écrit en quelques jours et exploite quelques situations typiques.

L'HISTOIRE DU FAR-WEST

4 COW-BOYS...

POUR TOUTES LES BOURSES

par HERVÉ LE BOTERF

POUR lutter contre la concurrence des « westerns » réalisés directement pour la Télévision, les cinéastes américains ont adopté deux attitudes : ou bien ils tournent des films à peu de frais, sur le modèle même des bandes qui sont offertes, chaque semaine, aux téléspectateurs, ou bien, au contraire, ils entreprennent ce qu'il est convenu d'appeler des « super-productions » dont le faste est censé eclipser l'intérêt qu'on pourrait porter aux histoires de cow-boys projetées à domicile.

La première solution, qui est celle de la facilité, a contribué, depuis une dizaine d'années, à « dévaloriser » l'essence même du western. C'est ainsi qu'en 1952, 105 films de cow-boys du « type 3 », c'est-à-dire de dernière catégorie, furent réalisés à Hollywood, représentant ainsi... le 1/4 de la production annuelle !

Cette sorte de films bâclés, qui permet aux financiers de réaliser des bénéfices substantiels, et immédiats dans les petites localités des Etats-Unis (et même souvent, hélas, en Europe), obéit à un processus de fabrication extrêmement simple.

Un scénario sans originalité qui exploite trois ou quatre situations-clés — attaque d'une diligence, poursuite d'un desperado, engagement contre les Peaux-Rouges —, est rédigé en quelques jours. Deux ou trois comédiens sont aussitôt engagés qui partent, en compagnie réduite de techniciens expérimentés, pour rejoindre une petite localité de la Sierra Nevada ou de l'Utah.

Dans ces régions, en effet, certaines po-

pulations vivent exclusivement du cinéma. Leur cité, construite toute en planches, sur le type des anciennes villes frontalières, sert de décor à l'histoire qui va être mise en images. Les habitants sont employés comme figurants et les commerçants locaux louent tous les accessoires nécessaires à l'action : costumes, armes, lasso, etc. Le bétail et les chevaux, nourris dans des ranches, sortent des corrales pour participer, cinq ou six fois par an, à une aventure qui ne présente plus pour eux, depuis longtemps, l'aspect de l'inédit.

Une fois sur place, il s'agit de ne plus perdre de temps. Le héros enfourche son cheval, caracole dans un nuage de poussière, joue de son pistolet ou se bat aux poings avec son rival, pendant quatre à cinq jours.

Il est bien rare, en effet, que ce genre de productions atteigne un temps de tournage supérieur à une semaine.

L'essentiel du travail se fait ensuite, au laboratoire. Des spécialistes, qu'on paie à prix d'or, procèdent alors à l'opération délicate du « montage ». Il s'agit d'« étoffer » la trame ainsi filmée en incorporant

(Photos Artistes Associés.)

un bon tiers d'images nouvelles de chevalchées lointaines et de poursuites, dites « stock shots », puisées dans des cinémathèques et qui doivent « raccorder »... tant bien que mal avec les plans tournés précédemment en direct !

En utilisant ce procédé, des producteurs peu scrupuleux ont pu amasser des fortunes colossales, ce qui leur a permis, ensuite, de recourir à la seconde méthode de riposte contre la T.V. : la réalisation d'un super western.

Ce genre de production ne date cependant pas d'hier. Cecil B. DeMille et John Ford ont, de tout temps, abordé le film de cow-boys avec une optique de grands seigneurs. Leurs films sont coûteux, mais certains, comme « Pacific-Express », « Une aventure de Buffalo Bill », « La Chevauchée fantastique », ou « My Darling Clementine », ont fait le tour du monde avec un retentissant succès, en procurant des recettes fabuleuses à leurs distributeurs.

C'est ainsi que « Les Cavaliers », un des derniers westerns de Ford, a coûté à

Il ne comportait, en effet, pas moins de 500 paires de bottes, et autant de gants, de chapeaux, de mouchoirs, de culottes de peau et de sabres. Pendant soixante jours, deux immenses cuisines roulantes préparèrent les repas de près de mille figurants, tandis que des garçons d'écurie approvisionnaient quotidiennement en luzerne et en avoine 500 chevaux, surveillés par six vétérinaires. Un pont de 250 pieds fut également édifié en « dur », pour permettre le tournage d'une seule séquence, dont la durée sur l'écran ne dépasse pas une minute trente !

De même, lorsque John Huston tourna « Le Vent de la plaine », la production dut louer 2 000 bêtes à cornes (et les nourrir, évidemment) pendant cinq mois. Deux pilotes de ligne furent engagés pour assurer la transmission du courrier aux techniciens et aux interprètes qui se trouvaient coupés de tout moyen de communication, dans la vallée de Guadiana au Mexique, l'un des endroits les plus désolés du monde !

Edward Dmytryk — pour citer un dernier exemple — passa trois mois dans les décors de « L'Homme aux cols d'or » avant de tourner son film, afin de s'imprégner de l'atmosphère du scénario. Durant ce temps, l'une de ses vedettes, l'acteur Henry Fonda prit 200 heures de leçons de tir avec Rodd Redwing, l'un des virtuoses du pistolet, pour se préparer à la fameuse séquence finale de fusillade.

Au prix de ces lourds sacrifices financiers, le « Western » a pu reprendre droit de cité sur les écrans et même acquérir un étrange prestige littéraire... puisque, dans certains lycées d'Europe et des Etats-Unis, on se réfère à l'admirable « Le train sifflera trois fois » — le Western qui respecte la loi des trois unités — lorsqu'on veut expliquer la rhétorique dramatique de Corneille ou de Racine !

LA SEMAINE PROCHAINE :

UN « WESTERN » HORS SÉRIE :
JOHN WAYNE



Les westerns « de luxe » utilisent de grandes vedettes. Ci-dessus la célèbre John Wayne.



La présence de Gary Cooper dans un western est un gage certain de très haute qualité.

GRATUITEMENT



un choix de timbres de France d'une VALEUR de 2 NF.

A l'occasion du lancement de L'ALBUM ENCYCLOPEDIQUE DES TIMBRES-POSTE DE FRANCE.

sur simple demande adressée aux Ed. A.V. et accompagnée de 1 NF en timbres neufs de France, vous recevrez, en plus de la pochette gratuite, toute une documentation (feuille spécimen de l'album, carnet de 16 pages et catalogue général).

L'ALBUM ENCYCLOPEDIQUE DES TIMBRES DE FRANCE contient tous les timbres de France avec leur valeur. SIMPLE, PRATIQUE, PASSIONNANT. Prix : Franco 19,50 NF.

Ed. A.V. (service P), 7, rue de Châteaudun, PARIS (9^e).



Une scène du dernier film de John Ford « Les Cavaliers », western à grand spectacle.

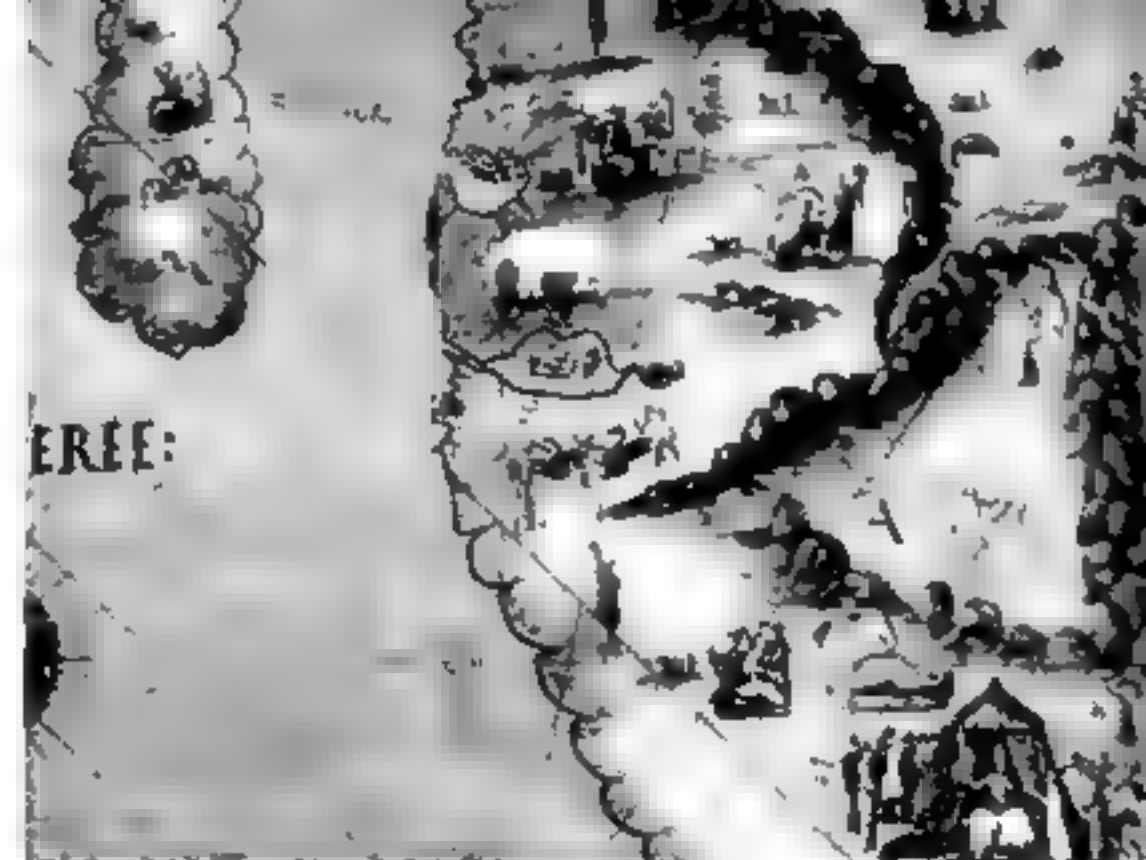


Riche) et arrive non loin de l'ouverture du grand passage qui donne entrée dans le golfe Saint-Laurent.

Le 30 juin, après avoir aperçu l'île du Cap-Breton, Cartier longe celle du Prince-Edouard, suit une côte idyllique et jette l'ancre devant un maigre village. Nous sommes au 24 juillet. Les indigènes accourus lui annoncent qu'il est au pays de Gaspé. Cette fois, c'est une croix de trente mètres qui est plantée en signe de prise de possession au nom du Christ et aussi du roi de France, commanditaire de l'affaire.

QUÉBEC, MONTRÉAL, L'OR ET LES DIAMANTS

De l'or, on ne parle guère encore. Mais le Malouin (natif de Saint-Malo), Jacques Cartier, est séduit par le pays qu'il trouve : ce marin est l'homme de la terre, de la nature et des arbres, les plus beaux du monde !



Carte dressée en 1553, à l'époque où l'on ignorait encore l'existence de l'Amérique, et montrant les pays d'Asie où Jacques Cartier, tout comme Christophe Colomb, croyait avoir abordé. En haut, l'île de « Zipangri » (Japon) et en bas, le Cathay (Chine) avec le Grand Khan, sous sa tente.

20 AVRIL 1534. Toutes les cloches de Saint-Malo sonnent à la volée, tandis que les voiles blanches de deux vaisseaux, faisant route vers l'Ouest, s'estompent à l'horizon. Messire Jacques Cartier, navigateur averti, se dirige vers le Ponant, aux fraus de l'Etat, avec soixante et un compagnons embarqués sur deux solides caravelles : mission : découvrir et rapporter de l'or en « explorant les parages occidentaux... ».

Car il ne s'agit nullement de prospecter des terres nouvelles. Celles vers lesquelles se dirige Cartier l'ont été par les frères Jean et Sébastien Cabot, qui les ont aperçues en 1496, et par Giovanni Verazzano, Italien, chargé par François I^{er} de rechercher le passage d'Europe en Chine entre 1520 et 1527. Jean Parmentier, capitaine de Jean Avigo a, de son côté, visité Terre-Neuve en 1528...

Le 21 mai, Cartier arrive en vue de l'île qu'il baptisera l'île aux Oiseaux. Il entre ensuite dans le détroit de Belle-Isle qu'il appelle, on ne sait pourquoi, le Golfe des

Châteaux. Puis il longe la côte du Labrador, où il remarque plusieurs beaux points de relâche pour ses navires, un en particulier, où il remet ses caravelles en état et où, après quelques jours, il plante une croix, lui laissant le nom de Port-Servan, lieu connu aujourd'hui sous le nom de Rock-Bay.

Le plus important va se jouer. Cartier remet une fois de plus à la voile. Après avoir viré de bord pour descendre vers le Sud, il touche au Cap-Double (Pointe-

Mais le mauvais temps approche : on va rentrer et l'on reviendra... l'an prochain.

Cartier remet à la voile à la Pentecôte de 1535, touche Gaspé de nouveau et s'aventure cette fois dans le Saint-Laurent. C'est ici le pays des Hurons et des Algonquins.

Il rencontre le premier Etat indigène que l'on nomme ici Canada, ce qui signifie « communauté » ou « village »... avec pour capitale Stadaconé, que les Hurons appellent Québec.

Jacques Cartier n'est plus le simple explorateur patenté, il fait œuvre de « colonisateur ».

Dédaignant un essai d'intimidation des Hurons pour l'empêcher d'aller plus avant — déguisés en diables cornus, ils jouaient plus de la magie que du tomahawk — il remonte le fleuve jusqu'à Hochelaga (le barrage des Castors), qu'il devait nommer Mont-Réal ou Mont Royal. Là, l'Agouhanna, le grand sachem, perclus de rhumatismes, vient l'accueillir comme le plus grand des sorciers suivi, dans l'espoir sans doute de guérisons miraculeuses en série, d'un étonnant cortège d'infirmités...

Cartier ne s'éternise pas, une fois de plus. Il est de retour à Saint-Malo en 1536, après un pénible hivernage où ses hommes souffrent du scorbut, mais heureux d'avoir découvert « une aussi bonne terre qu'il soit possible de voir... ».

Il est fier aussi d'avoir su s'attirer la sympathie des indigènes par de bons procédés. Il ramène d'ailleurs avec lui plusieurs de ces « sauvages » qu'il lui paraît facile « d'apprivoiser »...

Ce n'est qu'en 1541 qu'il repart pour un troisième voyage. Les conditions ne sont plus les mêmes. Le roi François, que les affaires du continent laissent quelque peu en repos, a invité tous les armateurs de l'ouest de la France à apporter leur concours à l'entrepreneur Cartier, dont les premiers rapports sont probants. La colonisation est sérieusement envisagée.

JACQUES CARTIER VICTIME D'UN MIRAGE

Un Gascon, Jean-François de la Roque de Roberval, est nommé lieutenant-général de ce que l'on nomme déjà la Nouvelle France, et prend place sur les navires de Cartier avec tout un corps de colons, de volontaires et de forçats.

En gagnant Montréal, après avoir touché Québec, Cartier avait découvert une petite rivière agréable qu'il avait nommée Sainte-Croix. Il la rejoint et y construit, sur une île, un poste fortifié qu'il nomme Charlesbourg Royal, et se laisse aller à l'éblouissement...

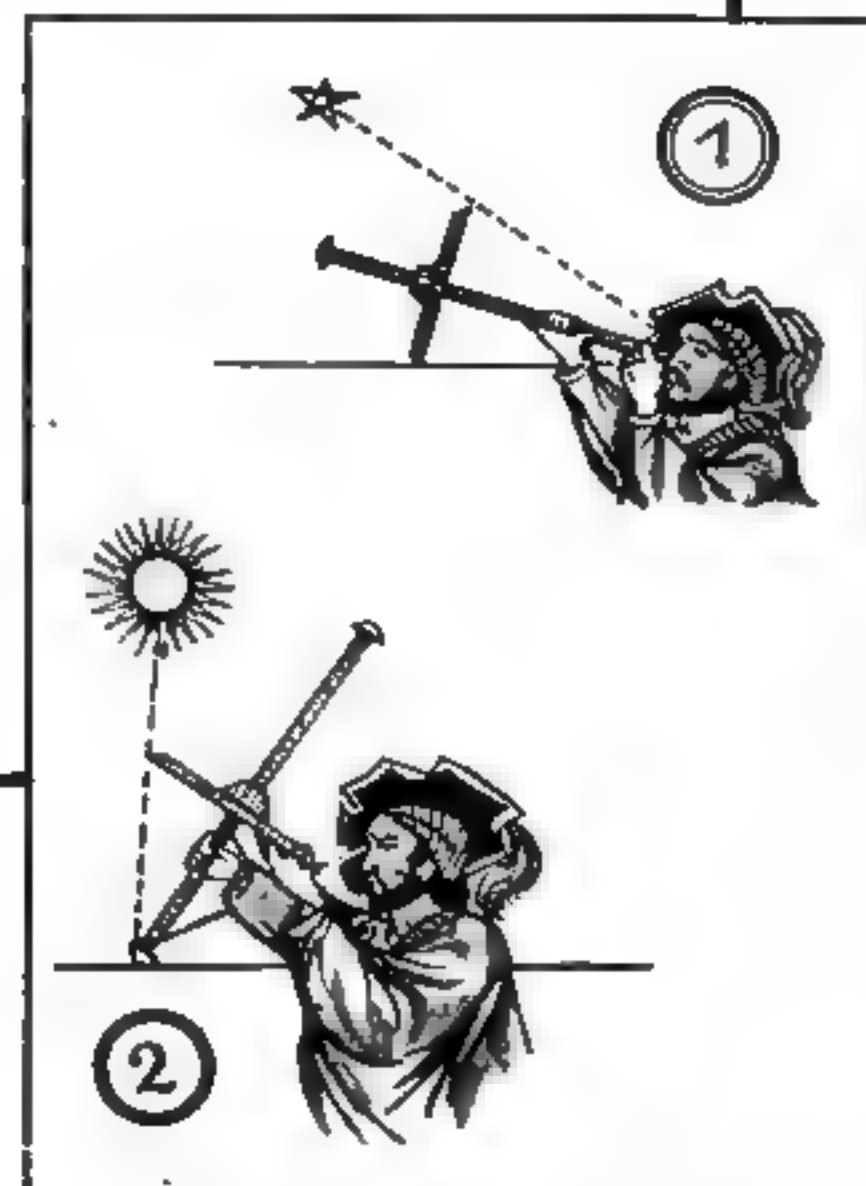
Il voit, sur le rivage, au bord du grand fleuve, « certaines feuilles d'un or fin, aussi épaisses que l'ongle... », ainsi que « des diamants aussi merveilleusement taillés qu'il fût possible à un homme de voir... ».

QUAND L'ARBALÈTE ÉTAIT L'ANCÊTRE DU SEXTANT

Du temps de Jacques Cartier, les navigateurs utilisaient la boussole (compas) et l'arbalète dite « bâton de Jacob » pour trouver leur route sur les mers. La boussole donnait l'orientation du bâtiment, l'arbalète sa position approximative.

La boussole : elle n'a guère varié jusqu'à nos jours et se composait déjà d'une aiguille aimantée, fixée sur un pivot, tournant sur une représentation circulaire appelée « Rose des Vents ».

L'arbalète ou « bâton de Jacob » est issue de l'astrolabe, inventé au XV^e siècle. Née de la science d'un astronome de Bagnols-sur-Cèze, c'était un simple bâton gradué le long duquel glissait un curseur. Le capitaine du navire visait l'angle établi entre l'astre (Étoile polaire et croix du Sud) et la ligne d'horizon. Là où le curseur s'arrêtait, on n'avait qu'à lire le degré marqué sur le bâton pour obtenir une latitude suffisante (fig. 1). Les calculs de longitude furent plus longs à obtenir, faute de chronomètres précis. Pour calculer à l'aide du Soleil, on tournait le dos à l'astre et l'on amenait l'ombre du curseur ou « marqueau » sur le bout du bâton maintenu sur la ligne d'horizon (fig. 2).



Il charge ses navires à couler bas, de cet or et de ces diamants, et cingle vers les côtes de Bretagne.

Hélas ! Sa déception fut profonde. Jacques Cartier avait été victime d'un mirage. Tout cela n'était que cuivre et schiste riche en mica ! Richesses modernes, mais de peu de prix alors...

La « colonisation » naissante ne reprendra vie qu'au siècle suivant...

VOIR PAGES SUIVANTES



BAMBINO malgré sa petite taille est un appareil de grande classe, d'une haute fidélité musicale.

Ce transistor possède :
2 gammes d'ondes PO - GO
6 transistors, 1 diode

Un circuit de compensation de température à thermistance.

Grâce à son boîtier moulé en plastique **ANTI-CHOC**, **BAMBINO** est d'une solidité à toute épreuve.

Poids : 390 grs. - Dimensions : 128 x 76 x 36

Housse spéciale en cuir rigide avec étuis pour pile de rechange et pour écouteur : 17 NF.

Prix de l'écouteur supplémentaire : 17 NF.

N'AYEZ PAS PEUR DE NOTRE PRIX exceptionnellement bas qui est obtenu grâce à la suppression totale des charges de distribution et la compression des marges bénéficiaires, une spécialisation extrême dans la fabrication et la distribution.

La qualité de M. 100 est de tout premier ordre. Nous affirmons qu'elle est comparable à celle de n'importe quel appareil d'un prix double. **LA GARANTIE D'UN AN** est scrupuleusement respectée.

M. 100 37, RUE BOISSY D'ANGLAS - PARIS 8^e - ANJ 96-90

UN AMI POUR UN PRIX D'AMI !

BON de COMMANDE
à découper ou recopier

Je désire recevoir, au plus tôt, le récepteur **M. 100 BAMBINO**.
Cocher les coloris choisis :

BOITIERS

☐ Blanc ☐ Rouge ☐ Bleu
☐ Jaune ☐ Ivoire

FONDS

☐ Blanc ☐ Bleu ☐ Noir

Je verse la somme de 129 NF pour le poste seul, ou 146 NF pour le poste avec la housse en cuir, ou 163 NF pour le poste, la housse et l'écouteur supplémentaire par mandat, chèque bancaire ou virement postal à votre C. C. P. PARIS

N° 6.900-78 à M. 100, 37, rue Boissy-d'Anglas Paris 8^e (91)

NOM

ADRESSE

.

129 NF

m. 100 bambino

NOTRE PROCHAIN PILOTORAMA : POMPEI

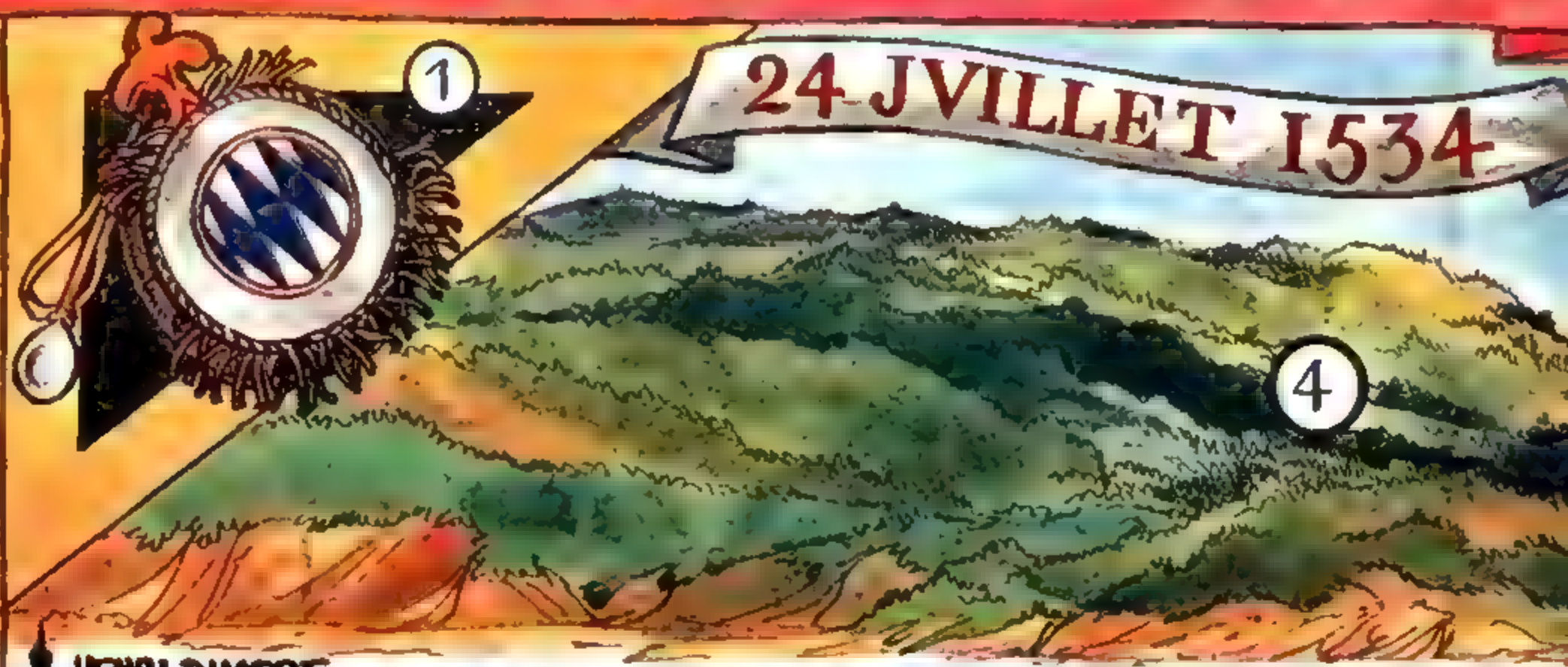
JACQUES CARTIER À GASPÉ

C'est en cherchant la route des Indes et de la Chine que le Canada fut découvert. Verazzano, marin florentin, toucha le premier ces côtes en cherchant « le pays de la soie » pour le compte des banquiers de son pays. Son premier voyage eut lieu en 1523-1524 et il dota de noms français tous les points de la côte qu'il toucha. Il revint en 1526, commandité par Jean Avigo, descendit jusqu'en Amérique Centrale, en 1528, et y périt, dévoré par les anthropophages.

A. — Le 24 juillet 1534, Jacques Cartier débarque dans la baie de Gaspé, après une excellente traversée. Comment sera-t-il accueilli par les indigènes ?

(1) Le tambour de danse est le signe de l'amitié et les tomahawks (2) le symbole de la guerre...

Jacques Cartier ne remontera le Saint-Laurent (3) que lors d'un second voyage. Voici la péninsule de Gaspé (4), la baie (5) et le promontoire (6) qui porte aujourd'hui le nom de « Gros Cap aux Os ». En (7) est l'emplacement où s'élèvera la petite ville actuelle de Gaspé.



HENRI DIMPRE.



Le village indien (8) qui compte quelques pêcheurs (9) est composé d'une palissade circulaire (10) au long de laquelle court un chemin de ronde (11) composé de troncs d'arbres soutenus par des poteaux. On y accède par de curieuses échelles (12). Les huttes des Indiens du Canada étaient rectangulaires et à toits arrondis (13). Il y avait des feux communs (14) pour la cuisson. Des échelles extérieures donnaient accès au-dehors (15). En (16) le curieux assemblage de pieux consolidant la palissade. Les Indiens du Canada étaient à la fois pêcheurs, chasseurs et cultivateurs. Les Européens furent vivement impressionnés par les cultures indiennes, dont ils tirèrent profit. Ajoutons que, dans les régions méridionales, la culture du tabac et celle des tournesols, donnant une excellente huile végétale, étaient courantes.

(17) champ de maïs avec son veilleur (18) chargé d'écarter les oiseaux ;
(19) champ de citrouilles.

B. — (20) Les vaisseaux de Jacques Cartier sont à l'ancre. (21) Les marins élèvent sur le rivage une croix de trente mètres de haut, à l'aide d'une « chèvre » (22). (23) Le pavillon royal. (24) Un soldat. (25) L'aumônier. (26) Jacques Cartier aborde un « sachem » qui lui présente le calumet de la paix (27). (28) Chasseurs en tenue de guerre. (29) Villageois venus contempler les étrangers.

SPÉ

34



3

36

35

34

33

31

30

32

TOPOGRAPHIE

- (30) Terre-Neuve
- (31) Golfe du Saint-Laurent
- (32) Ile du Prince-Edouard
- aperçue le 30 juin 1534.
- (33) La baie de Gaspé.
- (34) Ile de l'Assomption.
- (35) Embouchure du Saint-Laurent.
- (36) Québec.

Océan
Atlantique

6

9

20

21

22

23

24

25

27

26

29

28

Pilote

Un jeu de Marcel Fort : L'INSOLITE N'EST PAS TOUJOURS ÉVIDENT

C EST à un jeu d'observation que je vous convie cette semaine. Et je suis sûr qu'à ce jeu vous êtes très forts !

Il suffit de disposer sur une table différents objets... de toute nature... mais il faut qu'il y en ait un tout à fait « insolite »...

Insolite : par sa forme, par son usage par son origine, par ses propriétés, etc.

Exemple : Vous disposez pile-mêle un bol, coquetier, dé à coudre, couteau, fourchette, briquet, calendrier, réveil, porte-plume, cendrier.

Vous faites entrer vos camarades et le premier qui a trouvé l'objet... insolite marque un point... En l'occurrence, dans cet exemple, c'est la fourchette... tous les autres objets sont « masculins »...

Exemple : couteau, fourchette, épingle à nourrice, ciseaux, briquet, crayon, médaille, boîte de conserves, etc. L'insolite sera le crayon qui est en bois, tout le reste étant en métal...

Exemple : un pinceau, une fourrure, une brosse, un panache, un blaireau, une bouteille, un tapis, une brosse à dents... L'insolite sera la bouteille, tout le reste étant à poils !

Vous vous amusez autant à organiser le jeu qu'à le réaliser, et vous verrez comme il est parfois difficile de découvrir L'INSOLITE ! Salut les amis, et à bientôt !



NOS MOTS CROISÉS

Jacques Cartier et le Canada

HORIZONTALEMENT : I. Jacques Cartier fut sans conteste le premier de ceux qui se veulent toujours français. — II. Il paraît qu'il faut faire l'âne pour en avoir. — Deux directions opposées. — III. Comme tous les navigateurs partant vers l'Ouest à cette époque c'est elles que Jacques Cartier espérait atteindre. — IV. Pronom. — V. Négation. — VI. Exister. — C'est un pays de ce genre que Jacques Cartier découvrit et explora. — VII. Saint qui donna son nom à un fleuve dans l'embouchure duquel Jacques Cartier s'aventura lors de ses expéditions successives au Canada. — VIII. Dépôt. — Deux lettres de Cartier. — IX. Préposition. — Possessif.

VERTICALEMENT : I. C'est à bord d'un vaisseau de ce type que Jacques Cartier mena la plupart de ses expéditions. — 2. S'applique sur une sorte de glace d'une espèce très différente de celle que Jacques Cartier rencontra dans le Grand Nord. — 3. C'est grâce à la route ouverte par Jacques Cartier que les Malouins vont la pêcher chaque année au large de Terre-Neuve. — 4. Ses côtes étaient au départ le but de Jacques Cartier. — La fin de Cartier. — 5. Présent. — Jacques Cartier vivait à celle des grandes découvertes terrestres. — 6. Ainsi furent baptisées, sans doute à cause du but poursuivi par les navigateurs qui découvrirent l'Amérique, les femmes habitant alors le pays qui allait devenir le Canada. — 7. Conjonction. — 8. Possessif. — 9. Pronom. — Une peur panique comme celle que ressentirent les Indiens rencontrés par Jacques Cartier sur les bords du Saint-Laurent lorsqu'ils entendirent pour la première fois les détonations des armes à feu.

(Solution page 31.)

AGENT SECRET EN 10 LEÇONS

par Renée PASCAL

P OUR terminer votre rapide apprentissage d'agent secret, vous aviez, la semaine dernière, à déchiffrer un message à l'aide de deux clés de cinq lettres, que

MINEES. DEUX MITRAILLEUSES DANS PREMIERE MAISON PRES PLAGE. TRENTE DEFENSEURS SOUS ORDRES ADJUDANT-CHEF REMPLACES TOUTES LES TROIS SEMAINES.



« Les Deux-Anges », tel était le nom du petit bateau breton qui emmenait, vers l'Angleterre, agents et courrier. A son bord, en 1942, se cachait la famille du colonel Rémy, jusqu'aux îles Scilly...

vous deviez retrouver, selon nos indications, dans le même numéro de « Pilote ». La première se cachait dans un résumé d'histoire en images. L'histoire, « dont les personnages sont depuis longtemps connus », c'était « Ivanhoe ». La clé qui marquait l'origine de l'un de ces personnages ? « SAXON », qualificatif de Cédric le Saxon. La seconde clé, à retrouver dans le Pictorama et située sur la Seine, était « MEEUN ». En appliquant successivement ces deux clés, la seconde d'abord, au message chiffré, vous obteniez, « en clair » :

DE RAYMOND. AFFAIRE THEUVILLE. LE CHEMIN PART D'UNE PLAGE DE GALETS DE VINGT-DEUX METRES ENTRE HAUTES FALAISES ET VA AU VILLAGE DE LA POTERIE EN PASSANT PAR BRUNEVAL. PLAGE ET COTE NON

Et maintenant attention ! Nos premiers mots d'aujourd'hui ont été pour vous dire : « Pour terminer votre rapide apprentissage... » Eh oui, vous en savez assez, maintenant... Assez pour quoi ? Mais pour prendre part à notre « concours du meilleur agent secret », qui va comprendre deux épreuves (la première cette semaine, la seconde, la semaine prochaine) et qui vaudra aux quinze premiers un abonnement gratuit de trois mois.

Aujourd'hui, épreuve de chiffrage. Toujours deux clés de cinq lettres, à découvrir — toujours — dans « Pilote ».

L'une et l'autre se trouvent dans les textes du Pictorama ; la première est le nom d'un art, la seconde désigne un lieu géographique. En les utilisant l'une après l'autre (la première, puis la seconde), vous chiffrerez le message que voici :

PLUS HAUTE IMPORTANCE QUE REPON- DIEZ LE PLUS TOT POSSIBLE AUX QUESTIONS SUIVANTES : EST-CE BIEN LE DIMANCHE ? QUE VOUS AVEZ ETE INQUIETE ? AVIEZ-VOUS EU UNE ALERTE AUPARAVANT ? CLEO ETAIT-IL AVEC VOUS LE DIMANCHE ? SAVEZ-VOUS QUELQUE CHOSE DE LUI ? A-T-ON PERQUISITIONNE VOTRE CENTRALE ? DE QUELS OPERATEURS DISPOSEZ-VOUS ENCORE ? ATTENDONS VOS NOUVELLES EXTREME URGENCE. CONFIANCE ET COURAGE.

Dernières recommandations pour ceux qui désirent participer au concours :

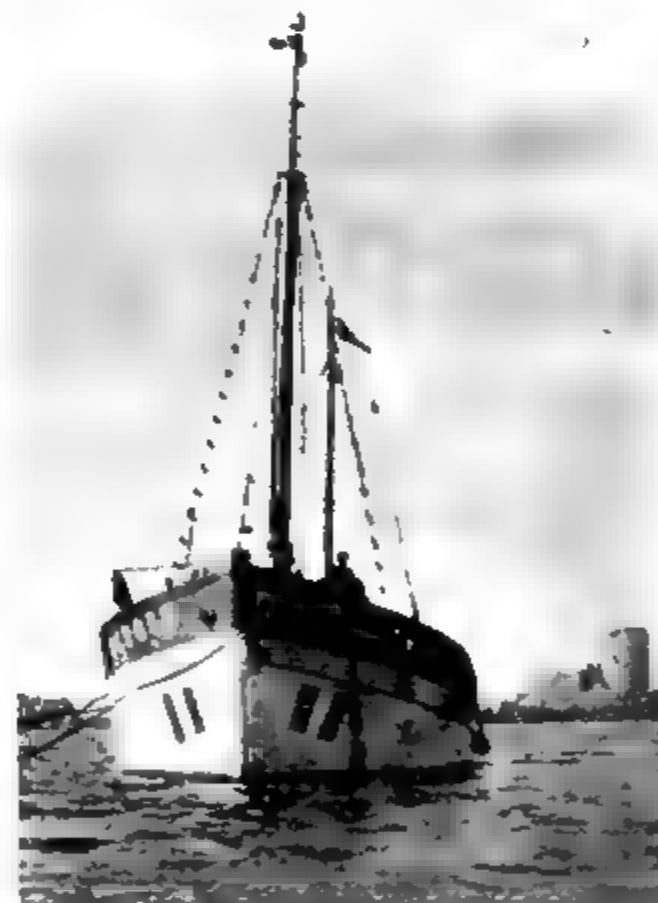
1° Attendez la semaine prochaine pour envoyer en même temps les réponses aux deux épreuves ;

2° Ecrivez vos réponses sur papier quadrillé, à raison d'une lettre par carreau et de quinze lettres par ligne ;

3° Ecrivez très lisiblement (de préférence en lettres d'imprimerie) sur votre réponse elle-même votre nom et votre adresse.

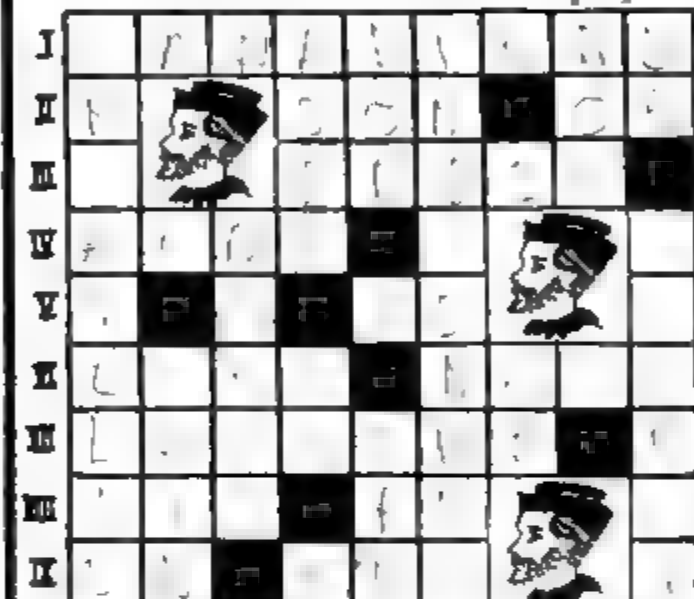
Toutes les réponses qui ne se conformeront pas strictement à ces conditions seront impitoyablement éliminées !

Et maintenant, bon courage et bonne chance. A la semaine prochaine.



... Aux îles Scilly, au sud-ouest de l'Angleterre, un autre bateau servait de relais.

1 2 3 4 5 6 7 8 9



RENDEZ-VOUS SUR 1293 MÈTRES

LE MOT DE PASSE : un beau pays

Avez-vous deviné que, la semaine dernière, notre mot de passe était consacré à Montmartre, cette butte bien parisienne, célèbre par sa basilique et ses artistes ?... Oui, bien sûr. Cette semaine, nous nous évaderons loin de la capitale, avec la définition suivante :

« Elle s'allonge de Marseille à Menton ».

Ce mot, qui désigne une belle région, sera donné à deviner, dimanche prochain 20 novembre à 10 heures et à 11 heures 30 aux auditeurs de l'émission « Le mot de passe », animée chaque semaine sur les ondes de Radio-Luxembourg et de Radio Monte-Carlo, par Françoise Dorin, Jacques Bénétin et René Marc.

Si l'auditeur interviewé au hasard par Jacques Bénétin devine le mot de passe, il gagnera les 500 NF offerts par les biscuits Prior.



Un jeu de Jean-Paul Rouland :

CHAQUE DESSIN A SA PLACE



Bob Farfelut ne songe pas seulement à s'amuser, c'est aussi un excellent commissionnaire.

Mais attention ! Ces quatre dessins désignés par les lettres A, B, C, D ne sont pas présentés dans un ordre chronologique.

C'est-à-dire que tels quels, ils ne représentent pas la véritable succession des faits.

A vous de remettre en place chaque dessin, en vous aidant des petits détails qui doivent vous mettre sur la voie.

(Solution page 31.)

AVEC "TONY, LE FILS DU CIRQUE", LA T.V. ENTRE SOUS LE CHAPITEAU



Dominique Faburel est Tony, le « fils du cirque ».



Jacques Monod (Le Flamand).



Daniel-Emile Fork (Le mandarin).



Claude Titre (Moros).



Roger Dutoit (Del Torelli).



Charles Lavielle (Le guide).



Bernard Hecht (Le réalisateur de l'émission).

CHAQUE dimanche, sur notre écran de télévision, un nouveau personnage, successeur de Bastoche et Charles-Auguste, héros du précédent feuilleton, retient notre attention. C'est Tony, le fils du cirque.

Tony, le fils du cirque est l'un des films les plus longs qui aient jamais été tournés. Pendant 13 semaines on en verra un épisode de 26 minutes. Tony, le fils du cirque, s'il vous était présenté dans sa continuité, durerait près de six heures ! Plus long que Ben-Hur !

L'histoire est simple au départ : il s'agit de la recherche d'un trésor, très exactement composé de 20 lingots d'or de 2 kg chacun. Ces lingots appartenaient à un jeune homme, Marco, qui les avait reçus en héritage. Ils lui furent volés. Mais Marco s'est aperçu qu'ils étaient cachés dans le cirque. Autour de cette fortune tourne une intrigue pleine de suspense. Marco, aidé de Tony, le jeune fils du directeur du cirque, en qui naît la passion du trapeze, tente de retrouver son patrimoine, malgré l'attitude menaçante de certains louches employés de piste...

Bernard Hecht est l'auteur de ce film d'aventures qui, paradoxalement, n'a comme cadre — au départ — qu'une piste circulaire ! Bernard Hecht signa déjà, l'année dernière, Bastoche et Charles-Auguste. Lorsqu'on lui demande ce qu'il a fait d'autre à la TV, il répond qu'il ne peut tout citer. Il y est, en effet, entré le 2 novembre 1945, il y a quinze ans, alors que la TV faisait ses premières apparitions en France, et fut, pendant trois ans, le responsable des émissions dramatiques. Il en a d'ailleurs signé personnellement près de 40 et, pour certaines, fut à la fois auteur et metteur en scène.

Dès le départ, Tony, le fils du cirque a donné du mal à son réalisateur : la direction de la R.T.F. avait, en effet, demandé à Hecht d'en écrire le sujet « dans le cadre du cirque », comme on passe une commande de fournitures dans une administration bien organisée. Hecht réfléchit quelque temps puis donna son assentiment, parce que le cirque constitue une matière cinématographique attachante, avec ses camions, ses gens, ses bêtes...

Depuis toujours, il aimait le cirque, le connaissait très bien, y avait fait de nombreuses émissions, s'y était fait aussi quelques-uns de ses meilleurs amis. Il voulait que Tony répondît à une gageure : tenir le plus longtemps possible en haleine le spectateur. Il s'en est très bien sorti. Pourtant, les 13 épisodes de « Tony » au cours desquels Hecht mit à l'épreuve tout le mécanisme du suspense, ont été écrits en six semaines.

EN SUIVANT LE CHAPITEAU...

C'est fort louable lorsqu'on songe que des superproductions américaines demandent deux, trois, voire cinq années de préparation, telle *Alamo*, dont nous allons prochainement publier le roman, et que vient de réaliser John Wayne, avec un budget de plusieurs milliards, alors que Tony, le fils du cirque n'a coûté finalement que 55 millions (d'anciens francs)...

Dans son film, Bernard Hecht nous fait donc vivre la vie quotidienne d'un cirque en suivant lui-même, jour après jour, un cirque itinérant qui faisait des étapes quotidiennes de 80 km. Cela lui a demandé quatre mois de tournage, dont deux et demi où il s'imbriqua dans la vie même du chapiteau avec toute son équipe, composée d'un opérateur, d'un assistant, de deux electriciens, d'un groupe-man, de trois chauffeurs, deux régisseurs, un maquilleur, un accessoiriste, deux machinistes, deux assistants réalisateurs, une script, deux preneurs de son, alors que le cirque continuait, lui, sa vie normale.

La vie du cirque ? En voici un bref résumé. A 2 h 30, on commence un spectacle qui va durer jusqu'à une heure du matin... De une heure du matin à quatre heures, on démonte le chapiteau ; à cinq heures, on s'en va ; à 9 heures du matin, on arrive dans une autre ville et, jusqu'à midi ou une heure de l'après-midi, on remonte. A 17 heures, c'est la matinée enfantine. A 18 h 30, la parade dans les rues... et à 21 h 30, le spectacle recommence... Ainsi chaque jour ! Les gens du cirque ne dorment jamais autrement que par tranches de deux heures !

Bernard Hecht, donc, au milieu de ce remue-ménage perpétuel, devait

faire son film : il tournait dans les « trous », quand il le pouvait sans gêner, l'après-midi, le soir, la nuit, pendant le démontage ou le remontage ! Cette vie qu'il a menée apporte un caractère d'authenticité très attachant à son travail, le caractère rude du bon documentaire sert de canevas à l'action. Mais tout cela ne se fit pas sans mal car Hecht connut toutes les difficultés inhérentes à un tournage en extérieurs, où le metteur en scène, pour construire son film séquence à séquence, est tributaire de la vie qui se poursuit autour de lui, sans l'attendre, tributaire des foules, du temps, des bruits superflus...

Hecht, par exemple, repéra, un jour, un superbe décor : une vieille fabrique abandonnée, en pleine campagne. Son premier souci fut de savoir si elle était réellement bien isolée, loin du chemin de fer, de la route nationale. Elle avait toutes ces qualités : par une maison à l'horizon, rien ! Une ligne de chemin de fer à proximité, soit ! Mais un seul passage de train par jour... Hecht respira : il allait enfin travailler tranquillement... Il tourna. Au bout d'une heure de travail, il entendit des hurlements : une troupe de soldats fonçait vers la fabrique, armes en main... Tous les jours, des « bleus » s'exerçaient à prendre d'assaut la vieille fabrique...



En dehors du chapiteau, le tournage avait eu lieu en plein air, en décors naturels. Le cinéma est parfois une récréation...

Dans Tony, le fils du cirque, huit protagonistes principaux : Marco, interprété par Claude Titre (un des meilleurs jeunes de la TV, qui a déjà fait ses débuts à l'écran) ; « Le Flamand », incarné par Jacques Monod (comédien de théâtre qui a travaillé dans tous les spectacles de Jean Mercure) ; « Van Thourout », joué par Clément Harari (comédien de cinéma que l'on a vu dans près de 40 films) ; « Le Mandarin », Daniel-Emile Fork ; « Del Torelli », interprété par Roger Dutoit (qui vient de Bruxelles et joue pour la première fois en France) ; le père de Marco (Lucien Raimbourg) ; le guide (Charles Lavielle, un ancien qui

Les feuilletons de la T.V. font partie des émissions favorites des jeunes, et c'est pourquoi tout ce qui touche à leur réalisation intéresse nos lecteurs.

Cette semaine, nous avons choisi dans notre courrier la lettre de Dominique Avron, demeurant à Clichy (Seine), qui nous dit : « Je n'ai pas, chez moi, la T.V. mais il m'arrive néanmoins de voir les émissions chez des camarades. L'autre jour, par hasard, c'était le passage de « Tony, le Fils du Cirque ». S'agit-il d'une histoire vraie ? Si oui, comment a-t-on fait pour filmer ? Les acteurs, sont-ils tous des « gens du voyage », comme on dit, je crois ? » C'est à Guy de Ray que, cette semaine, nous avons demandé de répondre à cette question.



a près de cinquante ans de radio), et les gens du cirque qui ont tourné leur propre personnage (par exemple, le dompteur, qui a un rôle secondaire mais important, s'appelle Géraudy à l'écran, mais dans la vie il s'appelle également Géraudy... Il y a, en effet, confusion, dans Tony, le fils du cirque, entre les personnages fictifs et les vrais. C'est ce que Hecht considère comme l'un des mérites essentiels de son feuilleton.

DOMINIQUE A EU DES VACANCES DE RÊVE...

Enfin, il y a Dominique Faburel... Il est le plus jeune « pensionnaire du Théâtre de France », comme il aime à le dire pour s'amuser. Il y a joué, avec Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud, *Madame Sans-Gêne*, *Le Soulier de satin*, *La Vie parisienne*... Cette année, il n'a pas pris de vacances car c'est pendant les vacances qu'il a sillonné, dans la peau de Tony, le fils du cirque, les routes de France. Mais silloner les routes de France avec un cirque et en faisant du cinéma, n'est-ce pas des vacances ?

Dominique Faburel, dans la vie, est un garçon comme les autres : brun, l'œil vif, pas très grand... qui aide autant qu'il le peut sa mère, car il a huit frères et sœurs. Avec cette simplicité gentille qui est la sienne, il a fait plusieurs films de cinéma : *Une Belle peur*, *La Verte moisson*, *Par-dessus les murs*, *Le Travail*, c'est la liberté... Il a fait également deux émissions enfantines : « Nous jouons à dessiner » et « Le visage de l'enfance ».

Guy de RAY.

Si l'artiste ne pouvait pas s'amuser par son lilt, les comédiens ne sont pas non plus à la fête et ont dû adapter la petite tenue. « Quel cirque ! », pensent-ils.





Michel TANGUY



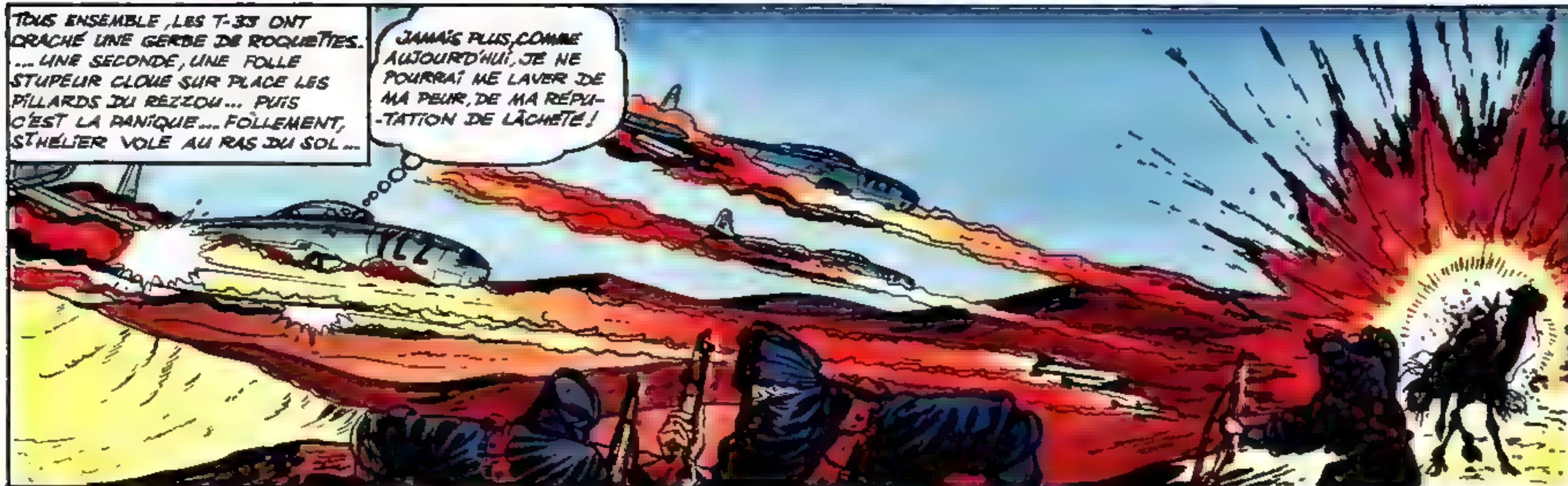
DESSINS : **UDERZO**

TEXTE : **J.M. CHARLIER**

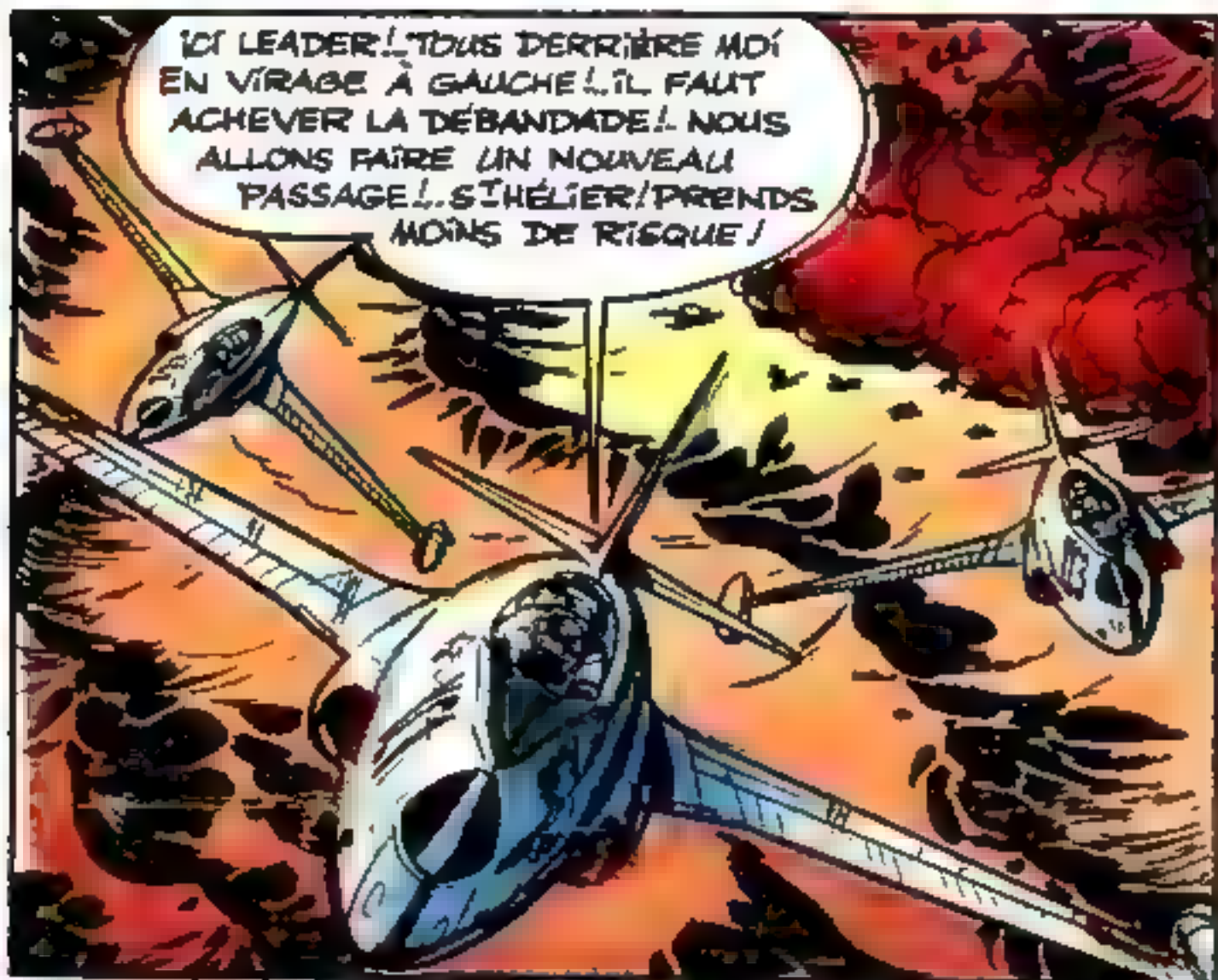
RÉSUMÉ. — Michel Tanguy a aidé son camarade Saint-Hélène à retrouver son courage. Mais une épreuve attend nos amis. L'alerte est donnée et Michel Tanguy commande un peloton qui doit dégager un campement européen attaqué par des pillards

TOUS ENSEMBLE, LES T-33 ONT CRACHÉ UNE GERBE DE ROQUETTES... UNE SECONDE, UNE FOLLE STUPEUR CLOUE SUR PLACE LES PILLARDS DU REZOU... PUIS C'EST LA PANIQUE... FOLLEMENT, SAINT-HÉLÈNE VOLE AU RAS DU SOL...

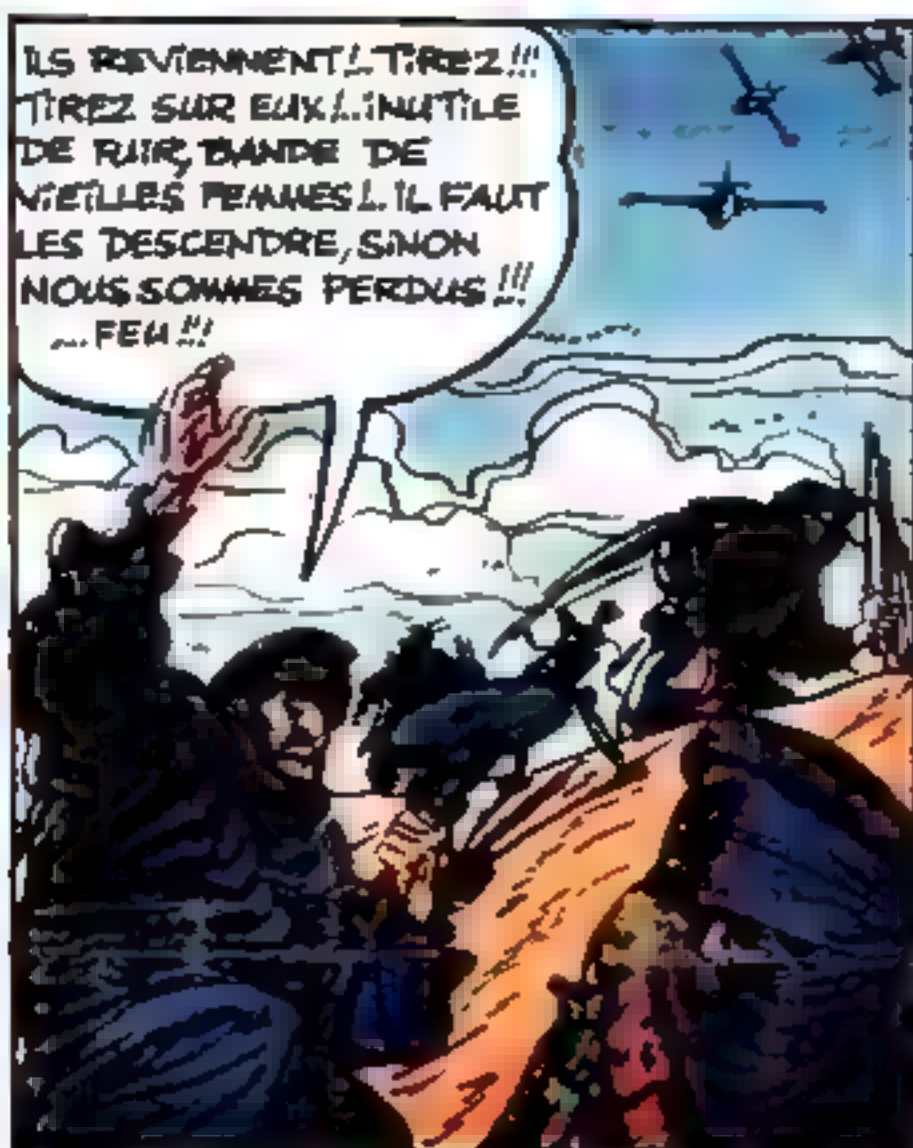
JAMAIS PLUS, COMME AUJOURD'HUI, JE NE POURRAI ME LAVER DE MA PEUR, DE MA RÉPUTATION DE LÂCHETE!



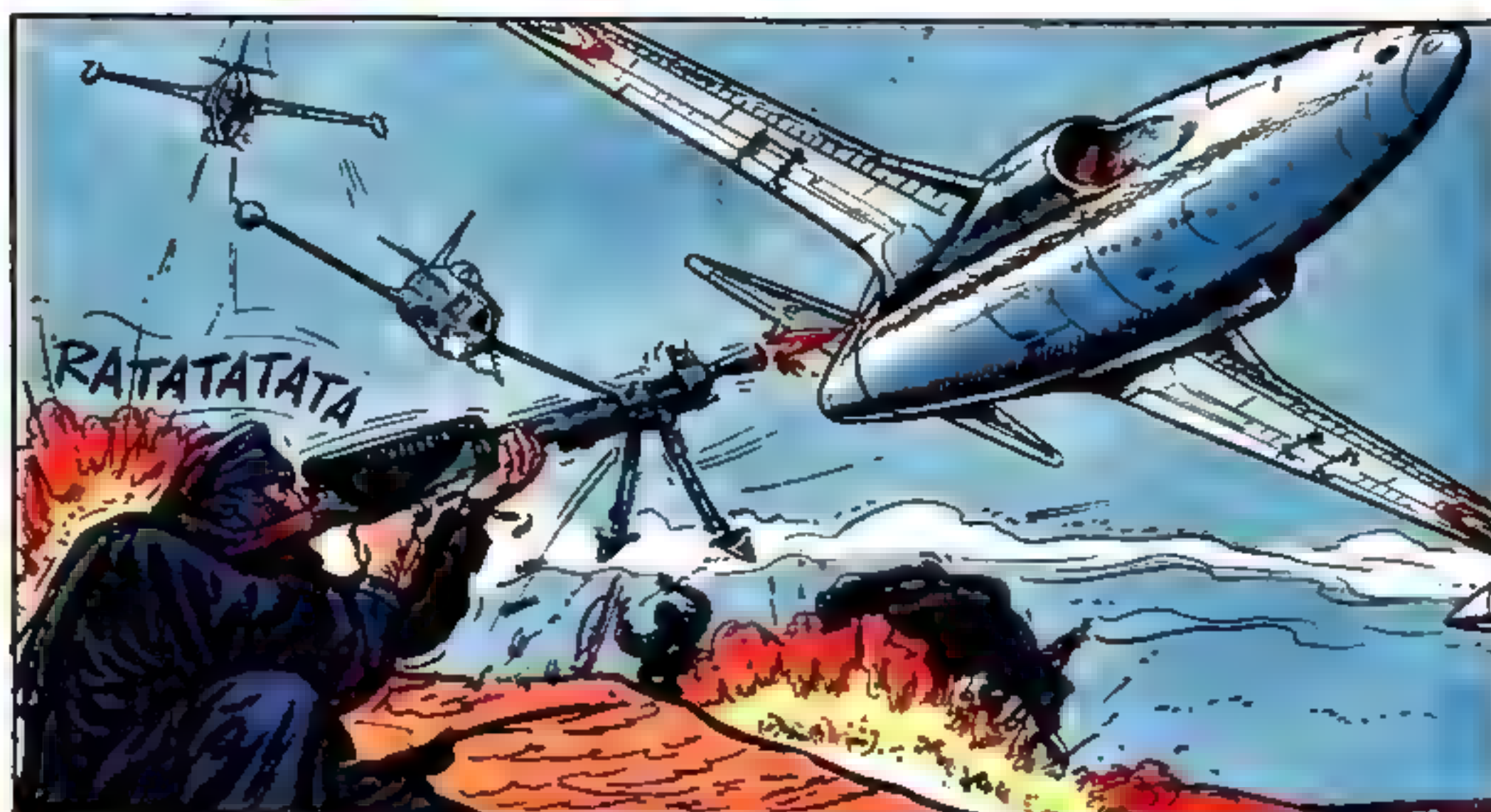
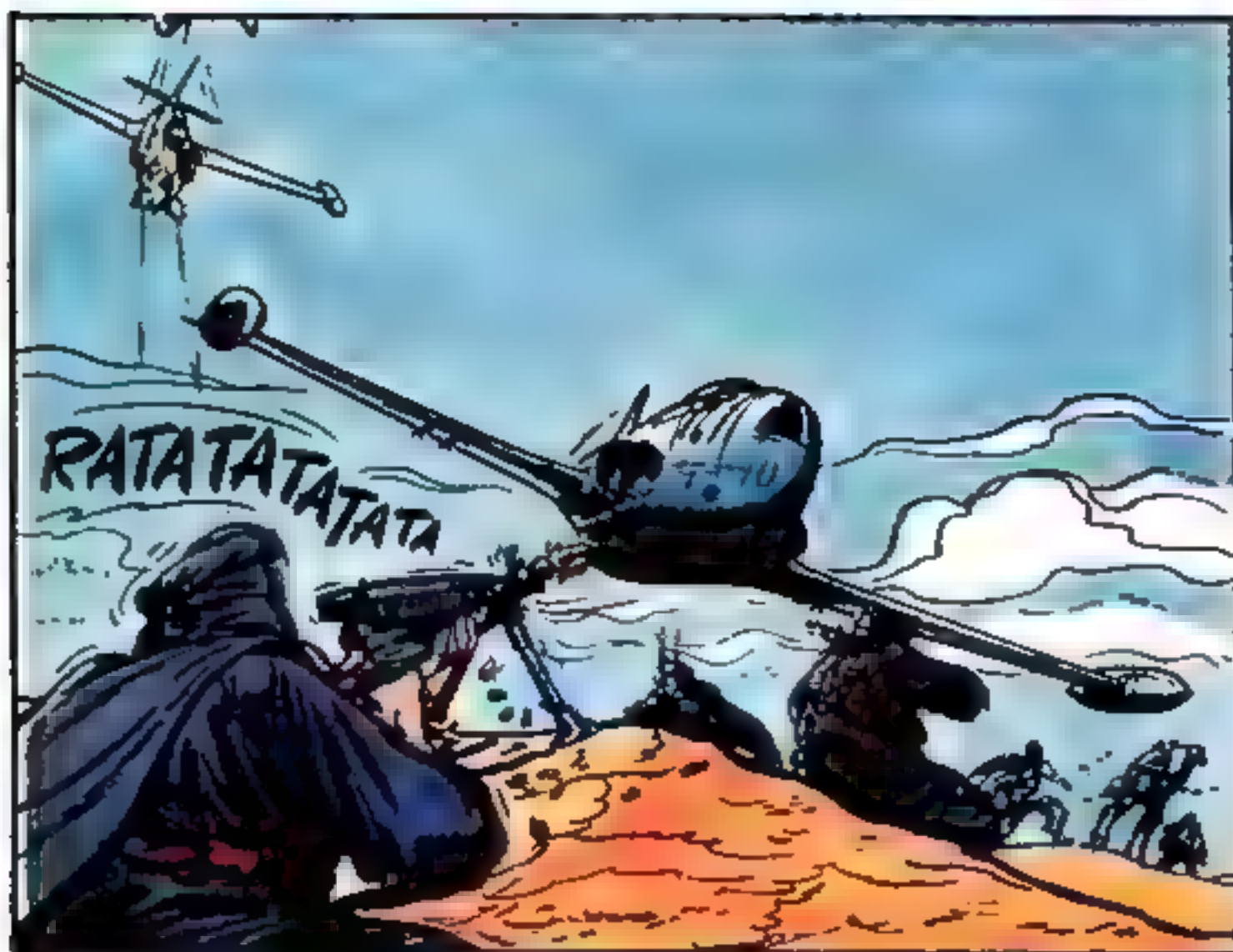
ICI LEADER! TOUS DERRIÈRE MOI EN VIRAGE À GAUCHE! IL FAUT ACHÉVER LA DÉBANDADE! NOUS ALLONS FAIRE UN NOUVEAU PASSAGE! SAINT-HÉLÈNE! PRENDS MOINS DE RISQUE!



ILS REVIENNENT! TIREZ!!! TIREZ SUR EUX! INUTILE DE RIUR, BANDE DE VIEILLES FEMMES! IL FAUT LES DESCENDRE, SINON NOUS SOMMES PERDUS!!! ...FEU!!!



BON SANG! CES PIRATES TIRENT BIEN! JE VAIS RENTRER AVEC UN "PRÉ" COMME UNE ÉCUMOIRE!!! ...ÇA GRÈLE DUR SUR LES TÔLES!!



?!? MILLE TONNERRES! DES... DES À-COUPS DANS LE MOTEUR!!! QUE SE PASS... OH! MON RÉACTEUR CAFOUILLE!!! JE SUIS TOUCHÉ!!! C'EST LA PANNE!!!



EN EFFET... PAR UN MALENCOTREUX HASARD QUI N'AVAIT PAS UNE CHANCE SUR MILLE DE SURVENIR, L'ULTIME RAFALE DU PILLARD À PÉNÉTRÉ JUSQU'AU RÉACTEUR DE L'APPAREIL DE TANGUY, HACHANT LES CIRCUITS D'ALLUMAGE...

MON RÉACTEUR S'EST ÉTEINT!!!



VOUS RETROUVerez MICHEL TANGUY DANS L'ÉMISSION "PILOTE", TOUS LES JEUDIS, SUR RADIO-LUXEMBOURG.



LUCIEN BARNIER

On va domestiquer la bombe "H"

CE ne sont que quelques lignes : « Réaction thermonucléaire réussie pendant un millième de seconde, aux laboratoires de l'université de Berkeley (Californie) ».

Et pourtant, ces quelques lignes annoncent peut-être la plus formidable révolution scientifique de tous les temps.

Elles signifient que les savants américains sont probablement sur le point de domestiquer la terrifiante bombe H, alors que, voilà tout juste un mois, les Britanniques renonçaient à poursuivre plus avant leurs tentatives de dressage de l'énergie H.

8 LITRES D'EAU PAR JOUR POUR TOUTE LA FRANCE

Domestiquer la bombe H, cela signifie freiner l'explosion, la prolonger pendant des jours ou des mois, au lieu de la laisser éclater en quelques millièmes de seconde.

Comme on a très bien réussi une opération semblable avec la bombe atomique A, maintenant métamorphosée en pile ou en réacteur atomique, on s'imaginait qu'à force de patience, le lucol serait finalement passé à l'énergie H.

Les théoriciens nous parlaient volontiers d'un réacteur thermonucléaire qui, avalant un verre d'eau de source, subviendrait aux besoins en courant électrique de la France entière durant une demi-heure. En mettant les choses au mieux, ce réacteur merveilleux aurait donc été en mesure de remplacer tout notre parc de centrales électriques fonctionnant actuellement, avec une provision de huit litres d'eau ordinaire.

Vous vous demandez, bien sûr, par quel singulier miracle l'eau est dotée

de pouvoirs aussi extraordinaires ! Eh bien ! l'eau, c'est un mélange d'hydrogène et d'oxygène.

Dans le cas qui nous occupe, seul l'hydrogène nous est précieux, et encore, pas n'importe quel hydrogène, seulement l'hydrogène lourd, ainsi appelé parce qu'il pèse plus que l'hydrogène ordinaire.

Si l'on porte cet hydrogène lourd à de hautes températures (de 50 à 100 millions de degrés) et qu'on le comprime, il va se « transformer » en un autre gaz qui s'appelle hélium. Mais ce n'est pas là une banale expérience de chimie car, en plus de cette transformation, il va se produire une grande quantité d'énergie qui s'échappera sous forme de neutrons et autres radiations.

Vous voyez que nous voici tombés dans le cas d'un générateur nucléaire, beaucoup plus intéressant même qu'une pile atomique. Si l'on prend un kilo d'hydrogène lourd et qu'on le fasse transformer en hélium par notre méthode, dite de « fusion thermonucléaire », on aura dix fois plus d'énergie qu'avec la fission d'un kilo d'uranium.

L'ennui, c'est qu'un kilo d'uranium « fissionne » à des températures acceptables, alors que l'hydrogène lourd « fusionne » à 50 ou 100 millions de degrés. Il faut donc disposer d'une fameuse allumette pour donner une telle température, mais elle est introuvable, même si l'on accepte de bloquer la force de dix ou vingt centrales électriques. Cependant, d'autres difficultés surgissent alors.

UN SERPENT NOMMÉ PLASMA

A la température de 100 millions de degrés, l'hydrogène n'est plus un gaz, c'est un plasma. Voilà tout juste quelques années qu'on « manipule » le plasma, ce quatrième état de la matière,

qui ne ressemble ni au liquide, ni au solide, ni au gaz. Il s'agit d'un amas d'atomes, de grains, qui sont électrisés et cherchent désespérément à s'enfuir de toutes parts.

Un savant suédois me disait : « Quand nous ferons la porte devant le plasma, il saute par la fenêtre. » Pour ces raisons, on doit ficeler énergiquement ce cordon de matière qui voudrait lui imposer. Les savants ont eu l'idée de construire un corset ammatériel usé de lignes de force magnétiques. Et il faut dire que l'affaire a assez bien fonctionné : mais à peine pendant deux ou trois millièmes de seconde.

Or, les savants américains ont façonné une gaine magnétique qui a tenu pendant un millième de seconde, soit mille fois plus longtemps que la durée de l'explosion H elle-même.

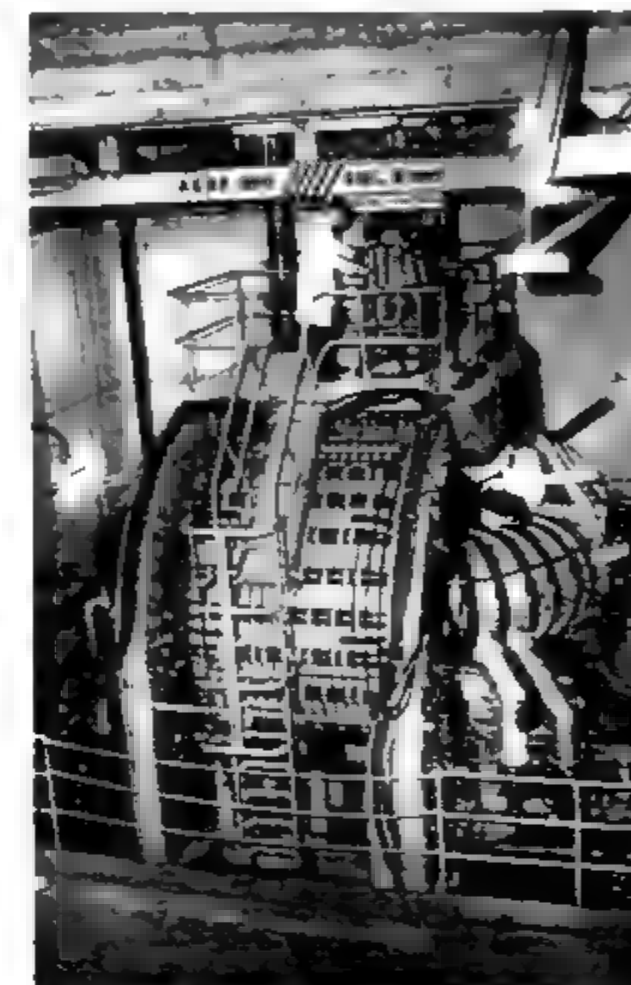
C'est un succès considérable, car il est maintenant certain que les savants disposeront d'une cage où le redoutable fauve qu'est le plasma se laissera observer, ne serait-ce que quelques millièmes de seconde. Et puis, de victoire en victoire, on arrivera à faire durer une réaction thermonucléaire une seconde, une minute... Un communiqué s'étalera un jour, sur huit colonnes des journaux, nous apprenant que nous sommes définitivement sortis de la préhistoire, car l'humanité disposera alors d'une inépuisable source d'énergie.

MAIS LA BOMBE A NEUTRONS ?

Hélas ! au moment où nous appréhensions cette prouesse américaine, une information nous disait que deux pays au moins sont à la veille de posséder une arme terrifiante.

Un savant américain du nom de Thomas Murray a écrit cette révélation à deux hommes politiques des

Etats-Unis. Aucun détail n'a été apporté, toutefois il semble bien qu'il s'agisse de cette « bombe à neutrons », qui est la version thermonucléaire du « rayon de la mort ». Des satellites artificiels embarqueraient des bombes H, réglées pour fuser au lieu d'exploser, et qui darderaient ainsi un torrent de neutrons sur les cités, tuant les êtres vivants et respectant les constructions et installations. Ainsi, au cours de la même semaine, nous avons deux exemples de la puissance du génie humain : génie qui peut être mobilisé pour le meilleur ou pour le pire.



Ce réacteur appelé « Zeta » permit pour la première fois, en 1958, la fusion d'un atome d'hydrogène lourd. (Photo AGIP.)

LES CONFIDENCES DE JUST FONTAINE (5)

LE BUT... DE MES CHANSONS

NOUS avions donc de bonnes raisons d'être optimistes lorsqu'un accident stupide vint interrompre définitivement ma saison et laisser planer un doute sur mon avenir même.

L'ACCIDENT DE SOCHAUX

C'était à Sochaux. Il y avait 30 secondes que le match avait commencé : je venais de tirer au but, mais la balle, malencontreusement interceptée par l'arbitre, me revint. Le hasard est quand même curieux, car sans cette malencontreuse et involontaire intervention de l'arbitre, ce terrible accident ne me serait pas arrivé. En effet, le pied de Sekou attaqua la balle... et trouva ma jambe : fracture du tibia. Je n'avais pas besoin de docteur pour en avoir la certitude. Le bruit sec et la douleur que je ressentais étaient suffisants pour m'édifier à cet égard.

Civrière, ambulance jusqu'à Paris, puis à Reims, et enfin intervention chirurgicale.

Deux mois dans le plâtre, c'est terriblement long quand on est habitué à une grande activité quotidienne.

Puis ce fut la période de rééducation, avec des moments de découragement. A Salles-de-Béarn, je fis une cure de bains salés qui s'avéra excellente pour ma réadaptation. Puis j'achevai de rééduquer ma musculature chez mon ami Emile Wanono qui m'accueillait chez lui à St-Tropez, où il me soigna aussi efficacement la cheville que le moral.

Début septembre, je reprenais l'entraînement : il y avait six mois que

je m'étais éloigné des stades, six mois sans marquer de buts. Le seul qui me préoccupait en l'occurrence était de récupérer ma jambe pour ne plus être l'invalidé que l'on traite avec une certaine commisération.

Six mois que je ne suis pas près d'oublier, je vous l'assure. Lorsque j'étais au lycée, j'avais un bon copain, un « vrai » comme on peut en avoir à cet âge : il s'appelait Gil Bernard et son « truc » à lui, sa passion, c'était de vouloir composer des chansons. Il jouait aussi au ballon avec nous, mais assez mal. Je chantais quelquefois avec lui, à peu près aussi bien qu'il pouvait jouer au football.

Remarquez qu'il y a quelques points communs entre la musique et le football. Ainsi, lorsque notre entraîneur Albert Batteux nous dit qu'avant tout, au football, il faut jouer juste, je crois qu'il a parfaitement raison. Le footballeur aussi doit éviter les fausses notes et posséder de l'oreille, tel un musicien.

JE CHANTE PAR HASARD

Tout ceci pour dire que la musique n'est pas si éloignée du football qu'il y paraît au premier abord et, en tout cas, nullement incompatible.

En ce qui me concerne, je suis venu à la chanson par hasard, d'abord, par amitié ensuite. Lorsque je suis rentré de Suède, après la Coupe du Monde, mon ami Gil Bernard, transporté de joie comme beaucoup de supporters français à l'époque, écrivit une chanson qui se voulait une sorte d'hymne

à notre gloire : « Si l'on t'avait dit... » que tu serais champion du monde, racontait le couplet.

Puis il me demanda d'interpréter une de ses œuvres. Gil Bernard est un vieux copain du lycée Marignan. A force de fredonner et de chanter, nous décidâmes un jour de nous inscrire à un crochet radiophonique. J'ignore si le jury était peu compétent ou la concurrence faible, mais toujours est-il qu'il terminait 1^{er} et moi deuxième.

Aussi, lorsqu'il me demanda d'enregistrer quelques-unes de ses chansons, je me demandais pourquoi j'aurais refusé.

Je n'osais pas, en l'occurrence, de me justifier car cela me paraît parfaitement inutile, mais puisque l'occasion m'est ainsi donnée, je tiens à préciser que sans un concours de circonstances très spécial, à savoir la Coupe du Monde et surtout mon amitié pour Gil Bernard, je n'aurais jamais chanté en public.

Cela dit, je ne me faisais aucune illusion sur mes possibilités dans le tour de chant. Pourtant, bon ou mauvais, on m'a proposé un contrat pour le Tour de France, et un autre en Espagne, que j'ai refusés alors qu'ils auraient été très intéressants sur le plan financier.

J'ai donc effectué huit enregistrements : « Si l'on t'avait dit », « Moi j'ai un gosse », « Chouette », « Poisson d'avril », « Souffle d'amour », « Je t'aimerais toute la vie », « Vas-y, Justo », « Aie ton rire », qui est également interprété par l'orchestre Georges Jouvin et Caterina Valente.

Maintenant, je crois que Gil a eu sa chance, et moi, celle de m'amuser dans un domaine qui m'était totalement étranger. Je préfère d'ailleurs le milieu du football à celui des artistes, dans lequel il m'a semblé qu'il y avait beaucoup de coups défendus.

Aujourd'hui, je chante tout seul



Je chante pour m'amuser. Mais je préfère marquer des buts !

parce que ça me plaît et que je suis heureux d'avoir retrouvé l'usage de ma jambe. Je me suis toujours parfaitement rendu compte qu'elle avait beaucoup plus d'importance que ma voix.

Lorsque Sacha Distel joue au football, c'est également pour s'amuser. Alors, nous sommes quittes, d'autant que j'ai enregistré un dernier disque qui dit bien ce qu'il veut dire : « Je préfère marquer des buts... »

Just Fontaine

Et Just Fontaine nous quitte sur cette profession de foi. Mais nous nous retrouverons, n'est-ce pas, Just Fontaine ? Et d'ici-là, tous les « Pilotes » suivront avec passion les péripéties de votre carrière.



Un mauvais souvenir : après mon accident, je regarde les radios de mon tibia... (Photos Presse Sports)

L'AUTOMOBILE DE L'AVENIR

SES COUSSINS PRÉVIENNENT LA POLICE QUAND ON TENTE DE LA VOLER...



A faible allure, cette antenne prévient le conducteur de la présence d'obstacles.

La voiture fonce dans la nuit sur la route bordée d'arbres. Un épais brouillard enveloppe les gens et les choses. Pourtant, le conducteur ne ralentit pas. Il soutient gaillardement un quatre-vingt-dix à l'heure sans paraître se soucier des embûches que la nuit et le brouillard multiplient sous ses pas. C'est une Chrysler bleue comme il y en

a beaucoup. Signes particuliers : néant. Et pourtant, si. En y regardant bien, on lui découvre une particularité : à l'avant, surmontant le pare-choc, une sorte de petit grillage convexe. On dirait un gros œil métallique qui observe la route, avec, au centre, en guise de pupille, une fente horizontale où se nouent des fils.

Et c'est bien d'un œil, en effet, qu'il s'agit. Ce grillage n'est rien de moins que le détecteur d'un radar capable de voir à travers le brouillard, de distinguer les obstacles survenant sur la route et de régler en conséquence la vitesse de la voiture.

Voilà pourquoi le conducteur de la Chrysler bleue peut se permettre de soutenir pareille allure dans une ambiance où n'importe quel autre automobiliste se serait cassé le nez.

ELLE OBÉIT A LA VOIX DE SON MAÎTRE

Cette promenade dans le brouillard à bord d'une voiture douée de réflexes n'est pas un rêve. Elle n'a pas encore eu lieu, mais elle est imminente. La Chrysler bleue existe. Elle ne demande qu'à rouler.

Et qui plus est, elle ne se trouve pas dans quelque lointain atelier expérimental de New York ou de Detroit. On peut la contempler, bien plus près de nous, dans un garage de Bruxelles. Son constructeur est un Belge grand, mince et souriant, M. De Jonker, qui, depuis des mois, consacre ses soirées à la mise au point d'une voiture de demain ressemblant à la voiture de M. Tout-le-Monde.

Il a pris une Chrysler strictement de série et il l'a transformée en engin futuriste bourré de câbles, de relais et d'appareils où des aiguilles mystérieuses tremblotent sur des cadrans. L'essentiel de cet appareillage est dans le coffre arrière.

Extérieurement, la voiture a l'aspect parfaitement inoffensif. Exception faite de l'écran radar disposé à l'avant, dont nous avons parlé. Ce système radar sert pour la circulation à vitesse élevée sur grandes routes. Pour la circulation en ville, à moins de 40 à l'heure, deux antennes métalliques sortent automatiquement de l'avant de la voiture afin de tâter l'espace devant celle-ci et de savoir s'il est libre. Au moindre obstacle que touche l'une de ces antennes, les instruments commandant le déplacement de la voiture se mettent en branle et le véhicule s'arrête.

La voiture de demain, il y a longtemps qu'on le dit, roulera toute seule. Telle est ainsi l'idée de M. De Jonker. Sa Chrysler est capable de se passer de conducteur. Elle obéit à la voix, comme un chien. Imaginez que vous soyez chez vous et votre voiture dans votre garage. Un petit appareil radio vous permet de parler à votre voiture suivant un langage convenu. Vous voulez faire tourner votre moteur ? Exprimez-en le souhait et il tournera. C'est le radar incorporé à la voiture qui enregistre vos ordres et les transmet au mécanisme. Vous pourriez de la même façon faire démarrer la voiture en marche-arrière pour sortir du garage, la guider dans la rue et l'arrêter devant votre porte. Tout est prêt. En voiture !

Minute, pas si vite... Remarquez que les sièges pivotent automatiquement au mo-

ment où les passagers vont s'embarquer. Les voyageurs n'ont même plus à prendre la peine de se glisser dans la voiture. M. De Jonker a pensé à tout.

Il a même songé que des gens malintentionnés pourraient tenter de s'approprier illégalement un véhicule aussi original. C'est pour cela qu'il a inventé un coussin anti-vol. Tout un dispositif de contrôle entre en action lorsque le conducteur s'assied. Si jamais le conducteur n'est pas le légitime propriétaire de la voiture, un avertisseur sonore se met à hurler et alerte les populations jusqu'à ce que le malfaiteur ait renoncé à ses projets... On voit mal hors d'état de les exécuter.

LE MANCHE A BALAI REMPLACE LE VOLANT

Cette fois nous démarions.

Étrange, ce volant ! Il ressemble plutôt au classique manche à balai que l'on utilise à bord des avions. Tous les gestes nécessaires à la conduite d'une voiture sont contenus dans ce manche à balai. L'accélérateur est incliné dans une des deux poignées. Pour freiner, il suffit de ramener légèrement le volant vers soi. Les opérations de braquage sont réduites au minimum. Un système de servo-direction entre en action lorsque l'on incline le manche à balai dans un sens ou dans l'autre. À bord de cette voiture vraiment pas comme les autres, l'homme est encore le cerveau de la machine mais, plus que jamais, c'est la machine qui travaille pour lui.

Le premier mot d'ordre, c'est : rapidité. Mais il ne sert à rien d'aller vite si c'est en risquant l'accident. C'est pourquoi la sécurité est la deuxième des grandes exigences qui ont inspiré M. De Jonker.

Le radar voit dans le brouillard et distingue les obstacles que le pilote humain peut ne pas apercevoir. Un voyant lumineux s'allume au tableau de bord dès que la pression d'un des pneus a diminué d'au moins 200 grammes. Si une crevaillon se produit, la voiture ralentit automatiquement et s'arrête toute seule. Les phares de route passent tout seuls en feux de croisement lorsque, la nuit, la voiture se

trouve en présence d'un autre véhicule venant en sens inverse ; en même temps s'allument des phares latéraux éclairant la route et réduisant encore les risques d'accident.

Et puis quel encore ?... Ah ! oui, des feux clignotants verts situés à l'avant sous les phares. Le conducteur les met en action lorsqu'il vient de dépasser sur la route un point dangereux et qu'il veut en prévenir les automobilistes qu'il croise. Idée toute simple et pleine de courtoisie. Il y aurait moins d'accidents sur les routes si tous les automobilistes pensaient aux autres conducteurs autant qu'à eux-mêmes.

Ainsi se poursuit notre promenade. Nous avons fait cent kilomètres dans un boudoir roulant que des dispositifs automatiques guidaient à notre place, ou presque, et où, en tout cas, des appareils réduisaient au minimum les aléas et les soucis du pilotage d'automobile.

8 ROUES DE PLUS POUR MARCHER DE CÔTÉ

— La porte du garage est-elle ouverte ? songe le conducteur. Ah ! et puis je prendrais bien un bain en rentrant...

Il décroche l'appareil téléphonique pendu au tableau de bord. Il parle. Car cette voiture, susceptible de recevoir des ordres émis à distance, est aussi capable d'en envoyer. Quand nous rentrerons, la porte du garage sera ouverte et un bain chaud sera tout prêt à nous accueillir.

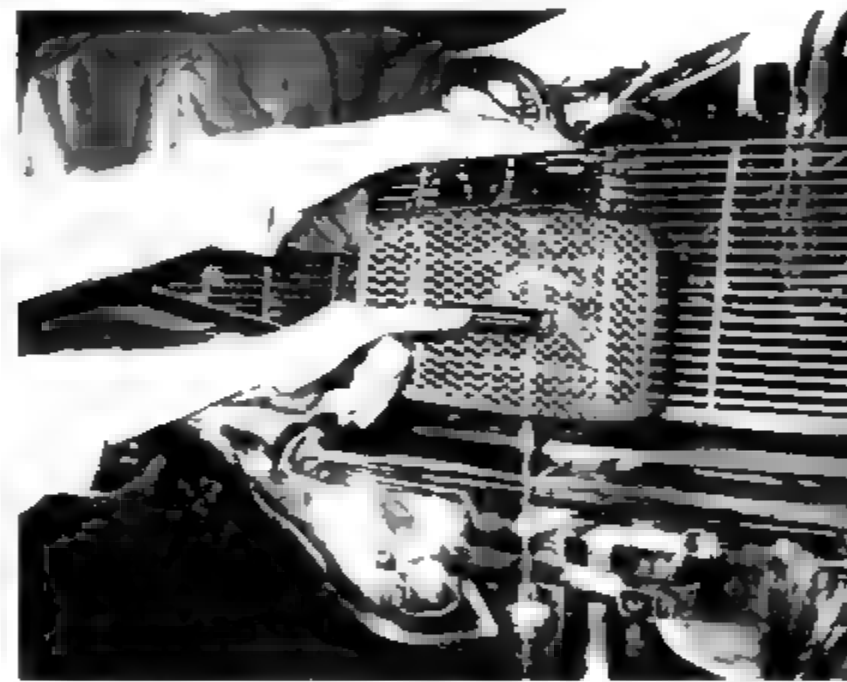
Enfin, si, au lieu de rentrer au garage, il nous faut laisser la voiture le long du trottoir et que celui-ci soit par trop encombré, il existe aussi une solution. Un ingénieux dispositif permet à cette voiture-miracle de se garer sur le minimum d'espace ; il s'agit d'un jeu de huit roues de petites dimensions montées sous le véhicule et jaillissant de leurs arêtes à la première sollicitation. Portée sur ce cric à roulettes, la voiture progresse latéralement par rapport au trottoir et se range dans le plus juste espace.

Qu'elle roule ou qu'elle s'arrête, la voiture de demain ne donnera décidément que des satisfactions.

Yves CHERET.



M. de Jonker « au volant » de sa voiture expérimentale. Si l'on peut employer ce terme pour désigner un vrai « manche à balai ».



Le détecteur du radar est placé devant le calandre. Il règle automatiquement la vitesse du véhicule. (Photos International Press.)

P. N. E. U. M. A. T. I. Q. U. E. S.

Dans la hotte du Père Noël : un grand magasin parmis compte faire beaucoup d'heures avec une très jolie auto à pédales transformable en « voiture de police », « ambulance », camionnette de livraison et, évidemment, voiture de tourisme deux tons, noir et blanc. Le fin du fin sera d'avoir en même temps les pompes d'agent de police, d'ambulancier, de livreur et de chauffeur de maître...

Les prochaines voitures européennes, dont les deux premières, la Ford Taurus allemande, et la Lancia Flavia italienne sont déjà sorties et risquent de prendre une avance dangereuse : la Renault 3 CV, robuste voiture économique équivalant la 2 CV en plus vende et mieux carrossée, la 3 CV Citroën, petite D.S. à custode arrière inversée, deux Fiat, une 1300 et une rapide petite 900, la nouvelle Volkswagen Karmann Ghia, pour concurrencer la Floride, et enfin deux voitures de sport, la Ferrari 850 « Mitreille » et la 1500 Bugatti qu'on n'ose plus espérer, mais sur laquelle on travaille pourtant.

M.G. prépare une « Midget 850 », toute petite voiture de sport, traction avant, capable d'un bon 140 à l'heure grâce au moteur Austin 850. Elle vendrait 850 (dollars), ce qui ne ferait que 4 250 NF et permettrait à bien des jeunes d'avoir une amusante deux places.

Exemple à suivre : En Suisse, une nouvelle bavarde-poubelle miracle. Elle balaye jusqu'au trottoir, grâce à des roulettes-guides longeant la bordure et agissant sur la direction, en même temps qu'à l'arrière un bras saisit la poubelle — en plastique, donc silencieuse — et la remplace par une semblable, toute propre.

On y vient : La prochaine Maserati, sport et course, sera une 1500 cm3 à moteur arrière.



Ce ballon



Just Fontaine
1^{ER} BUTEUR DU MONDE

auquel j'ai donné mon nom
convient en tous points pour
l'entraînement des jeunes.

JUST FONTAINE

AUTO ET KARTING, ROIS DU SALON DE L'ENFANCE

PROFITANT des « petites vacances » du début novembre, des dizaines de milliers d'entre vous ont passé des heures agréables — et boucées — sous les verrières du Grand Palais où se tenait le Salon de l'Enfance, qui est plus exactement celui de la jeunesse.

Pour ceux qui n'ont pu s'y rendre, disons que, comme chaque année, la voiture y fut reine, sous toutes ses formes — jouets, maquettes, concours éducatifs, etc. — et que, pour la première fois, le karting y fit une entrée officielle au 1^{er} étage.

Nous écrivons « pour la première fois, en masse », car, à vrai dire (et peut-être ne le savez-vous pas), c'est au Salon de l'Enfance et sous l'égide de « Pileto » qui n'en était alors qu'à ses premières semaines d'existence, que le tout premier kart réalisé a été exposé : il s'agissait du Super-Kart Daniell — l'ancêtre de celui qu'a piloté le

chevalier d'Orgex pour notre concours — que son constructeur présentait comme un jouet créé pour amuser ses enfants. Il ne se doutait pas que, un an plus tard, vingt mille Français piloteraient des karts semblables, que 7 500 licenciés s'entraîneraient sur 70 pistes reconnues et que 340 clubs seraient fondés officiellement aux quatre coins de France.

À ce sujet, d'ailleurs, une bonne nouvelle : au cours de la réunion de fin d'année du Comité National de Karting, il a été décidé qu'un effort particulier allait être fait pour développer en 1961 les compétitions de la formule « cadets », en 50 cm3, et deux membres de l'équipe de « Pileto » ont été nommés à la tête de la commission « cadets » du Comité national. Vous avez donc toutes chances d'avoir la possibilité de piloter un kart au cours de l'année qui vient.

FRANCE DOMINIQUE

Le premier étage était un véritable Salon du Karting. (Photo René Pail.)

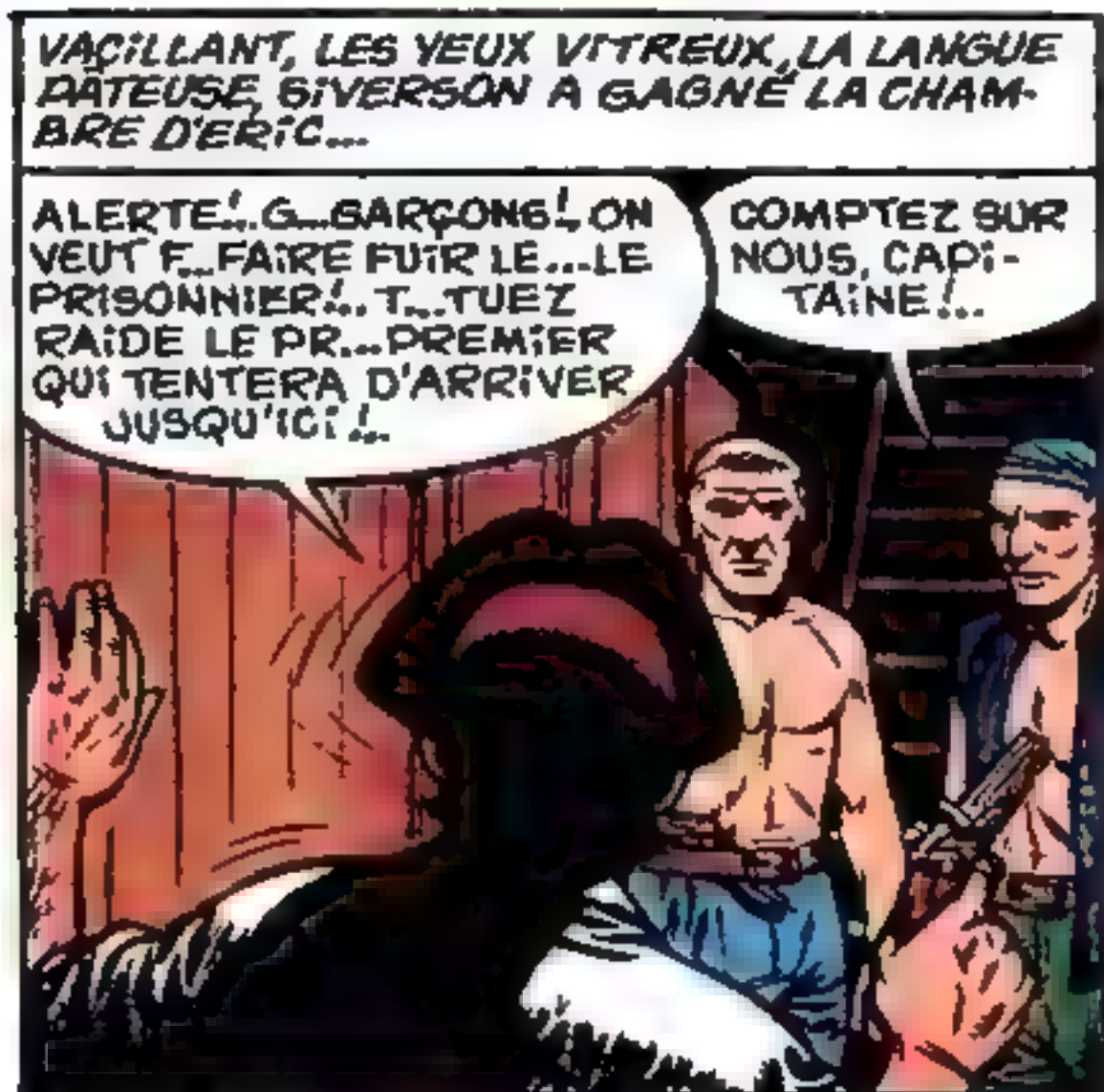


le DEMON des CARAÏBES

DESSINS: V. HUBINON

RESUME. — Le cuisinier du voilier sur lequel Eric est prisonnier a drogué le repas des mutins. Avec quelques hommes et Eric, il projette, en effet, de fuir pour n'avoir pas à se livrer à la piraterie.

TEXTE: J.M. CHARLIER



l'étrange INVITATION

Roman inédit

de

L.-C. THOMAS

Grand Prix du Quai des Orfèvres

RESUME. — Invité par son oncle Morelli qu'il n'a jamais vu, Serge Gérard découvre qu'Auguste et José, domestique et secrétaire de M. Bourgeault, se livrent à la contrebande et ont placé auprès de l'oncle un faux neveu. Enfermé par Auguste, Serge s'enfuit et, conseillé par son ami Sylvio, regagne Marseille pour tenter de voir enfin son oncle et de le mettre au courant de toute l'affaire.

CHAPITRE XVI

LE RENDEZ-VOUS DE L'ONCLE MARCEL

Son premier contact avec le port fut pour Serge un émerveillement. Le spectacle qu'offrait le premier port marchand de France avait quelque chose de grandiose !

Ses quais immenses, couverts de hangars et parcourus de voies ferrées sur lesquelles circulaient des trains entiers, faisaient irrésistiblement penser à une roche en pleine activité. Des bruits de toutes sortes, faits de cris, de halètements, de grincements de ferraille, de coups de sifflet, formaient une rumeur sourde que dominait parfois l'appel d'une sirène.

Des ponts roulants enjamblaient des entrepôts, des grues énormes fouillaient le flanc des navires.

Des navires, il y en avait des dizaines, arrivant des cinq parties du monde. Leurs noms seuls faisaient rêver l'adolescent qui se sentait minuscule, face à leur masse impressionnante.

Serge comprenait que sa situation n'était guère brillante : il savait trop de choses compromettantes. Il fallait se tirer de là à tout prix !

Serge entra longtemps parmi des amas de caisses, de balles de coton, de piles de troncs d'arbres, avant d'atteindre le quai du Commandant-Duval.

« Connaissez-vous M. Attilio Morelli, s'il vous plaît ? »

Cette question, il la posa plus de dix fois. Un dockeur lui désigna enfin l'oncle de Sylvio.

Coiffé d'un large chapeau de paille, son torse nu luisant sous le soleil, Morelli dirigeait à coups de sifflet la manœuvre d'une grue géante qui déchargeait un cargo.

— Ah ! c'est vous, l'ami de Sylvio ! s'exclama-t-il quand Serge se fut présenté. Sylvio m'a parlé de vous dans sa dernière lettre.

Son visage sympathique était éclairé en permanence par un sourire qui inspirait la confiance.

— Il m'a dit, reprit Serge, que je pouvais m'adresser à vous.

— Bien sûr ! D'ailleurs, je termine à onze heures et demie, aujourd'hui... Je dois justement aller déjeuner chez lui...

Il s'interrompit pour lancer un coup de sifflet prolongé. La grue se mit en mouvement dans un fracas épouvantable.

— Le temps qu'ils chargent, dit Morelli en désignant un groupe de dockers qui s'affairaient sur le pont du cargo, nous avons un moment pour parler.

Entre-temps, une nouvelle idée avait germé dans la tête de Serge.

— Vous dites, demanda-t-il, que vous allez manger chez Sylvio à midi ? Pourriez-vous lui porter une lettre ?

— Volontiers !... Vous n'avez qu'à me la donner.

— C'est que... je ne l'ai pas encore écrite.

— Eh bien ! vous pouvez l'écrire pendant que je termine mon travail. J'en ai encore pour une vingtaine de minutes.

Mais Serge n'avait pas de papier, pas d'argent pour en acheter. Morelli tira de sa poche un bout de crayon et un vieux calepin tout défraîchi.

— Tenez !... Ecrivez là-dessus... Je vous promets de ne pas lire ! ajouta-t-il en riant.

C'est à l'ombre d'un hangar que Serge écrivit sa lettre. Il résuma aussi brièvement que possible la situation et il avait couvert, d'une écriture fine et serrée, quatre pages du calepin quand Morelli le rejoignit.

— Vous en avez des choses à lui raconter ! s'exclama celui-ci, l'air amusé.

Il riait toujours, de son rire franc et sympathique.

— Je voudrais encore vous demander... commença Serge.

Géné, il ne savait comment aborder la question de l'argent.

— J'ai oublié mon portefeuille...

Morelli lui tendit cinq cents francs et comme l'adolescent protestait qu'il ne s'agissait là que d'un emprunt, il déclara :

— Vous vous arrangerez avec Sylvio !

Il lui paya même, par-dessus le marché, un sandwich aux anchois et à l'ail dont Serge se régala.

Le ventre plein et cinq cents francs en poche, c'était plus qu'il n'en avait espéré !

Il sortit du port en compagnie de son nouvel ami et se fit indiquer soigneusement les trolleybus à prendre pour se rendre à La Fargoule.

Il était plein d'optimisme quand il s'installa dans le véhicule...

Le trajet lui parut long à cause des encombrements, à cause surtout de son impatience. Il suivit le même chemin parcouru la veille en taxi et il reconnut tout de suite le petit café au store de toile rouge où le chauffeur était allé se renseigner.

Il y entra et commanda un jus d'orange et un jeton pour la cabine téléphonique. Il avait décidé de téléphoner d'abord à son oncle afin de ne pas risquer de se voir barrer la route par José !

Il consulta l'annuaire tout en buvant sa consommation, puis, ayant trouvé le numéro de téléphone de M. Bour-

geault, il s'enferma dans la cabine, glissa le jeton dans la fente de l'appareil, saisit le combiné et composa le numéro sur le cadran de l'automatique.

La sonnerie retentit au bout du fil, puis quelqu'un décrocha et murmura : « Allô !... »

Serge était très ému en pressant le bouton qui allait lui permettre de se faire entendre par son correspondant.

— Je voudrais parler à M. Bourgeault.

— C'est moi-même ! répondit une voix d'homme calme et posée. Qui est à l'appareil ?

Serge fut pris de court. S'il déclarait de but en blanc : « Je suis votre neveu, Serge Gérard ! » son oncle le prendrait pour un fou ou un farceur et il racrocherait avant que Serge ait eu le temps de s'expliquer.

Serge était sur le point de perdre pied, il lança tout d'une traite :

— Je voudrais vous voir de la part de Mme Gérard.

— La maman de Serge ?

— Oui ! c'est important !

Il y eut un « Ah ! » qui marquait la surprise de M. Bourgeault, puis celui-ci reprit :

— Je vous recevrai volontiers.

Le cœur de Serge battait la chamade.

— Je suis dans le petit café tout près de chez vous. Est-ce que je peux venir ?

— Quand vous voudrez. Je vous attends !

— Alors, j'arrive. A tout de suite, mon... monsieur.

Serge avait failli dire « Mon oncle ! » Il était dans un état d'excitation extrême en sortant du café.

Il couvrit presque en courant la courte distance qui le séparait de l'entrée de la propriété. Cette fois, il y pénétra par l'entrée principale, flanquée des deux piliers blancs. Dans quelques minutes, il embrasserait l'oncle Marcel...

Il s'engagea dans l'allée sablonneuse qui faisait un coude un peu plus loin. Il ne voyait pas encore la luxueuse villa blanche et personne non plus ne pouvait l'apercevoir de la villa.

Comme l'adolescent allait atteindre le virage, un homme surgit soudain de derrière un pin.

« José ! » s'écria Serge, médusé.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. José se ruait sur lui, sa main droite, armée d'une courte matraque de caoutchouc, se leva, puis s'abattit violemment.

Serge ressentit un choc sourd sur la nuque, tout se mit à tourner autour de lui, ses jambes molirent, il perdit connaissance.

Déjà, son agresseur tirait son corps inerte sous la pinède, à l'abri des regards. L'allée redevenait déserte. Personne n'avait rien vu, rien entendu !

CHAPITRE XVII

LA DERNIERE CHANCE

Serge revenait lentement à lui. Sa tête était douloureuse, ses idées pas encore bien claires et ses yeux restaient fermés, mais ses oreilles enregistraient des bruits de voix. La voix de José d'abord : « Je ne sais comment il est arrivé jusqu'à La Fargoule... C'est d'un petit café qu'il a téléphoné à son oncle... Au premier étage de la villa, il y a heureusement un second poste téléphonique branché sur la même ligne... Ce qui fait que, d'en-haut, on peut entendre tout ce qui se dit en bas au téléphone et réciproquement, bien entendu ! »

La voix d'Auguste lui faisait écho :

— Tu as surpris leur conversation ?

— Depuis le matin, enchaînait José, je surveillais toutes les communications téléphoniques de M. Bourgeault.

— C'est une chance que ce petit imbécile ne se soit pas fait connaître. Que va faire son oncle s'il ne voit pas venir celui qui lui a demandé ce rendez-vous ?

— Il croira à une mauvaise plaisanterie ! Bref, je suis allé attendre le gosse dans l'allée, là où on ne pouvait nous apercevoir de la villa. Quand il est passé à proximité...

Le coup de matraque, l'évanouissement... Les souvenirs affluaient en foule à l'esprit de l'adolescent.

— Après, achevait José, je suis allé chercher la voiture pour le ramener ici.

Serge se rendait compte qu'il était étendu sur le sol, à même le carrelage. Il souleva légèrement les paupières et il reconnut la grande cuisine de Maria. José l'avait ramené à son point de départ !

— Allez, debout ! cria Auguste en le bourrant de coups de pied.

Serge se leva lentement. Sa tête lui faisait encore très mal. Il comprenait que sa situation n'était guère brillante, il savait trop de choses compromettantes pour les deux hommes !

Il sentit qu'il fallait faire l'impossible pour se tirer de là, à tout prix, tenter n'importe quoi, jouer sa dernière chance en profitant de ce que les deux hommes, le croyant encore un peu étourdi, ne se méfiaient pas trop de lui.

D'un bref coup d'œil, il remarqua que si la porte de la cuisine restait ouverte, celle de l'entrée était fermée. Dans le vestibule s'ouvrait l'escalier conduisant au premier étage...

Serge feignit un malaise. José qui se tenait devant la porte s'avança. D'un coup de pied dans les tibias, Serge le fit hurler de douleur et, le bousculant, il s'élança en courant dans l'escalier.

Il était arrivé au premier avant que les autres eussent réagi. Mais là, il n'y avait plus aucune issue. Il allait être pris au piège... Il entendit une galo-pade sur les marches de bois...

D'un bond il se précipita dans sa chambre, ferma la porte et la bloqua avec son pied et son épaule.

Des coups résonnèrent contre le panneau. Quelqu'un essaya d'ouvrir. Serge tenait bon !

De l'autre côté, Auguste cria : « Il s'est enfermé dans sa chambre ! »

Ses coups redoublèrent de violence. Il cria encore, à l'adresse de Serge, cette fois :

« Ouvrez, ou j'enfoncerai la porte ! »

Il s'acharnait sur le panneau à coups d'épaule. Les gonds gémissaient, le bois se fendait. Serge ne résistait plus que difficilement. La porte elle-même ne résisterait pas longtemps.

L'adolescent jeta un regard désespéré vers la fenêtre grande ouverte. Sa seule chance était de tenter le saut du premier étage. Tant pis s'il se rom-pait le cou ! Il en acceptait le risque en toute lucidité.

Sans cesser de maintenir le battant, il se prépara à prendre son élan. Il lui faudrait faire vite...

Juste au moment où il s'appretait à bondir, une silhouette s'encadra dans l'embrasure de la fenêtre. D'une échelle appliquée contre la façade, José sauta dans la pièce. Il tenait à la main sa terrible matraque de caoutchouc.

Serge comprit qu'il était inutile de lutter. Il n'était pas de force !

D'un dernier coup d'épaule, Auguste enfonça la porte...

« Cette fois, tu ne nous échapperas plus ! » gronda-t-il.

Serge était si las qu'il se laissa entraîner sans résistance par les deux hommes qui l'avaient saisi chacun par un bras.

Etroitement encadré, il redescendit l'escalier. Auguste ouvrit la porte de la cuisine et poussa l'adolescent devant lui.

— Entre et n'essaie plus de faire le malin !

Maria était là, pâle, les yeux rouges. Elle devait encore avoir pleuré !

Il y eut un moment de silence puis José interrogea, la voix dure :

— Qui t'a dit que tu n'étais pas à La Fargoule, ici ?

Serge répondit par un prénom :

— Sylvio !

— Je l'avais bien dit, éclata Auguste, que cet Italien nous attirerait des ennuis !

D'un geste bref, José lui imposa silence et continua de s'adresser à l'adolescent :

— Qu'est-ce que tu es allé faire à La Fargoule ? Qui as-tu rencontré ?

A qui as-tu parlé ?...



Bousculant José, Serge s'élança en courant dans l'escalier.

LA SEMAINE PROCHAINE :

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN



Mack Sennett au temps de sa gloire. Ses amis le surnommaient déjà « le Vieux ».

MACK SENNETT

Le cinéma est en deuil. Il vient de perdre, en la personne de cet octogénaire malicieux de Mack Sennett, non seulement un de ses illustres pionniers, mais surtout le héros le plus attachant de son histoire, puisque c'est à ce personnage que revenait l'insigne privilège d'avoir inventé les règles fondamentales du film comique.

Le nom de ce producteur vous était peut-être étranger. Il est pourtant celui d'un être dont les œuvres vous sont familières.

Chaque jeudi ou chaque dimanche, vous voyez en effet, sur votre écran de télévision, un des milliers de courts métrages de poursuites burlesques qu'il réalisa, à l'époque héroïque du muet. Il y a quelques mois, une anthologie de ses meilleurs sketches fut projetée dans un grand nombre de cinémas dans le film « Quand le rire était roi ».

Mack Sennett a découvert, voici cinquante ans, tous les princes du rire : Buster Keaton, Roscoe Arbuckle, Harry Langdon, Ford Sterling, Chester Conklin, Ben Turpin, Mack

usine métallurgique, il décida, à l'âge de vingt ans, de mettre à profit les leçons de musique que lui avait enseignées son professeur, le signor Fontana.

Nanti d'une lettre de recommandation de l'avocat Calvin Coolidge — qui devait être élu président des États-Unis en 1923 — il rendit visite, à New York, à un grand entrepreneur de spectacles, David Belasco, qui lui conseilla prudemment de retourner auprès de son four à puddlage !

Mack refusa d'écouter cet avis, vérita quelque temps, avant de débiter, finalement, dans une revue, en tenant le rôle... des jambes arrière d'un cheval ! Le spectacle ayant été rapidement interdit par la police, le jeune homme gagna sa vie en faisant, le matin, office de chanteur dans une église et en dansant, le soir, dans des spectacles musicaux.

Le 17 janvier 1909, jour de son vingt-neuvième anniversaire, il commença à travailler dans l'industrie cinématographique. Engagé par la Compagnie Biograph à titre d'« acteur-régisseur-homme-à-tout-faire », il se spécialisa

série d'émissions de T.V. qui lui fut consacrée, avec un retentissant succès, il y a quelques années, en Amérique. Nous nous bornerons à rappeler celles qui nous semblent les plus significatives.

LES KEYSTONE COPS...

Celle-ci, tout d'abord, qui traduit bien dans quel climat d'improvisation se tournaient les films du roi de la « comedia dell'arte » cinématographique.

Le jour même où elle débarqua à Hollywood, la troupe de Keystone se heurta à une colonne de manifestants qui défilait dans les rues. Sans perdre une minute, Mack ordonna à son opérateur de braquer sa caméra sur la foule et enjoignit à l'actrice Mabel Normand de se mêler au cortège.

Une poupée, achetée dans le bazar le plus proche et enveloppée dans un châle, lui fut placée dans les bras. Puis le réalisateur lança dans cette cohorte l'acteur Ford Sterling, en lui

Tous ceux dont le métier est celui d'amuser, doivent beaucoup à Mack Sennett, le « fabricant de rires ». Dans notre journal, par exemple, les scénaristes et les dessinateurs qui créent les bandes et les rubriques humoristiques se plaisent à reconnaître, en Mack Sennett, leur maître incontesté. Il n'existe pas de vraie formule pour faire rire, cela serait trop facile, mais il y a, cependant, certains principes de base, certains gags à l'effet sûr, dont Mack Sennett a le très grand mérite d'être le créateur.

Il est un des premiers, sinon le premier, qui a compris l'importance du « gag », cette acrobatie visuelle qui provoque le rire immédiat. Mack Sennett n'est plus. Il laissera un souvenir merveilleux, impérissable.

Et chaque fois que nous reverrons un des vieux films de Mack Sennett, nos éclats de rire irrésistibles qui jailliront dès la première image, seront un hommage spontané à celui qui nous a donné tant de joie.



Un gag célèbre de Mack Sennett : un homme pousse des voitures dans une côte...



... Sans s'apercevoir qu'il y a une falaise...

Swain, Hank Mann, Louise Fazenda, Charley Chase, Al Saint-John, W.C. Fields, que vos grands-parents connaissent sous les surnoms pittoresques de leurs personnages : Malec dit Frigo, Fatty, Casimir, Calouchar, Ambroise, Narcisse, Philomène, Picratt ou... Bilboquet !

Il permit de débiter au plus célèbre de tous les comédiens d'écran, Charlie Chaplin, qui fit son apprentissage en interprétant trente-cinq films sous sa direction, de 1913 à 1915.

Il est l'inventeur du « gag », cette trouvaille visuelle qui doit provoquer instantanément l'hilarité du spectateur, et le promoteur d'effets cocasses inimitables, tels que la poursuite à l'accélération, le lancer de la tarte à la crème, l'utilisation des truquages, etc., dont les metteurs en scène du monde entier ont usé, et même souvent abusé, depuis lors !

LES JAMBES ARRIÈRE DU CHEVAL

Rien ne prédestinait pourtant ce fils de fermier canadien, d'origine irlandaise, à une carrière de cinéaste. Le jeune Michael Sennett, né le 17 janvier 1880 à Richmond (province de Québec) voulait devenir chanteur d'opéra !

Las de travailler durement dans une

dans les rôles de Français élégants et créa même un personnage répondant à ce nom « bien de chez nous », comme dirait Jean Nohain, de... Monsieur Dupont.

RIRES A L'EMPORTE-PIÈCE

Promu assistant réalisateur, puis metteur en scène, il dirigea un premier film, intitulé « One Round O'Brien », dont le scénario, pour des raisons d'économie, avait été acheté 15 dollars (7 500 anciens francs) à l'un des collaborateurs de la firme, nommé Dell Henderson.

Le malheur voulut que cet écrivain indolent eût emprunté le thème de son histoire à un récit publié dans un magazine. Il s'ensuivit un procès en plagiat qui condamna la Biograph à verser 2 500 dollars de dommages-intérêts à la direction de la revue !

Trois ans plus tard, en septembre 1912, Mack Sennett et son associé, l'ancien conducteur de tramways Henry Lehrmann, vinrent s'établir à Hollywood où ils fondèrent la firme « Keystone », dont la raison sociale était « la fabrication de rires à l'emporte-pièce sur pellicule ».

L'histoire de la « Keystone » fourmille d'anecdotes pittoresques. Certaines ont été contées par le journaliste Cameron Shipp dans un livre encore inédit en France, intitulé « Le Roi de la comédie ». D'autres ont été relatées par Sennett lui-même au cours de la

expliquant qu'il devait tenter d'arracher le pseudo-bébé à sa partenaire.

A cet instant précis, Sennett n'avait aucune idée précise du scénario qu'il entreprenait, mais il tenait à utiliser cette figuration bénigne en remettant à plus tard le soin d'inventer une histoire de circonstance.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, la perturbation créée par les deux comédiens dans la marche du défilé provoqua une dislocation du cortège, suivie d'une bataille rangée. La police dut intervenir et ce fut ainsi que Mack Sennett filma, pour la première fois, ces fameuses poursuites d'agents qui devaient le rendre célèbre.

Le nom de ce producteur reste, en effet, attaché à la création d'une brigade de policiers grotesques — nez rouges, fortes moustaches tombantes, uniformes ou trop courts ou trop longs — qui intervenaient dans tous ses films, au moment décisif de l'action.

...ET LA TARTE A LA CRÈME

Ce fut en voyant un vieux film français de 1909, « La course des sergents de ville », que Mack eut l'idée d'exploiter ce « gag » d'une ridicule partie de gendarmes et de voleurs. Acrobates, pour une bonne part venus du cirque ou du music-hall, les « Keystone cops » (agents de la Keystone) formèrent pendant une dizaine d'années la troupe comique la plus appréciée des spectateurs de cinéma.

Et voici enfin les célèbres « Keystone cops », les agents de police de la Keystone. Ces clowns acrobates, vêtus d'uniformes ou trop grands, ou trop petits, réussissent à faire rire le monde entier.



Bon bois.
Bonne mine

Si vous avez besoin d'un bon crayon de couleur

demandez le
333 CARAN D'ACHE
qui se vend à l'unité
dans un choix de 33 teintes
et en boîtes métal de
12 - 18 - 30 coloris.

- les mines sont plus *durables*
- les coloris sont plus *riches*
- le bois se taille *mieux*
et s'usant moins vite
il est *économique*

Exigez un

CARAN D'ACHE

de votre Papetier



TIMBRES
POSTE

PHILATÉLIE POUR TOUS
15, rue Laffitte, PARIS-9

100 EUROPE	25 IRAN	10 CONGO
100 ASIE	50 ITALIE	10 GABON
50 OCEANIE	50 JAPON	10 GUINEE
50 AUSTRALIE	25 PEROU	12 LAOS
25 BOLIVIE	50 RUSSIE	20 LIBAN
50 BRÉSIL	50 SUEDE	18 SARRE
50 INDE	50 TURQUIE	15 TOGO

Chacune de ces 21 collections
1 NF 75 (port compris)
10 collections au choix : 14 NF
NOEL - CADEAUX - ETRENNES
tout pour la philatélie dans
l'édition 1961 de
PHILATÉLIE POUR TOUS
36 pages richement illustrées
envoi contre un timbre de 0,25

FABRICANT DE RIRES

Lorsqu'il sentit que les vertus cocasses de ces poursuites s'émoussaient, Mack Sennett eut recours à un autre procédé, celui de la tarte à la crème. La légende veut que ce soit Mabel Normand qui ait eu, la première, l'idée de ce gag. Alors qu'elle tournait, avec Ben Turpin, une scène où tous les effets étaient concentrés sur le jeu de son partenaire, elle découvrit sur une table un saint-honoré bien onctueux que les charpentiers du studio avaient acheté pour leur déjeuner. Mabel se saisit du gâteau, et reprenant l'attitude bien connue du discobole, elle projeta cette pièce de pâtisserie sur le visage du malheureux Turpin.

Dès lors, il n'y eut plus guère de film de Sennett qui ne comportât, au moins, une ou deux scènes de lancer de tartes !

Un certain Greenburg, pâtissier-restaurateur de son état, fit même fortune en préparant quotidiennement, pendant des années, un arsenal de ces pièces montées sur une pâte molle spécialement étudiée !

A cet âge d'or du cinéma, aucun des metteurs en scène de l'équipe de



Ben Turpin, le petit moustache qui touchait affreusement, fut une vedette de Mack Sennett. Nous le voyons ici dans un film tourné en 1915.



...Et voilà ! Sennett n'économisait pas les accessoires !

Sennett ne se serait rendu sur les lieux de tournage sans s'être assuré qu'un lot de tartes figurait dans les accessoires.

Fidèles à la méthode d'improvisation, les réalisateurs se déplaçaient pour tourner en extérieurs, avec leurs personnages traditionnels — l'ingénue, l'ahuri, l'ivrogne, la bonne d'enfants et le nourrisson, le pâtissier, la brigade de gendarmes, etc., mais aussi avec un lot abracadabrant d'accessoires et même d'animaux ! Les lions, les gorilles, les chiens et les chats ont joué ainsi un rôle capital dans ces saynètes délibérément loufoques.

Parfois, un animal prenait la fuite et sa poursuite par les « cops » ne devenait plus un « gag » volontaire. Un gorille qui s'était échappé fut ainsi traqué, en 1912, pendant une journée entière, dans les bois du Griffith Park !

UN JEUNE DÉBUTANT : CHARLOT

Tout fait divers survenant dans la rue était d'ailleurs immédiatement utilisé pour servir de toile de fond à un scénario.

Les incendies, notamment, qui permettaient aux acrobates d'expérimenter leurs prouesses sur les toits en flammes ou aux ahuris de se faire doucher par les lances des sauveteurs, eurent longtemps la faveur de la Keystone. Mack Sennett fut même soupçonné de payer une prime aux compagnies de pompiers qui l'avertissaient par téléphone d'un sinistre !

Cet homme, qui n'aimait guère tourner dans les décors de studio, passait pourtant de longues heures dans son bureau. Il y avait fait installer une coûteuse baignoire de marbre où il se plongeait souvent, car il affirmait que ces immersions avaient le don de mettre son esprit en éveil, et que les meilleurs « gags » naissaient inévitablement d'un bain prolongé, suivi d'un énergique massage !

Le plus grand titre de gloire de Mack Sennett est d'avoir fait débiter Charlot.

SON DERNIER SUCCÈS, LA T.V.

En 1913, Chaplin jouait une pantomime dans un théâtre de Broadway. Remarqué par Kessel, le grand patron de la Keystone, il refusa néanmoins d'abandonner son emploi pour débiter au cinéma. Il ne se décida à rejoindre la Keystone que lorsqu'un contrat — financièrement très avantageux — l'eut convaincu qu'il ne pourrait jamais gagner une somme équivalente sur la scène.

Les débuts de Charlie dans les studios de Sennett, en novembre 1913, furent assez décevants. Plus ou moins mis en quarantaine par les vedettes chevronnées de la maison, il commença par donner la réplique à Mabel Normand sous les traits d'un filou élégant, vêtu d'une jaquette impeccable, coiffé d'un haut-de-forme et chaussé d'escarpins vernis.

Ce personnage lui déplaisait. Mack Sennett fit confiance au jeune comédien et l'autorisa, non seulement à mettre en scène quelques-uns de ses propres films, mais aussi à créer le type de rôle qu'il souhaitait jouer. En empruntant le melon de Fatty, le pantalon trop large d'un autre camarade et en se remémorant la « marche en pingouin » d'un ancien cocher de fiacre, jadis observé à Londres, Charlie Chaplin créa ainsi l'année suivante le personnage du vagabond Charlot.

Il ne lui manquait que la badine lorsqu'il quitta les studios de Mack Sennett en 1915. Les commanditaires de la Keystone n'avaient pu lui octroyer les 1 250 dollars hebdomadaires que la firme Essanay lui proposait par contrat.

Pour des raisons financières également, Mack Sennett devait abandonner ses studios de l'Edendale Boulevard, une dizaine d'années plus tard. Ruiné par la naissance du « cinéma parlant », l'homme qui avait créé le « rire cinématographique » ne s'était pourtant jamais départi de sa belle humeur.

Son optimisme rayonnant, en dépit de l'adversité, avait fait de lui, récemment, l'une des plus grosses vedettes de la T.V. aux États-Unis.

Soixante millions d'Américains, en revoyant ses vieux films sur leurs récepteurs et en écoutant les souvenirs amusés de leur auteur, avaient enfin compris que rien de durable ni de grand ne se crée sans la joie.

Les agents de police de Mack Sennett ne reculaient devant aucune acrobatie. La morale n'était pas toujours saine, l'effet restait comique.



Le car de police était l'indéfectible accessoire des Keystone cops. Ces véhicules fantaisistes semblaient se plaire à éjecter leur cargaison.



ENTREZ DANS LE MYSTÈRE DE :

LA BANDE DES AYACKS



FLD 231

« — C'est loin Malaïac ?
— Une petite heure... en montant par là, sur le rang, vous l'apercevrez... Mais, vous n'allez pas y aller ?
— Pourquoi non ?
— Oh !... ce que j'en dis... c'est que voilà... à ce qu'il paraît... depuis une huitaine, il s'y passe des choses pas ordinaires... alors... »

C'est ainsi que commence une surprenante aventure, née de l'imagination d'un conteur extraordinaire, Jean-Louis FONCINE. Son livre m'avait enchanté il y a quelques années déjà. Je l'ai repris avec le même plaisir. Puissiez-vous, jeunes amis auditeurs, trouver ce disque aussi agréable à écouter. A vous aussi, la Bande des Ayacks rappellera peut-être quelque souvenir de vacances — et ne froncez pas les sourcils si vos parents écoutent sans en avoir l'air dans le fond, ils ne sont pas loin d'approuver GALL, BUCK, POUCE et CAROTTE, sans oublier, bien sûr LOULOU, CHARPEVEL, vos nouveaux amis. Et rappelez-vous le mot de passe : AYACK ! AYACK !.

Vous trouverez dans la même collection le disque « Le Bracelet de Vermeil » (FLD 208), ces disques vous attendent chez votre disquaire habituel.





La vie prodigieuse de l'auteur
des "TROIS MOUSQUETAIRES"

ALEXANDRE DUMAS



Ce général était le père d'Alexandre Dumas. A 18 ans, il avait commencé sa carrière militaire comme simple soldat. Il fut mis à la retraite très jeune, après une querelle avec Bonaparte.

PEU de noms sont plus connus dans le monde entier que celui d'Alexandre Dumas. C'est l'un de ces quelques géants des lettres dont l'œuvre a été traduite dans toutes les langues et dont la gloire est vraiment universelle. Sa prodigieuse imagination, mise au service d'une remarquable capacité de travail, lui a permis, de son vivant, de faire jouer cent pièces de théâtre et de publier mille romans. Il disait de lui-même : « Je suis emporté dans la vie par la locomotive effrénée du travail. » Alexandre Dumas est né le 24 juillet 1802, à Villers-Cotterêts.

Son père était le général Thomas-Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie qui, engagé comme simple soldat, gravit tous les échelons de la hiérarchie par ses seuls mérites. Sa mère, Elisabeth Labouret, était la fille d'un aubergiste de Villers-Cotterêts. Alexandre Dumas était ce qu'on appelle un « sang mêlé ». Son père, en effet, était mulâtre ; il était le fils du marquis de la Pailleterie qui, installé à Saint-Domingue, épousa une indigène, Louise-Cesette Dumas.

Les circonstances ont fait qu'Alexandre Dumas ne reçut jamais une éducation suivie. C'est seulement quand il arriva à Paris, vers sa vingtième année, qu'il com-

mence tout seul à s'instruire. Les choses vont vite : il emmagasine avec une facilité déconcertante. Et dès qu'il se sent assez d'assurance, il se lance à corps perdu dans la grande aventure du monde littéraire. Il travaille comme un forcené ; dans une nuit, il abat un acte, deux articles, un demi-chapitre de roman ; quand le ciel blanchit, il fait une rapide toilette, s'habille et part en ville pour ses rendez-vous et ses réceptions mondaines. Alexandre Dumas aurait pu amasser une fortune considérable. Mais sa générosité n'avait pas de limite et les centaines de milliers de francs que lui rapportait un roman fondaient comme neige au soleil. Quand il mourut, il s'était ruiné pour la vingtième fois.

Ce portrait d'Alexandre Dumas fut exécuté par le célèbre Davéria le lendemain même de la triomphale représentation d'*Henri III* et sa cour. C'était son premier grand succès. Il avait tout juste vingt-sept ans.

Pour son plaisir ou pour en rendre compte dans les journaux du temps, Alexandre Dumas entreprit de nombreux voyages. Il visita la Russie, la Grèce, l'Algérie, etc. Le voici de passage à Budapest, en 1847.

C'est dans cette maison, aujourd'hui transformée en musée Alexandre-Dumas, rue Lormet à Villers-Cotterêts, que naquit le 24 juillet 1802 l'immortel auteur des *Trois Mousquetaires* et du *Comte de Monte-Cristo*.



Au milieu de ses multiples travaux, Dumas trouvait encore le temps de fréquenter les salons. On le reconnaît ici (à gauche) avec George Sand (assis), Hugo, Paganini, Rossini (debout), Liszt (au piano) et, près de celui-ci, le comte de d'Agout.



A deux reprises, Alexandre Dumas fut directeur-fondateur de journaux quotidiens. Une première fois, en 1833, il publia *Le Mousquetaire* qui atteignit vite le tirage, considérable pour l'époque, de 10 000 exemplaires. Dumas y assurait de nombreuses rubriques.



Dans la maison de Villers-Cotterêts, quand le maréchal Murat et le maréchal Bessier, le parrain du jeune Alexandre, venaient rendre visite au général Dumas, le jeune garçon s'en donnait à cœur joie. Bientôt, il organisait à lui seul une frénétique chevauchée à travers la maison et le jardin. Le cabot de Bessier entre les jambes et le chapeau de Murat sur la tête, la gamine partait à la poursuite d'ennemis imaginaires ; les batailles succédaient aux batailles et les victoires s'empilaient vertigineusement. Le futur écrivain ne songait qu'à la gloire militaire.



Alexandre Dumas avait pour son père une admiration sans borne. Le général Dumas était un homme magnifique, d'une noble prestance : grand, il avait la peau très brune et les cheveux crépus. On l'appelait le « général mulâtre ». A 18 ans, il s'était engagé comme simple soldat. D'une force peu commune, il pouvait, de quatre doigts d'une même main introduits dans le canon de quatre fusils, les porter à bout de bras ! Sa bravoure et son intelligence lui firent franchir tous les échelons. Sa brouille avec Bonaparte, en Egypte, lui valut une disgrâce définitive.



A douze ans, Alexandre Dumas faisait figure de colosse parmi les gamins qui couraient la forêt de Villers-Cotterêts. De haute taille, les yeux bleus et les cheveux crépus, le seul trait physique hérité de son père, il avait comme lui une force herculéenne, le goût de l'aventure et le mépris du danger. Il fut question de son entrée au petit séminaire. Un jour, sa mère lui donna douze sous pour acheter un encrier et du papier. Alexandre acheta du pain et du saucisson et, tout seul, alla passer trois jours et trois nuits dans la forêt à la chasse aux oiseaux.



L'écriture, les exercices physiques, les promenades à cheval, la chasse, la danse le passionnaient beaucoup plus que les règles de grammaire, les versions latines et le calcul. Les modestes ressources du baron de tubac qui tenait sa mère les faisaient vivre difficilement. Comme il avait une très belle écriture, Alexandre fut engagé comme troisième clerc chez le notaire Monseigneur, à Villiers-Cotterêts. C'était alors un bon jeune homme, alerte et séduisant. Comme il ne pouvait pas se payer un maître à d'armes, il s'entraînait seul, chez lui, à valser avec des chaînes.



Le petit garçon qui, jadis, avait rêvé de gloire militaire, songeait maintenant à la renommée littéraire et surtout au théâtre. Comme il ne faisait jamais rien à moitié, une véritable fièvre s'était emparée de lui. Il se repentait beaucoup d'avoir été un écolier distrait et si peu travailleur. Il avait communiqué sa fièvre à quelques amis de Villiers-Cotterêts et fondé avec eux une troupe théâtrale. Il faisait tout : il écrivait les pièces (fort mauvaises, d'ailleurs), s'occupait du décor, réglait toute la mise en scène et, bien sûr, tenait le premier rôle.



Les « succès » remportés à Villiers-Cotterêts et dans la région ne pouvaient pas satisfaire l'énorme ambition de jeune Alexandre Dumas. Il rêvait maintenant de gagner Paris, de s'y installer, d'y parfaire son instruction pour pouvoir égaler la gloire des plus grands. Comment se payer ce premier voyage? Dumas ne s'embarrassa pas pour si peu; il prendra son fusil et il chassera en faisant la route à pied. C'est avec quatre livres, deux perdrix et deux colliers qu'il pourra séjourner pendant deux jours à l'hôtel des Grands-Augustins et se payer une place au théâtre.



Cris de bonheur et d'ambition, après ce séjour parisien, Dumas est sûr de ne pouvoir trouver qu'à Paris les théâtres dignes de son talent. Sa mère fut étonnée de ce projet, mais elle savait que rien ne pourrait l'arrêter. Comment vivrait-il les premiers temps? On verrait bien sur place. Comme il n'était pas question de descendre, cette fois, avec seulement un fusil sur l'épaule, mais avec toutes ses affaires personnelles, Alexandre imagina de louer sa place pour Paris au billard, avec le père Cordier, chez qui l'on prenait les billets de diligence. Et il gagna...



Quatre heures à peine après son installation dans une chambre modeste, voilà Dumas invité dans Paris à la recherche des anciens amis de son père. Avec une recommandation, ce serait bien le diable, pensait-il, s'il ne trouvait pas un emploi. En fait, ses chances étaient bien minces. Finalement, grâce à sa belle écriture, il fut engagé comme copiste au secrétariat particulier du duc d'Orléans. Ses appointements étaient fixés à 100 francs par mois, une petite fortune pour lui. Mille projets s'embrouillaient dans sa tête; maintenant, il fallait se battre et gagner.



Alexandre Dumas eut la bonne fortune de rencontrer Lamartine qui, comme lui, travaillait au secrétariat du duc d'Orléans. Cet homme très cultivé le conseilla sagement dans ses lectures. A cette époque, Dumas commençait à la lecture tous ses moments libres, et, deux fois par semaine, il allait au théâtre. Un soir qu'il assistait à une représentation du « Vampire », un sombre mélodrame, il fit conversation avec son voisin. La chance lui souriait; c'était Charles Nodier, le conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, chez qui se réunissaient tous les jeunes écrivains.



Plus que jamais, le démon du théâtre le tourmentait. Tout en continuant de travailler et de lire, il commençait avec un ami, Leuven, à écrire un vaudeville. « Une bien mauvaise chose », devait-il avouer plus tard. Mais la pièce fut acceptée par un directeur. Alexandre Dumas exulta. Trois représentations sont prévues. « La chance et l'amour » n'obtient qu'un demi-succès, mais que lui importe? Pour ce début, il récolte quand même 300 francs, l'équivalent de trois mois de salaire. Sans plus tarder, il décide sa mère à quitter Villiers-Cotterêts et à venir s'installer avec lui.



Pour pouvoir se consacrer plus entièrement à sa vocation d'écrivain et au théâtre, Alexandre Dumas, qui n'a alors que 23 ans, refuse tout avancement chez le duc d'Orléans. Il vient d'entreprendre un grand drame : « Christine ». Sa pièce terminée, il demande à Nodier de la recommander auprès du baron Taylor, commissaire à la Comédie Royale, notre actuelle Comédie-Française. Un rendez-vous lui est accordé et, au jour dit, Dumas trouve le baron dans son bain! Décontenancé, il commence sa lecture, craint le pire, mais remporte la victoire et le baron Taylor... un gros rhume.



Sa seconde grande pièce, « Henri III et sa cour », marqua pour Alexandre Dumas le point de départ de la renommée. Sans plus attendre, il quitta son emploi chez le duc d'Orléans et installa sa mère dans un appartement plus grand et plus confortable. Dumas préparait en troisième drama quand éclatèrent les journées révolutionnaires de 1830. Il s'y lance sans retenue. Voyant qu'on pouvait manquer de poudre, il décide de gagner Solon et, tout seul, se fait remettre les 3500 kilos d'explosif de la poudrière qu'il rapporte triomphalement à l'Hôtel de Ville de Paris.



C'est la grande période du romantisme; le nom d'Alexandre Dumas brille à côté de ceux de Lamartine, Hugo, Balzac, Stendhal, les étoiles de première grandeur. Avec le glorieux, c'est aussi la richesse et celui qui fut le petit copiste à 100 francs par mois dépense aujourd'hui sans compter. Rien n'est trop bon ni trop grand pour lui. Près de Saint-Germain-en-Laye, il se fait construire une villa magnifique où il donne des réceptions dont la fureur éblouit tout Paris. Sa générosité est devenue proverbiale. Autour de lui, la vie se déroule comme une fête perpétuelle.



Ses revenus ont beau être considérables, Dumas dépense plus qu'il ne gagne. Travailleur infatigable, il passe facilement de dix à douze heures par jour devant sa table de travail. Sa fécondité est étonnante; tout en continuant de donner au théâtre des œuvres qui galvanisent les foules, il publie des romans (« Les Trois Mousquetaires », « Monte-Cristo »), il dirige un théâtre, fonde des journaux, entreprend de longs voyages et publie d'innombrables articles. Sa popularité est considérable. Pour tout dire, on le reconnaît et on le salue d'un : « Bonjour, monsieur Dumas ».



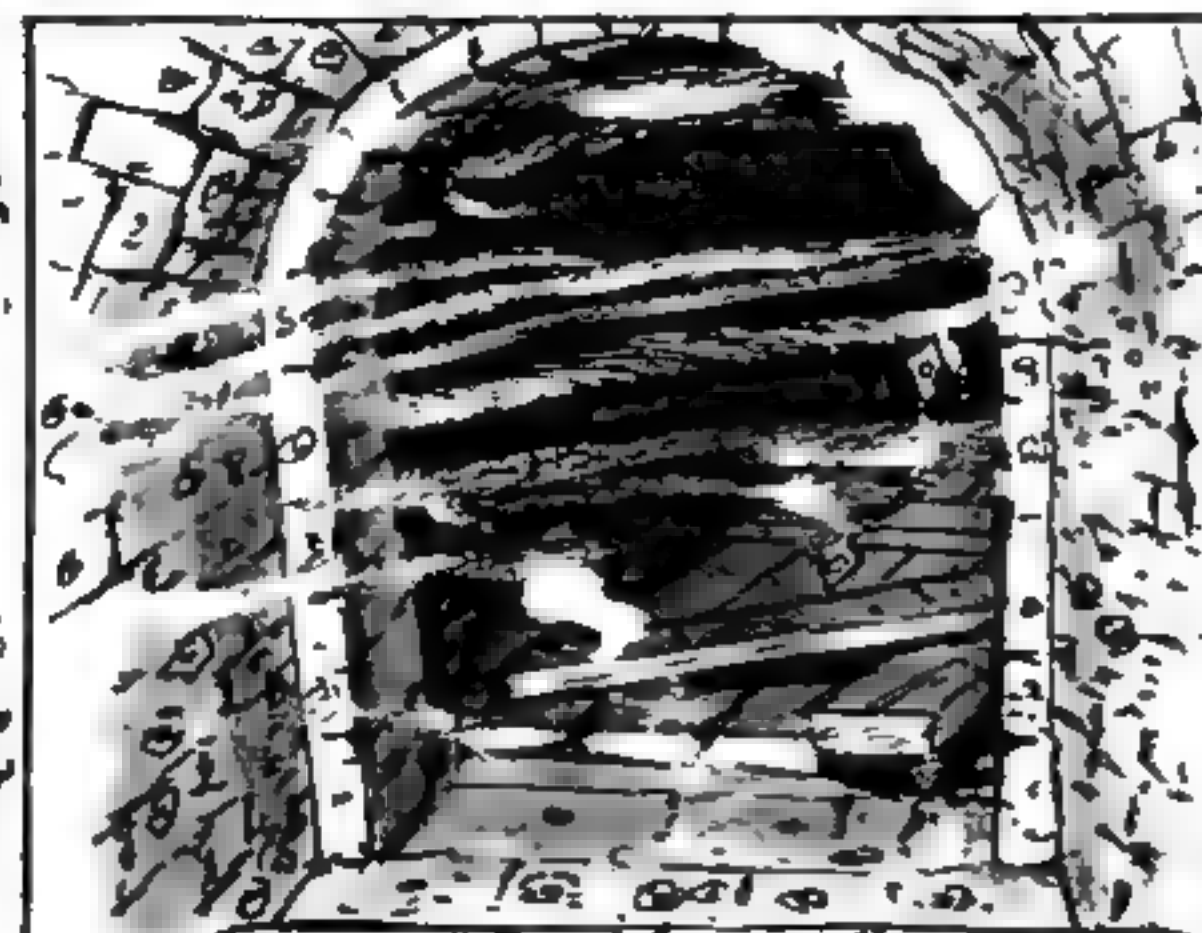
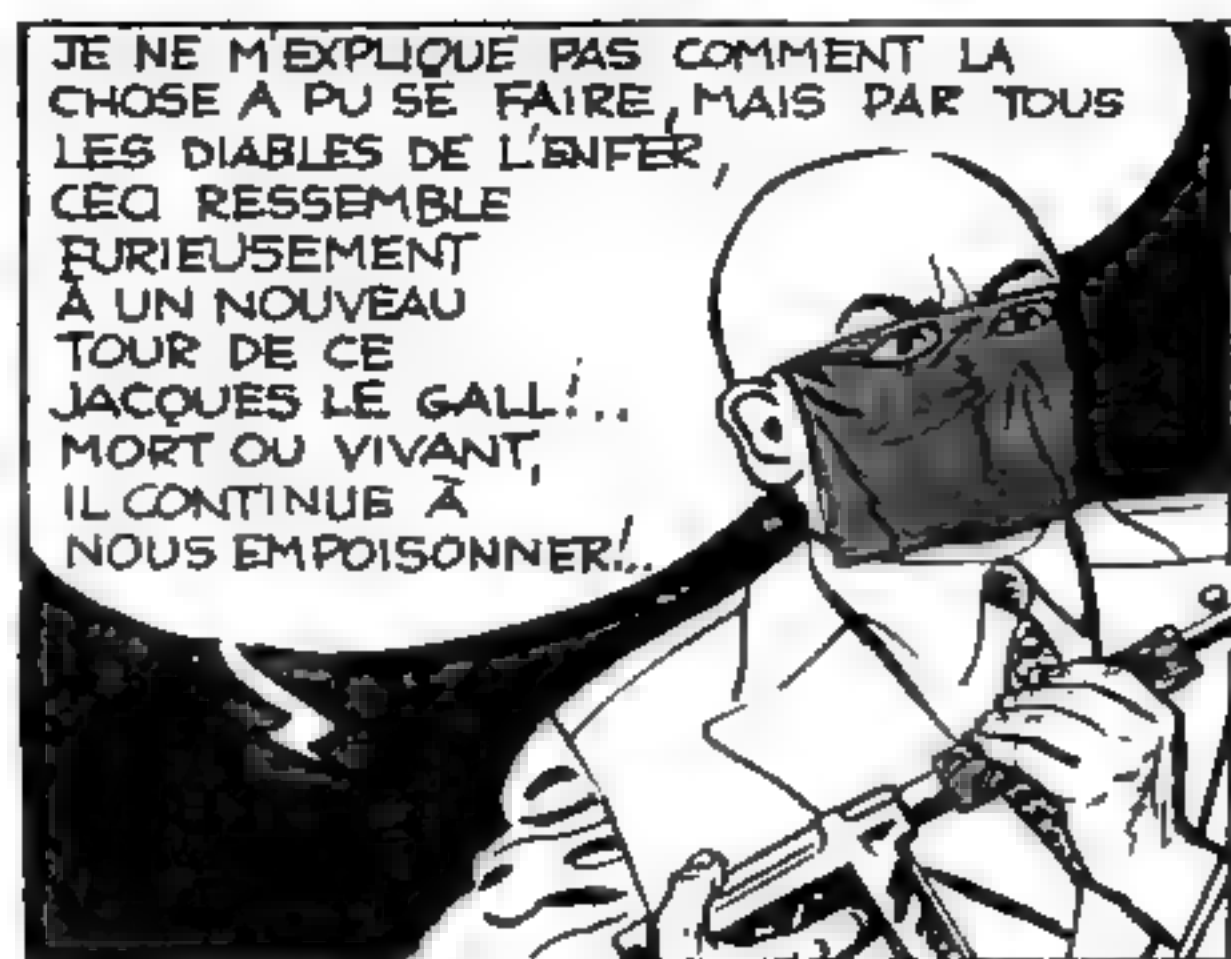
Alexandre Dumas mène une vie étonnante de travail et de plaisir. En 1840, à peine de retour d'un voyage en Russie, il s'apprête à partir pour l'Orient. Mais, de passage en Italie, il s'enthousiasme pour l'action de Garibaldi et décide de rester pour faire le coup de feu. Dix ans plus tard, dans une situation financière catastrophique, épousé, il tombe malade. Quelques heures avant de mourir, le 5 décembre 1870, montrant une pièce d'or, il déclare : « On m'a accusé d'avoir été prodigue. J'ai débité avec une pièce d'or, je ne l'ai pas dépensée : la voici... »

JACQUES LE GALL

RESUME. — Jacques Le Gall se trouve emmuré dans les souterrains de Pierre-Noire. Fort heureusement, il est parvenu à signaler sa présence aux gendarmes qui le recherchent. Les gendarmes se préparent à donner l'assaut au repaire de l'Ombre.

contre

L'OMBRE



VOICI LES RÉPONSES A LA 21^e ÉPREUVE DU BREVET DE PILOTE

Cette épreuve a paru dans notre numéro 54. Vous vous souvenez sans doute qu'elle portait sur le football.

1^{re} question :

Le footballeur fameux dont les legs ont paru dans « Pilote » n'est autre que Raymond Kopa.

2^e question :

Le Club ayant triomphé le plus souvent en Coupe de France est l'Olympique de Marseille avec 6 victoires en 1924, 26, 27, 35, 38 et 43.

3^e question :

Nationalité de 4 grands entraîneurs et noms des équipes auxquelles ils sont attachés.
 Sep HERBERGER, équipe nationale d'Allemagne.
 Albert BATTEUX, équipe de France et équipe du Stade de Reims.
 Melanio HERRERA, équipe nationale d'Espagne et F. C. Barcelone.
 Matt BUSBY, équipe du club Manchester United.
 Les réponses ne comprenant qu'une seule équipe en face des noms de Batteux et d'Herrera seront considérées comme bonnes.

4^e question :

Succès majeur du Réal de Madrid en 1940 : sa victoire en finale de la première Coupe du monde des Clubs contre Penarol.
 Trio de base de la ligne d'avants de ce club-roi : Gento, Puskas, Di Stefano.

5^e question :

10 joueurs français et leurs clubs :
 KAELEBEL, A. S. Monaco.
 LAMIA, O. G. C. Nice.
 GUILLAS, A. S. St-Etienne.
 FONTAINE, Stade de Reims.
 PIANTONI, Stade de Reims.
 MARCHE, Racing-Club de Paris.
 GRILLET, Racing-Club de Paris.
 UJLAKI, Racing-Club de Paris.
 ABBES, A. S. St-Etienne.
 LEROND, Stade français.

A tous ceux d'entre vous qui ont parfaitement répondu à ces questions une vignette-PILOTE valeur 5 points. Aux autres participants moins heureux, une vignette-consolation valeur 2 points.



LES OISEAUX AUSSI CRIENT S.O.S.

Chers amis lecteurs,

Nous vous avons parlé de chats, de chiens, de singes, d'agneaux, etc., dans notre rubrique « S.O.S. Animaux ». Mais, maintenant, l'hiver approche à grands pas. Aussi est-ce vers nos amis les oiseaux que nous devons nous tourner.

Les oiseaux ? Bien qu'on vous en ait sans doute parlé à l'école, vous ne soupçonnez pas quels services ils nous rendent. Pensez que le plus petit de nos oiseaux de France, le troglodyte, mange chaque jour 90 % de son poids en insectes, et le rouge-gorge, 54 %.

Mésanges, chardonnerets, jaurvettes, martinets, hirondelles... mènent une guerre constante aux insectes qui, sans les oiseaux, dévoreraient tous les arbres, les fruits, les fleurs, les racines...

Sans les oiseaux, les insectes ne pourraient subsister sur terre aucune autre espèce vivante et, comme l'a écrit Michelet, « sans l'oiseau, la terre serait un désert ». L'été, les oiseaux nous débarrassent donc des insectes. Mais l'hiver, les insectes s'engourdissent et se cachent, et les oiseaux qui ne peuvent s'envoler vers les pays chauds sont souvent condamnés à mourir de froid.

de faim, de soif et de faiblesse, parce qu'ils n'ont plus rien, pas même des feuilles aux arbres pour les protéger des intempéries.

C'est pourquoi notre rôle est de les secourir et, pour commencer, de ne pas priver de leur faiblesse pour les tuer.

Cherchez déjà vous-mêmes, dans votre tête et dans votre cœur, comment vous viendrez au secours des oiseaux cet hiver, et même dès maintenant. Dans ma prochaine lettre, je vous donnerai, à ce sujet, des renseignements qui pourront vous être utiles.

En attendant, je vous rappelle que le Club du Jeune Ami des Animaux est tout prêt à vous accueillir parmi les membres de sa grande famille : il vous suffit, pour vous inscrire, de nous écrire — aux bons soins de « Pilote », 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e) — en joignant à votre lettre une enveloppe timbrée à 10 centimes et portant vos nom et adresse, pour la réponse.

Merci, et en toute amitié.

Jean-Paul

NOUVEAUX S.O.S.

N° 65. — Raymond LAUB (président des Jeunes Amis des Animaux de Nogent-sur-Marne), caserne des C.A.G., rue Gaston-Margerie, à Nogent (Seine) : Je dois placer d'urgence trois petits chats recueillis par ma section locale.

N° 66. — Alain HERODY, 8, rue de Gravelle, à Paris (12^e) : Je suis obligé de me séparer de mon petit chien de quatre mois, car nous aurons bientôt une petite sœur ou un petit frère. Je le donnerais à qui me promettrait de l'élever et de bien le soigner. Il est roux, très joueur et très affectueux.

N° 67. — Gérard LAFOND, Hôtel Cervantès, 39, rue Richer, à Paris (9^e) : Je dois placer cinq chats esquimaux noirs. Je cherche jeunes « Pilotes » ayant un grand jardin et pouvant les prendre.

S.O.S. ENTENDUS

Maryvonne BUSSON, 72, rue du Chemin-de-Fer, à Ezanville (Seine-et-Oise) : Je l'écris de la part de cousins qui habi-



Comme bien des vedettes, Gilbert Bécoud aime les animaux. Il en parle avec Jean-Paul.
 Photo Luc Grélin

SOLUTIONS DES JEUX DE LA PAGE 18

MOTS CROISÉS

Horizontalement : 1. Canadienne. — II. Son - OE. — III. Indes. — IV. Aïme. — V. Na. — VI. Ette - Neuf. — VII. Laurent. — VIII. Lie - Re. — IX. En - Ten.
 Verticalement : 1. Corneille. — 2. Tain. — 3. Morue. — 4. Asie - ER. — 5. Don - Era. — 6. Indiennes. — 7. Et. — 8. Nos. — 9. Se - Effet.

CHAQUE DESSIN A SA PLACE

1^{er} dessin : le dessin C. Vous constatez que Bob Farfelut tient à la main un gros billet intact et que la motte de beurre n'est pas entamée.
 2^e dessin : le dessin A. Le billet est toujours intact mais la motte de beurre est entamée.
 3^e dessin : le dessin D. La motte de beurre est entamée, le billet est toujours intact. Mais il manque une boîte de conserves sur un rayon, boîte que Bob Farfelut a maintenant dans son panier.
 4^e dessin : le dessin B. Bob Farfelut a maintenant terminé ses emplettes et l'épicier lui a rendu la monnaie sur son gros billet.

Faites, vous aussi, des MONTAGES, des ESSAIS, des EXPERIENCES D'ELECTRONIQUE grâce à

JUNIOR ELECTRONIQUE

le jouet de l'an 2000

Avec un tournevis, sans outillage, sans courant, réalisez :
 — un récepteur à cristal de germanium,
 — un récepteur à cristal et transistors,
 — une liaison téléphonique,
 — des signaux morse en scott,
 — de la musique électronique,
 — un interphone,
 — un émetteur radiotélégraphique,
 — un réseau complet de trafic de T.S.F., etc.

Plus de 20 jouets en UN SEUL Documentaire complet (contre 7 timbres) et vente chez :

FERLOE RADIO

16, rue Hérold, Paris (1^{er}) et dans tous les magasins.

pour demander votre CARNET DE BORD

Envoyez dix bons semblables à celui qui figure dans l'angle de cette page, et dont les numéros se suivent (en y joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse). Adressez, enfin, le tout à « Carnet de bord » de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e).



petites annonces...

Nos petites annonces sont les moins chères de France. Elles coûtent 1 NF la ligne de 40 lettres ou espaces. (Par espace, on entend le blanc qui sépare deux mots et qui compte pour une lettre.) Pour les détenteurs du Carnet de Bord, le prix est de 0,50 NF.

Attention ! En aucun cas, notre journal ne transmettra les réponses. Il convient donc, dans chaque annonce, d'indiquer très clairement l'adresse où l'on désire les recevoir. Nous avons prévu quatre rubriques : Echanges - Achats et Ventes - Demandes de correspondants et Le Coin des Parents. Toute correspondance relative à cette rubrique doit être envoyée à : Petites annonces - Journal Pilote, 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e).

ACHATS-VENTES

Vends sup. chemin fer élec. Jap Vols O.E. état neuf limit. mod. BB 8101 transf. 110/220 Tele inversion gare 5 wag. gr. circuit

visite sans. op. radiol et dim. mat. Piquet, 1, pl. Gabriel-Péri, à Vitry (Seine).

Vends livres offre intéressante — liste détaillée contre 2 timbres à 25 F. J. LOGER, 5, Sentier Karl Liebknecht, Villejuif (Seine).

Cherche drapeau SURINAM avec couleurs. J.-J. Wahl, 6, rue Marella, Metz (Moselle).

Simple divertissant Educatif !

Engagez un des jouets dans un des 3 logements prévus à cet effet, une simple pression suffit.

EN PARTOUT VENTE

Grâce à un ingénieux système d'assemblage d'hexagones en plastique colorés, imaginez, créez, renouvelez... sans limite et sans casse, de nombreux motifs décoratifs simples ou composés : fleurs, alphabets, animaux ou resacas, voitures, portraits, tableaux, décorations d'appartements, etc...

En développant l'habileté manuelle, la sens des formes et des couleurs, ZAGO, stimule l'imagination et l'esprit créateur.

C'est une création — Heller

Pour vous les jeunes et pour vos parents encore une grande réalisation "Loisirs Jeunes" L'EXPOSITION "ÉTRENNES 61"

Vous connaissez tous l'Association « Loisirs Jeunes » qui, de façon désintéressée, cherche à organiser vos loisirs le mieux possible et surtout pour votre plus grand profit intellectuel, artistique, ou encore en faisant place aux plus saines et aux plus amusantes distractions : de même, l'Association Loisirs Jeunes aide très efficacement tous ceux — parents, éducateurs, services sociaux — qui ont la charge de prévoir vos loisirs. Ajoutons encore que cette association est bien entendue agréée par le Ministère de l'Éducation nationale. Et bien ! c'est sous son égide que cette année encore va se tenir une exposition bien utile : celle des Étrennes 61 et cela à Paris du 17 au 27 novembre, à LA BELLE

JARDINIERE, Grands magasins, 2, rue du Pont-Neuf, 3^e étage, à Grenoble, du 12 au 19 novembre, ou Marseille, du 16 au 27 novembre, ainsi pourrez-vous choisir — ou vos parents à votre place — le jouet, le livre, le disque, la nouveauté qui vous convient à cette Exposition si elle a lieu dans votre ville ou sinon de réclamer le catalogue détaillé Étrennes 61 à

LOISIRS JEUNES, 4, AV. SULLY-PRUD'HOMME, PARIS (7^e).

(VOUS JOINDREZ A VOTRE LETTRE 8 TIMBRES A 0,25 NF.)

Pilote

Sté Nlle D'EXPLOITATION DU JOURNAL PILOTE

Rédaction et Administration : 30, rue Notre-Dame-des-Victoires PARIS-2^e

Tél. : CENTRAL 19-10 - CENTRAL 18-31

Gérant-directeur de la publication : L.-R. RICHIERE

Directeur général : J. HENRIARD

Rédacteur en chef : R. JOLY

Directeur de la rédaction : R. RICHIERE

Directeur artistique : J.-H. CHARLIER

ABONNEMENTS

France et Communauté	Étranger
3 mois... 9,00 NF	11,00 NF
6 mois... 19,00 NF	21,00 NF
1 an... 36,00 NF	41,00 NF

C.C.P. Paris 13.887-73

Pour la Belgique, envoyer les règlements à :

« SIREP », 35, avenue Wolvendael.

BRUXELLES 18^e — C.C.P. 234-88

Abonnements en Belgique :

6 mois... 21,4 FB

1 an... 41,4 FB

La reproduction des textes et des photographies est interdite. PILOTE décline toute responsabilité pour les documents envoyés. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Publicité : ÉDIFRANCE

38, rue Notre-Dame-des-Victoires,

Paris (2^e).

CENTRAL 12-75,

13-38, 16-99.

BREVET DE "PILOTE" 56



L'INSPECTEUR ROBILLARD

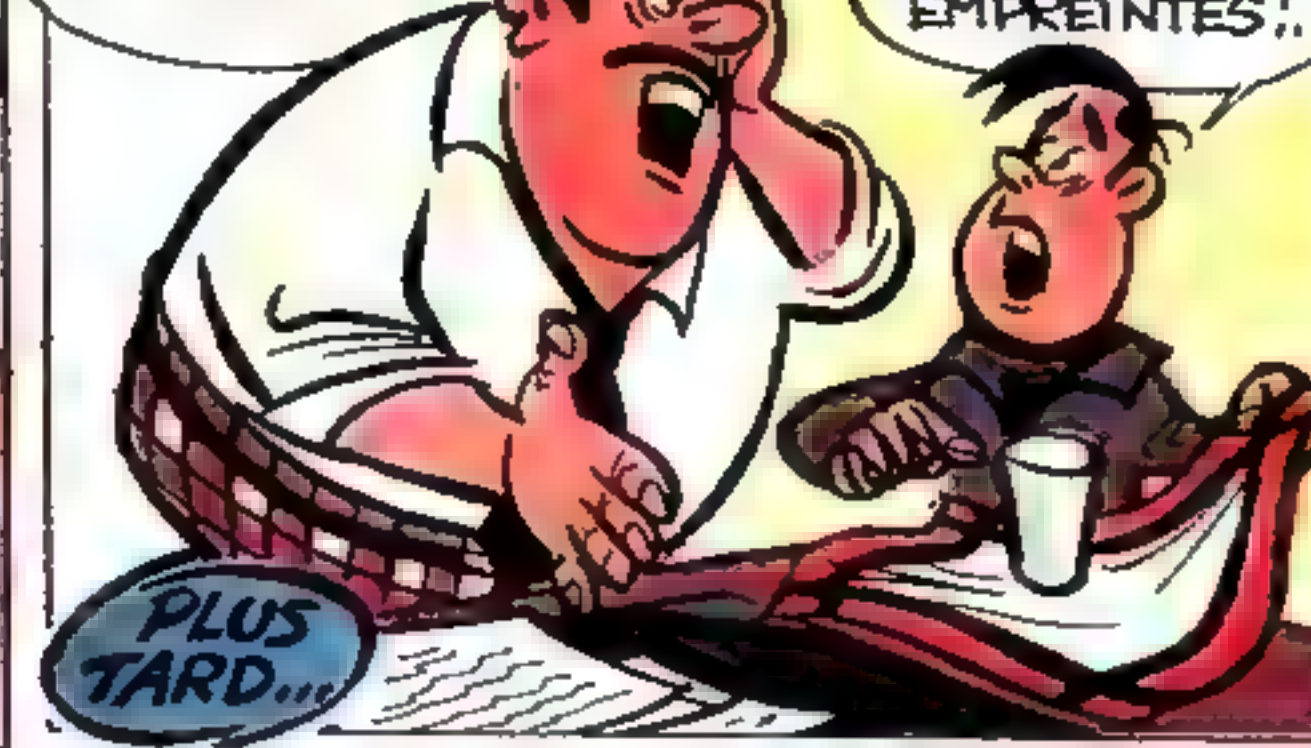
★ PAR PIERRE BELLEMARE ET MOALLIC ★

RESUME. — Jeannot la Crainte, qui était si sûr de ne pas avoir laissé d'indices susceptibles de l'identifier, aurait dû s'apercevoir, comme vous l'avez fait, qu'il manquait un verre sur le comptoir : son propre verre qui porte ses empreintes digitales

AVEC LES EMPREINTES DIGITALES QUI SE TROUVENT SUR CE VERRE CE SERA FACILE D'IDENTIFIER CE FAUX TÉMOIN.



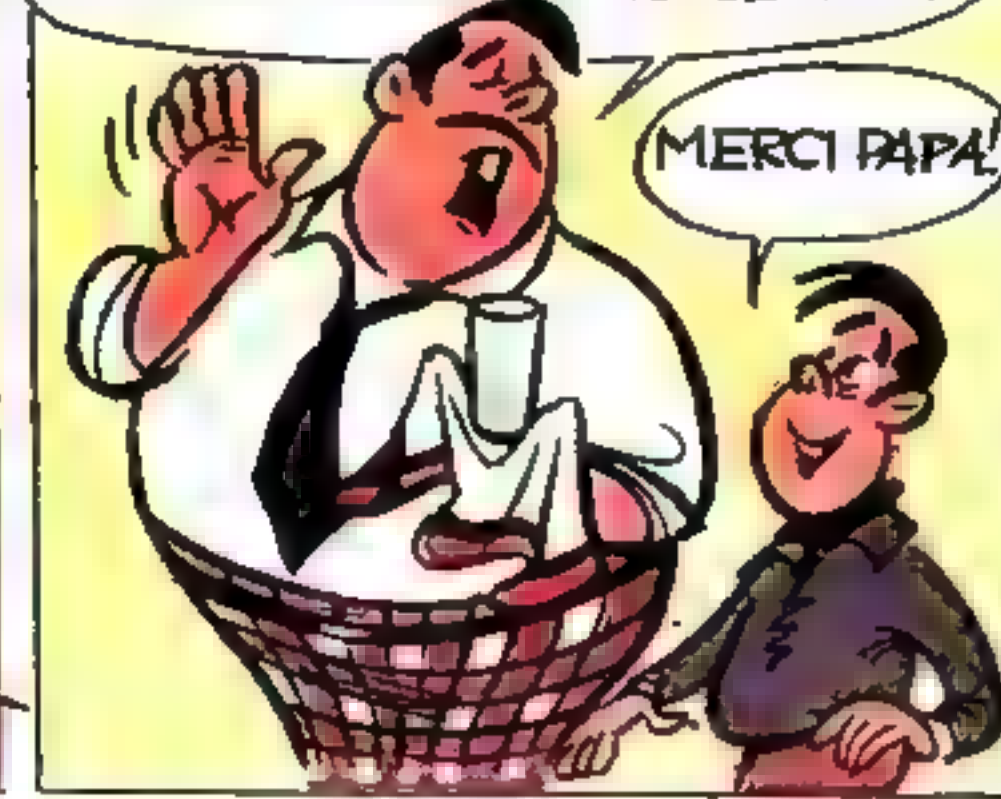
AVEC TOUS LES ENNUIS QUE J'AI, TU VIENS ME DÉRANGER DANS MON BUREAU AVEC TES ENFANTILLAGES...



MAIS PAPA, LES EMPREINTES!

PLUS TARD...

BON, BON! ON VA LES RELEVER CES EMPREINTES... TU VERRAS QUE ÇA NE NOUS CONDUIRA NULLE PART.



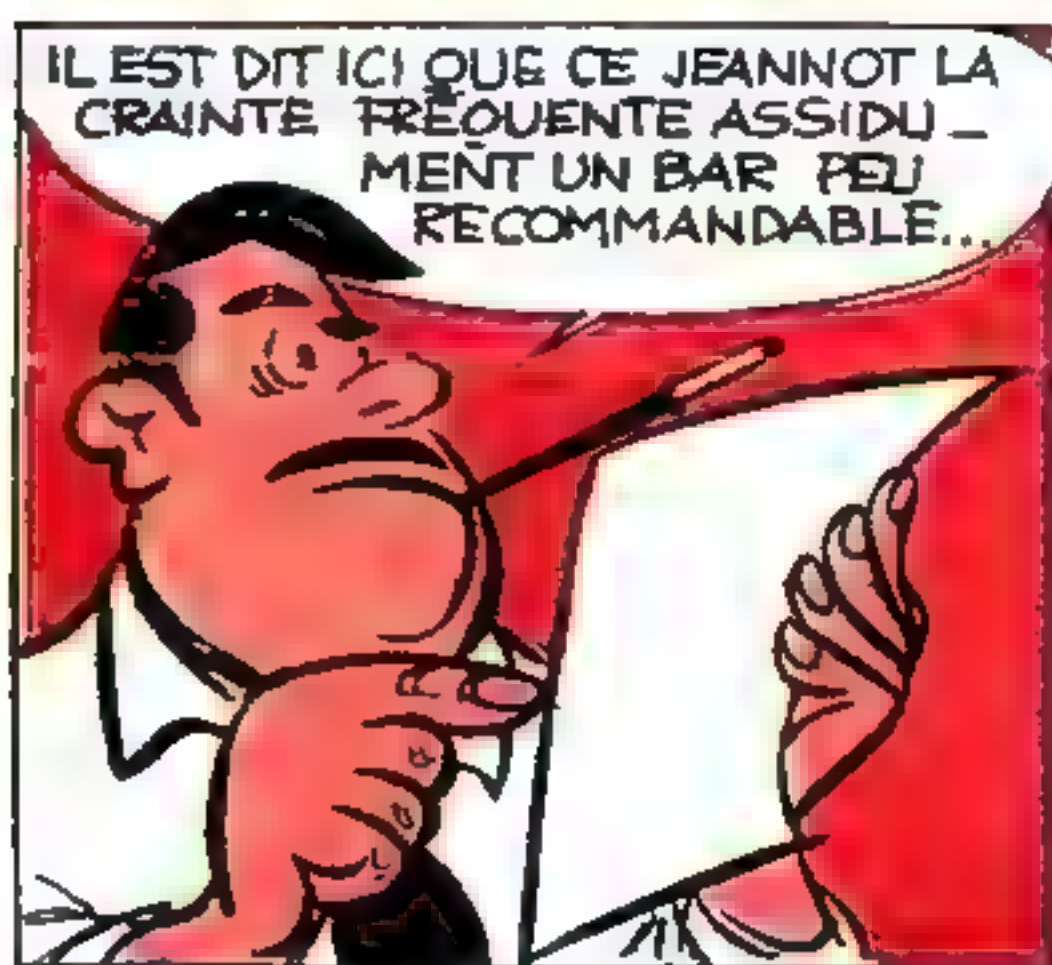
MERCI PAPA!



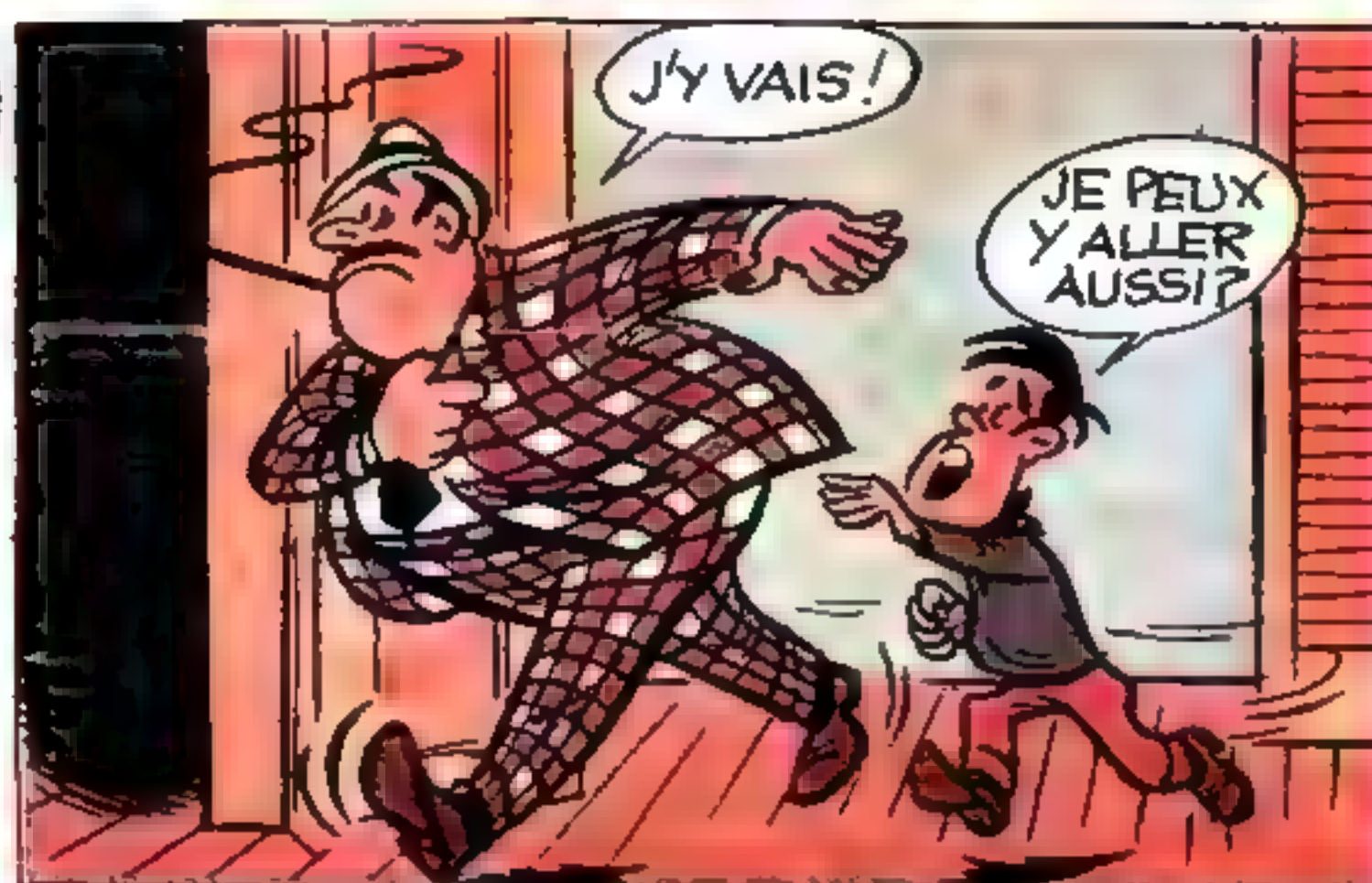
EN EFFET... EMPREINTES TRÈS NETTES... ELLES APPARTIENNENT À UN REPRIS DE JUSTICE... VOICI SA FICHE...



C'EST LUI! C'EST LE FAUX TÉMOIN!

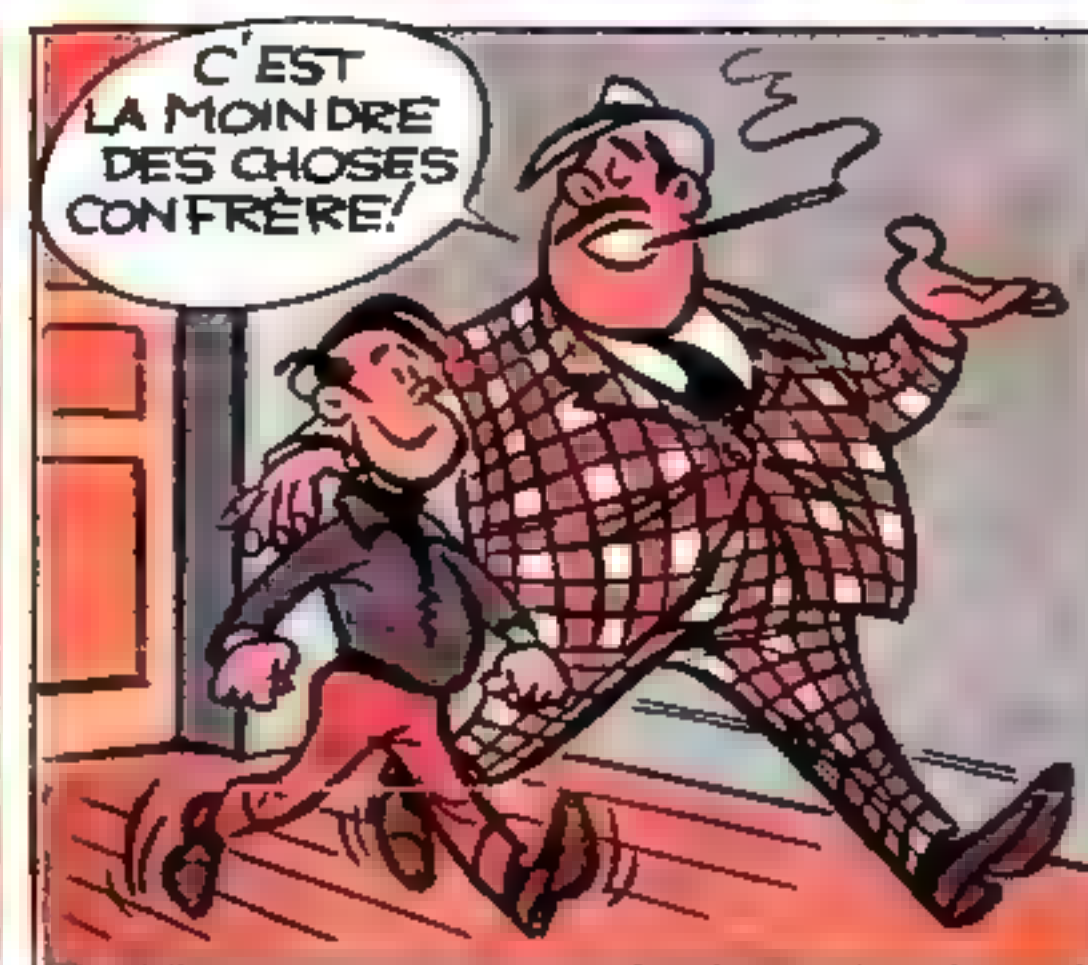


IL EST DIT ICI QUE CE JEANNOT LA CRAINTE FRÉQUENTE ASSIDUMENT UN BAR PEU RECOMMANDABLE...

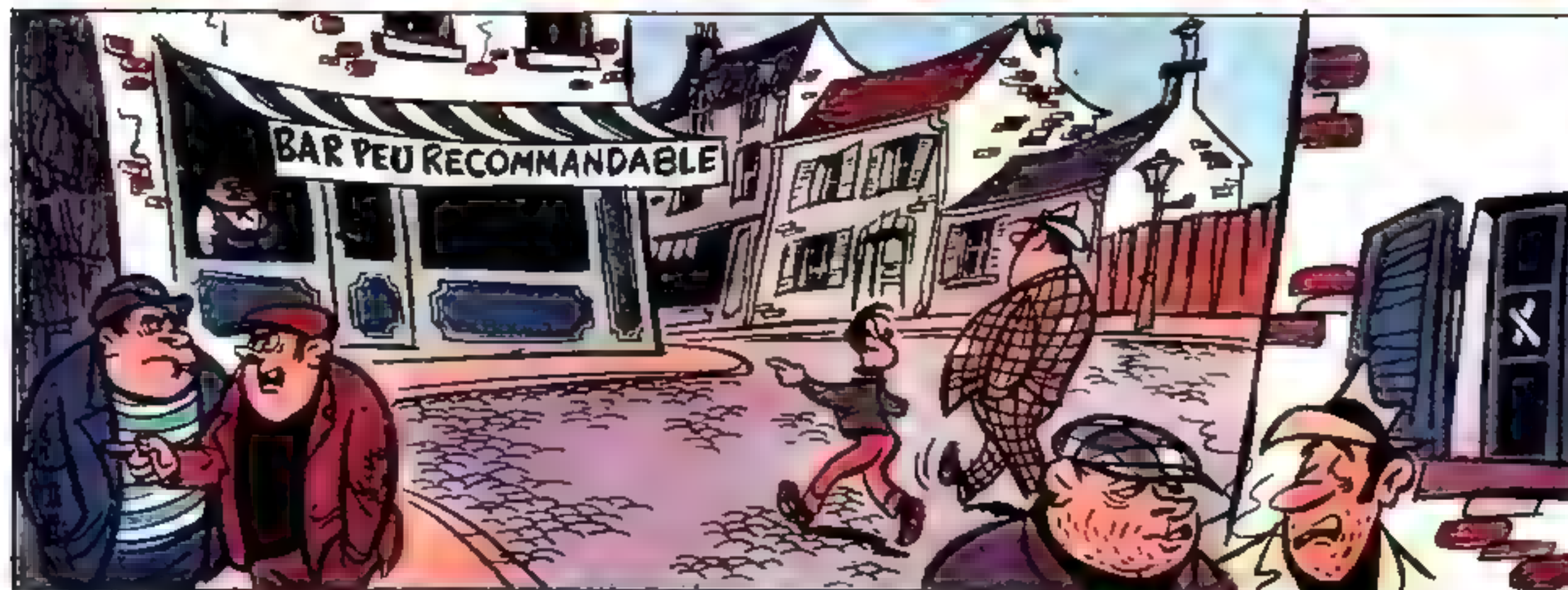


J'Y VAIS!

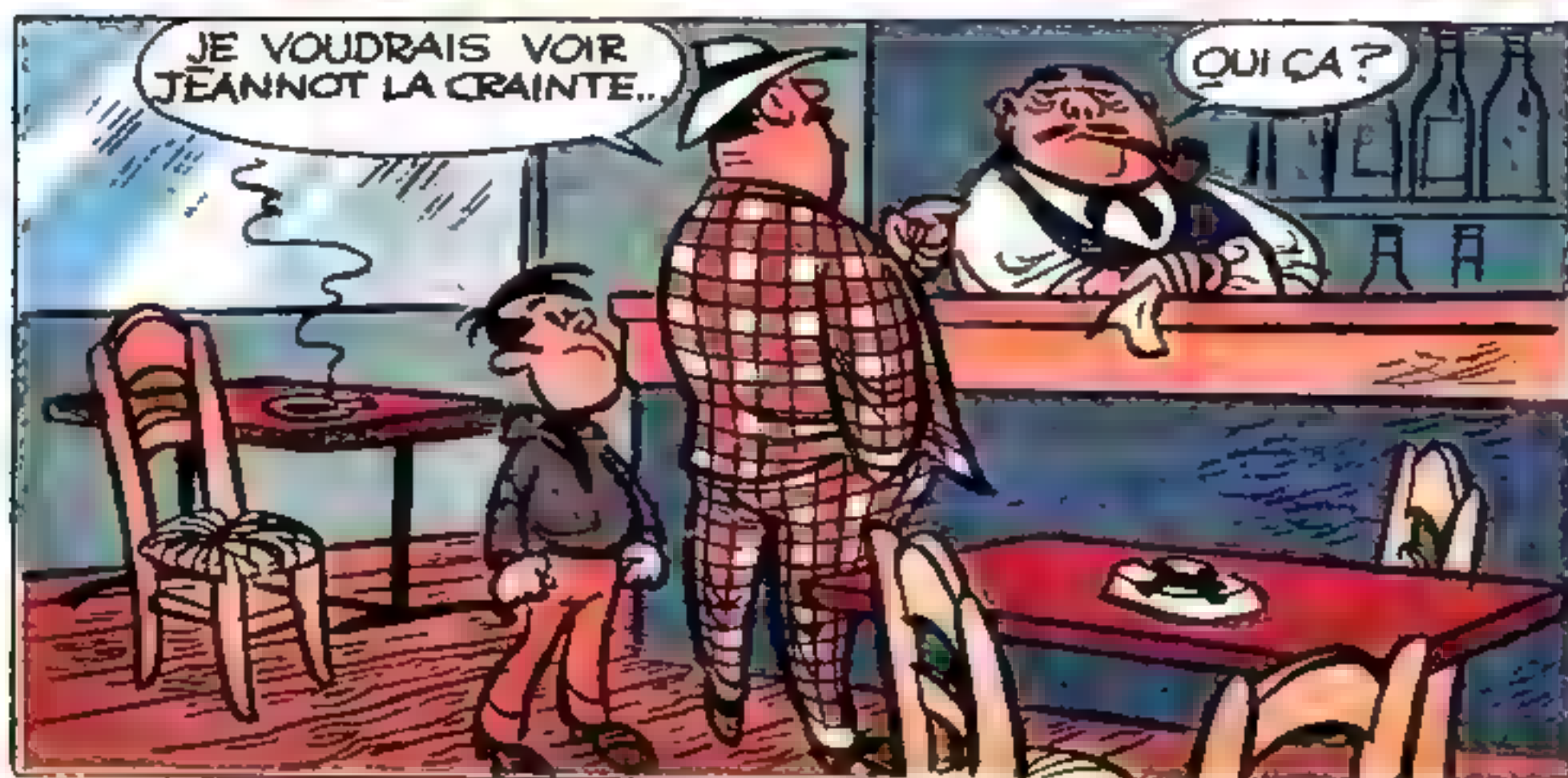
JE PEUX Y ALLER AUSSI?



C'EST LA MOINDRE DES CHOSSES CONFÈRE!



BAR PEU RECOMMANDABLE



JE VOUDRAIS VOIR JEANNOT LA CRAINTE...

QUI ÇA?



J'AI VU PERSONNE DE TOUTE LA JOURNÉE!... LES AFFAIRES NE VONT PAS!

ENNUYÉ... JE CROYAIS TENIR UNE PISTE, IL FAUDRA CHERCHER AILLEURS.

PAS D'ACCORD INSPECTEUR ROBILLARD! LA PISTE N'EST PAS SI MALVAISE QU'ON VEUT BIEN VOUS LE FAIRE CROIRE, ET LA PREUVE EST LÀ!

R12

LA SEMAINE PROCHAINE VOUS POURREZ VÉRIFIER SI VOUS AVEZ EU DU FLAIR, EN DÉCOUVRANT LES INDICES QUI ONT ÉCHAPPE À NOS HÉROS.

Comité de Direction : L. R. Ribière — C. Courtaud — J. Hébrard. Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

(A suivre.)

Dépôt légal n° C 300. 2^e semestre 1960. Imp. GEORGES LANG — N.M.P.P.

Pilote

HEBDOMADA 21

N° 57
24 NOVEMBRE 1960
Deuxième année
0,80 NF



Belgique 10 Fr. 8

LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRÉ DES JEUNES

NOTRE GRANDE EXCLUSIVITÉ :

**LES LEÇONS DE MAGIE
DE MICHEL SELDONOV**





MICHEL TANGUY A COLOMB-BÉCHAR.

Une intéressante suggestion de A.-P. Trahart, 3, rue de la Solitude, Sainte-Adresse (S.-M.) :

« Mon frère Jacques fait actuellement son service militaire aux confins algéro-sahariens, il m'a souvent parlé de Colomb-Béchar qu'il a eu la chance — me dit-il — de découvrir. Pourquoi ne feriez-vous pas un reportage sur ces régions désertiques... »

Cette suggestion est d'autant mieux accueillie que, précisément à l'heure où nous bouclons ce numéro, nos collaborateurs et amis, Michel Charlier — père de Michel Tanguy — et Jacques Gambu — spécialiste de l'aéronautique — effectuent un reportage à Colomb-Béchar pour « Pilote ». Nous attendons leur retour avec impatience et publierons leurs articles dans notre prochain numéro.

TOUJOURS LA CHASSE A COURRE...

De Daniel Douris, 27, avenue de Brimont, Chalon (S.-et-O.) :

« Voilà plusieurs mois déjà, je vous ai adressé une longue liste de signatures contre la chasse à courre... Mes camarades et moi aimerions savoir l'usage que vous en avez fait ?... »

A vrai dire, nous avons été débordés par l'ensemble des réponses de nos jeunes lecteurs amis des bêtes. Nous avons enfin trouvé la bonne filière pour que leurs signatures fassent partie du dossier qui sera bientôt déposé sur le bureau de l'Assemblée Nationale. Nous vous en parlerons plus longuement très bientôt.

... ET NOTRE GRAND REFERENDUM ?

... C'est une question qui nous a été posée à plusieurs reprises par de nombreux lecteurs à qui nous répondons aujourd'hui : « Nous avons reçu plus de 10 000 réponses complètes. C'est extraordinaire. Jamais aucun journal de jeunes ne peut se vanter d'avoir battu un seullement approché un tel record. Actuellement, vos envois sont entre les mains de spécialistes statisticiens qui travaillent à déterminer les fameux lecteurs-pilotes à qui nous donnerons — comme promis — un abonnement à vie... Résultats dans le premier numéro de l'an de grâce 1961, comme prévu.

LE GRAND CIRQUE DE FRANCE

Participez tous au grand jeu d'erreurs « Pilote », au grand Cirque de France dont voici l'itinéraire : vendredi 18 novembre à Brienne-le-Château (Aube), samedi 19 novembre à Bar-sur-Aube et dimanche 20 novembre, à Wassy (Haute-Marne).

LES INSIGNES

« Pilote » a créé pour vous de magnifiques insignes émaillés que vous serez fiers de porter. Pour recevoir chez vous, franco de port, l'insigne « Pilote », envoyez à « Pilote », par mandat compte chèque postal, ou en timbres, la somme de 2 NF. Spécifiez bien si vous désirez que l'insigne soit monté sur patin (pour la boutonnière) ou sur épingle.

Nous vous signalons qu'il vous faudra quelques jours de patience avant de recevoir votre insigne, car nous sommes submergés de demandes.

ASTERIX ET OBELIX

Le petit guerrier gaulois et son ami Obélix, le livre de menhirs, réalisés en latex armé, sont en vente chez tous les bons libraires et marchands de jouets.



Si vous ne les trouvez pas, vous pouvez les commander à « Pilote », qui vous les enverra contre remboursement, port en sus. Les prix : Astérix : 4,95 NF et Obélix : 8,35 NF.

L'ABONNEMENT DE LA SEMAINE

« Pilote » vient de créer « l'abonnement de la semaine ». A ceux d'entre vous qui souscriront cette semaine un abonnement d'un an (France : 36,40 NF, Belgique : 417 FB, étranger : 41,60 NF), « Pilote » offrira un cadeau. Mais attention ! Ce seront les 500 premiers abonnés de cette semaine qui nous retourneront le bon contre avant le 30 novembre, qui recevront, et eux seuls, le cadeau que nous vous proposons cette semaine : un insigne « Pilote ».

LES DEUX HÉROS DE LA SEMAINE



À 16 ans,
cet Anglais
est déjà
un savant
atomiste.

A 13 ans,
ce Parisien
sauve son
petit frère
du feu.



Photos AGIP

DEPUIS Corneille, vous savez tous que « la valeur n'attend pas le nombre des années ». L'actualité de cette semaine nous en apporte deux preuves supplémentaires, dans des domaines très divers et dans des pays différents.

Notre premier héros, un jeune Anglais, est le plus jeune atomiste du monde. Alan Bond, à 16 ans, a en effet construit, avec des moyens de fortune, la fusée « Pottergeits » (esprit frappeur) pouvant atteindre seize kilomètres d'altitude.

Mais, pour l'expérimenter, il fallait une autorisation du Ministère de l'Air, qui fut refusée. Le Ministre avait peur. Alors, Alan Bond s'était déjà fait à l'idée de s'expatrier : le gouvernement australien leur offrait, à lui et à sa fusée, un magnifique champ d'expérimentation.

Au dernier moment, réuni d'urgence en conseil extraordinaire, la Commission de l'Energie atomique anglaise a lancé un appel au jeune inventeur.

« L'Angleterre ne peut se passer de vous, déclaraient les atomistes. Votre devoir patriotique est de lui conserver votre jeune génie. »

Alan a cédé et, à 16 ans, il est maintenant le plus jeune atomiste officiellement consacré.

Le deuxième héros est un jeune Parisien de 13 ans qui

a sauvé son frère Alain, 5 mois, de l'incendie de l'appartement familial 85, boulevard de Port-Royal. Alors que sa mère, Mme Violet-Detouche, infirmière, travaillait de nuit dans une clinique, pour nourrir ses quatre enfants, dont l'aîné est actuellement mousse à Brest, Georges fut réveillé par les cris d'Alain. La chambre où couchaient les deux enfants était remplie d'une âcre fumée blanche. Sans perdre une seconde, le courageux garçon enveloppa le bébé dans la couverture de son berceau, éveillant d'un coup de pied en passant son frère Jean-François, 11 ans, qui dormait sur son divan. Le bébé fut confié à une voisine, Mme Debeau, puis Georges retourna dans l'appartement chercher les économies familiales dans l'armoire (1 000 NF). Accompagné de son frère, il alla enfin prévenir les pompiers à la caserne proche. Ceux-ci maîtrisèrent rapidement le sinistre et constatèrent que le feu s'était déclaré dans un réduit proche de la cuisine. Par bonheur, la porte en était fermée et, au moment où les enfants furent réveillés, elle opposait une barrière aux flammes qui, sans cela, auraient envahi le couloir menant au palier.

Cinq minutes après, selon les pompiers, il aurait été trop tard : les enfants n'auraient pu sortir de l'appartement embrasé.

« C'est après que j'ai compris le danger », a dit Georges en embrassant Alain.

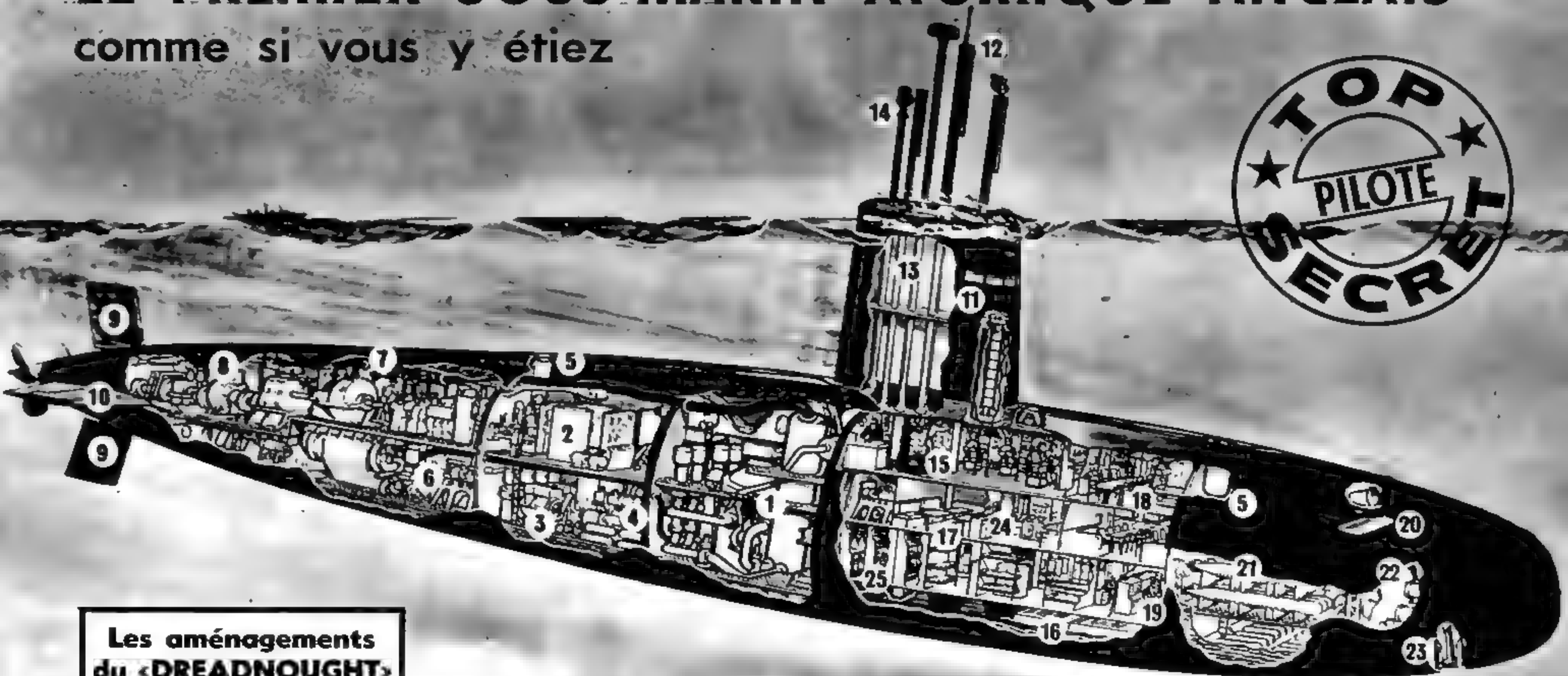
POPOV-ZAVATTA



PILOTE No 57
L'abonnement de la
semaine

LE PREMIER SOUS-MARIN ATOMIQUE ANGLAIS

comme si vous y étiez



Les aménagements du « DREADNOUGHT »

(1) Compartiment du réacteur, (2) compartiment de contrôle du réacteur, (3) machines auxiliaires, (4) générateur Diesel, (5) écoutille de secours, (6) condenseur principal, (7) turbines principales, (8) moteur à propulsion électrique (courant alternatif), (9) gouvernails, (10) ailerons de profondeur arrière, (11) pont de navigation en surface, (12) périscope, (13) antennes radar et radio, (14), aération, (15) poste de contrôle, (16) batteries électriques, (17) poste d'équipage, (18) carré des officiers, (19) installations électriques, (20) ailerons de profondeur avant, (21) chambre des torpilles, (22) tubes de lancement des torpilles, (23) ancre armée, (24) cuisine, (25) soute aux provisions et chambre froide.

Dès notre numéro 3, il y a un peu plus d'un an (12 novembre 1959), nous avons présenté, en pilotorama, l'histoire des sous-marins et nous vous avons donné la coupe du « Nautilus », premier sous-marin atomique du monde, de nationalité américaine.

Les Anglais, fiers depuis des siècles de leur suprématie navale, ne pouvaient pas ne pas relever le défi lancé par les U.S.A. C'est pourquoi, le mois dernier, le 21 octobre, très exactement, la reine Elizabeth lançait aux

chantiers navals Vickers-Amstrongs, à Barrow-in-Furness (Lancashire), le « Dreadnought », premier sous-marin nucléaire britannique.

Le « Dreadnought » a une longueur totale de 68 mètres, une largeur de 10 mètres et un déplacement de 3 500 tonnes. Comme les autres sous-marins atomiques, il aura la possibilité d'entreprendre des patrouilles de durée particulièrement longue, à de grandes vitesses sous-marines continues. Les aménagements prévus pour l'équipage de 11 officiers

et de 77 matelots seront d'une classe qu'on n'avait pu atteindre jusque-là dans les anciens sous-marins.

Nous vous donnons d'ailleurs (ci-contre), les principaux aménagements du « Dreadnought ». En vous reportant à la coupe du « Nautilus », vous pourrez constater qu'il y a de fortes similitudes entre les deux sous-marins.

Quant à la France, elle étudie, elle aussi, les plans de ses futurs sous-marins atomiques...

les deux plus grands clowns du monde à Paris

NOTRE ami Zavatta, dont nous publions les mémoires depuis six semaines (voir dans ce numéro, page 19), est allé conquérir le public de Moscou, mais il n'a pas voulu quitter Paris et la France sans avoir rencontré son égal soviétique, le fameux clown Popov.

Cette rencontre historique s'est déroulée sur la piste du Palais des Sports de Paris, devant plusieurs milliers de spectateurs hilares.

Oar la glace a vite été rompue. Très exactement lorsque Popov lança à la tête de son compère une pleine boîte d'eau froide. Tout devint alors très clair : leurs meilleurs trucs sont bien les plus vieux, ceux qui ont fait rire des générations et des générations d'amis du cirque, ceux qui font rire d'un bout à l'autre de la planète.

Et pourtant, les deux clowns ont été formés de façons radicalement différentes : Zavatta — vous le savez maintenant — est né dans un cirque ; c'est un enfant de la balle, formé à l'école du grand chapiteau.

Popov, lui, est un ancien mécano, un ancien typographe du journal soviétique « La Pravda ». Rien ne semblait le destiner au cirque, sauf peut-être son amour de l'aviation et son extraordinaire talent d'acrobate aérien.

C'est sans doute ce qui le poussa à tenter le concours d'entrée à l'« Ecole Nationale du Cirque de Moscou » (car là-bas, il y a une école pour futurs clowns). Avec ses confrères moins illustres, il apprit l'A.B.O. de son métier : jouer de quinze instruments de musique, jongler avec des boules, marcher sur un fil tendu.

Puis, son diplôme de clown en poche, il partit à la conquête de la Russie, puis du monde. Paris lui a fait un accueil des plus chaleureux, tandis que Moscou applaudissait Zavatta — aussi chaleureusement — dans le cadre du plus étonnant échange



Au début, ils avaient tous deux le trac. Et puis, Popov aspergea son compère du contenu d'une boîte pleine d'eau (à gauche). Le public rit. La glace était rompue. Zavatta, à son tour, prit l'offensive et remplit les boîtes avec lesquelles jonglait Popov (ci-dessus) par de l'eau (ci-dessous). Egalité. Et ils quittèrent ensemble la piste, fort ravis l'un de l'autre (à droite).



Photos Y. d'Albret



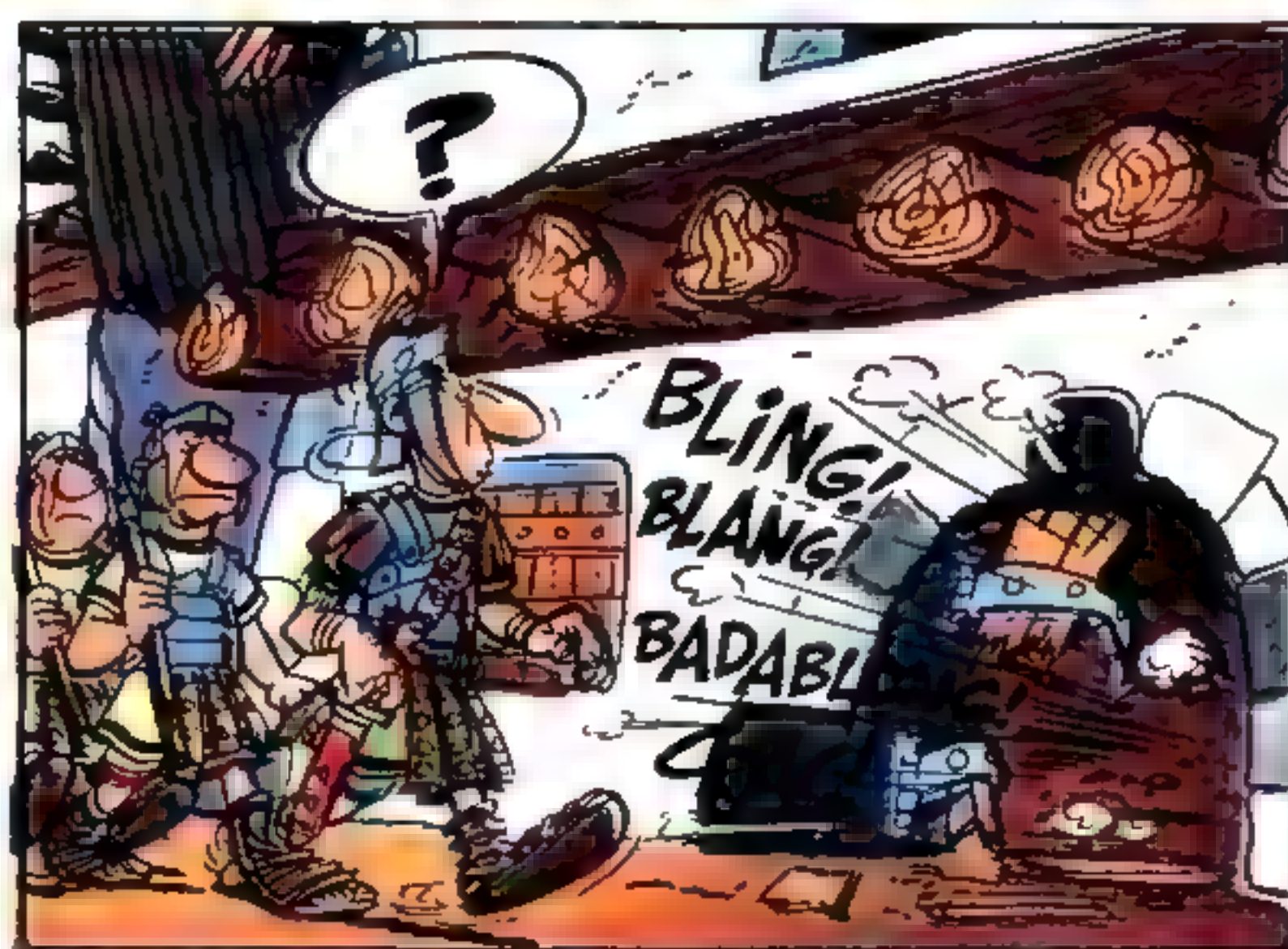
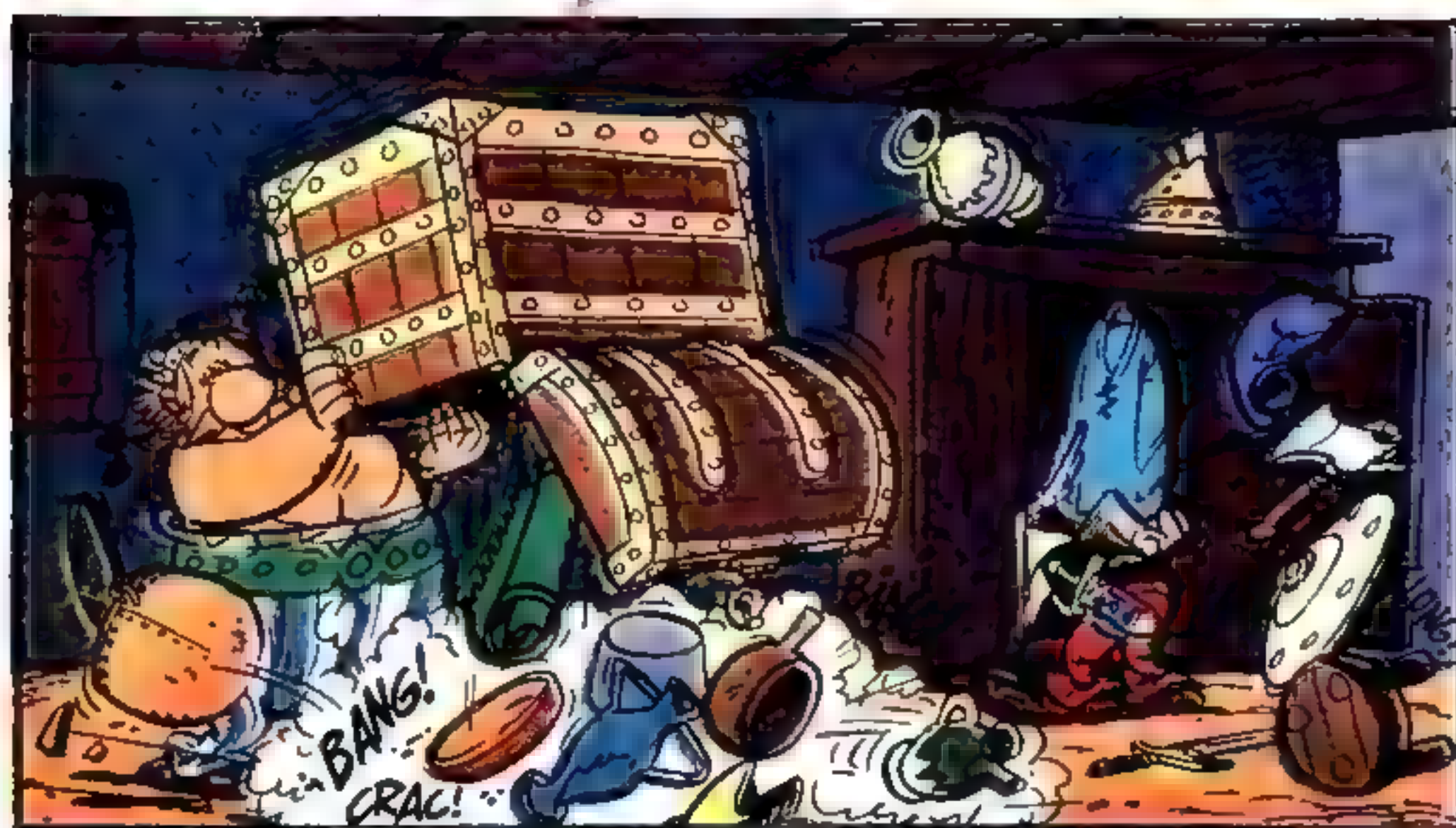
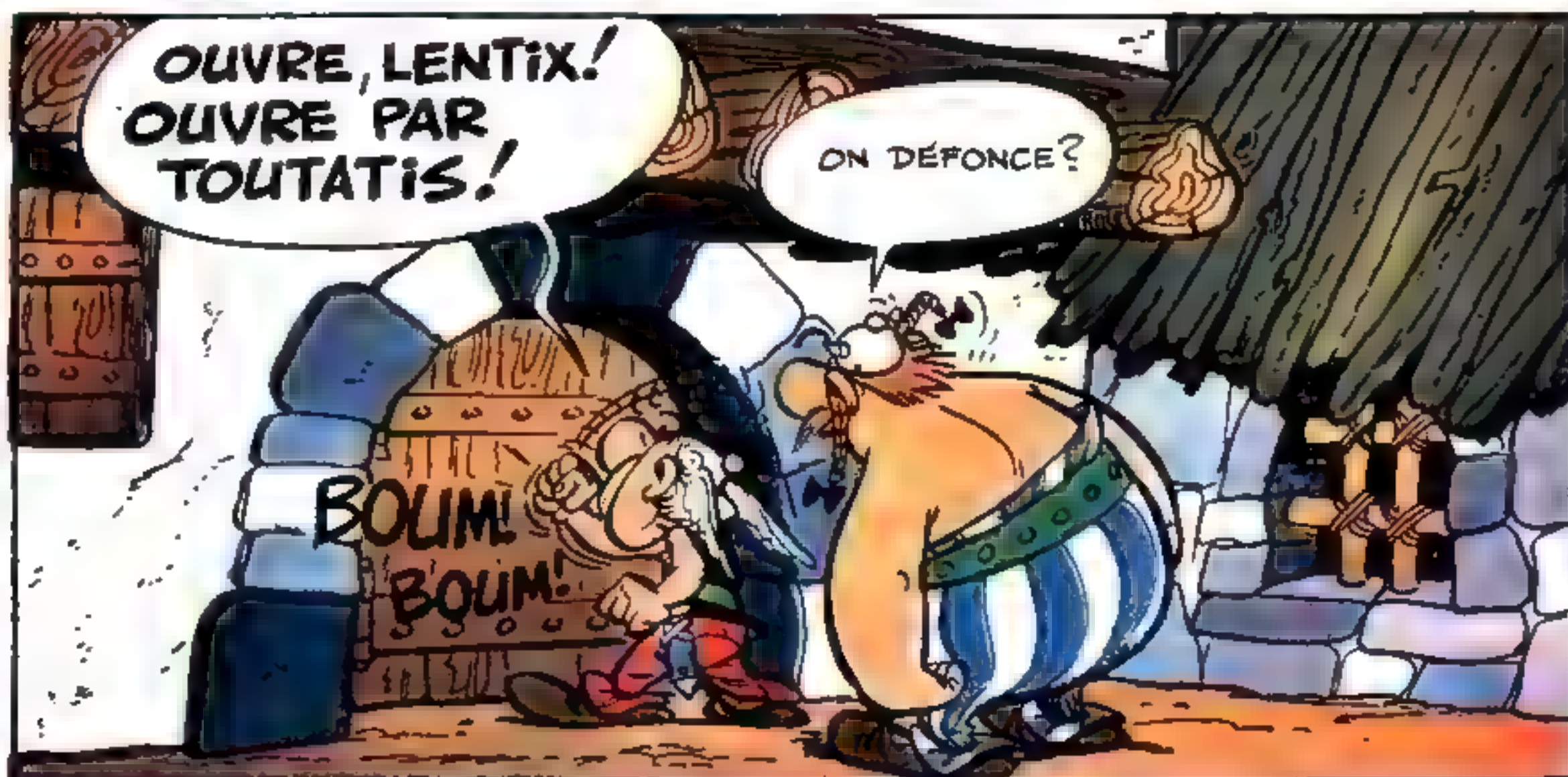


DESSINS: **UDRZO**

TEXTE: **GOSNNY**

LE GAULOIS

RESUME. — Astérix et Obélix sont à la recherche d'Amérix, le serpiste disparu. Nos héros ont obtenu l'adresse de Lentix, qui semble mêlé à cette très sombre aventure...





M 937
Puissance dramatique et émouvante grandeur se rejoignent ici.



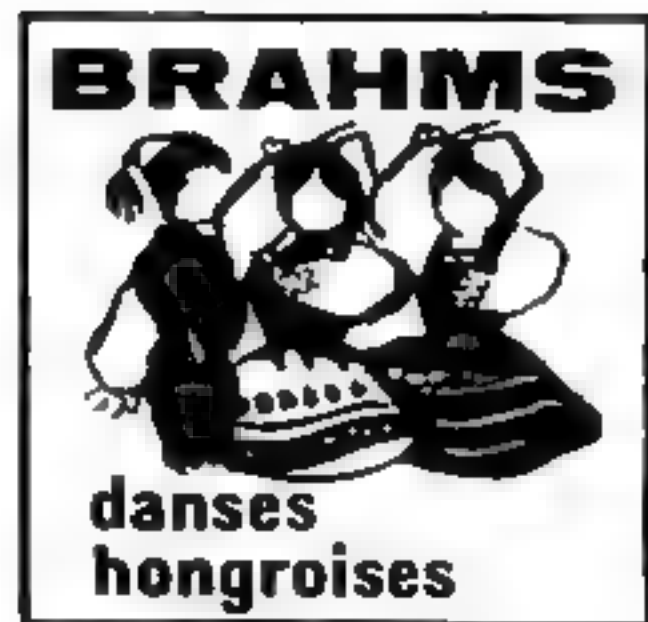
M 941
Ces valse illustrent tout le charme et la grâce romantique du Maître de piano.



M 93
Toute la Norvège chante dans cette musique si populaire et tant aimée.



M 921
Fanfares, marches nobles et dansantes animent ce ballet.



M 942
Rythmes variés et bondissants sont réunis pour votre plaisir.



M 930
Le flamenco prend à la gorge tant est grand son pouvoir d'évocation.



M 917
Oeuvres de tendresse et de douceur qui expriment la sensibilité de Beethoven.



M 925
Mozart déploie dans ce concerto de jeunesse les qualités de son génie.



M 940
La noble vigueur de ce concert est merveilleusement rendue ici.



M 938
Une oeuvre d'une intense poésie qui évoque la Bohême et son fleuve majestueux.



M 916
Les Valses de Strauss apporteront cette extraordinaire atmosphère Viennoise.



M 931
Fraîcheur et tendresse caractérisent cette célèbre sérénade du divin Mozart.

Choisissez

3 DISQUES pour seulement 4,50 NF

avec une adhésion au Cercle des Collectionneurs

Le Cercle des Collectionneurs vous permet d'acquérir les meilleurs enregistrements haute-fidélité de belle musique, avec des économies considérables.

COMMENT FONCTIONNE LE CERCLE

★ Vous recevrez immédiatement les 3 disques que vous choisissez parmi les douze décrits ici, pour seulement 4,50 NF.

★ Chaque mois, vous recevrez GRATUITEMENT le bulletin du Cercle : "CLEF". Chaque mois plusieurs disques y sont présentés. L'un de ces microsillons 30 cm haute-fidélité est spécialement sélectionné par le Comité Musical du Cercle comme "Disque du Mois" et, à moins que la Société ne reçoive de l'adhérent un avis contraire (au moyen d'une simple carte d'instructions qui lui est toujours fournie par le Cercle), ce "Disque du Mois" lui est envoyé.

★ Si l'adhérent ne désire pas le "Disque du Mois", il peut le remplacer par un autre ou bien demander au Cercle de ne rien lui envoyer ce mois-là.

★ Pour chaque "Disque du Mois" envoyé, l'adhérent paye seulement 15,40 NF après réception (quelques centimes de frais de port et d'emballage sont ajoutés pour chaque envoi).

★ La seule obligation de l'adhérent est d'acheter au cours des douze mois qui suivent son adhésion, quatre disques à choisir parmi les dizaines qui lui seront offerts. L'adhérent peut cesser son adhésion à n'importe quel moment après avoir effectué cet achat minimum en nous envoyant une simple lettre de démission.

Vous aussi pouvez profiter de ce système avantageux et économique pour vous constituer une discothèque de grande valeur. Pour recevoir les 3 disques de votre choix pour 4,50 NF, envoyez ce bon aujourd'hui même.

----- DECOUPER ICI -----

REPLISSEZ, DÉTACHEZ ET ENVOYEZ CE BON AUJOURD'HUI MÊME

Cercle des Collectionneurs - Serv CB 615 20, rue de la Baume, Paris 8^e

Veillez m'envoyer les 3 enregistrements que je désire recevoir et que j'indique à droite. Je serai facturé seulement 4,50 NF (+ 1 NF de frais d'envoi) pour ces microsillons. Inscrivez-moi également au Cercle des Collectionneurs aux conditions d'abonnement énoncées par cette annonce. J'accepte d'acquiescer au moins 4 enregistrements dans les 12 prochains mois parmi les dizaines qui me seront offertes et que je pourrai obtenir au prix spécial de 15,40 NF (+ quelques centimes de frais d'envoi) pour chaque microsillon, haute-fidélité, 30 cm, soit une économie de près de 50 % sur les prix du commerce.

COCHÉZ À DROITE LES 3 DISQUES QUE VOUS DESIREZ RECEVOIR

Nom _____

Adresse _____

Signature _____

<input type="checkbox"/> M 93	GRIEG - PEER GYNT
<input type="checkbox"/> M 916	STRAUSS - LES VALSES
<input type="checkbox"/> M 917	BEETHOVEN - DEUX ROMANCES
<input type="checkbox"/> M 921	BEETHOVEN - BALLETS CHEVALERESQUE
<input type="checkbox"/> M 925	MOZART - CONCERTO PIANO N° 4
<input type="checkbox"/> M 930	FLAMENCO - PEPE DE ALMERIA
<input type="checkbox"/> M 931	MOZART - PETITE MUSIQUE DE NUIT
<input type="checkbox"/> M 937	BEETHOVEN - OUVERTURES
<input type="checkbox"/> M 938	SMETANA - LA MOLDAU
<input type="checkbox"/> M 940	BACH - CONCERTO BRANDENBOURGEOIS
<input type="checkbox"/> M 941	CHOPIN - VALSES
<input type="checkbox"/> M 942	BRAMS - DANSES HONGROISES

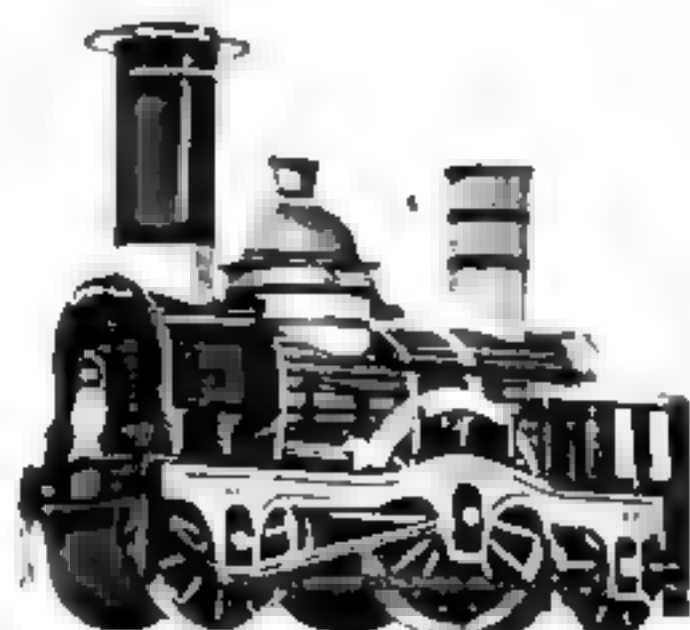
encore quelques jours !

Vous avez encore quelques jours pour vous procurer la 2e planche du grand concours FRIGIDAIRE «Locomotives d'hier et d'aujourd'hui». Ne laissez pas passer l'occasion de gagner un des nombreux lots que vous offre FRIGIDAIRE : venez vite demander la 2e planche au magasin FRIGIDAIRE.

FRIGIDAIRE

le vrai

* MARQUE DÉPOSÉE GENERAL MOTORS (FRANCE)



PUBLICIS PF 12



TIMBRES
POSTE

PHILATÉLIE POUR TOUS
15, rue Laffitte, PARIS-9

100 EUROPE	25 IRAN	10 CONGO
100 ASIE	50 ITALIE	10 GABON
50 OCEANIE	50 JAPON	10 GUINÉE
50 AUSTRALIE	25 PEROU	12 LAOS
25 BOLIVIE	50 RUSSIE	20 LIBAN
50 BRÉSIL	50 SUÈDE	18 SARRE
50 INDE	50 TURQUIE	15 TOGO

Chacune de ces 21 collections
1 NF 75 (port compris)
10 collections au choix : 14 NF
NOEL - CADEAUX - ETRENNES
tout pour la philatélie dans
l'édition 1961 de
PHILATÉLIE POUR TOUS
36 pages richement illustrées
envoi contre un timbre de 0,25



Les kangourous ignorent le stéthoscope. Et pour que le vétérinaire puisse examiner son malade, il faut deux assistants. Une piqûre endort l'animal (ci-dessous à g.) pour la radiographie (à dr.).



VOUS AVEZ LU DANS LES DERNIERS
NUMÉROS DE PILOTE :

LES SOUVENIRS DE ZAVATTA

LE CLOWN LE PLUS AIMÉ DE FRANCE.
Clown génial, acrobate de talent, dompteur téméraire, sa vie est le plus passionnant des romans. Enfant de la balle, il a voyagé dans toute l'Europe, en Afrique du Nord, même dans le désert, en Amérique.



● FX 45 1056



● FX 45 1156 M

Vous devez maintenant écouter sa voix dans ses gags étourdissants, ses histoires amusantes et son immense talent musical exprimé à l'aide des instruments les plus inattendus.

Plus vous l'écoutez, plus vous l'appréciez, et c'est pour vous permettre de rire chaque fois que vous en aurez envie que FESTIVAL a édité deux disques de Zavatta avec ses compères Jean Drena et Marcelly's :

- n°1 Le Clown
- n°2 Un jeudi au cirque en microsillons 45 tours

Ces disques vous attendent chez votre disquaire habituel.

VISITEURS DE MARQUE

A l'occasion du prochain départ du chevalier d'Orgeix, parrain de « Pilote », pour l'Afrique, où il va passer plusieurs mois en expédition dans les réserves d'animaux sauvages, notre journal conviait le jeudi 10 novembre un certain nombre de personnalités à un cocktail donné au stand « Vérigoud », dans l'enceinte du Salon de l'Enfance à Paris. A côté de nombreux parrains du Carnet de Bord et de membres de notre rédaction, on pou-

vait reconnaître autour du petit train construit par M. Ravery, un authentique cheminot, de grands amis de « Pilote ». Le chevalier d'Orgeix était accompagné de Zouma (ci-dessous) que nous vous avons présentée dans notre numéro 54. Zouma n'a pourtant pas beaucoup apprécié le « flash » du photographe (Robert Cohen, AGIP) et elle semble désireuse de croquer « un petit four ». Ce qui aurait constitué une attraction supplémentaire pour les jeunes visiteurs...



CLINIQUE ULTRA-MODERNE AU ZOO DE LONDRES

A Londres, le « Zoo de Vincennes » s'appelle « Regent's Park ». Comme dans sa contrepartie française, les fauves s'y ébattent en pseudo-liberté, pour la plus grande joie du public. Mais, alors que notre établissement est resté pratiquement immuable depuis sa naissance, qui remonte à 1934, Regent's Park ne cesse de s'améliorer et de se moderniser.

C'est ainsi que les animaux malades (sauf les girafes et les éléphants, à cause de leur volume) peuvent être soignés dans une clinique ultra-moderne, munie des tout derniers perfectionnements de la science médicale, telle qu'elle est prodiguée aux humains. (Et c'est après tout justice, puisque, bien souvent, remèdes ou méthodes chirurgicales ont été expérimentés sur nos frères inférieurs !). Tout a été prévu pour que les bêtes malades se sentent en confiance, dans cette clinique dont le balcon s'ouvre sur l'enceinte même du zoo. Les « chambres » des pensionnaires ressemblent à leurs cages habituelles, et les gardiens auxquels ils sont habitués viennent chaque jour leur rendre visite, en attendant leur sortie.

Les convalescents ont droit aux touchantes attentions du chef cuisinier, qui leur prépare des plats destinés à leur redonner l'appétit : viande saignante ou bananes bien mûres, suivant les goûts.

Et si une intervention chirurgicale s'impose, le malade n'aura aucune appréhension. Une bouffée d'anesthésique l'endormira dans sa cage même et, après passage sur le « billard », il se réveillera à nouveau dans le cadre familial.

La renommée de la clinique vétérinaire est telle qu'il a fallu ouvrir une consultation pour les propriétaires d'animaux. Les vétérinaires de quartier aussi, quand ils se trouvent en présence d'un cas embarrassant, d'une maladie rare, viennent solliciter les avis des vétérinaires de Regent's Park, qui disposent d'une salle de radiographie pour examiner à fond leurs patients et leurs clients privés.

Les animaux du zoo sont souvent conduits à la clinique pour indigestion. Les visiteurs, en effet, les bourrent de glaces, de pain et de cacahuètes. D'autres fauves avaient des microbes en même temps que les sandwiches entamés et doivent ensuite être soignés pour tuberculose ou angines. De toute façon, la loi oblige tous les nouveaux pensionnaires du zoo à passer quarante jours à la clinique. Cette quarantaine sanitaire, qui évite les épidémies, sert aussi d'heureuse transition, après parfois un long voyage époussant entre la brousse natale et la captivité.

A Paris, le professeur Nouvel, qui, en dehors de sa chaire au Muséum d'Histoire naturelle, dirige les ménageries du Jardin des Plantes et du Zoo, porte de Vincennes, est certes moins bien logé que ses confrères londoniens. Au Jardin des Plantes, c'est l'ancien laboratoire de Claude Bernard qui sert de salle de soins et à Vincennes, le service sanitaire est logé dans une cour de service, derrière le bâtiment des ours. Mais si une modeste salle d'interventions remplace la superbe salle d'opérations, si, en cas de besoin, l'appareil de radiographie doit venir de l'Ecole Vétérinaire d'Alfort (toute proche), la renommée des praticiens (deux médecins et quatre vétérinaires) est aussi grande. Bien souvent, des consultations sont données par les Français aux quatre coins de l'Europe, aux bêtes d'un cirque de Norvège, d'Allemagne ou de Suède.

D'ailleurs, le service sanitaire des zoos français est davantage orienté vers la recherche que vers les traitements cliniques.

A Londres, on ouvrira un abcès et on le guérira. A Paris, en plus, on analysera le pus, on isolera le microbe et on l'étudiera, on étroit liaison avec l'Institut Pasteur et l'Ecole Vétérinaire.

Un gardien amène un chimpanzé malade au Dr Oliver Jones, directeur de la clinique de Regent's Park (à droite). L'infirmier-chef (au centre) va, sans plus tarder, le conduire à sa « chambre ».



AU SALON DE L'ENFANCE



1. Willy Mairesse, vainqueur du Tour automobile 1960. — 2. Colette Duval, marraine de « Pilote » et parachutiste. — 3. Notre ami Franck-Dominique, spécialiste de l'automobile et du karting. — 4. De dos, Gil Delamare, mari de Colette Duval, parachutiste lui aussi et casse-cou N° 1 du cinéma français. — 5. M. Daniell, constructeur de Karts. — 6. Le chevalier d'Orgeix. — 7. Le dessinateur Sempe, qui illustre entre autres « Nicoles ». — 8. René Goscinny, directeur de la rédaction de « Pilote ». — 9. Bertrand Flornoy, parrain de notre journal et président du Club des Explorateurs. — 10. Jean-Claude Dubois, parachutiste d'essai. (Photo J. Guyot.)



S.O.S. Animaux

LES OISEAUX AUSSI CRIENT S.O.S. (suite)

Amis lecteurs,

Dans ma lettre de la semaine dernière, je vous ai parlé de la protection des oiseaux, qu'il est nécessaire d'appliquer pendant l'hiver, pour éviter que le froid et la famine fassent des ravages parmi nos amis à plumes.

La première chose à faire est de nourrir les oiseaux. Mais que leur donner, qui puisse remplacer les insectes qu'ils devraient manger ?

La meilleure pâte est un mélange de graisse fondue (n'importe quelle graisse animale) et de grains de toutes sortes finement broyés. Vous pouvez encore y mettre, en les hachant très fin, des déchets de viande, de fromage, de salade, un peu d'œuf dur, etc. En refroidissant, ce mélange durcira et prendra l'aspect d'un gâteau ; vous pourrez en disposer les morceaux sur les rebords de fenêtres, dans des arbres, ou les accrocher dans des espèces de petits sachets en grillage.

Quand il fera très froid, les oiseaux seront heureux de trouver des récipients d'eau tiède, car ils boivent beaucoup et meurent s'ils ne trouvent plus que de la glace...

Et quand vous serez bien au chaud dans votre lit, par les soirs d'hiver, quand vous verrez les dessins du givre sur les carreaux, vous aurez la joie de penser que les oiseaux qui sont dehors, dans le froid, le vent, le gel, résisteront, grâce à vous, aux assauts de l'hiver.

Je vous signale à ce propos que la « Ligue Française pour la Protection des Oiseaux », 129, boulevard Saint-Germain, Paris (6^e), pourra vous documenter utilement sur cette question.

Et, dans le bulletin de notre « Club du Jeune Ami des Animaux », vous trouverez des dessins et des explications détaillées sur les activités du Club en faveur des oiseaux... et de toutes les autres bêtes.

Alors, sans plus tarder, joignez-vous à nous, en envoyant avec votre lettre une enveloppe affranchie à 10 centimes et portant vos nom et adresse pour la réponse. Merci d'avance.

Bien amicalement,

Jean-Paul

« Club du Jeune Ami des Animaux », aux bons soins de « Pilote », 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e).

NOUVEAUX S.O.S.

N° 68. — Mme ROBERT, 11, place Denfert - Rochereau, à Paris (14^e) :

Le 30 octobre, vers 18 heures, mon chien s'est sauvé de chez mon frère, à Bondy. Un scooter l'a touché à la patte et nous n'avons pas pu le rattraper. C'est un fox à poids ras, blanc, tête noire et blanche avec un peu de jaune, queue courte, avec lune noire sur les reins. Il a trois ans, mesure environ 35 cm de haut et répond au nom de Kiki. Il portait une bricole rouge avec une médaille non gravée. Signe particulier : dent cassée sur le côté. Je serais reconnaissante à qui pourrait me renseigner sur son sort.



S.O.S. ENTENDUS

Christiane MASQUELIER, 8, chemin de Prouvy, à Valenciennes (Nord) :

Je suis disposée à prendre le petit chien de l'annonce n° 56. Maman veut bien s'il ne coûte pas trop cher.

Laurette HESS, cité Luchaire, à Crézancy (Aisne) :

L'appel n° 56 m'a vivement intéressée. Il y a très longtemps que mes parents et moi désirons posséder un chien de petite taille qui serait notre enfant gâté. Si Youki a été élevé pour rester en appartement et partir avec nous en voiture, je serais très heureuse de l'adopter.

ON NOUS DÉMANDE

D. 53. — Daniel DABLEMONT, 16, rue Anatole-France, à Bruay-en-Artois (Pas-de-Calais) :

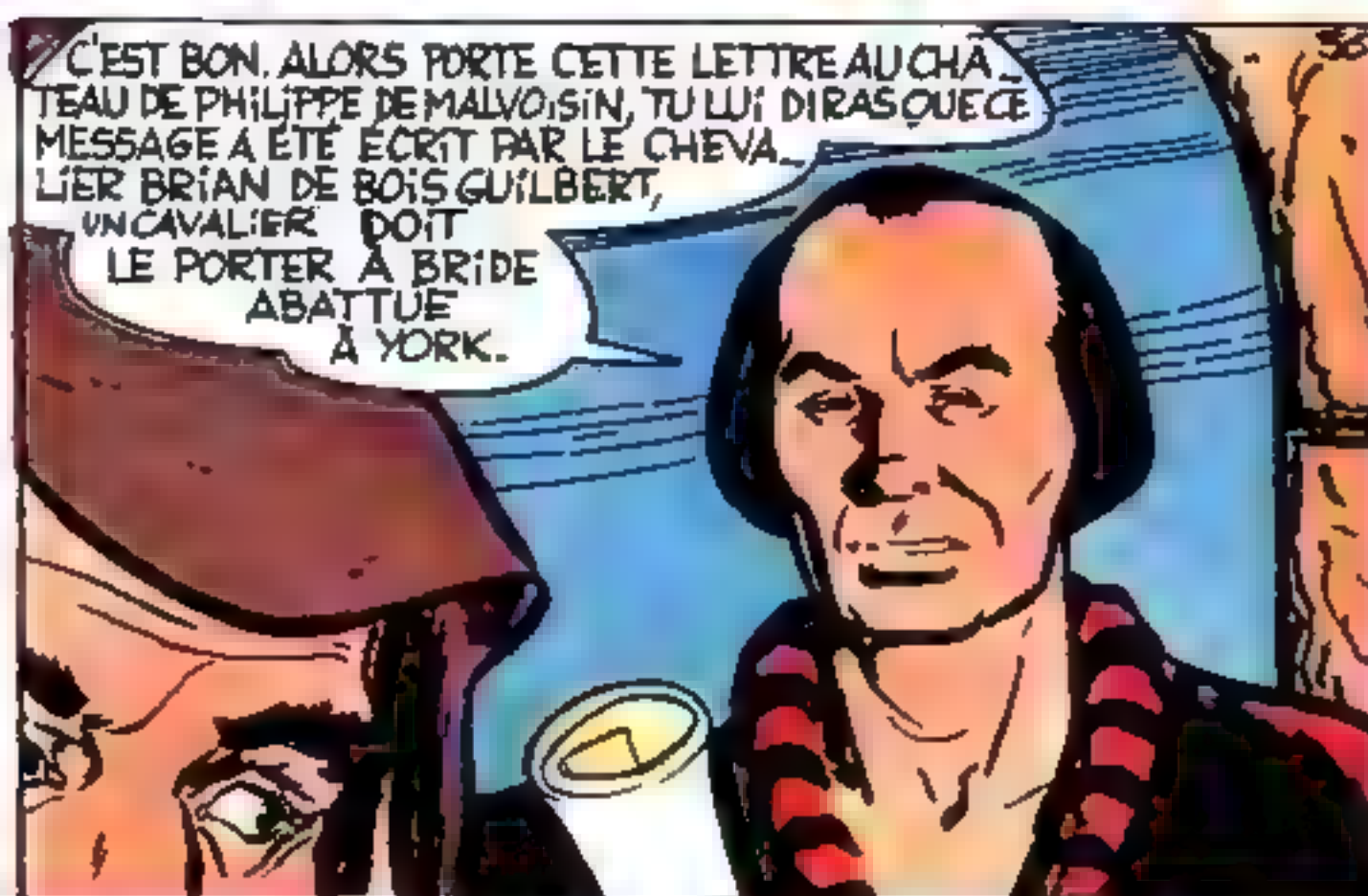
Pourrais-tu me dire où je peux me procurer une lunette ou planorbe, pour mettre dans mon aquarium, afin qu'elle se nourrisse des déchets de mes poissons ? Peut-être un lecteur de « Pilote » pourrait-il m'en offrir une ?



Avant-ho e

RESUME. — Cedric le Saxon, avec la complicité de son jou Wamba, tente de s'échapper du château de Torquilstone, sous le déguisement d'un moine. Une vieille femme l'interpelle.

Texte de BERNARD LEROY d'après WALTER SCOTT - Dessins d'ANTONIO PARRAS





LUCIEN BARNIER

si les savants domestiquent la pesanteur NOS MAISONS FLOTTERONT DANS LE CIEL

UNE nouvelle théorie est en train de secouer les centres d'études qui sont spécialisés dans les recherches sur la gravitation.

La gravitation, vous le savez, est cette force qui attire deux masses l'une vers l'autre. Si nous restons agrippés à la surface de la Terre, c'est parce que la Terre, par sa gravitation, nous retient fortement. On appelle la gravitation terrestre du nom plus commun de pesanteur.

En fait, la gravitation est une vieille connaissance de l'homme, puisque c'est elle qui nous oblige à faire tant d'efforts chaque fois que nous voulons marcher, courir ou sauter. On nous a appris à l'école élémentaire que la gravitation était entrée dans les livres scientifiques sous la forme de cette fameuse pomme qui tomba un jour sur le nez de Newton.

TOUT EST PARTI D'UNE POMME

POURQUOI la pomme ne tombe-t-elle pas vers le ciel ? se demanda Newton. Et de fil en aiguille, une constatation se précisa : la Terre attire irrésistiblement la pomme ; mais la pomme attire non moins irrésistiblement la Terre. Seulement, c'est l'attraction de la Terre qui domine, tout simplement parce que la Terre est plus grosse que la pomme.

Agrandissant son champ de vision, Newton en vint à considérer que le Soleil attire la Terre, que la Terre attire la Lune, tout comme la Terre attire le Soleil et aussi la Lune. New-

ton eut le mérite de rendre clair cet état de faits ; mais sans rien expliquer.

Aujourd'hui, une théorie nouvelle propose de considérer que la gravitation n'est pas constamment uniforme, que par exemple la pesanteur terrestre peut varier.

Cela signifie que nous ne pèserions pas constamment de la même manière sur les semelles de nos chaussures !

POURRAIT-ON DOMESTIQUER LA GRAVITATION ?

DANS une bonne dizaine de laboratoires mondiaux, des savants sont affairés à résoudre l'énigme de la gravitation. Ils veulent savoir d'abord la cause exacte de cette force.

Où siège-t-elle ? Comment se transmet-elle ? A quelle vitesse ses effets se font-ils sentir ? Et surtout, peut-on imaginer un moyen de domestiquer cette force, c'est-à-dire de l'annuler éventuellement ?

Si, par un coup de baguette magique, on arrivait à se débarrasser à volonté de cette chaîne qui nous tient rivés à notre planète, on aurait résolu ce vieux rêve de l'homme volant sans le secours d'aucune machine.

De nombreux romanciers ont imaginé des substances miraculeuses qui auraient pour propriété de supprimer la pesanteur. Vous avez sûrement lu que, dans son roman « Les premiers hommes dans la Lune », Wells enduisait son astronef de « cavorite », ce qui rendait le véhicule spatial absolument impondérable. Eh bien, de grands physiciens reprennent aujourd'hui l'idée fantastique de Wells.

De même qu'on a finalement isolé le grain d'électricité qu'est l'électron, le grain de lumière qu'est le photon, le grain de force intra-nucléaire qu'est le nucléon, on trouvera peut-être un grain de gravitation qui serait le « graviton ».

Si ce grain existe, rien n'empêchera qu'on agisse sur lui et qu'on le transforme en une autre sorte d'énergie. Admettons que tout marche parfaitement.

LA MAISON QUI A L'AUTONOMIE DU NID D'OISEAU

UN avion de 200 tonnes pourrait être ramené à un poids de quelques grammes ; vous vous rendez compte des économies de carburant !

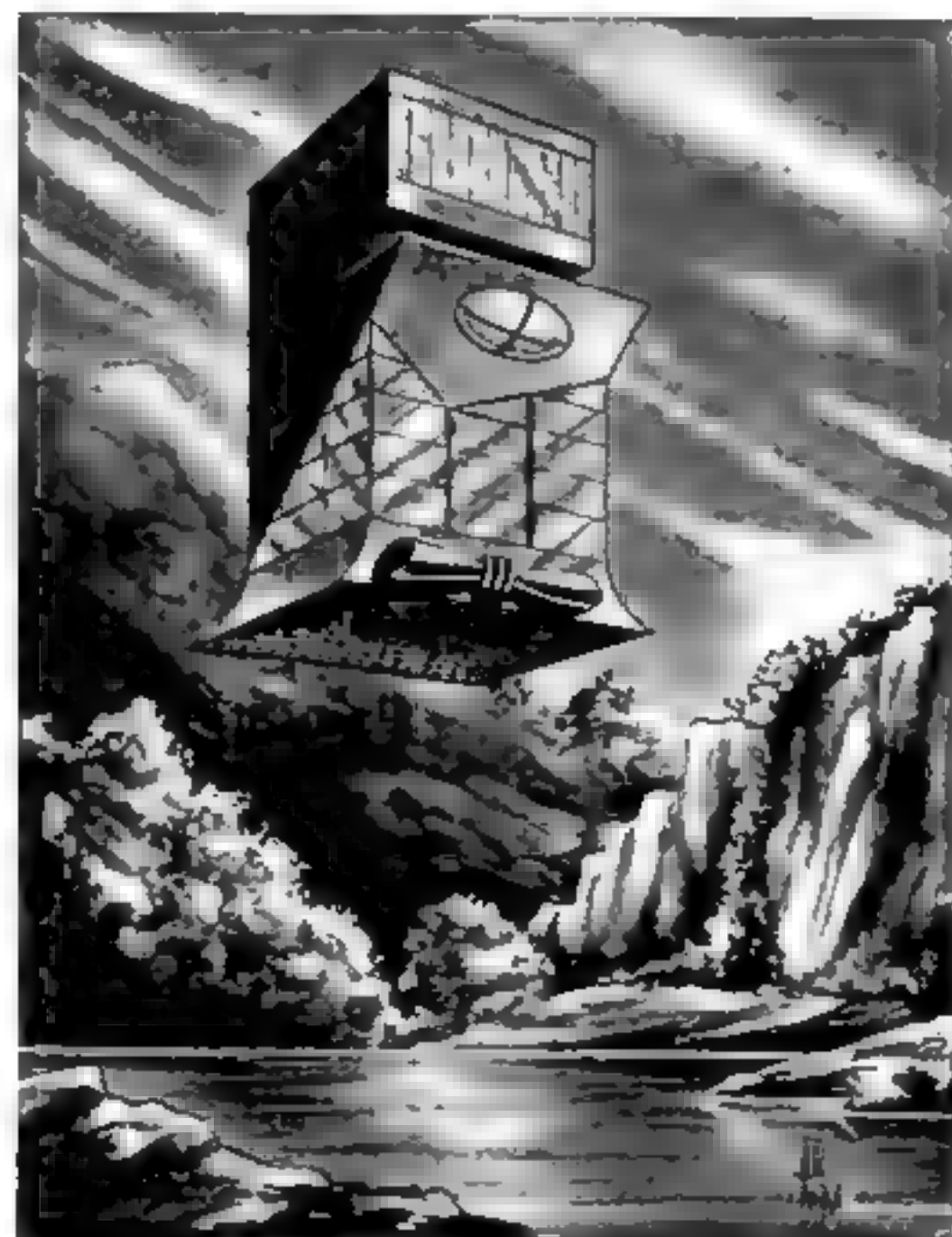
Mais il y a plus extraordinaire encore : on construira des maisons qui ne seront plus contraintes à rester figées sur le sol. Nous aurons enfin réalisé la maison flottante qui aura retrouvé l'autonomie d'un nid d'oiseau.

La maison « antigravitationnelle » deviendra une demeure libérée, que nous installerons au lieu de notre choix, à l'altitude que nous fixerons nous-mêmes. De plus, en construisant sous des montagnes des centrales transformatrices d'énergie gravitationnelle, nous disposerons des générateurs de courant électrique les plus colossaux que l'homme ait jamais osé concevoir.

Comme la montagne pèsera éternellement, nous aurons là une source permanente d'énergie. Et qui sait si un jour nous ne serons pas en mesure de maîtriser les « ondes gravitationnelles », créant ainsi un nouveau système de

télécommunications qui ne pourrait être brouillé ni interrompu par aucun phénomène naturel ou artificiel ! Il est vraisemblable que les travaux sur la gravitation vont marquer cette deuxième moitié du XX^e siècle et prépareront aussi un an 2000 vainqueur du graviton.

Grâce à un transformateur anti-gravitationnel, la maison de l'an 2000 flottera dans le ciel (Illustration de Domenech).



Tous les "Pilote" vont faire



ce geste...

Ou! Pour ouvrir le nouveau berlingot DOP, plus besoin de ciseaux, d'épingles... ou de sabre d'abordage ! Le nouveau berlingot DOP se déchire avec les doigts (Tiens-le bien comme sur le dessin et donne trois tours au berlingot).

POUR TOUS LES LECTEURS DE "PILOTE", DOP C'EST LA PLEINE FORME ET L'ÉLÉGANCE CHEVEUX.



Photo Michel Esnault

PAR ACHILLE ZAVATTA

6 Si je n'étais pas clown, je serais coureur cycliste

A PRES mes débuts au Cirque d'Hiver avec Despard-Pleige, « Papa Bouglione » nous engagea pour tenir les rôles comiques des fêtes à grands spectacles qui faisaient alors fureur.

J'en ai joué onze, dont certaines ont battu des records de durée : « La Perle du Bengale », « Le Courrier du Texas », « La Reine de la Sierra », « Robin des Bois », « Blanche Neige »...

J'ai interprété 1 800 fois la « Perle du Bengale » qui fut un succès jamais égalé.

Jouer 1 800 fois le même rôle, ce n'est pas très gai. Alors, comme il faut quand même se détendre, on s'amusait entre nous. Pour le final du « Courrier du Texas », le metteur en scène et le décorateur avaient réalisé une véritable chute d'eau qui tombait de l'estrade de l'orchestre dans la piste transformée en piscine. Or, je devais me battre contre des Indiens en haut de la petite cascade. Je précipitais mes victimes dans l'eau. Il était prévu que les plongeurs s'effectuaient en douceur, mais souvent j'étais assez brutal avec mes camarades.

Un beau jour, c'est moi qu'ils jetèrent dans la piscine !

A un autre moment du spectacle, où je devenais cette fois un superbe Peau-Rouge, il me fallait attaquer une diligence avec cinq ou six plaisantins de mon espèce.

Par jeu, nous malmenions nos adversaires, les voyageurs de la berline attaquée. Au bout de 48 heures, lassés de recevoir des coups, ils rendaient leurs rôles.

« Vous êtes des assassins, nous dit un jour « Papa Bouglione », je vais vous donner une leçon. »

Le soir, nous avions oublié la menace.

LES MÉCHANTS ÉTAIENT CHÂTIÉS

LA diligence fut attaquée ! Elle transportait sept catcheurs... Le lendemain, nous n'avions plus envie de faire étalage de notre force !

Ma plus « mauvaise » plaisanterie, je devais la faire à l'occasion d'une représentation de la « Reine de Saba ». Pour le final, sur la piste encore transformée en piscine (3,50 m de fond), la jeune héroïne était attachée sur une barque que des mercenaires s'affairaient à défoncer tout en nageant afin que la princesse périsse noyée.

A cet instant dramatique survenait une autre chaloupe portant quinze soldats commandés par un prince hindou, amoureux de la prisonnière. Le tout se terminait de manière très morale : les méchants étaient châtiés et les jeunes gens pouvaient enfin se marier.

Ce soir-là, une nouvelle fois, le prince lança son cri d'espoir : « Courage, princesse ! »

Et la barque coula ! Les spectateurs attendaient la suite, mais il n'y en eut pas. Dans les 3,50 m d'eau, le prince charmant, empêtré dans son costume, ne pensait plus à la princesse et songeait surtout à gagner le bord du bassin. Sa garde d'honneur en faisait autant. Pour comble de malheur, aucun des artistes ne savait nager. D'autre part, l'embarcation de la princesse qui était ordinairement sauvée in extremis par son soupirant, s'enfonçait dangereusement.

Ce n'était pas inscrit dans mon rôle. Je me jetai néanmoins à l'eau pour la tirer de cette fâcheuse situation. Beaucoup de spectateurs, comprenant qu'il se passait un épisode « hors programme », m'imitèrent.

Le prince, la princesse et leurs malheureux soldats s'en tirèrent avec un bon rhume.

La direction du cirque ouvrit une enquête. La piscine fut vidée. Et la barque examinée soigneusement. On constata non sans surprise que le fond de la chaloupe avait brusquement cédé sous le poids de ses occupants.

JE SERAIS BEAUCOUP PLUS SAGE

COMMENT ce plancher qui donnait toute satisfaction depuis des mois, avait-il soudain « craqué » d'un seul coup ?

Personne ne put trouver de solution à ce problème. Je peux l'avouer aujourd'hui, il y a prescription : le responsable, c'était moi. Poussé par mon

démon familier, je m'étais, la veille, laissé enfermer dans le cirque et j'avais passé une nuit à décloquer le fameux plancher.

Vous allez sans doute penser : il était méchant ce Zavatta ! Non, croyez-moi, pas méchant. Simplement un peu « enfant terrible ». C'est tout. D'ailleurs, lorsque j'évoque ces aventures, je ne suis plus très fier. Si je pouvais refaire ma vie, je serais beaucoup plus sage !

Si j'ai pu faire un aussi long séjour au Cirque d'Hiver et interpréter tant d'opérettes et de fêtes nautiques, c'est que la direction pouvait me demander de multiples exercices : monter à cheval, plonger, réaliser des prouesses d'acrobatie ou d'équilibre.

Je me souviens, lors d'un spectacle, je me lançais d'une extrémité du cirque à l'autre, pendu à une corde. Je devais reprendre mon équilibre sur l'estrade des musiciens. Combien de fois suis-je arrivé la tête la première ! Cette possibilité « d'artiste à tout faire », je la dois à ma formation première et à la sévère éducation que me donna mon père. Sans me vanter, je connais à peu près tout de mon métier. J'ai même été jongleur chinois !

TU ROULES EN VRAI CHAMPION

VINRENT les années 39-40, la guerre, l'occupation. Au retour du front, pour faire vivre ma famille, j'ai alors été successivement « homme de ménage », garçon de café, vendeur de journaux, cirque de chaussures et... conducteur de vélo-taxi.

Je ne vous ai pas encore avoué mon péché mignon : j'adore le sport en général et la bicyclette en particulier. Si je n'étais pas né dans un cirque, je serais sûrement devenu coureur cycliste. J'ai même enlevé un « Paris-Sens » amateur en 1932.

J'avais d'ailleurs oublié cette performance sans lendemain. Elle me revint en mémoire alors que j'essayais de découvrir une nouvelle activité. Les moyens de transport parisiens étaient réduits au minimum. Les taxis étaient inexistantes. Par contre, les « vélos-taxis » faisaient leur apparition.

J'ai fait ce dur métier pendant plus d'un an. Je n'avais pas de chance. Mes clients étaient souvent de poids très respectable, et ils désiraient presque toujours aller à Montmartre !

Naturellement, il m'est arrivé pas mal d'aventures dans cette profession. En voici une, parmi tant d'autres.

Un soir, place de l'Opéra, vers 19 heures, deux Belges d'énorme corpulence prirent possession de ma « carlingue-taxi ».

— Messieurs, où dois-je vous conduire ?

— Place du Tertre.

Je l'aurais parié. J'enfourchai mon vélo et, pour la nième fois, j'allais gravir mon calvaire. Je pris la rue de la Chaussée-d'Antin, la place de la Trinité et j'attaquai la rue Pigalle. Je devais être en forme, ça roulait bien.

Je me fis cette petite réflexion :

« Achille, avec la charge que tu traînes, tu roules en vrai champion. Compliments, mon vieux. »

J'arrivai ainsi sans peine place Pigalle. Je me suis retourné pour quêter un encouragement : j'étais seul. Ma remorque avait disparu. Je dévalais à toute allure le trajet en sens inverse. Je retrouvai enfin mes clients assis dans leur panier qui attendaient tranquillement mon retour. La bride d'attache reliant le « moteur » à la « carrosserie » s'était tout simplement rompue et je n'avais pas entendu les cris d'avertissement des Belges.

J'avais promis de les conduire au pied du Sacré-Cœur. Ce fut fait. Traînant d'une main mon vélo inutile et de l'autre mon panier avec mes deux mastodontes qui riaient à gorge déployée !

IL FAUT VENIR EN ALLEMAGNE

UN jour, je reçus enfin un télégramme (pour les artistes, toutes les bonnes nouvelles arrivent par télégramme) m'annonçant la réouverture

du cirque Médrano. Tout marchait bien. Et puis, le 7 décembre 1943...

Je venais de sortir de piste et je me démaquillais tranquillement lorsqu'on frappa à la porte de ma loge. C'était un officier allemand. « Bonsoir, monsieur, me dit mon visiteur doté d'un fort accent germanique. Fous afez beaucoup de taaalent. Mes gombatriotes ont besoin de se distraire, aussi il faut fenir en Allemagne, Monsieur Zavatta. »

— Impossible, répondis-je, je suis attaché au cirque par contrat.

— Je sais bien, me répondit l'officier, Notre service de brogagande s'arrangera directement avec votre direction. A pientôt, Monsieur Zavatta ! »

Je m'étais juré de ne jamais apporter mon modeste concours à la cause de nos ennemis. Il ne me restait plus qu'à partir. Le soir même, je prenais le maquis... à Montmartre, où de bons amis s'étaient proposés pour me cacher avec ma femme et mes trois enfants. Je vécus tranquillement quelques mois et, un soir, on vint me prévenir.

— La Gestapo te recherche. Ils sont sur ta trace. Ton arrestation n'est plus qu'une question d'heures.

Je réveillai aussitôt ma petite famille.

— Allez, debout, il faut partir.

Pendant qu'ils se préparaient en hâte, j'allai chercher une moto que je venais d'acheter et j'y fixai la remorque de mon vélo-taxi. Dans ce très modeste véhicule, j'emportai ma femme, mes trois enfants, un peu de linge, une batterie de cuisine ; cela manquait de confort, mais la liberté valait bien quelques désagréments. Je pensais rejoindre ma sœur Titine, mariée depuis un an à Jean Figulier, propriétaire d'un petit cirque qui devait se trouver quelque part, en Normandie.

Cahin-caha, nous arrivâmes une nuit à Ecouché, un petit village situé à vingt-cinq kilomètres de Caen.

A 3 heures du matin, alors que nous dormions, entassés dans une petite chambre d'hôtel, nous fûmes brutalement réveillés par un terrible bombardement.

Le débarquement commençait : nous allions être libérés !

La semaine prochaine :

DIRIGER UN CIRQUE N'EST PAS UN MÉTIER DE TOUT REPOS



EN AVANT-PREMIÈRE DES ÉMISSIONS DE LA TÉLÉVISION

COCHISE

ADAPTÉ PAR LUCIEN NORTIER DU FILM DE LA 20TH CENTURY FOX TV INTERNATIONAL, "LA FLÈCHE BRISÉE"

RESUME. — Gazo et un trafiquant, sosie de Jefford, ont volé des chevaux appartenant à Cochise. Un jeune guerrier les a découverts. Gazo l'abat.



(A suivre.)

Nicolas

LES INVINCIBLES

NOUS, on va former une bande... C'est Geoffroy qui a eu l'idée. Il nous a dit, à la récré, qu'il venait de lire un livre dans lequel des copains formaient une bande et, après, ils faisaient des choses terribles, ils défendaient les gens contre les méchants, ils aidaient les pauvres, attrapaient des bandits, ils rigolaient drôlement.

— La bande s'appellera les Invincibles, comme dans le livre. Nous nous réunirons, après la classe, dans le terrain vague, nous a dit Geoffroy ; le mot de passe, ce sera : « Courage indomptable ! »

Quand je suis arrivé dans le terrain vague, Geoffroy, Rufus, Eudes, Alceste et Joachim y étaient déjà. J'avais été un peu retenu en classe par la maîtresse, qui me disait que je m'étais trompé dans un devoir d'arithmétique ; il faudra que je dise à papa de faire attention.

— Le mot de passe ? m'a demandé Alceste en m'envoyant des petits bouts de croissant à la figure (il mange tout le temps, Alceste). « Courage indomptable », j'ai dit. « Tu peux entrer », il m'a dit.

Le terrain vague, il est formidable. On va souvent y jouer ; il y a de l'herbe, des chats, des boîtes de conserves, des pneus et une vieille auto qui n'a plus de roues, mais où on s'amuse bien, vroom, vroom ! « C'est dans l'auto que nous nous réunirons », a dit Geoffroy. Geoffroy, il m'a fait rigoler, il avait sorti de son cartable un masque qu'il avait mis sur ses yeux, une cape noire avec un « Z » derrière, et un chapeau. Son papa est très riche et il lui achète toujours des jouets et des déguisements. « T'as l'air d'un guignol », j'ai dit à Geoffroy, et ça, ça ne lui a pas plu.

— C'est une bande secrète, a dit Geoffroy, et comme je suis le chef, personne ne doit voir ma figure.

— Le chef ? a dit Eudes, tu rigoles, non ? Pourquoi tu serais le chef, parce que t'as l'air d'un champignon avec ton chapeau ?

— Non, monsieur, a dit Geoffroy, parce que c'est moi qui ai eu l'idée de la bande, voilà pourquoi !

Et puis, Clotaire est arrivé. Clotaire, il sort toujours après les autres de l'école. Comme c'est le dernier de la classe, il a souvent des histoires avec la maîtresse, et il doit faire des lignes. « Le mot de passe ? », lui a demandé Alceste. « Drôle de courage », a répondu Clotaire.

— Non, a dit Alceste, tu n'entres pas. C'est pas le mot de passe !

— Quoi, quoi, quoi, a dit Clotaire, tu vas me laisser entrer, espèce de gros type.

— Non, monsieur, a dit Rufus, tu entre-

ras quand tu connaîtras le mot de passe, sans blague, Alceste, surveille-le !

— Moi, a dit Eudes, je propose qu'on choisisse le chef, pic et pic et cotegram...

— Pas question ! a dit Geoffroy. Dans le livre, le chef, c'était le plus brave et le mieux habillé. Le chef, c'est moi !

Alors, Eudes lui a donné un coup de poing sur le nez, il aime bien ça, Eudes. Geoffroy est tombé assis par terre, le masque de travers et les mains sur le nez.

— Puisque c'est comme ça, a dit Geoffroy, tu ne fais plus partie de la bande !

— Bah ! a dit Eudes, je préfère rentrer chez moi jouer au train électrique ! Et il est parti.

— Courage terrible ? a dit Clotaire, et Alceste lui a répondu que non, que ce n'était toujours pas le mot de passe, et qu'il ne pouvait pas entrer.

— Bon, a dit Geoffroy, il faut qu'on décide ce qu'on va faire. Dans le livre, les Invincibles prenaient l'avion pour aller en Amérique chercher l'oncle d'un pauvre petit orphelin à qui des méchants avaient volé son héritage.

— Moi, je pourrais pas y aller, en Amérique, avec l'avion, a dit Joachim. Ça fait pas si longtemps que maman me laisse traverser la rue tout seul.

— Nous ne voulons pas de lâches chez les Invincibles !... a crié Geoffroy.

Alors, Joachim, ça a été terrible, il a dit que c'était trop fort, qu'il était le plus brave de tous, et que puisque c'était comme ça, il partait, mais qu'on allait bien le regretter. Et puis il est parti.

— Chouette courage ? a demandé Clotaire. « Non ! », a répondu Alceste en mangeant un petit pain au chocolat.

Tous dans l'auto, a dit Geoffroy, nous allons discuter de nos plans secrets.

Moi, j'étais drôlement content, j'aimais bien aller dans l'auto, même si on se fait mal avec les ressorts qui sortent des fauteuils, comme ceux du canapé du salon à la maison, qui est maintenant dans le grenier, parce que maman a dit que c'était une honte, et papa en a acheté un nouveau.

— Je veux bien aller dans l'auto, a dit Rufus, si c'est moi qui me mets au volant et qui conduis.

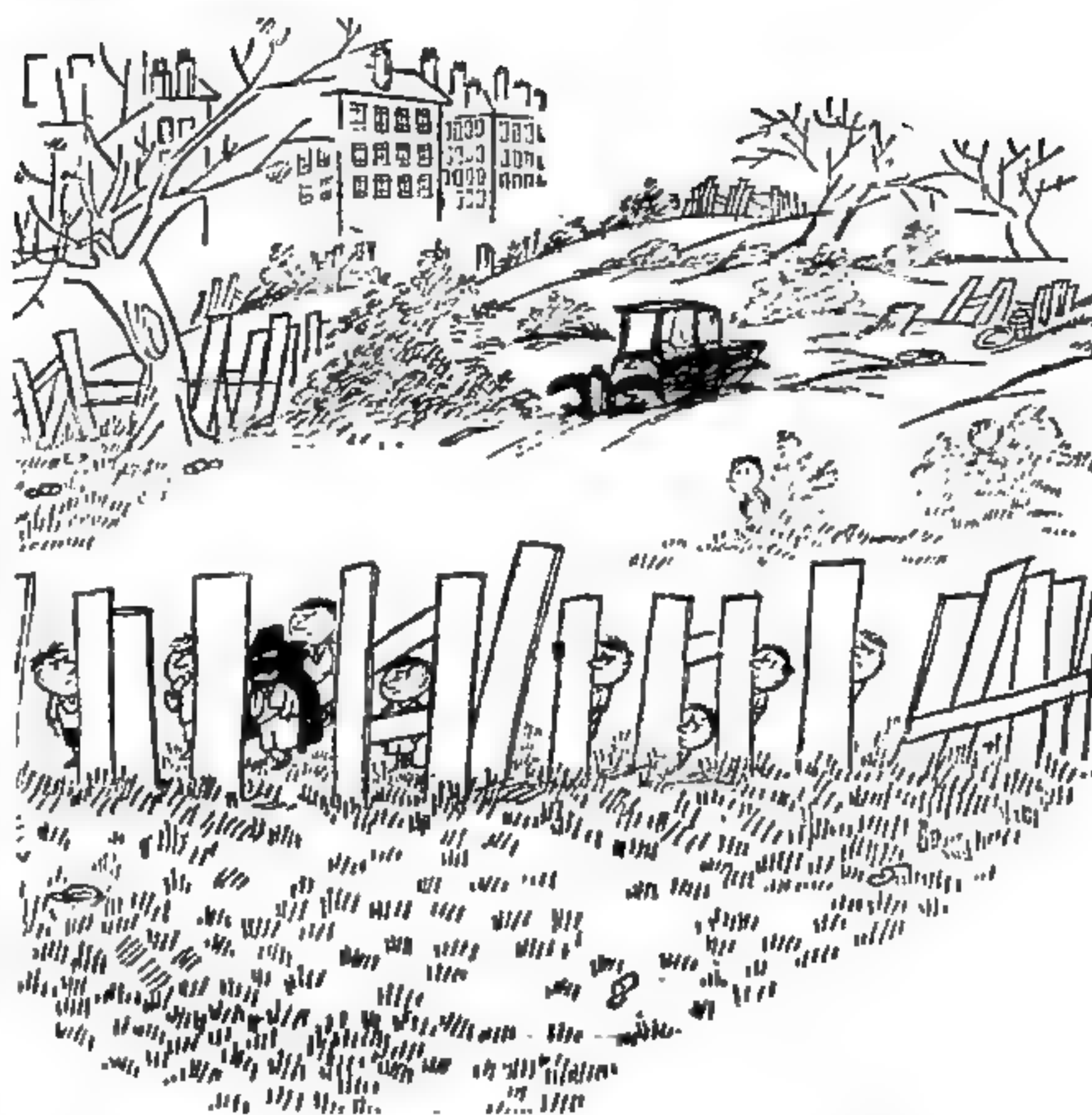
— Non, c'est la place du chef, a répondu Geoffroy.

— T'es pas plus le chef que moi, a dit Rufus, et Eudes avait raison, t'as l'air d'un guignol avec ton déguisement !...

— T'es jaloux, voilà ce que tu es, a dit Geoffroy.

— Eh bien ! puisque c'est comme ça, a dit Rufus, je vais former une autre bande secrète, et on va démolir ta bande secrète, et ce sera nous qui irons en Amérique pour l'histoire de l'orphelin.

par SEMPÉ et GOSCINNY



— Non, monsieur, a crié Geoffroy, c'est notre orphelin, c'est pas le vôtre, vous n'avez qu'à vous en trouver un autre d'orphelin... non, mais sans blague !...

— On verra, a dit Rufus, et il est parti.

— Indomptable ! a crié Clotaire, ça y est. Indomptable !

— Attends, a dit Alceste, bouge pas... et puis Alceste est venu vers nous. C'est quoi, le mot de passe, déjà ? M'a demandé.

— Comment, a crié Geoffroy, tu ne te souviens pas du mot de passe ?

— Ben non, quoi, a dit Alceste, avec cet imbécile de Clotaire qui me dit tout le temps des choses, je ne m'en souviens plus...

Geoffroy était furieux.

— Ah ! elle est belle, la bande des Invincibles, M'a dit, vous n'êtes pas des Invincibles, vous êtes des incapables !...

— Des quoi ? a demandé Alceste, Clotaire s'est approché.

— Alors, je peux entrer, oui ou non ? il a dit.

Geoffroy a jeté son chapeau par terre. — Tu n'as pas le droit d'entrer. Tu n'as pas dit le mot de passe ! Une bande

secrète doit avoir un mot de passe, comme dans le livre ! Ceux qui n'ont pas le mot de passe, c'est des espions !...

— Et moi, a crié Alceste, tu crois que je vais rester tout le temps à écouter les bêtises que me raconte Clotaire ?... D'ailleurs, je n'ai plus rien à manger ; il faut que je rentre chez moi, sinon je vais être en retard pour le goûter.

Et Alceste est parti.

— Je n'ai pas besoin de ta permission pour entrer ici, a dit Clotaire à Geoffroy. Le terrain vague n'est pas à toi !... Tout le monde peut y entrer, même les espions !

— J'en ai assez !... Puisque c'est comme ça, vous n'avez qu'à entrer tous !... a crié Geoffroy en pleurant dans son masque. C'est vrai, vous avez pas joué ! J'irai la former seul, ma bande des Invincibles ! On ne se parle plus !...

Nous sommes restés tous les deux, Clotaire et moi. Alors, je lui ai dit le mot de passe ; comme ça, ce n'était plus un espion, et on a joué aux billes.

C'était chouette, l'idée de Geoffroy, de former une bande. J'ai gagné trois billes !...

Un recueil des contes du « Petit Nicolas » a été édité par Denoël et est en vente dans toutes les librairies.

coffret

BROWNIE FLASH

le coffret Brownie Flash

la panoplie du parfait reporter !

- 1 Appareil Brownie Flash 12 photos 6x6
- 1 Kodak Flash C à condensateur
- 1 Pile 22,5 v
- 3 Lampes-éclair PF1
- 2 Bobines Kodak Verichrome Pan

58 N.F.

Prix pratiqué dans les magasins KODAK-PATHÉ

cadeau photo cadeau...

Kodak

SOYEZ AVEC KODAK, LE REPORTER DE VOTRE FAMILLE

LES LEÇONS DE MAGIE

par Michel SELDOW

Bien sûr, vous connaissez déjà Michel Seldow, le plus fameux des illusionnistes. D'abord parce qu'il est l'un des parrains de « Pilote ». Ensuite, parce que dès notre N° 8 (17 décembre 1959), nous vous avons présenté son livre « Les Illusionnistes et leurs secrets » (Arthème Fayard). Et enfin parce que, chaque semaine, il vous enseigne l'un de ses tours, vous permettant ainsi de vous exercer dans l'art difficile de la manipulation ou des truquages. Si vous voulez devenir un bon illusionniste, il faut en effet commencer jeune.

Michel Seldow, lui, a commencé à s'exercer à l'âge de 7 ans. Et à 9 ans, il était déjà fort brillant. Si brillant que, devenu journaliste, il choisit tout naturellement la prestidigitation au music-hall comme sujet de son premier reportage. Au cours de nombreux voyages en Europe Centrale, avant la seconde Guerre Mondiale, il devint l'élève du célèbre Conradi, directeur de l'Académie de l'Art Magique de Berlin. Puis, à Londres, il fut le disciple d'Horace Goldin, qui avait inventé le fameux truc de « la femme scie en deux ». Enfin, à Paris, il s'entraîna avec les plus grands prestidigitateurs du moment.

Sa future carrière se dessinait. Un stage comme chef de publicité d'un ventriloque, un autre encore comme clown et il devint tout naturellement illusionniste professionnel. D'emblée, il se classa parmi les meilleurs, au niveau de ses maîtres.

Aujourd'hui, au faite de sa carrière, Michel Seldow pense à ses futurs successeurs. Il souhaite que, parmi ses jeunes amis de « Pilote », naissent des vocations. Et il espère que ce rêve ne sera pas... une illusion.

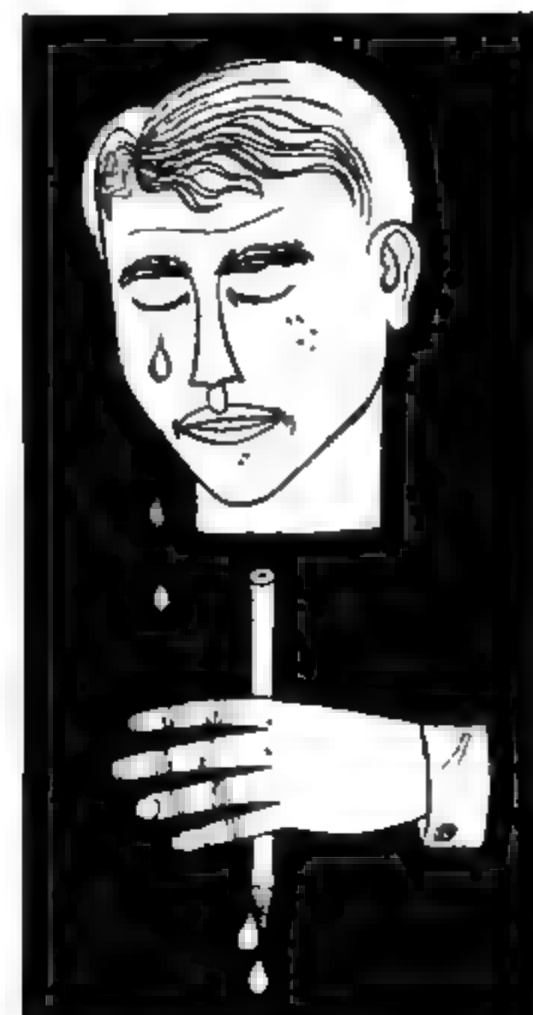
Le magicien, pour illustrer sa démonstration, tient au spectateur à peu près ce « discours » : « D'après les toutes dernières découvertes scientifiques (qui, par le plus curieux des hasards, ont été faites simultanément aux Etats-Unis et en U.R.S.S.), les savants de ces deux pays ont constaté que la matière inerte peut avoir des réactions qui s'apparentent d'une façon curieuse à celle des êtres humains. Un objet peut — tout comme un homme — manifester de la joie, mais aussi de la

tristesse. Voyez, par exemple, ce crayon qui semble être figé dans son état de nature morte. Pour savoir quel est son comportement psychique, il me suffit de le frotter légèrement contre mon coude (fig. 1), comme ceci... pour m'apercevoir... qu'il paraît aujourd'hui très affecté... »

Et les spectateurs peuvent assister à ce spectacle étrange d'un crayon versant des larmes qui — si elles ne sont pas chaudes — n'en sont pas moins sincères (fig. 2).

Michel Seldow vous donnera, la semaine prochaine, l'explication de ce mystère.

LE CRAYON QUI PLEURE



CHOSE. MON AMIE

UNE BÉTONNIÈRE

par Christian H.G.H. TAVARD

Le béton est une sorte de mortier, dont la résistance est accrue par l'incorporation d'une certaine quantité de graviers ou de cailloux.

Il est produit par **délayage**, avec de l'eau, d'une partie de ciment, trois ou quatre parties de sable, mélangé à du gravier.

Pour le fabriquer, l'on emploie sur les chantiers de construction des engins dits **bétonnières**. Ce sont, en quelque sorte, de gros malaxeurs dont le débit varie suivant la contenance de la cuve : de 4 m³/heure pour une cuve de 100 litres à 40 m³/heure pour une cuve de 1 200 litres.

Voici comment une bétonnière fonctionne. Un moteur à essence ou diesel (A)

avec son radiateur à eau (B) ou encore un moteur électrique, entraîne, par l'intermédiaire d'un embrayage avec réducteur à engrenages (C), une couronne dentée (D). Celle-ci faisant corps avec la cuve de malaxage (E) de forme cylindro-conique, l'ensemble tourne sur quatre galets de roulement (F) placés par paires.

A l'intérieur de la cuve de malaxage (E), des **pales hélicoïdales** (G) provoquent lors de la rotation un malaxage parfaitement homogène.

L'opération préliminaire de remplissage s'opère ainsi. Les quantités nécessaires de ciment, sable et graviers sont versées dans la benne (H) en position basse, comme sur la figure principale « **écrochée** ». Pour les

déverser dans la cuve (E), le conducteur embraye, en actionnant le levier de chargement (I), le treuil (J) sur lequel s'enroule un câble renvoyé par la poulie (K), soulevant ainsi la benne (H) guidée par des tourillons (L) coulissant dans les rails de guidage (M). Arrivée à la position haute, la benne (H) pivote et bascule son chargement, par la goulotte (N) dans l'intérieur de la cuve (E). (Voir le croquis « **vue de côté** », dans le haut, à gauche.)

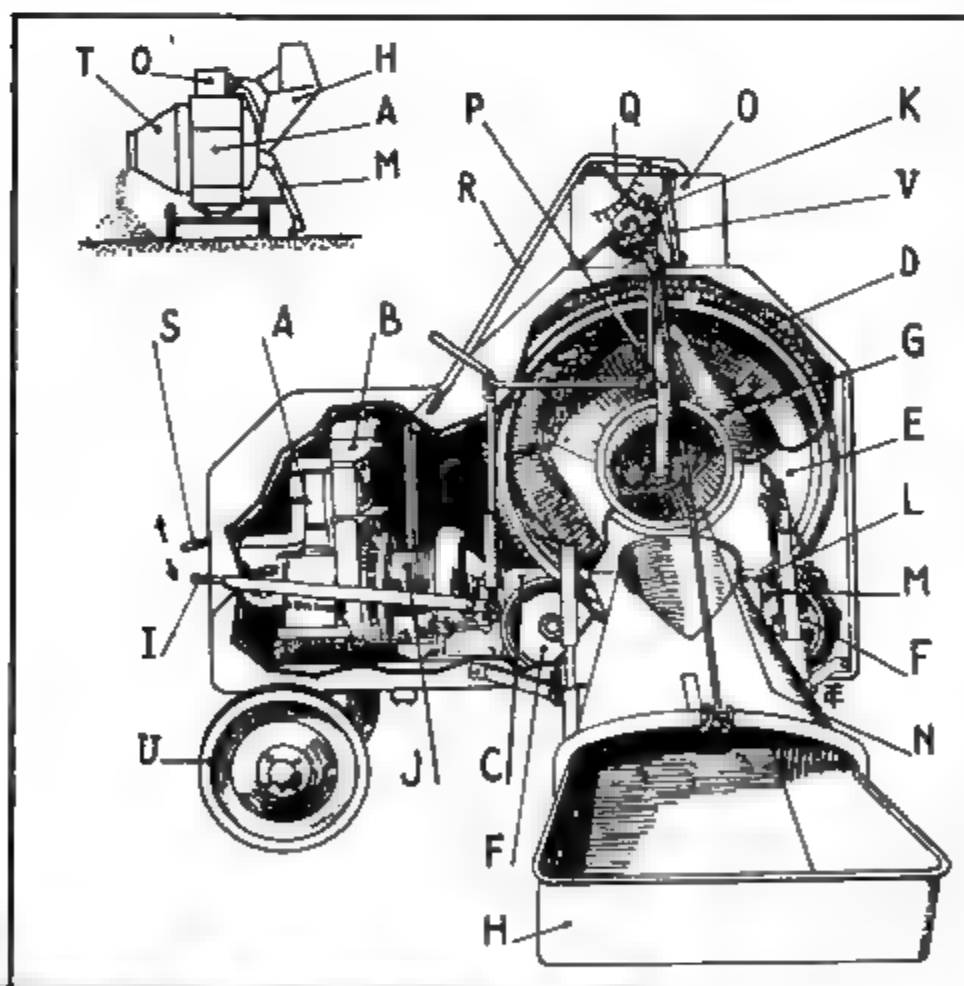
Simultanément, le levier de chargement (I) provoque, par l'intermédiaire d'une tringle, l'ouverture d'un robinet, permettant à l'eau contenue dans le réservoir supérieur (O) de se déverser dans la cuve (E) par la tuyauterie (P). Un indicateur de niveau (Q) permet, de connaître la contenance du réservoir et un levier de chasse (R) permet soit d'ajouter de l'eau, soit de faire la vidange totale pour rinçage de la cuve, ou autre.

Pour la vidange du béton formé après un certain temps de malaxage, le conducteur inverse le sens de rotation de la cuve (E), grâce au levier de changement de marche (S) placé côté vidange (en bas malaxage, en haut vidange).

Lors de l'inversion des sens de rotation, la courbure des pales hélicoïdales (G) garnissant l'intérieur de la cuve (E) provoque automatiquement la vidange de celle-ci par la goulotte de la partie tronconique (T). (Voir croquis en haut, à gauche.)

Pendant le malaxage, puis la vidange, la benne (H) redescendue à terre est de nouveau remplie et ainsi de suite.

Toutes les bétonnières sont montées sur roues (U) pleines ou à pneumatiques, hormis celles à très grand débit. Pendant le transport, un crochet (V) retient la benne à la position haute pour éviter une chute.

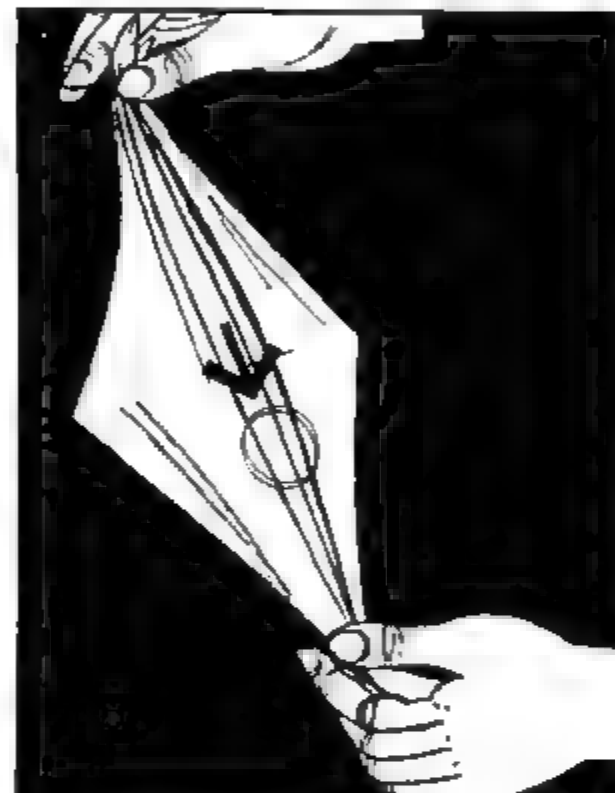


(Photo J. Guyot.)

LE MOUCHOIR MYSTÉRIEUX

L'EXPLICATION du tour du mouchoir, dont je vous ai donné l'effet la semaine dernière, est simple. Mais l'exécution de l'expérience demande un peu d'entraînement et je vous demande instamment de bien vous exercer tout seul (devant une glace, si possible) avant de vous produire en public.

En saisissant deux des coins diamétralement opposés du mouchoir, vous tirez dessus, ce qui non seulement allonge le mouchoir, mais forme également (toujours en diagonale) une espèce de rigole recouverte par deux plis du tissu (ci-contre). La pièce est tout naturellement recouverte par ces plis. En tenant le mouchoir légèrement penché (c'est-à-dire une main plus haute que l'autre), la pièce glissera invisiblement le long de la rigole et viendra se placer — tout aussi invisiblement — dans votre main inférieure. Si, dans le même moment, vous faites un nœud au mouchoir, tout le monde pensera que la pièce s'y trouve emprisonnée. Ce n'est plus qu'un jeu d'enfant pour vous, ayant fait constater que la pièce de monnaie ne s'y trouve plus, de ressortir celle-ci de votre poche et de démontrer que c'est bien celle qui a été marquée au début de l'expérience.



CES TIMBRES ONT UNE HISTOIRE

INCIDENT DIPLOMATIQUE POUR UN TIMBRE



COMMENT les erreurs peuvent-elles se produire sur les timbres ? Malgré les soins minutieux qu'on apporte à leur fabrication, il n'est jamais possible de

tout prévoir. Des incidents peuvent se produire au moment du dessin, ou de la gravure, d'autres au stade de la fabrication.

C'est ainsi, par exemple, que le « 2 pence bleu » de l'île Maurice, dont vous avez déjà lu l'histoire dans « Pilote », comporte une erreur. Elle est due au dessinateur, et selon ce que l'on raconte, les choses se seraient déroulées de la façon suivante : ayant secoué sa pipe au-dessus de son dessin, il brûla le côté gauche sur lequel figurait la légende. Seul le mot « Post » restait lisible. Ne se souvenant plus de la mention qu'il devait porter, avant de refaire son dessin, il se rendit auprès du directeur des postes pour lui confier sa mésaventure. En lisant sur le fronton de l'édifice « Post Office », le dessinateur crut retrouver la légende et, pensant qu'il était inutile de déranger le directeur, retourna se mettre au travail. Le timbre parut donc avec la mention « Post Office » (Bureau de poste) au lieu de « Post paid » (port payé).

Il y a aussi le type d'erreur historique, commise en toute bonne foi, et dont on s'aperçoit une fois le timbre émis. Pour commémorer le centenaire de l'arrivée des premiers émigrants norvégiens aux Etats-Unis, les U.S.A. émettent un timbre, en 1925, représentant un magnifique navire battant pavillon américain, c'est-à-dire la bannière étoilée. L'événement était censé se produire en 1825. On avait tout simplement oublié que la création de la bannière étoilée ne s'était produite que cinquante-deux ans plus tard, en 1877...

Un timbre de la République Dominicaine de 1 centavo, paru voici plusieurs années, représentait une carte de l'île, où une partie de Haïti était purement et simplement annexée. Erreur volontaire ou involontaire ? Toujours est-il que cette erreur n'intéressa pas seulement les philatélistes. Il s'ensuivit un incident diplomatique, avec échanges de notes, protestations, démarches d'ambassadeurs, démentis et contre-démentis.

Une affaire analogue se produisit également avec le timbre anglais des îles Falkland, revendiquées à la fois par l'Argentine et le Chili. Comme l'incident diplomatique se prolongeait, les collectionneurs eurent la surprise de voir paraître deux nouveaux timbres, l'un émis par le Chili, l'autre par l'Argentine, tous les deux faisant figurer les îles Falkland comme leur possession.

Enfin, un incident identique fait que l'on peut voir figurer sur un timbre du Paraguay et sur un timbre de Bolivie la même partie de la province du Chaco.

Avec ces histoires de timbres et de diplomatie, nous n'avons pas encore terminé l'inventaire des erreurs.



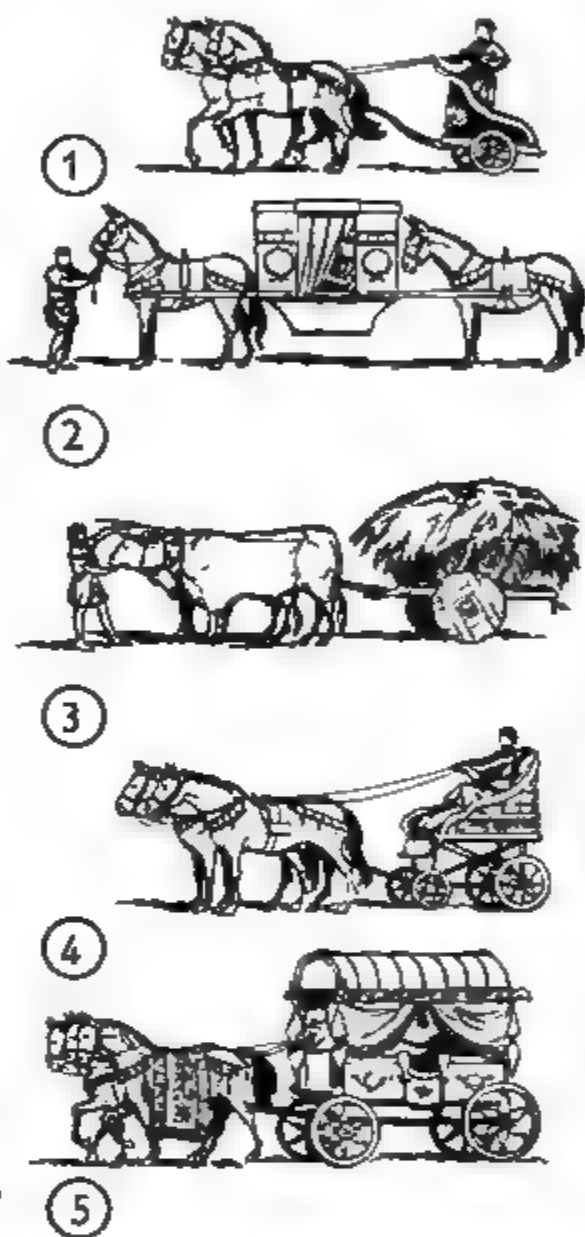
(Collection Thiaude.)

une heure avant l'éruption du Vésuve

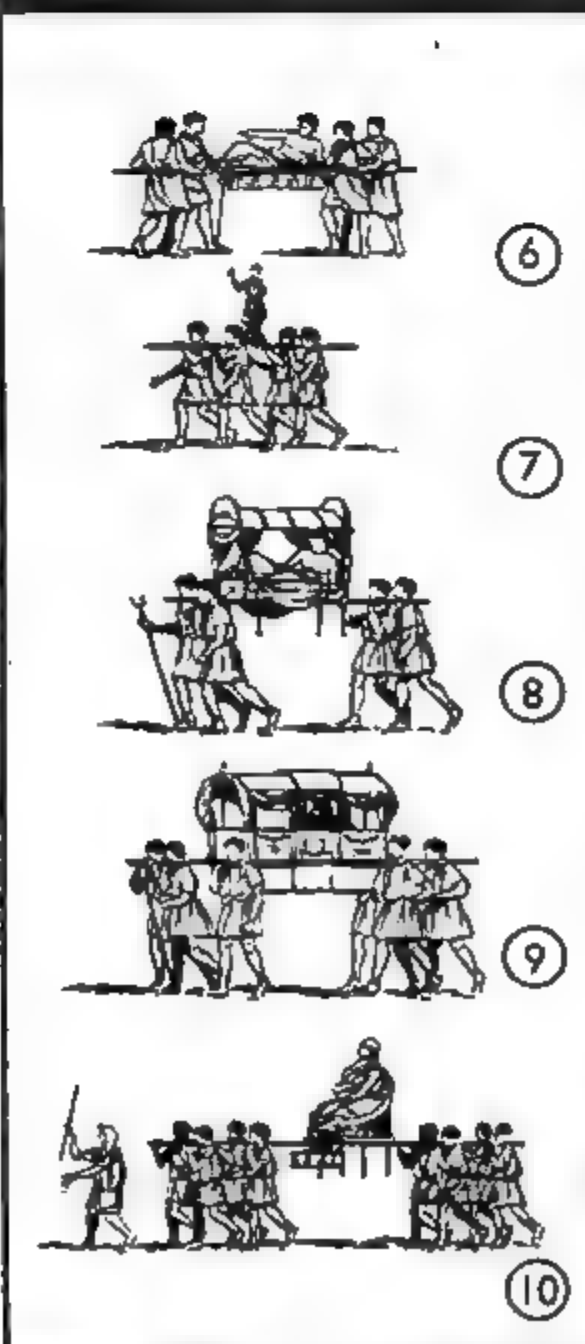
une rue à Pompéi

Cette semaine, nous allons vous montrer comment les citadins latins vivaient voici près de deux siècles. La scène qu'illustre notre Pilotorama (voir pages suivantes) se déroule à Pompéi en l'an 79 de l'ère chrétienne : la ville — recouverte des cendres du Vésuve — est aujourd'hui restaurée. Nous l'avons fait revivre à l'aide des documents les plus précis.

(Photos A. F. P.)



1. Cher (un ou plusieurs chevaux). — 2. Basterne attelé de mulets. — 3. Cher à bœufs. — 4. Petite voiture de voyage. — 5. Grande voiture de voyage. — 6. Brancard. — 7. Litière sacrée ou feratium. — 8. Litière à quatre porteurs. — 9. Litière à six porteurs. — 10. Chaise.



Les rues romaines, en général étroites et sinueuses, ne dépassaient pas 6 à 7 mètres de large ; la plupart d'entre elles, même, ne mesuraient que de 4 à 5 mètres et les passages ou impasses avaient au plus 3 mètres.

Le terme *via* désignait une avenue (et une grande route) ; le *vicius* était la rue ordinaire, le *clivus*, celle qui gravissait une pente ; le *gradus*, un clivus plus raide coupé de marches (et non carrossable), la *semita*, un ancien sentier, l'*angiportus*, un passage ou une impasse ; l'*area*, une esplanade et le *comitium*, un carrefour.

La chaussée comportait un revêtement de dalles polygonales en lave durcie empruntées, à l'origine, aux Carthaginois.

NUMÉROTAGE DES DEMEURES

Si les mathématiques, presque aussi vécues que le monde, permettaient aux Romains de fixer avec précision le cours des astres et des étoiles... ils n'en demeuraient pas moins incapables d'indiquer avec la même précision l'emplacement d'une maison dans une rue, pour la bonne raison que les numéros n'existaient pas. Et hormis quelques rues qui avaient un nom « fixe » : *vicius Turarius* ; rue des Parfumeurs ; *vicius Vitruvius* ; rue des Verriers, etc., la majorité des voies étaient désignées comme « ... la rue qui mène à ... » et toutes les circonlocutions étaient bonnes pour arriver à situer le lieu recherché : « ... au débouché de tel quartier... » « ... au centre de... » « ... au plus haut... » (si la rue montait) « ... au bout de la côte... ».

Généralement l'indication du plus proche endroit connu aidait à la recherche : nom de lieu précis dont l'origine se perdait dans la nuit des temps et qui durait grâce à une tradition tenace, tels : « La Tête de Gorgone » ou « Les 12 portes », ou « Le Grenadier » ou « Les Têtes des Bœufs », « Les 10 Boutiques », « Les Poules Blanches », etc.

Cicéron demeurait à Rome sur le Palatin « ... près du portique de Catalus... » et Atreus (libraire) y possédait une boutique « ... en face du Forum de César... ».

Un des rares exemples d'adresse écrite se rencontre dans les colliers que certains Romains passaient au cou des esclaves dont ils n'étaient pas sûrs et qui étaient susceptibles de s'enfuir :

« ... Prends-moi, car je me suis échappé et reconduis-moi près du Temple de Flore dans la rue des Barbiers. »

UNE VILLE TYPIQUE : POMPÉI

Pompéi, miraculeusement préservée de la destruction, offre au touriste qui la parcourt des rues, des maisons, des forums, des théâtres, un amphithéâtre, des temples, un cirque, une caserne. Il peut y lire des inscriptions et s'informer complètement aux us et coutumes ainsi qu'à la vie publique et privée des anciens Romains. Pompéi n'est pas un amas de débris informes, mais une ville entière qui, bien que ses édifices soient rongés, montre en détail ses rues, ses places, et jusqu'aux plus humbles ustensiles de la vie domestique. Tout y est étonnamment évocateur.

C'est la raison qui nous a conduits à prendre pour modèle cette ville merveilleusement conservée.

A l'extrême pointe du Forum, contre le temple de Jupiter (16), sont rassemblés quelques éléments parmi les plus significatifs de la vie romaine.

Faisant face au boucher et au boulanger (10 et 11) est située la boutique du barbier (14). Celle-ci étant un lieu de réunion très

couru et le dernier salon où l'on papotait, mais les opérations s'opéraient lentes, et se faire raser était un vrai supplice à cause de la mauvaise qualité des instruments. Pour arrêter les nombreuses hémorragies, on utilisait le pansement d'huile, de vin et de toile d'araignée. En face du barbier se trouve un thermipolium (12), le « bar-restaurant du coin ».

Le vin est acheminé ici sur un chariot dans des outres de peaux, suivant la méthode antique, car les tonneaux, d'origine gauloise, ne se rencontrèrent en Italie que bien après la conquête des Gaules. Conservé dans des amphores, le vin n'était consommé qu'additionné d'eau chaude. Un *caldarium* (réchaud à eau chaude) et un cratère (cratère) dans lequel se faisait le mélange étaient placés près des consommateurs qui se servaient avec un *cyathus* (louche). Le vin ne se buvait pur qu'à l'occasion des libations religieuses rituelles.

Sur le haut de la place, les marchands offraient à tout venant les innombrables produits qui permettaient la confection de la lourde cuisine dont tout Romain qui se respectait était particulièrement friand. Grand amateur de farces, de saucisses et de toutes sortes de boyaux de porc bourrés de hachis relevés, les *pulmenta* (ragoûts) avaient sa préférence tels :

« Pigeons baignant dans un hant de melons, dattes, miel, vinaigre, vin, huile et moutarde... »

« Volailles misonnée dans le miel, l'huile, les raisins secs, le vin, la menthe, le melon et les herbes fines. »

Les fins gourmets de l'époque se montraient plus difficiles et ne s'accommodaient que de menus choisis dans le genre de celui-ci :

Foie gras farci de figues
Escargots engraisés au moût de vin
Pâté de langues d'oiseaux parleurs
Ragoût de cervelle de paon
Foies de rossignols
Trompes d'éléphants
Talois de chameaux
Têtes de perroquets

COMMENT SE VÊTIR POUR SORTIR

Le costume romain par excellence était la toge que l'on peut considérer comme le vêtement le plus remarquable de l'antiquité. Elle était portée même en temps de guerre mais, comme la masse des plus gênait les mouvements, on la retroussait en passant devant le pli jeté en arrière (52).

La toge cependant restait inconfortable et, bien souvent, était remplacée par l'*humation* grec, beaucoup plus léger (53).

Lorsqu'il défendait ses droits, le citoyen romain portant la toge, la *tunica* n'étant qu'un vêtement d'intérieur la plupart du temps (54).

Lorsqu'il était convié à un festin, le citoyen revêtait une *tunica* plus ample dans le genre du n° 36. Quant aux ouvriers et paysans, ils portaient des *tunicas* très courtes et quelquefois n'avaient même qu'un modeste tablier (33, 34, 35, 43, 45, 46).

Tous les citoyens chargés d'une fonction (dignitaire, officiel) se distinguaient par la couleur et la garniture de leurs toges, le blanc (*toga candida*), étant réservé à ceux qui postulaient aux fonctions publiques (31).

La toge étant surtout considérée comme vêtement officiel, le Romain lorsqu'il sortait portait un vêtement léger fixé à l'épaule par une boucle (59) et lors des prières et sacrifices, il relevait le pan arrière du vêtement pour se cacher le front (à la mode des prêtres) (20, 21).

VOIR PAGES SUIVANTES

POMPÉI

A la veille de l'éruption de 79 ①



Le Vésuve (1) se dresse menaçant. En effet, quelques heures plus tard, le volcan vomira des torrents de flammes et ensevelira sous des monceaux de cendre plusieurs villes, dont Pompéi.

L'éruption durera trois jours et des cendres seront portées jusqu'en Egypte et en Syrie. Par la suite, les habitants des villes avoisinantes avaient oublié jusqu'à l'emplacement de Pompéi. C'est au cours de travaux effectués à la fin du xvi^e siècle que l'on découvrit les vestiges de la ville.

Les travaux effectués au xix^e siècle allaient permettre de mettre à jour la cité extraordinairement intacte.

Dans le lointain, on aperçoit une porte du mur d'enceinte (2) et les toits des maisons et des entrepôts publics (7) car Pompéi était une ville prospère, arsenal des villes maritimes de la Campanie et entrepôt de leur commerce.

Des rues bordées de boutiques (8 et 9), d'échoppes, de panneaux d'affichage (6) — petites annonces commerciales — et pavées de dalles polygonales de lave durcie (3 et 4), sillonnaient la ville en tous sens. Aux croisements, des dalles hautes (5) permettaient de franchir les rues par temps de pluie.

Les boutiques (10 : boucher; 11 : boulanger) étaient ouvertes à tous vents; d'autres, comme le magasin du barbier (14 et 15) débordaient largement sur la rue.

Le Thermopolium — café restaurant — (12) possédait une salle de consommation (13) fréquentée par un nombreux public.

Entre le temple de Jupiter (16) et l'édifice public qui lui fait face (25) s'étendent les éventaires des marchands; une foule va et vient parmi laquelle on peut reconnaître des gens de qualité bien différents : une vestale (17) se rend en ville précédée d'un licteur (18), privilège rare et réservé aux dictateurs, consuls et préteurs; le licteur reçoit des ordres d'un officier en petite tenue revêtu du paludamentum (19); sur les marches du temple, des prêtres (20 et 21) s'entretiennent avec leurs acolytes (22), cependant qu'un officiant de sacrifice (24) choisit quelques moutons que le sacrificateur (23) immolera sur l'autel.

A la porte de l'édifice public veillent deux soldats (26) qui prennent note des consignes d'un officier (27) alors qu'un haut fonctionnaire civil (28) transmet les siennes à l'un de ses secrétaires (60).

Une femme du peuple (29) se dirige vers la fontaine; tout à côté, une autre femme de la noblesse (30) fait découvrir à son fils étonné le tableau animé du marché.

Un membre de la noblesse (31) reconnaissable à sa toge blanche, accompagné d'un haut dignitaire — tribun — (32) évolue entre le charretier (33) et les esclaves (34 et 35) occupés à transvaser du vin dans des amphores pour leur maître commerçant (36).

Au comptoir du Thermopolium, un voyageur (37) — même costume vu de dos (38) — se restaure, cependant que des gladiateurs (39 et 40) sortent après avoir consommé; devant la porte, des servantes papotent (41) tandis qu'un garçon (42) apporte un cratère de vin.

Au centre du marché, des paysans (43, 44, 45, 46) descendus de leur campagne, viennent livrer leurs produits, pendant qu'un marchand (47) pèse une volaille à une bourgeoise (49).

Un soldat de corvée (48) ramène les provisions à son centurion tandis que des ménagères (50, 51) marchandent.

D'autres citoyens montrent différentes façons de porter la toge (52, 53, 56, 57, 58, 61), et la tunique (54, 55).





Les « Lysander » étaient, pendant l'occupation allemande, les appareils les plus utilisés pour les parachutages d'agents ou de matériel. En voici un, avec un groupe de pilotes anglais.

AGENT SECRET EN 10 LEÇONS

par Renée PASCAL

DANS notre dernier numéro (« Pilote » n° 56), nous vous avons donné l'occasion d'exercer vos talents d'agent secret, acquis au prix d'un apprentissage de dix semaines. Vous pouvez, en effet, en chiffrant correctement le message donné dans ce n° 56 et en déchiffrant, non moins correctement, celui que nous vous donnons ci-dessous, gagner un abonnement de trois mois à « Pilote ».

Nous vous rappelons, tout d'abord, les conditions indispensables qui vous permettront de participer à ce concours :

QUADRILLE, à raison d'une lettre par carreau et de quinze lettres maximum par ligne.

3° Ecrire très lisiblement (de préférence en lettres d'imprimerie) SUR VOTRE REPONSE ELLE-MEME votre nom et votre adresse.

Répetons-le : toutes les réponses qui ne se conformeront pas strictement à ces indications seront impitoyablement éliminées ! Mais les quinze premières réponses exactes vaudront à leurs auteurs un abonnement gratuit de trois mois.

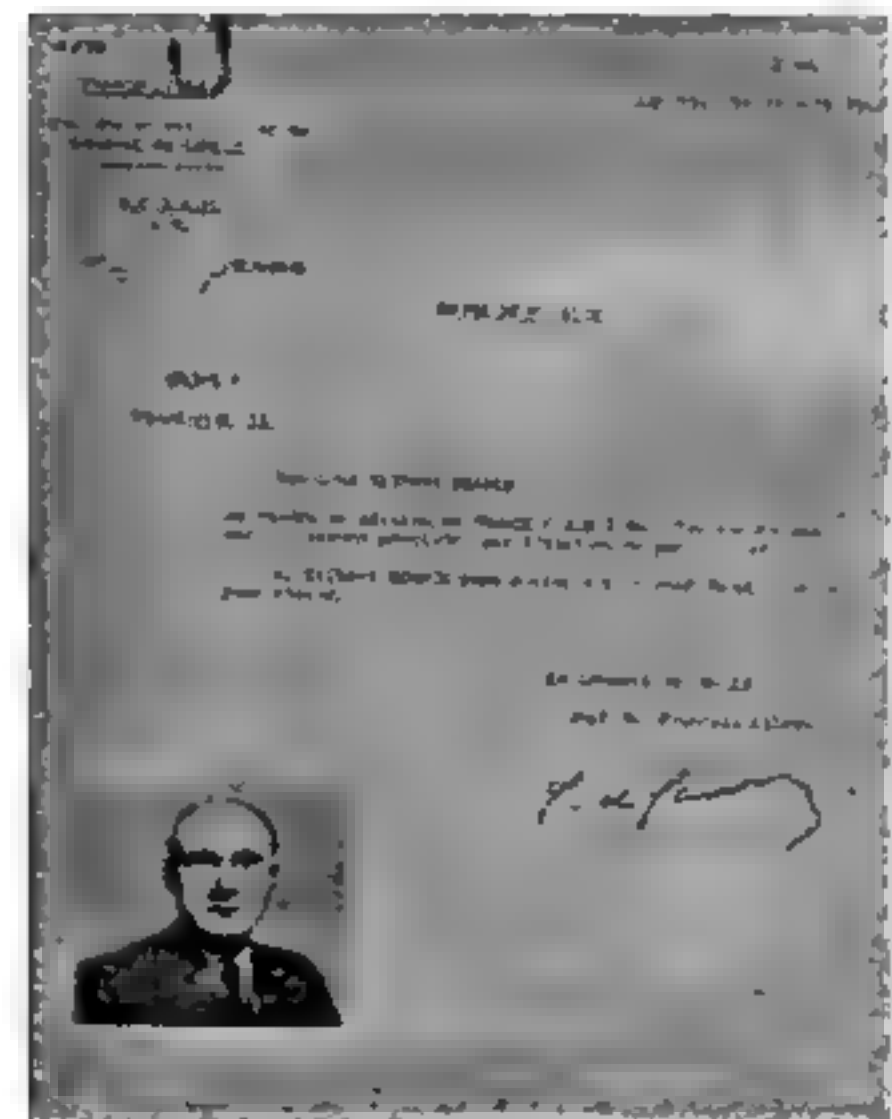
Maintenant, à l'œuvre !

Il s'agit donc aujourd'hui, par la méthode exposée par le colonel Rémy dans son livre « Mémoires d'un Agent Secret de la France Libre » (Editions France-Empire) et que vous avez dû mettre en pratique depuis notre n° 48, de déchiffrer, à l'aide de deux clés, le message ci-dessous :

RNEDVIIAEPLEET ANOEH UNOBMOA
EURIAM DNL UQITIV AAYUUEFTALILS
SMEEDASICUEHJCDUQAS CAMNIJO
EUHSEISAEEYDAANOTCCETRCURSHA
NAPICERNSE TNROINUDLLTIEANHP
EMEAMENSAOAAARUEBSLISUATNSOU
NSONELEVLLEDLSUEDPEMSSAIDM
ENTNEIUTNSASABIEU LMONSTANTO
CNSVTCA ASMCEETEGNAETEMSRPOE
SRETOAETATSOSDVNTNISSICUTRUSN
DOCEGNRODEMEDN

Mais les deux clés ? Vous les trouvez, comme d'habitude, dans ce même numéro de « Pilote », au cours des 5° et 6° légendes de la page 29. Ce sont deux noms de cinq lettres TOUTES DIFFERENTES et, cette fois, pour corser la difficulté, puisqu'il s'agit d'un concours, nous ne vous en dirons pas plus. Nous rappellerons cependant que, puisqu'il s'agit de déchiffrement, vous devez utiliser d'abord la seconde, puis la première clé.

Que vous dire encore ? Que nous vous souhaitons à tous bonne chance. Et aussi, puisque, d'après vos lettres, vous semblez prendre quelque intérêt à ce petit jeu, que nous commencerons, dès la semaine prochaine, à vous initier à une autre méthode de cryptographie. A bientôt, donc...



La colonel Rémy a dû assumer bien des identités. Voici un de ses ordres de mission.

1° Envoyer EN MEME TEMPS les réponses aux deux épreuves, et cela, avant le 29 novembre à minuit (le cachet de la poste faisant foi) ; aucun pli apporté directement à nos bureaux ou envoyé par pneumatique ne sera pris en considération, cela pour ne pas défavoriser nos lecteurs de province.

2° Ecrire les réponses SUR PAPIER

RENDEZ-VOUS SUR 1293 M.

LE MOT DE PASSE NOUVELLE FORMULE

Avez-vous trouvé le dernier mot de passe, cette « Côte d'Azur » si appréciée en toutes saisons et sur laquelle vous pourriez vous rendre si vous étiez l'heureux gagnant des 500 NF offerts par les biscottes Prior ? De toute façon, le mot de passe, que vous entendez chaque dimanche, à 10 heures et à 11 h 30, sur les ondes de Radio-Luxembourg et de Radio-Monte-Carlo, est en train — vous avez pu le constater — de modifier et d'agrandir sa formule. Dorénavant, l'un de nos lecteurs accompagnera René Marc et Jacques Bénétin et les pilotera dans les localités choisies. De leur côté, Frédéric Gérard, J. Gaspard et Pierre Cordelier prospecteront la région parisienne et le sud de la France.

Dimanche 27 novembre, le mot à trouver répondra à cette définition : « Il peut être de troupe ou de chœur. » Bonne chance !



Un jeu de Jean-Paul Rouland :

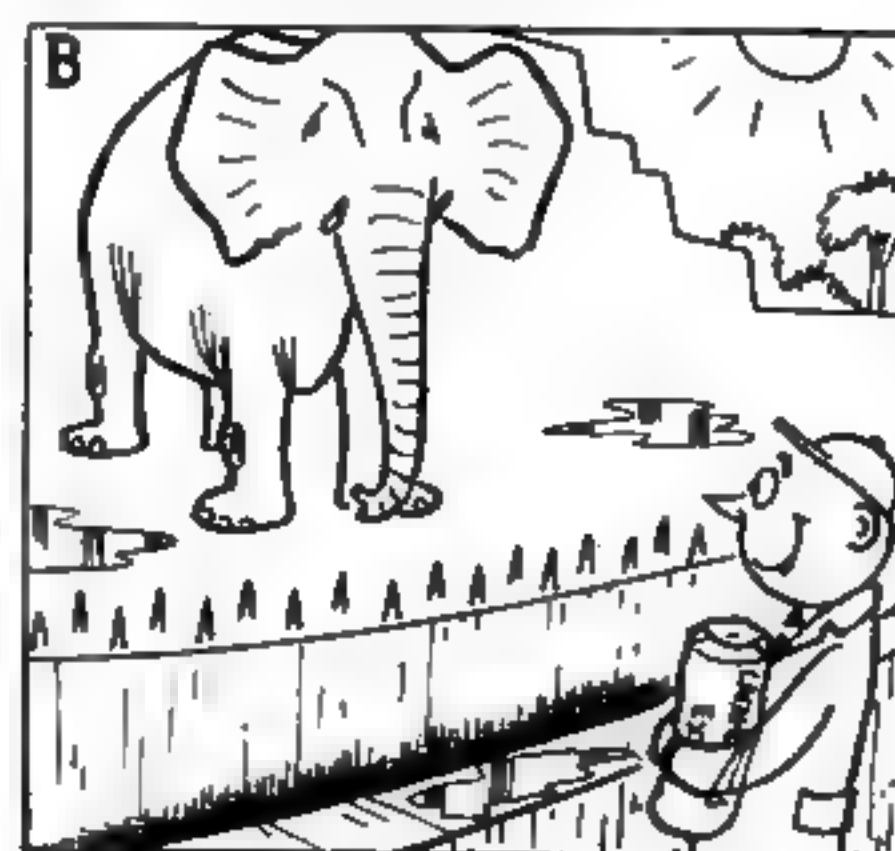
CHACQUE DESSIN A SA PLACE

C'EST dimanche et Bob Farfelut se promène au zoo de Vincennes. Vous remarquerez qu'il a une nette préférence pour les singes.

Mais attention, ces quatre dessins désignés par les lettres A, B, C, D, ne sont pas présentés dans un ordre

chronologique. C'est-à-dire que, tels quels, ils ne représentent pas la véritable succession des faits.

A vous de remettre en place chaque dessin en vous aidant des petits détails qui doivent vous mettre sur la voie. Si vous ne trouvez pas, reportez-vous à la solution, page 31.



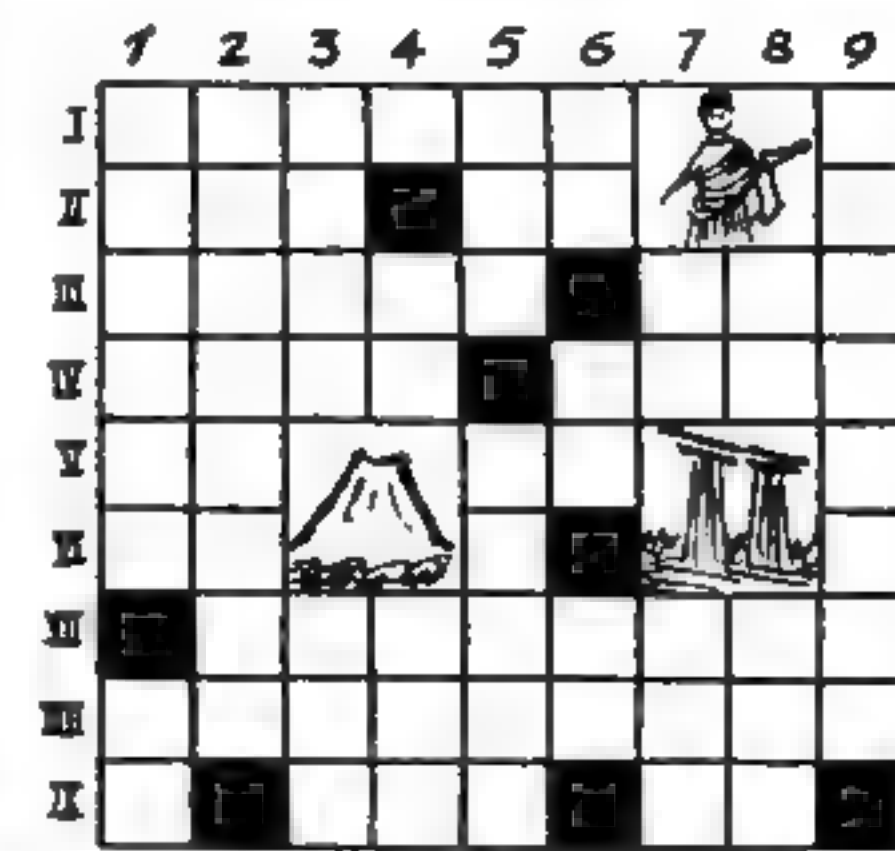
LES MOTS CROISÉS DE « PILOTE »

Pompéi

(Solution en page 31)

Horizontalement. — 1. Il dominait Pompéi. — 2. Un commencement d'opéra. — 3. Pronom impersonnel. — 4. Leur couilles en valaient Pompéi en 79. — 5. Pronom. — 6. Pendant une éruption il est presque entièrement rempli de cendres. — 7. Devant celui des laves devaient les pentes du Vésuve, les habitants de Pompéi n'eurent pas le temps de s'enfuir. — 8. Le premier. — 9. Soleil égyptien. — 10. Abréviation religieuse. — 11. L'éruption qui détruisit Pompéi le fut dans sa violence. — 12. Manifestations violentes des volcans lorsqu'ils sont en activité. — 13. Si cet appel avait existé à l'époque les habitants de Pompéi l'auraient certainement écouté. — 14. Pronom.

Verticalement. — 1. Comme le Vésuve par exemple. — 2. Preposition. — 3. Devenir plus dense comme le flot des laves à mesure que l'éruption perd de sa violence. — 4. Liquide nourricier. — 5. Ainsi furent surpris beaucoup d'habitants de Pompéi par la soudaineté de l'éruption du Vésuve. — 6. Article étranger. — 7. Trois lettres de topographie. — 8. Possessif. — 9. Enlèvements. — 10. Pronom. — 11. Note. — 12. Deux romain. — 13. Pronom. — 14. Possessif. — 15. Saint normand. — 16. Points cardinaux. — 17. C'est en 1748 que l'on retrouva les premiers de Pompéi.



LE MOT CLÉ par Marcel Fort

VOICI cette semaine le « mot clé », un jeu très tranquille qui vous permettra de vous divertir sans fatigue.

Vous désignez un camarade qui doit deviner le fameux MOT. Sans qu'il l'entende, les autres décident d'employer un mot « clé » (par exemple, le mot « cigarette »).

Ils doivent alors, à tour de rôle, raconter pendant une minute une petite histoire, banale ou non, parlant de

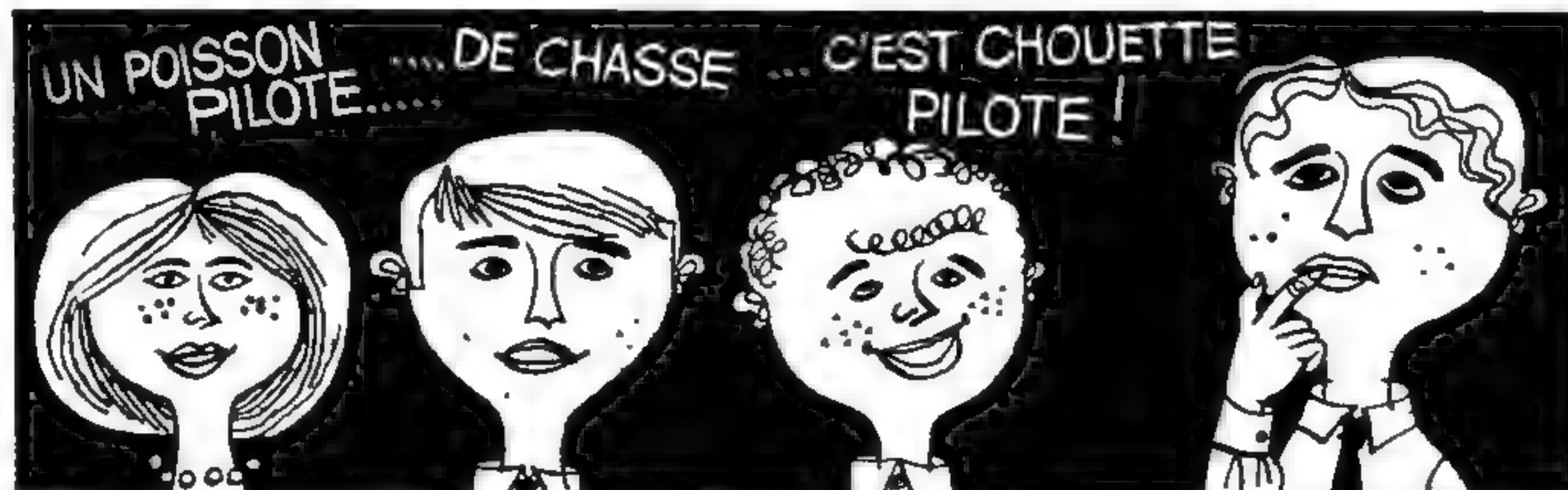
tout ou de rien, mais en utilisant au moins une fois le mot-clé choisi (« cigarette », dans notre exemple).

Le candidat, lui, écoute très attentivement les petits discours et, s'il est astucieux, il doit comprendre que c'est le mot « cigarette » qui revient dans chaque péroraison. Néanmoins, si les compères sont forts, ils doivent s'arranger pour que le mot cigarette soit si bien amené que rien ne le désigne comme étant le mot « clé » !

Le jeu sera vraiment très amusant quand le mot sera inusité. Admettez la difficulté de dire au cours des trois petits discours le mot « hilarité »... ou « abjection »... ou « anticonstitutionnellement » sans le faire repérer !

C'est dans ce cas que vous devrez déployer tout votre talent, afin de « noyer » dans un flot d'autres mots barbares votre fameux « MOT CLÉ ».

Encore un dernier... mot : A la semaine prochaine et salut !



FESTIVAL DE CARROSSERIES AU SALON DE TURIN

De notre envoyé spécial F. Dominique



AVANT la guerre, on n'aurait jamais imaginé qu'un pays pût ravir à la France le titre de carrossier du monde. Des quatre coins du monde, en nous envoyant des châssis nus à « habiller ». Le plus lointain

cheik arabe mettait un point d'honneur à rouler dans une voiture dont la carrosserie était signée Saoutchic, Labourdette, Franay ou Chapron...

Mais tous ces grands couturiers de l'automobile (sauf Chapron, qui vient de faire un accord avec Citroën pour la DS décapotable) sont morts ou ont cessé peu à peu leurs activités, tandis que les carrosseries spéciales fleurissaient en Italie.

Et, cette année, ce fut un véritable feu d'artifice : il n'y avait pas un stand sans une carrosserie originale, expérimentale ou utilisable. De la plus petite à la plus importante, toutes les voitures ont été revues et corrigées par les maîtres italiens.

LES PASSAGERS TOURNENT LE DOS À LA ROUTE !

AU stand Ghia, par exemple, on trouvait aussi bien une splendide Fiat 2 litres 100, presque « classique », qu'une étonnante « Sélène II » expérimentale, où les passagers arrière tournent le dos à la route qu'ils regardent... à la télévision, ou une sensationnelle « drag-car », dessinée uniquement pour battre des records sur un kilomètre, départ arrêté.

Des Ferrari chez Bertone, des américaines recarrossées chez Frua, des voitures japonaises — n'ayant d'ailleurs plus rien de japonais — chez Alemanno, des Alfa chez Touring, des Osca chez Zagato, le bouquet de ce feu d'artifice était tiré chez Pinin

Farina, qui vous laissait pantois avec d'extraordinaires Ferrari de rêve, son X.1.000 spéciale à roues en losange et toute une série de carrosseries admirables.

Si certaines formes ou certaines techniques peuvent prêter à sourire, elles témoignent en tout cas d'un dynamisme extraordinaire.

UN EXEMPLE QUE NOUS DEVONS SUIVRE...

AIDES par un gouvernement qui a le goût de l'automobile, et le prouve en diminuant le prix de l'essence et en construisant de splendides autoroutes, nos amis poussent de tous côtés : après s'être adjugé le monopole des carrosseries de luxe, ils ont pris celui des voitures expérimentales et de records, elles aussi sources de prestige.

Au moment où les frontières craquent pacifiquement de toutes parts, ils sont en train de se placer pour l'heure de la voiture européenne. On doit les en féliciter, bien sûr, mais aussi souhaiter que nos Pouvoirs Publics ne comprennent pas trop tard l'énorme partie qui se joue, et pour laquelle nous pourrions avoir tous les atouts en main.

Quand on revient de Turin, où a été également inauguré un sensationnel Musée de l'Automobile, dont nous vous reparlerons, on a peine à croire que la France a bien été le berceau de l'automobile. Et pourtant...

P.N.E.U.M.A.T.I.Q.U.E.S.

Une bonne cliente : A elle seule, une société américaine de location de voitures, la « Hertz Corporation », qui renouvelle son parc tous les ans, vient de passer commande, pour 1961, de... 25 100 voitures neuves !

Juniors : La jeune marque anglaise Elva a déjà vendu 220 monoplaces Junior à moteur B.M.C. ou Auto-Union, dont 80 aux U.S.A. Pour 1961, un nouveau modèle à moteur arrière va sortir, qui servira de base pour une 1 500 cmc de formule « I ».

Les voyages forment la jeunesse : Deux jeunes médecins, les Drs Pas-

cal Bosviel et Vincent Reverdy, viennent de partir, en 2 CV commerciale, de Constantine pour Dakar (15 000 km) par le Sahara, le Niger, le Dahomey, Accra et Abidjan. Nous les verrons au retour.

Volkswagen continue : En 1960, 3 600 « V.W. » ont été construites chaque jour, soit 852 000 dans l'année. Un million et demi seront sorties en 1961, grâce à l'investissement de 525 millions NF.

Sur 3 roues : Aux terribles « 3 000 miles d'Argentine », disputés sur des routes épouvantables, l'un des vainqueurs, sur Mercury 56 spéciale, a terminé les 25 derniers kilomètres sur trois roues, la roue avant gauche étant restée dans un fossé...

1 transistors + bicyclette = 2 cadeaux de Noël

C'est ce que vous offre
SCHNEIDER
RADIO-TELEVISION

c'est toujours le meilleur !

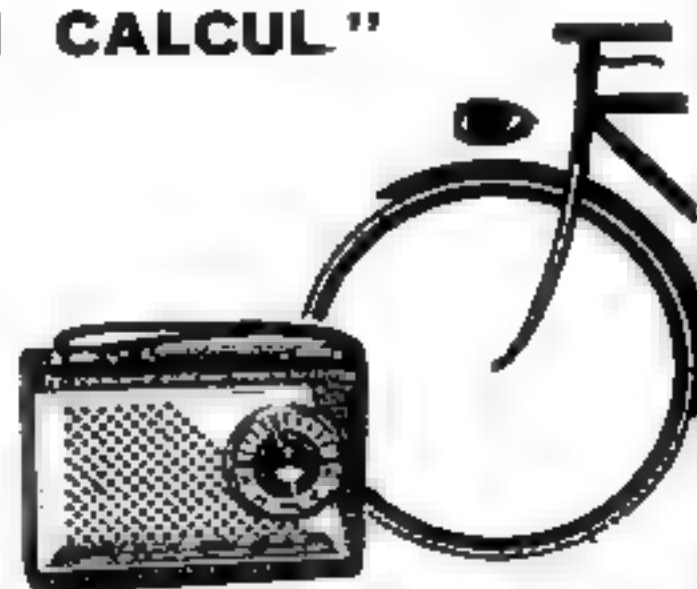
si vous demandez pour vos étrennes un des Transistors fabriqués à votre intention : Caprice, Cadet, Boy, etc...

Comment faire ?

Participer au « JEU DU BON CALCUL » (seule épreuve : un dessin !)

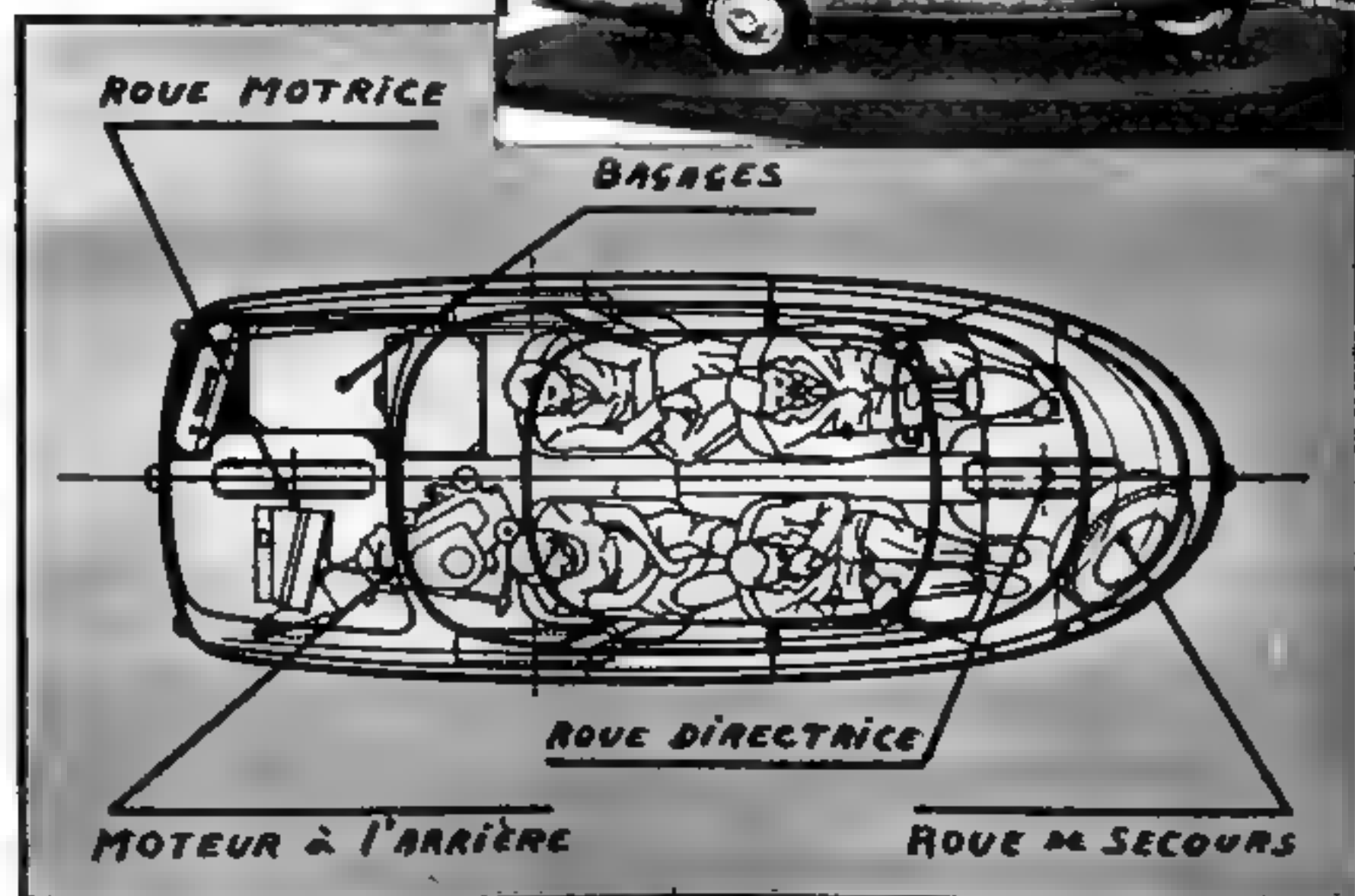
Demandez le Règlement, Bulletin-Réponse et Catalogue aux Distributeurs SCHNEIDER, reconnaissables à l'affiche

« JEU DU BON CALCUL » apposée en vitrine.



Vous pouvez également vous documenter directement à la SIE SCHNEIDER, SERV. P. 12, rue Louis-Bertrand - IVRY (Seine) Tél. : ITA 43-87 +

En haut, la voiture la plus plate du monde, carrossée par l'italien Ghia. Ci-contre, la nouvelle et révolutionnaire PFX Pinin-Farina, dessinée par l'ingénieur turinois Morelli : moteur à l'arrière, roues disposées à la verticale d'un arbre très allongé (voir croquis ci-dessous).





Ce ballon

Just Fontaine
1^{er} BUTEUR DU MONDE



auquel j'ai donné mon nom
convient en tous points pour
l'entraînement des jeunes.

JUST FONTAINE



Michel TANGUY



DESSINS : UDERZO

TEXTE : J.M. CHARLIER

RESUME. — Tanguy, Laverdure et Saint-Hélier ont été envoyés au secours d'un convoi de géologues attaqué par des pillards. Tanguy est touché par une rafale.

INSTINCTIVEMENT, LE PILOTE A'RENDU LA MAIN POUR REPRENDRE UN PEU DE VITESSE ET EVITER L'ABATTEE MORTELLE... MAIS DEJA, LE SOL MONTE VERS LUI VERTIGINEUSEMENT.

IMPOSSIBLE DE SAUTER! JE SUIS TROP BAS!!! JE VAIS ME VOMIR AU TAPIS!!! COUPER TOUT... BON SANG! IL FAUT COUPER TOUT!!

MICHEL!!! QU'Y-A-T-IL?! OOOH!!! IL NE REMONTE PAS!! IL VA ENCADRER LA PLANETE!!!

TANGUY EST EN DIFFICULTE L MON DIEU!!

FRISANT LE DÉROCHAGE, MICHEL ALLONGE SON VOL AUTANT QU'IL PEUT ET...

OH! LÀ!!! DES TENTES... UNE SURFACE À PEU PRÈS PLANE... C'EST MA DERNIÈRE CHANCE!!

LE TEMPS D'UN ÉCLAIR, MICHEL TANGUY A COUPÉ L'ARRIVÉE DE KÉROSENE, SORTI SES FLAPS⁽¹⁾ ET SES AÉRO-FREINS... LE PLUS LONGTEMPS POSSIBLE, IL MAINTIENIT SON T-33 EN VOL, AU RAS DU SOL... ET SOUDAIN, QUAND IL SENT L'AVION S'ENFONCER, IL TIRE À FOND LE MANCHE-À-BALAÏ POUR EMPÊCHER L'APPAREIL DE PIQUER DU NEZ ET DE CAPOTER...

⁽¹⁾VOILETS DE FREINAGE ET D'HYPER-SUSTENTATION

...LE PLAQUE AU SOL SUR LE VENTRE DANS UN FORMIDABLE REJAILLISSEMENT DE SABLE ET DE PIERRAILLES... EN MÊME TEMPS, TANGUY LARGUE SON "CANOPY"...

KRRRAAAAAACCC

UN CHOC BRUTAL... UN FORMIDABLE DÉRAPAGE... ET SUR UNE DERNIÈRE SECOURSSE, C'EST L'ARRÊT... LE SILENCE SOUDAIN...

OUF!... SAU... SAUVÉ!!!

LES COPAINS! ILS REVIENNENT!... ILS DOIVENT ÊTRE MORTS DE PEUR! OHÉ! OHÉ!... TOUT VA BIEN!!!

MICHEL EST SAIN ET SAUF!... ALLO!... ALLO, S'HELIER! ON ACHÈVE DE DISPERSER LES PILLARDS PUIS ON RENTRE!... TANGUY N'A PLUS RIEN À CRAINDRE, IL SE JOINDRA AUX GÉOLOGUES QUE NOUS VENONS DE DÉLIVRER!

LA DÉROUTE DES PILLARDS EST COMPLÈTE, EN EFFET!... TRAQUÉS PAR LES T-33 LES QUELQUES RESCAPÉS S'ÉGAIENT ET FUIENT À TRAVERS LE DÉSERT, SECOURS PAR UNE FOLLE ÉPOUVANTE...

...ET BIENTÔT...

ALLO! VICTOR FOX À VICTOR COCA!... ÇA IRA COMME ÇA VIEUX! ON DÉGAGE ET ON PREND LE CAP RETOUR, SINON ON VA TOMBER À COURT DE PÉTROLE!... OVER!...

VICTOR COCA!... BIEN COMPRIS, VICTOR FOX!...

CEPENDANT...

?! MA PAROLE!... CES TENTES SONT ABANDONNÉES?!?

exclusif
LES SECRETS
DES
GRANDS CHAMPIONS

1

Comment vous entraînez-vous JEAN GRACZYK ?

Au soir du Tour de Lombardie, le 16 octobre dernier, nous étions installés autour d'une table du restaurant « Sempione », lieu de rendez-vous des sportifs français de passage à Milan. La saison cycliste tirait à sa fin, et Jean Graczyk, rompant avec son régime habituel, offrait à sa société quelques bouteilles d'Asti Spumante. Il fêtait sa victoire au Trophée super-prestige qui récompense, chaque année, le meilleur coureur professionnel de l'ensemble de la saison.

Encore sous le coup des émotions que lui avait valuées cette course italienne, Graczyk ne parvenait pas à mettre de l'ordre dans ses idées : « Venez donc me voir chez moi », nous dit-il alors, « ... je vous dirai mes projets pour l'année prochaine ; je vous révélerai mes secrets... »



Voici, dans le Tour de France, Jean Graczyk, le meilleur coureur professionnel de la dernière saison...

A Jean Graczyk qui fut l'un des héros du Tour de France, nous avons demandé quelques précisions sur ses méthodes d'entraînement, précisions susceptibles de faciliter la progression sportive des cyclistes que nous sommes tous, plus ou moins.

Nous arrivâmes un de ces derniers jours dans cette petite bourgade du Cher, située entre Vierzon et Bourges, à la lisière de la Sologne giboyeuse. Notre bonhomme rentrait d'une partie de chasse. Il en rapportait trois faisans, deux lapins et un lièvre des mieux râblés. Il offrait un visage épanoui. La fraîcheur de son teint témoignait d'un équilibre physique intact, d'une santé parfaitement bien conservée en dépit des durs efforts de ces huit derniers mois.

Moins de cinq minutes plus tard, l'ami Jeannot ou, si vous préférez, « Popof », nous faisait ses premières confidences :

— Cette année, j'ai gagné le Critérium National de la route, quatre étapes du Tour, j'ai ramené le maillot vert du classement par points à Paris, et j'ai terminé en tête un célèbre Trophée. Les organisateurs m'ont offert plus de soixante contrats. J'aurais lieu de me montrer satisfait, et pourtant, je suis déçu...

Quand Jean Graczyk, cet enfant du Berry devenu un champion à force d'énergie et de volonté, à force de sérieux surtout, quand ce garçon évoque le passé récent, il en retient seulement les mauvais souvenirs. C'est là un trait de son caractère. Sous des dehors insouciant, et en dépit d'une modestie qui ne l'abandonne jamais, ce coureur dissimule une ambition dévorante. Il ne se pardonne pas la chute qui le retarda dans Milan-San Remo, alors qu'il s'apprêtait à rejoindre Privat aux abords de l'arrivée : Sans cette chute, j'aurais battu le « Gaulois », répète-t-il. Le « Gaulois », c'est le surnom donné à l'Ardechois par ses camarades coureurs, en raison des caleçons longs dont il ne se sépare jamais du premier octobre à la fin du mois de février : les jambes d'un coureur sont de nature fragile !

Il déplore cette crevaison qui l'immobilisa dans Paris-Roubaix, en plein « enfer du Nord », alors qu'il s'apprêtait à porter une de ses attaques foudroyantes :

— Ce jour-là, je pédalais dans un rêve, nous a-t-il dit. Je ne sentais pas les pédales, et je puis vous assurer, en toute modestie, que Piero Cerami ne m'aurait pas pris un mètre avant le vélodrome. Ah ! cette crevaison, elle a changé tout le cours de ma saison...

LE SOUCI DU DÉTAIL

Nous avons été le témoin de cette préparation de tous les instants, à laquelle s'était astreint Graczyk durant les semaines qui précédèrent Paris-Roubaix. C'est de

cette préparation que nous devons parler, car elle constitue un condensé de « l'entraînement du coureur cycliste ».

Depuis les derniers jours de février — Paris-Roubaix a lieu traditionnellement en avril — Graczyk participait aux principales épreuves du calendrier : des courses d'un jour, le plus souvent, à l'exception de Paris-Nice et de Nice-Rome. Au lendemain de ces épreuves, il s'accordait un jour de repos, puis il reprenait sa bicyclette pour effectuer dans la région de Vierzon des sorties d'entraînement rapides, sur des distances qui variaient entre 80 kilomètres et 170 kilomètres, parfois plus.

A huit jours de Paris-Roubaix, il s'en fut rejoindre Stabinski, le futur champion de France, dans un village situé sur l'itinéraire de la course. Les deux hommes effectuèrent une dizaine de fois la fin du parcours afin de se bien pénétrer des moindres détails : un trottoir cyclable défectueux, une fraction de route mal pavée, un virage imprévisible sont autant de détails qui décident de la victoire... ou de la défaite. Quand fut arrivé le jour de l'épreuve, Graczyk avait conscience d'avoir placé tous les atouts dans son jeu. On comprend, dès lors, que sa crevaison lui laisse un très mauvais souvenir.

Quels sont ses projets ?

— J'essaierai une nouvelle fois de gagner une belle « classique », Milan-San Remo ou Paris-Roubaix, nous a-t-il précisé, puis je pointerai sur le Tour.

Ce Tour de France où il se trouvera en concurrence avec Van Looy, le roi des routiers-sprinters, qui porte superbement le maillot de champion du monde.

ILS NE VOUS CACHERONT RIEN...

A partir de ce numéro, les grands champions cyclistes n'auront pas de secrets pour vous. Dans une grande enquête à suivre, vous apprendrez :

- Comment bien grimper un col (par Charly Gaul).
- Comment effectuer une descente vertigineuse (par Gastone Nencini).
- Comment devenir un rouleur efficace (par Jacques Anquetil).
- Comment entretenir votre influx nerveux (par Henry Anglade), etc.

GRACZYK : Rien ne remplace la volonté



CHEZ moi, à Vignoux-sur-Barangeon, je reçois souvent la visite de jeunes cyclistes désireux, pour la plupart, de connaître mes « secrets » de coureur. Les uns songent à débiter bientôt dans la compétition, les autres orientés vers le cyclotourisme, aimeraient améliorer leur rendement. A vous, amis de Pilote, je dirai franchement la vérité : les secrets n'existent pas. Il convient seulement de rouler souvent, le plus souvent possible, plus ou moins vite, plus ou moins longtemps, selon le tempérament de chacun. Un sujet enveloppé roulera rapidement afin d'activer sa sudation ; un garçon du genre longiligne effectuera des sorties plus courtes entrecoupées de démarrages et de sprints en côtes.

Pour ma part, j'ai toujours apporté le plus grand soin à la composition de mes menus, où dominent les crudités, les viandes riches en calories, les gâteaux de riz arrosés de jus de fruits naturels. J'ai demandé à ma mère de faire sa cuisine avec de l'huile d'olive raffinée à froid, première pression, et je termine tous mes repas par une infusion chaude.

Enfin, je prends souvent des bains tièdes dans une eau où tremont des feuilles de noyer : très bon pour la circulation du sang !

Il reste, bien entendu, que de tels soins ne sont pas nécessaires pour un coureur débutant, et pas davantage pour un amateur de troisième ou seconde catégorie. En revanche, les dix heures de sommeil par jour sont indispensables, et cela durant les sept jours de la semaine. Un dernier conseil : ne cherchez jamais un surcroît de force ou d'énergie dans l'emploi des excitants souvent employés par les étudiants. Ces produits offrent seulement une illusion de facilité. Le contre-coup est terrible. Il compromettrait irrémédiablement votre santé et votre avenir sportif. Rien ne remplace la volonté quand il s'agit de réaliser des performances sportives, et si je suis devenu champion cycliste je le dois exclusivement au fait que j'ai tout sacrifié à ma bicyclette. Et je continue dans cette voie...

LA SEMAINE PROCHAINE :
GASTONE NENCINI, VAINQUEUR
DU TOUR DE FRANCE 1960.



à quelques mois, à un journaliste qui l'interviewait :

— Personne n'a l'air d'apprécier ma façon de jouer... si ce n'est le public ! C'est sans doute parce que je ne suis pas un acteur professionnel, mais seulement un intuitif. Je ne pense jamais à moi, mais au personnage qu'on me demande d'incarner, si bien que je me comporte comme celui-ci réagirait dans la situation proposée.

Cela n'a pourtant pas empêché ce colosse débonnaire et modeste de conquérir l'« Oscar » du meilleur acteur du monde, il y a une dizaine d'années.

LE « TINO ROSSI » DE L'ÉQUITATION

Wayne, il est vrai, manqua de peu de faire une carrière furtive sur l'écran. « The Big Trail » n'avait eu qu'un succès modeste et sa vedette s'apprêtait à chercher un nouveau métier lorsqu'un producteur lui proposa d'interpréter le premier des westerns... musicaux ! Sous le pseudonyme de « Singing Sam » (Sam-qui-chante), il joua une série de films mineurs dans lesquels il entonnait quelques romances entre deux galops de chevaux et quelques règlements de comptes au pistolet avec les hors-la-loi. Véritable Tino Rossi de l'équitation, ce rossignol sur palefroi ne divertit guère son public qui lui préféra, par la suite, ces autres westerns mélodieux que sont Gene Autry (et son quartet de banjo), Roy Rogers et les « Fils des Pionniers » (ces « Frères Jacques » du Far West !).

Ce fut en 1938 que John Wayne connut une célébrité mondiale en incarnant Ringo Kid, dans « La Chevauchée fantastique », que l'on peut considérer non seulement comme le meilleur film de John Ford, mais peut-être aussi comme le meilleur western de toute l'histoire du cinéma.

Depuis lors, cet excellent cavalier, qui se double d'un redoutable bagarreur, a tourné plus de cinquante films de cow-boys, dont une dizaine avec John Ford. Citons, parmi les plus re-

Afin de se procurer un peu d'argent de poche durant la période des grandes vacances, John Wayne contracta, en 1931, un engagement d'accessoiriste dans un studio de Hollywood. Le metteur en scène Raoul Walsh sut apprécier sa vigueur, alors qu'il déménageait un sofa sur le plateau d'un de ses films, et il lui proposa aussitôt d'être la vedette de « The Big Trail », un western dont il préparait l'adaptation.

« SOYEZ NATUREL... »

Wayne accepta et prit, en secret, quelques leçons de diction dont le résultat s'avéra désastreux, puisque le réalisateur perdit plusieurs semaines à faire « désapprendre » à sa nouvelle recrue les mauvais rudiments d'art dramatique qu'on lui avait enseignés.

— Contentez-vous donc d'être naturel, bougonna Walsh... et parlez le moins possible. C'est tout ce qu'on vous demande.

John Wayne n'a jamais oublié ce conseil, puisqu'il déclarait encore, il y

A L'ENCONTRE de la Télévision qui a su créer une véritable pépinière de nouvelles vedettes de « western », le cinéma américain recherche désespérément les dignes successeurs d'un Tom Mix, d'un William Hart ou même d'un Hopalong Cassidy.

Certes, Gary Cooper, Randolph Scott et Alan Ladd ont connu, sous la panoplie du cow-boy, de notables succès, mais qui ne sauraient être comparés à la gloire insensée dont bénéficièrent les interprètes des premiers « opéras de chevaux » filmés à l'époque du muet.

WAYNE, « LE DUC »

Seul, John Wayne a acquis, au cours de ces cinq derniers lustres, dans le petit monde des conquérants du lasso, une sorte de suprématie qui fait encore de ce robuste quinquagénaire le dernier héros de la mythologie cinématographique du Far West. Moins

honoré, sans doute, que son aîné, l'acteur Clark Gable, que Hollywood dota du surnom prestigieux de « roi », John Wayne s'est vu, néanmoins, attribuer le titre éblouissant de « Duke » (duc) en récompense des bons et loyaux services qu'il rendit, pendant un quart de siècle, à la cause du « western ».

Né le 26 mai 1907, dans l'Iowa, John Wayne passa les premières années de son enfance dans le désert mogave — site encore tout imprégné des souvenirs de luttes contre les Peaux-Rouges — où son père, pharmacien de son état, avait dû se retirer pour raison de santé. Par la suite, John Wayne devait exercer, tour à tour, les professions de camionneur, de collecteur d'abricots dans une entreprise agricole, de fabricant de glace, d'employé dans une compagnie téléphonique, avant d'échouer au concours d'admission à l'Académie navale d'Annapolis. Cet insuccès mortifia vivement le jeune homme qui chercha un dérivatif dans le sport, en devenant l'un des meilleurs joueurs de football de la Californie du Sud.

l'étrange INVITATION

Roman inédit

de

L.-C. THOMAS

Grand Prix du Quai des Orfèvres

RESUME. — Invité par son oncle Marcel qu'il n'a jamais vu, Serge Gérard découvre qu'Auguste et José, domestique et secrétaire de M. Bourgeault, se livrent à la contrebande et ont placé auprès de l'oncle un faux neveu. Constaté par son ami Sylvio, Serge se rend à Marseille pour tout raconter à son oncle, mais Auguste et José s'emparent de lui, Maria, la femme d'Auguste, prend sa défense.

Serge était fermement décidé à s'enfermer dans un mutisme complet. Une gifle magistrale s'abatait sur sa joue. Il serra les dents et conserva les yeux obstinément fixés sur le carrelage.

— Vas-tu parler, tête de mule ?

Une seconde gifle claqua, puis une troisième. Maria s'interposa : visiblement cela la peinait de voir brutaliser son jeune ami.

— Ça suffit ! dit-elle. J'en ai assez de vos histoires. Au début vous m'avez fait croire que c'était M. Bourgeault qui nous confiait son neveu...

Il ne pouvait y avoir aucun doute sur la sincérité de Maria. Serge se remémorait la conversation entre elle et Auguste, conversation qu'il avait surprise l'après-midi où il était venu chercher le couteau pour pêcher les arapèdes. Maria croyait vraiment alors que Serge leur avait été confié par l'oncle Marcel qui ne voulait pas le recevoir à La Fargoule. Encore un mensonge de José !

— Je commence à comprendre, poursuivait Maria avec véhémence. Depuis hier, je suis sûre que Serge court un danger...

— Moi, j'ai tout compris, cria d'une seule traite l'adolescent. Il a envoyé là-bas un faux neveu à ma place... à cause de l'héritage.

— Vas-tu te taire, vermine !

Le visage décomposé par la colère, José s'avancait, une main levée. D'instinct, Serge courut se réfugier derrière la brave femme. Au comble de la fureur, José voulut écarter Maria.

Celle-ci blêmit. Avec une agilité et un esprit de décision étonnants, elle bondit sur le fusil de chasse qu'Auguste avait rangé dans le coin de la cheminée.

— Laissez ce petit ! commanda-t-elle en pointant son arme devant elle. Reculez contre le mur.

— Maria, intervint Auguste. Tu es folle !

Elle continuait de tenir les deux hommes en respect.

— Non ! Je ne suis pas folle... Mais je ne veux pas que vous fassiez du mal au gamin !

Elle respira profondément puis ajouta avec plus de calme :

— Maintenant, vous allez m'expliquer tout ce que vous avez manigancé !

A peine avait-elle achevé ces paroles que la porte de la cuisine s'ouvrit avec fracas, livrant passage à trois hommes. Le premier était grand et chauve, avec un crâne aussi lisse qu'une boule de billard.

— Que personne ne bouge ! ordonna-t-il. La maison est cernée par les gendarmes !

CHAPITRE XVIII

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN !

Dans la stupeur qu'avait provoquée son apparition, l'homme chauve disait à ses compagnons :

— Mettez les menottes à ces deux lascars !

Avant que José et Auguste fussent revenus de leur surprise, les bracelets d'acier claquaient autour de leurs poignets. Alors l'homme chauve se tourna vers Maria :

— Vous pouvez lâcher votre fusil, madame. Personne ici n'a plus rien à craindre. Je suis le commissaire Paron, de la police marseillaise.

Sur le seuil de la cuisine, apparaissait un vieillard très droit dont le visage hâlé, aux traits énergiques, était adouci par une épaisse chevelure d'un blanc de neige. Dans le couloir, on apercevait Sylvio qui donnait la main

à un grand gaillard mal rasé et pieds nus, vêtu seulement d'un tricot de corps et d'un pantalon de toile bleue retourné au-dessus des chevilles à la façon des pêcheurs provençaux : le père de Sylvio, bien sûr ! Et qui se tenait derrière eux, un large sourire rayonnant sur son visage sympathique ?... Attilio Morelli, le conducteur de la grue !

Pour l'instant, Serge n'avait d'yeux que pour le vieillard aux cheveux de neige qui s'avancait vers lui. Le vieil homme le prit aux épaules, le regarda bien en face avec une extrême douceur et murmura :

— Je suis ton oncle, mon petit !

Serge avait soudain envie de pleurer

Marcel Bourgeault :

— Lequel de ces deux hommes est votre secrétaire ?

Les traits de l'oncle Marcel se durcirent. Il pointa son index vers José :

— Le voici !... J'ai rencontré cet homme au Brésil, je l'ai tiré de la misère, j'ai fait de lui mon secrétaire... J'avais en lui toute confiance. Il m'a trahi !

— Je vous remercie ! dit simplement le commissaire.

Puis se tournant vers les deux inspecteurs de police :

— Allez, vous pouvez emmener tout ce joli monde !

— Pas Maria ! s'écria Serge. Elle m'a protégé, elle m'a sauvé la vie !

Sur le seuil de la cuisine apparut un vieillard très droit dont le visage aux traits énergiques était adouci par une chevelure de neige.

et il faisait des efforts désespérés pour retenir ses larmes. L'oncle Marcel !... Il était bien tel qu'il l'avait rêvé !

— C'est grâce à ton camarade Sylvio, à son oncle et à son père que nous sommes là, poursuivait M. Bourgeault. Dès que Sylvio a lu ta lettre apportée par M. Morelli, il l'a montrée à son père. Tous trois ont aussitôt alerté les gendarmes... Tu peux les remercier !

Sur un signe, Sylvio se précipita et prit entre les siennes les mains de son ami.

— Ah ! mon vieux... mon vieux... ré pétait-il. Je suis content, mon vieux !

Il pleurait et riait tout à la fois. Maria, elle, pleurait silencieusement dans un coin...

Encadrés par les inspecteurs de police, Auguste et José, menottes aux poignets, avalaient pitteuse mine !

Le commissaire Paron s'adressa à

Il savait bien qu'elle ne pouvait pas ignorer le trafic des contrebandiers mais n'avait-elle pas été bonne avec lui ?... Il avait une dette de reconnaissance à payer et il mentit pour sauver son allié :

— Elle n'était au courant de rien... de rien, je vous le jure !

Alors Auguste ouvrit la bouche et grogna selon son habitude :

— C'est vrai ! reconnut-il. Elle ne savait rien !

Auguste, lui aussi, se rachetait un peu aux yeux de Serge puisqu'il tentait de sauver sa femme.

— Il faut pourtant qu'elle nous accompagne, répliqua le policier. Si elle n'est pas coupable, elle sera relâchée, soyez-en sûr !

Étroitement surveillé par les policiers, le trio sortit de la pièce. Il ne resta plus dans la cuisine que Marcel

marquables : « La Rivière Rouge », « Le Massacre de Fort-Apache », « Le Fils du désert », « La Charge héroïque », « Rio Grande », « Le Bagarreur du Kentucky », « La Frisonnière du désert », « Rio Bravo », « Les Cavaliers », etc.

Devenu producteur, John Wayne a financé, mis en scène et interprété, au mois de septembre de l'an dernier, un film qui illustre l'une des pages les plus exemplaires de l'histoire de l'Ouest américaine : « Alamo ». Il a mis quatorze ans pour préparer l'évocation du fait d'armes le plus glorieux du Texas : la résistance héroïque de 185 patriotes, enfermés dans un fortin, qui se firent massacrer sur place, en 1836, après avoir tenu en échec, pendant treize jours, 7 000 soldats mexicains dans 1 700 furent mis hors de combat.

UN FILM COLOSSAL

La réalisation de cette superproduction gigantesque ressemble d'ailleurs, par plus d'un trait à l'une de ces épopées de bâtisseurs dont fourmille l'histoire de la colonisation de l'Ouest américain.

C'est ainsi que 400 maçons participèrent, de décembre 1957 à septembre 1959, à l'édification d'un fort qui est la réplique exacte de la citadelle d'Alamo, à l'époque de son siège par les troupes mexicaines de Santa Anna. Quatre mois après la mise en route des chantiers, un orage terrible dévasta la région. Cinquante mille briques qui séchaient au soleil furent détruites et il fallut en refaire autant dans un délai record. Des fossés de drainage durent être creusés tout autour du fortin pour permettre aux eaux de pluie de s'écouler. Sur une superficie de 160 hectares, des ouvriers spécialisés posèrent 15 kilomètres de fils électriques, forèrent 6 puits et créèrent 20 kilomètres de routes nouvelles pour assurer le transport de 90 000 mètres carrés de bois de charpente, 65 000 mètres de câbles d'acier, 19 kilomètres carrés de pipe-lines, 3 000 mètres carrés de tuiles et 10 000

mètres carrés de planches pour parquets. Durant les quatre mois de tournage, le Fort Clark — entièrement restauré par les équipes du film — dont le général Lee, chef de l'armée confédérée, et le général Patton avaient été les commandants à quatre-vingt-cinq années de distance, servit de logement aux interprètes et aux techniciens d'« Alamo ». 7 000 figurants, auxquels il fut servi 193 000 repas par une équipe de ravitaillement composée de 22 maîtres d'hôtel, 5 chefs de cuisine, 13 assistants et 5 chauffeurs, participèrent aux scènes de

l'assaut d'Alamo, où se distingua plus particulièrement une brigade de cascadeurs réputés et de cavaliers émérites. L'un de ceux-ci, Chuck Robertson, à qui John Wayne a tenu à rendre hommage en citant son nom au générique, a d'ailleurs tourné sa... 1 500^e chute de cheval, au cours de ce film.

« Alamo », dont John Ford, l'ami fidèle de John Wayne, a supervisé la réalisation, a battu cette année tous les records de recettes aux États-Unis.

Il a même inspiré un livre à succès de Steve Frazee, édité aux Editions France-Empire, et dont « Pilote » commencera dès la semaine prochaine la publication, de façon à vous tenir en haleine jusqu'aux fêtes de Noël, date à laquelle ce grand film de l'Ouest américain sera présenté dans toute la France. Inutile de préciser que vous retrouverez ensuite dans nos colonnes les héros de cette épopée de l'Ouest jusqu'au tragique dénouement.

FIN

DAVY CROCKETT EST DE RETOUR...

Sous les traits de John Wayne, entouré de Richard Widmark, de Laurence Harvey, de Richard Boone, de Frankie Avalon et de tant d'autres héros de vos westerns favoris, vous allez le retrouver, à partir de la semaine prochaine :

EN EXCLUSIVITÉ DANS « PILOTE »

au cours du récit d'une des pages les plus sensationnelles de l'histoire des États-Unis.

C'est un film extraordinaire...

C'est un roman mouvementé...
Vous lirez tous les aventures de Davy Crockett



...dans ALAMO

Bourgeault, Serge, Sylvio, son père et son oncle.

— Il va falloir nous séparer, dit M. Bourgeault. Evidemment, mon petit Serge, je t'emmène à La Fargoule.

Il tendit la main aux deux hommes :

— Je ne vous remercierai jamais assez, messieurs. J'espère que nous nous reverrons.

Serge se sentait envahi par une infinie tristesse. C'était donc ça la vie ? A peine se faisait-on un ami que, déjà, il fallait le quitter ?

L'oncle Marcel devina ses pensées car il sourit.

— Vous vous reverrez, je vous le promets, assura-t-il. Nous viendrons souvent voir ton ami Sylvio et, si son père le permet, nous l'inviterons aussi souvent chez nous.

Serge et Sylvio refoulèrent leurs larmes. Ils pourraient continuer leurs baignades en commun, la pêche aux arapèdes, la récolte des pignes... C'était moins triste comme ça !... Ils avaient encore tant de choses à se dire !

L'oncle Marcel entra dans la chambre de Serge, une chambre coquette aux murs peints en vert et que le soleil du matin égayait.

— J'ai déjà renvoyé Etienne Lafont chez lui, annonça-t-il. Le pauvre garçon n'est pas vraiment coupable !

Il passa affectueusement son bras autour des épaules de son neveu.

— Tu t'es conduit comme un homme dans cette affaire, dit-il. Tu es un homme à présent et ta mère sera fière de toi !

Serge désigna la feuille blanche qui s'était levée devant lui sur la table.

— Justement j'allais lui écrire... Quel dommage qu'elle ne soit pas là aujourd'hui !

M. Bourgeault s'écarta un peu, se râcla la gorge puis expliqua :

— Tu comprends, je ne l'avais pas invitée parce que je voulais te connaître seul, savoir comment tu te comporterais sans la surveillance de ta mère. Maintenant c'est autre chose...

L'adolescent le regarda, les yeux brillants :

— Vous voulez dire, bredouilla-t-il, que je peux lui écrire de venir ?

— Il est inutile que tu lui écrives !

L'oncle Marcel sourit finement en ajoutant :

— Ce matin, alors que tu dormais encore, j'ai téléphoné à l'épicier qui est dans votre maison, rue Martre. J'ai fait appeler ta mère...

— Vous lui avez parlé ?

— Je lui ai parlé et elle est d'accord :

cord : elle prend ce soir le train et sera là demain matin !

Serge avait la parole coupée par l'émotion, la joie inondait son visage. Mettant de côté sa pudeur de grand garçon, il sauta au cou de son oncle et il l'embrassa.

Cette fois, oui, vraiment, les vacances allaient être merveilleuses !

FIN.

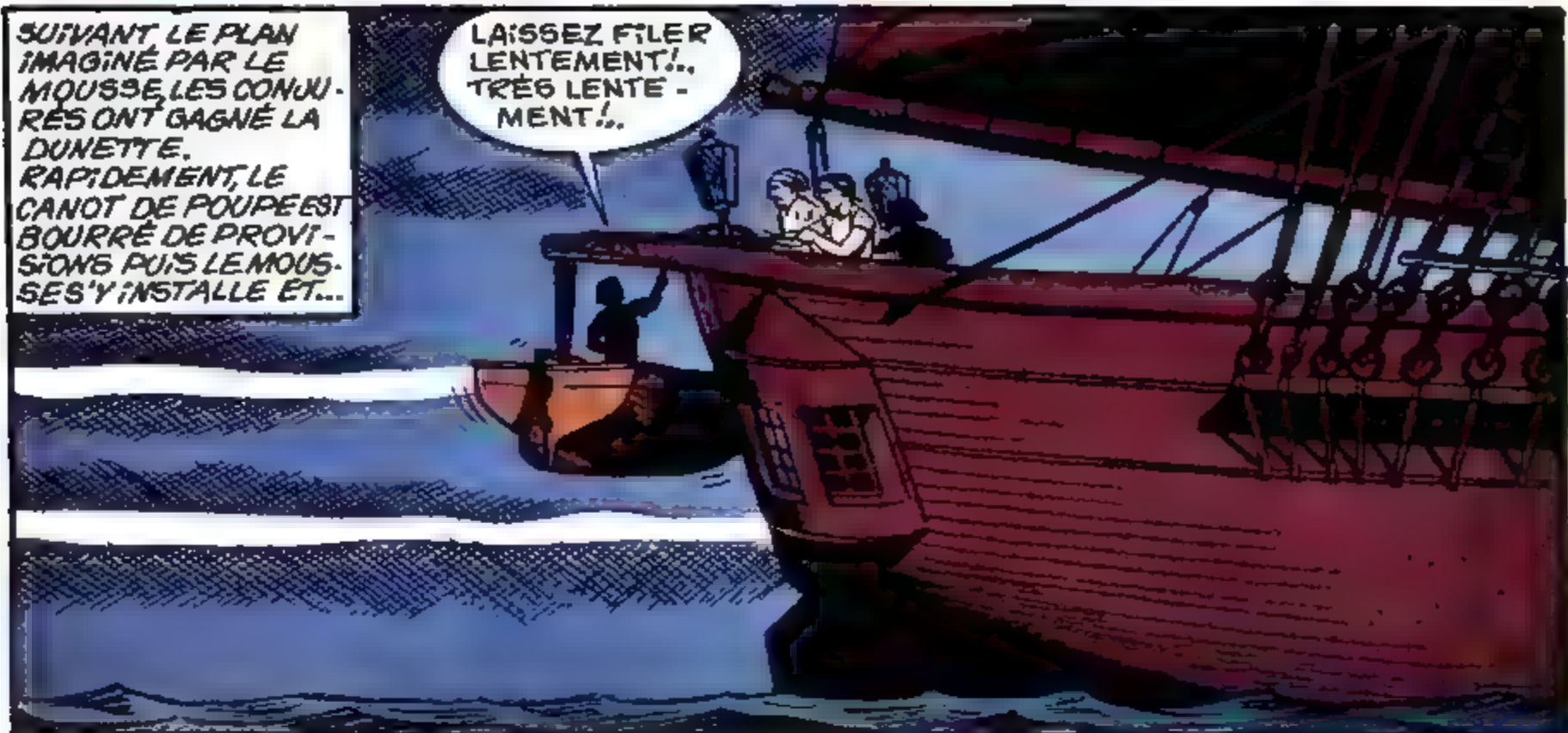


Justement, j'allais lui écrire... Quel dommage qu'elle ne soit pas là !

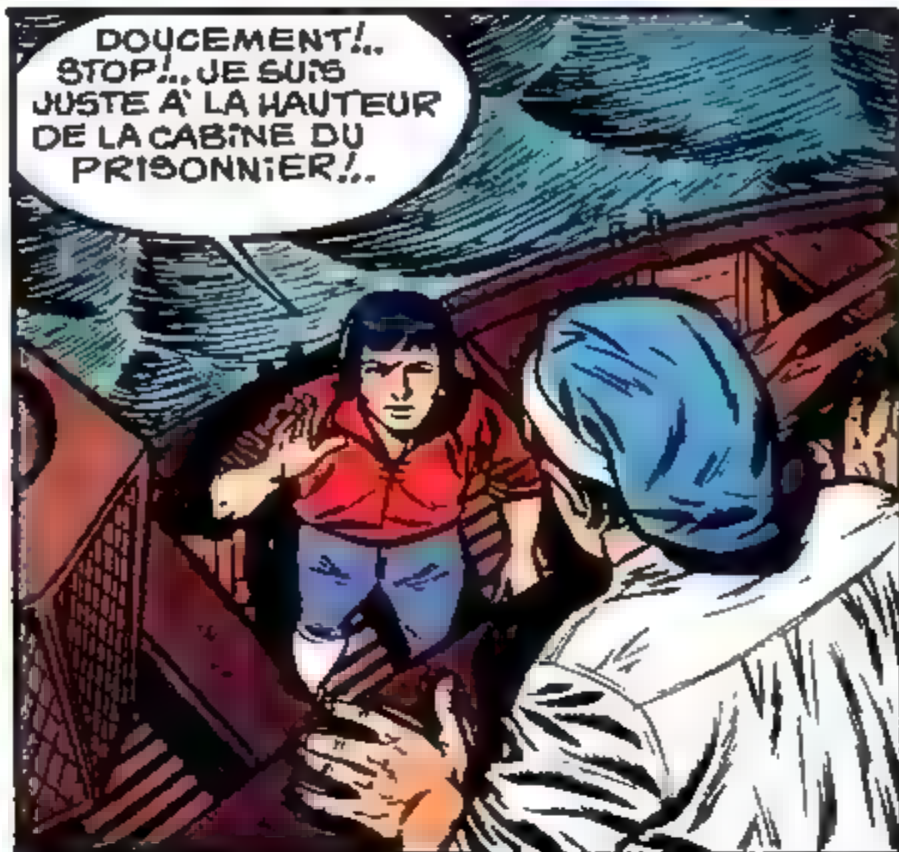
Le DÉMON

SUIVANT LE PLAN IMAGINÉ PAR LE MOUSSE, LES CONJURÉS ONT GAGNÉ LA DUNETTE. RAPIDEMENT, LE CANOT DE POUPE EST BOURRÉ DE PROVISIONS PUIS LE MOUSSE S'Y INSTALLE ET...

LAISSEZ FLIER LENTEMENT!.. TRÈS LENTEMENT!..



DOUCEMENT!.. STOP!.. JE SUIS JUSTE À LA HAUTEUR DE LA CABINE DU PRISONNIER!..



HEP... ERIC!.. ERIC!..



VITE!.. OUVRE!..

?!?!..



ENFIN!.. GHUT!.. PAS DE BRUIT!.. GRIMPE DANS LE CANOT!.. VITE!..

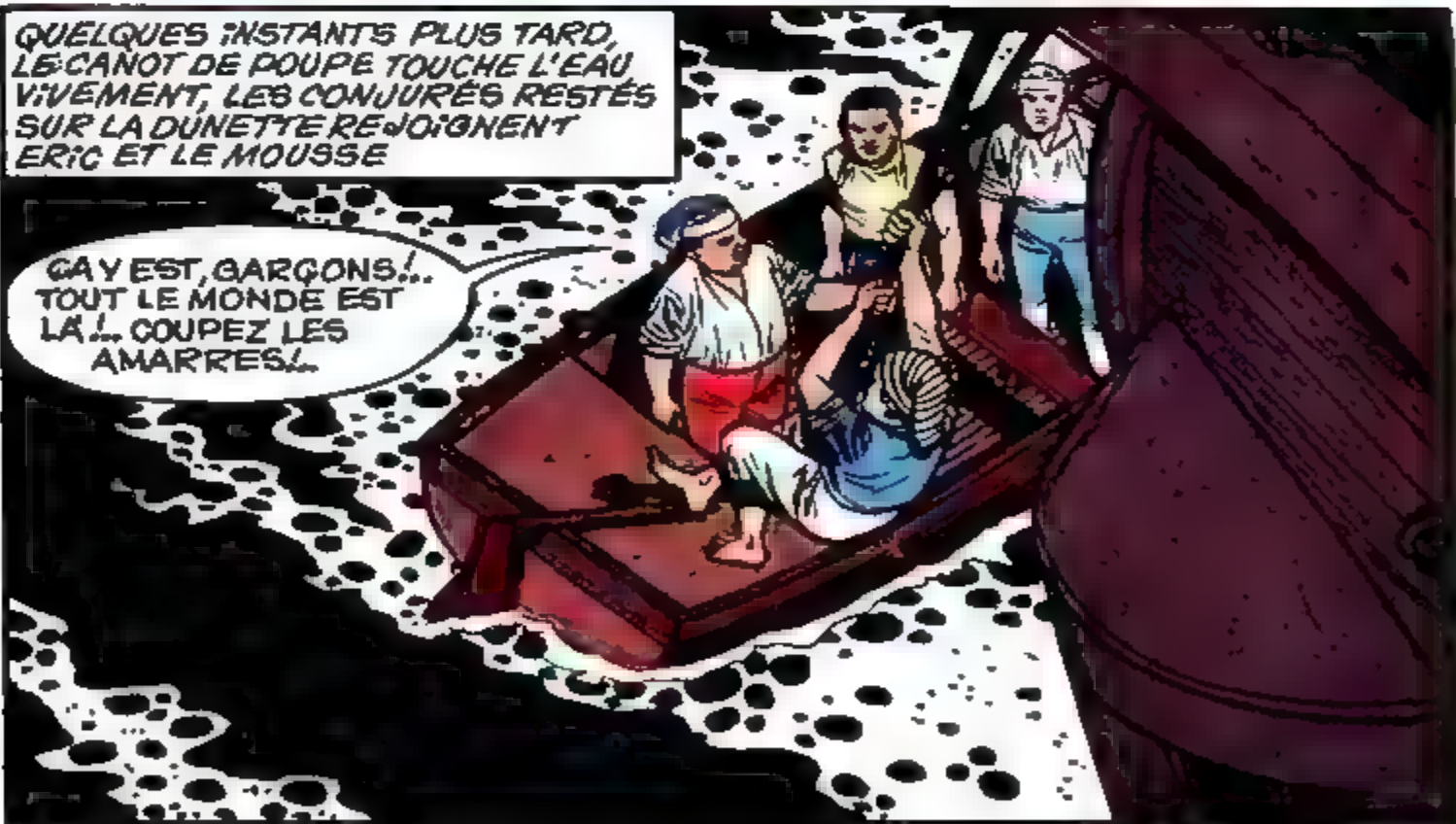


PSST!.. LA HAUT!.. TOUT VA BIEN!.. LAISSEZ FLIER DOUCEMENT!..

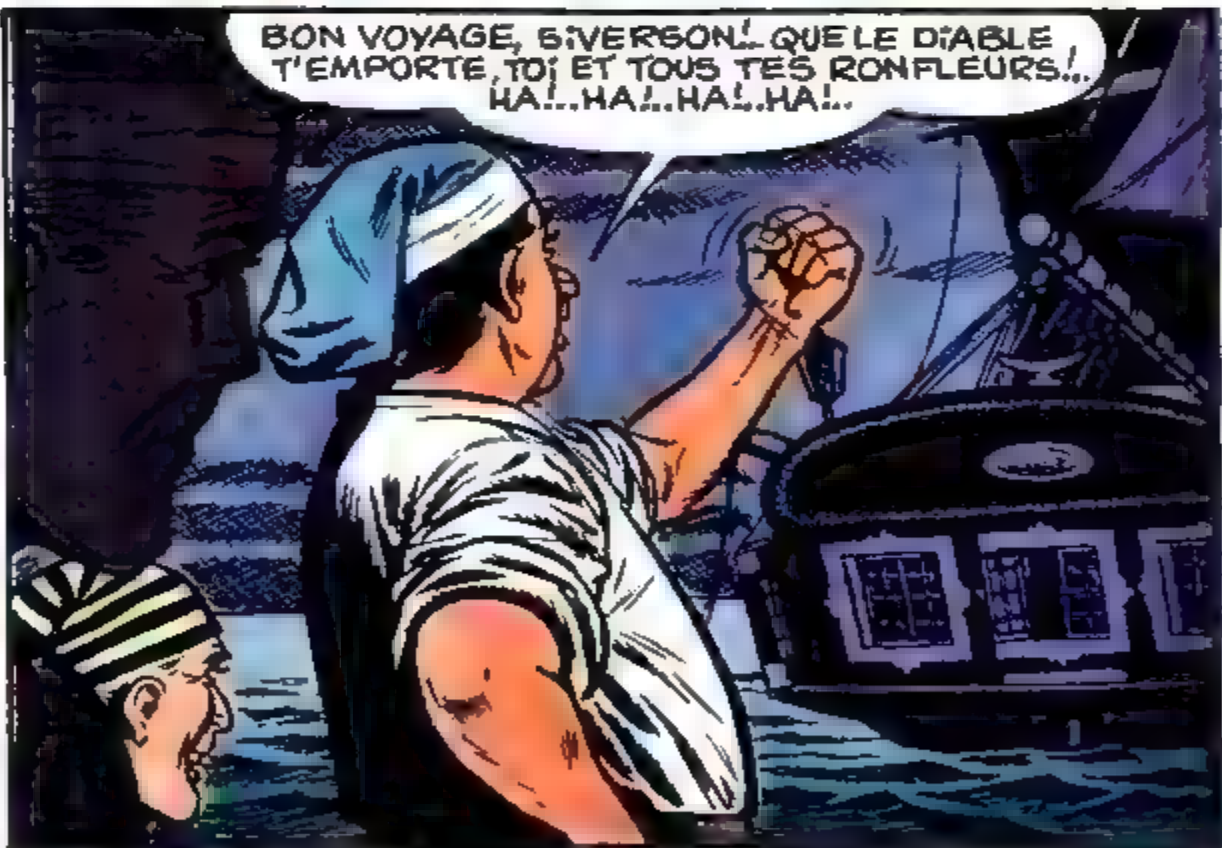


QUELQUES INSTANTS PLUS TARD, LE CANOT DE POUPE TOUCHE L'EAU VIVEMENT, LES CONJURÉS RESTÉS SUR LA DUNETTE REJOignent ERIC ET LE MOUSSE

GAY EST, GARGONS!.. TOUT LE MONDE EST LÀ!.. COUPEZ LES AMARRES!..



BON VOYAGE, SIVERSION!.. QUE LE DIABLE T'EMPORTE, TOI, ET TOUS TES RONFLEURS!.. HA... HA... HA... HA...



ET MAINTENANT, ERIC, À TOI LE COMMANDEMENT!.. NOUS T'ÉLISONS CAPITAINE ET SEUL MATRE APRÈS DIEU DE CETTE BARCASSE!..

MERCI, GARGONS!.. À VOS BANCS DE NAGE ET DÉBORDEZ LES AVIRONS!.. LA NUIT NOUS REND INVISIBLES IL FAUT EN PROFITER!..



NOUS RAMERONS ET NOUS BARRERONS À TOUR DE RÔLE!.. IL FAUT QUE NOUS SOYONS HORS DE VUE QUAND LE SOLEIL SE LÈVERA!.. CELA SEUL IMPORTE POUR L'INSTANT. SI NOUS RETOMBONS ENTRE LES MAINS DE SIVERSION, C'EST LA CORDE POUR NOUS TOUS!..



ET SE RELAYANT PENDANT DES HEURES, LES FUGITIFS RAMENT VIGOREUSEMENT DANS LA DIRECTION OPPOSÉE À LA MARCHÉ DU VOILIER DES MUTINS.

VOICI LE JOUR!.. POURVU QUE NOUS SOYONS SUFFISAMMENT LOIN!..

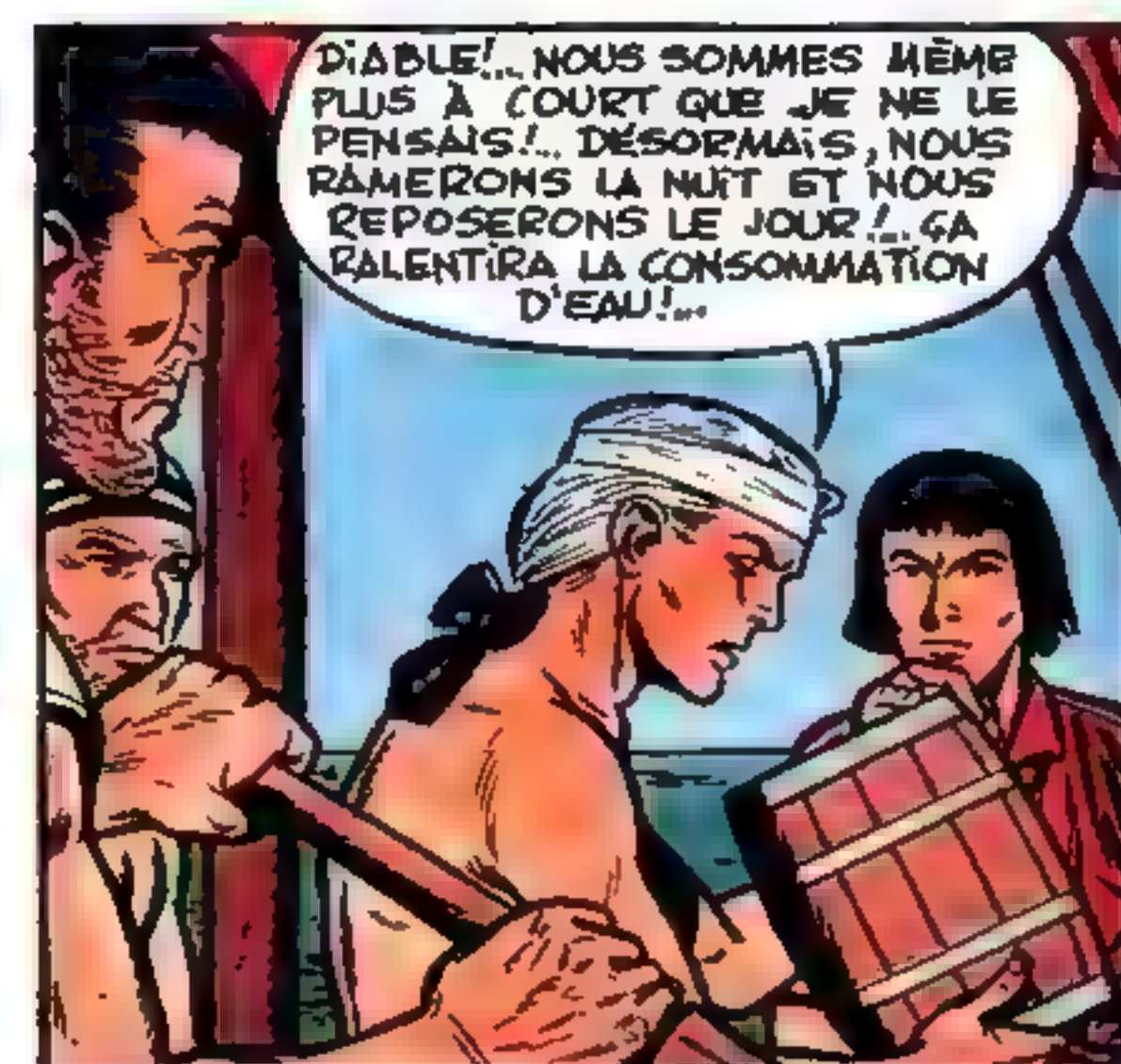
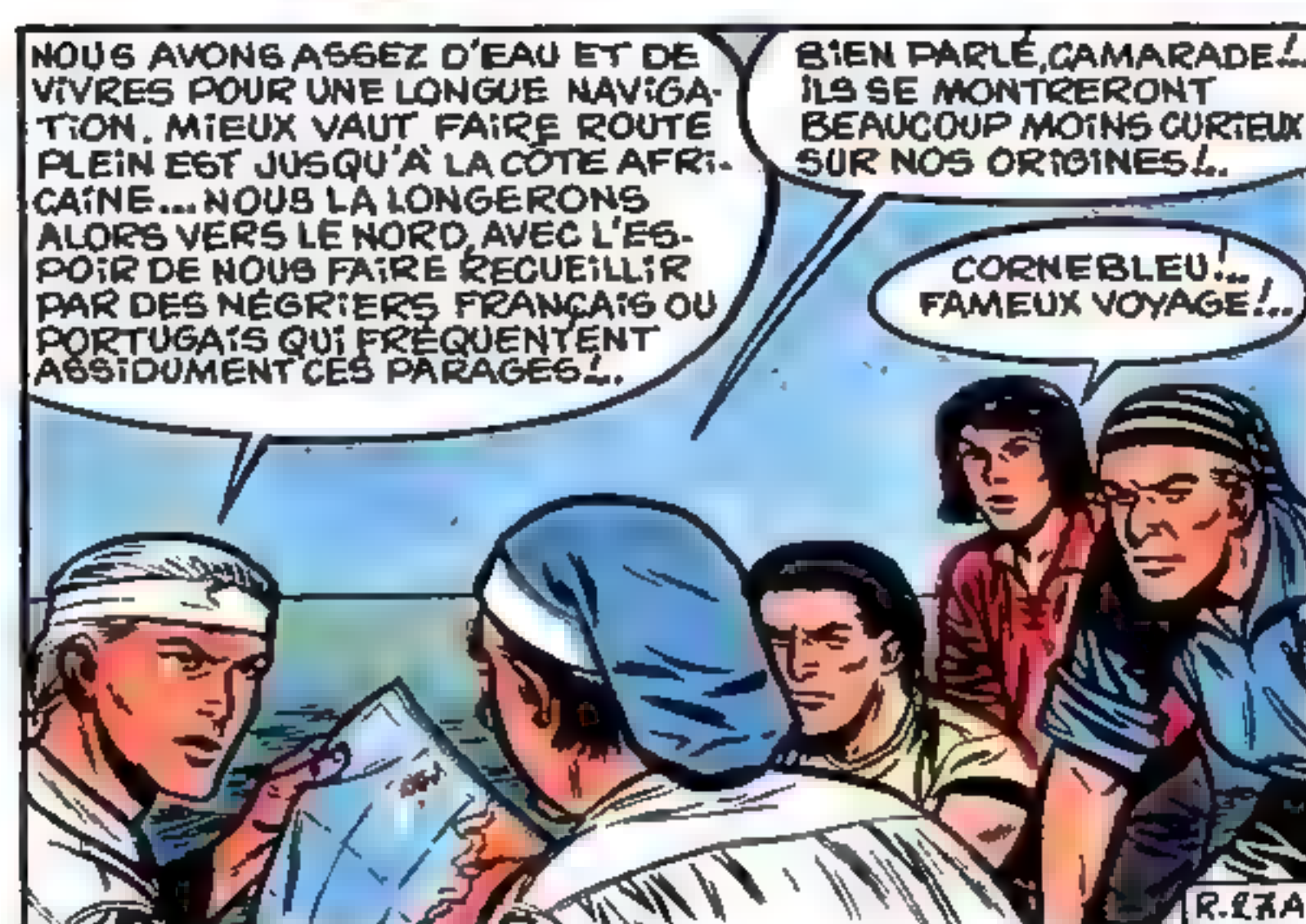
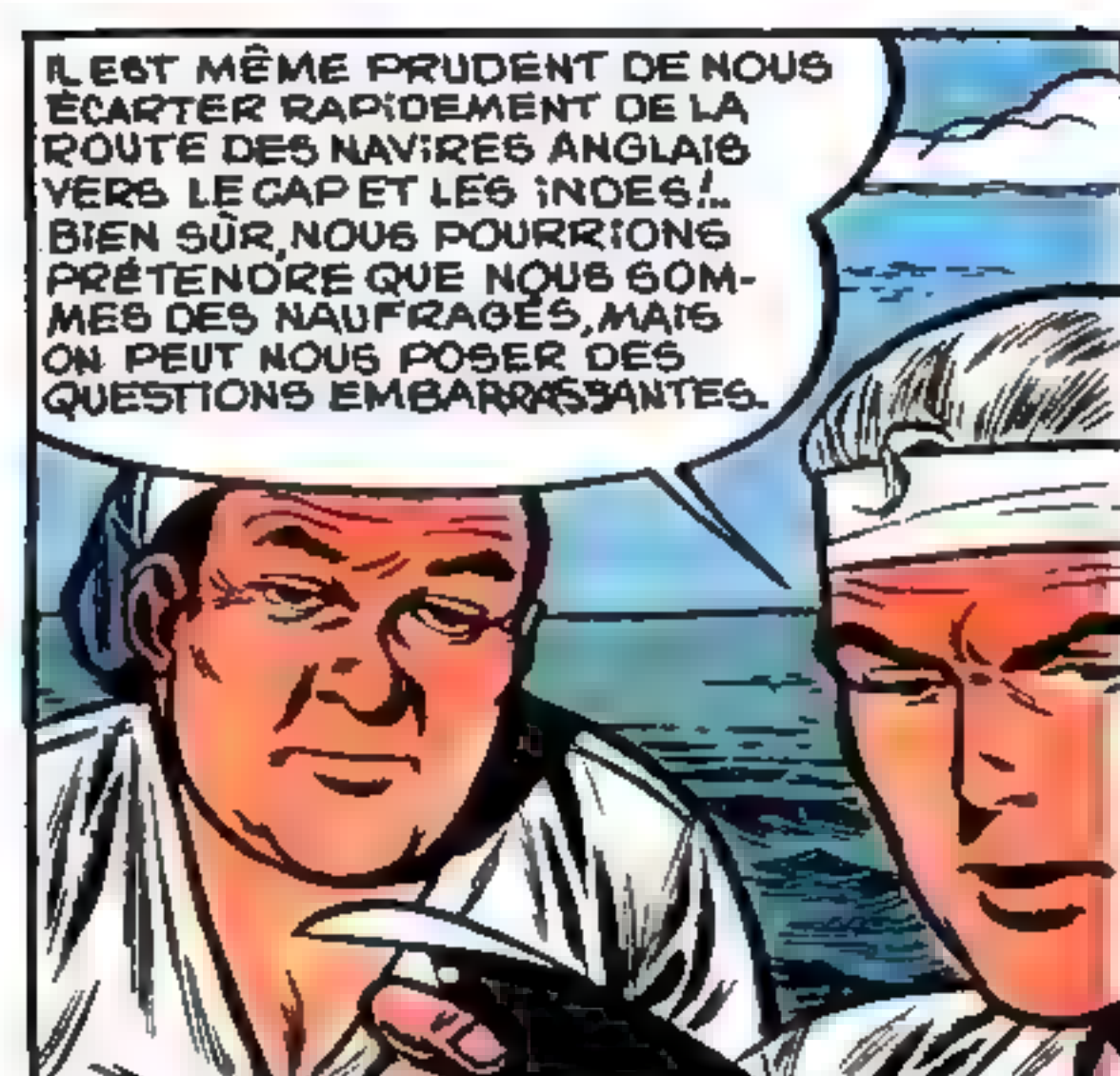
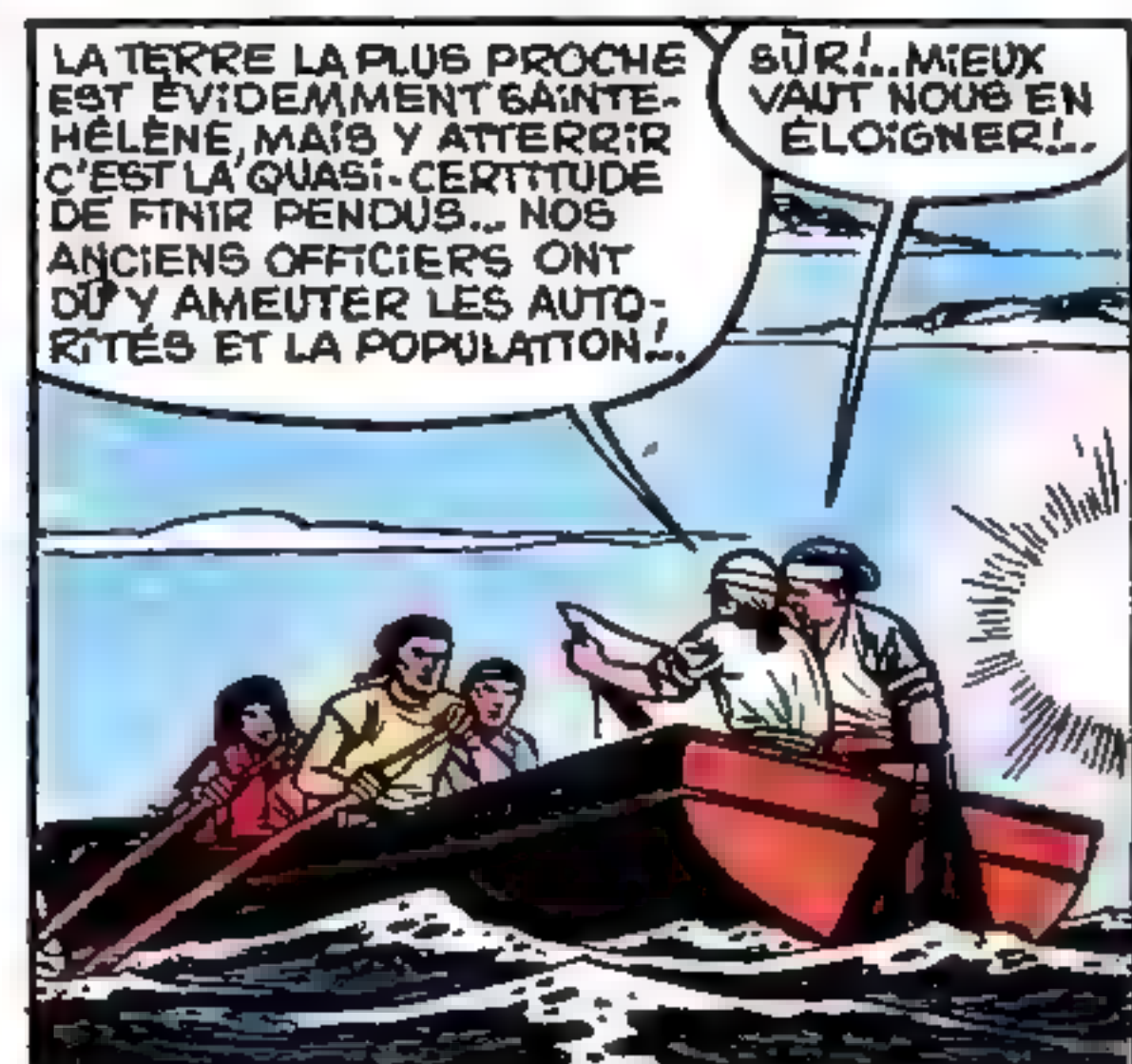


des CARAÏBES

DESSINS: V. HUBINON

TEXTE: J.M. CHARLIER

RESUME. — Eric est prisonnier sur un voilier dont l'équipage mutiné veut se livrer à la piraterie. Quelques marins décident de s'enfuir et s'emploient à délivrer Eric.





L'œil collé au viseur de la caméra (à droite), Ange Casta, réalisateur de la « Belle Equipe », dirige les trois compères dans une salle de catch (photo ci-dessus).



"LA BELLE ÉQUIPE" :

RETOUR AU CINÉMA MUET

par CHARLES BLONDEL



« A quand remonte l'apparition de la « Belle Equipe » à la télévision ? demande Albert Clazer, 125, rue Louis-Rouquier à Levallois. « S'agit-il de films ou d'une émission en direct ? Qui sont ces trois acteurs sympathiques et qui invente leurs aventures toujours drolatiques ? » Pilote répond :



La « Belle Equipe » avait invité des amis mais, à chaque coup de sonnette, déception : c'étaient des intrus. Et les trois amis ont décidé de se distraire par eux-mêmes.



La crise du logement a obligé la « Belle Equipe » à loger dans cette pièce exiguë où la pluie pénètre (ci-dessus). Ils y sont pourtant moins mouillés que dans la piscine (ci-dessous) où ils font rire un technicien.

MERCREDI prochain, 30 novembre, la Télé affiche « La Belle Equipe ». Depuis 3 ans, à intervalles irréguliers, nous retrouvons ce sympathique trio sur notre écran. D'où vient-il ?

Responsable des émissions de T.V. spécialement destinées à la jeunesse, William Magnin eut un jour envie de faire programmer une série de sketches burlesques. Il en avait trouvé le titre : « La Belle Equipe », mais n'avait aucune idée précise de la réalisation. Il s'adressa donc à Ange Casta, un jeune réalisateur de 33 ans, ancien de l'I.D.H.E.C., ex-assistant de Raymond Rouleau et auteur de nombreux courts métrages, qui faisait partie de la Télé depuis 1954 et avait réalisé à son compte, depuis 1956, une centaine d'émissions, dont une, « A la recherche du Grand Meaulnes », a fait date dans les programmes de la rue Cognac-Jay.

DU CINÉMA MUET

Enthousiasmé par ce projet, Casta pensa tout de suite à Jacques Lecoq, célèbre professeur de mime. Ensemble, les deux hommes décidèrent de créer trois personnages, trois amis qui, d'une émission à l'autre, se retrouveraient dans des situations très différentes auxquelles ils réagiraient avec leur caractère propre, mais toujours d'une façon comique. Seule condition : ces trois acteurs garderaient toujours un mutisme total, ils exprimeraient tous leurs sentiments uniquement par le mime.

Ces trois compères, ce furent trois élèves de Jacques Lecoq.

Isaac Alvarez (le moustachu) a 30 ans. Cet ancien élève de Charles Dullin a joué au T.N.P. et au Théâtre Récamier. C'est toujours lui le chef de la bande, le plus excité, l'homme des décisions plus ou moins heureuses.

Claude Evrard, 27 ans (le gros) est, à la ville, le mari de Danièle Ajoret, pensionnaire de la Comédie Française, qui vient de tourner la vie de sainte Bernadette, d'après le scénario de notre ami Cesbron, et qui s'appelle, en réalité, Mme Evrard. Son mari fait partie de la troupe de Ligier, au Théâtre du Tertre. Il joue le rôle du gourmand, du mollasse qui se laisse entraîner par les autres.

Philippe Avron, 32 ans, c'est le naïf au bon cœur, pas très malin, mais tou-

jours prêt à rendre service. Il fait un peu penser à Laurel. Ancien élève du Conservatoire, il a fait partie de la troupe de Jacques Fabbri et de celle de Jacques Lecoq. Il publie aussi avec succès des romans pour jeunes aux Editions « Alsatia ».

Ces trois personnages, que l'on retrouve en vedettes dans tous les épisodes, sont entourés, suivant les besoins de l'action, par d'autres élèves

tivement et les scénaristes eux-mêmes, pour faciliter le déroulement de l'action, avaient dû placer deux sous-titres.

Maintenant, toute l'équipe est rodée. Les scénaristes — Casta et Lecoq — établissent le « canevas », la trame de l'histoire, en un temps record (parfois 2 heures !).

Les acteurs apprennent le scénario de ce film qui, à la projection, durera environ 18 minutes, mais ne répètent pas. Les plans, c'est-à-dire les différentes scènes (environ 130 par émission), sont tournés en cinq jours, soit aux studios des Buttes-Chaumont, soit en extérieurs, sur film de 16 millimètres. Et l'équipe de techniciens, d'accessoiristes et d'électriciens est toujours composée de volontaires. C'est que la plus grande gaieté règne sur le plateau. Dans le cadre semi-rigide du découpage technique, les joyeux amis s'en donnent à cœur joie et inventent parfois des gags supplémentaires et imprévus.

ILS SERONT LES CADETS DE GASCOGNE

Parfois, pourtant, certains sont involontaires... C'est ainsi que, tournant en Camargue, nos trois amis se retrouvèrent, pour les besoins de l'action, sur trois chevaux fougueux lancés au grand galop. Et aucun d'entre eux n'avait jamais enfourché une monture ! Tout se passa bien mais, à la descente, ils ne pouvaient plus s'asseoir...

L'émission du 30 novembre, dont le titre est : « L'Enfant trouvé », sera la 21^e de la série. Elle raconte l'histoire de 3 chiffonniers qui trouvent un bébé et veulent l'adopter.

Après ? Il est question, pour janvier, d'un épisode tourné aux Sports d'Hiver. Toute l'équipe le souhaite vivement. Ces petites vacances les reposeraient du tournage de « Cyrano de Bergerac ».

Pour Noël, en effet, la Télé va vous offrir l'œuvre immortelle d'Edmond Rostand, adaptée et mise en scène par Claude Barma. Et, dans cette super-production, la troupe de Lecoq aura un rôle important. « La Belle Equipe » incarnera, entre autres, les Cadets de Gascogne, les soldats du siège d'Arras, etc.

Un magnifique spectacle de Noël, dont nous ne manquerons pas de vous reparler prochainement.

UN BON TUYAU



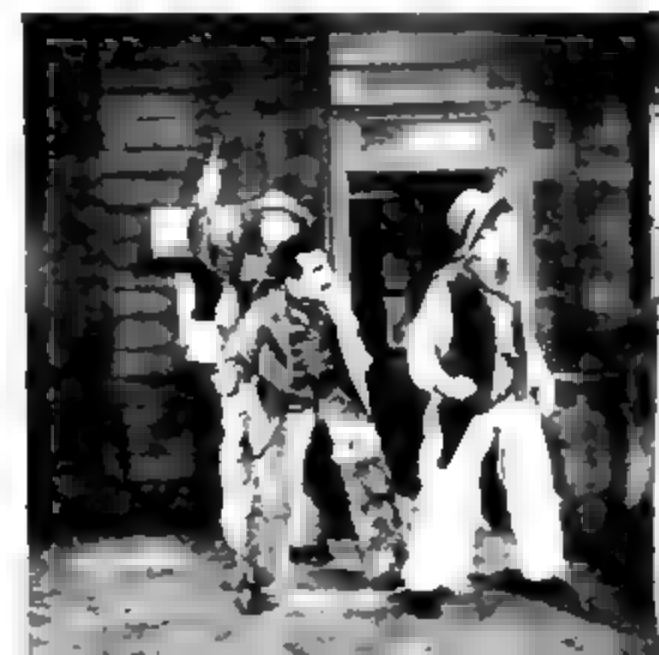
Voici comment se réalise un truquage. Isaac est censé avoir avalé une bonne partie de l'eau de la piscine où il apprend à nager. En réalité, un tuyau (invisible à l'émission) arrive derrière sa bouche. Un accessoiriste vide des bouteilles. L'illusion est très parfaite.

de Lecoq. C'est ainsi que le personnage du « méchant » est généralement joué par Marco Perrin, partenaire de Roger Nicolas, qui a été choisi parce qu'il est grand, gros et semble brutal. (En réalité, il n'y a pas meilleur garçon !)

LES TECHNICIENS SONT TOUS VOLONTAIRES

La première émission de la « Belle Equipe » fut programmée, il y a exactement 3 ans, en novembre 1957. Le sketch s'appelait « Les peintres ». Au début, les acteurs étaient un peu gênés par le mutisme qu'ils devaient observer. Ils remuaient les lèvres instinc-

La « Belle Equipe » parodie les westerns.



Aux sources du comique : la farce à la crème.



Le « trio postal » est-il bien sympathique ?





Voici comment
collectionner

SOLDATS DE PLOMB

Il y a en chacun de nous un collectionneur qui sommeille. Peut-être vous êtes-vous réveillé un beau matin avec la ferme décision de devenir collectionneur. Mais collectionneur de quoi ? De couvercles de boîtes de camembert ? De brochures illustrées ? De bagues de cigare ? D'autographes ? (voir « Pilote » depuis le n° 52).

Admettons que — séduits par nos articles — vous ayez décidé de collectionner des figurines historiques, plus couramment baptisées « soldats de plomb » ; que faire, par où commencer ?

C'est la question que nous sommes allés poser à Maître Philippot, notaire à Paris, président de la Société des Collectionneurs de Figurines Historiques :

DITES bien à vos jeunes lecteurs, attaque d'emblée M^r Philippot, que l'on ne s'improvise pas collectionneur. Il faut des années de patience, des trésors de courage. Un rude effort, mais qui est très vite « payant » car il n'est pas nécessaire d'avoir rassemblé mille figurines dans une vitrine à air conditionné pour se sentir l'âme d'un collectionneur...

— De quel budget faut-il disposer pour commencer une collection ?

— Voyez ma collection ? Eh bien, j'ai commencé par un, puis deux, puis dix « soldats de plomb ». Le prix de l'unité ? 0,40 NF pour un fantassin, 0,70 NF ou 0,90 NF pour un cavalier, en figurine dite « plate » ; beaucoup plus cher pour les figurines dites en « ronde bosse », dont nous reparlerons tout à l'heure...

— De toute façon, sachez bien qu'il n'est pas nécessaire d'être un millionnaire pour devenir collectionneur : au sein de notre société, nous avons, certes, des généraux, des amiraux, des membres fort riches, mais aussi des adhérents de condition plus modeste. Il arrive cependant que leurs collections aient plus de valeur que celles des premiers !

— Il faut donc débiter en achetant des figurines plates ?

— En effet. Il est extrêmement facile de se les procurer chez les artisans spécialistes, bien que ceux-ci aient bien du mal à satisfaire leur clientèle. Qu'ils les achètent nues, sortant du moule, car ils auront aussi la joie de les peindre en se reportant à des ouvrages sur les costumes militaires à travers les âges, ou encore à des planches spécialement destinées à cet usage et soigneusement mises au point par des artistes comme MM. Rousselot ou Lefebvre.

— Quelle peinture doit-on utiliser ?

— Les avis sont partagés. Certains préconisent des enduits spéciaux insatiables ; personnellement, j'utilise tout simplement de la peinture à l'huile : dans ce cas, il est bon de parachever l'ouvrage en passant une dernière couche de vernis incolore. De toute façon, le collectionneur de figurines plates a tout intérêt à décorer lui-même ses pièces : il en tirera, croyez-moi, un plaisir extrême au fil de ses soirées d'hiver...

— Et les figurines de plastique ?

— Il ne faut les collectionner que si la « trésorerie » est limitée : il y en a d'ailleurs de remarquables. L'avantage est que l'on peut les peindre, les transformer, les modifier soi-même : il suffit de les tremper dans l'eau chaude pour leur faire changer de forme. Mais, bien sûr, le collectionneur,

digne de ce nom, doit arriver un jour à acquérir des figurines dites en « ronde bosse »...

— Qu'appelle-t-on « ronde bosse » ?

— De magnifiques figurines en relief qui sont, généralement, constituées par l'assemblage de plus de cent pièces différentes minutieusement soudées. A vrai dire, elles coûtent fort cher : un sujet revient en effet à 150 NF entièrement terminé. Et c'est compréhensible : plus la pièce est compliquée, plus elle demande de patience à l'artiste qui l'exécute, et plus elle est chère...

— A qui le futur collectionneur peut-il demander des conseils ?

— Le jeune collectionneur qui sera, au début, indécis et désorienté peut s'adresser à notre société. Il suffit qu'il s'inscrive à la section Junior (120 NF au lieu de 200 NF) : il pourra ainsi assister à chacune de nos réunions qui ont lieu le deuxième samedi de chaque mois dans les salons de la « Sabretache », 25, boulevard des Capucines, à 15 heures.

— Là, pendant plusieurs heures, il retrouvera des collègues plus expérimentés, qui seront heureux de le guider et de le conseiller. Il pourra même faire des acquisitions hors commerce et, lorsque sa collection aura pris de l'importance, faire des échanges.

— Il recevra, comme tous nos membres, le bulletin, où il puiera informations, et nouvelles, renseignements et conseils. Il y trouvera des planches dont il pourra s'inspirer. Lorsqu'il sera devenu un vrai collectionneur, il lui sera possible de participer à des expositions comme celle que nous avons faite, l'an dernier, rue du Louvre avec « Le Chasseur français », et comme celle que nous préparons déjà, mais seuls, pour le début de l'année prochaine, au Musée de la Marine.

— La collection de Figurines Historiques, conclut M^r Philippot, est une occupation passionnante, à laquelle, hélas ! les devoirs de ma charge ne me permettent pas de me consacrer autant que je le désirerais. Je suis heureux de voir que mes deux jeunes fils partagent cette même passion. Il est agréable de chercher, de réunir des renseignements précis pour une simple figurine. Ainsi, petit à petit, on se constitue une bibliothèque, de véritables archives. Vous ne pouvez vous imaginer les discussions entre deux collectionneurs comme Jean-Pierre et Rémy. Cela dure parfois des heures pour la mise au point d'un simple soldat. Alors j'interviens, je consulte mes documents et la polémique se poursuit.



Ce sont les deux fils de M^r Philippot qui nous ont fait visiter la collection de leur père : des centaines de figurines, dans des vitrines ultra-modernes...

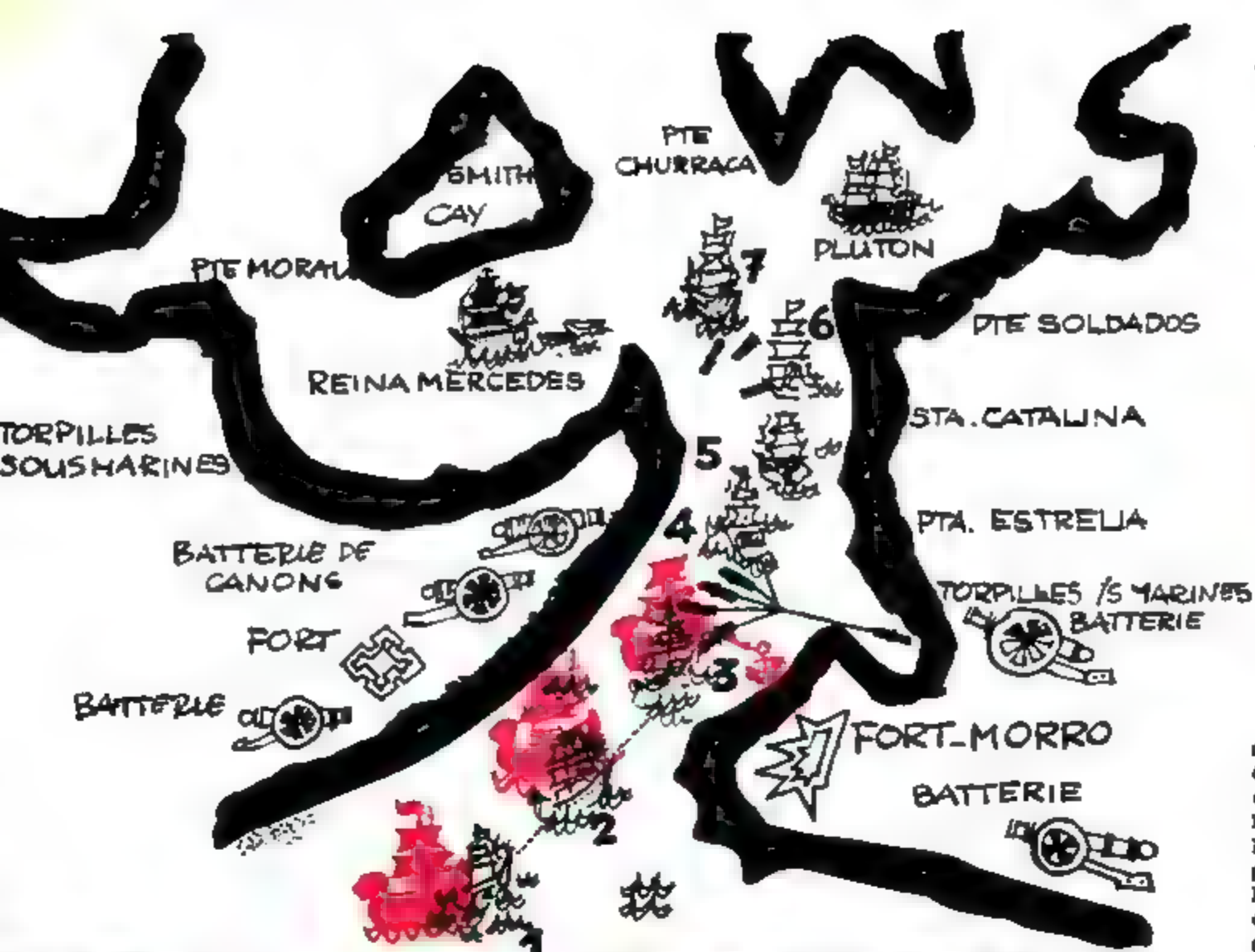


Les soldats sont confrontés avec les gravures d'époque ; certains sont sous globe.



La semaine prochaine sur le conseil que nous donne M^r Philippot au moment où, à regret, nous prenons congé de lui, nous vous emmènerons rue Néhémie, près de l'ancien Vél d'Hiv, que remplace peu à peu un immeuble moderne et trapu. Nous irons rendre visite à Mme Métyer, une véritable artiste qui a fait sortir, de son modeste atelier, une gigantesque armée à laquelle il ne manque pas un seul bouillon de graisse.

Vous verrez que cette semaine encore, futurs collectionneurs de Figurines Historiques, nous ne perdrons pas notre temps.



LA FANTASTIQUE ODYSSÉE DU "MERRIMAC"

adversaire vient d'entrer dans la baie de Cuba. Il faut enfermer Cervera et sa flotte dans la rade où il s'est réfugié. Pour cela, la meilleure solution semble être de couler en travers de la passe le « Merrimac », gros bateau charbonnier qui accompagne la flotte américaine. Mais l'entreprise est délicate et périlleuse, en raison de la présence des forts et des batteries. Il faut donc prévoir pour le « Merrimac » un équipement spécial et un équipage à toute épreuve.

Richmond Pearson Hobson, sous-ingénieur des constructions navales, embarqué comme lieutenant sur le « New-York », sollicite et obtient la faveur de diriger l'opération dès qu'il a connaissance du projet amiral. Il demande des volontaires : des centaines d'hommes se font inscrire. Hobson ne prend que six compagnons : trois du « Merrimac » qui connaissent leur navire : Phillippe, Kelly, Deignan, et trois du « New-York » : Mullen, Montague et Charette. Plus tard, Hobson remplacera Mullen, épuisé, par Murphy, du « Iowa », et prendra un septième équipier : Klausen. Ce petit nombre répond à un double but : 1° ne pas risquer trop de vies humaines ; 2° assurer une parfaite coordination des actes précis demandés à ce « commando ».

D'après le plan arrêté, la submersion du « Merrimac » doit être obtenue par l'explosion de dix cartouches placées extérieurement au-dessous de la ligne de flottaison. En une minute et demie, si aucune cartouche ne rate, le chenal de Santiago sera obstrué ; malheureusement aussi, les valeureux marins s'engloutiront dans les flots.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 juin, les hommes prennent leur poste. Des cordes relient leurs poignets à la passerelle ; c'est par un nombre de saccades convenu qu'Hobson leur transmettra les ordres. Et, dans le silence, le « Merrimac » s'en va vers son destin.

L'AMIRAL SAMPSON,
commandant en chef de l'escadre américaine, tentait, depuis de longues semaines, d'atteindre son adversaire.



L'AMIRAL CERVERA,
qui commandait la flotte espagnole. Celui-ci était d'ailleurs, ainsi que les huit Américains abattus, s'en rendre compte, un ennemi fort chevaleresque.



LE GÉNÉRAL LINARES,
commandant en chef de la place de Santiago, se montra à ce point cruel avec ses prisonniers, qu'il révolta ses propres compatriotes. Sa victime de prédilection fut...



LE LIEUTENANT HOBSON,
qui dirigeait le « commando » du « Merrimac ». Il n'avait cessé, pendant l'opération, de montrer un courage à toute épreuve.



Vous voyez, ci-contre, une carte d'ensemble de la baie de Santiago. La ville, située tout au fond, est remarquablement défendue par un goulet étroit qu'il est facile de dominer par des forts et des batteries. Cet avantage à son inconvenient, dont les Américains tenteront de profiter : il est également assez facile de bloquer une entrée aussi étroite. Ci-dessus, carte du goulet, indiquant le projet, tel qu'il était à l'origine et l'action, telle qu'elle se déroula. En noir, les positions que devait prendre le « Merrimac », à mesure qu'éclateraient les cartouches. En rouge, les positions successives qu'il prit en réalité. On constate qu'au lieu de couler dans la partie la plus étroite de la passe, le navire ne fut englouti que dans le milieu de la baie, où il ne constituait plus qu'un obstacle secondaire.

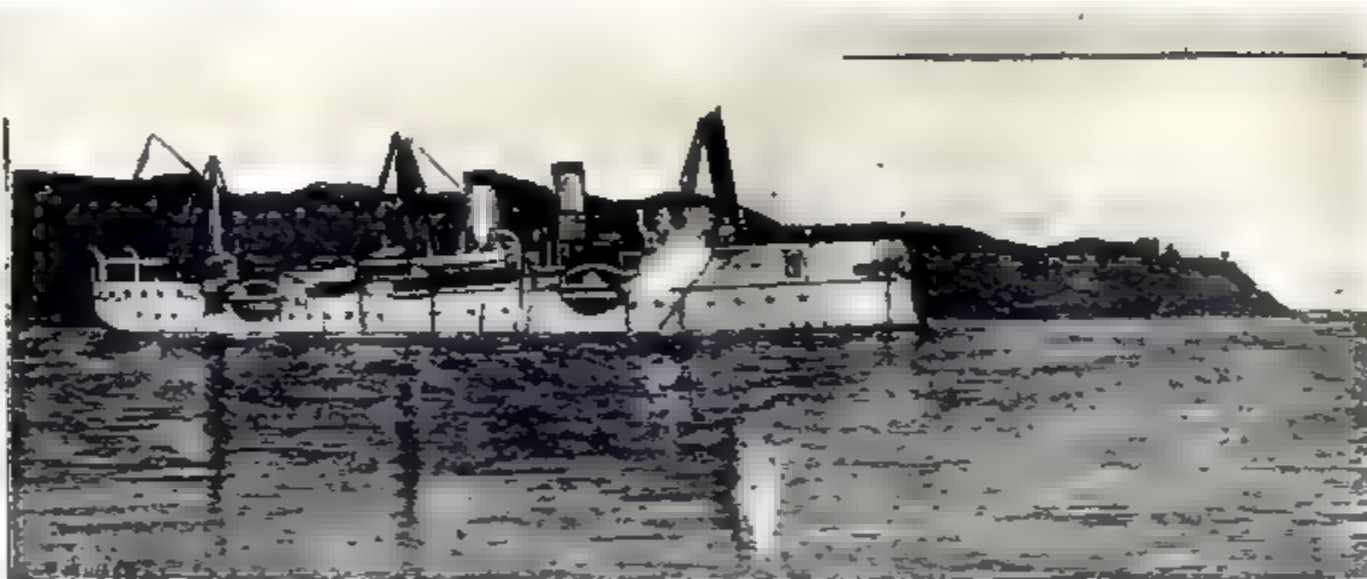
EN 1895, la révolte cubaine contre l'Espagne avait amené cette dernière à des réformes dans les statuts régissant ses colonies de Cuba et de Porto Rico. Cependant, l'insurrection n'avait pas cessé d'agir lorsque, le 15 février 1898, le croiseur américain « Maine » fit explosion sur une mine sous-marine. 265 hommes trouvèrent la mort dans cette catastrophe. Les Américains s'en prirent aux Espagnols. Le 21 avril, les Etats-Unis reconnurent l'indépendance de Cuba. C'était la guerre avec l'Espagne. Cette

guerre, presque toute maritime, devait se terminer le 10 décembre 1898, à Paris, par un traité définitif de paix. L'Espagne abandonnait sa souveraineté sur Cuba et cédait aux Etats-Unis Porto Rico et quelques autres îles. C'est dans le cadre de cette guerre assez inégale que se place l'odyssée du « Merrimac ».

L'amiral Sampson, commandant en chef de l'escadre américaine, tentait depuis de longues semaines d'atteindre son rival, l'amiral espagnol Cervera. Et voici que, le 28 mai, Sampson apprend que son



L'amiral Sampson avait choisi à dessein le « Merrimac » pour tenter de bloquer la passe de la baie de Santiago : c'était un gros bateau charbonnier, très encombrant et peu rapide.



C'est sur ce croiseur espagnol, le « Reina Mercedes », que furent si bien reçus, après leur reddition aux mains de l'amiral Cervera, le lieutenant Hobson et ses héroïques compagnons.



2 juin - 4 heures du matin. Tout est prêt, le « Merrimac » prend le départ. Le vapeur va pénétrer dans le goulet, quand un torpilleur arrive à toute vitesse et lui transmet l'ordre de battre en retraite. Le lieutenant Hobson fait demander au commandant en chef de revenir sur sa décision. Mais l'ordre est formel. L'amiral Sampson a craint que les Espagnols n'aperçoivent trop tôt le « Merrimac » et que le feu des batteries côtières ne réussisse à le couler avant qu'il puisse atteindre le goulet. Il faut attendre la nuit suivante. Hobson et son équipage sont découragés.



Pendant que ses hommes tentent de se reposer, Hobson remplace Mullen, à bout de forces, par un autre volontaire, Murphy, et choisit un septième compagnon, Klausen, car la tâche s'avère difficile. En effet, le lieutenant s'est aperçu que trois des cartouches dont l'explosion doit déterminer la submersion du navire se trouvent hors de service par suite d'un défaut dans la canalisation électrique. Il faudra donc enflammer les torpilles séparément et successivement. Hobson obtient de l'amiral que, cette fois, il n'y aura de contre-ordre sous aucun prétexte.



3 juin - 1 heure du matin. Une lune brillante éclaire le paysage. Le « Merrimac » se lance dans l'aventure. La mer monte l'arrière. Soudain, une vedette espagnole tire ; les batteries côtières prennent l'alarme et dirigent sur le bateau une violente canonnade. Les batteries de l'ouest ouvrent le feu, dit le matelot Charette. Ne vous préoccupez pas de cela », répond flegmatiquement Hobson. Et le « Merrimac » rase les rochers du Morro. Il faut ouvrir l'œil ; la moindre erreur d'appréciation ferait échouer le navire sur la gauche ou le briserait sur la droite.



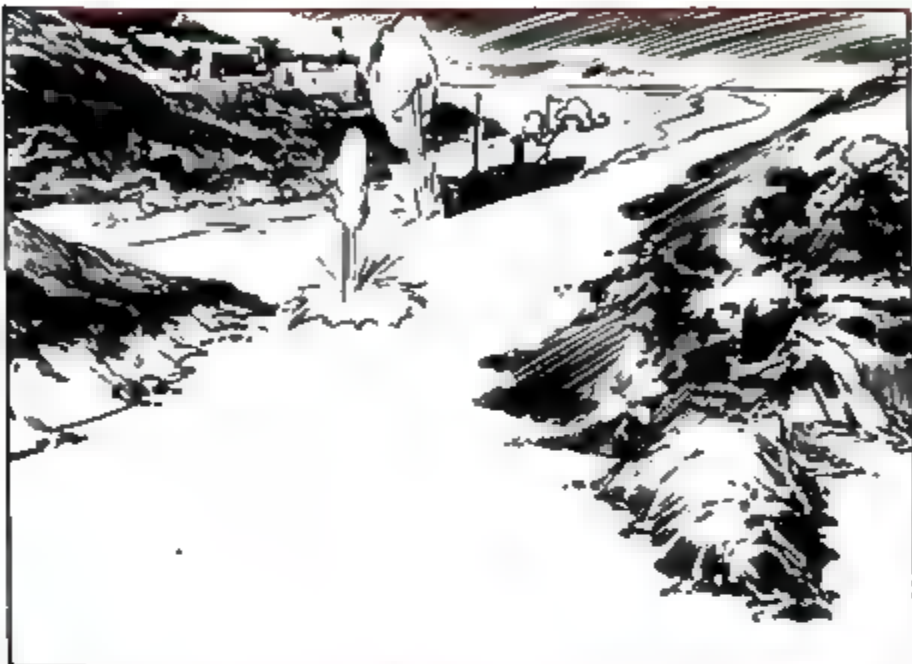
« Légèrement à bâbord ! » Puis, quelques minutes plus tard : « Barre à droite, maintenant ! » Enfin : « Ramenez la barre ! » De toutes les batteries qui défilent le goulet, part une canonnade terrible. Sans relâche, les pièces à tir rapide lancent des avalanches de projectiles sur le « Merrimac » ; une grêle de balles et d'obus balaye le pont, jetant de tous côtés des gerbes d'éclats. Sous ce feu meurtrier, Hobson demeure impassible et le timonier exécute les ordres aussi tranquillement que s'il courait une regate. Enfin, le Morro est doublé. C'est le moment décisif !



« Stop à la machine, ouvrez toutes les prises d'eau ! » Et la manœuvre commence pour placer le bâtiment au travers du chenal, de manière à l'obstruer complètement. « La barre toute à gauche ! » Mais le navire poursuit sa route droit vers le fond de la baie. Le « Merrimac » n'obéit plus ! Les projectiles espagnols ont brisé le gouvernail. Le vapeur n'est plus qu'une épave à la merci des courants. Il ne reste d'espoir que dans les ancrs. Hobson s'est déjà ressaisi et il donne aussitôt l'ordre de mouiller l'ancre du bassin d'avant, puis d'enflammer les torpilles.



Une secousse terrible, suivie d'une lueur aveuglante, annonce que les ordres ont été exécutés. La cartouche n° 1 a fait explosion. Puis, plus rien ! Pourquoi les autres torpilles ne s'enflamment-elles pas ? Nouvelle déconvenue : la mitraille a coupé la canalisation électrique. Seul, un deuxième explosif peut être allumé. Au lieu d'être déchirée dans toute son étendue, comme le prévoyait le plan de l'opération, la coque ne présente que deux brèches. La submersion ne se produira maintenant que très lentement ; et le navire avance toujours, poussé par la marée.



Reste l'ancre arrière. Si elle mord, le navire peut encore être stoppé. Mais les câbles qui la retenaient ont, eux aussi, été coupés par les obus espagnols. Elle est depuis longtemps tombée à l'eau. Et le « Merrimac » continue à remonter le chenal. L'héroïsme de Hobson et de ses compagnons aura été inutile. Tristes et découragés, leur mission exécutée, ils se sont réunis autour du canot et du radeau. Tout à coup, un choc formidable ébranle le navire ; une mine sous-marine vient de faire explosion, cependant que le feu de l'artillerie ennemie redouble de violence.



Les hommes du « Merrimac » demeurent stoïquement sous la pluie des projectiles. Un obus éclate dans la machinerie et un puissant jet de vapeur fuse par toutes les ouvertures du pont. Sous ce feu terrible, Hobson, intrépide, s'expose à la mitraille pour observer les mouvements du navire. Mais le « Merrimac » avance toujours et, dépassant l'Estrella, pénètre dans la rade intérieure. Soudain, de nouvelles mines sous-marines soulèvent le navire et des torpilles espagnoles font explosion contre ses flancs. Fracassé, le « Merrimac » se couche sur le flanc.



Peu à peu, l'avant s'enfonce, tandis que l'arrière, après s'être élevé un instant, disparaît lentement dans un effroyable remous. Au milieu d'une avalanche de débris, de caisses et de débris de toutes sortes qui les meurtrissent, Hobson et ses compagnons sont projetés à la mer dans un immense tourbillon. Une vague saisit le lieutenant et le jette contre le bastingage. Par des mouvements instinctifs, il tente d'échapper à l'entraînement vers le gouffre. C'est un plongeon effrayant, qui semble durer un siècle. Un instant, sur la mer démontée, seul surnage le radeau.



Par miracle, les huit hommes sont sains et saufs. Ils repaissent à la surface et se dirigent vers le radeau. Mais les navires espagnols sont proches. Ordre est donné de faire le silence absolu. Défense est faite de monter sur le radeau. Les naufragés se tiennent simplement par les mains à cette planche de salut. Il faut attendre le jour. Dans l'eau glaciale, chacun agite les jambes pour éviter l'engourdissement. Ce supplice dure depuis plus d'une heure quand, enfin, nuit le jour. Une chaloupe à vapeur apparaît, s'approche et s'éloigne. Hobson appelle alors.



Les marins du « Merrimac », accrochés au radeau, sont couchés en joue par une escouade de fusiliers qui monte la chaloupe espagnole. « Y a-t-il à bord un officier auquel nous puissions nous rendre, mon équipage et moi ? » cria Hobson. Aussitôt, les rideaux de la tente qui recouvre une partie de la chaloupe s'entrouvrent et un officier ordonne de déposer les armes. Hobson nage vers l'embarcation et, avec l'aide de l'officier, se hisse à bord. Cet officier n'est autre que l'amiral Carrera, chef de l'escadre espagnole. Il reçoit la reddition des Américains à bout de forces.



Après la remise de leurs armes, le lieutenant et les membres de l'équipage du « Merrimac » furent reçus à bord du croiseur espagnol « Reina Mercedes » avec la plus parfaite courtoisie et soignés avec empressement. Le capitaine de frégate de Acosta, commandant le croiseur, accueillit Hobson en ces termes : « Une fois le combat terminé, sans trahir leurs devoirs envers leur patrie, de loyaux adversaires pouvant se tendre cordialement la main. » L'audace de Hobson et de ses marins avait stupéfié les Espagnols qui ne cachaient pas leur admiration.



Deux heures après leur arrivée à bord du « Reina Mercedes », les Américains, sur un ordre du général Linarés, commandant en chef de Santiago, furent transférés dans la vieille forteresse du Morro. On entassa l'équipage dans une pièce étroite et Hobson fut enfermé dans une cellule obscure et sans air. Le général Linarés voulait soumettre ses prisonniers à un interrogatoire sur le but de l'opération. Les hommes du « Merrimac » refusèrent de répondre. Les officiers de l'escadre espagnole, indignés, vinrent chaque jour rendre visite à Hobson dans sa cellule.



Les prisonniers avaient été enfermés dans la partie du fort la plus exposée au feu de l'escadre américaine, et un grand drapeau espagnol avait été hissé au-dessus de la cellule de Hobson. Aussi, lorsque, dans la matinée du 4 juin, la flotte américaine bombarde les forts du goulet, la position des détenus devint-elle fort critique. Hobson, à l'aide d'une table, d'un lavabo et d'une malle en fer, installa un pare-éclats dans un coin de sa cellule. Pendant un temps, les gros obus menacèrent d'engloutir les occupants du Morro. Puis les Américains attaquèrent le goulet.



Par un hasard providentiel, l'équipage du « Merrimac » sortit sain et sauf de cette nouvelle épreuve. Des le lendemain, ils furent transférés dans une caserne de Santiago. Le 26 juin, ils apprennent avec joie le débarquement et suivent au bruit du canon l'approche de l'armée américaine. Ne sachant plus que faire de ses prisonniers, le général Linarés accepta de les échanger contre des Espagnols capturés par les Américains. Hobson et ses compagnons furent reconduits, les yeux bandés, jusqu'aux avant-postes. Un accueil triomphal les attendait aux Etats-Unis.

JACQUES LE GALL

RESUME — La police donne l'assaut au repaire de l'Ombre et de ses gangsters dans les ruines de Pierre-Noire où Le Gall est emmuré. Les bandits ne peuvent résister aux bombes lacrymogènes.

contre

L'OMBRE



NOTRE CONCOURS PERMANENT DE PHOTOS ANIMAUX



Bravo, cette semaine vos envois sont excellents et nous avons eu bien du mal à désigner le vainqueur, Jean-Pierre Potel, 107, rue Lamartine, à Saint-Etienne-du-Rouvray (Seine-Maritime), qui reçoit un abonnement d'un an à « Pilote » pour sa charmante photo, à droite.

Mention plus qu'honorable à notre ami lecteur Raymond Burlotte, 36, rue de Saint-Germain, à Cormeilles-en-Parisis (S.-et-O.), qui a photographié son petit chat dans un panier de pêcheur (à gauche).

Continuez donc à nous envoyer vos épreuves, et n'oubliez pas que, pour les prochains numéros (58 et 59), le sujet imposé est le pigeon. Cela semble difficile à première vue, mais avec quelques miettes de pain et un peu de patience — surtout ne bougez pas ! — vous pourrez « tirer le portrait » de ces volatiles peu farouches.

Bien entendu, comme d'habitude, la meilleure photo de la semaine sera publiée dans « Pilote » et vaudra à son auteur un abonnement d'un an à notre journal.

Reporters, à vos objectifs.
Et bonne chasse (photographique) !



CONCOURS PILOTE RADIO LUXEMBOURG

Trois Parisiens ont eu le dernier mot à l'issue du Grand Concours anniversaire « Pilote-Radio-Luxembourg » du 20 octobre dernier, mais c'est au sprint (la question subsidiaire) qu'ils ont triomphé de six autres équipes, non moins valeureuses, qui comme la leur, nous avaient adressé leur réponse : quinze erreurs relevées dans les paroles d'André Bourrillon tout au long de l'émission « Pilote » du 20 octobre, alors que ce dernier en avait commis volontairement seize. Beau

résultat, on en conviendra, couronné par une réponse excellente à la question subsidiaire (41,500 km au lieu des 41,385 km parcourus en kart, par le Chevalier d'Orgeux) pendant la durée de l'émission « Pilote », et qui permettra à ses auteurs, ainsi qu'à leurs familles respectives de goûter pleinement le premier prix de notre concours : une semaine aux sports d'hiver, aux Contamines-Montjoie, la magnifique station située au pied du mont Blanc.

LES 16 ERREURS DU GRAND CONCOURS ANNIVERSAIRE DE PILOTE

ANDRÉ BOURRILLON A DIT :

IL AURAIT DU DIRE :

1. Un an de Pilote = 1 864 pages.
2. Just Fontaine a été jadis sélectionné dans l'équipe de Tunisie junior.
3. Tanguy a giflé son colonel.
4. Saint-Hélène était dans un T 36.
5. Zavatta est né à La Goullette, en Tunisie.
6. Le navire d'Eric arrive en vue de l'île d'Elbe.
7. A bord de ce navire, il y a des pirates.
8. La Gazette de Théophraste Renaudet.
9. Cette Gazette a paru en 1731.
10. Vous apprendrez comment devenir agent de police en 10 leçons.
11. P'tit Pat.
12. La péniche est ancrée sur la Loire.
13. P'tit Pat a trouvé dans la valise un billet de 100 NF.
14. La buvette des dauphins.
15. Astérix a troublé le repas de Jules César.
16. Le repas de Jules César.

- 1 664 pages ou 1672 (avec les 8 pages supplémentaires du n° 52).
- Dans l'équipe du Maroc junior.
- Tanguy a giflé son coéquipier Saint-Hélène. Saint-Hélène était dans un T 33.
- Zavatta est né à la Goullette, en Tunisie.
- Le navire d'Eric arrive en vue de Sainte-Hélène.
- A bord de ce navire, il y a des matelots révoltés (peut-être devrions-nous dire des pirates, mais pour le moment ils ne sont pas encore allés jusque-là).
- La Gazette de Théophraste Renaudet. Elle a paru en 1631.
- Comment devenir agent secret en 10 leçons.
- P'tit Pat.
- La péniche est ancrée sur la Seine.
- Un billet de 10 NF.
- La buvette des marionnettes.
- Il a troublé le repas de Jules César.
- Le repas du préfet.

15 ERREURS

PREMIERS
41 500 m.

M. GANTILLON Bruno, 9, rue de la Nèva, Paris-8°; M. GELENINE Boris, 9, rue de la Nèva, Paris-8°; M. GELENINE Michel, 9, rue de la Nèva, Paris-8°.

DEUXIÈMES
51 710 m.

M. MAMEL André, 12, rue de la Paix, à Savigny-sur-Orge (S.-et-O.); M. BILBEAU Alain, 13, rue de la Paix, à Savigny-sur-Orge (S.-et-O.); M. MARNEUX Serge, 15, boulevard de la Gare, à Etretat (S.-et-O.); M. CABAL Robert, 29, rue Cavaignac, à Calais (P.-de-F.); M. LOURME Pierre, Ecole Maternelle des Cailloux, à Calais (P.-de-F.); M. LEFEBVRE J.-Marc, 31, rue Cavaignac, à Calais (P.-de-F.).

TROISIÈMES
54 250 m.

Mlle ROYER Evelynne, 31, rue de Constantinople, à Paris-8°; Mlle GRANDVOINET Danielle, 11, rue de la Fraternité, Colombes (S.); Mlle JORION Françoise, 4, rue Philippe-de-Metz, à BOIS-COLOMBES (S.); M. J.-P. GILLET, Ramonette-Bouillon (Belgique); Mlle GILLET M., Ramonette-Bouillon (Belgique); M. DEVIN J.-M., Gendarmerie, Bouillon (Belgique).

QUATRIÈMES
55 200 m.

M. D. VANHOOLAND, 33, rue Garibaldi, à Saint-Ouen (S.); M. G. PEUDEPIECHE, 34, avenue Gabriel-Péri, à Saint-Ouen (S.); M. J.-P. DES-SAY, 65, rue Charles-Schmidt, à Saint-Ouen (S.); M. LAISSY Bernard et Patrick, 34, rue du Président-Wilson, La Pecq; M. SUTTER Patrick, 34, rue du Président-Wilson, La Pecq (S.-et-O.).

SEPTIÈMES
61 155 m.

14 ERREURS

HUITIÈMES
42 600 m.

M. SENGISEN J.-L., 16, rue Bocquillot, à Avallon (Yonne); M. PORTAL R., 58, Grande-Rue, à Avallon (Yonne); M. AMIOT D., 59, Grande-Rue, à Avallon (Yonne).

NEUVIÈMES
37 590 m.

M. CAUVET J., 197, rue Saint-Martin, à Paris (3°); M. CAUVET Ph., 197, rue Saint-Martin, à Paris (3°); M. PLEZ Jackie, 2, rue Saint-Jacques, à Melun (S.-et-M.).

DIXIÈMES
34 580 m.

M. NICQUEL G., 48, boul. Victor-Hugo, à Soissons (Aisne); M. SAINT-LEGER A., à Montigny-Legrain, par Vieux-Aisne (Aisne); M. SOURDET D., 154, avenue Châteauneuf-Thierry, à Soissons (Aisne).

ONZIÈMES
49 600 m.

M. GRELLEY P., 74, bd du Montparnasse, à Paris-14°; M. SERENI A., 14, rue de Tiliat, à Paris-8°; M. RYSTO J.-L., 26, avenue Clarisse, à Vauxcelles (S.-et-O.).

DOUZIÈMES
50 000 m.

Mlle LEMARCHAND H., 15, rue Thibaud, à Paris-14°; Mlle CHAPALAIN J., 8, rue Saussures, à Cachan (S.); Mlle MICHEL M.-H., 29, avenue d'Orléans, Paris-14°.

TREIZIÈMES
50 166 m.

M. MONNEY P., 101, rue Régault, à Paris-13°; M. JOFFRES J.-J., 6, rue Nationale, à Paris-13°; M. MONNEY D., 101, rue Régault, à Paris-13°.

QUATORZIÈMES
51 402 m.

M. BOLDIRINI J.-M., 45, rue Roboret-de-Climens, à Bordeaux; M. MARTELETTI B., 222, rue Turenne, à Bordeaux; M. RIBERA Claude, 41, rue Ernest-Renan, à Bordeaux.

QUINZIÈMES
51 600 m.

M. BIGAUD J.-P., 4 d, avenue Pasteur, à Bondy (S.); M. BIGAUD J.-M., 4 d, avenue Pasteur, à Bondy (S.); M. SMOLIK J.-H., 4 d, avenue Pasteur, à Bondy (S.).

SEIZIÈMES
52 500 m.

M. FICHEFEUX J., 4, rue Greffulhe, à Paris-8°; M. OLIVIER G., 21, rue de Mont-Thabor, à Paris-17°; M. BOYER E., 8, rue Saint-Florentin, à Paris-17°.

DIX-SEPTIÈMES
52 708 m.

M. RESSEGUIER Y., Les Bordes (Indre); Mlle N. RESSEGUIER, Les Bordes (Indre); Mlle G. RESSEGUIER, Les Bordes (Indre).

DIX-HUITIÈMES
53 750 m.

M. DENOLLE J.-C., 16, allée Mansart, à Fresnes (S.); M. DENOLLE D., 16, allée Mansart, à Fresnes (S.); M. HERCELIN J.-M., 20, rue des Suisses, à Paris-14°.

Nous donnerons la semaine prochaine la suite de la liste des équipes gagnantes.

LA SEMAINE PROCHAINE : NOTRE NOUVELLE ÉPREUVE DU BREVET DE PILOTE

petites annonces...

NOS PETITES ANNONCES SONT LES MOINS CHERES DE FRANCE ! Elles ne coûtent, en effet, que 1 NF la ligne de 40 lettres ou espaces. Réduction de 50 % pour les détenteurs du Carnet de Bord.

ATTENTION ! En aucun cas, notre journal ne transmettra les réponses ; il convient donc d'indiquer clairement dans chaque annonce l'adresse où l'on désire les recevoir. Ne perdez pas patience, toutes vos annonces passeront intégralement ; nous vous demandons seulement de tenir compte d'un indispensable délai d'impression d'une quinzaine de jours.

NOUS AVONS PRÉVU, POUR VOUS, QUATRE RUBRIQUES : échange, achats et ventes, demandes de correspondants, le coin des parents. Toutes correspondances relatives à cette rubrique doivent être adressées à « Petites annonces, Journal Pilote », 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2°).

VENTES

V. La Vallée des Cèdres, 5 NF.; 7 boules cristal, 3 NF. Port en sus, 1 NF. Léchavin, 6, rue A.-Cournot, Gray (Hte-Saône).

Achète, échange illustrés enfants, bon état période 1900-1945 : Epatant, Petit Illustré, Intrépide, Cri-Cri, Belles Images, Régiment, Buffalo-Bill, Texas-Jack, Cartouche, Morgan Nick Carter, Harry Dickson, Robinson, Jumbo, Hurrah, Aventures, Junior, Hop-La, L'As, etc. J.-F. Thévenon, 127, av. Parmentier, Paris-11°.

Vende chiots caniches, diff. couleurs, nains, pedigree Bergers all. et fox, bon prix. M. CRANO, chem. de la Celle à Champagnon-sur-Seine (S.-et-M.).

DEM. CORRESPONDANTS

Cherche correspondants anglais et allemands pour échanger timbres français. Eyscher, 13, rue St-Léon, Colmar (Ht-Rhin).

LISTE DES GAGNANTS DU CONCOURS CARAN D'ACHE

La Poule

1. CHAURE Rémy, Bellevue-du-Nord, Warcy (Ardennes). — 2. SONARGENT Anick, 47, rue de l'Horloge, Dôle (Jura). — 3. FOUCHER M.-Annick, impasse du Séminaire, Avranches (Manche). — 4. GHYS François, 7, rue de la Justice, Nouilles (S.-et-O.). — 5. HAINE Evelynne, 146, rue de la Marcellie, Coxvin (Belgique). — 6. PICOT Patricia, 30, rue des Mazurettes, Coen (Calvados). — 7. BEZEAU A., chez Mme Laval, Lavelle (Corrèze). — 8. DELAIRE Bernard, 231, rue d'Albion, Amiens (Somme). — 9. HOURIEZ Rose-Marie, rue de la Chasse, à Vertain, par Solesmes (Nord). — 10. CHOMARAT Anny, Garmolles, par Mellecey (S.-et-L.). — 11. DEVIN Charles, 20, rue de l'Échiquier, Paris (10°). — 12. MEULLE Colette, Procy-les-Vesoul (Hte-Saône). — 13. SCHLICK Michel, faubourg de Trèves, Sierck-les-Bains (Moselle). — 14. GARREAU Lionel, 42, rue de Versailles, Le Chesnay (S.-et-O.). — 15. PONSART Marie-France, citadelle Bayard, Mézières (Ardennes). — 16. PONSART Marie-Odile, citadelle Bayard, Mézières (Ardennes). — 17. LANGLET François, 1, rue du Marais, Filzacourt (Somme). — 18. BERTRAND Nelly, Pannemière, par Gennesval (Ailier). — 19. POUDROUX Pierre, 606, cité Jean-Jaurès, Arras (P.-de-F.). — 20. LESCOUZERES Marie-L., La Bouche-Tue-Loup, Pont-Saint-Martin (Loire-Atlant.).

ABONNÉS

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande d'abonnement, accompagnée d'un timbre à 0,50 NF.

Pilote

Sté Nlle D'EXPLOITATION
DU JOURNAL PILOTE
Rédaction et Administration :
30, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS-2°

Tél. : CENTRAL 19-10 - CENTRAL 18-31

Gérant-directeur de la publication : L.-R. RIBIÈRE

Directeur général : J. HEBARD

Rédacteur en chef : R. JOLY

Directeur de la rédaction : R. GOSCHNY

Directeur artistique : J.-M. CHARLIER

ABONNEMENTS

France et Communauté française	Étranger
3 mois... 9,00 NF	11,00 NF
6 mois... 19,00 NF	21,40 NF
1 an... 36,40 NF	41,60 NF

C.C.P. Paris 13.897-73

Pour la Belgique, envoyer les règlements à :

« SIREP », 35, avenue Wolvendael,

BRUXELLES 18° — C.C.P. 224-88

Abonnements en Belgique :

6 mois... 21,40 FB

1 an... 41,60 FB

La reproduction des textes et des photographies est interdite. PILOTE décline toute responsabilité pour les documents envoyés. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Publicité : ÉDIFRANCE,

38, rue Notre-Dame-

des-Victoires,

Paris (2°).

CENTRAL 12-75,

13-10, 14-99.

pour demander votre CARNET DE BORD

Envoyez dix bons semblables à celui qui figure dans l'angle de cette page, et dont les numéros se suivent (en y joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse). Adressez, enfin, le tout à « Carnet de bord » de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2°).

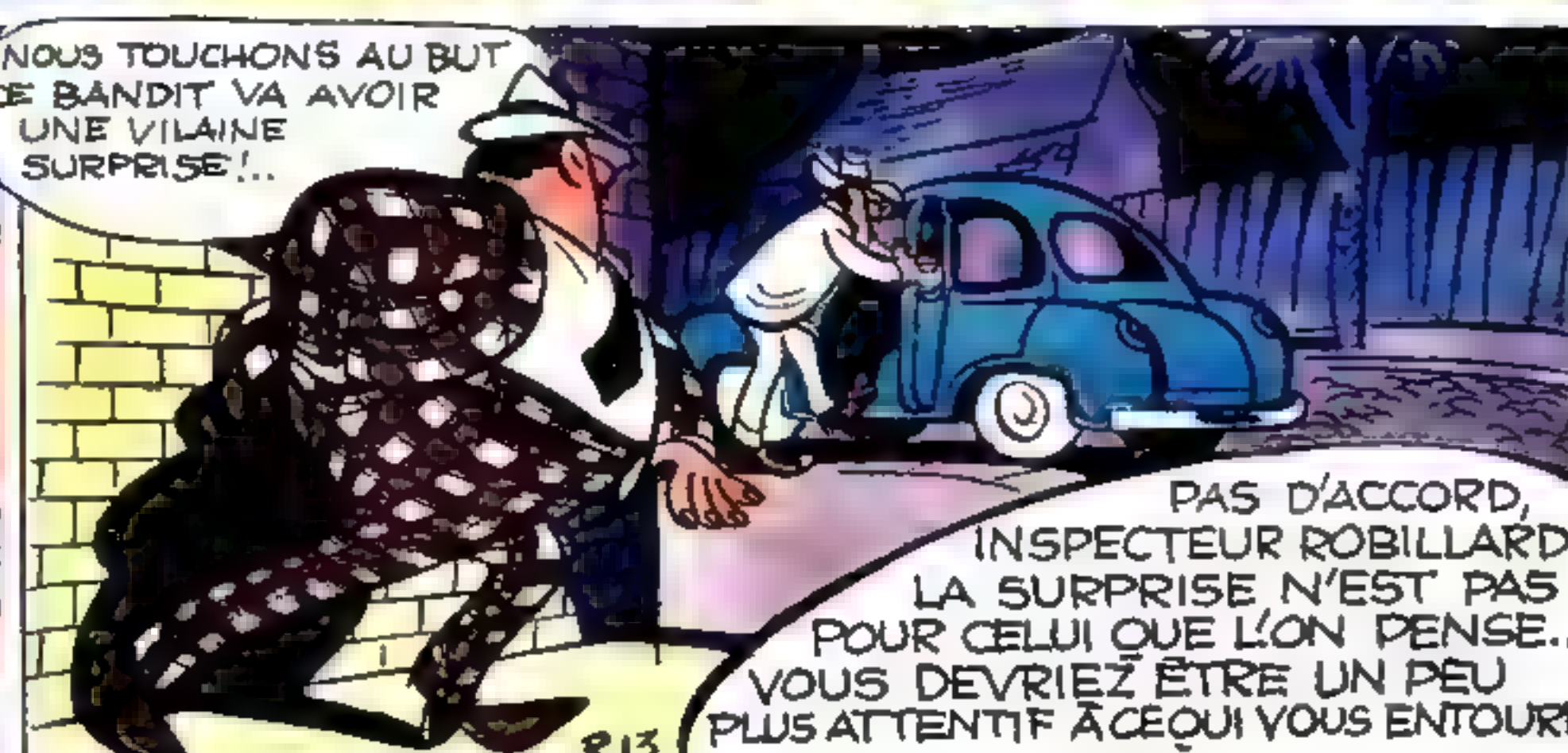
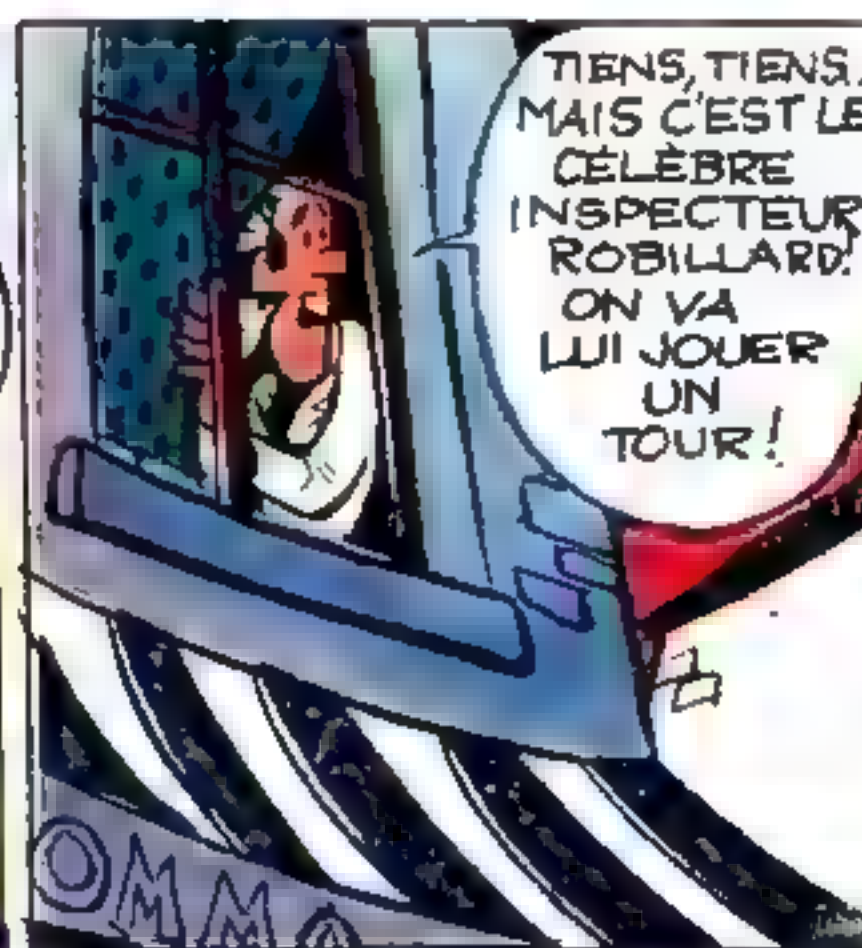
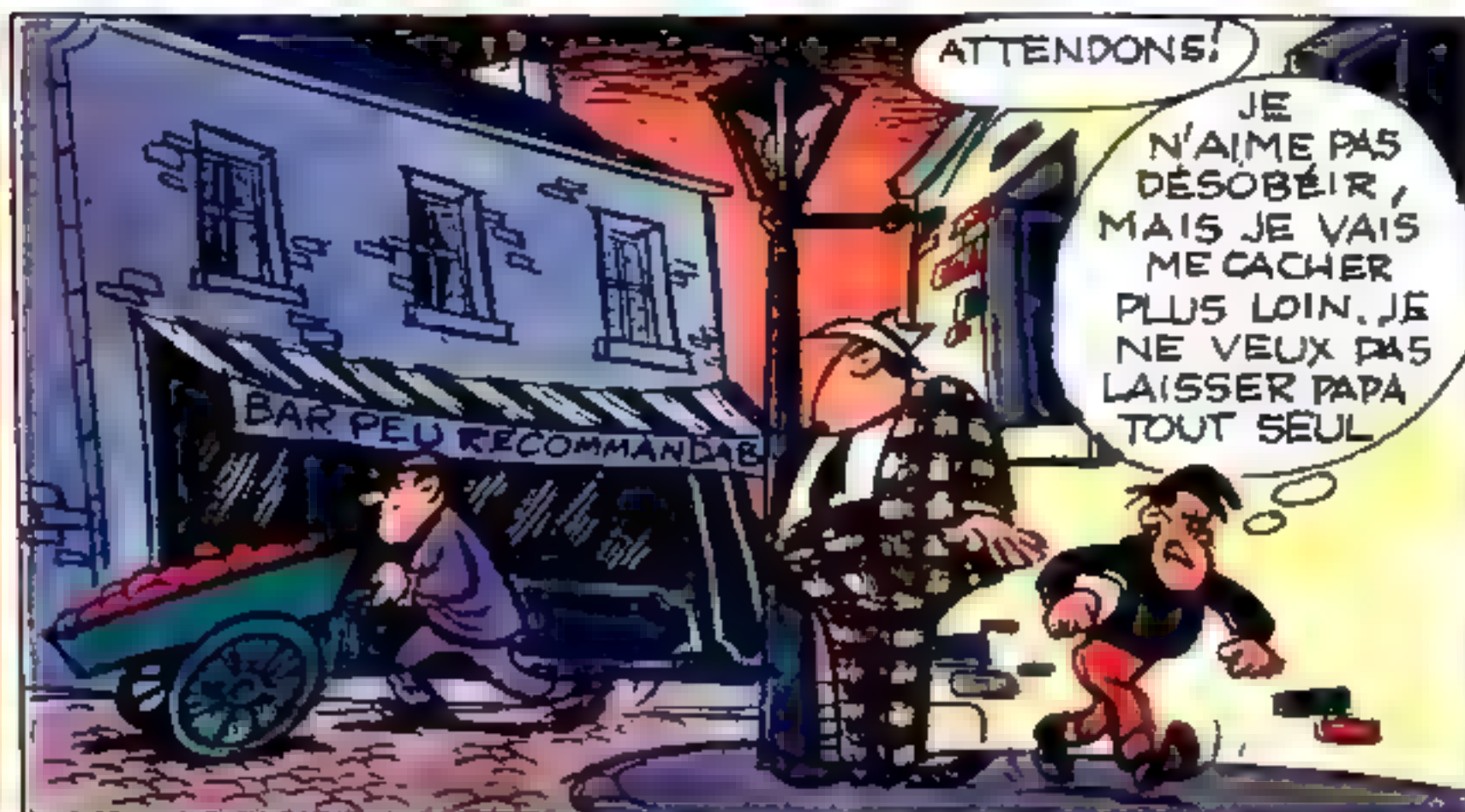
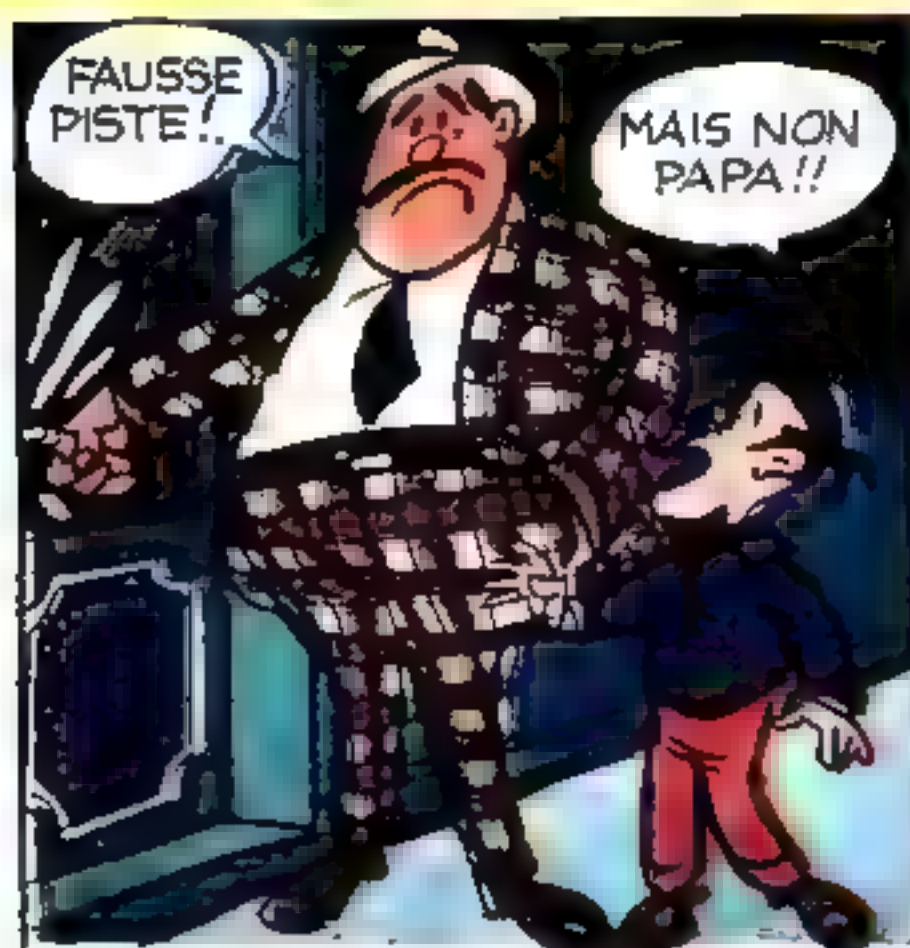
BREVET DE
"PILOTE"



L'INSPECTEUR ROBILLARD

★ PAR PIERRE BELLEMARE ET MOALLIC ★

RESUME. — Robillard, toujours distrait, n'a pas remarqué la cigarette qui fumait encore dans un cendrier du bar. Quelqu'un avait fréquenté récemment ce bar peu recommandable. Ferdinand, lui, comme vous, avait vu ce détail fort important...



LA SEMAINE PROCHAINE VOUS POURREZ VÉRIFIER SI VOUS AVEZ EU DU FLAIR, EN DÉCOUVRANT LES INDICES QUI ONT ÉCHAPPE À NOS HÉROS.

Comité de Direction : L. R. Ribière — C. Courtaud — J. Hébrard. Lot n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

(A suivre.)

Dépôt légal n° C 300. 2° semestre 1960. Imp. GEORGES LANG — N.M.P.P.

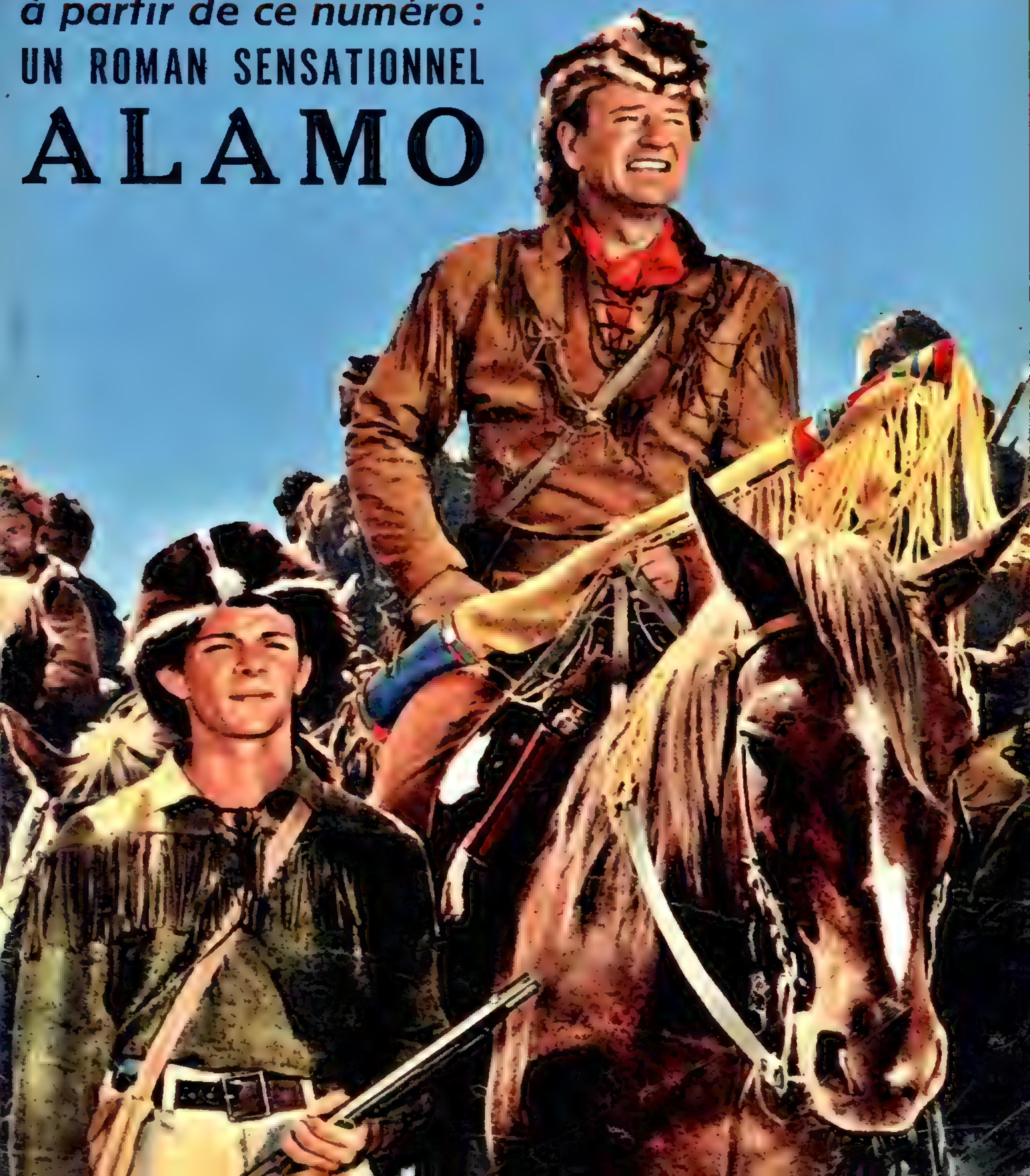
Pilote

LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRÉ DES JEUNES

N° 58
1^{er} DÉCEMBRE 1960
Deuxième année
0,80 NF



à partir de ce numéro :
UN ROMAN SENSATIONNEL
ALAMO





A VOTRE SERVICE, M. LE SECRETAIRE

De Bruno UAGULA, secrétaire de la classe de garçons de l'école communale de Badevel (Doubs).

Cette année, dans notre département, l'étude de la Communauté française figure au programme de la classe de fin d'études primaires. Nous vous serions reconnaissants de nous communiquer à cet effet les dates exactes auxquelles les différents Etats membres de la Communauté ont obtenu leur indépendance jusqu'à ce jour. Permettez-moi de vous signaler que nous utilisons souvent, en classe, certains documents contenus dans votre journal. Les Pilotoramas sur la construction des Pyramides, sur les légions romaines, les Jeux Olympiques, Carthage nous ont en particulier aidés efficacement dans l'illustration de nos leçons d'histoire.

Nous sommes toujours flattés et ravis quand nous apprenons que « Pilote » a pu aider nos lecteurs dans leurs études. En ce qui concerne les dates auxquelles les Etats membres de la Communauté ont accédé à l'indépendance, les voici : Guinée, 28-9-1958 ; Mali (Sénégal-Soudan), 20-6-1960 ; Madagascar, 25-6-1960 ; Dahomey, 1-8-1960 ; Niger, 3-8-1960 ; Haute-Volta, 5-8-1960 ; Côte-d'Ivoire, 7-8-1960 ; Tchad, 11-8-1960 ; Centre-Afrique, 13-8-1960 ; Congo, 15-8-1960 ; Gabon, 17-8-1960.

UN MAGICIN

De Jean-Pierre ROMAIN, 33, square Dufourmantelle, Maisons-Alfort (Seine) :

J'ai le livre écrit par le célèbre prestidigitateur Michel Seldow, les Illusionnistes et leurs secrets, qui a paru dans « Pilote » n° 52. Ce livre m'a particulièrement intéressé, et, comme je voudrais me lancer en amateur dans la prestidigitation, pouvez-vous m'indiquer, à Paris, l'adresse d'une maison où je pourrais trouver tout le nécessaire, tel que la baguette magique, le chapeau, le foulard et autres objets que demande Michel Seldow pour ses tours.

Votre question, cher Jean-Pierre, rejoint celle de nombreux lecteurs qui nous ont demandé où l'on pouvait acheter tout ce qui est nécessaire pour faire des tours de prestidigitateur. Nous signalons qu'il y a plusieurs marchands de « magie » dans toutes les grandes villes. A Paris, on peut se procurer des boîtes de magie contenant de nombreux tours dans certains grands magasins, notamment dans les Grands Magasins du Printemps. Voici donc la réponse que vous souhaitiez, et, comme dit notre ami Seldow : « Bon truc ! »

« PILOTE » sur 1 293 M.

N'oubliez pas d'écouter tous les jeudis, sur Radio-Luxembourg, l'émission « Pilote », réalisée par Guy Bertré, Jacques Ledrain et André Bourillon, avec la collaboration de notre journal. Vous retrouverez toutes les semaines, à partir de 13 h 30, vos feuilletons préférés, « Michel Tanguy », « le Démon des Caraïbes » et « Astérix », ainsi que de nombreuses rubriques qui vous passionneront.

TARZAN

De Bernard TESSIER, 17, route des Bains, Chanteraine, Epinal (Vosges).

En lisant hebdomadairement « Pilote », j'ai vu que l'on pouvait vous poser des questions. Je voudrais savoir si Tarzan a réellement existé, ou alors si c'est une légende, ou un petit « brin » de réalité.

Le célèbre personnage « Tarzan » est né dans l'imagination du romancier Edgar Rice Burroughs. Néanmoins, comme pour « Mougli », le héros du « Livre de la jungle », de Rudyard Kipling, il y a une base de réalité. Des enfants, en effet, ont été abandonnés dans la jungle et ont été élevés par des animaux. Si vous êtes lecteur assidu de « Pilote », vous devez vous souvenir certainement de l'article que Lucien Barnier avait écrit au sujet des « enfants-loups ».

— Rue Lepic, s'il vous plaît ?

— 81, rue Lepic ?

— Le théâtre du Tertre ?

C'est un regard, un joli petit regard qui a demandé ainsi ce renseignement... et vous le savez, les jeunes, puisque c'est vous tous qui les avez envoyés. Ils sont beaucoup, beaucoup de regards... et ils ont tous envie d'aller au théâtre, 81, rue Lepic, voir le spectacle Jules Renard qui est joué depuis le 21 novembre et qui le sera encore le 28 novembre, le 5 et le 12 décembre.

Le plus joli de tous ces regards, celui d'Etienne Kopf, a déjà reçu des invitations gratuites... Mais que tous les autres le suivent ! Leur grand frère Jules Renard les attend nombreux au théâtre du Tertre, 81, rue Lepic.

Pour retenir les places, téléphoner à NOR. 21-91.

LES INSIGNES

« Pilote » a créé pour vous de magnifiques insignes émaillés que vous serez fiers de porter. Pour recevoir chez vous, franco de port, l'insigne « Pilote », envoyez à « Pilote », par mandat compte chèque postal, ou en timbres, la somme de 2 NF. Spécifiez bien si vous désirez que l'insigne soit monté sur patin (pour la boutonnière) ou sur épingle.

Nous vous signalons qu'il vous faudra quelques jours de patience avant de recevoir votre insigne, car nous sommes submergés de demandes.



Cette vraie fusée stratosphérique est l'œuvre de dix amateurs de moins de 20 ans

La semaine dernière, nous vous présentions, à cette même place, Alan Bond, un jeune savant atomiste anglais de 16 ans, constructeur d'une fusée pouvant atteindre 16 000 mètres d'altitude. Et, aujourd'hui, c'est avec plaisir que nous apprenons la performance de dix jeunes Français qui, eux aussi, ont construit une fusée.

Jusqu'ici, ils avaient modestement gardé le silence. Mais ils n'ont pas voulu qu'on puisse croire que notre pays était dépassé par le Royaume Uni. Et ils ont révélé que la Défense Nationale allait, le mois prochain, probablement au Centre d'Essais de Vernon, lancer cette fusée 100 % française, propulsée par un nouveau carburant, mix au point par cette jeune équipe.

En fait, nous explique le jeune président, depuis la naissance du premier spoutnik, je voulais créer ce Club de jeunes. Il en existe depuis longtemps à l'étranger, qui reçoivent l'aide de savants et des subventions officielles. Mais, chez nous, tout restait à faire. Ne trouvant pas de groupe auquel adhérer, j'ai pris le parti d'en fonder un...

Philippe, qui venait de quitter, sur un malentendu, l'Ecole Technique Supérieure de Laboratoire, réussit, grâce à des annonces, à grouper autour de lui des étudiants. Aujourd'hui, l'A.C. A.F. compte près de 150 adhérents répartis dans toute la France et l'Afrique du Nord.

Cinq services ont été organisés : astronomie, documentation-publicité, correspondants de province, lancement et journal ronéotypé. — C'est grâce à ce journal « Jeunes Fusées », ajoute Philippe Arnal, que le groupe parisien a pu construire l'engin. Avec l'argent récolté (20 000 anciens francs) et l'aide complémentaire de nos parents, nous avons eu assez pour couvrir tous nos frais.

Le plus difficile a été la recherche et la mise au point du carburant. Aux premiers essais, Philippe a réussi à mettre le feu à son laboratoire : un cabinet de toilette désaffecté de l'appartement paternel, 79, rue des Plantes, dans le 14^e arrondissement.

A présent, il ne reste plus qu'à baptiser l'engin qui a étonné les techniciens des services scientifiques de la Défense nationale. Les jeunes savants ne se prennent pas au sérieux, mais peut-être convient-il, précisément, de les prendre au sérieux...



MATERIAU :
ACIER DUR DE
3 MM D'ÉPAIS-
SEUR.

HAUTEUR : 0,787
MÈTRES.

DIAMÈTRE : 102
MILLIMÈTRES.

POIDS À VIDE :
8,500 KG.

POIDS AVEC CAR-
BURANT : 13,500
KG.

VITESSE ÉJECTION
GAZ : 2 000 M/S.

FORCE DE POUSS-
ÉE : 190 KG.

ACCELERATION :
33 M/S.

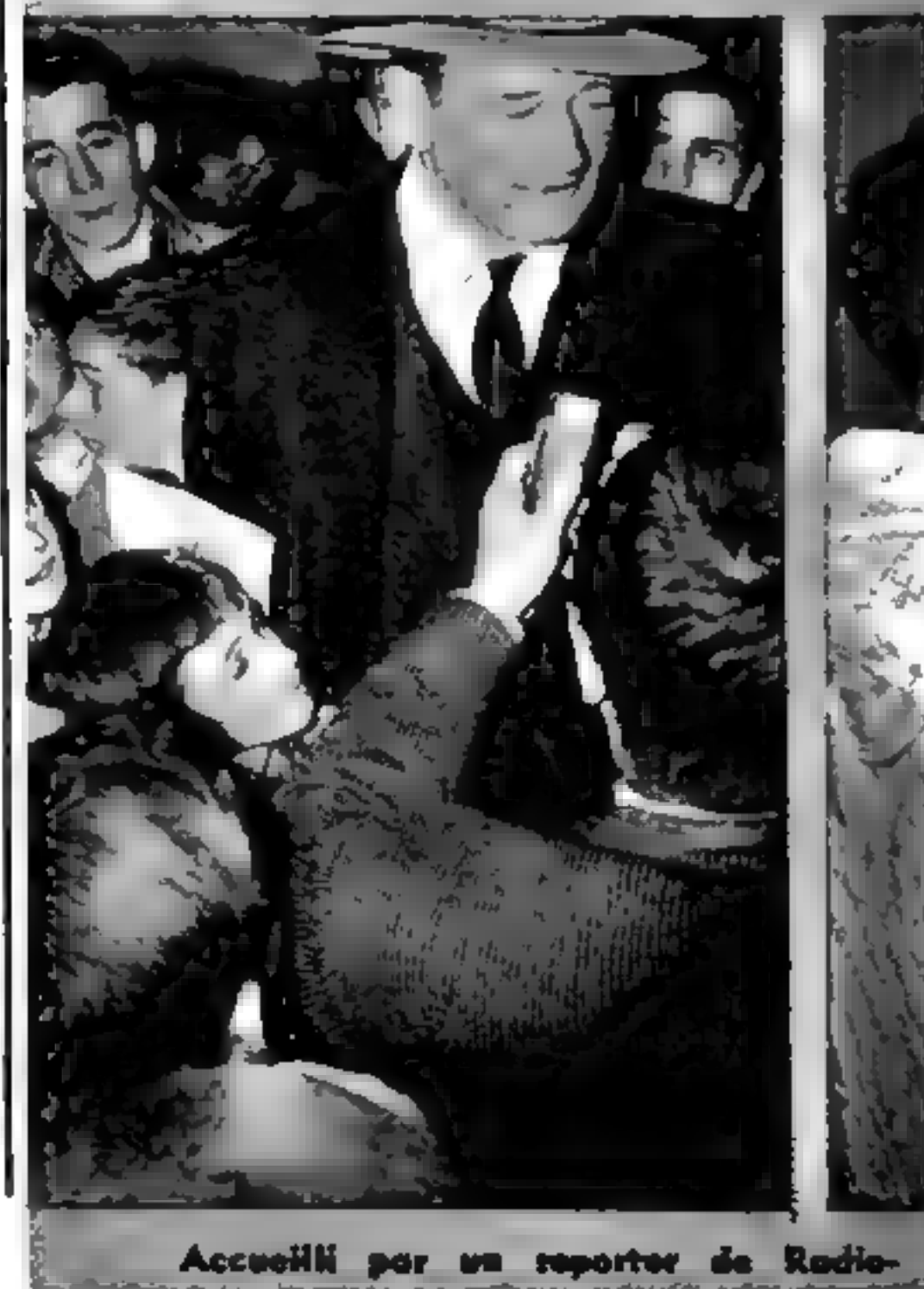
ALTITUDE PRÉ-
VUE : 20 000 M.

PRIX DE RE-
VIENT : 200 NF.

(Photos Agip.)



John Wayne subit gaiement l'assaut de ses admirateurs.



Accueilli par un reporter de Radio-

John Wayne, le héros d'Alamo LE ROI DES COW-BOYS EN VISITE A PILOTE



John Wayne est venu signer les carnets de bord de *Pilote* dans le bureau de notre nouveau rédacteur en chef, D. Lafèvre-Toussaint.

DES centaines de jeunes Pilotes impatients attendaient devant les bureaux de notre journal l'arrivée de John Wayne. A 11 h 30 précises, comme promis, le prestigieux acteur descendait de sa voiture et était aussitôt assailli par ses jeunes admirateurs. Véritable colosse de près de deux mètres de haut, John Wayne se révéla être d'une simplicité et d'une gentillesse inépuisables. La bousculade dont il était l'objet lui arracha des éclats de rire, il se mit à signer des autographes en nous disant que les enfants français étaient aussi énergiques que les Américains. Il nous précisa d'ailleurs qu'il avait cinq enfants, deux petits-enfants, et qu'un troisième devait naître cette semaine.

John Wayne, héros de 150 films, dont beaucoup de westerns que nous apprécions tant, nous parla de ses souvenirs et de ses projets. Et, bientôt, ce n'était plus une grande vedette que nous recevions dans nos bureaux, mais un ami. Un ami charmant, détendu, de bonne humeur, qui nous dit sa joie d'avoir eu l'occasion de voir nos lecteurs. « Children are wonderful », « les enfants, c'est merveilleux », nous dit-il à plusieurs reprises. Mais l'heure s'avancait, et la journée de John Wayne ne faisait que commencer...

(Photos Roughol.)

Interrogé, devant le micro et en anglais, par nos jeunes lecteurs, John Wayne leur a répondu avec beaucoup d'esprit de répartie :

Le futur politicien : « Que pensez-vous de l'élection du nouveau Président des U.S.A. ? » M. Wayne :

« Quand un nouveau Président est élu, aux Etats-Unis, tous les Américains sont toujours contents... »

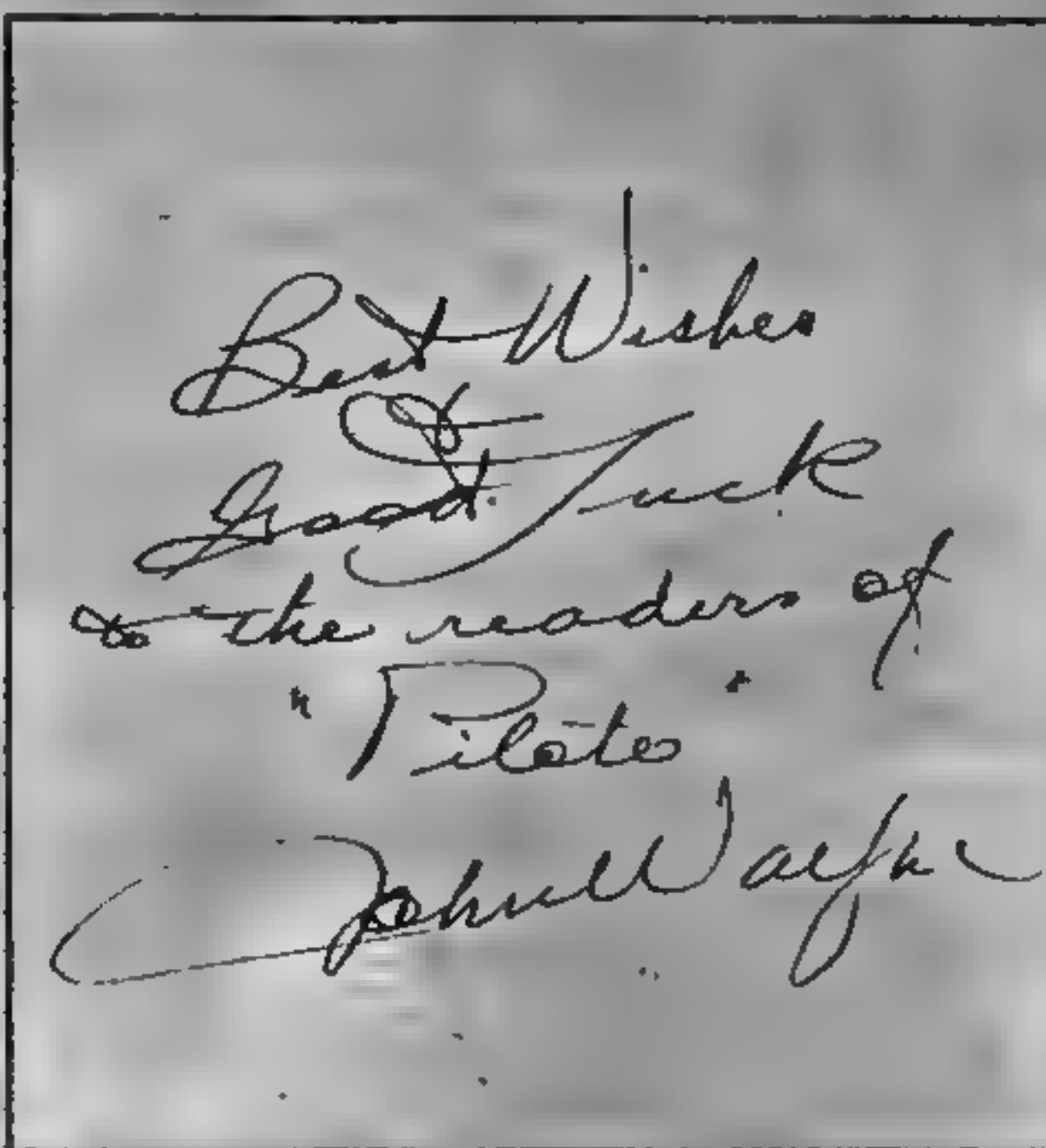
Le futur collectionneur : « Collectionnez-vous des chapeaux de cow-boys ? » M. Wayne : « Non, je collectionne les cravates... »

Le futur gentleman-farmer : « Possédez-vous un ranch ? » M. Wayne : « Pas exactement... Plutôt une grande ferme à la française, pleine de poules, de canards et de chevaux... »

Le (déjà) cinéphile : « Quelle star préférez-vous ? » M. Wayne :

« L'Etoile du Texas... »

Né Texan, cow-boy dans l'âme, John Wayne est venu à Paris pour présenter son dernier film « Alamo », qui a donné naissance au passionnant roman « Alamo », dont nous commençons aujourd'hui la publication, en exclusivité (voir pages 22 et 23).



Luxembourg. John Wayne répond aux questions de ses admirateurs, écrit sur notre livre d'or et félicite notre collaboratrice, Rowée Tessière, traductrice du roman « Alamo »...

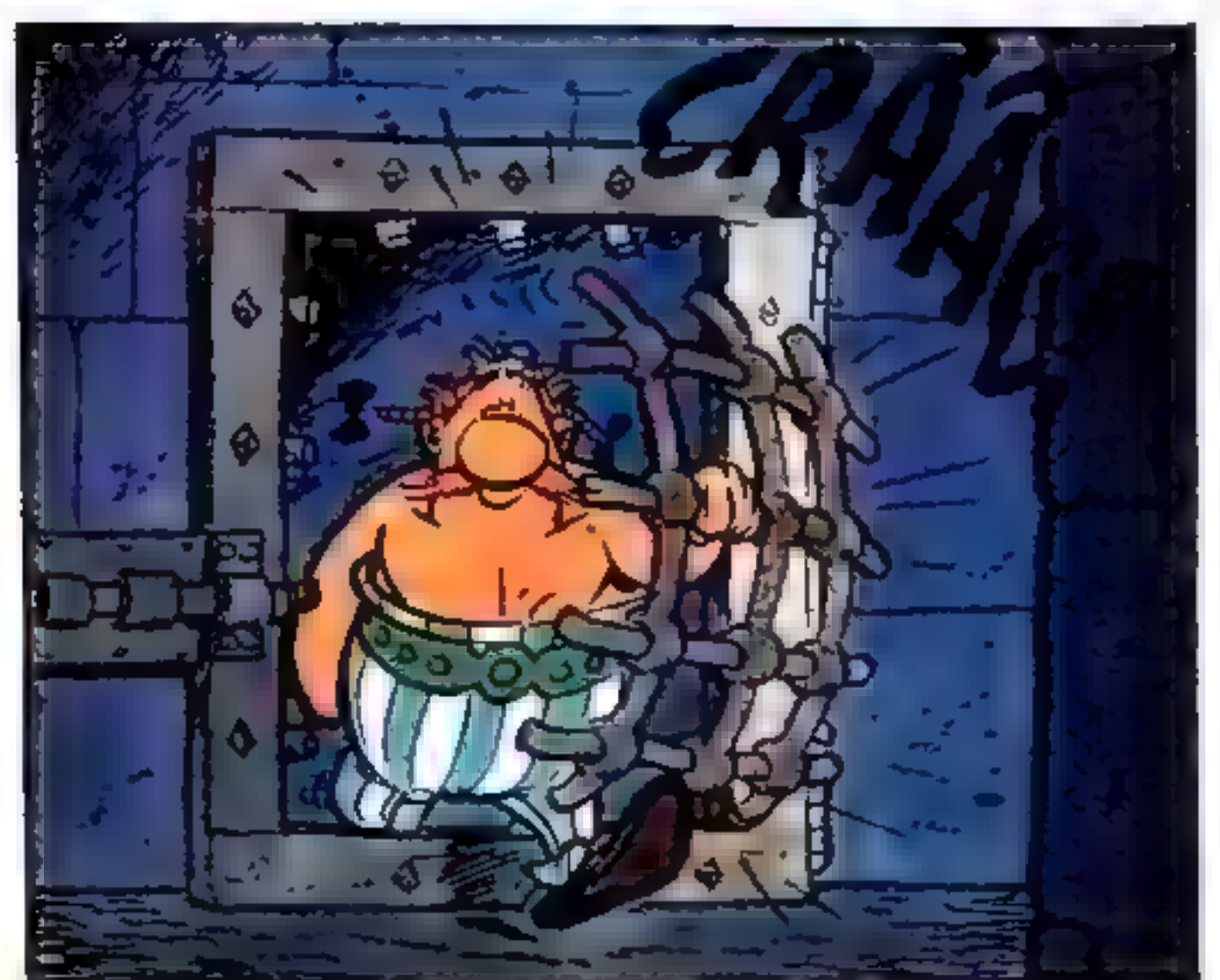
Astérix

DESSINS: **UDRZO**

TEXTE: **ROSENNY**

LE GAULOIS

RESUME. — Toujours à la recherche d'Amérix, le fabricant de serpes disparu, Astérix et Obélix viennent d'être arrêtés par une patrouille de Romains qui les a conduits en prison.



4 VOUS RETROUVerez NOS HÉROS DANS L'ÉMISSION "PILOTE", TOUS LES JEUDIS À 13 H 30 SUR RADIO-LUXEMBOURG.

(A suivre)



7 La fantastique "guerre des cirques"

AVEC la fin de la guerre, chacun retrouva ses habitudes. Je fis, avec mon frère Rolf comme partenaire, ma rentrée au Cirque d'Hiver. Suivant mon exemple, Rolf abandonnait l'acrobatie pour devenir clown à son tour. En 1949, je pris avec ma sœur « Titine » la direction du Cirque Bostok, puis, en 1951, celle du Zoo Circus, dont j'avais été le pensionnaire, vingt ans plus tôt, sous la férule d'Alfred Court. Un nouveau métier, un travail de forçat plutôt, pour lequel je n'ai pas la moindre vocation. Terminé, le bon temps ; je passais alors mes nuits à aligner des chiffres pour essayer d'assurer mes échéances. Et puis, il y avait aussi cette fantastique « guerre des cirques » que nous appelons la « contrecarre ».

Quand on parle de la « guerre des cirques », les incrédules pensent que c'est une forme déguisée de la publicité. Quelle erreur ! Nous sommes tous, nous autres, gens du voyage, de la même grande famille. Nous avons nos lois, nos coutumes, que chacun doit respecter. Personnellement, je pense avoir des parents (frères, oncles, cousins), sous tous les chapiteaux du monde...

Nous nous aimons beaucoup. Dans la misère, l'entraide est de rigueur. Mais sur la route, chacun pour soi !

Nous nous livrons une guerre sans merci pour trouver des emplacements, coller nos affiches.

LA LUTTE CONTINUAIT

Voici par exemple cette petite histoire. Nous étions, ma sœur « Titine » et moi, à la tête du Cirque Bostok. Nous faisions le tour des plages normandes et bretonnes. Nos affaires n'étaient pas très bonnes, car un autre chapiteau croisait dans les parages. Ce concurrent n'était autre que mon frère, Charles Zavatta, directeur du Cirque Lamy. Nos avant-courriers luttaient de vitesse. Nous nous suivions dans les villes à quelques heures d'intervalle, sans profit pour personne. Nous nous lançions des défis que nous aurions été bien incapables de tenir :

« Cinq millions à qui pourra prouver que nous ne présentons pas le meilleur spectacle », affirmait Charles. Je renchérisais : « Dix millions. » « Vingt millions. » Dans la région, la lutte fratricide continuait. Étant arrivé le premier, j'estimais que c'était à mon frère de vider les lieux. Mais Charles était aussi entêté que moi, et cette concurrence stupide nous coûtait extrêmement cher. Cette petite guerre menaçait de s'éterniser ou de se terminer dans le drame. Nos deux cirques ne s'étaient pas encore rencontrés sur les routes. Heureusement, car il y aurait eu certainement des éclopés dans les deux camps.

Cette désagréable perspective ne cessait de me hanter. C'est pourquoi je pris la résolution de disputer « la bataille » en plein jour et au milieu d'une ville. La rencontre eut lieu à Luc-sur-Mer. Mon frère avait déjà monté son chapiteau, lorsque le Cirque Bostok arriva. Je fis dresser ma tente à 300 mètres de la sienne. Le soir, le cirque Bostok refusait du monde, alors que chez Lamy on jouait devant des banquettes vides. Mon nom, qui commençait à être connu, avait attiré la foule. Le lendemain matin, Charles demandait l'armistice...

C'EST LE DÉBUT D'UN DRAME

En début de saison, un chapiteau sait, à peu près, les villes qu'il visitera. Il établit son itinéraire en conséquence. Tout directeur connaît également les régions que ses concurrents exploiteront. En principe, chacun fera l'impossible pour se maintenir dans un secteur bien déterminé. Il est donc facile de prévoir, par exemple, que l'Hippodrome Pinder fera le Nord, que le Radio-Circus rayonnera en commençant par l'Est, etc.

En principe... car il y a souvent des impondérables qui viennent tout remettre en question. Si, pour des raisons imprévisibles (chômage, mauvais temps continu), un chapiteau

ne fait pas de recettes dans la région qu'il s'était réservée, il semble logique qu'il tente sa chance ailleurs. Ce chapiteau se voit donc dans l'impérieuse nécessité d'abandonner l'itinéraire initialement prévu. C'est le début d'un drame qui va durer de longues semaines, et bouleverser tout un programme minutieusement établi durant la période d'hivernage. « La guerre des cirques » va entrer dans sa phase active. Les hostilités se terminent par l'abandon de la place et la fuite de l'un des adversaires.

Le Zoo Circus devait donner, un certain dimanche, deux représentations dans la ville de Bourg-en-Bresse. Malheureusement, notre service d'affichage se trouva soudainement immobilisé. Donc, dans l'impossibilité d'annoncer notre prochain passage. Dans le même temps, le cirque Bureau, « coincé » plus au Nord, entre Pinder et Bougionne, gagnait le Midi par petites étapes. L'avant-courrier de Bureau traversa Bourg-en-Bresse, ne vit aucune affiche du Zoo Circus et retint la ville pour le jeudi suivant, notre passage. Lorsque les afficheurs du Zoo Circus, enfin dépannés, arrivèrent à Bourg-en-Bresse, il était impossible de coller sur les murs, même un timbre-poste !

Les habitants de Bourg-en-Bresse allaient se réserver pour « Bureau ». Nous allions encore une fois perdre de l'argent.

J'envoyai mon administrateur voir le maire, lui demander l'autorisation exceptionnelle de planter des banderoles et d'utiliser un haut-parleur monté sur une voiture. Il refusa. Par chance, nous avions à cette époque quatre jeunes lionceaux, nés sous le chapiteau, qui étaient allaités par une chienne. J'allai visiter le maire moi-même.

— Je pense que vous avez de pauvres vieux qui ont besoin d'être secourus...

— Hélas !

— Je vous propose de leur venir en aide. Nous exposerons nos lionceaux et leur chienne nourrice. C'est une attraction unique. Nous percevrons sous votre contrôle un droit d'entrée et la recette sera intégralement versée à vos œuvres d'assistance.

— Que demandez-vous en échange ?

— Vingt banderoles dans les rues principales et un haut-parleur !

La municipalité encaissa une somme rondelette pour ses pauvres. Le « Zoo Circus » refusa du monde à ses deux représentations.

Le cirque Bureau, estimant, avec juste raison, que nous avions « pompé » la région au maximum, s'abstint de venir jouer à Bourg-en-Bresse le jeudi suivant.

Quatre petits lions, une chienne, et un peu d'astuce avaient sauvé la « recette ». Voilà la « contrecarre ».

ATTENTION A VOTRE CHAPITEAU

Je vous ai dit que le métier de directeur de cirque n'était pas de tout repos. En voici un autre exemple :

C'était en 1951. J'avais fait dresser le chapiteau du « Zoo Circus » en plein centre de Marseille, place de la Bourse. Un dimanche, en matinée, le spectacle s'y déroulait comme prévu, lorsqu'on me réclama au téléphone.

— Ici, le service météorologique du camp de Marignane, me dit un correspondant inconnu. Je vous signale qu'un vent extrêmement violent nous est annoncé. Attention à votre chapiteau. Le mistral ne vous fera pas grâce !

Le temps de remercier mon informateur bienveillant et j'alertais aussitôt le chef des « monteurs ».

Un vent violent commençait déjà à s'élever. La place de la Bourse était balayée de tourbillons. Le chapiteau du Zoo Circus se gonflait démesurément. Il était trop tard ! Je bondis vers le micro :

— Mesdames, messieurs, surtout pas d'affolement ! Je vais vous demander, par mesure de sécurité, de bien vouloir...

Je ne pus terminer ma phrase. Les amarres lâchaient, les corniches pliaient. Les lions rugissaient de peur, ajoutant encore à l'ambiance. Sou-

dain, la toile gonflée se déchira, s'éleva de quelques mètres et retomba sur la piste. Il n'y eut, fort heureusement, aucune victime, mais le chapiteau était perdu. J'avais perdu sept millions !

Voilà la vie d'un directeur de cirque. Aussi, vous comprendrez pourquoi je suis redevenu très vite un simple « employé ».

Depuis, la gloire très capricieuse est, paraît-il, venue me rendre visite. On dit que je suis célèbre. Je veux bien. Pour moi, une seule chose compte : Bien faire mon métier et, de temps en temps, reprendre la route.

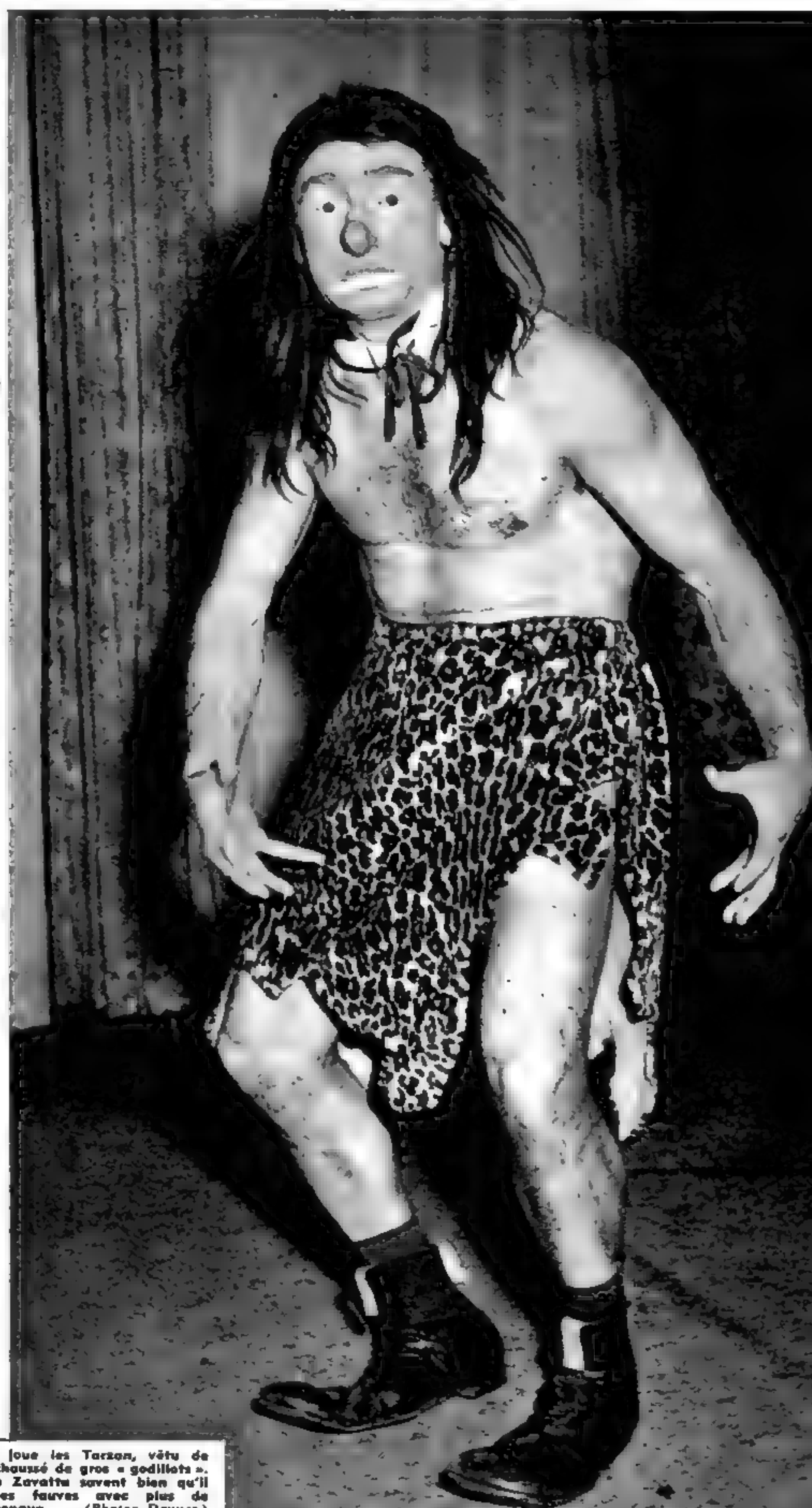
Mais il faut vivre avec son siècle. Les « verdines » ont disparu. Aujourd'hui, on prend l'avion. Lorsque vous lirez ces lignes, je serai à Moscou ou à Pékin !

Voilà ! Vous connaissez maintenant presque aussi bien que moi l'histoire de ma vie. J'espère que vous n'en garderez pas un trop mauvais souvenir. Et — qui sait ? — rendez-vous dans vingt ans peut-être ! Vos enfants liront alors les mémoires du « Vieux Zavatta ».

Au revoir, les Amis, au revoir, « Pilote ».

A bientôt... dans un cirque !

FIN



On rit quand il joue les Tarzan, vêtu de peaux de bêtes, chaussé de gros « godillots ». Mais les amis de Zavatta savent bien qu'il affronte ainsi les fauves avec plus de courage que quiconque. (Photos Dannes.)



En haut : Colomb-Béchar à vol d'oiseau. En bas : Jacques Gambu (à gauche) et Jean-Michel Cherlier (au centre) au P.C. de tir de la base numéro 11.



DÉPUIS des heures, notre D.C.-4 survole le désert... Pas de sable, mais une terre brûlée, caillouteuse, qui se soulève çà et là, en énormes vagues de pierre rouge, stratifiées et rongées par le vent. De loin en loin, un lacs de griffures blanches sur le sol : un croisement de pistes.

Et soudain, jaillies du néant, des maisons, des installations militaires défilent sous nos ailes, petits cubes blancs, géométriquement alignés aux abords d'un « runway » collé au milieu du bled comme une longue bande de sparadrap noir. Plus loin, un amas de gourbis, tassés près d'un oued bourbeux, frangé de palmiers couleur de poussière. C'est Colomb-Béchar...

Un champ de tir de 3 000 kilomètres

Voici vingt ans, ici, il n'y avait rien. Rien qu'une misérable bourgade indigène et un bordj perché sur une falaise, et dont la silhouette en ruines figure encore sur l'insigne des hommes que nous venons visiter.

Aujourd'hui Colomb-Béchar est l'un des centres d'expérimentation de fusées les mieux équipés du monde. Ses installations ultra-modernes abritent plusieurs milliers de soldats de toutes armes.

Avec la base annexe d'Hamaguir, à 100 kilomètres plus au Sud, Colomb-Béchar compte parmi les plus grands champs de tir actuellement existants. Dans un proche avenir, il disposera de deux nouveaux axes de tir qui permettront de lancer et de suivre des fusées, l'un sur 800 kilomètres, vers le Sud-Ouest en direction de Tindouf, l'autre, sur plus de 3 000 kilomètres, en direction du Tchad !... Seules l'U.R.S.S. et l'Australie possèdent des champs de tir terrestres aussi étendus.

Les électroniciens des sables

Colomb-Béchar est le fief du C.I.E.E.S. Ces initiales barbares signifient en clair : « Centre Inter-armées d'essais d'engins spéciaux ». Cet organisme dessert à la fois les trois armes : Air, Terre et Mer (1) et est chargé d'expérimenter tous les prototypes de fusées et « missiles » inventés ou construits par les firmes françaises. Engins militaires destinés à l'aviation ou à l'artillerie, mais aussi engins scientifiques d'exploration de l'espace. Rien qu'en 1958-1960, 1 230 engins spéciaux ont été lancés dans le ciel de Colomb-Béchar.

(1) En fait, la Marine possède son propre centre à l'île du Levant.

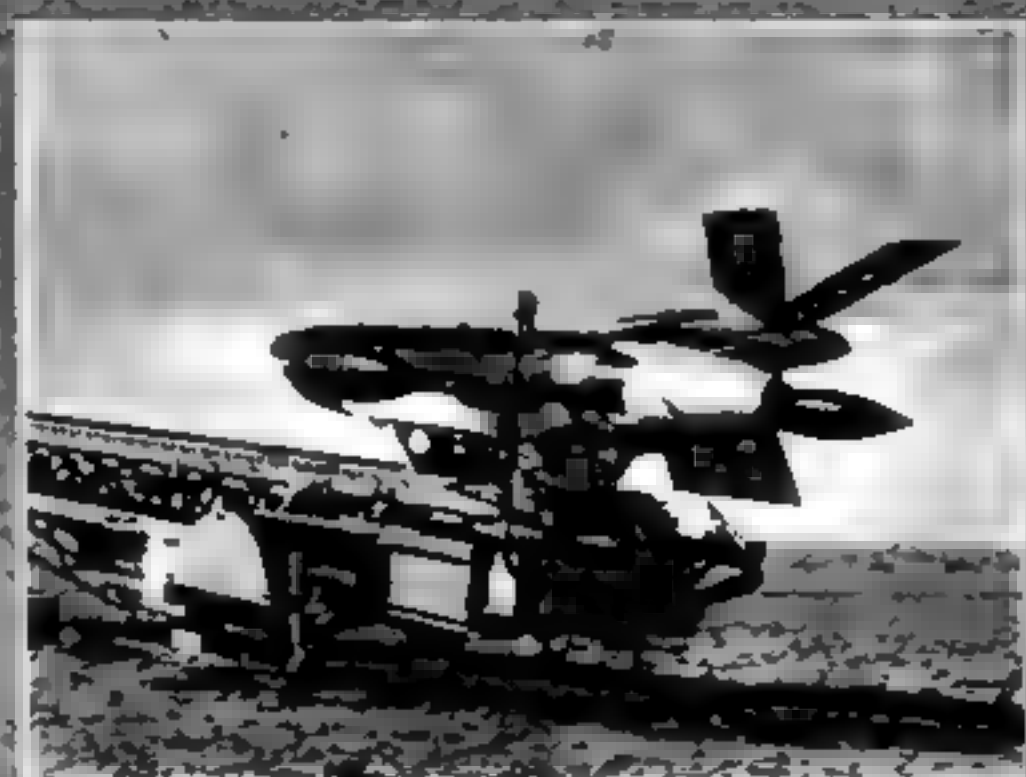
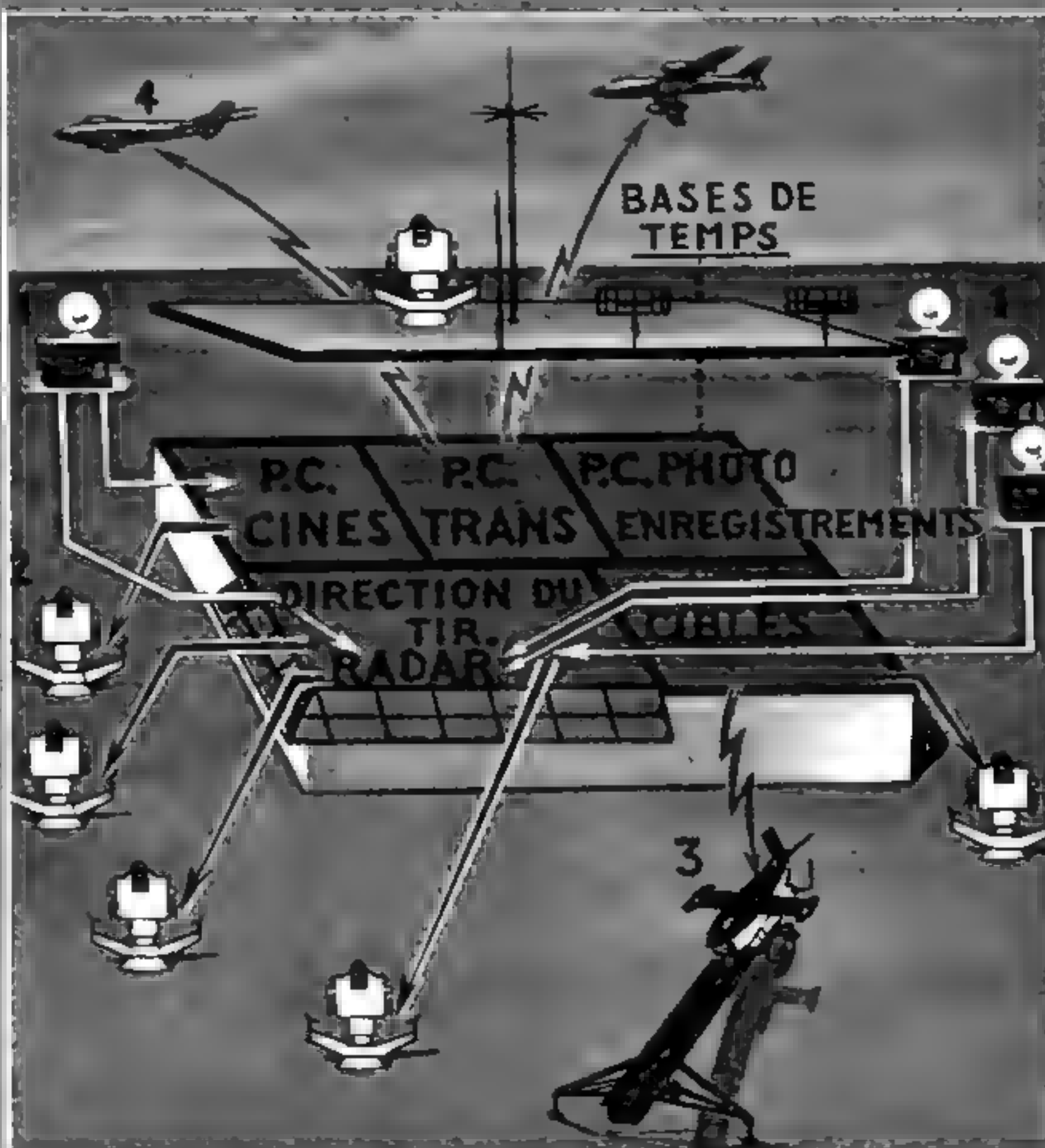
COMMENT ON EFFECTUE UN ESSAI DE TIR...

Toutes les manœuvres sont dirigées depuis le blockhaus abritant le P.C. de tir. L'officier commandant l'exercice dispose de radars (1) qui inscrivent sur une table d'orientation spéciale toutes les évolutions de la cible téléguidée et du chasseur qui l'attaque. Des ciné-théodolites (2) enregistrent cinématographiquement, sur un film portant des indications de distance et d'altitude, tous les mouvements de la cible, du chasseur, mais aussi de l'engin de destruction. Dans son P.C., l'officier de tir est en liaison avec le pilote chargé de diriger l'engin-cible à distance, et en liaison radio avec le chasseur (4) et son avion-photo d'accompagnement, et avec la plate-forme de lancement (3).



Les radars doublent les ciné-théodolites et suivent constamment l'engin-cible, le chasseur et le projectile tiré par celui-ci. Le directeur de tir détermine ainsi les évolutions nécessaires.

Les ciné-théodolites fonctionnent automatiquement. Les servants n'ont qu'à suivre la course de l'objectif. Les films obtenus permettent de reconnaître à 50 cm près ce qui s'est déroulé à 12 000 m d'altitude.



L'engin-cible, un Maître CT.20 sur sa rampe de lancement. Son réacteur et ses fusées de décollage lui donnent une vitesse de 400 km/h, 3 secondes après son départ. Il est radio-guidé.

Le chasseur. Ses évolutions sont dirigées depuis le P.C. de tir. Le plus souvent, il est accompagné d'un avion-photo dont les indications complèteront celles des ciné-théodolites.



TANGUY A COLOMB-BECHAR

De nos envoyés spéciaux : Jean-Michel Charlier et Jacques Gambu

Pourquoi avoir choisi ce point perdu en plein Sahara pour y installer le « Canaveral » français ?... D'abord parce que le désert constitue la meilleure des protections contre les indiscrets et permet des tirs à grande distance sans inconvénient pour les populations (à peu près inexistantes). Mais aussi et surtout, parce que la visibilité y est si extraordinaire qu'elle permet de suivre les fusées en vol sur de très longs parcours et à des altitudes considérables, au moyen d'appareils optiques de mesure, de loin plus précis que les radars.

Enfin, le sol plat et pierreux du désert est idéal pour l'atterrissage et le repérage des engins, quand, en fin de course, ceux-ci retombent suspendus à leur parachute de récupération.

Des cibles de 12 millions...

Ce matin, un autocar nous emmène au champ de tir B.L. au N.-O. de l'aérodrome. Le poste de commandement est un blockhaus de béton, au bout d'une interminable piste goudronnée. De quelque côté que l'on se tourne, rien que des cailloux à perte de vue. Sur la terrasse du poste, une importante batterie d'appareils optiques et notamment des ciné-théodolites. Ce sont des caméras spéciales à fonctionnement entièrement automatique, et munies de télé-objectifs extrêmement puissants. Le seul travail de leurs servants consiste à suivre la course des avions et des engins à travers leurs viseurs, ce qui, d'ailleurs, représente déjà, en soi, une performance.

Tout autour du poste de commandement, des radars scrutent le ciel de leurs coupoles tournoyantes. Devant nous, cinq rampes de lancement portant chacune un engin-cible Nord C.T. 20. L'un d'eux va être catapulté et radio-guidé au-dessus du champ de tir. Deux « Vautour », qui viennent de décoller, s'efforceront de le repérer au moyen de leurs radars de bord, puis l'attaqueront successivement à 25 et 30 000 pieds, avec des fusées air-air Matra.

Heure H moins cinq minutes... La plate-forme de lancement est évacuée, tandis que les avions gagnent leur altitude. Et soudain, deux formidables détonations roulent sur le désert. Les fusées de décollage de l'engin-cible viennent de partir. Un nuage de fumée et de poussière. Et déjà le C.T. 20 n'est plus qu'un trait de feu vertigineux escaladant l'azur, après avoir largué son chariot porteur.

Les radars tournent. L'œil géant des ciné-théodolites fouille l'infini. Les haut-parleurs nasillent :

— A-20... Radar accroché !... C'est un des « Vautour », là-haut, petit triangle fulgurant dans une tempête de ciel bleu, qui appelle. Son radar de tir vient de repérer l'engin-cible. Du sol, celui-ci est invisible.

— A-20, vous êtes à une minute du tir. Attention !... Je déclenche les fumigènes !...

Ça, c'est la voix paisible de l'officier qui dirige le tir, tapi au fond de son blockhaus, le visage marbré de vert par les écrans fluorescents.

— Le voilà !...

Le même cri a jailli de toutes les poitrines. Les têtes se braquent vers le même point. De minces bouffées d'ouate blanche pointillent le ciel. C'est l'engin-cible, dont l'émetteur de fumée vient d'être mis en marche, du sol, par radio. Et voici le « Vautour » qui fonce par babord arrière et tire,

à 4 kilomètres de distance. Un éclair griffe l'azur. Au sol, les ciné-théodolites ronflent, impressionnant des centaines de mètres de pellicule cotée, à une cadence de mitrailleuse.

Le programme des essais se poursuit, toujours selon le même cérémonial : Approche, accrochage-radar, éjection de fumée par la cible, tir. Celui-ci se termine rarement par la destruction de la cible. Un engin comme le C.T. 20 coûte, en effet, la bagatelle de 12 millions d'anciens francs (le prix de vingt 4 CV), et l'on ne peut se permettre d'en démolir sans nécessité. C'est seulement lorsqu'une fusée semble parfaitement au point que l'on effectue un dernier test allant jusqu'à la destruction de la cible.

L'exercice touche à sa fin. Le C.T. 20, qui ne possède que 45 minutes d'autonomie de vol, doit être à bout de carburant. Du sol, et toujours par radio, on le ramène à basse altitude et au-dessus de la zone de récupération. Commandée à distance, une série d'opérations se déroule alors en un temps record : extinction du réacteur, vidange accélérée du carburant restant, éjection d'un parachute-frein, puis d'un parachute de descente, gonflement automatique, sous le ventre de l'engin, de quatre ballonnets amortisseurs et enfin, tout près du sol, largage des ailes, commandé par une sonde.

Cet engin-cible récupéré, nous le retrouverons, à peine abîmé, le soir, dans le vaste hall de montage et de stockage. Quelques réparations sommaires, et il ressuscitera. Chaque C.T. 20 peut ainsi effectuer six à huit missions avant d'être mis à la ferraille.

Ce même soir, nous retrouverons aussi les serpents de pellicule débités par les ciné-théodolites et les radars. Car Colomb-Béchar possède des laboratoires photographiques qui feraient rêver les professionnels de cinéma les mieux équipés et qui sont capables de développer en quelques heures des centaines de mètres de film en noir et en couleurs.

Un litre d'eau égale un litre de pétrole

Le grand problème de Colomb-Béchar et d'Hammaguir, c'est celui de l'eau qu'il faut aller chercher très profond et parfois très loin. Ainsi Hammaguir n'est ravitaillé que par pipe-line, depuis deux stations de pompage isolées en plein désert et distantes respectivement de 20 et 30 kilomètres. La piscine qui, avec le bar, le cinéma et les logements à air conditionné, complète l'équipement de cette base avancée, y est un luxe d'autant plus apprécié.

Un D.C. 3, volant au ras des dunes, nous y emmène en vingt minutes de vol. Sur un plateau nu comme la main, Hammaguir dresse ses rampes et ses portiques pour engins spatiaux. Étranges arcs de fer et d'acier érigés pour les triomphes interplanétaires. C'est de là qu'au printemps dernier, des fusées « Véronique » pour l'exploration de la haute atmosphère ont décollé. C'est de là que s'envolera la « Super-Véronique » qui, un jour, mettra sur son orbite le premier satellite artificiel français.

Déjà membre du club atomique grâce à Reggane, notre pays devra à son autre base du désert de pouvoir se qualifier bientôt dans la course pour la conquête de l'espace.

Quelques engins aux essais à Colomb-Béchar

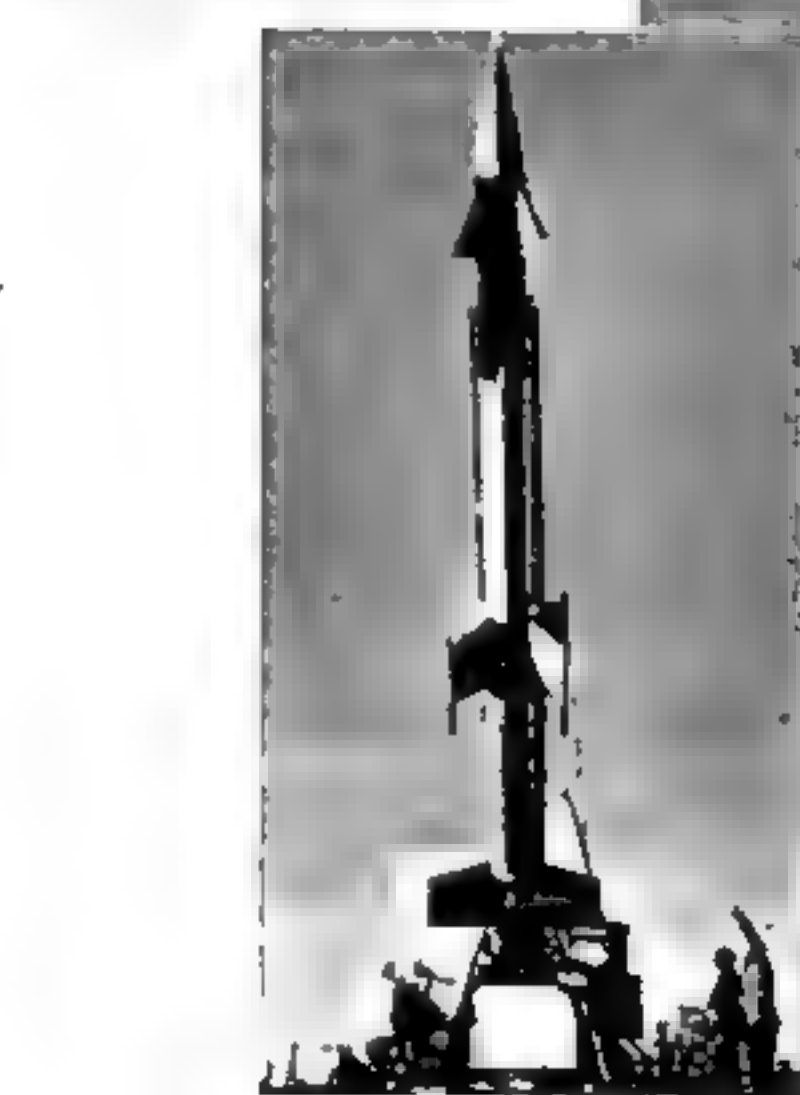
L'engin air-air Nord 5103 (2,60 m de long) équipe les chasseurs. Radio-guidé par le pilote, il porte à 4 kilomètres et peut servir aussi contre des buts au sol.



Le Matra 510 (longueur 3,20 m), air-air. Porte à 8 km et vole à Mach 1,7. Auto-guidé, il se dirige donc automatiquement vers son objectif, sauf erreur de plus de 20° commise par le pilote.



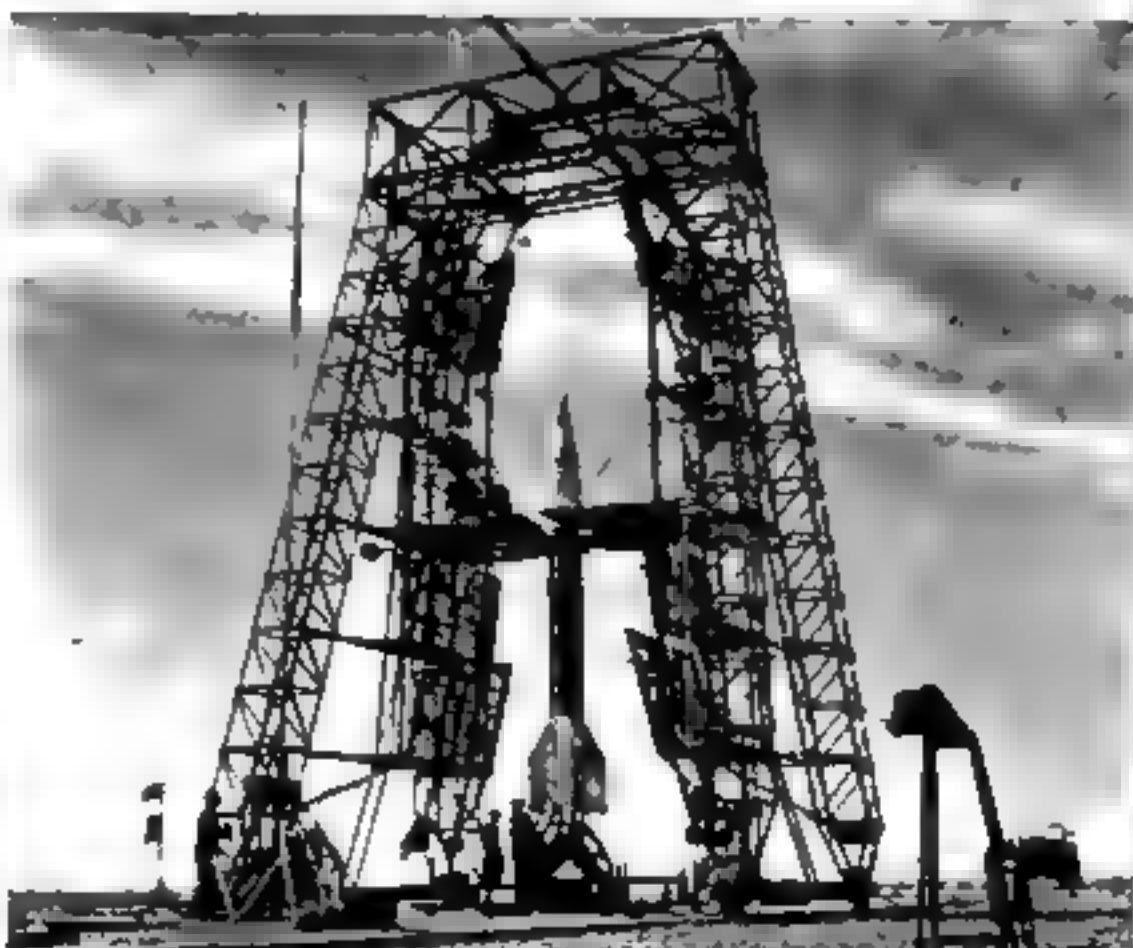
« Monica », fusée à trois étages dont le dernier grimpe de 80 à 200 km de haut, à la vitesse de 5 000 km/h. C'est un engin scientifique pour l'étude de l'atmosphère.



L'engin sol-air SE 4400 à deux étages. Long de 7,20 m, il monte à 48 km à Mach 3,6. C'est un véritable banc d'essai volant pour les moteurs de demain.



Une des développieuses du laboratoire photographique. Les résultats obtenus sont tels que les films fabriqués de la pellicule envoient des stagiaires se perfectionner à Colomb-Béchar.



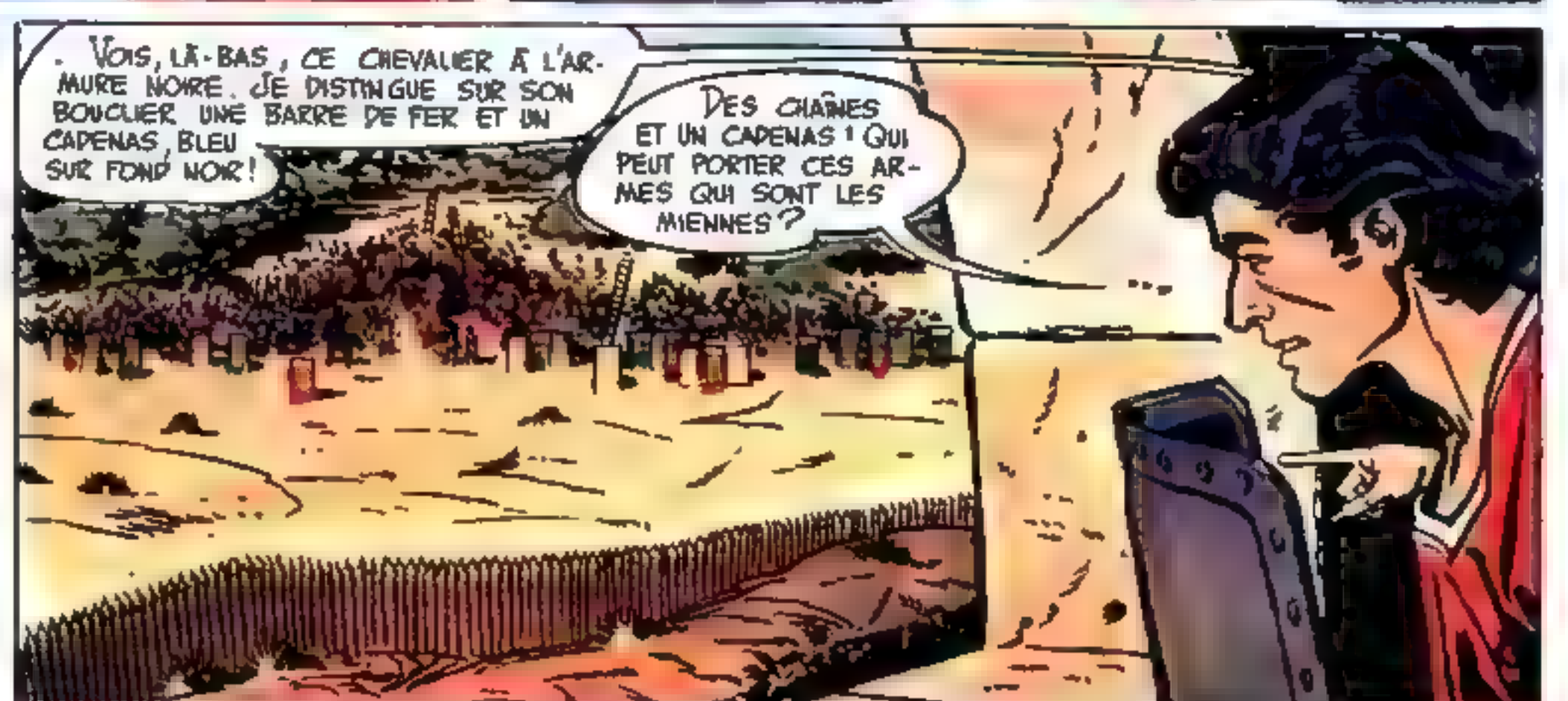
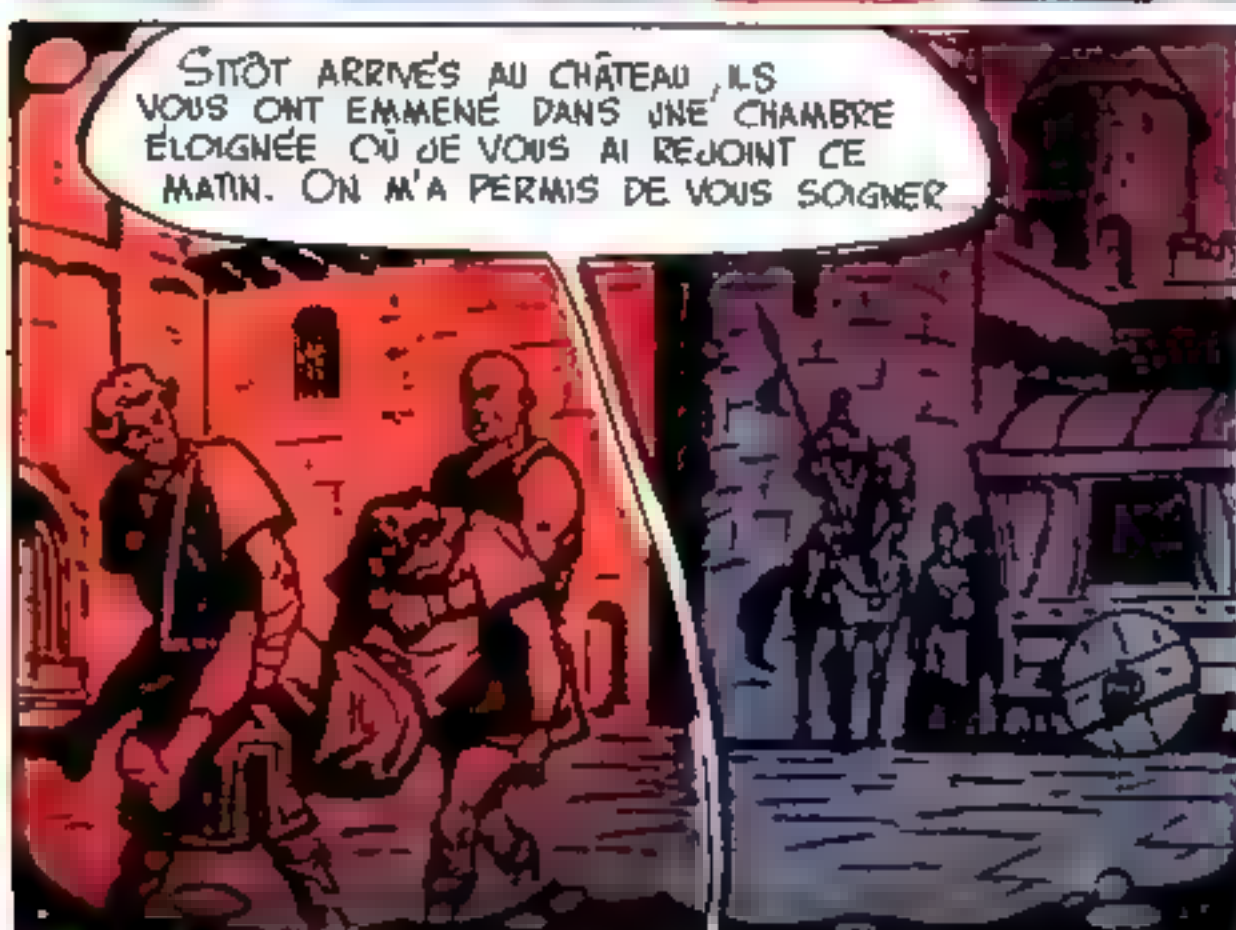
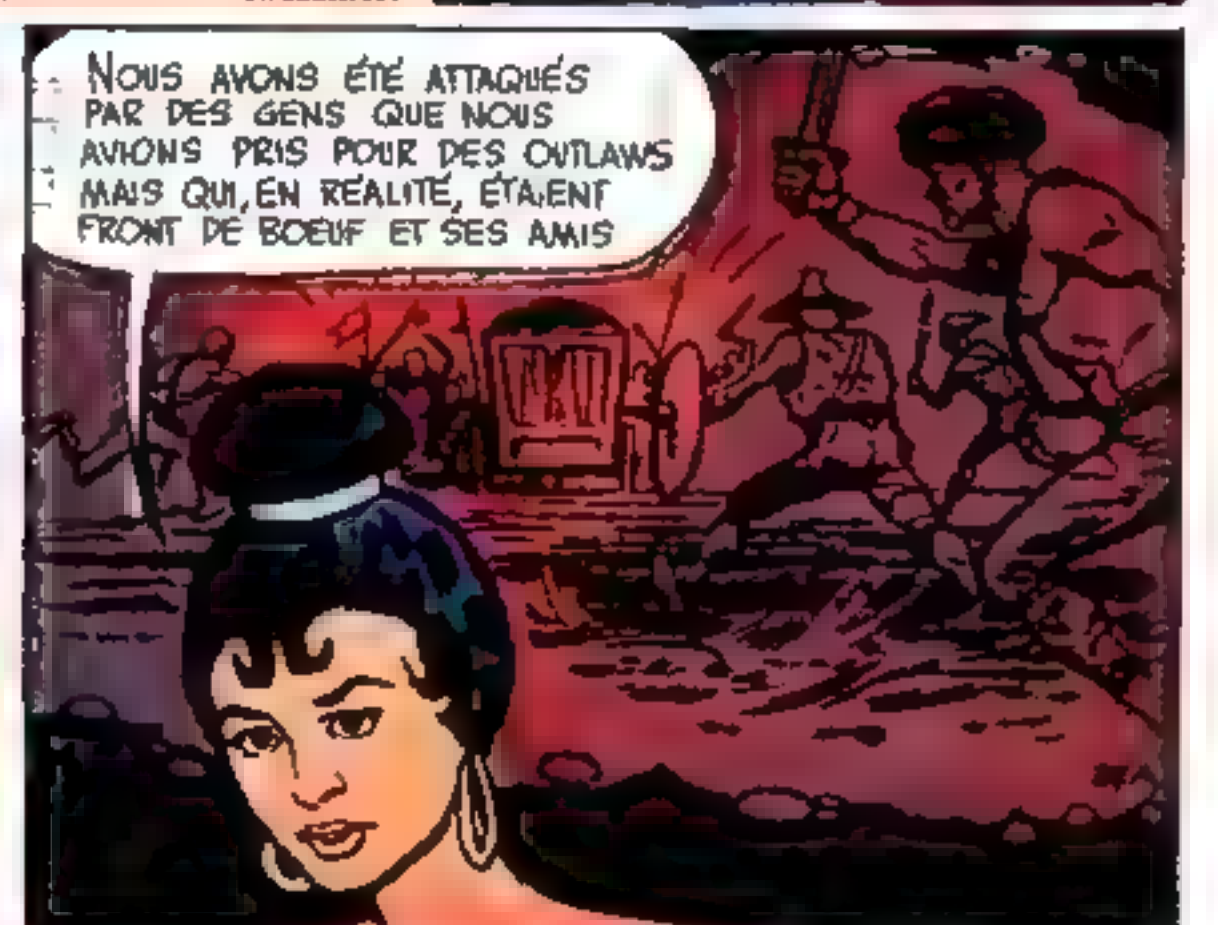
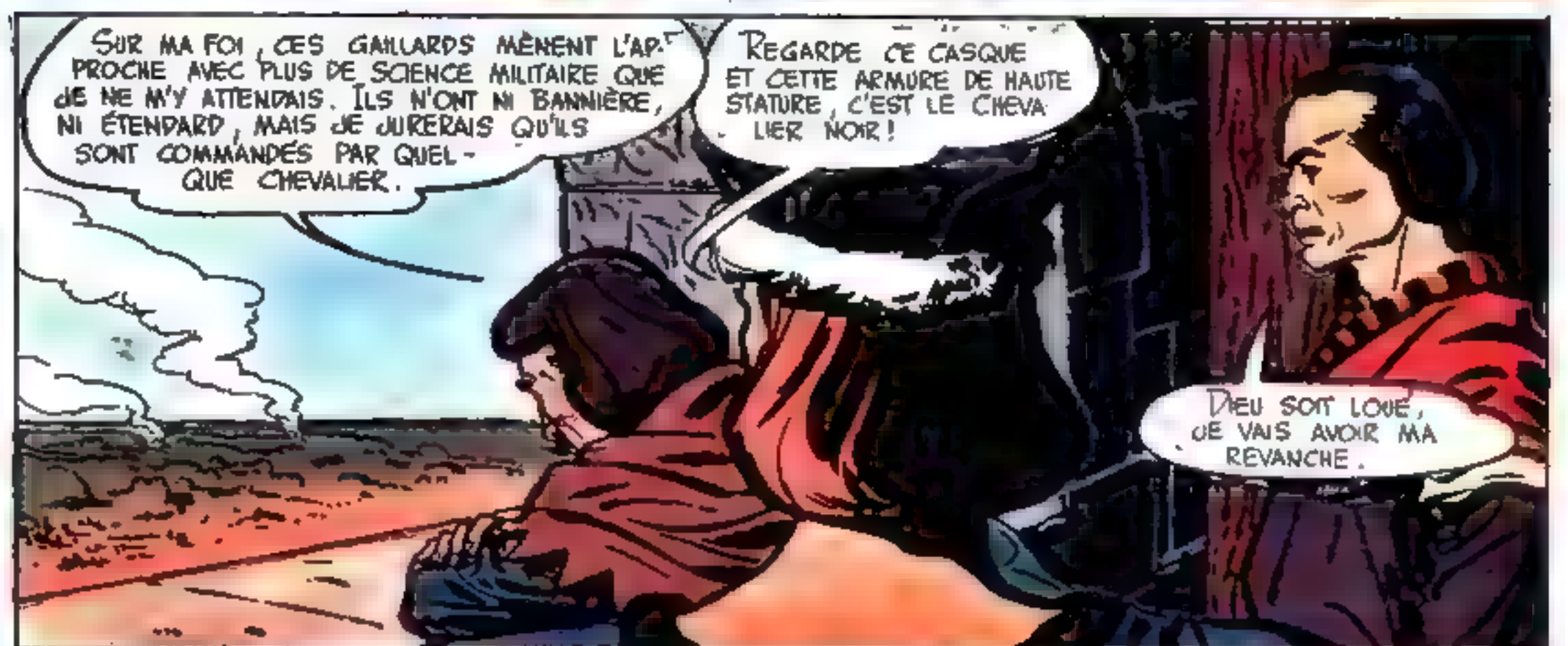
« Véronique », fusée d'exploration de la haute atmosphère. Vitesse maximum, à 30 km de haut : 4 850 km/h. Son nez contient 60 kilos d'instruments. Piefond : 200 kilomètres.



Avant-hoe

RESUME. — Cédric le Saxon, retenu prisonnier dans le château de Torquilstone, a réussi à s'en échapper grâce à la complicité de son jou Wamba qui, déguisé en moine, est parvenu à se substituer à lui. Mais Front de Boeuf et de Bracy ont découvert le malheureux Wamba.

Texte de BERNARD LEROY d'après WALTER SCOTT - Dessins d'ANTONIO PARRAS

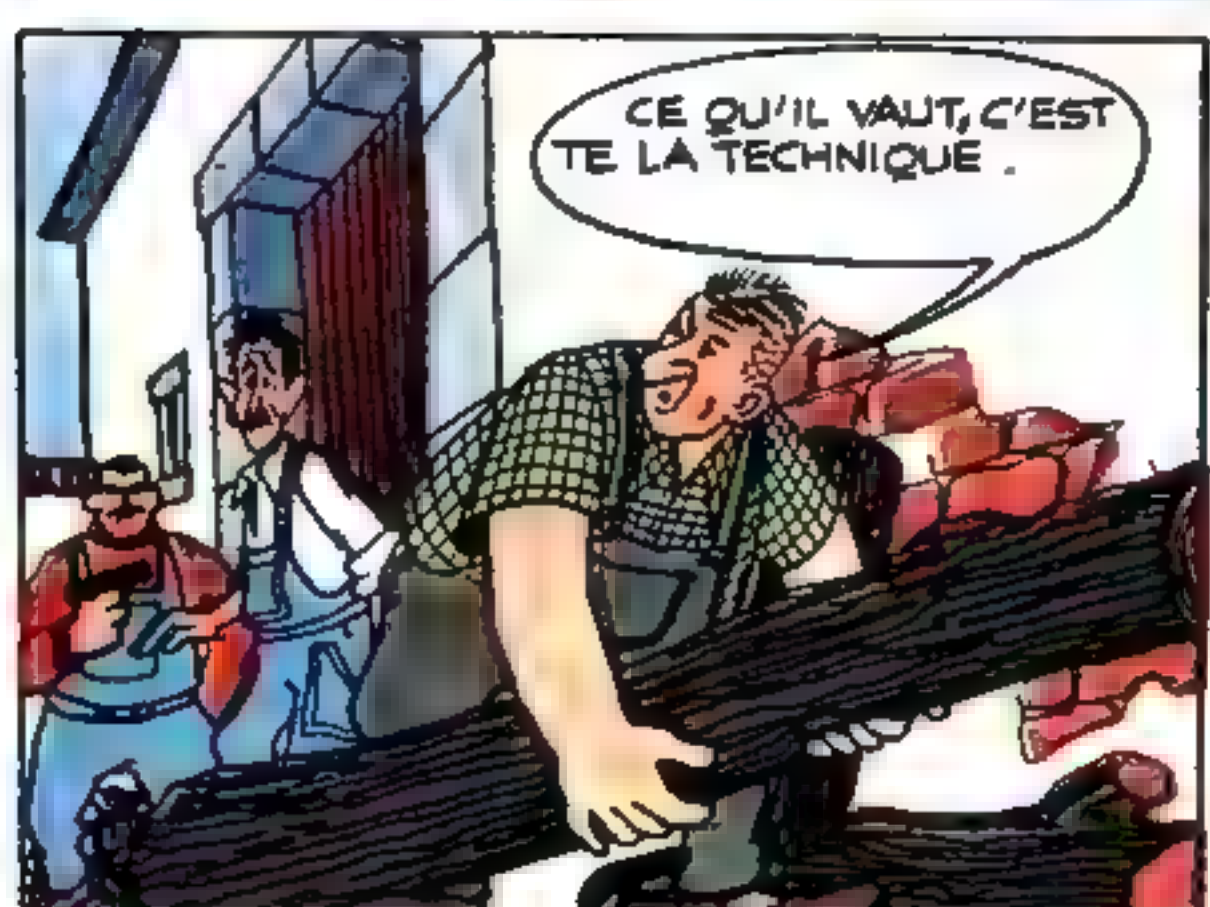
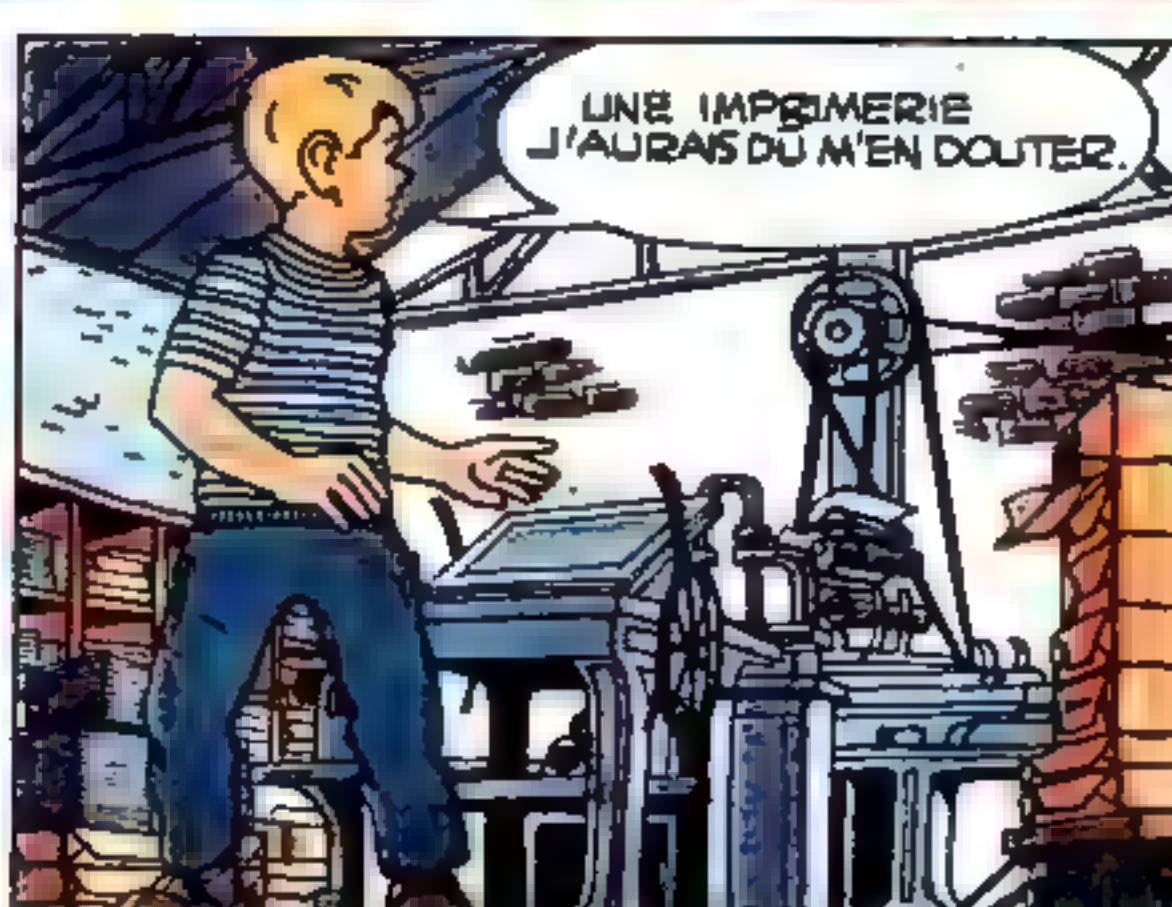
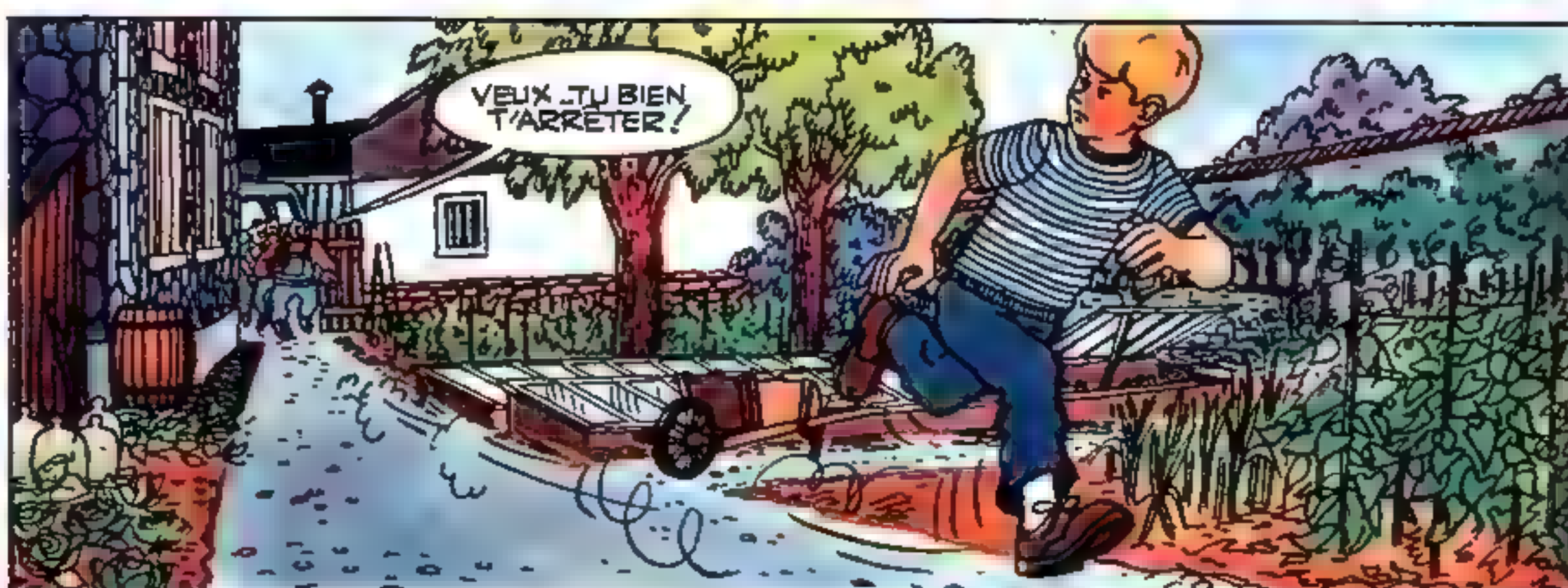
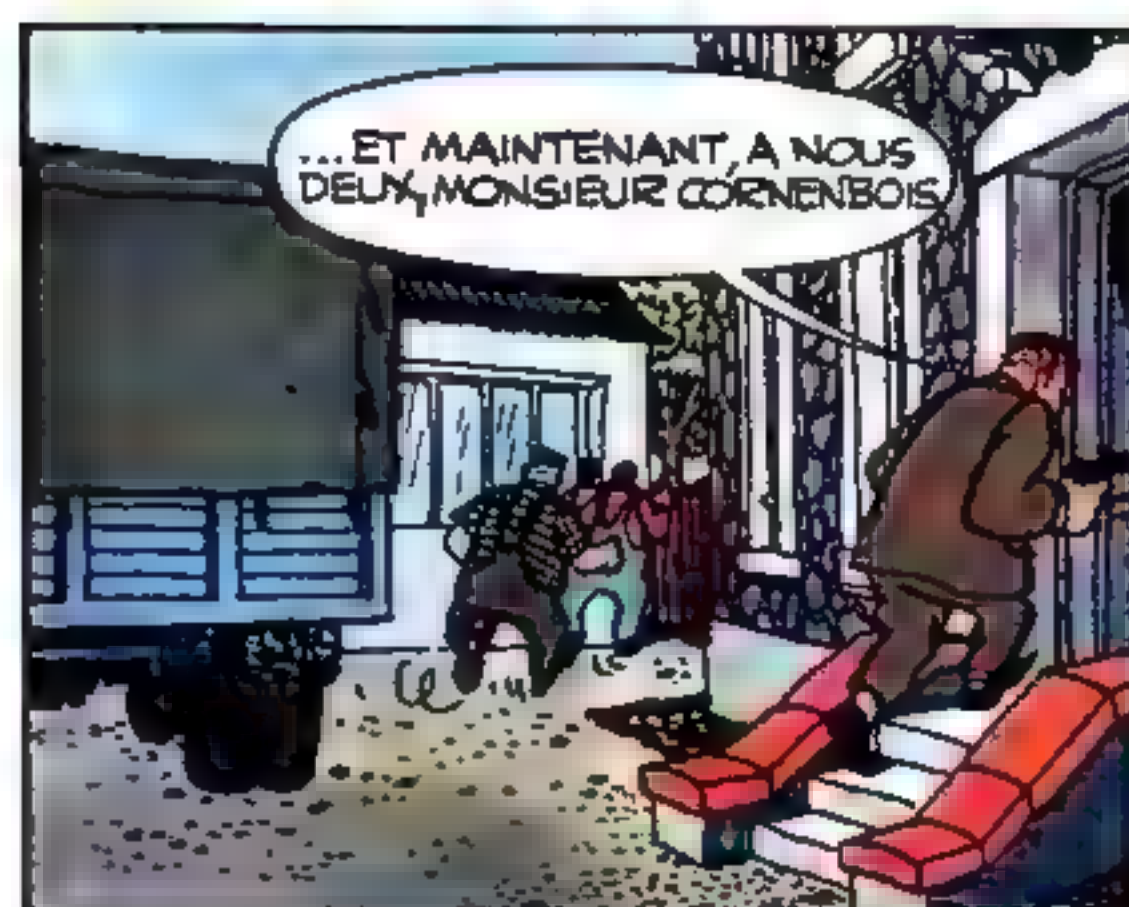
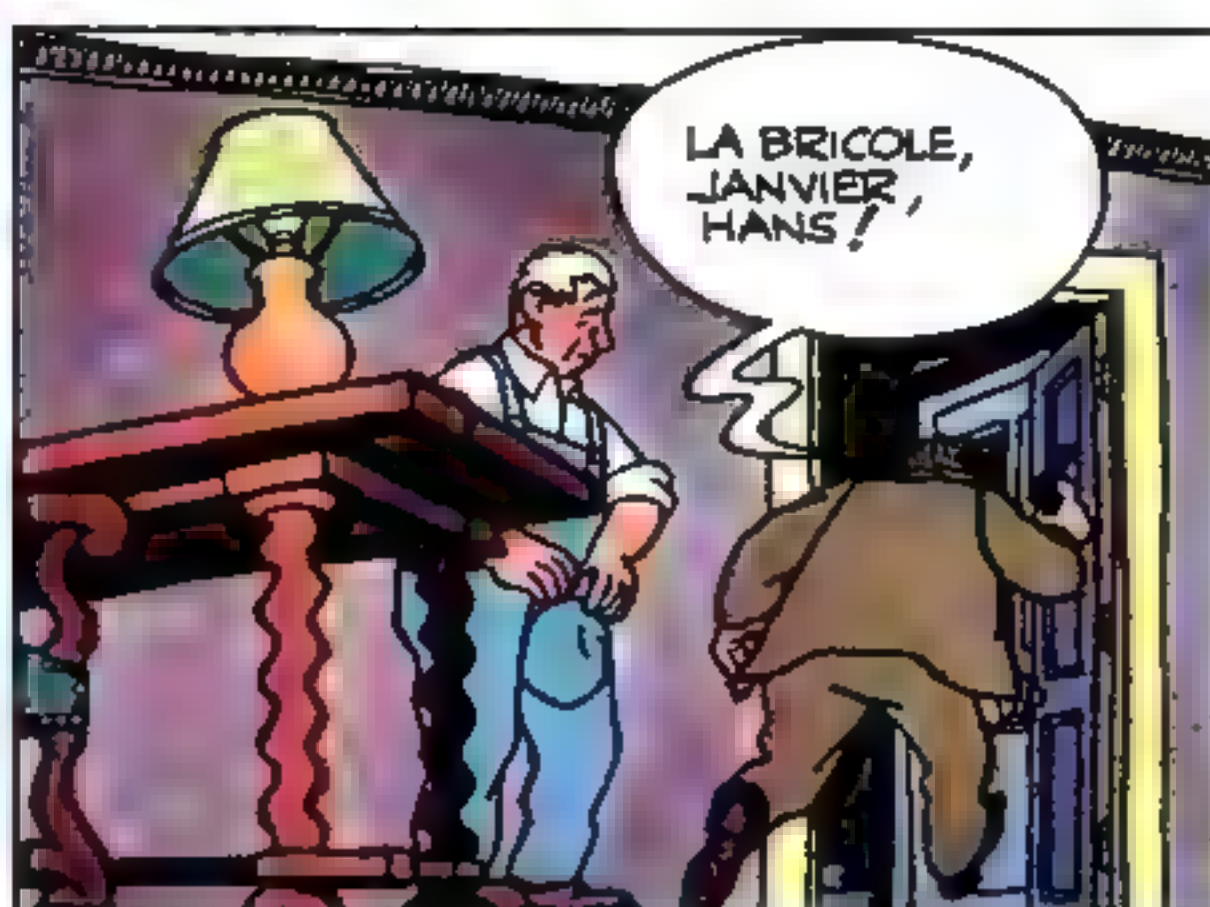




P'TIT PAT

DESSINS DE DAGUES - TEXTE DE FORLANI

RESUME. — Pour résoudre l'énigme des faux billets, P'tit Pat joue les détectives... Il a fait un petit voyage clandestin... et a découvert une maison de campagne où il se passe des choses pour le moins curieuses.



POUR 210 NF, PARIS-LONDRES ET RETOUR A CYCLOMOTEUR... PLUS VITE QUE PAR LE TRAIN

TOUJOURS jeune malgré ses 52 ans et le poids d'un palmarès comptant quelque 170 records du monde et 14 titres de champion de France, Georges Monneret s'est mis en tête de prouver que le motocyclisme permet de voyager vite et économiquement. Il a voulu illustrer sa théorie en tenant — et en gagnant magnifiquement — un pari qu'il vous a dédié, lecteurs de « l'auto ».

— J'ai toujours pensé, nous disait-il, que le cyclomoteur dont les jeunes se servent pour aller à l'école n'est pas seulement un pratique moyen de

transport. Ces petits engins de 50 cmc sont tellement au point maintenant, si économiques et si bien adaptés à la circulation actuelle, qu'ils permettent de magnifiques voyages pendant les week-ends, plus vite et pour moins cher qu'avec le train...

— Qu'ils soient au point, d'accord ! Mais plus vite qu'avec le train, vous galétez un peu, non ?

— Oui, Georges enrage toujours, ajoutait un jeune mannequin qui assistait à notre conversation au bar de « L'Action Automobile ». Je suis prête à parier n'importe quoi, moi qui prends le train toutes les semaines pour aller

présenter les robes de ma collection, que j'arriverai avant lui. Chiche ?

Chiche !

— Où allez-vous, la semaine prochaine ? demanda Monneret.

— A Londres, et vous n'allez pas me dire que vous arriverez avant la « Flèche d'Or » ?

— Nous partirons ensemble, et je vous attendrai à la gare de Victoria Station.

PARIS-LE TOUQUET EN 3 H. 30

Tandis qu'un contrôleur accompagnait Dominique Chanel à la gare du Nord, où elle prenait le Paris-Londres qui part à 8 h 18, dans la cour de l'usine Lavelette, à Saint-Ouen, Georges Monneret, habillé de cuir, casque et souriant, faisait chauffer le moteur de sa « Paloma », en attendant l'heure fatidique.

« 8 h 12 et 50 secondes : 3... 2... 1... », compte le chronomètre.

Georges Monneret a sauté en selle et foncé. Le temps de mettre en route notre motrice, il s'est déjà faufilé entre les véhicules et, comme nous sommes arrêtés par deux feux rouges qu'il a pu franchir (à pied), nous ne le rattrapons qu'à 32 km plus loin !

Couché sur son guidon, imperturbable sous les averse, il mène bon train sur la grand-route et nous distance dans toutes les agglomérations.

Nous sommes au Touquet peu après 11 h 30 pour sauter la Manche à bord d'un avion-cargo de la Silver City qui décolle à 11 h 50. Un quart d'heure d'attente et c'est le sol de la vieille Angleterre : police, douane, un thé bien chaud et, sous la pluie toujours, nous repartons (en roulant à gauche, cette fois). 140 kilomètres, la banque de

Londres, aussi embouteillée que celle de Paris, où nous perdons à nouveau Georges Monneret, et c'est Victoria Station : déjà installée devant son second lit, notre champion nous attend. Il est arrivé à 14 h 50, et le train doit entrer en gare à 16 h 05, soit 1 h 15 plus tard, et le haut parleur annonce... 15 minutes de retard !

C'est donc après avoir confortablement déjeuné que Georges Monneret accueillit Dominique Chanel et lui remit triomphalement des fleurs. De plus, le mannequin a payé son billet 129,10 NF, tandis que Georges n'a dépensé que 18 NF d'essence, et 87,50 NF pour son billet d'avion et celui de son cyclomoteur, d'où une économie de plus de 23 NF. Ajoutons que — et c'est important — Dominique devait, une fois arrivée, prendre taxi, métro ou bus pour se déplacer, alors que son vainqueur disposait d'un pratique moyen de locomotion.

Bien sûr, tout le monde n'est pas Monneret, et un voyage « à tout va » sous la pluie, couché sur une machine spécialement préparée, n'a que peu de rapport avec du tourisme. Mais des jeunes gens partant tranquillement, un jour d'été, et mettant le double de temps, c'est-à-dire 13 heures au lieu de 6 h 32, peuvent parfaitement faire le voyage dans la journée, pour un peu plus d'un billet de cent nouveaux francs : c'est ce que Georges Monneret voulait démontrer.

À son retour, notre champion prit le même chemin, eut d'ailleurs droit à la même pluie, et distança encore largement le train, bien qu'il ait dû attendre une demi-heure à l'aérodrome anglais sa voiture suédoise, « semée » à nouveau dans les embouteillages. Sans cet incident, il aurait encore battu son précédent record !

mieux
qu'une colle !



LIMPIDOL

RECOMMANDÉ POUR REPARER
VOTRE BRACELET MONTRE

Vente : Papetiers - Drogueries - Quincailliers - Bazars

simplicité

photos faciles
et de haute qualité
...avec
les appareils

SEM

"JOIE DE VIVRE" 24x36
appareil reflex muni
des mêmes objectifs
Sem Borel que les
appareils de la gamme
Semiflex

"BABY JOY" 24x36
tous les avantages des
petits formats.

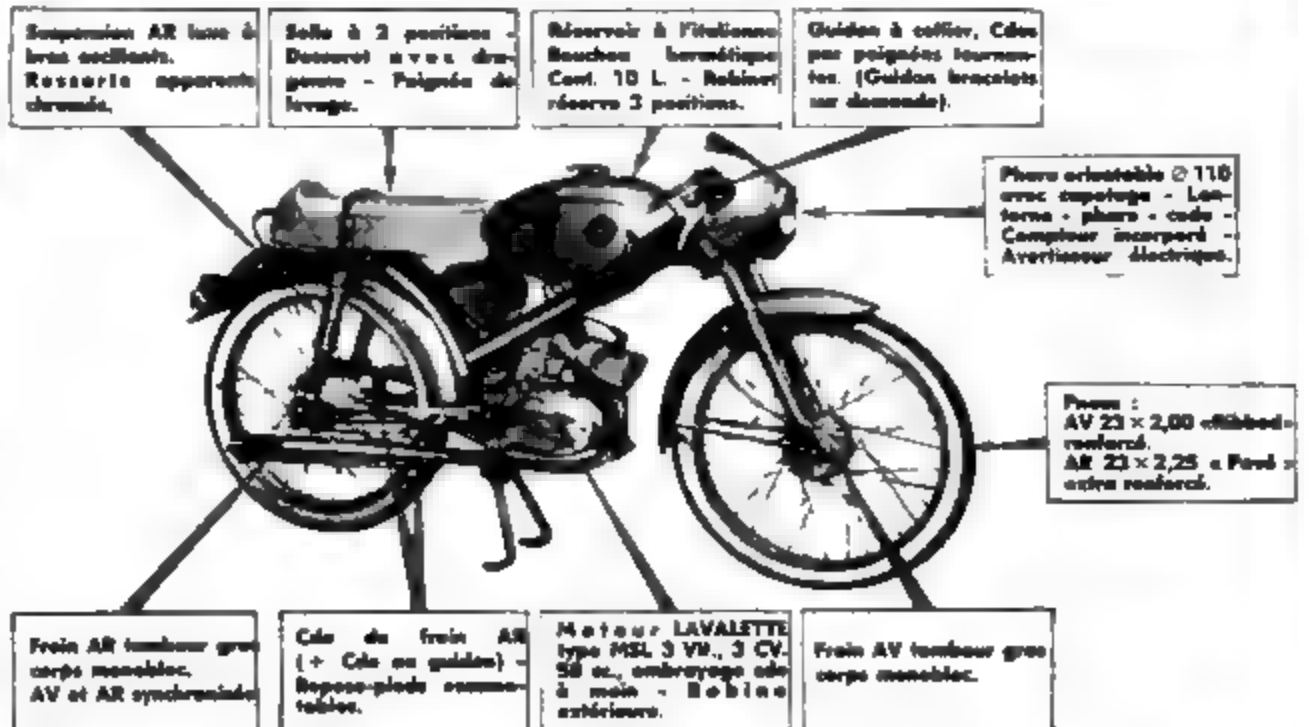
cadran sélecteur



EN COULEURS COMME EN NOIR,
vous réussirez toutes vos photos.
Ces deux appareils sont munis du
cadran sélecteur qui simplifie au
maximum la prise de vue.

Un coup d'œil sur ces petits des-
sins, un geste, visé, appuyez :
c'est pris, c'est réussi !

VOUS RECEVREZ UNE DOCUMENTATION COMPLÈTE EN ÉCRIVANT À
SEM - SERVICE N° 15 - AUREC (HAUTE-LOIRE)



Georges Monneret, poignée des gaz à fond, malgré la pluie, fonce sur sa petite Paloma Super Strada 50 cm³, strictement de série. Ci-dessus, la description technique détaillée.



ou en pleine nuit et de revenir au sol pour restituer aux hommes leurs précieuses pellicules. Ces caméras ne s'intéressent pas aux objets éclairés, autrement dit à ce que nous appelons des rayons lumineux qui produisent des photographies en noir et blanc, mais à ces fameux rayons infrarouges que l'œil humain ne perçoit pas. Nous avons déjà indiqué dans un précédent

La deuxième solution fut le secret et préfère, au contraire, l'exhibition. On lance dans le ciel un escadron de satellites porteurs de bombes à neutrons; et c'est la formule moderne de l'épée de Damoclès. Chacun des pays adversaires entretient ainsi sa cavalerie d'assaut qui se défie mutuellement dans l'espace et menace tout un chacun ici-bas. Là encore, il suffirait qu'un doigt

les hommes préféreront se servir de ces machines fantastiques pour domestiquer le climat, pour rendre certaines autres planètes accueillantes à l'homme. Ainsi, nous aurons préparé l'âge d'or tout en mettant en place ce qu'un Américain appelait récemment la « Machine du Jugement dernier ».

Toute l'aventure de l'astronautique

LES MACHINES DU JUGEMENT DERNIER



LES Américains prévoient d'installer dans l'Atlantique-Nord une vaste chaîne dont chaque maillon serait constitué par une station d'écoute qui décèlerait l'approche du moindre sous-marin. Chacune de ces stations serait éloignée de ses voisines d'une distance de quatre-vingts kilomètres et retenue au fond de la mer par une chaîne comme une vulgaire bouée. Entre le Groenland, l'Islande et l'Ecosse, un immense réseau de « sonotones » sous-marins guetterait donc les bruits provoqués par l'approche en tapinois de quelque submersible insolite.

Dans ce monde, où la confiance ne règne pas tout à fait, on se préoccupe beaucoup d'épier les gestes du vis-à-vis. C'est ainsi que, répliquant aux oreilles sous-marines américaines, les savants soviétiques ont inventé le radar qui « regarde dans les coins ». Jusqu'à maintenant, les ondes radar décelaient la présence de leur objectif sensiblement en ligne droite. Or, le physicien Nicolaï Kabanov a mis au point un système qui, de zigzag en zigzag, permet de voir ce qui se passe de l'autre côté de la Terre. Ce système met à profit le miroir pour ondes courtes que constituent les couches électrisées de la haute atmosphère, c'est-à-dire de l'ionosphère. D'autre part, la réussite du satellite américain « Discoverer XVII » prouve qu'on peut envoyer dans l'espace un container de caméras spéciales qui sont capables de filmer à travers les nuages

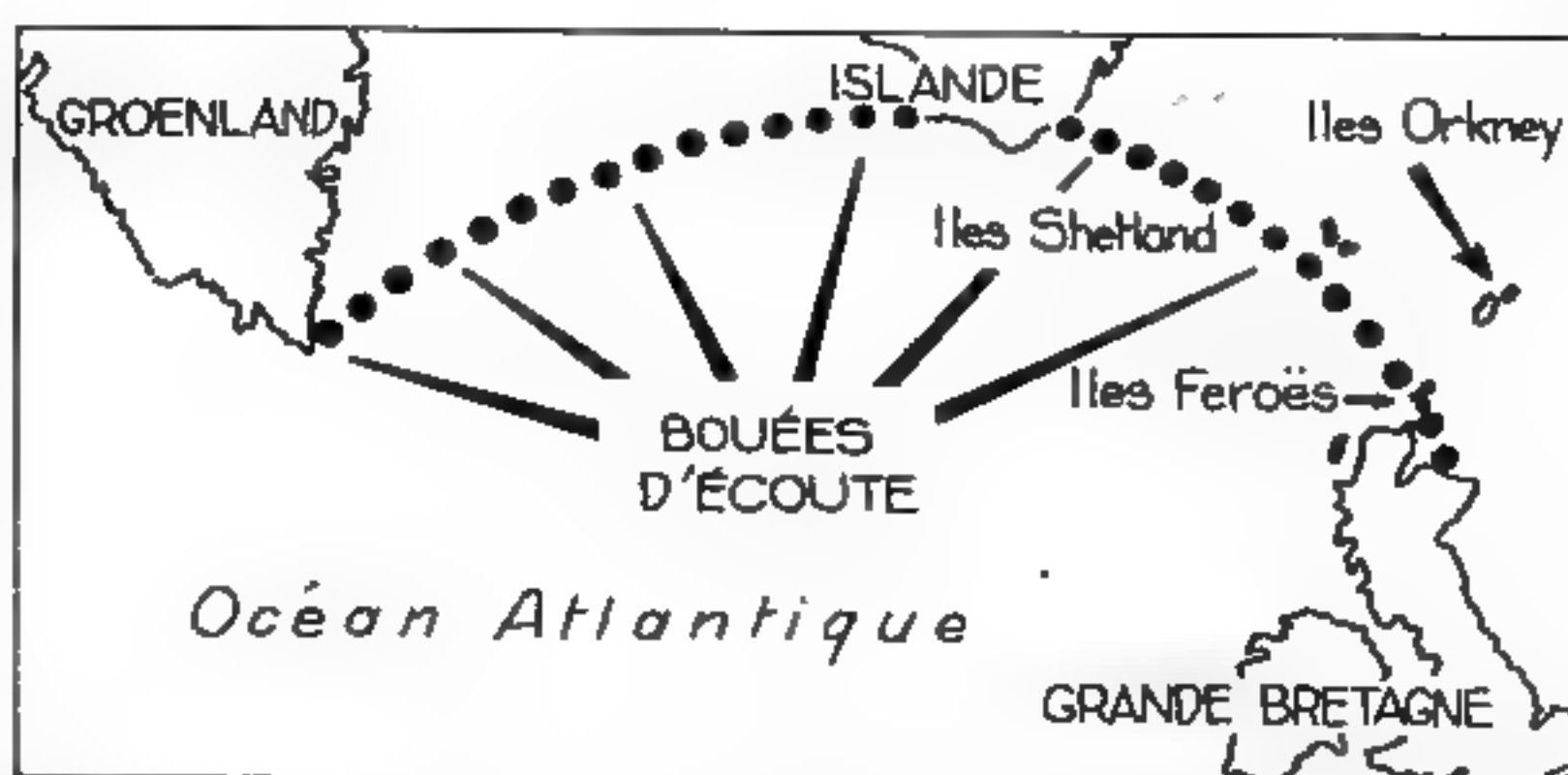
article que les rayons infrarouges sont produits par tous les corps chauds.

Malgré tout il semble bien qu'on puisse tromper la vigilance de ces gardes de l'ère électronique. Il n'est pas difficile de créer artificiellement les ultra-sons caractéristiques que provoquent les battements des hélices d'un sous-marin. Il suffit d'équiper quatre ou cinq chalutiers de telle manière qu'ils imitent à la perfection une flotte de redoutables sous-marins. A l'aide de vieux réacteurs d'avion que l'on promènerait sur des remorques de tracteur, il est possible de donner le change aux satellites-guetteurs et de leur faire croire que, dans telle région parfaitement déserte, il se trouve un aéroport où l'activité est particulièrement intense. C'est à cause de ces diverses parades que s'impose de plus en plus l'idée de l'arme absolue. Tout dernièrement, on a évoqué cette fameuse bombe à neutrons qui ne serait rien d'autre qu'un gigantesque rayon de la mort tirant à jet continu des torrents de balles invisibles, c'est-à-dire des neutrons. Deux solutions ont été proposées pour l'utilisation de cette arme suprême: première solution, on dissémine dans le monde et, de préférence, sur le territoire de l'éventuel adversaire, quelques centaines de bombes à neutrons soigneusement dissimulées. Chacune de ces bombes est couplée avec un dispositif de mise en fonctionnement qui commande un récepteur radio

presse légèrement un bouton pour que des cerveaux électroniques prennent en charge cet inexorable anéantissement de l'humanité. Au train où se développent la science et la technique, l'arme totale peut très bien être mise en place. Mais toutes ces puissances commandées par ces machines électroniques d'une intelligence froide sont également en mesure de travailler pour le bien de l'homme. C'est pourquoi nous devons bien nous garder d'exercer contre elles notre courroux. Il est probable d'ailleurs que l'histoire finira bien mieux qu'on ne le pense généralement et que

aura bel et bien commencé par des fusées militaires destinées originellement à pulvériser des cités. De même, l'énergie atomique et l'énergie thermonucléaire sur lesquelles nous comptons pour nous fournir demain des flots de courant électrique, auront fait leur entrée dans notre monde sous la forme terrifiante des bombes d'extermination massive. Je crois donc que l'homme n'est pas aussi fou qu'on veut bien le dire et que, finalement, il sait se montrer sage.

Lucien BARNIER.



Dans le titre, l'intérieur d'une des « bouées d'écoute » que les spécialistes américains projettent de construire pour se défendre des sous-marins ennemis (doc. Domenech).

Tous les "Pilote" vont faire

ce geste...

Oui! Pour ouvrir le nouveau berlingot DOP, plus besoin de ciseaux, d'épingles... ou de sabre d'abordage! Le nouveau berlingot DOP se déchire avec les doigts (Tiens-le bien comme sur le dessin et donne trois tours au berlingot).

POUR TOUS LES LECTEURS DE "PILOTE", DOP C'EST LA PLEINE FORME ET L'ÉLÉGANCE CHEVEUX.

EN AVANT-PREMIÈRE DES ÉMISSIONS DE LA TÉLÉVISION

COCHISE

ADAPTÉ PAR LUCIEN NORTIER DU FILM DE LA 20TH CENTURY FOX TV INTERNATIONAL, "LA FLÈCHE BRISÉE"

RESUME. — Un jeune guerrier Chiricahua, Nacho, a été tué par un traquant ; l'agent fédéral Jefford recherche l'assassin. La sœur de Nacho soupçonne Jefford d'être le criminel.



UNE FLÈCHE RASA JEFFORD ET SE PLANTA DANS UN BRUIT MOU DANS UN SAC DE MAÏS.



DÉJÀ AROLA PLAÇAIT UN SECOND TRAIT.



COCHISE SE DIA AVANT QU'ELLE N'AIT EU LE TEMPS DE NUIRE.



IL ARRACHA L'ARC DES MAINS DE LA JEUNE INDIENNE, ET LE CASSA EN DEUX DANS UN EFFORT TUISSANT ET SOUTENU.



AROLA EST DEVENUE FOLLE ?

AROLA VEUT VENGER. AROLA A VU. C'EST LE "SURVEILLANT", QUI A TUÉ NACHO.



UN BÉLOUCOURUT DANS LE CAMP. LES CHIRICAHUAS PRÉVENANT LE PARTI D'AROLA. PARMI EUX, GAZO, LE RENÉGAT, PARAÎSSAIT TRÈS INTÉRESSÉ PAR LA SUITE DES ÉVÉNEMENTS.



COCHISE SE DRESSA.

COCHISE ORDONNE LE CALME. COCHISE VA PARLER AVEC LE LIEUTENANT. QUE DEUX GUERRIERS GARDENT CETTE FILLE À VUE. J'AI DIT.



GAZO HOCHA LA TÊTE ET DISPARUT.



SI ÇA AVAIT ÉTÉ UN GUERRIER, JE L'AURAIS ABATTU IMMÉDIATEMENT.

ELLE A VU SI PEU DE BLANCS, QU'ILS SE RESSEMBLENT TOUS À SES YEUX.



LE FEU EST EN ELLE. AVEC LES ARMES, ELLE VAUDRA UN HOMME.

CE QUI VEUT DIRE QUE JE PEUX RECEVOIR UN COUP DANS LE DOS, TANT QU'ELLE ME SOUPÇONNERA.



JE N'AI PAS DE PRISON, ET D'AILLEURS, JE NE POURRAIS L'Y GARDER.

UNE SEULE CHOSE À FAIRE - TROUVER LE COUPABLE. ET POUR Y ARRIVER, JE VAIS LUI DEMANDER SON AIDE.



IL FAUT QUE JE Prouve À TOUS QUE JE NE SUIS PAS L'ASSASSIN DE NACHO.

COCHISE APPROUVE.



COMPLIMENTS, AROLA, TU ES AUSSI ADROITE QUE JOLIE. UNE TRIBU PEUT ÊTRE FIÈRE D'AVOIR DES FEMMES TELLES QUE TOI.



QUE SE PASSE-T-IL ? IL ME SEMBLE QUE MON CHEVAL BOÎTE.

JEFFORD AVAIT MIS PIED À TERRE.



AROLA FIXA LE DOS DE L'HOMME. ELLE SAISIT SON COUTEAU PAR LA LAME...

LES LEÇONS DE MAGIE de Michel SELDOW

VOUS priez un spectateur de bien vouloir penser une heure quelconque marquée sur le cadran d'une montre (c'est-à-dire un chiffre entre 1 et 12) et vous annoncez que vous allez la deviner. Voici comment vous procédez : vous frappez avec un crayon (ou tout autre objet pointu) sur les heures d'une montre (réel ou dessiné sur une feuille de papier). Vous avez pris soin de demander à votre interlocuteur de compter mentalement les coups que vous frappez, en commençant par un chiffre qui correspond à l'heure pensée plus une unité. Le spectateur ayant, par exemple, choisi 9 heures, commence à compter à partir de 10. Arrivé (toujours mentalement, bien entendu) au chiffre 20 (c'est-à-dire, dans notre exemple, quand vous aurez frappé 11 coups), il doit vous dire : « Stop ! ». Et, comme par enchantement, la pointe de votre crayon se trouve juste, à ce moment, sur l'heure pensée par votre spectateur (dans notre exemple sur le 9) !

Avez-vous une idée de la façon dont il faut procéder pour arriver à ce résultat « miraculeux » ? Réfléchissez... A la semaine prochaine... et bon truc !

CADEAU IDÉAL POUR NOËL L'ÉLECTROPHONE "PETIT MENESTREL"



2 vitesses, fonctionnant sur secteur alternatif 110-130 volts. Haut-parleur de 10 cm. 2 lampes. Valises 2 tons. Dim. : 320 x 210 x 100 mm. Exceptionnel. N° 49,50 (franco : 53,50).

NORD-RADIO

149, r. La Fayette, Paris (10^e). Métro : Gare du Nord. C.C.P. Paris 12 977-28.

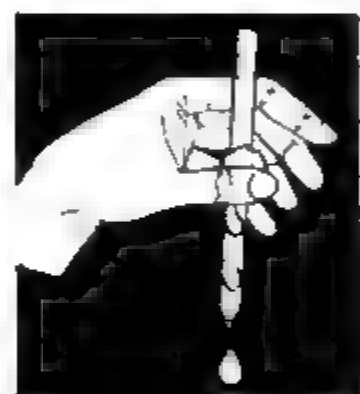
L'HORLOGE PARLANTE



LE CRAYON QUI PLEURE : EXPLICATION



VOUS avez placé (discrettement) derrière votre oreille gauche un petit coton imbibé d'eau. Vous pliez votre bras gauche pour y frotter le crayon que vous

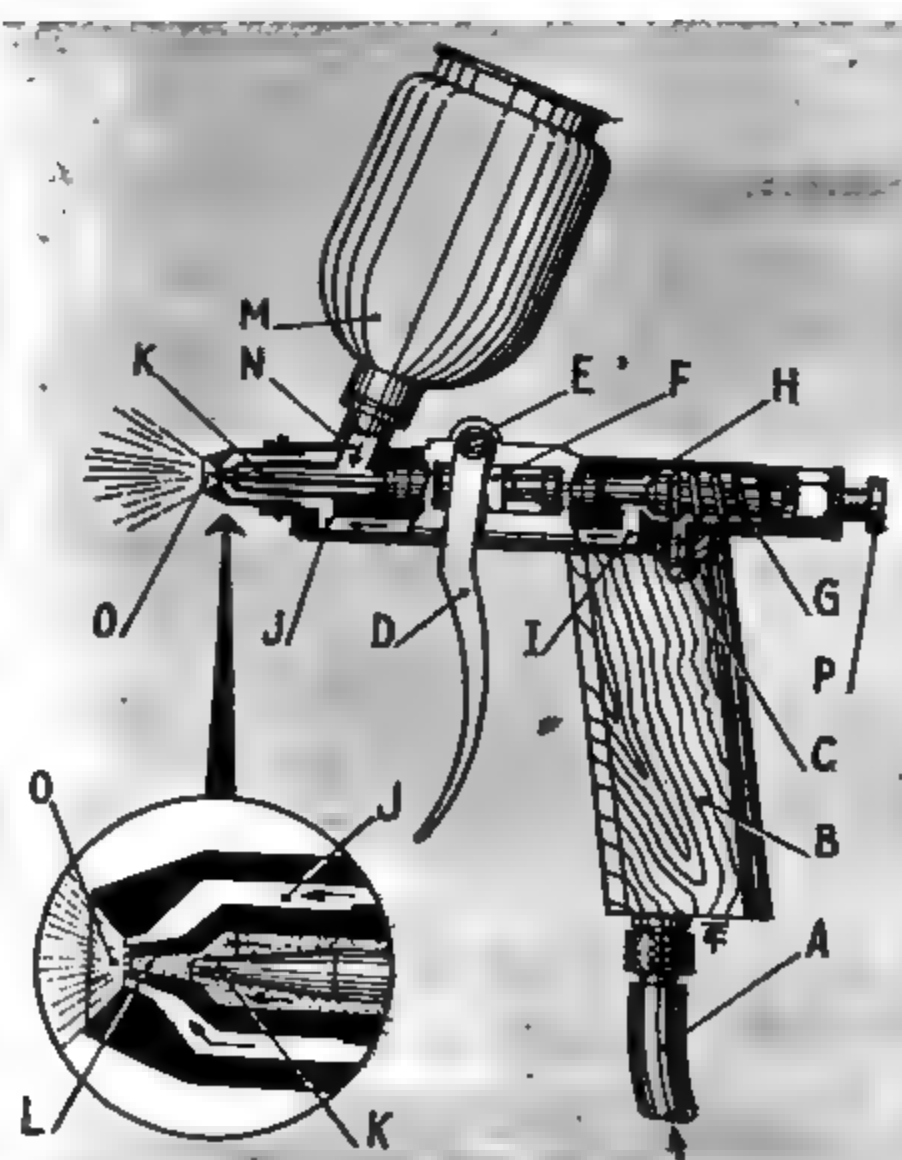


le-ci n'a plus qu'à presser le coton humide (et invisible) contre son voisin de bois, et l'eau se met à couler comme des larmes (Fig. 2). C'est absolument impressionnant !

prenez dans votre main droite. Par la même occasion, votre main gauche enlève le coton de sa cachette (Fig. 1). Ensuite, votre main droite donne le crayon à votre main gauche. Cel-

CHOSE MON AMIE

UN PISTOLET A PEINTURE par Christian H. G. H. TAVARD



A son origine, vers le début du siècle, le pistolet à peinture était appelé « pinceau à air ». Cette appellation est des plus justes, car c'est l'air comprimé qui y remplace la force du poignet, en projetant, sur la surface à recouvrir, la peinture à laquelle il s'est mélangé.

Toute l'astuce consiste donc à mélanger cet air comprimé avec la peinture, de façon à la projeter en fines gouttelettes. L'air comprimé, venant d'un compresseur, arrive par la tubulure souple (A), traverse la poignée (B) et arrive par l'orifice (C) dans la chambre de

En appuyant sur la gâchette (D), articulée sur l'axe (E), l'on pousse vers l'arrière la butée-guide (F), laquelle entraîne la soupape (G) qu'un ressort a toujours tendance à ramener sur son siège tronconique (H).

L'air comprimé peut ainsi passer entre la soupape (G) et son siège (H) puis, continuant son chemin par la canalisation inférieure (I), passe dans la

chambre circulaire (J), placée avant l'ajutage sortie (O) où il va se mélanger avec la peinture.

En poussant la soupape vers l'arrière, la butée (F) entraîne, avec un léger retard, l'aiguille (K), laquelle débouche l'ajutage (L) d'où s'échappe la peinture venue du réservoir (M) par le conduit (N).

Dissoute par l'air comprimé, en gouttelettes infinitésimales, la peinture est alors projetée sur la surface à peindre.

Ce principe de fonctionnement « Spruiminoir » est le même pour tous les genres de pistolets à peinture, et s'applique aussi bien aux gros modèles industriels, avec arrivée de peinture par une tuyauterie, qu'aux aérostylos dont se servent les décorateurs, retoucheurs photos, etc., et dont le réservoir ne contient qu'un dé à coudre de colorant. Les ajutages de ces derniers ne dépassent pas 2 à 3 dixièmes de millimètre ! Les pulvérisateurs de graissage utilisés dans les garages sont aussi conçus sur le même principe.

CES TIMBRES ONT UNE HISTOIRE

TROIS ERREURS...DE PRIX

Il y a trois catégories d'erreurs techniques, c'est-à-dire qui se produisent pendant la fabrication du timbre, que les collectionneurs recherchent particulièrement à cause de leur rareté : ce sont les erreurs de couleur, les « tête-bêche » et les « centres-renversés ».

Vous avez remarqué que le même dessin sert souvent pour des séries de timbres dont les valeurs sont différentes. Par exemple, le même bateau en bleu vaut x francs, en rouge deux fois plus, en vert quatre fois plus. Supposez que, par mégarde, une feuille bleue se soit glissée dans la série rouge ou verte, on aura un timbre marqué x francs, mais dont la couleur indiquera qu'il vaut deux ou quatre fois plus. C'est le cas typique de l'erreur de couleur.

Une des erreurs de couleur les plus anciennes est celle du 2 résil d'Espagne émis en 1851, et qui est bleu au lieu d'être rouge. Parmi les erreurs de couleur, il existe des timbres qui ne sont connus qu'à un nombre très réduit d'exemplaires et dont la valeur philatélique est évidemment très élevée.

Les timbres, dans leur immense majorité, comportent un cadre. Autrement dit, autour du dessin lui-même, il existe presque toujours une surface où se trouvent généralement le nom du pays d'origine, la valeur et des motifs de décoration. Très souvent, en se succédant, ces éléments font le tour du dessin. Pour certains timbres, on imprime le dessin dans une couleur et le cadre dans une autre. Quand les presses ne permettent pas d'imprimer les deux couleurs en même temps, on imprime, par exemple, le cadre d'abord et le dessin ensuite.

Supposez qu'une feuille, dont les cadres sont imprimés, soit présentée à l'envers dans la machine qui va imprimer le dessin. Une fois le timbre terminé, on s'aperçoit que, sur cette feuille, le centre du timbre est à l'envers et on dira que c'est un « centre-renversé ».

Certains « centres-renversés » sont rares et recherchés, comme le 2 cents des Etats-Unis de 1901.

Enfin, dernière catégorie des erreurs recherchées, mais non pas la moins importante, les timbres « tête-bêche ». C'est une paire de timbres dont l'un est renversé par rapport à l'autre. Ce dispositif assez curieux provient généralement d'une erreur commise sur la planche de tirage.

C'est parmi les « tête-bêche » que sont connues les plus grandes raretés françaises. Le « tête-bêche » du 1 franc vermillon 1849 n'existe qu'à un seul exemplaire. Mais nous n'avons pas le privilège de ce genre d'erreur ; il y a des « tête-bêche » dans de très nombreux pays.



COLLECTIONNEZ les TIMBRES-POSTE.

C'est amusant et instructif et vous gagnerez de l'argent.

Pour vous guider M^r THIAUDE le spécialiste réputé vous offre sa brochure : PLAISIRS et PROFITS du COLLECTIONNEUR... 32 pages

Pour la recevoir gratuitement écrivez ce jour même votre nom et adresse à

THIAUDE
TIMBRES-POSTE

Service M
24, rue du 4 Septembre
PARIS 2^e - OPÉRA

FRELON

HÉLICOPTÈRE LOURD
DE L'ARMÉE FRANÇAISE



Rotor mobile
Poste d'équipage
Roues roulantes
69 places
Prix : 12 MF 90

Les plus belles maquettes françaises sont signalées :

Heller



nicolas

LA TARTE AUX POMMES

A PRES déjeuner, maman a dit : « Pour le dessert, ce soir, je fais une tarte aux pommes », alors, moi, j'ai dit : « Chic », mais papa a dit : « Nicolas, cet après-midi, je dois travailler à la maison. Alors, il faut que tu sois bien sage jusqu'au dîner, sinon, pas de tarte aux pommes. »

Moi, j'ai promis de ne pas faire le guignol, parce que les tartes aux pommes de maman sont drôlement chouettes. Il faudra que je fasse attention de ne pas faire de bêtises, parce qu'il y a des fois où on a vraiment envie d'être sage, et puis, bing ! il se passe quelque chose. Et papa, il me rigole pas : quand il dit pas de tarte aux pommes, c'est pas de tarte aux pommes, même si on pleure et si on dit qu'on va quitter la maison et qu'on vous regrettera beaucoup.

Alors, je suis sorti dans le jardin, pour ne pas déranger papa qui travaillait dans le salon. Et puis, Alceste est venu. Alceste, c'est un copain de l'école, un gros qui mange tout le temps. « Salut ! il m'a dit, Alceste, qu'est-ce que tu fais ? — Rien, j'ai répondu, il faut que je sois sage jus-

qu'entrer dans la maison. « Ne fais pas ça, Alceste, je lui ai dit. Si tu déranges mon papa, personne n'aura de la tarte aux pommes, ni toi ni moi. » Alceste s'est gratté la tête. Il a sorti un petit pain au chocolat de sa poche, a mordu dedans, et il a dit : « Bon, tant pis, je m'en passerai. A quoi on joue ? » Moi, j'ai dit à Alceste qu'on jouerait à quelque chose qui ne fasse pas de bruit, et on a décidé de jouer aux billes à voix basse.

Moi, aux billes, je suis terrible, et, en plus, Alceste joue avec une seule main, parce que l'autre est toujours occupée à mettre des choses dans sa bouche. Alors, j'ai gagné des tas de billes, et ça, ça m'a pas plu à Alceste. « Tu triches », il m'a dit. « Eh ben, ça alors, j'ai dit, je triche, moi ? C'est toi qui ne sais pas jouer, voilà tout ! — Moi, je sais pas jouer ? » a crié Alceste. Moi, je joue mieux que tout le monde, mais pas avec

des tricheurs, rends-moi mes billes ! » J'ai dit à Alceste de ne pas crier, parce que, sinon, pour la tarte aux pommes, c'était fichu, alors Alceste m'a dit que si je ne lui rendais pas ses billes, il se mettrait à crier et même à chanter. Je lui ai rendu

par SEMPÉ et GOSCINNY



qu'à ce soir si je veux avoir de la tarte aux pommes pour le dessert. » Alceste a commencé à remuer la langue des tas de fois sur ses lèvres, et puis il s'est arrêté pour me dire : « Et tu crois que si je suis sage, moi aussi, j'aurai de la tarte aux pommes ? » Moi, je lui ai dit que je ne savais pas, que je n'avais pas le droit d'inviter des copains sans la permission de mon papa et de ma maman, alors Alceste a dit qu'il allait demander à mon papa de l'inviter pour le dîner, et j'ai dû l'attraper par la ceinture, alors qu'il allait

ses billes et je lui ai dit que je ne lui parlais plus jamais. « Bon, on joue encore ? », m'a demandé Alceste. Moi, je lui ai dit que non, que pour la tarte aux pommes, il valait mieux que je monte lire dans ma chambre jusqu'au dîner. Alors, Alceste m'a dit : « A demain », et il est parti. Je l'aime bien, Alceste. C'est un copain.

Dans ma chambre, j'ai pris un livre que même m'a donné et où ça raconte l'histoire d'un petit garçon qui cherche son papa dans le monde entier, alors, il

prend des avions et des sous-marins et il va en Chine et chez les cow-boys, et comme je l'avais déjà lu, ça ne m'a pas tellement amusé. J'ai pris mes crayons de couleur et j'ai commencé à peindre une des images, celle où le petit garçon est dans le dirigeable. Et puis, je me suis rappelé que papa n'aime pas que je salisse mes livres, parce qu'il dit que les livres, c'est des amis, et qu'il faut être chouette avec eux. Alors, j'ai pris une gomme pour effacer les couleurs, mais ça ne partait pas vite, alors, j'ai appuyé plus fort avec la gomme, et la page s'est déchirée. J'ai eu envie de pleurer, pas tellement pour le livre, parce que je savais qu'à la fin le petit garçon retrouverait son papa sur une île déserte, mais à cause de mon papa à moi, qui pouvait monter dans ma chambre et me priver de tarte aux pommes. Je n'ai pas pleuré pour ne pas faire de bruit, j'ai arraché le morceau de la page et j'ai remis le livre à sa place. Pourvu que papa ne se souvienne pas de l'image du dirigeable !

J'ai ouvert la porte de mon placard et j'ai regardé mes jouets. J'ai bien pensé à jouer avec mon train électrique, mais, une fois, le train a fait des tas d'étincelles, toutes les lumières de la maison se sont éteintes, et papa m'a beaucoup grondé, surtout après qu'il soit tombé dans l'escalier de la cave, où il était allé pour arranger la lumière. Il y avait l'avion aussi, celui qui a des ailes rouges et une hélice qui se remonte avec un caoutchouc, mais c'est avec l'avion que j'ai cassé le vase bleu et ça a fait des tas d'histoires. La toupie, elle fait un drôle de bruit. Quand papa et maman me l'ont donnée pour mon anniversaire, ils m'ont dit : « Ecoute, Nicolas, comme elle fait une jolie musique, la toupie ! » Et puis après, chaque fois que je veux jouer avec la toupie, papa me dit : « Arrête ce bruit infernal ! » Bien sûr, il y avait mon ours en peluche, celui qui est à moitié rasé, parce qu'avant que je finisse de le raser, le rasoir de papa s'est cassé. Mais l'ours, c'est un jouet de petit, moi, ça fait des mois que ça ne m'amuse plus.

J'ai refermé le placard et j'avais vraiment envie de pleurer, c'est vrai, quoi, c'est pas juste d'avoir des jouets et de ne pas avoir le droit de s'en servir, tout ça à cause d'une sale tarte. Et, après tout, je peux m'en passer de la tarte, même si elle est toute croustillante, avec des tas de pommes dessus et du sucre en poudre et j'ai décidé de faire des châteaux de cartes, parce que c'est ce qui fait le moins de bruit en tombant. Les châteaux de cartes, c'est comme quand on boude : c'est amusant au début seulement. Après, j'ai passé un moment à faire des grimaces devant la glace et la meilleure c'est celle que Rufus m'a apprise à la récré : on appuie sur le nez pour le faire remonter et on tire sous les yeux pour les faire descendre et on ressemble à un chien. Et puis, après les grimaces, j'ai pris mon livre de géographie de l'année dernière, et puis papa est entré dans ma chambre.

« Comment, Nicolas ? Il m'a dit, papa. Tu étais là ? Je ne t'entendais pas et je



me demandais où tu étais passé. Que faisais-tu dans ta chambre ? » « J'étais sage », j'ai répondu à papa. Alors, papa m'a pris dans ses bras, m'a embrassé, m'a dit que j'étais le plus gentil des petits garçons et que c'était l'heure de dîner.

Nous sommes entrés dans la salle à manger où maman mettait les assiettes sur la table. « Les hommes ont faim », a dit papa en rigolant, les hommes ont envie de faire un bon dîner et de manger de la tarte aux pommes ! »

Maman a regardé papa, elle m'a regardé moi et elle est partie en courant dans la cuisine. « Oh ! mon Dieu, elle a crié, maman. Ma tarte aux pommes ! »

Et on n'a pas eu de dessert parce que la tarte aux pommes avait brûlé dans le four.



Formidables!

Les Jouets Scientifiques

GéGé

Bientôt l'électricité et la Radio n'auront plus de secrets pour vous.

La chimie vous mènera de surprise en surprise, et quel monde étrange vous révélera le microscope !

Faites comme moi des centaines d'expériences et de découvertes passionnantes.

(Papa dit même que je m'instruis !)

5 BOITES

LE PETIT CHIMISTE
LE PETIT BIOLOGISTE
LE JEUNE RADIO
LE PETIT PHYSICIEN
LE PETIT ÉLECTRICIEN

PRIX : DE 39 à 59 NF environ



Vous trouverez dans chaque boîte une brochure explicative qui vous donnera toutes les instructions nécessaires pour réaliser les expériences.

Bon

pour une documentation gratuite, sans engagement à adresser aux Jouets GéGé, Montbrison - Loire

Nom :
Adresse :
Age :

DÉVELOPPEZ VOUS-MÊMES
VOS PHOTOS DE VACANCES



grâce au merveilleux petit appareil :
AUTOPRINT
(Procédé ROLLA)
Médaille d'Or - Bruxelles-Monaco 1960

Vous tirerez en nombre illimité
tous vos négatifs jusqu'au for-
mat 8,5 x 11 pour un prix très
réduit. En 15 secondes, une
épreuve : 0,12 NF.

L'Autoprint ne vaut que 99 NF ;
il ne tient pas de place (23
x 14 cm). Léger et robuste, il
est très pratique, et sa manipu-
lation est très facile, en lumière
normale. « Une simple prise de
courant suffit : 110 ou 220 V.

Pour vous renseigner, écrivez-nous
à « PILOTE » service AUTOPRINT,
30, rue Notre-Dame-des-Victoires,
Paris (3). Joignez une enveloppe
timbrée à vos nom et adresse.

Demandez une démonstration aux
négociants-dépositaires de photo-
ciné.



JEUNES GENS, RÉJOUISSÉZ-VOUS, VOICI LA DEUXIÈME ÉPOQUE...



FLD 239.

Dans la Première Époque des « MISÉRABLES » (FLD 238) le forçat
évadé Jean VALJEAN a dérobé l'argenterie de Monseigneur MYRIEL.
Il a aussi subtilisé une pièce blanche à un petit Savoyard. Monseigneur
MYRIEL rachète l'âme de ce misérable en lui donnant deux chandeliers
d'argent que l'ex-forçat gardera toujours comme talisman.

Devenu « Monsieur MADELEINE », Maire de Montfermeil-sur-Mer,
VALJEAN promet à une de ses ouvrières, la Fantine, d'aller rechercher
sa petite fille COSETTE que la malheureuse avait confiée aux THE-
NARDIER, un couple louche qui tient une auberge à Montfermeil.

Mais le policier JAVERT est toujours sur les traces de Jean VAL-
JEAN. Il a cru reconnaître ce dernier en la personne du Père
CHAMPMATHIEU que l'on vient d'arrêter pour une peccadille. Jean
VALJEAN ne veut pas laisser condamner un innocent à sa place : il
se rend au tribunal et se dénonce lui-même à la justice.

Pour accomplir la promesse qu'il a faite à Fantine, Jean VALJEAN
s'évade à nouveau, se rend à Montfermeil et arrache la petite COSETTE
à ses bourreaux.

Du temps passe... et vous n'avez plus qu'à écouter la suite du Chef-
d'Œuvre de Victor HUGO.

* En vente chez votre disquaire habituel



La naissance d'une Cathédrale

Le XII^e siècle vient de finir. Le
XIII^e aspire à l'idéalisme : c'est
le temps de la chevalerie, des
Croisades, celui de la naissance
des cathédrales qui ne furent pas des édi-
fices construits spécialement pour l'exer-
cice du culte, mais des créations nées d'un
poussissement de foi.

Ce phénomène illumine tout le Moyen
Âge jusqu'à la fin du XIV^e siècle. Alors,
l'idéalisme fera place, progressivement, à un
réalisme positif et calculateur ; le ressort
se détendra, les chantiers seront peu à peu
désertés et les hautes cathédrales demeure-
ront, souvent, inachevées...

Au XIII^e siècle, les paroisses sont nom-
breuses, les églises vétustes ont été refaites,
on en a construit de nouvelles, souvent par
pénitence...

Pour la cathédrale, c'est autre chose ;
elle représente le lieu où l'on pourra prier,
tous ensemble ; l'immense ex-voto de toute
une population. Cela s'est bien vu à Char-
tres où les sept à huit mille âmes de la
ville — qui est une grande ville à l'épo-
que — tiennent à l'aise dans l'immense
nef enfin achevée.

Mais dès que l'on décide d'édifier une
nouvelle cathédrale, les difficultés naissent.
Elles sont principalement financières. On
tentera donc d'obtenir du roi des lettres-
patentes adressées aux grands, clercs et lai-
ques du royaume, leur recommandant de
participer aux frais de construction et
accréditant les quêteurs ; on installera des
trones ; on instaurera des registres pour
l'inscription des donateurs, et chacun ten-
dra à y voir figurer, en bonne place, son
nom et sa qualité.

Tout cela est le rôle d'une organisation
précise, comprenant clercs et laïcs, qu'on
nomme la *fabrique*. Toute la politique
financière est de son ressort ; à elle de
trouver les fonds et de les gérer.

Née de la *fabrique*, voici l'*œuvre*. C'est
à l'*œuvre*, association dynamique, que sont
dévolues les fonctions assurant la construc-
tion et la communauté architecturale de l'édi-
fice. La *fabrique*, au Moyen Âge, ce fut,
en quelque sorte, le ministère des Finances
et l'*œuvre*, celui des Travaux publics de
chaque ville nantie d'un chantier de ca-
thédrale...

LE CHANTIER EST OUVERT

Le premier souci de l'*œuvre*, ce sera la
pierre. Le compte des monuments anciens
à démolir dans la ville même a été rap-
pement fait. On n'en tirera pas beaucoup
de pierre façonnée, à portée de la main.
On se rabattra donc sur les carrières les
plus proches, et surtout faciles d'accès, car
les frais d'extraction, et surtout de trans-
port, vont grever le budget d'une façon
énorme. Pour les diminuer sensiblement,
on taillera, autant que l'on pourra,
directement à la carrière, mais cela ne sera
pas toujours possible. Enfin, dans le but
de se priver le plus possible des services
trop onéreux des entrepreneurs de charrois,
on agira comme à Chartres, grâce aux
fidèles de bonne volonté, qui s'attellent
aux chariots. Le transport se fait en si-
lence, et ce n'est qu'aux haltes qu'on
chante cantiques et hymnes, en confessant
ses péchés, à la lueur des cierges.

Second souci : l'afflux des compagnons.
Il va falloir les payer, cher parfois, car la
demande est grande, et il faudra les loger.
Les villes n'offrent pas de possibilités de
logement extraordinaires : aussi faudra-t-il,
en de nombreux cas, élever des hameaux
de « planches ».

Les maçons : le maçon du temps va,
suivi de ses aides, comme le chevalier de
ses écuyers. Dans les plus gros chantiers,
on n'en trouvera guère plus de quatre cents
à la fois, mais la moyenne sera générale-
ment de trente à quarante. Avec une cin-
quantaine de forgerons et charpentiers,
cela fera quand même un nombre impor-
tant de personnes, grâce aux manœuvres et
aux charretiers qui peuvent dépasser le
millier, car nombre d'entre eux sont des
travailleurs volontaires, des fidèles, sans
connaissances spéciales, qui ne peuvent ga-
gner leurs indulgences qu'en aidant les gens
de métier. Verriers et plombiers viendront
plus tard.

Mais tous ces gens-là ont un maître, un
conducteur sévère : l'architecte, le vrai bâ-
tisseur, celui qui a conçu les plans, les a
réalisés avec ses aides, sur parchemin, fine-
ment tracés à la plume, établissant des
épure très savantes, aux projections exac-
tes, au trait net.

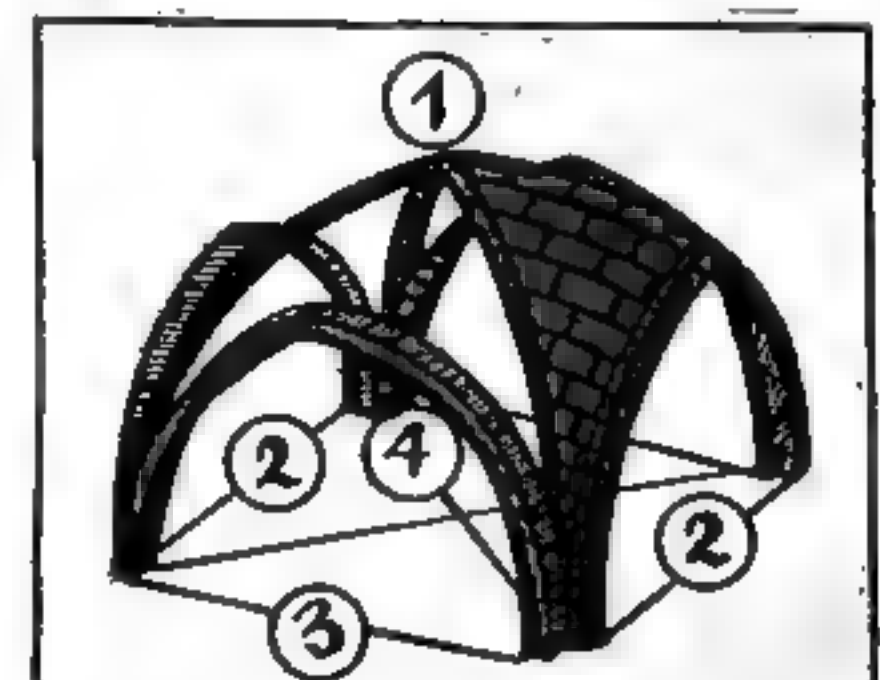
LA CATHÉDRALE S'ÉLÈVE

Car, dès l'aube du XIII^e siècle, l'empi-
risme est mort ; on professe que « sans
la science, l'art n'est rien » et que « les
connaissances géométriques sont indispen-
sables » à l'architecte qui a appris à pro-
céder par calculs, à décider d'après une
formule. Les canons mathématiques que
l'on peut établir sur les images de cathé-
drales en sont une preuve. Et cette science
se transmet souvent de père en fils : les
dynasties de bâtisseurs de cathédrales ne
furent pas rares.

Et sous leurs ordres, la masse des pra-
ticiens agit. On échafaudera peu durant
tout le Moyen Âge, juste pour l'indispen-
sable, on utilisera le système de construc-
tion par plates-formes successives, bien vi-
sibles sur les édifices, et parfois, si l'on
en a la place, les plans inclinés.

Ainsi s'élèvera la cathédrale, marche par
marche, pourrait-on dire, et grâce à de
nombreux engins élévateurs dont beaucoup
sont figurés sur notre Pilotorama.

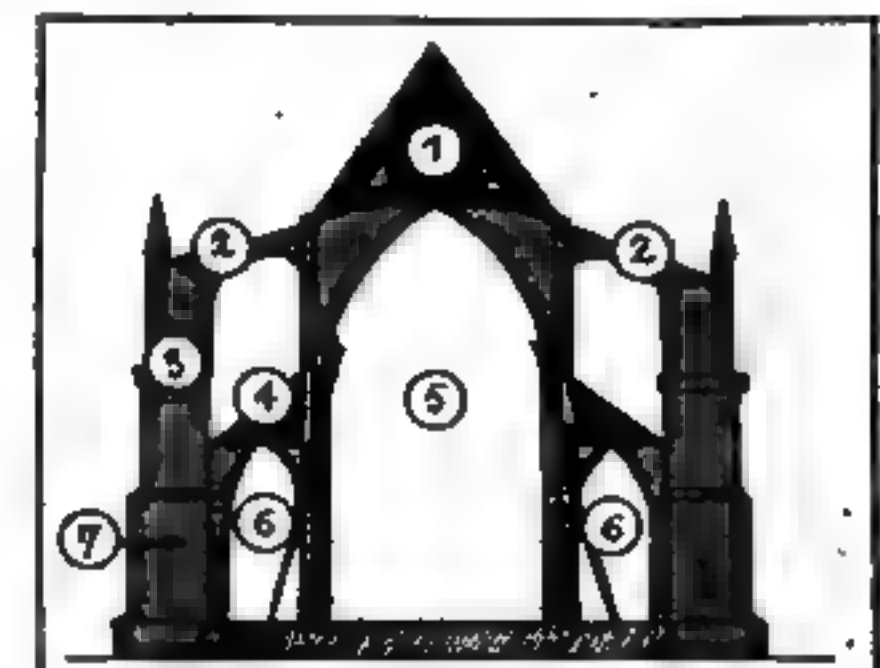
VOIR PAGES SUIVANTES



Voici le schéma
d'une voûte à croi-
sée d'ogives : (1)
clef de voûte, (2)
fermeaux, (3) arcs
doubleaux, (4)
arcs diagonaux.

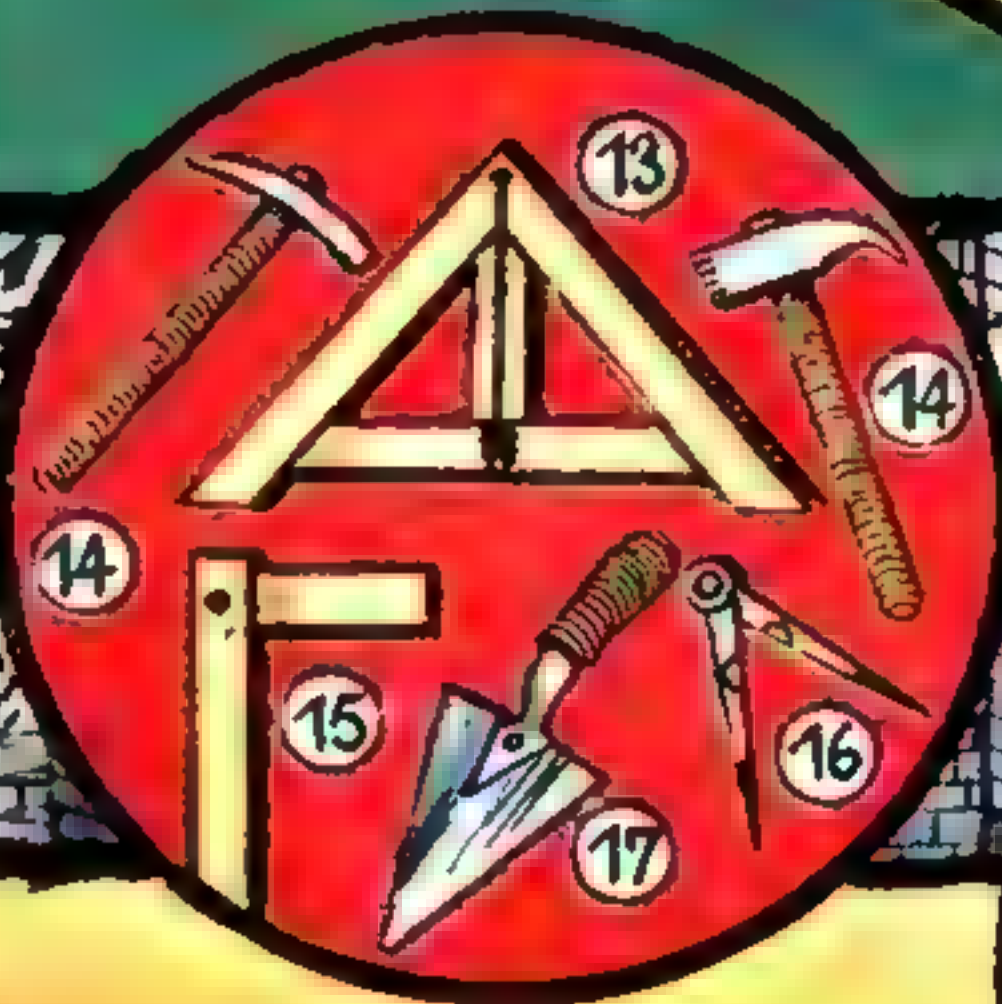
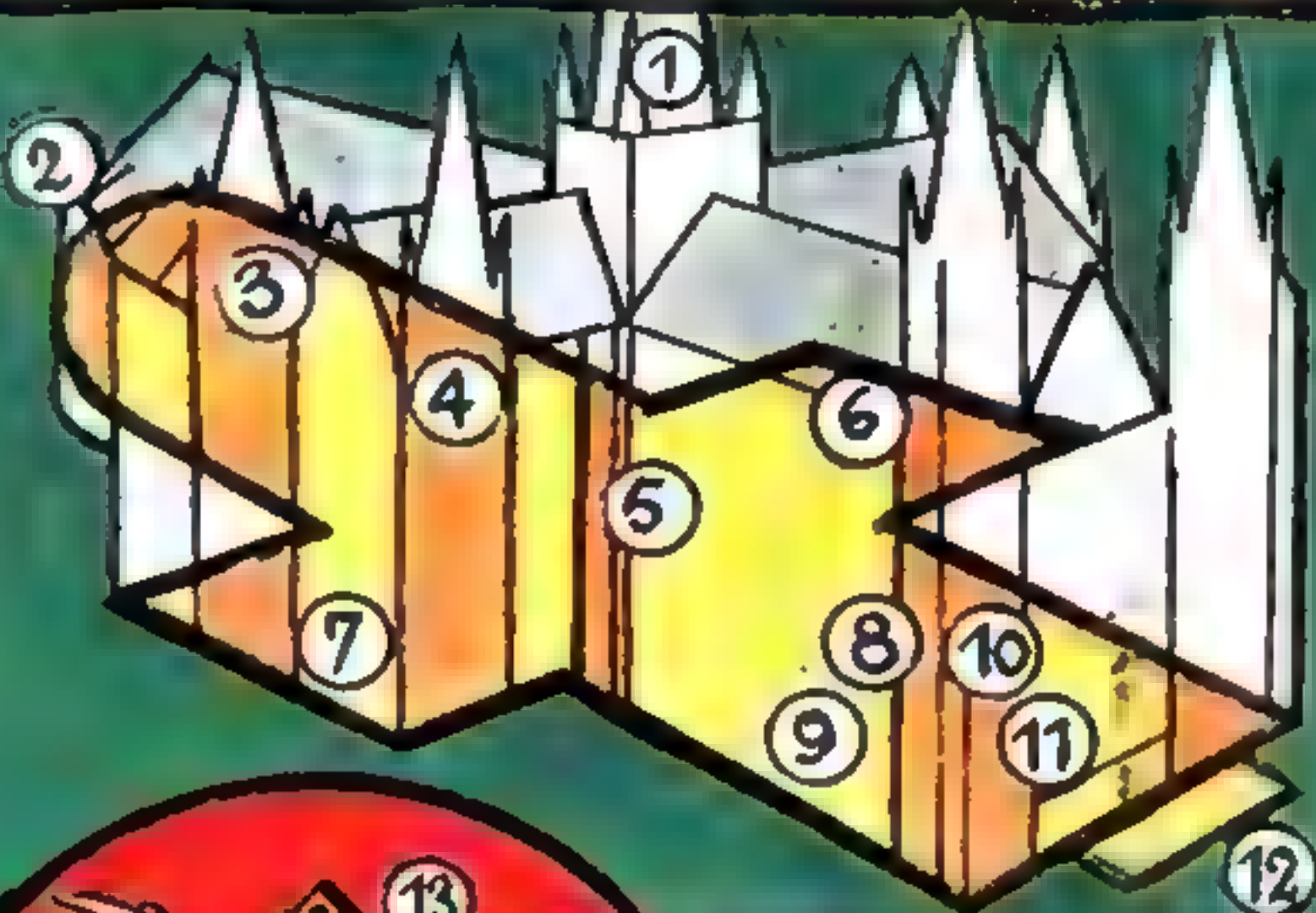
Naissance d'une
ogive : (1) arc
surhaussé, (2) plein
cintre, (3) arc re-
man, (4) ogive.

Coupe d'une cathé-
drale gothique (les
flèches montrent la
nécessité des arcs-
boutants) : (1) et (4)
toitures, (2) arcs-
boutants, (3) con-
treforts, (5) nef
en ogive, (6) bas-
côtés, (7) calée.



NOTRE PROCHAIN PILOTORAMA : PALOMAR

Naissance d'une Cathédrale



HENRI DIMPRES

L'EDIFICE

(1) Flèche ; (2) Chevet ; (3) Abside ; (4) Chœur ; (5) Transept ; (6) Croisillon Nord ; (7) Croisillon Sud ; (8) Nef ; (9) et (10) Bas-côtés ; (11) Narthex ; (12) Porche.

LES OUTILS

(13) Appareil à niveau, ou archipendule ; (14) Outils de sculpteur ; (15) Equerre de maçon ; (16) Compas ; (17) Tracelle.

LA CATHEDRALE EN CONSTRUCTION

(18) Tour du carré du transept qui supportera la flèche ; (19) Clochetons ; (20) Partie Sud du transept ; (21) Toiture de la nef, dite en « bâtière » ; (22) Charpente ou comble gothique. En coupe : (23) Arc-boutant reliant le contrefort (24) au pilier de la nef (26), tandis que le contrefort épaula directement le pilier du bas-côté (25) ; (27) Nef ; (28) Bas-côté ; (29) Fenêtre gothique ; (30) Rosace ; (31) Le portail et ses différentes parties : (32) Archivolt ; (33) Vousures ; (34) Tympan ; (35) Linteau ; (36) Trumeau ; (37) Ebrasements ; (38) Vantail.

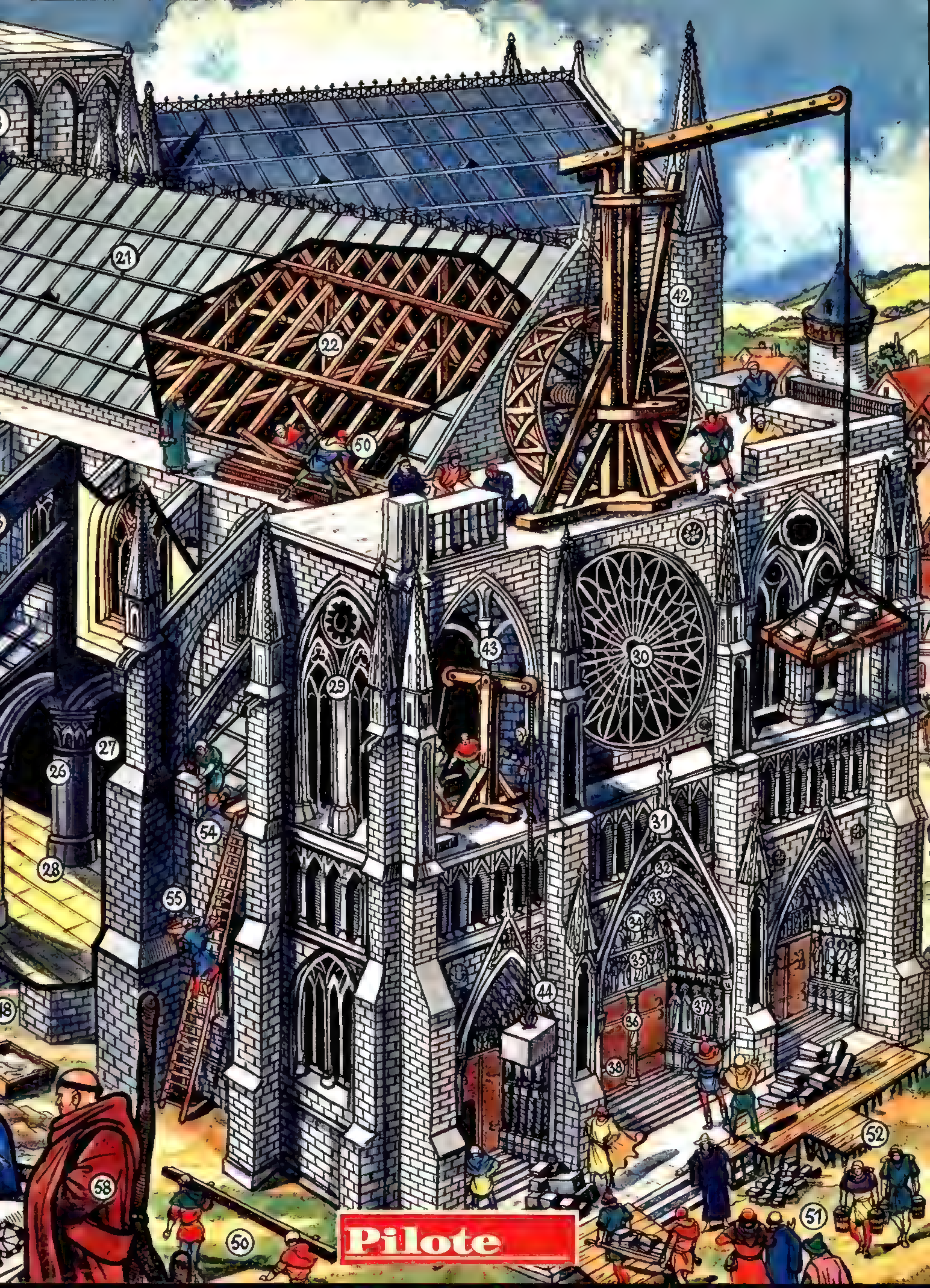
LES APPAREILS DE LEVAGE

(39) Chèvre ; (40) Plateau à double câble ; (41) Treuil à main ; (42) Grue à tambour mue à la façon d'une rose à écureuil ; (43) Grue à double poulie ; (44) Système d'attache pour les grosses pierres, dit « louve ». On creusait la pierre et l'on y introduisait la pièce métallique maintenue par des coins de bois.

LE CHANTIER ET LES BATISSEURS

(45) Sculpteurs ; (46) Arrivée des pierres, venant de la carrière sur un chariot à bœufs ; (47) Transport de pierres taillées sur une civière ; (48) Maçons préparant le mortier ; (49) Tailleurs de pierre ; (50) Charpentiers ; (51) Membres de l'Œuvre, association de fidèles chargés de veiller à la construction ; (52) Porteurs d'eau ; (53) Contremaître porteur de son équerre ; (54) Maçon ; (55) Aide portant l'auge ovale ; (56) Maître-maçon ; (57) Architecte ; (58) Trésorier de la Fabrique, organisme chargé de recueillir les dons et les fonds en faveur de la construction.





par George FRONVAL

sortie des mains de Mme Métayer, une gigantesque armée s'est dispersée à travers le monde

ECHANTILLONS MINÉRALOGIQUES

Coffret de 12 pierres différentes 10 NF
— 24 — 22 NF
— 30 — 30 NF

Ajouter 1 NF pour frais d'envoi
CADRAN DE L'EST, 64, Bd de Strasbourg
(Gare de l'Est) PARIS

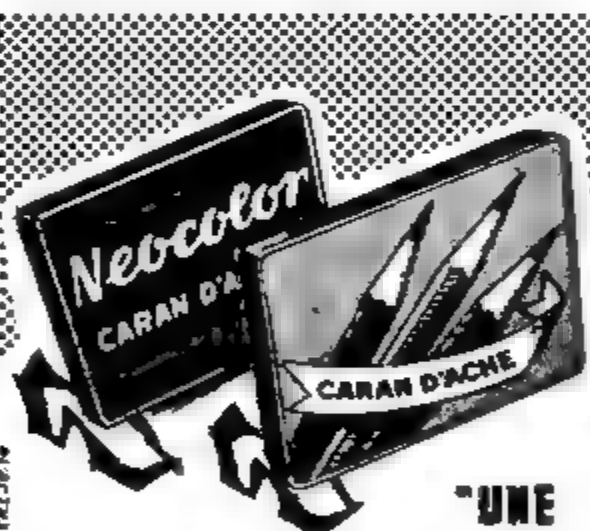


**TIMBRES
POSTE**

PHILATÉLIE POUR TOUS
15, rue Laffite, PARIS-9^e

100 EUROPE	25 IRAN	10 CONGO
100 ASIE	50 ITALIE	10 GAMBIE
50 OCEANIE	50 JAPON	10 GUINÉE
50 AUSTRALIE	25 PEROU	12 LAOS
25 BOLIVIE	50 RUSSIE	20 LIBAN
50 BRÉSIL	50 SUÈDE	18 SARRE
50 INDE	50 TURQUIE	15 TOGO

Chacune de ces 21 collections
1 NF 75 (port compris)
10 collections au choix : 14 NF
NOËL - CADEAUX - ETRENNES
tout pour la philatélie dans
l'édition 1961 de
PHILATÉLIE POUR TOUS
36 pages richement illustrées
envoi contre un timbre de 0,25



**"UNE
BELLE BOÎTE**

CARAN D'ACHE
DANS CHAQUE SABOT

**Pour mieux colorier,
mieux dessiner,
mieux peindre,**

vous désirez une belle
boîte de crayons de couleur
CARAN D'ACHE
ou de craies artistiques

Neocolor

Réclamez-la au
PERE NOËL

L'exécution d'une figurine historique est un véritable travail d'artiste. Les collectionneurs, comme nous vous l'avons dit, exigent une authenticité parfaite dans les moindres détails et une non moins parfaite exactitude dans les coloris. Nous voici au rendez-vous donné chez Mme Métayer, dont la renommée est universelle. On lui passe des commandes de l'étranger ; des organismes, tel que le ministère de la Marine, lui font faire de vastes dioramas.

En collaboration avec peintres, tels que MM. Rousselot et Lelièvre, qui lui exécutent des croquis très précis, Mme Métayer réalise de véritables miniatures, extraordinaires de précision. De son petit atelier de la rue Nélaton est sortie une légion incroyable ; plusieurs régiments, plusieurs corps d'armée, qui se sont répandus à travers le monde en une invasion pacifique.



M. Rousselot, peintre militaire, spécialiste des ensembles historiques, trace un ensemble de croquis qui serviront à la réalisation d'une figurine. Avant de se mettre au travail, M. Rousselot consulte toujours ses archives personnelles.

Pour un seul soldat de plomb, il faut exécuter plusieurs croquis, de face, de dos et de profil, gauche et droite. Plusieurs têtes mobiles pourront être utilisées. Le collectionneur, avant toute chose, le souci des détails et de l'authenticité. Grâce à ces minutieux croquis faits à l'échelle, Mme Métayer pourra réaliser un travail très précis qui exigera de sa part une extraordinaire patience.



Un autre dessinateur spécialiste, M. Lelièvre, explique à Mme Métayer quelques détails importants. Il s'agit ici d'un diorama reconstituant un épisode de la guerre d'Indochine : la bataille dans la plaine des Jones.



Voici les trois stades d'une figurine en étain. A gauche, le modèle dans le plâtre, ayant servi à la fabrication du moule en bronze. Au centre, les différentes pièces brutes à la sortie des moules. A droite, le soldat terminé.



Le militaire en pièces détachées, tel qu'il se présente lors de la fabrication du moule, maintenant formé par de lourdes sarrures et des tiges de métal. Ce moule sert indéfiniment. Il y en a autant que de pièces.



Le métal en fusion est coulé par le conduit en entonnoir que l'on distingue clairement sur la forme de droite. A droite, au premier plan, un autre moule, de plus petite dimension, qui contient seulement la tête du militaire.



Et l'assemblage commence à l'aide d'un fer à souder électrique. On fixe tout d'abord la tête, puis les bras. Ensuite, on ajoute les détails s'il y a lieu, fusil ou sabre, giberne ou sac. Ici, le modèle est des plus simples. Mais certains exigent cent pièces. Il faut donc plus de cent soudures.



Mme Métayer supprime ensuite les bavures et efface toutes les imperfections. La figurine, peu à peu, prend alors son aspect définitif.



Il ne reste plus qu'à peindre la figurine. Mme Métayer, qui a une très grande expérience, travaille souvent de mémoire. Elle ne se trompe jamais. Les collectionneurs sollicitent ses conseils.



(Photos B. Iskender)



Un jeu de Jean-Paul Rouland !

CHAQUE DESSIN A SA PLACE



AGENT SECRET EN 10 LEÇONS

par Renée PASCAL

Ceux d'entre vous qui désiraient participer à notre concours et risquer ainsi de gagner l'un des quinze abonnements gratuits de trois mois à « Pilote », doivent nous avoir envoyé, maintenant, leurs réponses aux deux épreuves parues dans les numéros 56 et 57. Ils vont pouvoir aujourd'hui vérifier si ces réponses étaient exactes.

Voici, tout d'abord, le chiffrage du message paru dans le n° 56. Les deux clés que vous deviez retrouver dans les textes du « Pilotorama » du même numéro étaient DANSE et GASPE. En les utilisant l'une après l'autre, vous obteniez en définitive :

PSLUHAUTIMRPTAENCQUEERPOI
NDEZPLEUOSTTPOSIBALEUXEQU
STNIOSSVIUANS TEESETCBILEND
MNC7HEQUEOVUSEAVZEITENQ
AVEZUVOSENUUEARLETEPAUARA
NTECLOEITATVLAECUVOSLIE
NCESEAVSOUQUOLUOCHSELDE
UIOATNPQRUITSIIOENVOETR
CERNTALEEDQUELOPAERTESUR
DIOSPS EOVZUSCENORTEATEON
DNSSVONOEUVLLESXTMREEU
RGNCOEENFNIA CECETOUGRAE

Le n° 57 vous proposait un déchiffrement

double pour lequel les clés se trouvaient dans deux légendes de la page 29. Il s'agissait des mots FLANC et BARIL. Ces deux clés, successivement appliquées au message chiffré (la seconde, d'abord, puis la première) vous donnaient la réponse au message de la semaine précédente :

VENDREDI AI TELEPHONE A MON BUREAU. ON M'A DIT QU'IL Y AVAIT EU FUSILLADE. ME SUIS CACHE JUSQU'A DIMANCHE OU J'AI ESSAYE DE CONTACTER CHRISTIAN. PAS RENCONTRE. LUNDI AI TELEPHONE A EMMA A SON BUREAU. ILS SONT SANS NOUVELLES D'ELLE DEPUIS SAMEDI. MAINTENANT SUIS ABSOLUMENT SANS CONTACT AVEC MES AGENTS ET MES OPERATEURS. ATTENDS VOS INSTRUCTIONS D'URGENCE. EDMOND.

Avez-vous bien travaillé ? Alors, attendez patiemment jusqu'à la semaine prochaine ; vous saurez si vous avez été parmi les quinze premiers à nous envoyer une réponse exacte dans les conditions prescrites.

Et maintenant, si vous le voulez bien, passons à l'étude d'une autre méthode.

Lorsque Bob Farfelut a été sage en classe, ses parents l'emmènent au cinéma voir un western. Mais notre dessinateur a, comme d'habitude, oublié de mettre les dessins dans leur ordre chronologique, c'est-à-dire

que tels quels ils ne représentent pas la véritable succession des faits.

A vous de remettre en place chaque dessin, en vous aidant des petits détails qui doivent vous mettre sur la voie.

(Solution page 31.)

message ainsi transcrit ne peut être divisé en groupes égaux, les lettres ne s'y trouvent jamais dans le même ordre. Vous allez comprendre pourquoi.

Je puise dans notre Pilotorama : « AINSI LA CATHEDRALE S'ELEVERA, MARCHE PAR MARCHE, POURRAIT-ON DIRE, ET GRACE A DE NOMBREUX ENGINS ELEVATEURS DONT BEAUCOUP SONT FIGURES DANS NOTRE PILOTORAMA. »

J'en compte les lettres, sans tenir compte ni des espaces, ni des signes de ponctuation, apostrophes, etc.

La clé qui va servir à la déchiffrement sera UNE AUTRE PHRASE, comprenant exac-

tement le même nombre de lettres (je la puise ici, en la modifiant pour les besoins de la cause, dans le Pilotorama du précédent numéro). Il suffit maintenant d'écrire sur papier quadrillé toutes les lettres à la suite de la phrase-clé ; on transcrit ensuite les lettres du texte à chiffrer, à mesure qu'elles se présentent, la première sous le premier A de la clé, la seconde sous le deuxième A, etc. Quand les A de la clé sont épuisés, on inscrit la lettre suivante de la phrase à transcrire sous le premier B, puis sous le deuxième et ainsi de suite.

Vous voyez ici le résultat. Nous vous donnerons la semaine prochaine d'autres précisions.

POMBEIMIRACULEUSEMENTPRESERVEEDEL
NEASLOCHNAAEEEPAVEENSETRUAEMADRTI

DESTRUCTIONOFFREAUTOURISTEQUILAPAR
RCCDUITADUOXRARHNLNEOSIOSEVTRGSLTD

COURTDES RUESDESMAISONSDSTFORUMSDS
HNOONAPUNRAPLRSALFOGHMENTIITADESAI

THEATRESDESTEMPLESUNECAISERNE
OTRATBCGEHUREEERPRNBOECEUERR

LES MOTS CROISÉS DE "PILOTE"

LES CATHÉDRALES

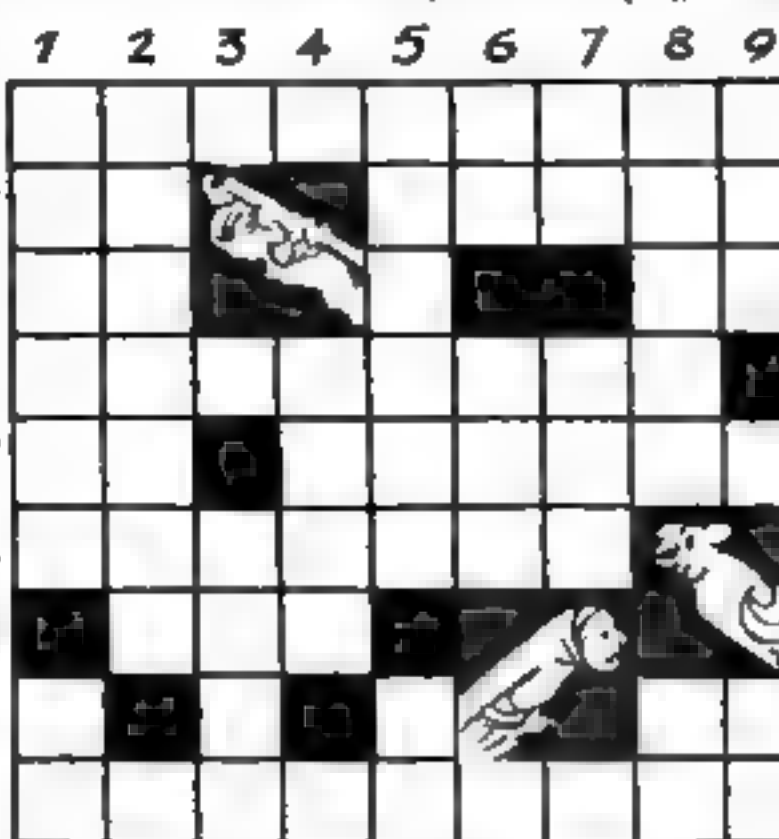
Horizontalement

1. Une cathédrale bien parisienne (en deux mots). — II. Article contracté - Bien que ce soit au point de vue construction un bâtiment, on ne peut nullement appeler ainsi une cathédrale. — III. Quatre romain - Comme certaine statue qui orne la façade d'une cathédrale. — IV. La partie d'une cathédrale qui sépare le chœur de la nef. — V. Soleil égyptien - Peut qualifier un clocher de cathédrale. — VI. Les cathédrales en sont aussi, bien évidemment. — VIII. Ancien chevalier. — VIII. Mesure chinoise. — IX. C'est sous son contrôle que sont bâties les cathédrales.

Verticalement

1. Venir au monde - Article. — 2. Pour le bâtisseur, c'en était un de taille de construire une cathédrale. — 3. Romancier français qui écrit « Pêcheurs d'Islande ». — 4. Tout-petit. — 5. Choix - Phonétiquement : brisé. — 6. Note - Epoque. — 7. Phonétiquement : cela suffit - Plus que mai. — 8. Qualifiée généralement de religieuse, cet insecte n'a pourtant pas sa place dans une cathédrale - Note de Musique. —

9. Parmi beaucoup d'appelés, il est généralement rare - Pronom. (Solution page 31)



LA CRYPTOGRAPHIE, C'EST DU SPORT !

Du sport ? Oui, mais d'abord, qu'est-ce au juste que la cryptographie ? Le Petit Larousse dit : « Mode d'écriture secrète au moyen d'abréviations ou de signes convenus. » Il dit aussi que le mot vient du grec : « kryptos » = caché, et « graphéin » = écrire. En fait, le terme s'applique à toutes les manières d'écrire un texte de façon à le rendre indechiffirable au profane.

De même que M. Jourdain, le « Bourgeois Gentilhomme » de Molière, faisait de la prose sans le savoir, de même, tout au long de la série « Agent secret en dix leçons », vous avez, sans le savoir, fait de la cryptographie.

On a utilisé, depuis des siècles, diverses méthodes de cryptographie : c'est ainsi, par exemple, que les Lacédémoniens se servaient de la scytale, bâton cylindrique sur lequel s'enroulait une longue et étroite bande de parchemin ; le texte s'y inscrivait en lignes parallèles à l'axe du cylindre, à raison d'une lettre par largeur

de bande ; le parchemin déroulé, le texte devenait illisible. Le correspondant possédait un cylindre exactement semblable au premier sur lequel il lui suffisait d'enrouler à nouveau la bande pour retrouver le message.

Parmi toutes les méthodes employées, beaucoup sont fondées sur le même principe que celle que vous connaissez à présent : le chiffrage est basé sur une ou plusieurs clés qui servent à la transcription du message. Ces méthodes ont un inconvénient : elles sont assez faciles à déchiffrer. En effet, quand on a, à partir de certaines données qu'il serait trop long de vous exposer, découvert le nombre de lettres de la clé, on divise le message chiffré en groupes égaux ; il est alors relativement aisé de reconnaître, dans un groupe ou dans un autre, l'ordre primitif des lettres. Le reste suit.

Aujourd'hui, nous allons vous initier à la méthode dite « de dispersion irrégulière aperiodique ». Pour parler clair, un

ser en file indienne du premier au dernier un tas d'objets solides et qui risquent ainsi de faire du bruit (donc ni un coussin, ni un oreiller !...) bien au contraire, mais par exemple une boîte à lait, une soupière, un vase de cristal, une petite clochette, une pile d'assiettes... un chat, vivant, bien sûr ! une douzaine de cuillères, etc.

Partant du premier joueur, vous vous passez chaque objet en faisant très attention de ne pas le heurter, car, au moindre bruit, votre ami qui a les yeux bandés devra dire... c'est la

soupière... ou c'est le panier à bouteilles, etc. S'il tombe juste, c'est l'ami qui a fait le bruit maladroitement qui prend la place de « l'aveugle » et ainsi de suite.

Pendant le passage des objets, il faut faire le silence le plus total... et c'est absolument captivant de voir le joueur, tendu et attentif au moindre bruit ou froissement...

Je suis sûr que vous vous amuserez follement, surtout si vous savez choisir judicieusement vos objets...



PASSE-PASSE FINE OREILLE

par

MARCEL FORT

CE jeu, mes amis, va vous demander un petit effort de concentration. Oh ! rassurez-vous, ça n'est pas méchant...

bien au contraire, c'est assez captivant.

Un joueur a les yeux bandés et les camarades qui restent doivent se pas-



*Ce jouet-là,
c'est la réalité!*



Détail de la BB 16 000

- moteur à aimant permanent surpuissant équipé de balais de longue durée ;
- bâti mécanique en Zamac ;
- arbre d'induit monté sur butée à billes ;
- carrosserie super détails en matière plastique avec vitres ;
- accouplements démontables ;
- éclairage à l'avant ;
- bandage permettant une plus grande adhérence ;
- longueur : 206 mm.

Le Transformateur acHO

Il est une innovation sans précédent, sa conception ultra-moderne en fait un véritable appareil industriel. Ses 2 avantages essentiels sont :

- Plus d'ennuis de courts-circuits. (Des expériences de plusieurs dizaines d'heures en court-circuit permanent nous l'ont prouvé.)
- Une sécurité complète par son double isolement.

Il existe 2 boîtes :

L'AQUILON

train de voyageurs

- 1 locomotive BB 16 000 ;
- 2 voitures à voyageurs ;
- 12 rails courbes ;
- + accessoires utiles.

LE PICARD

train de marchandises

- 1 locomotive vapeur 131 ;
 - 1 wagon frigorifique ;
 - 1 wagon à ridelles basses ;
 - 1 wagon tombereau ;
 - + 12 rails et accessoires.
- ...mais vous pouvez vous équiper séparément de nombreux accessoires, wagons, gares, etc.



Le HORNBY-ACHO entre en gare!

Je n'ai pas pu résister au plaisir de jouer sur la table basse qui sert, chez MECCANO, à présenter le nouveau matériel Hornby-achO.

J'ai expérimenté la souplesse de la BB en y accrochant 6 wagons de voyageurs et en faisant démarrer très lentement le convoi. C'est une joie magnifique que de voir ce train répon-

dre aux moindres sollicitations que l'on imprime au Transformateur.

J'ai lancé la BB à grande vitesse car je voulais voir son comportement sur les aiguillages ; l'adhérence y est remarquable. Savez-vous que la vitesse maximum de cette BB achO multipliée par 86 (ce qui la ra-

mène à la grandeur nature) correspond à 240 km/heure.

Je me suis amusé longtemps encore, sans avoir envie de sortir de mon rêve en continuant d'observer les mouvements des embellages d'une locomotive à vapeur 131 qui m'emmenait dans un monde magique et merveilleux.

Je suis allé voir un cheminot, un de ces hommes sûrs et robustes qui conduisent de vraies locomotives et qui lancent à toute vitesse leurs énormes convois ferroviaires.

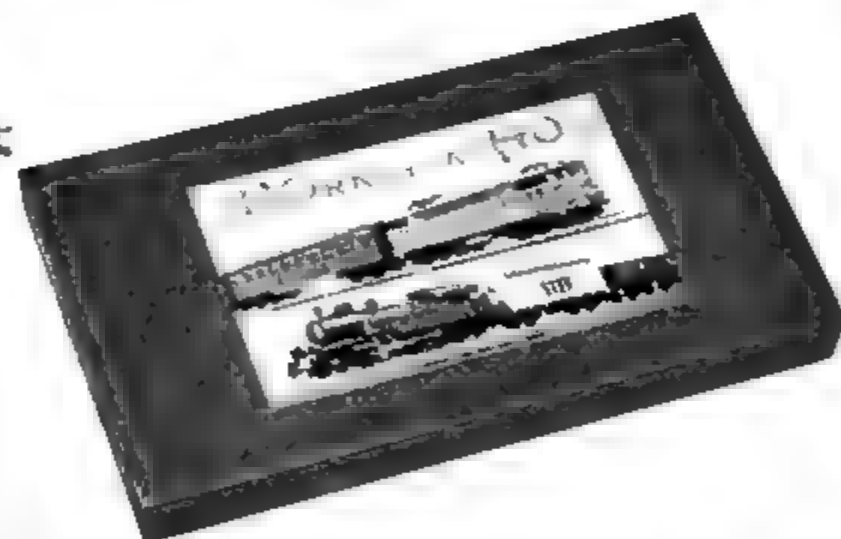
Je lui ai tendu la « loco » BB 16 000 du Hornby-achO et il a souri. Je savais, en suivant son regard, que la BB subissait un examen compétent et implacable ; l'homme continuait de sourire, l'examen était satisfaisant.

Nous avons parlé des productions de HORNBY, des locomotives, de la traction électrique et de bien d'autres domaines et je me suis aperçu que cet homme était au courant de tout ce qui se faisait en matière de train modèle réduit.

C'est d'ailleurs un fervent partisan du HO (le HO désigne internationalement l'écartement de la voie de 16,5 mm) mais il a été particulièrement intéressé et enthousiasmé par les détails que je lui ai donnés sur le nouveau transformateur Hornby-achO, par exemple le fait de pouvoir subir sans dommage un court-circuit.

Au moment de nous séparer il m'a rendu la BB qu'il tenait dans ses mains en me disant une simple phrase qui est, je pense, le plus beau compliment que puisse recevoir cette petite machine, le cheminot m'a dit :

« Ce jouet-là, c'est la réalité ! »



Hornby-achO a promis à Jean TUPET de vous adresser ce magnifique envoi :

Un très beau catalogue en couleurs du train HO aux dimensions réelles.

Vite, profitez-en !

Voici l'adresse :

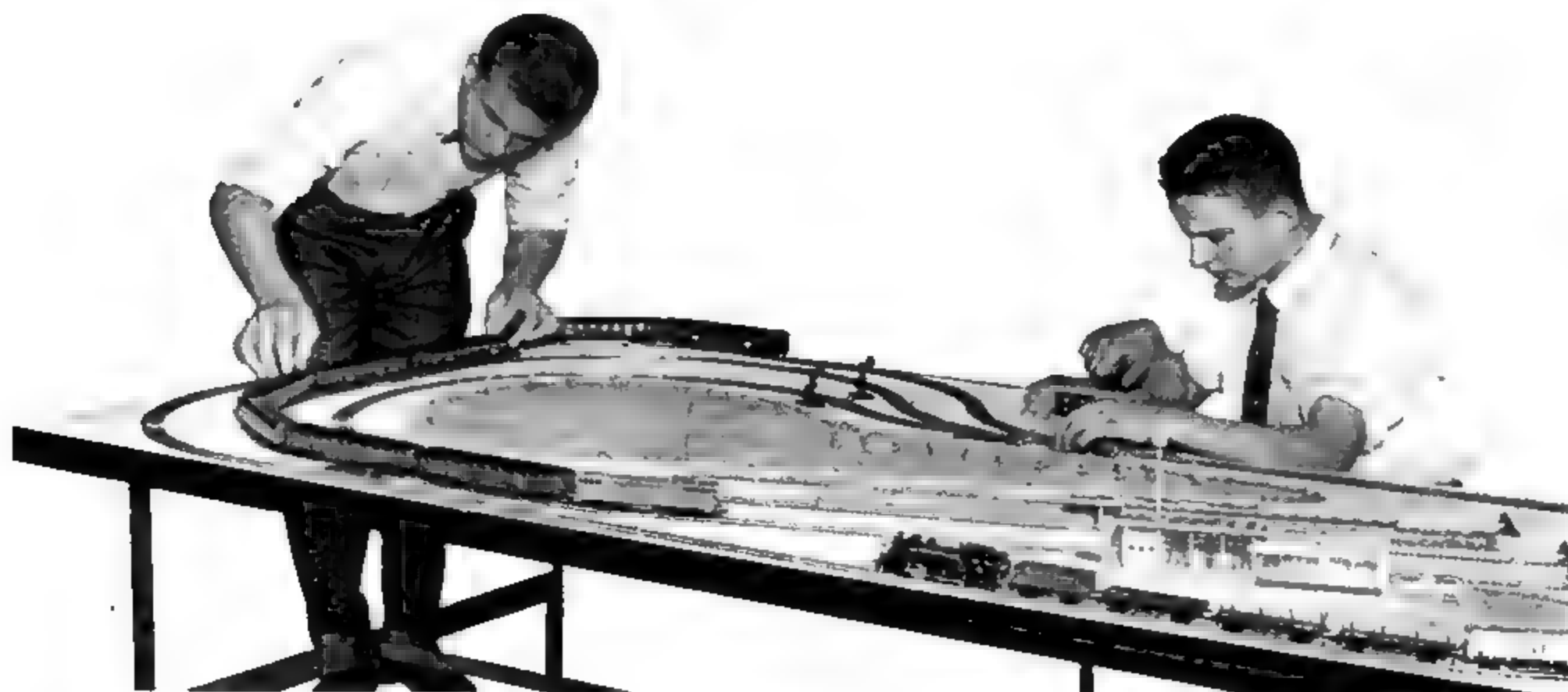
MECCANO FI, 8081-GNY (Seine).

BON

pour un envoi GRATUIT d'un magnifique catalogue représentant un train HO en couleurs et aux dimensions réelles

Merci HORNBY-ACHO

Nom
Prénom
Adresse
(à découper ou à recopier)





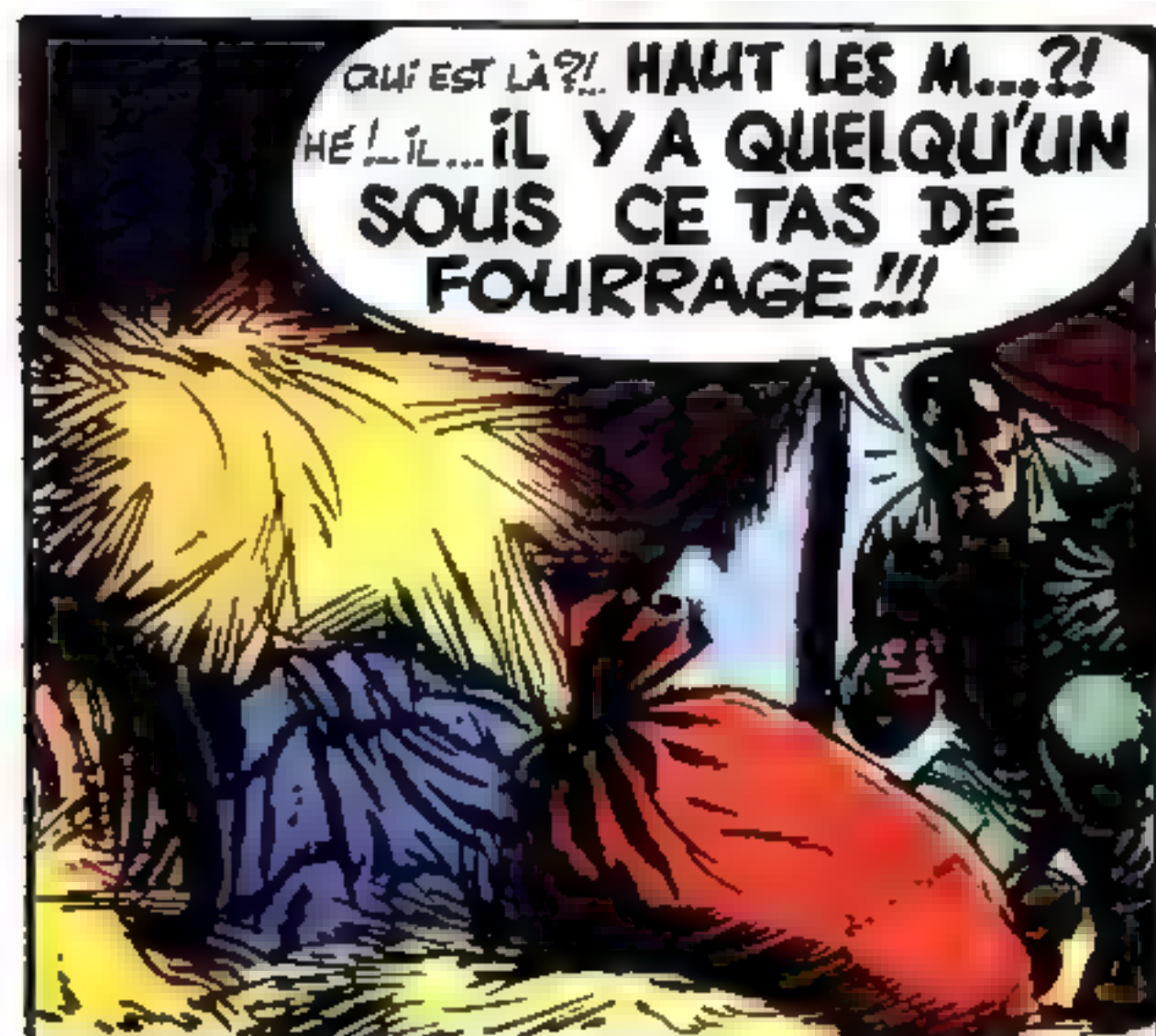
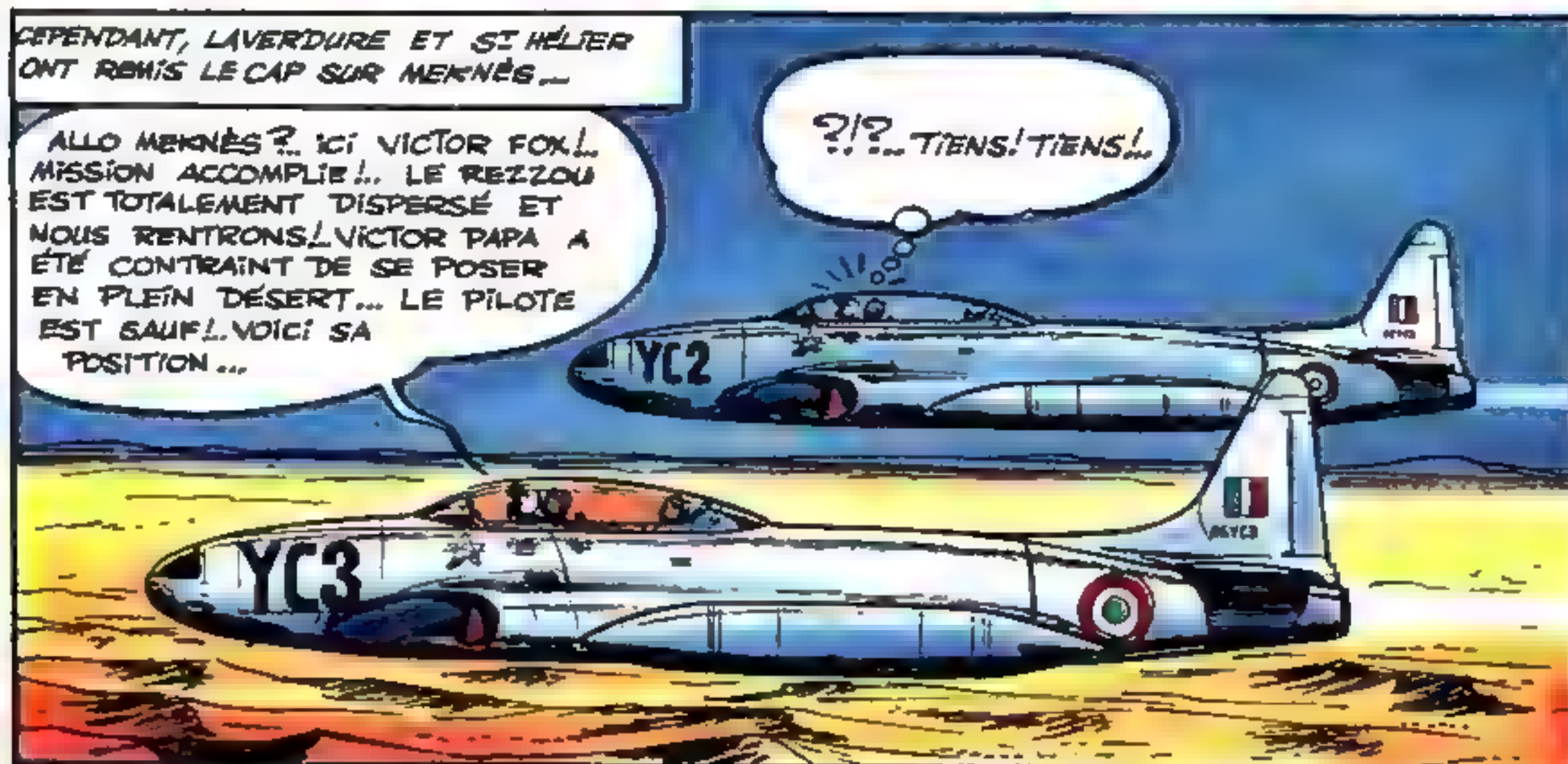
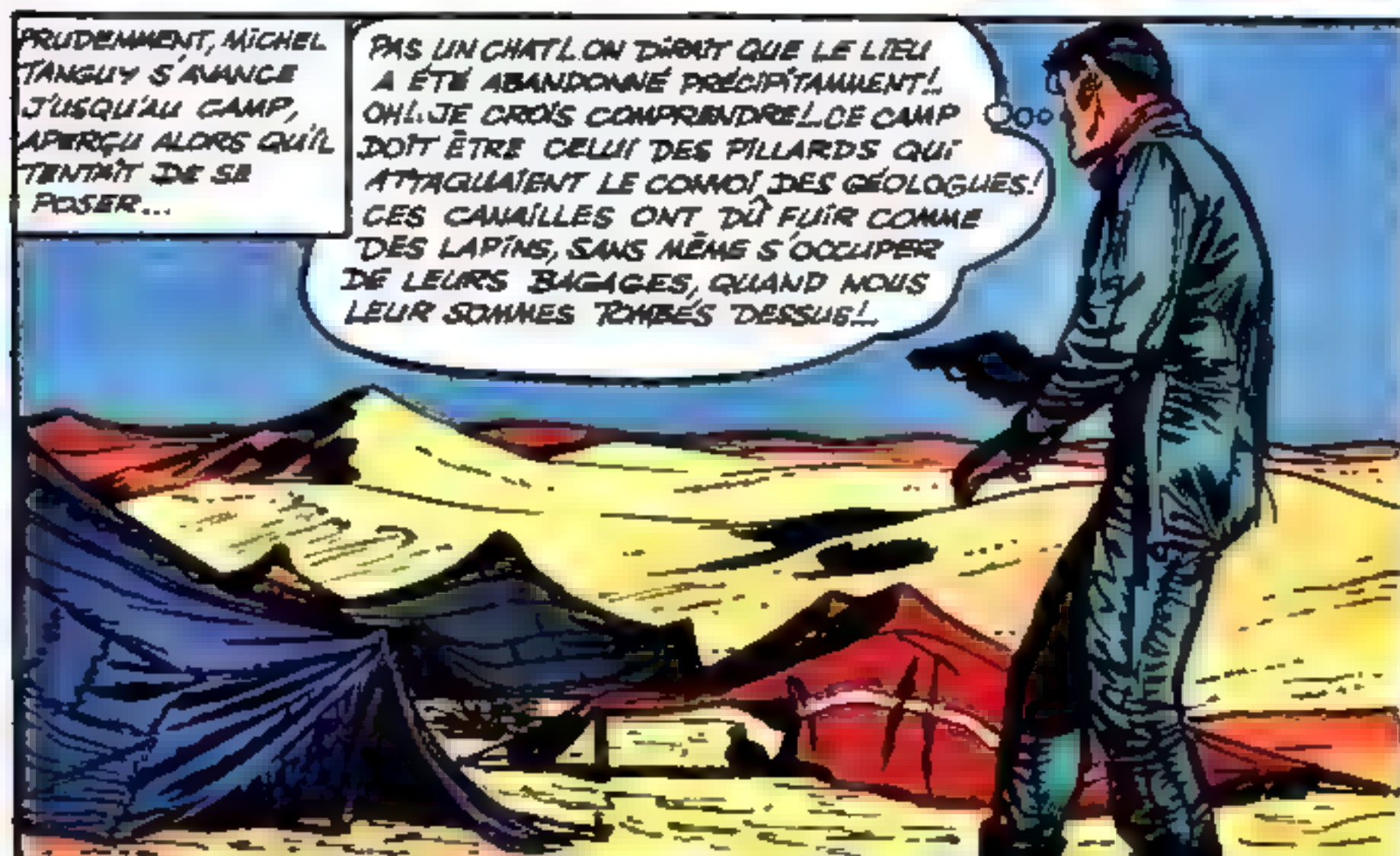
Michel TANGUY



DESSINS : **UDERZO**

TEXTE : **J.M. CHARLIER**

RESUME. — Michel Tanguy, Laverdure et Saint-Helier ont dégagé une colonne européenne, attaquée par des pillards touareg. Mais l'avion de Michel Tanguy est touché.





par
STEVE FRAZEE

Traduit de l'anglais

par
RENÉE TESNIÈRE

Publié aux Éditions
FRANCE - EMPIRE

● Février 1836... 185 hommes, unis pour libérer le Texas de la dictature mexicaine, se retranchent, sous les ordres des colonels Travis, James Bowie et David Crockett, à l'intérieur du fort Alamo, près de San Antonio de Bexar.

● Encerclés par les 7 000 soldats du général mexicain Santa Anna, ils vont résister pendant treize jours pour permettre au gouvernement provisoire de recruter une armée.

● A l'aube du 6 mars, le corps à corps s'engage et, après s'être battus comme des démons, tous les défenseurs d'Alamo sont tués.

● 46 jours plus tard, au cri de "Souvenez-vous d'Alamo!", l'armée du Texas rassemblée et menée par le général Sam Houston battait Santa Anna à plate couture. La République du Texas était née.

CHAPITRE PREMIER

Le soleil du matin réchauffait les vieux os de Veedor Bustamente. Il s'assit à sa place habituelle, sur le banc placé contre le mur est de la « cantina » de San Antonio de Bexar. Il y attendait son petit déjeuner, que lui apporterait, le moment venu, l'un des enfants de son vaurien de petit-fils, Gonzalo. Gonzalo était, à présent, le propriétaire de la « cantina ».

Vaste panse et langue bien pendue : tel était Gonzalo. Et pas bon à grand-chose, sinon à pousser les hauts cris quand des mains malhabiles renversaient du vin. Veedor poussa un grognement de mépris à l'adresse de l'espèce humaine en général. Il ramena son « serape » sur sa poitrine. Il attendait. Les vieux, ça ne pouvait guère faire autre chose.

De l'autre côté de la rivière, la mission d'Alamo tombait en ruine, mais elle empruntait comme un éclat de neuf au pâle soleil. Il en était toujours ainsi, de bonne heure le matin, tant qu'une lumière impitoyable ne tombait pas sur la prairie d'herbe haute, autour de Bexar, et sur la mission depuis longtemps désertée par les Franciscains.

C'était seulement le matin, de bonne heure, qu'un « viejo », un vieux homme, pouvait rêver aux temps de la longue clameur, quand jeune était le monde et grands les hommes.

Où étaient-ils, les grands de ce temps-là ? Morts sous les flèches apaches, morts sous la terrible lance comanche, morts dans les révolutions, si riches de promesses et qui ne laissent que cendres ; quelques-uns, aussi, étaient morts de « coraje », ce cafard qui tourne en folie et mène un homme au désir de tuer ou de se faire tuer. De tous les anciens, les grands, du temps où Veedor était jeune, seul Amador de Leon était mort dans son lit : monstrueuse disgrâce qu'il avait cruellement ressentie.

« Et je ferai comme lui, pensa Veedor, absous par un prêtre qui se demandera pourquoi je ris. »

Dans une demi-somnolence, il attendait son petit déjeuner. Attendre... Il avait encore les dents solides. Sa chevelure était épaisse et blanche et sa vieille tête d'algues présentait une ressemblance frappante, même au repos, avec celle du capitaine Cortez, son ancêtre.

Il sortit de sa torpeur en se sentant toucher le genou à plusieurs reprises. Quelqu'un l'appelait. « Pas la peine de me mettre en pièces, grommela Veedor. Je ne dors pas. »

— Oui, grand-père, dit Bernal.

L'une de ses pattes brunes tenait des « frijoles » enveloppées d'une « tortilla ».

— Toujours à faire du bruit, toujours à déranger les gens.

Il prit les victuailles. Entre tous les enfants de son vaurien de petit-fils, Bernal était le seul qui montrât quelque promesse. A douze ans, il était fort et bien bâti et il lui arrivait de rester auprès de son grand-père pour écouter des histoires des temps glorieux. Et jamais il n'arrivait avec une « tortilla » à moitié vide de ses « frijoles » pour s'être trop hâté d'apporter le petit déjeuner d'un vieux homme, afin d'en avoir plus vite fini.

— Il y a encore des Américains du Nord qui sont partis cette nuit, dit Bernal. Il y en a même qui ont volé des chevaux.

Veedor machait ses fèves. Il en allait toujours ainsi, après une bataille. Les vainqueurs se bécotaient de leur victoire ; ils s'ennuyaient de leur famille, alors ils parlaient.

— C'était une grande bataille, n'est-ce pas ? demanda Bernal.



« ALAMO » est un épisode héroïque et tragique de la lutte que menèrent contre le Mexique, les Américains du Nord, établis en grand nombre au Texas (alors dépendant du Mexique) afin de conquérir leur indépendance avant de s'intégrer aux États-Unis. Quelques Mexicains représentaient alors la suzeraineté de leur pays sur 18 000 Américains et 2 000 esclaves. Là, s'illustrèrent les célèbres Bernal, Archer, les frères Bowie et Davy Crockett. En 1835, Santa Anna, Président du Mexique, tenta de rétablir sur le Texas l'autorité effective de son pays. La lutte fut chaude et, après Alamo, Sam Houston remporta une grande victoire sur le San Jacinto, le 21 avril 1836. L'intervention des États-Unis ne fut jamais officielle dans la révolte et le Président Jackson se borna à reconnaître le fait accompli et l'intégration du nouvel État dans l'Union, le 3 mars 1837.

(1) Longue carabine de volontaire. (2) Drapeau du Texas. (3) Davy Crockett. (4) Officier américain « volontaire ». (5) Pièce d'artillerie mexicaine. (6) Vieux canon espagnol d'Alamo. (7) Drapeau mexicain. (8) Sabre de lancero (lancier). (9) Lancero. (10) Pistolet d'arçon à silex. (11) Batterie de fusil « à plat ». (12) Insigne « texan ». (13) Fantassin mexicain. (14) Extrémité d'une lance, avec système d'attache de la « flamme ».

ALAMO

— Le jour où ils ont pris Bexar ? Rien du tout.

Bernal avait beau savoir que Veedor, enragé d'être tenu enfermé pendant les jours de combat, avait dormi durant presque toute la bataille, il n'en respectait pas moins l'opinion du vieux.

— Des gamins bruyants, qui tiraient des coups de mousquet en poussant des cris, dit Veedor, sans cesser de mastiquer avec appétit. Un poitron, ce général Cos, d'avoir abandonné la ville.

Il cracha une fève coriace.

— Pire qu'un poitron : il est le beau-frère de Santa Anna.

Les Américains du Nord commençaient à se réveiller. Ils perchaient n'importe où, ces gars-là. Et ils en faisaient toute une histoire, de leur réveil : ils baillaient, s'interpellaient, se voilaient mutuellement du bois pour allumer des feux.

Comme toujours, quelques-uns venaient prendre leur petit déjeuner à la « cantina ».

Des gars en pantalon de cuir, qui ne se séparaient jamais de leur longue carabine, marchaient à grandes enjambées élastiques et passaient dans leur ceinture des pistolets et de longs couteaux. Boire et s'amuser étaient leurs soucis essentiels, et ils jacassaient à perte de vue, comme des politiciens. Il y avait aussi, parmi eux, des Mexicains que n'étonnait pas l'amour pour Santa Anna, maître actuel de tout le Mexique.

Tels étaient les hommes qui avaient pris Bexar. Et, maintenant qu'ils y étaient, ils ne savaient que faire de leur victoire. Pour commencer, ils avaient laissé partir le général Cos et ses soldats, après leur capitulation. Ce n'était pas ainsi qu'on faisait la guerre. Si l'ennemi choisissait la capitulation, tant mieux pour vous ; cela vous évitait des pertes humaines. Mais une fois que l'ennemi s'était rendu, on le tuait ; c'était une obligation.

N'était-ce pas là ce qu'avaient enseigné les Espagnols, au temps jadis, et, avant eux, les Aztèques ?

Un groupe d'Américains salua courtoisement Veedor au passage. Tous le connaissaient. Il leur rendit leur salut d'un signe de tête ; son vieux regard sombre les évalua à leur juste valeur. Maintenant qu'il se sentait l'estomac bien garni, il voulait bien admettre, sous certaines réserves, que tous les grands n'étaient pas morts.

Ces Américains du Nord, dont il comprenait le langage beaucoup mieux qu'ils ne le pensaient, portaient la marque des vents sans fin, sur le « llano ». Leur curieux accent traînait mêlé à leurs paroles du français et de l'espagnol. La plupart de ceux qui demeuraient encore à Bexar, Veedor le savait, n'étaient pas des pionniers du Texas mais des hommes accourus au combat, depuis l'autre rive du Mississippi, pour de mystérieuses raisons. Ainsi, dans le temps, Veedor et Amador de Leon s'étaient rués dans la bataille, des que quelque « mestizo » loqueteux entraînait à cheval dans le campement en criant : « Liberté ! »

Et la liberté, c'était quoi ? Une bonne chance de mourir dans son lit.

Veedor éructa bruyamment. Il regardait les pieds nus de Bernal se tortiller sur la terre battue : l'enfant avait hâte de retourner à la « cantina » pour se mêler aux Américains.

— Quelles autres nouvelles m'apportes-tu, ce matin ?

— Santa Anna arrive avec son armée.

— Il faut bien s'y attendre.

— Le commandant américain a envoyé des messagers à Goliad et ailleurs. Il demande conseil. Il ne sait plus quoi faire et ses hommes s'en vont.

— Ça se comprend.

Veedor laissa errer son regard sur Alamo. Le progrès furtif du soleil sur le mur ouest de la chapelle l'informait du moment où il était temps de gagner le côté ombreux de la « cantina ».

— Est-ce qu'ils parlent de rester là, de se retirer à la mission ?

Bernal haussa les épaules :

— Ils parlent beaucoup, mais personne ne sait rien.

— Ce n'est pas un endroit qu'on puisse défendre.

— Non, grand-père.

— Le lieu qui convient au combat, c'est un terrain découvert, où l'on peut tourner bride rapidement si la situation se gâte. Il faut que tu comprennes cela. Du temps que je me battais contre les Comanches...

Veedor entama son histoire. Mais il avait bien mangé, le soleil l'engourdissait doucement. Il ne tarda pas à s'endormir.

Quand il rouvrit les yeux pour continuer, Bernal était parti.

Il regarda des cavaliers qui arrivaient à l'est, à travers l'herbe brune. Encore des pantalons de cuir. Et ils semblaient pressés. Ils montaient bien, ces gars aux longues jambes, sur des mustangs rétifs, leurs carabines glissées dans des étuis comanches. En les voyant passer devant la « cantina », dans un grand bruit de galop, et poursuivre leur chemin vers la maison où logeait le commandant américain, Veedor se rendit compte qu'il ne les avait encore jamais vus. Mais, comme les autres, ils portaient la marque du « llano ».

C'était sa manière à lui de classer les hommes, qu'ils eussent ou non jamais vu un véritable « llano », la vaste plaine ouverte aux herbes murmurantes, où les Comanches surgissaient à l'improviste. Les hommes d'une certaine trempe portaient cette marque dans leur attitude, dans leur regard, dans le mouvement rapide de leur tête quand un danger menaçait.

Oui, c'étaient des hommes. Pas aussi grands, peut-être, que ceux qu'avait connus Veedor en son temps, mais tout de même, des hommes solides.

Il leva les yeux, une fois de plus, sur la vieille mission, de l'autre côté de la rivière. Une forteresse, un « presidio ». De quoi rire ! Les Américains qui s'étaient battus de maison en maison pendant la prise de Bexar n'auraient pas s'enfermer là-dedans, s'il fallait encore se battre.

Alamo avait déjà connu l'odeur du sang. En 1810 — il y avait alors un an que Veedor était trop vieux pour faire un soldat — la garnison d'Alamo avait appelé à la liberté, au nom du prêtre Hidalgo qui menait, en ce temps-là, la révolution.

Pour avoir laissé un tel scandale se produire, le commandant d'Alamo avait été exécuté par les seigneurs espagnols du Mexique tandis que, sans cérémonie, on faisait traîner quelques officiers par des mustangs sauvages.

Deux ans seulement plus tard, un homme du nom de Kemper, à la tête de bandits nord-américains et de révolutionnaires mexicains non moins bandits, avait enlevé Alamo au cours d'une nouvelle révolution. Veedor secoua la tête en songeant à la stupidité des Américains.

(A suivre.)



Laurence Harvey (ci-contre), personnage, dans le film, le colonel William Barrett Travis (ci-dessus), qui fut le commandant en chef du fort d'Alamo.



Le colonel James Bowie (ci-dessus, à gauche), inventeur du célèbre couteau qui porte son nom, est incarné par Richard Widmark (à droite).



Ruben Padilla (ci-contre), prêtre, ses traits ou peu sympathique, dictateur mexicain, le général de Santa Anna (ci-dessus).



Enfin, le fameux David Crockett (ci-contre), héros de tant de légendes, de romans, de pièces, de films, de chansons, c'est John Wayne (ci-dessus).

(Photos Artists Associés.)



Emprunté à la revue américaine « True West », ce plan en relief d'Alamo (à gauche) vous permettra de mieux suivre l'histoire. Au centre, d'après une gravure ancienne, le fort d'Alamo pendant la bataille. A droite, Alamo reconstitué pour l'écran. La juxtaposition de ces deux derniers documents vous permet d'apprécier la fidélité du film à la réalité.

GASTONE NENCINI : Le gladiateur du cyclisme

Il a gagné le Tour de France 1960, trois ans après avoir remporté le Tour d'Italie. Les techniciens du cyclisme le jugent comme l'un des cinq meilleurs routiers du monde, et sans doute ont-ils raison. Dans son pays, il jouit d'une énorme popularité, supérieure à celle d'Ercule Baldini, le mal-aimé des sportifs italiens. Mais en dépit des honneurs qui lui sont accordés par un public volontiers démonstratif, voire envahissant, Gastone Nencini reste un garçon solitaire, un peu renfermé. Il a bien voulu nous faire ses confidences...



Il confiait, durant le Tour d'Italie 1955 : « Je suis coureur cycliste, parce que né Toscan. Les Toscans sont fous, plus ou moins, coureurs cyclistes ! L'âme ce métier qui assure mon existence et me procure des émotions toujours nouvelles. Je l'aime, mais je l'aimerais davantage encore si la foule se montrait moins bruyante, si je n'avais pas à signer cent autographes par jour !... »

Au début de l'an passé, Gastone Nencini menait une existence relativement tranquille. Il avait perdu le coup de pédale, hélas ! et les tifosi, les supporters italiens, le délaissaient chaque jour un peu plus au profit de Romeo Venturelli, l'espoir national. Mais depuis le Tour de France, les choses ont changé. Il gagne beaucoup d'argent, conduit une voiture de sport... et il regrette sa tranquillité !

Au physique, Gastone offre l'aspect d'un athlète solide, avec une mâchoire carrée, des épaules de maçon, des jambes musclées : une masse de granit. Deux prunelles noires et mobiles animent un visage basané, marqué par les embruns et les souffrances endurées depuis dix ans sur sa bicyclette. Équilibré comme ces sculptures antiques si nombreuses sur les places de Florence, le vainqueur du Tour est aussi un homme comme les autres. Il apprécie les plaisirs de l'existence, les promenades dans sa bonne ville parmi ses amis ; l'appétit qu'on boit en échangeant des idées avec le meilleur copain ; enfin il ne refuse jamais une cigarette, au contraire. Les Italiens lui ont d'ailleurs reproché souvent cette désinvolture avec laquelle il traite les principes sacro-saints du régime de l'athlète. A ses censeurs, il répond invariablement : « L'usage de tout, mais je n'abuse de rien. Un apéritif tous les quinze jours ne saurait incommoder un sportif qui élimine chaque jour les toxines de son organisme. »

En revanche, il évite de parler tabac ! Sur ce point, Gastone est incorrigible. L'an passé, il fumait régulièrement deux paquets de « Nazionale Esportazione » dans sa journée. Ses excès lui coûtèrent des nuits d'insomnie, et quelques défaillances sur la route ! Alors, il a réduit ses activités de fumeur : aujourd'hui, il se contente de dix cigarettes, un chiffre encore trop élevé au gré de son docteur qui lui répète : « Quand tu auras cessé de fumer, tu gagneras trente pour cent de tes moyens. »

Cette résistance qui le caractérise lui vient de ses origines paysannes, et de sa jeunesse dans un village toscan où son père exerçait la profession de marchand de bestiaux. Au contact permanent de la nature, il s'est acquis un complexe physique exceptionnel qui le sert merveilleusement dans l'exercice de son métier. Alors que Jacques Anquetil lutte avec une classe exceptionnelle, que Louison Bobet tire ses moyens d'une vie véritablement monacale, Gastone Nencini, lui, vit sur ses réserves physiques. La pluie est son allié, le froid reste sans effet sur ses membres. Il est l'homme des courses dures, des parcours imitoyables : le gladiateur du cyclisme.

Quand ses adversaires, au cours d'une conversation, évoquent ses qualités, c'est pour louer surtout son tempérament de lutteur et son audace dans les descentes. Une audace à vous faire frémir. Celui qui

n'a jamais vu Nencini plonger à quatre-vingt-dix à l'heure dans une descente de col, frôler tantôt la muraille rocheuse, tantôt le précipice ; celui qui ne l'a pas vu ruer de la roue arrière, et redresser quasi miraculeusement sa bicyclette, n'a rien vu !

C'est dans les descentes que Nencini a construit sa victoire dans le « Giro » 1957, c'est encore de la même façon aventureuse qu'il distançait ses adversaires dans le Tour, cette année. A le suivre, Roger Rivière, le malheureux, est sorti de la route dans la descente du Perjuret. Un jour, pourtant, Gastone a failli, lui aussi, plonger dans le ravin. Cela se passait durant le dernier Tour, dans la descente de l'Isard. La chance voulut que l'incident eût lieu devant un refuge. Le soir, Alfredo Binda le mettait en garde contre sa témérité :

— Un jour, tu te tueras à vouloir descendre si vite.

— Peut-être, répondit Nencini, peut-être, mais c'est mon métier. J'en accepte les avantages, j'en assume les risques.

En vérité, Nencini ne prend pas des risques exagérés au regard de ses moyens. Il exploite seulement une sûreté de gestes extraordinaire, une technique proche de la perfection. Il bénéficie enfin de réflexes supérieurs à la moyenne.

Jusqu'à ces derniers temps, il était resté trop méconnu. Il traînait derrière lui une mauvaise réputation :

— Si ses supporters ne l'avaient pas poussé dans le Monte Fiori, durant le Giro 1957, jamais il n'aurait battu Louison Bobet, disait-on de lui...

C'était un peu vrai. Pourtant, il était injuste de faire porter au champion toscan la responsabilité d'une irrégularité dont il avait bénéficié, sans doute, mais envers et contre sa volonté. Les légendes ont la vie dure. On répétait partout que Gastone n'était pas capable de gagner sans le secours d'une équipe de pousseurs. On le répétait tellement que lui-même en arrivait à se demander si...

Bref, il s'engagea dans le Tour de France, cette année, bien décidé à faire la preuve de ses possibilités réelles, avec l'intention arrêtée d'infliger un démenti à ses détracteurs. Il a touché au but. Nul ne l'a poussé, et il a rallié le Parc des Princes avec le maillot jaune sur les épaules.

Ce champion au cœur « gros comme ça », que ses adversaires estiment pour sa loyauté, s'est découvert récemment une vocation d'artiste. Au vrai, Nencini avait toujours éprouvé une attirance pour la peinture. Depuis plusieurs années, Gastone s'essayait en secret à la pratique du pinceau. Aujourd'hui, il est devenu un très bon amateur, et certains de ses paysages ne seraient pas désavoués par des professionnels.

Tel est l'homme qui portera, l'an prochain encore, l'espoir des Italiens dans le Tour de France, et au championnat du monde pour lequel il suivra, m'a-t-il affirmé, une préparation spéciale : un homme comme les autres.

La semaine prochaine :

ANDRÉ DARRIGADE, LE PUNCHEUR

Celui qui n'a pas vu Nencini plonger à 90 à l'heure dans une descente de col, n'a rien vu !

COMMENT parvenez-vous à descendre si vite les cols ? Cette question m'a été posée mille fois au moins depuis mes débuts. Longtemps j'ai refusé d'y répondre car, en vérité, je ne savais que dire. Je n'avais pas l'impression de réaliser quelque chose d'extraordinaire en plongeant vers les ravins à toute allure, alors que d'autres, crispés sur les poignées de freins, perdaient de nombreuses minutes. Il me paraissait logique de descendre le plus rapidement possible, comme on essaie de grimper dans les délais les plus brefs. Pour vous dire le fond

de ma pensée, je ne voyais pas — et je ne vois toujours pas — l'utilité de produire des efforts à tuer un bœuf dans une rampe de montagne si l'acteur de cette dépense d'énergie doit perdre systématiquement le bénéfice acquis sur l'autre versant de la colline !

Depuis lors, j'ai réfléchi. Et je crois posséder maintenant la clef du mystère. Pour bien descendre, trois facteurs sont indispensables, à mes yeux : 1° une maîtrise totale du système nerveux ; 2° une harmonie de mouvement qui permet au coureur de « faire bloc » avec sa machine ; 3° une bicyclette appropriée.

La maîtrise du système nerveux est fonction de l'état de santé. Quand je suis en bonne forme je descends très vite ; quand la fatigue se fait sentir, eh bien ! je suis comme les autres, et j'hésite dans les entrées de virages : du temps perdu.

L'harmonie du mouvement reste le fruit de l'entraînement : ne laissez jamais passer une descente sans vous exercer, ne serai-ce que pour vous familiariser avec le risque. Une condition expresse : votre entraînement sera

progressif. Il faut, en premier lieu, apprendre à « deviner » le dessin de chaque virage dans sa partie cachée ; apprendre à laisser les yeux fixés loin devant la bicyclette, de façon à embrasser du regard l'ensemble du paysage, et pas seulement la route. En terme de métier, nous disons « voir derrière les rochers ».

Enfin, pour mon compte personnel, j'utilise toujours une bicyclette au cadre long ; un cadre dont les mensurations d'entre axes dépassent 44,5 cm pour l'arrière ; et dont la fourche est pourvue d'une « chasse » assez marquée. Un conseil : boucher avec du liège les orifices du guidon qui feraient office d'emporte-pièce en cas de chute, et placer dans le tube de direction un manchon de bois appelé « cour-nouillet ». Ce manchon renforce la résistance du cadre, évite les risques de rupture toujours à craindre dans les descentes effectuées à très vive allure.

Après ces quelques explications, il me reste à vous souhaiter bonne chance... et à vous conseiller la prudence !

Gastone NENCINI.

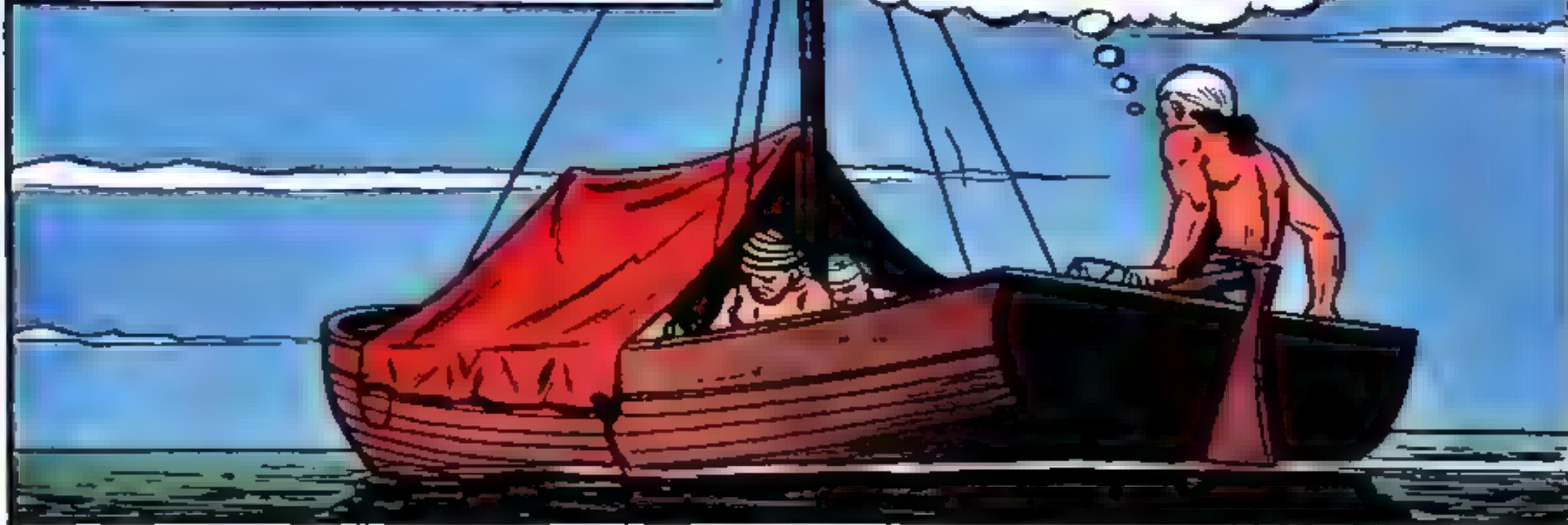
le DÉMON des CARAÏBES

DESSINS: V. HUBINON

RESUME. — Eric, prisonnier dans un voilier, veut s'évader pour ne pas devenir pirate. Avec d'autres conjurés, il quitte sa prison flottante dans un petit canot.

TEXTE: J.M. CHARLIER

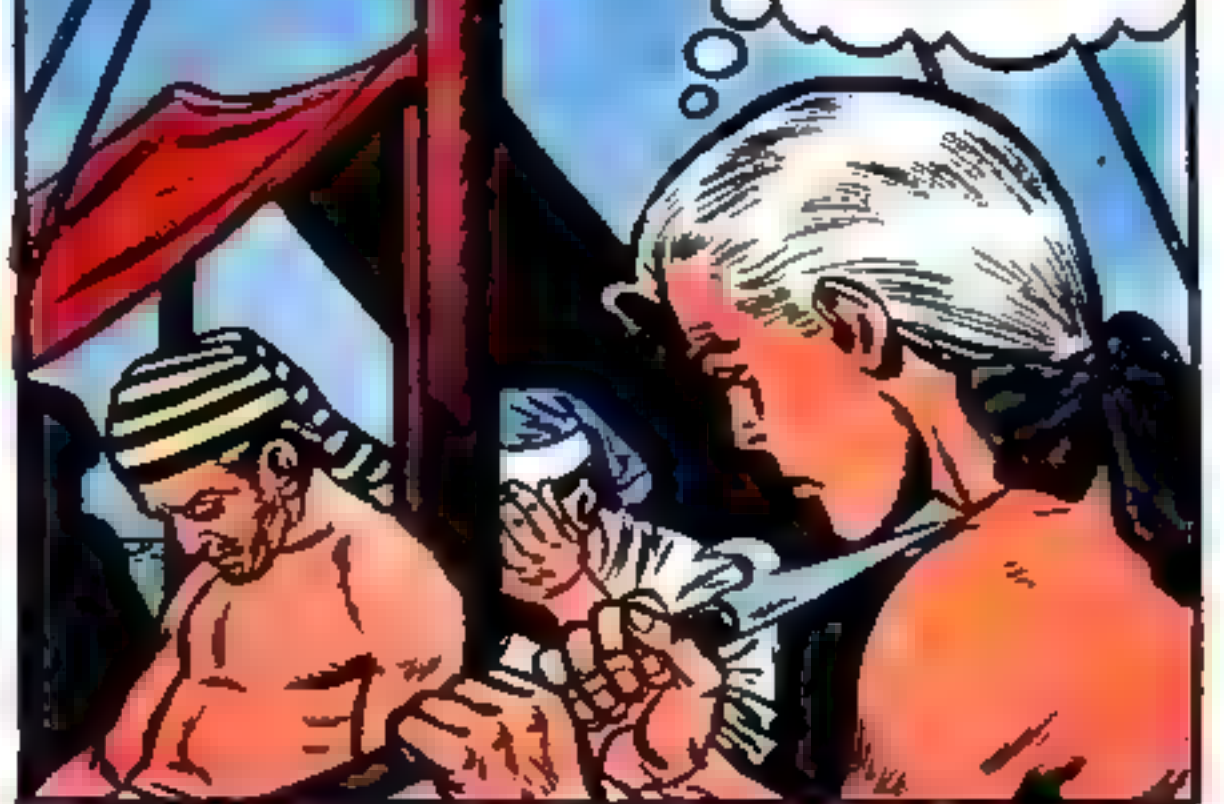
DEUX JOURS, ONT PASSÉ... UNE CHALEUR DE PLOMB ÉCRASE LA MER, LES SOUF. FRANCES DES FUGITIFS SONT DEVENUES ATROCES, DELIRANTS, INCAPABLES DU MOINDRE EFFORT, ILS DÉRIVENT, LES LEVRES ET LA LANGUE DÉSSECHÉES, TUMÉFIÉES PAR LA SOIF.



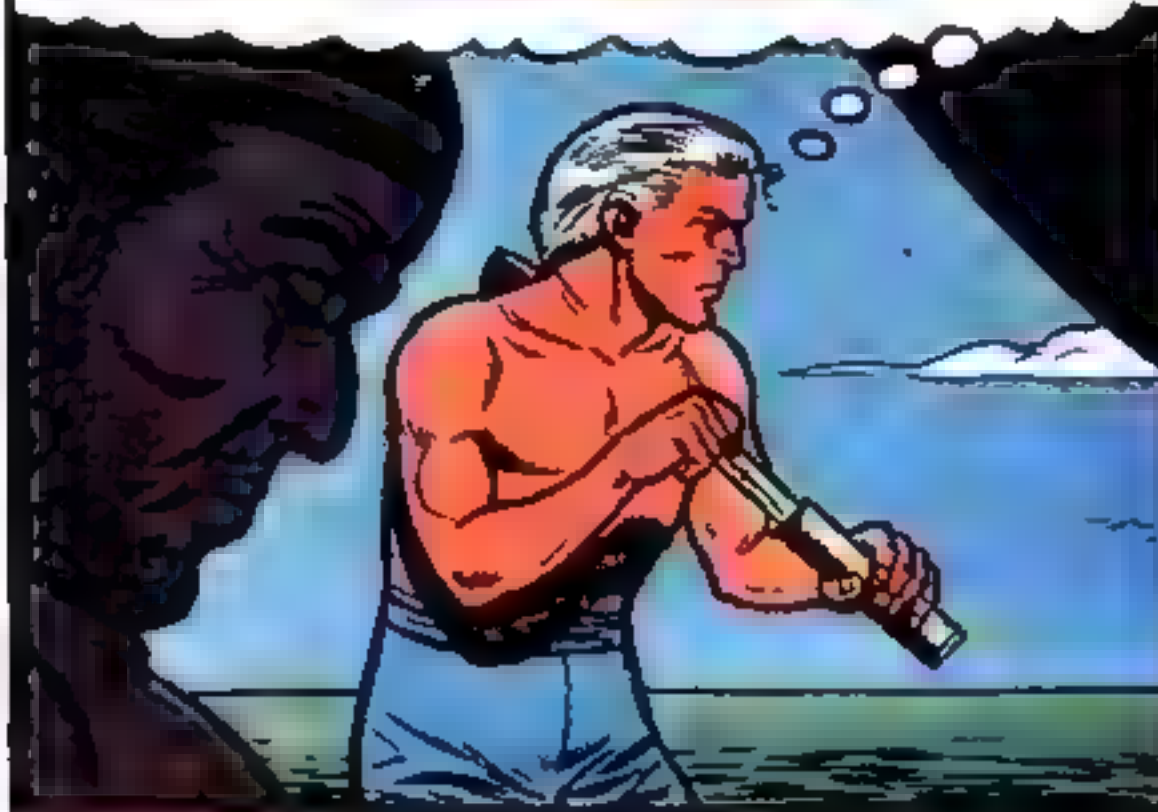
PAS LE MOINDRE ESPOIR DE PLUIE OU D'ORAGE... ET TOUJOURS PAS DE TERRE EN VUE!... CETTE FOIS C'EST BIEN FINI!... MES COMPAGNONS SOMBRENT PEU À PEU DANS L'INCONSCIENCE ET J'EN FERAİ BIENTÔT AUTANT!...

POUR TENTER D'APAISE UN PEU L'HORRIBLE SOIF QUI LE BRÛLE, ERIC LÈCHE LE FER DE LA GAFFE, MAIS EN VAIN...

DANS VINGT-QUATRE HEURES, AU PLUS, CES MALHEUREUX SERONT MORTS ET JE NE VAUDRAI GUÈRE MIEUX!...



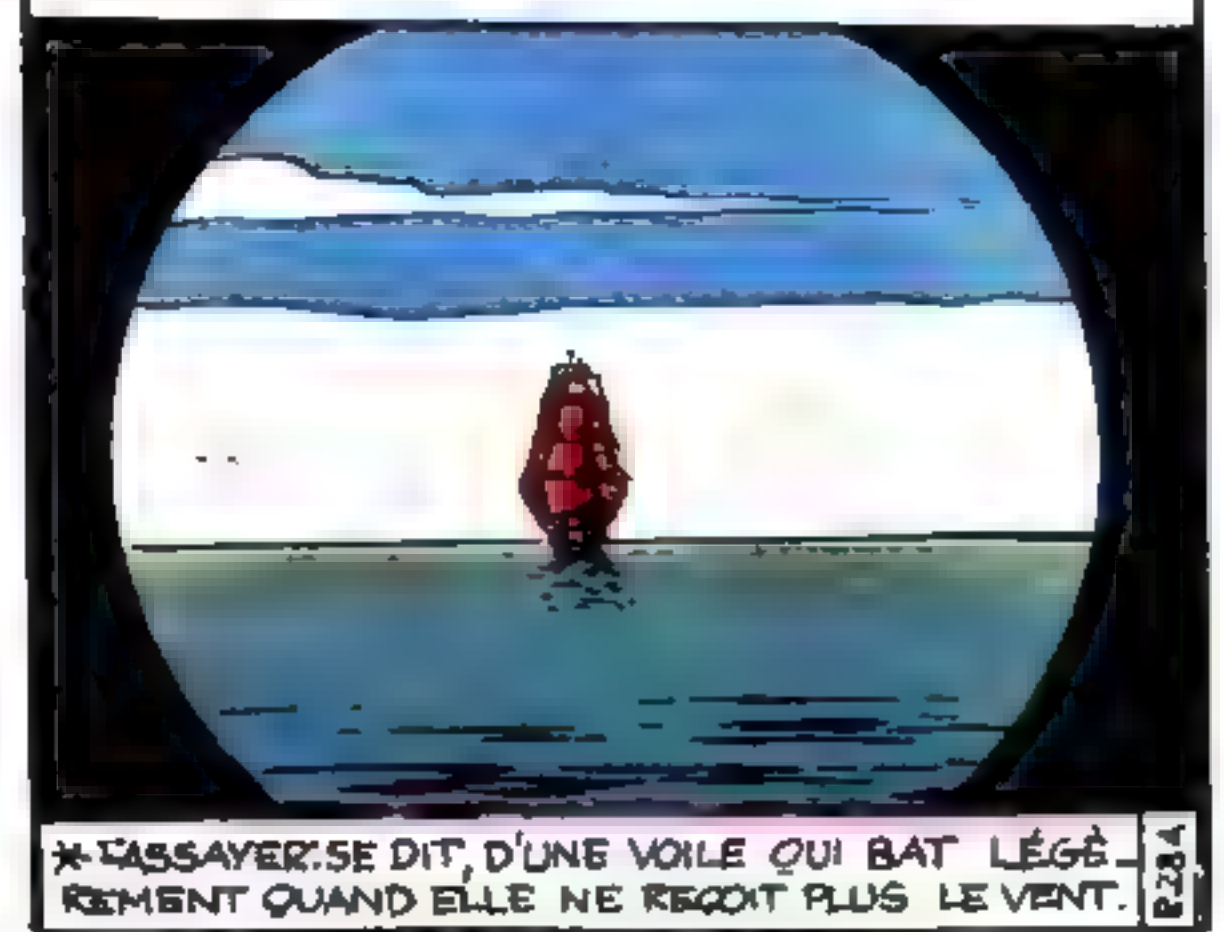
QUEL FOU J'AI ÉTÉ DE M'ÉCARTER VOLONTAIREMENT DE LA ROUTE DES NAVIGATEURS!... LES COURANTS ONT DU NOUS FAIRE DÉRIVER ET NOUS REPOUSSER LOIN DE LA CÔTE AFRICAINE!... JETONS UN DERNIER COUP D'OEIL!... C'EST SANS DOUTE LA DERNIÈRE FOIS QUE J'AURAI LA FORCE DE ME LEVER!...



QUE DIEU OU LE DIABLE ME FASSE SEULEMENT APERCEVOIR UNE VOILE!... ET CE BATEAU FUT-IL ANGLAIS ET SIGNIFIAT-IL LA MORT POUR MOI, JE JURE QUE JE FERAİ L'IMPOSSIBLE POUR... OH!... CORNEBLEU!...



SURBASSANT DE LA BRUME DE CHALEUR QUI STAGNE SUR LA MER, UNE HAUTE VOILURE, FASSEYANT AU VENT, DRESSE SA PYRAMIDE BLANCHE.



* L'ASSAYER SE DIT, D'UNE VOILE QUI BAT LÉGÈREMENT QUAND ELLE NE REÇOIT PLUS LE VENT. R.23.4

UN... UN VOILIER!... UN NAVIRE!... HO!... HO!... LES GARS!... DEBOUT!... LE SALUT EST LÀ!... SUR L'HORIZON!... DEBOUT!... COURAGE!...

HEIN ?!...



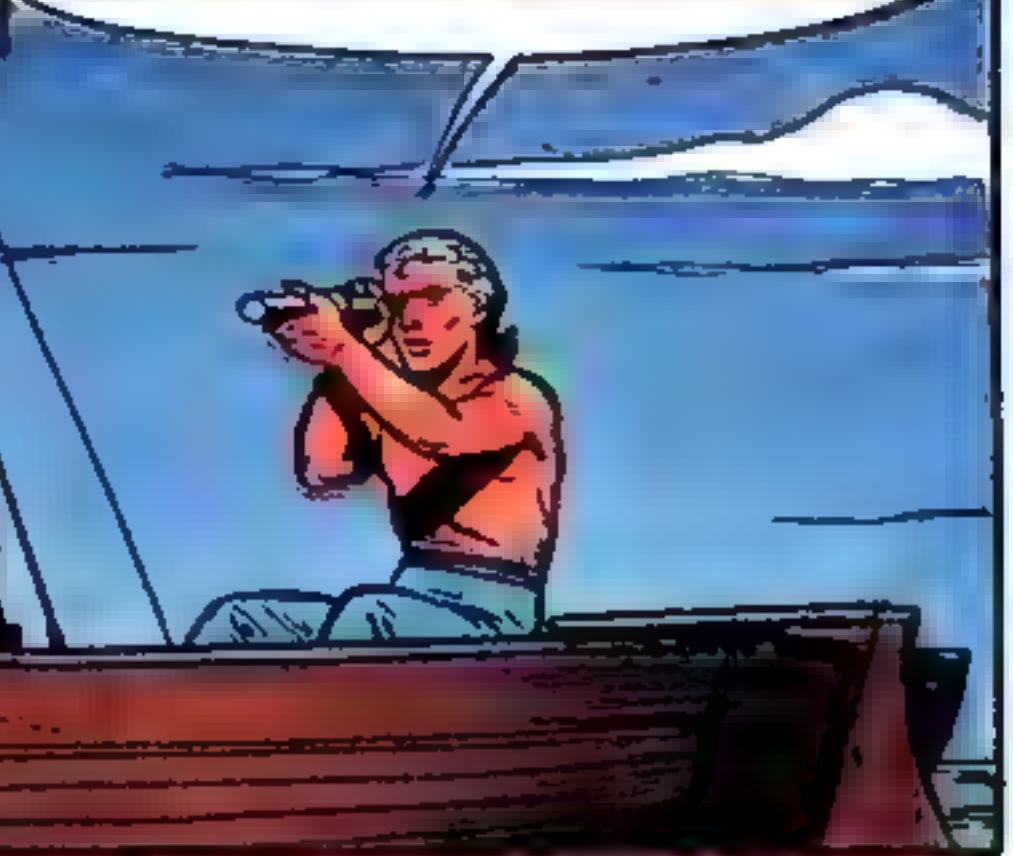
QUE... QUOI ?!... MILLE CARONADES!...



SALVANTISÉS, TIRÉS DE LEUR MORTELLE TORPEUR PAR UN ESPOIR FOU, DEUX DES AGONISANTS SE SONT DRESSÉS ET, AU PRIX D'UN EFFORT SURHUMAIN, SE TRAINENT JUSQU'À LEURS BANCs DE NAGE...

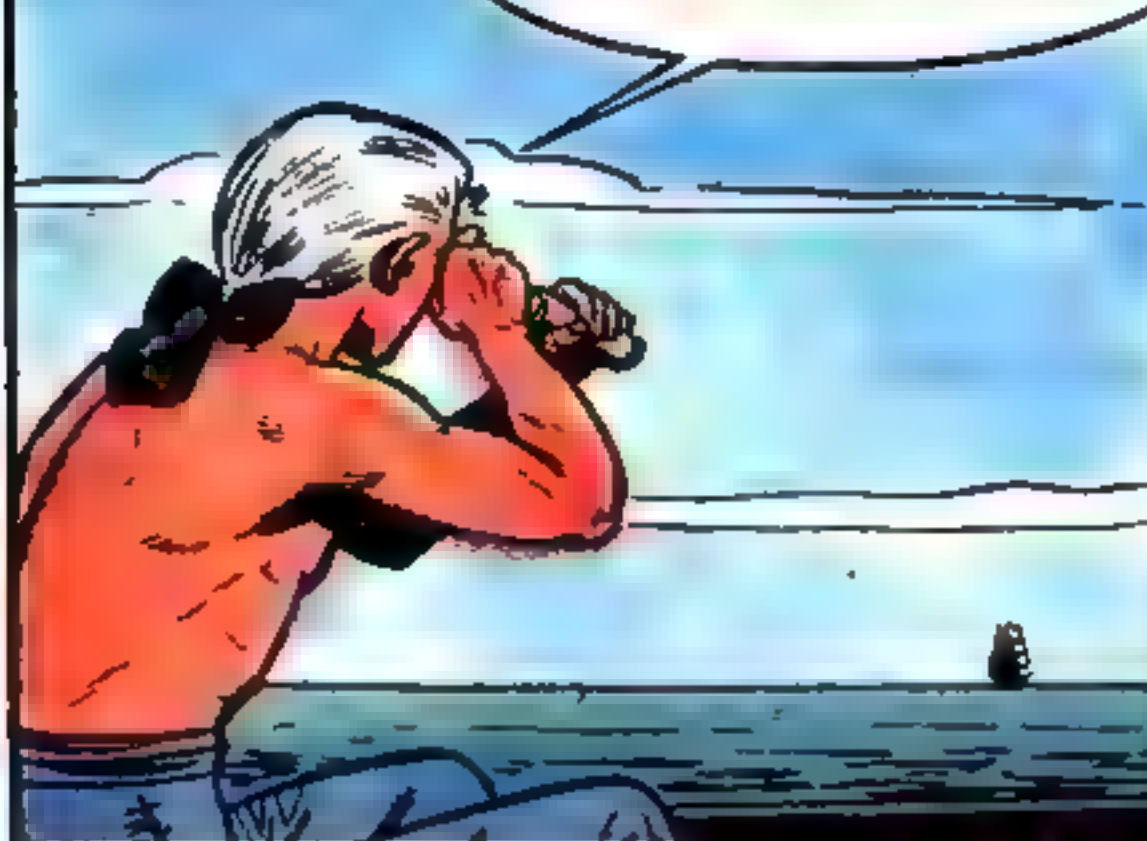


HARDI, CAMARADES!... CE VAISSEAU VIENt DROIT SUR NOUS!... S'IL NOUS APERÇOIT, NOUS SOMMES SAUVÉS!... DU NERF!... BOUQUEZ FERME!... IL FAUT QUE NOUS NOUS PLACIONS EN PLEIN PAR LE TRAVERS DE SA ROUTE.

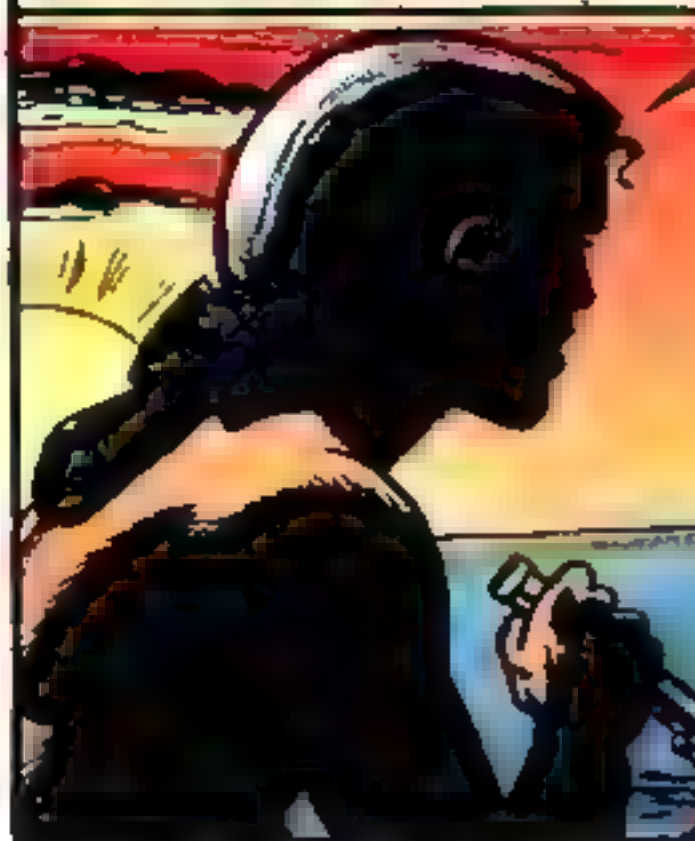


LENTEMENT LE VAISSEAU INCONNU GRANDIT SUR L'HORIZON.

BIZARRE!... CE BATEAU NAVIGUE CURIEUSEMENT... ON DIRAIT QU'IL TITUBE, COMME UN HOMME IVRE!... ET JE N'APERÇOIS PERSONNE DANS LES HUNES!...



PLUSIEURS HEURES ONT PASSÉ. LA NUIT EST PRESQUE VENUE ET L'ÉTRANGE VAISSEAU EST TOUT PROCHE À PRÉSENT DU CANOT DES FUGITIFS...



CORNEBLEU!... JE NE ME SUIS PAS TROMPÉ!... IL N'Y A PAS UN CHAT NI DANS LE GRÉEMENT, NI SUR LE PONT!... CE... CE NAVIRE SEMBLE ABANDONNÉ!...



MOI, JE LE TROUVE EFFRAYANT, SINCE... TOUT CELA N'EST PAS NORMAL!...



TRIPES DU DIABLE!... SI... SI C'ÉTAIT LE VAISSEAU FANTÔME!...

R.28.B



Voici Jean-Claude Pietra, l'heureux propriétaire de la Dauphine, gagnée au grand concours Renault-Pilote.

J.-C. PIETRA GAGNE UNE DAUPHINE AU GRAND CONCOURS RENAULT-PILOTE

A la suite de délibérations fructueuses, le jury décidait enfin d'attribuer le Grand Prix, c'est-à-dire la DAUPHINE, à Jean-Claude PIETRA, de Marseille.

Jean-Claude PIETRA que l'on peut voir sur notre photographie, est un élève de 3^e année du lycée Thiers, à Marseille. Il est lecteur de PILOTE depuis le numéro un, et il avait fait la connaissance de PILOTE grâce au concours ESSO de l'été 1959, dont il avait déjà été lauréat. Il a son « Carnet de Bord » et a choisi comme parrain Roberto BENZI. Son père est médecin radiologue à l'hôpital militaire de Marseille. Enfin, il a un frère de 21 ans, qui se prépare à devenir architecte.

Bien entendu la REGIE RENAULT qui fait toujours fort bien les choses, avait prévu le voyage à Paris de Jean-Claude PIETRA. Celui-ci avait une place retenue dans un wagon-ilt, et était accompagné par un des représentants de la REGIE RENAULT à Marseille.

Lorsque nous sommes allés les accueillir à la gare de Lyon, le représentant de la REGIE nous a dit toute son admiration (et même un peu son inquiétude) au sujet de Jean-Claude PIETRA. En effet, celui-ci n'avait cessé pendant toute la soirée de lui poser des questions techniques auxquelles parfois le représentant de la REGIE avait eu bien du mal à répondre.

Lorsque nous avons demandé à Jean-Claude PIETRA s'il avait fait bon voyage, il nous a dit :

« Le wagon-ilt, c'était formidable. Et pourtant, je me suis quand même endormi. »

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, Jean-Claude n'envisage pas de devenir ingénieur automobile, mais il pense très sérieusement à la profession de dentiste.

Prochainement, la DAUPHINE sera remise solennellement à Marseille, à Jean-Claude PIETRA, mais nous aurons l'occasion de vous en reparler.

LES lecteurs de « PILOTE » ont suivi les pages consacrées au Grand Concours PILOTE-RENAULT. Rappelons qu'il s'agissait pour les participants au concours d'imaginer ce que serait la DAUPHINE de leurs vingt ans, c'est-à-dire la DAUPHINE 1968.

Les envois ont été extrêmement nombreux et le jury avait décidé de convoquer dans les célèbres usines de Flins les trois premiers candidats, Jean-Claude PIETRA, de Marseille; Alain BOULDOUYRE, de La Garenne; et Jean-Pierre GUEGAN, de Paris-19^e, le jeudi 3 novembre 1966, pour remplir un certain nombre d'épreuves sous le contrôle de M^r Desagneaux, hui-sier.

Il y avait trois épreuves. Pour la première, une DAUPHINE modèle réduit avait été confiée à chacun des candidats. On leur avait remis également tout un assortiment de peintures de toutes couleurs, et ils devaient peindre leur DAUPHINE selon leur goût.

Pour la seconde épreuve, les cotes de la DAUPHINE actuelle avaient été données aux candidats et ceux-ci devaient redessiner la DAUPHINE 1968 telle qu'ils l'imaginaient.

Enfin, troisième épreuve : chaque candidat devait en une page de texte, maximum, expliquer les améliorations techniques qu'il suggérerait pour la DAUPHINE 1968.



Le jury vient de terminer ses délibérations, mais les résultats ne sont pas encore proclamés. A l'extrême-droite, M. Clauzeaux, qui représentait « Pilote », et, à côté de lui, M. Davillière qui représentait — pour ce concours — la Régie Renault.

NOTRE CONCOURS PILOTE-RADIO-LUXEMBOURG

Voici, publiées ci-dessous, la suite et la fin de la liste des gagnants de notre grand concours « Pilote »-Radio-Luxembourg. Les équipes 19 à 34 recevront — comme convenu — des abonnements d'un an à notre journal. Les équipes 35 à 105 recevront, elles, des abonnements de six mois. Les équipes qui prennent place entre la 106^e et la 200^e place recevront une lettre de nos services « Propagande » qui leur confirmera qu'elles gagnent un abonnement de trois mois à « Pilote ». Faute de place, nous ne publions aujourd'hui que les noms des chefs de groupe; mais c'est, bien sûr, l'équipe tout entière qui est gagnante.

14 ERREURS (Suite)

DIX-NEUVIEME, 53 854 m. — M. ROUVRAY J.-M., 178, avenue de Stalingrad, à Saint-Pierre-des-Corps (I.-et-L.).
VINGTIEME, 53 916 m. — M. CATINAUD P., 44, rue des Solitaires, à Paris-19^e.
VINGT ET UNIEME, 53 000 m. — M. VICART Marc, M. DRIENCOURT B., M. CHAMPEAU A., chez M. l'adjudant Driencourt, section I. S. P. 69.336.
VINGT-DEUXIEME, 55 763 m. — M. HOLBE P.-M., 45, avenue Roger-Salengro, à Ménin-Liétard (P.-de-C.).
VINGT-TROISIEME, 57 275 m. — M. COUSIN C., 77 bis, rue Monge, à Paris-3^e.
VINGT-QUATRIEME, 62 500 m. — Mlle TIBERTI Ch., 6, rue Raubot, à Paris-11^e; Mlle MICHEL E., 75, boulevard de la Villette, à Paris-10^e.
VINGT-SIXIEME, 52 795 m. — M. BERTRAND J., 37, rue de La Bruyère, à Genval (Belgique).

13 ERREURS

VINGT-SEPTIEME, 46 611 m. — M. MARBULOT J., 10, av. Ste-Marie, à Saint-Mandé (Seine).
VINGT-HUITIEME, 53 475 m. — M. MORICEAU J.-P., 84, rue du 13^e-de-Ligne, à Nevers (Nièvre).
VINGT-NEUVIEME, 50 000 m. — M. MARTIN Michel, école du Pâté de Lady (S.-et-O.).
TRENTIEME, 51 000 m. — M. MENESTROT Lionel, 6, rue du Baigneur, à Paris-18^e.
TRENT ET UNIEME, 52 500 m. — M. MENON Claude, 8, rue Auguste-Delaune, à Saint-Denis (Seine); M. WALSCHAERTS M., 18, rue Eugène-Sue, à Paris-18^e; M. GALLEZ G., 150, rue de Belleville, à Paris-20^e.
TRENT-QUATRIEME, 52 603 m. — M. MOINE Alain, 3, boulevard Lohitelle, Atelier de Construction, à Bourges (Cher).
TRENT-CINQUIEME, 53 749 m. — M. BROSSARD André, 99, rue R.-Salengro, à Saint-Louis-Blangny (P.-de-C.).
TRENT-SIXIEME, 53 750 m. — M. HUTTEMANN Jacques, 52, rue Saint-Ladre, Café de l'Etoile, Montigny-lès-Metz (Moselle); M. BUECHER D., rue Saint-Martin, à Sainte-Radegonde (I.-et-L.); M. DUMONT Joël, 2, rue Charles-Lemoigne, à Epinal (Vosges); M. GORICHON B., 2, rue Charles-Lemoigne, à Epinal (Vosges); M. MARTINE M., 23, rue du Cygne, à Tours (I.-et-L.).
QUARANTE ET UNIEME, 53 937 m. — M. LEPRUN P., 16, rue des Héros-de-la-Résistance, Sainte-Savine (Aube).
QUARANTE-DEUXIEME, 54 233 m. — Mlle LECERF P., 34, rue Léon-Blum, à Gravelines (Nord).
QUARANTE-TROISIEME, 51 778 m. — Mlle LEDANNOIS-LEBLANC M.-H., 9, avenue du Général-de-Gaulle, à Montreuil (S.-et-M.); M. CLERC G., 5, rue Rambuteau, à Paris-4^e; M. JOUVENT M., 28, avenue Jean-Jaurès, à Bourg-en-Bresse (Ain).
QUARANTE-SIXIEME, 63 833 m. — M. RENAULT J.-F., 168 bis, rue de la Roquette, Paris-11^e.
QUARANTE-SEPTIEME, 88 500 m. — M. POREAUX M., 193, rue du Faub.-St-Denis, Paris-10^e.

12 ERREURS

QUARANTE-HUITIEME, 40 567 m. — M. PUISANT M., 3, boulevard de l'Yser, Paris-17^e.
QUARANTE-NEUVIEME, 43 200 m. — M. DASNIERES D., 5, rue de Belfort, à Connerre (Sarthe).
CINQUANTIEME, 38 940 m. — M. SCHWITZYEBEL, rue Hoemers, à Yvetot (Seine-Maritime).
CINQUANTE ET UNIEME, 45 152 m. — M. DUPRE B., 56, rue de la Boule-d'Or, à Romilly-sur-Seine (Aube).
CINQUANTE-DEUXIEME, 50 000 m. — M. JEAN-PIERRE J., 5 bis, avenue de Marseille, à Gagny (S.-et-O.).
CINQUANTE-TROISIEME, 50 832 m. — M. DUVAL J.-M., route du Luart, à Dallon (Sarthe).
CINQUANTE-QUATRIEME, 51 778 m. — M. JUBERT D., rue du Moulin, Féralles-Atilly, par Chevry-Cossigny (S.-et-M.).
CINQUANTE-CINQUIEME, 53 000 m. — M. AMARTIN J.-P., Grand-Rue, à Bonnot (Creuse).
CINQUANTE-SIXIEME, 52 288 m. — M. QUINTIN P., 1, rue de l'Etape-au-Vin, à Nogent-sur-Seine (Aube).



NOUS allons être très francs avec vous : cette semaine, vous n'avez pas été brillants... Pire ! Vous avez lamentablement « séché » sur les photographies de pigeons ! A tel point que nous nous sommes vu dans l'impossibilité de décerner, pour cette semaine, le moindre prix !

Et pourtant, il n'est pas difficile de photographier un pigeon. Nous vous le répétons encore, il suffit de vous armer (outre votre appareil photographique) d'un peu de patience et de quelques miettes de pain.

Ne renoncez donc pas, partez en chasse dans le square le plus proche de votre domicile, semez vos miettes de pain sur le gazon, asseyez-vous sur une chaise et attendez. Ce sera là une excellente occasion de vous entraîner à faire l'affût, mais un affût pacifique, bien sûr. Nous publierons exceptionnellement vos prochaines photos dans nos deux prochains numéros (59 et 60).



CINQUANTE-SEPTIEME, 53 395 m. — M. REGNAULT J., 4, impasse des Trois-Bornes, à Saint-Ouen (Seine).
CINQUANTE-HUITIEME, 53 750 m. — M. BENARD B., 18, rue Armand-Macé, La Ferté-Macé (Orne); M. LITE Jean, 22, rue Eugène-Jumin, à Paris-19^e; M. ENGEL D., 6, rue de Montreuil, à Versailles (S.-et-O.); MM. Guy et Francis LOLLIEUX, 34, rue du Pignon-Vert, à Saint-Quentin (Aisne).
SOIXANTE-DEUXIEME, 53 760 m. — M. MARCHET J.-C., rue A.-Briand, à Lignières (Meuse).
SOIXANTE-TROISIEME, 53 800 m. — M. ROUSSEAU M., 13, rue Eugène-Martinot, à Stenay (Meuse).
SOIXANTE-QUATRIEME, 54 000 m. — M. NOTTIN H., Saint-Denis-en-Val (Loiret).
SOIXANTE-CINQUIEME, 58 750 m. — M. KUENTY D., le « Fétan », à Trévoux (Ain).
SOIXANTE-SIXIEME, 61 400 m. — M. FARGEAS Didier, 4, rue Jean-Hupeau, à Orléans (Loiret).
SOIXANTE-SEPTIEME, 62 450 m. — M. AUFRERE Alain, 4, rue L.-Marchal, à Ivry (Seine).
SOIXANTE-HUITIEME, 62 500 m. — Mlle OURY M., 3, rue Saint-Stanislas, à Nantes (L.-A.); M. CLEMENÇON Alain, 11, rue Nilson, à Salbris (L.-et-C.); M. LEGRAND D., H.L.M., Saint-Prix, Gr. I, n° 3, à Saint-Quentin (Aisne).
SOIXANTE ET ONZIEME, 62 580 m. — M. CONTASSOT Henry, 145, boulevard Ney, Paris-18^e.

11 ERREURS

SOIXANTE-DOUZIEME, 44 704 m. — M. GENEAU Patrick, 37, rue Décamps, Paris-16^e.
SOIXANTE-TREIZIEME, 56 775 m. — M. BERGER Jacques, 3, cité des Côtes-Blanches, à Gontriville-l'Orcher (Seine-Maritime).
SOIXANTE-QUATRIEME, 46 000 m. — Mlle LE FOURN A.-M., 3, impasse Bellevue, à Châlons-sur-Marne (Marne).
SOIXANTE-QUINZIEME, 49 210 m. — M. TOURNOIS J., 108, rue Vieille-du-Temple, Paris-3^e.
SOIXANTE-SEIZIEME, 50 150 m. — M. HEINRICH J.-M., 16, boulevard Gervais-Saint-Cyr, Paris-17^e.
SOIXANTE-DIX-SEPTIEME, 50 400 m. — M. DEFOND D., Le Coudray-Saint-Germer (Oise).
SOIXANTE-DIX-HUITIEME, 52 500 m. — M. et Mlle LENOBLE, 11, rue du Congo, Paris-14^e; M. BRUN J., 22, boulevard de la Mutualité, Vichy (Allier).
QUATRE-VINGTIEME, 52 700 m. — M. MOSKOVIEZ J.-M., 7 A, rue Nationale, à Forbach (Moselle).
QUATRE-VINGT-UNIEME, 53 565 m. — Mlle TASTET M.-T., 62, rue de Dantzig, Paris-15^e.
QUATRE-VINGT-DEUXIEME, 53 750 m. — M. FOLLIOU A., faubourg Checheux, à Châteaubriant (L.-A.); M. ARRAUD Ph., 15, rue de Chauvry, à Saint-Lau-la-Forêt (S.-et-O.); M. ARDOUIN P., 6, villa de la Seigneurie, à Montreuil-sous-Bois (Seine); M. BALLEE H., 7, rue du Paradis, Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne); M. CLEMENT G., au Chanoy de Saint-Brice, par Provins (S.-et-M.); M. DUBAIE J., 5, villa des Vosges, à Bois-Colombes (Seine); M. DAHLER A., 28, boulevard de Hardeval, à Laxou (M.-et-M.).
QUATRE-VINGT-NEUVIEME, 53 760 m. — M. MATHE J.-P., 28, boulevard R.-Poincaré, à Béchune (P.-de-C.).
QUATRE-VINGT-DIXIEME, 55 000 m. — M. VEREZ P.-Y., 140, rue Yolande, à Roubaix (Nord); M. KIBLOT G., 15, rue du Temple, à Brieux (M.-et-M.); Mlle CHARTON M., 48, rue de Lavaux, à Laxou (M.-et-M.).
QUATRE-VINGT-TREIZIEME, 53 105 m. — M. DUTOIT P., 24, boulevard Thiers, à Fontainebleau (S.-et-M.).
QUATRE-VINGT-QUATRIEME, 55 900 m. — M. ENJALRAN D., 7, esplanade Noël-Parfait, à Dreux (E.-et-L.).
QUATRE-VINGT-QUINZIEME, 56 097 m. — M. ADENES J.-P., 44, avenue de la Renaissance, à Sevran (S.-et-O.).
QUATRE-VINGT-SEIZIEME, 56 166 m. — MM. PHILIPPE Ch., PHILIPPE R. et CHAMOU-LAUD F., sans adresse.
QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIEME, 57 500 m. — M. LE BAIL G., 24, rue Pierre-Gurie, à Saint-Prix (S.-et-O.).
QUATRE-VINGT-DIX-HUITIEME, 58 750 m. — M. BRE G., rue Feutrier, Paris-18^e.
QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIEME, 61 875 m. — M. CHEZEAU A., rue Dominique-Comus, à Saint-Marcel (Indre).
CENTIEME, 62 500 m. — M. DEPRES A., 34, rue de Noyan, à Amiens (Somme); M. TARNOWSKI J.-F., 9, rue Oberkampf, Paris-11^e; M. REBER A., 1, avenue de la Liberté, à Courbevoie (Seine); M. LE CORRE J.-P., place de la Chapelle-Saint-Jean, à Chanteloup-les-Vignes (S.-et-O.); M. FOURNIER Y., 28, quartier Meuret, à Glognon (Nord).
CENT CINQUIEME, 64 300 m. — M. BOSDEVESY J., 3, rue J.-P.-Timboud, à Courbevoie (Seine).

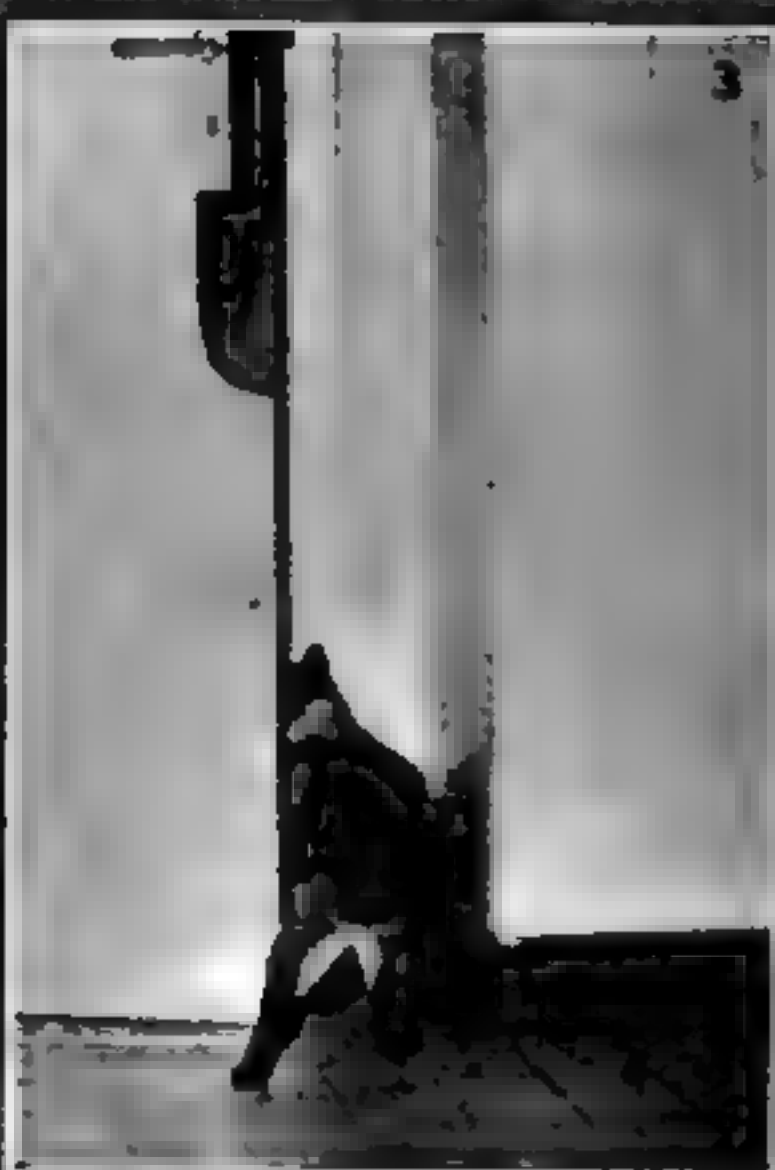
NOTRE CONCOURS PERMANENT DE PHOTOS D'ANIMAUX : le Chat

PAR contre, nous sommes heureux de vous féliciter pour vos photos de chats. Dans l'ensemble, elles sont d'excellente qualité. C'est d'ailleurs pour quoi nous avons tenu à leur réserver, cette semaine, une si grande place.

A titre exceptionnel, nous primons la charmante photographie de notre jeune lecteur Michel Tassier (ci-dessus, à gauche), qui mérite un abonnement d'un an à « Pilote ». Mention honorable à l'auteur de la photo du petit chat prenant son biberon, à Mlle Josette Fouillet (petit chat dans une boîte de conserve) et à M. Jean d'Hau, dont la série ci-contre a été extrêmement appréciée par notre jury.

Maintenant que vous avez bien compris ce que nous souhaitons recevoir de vous, peut-être nous enverrez-vous de meilleures (d'excellentes même) photographies de pigeons ?

Alors, vite ! En chasse...



Amis lecteurs,

Encore un point important que nous devons voir ensemble, cette semaine. Car, malgré ce que nous vous avons déjà dit, vous êtes toujours nombreux à nous demander des singes, des perroquets, des écureuils ou d'autres animaux que nous ne pouvons vous obtenir, parce qu'ils sont très rares et très chers en France, ou parce qu'ils sont malheureux en captivité.

Mais nous ne passons généralement pas non plus les annonces de ceux qui nous demandent des chiens de grande race et de grande valeur (lévriers, colleys, pinschers, etc.). De même, nous refusons les annonces de ceux qui désirent profiter de notre rubrique pour vendre des chiens ou des chats : notre rubrique est destinée au sauvetage des animaux et non à leur commerce.

Lorsque, par hasard, nous passons un appel pour placer un berger allemand, les réponses affluent par centaines pour une seule bête. Mais, pour un chien sans race, et pourtant aussi jeune, sage et affectueux, nous ne réussissons pas toujours à le placer.

Pourtant, ce ne sont pas sa « race » et son « pedigree » qui rendent un chien plus affectueux ou plus fidèle qu'un autre. Et le regard d'un « corniaud » peut être tout aussi intel-

ligent et tout aussi attachant que celui d'une bête de grande valeur.

Enfin, un chien de race pourra, aussi bien qu'un bâtard, vous emporter un morceau de mollet si vous lui enlevez l'os qu'il est en train de ronger...

Alors, si vous voulez adopter un ami, intéressez-vous autant à la pauvre bête abandonnée sans étiquette et au « chien perdu sans collier » familier à M. Gilbert Cesbron qu'à l'animal de pure race que vous n'avez qu'une chance sur cent d'obtenir.

De toute façon, que vous ayez ou non des animaux, venez vous joindre à tous les enfants qui les aiment, comme vous, et qui se sont groupés pour mieux les protéger, mieux les défendre et mieux les connaître, afin de les aimer encore davantage : inscrivez-vous au « Club du Jeune Ami des Animaux », aux bons soins de « Pilote », 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e), en joignant, S.V.P., un timbre pour la réponse.

Merci, et à bientôt.

Jean Paul

NOUVEAUX S.O.S.

N° 69. — M. SCHMITTER, 14, quai Lamar-tine, à Mâcon (Saône-et-Loire) :

Devant déménager pour aller habiter Lyon, je suis obligé de me séparer de Marc, mon petit ouistiti. Il est très gentil, très affectueux. Il a besoin de l'air de la campagne et de la vie au grand air. Il consomme pour 5 NF environ de nourriture par jour. Je compte sur toute la bienveillance des jeunes amis des animaux pour que ce charmant animal continue à être heureux.

N° 70. — Mme MARTIN, 69, avenue Louis-Ripaek, à Châtelleraut (Vienne) :

Ma chienne berger venant de mettre bas, j'aurai, le sevrage terminé, plusieurs chiots de même race à donner. J'espère que, grâce à vous, chacune de ces petites bêtes trouvera un bon maître qui saura lui faire une vie heureuse.

S.O.S. ENTENDUS

Yves LEVACHER, à Bussay, par Berchère-les-Pièces (Eure-et-Loir)...

Alain LAMEYRE, 58 A, rue de Paris, à Rosny-sous-Bois (Seine)...

Claude HERCENT, 9, square Paul-Painlevé, cité des Pins, Le Mans (Sarthe)...

André FAGUER, 1, rue de la Bûcherie, à Paris (5^e)...

... désirent tous adopter l'un des petits chiots esquimaux proposés par notre S.O.S. n° 67.

ON NOUS DEMANDE...

D. 54. — William DESPORT, à Mareuil-sur-Belle (Dordogne) :

Je désire élever une jeune louve d'environ 6 à 7 mois. Il y a beaucoup d'étagers et de ruisseaux à côté de chez moi, et j'espère qu'elle s'y plaira. Je compte sur les nombreux amis des bêtes pour m'en procurer une, et je les remercie d'avance.



D. 55. — J.-Y. BALCOU, école de Thère, Le Homet-d'Arthenay, par Pont-Hébet (Manche) :

J'aimerais avoir un chiot berger allemand âgé de trois ou quatre mois. Je peux l'acheter s'il n'est pas trop cher.

D. 56. — Nicole CHOLOT, 47, avenue du Château-de-Grosbois, à Yerres (Seine-et-Oise) :

J'ai un colvert, trouvé dans une forêt alors qu'il était tout petit, et qui est pour nous un gentil compagnon. Mais il s'ennuie et je voudrais pour lui une femelle de la même race.

JACKIE-LE-GORILLE DEVRA-T-IL REJOINDRE SES GRANDS FRÈRES DE LA FORÊT VIERGE ?

Il a l'air buté, boudeur, suprêmement dédaigneux. En fait, ce n'est pas exact, car il aime beaucoup la compagnie des hommes. Trop peut-être, ce qui pose des problèmes pratiquement

insolubles à ses maîtres, les frères Bouhione, directeurs du Cirque d'Hiver, à Paris.

Jackie, tel est le nom de ce superbe gorille, est aujourd'hui âgé de onze ans ; il pèse plus de trois cents kilos et ne connaît pas sa force : il tord les barreaux de sa cage aussi facilement que vous le feriez d'un fil de laiton. Il fait ça pour s'amuser, mais il faut lui refaire une nouvelle cage qui ne coûte pas moins de cinq millions d'anciens francs !

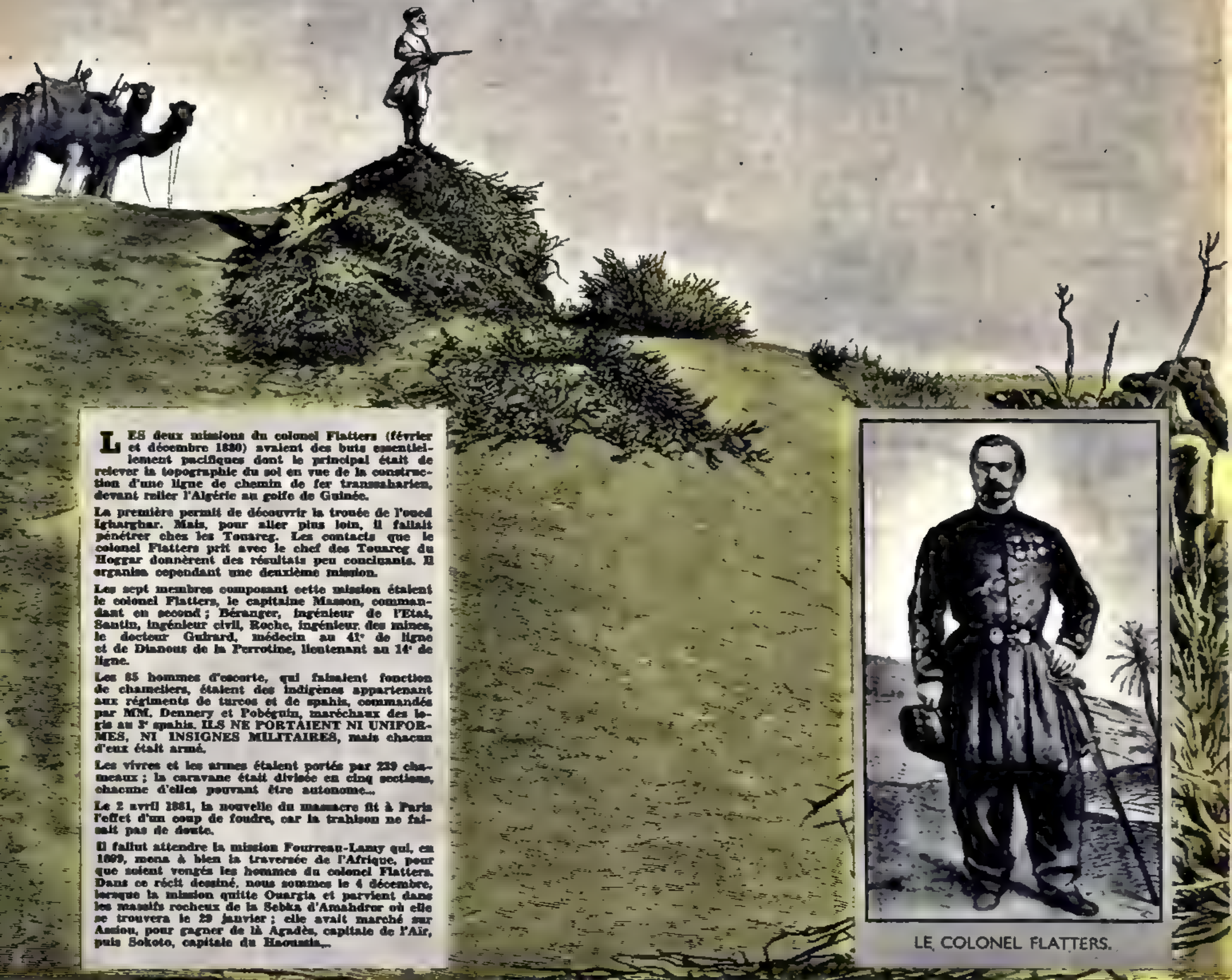
Que faire de Jackie, se demandent ses maîtres ? Il est actuellement le seul gorille mâle à vivre en France : faudra-t-il le remettre en liberté dans son Congo natal ? Dans ce cas, saurait-il survivre aux dures conditions de la forêt vierge ?...

Faudra-t-il le faire disparaître ? Ses maîtres ne peuvent s'y résigner, car ils se sont attachés à ce colosse qu'ils connaissent depuis quatre ans et qui est aussi intelligent que mon-

(Photos A.D.F.)



Sous les ordres du Colonel Flatters : LA MISSION PERDUE



LES deux missions du colonel Flatters (février et décembre 1880) avaient des buts essentiellement pacifiques dont le principal était de relever la topographie du sol en vue de la construction d'une ligne de chemin de fer transsaharien, devant relier l'Algérie au golfe de Guinée.

La première permit de découvrir la trouée de l'oued Igharghar. Mais, pour aller plus loin, il fallait pénétrer chez les Touareg. Les contacts que le colonel Flatters prit avec le chef des Touareg du Hoggar donnèrent des résultats peu concluants. Il organisa cependant une deuxième mission.

Les sept membres composant cette mission étaient le colonel Flatters, le capitaine Masson, commandant en second ; Béranger, ingénieur de l'Etat, Santin, ingénieur civil, Roche, ingénieur des mines, le docteur Guirard, médecin au 41^e de ligne et de Dianous de la Perrotine, lieutenant au 14^e de ligne.

Les 85 hommes d'escorte, qui faisaient fonction de chameliers, étaient des indigènes appartenant aux régiments de turcos et de spahis, commandés par MM. Dennery et Pobjéguin, maréchaux des logis au 3^e spahis. ILS NE PORTAIENT NI UNIFORMES, NI INSIGNES MILITAIRES, mais chacun d'eux était armé.

Les vivres et les armes étaient portés par 239 chameaux ; la caravane était divisée en cinq sections, chacune d'elles pouvant être autonome...

Le 2 avril 1881, la nouvelle du massacre fit à Paris l'effet d'un coup de foudre, car la trahison ne faisait pas de doute.

Il fallut attendre la mission Fourreau-Lamy qui, en 1897, mena à bien la traversée de l'Afrique, pour que soient vengés les hommes du colonel Flatters. Dans ce récit destiné, nous sommes le 4 décembre, lorsque la mission quitte Ouargla et parvient dans les massifs rocheux de la Sebka d'Amahdrou où elle se trouvera le 29 janvier ; elle avait marché sur Assiou, pour gagner de là Agadès, capitale de l'Aïr, puis Sokoto, capitale du Haoussa...



LE COLONEL FLATTERS.



Le maréchal des logis Dennery, en tête, le tirailleur de première classe El Madani, en arrière-garde et la colonne des deux cents chameaux et de leurs chameliers s'engageant dans les défilés de la montagne. Un étroit sentier, bordé d'une muraille abrupte et d'un précipice impressionnant, est la seule voie. Enfin, on arrive sur une plate-forme. Lentement, la caravane s'engage dans la descente périlleuse. Au bout d'une heure de rude effort, on aperçoit au loin l'avant-garde, surant les puits.



Soudain, Dennery voit les guides, restés à l'écart, sauter sur leurs chevaux et s'enfuir. Et brusquement, comme par enchantement, une horde de Touareg dévalent les pentes avec des clameurs sauvages vers l'équipe du colonel Flatters. Les deux ingénieurs et le médecin sont égorgés avant d'avoir pu réagir. Flatters et Masson se défendent avec ardeur, mais bientôt ils sont abattus. Dennery tire sur la meute des Touareg. Repéré, il est pris à partie, et une javeline lui traverse la gorge.



L'arrière-garde, sous la direction d'El Madani, a entendu les coups de feu. Un chamelier la rejoint et raconte le massacre. El Madani, aussitôt, fait chasser les chameaux en direction du camp. Il faut, dans le désert, éviter d'abord la prise des bêtes. Avec soixante bêtes, la retraite s'organise, sous le feu de l'ennemi qui tue neuf chameliers et capture les chameaux. Lorsque El Madani et ses hommes arrivent en vue du camp, vingt tirailleurs et le lieutenant de Dianous viennent à leur rencontre.



Une rapide reconnaissance fait évanouir tout espoir ; la route est jalonnée de cadavres. Un tirailleur blessé rapporte que le colonel a eu la tête tranchée et que son corps a été brûlé. Désormais, de Dianous est seul responsable de la mission. Il peut compter sur l'ingénieur Santin, sur le sergent Pobéguin, El Madani et le Mekkadem, personnage religieux, qui propose le retour sur Ouargla. La dernière troupe se compose de 56 hommes.



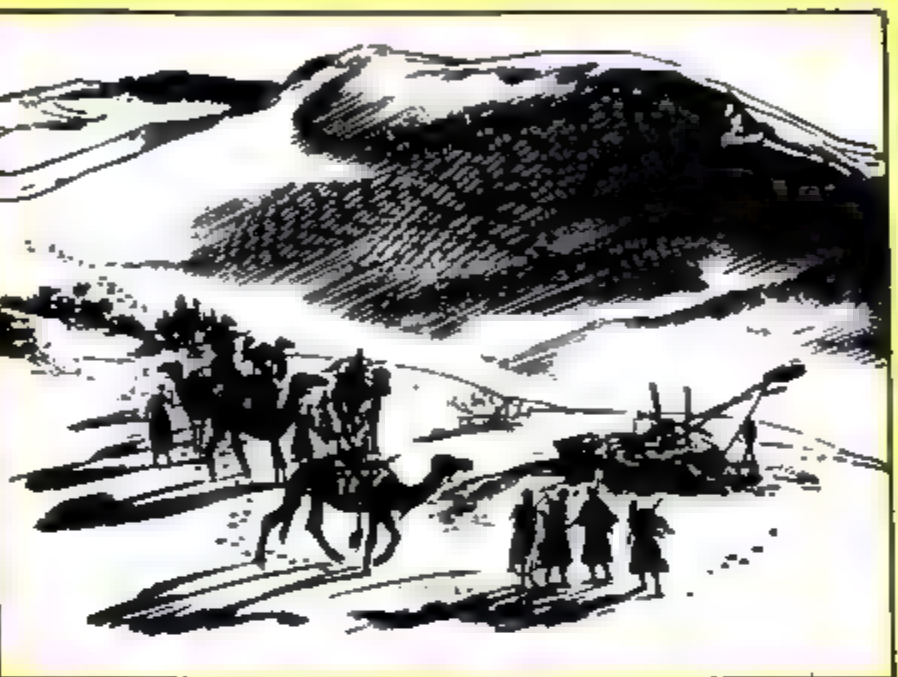
Ici va commencer la plus extraordinaire marche que des hommes aient faite. On est à 75 journées d'Ouargla. Un puits, dès le premier après-midi, permet de renouveler la provision d'eau. Trois tirailleurs, échappés au massacre, rejoignent la colonne. On leur donne de l'eau. Ils s'écroulent, morts de fatigue. Le 28 février au matin, un éclaireur relève les traces des Touareg, qui marchent parallèlement à la mission. Santin est déjà épuisé.



Le 21, les éclaireurs signalent encore la présence des Touareg. A midi, le gros de la colonne rejoint El Madani parti pour reconnaître Temassint. Les ossements de deux chameaux égorgés dix jours plus tôt, sont calcinés et pilés, la peau est rôtie. On emplit les musettes de dhanoum, une plante qui apaise la soif. On avait aperçu des ânes dans le voyage aller ; une courte expédition est engagée. Elle revient avec des chameaux pour porter Santin.



Depuis cinq jours, on avance dans une plaine de sable. Les outres sont presque vides. Santin, meurtri par le cahotement des dromadaires, demande à marcher. Douze jours après la mort de Flatters, on égorge un chameau pour pouvoir subsister. Cette nourriture, trop riche, assomme et il faut bivouaquer. Encore 48 heures et des Touareg sont signalés. Les hommes du désert réclament les méharas ; le lieutenant doit les payer un prix exorbitant.



Inziane-Thishksine est atteint le 2 mars. On y reconstitue la provision d'eau, et les chameliers ont la chance de tuer deux onagres. Et puis, l'on repart, le 4 au matin. Le lieutenant de Dianous écrit : « Arrêt et repos au milieu du jour sous des gommières... » Le 6, on a vu des Touareg. Le soir, la colonne se nourrit d'herbes cuites. Pas d'eau. Le 7, on égorge un chameau. Et le 9, avec soulagement, on dressé le camp à la source d'Ain-El-Kerma.



Les Touareg sont là ; ils proposent moutons et dattes. Trois tirailleurs vont au ravitaillement, ils rapportent trois boisseaux de dattes. L'ingénieur Santin, trop févreux, ne mange pas ; les sentinelles s'abstiennent également. Soudain, les hommes courent, hurlent, tirent au hasard, s'enfuient. El Madani les rattrape et les force à boire de l'eau chaude. Les dattes ont été empoisonnées. Quatre tirailleurs et le Mekkadem manquent à l'appel.



Les Touareg ont devancé la colonne au point d'eau d'Anguid. A la première salve, dix méharistes ennemis sont abattus. Le rezon bat en retraite et se terre dans la falaise. Le lieutenant de Dianous et ses hommes font des victimes à chacun de leurs coups. Soudain l'ennemi pousse devant lui cinq hommes. Ce sont les tirailleurs et le Mekkadem, disparus la veille... Ils sont basculés dans le vide. Le lieutenant bondit, une grêle de balles l'abat.



Lancés en avant, les Touareg chargent. Quatre tirailleurs sont tués et six grièvement blessés. Pobéguin et El Madani, par leur autorité et leur courage, font reculer l'attaque. Les assaillants s'enfuient. En essayant de ramener le corps du lieutenant, un homme est tué. Quatre autres, pris de délire, vont s'offrir aux balles de l'ennemi qui, bien posté, interdit l'accès à la source. Et quand la nuit étend son ombre, Pobéguin reste le seul Français.



Il s'agit de gagner Hassi Messagum. Pobéguin ne peut pas marcher. On a récupéré deux chameaux. Quatre bêtes sont là pour porter les plus faibles. Pobéguin en monte une, on entasse les blessés sur les autres. Les trente-quatre hommes partent avant l'aube. On égorge un chameau. Deux blessés vont à pied. Un tirailleur et trois chameliers disparaissent. Un blessé disparaît. Tout le monde se regarde avec méfiance, puis avec haine. La discussion commence.



Le 15, le méhari de Pobéguin est saisi par les tirailleurs, l'autre chameau par les Ouled-Nail. Le sous-officier, affaibli au dernier degré, ne peut intervenir. Son pied blessé est envahi par la gangrène et le fait horriblement souffrir. La chaleur étouffante augmente la fièvre des hommes. Trois d'entre eux disparaissent encore sans qu'on puisse les retrouver. Le 18 mars, la colonne parvient à l'Oued Tilmas-el-Mra, où elle boit une eau bourbeuse et salée.



Après une terrible tempête de sable, trois des hommes ont disparu. Un puits est enfin atteint. On y campe deux jours. Pour manger, on tue le chameau des Ouled-Nail. Deux tirailleurs disparaissent avec l'autre bête. La colonne a perdu ses dernières ressources. Enfin, le 23 mars, on doit abandonner les blessés avec une outre d'eau. Hassi-Messagum n'est plus qu'à 3 jours de marche. Mais il faut deux heures pour franchir trois kilomètres...



Les scènes les plus atroces ont alors lieu. Belgacem achève les blessés. Il propose leur chair au maréchal des logis Pobéguin qui se détourne. Les tirailleurs n'hésitent pas. Mais l'un après l'autre, ils tombent malades. Mourant, Pobéguin s'affaisse ; la gangrène l'a terrassé. Belgacem l'achève à coups de revolver. On est le 31 mars et rien ne prouve que Pobéguin n'a pas été mangé. Le 2 avril, seuls dix tirailleurs parviennent à Hassi-Messagum...

JACQUES LE GALL

RESUME. — Jacques Le Gall est emmuré dans les oubliettes de Pierre-Noire. L'Ombre, chef des gangsters assiégés par la police dans les ruines du château, prétend être le seul à pouvoir le sauver. Mais il veut la liberté pour lui et ses hommes.

contre

L'OMBRE



Cette épreuve est la cinquième d'une série de six Épreuves consacrées aux SPORTS

Pilote

VOUS PRÉSENTE LA 23^e ÉPREUVE DE SON BREVET

Aujourd'hui :

LA NATATION

1^{re} QUESTION

Ces Français ont-ils été vraiment champions olympiques ? A vous de répondre VRAI ou FAUX en face des noms de :
Jean TARIS, Los Angeles 1932.
Alex JANY, Londres 1948.
Jean BOITEUX, Helsinki 1952.

2^e QUESTION

Quelles sont les épreuves de nage libre figurant au programme olympique ?

3^e QUESTION

Ce fameux nageur américain, plusieurs fois champion olympique, a campé dans de nombreux films l'un de vos héros préférés : Tarzan, fils de la jungle.

4^e QUESTION

Voici une liste de championnes et de champions de natation ; notre rédacteur en chef, fasciné par son habitude, a marqué volontairement, en face de leur nom, de fausses nationalités et de fausses spécialités de base. A vous de rétablir le bon ordre des choses :

Dames :	Messieurs :
Neda FROST, 100 m dos, Australie.	DEVITT, plongeon, USA.
Dawn FRASER, 1 500 m, France.	CHRISTOPHE, 1 500 m, Angleterre.
Ray PIACENTINI, plongeon, Italie.	YAMANAKA, 100 m dos, Japon.

Vous n'oublierez pas d'inscrire sur votre bulletin-réponse votre nom, votre adresse, et le numéro de votre carnet de bord ; de même, vous n'omettrez pas de joindre à votre envoi une enveloppe timbrée à 0,25 NF portant également vos nom et adresse. Vous avez jusqu'au 12 décembre à minuit (le cachet de la poste faisant foi) pour répondre à la

23^e épreuve du Brevet de Pilote

Journal PILOTE

30, rue Notre-Dame-des-Victoires - Paris (2^e)

Attention ! Cette épreuve n'est en aucun cas un concours de vitesse. Ceux qui y répondront les premiers n'en tireront aucun avantage ! Aussi, nous ne saurions trop vous recommander de prendre votre temps pour bien répondre, tout simplement dans les délais.



LES ALBUMS

Lecteurs qui avez entre les mains ce numéro de « Pilote », vous voudrez certainement posséder la collection des premiers numéros de notre journal. Les albums reliés, réunissant treize numéros de « Pilote », soit plus de 400 grandes pages, sont en vente au prix de 7,50 NF. Vous pouvez aussi les commander à « Pilote », 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e), qui vous les enverra contre remboursement, port en sus.

ASTERIX ET OBELIX

Le petit guerrier gaulois et son ami Obélix, le livre de menhirs, réalisés en latex armé, sont en vente chez tous les bons libraires et marchands de jouets.

Si vous ne les trouvez pas, vous pouvez les commander à « Pilote », qui vous les enverra contre remboursement, port en sus. Les prix : Astérix : 4,95 NF et Obélix : 8,35 NF.

TIMBRES

ACHETEZ des timbres-poste garantis tous authentiques et différents
ETRANGER : 500 diff. — 5 NF
FRANCE : 200 diff. — 5 NF
COMMUNAUTÉ : 100 diff. — 3 NF
LES 3 COLLECTIONS 10 NF
CATALOGUE GRATUIT N° 7
FULCHIRON
24, Rue Justice
DRANCY (Seine)

NOS PETITES ANNONCES SONT LES MOINS CHERES DE FRANCE ! Elles ne coûtent, en effet, que 1 NF la ligne de 40 lettres ou espaces. Réduction de 50 % pour les détenteurs du Carnet de Bord.

ATTENTION ! En aucun cas, notre journal ne transmettra les réponses ; il convient donc d'indiquer clairement dans chaque annonce l'adresse où l'on désire les recevoir. Ne perdez pas patience, toutes vos annonces passeront intégralement ; nous vous demandons seulement de leur compte d'un indispensable délai d'impression d'une quinzaine de jours.

NOUS AVONS PREVU, POUR VOUS, QUATRE RUBRIQUES : échanges, achats et ventes, demandes de correspondants, le coin des parents. Toute correspondance relative à cette rubrique doit être adressée à « Petites annonces, Journal Pilote », 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e).

CORRESPONDANTS

Recherche enfants 11 à 15 ans pour adhérer à un club d'occupant de théâtre et photo. Ecrire GORDAT, 24, av. Robillard, Pavillons-sous-Bois (Seine). Joindre enveloppe timbrée avec nom et adresse.

ACHATS ET VENTES

Vends chem. fer élect. L.R. voie 0, état neuf transform. 110 V, matrice BE3 gr wagons. Gr. circuit et aiguillage. Beussart, 35, r. du Pont-Neuf, Paris-1^{er}. CEN. 18-65.

PARENTS

Gv. malade collectionneur désire timbres. R. Berthelot, 18 bis, r. Alerbert, Grenoble.

RÉPONSE A LA 22^e ÉPREUVE DU BREVET DE PILOTE

Voici les réponses à la 22^e épreuve du BREVET DE PILOTE, parue dans notre numéro 55 et consacrée au rugby.

1^{re} question. — Le nom de ce sport est celui de la ville (située dans le Warwickshire, en Angleterre) où fut pratiqué pour la première fois ce « football à la main ».

2^e question. — Les adversaires habituels de la France dans le Tournoi des 5 Nations sont l'Angleterre, le Pays de Galles, l'Ecosse et l'Irlande.

3^e question. — Les « grands hommes » de

l'équipe de France : a) Vannier ; b) Moncla.

4^e question. — a) Les 9 postes occupés par les 15 équipiers d'une formation de rugby sont : 1. arrière - 2. trois-quarts aile - 3. trois-quarts centre - 4. demi d'ouverture - 5. demi de mêlée - 6. troisième ligne - 7. seconde ligne - 8. pilier - 9. talonneur ;

b) Postes habituellement occupés par ces joueurs célèbres : Jean Prat : troisième ligne ; Lucien Ming : seconde ligne ; « Pignon » Dupuy : trois-quarts aile.

5^e question. — Clubs finalistes du championnat 1960 : F.C. Lourdaux et A.S. Mésiers.

Les vainqueurs recevront bien entendu une vignette (valeur 5 points), les battus, une vignette-consolation (valeur 2 points). Revenons maintenant à l'épreuve football (21^e épreuve du Brevet de Pilote) parue dans notre n° 54 du 3 novembre dernier. Plusieurs lecteurs nous ont écrit au sujet de la réponse donnée à la 3^e question et plus particulièrement en ce qui concerne Helensio Herrera. Nous avons rattaché ce sympathique entraîneur au F.C. Barcelone à tort... et à raison ! A tort, puisque Herrera, depuis la défaite du Club espagnol, a changé de couleurs : il entraîne désormais l'Inter de Milan ; à raison, puisque Herrera restera lié dans l'histoire du football aux grands succès du F.C. Barcelone.

SOUS LE SIGNE DU DÉMON DES CARAIBES TOUS LES "PILOTES" ONT LEUR CHANCE

DEPUIS le 6 octobre dernier, grâce au LAIT CONCENTRE SUCRE, vous entendez chaque jeudi, dans l'émission « PILOTE », un épisode qui retrace les aventures de ce personnage que votre journal vous a rendu familier : « BARBE ROUGE », le Démon des Caraïbes. — Vous n'avez pas été sans remarquer, avant chacun de ces épisodes, qu'un de vos camarades raconte une anecdote ayant un rapport avec le LAIT CONCENTRE SUCRE. (Ceci dans le cadre du concours de la meilleure interview.) Et vous vous êtes dit : pourquoi pas moi ? Eh bien ! vous avez tous votre chance... Car notre ami Jean-Michel Fégy (notre photo) se promène chaque jeudi, dans les écoles et les patronages de France, et vous pouvez le rencontrer à votre tour. Si vous lui confiez une histoire amusante, origi-

nale, vous serez, vous aussi, sélectionné sur l'antenne de Radio-Luxembourg et vous participerez à la grande finale de ce concours où, au milieu des personnalités que vous aimez, chacun se verra remettre les jouets les plus merveilleux : Train électrique et tous ses accessoires complets, bateau pneumatique, appareil de cinéma, électrophone, etc.



LISTE DES GAGNANTS DU CONCOURS CARAN D'ACHE

LE CRAPAUD

1. M. Alain GUET, 183, rue Championnet, Paris (18^e) ; 2. M. Daniel GEORGE, 117, rue Victor-Hugo, Jarny (M.-et-M.) ; 3. M. Jean-Pierre JULEMONO, 63, rue du Corbeau, Dison-Verviers ; 4. Mlle Lydie HERPIN, Les Marronniers, La Ferté-Saint-Aubin (Loiret) ; 5. Mlle Marie-Annick FOUCHER, impasse du Séminaire, Avranches (Manche) ; 6. Mlle Jocelyne BERRIVIN, 35, rue Parmentier, Doulo-Nantes (Loire-Atlantique) ; 7. M. Jean-Pierre GOURBIER, Lavault-Salotte-Anne, Monthuçon (Alier) ; 8. M. Jacques MONTIBUS, 2, avenue de Monthuçon, L'Isle-d'Espagnac (Charente) ; 9. Mlle Anne-Marie DENEUX, 33, rue des Martyrs-de-la-Résistance, Bobec (Seine-Maritime) ; 10. Mlle Catherine LEBEGUE, 65, rue Ulysse-Gayon, Bordeaux (Gironde) ; 11. M. Wladislaw MIKOLASCZYK, 4 bis, avenue Blériot, Argenteuil (S.-et-O.) ; 12. M. Jean-Marie GUILLEMET, Moles (Calvados) ; 13. Mlle Agnès BERTOIS, Crèvecœur-en-Auge (Calvados) ; 14. M. Marc BECQUEVORT, 28, rue des Fleurs, Roehin (Nord) ; 15. M. Pierre EPIN, 34, rue Béranger, Paro-Saint-Maur (Seine) ; 16. Mlle Thérèse RIBANNEAU, 6 ter,

rue Charles-Infroit, Vitry-sur-Seine (Seine) ; 17. M. Jean-Claude RAVEAU, 156, avenue de Versailles, Paris (16^e) ; 18. M. Christian LA-VERNE, 26, rue de la Poyat, Saint-Claude (Jura) ; 19. Mlle Elisabeth CANET, 83, Grande-Rue, Remiremont (Vosges) ; 20. Mlle Annick JULIEN, 24, rue des Jardins, Asnières (Seine).

ABONNES

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande d'abonnement, accompagnée d'un timbre à 0,50 NF.

Pilote

SEULE NILE D'EXPLOITATION

DU JOURNAL PILOTE

Rédaction et Administration :

30, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS-2^e

Tél. : CENTRAL 19-10 - CENTRAL 18-31

Gérant-directeur de la publication : L.-R. RIBIÈRE

Directeur général : J. HEBBARD

Rédacteur en chef : Denis LEFÈVRE-TOUSSAINT

Conseil de rédaction :

M. JOLY, R. GOSCINNY, J.-M. CHARLIER

ABONNEMENTS

France et Communauté	Étranger
3 mois... 9,00 NF	11,00 NF
6 mois... 19,00 NF	21,00 NF
1 an... 36,40 NF	41,60 NF

C.C.P. Paris 13.807-73

Pour la Belgique, envoyer les règlements à :

« STREP », 33, avenue Wolvendael,

BRUXELLES 18^e — C.C.P. 234-85

Abonnements en Belgique :

6 mois... 21,6 FB

1 an... 41,6 FB

La reproduction des textes et des photographies est interdite. PILOTE décline toute responsabilité pour les documents envoyés. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Publicité : ÉDIFFRANCE,

30, rue Notre-Dame-

des-Victoires,

Paris (2^e).

CENTRAL 12-73,

13-30, 14-99.

pour demander votre CARNET DE BORD

Envoyez dix bons semblables à celui qui figure dans l'angle de cette page, et dont les numéros se suivent (on y joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse). Adressez, enfin, le tout à « Carnet de bord » de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e).

BREVET DE
"PILOTE"

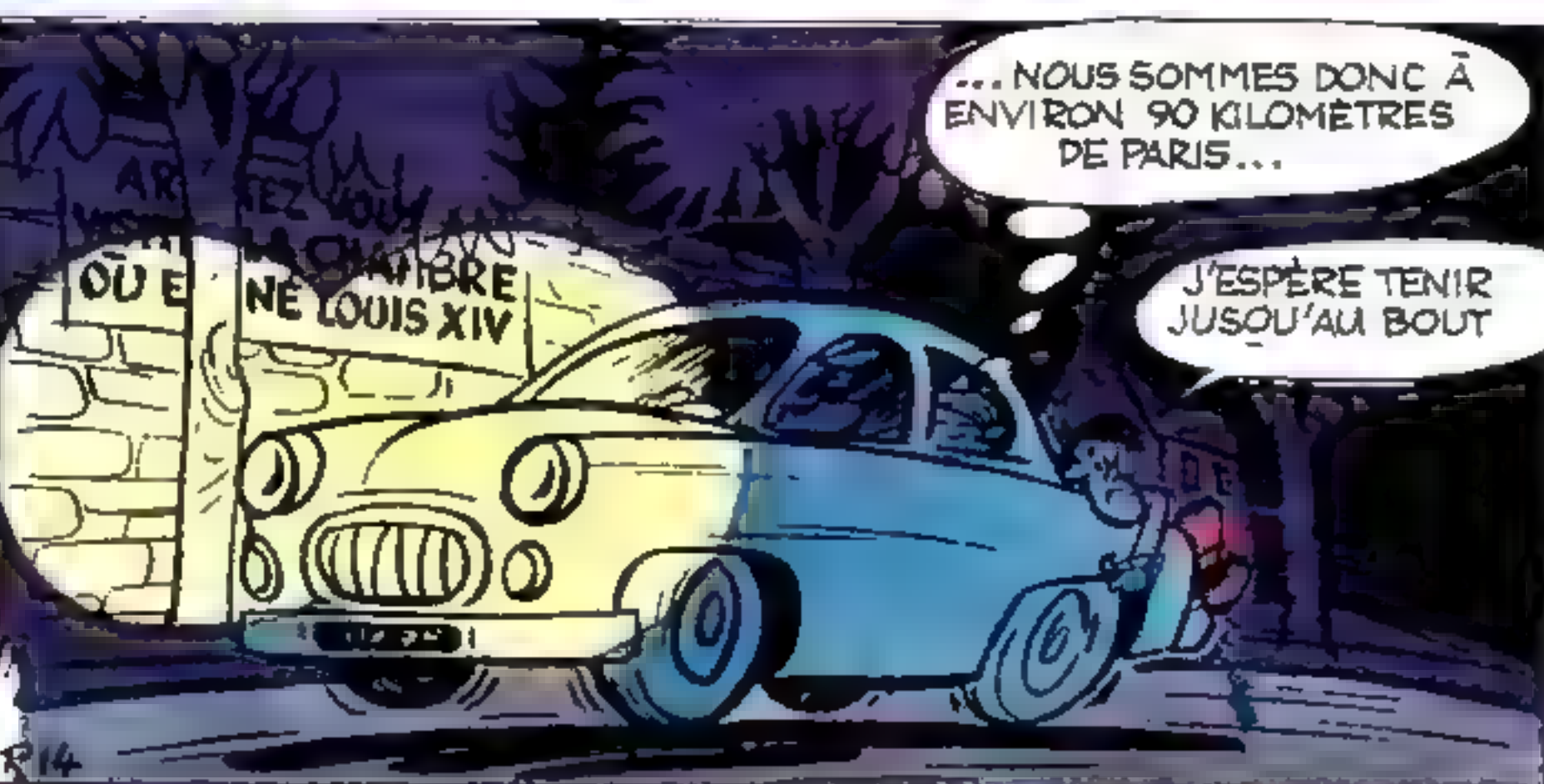
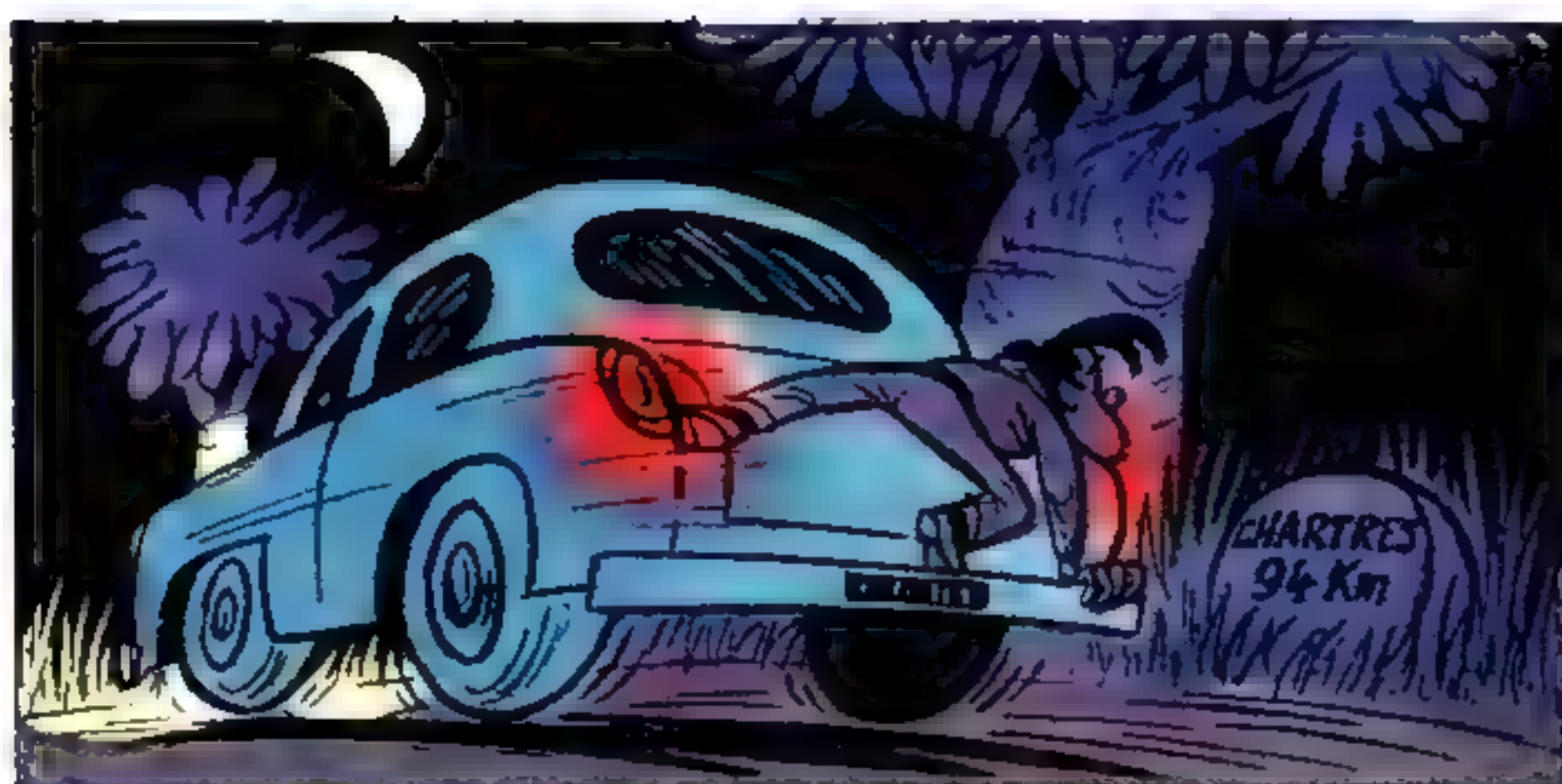
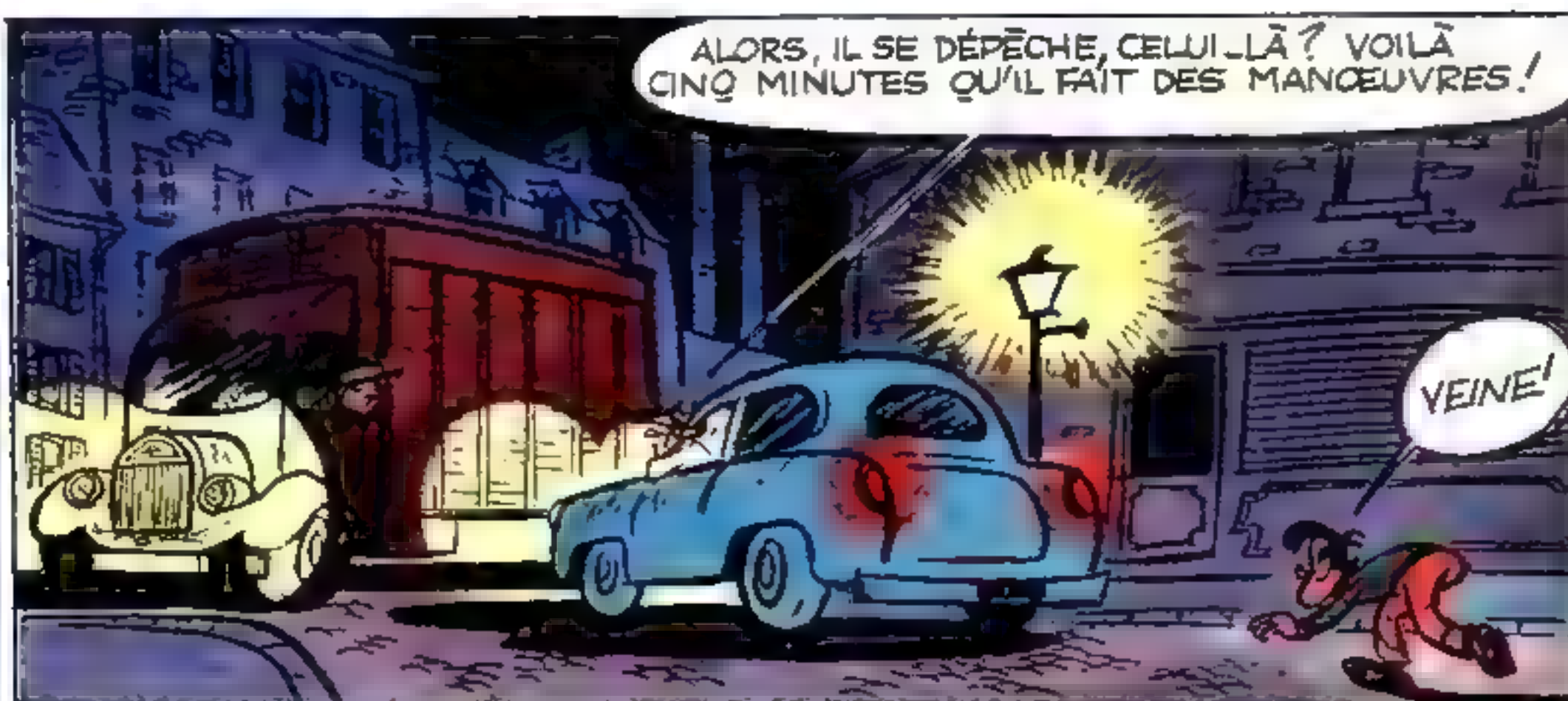
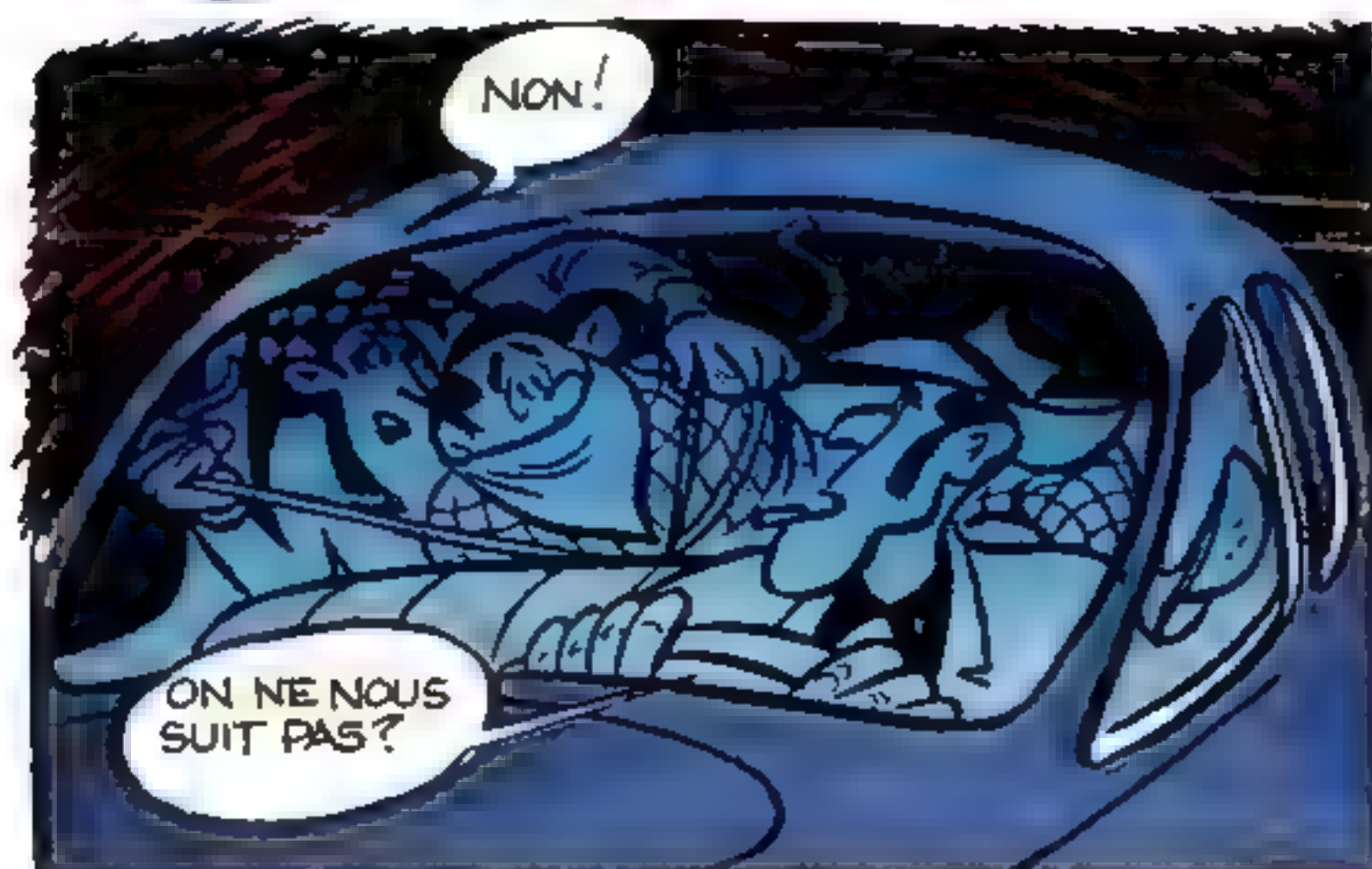
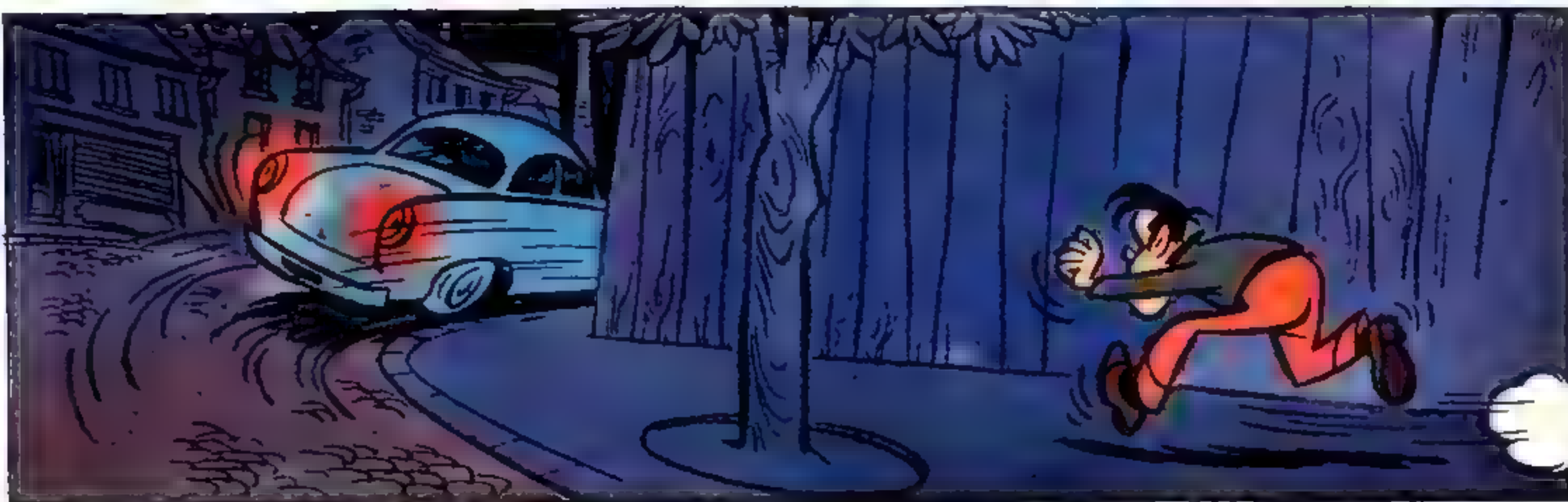
58



L'INSPECTEUR ROBILLARD

★ PAR PIERRE BELLEMARE ET MOALLIC ★

RESUME. — L'inspecteur Robillard aurait dû surveiller les ombres autour de lui. Il aurait remarqué ainsi, à deux reprises, la même ombre coiffée d'une casquette. Son inattention risque de lui coûter cher. Voyez plutôt...



LA SEMAINE PROCHAINE VOUS POURREZ VÉRIFIER SI VOUS AVEZ EU DU FLAIR, EN DÉCOUVRANT LES INDICES QUI ONT ÉCHAPPE À NOS HÉROS.

Comité de Direction : L. R. Ribière — C. Courtaud — J. Hébrard. Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

(A suivre.)

Dépot légal n° C 300 2^e semestre 1960 Im. GEORGES LANG - N.M.P.B.

NOTRE PILOTORAMA : LES SONDEURS DE L'INFINI

Pilote

LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRÉ DES JEUNES

HEBDOMADAIRE

N° 59

8 DÉCEMBRE 1960

Deuxième année

0,80 NF



Belgique 10 francs

Cinq ans avec
LES HOMMES BLEUS
DU GRAND DÉSERT



N'oubliez pas...

UNE BONNE NOUVELLE POUR LES PILOTES PARISIENS

A l'occasion de la sortie du grand film « LES VOYAGES DE GULLIVER », la Société Colombin organise à leur intention, le dimanche 18 décembre à 10 heures, au cinéma ELDORADO, 4, boulevard de Strasbourg à Paris, la projection de ce film.

Nous disposons de 750 places, mais attention ! ces 750 spectateurs sont conviés à se faire accompagner chacun par un de leurs amis qui, lui, n'est pas lecteur de « PILOTE ». Il est bien entendu que les 750 premières demandes envoyées au journal seront satisfaites (le cachet de la poste faisant foi).

Adressez votre courrier au journal « Pilote », séance GULLIVER, 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e), au plus tard le lundi 12 décembre, afin que nous puissions vous retourner votre lettre d'invitation.

GAGNANTS DU CONCOURS CARAN D'ACHE : la souris

1. Mlle Annie LACOCHE, 14, rue des Pavillons, Terguier (Aisne).
2. M. Alain GUET, 183, rue Championnet, Paris (18^e).
3. M. Daniel DROIXHE, 29, rue Gustave-Defnet, Herstal (prov. Liège) Belgique.
4. M. Théodore DROIXHE, 29, rue Gustave-Defnet, Herstal (prov. Liège) Belgique.
5. Mlle Francine CANIVET, Sept-Saulx (Marne).
6. M. Michel GREFF, 11, rue Subach, Freyming (Moselle).
7. M. Jean-Pierre LEMOINE, Etablissement Maritime, Saint-Tropez (Var).
8. M. Michel DURAND, La Forge du Bat, Lanques-Rognon, par Biesles (H.-M.).
9. M. Ch. FAUX, rue du Moulin, quartier Saint-Louis, Longwy-Bas (M.-et-M.).
10. Mlle Nicole DESBONNÈS, rue Rémy, Boisé (Orne).
11. M. Jean DAREAU, P.T.T., Flamanville (Manche).
12. M. Jean LAPSZINSKI, 6, route de Paris, Villars-le-Bel (S.-et-O.).
13. M. Christian URIEN, 234, route de Flandre, Pont-Yblon, par Le Bourget (Seine).
14. M. Michel PREUD'HOMME, 1, rue du Canonier, Mantigny-sur-Sambre (Belgique).
15. Mlle Catherine LEBEGUE, 65, rue Ulysse-Gayon, Bordeaux (Gironde).
16. M. Philippe MIROUDOT, 9, rue Moncey, Besançon (Doubs).
17. M. Dominique DEVAL, 3, avenue Raymond-Poincaré, Colmar (Haut-Rhin).
18. M. J.-P. CHAMPION, 83, rue Vergniaud, Paris (13^e).
19. M. Michel RADERMECKER, 113, rue du Noyer, Bruxelles 4 (Belgique).
20. M. André SEIGNEZ, rue du Docteur-Nick, Beaumont, par Inchy (Nord).

LES ALBUMS

Lecteurs qui avez entre les mains ce numéro de « Pilote », vous voudrez certainement posséder la collection des premiers numéros de notre journal. Les albums reliés, réunissant treize numéros de « Pilote », soit plus de 400 grandes pages, sont en vente au prix de 7,50 NF. Vous pouvez aussi les commander à « Pilote », 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e), qui vous les enverra contre remboursement, port en sus.

ASTERIX ET OBELIX

Le petit guerrier gaulois et son ami Obélix, le livreur de menhirs, réalisés en latex armé, sont en vente chez tous les bons libraires et marchands de jouets.

Si vous ne les trouvez pas, vous pouvez les commander à « Pilote », qui vous les enverra contre remboursement, port en sus. Les prix : Astérix : 4,95 NF et Obélix : 8,35 NF.



« PILOTE » sur 1 293 M.

N'oubliez pas d'écouter tous les jeudis, sur Radio-Luxembourg, l'émission « Pilote », réalisée par Guy Berret, Jacques Ladrain et André Bourillon, avec la collaboration de notre journal. Vous retrouverez toutes les semaines, à partir de 13 h 30, vos feuilletons préférés, « Michel Tanguy », « le Démon des Caraïbes » et « Astérix », ainsi que de nombreuses rubriques qui vous passionneront.

LES INSIGNES

« Pilote » a créé pour vous de magnifiques insignes émaillés que vous serez fiers de porter. Pour recevoir chez vous, franco de port, l'insigne « Pilote », envoyez à « Pilote », par mandat compte chèque postal, ou en timbres, la somme de 2 NF. Spécifiez bien si vous désirez que l'insigne soit monté sur patin (pour la boutonnière) ou sur épingle.

Nous vous signalons qu'il vous faudra quelques jours de patience avant de recevoir votre insigne, car nous sommes submergés de demandes.



Patrick et Benoît en grande conversation téléphonique. C'est un jeu pour les petits .99,50 NF. Ets Mil-Jeux.

AU BANC D'ESSAI DES JOUETS 61



Amusant et instructif : voici le verdict de jeu « Mil-Route » (entre 18,50 NF et 46,50 NF suivant l'importance du jeu auquel on peut ajouter des éléments. Ets Mil-Jeux).



Eprouant : le télé-cron permet de dessiner, de jouer par télécommande. Apprend le contrôle des réflexes et aussi la coordination des mains (25 NF. Jouets Rationnels).



Le plus beau de tous : le château féodal. Patrick et Benoît se sont passionnés pour ce jeu complet par des soldats d'époque et des machines de guerre (prix variable).



Pour jouer à deux : le parking (Compagnie Industrielle du Jouet). Prix : 25 NF. Éléments supplémentaires avec deux plaques de stationnement : 7 NF.



Compiqué : le gymnase téléguidé (Ets Marc Hébert). Prix : 72 NF. Sans sortir de la piste peinte, la voiture doit franchir tous les obstacles successifs.



« C'est chouette » : la Floride téléguidée (Ets Franco-Jouets, Marseille). Prix : 40 NF. Le capot et la motte s'ouvrent. Ventilateur tournant, moteur arrière. Reproduction fidèle.

Très amusant : Trafalgar (Ets Valérie, à Rumilly, Savoie). Prix 15 NF. La bataille navale classique modernisée. On peut y jouer des heures, avec papa qui revivra sa jeunesse. (Photos André Parli.)

La semaine prochaine, notre numéro SPÉCIAL-NOËL Pilote

vous y trouverez



★ Une superbe couverture en 4 couleurs de Sempé. L'illustrateur de Nicolas a dessiné, tout spécialement pour vous, la couverture du numéro spécial de Pilote. ★ Le grand dessinateur humoriste. Jacques Faizant, a écrit et illustré pour ses filleuls de Pilote un conte de Noël, "pas comme les autres"... ★ En exclusivité: notre envoyé spécial L. Lamarre vous raconte son hallucinante plongée à 2.250 mètres, à bord du Bathyscaphe ★ Notre pilotorama spécial-Noël : Palestine année zéro ★ Une histoire complète en images: l'épopée du Général Leclerc ★ Un grand film raconté: Les Voyages de Gulliver ★ Et, outre nos chroniques habituelles, bien d'autres rubriques et deux pages de vos feuilletons préférés

48 PAGES GÉANTES : 1,20 NF

FRED JUNCK, 18 ANS, VEDETTE DE "TÉLÉ-MATCH"

C'EST un lycéen de dix-huit ans, Fred Junck, né le 26 mars 1942, qui défend actuellement les couleurs du Grand-Duché de Luxembourg dans l'émission de jeux de « Télé-Match » consacrée à l'histoire du cinéma de 1945 à 1959.

Ce championnat d'érudition — qu'orchestre parallèlement une compétition sportive, opposant deux vedettes du tir à l'arc — se déroule en « duplex » puisque Fred Junck est interrogé dans les studios que Télé-Luxembourg a aménagés dans le Grand-Duché alors que la concurrente parisienne de celui-ci, Monique Doutrelong (22 ans) est interviewée sur les plateaux français de la R.T.F.

Cette situation permet ainsi au collégien luxembourgeois de prendre des vacances insoupçonnées puisqu'il est interne au lycée Henri-IV à Paris et qu'il doit chaque semaine se rendre pour vingt-quatre heures dans sa ville natale.

La maman de Fred est ravie de retrouver son fils. Celui-ci a quitté cette année sa famille pour faire ses études en France afin de devenir cinéaste. Elève de première B (laun-langues), il pourra, dès qu'il aura passé son baccalauréat, préparer le concours d'entrée à l'I.D.H.E.C. (Institut des Hautes Etudes Cinématographiques de

Paris) et être admis, dès sa sortie de l'école, en qualité d'assistant réalisateur sur un plateau.

En fait, ce jeune garçon blond, aux yeux clairs, rêve moins de mettre en scène des films que d'en composer les scénarios. Il voudrait, dans les années à venir, se spécialiser dans la critique, la rédaction d'essais sur le septième art et les découpages cinématographiques.

Il s'est intéressé depuis l'âge de treize ans à tout ce qui touchait au domaine des images projetées sur l'écran. Aujourd'hui encore, il profite de ses congés pour voir, environ, neuf films par semaine, sans compter ceux que l'administration du lycée Henri-IV l'autorise à regarder sur le téléviseur du collège.

Il est néanmoins un peu inquiet de participer à cette épreuve de « Télé-Match », car, en raison de son jeune âge, il n'a pu voir de nombreux films français qui sont interdits aux jeunes gens de son âge dans son pays natal. Pour parfaire son érudition, il a dévoré bon nombre de traités de cinéma et recherché notamment un exemplaire désormais introuvable de la célèbre « Histoire du cinéma » de Bardèche et Braslach qui, par un concours fortuit de circonstances, lui fut finalement prêté... par un collaborateur de « Pilote ».

En dépit de ce handicap, Fred Junck a passé brillamment l'examen de passage que l'équipe de Guy Lux et Pierre Bellemare lui ont fait subir, ainsi qu'à bon nombre d'autres candidats, pour sélectionner les meilleurs concurrents de cette épreuve.

Ce concours éliminatoire sur le cinéma portait sur vingt-cinq questions dont le moins qu'on puisse dire — et des critiques chevronnées de cinéma, comme Jeander, l'ont eux-mêmes reconnu — est qu'il n'était pas de toute première facilité!

Fred Junck a non seulement correctement évité les pièges qui lui avaient été tendus sur le western, la comédie d'humour britannique, les dialogues de « Monsieur Vincent », les musiciens engagés par Sacha Guitry, les débuts de Jules Dassin et les transpositions cinématographiques de l'œuvre de Diderot, mais il a, aussi, relevé une inexactitude commise par les auteurs de ce même questionnaire, à propos de l'interprétation du film « Jules César »!

Huit jours avant de subir la première épreuve de « La tête et les jambes », il a passé tout un après-midi à se faire « poser des colles » par un journaliste de cinéma qui l'a félicité à l'issue de cet oral improvisé.

Seul, peut-être, de la famille Junck, le père de Fred n'est pas tellement satisfait

de voir son fils devenir une vedette de la Télévision. Haut fonctionnaire du Service d'Informations du Grand-Duché de Luxembourg, M. Junck est, de surcroît, secrétaire de l'Office des Sports scolaires et universitaires luxembourgeois et il est navré de voir que son fils ne manifeste aucun intérêt pour les performances athlétiques.

Ennemi du sport, la nouvelle « tête » luxembourgeoise du jeu télévisé de Pierre Bellemare songe à l'emploi qu'il ferait de son argent, s'il lui advenait de triompher de Monique Doutrelong. Il achèterait vraisemblablement une motocyclette ou une petite automobile et offrirait à ses parents le reliquat de ses gains.

Quant au proviseur du lycée Henri-IV, il souhaite que la publicité faite à propos de son élève de première cesse le plus rapidement possible et qu'elle ne nuise pas aux études du jeune pensionnaire. Celui-ci sait néanmoins qu'en cas d'échec à la Télévision, il pourra réaliser, grâce à la popularité qu'il obtiendra sur l'écran, un rêve qui lui est cher: visiter un studio de cinéma. Il acquerra ainsi une connaissance plus approfondie de cette technique du film dont il entretient régulièrement ses jeunes camarades en rédigeant ses chroniques de film dans le journal d'étudiants luxembourgeois dont il est le critique attitré.



Au dortoir du lycée Henri IV, Fred Junck continue à réviser son programme... de cinéma.



Même en classe (exemple à ne pas suivre!) Fred « potasse » un manuel extra-scolaire.



**LUCIEN
BARNIER :**

chain siècle. Seattle va donc ouvrir une fenêtre à travers la frontière qui sépare deux siècles très différents. Au-delà de cette frontière, nous apercevrons les colonies humaines établies sur la Lune et sur quelques autres planètes, la défaite totale des virus et microbes, la chirurgie de « la pièce détachée » permettant aux êtres humains de remplacer leurs organes défaillants.

Depuis plus d'un an que, chaque semaine, notre ami Lucien Barnier s'adresse à vous, il vous a déjà présenté la plupart des tré-

gots tout préparés, qu'une chaîne ininterrompue de monte-charges déversera à bord de navires volants. Et tout ce carrousel mécanique, cybernétique, tournera sans que l'homme ait le moins du monde à intervenir.

Naturellement, on ne concevrait pas une exposition sur l'an 2000 qui ne ferait pas sa place aux promesses de l'espace ; c'est pourquoi un

des savants. Récemment on a découvert que des champignons microscopiques risquaient de nous fermer les routes interplanétaires.

**Regardez 40 ans
derrière vous...**

Ces champignons de l'âge atomique aiment tout particulièrement

DÈS 1962, A SEATTLE (U. S. A.) ON VIVRA A L'HEURE DE L'AN 2000

LE 21 avril 1962, avec trente-huit années d'avance, la ville américaine de Seattle vivra au vingt et unième siècle. Sur trente hectares s'épanouiront les magnificences de l'an 2000 ; et cela grâce aux efforts conjoints de cent pays qui, d'ores et déjà, préparent la fantastique exposition universelle dite « du vingt et unième siècle ». Il ne faudra guère plus de huit heures pour sauter de Paris à Seattle sur la côte ouest des Etats-Unis, où le visiteur plongera d'emblée au cœur de l'Age d'or. Ce sera la première fois que des savants, des techniciens, des industriels acceptent de jouer le jeu des prophètes. Et leurs prophéties s'inscriront en béton, en acier et en matériaux plastiques sur ces merveilleux rivages du Pacifique.

Ils préparent ici l'an 2000

Nous avons la chance de contempler l'élaboration de ce futur qui sera celui des cerveaux électroniques, des vaisseaux spatiaux, des cités sous-marines. Déjà des laboratoires s'ornent de la pancarte : « Ici nous préparons l'an 2000. » Chacun d'entre nous nourrit son propre rêve, unifiant la demeure, le travail et les divertissements de ces nouveau-nés des années 60 qui seront les pères de famille du pro-

L'univers de Seattle comportera cinq « Mondes » : le Monde de la Science, le Monde du 21^e siècle, le Monde du Commerce et de l'Industrie, le Monde des Arts et le Monde du Divertissement.

Croiseurs du ciel et films cosmiques

Il était normal que, sur cette planète du futur, la place principale revint au Monde de la Science. Des palais féériques révéleront aux visiteurs les secrets que nous avons évoqués dans ces pages de « Pilote » : secrets des réacteurs thermonucléaires où se fabriquera l'énergie tirée de l'eau ordinaire, secrets de l'anti-matière qui reproduit étrangement un monde à l'envers, secrets de la biologie moléculaire qui nous laisse entrevoir l'homme comme un assemblage fascinant de milliards de circuits électroniques, secrets de la photosynthèse qui fait du plus humble brin d'herbe une installation où s'effectuent des réactions chimiques hautement complexes. Derrière des mots insolites, nous verrons surgir de colossales agglomérations de machines sans conducteurs, des muscles artificiels que l'on branchera directement sur le cerveau humain.

Une usine sous-marine travaillera, plaquée sur le plancher océanique ; elle extraira le minerai de manganèse, le traitera et débitera des lin-

sors de l'an 2000.

Ces trésors, nous n'aurons pas besoin d'attendre ce millésime plein d'espoir pour les admirer. Il s'en faut !

Trente-huit ans avant l'année prévue, la Grande Ville de Demain sera construite près de Seattle, cité de la côte ouest des Etats-Unis.

Nous ne connaissons pas encore le nom que les savants donneront à cette capitale de la Science-Fiction, mais — dès maintenant — nous pouvons vous assurer que « Pilote » y sera présent, que nous y aurons des reporters et des photographes...

« Croiseur du Ciel », actuellement en construction à Berne, promènera 1 600 personnes à l'heure au-dessus de l'Exposition. Jamais encore un vaisseau aérien n'aura offert autant d'émerveillements en un temps aussi court. Quant aux gens qui désiraient prendre plus à cœur leur expédition inter-mondes, ils auront la possibilité de se réfugier sous le dôme d'une immense construction symbolisant la Terre. Et là, ils assisteront à des projections de films cosmiques, de vues panoramiques des divers pays du monde qui sont en train de travailler à la production des objets et des aliments de demain.

La science-fiction sera bien dépassée

Doit-on supposer que l'exposition de Seattle préfigurera exactement une réalité qui doit surgir quarante années plus tard ? Je crois qu'on peut en effet admettre que la fiction ne sera pas beaucoup démentie par la réalité ; de toute façon, la fiction sera sûrement en retard sur la réalité. Nous vivons une période de développement explosif des sciences et des techniques, et l'on ne peut prévoir quelle découverte révolutionnera demain tous les plans en accélérant prodigieusement le progrès. Il n'est pas davantage possible de savoir si quelques difficultés ne viendront pas contrarier les efforts

les matériaux plastiques ; ils se fixent donc dans les gaines des circuits électroniques des fusées et les détériorent au point que de nombreux échecs spatiaux doivent être imputés à ces champignons. Comme s'il s'agissait d'une véritable coalition de ces chétifs végétaux, on signale que d'autres champignons se réfugient avec délectation dans les citernes de combustibles liquides destinés aux missiles. Rapidement, le fuel est transformé en une sorte de boue qui encrasse les tubes alimentant les réacteurs. Vous voyez donc que l'homme ne saurait être certain à cent pour cent que ses entreprises ne seront pas contrariées par quelque imprévu.

Bien sûr, quand on fait la balance, on se rend compte que l'homme garde constamment l'avantage. C'est pour cette raison qu'il est assuré que l'an 2000 sera à peu près ce qu'il souhaite, dans la mesure où il reste raisonnable. Mais songez donc à ce qu'était le progrès des années 1920, voilà quarante ans. On était loin des avions de transport supersoniques qui franchissent nos cieux d'aujourd'hui, loin des satellites et des téléviseurs, loin des sous-marins atomiques et des photographies cosmiques. Eh bien ! dites-vous que les quarante années à venir seront plus fertiles encore en découvertes que les quatre décennies passées.

Tous les « Pilote » vont faire



**ce
geste...**

Ou! Pour ouvrir le nouveau berlingot DOP, plus besoin de ciseaux, d'épingles... ou de sabre d'abordage ! Le nouveau berlingot DOP se déchire avec les doigts (Tiens-le bien comme sur le dessin et donne trois tours au berlingot).

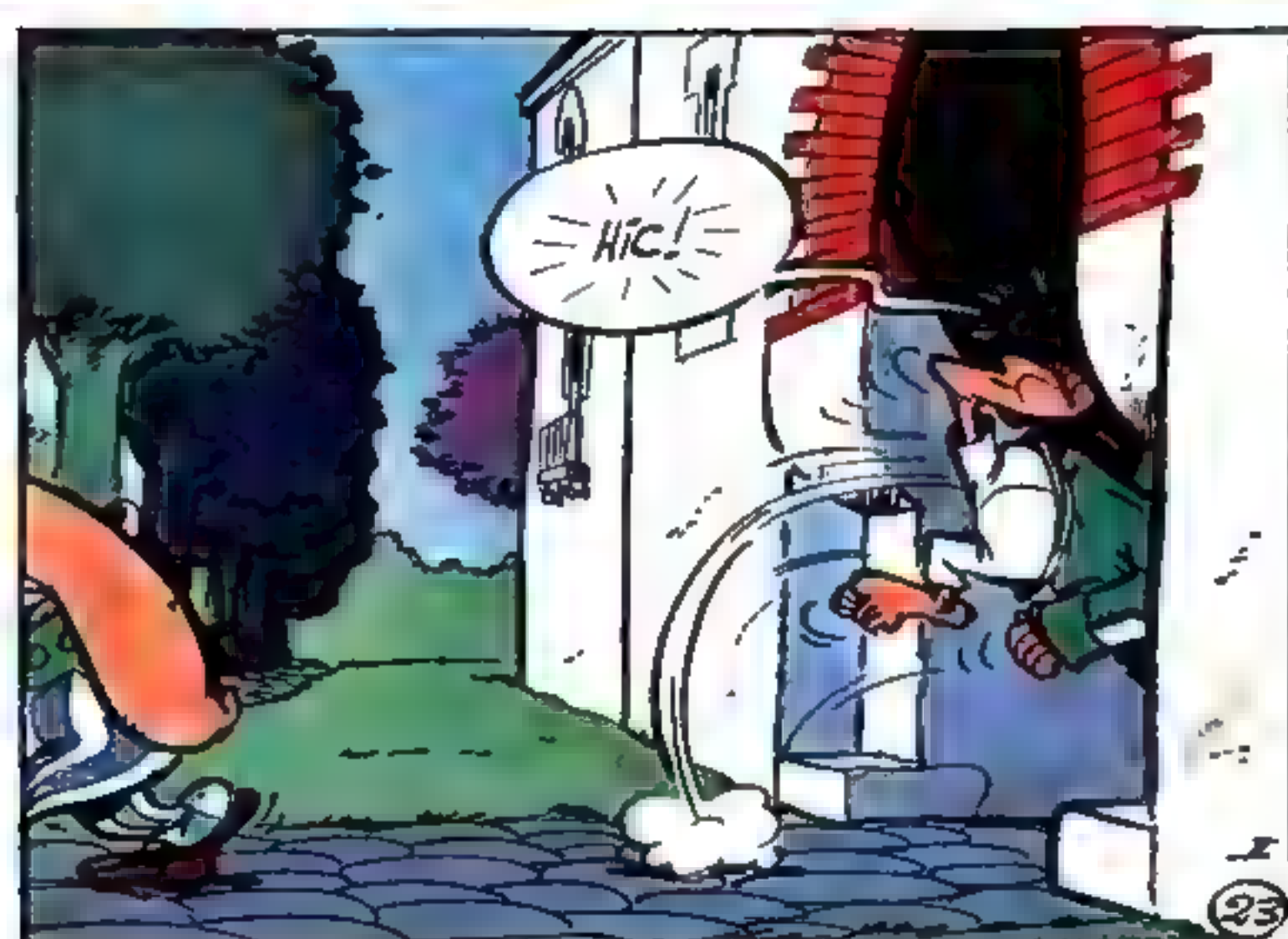
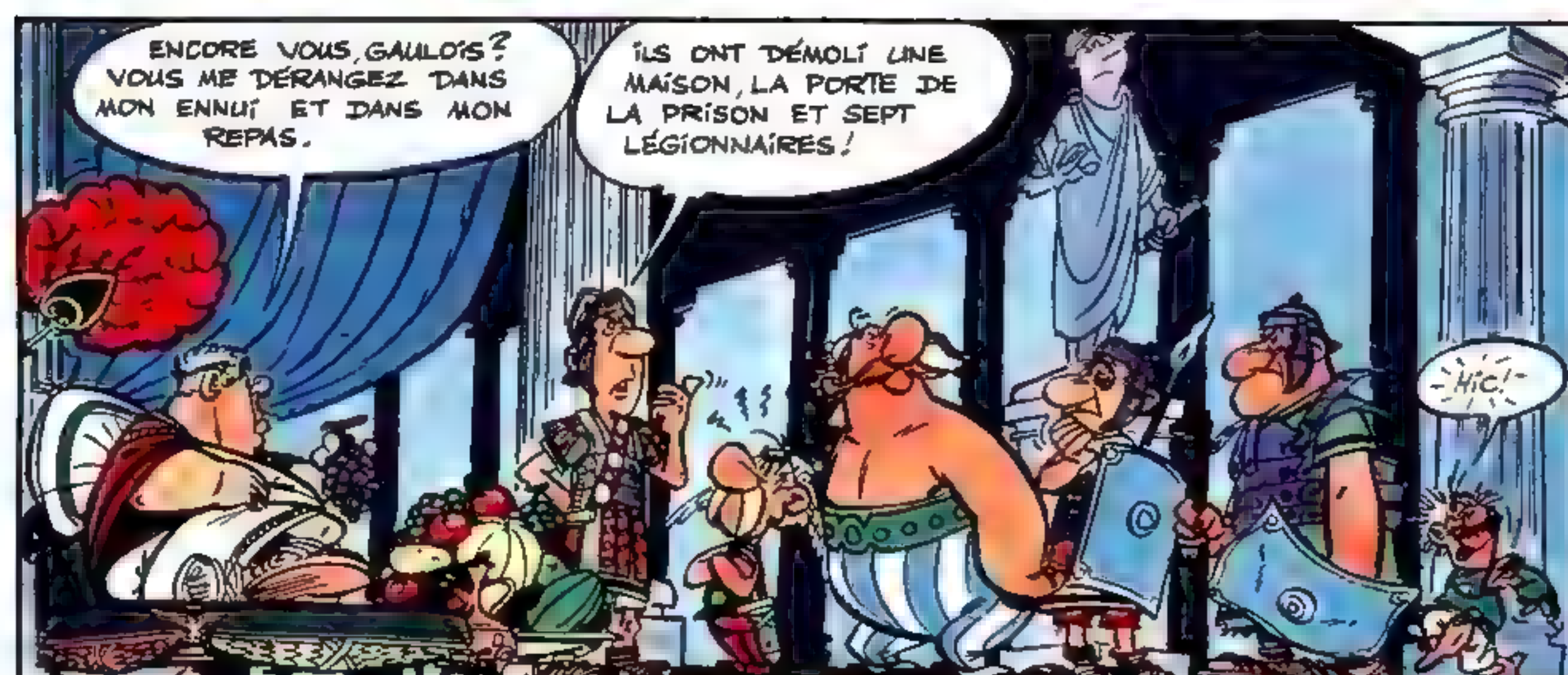
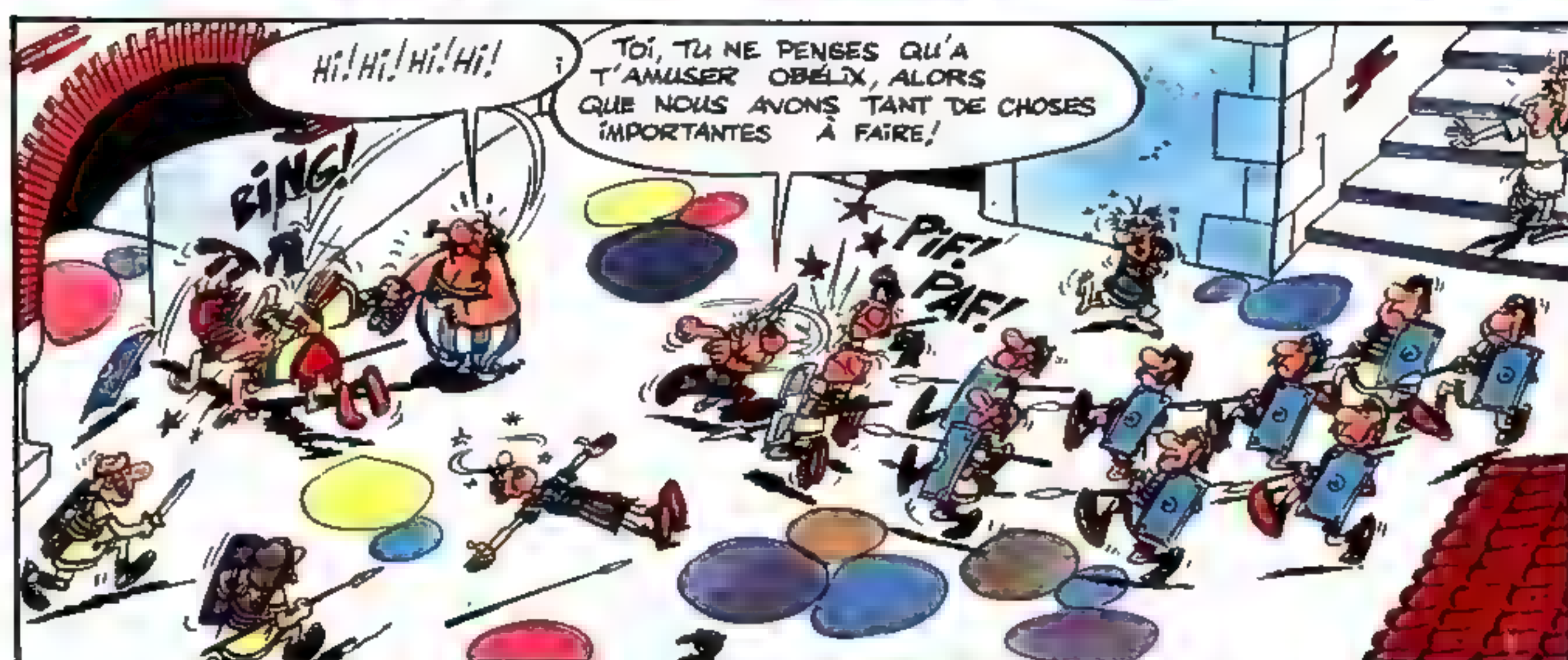
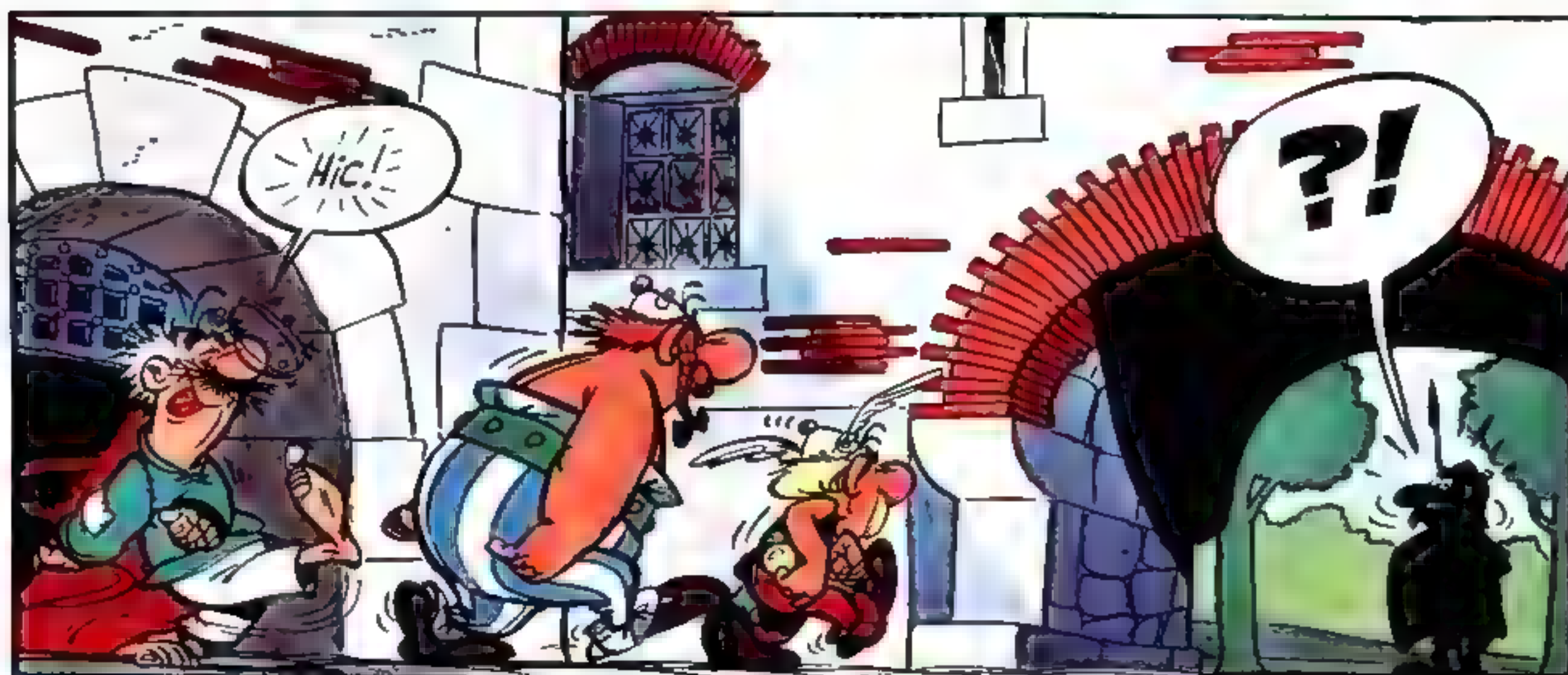
POUR TOUS LES LECTEURS DE « PILOTE », DOP C'EST LA PLEINE FORME ET L'ÉLÉGANCE CHEVEUX.



DESSINS: **UDRZO** TEXTE: **ROSENNY**

LE GAULOIS

RESUME. — Astérix et Obélix n'ont décidément pas de chance à Lutece. Ils ont été arrêtés par les Romains. Dans leur cellule, ils ont fait connaissance avec un joyeux drille, qui leur a donné de nouveaux renseignements.



VOUS RETROUVerez NOS HÉROS DANS L'ÉMISSION PILOTE, TOUS LES JEUDIS À 13 H. 30 SUR RADIO-LUXEMBOURG (À suivre.)



UNE EXCLUSIVITÉ
SIGNÉE PILOTE

CINQ ANS AVEC LES



L fait horriblement chaud. Si les mouches ne volent plus, c'est que le thermomètre marque plus de 50° C. Durant la nuit, la température est tombée à 10° C ; en hiver, elle descend parfois jusqu'à moins 5° C.

Nous sommes dans l'Adrar, en Mauritanie. Le capitaine méhariste a donné l'ordre de la halte. Nous n'irons pas plus loin aujourd'hui : les chameaux (les méhara comme on dit là-bas) sont fatigués. Un méhariste pense avant tout à sa monture qui est, dans le grand désert, le plus précieux de ses biens.

De tout temps, les hommes ont rêvé de ce pays légendaire de mirages et d'aventures. Mais les enfants de jadis n'espéraient jamais atteindre la terre de leurs rêves. Aux temps héroïques des caravelles, des carrosses et des diligences, le Sahara restait impenétrable.

En 1922, la mission Citroën franchissait le Sahara en autochenille. Elle mit 21 jours pour aller d'Alger à Tombouctou, ce qui était un record. Mais, plus que les autochenilles, les camions ou les avions, ce furent les explorateurs et la compagnie de méharistes, partis à dos de chameaux, qui ont rapporté la plus abondante moisson de renseignements.

C'est grâce à ce précieux quadrupède qu'aujourd'hui encore, des voitures et même des avions, immobilisés en plein désert, peuvent être ravitaillés et dépannés.

Aussi la première règle pour un méhariste est-elle d'être un bon chamelier. Et pourtant, le chameau n'est pas reconnaissant du soin que l'on prend de lui...

Le capitaine qui, depuis cinq ans, monte la même bête me dit que celle-ci est encore incapable de le reconnaître comme le ferait un bon cheval. Car s'il est indispensable dans le désert, le chameau n'est pas un animal intelligent.

Sa vitesse de marche est d'environ (au pas) 3 km/h. Au petit trot (appelé « geusch-geusch »), il atteint 14 km/h. Jamais il ne prend le galop... Un chameau peut courir pendant 80 km sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'il tombe raide mort : car son instinct, peu développé, ne lui a pas permis de tenir compte de l'ampleur de sa fatigue !

LE JARDIN NOMADE

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le chameau n'est pas un animal sobre. Au contraire : lorsqu'il en a l'occasion, il avale de telles quantités d'eau et de nourriture qu'il peut en tomber malade.

Toutefois, comme il absorbe plus de 80 litres d'eau à chaque étape, il peut rester quatre ou cinq jours sans boire. D'où sa légendaire sobriété...

Dans chaque compagnie de méharistes, chacun dispose de deux bêtes : un chameau de bât qui porte le matériel (environ 150 kilos) et un chameau de selle.

— Et que porte celui-là ? demandai-je un jour en désignant deux caisses accrochées aux flancs d'une bête...

— Ça, mon vieux, c'est le jardin nomade...

Le jardin... On fit agenouiller et asséoir l'animal et je pus me pencher sur les mystérieuses caisses. Là, bien protégées du soleil brûlant, mûrissaient des salades plantées dans de la bonne terre. J'appris ainsi que chaque compagnie de méharistes promène son jardin ambulant pour lequel on n'épargne pas l'eau et que l'on soigne avec amour. Dans les grandes occasions, on cueille et on mange une salade fraîche, car les méharistes ne peuvent se nourrir que de conserves : dans le désert, rien ne pousse !

Lorsque j'étais jeune officier, me raconta le capitaine, je fus un jour chargé du chameau porteur de la pharmacie. La bête buta, et une caisse de pommage roula à terre. Les pots se cassèrent, se répandant sur le sable. Comme nous étions à 300 kilomètres d'une oasis, je ramassai tant bien que mal la pommage mélangée au sable et la mis dans d'autres pots. Puis, les mains gluantes et empestées, je voulus prendre de l'eau à une outre pour me les laver... Je refusai. Ce jour-là, le plus beau coup de pied au derrière de ma vie. Il me vint de mon commandant de compagnie. Car l'eau ne doit servir qu'à boire. Je dus rester quatre jours avant de pouvoir me laver les mains. Mais, pour le jardin nomade, il y a exception !

CHEZ LES MAURES DE L'ADRAR

Nous avons monté nos tentes près de celles d'une tribu maure. A peine étions-nous installés que le chef nous invita à partager son repas... Comme tous les nomades, les Maures sont très hospitaliers. Ce furent leurs ancêtres qui, sous le nom d'Almoravides, envahirent l'Espagne et se battirent contre le chevalier Roland à Roncevaux. Plus tard, ils donnèrent deux dynasties au royaume du Maroc.

Hommes au caractère indépendant et pleins de fourberie, ils ne se décidèrent à la soumission qu'après avoir opposé à la France une résistance farouche où ils montrèrent des qualités guerrières remarquables. Aujourd'hui, depuis quelques jours seulement, ils sont indépendants.

Désormais, ils ont renoncé à la guerre pour l'élevage des troupeaux. Elevage rendu plus facile par le sol de la Mauritanie qui fournit une herbe courte propice aux pâturages, et où les points d'eau sont plus nombreux que partout ailleurs au Sahara.

Les Maures élèvent de nombreux chameaux qu'ils louent pour le transport du sel entre les salines d'Idjil et de Taodén, au nord du pays, et les villages du Sahel et du Soudan. Avec leurs troupeaux et toute leur famille, les tribus se déplacent ainsi sur des distances de plus de 3 000 kilomètres !

La famille maure habite sous des tentes faites de poils de chameau. Elle

Au lendemain de leur indépendance, voici les Maures,



MÉHARISTES, SEIGNEURS DU GRAND DÉSERT

se nourrit de mouton et reste parfois des mois sans boire une goutte d'eau, ne prenant comme boisson que le lait de ses chèvres.

Quant au chameau, il ne fournit pas, à proprement parler, de viande de boucherie ; la plupart d'entre eux meurent de vieillesse ou de maladie. Par contre, le chamelon est l'animal de choix, consommé par les Maures dans les grandes circonstances, ce qui est le cas aujourd'hui. Ce n'est pas sans tristesse que j'ai vu rôti devant nous le petit chameau qui gambadait tout à l'heure, mais refuser de le manger serait une grave impolitesse que nos hôtes ne nous pardonneraient pas !

LES "JETEURS" DE SORTS

Un cadeau, une invitation, ne doit jamais être refusés. Et souvent, les méharistes, après une tournée de visites dans les tribus maures reviennent avec leurs fontes surchargées de dons : peaux de bêtes, poteries, poignards ciselés qu'il leur est souvent difficile de transporter...

A l'élevage des troupeaux, le Maure joint un grand sens du commerce ; il fréquente les marchés de l'Atlantique au Tchad, trafiquant l'étoffe, les noix de kola et la gomme arabique. Lorsqu'il descend au Soudan (Afrique Noire), il se fait chasseur. En général, le chasseur part sans prévenir personne, par crainte des « jeteurs » de sorts. Si, en partant pour la chasse, il rencontre une vipère et qu'il la tue, il n'attrapera rien. Si, par contre, il aperçoit deux corbeaux, trois gazelles et un serviteur qui ne porte rien sur son dos, c'est que la chasse sera bonne ! Superstitions qui, selon les Maures, sont infaillibles et auxquelles certains méharistes finissent par croire eux-mêmes...

Bien différents sont les Touareg, les « Hommes Bleus » qui vivent dans la montagne, au cœur du Sahara ou Grand Désert. Ce sont, eux aussi, des nomades, mais ils descendent d'une très vieille race, celle des Libyens. Ils n'ont guère de goût au travail, et laissent ce soin à des serviteurs qui ne sont autres — le plus souvent — que d'anciens captifs ou leurs descendants.

Jusqu'à l'arrivée des Français (qui ne se passa pas sans mal, voir *Pilote* n° 58), ils ne vivaient que de guerres et de pillages. Attaquant villages et caravanes, ils entraînaient dans leurs repaires des troupeaux et même les femmes et les enfants.

POURQUOI LE SURNOM D'« HOMMES BLEUS » ?

Les Touareg sont, en général, de magnifiques hommes de très haute taille. Vêtus de longues tuniques sombres, ils sont coiffés du tagelmoust, grande bande de cotonnade qu'ils enroulent autour de leur tête, ne laissant apparaître que les yeux.

Cette bande de tissu est teinte — à sec — avec de l'indigo. Trempée dans la poudre bleue, elle déteint continuellement sur leur visage et sur leurs mains, ce qui leur a valu le surnom d'« hommes bleus ».

Ils habitent sous des tentes de peau de chèvre ou de mouflon, car leurs chameaux sont des bêtes de course à poils ras, et de plus, les Touareg ignorent encore l'industrie du tissage.

Ils se contentent volontiers d'un seul repas par jour : quelques dattes, un bol de lait aigre leur suffisent pour tenir toute une journée de route, assis sur les selles très caractéristiques de leurs montures, surmontées d'une croix, appelée depuis « croix des Méharistes ».

Leur amour de la guerre n'a d'égal que celui de leur indépendance. Bien que pacifiés, ils restent armés, car un Targui désarmé se sent dénudé : il a honte. Ils portent aussi continuellement un bouclier en peau d'oryx (petite antilope du désert), un poignard attaché à l'avant-bras gauche, une « takouba », grande épée pendue à la selle et une lance de jais.

Ne pouvant plus faire la guerre, le Targui passe la plus grande partie de son temps à la chasse et il aime, à la veillée, évoquer la légende des animaux, ses loyaux adversaires :

« Ceci se passait à l'époque lointaine où les animaux parlaient. Ils voulaient définir lequel d'entre eux, par son intelligence ou son courage, était leur roi.

« Tous étaient d'accord pour désigner Ahar, le Lion.

« Mais Abegui, le Chacal, intervint et dit :

« Non, mes amis, ce n'est pas Ahar le Lion, car Elou, l'Éléphant est bien plus fort que lui.

« Alors les animaux dirent :

« — Peut-être as-tu raison...

« — Il y a plus fort, reprit Abegui, le Chacal. Réfléchissez !

« Les animaux discutèrent et dirent :

« — C'est Aridal, l'Hyène.

« Mais Abegui, le Chacal, dit :

« — Non, ce n'est pas Aridal.

« Les animaux échangèrent de nouveau leurs idées et finirent par désigner Tinéchék, le Rhinocéros, car celui-ci a une corne sur le nez avec laquelle il peut tuer l'Éléphant.

« — Non, mes amis, ce n'est pas Tinéchék.

« — Alors, se dirent les animaux, ce ne peut être que lui, Abegui, le Chacal, parce qu'il est très rusé.

« Mais Abegui, bien qu'il fût très flatté, leur dit :

« — Non, ce n'est pas moi.

« Alors, il leur dit :

« — Le roi de tous, c'est Eldi, le Chien, parce qu'il comprend l'homme et que, s'il est avec ce dernier, il ne recule devant aucun de nous, alors que nous nous sauvons tous devant l'homme. »

C'est ainsi que le capitaine des méharistes me rapporta cette vieille légende des Touareg.

Jacques DORE.



LES TOUAREG, ARISTOCRATES DU SAHARA

Les Touareg, eux, sont réellement les aristocrates du désert. On les distingue des autres nomades par le voile bleu (ou tagelmoust) qui dissimule leur visage et qui, teint à sec, déteint sur leur figure et leurs mains jusqu'à leur valoir le surnom d'« hommes bleus ». Autre signe distinctif : la croix qui orne la selle de leurs méharis, baptisée aujourd'hui « croix des méharistes » (ci-dessus, en haut). Les Touareg adorent la guerre et, même en temps de paix, s'entraînent au combat (ci-dessous).



rois du Sahara occidental

C'est en Mauritanie que ces photos ont été prises, quelques semaines avant que ce grand territoire de l'Afrique septentrionale n'acquière son indépendance (le 28 novembre dernier, à 0 heure précise). La Mauritanie est ainsi l'un des anciens territoires et pays sous tutelle que la France aura menés à l'indépendance au cours de l'année 1960.

La Mauritanie est bordée à l'ouest par l'Océan Atlantique, au nord par le Sahara espagnol et le Maroc, à l'est par le Sahara et au sud par le Sénégal et la République du Mali. Son étendue est de 835 000 km² (deux fois la France) mais sa population est moins nombreuse que celle de Marseille ou de Lyon (environ 700 000 habitants recensés).

Tout au long du reportage que nous vous présentons ici, les nomades maures sont encadrés par des officiers français des compagnies de méharistes qui restent toujours en excellentes relations avec eux lorsque, dans l'avenir, leurs caravanes se croiseront dans le désert, aux confins du Sahara et de la Mauritanie. D'ailleurs — à la différence des Touareg dont nous parle notre reporter et que nous vous présentons en haut et à droite de ces pages — les Maures ne sont pas belliqueux, ils préfèrent l'élevage à la guerre.

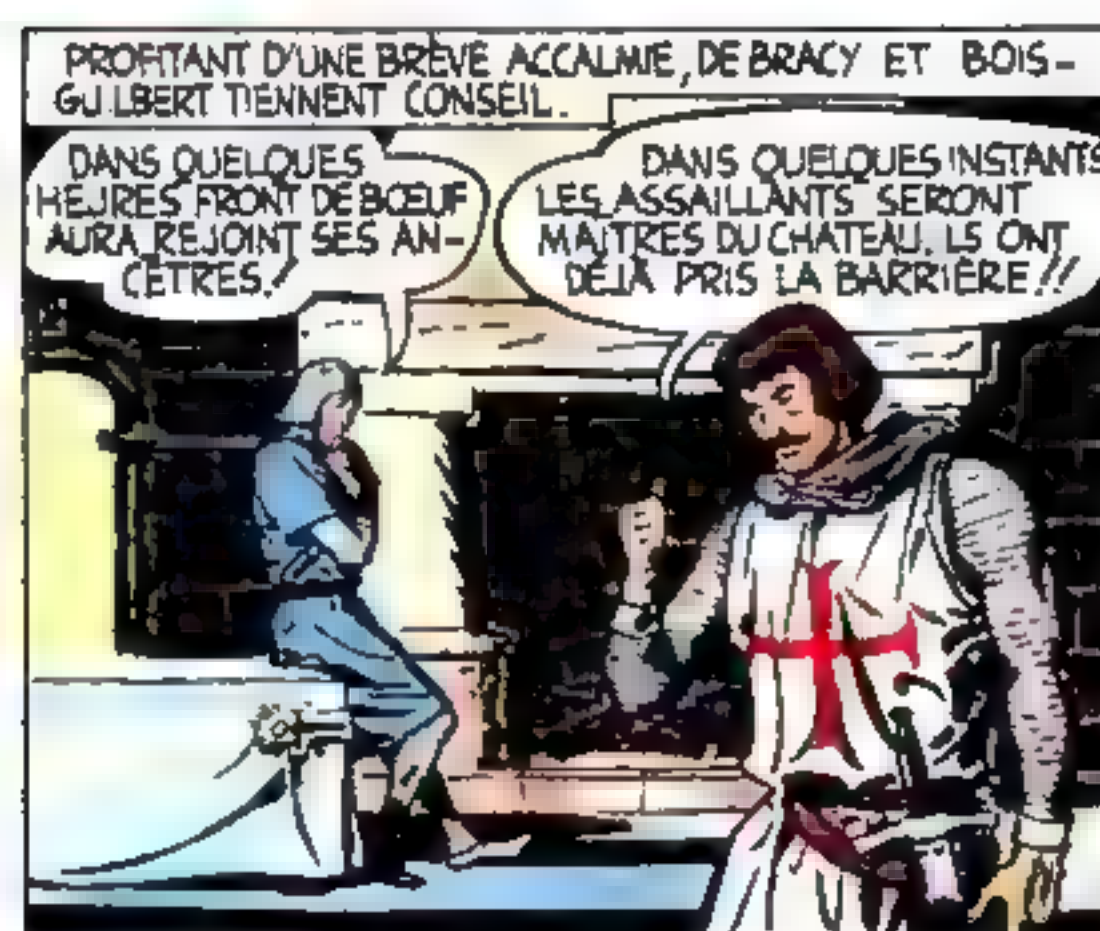
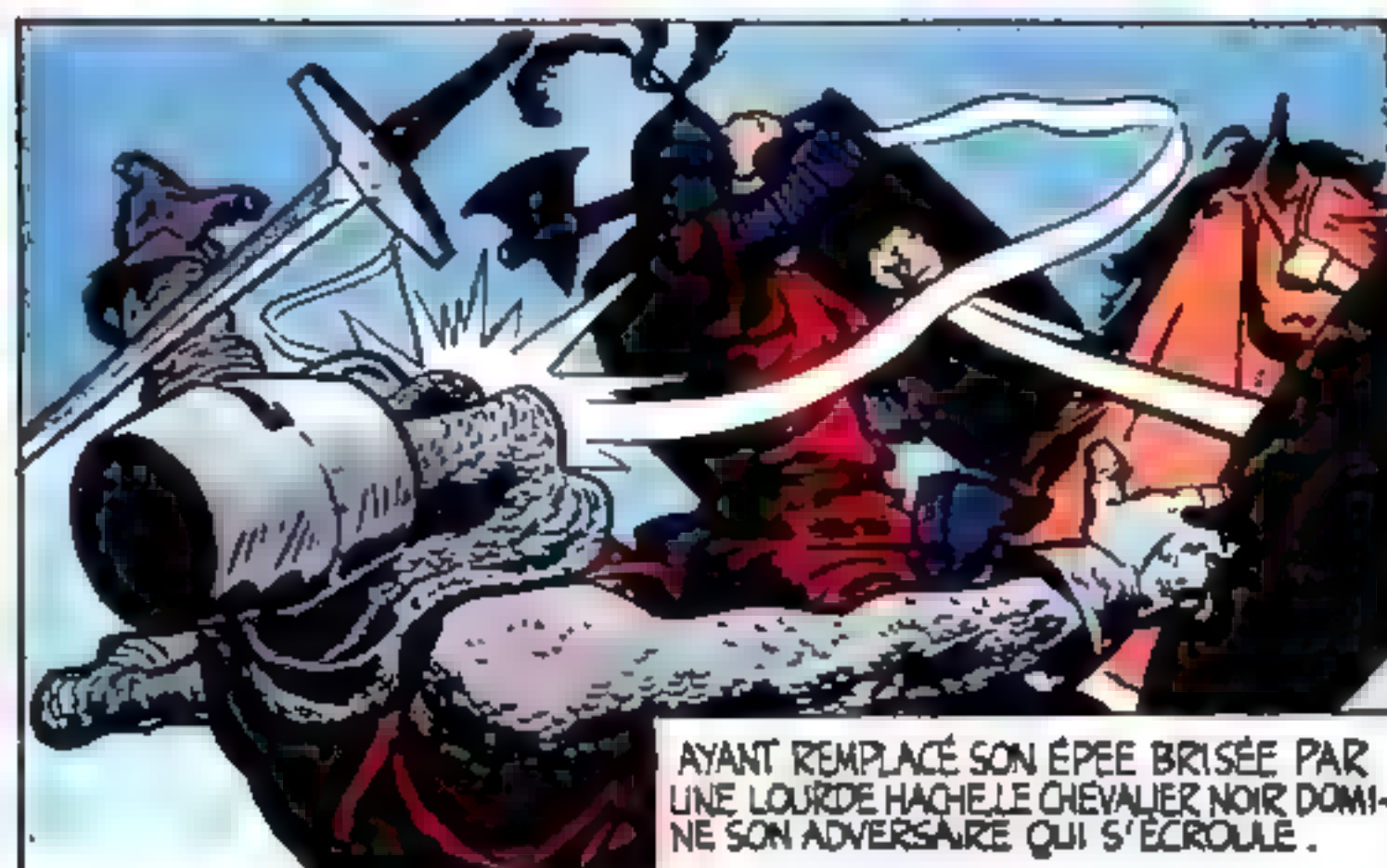
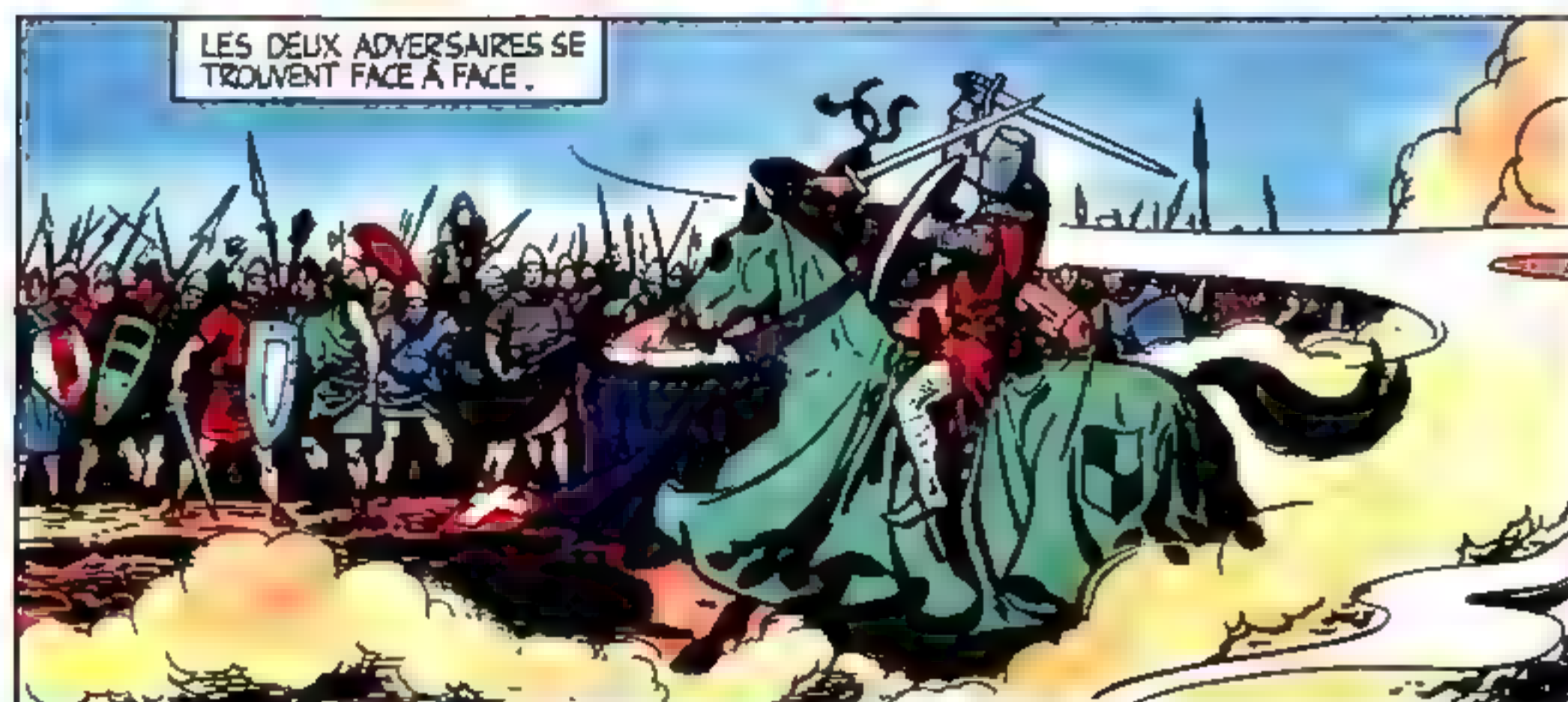
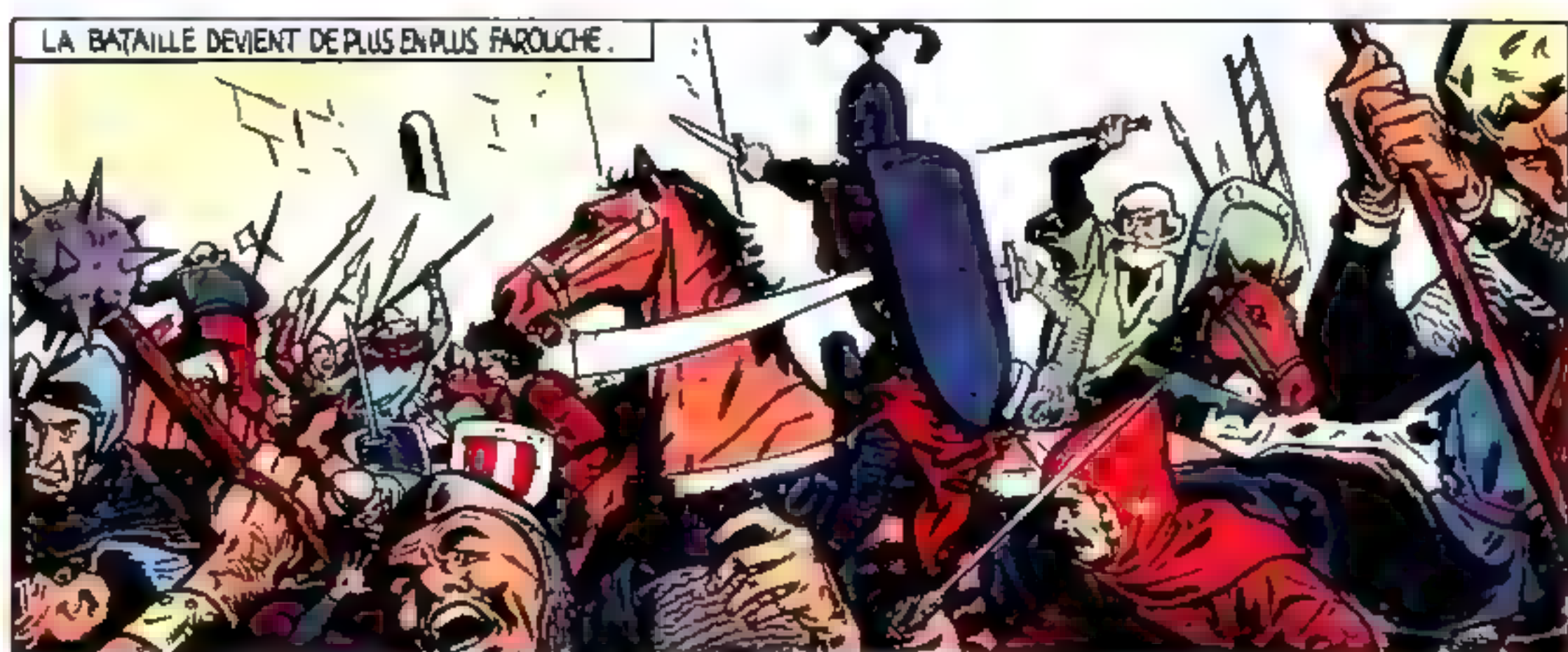
L'élevage des chameaux qu'ils vendent aux nomades arabes, des chèvres qu'ils vendent jusqu'au Soudan. Ils utilisent aussi leurs chameaux pour transporter leurs richesses naturelles qui sont le sel, le grès, le calcaire, le gypse, le soufre et les nitrates d'une part ; les dattes, la gomme, l'aloès et le tabac de l'autre ; les ouvrages de cuir (selles, brides, fourreaux de poignards, etc.), enfin.



Ivanhoe

RESUME. — Front de Bœuf et ses amis de Bois-Guilbert et de Bracy retiennent prisonniers dans le château de Torquilstone plusieurs riches notables et Ivanhoe. De nombreux outlaws, organisés en armée, assiègent le château. A leur tête se trouve un Chevalier Noir.

Texte de BERNARD LEROY d'après WALTER SCOTT - Dessins d'ANTONIO PARRAS

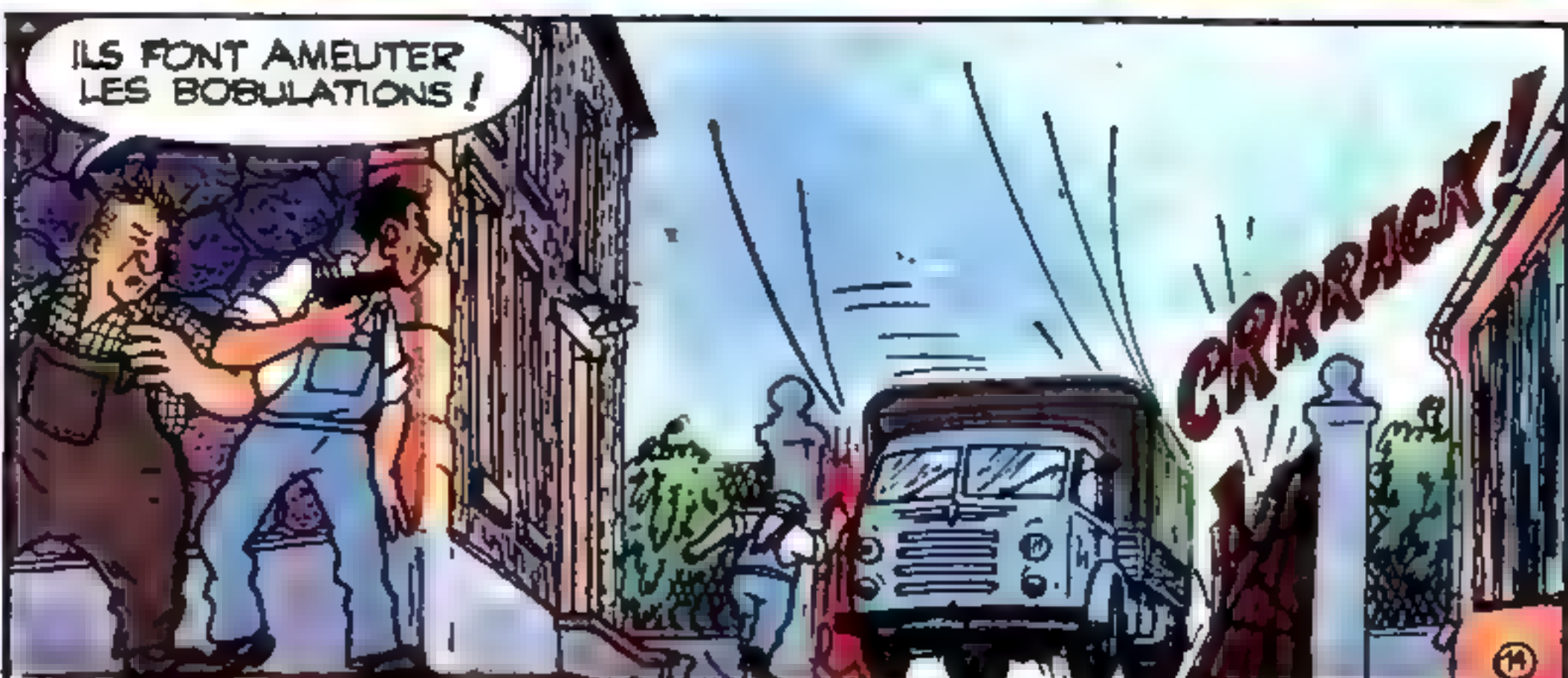
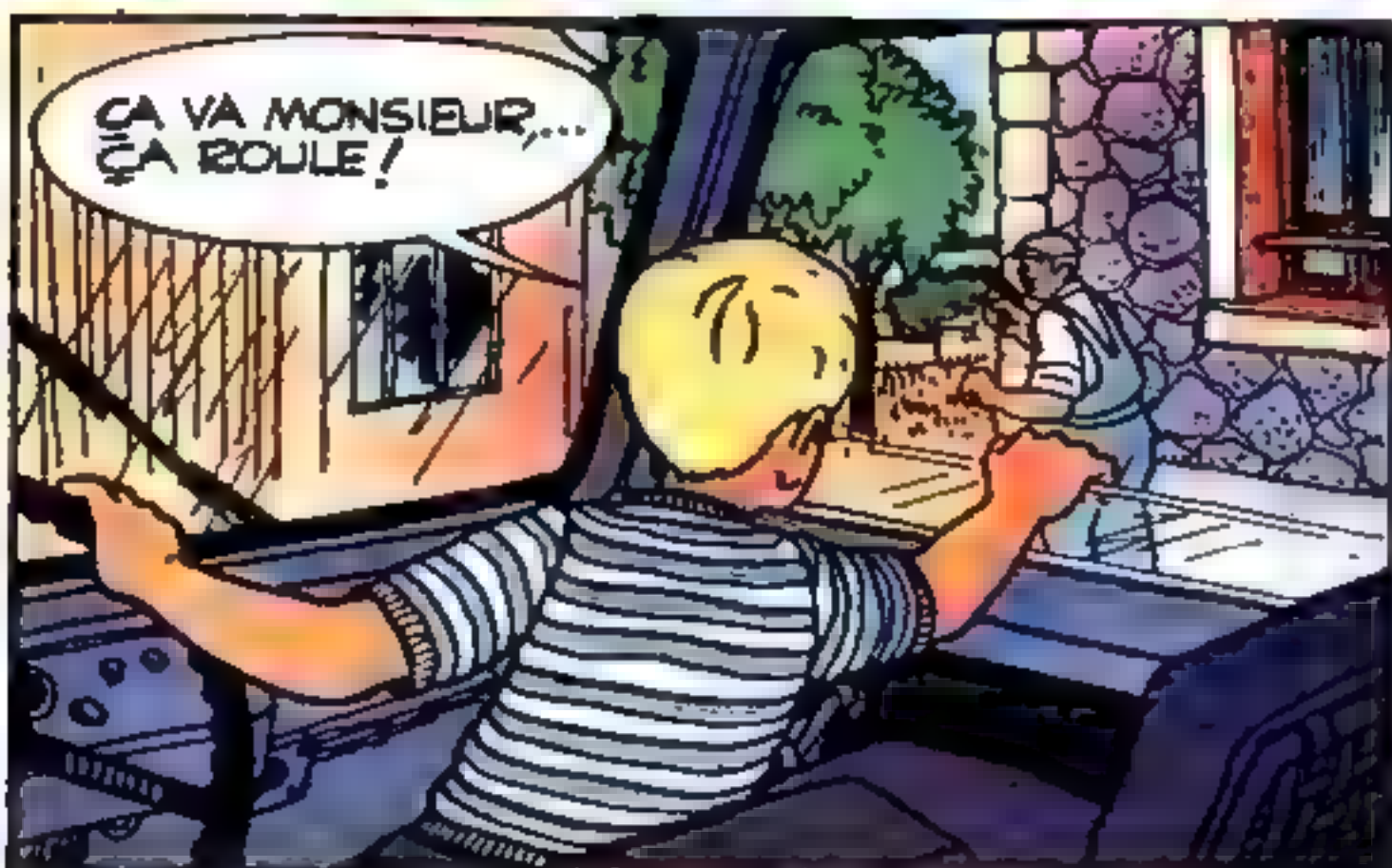
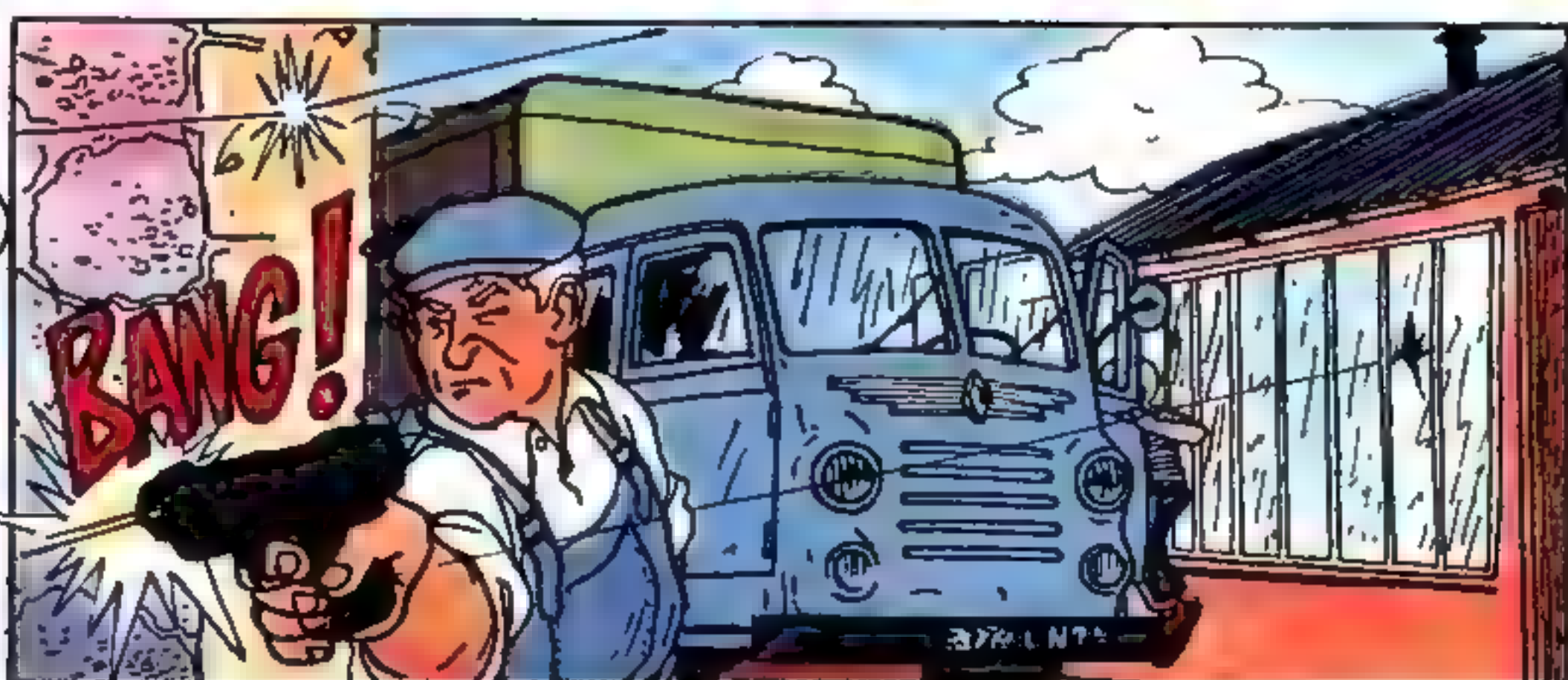
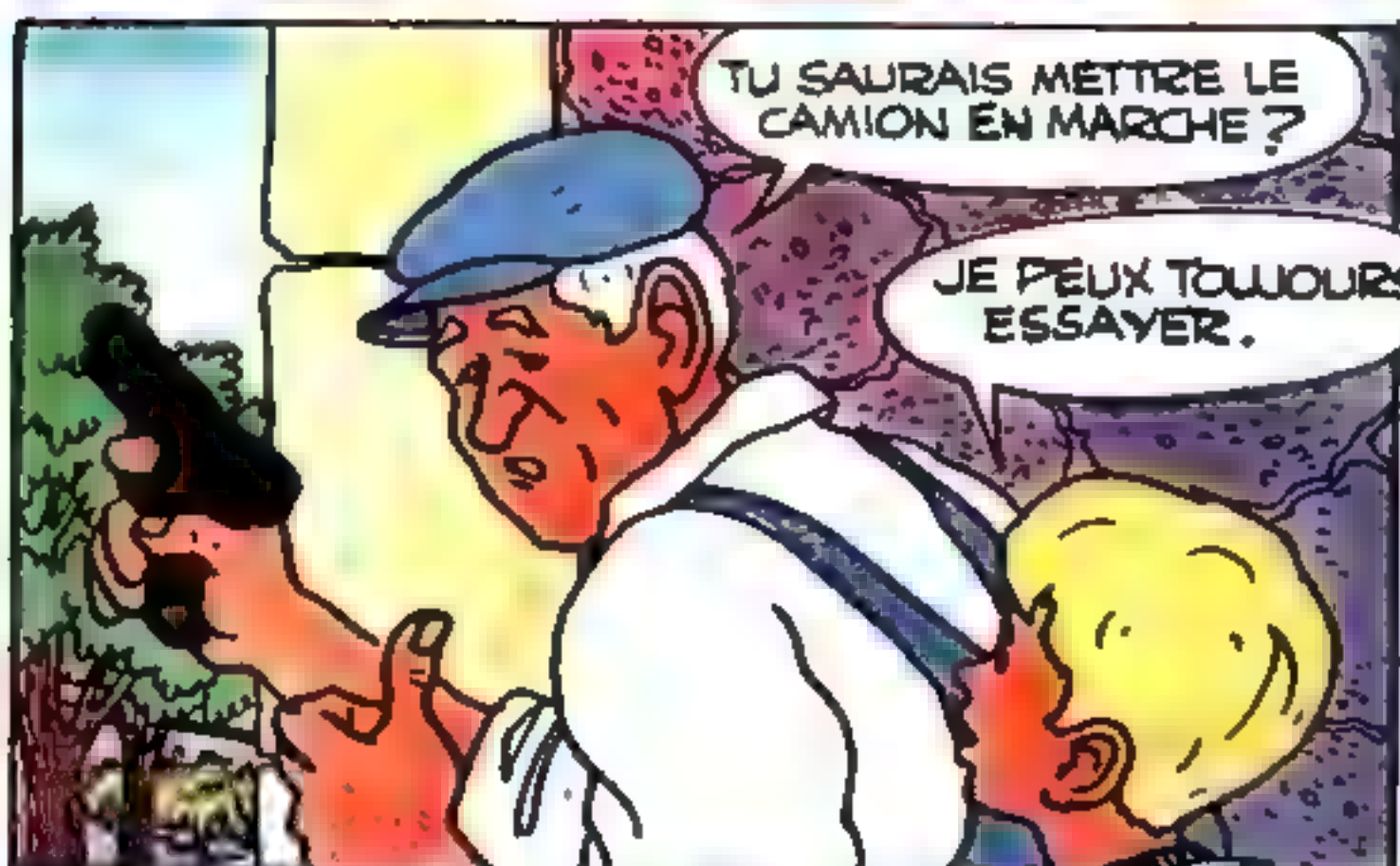
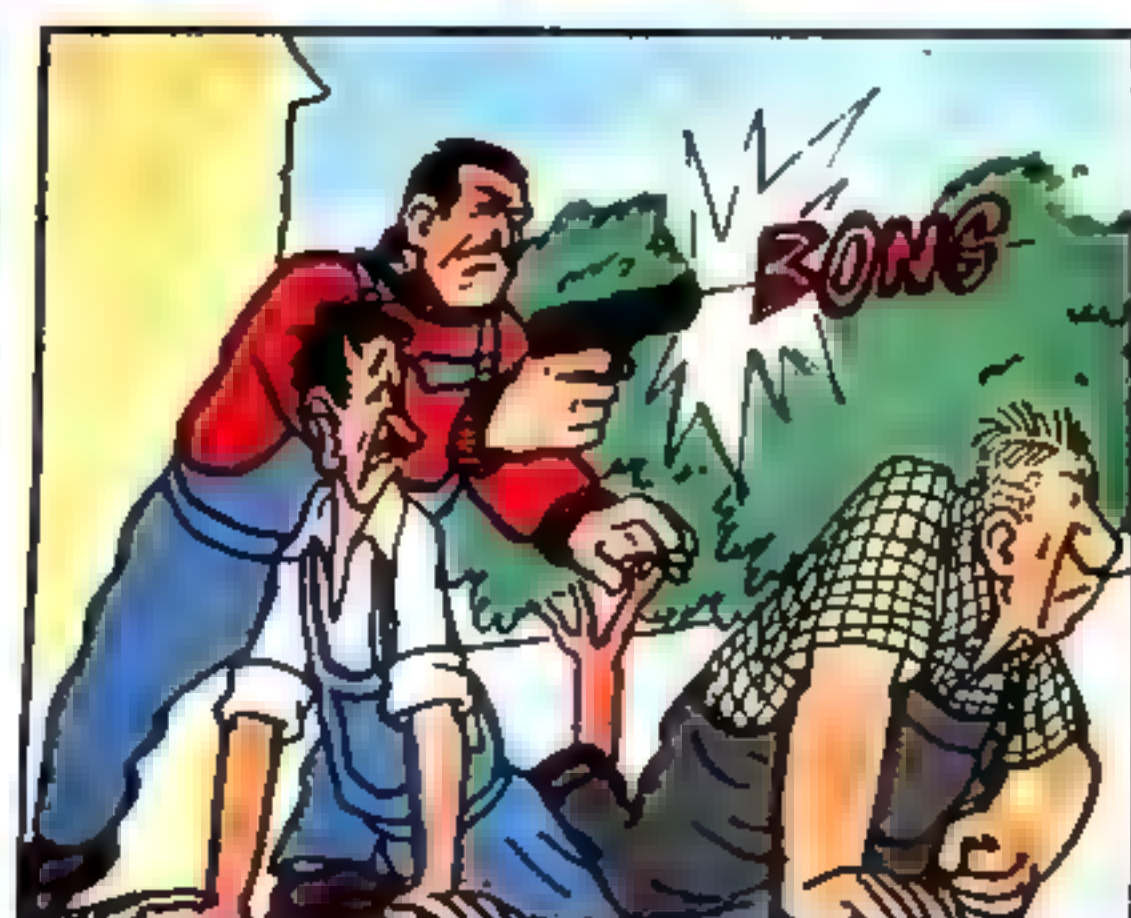
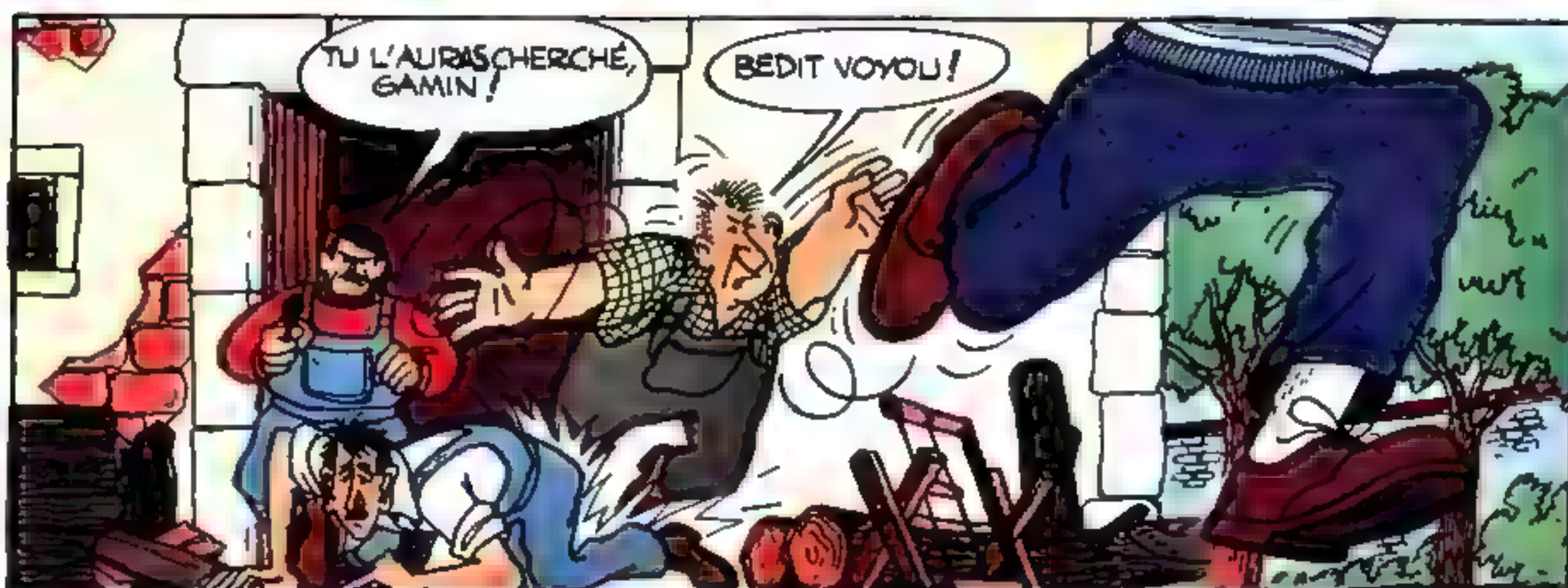
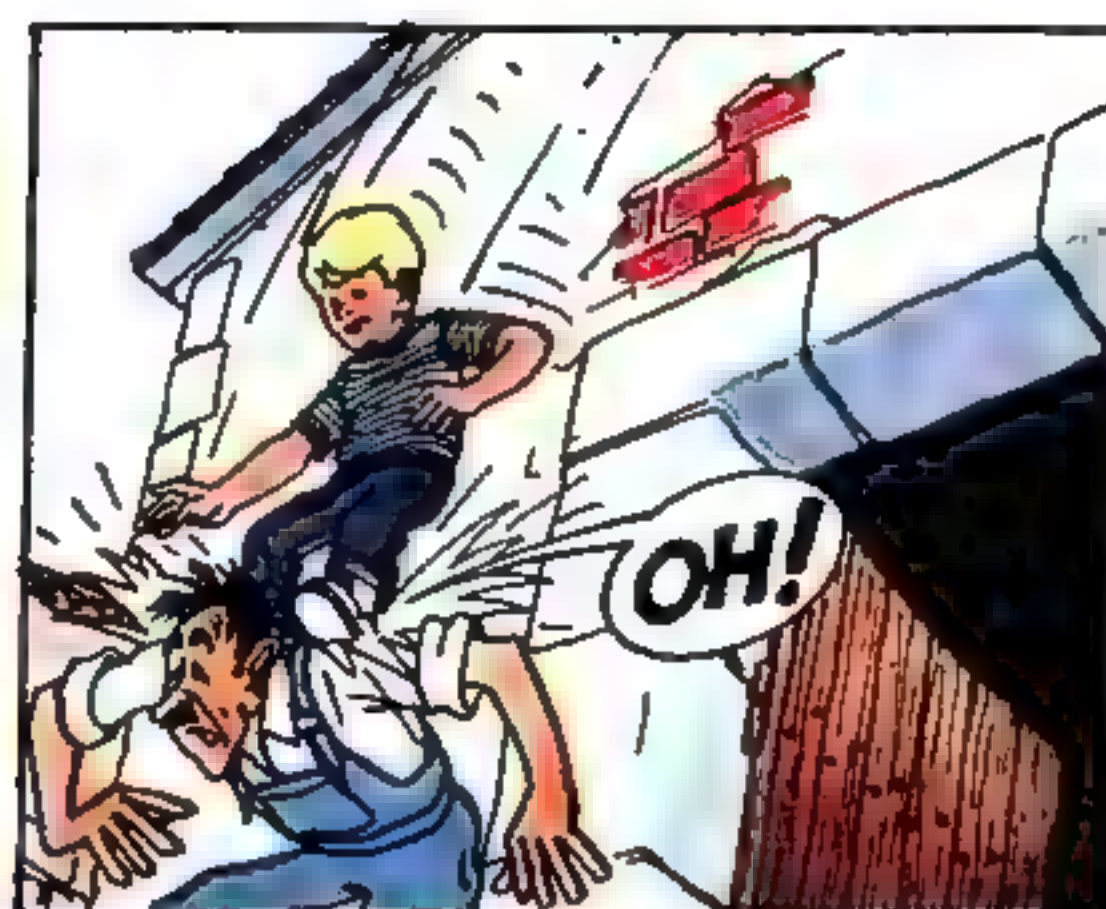




P'TIT PAT

DESSINS DE DAGUES - TEXTE DE FORLANI

RESUME. — Poursuivant son enquête, P'tit Pat a découvert l'imprimerie où sont fabriqués les faux billets... l'ennui, c'est que le voilà avec trois hommes à ses trousses... trois hommes bien résolus à faire passer un mauvais quart d'heure à notre héros.



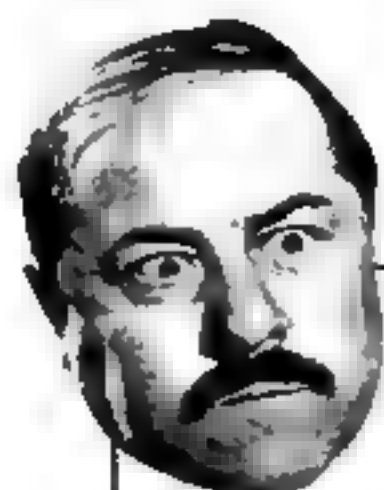


L'OURS :



Médard, gentil garçon, plein de bonne volonté, a obtenu un poste de gardien dans un jardin zoologique de Paris. Son chef, le sergent Chappuis, l'initie sarcastiquement à la toilette réglementaire de l'éléphant avec le « balai modèle 1912 (modifié 37), composé d'un manche en frêne léger (longueur 2.10 m) et d'une brosse en sisal interchangeable à poils impatissables ».

La tâche essentielle de Médard consistera, pourtant, à assurer la garde et l'entretien de l'ours omnivore des Carpathes (Ursus Carpathensis), un animal redoutable qui, aux termes du règlement « doit être



Le film « L'Ours » que nous vous racontons, ci-contre, en photos, est l'œuvre du réalisateur français Edmond Séchan, un ex-étudiant en médecine, que l'on peut considérer comme le La Fontaine du cinéma.

Fabuliste de l'écran, Edmond Séchan s'est, en effet, spécialisé, dans l'illustration de contes poétiques ou philosophiques dont les héros appartiennent à la gent animale. C'est ainsi qu'en qualité de chef opérateur, il a participé à la réalisation de « Cinq Blancs » — histoire d'un cheval sauvage et d'un jeune garçon de Camargue — et du « Monde du Silence » qui nous a familiarisés avec la faune sous-marine dont le mérou Jajo était le personnage le plus pittoresque. Par la suite, il mit en scène les aventures de l'éléphant « Nioh » — film primé au Festival de Cannes, en 1957 — et tourna « L'histoire d'un poisson rouge » qui obtint la palme du meilleur court métrage à ce même Festival en 1959.

« L'Ours », fruit d'une collaboration étroite entre Edmond Séchan et Roger Mauge — le scénariste de « L'histoire d'un poisson rouge » —, relate sur un ton humoristique les aventures paradoxales d'un plantigrade qui parle, écrit et philosophe, à la façon d'un sage, retiré dans sa tour d'ivoire, en observant avec malice les travers de ses frères humains.

L'ours Gocha (2 mètres de haut) vedette du Grand Cirque de Moscou, est l'interprète principal de ce film qui fut tourné à Paris. Ses deux partenaires sont l'amusant Francis Blanche (dans le rôle de gardien-chef du zoo) et Renato Rascel (Médard) le plus grand comique d'Italie.

Rappelons, à titre de curiosité que ce grand comédien romain, ancien choriste de la fameuse chapelle Sixtine est aussi un compositeur célèbre à qui l'on doit, notamment, la musique de l'air mondialement connu d'« Arrivederci Roma » !

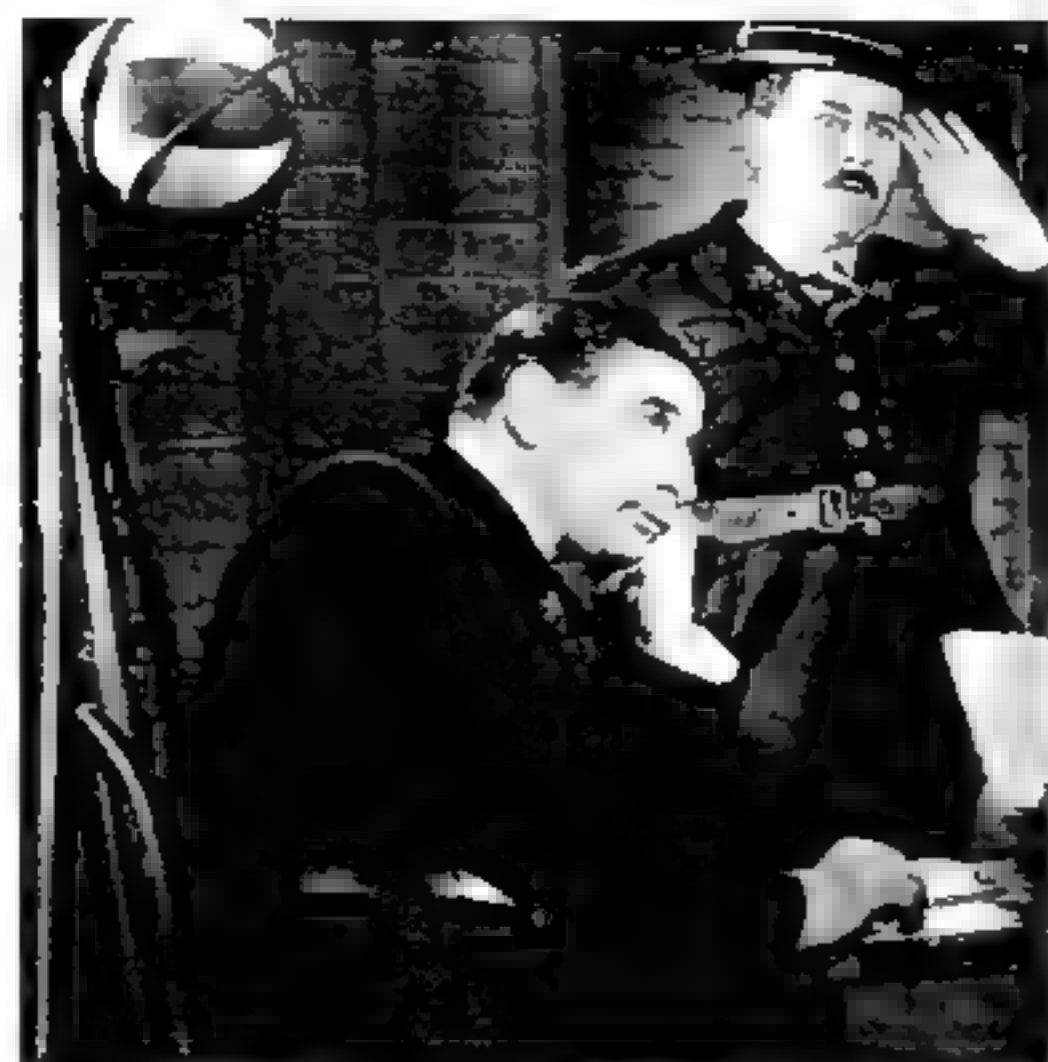


Accusé par son chef d'être en état d'ébriété, Médard est traduit devant un conseil de discipline. Mais le directeur du zoo, auteur d'un ouvrage sur le langage des singes supérieurs, estime que Médard s'est distingué en étudiant le sens des cris des plantigrades et le propose pour une décoration.

Médard et son ours fêtent cette distinction, dans l'intimité. L'ours affirme qu'il ne révélera à personne qu'il sait parler et s'engage à donner à son gardien tous les renseignements utiles pour la rédaction d'un dictionnaire du sens des onomatopées des plantigrades. En échange, il revendique un supplément de distractions — accroissement des parties de belote avec Médard, livraison de livres, etc., et visites nocturnes avec son compagnon mis en cage. D'abord hostile, Médard finit par tomber d'accord sur ces conventions.



Au petit jour, Chappuis découvre que les faisans — qui s'étaient montrés peu hospitaliers pour l'ours — ont été étranglés, ou plumés vifs. Le jardinier, accusé de ce nouveau méfait, est convoqué par le gardien-chef qui demande la révocation de ce fonctionnaire. Bien entendu, celui-ci ne comprend rien aux griefs qui lui sont reprochés.



A la suite de ces incidents, un vent de démence souffle sur le zoo. Chappuis, devenu fou, s'efforce et croit rencontrer l'ours dans tous les lieux où il se trouve. Chez lui, la vie est devenue impossible pour sa femme et sa belle-mère. Sous prétexte qu'il « craint l'animal des Carpathes... dans le tuyau du poêle, l'ex-gardien-chef met à sac toute la maison, dégringole son arbre et poursuit un... fantôme d'ours sur le toit de sa demeure avant de glisser sur les toiles et de faire une chute dans la vide qui finira, heureusement, par le dégriser entièrement.

un plantigrade nommé Gocha



exposé dans sa fosse, de 8 h 30 à 12 h 45 et de 15 heures à 18 heures —... en jouant au ballon, tandis qu'on effectue le ménage dans sa cage. Médard apeuré, redoute de rencontrer son pensionnaire.



A la grande surprise de Médard, l'ours réveille à son gardien qu'un de ses anciens domestiques lui a appris secrètement à parler et à compter et qu'il souhaite savoir écrire, bientôt.



Médard devient professeur. Ayant enseigné à son ours l'art de tracer des lettres, il lui fait faire des dictées et des rédactions. Mais l'ours devient mélancolique et supplie son gardien de transmettre des messages d'amitié — retranscrits en langage plantigrade — à un de ses camarades, encoché non loin de lui. Médard, en effectuant cette mission, est surpris par Chappuis.



C'est ainsi qu'une nuit, Médard se transforme en démenageur. Il va voler, dans le musée du zoo, le buste empaillé d'un vieux ours qu'il vide de sa bourse et, s'étant introduit dans la peau du plantigrade, il prend la place du pensionnaire des Carpathes, dans sa cage. Au même instant, l'ours, affublé de lunettes, d'une fausse barbe, d'un vieux costume et d'un chapeau de paille qui le font ressembler au jardinier, va rendre visite à son camarade. Tout ceci serait passé inaperçu de tous... si le gardien chef revenant du cinéma, n'avait voulu faire visiter le zoo à sa femme!



Chappuis pénètre dans la cage de l'ours, réveille Médard et force celui-ci, au son d'une flûte... à se donner comme doit le faire tout plantigrade mélancolique qui se respecte! Mais la situation se complique quand Chappuis poursuit son inspection. Ayant trouvé suspecte la présence dans une cage du « jardinier », il admoneste celui-ci qui s'enfuit, non sans avoir déversé, sur le gardien-chef, une redoutable bordée d'injures. Pourchassé par tous les gardiens, l'ours travesti cherche refuge dans la volière des faisans dorés du Tibet, avant de regagner sa cage.



Le soir du même jour, Chappuis fait une ronde de nuit. Ayant perçu les échos d'une conversation dans la cage de l'ours, il pénètre dans cet antre, avec l'espoir de surprendre des gardiens, jouant clandestinement aux cartes au lieu de faire leur inspection. Mais il demeure cloué au sol quand il entend l'ours commenter, pour Médard, les règles de la belote. Très sûr de lui, le plantigrade adresse pour la première fois la parole au gardien-chef, le prie de rectifier la position et le menace de sa plainte au directeur du zoo pour avoir été indûment dérangé en pleine nuit.



Complètement éberlué, ayant perdu le contrôle normal de ses réflexes, Chappuis convoque Médard devant le directeur du zoo, à qui il confie, dans un ton de folie : « L'ours parle ». Médard, fidèle à la promesse qu'il fit au plantigrade nia. Le

directeur accuse le gardien-chef d'être ivre et lui reproche d'avoir perturbé tout le système administratif de la maison en révoquant le jardinier. Chappuis est donc renvoyé sur-le-champ, à la vive satisfaction du personnel du zoo.



Au zoo, rien ne va plus. Les animaux, effarés par le drame qui vient de se jouer, décident de s'évader. Le gorille donne l'exemple en s'échappant avec la casquette d'un gardien. Un éléphant est retrouvé... aux Halles, un chameau devant le parvis de Notre-Dame, un serpent python dans les égouts et des pélicans dans les bassins des Champs-Élysées!

Seul, l'ours demeure introuvable. Avec la complicité de Médard, il a pu se procurer des vêtements et un refuge provisoire. Un peu d'argent aussi, puisqu'il va, enfin, pouvoir réaliser son rêve : reprendre sa liberté et oublier qu'il fut prisonnier de ses frères humains, en regagnant sa forêt natale. Et c'est ainsi qu'un jour, parmi les passagers du vol 707, à destination de Varsovie, Moscou, Omsk, Tomsk, Ber-Kelamak et Vladivostok, avec correspondance pour New Delhi, se présente un curieux voyageur, sa carte d'embarquement à la main. L'ours quitte le monde de la servitude en adressant un adieu ému à Médard perdu dans la foule des porteurs de mouchoirs blancs, mouets sur le terrasse de l'aérodrome.



COCHISE

RESUME. — Un jeune guerrier Chiricahua, Nacho, a été tué par un trafiquant ; l'agent fédéral Jefford recherche l'assassin. La sœur de Nacho soupçonne Jefford d'être le criminel.



Nicolas

ON A EU DU CINÉMA...

AUJOURD'HUI, à l'école, on a eu du cinéma ! La maîtresse nous a fait descendre dans la grande classe, là où l'on fait la distribution des prix. Il y avait des tas de chaises en rang, en face des chaises, sur l'estrade, on avait mis un écran de cinéma, un vrai, et au fond, derrière, sur une table, il y avait un appareil de cinéma. M. Bouffidon, qui est un professeur des grands, s'occupait de l'appareil. Nous sommes arrivés les derniers, les autres classes étaient déjà là. Comme nous sommes les petits, on nous avait laissé les deux premiers rangs de chaises. Le Bouillon, c'est le surveillant, était en train de fermer les persiennes et on avait allumé les lumières dans la classe.

qui lie l'utile à l'agréable, et je profite de l'occasion pour prévenir les élèves qui voudraient se dissiper pendant cette séance, que je les punirai avec la dernière sévérité. Compris, les petits ?... Bien. Nous pouvons commencer, monsieur Bouffidon.

— Pas encore, a dit M. Bouffidon, je ne connais pas bien cet appareil que nous avons loué, et je n'arrive pas à passer le film.

— Si vous voulez, a dit Geoffroy, je peux vous donner un coup de main ; à la maison, mon papa a un appareil comme celui-là, en mieux.

— Silence, Geoffroy, a dit la maîtresse, sinon je vous fais sortir !

— Bon, a dit M. Bouffidon, ça va aller, on peut éteindre.

— Moi, je peux vous l'expliquer, a dit Geoffroy, à la maison...

— Allez vous mettre au piquet à côté de l'écran ! a crié le directeur, et Geoffroy y est allé.

M. Bouffidon s'est gratté la tête, et puis il a parlé à l'oreille du directeur, qui a appelé Geoffroy, et Geoffroy, il est terrible, il a montré à M. Bouffidon comment il fallait faire pour mettre le film à l'endroit dans l'appareil.

— C'est bien, a dit le directeur à Geoffroy, allez vous rasseoir avec vos petits camarades.

Geoffroy est revenu, drôlement fier, mais il s'est fâché tout de suite, parce que Clotaire avait pris sa place.

— Mademoiselle, a dit Geoffroy, Clotaire a profité qu'on ait besoin de moi pour faire marcher le cinéma, pour prendre ma chaise.

— T'as qu'à t'asseoir au bout de la rangée, crâneur ! a crié Clotaire.

— Ces deux élèves au piquet, un de chaque côté de l'écran, a dit le directeur.

— Heu... monsieur le Directeur, a dit M. Bouffidon, vous pourriez mettre le petit là, au piquet à côté de moi ; il semble bien connaître cet appareil.

Geoffroy et Clotaire sont allés au piquet, et puis le Bouillon a éteint la lumière.

On a vu le bateau de nouveau, mais dans le bon sens, c'était moins drôle, et puis M. Bouffidon a toussé et il a dit : « Je me suis embarqué à Marseille, sur un paquebot à destination de l'Italie, de la Grèce, et si vous continuez à faire des ombres chinoises sur l'écran, j'arrête le film ! »

C'était un grand qui faisait le guignol ; avec ses mains, il faisait le lapin et le cheval, drôlement bien, le cheval surtout.

— Rallumez, monsieur Dubon, a crié le directeur ; que le coupable se dénonce.

Le Bouillon a rallumé et Agnan a crié : — Mademoiselle ! Clotaire n'est plus au piquet ! Il a repris la chaise de Geoffroy !

— Tu ne peux pas te taire, espèce de cafard ! a crié Clotaire, et la maîtresse l'a mis en retenue pour jeudi et Clotaire s'est mis à pleurer et à dire qu'après tout, le film ne lui plaisait pas, qu'il aimait mieux la télé et qu'il allait faire une grosse tête à Agnan.

— Silence ! a crié le directeur. Eteignez, monsieur Dubon.

Le Bouillon a éteint, et nous sommes restés dans le noir.

— Rallumez, je vous prie, a dit M. Bouffidon, je n'arrive pas à remettre en marche cette espèce de... cette machine.

Le Bouillon a rallumé et Alceste s'est plaint qu'il y avait des tas d'entractes, mais qu'on ne vendait pas de glaces, comme dans les vrais cinémas. Heureusement qu'il avait deux petits pains au chocolat et un croissant pour tenir le coup.

— Eteignez, je crois que ça va aller, a dit M. Bouffidon, et le Bouillon a éteint.

On a vu encore un coup le bateau, et M. Bouffidon nous a dit : « Je me suis donc embarqué à Marseille sur un paquebot à destination de l'Italie, de la Grèce et de la Turquie... »

Ce qu'il y avait de rigolo, c'était que le bateau, on ne le voyait pas sur l'écran, mais sur le mur, à côté.

— Remboursez ! a crié un grand avec une grosse voix.

— Lumière ! a crié le directeur.

Le Bouillon a rallumé, M. Bouffidon a arrêté l'appareil, et il avait l'air pas content du tout.

— C'en est trop ! il a crié, Je me refuse à continuer à travailler dans ces conditions ! Si le film n'intéresse personne, autant le dire tout de suite !

— Vous avez parfaitement raison, monsieur Bouffidon, a dit le directeur. Quel que soit l'intérêt de votre film, l'attitude de ces élèves est inexcusable, et je les

par SEMPÉ et GOSCINNY

préviens qu'à la prochaine incartade, tout le monde sera renvoyé !

Il y a eu un drôle de silence, parce que nous avons vu que ce n'était plus le moment de faire les guignols.

— Bien, a dit le directeur ; vous êtes prêt, monsieur Bouffidon ? Eteignez, le Bouillon, monsieur Dubon !

Le Bouillon a éteint, et nous sommes restés dans l'obscurité, sans rien dire. Ça faisait un peu peur. Et puis, le directeur a dit :

— Eh bien ! monsieur Bouffidon, vous pouvez commencer.

Et M. Bouffidon a répondu :

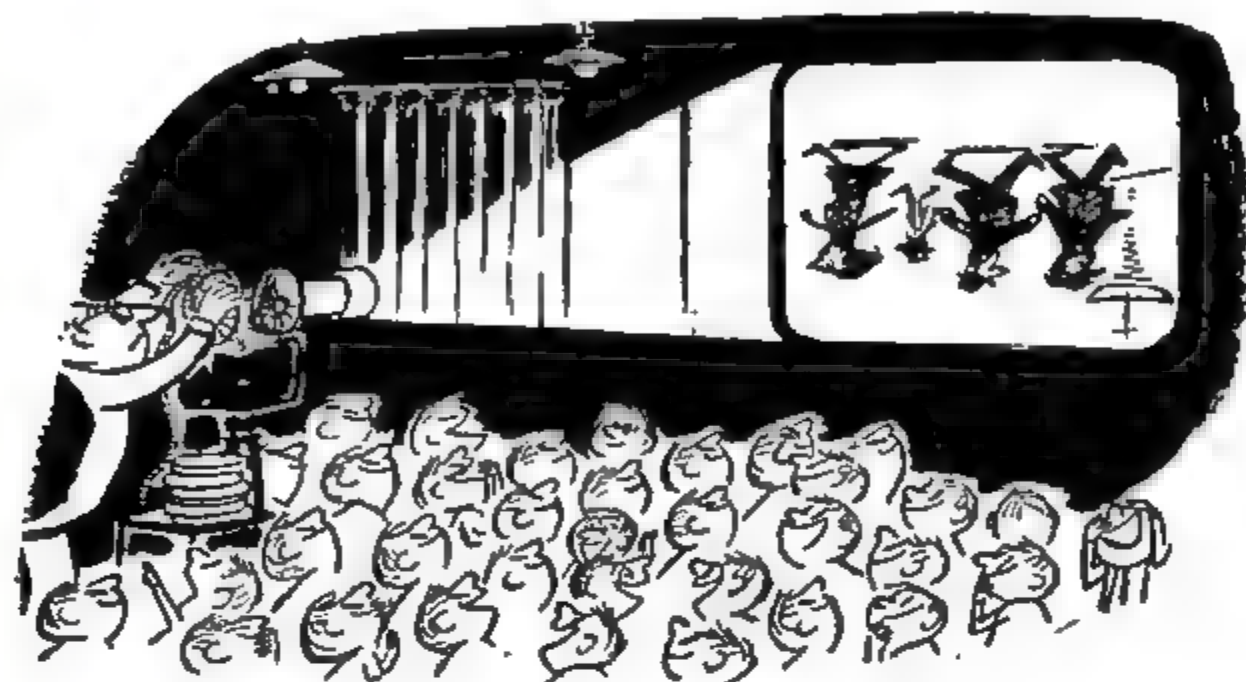
— Non, je ne peux pas commencer ! Cette sale machine ne veut pas repartir !

— Rallumez, monsieur Dubon, a dit le directeur.

— Je ne peux pas non plus, a répondu le Bouillon, je crois que ce sont les plombes qui ont sauté.

Et ça a été la fin de la séance de cinéma. Mais M. Bouffidon, il est chouette, il nous a promis de recommencer vers l'été.

— Quand je vous repasserai ce film, il nous a dit, il fera chaud !



Et puis, le directeur est venu et il s'est mis devant l'écran.

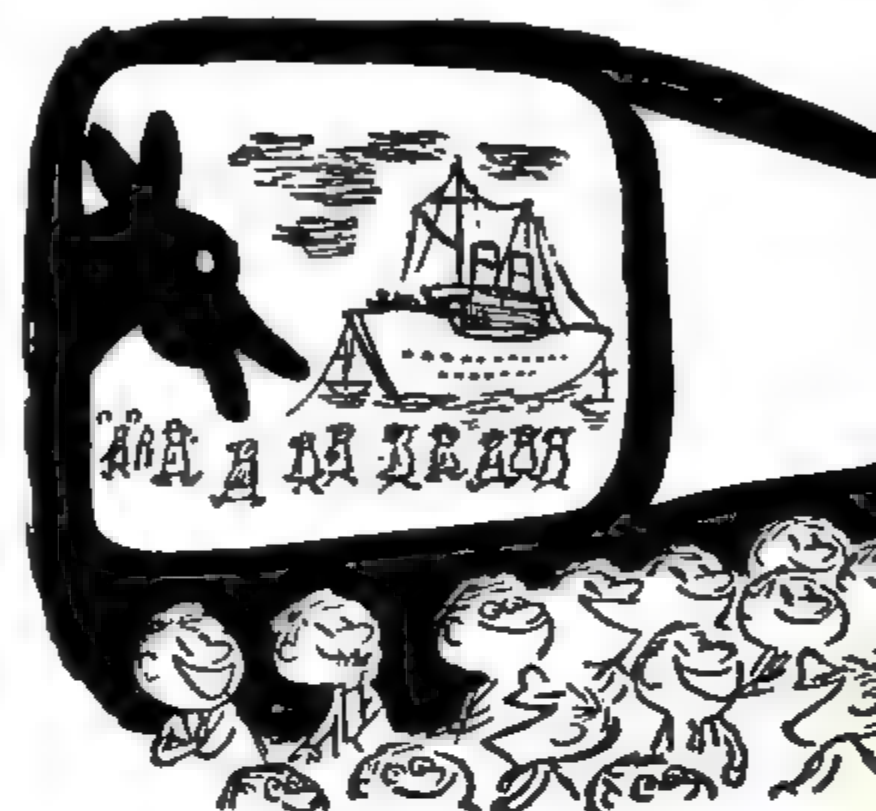
— Mes enfants, il a dit le directeur, M. Bouffidon, notre cher professeur de géométrie dans l'espace, a fait, pendant ses vacances, un grand voyage. Toujours soucieux de l'intérêt pédagogique de ses expériences personnelles, M. Bouffidon a tourné un film, qu'il va avoir la bonté de nous projeter et de nous commenter. Je pense que vous vous joindrez à moi pour remercier M. Bouffidon du grand plaisir qu'il nous fait. Plaisir instructif,

— Eteignez, monsieur Dubon, je vous prie, a dit le directeur ; et le Bouillon a éteint la lumière, et puis sur l'écran on a vu un bateau à l'envers, avec des tas de gens qui marchaient sur la tête. Dans la classe, ça a commencé à rigoler, et M. Bouffidon a demandé au Bouillon de rallumer, et puis il a arrêté le film.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur le Directeur, a dit M. Bouffidon, qui avait l'air nerveux, je ne suis vraiment pas familier avec cet appareil.

— Je vous en prie, a dit le directeur.

Un recueil des contes du « Petit Nicolas » a été édité par Denoël et est en vente dans toutes les librairies.



coffret BROWNIE FLASH

le coffret Brownie Flash

la panoplie du parfait reporter !

- Appareil Brownie Flash 12 photos 6x6
- Kodak Flash C à condensateur
- Pile 22,5 v
- Lampes-éclair PF1
- Bobines Kodak Verichrome Pan

58 N.F.

Prix brutaux dans les magasins KODAK-PATHÉ

cadeau photo cadeau...

Kodak

SOYEZ AVEC KODAK, LE REPORTER DE VOTRE FAMILLE

LES HÉROÏQUES CHIENS D'AVALANCHE



Le chien, amené le plus près possible de la coulée d'avalanche, est conduit ensuite sur les lieux de l'accident, où commence sa quête acharnée.

LE 31 mars 1958, vers 15 heures, sur les pentes du Brévent, deux jeunes gens d'une quinzaine d'années faisant du ski sur une piste interdite, furent emportés par une avalanche. Les gendarmes de Chamonix, appelés sur les lieux, retrouvèrent tout de suite le premier skieur, dont le corps était en partie visible dans l'amas neigeux. Pour rechercher le deuxième imprudent, on fit appel à Max IV, chien d'avalanche. Max parcourut l'ensemble de l'amas d'avalanche, d'un relief tourmenté, d'une épaisseur de plusieurs mètres et s'étendant sur une surface de 20 000 à 30 000 mètres carrés. Le chien rechercha activement, le nez fouillant la neige, traversant plusieurs fois la coulée d'avalanche. Quelques minutes plus tard, il se mit à tourner fébrilement sur place, puis à creuser la neige. Max venait de découvrir le deuxième skieur.

Cet exploit n'est pas un cas isolé, mais le résultat du magnifique dressage que la Gendarmerie Nationale fait subir aux chiens d'avalanche. Nous vous avions déjà parlé des chiens de police qu'utilise la Gendarmerie (Pilote n° 51).

Ce n'est qu'en 1955 que les premières brigades de haute-montagne de chiens d'avalanche ont été mises en place. Les premiers sujets, 4 chiens, furent dressés par des spécialistes suisses.

L'aide apportée par les chiens fut si précieuse, qu'elle fut jugée bientôt indispensable. Actuellement, la Gendarmerie Nationale éduque elle-même ses chiens d'avalanche. Les animaux sont dressés dans le chenil central de Segala-Gramat, et là s'opère la sélection nécessaire. Car les qualités physiques et morales demandées aux chiens d'avalanche sont énormes.

Dès qu'une avalanche s'est produite, le chien est transporté au plus près de la zone par tous les moyens mécaniques permettant de lui éviter une fatigue inutile avant les énormes efforts qu'il devra produire dès son entrée en action. Le chien termine les dernières centaines de mètres derrière les gendarmes skieurs, progressant par coups de reins dans les traces mêmes des skis. Puis, guidé par son maître vers l'endroit où les corps à rechercher sont susceptibles de se trouver, le chien est laissé en liberté. C'est alors une suite de courses pénibles dans la neige, par une température inclemente, jusqu'au moment où le chien, alerté par son flair spécialement éduqué, s'immobilise, puis commence à creuser avec énergie. La victime est retrouvée !

Bien des skieurs imprudents doivent la vie à ces magnifiques auxiliaires des brigades de haute-montagne : les héroïques chiens d'avalanche.

NOTRE CONCOURS PERMANENT DE PHOTOS ANIMAUX

Non, décidément, les pigeons ne vous inspirent guère ! Cela se trouve pourtant facilement, les pigeons, c'est gracieux et cela se laisse gentiment photographier !

Voyez plutôt ce qu'a réussi Daniel Coquelle, d'Haudivillers (Oise), avec quelques-uns de ces charmants volatiles et sa petite amie, Sylvie...

Cette photo vaut à Daniel un abonnement d'un an à « Pilote », et nous espérons qu'elle va encourager tous nos photographes amateurs à partir résolument en chasse, pacifiquement armés de leurs seuls appareils. Il leur reste une chance de voir leur œuvre publiée dans notre prochain numéro. Alors, vite, à l'œuvre !



Nous publions aujourd'hui l'essai poétique d'un Jeune Ami des Animaux, Michel Adde, apprenti typographe, à Rouen. Nous avons, dans l'ensemble, respecté son texte qui, en dépit de quelques erreurs de prosodie, n'est pas sans valeur et lui a été inspiré, en tout cas, par une émotion vraie.

PAUVRES BÊTES

Petits animaux des forêts
Qui vivez tous dans la terreur
De recevoir dans les genêts
La terrible balle du chasseur,
Vous vous tenez, craintifs et deux,
Tentant d'éviter, malgré tout,
Les regards brûlants du tueur.
Quand celui-ci vous aperçoit,
Il est au comble de la joie.
Eperdus, vous défiez la mort
Et vous courez, les yeux fous,
La langue pendante,
Vous butez sur les cailloux.

Les pattes tremblantes.
Et derrière vous, toujours,
La meute court, hurlante,
Guidant, pendant tout le jour,
Les chasseurs à l'âme méchante.
Mais qu'avez-vous donc fait,
Canards et petits geais,
Lièvres, lapins sauvages,
Oiseaux aux deux ramage,
Perdrix, grives et faisans,
Cerfs, biches et petits faons ?
Pendant la longue poursuite,
Vous semez les chiens, ils hésitent,
Mais ils retrouvent bien vite
Le chemin qui mène au gîte...

NOUVEL S.O.S.

N° 71. — J.-P. BOURBON, Les Plâces, à Saugelles, par Le Blanc (Indre) :

Je désire donner un gros chien, plutôt que de le faire piquer. Il s'appelle Papillon, il a 2 ans. Il n'est pas beau, mais très affectueux. Cette annonce

est sa seule chance de survie, ce qui m'attriste beaucoup...



ON NOUS DEMANDE...

D. 57. — Gérard THIEBAULT, à Morlaincourt, par Ligny-en-Barrois (Meuse) :

Je suis l'ainé de huit enfants. Je désirerais un petit âne, qui serait bien soigné et qui pourrait nous rendre quelques services. Mes parents ne peuvent le payer cher, mais je donnerais mon petit chien en plus.





maintenant que tu es un "Grand" tu dois écrire avec

VISOR Pen 7

C'est le meilleur stylo. Sa plume est garantie 15 ans, il se recharge en 7 secondes avec ses cartouches en plastique incassable qui permettent 73 pages d'écriture. Tu peux avoir avec le VISOR PEN 7 le style de l'homme moderne. Tu as un important choix de nouveaux coloris. Tu trouveras ton VISOR PEN 7 ainsi que les cartouches de recharge chez ton papeterier habituel.



IL EXISTE EN :
Noir, Tango,
Gris-éléphant,
Blanc-hermine,
Bleu-pétrole,
Vert-foncé,
Bordeaux, Jade.

12 N.F. 50

EN VENTE DANS TOUTES
LES BONNES MAISONS

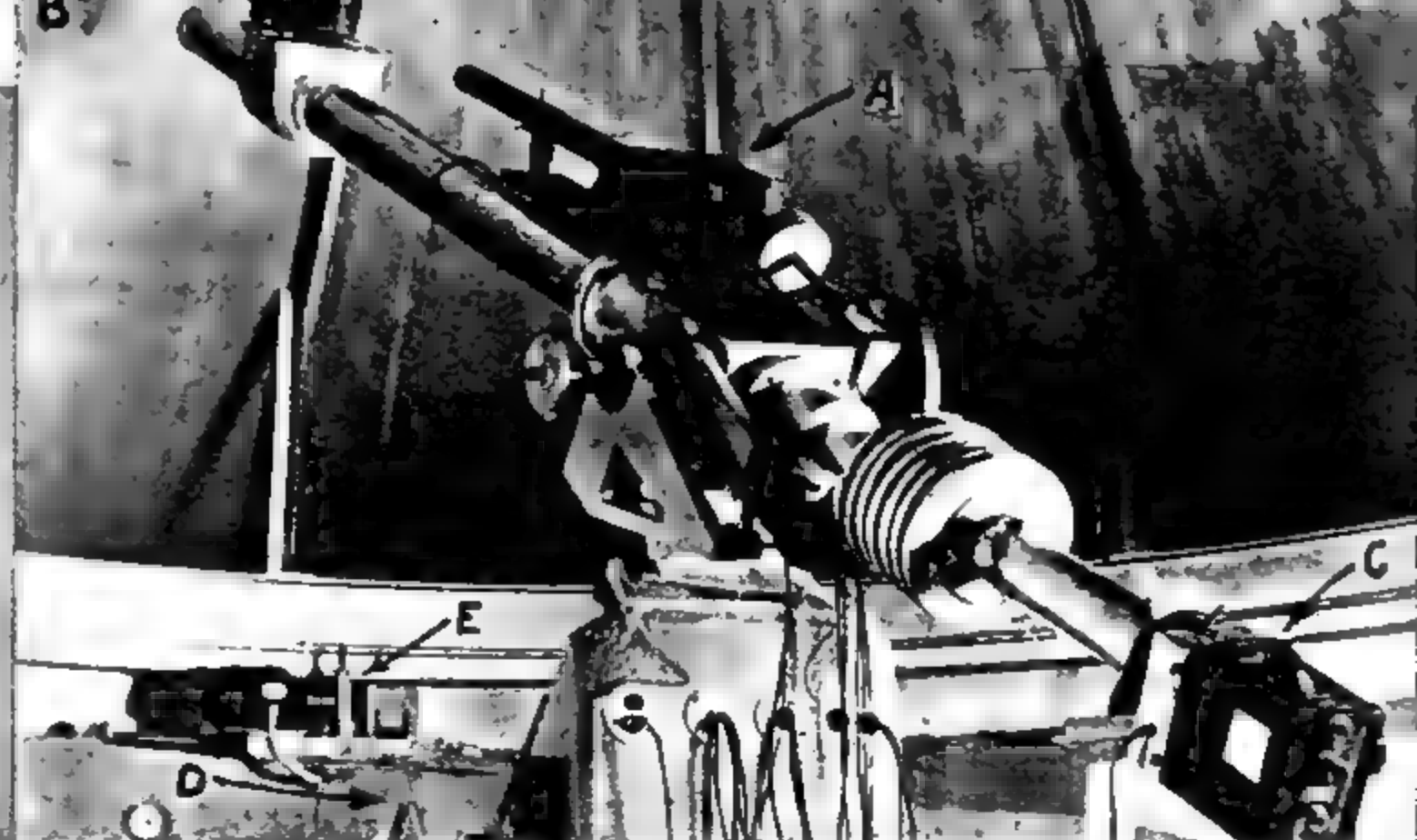
ÉTUI 5 CARTOUCHES 1 ml
5 OUVILLES D'ENCRE LATÉX
NOIRE - ROUGE - BLEUE

VISOR Pen 7

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

ERACOTO - GOLD STARRY - MALLAT
EVERGOOD - SOMA - WALK OVER

Voici le principe de fonctionnement du coronographe inventé en 1930 par l'astronome français Bernard Lyot : le coronographe, nouveau type de télescope solaire, sur lequel on peut voir le dispositif d'ajustage photo-électrique en A et ses lentilles en B. Au point C se trouve une caméra de 35 mm. On peut voir une partie du spectrographe en D.



LES TÉLESCOPES EXPLORENT LES FRONTIÈRES DU CIEL

TEXTE ET DESSINS DE MICHEL DE ROISIN

L'univers céleste ne se révèle à nous que par l'intermédiaire d'un seul de nos sens : la vue. C'est un univers-lumière. Durant des millénaires, les hommes n'eurent d'autre instrument d'observation que leurs yeux, instrument dérisoire en

face de l'immensité de l'objet à étudier, mais dont ils surent tirer un profit incroyable. Voici environ trois siècles et demi, l'astronomie prit un essor extraordinaire grâce à l'invention de la lunette optique, d'où devait naître, plus tard, le télescope.

POUR étudier l'univers céleste, cet univers incommensurable où, par myriades de milliards, se déplacent des mondes dont aujourd'hui, à peine, nous commençons à élucider certains mystères, longtemps, les hommes n'ont eu que leurs yeux !

C'est sans lunette, en effet, que les observateurs de la Basse-Chaldée, vers l'an 3800 avant notre ère, enregistrèrent sur leurs tablettes l'aspect des constellations ; sans lunette, que les Chinois contemporains de l'empereur Hoang-Ti, vers 2697 avant J.-C., établirent les mouvements des 5 planètes alors connues, et coordonnèrent leurs observations ; sans lunette encore que, depuis les plus lointaines époques jusqu'au début du XVII^e siècle, les astronomes anciens scrutèrent les profondeurs des abîmes célestes et, par la vertu d'une ingéniosité admirable, réussirent à compenser, par le calcul, les insuffisances d'une instrumentation plus que rudimentaire.

La plus grande révolution de la technique astronomique, matérialisée par l'usage de la lunette, ne se produisit qu'à une époque récente, exactement le 2 octobre 1606, date à laquelle un fabricant de bécasses, Jean Lippershey, de Middelbourg, natif de Wesel (Prusse), adressa une supplique aux Etats-Généraux, pour que lui fût accordé un brevet de 30 années qui lui assurât, soit la construction privilégiée d'un instrument nouveau de son invention, soit une pension annuelle, sous la condition de n'exécuter son instrument que pour le service du pays. La supplique définissait ainsi le nouvel instrument : « Il sert à faire voir au loin, comme cela a été prouvé à MM. les Membres des Etats-généraux. »

Le 6 octobre, les Etats-généraux déclarèrent l'invention utile au pays : La lunette astronomique venait enfin de naître. Perfectionnée par Galilée (1564-1642) en 1609, elle devait constituer, jusqu'à nos jours, l'instrument fondamental de toute observation.

LE TÉLESCOPE CHASSE LA LUNETTE

Cet instrument, assez simple en vérité, se compose seulement — en

principe — de deux lentilles : la première, ou objectif, donne une image renversée de l'objet observé ; la seconde, ou oculaire, jouant le rôle d'une loupe, grossit l'image.

Jusque vers le milieu du XVIII^e siècle, la perfection avec laquelle se polissaient les objectifs laissa beaucoup à désirer. C'est pourquoi, cherchant à obtenir une image plus nette, les astronomes pensèrent à remplacer l'objectif par un miroir concave, que l'on observait à l'aide d'un oculaire.

LES DÉBUTS DES INSTRUMENTS D'OPTIQUE EN ASTRONOMIE

2 octobre 1606 : Jean Lippershey, de Middelbourg, annonce l'invention de la lunette.

1608 : l'a bourgmestre d'Alemoor, Jacques Metius, entreprend de perfectionner la lunette.

1609 : Galilée (physicien et astronome italien, 1564-1642), amène la lunette à son plus haut degré de perfection, tout au moins en ce qui concerne son principe.

1650 : Jacques Gregory (savant écossais, né à Aberdeen, mort à Edimbourg, 1638-1675), enfant prodige, invente le télescope. Monté sur un pied, l'instrument ressemble fort à une lunette ordinaire. Mais on peut s'apercevoir immédiatement que c'est un télescope de Gregory en remarquant l'absence de verre à l'extrémité du tube.

1671 : Newton perfectionne le télescope, lui donnant une structure qui, de nos jours encore, sera considérée comme excellente.

Ainsi, les rayons lumineux, réfléchis simplement sur le miroir, ne devaient pas, comme dans le cas des lentilles, traverser un milieu réfringent, cause de déformations parfois gênantes. Plus tard, la présence du miroir, caractérisant un nouvel instrument dit télescope, se trouva offrir, à mesure que la science progressait, des avantages nombreux. Par exemple, elle permit certaines analyses spectroscopiques impossibles avec la lunette, dont les lentilles arrêtaient les radiations ultra-violettes. Elle permit encore de disposer d'une surface réflé-

chissante toujours impeccable, car celle-ci, une fois terminée, pouvait être, à l'aide d'acide nitrique, nettoyée de son argenteure, pour être aussitôt argentée de nouveau.

Toutefois, malgré ces avantages, les lunettes restent beaucoup utilisées pour la photographie : on leur adapte plus commodément une chambre photographique ; de plus, les manipulations de mise au point présentent moins de difficultés.

ON POURRAIT VOIR UNE MAISON SUR LA LUNE

Les astres se déplaçant sans cesse, les instruments d'optique utilisés doivent, à tout moment, conserver une position rigoureusement identique par rapport à ces astres. On a donc muni lunettes et télescopes d'un dispositif, dit équatorial, à mouvement d'horlogerie, grâce auquel les instruments peuvent suivre le lent déplacement de la coupole céleste.

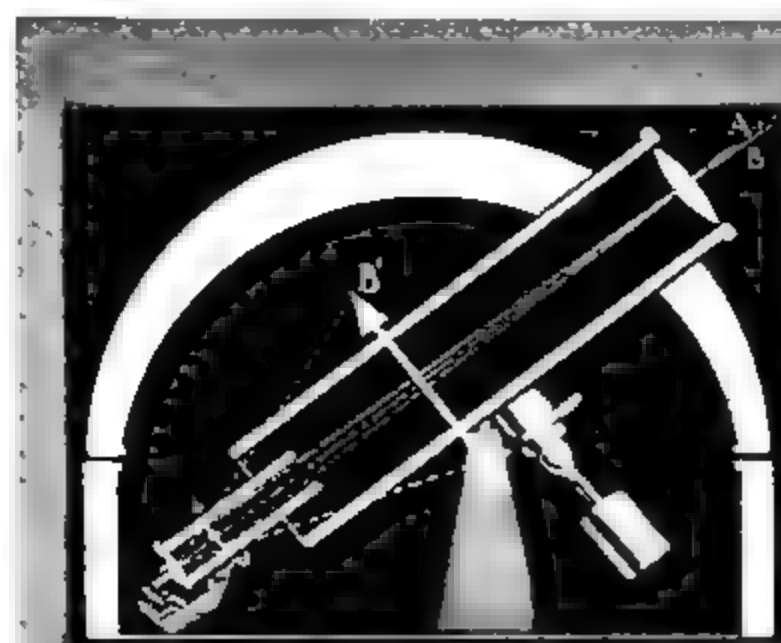
Perfection du mécanisme équatorial, du polissage des lentilles ou du miroir, puissance de l'optique, conditionnent l'efficacité des lunettes et des télescopes.

D'immenses et magnifiques instruments ont été construits, parmi lesquels il faut citer la lunette de l'Observatoire de Yerkes (Wisconsin), dont le tube gigantesque, long de 18,50 m, porte une lentille de 1 m d'ouverture. Parmi les télescopes, l'un des plus remarquables est sans doute celui du mont Wilson, dont le miroir atteint 2,50 m. Cependant, malgré ses dimensions énormes, ce télescope semble petit comparé au titanesque instrument du mont Palomar, présenté sur notre « Pilotorama », instrument dont le miroir dépasse 5 m, et qui permettrait de discerner une maison à la surface de la Lune.

Il ne semble pas qu'on puisse désormais faire beaucoup mieux en matière de télescope dit « optique » ; l'avenir appartient à un nouvel instrument : le télescope électronique, dont nous vous parlerons un jour...

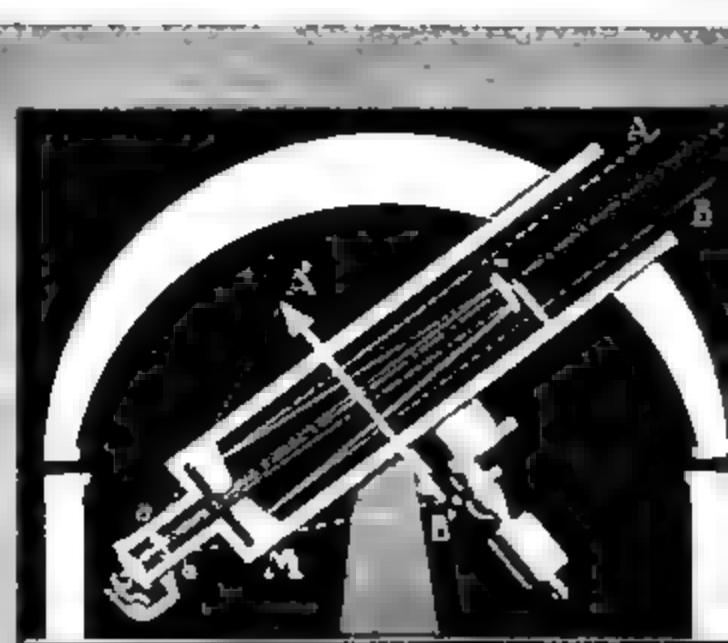
Photo Centre Culturel Américain.

VOIR PAGES SUIVANTES



DE LA LUNETTE AU TÉLESCOPE

A gauche, une lunette : les rayons lumineux AB forment en ob l'image renversée de l'objet observé. Considérablement grossie par l'oculaire, qui fait office de loupe, cette image se présente à l'œil de l'observateur, sous les dimensions apparentes de A'B'. A droite, un télescope : les rayons lumineux AB viennent se réfléchir sur le miroir M, sont renvoyés ensuite par le petit miroir concave m, d'où ils repartent pour venir former l'image ob. Cette image, grossie par l'oculaire, se présente enfin, à l'œil de l'observateur.

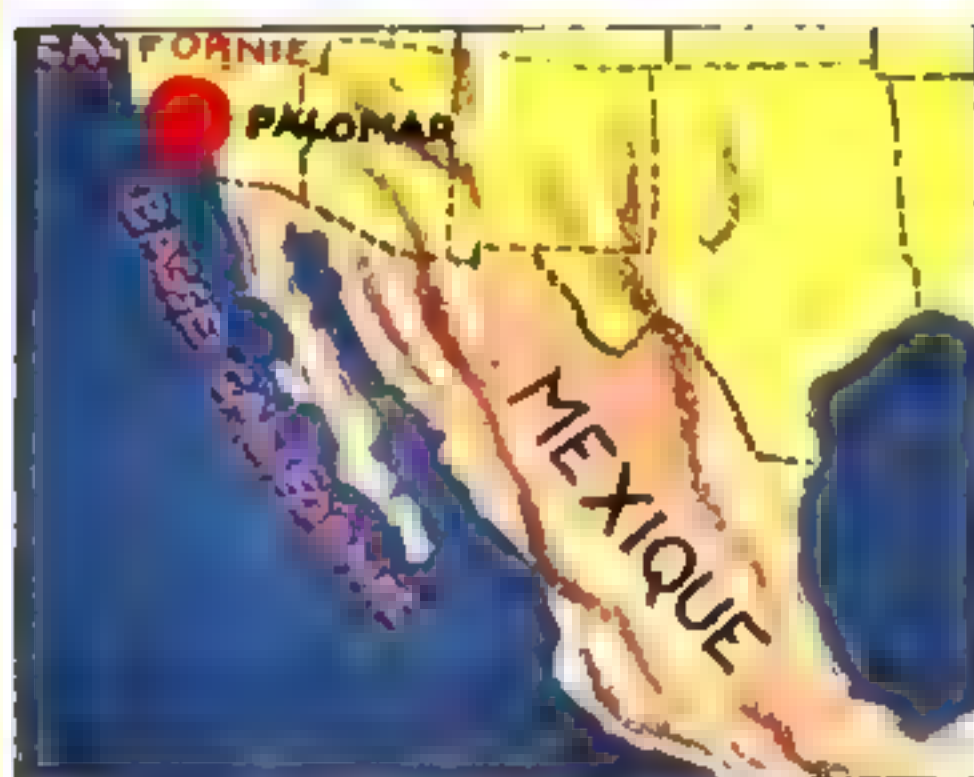


NOTRE PROCHAIN PILOTORAMA : JÉRUSALEM

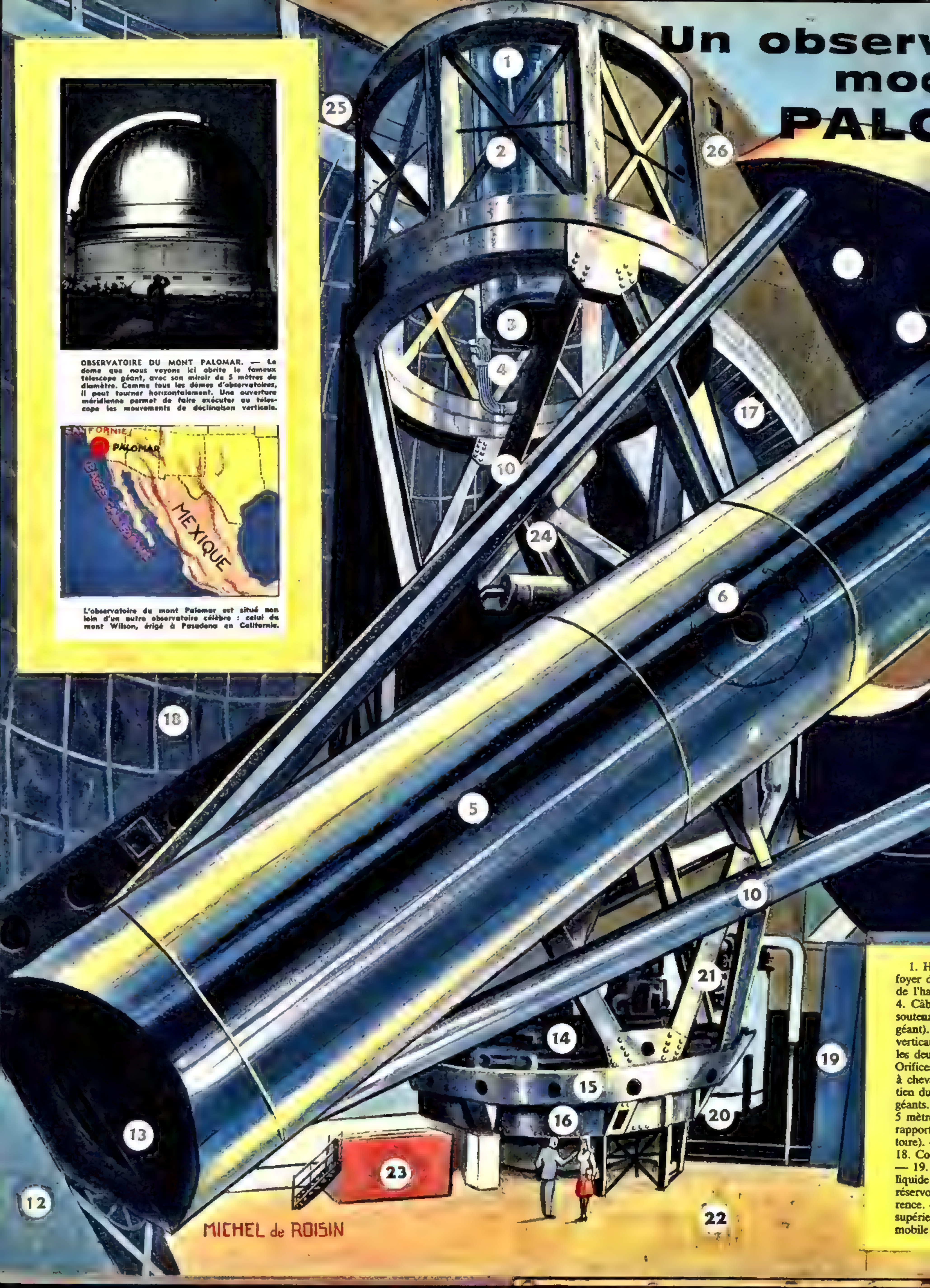
Un observ mo PALO



OBSERVATOIRE DU MONT PALOMAR. — Le dôme que nous voyons ici abrite le fameux télescope géant, avec son miroir de 5 mètres de diamètre. Comme tous les dômes d'observatoires, il peut tourner horizontalement. Une ouverture méridienne permet de faire exécuter au télescope les mouvements de déclinaison verticale.

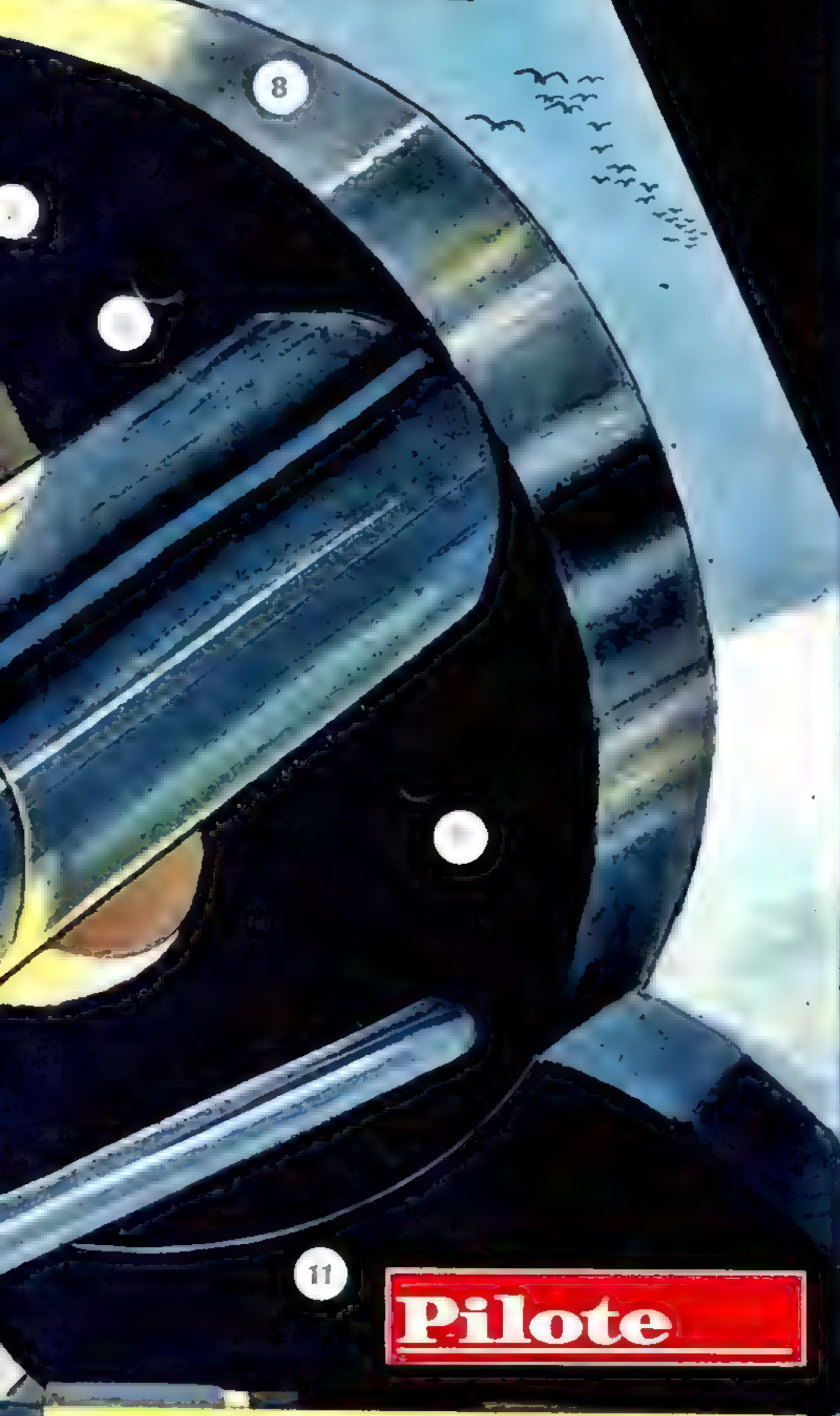


L'observatoire du mont Palomar est situé non loin d'un autre observatoire célèbre : celui du mont Wilson, érigé à Pasadena en Californie.



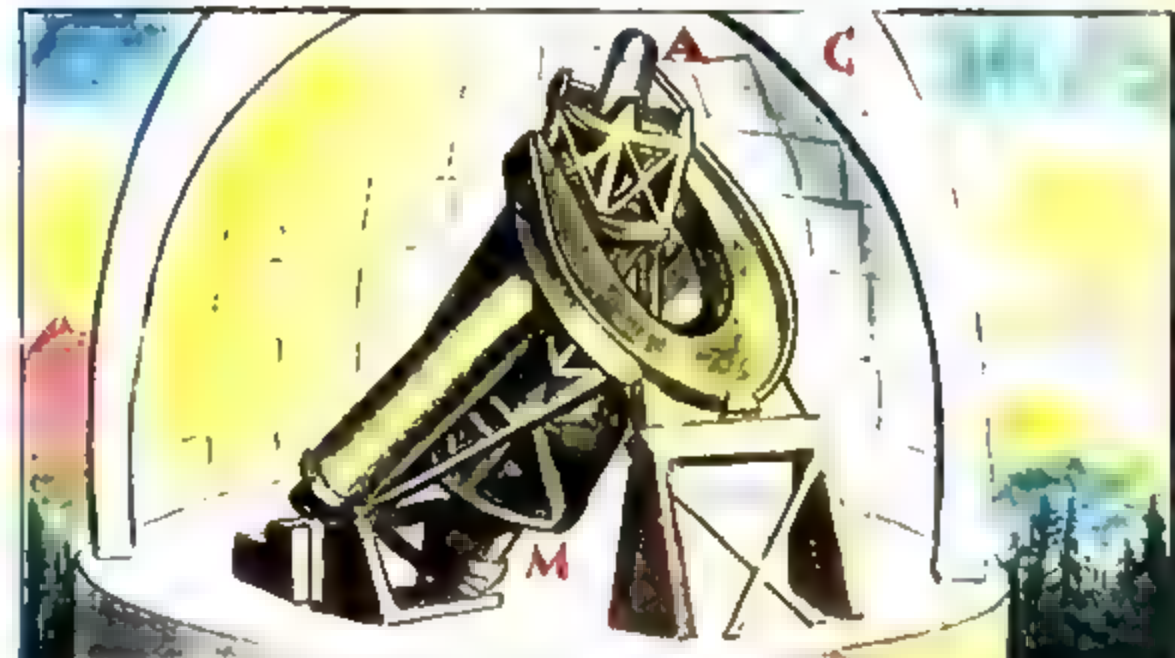
1. H
foyer d
de l'ha
4. Câb
soutena
géant).
vertical
les deu
Orifice
à chev
tien du
géants.
5 mètre
rapport
toire).
18. Co
— 19.
liquide
réservo
rence.
supérie
mobile

servatoire moderne : ALOMAR

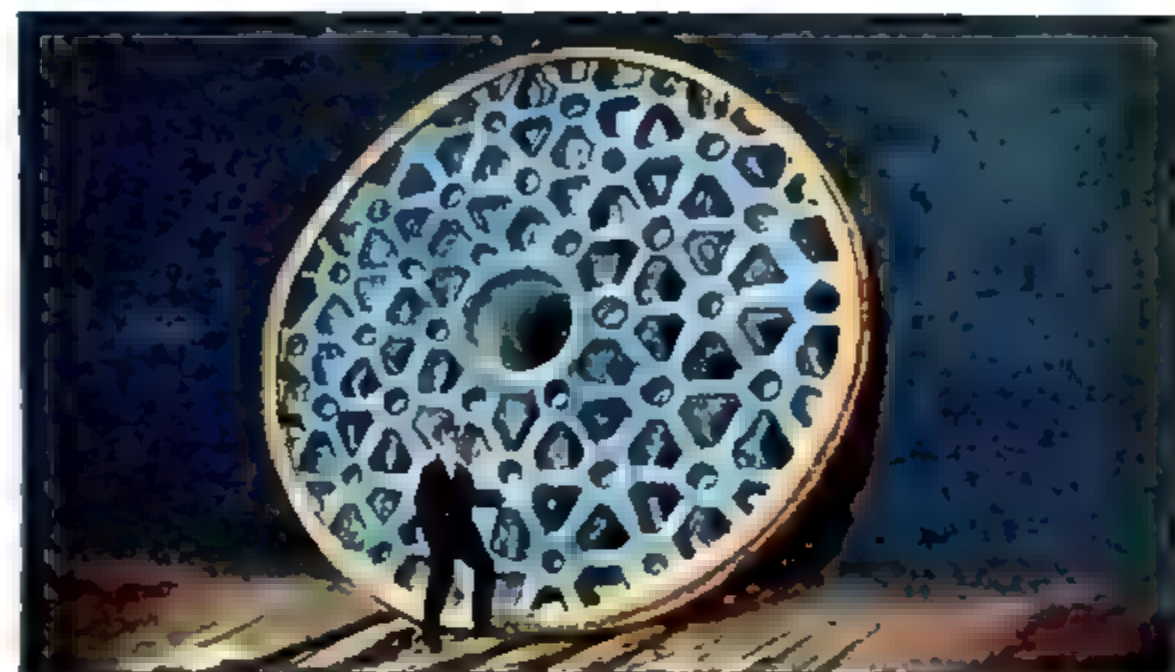


Pilote

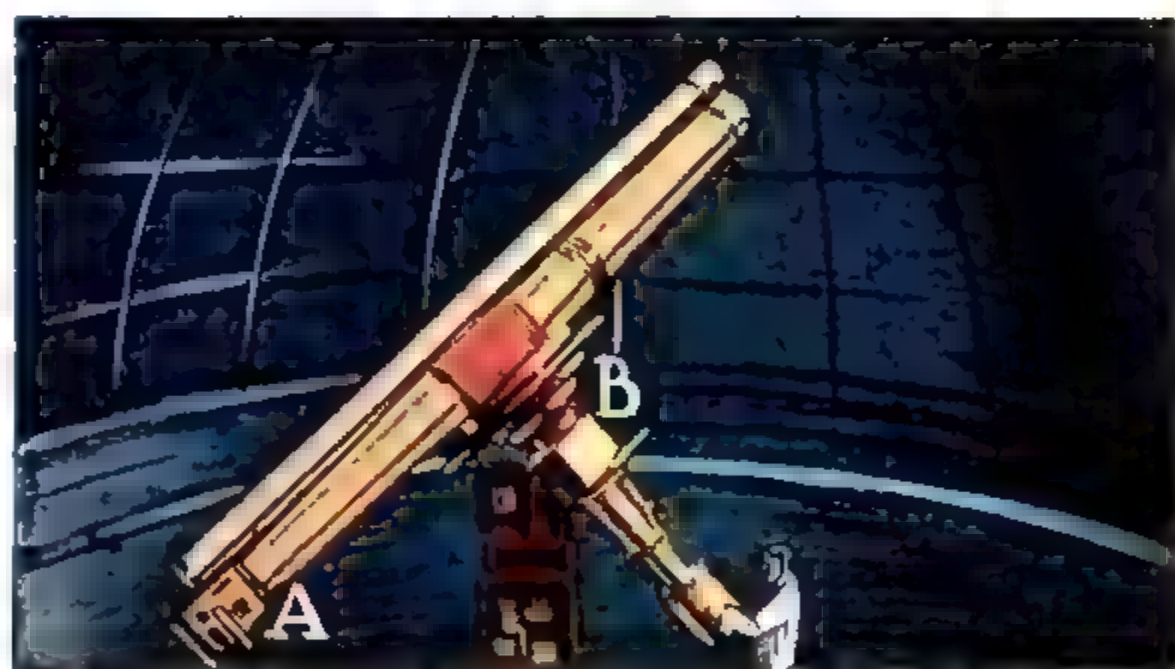
1. Habitable de l'observateur, dans la nacelle suspendue au premier foyer du télescope géant. — 2. Croisillon antidéformant. — 3. Orifice de l'habitable, tourné vers le miroir géant placé plus bas (n° 14). — 4. Câble de commande d'inclinaison de la nacelle. — 5. Tube géant soutenant le télescope proprement dit (c'est-à-dire la nacelle et le miroir géant). — 6. Axe de déclinaison (permettant les mouvements angulaires verticaux de la nacelle et du miroir). — 7. Fer à cheval géant soutenant les deux tubes parallèles (n° 5). — 8. Glissière du fer à cheval. — 9. Orifices d'inspection permettant l'accès au mécanisme intérieur du fer à cheval. — 10. Etai antidéformant. — 11. Base du chevalet de soutien du fer à cheval. — 12. Piédestal sud. — 13. Mécanisme des tubes géants. — 14. Face antérieure du miroir géant. — 15. Miroir géant de 5 mètres de diamètre et sa monture. — 16. Fond du miroir géant (en rapport avec divers mécanismes logés dans les sous-sols de l'observatoire). — 17. Escalier menant à la galerie supérieure de la coupole. — 18. Coupole de l'observatoire, tapissée de minces plaques d'aluminium. — 19. Jambage du piédestal nord. — 20. Réservoir contenant le métal liquide pour « étamage » de la surface du miroir. — 21. Mécanisme du réservoir. — 22. Plancher dit d'« observation ». — 23. Chaire de conférence. — 24. Mécanisme de commande de déclinaison. — 25. Galerie supérieure de la coupole. — 26. Dôme de l'observatoire. — 27. Partie mobile du dôme.



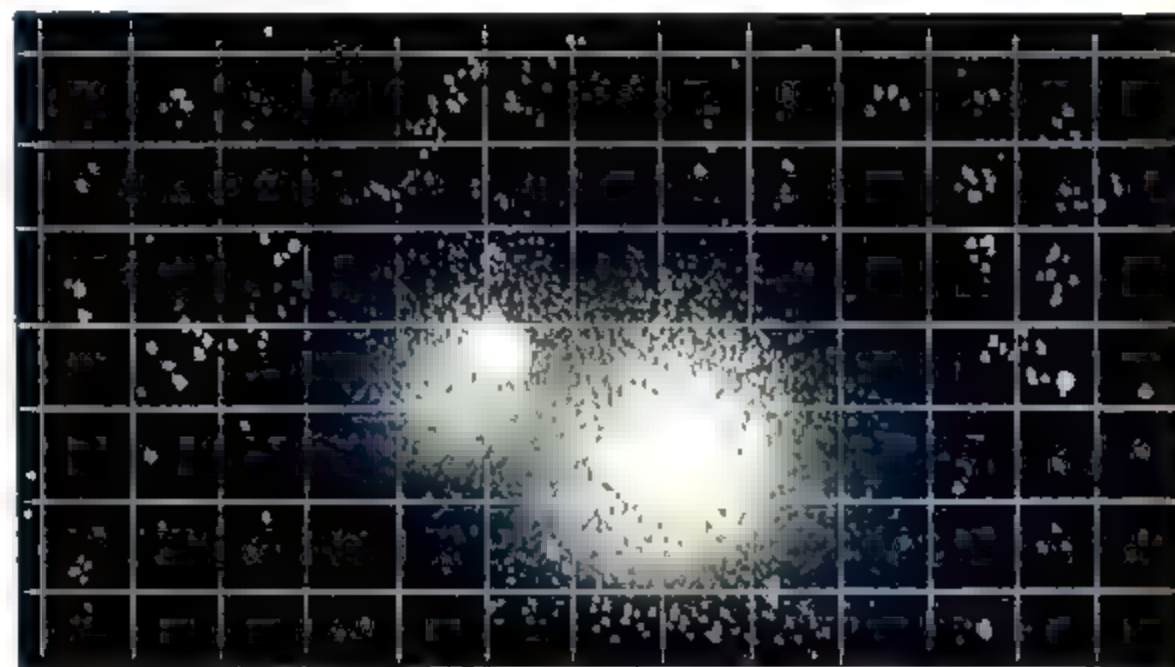
Ce croquis montre le fer à cheval soutenant les tubes. Entre eux peut osciller la nacelle. A) Nacelle de l'observateur, avec son habitacle, contenu dans un tube ajouré de 17 m. M) Miroir de 5 m de diamètre. C) Dôme. La coupole mesure 46 m de diamètre et 49 m de hauteur.



Face postérieure du miroir géant. C'est un disque cloisonné en pyrex, de 200 pouces (5,08 m). Son épaisseur est de 63 cm et son poids de 28 tonnes. Le recuit, c'est-à-dire les cuissons successives et le refroidissement, a duré une année. Sa très grande puissance permet de voir un objet de 35 m à la surface de la Lune. Recevant 750 000 fois plus de lumière que la pupille de l'œil nu, il révèle les étoiles de 21^e grandeur.



Pour la photographie, on préfère la lunette au télescope (voir la différence en page précédente). La lunette photographique, équipée d'une chambre A, est pourvue d'un mécanisme équatorial, permettant de suivre le déplacement apparent des étoiles, ce qui rend possible de les photographier avec une pose aussi longue que cela est nécessaire.



Pour dresser la carte du ciel, tous les observatoires se servent de lunettes identiques, de 33 centimètres d'ouverture. Les surfaces sensibles sont des plaques permettant l'enregistrement jusqu'à la 18^e grandeur, ce qui assure une haute sensibilité et un grain ultra-fin. Un quadrillage imprimé sur la gélatine permet un repérage aisé, à l'aide d'un microscopie à chariot micrométrique. Ci-dessus, photo d'une nébuleuse double.

LES MOTS CROISÉS DE "PILOTE"

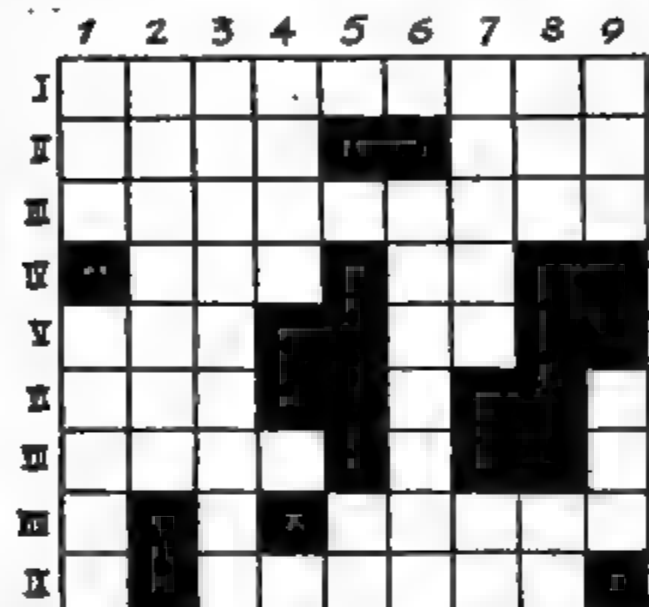
L'ASTRONOMIE

HORIZONTALEMENT. — I. Instrument d'approche. — II. Enlevé - Souverain. — III. C'est à cause de la pureté de l'air qui règne sur leurs pentes et de la visibilité que permet celle-ci que les télescopes les plus puissants y sont installés. — IV. Cagot religieux - Le début et la fin

de l'astronomie. — V. Prénom - Article. — VI. Pareil. — VII. Ville scandinave où est installé un observatoire connu. — VIII. Les astronomes se chargent de leur observation. — IX. Un astre sur lequel les astronomes se penchent énormément actuellement.

VERTICALEMENT. — 1. Un oncle d'Amérique - Pour le télescope électronique, c'est à lui qu'on a recours. — 2. Les astronomes se chargent aussi de leur observation. — 3. Taillées dans un verre spécial, elles servent à fabriquer les lunettes d'astronomie. — 4. Célèbre famille italienne. — 5. Début de clarté. — 6. Ensemble des planètes, constellations et nébuleuses qui constituent un monde. — 7. Décorée - Deux lettres de ciel. — 8. Romancier qui s'est spécialisé dans l'extraordinaire - Parcours, à l'envers. — 9. Trois lettres de site - La paix romaine.

(Solution page 31.)

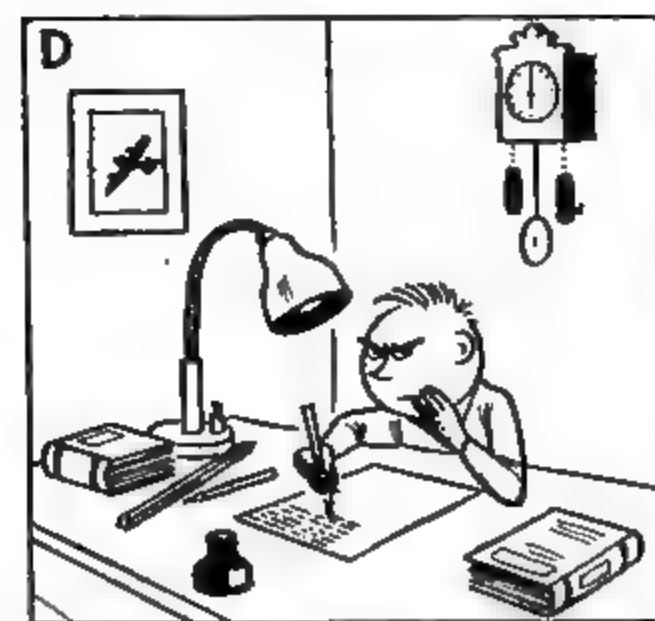
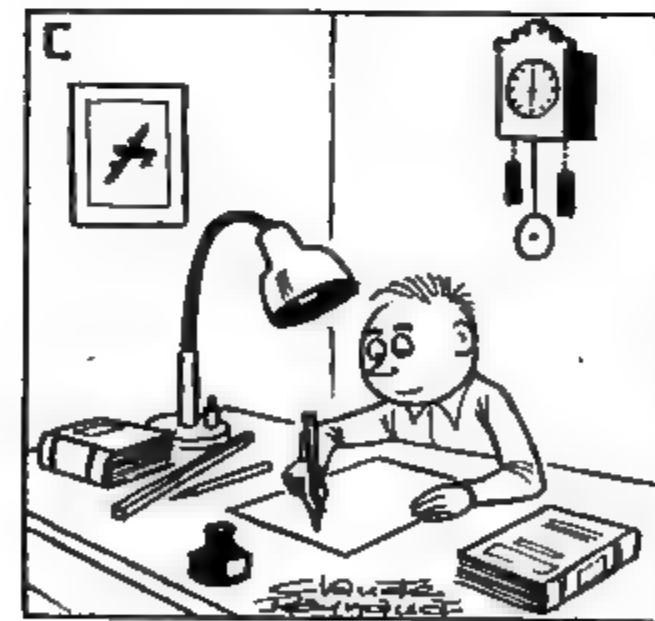
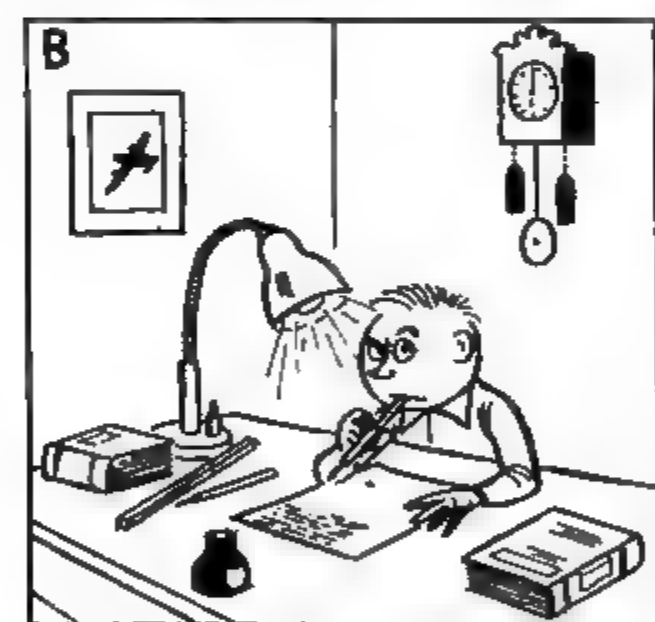
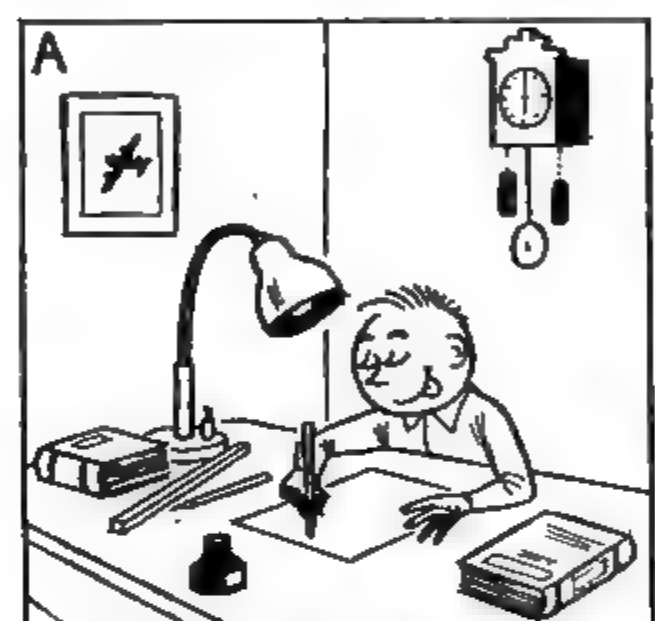


UN JEU DE JEAN-PAUL ROULAND CHAQUE DESSIN A SA PLACE

VOYEZ avec quelle concentration Bob Farfelut fait ses devoirs lorsqu'il est seul, sans surveillance.

Mais attention, ces quatre dessins, désignés par les lettres A, B, C, D, ne sont pas présentés dans leur ordre chronologique. C'est-à-dire que tels quels, ils ne représentent pas la véritable succession des faits.

A vous de remettre en place chaque dessin, en vous aidant des petits détails qui doivent vous mettre sur la voie. (Solution en page 31.)



PASSE-PASSE STOP par MARCEL FORT

CETTE semaine, je vous propose un jeu que vous pouvez organiser aussi bien à l'intérieur qu'en plein air.

Prenons ce dernier exemple : les joueurs, formant le cercle, doivent se lancer, de l'un à l'autre, dans un sens déterminé, une balle blanche, puis une balle rouge (ou d'une autre couleur)... Le meneur de jeu, qui se trouve à l'intérieur du cercle, laisse pendant quelques instants les joueurs se passer les balles, puis il crie : STOP!... A ce moment, le joueur qui est en possession de la balle blanche est pénalisé d'un gage ou d'un point... Celui qui possède la balle rouge en prend 2... et le jeu repart... Vous comprenez que chaque joueur a intérêt à se débarrasser le plus vite possible de sa balle s'il ne veut pas marquer de gage, mais comme chacun est placé à la même enseigne,

voyez d'ici la précipitation qui règne! Le premier qui s'est vu infliger dix pénalités (par exemple), se retire et devient le... PILOTE du jeu... C'est lui qui dit alors : Stop!

Pour jouer à l'intérieur, le principe reste le même... Vous faites cercle autour d'une table et vous vous passez de main en main des boutons ou tout autres objets de couleurs différentes. Vous donnez une valeur à chaque couleur... Par exemple : le noir, 4 ; le bleu, 3 ; le marron, 2 ; le jaune, 1. Le blanc n'en marque pas, etc. Au besoin, vous ne regardez pas la couleur desdits boutons... sauf lorsque retentit le Stop... A ce moment-là, chacun fait le compte de ses points!

Ce jeu est captivant quand il est mené à toute allure, mais néanmoins très reposant...

Alors, passez un bon moment et à la semaine prochaine. Salut!

LA CRYPTOGRAPHIE, C'EST DU SPORT!

par Renée PASCAL

VOUS étiez devenus des « agents secrets »... Vous voici maintenant en passe de faire d'excellents cryptologues, mais à deux conditions : d'abord, vous intéresser à ce petit jeu que nous vous proposons, et tout le monde n'apprécie pas le même genre de distraction ; ensuite, faire preuve d'exceptionnelles qualités d'attention, de patience et de persévérance car, cette fois, ainsi que vous avez déjà pu en juger la semaine dernière, il s'agit d'une méthode simple dans son principe, mais beaucoup plus difficile à appliquer que celle du colonel Rémy.

Nous en resterons, aujourd'hui encore, à l'exposition pure et simple de cette méthode de chiffrement, en l'appuyant par un exemple, de façon à vous faire bien comprendre le processus. Puis, dans les prochains numéros, nous vous donnerons la possibilité d'exercer vos propres facultés de chiffrage... après quoi, nous en viendrons au déchiffrement...

Nos lecteurs assidus ont certainement lu, dans le numéro 58, que nous employons maintenant une méthode dite de « dispersion irrégulière aléatoire » ; autrement dit, on ne retrouve plus ici de groupes de lettres toujours déplacées dans le même ordre, comme dans le chiffrement avec un ou plusieurs mots clés. Les messages chiffrés selon cette nouvelle méthode sont donc beaucoup plus difficiles à transcrire « en clair » pour qui ne possède pas la phrase clé. Deux correspondants qui veulent échanger des messages secrets avec ce

système possèdent généralement un même livre, roman ou autre, dans lequel ils puisent leurs phrases clés ; ils s'en fournissent mutuellement les références (page, lignes, etc.) en s'adressant leurs messages. Nous, nous avons tous « Pilote ». Les phrases-clés qui nous serviront ici seront donc toutes puisées dans votre journal, mais, pour augmenter la difficulté... dans le numéro de la semaine précédente. C'est ainsi qu'aujourd'hui, la phrase clé est tirée du premier épisode d'« Adamo », paru dans le numéro 58 : « Des gars en pantalon de cuir, qui ne se séparaient jamais de leurs longues carabines, marchaient à grandes enjambées élastiques et passaient dans leur ceinture des pistolets et de longs couteaux. » Cette phrase comporte 159 lettres. Le message à chiffrer doit en comporter exactement le même nombre. Le voici :

« La cryptographie est un art difficile mais qui peut, quand on l'emploie pour s'amuser, fournir un jeu passionnant pour les jours de pluie ou les longues soirées d'hiver où on se met à quoi s'occuper. »

Ecrivez sur papier quadrillé la phrase clé, une lettre par carré, sans tenir compte de la ponctuation ni des apostrophes, et en laissant un blanc sous chaque ligne. Prenez ensuite chaque lettre du message et écrivez-la sous une lettre de la phrase clé, en commençant par tous les A de cette phrase, puis tous les B, tous les C, etc. C'est ainsi que le L, première lettre du message, sera porté sous le A de GARS ; le A, seconde lettre du message,

sous le premier A de PANTALON... et ainsi de suite. Et vous obtiendrez ainsi (voir ci-dessous) une phrase totalement indéchiffrable pour qui ne lit pas « Pilote » et n'est pas dans le secret.

Avez-vous bien compris ? Alors, à la semaine prochaine.

AGENT SECRET EN 10 LEÇONS Résultats du concours

Nous avons reçu de nombreuses réponses à ce concours, mais hélas ! peu d'entre elles étaient absolument exactes.

Si vous avez, presque tous, déchiffré correctement le second message, vous avez commis, pour la plupart, bien des erreurs dans le chiffrage du premier. Certains, même, après un brillant début, ont ensuite irrémédiablement « trébuché »...

Nous n'avons donc que cinq gagnants, au lieu des 15 prévus. Ils en profitent : au lieu d'un abonnement de trois mois, ils bénéficient d'un abonnement de six mois. Les voici :

Renaud PIRSCH, à Bruxelles (Belgique).

Michel ARRIVE, à Verdun (Meuse).

Pierre PORCHET, à Saisons (Aisne).

François COUSIN, à Tours (Indre-et-Loire).

Françoise ROOSZ, à Toulon (Var).

DESGARSEN PANTALON DE CUIR QUI NE SE SEPARAIENT
FASRLLSINH LAADCTRNISROSEFOIETPOUIIURSYRPPH
JAMAIS DE LEUR LONGUE CARABINE MARCHAIENT AGR
UPITRCEFEUSLUSOSOTTOOGNOUQORNDAUURNPAEN
NDREBNJANBRESELASTIQUES ET PASSAIENT DANS LE
LIAENENINADOENPESERUCLDESIEHISNMSALTJVAP
URCINTURE DES PISTOLETS ET DE LONGS COUTEAUX
CUILOIUEOEIEERRTDSEAOPPMOSEUNUFPBUUER

CES TIMBRES ONT UNE HISTOIRE

LA DÉTECTION DES FAUSSES VIGNETTES

LES timbres, bien sûr, n'ont pas échappé aux entreprises des faussaires. Il était fatal que certains songent à réaliser de substantiels bénéfices soit en trompant les services des postes, soit en grugeant des collectionneurs naïfs.

Mais empressons-nous de dire que, depuis une trentaine d'années, les moyens scientifiques de détection de la fraude (utilisation des rayons infrarouges et ultraviolets, analyse des encres et des papiers, photographies et usage du microscope) rendent, sinon impossible, du moins extrêmement difficile la réussite des spécialistes du faux timbre.

Le premier timbre connu, le « 1 penny », émis en Angleterre en 1840 et dont vous avez lu l'histoire dans « Pilote » du 20 octobre dernier, fut contrefait par un maître d'école irlandais. Son imitation était très grossière et il fut rapidement découvert et sévèrement puni. Vous voyez qu'on peut dire que la fraude sur les figurines postales est presque aussi vieille que l'invention des timbres-poste.

Aujourd'hui, le timbre entièrement faux, papier, dessin et encre, n'existe pratiquement plus. Ce qu'on rencontre le plus souvent, ce sont des truquages partiels : lavage, réparation, grattage, oblitération complémentaire, altération de la couleur ou de la dentelure. Encore que, chaque fois, il soit relativement aisé de s'en rendre compte.

Les vignettes confectionnées par des faussaires afin de tromper la poste sont dites : « faux pour servir ». Parmi les faux timbres français de ce genre, citons le 20 centimes émission de Bordeaux de 1870, le faux de Marseille et le faux de Châlon. C'est surtout en Espagne et en Italie que la fraude postale de ce type a le plus sévi. Quand ces faux timbres ont réellement servi au port de lettres, autrement dit, quand ils ont pu abuser les services postaux, ils sont recherchés par les collectionneurs et peuvent même atteindre quelquefois de grosses cotes.

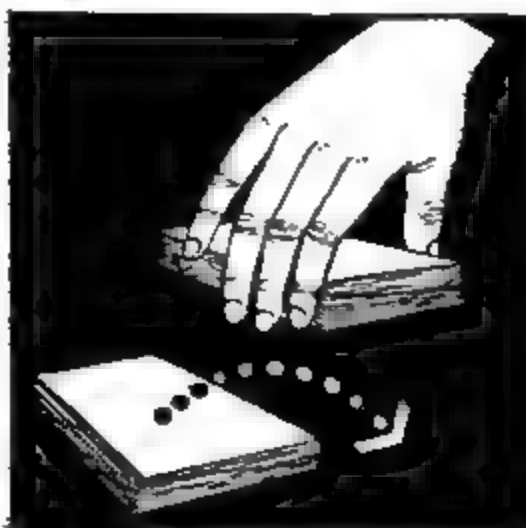
Les faussaires ont aussi tenté d'abuser les collectionneurs en imitant des pièces anciennes ou rares. Ce type d'imitation s'appelle le « fac-similé ». Il a connu une heure de gloire avec les « fabrications » d'un imprimeur suisse, nommé Fournier. Il avait ouvert en 1907 une officine qui travaillait au grand jour. Dans les journaux du monde entier, il faisait passer des annonces proposant ses « fac-similé » de premier choix. Son entreprise fut très prospère jusqu'en 1927, date à laquelle la Convention postale universelle put mettre fin à la fraude de l'imprimeur suisse.

Encore maintenant, les faux « Fournier » sont redoutés des collectionneurs, mais l'ensemble des moyens scientifiques utilisés permet finalement toujours de les identifier.

LES LEÇONS DE MAGIE de Michel SELDOW

CARTES SUR TABLE

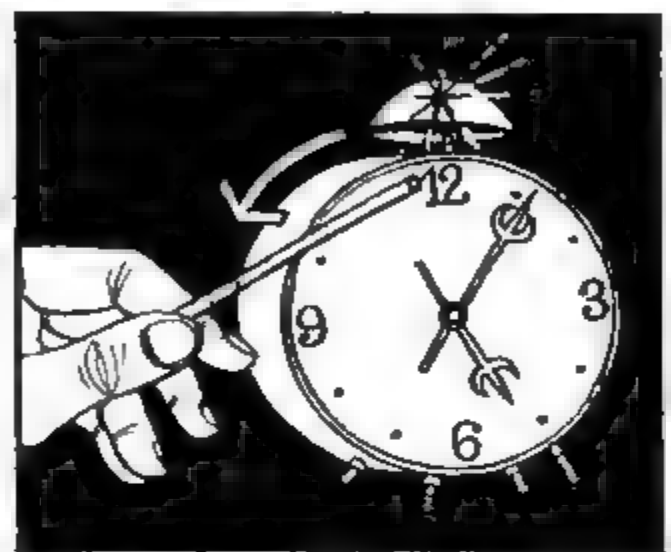
VOICI une expérience charmante qui consiste à faire couper un jeu de cartes en deux paquets et à deviner, plusieurs fois de suite, la carte qui est sur l'un des paquets en regardant celle qui se trouve sur l'autre. Le déroulement de ce tour mystérieux est très clair : Vous battez un jeu de cartes. Vous le posez sur la table et vous priez un spectateur de le couper en plaçant le paquet supérieur de son côté. Vous annoncez que vous allez deviner la carte se trouvant sur ce paquet en regardant la carte supérieure de votre. En effet, jetant un rapide coup d'œil sur la carte supérieure de votre paquet, vous annoncez celle qui se trouve sur l'autre. Vous rétablissez le jeu, c'est-à-dire que vous mettez votre paquet sur celui de votre partenaire, vous lui demandez de couper encore une fois le jeu. Et, une deuxième fois, vous devinez la carte supérieure de son paquet en regardant la vôtre. Vous présentez ce tour



plusieurs fois de suite ; c'est justement cette répétition qui en fait le charme. Mais avez-vous trouvé, en y réfléchissant bien, le moyen de réaliser cette expérience ? Oui. Alors, tant mieux... De toute façon, vous aurez la solution dans le prochain numéro.

Entre temps : bon « truc » !

L'HORLOGE PARLANTE



VOICI la solution de l'expérience du cadran, sur lequel vous devinez « miraculeusement » l'heure pensée par un spectateur. Vous frappez tout simplement les 7 premiers coups sur n'importe quelle heures du cadran, en prenant soin que le huitième coup tombe sur midi (le chiffre 12). A partir de ce moment-là, c'est-à-dire après avoir touché le chiffre 12 au huitième coup, vous continuez de frapper dans le sens inverse des aiguilles du montre, le neuvième coup sur 11 heures le dixième sur 10 heures, le onzième sur 9 heures et ainsi de suite. Arrivé à 20 (je vous rappelle que votre spectateur, qui a compté mentalement avec vous, doit dire « Stop ! » à ce moment-là), vous tombez juste sur l'heure pensée, ce qui produit toujours un effet très spectaculaire.

Dans l'exemple donné la semaine dernière, nous avons pris le chiffre 9. Vous frappez un coup sur n'importe quelle heure de votre cadran, votre interlocuteur compte mentalement : 10. Au deuxième coup, il compte : 11 etc. Lorsque vous arrivez au huitième coup (qui se situe sur le chiffre 12 de votre cadran), le spectateur doit en être à 17. En redescendant le cadran à l'envers, il dira :

Sur 11 heures : 18.
Sur 10 heures : 19.
Sur 9 heures : 20.

Vous vous trouvez donc, arrivé à 20, sur l'heure choisie par votre spectateur. Prenez soin de ne pas aller trop vite, pour qu'il ne se trompe pas lui-même en comptant.

LE DICTIONNAIRE DU COLLECTIONNEUR par George FRONVAL

devenez "Tyrosémiphile"

ILS sont plus de trois cents en France. Il y en a à peu près autant au-delà de nos frontières. L'Angleterre, à elle

seule, en compte cent et dans les pays étrangers, tels que le Canada, le Brésil et l'Australie, ils se montrent des plus actifs.



De qui s'agit-il ? Mais des Tyrosémiphiles, c'est-à-dire des collectionneurs d'étiquettes de fromages.

Pour vous parler de ces étranges collectionneurs, nous nous sommes adressé à M. Daniel Chénery, président de la Société de Tyrosémiphilie de France.

— Oui, je sais, lorsqu'on veut s'amuser aux dépens des collectionneurs, on ne manque pas de nous mettre sur la sellette car on s'imaginerait que nous conservons boîtes et couvercles intacts, alors que seul le disque de papier retient notre attention.

La collection du tyrosémiphile, pour étrange qu'elle paraisse, est loin d'être insolite ou baroque.

Son aspect distrayant est dû au très grand nombre d'étiquettes que l'on peut trouver sur les différents marchés et de l'extrême diversité de leurs origines, de leurs formats et surtout de leurs dessins. Ainsi, rien que pour la France, on peut évaluer avec précision à 40 000 le nombre de modèles émis depuis les origines, c'est-à-dire 1889-1890.

Avant cette époque, les fromages étaient enveloppés par 6 ou 8 dans un papier portant tout bonnement le nom et l'adresse du fabricant. L'usage d'une boîte en bois pour chaque fromage, destiné à améliorer les conditions de transport et la présentation du produit, fit apparaître du même coup la nécessité d'une étiquette individuelle.

Il y eut tout d'abord des tentatives simplistes. Puis l'étiquette prit rapidement, grâce à l'idée du précurseur, l'imprimeur Orgeval, sa forme définitive et décorative destinée à attirer le regard et à constituer comme une véritable marque de fabrique.

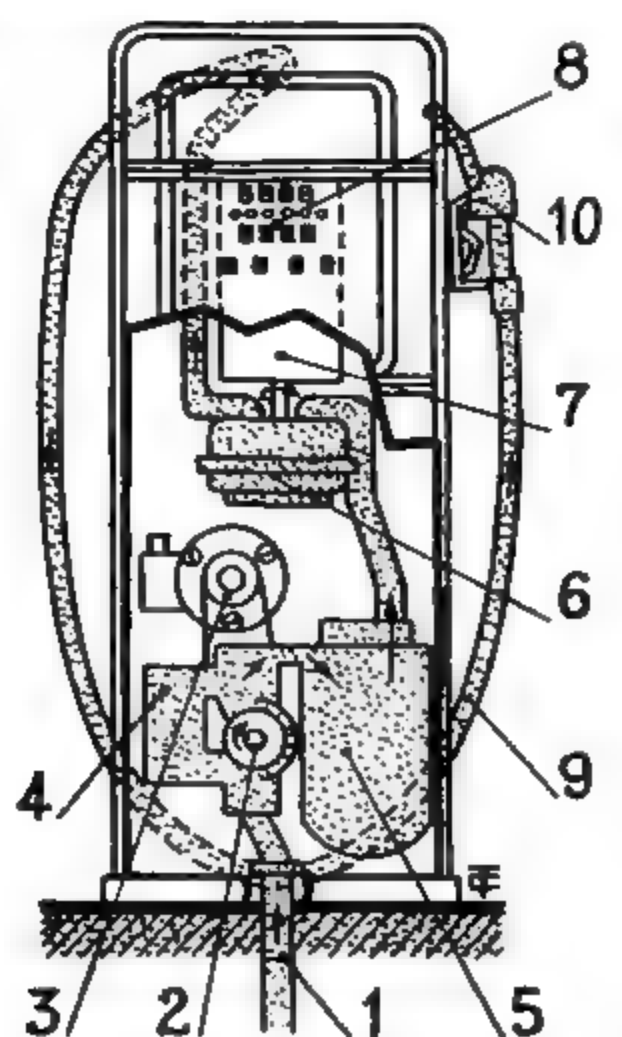
Les étiquettes françaises sont donc au nombre de 40 000, mais là, comme dans d'autres collections, il existe des variantes : il n'y a que 25 000 dessins différents. Certaines se différencient les unes des autres par la couleur ou le format. Il y en a des rondes, polygonales, crénelées, dentelées, asymétriques et à coins arrondis.

A peu près tous les genres possibles dans le domaine publicitaire se retrouvent dans les étiquettes de fromages plus encore qu'en philatélie.

Actuellement, poursuit M. Daniel Chénery, en France, on imprime plus de 300 millions d'étiquettes par an. Ici, une parenthèse. Savez-vous combien on produit quotidiennement, pendant la bonne saison, de camemberts ? Un million, parfaitement, un million auquel il convient d'ajouter tous les autres fromages. Chaque tirage, qui va de 5 000 exemplaires à un million, correspond le plus souvent à un modèle nouveau au sens même où l'entend le collectionneur, c'est-à-dire avec quelques variantes sur le modèle antérieur lorsqu'il ne s'agit pas d'une création originale.

La Tyrosémiphilie est donc une des collections les plus dynamiques qui soient, laissant loin derrière elle la philatélie, si l'on s'en tient à notre seul pays.

CHOSE, MON AMIE



UN COMPTEUR VOLUMÉTRIQUE

L'ON appelle souvent improprement « pompe à essence », les distributeurs automatiques de carburant, à débit constant et calculé.

Ce système est en effet de création relativement récente, une vingtaine d'années environ. Avant, le pompiste se servait réellement d'une pompe, d'où l'habitude d'appeler ainsi un distributeur.

Jusqu'à la Grande Guerre (1914-1918), le ravitaillement en essence des automobilistes ne s'effectuait que par bidons de 5 litres. Le chauffeur les trouvait aussi bien chez l'épicerie que chez le droguiste ou le marchand de tabac, ainsi que chez quelques rares garagistes, stockant ces bidons.

Les premières pompes à main apparurent en 1918-1919 et ne se multiplièrent que vers 1920-1925 chez les commerçants assurant déjà la distribution en bidons. Mais comme ces commerçants fermaient le plus souvent le dimanche, de grandes marques d'essence créèrent, dès 1921, les premières stations-services.

Ces pompes se manœuvraient d'abord à la main et ne comportaient qu'un simple cadran avec une aiguille, indiquant la quantité d'essence débitée. Par la suite, apparurent des modèles avec deux bouteillons de 5 litres, dont l'un se remplissait pendant que l'autre se vidait, mais la manœuvre en était toujours manuelle. Le principe de fonctionnement est le même pour les quelques modèles existant et dont seule la construction a changé. Le schéma ci-contre vous donne ce principe.

Stocké dans un réservoir souterrain, le carburant est aspiré dans la colonne montante (1) par la pompe centrifuge (2) entraînée par un moteur électrique (3). Cette pompe comporte un filtre (4) d'où le carburant passe dans un séparateur d'air (5) avant d'être pulsé vers le **mesureur volumétrique** (6). C'est celui-ci qui effectue le comptage de la quantité de carburant délivré et entraîne la **calculatrice** (7). Celle-ci change les chiffres de l'**indicateur** (8), faisant connaître au pompiste et au client d'une part le volume débité, d'autre part le prix total correspondant.

Du **mesureur volumétrique** (6), le carburant est dirigé par une tubulure rigide sur le **tuyau flexible** (9) à l'extrémité duquel se trouve la **pipe de distribution** (10). Celle-ci est munie d'une gâchette pour laisser passer le carburant en temps voulu et l'arrêter quand il faut. Le décrochement de la pipe (10) de sa position de rangement déclenche la mise en marche du **moteur électrique** (3). Ainsi, dès que le pompiste appuie sur la gâchette, l'essence peut couler dans le réservoir de la voiture.

Organes de très grande précision, le **mesureur** (6) et la **calculatrice** (7) sont vérifiés sans préavis par le Service des Poids et Mesures, évitant ainsi toute fraude.

Une pompe à main permet enfin de faire fonctionner le distributeur en cas de panne de courant.

Christian H.G.H. TAVARD.

C'est tous
les jours fête...



Vitancel
le dessert économique

**PRÊT EN 1 MINUTE
SANS CUISSON**



Votre Maman le prépare si facilement ! Elle peut même vous charger de sa confection. Mais oui, vous allez voir comme c'est simple :



1 Versez le contenu du sachet dans un récipient.



2 Délayez avec 1/2 litre de lait froid en battant au fouet ou à la spatule.



3 Versez dans une grande coupe.
C'est prêt... et c'est délicieux !
Deux arômes naturels : vanille ou chocolat.



DESSERTS
Ancel



BON

A adresser à ANCEL 30, rue La Fayette, à STRASBOURG (Bas Rhin). Veuillez m'envoyer gratuitement les 2 images ZORRO que vous m'offrez dans PILOTE et tous renseignements sur la collection des images, l'Album ZORRO (avec son Code Secret) et les cadeaux ANCEL. Ci-joint une enveloppe timbrée à 0,25 NF avec mon Nom et mon Adresse complète.

100.000 notes
de musique

**l seule idée de
cadeau...**



Gilbert Becaud
te conseille :

Pour ton Papa

SUPER FLAIR à bille Saphir[®]
il n'en croira pas ses doigts.

Exceptionnellement du 25 Novembre au 31 Décembre le **SUPER FLAIR** à bille saphir[®] à 9,90 NF au lieu de 11,15 NF. Modèles Bijouterie Jusqu'à 33, 25 NF.

Pour ta Maman

FLAIR LADY, le stylo idéal pour le sac :
Modèle chromé 7,90 NF
Modèle plaqué or 19,00 NF

(*) Saphir synthétique : toutes les qualités de la pierre véritable.

Jif
Waterman





Michel TANGUY



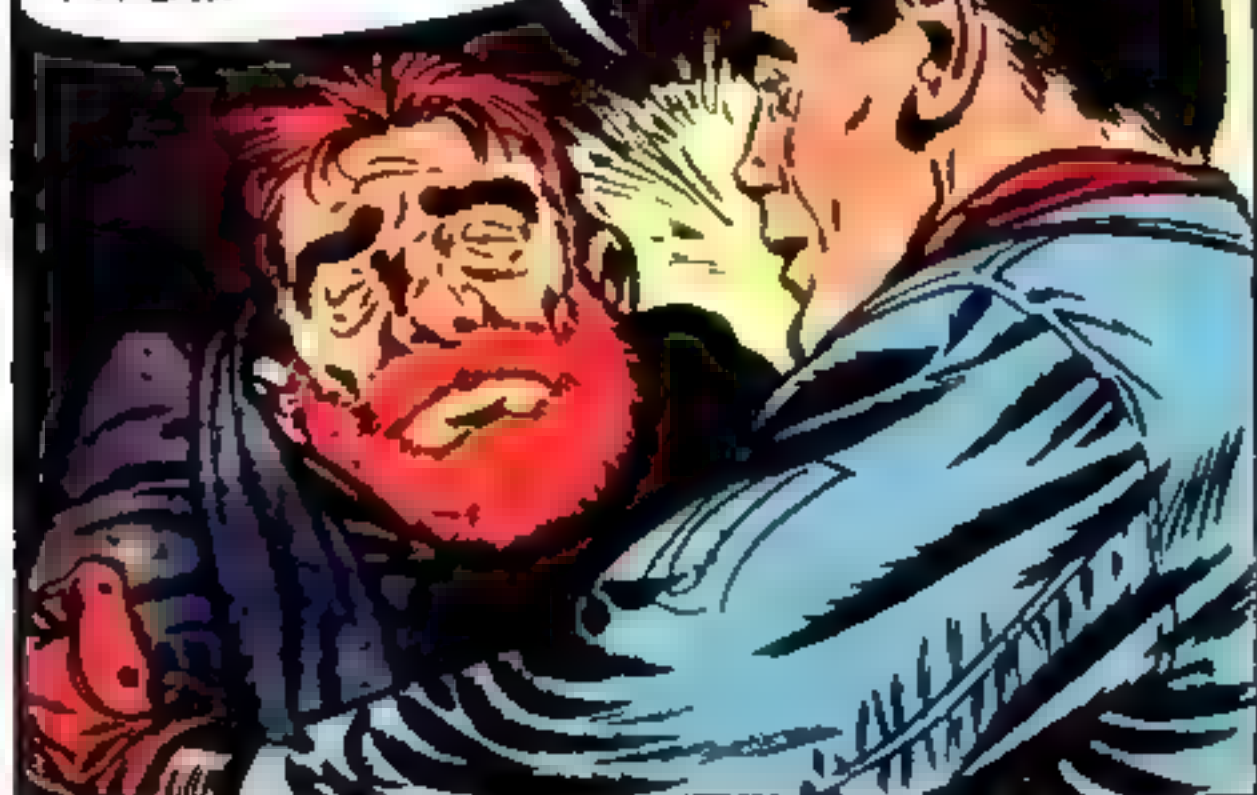
RESUME. — Abattu en plein désert, alors qu'il attaquait un rezzou de pillards, Michel Tanguy réussit à poser son avion en perdition près du camp abandonné des Touareg. Il y découvre un prisonnier en piteux état. La surprise de Michel Tanguy est énorme.

DESSINS : UDERZO

TEXTE : J.M. CHARLIER

D...DARNIER!!!...LUI! VIVANT?!?

CE N'EST PAS CROYABLE! JE RÊVE!...
C'EST UN VRAI MIRACLE!
TONNERRE! IL EST
ÉVANOUÏ!... PAUVRE
TYPE!...



MA PAROLE... CO...COMMENT SE FAIT-IL QU'APRÈS
ÊTRE TOMBÉ QUELQUE PART DANS L'ANTI-ATLAS, JE
LE RETROUVE ICI... EN TOUS CAS, SI J'EN JUGE PAR
SON ÉTAT PHYSIQUE, IL A DÛ EN VOIR DE TOUTES
LES COULEURS!...



HO, DARNIER... HO!... LES ENNUIS SONT
FINIS!... ÇA Y EST!... ON DIRAIT QU'IL
SE RÉVEILLE...



**?!... OÙ... OÙ SUIS-JE?! JE...
OH! T...TANGUY?!?**

N...NON? CE... C'EST
IMPOSSIBLE!...

MAIS SI, MON
LIEUTENANT, C'EST
BIEN MOI!...



MAIS... OÙ SONT
LES TOUAREG?...



ENFUS! DISPERSÉS
À COUPS DE
ROQUETTES ET DE
CANON!... MAIS MIEUX
VAUT NE PAS RESTER
ICI!... NOUS POUVONS
TROUVER DU SECOURS
À PROXIMITÉ! POUVEZ-
VOUS MARCHER?

LE CAMP QUE LES TOUAREG
ATTAQUAIENT DOIT SE TROUVER
DANS CETTE DIRECTION...
COURAGE, MON LIEUTENANT!...
IL Y A LA-BAS DE QUOI
VOUS SOIGNER...

JE... J'ÉTAIS À
BOUT, TANGUY!...
VOILA DES MOIS QUE
JE VIS UN EFFROYABLE
CALVAIRE!...



ET DARNIER RACONTE À TANGUY
LES ÉVÉNEMENTS QU'IL A VÉCUS...

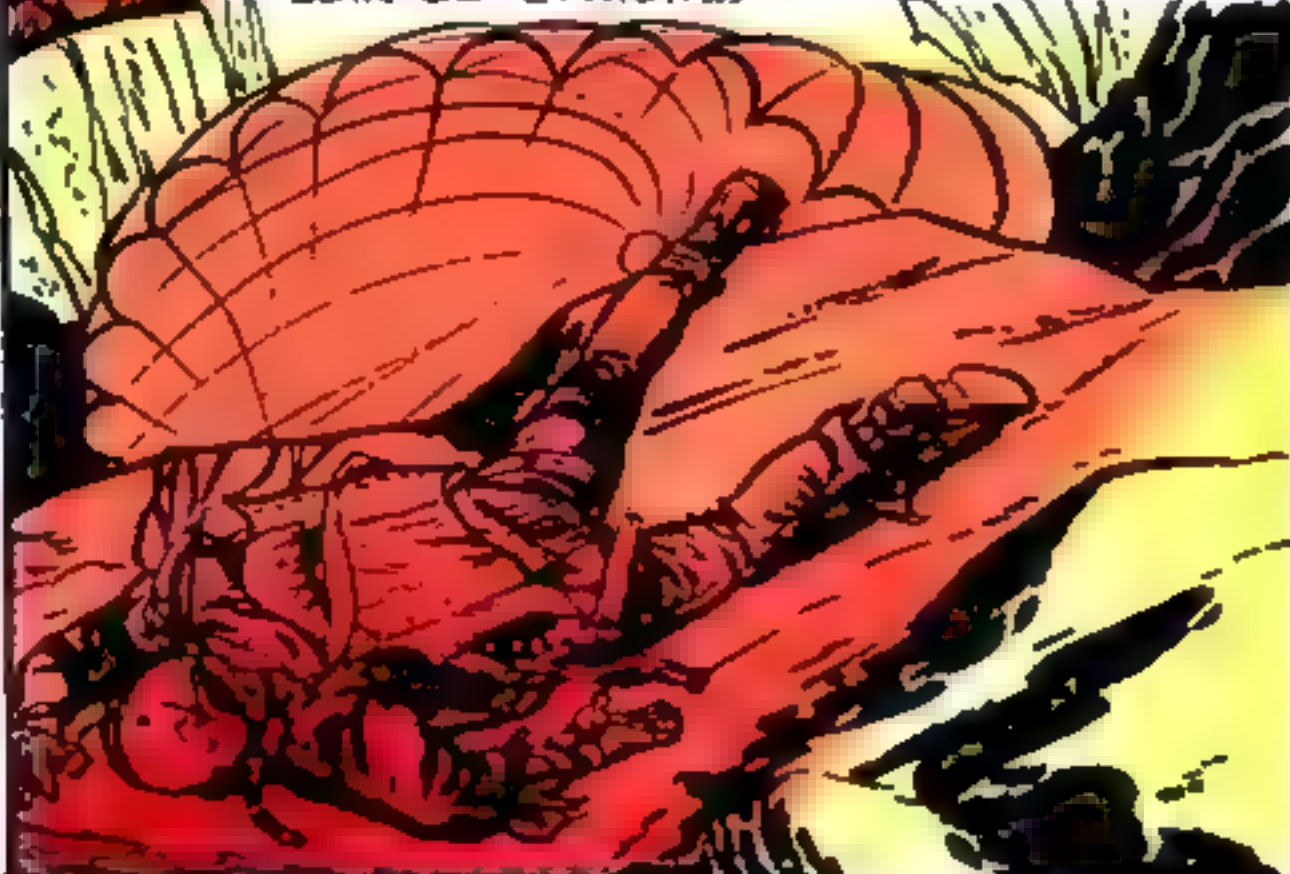
APRÈS AVOIR ÉTÉ FROIDEMENT
ABANDONNÉ PAR CE LÂCHE DE
ST HÉLIER, J'AI ÉTÉ TOUCHÉ EN
PLEIN PAR LES ROQUETTES DU
SALOPARD QUI ME POURSUIVAIT...
JE ME SUIS RETROUVÉ TOMBANT COMME
UNE BRIQUE DANS MON ZINC EN FEU QUI SE
DÉSAGRÉGEAIT... IMPOSSIBLE DE ME DÉGAGER!



DÉJÀ, JE VENAIS DE PLONGER
ENTRE DES PAROIS À PIC ET
JE N'ÉTAIS PLUS QU'À
QUELQUES CENTAINES DE
MÈTRES DU FOND DE LA GORGE...
QUAND UNE EXPLOSION SE
PRODUISIT, DÉSAGRÉGEANT LE ZINC
ET M'ÉJECTANT, UN VRAI MIRA-
CLE!... MAIS J'ÉTAIS BLESSÉ
ET BRÛLÉ!...



... J'EUS TOUT JUSTE LE TEMPS D'OUVRIRE
MON PARACHUTE AVANT DE M'ÉVANOUÏR...
JE TOUCHAI Lourdement LE SOL ET ME
BRISAI L'ÉPAULE... LE VENT M'AVAIT DÉPORTÉ
LOIN DE L'AVION...



... QUAND JE REVINS À MOI, JE COMPRIS
QUE JE N'AVAIS PAS UNE CHANCE D'ÊTRE
RETROUVÉ LÀ OÙ J'AVAI TOUCHÉ TERRE...
TREMBLANT DE FIÈVRE, SOUFFRANT HORRI-
-blement, JE ME MIS EN ROUTE AU HASARD,
CHERCHANT À DESCENDRE VERS LES
BASSES VALLÉES... J'ALLAI JUSQU'À CE
QUE JE M'ÉCOULE DÉFINITIVEMENT...



ALAMO

par
STEVE FRAZEE
traduit de l'anglais par
RENÉE TESNIÈRE
publié aux Éditions FRANCE-EMPIRE

diriger vers la « cantina ». Les gens de Bexar avaient été péniblement éprouvés dans leur sympathie pour les Américains. Mais ils regardaient Bowie avec affection. Il était aussi proche d'eux que pouvait l'être un Américain, et malgré la réputation de son terrible couteau, il n'était pas homme à vous faire des ennemis pour des motifs insignifiants.

Et c'était bien là le plus bel éloge qu'on pût faire d'un Américain du Nord.

Comme la plupart des « tejano », Big Jim était citoyen de Mexico et de l'église, mais cette dernière qualité ne paraissait pas le troubler davantage que bon nombre de saints de Bexar, bien connus dans les « cantinas ».

La femme de Big Jim était de Bexar, elle aussi : c'était une femme magnifique, la fille de Veramendi, lieutenant-gouverneur de Coahuila-Texas. Les gens de Bexar l'aimaient également beaucoup. Elle était morte, trois ans plus tôt, du choléra, en même temps que ses deux enfants, son père, sa mère et plusieurs autres membres de sa famille.

Les gens en avaient tous éprouvé une peine profonde. Ils avaient compris pourquoi Big Jim était parti, pourquoi il était resté longtemps absent. Ils comprenaient encore maintenant pourquoi il lui arrivait de boire comme un « lardon » de la Sábana qui aurait réussi un joli coup de filet.

Il vint tout droit à la « cantina » de Gonzalo et ceux qui étaient à l'intérieur se précipitèrent sur le seuil pour l'inviter à se joindre à eux. Mais il dit en souriant :

— Tout à l'heure, les amis.
Puis il s'adressa à Veedor, en se penchant un peu sur sa selle :
— Comment ça va, Don Bustamente ?

Le sourire de Veedor était à peine ses lèvres minces mais il venait du fond de son cœur, car il se sentait grandement honoré :

— Le soleil brille, j'entends la voix d'un ami. Que pourrait demander de plus un vieux homme ?

— Votre visage seul a vieilli, mais ni vos yeux, ni votre cœur, Don Bustamente.

Big Jim sourit, fit à Veedor le salut comanche et s'éloigna dans la direction de la maison du « commandante » américain.

Ça faisait du bien. Veedor se sentait plus jeune. Il se redressa sur son banc, oubliant un moment ses pauvres jambes. Son regard acéré comme celui d'un aigle vit les deux « mestizos » se lever, bâiller, simuler tous les gestes du réveil. Après quoi, ils se dirigèrent

vers leurs chevaux, de la démarche gauche des cavaliers.

Un peu plus tard, Bernal survint, débordant de nouvelles :

— Ceux qui sont avec Big Jim disent qu'il vient de la part du général Houston pour détruire Alamo et que...

— Quelle commère tu fais. Tu devrais aller laver le linge à la rivière, avec les femmes.

Vexé, Bernal se détournait déjà.

— Attends, dit Veedor. J'ai quelque chose à te dire.

Il chercha à se composer un visage pour donner plus de poids et de dignité à sa déclaration.

— Big Jim est un « cristiano », c'est vrai, et il n'est pas des nôtres, mais j'ai décidé qu'il fait partie des grands.

Le petit visage brun de Bernal se figea brusquement. Il n'avait jamais très bien compris de qui le vieux voulait parler au juste quand il faisait de fréquentes allusions aux grands. Mais à ce moment, il en sautait comme un reflet sur le visage aquilin, farouche, desséché, de son arrière-grand-père. Et il pressentait ce qu'il ignorait encore, ce jeune Bernal : c'est qu'il est terrible de devenir très vieux, d'avoir les genoux brisés et de n'avoir plus droit à autre chose qu'un banc au soleil du matin et une place à l'ombre quand venait la grosse chaleur.

— Souviens-toi bien de ce que je t'ai dit, l'exhorta sévèrement Veedor.

Bernal hocha vivement la tête et courut voir ce que faisaient Big Jim et les nouveaux arrivants.

Le soleil, à présent, était haut sur l'antique chapelle d'Alamo. C'était le 19 janvier 1836.

CHAPITRE II

Le colonel Joseph C. Neill, de l'Armée du Texas, commandant en chef du secteur de Bexar, qui comprenait Alamo et ses environs, était vautre dans son fauteuil de cuir en une posture fort peu militaire. Il écoutait le rapport de Jim Bowie sur la situation au Texas.

— Il ne reste plus une seule garnison mexicaine, mais on ne se soucie guère de les empêcher de revenir.

Bowie but une gorgée du whisky du commandant en chef et fit la grimace :

— Vous êtes vraiment à la portion congrue, colonel.

Neill coupa l'air d'un geste éccœuré :

— Pas d'argent, pas d'hommes, pas de vivres... pas même un ordre précis d'une autorité à qui je puisse faire confiance. J'attends, c'est tout.

— Ainsi que je vous le disais, colonel, il ne reste plus de troupes mexicaines au Texas. Il ne reste d'ailleurs pas grand-chose non plus de l'armée du Texas. Le colonel Fannin dispose de ce qui subsiste à Goliad. Je suis allé à Copano, à San Felipe, à Goliad, je suis venu ici le mois dernier, comme vous savez, et je suis retourné à San Felipe, pour essayer de faire des recrues.

Bowie secoua la tête.
— On ne s'intéresse plus beaucoup à la guerre. Les gens, pour la plupart, s'imaginent que nous l'avons déjà gagnée et ils parlent maintenant de conclure un accord pacifique avec le gouvernement mexicain.

— Avec Santa Anna ? Par l'enfer ! Neill se leva, alla jusqu'au seuil. Trois de ses volontaires descendaient la rue en titubant ; l'un d'eux laissait traîner la crosse de son fusil derrière lui, dans la poussière.

Ils aperçurent Neill ; un homme esquissa un geste indéfini à hauteur de l'épaule, en guise de salut :

— Et alors, mon colonel, dit-il d'un ton cordial, quelles nouvelles il apporte, ce Bowie, hein ?

Le colonel dévisagea l'homme jusqu'à ce qu'il baissât les yeux. Avec un sourire d'excuse, le volontaire murmura :

— C'est histoire de savoir, mon colonel. Bon sang, on est tous des coquins, ici, non ?

Il rejoignit ses compagnons en débouchant.

Sans se retourner, Neill déclara :
— Je dispose ici d'une centaine d'hommes environ, le diable sait que je n'ai pas beaucoup de poudre, pas beaucoup de quoi que ce soit. Mais je garantis que c'est ici qu'il faut se battre.

Brusquement, il vira sur ses talons, le visage assombri par la colère :

— Je me fiche de ce qu'on peut raconter vers l'est. Le San Antonio constitue notre ligne de défense naturelle, d'ici jusqu'à Goliad. Vous, colonel Bowie, qu'en pensez-vous ?

Voilà qu'il lui redonnait ce titre de colonel. Bowie garda un moment les yeux fixés sur la table avant de se lever pour se lever. Il fallait vraiment se montrer fort peu entreprenant pour ne pas réussir à ramasser un titre militaire quelconque, sur la frontière ; mais, ces derniers temps, Bowie commençait à ne plus pouvoir supporter le sien.

Parmi tous les Texans qui avaient

obtenu ou s'étaient approprié une parcelle d'autorité, seul Sam Houston paraissait accorder quelque confiance à Jim Bowie. Le général s'était débattu comme un beau diable pour lui faire obtenir un brevet d'officier dans l'armée du Texas, mais le gouverneur, le lieutenant-gouverneur, le Conseil, tous ces gens dressés les uns contre les autres, s'étaient accordés sur un point : Méfions-nous de Jim Bowie, il joue la carte mexicaine.

Tout ce qu'ils avaient jugé bon de lui donner, c'était la mission de lever des volontaires. Encore heureux, pensa-t-il froidement, que le Conseil eût montré assez de bon sens pour mettre Sam Houston à la tête de l'armée du Texas, si piètre fût-elle.

— Quelle est votre opinion ? Insista Neill.

— Je ne suis pas en mesure de décider si Bexar est l'endroit indiqué pour résister. Houston n'en sait rien non plus. Il était plus ou moins d'avis de faire sauter Alamo et de se replier. Mais il m'a tout de même demandé d'étudier la situation et de voir ce que j'en pensais.

Il reprit après un silence :
— Avez-vous des nouvelles de l'armée mexicaine ?

— Certains bruits circulent. Neill tendit les mains en avant.

— Il semble que Santa Anna bouge, mais c'est tout ce qu'on peut dire. Une chose, pourtant : s'il vient vraiment ici, toute son armée sera fatiguée par la longue marche. Et nous, nous aurons peut-être alors reçu des renforts considérables. Pensez-vous que nous ayons des chances de les obtenir ? Bowie haussa les épaules.

(A suivre.)

EN MEXICAIN, DANS LE TEXTE :

Sorape ...	sorte de cope
Frijoles ..	fèves
Tortilla ..	sorte de crêpe
Llano	plaine
Presidio ..	forteresse
Mestizo ..	métis
Pueblo ...	village
Tejano ...	texans
Ladron ...	voleur

(Photo Artistes Associés.)



Des cavaliers entraient dans Bexar. A leur tête, un homme riche, mais qui n'en demeurait pas moins un homme du peuple : Jim Bowie.



L'un des plus mauvais souvenirs de Darrigade : sa chute au Parc des Princes, à l'arrivée du Tour de France 1958, lorsqu'il entra en collision avec un officiel qui se tenait trop au bord de la piste.

DARRIGADE nouveau capitaine de France



ANDRÉ DARRIGADE jouit d'une grande popularité, en France et dans le monde. Il attire une sympathie qui lui a déjà valu le « Prix Orange », décerné chaque année par les journalistes au coureur le

plus courtois. Le plus courtois sur la ligne de départ, s'entend, car André Darrigade, sujet hyper-nerveux, se révèle d'un abord parfois difficile après les arrivées ! Que la victoire lui ait échappé pour une cause quelconque, erreur de placement ou manœuvre d'un adversaire, il donne aussitôt libre cours à sa colère. On l'entend rouler les « r », expliquer avec force gestes les raisons de l'échec, dire leur fait à ses équipiers. Mais sa colère tombe très rapidement, et il y a de fortes chances pour que « Dédé » ait retrouvé sa sérénité habituelle quand il sortira de la douche, une demi-heure plus tard...

Il est le plus rapide des routiers-sprinters français et, à ce titre, on trouve son nom sur les listes des favoris, au départ des principales épreuves classiques. Au vrai, ce Landais à la coiffure d'or est capable de remporter n'importe quelle épreuve, à l'exception du Tour de France où la montagne le trouve parfois en difficulté. Il a déjà gagné le Critérium National, le Tour de Lombardie et le championnat du monde en 1959. De plus, il a ramené à Paris le maillot vert du Tour de France, en 1958. Ses qualités de coureur et son bon esprit ont séduit Marcel Bidot, directeur technique de l'équipe de France du Tour, qui lui a déjà offert huit fois la sélection. Le bail n'est pas terminé pour autant et Darrigade, en juillet prochain, portera encore le maillot tricolore sur les routes du Tour de France.

Cette année, il franchira un tournant de sa carrière. Pour la première fois, il abordera la saison routière avec le titre de Capitaine au sein d'une équipe nouvellement constituée, placée sous l'autorité de l'ancien champion du monde, Georges Speicher. Jusqu'alors, Darrigade portait les couleurs Leroux-Helyett, et il partageait ses prérogatives avec Jacques Anquetil et Jean Graczyk, sans parler de Joseph Groussard, Seamus Elliot et quelques autres. Sans que l'on pût jamais parler de « rivalités intestines », cette promiscuité des valeurs engendra parfois des tiraillements, des frictions d'amour-propre, des commentaires vinaigrés. Bref, l'ami Darrigade se sentait un peu gêné aux alentours !

Demain, il portera le maillot bleu ciel de l'équipe Leroux-Alcyon, avec le solide et bon François Mahé pour lieutenant. Quand cette nouvelle équipe fut présentée à la presse, il y a quelques jours, M. Leroux insista sur le rôle de Darrigade : « Il sera le chef d'équipe, le leader de notre formation », expliqua

le patron. C'était net, sans équivoque. En d'autres termes, le Dacquois bénéficiera sur la route de tous les avantages accordés à Van Looy par les équipiers de la formation Faema. Mais quels sont ces avantages ? Les voici...

COMMENT PRÉPARER UN SPRINT...

Les courses classiques, de Paris-Roubaix au Tour de Lombardie, en passant par Milan-San Remo et le Tour des Flandres, sont devenues l'apanage des routiers-sprinters. Pour terminer à la première place, le coureur doit s'avérer capable de soutenir de bout en bout un rythme ultra-rapide et de terminer éventuellement par un sprint spectaculaire. Ces dernières années, les Belges ont rafilé la plupart des victoires, parce que les routiers-sprinters sont nombreux de l'autre côté de la frontière et parce que... Rik Van Looy, le meilleur d'entre eux, reçoit l'arde d'une équipe stylée, conçue pour le servir.

Sur la route, Van Looy se tient en retrait dans le peloton, lance ses hommes à la poursuite d'un coureur dangereux, leur demande d'assurer le train afin de prévenir les attaques : dans un peloton qui roule à 45 de moyenne, il n'est pas aisé de démarrer !

Tandis que ses équipiers contrôlent le terrain, Van Looy, du coin de l'œil, surveille ses principaux adversaires. S'il parvient à se dégager, ses hommes essaient aussitôt d'enrayer l'action des poursuivants. Si l'éventualité d'un sprint final se précise, on voit les Soergelos, Kherkove, Schroeders s'installer en tête, dix kilomètres avant l'arrivée. Sous leur action, la moyenne monte, monte, au point de donner au peloton étiré par l'accélération l'aspect d'une longue file indienne. Dans le sillage de ses « locomotives », Van Looy guette le moment de jeter la totalité de ses forces.

On comprend qu'un athlète bénéficiant d'un service aussi bien organisé ne soit pas facilement vulnérable. Souvent, nous avions entendu André Darrigade déplorer son essoufflement :

— Rien à faire contre Van Looy dans l'état actuel des choses ! Mais je serais curieux de l'affronter avec les mêmes armes, à l'arrivée d'une course dure...

L'occasion se présentera dans quelques mois. Le choc vaudra d'être vu, car l'amour-propre de Darrigade est à l'unisson avec l'orgueil de Van Looy, le numéro un du cyclisme contemporain.

UN MAUVAIS SOUVENIR

Si l'on demande à Darrigade son meilleur souvenir, il n'hésite pas :

— La plus grande satisfaction de ma carrière, mon grand idéal : le titre de champion du monde ! Cette victoire m'a donné une autorité nouvelle, de la personnalité vis-à-vis de mes coéquipiers, de la considération chez mes adversai-

res. Pourtant, je conserve un merveilleux souvenir de ma victoire dans le

trop fatigué pour fournir une réplique valable à Darrigade, frais débarqué de Paris. » Ici, il convient de rectifier cette erreur : un coureur rodé par trois jours de « Six Days » possède un avantage énorme sur un adversaire venu de l'extérieur pour disputer une épreuve donnée. Cela, tous les techniciens le savent, et surtout Van Steenbergen qui avait pris le soin de déclarer avant la rencontre : « Je ne crois pas que Darrigade puisse me battre aujourd'hui. »

Il n'en reste pas moins que le Français n'a pas digéré la pilule ! Il rêve d'une revanche, revanche contre Van Steenbergen qui reste un routier-sprinter ultra-rapide et un coureur loyal, revanche contre le sort qui lui fut assez peu favorable en 1960. Son objectif principal sera Paris-Roubaix, mais il précise :

— Je serai prêt pour toutes les classiques. La méthode qui consiste à préparer une épreuve plus particulièrement ne m'a jamais réussi. Le principal, c'est d'aborder en bonne condition le début de saison.

Enfin, il reste formellement opposé à la course contre la montre du premier jour, dans le Tour de France.

— On veut qu'elle établisse la hiérarchie, dit-il, mais quelle hiérarchie ? Celle des spécialistes ! Ce n'est pas juste.

Car André Darrigade, garçon franc, dit toujours ce qu'il pense et tout le monde lui en sait gré.

LA SEMAINE PROCHAINE :

BAHAMONTÈS DE TOLÈDE

LA COURSE A PIED FAIT LES BONS ROUTIERS SPRINTERS

Quand Pierre Chany m'a demandé ces lignes pour les amis de Pilote, dans lequel je lisais régulièrement les confidences de Roger Rivière l'été dernier, j'ai marqué un temps d'hésitation : que devais-je écrire ? Après quelques instants de réflexion, j'ai choisi de commencer par une anecdote...

J'étais déjà un bon coureur régional quand je vins à Paris pour y effectuer mes débuts sur la piste, en 1949, sous les couleurs du Vélo-Club de Courbevoie-Asnières. Au vrai, ces débuts furent assez catastrophiques et, pour ma première course « à l'américaine », je fus contraint à l'abandon à la suite de plusieurs chutes successives. Sur le point de renoncer, je choisis pourtant de persévérer. Je m'engageai dans la « Médaille », cette épreuve pour les jeunes, destinée surtout à déceler les bons sprinters. La tentative évolua favorablement et je fus assez fortuné pour remporter la finale, le grand final, s'il vous plaît, devant un jeune Italien du nom d'Antonio Maspis ! Depuis lors, celui-ci est devenu plusieurs fois champion du monde de la spécialité !

Ces précisions à l'intention de ceux, parmi vous, qui envisagent de débiter bientôt dans les compétitions, pour leur dire surtout de ne pas se laisser décourager par une première expérience malheureuse. En cyclisme, les lauriers conquis trop facilement, dès les premiers essais, ne signifient pas grand-chose. Les prodiges du premier jour réussissent assez rarement, et Jacques Anquetil, pour sa part, a déploré quelques échecs avant de s'imposer, en Normandie, comme un rouleau de première force.

Vous attendez sans doute que je vous livre le meilleur moyen de gagner des sprints ? Alors, lisez bien ceci : en premier lieu, effectuez des pointes sur votre bicyclette, chaque fois que l'occasion s'en présentera. Sur la route, choisissez une borne kilométrique et employez-vous, si vous êtes seul, à couvrir le plus vite possible les cent derniers mètres, puis les deux cents derniers et ainsi de suite jusqu'au jour où vous serez en état de couvrir à toute allure les 1 000 mètres, et de terminer par un effort total, en obtenant une « survitesse », si je puis m'exprimer ainsi.

Un conseil : profitez de l'hiver pour effectuer des promenades dans les bois, habitez-vous à respirer profondément et vivez-vous à des courses rapides, à pied, en tenant le vélo par la bride. Ensuite, remontez en selle. Je ne sais pas de meilleure méthode pour entraîner le cœur aux efforts violents des courses de vitesse. Scherens, jadis, en usa, m'a-t-on rapporté, pour conquérir sept fois le titre de champion du monde des sprinters.

ANDRÉ DARRIGADE.

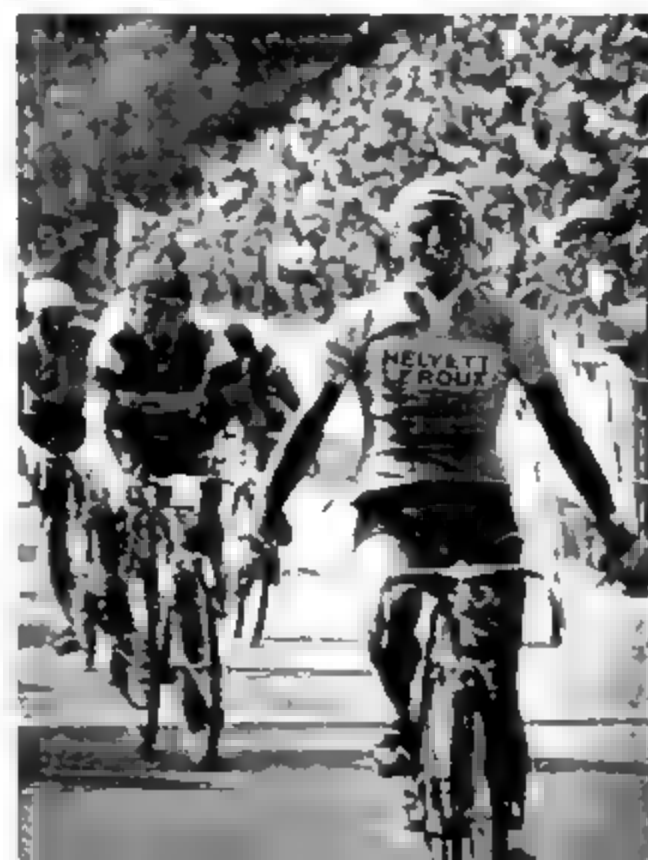
Tour de Lombardie 1956. Ce jour-là, j'avais battu, au sprint, et Fausto Coppi, et Rik Van Looy, et Fiorenzo Magni. En huitième position dans la ligne opposée, sur la piste du Vigorelli, j'ai « sauté » tout le monde dans les derniers mètres. Je n'avais jamais été aussi rapide.

Il réfléchit un instant.

— Terminer premier devant Coppi ! c'est quand même un merveilleux souvenir !...

En revanche, le brave « Dédé » n'est pas près d'oublier sa malheureuse confrontation avec Van Steenbergen durant les Six Jours de Bruxelles, confrontation organisée dans le cadre du jeu télévisé « La tête et les jambes ». Sur cinq sprints, Darrigade en perdit cinq ! Or, les speakers avaient laissé entendre que « Van Steenbergen, qui participait aux Six Jours, serait peut-être

Darrigade est fameux pour ses qualités de sprinter. On le voit ici, triomphant, gagner une étape du Tour 1959, devant Louison Bobet

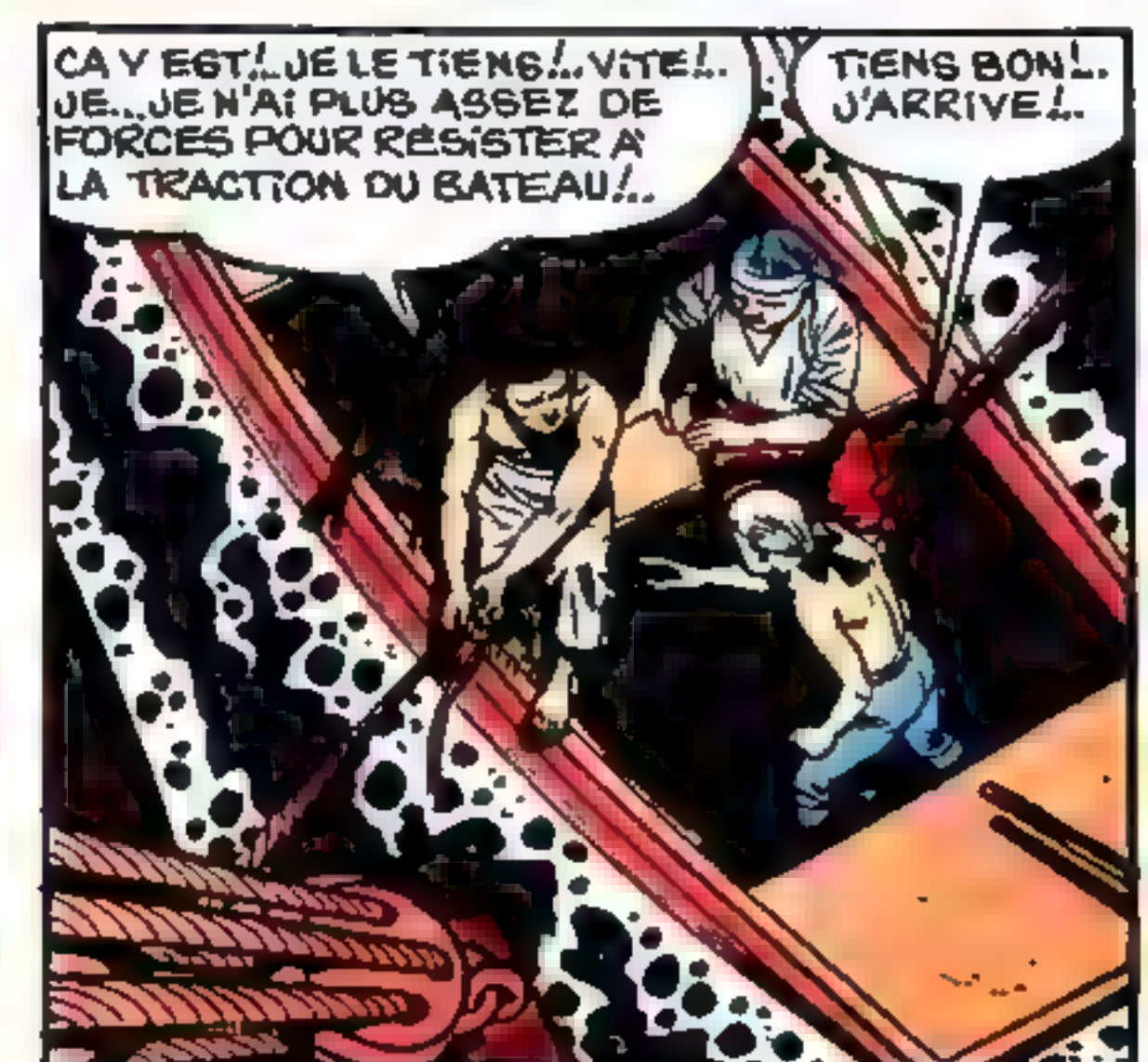
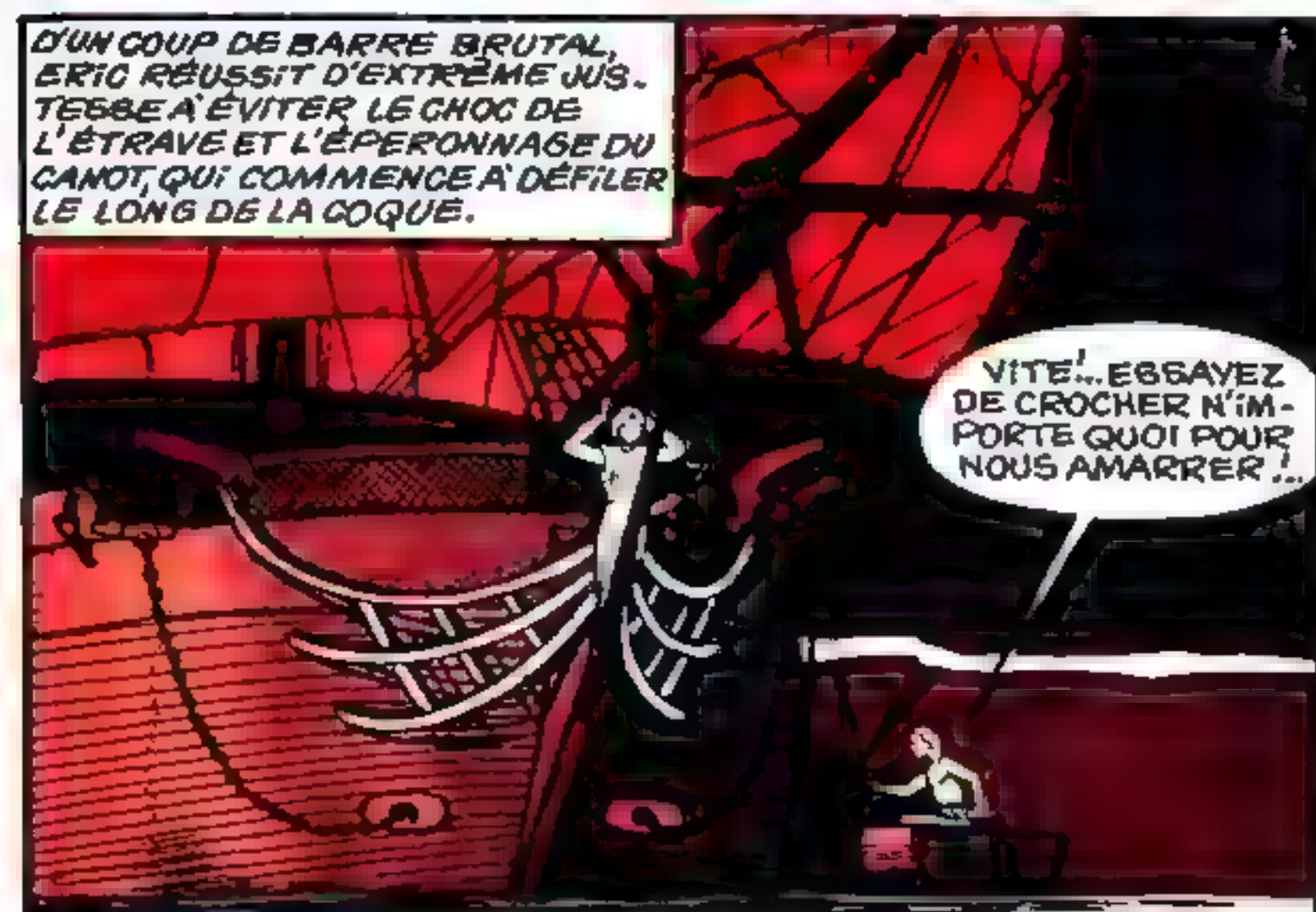
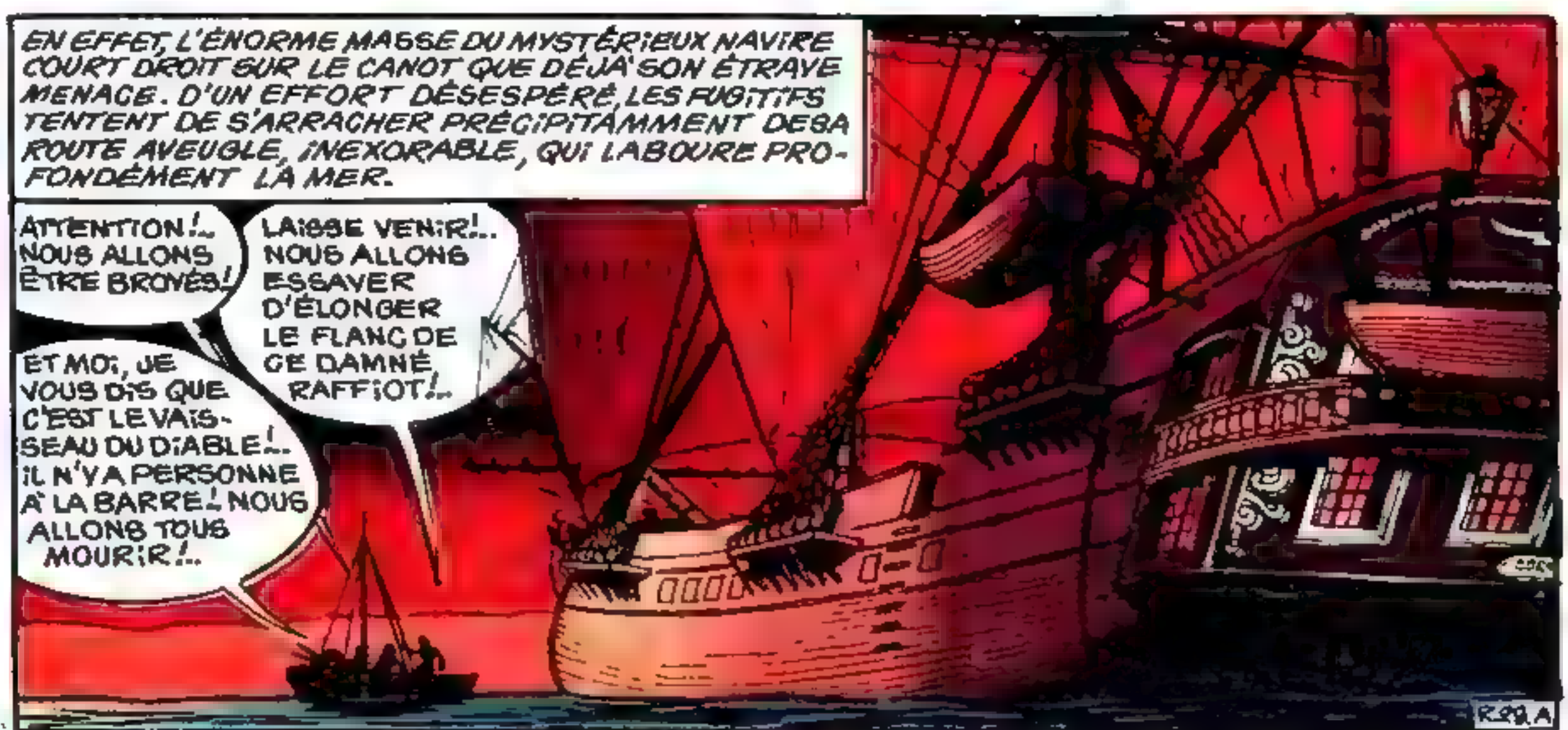


le DEMON des CARAÏBES

DESSINS: V. HUBINON

RESUME. — Avec ses compagnons d'évasion, Eric erre sur l'Atlantique Sud sur un canot complètement dépourvu d'eau, au moyen duquel il tente d'atteindre la côte africaine. C'est alors qu'un mystérieux vaisseau surgit soudain à l'horizon...

TEXTE: J.M. CHARLIER





LES JEUNES PILOTES FRANÇAIS ont enfin leur écurie



Au volant de la « Lotus » Junior de l'écurie Edger, Jo Schlesser, entouré par Edouard Germain et Robin Angell, directeur technique.

Il y a bien longtemps que nous le déplorons : la France, qui n'a déjà plus de voitures de course, risque d'être bientôt totalement absente de la compétition automobile : à part Maurice Trintignant, ses grands pilotes se sont tus, et les jeunes n'ont aucune possibilité de montrer leur talent au volant de monoplace d'écuries, comme cela se fait en Angleterre, en Allemagne ou en Italie... et même en Belgique et en Suisse.

Bien sûr, il y a la vaillante petite écurie des Monomill mais, lorsque les meilleurs ont fait leurs preuves, ils n'ont plus le moyen de continuer et de progresser sur des voitures plus puissantes pour s'affirmer.

Eh bien, nous n'avons pas prêché dans le désert : plusieurs sportifs de

bonne volonté viennent de se réunir, sous l'égide d'un sympathique producteur de cinéma, Edouard Germain, pour constituer l'écurie « Edger », destinée uniquement à donner leurs chances à de jeunes pilotes français.

Tout de suite, la nouvelle écurie a acheté deux magnifiques voitures de courses de formule Junior et a décidé de consacrer toutes ses activités à la compétition.

Maintenant, de nombreux jeunes guettent fébrilement le facteur, espérant la lettre qui les convoquera à Montlhéry pour être « testés » sur l'une de ces merveilleuses petites voitures. Déjà, nous pensons savoir que Bernard Boyer et Robert Bouharde, des Monomill, vont recevoir cette fameuse convocation, ainsi que Jean Vinatier, le pilote de l'ancienne écurie Renault. Mais il est aussi question de Dagan, de Pierre Monneret, et d'autres, dont on exige, non seulement qu'ils soient bons conducteurs, mais aussi qu'on les sente bien décidés à tout faire pour devenir de grands pilotes.

Des 1961, nous allons donc revoir avec plaisir une écurie française aligner des voitures bleues au départ de toutes les courses Junior, des voitures enfin dignes de leurs concurrentes, et nous suivrons, au fil des épreuves, la montée de nos jeunes pilotes.

JACK BRABHAM champion du monde

CETTE fois, ça y est ! Après le Grand Prix d'Amérique, dernière épreuve comptant pour le Championnat du Monde des conducteurs, Jack Brabham est consacré une seconde fois.

Mécanicien à l'oreille fine, Jack met au point et règle lui-même sa voiture. Toujours calme, il ne « casse » jamais et mène sa course comme il l'a préparée, sans se laisser influencer par rien. Bien souvent, on le voit, en début de compétition, faire signe de la main à des pilotes plus bouillants — et qui semblent à certains plus brillants — pour qu'ils passent... Mais, à l'arrivée, c'est lui qui est en tête, modeste et timide.

PROCHAINE SAISON CHEZ FERRARI ?

Que va-t-il faire en 1961 ? Continuer au volant de ces petites Cooper qu'il a mises au point et portées deux fois à la pre-

mière place du championnat du monde des constructeurs ? Au contraire, sent-il que la mauvaise passe de la puissante firme de Maranello, Ferrari, est terminée et acceptera-t-il le contrat que lui propose le commanditaire Enzo Ferrari ? Il est certainement déchiré entre son amitié pour John Cooper et son envie de continuer à glaner des victoires avec le plus bel engin du monde. Mais nous pensons, en fin de compte, qu'une telle consécration ne se refuse pas.

Quoiqu'il en soit, c'est une grande leçon et un grand espoir qu'apporte aux jeunes ce sympathique champion du monde, parti de son petit atelier d'Australie, sans grands moyens, mais avec la foi et l'enthousiasme qui soulèvent encore des montagnes.



PNEUMATIQUES

Buissons anti-collision sur certaines autoroutes américaines, qui empêchent l'éblouissement et arrêtent les voitures désemparées. Un seul ennemi : ces buissons doivent pousser sur place, pour que leurs racines soient profondes, et exigent cinq ans.

Une Chevrolet monoplace, à moteur V-8 en aluminium, de 1 500 cm³, placée derrière le pilote, et en avant des roues arrière, c'est-à-dire central, comme sur la Cooper, fait actuellement des essais secrets. L'Amérique viendrait-elle à la compétition ?

Le Conseil des Ministres l'a décidé : le Salon de l'Auto se tiendra pour la dernière fois au Grand Palais en 1961, et obligatoirement au Palais du C.N.I.T., à la Défense, en 1962.

Une société de Vénissieux (Rhône) vient de présenter un nouveau wagon porteur d'automobiles, le « deux-voies T.A. 60 », destiné au transport des voitures neuves ou accompagnées. Il peut transporter 10 voitures moyennes, soit le double des wagons actuels, pour le même manutentionnement.

Pour la première fois, constructeurs et pilotes inscrits pour les prochaines 24 Heures du Mans vont bénéficier de deux journées d'essais, fixées au samedi 8 et au dimanche 9 avril : du sport en perspective.

Dunlop vient de présenter coup sur coup le pneu « Elite », à grande adhérence, et une roue de secours ultra plate, donc tenant très peu de place, qu'une bouteille de gaz carbonique fait passer de 19 mm à 30 mm.

Pas avec le dos de la cuillère : un député anglais a proposé que toutes les voies ferrées soient converties en routes...

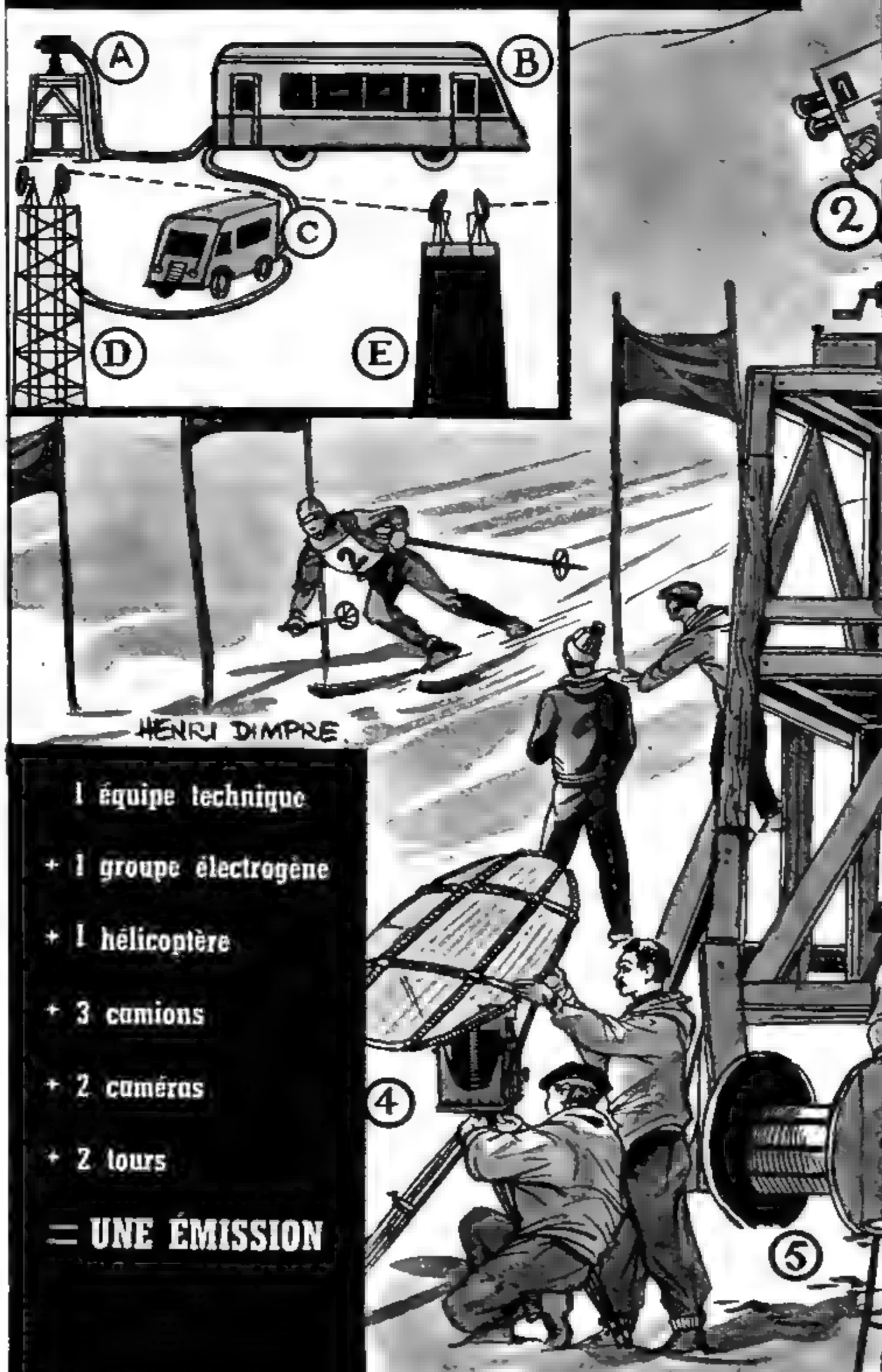
Willie Maureane, qui vient de rejoindre le centre de Bruxelles au centre de Paris en 63 minutes, mais à une mauvaise heure — 17 h 35-18 h 30 —, ce qui lui valut des sursis de radio à bord du T-33, pense pouvoir faire 45 minutes la prochaine fois.

Bravo ! les filles. Comme en 1959, c'est encore une écolière, Mlle Deschamps, de Verdun, qui gagne le Dauphiné du concours scolaire de la Prévention routière. Mieux : la deuxième et la troisième places ont également été remportées par des filles. Alors, les garçons ?



La télévision n'a pas voulu se contenter de filmer l'arrivée de l'épreuve. Elle a voulu en suivre tout le déroulement (15). Cette réalisation est possible grâce à la caméra autonome (1) montée sur l'hélicoptère Alouette et qui, par son extrême mobilité, peut varier à l'infini ses « cadrages ». Deux autres caméras (2) ont été juchées sur une tour spécialement construite avec des éléments préfabriqués (3). Ces trois caméras transmettent leurs images au camion de régie (8) où se tient le réalisateur (11) dont vous connaissez bien maintenant le rôle de commandant en chef de l'émission. C'est également de ce car qu'est réglée la sonorisation (9) par les soins de l'ingénieur du son. Un camion de télé-cinéma (7) a été amené également sur les lieux du reportage pour la projection des séquences intercalaires filmées. Toute l'énergie électrique est

fournie par le groupe électrogène (6) car il n'était pas possible de se brancher sur le secteur. De la régie, l'image choisie par le réalisateur part ensuite vers le camion (12) et la tour d'émission provisoire (13) munie des antennes paraboliques que nous voyons entre les mains des techniciens (4 et 5). Puis, de la tour provisoire, l'image gagne ensuite la tour fixe (14) qui est en liaison avec l'émetteur régional le plus proche. Le schéma de gauche résume d'ailleurs ce cheminement de l'image : caméra (A) à Régie (B), liaison provisoire avec le camion (C), envoi à la tour (D) et émission (E). En théorie, vous le constatez, c'est très simple. En réalité, une telle émission exige beaucoup d'efforts par un froid rigoureux qui oblige les techniciens à se déplacer chaudement vêtus et qui risque de paralyser les délicats mécanismes.



- 1 équipe technique
- + 1 groupe électrogène
- + 1 hélicoptère
- + 3 camions
- + 2 caméras
- + 2 tours
- = UNE ÉMISSION

DIMPRE A SUIVI LA TÉLÉ AUX SPORTS D'HIVER...

La lecture de la lettre d'Edmond Rostier nous a, un moment, laissés perplexes, nous l'avouons. C'est qu'elle arrive un peu tôt dans la saison. La neige n'est pas encore tombée en abondance et, cette année, la télé n'a pas eu à se rendre encore aux sports d'hiver. Mais, heureusement, notre collaborateur Henri Dimpre, dont vous appréciez si souvent les « pilotoramas », s'était rendu l'an dernier avec la télé dans une station hivernale, pour « L'Almanach de la Télévision » qu'édite annuellement « Télé-Magazine ».

C'est grâce à l'obligeance de notre aimable confrère que nous pouvons ici reproduire, en réponse à Edmond Rostier, le dessin original de Dimpre, qui représente le reportage en direct d'un concours de ski.

C'est volontairement que la station n'a pas été « située ». La télévision française, comme toutes ses consœurs, se déplace beaucoup et, quel que soit le cadre dans lequel se déroule l'épreuve, la scène est pratiquement toujours la même, le matériel est semblable et le nombre de collaborateurs et techniciens identique.

COMMENT FONT-ILS ?

De Edmond Rostier, cours de la République, Le Havre (Seine-Maritime).

J'ai lu, avec beaucoup d'intérêt, dans le numéro 53 de « Pilote », votre article sur une émission de T.V. en direct. Mais il me semble que c'est facile quand cela se passe à Paris même, comme dans le cas de l'émission de Gillot. Pour l'émission à bord du porte-avion Clemenceau, cela allait encore, car le navire est doté de tout un matériel. Mais si la T.V. doit aller aux Sports d'Hiver, dans une montagne isolée, comment cela se passe-t-il ?



PHOTO S.V.P.

Auparavant, nous répondions directement par lettre à tous ceux qui nous posaient des questions sur la télévision. Mais, comme le nombre de nos lecteurs augmente sans cesse, comme l'intérêt que vous portez à la T.V. est lui aussi croissant, notre secrétariat s'est trouvé rapidement submergé. C'est pourquoi nous avons créé cette rubrique T.V.S.V.P. destinée à satisfaire votre légitime curiosité. Mais n'oubliez pas de joindre votre photo à votre lettre. Nous la publierons en tête de la rubrique, avec le condensé de votre demande. Et pensez aussi à écrire lisiblement votre nom et votre adresse ! Merci.



Le plus bel exploit des guerres antiques :

ANNIBAL PASSE LES ALPES

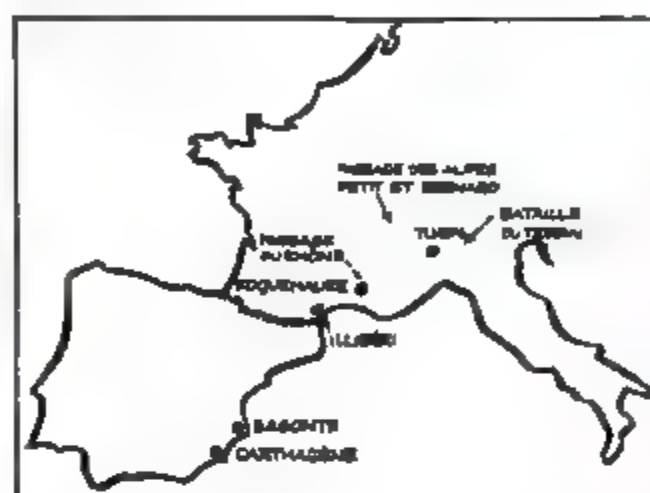


Cette gravure, d'après le tableau de E. Meissonier, représente Annibal franchissant les Alpes avec son étonnante armée.

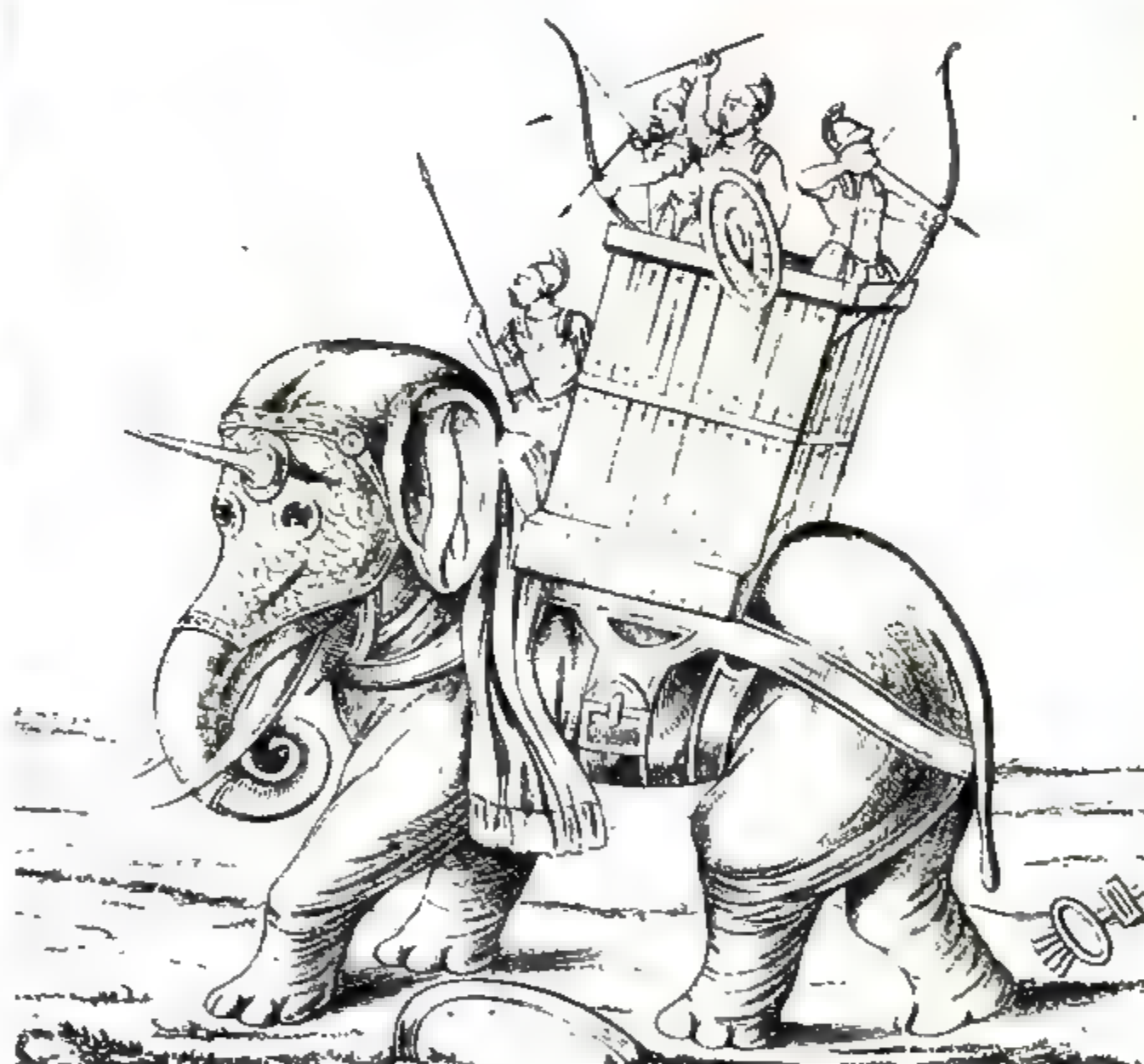
Par où Annibal a-t-il franchi les Alpes ? Les avis des spécialistes diffèrent. On a parlé du mont Cenis, du Monte Viso, du mont Genève, du Grand Saint-Bernard et même du Simplon.

Or, les chemins du Monte Viso ou du mont Genève auraient fait passer Annibal par la vallée de la Durance. Le Simplon l'emmenait trop au nord ; le Grand Saint-Bernard était trop difficile, et le mont Cenis n'était pas connu.

Nul vestige n'a jamais pu guider sérieusement les recherches. Il semble toutefois que le Petit Saint-Bernard ait été le col idéal. En effet, en venant de la vallée de l'Isère, c'était le chemin le plus court. D'autre part, il était fréquenté depuis fort longtemps et des chemins tracés existaient déjà.



Annibal, quand il prit la tête de l'armée carthaginoise n'avait que 26 ans. Mais cette gravure semble lui donner davantage.



La vue de cet éléphant portant une tour remplie de guerriers, véritable char d'assaut, devait effrayer les adversaires par sa masse. Ce puissant mastodonte a cependant franchi les Alpes !



Cavalier romain, à l'époque de la lutte contre l'armée d'Annibal.

Après la mort d'Asdrubal, Carthage avait mis à la tête de son armée Annibal, 26 ans, fils d'Amilcar. Le jeune général n'avait d'autre objectif que la reprise de la lutte contre les Romains. Il envisagea donc de s'assurer de l'Espagne, de franchir les Pyrénées, les Gaules et les Alpes, de soulever l'Italie et de s'y prendre corps à corps avec Rome. Un traité entre Carthage et les Romains assurait l'indépendance de la ville de Sagonte en Espagne. Annibal décida de prendre Sagonte (aujourd'hui Murviedro).

Après un siège de vingt mois, Sagonte tomba. La guerre était déclarée.

Au printemps de l'année 218, Annibal partit de Carthage avec 94 000 hommes et 37 éléphants. Après le passage de l'Ebre, il renvoya 10 000 soldats. Puis, au passage des Pyrénées, il laissa une garde de 11 000 hommes avec Magon, et il entra en Gaule. De son côté, le consul Scipion devait se précipiter en Espagne pour arrêter Annibal. Mais la rapidité du Carthaginois surprit le projet romain. Scipion n'était qu'à Marseille quand Annibal arrivait au Rhône. Le conquérant, évitant les Romains en Gaule, remonta vers le Nord. Scipion dut rebrousser chemin pour attendre les Carthaginois au pied des Alpes. Il envoya son frère Cneus et ses légions en Espagne.

Le consul Sempronius, lui, avait été envoyé en Sicile pour passer en Afrique et attaquer Carthage, démunie de sa meilleure force.

Il venait de prendre Malte, quand, devant l'offensive d'Annibal, il fut rappelé par le Sénat romain.



Les Romains avaient envoyé des ambassadeurs aux nations qui gardaient les défilés des Pyrénées Orientales. Les Sordes tinrent conseil près de Ruscinus (la tour de Roussillon, près de Perpignan). Les Romains leur proposèrent de former une ligue pour barrer la route aux Carthaginois. Mais ils refusèrent : « Pourquoi faire la guerre à Carthage, pour défendre Rome, notre principale ennemie ? » Et les ambassadeurs durent se retirer, penauds.



Annibal était au pied des Pyrénées. Les Romains firent courir le bruit que Carthage voulait prendre les territoires des Gaulois qui, inquiets, se réunirent à Illiberi (Elne). Mais Annibal obtint le passage en signant un traité d'alliance dont une des clauses stipulait que toutes les plaintes individuelles de l'un ou l'autre peuple seraient jugées équitablement par des tribunaux de l'autre nation. (En Gaule, des femmes étaient parfois juges.)



Annibal s'arrêta à la hauteur de Roquemaure, à mi-chemin d'Orange et d'Avignon, à quatre journées de marche de l'embouchure du Rhône, et annonça aux tribus riveraines qu'il achetait toutes les barques. De plus, ses soldats façonnèrent des canots avec des troncs creusés. En deux jours, la flottille fut constituée. Mais, sur l'autre rive, les Voconces et les Tricastins ne semblaient pas décidés à laisser le passage aux 46 000 Carthaginois.



Annibal envoya un détachement, commande par Hannon, tenter le passage plus au Sud. Il traversa secrètement le Rhône sur des outres et sur des radeaux, puis, par un signal convenu, annonça son arrivée. Aussitôt, Annibal fit embarquer, dans de gros vaisseaux, ses cavaliers et son infanterie pesamment armée. Les chevaux nagerent à la suite. L'infanterie légère, protégée du courant par les grosses barques, passa de son côté, dans des canots.



La flottille carthaginoise fut accueillie sur la rive gauche par une nuée de traits. Les cris, les hurlements, le chaos du fleuve, formaient un tumulte indescriptible. Soudain, des flammes jaillirent ! Hannon et sa troupe venaient de brûler le camp des Gaulois. Une partie de ceux-ci courut au secours des chariots et des femmes. Le combat étant devenu inégal, Annibal put alors exterminer l'ennemi et achever le passage de sa « grande armée ».



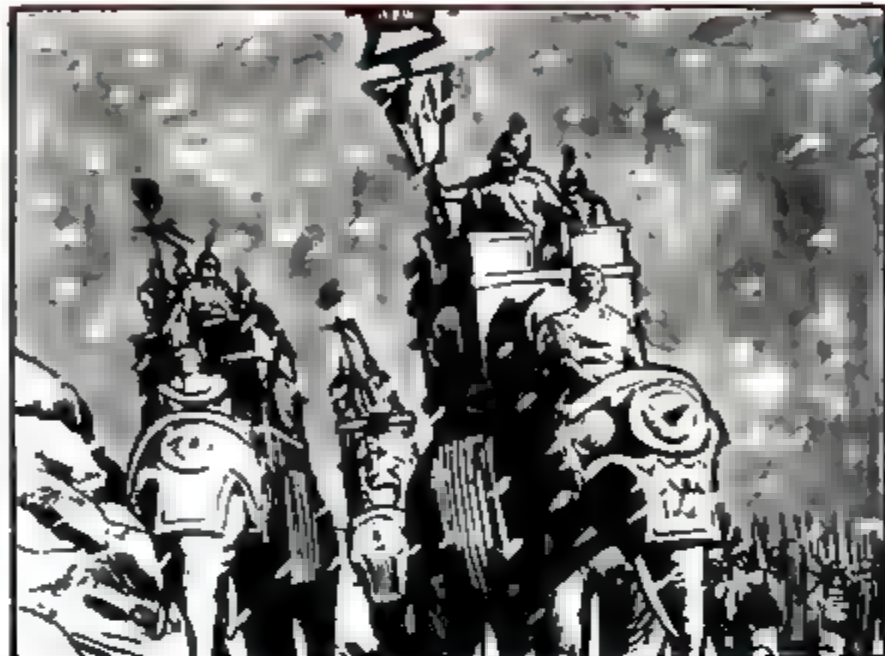
Le lendemain matin, Annibal apprit que la flotte romaine était à l'embouchure du fleuve. Il envoya 500 cavaliers Numides reconnaître la force de l'ennemi, puis il reçut un envoi des Boiens (Gaulois Cisalpins), qui venaient des bords du Pô annoncer que les siens étaient avec Carthage. 300 Numides seulement revinrent. Les autres avaient été tués par la cavalerie romaine. Il fallait donc se hâter, cependant Annibal voulait attendre ses éléphants.



Le passage des éléphants constituait une opération délicate. On fit une sorte de large ponton, attaché à la rive, et prolongé dans le fleuve par des radeaux. Ce pont fut fixé par des câbles attachés aux arbres du rivage. On recouvrit le tout de terre et d'herbe et l'on fit monter deux éléphants. Les autres suivirent facilement. Alors, on coupa les liens qui reliaient les deux derniers radeaux et des bateaux les remorquèrent sur le fleuve inquietant.



Au premier balancement les éléphants montrèrent de l'effroi, allant et venant d'un bord à l'autre. Mais cet effroi même les retenait. Certains cependant, en s'agitant, tombèrent à l'eau, mais ils nagerent jusqu'à la rive opposée, malgré la force du courant, la trompe au-dessus de l'eau. Le passage terminé, sans perdre un instant, Annibal donna le signal du départ et son armée se mit en mouvement, vers le cours supérieur du fleuve Rhône.



Après quatre jours de marche forcée sur la rive gauche, Annibal arriva au confluent du Rhône et de l'Isère. Servant de médiateur dans la querelle de deux chefs de tribu, il obtint, avec la reconnaissance de celui qu'il appuya, des vivres, des vêtements et des guides. Puis son armée traversa sans peine le pays plat des Allobroges. Mais les difficultés commencèrent à l'entrée des défilés, car on était à mi-octobre et la neige se mit à tomber...



Les Allobroges n'avaient pas attaqué en plaine. Mais, dans la montagne, ils s'empressèrent d'occuper les sites qui commandaient les vallées. Annibal, mis au courant, fit halte. Sachant par ses espions que les Allobroges ne veillaient que le jour et se retiraient au crépuscule dans une ville voisine, il fit semblant de camper à l'entrée du défilé. Et, dans la nuit, il franchit la passe s'emparant ainsi par surprise de tous les postes abandonnés.



Les Allobroges avaient été joués. Mais, observant la multitude de bêtes de somme qui cheminaient avec peine en longues files, ils se jetèrent sur la colonne et culbutèrent dans les précipices un grand nombre d'hommes, de chevaux et de bagages. Annibal, favorisé par sa position élevée, chargea et mit l'ennemi en fuite. Puis il prit la ville qui servait de refuge aux Allobroges et y récupéra alors un certain nombre de chevaux et de vivres.



Les Centrons vinrent offrir à l'armée des vivres et des guides qui, deux jours plus tard, égarent volontairement les Carthaginois. Alors les Centrons attaquèrent. Mais Annibal, prévoyant cette trahison, avait fait passer en tête les éléphants et les bagages. C'est donc à l'infanterie, puissamment armée, que l'ennemi se heurta. Il fut aussi écrasé par des rochers que faisaient rouler les Carthaginois depuis le haut. L'armée passa sans difficulté.



Toujours harcelée, mais profitant de la frayeur que causaient les éléphants, l'armée d'Annibal, au bout de neuf jours, parvint au sommet. Les combats, la neige, le froid, le roc et l'altitude avaient épuisé les hommes et les bêtes. Annibal montra à la troupe les plaines d'Italie que l'on apercevait au lointain, et la reconforta en lui promettant soleil, victoire, repos, richesse... et Rome. Enthousiasmés, les Carthaginois entreprirent alors la descente vers Rome.



Dans la descente, aussi meurtrière que la montée, la glace et le rocher étaient plus terribles que des ennemis. Les bêtes s'enfonçaient dans des trous de neige ; les passages étaient trop étroits pour les éléphants. Annibal fit déblayer la neige et creuser la route dans le roc même. Enfin, on parvint aux pâturages. L'armée ne comptait plus que 26 000 hommes. Elle en avait perdu 20 000 depuis la traversée du Rhône, en quinze jours de campagne...



Contrairement à ce qu'il espérait, Annibal ne rencontra pas d'alliés en Gaule Cisalpine. Furieux, il prit et saccagea Taurinum (Turin) puis, descendit le Pô à la rencontre du consul Cornelius Scipion, qui arrivait avec la cavalerie romaine. Le combat sur les bords du Tessin (Tessin) fut terrible. Le consul, blessé, dut la vie au dévouement de son fils, le futur Scipion l'Africain. Cette défaite romaine ouvrait l'Italie à Annibal... Nous en reparlerons.

JACQUES LE GALL

RESUME. — Les gangsters assiégés dans les souterrains de Pierre-Noire ont assommé leur chef et lui ont arraché le plan qui permettrait de délivrer Jacques Le Gall, emmuré vivant dans une oubliette.

contre

L'OMBRE

LES BANDITS ONT RAPIDEMENT DEGAGÉ LA PORTE DE SA BARRICADE, QUI LES SEPARAIT DES GENDARMES, ET...



NE TIREZ PAS!!... NE TIREZ PAS!! JE ME RENDS! T'APPORTE LES PLANS!

CE SONT BIEN LES PLANS DE PIERRE-NOIRE!... ILS SONT TRÈS ANCIENS JE COMMENCE À CROIRE QUE LE CHEF DE CES GANGSTERS N'A PAS MENTI ET QU'IL EST BIEN LE DES... CENDANT D'ARTHUS LE NOIR! PEUX-TU SITUER L'ENDROIT OÙ EST EMMURÉ LE GALL??



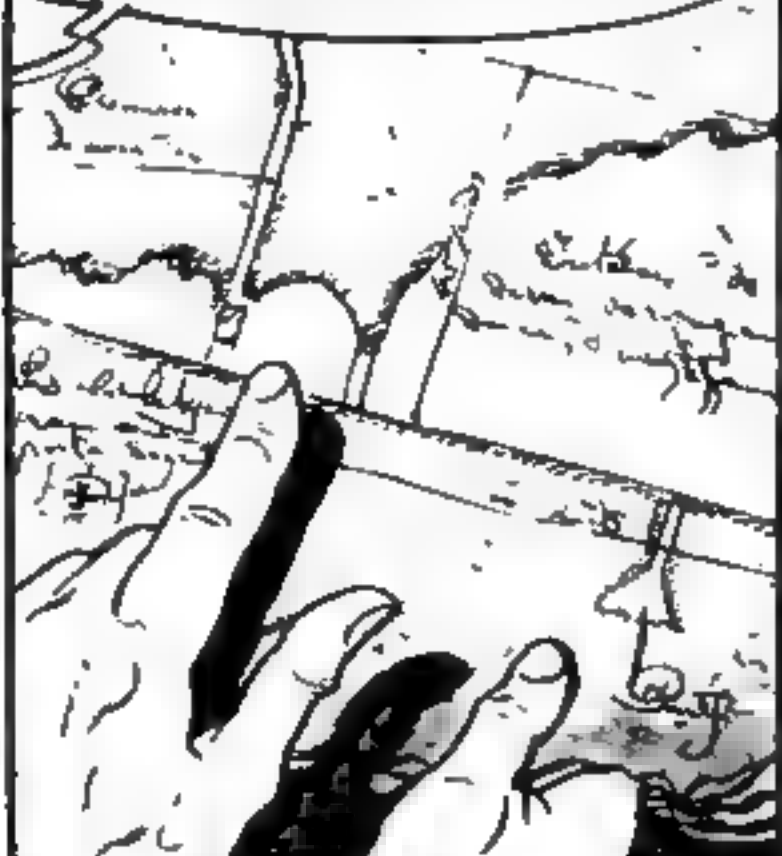
HEU... JE... JE... CROIS.

VOICI UN PLAN EN COUPE DES SOUTERRAINS!



MMM... VOYONS... NOUS SOMMES ICI, VOICI VOTRE REPARTE... LA C'EST LE GRAND COULOIR. LA SALLE CENTRALE ET VOILÀ!

JACQUES LE GALL EST PRISONNIER DANS CETTE PETITE SALLE. LA VOLTE ET LES MURS SE SONT EFFONDRES BOUCHANT LES ISSUES... OH!... REGARDEZ... LÀ... CE PUITS INDIQUE LA ET QUI MONTE JUSQU'À LA SURFACE DU SOL!...



C'EST SÛREMENT CE... LUI DONT PARLAIT NOTRE CHEF, ET DONT LES DEUX ORIFICES ONT ÉTÉ BOUCHÉS... S'IL N'A PAS ÉTÉ TOTALEMENT COMBLÉ, ON DOIT PAR CE CONDUIT, ARRIVER JUSQU'À JACQUES LE GALL!...



VITE!... LIEUTENANT!... PRENEZ CE PLAN ET TOUS LES HOMMES QU'IL VOUS FAUT, ET RETROUVEZ-MOI L'EMPLACEMENT DE CE PUITS... ET ANNONCEZ À LE GALL QUE NOUS POURRONS LE TIRER DE LÀ TRÈS VITE

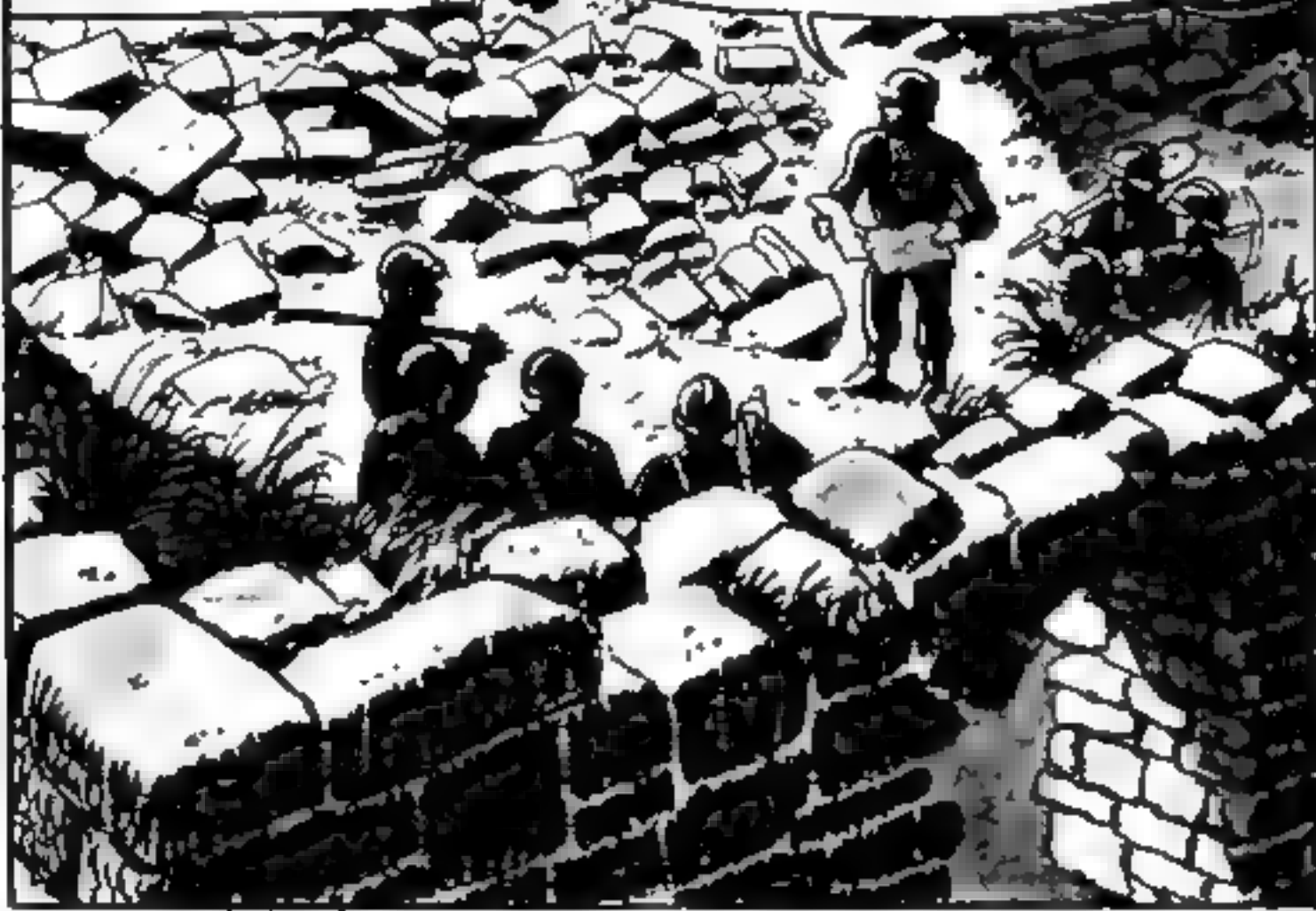
59A

ET TANDIS QUE LA BONNE NOUVELLE EST TRANSMISE À LE GALL PAR MAGNÉTOPHONE...



UNE SORTIE?... UN PUITS D'AÉRATION?... CE SERAIT UN VRAI MIRACLE!... POURVU QUE LES GENDARMES LE TROUVENT.

...DANS LES RUINES LES GENDARMES COMMENCENT LEURS RECHERCHES



SI L'ON EN CROIT LE PLAN, LE PUITS DEVAIT S'OUVRIRE DANS CETTE PETITE COUR! ALLONS AU TRAVAIL, DÉBLAYEZ CES ÉBOULIS!

ET DANS LES SOUTERRAINS



QUANT À VOUS, ORDONNEZ À VOS COMPLICES DE SORTIR, UN À UN, LES BRAS EN L'AIR ET DE NOUS AMENER LEUR CHEF, APRÈS L'AVOIR DÉARMÉ...

ET QUELQUES SECONDES PLUS TARD...



VOUS AVEZ ENTENDU?... C'ÉTAIT LA VOIX DE STAN!... IL NE NOUS RES-TE PLUS QU'À OBÉIR ET À EM-MENER LE CHEF AVEC NOUS!

VRAIMENT?!



OH!...

LE... LE... PATRON! IL S'EST RÉVEILLÉ...

LACHEZ VOS ARMES!... VITE!

59B



ARTHUR BATUT inventeur en 1888 de la photo aérienne

DE M. Georges Rivals, 7, r. des Vertus, Paris-3^e :

« Chez des amis qui ont des enfants, je lis *Pilote*. J'ai ainsi appris comment un homme arrivait à s'élever avec un parachute de sa conception, utilisé comme un cerf-volant. Si les ascensions en parachute sont peut-être chose nouvelle, il n'en est pas de même des ascensions en cerf-volant, d'après les prouesses des Madiot, Sacconay, Cody, Schreiber, à l'époque où Blériot traversait la Manche. Car, en ce temps-là, on croyait ferme à l'avenir du cerf-volant, qui servait aussi pour la prise de vue aérienne. On y hissait son 9 x 12 à plaques. Depuis, la vogue du cerf-volant a bien baissé. C'est dommage. Moi-même, je pratique à l'occasion la photo aérienne par cerf-volant, au moyen d'un 24 x 36 suspendu à la corde de retenue. J'ai donné une description détaillée du système dans *Système D* de mai 1960. Le cerf-volant permet la photo aérienne pour un



(Photos Robert.)

prix de revient extrêmement bas, et je crois que vos jeunes lecteurs trouveraient là une occasion de s'instruire. »

C'est en effet M. Arthur Batut, originaire du Tarn qui, en 1888, eut l'idée, le premier, d'accrocher un appareil photographique à un cerf-volant. Notre cliché d'en haut représente d'ailleurs l'inventeur avec son cerf-volant, d'après un dessin de l'époque. Ci-dessus, la photo aérienne du pont de Labrugnière, prise à 200 m d'altitude, en 1888.

M. Batut était d'ailleurs un précurseur en tous genres puisqu'il fut aussi l'un des premiers à pratiquer le camping.



L'équitation a toujours attiré les jeunes. Esso-Standard a voulu faire le point du sport hippique chez les moins de 20 ans et a créé le Championnat de France juniors.

Yves Dalespaul (que l'on voit ci-dessus, félicité par MM. Herzog, haut-commissaire aux Sports et Scheer, président directeur général d'Esso-Standard) a remporté le titre.

petites annonces...

NOS PETITES ANNONCES SONT LES MOINS CHERES DE FRANCE ! Elles ne coûtent, en effet, que 1 NF la ligne de 40 lettres ou espaces. Réduction de 50 % pour les détenteurs du Carnet de Bord.

ATTENTION ! En aucun cas, notre journal ne transmettra les réponses ; il convient donc d'indiquer clairement dans chaque annonce l'adresse où l'on désire les recevoir. Ne perdez pas patience, toutes vos annonces passeront intégralement ; nous vous demandons seulement de tenir compte d'un indispensable délai d'impression d'une quinzaine de jours.

NOUS AVONS PREVU, POUR VOUS, QUATRE RUBRIQUES : échanges, achats et ventes, demandes de correspondants, le coin des parents. Toute correspondance relative à cette rubrique doit être adressée à « Petites annonces, Journal Pilote », 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e).

PARENTS

Cherche anciennes revues Coq Hardi et Paris-Jeunes — Px raison. M. Sauvagnon, 15, rue Malinguet, Montargis (Loiret).

Charpentier couvreur 38 ans cherche place à l'entretien dans usine région indifférente. Boissard à Négren (Indre-et-Loire).

J. étudiante donne chez elle cours Français, Angl. Elèves 6^e, 5^e, 7^e. Tél. BOT. 72-88.

V. matériel chimie, mandoline. S'adresser : G. Prévost, 36, rue de la Chapelle, Paris-18^e.

Cherche anciens Dinky Toys français et anglais et cherche correspondant faisant collection autos miniatures en Belgique désirant faire échange. Ecr. Edet, 22, rue Champagne, Mézières (Ardennes).

ACHATS ET VENTES

Très belle occasion : Vends train électrique complet, grand circuit, transformateur, 5 wagons, rails et tous accessoires. Etat excellent. S'adresser : Lochin, 52, av. Flachat, Asnières. (GRE. 80-72).

SOLUTION DES JEUX DE LA PAGE 18

MOTS CROISES

Horizontalement : I. Télescope — II. Otés — Roi — III. Montagnes — IV. Its — AE — V. All — Le — VI. Tel — VII. Ode — VIII. Cieux — IX. Soleil.

Verticalement : I. Tom — Atome — 2. Étoiles — 3. Lentilles — 4. Este — 5. CL — 6. Galaxie — 7. Ornée — El — 8. Poe — UL — 9. EIS — Pax.

« CHAQUE DESSIN A SA PLACE »

1^{er} dessin : le dessin C. Vous remarquerez que la page est blanche. Bob n'a donc pas commencé son travail.

2^e dessin : le dessin A. Bob Fortelut n'a toujours pas commencé ses devoirs, mais il a trouvé le moyen de se tacher les doigts.

3^e dessin : le dessin D. Bob a commencé ses devoirs.

4^e dessin : le dessin B. Bob en est toujours au même point. Mais il a allumé la lumière.

pour demander votre "CARNET DE BORD"

Envoyez dix bons semblables à celui qui figure dans l'angle de cette page, et dans les numéros se suivant (en y joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse). Adresses, enfin, le tout à : Carnet de bord de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e).

Dans les clubs... JOIE AUTOUR DU COLIS OFFERT PAR L'ALSACIENNE-BISCUITS

A la suite de l'envoi aux premiers clubs inscrits sur nos listes d'un colis (surprise) de l'ALSACIENNE-

BISCUITS, les présidents de ces clubs n'ont pas manqué de nous faire part de leur joie, ajoutée, vous vous en doutez, à celle de tous leurs membres. Et nous sommes bien placés pour les comprendre car, nous aussi, nous les aimons les merveilleux biscuits de l'ALSACIENNE dont vous connaissez désormais le large échantillonnage :

Petit-beurre Grille-d'Or - Toff, au parfum de caramel au lait - Boudoir, aux œufs sélectionnés - Réville d'Or - Madeleine - Conque fondante - Langue de chat - Crêpe d'Alsace - Petit exquis qui craque (vous écoutez chaque dimanche « Qui est le crack ? », l'émission de Radio-Luxembourg, animée par Marcel Fort et patronnée par l'ALSACIENNE).

Vous connaissez également Chamonix-Orange. Ce sont plusieurs coffrets de ce biscuit moelleux, fourré à la gelée d'orange, que chaque club va recevoir, biscuit d'autant plus aimé des jeunes gens que ceux-ci trouveront dans son emballage une série de SOUCOUPE VOLANTES, bien faites pour leur plaisir.

Vivent les Clubs et vive... la gourmandise, surtout quand elle est satisfaite par l'ALSACIENNE-BISCUITS !

FAITES, VOUS AUSSI, DES MONTAGES, DES ESSAIS, DES EXPERIENCES D'ELECTRONIQUE grâce à JUNIOR ELECTRONIQUE

le jouet de l'an 2000

Avec un tournevis, sans outillage, sans courant, réalisez :

- un récepteur à cristal de germanium,
- un récepteur à cristal et transistors,
- une liaison téléphonique,
- des signaux morse en scot,
- de la musique électronique,
- un interphone,
- un émetteur radiotélégraphique,
- un réseau complet de trafic de T.S.F., etc.

Plus de 20 jouets en UN SEUL
Documentation complète (contre
1 timbre) et vente chez :

PERLOR RADIO

16, rue Harold, Paris (1^{er})
et dans tous les magasins.

C'est ce que vous offre SCHNEIDER RADIO-TELEVISION

si vous demandez pour vos étrennes un des Transistors fabriqués à votre intention : Caprice, Cadet, Boy, etc...

Comment faire ?

Participer au "JEU DU BON CALCUL"
(seule épreuve : un dessin !)

Demandez le Règlement,
Bulletin-Réponse et Catalogue
aux Distributeurs
SCHNEIDER, reconnaissables à l'affiche

"JEU DU BON CALCUL"
apposée en vitrine.

Vous pouvez également vous documenter directement à la Sté SCHNEIDER, serv. p. 12, rue Louis-Bertrand - IVRY (Seine)
Tél. : ITA 43-87



Pilote

Sté Nlle D'EXPLOITATION
DU JOURNAL PILOTE
Rédaction et Administration :
30, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS-2^e

Tél. : Central 19-10 - Central 18-31

Gérant-Directeur de la publication : L.-R. RIBIERE

Directeur général : J. HERRARD

Rédacteur en chef : Denis LEFÈVRE-TOUSSAINT

Conseil de rédaction : R. JOLY, R. GOSCHNY, J.-M. CHARLIER

ABONNEMENTS

France et Communauté française	Étranger
3 mois... 9,00 NF	11,00 NF
6 mois... 19,00 NF	21,00 NF
1 an... 36,00 NF	41,00 NF

C.C.P. Paris 13.887-73

Pour la Belgique, envoyer les règlements à :
"SIREP", 35, avenue Wolvendael,
BRUXELLES 18^e - C.C.P. 234-08

Abonnements en Belgique :

6 mois...	216 FB
1 an...	416 FB

La reproduction des textes et des photographies est interdite. PILOTE décline toute responsabilité pour les documents envoyés. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Publicité : ÉDIFRANCE,
30, rue Notre-Dame-des-Victoires,
Paris (2^e).
CENTRAL 12-75,
13-30, 14-99.

BREVET DE
"PILOTE"

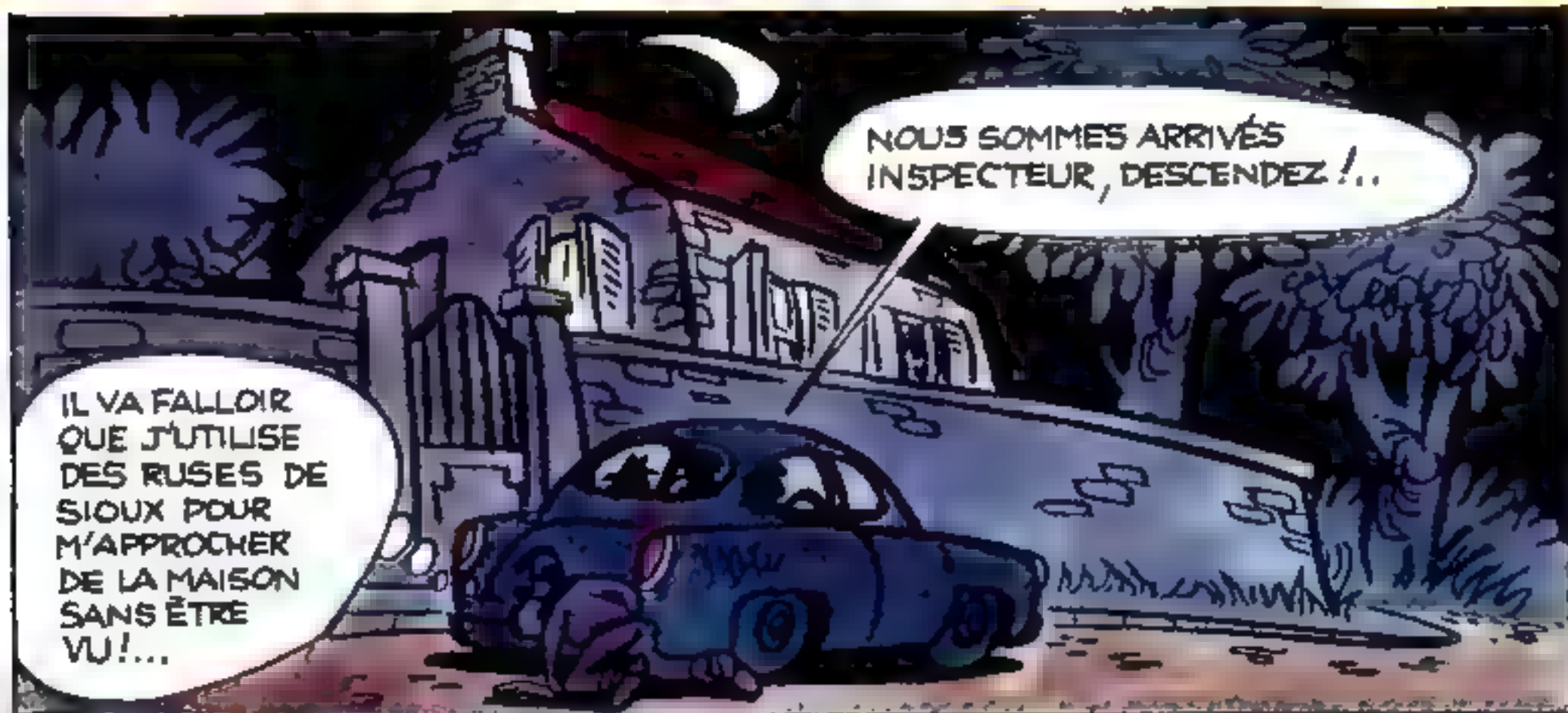
59



L'INSPECTEUR ROBILLARD

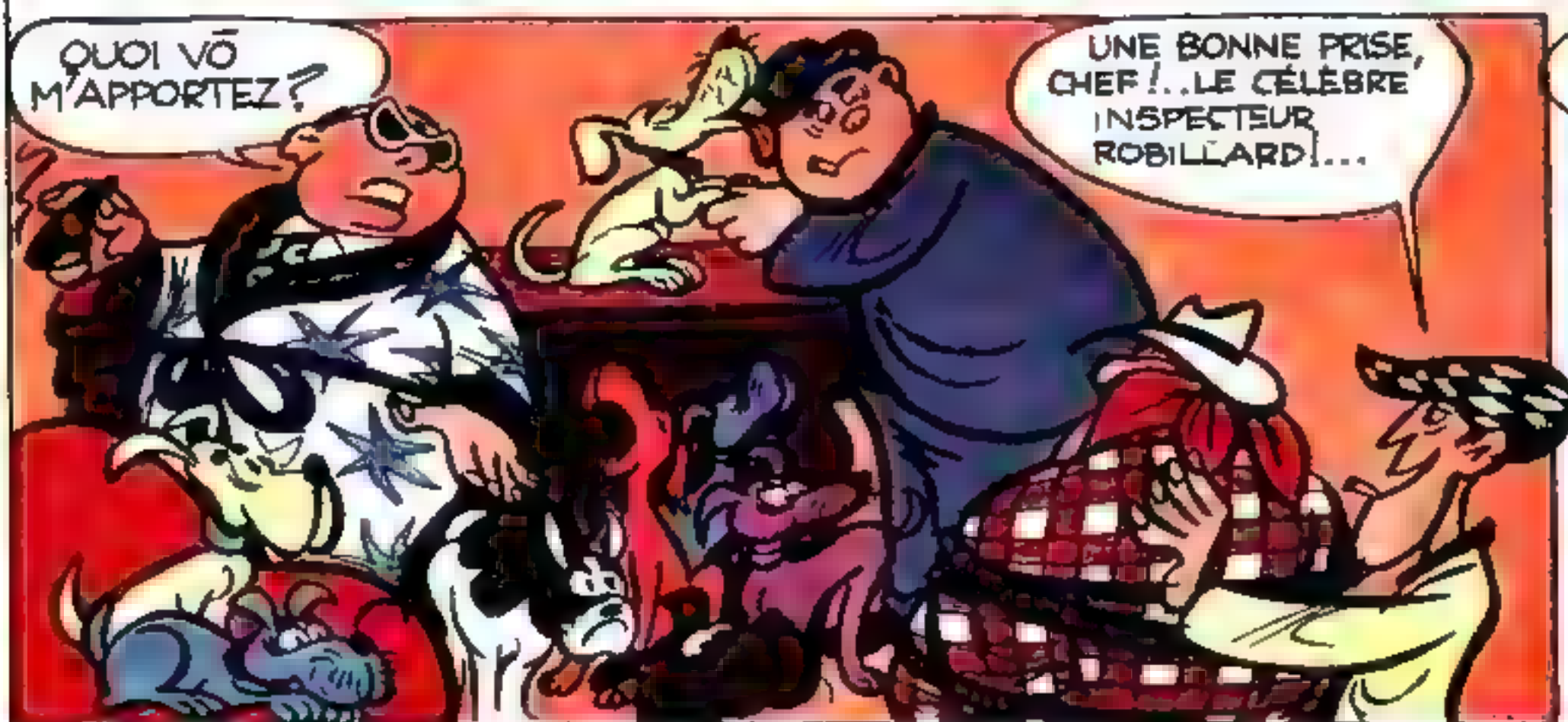
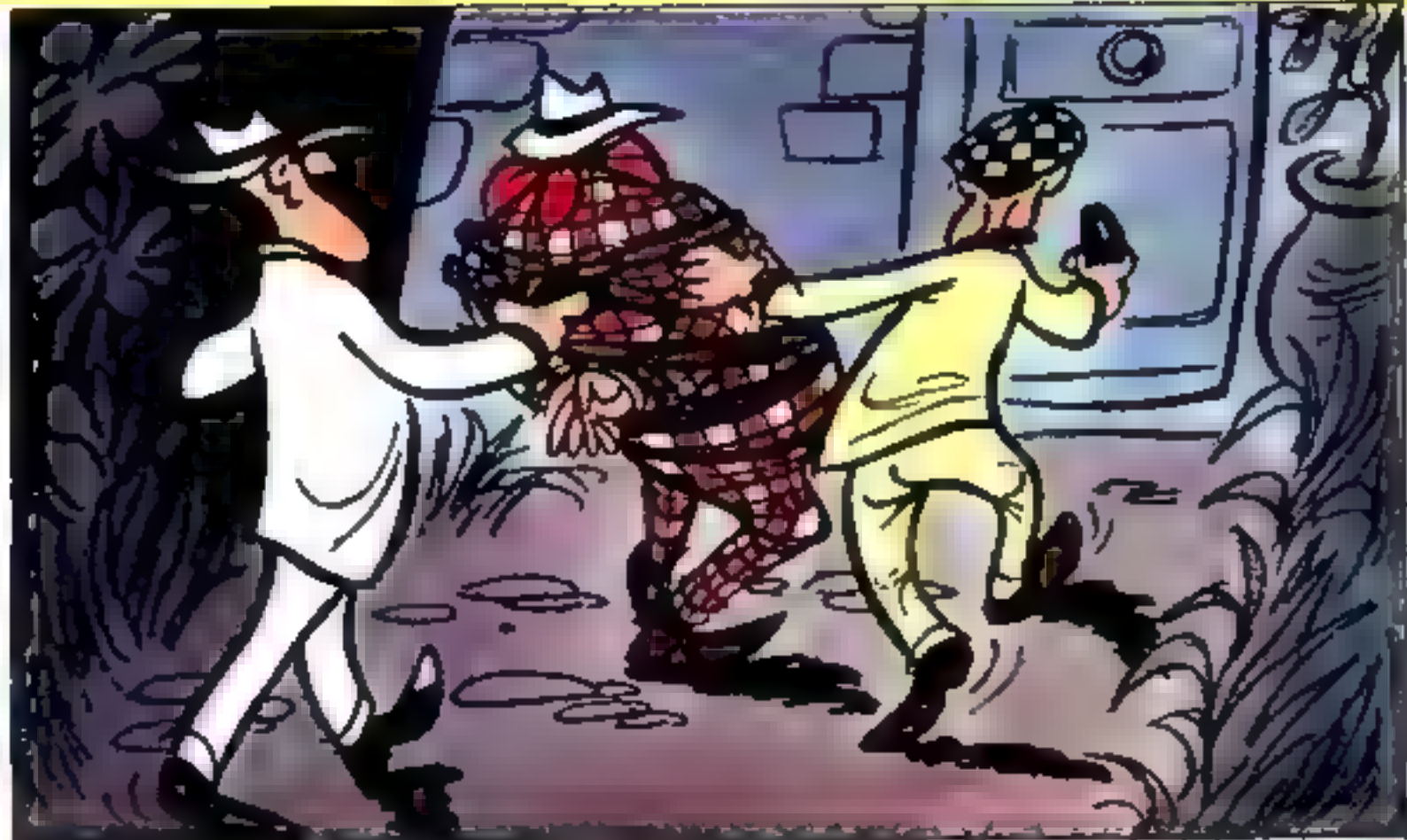
★ PAR PIERRE BELLEMARE ET MOALLIC ★

RESUME. — L'inspecteur a été trompé par les bandits. Ceux-ci ont fait de nombreux détours et en une heure... ils ont couvert 23 km. Ils sont en effet à St-Germain-en-Laye, endroit où, comme nos lecteurs le savent, est né Louis XIV. Accroché à l'arrière, Ferdinand a suivi.



NOUS SOMMES ARRIVÉS INSPECTEUR, DESCENDEZ !..

IL VA FALLOIR QUE J'UTILISE DES RUSES DE SIOUX POUR M'APPROCHER DE LA MAISON SANS ÊTRE VU !..



QUOI VÔ M'APPORTEZ ?

UNE BONNE PRISE, CHEF !.. LE CÉLÈBRE INSPECTEUR ROBILLARD !..



JE N'AI PAS ASSEZ AVEC CHIENS IL FAUT QUE VÔ AMENIEZ POLICE CHEZ MOI ? STIOUPIDES GARÇONS !



...TANT PIS POUR VÔ/NOUS ALLONS DESCENDRE VÔ... MAIS AVANT JE VAIS EXPLIQUER TOUTE HISTOIRE À VÔ !..

TROP AIMABLE !..



"MON ANCIEN ASSOCIÉ LOUIE TANASIA A DÛ QUITTER LES U.S.A. IL AVAIT EÙ PETITS ENNUIS, ÇA N'A PAS EMPECHÉ LUI DE FAIRE BELLE CARRIÈRE EN EUROPE. !



...CARRIÈRE DE VOLEUR DE BIJOUX MALHEUREUSEMENT INTERROMPUE PAR SUITE ACCIDENT DE TRAVAIL.... TROP DE DYNAMITE POUR FAIRE SAUTER COFFRE



TANASIA M'AVAIT ÉCRIT OUNE FOIS POUR ME DIRE QU'IL AVAIT NOTÉ SUR OUNE PAPIER L'ENDROIT OÙ ÉTAIT CACHÉ LA BUTIN....

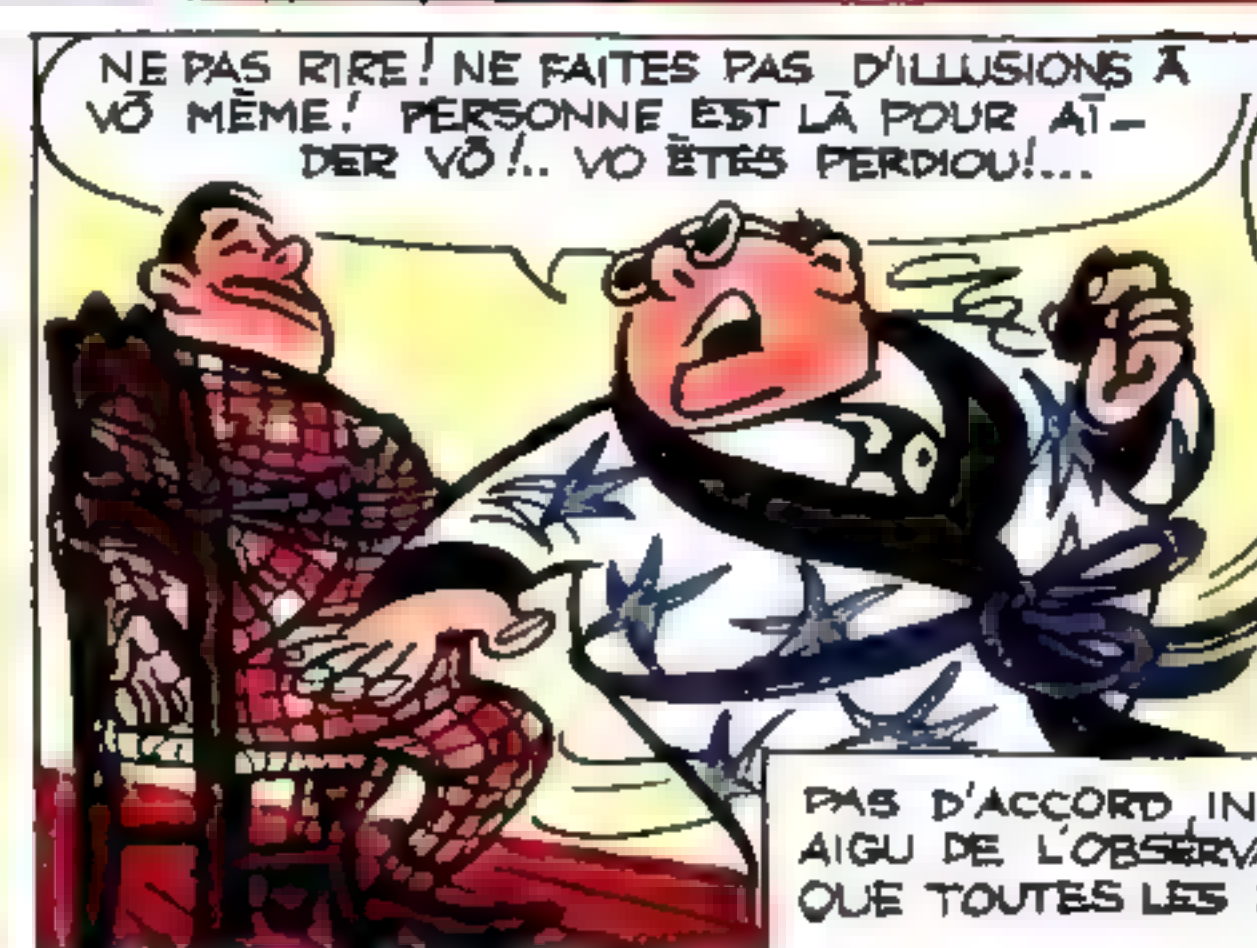


... CETTE PAPIER EST CACHÉ À PARIS, DANS LA COLLIER D'OUNE CHIEN, MAIS TANASIA NE M'A PAS DIT QUEL CHIEN !..



ET JE SOUIS VENIOU À PARIS POUR VOLER TOUTES LES CHIENS, SI EST-ÇE NÉCESSAIRE ! JE RETROUVERAI LA PAPIER....

GROTESQUE !



NE PAS RIRE ! NE FAITES PAS D'ILLUSIONS À VÔ MÊME ! PERSONNE EST LÀ POUR AIDER VÔ !.. VÔ ÊTES PERDIOU !..



JE NE ME D'ILLUSIONS MAIS TU PAR ÊTRE PRIS !

FAIS PAS FRIPUILLE ! FINIRAS

PAS D'ACCORD, INSPECTEUR ROBILLARD ! UN SENS AIGU DE L'OBSERVATION NOUS FAIT SAVOIR QUE TOUTES LES ILLUSIONS VOUS SONT PERMISES !

LA SEMAINE PROCHAINE VOUS POURREZ VÉRIFIER SI VOUS AVEZ EU DU FLAIR, EN DÉCOUVRANT LES INDICES QUI ONT ÉCHAPPE À NOS HÉROS.

Comité de Direction : L. R. Ribière — C. Courtaud — J. Hébrard. Loi n° 49-956 du 16 Juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

(A suivre.)

Dépôt légal n° C 300. 2° semestre 1960. Imp. GEORGES LANG — N.M.P.P.

Pilote

SPECIAL NOËL
48 pages géantes

LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRÉ DES JEUNES



Sempé

N° 40 - 15 DÉCEMBRE
1960 - DEUXIÈME
ANNÉE - NU
SPÉCIAL -
FRANCE : 1
BELGIQUE : 1
SUISSE : 1,20



TARTES A LA CREME

De M. Philippe Ruffier, 51, rue Lamartine, à Rueil-Malmaison (Seine-et-Oise) :
« Permettez-moi de vous demander la recette des tartes à la crème utilisées dans les films comiques, car je désire en utiliser moi-même... »

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les tartes à la crème utilisées comme gâteaux dans les films de Mack Sennett venaient de chez le pâtissier. L'un d'eux, fournisseur quasi exclusif des studios hollywoodiens, a constitué grâce à elles une jolie petite fortune. Pour en connaître la recette, demandez-la à votre maman...

LES DERNIERS JOURS DE POMPEI

De MM. Patrick et Marc Larère, 128, avenue du Général-Locier, à Pantin (Seine) :
« Dans votre numéro 57 du 24 novembre, à la page consacrée à Pompéi, vous nous montrez comment vivaient les habitants de Pompéi il y a près de deux siècles. Or, Pompéi fut détruite en l'an 79 avant Jésus-Christ, soit voici un peu plus de vingt siècles... »
Vous avez parfaitement raison, et nous demandons à nos jeunes lecteurs de nous pardonner cette erreur. Ce sont, bien entendu, vingt siècles qui séparent les derniers jours de Pompéi du jour de sortie de « Pilote ».

L'ETRANGE INVITATION

De M. F. Colmaire, 30, rue des Saint-Pères, à Paris :
« ... Je voudrais offrir à mon frère le roman de Louis C. Thomas que vous avez passé dans « Pilote » : où passe-t-il le procurer ? »
L'« étrange invitation » de Louis C. Thomas vient de paraître aux éditions G. P., dans la collection Spirale ; depuis quelques semaines, il est en vente dans toutes les librairies.

INTERDIT AUX PARENTS

De M. Henri Gamber, 123, rue Pierre-Marie, Abrechriller (Moselle) :
« Bravo pour votre concours-photos... dommage qu'il n'existe aucune possibilité de le réserver exclusivement aux enfants. Soyons francs, ces documents sont réalisés par les parents... »

Pas d'accord, M. Gamber : la plupart des photos que nous publions sont faites par nos jeunes lecteurs : notre jury est très habitué à juger les photographies et décide rapidement celles qui sont prises par les « grandes personnes ».

De M. J.-C. Benoît, 8 ter, rue Jonquoy, à Paris (14^e) :
Je suis heureux et fier de pouvoir féliciter par votre intermédiaire mon parrain de « Pilote » Fernand, pour « l'Oscar européen 1960 » qu'il vient de remporter brillamment. Je crois que Fernand peut être classé parmi les plus grands acteurs du cinéma français à l'heure actuelle. C'est un artiste qui sait attirer la sympathie de tout le monde et que j'admire pour son talent, mais aussi sa simplicité.

Chers Amis de « Pilote », voici une grande nouvelle ! A l'occasion de l'inauguration du Premier Cabaret des Jeunes (à « La Grignotière », 29, rue Mazarine, Paris-6^e), la grande vedette des disques Pathé-Marconi, Annie Cordy, signera les Carnets de Bord ou le présent numéro de « Pilote », le jeudi 15 décembre, à partir de 17 heures, à l'adresse ci-dessus. Venez tous pour rencontrer la fantaisiste numéro 1 de la scène et de la Radio : vous lui ferez plaisir et quelle joie pour vous d'ajouter son nom à votre collection d'autographes. Les plus dynamiques lecteurs de « Pilote » n'ont-ils pas déjà, grâce à leur journal préféré, les signatures du Chevalier d'Orgeix, de Jean Vuarnet, de John Wayne et de tant d'autres ?



LES INSIGNES

« Pilote » a créé pour vous de magnifiques insignes émaillés que vous serez fiers de porter. Pour recevoir chez vous, franco de port, l'insigne « Pilote », envoyez à « Pilote », par mandat compte chèque postal, ou en timbres, la somme de 2 NF. Spécifiez bien si vous désirez que l'insigne soit monté sur patin (pour la boutonnière) ou sur épingle.

Nous vous signalons qu'il vous faudra quelques jours de patience avant de recevoir votre insigne, car nous sommes submergés de demandes.



BIENTOT DAKAR POUR FRANCIS ET ALAIN nos gagnants de "Chasse-Tampons"

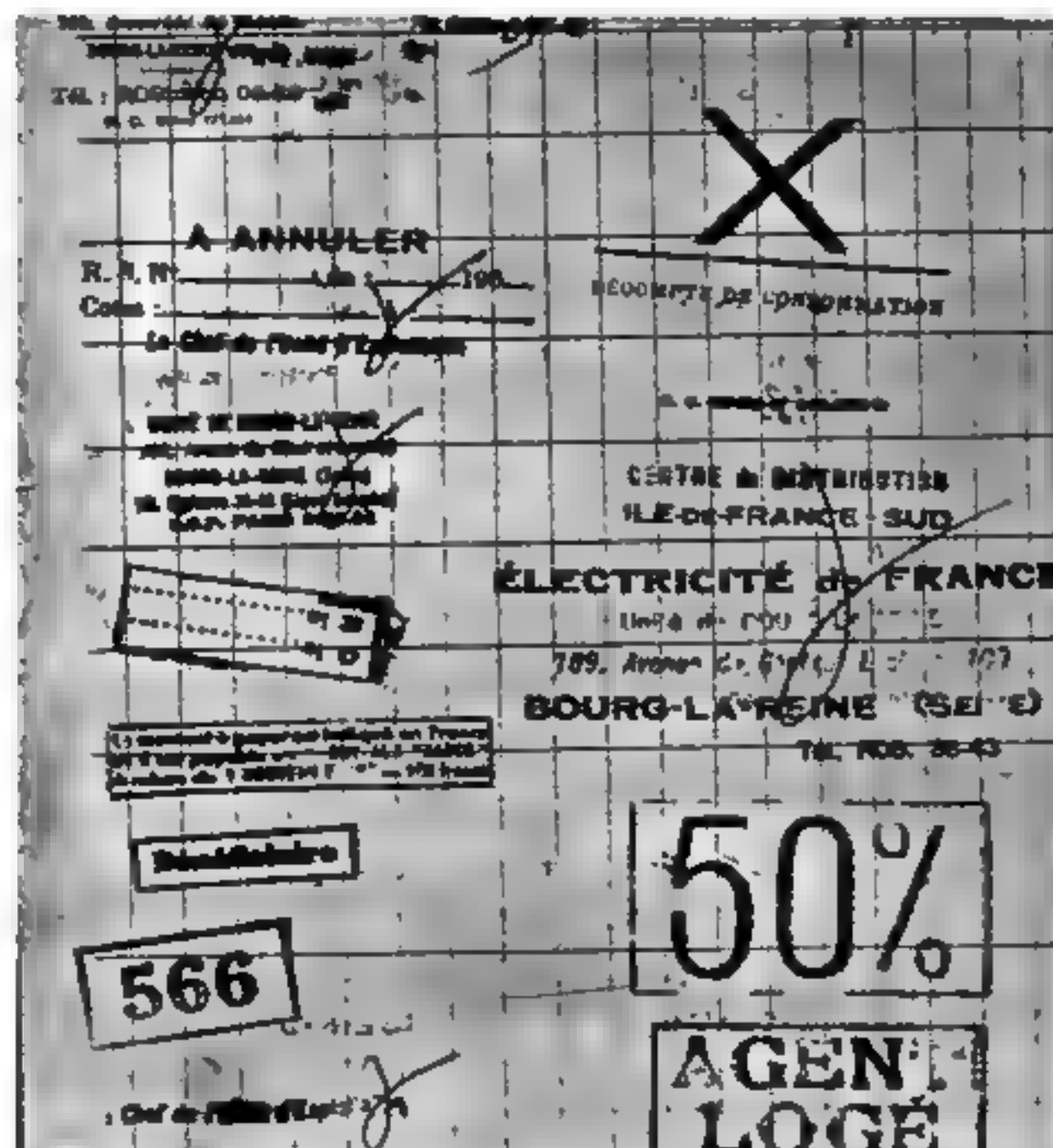
OUF ! ça y est !... Nous sommes venus à bout de notre Grand Concours « Chasse-Tampons » de l'été 60... Car c'est bien votre faute, Chers Amis Lecteurs, si nous avons dû ainsi vous faire attendre, et remettre de semaine en semaine l'heureux moment de l'échéance (heureux, oui, pour tout le monde, puisque des centaines de prix vont, comme promis, récompenser vainqueurs et valeureux battus). Songez un peu : c'est à des dizaines... de sacs postaux que notre Secrétariat a dû s'attaquer dès la fermeture du concours, le 20 septembre dernier, mais, bien sûr, c'est pour plaisanter, vous l'avez compris, que nous vous adressons ces reproches ! Quelle joie est la nôtre, en effet, de voir à quel point les lecteurs de « Pilote » ont fait de ce concours une merveilleuse réussite. Ah ! les vrais « Pilotes » que tous ces participants dynamiques qui sont allés tout au long des mois d'été faire exposer sur leurs feuilles-concours les tampons les plus divers, les plus inattendus, les plus rares... Grâce à eux, nous sommes passés, avouons-le, de surprise en surprise ! Quant au Jury, point n'est besoin d'insister sur l'ampleur de ses responsabilités... et maintenant, nous sommes à l'heure du verdict.

Châtillon-sous-Bagneux, aux portes de Paris, et Liège, en Belgique, sont à l'honneur, les deux lauréats habitant, en effet, ces deux villes. Francis Zeppa avait choisi la catégorie « Tampons les plus nombreux ». De Châtillon-sous-Bagneux, ses pas l'ont mené un peu partout, afin d'aligner... 2214 tampons-cachets différents (nos prévisions les plus optimistes tournaient autour du millier de tampons). Ses suivants ont d'ailleurs, eux aussi, fait bonne mesure, puisqu'ils sont allés jusqu'à dépasser le millier de tampons.

Francis Zeppa ira donc à Dakar, à bord d'un avion de l'U.A.T., accompagné du second grand lauréat : Alain Delhaye, dont la Belgique peut être fière. Contrairement à l'ami Francis, Alain avait choisi la catégorie : « Tampons les plus rares ». Vous verrez, par ailleurs, le fruit de ses patients efforts.

Bravo Alain ! Et combien serait fier de vous Léon Biancotto, le parrain de votre Carnet de Bord !

Ne terminons pas sans souligner, une fois encore, la performance sensationnelle de Bruno Gandillon, qui arrache aussi une magnifique seconde place, après avoir été récemment le grand triomphateur de notre Concours Anniversaire. Un beau doublé, on en conviendra !



ILs vont tous deux à Dakar. Peut-être même deviendront-ils une paire d'amis... De qui parlons-nous ? Des deux grands vainqueurs de notre grand concours « Chasse-Tampons », Francis Zeppa (vainqueur « à la quantité » : 2214 tampons différents !) et Alain Delhaye, fin découvreur des tampons les plus originaux. Le premier habite la région parisienne et le second est citoyen belge. Nous avons été leur annoncer nous-même la bonne nouvelle...

Alain Zeppa habite à Châtillon-sous-Bagneux : « J'ai gagné ? », nous a-t-il dit, étonné, « ça n'est pas possible ! »... « Oui, tu as gagné un grand voyage avec ta maman... » Francis, 13 ans, est lecteur de « Pilote » depuis le n° 1 : grâce à notre concours Esso, « Je n'ai pas été en vacances cette année, nous a-t-il dit, c'est pourquoi j'ai pu me consacrer presque entièrement au concours « Chasse-Tampons »... avec mon cousin qui a d'ailleurs abandonné au bout d'une journée pourtant fructueuse (360 tampons) ».

Quant à Alain Delhaye, jeune lecteur liégeois, il est — lui aussi — lecteur de « Pilote » depuis sa parution et détenteur du carnet de bord n° 9, ce qui est une très belle référence. Pour faire la chasse aux tampons rares qu'il a soumis à notre jury, il a utilisé tous ses amis et relations, jusqu'à son grand-père, « vieille tige » belge (aviateur). Excellente méthode qui a donné ses résultats.

Leurs seconds : C. Stéphane, du Havre, et B. Gandillon, de Paris, gagnent tous deux un kart. La liste des autres vainqueurs est publiée en page 47 de ce même numéro.



JAN et KJELD, les "Banjo Boys": "Nous ne sommes pas des prodiges!"

1 m. 60 +
1 m 58 +
29 prin-
temps à
eux deux,
ce sont les Banjo
Boys, c'est-à-dire
Jan et Kjeld.

Jan a 14 ans.
Kjeld en a 15. De-
puis 8 mois, ils
sont de grandes
vedettes au Dane-
mark, où ils ont
nés; mais c'est
surtout en Alle-
magne, où ils ont
vendu 1 500 000
disques, qu'ils sont
le plus appréciés.
D'ailleurs, ils y
étaient partis pour
cinq jours et ils y
sont restés 7 mois

et demi. Aujourd'hui, tout le monde
les connaît aussi en France: « Banjo
Boys », c'est le grand succès de cette
fin d'année.

On parle souvent des enfants pro-
diges, vedettes à l'âge où d'habitude
on va en classe, et ce sont, en général,

de petits personnages odieux et pré-
tentieux, qui ont perdu toute spon-
tanéité. Jan et Kjeld, eux, n'ont rien de
la « vedette ». Je les ai rencontrés au
moment où ils allaient quitter Paris,
après un séjour de quinze jours en
France. Ils venaient de boucler leurs
valises, à leur hôtel.

— Ah! la Tour Eiffel, c'est formi-
dable, m'a dit Kjeld en souriant de
toutes ses dents.

Jan et Kjeld sont, en effet, tombés
amoureux du célèbre monument. Cinq
jours de suite, ils y sont retournés, et
ils en connaissent maintenant en dé-
tail tous les étages. « Les Champs-
Élysées aussi... j'aime beaucoup... »
Kjeld s'exprime difficilement en fran-
çais. C'est donc en anglais qu'il conti-
nue: « Quand nous reviendrons en
France, nous apprendrons votre lan-
gue. »

En effet, Jan et Kjeld ne vont plus
en classe. Ils ont terminé leurs études
primaires au Danemark et mainte-
nant, ils consacrent tout leur temps
libre (entre deux récitals), à appren-
dre les langues avec un professeur qui
les suit partout.

Kjeld parle le danois, bien sûr,
l'allemand et l'anglais. Jan ne sait

que le danois et un peu d'allemand.
— Comment avez-vous décidé de
chanter en public?

— Papa jouait du banjo et aimait
beaucoup Louis Armstrong, me ré-
pond Kjeld. Un jour, pendant une de
ses absences, je lui ai « chipé » son
banjo et j'ai appris un petit peu à en
jouer... Mais un jour, il m'a surpris...

— Il s'est fâché?

— Au contraire, il est devenu notre
professeur et un jour nous avons
chanté au Club de Football de Svend,
notre ville natale. Puis, comme nous
avons eu du succès, nous sommes,
peu à peu, devenus professionnels.
C'est si amusant...

Jan le blond, et Kjeld le brun, se
ressemblent comme deux gouttes
d'eau. Ils portent tous deux un blazer
vert, rayé de noir, un pantalon gris et
un manteau gris. Ces vêtements sem-
blables leur donnent un petit air de
pensionnaires. Pourtant, ce sont des
vedettes déjà très riches. En Allema-
gne, ils gagnent mille dollars par jour.
Cela fait un demi-million d'anciens
francs. Mais ils ne touchent que dix
pour cent de leurs cachets, le reste est
déposé dans une banque. A 21 ans, à
leur majorité, ils se retrouveront à la
tête d'une jolie fortune.

— Combien recevez-vous d'argent
de poche par semaine?

— Nos parents nous accordent
2 000 francs par semaine... Mais nous
sommes très fiers, car grâce à nos
chansons, nous venons d'acheter une
maison à Copenhague pour nos pa-
rents et nous. Avant, vous savez, papa
était électricien, nous n'étions pas
riches... Maintenant, nous allons ha-
biter une maison ultra-moderne...

A Paris, Kjeld a fait une folie. Il a
acheté une jolie Floride blanche, dé-
capotable. Au Danemark, en effet, il
a une dérogation spéciale et possède
l'autorisation de conduire malgré ses
15 ans!

— Continuerez-vous à chanter plus
tard?

— Oh! vous savez, me dit Jan,
quand notre voix va muer, va devenir
plus grave, notre style va obligatoirement
changer. Si le public nous aime
encore, nous continuerons. Sinon,
nous ne nous obstinerons pas. Nous
achèterons un magasin de disques à
Copenhague. Mais nous continuerons
à jouer du banjo pour notre plaisir
personnel.

Hier, pour la première fois, avant
de quitter la France, Jan et Kjeld ont
enregistré à Paris deux chansons dans
notre langue: « Mélodie d'un sou »
et « Chante, mon banjo ».



Les Banjo Boys (Jan, le blond et Kjeld, le
brun) sont désormais des amis de « Pilote »:
« Nous reviendrons », nous ont-ils promis...

— Je les aime beaucoup, me dit
Kjeld, mais c'est dur, le français. Au
lieu de dire « petit garçon », j'ai pro-
noncé « petit caleçon ».

— Alors, tout le monde a éclaté de
rire. Quand on m'a expliqué, j'ai com-
pris... et j'ai ri avec tout le monde...

(Ce que Jan et Kjeld ne disent pas,
c'est qu'ils ont volontairement répété
« petit caleçon » trois fois de suite
pour augmenter l'hilarité générale.)

Devant moi, Jan et Kjeld Wennick
ont rangé avec précaution leurs banjos
dans le coffre de l'auto... Ils y font
attention, car ils n'en ont qu'un cha-
cun!

C'est à regret que j'ai quitté Jan et
Kjeld, c'est tellement agréable de ba-
varder avec des amis si sympathi-
ques!

« Et puis, surtout, faites nos ami-
tiés à tous les amis de « Pilote »,
m'ont-ils crié à travers la vitre de la
voiture qui démarrait; à bientôt!

En route pour Copenhague, puis
pour Munich, puis pour New York...

Kjeld pouvait-il se douter que le
simple fait d'emprunter en cachette le
banjo de son père allait les mener si
loin?... C'est cela les contes de fées
1960!

Yves COURRIERE.



Ne se sont pas encore très grands, ils tiennent tous deux dans la malle d'une voiture.

AUSTERLITZ-1805

155 ans plus tard, les "Cyrards"
de Coëtquidan ont reconstitué
la fameuse bataille d'Austerlitz

Décembre 1805 : Austerlitz ! Pour la première fois de jeunes
officiers formés par l'École Spéciale Impériale Militaire
(école créée par Napoléon) sont dans le feu de la bataille !



155 ans après cette victoire, la promotion du Lieutenant-
Colonel Jampierre (ancien parachutiste de la Légion et qui
fut tué en Algérie, fin mai 1958) reconstitue fidèlement la
glorieuse bataille, échec total pour les armées russes et
autrichiennes.

Chaque année, la victoire d'Austerlitz se prépare en huit
jours, mobilisant un effectif de figurants s'élevant à trois
bataillons, soit près de 2 000 hommes, sur le terrain de
manœuvres de Coëtquidan.

Le jour précédent cette grande victoire, repagés chaque
année par les futurs officiers de l'Armée française, les
anciens élèves remettent traditionnellement aux « bœufs »
(les nouvelles recrues) les épaulettes rouges, les gants blancs
et les spectaculaires « canons ».

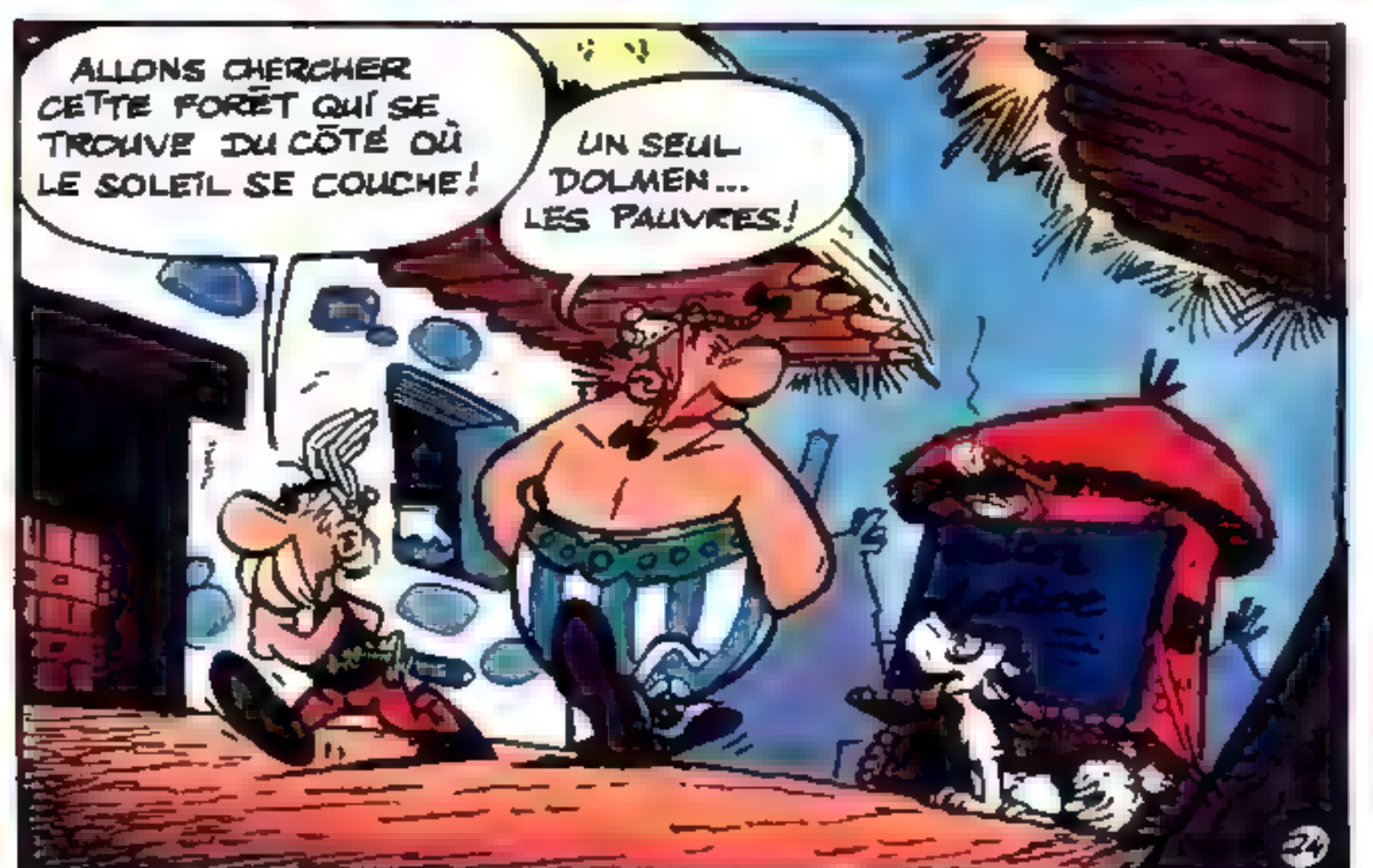
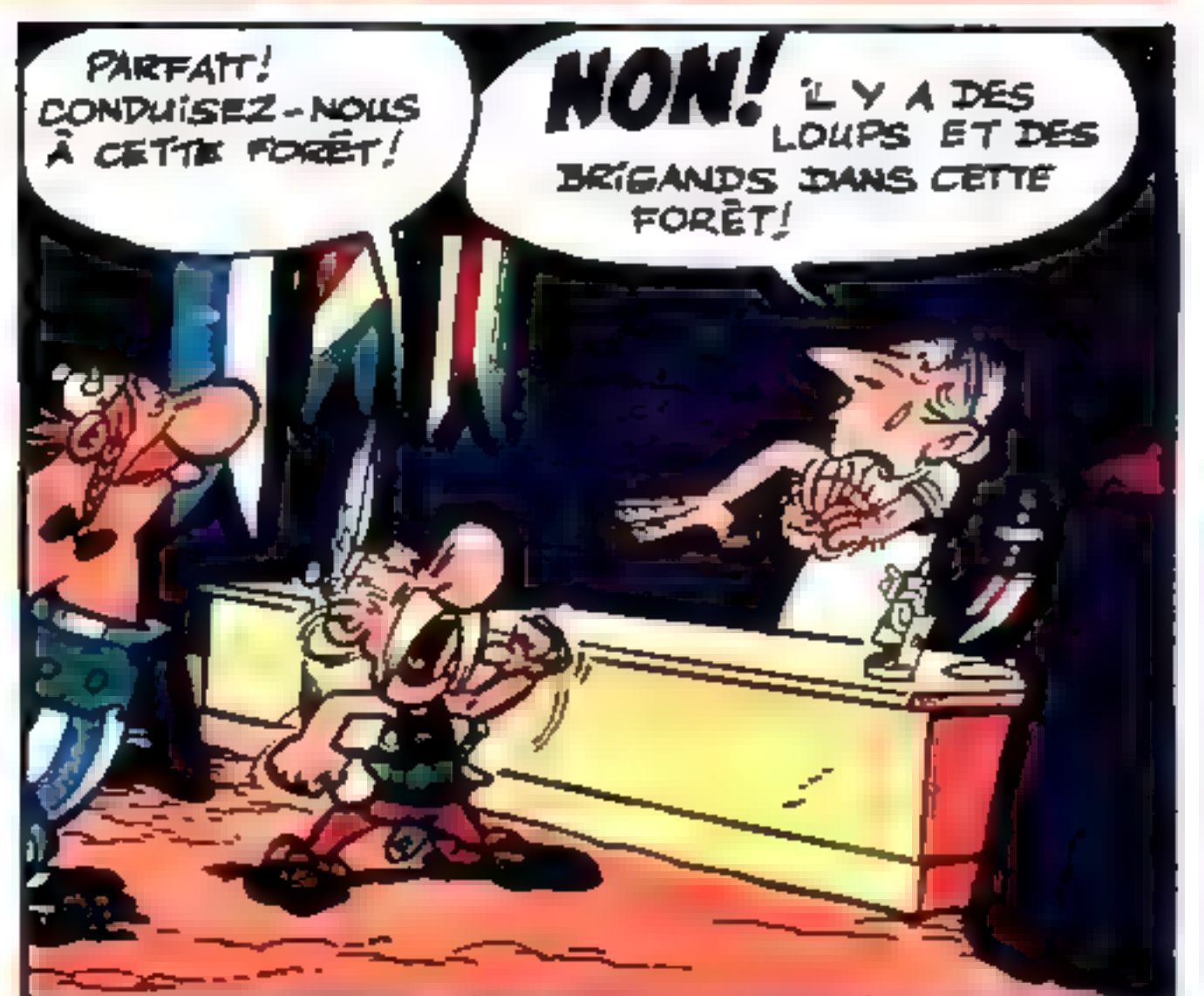
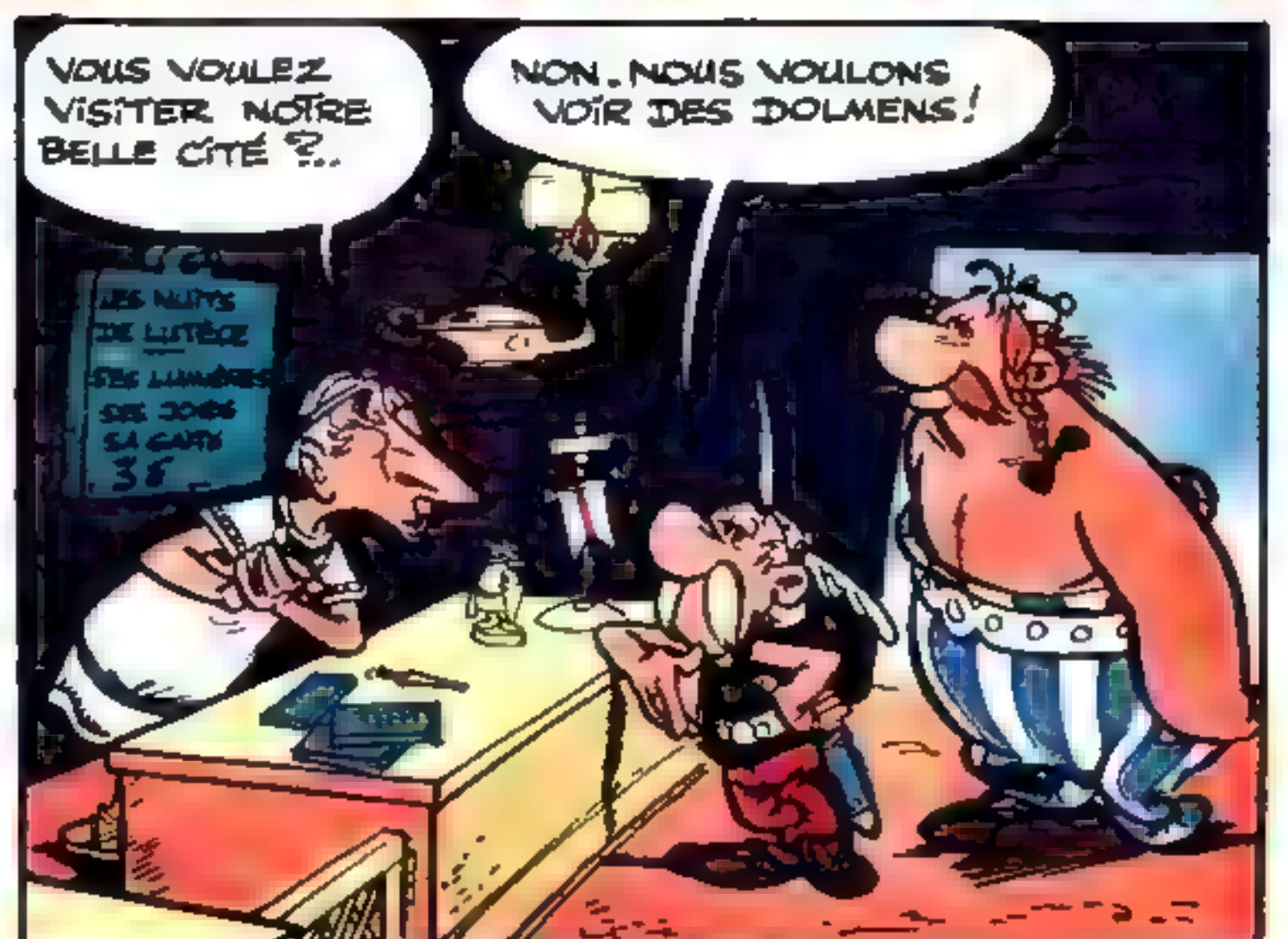
Ce spectacle grandiose, auquel assistent fièrement les fa-
milles des jeunes Saint-Cyriens, attire également les gens
de la région et... bon nombre de curieux !

Ainsi depuis 155 ans se perpétuent les traditions immortelles
de Saint-Cyr-Coëtquidan. Les troupettes peuvent toujours
chanter : « La victoire est à nous ! »



Astérix

DESSINS: **UDRZO** TEXTE: **GOSCHNY**

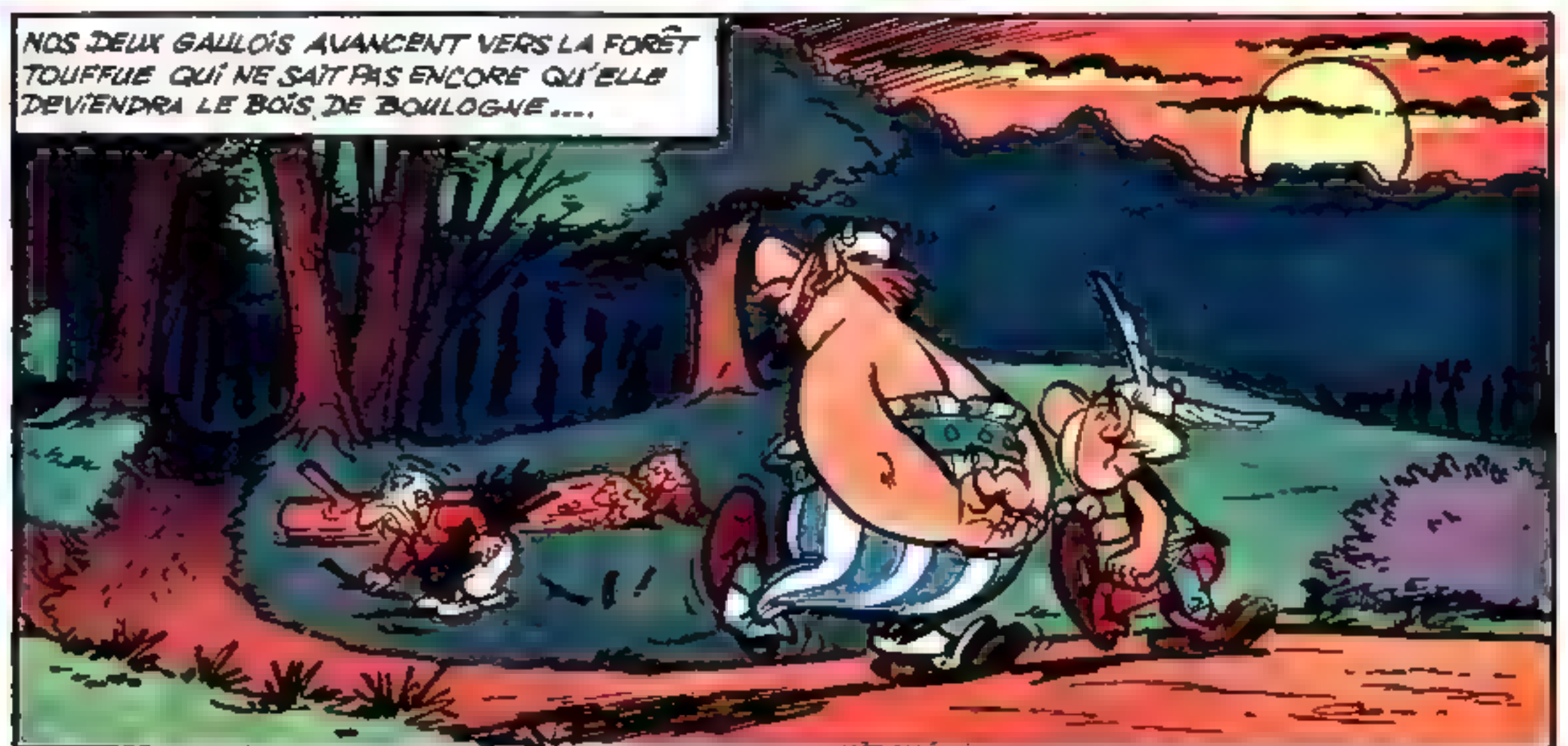
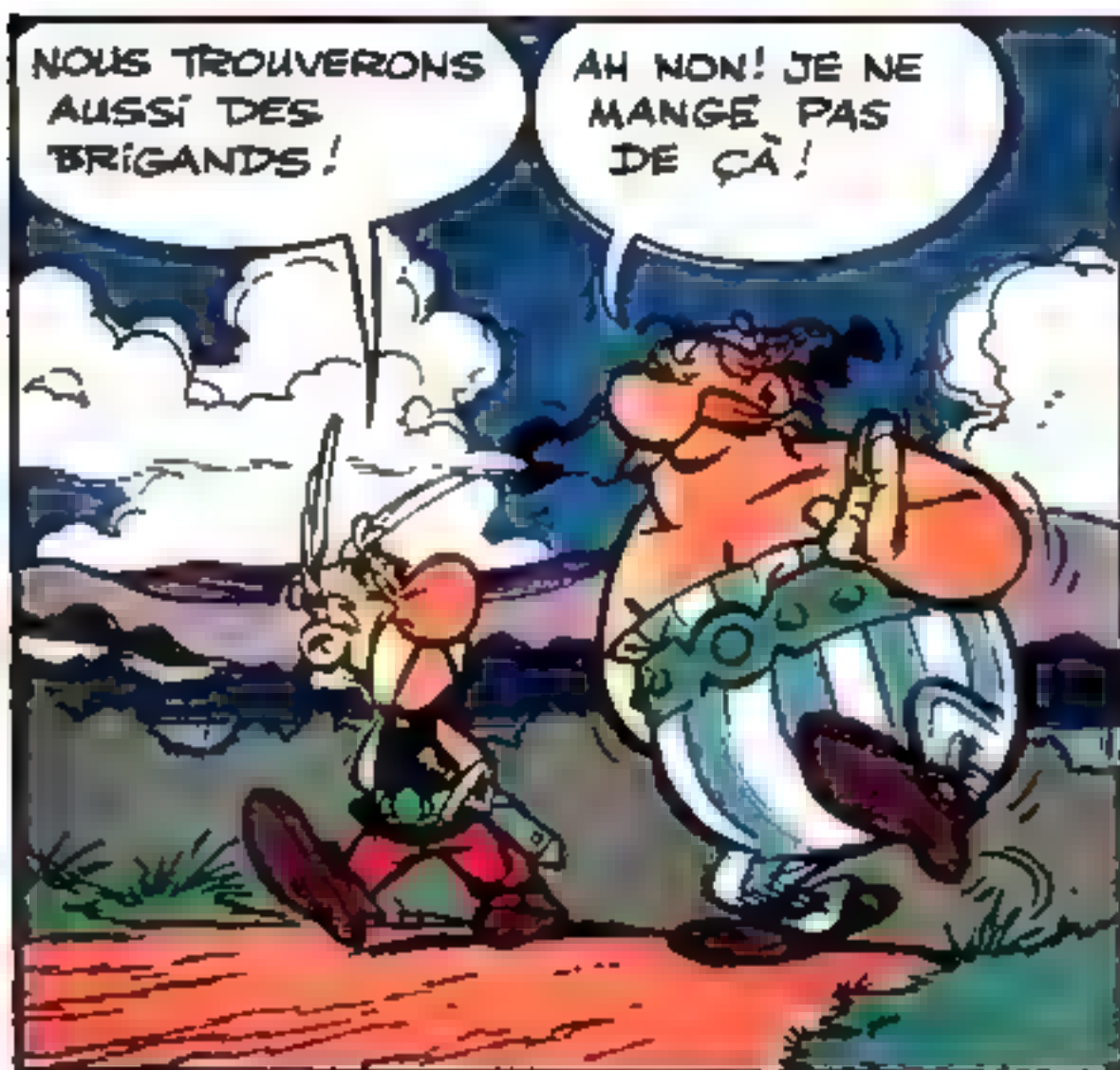
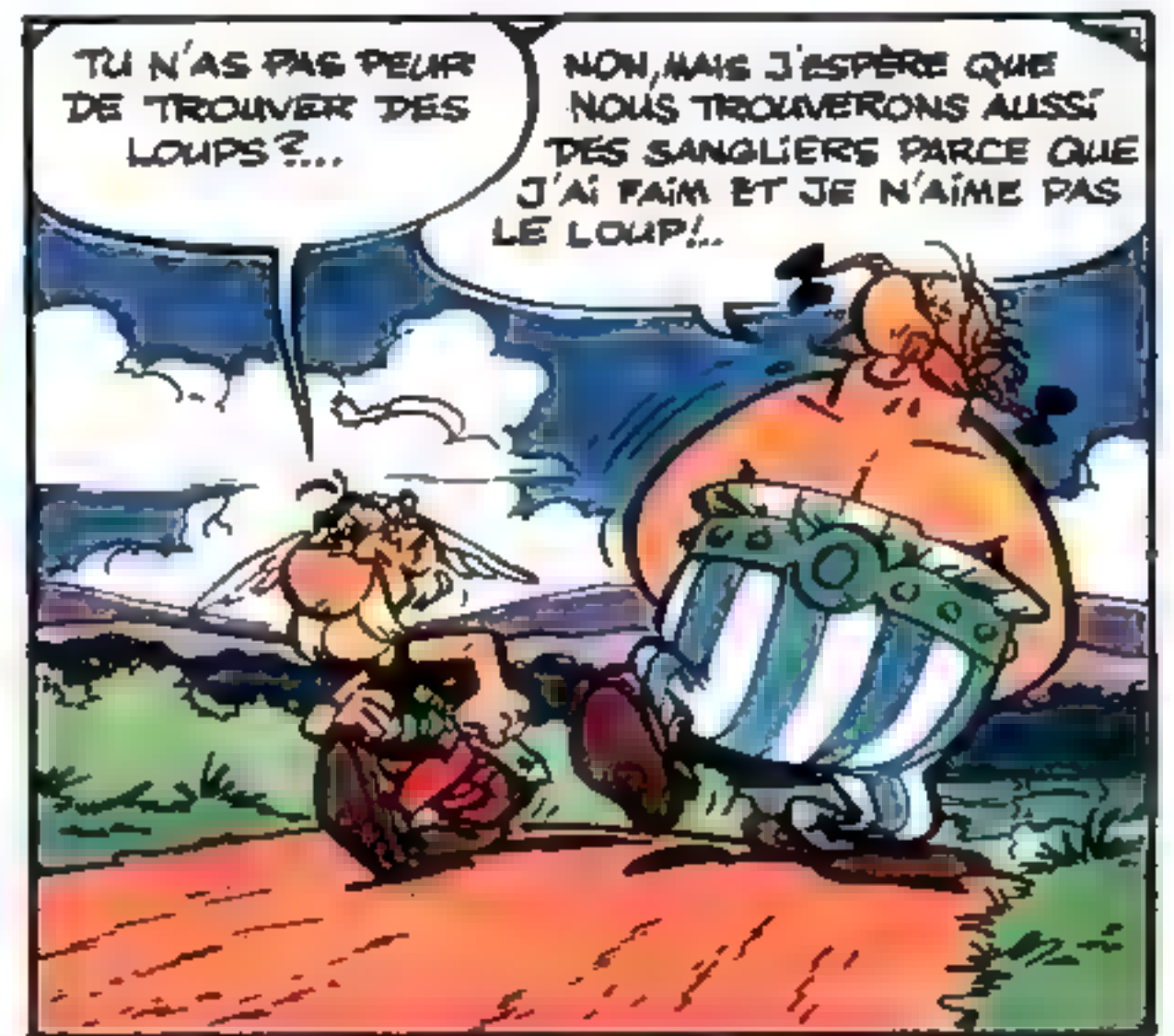
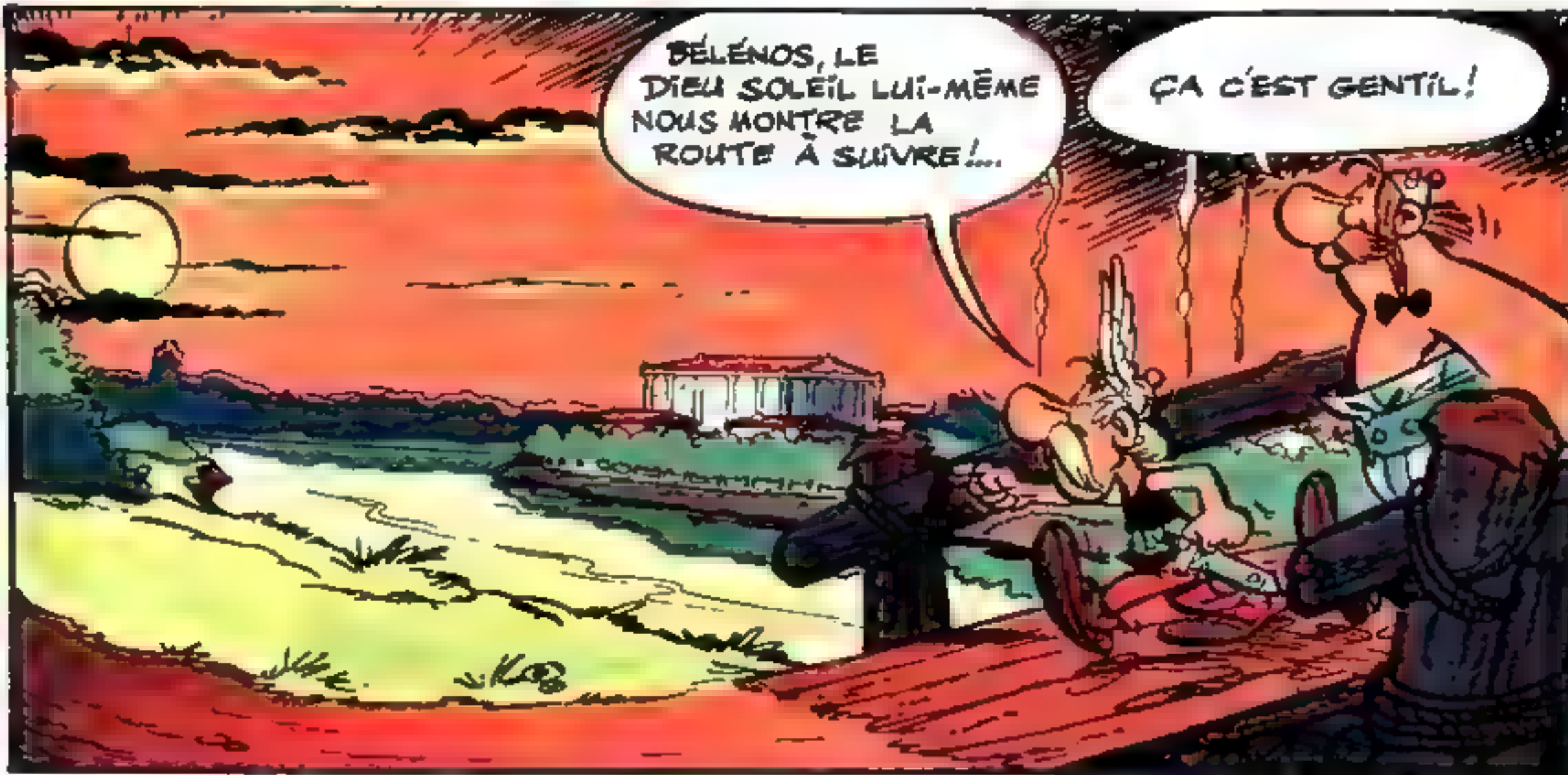




LE GUERRIER GAULOIS



RESUME. — Astérix et Obélix sont toujours à la recherche d'Amérix, le serpiste disparu. Nos amis ont eu de multiples mésaventures, mais ils pensent maintenant avoir une piste. Il s'agit de retrouver un dolmen...



JACQUES FAIZANT

a écrit pour vous
ce merveilleux
conte de Noël

J'AI RENGONTRÉ

MON pied droit commençant à s'engourdir, je changeai de position et manquaï choir dans la rue de Monceau. Je m'agrippai comme je pus à la cheminée et, étant solidement un talon de botte dans la gouttière et l'autre contre la tuile, je laissai mon regard errer mélancoliquement sur le 17^e arrondissement engourdi dans le brouillard nocturne, et repris le fil de mes amères pensées.

Tout avait commencé lorsque Brigitte avait dit : « Tu ne sais pas ? » Tout commençait toujours ainsi. En fait, dès que Brigitte dit avec une fausse désinvolture : « Tu ne sais pas ? », je ne sais pas ce que je ne sais pas, mais je sais qu'elle a une idée. Idée rarement banale, souvent pittoresque et toujours redoutable.

Ce soir-là, j'étais rentré du bureau les bras chargés de paquets que Brigitte avait feint de ne pas voir, et que j'avais promptement cachés dans le bahut, à côté d'autres paquets dont j'avais fait mine d'ignorer la présence. Nous préparions Noël dans une complicité attendrie, doublée d'une myopie indulgente. Je mis mes pantoufles et me laissai choir dans mon fauteuil favori, ma pipe au bec et mon journal préféré dans la main.

Brigitte sortit de sa cuisine et se gratta le nez : — Tu ne sais pas ?

Je ne voulais pas savoir et concentrai mon attention sur le journal. Je me fis un rempart de fumée.



... J'ai pensé à une chose...

— Tu ne sais pas, dit Brigitte, j'ai pensé à une chose !

Elle jeta mon journal sur le tapis et posa ma pipe dans le cendrier. Ayant ainsi neutralisé tout ce qui pouvait détourner mon attention de la chose à laquelle elle avait pensé, elle m'embrassa sur le nez et entra dans le vif du sujet.

Il s'agissait, curieusement d'ailleurs, d'un monologue mélancolique et rétrospectif sur les Noëls de son enfance. Brigitte ayant toujours vécu à Paris, j'aurais pu m'étonner que ces souvenirs fussent tous recouverts d'une neige immaculée et qu'elle se souvint si bien d'être revenue en traineau de la même de minuit. Mais Brigitte poétise tout ce qu'elle touche.

— En ce temps-là, dit-elle, Papa se déguisait toujours en Père Noël.

Un silence lourd s'installa entre nous. Elle répéta sa phrase et je remarquai que son intonation avait perdu en mélancolie ce qu'elle avait gagné en vigueur.

— Bon ! dis-je. Et alors ? Tu veux que ton père recommence ? Téléphone-lui.

— Il ne s'agit pas de Papa, dit Brigitte.

— J'avais cru comprendre...

— Il s'agit de toi.

— Je ne suis pas ton Papa.

— Tu es celui de ton fils.

Nous y étions en plein. J'avais compris depuis un moment et je m'imaginai qu'en faisant la bête, j'échapperais au triste sort que l'on me préparait.

Mais Brigitte est un esprit réaliste qui tient toujours compte d'une grosse part d'imbécillité dans mon comportement et dose ses arguments en conséquence.

— Tu me l'aurais dit plus tôt, dis-je faiblement.

— Je voulais que ce soit une surprise.

— Eh bien, mais... si le petit ne s'y attend pas...

— Il s'y attend et serait atrocement déçu.

— Comment, il s'y attend ? Mais puisque c'est une surprise...

— Pour toi, pas pour lui.

— Tu lui as promis que j'allais m'habiller en Père Noël ? Eh bien, c'est tout simple : cet enfant apprendra de bonne heure qu'il ne faut pas se fier aux promesses faites par personne interposée.

— Je ne lui ai pas promis que ce serait toi. Je lui ai promis, qu'il verrait le vrai Père Noël.

Je fus accablé. Je devais, en plus, avoir l'air authentique et mon rejeton ne manifesterait à mon égard nulle gratitude et nulle admiration pour m'avoir vu affublé d'une barbe de coton et d'une houppelande rouge. Je ne tentai même pas d'insinuer que les costumiers devaient avoir fermé boutique. Je connaissais assez Brigitte pour savoir que le déguisement devait déjà être dans la penderie.

Il y était.

Dans le quart d'heure qui suivit, je fus lâche, abject, lamentable et ridicule. Je revêtis la livrée du Bonhomme et décidai, pour toute revanche, de faire la tête. Cela n'impressionna pas Brigitte le moins du monde d'ailleurs, l'air boudeur perdant singulièrement de son efficacité lorsqu'il est dissimulé sous deux pieds de coton hydrophile par en bas et un capuchon bordé de fourrure par en haut.

Le plan de Brigitte était simple, efficace et merveilleusement étudié : nous habitions au sixième et dernier étage et l'unique trappe d'accès au toit s'ouvrait sur notre palier. Je devais grimper sur le toit et attendre que notre fils, ramené par sa mère de chez un petit camarade, vint grimper jusqu'à la trappe et l'ouvrir lui-même. Brigitte avait des larmes plein les yeux en pensant à la joie du cher bambin découvrant un vrai Père Noël pérorant juché sur les tuiles, le regard plein de bonté et la hotte pleine de joujoux.

Tout cela eût été sans doute parfait et sans bavure, au plein cœur du mois de juillet, mais, ce 24 décembre-là, les rues étaient dangereusement verglacées. Brigitte referma la trappe du plafond, descendit allègrement les six étages pour aller chercher notre fils, glissa sur le trottoir et se cassa la jambe.

Police-Secours l'emmena, évanouie, à l'hôpital.

Mon pied gauche s'engourdisant à son tour, j'en profitai pour me lever et, non sans avoir failli encore une fois aller m'écraser dans la rue de Monceau, j'allai vérifier pour la dixième fois que la trappe ne pouvait s'ouvrir que de l'intérieur. Pour la dixième fois, j'englobai dans ma colère le toit sans issue, les voisins absents, Brigitte (dont j'ignorais alors l'accident) et ma répulsion naturelle à descendre six étages, en m'agrippant à une gouttière gelée.

Il y avait bientôt cinq heures que j'étais sur ce toit. Ce contretemps m'était inexplicable. J'avais beaucoup cogné, appelé, tempêté, mais Paris était en train de surveiller un dinde, d'ouvrir ses huîtres et de chanter son Bourgogne. Que dis-je, Paris ? Le monde, le monde entier se livrait aux réjouissantes délices, aux égoïstes jouissances de la préparation du Réveillon. Ce soir, sous le signe du thermomètre, il n'y avait que le mercure et moi. Moi, et peut-être aussi Paul-Emile Victor, mais, quelque flatterie qu'elle fût, cette consolation m'était mince et ne me réchauffait en rien.

Sur le coup de minuit, persuadé que Brigitte et mon fils m'avaient inexplicablement oublié, j'avais renoncé à attendre et m'étais penché à l'extrême bord du toit pour héler des passants qui revenaient emmitouflés de la même de minuit. Mais ces estimables parisiens, après avoir dressé vers moi leur nez violacé par le froid, avaient repris leur course, non sans m'avoir conseillé de rentrer chez moi au lieu de me livrer à des manifestations paillardes une nuit de Nativité.

Ainsi, abandonné de tout et de tous, et plus particulièrement de mes calories habituelles, je versai sur mon sort un pleur qui gela incontinent et, m'engouffrant dans ma barbe de coton et dans ma houppelande, le capuchon sur les yeux, je m'endormis.

— Vous avez une cigarette ?

J'ouvris brusquement les yeux, et, dans le mouvement que je fis, je manquaï choir dans la rue de Monceau. Une main me rattrapa au bord de l'abîme.

— Vous avez une cigarette ?

Je regardai le bonhomme qui se trouvait devant moi, avec cet air compassé et témé de strabisme que procurent les réveils inopinés. Vêtu de rouge et embarbé de blanc, c'était, à n'en pas douter, quelque autre malheureux père de famille que sa femme avait hâlé, tout costumé, sur le toit. Un voisin sans doute. Je ricanaï et lui offris une cigarette.

— Joyeux Noël ! dis-je.

Je lui allumai sa cigarette et soudain, je sursautai. S'il était monté sur ce toit, c'était peut-être par une autre trappe que la mienne. Une trappe qui, par la vertu d'un architecte prévoyant, aurait pu s'ouvrir aussi de l'extérieur.

— Par où êtes-vous monté ? dis-je.

— Monté ? (Il eut l'air étonné.) Je suis descendu.

— D'où ?

— Du ciel. Je suis le Père Noël. Je croyais que vous m'auriez reconnu.

Je poussai un soupir et fus sur le point de l'envoyer faire de l'esprit six étages plus bas. Les plaisantins m'horripilaient toujours, mais particulièrement par 10^e au-dessus de zéro.

— Moi aussi, dis-je, je suis le Père Noël. Et je ne descends pas du ciel. Je suis venu par cette trappe.

— Bien entendu, dit-il, mais pas moi. Moi, je vole. Seulement, je viens d'avoir une panne dans mon machin truc chose, et je me suis posé à côté de vous.

Il tira de sa poche une boîte, d'où émergèrent des fils et des boutons. Cela avait l'air diablement technique. Il l'approcha de son oreille et la secoua avec un air stupide que je reconnus aussitôt pour l'avoir arboré sur ma physionomie quand je démontais mon carburateur.

— Ça ne marche plus, dit-il, dépité. Et c'est ça qui me faisait voler.

Tout farceur qu'il fût, il était sympathique et jouait bien la comédie. A tout prendre, c'était un compagnon d'infortune ; j'entraï dans son jeu.

— Mais, puisque vous êtes le Père Noël, dis-je, vous devez savoir l'arranger.

— Vous êtes rigoles, vous autres, maugré le bonhomme, vous ne croyez pas que j'existe et, en même temps, vous m'attribuez des pouvoirs divins ! Je ne suis pas le Bon Dieu ! D'ailleurs, même le Bon Dieu, je vendrais le voir dépanner ce bidule. La seule fois où il a essayé de bricoler la plomberie, il n'y a que Noël et sa famille qui ont pu s'en tirer !

Il soupira et remit l'appareil dans sa poche.

— Je ne sais même pas comment ça s'ouvre, dit-



... Joyeux Noël, dis-je...

LE PÈRE NOËL

Il, sans ça j'aurais un peu tripoté tout l'intérieur, comme on fait avec les montres.

— Blague à part, dis-je, par où êtes-vous passé ?

Comme si me recommandait sa petite histoire d'homme-écluse, je fis à nouveau le tour de mon toit sans pourtant découvrir de nouvelle issue. Il n'avait même pas pu passer par ma trappe, elle était scellée depuis deux heures par une épaisse couche de gel.

— Si mon truc machin chose fonctionnait, dit-il, je pourrais vous convaincre en m'envalant !

Je ricanaï :

— Oui, mais voilà ! Il ne marche pas. Et moi, les histoires de Père Noël...

Il sourit :

— Vous n'avez pas toujours dit ça

J'eus une inspiration :

— Tenez ! Puisque vous êtes le Père Noël : que vous a demandé mon fils ?

Mon rejeton avait, comme chaque année, établi une liste délirante de jouets pour Noël de maharaja, qu'il avait jetée avec une inébranlable confiance et, malgré des échecs répétés, dans la boîte spéciale prévue par un Grand Magasin.

Mon inconnu tira de sa hotte une serviette de cuir dont il extriqua, après quelques recherches, une lettre crasseuse, sur laquelle je reconnus sans peine l'écriture pléine de personnalité de mon héritier.

« Un cheval vivant » lut le bonhomme, « une vraie automobile, une bombe atomique qui explose, une machine à écrire, un avion à réaction qu'on peut monter dedans, une locomotive S.N.C.F. (une vraie). Un gros sac de billes-x'en agathe, des crayons de couleur, un petit frère jumeau (pour pouvoir jouer avec tout de suite). Pas de petite sœur. » C'est bien cela ?

— C'est exactement cela, dis-je effaré. Je ne sais pas comment cette lettre est venue entre vos mains, mais c'est bien ça. Bien entendu, à part les billes et les crayons, il n'aura rien de tout cela.

— Mais si, dit le Père Noël (car enfin, cela ne pouvait être que lui !). Mais si, il aura tout cela !

— Mais non, dis-je en plongeant dans ma hotte. Voilà ce qu'il aura : une boîte de construction, des albums illustrés et un train électrique.

— Classique, dit le Père Noël, tout ce que vous aimez. Ça ne change pas ! Eh bien, moi, je lui apporte ceci, regardez !

Il fit un geste, et une locomotive S.N.C.F. (une vraie) traversa le toit dans toute sa longueur et s'enfonça en sifflant dans la nuit.

— Je peux vous montrer ainsi tout ce qu'il m'a demandé, dit le bonhomme en souriant. Sauf la bombe atomique, je n'encourage pas ce genre de distractions.

La tête me tournait.

— Mais, dis-je, vous n'allez tout de même pas installer cette locomotive dans mon salon ?

— Pas plus que je n'y ai installé l'éclusephante vivant qu'il me demandait l'année dernière. Je me contenterai de les lui montrer pendant son sommeil, avec la technique habituelle qui correspond au transfert que pratiquent les psychiatres.

— Comprenez pas, dis-je.

Le Père Noël fit un autre geste. La locomotive, regimant du néant, traversa le toit en grondant s'enfonça dans la nuit en direction du Panthéon. Fendrait-elle l'air, l'image d'une aube flotta un instant dans le ciel, puis s'évanouit.

— La chaise bleue de la cuisine, m'écriai-je.

— Exactement, dit le Père Noël. La chaise bleue de la cuisine sera désormais pour votre fils la locomotive S.N.C.F. De même que l'aspirateur en marche et témérairement chevauché, sera l'avion à réaction « qu'on peut monter dedans », et la table roulante du salon, la vraie automobile. C'est d'ailleurs pour cela qu'il ne jouera jamais avec votre jeu de construction, ce que vous envisagez, je dois dire, d'un œil léger.

— Vous êtes bien organisé, dis-je. Et pour le petit frère jumeau ?

Le Père Noël se gratta la tête et prit un air confus.

— Le petit frère jumeau dépasse ses compétences. La votre aussi d'ailleurs, soit dit sans vous vexer.

Je dus en convenir.

— Eh bien, soit ! soupirai-je. Vous êtes le Père Noël. Une dernière épreuve cependant, vous permettez ?

Je tirai sa barbe.

— Oh ! dit-il, elle est vraie, elle est solide. Je l'ai toujours eue.

— Mais pourquoi, dis-je, ne vous montrez-vous jamais aux enfants ?

— Vous êtes fou ? dit le Père Noël. Pour qu'ils ne croient plus en moi ?

Je tirai de ma hotte un cornet de marrons glacés et nous en croquâmes quelques-uns. Je toussotai et tentai de prendre un air indifférent.

— Puisque vous savez tout, dis-je, qu'est devenue Brigitte ?

Il rougit et se frappa le front :

— Je suis impardonnable, dit-il. J'aurais dû vous dire cela tout de suite. Votre femme s'est cassé la jambe en sortant d'ici. C'est pourquoi vous êtes...

— Une jambe cassée ? dis-je d'une voix inquiète.

Le Père Noël sourit :

— Rien de grave, rassurez-vous. Mais entre son évanouissement, l'anesthésie et tout le tremblement, on vous a un peu oublié. Vous savez ce que c'est...

— Peu importe, dis-je, peu importe. Et mon fils ?

— Vous croyant absent, il a donné l'adresse de sa tante, chez laquelle il dort actuellement du sommeil de l'innocence, non sans avoir cassé, au préalable, un vase de cristal et deux verres à pied.

— Parfait, parfait, dis-je. Eh bien, il ne nous reste plus qu'à attendre le jour et les sapeurs-pompiers.

— Vous en parlez à votre aise, dit le Père Noël, mais moi, j'ai encore la moitié de ma tournée à faire. J'ai beau aller vite, en ce moment précis, ma moyenne en prend un drôle de coup !

Il tira de sa poche son appareil à voler et, sans beaucoup de conviction, le secoua encore un peu.

— Quelle camelote, dit-il, soucieux.

Soudain, il me vint une idée. Je me levai brusquement et manquai choir dans la rue de Monceau.

— Père Noël, dis-je, les adultes sont-ils aussi obligés de vous écrire ?

— Jamais ils ne le font, dit le Père Noël. Dès qu'ils commencent à se regarder écrire, ils ne m'écrivent plus. C'est un des côtés agréables de mon métier. Non, ils n'écrivent pas, ils pensent. Les hommes, par exemple, pensent à ce qu'ils aimeraient avoir.

— Et vous leur en donnez la vision dans leur sommeil ?

— Oui, parfois. Mais vous savez (il hochait la tête d'un air dubitatif), avec les adultes, ça marche beaucoup moins bien.

Nous soupîrâmes et croquâmes un marron glacé. Soudain, l'idée de génie qui avait déclenché ces confidences me revint à la mémoire.

— Ah oui ! dis-je. Au fait ! C'est cela que je voulais vous dire tout à l'heure. Père Noël, pour moi, enfin, pour mon Noël, je voudrais avoir quelque chose de vraiment pas ordinaire.

— Mon cher ami, dit le Père Noël, si c'était ordinaire, vous ne vous adresseriez pas à moi. Allez-y !

— Eh bien, voilà : je voudrais un de vos mécaniciens célestes spécialisés dans la réparation de vos appareils à voler.

— Tiens donc ! dit le Père Noël, je n'avais pas pensé à cela. C'est une bonne idée. Je vais en faire apparaître un en train de travailler et nous verrons comment il procède pour ouvrir cet engin de malheur. Vous êtes le premier adulte, cette année, qui me demande quelque chose de réalisable.

Le Père Noël, après s'être concentré, fit un geste pour amener à nous l'image d'un dépanneur céleste. Il fallut recommencer l'opération plusieurs fois. Le premier qui parut traversa le toit d'un pas décontracté, en mangeant un sandwich au gruyère. Le second se curait les ongles, et le troisième réparait le moulin à café de sa femme. Le quatrième, enfin, était occupé à la tâche qui nous intéressait. En le regardant intensément, nous pûmes voir comment il ouvrait d'appareil et dans quel ordre il vérifiait les connexions. Je m'emparai de l'objet et l'ouvris. Après un rapide examen, je découvris un fil de cuivre qui me parut manifester un esprit d'indépendance peu en rapport avec l'aspect scientifique de l'engin. L'ayant connecté à la borne la plus voisine, je refermai l'appareil et le remis au Père Noël. Il s'en saisit, appuya sur un bouton et quitta lentement le toit. Il flotta un instant au-dessus de moi.

— Ça manque un peu de reprises, dit-il, mais ça peut aller. Puis-je vous dépeux quelque part ?



...Et quittant lentement le toit...

Avant dit, il retomba lourdement sur le toit.

— Il y a encore des ratés, dit-il, mais l'essentiel, c'est que nous puissions descendre d'ici. Je terminerai ma tournée en métro.

Je m'accrochai à sa hotte, sur son dos, et, quittant lentement le toit, nous commençâmes à descendre dans le vide le long de l'immeuble. La rue se rapprochait lentement et je me voyais déjà au bout de mes peines quand, à hauteur du 2^e étage, une espèce de fumée s'échappa de l'appareil que le bonhomme tenait à la main. Notre descente se transforma brutalement en plongeon et nous allâmes choir dans la rue de Monceau.

— Bonjour, trésor, dit Brigitte. Comment te sens-tu ?

J'ouvris celui de mes deux yeux qui n'était pas scellé à l'albuplast, et considérai l'individue qui se tenait au pied de mon lit.

— Ça ira. Il a de la chance, votre acrobate, dit cette femme amère. Ne le faites pas trop parler.

Je tournai la tête, autant que me le permettaient les bandages qui m'enveloppaient. Allongée sur le lit voisin, Brigitte tricotait, une jambe dans la pièce.

— Comme j'ai eu peur, dit-elle. C'est un miracle que tu sois là ! On a de la veine, tu sais ! Comment ça s'est passé ? Tu t'es senti glisser du toit ?

— Je n'ai pas glissé, dis-je, j'ai...

Brigitte s'affola aussitôt :

— Quel ? Tu as sauté ? Tu es fou ? Tu as sauté du 2^e étage ? Tu voulais le tuer ?

Je fermai les yeux, et essayai de construire dans ma tête une phrase qui ne m'envoyât pas tout droit à l'halle : « Je suis descendu en vol plané sur le dos du Père Noël. » Qui allait croire cela ? Certainement pas le médecin ni l'infirmière. Brigitte non plus. Il n'y avait qu'un être au monde qui pût me croire et il n'était pas là : c'était mon fils. J'abandonnai.

— Je n'ai pas glissé, dis-je, j'ai essayé de descendre le long du tuyau de gouttière.

— T'es fou, mon trésor, dit Brigitte, navrée. Tu aurais pu te tuer !

Elle posa un baiser sur le bout de ses doigts et, tendant le bras, le déposa sur mon front. Je pris en main et l'embrassai.

— Et toi, dis-je, ça va ?

Ça allait. Nous restâmes silencieux quelques secondes, puis, j'entendis Brigitte prendre sa respiration.

— Tu ne sais pas ? dit-elle, j'ai pensé à une chose...





Esso Junior

Une aventure de GILLES FÉLIX-VERT

L'ERUPTION DE NOËL

POUR Jacques Maigne, géologue pétrolier, ce 24 décembre débuta comme un jour ordinaire. Il monta en hélicoptère, serra la main du pilote, lui indiqua sur la carte l'itinéraire du jour.

— Voilà, dit-il, c'est au nord de ce petit affluent de l'Ogooué, par ici.

— Hum ! fit le pilote. La forêt dense... J'aurai du mal à vous poser.

— Bah ! fit Maigne en baillant, vous trouverez bien une petite clairière.

Il étira ses grandes jambes, chercha sur le siège la position la plus confortable. Il aurait préféré dormir deux heures de plus... Mais le plan de prospection était impératif. 24 décembre : recherche de sédiments de surface, au bord du Koubaï. 25 décembre : idem au sud du lac Azinga... Il aurait à peine le temps de vider une ou deux coupes de champagne avec les gens de la base, en l'honneur de la nuit de Noël.

Le moteur ronfla, le rotor se mit à faucher l'air. A partir de ce moment, une série d'événements étranges se déclencha : pendant vingt-quatre heures, Maigne allait se remettre à croire aux miracles.

D'abord, vers neuf heures du matin, ce banc de nuages effilés qui courait dans la même direction qu'eux — mais plus vite.

— Vous avez vu ? cria Maigne.

Le pilote fit « oui » de la tête, d'un air préoccupé. « Un ouragan tout près d'ici, et rien sur l'appareil... », se disait-il. Je ne comprends pas.

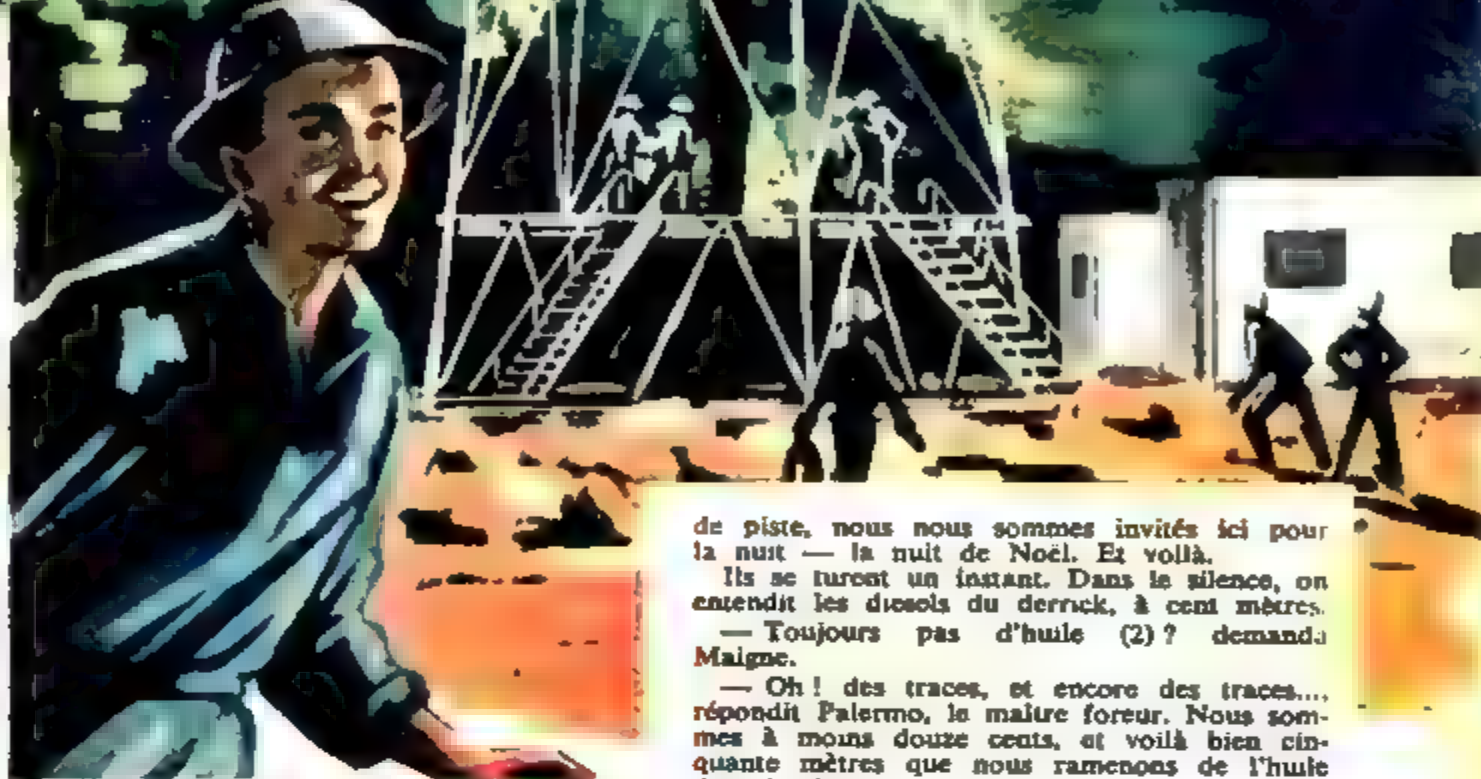
Brutalement, l'hélicoptère bondit, gagna cent mètres d'altitude, se retourna comme une crépe et tomba, tomba aussi raide qu'une pierre dans un puits. Une mer de nuages très inattendus l'absorba, effaçant sur-le-champ la vision éblouissante du soleil sur la forêt africaine. Maigne, abasourdi, n'eut pas le temps

de penser : ils ressortaient déjà du nuage par le bas, tombant toujours. Le pilote se battait désespérément avec les commandes. A vingt mètres de la cime des arbres, il arracha l'appareil au trou d'air, le hissa un peu plus haut. Une énorme pluie s'écrouta sur eux en cascade. A travers le tonnerre du moteur, Maigne perçut un autre tonnerre, plus sec. Il y eut deux ou trois illuminations livides, puis un choc terrible. « Nous avons touché », pensa Maigne en fermant les yeux. La seconde d'après, étonné d'être toujours en vie, il encaissa un nouveau choc plus terrible que le premier. Ils tenaient encore l'air, mais la foudre les avait frappés deux fois. Le moteur s'arrêta. Regardant au-dessous de lui, Maigne ne vit que la forêt dense et des sommets d'arbres malaxés par la tempête. A cette seconde, une idée bizarre lui vint à l'esprit : « Si Gilles était là, j'aimerais bien savoir comment il ferait fonctionner son fameux feu vert (1). »

Le pilote hurlait quelque chose. « Parachute... », entendit Maigne. Mais il secoua la tête en hurlant à son tour : « Trop bas ! » L'appareil perdit de l'altitude, mais sans tomber, soutenu par le rotor en rotation libre.

Alors se produisit l'événement n° 2. Une rafale déporta l'hélicoptère de plusieurs centaines de mètres sur la gauche. L'Ogooué apparut, large comme un bras de mer et furieusement battu par la pluie. Ils allaient tomber en plein milieu. « Cela se complique », songeait Maigne, qui n'avait pas peur.

(1) Gilles, fils d'un ami de Maigne, l'ingénieur Fabert, possédait une intuition aiguë de ce qu'il fallait faire dans les moments critiques. Ce don, bien connu dans toute la profession pétrolière, avait été baptisé le « feu vert ». La presse en a déjà rapporté quelques applications significatives (voir, en particulier, la collection de « Pilote »).



de piste, nous nous sommes invités ici pour la nuit — la nuit de Noël. Et voilà.

Ils se turent un instant. Dans le silence, on entendit les diables du derrick, à cent mètres.

— Toujours pas d'huile (2) ? demanda Maigne.

— Oh ! des traces, et encore des traces... répondit Palermo, le maître foreur. Nous sommes à moins douze centis, et voilà bien cinquante mètres que nous ramènerons de l'huile dans les boudes.

— Alors, c'est pour bientôt ?

— Je me le demande. Depuis huit jours, il y en aurait plutôt moins. Voilà pourquoi M. Fabert est venu voir. Vous savez que c'est l'homme des crises.

— Heureusement, il a amené son fils, remarqua Maigne. Alors, Gilles ? C'est le moment de sortir le feu vert... pour trouver de l'or noir !

Gilles sourit et s'approcha de la fenêtre aux verres triples. Sous le faisceau de quelques grosses lampes de chantier, les tiges de forage s'enfonçaient inlassablement dans la terre rouge du Gabon. Il devait faire très chaud à l'extérieur : mais ici, dans le « club », l'air filtré était à peu près à la température de Paris. En guise de sapin (végétal peu fréquent sous l'Equateur), Palermo avait fixé au plancher une branche d'hévéa sauvage. Les foreurs y avaient accroché des noix de palme qui ressemblaient à des bérises rouges, des paquets de cigarettes...

Minuit approchait. Les gars de la troisième se levèrent pour aller s'équiper. Dans le râclage de leurs souliers sur le sol, une sorte de roulement passa d'abord inaperçue. Gilles était toujours à la fenêtre.

— Feu vert, dit-il sans se retourner, à l'intention de Maigne.

— Quoi ! Qu'est-ce qui se passe ?

— L'événement n° 4, dit Gilles.

Tous se ruèrent vers la porte, mais elle s'ouvrit devant eux, donnant passage à un homme casqué, déguisant d'un liquide noir qui le couvrait de la tête aux pieds.

— L'huile, dit-il.

Une colonne noire jaillissait du puits, se brisait sur les poutrelles du derrick, retombait en gerbe sur les foreurs.

— Sangre del Cristo ! rugit Palermo. La tête de sonde, vite ! Ah misère !

Il fila vers le puits, courut au corps, suivit de Fabert. Maigne restait bouche bée.

— Tout de même, lui dit Gilles, vous auriez pu prévenir, Palermo aurait pris ses précautions.

— Comment ?

— Vous êtes un peu cachottier, dans votre genre.

— Pourquoi, Gilles ?

— Vous ne m'avez jamais dit que vous étiez vraiment le père Noël...

(2) Huile : pétrole, dans le langage des foreurs.



chez les pétroliers de la jungle

Il n'y a plus de forêts vierges ! Cette constatation attristait les amoureux de l'aventure. Mais attention, il s'agit de s'entendre : l'aventure à la Stanley, à la René Caillié, les départs vers l'inconnu total, les batailles contre les canibales... oui, cela appartenait au passé. Mais notre siècle nous offre d'autres aventures, tout aussi exaltantes. Aujourd'hui même, tandis que vous lisez ceci, de petits groupes d'hommes vivent, travaillent dans la solitude absolue, entourés d'une nature à l'état sauvage, reliés à leurs semblables par le fil précaire d'une ligne aérienne ; souvent, au fanion de leur camp, on découvre l'ovale ESSO. Ce sont des prospecteurs ou des foreurs. Ils ont achevé leur matériel pièce par pièce, monté à la main les bungalows et les derricks qu'on leur avait parachutés par morceaux. Ils doivent résoudre, comme les explorateurs de jadis, le problème des moustiques, le problème de la chaleur, parfois celui des serpents ou des fauves. Ils percent la terre, en des lieux réputés inaccessibles, et font jaillir des richesses la plus fabuleuse richesse des temps modernes : le pétrole.

Les trois trésors du Gabon

Un siècle avant que l'on n'y découvre du pétrole, le Gabon participait à l'économie mondiale d'une manière détestable : il exportait des esclaves. Malgré l'abolition de l'esclavage, inscrite dans la loi française en 1815, cette forme particulière de « marché noir » restait insolument florissante. En 1849, un navire français arraisonna et captura un brick négrier, l'*Elipha*. Que fera de la « cargaison » ? Le commandant, très embarrassé, ramena les libérés à sa base, les installa à proximité, et baptisa tout naturellement la bourgade : Libreville. Ainsi naquit la capitale du Gabon.

Le deuxième trésor du Gabon, c'est l'okoumé. Cet arbre géant donne des « feuilles déroulées » et des contre-plaques recherchées des menuisiers des cinq continents. Les okoumés poussent mêlés à d'autres essences : on les repère par avion, en choisissant de préférence ceux qui poussent près d'un cours d'eau. Le matériel de coupe est amené par chaland, et les troncs, abattus, sont ramenés à la côte par la même voie. On prétend (la piraterie serait-elle une solide tradition gabonaise ?) que vers 1930 encore, des aventuriers montaient parfois à l'abordage des radeaux d'okoumé, et les volaient.

Troisième trésor, le plus actuel : le pétrole, qui coule depuis 1957. A Ozouri, à Pointe-Chaïrette, dans la zone marécageuse de l'embouchure de l'Ogooué, des puits sont en exploitation régulière : leur production se calcule en centaines de milliers de tonnes par an. Au Gabon, les prospecteurs et les foreurs ont adopté les méthodes des forestiers : bungalows démontables, acheminement du matériel par voie d'eau quand c'est possible, et quelquefois par air. Isolés dans la haute futaie ou dans le marais, les hommes du pétrole travaillent pour nous !

Geyser de pétrole

Un puits de pétrole ne doit pas jaillir : un système d'obturation est prévu pour bloquer la colonne montante. Dans certains cas, ce système ayant été négligé, il y a éruption. Ces cas sont extrêmement rares. L'un des derniers en date, et des plus spectaculaires, concerne un puits baptisé T.J. 187, foré en mer au large de la côte vénézuélienne. Le 27 janvier 1954, au cours d'une réparation, T.J. 187 projeta vers le ciel un panache noir de 60 mètres de haut : 400 tonnes de pétrole par jour dans la lagune ! Pour comble de bonheur, une tempête s'éleva, projetant diverses embarcations contre la plate-forme du puits et rendant le débarcadère inutilisable. Les sauveteurs de la « Créole » (1) allèrent passer une dure semaine... Pour arrêter l'éruption, il fallait fixer ou déboucher du puits une lourde tête de sonde. Pour placer la tête de sonde, il fallait démonter le derrick. Tout cela fut fait au milieu de la tempête. La tête de sonde prit à grand-peine sa place. Une heure et demie plus tard, cisailée par le sable contenu dans le pétrole, elle se disloqua. Il fallut retirer ses morceaux (en plein geyser), fabriquer en toute hâte une tête de sonde plus grosse (5 tonnes), recommencer l'obturation. Cette fois, le « bouchon » résista. Le 2 février, l'éruption de T.J. 187 prenait fin.

(1) Une Société ESSO.

faute de temps. Le feu vert se manifestait-il tout seul ? Il semblait bien que oui ! L'événement n° 3 surgit de la nappe de pluie, sous la forme d'une espèce de radeau aux dimensions extraordinaires, sur lequel l'hélicoptère s'écrasa proprement.

Les deux hommes en sortirent comme ils purent. Ils n'avaient que des blessures légères et pouvaient marcher. Le sol, un peu mouvant, était constitué de troncs énormes, berrés les uns contre les autres par leur propre accumulation. Maigne fit quelques pas en trébuchant, puis s'assit, hébété, sous les torrents de la pluie équatoriale. Comme dans un rêve, il vit venir à lui un groupe d'hommes noirs qui sautaient légèrement d'un tronc à l'autre. Ils poussèrent des cris stupéfaits devant l'appareil démantibulé. L'un d'eux, un grand diable dont les épaules herculéennes ruisselaient, se pencha sur le naufragé et lui donna un peu de rhum à boire.

— Merci, fit Maigne.

— Bien visé ! répondit l'autre avec un sourire éblouissant. Nous convoyons un train de bois flotté depuis la coupe jusqu'à l'estuaire. Soyez les bienvenus !

Arrivé à ce point de son récit, Maigne fit une pause et se tourna vers le plus jeune de ses auditeurs.

— Là, Gilles, avouez que je vous enfonce ! Ce n'est pas vous qui auriez « inventé » un radeau d'okoumé pour vous tirer d'affaire... Pas mal, le feu vert ?

Gilles se mit à l'éclat de rire général.

— Et pas un petit radeau, reprénaît Maigne. Il avait bien six cents mètres de long. Pour s'occuper de tout ça, cinq hommes et un petit remorqueur de 1 000 CV. Ils nous ont donné deux couchettes dans la cabine, et des vêtements secs... Pas exactement sur mesure, mais...

Il jeta un coup d'œil sur le vaste pantalon qui flottait autour de ses jambes, et tout le monde éclata de rire derechef.

— C'est le moment de porter un toast, dit Fabert en se mettant debout. Je lève mon verre, heu... aux trois miracles successifs qui ont permis à nos amis de débarquer chez nous, comme deux pères Noël.

Le hurra qui répondit fit vibrer la petite maison métallique.

— Il faudrait porter du champagne à l'équipe du derrick, suggéra Gilles.

— Non, dit Fabert, ils seront relevés dans quinze minutes : ils boiront plus à leur aise ici. Maigne, racontez-nous donc la fin de l'histoire.

— Oh ! c'est simple... Nous avons dormi, puis fait une petite croisière très réussie. La pluie a cessé brusquement vers quatre heures, les cinq mille troncs d'okoumé se sont mis à fumer au soleil, c'était très joli... Au poste de Kamé, où il y a le téléphone, les convoyeurs nous ont débarqués avec leur petit canot. Nous avons fait venir une jeep. Et comme votre sondage n'était qu'à deux heures

RÉPONDEZ EN 30 SECONDES

1. « Gueule de crocodile » est le terme employé par les foreurs pour désigner le trépan (l'outil de pointe qui « mord » la roche).
VRAI ☐ FAUX ☐
2. « Fourous » est le nom donné aux sorciers gabonais.
VRAI ☐ FAUX ☐
3. Un okoumé peut avoir plus de deux mètres de diamètre.
VRAI ☐ FAUX ☐



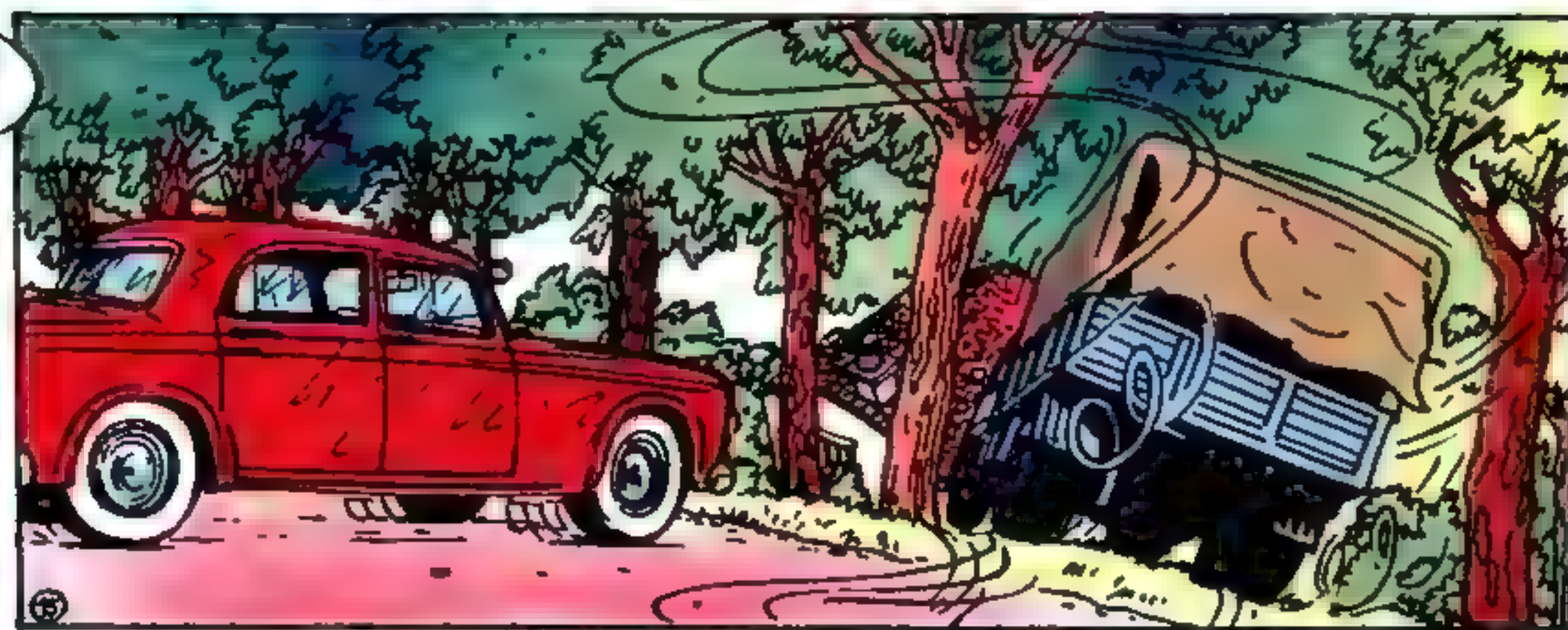
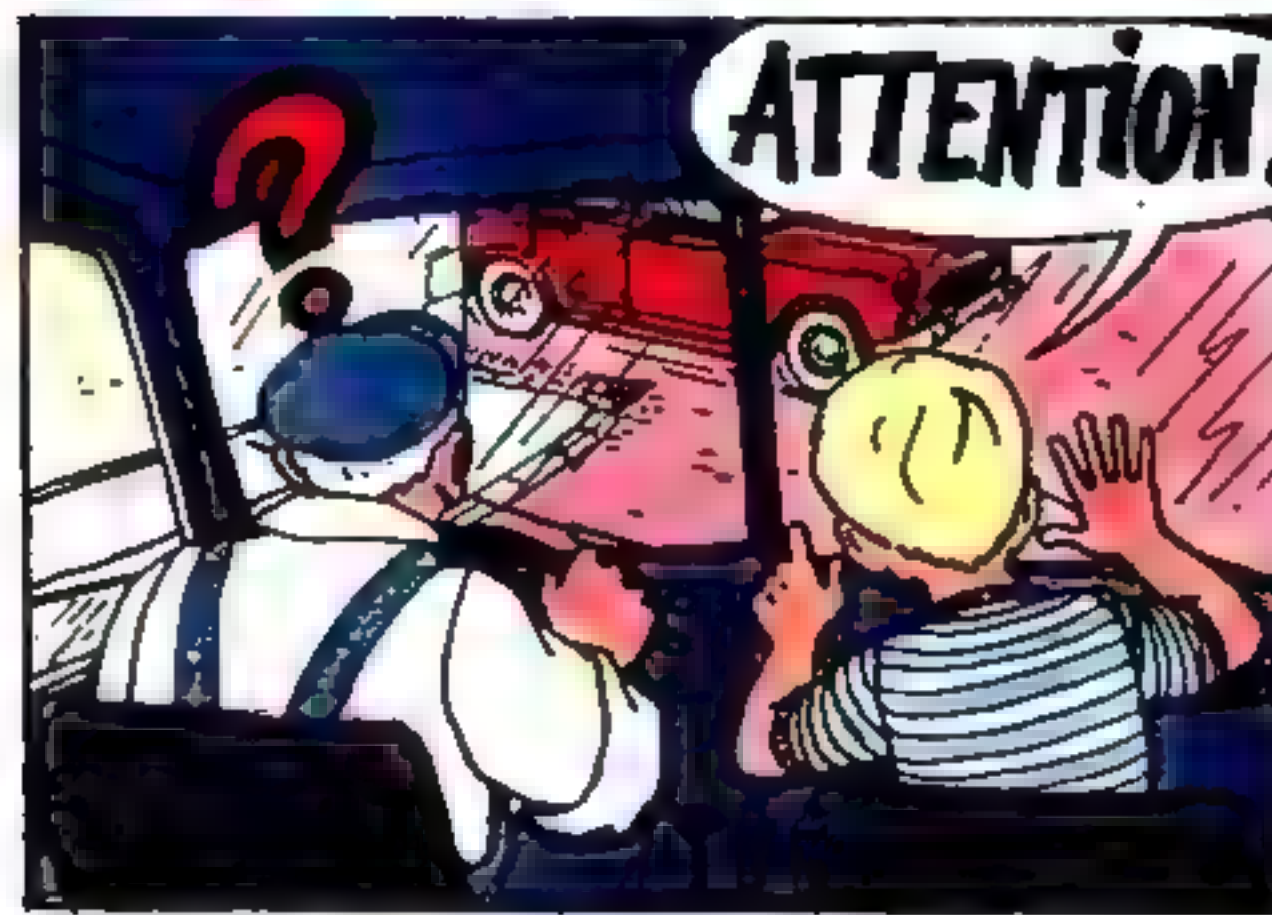
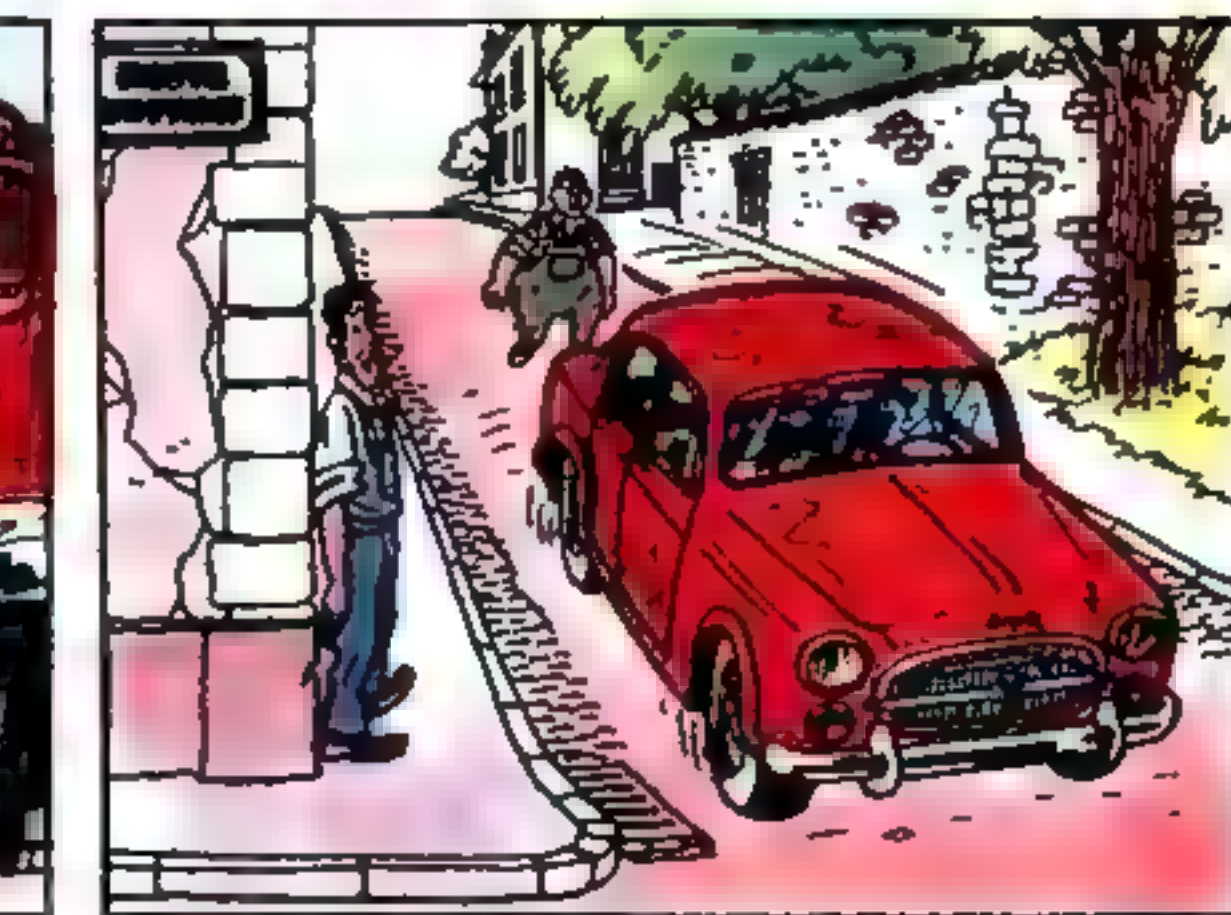
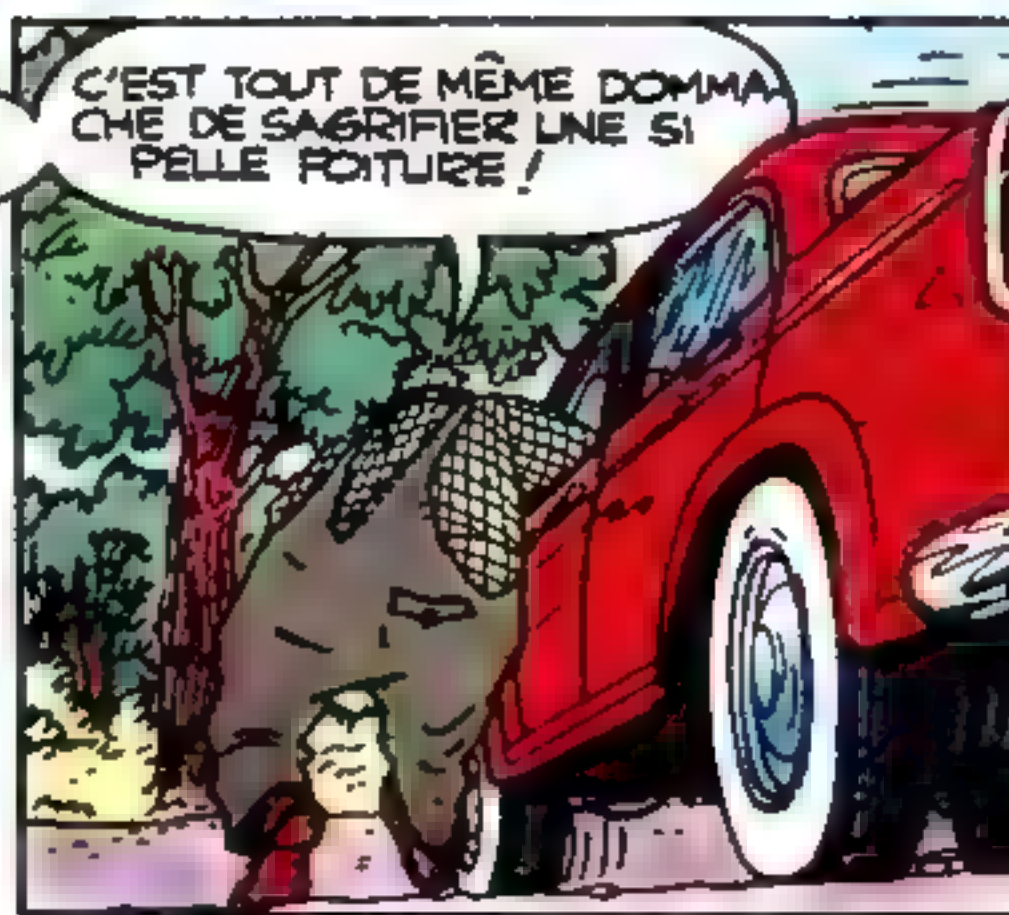
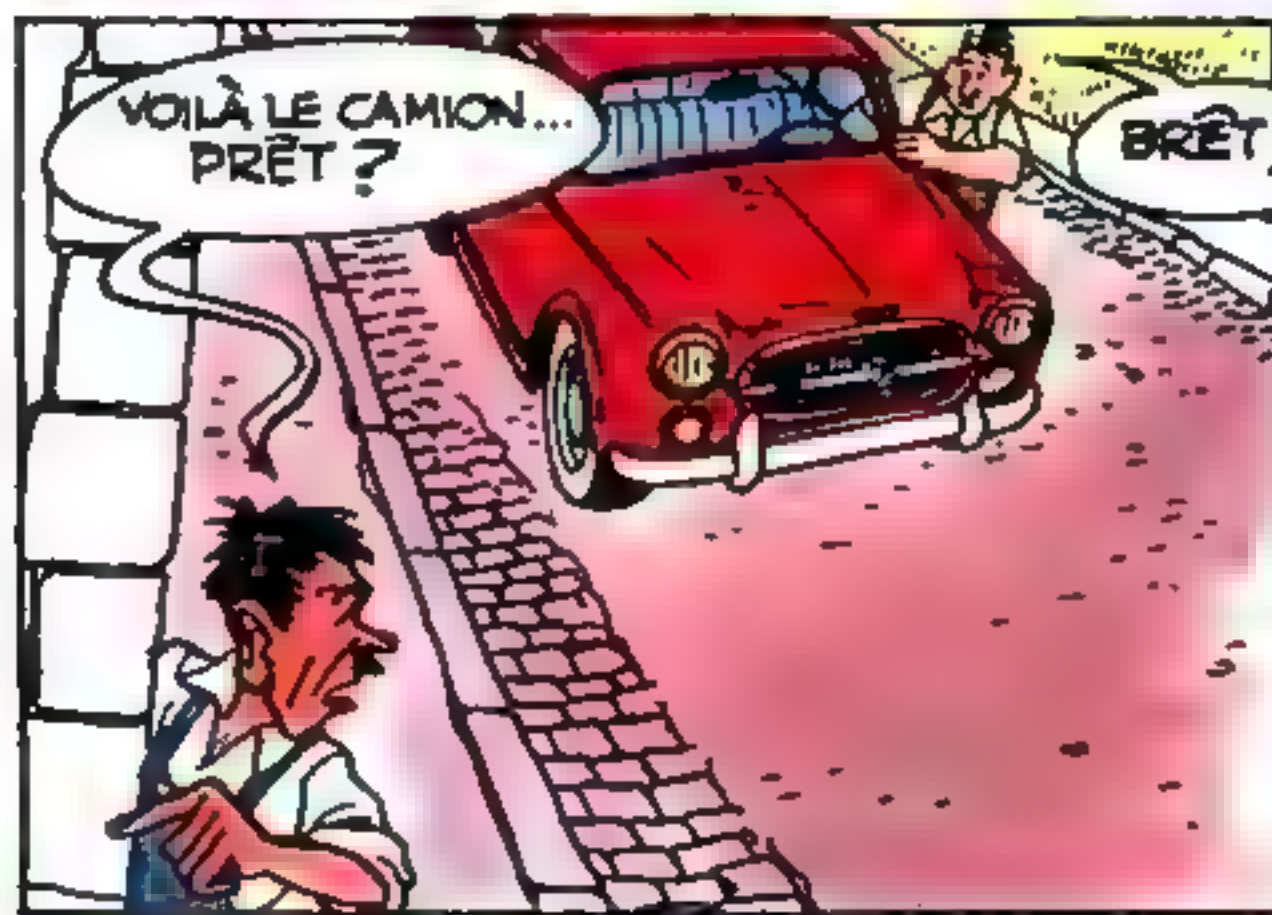
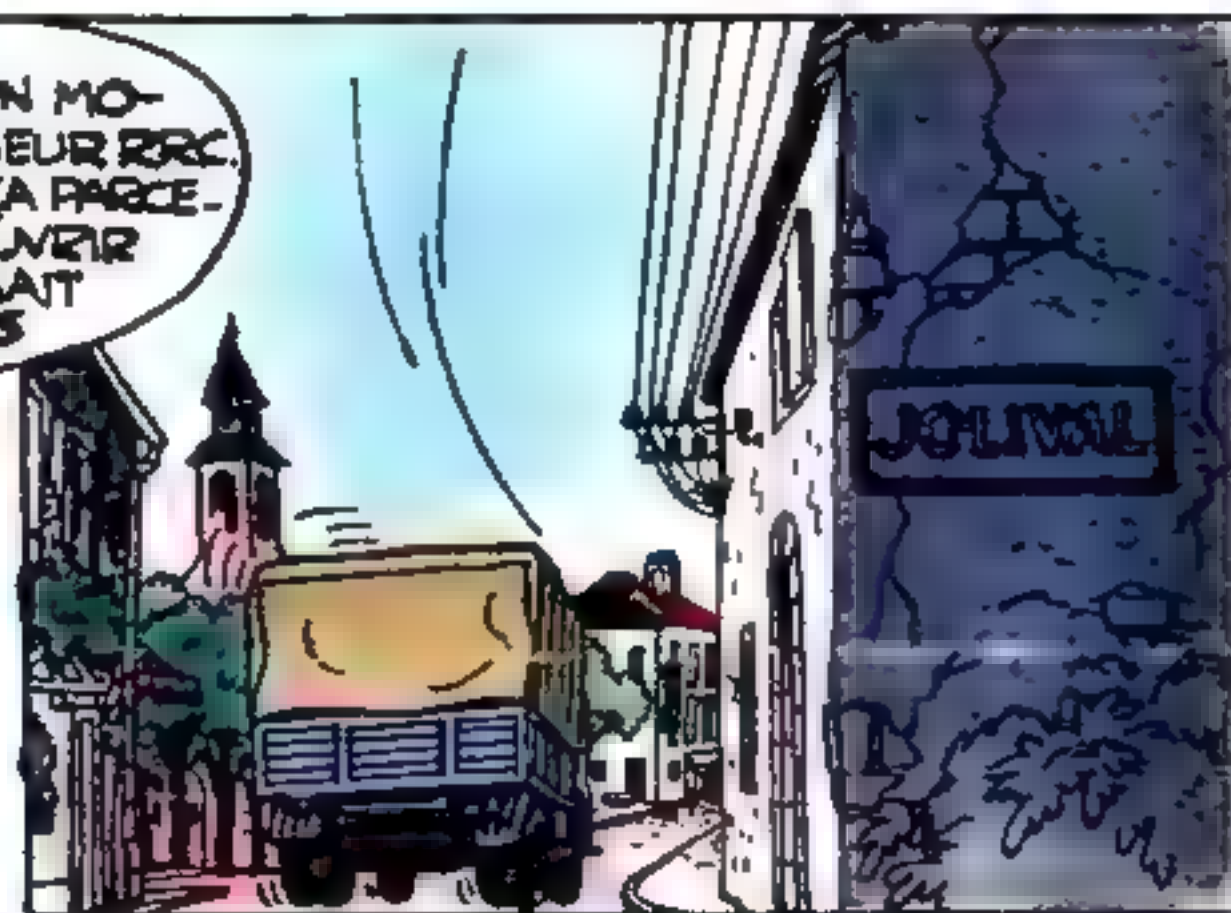
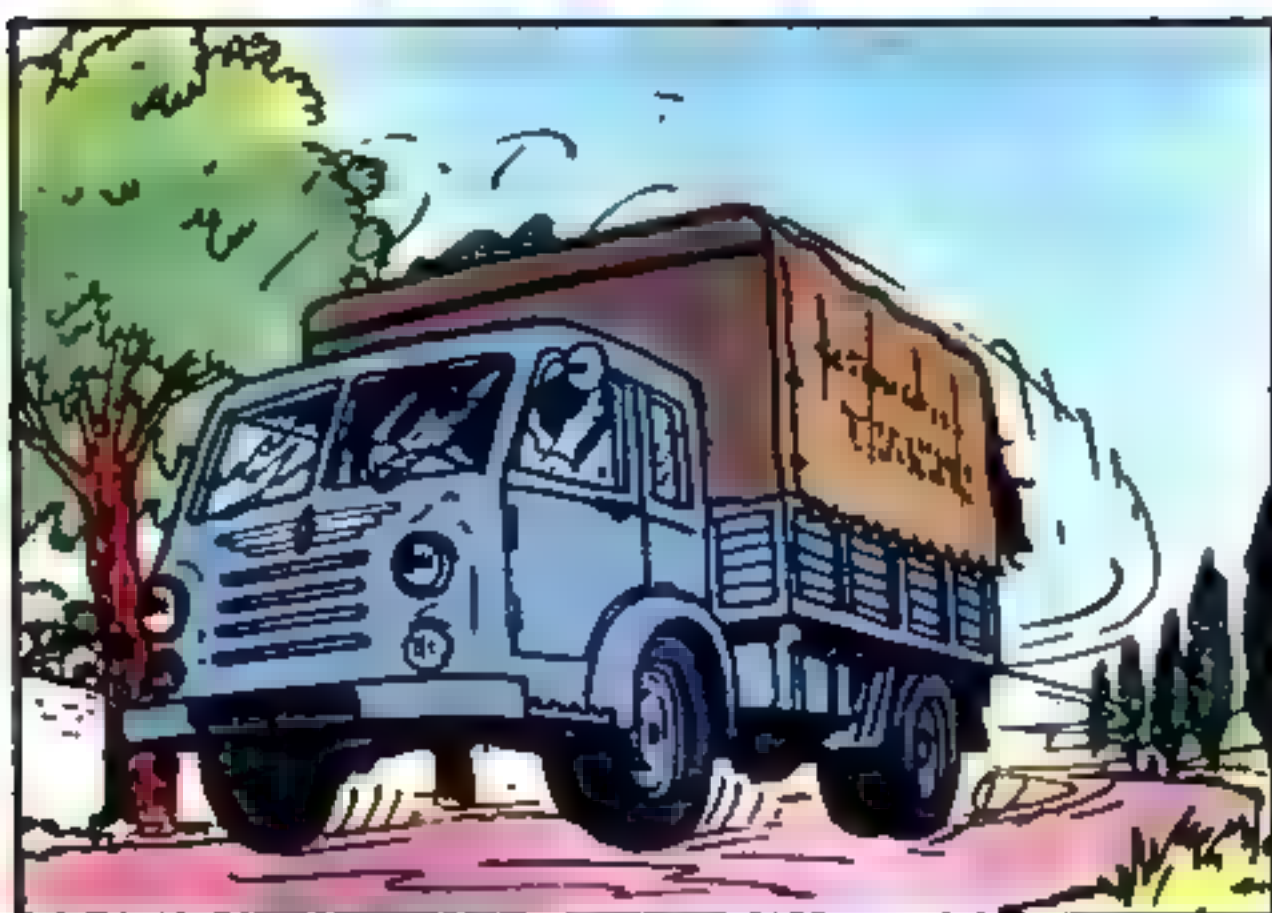
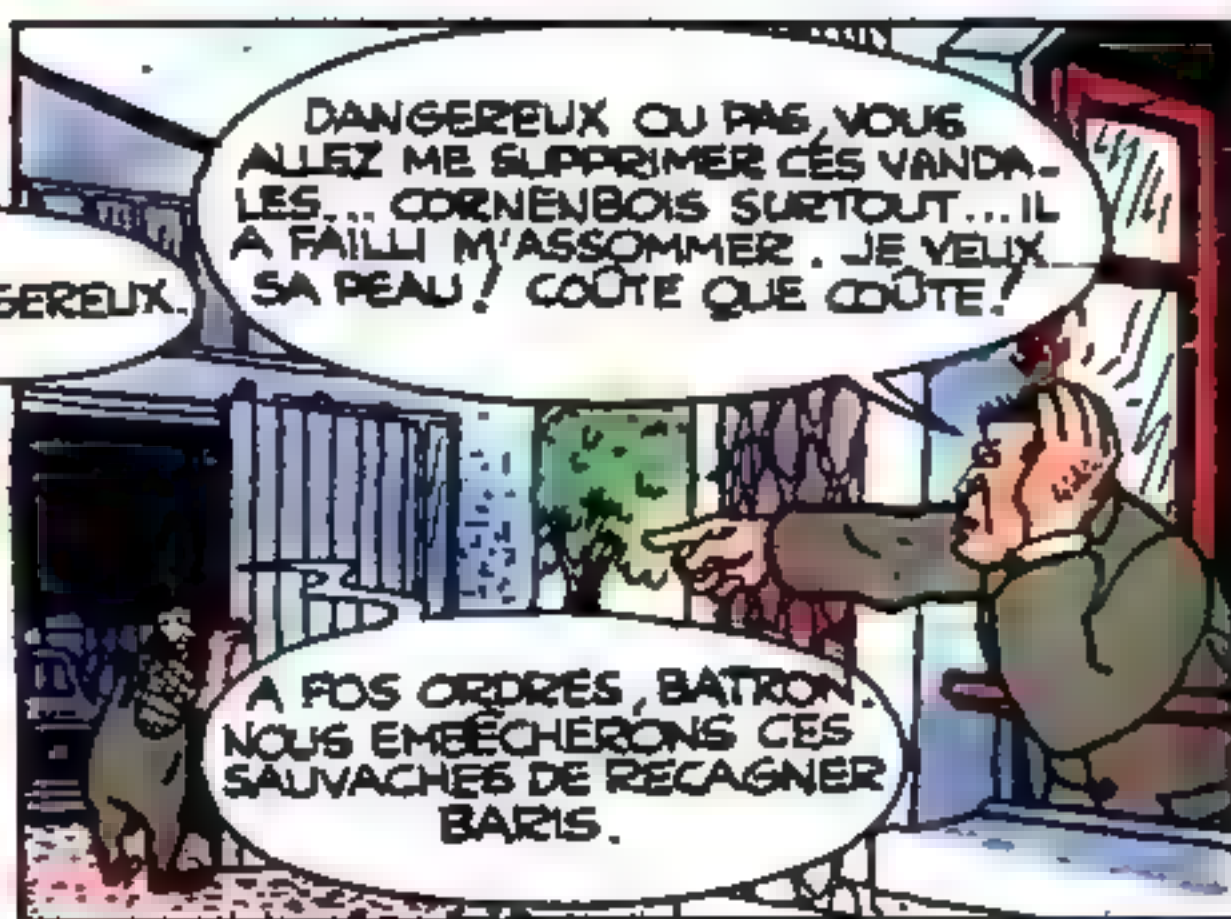
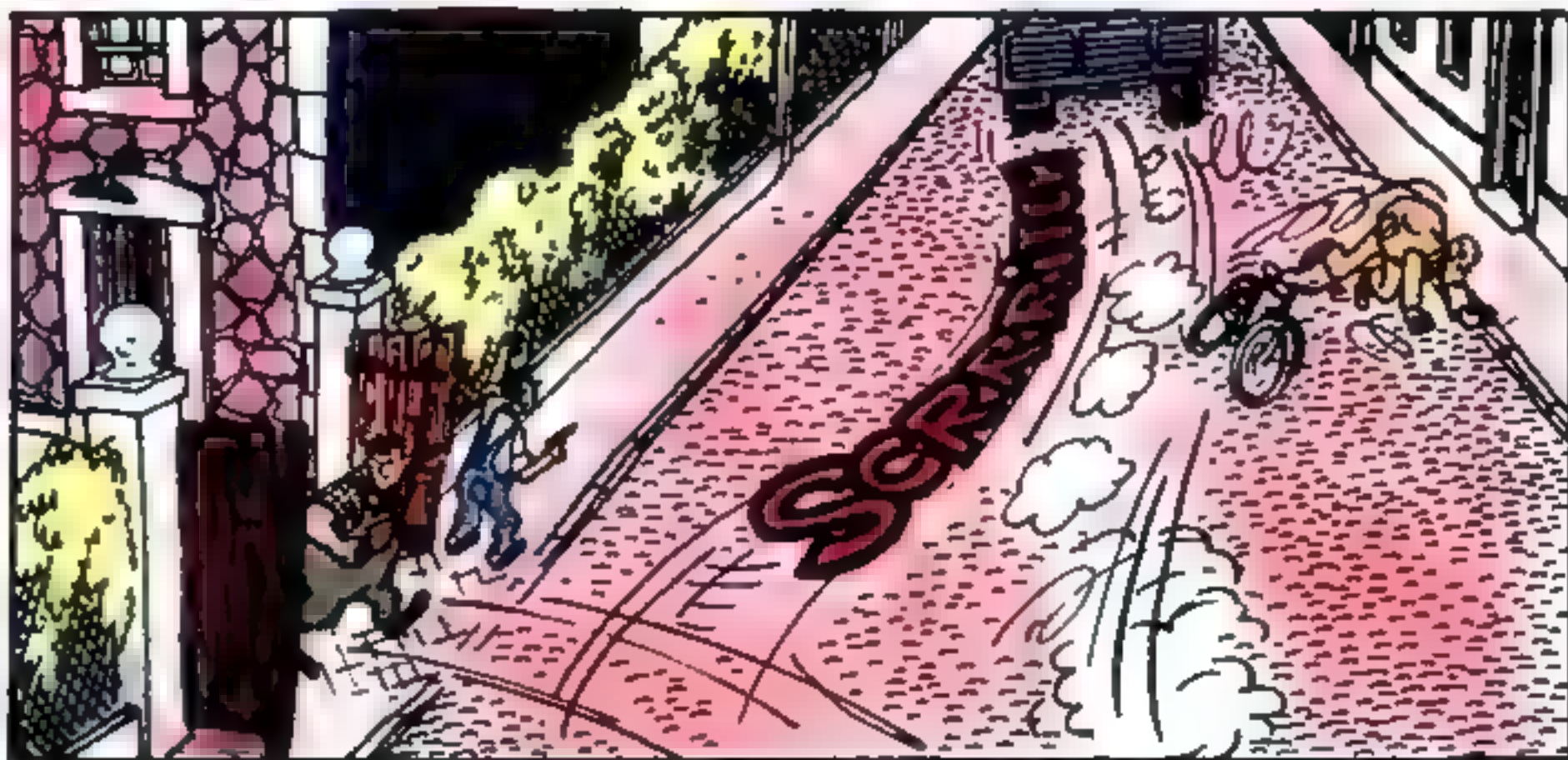
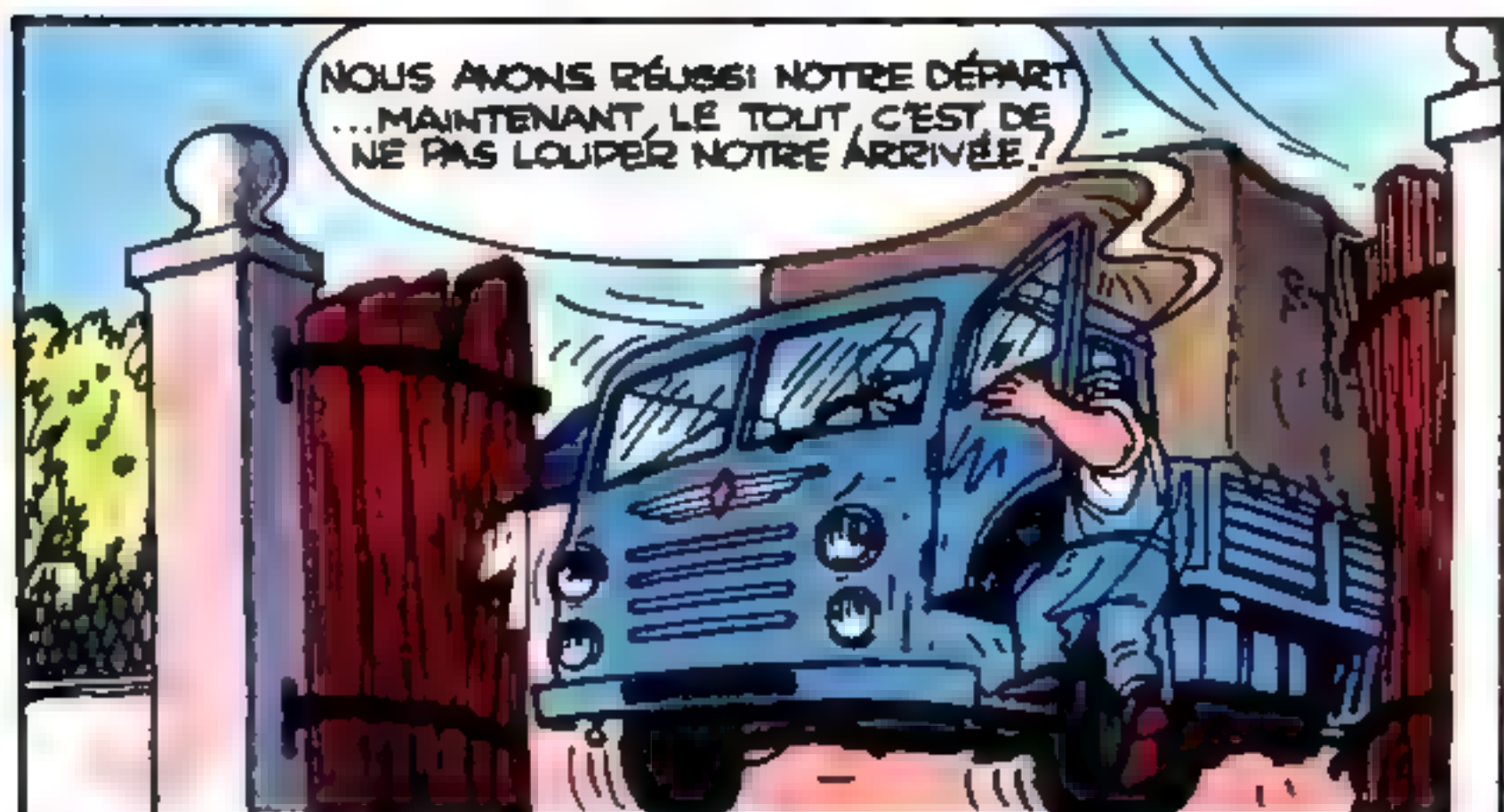
Cette page est offerte aux jeunes « PILOTES » par Esso



P'TIT PAT

DESSINS DE DAGUES - TEXTE DE FORLANI

RESUME. — P'tit Pat a réussi à s'introduire dans la mystérieuse propriété où sont imprimés les faux billets... Maintenant, au volant d'un camion et aidé par un démenageur nommé Cornenbois, P'tit Pat prend la fuite.



Louis LAMARRE

A bord du F.N.R.S. III, j'ai

EXCLUSIF

de notre
envoyé spécial
Louis Lamarre



Les premiers lecteurs de notre journal connaissent déjà le bathyscaphe (voir « l'Info », n° 5, p. 2). Cette semaine nous vous donnons, en exclusivité dans la presse des jeunes, le reportage de notre envoyé spécial L. Lamarre qui, lui, a plongé à son bord.

DEPUIS si longtemps qu'il y a des hommes sur la Terre, il leur a fallu attendre jusqu'à ces années-ci pour qu'ils commencent à explorer l'énorme masse d'eau qui couvre les trois quarts du Globe.

« On ne sait pas encore très bien ce qui se passe autour du chalut que nous trainons à quelques mètres en dessous ! », disent les marins-pêcheurs. Et les océanographes, de leur côté, constatent : « Des caméras de télévision sont promenées autour de la Lune, mais que savons-nous de cette mer toute proche ? N'est-ce pas une honte ?... »

Une consolation : les bathyscaphes. Il y en aura bientôt trois dans le monde dont deux français. Avec le F.N.R.S. III de la Marine nationale et de la Recherche scientifique, le commandant Houot et son second O'Byrne poursuivent méthodiquement l'exploration de « l'immense continent immergé ».

Piloté par O'Byrne, j'ai effectué la 90^e plongée de l'engin. Cela s'est passé par 2 250 mètres de fond, devant le cap Sicié, près de Toulon.

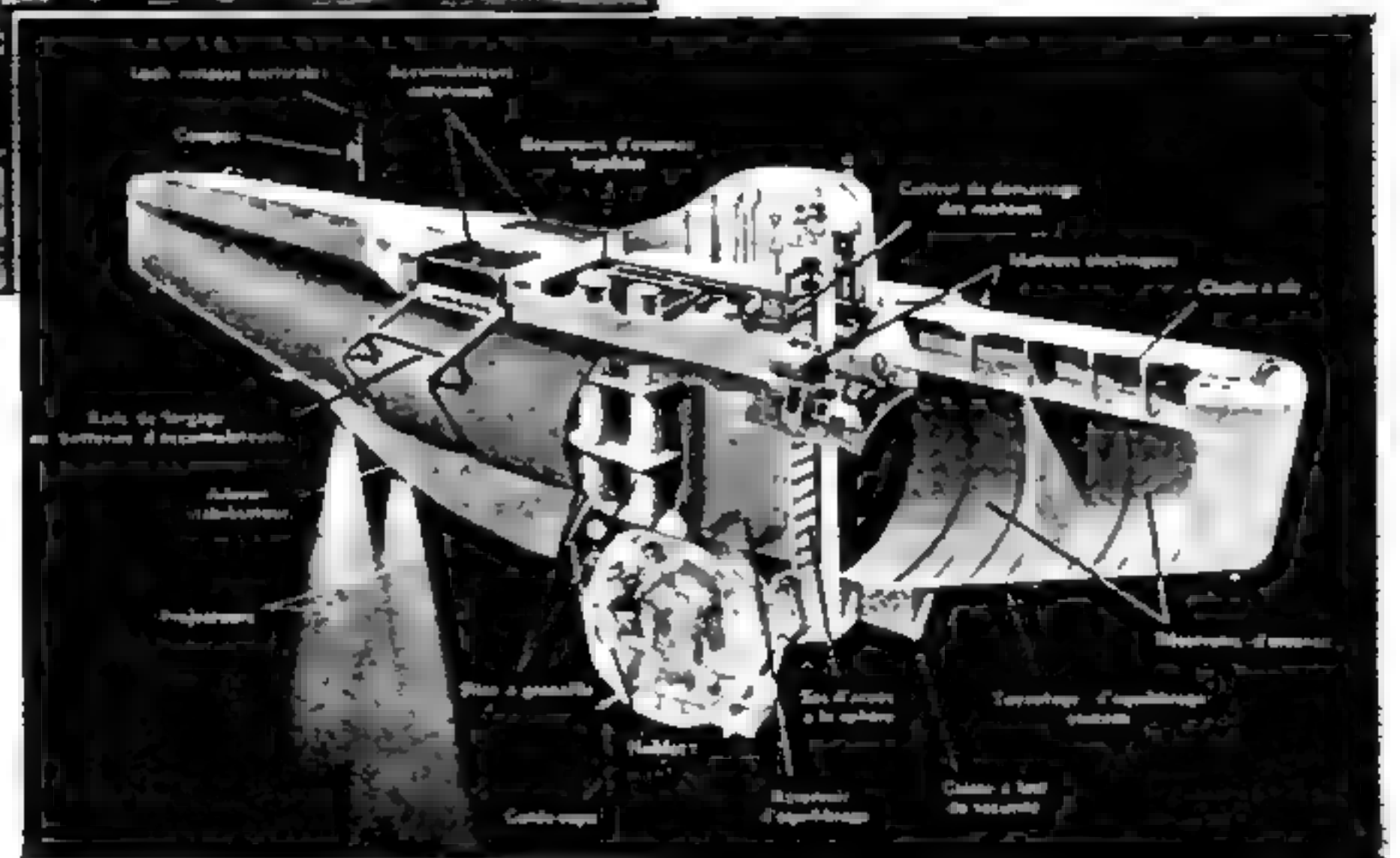
D'abord un détail strictement personnel : je pèse 86 kg et ma taille est de 1,78 m. Or, le boyau vertical qui conduit à la sphère d'acier offre un diamètre de 38 cm. Ce n'est guère. D'autant que les échelons rétrécissent encore la place. On « efface » donc les bras en les maintenant au-dessus des épaules. On s'arrange pour que les genoux ne se croisent pas dans les échelons. Puis, parvenu dans le bas, on engage, sans rien voir, les pieds dans le « coude » du « tuyau de poêle » pour, finalement, se laisser choir à l'intérieur de la boule. Voilà.

Sagement, le commandant Houot avait tenu, la veille, alors que le bathyscaphe était amarré dans le port, à me faire faire cette petite gymnastique préparatoire.

En pleine mer, pris à l'improviste, je ne m'en serais peut-être pas tiré. Car le temps, le vent, la houle nous étaient contraires. « Avec un vent de plus de 15 nœuds, répète Houot, il vaut mieux s'abstenir. »

Or, une tempête finissait. Elle devait être suivie, annonçait la Météo, d'une seconde dépression. L'apaisement relatif qu'assurent généralement en mer les premières heures du jour, nous concédait un avaré répit. On ne lassa point passer l'occasion !

Sur la passerelle de la gabare remorqueuse « Scarabée », le commandant Houot suivait les moindres détails de l'opération.



Descendre par une échelle agitée le long du bord, viser pour sauter dans le dinghy, viser encore pour sauter sur la coque du bathyscaphe, voilà le prologue.

Après, les braves hommes-grenouilles de la Marine, nageant sous le flotteur, effectuent un à un les contrôles de sécurité. « Tout est clair ! » lancent-ils en réapparaissant à la surface de la mer agitée.

Dans la sphère d'acier

Près du kiosque se tient un personnage au rôle fort important : Rost. Rost, qui vient récemment de publier ses souvenirs, est le type même du sous-marinier amoureux de la navigation « en trois dimensions ». Fatalement, il devait tôt ou tard venir au bathyscaphe. Ne vous étonnez pas s'il ne laisse à personne d'autre le soin de s'occuper de la réserve de 77 000 litres d'essence contenue dans le flotteur.

« C'est une question de vie ou de mort, dit-il. »

L'essence spéciale — demeurée 0,650 environ —, c'est le gaz de cette montgolfière sous-marine. Qu'une fuite vienne à se produire aux réservoirs et l'engin sera condamné à rester au fond, comme une vieille ferraille — pour l'éternité.

Rost, donc, bloque énergiquement les vannes et touche chaque point critique de la robinetterie. Il renifle son doigt :

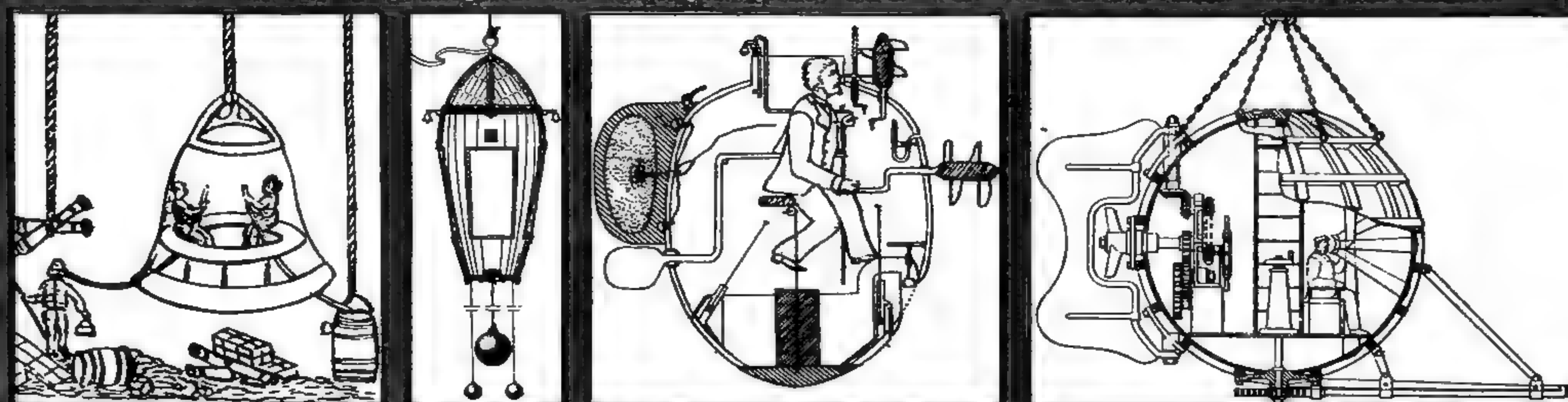
« Une seule goutte perdue et je le saurais ! »

Il sait, il est sûr que tout ira bien. Maintenant, je suis au milieu de la sphère d'acier — épaisse de 9 cm —, seul avec le pilote. O'Byrne se tient debout, les yeux fixés sur les voyants et les contacts du tableau de bord. Le passager unique que je suis occupe la place restante. A genoux sur un tapis de caoutchouc moussu, il a les yeux à hauteur du hublot...

L'étonnante aventure de O'Byrne

Il faut que je présente l'étonnant lieutenant de vaisseau O'Byrne. Houot, un jour, s'est dit qu'il ne pouvait rester seul à détenir l'expérience du pilotage de l'engin. La moindre défaillance de sa part aurait eu, en effet, pour conséquence de priver la Marine et la science du précieux instrument. Poussé par une vocation brutale, O'Byrne quitta le sous-marin sur lequel il naviguait pour venir vers Houot. En Extrême-Orient, lors d'une plongée dans une zone totalement inexplorée, il a connu une aventure extraordinaire. L'engin descendant et le sondeur ne lui indiquait en-dessous aucun fond. Soudain, il y eut un terrible râcllement sur l'adéron droit. Avant qu'il eût pu comprendre, un

De la cloche à plongeur au bathyscaphe, 250 ans de recherches sous-marines...



plongé à 2 250 m de profondeur en Méditerranée

nouveau râclément se produisait, de l'autre côté. Il parvint à ramener le bathyscaphe à la surface. Sain et sauf, il examina la cause de l'accident : il venait de s'engager dans le noir à l'intérieur de ce qu'on appelle en alpinisme une « cheminée » !...

Paré !

Il est 8 h 35. O'Byrne procède par radio au dialogue avec le bâtiment de surface. C'est la « litanie », comme à bord des avions. Dans l'ordre immuable, prévu, les questions de sécurité se succèdent. Tout est paré. Avec un calme absolu, le pilote accomplit les gestes indispensables pour la prise de plongée.

Voici la seconde la plus pénible pour un néophyte : verrouiller la porte intérieure du sas et laisser le conduit vertical, par où nous sommes descendus, se remplir d'eau. Déjà, nous vivons en atmosphère artificielle, respirant l'oxygène produit chimiquement, tandis que notre anhydride carbonique est, lui aussi, absorbé de même.

A travers le hublot, je contemple l'eau, d'une belle transparence émeraude. De drôles de petits objets semblent y flotter. Qu'est-ce ? Rien, de simples gouttes d'huile qui tombent du flotteur.

O'Byrne, dans le téléphone de surface : — Porte fermée. Ouvrez les purges à air. Voulez-vous nous prévenir quand l'équipage aura évacué le flotteur ?

Bientôt retentit la voix de Houot : — C'est fait. Vous pouvez plonger.

— Bien reçu. (Il ouvre l'admission dans le sas.) Dites-nous comment nous coulons.

A 8 h 45 nous parvenons les derniers renseignements que nous recevrons par radio ordinaire :

— L'eau passe au-dessus des batteries et de la baignoire...

Nous coulons !

C'est fait ! Nous coulons. Nous nous sommes effacés de la surface des flots. Nous voici coupés des vivants. Curneux ! Je n'éprouve aucune sensation pénible. A peine si je puis croire que s'amorce la descente dans le vide liquide, la chute vertigineuse dans l'abîme.

L'immobilité est absolue. Je consulte, incrédule, le manomètre. Déjà 20 mètres. Nous baignons dans l'émeraude. Le vert devient plus dur, plus sombre. On se croirait en présence d'un crépuscule rapide, comme au théâtre, quand les machinistes font « tomber la nuit ».

Vert sombre, indigo, bleu-noir, enfin ténèbres. 100 mètres. Notre chute insensible se poursuit selon la volonté du pilote. Trente-huit centimètres seulement à la seconde.

9 heures. Il est temps de donner de nos nouvelles. On a en effet prévu des vacances par ultra-sons, toutes les demi-heures. Le message en morse est laconique à l'extrême : une simple lettre « A » (pour dire « j'appelle ») à quoi on nous répond par la lettre « R » : « Je réponds ».

A 300 mètres commence le vrai spectacle. Le projecteur, trouant l'obscurité de son faisceau vertical, illumine une féerie. Là, voici, la « fameuse neige », dont les flocons serrés sont autant de créatures minuscules, vivantes ou mortes. Des végétaux, des animaux de plus grandes dimensions y scintillent. Il y a des formes éblouissantes, rapides comme l'éclair. D'autres animaux semblent se complaire dans une immobilité contemplative. Je re-

marque bientôt une baguette lumineuse verticale surmontant un point plus lumineux encore. Maintenant, c'est une pluie d'étoiles filantes.

Peut-être descendons-nous un peu trop vite car l'essence se contracte avec la pression croissante et elle porte moins. Vers 450 mètres, on jette 10 kilos de lest en grenaille et, pendant quelques secondes, l'eau se trouve sale de rouille.

La « soupe »

Le projecteur, à 500 mètres, surprend un premier poisson blanc et cylindrique qui s'enfuit vers le bas. La densité du plancton — la soupe, selon l'expression de Houot — devient maintenant étonnante et justifie le sobriquet.

C'est en effet la fameuse D.S.L. (Depth Sound Limit) ainsi appelée par les sous-marins anglais pendant la guerre. On sait aujourd'hui que ce matelas vivant, qui arrête parfois les échos de l'ascenseur, descend avec la lumière pendant le jour et remonte vers la surface pendant la nuit.

Les colonies de bâtonnets blancs se multiplient. Une jolie méduse traverse le hublot, épanouie comme une fleur. Vers 700 mètres apparaissent les gracieuses crevettes pélagiques, rouge vif comme du sang. Elles constituent, en fait, le seul trait de couleur sur le rideau strié de toutes les phosphorescences. De tout petits poissons. Ils pullulent. Par transparence, on distingue même leur appareil digestif porté, lui aussi, à un éclat de lumière froide.

Je ris. Le petit pincement au cœur de la prise de plongée est oublié. J'appartiens tout entier à la contemplation de ce spectacle étalé qui dépasse en splendeur les plus belles nuits d'été !

Changement de décor

Nous approchons, en pleine nuit noire, du kilomètre. 9 h 43. Il nous a fallu environ soixante minutes pour descendre de mille mètres. 100 kilos de pression sur la sphère. A dire vrai, le décor est en train de changer. La faune s'appauvrit. La nappe planctonique est moins dense.

— Elle s'épaissira de nouveau à l'approche du fond, explique O'Byrne.

Ainsi, la Méditerranée pourrait être comparée à une sorte de « sandwich ». Deux couches de matières vivantes et, entre deux, pas grand-chose de visible. Tout de même, on rencontre encore de belles crevettes rouges et puis un gros poisson que je saisis dans le flash-photo.

1 300... 1 500... 1 700 mètres. De nouveau, les colonies d'animaux se font plus importantes. Pour freiner l'accélération relative, le lieutenant de vaisseau jette un peu de grenaille. Puis il met en service le sondeur vertical à ultra-sons. Le fond se rapproche, il s'agit d'en voir apparaître les premiers contours, tracés à l'encre sur la bande enregistreuse. Mais pour le moment, rien encore...

1 900 mètres... Mais où est-il donc ? O'Byrne commande une nouvelle pluie de lest.

10 h 20 : deux kilomètres. Ah ! cette fois, le sondeur esquisse un trait noir. Il se précipite. Oui, « il » est à 150 mètres en dessous.

Il est à 100 mètres. Dernières chutes de lest pour adoucir « l'atterrissage ». Mais, dans le hublot, je ne vois que de l'eau, assez transparente, rien en dessous.

— Regardez bien !

Non, je ne vois toujours rien. Ah ! si,

dans le bécoté, à la lisière de pénombre du projecteur, oui, c'est bien le fond qui monte vers notre nacelle ! J'écarquille les yeux. Cette vase a une couleur jaunâtre de sable. Et, juste à la limite de la zone éclairée, juché sur ses deux pattes de devant, immobile, le benthosaurus, le « poisson à échasses » dont on a tant parlé, est là, au rendez-vous.

Je le mitraille du flash. Le bathyscaphe vient de toucher le fond. Il n'a pas bougé du tout.

Le contact avec le limon millénaire du fond méditerranéen a soulevé un écran de nuages jaunâtres. Il faut attendre que cet écran se dissipe.

2 250 mètres !

Il est 10 heures 33, le manomètre nous apprend que nous reposons par deux kilomètres un quart de fond.

Je scrute l'eau autour du hublot. C'est une étendue plate dénuée de végétation. Il y a de tous côtés de menus objets fort bizarres. Le sol en est jonché. On dirait qu'on a coupé par tronçons d'un à deux centimètres un fil de métal très brillant, argenté. L'avenir dira peut-être qu'il s'agit là de quelque être vivant. Dans le présent, mystère. L'exploration des océans n'est encore que dans sa première enfance.

Quant au benthosaurus, au moment de l'impact, il a disparu dans les volutes de vase agitée.

Allons faire une « promenade » dans les environs. Pour décoller d'abord, il faut abandonner du lest. Remontée facile à cinquante mètres au-dessus du fond qui s'abolit de ma vue, « mangé » par cette distance modeste. Ensuite, il faut enrayer le mouvement ascensionnel par un lâcher d'essence, de notre précieuse essence vitale.

— N'ayez nulle crainte, cela fait cent litres seulement.

De nouveau, le fond apparaît. Il est toujours aussi vide et plat. Sur la gauche, des traces dans le sable rappellent exactement celles que font dans le désert les roues des camions : les empreintes laissées par notre guide-rope.

Les mystérieux terriers du fond

Mais qu'est-ce ? Juste devant le hublot, à un mètre tout au plus, un trou de six centimètres de diamètre. Et, plus loin, un second. Enfin, sur la gauche on aperçoit de légers renflements bizarres, les traces de « l'abominable homme des abysses ».

Que de mystères dans toutes ces choses ! Quel être vivant marque ainsi la vase comme le feraient les pas d'un humain ? Et ces orifices ? Ce sont les « terriers », déjà signalés à de nombreuses reprises par Houot et par les différents « hydronautes » du C.N.R.S. On en ignore toujours l'origine. Poisson, crustacé ou quelque autre animal ?

Je surveille ce cratère régulier et si étrange en raison de son contour géométrique. Au cours d'une précédente plongée, un crustacé qui évoquait vaguement une écrevisse à grosses pinces a été vu près d'un cratère. Peut-on supposer que cette espèce abonde à deux mille mètres et fore ces terriers, qui rappellent d'ailleurs quelque peu ceux des crabes des plages équatoriales d'Afrique ? A un moment donné, une forme noire semble ramper à la lisière. Est-ce cela ? Qui saura jamais ?

Le temps passe très vite dans cette contemplation. Mais il faut songer à rentrer, c'est-à-dire à regagner la surface. Il

est 11 h 20. Détail qui m'inquiète vaguement, la nacelle s'enlise progressivement. La vase affleure presque en dessous du hublot. Serait-il possible que nous restions captifs de cette masse gluante ?

Vers la surface

O'Byrne sourit de cette hypothèse. Il largue le guide-rope, ce qui nous allège de quelque 75 kg. L'ensemble oscille, remue, se dégage. Le fond s'efface. Nous remontons !

La remontée est chose plus simple que la descente. Le bathyscaphe, après tout, fait le « bouchon ». Aucun problème. Alors, O'Byrne sort d'un cabas un robuste casse-croûte au pâté et un litre de rouge. Quel festin, mes amis, au royaume des poissons !

Le repas achevé, je songe à vérifier si la « neige » offre une phosphorescence propre ou si, au contraire, il s'agit seulement d'un reflet de nos lampes.

— Coupez si vous voulez. Mais c'est mauvais pour le moral !

Tout s'éteint. Les phosphorescences disparaissent. Nous voyageons dans le noir. Smistre, certes. Mais j'ai maintenant une confiance totale dans l'engin. Je n'éprouve même pas la moindre frayeur.

La lumière est rétablie. Nous grimpions toujours aussi vite. Les animalcules se multiplient.

Surprise, le mano révèle — 250 mètres seulement. Les ténèbres, des lors, vont se faire moins épaisses, l'eau, du bleu sombre, vire au vert, puis à l'émeraude claire.

Surface ! On chasse au sas. Nous grimpions sur la coque. L'air pur de l'extérieur gonfle les poumons. Le soleil brille. Et, joie, la mer s'est calmée.

Il est 12 h 45. L'étonnant voyage vertical au fond de la Méditerranée est fini.

L'Himalaya des profondeurs

Les savants du C.N.R.S. ont déjà, grâce au FNRS III accompli une besogne remarquable. Un monde gigantesque, totalement ignoré, il n'y a pas un quart de siècle, est en train, peu à peu, de leur livrer ses secrets. Tout y apparaît, certes, bien mystérieux encore. Mais à l'actif des explorateurs sous-marins des grands fonds, il y a déjà d'importantes découvertes essentielles.

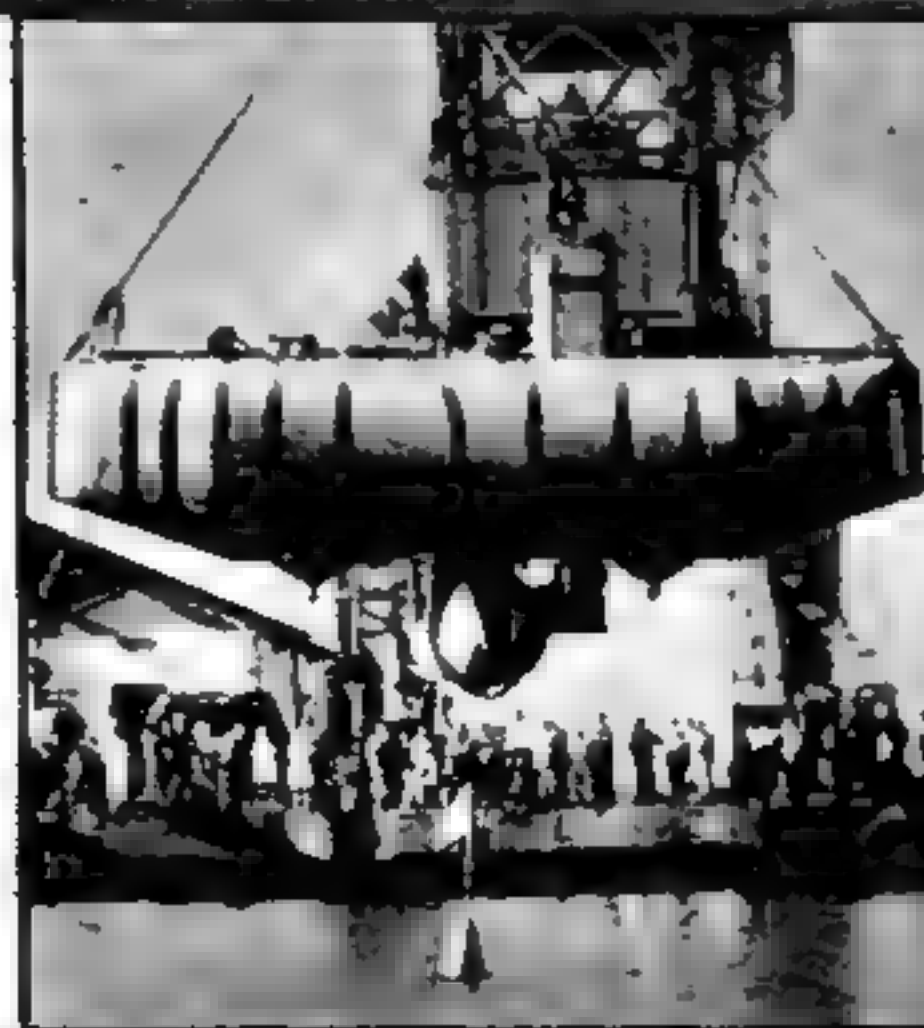
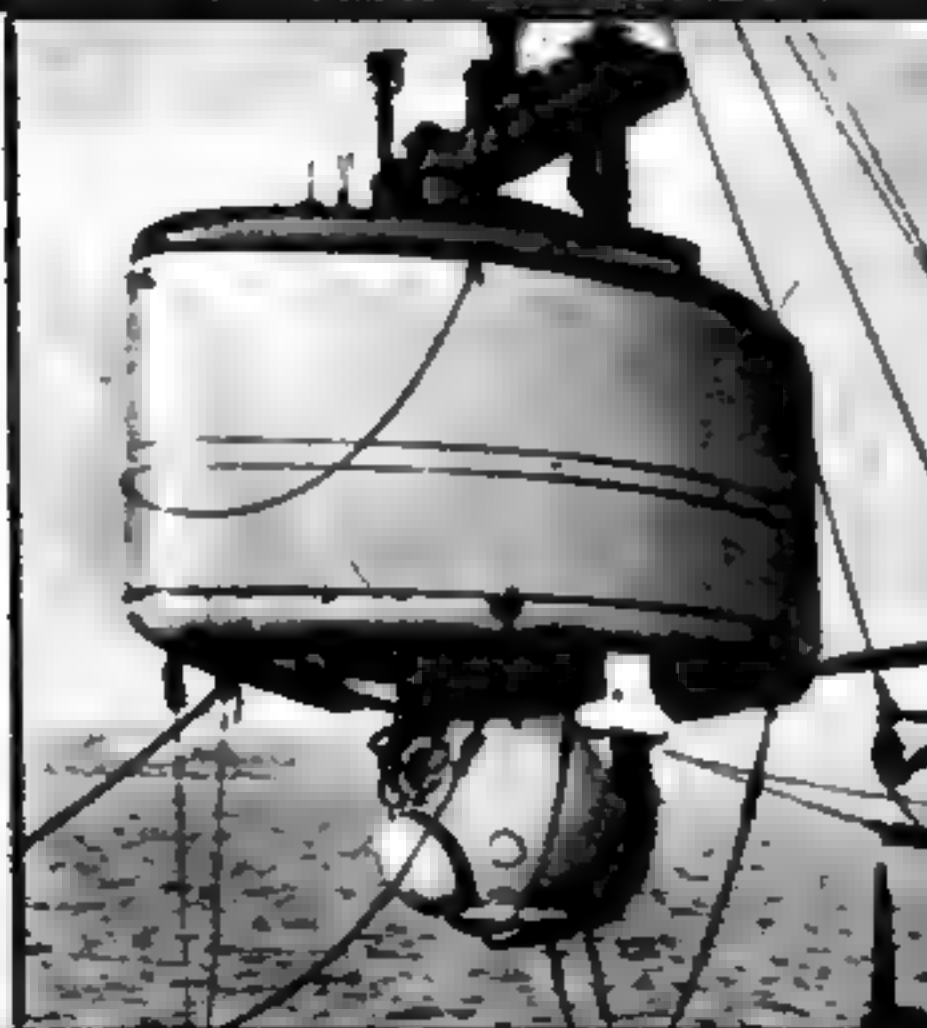
On sait notamment que la vie se manifeste à toutes les profondeurs, alors qu'il y a cent ans, on croyait que les effroyables pressions la rendaient impossible dans les abysses. Houot a démontré l'importance des grands courants de fonds au Pacifique, alors qu'il n'y a pas longtemps, on pensait qu'au sein des fosses, l'immobilité était absolue. Le professeur Busnel a révélé que le « monde du silence » était en réalité un monde de tumulte et que les appels des poissons, s'ils ne peuvent être perçus par notre oreille, constituent en fait un « fond sonore » étourdissant...

Certes, l'autre bathyscaphe, le « Trieste », a récemment repris à Houot le record qu'il détenait. L'engin de Jacques Piccard est descendu dans la grande fosse de Guam. Simple épisode par rapport à l'immense entreprise qui se prépare. A Toulon s'achève actuellement le super-bathyscaphe F. 11000 de la marine nationale.

Ce remarquable engin prendra la mer au cours de l'année 1961. Houot espère bien reprendre à bref délai le record détenu par la machine de Piccard. En fait, ce n'est pas tant le record en soi qui compte, mais bien plutôt l'exploration systématique de « l'Himalaya des profondeurs ».

De gauche à droite, les plus fameuses machines à explorer les fonds sous-marins : la cloche d'Halley (1716), l'appareil de Benoît de Maillet (1748), la « Tortue » de Bushnell

(1776), le « Travailleur » de Piatti del Pozzo (1899), le Bathysphère de Beebe (1934), le FNRS 2 (1948), le « Trieste » (1953) et, enfin, le FNRS III, objet de ce reportage.





ÉTOILE



INTENDANTE



ÉLYSÉE



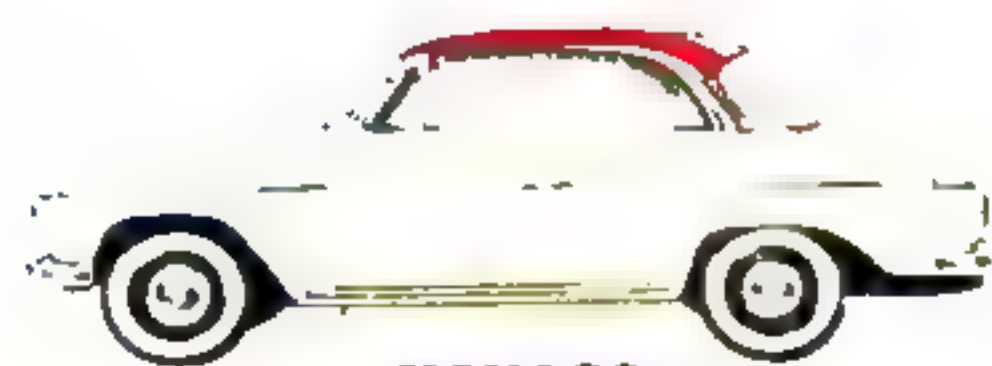
MESSAGÈRE



MONTLHÉRY



CHATELAINE



MONACO



RANCH



OCÉANE



PLEIN CIEL



Nouvelutés sur toute la ligne pour la gamme **SIMCA** : Les Aronde et les Ariane sont toutes équipées du formidable moteur **RUSH** qui a bouclé cinq fois le tour du monde d'une seule traite, en accomplissant 200.000 km à plus de 100 de moyenne sur route à Miramas.

Les Vedette, tout en restant fidèles au célèbre V. 8 Aquilon, sont dotées du nouveau confort des sièges Autogaibe.

Tous les Concessionnaires **SIMCA** vous offriront l'essai **RUSH** si vous êtes accompagné de vos parents.

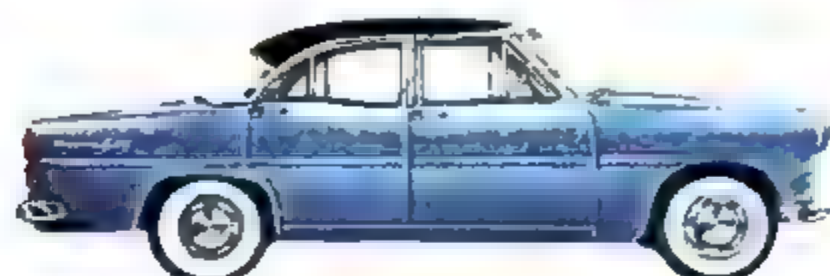
la gamme **SIMCA** sur



ARIANE MIRAMAS



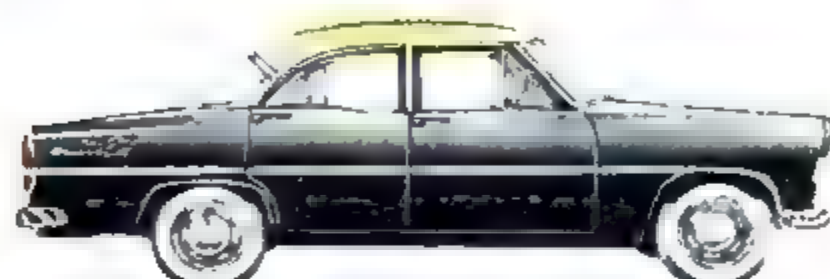
PRÉSIDENCE



ARIANE MIRAMAS S. L.



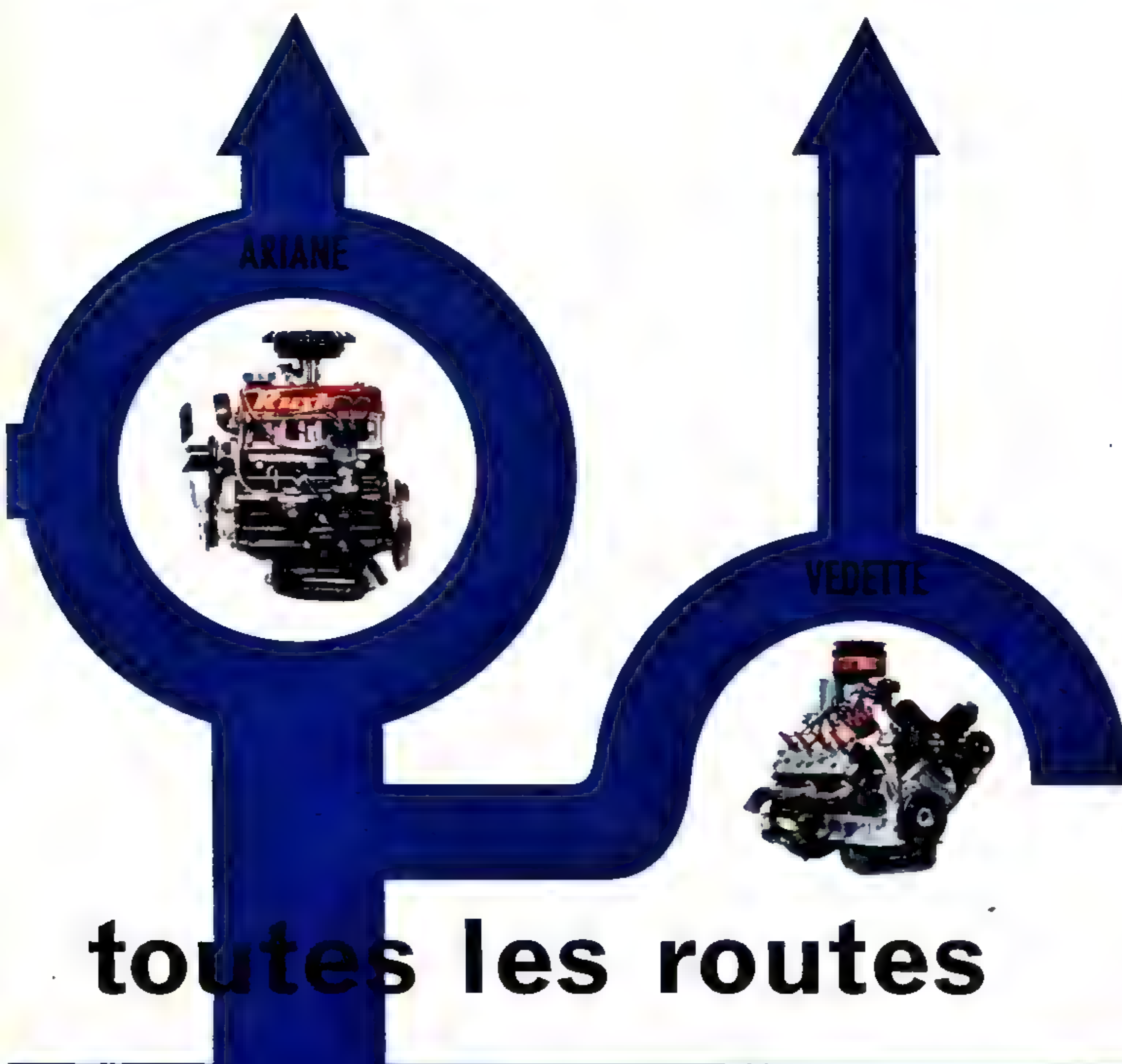
CHAMBORD



ARIANE MIRAMAS S. C.



MARLY



toutes les routes

HAVAS - A. CARRIER

LE RAI SECRET DE L'ÉTOILE DE NOËL

**LUCIEN
BARNIER**
vous
donne
l'explication
scientifique
de
l'étoile
des
Rois Mages

Vous connaissez cette merveilleuse histoire de l'Étoile des Rois Mages qui leur désigna la route conduisant au berceau de l'Enfant-Jésus : soudain apparut dans le ciel une vive lumière qu'on n'avait pas coutume d'y voir. Apparemment, cet événement semblait échapper aux préoccupations de la science moderne, puisque l'étoile de Bethléem s'alluma voilà presque deux mille ans. Et pourtant, on vient peut-être tout juste de connaître la vérité sur ce signe cosmique que Dieu aurait adressé aux hommes de la Terre.

L'auteur de cette fantastique révélation s'appelle William J. Luyten. Il est américain de nationalité et astronome de profession. Ses collègues l'ont surnommé le « Croque-mort des galaxies » parce que cet honorable savant a la passion de rechercher dans l'univers les étoiles qui sont quasiment éteintes, après qu'elles aient gaspillé toutes leurs forces à briller d'un très vif éclat pendant une brève durée. Il est donc vraisemblable que l'étoile des Rois Mages fut une de ces étoiles explosives encore appelées « Novae ». Une question se pose toutefois : comment les savants de ces temps-là pouvaient-ils être en mesure de remarquer dans l'immensité cette petite anomalie ? Il faut bien admettre qu'ils devaient possé-

der un savoir approfondi sur l'organisation du ciel. Mais alors, d'où tenaient-ils ce savoir ? Nos lecteurs se souviennent sans doute que, dans une précédente chronique, nous avons fait état de l'hypothèse formulée par le physicien soviétique Agrest, qui attribuait les connaissances astronomiques des Anciens à l'enseignement apporté sur la Terre par de mystérieux visiteurs venus d'autres mondes. Ce n'est là bien sûr qu'une hypothèse !

Quoi qu'il en soit, nos observatoires guettent maintenant chaque nuit les dramatiques explosions de ces astres dont la destinée exceptionnelle rappelle le chant mortuaire du cygne. Eux aussi meurent en beauté, dans un superbe déploiement de magnificence. Aux États-Unis, il existe un gigantesque télescope, baptisé le « Policeman du ciel », qui fouille sans arrêt notre Voie-Lactée, pour y découvrir les Novae. Il en débusque de temps à autre quelques-unes qui, à des milliards de kilomètres de nous, répètent leurs mues explosives. On estime que lors de leur embrasement, ces étoiles ont un éclat cinquante mille fois plus intense que celui du Soleil. Fait très curieux, après cette débauche de lumière, les étoiles ont tendance à devenir sombres comme si elles étaient complètement épuisées. Voilà trois mois, William Luyten est tombé sur une petite lueur insignifiante qui se tapissait au creux d'un foisonnement d'étoiles. Il la jaugea des semaines durant ; et finalement la vérité apparut. Ce tison moribond figurait les restes d'un astre qui avait explosé des milliers d'années auparavant. Il avait crevé à la manière d'une bulle de savon qui se distend jusqu'à des dimensions catastrophiques. Maintenant que vous avez lu cette étrange aventure, vous vous demandez sûrement si l'on n'a jamais retrouvé les restes de l'étoile des Rois Mages. Eh bien, plusieurs astronomes ont cru avoir effectivement découvert ces glorieux vestiges. Certains d'entre eux prétendent même que la formidable boursofflure de gaz qu'est la nébuleuse du Crabe n'est rien d'autre que l'étoile de Bethléem.

DES MILLIERS D'ANNÉES-LUMIÈRE

Il est aussi difficile de prouver que telle est bien la réalité que de démontrer le contraire. Tout est compliqué dans l'étude de l'univers cosmique, à cause des distances fantastiques qui nous

Tous les "Pilote" vont faire

ce geste...

Oui ! Pour ouvrir
le nouveau berlingot DOP,
plus besoin de ciseaux, d'épingles....
ou de sabre d'abordage !
Le nouveau berlingot DOP
se déchire avec les doigts
(Tiens-le bien comme sur le dessin
et donne trois tours au berlingot).



POUR TOUS LES LECTEURS DE "PILOTE", DOP C'EST LA PLEINE FORME ET L'ÉLÉGANCE

CHEVEUX.

separent des objets à étudier. Songez que notre galaxie, notre « Voie Lactée », qui n'est qu'un modeste élément du grand ensemble, mesure environ un milliard de milliards de kilomètres de diamètre et rassemble au bas mot cent milliards d'étoiles, dont la plupart sont plus grosses que le Soleil. Pour aussi vertigineuses que soient les dimensions de notre galaxie, nos instruments parviennent malgré tout à transpercer ce fourmillement de mondes et à apercevoir ce qui se passe dans d'autres galaxies voisines. Dans deux mois, les savants français mettront en action le radio-telescope géant de Nançay qui fouillera l'espace jusqu'à des distances de plusieurs milliers d'années-lumière. Cela revient à dire que nous allons disposer de lunettes portant nos regards à des millions de milliards de kilomètres d'ici. Au mois de juillet dernier, un jeune astronome russe, Pariiski, s'était mis en tête de sonder le noyau central de la galaxie, qui se trouve à 300 millions de milliards de kilomètres de nous. Soudain, son radiotélescope décèle de curieux signaux semblant provenir d'une petite île. Après de nombreux tâtonnements, Pariiski identifia l'insolite objet : c'était un nuage de gaz curieusement chargé électriquement et qui doit s'étaler sur au moins 200 000 milliards de kilomètres. Peu de jours plus tard, l'astronome américain Baade trouvait un sosie de ce brouillard cosmique dans le noyau d'une autre galaxie toute proche, la fameuse nébuleuse d'Andromède. Les astronomes s'avouent perplexes devant une telle similitude.

LES ETOILES SE FUENT

Probablement, les gens de science qui vivaient du temps des Rois Mages étaient moins persuadés que nos ancêtres d'il y a 400 ans de l'immobilité du ciel : et pour cette raison, ils tenaient à jour leur grand livre des phénomènes célestes. Nous aussi, nous avons pris l'habitude de tenir un registre des bouleversements cosmiques. De cette manière nous avons constaté que ces fantastiques galaxies s'éloignent toutes les unes des autres, comme si elles avaient des raisons de se fuir. On croit même que, voilà dix milliards d'années, ces « caavales du cosmos » se tenaient tout près les unes des autres. Que s'est-il passé alors et qui a donné le signal de la ruée ? Mystère !



Ce dessin vous est offert par **BRETTON** moulinets de classe mondiale et **GARBOLINO** cannes à pêche de précision : 2 cadeaux attendus par tous les papas pêcheurs.

Pour recevoir ce dessin dédié à votre nom par notre dessinateur, écrivez à : **BRETTON-GARBOLINO** IDEES-SERVICE, 31, Av. de l'Opéra, PARIS

MIRAGE III

LE PREMIER AVION EUROPÉEN AYANT DÉPASSÉ MACH 2.

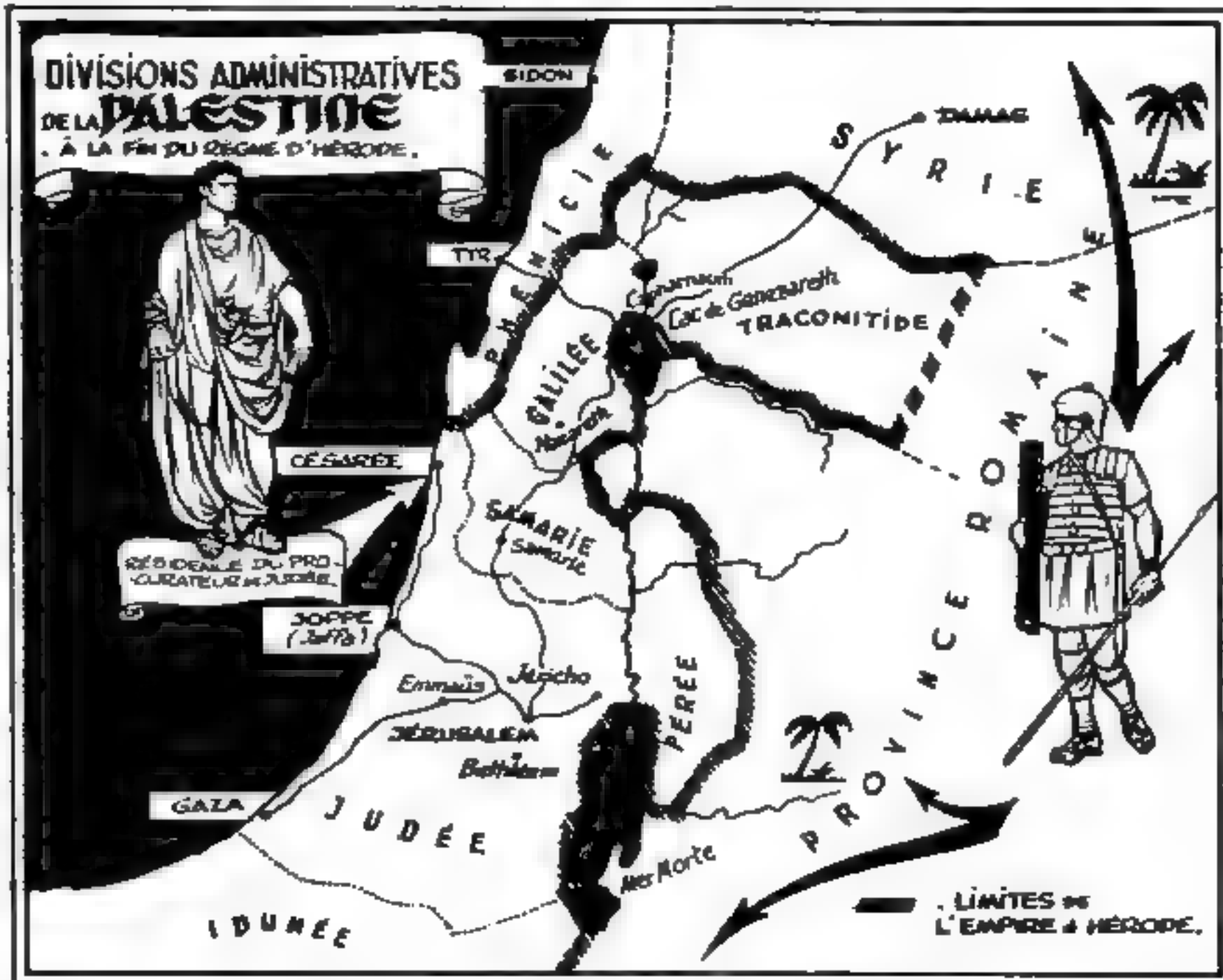


64 pièces
Prix : 14 970

Maintenance automatique du train d'atterrissage
Maquette à éléments mobiles

Les plus belles maquettes françaises sont signées :

Heller



PALESTINE année zéro

Année zéro pour nous, bien sûr, Occidentaux, qui comptons nos années à partir de la naissance du Christ. Car, à l'instant où le Divin Nouveau-né apparaît dans sa grotte de Bethléem, en ce premier « Noël » de tous les temps, Jérusalem, la métropole juive proche, est déjà plus que millénaire et le peuple élu qui y demeure totalise près de vingt-cinq siècles d'histoire.

UN PAYS CHARGÉ D'HISTOIRE

BANDE de terre étroite, resserrée entre la mer et les monts du Liban, la Terre de Canaan de l'écriture fut, dès les temps les plus reculés, un lieu de passage utilisé par les peuples migrants pour se déverser de l'Asie en Afrique et vice versa. Il y a environ quarante-deux siècles (!) des Sémites originaires de la Chaldée Méridionale remontaient l'Euphrate : les uns se fixèrent en Mésopotamie, d'autres franchirent le Jourdain pour aller s'établir en Egypte et enfin un troisième groupe, conduit par le célèbre Abraham, s'installa sur les rives de la Méditerranée.

Lorsque ceux d'Egypte furent contraints de quitter leurs terres, ils se réfugièrent, sous la conduite de Moïse, sur la Palestine qu'ils conquièrent peu à peu sur les races qui s'y étaient établies avant eux. La période qui s'étend de Josué à Saül, premier roi d'Israël, n'est qu'une longue suite de guerres et de batailles.

A Saül succéda le grand David qui fit de Jérusalem le centre de son Empire (il y a 3 000 ans) et transmit son pouvoir à Salomon qui éleva le premier Temple. A la mort de celui-ci, la Palestine se trouva divisée en deux royaumes : Israël et Juda.

Les Chaldéens ayant pris Jérusalem, les Israélites furent emmenés captifs sur les bords de l'Euphrate jusqu'à ce que Cyrus, maître de Babylone, les autorisât à rentrer dans leur patrie.

Par la suite, les Hébreux passèrent sous la domination grecque, puis séleucide. Persécutés à cause de leur foi, ils se soulevèrent et réoccupèrent Jérusalem. Malheureusement, ils ne surent pas éviter les guerres civiles et l'intervention de Rome plaça les rois de Jérusalem sous le protectorat romain.

UN PROTECTORAT TRÈS SPÉCIAL

Le fameux Pompée ayant réduit Jérusalem après un siège de cent jours (63 av. J.-C.), Rome plaça à la tête des Hébreux un demi-barbare iduméen, Hérode, qui lui était entièrement soumis.

Son armée (assez peu importante) recrutée parmi les mercenaires Gaulois, Germains ou Thraces, était à la disposition d'Auguste ou de ses successeurs.

A l'époque de la Nativité, Rome possédait quatre types d'administration provinciale. Les régions tranquilles — ou « provinces sénatoriales » — dépendaient chacune d'un proconsul (Spectabilis Proconsul S.P.Q.R.). Celles où demeuraient des menaces dépendaient de l'Empereur qui s'y faisait représenter par un légat (Clarissimus Legatus Augusti). L'Egypte, qui jouissait d'un régime à part hérité des Ptolémées, était dirigée par un Préfet. En

fin, en dernier ressort, les marches difficiles, les petits royaumes récemment annexés, les pays mal connus, etc., étaient considérés comme propriétés de l'Empereur : les deux Mauritanies (Afrique du Nord), la Rhétie (Suisse), la Norique (Autriche), la Thrace et la Judée. Le représentant de Rome s'y appelait un Procureur : ses droits très étendus en faisaient une sorte de vice-roi. Le Procureur de Judée, Idumée et Samarie dépendait en principe du gouverneur de Syrie mais, en réalité, possédait une certaine autonomie.

Les Romains administraient la Palestine avec discrétion, laissant les Hébreux absolument libres sur ce qui leur tenait le plus à cœur : la religion. Il n'y avait pas de Légions romaines en Judée mais quelques auxiliaires Samaritains, Syriens ou Grecs (environ 3 000 hommes) et le pays ressemblait à une colonie où, sans se mêler à la population autochtone, un occupant étranger exerce un contrôle minutieux dans tous les domaines.

UN PEUPLE RELIGIEUX

Le mélange intime de politique et de religion faisait de l'Etat juif, aux jours de la Nativité, un cas très à part dans l'histoire, car tout s'y faisait au Nom de Dieu.

En haut de l'échelle hiérarchique se trouvait le Grand Prêtre : chef de la Religion, maître de Cérémonies, grand Patron de la Communauté juive. Hérode avait pas mal réduit ses prérogatives ; mais la charge était toujours très disputée.

Tout un monde de prêtres, sacrificateurs, lévites, sacrificateurs, trésoriers, liturgistes, etc., gravitait autour du Pontife et près de 20 000 personnes vivaient du Temple.

Le peuple tout entier était animé d'une piété profonde. Matin et soir, lorsqu'il récitaient avec ferveur le Schéma, le jour des Tabernacles, quand il allait vivre sous les huttes de feuillage et que sonnaient les trompettes d'argent, à la fête du Kippour, lorsque le bouc était chassé par le Grand Prêtre vers le désert, à la Pâque quand on immolait l'agneau...

Aussi lorsque Rome eut installé sur le trône de David ce païen d'Hérode, la piété juive en prit-elle ombrage.

La résistance était présente dans la pensée de chaque Juif qui se sentait humilié par la présence voisine des légionnaires romains. En un siècle de révoltes et de soulèvements, cent mille hommes étaient morts ! Chiffre énorme pour une nation si petite !...

Si les Hébreux n'avaient eu que leur vie politique comme recommandation au titre de l'Histoire, ils y feraient pâle figure ; mais ils doivent d'y tenir une place prépondérante au rôle religieux qu'ils y jouèrent et à l'importance de la révolution qu'ils accomplirent dans les destinées de l'humanité.

VOIR PAGES SUIVANTES

NOTRE PROCHAIN PILOTORAMA : **LE CHATELET**

JERUSALEM

LE JOUR DE LA NATIVITÉ

Capitale de la Nation Juive, Jérusalem — l'antique Jébus de la Bible — s'étendait dans un site dont l'Histoire Sainte nous a rendu les noms familiers : le Golgotha (1), le Mont des Oliviers (2), Gethsémani (3) d'où part la route vers Jénicho (4), le Mont du Scandale (5), la Vallée du Cédron (6)...

Dominant de sa sautoir massive la ville qui s'étend à ses pieds, l'Antonia (7), forteresse d'Hérode (baptisée de la sorte pour plaire à son maître romain), est prête à réprimer les révoltes de l'impétueux peuple juif.

Tout proche, s'élève le célèbre Temple (8) qui, après bien des vicissitudes et des destructions successives, connaît ses dernières années de faste avant sa destruction définitive par Titus en 70. Œuvre d'Hérode, il avait été élevé par 10 000 ouvriers (et 1 000 prêtres maçons qui travaillaient dans des parties interdites aux profanes). Sur la vaste esplanade où il était édifié s'étalait le « Parvis des Gentils » (9 et 10) où tout le monde pouvait pénétrer, y compris les païens. Une inscription toutefois leur indiquait la limite à ne pas franchir sous peine de mort. Immédiatement au-dessus de celui-ci venait le « Parvis des Femmes », autorisé aux femmes juives, et le « Parvis des Israélites » (11). Plus jalousement gardé, le « Parvis des Prêtres » (12) précédait le Saint des Saints (13) où seul le Grand Prêtre avait le droit de pénétrer.

Au pied du Temple, qui reposait sur les assises de Salomon (15) (et qui constitue l'actuel Mur des Lamentations de Jérusalem) étaient situés le Sanhédrin (14), siège du Tribunal (composé de Prêtres, des Anciens et des Scribes) et, dans le vallon du Tyropéon, l'Aqueduc d'Hérode (16).

La ville proprement dite s'étendait sur environ 1 kilomètre (du Golgotha au pied du Mont du Scandale) (17, 18, 19) et le Palais des anciens Asmonéens (20) s'y trouvait inclus.

La banderole centrale comporte quatorze
— Au centre (56) le fameux chandelier
sur de nombreuses pièces officielles
— Derrière lui (57 et 58) deux des
les flûtes à leurs dévotions.
— A gauche du chandelier, un loth (59)
depuis Salomon.
Les autres objets sont des bijoux
chères de la société : anneaux de nez
(65, 66) ; boucles d'oreilles (68 et 69)



Un héros légendaire

LECLERC

Philippe de Hauteclocque est né le 22 novembre 1902, à Belloy-Saint-Léonard, dans la Somme. Après Saint-Cyr, il passe un an à l'école de cavalerie de Saumur, dont il sort premier. Lieutenant, en 1926 ; instructeur à Saint-Cyr, en 1931 ; capitaine, en 1934 ; major d'entrée à l'école de guerre, en 1938.

Trois phrases dépeignent cet homme, adoré de ses soldats, admiré par tous. La première est de lui-même :

« J'ai un caractère impossible, mais si on savait les efforts que je fais pour me dominer ! Tous les matins, je recommence cette lutte ! »

La seconde est extraite d'une note officielle de 1930 ; elle prouve qu'il n'est pas un chef comme les autres.

« Excellent officier qui s'est laissé entraîner à des procédés non réglementaires pour affirmer la discipline de son goum... »

La troisième enfin est du général de Gaulle et exprime le mieux ce qu'on a pu appeler l'épopée Leclerc :

« Ce qu'a pu réaliser Philippe Leclerc de Hauteclocque... est de l'ordre du merveilleux ! »



Au printemps 1945, Leclerc, appuyé sur sa canne. C'est cette image de leur chef que conservent précieusement ses anciens soldats.

Le général Leclerc, commandant la 2^e Division blindée, défile dans Paris enfin libéré.

LANCE dans le ciel du printemps 1941, un exemplaire d'un journal de la Résistance tombe sur la pelouse du château de Taillly, où habitent Mme Philippe de Hauteclocque et ses six enfants. Un article retrace l'épopée des Français partis du Tchad sous la direction d'un certain colonel Leclerc et qui viennent de capturer la garnison italienne de Koufra, en Libye.

Mme de Hauteclocque dit alors à ses enfants : « Ce Leclerc est bien sympathique. L'expédition de Koufra est une histoire tout à fait dans la manière de votre père. »

Mais quelques mois plus tard, elle apprend que Leclerc n'était autre que son mari, Philippe de Hauteclocque, qu'un tribunal militaire aux ordres de Vichy venait de condamner à mort par contumace.



Juin 1944. Sur la côte normande, Leclerc est accueilli par un général américain.



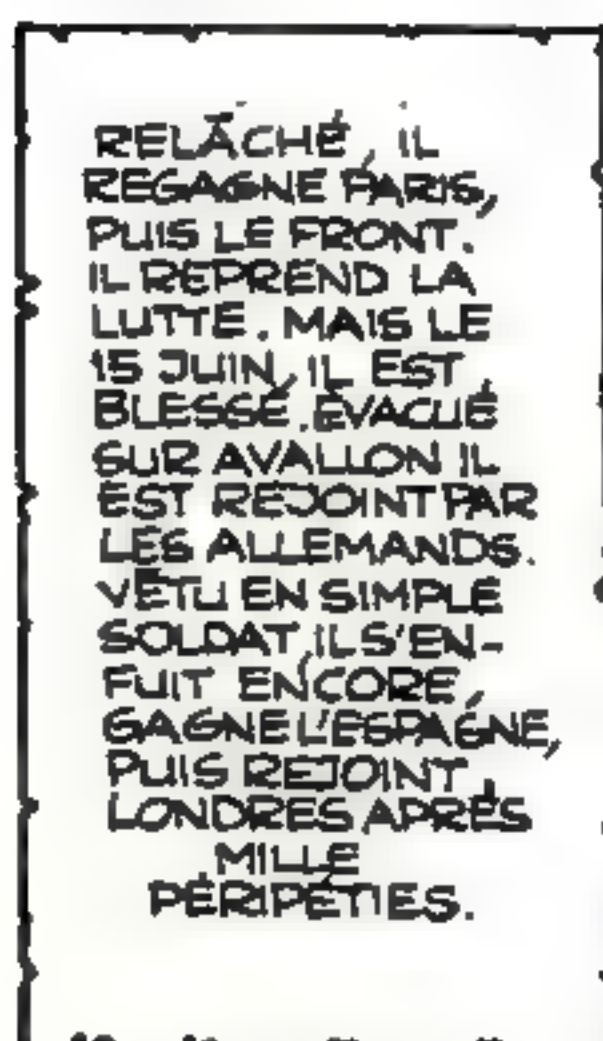
Au Tchad, la poignée de main du général de Gaulle et de son ami le colonel Leclerc.

C'est à bord de ce Mitchell, baptisé « Taillly », que partit Leclerc, le 28 novembre 1947, en se rendant de la Sénia à Colomb-Béchar.

L'avion suivait en rase-mottes la voie ferrée Méditerranée-Niger. Le pilote évita le piton et vira. C'est alors qu'eut lieu l'accident.



Ce récit est inspiré de nombreux documents et notamment de l'ouvrage d'Adrien Donsette : « Leclerc », paru dans la collection « L'Aventure vécue » chez Flammarion.





FROIDEMENT, PASSANT OUTRE L'INTERDICTION D'ENTRER DANS LE FORT, LECLERC VA Y IMPOSER LA CAPITULATION.

VOUS VOUS ÊTES BATTUS AUTANT QUE VOUS LE POUVIEZ. VOUS N'AVEZ RIEN À VOUS REPROCHER.



ET LE LENDEMAIN 2 MARS...

NOUS NE NOUS ARRÊTERONS QUE LORSQUE LE DRAPEAU FRANÇAIS FLÔTERA SUR METZ ET STRASBOURG.



LA PRISE DE KOUFRA EST UN COUP DE TONNERRE... LES ALLEMANDS EUX-MÊMES S'INCLINENT DEVANT L'AUDACE DU COUP DE MAIN. POUR LES FRANÇAIS, C'EST LA PREMIÈRE VICTOIRE DE LA GUERRE. LES UNS APRÈS LES AUTRES LES POSTES ITALIENS DU FEZZAN SE TAISENT. LECLERC LES A MUSÉLÉS UN À UN... À TRAVERS LE DÉSERT, IL ATTEINT TRIPOLI FAIT SA JONCTION AVEC LES ANGLAIS DE MONTGOMERY.



NOUS AVONS PEU DE MATÉRIEL, MAIS NOUS VOUS DEMANDONS DE NOUS EMPLOYER. IL LE FAUT POUR LA FRANCE.

VOUS SEREZ LA FORCE! VOUS COUVRIREZ LA GAUCHE DE LA 6^{ÈME} ARMÉE POUR ATTAQUER LA LIGNE MARETH.



LA 9^{ÈME} PANZER DIVISION VA VOUS ATTAQUER DEMAIN. RECULEZ DE 80 KM.

MES VÉHICULES NE SUPPORTERONT PAS CETTE RETRAITE. SI JE RECULE, CELA SERA UN DÉSASTRE JE NE BOUGE PAS.



ÇA DOIT CHAUFFER À KSAR RHILANE. CE BRAVE LECLERC ÉTAIT BIEN SYMPATHIQUE.

NOUS NE LE REVERRONS PLUS. LES ALLEMANDS N'EN AURONT FAIT QU'UNE BOUCHÉE.



C'EST MAL CONNAÎTRE LECLERC... AU MÊME INSTANT, L'ENNEMI EST EN PLEINE RETRAITE APRÈS AVOIR PERDU 60 VOITURES ET 10 CANONS...



MAIS MONTGOMERY SERA BEAU JOUEUR... ET QUELQUES MOIS PLUS TARD, À LONDRES...

SIRE, VOICI LE GÉNÉRAL LECLERC. JE N'AURAIS PAS PRIS LA LIGNE MARETH SANS LUI.



ET C'EST ENFIN LE DÉBARQUEMENT! 1^{ER} AOÛT SUR LA CÔTE DU COTENTIN LA 2^{ÈME} DB TOUCHE LE SOL DE FRANCE.

ÇA FAIT BOUGREMENT PLAISIR, HEIN?



SUR SON CHAR "TALLY" LECLERC FONCE VERS ALENÇON RAFLANT DES DIZAINES DE PRISONNIERS.

HA/HA/HA! S'ILS SE DOUBTAIENT QUE LE CANON DE MON CHAR EST EN BOIS.

NOM DE LA MAISON DE LECLERC EN PICARDIE.



LECLERC EST INFATIGABLE... JOUR ET NUIT, IL POUSSÉ SES TROUPES EN AVANT...

NOUS ATTENDONS LE JOUR, POUR PÉNÉTRER DANS ALENÇON.

PAS LE TEMPS! IL FAUT OCCUPER LES PONTS EN AVANT... SUIVEZ MOI!...



PRÈS D'ARGENTAN, LE 18 AOÛT, UN OBUS ALLEMAND PULVÉRISE SA TENTE.

BIEN VISÉ?... NE RESTONS PAS LÀ.



LE 21 AOÛT COUP DE TONNERRE!...

GUILLEBON! PARIS EST INSURGÉ. IL FAUT L'AIDER!... PRENEZ DIX CHARS LÉGERS, DIX AUTOS MITRAILLÉES, 150 HOMMES PORTES ET FONCEZ!...



BONNE CHANCE!... ET QUE RIEN NE VOUS ARRÊTE!...



MAIS QUELQUES HEURES PLUS TARD...

LES AMÉRICAINS SONT FURIEUX. ILS DISENT QUE NOUS SOMMES TOUJOURS SOUS LEUR COMMANDEMENT ET DEVONS ATTENDRE LEURS ORDRES.

TANT PIS! D'ABORD! PARIS.

LA FOUGUE DE LECLERC FORCE LA MAIN AUX AMÉRICAINS... ET LE 22 AOÛT...



GRIFFUS / MOUVEMENT SUR PARIS.

ARABOUILLÉ, DE GAULLE ET LECLERC PRÉPARENT L'ASSAUT FINAL.



POUR MOI, PLUS RIEN D'AUTRE NE COMPTE QUE M'EMPARER DE PARIS...

VOUS AVEZ DE LA CHANCE !

LE 24 AOÛT, AVEC UNE FOLLE AUDACE, UN PETIT AVION DES F.F.L. (1) SURVOLE L'ÎLE DE LA CITÉ AU BAS DES TOITS...



VOILA LES TOURS DE NOTRE DAME, LA PRÉFECTURE, VAS-Y... LARGUE LE MESSAGE !

(1) FORCES FRANÇAISES LIBRES.

ET AU SOL, DANS LA COUR DE LA PRÉFECTURE DE POLICE DE PARIS.

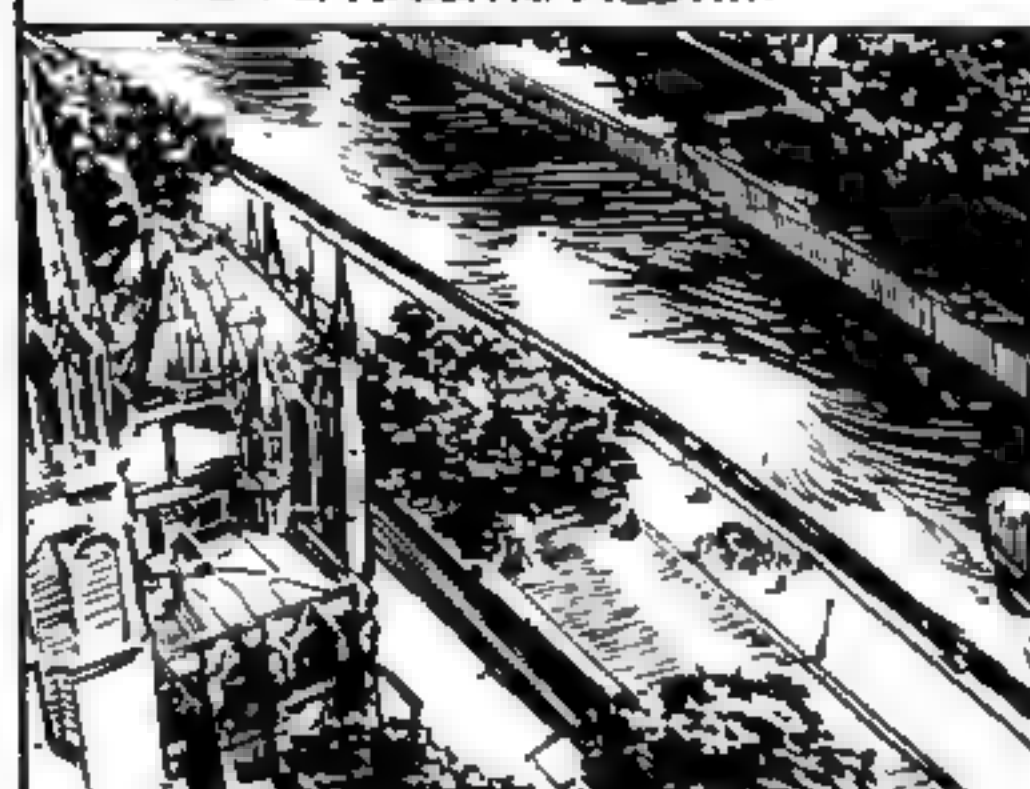


C'EST UN MESSAGE / ÉCOUTEZ LE GÉNÉRAL LECLERC ME CHARGE DE VOUS DIRE : TENEZ BON / NOUS ARRIVONS / LE LIEUTENANT COLONEL CRÉPIN COMMANDANT L'ARTILLERIE DE LA 2^{ME} D.B. SIGNÉ CRÉPIN

ET DANS LA SOIRÉE, BOUSCULANT MAGISTRALEMENT LES ALLEMANDS, LES PREMIERS CHARS DE LA 2^{ME} D.B. FONCENT À TRAVERS PARIS, ATTEIGNENT L'HÔTEL DE VILLE.



A L'APPEL DE LA RADIO DES INSURGÉS INSTALLÉE RUE DE L'UNIVERSITÉ, TOUTES LES CLOCHES DE PARIS SE METTENT À SONNER LA DÉLIVRANCE !...



LE 25 AOÛT, LECLERC EST DANS PARIS... SES HOMMES ET LES INSURGÉS LIQUIDENT TOUTE RÉSISTANCE ENNEMIE... ILS S'EMPARENT DE L'HÔTEL MEURISSE ET DU GÉNÉRAL VON CHOLTITZ, GOUVERNEUR ALLEMAND DE LA CAPITALE.



À 16 H 30 LA REDDITION EST SIGNÉE... LECLERC ACCUEILLE DE GAULLE À LA GARE MONTPARNAISE ET LUI REMET L'ACTE DE CAPITULATION.

ET LE 26 AOÛT 1944, C'EST LE TRIOMPHE... LECLERC DESCEND LES CHAMPS ÉLYSÉES SOUS LES OVATIONS DÉLIRANTES...



MAIS LECLERC N'A PAS OUBLIÉ SON SERMENT DE KOUFRA... LE 19 NOVEMBRE IL FONCE SUR STRASBOURG...



LANGLADE / ALLEZ-Y POUSSÉZ COMME UNE BRUTE. ENVOYEZ MAGGI. IL PASSERA !



LE 22 NOVEMBRE, AU MATIN, IL PERCE LE FRONT ALLEMAND APRÈS 4 JOURS DE LUTTE HÉROÏQUE...

ET LE 23 NOVEMBRE 1944, DANS UN ÉLAN MAGNIFIQUE, LA 2^{ME} D.B. EMPORTE LA VILLE.



LE 5 MAI 1945, LA 2^{ME} D.B. ET SON CHEF LECLERC, IRRÉSISTIBLES, ATTEIGNENT BERCHTESGADEN ET LE NID D'AIGLE D'HITLER... L'ALLEMAGNE EST EFFONDREE...



SI VOUS N'ÉTIEZ PAS LÀ, CETTE JOURNÉE SERAIT INCOMPLÈTE.



A SON TOUR LE JAPON AGONISE... LE 2 SEPTEMBRE 1945, SUR LE CUIRASSÉ AMÉRICAIN "MISSOURI" LECLERC SIGNÉ AU NOM DE LA FRANCE LA CAPITULATION JAPONAISE.

LE 28 NOVEMBRE 1947, LECLERC, INSPECTEUR DES FORCES D'AFRIQUE DU NORD, S'ENVOLE D'ORAN POUR COLOMB BÉCHAR... AVEUGLÉ PAR UNE TEMPÊTE DE SABLE, L'AVION QUI VOLE TRÈS BAS, HEURTE LE REMBLAI DE LA VOIE FERRÉE, S'ÉCRASE ET BRÛLE... LA FRANCE RECONNAÎT FÉRA MARÉCHAL DE HAUTE CROIXE SAINTE LECLERC



le Noël de Nicolas

C

E soir, on fait un réveillon à la maison. Papa et maman ont invité un tas de leurs amis, il y aura monsieur Blédurt, qui est notre voisin et madame Blédurt qui est la femme de notre voisin et qui est bien gentille, il y aura aussi le papa et la maman d'Alceste, un copain de l'école qui est gros et qui mange tout le temps, il y aura d'autres gens que je ne connais pas et même et ça va être terrible.

Dès ce matin, papa a commencé les préparatifs, maman lui a dit qu'il aurait dû

amusant de décorer l'arbre, ça m'avait déjà plu l'année dernière, quand j'étais petit. Nous sommes allés dans le grenier pour chercher la boîte avec toutes les boules de verre, les guirlandes et les lampes et puis, nous avons commencé à travailler. Papa avait mis l'arbre dans la salle à manger et il a commencé à installer les boules de verre qui restaient après qu'on ait laissé tomber la boîte dans l'escalier. Après les boules de verre, papa a mis les petites lampes de toutes couleurs sur les branches et ça a pris des tas de temps, parce que le fil électrique était un peu mélangé. Papa, il s'était assis par terre et il tirait sur le fil en disant des choses à voix basse pour que

dans ta niche jusqu'à ce soir. » « Mais papa, j'ai dit, tu devais aller chercher monsieur Blédurt pour agrandir la table. » Alors là, papa n'a pas été juste, je l'aime beaucoup, mais il n'a pas été juste. Il m'a dit de me mêler de ce qui me regardait et qu'il n'avait besoin de personne. Monsieur Blédurt riait beaucoup et je crois que ça ne faisait pas plaisir à papa, et puis, maman qui était dans la cuisine a crié : « Alors, tu es allé le chercher, monsieur Blédurt, pour qu'il t'aide avec la table ? » Je n'ai jamais vu rire quelqu'un comme riait monsieur Blédurt, ça m'a donné envie de rire aussi, le seul qui ne riait pas, c'était papa. « Bon, bon, il a dit, au lieu de faire le comique, viens me donner un coup de main avec cette table. »

La table de notre salle à manger, c'est une table ronde. Pour l'agrandir, on tire de chaque côté et elle se sépare en deux, dans la place vide, on met des planches que maman appelle des rallonges. Elle est très dure à ouvrir, la table, elle se coince. Papa s'est mis d'un côté, monsieur Blédurt s'est mis de l'autre et il continuait à rire. « Arrête de rire, a dit papa, et tire quand je te le dirai. » Et puis, papa a crié : « ho hisse » et la table s'est ouverte d'un seul coup, pfiut ! Papa est tombé dans l'arbre de Noël et monsieur Blédurt sur le tapis, où il a continué à rire. Maman est arrivée en courant et elle a dit qu'elle aurait dû prévenir papa qu'elle avait fait graisser les montants de la table.

Nous sommes allés relever papa qui était assis dans l'arbre et qui avait tout plein de guirlandes et de boules de verre sur la tête ; ce qui est dommage, c'est que les petites lampes se sont éteintes. « On dirait un gros cadeau », a dit monsieur Blédurt et il s'est mis à tousser parce qu'il s'était étranglé en riant. Papa s'est levé de l'arbre tout fâché et il a dit à monsieur Blédurt : « Ah



mus à crier que tout le monde le rendait fou et moi j'ai dit que si je ne pouvais pas rester ce soir avec les invités, j'allais quitter la maison.

Maman m'a pris dans ses bras et elle m'a expliqué que si je ne me couchais pas, le père Noël ne pourrait pas venir me mettre des beaux cadeaux dans les soulers. Ça, ça m'a fait réfléchir et j'ai dit que bon, d'accord, je voulais bien. Maman m'a embrassé et avant de retourner dans la cuisine, elle a dit à papa que les invités allaient arriver dans deux heures, alors, qu'il ferait bien de se dépêcher. « Je serai prêt », a dit papa.

Il a eu un drôle de travail, papa. Il a recollé les guirlandes et ça n'a pas été facile, parce qu'elles ne tenaient toujours pas très bien et quand maman a ouvert la porte de la cuisine pour voir si c'était prêt, le courant d'air les a fait tomber de nouveau et finalement on a arrangé ça avec

par SEMPE et GOSCINNY

oui ? » et monsieur Blédurt a répondu : « oui » et ils ont commencé à se pousser un peu l'un l'autre jusqu'à ce que maman leur ait crié « assez ! » On a bien rigolé.

Ça a été vite fait d'arranger l'arbre, parce qu'il ne restait plus beaucoup de boules de verre ; ce qui a été plus long, ça a été d'aller chercher des nouveaux plombs pour que les lampes se rallument : à la maison, il n'y en avait plus.

Après ça, papa s'est mis à décorer la salle à manger avec des guirlandes et des branches de houx, ça pique, mais c'est joli. « Je n'ai plus besoin de toi », a dit papa à monsieur Blédurt, mais monsieur Blédurt, qui est très gentil, a insisté pour rester. Papa est monté sur l'escabeau pour planter des petits clous près du plafond, pour accrocher les guirlandes. « Attention ! a dit monsieur Blédurt, c'est une cloison en plâtre, tu vas faire des trous. » Mais papa lui a dit qu'il connaissait sa maison et qu'il n'avait pas besoin de conseils. Mais moi, j'ai vu que papa se méfiait, il a planté le premier clou en faisant très attention et le clou s'est très bien planté. « Ha ! a dit papa, tu vois ? » et il a donné un gros coup de marteau pour planter le deuxième clou et ça a fait un trou terrible dans le mur, avec plein de plâtre qui est tombé sur monsieur Blédurt, mais ça ne l'a pas empêché de rire, je ne l'ai jamais vu aussi gai, monsieur Blédurt. Papa s'est mis à crier qu'il allait faire un malheur et maman est venue demander ce qui se passait et papa a mis la main sur le trou qu'il avait fait dans le mur et il a dit que tout allait bien, qu'il demandait simplement qu'on le laisse travailler tranquille. J'allais expliquer à maman, mais papa m'a fait des gros yeux et j'ai compris qu'il préférait que je me taise. « Bon, a dit maman, je retourne dans ma cuisine, tu peux enlever la main, le plâtre est tombé aussi de l'autre côté du mur. »

Quand maman est sortie, papa a demandé à monsieur Blédurt de s'en aller et monsieur Blédurt a dit d'accord, que de rire comme ça, c'était mauvais pour sa tension.

« Si on mettait du papier collant, pour faire tenir les guirlandes ? » j'ai demandé et papa a été très content, il m'a dit que c'était une très bonne idée et qu'on voyait bien que j'étais son fils. L'ennui, c'est que ça ne tenait pas très bien, les guirlandes avec le papier, et, quand papa a fini de fixer les guirlandes, tout a lâché. Papa est descendu de l'escabeau, il s'est assis, il a mis sa tête dans ses mains et il n'a rien dit.

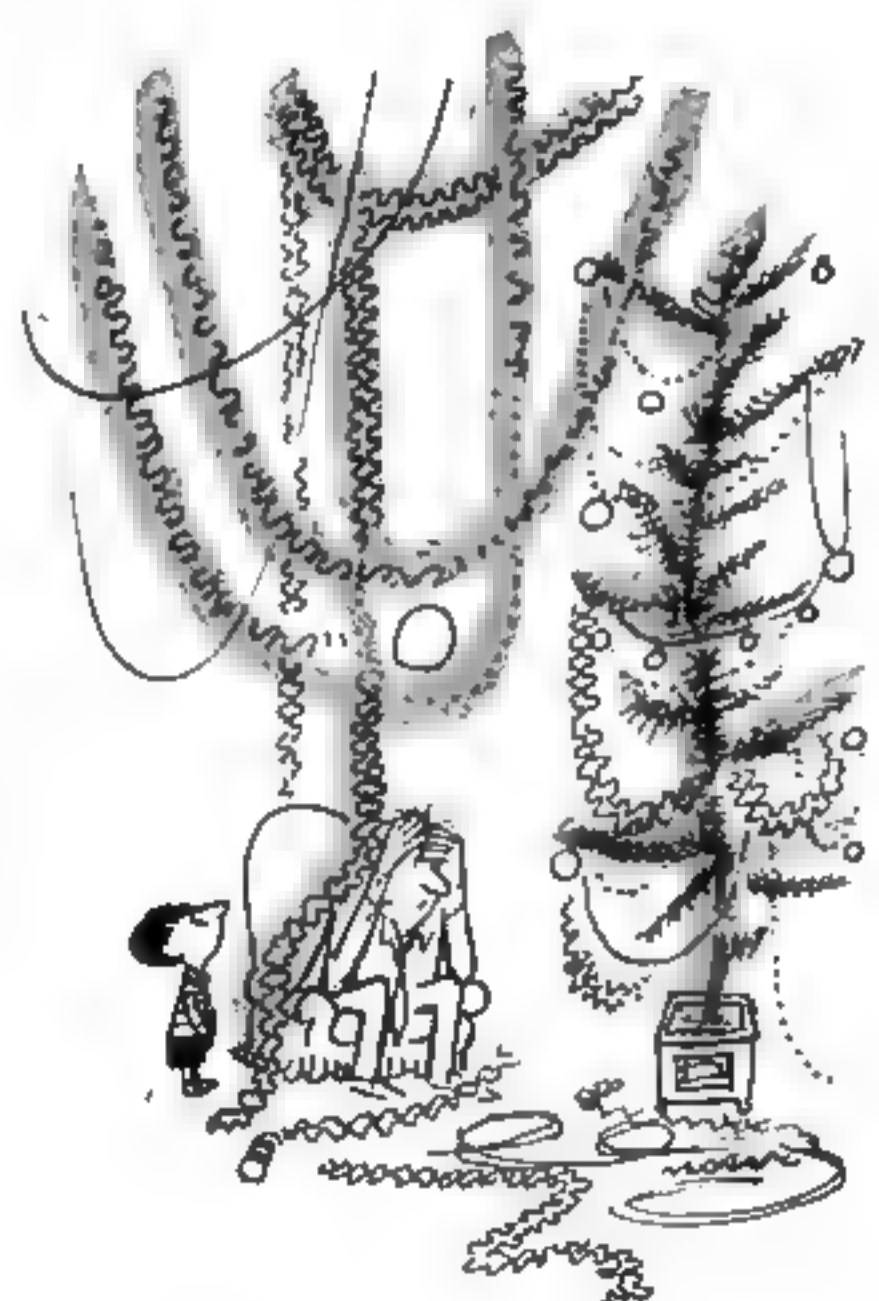
Comme j'ai vu qu'il se reposait, j'ai profité pour lui demander si je pouvais rester avec les invités ce soir, pour le réveillon. « Non », a dit papa. Alors moi, j'ai dit que ce n'était pas juste, que j'étais très malheureux et qu'il n'y avait pas de raison que j'aie me coucher et papa m'a dit que si je continuais comme ça, il allait me donner une fessée, alors, je me suis mis à pleurer. Maman est venue en courant de la cuisine et elle a dit qu'avec tout le bruit que nous faisions, elle ne serait jamais prête pour ce soir et que la dinde allait brûler et comment que ça se fait que les guirlandes ne sont pas encore posées. Ça, ça ne lui a pas plu, à papa. Il s'est



des punaises à dessin. Après, papa a dû aller chercher les bouteilles de vin dans la cave et puis, il a fallu qu'il redescende pour changer les plombs parce que notre arbre de Noël s'est renversé quand papa a accroché les cadeaux aux branches, et puis, papa a dû balayer les dégâts, c'était tout sale par terre. Mais il est formidable papa : il a tout terminé à temps !

Ce qui est dommage, c'est qu'il était très fatigué et qu'il est allé se coucher, comme moi, avant que les invités n'arrivent. Mais enfin, papa n'a rien perdu, parce que moi, j'ai mis mes chaussures devant le radiateur de sa chambre à coucher. Comme ça, il aura de beaux cadeaux, comme moi et comme vous tous, j'espère !

Joyeux Noël !



s'y prendre plus tôt, mais papa a dit qu'il allait très bien se débrouiller et qu'il savait ce qu'il faisait et il a pris la voiture pour aller acheter l'arbre de Noël où on va accrocher les cadeaux pour les grandes personnes, parce que, pour moi, les cadeaux, c'est le père Noël qui vient me les mettre dans les chaussures qui sont devant le radiateur de ma chambre à coucher : nous, on n'a pas de cheminée.

On l'a attendu très longtemps, papa, et puis, enfin, il a ouvert la porte pour entrer. Papa n'avait pas l'air content, il avait son chapeau de travers et sur l'épaule une espèce de long bout de bois avec quelques feuilles d'arbre toutes dépeignées. « C'est ça, le sapin de Noël ? » a demandé maman. Papa a expliqué que c'était ça, mais que son auto était tombée en panne devant chez le marchand d'arbres et qu'il avait dû revenir dans l'autobus et ce n'était pas commode, parce qu'il y avait des tas de messieurs dans l'autobus avec des arbres, eux aussi, et que le receveur s'était fâché, qu'il avait dit qu'il n'était pas payé pour voyager dans une forêt et qu'on lui mettait des branches dans les yeux et papa s'était fâché aussi et que finalement, il avait dû continuer la route à pied et que l'arbre avait un peu souffert dans la bousculade, mais qu'avec les décorations, ça ne se verrait pas et que l'arbre serait très joli quand même.

« Viens, Nicolas, m'a dit papa, tu vas m'aider pour la décoration. » Moi, j'étais drôlement content, parce que c'est très

je ne les entends pas, mais moi, je sais que c'étaient des gros mots, comme ceux que nous disons à haute voix à la récréation. Et puis, le fil a été installé et papa m'a dit : « Tu vas voir comme c'est beau » et il a mis la prise et ça a fait une chouette étincelle, mais ce n'est sûrement pas ça que voulait papa, parce que les lampes ne se sont pas allumées et que ça lui a un peu brûlé les doigts et qu'il a dit un gros mot que je ne connaissais pas. Mais mon papa, il est très fort, il a arrangé ce qu'il n'allait pas, et, après avoir changé les plombs deux fois à la cave parce qu'il n'y avait plus de lumière dans la maison, les petites lampes se sont allumées et c'était vraiment très joli, surtout quand on a ajouté les guirlandes.

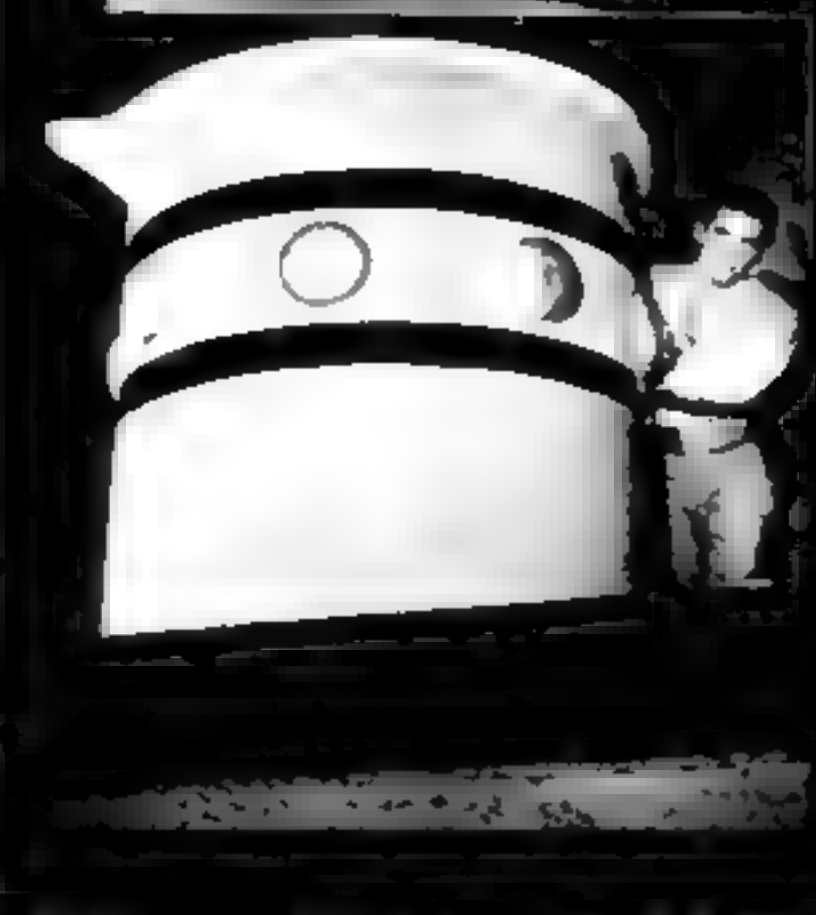
Maman est venue voir et elle a dit que c'était très bien, mais que maintenant il fallait agrandir la table de la salle à manger pour que tous les invités puissent s'asseoir autour. Papa était embêté, parce que pour faire ça, il a besoin de quelqu'un qui l'aide. Moi, j'ai proposé à papa de l'aider, mais papa m'a dit que j'étais trop petit et trop maladroit et que je ne ferais que des bêtises. « Tant pis », a dit papa, je vais aller chercher ce raseur de Blédurt. « Papa a ouvert la porte pour sortir et il s'est cogné contre monsieur Blédurt qui allait sonner. « Qu'est-ce que tu fais ici ? » a demandé papa. « Je viens pour te donner un coup de main, a répondu monsieur Blédurt, je suis sûr que tu ne t'en sortiras pas tout seul. » « De quoi ? » a demandé papa, je n'ai pas besoin de toi, grotesque, retourne

Gulliver voyage chez les gé

Humoriste féroce, l'Irlandais Jonathan Swift écrivit « Les Voyages de Gulliver » pour protester contre les mœurs politiques de l'Angleterre. Ces aventures féeriques, qui se déroulent dans les pays imaginaires de Lilliput et de Brodignag, respectivement peuplés de nains et de géants, constituent, en réalité, une âpre satire de la société britannique du XVIII^e siècle. Le cinéaste, Jack Sher, n'a voulu retenir de ce récit que son aspect romanesque. Le film en couleurs qu'il a tiré de ce récit et dont Kerwin Matthews est la vedette, sortira en France à Noël. Nous avons pensé que vous aimeriez, dès maintenant, en parcourir le scénario en photos.

L'ART DE RAPETISSER OU DE GRANDIR A L'ÉCRAN

Le véritable artisan de la réussite des « Voyages de Gulliver » est l'ingénieur américain Ray Harryhausen, créateur de la « Superdynamation », un procédé technique qui permet de rapetisser ou d'agrandir la taille des personnages à l'écran et de rassembler, dans une même scène, des gens qui ne sont pas à la même échelle, en utilisant notamment (photos ci-dessous) des décors ou des accessoires géants.



Médecin dans une petite ville portuaire de Grande-Bretagne, Lemuel Gulliver désespère de pouvoir jamais épouser sa fiancée Elizabeth. Ses malades, en effet, ne le paient qu'en bonnes paroles et promettent, lorsqu'ils partent pour la guerre, de s'acquitter de leurs dettes, le jour hypothétique, et lointain de leur future victoire.



Désespéré Gulliver décide de s'exiler et d'aller voir s'il existe, sous d'autres cieux, des hommes moins corrompus. A bord d'un navire en partance pour les Indes, il découvre, à fond de cale, une passagère clandestine : Elizabeth qui, jalouse, n'a pas voulu le laisser partir seul.



Un repas plantureux, composé de dizaines de bœufs entiers et d'autant de tonneaux de vin, est servi à Gulliver. Celui-ci propose aussitôt, par gratitude, au Conseil des Ministres, de fertiliser le pays. Profitant de sa force, il arrache tous les arbres et fait, de vastes forêts, d'immenses champs de blé.



Avec son tricorne plongé dans l'eau, il fait des pêches miraculeuses. Une barque à sa mesure lui est construite, en toute hâte. Inquiet du sort d'Elizabeth, Gulliver a, en effet, décidé de partir à la recherche de sa fiancée... mais l'Amirauté lilliputienne entend utiliser le navire géant de son hôte à des fins... purement militaires.

Une nouvelle tempête assaille la frêle escale de Gulliver et celui-ci est jeté, cette fois-ci, sur le rivage de Brodignag où il découvre, en sortant de son évanouissement, une poupée de chiffon... qui est de la même taille que lui. Le mystère se dissipe aussitôt quand, levant les yeux, le médecin aperçoit une petite fille... haute de près de dix mètres, qui s'empare de lui avec curiosité, et le fait sauter dans le creux de ses mains. Ainsi, après avoir quitté la patrie des nains, Gulliver vient d'aborder dans le pays des géants.



Glumdalclitch, la petite fille qui s'est emparée de Gulliver, s'empresse de montrer sa trouvaille aux souverains de Brodignag qui font précieusement collection de « modèles réduits » vivants. La fillette, qui espérait bien faire son jouet de cet homoncule, est dépitée quand le Roi le range dans sa collection.

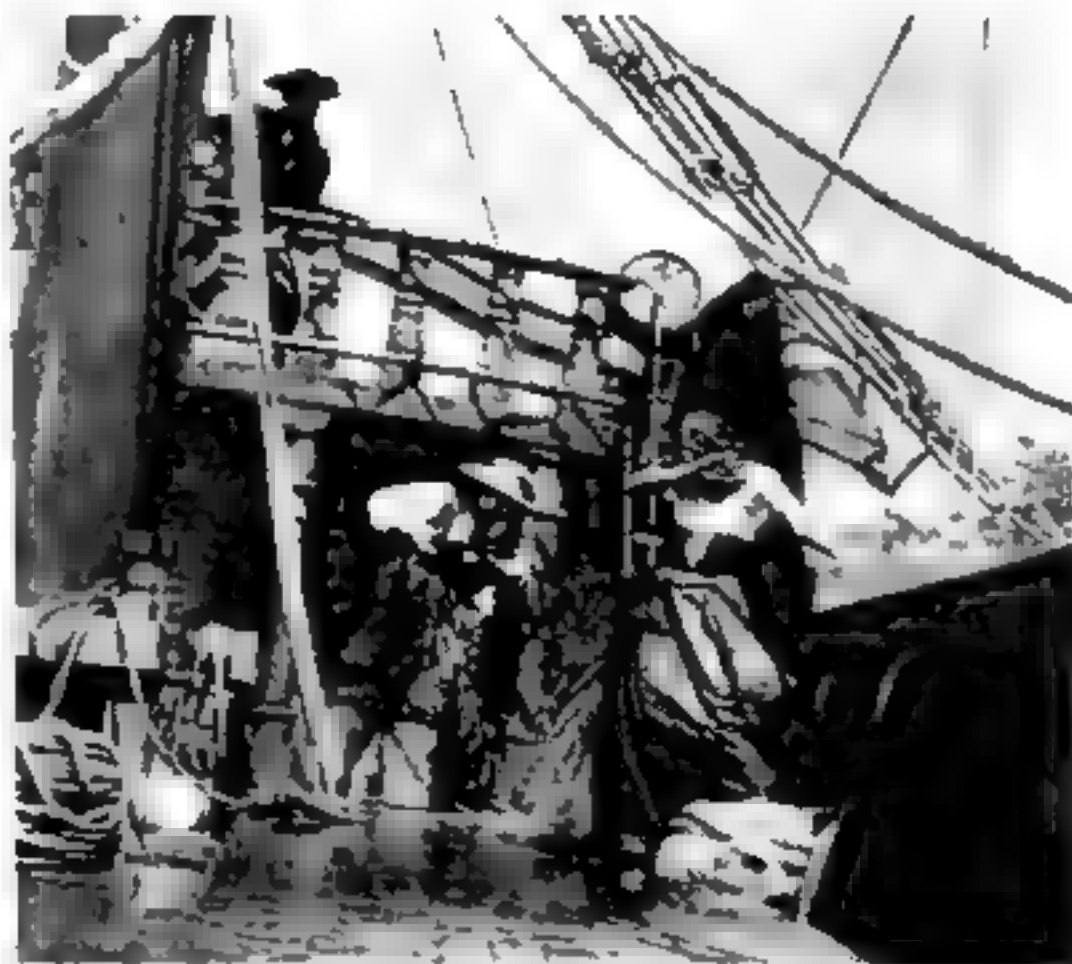


A son tour, Elizabeth est remise en liberté et le Roi marie les jeunes gens pour qui il a fait construire une somptueuse demeure, à l'échelle de leur taille. Glumdalclitch, qui n'avait cessé de rendre d'utiles services à Gulliver et à sa fiancée, reçoit mission de veiller sur la sécurité du couple et de garder ces pensionnaires de marque, fleurons de la collection royale.



Une partie d'échecs est, pourtant, fatale à Gulliver. Ayant battu le Roi qui se prend pour le meilleur joueur du monde, le médecin est condamné à lutter contre un crocodile nain. Bien qu'il sorte victorieux de cette épreuve, Gulliver est condamné à mort.

ants et chez les nains



Lemuel et Elizabeth se chamaillent au cours de la traversée. La jeune fille va chercher refuge sur le pont du voilier, mais une tempête se lève et Gulliver, puis, à son tour, Elizabeth sont précipités par-dessus bord, sans que personne réussisse à leur porter secours.

Agrippé à une épave, Gulliver est rejeté par les flots sur les côtes de Lilliput, un pays dont les habitants sont si petits... qu'on pourrait croire qu'ils n'existent pas ! Profitant de l'évanouissement du médecin, les armées Lilliputiennes lient leur prisonnier et s'apprêtent à le mettre à mort. Non sans mal, Gulliver parvient à persuader l'Empereur des nains qu'il ne nourrit aucune intention belliqueuse à l'encontre d'un peuple auquel il demande refuge. Le médecin est aussitôt délivré de ses chaînes.



Depuis plusieurs siècles, les peuples de Lilliput et de Blefuscu sont en guerre... pour savoir s'il est plus logique d'ouvrir les œufs à la coque par le petit ou par le gros bout ! Gulliver met fin à cette querelle ridicule et coûteuse en capturant, avec sa barque, toute la flotte blefuscuenne qu'il ramène sur les côtes de Lilliput. Devenu le héros du jour, le médecin géant est décoré en grande pompe, mais fait l'objet d'un complot, car les généraux, qui se trouvent désarmés sans travail, entendent se débarrasser sans tarder de ce personnage devenu importun.



Le peuple se dresse, petit à petit, contre cet être, dont le trop robuste appétit le menace de famine. Le palais royal ayant pris feu, Gulliver éteint l'incendie en crachant le contenu de tonneaux de vin sur les flammes. Hélas, il endommage ainsi la nouvelle robe de la Reine, qui réclame aussitôt que son sauveur soit mis à mort ! Le médecin, harcelé par les archers et les convulsions, n'a que le temps de sauter dans la barque et de prendre la large, en maudissant l'ingratitude d'une population à laquelle il n'a pourtant rendu que de notables services.



Bien qu'il soit en cage, Gulliver ne se plaint pas. Le Roi et la Reine le traitent bien et conversent familièrement avec lui. Il a enfin la joie d'apprendre que sa fiancée, recueillie après le naufrage, est elle aussi internée à Brodingnag. Les monarques, compatissants, permettent aux jeunes gens de se rencontrer et de se promener ensemble, sous leur propre surveillance attentive car, étant donné leur petite taille, ils pourraient être écrasés malencontreusement par les souliers des pages ou des courtisans qui circulent dans le palais royal.



Gulliver ne tarde pas à acquérir une certaine renommée, à l'occasion d'un malaise de la Reine. Les habitants de Brodingnag ignorent l'existence de la médecine et s'en remettent aux bons offices du Magicien Makoran. Ce sorcier n'a pourtant jamais pu débarrasser sa souveraine

des maux d'estomac dont elle souffre. Gulliver réussit à guérir la malade en lui prescrivant l'emploi de remèdes qu'il fait préparer par des aides bénévoles. Pour remercier le médecin, la Reine fait libérer aussitôt ce dernier, sous la seule condition qu'il ne quitte pas le pays.



Glumdalclitch l'empêche alors presqu'au moment du départ et de sa fiancée, les cache dans un panier et prend la fuite, dans une forêt, poursuivie par le Roi, le sorcier Makoran et toute une foule de courtisans. Furieux de ne pouvoir récupérer ses prisonniers, le monarque de Brodingnag décide de mettre le feu à la forêt. Glumdalclitch, arrivée au bord d'un ruisseau, jette alors le panier dans l'eau et celui-ci, emporté par les pierres, finit par rejoindre la mer, transportant ses deux passagers évanouis.



Peu après, Gulliver puis Elizabeth échouent sur un nouveau rivage. Que va-t-il leur arriver ? Leurs appréhensions sont vite dissipées quand ils se rendent compte qu'ils sont revenus sur cette terre d'Angleterre qu'ils avaient imprudemment voulu quitter.



M 937 BEETHOVEN
EGMONT - CORIOLAN
(Ouvvertures)
Orchestra Symphonique de Londres.
Direction : Walter Goehr.



M 941 CHOPIN
VALSES
Sondra Bianca, piano.



M 915 GRIEG
PEER GYNT
Orchestra Philharmonique Néerlandais - Direction : Walter Goehr.



M 921 BEETHOVEN
BALLET CHEVALERESQUE
Orchestra Philharmonique Néerlandais - Direction : Walter Goehr.



M 942 BRAHMS
DANSES HONGROISES
Orchestra de l'Opéra de Vienne.
Direction : Hans Swarowsky.



M 930 FLAMENCO
PEPE DE ALMERIA
et sa troupe
avec Rafael Romero et Moja de Castilla.



M 917 BEETHOVEN
DEUX ROMANCES
Max Rostal, violon - Orch. Symph.
de Winterthur - Dir. : Walter Goehr.



M 952 BERLIOZ
LA DAMNATION DE FAUST
Orchestra des Concerts de Paris.
Direction : P. M. Le Conte



M 940 J.S. BACH
3- CTO BRANDEBOURGEOIS
Orchestra Boyd Neel.
Direction : Boyd Neel.



M 938 SMETANA
LA MOLDAU
Orchestra Symphonique de Londres.
Direction : Walter Goehr.



M 916 J. STRAUSS
VAISE DE L'EMPEREUR
LE BEAU DANUBE BLEU
Orchestra Symphonique de Berne.
Direction : Otto Ackermann.



M 931 MOZART
PETITE MUSIQUE DE NUIT
Orchestra Boyd Neel.
Direction : Boyd Neel.

Choisissez

3 disques 4,50
microsillons 33t haute fidélité
pour seulement NF

avec une adhésion au Cercle des Collectionneurs

Le Cercle des Collectionneurs vous permet d'acquérir les meilleurs enregistrements haute-fidélité de belle musique, avec des économies considérables.

COMMENT FONCTIONNE LE CERCLE

★ Vous recevrez immédiatement les 3 disques que vous choisissez parmi les douze décrits ici, pour seulement 4,50 NF.

★ Chaque mois, vous recevrez GRATUITEMENT le bulletin du Cercle : "CLEF". Chaque mois plusieurs disques y seront présentés. L'un de ces microsillons 30 cm haute fidélité est spécialement sélectionné par le Comité Musical du Cercle comme "Disque du Mois" et, à moins que la Société ne reçoive de l'adhérent un avis contraire (au moyen d'une simple carte d'instructions qui lui est toujours fournie par le Cercle), ce "Disque du Mois" lui est envoyé.

★ Si l'adhérent ne désire pas le "Disque du Mois", il peut le remplacer par un autre ou bien demander au Cercle de ne rien lui envoyer ce mois-là.

★ Pour chaque "Disque du Mois" envoyé, l'adhérent paye seulement 15,40 NF après réception (quelques centimes de frais de port et d'emballage sont ajoutés pour chaque envoi).

★ La seule obligation de l'adhérent est d'acheter au cours des douze mois qui suivent son adhésion, quatre disques à choisir parmi les dizaines qui lui seront offerts. L'adhérent peut cesser son adhésion à n'importe quel moment après avoir effectué cet achat minimum en nous envoyant une simple lettre de démission.

Vous aussi pouvez profiter de ce système avantageux et économique pour vous constituer une discothèque de grande valeur. Pour recevoir les 3 disques de votre choix pour 4,50 NF, envoyez ce bon aujourd'hui même.

REMPLISSEZ, DÉTACHEZ ET ENVOYEZ CE BON AUJOURD'HUI MÊME

Cercle des Collectionneurs - Service CB 681 - 20, rue de la Baume, Paris 8^e

Veuillez m'envoyer les 3 enregistrements que je désire recevoir et que j'indique à droite. Je serai facturé seulement 4,50 NF (+ 1 NF de frais d'envoi) pour ces microsillons. Inscrivez-moi également au Cercle des Collectionneurs aux conditions d'abonnement énoncées par cette annonce. J'accepte d'acquiescer au moins 4 enregistrements dans les 12 prochains mois parmi les dizaines qui me seront offerts et que je pourrai obtenir au prix spécial de 15,40 NF (+ quelques centimes de frais d'envoi) pour chaque microsillon, haute fidélité, 30 cm, soit une économie de près de 40 % sur les prix du commerce.

COCHER À DROITE LES 3 DISQUES
QUE VOUS DÉSIREZ RECEVOIR

Nom _____

Adresse _____

- ☐ M 95 GRIEG - PEER GYNT
- ☐ M 916 STRAUSS - LES VALSES
- ☐ M 917 BEETHOVEN - DEUX ROMANCES
- ☐ M 921 BEETHOVEN - BALLET CHEVALERESQUE
- ☐ M 930 FLAMENCO - PEPE DE ALMERIA
- ☐ M 931 MOZART - PETITE MUSIQUE DE NUIT
- ☐ M 937 BEETHOVEN - OUVERTURES
- ☐ M 938 SMETANA - LA MOLDAU
- ☐ M 940 BACH - CONCERTO BRANDENBOURGEOIS
- ☐ M 941 CHOPIN - VALSES
- ☐ M 942 BRAHMS - DANSES HONGROISES
- ☐ M 952 BERLIOZ - DAMNATION DE FAUST

Trois hommes, maîtres de leur spécialité, se partagent la ferveur des foules espagnoles : Luis Miguel Dominguín, qui domine les toreros de sa génération ; Di Stefano, le roi des footballeurs, responsable des plus beaux exploits prestigieux du Real Madrid ; et Martin Federico Bahamontès, vainqueur du Tour de France 1959, reconnu comme le meilleur cycliste de son pays. Les Espagnols, on le sait, sont rarement ponctuels. Dans ce pays de vieille tradition, le temps offre une valeur très relative, et les services publics, eux-mêmes, conservent dans leurs horaires une note de fantaisie. Or, Martin Federico Bahamontès figure le plus espagnol des champions de son pays ! Ce Tolédan noir de peau, aux gestes prompts, aux initiatives inattendues, farouchement individualiste, n'arrive jamais quand on l'attend... et surgit soudain, alors que chacun s'est fait à l'idée de son absence. Sa façon de vivre est déroutante, sa manière de courir absolument étrangère à l'orthodoxie d'un Louison Bobet, par exemple. Sa personnalité est attachante mais ses incartades lui ont valu de subir souvent les foudres de la fédération espagnole de cyclisme. Ainsi, quand il eut abandonné le Tour de France dès la seconde étape, cette année, et que les officiels de Madrid tombèrent d'accord pour lui retirer sa licence. L'affaire fit grand bruit, et le pauvre Bahamontès, cloué au pilori par la presse madrilène, brocardé par ses adversaires nationaux, éprouva les plus grandes difficultés pour démontrer sa bonne foi.

On l'accusait de mauvais esprit. Il se disait malade, et il l'était effectivement. Atteint d'une dangereuse carie dentaire, et souffrant d'une auto-intoxication généralisée, Bahamontès s'était engagé dans le Tour dans de mauvaises conditions. Son abandon semblait inévitable. On eût souhaité, à Madrid, que Federico se désistât avant le départ. Il n'en fut rien : Martin Federico Bahamontès ne se désiste jamais ! C'est là un trait de son bizarre caractère.

Mais cet homme invraisemblable, capable du meilleur comme du pire, un jour étourdissant, méconnaissable le lendemain, cet homme au visage pointu, reste un grimpeur prestigieux, le seul coureur capable de rivaliser avec Charly Gaul dans la montagne, de rivaliser avec lui et souvent de le battre.

Ses adversaires l'appellent « El típico », et typique, il l'est. En course, dans la montagne, il accompagne ses coups de pédale d'un mouvement pendulaire de la tête, et se retourne tous les cinquante mètres pour juger des dégâts. Dans ses bons jours, il évoque le torero de grand talent à qui le public offrira les deux

oreilles et la queue. Dans ses mauvais jours, on dirait un trimardeur traversant le pont du Tage, après une dure journée de labeur, sous le soleil de Castille. Lorsqu'il engage la conversation, il le fait toujours en petit nègre : « Moi, il marchait fort aujourd'hui... Moi, il n'a pas pu échapper... Moi, il dit que Lorono, il est muerte. » Le mécanisme de Bahamontès embraye le plus souvent sur Lorono. Ce dernier est d'origine basque, Bahamontès est Castillan, d'où une incompatibilité d'humeur :

— Lorono, disait récemment Bahamontès, c'est un petit coureur ! Il manque à la fois de classe et d'intelligence. Il ne sait pas calculer ses efforts, son égoïsme fait le reste.

Nous ajouterons que Lorono tient, à peu près, les mêmes propos sur le compte de Bahamontès !

Il n'en demeure pas moins que ces deux coureurs constituent les meilleurs éléments du cyclisme espagnol, en l'absence d'un Miguel Poblet, proche de la retraite. Leurs compatriotes ont tenté de les réunir sous un même maillot national. Ils ont invoqué le Bon Dieu et ses Saints, la fière Espagne, la Raison d'Etat, pour amener les deux rivaux à un semblant d'homogénéité ; en vain : « Federico, il ne veut pas ! »

LA CAPITALE. C'EST LA-BAS...

En sa compagnie, nous avons visité Tolède pour qui, assure la légende, Dieu créa le soleil. De sa ville, Federico connaît les moindres recoins. La maison du Greco, qui attire chaque année des milliers de touristes, il la connaît dans tous ses détails. Ensemble, nous gravissions le chemin pentu qui conduit à l'Alcazar, un haut lieu de la révolution espagnole, quand Bahamontès nous retint un instant, par la manche. D'un geste, il nous montra la plaine, en direction de Madrid, et il murmura :

— La capitale, c'est là-bas ! Si j'étais Madrilène, je serais déjà devenu champion du monde ! Mais je suis de Tolède, et les journaux de Madrid sont toujours contre moi ! Ils s'ingénient à me trouver des adversaires. Avant, ils en avaient pour Lorono, maintenant c'est pour Antonio Suarez. Il est bien gentil, Suarez, mais ses qualités sont encore bien modestes !

Il hausse les épaules, montre deux rangées de dents carnassières, et reprend son escalade vers les murs épais de l'Alcazar.

Il pense à sa prochaine campagne, et il ne dissimule pas ses intentions :

— En 1961, je gagnerai une grande course, le Tour de France ou le Tour d'Italie...

— Et le tour d'Espagne ?



Si votre cœur bat lentement VOUS SEREZ UN GRIMPEUR COMME FEDERICO BAHAMONTES

— Ici, tous les Espagnols sont contre moi...

— Pour quelle marque courrez-vous ?

— J'ai plusieurs propositions mais je n'ai pas encore pris de décision.

On sait, en effet, que Bahamontès a reçu des propositions de la firme française Liberia-Grammont...

Afin de mieux préparer la prochaine saison, Bahamontès quittera l'Espagne dès les premiers jours de janvier. Il commencera son entraînement sur les routes de la Riviera italienne, avant de participer au Tour du Levant et peut-être même à Paris-Nice, organisé durant la première semaine de mars. Après, il pointera sur le Tour de France.

Pour l'heure, il chasse le lièvre et le sanglier dans la « Mancha », la patrie de Cervantes : est-ce cette réminiscence qui fait de Bahamontès le Don Quichotte du cyclisme ?

Toujours est-il que ce champion de grande qualité continue à vitupérer contre les autorités de Madrid, contre Lorono, contre Suarez, contre tout ce qui n'est pas de Tolède, bref, contre tout ce qui ne s'appelle pas Bahamontès !

Il n'est pas un exemple mais il constitue, indiscutablement, l'un des cas les plus pittoresques du sport moderne.

La semaine prochaine :

JACQUES ANQUETIL,
MEILLEUR ROULEUR
DU MONDE



Je souffre comme un damné quand je grimpe le Tourmalet !

Je suis de Tolède, la patrie des toreros. Mes amis, Dominguín, Gregorio Sanchez, Pablo Losano, avec qui j'entretiens, depuis des années, des relations très amicales, sont descendus très jeunes dans l'arène. Ils étaient de famille rurale. Mon père, lui, était un modeste journalier qui gagnait sa vie en rendant des services aux commerçants de la ville. Il portait des sacs, poussait la charrette, faisait le gros œuvre. Pour l'aider, je me suis construit un vieux vélo avec des pièces usagées, trouvées chez un ferrailleur de la vieille ville. Alors, je suis devenu coureur cycliste...

Au début, je m'en souviens, je n'arrivais pas à monter jusqu'aux murs de l'Alcazar. Après quelques mètres, la pente devenait trop raide, et je posais pied à terre. Jusqu'au jour où un touriste amusé par mon manège, un Américain ou un Anglais, bref un étranger, me fit la proposition suivante : « Si tu parviens jusqu'au sommet sans poser le pied à terre, je te donnerai vingt pesetas... » Vingt pesetas, l'équivalent de deux cents francs français, une fortune pour un gamin de Tolède !... Je relevai le défi. L'entreprise me parut très dure mais, stimulé par l'appât du gain, je parvins finalement au sommet ! Je n'ai jamais oublié cette péripétie qui m'a révélé les vertus de l'énergie. Je me croyais

incapable de grimper jusqu'aux murs de l'Alcazar mais il m'avait suffi de serrer les dents durant quelques minutes pour réaliser ce qui me semblait impossible un instant plus tôt. La leçon m'a beaucoup servi depuis. Sous la plume de quelques journalistes, j'ai lu parfois ceci : « Bahamontès grimpe les cols sans donner l'impression de forcer. » Je puis vous affirmer qu'il s'agit, effectivement, d'une simple impression ! En vérité, je souffre souvent comme un damné pour me hisser au sommet du Tourmalet ou du Galibier.

Cela dit, il est des coureurs qui ne franchiront jamais convenablement un col parce que leur organisme ne leur permet pas de soutenir un régime élevé en haute altitude. Ceux dont le cœur bat trop rapidement ne seront jamais de bons grimpeurs, et pas davantage ceux qui éprouvent de la difficulté pour respirer au-dessus de 1 500 mètres. Un tuyau : comptez les battements de votre pouls au réveil. Si votre rythme cardiaque dépasse 55-60 pulsations-minute, vous ne deviendrez jamais un escaladeur exceptionnel.

En revanche, ceux qui posséderont un cœur lent — moins de 55 pulsations-minute — pourront, au terme d'un entraînement sur le terrain, affronter les longues courses de montagne.



JACQUES LE GALL *contre*



HA, HAAA! TRÂTRES! ALLEZ VOUS RENDRE SI VOUS VOULEZ, MAIS SANS MOI, BIEN ENTENDU! CES POLICIERS SE CROIENT DÉJÀ VAINQUEURS! MAIS NOUS NOUS RETROUVERONS BIENTÔT TOUS EN ENFER! HA, HA!



QUE... QUE VOULEZ-VOUS DIRE?

HA, HA, HA! TU L'APPRENDRAIS BIENTÔT, CANAILLE! QU'AUCUN D'ENTRE VOUS N'ESSAIE DE ME SUIVRE EN TOUT CAS, SINON...



ALLO! DERNIER AVERTISSEMENT! SORTEZ TOUS SANS ARME ET MAINS EN L'AIR, SINON NOUS POURSUIVONS L'ATTAQUE!



ET QUELQUES INSTANTS PLUS TARD...

ET VOTRE CHEF? OÙ EST-IL?

IL S'EST ENFONCÉ DANS LA PARTIE LA PLUS PROFONDE DES SOUTERRAINS... NOUS N'AVONS RIEN PU FAIRE... IL NOUS TENAIT SOUS LA MENACE DE SON ARME!



CEPENDANT...

ÇA Y EST, MON LIEUTENANT! NOUS ARRIVONS AU DALLAGE DE LA COUR...

DU NERF, GARÇONS! IL FAUT LE DÉBLAYER LARGEMENT



UN PEU PLUS TARD...

BON SANG! LA PLUS GRANDE PARTIE DU PAVEMENT ANCIEN EST À NU ET PAS LA MOINDRE TRACE D'OBTURATION D'UN PUIT! COMMENCEZ À SONDER CE DALLAGE QUEL QU'IL SOIT...



METHODIQUEMENT, L'EXPLORATION ACOUSTIQUE DU SOL COMMENCE...

PAS LE MOINDRE ENDOIT QUI SONNE CREUX ET QUI... OH!



IL Y A UN VIDE SOUS CETTE DALLE, J'EN SUIS SÛR!

AU TRAVAIL! VITE! FAITES-LA SAUTER!



AUSSITÔT...

ÇA Y EST! ELLE... ELLE CÈDE



ET SOUDAIN...

OW! ÇA... ÇA Y EST! C'EST LE PUIT!

TONNERRE!



MAIS AU MÊME INSTANT, AU PLUS PROFOND DU LABYRINTHE QUI S'ÉTEND SOUS LES RUINES...

HA, HA, HA! PAUVRES IMBÉCILES! ILS ME CONTRAIGNENT À DISPARAÎTRE! MAIS JE LES ENTRAÎNERAI TOUS AVEC MOI EN ENFER! HA, HA, HA! QUELLE APOTHÉOSE POUR LE DESCENDANT D'ARTHUR-LE-NOIR!



HA, HAAA! QUELLE RICHE IDÉE J'AI EUE DE MINER CES SOUTERRAINS EN QUELQUES POINTS DE SOUTÈNEMENT VITAUX! LA DÉFLAGRATION D'UNE SEULE CHARGE ENTRAÎNERA L'EXPLOSION DE TOUTES LES AUTRES PAR UN SYSTÈME DE RELAIS...



TOUT LE SOUS-SOL DE PIERRENOIRE EST FISSURÉ, ÉRODÉ PAR L'EAU, ET AUSSI FRAGILE QU'UN PLANCHER MINÉ PAR LES TERMITES! UN FORT ÉBRANLEMENT, ET IL S'EFFONDRE D'UN SEUL COUP, ENGLOUTISSANT LES RUINES TOUTENTIÈRES!

L'OMBRE

RESUME. — Les gangsters, assiégés par la police, ont assommé leur chef et lui ont pris le plan qui permettrait de délivrer Le Gall, emmuré dans les souterrains. Toute la bande est prête à se rendre aux gendarmes, mais l'Ombre se réveille.

HA, HA, HA! DANS TROIS MINUTES, LES EXPLOSIONS SE RÉPERCUTERONT DE PROCHE EN PROCHE... ET CE SERA LA FIN!



CEPENDANT...

LA CHANCE EST POUR NOUS! LE PUIT D'AÉRATION N'EST PAS COMBLÉ ET L'AIR Y SEMBLE RESPIRABLE! JE VAIS Y DESCENDRE LE PREMIER!



ET BIEN-TÔT...

AIE! ON DIRAIT QUE LES PAROIS SE SONT ÉBOULÉES PLUS BAS...



TONNERRE! L'ÉPAISSEUR DE CE BOUCHON SEMBLE CONSIDÉRABLE ET ON NE POURRA L'ATTAQUER QU'APRÈS AVOIR ÉLARGI ET ÉTAYÉ CE PUIT, ASSEZ POUR Y TRAVAILLER À L'AISE... ÇA PRENDRA DES JOURS! QUE VA DEVENIR LE GALL?



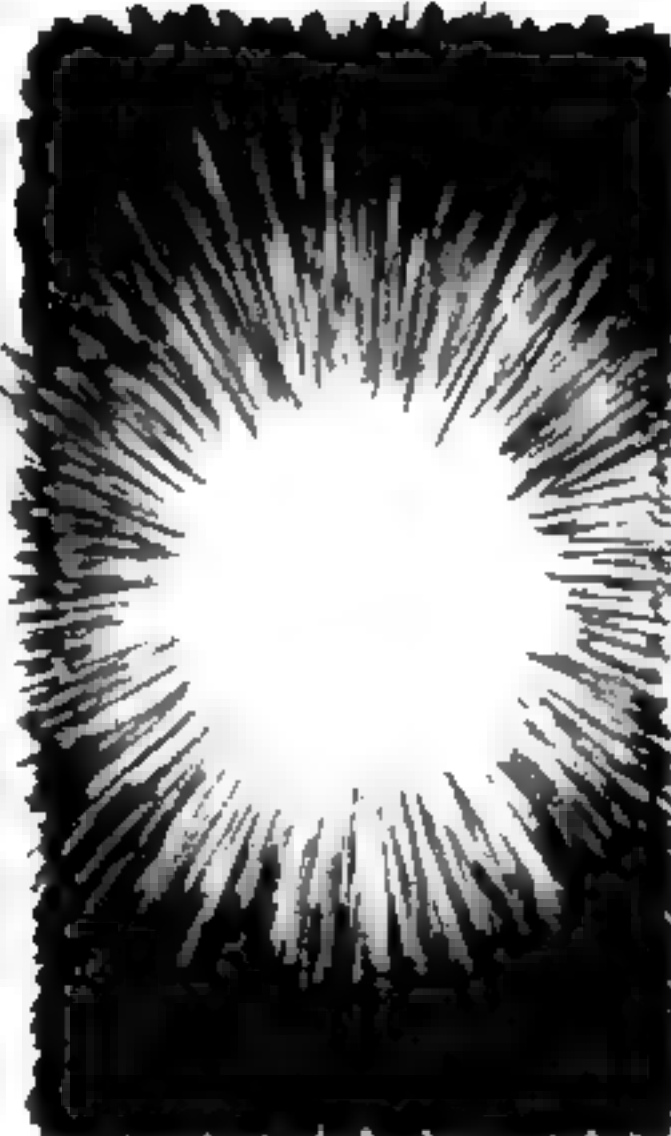
IL SERA MORT DE FAIM ET DE SOIF AVANT QUE NOUS NE L'AYONS ATTEINT! NOTRE DERNIER ESPOIR S'ÉVANOUIT! C'EST EFFROYABLE! ET AVEC ÇA L'AIR COMMENCE À ME MANQUER! IL NE ME RESTE QU'À REMONTER! VITE!



CEPENDANT... ENCORE 60 SECONDES... 30... 20... 10...



7 SECONDES... 5... 4... 3... 2... 1... **FEU!**



QU'EST-CE QUE

OOOH!
BRROUM

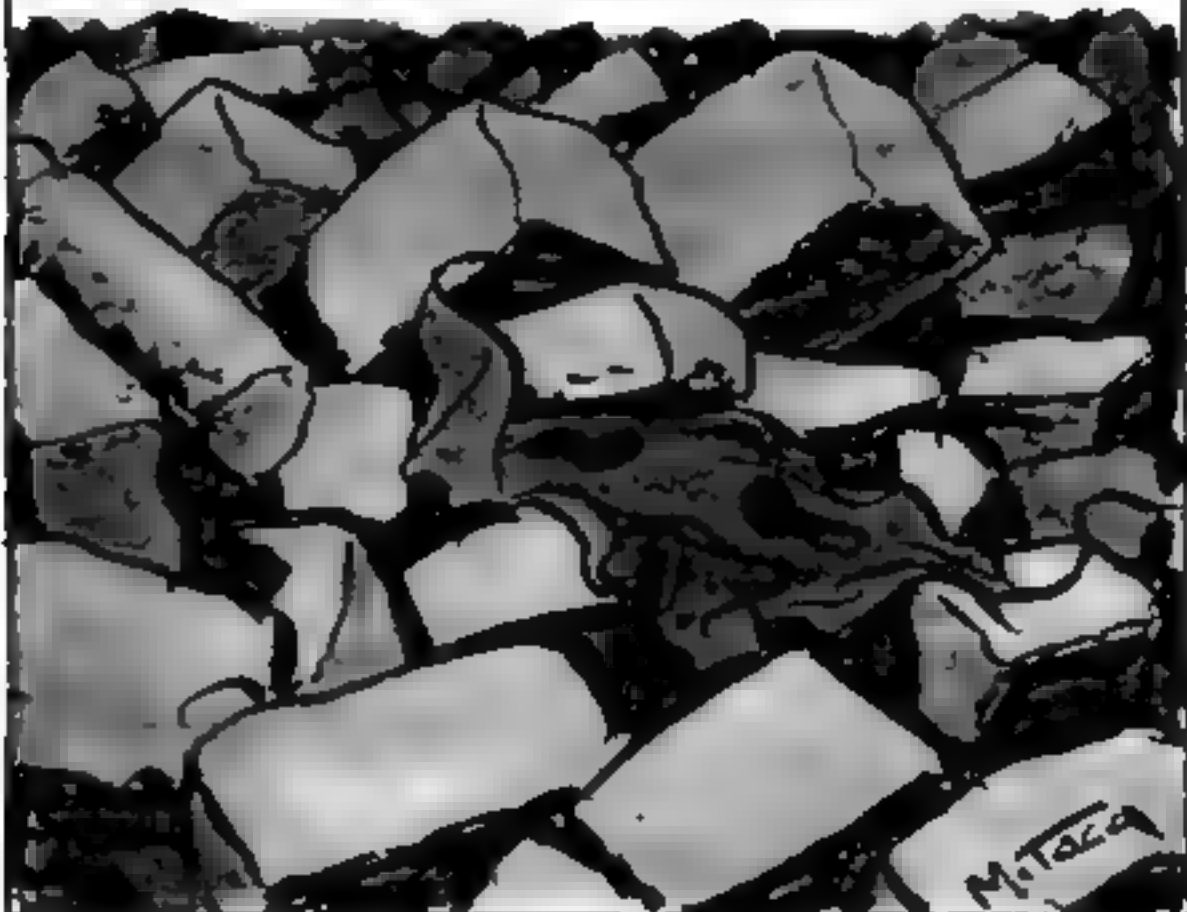


MORBLEU! QUE SE PASSE-T-IL?

ATTENTION! LA TERRE TREMBLE! QUELQUE CHOSE VIENT DE SAUTER LA SOUS NOS PIEDS! TOUT VA S'ÉCROULER!



MAIS UN RIEN SUFFIT PARFOIS À METTRE EN ÉCHEC LES PLANS LES PLUS DIABOLIQUES. DANS SA FOLIE DESTRUCTRICE, L'OMBRE NE S'EST PAS DOUTÉ QU'UN IMPOUNDERABLE A DÉJOUÉ EN PARTIE SES CALCULS.



CE SONT LES LÉGIONS D'ÉNORMES RATS INFESTANT LES RUINES, ET LEUR GÔÛT IMMODÈRE POUR LES CÂBLES SUIFFES QUI RELIAIENT ET COMMANDAIENT ENTRE EUX LES DIFFÉRENTS FOURNEAUX DE MINE... RONGÉES, COUPÉES EN PLUSIEURS ENDROITS, CES CONNEXIONS N'ONT PAS FONCTIONNÉ...



SEULE, LA GRANDE SALLE S'EST EFFONDREE SUR LE DESCENDANT D'ARTHUS-LE-NOIR... MAIS L'EXPLOSION A POURTANT ÉBRANLÉ PROFONDEMENT TOUTES LES ASSISES DU VIEUX CHÂTEAU-FORT ET...



OH!
LA! EST-CE QUE JE RÉVÈ?

(A suivre.)

la plus grande bibliothèque d'aventures
les plus extraordinaires
récits d'exploration



POUR GARÇONS ET FILLES

bibliothèque VERTE

BIBLIOTHÈQUE VERTE
LES HÉRITIERS D'AVRIL



BIBLIOTHÈQUE VERTE
**CINQ JEUNES FILLES
 DANS L'ATLANTIQUE**



EXTRAIT DU CATALOGUE

P. VERY

Les Héritiers d'Avril

Où se trouve l'incalculable fortune
 de feu Guillaume Avril ?
 Pourquoi a-t-il caché son testament
 dans une tour introuvable ?
 Pourquoi avoir enregistré celui-ci
 sur un disque dont une moitié a disparu ?

A. ALLEMAND

Parachutiste d'essais

A. BOMBARD

Naufragé volontaire

J.-Y. COURTEAU et R. DUMAN

Le Monde du Silence

M. DORET

Plein Ciel

J. MERRIEN

Le Pétrolier « Rose-Marie »

E. PEISSON

L'Aigle de Mer

G. DE PONCINS

Par le détroit de Béring

H. RANDOW

Dans la Jungle de Ceylan

C. RICHER

La Croisière de la Priscilla

BIBLIOTHÈQUE VERTE
DJÉRI À L'ÉLÉPHANT



J. D'ENNE

Djéri-à-l'éléphant

Voici l'extraordinaire aventure
 d'un petit Noir, Djéri, qui a quitté
 les siens pour partager, en pleine brousse,
 la vie pleine de périls
 et d'imprévu d'une horde d'éléphants
 qui l'a adopté.

G. HAYARD

Michel et les Routiers

Michel au Val d'enfer

P. GLOSTERMANN

Le Grand Cirque

Colonel ROZANOFF

Pilote d'Essai

M. TRINTIGNANT

Pilote de Courses

E. GUILLOT

Prince de la Jungle

Commandant L'HERMINIER

Casabianca

8 Novembre 1942...
 les avions à croix gammée
 arrosent le port de Toulon de bombes et de mines.
 Bloquée, la flotte française va-t-elle succomber ?
 Mais le sous-marin « Casabianca »,
 s'échappe à la barre de l'ennemi,
 gagne la haute mer et reprend la lutte.

E. PIERRE

Une Victoire sur l'Himalaya

G. G. TOUGOUZE

Cinq Jeunes Filles dans l'Atlantique

Pilotant elles-mêmes leur joli yacht,
 cinq jeunes filles se lancent
 à la poursuite dramatique
 des géants des mers chaudes
 les plus dangereux à combattre.

J. VERNE

Un Capitaine de quinze ans

L'Île Mystérieuse

etc... etc...

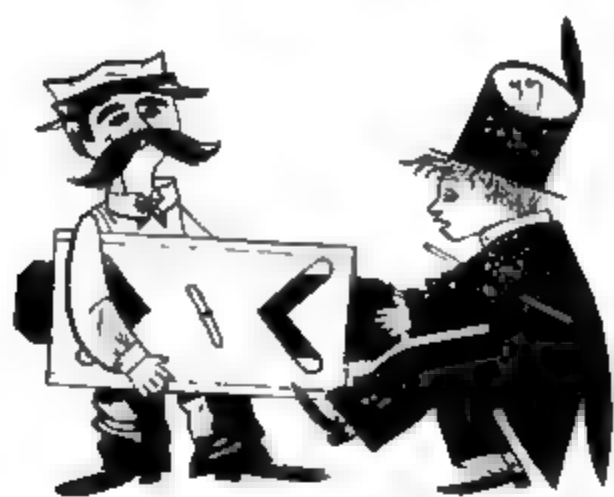
HACHETTE

Chaque volume 12 x 17 cm, illustré, sous couverture
 cartonnée, illustrée en couleurs et pelliculée. . 2,70 NF

LES LEÇONS DE MAGIE

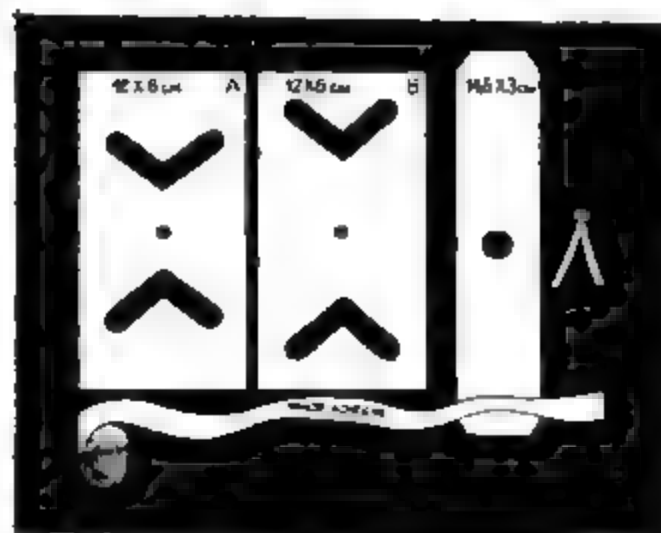
de Michel SELDOW

LA RÉGLETTE PRISONNIÈRE



L'EXPERIENCE suivante nécessite un petit appareil que vous pouvez facilement « bricoler » vous-même. C'est un étui en carton d'environ 6 cm x 11 cm, dont les deux faces (maintenues sur leurs deux côtés longs par une bande adhésive) présentent — outre le trou central — chacune deux encoches triangulaires d'environ 7 à 8 mm de largeur. Sur la face A de l'étui, ces encoches sont plus rapprochées du centre que sur la face B. Autres objets nécessaires : une languette en celluloid, bois ou carton de 3 cm sur 12 cm 1/2 (percée également d'un trou en son centre) ainsi qu'une attache à papier. Tout ce matériel (qui sera remis à l'examen des spectateurs), figure sur notre premier dessin.

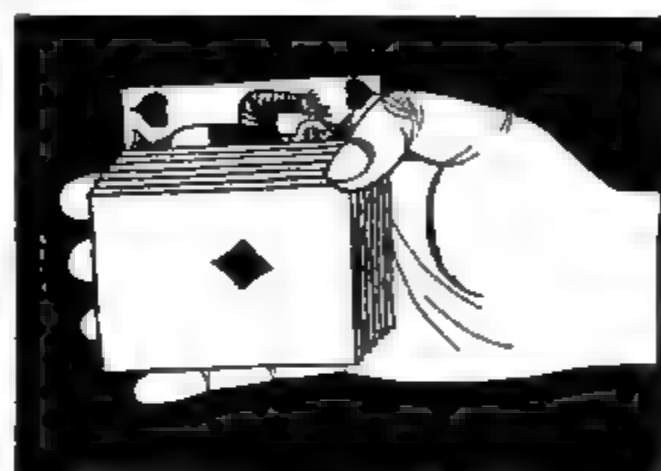
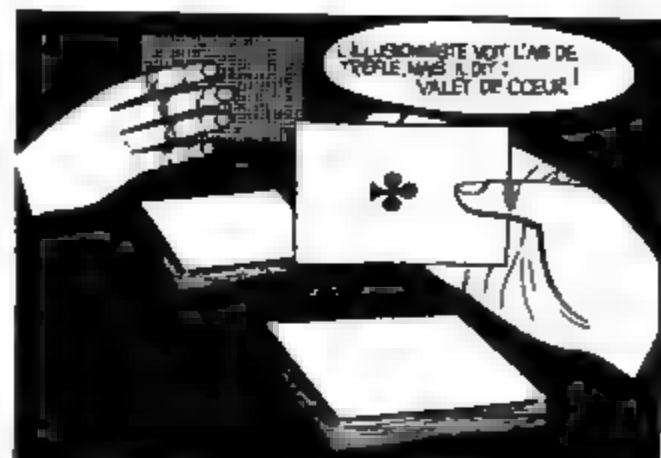
Si l'on introduit la règle dans l'étui et si l'on fixe le tout par l'attache (traversant les trois trous centraux) dont les branches seront recourbées, il sera impossible à qui que ce soit de libérer la règlette de l'étui sans retirer l'attache (deuxième figure). Mais si c'est vous, l'illusionniste, qui tentez l'expérience, vous réussirez à sortir la règlette, tout en laissant, à la grande stupeur du public, l'attache fixée au milieu de l'étui (troisième figure) !



Grâce à quelle astuce pensez-vous obtenir ce résultat « miraculeux » ? Vous aurez la solution la semaine prochaine. Entre temps : bon « truc » !

Cartes sur table

POUR réaliser le tour décrit dans le dernier numéro de « Pilote » et qui consiste à deviner plusieurs fois de suite la carte supérieure d'un des deux paquets du jeu coupé par un spectateur, il faut tout simplement vous arranger pour connaître — lorsque vous avez battu le jeu — la carte du dessus. Ceci doit être fait très discrètement, par exemple en égalisant le jeu après votre mélange. Le reste coule de source. Admettons que la carte que vous connaissez soit le valet de cœur. Le spectateur coupe le jeu et pose le paquet supérieur de son côté (le valet de cœur se trouvant dessus). A ce moment-là, vous jetez un rapide coup d'œil sur la carte supérieure de votre paquet à vous (par exemple, l'as de trèfle). Vous notez mentalement l'as de trèfle, mais vous annoncez le... valet de cœur. Vous posez ensuite votre paquet sur celui de votre partenaire (l'as de trèfle se trouvera donc sur le jeu). Vous faites à nouveau couper le tout, en demandant au spectateur de mettre de son côté le paquet supérieur (avec l'as de trèfle au sommet, bien entendu). Vous regardez à nouveau la carte supérieure de votre paquet, qui se trouvera être, par exemple, le dix de carreau. Mais vous annoncez, naturellement, l'as de trèfle. Vous remettez à nouveau le deuxième paquet sur le premier. Et vous poursuivez l'expérience plusieurs fois de suite.



L'étonnement du public, en général, et celui de votre partenaire, en particulier, sera grand, lorsque chaque fois que vous

annoncerez une carte, elle correspondra à celle que le spectateur retournera sur le dessus de son paquet.

CHOSE, MON AMIE par Christian H.G.H. JAVARD

Une machine à laver

LA machine à laver n'est pas aussi moderne que vous pouvez le croire : elle est apparue il y a une cinquantaine d'années aux U.S.A. Maintenant, outre-Atlantique, toutes les familles en ont et, en France, plus de 600 000 ménagères l'utilisent. Elles peuvent choisir entre une quarantaine de marques, présentant une centaine de modèles, qui se classent en trois catégories :

1° Automatique. — La machine effectue toutes les opérations sans aucune intervention. La ménagère n'a besoin que de la charger, de la mettre en marche et de retirer le linge propre après le cycle des 10 opérations.

2° Semi-automatique. — La ménagère doit provoquer les diverses opérations par son intervention à 15 ou 20 reprises sur des boutons ou robinets.

3° Non automatique. — Ce type de machine demande une collaboration manuelle : vidange, transvasement, essorage, etc., mais évite les parties les plus dures du « blanchissage ».

En dehors de cette plus ou moins grande automatisation, les machines à laver se divisent, suivant la façon dont elles travaillent, en 3 types mécaniques principaux : machines à tambour, machines à agitateur alternatif, machines à agitateur rotatif. Mais, toutes effectuent les 10 opérations théoriques du blanchissage : prélavage, essorage, lavage, essorage, rinçage, puis 3 essorages et 2 rinçages intercalés.

A. MACHINE A TAMBOR.

Celles-ci sont les plus utilisées et c'est pourquoi nous en décrivons le fonctionnement, d'autant plus que ce sont celles qui sont le plus complètement automatisées. Ce schéma est théorique, certains dispositifs variant suivant les marques. Une porte externe (1) ferme hermétiquement la cuve (2) dans laquelle tourne le tambour perforé (3), lequel comporte une porte (4) pour permettre d'y intro-

duire le linge sale. Sur certains modèles, la porte externe se trouve sur la face avant, et le chargement se fait par l'extrémité du tambour. Deux ou trois modèles ont un tambour vertical, se chargeant par le dessus.

Supporté par 2 tourillons à ses extrémités, le tambour (3) est entraîné par une courroie (5), elle-même mise en mouvement par le moteur électrique (6), couplé au réducteur inverseur (7). Pour le prélavage, le lavage ou le rinçage, la cuve (2) est remplie d'eau (avec détergent, si nécessaire) jusqu'au niveau supérieur (8) grâce à la pompe (9) amenant l'eau par la tuyauterie (10). Après rotation du tambour (3) pendant le temps utile et dans les deux sens, l'eau est vidangée grâce à un dispositif électrique (11) ouvrant le robinet (12), lequel permet à l'eau de s'évacuer par la tuyauterie (13).

Pour l'essorage, le tambour (3) ne tourne plus dans l'eau pour permettre à celle qui reste encore dans le linge d'en sortir par la force centrifuge. Pour cette opération, le tambour doit aussi tourner dans les deux sens. L'ensemble de l'appareillage est enfermé dans un coffrage en tôle émaillée (14).

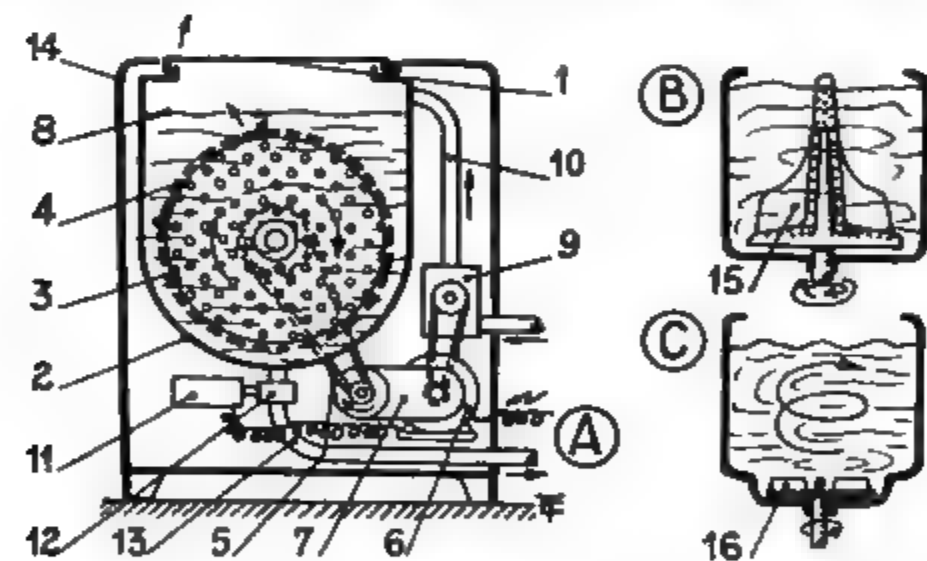
B. MACHINE A AGITATEUR ALTERNATIF.

Nous n'en avons représenté que la cuve avec l'agitateur à palettes (15) qui tourne alternativement dans un sens puis dans l'autre. Sur certains modèles, l'agitateur est en caoutchouc et monte et descend alternativement. D'autres sont complétés par des tambours à essorer, que l'on met pour cette opération à la place de l'agitateur.

C. MACHINE A AGITATEUR CONTINU.

Ici, c'est une turbine à palettes (16) qui met l'eau en agitation dans un sens continu. Elle peut être placée soit au fond, soit sur un des côtés. L'agitateur est dénommé suivant le cas : pulvateur, turbolaveur, giro-laveur, etc., et tourne de 300 à 400 tr/min. Une essoreuse à rouleaux est nécessaire pour vider le linge de son eau avec ce troisième type. C'est un modèle non automatique et de prix peu élevé rendant de grands services.

Mais, surtout, que ce soit pour les uns ou les autres, « ne fourrez pas votre nez dedans » pour essayer de la démonter et voir mieux « comment ça marche » !



LE DICTIONNAIRE DU COLLECTIONNEUR

par George FRONVAL

DEVENEZ « TYROSEMIOPHILE »

M. DANIEL CHENERY, président de la Société de Tyrosémiophilie, a bien voulu, cette semaine encore, nous donner des précisions sur les collections d'étiquettes de fromages. — Il est difficile, sinon impossible, d'établir un catalogue de l'ensemble des étiquettes de fromages. Citons, pêle-mêle, parmi les sujets d'hier et d'aujourd'hui, les personnages historiques, toute l'Histoire de France en un curieux et saisissant défilé, de Vercingétorix au Maréchal Pétain en passant par Jeanne d'Arc, Sully et Mme de Pompadour ; les autres personnages célèbres, où voisinent Pasteur, Descartes, Boniface VIII et Agnès Sorel ; les sujets religieux, où l'on retrouve Jeanne d'Arc au centre de la ronde de toutes sortes de maîtres, de vierges, d'anges, de saints, du Paradis et de moines ; les événements de guerre depuis l'alliance franco-russe de 1896 (Mignonne Camembert des Bons Petits Russes), l'Entente Cordiale et la guerre du Transvaal (Le Petit Boer, A la Gloire des Vaincus), jusqu'à la Première Guerre mondiale (Fromage des Alliés, le Soutien du Poilu, le Tank, Joffre le Meilleur), puis à la Seconde Guerre mondiale (Montoro).

Il y a aussi l'interminable série des uniformes, depuis les Romains et les Gaulois, jusqu'aux Parachutistes, en saluant au passage les Mousquetaires, les Grogards, les Zouaves et les Peaux-Rouges. Il y a également les personnages de Théâtre et de Cinéma, où les multiples créations de Walt Disney s'ajoutent à Joséphine Baker, Cyrano de Bergerac, King-Kong, Werther et la Walkyrie ; les allégories (le Veau d'Or, le Miroir aux

Alouettes, le Tireur d'Epines, l'Apocalypse) ; les moyens de transports, depuis la Brouette jusqu'à la Soucoupe Volante et au Spoutnik, en passant par le premier Métro (Gare de la Bastille), les premiers Automobiles, les premiers Aéronefs ; les Sports et Jeux, sans omettre le Tour de France et la Pétanque. On trouve de tout dans les étiquettes de fromages, de tout, même du plus inattendu, des sujets cocasses, farfelus, naïfs, mais tous intéressants à de multiples points de vue.

Ces étiquettes de fromages constituent toutes des marques de fabrique et sont déposées à l'Institut National de la Propriété Industrielle qui est, de ce fait, notre plus riche collectionneur.

En dehors des collectionneurs désintéressés, il est donc normal que les professionnels de la Fromagerie et de l'imprimerie constituent, eux aussi, des collections d'étiquettes ou fassent tout au moins appel à celles qui existent, afin de connaître immédiatement, lorsqu'ils envisagent la création d'un nouveau modèle, tout ce qui a déjà été fait dans le genre et sur le thème qu'ils ont retenu.

M. Daniel Chenery, pour conclure, déclare :

— La collection d'étiquettes de fromages est l'une des plus faciles et des moins coûteuses à faire. Lorsque le jeune néophyte sera plus expérimenté, il pourra adhérer à notre Société. En attendant, s'il se trouve un jour embarrassé, qu'il n'hésite pas à nous écrire. Voici notre adresse : Société de Tyrosémiophilie, 24, rue Falguère, Paris-15°. Soyez certains qu'il aura toujours une réponse.

CADEAU DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN

Aux 1000 premiers acheteurs de cet album, il sera offert 50 timbres de

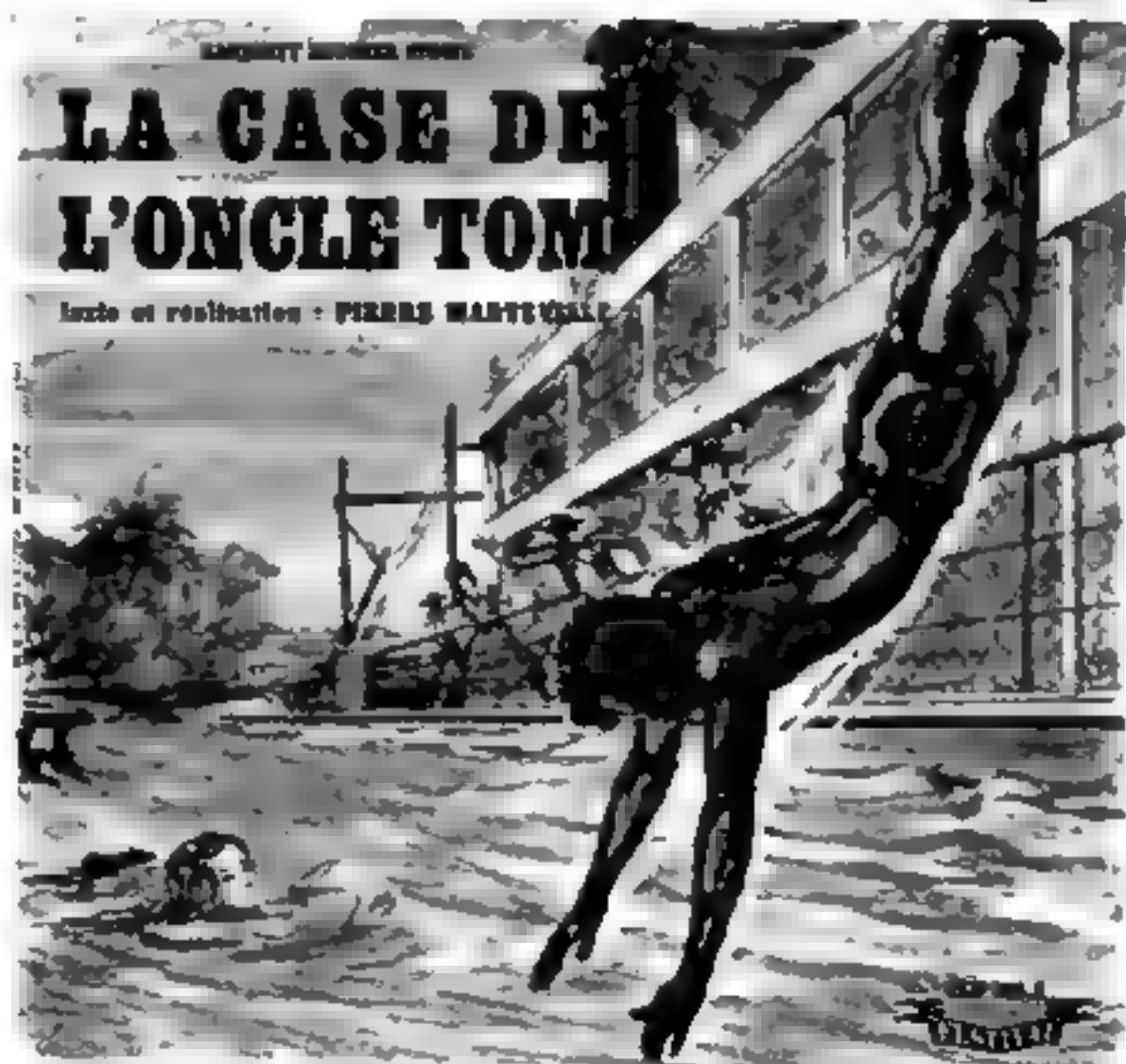
France différents d'une valeur de 4 NF et un classeur pour timbres. **ALBUM ENCYCLOPÉDIQUE DES TIMBRES-POSTE DE FRANCE**, couverture plastifiée en 6 couleurs, 126 feuilles illustrées de 1 350 photographies de timbres. Peut contenir tous les timbres de France. Feuilles complémentaires en octobre. Prix franco 19,50 NF, catalogue compris.

Écrire aux Éditions A.V., Service P, 7, rue de Châteaudun, Paris-9°. C.C.P. PARIS 2109-98.



L'INOUBLIABLE HISTOIRE DE LA CASE DE L'ONCLE TOM

EN DISQUE 33 TOURS FLD 246 S



Nous vous racontons ici une histoire d'il y a plus de cent ans. A cette époque, les Noirs d'Amérique, issus de leurs ancêtres importés d'Afrique par les négriers, étaient encore en esclavage. Mais, beaucoup de Blancs n'avaient plus très bonne conscience. Ce phénomène social, l'esclavage, divisa profondément les habitants des Etats-Unis, au point de les mener à la Guerre Civile. Un des résultats de cette guerre (la Guerre de Sécession) fut l'abolition de l'esclavage en 1865. Madame Harriett Beecher Stowe, auteur de « La Case de l'Oncle Tom », fut parmi ceux de ces Blancs qui s'éléverent courageusement contre les puissants esclavagistes.

Ce disque vous attend chez votre disquaire habituel.



**UN AMI
POUR UN
PRIX
D'AMI !**

BON de COMMANDE
à découper ou recopier

BAMBINO malgré sa petite taille est un appareil de grande classe, d'une haute fidélité musicale.

Ce transistor possède :
2 gammes d'ondes PO - GO
6 transistors, 1 diode

Un circuit de compensation de température à thermistance.

Grâce à son boîtier moulé en plastique **ANTI-CHOC**, **BAMBINO** est d'une solidité à toute épreuve.

Poids : 390 gr. - Dimensions : 128 x 76 x 36

Housse spéciale en cuir rigide avec étuis pour pile de rechange et pour écouteur : 17 NF.

Prix de l'écouteur supplémentaire : 17 NF.

N'AYEZ PAS PEUR DE NOTRE PRIX exceptionnellement bas qui est obtenu grâce à la suppression totale des charges de distribution et la compression des marges bénéficiaires, une spécialisation extrême dans la fabrication et la distribution.

La qualité de M. 100 est de tout premier ordre. Nous affirmons qu'elle est comparable à celle de n'importe quel appareil d'un prix double. **LA GARANTIE D'UN AN** est scrupuleusement respectée.

M 100.35 et 37, r. BOISSY D'ANGLAS - PARIS 8^e - ANJ. 96-90
21, cité du RETIRO - PARIS 8^e

Je désire recevoir, au plus tôt, le récepteur **M. 100 BAMBINO**. Cocher les coloris choisis :

BOITIERS
☐ Blanc ☐ Rouge ☐ Bleu
☐ Jaune ☐ Ivoire

FONDS
☐ Blanc ☐ Bleu ☐ Noir

Je verse la somme de 129 NF pour le poste seul, ou 146 NF pour le poste avec la housse en cuir, ou 163 NF pour le poste, la housse et l'écouteur supplémentaire, par mandat, chèque bancaire ou virement postal à votre C. C. P. PARIS N° 6.900-78 à M. 100, 37, rue Boissy-d'Anglas Paris 8^e (P2)

NOM
ADRESSE

129 NF

m. 100 bambino

LE CLUB DES JOUEURS ★ LE CLUB

LA CRYPTOGRAPHIE, C'EST DU SPORT !

par Renée PASCAL

VOUS avez maintenant compris, sans doute comment fonctionnait notre nouvelle méthode de chiffrement. Peut-être même vous êtes-vous exercés, seuls ou par groupes. Nous vous en rappelons encore une fois le principe : une phrase-clé, comportant un certain nombre de lettres (signes de ponctuation, apostrophes, traits d'union, etc., ne comptent pas) ; un message à chiffrer comptant exactement le même nombre de lettres (il faut le rédiger avec toute la précision nécessaire pour que sa longueur corresponde à la phrase-clé) ; on écrit à la suite, sur papier quadrillé, toutes les lettres de la phrase-clé et, au-dessous de chaque lettre prise selon l'ordre alphabétique (tous les A, puis tous les B, tous les C, etc.), une des lettres du message, dans l'ordre où elles se présentent.

La phrase-clé d'aujourd'hui est l'une des légendes du film raconté en images que vous avez pu lire dans le dernier numéro de « Pilote » : « L'Ours ». La voici :

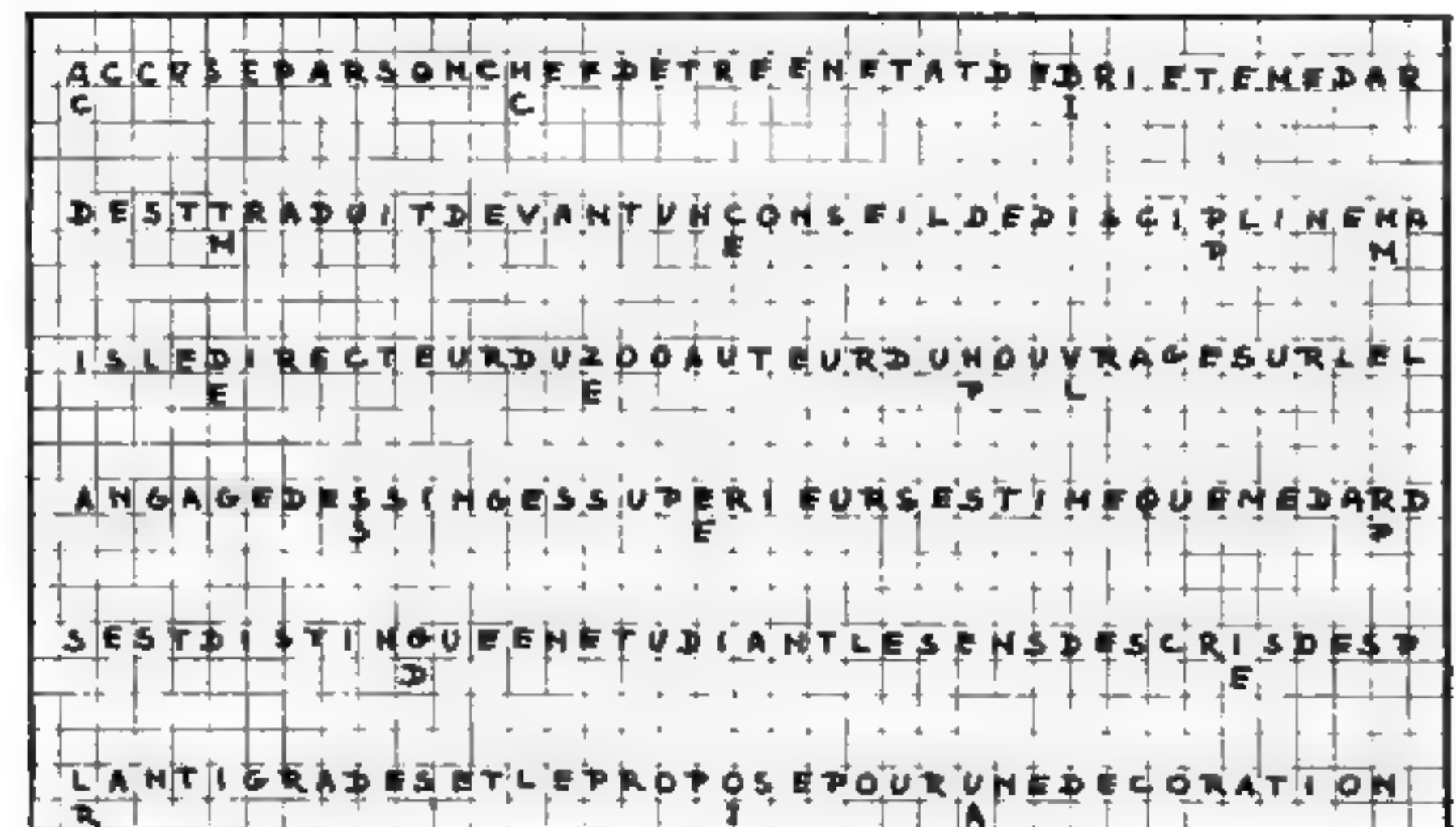
ACCUSÉ PAR SON CHEF D'ÊTRE EN ÉTAT D'ÉBRIÉTÉ, MÉDARD EST TRADUIT DEVANT UN CONSEIL DE DISCIPLINE. MAIS LE DIRECTEUR DU ZOO, AUTEUR D'UN OUVRAGE SUR LE LANGAGE DES SINGES SUPÉRIEURS, ESTIME QUE

MÉDARD S'EST DISTINGUÉ EN ÉTUDIANT LE SENS DES CRIS DES PLANTIGRADES ET LE PROPOSE POUR UNE DÉCORATION.

Cette phrase comporte 239 lettres. Nous avons, pour le message à chiffrer, puisé de nouveau dans les « Mémoires d'un Agent Secret de la France Libre », qui nous ont été si utiles pour le jeu précédent, et nous avons ajusté une phrase à la longueur voulue :

C'EST MOI QUI TROUVAI, AU RETOUR DE MON ARRESTATION, EN RANGEANT LA MAISON, DEUX POIGNÉES DE MESSAGES QUI N'ONT PAS ÉTÉ DÉCOUVERTS, MALGRÉ LES ROULEVERSEMENTS DE L'APPARTEMENT, ET AUSSI DEUX PIÈCES PRINCIPALES DU POSTE QUE J'ÉTAIS PARVENUE À CACHER MOI-MÊME AFIN DE NE PAS LES LAISSER SUR LA TABLE.

Voici maintenant en quoi consiste l'exercice que nous vous proposons aujourd'hui : vous voyez ci-dessous la phrase-clé, transcrite comme elle doit l'être sur papier quadrillé. Pour vous aider, nous avons placé au-dessous quelques-unes des lettres du message chiffré, là où vous devrez les retrouver en effectuant vous-mêmes votre chiffrement. Lancez-vous, faites bien attention : vous aurez la solution la semaine prochaine.



**Un jeu de Jean-Paul Rouland !
CHAQUE DESSIN A SA PLACE**

L'HIVER n'arrête pas Bob Farfelut, voyez avec quelle ardeur il en profite pour briser la glace ! Mais notre dessinateur a, comme d'habitude, oublié de mettre les dessins dans

leur ordre chronologique. C'est-à-dire que, tels quels, ils ne représentent pas la véritable succession des faits.

A vous de les remettre en place, en vous aidant de petites détails révélateurs. (Solution en page 47.)



LE CLUB DES JOUEURS ★ LE CLUB



Un nouveau jeu Pilote : LA PHOTO TRUQUÉE



Ces deux photos qui vous paraissent jumelles, à première vue, ne sont pas, en réalité, tout à fait semblables. En fait, celle de droite comporte dix modifications par rapport à celle de gauche. Certaines sont très visibles, mais d'autres vont vous demander un examen approfondi. Serez-vous toutes les découvrir ? C'est affaire de perspicacité et de temps. Si vous donnez votre langue au chat, reportez-vous à la page 47. (Photos Jacques Guyot.)



LE DESSIN PILOTE par MARCEL FORT

JE vous propose cette semaine un jeu de dessin collectif. Faute de posséder chacun un tableau noir ou un chevalet (ce qui serait l'idéal), vous vous installez autour d'une table avec chacun un crayon et une grande feuille de papier (feuilles de dimensions identiques). Puis, vous désignez un Pilote du jeu.

Celui-ci, en se cachant bien sûr de ses camarades, dessine alors sur sa feuille un sujet quelconque : portrait, paysage, scène courante, personnage, animal, etc., mais tout en dessinant, il commente ce qu'il fait.

Exemple : je vais dessiner un chat ; dans le haut de ma feuille, je fais un petit rond gros comme un œuf environ, en-dessous, je fais le corps gros comme une orange... à droite et

en bas de ce corps, je trace un petit bout de queue. Ah ! je reviens maintenant à la tête, je fais deux yeux, et je trace deux belles moustaches... je situe les pattes de devant au milieu du ventre, etc. Tous les dessinateurs suivent à la lettre toutes les indications de leur ami « Pilote » et lorsque celui-ci dit : STOP !... on ramasse et on compare les dessins.

Celui qui aura le dessin le plus approchant du dessin pilote gagnera le point et prendra la place du « Pilote ».

L'exemple du chat est excessivement simple, mais quand il s'agira d'un paysage ou d'un portrait, vous serez surpris et amusés des différences ainsi obtenues. Amusez-vous bien et à la semaine prochaine.



COMPLÉTEZ LE DESSIN

A quoi rêve ce bon soldat, montant la garde dans la neige, pendant la terrible campagne de Russie ? Vous le saurez en joignant par un trait les points numérotés de 1 à 24. (Solution en page 47.)



CECI PEUT VOUS MENER LOIN !

Vous le savez : en notre siècle de civilisation technique, celui qui veut « arriver » doit se spécialiser !

Or, de tous les domaines de l'industrie, celui qui peut le mieux satisfaire vos ambitions légitimes, est celui de l'Électronique. Science-clé du monde moderne, sans laquelle n'existeraient ni radio, ni télévision, ni satellites artificiels... son essor est si considérable qu'elle envahit tous les domaines de l'industrie et la plupart des usines devront avoir bientôt leurs spécialistes en Électronique.

Des carrières de premier plan attendent ceux qui auront acquis une connaissance approfondie de la radio-Électricité, base de l'électronique.

Pour vous permettre d'entreprendre cette étude, quelles que soient vos connaissances et votre situation actuelles, EURELEC a mis au point une forme nouvelle et passionnante de cours par correspondance qui remporte un succès considérable : plus de 15.000

adhérents en un an ! Associant étroitement leçons théoriques et montages pratiques, EURELEC vous donnera un enseignement complet, et vous adressera plus de 600 pièces détachées, soigneusement contrôlées, avec lesquelles vous construirez notamment trois appareils de mesure et un récepteur de radio à modulation de fréquence, d'excellente qualité, qui vous passionneront et qui resteront votre propriété !

Grâce à notre enseignement personnalisé, vous apprendrez avec facilité, au rythme qui vous convient le mieux. De plus, notre formule révolutionnaire d'inscription sans engagement (avec paiements fractionnés que vous êtes libre d'échelonner ou de suspendre à votre convenance) est pour vous une véritable « assurance-satisfaction ». Demandez dès aujourd'hui l'envoi gratuit de notre brochure illustrée en couleurs, qui vous indiquera tous les avantages dont vous pouvez bénéficier en suivant ce Cours de Radio captivant.



EURELEC
INSTITUT EUROPÉEN
D'ÉLECTRONIQUE

14, Rue Anatole-France
PUTEAUX - Paris (Seine)

Pour le Bénélux exclusivement :
écrire à EURELEC 58 rue de la Loi, Bruxelles 4.

BON

(à découper ou à recopier)

Veuillez m'adresser gratuitement votre brochure illustrée. P1 B71

NOM

ADRESSE

PROFESSION

(cl-joint 2 timbres pour frais d'envoi)

LES MOTS CROISÉS DE "PILOTE"

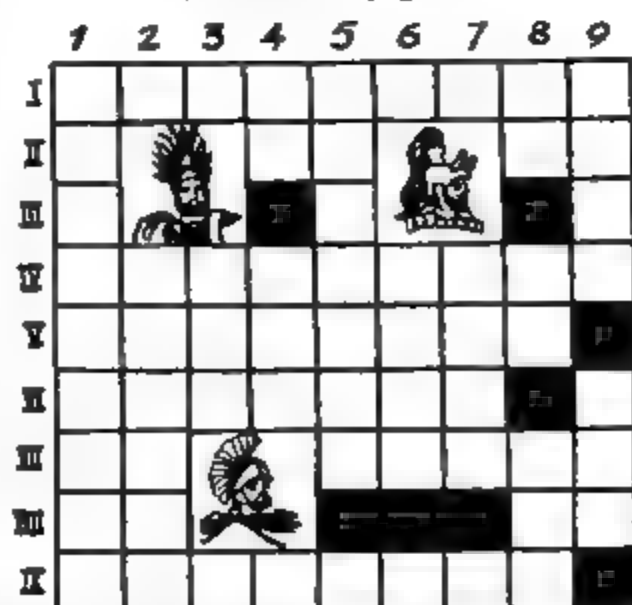
JÉRUSALEM

Horizontalement. — I. Jérusalem fut sa capitale. — II. Possessif - Patrie d'Abraham. — IV. Qualités de saintes, elles désignent l'Ancien et le Nouveau Testament. — V. Un roi à la barbe rousse portant ce prénom, fut un des animateurs de la troisième croisade. — VI. Celui de Jérusalem fondé par les Croisés en 1099, fut détruit par les Mameluks. — VII. En croisade - Revenu annuel. — VIII. Deux lettres de Palestine - Coutumes. — IX. Un saint que tous les Croisés voulaient arracher aux Infidèles.

Verticalement. — 1. Ainsi nommait-on, à l'époque des croisades, les chevaux montés par les seigneurs. — 2. Pèlerin qui, lors des expéditions menées vers Jérusalem, avait pour signe de ralliement une croix d'étoffe sur ses vêtements. — 3. Chéniste français. — 4. Préposition - Mont célèbre dans la Grèce antique. — 5. Aucun croisé n'aurait mérité d'être traité ainsi, ce terme désignant un homme peu scrupuleux habitué à changer d'opinion selon les circonstances. — 6. Anagramme de mûre. — 7. Pas grand-chose, à peu près comme ce que rapportè-

rent les croisades sur le plan purement militaire. — 8. Sans volée - Début d'écriture - Cochée. — 9. Époques - Possessif.

(Solution en page 47)



COCHISE

RESUME. — L'agent fédéral Jefford recherche un trafiquant de chevaux qui a tué d'un coup de couteau un Indien de la tribu de Cochise.

ADAPTÉ PAR LUCIEN NORTIER DU FILM DE LA 20TH CENTURY FOX TV INTERNATIONAL, "LA FLÈCHE BRISÉE"



1 transistors
+ bicyclette = **2** cadeaux
de Noël

C'est ce que vous offre
SCHNEIDER
RADIO-TELEVISION

C'est toujours le meilleur!

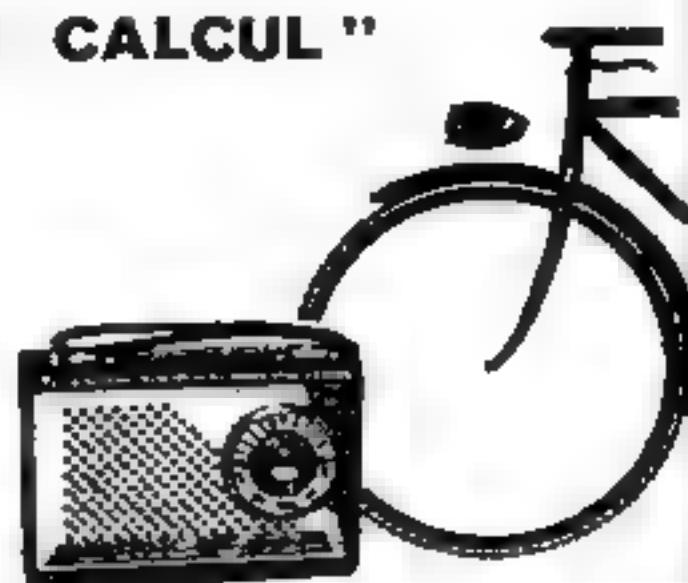
si vous demandez pour vos étrennes un des Transistors fabriqués à votre intention : Caprice, Cadet, Boy, etc...

Comment faire ?

Participer au "JEU DU BON CALCUL"
(seule épreuve : un dessin !)

Demandez le Règlement, Bulletin-Réponse et Catalogue aux Distributeurs SCHNEIDER, reconnaissables à l'affiche

"JEU DU BON CALCUL"
apposée en vitrine.



Vous pouvez également vous documenter directement à la Sté SCHNEIDER, SERV. P. 12, rue Louis-Bertrand - IVRY (Seine)

Tél. : ITA 43-87

LA TIMIDITÉ EST-ELLE UNE MALADIE ?

CONFESSION D'UN ANCIEN TIMIDE

J'avais toujours éprouvé une secrète admiration pour S.F. Borg. Le sang-froid dont il faisait preuve aux examens de la Faculté, l'aisance naturelle qu'il savait garder lorsque nous allions dans le monde, étaient pour moi un perpétuel sujet d'étonnement.

Un soir de l'hiver dernier, je le rencontrai à Paris, à un banquet d'anciens camarades d'études, et le plaisir de nous revoir après une séparation de vingt ans nous poussant aux confidences, nous en vinmes naturellement à nous raconter nos vies. Je ne lui cachai pas que la mienne aurait pu être bien meilleure, si je n'avais toujours été un affreux timide.

Borg me dit : « J'ai souvent réfléchi à ce phénomène contradictoire. Les timides sont généralement des êtres supérieurs. Ils pourraient réaliser de grandes choses et s'en rendent parfaitement compte. Mais leur mal les condamne, d'une manière presque fatale, à végéter dans des situations médiocres et indignes de leur valeur. »

« Heureusement, la timidité peut être guérie. Il suffit de l'attaquer du bon côté. Il faut, avant tout, la considérer avec sérieux, comme une maladie physique, et non plus seulement comme une maladie imaginaire. »

Borg m'indiqua alors un procédé très simple, qui régularise la respiration, calme les battements du cœur, desserre la gorge, empêche de rougir, et permet de garder son sang-froid même dans les circonstances les plus embarrassantes. Je suivis son conseil et j'eus bientôt la joie de constater que je me trouvais enfin délivré complètement de ma timidité.

Plusieurs amis à qui j'ai révélé cette méthode en ont obtenu des résultats extraordinaires. Grâce à elle, des étudiants ont réussi à leurs examens, des représentants ont doublé leur chiffre d'affaires, des hommes se sont décidés à déclarer leur amour à la femme de leur choix... Un jeune avocat, qui balouillait lamentablement au cours de ses plaidoiries, a même acquis un art de la riposte qui lui a valu des succès retentissants.

La place me manque pour donner ici plus de détails, mais si vous voulez acquérir cette maîtrise de vous-même, cette audace de bon aloi qui sont nos meilleurs atouts pour réussir dans la vie, demandez à S.F. Borg son petit livre « Les Lois éternelles du Succès ». Il l'envoie gratuitement à quiconque désire vaincre sa timidité. Voici son adresse : S.F. Borg, chez Aubanel 7, place Saint-Pierre, à Avignon. Écrivez-lui tout de suite, avant que la nouvelle édition soit épuisée.

E. SORIAN.

l'auto

GRANDEUR NATURE, D'AUTOMOBILES

LE métier de journaliste a quelquefois (souvent, même) d'agréables surprises, et c'est ainsi que le facteur nous a apporté, l'autre jour, un « petit Noël » inattendu : il s'agissait d'une lettre et d'un paquet venant d'Espagne.

La lettre était écrite par le directeur

d'une fabrique de voitures miniatures de Barcelone. De façon très sympathique, il nous disait que ses fils lisaient « Pilote » et rêvaient d'un journal pareil dans leur pays. Quant à sa fabrication, il s'agit d'une série de mini-cars, plus de cinquante, grands comme l'ongle du petit doigt, et que collectionnent de nombreux



PNEUMATIQUES

Pour lutter contre la crise, en Amérique, Chrysler vient de décider une garantie totale de 12 mois ou 19 000 kilomètres. Avis aux constructeurs français.

La princesse Margaret a décidé de faire poser des ceintures de sécurité sur ses quatre voitures : une Daimler, deux Rover et une petite Mini-Minor, dont se sert Tony. On pense que la vente des ceintures va décoller dans les deux mois.

Pat Moss — sœur de Stirling — et Ann Wisdom viennent d'être nommées « meilleures conductrices du monde de rallyes ». Ce sont les seules femmes à avoir jamais gagné un classement une épreuve aussi importante que « Liège-Rome-Liège ».

Du vélo à la voiture : Roger Rivière vient de s'acheter une Fiat 1500 blanche... comme le maillot de champion du monde, et Louis Bobet une Peugeot 404 ; il a fait enlever la roue de secours contenue dans le coffre pour y mettre son vélo de course. Il compte d'ailleurs faire des rallyes automobiles, comme Orellier, champion de France, et ex-champion de ski.

Le « Trophée Mondial Junior » a été attribué à Colin Davis, ex-vainqueur à l'indice des 24 Heures du Mans.

Tout tranquillement, passant par Indianapolis, Jack Brabham essaya la piste avec sa Cooper 2.5 litres et fit la moyenne de... 233.087 km, alors que la vitesse imposée aux « monstres » spéciaux, et que peu réalisent, est de 231.808. Mais il n'a pas l'intention de courir sur cette piste et n'a fait cet essai que pour s'amuser...

La Lancia Flavia, traction avant à freins à disque, sera vendue en France 19 850 NF, ce qui est nettement plus cher que prévu.

Tandis que Maserati se retire (provisoirement) de la compétition. Oca — maison fondée par les frères Maserati après qu'ils aient vendu leur première affaire — prépare, pour la prochaine saison, une voiture de formule 1, 1500 cmc, 8 cylindres, placée à l'arrière.

Fus de changements dans le règlement des prochaines 24 Heures du Mans (10-11 juin) ouvertes aux voitures de sport et de grand tourisme, à l'exclusion des « spéciales ». Les 8 et 9 avril, deux journées d'essais pour les concurrents, suivies d'une grande course internationale pour motos de 500 cmc. C'est la première fois, depuis 1929, que les grosses motos courront sur le circuit de la Sarthe.



SOS Animaux

NON, MADAME RICHARD,
VOUS N'AVEZ PAS COMPRIS !

Chers amis,

Ma lettre hebdomadaire s'adresse, bien sûr, à vous tous mais, cette semaine, elle est pourtant plus spécialement destinée à Mme Richard, qui nous avait écrit ceci :

« Suivant votre demande à l'émission « S.O.S. Animaux » de Radio-Luxembourg... j'ai l'honneur de vous faire connaître que je mets à votre disposition un superbe berger allemand âgé de deux ans. Cette solution s'impose à moi pour la raison qu'étant atteinte d'arthrite dans la hanche, je ne puis assumer les soins que nécessite ce superbe chien avec pedigree. Je suis appelée à entrer dans une maison de santé et je ne puis l'abandonner seul. Vu cet état de choses, je compte sur votre réponse le plus vite possible... (Je l'ai achetée 7 000 francs à six semaines.) »

Nous ne pouvons, bien sûr, publier dans « Pilote » ou diffuser à la radio les centaines d'appels que nous recevons chaque semaine. Mais nous nous efforçons toujours de leur donner suite, en mettant directement en rapport entre eux nos correspondants. C'est ce que nous avons fait,

dans le cas de Mme Richard, en conseillant à Mlle Lorenzini, qui cherchait un bon chien de garde pour ses parents infirmes, de lui écrire.

Aussi, ai-je été plutôt surpris en apprenant, par la suite, que Mme Richard avait demandé 150 NF à Mlle Lorenzini, pour lui céder son chien, alors que j'avais pensé qu'elle serait trop heureuse de lui trouver de bons maîtres, puisqu'elle était obligée de s'en séparer...

Je vous rappelle donc que nos appels sont lancés pour les personnes qui désirent placer ou adopter un animal, quel qu'il soit, en vue de le rendre heureux, et non pour celles qui cherchent à en faire le commerce. Je ne dis pas que, dans certains cas, nous ne puissions rien faire pour cette seconde catégorie : par exemple, nous nous efforcerons de satisfaire Mme Deprez, 34, rue Heurtault, à Aubervilliers ; c'est une dame âgée qui nous a très gentiment demandé si nous pouvions l'aider à vendre cinq bébés fox, pure race, à 20 NF pièce. Mme Deprez a besoin de cet argent et ne nous l'a pas caché.

Ne nous en veuillez pas, Mme Richard : vous n'aviez sans doute pas compris le sens et le but de nos appels, et ce que je viens

UNE VRAIE COLLECTION DE POCHE

membres du « Club Mini-cars ». Un « carnet de conduite », un peu dans l'esprit de votre Carnet de Bord, l'insigne, le bulletin du club réunissent ces amateurs de petites voitures, et toutes les semaines sort un nouveau modèle, allant des ancêtres aux plus modernes prototypes.

Ces mini-cars Anguiplas doivent d'ailleurs être importés en France bientôt mais, vu la gentillesse de la lettre et le pittoresque de cette collection — qui ne tient vraiment pas beaucoup de place — nous ne pouvons résister au plaisir de publier les photos de quelques modèles.

Pour vous donner une idée exacte de leur grandeur, nous avons placé une punaise à côté. A gauche, puis de haut en bas : le fameux petit bi-scooter Voisin, la seule « voiture » que les Espagnols purent acheter pendant des années, et qui roule encore beaucoup, avec et sans capote, la 5 CV Treffe Citroën 1925, la Peugeot « Zèbre », une Land-Rover, en version « Police », un camion de livraison (avec les microscopiques bouteilles, à moins que vous ne préfériez des tonneaux), et un autobus Chausson.



de dire s'adresse encore à bien d'autres personnes que vous !

Pour terminer, je demande à tous nos amis lecteurs qui aiment les animaux, de s'inscrire pour se joindre aux 12 000 enfants qui forment notre « Club du Jeune Ami des Animaux »...

... aux bons soins de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e).

Merci à tous.

Faupeul

NOUVEAUX S.O.S.



N° 72. — Dominique WERMUTH, 11, r. des Buttes - Chaumont, à Chelles (S.-et-M.) :

Nous avons trouvé un amour de petite chatte gris taupe qui ne paraît pas avoir encore un an, très douce, très caressante et très joueuse. Malheureusement,

nous ne pouvons la garder, car nos deux chattes et notre chien la battent. J'aimerais la donner à un enfant de la région parisienne qui la gâterait bien et soit très gentil avec elle.

N° 73. — Yves KOTCHITOFF, 57, bis, avenue Saint-Laurent, à Nice (A.-M.) :

J'ai trouvé une petite chatte abandonnée, de trois mois environ, très douce et affectueuse et je ne peux la garder : dans notre maison, on ne veut pas de bêtes. Pourriez-vous lui trouver un maître, pas trop loin de chez nous ?

N° 74. — Daniel COLLERY, 37, r. J.-J.-Rousseau, à Béthencourt (Nord) :

Je désire placer d'urgence 3 tourterelles de six mois, bien apprivoisées et vivant en cage.

N° 75. — Gérard HONO, 7 bis, r. de l'Ecole-des-Postes, à Versailles (S.-et-O.) :

Après expropriation, nous allons être relogés dans un H.L.M. Nous recherchons d'urgence des personnes qui aimeraient autant que nous nos trois chats, jeunes, noirs avec petite tache blanche sous le cou, très propres.

ON NOUS DEMANDE



D. 58. — Guy VAQUIER, rue du Rossignol, à Jully (S.-et-M.) :

Je désire élever un écureuil, mâle ou femelle, de six à dix mois environ. Il y a chez moi beaucoup de bois de chênes...

D. 59. — Eric des GAYETS, 13, quai Claude-Bernard, à Lyon (7^e) :

Je voudrais un petit poisson rouge, car j'en ai déjà un qui s'ennuie : je pense que le deuxième lui tiendrait compagnie.

D. 60. — Denis FERRADAU, 82, r. Malifaud, à Grenoble (Isère) :

Je voudrais un petit poisson rouge. Il sera très bien soigné et me tiendra compagnie, car je m'ennuie.

D. 61. — Jacques LE BRUN, 116, r. Irène-Joliot-Curie, Le Havre (S.-et-M.) :

J'ai un meccano, n° 5 et n° 2, qui ne m'intéresse pas. J'aimerais l'échanger contre un canari du Harz ou un couple de blancs.



100.000
notes
de musique
1 seule
idée
de cadeau...

Gilbert Bécaud

te conseille :

pour ton papa

PANTABILLE

4 billes de couleur
au bout des doigts.

modèle chromé

27,50 NF

modèle plaqué or

84 NF

pour ta maman

LIGNE 60

(modèles courts)

2 systèmes

de remplissage

- Cartouche flexible

- Jif matic, nouveau

système exclusif

de **35 à 250 NF**



Jif
Waterman



Michel TANGUY



TEXTE : J.M. CHARLIER DESSINS : UDERZO

LE FROID ME RÉVEILLA... JE MOURAIS DE SOIF, DE FAÏM, DE FIÈVRE... INCAPABLE DE MARCHER, JE ME TRINAI SUR LES GENOUX, PUIS À PLAT VENTRE, DESCENDANT DE PLUS EN PLUS, ME LAISSANT PARFOIS ROULER AU LONG DES PENTES... J'ATTEIGNIS ENFIN UNE ÉTROITE PISTE VISIBLEMENT PEU FRÉQUENTÉE ET DESCENDANT VERS LE DÉSERT...



...C'EST LÀ QUE DURANT TROIS JOURS, JE VÉCUS UNE ABOMINABLE AGONIE... JE N'ÉTAIS PLUS QU'UN MORIBOND EN PROIE AU DÉLIRE, QUAND JE CRUS VIRE UN AÉRAGE : UNE CARAVANE DEBOUCHAIT DES MONTAGNES... CES MIHARISTES ÉTAIENT LES PILLARDS CHEZ QUI VOUS VENEZ DE ME RETROUVER... ENTRE DEUX REZZOUS, ILS S'ADONNAIENT À UN FRUCTUEUX TRAFIC D'ARMES CLANDESTIN ENTRE LE MAROC ET LE SUD-ALGÉRIEN...



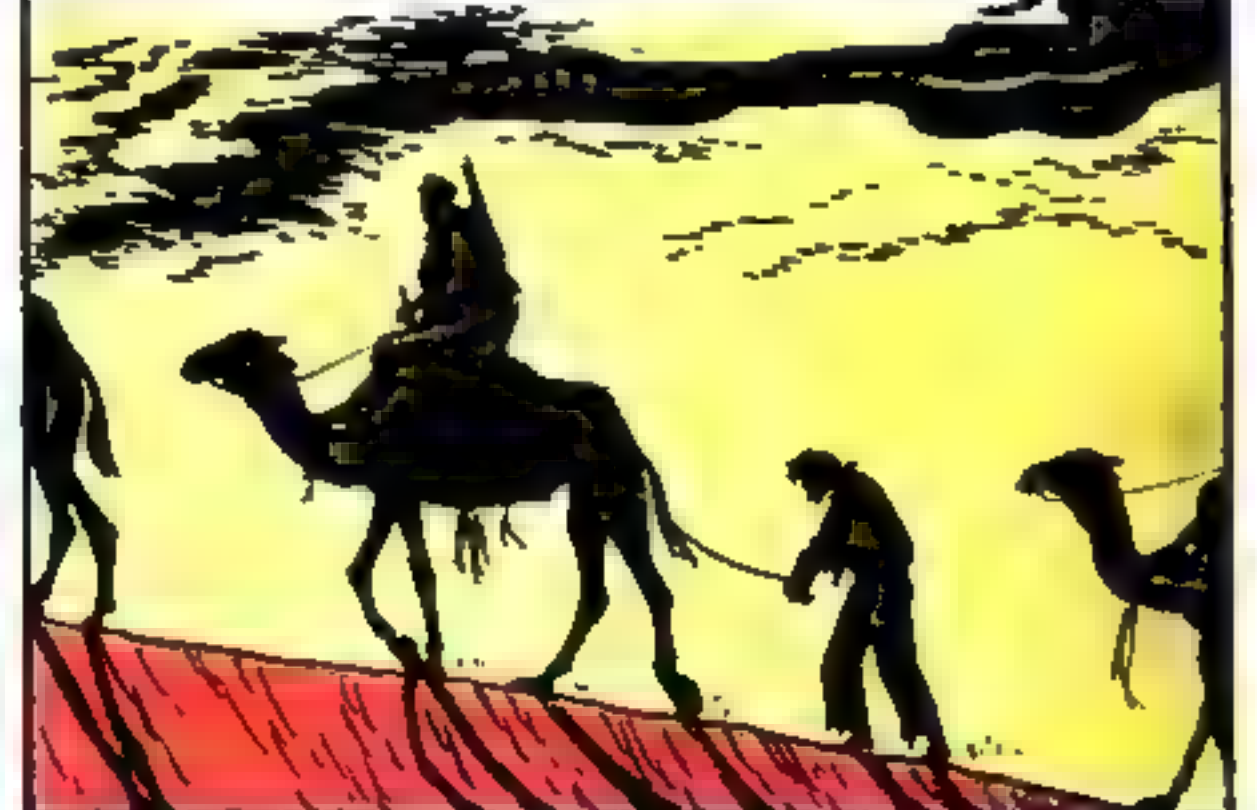
...POUR FRANCHIR LA FRONTIÈRE, CES CANAILLES UTILISENT DES PASSES À PEINE CONNUES... UNE CHANCE POUR MOI D'AILLEURS... SANS ÇA, J'ÉTAIS VOUE À UNE MORT CERTAINE !... LA CARAVANE S'ARRÊTA, EN M'APERCEVANT... MAIS DÈS QUE LES PILLARDS M'EURENT IDENTIFIÉ COMME UN PILOTE FRANÇAIS, ILS VOULURENT M'ACHEVER... JE SOMBRAI DANS L'INCONSCIENCE...



QUAND JE ME RÉVEILLAI, DES FEMMES ET UN REBOU-TEUX TARGUI ME SOIGNAIENT... J'ÉTAIS PRISONNIER... LE CHEF DES PILLARDS AVAIT EMPÊCHÉ SES HOMMES DE ME TUER, CONSIDÉRANT QUE J'ÉTAIS UN OTAGE PRÉCIEUX, UNE EXCELLENTE MONNAIE D'ÉCHANGE EN CAS DE COUP DUR AVEC LES FRANÇAIS...



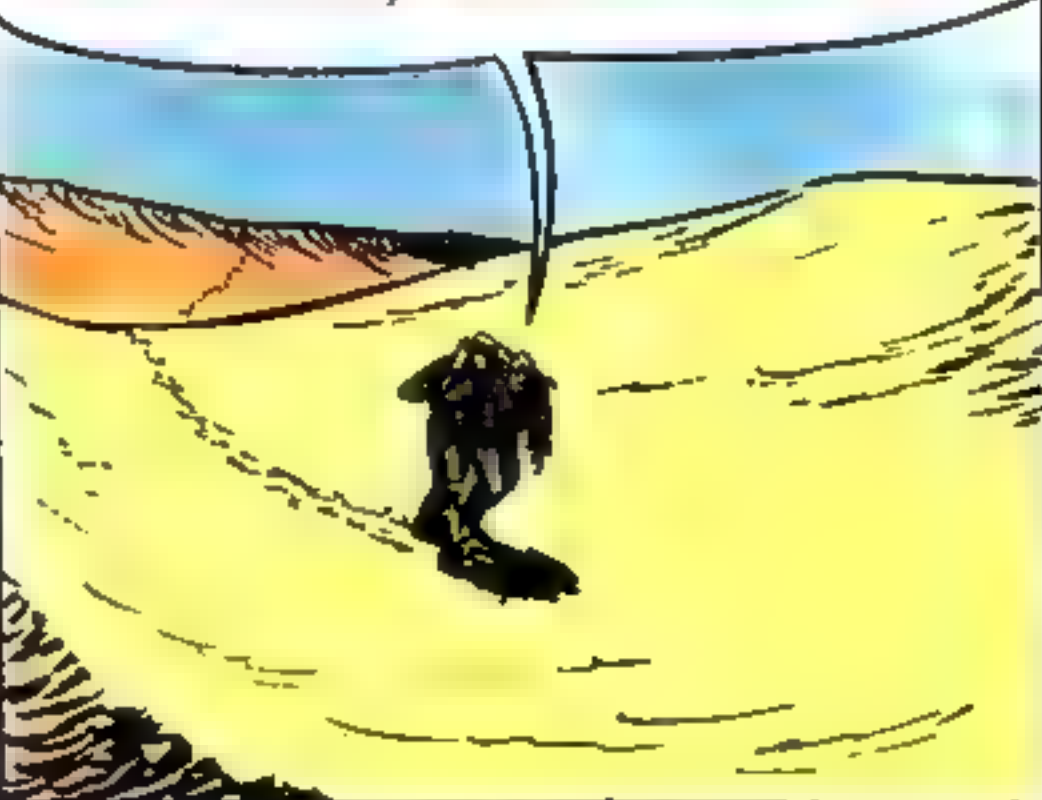
...JE ME DÉBATTIS DURANT DEUX MOIS ENTRE LA VIE ET LA MORT... SAUVÉ, PUIS GUÉRI, J'OFFRIS DES SOMMES FOLLES POUR MA RANÇON... EN VAIN... JE SAVAIS TROP DE CHOSSES SUR LES DÉPLACEMENTS ET LES ACTIVITÉS DE MES TORTIONNAIRES POUR QU'ILS CONSENTISSENT À ME LIBÉRER SANS NÉCESSITÉ ABSOLUE... LIÉ DERRIÈRE UN MEHARA...



...JE DUS SUIVRE LES INTERMINABLES ET HARASSANTES PÉRIGRINATIONS DU REZZOU À TRAVERS LE SAHARA... CE CALVAIRE DURA DES SEMAINES... QUAND LES GUERRIERS PARTAIENT AU COMBAT, JE RESTAIS AU CAMP, LIGOTÉ, SOUS LA GARDE DES FEMMES ET DES VIEILLARDS... C'EST CE QUI S'EST PASSÉ ICI...



PLUS TARD, J'AI ENTENDU UNE LOINTAINE MITRAILLADE... PUIS UN MESSAGE EST REVENU AU GALOP... ÇA A ÉTÉ LA PANIQUE... LES OCCUPANTS DU CAMP SE SONT ENFUIR PRÉCIPITAMMENT EN M'ABANDONNANT... JE ME DEMANDAIS SI J'ALLAIS MOURIR DE FAÏM ET DE SOIF, QUAND TU ES ARRIVÉ !...



J'IMAGINE LA TÊTE DES COPAINS QUAND ILS VONT VOUS REVOIR, MON LIEUTENANT !... À MEKNÈS, TOUT LE MONDE VOUS CROIT MORT ET BIEN MORT !... LA STUPEUR VA ÊTRE TOTALE !...



ELLE LE SERA SÛRMENT POUR UN HOMME, TANGUY !... ET LUI NE S'EN RELEVRA PAS !

?!?!?

DE... DE QUI PARLEZ-VOUS ?

DE SAINT-HÉLIER !!!

QUAND JE ME TRINAI À BOUT DE FORCES DANS LA MONTAGNE, OU ATTACHÉ DERRIÈRE UN MEHARA, UNE SEULE IDÉE M'A MAINTENU EN VIE : LA VOLONTÉ DE ME VENGER UN JOUR DE CE LÂCHE, DE CE TRAITRE L'ESPOIR DE LE DÉMASQUER PUBLIQUEMENT...



MAIS...

TAIS-TOI !... N'ESSAIE PAS DE DÉFENDRE CETTE IGNOBLE CANAILLE... LE COMME TU L'AS TOUJOURS FAIT !... JE SAVAIS BIEN CE QUE VALAIT CE PETIT SALAUD !... C'EST SA FAUTE SI J'AI ÉTÉ DESCENDU... NON SEULEMENT IL NE M'A PAS COUVERT, NON SEULEMENT IL NE M'A PAS PORTÉ SECOURS MAIS...



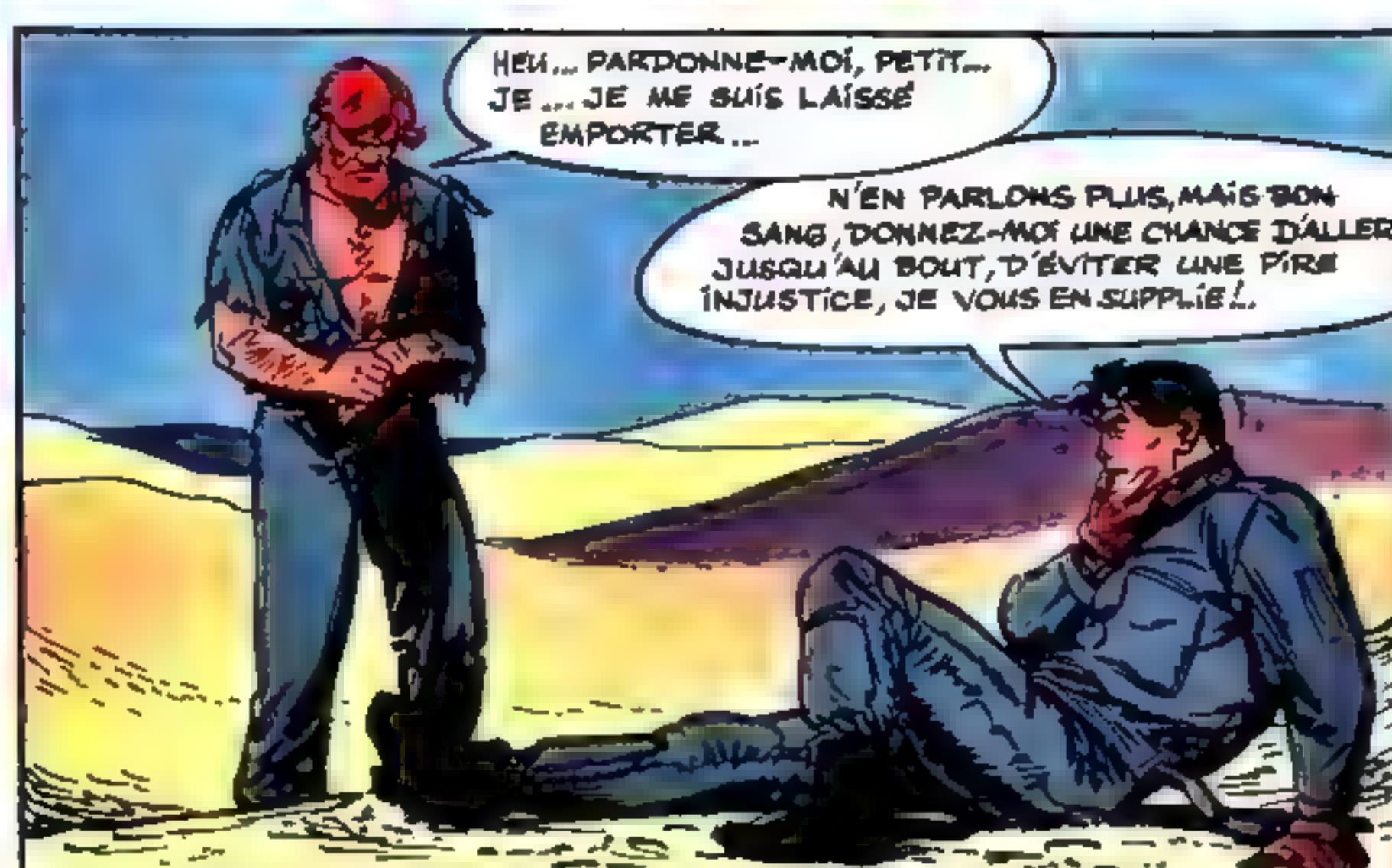
...IL S'EST ENFUI, SALEMENT, HONTEUSEMENT MALGRÉ MES APPELS À L'AIDE !!!... IL M'A ABANDONNÉ, SACHANT QU'IL ME CONDAMNAIT À MORT !... SAIS-TU COMMENT ÇA S'APPELLE, TANGUY ?... TRAHISON ET ABANDON DE POSTE DEVANT L'ENNEMI !!! ET ÇA VAUT LE PELOTON D'EXÉCUTION !!!



MON DIEU !

l'école des aigles

RESUME. — Tanguy a dû se poser en catastrophe en plein désert, à proximité d'un camp targui abandonné. Il y retrouve un prisonnier à bout de forces : Darnier, le moniteur disparu depuis quelques mois.



les ratures,
les taches d'encre...



avec
Corrector
on efface comme on écrit

EN VENTE CHEZ VOTRE PAPETIER



CARAN D'ACHE
DANS CHAQUE SABOT

Pour mieux colorier,
mieux dessiner,
mieux peindre,

vous désirez une belle
boîte de crayons de couleur

CARAN D'ACHE

ou de craies artistiques

Neocolor

Réclamez-la au
PERE NOËL

CADEAU IDÉAL POUR NOËL
L'ÉLECTROPHONE
"PETIT MENESTREL"



2 vitesses, fonctionnant sur secteur
alternatif 110-130 volts. Haut-parleur
de 10 cm. 2 lampes. Valeur 2 tons.
Dim. : 320 x 210 x 100 mm.
Exceptionnel... NF 49,50
(franco : 53,50).

NORD-RADIO

140, r. La Fayette, Paris (10^e). Métro :
Gare du Nord. C.C.P. Paris 12 977-29



RESUME. — Février 1836. Les Mexicains veulent reprendre aux colons américains les territoires qu'ils leur avaient concédés et qui devaient constituer un nouvel Etat : le Texas. Les Texans résistent : ils ont repris et occupent le poste frontière de San Antonio de Bexar. Mais le général Santa Anna, président du Mexique, va reprendre l'offensive. Jim Bowie et le colonel Neill envisagent de s'enfermer dans l'ancienne mission fortifiée et en ruine d'Alamo.



— J'ai amené trente hommes. Vous en avez une centaine, dites-vous. Pour l'instant, c'est toute l'armée dont nous disposons ici.

— J'en avais cent quatre, hier, colonel. Si je pouvais, aujourd'hui, ordonner le rassemblement, il ne m'en resterait peut-être que soixante-quinze, ou même moins.

— Combien en faudrait-il, pour former une bonne garnison à Alamo ?

— Un millier, répondit Neill avec une grimace amère, et tout ce qu'il faudrait pour les ravitailler.

— Ça, jamais. On pourra peut-être en rassembler encore cinq cents en envoyant des messagers à toutes les villes, à moins d'une semaine de route.

— Croyez-vous que je ne l'aie pas déjà tenté ? La moitié de l'armée du Texas palope de côté et d'autre pour recruter l'autre moitié. Depuis des semaines, je réclame des ordres, je demande conseil, et vous êtes la première personne que je reçoive ici de la part d'une autorité quelconque, etc.

— Minute, minute, colonel, intervint Bowie, en considérant le visage tourmenté de Neill. A dire vrai, toute l'autorité dont dispose le général Houston, c'est celle qu'il s'est lui-même attribuée. L'imbroglio politique au Texas, pour l'instant, est pire que tout ce qu'on a jamais pu voir à Washington. Mais certains d'entre nous peuvent peut-être agir par leurs propres moyens. Pour commencer, je suggère que nous allions voir Alamo. Je ne suis pas un soldat, mais je me suis battu contre un ou deux Indiens, de mon temps, de sorte que...

— Excusez-moi, colonel Bowie, dit une voix, du seul.

Et Francisco Ruiz, maire de Bexar, fit son entrée.

Bowie se leva pour l'accueillir, sans oublier de lui demander des nouvelles de sa femme, de son frère et de ses cousins : tous, semblait-il, se portaient à merveille. Bowie dit ensuite :

— Comme vous le savez, c'est le colonel Neill qui commande ce secteur.

— Excusez-moi, dit Ruiz avec une courbette à l'adresse du colonel. Mais il m'a semblé que la question était de la compétence de notre grand ami, Jim Bowie.

— De quoi s'agit-il ? demanda Neill.

Ruiz haussa les épaules, en un geste d'excuse.

— Ce sont les vaches de Diego Sandoval. Elles sont maigres et sans grande valeur, mais les soldats veulent à tout prix les manger. Au début, ils les échangeaient contre des fusils ou d'autres articles, mais maintenant, ils se contentent de tuer les vaches et de les manger, sans qu'il soit question de paiement.

L'« alcalde » s'adressait en apparence au colonel Neill, mais c'était en fait vers Bowie qu'était dirigé son appel.

— Au diable ces hommes du Mississippi ! s'écria Neill. J'ai donné des ordres précis au sujet du détournement de propriétés privées, mais...

— Si vous le permettez, colonel Neill, intervint Bowie d'une voix unie.

Il s'inclina devant l'« alcalde » :

— Présentez nos excuses à Diego Sandoval, voulez-vous, et dites-lui qu'il recevra dès aujourd'hui le prix des vaches qu'ont mangées les Américains.

— Merci, dit le maire, je savais qu'il en serait ainsi.

Pour manifester son respect de l'autorité, il salua Neill et sortit.

— Et qui donc paiera ces satanées vaches ? demanda Neill. L'armée ne m'a pas accordé un rouge liard...

— Je vais m'en occuper. Croyez-moi, colonel Neill, ce n'est pas trop payer les bonnes dispositions des habitants de Bexar. Si nous devons nous battre ici...

— Les bons citoyens de Bexar nous regarderont dans le dos ! Vous ne m'apprenez rien. J'ai voulu recruter quelques-uns des Mexicains du cru. Ils n'ont aucune sympathie pour Santa Anna, mais encore moins pour nous. Bexar est un nid d'espions, colonel Bowie. Ils connaissent avant moi mes propres pensées.

— C'est tout naturel. Nous aussi, nous avons nos espions.

Neill étouffa un juron.

— Mais les seuls auxquels on puisse faire confiance sont des Blancs. Encore m'arrive-t-il de n'être pas très sûr d'eux.

Il se mit à faire les cent pas dans la salle.

Bowie alla jusqu'à la marche du seuil et s'adossa au chambranle. A part Francisco Ruiz, qui allait rejoindre Sandoval et recherchait l'ombre le plus possible, la plaza était déserte. Aux yeux de certains, Bexar n'était qu'un village de masures en terre, de crasse et d'indigènes paresseux, mais Bowie voyait beaucoup plus loin que cela.

Il connaissait bien les habitants de Bexar. Il les comprenait, et même s'ils faisaient tout ce dont Neill avait parlé, et davantage encore, il resterait capable de compréhension à leur égard. Son regard monta au long de la pente jusqu'à la maison où ils avaient connu le bonheur, Ursula et lui, la maison aux profondeurs et fraîches embrasures, aux murs épais qui avaient protégé pour un temps le seul amour réel qu'il eût jamais connu.

Il ressentit de nouveau les affres de la solitude. Rien ne les avait apaisées, ni son séjour d'un an aux Etats-Unis, ni ses spéculations effrénées sur les terrains, à son retour, ni ses activités hasardeuses, déchaînées, dangereuses — et couronnées de succès — dans le domaine de la politique mexicaine. Borne le soulageait pour quelque temps, mais ce n'était pas non plus une solution.

Loin, très loin, parmi les montagnes de Coahuila, noyées de brume bleue, les enfants et elle avaient succombé à l'épidémie, tandis que lui, à Bexar, demeurerait indemne.

Pourquoi, Seigneur ?

Un homme était capable de se battre contre n'importe quel ennemi, à condition de pouvoir l'attendre avec ses mains, avec son couteau. Mais l'ennemi actuel de Bowie, c'était cette souffrance intérieure, aussi implacable que la lourde lame serrée contre sa cuisse. Trois ans, et il n'avait pas oublié. Ses yeux restaient fixés sur les montagnes de Coahuila.

Saisi par la tristesse du visage de Bowie, le colonel Neill interrompit ses allées et venues. Mi-envieux, mi-irrité, Neill se demandait ce qui faisait de Bowie l'homme qu'il était. Ce n'était pas sa taille. Dieu sait pourtant qu'il était imposant : plus de six pieds, quatre-vingt-cinq kilos pour le moins, une minceur musclée qui trahissait une force herculéenne, une rapidité féroce.

Impossible de dire ce qui distinguait un homme de tous ceux qui l'entouraient. Ce n'était pas sa réputation de savoir se battre vite et bien en toute circonstance. Non plus que son empressément à assumer les pires risques. Des durs, on en trouvait à la pelle, capables de tenir et d'accomplir les mêmes exploits que Jim Bowie.

Le diable m'emporte, songea Neill, cet homme possède une espèce de gentillesse qui défie toute description ; mais a-t-on jamais vu, que diantre, quelqu'un d'ici se laisser prendre à la gentillesse ? Neill, perplexe, se remit à faire les cent pas.

Une fois de plus, le poids de responsabilités trop incertaines et, peut-être, trop lourdes pour lui, l'enveloppa d'un nuage menaçant. Il avait cru, un moment, que Bowie lui apportait, de la part du général Houston, un ordre précis, indiscutable : rester à Bexar ou l'abandonner.

— Vous dites que le général Houston vous a laissé le soin de décider si l'on devait ou non défendre Alamo ? questionna-t-il.

— Il m'a demandé de faire un rapport dans un sens ou dans l'autre.

— Fort bien, allons examiner cette satanée ruine, dit Neill d'un ton excédé. Bien que je l'aie déjà parcourue en long, en large et en travers jusqu'à l'écrasement.

Bowie hocha la tête mais ne bougea pas. Il regardait au loin, vers le sud, par-delà les fauves terres incultes. Une terrible étape pour n'importe quelle armée, mais il connaissait Antonio Lopez de Santa Anna, Perez de Lebron, il connaissait l'inhumaine résistance de la cavalerie mexicaine, endurcie au combat.

Le désert était là, mais il n'arrêterait pas l'armée mexicaine. Sam Houston le savait. D'autres aussi. Mais il restait quantité d'imbéciles pour l'ignorer. Ils proclamaient la liberté et l'indépendance pour le Texas, avant même d'avoir vu une vraie bataille.

— Allons voir votre mission, dit Bowie.

Ils rencontrèrent en chemin le lieutenant Dickerson, mince, le menton volontaire, les yeux brûlés d'un cruel souci. Sa tunique bleue était déboutonnée, la sueur ruisselait dans le V de sa chemise ouverte.

— Mon colonel, dit-il après un semblant de salut, six hommes ont encore échangé leurs fusils contre des vivres et du whisky.

— Mettez-les aux arrêts !

— Où cela ?

— Trouvez un endroit. Improvisez une prison. Bon sang, mon vieux !

— Oui, mon colonel.

Dickerson essuya sur sa manche son front en sueur.

— Et comment les nourrira-t-on, en prison ?

— Que leurs amis s'en occupent !

Dickerson hocha la tête :

— Je devrai également laisser leurs amis démolir la prison où je les aurai enfermés. Ce sont des Irlandais, mon colonel. Si nous les jetons en prison, et je doute que nous y parvenions, nous perdrons encore un quart de l'armée.

Neill aspira longuement et, quand il rejeta l'air emmagasiné dans ses poumons, sa colère s'exhalait en même temps. Seuls demeurent la fatigue et le souci. Il jeta un coup d'œil vers Bowie.

— Si le colonel le permet, je vais essayer de récupérer les fusils, dit Bowie, et je tâcherai de faire en sorte qu'il n'y ait plus aucun échange contre des armes.

Neill se sentit soulagé mais, en même temps, exaspéré :

— Vous êtes au mieux avec ces Mexicains, n'est-ce pas ?

— Je l'espère, dit Bowie d'un ton égal. Votre remarque avait-elle une autre signification, colonel Neill ?

Il parlait avec un tel calme que Neill fut sur le point de répondre avec vigueur. Mais un regard sur les yeux gris de Bowie le fit changer d'avis :

— Je ne voulais rien dire d'autre que ce que j'ai dit, répondit-il.

Cela pouvait être considéré comme le contraire d'une excuse. Neill en eut conscience. Mais Bowie le prit pour argent comptant :

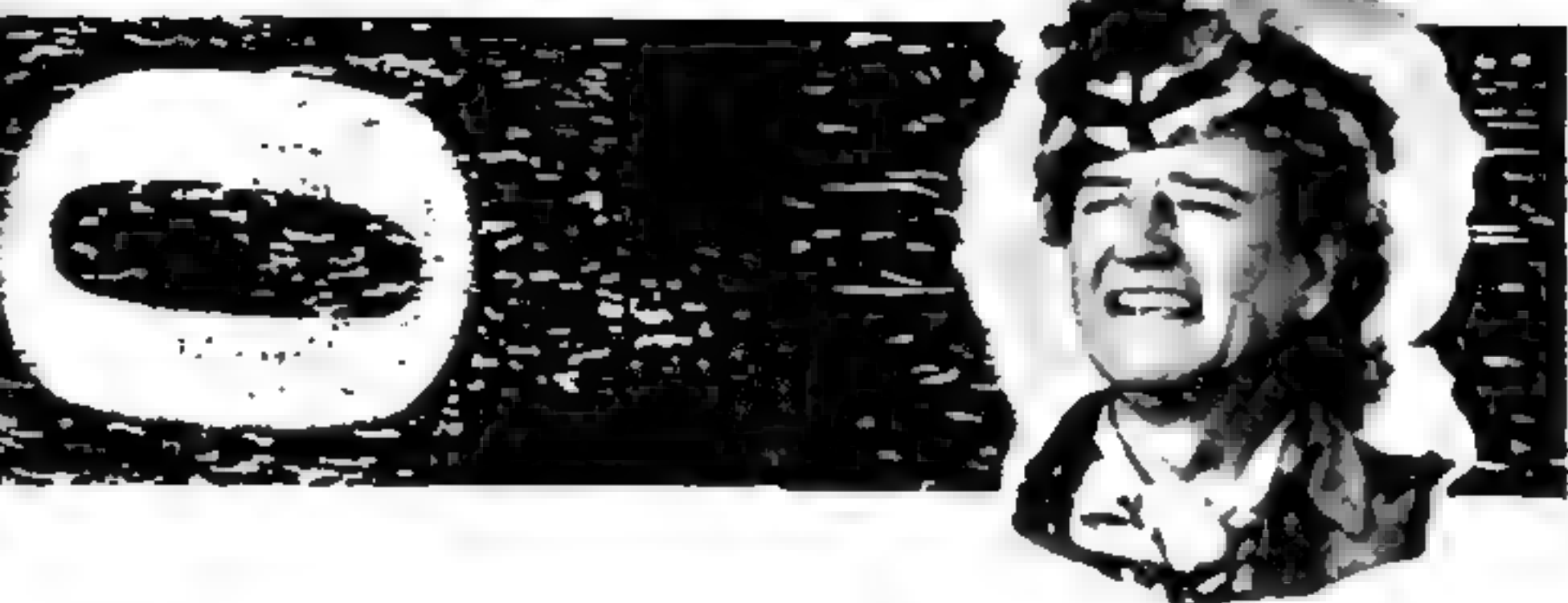
— Vous me permettez de voir ce que je peux faire, à propos de ces fusils ?

— Faites, faites !

Bowie jeta un coup d'œil vers Alamo :

— Nous remettrons donc à plus tard notre inspection du fort, n'est-ce pas ? Nous aurons tout le temps de prendre une décision à ce sujet.

Il tourna les talons et s'engagea dans la rue.



par
STEVE FRAZEE
traduit de l'anglais par
RENÉE TESNIÈRE
publié aux Éditions FRANCE-EMPIRE

Il y a des hommes qui vous font rentrer dans votre coquille quand ils vous prennent en faute. Ils vous bousculent et trouvent leur fierté à vous obliger à vous détester pour une faiblesse dont vous n'êtes pas responsable. Mais Bowie n'était pas ainsi, songeait le colonel. Bowie vous ménageait une retraite honorable parce qu'il était sans aucune mesquinerie.

C'était là une partie de la réponse au problème que Neill s'était posé chez lui, quand il avait essayé de comprendre Jim Bowie.

— Vous croyez qu'il va pouvoir récupérer ces fusils sans dommage ? demanda le lieutenant Dickerson.

— J'en suis persuadé.

Neill reprit après un silence :

— Savez-vous, Al, il est encore tôt, mais je crois que je vais me saouler. Vous me tenez compagnie ?

Dickerson sourit :

— Ce sera pour la prochaine fois, mon colonel. La petite a un coup de chaleur et Sue est inquiète. Je préfère rester près d'elle pendant que je le peux encore.

Le colonel Neill ne se saoula pas. Il se laissa aller jusqu'au point où ses soucis commencent à lui paraître beaucoup moins obsédants. Après quoi, il écrivit des dépêches destinées à Henry Smith, gouverneur du Texas, un Etat indépendant qui n'existait encore que dans les imaginations de ceux qui se proclamaient Texans.

Par la suite, Neill se demanda s'il avait écrit à l'homme qu'il fallait. La situation du Texas était à ce point extravagante que le gouverneur avait pieds et poings liés, bien qu'il se refusât à l'admettre.

A l'approche du crépuscule, le lieutenant Dickerson entra pour signaler que tous les volontaires qui avaient échangé leurs armes les avaient récupérées.

— Comment a-t-il fait ? demanda Neill.

— Je n'ai pas pris la peine de le lui demander, dit Dickerson en souriant. Et maintenant, je boirais bien un verre.

— Que fait Bowie ?

— Il boit.

— A sa santé, dit le colonel Neill.

Il essaya sa moustache tombante et leva un verre de rhum qui attendait devant lui depuis une heure.

CHAPITRE 3

Du haut d'une plate-forme de terre battue entourée d'une palissade, derrière le mur ouest de la mission, Bowie et le colonel Neill examinaient l'espace de quelque huit cents mètres qui les séparait de Bexar.

— Ils commenceront naturellement par occuper le village, dit Neill. Après, ils se lanceront contre ce côté-ci.

Bowie se grattait la poitrine.

— Pourquoi cela ?

— Parce que c'est le mur le plus long. D'ici, nous ne pouvons diriger contre eux un tir d'angle. Ils peuvent masser plus d'hommes contre ce côté que contre n'importe quelle autre partie du fort.

— C'est un bon moyen de perdre beaucoup d'hommes, dit Bowie d'un ton rêveur.

Il pensait à des tireurs postés derrière des meurtrères tout au long du mur ouest. Mais il n'y avait pas de meurtrères. Une ancienne garnison mexicaine avait élevé, à l'intérieur des défenses, des monticules de terre sur lesquels pouvaient se tenir des tireurs d'élite.

Le mur avait de trois à quatre mètres de haut, un mètre d'épaisseur et près de cent cinquante mètres de long. Il était fait de grosses pierres liées d'un ciment naturel. Des magasins, des logements pour les troupes s'élevaient sur presque toute sa longueur et le renforçaient.

Bowie se retournait pour regarder vers l'est, au-delà de la plaza de la mission. Il heurta un canon, une pièce à âme lisse, le nez levé, envahi par la rouille. Il l'examina sans grand intérêt.

— Combien y a-t-il de ces machines-là ?

Neill haussa les épaules.

— L'officier chargé du parc d'artillerie dit que nous pourrions peut-être en réunir une quinzaine. Il y en a beaucoup plus que cela, mais un grand nombre sont en mauvais état. Et nous sommes à court de poudre, ajouta-t-il après un silence.

Le pouce de Bowie décrivit un demi-cercle autour de la gueule rouillée. Il voulait bien admettre que les canons avaient leur utilité, à condition de pouvoir les charger à bloc, comme un fusil de chasse, et de les décharger dans un bon tas serré d'humanité ; à condition aussi que cette « humanité » ne prenne pas les devants à coups de fusil.

— Grant s'est plus ou moins servi, ici, dit Neill.

Bowie poussa un grognement. Il était pleinement au courant des activités du Dr. James Grant, qui avait dépouillé Alamo de tout ce qui éveillait sa fantaisie, au moment où il préparait une expédition pour s'emparer du port mexicain de Matamoros. Mais de quoi l'armée n'était-elle pas à court, y compris d'hommes ?

Il examinait le mur est, de l'autre côté de la plaza. La partie nord était encore plus solide que le mur ouest : un long bâtiment à un étage s'y appuyait, encore renforcé sur une partie de sa longueur par la cour entourée de murs du couvent. A l'extrême angle sud-est de la mission se dressait la chapelle, la plus haute construction de toute la citadelle ; ses fenêtres avaient naguère été partiellement murées à l'aide de briques par une garnison mexicaine.

Devant la porte principale de la chapelle, qui regardait vers l'ouest, se trouvait une brèche fatale dans les défenses. L'extrémité sud du mur oriental de la plaza n'avait qu'un peu plus d'un mètre de haut et, entre lui et la façade de la chapelle, il n'y avait, vers le sud, qu'un espace découvert.

Les murs nord et sud du rectangle grossier qui formait la plaza paraissaient suffisamment solides, malgré certains endroits où la maçonnerie se désagrégeait au sommet.

— Je ne m'y connais pas beaucoup en artillerie, déclara Bowie, mais cet angle sud-est comporte une drôle de brèche à défendre.

Neill hocha la tête :

— Il faudra que nous élevions des espèces de parapets de ce côté.

Avec un demi-sourire, Bowie se tourna vers l'angle sud-ouest de la plaza : un détachement des troupes régulières y avait été envoyé, une heure plus tôt, pour établir des rampes de tir. Aucun soldat n'était visible. Construire quoi que ce fût à Alamo allait être un véritable problème, tant que les hommes n'en reconnaissent pas la nécessité immédiate.

— Nous ferions peut-être mieux de faire tout sauter et de ficher le camp, suggéra Bowie.

— Non, par le ciel ! s'exclama Neill en frappant du plat de la main la gueule du canon. Nous arrêterons Santa Anna ici, ou bien tout le Texas y passera ! Si nous ne pouvons l'arrêter, du moins le ralentirons-nous.

— Avec cent-trente hommes ? demanda Bowie en haussant les épaules.

— Nous aurons une armée, rétorqua Neill. Le Texas tout entier viendra à la rescousse !

Ils redescendirent, au long de la rampe, jusqu'à la plaza.

— Vous voyez ces canons ? dit le colonel, en montrant du doigt les pièces éparpillées un peu partout dans le plus grand désordre. Nous n'avons pas assez de chevaux ou de mulets pour les emporter si nous abandonnons Alamo. Nous n'avons même pas assez de chevaux pour envoyer des éclaireurs. L'armée du Texas a besoin de ces canons, colonel Bowie. Je déclare qu'il faut rester ici pour les conserver.

Neill était loin d'avoir tort, Bowie l'admettait. S'ils détruisaient le fort et battaient en retraite, solution fortement recommandée par le général Houston, ils ne retarderaient en rien par leur action l'armée mexicaine.

— Vous, qu'en pensez-vous ? questionna Neill.

Bowie parcourut longuement du regard la plaza. C'était un risque à courir. Ils se-

raient peut-être réduits à la famine, décimés par la maladie, ou bien, si les Mexicains mettaient en œuvre des forces suffisantes, ils seraient usés, écrasés par la simple supériorité du nombre. Mais c'était tout de même un endroit tout indiqué pour faire de la résistance, tout indiqué aussi pour rallier tous les Texans.

Une autre pensée, bien involontaire, vint à l'esprit de Bowie. Un endroit tout indiqué, également, pour mourir.

— Battons-nous donc ici, colonel Neill, dit-il.

— Je savais que vous seriez de mon côté !

Ils se dirigeaient vers la porte principale, à l'angle sud-est de la plaza. Neill se souvint soudain d'un détail :

— Et la corvée, où est-elle ?

— Ils sont en train de se raconter des histoires sous la porte-cochère, j'imagine, dit Bowie, pince-sans-rire.

Neill partit au petit trot vers la voûte ménagée dans le mur sud et que flanquaient, de part et d'autre, des logements. Il trouva les hommes de corvée prenant leurs aises sur les peaux de vaches remplies de sable qui bloquaient en partie l'orifice sud de l'entrée en forme de tunnel.

— Que veut dire ceci ? cria-t-il. Vous avez été désignés pour faire un certain travail.

Le soldat Wilson cracha contre le mur :

— Nous étions un peu fatigués, mon colonel.

— Où est le lieutenant Jones ? demanda Neill.

Le soldat Cloud sourit d'une oreille à l'autre :

— Un de ses jolis petits soldats de la Nouvelle-Orléans a des histoires avec les indigènes. Il est allé voir ce qu'il pouvait faire.

— Et maintenant, c'est sans doute lui qui a des histoires, poursuivit le soldat Robinson.

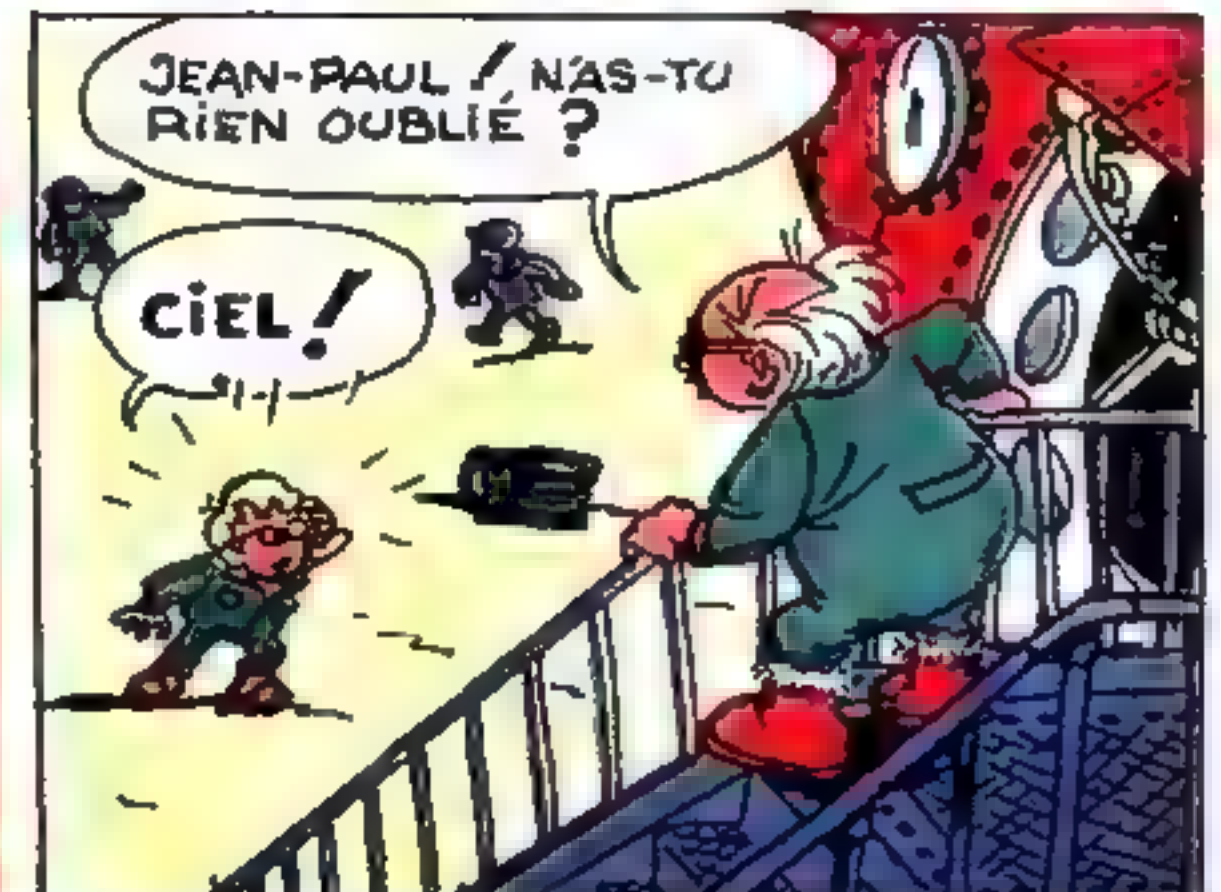
Toute la corvée éclata de rire.

Photo Artists Associés



Jim Bowie était imposant : plus de six pieds, quatre-vingt-cinq kilos pour le moins, une minceur musclée qui trahissait une force herculéenne, une rapidité feline des gestes.

DÉPART POUR L'ESPACE



Quelle nouveauté sensationnelle

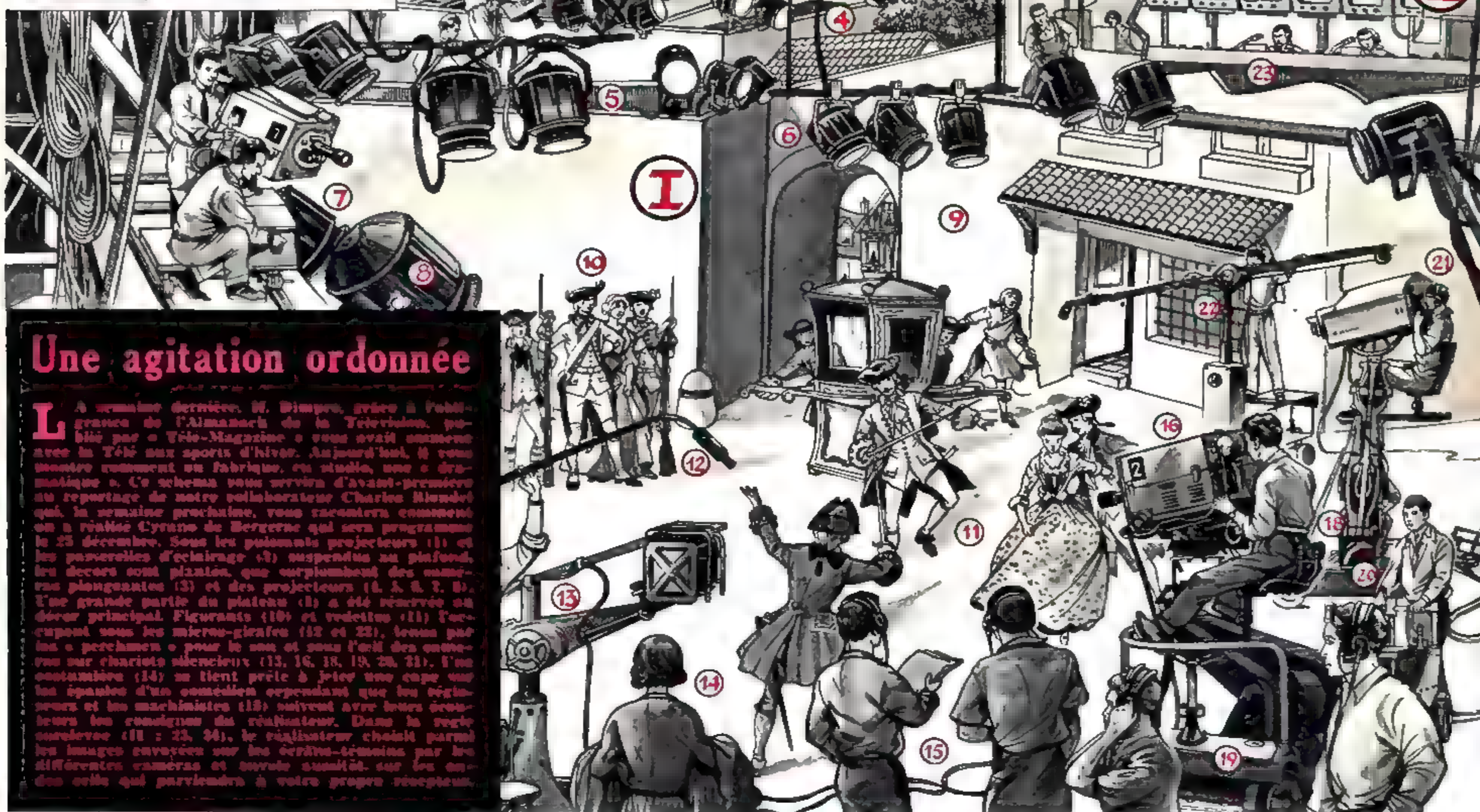
UN SANDWICH TOUT PRÊT !



TV

SVP

ON RÉALISE
EN STUDIO UNE
« DRAMATIQUE »



Une agitation ordonnée

LÀ semaine dernière, W. Disney, grâce à l'abonnement de l'Almanach de la Télévision, publié par « Télé-Magazine », vous avait présenté avec la Télé aux sports d'hiver. Aujourd'hui, il vous montre comment on fabrique, en studio, une « dramatique ». Ce schéma vous servira d'avant-première au reportage de notre collaborateur Charles Blondel qui, la semaine prochaine, vous racontera comment on a réalisé Cyrano de Bergerac qui sera programmé le 25 décembre. Sous les puissants projecteurs (1) et les passerelles d'éclairage (2) suspendues au plafond, les décors sont placés, que surplombent des caméras plongantes (3) et des projecteurs (4, 5, 6, 7, 8). Une grande partie du plateau (9) a été réservée au décor principal. Figurants (10) et vedettes (11) l'occupent sous les micros-girafes (12 et 23), tous par les « perchistes » pour le son et sous l'œil des caméras sur chariots silencieux (13, 16, 18, 19, 20, 21). L'animateur (14) se tient prêt à jeter une cape sur les épaules d'un comédien attendant que les régisseurs et les machinistes (15) suivent avec leurs écouteurs les consignes du réalisateur. Dans la salle supérieure (17 : 22, 24), le réalisateur choisit parmi les images envoyées sur les câbles-témoins par les différentes caméras et contrôle minutieusement les sons qui parviendront à votre propre récepteur.

Formidables!

Les Jouets Scientifiques

GéGé

Bientôt l'électricité et la Radio n'auront plus de secrets pour vous.

La chimie vous mènera de surprise en surprise, et quel monde étrange vous révélera le microscope!

Faites comme moi des centaines d'expériences et de découvertes passionnantes.

(Papa dit même que je m'instruis!)

5 BOÎTES

LE PETIT CHIMISTE
LE PETIT BIOLOGISTE
LE JEUNE RADIO
LE PETIT PHYSICIEN
LE PETIT ÉLECTRICIEN

PRIX : DE 39 à 59 NF environ

Vous trouverez dans chaque boîte une brochure explicative qui vous donnera toutes les instructions nécessaires pour réaliser les expériences.



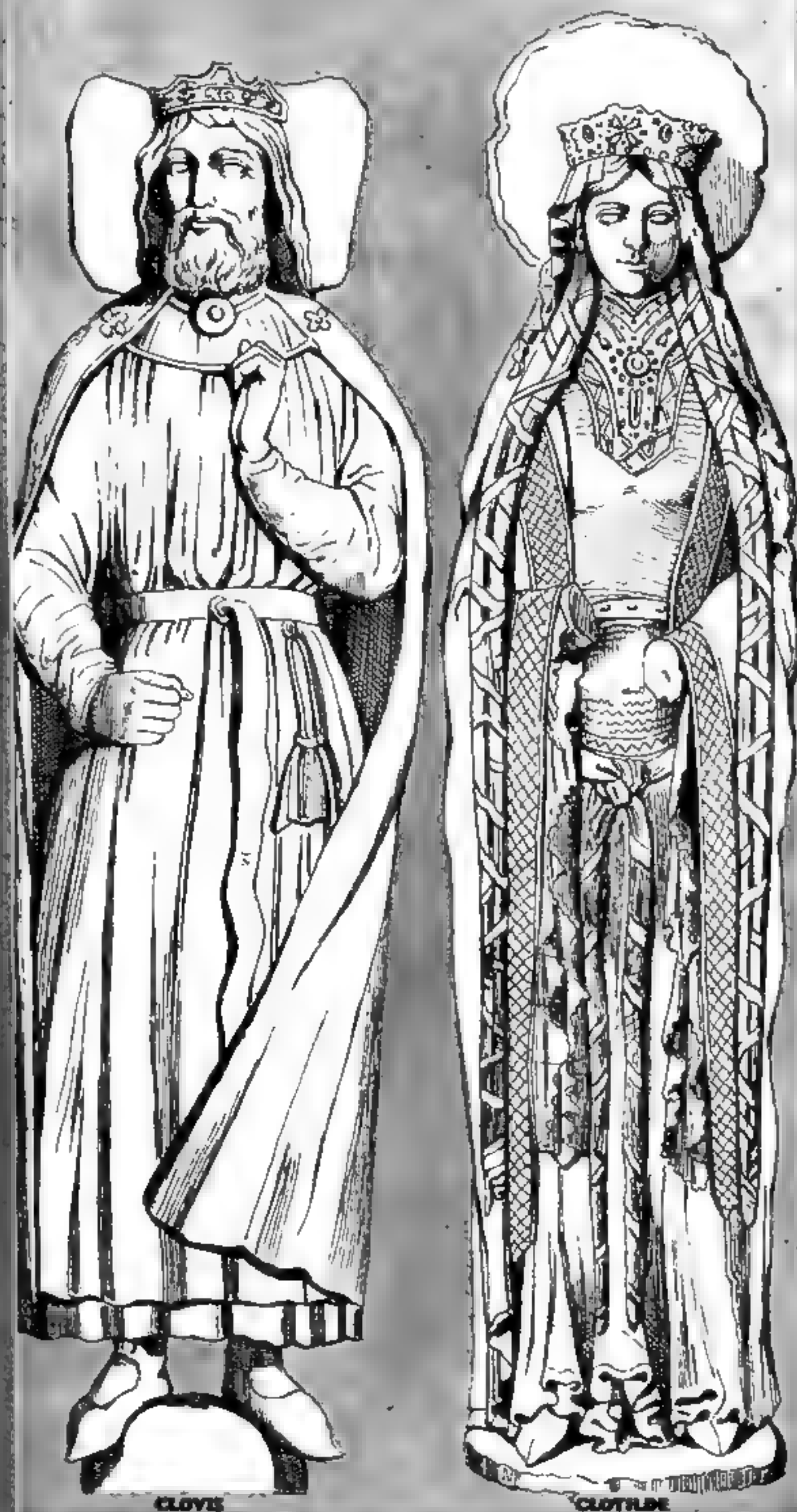
Bon

pour une documentation gratuite,
sans engagement, à adresser aux
Jouets GéGé. Montbrison - (Loire)

Nom:

Adresse:

Age:



LE BEAU NOËL D'UNE REINE DE FRANCE



Il faut dire que cet oncle ne s'était guère montré tendre à l'égard de sa famille : il avait fait décapiter le père et les frères de la jeune fille, tandis que sa mère était précipitée dans le Rhône. Seules, Clotilde et l'une de ses sœurs avaient été épargnées.

Clotilde était chrétienne, et sa grâce, sa pureté lui valurent de voir respecter par son terrible parent ses sentiments religieux. Il se contenta de la garder auprès de lui, tout en lui laissant une certaine liberté, à Genève, alors capitale de la Bourgondie.

Clovis entendit vanter les charmes et les vertus de la jeune princesse par son ami Rémi, évêque de Reims. Celui-ci avait le secret désir de lui voir épouser une princesse chrétienne, qui l'amènerait à la foi du vrai Dieu, lui ouvrant ainsi les cœurs des populations gallo-romaines du Nord et de l'Ouest de la France...



VERS l'an 486, alors que le jeune roi des Francs, Clovis, remportait la victoire rendue fameuse par le célèbre « vase de Soissons », vivait en Bourgondie, c'est-à-dire en Bourgogne, une jeune princesse nommée Clotilde. Belle, spirituelle, vertueuse, elle était si pleine de qualités que son oncle, Gondebaud, roi des Burgondes, avait renoncé à la faire mourir.



Baptême de Clovis, d'après une toile peinte de Reims, datant du XV^e siècle. On voit, en haut, la colombe miraculeuse et l'ampoule.



Après la bataille de Soissons, Clovis fit venir près de lui Aurelien, jeune noble gallo-romain de haute valeur morale : « Je veux te confier une mission difficile, lui dit-il. Sur les conseils de l'évêque Rémi, je me suis résolu à prendre pour épouse Clotilde, fille de Chilpéric le Burgonde, actuellement en résidence forcée à Genève, chez Gondebaud. Va et n'oublie pas que tu seras en pays ennemi ».



En effet, Gondebaud avait fort mauvaise réputation. Clotilde, d'autre part, était un trésor de guerre que son oncle couvait soigneusement. Dès qu'Aurelien fut en vue de Genève, il s'habilla en mendiant et entra seul dans la cité. Il se dirigea aussitôt vers l'église et se mêla aux miséreux qui se pressaient à la sortie de l'office. Clotilde, à cet instant, parut sur les marches du parvis.



Comme elle distribuait quelque argent aux pauvres, Aurelien s'avança, reçut une pièce de monnaie et se pencha pour baiser les mains de la jeune fille. En même temps, il murmura : « Si tu me permettais de te voir en secret, j'aurais de grandes choses à t'annoncer ». Et il disparut dans la foule. Peu de temps après, toujours vêtu en mendiant, il allait errer aux abords du palais de Gondebaud.



Habituee à la prudence, Clotilde n'avait pas répondu. Mais de retour dans sa demeure, elle donna ordre à l'une de ses femmes d'aller chercher le jeune mendiant. Seul avec Clotilde, Aurélien exposa l'objet de sa mission : « Clovis, roi des Francs, m'envoie vers toi et, si telle est la volonté de Dieu, il se propose de te prendre pour épouse. Afin que tu n'en doutes pas, voici son anneau qu'il te donne ».



« Mais je suis chrétienne », dit Clotilde. « L'évêque Remi a conseillé ce mariage à Clovis », repartit Aurélien. La princesse remit alors son propre anneau au jeune homme : « Retourne vers Clovis. Qu'il envoie tout de suite me réclamer à mon oncle. Mais que l'on m'emmène dès que Gondebaud aura accepté : il attend en effet son conseiller, Aridius, qui pourrait bien vouloir empêcher ce mariage ».



Au retour d'Aurélien, Clovis, suivant le conseil de Clotilde, le renvoya en ambassade officielle auprès de Gondebaud. Celui-ci ne savait que faire. Il objecta la différence de religion, mais Aurélien répondit que la jeune fille avait déjà donné son anneau en gage. Craignant une guerre avec Clovis, le roi des Burgondes se vit obligé d'accorder Clotilde pour femme au puissant roi des Francs.



Le voyage fut vite préparé, la caravane s'organisa et Clotilde put monter dans sa basterne. Une dot considérable s'entassait dans d'autres chariots. A peine les voyageurs étaient-ils partis qu'Aridius se présentait devant Gondebaud qui lui annonça : « Durant ton absence, j'ai fait alliance avec le roi des Francs. Je lui ai donné ma nièce en mariage ». Aridius entra alors dans une colère terrible.



« Belle alliance ! s'écria-t-il. Tu viens de t'engager dans une guerre perpétuelle. Ta nièce n'a sûrement pas oublié tes crimes envers ses parents. Elle va user de son pouvoir sur Clovis pour se venger... Mais il est temps encore : envoie tes cavaliers les plus rapides à la poursuite de la caravane. Il faut qu'ils parviennent à reprendre Clotilde et à la ramener au palais sans plus tarder ».



Comprenant son erreur, Gondebaud donna les ordres nécessaires. Après une longue course, les cavaliers rejoignirent enfin la basterne de Clotilde, l'entourèrent, l'arrêtèrent. Mais la princesse ne s'y trouvait plus. Se méfiant d'Aridius, elle avait prié Aurélien de la laisser monter à cheval et de galoper avec elle au plus vite jusqu'à la frontière franque, laissant le char poursuivre son chemin.



Les poursuivants ramenèrent les voitures et la dot, sans Clotilde. Celle-ci, cependant, arrivait à Villers-Cotterêts où Clovis fut frappé de la beauté et de l'esprit de sa fiancée. Le cortège se rendit à Soissons où, parmi des fêtes magnifiques, fut célébrée l'union qui consacrait, pour la première fois, l'alliance du prince chrétien et de l'élément barbare et qui allait bientôt changer la face de la Gaule.



Les deux époux s'entendaient parfaitement mais Clovis retardait encore sa conversion. La mort d'un fils au berceau le fit même douter de la puissance du Dieu de sa femme, mais la foi de la reine n'en fut pas ébranlée. Trois ans après le mariage, les Francs durent se défendre contre une invasion des Alamans. La bataille qui s'engagea près de Tolbiac fut terrible. Déjà, les Francs reculaient...



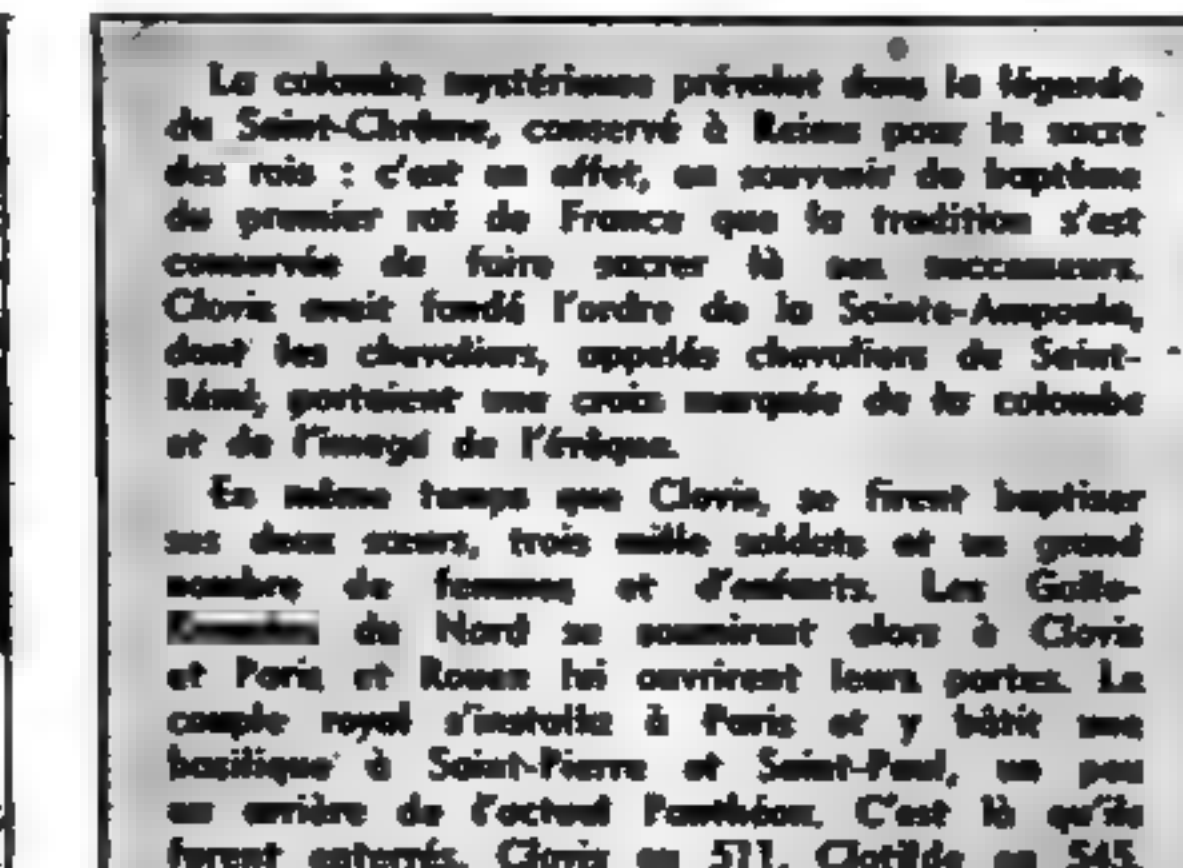
Tout en combattant, Clovis adjurait ses dieux barbares. Aurélien lui conseilla de prier plutôt le Dieu de Clotilde. « Viens donc à mon aide, ô Christ ! s'écria Clovis. Je me voue à toi ! ». Et, de nouveau, il se rua dans la mêlée. Les Francs, qui l'avaient entendu, se jetèrent à sa suite. Les Alamans furent bousculés. Clovis les poursuivit jusqu'au Rhin où ils firent leur soumission.



Clovis envoya un messenger à Clotilde pour lui dire comment il avait obtenu la victoire. La reine, alors, demanda à Remi d'instruire le roi dans la foi chrétienne. Mais Clovis hésitait encore à abandonner la religion de ses soldats. Il assembla les guerriers qui s'écrièrent : « Nous sommes prêts à suivre le Dieu dont le pontife Remi prêche l'immortalité, le Dieu qui nous a donné la victoire à Tolbiac ! »



Le baptême du roi franc eut lieu le 25 décembre 496, à Reims. Le prêtre qui portait le Saint-Chrême se perdit dans la foule, mais une colombe descendit du ciel, portant dans son bec une ampoule pleine d'un baume céleste. « Baisse la tête, fier Sicombre, dit l'évêque. Adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré ». Le roi fut plongé par trois fois dans l'eau du baptême et reçut l'onction sainte.

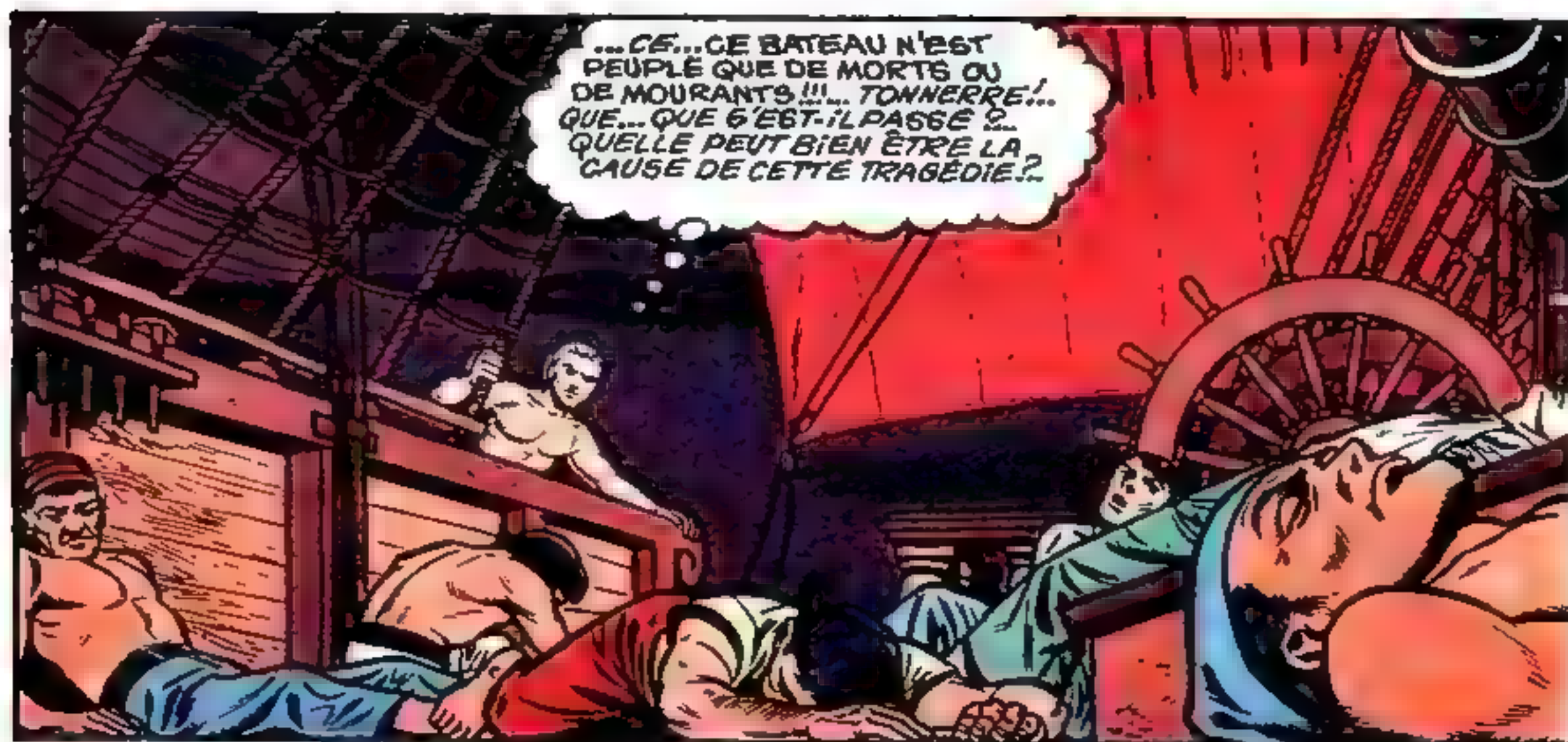


La colombe mystérieuse prévalut dans la légende du Saint-Chrême, conservé à Reims pour le sacre des rois : c'est en effet, en souvenir de baptême du premier roi de France que la tradition s'est conservée de faire sacrer là ses successeurs. Clovis avait fondé l'ordre de la Sainte-Ampoule, dont les chevaliers, appelés chevaliers de Saint-Rémi, portaient une croix marquée de la colombe et de l'image de l'évêque.

En même temps que Clovis, se firent baptiser ses deux sœurs, trois mille soldats et un grand nombre de femmes et d'enfants. Les Gallo-Romains du Nord se soumettent alors à Clovis et Paris et Rouen lui ouvrent leurs portes. Le couple royal s'installa à Paris et y bâtit une basilique à Saint-Pierre et Saint-Paul, un peu en arrière de l'actuel Panthéon. C'est là qu'ils furent enterrés, Clovis en 511, Clotilde en 545.

La vie de la reine avait été une longue suite de bienfaits et même de miracles ; elle fut canonisée. La première reine de France, sainte Clotilde, a bien droit à notre gratitude puisqu'elle fut le premier instrument de l'unité de notre pays, par la ruée qu'elle provoqua autour de Clovis. Ce Noël de l'an 496 n'est-il pas aussi un bon Noël pour la France ?

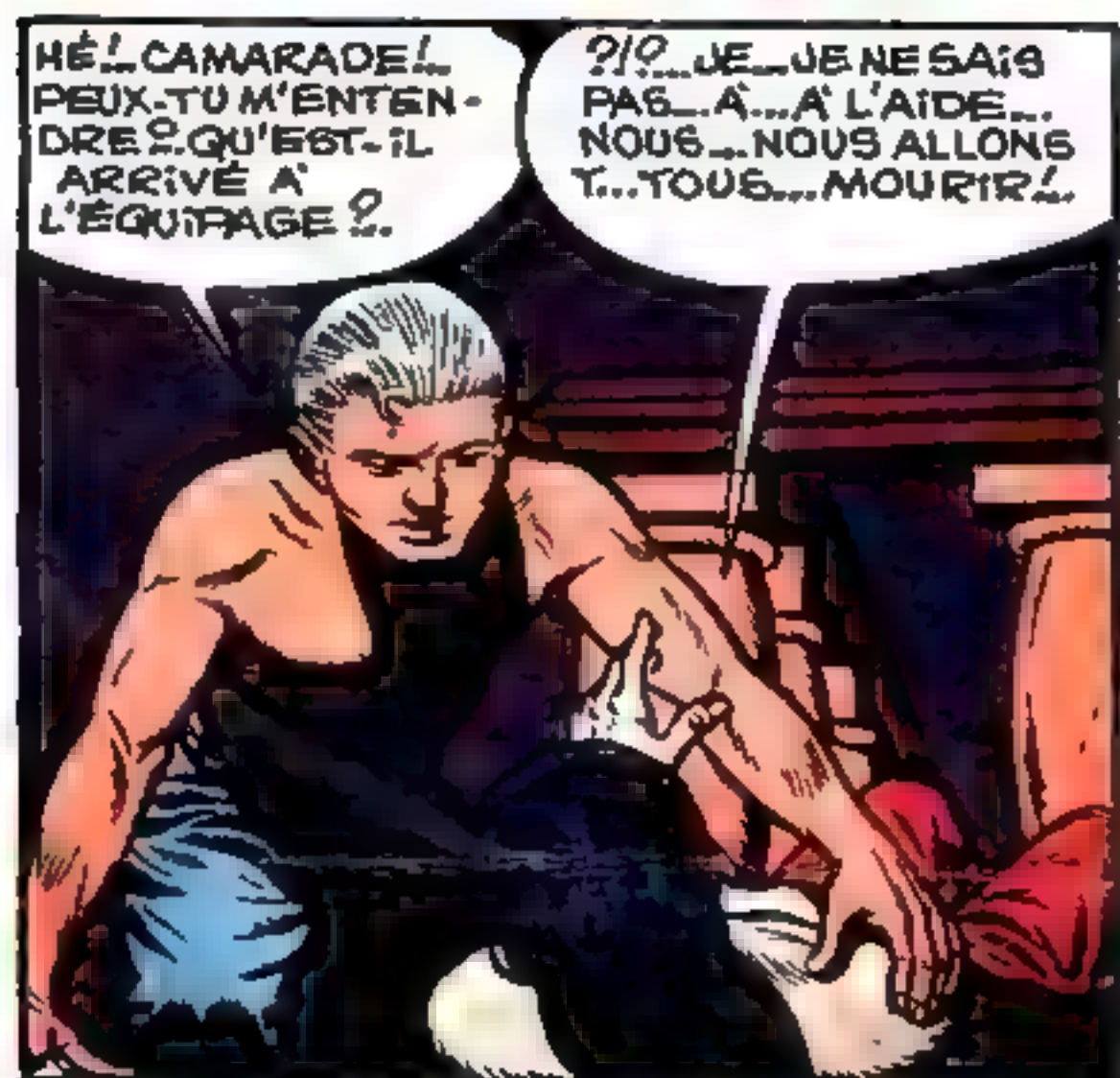
Le DÉMON



...CE... CE BATEAU N'EST PEUPELÉ QUE DE MORTS OU DE MOURANTS !!!... TONNERRE!... QUE... QUE S'EST-IL PASSÉ ?... QUELLE PEUT BIEN ÊTRE LA CAUSE DE CETTE TRAGÉDIE ?



ÉPIDÉMIE ? EMPOISONNEMENT ? BON SANG !... QUELS QUE SOIENT LES RISQUES, JE NE PUIS POURTANT PAS LAISSER CES AGONISANTS SANS TENTER DE LEUR PORTER SECOURS ! CERTAINS D'ENTRE EUX VIVENT ENCORE... PEUT-ÊTRE PEUT-ON LES SAUVER !



HÉ ! CAMARADE ! PEUX-TU M'ENTENDRE ? QU'EST-IL ARRIVÉ À L'ÉQUIPAGE ?

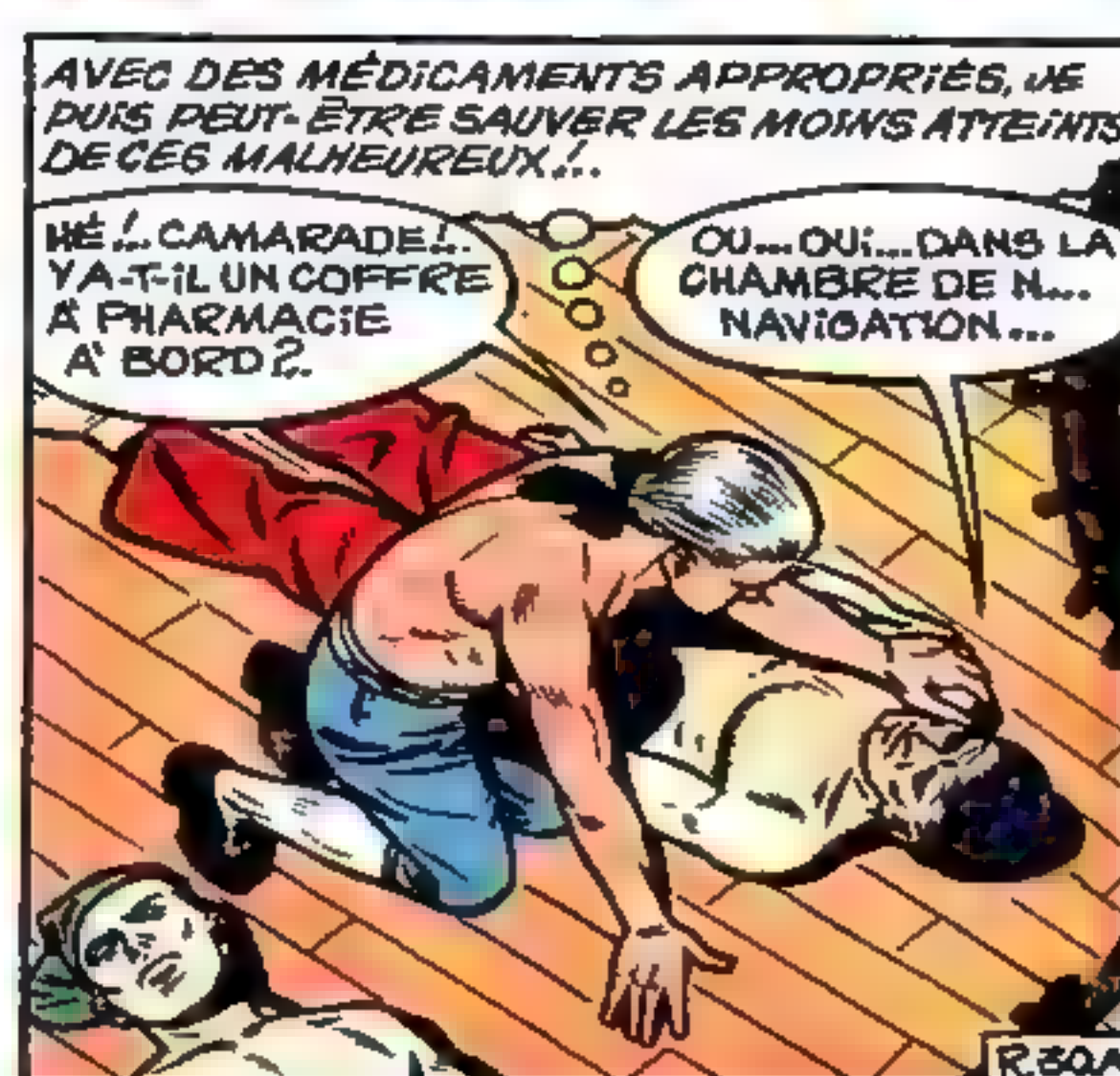
?!?... JE... JE NE SAIS PAS... À L'AIDE... NOUS... NOUS ALLONS T... TOUS... MOURIR !



LES... LES OFFICIERS... SONT... TOUS... MORTS LES P... PREMIERS... P... PUIS... ÇA A ÉTÉ... N... NOTRE TOUR...

HMM... J'EN CROIS MES RUDIMENTS DE MÉDECINE OÙ IL DOIT S'AGIR D'UNE SORTE DE SCORBUT DU AU MANQUE DE LÉGUMES ET DE FRUITS FRAIS...

À L'ÉPOQUE, LES OFFICIERS DE MARINE RECEVAIENT DES COURS ASSEZ APPROFONDIS DE MÉDECINE.



AVEC DES MÉDICAMENTS APPROPRIÉS, JE PUIS PEUT-ÊTRE SAUVER LES MOINS ATTEINTS DE CES MALHEUREUX !

HÉ ! CAMARADE ! Y'A-T-IL UN COFFRE À PHARMACIE À BORD ?

OU... OUI... DANS LA CHAMBRE DE N... NAVIGATION...

R.30A



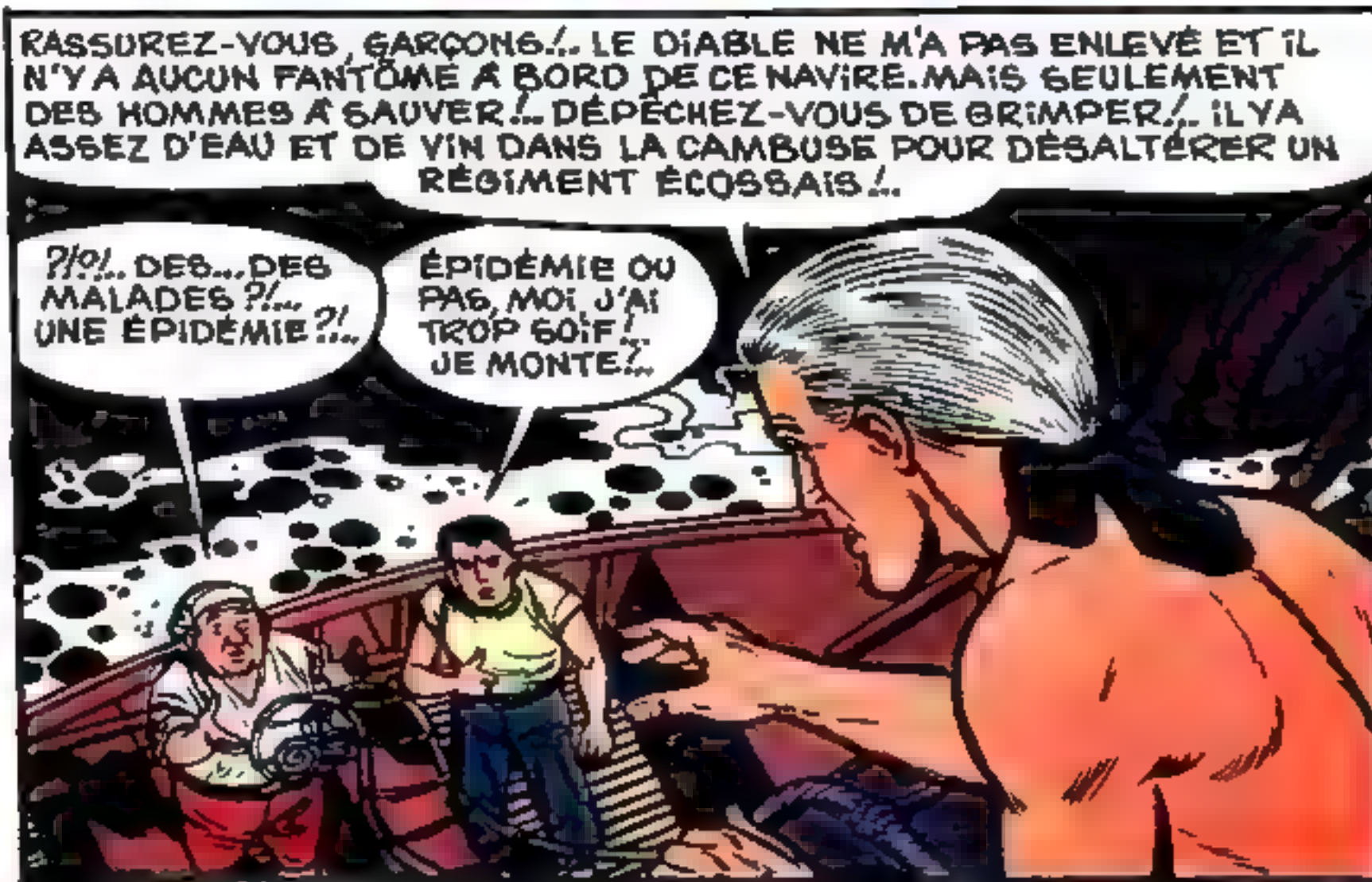
A... APRÈS LA... MORT DES OFFICIERS, P... PERSONNE NE C... CONNAISSAIT PLUS... L'EMPLOI DES MÉDICAMENTS... NOUS N'AVONS PAS... OSÉ Y TOUCHER P... PAR PEUR DE NOUS EMPOISONNER...

COURAGE ! JE VAIS ESSAYER DE TE TIRER DE LÀ ET, TES CAMARADES...



OHÉ !... ERIC !

?!?... CE SONT MES COMPAGNONS... ILS DOIVENT S'IMPATIENTER !



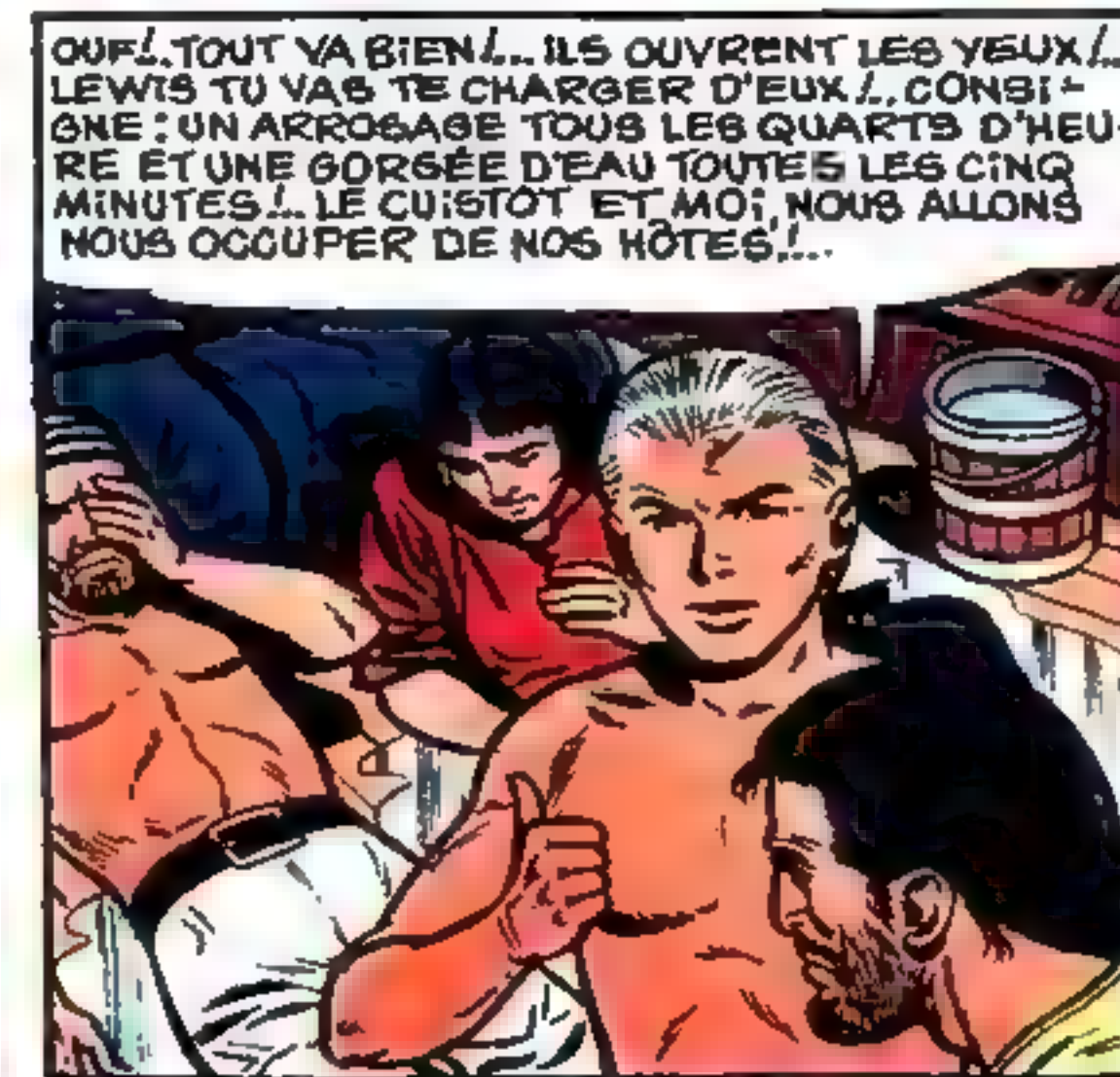
RASSUREZ-VOUS, GARÇONS !... LE DIABLE NE M'A PAS ENLEVÉ ET IL N'Y'A AUCUN FANTÔME À BORD DE CE NAVIRE. MAIS SEULEMENT DES HOMMES À SAUVER !... DÉPÊCHEZ-VOUS DE GRIMPER !... IL Y'A ASSEZ D'EAU ET DE VIN DANS LA CAMBUSE POUR DÉSALTÉRER UN RÉGIMENT ÉCOTSAIS !

?!?... DES... DES MALADES ?!... ?! UNE ÉPIDÉMIE ?!

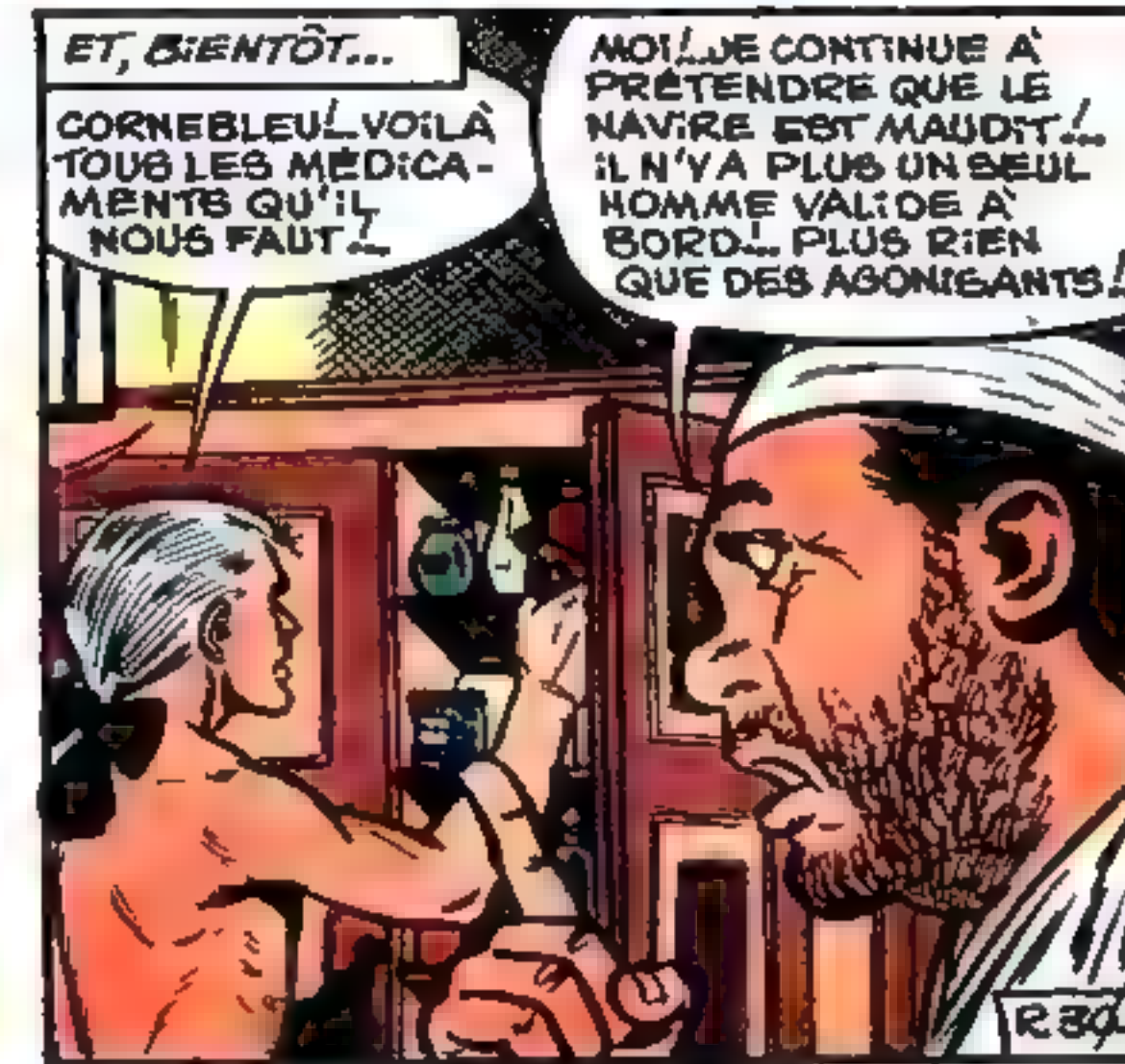
ÉPIDÉMIE OU PAS, MOI J'AI TROP SOIF ! JE MONTE !



ET QUELQUES INSTANTS PLUS TARD... DOUCEMENT, LES GARS !... PAS PLUS DE QUELQUES GORGÉES À LA FOIS !... VOUS ALLEZ VOUS TUER !... ARROSEZ PLUTÔT HERBERT ET LE MOUSSE D'EAU, DE LA TÊTE AUX PIEDS !



OUF !... TOUT VA BIEN !... ILS OUVRONT LES YEUX !... LEWIS TU VAS TE CHARGER D'EUX !... CONSIGNE : UN ARROSEMENT TOUS LES QUARTS D'HEURE ET UNE GORGÉE D'EAU TOUTES LES CINQ MINUTES !... LE CUISTOT ET MOI, NOUS ALLONS NOUS OCCUPER DE NOS HÔTES !...



ET, BIENTÔT... CORNEBLEU ! VOILÀ TOUS LES MÉDICAMENTS QU'IL NOUS FAUT !

MOI, JE CONTINUE À PRÉTENDRE QUE LE NAVIRE EST MAUDIT !... IL N'Y'A PLUS UN SEUL HOMME VALABLE À BORD !... PLUS RIEN QUE DES AGONISANTS !

R.30B

des CARAÏBES

DESSINS: V. HUBINON

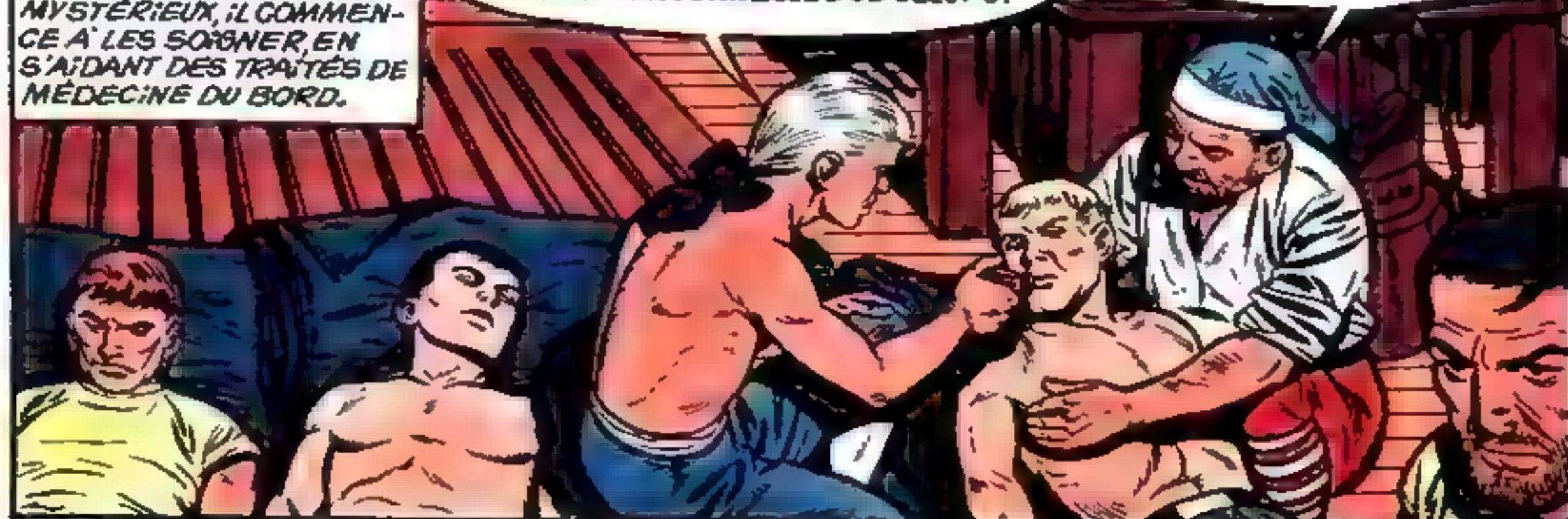
TEXTE: J.M. CHARLIER

RESUME. — Malgré les protestations de ses compagnons, Eric aborde le mystérieux vaisseau qui erre à l'aventure sur l'Atlantique Sud. Nul ne tient la barre.

MALGRÉ SON ÉPUISEMENT, ERIC AIDE DU MATRE-COQ S'EST MIS À LA TÂCHE... RASSEMBLANT LES MARINS TOMBÉS ÇA ET LÀ EN PROIE AU MAL MYSTÉRIEUX, IL COMMENCE À LES SOIGNER, EN S'ADANT DES TRAITEMENTS DE MÉDECINE DU BORD.

J'AI PU RECONSTITUER CE QUI S'EST PASSÉ!... LES OFFICIERS ONT EFFECTIVEMENT SUCCOMBÉ, LES UNS APRÈS LES AUTRES, EN QUELQUES HEURES, APRÈS AVOIR PARTAGÉ AVEC LE COMMANDANT UN JAMBON TIRÉ DES PROVISIONS PERSONNELLES DE CELUI-CI.

INTOXICATION FOUROYANTE!... CE JAMBON ÉTAIT SÛREMENT AVARIÉ. ÇA N'EXPLIQUE PAS QUE LES HOMMES D'ÉQUIPAGE SOIENT MALADES EUX AUSSI!...



SI! D'APRÈS LE JOURNAL DE BORD, LE VAISSEAU EST FRANÇAIS ET REVIENT DE BOURBON, LES VENTS CONTRAIRES ONT AUGMENTÉ LA DURÉE DE SON VOYAGE AU-DELÀ DE TOUTE MESURE!... LES HOMMES SONT MALADES, NON PAR EMPISONNEMENT COMME LEURS OFFICIERS, MAIS PAR MANQUE DE VIVRES FRAIS!...

OH!...



ENCORE UN QUI NE SOUFFRIRA PLUS!... PAUVRE GARS!... PLUS QUE DE MÉDICAMENTS, CES MALHEUREUX ONT BESOIN DE LÉGUMES ET DE FRUITS FRAIS!... DÉS QUE LEWIS ET LE MOUSSE SERONT RETAPÉS, NOUS IMMERGERONS LES MORTS ET NOUS ESSAIERONS D'ATTEINDRE LA CÔTE!...



PLUSIEURS HEURES ONT PASSÉ. BIEN QU'ENCORE TRÈS FAIBLES, LES COMPAGNONS D'ERIC SONT ENFIN TOUTS SUR PIEDS!...

D'APRÈS MES CALCULS, LA CÔTE AFRICAINE EST TOUTE PROCHE!... C'EST LÀ QU'EST LE SALUT!...

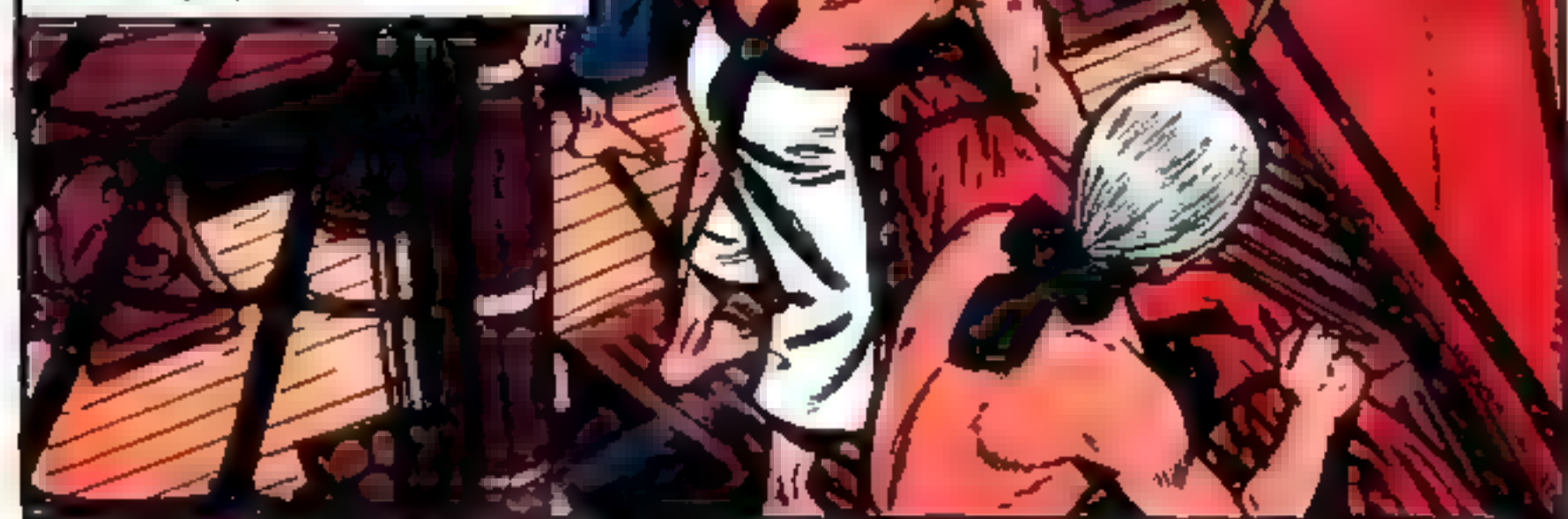


LE CUISINIER VA PRENDRE LA BARRE ET GARDER LE CAP. NOUS, NOUS ALLONS ÉTABLIR LA VOILURE, VERGUE PAR VERGUE!... HEUREUSEMENT IL N'Y A PAS DE TEMPÊTE À CRAINDRE QUANT AU MOUSSE, JE LE NOMME INFIRMIER!...



R.31A

TANDIS QUE LE VAISSEAU PREND LENTEMENT SA ROUTE, ERIC ET SES DEUX MATELOTS, COURANT AU LONG DES MARCHES, COMMENCENT À BRASSER VOILES ET CORDAGES, NE GARDANT QU'UNE VOILURE RÉDUITE MAIS FACILEMENT MANOEUVRABLE PAR UN ÉQUIPAGE PEU NOMBREUX!...



JARNICOTON! À TROIS, CETRAVAIL EST PLUS ÉPUISSANT QUE LES GALÈRES!...

DU NERF! IL Y VA DE NOTRE PROPRE SÉCURITÉ.

ET BIENTÔT BIEN ORIENTÉ AU VENT, SES VOILES BONFLÉES, LE VAISSEAU PREND DOCILEMENT SON ALLURE ET ACCÉLÈRE SA COURSE, AIDÉ PAR UNE LÉGÈRE BRISÈ. ERIC ET SES HOMMES PEUVENT ENFIN PRENDRE UN PEU DE REPOS.



HUM! AVANT DE TOUCHER AUX PROVISIONS DE BORD, NOUS FINIRONS DE CONSOMMER CELLES DE NOTRE CANOT!... C'EST PLUS SÛR!...

CE SOIR-LÀ, LES DERNIERS DEVOIRS SONT RENDUS AUX MORTS, SELON LES USAGES DE LA MER.



DIEU AIT SON ÂME!...

C'EST FINI! ENFIN! JE... JE CROIS QUE JE N'AURAIS PAS PU TENIR UNE FOIS DE PLUS! SEIZE MORTS! C'EST... C'EST EFFROYABLE!...

COURAGE PETIT! HÉLAS! MALGRÉ TOUTE LA SCIENCE D'ERIC, J'AI BIEN PEUR QU'IL Y EN AIT ENCORE D'AUTRES!...

C'ÉPENDANT, AVEC SA CARGAISON DE MALADES ET DE MOURANTS, LE VAISSEAU POURSUIT SA COURSE VERS LA CÔTE AFRICAINE... L'ATTEINDRA-T-IL À TEMPS?...



R.31B

Ivanhoe

RÉSUMÉ. — Dans le château de Torquilstone assiégé par une armée d'outlaws commandée par le Chevalier Noir, Front de Boeuf, avec de Bracy et de Bois Guilbert, retiennent prisonniers plusieurs notables parmi lesquels le chevalier Wülfred Ivanhoe. Front de Boeuf, qui vient de se mesurer en combat singulier avec le Chevalier Noir, est mourant et délire.

Texte de BERNARD LEROY d'après WALTER SCOTT - Dessins d'ANTONIO PARRAS



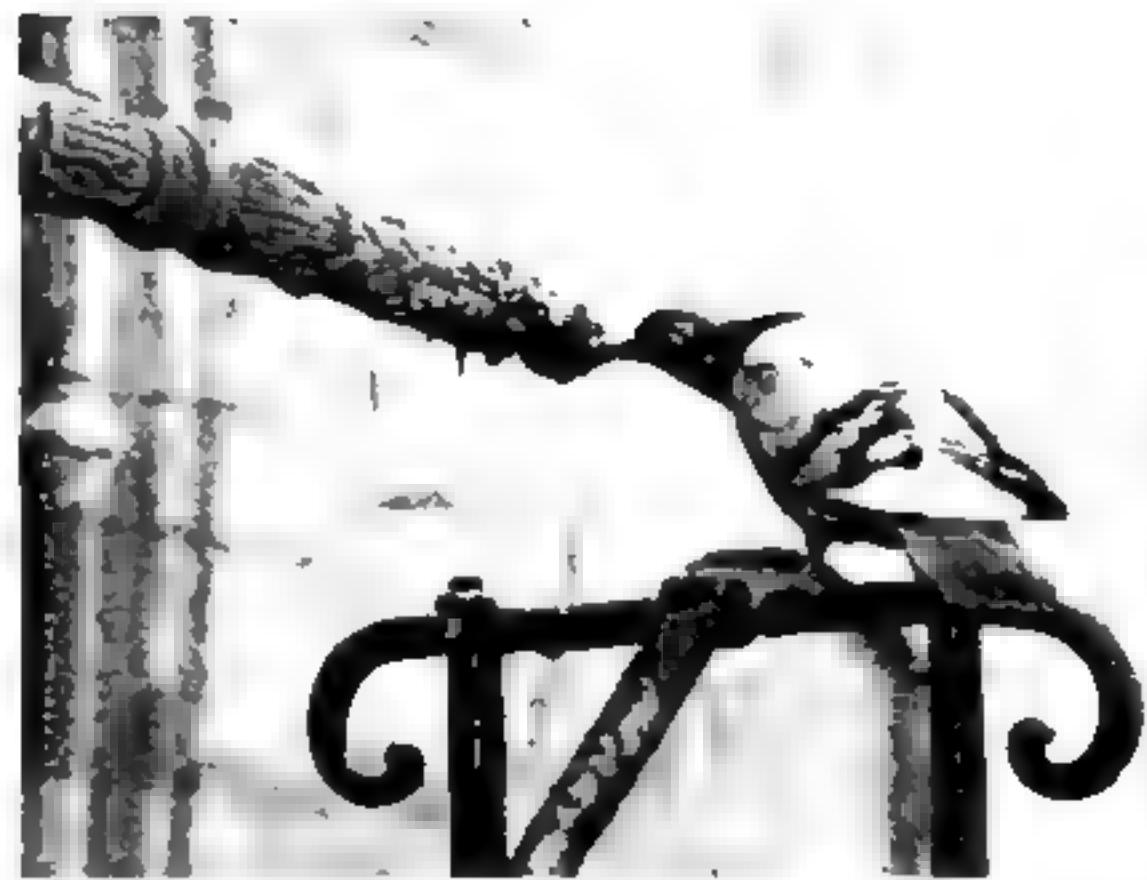


Notre concours permanent de photo-animaux redevient celui des portraits-outils

Les pigeons ne vous ayant pas encore beaucoup inspirés cette semaine, nous ne pouvons, dans le peu d'envois qui nous sont parvenus, primer que ces deux photos: le pigeon assotifié d'Anne Vergez, 12 ans, rue des Martyrs à Lalinde (Dordogne) et la famille de pigeons apprivoisés de Gilles Decool, 22, rue de l'Etoile à Bar-le-Duc (Meuse).

★

Et nous revenons désormais au portrait-outil qui, jusqu'aux vacances, vous a tellement enthousiasmés, en modifiant toutefois légèrement le règlement: cette semaine, vous allez nous adresser des photographies de Père Noël, et exclusivement de Père Noël, composées avec des outils, du fil de fer, etc. Les envois publiés seront, comme d'habitude, récompensés par des abonnements.



petites annonces...

NOS PETITES ANNONCES SONT LES MOINS CHERES DE FRANCE ! Elles ne coûtent, en effet, que 1 NF la ligne de 40 lettres ou espaces. Réduction de 50 % pour les détenteurs du Carnet de Bord.

ATTENTION ! En aucun cas, notre journal ne transmettra les réponses; il convient donc d'indiquer clairement dans chaque annonce l'adresse où l'on désire les recevoir. Ne perdez pas patience, toutes vos annonces passeront intégralement; nous vous demandons seulement de tenir compte d'un indispensable délai d'impression d'une quinzaine de jours.

NOUS AVONS PREVU, POUR VOUS, QUATRE RUBRIQUES: échanges, achats et ventes, demandes de correspondants, le coin des parents. Toute correspondance relative à cette rubrique doit être adressée à « Petites annonces, Journal Pilote », 38, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e).

ACHATS ET VENTES

Cherchez disques Anisim Allouard. Faire offres à P. BERNARD, 32, fg de Belfort, à Dole (T. de B.).

Recherche anciennes collections illustrées O.K. Pic Nic, Journal de Toto. Faire offres J. PEREZ, à Piqueux, Lézignan (Gironde).

V. matériel de luminaire: moulinet SAM comme au film de verre, neuf. Prix: F. 5000. Claude GAND, 117, rue Tolstoï, Villeurbanne.

Vende beau train élect. HO, grand réseau, nombreux accessoires, bon état. J. BOSSARD, 3, r. de l'Abbaye, Bar-s-Aube (Aube).

Train Hornby Transf. Ot. Loco TNYE-roule sans. PAGES 90 r. d'Assas, Paris-6^e. Odé. 36-66.

Vende 3 camions militaires, bon état. J.-L. VOUAUX, 1, r. Maignan, Valence (Drôme).

V. Dinky Toys et super Toys, ét. nf. A. COIFFER, 17, villa Saurat, Paris. GDB. 08-33.

V. Occ. MBX rails et catén. V8 50 wag. V8 et markins. Tr. jrs 19 h. VIE, 131, bd Gallieni D. 3.1922 Villeneuve-La Garenne.

SOLUTION DES JEUX DES PAGES 30-31

MOTS CROISES

Horizontalement: I. Palestine. — II. Sa. Ur. — IV. Ecritures. — V. Frédéric. — VI. Royaume. — VII. 01 - Rente. — VIII. h - Us. — IX. Ségolène.

Verticalement: I. Palestine. — 2. Crésus. — 3. Roy. — 4. Es - Mm. — 5. Sauter. — 6. Urna. — 7. Rian. — 8. Na - EC - Tm. — 9. Eric - Tex.

COMPLETEZ LE DESSIN

Une machine.

LA PHOTO TRUQUEE

Elle est d'essence en haut et à gauche disparu - barrière allongée - carton blanc plus haut - sac à main (près de l'extincteur) en moins - bouchon de la réserve d'essence du premier kart effacé - réserve d'essence du deuxième kart effacé - coupe du deuxième pilote modifié - chaussure droite du premier pilote restaurée - barre au diagonale du premier kart effacé - main à l'extrême gauche supprimée.

CHACUN DESSIN A SA PLACE

1^{er} dessin: le dessin C: Bob Farfaut commence à patiner. Il n'a pas encore fait de tour dans la glace et ne s'est pas blessé au genou.

2^e dessin: le dessin D: Bob Farfaut vient de se blesser au genou.

3^e dessin: le dessin B: Il y a maintenant un trou dans la glace.

4^e dessin: le dessin A: En effet, Bob Farfaut commence à s'échauffer. Vous voyez qu'il vient de retirer son manteau.

pour demander votre CARNET DE BORD

Envoyez dix bons semblables à celui qui figure dans l'angle de cette page, et dont les numéros se suivent en joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse. Adressez, enfin, le tout à « Carnet de bord » de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e).

CONCOURS "CHASSE-TAMPONS"

(Suite de la page 2)

PREMIERE CATEGORIE: Jean-Paul Poigues, 3, rue Du Jardin, Cherbourg (Manche); Michel Rivière, F.O.G.M., Mafin (S.-et-M.); Christel Pommerehne, 101, rue Franklin, Angers (M.-et-L.); Pierre Magnien, 24, rue des Minimes, Mâcon (S.-et-L.); Anne-Marie Charliot, 104, rue Denis-Papin, Rungis (Seine); Henri Gauthier, 3, rue Jobbé-Duval, Paris (15^e); M.-J. Subiger, 22, rue Thiers, Belfort (Territoire de Belfort); Pierre Bettevax, Viry (Hte-Savoie); Alex Lecadet, 13, rue Louis-Auber, Rouen (S.-M.); Dominique Bourrier, 12, place d'Erion, Reims (Marne); Marie-Jeanne Rayer, 17, rue Houppé, Tours-sur-Marne (Marne); Jean Souccour, 10 bis, rue

Duval, Amiens (Somme); Hugues de Karrot, 19, rue de Seine, Boulogne-sur-Seine (Seine); Jean-Pierre Santovac, 33, rue Sébastien, Châlons-en-Roi (Seine); Charles-Louis Foulon, 165, rue de Fougères, Rennes (I.-et-V.); Jean-Pierre Ploard, 7, rue du Bonnel, Mantes-la-Jolie (E.-et-L.); Michel Arrive, 8, rue du Port-des-Augustins, Verdun (Meuse); Jean-Claude, 24, rue de Bel-Air, St-Quentin (Aisne); Claude-Michel Braumier, 13, Bd de Reuilly, Paris (12^e); Bertrand Marie, E.M.A., La Madeleine, Evreux (Eure); Henri Bérenger, 26, rue Coll, Yzeure (Allier); Eric Souze, 24, rue Gaston-Chéreau, Niort (D.-S.); Christian Braumier, 162, Bd de Chersonne, Paris (20^e); Alain Bouley, 7, rue Alsace-Lorraine, Nice (Alpes-Maritimes); Richard Oskil, 9, rue Marcelin-Berthelot, Nogent-sur-Oise (Oise); Renaud Balthère, 21, place du Dr-Mouffler, Villers-Cotterets (Aisne).

DEUXIEME CATEGORIE: Jean-Luc Briffonnet, 20, rue Le Dantec, Paris (13^e); J.-M. et G. Courtin, 19, rue Normandie, Le 3 Wave, Brabant (Belgique); Jean-Claude Vautry, 2, rue de Châlon, Paris (12^e); Simon Gérard, Guepport par Trarville en Barrois (Meuse); Patrick Monfiliotte, 19, rue Ste-Hélène, Saint-André (Nord); Miles Portant, 20, Grande-Rue, Cluses (Haut-Savoie); Jean-Claude Foucher, 4, rue Friedland, Bourges (Cher); Daniel Chevalier, 20, rue Barzès, La Rochelle (Ch.-M.); Alain Lemayre, 58, A, rue de Paris, Rouy-sur-Belle (Seine); Daniel Lemaudin, 30, rue de Cambrai, Lille (Nord); Jean-Paul Poigues, 3, rue Du Jardin, Cherbourg (Manche); M. Subiger, 22, rue Thiers, Belfort (Territoire de Belfort); Yves Van Houvermaire, 14, rue Lige, Liège (Austral); Jacky Gauthier, Guepport par Trarville en Barrois (Meuse); Bernard Layben, 67, avenue des Terres, Paris (17^e); Jean-Claude Jamin, 11, rue Mac-Mahon, Nancy (M.-et-M.); Alain Flichebat, 42, rue de la Liberté, Amiens (Somme); Gérard Vantaggioli, 75, rue Philomène, Arles (Vaucluse); Catherine Lévy, Vencevalours (Meuse); Jean-Paul Gaudy, 25, rue Raymond-de-La-Grange, Villeneuve-Saint-Georges (S.-et-O.); Paul Roussel, 11, avenue G.-Solais-Virelley (S.-et-O.); Michel Ramcharin, 6, rue Cornus, Arles (Vaucluse); Daniel Foucher, 29, rue Lénine, Saint-Cyr-l'École (S.-et-O.); Christian Puzosin, 62, Grande-Rue, Villeneuve-Le-Roi (S.-et-O.); Thierry Monquellier, 5, route Nationale, Pont-à-Marcq (Nord).

TIMBRES

ACHETEZ des timbres-poste garantis tous authentiques et différents

ETRANGER: 500 diff. = 5 NF
FRANCE: 200 diff. = 5 NF
COMMUNAUTÉ: 100 diff. = 3 NF
LES 3 COLLECTIONS 10 NF
CATALOGUE GRATUIT N° 7
FULCHIRON 24, Rue Justice
DRANCY (Seine)

FAITES, VOUS AUSSI, DES MONTAGES, DES ESSAIS, DES EXPERIENCES D'ELECTRONIQUE grâce à JUNIOR ELECTRONIQUE

le jouet de l'an 2000

Avec un tournevis, sans outillage, sans courant, réalisez:

- un récepteur à cristal de germanium,
- un récepteur à cristal et transistors,
- une liaison téléphonique,
- des signaux morse en scot,
- de la musique électronique,
- un laserphone,
- un émetteur radiotélégraphique,
- un réseau complet de trafic de T.S.F., etc.

Plus de 20 jouets en UN SEUL
Documentation complète (contre
1 timbre) et vendue chez:

PERLOR RADIO

16, rue Hérold, Paris (1^{er})
et dans tous les magasins.



**ULTRA
FEX**

6x9

"HIMALAYA"

l'appareil de l'année

29.75 NF

RASH-FEX

19.50 NF

En vente chez les négociants photo

Demandez notice U 65
et appareil miniature gratuits
INDO 43, rue CULATIES-LYON



TIMBRES POSTE

PHILATELIE POUR TOUS

15, rue Laffitte, PARIS-9^e

100 EUROPE	25 IRAN	10 CONGO
100 ASIE	50 ITALIE	10 GABON
50 OCEANIE	50 JAPON	10 GUINEE
50 AUSTRALIE	25 PEROU	12 LAOS
25 BOLIVIE	50 RUSSIE	20 LIBAN
50 BRESIL	50 SUEDE	18 SARRE
50 INDE	50 TURQUIE	15 TOGO

Chacune de ces 21 collections
1 NF 75 (port compris)
10 collections au choix: 14 NF
NOEL - CADEAUX - EPREUVES
tout pour la philatélie dans
l'édition 1961 de
PHILATELIE POUR TOUS
36 pages richement illustrées
envoyé contre un timbre de 0,25

Pilote

Editeur: DARGAUD S.A.
31, rue du Louvre
PARIS-2^e

Tél.: Central 67-60 - Central 61-62

Directeur: Jean NEBRAND
Rédacteur en chef: Denis LEFÈVRE-FOUSSANT
Conseil de rédaction:
R. JOLY, R. GOSCHNY, J.-M. CHARRIER

ABONNEMENTS

France et Communauté française	Etranger (suif: Benelux et Suisse)
12 mois 37 NF	42 NF
6 mois 19 NF	22 NF
3 mois 10 NF	11 NF

C.C.P. Paris 2375-25

BENELUX: Editions du Lombard
1 à 7, Avenue P.H. Spaak, Bruxelles

ABONNEMENTS

1 an 45 FR.

6 mois 25 FR.

SUISSE:

Interpress S.A., Baumstrasse, Lausanne

ABONNEMENTS

1 an 45 FR.

6 mois 25 FR.

Compte chèque postal: 11.133-51

ABONNES

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande d'abonnement, accompagnée d'un timbre à 0,50 NF.

La reproduction des textes et des photographies est interdite. PILOTE décline toute responsabilité pour les documents envoyés. Les numéros non utilisés ne sont pas rendus.

Publié par: ÉDIPRANCE,
38, rue Notre-Dame-des-Victoires,
Paris (2^e).
Central 12-75,
13-34, 16-99.

BREVET DE
"PILOTE"

60



L'INSPECTEUR ROBILLARD

★ PAR PIERRE BELLEMARE ET MOALLIC ★

RESUME. — Robillard aurait dû s'apercevoir qu'un des arbustes du jardin avait changé de place. Ce qui prouvait que Ferdinand avait utilisé une ruse de Sioux. Notre inspecteur est prisonnier des bandits voleurs de chiens. L'infâme Castosa triomphe de...



LA SEMAINE PROCHAINE VOUS POURREZ VÉRIFIER SI VOUS AVEZ EU DU FLAIR, EN DÉCOUVRANT LES INDICES QUI ONT ÉCHAPPE À NOS HÉROS.

(A suivre.)

Directeur de Publication : G. DARGAUD - Comité de Direction : G. DARGAUD, M. VENET, N. GOUJON, P. PEIGNÉ, Administrateurs. - Loi N° 49-956 du 16-7-1949 sur les publications destinées à la jeunesse. Débit légal 4° crim. 1960. - Éditeur N° 26 - Imprimeur N° C 219 - Imprimerie GEORGES LANG. 11, rue Curial Paris-19° - DÉCEMBRE 1960.

Pilote

BOGMADA 65

N° 61

22 DÉCEMBRE 1960

Deuxième année

0,80 NF



LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRÉ DES JEUNES

Belgique 10 francs

Suisse 1.20 francs

NOËL
A LA T.V.
CYRANO
de Bergerac



Bonne fête, Nicolas !

De Jacky Théroude, avenue de Barrige, à Issoire (Puy-de-Dôme) :

« Mon cher Nicolas. Je t'écris spécialement à toi parce qu'aujourd'hui c'est ta fête, aussi je me permets de te dire de la part de toute la famille : « Bonne et heureuse fête, Nicolas, je souhaite de tout mon cœur que ta maman n'aura pas oublié de te la souhaiter et qu'elle t'aura fait des tas de cadeaux, et de bonnes choses et qu'on t'aura offert des chouettes de jouets pour faire envie aux copains. Tu pourras, avec ces merveilleux trucs, t'amuser avec Alceste, Rufus et les autres, les inviter à goûter... Enfin, au revoir, Nicolas et à bientôt dans « Pilote ».

Nos lecteurs sont observateurs

De Patrick Martin, 2, rue Pavaine, à Saint-Amand (Nord) et Charlotte Frager, rue de la Passerelle, Résidence C, à Bry-sur-Marne (Seine) :

« Dans le « Pilote » n° 59, en page 11, il y a une erreur : sur la photo du coin supérieur droit, les lettres J.Z. (Jardin Zoologique) sont inversées : donc, le service qui est chargé de photocopier le négatif l'a inversé et le présent à l'envers, car dans les autres photos, « J.Z. » est bien à l'endroit. »

Parfaitement exact ! Une mention d'honneur est moralement décernée à nos deux amis pour leur sens de l'observation.

Astérix en disque

Vous pouvez dès maintenant vous procurer le premier disque des aventures d'Astérix le Gaulois (Festival), de René Goscinny et Albert Uderzo, adapté et réalisé par Jacques Gornier, interprété par l'équipe de comédiens que vous entendez tous les jours sur l'antenne de Radio-Luxembourg, dans l'émission « Pilote ». Vous voudrez, nous en sommes sûrs, écouter les délicieuses aventures du petit guerrier au grand caractère, qui sera accompagné, comme toujours, par ses nombreux amis : Obélix, le livreur de menhirs, Panoramix, le druide, Abraracourcix, le chef. Astérix mène le combat contre ses malheureux ennemis, les Romains de Petibonum, qui, nous vous le disons, n'ont pas fini d'en voir !

Le premier journal d'un club « Pilote »



Nous venons de recevoir un exemplaire du premier numéro de l'INTERNATIONALES CLUB PILOTE MAGAZINE et nous adressons à tous les membres de ce Club nos plus vives félicitations pour leur réussite !

Automobile, voyages, aviation, sports, épistémologie, voilà les articles de bon de cette publication, sans compter les comptes rendus de diques et de films et enfin un feuillet de culture !... feuillet qui tiendra les lecteurs en haleine jusqu'au « prochain numéro ».

Le Club, outre la création de son journal, a entrepris trois collections : diques de boîtes de vin, en-têtes de lettres et collection de cartes postales.

Un grand bravo à l'INTERNATIONALES CLUB PILOTE qui compte actuellement neuf membres et dont le président, Gérard Paillet, 134, cours La Fayette, à Lyon-3^e (Rhône), espère doubler l'effectif d'ici le trimestre prochain.

LES INSIGNES



« Pilote » a créé pour vous de magnifiques insignes émaillés que vous serez fiers de porter. Pour recevoir chez vous, franco de port, l'insigne « Pilote », envoyez à « Pilote », par mandat, compte chèque postal, ou en timbres, la somme de 2 NF. Spécifiez bien si vous désirez que l'insigne soit monté sur patin (pour la boutonnière) ou sur épingle.

Nous vous signalons qu'il vous faudra quelques jours de patience avant de recevoir votre insigne, car nous sommes submergés de demandes.

CHRISTIAN BRINCOURT

(de « 10.000.000 d'auditeurs »)

« On m'appelle le reporter-sparadrap » !



NOUS recevons souvent des lettres de jeunes qui voudraient « faire du journalisme ». S'il est vrai, peut-être, qu'« il mène à tout, à condition d'en sortir », il est encore plus sûr que le difficile est « d'y entrer ».

Et il y aurait un roman à écrire sur : « grandeur et servitude du métier de journaliste ». Écoutez plutôt Christian Brincourt, reporter de Radio-Luxembourg envoyé spécial de « 10 000 000 d'auditeurs » en Algérie.

La salle de rédaction de « 10 000 000 d'auditeurs », rue Bayard à Paris. Il y règne la même atmosphère fiévreuse que dans tous les journaux du monde. Au téléphone, Armand Jammot, le rédacteur en chef, donne ses instructions à un reporter, envoyé spécial à Bruxelles. Cela me laisse le temps d'apercevoir, épinglées aux murs, les photos de tous les membres de l'équipe.

L'une de ces photos représente justement Christian Brincourt. On sait que ce jeune et talentueux journaliste a été blessé, en service commandé, en Algérie, pendant qu'il assurait le reportage de ces jours troublés.

Je demande à quel hôpital il se trouve.

Jammot sourit : « Notre reporter-sparadrap ? Mais, il a repris le travail. Il va appeler d'une minute à l'autre, d'Oran. »

15 ÉCLATS DE GRENADE

Le temps d'apprendre que cette appellation de « reporter-sparadrap » est un surnom affectueux, en hommage au zèle de Brincourt, toujours, pour mieux voir, au premier rang des manifestations et déjà blessé par les policiers parisiens, alors qu'il assurait le compte rendu de bagarres à la Mutualité, et le téléphone grésille. C'est lui.

— Je vous croyais à l'hôpital d'Oran ?

— J'en suis sorti. Une grenade expédiée sur les manifestants par le service d'ordre avait été relancée à l'envoyeur avant qu'elle éclate. Je l'ai reçue sur le pied. Résultat : une quinzaine d'éclats dans la jambe, la hanche et le bras.

— Mais on vous a opéré ?

— Oui, le lendemain. Mais, maintenant, ça va. Ce sont les risques du métier.

Ce métier, Brincourt l'a presque dans le sang. Né, en 1935, à Neuilly-sur-Seine, il s'est engagé dans l'armée à 18 ans pour devenir moniteur de sport de combat. Puis, il est devenu homme-grenouille, sport qui le passionne et qu'il continue à pratiquer.

À sa sortie de l'armée, il avait une forme physique parfaite et un violon d'Ingres : la photo. Dans une agence de publicité, il apprit le travail de laboratoire, puis se lança dans le reportage. Sûr de lui, il collabora ensuite à plusieurs quotidiens parisiens.

— Mais la Radio ?

— J'y arrive. J'écoutais, bien entendu, Radio-Luxembourg et je sentais que c'était là le vrai reportage, plus personnel, plus direct.

MOUILLÉ, MAIS PAS DOUCHÉ !

Très intimidé, Brincourt vint frapper à la porte de la rédaction de « 10 000 000 d'auditeurs ». Il fit un « mal ».

— J'étais très inquiet. Le trac me nouait la gorge. Je n'avais jamais parlé devant un micro.

Pourtant, cette tentative fut concluante. Son premier reportage fut le compte rendu d'un incendie. Il fut trempé par les lances des pompiers, mais son enthousiasme ne fut pas douché. Après, il y eut le rapt du petit Eric Peugeot, la joie d'être le premier à faire entendre la voix de l'enfant retrouvé, après de longues heures de « planque », c'est-à-dire d'attente sous la pluie, dans le froid des nuits de veille. Et tant d'autres, dont il ne se souvient pas...

Car les paroles s'envoient, même celles des meilleurs.

Mais si les auditeurs ont oublié la plupart des enquêtes de Brincourt, son rédacteur en chef s'en souvient.

— Christian est vraiment un repor-

ter plein d'avenir. Il a la foi en ce métier, un courage à toute épreuve, l'esprit de décision. Il sait voir et parler.

Quand on sait que tous les reporters

de « 10 000 000 d'auditeurs » sont formés à la même et rude école, comment s'étonner du succès de l'émission ?

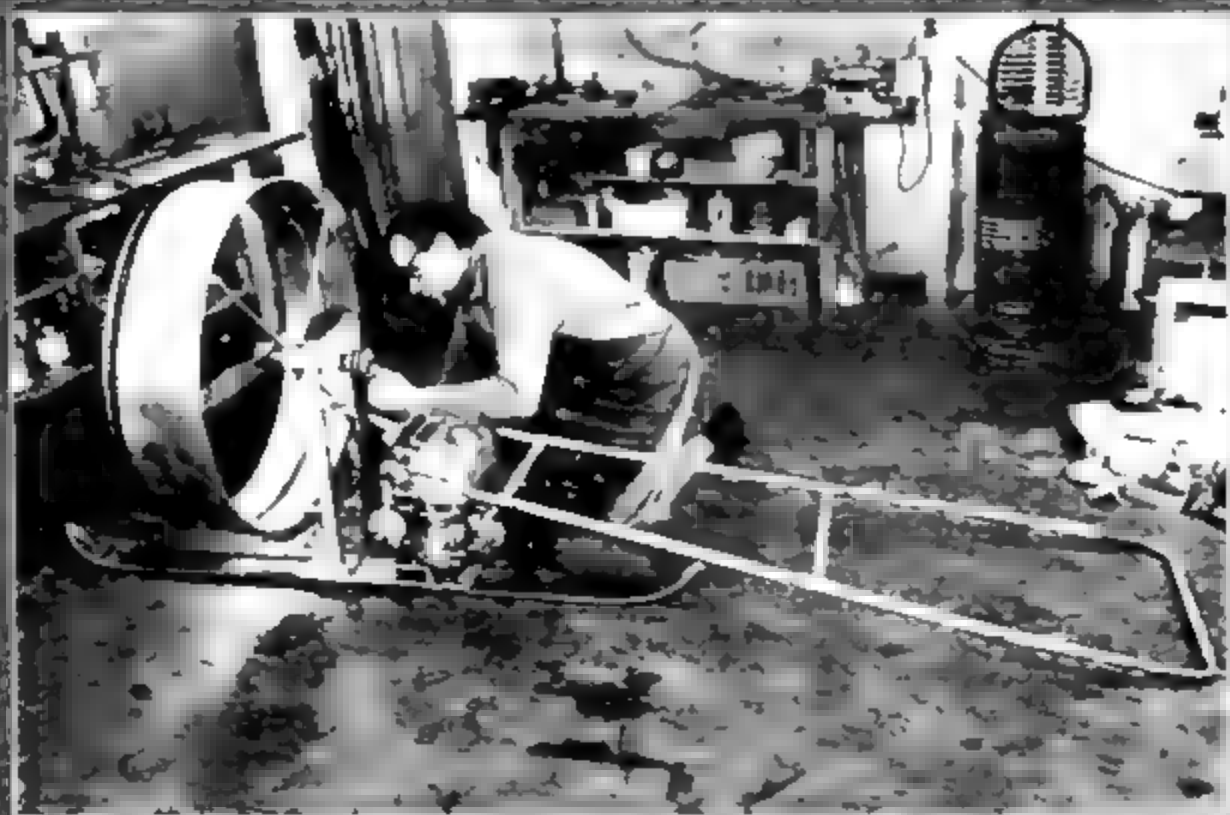
Charles BLONDEL.



LE FACTEUR D'OBERAMMERGAU (AUTRICHE) FAIT SA TOURNÉE EN SKI MOTORISÉ



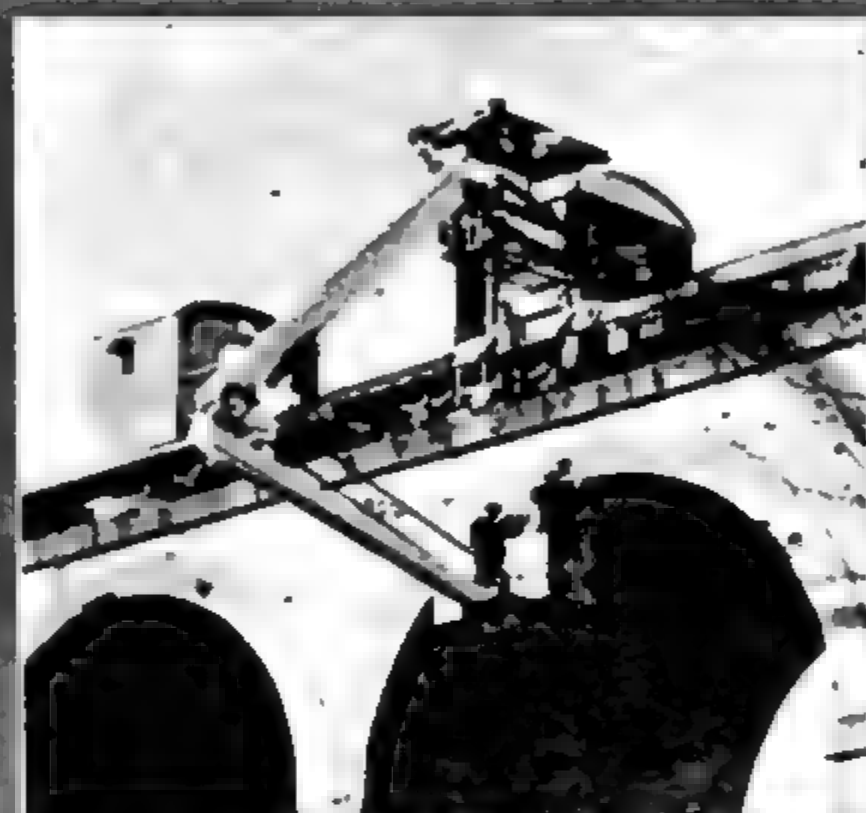
Ce facteur souriant est le plus heureux des facteurs autrichiens, depuis que son ami, l'ingénieur bricoleur Joseph Niklas, lui a construit cette curieuse « machine à skier » qui porte un nom que tous les skieurs connaîtront bientôt : le « Ski-Pony ». Le « Ski-Pony » est constitué par un petit moteur de 150 cm³ qui, monté sur un ski, entraîne une hélice d'avion. C'est la transposition motorisée du « ski-jöring », sport très en vogue avant-guerre — où le skieur se faisait remorquer par un cheval au galop ! Le « Ski-Pony » permet d'ores et déjà d'atteindre les 50 km/h sur terrain plat, et le bon facteur d'Oberammergau ne semble pas s'en plaindre.



CETTE PLATE-FORME HYDRAULIQUE PASSE EN REVUE LES OUVRAGES D'ART FRANÇAIS



Près d'Altkirch, dans le département du Haut-Rhin, vient d'être mis à l'essai un engin baptisé « plate-forme Simon », du nom de son inventeur anglais, spécialement conçu pour permettre le contrôle des ouvrages d'art de la S.N.C.F. en des points pratiquement inaccessibles autrement que par des échafaudages. Il s'agit, comme vous pouvez vous en rendre compte sur les deux photos ci-contre, d'une sorte de grue hydraulique montée sur un wagon-plate-forme lesté d'une dalle de ciment, le tout pesant 54 tonnes ! En bout de Rêche, cette grue supporte une nacelle pouvant contenir deux hommes, avec qui on peut à tout moment correspondre grâce à un interphone. Cet engin — encore unique en France — est appelé à entrer en service sur l'ensemble du réseau de la S.N.C.F., dans les mois à venir car il a déjà fait ses preuves.



RECORD BATTU : SUR LA LIGNE PARIS-STRASBOURG, UN PONT POSÉ EN 17 MINUTES



Toujours dans la S.N.C.F. : les spécialistes du 5^e Régiment du Génie viennent de réussir un exploit extraordinaire en posant — sur la ligne Paris-Strasbourg — un tablier métallique en 17 minutes seulement ! Cette très belle réussite est due à l'emploi d'un « engin-poseur » mis au point par le Génie militaire (à gauche, un soldat au tableau de commande de l'engin ; à droite, l'engin au travail). Le « poseur » de traverses est manié par un détachement du « Régiment de tradition », deux sapeurs du chemin de fer, comprenant un officier, un sous-officier et quatre hommes. L'engin peut utiliser tous les itinéraires de la S.N.C.F., son poids est de 208 t, sa vitesse de 70 km/h, sa force motrice est fournie par un groupe Diesel qui assure la marche de 9 moteurs, son réservoir contient 600 l. d'huile.



CE MARIN EST RESTÉ DEUX ANS ET DEMI AVEC UN POSTE DE RADIO POUR SEUL COMPAGNON

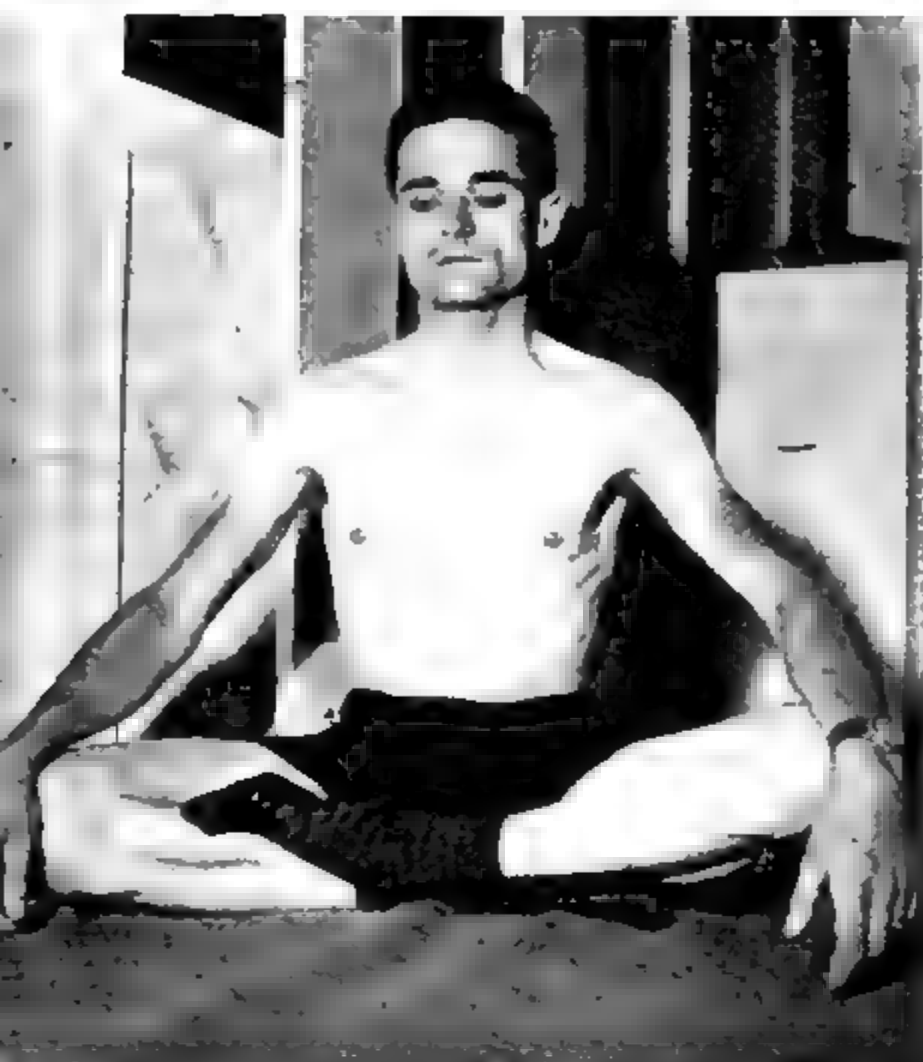


Les deux « Alain » — Gerbault et Bombard — navigateurs solitaires, font école.

On nous signale, de Copenhague, que l'un de leurs disciples, Axel Nymann, vient de jeter l'ancre près de la petite île de Masnedos, après un long périple autour du monde, à bord d'un petit catre. Il y fut, pendant près de deux ans et demi, en tête à tête avec son poste de radio à transistors.

Imaginez le plaisir d'aller ainsi, contre le ciel et l'eau, pendant des jours et des jours, d'aborder des terres toutes différentes, de connaître des hommes de toutes races. Mais imaginez aussi les dangers auxquels doit faire face, en plein océan, un homme seul sur une coquille de noix : 68 jours sur l'Atlantique, 30 sur le Pacifique... Nymann, pourtant, est tout prêt à repartir !





HENRY ANGLADE NOUS DÉCLARE :

**“C’est au yogha que je
dois la plupart
de mes succès”**

JE sais que certains affectent l’ironie quand je rends le yogha responsable de ma réussite. Mais je sais aussi combien la pratique de cette discipline m’a donné d’emprise sur moi-même, combien elle renforce ma volonté, ma résistance au mal. Or, la victoire, en matière de sport, revient souvent à celui qui supporte le mieux la douleur physique ou morale. Il y a quelques années, je souffrais d’une sorte de complexe

d’infériorité au regard de quelques grands noms du cyclisme. Je désirais atteindre à leur renommée mais, parfois, je me prenais à douter. Je découvris alors le yogha, grâce à l’ostéopathe Garnier, lui-même adepte de cette sorte de contemplation extatique « qui permet de parvenir à la sagesse, et à la pureté parfaite ». Au début, il n’est pas aisé de prendre certaines poses, et le néophyte s’interroge parfois sur l’objet de cette curieuse gymnastique. Mais quand il est devenu maître de son art, car le yogha est un art, il en tire un énorme bénéfice. Au soir d’une étape difficile, je m’enferme dans ma chambre et je prends une pose durant vingt minutes. Quand je ressors, la fatigue a quitté mes muscles, je suis comme neuf. L’an passé, j’avais cessé la pratique du yogha durant le Tour de France, et je le déplore aujourd’hui : j’ai perdu mon sang-froid, après l’échappée de Nencini, Adriaenssens et Rivière, à Lorient, et je me suis laissé aller à des déclarations qui me furent reprochées par la suite. En définitive, je conseille vivement le yogha aux jeunes qui tentent leur chance sur une bicyclette, mais je les mets en garde contre une certaine forme de « charlatanisme » dont ils pourraient être les victimes : choisissez un bon professeur, et ne cherchez pas à brûler les étapes. Pour le reste, seul compte le désir d’arriver, et d’arriver premier !

HENRY ANGLADE, le plus scientifique des coureurs cyclistes

IL y a quatre ans, seuls les Lyonnais et quelques intimes savaient l’existence d’un coureur appelé Henry Anglade, qui sillonnait les routes du Sud-Est, et remportait, çà et là, quelques succès secondaires. Dans la seconde ville de France, on suivait avec sympathie les efforts de ce garçon courageux, obstiné jusqu’à l’entêtement, mais on lui préférait pourtant Jean Forestier, l’autre enfant du pays. Henry Anglade, replié sur lui-même, souffrait de la comparaison avec son compatriote. Et l’honneur que lui accordèrent les journalistes, en le désignant comme « le coureur le plus élégant du Tour de France », en 1958, n’eut d’autre effet que d’attiser son ambition. Il rêvait d’autres lauriers, ceux que l’on accorde seulement aux coureurs solides du jarret. A ses compagnons d’entraînement, il répétait souvent : « Si le travail paie, je gagnerai bientôt une belle course... »

Le travail a payé. En 1958, le petit régional du Rhône ouvrit la

saison d’une manière fracassante, terminant troisième d’un très difficile Paris-Nice, remportant le Critérium du Dauphiné Libéré, arrachant des épaules de Valentin Huot le maillot tricolore des champions de France. Engagé dans le Tour au titre de « régional », Anglade apparut métamorphosé. Harcelé par les Espagnols, qui soutenaient un Federico Bahamontes en pleine forme, serré de près par les membres de l’équipe de France, il parvint néanmoins à conserver jusqu’au bout la seconde place, au nez et à la barbe de Jacques Anquetil et Roger Rivière : un travail d’artiste ! Cet exploit, réalisé dans des conditions difficiles, lui valut une grande popularité. Au Parc des Princes, quelques minutes après l’arrivée, Marcel Bidot, le directeur technique de l’équipe de France, lui promit une place dans sa formation pour l’année suivante. L’engagement fut tenu et, en juillet dernier, Henri Anglade partageait avec Roger Rivière le titre de capitaine au sein de l’équipe de France. Ce partage

des responsabilités provoqua d’ailleurs certaines frictions qui ont conduit, depuis, Henry Anglade à prendre une décision importante : il ne participera sans doute pas au Tour de France 1961. Nous évoquerons, tout à l’heure, les raisons profondes de ce renoncement...

UN HOMME CARRÉ

Au physique, Henry Anglade présente un visage carré, un front large, une mâchoire volontaire et des yeux noirs d’une grande mobilité. De corpulence moyenne, il possède les qualités d’un champion complet : « Ce garçon est un athlète né, il aurait pu réussir dans n’importe quel sport », déclare le professeur de culture physique Cotisson. Cela, Henry Anglade le sait. Il l’a toujours su.

On le tient pour un scientifique du cyclisme, le successeur de Louison Bobet en matière d’entraînement. Couché tous les jours à 21 heures, partageant son temps

entre les sorties à bicyclette, les séances de yogha, et la lecture d’ouvrages de vulgarisation scientifique, il prépare minutieusement ses campagnes. Ce Lyonnais au visage de Calabrais n’a jamais douté de son étoile.

Sa réussite a parfois excité la jalousie, et quelques anciens, les irréductibles, demandent encore « à voir » avant de le considérer comme un « super » du cyclisme. Mais il saura convaincre les plus réticents : le yogha cultive la patience, et « Anglade tisse sa renommée avec l’adresse d’un canot de la Croix Rousse » (1).

UN BUT, UN SEUL

Cette année, Anglade a payé son tribut à la gloire, et aux jalousies que sa réussite a suscitées. Certes, il a gagné beaucoup d’argent mais ses résultats sportifs sont restés très en deçà du plan qu’il s’était tracé. De ses échecs, il s’est expliqué, avec une franchise qui lui fait honneur : « Une chute m’a complètement ébranlé dans Paris-Nice. Ensuite, je me suis heurté au barrage de certains de mes aînés. J’espérais faire un beau Tour de France mais, hélas ! dans l’équipe de France, le climat n’était pas des plus fameux ; or, j’ai besoin d’une ambiance favorable pour atteindre à mon plein rendement... »

Depuis quelques semaines, Anglade s’est installé à Lans-en-Vercors, afin d’emplir ses poumons

d’air frais avant la prochaine saison. Il a réfléchi au passé, et s’est fixé une ligne de conduite pour l’avenir : « J’ai décidé de renoncer au prochain Tour de France, nous dit-il. A cette décision, deux motifs : en premier lieu, la différence de caractère qui me sépare de Marcel Bidot, ensuite, le désir de « sauter » un Tour de France après quatre participations successives. Les efforts fournis dans le Tour usent rapidement. Il faut savoir s’arrêter de temps à autre. En revanche, je ferai porter mes efforts sur Paris-Roubaix, le championnat de France et Bordeaux-Paris. »

Afin d’aborder cette dernière épreuve avec les plus grandes chances de succès, Henry Anglade a rendu visite à Bernard Gauthier, quatre fois vainqueur. Celui-ci lui a confié quelques-uns de ses « trucs », et lui a dit : « Avec ta volonté, tu gagneras Bordeaux-Paris ; si j’avais encore ton âge, je réaliserais un nouveau quadruple. »

Henry Anglade entre dans sa vingt-neuvième année : il est donc à l’âge idéal pour les épreuves de longue haleine.

(1) « Les Rendez-vous du Cyclisme » ou « Arriva Coppi », de Pierre Chanzy (Editions de La Table Ronde).

La semaine prochaine :

RIK VAN LOOY.



Photos Presse Sport



Astérix

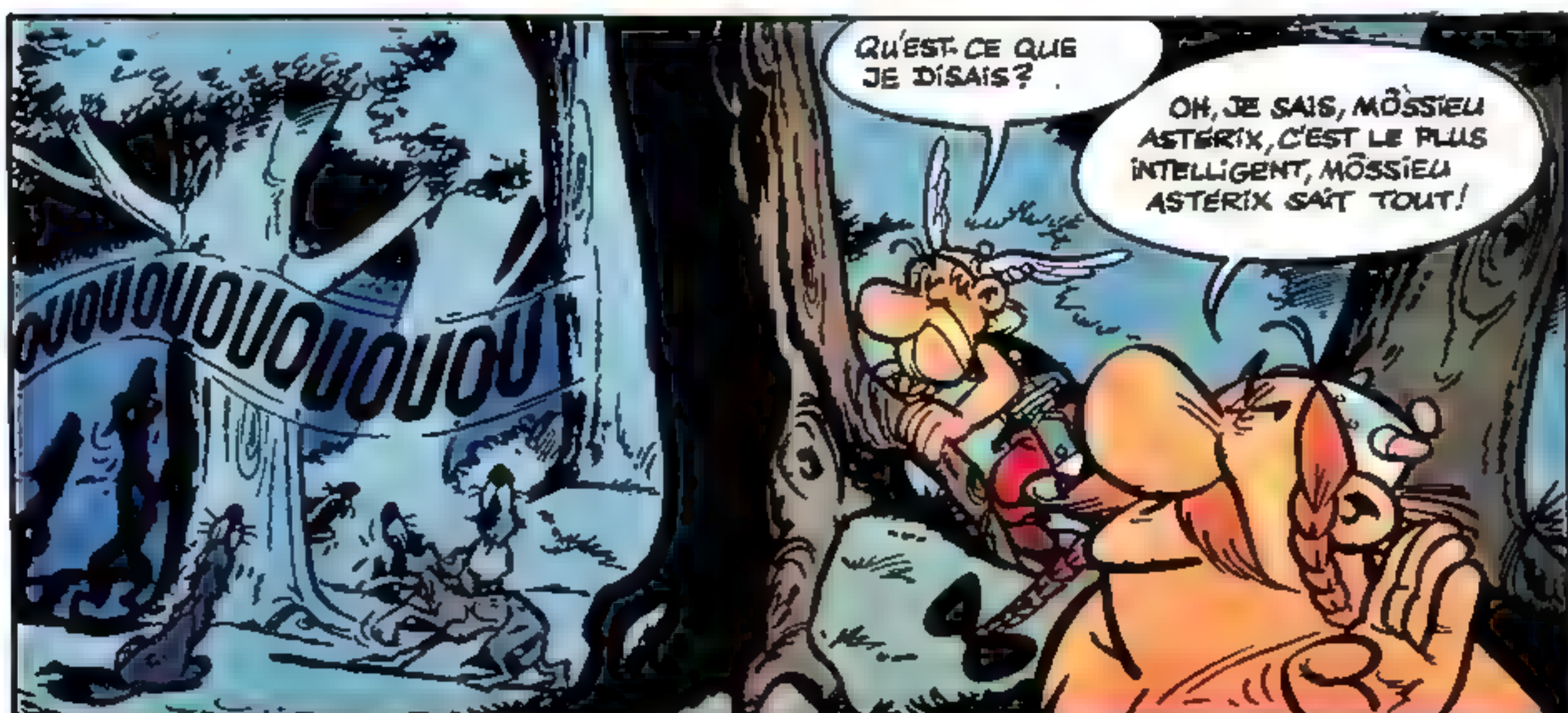


DESSINS: **UDRZO**

TEXTE: **BOSENIN**

LE GAULOIS

RESUME. — Astérix et Obélix recherchent toujours Amérix, le serpiste disparu. Après bien des aventures, il leur faut trouver un dolmen dans une forêt infestée de loups et de brigands.



Le véritable Cyrano de Bergerac



Cette estampe représente le véritable Cyrano de Bergerac dans son cabinet de travail.

C'EST à Paris, le 6 mars 1619, que naquit Savinien Cyrano de Bergerac. Ses parents étaient Parisiens. Son père, intendant du duc de Chevreuse, possédait, dans l'actuel département de Seine-et-Oise, quelques terres dont l'une, celle de Bergerac, fut attribuée à Cyrano.

Très jeune, l'enfant fut placé chez un curé de campagne qui prenait des pensionnaires. Il se lia d'amitié avec l'un d'eux, Henri Le Bret, qui sera un jour son exécuteur testamentaire, et son éditeur. Le prêtre était autoritaire et le jeune Cyrano, têtu. A douze ans, l'enfant fut mis, à Paris, au collège de Beauvais. Le directeur, Grangier, très savant mais brutal, fut si peu apprécié que Cyrano en fera, plus tard, le personnage ridicule de sa comédie « Le Pédant joué ».

En 1637, à dix-huit ans, Savinien quitte le collège. C'est un jeune homme très libre d'allure, volontiers querelleur et fougueux. Avec son ami Le Bret, il participe à des bagarres, se dissipe et mène une telle vie, qu'il lui faut un jour songer à se faire une carrière. Et il entre, toujours avec Le Bret, dans la Compagnie des Gardes que commande un vaillant soldat, le capitaine Carbon de Castel-Jaloux.

Cyrano n'a pas vingt ans. C'est un beau jeune homme, à la figure régulière que barre une fine moustache. Sa lèvre est moqueuse, ses yeux pétillent d'intelligence. Il est d'un goût très soigné et sa coiffure raffinée est celle des plus élégants seigneurs de la cour de Louis XIII. Un seul ennui : il a le nez un peu fort et long. Il n'attend pas qu'on le remarque et qu'on l'en raille. Il s'en moque et il s'en vante à la fois lui-même : « A la longueur du nez, dit-il, se mesurent la vaillance, l'esprit, la passion, la finesse ; le nez est le siège de l'âme ».

A cette époque, la discipline militaire, dans les troupes d'élite surtout, est sévère. Le cardinal de Richelieu ne tolère pas plus les incartades que le duel. En pleine Guerre de Trente Ans, la France a des troupes sur le Rhin, sur l'Escaut, sur les Alpes et sur les Pyrénées. Cyrano et les Gardes vont participer aux combats. Ils sont envoyés dans les Ardennes. Nous sommes en 1639. A Mouzon, assailli par les Croates, Cyrano, au cours d'une sortie, est traversé de part en part par une balle de mousquet. Il s'en remet et l'année suivante, au siège d'Arras, il est gravement blessé d'un coup d'épée à la gorge.

AMI DE MOLIERE

A 21 ans, le corps est solide. Cyrano guérira, mais il souffrira pendant longtemps de ses deux blessures. En outre, ni son courage, ni sa brillante conduite, n'ont paru attirer sur lui l'attention de ses chefs. Cyrano s'en plaint. Il se plaint aussi des tracasseries du service, car s'il aime la bataille, il goûte moins les exigences de l'état militaire. Enfin, malgré son uniforme et son humeur fougueuse, il se sent porté vers les livres ; il aime volontiers les poètes et ne déteste pas les discussions d'idées. Las de l'armée, souffrant et désespéré, Cyrano, en 1640, quitte les Gardes et

rentre à Paris. C'en est fini des armes, sinon de l'épée. Car ce jeune homme bouillant se servira encore maintes fois de la sienne. Il est vrai qu'il ne fut jamais un provocateur et que son épée ne fut qu'un service de ses amis et de ses propres ambitions.

Il dut s'en servir, dès son retour dans la capitale, pour se faire admettre, comme simple étudiant, aux leçons d'un philosophe alors très célèbre, Gassendi. C'est dans cette société qu'il rencontra le poète Chapelain, plus amateur de vin et de chansons que de philosophie, et un jeune homme nommé Jean-Baptiste Poquelin, qui se montrait fou du théâtre de la foire, avant d'écrire lui-même des farces et des comédies sous le nom de Molière.

Cyrano philosophait bien quelque peu, mais il hantait aussi les cabarets et se querellait souvent. Il avait fait la connaissance d'un jeune poète, peu fortuné, Linère, qui écrivait surtout des épigrammes. L'une d'elles ayant froissé un grand seigneur, Linère apprit que des spadassins avaient été payés pour l'assassiner un soir, près de sa maison. Il eut recours à Cyrano. Et là, Edmond Rostand n'a pas embelli la réalité. Il est bien vrai que Cyrano, suivi à distance par des témoins, se jeta seul sur les bandits, en tua deux, en blessa sept et mit en fuite les autres.

Les faits d'armes de Cyrano ne furent pas tous aussi glorieux. Son humeur le poussa parfois à des gestes extravagants et ridicules. C'est ainsi qu'un jour, sur la place Dauphine, voyant un baleleur très populaire, Datelin-Brioché, montrer un singe, il s'approcha. Or, le singe avait été habillé « à la Cyrano » et, muni d'une lame, jouait au bretteur. Cyrano tire son épée, fend la foule des badauds et fait si bien dans sa colère, qu'il déchire les vêtements des spectateurs et en embroche un sans coup féru.

Il est exact, également, que n'aimant pas l'acteur Montfleury, alors très à la mode, et croyant avoir à se plaindre de lui, il l'interpella en plein spectacle, lui interdit la scène pour un mois sous menace de mort et lança un défi collectif à toute la salle.

AVANT LA MONTGOLFIÈRE

Pourtant, Cyrano n'était pas qu'un brava. Cet homme si querelleur buvait de moins en moins et se tournait vers plus de réflexion et d'études. Il aimait la nature et c'est lui qui, bien avant Mme de Sévigné, a donné cette jolie définition : « Un oiseau, c'est une feuille qui chante ». Il avait d'ailleurs la prétention de se connaître au langage des oiseaux et il en disserta longuement et agréablement dans un de ses ouvrages.

Cyrano a écrit une comédie : « Le Pédant joué » qui ne fut représentée qu'en 1654, un an avant sa mort. Cette comédie n'est bien connue que parce que deux scènes entières ont été prises par Molière dans ses « Fourberies de Scapin ». On raconte que, critiqué pour ce larcin, Molière aurait répondu : « Je prends mon bien où je le trouve ».

Cyrano a également écrit une tragédie : « La Mort d'Agrippine ». La pièce, jouée en 1653, fut interdite après la première représentation. On prétendait qu'elle contenait des attaques contre la religion et contre le gouvernement.

C'est que Cyrano, pour avoir échangé l'épée contre la plume, n'avait pas changé d'âme. Trop de choses lui déplaisaient, et il n'était pas homme à se priver du plaisir de le dire.

C'est en partie ce qui fit de son vivant le succès de son livre : « Histoire comique des Etats de la Lune et du Soleil ». Beaucoup d'allusions qui amusèrent les contemporains sont incompréhensibles aujourd'hui, mais on y trouve de l'esprit, de la fantaisie et, plus encore, des faits qui peuvent faire regarder Cyrano comme un prophète du progrès moderne.

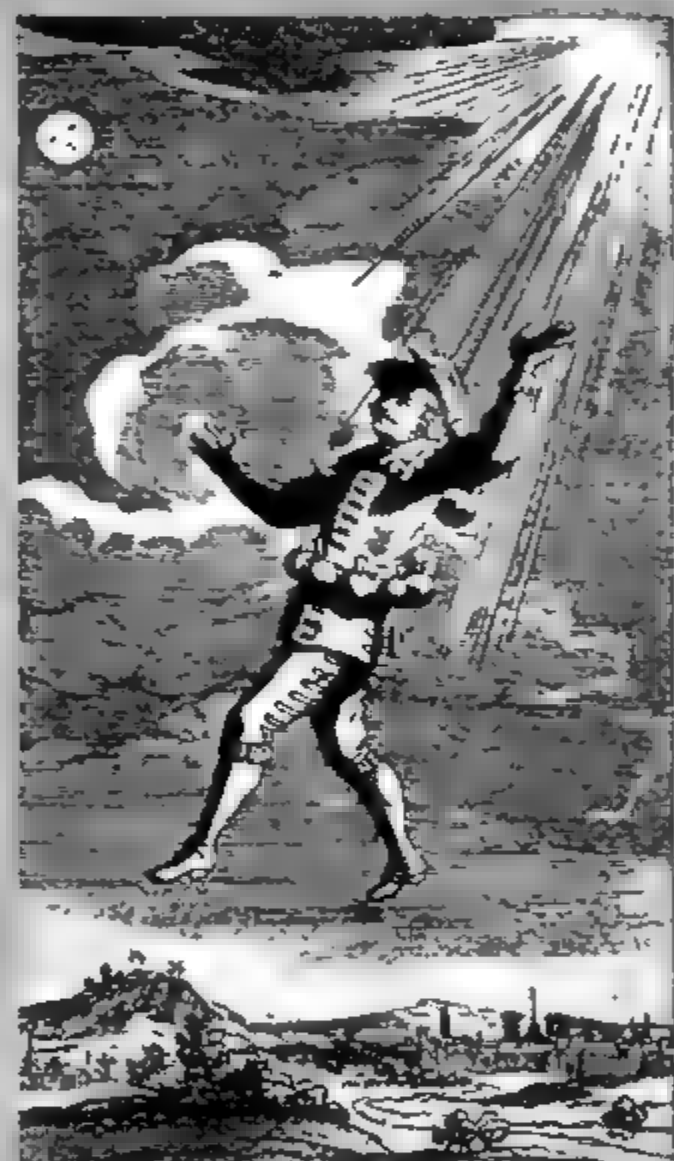
Cyrano imagine qu'il est monté dans la Lune. Il avait à sa disposition cinq moyens d'y parvenir. Il s'est d'abord servi de fioles remplies de fosée que le Soleil aspirait à lui, entraînant ainsi la nacelle à laquelle elles étaient fixées. Deuxième procédé : des fusées placées sous un char le projetant dans les airs en prenant feu. C'est là tout à fait la première image des fusées à réaction d'aujourd'hui, et la prévision est amusante. Troisième procédé : une nacelle de fer est constamment attirée par un gros aimant que l'aéronaute lance au-dessus de lui, rattrape et relance. Quatrième procédé : l'explorateur s'envole (et c'est notre avion) sur un grand oiseau de bois dont les ailes sont mouvantes. Enfin,

cinquième procédé : Cyrano s'élève grâce à de grands vases attachés à son corps et remplis de fumée. Comme celle-ci tend à s'élever, mais est enfermée dans les vases, sa force ascensionnelle emporte le tout.

On a voulu voir dans ce procédé la préfiguration de la montgolfière qui, 150 ans plus tard, allait s'élever grâce à l'air chaud.

S'il ne faut pourtant pas considérer Cyrano tout à fait comme un prophète, ses inventions font honneur à son imagination et à sa curiosité scientifique. D'ailleurs, à un moment où les esprits et la littérature s'appliquaient à chercher des leçons de style et de pensée chez les écrivains de l'Antiquité, la tournure d'esprit de Cyrano aussi bien que son inspiration apparaissent originales. Ses idées, d'ailleurs, un siècle plus tard, les développeront et en feront un système philosophique.

Cyrano a encore écrit, sous le titre de « Lettres », des pages, peu lisibles aujourd'hui, qui sont avant tout de la satire, et où il montre souvent un esprit bizarre. C'est ainsi qu'il parle de l'Aqueduc d'Arcueil : « Un serpent liquide, un os dont la moelle chemine ». Il définit l'arbre : « un lézard renversé qui pique le ciel et qui mord la terre ». En hiver, dit-il encore, « l'univers est une tarte que l'hiver sucre pour l'avaler ». Enfin, il écrivait à une femme : « Vous tirez des larmes de mon



Cyrano s'envolant de terre avec l'aide de fioles pleines de rosée. (Gravure de 1709).

cœur pour le rendre plus combustible, ayant ôté l'eau d'une maison où vous voulez mettre le feu ».

★

Sans être très âgé, vers 1654, Cyrano se sentait las. Son amour de l'indépendance et sa fierté lui avaient fait refuser la protection de grands seigneurs et il en avait pourtant bien besoin, car il était à la fois pauvre et entouré d'ennemis que lui avaient faits son humeur et ses pamphlets. Sa mort est mystérieuse.

Un soir qu'il se rendait à l'hôtel du duc d'Arpajon, chez qui il logeait, il reçut une poutre sur la tête. Accident ou crime ? On ne l'a jamais su. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, blessé grièvement, il ne fut pas recueilli par son protecteur, qui l'abandonna, mais par un ami. Il traîna de longs mois, sa blessure toujours ouverte et la tête quelque peu dérangée. En septembre 1655, il se fit transporter chez un de ses parents, à la campagne. C'est là qu'il mourut quelques jours plus tard. Il avait 36 ans.

On l'enterra en grande pompe dans l'église du monastère des Filles de la Croix à Paris.

Son œuvre lui survivait. Mais elle eut peu de lecteurs et moins encore de laudateurs. Cyrano avait sombré dans l'oubli et n'était plus qu'un nom dans l'histoire littéraire quand Edmond Rostand le fit entrer dans la légende par la porte triomphale.

Ludus ROUSSET.

Coquelin, dans le rôle de Cyrano, au dernier acte.



EN décembre 1897. Un succès théâtral foudroyant enflamme, en un soir, Paris. Aucun mot sous la plume des critiques unanimes n'est assez dithyrambique pour qualifier la pièce, exalter l'auteur et décrire l'enthousiasme du public. Au théâtre de la Porte-Saint-Martin, Edmond Rostand vient de faire jouer « Cyrano de Bergerac ».

Toute l'âme d'un peuple paraît s'être retrouvée dans un héros à la fois sublime et grotesque. On applaudit à sa bravoure, à sa fierté ; on plaint ses disgrâces physiques, ce long nez qui « d'un quart d'heure en tous lieux le précède » ; on pleure à son sacrifice, à son dévouement d'ami, à sa mort dramatique. Voilà bien, dit-on, l'honneur, l'indépendance, l'héroïsme et le panache de l'esprit français.

Un seul exemple, dans toute l'histoire du théâtre, d'un succès aussi soudain et aussi chaud : celui, 260 ans plus tôt, qu'obtenait à la fin de l'année 1636, un jeune auteur de 30 ans avec un beau héros, le Cid.

Et pourtant ! Avant que le rideau se levât, ce 28 décembre 1897, l'ambiance était loin d'être à la joie dans les cou-



Coquelin aîné, créateur du rôle de Cyrano, le soir de la première (28 décembre 1897).

Cette photographie de 1897 représente Coquelin dans le décor du premier acte - l'Hôtel de Bourgogne - tel qu'il était monté sur la scène



CYRANO SUR LE PETIT ÉCRAN

CHAQUE année, pour Noël, la Télé vous offre un programme de choix, une série d'émissions longuement préparées à l'avance par le responsable, Jean Kerchbron, et son équipe. C'est ainsi que, cette année, vous pourrez voir entre autres, dimanche, à 21 h 20, si exceptionnellement vos parents vous autorisent à vous coucher un peu plus tard que d'habitude, la retransmission de la célèbre pièce d'Edmond Rostand : « Cyrano de Bergerac ». C'est à Claude Barma qui, en 1959, à la même date, avait monté « Les Trois Mousquetaires », que l'on doit encore la mise en scène de cette émission dont le seul budget artistique se monte à 17 millions ! Aux côtés de Daniel Sorano, qui est le premier acteur vraiment gascon à interpréter Cyrano, vous applaudirez Françoise Christophe (Roxane), Michel Leroyer (Christian) et des centaines de figurants, vêtus de somptueux

costumes. Le premier acte (L'Hôtel de Bourgogne) et le troisième (Le Siège d'Arras) ont été tournés par avance aux studios Francœur (voir ci-dessous), mais les trois autres seront retransmis en direct des studios des Batilles-Chau-mont. Pour compléter les magnifiques décors, la R.T.F. a mobilisé un carrosse traîné par deux chevaux ainsi qu'un artificier chargé de réaliser de vraies explosions. Pour tourner ce rôle, le plus long de sa carrière puisqu'il comprend 1 400 vers (200 de plus que Ruy Blas, de Victor Hugo), Daniel Sorano (notre couverture, photo Jacques Guyot) a dû s'habituer à son faux nez en matière plastique caoutchoutée et prendre des leçons d'escrime avec le célèbre maître Gardère. Il avait un peu d'appréhension car, l'an dernier, au cours du duel de « Macbeth », il avait été sérieusement blessé par son adversaire, mais tout, vous le verrez, se passera très bien.

Charles BLONDEL.



Voici comment Edmond Rostand voyait son personnage. Il avait griffonné ce croquis à l'encre de Chine comme indication pour le costumier.

lisses. Tandis que la salle s'emplissait lentement de dames en grande toilette et d'hommes en uniforme ou en habit (Georges Clemenceau, le futur « tigre », était là) l'auteur, Edmond Rostand, nerveusement, arpentaient le décor du premier acte : l'Hôtel de Bourgogne. Soudain, il tombe à genoux aux pieds de Coquelin, son principal interprète, en lui demandant pardon :

— Je vous ai donné une pièce inepte, mal écrite, lui dit-il. Nous courons à un échec certain.

La direction du théâtre, elle aussi, était sceptique. Elle n'avait pas voulu faire de grands frais de décors et de costumes pour une pièce qu'elle croyait promise à quelques soirées seulement.

Mais, dès la fin du premier acte, il y avait neuf rappels ! A la fin du troisième acte, le public réclamait l'auteur et, tandis qu'on plantait le décor du couvent, pour le cinquième acte, le ministre des Finances, dans la loge de Coquelin, décorait Rostand de la Légion d'honneur.

Et, à la fin du spectacle, après 40 rappels (fait extraordinaire), il fallait laisser le rideau ouvert jusqu'à 2 heures du matin pour que les spectateurs, délassés, consentissent peu à peu à s'apaiser et à s'en aller.

du théâtre de la Porte Saint-Martin, sur les indications mêmes de l'auteur qui avait fouillé les archives et retrouvé les plans historiques.

90 minutes de maquillage pour Sorano

Pour devenir Cyrano, Sorano doit se livrer, pendant 90 minutes, aux mains des maquilleurs. (De 9 h à 11 h) après le fond de teint ; avec

le nez postiche ; avec sa perruque ; ajustant son pourpoint. Enfin, montrant la plaque (bien nommée) de la rue qui borde les studios.



Détente : ces deux figurants, en attendant de tourner, disputent une partie d'échecs au pied d'un décor. Ils sont si absorbés qu'ils n'ont pas vu le photographe.

★

Daniel Sorano (Cyrano) en grande conversation avec sa partenaire Françoise Christophe (Roxane). (Photo Agence Scoop.)



Ce duel avec l'acteur Alain Marco ne fait pas partie de l'action. (D'ailleurs, Sorano n'a revêtu que le haut de son costume.) Après les essais de maquillage, il est venu admirer ses camarades qui tournent les « séquences » où il ne figure pas.

★

Anachronisme dans les coulisses ! Si les luxueux costumes tirés des papiers d'osier sont bien Louis XIII, le journal et les cigarettes, eux, sont, par contre, résolument d'aujourd'hui.



Cette autre vue du « plateau » entre deux « plans », permet de remarquer les projecteurs (en haut) et le metteur en scène avec son équipe (en bas à droite).

Cette photo, prise pendant le tournage, aux studios Francœur, prouve que la T.V., elle aussi, est restée fidèle aux intentions de Rostand. Le décor a été scrupuleusement monté. Au centre, l'ombre de la caméra filmant les figurants.



nicolas

ON A FAIT DES ÉCONOMIES

A PRES diner, papa a fait les comptes du mois avec maman. « Je me demande où passe l'argent que je te donne », a dit papa. « Ah, j'aime bien quand tu me dis ça », a dit maman, qui pourtant n'avait pas l'air de rigoler, et puis elle a expliqué à papa qu'il ne se rendait pas compte de ce que coûtait la nourriture et que s'il allait faire le marché, il comprendrait, et qu'on ne devait pas discuter devant le petit. Papa a dit que tout ça, c'était des blagues, que si lui s'occupait d'aller acheter les choses, on ferait des économies et on mangerait mieux, et que le petit n'avait qu'à aller se coucher. « Eh bien, puisque c'est comme ça, tu feras les courses, toi qui es si malin », a dit maman. « Parfaitement », a répondu papa. Demain, c'est dimanche, et j'irai au marché. Tu verras comme moi, je ne me laisse pas

pa, tu riras moins quand nous serons revenus avec des bonnes choses que nous aurons payées à des prix abordables. C'est que nous, les hommes, on ne se laisse pas rouler. Pas vrai, Nicolas ? » « Ouais », j'ai dit. Maman a continué à rigoler et elle a dit qu'elle allait faire chauffer l'eau pour cuire les langoustes que nous allions lui rapporter, et nous sommes allés chercher la voiture dans notre garage.

Dans l'auto, j'ai demandé à papa si c'était vrai que nous allions ramener des langoustes. « Et pourquoi pas ? », a dit papa. Là où nous avons eu du mal, c'est pour trouver où garer. Il y avait des tas de monde qui allaient au marché. Heureusement, papa a vu une place libre, il a l'œil mon papa, et il a garé.

« Bien », a dit papa, nous allons prouver à ta mère que c'est facile comme tout de faire le marché, et

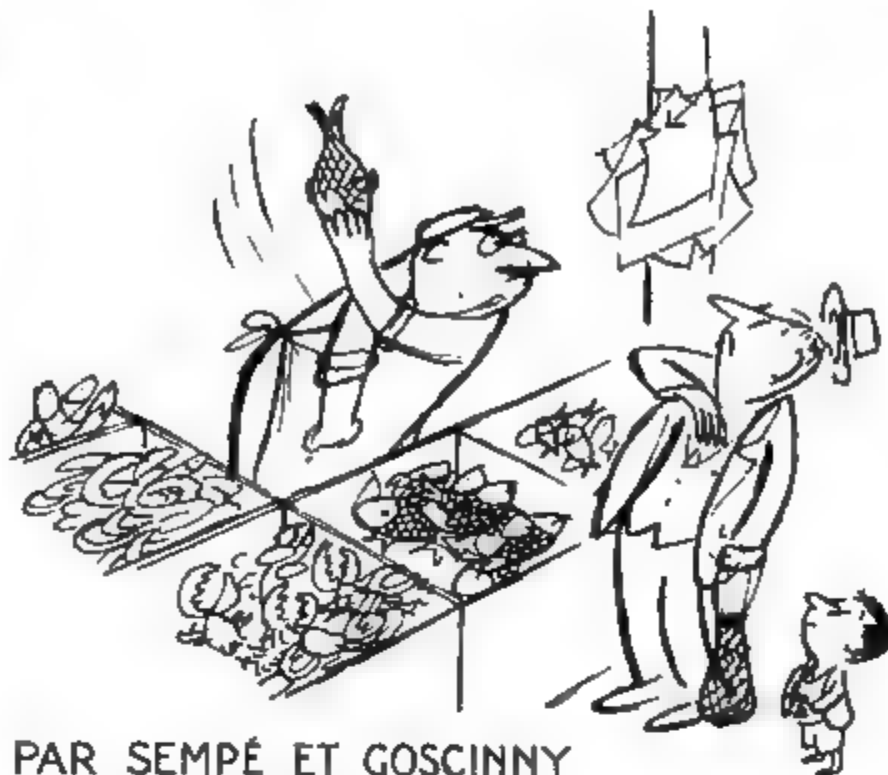
Les maris, quand ça vient faire le marché, c'est tous du pareil au même. « Les maris, on se laisse moins rouler que nos femmes, voilà tout ! », a dit papa. « Répétez ça un peu, si vous êtes un homme ? », a demandé la marchande, qui ressemblait à M. Pancrace, le charcutier de notre quartier. Papa a dit : « Bon, ça va, ça va » ; il m'a laissé porter le filet et nous sommes partis, pendant que la marchande parlait de papa à d'autres marchands.

Et puis, j'ai vu un marchand avec plein de poissons sur sa table et des grosses langoustes. « Regarde, papa ! Des langoustes ! », j'ai crié. « Parfait », a dit papa, allons voir ça. Papa, il s'est approché du marchand, et il a demandé si les langoustes étaient fraîches. Le marchand lui a expliqué qu'elles étaient spéciales ; quant à être fraîches, il pensait que oui, puisqu'elles étaient vivantes, et il a rigolé. « Oui, bon », a dit papa, combien la grosse là, qui remue les pattes ?

Le marchand lui a dit le prix et papa a ouvert des yeux gros comme tout. « Et l'autre, là, la plus petite ? » a demandé papa. Le marchand lui a dit le prix de nouveau et papa a dit que c'était incroyable et que c'était une honte. « Dites, a demandé le marchand, c'est des langoustes ou des crevettes que vous voulez acheter ? parce que ce n'est pas du tout le même prix. Votre femme aurait dû vous prévenir. » « Viens, Nicolas », a dit papa, nous allons chercher autre chose. « Mais moi, j'ai dit à papa que ce n'était pas la peine d'aller ailleurs, que ces langoustes me paraissaient terribles, avec leurs pattes qui remuaient, et que la langouste, c'est drôlement bon. » « Ne discute pas et viens, Nicolas », m'a dit papa. Nous n'achèterons pas de langouste, voilà tout. « Mais papa, j'ai dit, maman fait chauffer de l'eau pour les langoustes, il faut en acheter. » « Nicolas, m'a dit papa, si tu continues, tu iras m'attendre dans la voiture. » Alors là, je me suis mis à pleurer, c'est vrai, quoi, c'est pas juste. « Bravo », a dit le marchand, non seulement vous êtes radin et vous affamez votre famille, mais en plus, vous martyrisez ce pauvre gosse. « Mélez-vous de ce qui vous regarde », a crié papa, et d'abord, on ne traite pas les gens de radins quand on est un voleur ! » « Un voleur, moi ? » a crié le marchand, vous voulez une baffe ? », et il a pris une sole dans la main. « Ça, c'est bien vrai », a dit une dame, le merlan que vous m'avez vendu avant-hier n'était pas frais. Même le chat n'en a pas voulu. « Pas frais, mon merlan ? » a crié le marchand. Alors, il y a tout plein de gens qui sont venus et nous sommes partis pendant que tous se mettaient à discuter et que le marchand faisait des gestes avec sa sole.

« Nous rentrons », a dit papa, qui avait l'air nerveux et fatigué, il se fait très tard. « Mais papa, j'ai dit, nous n'avons que cinq tomates. Moi, je crois qu'une langouste... », mais papa ne m'a pas laissé finir, il m'a tiré par la main, et comme ça m'a surpris, j'ai lâché le filet à provisions qui est tombé par terre. C'était gagné. Sur-

tout qu'une grosse dame qui était derrière nous a marché sur les tomates ; ça a fait « cruish », et elle nous a dit de faire attention. Quand j'ai ramassé le filet à provisions, ce qu'il y avait dedans, ça ne donnait pas faim. « Il faudra qu'on retourne acheter d'autres tomates », j'ai dit à papa. Pour ces cinq là, c'est fichu. Mais papa n'a



PAR SEMPÉ ET GOSCINNY

rien voulu entendre et nous sommes arrivés à la voiture.

Là, papa n'a pas été content à cause de la contravention. « Décidément, c'est le jour », il a dit. Et puis, nous nous sommes mis dans l'auto et papa a démarré. « Mais fais attention où tu mets ton filet », a crié papa. J'ai plein de tomates écrasées sur mon pantalon ! Regarde un peu ce que tu fais ! » Et c'est là que nous avons accroché le camion. A force de faire le guignol, ça devait arriver !

Quand nous sommes sortis du garage où on avait emmené l'auto — c'est pas grave, elle sera prête après-demain — papa avait l'air fâché. C'est peut-être à cause des choses que lui avait dites le camionneur, un gros.

A la maison, quand maman a vu le filet à provisions, elle allait commencer à dire quelque chose, mais papa s'est mis à crier qu'il ne voulait pas de commentaires. Comme il n'y avait rien à manger dans la maison, papa nous a emmenés en taxi au restaurant. C'était très chouette. Papa n'a pas beaucoup mangé, mais maman et moi, on a pris de la langouste mayonnaise, comme pour le repas de communion de mon cousin Enlève. Maman a dit que papa avait raison, que les économies, ça avait du bon. J'espère que dimanche prochain, nous retournerons faire le marché avec papa !



faire ! » « Chic, j'ai dit, je pourrai y aller, moi aussi ? » et on m'a envoyé me coucher.

Le matin, j'ai demandé à papa si je pouvais l'accompagner et papa a dit que oui, que c'étaient les hommes qui faisaient le marché aujourd'hui. Moi, j'étais drôlement content, parce que j'aime bien sortir avec mon papa et le marché c'est chouette. Il y a du monde et ça crie partout, c'est comme une grande récré qui sentirait bon. Papa m'a dit de prendre le filet à provisions et maman nous a dit au revoir en rigolant. « Tu peux rire », a dit pa-

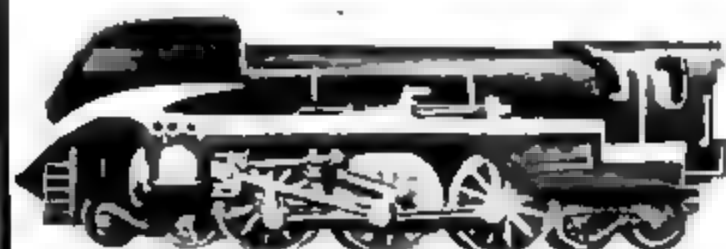
nous allons lui apprendre à faire des économies. Pas vrai, bonhomme ? » Et puis, papa s'est approché d'une marchande qui vendait des tas de légumes, il a regardé et il a dit que les tomates, ce n'était pas cher. « Donnez-moi un kilo de tomates », il a demandé, papa. La marchande a mis cinq tomates dans le filet à provisions et elle a dit : « Et avec ça, qu'est-ce que je vous mets ? » Papa a regardé dans le filet, et puis il a dit : « Comment ? Il n'y a que cinq tomates dans un kilo ? » « Et qu'est-ce que vous croyez », a demandé la dame, que pour le prix vous aurez une plantation ?

dépêchez-vous !

Il ne vous reste que quelques jours pour aller chercher dans votre magasin Frigidaire la 3^e planche des "Locomotives d'hier et d'aujourd'hui".

Attention ! Il n'est peut-être pas trop tard pour vous procurer les 2 premières planches.

Si vous voulez gagner un des nombreux lots que vous offre Frigidaire, n'attendez pas, venez les demander aujourd'hui même.

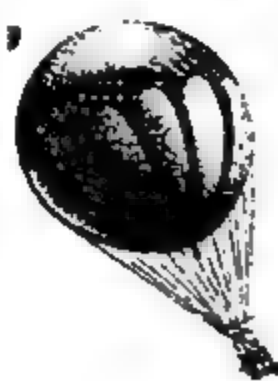


FRIGIDAIRE

le vrai

MARQUE DÉPOSÉE - GENERAL MOTORS (FRANCE)

FÊTES DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN
ne manquez pas d'aller voir



**LE VOYAGE
EN BALLON**

POUR CONNAÎTRE LES CINÉMAS, DEMANDEZ À VOS
PARENTS DE CONSULTER LEUR JOURNAL HEBDOMADAIRE

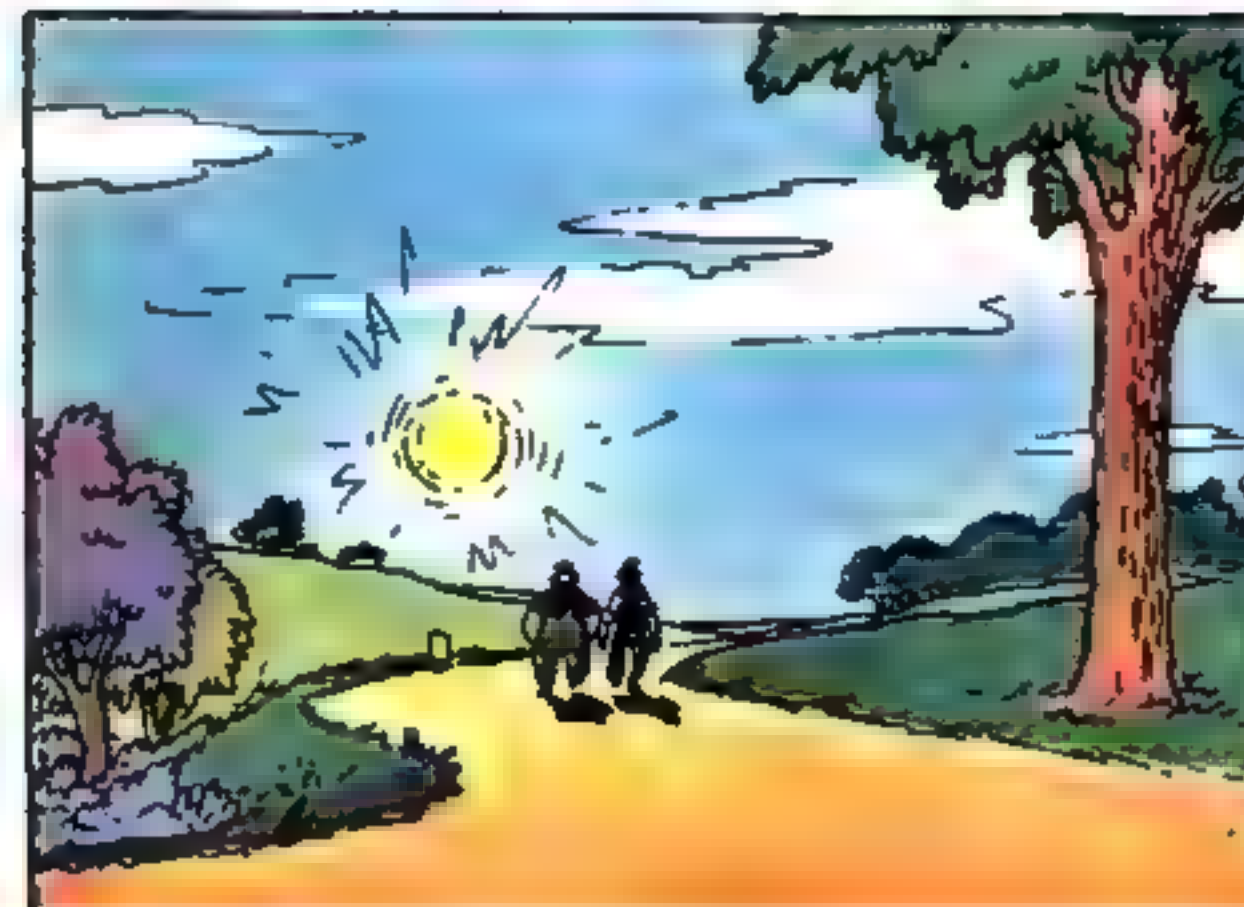
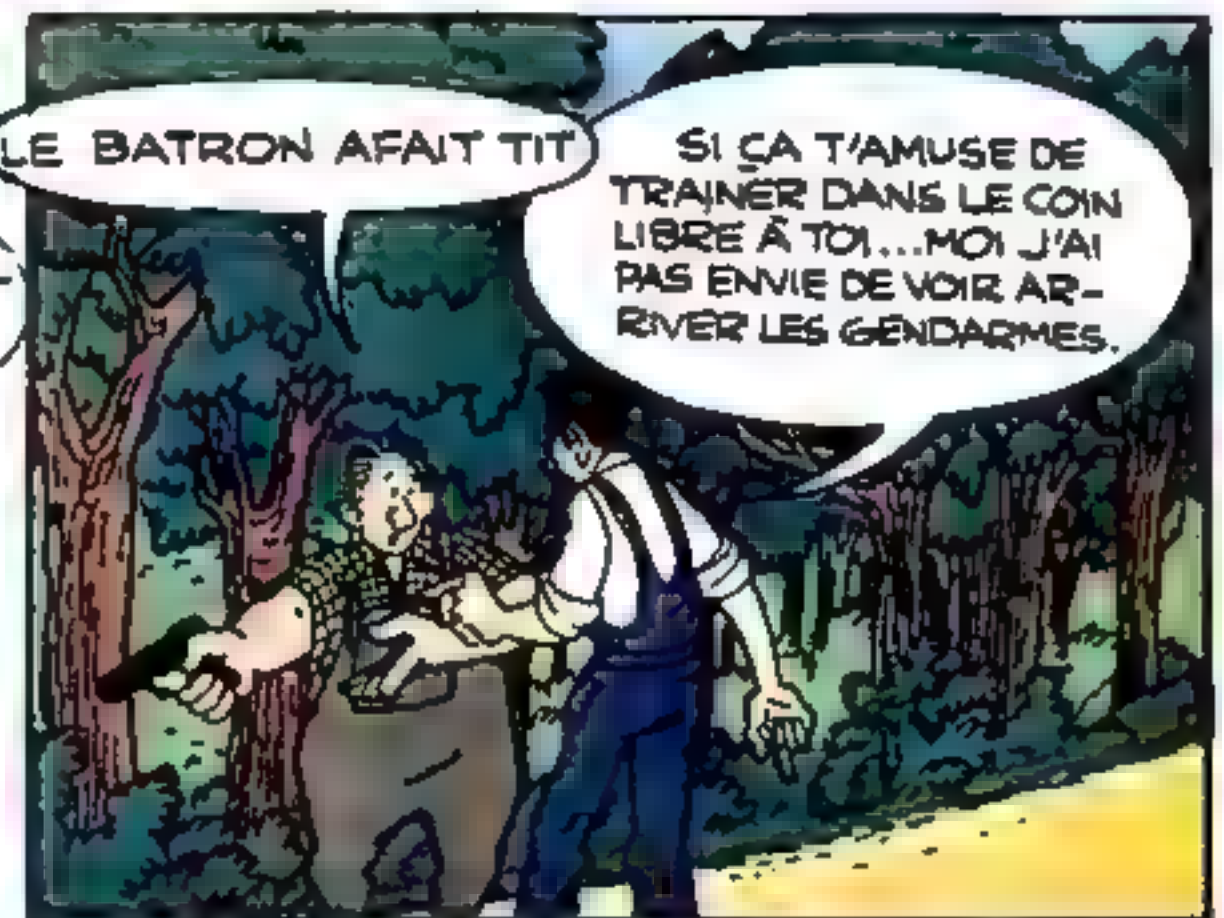
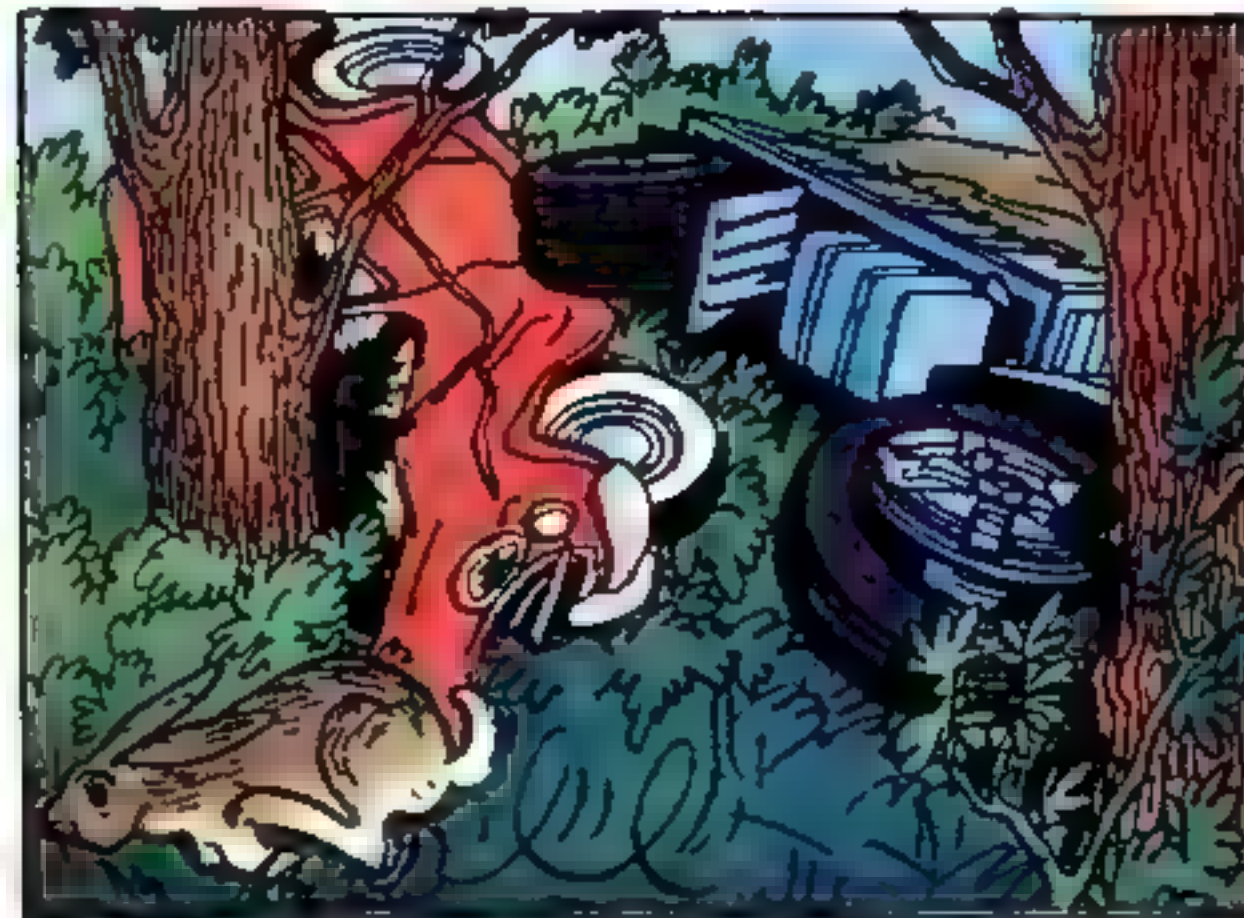
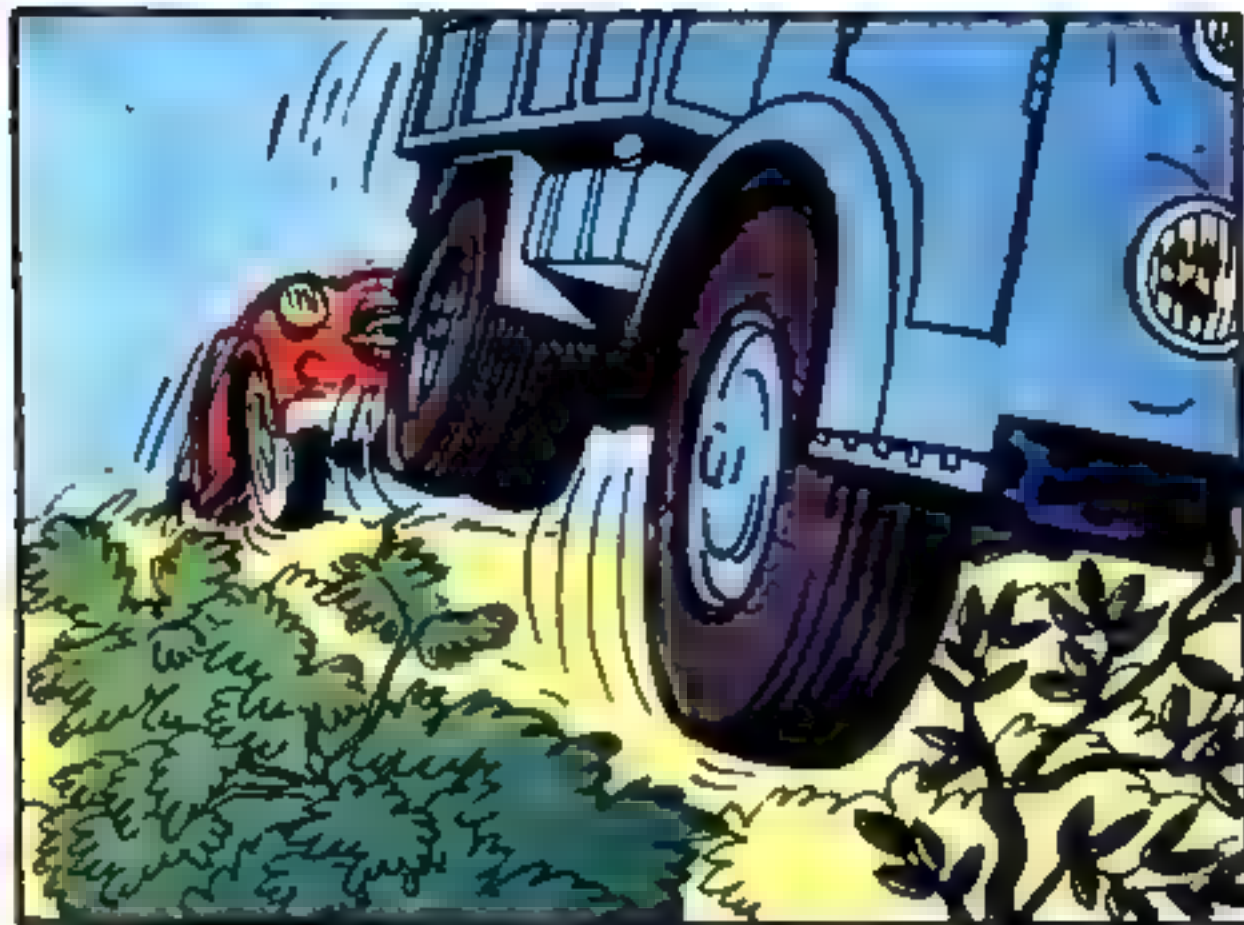
UN SPECTACLE IDEAL POUR LES JEUNES !



P'TIT PAT

DESSINS DE DAGUES - TEXTE DE FORLANI

RESUME. — P'tit Pat a voulu jouer les détectives. Mai lui en a pris... Alors qu'il s'enfuyait à bord du camion de Sosthène Cornenbois, survient un accident stupide (et provoque)...





En avant-première de l'émission Pilote



Ces animaux sont entrés...



LE GULPIER
Les Français, qui aiment les animaux au point que les citoyens des pays voisins disposent désormais de quatre timbres consacrés aux oiseaux de France.

LE MACAREUX
Ci-dessus, le Guillemot gravé par Gandon d'après une photo du Muséum d'Histoire Naturelle; ci-contre, le Macareux Maine qui niche sur les côtes de Bretagne et dans les îles de la Manche.



LA SARCELLE
Ci-contre, une Sarcelle que nous devons au talent du dessinateur graveur Gandon; ci-dessus, un Vanneau migrateur, dessiné par M. Gandon, mais gravé par M. Mazelin.

LE VANNEAU
Les deux premiers timbres ont été créés sous l'égide de la Protection de la Nature; les deux suivants sous l'égide du Muséum d'Histoire Naturelle (Études des Migrations)...



...dans l'histoire du timbre-poste



DÉ nombreux philatélistes font collection de timbres ayant trait aux animaux. C'est ce qu'a déclaré, au micro de l'émission Pilote, M. Clément Brun, philatéliste, bien sûr, mais surtout auteur des catalogues : « la collection par genre ». Feuilletons celui se rapportant à la « faune ». Sous nos yeux apparaît le plus invraisemblable zoo qu'on puisse imaginer : le taureau cher à Luis Miguel Dominguin (Espagne 1960) y côtoie les pélicans (Etat indien du Bahawalpur, 1942), l'oiseau de paradis (Papouasie, 1932), l'esturgeon (U.R.S.S., 1935) et l'ours des cécotiers (Bornéo du Nord, 1901), quelques vagues cousins préhistoriques (peintures rupestres, Sud-Ouest africain, 1954)... En tout, plusieurs centaines d'animaux, donc plusieurs milliers de timbres (chaque vignette étant reproduite le plus souvent en plusieurs couleurs). Quelle est, en général, l'ancienneté de ces timbres consacrés aux animaux ? C'est au Pérou que revient l'honneur, en 1866, de prendre un animal comme sujet réel, et c'est, bien entendu, un lama traditionnel. Le Japon suivra, en 1875, précédant de peu le Guatemala. A partir de 1900, les autres

pays suivront et nous atteindrons vers 1950 une période très riche, les pays de l'Est européen faisant, dans le domaine « timbres-consacrés-à-la-faune », une entrée fracassante. Et la France, que devient-elle dans tout cela ? Elle ne semble guère faire cas des animaux, puisqu'elle ne leur accorde son attention qu'en 1940 ! Encore ne s'agit-il là que d'un balbutiement : un timbre Secours National, consacré à l'élevage. Il faut attendre 16 longues années encore, avant l'apparition d'un timbre consacré indirectement aux insectes (1956, Inventeurs et chercheurs célèbres, Fabre). En 1957, nouveau balbutiement avec un beau pigeon gravé en l'honneur de la colombophilie. Bien sûr, nous ne tenons compte ici que des timbres émis en France métropolitaine (l'Algérie, les anciennes A.O.F. et A.E.F., par exemple ont, depuis longtemps, consacré des timbres aux animaux). C'est maigre, sans doute, mais la Poste française semble décidée à rattrapper le temps perdu. Elle vient de lancer une série de quatre timbres consacrés aux oiseaux avec « Protection de la Nature » en légende.

Jean Dongues.



CARL libérateur

LES deux principales curiosités de Hambourg sont le port, avec ses 14 kilomètres de quais, en bordure de l'Elbe, et le parc zoologique de Stellingen.

Il ne faut pas manquer de visiter, à bord d'une des vedettes affectées à ce service, les nombreux bassins et écluses, les chantiers et entrepôts, où l'on admire, au passage, les navires battant tous les pavillons du monde. Il est recommandé de ne pas s'aventurer dans certaines rues proches des quais, surtout la nuit venue, car ce quartier international est un vrai décor pour roman noir.

Par contre, n'hésitez pas à vous rendre à Stellingen, un district du Nord-Ouest de Hambourg, pour visiter le Carl Hagenbeck Tierpark qui est, sans contredit, le plus extraordinaire jardin zoologique du monde.

UN PHOQUE A FAIT NAITRE LE ZOO

Lors de notre visite, c'est le petit-fils du fondateur qui nous reçoit. Comme son grand-père, il se prénomme Carl et, comme lui, il a voué sa vie à ses amis les animaux. Garçon athlétique, au regard clair, Carl Hagenbeck nous accueille dans le petit pavillon isolé, qui est sa demeure personnelle. Dans son bureau, véritable musée, se trouvent réunis de nombreux souvenirs, soit de certains pensionnaires aujourd'hui disparus, soit de certains voyages de recherches et d'études sous toutes les latitudes du monde.

Carl Hagenbeck est un ami de la France. Durant la dernière guerre, 20 prisonniers français ont travaillé chez lui. Ils n'ont pas dû conserver un trop mauvais souvenir de leur captivité puisque tous, depuis la Libération, sont revenus le voir. Certains d'entre eux, m'a-t-on dit, se sont évadés avec la complicité de Carl Hagenbeck, qui n'aime voir captifs ni les hommes, ni les animaux.

Déjà, nous sommes dans le parc ; tout en bavardant, nous allons faire le tour du propriétaire.

— Savez-vous comment mon grand-père a été amené à s'intéresser aux animaux ? nous demande Carl Hagenbeck qui, aussitôt, donne la réponse. Par le plus grand des hasards. Son père, Gottfried Olas Carl Hagenbeck, était poissonnier à Hambourg. Un jour, il ramena dans ses filets un jeune phoque. Il s'attacha à la bête et la présenta dans un baquet à laver à San Pauli, le quartier de la ville, proche du port. Beaucoup de curieux répondirent à son appel, et bien qu'en 1848, il fonda une ménagerie marchande à laquelle, en 1874, succéda le premier parc d'animaux installé au Neur Pferdemarkt. Trois années plus tard, il ouvrit le cirque Carl Hagenbeck où il introduisit, en 1890, le « dressage en douceur », qui lui permit de constater la longueur des sauts des fauves. Cela allait avoir, sur l'orientation de sa vie, une influence capitale. Toutes les constatations que fit son grand-père le convainquirent qu'il était possible de montrer les animaux dans des enclos sans grilles et de les faire évoluer dans des décors leur rappelant leur pays d'origine.

En 1900, ayant fait l'acquisition, à Stellingen, d'un vaste champ de pommes de terre, Carl Hagenbeck se mit à l'ouvrage et, pendant 7 années, des équipes d'ouvriers bouleversèrent le terrain, transformant le paysage sans vie en un riant décor avec des rochers artificiels et des étangs. Lorsque le parc ouvrit, en 1907, il comprenait le panorama africain actuel, avec sa fosse aux lions qui, pour la première fois au monde, supprimait les grilles ; une chaîne de haute montagne ; et le petit panorama du Pôle Nord, ainsi que quelques petits enclos. L'ensemble ne représentait que 40 % du parc dans lequel, aujourd'hui, nous nous promenons.



HAGENBECK

des animaux

DE NOTRE ENVOYÉ
SPECIAL A HAMBURG



Photos Carl Hagenbeck

Le Tierpark de Stellingen est très différent de nos parcs zoologiques. Chaque variété d'animal est présentée dans un décor qui rappelle son pays d'origine et cela, sans le moindre voisinage proche. Voici l'une des vedettes du parc : c'est Franz, un superbe lion marin aux moustaches en croc. Franz, pour satisfaire son insatiable gourmandise, joue de l'harmonica que lui présente son gardien. Il souffle, en tire des airs discordants, qui lui valent quelques poissons, à la grande joie des enfants, qui ne se lassent pas de ce spectacle.

LES BÊTES CHEZ ELLES

— C'est en 1910, poursuit mon cicérone, que nous avons fait venir, de régions antarctiques, un premier lot, très important, d'éléphants de mer et de plusieurs espèces rares de pingouins. Ce fut la première expédition réalisée par notre entreprise. Elle s'avéra fructueuse. Dès lors, des spécialistes, des chasseurs de fauves, des savants, parcoururent le monde pour nous ramener vivantes les pièces les plus rares et les plus belles de notre collection. Ces bêtes s'adaptèrent fort bien à leur nouvelle existence. C'était pour nous un réel réconfort que de les voir s'ébattre dans de larges espaces et non plus marcher de long en large derrière les barreaux d'une cage étroite et sombre.

Des professeurs, des zoologistes et des entomologistes vinrent travailler ici même et certains d'entre eux, en 1913, déterminèrent de façon scientifique les mœurs de plus de 60 espèces de mammifères.

Chaque année, le nombre de visiteurs ne cessait de s'accroître ; il fallut agrandir le parc. Les Allemands, en effet, aiment les animaux, ils viennent nombreux, chaque dimanche, se promener au Tierpark. La plupart ont leur carte d'abonnement à l'année. En 1936, on ajouta, au parc de Stellingen, des enclos au grand air pour les éléphants et les rhinocéros, qui complétèrent ainsi la section Asie, en construction depuis 1927. Depuis, on inaugura, en 1951, un enclos ouvert pour girafes, qui sert de modèle dans le monde entier ; en 1953, une jungle pour les tigres et, en 1956, des enclos ouverts pour gloutons et panthères.

De 1874 jusqu'à 1932, le parc de Stellingen fut souvent le cadre d'expositions anthropo-zoologiques. Des Esquimaux aux Patagons, Carl Hagenbeck fit venir des groupes ethniques fort intéressants, devantant ainsi, pour des millions d'Européens, les possibilités du film documentaire.

FOURNISSEURS DU MONDE ENTIER

— Les guerres ont dû vous causer bien des tourments ?

— Lors de la première Guerre Mondiale, par suite du manque de nourriture et du blocus, nous avons perdu pour plus de 960 000 Marks Or d'animaux. Au cours du dernier conflit, lors de la nuit du 26 juillet 1943, une attaque aérienne anéantit 80 % du parc de Stellingen ; en moins de 90 minutes, 8 personnes et 450 animaux furent tués.

— Cinq années plus tard, c'est-à-dire moins de quatre ans après la fin des hostilités, devait avoir lieu le centenaire de la naissance de mon grand-père. On s'était promis de faire l'impossible pour ressusciter son œuvre. Il fallut tout déblayer et reconstruire. On édifia des enclos ouverts pour les bisons, les guanacos et les daims et le Tierpark ouvrit comme prévu, tandis que des chasseurs se dispersaient aux quatre coins du monde pour revenir à Stellingen avec de précieuses cargaisons.

Ainsi, le commerce d'animaux qui, déjà autrefois, était une des spécialités de la famille, reprenait sur des bases internationales.

— C'est, ma foi, vrai. Je me souviens d'avoir vu, à Paris, des bêtes provenant des réserves Hagenbeck.

— C'est exact, approuva Carl Hagenbeck, avec un léger sourire. Nous avons, avec les directeurs de la plupart des zoos du monde, des relations suivies. En 1911, on inaugura, à Rome, le parc construit sur les plans de Carl Hagenbeck. Il y en a ainsi 5 dans le monde, dont celui de Paris, qui fut construit à Vincennes, en 1931, pour l'Exposition Coloniale.

— Ainsi, vos voyageurs ne cessent de parcourir le monde pour renouveler vos collections et celles de vos clients ?

— Oui, notre dernière expédition remonte à 1954. Le trappeur Johannes se rendit en Perse et nous expédia plusieurs troupeaux, tant par navires que par avion. Lorsqu'il revint lui-même, l'année suivante, il ramenait quelques onagres, peut-être les derniers de ces petits ânes sauvages d'Asie, qui sont presque exterminés. Il avait avec lui des tigres à crinière, des léopards persans, de petits carnassiers et un grand lot d'oiseaux aquatiques et d'échassiers.

— Et le cirque Carl Hagenbeck ?

— Depuis sa fondation, en 1887, il a visité la plupart des pays du monde entier, à l'exception de l'Australie. Il est le seul, de tous les cirques allemands, à être allé jusqu'au Japon. Mais, depuis 1953, son exploitation est suspendue. Le territoire de l'Allemagne Fédérale est trop petit pour un cirque de sa dimension. Cela ne veut pas dire que nous ayons complètement abandonné. De nouveaux groupes sont dressés dans notre école spéciale de Stellingen. Ils sont présentés, par leurs dresseurs, au public du parc et paraissent parfois dans des films.

Tout en bavardant, nous avons visité la plupart des enclos ouverts.

— Un tel parc doit exiger d'importants capitaux ?

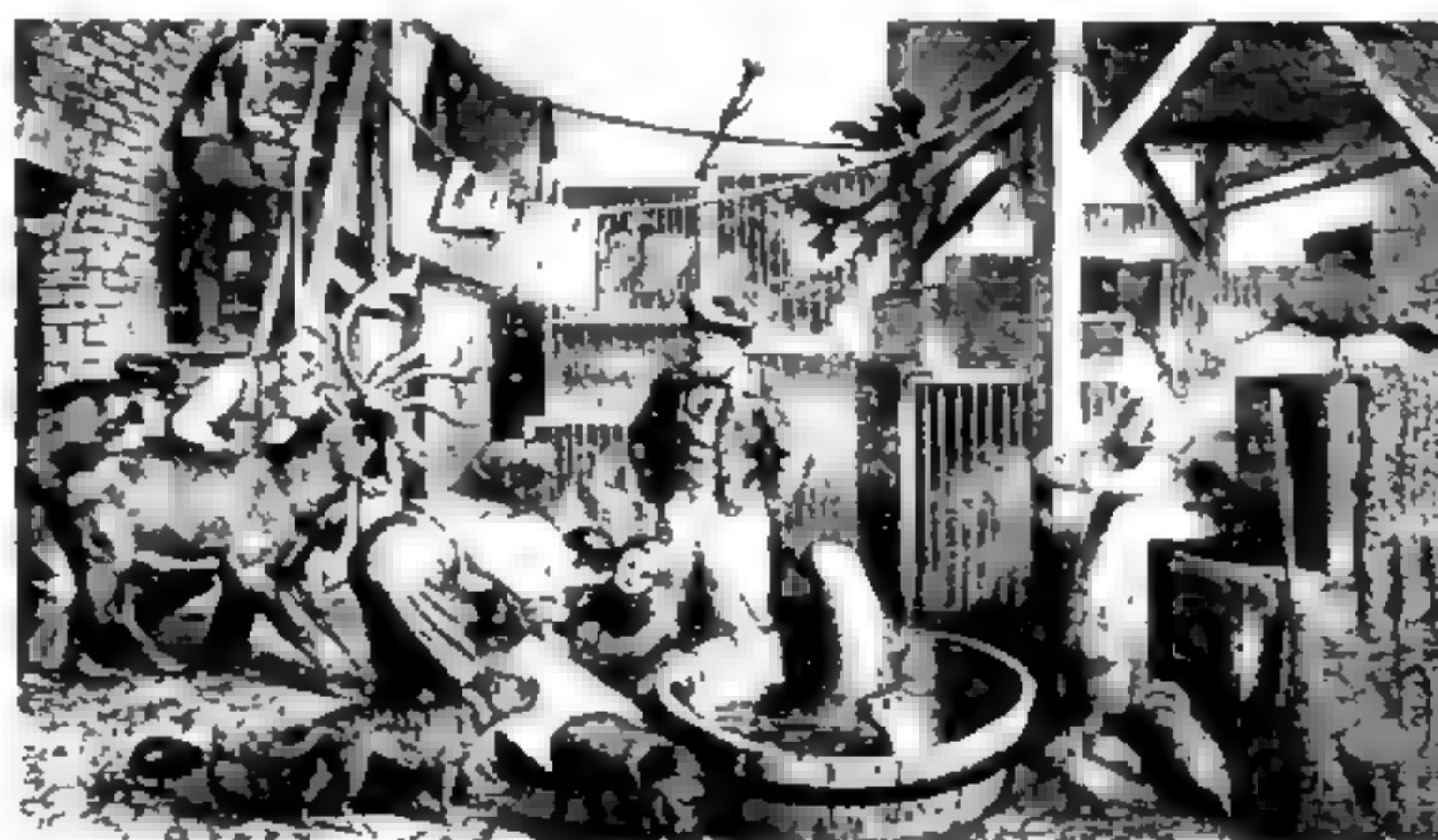
— C'est exact. Depuis sa fondation, il est la propriété exclusive de ma famille et exploité sans la moindre subvention de l'Etat ou de la ville. Il reçoit, chaque année, plus d'un million de visiteurs.

— Voulez-vous, pour conclure, quelques chiffres relatifs à la consommation annuelle de nourriture ? Il nous faut 170 tonnes de grains, 2 tonnes et demie de pistaches, 29 tonnes de pommes de terre, 241 tonnes de légumes divers, 6 tonnes de fruits, 23 tonnes de glands, 200 tonnes de foin, 100 tonnes de paille. Pour les carnivores, nous achetons 67 tonnes et demie de viande. La consommation de poissons monte à plus de 74 tonnes tandis que, pour le lait, il nous faut 5 475 litres de lait frais et 4 745 boîtes de lait condensé. Et ce n'est pas tout. Il nous faut annuellement 800 kilos de pépins d'héliantes, 760 kilos de caroubes ainsi que 150 pigeons, 130 lapins et 75 poulets. Quant au chauffage, il nécessite 50 wagons de coke et de charbon.

Notre promenade s'achève. Nous n'avons parcouru qu'une infime partie des 14 kilomètres qui sont, chaque jour, mis à la disposition du public, qui peut faire ainsi une visite de 3 à 4 heures.

Tandis que, sur le perron de son pavillon, nous échangeons une cordiale poignée de main, Carl Hagenbeck nous lance :

— Dites bonjour pour moi à Paris et à mes amis de France. Dites aussi à vos jeunes lecteurs qu'ils seront toujours les bienvenus à Stellingen. J'espère qu'au cours de leur visite chez moi, ils apprendront à mieux connaître et à aimer davantage nos amies les bêtes.



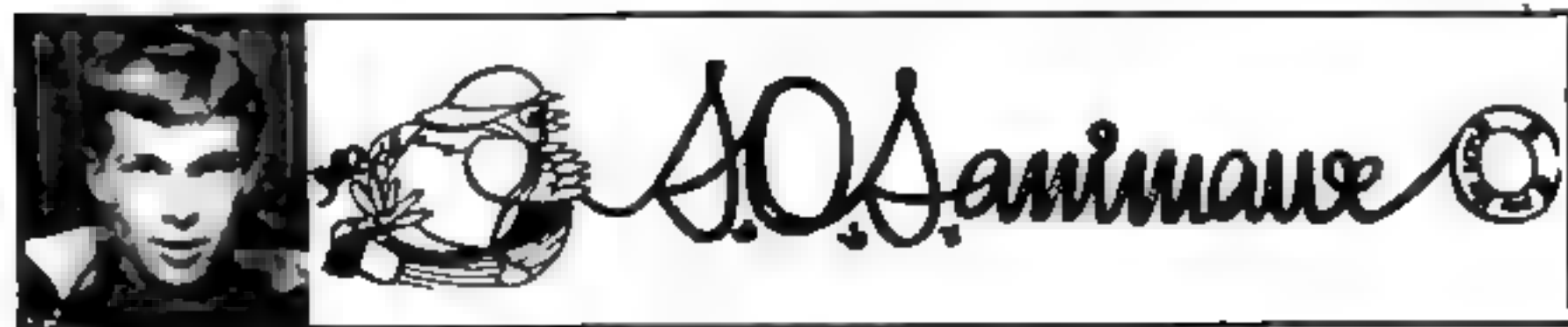
Au premier phoque exhibé par Hagenbeck, dans un baquet, s'ajoutèrent peu à peu d'autres animaux.



Comme dans tous les zoos du monde, les ours qu'on emmène des friandises à leurs visiteurs.



Les oiseaux ne sont pas oubliés : ils ont leurs lacs, leurs paysages. Ils sont chez eux, comme tous, ici.



J.A.A. CONTRE BLOUSONS NOIRS

Amis lecteurs,

C'est sous ce titre étrange et inquiétant que je vous écris ma lettre hebdomadaire. Mais, à tort ou à raison, je désire vous conter la triste histoire qu'a vécue notre amie, Jacqueline Morley.

Tous les membres du Club du Jeune Ami des Animaux connaissent bien Jacqueline Morley, jeune technicienne à la discothèque de la R.T.F., qui consacre tous ses loisirs au club. C'est elle qui écrit la page « Nature » de notre bulletin trimestriel, qui organise toutes les sorties des Jeunes Amis des Animaux et qui répond à un grand nombre de leurs lettres.

Or, il y a quelques semaines, Jacqueline se promenait dans le bois de Vincennes et jouait avec son chien Iago, un Groenendael de six mois, qu'elle aimait, bien sûr, beaucoup. Soudain, deux garçons en blouson noir arrivèrent en trombe sur un scooter,

frôlèrent la jeune fille et se mirent à poursuivre le pauvre chien, complètement affolé. Iago s'enfuit dans les allées du bois et les deux garçons continuèrent à lui donner la chasse. Lorsque Iago, épuisé, ralentit, les vauriens, au contraire, accélèrent, lui passant sur le corps et s'enfuirent. Quand Jacqueline se pencha sur son chien, ce n'était plus qu'une boule de poils noirs ensanglantée...

« Je n'ose espérer que les deux voyous, auteurs de cet assassinat, liront cette lettre. Je souhaite seulement que l'union des 12 000 enfants qui forment notre grande famille de Jeunes Amis des Animaux parvienne à montrer à de très nombreux jeunes qu'il n'y a rien de glorieux à se faire remarquer par toutes sortes de sottises, à fumer dès quatorze ans pour jouer au grand, à se donner des allures de « dur » bref, à devenir l'un de ces héros de trottoir à l'affût de tous les mauvais coups.

12 000 Jeunes Amis des Animaux, de 5 à 19 ans, ont montré combien il est plus agréable de consacrer ses activités et ses

loisirs à observer les merveilles que nous offre la Nature, à protéger et à défendre des êtres plus faibles, incapables d'appeler au secours.

12 000 Jeunes Amis des Animaux ont compris, tous ensemble, que la plus grande des joies, c'est d'apporter du réconfort à tous les plus faibles qu'eux. Et surtout, les 12 000 enfants qui composent, dans le monde entier, notre grande famille de Jeunes Amis des Animaux sont tous persuadés que notre grande source de bonheur, c'est la solide amitié qui nous unit.

C'est pourquoi, lecteurs de « Pilote », nous vous invitons à venir partager avec nous la grande joie que nous connaissons tous. Inscrivez-vous au Club du Jeune Ami des Animaux, aux bons soins de « Pilote », 30, r. Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e).

Bien amicalement.

Jean Paul

NOUVEAUX S.O.S.

N° 74 — Mme FAYET, 97, rue de la Division-Leclerc, à Saulx-les-Chartreux (Seine-et-Oise).

J'ai à donner un jeune chat de six mois, de préférence à la campagne, ainsi qu'une chienne perdue depuis deux mois, blanche et noire, genre grand chien de chasse, qui

serait heureuse de retrouver un maître : la personne qui l'a recueillie ne peut pas la garder.

N° 75 — Mme BOULET, 103, rue de Picpus, à Paris (12^e) :

Nous avons recueilli un petit chat noir et blanc d'environ deux mois, mais, ayant déjà un chien, nous ne pouvons le garder. Peut-être ferait-il le bonheur d'un petit garçon ou d'une petite fille, à condition, bien sûr, qu'il soit heureux.

S.O.S. ENTENDUS

Christiane MASQUELIER, 8, chemin de Prouvy, à Valenciennes (Nord) :

Je désire l'un des chiens de l'annonce n° 70.

Jacqueline DECORDE, route de Dieppe, à Gisors (Eure) :

J'ai vu dans « Pilote » qu'un jeune garçon désire donner un chien (S.O.S. n° 71). Je voudrais bien savoir s'il serait possible de l'avoir.

ON NOUS DEMANDE...

D. 62 — Mme Roland BIGOT, rue Nationale, à Cour-Cheverny (Loir-et-Cher) :

J'ai quatre enfants et n'ai pas les moyens de m'acheter des petits oiseaux. Si quelqu'un pouvait me procurer un couple de serins, j'en serais enchantée : je suis malade et m'ennuie beaucoup ; des petits oiseaux me tiendraient compagnie et seraient bien soignés. D'avance, je vous en remercie.

COCHISE

RESUME. — Un apache Chiricahua a été assassiné. L'agent fédéral, Jefford, se lance sur la piste d'un suspect.

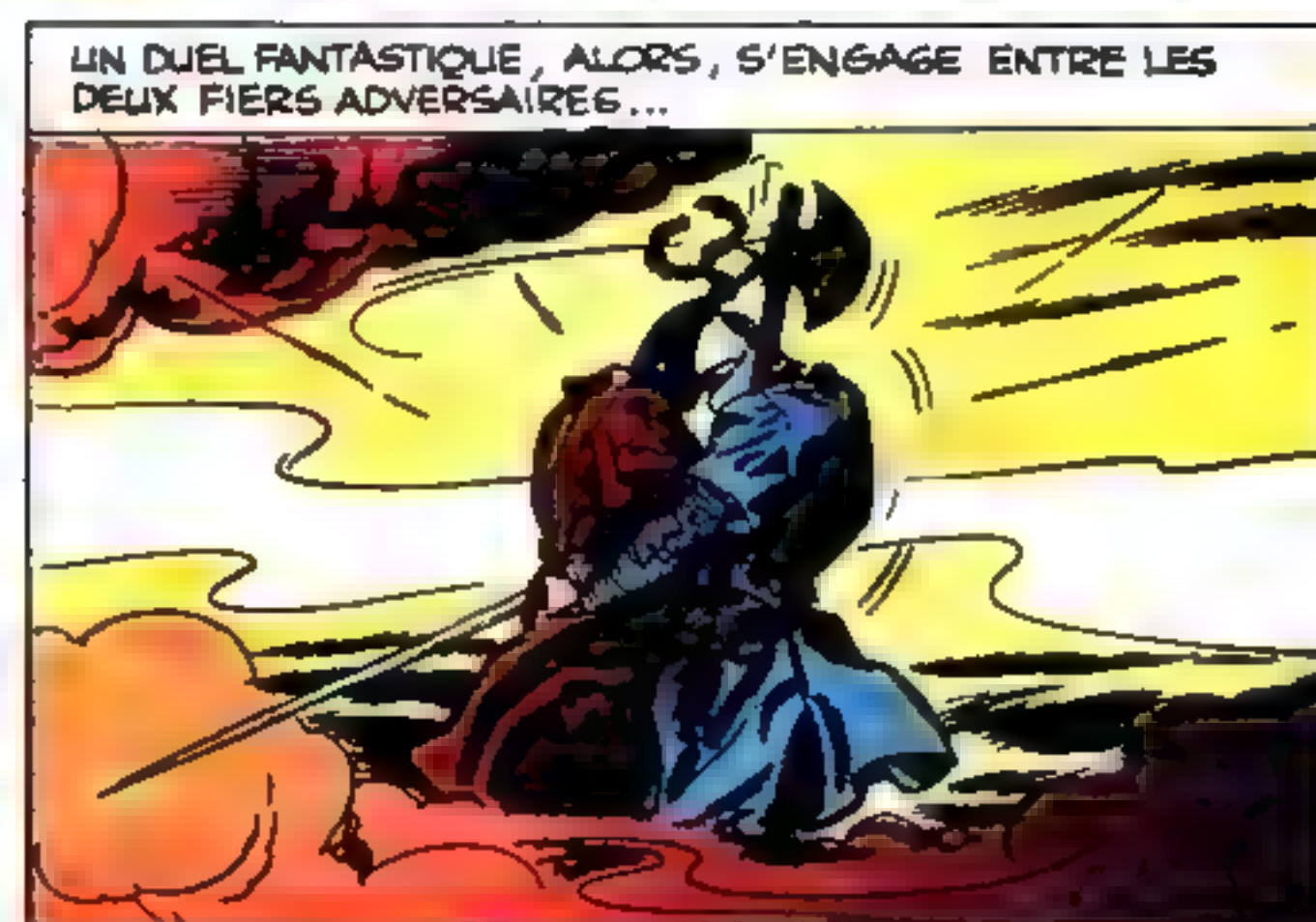
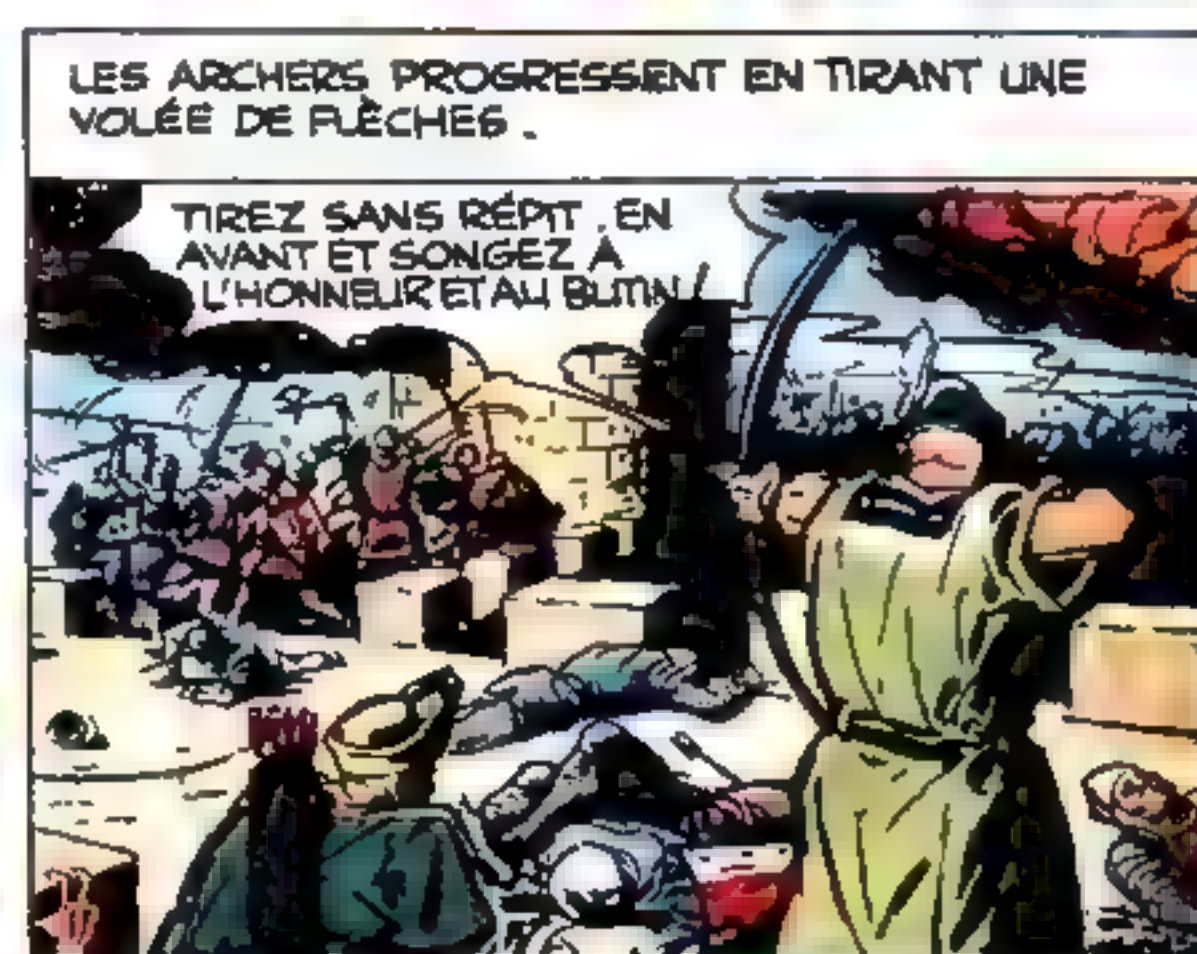
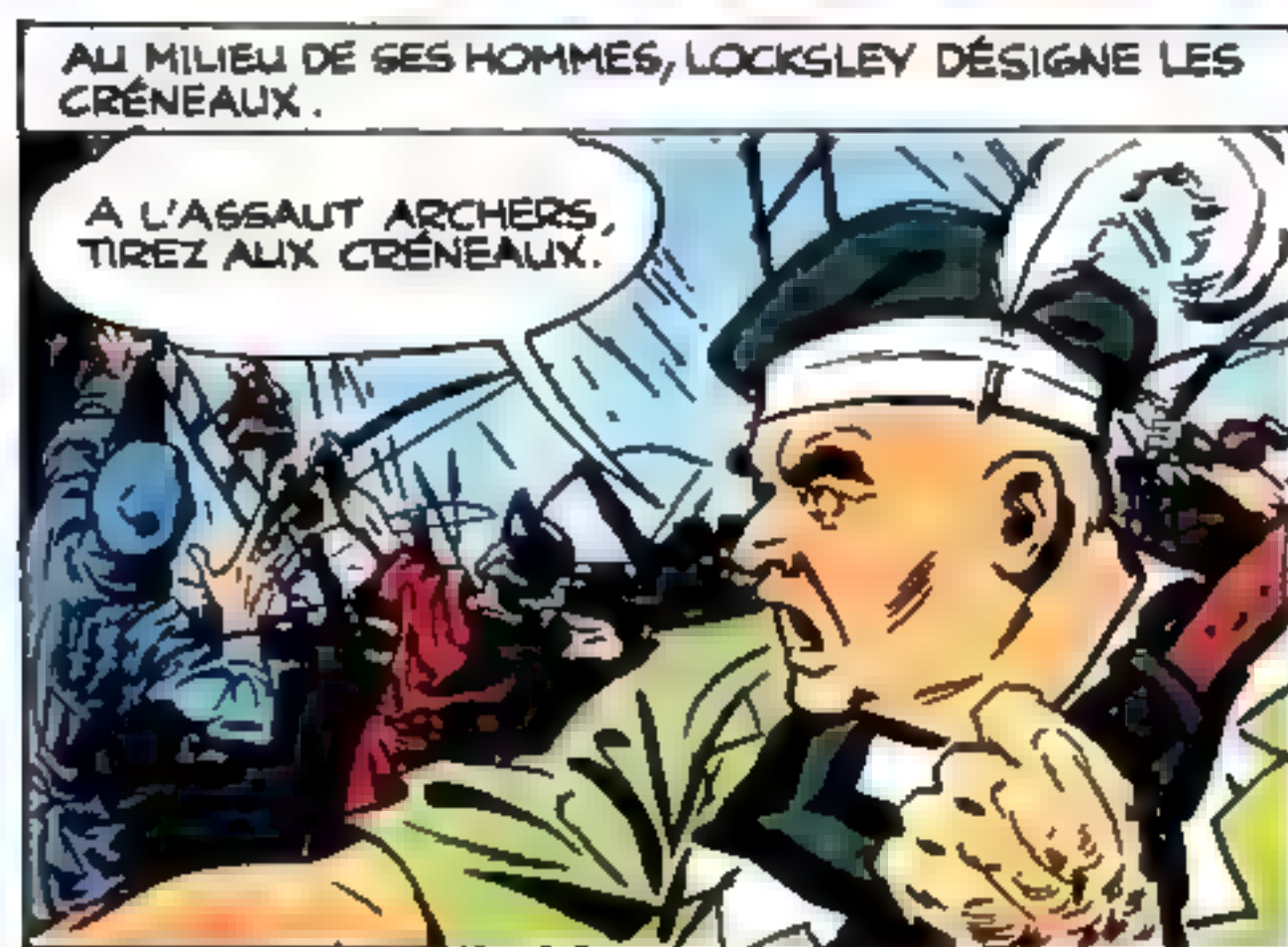
ADAPTÉ PAR LUCIEN NORTIER DU FILM DE LA 20TH CENTURY FOX TV INTERNATIONAL, "LA FLÈCHE BRISÉE"



Ivanhoe

RESUME. — Une armée d'outlaws commandée par le Chevalier Noir assiège le château de Torquilstone, où sont retenus des prisonniers, dont le chevalier Wilfrid Ivanhoe. Les assaillants se préparent à lancer un ultime assaut.

Texte de BERNARD LEROY d'après WALTER SCOTT - Dessins d'ANTONIO PARRAS



LES COLLECTIONNEURS D'ÉTIQUETTES DE BOITES D'ALLUMETTES : les "philouménistes"



DOT
George
FRONVAL

M. Jean-Paul Brunel, journaliste et homme de publicité, est considéré comme l'un des plus grands spécialistes de l'étiquette de boîtes d'allumettes. Car les « philouménistes » ne collectionnent pas les boîtes proprement dites, mais les étiquettes qu'ils collent soigneusement sur des feuilles de papier comme on peut le constater ci-contre.

Photos Iskender.



mage, dont nous vous avons parlé récemment.

L'étiquette d'une boîte d'allumettes est une invention assez récente, nous déclare M. Jean-Paul Brunel. Elle est vieille seulement d'un demi-siècle. L'allumette moderne a été inventée par le Français Soria qui, en 1820, mit au point un bâtonnet pratique, mais d'un emploi plutôt dangereux. A la suite de diverses circonstances et à la faveur du dédain de l'inventeur pour sa propre découverte, les chimistes de Vienne, en Autriche, et de Londres, en Angleterre, industrialisèrent ce procédé. Les allumettes furent longtemps vendues en paquets avec, tout au plus, une étiquette de repérage, non illustrée.

Les lucifers.

Les Britanniques se flattent, à juste titre, de posséder la plus ancienne fabrique d'allumettes et, aussi, la plus vieille étiquette connue. John Walker, chimiste à Stockton-on-Tees, vendait ses allumettes dans des boîtes cylindriques en fer-blanc. Sa première vente, selon son livre-journal qui se trouve aujourd'hui au Musée des Sciences de South Kensington, date du 7 avril 1827. Mais ce ne fut qu'en 1830 qu'il entoura ses boîtes d'une vignette portant la mention « Walker Friction Matches — 100 Matches — Price : One Shilling — As used in the Household of His Majesty King William IV — John Walker, Stockton-on-Tees », ce qui voulait dire : « Allumettes à friction de Walker — 100 Allumettes — Prix : 1 Shilling. En Usage dans la Maison de S. M. le roi Guillaume IV. John Walker, Stockton-on-Tees ».

On nomma très vite ces allumettes « lucifer » (étymologiquement : porteur de lumière). Tous les chimistes imitèrent John Walker et créèrent des étiquettes à leurs noms. Un certain Samuel Jones, de Londres — également inventeur de la cafetière automatique — lança la première étiquette « Lucifer ». Elle est mentionnée dans un des catalogues de Bryant and May, une fabrique très ancienne, qui existe toujours. En 1832, apparut l'allumette « Congreve », également lancée par Samuel Jones, en même temps que les « Fusées », toutes deux accompagnées, bien sûr, par des étiquettes fort simples.

Des allumettes dans les musées.

Les boîtes avaient toutes les formes, et les étiquettes étaient adaptées à chaque format. A Vienne, en Autriche, Furth produisit de nombreuses boîtes, tandis qu'en France, la véritable étiquette illustrée semble avoir vu le jour un peu avant 1850. Il s'agis-



Les Belges ont imprimé cette très belle série d'étiquettes de boîtes d'allumettes à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1938, à Bruxelles.

sait de fort belles lithographies, aux sujets d'actualité, tels que les « Robert Macaire », et de fantaisies caricaturales.

Tout ce qui a été produit en Europe en fait d'étiquettes avant 1880, assure M. Jean-Paul Brunel, est aujourd'hui introuvable, et pièces de musée. Lorsqu'il s'en trouve en vente, ces étiquettes atteignent des prix astronomiques. Des étiquettes de certains pays, éditées entre 1880 et 1914, peuvent être achetées à des prix élevés. De 1914 à 1939, il reste encore un choix d'environ 10 000 étiquettes plus ou moins disponibles à des prix

plus abordables. Depuis 1945, la production des étiquettes de boîtes d'allumettes est fort abondante, sauf en France. Les autres pays ont deviné qu'il y avait là un extraordinaire moyen de publicité. Que les futurs collectionneurs se rassurent. Il est possible, en ne dépensant chaque année que quelques milliers de francs, de se constituer une collection variée, fort plaisante et des plus instructives.

Comment ? M. Jean-Paul Brunel nous le dira, lors d'un prochain entretien.

G. F.



Ces étiquettes venues du Japon représentant les personnages traditionnels du théâtre japonais, toujours vivants malgré la modernité actuelle.

L'ALLUMETTE est un objet indispensable et simple. Dans certains pays, la fabrication des allumettes est un monopole d'Etat, tandis que dans d'autres, fort nombreux, sa fabrication est libre, et les boîtes servent, le plus souvent, de support publicitaire. La présentation des allumettes varie d'un Etat à l'autre. Ici, on les vend en boîtes plates, là dans des boîtes rondes, tandis qu'ailleurs, c'est dans des pochettes plates qu'on trouve ces accessoires indispensables, non seulement aux fumeurs, mais aussi aux ménagères. Ces boîtes et ces pochettes sont toutes ornées de dessins, d'enluminures et d'inscriptions qui déterminent rapidement le pays d'origine. Il est donc très naturel de trouver des collectionneurs de boîtes d'allumettes qui, par leur façon de prospecter, de correspondre entre eux et, de classer leurs spécimens, ressemblent fort aux philatélistes.

Pour vous entretenir des « philouménistes » — c'est ainsi que l'on nomme les collectionneurs d'étiquettes de boîtes d'allumettes — nous sommes allés voir M. Jean-Paul Brunel, qui est l'un des animateurs les plus actifs de différentes sociétés de collectionneurs.

Des correspondants dans le monde entier.

M. Jean-Paul Brunel, journaliste spécialisé dans les questions de Publicité, est en relation avec de nombreux techniciens du monde entier. Cela lui permet d'avoir, un peu partout dans le monde, des correspondants avec lesquels il fait des échanges et qui le tiennent constamment au courant des nouveautés. Ainsi, il a une importante collection de vignettes de tous genres, allant des emballages de lames de rasoir aux étiquettes de boîtes d'allumettes en passant par les étiquettes de boîtes de fro-

Voici comment George Langelaan a photographié son voyage interstellaire

MAIS, oui ! Vous auriez pu réaliser vous-même le fantastique voyage interstellaire que vous a raconté (et illustré) notre collaborateur George Langelaan dans nos pages 18 et 19. Comment ? Tout simplement, comme il vous l'a dit lui-même, avec un peu d'astuce, quelques instruments

ou objets usuels et beaucoup, beaucoup de patience, bien sûr.

Vous voyez, d'ailleurs, George Langelaan réalisant, à droite, la fameuse photo du volcan, avec une pipe, un tuyau de caoutchouc, un abat-jour de fourrure, une balle de tennis, une balle de ping-pong et une feuille de papier noir !... Ce n'est pas plus difficile que cela.

Comment a-t-il pu truquer les autres photographies de ce reportage « en chambre » ? Devinez-le : voici, à gauche, quelques-uns des objets qu'il a utilisés. Une mappemonde, une lampe de bureau, un presse-citron, du sel, une « nénette » pour nettoyer les carrosseries d'automobiles, une lampe, un « sulfure », une vieille éponge, une lampe électrique, des cailloux et quelques pommes de terre (non épluchées et coupées...).

Si vous êtes observateur, vous verrez que notre galaxie est faite d'une trainée de sel, que l'autre face de la Lune est la macro-photo de l'éponge, que la « nénette » est le buisson vivant d'où surgit le monstre qui terrifie les astronautes, etc., etc.



LE CHATELET

théâtre des merveilles

Le Théâtre du Châtelet est deux fois centenaire. Il a été, en effet, créé, en 1780, par Auguste Franconi et l'écuyer Astley. Alors situé boulevard du Temple, c'était un cirque consacré au manège et à la voltige. Il émigra ensuite au jardin des Capucines et rue du Mont-Thabor, où il prit le nom de Cirque Olympique.

En 1816, il retourna faubourg du Temple et fut détruit, en 1826, par un incendie. Reconstitué, un an plus tard, entre l'Ambigu et l'Hôtel Voulon, il changea de genre, jousa, tout d'abord, des pièces militaires, puis aborda une formule tout à fait inédite, celle de la féerie, qui devait connaître un succès retentissant. Il y demeura fidèle de nombreuses années, jusqu'au jour où il l'abandonna pour l'opérette.

En 1848, il devint le Théâtre Impérial et subit une série d'expropriations qui le fit aboutir enfin place du Châtelet. Le baron Haussmann, préfet de la Seine, avait décidé d'ouvrir, en travers de l'ancien boulevard du Temple, le nouveau boulevard du Prince-Eugène, l'actuel boulevard Voltaire. Il dut songer à remplacer le groupe de théâtres situés en cet endroit, que son projet supprimait.

Le préfet de la Seine chargea M. Davioud, architecte de la ville de Paris, de dresser des plans pour la construction d'un très grand théâtre, le plus important de toute la capitale, pouvant contenir au moins 3 000 places. Le baron Haussmann avait acquis, pour le compte de la ville de Paris, un certain terrain situé sur l'emplacement de l'ancienne prison du Châtelet. Il décida d'y faire construire le nouveau théâtre, qui devint municipal.

Une extraordinaire machinerie

Les travaux commencèrent en 1860, mais des difficultés imprévues retardèrent l'ouverture de la salle. Fin avril 1862, la réception définitive se déroula, en présence du baron Haussmann et, le 19 août de la même année, M. Hostein, le directeur, inaugura sa nouvelle salle du Châtelet, avec une féerie, « Rothomago ». C'était là plutôt une reprise, car la pièce avait déjà été jouée au Cirque Olympique.

La durée totale des travaux avait été de 26 mois, et la dépense s'était élevée à 3 379 282 francs, somme assez importante, même pour l'époque. L'édifice occupait une surface de 3 564 m² : 40,50 m de large et 88 m de profondeur.

La salle, qui n'a pas été modifiée depuis le premier jour, mesure 20 m de haut. L'ouverture de la scène est de 12 m ; sa largeur est de 24 m et sa profondeur de 23,50 m ; elle peut se prolonger d'une arrière-scène de 12 m, dont la pente très accentuée permet à tous les spectateurs de voir la perspective des décors.

Le Théâtre du Châtelet est célèbre dans le monde entier pour sa machinerie. C'est une véritable usine qui se trouve de l'autre côté du rideau de velours. Une usine dotée d'un matériel compliqué, qui s'enfonce sous terre jusqu'au troisième sous-sol et qui monte dans les cintres jusqu'au troisième étage.

La scène est éclairée par plusieurs galeries de projecteurs de 1 500 watts, tandis que, dans la salle, 40 projecteurs de 300 à 1 000 watts sont allumés et éteints automatiquement des coulisses.

Au-dessus du plateau, c'est-à-dire juste au-dessus des têtes des acteurs, se trouvent 10 herbes de 72 lampes de 150 watts, divisées en quatre couleurs : blanches, rouges, jaunes et bleues. Il y a aussi 144 lampes d'horizon éclairant le « cyclorama », une immense toile de 810 m² et de 20 m de haut, qui sert de fond et que l'on utilise de préférence, avec l'aide de projecteurs, pour les scènes de nuit et de coucher de soleil.

Dans les coulisses, au cours de chaque représentation, s'affairent 70 machinistes, électriciens et accessoiristes qui, sans perdre une seconde, car chaque instant compte, mettent en place les décors descendus des cintres, d'une hauteur de 12 m, ou montés des caves, sur une plateforme actionnée électriquement.

Ne dites pas « corde », mais « guinde »

Les cintres du Châtelet ont une importance capitale. C'est là que sont emmagasinés les décors hissés à l'aide de câbles puissants, tous manœuvrés mécaniquement. Ici, comme dans les studios de cinéma et les autres théâtres, le mot « corde » est interdit. On le remplace par le mot « guinde ». Quiconque prononce le mot fatal doit payer une amende s'il est entendu par un camarade. Il est également interdit de citer le mot « poids ». On dit alors « pain ». Cela désigne des masses de plomb qui servent de contrepoids. Plusieurs pains forment une « tige ».

Les cintres sont divisés en trois étages. Les deux premiers sont appelés « services », et le dernier, sous le toit, est le « grill ». Cette partie de la cage scénique fait 22 m² et abrite 8 treuils. La longueur totale des câbles est incalculable. Elle dépasse certainement 10 km.

Le Théâtre du Châtelet possède une immense réserve de costumes. On y trouve des pièces rares, qui sont conservées avec le plus grand soin, tel le costume que porta Jean Coquelin lors de la création de « Cyrano de Bergerac » à la Porte Saint-Martin. Le chef costumier veille jalousement sur la conservation de ces merveilles, qui feraient la joie de plus d'un collectionneur. Non loin de là se trouve un atelier de couture où s'affairent de nombreuses ouvrières. On y prépare tous les costumes d'après les maquettes dessinées par des artistes en renom tels que Brunelleschi pour « Au Soleil du Mexique », Douking pour « L'Aiglon » ou « La Maréchale Sans-Gêne ». Au cours des nombreuses représentations, ce même atelier répare et renouvelle sans cesse ces costumes, tandis qu'un atelier de cordonnerie remet en état bottes, escarpins et souliers délicats.

Le Théâtre du Châtelet a son corps de ballet qui est l'un des plus réputés de la capitale. Chaque jour, sous la direction de maîtres de ballets en renom, de jeunes danseurs s'initient aux mystères de la chorégraphie, tandis que les étoiles se perfectionnent sans cesse.

La création du « Tour du Monde »

Les succès inscrits au palmarès du Châtelet sont légion. Ce furent tout d'abord d'étonnantes féeries, charmantes et naïves à la fois, toujours montées avec un très grand soin, ou bien des pièces à grand spectacle, aux nombreux décors, comprenant des effets spéciaux, des clous inédits qui consacrèrent la renommée de ce théâtre.

Jules Verne, l'extraordinaire romancier, en collaboration avec Adolphe d'Ennery, écrivit, pour cette salle, plusieurs adaptations scéniques de ses merveilleux romans : « Michel Strogoff », « Les Enfants du capitaine Grant ». Le plus grand triomphe de la maison fut : « Le Tour du Monde en 80 jours », qui fut repris souvent, lorsque les recettes étaient en baisse. Contrairement à ce que l'on croit généralement, la pièce contenant les péripéties de Philéas Fogg et de son fidèle Passepartout ne fut pas créée au Châtelet, mais en 1874, à la Porte Saint-Martin, dont les deux directeurs cherchaient en hâte une pièce pour remplacer un drame de M. Gondinet. Il importait d'utiliser les décors existants. Ainsi « Le Tour du Monde en 80 jours » fut monté à bon compte. Il obtint un tel succès qu'il fut joué 426 fois de suite sur la scène de la Porte Saint-Martin, pour être aussitôt repris au Châtelet, où il eut encore une carrière de 180 représentations. Depuis, à chacune de ses reprises, « Le Tour du Monde en 80 jours » n'a jamais cessé de connaître le succès.

Parmi les féeries qui triomphèrent au Châtelet et dont certaines furent montées avec la collaboration de Georges Méliès, l'extraordinaire enchanteur, à la fois prestidigitateur habile et remarquable metteur en scène de cinéma, citons : « Les 7 Châteaux du Diable », « Les 400 Coups du Diable », « Les Pihules du Diable ».

Les jeunes sauvent le Châtelet

Lorsqu'en 1928 M. Maurice Lehmann s'installa place du Châtelet, prenant la direction du théâtre avec le directeur en exercice, M. Alexandre Fontanes, on jouait : « Michel Strogoff ». Le soir du 1^{er} octobre, le nouveau directeur se hasarda dans la salle, au cours de la représentation. Il y avait très peu de monde, alors qu'on s'écrasait sur la scène. La recette, ce jour-là, fut de 11 469 F, alors qu'elle aurait dû être de 40 000 F. Interrogé sur les raisons de cet insuccès, M. Alexandre Fontanes, haussant les épaules et faisant la moue, répliqua : — Ici, c'est comme ça ! Le problème n'est pas de remplir la salle, mais de faire des économies. Impossible d'attirer un autre public que celui du monde des Halles qui attend l'arrivée du train d'Arpajon, carottes et choux. Le jeudi et le dimanche, on a les enfants. Avec cela, il faut se débrouiller !

Quelques jours plus tard, M. Maurice Lehmann apporta un programme révolutionnaire. Il s'agissait, ni plus ni moins, de rompre avec le passé, d'attirer les grands, sans éloigner les petits. Il fallait vivre normalement et, pour cela, engager des frais.

Il proposa de monter « Lindbergh », de Sacha Guitry, puis « Show Boat », l'opérette de Jerome Kern, qui

faisait fureur à New York. Alexandre Fontanes devint blême et leva les bras au ciel :

— L'opérette au Châtelet ! Vous êtes fou ! Je commence à croire qu'ici, il y a un directeur de trop, et que ce directeur, c'est moi !

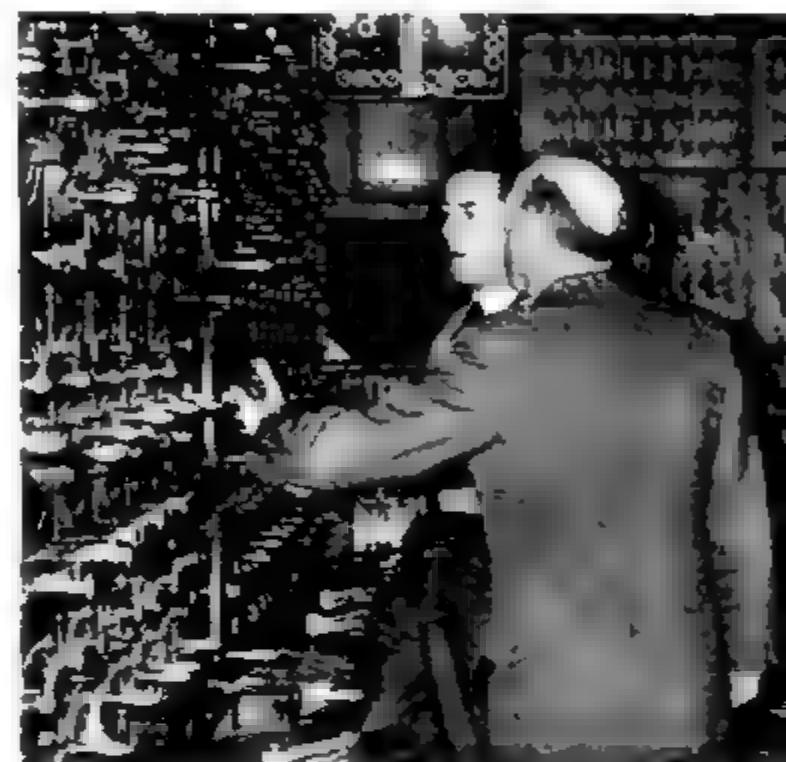
Alors, M. Maurice Lehmann fut seul maître du théâtre. Il en transforma l'exploitation, engagea des frais énormes, s'entoura de collaborateurs émérites qui sont, encore aujourd'hui, à ses côtés, tels que Forst pour les décors, Orlandi pour les ensembles chorégraphiques et Nuvelone pour tout ce qui a rapport à la musique.

Tandis que, pour la plupart de ses opérettes, il faisait appel à deux grands spécialistes, dont on ne compte plus

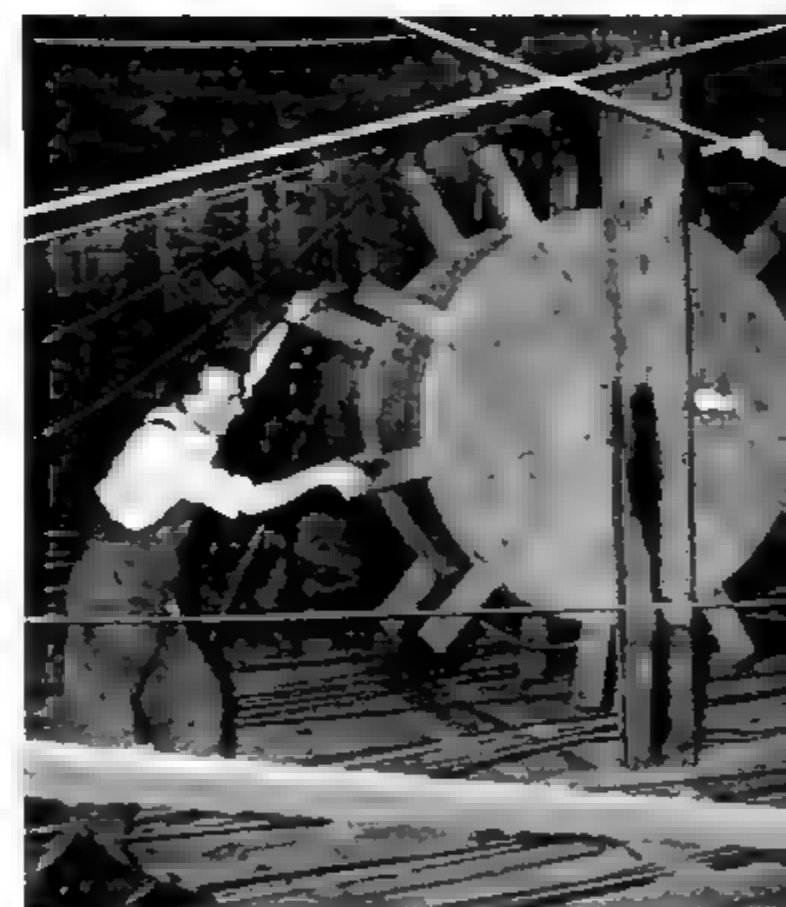
les succès, Raymond Vincy et Francis Lopez, il engageait, pour vedettes de ses spectacles les plus grands chanteurs, tels qu'André Dassary, Luis Mariano, Rudy Hurgoyen.

Et les résultats acquis, depuis la mémorable soirée du 1^{er} octobre 1928, prouvèrent que le nouveau directeur avait raison. En effet, depuis ce jour, des opérettes nouvelles et des reprises ne cessèrent de se succéder. Ce furent, entre autres : « Mississippi », « Robert le Pirate », « Nina Rosa », « Rose de France », « Valse de France », « Au Soleil du Mexique », « L'Auberge du Cheval Blanc », « Valses de Vienne », « Le Chanteur de Mexico », « La Toison d'Or », « Rose de France », « Marco Polo », pour en arriver à la reprise de « L'Auberge du Cheval Blanc », la célèbre opérette viennoise qui fait actuellement les beaux soirs du Châtelet.

Le dispositif de commande électrique ultra-moderne permet de réaliser, en un temps record, les éclairages les plus nuancés, les plus compliqués.



Voici l'un des huit treuils de la machinerie. Situés sous les cintres, ils servent à la mise en place de certains décors, grâce à des câbles très puissants.

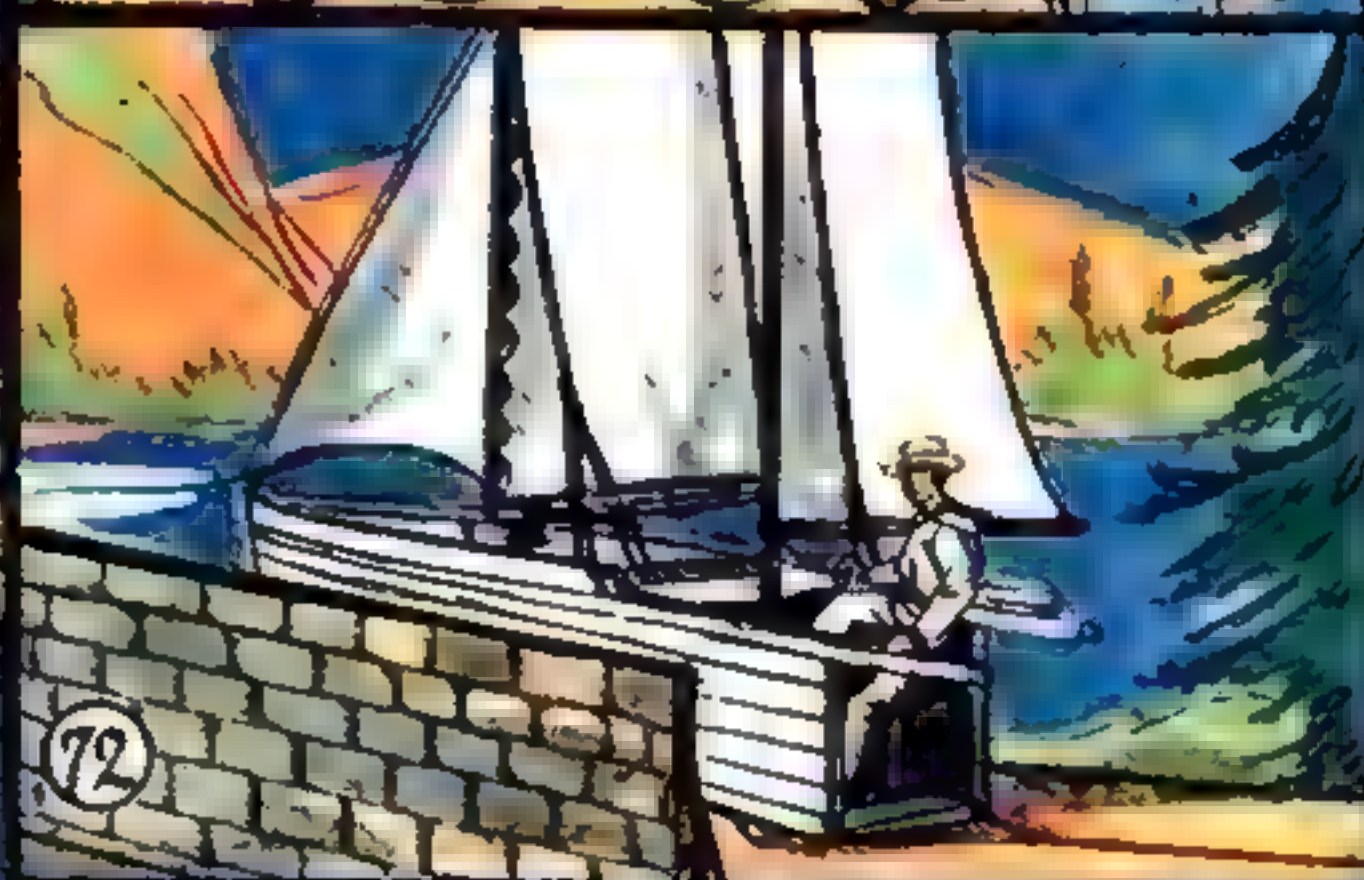
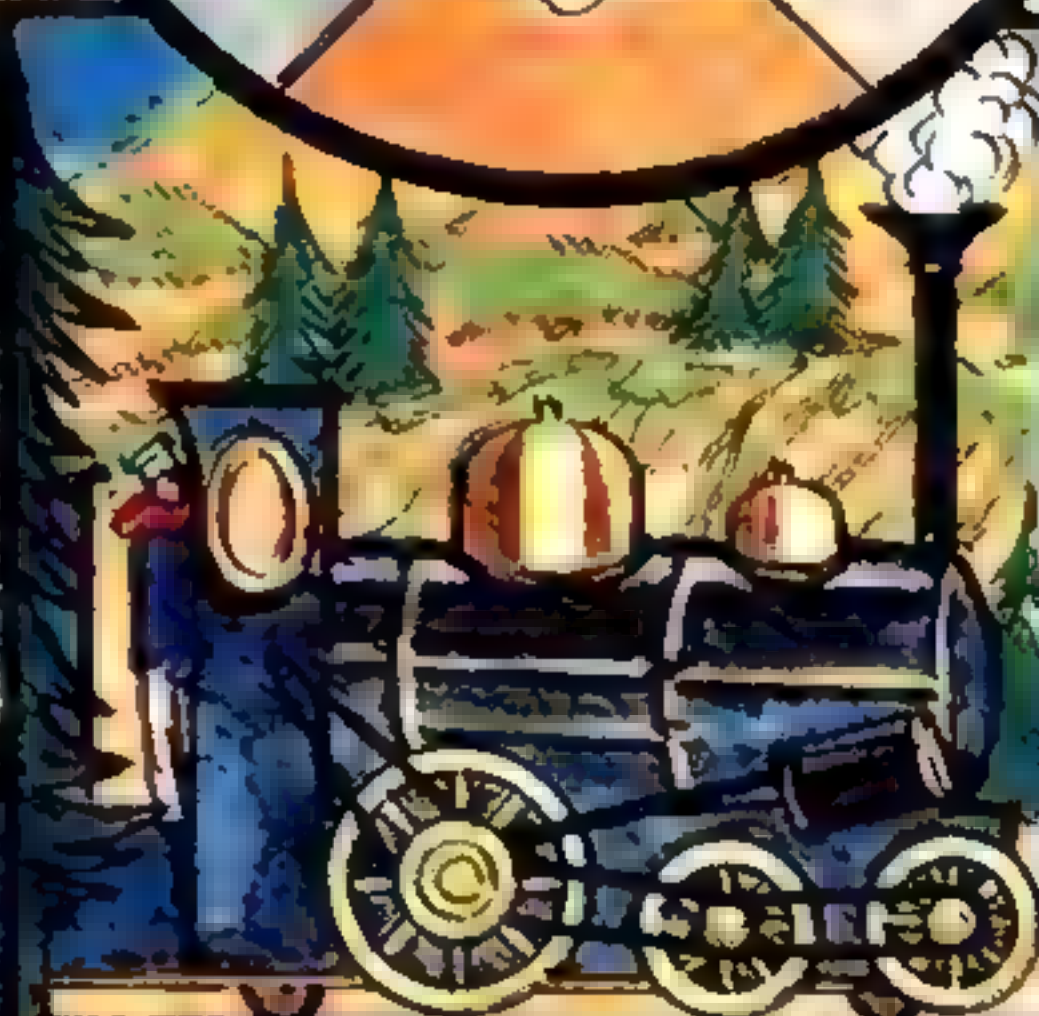
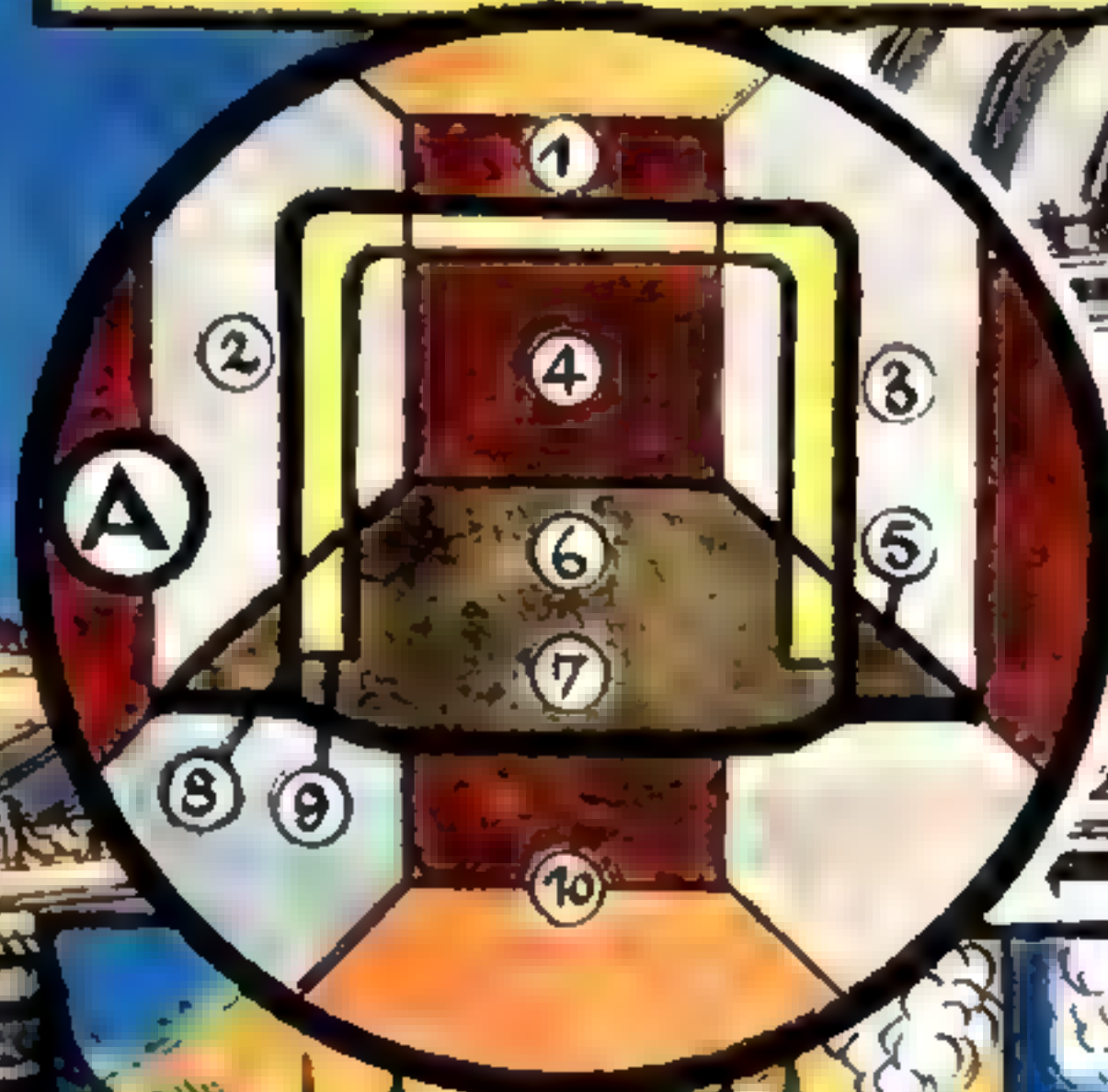


Deux des nombreuses ouvrières de l'atelier de couture essaient à un figurant un costume qu'elles viennent de remettre en état. Elles exécutent aussi les costumes neufs d'après les maquettes.



VOIR PAGES SUIVANTES

LE THÉÂTRE du CHÂTELET



A. LES DIVERSES PARTIES DE LA SCÈNE : (1) closets; (2) côté jardin; (3) côté cour; (4) louvres; (5) concourse. **LES DIVERSES PARTIES DU PLATEAU :** (6) théâtre; (7) avant-scène; (8) cadré de scène; (9) maître d'Arlequin; (10) dévoué.

C. LA SALLE : (24) amphithéâtre ou « poulailler »; (25) première et seconde galeries; (26) deuxième balcon; (27) vestibule; (28) premier balcon; (29) loges et orchestre; (30) niveau du rez-de-chaussée; (31) passage souterrain permettant la circulation d'une voiture; (32) sous-sol comportant les systèmes de chauffage; (33) luminaires masquant le système d'aération de la salle.

D. LA CAGE DE LA SCÈNE : (34) projecteurs et décor d'avant-scène; (35) projecteurs; (36) cadre de scène; (37) lambrèques; (38) rideaux de fer (protection contre l'incendie); (39) maître d'Arlequin, masquant le haut des décors; (40) rideaux; (41) passerelle des électriciens; (42) horse de projecteurs; (43) jeu d'orgue (clair-voie de planches obstruant

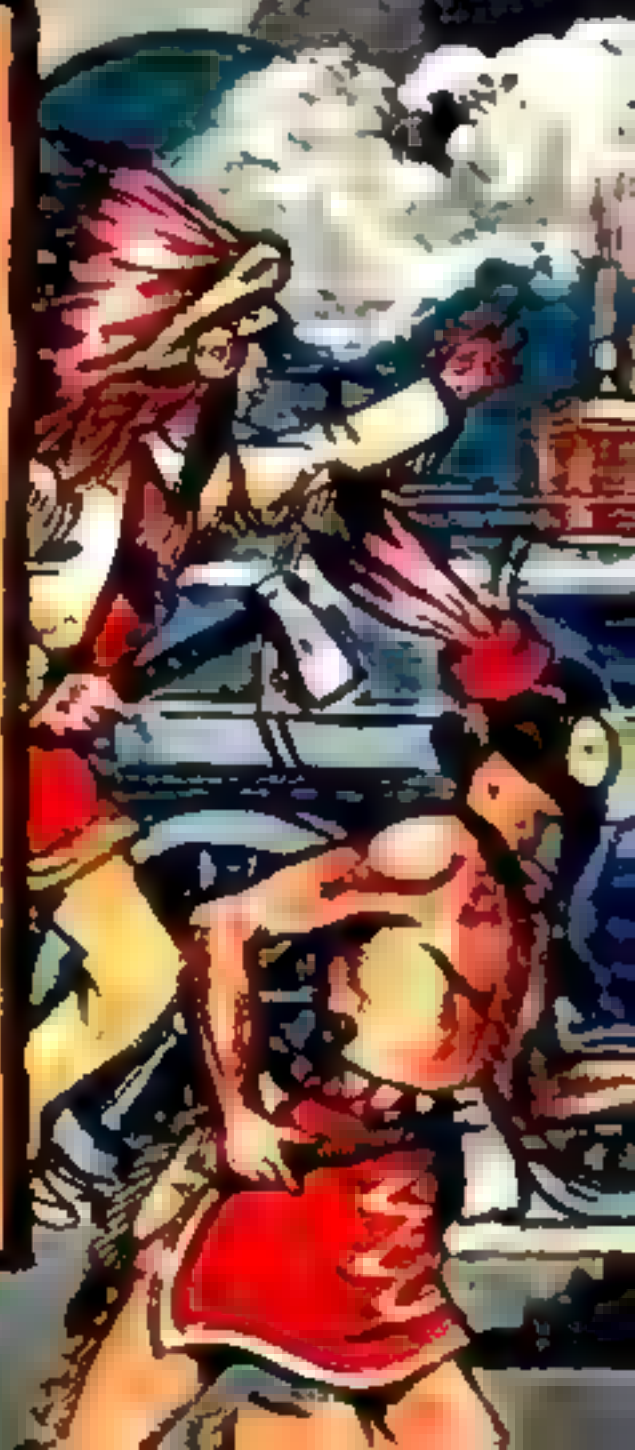
des cheminées); (44) avant-scène; (45) fouet d'orchestre.

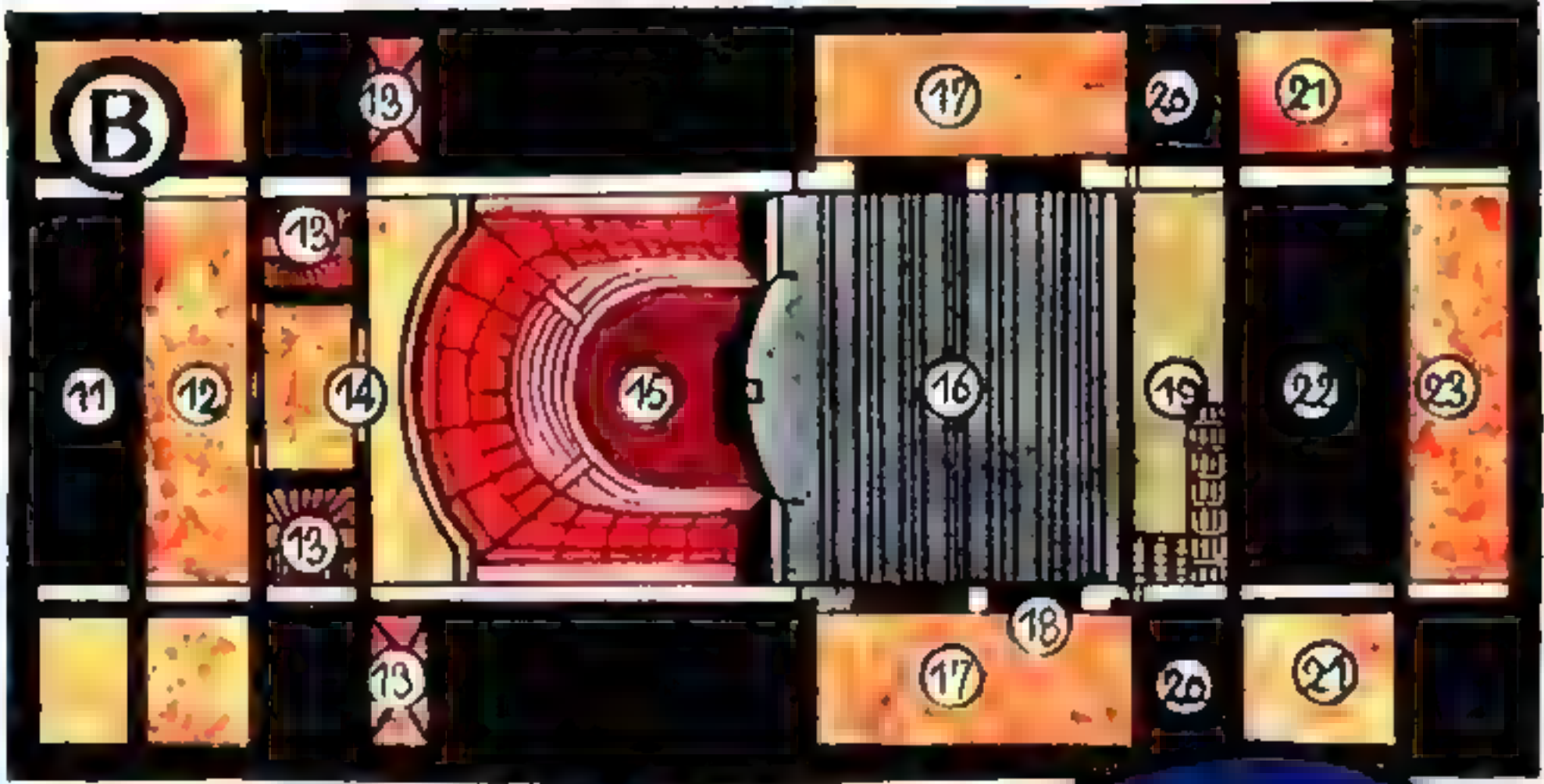
LES CINTRES : (46) le grill, couvrant la totalité de la scène, est un plancher à claire-voie accroché par des tirants à la charpente du bâtiment; (47) tambour à démultiplication assurant la manœuvre des décors dans les cintres; (48) moulures recevant les fils ou câbles servant à manœuvrer les décors élevés à l'aide du grill; (49) (50) (51) (52) passerelles appelées services et permettant les manœuvres dans les cintres; (53) ponts volants; (54) décors appelés frises et servant à limiter la vue du spectateur en hauteur; (55) décors sur rideaux; (56) cyclorama, ou toile fermant les trois côtés de la cage de scène, permettant par projection la formation d'apparitions ou de décors lumineux; (57) cheminées, ménagées pour le passage des contre-poids de la machinerie supérieure; (58) console menant au magasin de décors côté jardin; (59) escalier des artistes; (60) fond de scène ou lointain avec son décor; (61) décor sur chaîne; (62) accès des deux successeurs permettant, depuis les des-

sons, la montée des décors; (63) rue, c'est-à-dire rails permettant la manœuvre des décors sur chaîne; (64) accès de la rampe des animaux (voir n° 19); (65) emplacement de la cabine du chef électricien, aux 400 manipulateurs; (66) arrière-scène; (67) emplacement du magasin de décors « côté cour »; (68) (69) (70) dévoué soutenant le plancher de scène et permettant la manœuvre des successeurs et de certains décors.

QUELQUES « TRUCS » DE MACHINERIE : (71) la locomotive du train de « l'Ange du Cheval Blanc » (de face et en coupe). Exécutée en « trompe-l'œil », elle est pourvue de roulettes. Ses roues factices tournent au moyen de courroies invisibles pour le spectateur et actionnées par une manivelle. (72) la barque de « l'Ange du Cheval Blanc », tirée et propulsée à bras d'hommes. Elle est guidée par son pilote. (73) l'attaque du camp, dans « Marco Polo »; les flèches, maintenues perpendiculairement au décor par un ressort, sont rabattues violemment, donnant l'illusion qu'elles viennent se ficher sur les tentes.

Pilote





B. PLAN DU CHATELET: (11) galerie couverte façade; (12) galerie foyer; (13) escaliers; (14) vestibule; (15) salle; (16) cage de scène; (17) magasin de décors; (18) cheminées de contre-poids; (19) rampe à plan incliné permettant aux animaux de gagner la scène; (20) escaliers des artistes; (21) foyers de la chambre et des artistes; (22) cour de service; (23) magasin de costumes.

QUELQUES SOUVENIRS DES SUCCES DU CHATELET: (74) Les Femmes-Rouges et la locomotive du « Tour du Monde en 80 jours »; (75) La cantinière de « Sidonie Panache » (1931); (76) Un Incroyable de « Au temps des Merveilleux » (1934); (77) Un cavalier de « Au soleil du Mexique » (1935); (78) Un Chinois de « Yvan » (1934); (79) « Le Chant du Trépassé » (1937); (80) « L'Aiglon » (1945); (81) « Madame Sans-Gêne » (1948); (82) Un cavalier tartare de « Michel Strogoff ».



LUCIEN BARNIER

est inquiet :

L'ère atomique serait en proie aux champignons

Les médecins, les biologistes et tous ceux qui sont responsables de la santé publique s'affirment atterrés par la soudaine invasion de cohortes de champignons qui s'attaquent indifféremment aux hommes, aux plantations et même aux immeubles et installations industrielles. A Paris, le danger devient si inquiétant que les services d'hygiène ont décidé une vaste enquête. Voilà seulement quelques années, on évoquait la fin du monde comme devant être l'œuvre funeste de quelque monstre gigantesque ou de génies super-malfaisants. Et tout à coup, une tragique vérité apparaît : notre civilisation atomico-spatiale se trouve ébranlée par de chétifs végétaux, moisissures et champignons.

Alerte en Alsace

Au début du printemps, une première alerte a retenti sous le ciel d'Alsace. On s'est rendu compte qu'un champignon bleu s'était subrepticement rué sur les plantations de tabac. En trois mois, la récolte de tabac était pratiquement détruite. Le docteur Kouroch, éminent parasitologue parisien, se chargea d'organiser la contre-offensive. Son adversaire dut se retirer des champs de tabac ; mais, doué d'une ténacité réellement diabolique, le champignon bleu se métamorphosa en une sorte de moisissure grise qui s'en prit alors aux vignobles. Il y règne encore à l'heure actuelle. Pour quelles raisons ce champignon s'est-il mis brusquement à développer tant de vigueur ? Il est possible que le mauvais temps persistant depuis quelques années l'ait stimulé, en même temps qu'étaient affaiblies les capacités de défense des végétaux assaillis. L'alerte d'Alsace venait tout juste de mettre les milieux scientifiques en émoi, quand de mauvaises nouvelles parvenaient de l'île-de-France, où l'on voyait des troupeaux de vaches succomber aux assauts d'un autre champignon, qui colonisait petit à petit les germoirs de céréales. Cet intrus redoutable défie tous les coups qu'on a tenté de lui porter jusqu'ici.

L'homme, à son tour...

Faisant écho aux alarmes européennes, un terrible avertissement vient d'être lancé par la récente conférence des biologistes américains. Plusieurs rapports présentés à cette assemblée scientifique ont nettement établi qu'une offensive généralisée des champignons se développe sur plusieurs fronts, simultanément. Le docteur Chester W. Emmons, un mycologue américain réputé, a déclaré qu'aux Etats-Unis, de nombreuses maladies mystérieuses tuent plus de gens que la poliomyélite, et qu'incontestablement ces maladies mystérieuses et absolument incurables doivent être imputées à l'action d'une douzaine de champignons. Ceux-ci s'en prennent indifféremment aux organes internes des malades et à leur épiderme. Si la médecine parvient, au terme d'une lutte longue et difficile, à détruire les champignons, on observe que des ferments non identifiés prennent alors le relais et poursuivent la besogne commencée. Rien qu'au cours de cette année, 430 citoyens américains ont été mortellement frappés par ces microscopiques champignons. En conclusion de son exposé, le docteur Emmons a dit : « Je vous parais peut-être alarmiste, mais croyez bien que je suis extrêmement inquiet. Je veux souligner le fait dramatique que la médecine n'a pas affaire, en l'occurrence, à des espèces rares ou insolites de champignons, mais, au contraire, à des adversaires que nous manipulons tous les jours et sans nous en douter. »

Angoisse sur les bases de fusées

A cette même conférence des biologistes américains, d'autres révélations encore plus saisissantes devaient être apportées par de nombreux spécialistes. On a notamment appris que toutes les données de la vie industrielle et de la stratégie moderne pouvaient soudain être bouleversées par l'offensive des champignons. On a acquis



Les colonies de champignons seraient, selon certains savants, responsables de l'explosion des fusées (Illustration de Domenech).

la conviction que des colonies de champignons se sont installées dans les établissements atomiques, dans les bases de lancement des fusées. Là, ces terribles dévoreurs se ruent sur les produits chimiques, les matières plastiques, les combustibles ou carburants. Tout est pollué, transformé. Il y a les mangeurs de gâteaux de matières plastiques, qui transforment ces gaines originellement souples en manchons cassants et friables. D'autres convives de ce tragique banquet accaparent les tableaux de contrôle, les boutons, les appareils de mesure, même. Chaque jour, les immondes taches vertes ou grises s'étendent davantage. Et l'on ne découvre pas d'armes efficaces qui stopperaient la gangrène. A la suite de ces invasions, on déplore que des fusées explosent toutes seules, ou bien dévient de leurs trajectoires fixées dès qu'elles ont quitté le sol.

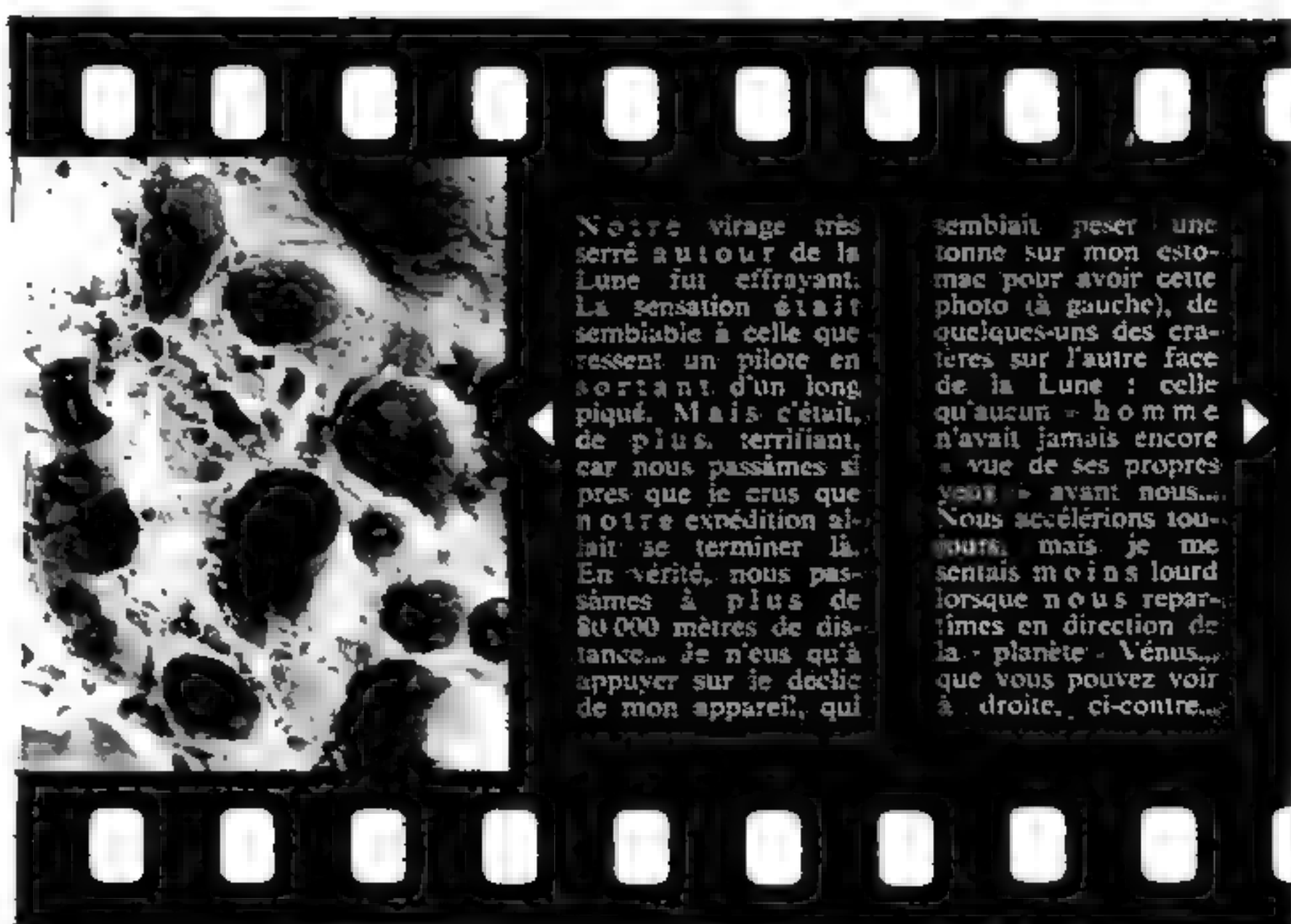
Des B-47 capitulent

Le docteur Alton Prince a créé une très vive sensation en annonçant qu'on a identifié une quinzaine de champignons qui se sont fixés dans les citernes et réservoirs à combustibles et carburants, utilisés, soit par l'aviation, soit par l'astronautique. Dès qu'ils sont parvenus à se glisser dans ces réservoirs, les champignons et autres ferments se repaissent de leur contenu, et, en quelques jours, une partie des stocks de kérosène est transformée en boue épaisse. Malheur à l'avion ou à la fusée qui se branchera sur ces réservoirs. Bientôt, les circuits d'alimentation, les pompes et gicleurs seront encrassés ; et ce sera la panne catastrophique. Le docteur Prince a été très net : « En dépit de tous nos efforts, a-t-il dit, nous ne parvenons pas à nous débarrasser de ces adversaires, qui ont, par exemple, empêché de décoller une escadrille de bombardiers B-47. »

Ainsi, par une ironie de la nature, nous voyons que ces êtres primitifs, surgis des millions d'années avant l'homme, sont aujourd'hui capables d'entraver sérieusement l'évolution de notre civilisation. Maître des forces intra-nucléaires, aptes à défier les obstacles du cosmos, l'homme se trouve maintenant en butte à des moisissures et, chose extraordinaire, la victoire appartient à celles-ci — provisoirement du moins.

Une fois de plus, une fusée explose sur l'aire de lancement de Cap Canaveral... Pendant longtemps les techniciens se sont interrogés avant d'admettre cette étrange hypothèse : des champignons s'attaquent aux principaux éléments des fusées seraient cause de leur perte.

UN FANTASTI

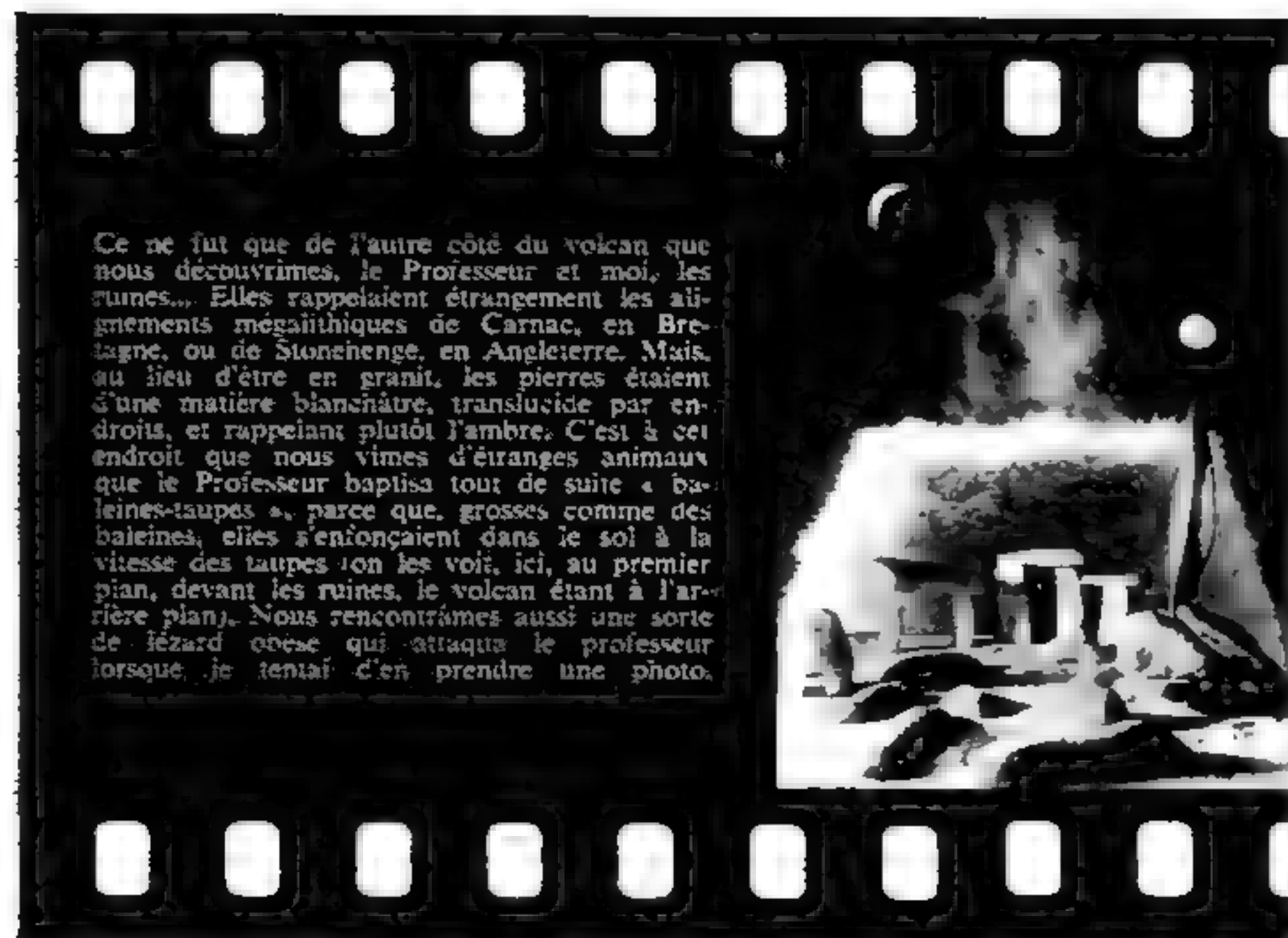


Notre virage très serré autour de la Lune fut effrayant. La sensation était semblable à celle que ressent un pilote en sortant d'un long piqué. Mais c'était, de plus, terrifiant, car nous passâmes si près que je crus que notre expédition allait se terminer là. En vérité, nous passâmes à plus de 20 000 mètres de distance... Je n'eus qu'à appuyer sur le déclenchement de mon appareil, qui

semblait peser une tonne sur mon estomac pour avoir cette photo (à gauche), de quelques-uns des cratères sur l'autre face de la Lune : celle qu'aucun homme n'avait jamais encore vue de ses propres yeux avant nous... Nous accélérâmes toujours, mais je me sentais moins lourd lorsque nous repartîmes en direction de la planète Vénus, que vous pouvez voir à droite, ci-contre...



Ayant réduit notre vitesse à 95 années-lumière, nous évoluâmes alors au milieu de planètes invisibles, craignant à chaque instant la collision. Au bout de 36 heures de cette navigation, nous approchâmes d'une petite planète sur laquelle, selon le professeur, les conditions de vie devraient être sensiblement les mêmes que sur la Terre... Lorsque je pris cette photo, l'une des planètes jumelles se trouvait en éclipse. Les examens démontrèrent que l'atmosphère, quoique différente de la nôtre, devait être respirable. Nous décidâmes donc de nous y poser, le 22 décembre, à 6 h 05 GMT, très précisément...



Ce ne fut que de l'autre côté du volcan que nous découvrîmes, le Professeur et moi, les ruines... Elles rappelaient étrangement les alignements mégalithiques de Carnac, en Bretagne, ou de Stonehenge, en Angleterre. Mais, au lieu d'être en granit, les pierres étaient d'une matière blanchâtre, translucide par endroits, et rappelant plutôt l'ambre. C'est à cet endroit que nous vîmes d'étranges animaux que le Professeur baptisa tout de suite « baleines-taupes », parce que, grosses comme des baleines, elles s'enfonçaient dans le sol à la vitesse des taupes (on les voit, ici, au premier plan, devant les ruines, le volcan étant à l'arrière plan). Nous rencontrâmes aussi une sorte de lézard obese qui attaqua le professeur lorsque je tentai d'en prendre une photo.

QUE VOYAGE INTERSTELLAIRE... AUTOUR DE MA CHAMBRE

A deux heures quarante GMT, dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre, un immense éclair orange illumina soudain Paris. Il n'y eut aucune explosion, mais les témoins relativement nombreux furent tous d'accord pour déclarer que l'éclair avait eu, pendant une seconde, la puissance et la chaleur de la lumière solaire. L'incident, inexplicable, fut vite oublié...

Je savais qu'il y aurait un éclair, mais je savais aussi qu'avant même que les gens aient pu lever la tête, nous serions déjà à plus de mille kilomètres de

par **George LANGELAAN**

la Terre. Le professeur m'avait fait jurer de ne rien révéler de nos plans, mais il n'avait pas parlé d'appareil photo... Etendu sur mon épaisse couchette, dans la fusée, je collais l'objectif de mon appareil contre le petit hublot placé près de mon épaule. Le professeur avait compté : « Quatre, trois, deux, un, zéro. » La fusée avait légèrement oscillé, et moi j'avais appuyé sur le déclencheur...

Ce ne fut que longtemps plus tard que je découvris que ma première photo n'était pas, comme je l'avais cru, celle de la cour de notre laboratoire, près de la porte de Versailles à Paris, mais celle qui illustre le titre de cet article (en haut, à gauche).

Quelques secondes plus tard, alors que la poussée de l'accélération se faisait de plus en plus pénible, je réussis à prendre cette deuxième photo (toujours dans le titre, ci-contre). Nous étions alors à plus de 40 000 kilomètres de la Terre, nous approchant de la Lune à la vitesse de la lumière...



Laissant derrière nous Vénus et notre bon système solaire et nous en éloignant à la vitesse stupéfiante de 1500 années lumière à la minute (!), nous ne tardâmes pas à quitter notre galaxie dont j'ai pu prendre cette étonnante photographie. Notre système solaire est dans la flèche blanche, à droite du document...

Après avoir contourné la nébuleuse de la Grande Ourse, nous avons pu sortir de nos couchettes de saut-chou mousses. C'est alors que nous apparut la Nébuleuse Noire ! Longue de mille années - lumière, elle constitue l'un des plus grands mystères du Cosmos ; le professeur voulut l'explorer en détail.



Ce fut le professeur qui découvrit le premier le volcan qui, à des intervalles irréguliers, obscurcissait l'éclat du soleil. Je pris cette photo à une quinzaine de kilomètres de ce volcan. Nous découvrimmes que la journée, sur cette planète, durait 37 h 16' 12" et que des êtres vivants y habitaient : tel ce gros « buisson » d'aigues animées, au cœur duquel évoluait une sorte de coquillage de la taille d'un hippopotame, armé d'une seule, et meurtrière griffe triangulaire.



L'attaque subite de ces monstres d'un autre monde nous obligea à battre en retraite et à regagner notre fusée... Enfermés dans la cabine de notre engin, nous nous abîmâmes dans le désespoir, car nous ne savions s'il nous serait possible de regagner la Terre... S'il nous serait possible d'éviter les étoiles invisibles de la Nébuleuse Noire, ou même de retrouver notre chemin dans le labyrinthe des galaxies... Cette nuit-là, en regardant par le hublot, je me rendis compte que nous n'étions pas seuls : des appareils extraordinaires, difficilement identifiables, tournoyaient dans le ciel étoilé, plongeant et remontant autour de moi ! Des êtres intelligents, peut-être venus d'une autre planète ? Étaient-ils venus pour nous sauver ou nous détruire ? C'est là une autre histoire...

Comment fûmes-nous sauvés ? Je ne saurais le dire car mon aventure se termine là ! Comment ces photos sont-elles revenues sur Terre ? Eh bien ! avouons-le, nous n'en étions jamais partis. Seule notre imagination nous avait permis ce voyage interstellaire... Comment fut donc réalisé ce reportage photographique ? Avec un appareil, beaucoup de patience, un peu d'ingéniosité, et les objets très usuels que vous retrouverez à la page 19. Regardez bien, vous auriez presque pu le faire vous-même.

1 transistors
+ bicyclette = **2** cadeaux
de Noël

C'est ce que vous offre
SCHNEIDER
RADIO - TÉLÉVISION

c'est toujours le meilleur!

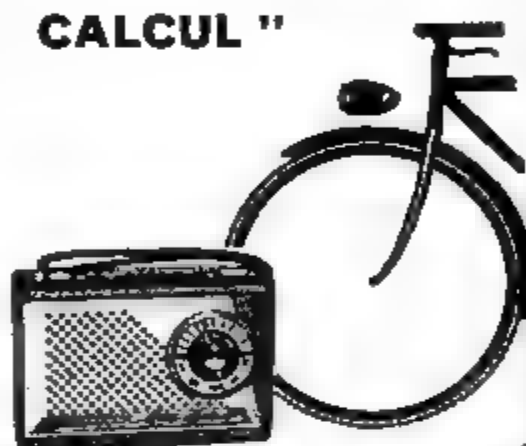
si vous demandez pour vos étrennes un des Transistors fabriqués à votre intention : Caprice, Cadet, Boy, etc...

Comment faire ?

Participer au **"JEU DU BON CALCUL"**
(seule épreuve : un dessin!)

Demandez le Règlement, Bulletin-Réponse et Catalogue aux Distributeurs SCHNEIDER, reconnaissables à l'affiche

"JEU DU BON CALCUL"
apposée en vitrine.



Vous pouvez également vous documenter directement à la SIE SCHNEIDER, SERVICE P. 12, rue Louis-Bertrand - IVRY (Seine)
Tél. : ITA 43-87

Si vous avez de 6 à 15 ans, participez à ce

JEU - CONCOURS

où vous pouvez gagner

1^{er} PRIX : UNE MAGNIFIQUE BICYCLETTE

2^e PRIX : une superbe montre - **3^e PRIX :** un splendide stylo
ou l'un des **100 PRIX** de valeur
envoyés aux 100 premiers
du classement

Pour participer à ce jeu-concours il vous suffit de donner votre nom, votre prénom et votre adresse complète par écrit au

CENTRE NATIONAL "JUS DE FRUITS"

SERVICE CONCOURS "E"

121, Boulevard Haussmann - PARIS 8^e

qui vous enverra gratuitement :

- une brochure illustrée vous montrant les diverses qualités des jus de fruits,
- un formulaire spécial que vous aurez à remplir et qui comportera notamment avec le règlement du concours, les 2 questions suivantes :



1^{re} question : Donnez le nom de celui, parmi les 3 personnages ci-dessus, qui, selon vous, boit régulièrement du jus de fruits.

2^e question : Donnez, en une trentaine de mots, les raisons qui vous font croire que le jus de fruits est la boisson préférée de ce personnage choisi.

Inscrivez-vous **RAPIDEMENT** pour participer à ce concours

FACILE, AMUSANT, INTÉRESSANT

**Tous
les "Pilote"
vont
faire**

**ce
geste...**

Ou! Pour ouvrir
le nouveau berlingot DOP,
plus besoin de ciseaux, d'épingles...
ou de sabre d'abordage !
Le nouveau berlingot DOP
se déchire avec les doigts
(Tiens-le bien comme sur le dessin
et donne trois tours au berlingot).

POUR TOUS LES LECTEURS DE "PILOTE", DOP C'EST LA PLEINE FORME ET L'ÉLÉGANCE DES CHEVEUX.



Michel TANGUY

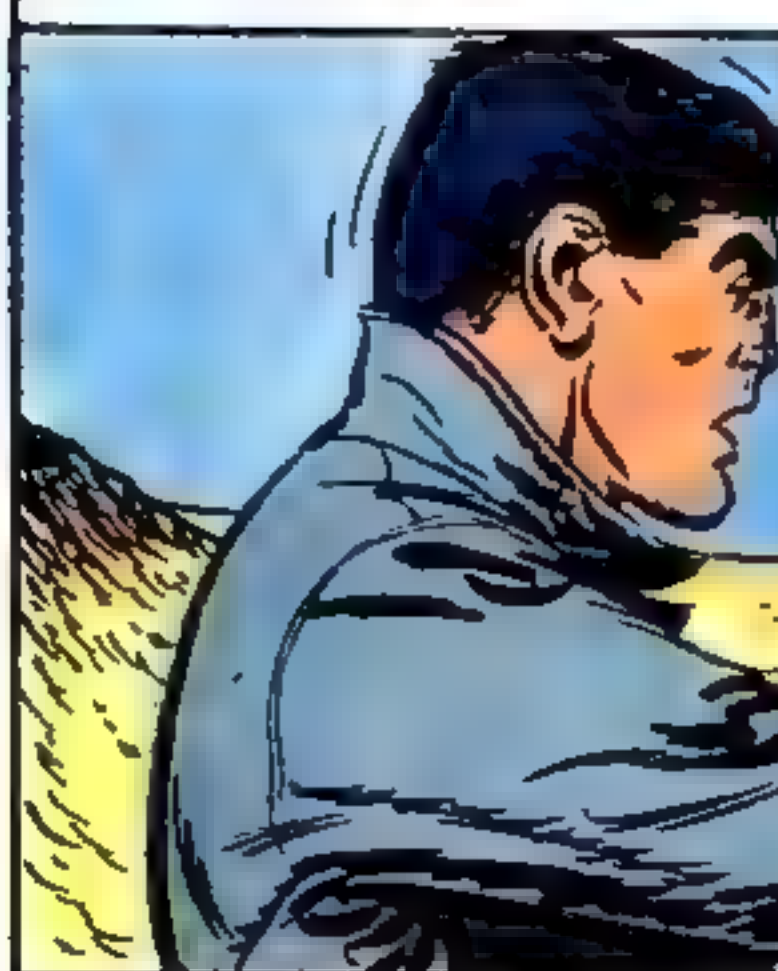


RESUME. — Contraint de se poser en plein désert, près d'un camp targui abandonné, Tanguy retrouve Darnier. Celui-ci n'a qu'une idée : se venger de Saint-Hélier.

DESSINS : **UDERZO**

TEXTE : **J.M. CHARLIER**

DÉSESPÉRÉMENT, MICHEL TANGUY TENTE UN DERNIER EFFORT POUR FLECHIR DARNIER...



ST-HÉLIER A VOULU QUITTER L'ARMÉE, SE DÉNONCER LUI-MÊME... QUAND IL S'EST RESSAISI, IL AURAIT DONNÉ SA VIE POUR RÉPARER SA LÂCHETÉ... NE SOYEZ PAS IMPITOYABLE, MON LIEUTENANT... ET PUISQUE VOUS AVEZ PU VOUS EN TIRER, LAISSEZ LUI UNE DERNIÈRE CHANCE...

INUTILE TANGUY! JE NE SUIS JURÉ À MOI-MÊME D'AVOIR LA TÊTE DE CE PLEUTRE DE ST-HÉLIER ET JE L'AURAI!...

BON SANG! IL EST PLUS TÊTU QU'UNE MULE! SI JE NE TROUVE PAS LE MOYEN DE LE CONVAINCRAVE AVANT SON RETOUR À MEKNÈS, IL VA PROVOQUER UNE VÉRITABLE CATASTROPHE ET ANÉANTIR TOUT LE TRAVAIL QUE J'AI FAIT POUR REFAIRE DE ST-HÉLIER, UN PILOTE DIGNE DE CE NOM!...



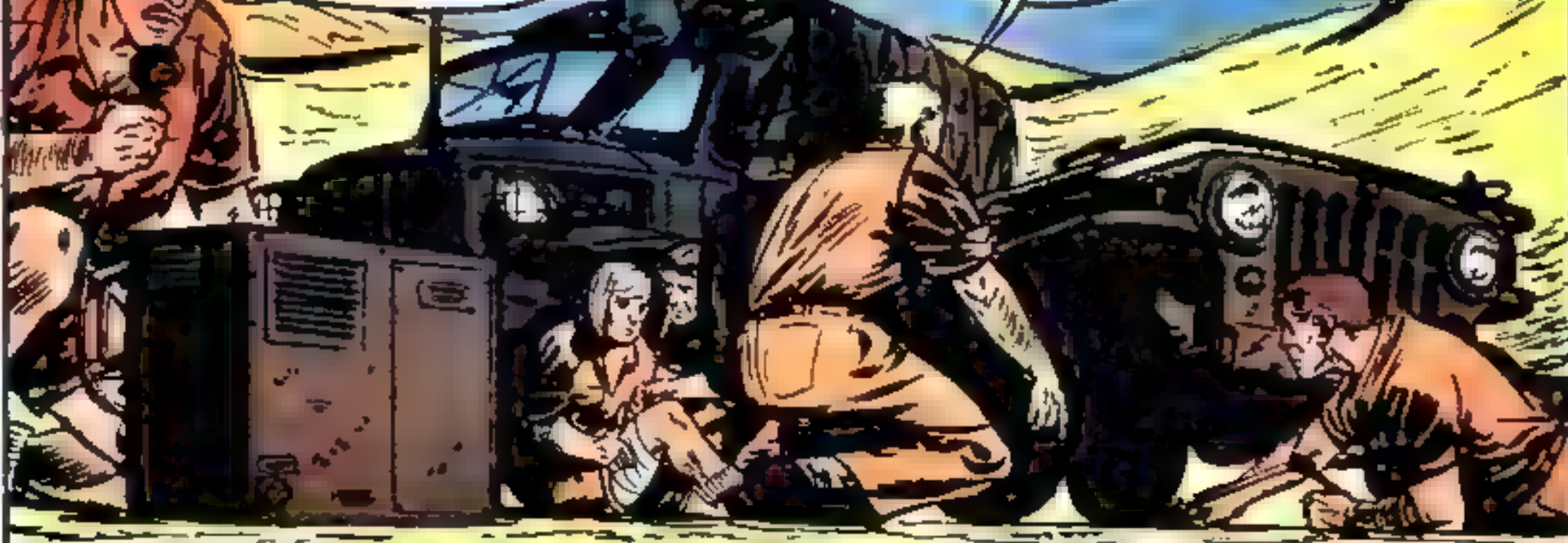
ENFERMÉS DANS UN LOURD SILENCE, LES DEUX HOMMES POURSUIVENT LEUR MARCHÉ HARASSANTE...

REGARDEZ! VOILÀ LES CORPS DES PILLARDS QUI ONT ÉTÉ TUÉS EN TENTANT DE FUIR, APRÈS L'ATTAQUE DU CONVOI... NOUS SOMMES SUR LE BON CHEMIN!... JE COMMENCE À CRAINdre DE M'ÊTRE ÉGARÉ!...



ET BIENTÔT!...

...ET TENTONS DE REMETTRE EN ÉTAT L'UN DE NOS VÉHICULES POUR FAIRE ROUTE À LA RENCONTRE DE LA COLONNE DE SECOURS ET TRANSPORTER NOS BLESSÉS...

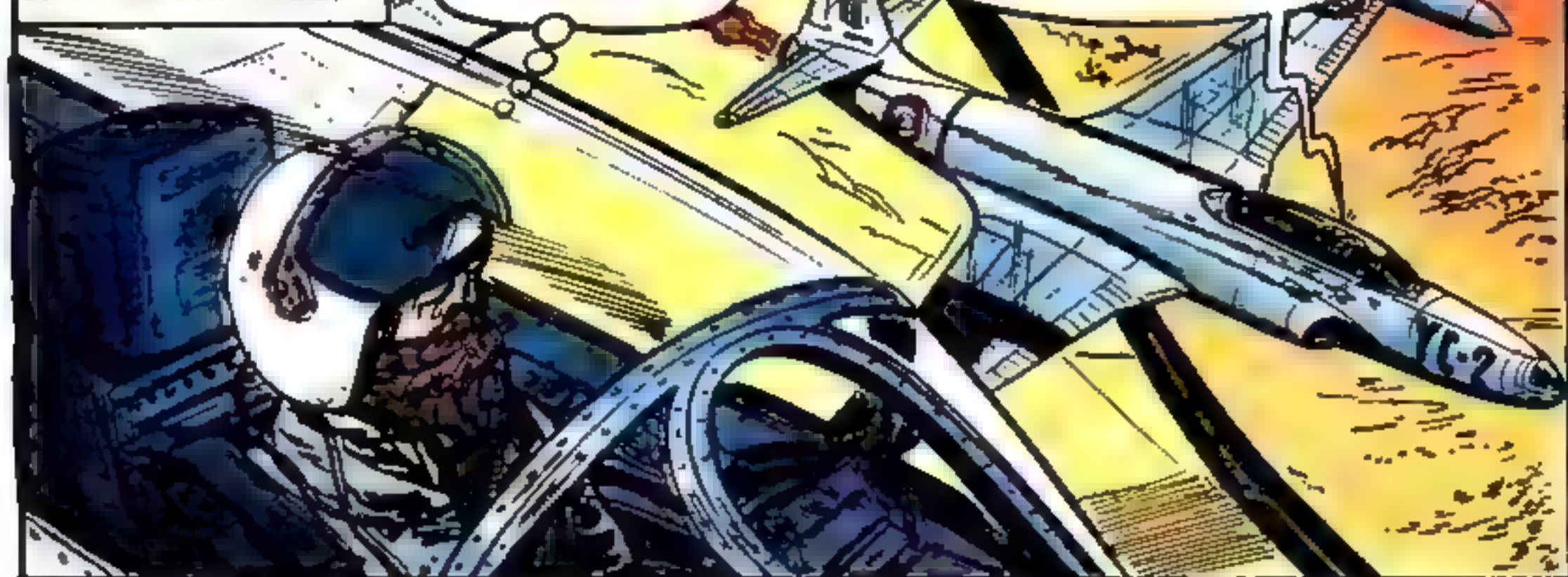


OH!?? LES GARS!... LÀ-BAS! REGARDEZ!!!

OHÉ! OHÉ!... AMIS... NE TIREZ PAS!!!

MA PAROLE!... ON DIRAIT...

TANDIS QUE CES ÉVÉNEMENTS SE DÉROULAIENT, LAVERDURE ET ST-HÉLIER, SUR LEUR CAP-RETOUR, NE SONT PLUS QU'À UNE CENTAINE DE KILOMÈTRES DE MEKNÈS... MAIS...

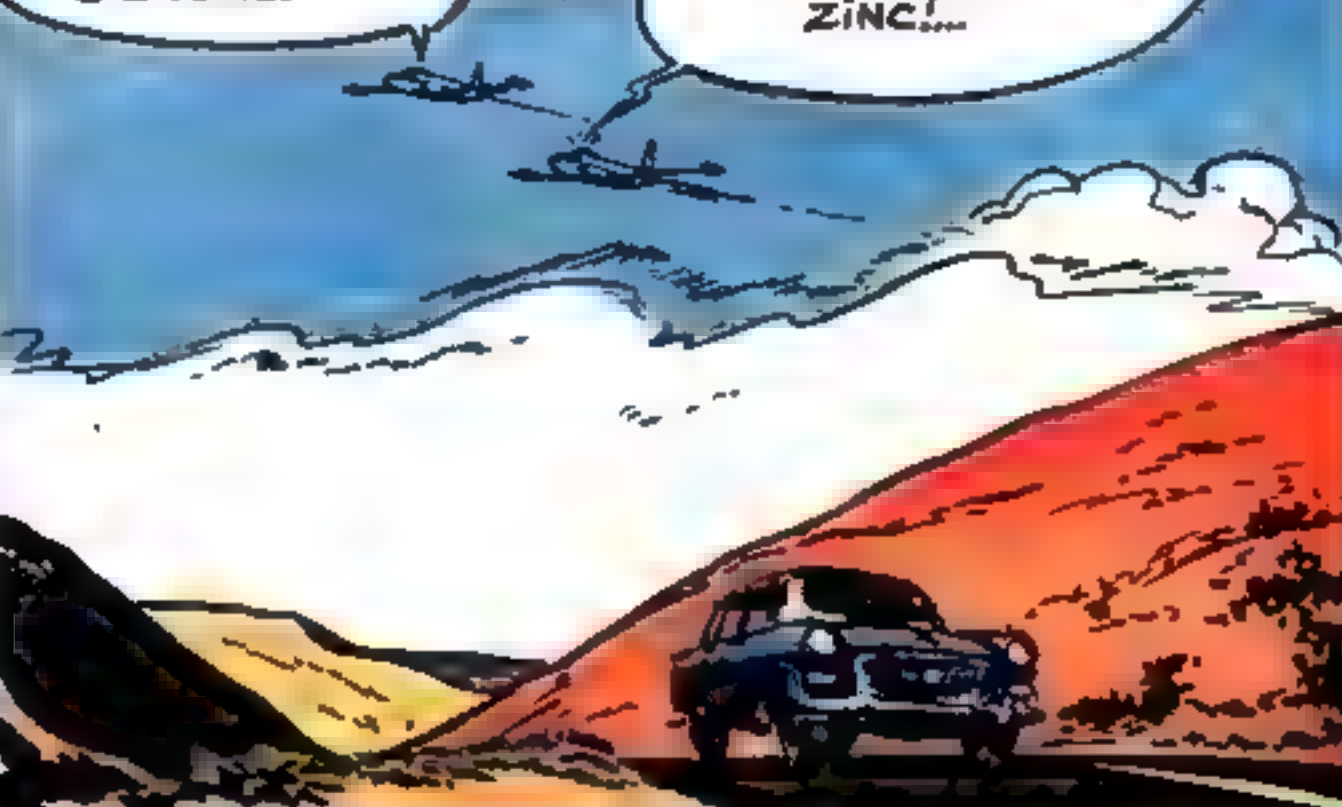


BON SANG! SAINT-HÉLIER PERD DE PLUS EN PLUS D'ALTITUDE!... POURVU QU'IL PUISSE SE TRAINER JUSQU'AU TERRAIN!...

VICTOR COCA À VICTOR FOX!... J'AI RÉDUIT AU MAXIMUM, MAIS MON ZINC VIBRE ADOMINABLEMENT ET LA TEMPÉRATURE DE LA TURBINE CONTINUE À GRIMPER!... ÇA DOIT VENIR DE LA TURBINE!

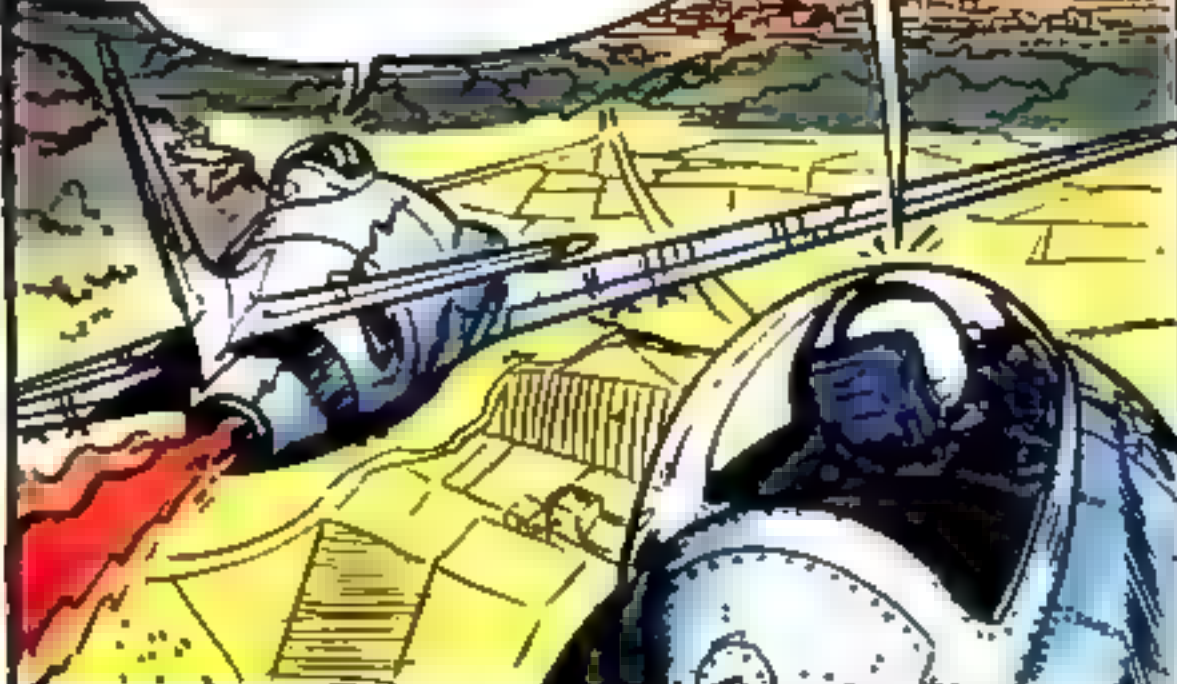
VICTOR FOX À VICTOR COCA! POUR L'AMOUR DU CIEL, NE PRENDS PAS DE RISQUES!... TA PEAU VAUT MEUX QUE LA MACHINE!... N'ATTENDS PAS QUE LE "MOULIN" LÂCHE POUR SAUTER!...

PAS QUESTION! JE VEUX RAMENER LE ZINC!...



VICTOR COCA? N'ESSAIE PAS DE JOUER LES CATS!... TON APPAREIL RISQUE DE SE METTRE EN RIDEAU D'UNE SECONDE À L'AUTRE ET...

LÀ! DEVANT! VOILÀ MEKNÈS!... ET LE TERRAIN EST JUSTE DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA VILLE!... MON TURBO ME TIRERA BIEN JUSQUE LÀ!...



C'EST MEKNÈS, EN EFFET... ET DÉJÀ AU LOIN, PAR DELÀ L'AGGLOMÉRATION, ON DISTINGUE VAGUEMENT LES PISTES DE LA BASE MILITAIRE...

OH! ST-HÉLIER EST POUL! IL S'ENGAGE AU-DESSUS DE LA VILLE! IL COUPE COURT POUR TENTER D'ATTEINDRE L'AÉRODROME AU PLUS VITE!... POURVU QUE...

VOILÀ L'OCCASION DE PROUVER À TANGUY ET À TOUS LES COPAINS QUE J'AI RETROUVÉ TOUTE MA MAÎTRISE ET TOUT MON SANG-FROID!... IL FAUT QUE JE RÉUSSISSE!



MAIS, SOUDAIN...

OH!... TONNERRE!!! QUE... QUE SE PASSE-T-IL?!?!?





ALAMO

par STEVE FRAZEE

traduit de l'anglais par

RENÉE TESNIÈRE

publié aux Éditions FRANCE-EMPIRE

RESUME. — Février 1836. Les Mexicains veulent reprendre aux colons américains les territoires qui devaient constituer le nouvel Etat du Texas. Les Texans ont repris le poste frontière de San Antonio de Bexar. Mais le général Santa Anna, président du Mexique a pris la tête de l'armée mexicaine. Jim Bowie et le colonel Neill envisagent de se retirer dans l'ancienne mission d'Alamo, mais ils sont dépourvus de tout : armes, vivres, hommes surtout.

Les tournèrent sous la passerelle pour franchir la rivière à gué. Ce fut là que Smith le Sourd se dressa devant eux : il sortait d'un bouquet de peupliers des marais où, autour d'un feu, cinq hommes rôtaient de la viande. C'était un homme trapu et corpulent qui avait su déjouer les ruses des Apaches et des Comanches depuis son arrivée au Texas. Smith était l'un des rares éclaireurs auxquels Neill fit implicitement confiance ;

cela en dépit du fait qu'un jour, il avait pris des ballots de fourrage, sur le dos de mulets mexicains, pour des paniers de posos.

— Besoin d'un cheval, colonel, dit Smith.

Neill tira sur les rênes et soupira :

— Qu'est-il arrivé au tien ?

— Mal à la jambe.

— As-tu demandé au capitaine...

— Je vais lui en trouver un, intervint Bowie.

— Un bon, dit Smith.

Bowie approuva d'un signe :

— Tu peux y compter.

L'éclaireur rabattit sur son front son chapeau à larges bords et tourna les talons pour rejoindre le feu.

— D'où vient cette viande ? demanda Neill.

— Bœuf, dit Smith sans s'arrêter.

Neill tourna vers Bowie un regard chargé d'indignation. Et puis, lentement, le colonel sourit et secoua la tête.

Venant de l'Ouest, deux « carretas », chargées à ras-bord d'ustensiles ménagers, de porcs et de chèvres dans des cassettes à claire-voie, et d'enfants aux bruns visages solennels, juchés tout en haut de la charge bringuebalante, abordaient le gué. Les deux cavaliers s'immobilisèrent pour regarder les grossiers véhicules traverser la rivière, en cabotant. Bowie leva la main pour saluer les conducteurs :

— Allez avec Dieu !

— Ils se sauvent déjà ! dit Neill. Demandez-leur ce qu'ils savent.

— Ils en savent autant que nous... Santa Anna est en route. Vous allez voir un véritable exode, ces prochains jours, colonel.

En rentrant chez lui, Neill envoya le lieutenant Dickerson à la recherche du lieutenant Jones, avec ordre, pour Jones, de rejoindre immédiatement la corvée qu'il avait abandonnée à Alamo. Au bout d'une heure, Dickerson vint au rapport :

— Je ne le trouve pas. Il doit s'être planqué quelque part.

— Alors envoyez là-bas un autre officier !

— Pas la peine. La corvée est partie tout de suite après vous.

— Seigneur, quelle armée ! s'exclama Neill.

— Autre chose, mon colonel ?

— Oui ! Allez vous soûler, comme les volontaires.

Dickerson grimaca un sourire et s'en fut rejoindre sa famille.

Neill jeta son manteau sur un banc. Il s'assit et se mit en devoir de composer une lettre. Il lui vint à l'esprit que Bowie avait mis un temps du diable à se décider : leur inspection de ce jour, à Alamo, était bien la sixième en quinze jours ; mais à présent, ils savaient — enfin — ce qu'ils devaient faire.

Ce même soir, dans son logement de la Plaza Principale, sous le silencieux regard de Ham, son jeune domestique noir, Jim Bowie, lui aussi, écrivait au gouverneur Smith :

« ... Le salut du Texas dépend, dans une large mesure, du sort de Bexar, qui ne doit pas tomber entre les mains de l'ennemi... Une fois au pouvoir de Santa Anna, il n'existe aucune place forte d'où l'on puisse arrêter la marche de celui-ci vers la Sabine. Le colonel Neill et moi-même, nous avons pris la résolution solennelle de mourir dans ces fossés, plutôt que de les abandonner à l'ennemi... »

Dehors, un fandango se déroulait à grand bruit ; les hommes en pantalon de cuir, en uniformes loqueteux, poussaient des cris aigus en bondissant devant les Mexicaines aux jupes tourbillonnantes. L'armée du Texas tirait le meilleur parti possible de son séjour à Bexar. Santa Anna arrivait ? Eh, bon sang ! qui donc l'avait vu ? Il serait bien temps de s'en faire, quand cette face de Carême se montrerait, si jamais elle se montrait. Il y avait de grandes chances pour que tous les bruits de sa marche vers le Nord ne fussent que mensonges mexicains.

Le jeune Bernal s'était échappé de la « cantina », où l'attendait toute une série de menus travaux ; ravi, il contemplait les gambades des Américains. Qu'ils étaient drôles ! Ils marchaient, d'un pas lourd, à la manière des ours. Ils riaient. Ils sautaient très haut, avec des hurlements, en cognant leurs talons l'un contre l'autre. Ils lançaient leurs couteaux en l'air et les rattrapaient, sans effort, par le manche, sans cesser, un instant, d'agiter les pieds.

EN MEXICAIN DANS LE TEXTE

Alcalde	maire.
Jacal	petite lutte mexicaine.
Carreta	charrette.
Adobe	torchis.

Cependant, dans la « cantina », Gonzalo jurait à mi-voix, parce que son fils n'était pas là pour l'aider. Il devenait de plus en plus difficile de faire payer aux Américains ce qu'ils buvaient. En fait, c'était bien triste à dire, mais ils n'avaient à peu près plus un sou. Ce serait le moment que l'armée mexicaine arrivât, avec de l'argent bien solide, agréable au toucher.

Cependant, si les soldats avaient été payés, ils boiraient peut-être toute la boutique ; or, il était certain que, bien souvent, ceux qui tenaient les « cantinas » ne bénéficiaient d'aucune sympathie de la part des officiers, et il arrivait aussi que des soldats fussent tués avant d'avoir payé ce qu'ils devaient.

Personne ne pouvait imaginer les difficultés d'un honnête tenancier de « cantina ».

Sur le poêle encore chaud, dans la maison de son petit-fils, Veedor Bustamente dormait du profond sommeil de la vieillesse. De temps en temps, les cris lui parvenaient de très loin, d'au-delà des soleils d'or des « llanos », qu'il avait parcourus jadis. Parfois, il poussait un grognement, quand ses vieux genoux, brisés dans une chute de cheval, il y avait bien des années, le faisaient souffrir comme si des aiguilles brûlantes lui transperçaient les jointures.

Sur la plaza, Francisco Ruiz, le maire, regardait le fandango. Il s'avancait doucement derrière Alvaro Yanez, en voyant l'homme se tendre dangereusement :

— Ne te hâte pas d'agir, mon fils. Ce sont des visiteurs.

— Mais c'est ma femme ! murmura Yanez, les yeux étincelants. Regarde-la danser avec le grand, en sombrero de fourrure !

— Ce n'est rien. Ils finiront par s'en aller, un jour.

— Un jour ! Mais, en attendant...

— Tu préférerais que les soldats de Santa Anna soient là ?

Yanez eut un soupir d'impuissance :

— Miséricorde, non ! Ce sera pire, alors.

A travers la nuit, sortaient du désert du sud de vigoureux petits mustangs, portant leurs cavaliers agiles et solides, qui étaient allés jusqu'au Rio Grande, les courriers qui revenaient observer, pendant quelque temps, le comportement de ce pitoyable petit détachement d'Américains, qui s'intitulaient armée.

C'était le 2 février 1836.

CHAPITRE IV

En entrant dans Bexar, à la tête de trente hommes, le lieutenant-colonel William Travis laissa tomber un regard critique sur les volontaires qui paraissaient au soleil, et souhanta ardemment avoir pu éviter cette affectation. Un misérable poste avancé, occupé par des faibles, qui se contentaient d'interrompre leurs bavardages pour le regarder curieusement, sans même prendre la peine de se lever.

Dieu sait qu'il avait essayé d'éviter Bexar. Il n'y avait là aucune gloire à acquérir, et il n'y serait qu'un sous-ordre.

— Prenez tous les hommes que vous pourrez réunir et descendez là-bas prêter main-forte à Neill, lui avait ordonné le gouverneur Smith. Je reçois sans cesse, de Bexar, des messages réclamant des renforts.

En approchant de la bourgade, Travis avait remarqué qu'Alamo n'était même pas occupé. Que diantre faisaient donc Bowie et Neill ? Un second regard sur les volontaires lui fut une réponse suffisante.

Buck Travis avait 27 ans. Avocat de profession, il était, par goût, révolutionnaire amateur. Très droit dans son uniforme bleu-Texas, il mesurait six bons pieds. Son visage, aux lèvres charnues, aux yeux bleus étincelants, hésitait encore devant la maturité proche.

De son poste, à l'ombre d'un arbre, près de la « cantina », un poste qui ne lui avait pas été assigné, mais qu'il trouvait éminemment satisfaisant, le soldat John McGregor, Ecossais d'origine, Alabamien d'adoption, demanda à ses compagnons :

— Qui c'est-y donc, c'bau jeune homme qu'a une chemise propre ?

Le soldat James Ross, de Nacogdoches, était en train de retirer, d'entre ses dents, les restes de la dernière vache perdue par Diego Sandoval.

— Ça, c'est Buck Travis. Je le reconnais : en trente-deux, il était à Nacogdoches, quand on a pris la garnison.

— Eh, que diable ! il était même ici, à Bexar, quand on l'a pris, en décembre dernier, dit Charlie Haskell. Il sait se battre, celui-là.

— Dieu le bénisse, dit McGregor. Il peut bien se battre à ma place, aussi. Si j'avais un cheval, je retournerais droit à la mer, et je nagerais jusqu'à la Nouvelle-Orléans.

Dans la rue Soledad, Jim Bowie sortit de la maison de l'« alcalde », en entendant un bruit de sabots. Il avait essayé, sans succès, d'obtenir le soutien actif de la population mexicaine, pour défendre Alamo : il s'était, d'ailleurs, attendu à un échec. Mais il continuait à faire de son mieux pour rester dans les bonnes grâces des citoyens de Bexar, malgré les déprédations de l'armée.

Par-dessus un muret d'adobe, il vit les renforts arriver devant le logement de Neill. Il remarqua qu'ils n'avaient rien apporté d'autre que leurs propres personnes et ce qui pouvait facilement s'attacher à leurs selles. Franchissant le muret, il alla saluer Buck Travis. C'était bien de ce vieux Buck, d'amener tout droit ses hommes jusqu'au quartier général, au lieu de leur faire rompre les rangs à l'entrée de la ville.

Neill était en train de dire :

— Vous ne pouvez savoir combien je suis heureux de vous voir, colonel Travis ! Combien d'hommes doivent encore venir ?

— Je n'en sais rien. Personne ne le sait. Avez-vous eu des rapports vraiment sûrs, à propos de l'arrivée de Santa Anna ?

Bowie entra dans la salle.

— Il viendra ici, tôt ou tard.

— Jim ! s'écria Travis, en lui serrant chaleureusement la main.

Neill sortit une bouteille de whisky, et ils se mirent en devoir d'examiner la situation. C'était Travis qui menait le jeu.

— Le général Houston a pris une permission pour aller parlementer avec les Cherokees. Personne ne sait qui commande. Moi, je suis resté du côté du gouverneur, bien qu'il ait été révoqué.

— Et que devient l'expédition de Matamoros ? demanda Neill.

— Dieu seul le sait, dit Travis en secouant la tête.

— Où pouvons-nous nous procurer des renforts ?

— Auprès du colonel Fannin, à Goliad. C'est lui qui dispose de la force la plus nombreuse qui soit encore intacte au Texas. Je vais lui écrire... Oh ! pardon, colonel ! Je vous suggère de lui écrire sans tarder.



Le colonel Travis.
(Photo Artistes Associés.)



PILOTE REÇOIT JEAN VUARNET ET FÉLICITE LE MEILLEUR JEUNE REPORTER

Jean Vuarnet, champion olympique de ski, directeur technique de la station de sports d'hiver de Morzine, est venu à « Pilote », où il a été accueilli par plusieurs dizaines de lecteurs qui lui ont fait signer leur carnet de bord et qui ont envoyé une carte de Noël géante (notre photo) à François Bonlieu, de l'équipe de France de ski, qui fut vice-champion du monde à l'âge de seize ans ! Quelques heures plus tard, nous retrouvons Jean Vuarnet dans le cadre d'une grande manifestation « Pilote » Radio-Luxembourg, organisée par le Lau Concentré Suicé au Bowling du Jardin d'Acclimatation, à Paris...



Dans le bureau de notre directeur, le champion J. Vuarnet signe les carnets de bord et la carte destinée à Bonlieu.



... On désignait le vainqueur du concours du meilleur jeune reporter ; les finalistes devaient interviewer les grandes vedettes de la presse des jeunes : ci-dessus, le professeur Ananoff (fusées) ; ci-dessus, à droite, Bertrand Flornoy (exploration) ; ci-contre, nos collaborateurs René Goscinny et Jean-Jacques Sempé (Nicolas) ; ci-dessous, André Bourrillon et Alain Gilette ; ci-dessous, à droite, le chef d'orchestre de jazz Claude Luter... Autres grandes vedettes : Haroun Tazieff (les volcans), Da Silva Ramos (automobiles), Kievitch (plongée sous-marine), Michel Rousseau (cyclisme), Maurice Angel (boxe), Ujlaki (football) et Barberousse, dessinateur humoriste... Le meilleur jeune reporter désigné par un jury dont nous faisons partie, est l'un de nos lecteurs, M. J.-P. Didier, demeurant à Pont-à-Mousson, que l'on voit en bas, à droite, recevant son cadeau des mains de Claude Luter.



NOTRE CONCOURS PERMANENT DE PHOTOS-ANIMAUX



Un abonnement d'un an à « Pilote » récompense nos deux derniers gagnants de photos-animaux :

Michel Margibo, 37, faubourg Saint-Jean, à Orléans (Loiret), grâce à la photo qu'il a prise de son petit frère Régis, et Roger Camille, 24, rue Ste-Henri, à Tournay (S.-et-O.), pour sa photo, moins laible, mais dont le sujet nous a séduit : « deux pigeons sur une balançoire ».

Nous vous rappelons que nous attendons vos envois de photos-animaux du Père Noël. Les meilleures seront publiées dans notre prochain numéro et leurs auteurs bénéficieront d'un abonnement à notre journal.



L'ALMANACH DE LA TÉLÉVISION 1961 EST TOUJOURS EN VENTE

VOUS Y TROUVEREZ :

- Les souvenirs de Léon Zitrone.
- Deux Indiens exemplaires : Cochise et Aigle Noir.
- Ivanhoé a changé de casque, de cheval et de siècle.
- Les derniers exploits de Sherlock Holmes.
- Qui est Tony, fils du Cirque ?
- La Télévision en l'an 2000, par Lucien Barnier.
- L'homme le plus occupé du Tour de France : Robert Chapatte.
- Les jeux de Pierre Bellemare.
- Etc., etc.

EN VENTE PARTOUT

200 PAGES

700 PHOTOS



Le DÉMON

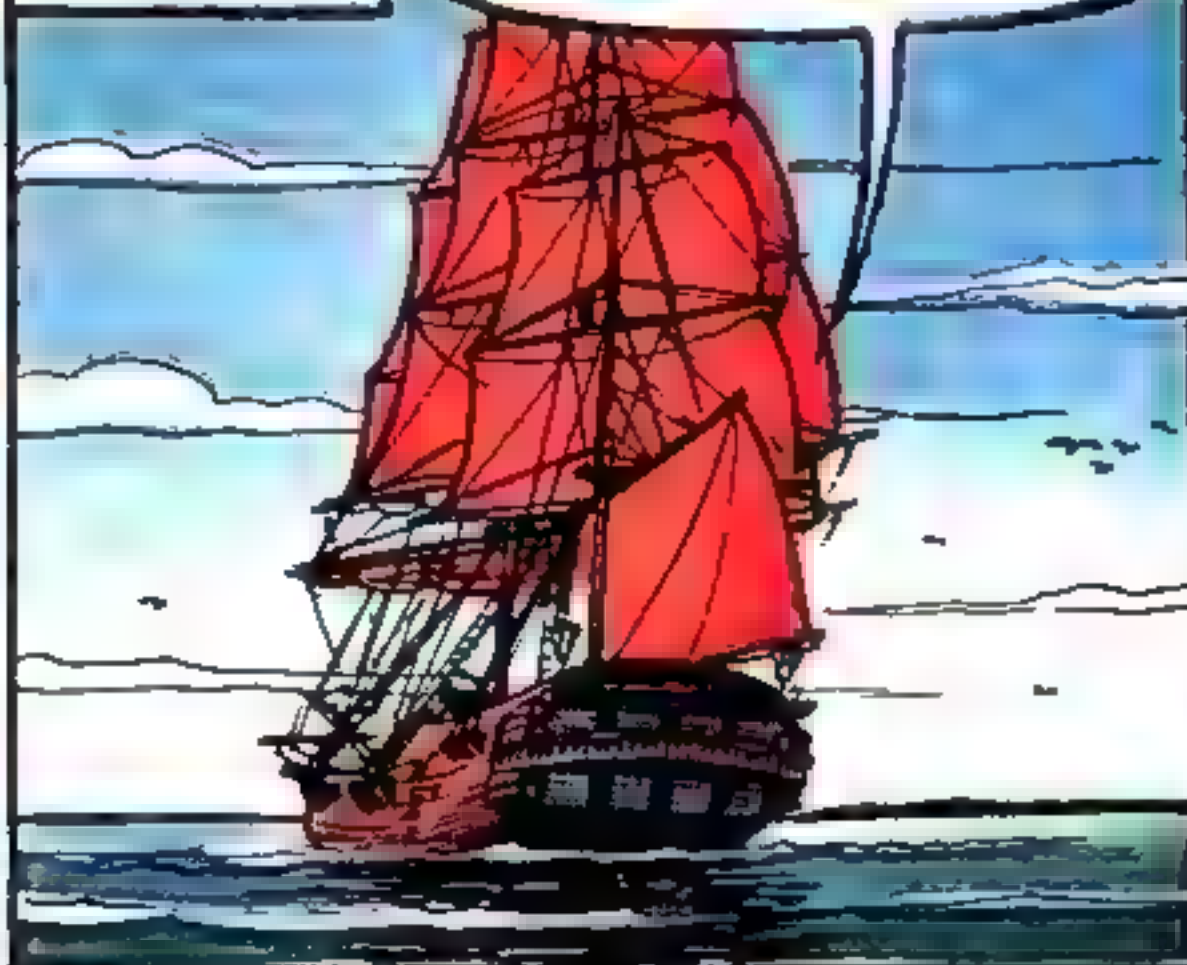
LES SOINS ÉNERGIQUES PRODIGUÉS AUX MARINS MALADES PAR ERIC ET SES COMPAGNONS, QUI SE DÉPENSENT SANS COMPTER, SEMBLENT PORTER LEURS FRUITS ET RALENTIR LES TERRIBLES RAVAGES CAUSÉS PAR LE SCORBUT...

IL N'Y A PLUS EU UN SEUL DÉCÈS DEPUIS QUARANTE-HUIT HEURES!... CORNEBLEU!... SE POURRAIT-IL QUE J'AIE RÉUSSI À ENRAYER L'ÉPIDÉMIE?...

SOUHAITONS DE NE TOMBER SUR AUCUN NAVIRE ENNEMI!... AVEC TOUS CES BONSHOMMES EN CARTON BOUILLI, NOUS NE POURRIONS MÊME PAS TENTER DE VENDRE CHÈREMENT NOTRE PEAU!...

LE MATIN DU TROISIÈME JOUR!...

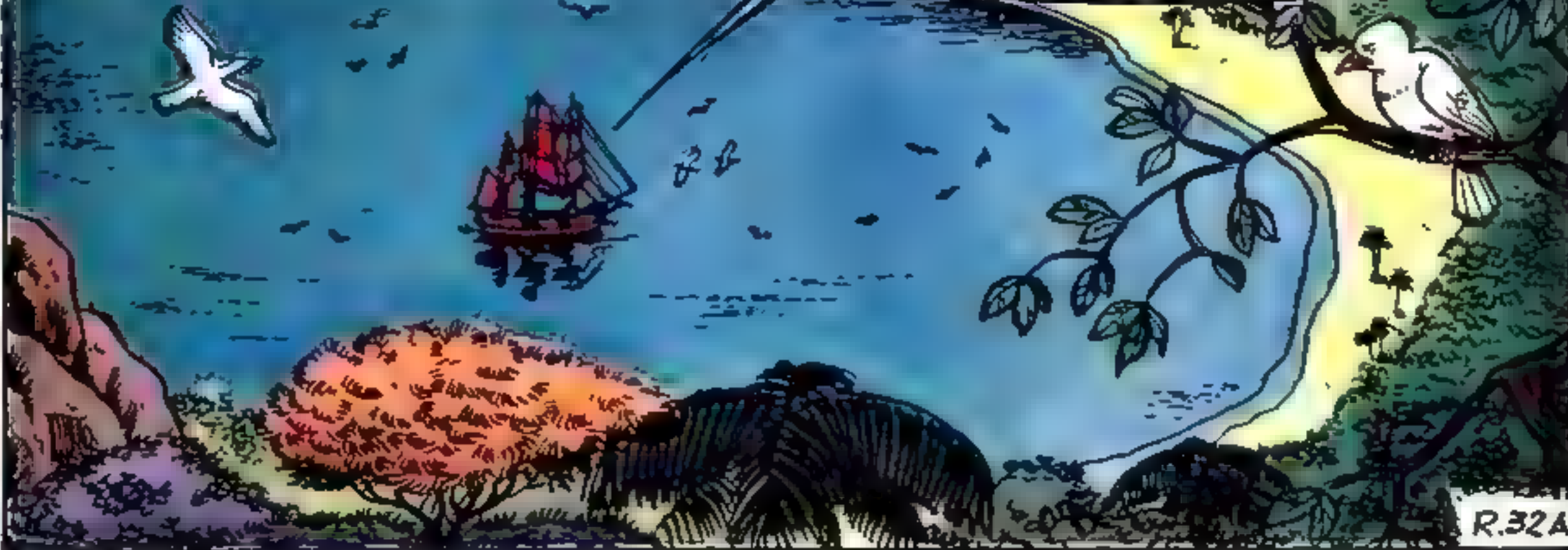
OHÉ!... DE LA DUNETTE!... TERRE!... TERRE À TRIBORD SOUS LE BOSSOIR AVANT!...



LA CÔTE AFRICAINE! ENFIN!... ET J'APERÇOIS DES ARBRES!... QUI DIT VÉGÉTATION DIT FRUITS ET LÉGUMES FRAIS!... ET CE SONT LÀ LES MÉDICAMENTS LES PLUS EFFICACES QUE JE CONNAISSE CONTRE TOUTES LES ESPÈCES DE SCORBUT!... HOUURAH!...

C'EST BIEN LA CÔTE AFRICAINE, EN EFFET!... ET, QUELQUES HEURES PLUS TÂRD, LA "BELLE JEANNE" JETTE L'ANCRE DANS UNE CRIQUE PARFAITEMENT ABRITÉE DES VENTS...

HERBERT!... LEWIS!... PRENEZ LE MOUSSE AVEC VOUS!... ARMEZ LE YOYO ET ALLEZ À TERRE. CONSIGNE: RAMENER LE PLUS DE FRUITS ET DE LÉGUMES QUE VOUS POURREZ!... ET TÂCHEZ D'ABATTRE UN PEU DE VIANDE FRAÎCHE!...



TROIS HEURES ONT PASSÉ...

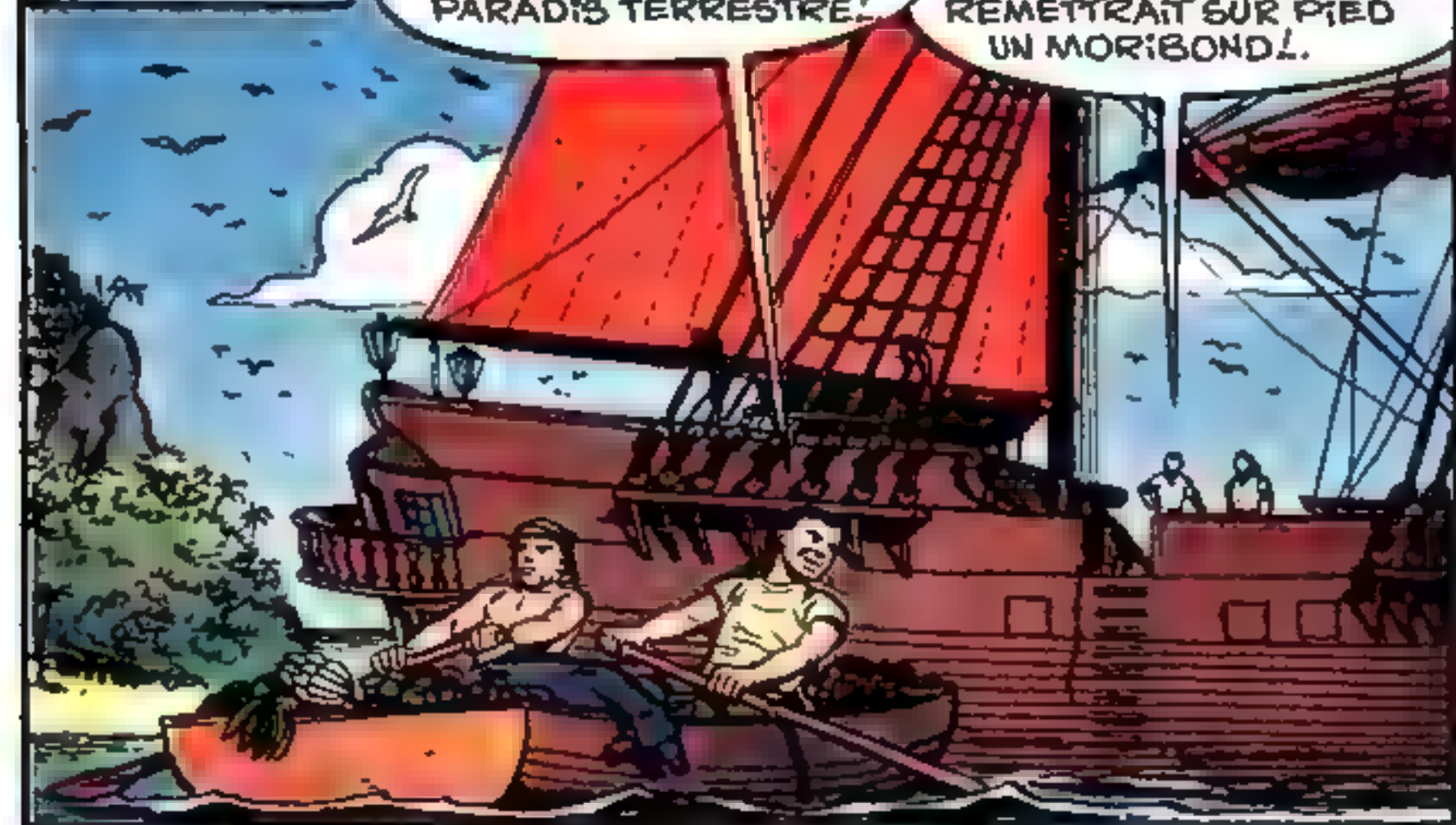
OHÉ! OHÉ! CAPITAINE!... CE PAYS EST UN VRAI PARADIS TERRESTRE!

CORNEBLEU!... LE SEUL ASPECT DE CES VÉGÉTALES REMETTRAIT SUR PIED UN MORIBOND!...

HÉ! MAIS... MA PAROLE!... LE MOUSSE N'EST PAS AVEC EUX!...

OÙ EST TOM?...

À TERRE! NOUS L'Y AVONS LAISSÉ AVEC MISSION D'EXPLORER UN PEU LE COIN ET D'ESSAYER DE TROUVER UNE GORGE!... UN PEU D'EAU FRAÎCHE REMPLACERAIT AVANTAGEUSEMENT L'EAU CROUPE DES TONNEAUX!...



VOUS ÊTES FOUS?! LAISSER CE GAMIN TOUT SEUL SUR UNE TERRE INCONNUE!... VITE!... DÉCHARGEZ LE CANOT, PUIS JE RETOURNERAI À TERRE AVEC HERBERT!

TOM NE COURT AUCUN DANGER, CAPITAINE!... IL EST ARMÉ ET LE PAYS EST CALME. NOUS N'AVONS PAS VU UN CHAT.

DIX MINUTES PLUS TÂRD...

OHÉ! OHÉ! TOM!... TOM, OÙ ES-TU?...

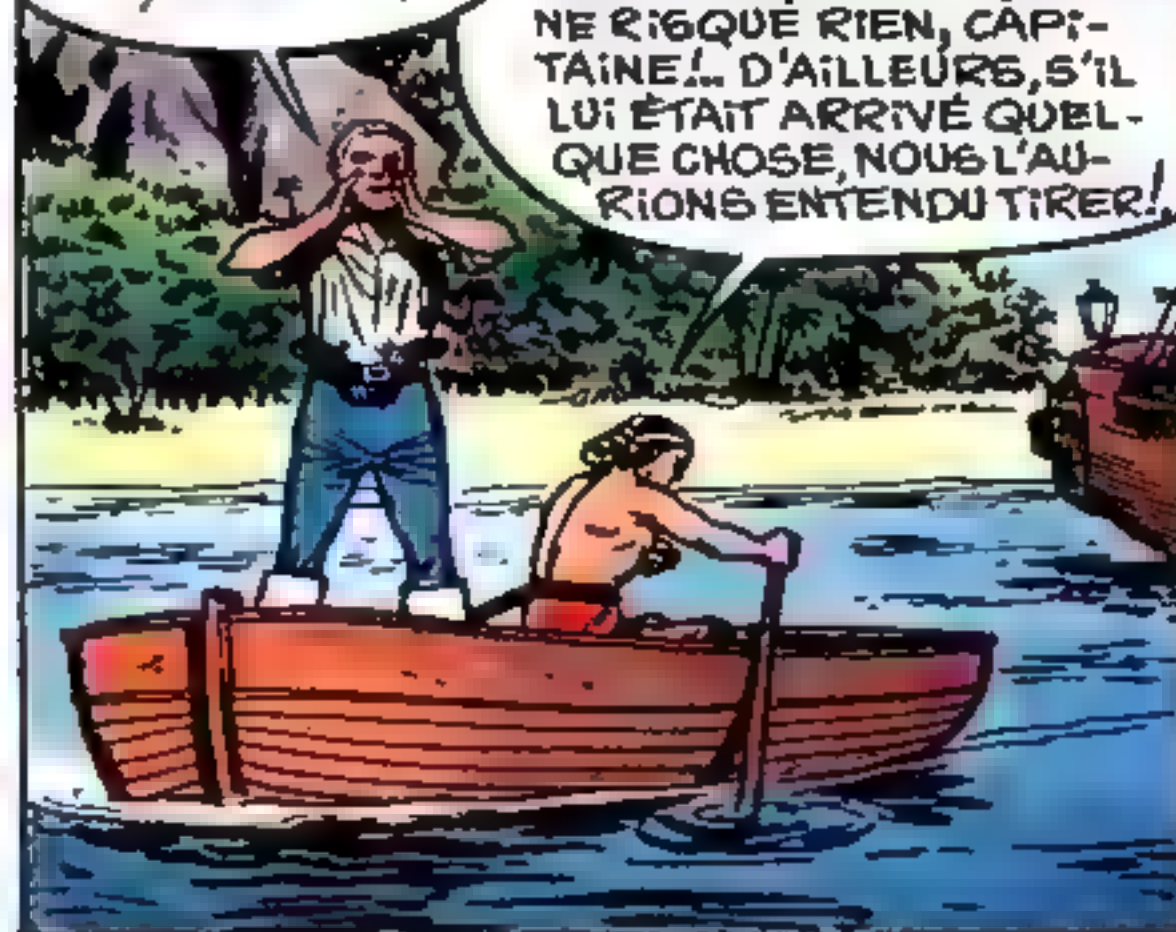
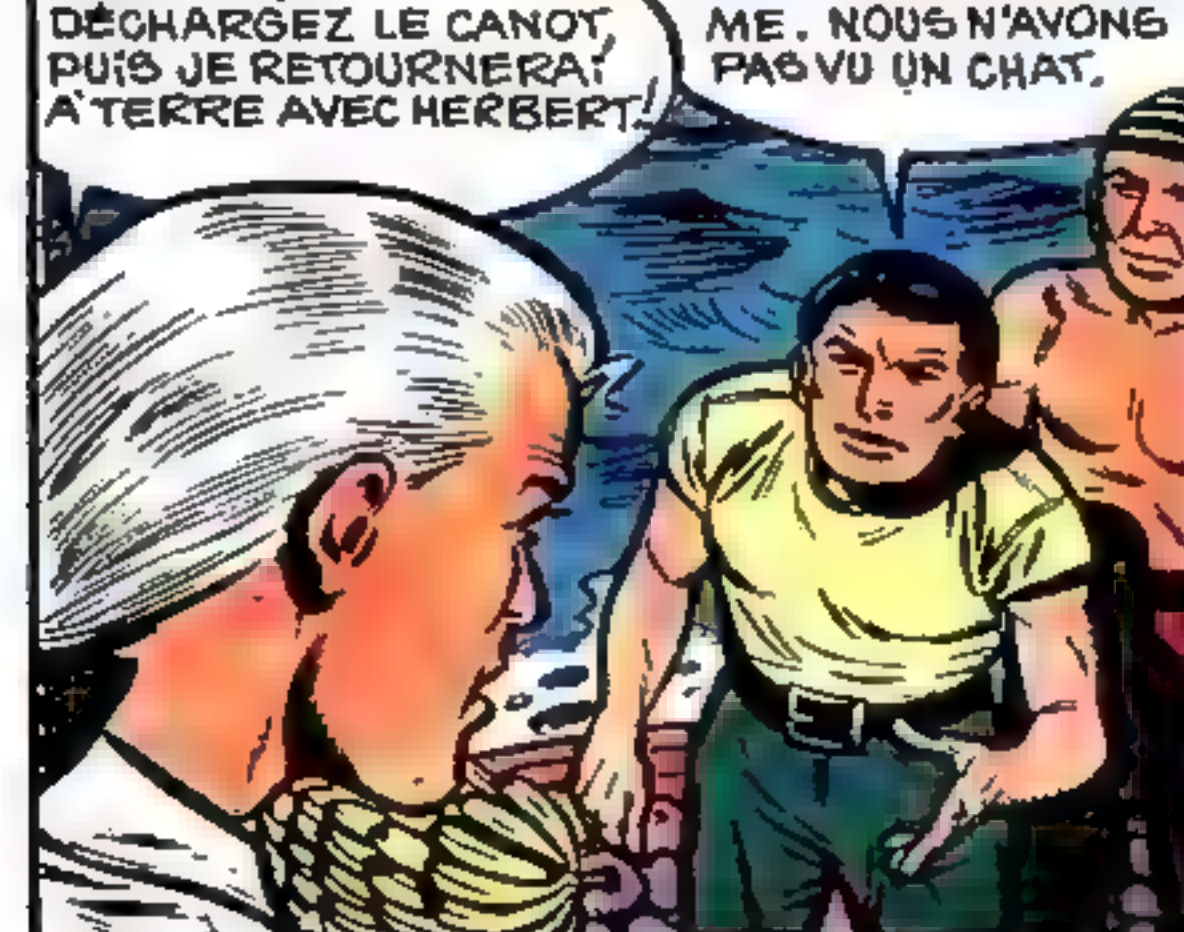
MAIS PUISQUE JE VOUS RÉPÈTE QUE LE MOUSSE NE RISQUE RIEN, CAPITAINE!... D'AILLEURS, S'IL LUI ÉTAIT ARRIVÉ QUELQUE CHOSE, NOUS L'AURIONS ENTENDU TIRER!

OR AU MÊME INSTANT...

PAN!

?!?!... TU... TU AS ENTENDU?!

DA... DAMNATION!... UN... UN COUP DE FEU!...

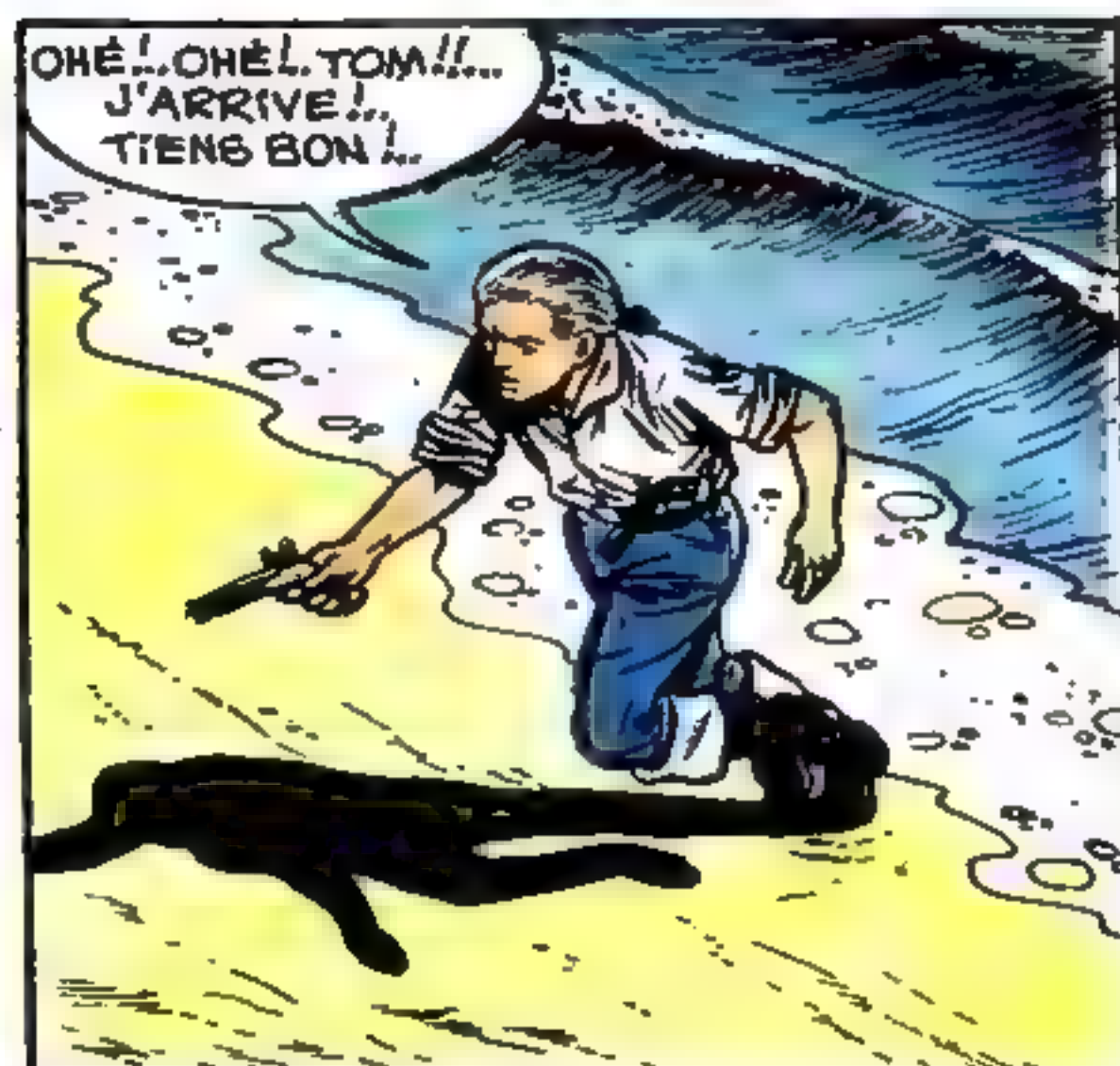
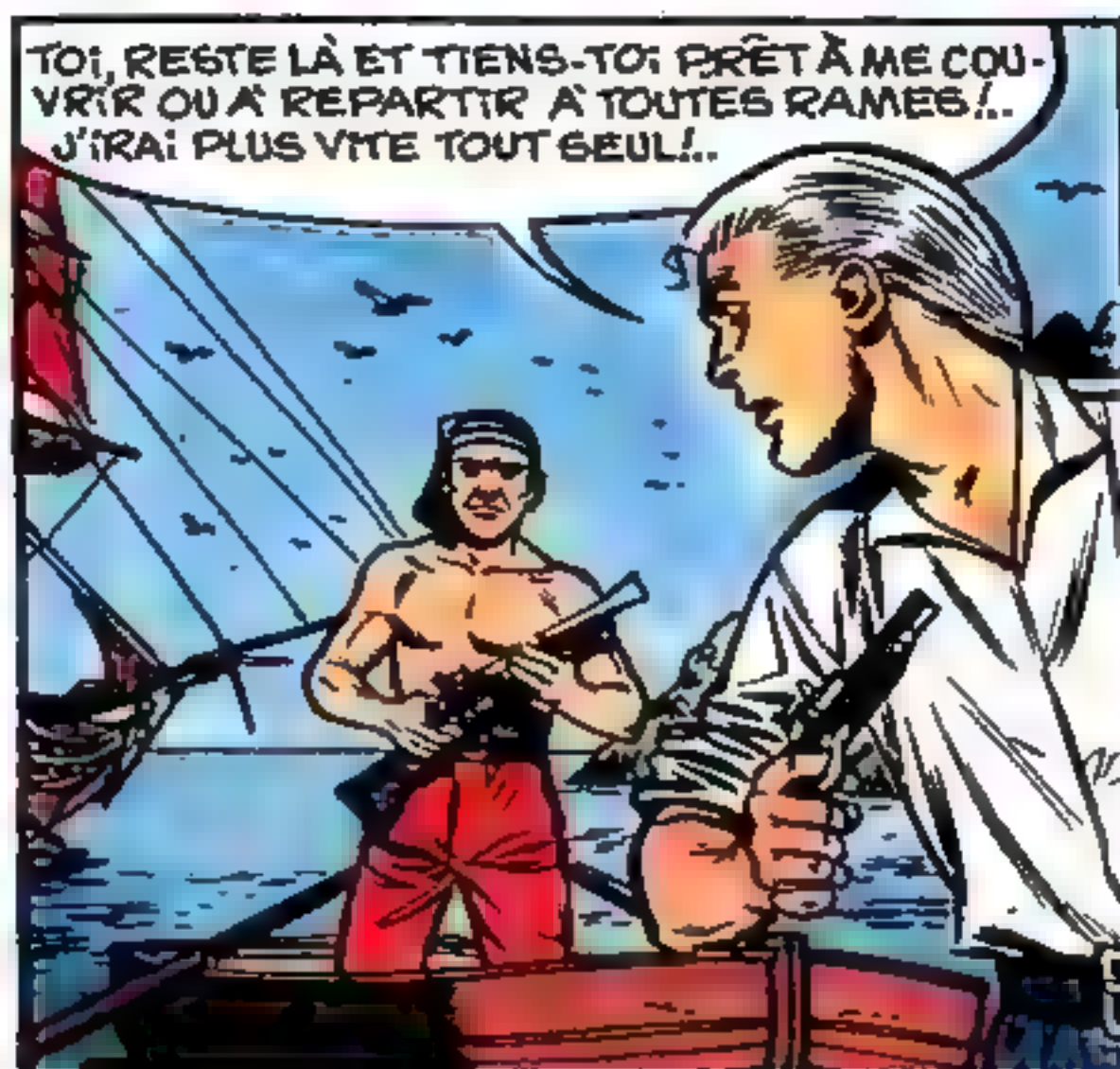


des CARAÏBES

DESSINS: V. HUBINON

TEXTE: J.M. CHARLIER

RESUME. — Eric et ses compagnons ont abordé un étrange vaisseau voguant à l'abandon au large des côtes africaines. A bord, les matelots sont tous malades ou mourants à cause d'une sorte de scorbut. Eric entreprend d'en sauver le plus possible...



LES LEÇONS DE MAGIE

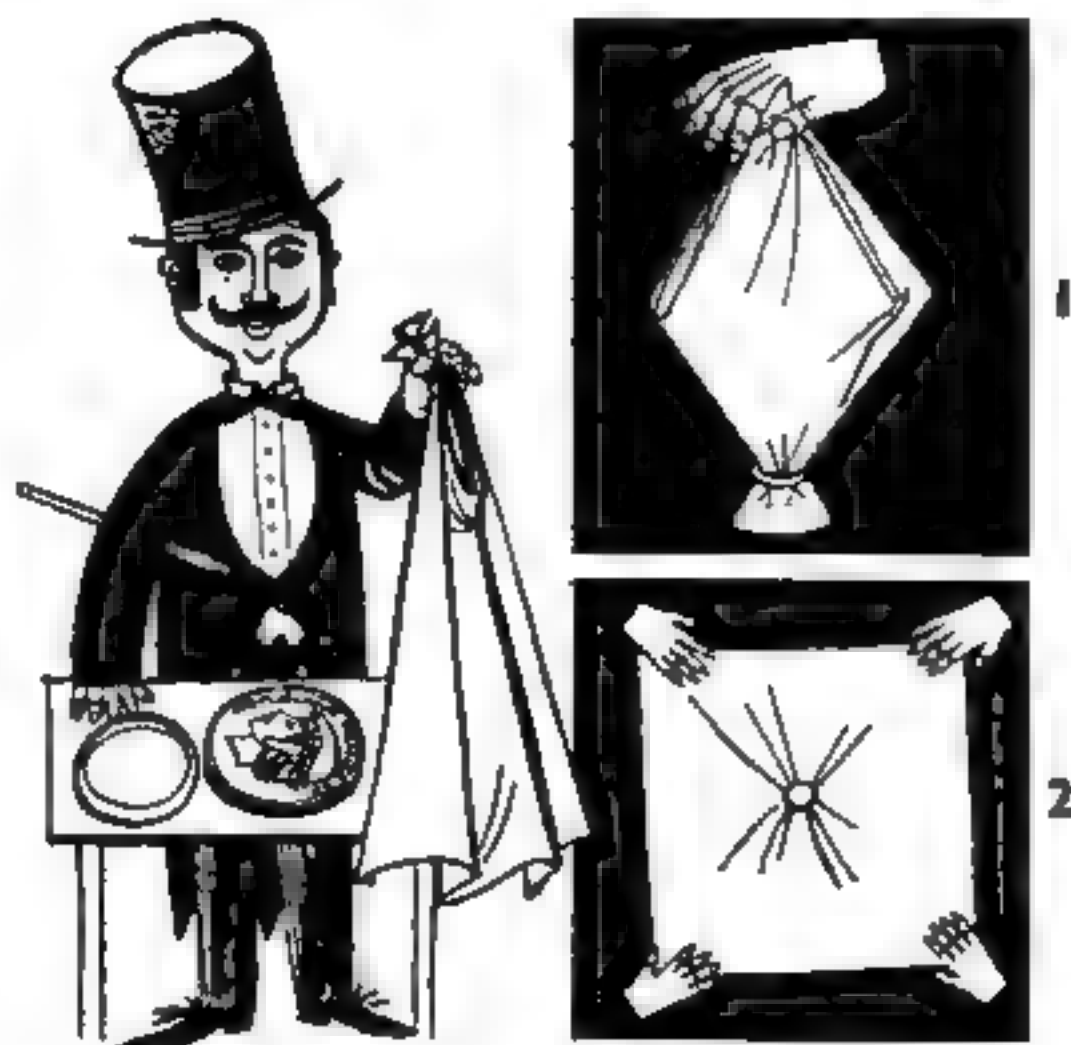
de Michel SELDOW

L'ANNEAU MAGIQUE

VOUS présentez un foulard de soie très mince aux spectateurs auxquels vous empruntez une alliance et une pièce de monnaie (dont le diamètre est plus grand que celui de l'alliance). Vous placez la pièce au milieu du foulard, que vous tenez ensuite par ses quatre coins. Vous introduisez ces quatre coins dans l'alliance, que vous faites glisser jusqu'à l'endroit où la pièce s'oppose à son passage (fig. 1). Vous étalez alors le foulard sur la table et vous invitez les spectateurs à mettre une main sur chacun de ses angles (fig. 2). Vous proposez alors de

libérer la pièce (ainsi que l'alliance) sans que les spectateurs lâchent les coins du foulard.

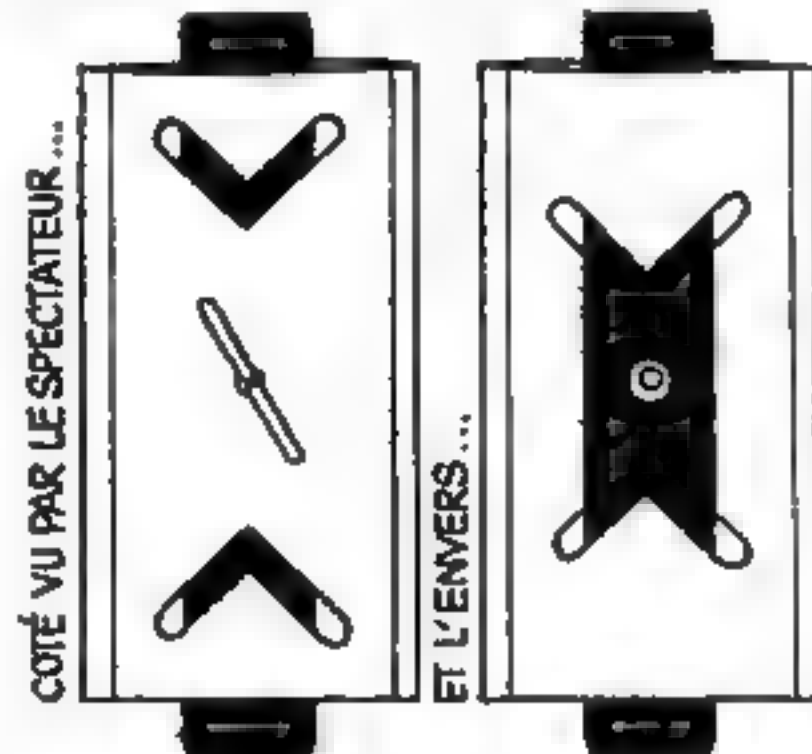
Comment est-ce possible, direz-vous ? A la semaine prochaine et... bon « truc » !



LA RÉGLETTE PRISONNIÈRE

L'EFFET magique de l'étui décrit dans le dernier numéro de « Pilote » est rendu possible grâce à deux « secrets ». Le premier : le trou central de la languette est légèrement plus grand que la tête de l'attache à papier (le trou central de l'étui étant, bien entendu, plus petit que cette tête). Le second : lorsque vous présentez à votre tour l'expérience, vous placez la face A de votre côté, de façon qu'elle soit rendue invisible au public. En introduisant la languette en haut de l'étui, vous prenez soin de la faire sortir par la première encoche de cette face A, de la faire pénétrer ensuite dans la deuxième encoche et, enfin, la faire sortir par le bas de l'étui. Pour terminer, vous placez l'attache dans les trous centraux, la tête se trouvant de votre côté (A). Les spectateurs ne voyant que la face B, auront l'illusion parfaite de la languette traversant normalement l'étui de haut en bas. Notre dessin représente à droite ce que voit l'illusionniste (la

face A) et — dans le miroir — ce que voient les spectateurs (la face B). Vous n'avez plus alors qu'à appuyer secrètement sur la tête de l'attache pour la pousser en dessous de la languette, ce qui vous permet de libérer, « miraculeusement » celle-ci, tout en laissant l'attache traverser l'étui.



CHOSE, MON AMIE par Christian H.G.H. TAVARD

LA MACHINE A COUDRE

LA machine à coudre fut inventée par le Français Barthélemy Thimomier (1793-1859) vers les années 1830. Naturellement, son invention déclencha une protestation générale des travailleurs de l'aiguille, couturières et tailleurs, etc., qui lui provoquèrent les pires annus, mais s'en servent tous aujourd'hui.

La fabrication en série des machines à coudre fut entreprise par Singer, dès 1851. Souvent, en voyant celle de votre maman, vous avez dû penser : « Mais comment cela peut-il marcher ? » Car, il faut le dire, cette machine a un air mystérieux. Nous allons tenter de vous l'expliquer rapidement à l'aide de deux croquis, vous montrant d'une part un « écorché », révélant l'ensemble du mécanisme, d'autre part le détail des quatre opérations réalisant un point de couture.

Dans l'ensemble, une machine à coudre se compose de trois parties principales : La tête (I) placée au-dessus du travail, porte l'aiguille et renferme le mécanisme d'actionnement. Le plateau (II) forme la table de travail, sur laquelle glisse le tissu à coudre. Dessous, se déroule l'opération de passage des fils, l'entraînement du tissu par la griffe, et tournent la bobine à canette et la navette, lesquelles réalisent le point de couture. Enfin, le bras (III) supporte la tête et renferme les mécanismes coordonnant le travail de l'aiguille, de la navette et de la griffe.

Les anciennes machines étaient entraînées par un système de pédalier : elles sont maintenant presque toutes actionnées par un moteur électrique (1). Celui-ci entraîne, par une courroie trapézoïdale (2), le volant (3), assurant une rotation continue et sans à-coups.

Ce volant fait corps avec l'arbre du bras (4) dont le palier d'extrémité (5) porte un excentrique, actionnant un maneton (6) qui entraîne la barre porte-aiguille (7) dans un mouvement alternatif continu de bas en haut et de haut en bas.

Du côté du volant (3) l'arbre du bras (4) forme une manivelle entraînant la bielle (8) dans un double mouvement de bas en haut et de balancement continu. A sa base, un double mécanisme (9) entraîne, d'une part, l'arbre à canette (10) et la courroie (11), dans laquelle est placée la navette

(D), en un mouvement rotatif alternatif ; d'autre part, l'arbre d'élévation de griffe (12) (cette griffe (13) pousse le tissu à chaque point). Revenant sur l'arbre du bras (4), l'on rencontre un excentrique encastré dans une fourchette de balancier (14) ; ce balancier est entraîné dans un mouvement de balancement, transformé en semi-rotation par un maneton monté en bout de l'arbre de griffe (15). Un autre maneton (16) provoque le mouvement alternatif, d'avant en arrière, de la griffe d'entraînement du tissu (13). Une petite manivelle de réglage (17) sert, en limitant la course du balancier (14), à régler la longueur du point, ou bien à changer le sens de marche. C'est en quelque sorte le changement

de vitesse de la machine à coudre.

La machine à coudre coud avec 2 fils : l'un de dessus ou fil d'aiguille (A), venant de la bobine (18), l'autre de dessous ou fil de canette (B), venant de la bobine à canette (C) enfermée dans la navette (D).

Le fil d'aiguille passe d'abord dans le tendeur (19) puis dans le releveur (20), lequel est aussi entraîné dans un mouvement alternatif par son montage en excentrique sur le palier d'extrémité (5). De là, le fil d'aiguille passe dans le chas de celle-ci.

Un levier (21) sert à relever le pied de tige (E), qui applique le tissu sur la table de travail (F).

et maintenant suivez le fil...

Voyons maintenant les quatre figures vous montrant comment se réalise la partie la plus mystérieuse du travail de la machine à coudre : le point de couture.

Le fil blanc est le fil d'aiguille (A) et le fil noir, le fil de canette (B).

(V) L'aiguille (G) complètement enfoncée à travers les deux épaisseurs de tissu

et la table (F) forme une boucle de fil que vient accrocher le bec de canette (H).

(X) L'aiguille (G) remonte, tirant sur le fil, qu'entraîne en sens contraire la rotation de la navette (D).

(Y) La navette (D), ayant dépassé une certaine position, lâche le fil d'aiguille (A)

Nous vous avons fourni, la semaine dernière, la première occasion d'exercer vos talents dans la nouvelle méthode de chiffage que nous vous proposons. Vous disposez de la phrase-clé, transcrite sur quadrillé, et, au-dessous, de quelques lettres-repères qui devaient vous aider à chiffrer votre message. Voici le résultat que vous deviez obtenir :

CAULUNXEREETRCGAD EMIANSTOSI
ELINOAMMEAMTCOIJ E MIMNEUEASB
ODASEETLEOVORN RETTRPU TADMIS
ALEMPUOFXLASAEAUQI IPSLTSPSEL
EUSOI RSEIVI PETTG ANSPA AEEA RSIE
DLSUUV DEN GEEPR MNET RPINSUDO
REERDLSATGNANLOEEEEASMCEQA
UOECNUHER UEPSESVRIENASOCTSEI
RNSDTEANTAPREQASBUT.

Etes-vous d'accord ? Bon. Alors, continuons. Nous allons, aujourd'hui encore, nous livrer à ce même exercice, mais avec un message plus long.

Première difficulté : vous devez découvrir vous-même la phrase-clé, dans le n° 60 de « Pilote », grâce aux indications que nous vous donnons ci-dessous :

Elle se trouve en page 17 de ce numéro. Elle comprend deux paragraphes, en tout onze lignes, et nous lui avons apporté une légère modification en remplaçant par « après » une expression composée de deux mots. Elle comporte, ainsi modifiée, 287 lettres.

Cherchez bien. Vous allez voir, c'est beaucoup moins difficile qu'il ne paraît. Mais n'oubliez surtout pas de faire la modification indiquée.

Le message à chiffrer, toujours tiré des « Mémoires d'un agent secret de la France Libre », du colonel Rémy, est le suivant :

PROCES NOS AMIS EN COURS. STOP.
VERDICT DEJA RENDU POUR
GROUPE RADIO, COMPRENANT
PAUL, BOB, LENFANT, CHOPIN.

MARS, PIERRE, CHAMPION, PHOEBUS. STOP. TOUS CONDAMNÉS A MORT SAUF MARS. STOP. RECOURS EN GRACE PRESENTE, COMPTONS SUR DEUX SEMAINES MINIMUM AVANT EXECUTION. STOP. ES-SAYONS MONTER COUP DE FORCE AVEC JOSEPH, INTERVENTION R.A.F. ABSOLUMENT INDISPENSABLE.

Une fois transcrit sur papier quadrillé, toujours sans tenir compte des signes de ponctuation (les « stop » intercalés à dessein suffisent à assurer la compréhension), ce message, comme la phrase-clé, comporte 287 lettres.

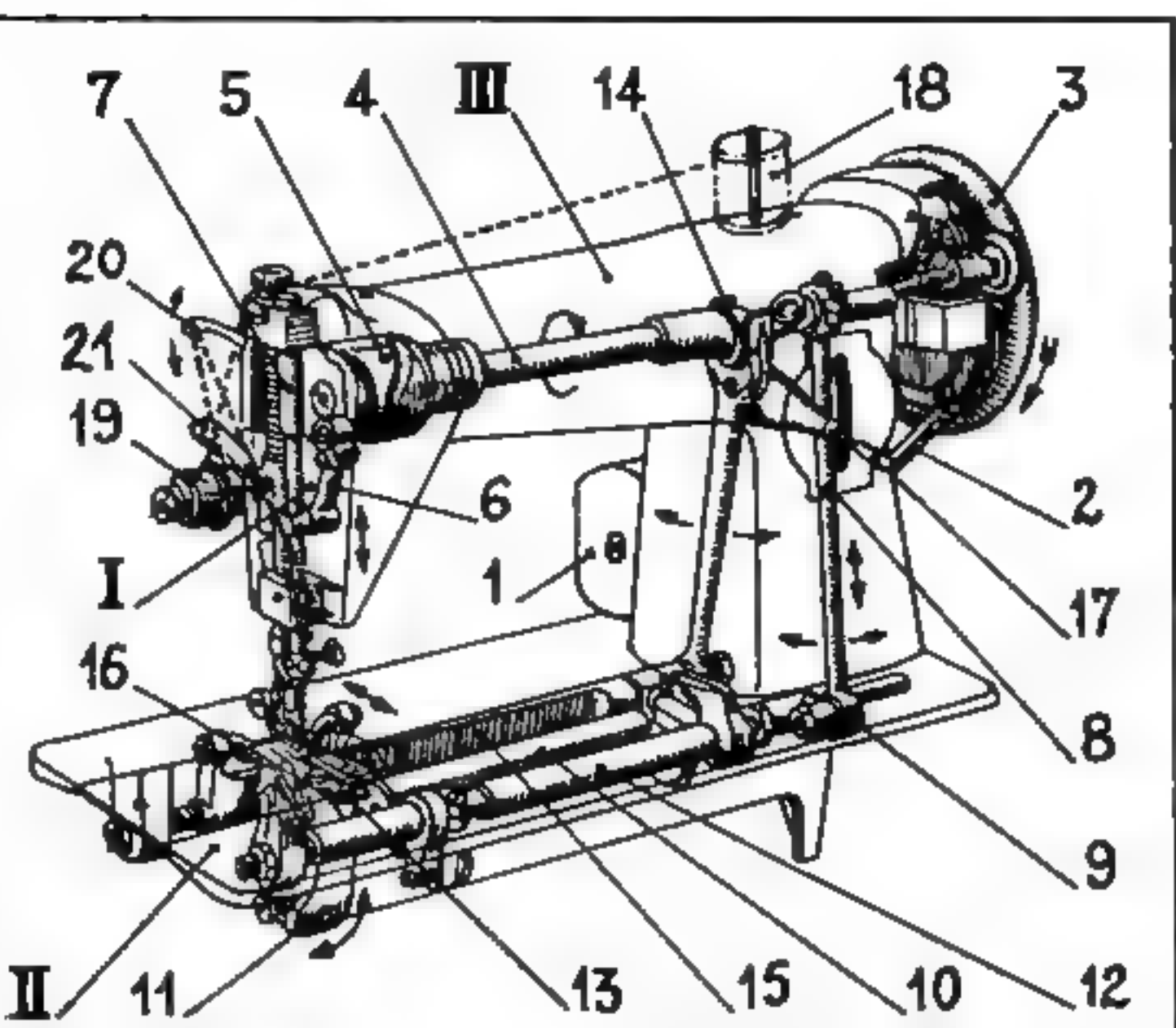
Comme la semaine dernière, vous le repreniez lettre à lettre, et vous reportiez chacune sous une lettre de la phrase-clé : d'abord sous tous les A, puis sous les B, les C, etc.

L'opération, qui semble facile au premier abord, nécessite, nous vous l'avons déjà dit, une très grande attention. Faut-il vous l'avouer ? Il nous arrive d'avoir à nous y reprendre à plusieurs fois avant de parvenir à faire coïncider toutes les lettres du message avec celles de la phrase-clé.

Notre propre expérience nous engage à vous donner un conseil : quand vous avez transcrit votre phrase-clé sur papier quadrillé et que vous commencez à reporter les lettres du message à chiffrer, portez un repère sur celui-ci toutes les fois que vous avez épuisé une des lettres de l'alphabet. Par exemple si, dans le message qui vous est proposé aujourd'hui, tous les A de la phrase-clé vous ont mené jusqu'au R du mot VERDICT, placez un petit trait oblique après ce R ; faites de même quand vous aurez utilisé tous les B de la phrase-clé, et ainsi de suite. De cette manière, si vous vous apercevez, en fin de chiffage, que vous avez commis une erreur, il vous sera plus facile de retrouver l'endroit où elle s'est produite.

Vous en savez maintenant assez pour vous lancer dans le chiffage d'aujourd'hui (d'autant que nous vous fournissons encore des lettres-repères). Alors, bon courage !

MMEDEHAUTECLOCQUEEDITALORSASESENFANTSCELE
P I D
CLERCESTBIENSYMPATHIQUELEXPEDITIONDEKOUF
D L R
RAESTUNEHISTOIRETOUTAFAITDANSLAMANIEREDE
O S
VOTREPEREMAIQUELQUESMOISAPRESELLEAPPREN
I U S
AITQUELECLERCNETAITAUTREQUESONMARI PHILIP
N S E
PEDEHAUTECLOCQUEQUUNTRIBUNALMILITAIREAUX
B U B
ORDRESDEVICHYVENAITDECONDAMNERAMORTPARCO
A T N
NTUMACE





LES PHOTOS TRUQUÉES

Ces deux photos du Père Noël et de deux enfants sages, qui vous paraissent jumelles, ne sont pas, en réalité, tout-à-fort semblables. Celle de droite comporte des modifications par rapport à celle de gauche.

Certaines sont très visibles ; mais d'autres vont vous demander un examen approfondi, à la loupe peut-être. Si vous ne trouvez pas, reportez-vous à la page 31.

(Photo studio Iskender.)

LES MOTS CROISÉS DE "PILOTE"

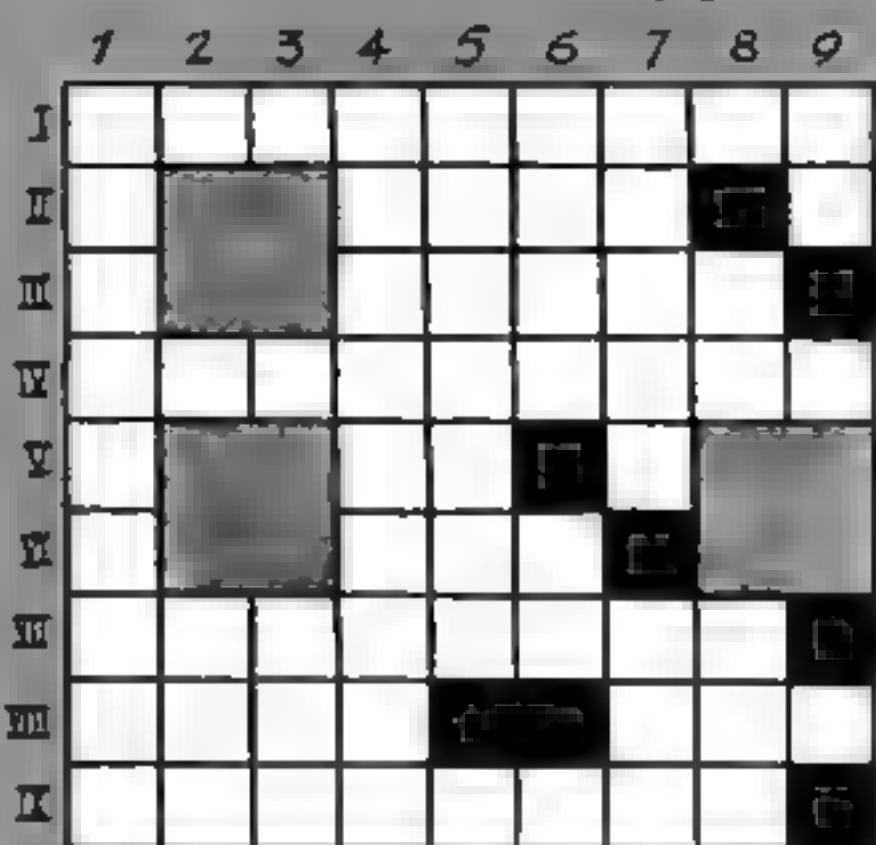
LE CHATELET

Horizontalement : I. Spectacles généralement montés au Châtelet, à grand renfort de mise en scène. — II. Cri des Bacchantes. — III. Elle préside aux spectacles joués sur la scène du Châtelet. — IV. Pour la voix des chanteurs et chanteuses qui jouent l'opérette au Châtelet, il en existe plusieurs. — V. Note de musique. — VI. En termes de métier, on appelle celui de la scène du Châtelet « les planches ». — VII. Des notations employées sur des partitions musicales, paradoxalement si l'on s'en tient à leur signification absolue. — VIII. Pour serrer - Se donne avant d'entamer l'ouverture. — IX. Qui doivent être gardées pour soi.

Verticalement. — 1. Ce sont elles qui placent les spectateurs, petits ou grands, dans la salle du Châtelet. — 2. En latin, cela veut dire « allez ». — 3. Objet d'un poème de Lamartine. — 4. Il est toujours en coulisses, mais c'est lui qui dirige, pendant les représentations, la bonne marche du spectacle. — 5. Ce qui propose au spectateur une opérette jouée au Châtelet. — 6. Couverture - Deux lettres de Châtelet. — 7.

Préfixe numérique - Saison. — 8. Deux voyelles - Appel au secours. — 9. Note de musique.

(Solution en page 31.)



VOICI, en cette période de Noël, un jeu de circonstance, le jeu des cheminées... qui se joue, selon le cas, avec 1, 2 ou 3 dés... Sur un grand papier, vous dessinez AUTANT DE CHEMINÉES que de points sur les dés employés (voir modèle). Exemple : pour 5 joueurs... 1- dé... 6 cheminées... pour plus... 7-8, 9-3 dés... 12 cheminées, etc.

Le meneur de jeu attribue à chaque joueur un nombre égal de jetons (haricots, bouillons ou pions quelconques, de couleurs différentes pour mieux les repérer). Lorsque chaque joueur possède son petit capital de pions (10 ou 20), le meneur de jeu demande à chaque joueur de choisir, de miser sur une cheminée et d'y déposer un pion... A ce moment : faites vos jeux, rien ne va plus ! Le pilote jette alors le... ou les dés... Prenons l'exemple de un dé. Le 3 sort... il y a donc le « feu » dans la cheminée numéro 3... le ou les pions déposés dans la cheminée 3 sont perdus pour leur propriétaire et tombent en « enfer ». Par contre, les autres joueurs peuvent retirer

LE JEU DES CHEMINÉES

par
MARCEL FORT

leurs pions et les placeront au tour suivant sur une autre cheminée. Le gagnant final sera celui qui restera le dernier avec des pions.

Prenons le cas de 5 joueurs choisissant chacun une cheminée, les 1, 2, 3, 5 et 6. Si, par hasard, le 4 sort (la seule cheminée vide), tous les pions misés ailleurs vont en enfer... ce qui hâte le dénouement.

Si vous êtes juste 6, jouez avec deux dés et tracez douze cheminées numérotées de 1 à 12. Admettez que vous misiez alors les 1, 2, 4, 5, 9, 11... si le meneur de jeu joue 8 ou 12, par exemple, toutes les mises vont en enfer ; s'il fait 9... c'est le 9 qui perd sa mise !

Croyez-moi, chers amis, malgré des apparences compliquées, ce règlement n'est pas barbare ; il suffit de le lire attentivement, voire même de le modifier à votre gré, et vous aurez chez vous un petit casino que vous aurez actualisé en transformant les « cases » en cheminées du Père Noël ! Amusez-vous bien !

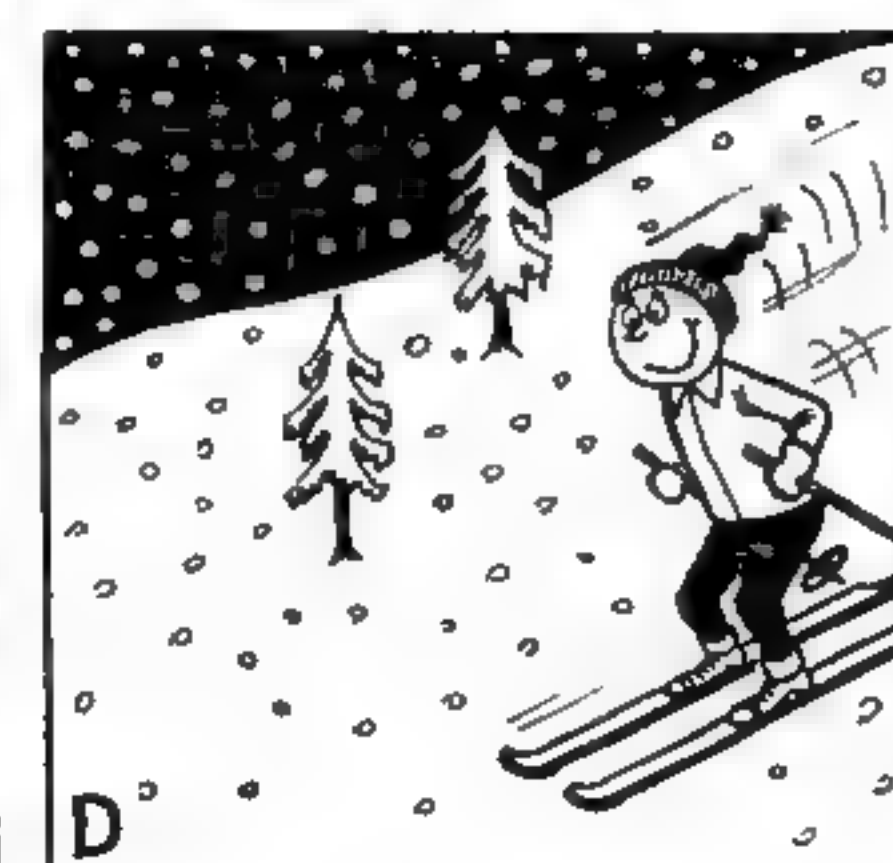
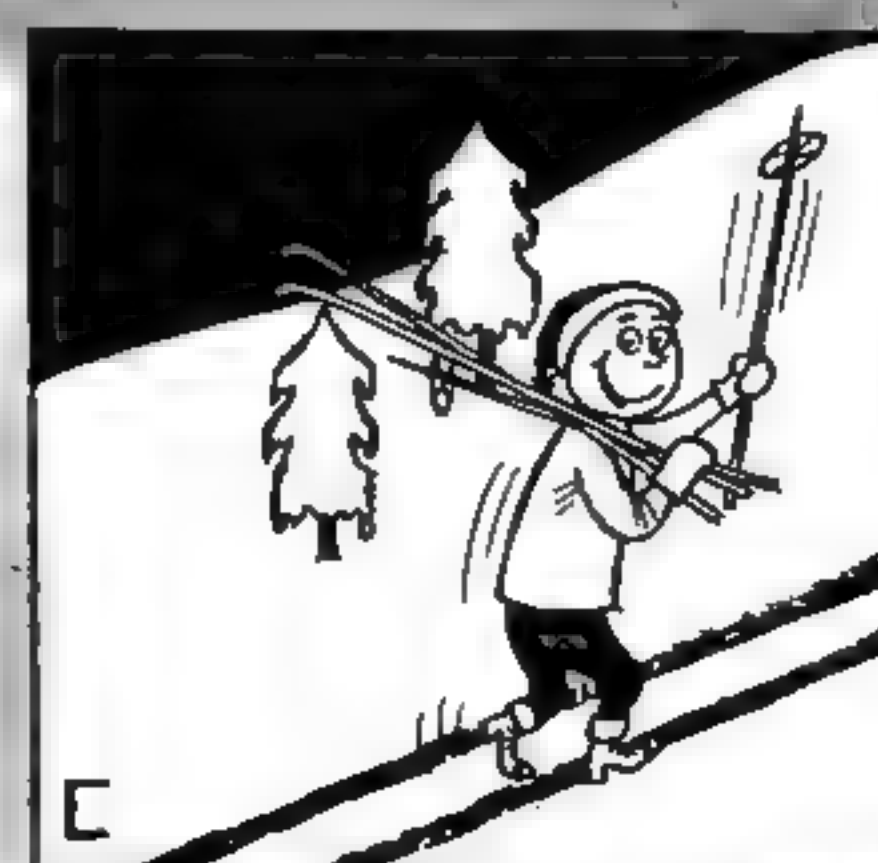
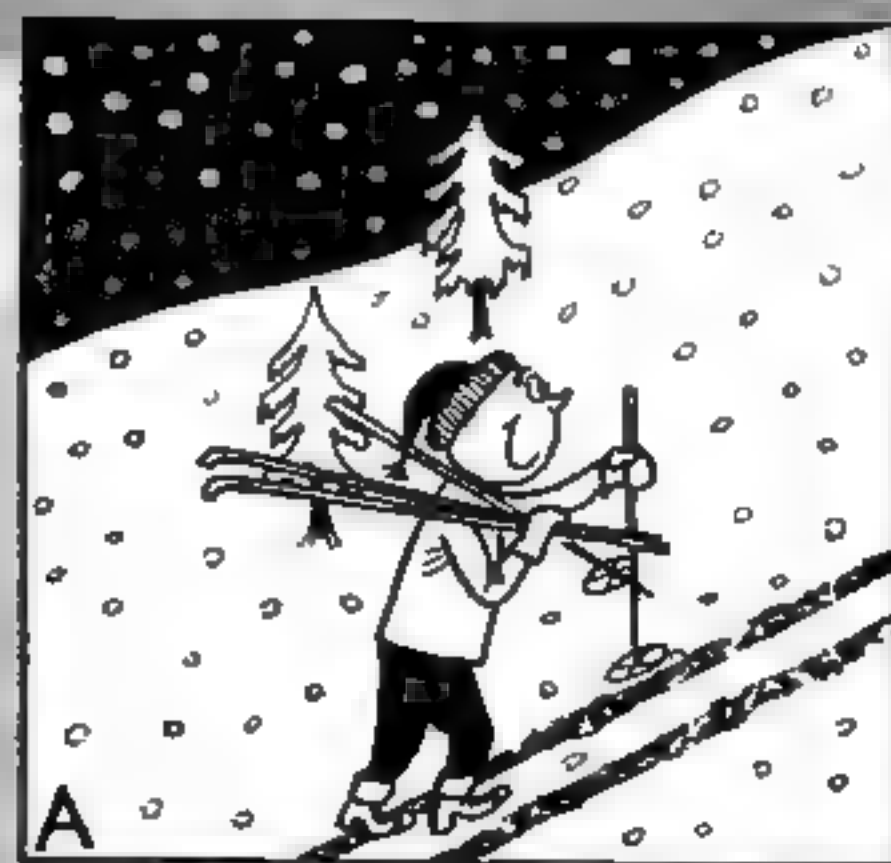


UN JEU DE JEAN-PAUL ROULAND

CHAQUE DESSIN A SA PLACE

Pour ses vacances de Noël, Bob Farfelut a eu droit à quelques jours aux sports d'hiver. Mais les documents qu'il nous rapporte de ses vacances sont mélangés, c'est-à-dire

que tels quels ils ne représentent pas la véritable succession des faits. A vous de remettre chaque dessin en place en vous aidant des petits détails qui doivent vous mettre sur la voie. (Solution en page 31.)



qui vient passer autour du fil de canette (B). A ce moment, aiguille (G) et navette (D) opèrent un léger mouvement d'avant en arrière qui tend le fil et serre le point.

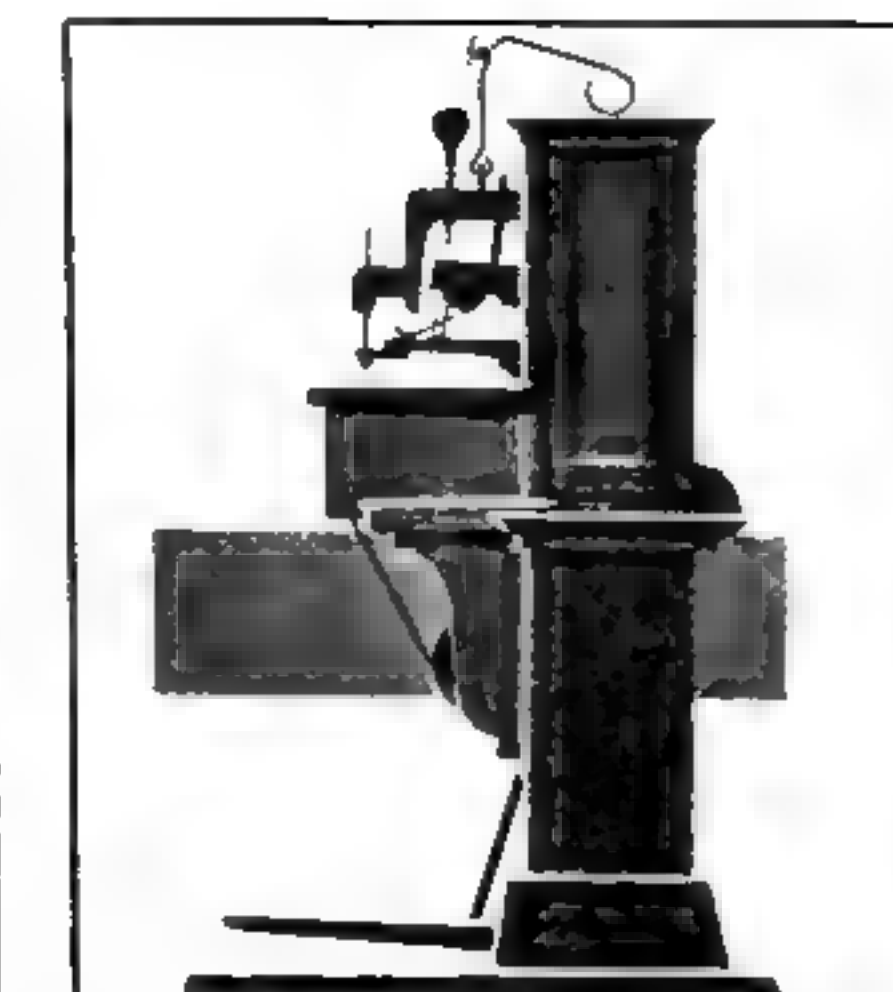
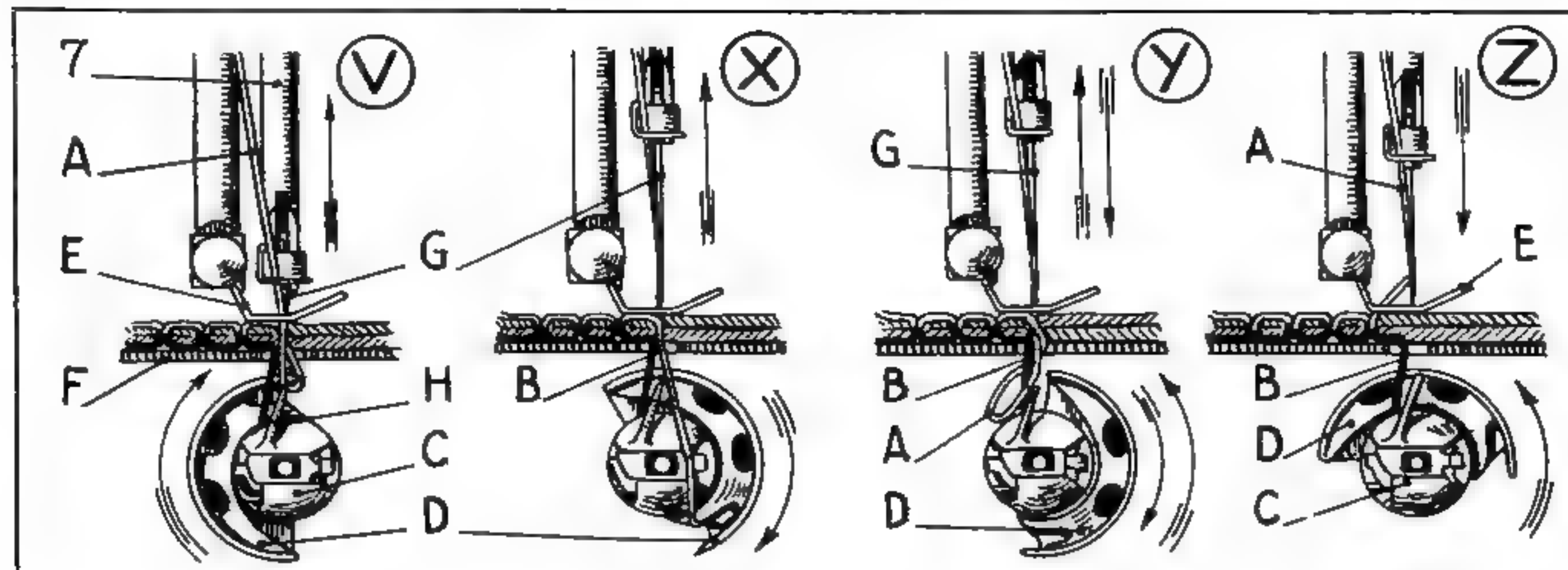
(Z) Se relevant légèrement, le pied de biche (E) libère l'étoffe, laquelle est entraînée par la grille, vers l'arrière, de la longueur d'un point, ce qui a pour effet de

tendre l'étoffe, tout en permettant un second point.

Maintenant que vous avez compris, vous allez pouvoir expliquer à votre maman le

fonctionnement de sa machine.

Voici, simplifiée, l'une des premières machines à coudre conçues par Thimonnier.



La guerre, au cours des siècles, n'a cessé de s'adapter aux évolutions du progrès. L'homme primitif pouvait défer d'une assez courte distance son adversaire, armé comme lui d'une hache en silex. Puis, ce furent les armes de trait qui obligèrent les deux antagonistes à se mettre prudemment à l'abri. Il y eut ensuite les armes à feu et l'artillerie. Tout en se « modernisant », la guerre devint plus féroce, plus meurtrière. Après les rencontres sur terre, en batailles alignées, après les combats sur mer, les hommes en vinrent à s'affronter dans les airs et sous les flots.

Lors du dernier conflit mondial, lorsque les alliés et l'Allemagne se mesuraient sur les fronts les plus divers, les deux adversaires, lancés l'un et l'autre dans la course atomique la plus secrète, menaient une guerre aux péripéties dramatiques : la guerre des laboratoires. Les résultats de cette lutte, inconnue du public, dépendaient d'un élément indispensable à la poursuite des recherches : l'eau lourde. En effet, l'eau lourde constitue un ralentisseur, c'est-à-dire un frein, indispensable pour atténuer les terribles effets de la fission atomique en chaîne.

Texte de Paul LEMAIRE, d'après le film de T. V. Muller et J. Dréville. Une production Le Trident, distribuée par Lux Films.

Six saboteurs intrépides LA BATAILLE DE L'



Au printemps 1939, de son atelier du Collège de France, le professeur Frédéric Joliot-Curie, s'adressant à ses élèves, déclarait : « Malgré les bruits de guerre, je me refuse à croire qu'une des plus belles découvertes de l'humanité, l'énergie atomique, puisse servir à la destruction et à la mort, plutôt qu'à la conquête d'un bien-être pour les peuples. » Hélas, les bruits de guerre allaient s'intensifier et couvrir la voix pacifique des savants. Bientôt les hostilités et la France vécurent des heures tragiques. Dans leur laboratoire, Joliot-Curie et ses collègues Kowarski et Halban poursuivaient leurs travaux.



La Norvège était alors un pays neutre. Le Ministre Raoul Dautry convoqua un mystérieux personnage, un collaborateur du Deuxième Bureau, le fameux service secret français, et, en présence de Frédéric Joliot-Curie, il lui donna carte blanche pour se rendre en Scandinavie et obtenir de l'usine de Vemork les bidons d'eau lourde nécessaires aux expériences françaises. Au prix de multiples difficultés, déjouant les pièges et les embûches du Nachrichten Bureau, le service secret allemand, non seulement l'agent français obtint des Norvégiens la totalité du stock d'eau lourde existant dans le monde entier mais il parvint aussi, en changeant subrepticement d'avion en cours de route, à livrer au Collège de France la précieuse cargaison attendue.



Quelques jours plus tard, le professeur Joliot-Curie demandait audience au Ministre de l'Armement, M. Raoul Dautry, et lui exposait que le plus indiqué, pour poursuivre les recherches sur la désintégration de l'atome, s'appelait « l'eau lourde ». Il ajoutait : « Le Collège de France ne dispose que de 50 grammes de ce produit. Il nous en faudrait au moins une quarantaine de litres pour poursuivre utilement nos expériences. Une seule usine au monde en fabrique, celle de Vemork, en Norvège. Ne serait-il pas possible d'entrer en relation au plus vite avec ses directeurs ? »



Au début de l'été 1940, la France fut envahie, l'exode commença. L'eau lourde, elle aussi, tenta d'échapper aux Allemands. Après avoir passé quelques nuits dans les caves de la Banque de France, elle échoua, convoyée par Joliot-Curie et ses collègues, dans une cellule de la prison de Riom. Mais les Allemands avançaient et la ligne de démarcation allait bientôt devenir une frontière illusoire.

Grâce à une poignée de savants français et à l'aide de M. Raoul Dautry, le précieux liquide put être embarqué à Bordeaux. Les Alliés allaient pouvoir poursuivre leurs recherches. Mais, à son tour, la Norvège fut envahie. Sur les hauteurs du Telemark, l'usine de Vemork devait désormais réserver aux Allemands sa production tout entière.



A Londres, centre de la Résistance des pays européens occupés, le professeur norvégien Tromstad avait établi une maquette de la fameuse usine. Connaissant fort bien la région, il mit au point un projet qui devait aboutir à la destruction totale des installations. Cette entreprise fut l'une des plus extraordinaires de la seconde guerre mondiale.



Tromstad désigna les hommes capables de mener à bien cette délicate mission. Mais les patriotes furent parachutés par erreur à 150 kilomètres de Bjukan. Certains furent pris par les Allemands et immédiatement fusillés. Quelques semaines plus tard, un second avion quittait Londres une nuit et larguait les six volontaires au-dessus du Telemark.



Une fois sur le sol de leur patrie, les parachutistes retrouvèrent les rescapés de la première tentative. Ensemble, ils gagnèrent les montagnes et s'installèrent dans des chalets isolés. Ils entrèrent en liaison avec des groupes de Résistance proches et, en même temps, parvinrent à établir le contact avec la capitale britannique qui dirigeait leur action.

L'EAU LOURDE EST UN MODERATEUR

L'eau lourde s'appelle, chez les chimistes, oxyde de deutérium. Elle a pour formule D₂O et pour densité 1,1. Très légèrement plus lourde, par conséquent, que l'eau ordinaire, elle en a l'aspect mais possède, par ailleurs, des propriétés ~~très~~ ^{particulières} plus précieuses. On l'utilise, en effet, dans certains types de piles atomiques, comme ralentisseur ou modérateur. Vous avez sans doute entendu parler de la vitesse foudroyante à laquelle éclatent les atomes dans la masse d'uranium d'une bombe A. Sans l'eau lourde (ou sans le graphite qui la remplace dans certains types de piles), la désintégration en chaîne risquerait de faire exploser la pile tout entière. D'où l'importance primordiale de cet élément dans toute recherche, toute construction atomique.

ont gagné EAU LOURDE



Ils vécurent ainsi, des semaines durant, une existence sans confort, sans nouvelles de leurs familles pourtant toutes proches : la moindre négligence, une légère indiscretion, pouvaient avoir de graves conséquences. Les jours se succédaient, monotones, dans l'attente de l'ordre qui devait venir de Londres et qui leur permettrait de passer à l'action.



La situation devenait critique. Le chef du commandement, Honneberg, avait appris qu'un régiment de S.S. occupait Vemork et qu'on avait désigné des étages civils. De plus, les survivants d'un avion anglais abattu avaient été fusillés. Enfin, pour comble de malchance, Haugland, le radio, s'aperçut un jour que ses accus étaient à plat.



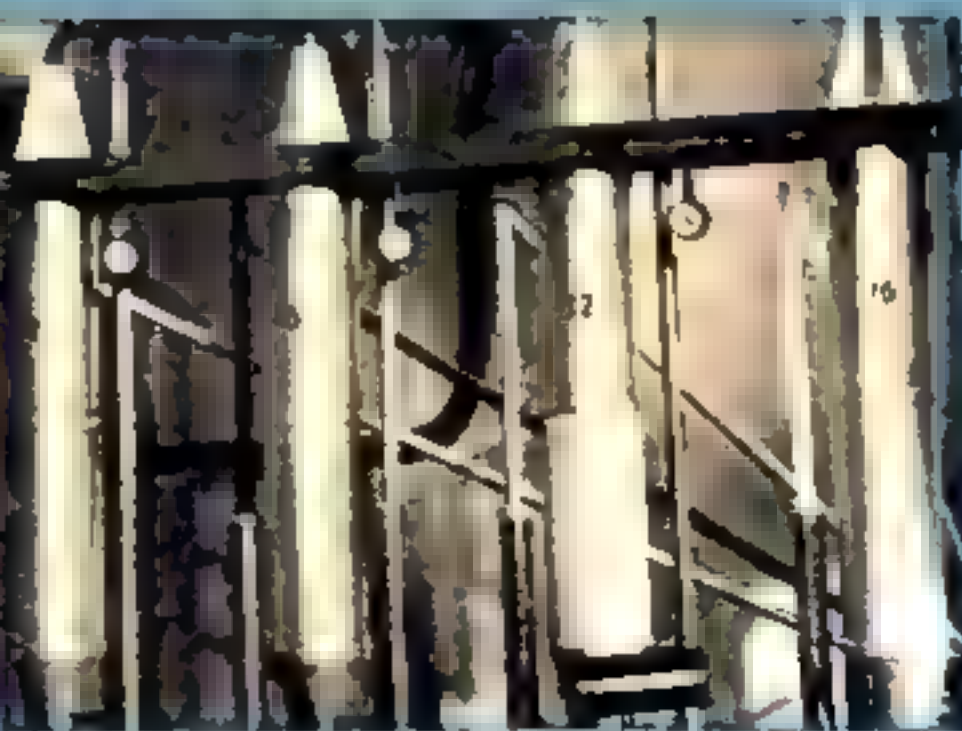
On trouva une nouvelle batterie chez Ternsien et le contact avec Londres fut repris. Un soir enfin, parvint l'ordre attendu. Haugland et Helmar restèrent au chalet pour garder le contact. Les autres, en deux groupes, descendaient vers Vemork. Dans la vallée, ils ôtèrent leurs combinaisons blanches et continuèrent leur marche en uniformes.



Ils distinguèrent bientôt, sur l'autre versant, la masse sombre de l'usine, parmi les sapins. Ils voyaient, nettement les conduits métalliques qui descendaient des hauteurs et aboutissaient aux bâtiments. Autour de ceux-ci, de nombreuses sentinelles, renforcées encore par des patrouilles, montaient une garde vigilante de tous les instants.



Honneberg s'était renseigné sur l'emplacement des champs de mines. Il franchit habilement, avec ses camarades, la première zone dangereuse : en un instant, les sentinelles furent mises hors d'état de nuire. Honneberg connaissait à fond le plan de l'usine. Par une porte discrète, il pénétra dans un réduit obscur et invita les autres à le suivre.



Evitant les rondes et les patrouilles, les volontaires parvinrent, par d'interminables couloirs, jusqu'à une pièce qui contenait un étrange agencement : quatre longs cylindres aux extrémités effilées, flanqués de cadrans, portaient chacun un numéro. On eût dit l'attirail de quelque dangereux alchimiste. C'était le laboratoire secret où se fabriquait le précieux liquide. C'était le centre vital.



Le cœur étreint d'émotion, Honneberg, aidé de Kayser, mit rapidement en place la charge d'explosifs. Les mèches allumées, ils déguerpirent, rejoignirent leurs camarades dans un hangar proche. Un instant après, une sourde explosion retentit. L'usine de Vemork était inutilisable.



Sous les clameurs des sirènes, les saboteurs regagnèrent la montagne. Des patrouilles, des avions, des chiens furent lancés en vain sur leurs traces, tandis qu'un général allemand visitait les décombres et ordonnait de reconstruire l'usine et de reprendre le travail au plus vite.



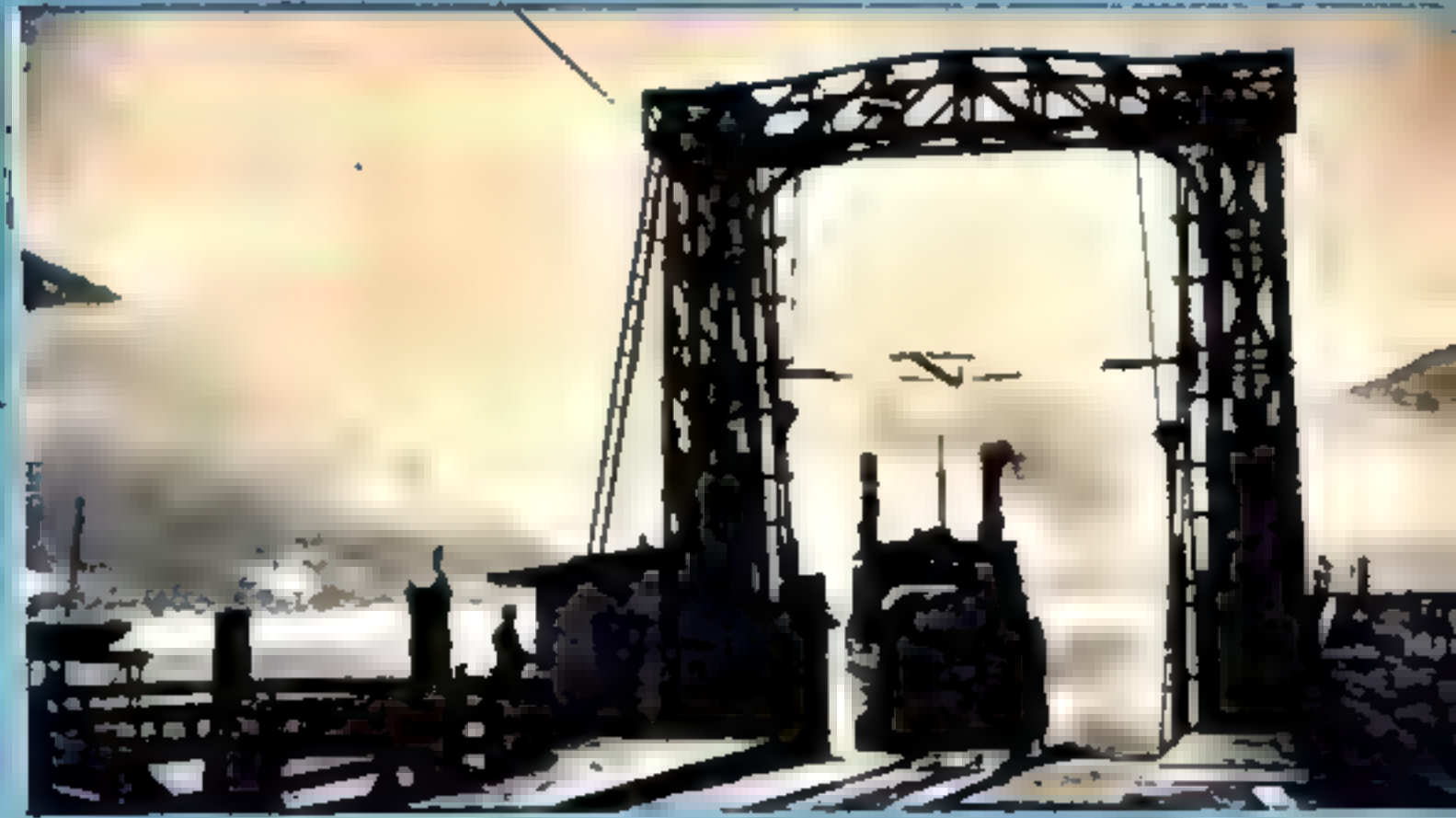
Des mois passèrent. Quelques hommes du groupe demeuraient encore en Norvège, attendant les ordres. Les Alliés bombardèrent le Reich sans répit. Mais Vemork produisait de plus en plus d'eau lourde. Les Allemands en eurent un jour 10 000 litres à acheminer jusqu'à Hambourg. Un ferry-boat devait les embarquer à Tinnse.



Une seconde fois, Honneberg et ses compagnons reçurent l'ordre de passer à l'action. Le train qui transportait les bidons jusqu'au ferry était bien gardé : ils résolurent de s'attaquer au navire et y pénétrèrent par surprise. Ils rencontrèrent un matelot mais celui-ci, patriote lui-même, les laissa librement poursuivre leur chemin jusqu'aux cales.



Haukelid mit en place une bombe à retardement réglée par un système d'horlogerie. Les hommes remontèrent sans bruit. A peine avaient-ils regagné leur voiture, qui les attendait un peu plus loin, que le train arrivait à quai et, solidement encadré par des S.S., était aussitôt embarqué sur le pont du ferry.



Les saboteurs abandonnèrent l'auto au pied de la montagne. De temps à autre, sur le chemin des chalets, ils se retournaient vers la vallée. Le ferry-boat, après avoir quitté le dock, gagnait lentement le milieu du fjord quand une formidable explosion retentit tout à coup. Le plus important stock d'eau lourde était anéanti. Et c'est ainsi que l'Allemagne ne put avoir à temps sa bombe atomique.

JACQUES LE GALL

RESUME. — Assiégé par la police, avec sa bande, dans les ruines de Pierre-Noire, l'Ombre a voulu faire sauter les souterrains plutôt que de se rendre. Il a ainsi délivré Jacques Le Gall qui, en voulant le fuir, s'était trouvé emmuré dans une oubliette.

contre

L'OMBRE



Fin

CETTE ÉPREUVE EST LA 3^e D'UNE SÉRIE
D'ÉPREUVES CONSACRÉES À L'AVIATION
PATRONNÉE PAR



PILOTE VOUS PRÉSENTE
LA 24^e ÉPREUVE DU
"BREVET DE PILOTE"

Attention! Cette épreuve est ouverte uniquement aux détenteurs du Carnet de Bord.

1^{re} QUESTION

La « puissance » d'un moteur à piston équivaut à une automobile ou un avion à propulsion par hélices est évaluée en « chevaux vapeur ».

Pour un moteur à réaction :

a) Peut-on parler de puissance ?

b) Peut-on s'exprimer en chevaux vapeur ?

Répondez par OUI ou par NON à chacune de ces questions, et si vous répondez par NON, donnez-nous les termes que vous jugerez bon d'employer.

2^e QUESTION

Le fonctionnement du moteur à réaction semble peut-être compliqué, pourtant ce principe de propulsion peut parfaitement être comparé à l'une des 3 images que nous vous présentons.

A vous de retrouver, parmi ces 3 dessins, celui qui illustre le mieux le principe de la réaction.

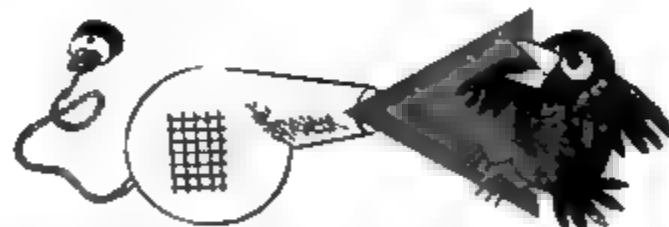
— L'action de souffler dans une trompette ;



— Le ballon libéré de son lien ;



— Un sèche à cheveux en action.



Vous n'oublierez pas d'inscrire sur votre bulletin-réponse votre nom, votre adresse et le numéro de votre carnet de bord. De même, vous n'omettrez pas de joindre à votre envoi une enveloppe timbrée à 0,25 NF portant également vos nom et adresse. Vous avez jusqu'au lundi 2 janvier à minuit (le cachet de la poste faisant foi), pour répondre à la

24^e épreuve du Brevet de Pilote

Journal PILOTE

30, rue Notre-Dame-des-Victoires - Paris (2^e)

Attention! Cette épreuve n'est en aucun cas un concours de vitesse. Ceux qui y répondront les premiers n'en tireront aucun avantage. Aussi, nous ne saurions trop vous recommander de prendre votre temps pour bien répondre, tout simplement dans les délais.

LISTE DES GAGNANTS DU CONCOURS
CARAN D'ACHE (LE CYGNE)

1. Claude Vinand, Seen par Littry (Calvados).
2. Claude Delacour, 344, rue des Déportés, Crespin (Nord).
3. Jacqueline Dry, 135 bis, route de Paris Arriverville-la-Mi-Vole (S.-Mme).
4. Annie Foucher, Impasse du Sémaphore, Avranches (Calvados).

5. Michel Bailly, 6, rue de Chauffour, Etampes (S.-et-O.).
6. Jean-Bernard Coulon, 30, rue Montaubert, Saint-Mard (S.-et-M.).
7. Sylvette Carle, 24, rue Professeur-Pinard, Méry-sur-Seine (Aube).
8. Rémy Labelle, 8, rue F.-Buisson, Mar-sang-sur-Orge.
9. Marie-Thérèse Blanchon, 5, rue Kimberlin, Pont-St-Maxence (Oise).
10. Simone Leroy, 11, rue Marchand, Caen (Calvados).
11. Gérard Tardivo, rue Gambette, Vouvray (I.-et-L.).
12. Josette Gatin, Lotissement Folletéte, rue du Bochet, Dole (Jura).
13. Christian Perreudin, Gendarmerie de Nevers (Nièvre).
14. Jean-Pierre Martin, 49, rue de Mandésart, Nancy (M.-et-M.).
15. Michel Roussillat, 10, rue de la Cigogne, Orléans (Loiret).
16. Mlle Klotz, 1, Bd de Clichy, Paris (9^e).
17. Fabien Tchernykh, 8, rue Victor-Renelle, Stains (Seine).
18. Jean-Michel Raymond, 14, cité de Reims, Flize (Ardennes).
19. Claire Vermetot, Banzy par Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or).
20. Jacques Brillant, rue des Gaichettes, Ne-mours (S.-et-M.).



NOS PETITES ANNONCES SONT LES MOINS CHERES DE FRANCE ! Elles ne coûtent, en effet, que 1 NF la ligne de 40 lettres ou espaces. Réduction de 50 % pour les détenteurs du Carnet de Bord.

ATTENTION ! En aucun cas, notre journal ne transmettra les réponses ; il convient donc d'indiquer clairement dans chaque annonce l'adresse où l'on désire les recevoir. Ne perdez pas patience, toutes vos annonces passeront intégralement ; nous vous demandons seulement de tenir compte d'un indispensable délai d'impression d'une quinzaine de jours.

NOUS AVONS PREVU, POUR VOUS, QUATRE RUBRIQUES : échanges, achats et ventes, demandes de correspondants, le coin des parents. Toute correspondance relative à cette rubrique doit être adressée à « Petites annonces, Journal Pilote », 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e).

COIN DES PARENTS

Sté Encouragement ou Développement Ch. Jnes artistes amateurs H. ou F. pour jouer profit vieillards. Ambiance familiale. Inscription M. WIMY, 16, r. du Plain, St-Ouen (Seine).

Perdu à Asnières (Seine), chat noir et blanc, tête blanche, tache noire sur l'œil. Prévenir Mme LEPINE, 71 bis, rue du R.-P.-Ch.-Gilbert, Asnières (Seine). Bonne récompense.

Ch. équipement neige. Garçon 13 ans, mince. Point. 38. Prêt ou vente à un prix raison. PONXEL, 63 bis, rue Raspail, Mais-Alfort (S.).

Pour distraire jeunes malades recherche timbres-poste tous pays. Poste radio portatif. A. BOURRIQUET, Montely-Rougeat (Creuse).

ACHATS ET VENTES

Vends chiots boxers fourrés, VOILHES, Le Mas, à Groux (Puy-de-Dôme), (timbre pr réponse).

Vends train élect. JEP très bon état, deux locomotives, 2 transformateurs, 15 wagons, 72 rails, nombreux accessoires, valeur 1200 NF, cédé 500 NF. Bernard, 126 bis, Bd A.-Erland, à Savigny-sur-Orge (Seine-et-Oise).

Lot rails VB. 300 p. environ, 250 NF. MITTON, 9, av. de Lamorlaye, Le Lys (Oise).

Vends train électrique voie HO. Etat neuf, occasion très intéressante. PASCAREL, 3, rue de Gennes, Aulnay-sous-Bois. 929.6301.

SOLUTIONS DES JEUX
DES PAGES 26-27

MOTS CROISÉS

Horizontalement. — I. Opérette. — II. Evé. — III. Gai. — IV. Registres. — V. Si. — VI. Sol. — VII. Silences. — VIII. Eau. — Tan. — IX. Secrétaire.

Verticalement. — 1. Ouvrages. — 2. Ite. — 3. Lac. — 4. Régimeur. — 5. Evénement. — 6. Teit. — LC. — 7. Terre. — Eté. — 8. EE. — SOS. — 9. SI.

CHACQUE DESSIN A SA PLACE

1^{er} dessin : le dessin D. Vous voyez que la couche de neige sur les sapins est assez mince et qu'il n'y a pas de traces de descente sur la neige.

2^e dessin : le dessin A. La couche de neige est la même, mais on peut voir les traces que Bob a faites tout à l'heure en descendant.

3^e dessin : le dessin B. Vous constatez que la couche de neige est beaucoup plus épaisse sur les sapins.

4^e dessin : le dessin C. Même couche de neige que dans le dessin précédent, mais il ne reste plus et l'on voit les dernières traces de Bob.

LA PHOTO TRUQUEE

Glend ajouté au capuchon du Père Noël. — Initiales A.D. sur la poche de pyjama. — Pied de l'enfant en moins. — Boule ajoutée à l'arbre de Noël. — Agneau en moins dans l'arbre. — Marque effacée sur la boîte de train. — Oreilles du lapin à droite noircies. — Fenêtre en moins à la gare. — Petite voie supprimée. — Wagon blanc devenu noir.

pour demander votre
"CARNET DE BORD"

Envoyez dix bons semblables à celui qui figure dans l'angle de cette page, et dont les numéros se suivent (en y joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse). Adressez, enfin, le tout à « Carnet de bord - de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e).

Vends sac à dos scout, costume jado tail. 18 ans env. Etat neuf. Ecr. pr R.V. ou s'adr. mat. av. 10 h 30, soir à part. 6 h. LEBLOND, 2 bis, r. Neuve-N.-Dame, Versailles (S.-et-O.).

Vends chiots caniches diff. couleurs, sains pedigree Berger allem. et fox, bas prix. M. CRAND, chem. de la Celle, à Champagny-sur-Seine (S.-et-M.).

Vends PILOTE N° 1 à 42, à 0,40 NF le n°. S'adresser Henri DREYFUS, 204, route d'Ingelheim, à Colmar (Haut-Rhin).

Vends magnétophone petit modèle Avialex 110-220 et ts acc. T. bon état 300 NF.

CORRESPONDANTS

Cherche correspondant belge, 15-17 ans. Echange photos toutes sortes, timbres. H. BERAUD, 22, r. du Commerce, Coesme (Niv.).

Pilote

Éditeur : DARGAUD S.A.

31, rue du Louvre
PARIS-2^e

Tél. : CENTRAL 67-60 - CENTRAL 70-62

Directeur : Jean HENRIARD

Rédacteur en chef : Denis LEFÈVRE-TOUSSAINT

Conseil de rédaction :

R. JOLY, R. GOSCHNY, J.-M. CHARLIER

ABONNEMENTS

France et Communauté française (mail : Benelux et Suisse)

12 mois 37 NF 42 NF
6 mois 19 NF 22 NF
3 mois 10 NF 11 NF

C.C.P. Paris 1375-23

BENELUX : Éditions du Lombard
1 à 7, Avenue P.H. Spaak, Bruxelles

ABONNEMENTS

1 an 416 FB.
6 mois 216 FB.

SUISSE :

Interpress S.A., 1, Boulevard, Lausanne

ABONNEMENTS

1 an 45 FB.
6 mois 23 FB.

Compte chèque postal : 11.133-51

ABONNÉS

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande d'abonnement, accompagnée d'un timbre à 0,50 NF.

La reproduction des textes et des photographies est interdite. PILOTE décline toute responsabilité pour les documents envoyés. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Publié par : ÉDITIONS
30, rue Notre-Dame-des-Victoires,
Paris (2^e).
CENTRAL 12-78,
13-30, 14-99.

BREVET DE
"PILOTE"

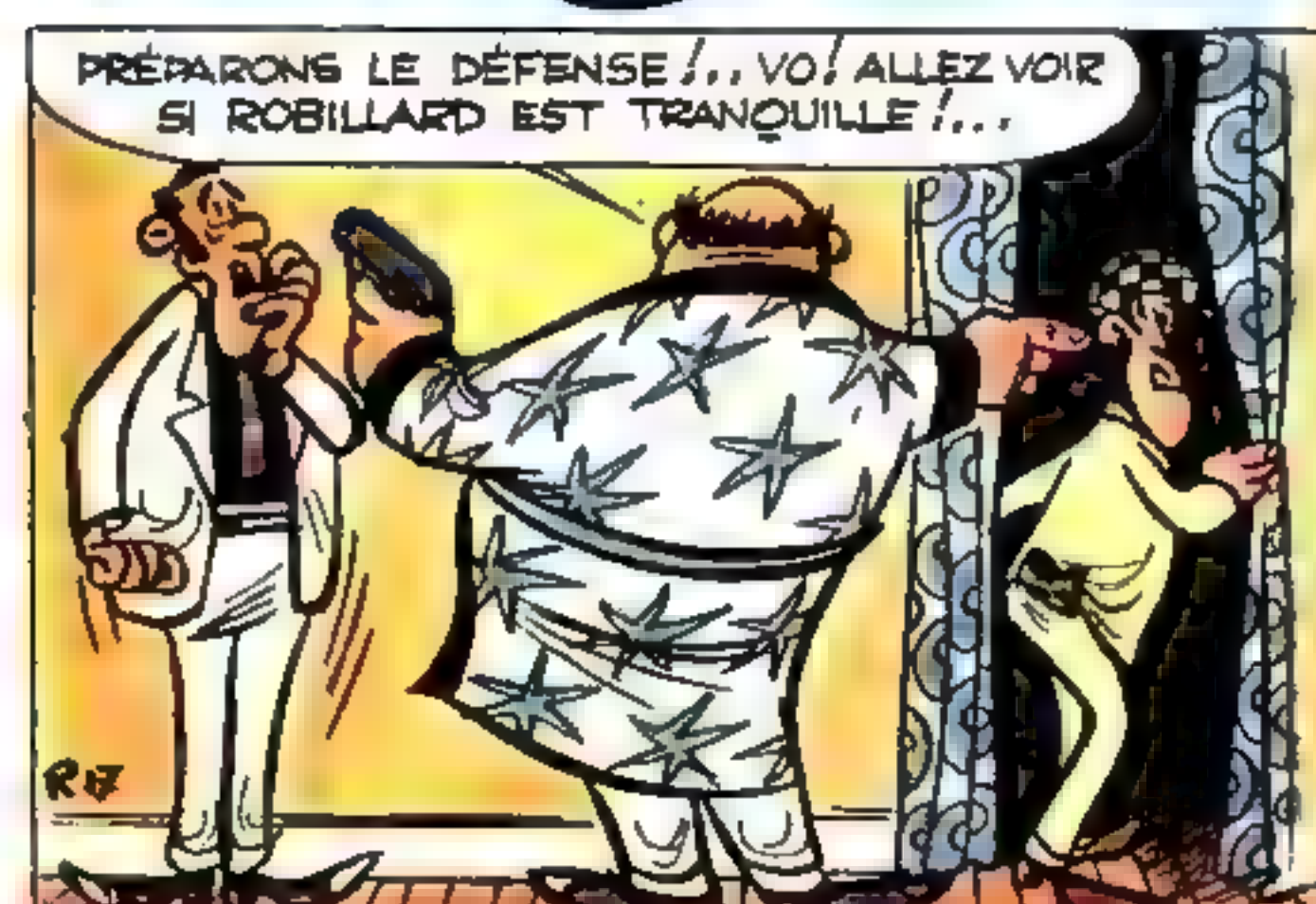
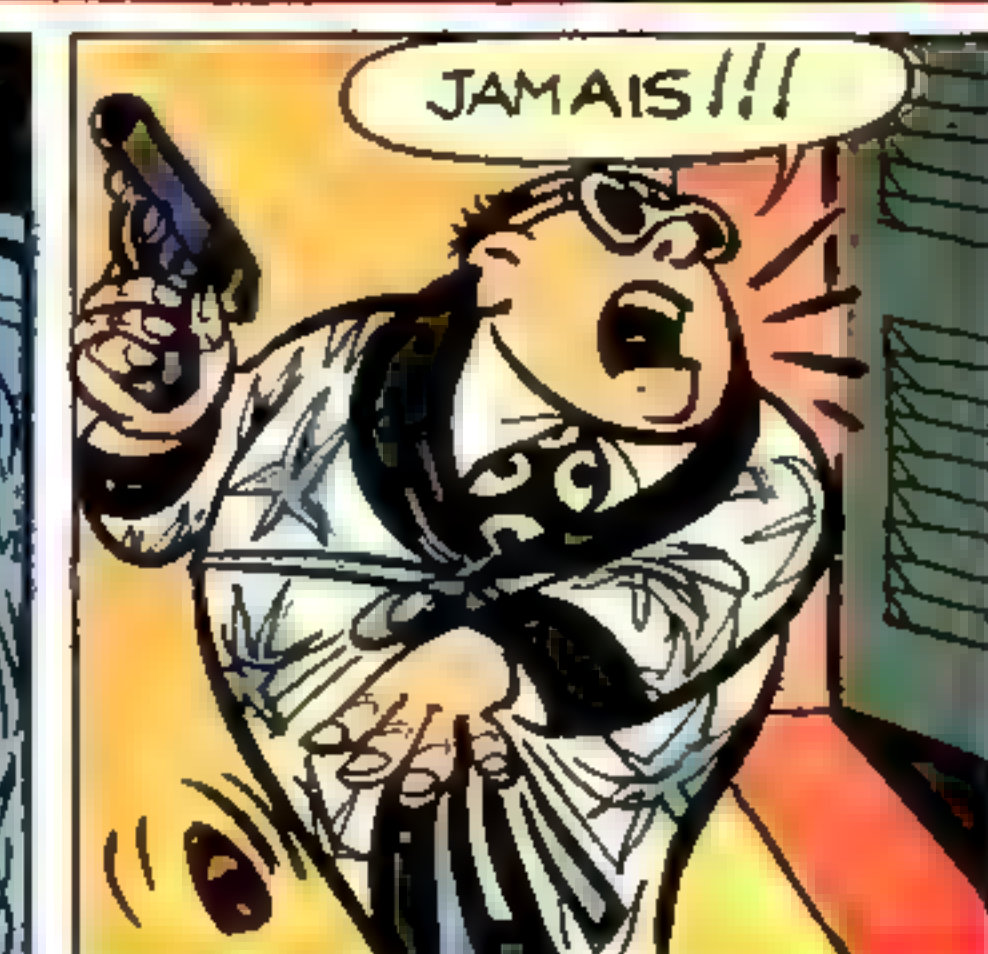
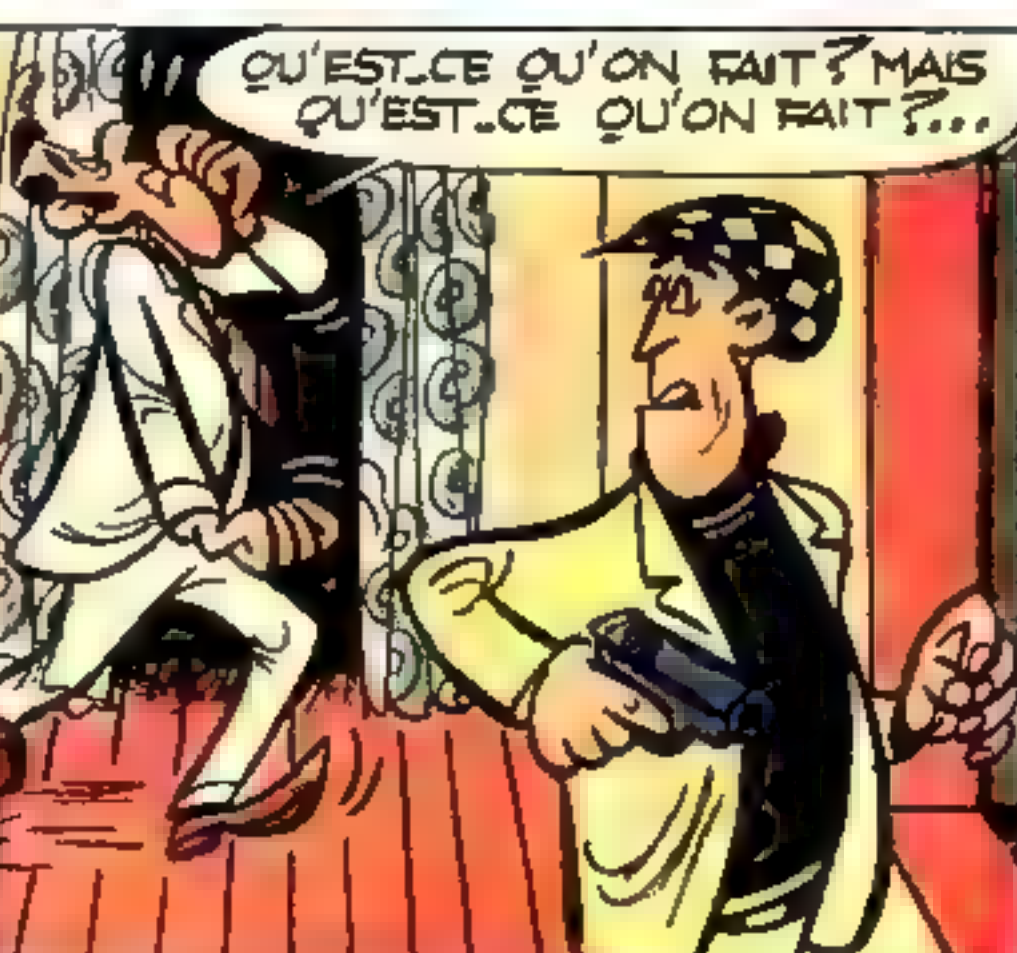
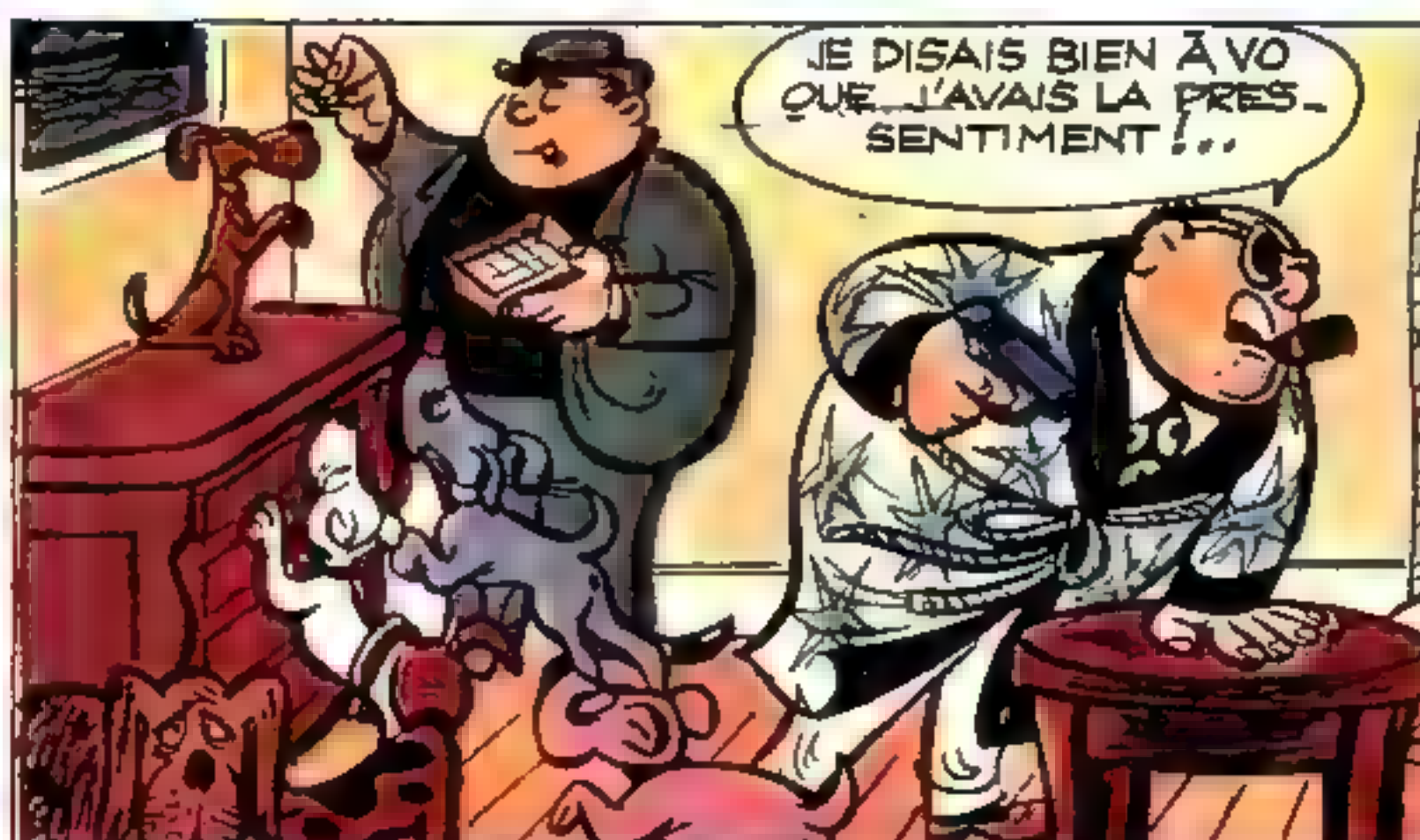
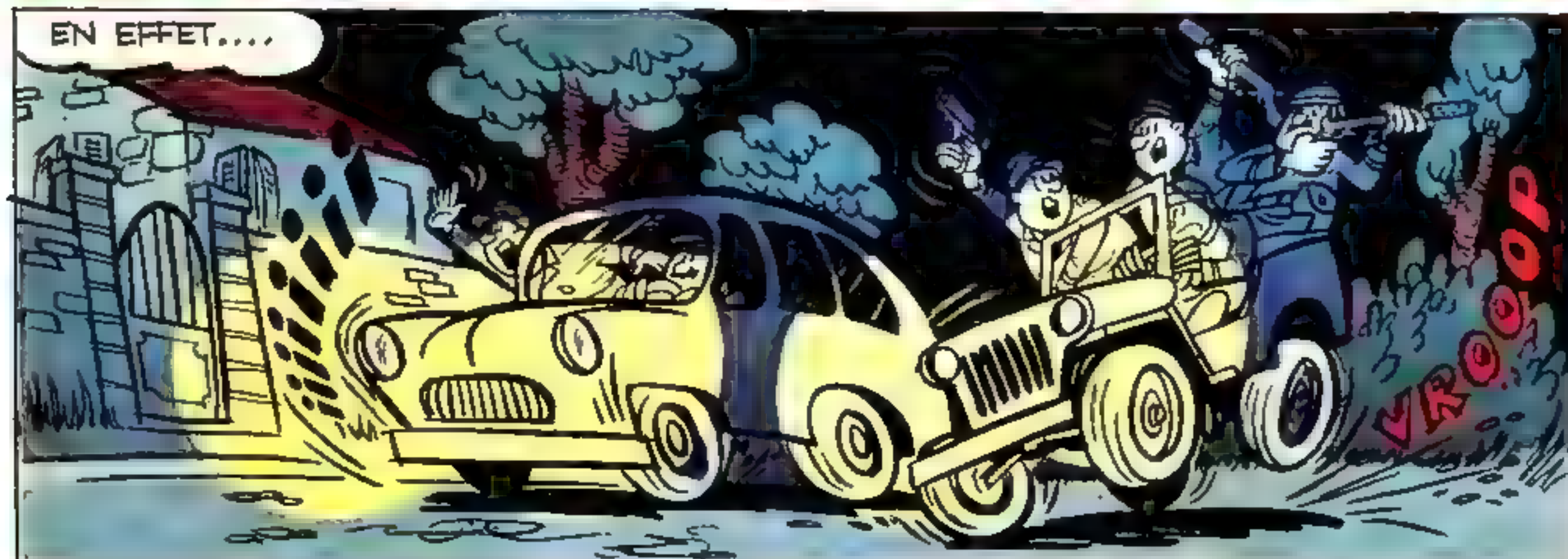
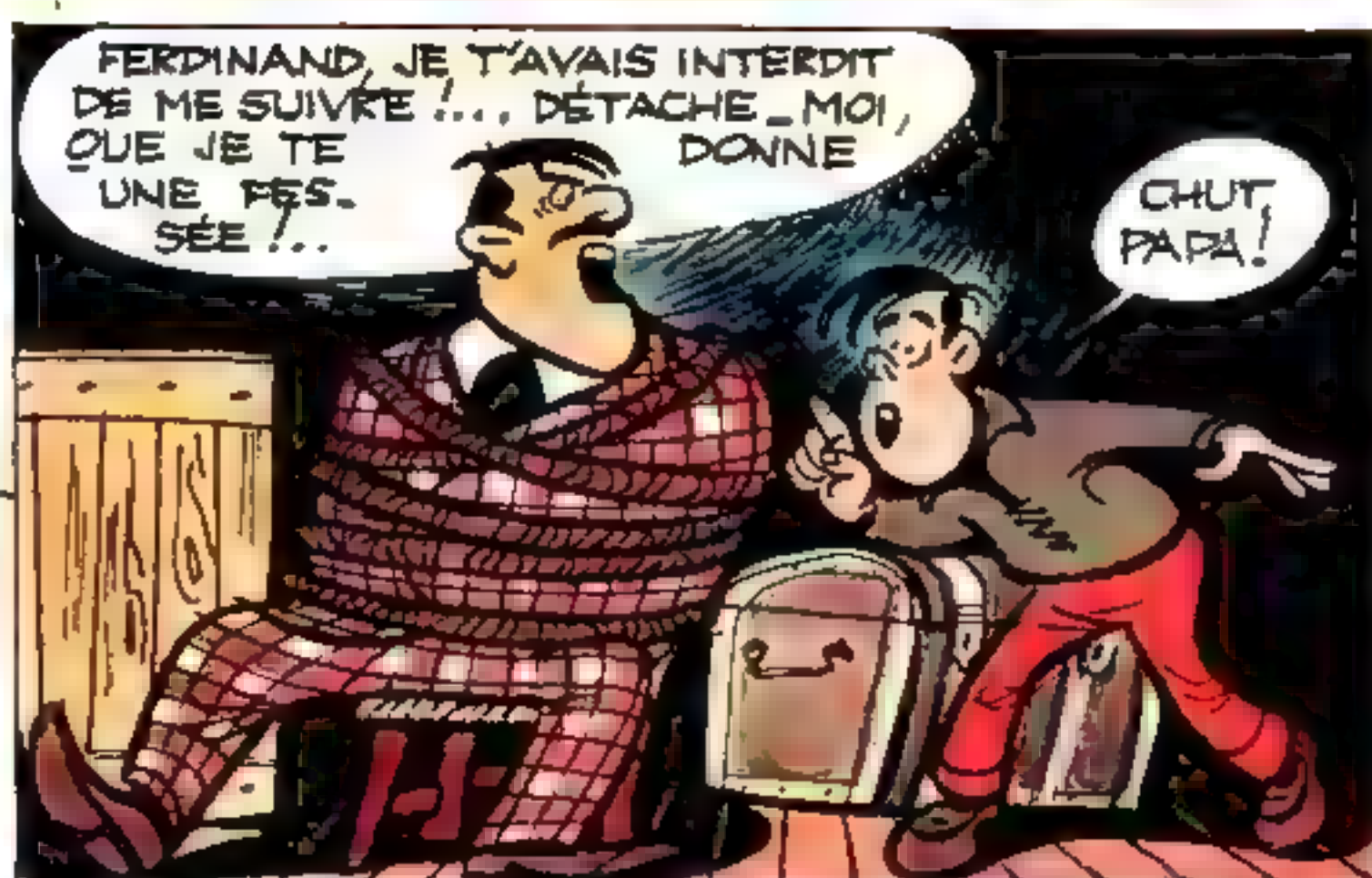
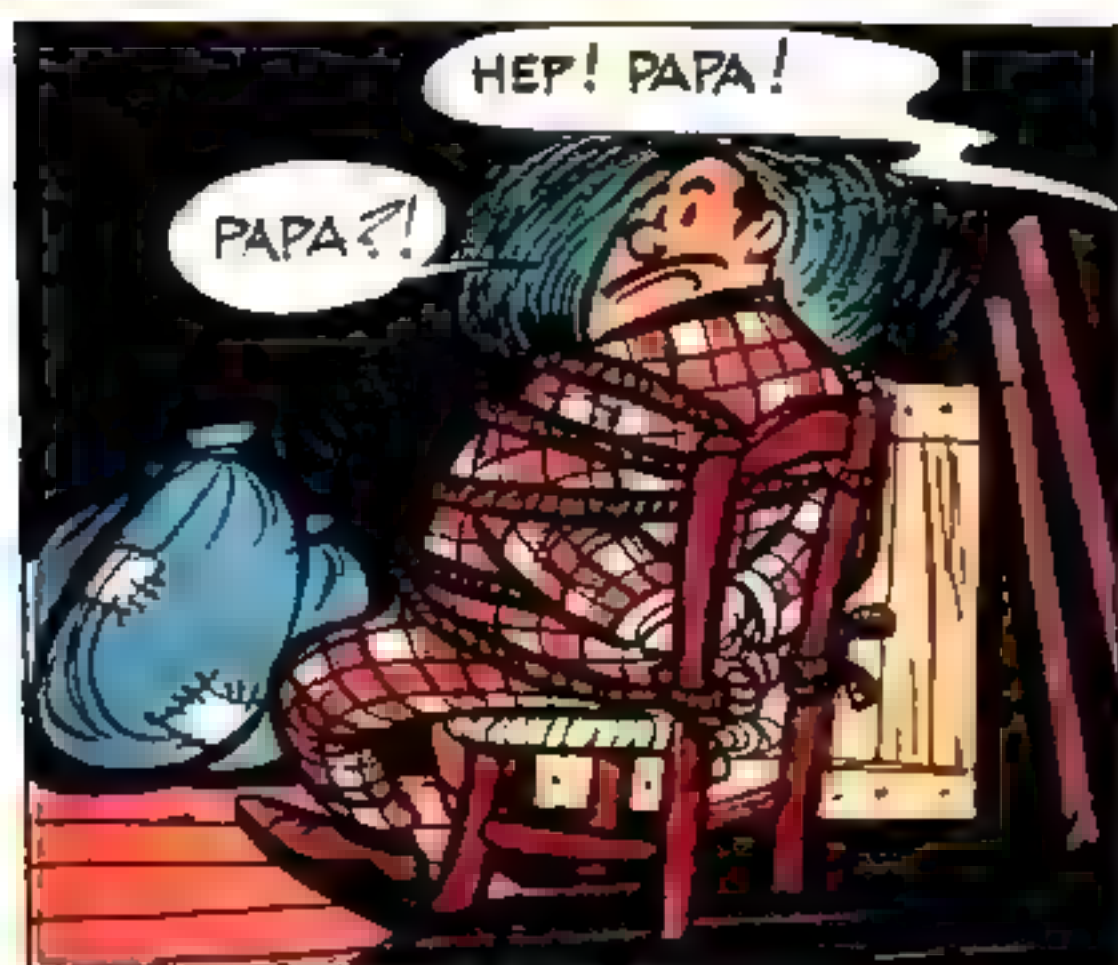
61



L'INSPECTEUR ROBILLARD

★ PAR PIERRE BELLEMARE ET MOALLIC ★

RESUME. — Riri-la-Casquette n'est pas très observateur, sinon, il aurait remarqué que le récepteur du téléphone avait changé de position. Quelqu'un a donc demandé du secours pour Robillard, actuellement prisonnier des voleurs de chiens.



LA SEMAINE PROCHAINE VOUS POURREZ VÉRIFIER SI VOUS AVEZ EU DU FLAIR, EN DÉCOUVRANT LES INDICES QUI ONT ÉCHAPPE À NOS HÉROS.

Directeur de Publication : G. DARGAUD - Comité de Direction : G. DARGAUD, M. VENET, N. GOUJON, P. PEIGNÉ, Administrateurs. - Loi N° 49-956 du 16-7-1949 sur les publications destinées à la jeunesse. (A suivre.)
Dépôt légal 4^e trim. 1960. - Éditeur N° 26 - Imprimeur N° 219 - Imprimerie GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris-19^e - DÉCEMBRE 1960.

Pilote

LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRÉ DES JEUNES

HEBDOMADAIRE

N° 62

29 DÉCEMBRE 1960

Deuxième année

0,80 NF



Belgique 10 Fr. B.
Suisse 1 Fr. S.

Claude Luter

votre parrain, présente

LES COLLECTIONNEURS DE PETITS TRAINS





NOS LECTEURS REPROCHENT

A « PILOTE »...

De Philippe Fenouillère, 42, boulevard Saint-Marcel, à Paris (5^e) :

Etant lecteur de « Pilote » depuis sa création, je me permets de vous adresser quelques reproches quant à la publicité insérée dans les pages du numéro spécial de Noël. Je ne suis généralement pas contre la publicité lueuse et souvent instructive de « Pilote ». Je ferai simplement un rapide calcul :

Un numéro ordinaire possède 29 pages (publicité non comprise) et coûte NF 0,80. Le numéro spécial Noël possède 39 pages (publicité non comprise) et coûte NF 1,20.

La publicité, triplée, rapportant d'autant plus à votre journal, justifie d'autant moins une augmentation de moitié pour 10 pages supplémentaires.

« Pilote » possède par ailleurs de multiples qualités sur lesquelles je ne m'attarderai pas, car je pense que d'autres lecteurs vous en ont déjà félicités. Comme je vous l'ai dit précédemment, je lis « Pilote » depuis son avènement et n'avais eu jusqu'à présent aucune occasion de m'en plaindre. J'espère que vous ne me tiendrez pas rigueur de vous avoir exposé mon opinion franchement.

Nous apprécions, bien au contraire, nos amis lecteurs qui font des reproches justifiés à leur journal préféré — « qui aime bien, châtie bien ». Et il est vrai que les reproches de Philippe semblent mérités. Notre numéro spécial de Noël (vous l'avez constaté), nous a demandé de gros efforts que seule la publicité nous a permis de soutenir. Toutefois, pour compenser cette abondance de publicité, vous remarquerez que nous l'avons volontairement restreinte dans nos numéros 61 et 62, la limitant à une page (au lieu des trois pages habituelles...)

« PILOTE » REPROCHE A SES LECTEURS...

Nos photographes amateurs sont, cette semaine, échec et mat ! Nous n'avons, en effet, reçu cette semaine que de médiocres « portraits-outils » du père Noël.

Le sujet semble pourtant plus facile qu'une photo de pigeon ? Non ?

Allons, quelques outils, beaucoup d'imagination, une bonne photo et vous serez peut-être les heureux gagnants de nos abonnements à « Pilote ».

Le départ est donné, prêts ? A vos objectifs... et à la semaine prochaine pour le meilleur portrait-outil du père Noël.

VIENT DE SORTIR DES PRESSES :

Votre héros préféré, Astérix le Gaulois ! C'est un disque Festival où vous retrouverez les personnages Astérix, Obélix et bien d'autres dans leurs histoires les plus drôles.

C'est un disque Festival « FLD. 255.S ». Demandez-le à votre disquaire !

NOTRE ALBUM N° 2

Vous qui n'avez pas gardé votre collection de « Pilote »...

Vous qui ne lisez pas « Pilote » depuis ses débuts, l'album n° 2 de « Pilote » vient de paraître. Cet album relié contient treize numéros de notre journal, du n° 14 au n° 27. Il est en vente, dès à présent, chez votre marchand de journaux habituel, au prix de NF 7,50.

LES INSIGNES



« Pilote » a créé pour vous de magnifiques insignes émaillés que vous serez fiers de porter. Pour recevoir chez vous, franco de port, l'insigne « Pilote », envoyez à « Pilote », par mandat compte chèque postal, ou en timbres, la somme de 2 NF. Spécifiez bien si vous désirez que l'insigne soit monté sur patin (pour la boutonnière) ou sur épingle.

Nous vous signalons qu'il vous faudra quelques jours de patience avant de recevoir votre insigne, car nous sommes submergés de demandes.



L'un des plus riches tableaux de la plus grande crèche du Monde : l'adoration des Mages...

MELCHIOR, BALTHAZAR ET GASPARD A LA PLUS GRANDE CRÈCHE DU MONDE

GASPARD, Melchior et Balthazar, ce sont les trois Rois Mages venus de toutes les parties du monde pour s'agenouiller, à chaque Noël, devant l'Enfant Jésus partout où, depuis 2 000 ans, il y a une crèche.

Cette année, ils sont venus, magnifiquement vêtus, à la plus grande crèche du monde que Radio-Luxembourg a dressée pour vous à la porte Maillot, à Paris. Ils sont là, parmi les centurions romains, face à Tibère, sur le chemin de Nazareth, au milieu du peuple de Jérusalem ; dix fois par jour, depuis le 24 décembre et jusqu'au 4 janvier, cette grande fresque sonore

vous fait revivre l'émouvante épopée biblique de la naissance du Christ.

Réalisé par notre ami Roger Bourgeon, décoré par Willy Holt, de la télévision française, avec des costumes de Claude Catulle, le spectacle se déroule dans une ambiance stéréophonique due à Manuel Poulet. Le texte des évangiles est dit par Paul-Emile Delber, sociétaire de la Comédie-Française.

C'est une féerie, certes, mais aussi un spectacle réaliste où se mêlent comédiens et acrobates, gens de théâtre et gens de cirque. Cet étonnant

spectacle nécessite la collaboration quotidienne de soixante comédiens, de cinq chevaux, de deux ânes, d'un bœuf, de deux dromadaires et de trois éléphants.

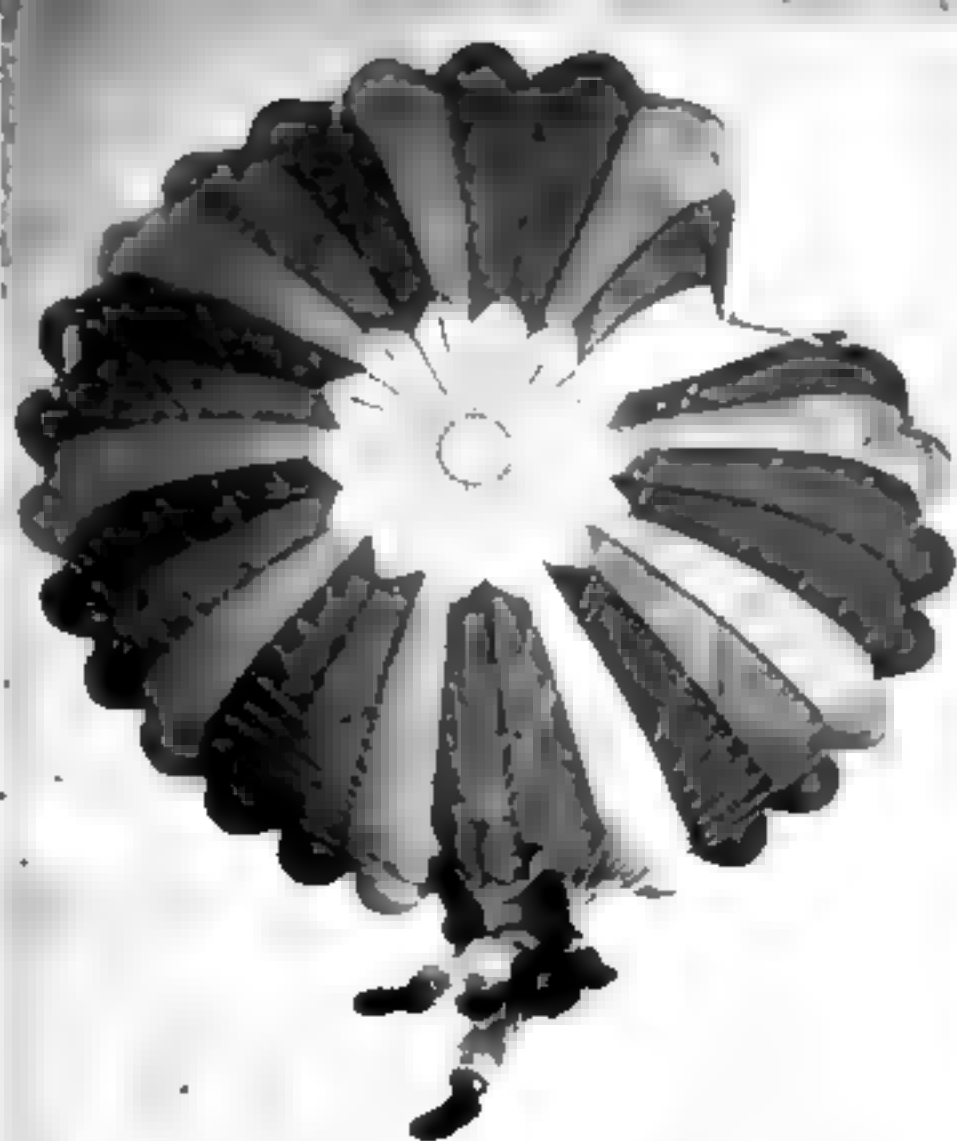
Détails qui peuvent vous intéresser : la sonorisation est assurée par 38 colonnes sonores commandées par un magnétophone et huit pistes ; et, pour la première fois, le chapiteau est chauffé par une soufflerie alors que la crèche l'est encore par l'haleine de l'âne et du bœuf. C'est cette chaleur qui a permis d'offrir aux Parisiens, le soir de Noël, une messe de minuit dans le plus pur style des gens du voyage...



Le décorateur Willy Holt dépose l'enfant Jésus à sa place dans la crèche.



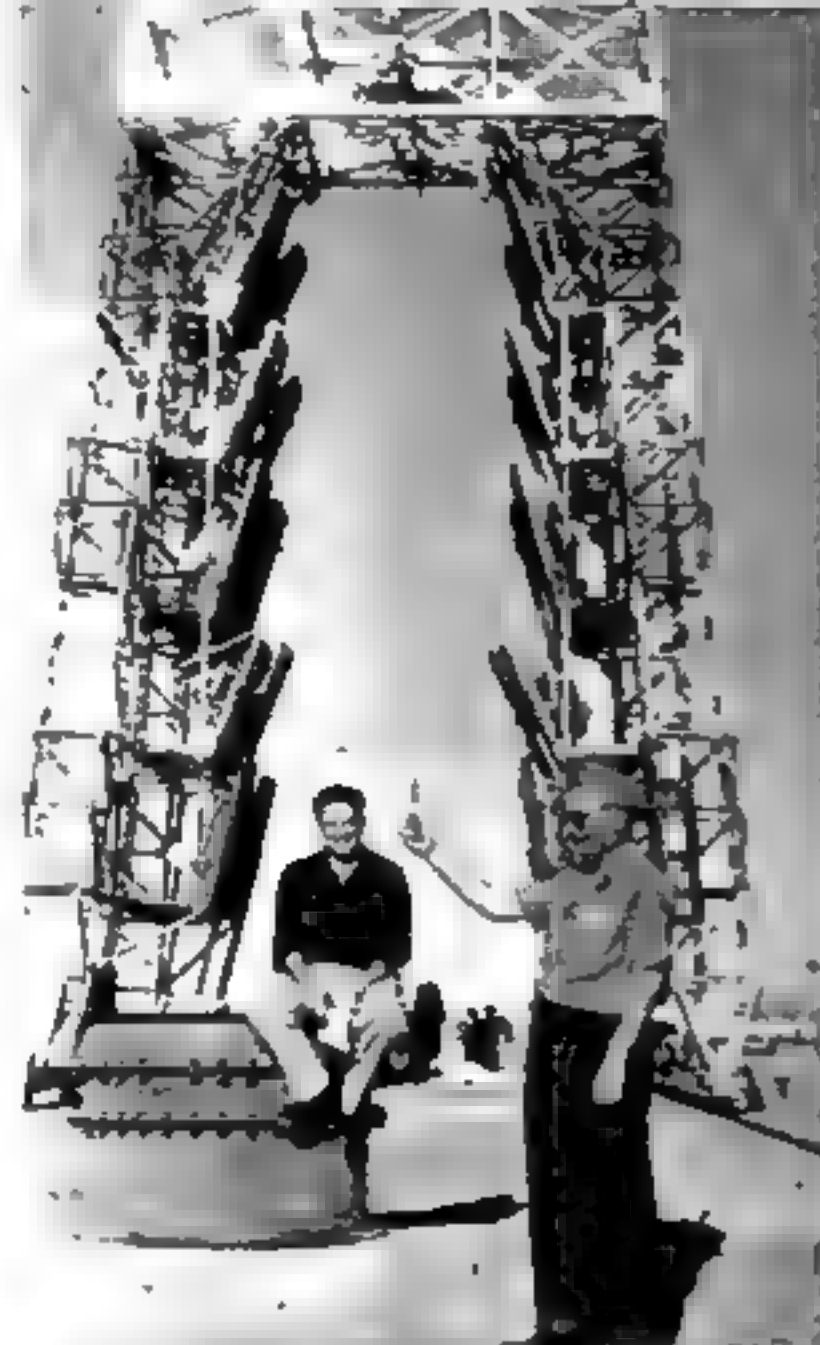
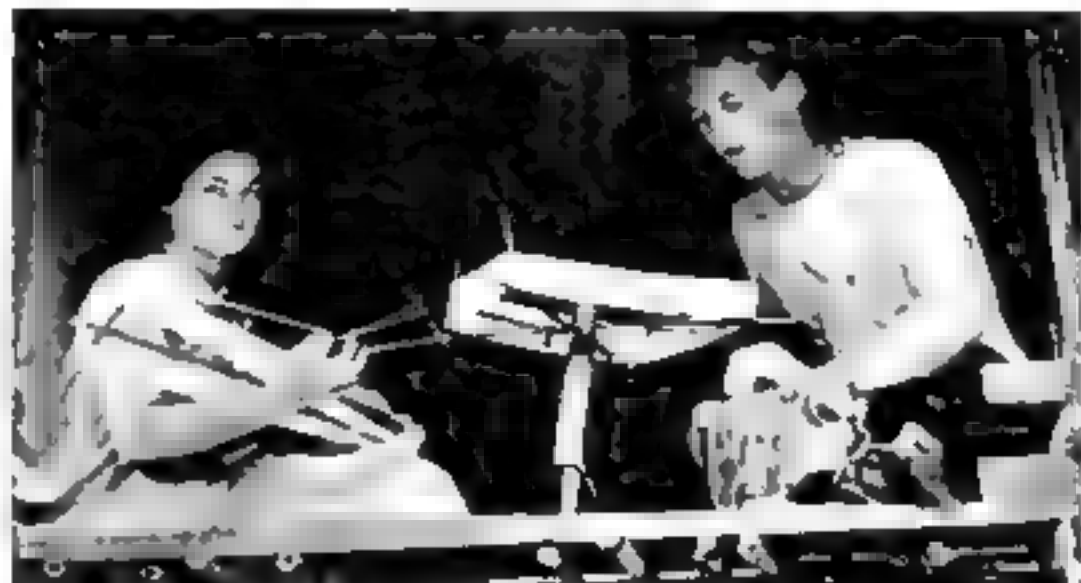
Roger Bourgeon dirige le jeu du Roi Mage, Balthazar.



(Photos A.D.P. - Holmes - Roughol - Laspinaze.)

ILS ONT SILLONNÉ LE MONDE

Depuis sa naissance, « Pilote » s'est fait un point d'honneur de vous tenir au courant de tout ce qui se passe dans le monde. Cette année encore, ses envoyés spéciaux ont parcouru terre, mers et cieux. C'est ainsi que Jacques Dubourg a assisté, en Bulgarie, aux V^e Championnats du Monde de parachutisme (à g.). Louis et Claudine Panassie sont allés, en voiture, jusqu'à Saigon et Hong-Kong (ci-dessous). Jacques Dore a visité La Mecque (ci-contre, en haut). Jean Letouze a montré à Alain Desvergues (ci-contre, en bas) les champs pétroliers du Sahara et Jean-Michel Charlier et Jacques Gambu vous ont introduits dans le centre d'essais d'engins spéciaux de Colomb-Béchar (à droite).



1960 : UNE EXTRAORDINAIRE ANNÉE "PILOTE"



LEON BIANCOTTO



PIERRE VÉRY

PILOTE A PERDU 3 AMIS

Cette année écoulée nous a été fort cruelle. La fin du mois d'août voyait la mort, en plein ciel de Tchécoslovaquie, de votre parain, le champion de voltige aérienne Léon Biancotto. L'automne nous apportait la disparition de Pierre Véry, auteur des « Héritiers d'Avril ». Mais, dès le début de l'année, nous avions perdu notre ami Fausto Coppi.



FAUSTO COPPI

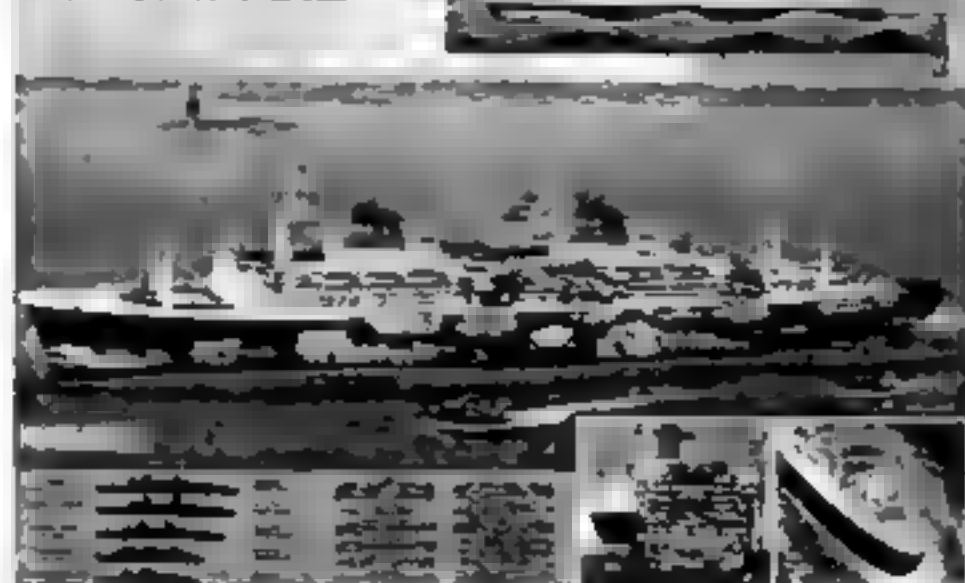
Cinquante-deux semaines d'activités "PILOTE"...

1960 aura été une grande année « Pilote », marquée par ce que vous avez le plus aimé dans votre journal : nos bandes dessinées qui, pour trois d'entre elles (Astérix, le Démon des Caraïbes, Michel Tanguy), passent chaque jeudi sur les antennes de Radio-Luxembourg ; nos pilotoramas qui remportent auprès des spécialistes le succès le plus extraordinaire et le moins critiquable (nous n'en présentons, ci-contre, que trois parmi ceux qui se rapportent à l'actualité et qui ont remporté le plus gros succès : le lancement du paquebot « France », la naissance de « Brasília » nouvelle capitale du Brésil, et le Mont Saint-Michel que nombre d'entre vous ont dû visiter cette année pendant les vacances) ; nos grandes exclusivités sportives dont nous vous parlons plus longuement dans les pages 6 et 7 de ce même numéro ; nos grands reportages qui, très souvent, nous mettent au même rang que certains grands magazines d'importance internationale... Nos désormais fameux numéros spéciaux (le n° 52, pour fêter le premier anniversaire de notre création, et le n° 60 pour fêter dignement Noël) qui connaissent un essor croissant et nous encouragent à poursuivre nos efforts dans

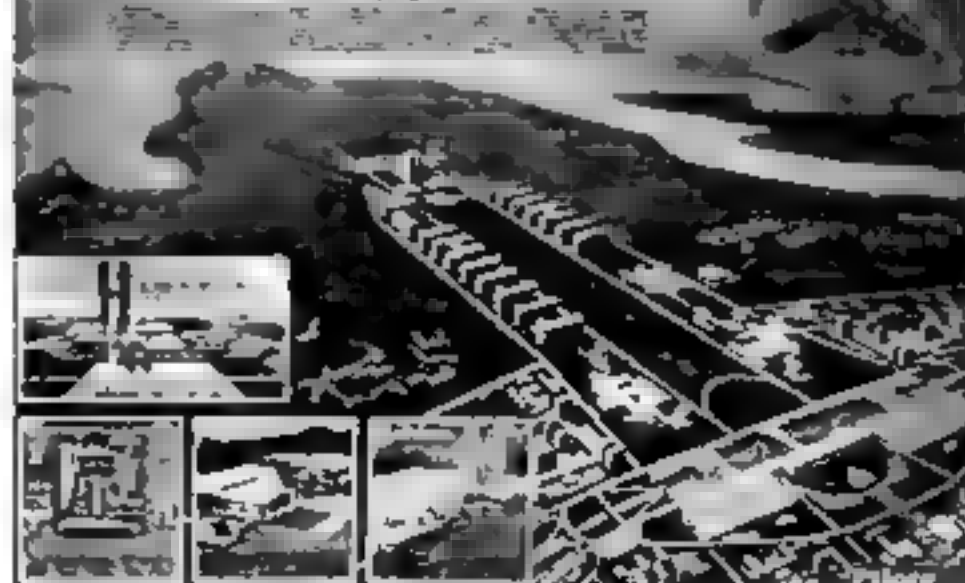
cette direction... Enfin, nos concours qui nous valent un volumineux courrier : particulièrement, le Chasse-Tampon dont nous vous avons parlé il y a deux semaines, notre grande campagne contre la chasse-à-courre dont nous vous reparlerons prochainement (car il faut bien que vos dizaines de milliers de signatures servent la cause de nos amis les bêtes !), enfin notre Référendum qui nous a valu près de 10 000 réponses et que des spécialistes analysent sans discontinuer depuis plus d'un mois... Peut-être serez-vous l'un des vingt abonnés à vie, membres permanents de notre comité de rédaction au jugement sans recours...

Vous le saurez dès notre prochain numéro car, tandis que vous prenez quelques jours de vacances méritées, nous travaillons au dépouillement du plus extraordinaire référendum que la presse de jeunes ait jamais eu l'occasion — la chance — de posséder. L'étude de ce lourd dossier entraînera probablement certaines modifications de détail dans la rédaction de votre journal, mais ces modifications, notez-le bien, c'est vous qui les souhaitez, ou — plus précisément — le plus grand nombre d'entre vous...

FRANCE



BRASILIA



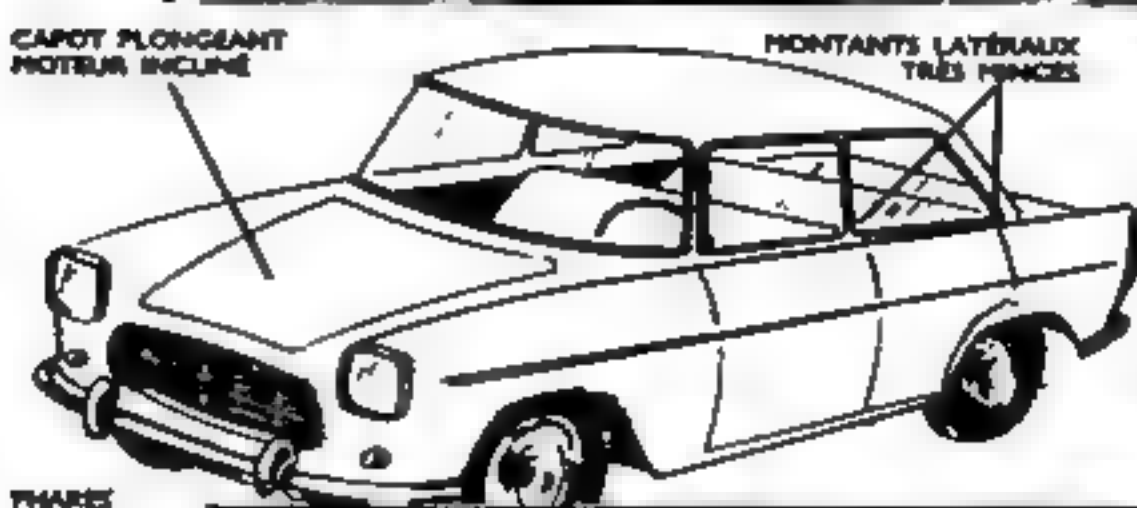
VOUS AVEZ ÉTÉ LES PREMIERS, CETTE ANNÉE...

ALIRE, à partir de notre numéro 21, les confidences de Diana Disney, à propos de son père... qui est aussi celui de tant de héros que vous aimez : Mickey, Donald, Pluto, Blanche-Neige, Peter Pan, Cendrillon, la Belle au Bois dormant, et tant d'autres encore. Ce Walt Disney (ci-contre) qui a su animer, en même temps que tous ses films, le plus merveilleux parc d'attraction qui existe : Disneyland. — A tout savoir sur la nouvelle 404, avant même la plupart des spécialistes et des techniciens de l'automobile (ci-dessous, à gauche).

... A apprendre ce que sont, au cœur des forêts d'Afrique Noire, les terribles hommes-léopards, dignes successeurs des loups-garous du Moyen Âge (ci-dessous, au centre).

... A recevoir la visite (pour certains, dans les bureaux même de « Pilote », pour les autres, dans les colonnes de notre journal) du grand acteur américain John Wayne, réalisateur et interprète d'« Alamo », dont nous vous contons actuellement (toujours en exclusivité) la magnifique histoire (ci-dessous, à droite)...

N'est-il pas vrai que « Pilote » est formidable ?

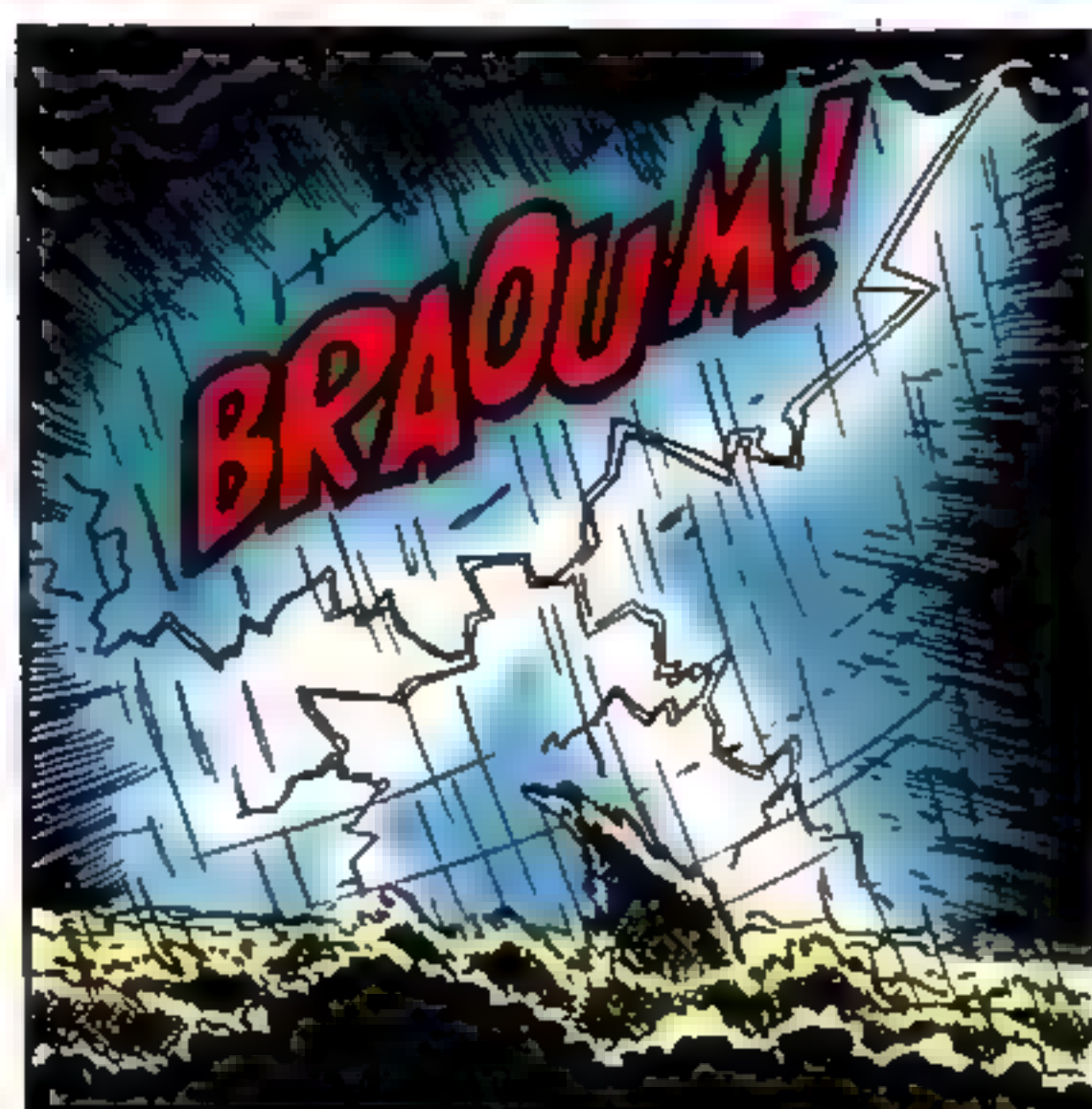
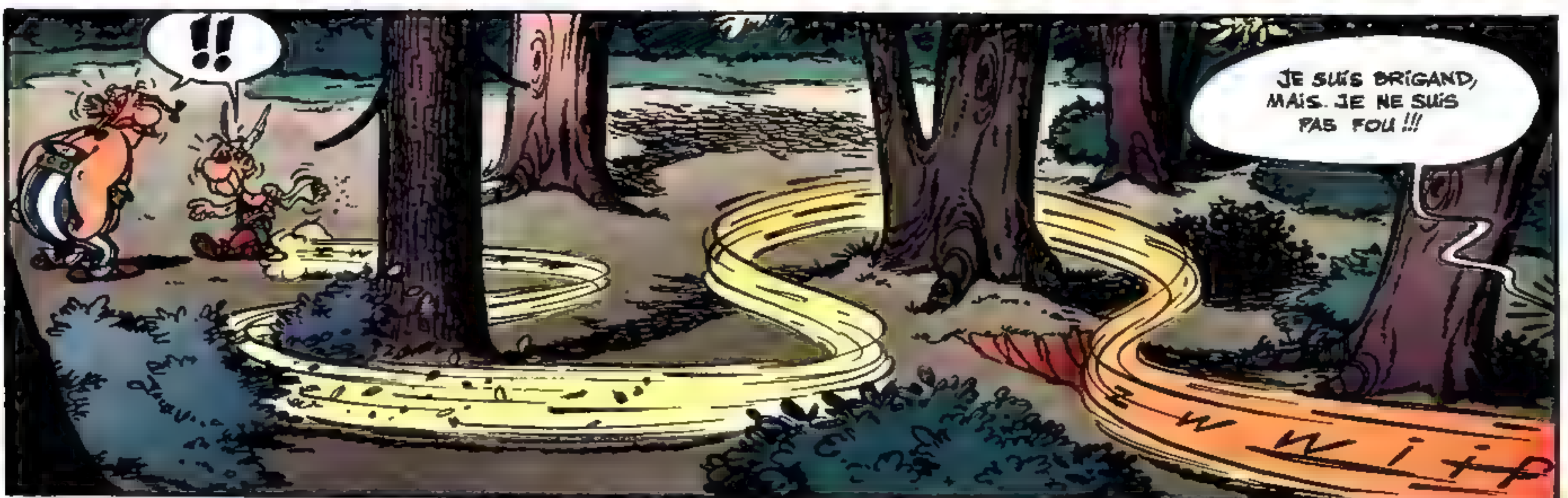


PHARES CARRÉS



Asterix

DESSINS: **UDRZO** TEXTE: **GOSNNY**

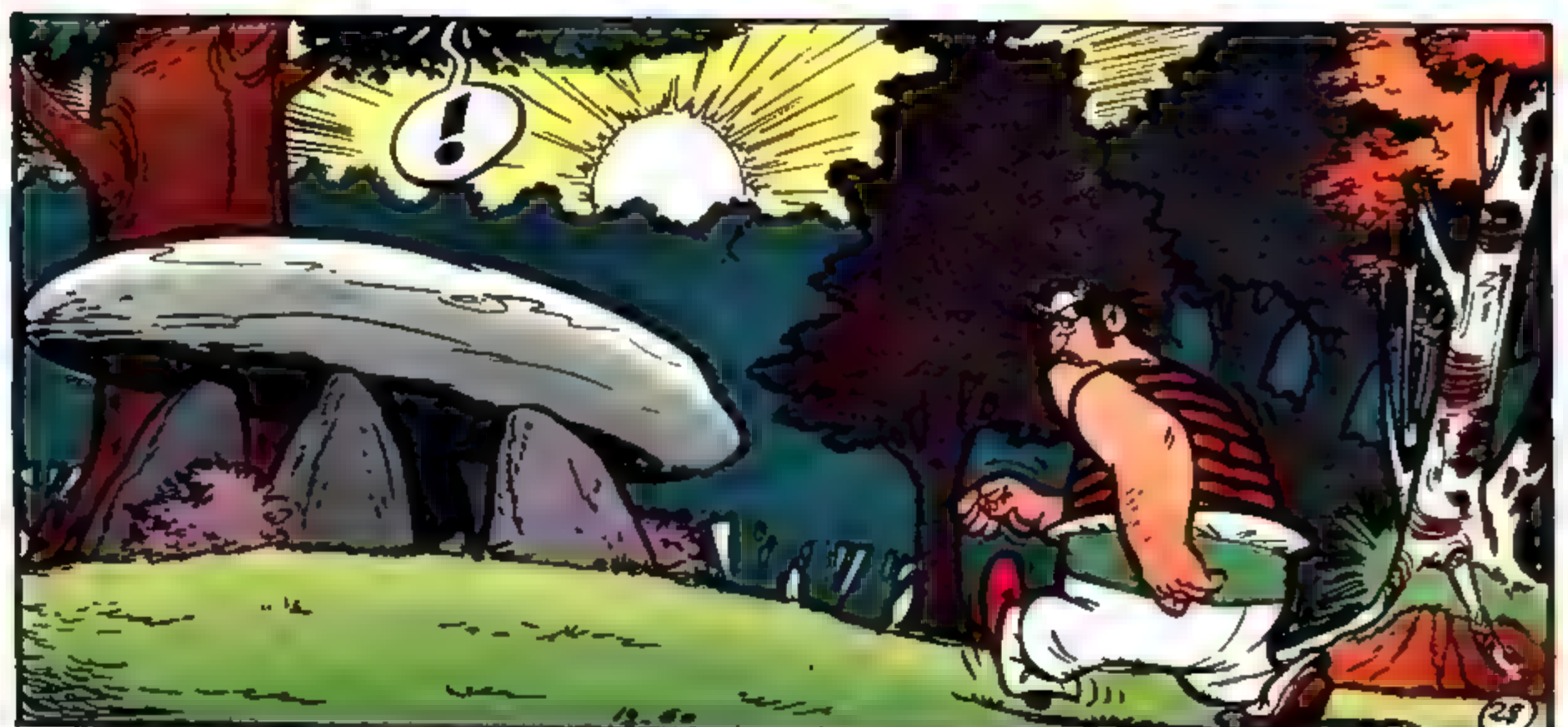




LE GUERRIER GAULOIS



RESUME. — Astérix et Obélix recherchent Amérix, le serpiste disparu. Après bien des aventures, ils doivent trouver un dolmen dans une forêt infestée de loups et de brigands. Ils dispersent rapidement une bande de loups féroces.



VOUS RETROUVEREZ NOS HÉROS TOUS LES JEUDIS À 13 H 30 SUR RADIO-LUXEMBOURG.

(A suivre.)



ROGER RIVIÈRE : "Les lecteurs de "Pilote" m'ont ému!"

« Pilote » est l'ami de tous les sportifs, de quelque nationalité qu'ils soient. Les quatre grands champions que nous vous présentons ici nous ont fait leurs confidences, c'est pourquoi nous leur réservons ici une place un peu à part... Roger Rivière, par exemple, dont vous avez lu les « carnets » (voir notre journal à partir du n° 19) et qui fut grièvement blessé dans le Tour de France, nous écrivait — voici seulement huit jours : « L'un de mes meilleurs souvenirs de l'année 1960 restera la visite que me firent trois lecteurs de « Pilote » à Lons-le-Saunier quelques jours après mon accident... Après leur départ, je me souviens d'avoir pleuré... »

Le grand J.M. Fangio

Juan Manuel Fangio (voir « Pilote » depuis le n° 18), le grand champion automobile argentin, vous a aussi raconté, en cette année 1960, ses mémoires. Il vous a expliqué, par le texte et par l'image, comment — petit apprenti mécanicien — il est devenu le premier coureur automobile du siècle, comment il a su s'arrêter à temps, comment il a pris la décision de ne plus jamais courir en compétition... Personne ne le croyait vraiment, et pourtant le champion a tenu parole. L'exemple de cet homme extraordinaire mérite d'être mis en valeur, nous sommes fiers de vous l'avoir présenté...



Seye : Prêt pour 1964

Abdou Seye (« Pilote » depuis le n° 11), lui aussi, vous a fait ses confidences en exclusivité... Il vous a raconté comment un jeune garçon à peine plus âgé que les autres a pu devenir — à force de travail et de courage — le meilleur coureur français du 100 m ou 400 m et, qui plus est, le recordman national sur toutes ces distances. Depuis, Abdou Seye continue à nous tenir au courant de ses activités. Nous savons, par exemple, qu'il a déjà été sollicité pour faire du football, et qu'il a refusé, ce qui est très courageux de sa part : « Je ne veux pas m'arrêter à l'athlétisme, nous a-t-il dit, j'aurai ma chance aux Jeux de Tokyo en 64 ! »



Moncla : "tous pour un"

Moncla (voir « Pilote » à partir du n° 27), l'« as » du XV de France, qui vous a appris à jouer au rugby, nous a envoyé ces quelques lignes pour la nouvelle année : « Croyez-moi, c'est l'ami-tié, c'est le travail en commun qui nous ont permis de triompher — entre autres au Tournoi de 1960 — sans connaître une seule défaite... Et c'est ce principe que je voudrais voir adopter, cette année, par les jeunes « Pilotes », mes amis : « Un pour tous, tous pour un », et bonne année ! »



UN DOCUMENT "PILOTE" : douze

1960 aura été une grande année pour les sportifs. Il est vrai que 1960 était une année olympique et que la grande confrontation mondiale a permis aux athlètes et nageurs, en particulier, de réaliser de grands exploits. Le bilan de ces douze mois de sport est riche, très riche, à tel point qu'il est difficile de mettre en valeur tel événement plutôt que tel exploit. La victoire de Jacques Anquetil, dans le Tour d'Italie, est, elle, supérieure à la première place de l'Allemand Armin Hary, champion olympique du cent mètres. Doit-on classer l'équipe de

France de rugby XV avant l'équipe des Etats-Unis de basket-ball, championne olympique ? Vuarnet est-il un plus grand champion qu'Elliott ?...

Autant de questions auxquelles il est impossible de répondre. Aussi, avons-nous estimé qu'il était préférable d'offrir aux lecteurs de Pilote ce panorama de douze mois de sport en France et dans le monde.

C'est un document que seul Pilote, pour la presse des jeunes, a pu réaliser. Conservez-le précieusement, il vous permettra de revivre ces douze mois exceptionnels.

• 2 janvier, à Castellania, dans le Piémont, mort de Fausto Coppi, des suites d'une infection intestinale. Le cyclisme perd le plus grand champion de tous les temps. Le coureur français Raphaël Géminiani, souffrant du même mal que l'Italien, sera heureusement sauvé.

• 9 janvier, sur le stade de Murrayfield, à Edimbourg, pour le premier match du Tournoi des cinq nations en rugby XV, l'équipe de France bat l'Ecosse par 13 à 11. Meyer, Mericq et Moncla marquent les trois essais français et Vannier réussit deux transformations.

• 4 février, surprise à Nice, en quart de finale de la Coupe d'Europe des clubs de football, Nice bat le Real par 3 buts à 2. Nuremberg marque les trois buts nippols. Mais au match retour (2 mars), à Madrid, le Real battra Nice par 4 buts à 0. Nice est éliminé.

• 4 février, à Los Angeles, en match revanche, le Mexicain Becerra conserve son titre de champion du monde de boxe poids coq en battant le Français Alphonse Halimi par k.o. au 9^e round.

• 14 février, surprise en seizième de finale de la Coupe de France de football : les amateurs de Gardanne éliminent les « pros » de Toulouse par 3 buts à 2 ! En huitième de finale, le 5 mars, Gardanne succombera glorieusement devant Lille par 2 buts à 1.

• 18 au 28 février, à Squaw Valley, en Californie : Jeux Olympiques d'hiver. Le ski français se couvre de gloire, Jean Vuarnet remporte l'épreuve reine, la descente; le jeune Guy Périllat se classe troisième (médaillon de bronze); médaille de bronze également pour Boson, troisième du slalom où Périllat se classe sixième. Skieur complet, Guy Périllat est consacré champion du monde du combiné.

• 27 février, au stade de Colombes, pour le Tournoi des cinq nations de rugby XV, la France et l'Angleterre font match nul, 3 à 3 (but français marqué par Vannier).

• 28 février, au stade du Heysel, à Bruxelles, l'équipe de Belgique de football bat la France par 1 but à 0.

• 16 mars, devant le public parisien du Parc des Princes, l'équipe de France de football se rachète en triomphant nettement du Chili par 6 buts à 0. Kaciubel, Vincent, Grillet, Muller et Fontaine (2) marquent les six buts français.

• 19 mars, Milan-San Remo ouvre la grande saison cycliste internationale. René Privat remporte la victoire à la moyenne record de 42 km 640, devant Graczyk à 11 secondes. La dernière victoire française dans Milan-San Remo avait été remportée par Louison Bobet en 1951.

• 20 mars, au cours du match Sochaux-Reims (championnat de France de football), Fontaine, à la suite d'un choc avec Sékou, est victime d'une fracture du tibia et du péroné; sa saison est terminée.

• 26 mars, à Cardiff, le XV de France bat le Pays de Galles par 16 à 8. Celaya, Mericq, Lacroix, Dupuy marquent les essais français. Vannier et Albaladejo réussissent chacun une transformation. Débuts remarquables des nouveaux demis internationaux : Lacroix (mêlée) et Albaladejo (ouverture).

• 27 mars, Vienne, en demi-finale de la Coupe d'Europe des Nations (football), la France bat l'Autriche par 4 buts à 2. Buts français par Marcel, Rahis, Heutte et Kopa.

• 9 avril, Colombes, Tournoi des cinq nations de rugby XV, la France bat l'Irlande par 23 à 6. 4 essais français marqués par Celaya, Domenecq, Rancoule et Moncla. Albaladejo réussit trois drops et Rancoule une transformation. La France, à égalité avec l'Angleterre, remporte le Tournoi des cinq nations (7 points), devant le Pays de Galles (4 points), l'Ecosse (2 points) et l'Irlande (0).

• 10 avril, à 38 ans, le vétéran italo-belge Pino Cerami remporte Paris-Roubaix, premier grand succès d'une longue carrière d'équipier dévoué. Sabbadini se classe second, mais le grand animateur de ce Paris-Roubaix sera l'Anglais Simpson qui se classe neuvième.

• 1^{er} mai, vainqueur de Nîmes par 3 buts à 0, le Stade de Reims est virtuellement champion de France de football, avec cinq points d'avance; il ne peut plus être rejoint.

• 15 mai, au Stade de Colombes, finale de la Coupe de France de football : Monaco bat Saint-Etienne par 4 buts à 2. Supporters monégasques : le prince Rainier et la princesse Grace de Monaco, présents tous deux à Colombes.

• 18 mai, Glasgow, devant 135 000 spectateurs écossais, le Real remporte sa cinquième Coupe d'Europe de football en battant en finale Francfort par 7 buts à 3; Puskas marque quatre buts et Di Stefano trois ! Huit cent mille nouveaux francs de recette, c'est un record.

• 22 mai, Toulouse, grande finale du championnat de France de rugby XV, Lourdes remporte une nouvelle fois le titre en battant Béziers par 14 points à 11.

• 23 mai, encore une victoire belge en cyclisme : Marcel Janssens remporte Bordeaux - Paris devant François Mahé.

• 5 juin, les Français n'ont pas pris au sérieux les Roumains et, résultat : l'équipe de France de rugby XV est battue par la Roumanie par 11 à 5. Le capitaine Moncla sauve l'honneur en marquant un essai que transformera Vannier.

• 9 juin, pour la première fois depuis sa création, le Tour d'Italie cycliste se termine par la victoire d'un coureur français. C'est Jacques Anquetil qui réussit là où ont échoué Louison Bobet et Raphaël Géminiani.

• 12 juin, sur le circuit de Reims, le Nordiste Jean Stablinski remporte le titre de champion de France cycliste sur route devant Kostollan et Darri-gade. Pendant douze mois, Stablinski sera habillé de tricolore.

• 18 juin, premier match international d'athlétisme de la saison. A Anvers, la France bat la Belgique par 230 points à 179; deux records de France battus : Fournier, saut en hauteur avec 2 m 06, et Bernard, 1 500 mètres en 2' 42".

• 21 juin, sur la piste-miracle de Zürich, l'Allemand Armin Hary réalise dix secondes juste aux cent mètres. Nouveau record du monde !

• 3 juillet, à Palo Alto, en Californie, le jeune noir américain Thomas franchit 2 m 23, nouveau record du monde du saut en hauteur; les 2 m 20 sont enfin largement dépassés ! Au cours de la même réunion, « Tarzan » Don Bragg, avec 4 m 50, bat le record du monde de saut à la perche.

• 9 juillet, à Eugene, dans l'Etat d'Oregon, aux Etats-Unis, Rafer Johnson totalise 8 683 points au décathlon, nouveau record du monde.

• 10 juillet, finale de la Coupe d'Europe des Nations (football) au Parc des Princes de Paris : l'U.R.S.S. remporte la victoire en battant la Yougoslavie par 2 buts à 1, après prolongation. La veille, à Marseille, la Tchecoslovaquie avait battu la France par 2 buts à 0, pour la troisième place.

• 11 juillet, à West Chester (Pennsylvanie), Bill Alley bat le record du monde de lancer du javelot avec un jet de 86 m 38.

• 16 juillet, au Parc des Princes, arrivée du Tour de France cycliste. C'est l'Italien Gastone Nencini qui effectue le tour d'honneur, porteur du maillot jaune. Mais ce Tour de France a été marqué par un drame. Entre Millau et Avignon, Roger Rivière faisait une terrible chute et devait être transporté d'urgence à l'hôpital de Montpellier. De pénibles épreuves attendaient le recordman du monde de l'heure.

• 24 juillet, au stade de Colombes, traditionnels championnats de France d'athlétisme. Deux records de France sont battus par le jeune noir Idriss : 2 m 09 au saut en hauteur (Fournier, détenteur du record, réussit 2 m 07); et par Bernard qui, avec 15' 55" 6/10, pulvérise son record de France des 5 000 mètres.

• 30 juillet, Londres : en athlétisme, l'Angleterre bat la France par 116 points à 85. Deux grands records de France : Seye, 45" 9/10 aux 400 mètres, et Bogey, 29" 1" 6/10 aux 10 000 mètres.

• 5 août, Varsovie : le Polonais Joseph Schmidt bat le record du monde du triple saut avec 17 m 03, trente-trois centimètres de mieux que le précédent record !

• Du 5 au 14 août, en Allemagne de l'Est, championnats du monde cycliste.

mois de sport dans le monde

Le Belge Rik Van Looy remporte le titre de champion du monde sur route, battant au sprint notre compatriote André Darrigade qui a bien défendu son maillot arc-en-ciel. Dans les autres disciplines, les Français ne sont guère brillants ; consolation, la victoire du jeune Delattre, champion du monde (amateur) de poursuite.

• 13 août, Walnut, Etats-Unis, trois grands records du monde d'athlétisme : Ralph Boston, avec 8 m 21 au saut en longueur, dépasse Owens, qui détenait le record depuis 1935 avec 8 m 13 ; Nieder, 20 m 86 au poids, et Connolly, 20 m 33 au marteau !

• 25 août-11 septembre : les Jeux Olympiques de Rome ont été le cadre de grands exploits sportifs ; voici les principaux résultats. Athlétisme : l'Allemand Hary (10" 2/10) sur 100 mètres, l'Italien Berruti sur 200 mètres (le Français Seye se classe troisième), l'Américain Otis Davis devant l'Allemand Kaufmann, tous deux en 44" 9/10 sur 400 mètres, le Néo-Zélandais Snell (1' 46" 3/10) sur 800 mètres, l'étonnant Australien Elliott devant notre compatriote Michel Jaxy sur 1 500 mètres, Halberg (5 000 m), Bolotnikov (U.R.S.S.) sur 10 000 m, Abebe (Ethiopie) au marathon, les Américains Calhoun et G. Davis sur les haies, Krzyszkowiak (Pologne) au steeple, Chavakadze (U.R.S.S.) en hauteur, Boston (Etats-Unis) en longueur, Don Bragg (Etats-Unis) à la perche, Schmidt (Pologne) à la perche, Nieder (Etats-Unis) aux poids, Oerter (Etats-Unis) au disque, Cybulenko (U.R.S.S.) au javelot, Rudenkov (U.R.S.S.) au marteau, et l'Américain Rafer Johnson au décathlon. Chez les dames, signalons surtout l'incomparable Américaine Wilma Rudolph, trois fois championne olympique : cent mètres, deux cents mètres et relais, et également la Roumaine Yolanda Balas, championne olympique du saut en hauteur avec 1 m 85.

• En natation, second sport olympique, quatre grands succès australiens chez les hommes : Devitt (100 mètres), Rose (400 mètres), Konrads (1 500 mètres) et Thelle (100 mètres dos) ; notre compatriote Christophe se classe quatrième de cette dernière finale, les Américains s'attribuent les autres titres en brasse, plongeurs et relais. Chez les dames, l'Australienne Dawn Fraser conserve son titre de championne olympique des cent mètres nage libre, tandis que la jeune Américaine Christ Von Saltza s'adjuge trois médailles d'or : 400 mètres et les deux relais, et une médaille d'argent : cent mètres !

• En aviron, les Allemands remportent trois médailles d'or, les Russes deux, les Américains et les Tchèques une. Pour les Français, une seconde place avec le quatre barré et deux quatrièmes places. Les Etats-Unis sont champions olympiques de basket-ball devant l'U.R.S.S., l'équipe de France, décevante, se classe dixième. L'Italie trône les titres de cyclisme, mais, surprise, c'est un Soviétique, Kapitanov, qui remporte le titre de champion olympique sur route. Les coureurs français sont plus que décevants. En escrime, succès soviétiques (fleuret), italiens (épée) et hongrois (sabre) ; les escrimeurs français n'enlèvent même pas une médaille de bronze... En gymnastique, partage des victoires U.R.S.S.-Japon, alors qu'en haltérophilie, les Soviétiques remportent cinq titres sur sept et en particulier celui des poids lourds qui voient triompher un merveilleux athlète, Viassov.

• Dans l'ensemble, les Jeux Olympiques ont vu la prédominance des Russes sur les Américains.

• 4 septembre, à Madrid, le Real devient champion du monde de football

en battant Peñarol de Montevideo par 5 buts à 1 et remporte ainsi la première Coupe du monde des clubs.

• 18 septembre, Grand Prix des Nations : en cyclisme contre la montre, victoire de l'Italien Baldini. Il est vrai que Jacques Anquetil n'était pas au départ.

• 24-25 septembre, au stade de Colombes, en athlétisme, la France bat la Finlande par 114 points à 98. Un record de France : Collardet avec 7 m 73 au saut en longueur.

• 25 septembre, pour la Coupe du monde de football, à Helsinki, l'équipe de France bat la Finlande par 2 buts à 1. Wisniewski et Ujlaki marquent les buts français.

• 28 septembre, Varsovie : en football, la Pologne et la France font match nul, 2 buts à 2. Buts français par Guillas et Wisniewski.

• 2 octobre, De Haan remporte Paris-Tours, première victoire hollandaise dans la vieille classique française.

• 2 octobre, pour sa dernière année de compétition athlétique, Michel Macquet bat son record de France du javelot avec un jet de 83 m 82.

• 12 octobre, déroute de l'équipe de France de football qui, à Bâle, est battue par la Suisse par 6 buts à 2 ; le Suisse Hugli marque cinq buts !

• 16 octobre, les athlètes soviétiques terminent la saison en beauté. A Kiev, Bolotnikov bat le record du monde du 10 000 mètres en 28" 18" 8/10, et en Ukraine, le jeune Brummel bat son record d'Europe du saut en hauteur avec 2 m 20.

• 25 octobre, à Londres, Halimi bat l'Irlandais Gúrey aux points en 15 rounds dans un match comptant pour demi-finale du championnat du monde de boxe, poids coq.

• 30 octobre, Stockholm : l'équipe de France de football est battue par la Suède, 1 but à 0.

• 23 novembre, sur son terrain, Barcelone bat le Real de Madrid par 2 buts à 1. Les deux équipes avaient fait une première fois match nul (2 à 2) le 9 novembre à Madrid. Le Real, cinq fois vainqueur de la Coupe d'Europe, est éliminé de cette compétition. Est-ce la fin d'une période ?

• 30 novembre, même mésaventure pour le Stade de Reims, deux fois finaliste de la Coupe d'Europe, qui, à son tour, est éliminé en huitième de finale par les Anglais de Burnley, et malgré une victoire au Parc des Princes par 3 buts à 2 (au match aller, Burnley avait gagné par 2 buts à 0).

• 11 décembre, pour le championnat du monde de football, au stade de Colombes, la France bat la Bulgarie par 3 buts à 0 ; Wisniewski, Marcel et Cessou marquent les buts français. Ce match voit la rentrée de Just Fontaine dans l'équipe de France.

• 12 décembre, à Perth, en Australie, l'Italie bat les Etats-Unis (3 victoires à 2) en finale interzone de la Coupe Davis : Pietrangeli et Sirolo sont les deux artisans de cette victoire ; pour la première fois, l'Italie jouera la grande finale de la Coupe Davis.



Pour la première fois, un Français, Jacques Anquetil, gagne le « giro » ou Tour d'Italie...

Squaw Valley : le skieur Jean Vuarnet remporte la plus belle épreuve de ces Jeux Olympiques d'hiver : la descente !

A Cardiff, le XV de France bat le Pays de Galles par 16 à 8 : les rugbymen français sont triomphants !



N'oubliez pas

si vous avez de 6 à 15 ans et que vous désirez gagner l'un des 100 PRIX de valeur destinés aux 100 premiers du classement de notre

JEU - CONOURS

d'envoyer vos réponses au questionnaire

AU PLUS TARD

le 31 JANVIER

1961

Pour participer à ce jeu-concours il vous suffit de donner votre nom, votre prénom et votre adresse complète par écrit au
CENTRE NATIONAL "JUS DE FRUITS"
SERVICE CONCOURS "E"
121, Boulevard Haussmann - PARIS 8^e

qui vous enverra gratuitement :

- une brochure illustrée vous montrant les diverses qualités des jus de fruits,
- un formulaire spécial que vous aurez à remplir et qui comportera notamment avec le règlement du concours, les 2 questions suivantes :



1^{re} question : Donnez le nom de celui, parmi les 3 personnages ci-dessus, qui, selon vous, boit régulièrement du jus de fruits.

2^e question : Donnez, en une trentaine de mots, les raisons qui vous font croire que le jus de fruits est la boisson préférée de ce personnage choisi.

Inscrivez-vous **RAPIDEMENT** pour participer à ce concours

FACILE, AMUSANT, INTÉRESSANT

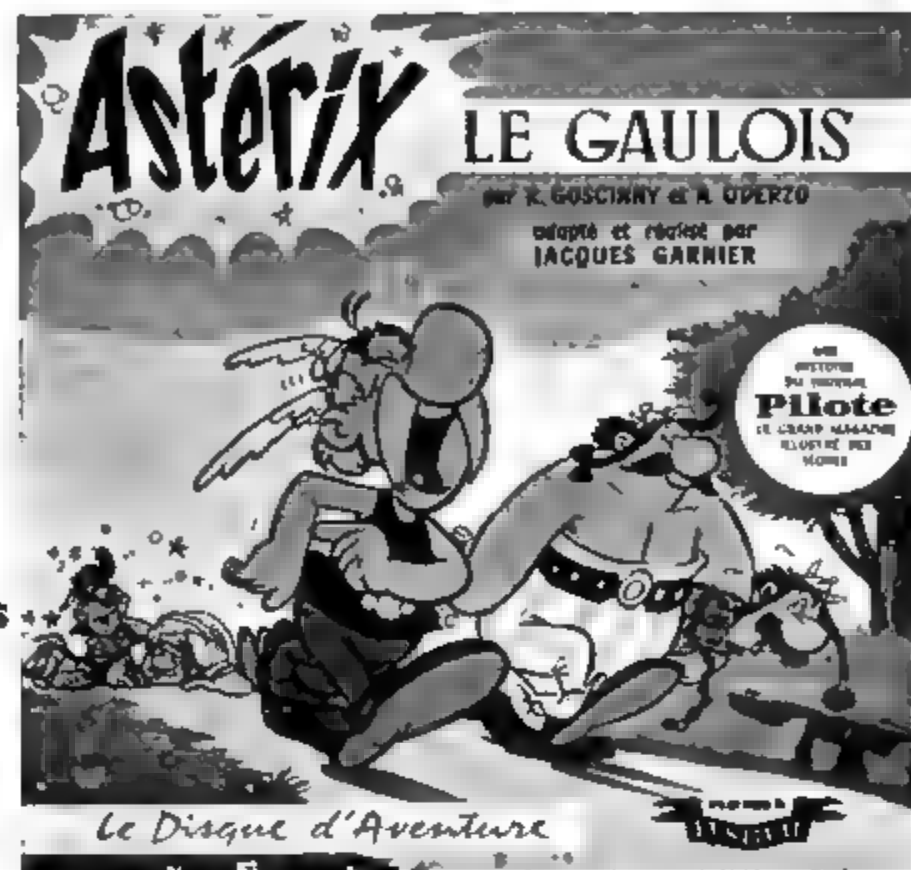
ATTENTION !

UNE BONNE NOUVELLE

ASTÉRIX LE GAULOIS

UNE HISTOIRE DU JOURNAL PILOTE

EN DISQUE



FLD 255 S



Nous sommes en 50 avant Jésus-Christ... Toute la Gaule est occupée par les Romains... Toute ?? Non !! Un village peuplé d'irréductibles Gaulois résiste encore et toujours à l'envahisseur. C'est dans ce village que résident Astérix, le guerrier gaulois, et tous ses amis : Obélix le livreur de menhirs, Assurancetourix le barde, Panoramix le druide, Abraracourcix le chef..., et tant d'autres encore qui ne craignent qu'une chose : c'est que le ciel leur tombe sur la tête...

Tous ces Gaulois, joyeusement et sans effort apparent, parviennent à rendre la vie dure aux Romains qui, eux, y perdent leur latin...

Et dans les camps retranchés qui ont pour noms Baborum, Aquarum, Laudanum et Petribonum, les légionnaires romains s'interrogent : quel est donc le secret de la force surhumaine des Gaulois ?

L'ambitieux centurion Caius Bonus a décidé de découvrir la « vérité ». Cette téméraire décision permettra à nos farouches amis de s'en donner à cœur joie. Astérix, Obélix et Panoramix mèneront le combat avec enthousiasme, courage et fantaisie.

Mais n'en disons pas plus, la parole est aux Gaulois, par Toutatis !!!

En vente chez votre disquaire habituel.

Tous les "Pilote" vont faire



ce geste...

Oui! Pour ouvrir le nouveau berlingot DOP, plus besoin de ciseaux, d'épingles... ou de sabre d'abordage ! Le nouveau berlingot DOP se déchire avec les doigts (Tiens-le bien comme sur le dessin et donne trois tours au berlingot).

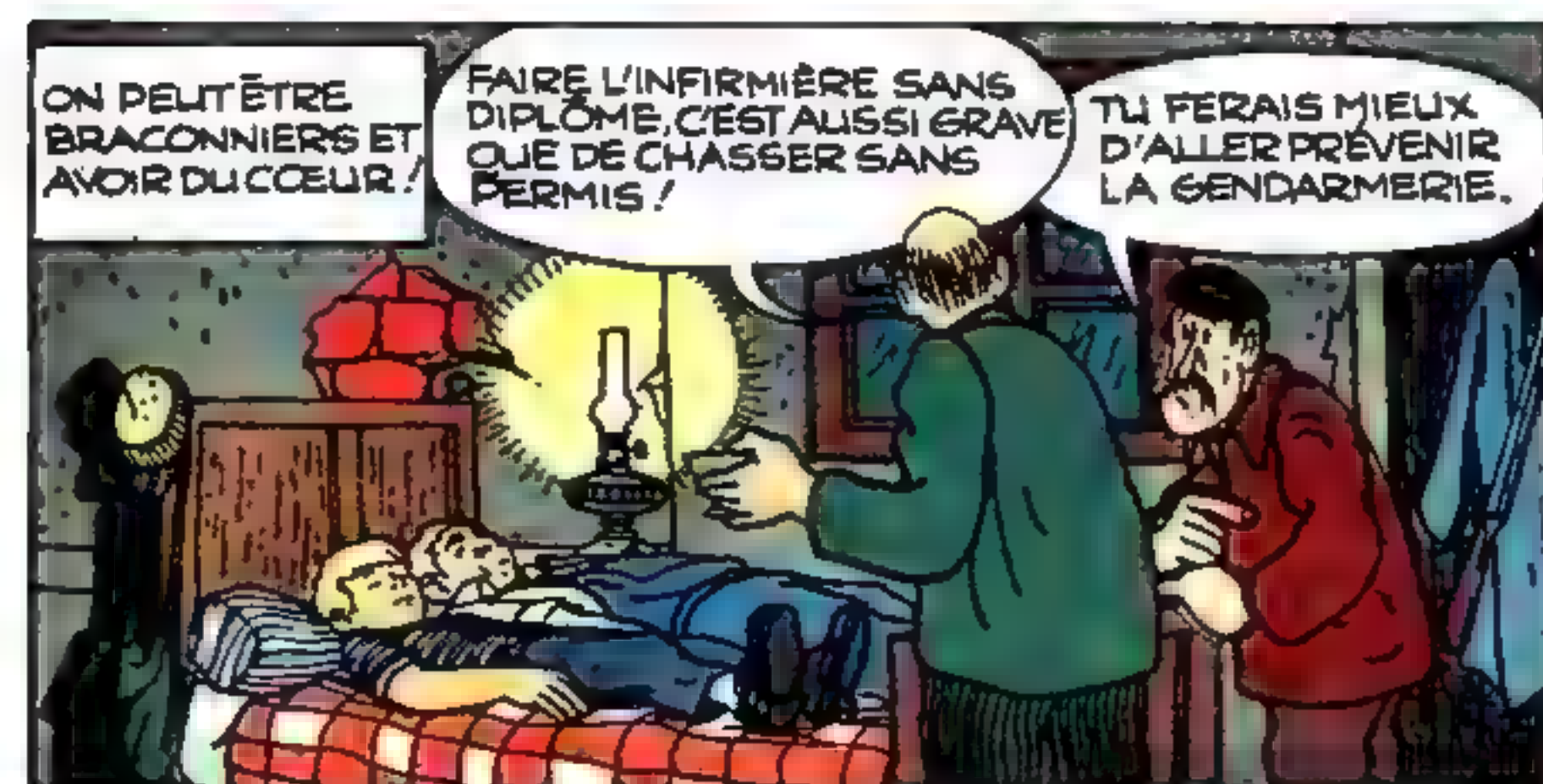
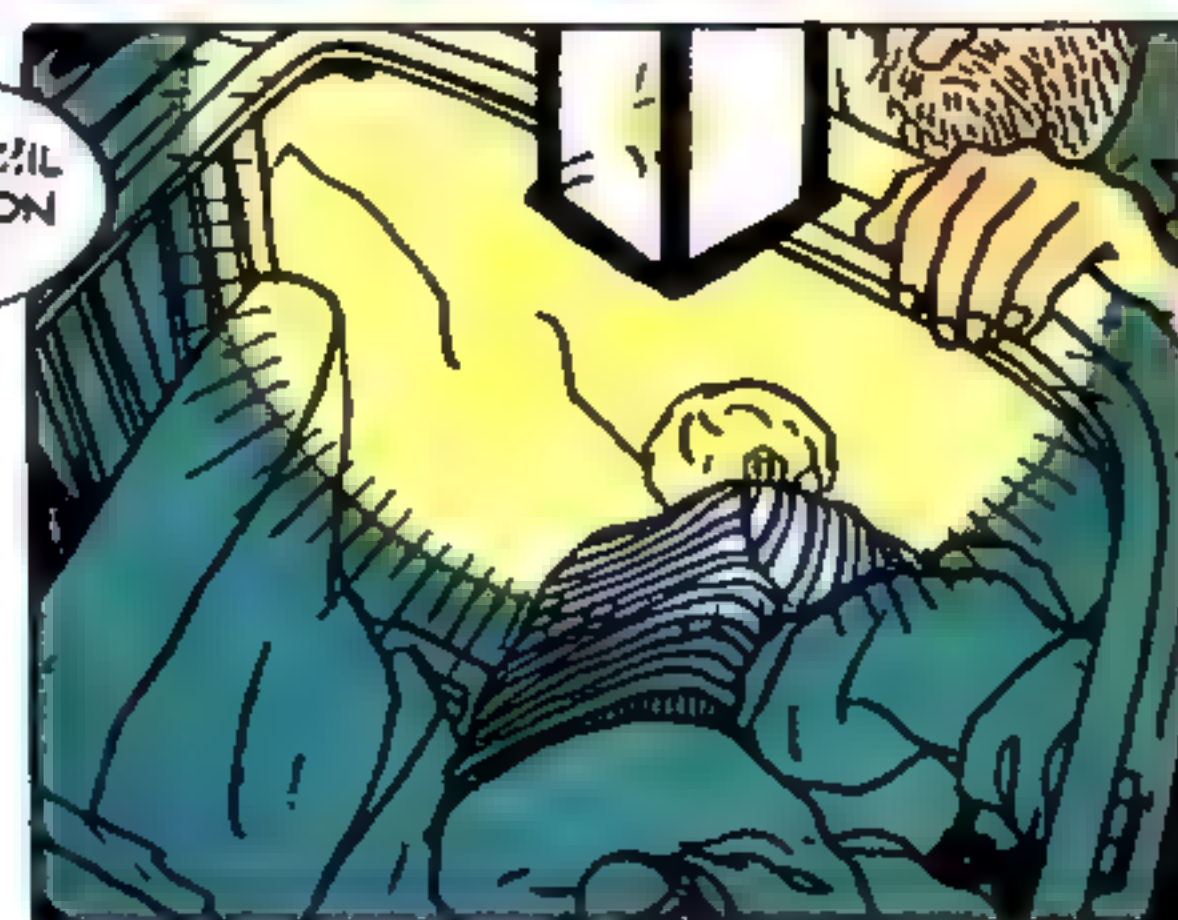
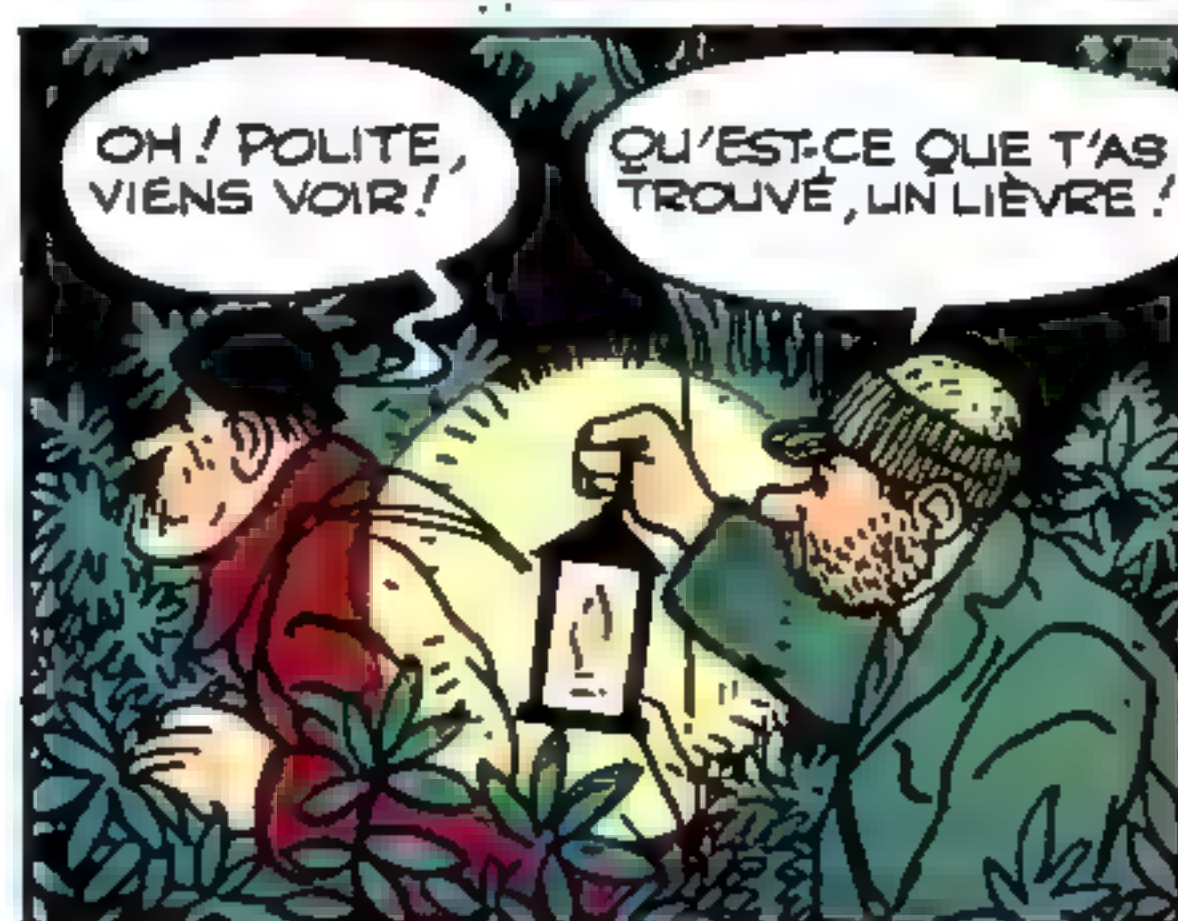
POUR TOUS LES LECTEURS DE "PILOTE", DOP C'EST LA PLEINE FORME ET L'ÉLÉGANCE DES CHEVEUX.

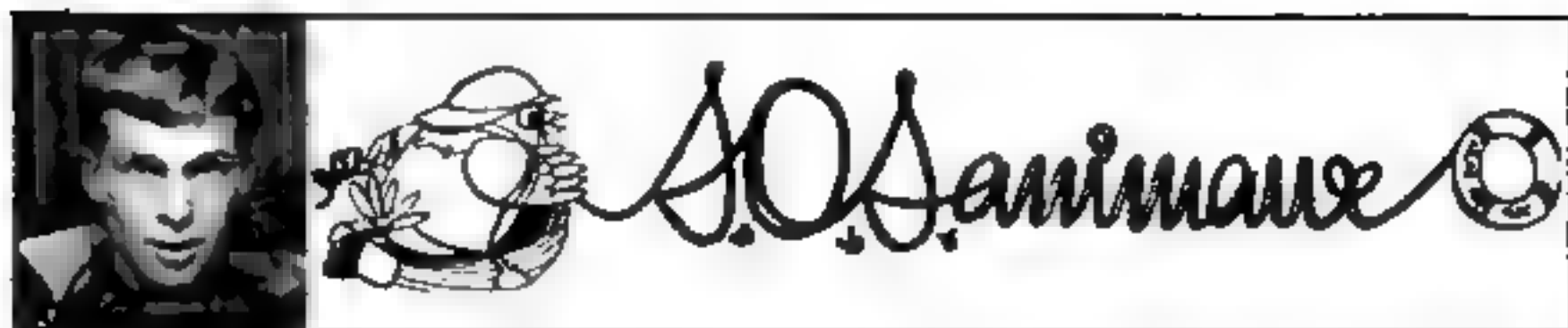


P'TIT PAT

DESSINS DE DAQUES - TEXTE DE FORLANI

RESUME. — Une « dame qui lui veut du bien » vient de prévenir par téléphone la mère de P'tit Pat : si elle veut savoir ce qu'est devenu son fils, elle devrait faire appel à la police.





FAITES COMME EUX

Chers amis,

Cette semaine, vous pouvez tous suivre l'exemple des deux lecteurs de « Pilote » dont nous vous présentons les lettres :

« Je remercie « Pilote » : grâce à lui, j'ai pu placer mon petit chien à 30 km de Paris, chez des personnes qui aiment les bêtes et qui le rendront très heureux. Malgré la peine que j'ai eue à m'en séparer, je suis heureux de le savoir en sécurité... »

Alain HERODY
8, rue de Gravelle, Paris (12^e).

« J'avais lancé, dans « Pilote », un appel pour ma petite sœur infirme, qui a 7 ans et qui rêvait d'avoir deux serins qui chantent, afin qu'elle ne s'ennuie pas lorsqu'elle doit rester toute seule, couchée, à la maison. L'appel est aussi passé sur Radio-Luxembourg et, quelques jours après, M. Jean Donguès, de Radio-Luxembourg, est venu nous remettre les jolis canaris oranges, dont l'un avait été offert par un officier très généreux qui a désiré rester anonyme, et l'autre par le directeur du magasin « Le Paradis des Oiseaux ». Je ne peux pas leur décrire la joie de ma petite sœur, qui n'arrête pas de regarder ses oiseaux, de leur parler, et qui n'a jamais été aussi joyeuse. Si elle pouvait

écrire elle-même, elle le ferait très volontiers pour remercier « Pilote », Radio-Luxembourg, l'officier si généreux et M. Desroches, directeur du « Paradis des Oiseaux »...

Christiane PETIN,
Villemomble (Seine).

Comme Alain Hérody et Christiane Petin, nous aimerions que tous les lecteurs de « Pilote » qui parviennent, grâce à « S.O.S. Animaux », à placer un animal ou à adopter celui qu'ils désiraient, nous écrivent pour nous le signaler : d'abord, parce que cela nous fera plaisir et, surtout, parce que nous avons besoin de savoir que tel chien a été placé, que telle annonce n'a pas encore reçu de réponse, etc., pour que nous puissions agir en conséquence et donner satisfaction à tous.

Mais, que vous ayez ou non des animaux, vous êtes tous invités à vous inscrire au « Club du Jeune Ami des Animaux », aux bons soins de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e).

Merci d'avance et à votre entière disposition.

Jean Pail

NOUVEL S.O.S.

N° 76. — B. WALTER, à Epreville-sur-Fecamp (Seine-Maritime) :

J'ai à placer un très beau bouvier des Flandres de cinq ans ; L.O.F. ; bon gardien. Il conviendrait pour une propriété ou une usine. Il est très doux avec les enfants. J'aimerais qu'il soit heureux.

S.O.S. ENTENDUS

Quel est l'étrange (ou l'étrouffé) qui écrit à l'encre verte, possède une sœur de dix ans et demi, prénommée Thérèse et a simplement oublié de porter son nom et son adresse sur la petite lettre ainsi conçue :

Dans le n° 55 de « Pilote », l'annonce 61 m'a vivement intéressé et je suis prêt à prendre les deux pigeons, que je jure de ne pas manger.

Un exemple à ne pas suivre ! Indiquez toujours, sur votre lettre elle-même et très lisiblement, vos nom et adresse.

Jean-Jacques PARISSE, à Uxegney-par-Darnieulles, Le Faubourg (Vosges) :

(Lettre adressée à Daniel COLLERY, S.O.S. n° 74).

Je vais à l'instant dans « Pilote » que tu voudrais placer d'urgence trois tourterelles ; aussi, je t'écris pour te demander de me les envoyer (à condition que ce soit gratuit, car ma tirelire est vide). Voilà deux fois déjà que j'écris aux annonces S.O.S. pour demander des petits pigeons apprivoisés, mais je suis arrivé chaque fois trop tard... Je suis président d'une section locale du Club du Jeune Ami des Animaux ; n'ait donc aucune crainte, les tourterelles seront bien soignées, j'espère les recevoir et, en te remerciant d'avance,

reçois, mon cher Daniel, une bonne poignée de main de ton camarade.

M. Pierre PAILLER, au Blanc (Indre) :

Mon fils, Pierre-Marie, huit ans et demi, est un fervent lecteur de « Pilote ». Nous sommes intéressés par les bêtes fox de Mme Deprez. Nous aimerions savoir s'ils sont à poil dur ou lisse. Quel âge ont-ils ? Si nous en acquérons un, nous prendrons, bien sûr, les frais de transport à notre charge et le paierons à la commande.

ON NOUS DEMANDE...

D. 63. — Bernard CHARDOT, « Les Essarts », rue de Stalingrad, à Echirrolles (Isère) :

Cela fait un mois que papa cherche un chien de garde, alors j'ai pensé à toi. Au besoin, j'achèterais un berger allemand, ou bien un boxer, ou encore un berger belge de plus de trois mois et moins de quatre ans. J'espère qu'un lecteur de « Pilote » voudra bien me vendre un chien pour me tenir compagnie.

Une fois encore, nous vous demandons instamment de limiter vos ambitions : n'essayez pas de trouver, par l'intermédiaire de la rubrique « S.O.S. Animaux », des animaux tels que singes, perroquets, caméléons et même crocodiles ! Ils sont très rares, très chers et très fragiles sous notre climat. Et si vous désirez un animal plus courant, un chat, un chien, un oiseau, sachez bien que vous aurez plus de chances de l'obtenir en n'exigeant pas une race trop recherchée ou un irréprochable pedigree.

Nous vous l'avons déjà dit : un vulgaire « bâtard » a souvent sa beauté et peut être un ami plus précieux et plus fidèle que le plus remarquable teckel ou le plus magnifique lévrier.

NOTRE CONCOURS PERMANENT DE PHOTOS-ANIMAUX

UN délai de grâce a été accordé cette semaine à nos photographes de pigeons, et nous sommes heureux de féliciter Serge Doublet, à Cambon, par Vervins (Aisne), et Jean-Claude Parisot, 15, rue de Fontenoy, à Nancy (Meur-

the-et-Moselle), qui gagnent chacun un abonnement d'un an. Les félicitations du jury s'adressent également à leurs fidèles compagnons « chiens » ! Une seule question pourtant : Jean-Claude Parisot est-il vraiment l'auteur de cette excellente photo ?



Je souhaite avec beaucoup de « Pilote » que la Grâce de Noël dure toute l'année pour tous...
Gloria Castro

Chers amis de « Pilote », que cette année nouvelle soit pour nous l'année de l'aventure, de la joie, de la bonté, du travail et aussi de la paix. Je vous embrasse
Cécile Duvall

Bonne

Le Nouvel An à travers le monde



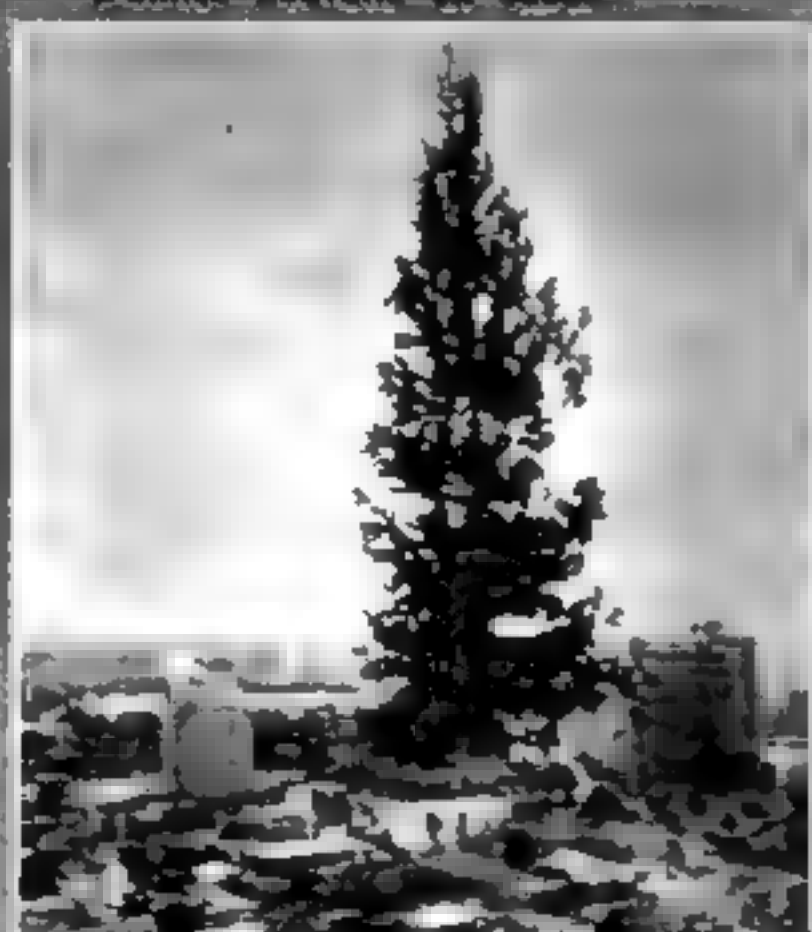
L'année nouvelle à Londres...



L'année nouvelle en Seba...

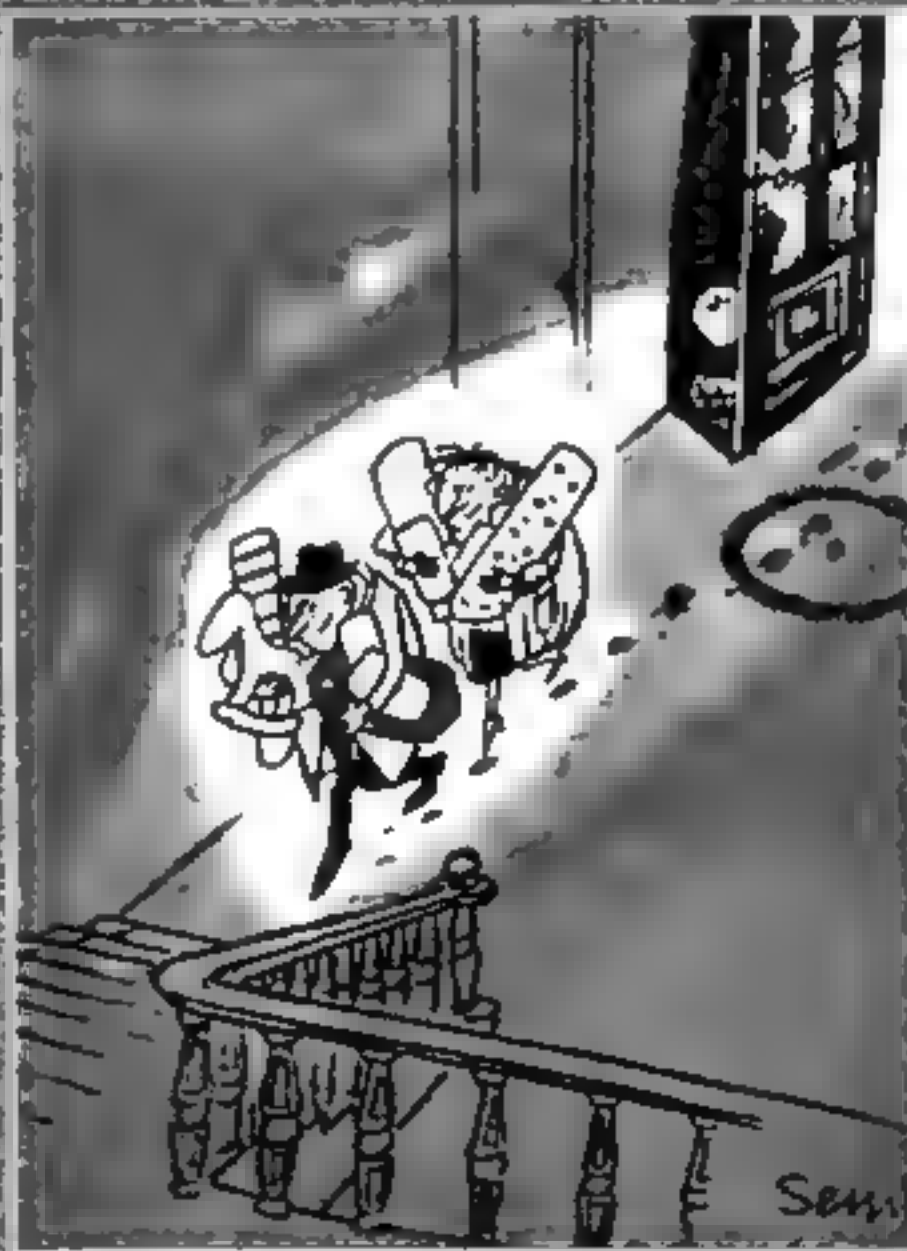


Le nouvel an à Rotterdam...



Le nouvel an à Melbourne...

Le Nouvel An chez les humoristes



Le nouvel an défilé par Samped pour « The Gordon Fraser Gallery », à Londres.



— On ne peut enlever personne avec le colosse de la paix : il est enroulé en caoutchouc moussu (Auge Michel, Le Parisien libéré).



— Ça m'est venu comme ça à force de vendre des contes de fées... (Carbi, Le Parisien libéré).

(1) Allons bon! j'oubliais les vacances!

Michel Seldov

Learning Goals

Fernandez

et mes fils du carnet de bord,
je souhaite une bonne et
heureuse année 1961.



COCHISE

ADAPTÉ PAR LUCIEN NORTIER DU FILM DE LA 20TH CENTURY FOX TV INTERNATIONAL, "LA FLÈCHE BRISÉE"

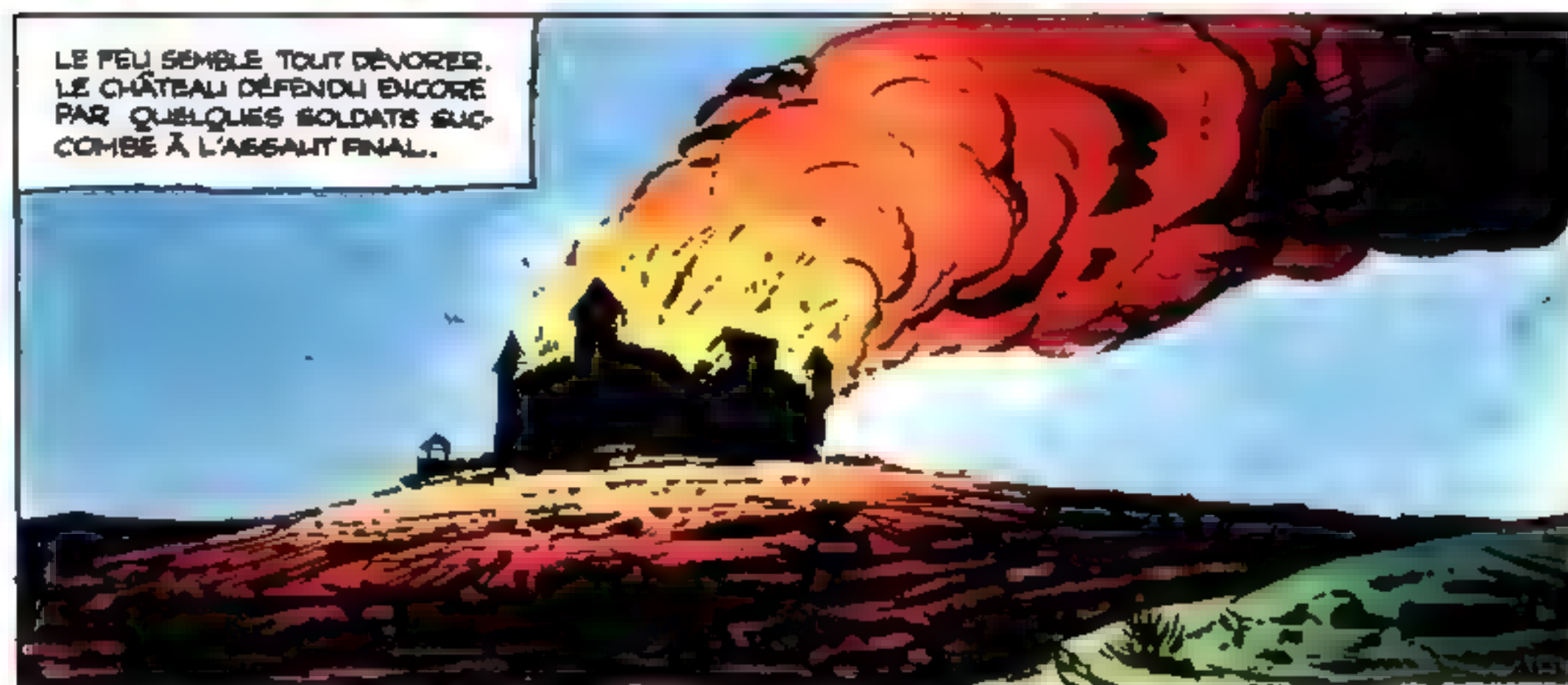
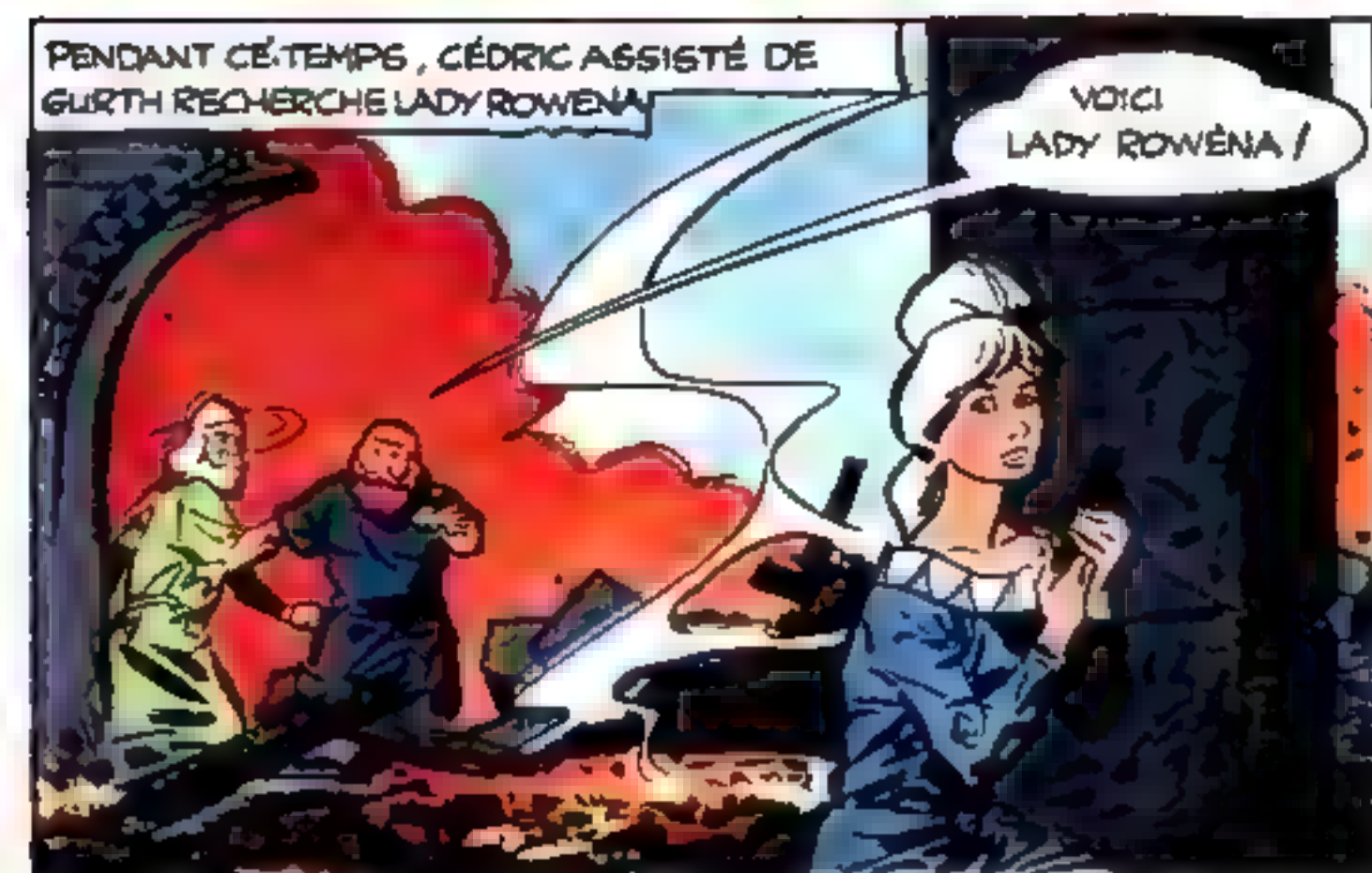
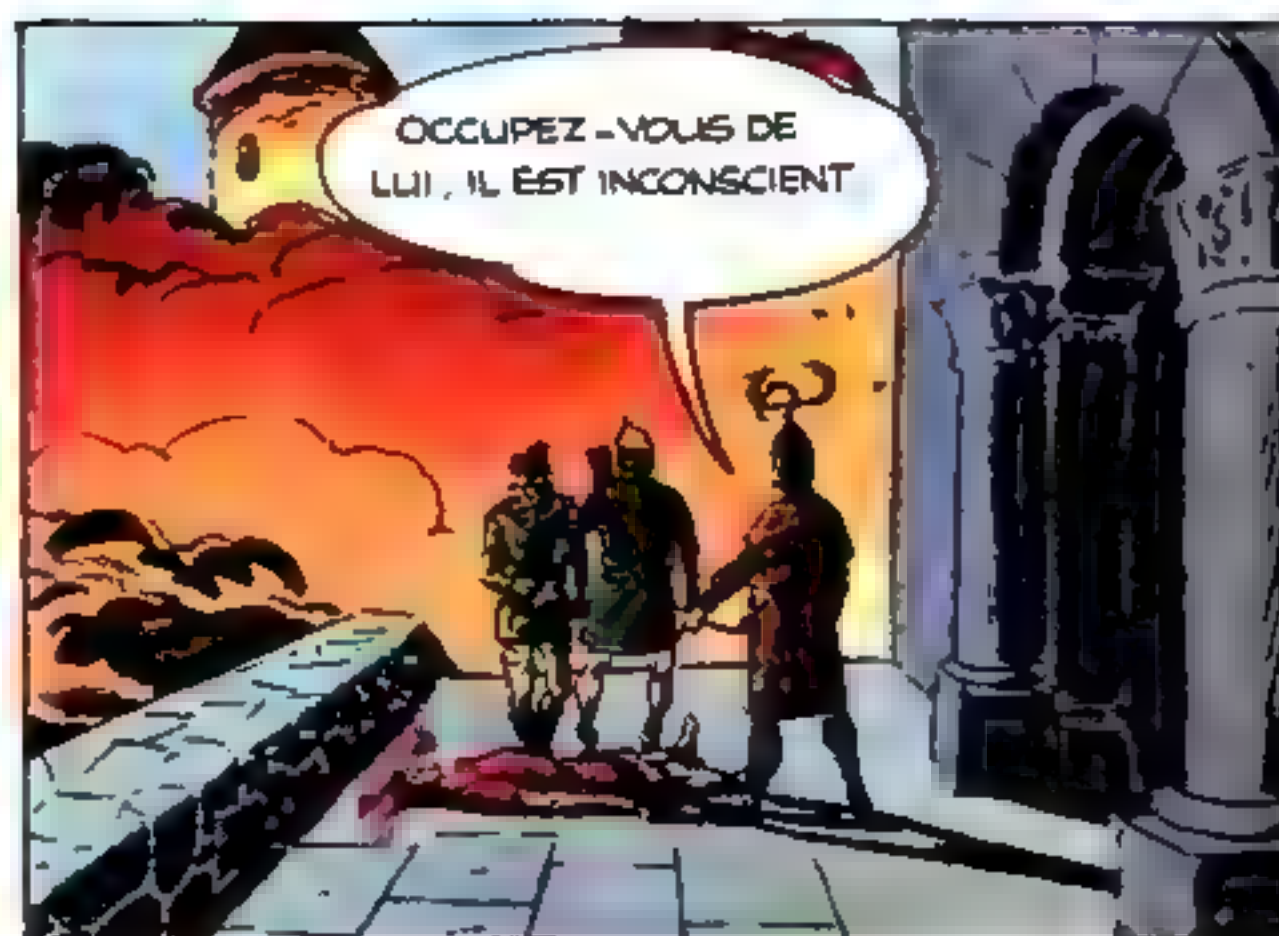
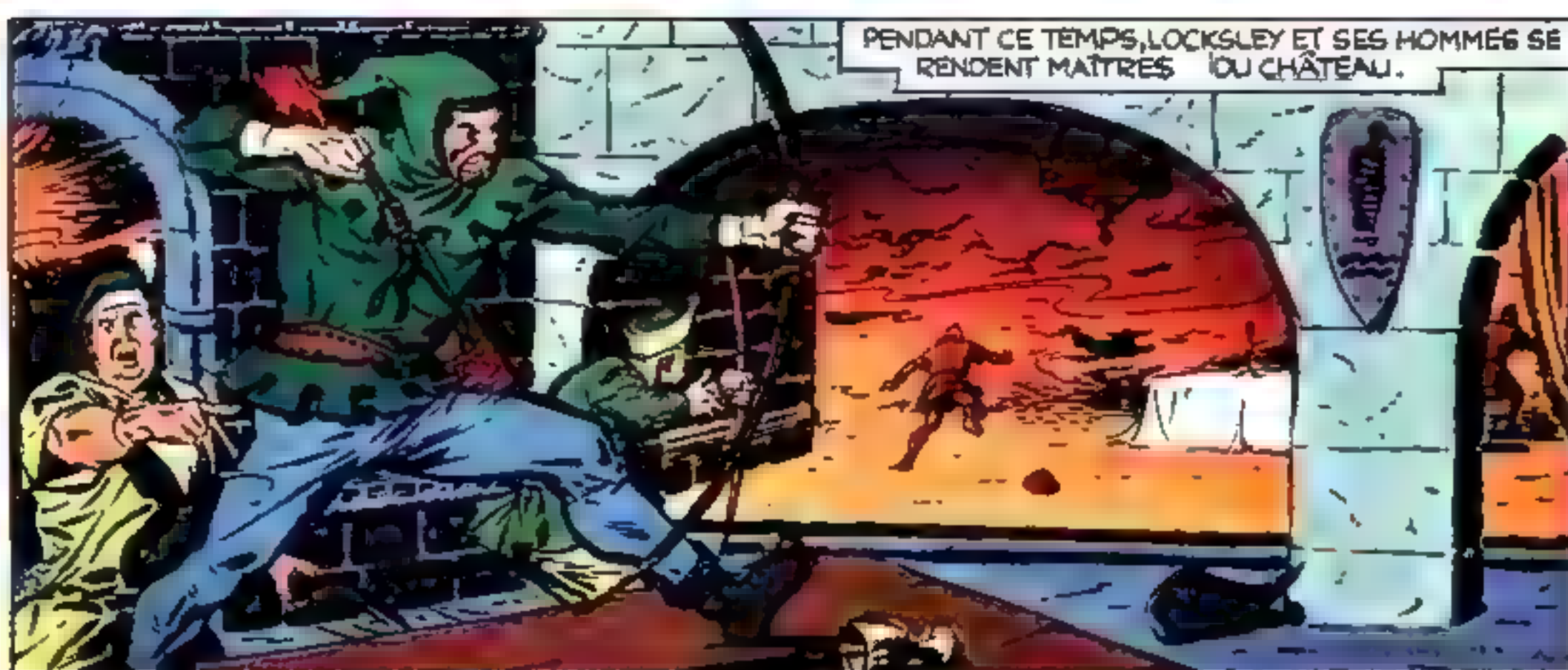
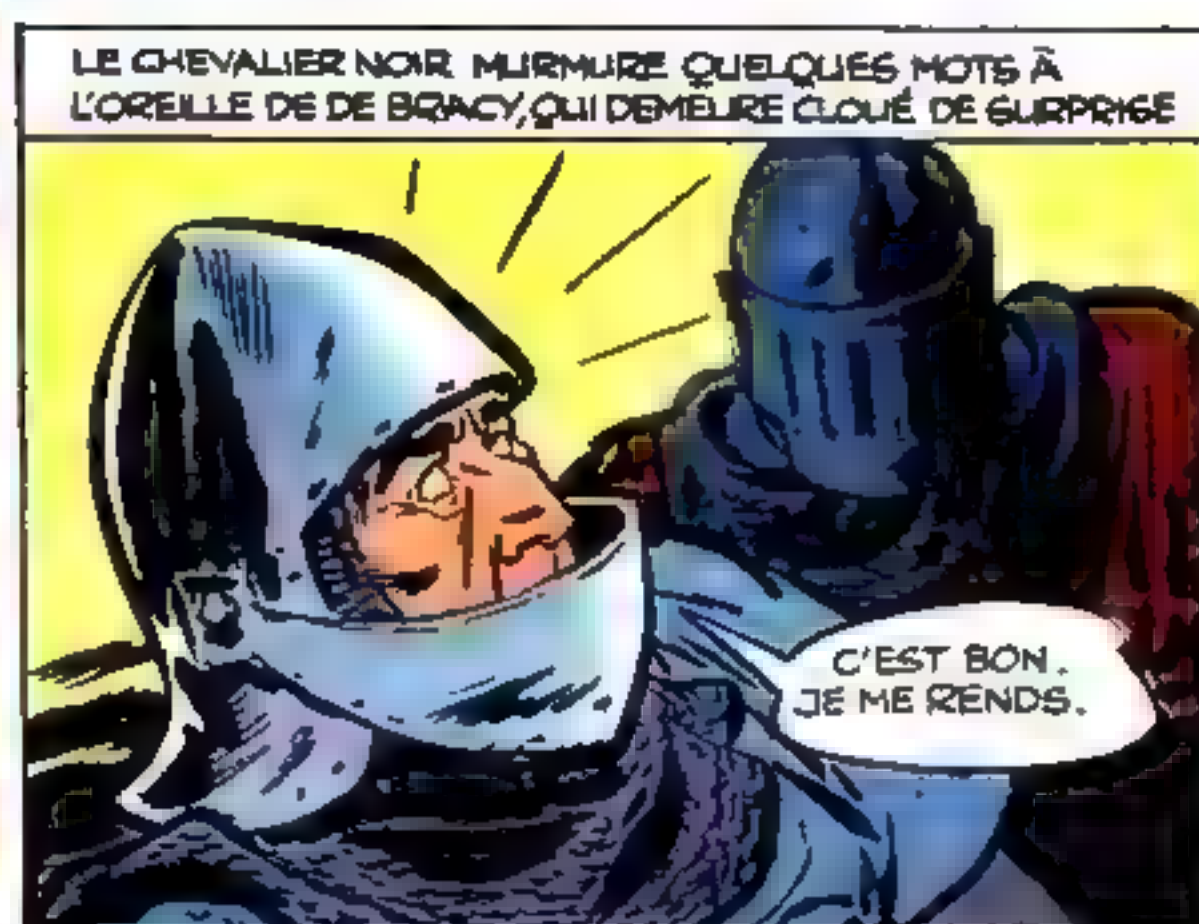
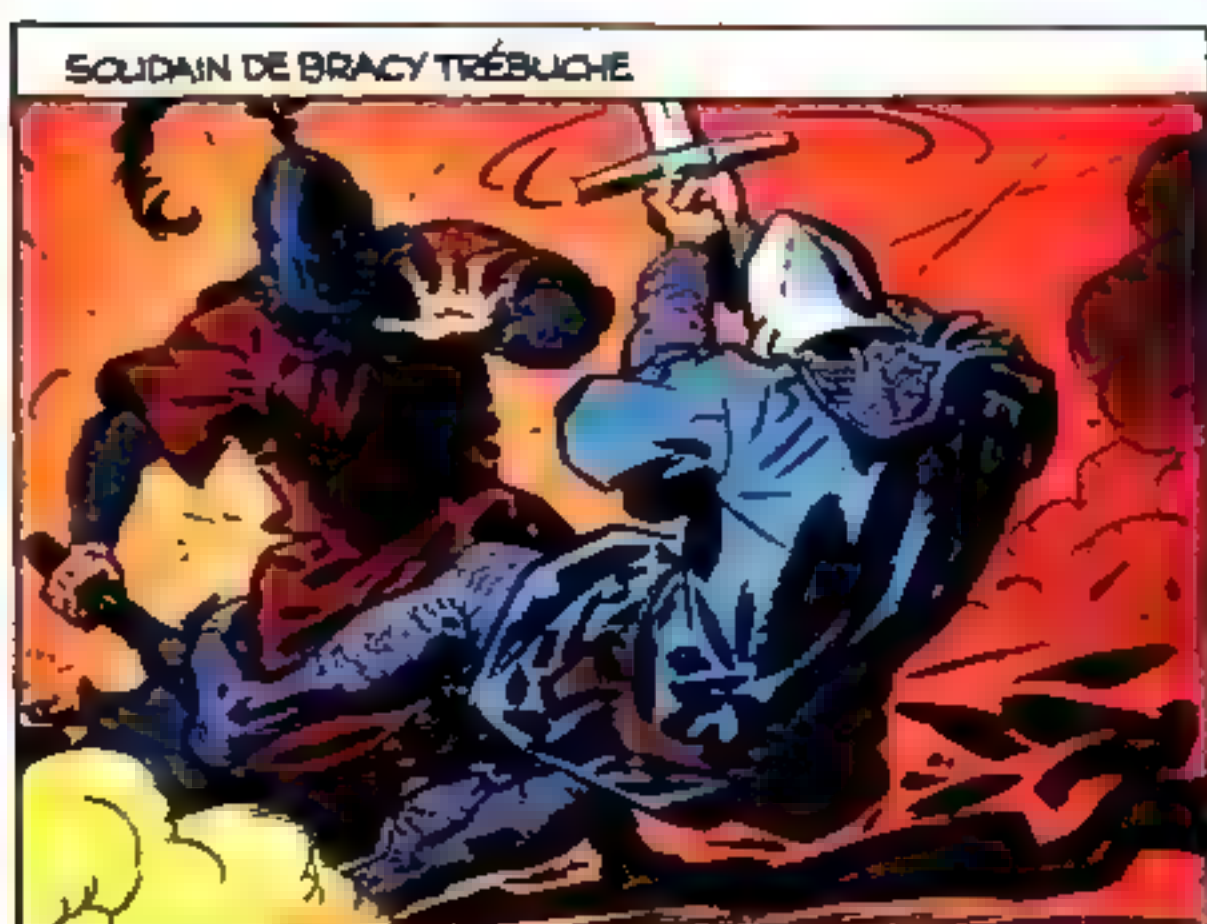
RESUME. — Un membre de la tribu des Chiricahuas a été assassiné. L'agent fédéral Jefford arrête un suspect dénommé Trent. Celui-ci est le sosie de Jefford et nie le crime.



Ivanhoe

RESUME. — Des outlaws, sous le commandement du Chevalier Noir, donnent l'assaut du château de Toquilstone dans lequel plusieurs notables, dont Ivanhoe, sont retenus prisonniers par de Bracy et ses amis. La garnison faiblit devant l'assaut. De Bracy se mesure en combat singulier avec le Chevalier Noir.

Texte de BERNARD LEROY d'après WALTER SCOTT - Dessins d'ANTONIO PARRAS





ALAMO

RESUME. — Février 1836. Les Mexicains veulent reprendre aux colons américains les territoires qui devaient constituer le nouvel Etat du Texas. Le général Santa Anna, à la tête de l'armée mexicaine, avance vers San Antonio de Bexar, tenu par une centaine d'Américains. Ceux-ci, commandés par Jim Bowie et le colonel Neill, envisagent de se retirer dans l'ancienne mission fortifiée d'Alamo. Mais il leur faudrait obtenir, du gouvernement plus ou moins fantôme du Texas, des renforts, des vivres, des armes. Le colonel Travis, qui vient d'arriver, est d'avis, lui aussi, de demander des secours.

De grands écrivains, tous, y compris lui-même, songea Bowie avec amusement. Il écouta, en silence, Travis parler d'établir une discipline parmi les hommes de Bexar.

— J'ai essayé, dit Neill d'un air sombre.

— On peut l'obtenir ! affirma Travis avec assurance.

Tu parles ! pensa Bowie. Travis avait beau cracher le feu et se battre comme un lion, il ne comprenait rien aux coureurs des bois ni aux flibustiers — rien, en fait, à quiconque ne faisait pas partie de sa classe sociale. Les hommes de la garnison de Bexar étaient à leur manière les combattants les plus formidables qu'on pût trouver — et les paresseux les plus invétérés, quand ils n'avaient pas à se battre.

Ni Bowie, ni Travis, ni Neill — ni même le général Sam Houston — ne pourraient changer certaines caractéristiques fondamentales des volontaires et des engagés de quatre mois qui occupaient Bexar pour l'unique raison que, pour la plupart, ils n'avaient aucun moyen d'en partir.

Travis s'en apercevait bien tout seul. Et Travis ne tarda pas à s'en apercevoir. Il poussa le colonel Neill à passer les troupes en revue et à faire faire l'exercice. Un ancien élève de West Point, qui se trouvait parmi les officiers, tenta courageusement d'inculquer aux hommes quelques principes militaires. Pendant un jour ou deux, quelques soldats firent ce qu'on leur demandait avec plus ou moins de bonne volonté.

Les volontaires, après avoir un moment regardé leurs camarades faire l'exercice, revinrent tout droit à leurs combats de coqs et à leurs expéditions de ravitaillement.

Les corvées qu'on envoyait à Alamo, pour fortifier les défenses, se retrouvaient en train de chasser le poulet dans les champs, entre le mur ouest et la rivière, de jouer aux cartes dans l'un des « jacals » déserts ou de dormir sur des matelas, dans un magasin de la forteresse.

— Par Dieu, je n'ai jamais vu pareille armée ! s'écria un jour Travis, au milieu de la plaza d'Alamo.

Bowie et lui étaient venus inspecter les travaux d'une corvée qui était censée ouvrir des meurtrières dans le mur nord.

Ils trouvèrent un sergent qui se faisait du café. Le mur nord n'avait pas même été égratigné.

— Que sont devenus vos hommes ? s'enquit Travis.

Le sergent abandonna son feu, se gratta la nuque puis le dos.

— Z'ont fichu le camp.

— Pourquoi les avez-vous laissé faire ?

Le sergent se gratta le ventre.

— Ben, voilà, mon colonel, ce mur, il est rudement épais. Ils l'ont bien regardé et y en a qui ont pensé qu'y serait peut-être moins épais de l'autre côté. Alors, ils sont tous partis voir. C'est là que je me suis mis à faire du café. Quand j'ai rien entendu de l'autre côté, j'ai été jeter un coup d'œil moi-même. Z'avaient tous fichu le camp, acheva le sergent avec un haussement d'épaules.

Bowie se détourna pour sourire.

Travis était blême.

— Vous rendez-vous compte, sergent, que votre négligence pourrait vous valoir

la cour martiale ?

— Comment ça, mon colonel ?

Bowie intervint avant que Travis put répondre :

— Doucement, Buck. Vous n'avez pas affaire ici à des soldats européens. Quand ces hommes se battent, ils se battent pour de bon ; et quand ils se reposent, ils font vraiment les lézards.

— Tout juste ce que je pensais, approuva le sergent en se grattant vigoureusement les aisselles.

La soirée était froide, le 10 février, quand le colonel Neill fit venir chez lui Travis et Bowie. Neill se frottait les mains en faisant les cent pas :

— J'ai reçu de mauvaises nouvelles de ma famille. Je me relève de mon commandement pour aller passer quelques jours chez moi. Colonel Travis, vous me remplacerez à la tête de la garnison. J'ai fait rédiger l'ordre, il sera expédié dès demain.

Bowie surprit la rapide lueur de joie qui passa sur le visage de Travis. Il faisait confiance à l'homme, mais il lui savait la tête chaude, il avait vu combien il irritait les hommes de la garnison en voulant faire respecter la discipline. Ce transfert de commandement n'allait sûrement pas être accepté de bon cœur.

— Jim, vous me comprenez, n'est-ce pas ? demanda Neill d'un ton suppliant.

Bowie approuva d'un signe de tête.

— De vous à moi, je puis vous dire que j'ai également l'intention de m'assurer des chevaux et des mulets en nombre suffisant pour monter les hommes et tirer les canons, si nous devons abandonner cette position, dit Neill.

— Abandonner ? Par Dieu, colonel, jamais nous n'abandonnerons Alamo !

Travis avait déjà assumé l'aspect du commandant en chef. Le soir même, il avait jeté dans une prison de fortune cinq hommes, pour rixe en état d'ivresse. Deux d'entre eux étaient arrivés à Bexar avec Bowie.

La nouvelle eut tôt fait de se répandre. En rentrant chez lui, Bowie trouva une délégation qui l'attendait.

— Qu'est-ce qu'on raconte, demanda sans détour le soldat Bijah Harris. Le colonel Neill s'en va et il laisse tout à Travis ?

La rue était obscure ; Bowie ne voyait pas leurs visages. Mais il connaissait leurs sentiments.

— C'est exact, garçons. Travis est maintenant commandant en chef et nous marcherons derrière lui.

— Bouh... fit le soldat Mitchell, du Kentucky. C'est qu'il a fichu des copains à nous en prison, ce soir. Soit-disant qu'ils auraient dû être sur la prairie, en train de surveiller je ne sais quoi. Et c'est pas tout, il nous plaît pas, Jim.

— Non, ça va pas, dit quelqu'un. Demain, on élira notre chef. Ce sera comme ça ou alors, on prend tous les satanés che-

vaux et les mulets qui restent et on fiche le camp.

Bowie savait qu'il était inutile de discuter.

— Ne faites rien ce soir. Les gars qui sont en prison... je m'en occuperai demain. De toute façon, ils sont sans doute mieux installés que là où ils dormaient d'habitude.

Mais une seconde délégation se présentait en même temps chez Neill :

— Mon colonel, c'est pas qu'on a grand-chose à vous reprocher, déclara le soldat Chris Parker. Mais on peut pas endurer que vous installiez Travis comme patron ici.

— Mais il faut bien que je me conforme aux règlements militaires ! protesta Neill.

— Les règlements militaires, on s'en balance, dit un autre soldat. Nous autres, on va faire une élection demain et vous ferez bien d'en donner l'ordre si vous voulez pas qu'on vous descende un tout petit peu.

Le colonel Neill comprit qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie.

Jim Bowie alla trouver Travis et lui fit part, sans ménagements, de ce que pensaient les soldats.

— Ils ne peuvent braver l'autorité de cette façon ! dit Travis avec colère.

— Ils le peuvent et ils le feront. La plupart d'entre eux, vous le savez fort bien, ne sont même pas originaires du Texas. Ils éliront leur propre chef et voilà tout.

— Et je suppose que ce chef, ce sera vous, M. Bowie ?

— Oui.

— Puis-je vous demander depuis quand vous faites campagne dans cette petite affaire ?

— Je n'ai absolument rien fait. Ecoutez, Travis, je sais ce qui va se passer. Je veux en tirer le meilleur parti possible. Vous ne savez pas manier ces hommes qui rôdent en ce moment même dans la nuit. Moi, je sais, dans une certaine mesure.

Bowie s'interrompit pour mieux entendre un frôlement contre une porte. Bah ! aucune importance : les Mexicains, de toute façon, étaient toujours au courant de ce qui se passait.

Travis maîtrisait sa voix, mais la colère y courait, pareille à un fil d'acier :

— Ainsi, vous aussi, M. Bowie, vous bravez l'autorité et la discipline militaires ?

— Ne venez pas me parler d'autorité et de discipline ! Le soi-disant Etat indépendant du Texas n'est rien d'autre, pour l'instant, qu'un peu d'air chaud soufflé par des politiciens. La seule autorité, la seule discipline que nous ayons, à Bexar, sont celles que nous créons nous-mêmes, et c'est ce que je m'efforce de vous faire comprendre. Laissez donc les volontaires avoir leur élection. De toute façon, vous ne pourrez pas l'empêcher. S'ils m'élisent, je pourrai commander les volontaires, et vous, l'armée régulière ; ni l'un ni l'autre de ces titres n'auront d'ailleurs aucune valeur : nous prendrons simplement les mesures nécessaires, d'un commun accord.

La chemise de Travis faisait une tache blanche dans la pièce obscure.

— Non. C'est à moi qu'on a donné le commandement.

— Buck, écoutez-moi...

— Non !

Bowie poussa un grognement de découragement. Il se rendit à la « cantina » et dit à Harris :

— Fichez-moi cette prison en l'air et libérez les hommes.

Harris donna une solide claque dans le dos de Mitchell. Après un grand cri de joie, ils réunirent quelques camarades et se mirent en route.

A minuit, Travis arriva à la « cantina ». Il vit un volontaire qui se reposait

des fatigues de la soirée sur un banc, près de la porte, et lui ordonna d'aller dire à Bowie que le colonel Travis désirait le voir immédiatement.

L'homme posa sur Travis un regard injecté de sang :

— Va donc le chercher toi-même, mon gars. L'est tout de suite là, à une de ces tables.

Travis entra à grands pas. Très pâle, il se dirigea vers Bowie, assis à une table du fond. Celui-ci leva les yeux vers lui :

— Asseyez-vous, Buck.

— J'ai cru comprendre que vous aviez donné l'ordre de relâcher les prisonniers, Bowie.

— Je n'ai pas donné d'ordre. J'ai simplement dit à quelques types de les libérer. Vous avez des volontaires à moi, dans cette étable à chèvres, Travis.

Raidi par la colère, Travis dit lentement :

— L'envisage de retirer de Bexar tous les hommes loyaux pour établir une nouvelle base à Concepcion.

— Les hommes loyaux, répéta Bowie d'un ton pensif. Loyaux à qui ? A Smith, à Sam Houston, au conseil, à Dieu Tout-Puissant ou à vous-même ?

Il leva un verre douteux et but une lampée.

Puis, gardant le verre au creux de sa main énorme, il leva les yeux vers Travis.

— Prenez donc tous les hommes qui voudront vous suivre. Quand partez-vous ?

— Allez au diable, Bowie ! dit Travis d'une voix sourde, entrecoupée.

Il était sur le point de tourner les talons et de partir, mais il avait conscience d'être battu et son farouche orgueil céda. Après un instant d'hésitation, il s'assit. La colère le travaillait encore.

— Je n'ai qu'un but, colonel Bowie... le Texas libre.

— Je pense que nous sommes d'accord sur ce point.

Me revoilà donc colonel, pensait Bowie.

Travis rédigeait déjà mentalement la lettre qu'il allait composer pour justifier le compromis qu'il avait dû accepter. Lorsqu'il se mit à l'œuvre, le lendemain, ce fut pour écrire une lettre beaucoup plus simple que la plupart de ses dépêches :

QUARTIER GENERAL DE BEXAR

14 février 1836

A Son Excellence H. Smith, Gouverneur du Texas.

Monsieur le gouverneur... Selon un accord conclu ce jour, le colonel James Bowie prend le commandement des volontaires de la garnison et le colonel W.B. Travis celui de l'armée régulière et des volontaires de la cavalerie. Les ordres et toute correspondance seront désormais signés par l'un et l'autre, jusqu'au retour du colonel Neill.

W. Barrett Travis,
Commandant de la Cavalerie.
James Bowie,
Commandant des Volontaires.

CHAPITRE V

Avec une bruyante détermination, la garnison procéda à l'élection et, par une écrasante majorité, fit de Jim Bowie son commandant en chef, sans savoir que Bowie et Travis avaient déjà conclu un accord. Ayant ainsi affirmé leurs droits d'hommes libres et de volontaires sans discipline, les membres de la garnison rejoignirent leurs formations à la « cantina » et autres lieux intéressants.

Emmenant avec lui l'éclaireur Smith le Sourd, le colonel Neill partit vers sa famille.



La moitié de la garnison suivit Crockett jusqu'au quartier général, au milieu des cris, des éclats de rire et des prières.

par
STEVE FRAZEE
traduit de l'anglais par
RENÉE TESNIÈRE
publié aux Éditions FRANCE-EMPIRE

Cet après-midi-là, au quartier général, Bowie et Travis passèrent en revue la liste des travaux indispensables à Alamo. L'officier du Génie de la garnison, le major G.B. Jameson, enrhumé et fiévreux, traça les grandes lignes de ce qu'on avait déjà accompli.

— Ce n'est pas grand-chose en face de ce qui reste à faire, dit-il. Nous disposons de quatorze canons utilisables. Il nous faut encore cinq plates-formes de terre pour les y placer. Il nous faut aussi des rampes de tir. Le balcon qui fait le tour de l'église à l'intérieur doit être réparé, pour que des tireurs puissent s'y tenir. Il nous faut encore un puits : le canal actuel peut facilement être coupé. Nous devrions naturellement disposer à l'extérieur de retranchements quelconques, avec des tranchées reliées aux murs de la plaza.

Travis se rejeta contre le dossier de sa chaise. Commander était magnifique ; mais se préoccuper de tous les petits détails était moins drôle.

— J'obtiens quelques résultats, dit le major Jameson, en employant des officiers. Ce sont les seuls qui soient disposés à travailler.

Travis prit feu aussitôt :
— Je vais donner l'ordre qu'on flanque en prison tous les tire-au-flanc !

— Vous avez déjà essayé de ce moyen, dit Bowie. Je ne vous promets rien, mais laissez-moi voir ce que je peux faire.

Travis tendit l'oreille : un tumulte venant de se déclencher au voisinage de la grand-place.

— Que font-ils encore ? Ils s'entre-tuent ?

— Un instant, dit Bowie, qui alla jusqu'au seuil pour mieux entendre. C'est bien ce que je pensais : c'est le nom de Davy Crockett qu'ils sont en train de hurler, là-bas.

Le major Jameson sauta sur ses pieds.
— Davy Crockett ! Serait-ce que Davy Crockett est là ?

Travis et lui allaient se précipiter dehors comme deux gosses impatientes, mais Travis reprit conscience de sa dignité d'officier :

— Un moment, major ! Allez là-bas, présentez mes compliments au colonel Crockett et dites-lui que je sollicite sa présence au quartier général.

Baissant la tête, Bowie se permit un sourire.

La moitié de la garnison suivit Crockett jusqu'au quartier général, au milieu des cris, des rires et des prières : les hommes réclamaient des histoires. Pareil à un géant, il arriva à grandes enjambées : c'était un gaillard de six pieds de haut, et son visage coloré et souriant portait la désarmante expression d'un rustaud de village.

Malgré tout son désir de maintenir sa dignité, Travis se retrouva à la fenêtre, aussi naïvement émerveillé que les hommes qui se pressaient autour de Crockett.

— Eh ! Davy, réclama un broussard, raconte-nous l'histoire des ratons laveurs qui criaient : « Je me rends ! » dès qu'ils te voyaient épauler !

Le visage fendu d'une oreille à l'autre, Crockett s'arrêta sur la marche du seuil et parcourut des yeux la foule. Ils étaient tous prêts à rire avant même qu'il eût ouvert la bouche. Grand Dieu, pensa Travis, est-ce là vraiment Davy Crockett ? Cet homme en pantalon de cuir, mocassins et bonnet de fourrure ? Il avait beau savoir que l'imagination populaire se représentait Davy Crockett sous cet aspect, le voir ainsi vêtu dans la réalité était un choc.

(A suivre.)

(Photo Artistes Associés.)



LE TIBET

mystérieuse patrie du dieu vivant

SITUÉ au plein cœur de l'Asie, avec son million et demi de kilomètres carrés (trois fois la France), aux quatre cinquièmes désertique, le Tibet, de par sa situation, contrôle, a connu, au cours des âges, des invasions et occupations de toutes sortes (Mongols, Mandchous, Gourkhas, Chinois...), mais n'accède à l'autonomie réelle qu'en 1912. Très étendu au temps de l'Empire (sous le règne de Gung-Itson, il touchait à la Chine, à l'Inde, aux Mongols et aux Arabes), le Tibet fut passablement démantelé au début de ce siècle et, aujourd'hui, il y a plus de Tibétains hors des frontières qu'à l'intérieur du pays (1 800 000 pour 1 200 000 environ).

Dans ce curieux pays, où 80 habitants sur cent travaillent pour faire vivre les 20 autres, les quelques propriétés qui n'appartiennent pas précisément à ces 20 individus sont détenues, soit par le Dalaï Lama, soit par l'une des 150 familles nobles qui ont con-

centre qu'en peu d'autres endroits dans le monde, il est vrai que le cadre dans lequel ils vivent est unique et incite au rapprochement avec la nature.

UNE REINCARNATION MIRACULEUSE

Si les Tibétains, connus des Chinois depuis 3 000 ans, étaient pour ceux-ci des voisins tumultueux, cet état de choses cessa à partir du XV^e siècle, lorsque Tsong-Kha-Pa, réformateur du Bouddhisme (ou de la secte Jaune) fonda, à quelques lieues de Lhassa, en 1407, le grand monastère de Dge-Ldon. Son disciple Dge-Hdun-Grup-Pa, descendant des anciens rois du Tibet, réunit le pouvoir temporel au spirituel et, reconnu pour une incarnation d'Avalokitesvara, un des cinq Dyāni-Bodhisattvas, devint le premier dalaï-lama.

C'est en 1933 que mourut Tub-Stan Rgya-mtsho, 13^e dalaï-lama. La tradition lamaïque veut qu'il s'écoule un laps de temps d'environ deux ou trois années avant que l'âme du défunt se reincarne dans le corps d'un nouveau-né.

Or, deux ans plus tard (1935), le régent qui gouvernait alors passa, au cours d'un déplacement, le long du lac Chü-ker-gye et eut soudain, dans les eaux tranquilles, la vision d'une lamaserie à toit d'or au pied de laquelle une route conduisait à une ferme à pignons d'un style étranger à celui de Lhassa. Les recherches effectuées par de nombreux lamas étant demeurées infructueuses, on fit appel à l'Oracle Officiel qui, après être entré en transe, désigna la province chinoise du Tching Haï (ancien territoire tibétain) comme terrain d'investigation. Or, quelle ne fut pas la stupeur des lamas de découvrir dans la région d'Amdo le paysage correspondant exactement à la

description du régent ! C'est alors qu'un petit enfant accourut vers eux en criant : « Lame ! Lame !... »

Ce bambin devait stupéfier toute la mission en donnant le nom de chacun de ses membres et en reconnaissant, au milieu d'objets divers, ceux qui avaient appartenu au 13^e dalaï lama défunt. Lhame Dhendup, est aujourd'hui le 14^e incarnation d'Avalokitesvara, mais a abandonné son nom roturier pour celui de Jeisum Jampel Ngawang Lobsang Yishey Tenzing Gyatso.

CINQ SIÈCLES D'HISTOIRE OU LES 14 DALAI LAMAS

Dge-hdon-grup-pa, (1474-1540)	1 ^{er} dalaï lama
Dge-hdon-rgya-mtsho, (1541-1586)	2 ^e dalaï lama
Ngag-dbang-rgya-mtsho, (1587-1644)	3 ^e dalaï lama
Yan-tan-rgya-mtsho, (1615-1682)	4 ^e dalaï lama
Nag-dbang-ble-bzang, (1682-1708)	5 ^e dalaï lama
Rin-tchen-tshang-dvags-rgya-mtsho, (1708-1750)	6 ^e dalaï lama
Ebe-brang-skal-ldan-rgya-mtsho, (1750-1805)	7 ^e dalaï lama
Khi-bzang-rgya-mtsho, (1805-1815)	8 ^e dalaï lama
Lung-rtogs-rgya-mtsho, (1815-1837)	9 ^e dalaï lama
Tshul-Krims-rgya-mtsho, (1837-1856)	10 ^e dalaï lama
Mkhas-grub-rgya-mtsho, (1856-1875)	11 ^e dalaï lama
Phrin-las-rgya-mtsho, (1875-1897)	12 ^e dalaï lama
Tub-Stan-rgya-mtsho, (1897-1933)	13 ^e dalaï lama
Jeisum Jampel Ngawang, (1935-...)	14 ^e dalaï lama

VOIR PAGES SUIVANTES

LE BOUDDHA VIVANT

Le mot français est la traduction du terme chinois HO-FO qui désigne les bonzes, ou supérieurs de lamasseries (couvents), dont le retour à la vie est constatée quelques années après leur mort. Les Mongols les appellent Khou-bilghan (réincarnés). Il y a environ 600 Bouddhas vivants (Tibet, Mongolie et Chine). Le Dalaï Lama est le plus éminent, et le plus célèbre d'entre eux. Toutefois, ces personnages ne sont pas réellement des Bouddhas (puisque les Bouddhas, par définition, gagnent à leur mort la félicité éternelle du Nirvana d'où ils ne peuvent donc revenir sur Terre), mais plutôt des Bodhisattvas, « grade » immédiatement inférieur dans la liturgie bouddhique.

Comme ils sont appelés à devenir des Bouddhas, on leur donne cette qualification par anticipation.

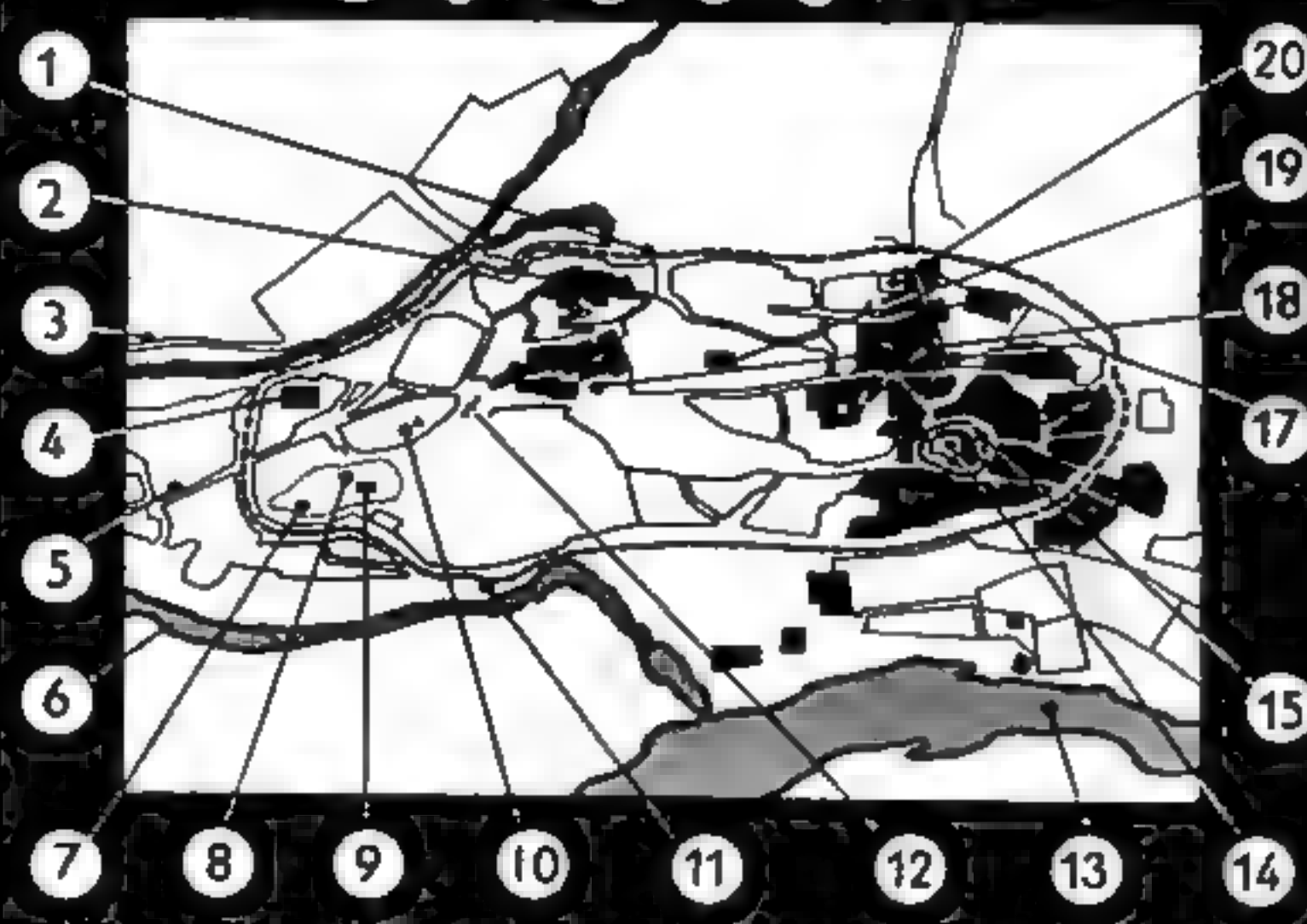
serve, depuis les temps reculés de la Royauté et de l'Empire, leur patrie-mère absolument intacte. Le Tibétain est très religieux et la fameuse formule sacrée « Om Mani padme oum » (Salut à toi, joyau dans le lotus) se retrouve partout, sur les toits des maisons, sur les banderoles qui flottent en haut des mâts, sur les omoplates d'animaux accrochées dans les arbres, sur les rochers, sur les pierres et sur les centaines de milliers de moulins à prières de toutes dimensions, qui sont considérés comme objets de première utilité.

Bien que son pays soit une immense étendue de roches froides et silencieuses, le Tibétain est un homme gai et enjoué. Il n'est que de le voir l'été, lorsqu'après avoir dressé de grandes tentes au bord des ruisseaux et des torrents, il chante et danse, raconte des histoires et se gorge de lait de yak fermenté. Les sujets du Dalaï Lama sont d'un commerce agréable et se mettent en quatre pour rendre service. Il se dégage de leur mode de vie une sérénité et une paix que l'on ne ren-

PLAN DE LA VILLE DE LHASSA

1. LINGKHOR (Itinéraire des pèlerins) : les saints hommes qui désirent acquiescer du mérite l'effectuant à quatre pattes, la face toujours tournée vers le Potala (n° 2), et en se déplaçant de côté, le commun des mortels l'effectuant debout.
2. Potala, résidence d'hiver du Dalaï Lama.
3. Route de Shing-donghe et du monastère de Dre-pung.
4. Le monastère de Kun De lng.
5. La route de Norbu Lingka (résidence d'été du Dalaï Lama).
6. Bras nord de la rivière Kyi.
7. Autel des mille bouddhas (sculpté à même la roche), l'un des plus importants du Lingkor.
8. La colline de Tchagpari.
9. L'école de médecine.
10. Source minérale réservée à la consommation personnelle du Dalaï Lama.
11. Bagagelling (porte de l'Ouest).
12. Rivière Kyi.
13. Le Tsug-Lag-Khang (grand temple).
14. Le Barkhor (Itinéraire de la petite Promenade sainte).
15. Centrale électrique.
16. Quartier de Shä.
17. Résidence de la famille du Dalaï Lama.
18. Monastère de Re-Me-Tche.

LHASSA



NOTRE PROCHAIN PILOTORAMA
L'ILE DE LA TORTUE

LHASA

Pilote



28. Bouddha vivant, en costume d'ap-
parat. — 29. Cavalier de l'armée ti-
bétaine. — 30. Danseur sacré (Baldon
Lhama, un des suppôts du dieu de
l'enfer, Yama). — 31. Danseur sacré :
(exécutant la danse des squelettes vi-
vants, esprits de disparus qui viennent
punir les méchants sur cette terre). —
32 et 33. Danseurs sacrés repré-
sentant d'autres suppôts de Yama. —
34. Masque de danseur sacré repré-
sentant le cruel Gombo, chef des dé-
mons. — 35. Masque de danseur
sacré représentant Yama, le dieu
de l'enfer. — 36 et 37. Masques
de danseurs sacrés représentant des

démons de Gombo. — 38. Chef des
Butsang Ngolok et sa femme (tribu
tibétaine montagnarde des confins du
Koukou-nor). — 39. Servante des
Butsang Ngolok, avec la chevelure
typique qui comporte 108 tresses en
l'honneur des 108 volumes du livre
sacré tibétain : le Kandrak ; au bas
de ces tresses est accrochée toute sa
fortune (pièces de cuivre, morceaux
d'ambre, etc.). — 40. Femme des
tribus tibétaines des montagnes du
Sikiang. — 41. Soldat du roi de Muli
(Sikiang). Ces territoires appartenaient
autrefois au Tibet dont ils ont conser-
vé la coutume et la religion. — 42.

Danseur sacré de Cham-chou
se du Chapeau Noir. — 43. Officiel.
Le Dalai-Lama, ainsi
hauts dignitaires tibétains,
coeur à ces visionnaires
conduite des affaires officielles
recherche des bouddhas vi-
— 44. Dignitaire secrétaire
— 45. Moine mendiant qui
semble des fonds pour son
tère). — 46. Moine officiel
amcenseur. — 47. Lama
mour. Ce saint homme, qui
une matrice de bronze ayant
lignes de petits bouddhas et
applique son moule sur de



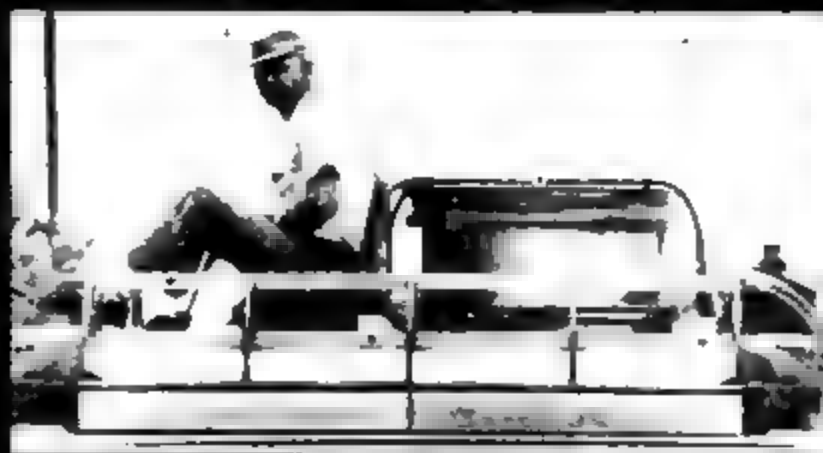
1. Chaîne du Nyenchantangha. — 2. Les appartements privés du Dalai-Lama (teintés en ocre alors que le reste du palais est blanc). — 3. Mausolée sacré. Sur la terrasse du Potala, abrité par un toit recouvert d'or brut, reposent les restes des Dalai-Lamas défunts. Le 13^e Dalai-Lama, mort en 1933, repose pour sa part sous un toit (en or) d'une tonne. — 4. Bagogaling (porte de l'Ouest). — 5. Un Chortien, monument religieux symbolisant les 5 éléments : la base carrée, la terre ; le bulbe renversé, l'eau ; la colonne tronquée, le feu ; le croissant de lune, l'air ; la boule intérieure, l'éther. — 6 et 7. Moulins à prières.

— 8. Drapeau du Tibet. — 9. Femme tibétaine de la noblesse en costume d'apparat. — 10. Femmes de dignitaires en tenue de cérémonie. — 11 et 12. Population civile. — 13 et 14. Dignitaires de 5^e classe. — 15, 16, 17, 18. Ge long (moines) et Ge tsoul (novices). — 19. Ge bkoi : moines chargés du maintien de l'ordre au cours des manifestations et des fêtes. — 20. Chef des Bou dzad. — 21. Bou dzad (musicien et réciteur d'hymnes). — 22. Ge Nyen : serviteur laïque. — 23. Vénérable abbé ministre. — 24. Officier de l'armée de 5^e classe en tenue de cérémonie. — 25. Général en chef de l'armée en petite tenue. — 26. Kham-po : abbé ou directeur de monastère. — 27. Moine musicien.

Chem-s'homa (Duo-
Noir). — 43. Oracles
Lama, ainsi que les
tibétains, ont ra-
tionnaires pour le
sacres officielles ou le
sacres vivants. —
44. Secrétaire de 4^e cl.
andant-quêteur (rue-
né pour son monas-
tère officiel avec son
47. "Lama" — impri-
homme, qui passe de
broux ayant des con-
boudhis en effigie,
pou sur de la terre,

de la gloire, de la puissance, voire
même l'eau des torrents, car chaque
impression lui rapporte du mérite. Il
tient à la main un petit sac d'or,
et il a soin de faire l'offrande de
quelques grains à chaque impression.
— 48. Moine mendiant avec son
moulin à prières. Dans ce dernier est
inscrite la fameuse formule « Om
Mani Padme hum » qui, à chaque
tour de son moulin, lui confère éga-
lement du mérite.
Ce mérite s'acquiert de différentes
façons, que ce soit en faisant tourner
un moulin à prières géant (49) ou un
bâton avec quelques chiffons (50).

l'auto ?



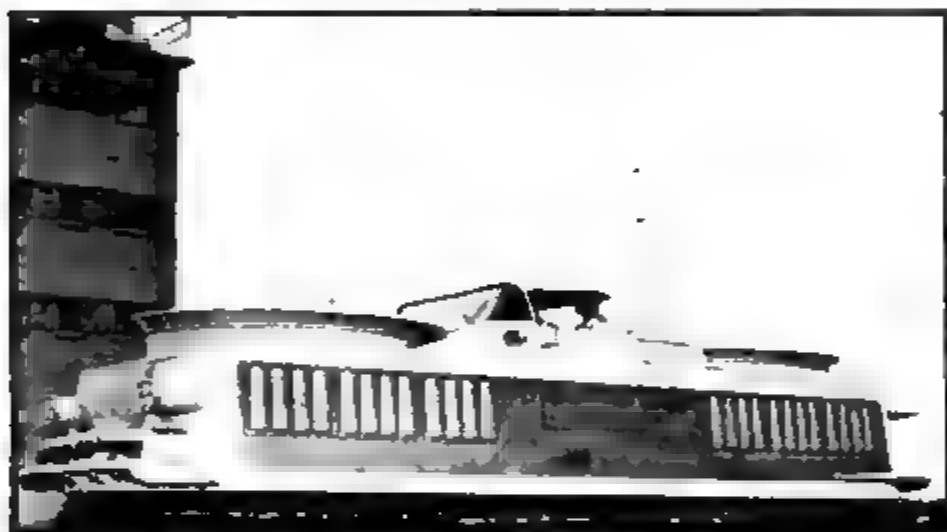
Véritable kart sans roues, le petit engin du docteur Bertelsen se déplace à 65 km/h à une altitude de 15 cm. Il est équipé d'un moteur de 72 CV et se pilote par des volets latéraux qui s'ouvrent ou se ferment à volonté.

par
Jacques
GAMBU

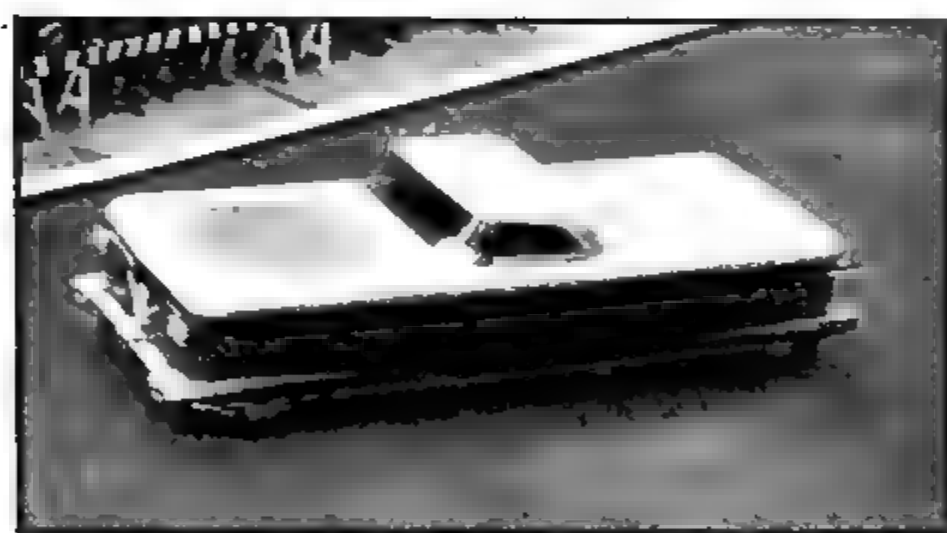
Les voitures de demain auront-elles encore des roues ? On peut se poser cette question lorsqu'on voit le nombre sans cesse plus grand de nouveaux véhicules qui prennent forme un peu partout. Tous prétendent ouvrir une ère nouvelle dans l'histoire des transports en supprimant les frottements des roues sur le sol. Pour cela, ils suppriment la cause même du frottement, c'est-à-dire les roues... Celles-ci sont remplacées par une sorte de coussin d'air qui maintient la machine à quelque distance du sol. Si bien que ce sol peut tout aussi bien être de l'eau ! Cependant, nous n'en sommes qu'au stade des études et, si quelques prototypes ont donné satisfaction, la grande série n'a encore pas atteint les GEM.



L'importante firme américaine Curtiss-Wright a d'abord réalisé ce GEM de 200 CV qui évoluait à 48 km/h à 30 cm de hauteur et grimpait même des côtes de 6 %...



...puis étudia une véritable voiture à coussin d'air baptisée « Air Car » qui volait à 96 km/h et à 25 cm du sol ou de l'eau, grâce à ses deux ventilateurs énormes...



...et sort maintenant une authentique automobile sans roues. Mais son moteur de 300 CV ne peut guère emporter que trois passagers. Est-ce la voiture de l'avenir ?

GEM ? Ces trois lettres signifient, en anglais, « Ground Effect Machine », soit : machine à effet de sol. Expliquons-nous : lorsqu'un planeur ou un avion léger s'apprête à atterrir, le pilote s'aperçoit que son appareil, à proximité du sol, ne descend plus aussi vite qu'auparavant. Cela est dû au fait qu'il existe un certain bourrage d'air entre les ailes de l'appareil et le sol, bourrage qui n'existe pas à plus haute altitude puisque rien ne s'oppose à ce que l'air, chassé vers le bas par les ailes, ne continue son mouvement. Le même phénomène s'observe sur les hélicoptères dont le rotor envoie une grande quantité d'air vers le bas. Si le sol est assez près, il s'oppose à ce mouvement et provoque un bourrage qui « porte » l'appareil beaucoup mieux. Cet effet a tout naturellement été nommé « effet de sol ».

Si donc, on arrivait à maintenir cet effet de façon constante, on pourrait soulever n'importe quoi au-dessus du sol, et ce n'importe quoi pourrait alors évoluer sans offrir la moindre résistance de frottement...

Une nouvelle génération de véhicules est ainsi née et ces véhicules sont séparés du sol par une sorte de coussin d'air, coussin d'apparence immatérielle puisque invisible. Mais ce coussin présente des fuites, tout autour du véhicule et il faut alors annuler ces fuites en alimentant constamment le coussin qui supporte l'engin. Nous sommes placés dans le cas d'un homme assis sur un ballon percé, qu'il faudrait constamment regonfler pour maintenir une certaine pression à son intérieur.

L'air comprimé qui maintient les GEM au-dessus du sol est donc constamment renouvelé grâce à un ventilateur qui aspire l'air par le haut et le rejette en-dessous, entre le fond du véhicule et le sol.

Il n'y a, par conséquent, plus aucun contact entre le GEM et le sol ou l'eau ou toute surface plane. Si l'on veut faire avancer ce GEM, il faudra donc trouver un système particulier, car si les roues d'une voiture frottent sur la route et demandent de la puissance pour vaincre ce frottement, ce sont bien elles qui font avancer l'ensemble, précisément parce qu'elles prennent appui sur le sol. Comme, avec les GEM, il n'existe plus aucun contact, il faut trouver autre chose... Nous voilà donc obligés de considérer le GEM comme un avion qui volerait toujours en rase-mottes, mais comme un avion tout de même. Pour le faire avancer, il y a l'hélice ou la propulsion par réaction. C'est cette dernière qui est la plus souvent utilisée et ceci pour la bonne raison que le

Le premier GEM de grandes dimensions fut le fameux « Hovercraft » anglais qui traversa la Manche à petite vitesse. Aujourd'hui, l'appareil a reçu un réacteur posé sur l'arrière de son pont, et qui lui permet d'atteindre une vitesse de près de 100 km/h. L'air nécessaire à la formation du coussin d'air est aspiré par le tunnel (1). En (2), des vannes guident cet air vers le ventilateur (3) à quatre pales, entraîné par le moteur (4) de 450 CV. (5) Air circulant vers le fond de coque et le tunnel gauche. (6) Air circulant vers le fond de coque et le tunnel droit. (7) Conduit d'air à section variable augmentant la pression. (8) Vanne dirigeant l'air soit vers l'avant, soit vers l'arrière du tunnel. (9) Tunnel arrière droit. Lorsque l'air y circule, l'appareil est propulsé vers l'avant. (10) Sortie de l'air de propulsion. (11) Gouverne agissant à la fois en profondeur et en inclinaison de l'appareil. (12) Gouverne de direction, placée, comme l'autre, dans le souffle d'air et par conséquent efficace, même lorsque l'appareil est immobile en l'air. (13) Tunnel avant droit. Lorsque ce tunnel est alimenté en air par la vanne 8, l'appareil recule. (14) Gouvernes de marche arrière, analogues à celles de marche avant (11 et 12). (15) Arrivée de l'air vers les conduits faisant le tour du fond de coque. (16) Conduits de l'air de sustentation (formation du coussin d'air). (17) Echappement de l'air par la fente inférieure des conduits. (18) Echappement de l'air par les conduits internes qui ne servent qu'à

(Photos Bell Company, Howard Levy, AGIP.)

GEM disposant d'une bonne réserve d'air comprimé, il suffit de chasser celui-ci dans un sens pour voir la machine avancer dans l'autre. Bien sûr, si l'on veut aller plus vite, il sera toujours possible d'ajouter une hélice aérienne ou un réacteur...

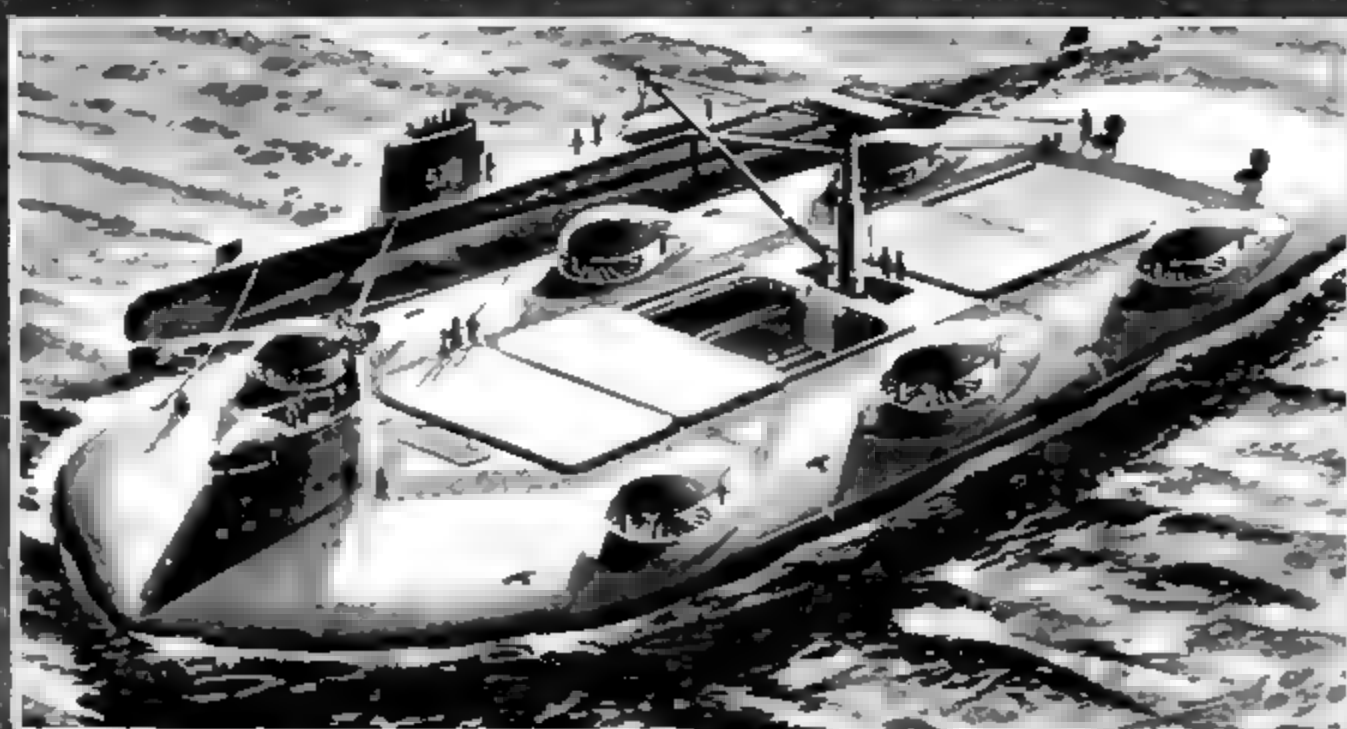
VOITURES ET CAMIONS SANS ROUES

Lorsque les premiers chercheurs se sont penchés sur la question, ils se sont aperçus que le « coussin d'air » avait d'autant plus d'intérêt que les dimensions de la machine étaient plus grandes. En effet, si une voiture a une longueur deux fois plus grande qu'une autre, sa surface d'appui est, elle, quatre fois plus importante. Comme les GEM tirent leurs qualités de vol de la surface qu'ils présentent face au sol, plus celle-ci sera grande et plus elle pourra supporter

Ce ne sont pas des véhicules de science-fiction, mais

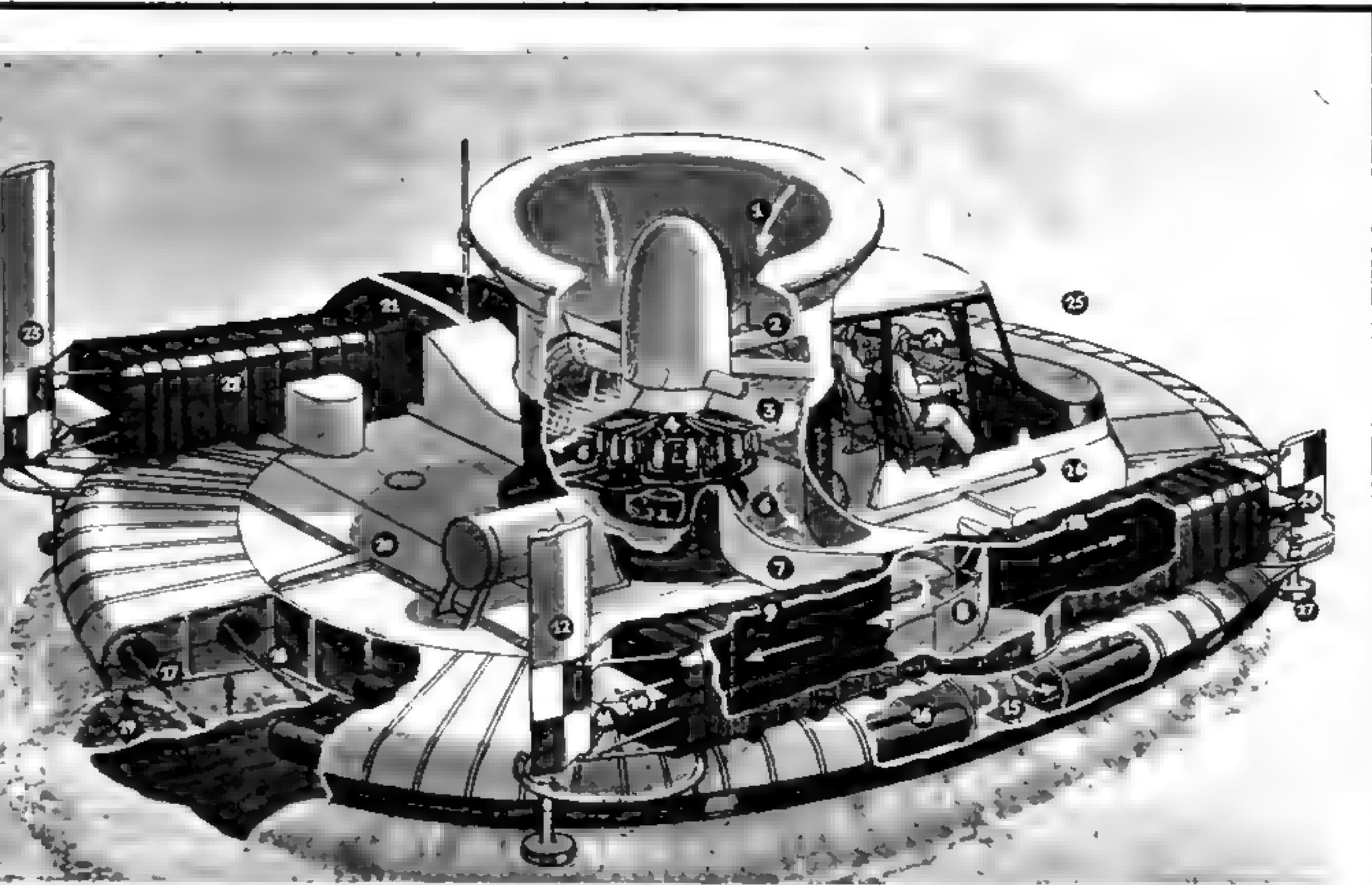


Aux Etats-Unis, le grand spécialiste des hélicoptères, Bell se penche sur les GEM et travaille sur des projets commandés par la Marine. Le coussin d'air permet de supprimer le frottement de la coque du bateau sur l'eau.



Bell étudie encore un véritable royaume, les sous-marin capable d'opérer en haute mer et qui, pour une puissance relativement faible, emporte une forte charge à une grande vitesse. Un tel bateau ne laisse aucune trace sur la mer la plus calme.

Mi-avion, mi-bateau, voici l'auto de demain



la stabilité de l'appareil. (19) Direction de la force de sustentation créée par le coussin d'air et soulevant l'appareil hors de l'eau (ou au-dessus du sol). (20) Carénage protégeant les commandes des gouvernes. (21) Chambre contenant la vanne gauche analogue à la vanne droite (8). (22). Tunnel arrière

gauche (pour la propulsion vers l'avant, comme nous l'avons dit pour le tunnel (19)). (23) Gouverne de direction gauche. (24) Poste de pilotage biplace. (25) Sens de déplacement de l'appareil vers l'avant. (26) Compartiment des commandes de l'appareil. (27) Patins de repos de l'appareil sur le sol.

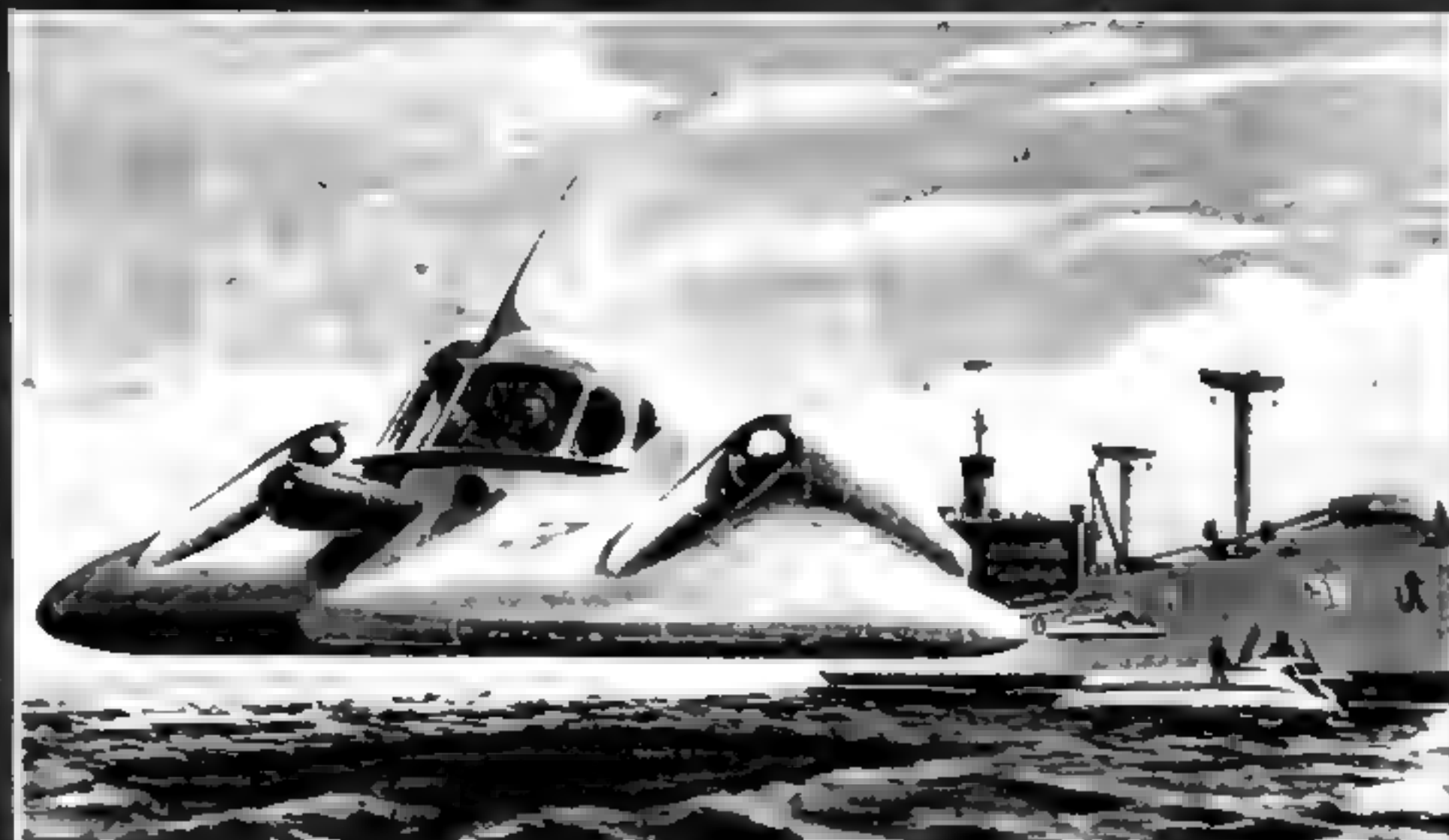
de charge. Les modèles en cours d'étude n'hésitent pas à être des monstres de plusieurs centaines de tonnes qui « voleront » non plus à quelques centimètres de hauteur, mais à quelques mètres... Et comme il suffit de trouver en-dessous de soi une surface plus dure que l'air, les véhicules s'échapperont facilement de la terre et pourront évoluer au-dessus de l'eau. Sans aucune modification, la voiture amphibie est trouvée ! Si bien que les GEM de l'avenir ressembleront indifféremment à une auto, un camion ou un bateau. Aux Etats-Unis, des travaux extrêmement sérieux sont en cours et, dans quelques mois, on va voir apparaître des véhicules entièrement nouveaux qui révolutionneront le transport. Plus besoin de routes à l'entretien coûteux ! Les GEM de demain pourront aller partout, sur le sol, le sable, l'eau, pour peu que le terrain ne présente pas d'ondulations plus hautes que leur alti-

tude de vol... Mais il ne faudra pas que le GEM passe au-dessus d'un trou important, car l'effet de sol sera diminué et l'engin retombera alors par terre sans pouvoir se dégager, son coussin d'air se dégonflant subitement en s'engouffrant dans le trou...

D'autres études sont en cours et, en France, on travaille sur un projet de métro sur coussin d'air. Un métro qui serait rudement confortable et silencieux ! D'autres applications sont déjà entrées dans les mœurs. La plus modeste n'est-elle pas cet aspirateur qui, en fonctionnement, se maintient à quelques centimètres au-dessus du plancher et que la ménagère peut déplacer sans aucun effort ?

Le frottement, voilà l'ennemi ! Avec le « coussin d'air », il est définitivement vaincu et il faut s'attendre à voir une multitude de machines connaître un sensationnel progrès, pour le plus grand bien des hommes...

des projets adoptés par l'U.S. Navy



Autre projet de Bell, un GEM d'attaque - remplaceur - peut être un jour les actuelles vedettes lance-torpilles. Deux pilotes placés à l'avant dirigeront l'appareil à grande allure grâce au radar et lanceront leurs torpilles aussitôt, puis disparaîtront.

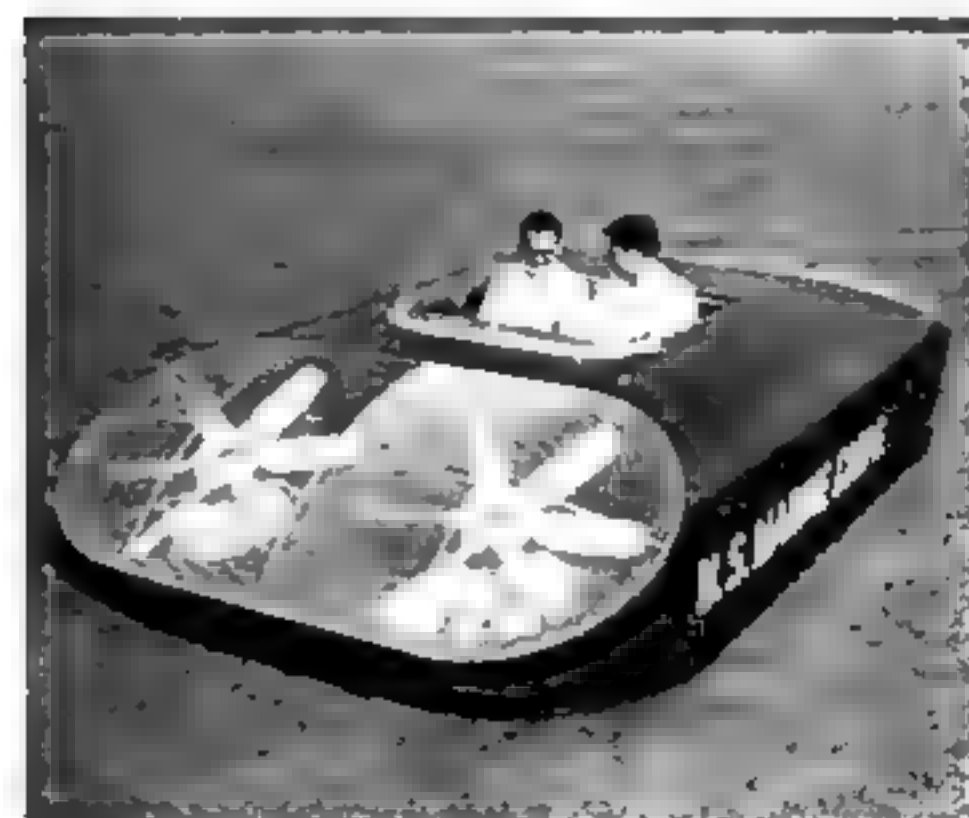
Pour vous, quand vous aurez 20 ans



L'Université de Princeton (U.S.A.) étudie un modèle ayant la forme d'une soucoupe volante et qui évolue à 30 km/heure...



...et une sorte de scooter de l'air dont le ventilateur est disposé verticalement à l'avant de l'appareil. Vitesse : 15 km/heure.



Ce GEM du collège de Park comprend deux ventilateurs entraînés par deux moteurs de moto Triumph de 40 CV. Vitesse : 50 km/h.



Encore un scooter américain. Celui-ci vient d'être présenté en Angleterre et peut évoluer à 20 cm au-dessus de l'eau ou du sol.



C'est après avoir expérimenté ce scooter que la firme Bell a étudié les modèles que vous voyez au bas de cette page...



maintenant que tu es un "Grand" tu dois écrire avec

VISOR Pen 7

C'est le meilleur stylo. Sa plume est garantie 15 ans, il se recharge en 7 secondes avec ses cartouches en plastique incassable qui permettent 73 pages d'écriture. Tu peux avoir avec le VISOR PEN 7 le stylo de l'homme moderne. Tu as un important choix de nouveaux coloris. Tu trouveras ton VISOR PEN 7 ainsi que les cartouches de rechange chez ton papeter habituel.



IL EXISTE EN :
Noir, Tango,
Gris-éléphant,
Blanc-hermine,
Bleu-pétrole,
Vert-foncé,
Bordeaux, Jade.

12 N.F. 50

EN VENTE DANS TOUTES
LES BONNES MAISONS

ÉTUÉ 5 CARTOUCHES 1 ml
3 COULEURS D'ENCRE LAVABLE
NOIRE - ROUGE - BLEUE

VISOR Pen 7

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :
EDACOTO - GOLD STARRY - MALLAT
EVERGOOD - SOMA - WALK OVER



Nicolas "CLIC !"

JUSTE quand j'allais partir pour l'école, le facteur a apporté un paquet pour moi, c'était un cadeau de maman : un appareil de photo ! Ma maman, c'est la plus gentille du monde !

« Elle a de drôles d'idées, la mère, a dit papa à maman, ce n'est pas un cadeau à faire à un enfant. » Maman s'est fâchée, elle a dit que pour papa, tout ce que faisait sa mère (sa maman), ne lui plaisait pas, que ce n'était pas malin de parler comme ça devant l'enfant, que c'était un merveilleux cadeau, et moi j'ai demandé si je pouvais commencer mon appareil de photo à l'école et maman a dit que oui, mais attention de ne pas me le faire confisquer. Papa, il a haussé les épaules, et puis il a regardé les instructions avec moi et il m'a montré comment il fallait faire. C'est très facile.

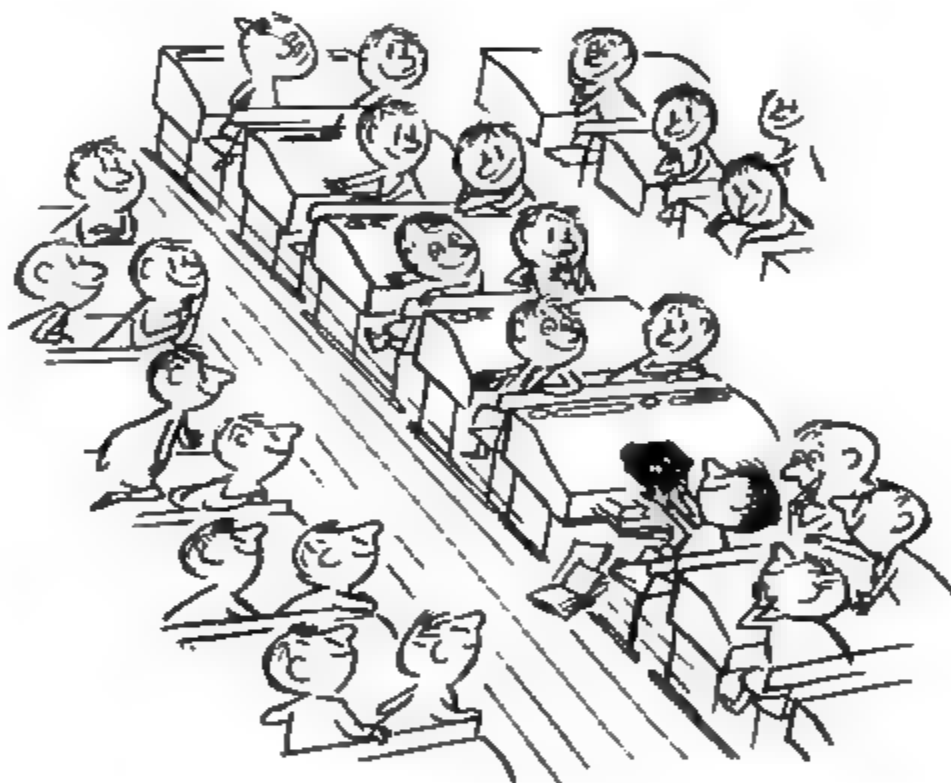
En classe, j'ai montré mon appareil de photo à Alceste qui est assis à côté de moi, et je lui ai dit qu'à la récré, on ferait des tas de photos. Alors, Alceste s'est retourné et on a parlé à Eudes et à Rufus qui sont assis derrière nous, ils ont prévenu Geoffroy, qui a envoyé un petit papier à Maixent, qui l'a passé à Jonchka, qui a réveillé Clotaire, et la maîtresse a dit : « Nicolas, répétez un peu ce que je viens de dire. » Alors moi, je me suis levé et je me suis mis à pleurer, parce que je ne savais pas ce que la maîtresse avait dit : pendant qu'elle parlait, j'avais été occupé à regarder Alceste par la petite fenêtre de l'appareil. « Qu'est-ce que vous cachez sous votre pupitre ? » a demandé la maîtresse. Quand la maîtresse vous dit « vous », c'est qu'elle n'est pas contente, alors moi, j'ai continué à pleurer, et la maîtresse est venue, elle a vu l'appareil de photo, elle me l'a confisqué, et puis elle m'a dit que j'avais un zéro. « C'est gagné », a dit Alceste, et la maîtresse lui a donné un zéro aussi et elle lui a dit de cesser de manger en classe, et ça, ça m'a fait rigoler, parce que c'est vrai, il mange tout le temps, Alceste.

« Moi, je peux répéter ce que vous avez dit, mademoiselle », a dit Agnès, qui est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse, et la classe a continué. Quand la récré a sonné, la maîtresse m'a fait rester après les autres et elle m'a dit : « Tu sais, Nicolas, je ne veux pas te faire de peine, je sais que c'est un beau cadeau que tu as eu. Alors, si tu promets d'être sage, de ne plus jouer en classe et de bien travailler, je t'enlève ton zéro et je te rends ton appareil de photo. » Moi, j'ai drôlement promis, alors la maîtresse m'a rendu l'appareil et elle m'a dit de rejoindre mes petits camarades dans la cour. La maîtresse, c'est simple : elle est chouchette.

Quand je suis descendu dans la cour, les copains m'ont entouré. « On ne s'attendait pas à te voir », a dit Alceste qui mangeait un petit pain beurré. « Et puis, elle t'a rendu ton appareil de photo ! » a dit Jonchka. « Oui, j'ai dit, on va faire des photos, mettez-vous en groupe ! » Alors, les copains se sont mis en tas devant moi, même Agnès est venu. L'ennui, c'est que dans les instructions, ils disent qu'il faut se mettre à quatre pattes, et moi j'ai encore des petites jambes. Alors, c'est Maixent qui a coupé les pas pour moi, parce que lui, il a des jambes très longues avec des gros genoux sales, et puis, il est allé se

mettre avec les autres. J'ai regardé par la petite fenêtre pour voir s'ils étaient tous là, la tête d'Eudes, je n'ai pas pu l'avoir parce qu'il est trop grand et la moitié d'Agnès dépassait vers la droite. Ce qui est dommage, c'est le sandwich qui cachait la figure d'Alceste, mais il n'a pas voulu s'arrêter de manger. Ils ont tous fait des sourires, et clic ! j'ai pris la photo. Elle sera terrible !

« Il est bien ton appareil », a dit Eudes. « Bah ! » a dit Geoffroy, à la maison, mon papa m'en a acheté un bien mieux, avec un flash ! » Tout le monde s'est mis à rigoler, c'est vrai, il dit n'importe quoi, Geoffroy. « Et c'est quoi, un flash ? » j'ai demandé. « Ben, c'est une lampe qui fait pipi ! comme un feu d'artifice, et on peut photographier la nuit », a dit Geoffroy. « Tu es un menteur, voilà ce que tu es ! »



J'ai dit : « Je vais te donner une claque », m'a dit Geoffroy. « Si tu veux, Nicolas, a dit Alceste, je peux te tenir l'appareil de photo. » Alors, je lui ai donné l'appareil, en lui disant de faire attention, je me méfiais parce qu'il avait les doigts pleins de beurre et j'avais peur que ça glisse. Nous avons commencé à nous battre, et le Bouillon, c'est notre surveillant, mais ce n'est pas son vrai nom, est arrivé en courant et il nous a séparés. « Qu'est-ce qu'il y a encore ? », il a demandé. « C'est Nicolas, a expliqué Alceste, il se bat avec Geoffroy parce que son appareil de photo n'a pas de feu d'artifice pour la nuit. » Ne par-

lez pas la bouche pincée, a dit le Bouillon, et qu'est-ce que c'est cette histoire d'appareil de photo ? » Alors Alceste lui a donné l'appareil, et le Bouillon a dit qu'il avait bien envie de le confisquer. « Oh non ! m'sieur, oh non ! » j'ai crié. « Bon, a dit le Bouillon, je vous le laisse, mais, regardez-moi bien dans les yeux, il faut être sage et ne plus se battre, compris ? » Moi j'ai dit que j'avais compris, et puis je lui ai demandé si je pouvais prendre un photo. Le Bouillon, il a eu l'air tout surpris. « Vous voulez avoir une photo ? » il m'a demandé. « Oh oui, m'sieur », j'ai répondu. Alors, le Bouillon, il a fait un sourire, et quand il fait ça, il a l'air tout gentil. « Hé, hé, il a dit, hé, hé, bon, mais fais vite, parce que je dois sonner la fin de la récréation. » Et puis, le Bouillon s'est mis sans bouger au milieu de la cour, avec une main dans la poche et l'autre sur le ventre, un pied en avant et il a regardé loin devant lui. Maixent m'a compté quatre pas, j'ai regardé le Bouillon dans la petite fenêtre, il était rigolo, clic, j'ai pris la photo, et puis il est allé sonner la cloche.

Le soir, à la maison, quand papa est revenu de son bureau, je lui ai dit que je voulais prendre un photo avec maman. « Écoute, Nicolas, m'a dit papa, je suis fatigué, range cet appareil et laisse-moi lire mon journal. » « Tu n'es pas gentil, lui a dit maman, pourquoi contrarier le petit ? Ces photos seront des souvenirs merveilleux pour lui. » Papa a fait un gros soupir, il s'est mis à côté de maman, et moi j'ai pris les six dernières photos du rouleau. Maman m'a embrassé et elle m'a dit que j'étais son petit photographe à elle.

Le lendemain, papa a pris le rouleau pour le faire développer, comme il dit. Il a fallu attendre plusieurs jours pour voir les photos, et moi j'étais drôlement impatient. Et puis, hier soir, papa est revenu avec les photos.

« Elles ne sont pas mal, a dit papa, celles de l'école avec tes camarades et le monstochu, là... Celles que tu as faites à la maison sont trop foncées, mais ce sont les plus drôles ! » Maman est venue voir et papa lui montrait les photos en lui disant : « Dis donc, il ne t'a pas gâtée, ton fils ! » et papa rigolait, et maman a pris les photos et elle a dit qu'il était temps de passer à table.

Moi, ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi maman a changé d'avis. Maintenant elle dit que papa avait raison et que ce ne sont pas des jouets à offrir aux petits garçons.

Et elle a mis l'appareil de photo en haut de l'armoire.

par SEMPÉ et GOSCINNY





Michel TANGUY



DESSINS : UDERZO

RESUME. — Michel Tanguy a miraculeusement retrouvé Darnier que tout le monde croyait mort. Pendant ce temps Laverdure et St-Héliar tentent de regagner Meknès, mais l'un des avions est touché.

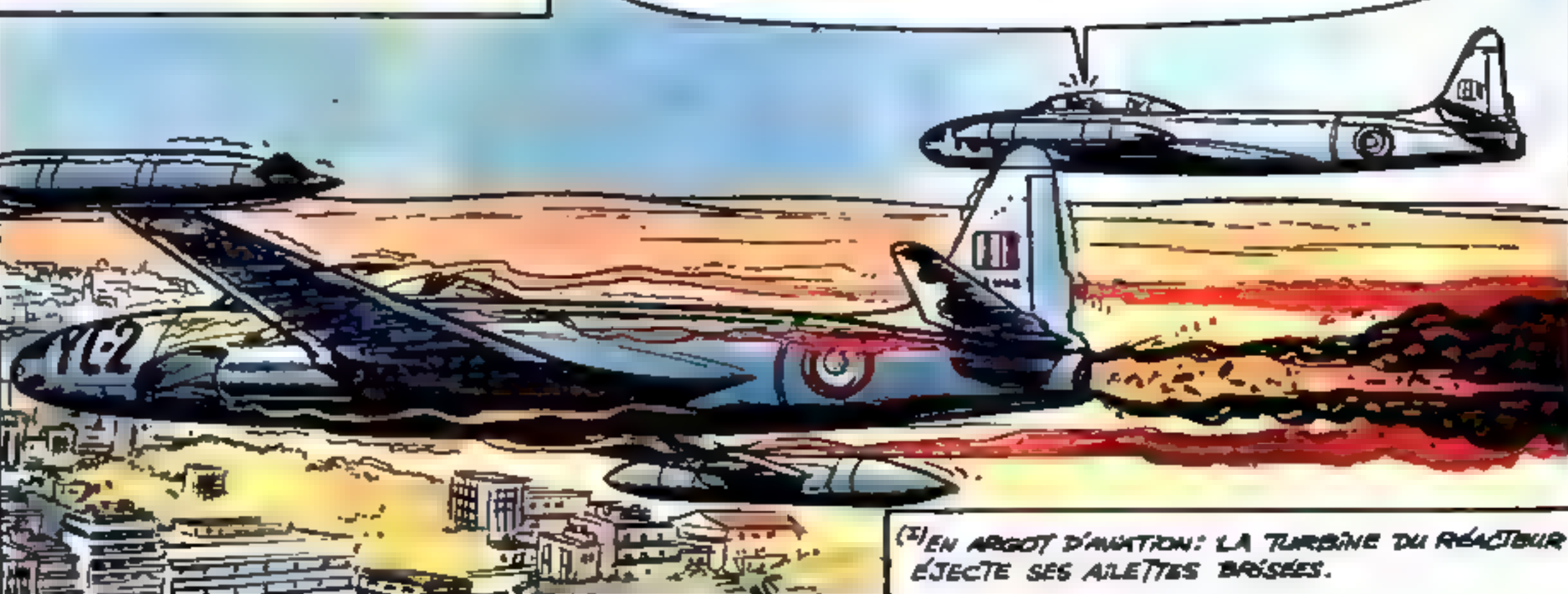
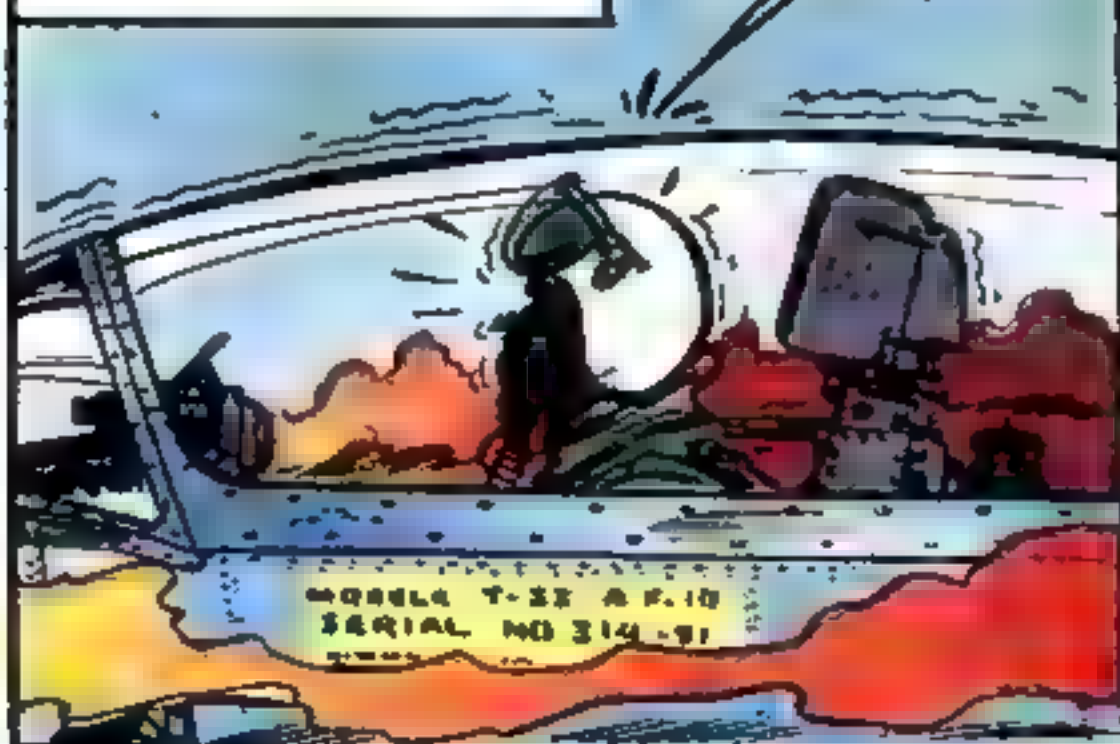
TEXTE : J.M. CHARLIER

UNE SÉRIE DE DÉTUNATIONS BRUTALES SECOURS LE Y-55 DE ST-HÉLIAR... LE RÉACTEUR HURLE, S'ÉMALLÈ, TANDIS QUE LA MEMBRANE VIBRE ET CRACHE COMME SI LE JET ALLAIT SE DÉSAGRÉGER...

21? LE... LE ZINC VA EXPLOSER!!!

AVANT MÊME ST-HÉLIAR, LAVERDURE A RÉALISÉ CE QUI SE PASSAIT À BORD DE L'APPAREIL DE SON AILIER...

OH!... LE... LE TURBO DE ST-HÉLIAR "CRACHE SES DENTS"!!! (K)



(K) EN ARGOT D'AVIATION: LA TURBINE DU RÉACTEUR ÉJECTE SES AILETTES BRISÉES.



ST-HÉLIAR! TU N'AS PLUS UNE SEULE CHANCE DE T'EN TIRER!... SAUTE!!! SAUTE!!!

SAUTER?!? MAIS... JE... JE SUIS JUSTE AU-DESSUS DE LA VILLE!!! SI... SI JE M'ÉJECTE, MON ZINC VA S'ÉCRASER AU MILIEU DES MAISONS!!!...

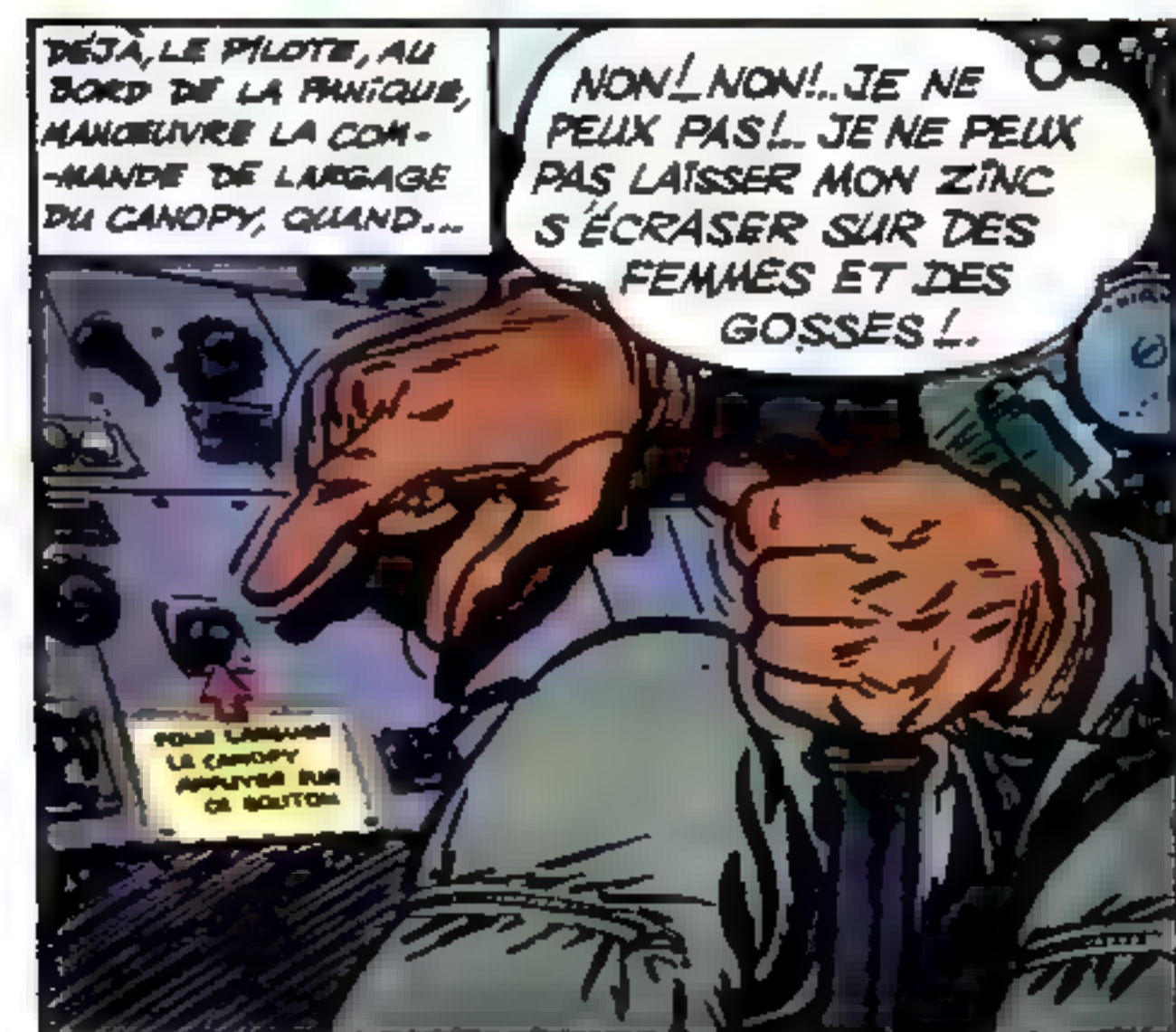


DE TOUTES FAÇONS, TU NE PEUX PLUS RIEN! POUR L'AMOUR DU CIEL, SAUTE!... DANS QUELQUES SECONDES, IL SERA TROP TARD!... TU SERAS TROP BAS!!!



L'ESPACE D'UN ÉCLAIR, UN BREF ET TERRIBLE COMBAT SE LIVRE DANS LE CERVEAU ENFIEVRE DE ST-HÉLIAR...

IL... IL A RAISON!... JE... JE N'AI PAS UNE CHANCE SUR MILLE... MON SACRIFICE SERAIT INUTILE...



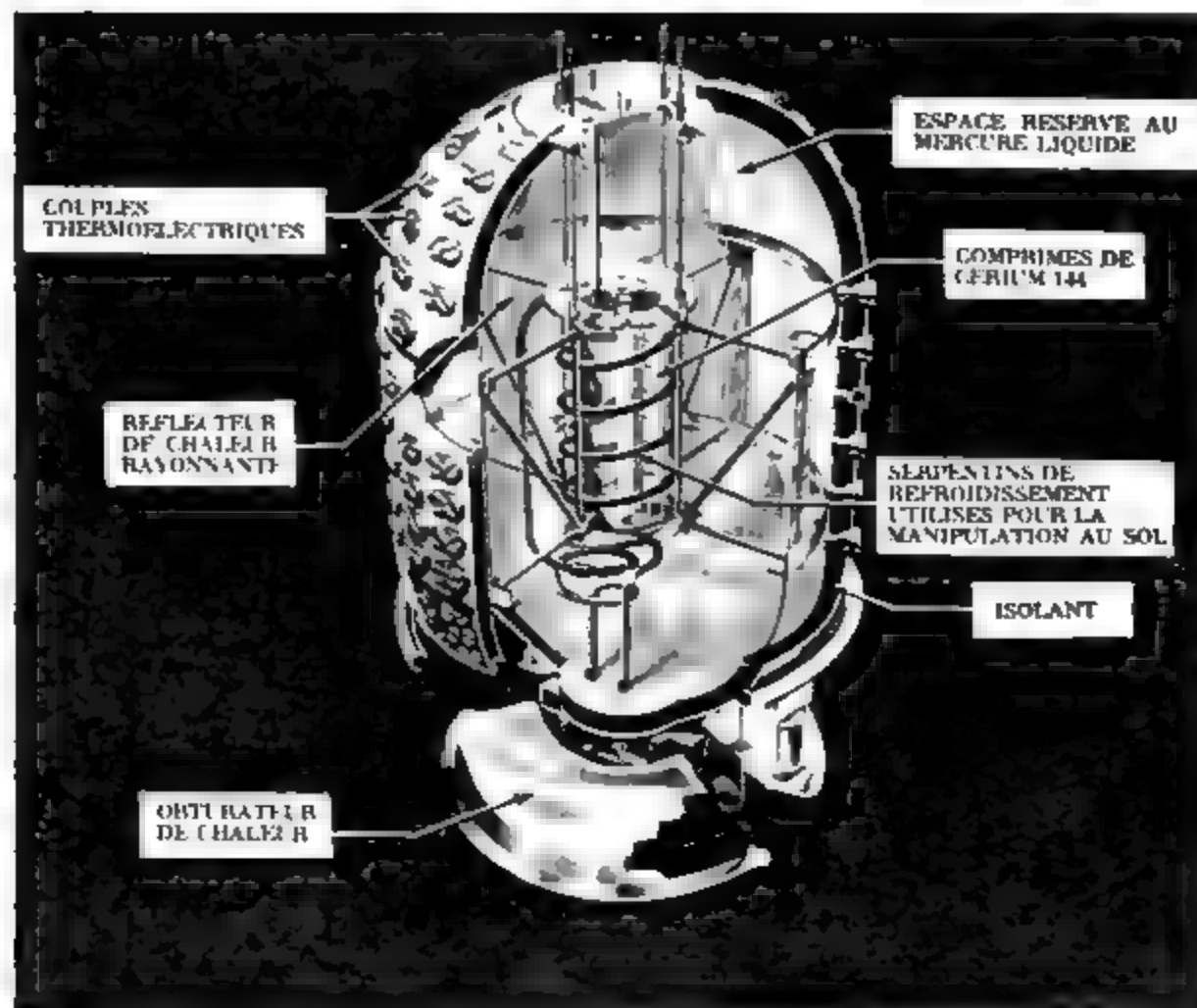
NON! NON!... JE NE PEUX PAS!... JE NE PEUX PAS LAISSER MON ZINC S'ÉCRASER SUR DES FEMMES ET DES GOSSES!...

CETTE LUTTE HÉROÏQUE DE ST-HÉLIAR CONTRE LA PEUR QUI LUI TENAILLE LE VENTRE N'A PAS DURÉ UN QUART DE SECONDE... DÉLIBÉRÉMENT IL BASCULE BRUTALEMENT SON AVION VERS LA LIMITE LA PLUS PROCHE DE LA VILLE, SACHANT QUE CETTE MANOEUVRE, EN LUI FAISANT PERDRE DE L'ALTITUDE, LUI ENLÈVE TOUTE CHANCE DE SE SAUVER EN S'ÉJECTANT...

N'EUSSÉ-JE QU'UNE CHANCE SUR DIX MILLE DE RÉUSSIR, IL FAUT QUE JE TENTE L'IMPOSSIBLE POUR ME JETER SUR UN COIN DÉGAGÉ!...

SAINT-HÉLIAR!!!
BON SANG!!!





LE "SNAP" VA OFFRIR A LA TERRE TOUT ENTIERE LES MEMES SPECTACLES DE TV

(Photos Atlantic-Press.)

LUCIEN BARNIER : LA MONDIOVISION carrousel de l'espace

D'ICI un an, les images de la télévision américaine pénétreront dans nos appartements. Nous verrons en direct les feux d'artifice de Cap Canaveral ou les festivités de Hollywood. Telle est du moins la promesse que vient de nous faire le docteur Rosen, éminent spécialiste des télécommunications spatiales aux Etats-Unis. La télévision mondiale, ou « Mondiovision », comme on l'appelle déjà, n'est plus une chimère. Elle a fonctionné partiellement lorsque le spoutnik n° V a expédié vers des antennes terrestres les miniques des petites chiennes « Fléchette » et « Ecureuil ». Il est donc tout à fait raisonnable de croire que des installations spatiales diffuseront des programmes publics de télévision, au cours des toutes prochaines années.

L'ASTRONAUTIQUE AU SECOURS DE LA TV

Si prestigieuse qu'elle soit, la télévision souffre néanmoins d'une grave infirmité. Comme les rayons lumineux

du soleil ou d'un phare, ses ondes ne peuvent contourner les obstacles. La moindre colline les arrête. Et même sur une plane infinie, la télévision ne porterait guère au-delà de quatre-vingts kilomètres à cause de la rotondité de la Terre. Si l'on veut gagner en rayon d'action, il est indispensable de hisser les antennes d'émission à de hautes altitudes. Hélas, chaque pays n'a pas un mont Everest à sa disposition; d'ailleurs, un émetteur construit sur le mont Everest ne porterait pas à plus de cent-cinquante kilomètres à la ronde. Il convenait donc de trouver une autre solution. Justement, l'astronautique se révèle capable d'édifier des installations cosmiques qui peuvent dominer de très haut notre planète, et sans qu'on ait besoin d'avoir un socle solide pour supporter ces constructions. Alors, les savants se sont mis à examiner de quelle manière des satellites artificiels de gros tonnage pourraient éventuellement jouer le rôle de relais de télévision, c'est-à-dire d'appareils qui reçoivent les ondes d'un émetteur central, les amplifient et les redistribuent dans la région environnante. La solution est actuellement en vue. On a appris à fabriquer des récepteurs et des émetteurs puissants qui tiennent peu de place du fait qu'ils comportent essentiellement des transistors. D'après les informations que m'ont données les savants américains, il est possible de monter un relais de télévision satellisé d'un poids maximum d'une tonne. Bien sûr, ce relais exige une grande quantité d'énergie électrique si l'on veut qu'il arrose une zone correspondant aux trois-quarts de l'Europe.

LE RELAIS TIENT SON « SNAP » EN LAISSE

C'est ce problème de l'alimentation en courant électrique des installations spatiales de la télévision qui a le plus préoccupé les savants. Mais les savants américains ont peut-être trouvé la solution, avec leur générateur atomico-électrique curieusement baptisé « SNAP-8 ». Ce « SNAP-8 », qui est l'œuvre de la Société « Atomics International », se compose tout simplement d'un réacteur atomique fournissant de la chaleur et d'un turbo-alternateur mû par de la vapeur de mercure. L'ensemble ne pèsera pas plus de quatre cents kilos, quand on aura terminé les perfectionnements actuellement envisagés. Et, pour ce supplément de poids de peu d'importance, le SNAP fournira tout de même une puissance de 35 kilowatts. Vous voyez donc cette étrange architecture : une plate-forme avec ses trois antennes, l'une recevant les signaux de la station terrestre qu'il faut relayer, la deuxième diffusant vers la Terre et la troisième attaquant un autre relais satellisé de la chaîne de « Mondiovision ». A quelque cent mètres de distance, au bout d'un câble d'acier, flotte le SNAP que l'on tient éloigné de l'appareillage télé pour des raisons de sécurité.

LE MANÈGE TOURNE AVEC LA TERRE

Quand on a eu tout calculé : relais et générateur de courant, on s'est aperçu qu'il fallait que ce manège de relais satellisés bouge le moins possible par rapport à la Terre. Vous savez que les satellites artificiels tournent autour de la Terre, généralement à une vitesse de 30 000 km/h, ce qui fait qu'ils bouclent un tour de Terre en une heure et demie environ. On peut difficilement admettre que des relais de télévision défilent à cette

allure de bolides. Pourtant, nous avons un satellite naturel, la Lune, qui tourne beaucoup plus lentement : en 29 jours. Entre ces deux extrêmes, il y a une solution raisonnable. A l'altitude 36 500 kilomètres, un satellite lancé au-dessus de l'équateur tourne autour du centre de la Terre en vingt-quatre heures, c'est-à-dire exactement à la même vitesse que l'écorce terrestre sur laquelle nous vivons. Par conséquent, un tel satellite nous paraîtrait constamment immobile, puisqu'il resterait à la verticale d'un point terrestre. Avec trois ou quatre de ces installations, nous avons notre réseau de télévision mondiale. Ce réseau est capable de diffuser simultanément deux programmes de télévision et douze programmes de radio. Les émissions de télévision seront réalisées sur une définition de 1 500 lignes. Selon les techniciens, l'adjonction d'un dispositif assez simple permettrait également de véhiculer des émissions TV en couleurs. Et, tous calculs faits, l'opération reviendrait en gros à 75 millions de NF.

LES ROBOTS AURONT DU TRAVAIL

Un problème reste à résoudre, c'est celui de l'entretien du réseau. On sait que les satellites artificiels qui sont lancés à proximité de la Terre sont condamnés, un jour ou l'autre, à retomber ici-bas. Dans le cas des satellites de télévision, cette chute est fâcheuse, d'abord parce qu'elle crée un trou dans la chaîne de relais de la Mondiovision, ce qui n'est pas irrémédiable si l'on tient en réserve des fusées de secours. Par contre, la chute du réacteur atomique pourrait comporter plus de risques. Il faudra donc à tout prix veiller à la bonne tenue du carrousel spatial. Ce sera la mission des robots.

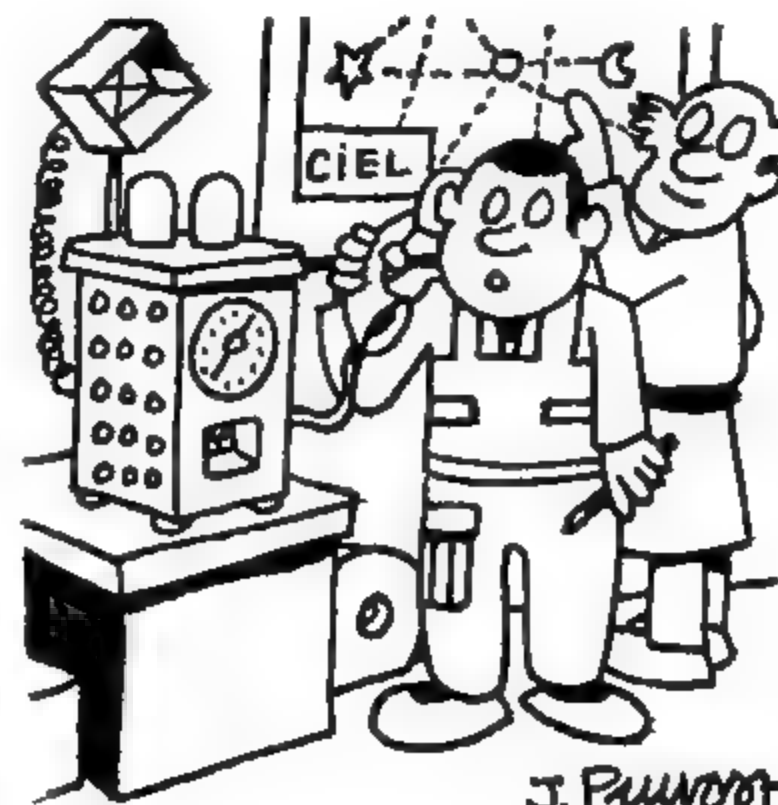
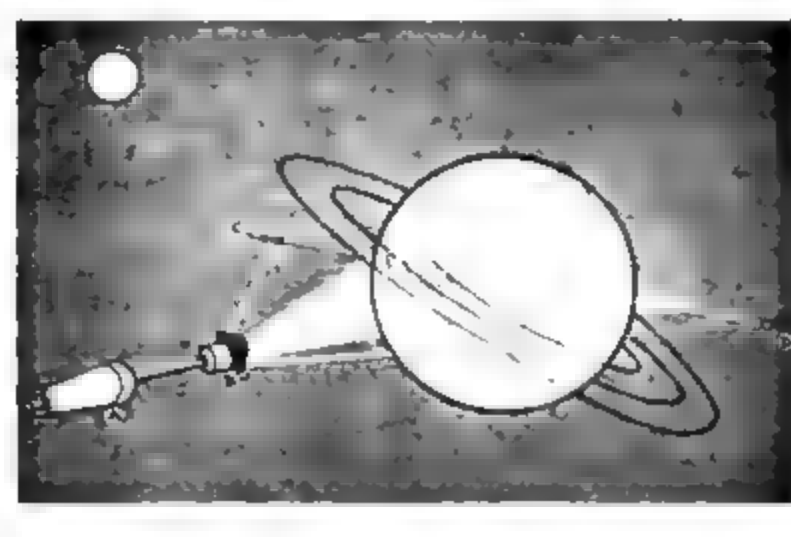
LES SECRETS DE LA MONDIOVISION

Projet américain du réseau de TV mondiale, avec trois stations, comportant chacune : récepteur, amplificateur et émetteur. Ces stations sont satellisées à 36 500 kilomètres d'altitude, sur une orbite qui fait un angle de 23 degrés Est avec l'équateur.

Chaque station comporte un générateur atomico-électrique SNAP-8 (A) qui alimente le relais proprement dit (B). On a éloigné le générateur SNAP (puissance 35 kilowatts) du relais, afin de limiter les effets radioactifs sur l'appareillage électronique du relais TV.

Mécanisme du réseau de Mondiovision : Un centre terrestre de TV attaque l'une des stations satellisées, par exemple la station C. L'antenne réceptrice de la station C capte l'émission provenant de la Terre. Elle amplifie cette émission, puis la diffuse sur deux antennes. L'une de ces antennes arrose une zone terrestre prévue, l'autre antenne étant dirigée sur la station B. Cette station B va couvrir une grande partie du continent américain et attaquer la station C qui, elle, distribuera les images sur l'Asie.

Dans ces conditions, le réseau de Mondiovision distribuera instantanément les images sur 75 % des territoires habités. Les 25 % restants seront couverts par des relais terrestres.



J. P. P. P.

— Il y a de la friture...
— La ligne doit passer par la constellation des Poissons.
(Dessin de J. Prevost, du « Figure ».)

Ces petites inventions ont fait le bonheur de leurs créateurs, elles vous feront peut-être sourire !

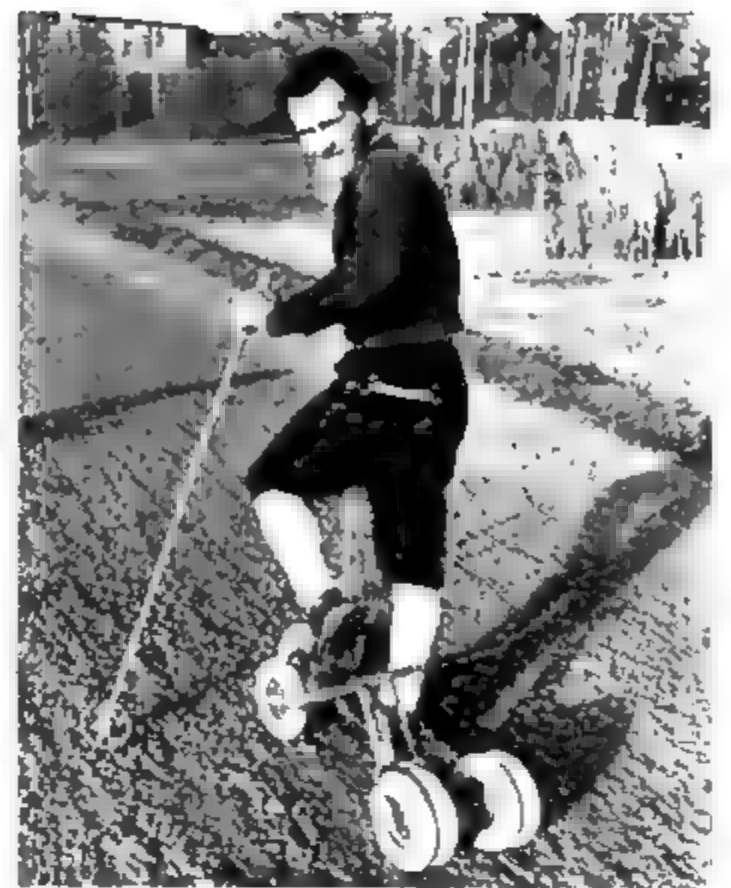


Une machine idéale pour signer les cartes de vœux

OUE pensez-vous de cette curieuse machine à signer ? Quelle aubaine si l'on pouvait l'acheter dans tous les magasins... Imaginez-vous, calligraphiant, d'une main appliquée, une lettre du jour de l'an : « ... je prends la plume pour vous souhaiter, etc... », et chaque fois que vous « prendriez la plume », six styles dociles se mettraient en marche en même temps...

Mais il ne s'agit pas là d'un jeu. L'homme que vous voyez sur cette photo, un Suédois, a fait venir des États-Unis cette machine qui lui permet de signer simultanément six pièces boursières qui ne sont valables que lorsqu'elles sont revêtues de sa signature. La machine à signer lui permet donc de gagner un temps précieux et de parapher plus de 2 000 actions en moins de soixante minutes ! (Photo A.F.P.)

Vous qui aimez le ski, mais qui n'avez pas la chance d'avoir de la neige dans votre ville ou votre village, ne saluez pas dans le pessimisme, ne renoncez pas. En effet, on peut s'entraîner sur des tapis de matière plastique, sur des aiguilles de pin, sur de l'herbe non fauchée et même sur la terre — en tous terrains — comme le prouvent ces deux photos. L'homme qui a mis au point ces skis à roulettes est un ancien champion de ski suédois, son nom est Sixten Jernberg. Pour ne pas perdre la forme en attendant la neige, il a bricolé ces skis fort astucieux. Pourquoi ne suivriez-vous pas son exemple ? Vous pourriez être les promoteurs d'un sport nouveau, excellent, paraît-il, pour acquiescer un bon souffle... (Photos I.M.S.)



Un garde-manger est caché dans le chapeau de cet homme



LA scène se passe en Angleterre : à Londres, pour plus de précision. Un homme déambule, très digne, dans la City, avec son parapluie roulé et son chapeau melon. S'il sourit, c'est que son chapeau est un véritable garde-manger renfermant un sandwich et une banane ! Tandis que ses collègues de bureau feront la queue au restaurant, lui pourra s'asseoir sur le banc d'un square et casser la croûte. Fier de son invention, il l'a fait breveter, mais — pour le moment du moins — il ne semble pas qu'elle ait tenté grand monde ; peut-être, en France, si la mode revient aux chapeaux melons, y aura-t-il des hommes pressés qui adopteront cette méthode ? (Bips.)



Est-ce la fin du rasoir de papa ?



CETTE astucieuse invention défrônera-t-elle le rasoir électrique ? Non, et c'est dommage car cette opération « barbe-à-sécher » est assez amusante à voir. Ici, il ne s'agit pas d'une invention d'un coiffeur original, mais d'un ingénieux bricolage de la télévision britannique pour les besoins d'un court métrage à gags. Montée sur rails, la machine à raser sayonne la barbe de six clients à la fois, puis les couteaux prennent la place des blaireaux et s'agitent en tous sens ! On frémit à la pensée qu'ils pourraient être réellement tranchants. Fort heureusement, il n'en est rien. Toutefois, si l'un de vous possède l'âme d'un inventeur, il peut s'attaquer au problème de la machine à raser, qui reste — et restera longtemps encore, hélas ! — à découvrir. Tenez-nous au courant de vos travaux, nous les publierons ici... (Bips.)



par George FRONVAL

LES "MORDUS" DES PETITS TRAINS

Le créateur de la "BB" 9000 collectionne les modèles réduits depuis l'âge de douze ans

DANS le monde insolite et curieux des collectionneurs, ceux qui s'intéressent aux petits trains — il faut dire « modèles réduits », si l'on ne veut pas encourir leurs foudres — sont, certainement, les plus acharnés et aussi les plus méticuleux. Il y a ceux qui collectionnent leurs jouets d'enfance ou les trains que l'on peut acheter dans n'importe quel bazar, mais il y a aussi ceux qui recherchent le type exact, la réplique scrupuleuse de la vérité. Tout, pour eux, doit être conforme à la réalité : dimensions à l'échelle, couleur et moindre détail, depuis le boggie jusqu'au nombre de boulons. Ces amateurs de modèles réduits sont de toutes conditions. Les uns disposent de moyens financiers qui leur permettent d'acheter des pièces coûteuses ; d'autres, et ils sont en majorité, fabriquent eux-mêmes, sans grandes dépenses mais avec beaucoup de patience et d'ingéniosité, de véritables chef-d'œuvre de précision. Certains gardent leur collection sur

roulé durant leurs heures de travail. Il y a aussi des petits fonctionnaires, de modestes retraités qui, comme beaucoup, attirés par la magie du Chemin de Fer, se sont fait, avec autant d'adresse, de très belles pièces de collection. Il faut les entendre discuter entre eux, souvent pour un détail infime. Ils ont tous le souci de la perfection.

— Ces locomotives, ces wagons, vous les avez fabriqués vous-mêmes ?

— Non, pas tous, je n'en ai ni la possibilité, ni le temps. Mais j'ai fait moi-même des transformations. Partant d'un modèle courant, acheté dans un Uniprix, j'ai réussi à le métamorphoser en un autre d'une scrupuleuse exactitude. Regardez ce wagon Pullmann américain, eh bien ! je l'ai fait avec deux wagons de voyageurs français. Le plastique, qui a permis de rendre plus modernes les petits trains, offre au bricoleur des possibilités sans nombre. On peut découper, coller, souder avec une déconcertante facilité. Regardez comment Merlin les transforme ensuite en les bariolant de tons multicolores en se rapportant à d'anciennes gravures.

Le modèle réduit ferroviaire est un passionnant divertissement. Les gens les plus imprévus se penchent vers ces délicats bibelots. Tel ancien ministre, lorsqu'il a quelques loisirs, se rend dans une petite salle proche de la place Cléchy et là, pendant une heure, moyennant 3 NF et 50 centimes, il fait évoluer, à l'aide de plusieurs rhéostats, plusieurs convois. Tel aussi, ce minotier des environs de Strasbourg, qui a transformé toute une pièce de son moulin en un immense circuit. Il a dans sa poche la clef de la porte et lui seul a le droit de pénétrer dans ce sanctuaire.

Amis de Pilote, faites comme Claude Luter, votre parrain, intéressez-vous aux petits trains. Peut-être ainsi s'éveillera la vocation ferroviaire. Vous deviendrez plus tard de brillants ingénieurs. L'homme qui a mis au point la fameuse B.B. 9004, celle qui a battu le record de vitesse, a débuté dans la carrière en jouant, dès l'âge de 12 ans, avec un train électrique.

CLAUDE Luter a deux passions : le Jazz et le Chemin de fer, ce dernier sous la forme de charmantes locomotives qu'il fait évoluer sur un immense réseau, qu'il a installé lui-même en compagnie de deux de ses amis : Atlan, ingénieur électronique, et Merlin, dessinateur publicitaire, dans une vaste pièce proche de la porte de Charenton. Dès que les trois amis ont un instant de libre, ils se retrouvent là-bas et, pendant des heures, ils travaillent à accroître leur réseau et à préparer de nouvelles pièces qui enrichiront leur parc.

Tandis qu'il répare une vieille locomotive américaine, Claude Luter répond à nos questions.

— Comment êtes-vous venu à vous intéresser aux modèles réduits de chemin de fer ?

— C'est très simple. Ce fut lors d'un voyage aux Etats-Unis. Un jour, dans une rue de Philadelphie, je me suis arrêté devant une vitrine où il y avait un petit circuit sur lequel couraient plusieurs modèles réduits de trains. Ces locomotives aux grosses cheminées, qui évoquaient pour moi les films de Western, me plurent tout de suite. Alors, je suis entré et j'en ai acheté plusieurs que j'ai rapportées à Paris. J'ai retrouvé deux amis qui, en dépit de leurs très sérieuses professions, ne dédaignaient pas de jouer dans mon orchestre. Eux aussi se sentirent attirés par ces petits trains. Alors, on a fait une association en nous attribuant des fonctions bien distinctes. Atlan, bien entendu, se chargeait de toute la partie électrique ; Merlin, de la décoration et moi de la mécanique.

— Avez-vous choisi une spécialité dans cette collection ?

— Oui, c'est indispensable. J'ai choisi les trains de la Louisiane, berceau du jazz... Avec mes amis, nous avons édifié un immense panorama évoquant la Nouvelle-Orléans, avec ses plantations de cotons, ses saloons, ses maisons pittoresques, son port et sa raffinerie de pétrole. Au cours de mes voyages à l'étranger, je fais l'acquisition de nouveaux modèles, la plupart américains et, à mon retour, nous apportons des modifications à notre circuit, qui s'agrandit sans cesse.

— Est-il difficile de se constituer un réseau comme le vôtre ?

— Rien n'est impossible. Cela dépend seulement du budget dont on dispose... Les modèles étrangers coûtent cher. Une locomotive revient à quelque 250 NF. Il faut aussi ajouter les frais de transformations, d'aménagement. Plus vous avez de modèles, plus vous devez avoir de rails. Bientôt notre pièce sera trop petite, il nous faudra déménager. Les modèles ferroviaires sont comme les timbres. Plus une pièce est rare, plus elle est coûteuse, et un collectionneur sans pièce rare n'est pas content.

— Mais je connais des amateurs qui se sont constitué, sans trop de frais, des réseaux très suffisants. Nombreux sont les cheminots qui, une fois rentrés chez eux, occupent leurs loisirs à reproduire, avec une sincérité étonnante, la machine sur laquelle ils ont



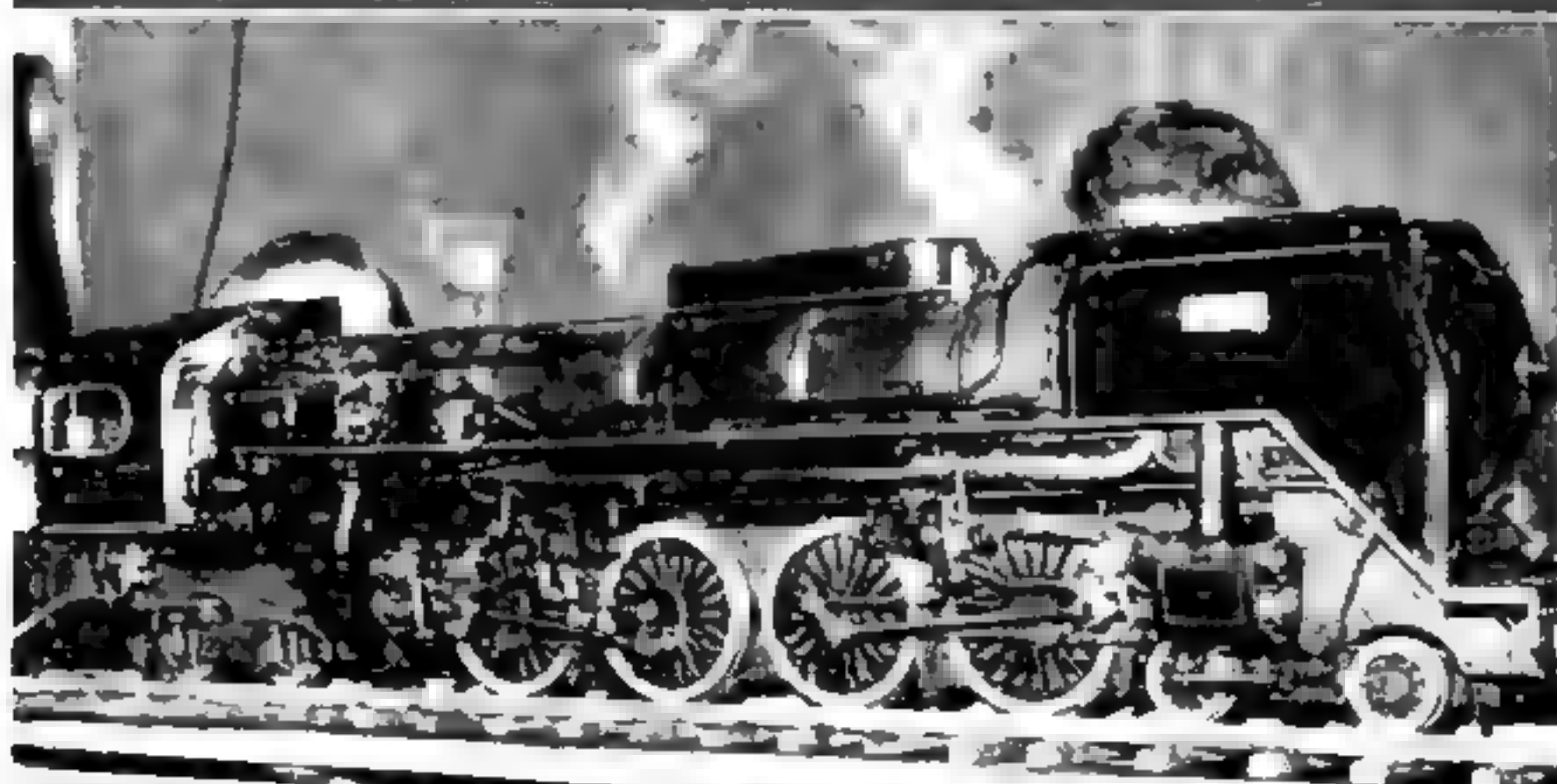
Claude Luter examine attentivement une réplique exacte de la fameuse locomotive « La Générale » dont nous avons retracé l'histoire dans notre N° 23 « La Folle Équipée de « la Générale »



Cette puissante locomotive South Pacific remorque dans le salon de très longs convois de marchandises. Locomotrice chargée, elle gravit allégrement les rampes escarpées des montagnes rocheuses.



Une motrice Diesel, celle du fameux Chemin de Fer transcontinental « le Santa Fé », qui relie New York à Los Angeles en un temps record, en traversant les vastes plaines de l'Ouest.



C'est une vraie machine. Elle roule sur un écartement plus large que le M.O. Elle a été construite de toutes pièces par un ancien cheminot à qui elle a demandé 10 000 heures de travail.



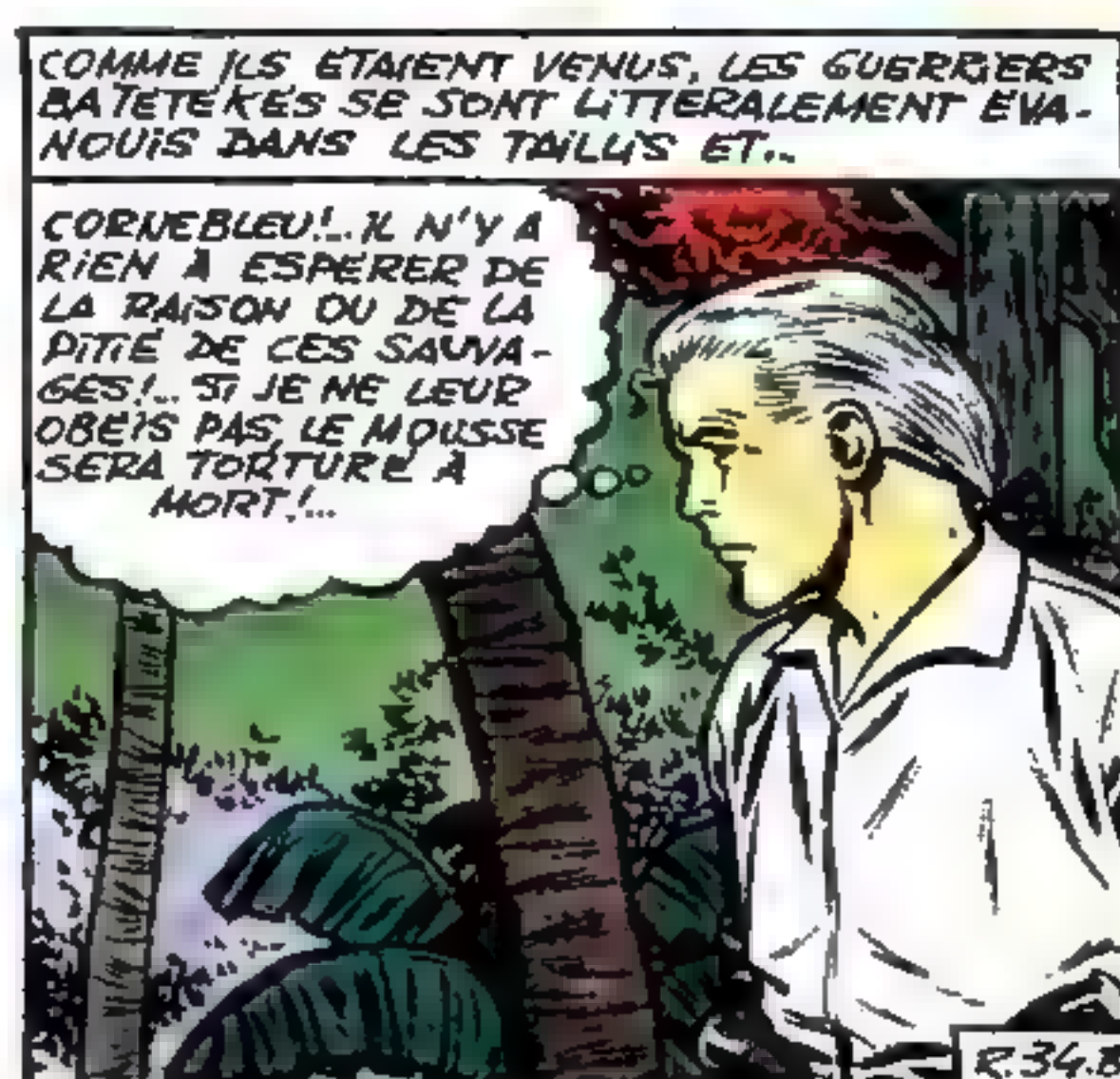
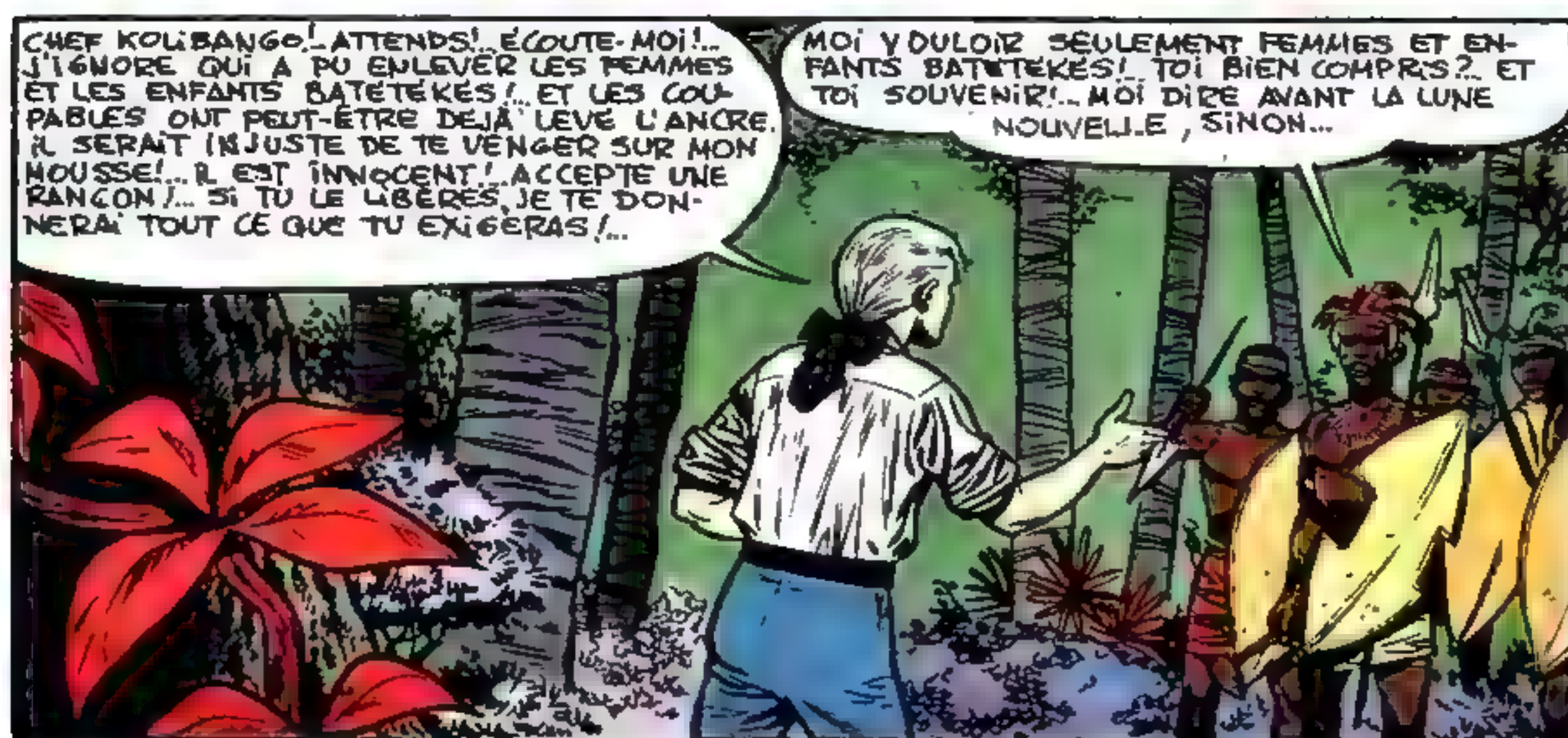
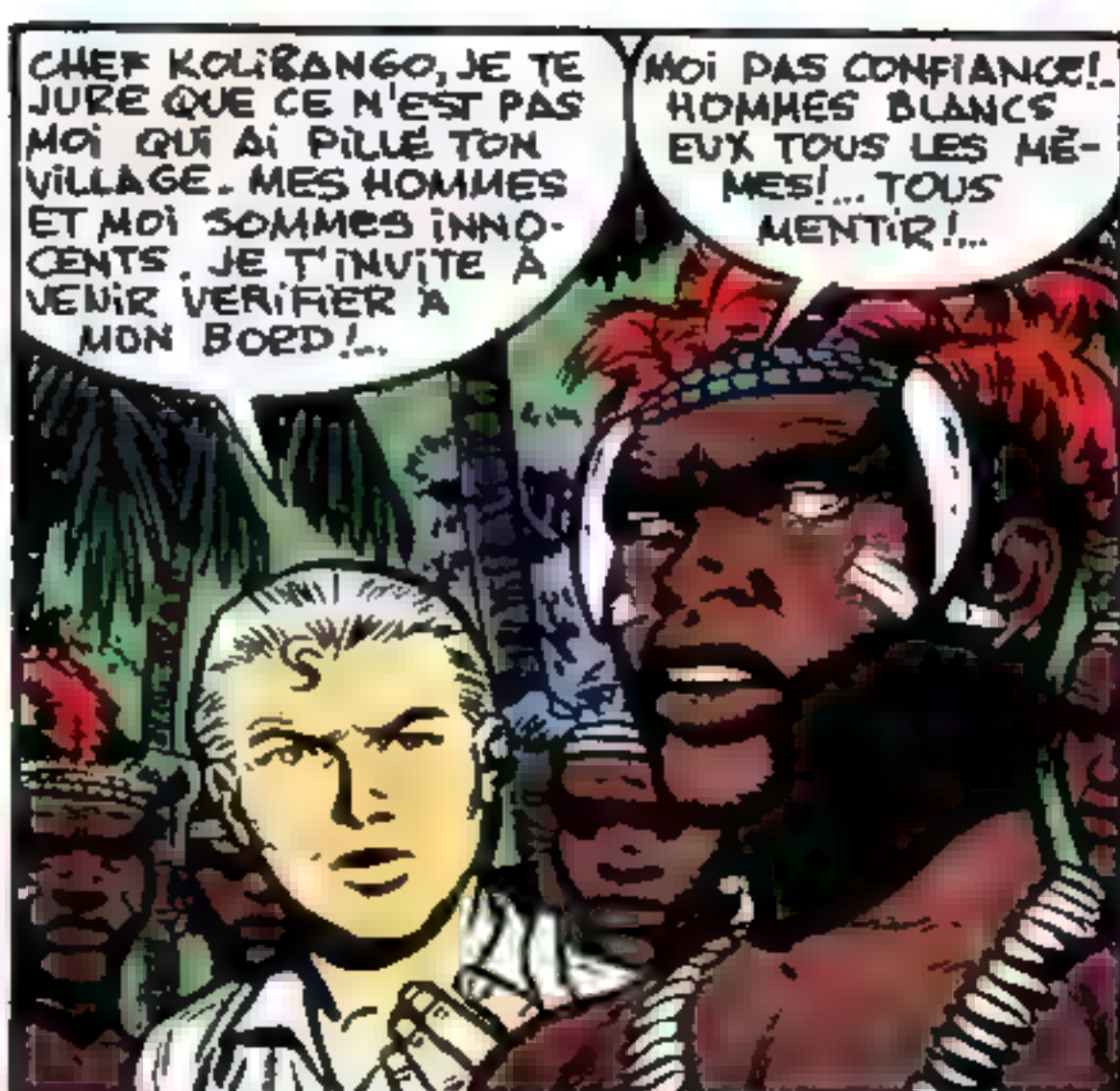
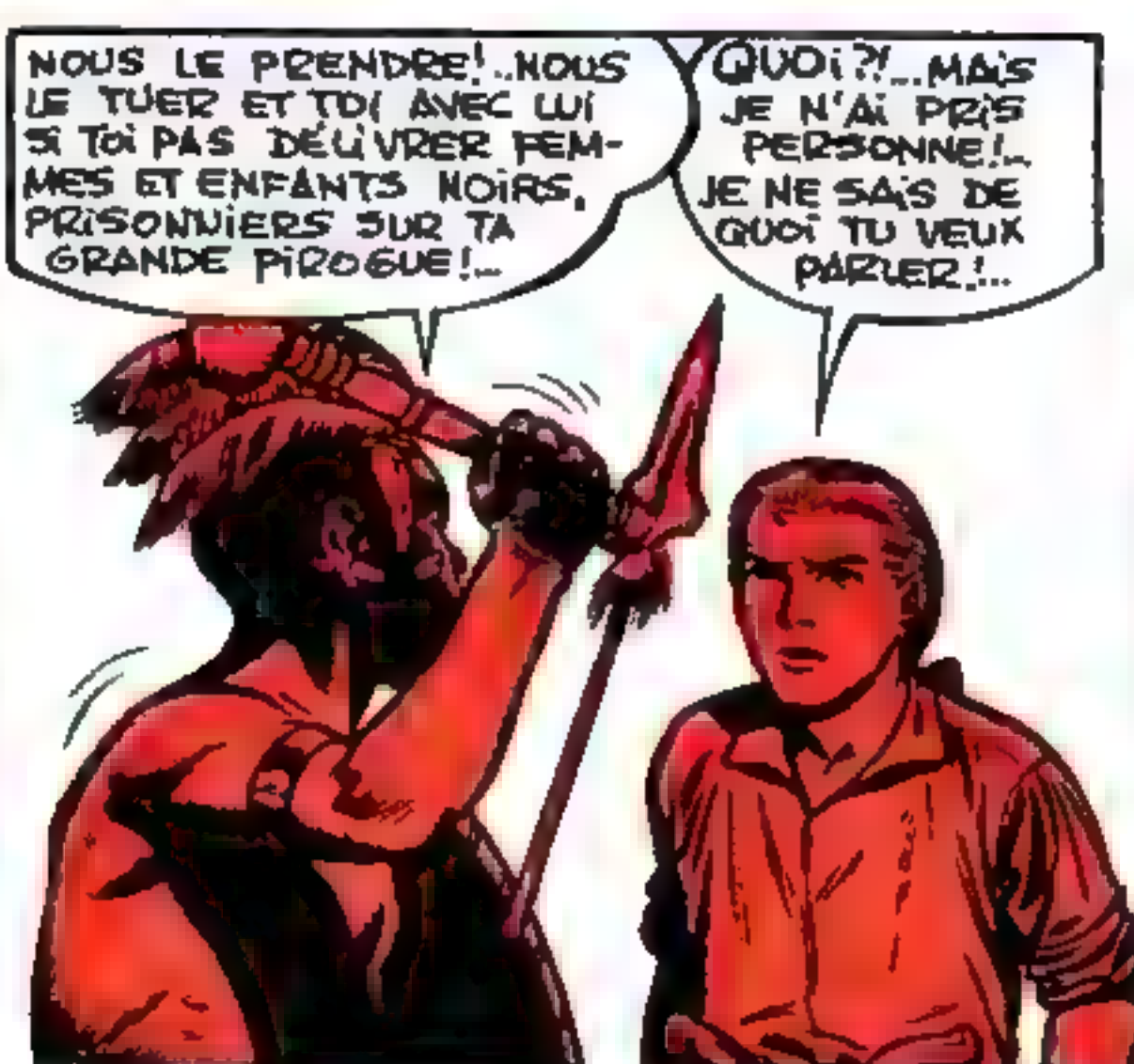
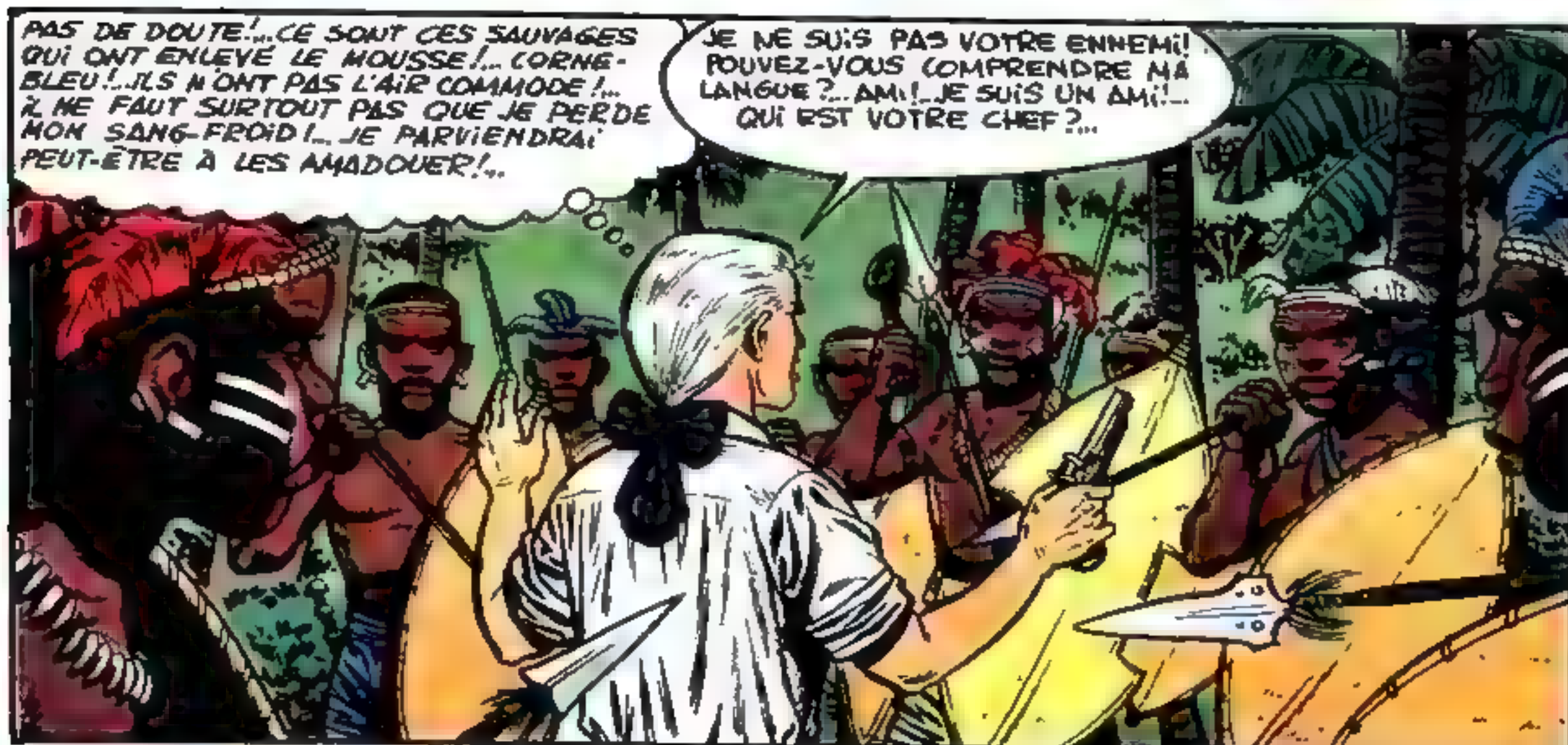
Ces deux cheminots de la Gare Saint-Lazare contemplent amnésés cette locomotive américaine qui marche avec une double pile électrique et fait de la fumée et qui coûte 500 francs à Tokyo.

le DEMON des CARAÏBES

DESSINS: V. HUBINON

RESUME. — Le mousse d'Eric, le fils adoptif de Barbe-Rouge a disparu. Eric part à sa recherche, mais soudain il se trouve entouré par des guerriers africains

TEXTE: J.M. CHARLIER



VOUS RETROUVerez NOS HÉROS TOUS LES JEUDIS À 13 H 30 SUR RADIO-LUXEMBOURG.

(A suivre.) 25



RALLYE-PICHENETTES

par MARCEL FORT

VOULEZ-VOUS faire avec amis un véritable rallye sans bouger de place ? alors opérez comme suit... Vous tracez à la craie, sur un terrain assez lisse : macadam, ciment, carrelage, caniveau, etc... un circuit plus ou moins accidenté et compliqué de virages, chicane, ponts, rétrécissements, etc... (voir dessin). Puis chaque joueur choisit son concurrent... c'est-à-dire un jeton, une rondelle ou une pièce de monnaie assez lourde sur laquelle vous aurez collé votre nom, numéro ou votre couleur.

Il suffira au départ de faire avancer votre pion sur le circuit tracé, en opérant par pichenettes bien calculées. (Par exemple par séries de trois par joueur à chaque fois). Mais attention !

Il ne faut pas sortir du circuit et toujours suivre scrupuleusement les moindres contours sous peine de nevenir se placer sur la ligne de départ ou sur d'autres lignes dites de contrôle disposées sur le parcours à différents endroits.

Selon votre règlement vous pourrez par exemple vous sortir mutuellement du circuit au moment des doublages... mais attention aux représailles !

Si vous êtes nombreux, vous pourrez comme au tour de France former des équipes et emprunter même les noms de vos concurrents favoris : ils ne vous en voudront pas, bien au contraire. Alors amusez-vous bien et... à bientôt.

Salut...

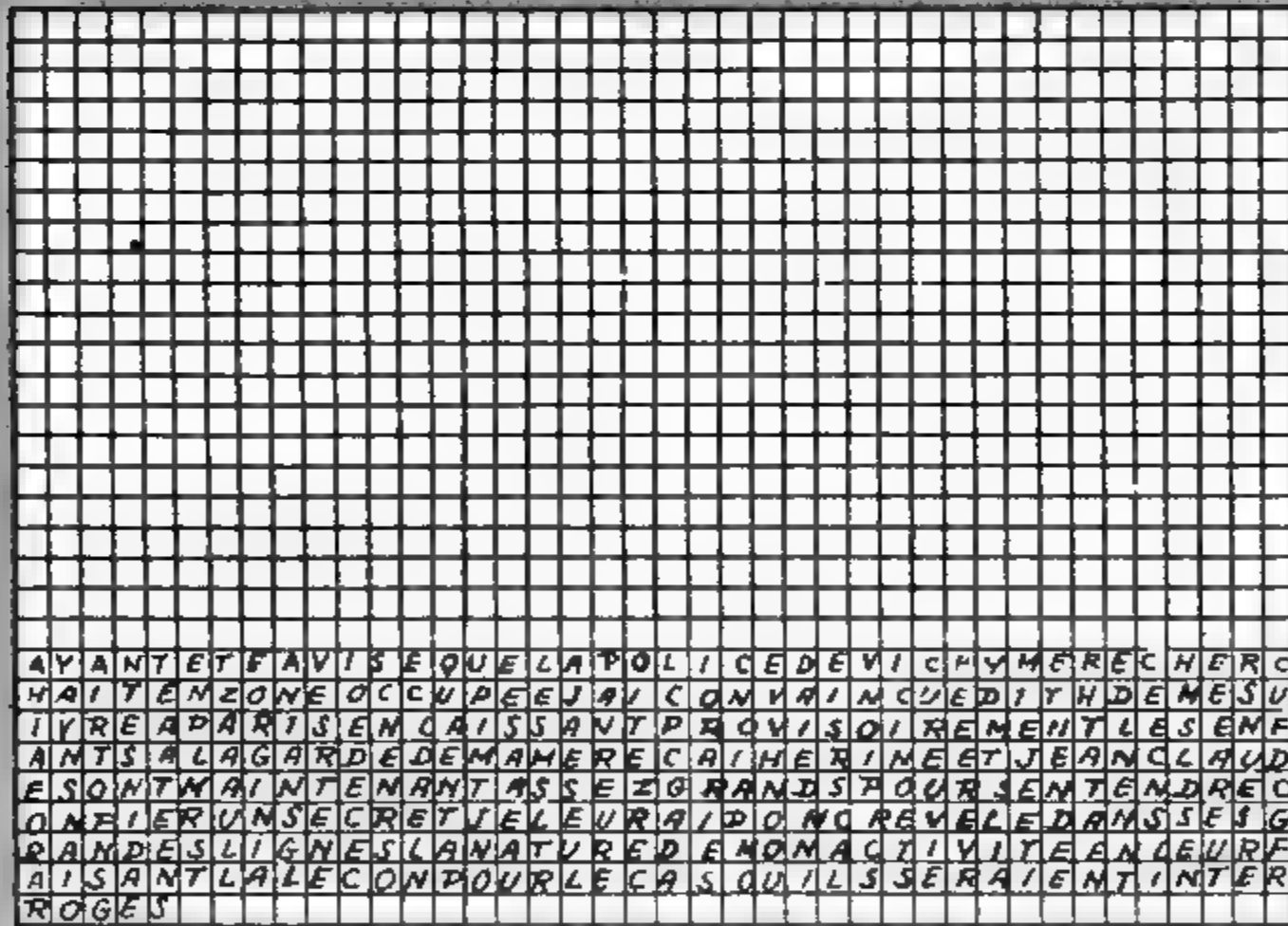


DU SPORT!

par Renée PASCAL

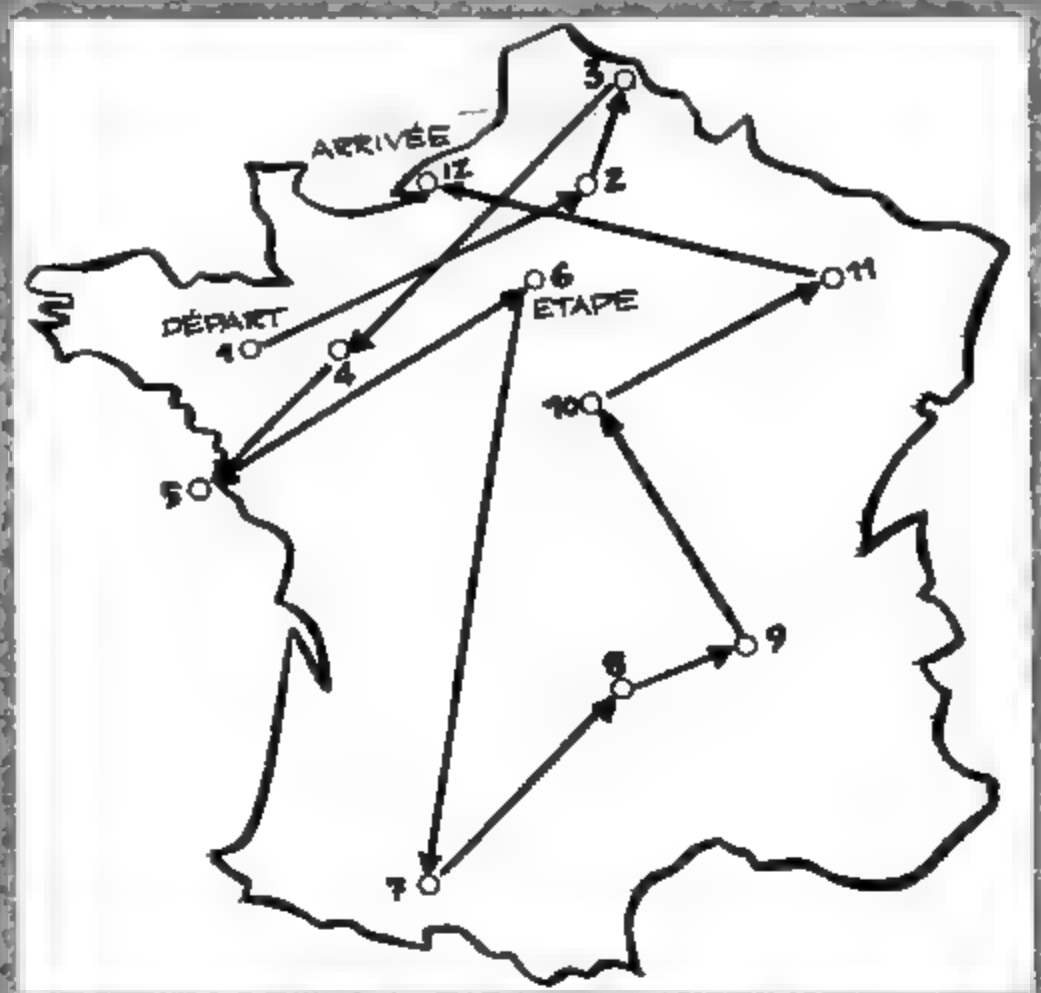
avions ou la gentillesse de vous la transcrire sur le document quadrillé. Vous en êtes-vous aperçus ? Aujourd'hui, rien de semblable. Le document quadrillé est là, certes, mais il ne porte que le message à transcrire, indiqué

sans aucun signe de ponctuation. Ecrivez votre phrase-clé en haut du document, en tenant compte du même nombre de lettres par ligne. Vous vérifierez mieux, ainsi, la correspondance entre les deux phrases.



LE JEU DES ÉTAPES

SUIVEZ bien ce tracé d'un rallye en deux étapes comportant chacune six points de contrôle. Établissez la liste des points par où passent les concurrents. En prenant, dans l'ordre, la première lettre de chaque ville, vous trouverez deux mots (p. 31)



UN JEU DE JEAN-PAUL BOULAND

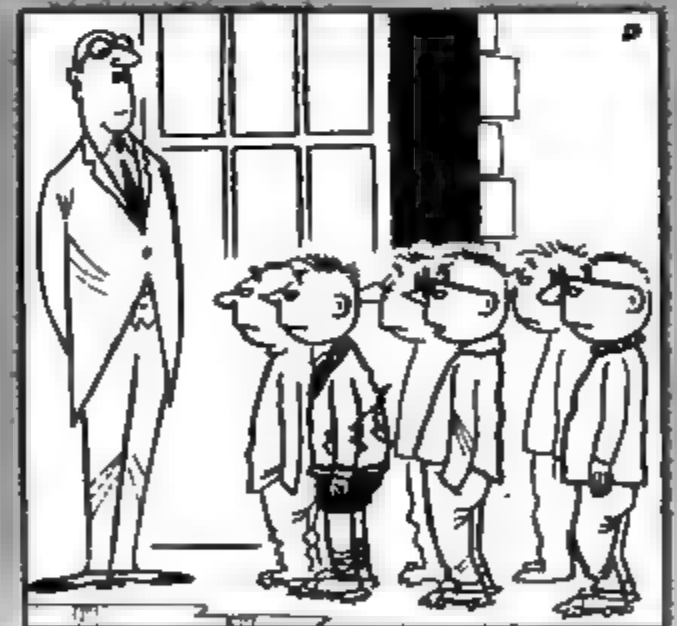
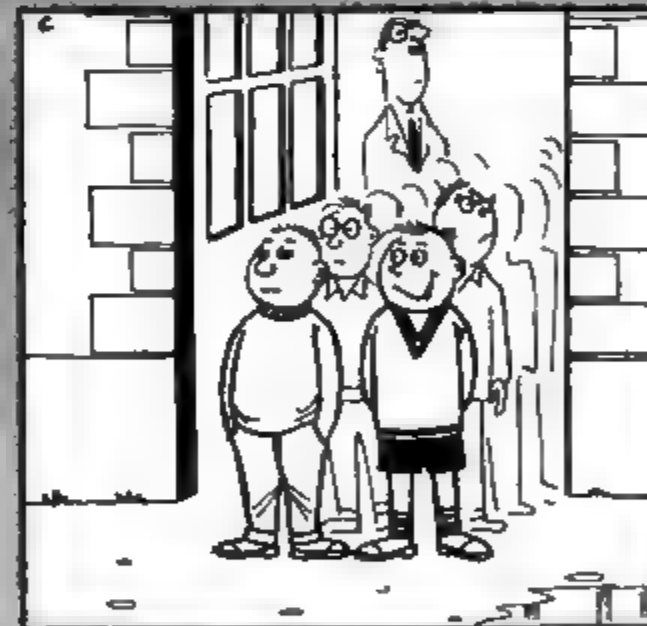
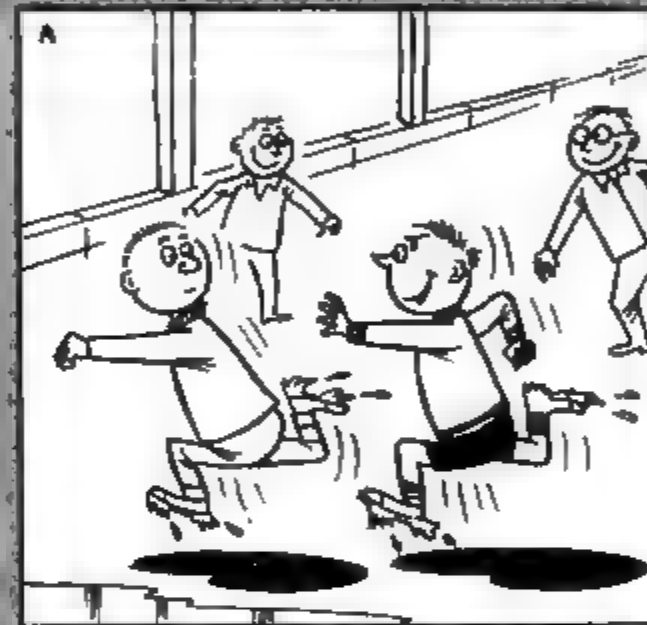
chaque dessin à sa place

L'heure de la récréation a sonné, nous allons la passer en compagnie de notre ami Bob Farfelut.

Attention ! Les quatre dessins que vous voyez ici ne sont pas présentés dans l'ordre chronologique, c'est-à-dire

que, tels quels, ils ne représentent pas la véritable succession des faits. A vous de remettre en place chaque dessin en vous aidant, comme vous le faites chaque semaine, de petits détails qui doivent vous mettre sur la voie.

(Solution page 31.)



LE JEU DE LA PHOTO TRUQUÉE



L'hiver russe, premier vainqueur de Napoléon

LES FRANÇAIS A MOSCOU



LE MARECHAL NEY
DUC D'ELCHINGEN
PRINCE DE LA MOSKOWA

NOUS sommes en juin 1812. Le 24, au matin. Cette fois-ci, l'empereur Napoléon I^{er} est décidé, rien ne l'empêchera d'aller jusqu'à Moscou. Il franchit le Niemen à Kowno...

La Grande Armée entre dans l'Aventure ; une aventure dont on sait aujourd'hui qu'elle se terminera mal. Le Petit Caporal entraîne dans la campagne de Russie 423 000 hommes, dont seule la moitié est française.

Napoléon est malade. Il n'est plus lui-même, il a plus de quarante ans, il souffre de la maladie de foie qui lui coûtera la vie, plus tard, à Sainte-Hélène.

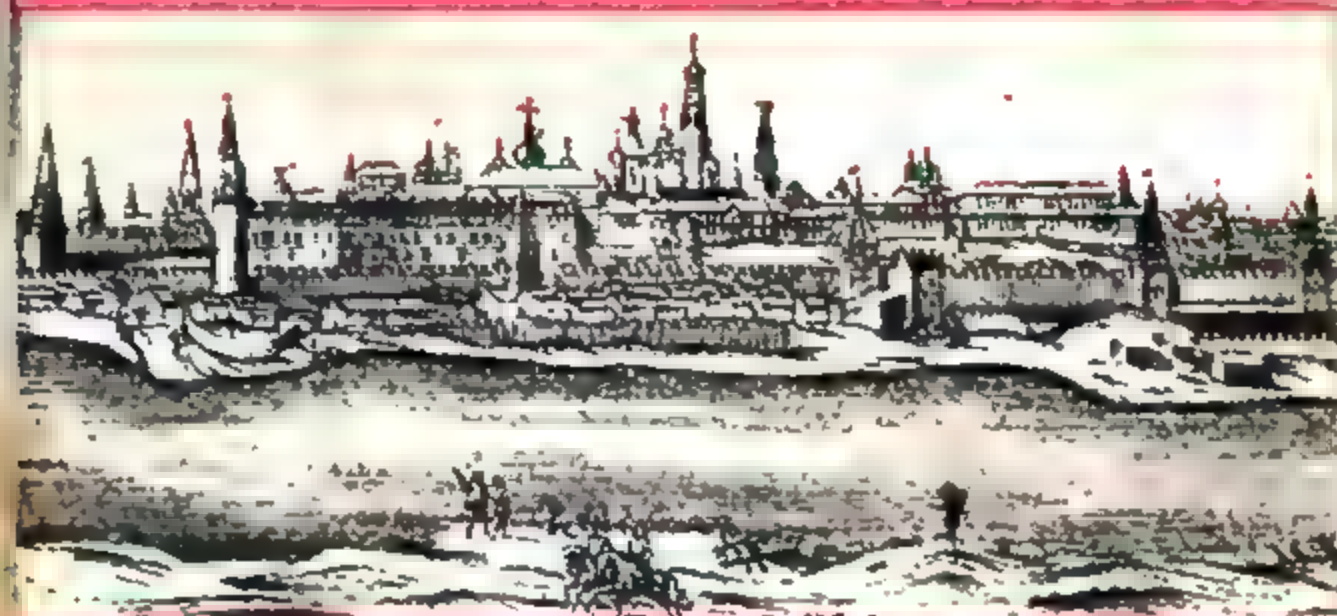
Il n'a plus l'audace qu'il avait au pont d'Arcole ou seulement encore à Austerlitz. Il reste cependant le plus grand stratège de son époque. Engagé dans cette guerre sans merci, malgré l'avis de ses généraux, il s'en est fallu de quelques impondérables qu'il n'en sortît vainqueur...



Voici quelques-uns des soldats que la Grande Armée trouvera sur la route de Moscou : ici, la cavalerie impériale russe (tartares, bashkirs, cosaques, hussards).



Le gouverneur de Moscou, Rostopchine, libéra les bagnards de Moscou, leur ordonnant de mettre le feu à la capitale... A droite, le général Koutousoff, qui tenta de défendre Moscou mais qui échoua dans son effort.



Le palais du Kremlin, avant le terrible incendie qui chassa les Français de Moscou. Napoléon y habita, mais devant les risques d'incendie, il renonça à cette demeure qui, à l'époque, étoit un véritable arsenal menaçant d'exploser...

**Le Gouverneur Rostopchine
préféra détruire
Moscou plutôt que de laisser la ville
aux mains de l'ennemi.**





7 septembre 1812, cinq heures du matin. Ney fait demander l'ordre d'attaquer les Russes. « Allons ouvrir les portes de Moscou ! », s'écrie Napoléon. La bataille de la Moskova (document ci-contre, page de gauche, et plan ci-dessus) est commencée. Le soleil se lève. Et, dans les champs de Borodino, près de la Moskova, 1 500 pièces d'artillerie ne tirent pas moins de 120 000 coups de mitraille, tandis qu'à l'unisson, 250 000 fusils font trembler la terre...

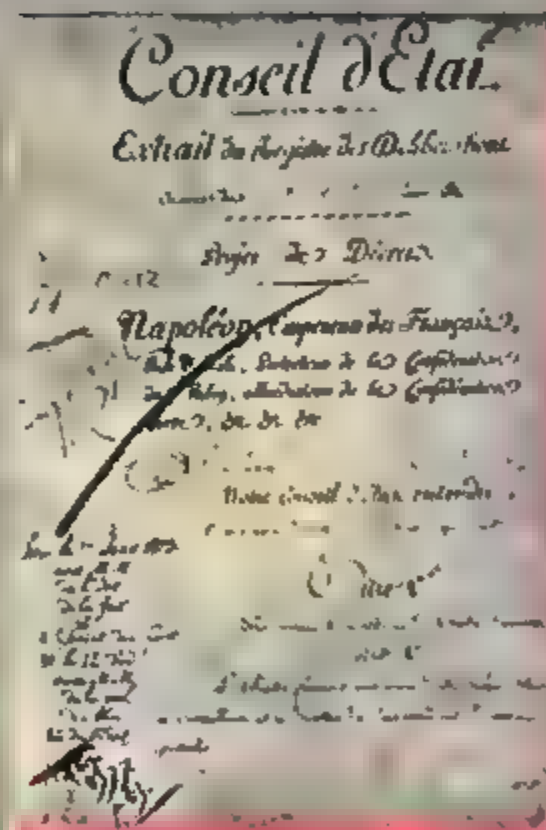
... Et, du côté russe, il y eut 300 canons qui tuèrent Caulaincourt (ci-dessus), Montbrun et vingt autres généraux français... Ainsi, la Moskova fut une victoire désastreuse. Malgré les appels de Murat et de Ney, Napoléon refusa d'engager sa garde. La redoute fut prise et reprise par la cavalerie, au prix de lourdes pertes. La bataille arracha à Ney ces paroles terribles : « Qu'il soit Empereur, s'il n'est plus général, et qu'il nous laisse faire, nous, ses généraux. »



« Enfin, une dernière hauteur reste à dépasser ; elle touche à Moscou, qu'elle domine. C'est le Mont du Salut... Nos éclaireurs l'auront bientôt couronné. Il était deux heures. Le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette grande cité... « Moscou ! Moscou !... » Voilà donc cette ville fameuse ! Il était temps », dit Napoléon (ci-dessus). Mais lorsque, le 14 septembre, l'Empereur entra dans Moscou, il n'y rencontra que le vide. Les rues désertes effrayaient les plus braves (ci-contre). « Pas de pillage ! », tel était l'ordre. Et voici que, dans la nuit du 15 au 16, les incendies éclatent de toutes parts, dans la ville que le vent d'équinoxe transforme en un gigantesque brazier.



En trois jours, les quatre cinquièmes de Moscou furent détruits. 1 500 blessés russes, laissés dans les hôpitaux, périrent. Rostopchine avait bien fait évacuer les pompes à incendie mais il avait oublié ses compatriotes invalides.



Après avoir promulgué le « décret de Moscou » qui réorganisait le Théâtre Français, Napoléon attendit en vain les offres de paix de l'empereur Alexandre. Il décida alors de sortir de la ville avec sa Grande Armée. Le 19 octobre 1812 commença en toute tranquillité, la Retraite de Russie.



RIK VAN LOOY :

la bombe "H" du cyclisme

Un curieux bonhomme, tout de même, que ce Rik Van Looy, bâti de fer et de ciment, dont on affirme « qu'il est le meilleur coureur de sa génération ». De fait, ce Flamand, large comme une armoire normande, a gagné la plupart des grandes épreuves du calendrier cycliste, les épreuves d'un jour, s'entend, à l'exception de Paris-Roubaix... course que l'on considère à juste titre comme la plus belle de toutes. Depuis cinq ans, il courtait en vain après le titre de champion du monde, mais il est parvenu à ses fins, en août dernier, sur le difficile circuit de Karl-Marx-Stadt, en Allemagne de l'Est. Sa démonstration fut saisissante. Au mieux de sa condition physique, parfaitement bien entouré, le « Rik » domina de la tête et des épaules, enrayant notamment une belle offensive de Jean Graczyk, reléguant ensuite André Darrigade à quel-

ques longueurs lors du sprint final. Un jour, ce champion gagnera enfin Paris-Roubaix, c'est sûr. Alors, il pourra déclarer, sans risque de contestation : « Mon palmarès est supérieur à celui de Van Steenberghe ; je suis le numéro un ! » Car ce garçon ambitieux poursuit, depuis son passage chez les professionnels, un objet unique : démontrer à la face des populations flamandes qu'il est meilleur que Van Steenberghe, l'idole du public belge ! Sur le plan des résultats, Van Looy a déjà parcouru un bon bout de chemin, mais il n'a pas encore conquis le cœur de ses compatriotes et pas davantage celui de ses adversaires. On se demande s'il y parviendra un jour. Ce doute tient à la personnalité de Van Looy, qu'il faut connaître pour comprendre l'évolution des esprits à son sujet.

De traits, il ressemble à Yves Mon-

tand ; son allure est d'un démenageur. Enfin, il dispose d'un appareil musculaire et d'un système nerveux ultra-puissants. Les journalistes l'ont baptisé le « coureur H » parce que ses démarrages font exploser les pelotons. Très ambitieux, il est devenu un théorisateur qui discute serré, trop serré parfois, dans les affaires. Il court aussi bien que Van Steenberghe, mais peut-être avec plus de panache, ce qui n'est pas peu dire. Ses compatriotes, qui habitent la petite ville d'Herenthals, près d'Anvers, vous diront que Rik est le meilleur des hommes, le plus modeste, le moins tapageur, mais l'opinion de ses adversaires est très différente : « C'est un véritable tyran, un égoïste ! » disent-ils. Sur une bicyclette, Van Looy parvient à un état second. Il devient un autre homme, prisonnier de son ambition, âpre au gain, assoiffé d'honneurs et d'argent : personne ne lui a jamais fait de cadeau, dit-il, alors, il n'en fait à personne !

— Je suis une vedette, préchait-il naguère, avec une naïveté qu'excevait sa jeunesse. Il importe donc que mes victoires soient spectaculaires. Je ne peux me contenter d'exploits réalisés à la sauvette. C'est le jeu : je gagne ou je perds !

Il gagne souvent, et pour parvenir à ses fins, il ne lésine jamais sur les moyens. D'où certaines inimitiés dont il a souffert ces derniers temps : fort de sa résistance physique, sûr de son « finish », il néglige le plus souvent toute mesure de prudence. Il fait éclater les pelotons, quitte à connaître lui-même des fins de courses difficiles. Or, il est devenu l'homme-clé du cyclisme, celui que chaque adversaire rêve d'abattre, le rival qu'il convient de terrasser avant l'arrivée ! Seul contre tous, il s'est construit un bastion au sein de l'équipe « Faema ». Mais ses équipiers ne parviennent pas toujours à le préserver des coups qui lui sont exclusivement destinés. Ce fut le cas dans le dernier Tour de Lombardie, où Jacques Anquetil laissa fuir le jeune Daele plutôt que de relayer Van Looy dans le peloton !

Sa réussite et son égoïsme l'ont placé, en fait, dans un dangereux état d'isolement. Il ne connaît pas seulement des ennemis avec ses adversaires qui se liguent contre lui, à chaque occasion, mais aussi avec ses propres coéquipiers. Ainsi, il a perdu successivement Germain de Rijcke, Léon Van Daele, Hilaire Couvreur, Gilbert Desmet, Joseph Schils. Les trois premiers parce qu'ils avaient, eux aussi, l'ambition légitime de gagner des courses, les deux autres parce qu'ils revendiquaient le titre de « domestique » numéro un dont bénéficie (!) aujourd'hui le petit Sergeles, un garçon qui se contente de peu. Tel est Rik Van Looy : un champion hors-série, jaloux de ses prérogatives, soucieux de conserver seul le bénéfice de ses exploits, désireux de gagner beaucoup d'argent, le plus rapidement possible. Voilà pourquoi il dispute, cet hiver, sept ou huit courses de Six Jours ! Cette activité extraordinaire ne va pas sans inquiéter son directeur sportif, Guillaume Driessens, qui posait récemment cette question : « Dans quel état retrouverons-nous Van Looy en mars prochain ? »

Certes, le Rik reste une force de la nature, mais quand même...

LE PROBLEME DU TOUR DE FRANCE

A la base des succès de Van Looy, deux facteurs principaux : sa puissance extraordinaire — nous pensons nos termes — qui lui permet de soutenir toutes les allures sans fléchir ; sa pointe de vitesse, supérieure à celle de tous les autres routiers-sprinters, le très rapide Willy Vannitsen y compris. En revanche, il ne s'est pas encore essayé dans le Tour de France, où les étapes de montagne risquent de le placer en état d'infériorité. Nous l'avons observé souvent sur les routes du Tour d'Italie : il y gagne des étapes, se défend honnêtement en montagne et termine généralement parmi les cinq ou six premiers du classement général. Ses supporters le jugent capable de remporter le Tour de France.



Rik Van Looy aime la victoire... et celle-ci le lui rend bien. Le voici champion du monde.

Il le croit aussi. Mais il pose deux conditions à sa participation : « J'estime que les sélectionneurs devraient m'informer de leurs intentions dès le mois de janvier, afin que je puisse

"MOI, JE SUIS POUR LE PANACHE"

Je suis ce dont on m'accuse le plus souvent : « Van Looy est trop généreux dans l'effort ; il veut toujours gagner ; il ne laisse rien aux autres... » Eh bien ! Voici ma réponse, ou ma justification, si vous préférez : je suis devenu un champion au prix de mes victoires. Il importe donc que je fasse du spectacle pour donner satisfaction à mes supporters. Si j'avais été rejoint, par exemple, dans les derniers kilomètres de Paris-Tours, l'année dernière, on aurait encore dit que je courais sans réfléchir. Mais je l'ai emporté, et tout le monde m'a cité en exemple ! Toujours l'an passé, quand j'ai gagné le Tour de Lombardie, après avoir distancé tous mes adversaires dans la montée du « Ghisallo », les critiques nuoncèrent ainsi leurs éloges : « Pourtant, l'effort de Van Looy fut inutile, car l'arrivée se trouvait trop loin pour qu'il pût continuer seul ». Alors, je pose la question : si je m'étais contenté de rester dans le sillage des autres dans le « Ghisallo », pour produire un effort unique sur la piste du Vigorelli, quelle aurait été la signification de ma victoire ? »

Je cours toujours avec panache. Mon caractère me dicte ce comportement, et j'estime que c'est le devoir d'un champion d'agir ainsi.

On me reproche encore de songer uniquement à ma carrière, de ne jamais consentir un geste généreux envers l'adversaire, mais serait-ce la peine d'organiser des compétitions si le meilleur devait abandonner volontairement la victoire à des coureurs moins bien pourvus ?

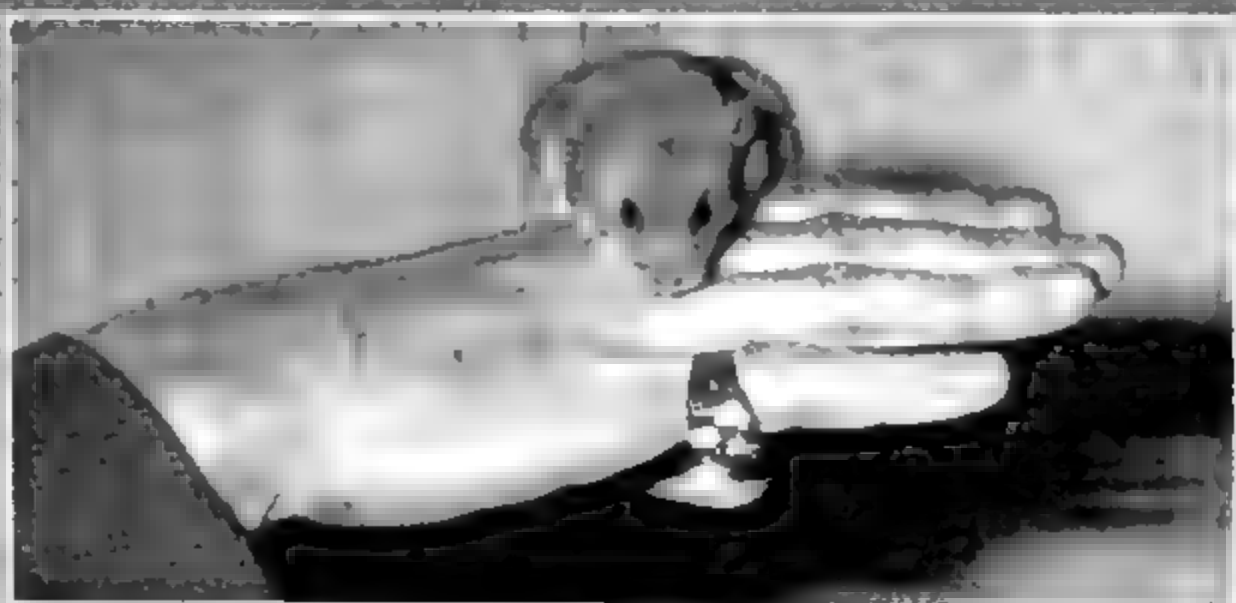
organiser mon entraînement en fonction du Tour ; de plus, je désire bénéficier de l'aide totale de quatre ou cinq équipiers. Jusqu'à présent, il n'a pas obtenu complète satisfaction. Alors, il s'est abstenu. Et il s'abstiendra sans doute encore cette année puisque son maillot de champion du monde lui assure une coquette fortune : à chacune de ses apparitions dans une course de critérium, l'ancien petit mécanicien d'Herenthals reçoit quelque 5000 NF !

LA SEMAINE PROCHAINE :

Jacques ANQUETIL

Photos Press Sport

Décide, sûr de lui, aux lèvres un sourire « à la Montand » : tel apparaît Rik Van Looy.



VEXE! Il n'en a pas l'air, ce petit hamster. Mais Claude Luter l'a ainsi baptisé.

L'ÉMISSION "PILOTE" LANCE LA BOURSE DES ANIMAUX EN VOGUE



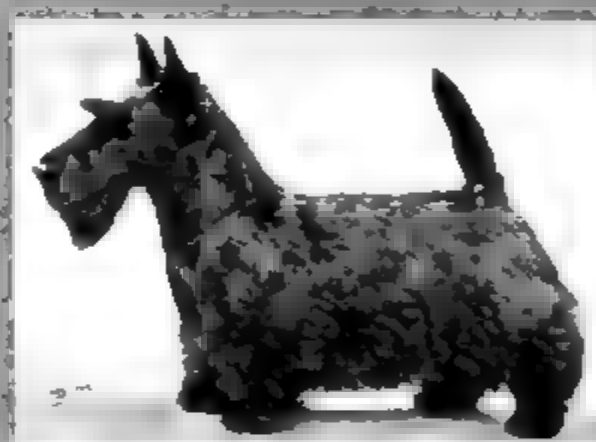
Vadettes 1930, le Ric aux petites raides...

DEMANDEZ le hamster! Qui n'a pas son Hamster? N'exagérons rien. Nous n'en sommes pas encore à proposer ainsi le hamster à la criée, mais la mode de ce petit animal roux ou doré, gracieux, au bon caractère, facile à apprivoiser, n'en existe pas moins pour autant.

A la bourse des « animaux en vogue » le hamster semble même bien parti pour détrôner notre bon ami le caniche (à - la - sazou) qui, depuis près de vingt ans, affirme son hégémonie. Il n'est pas seul d'ailleurs à vouloir s'imposer : le caméléon (qui l'eût cru?) la tortue terrestre et le ouistiti forment avec lui ce commando extra-canin. Comment peut-on expliquer le

fait qu'il y ait des animaux à la mode? Aussi bizarre que cela puisse paraître, les événements jouent un grand rôle dans cette affaire. La guerre de 14-18, par exemple, fit paradoxalement du chien berger allemand, fidèle compagnon du poilu, le héros du jour.

Le souvenir de la guerre s'estompant, la joie de vivre... à l'anglaise, nous permet de faire connaissance



...et le Rac, bon, noir, comique. Photos Dim. Collection « la Vie des Bêtes ».

avec deux chiens bien différents : le fox à poils durs et le scottish. Sans peut-être vouloir le faire exprès, un humoriste célèbre les unit à jamais dans l'esprit du public en les baptisant respectivement Ric et Rac. Ce fut le coup de foudre. Des Rics et des Racs, il y eut partout; un journal prit le nom de Ric et Rac, une marque de cirage aussi.

Berger allemand, Ric et Rac, caniche de tous poils... en matière de mode animale, les chiens peuvent regarder l'avenir avec sérénité, même s'ils entendent dire près d'eux : « Qui n'a pas son hamster... ou son petit caméléon? »



Depuis 1945, des caniches de toutes tailles et de toutes couleurs. Photo Gaget

ET VOICI LES RÉPONSES A LA 23^e ÉPREUVE DU BREVET DE PILOTE PARUE DANS NOTRE NUMÉRO 58 ET CONSACRÉE A LA NATATION

1^{re} QUESTION :

Seuls de ces trois Français : TARIS, JANY et BOITEUX, ce dernier a remporté un titre olympique en 1952, sur 400 m à Helsinki.

2^e QUESTION :

Les épreuves de nage libre figurant au programme des Jeux Olympiques sont la 100 m, le 400 m, le 1.500 m, et le 4 X 200 m.

3^e QUESTION :

Le nageur américain plusieurs fois champion olympique (100 m et 400 m en 1924, 100 m en 1928, et relais) ayant campé Tarzan à l'écran n'est autre que le fameux Johnny WEISSMULLER.

4^e QUESTION :

Voici champions et championnes en face de leur nom, leur nationalité et leur spécialité de base.

DAMES : HEDA FROST, 100 m et 400 m (France); DAWN FRASER, 100 m et 400 m (Australie); ROSY PIACENTINI, 100 m dos (France).

MESSIEURS : DEVITT, 100 m (Australie); CHRISTOPHE, 100 m dos (France); YAMANAKA, 400 m et 1.500 m (Japon).

Ceux d'entre vous qui ont parfaitement répondu à ces questions recevront une vignette Pilote valeur 5 points; les autres participants moins heureux recevront une vignette consolation valeur 2 points.



NOS PETITES ANNONCES SONT LES MOINS CHERES DE FRANCE! Elles ne coûtent, en effet, que 1 NF la ligne de 40 lettres ou espaces. Réduction de 50 % pour les détenteurs du Carnet de Bord.

ATTENTION! En aucun cas, notre journal ne transmettra les réponses; il convient donc d'indiquer clairement dans chaque annonce l'adresse où l'on désire les recevoir. Ne perdez pas patience, toutes vos annonces passeront intégralement; nous vous demandons seulement de tenir compte d'un indispensable délai d'impression d'une quinzaine de jours.

NOUS AVONS PREVU, POUR VOUS, QUATRE RUBRIQUES : échanges, achats et ventes, demandes de correspondants, le coin des parents. Toute correspondance relative à cette rubrique doit être adressée à « Petites annonces, Journal Pilote », 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2^e).

ACHATS ET VENTES

Vends vélo demi-course couleur bleue et Vêlo Solex. Récents, en bon état. Paul MOH-TINI, chez M. Gayot à Rostrenem C.D.M.

Vends voiture téléguidée neuve «403» crème avec chromes. Vends livres très beaux, liste titres contre timbre 0,25 NF. D. CRETOT, Pourville-sur-Ouques par Offranville (S.-Mme).

Cherche documentations et renseignements généraux sur la Guyane française. D. LEGER, 13, rue Emile-Houx, Fontenay-s.-Bois (Seine).

Vends chiots caniches, dl. couleurs, mains pedigree, Bergers all. et fox, bas prix. M. CRANO, chem. de la Celle, à Champigny-sur-Seine (S.-at-M.).

CORRESPONDANTS

Cherche correspondants français ou belges pour échanger idées et cartes postales. J.-P. RIBOLDAZZI, 1, rue Ste-Catherine, NICE (A.-M.), France. Réserve surprise aux cinq premières réponses.

SOLUTION DES JEUX DES PAGES 26-27

MOTS CROISES

Horizontalement : I. Réveil. — II. Atome. — Ere. — III. Ré - St. — IV. Neuf. — V. Anxiété. — VI. IN - Drame. — VII. Nécessité. — VIII. Es - Set. — IX. Te - ESE.

Verticalement : 1. Ra - Noires. — 2. Etranges. — 3. Vaux. — 4. EM - Fidèles. — 5. Le - Ers. — 6. Tas. — 7. Le - Ramise. — 8. Ors - Etes. — 9. Net - Sète.

CHACQUE DESSIN A SA PLACE

1^{er} dessin : le dessin C. Vous pouvez constater que Bob arbore un pull et des chaussures parfaitement propres.

2^e dessin : le dessin A. Le pull est toujours propre, mais les chaussures sont sales.

3^e dessin : le dessin B. Le pull a subi quelques ornières et les chaussures sont de plus en plus sales.

4^e dessin : le dessin D. La récréation terminée, Bob se prépare à rentrer en classe, avec son pull-over déchiré et ses chaussures sales.

LE JEU DES ETAPES

Les concurrents sont partis de Rennes. Le parcours est donc :

Rennes Pou
Amiens Issire
Lille Lyon
Laval Orléans
Yeu Toul
Evreux Etretat

ce qui donne les mots : RALLYE PILOTE.

LE TOURNOI

Le chevalier n° 2.

LA PHOTO TRUQUEE

Sur le bateau ou 1^{er} plan : nom relevé - hublot rond supplémentaire - passager en moins (près de la porte) - hublot rectangulaire en plus.

pour demander votre "CARNET DE BORD"

Envoyez dix bons semblables à celui qui figure dans l'angle de cette page, et dont les numéros se suivent (en y joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse). Adressez, enfin, le tout à « Carnet de bord » de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e).

Pilote

Éditeur : DARGAUD S.A.
31, rue du Louvre
PARIS-2^e

Tél. : CENTRAL 67-60 - CENTRAL 70-62

Directeur : Jean HEBRAND
Rédacteur en chef : Denis LEFÈVRE-TOUSSAINT
Conseil de rédaction :
R. JOLY, R. GOSCHIN, J.-M. CHARLIER

ABONNEMENTS

France et Communauté française	Étranger (sauf : Benelux et Suisse)
12 mois 37 NF	45 NF
6 mois 19 NF	23 NF
3 mois 10 NF	12 NF

C.C.P. Paris 2375-25

BENELUX : Editions du Lombard
1 & 7, Avenue P.H. Spaak, Bruxelles

ABONNEMENTS

1 an 414 FB.
6 mois 216 FB.
C.C.P. 1.989-16

SUISSE :
Interpress S.A. 1, Beaumésjour, Lausanne

ABONNEMENTS

1 an 45 FS.
6 mois 23 FS.

Compte chèque postal : 11.133-51

ABONNES

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande d'abonnement, accompagnée d'un timbre à 0,50 NF.

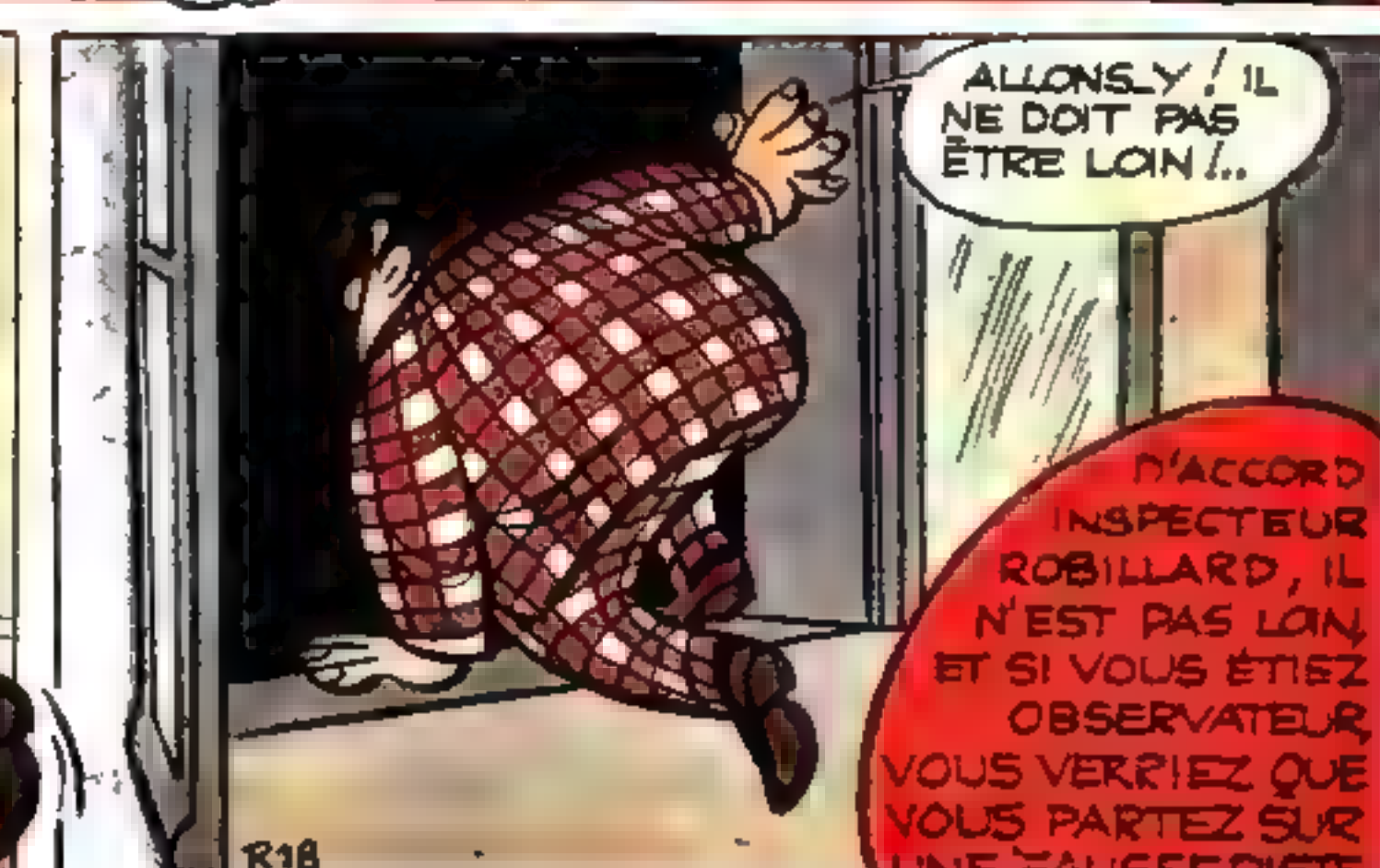
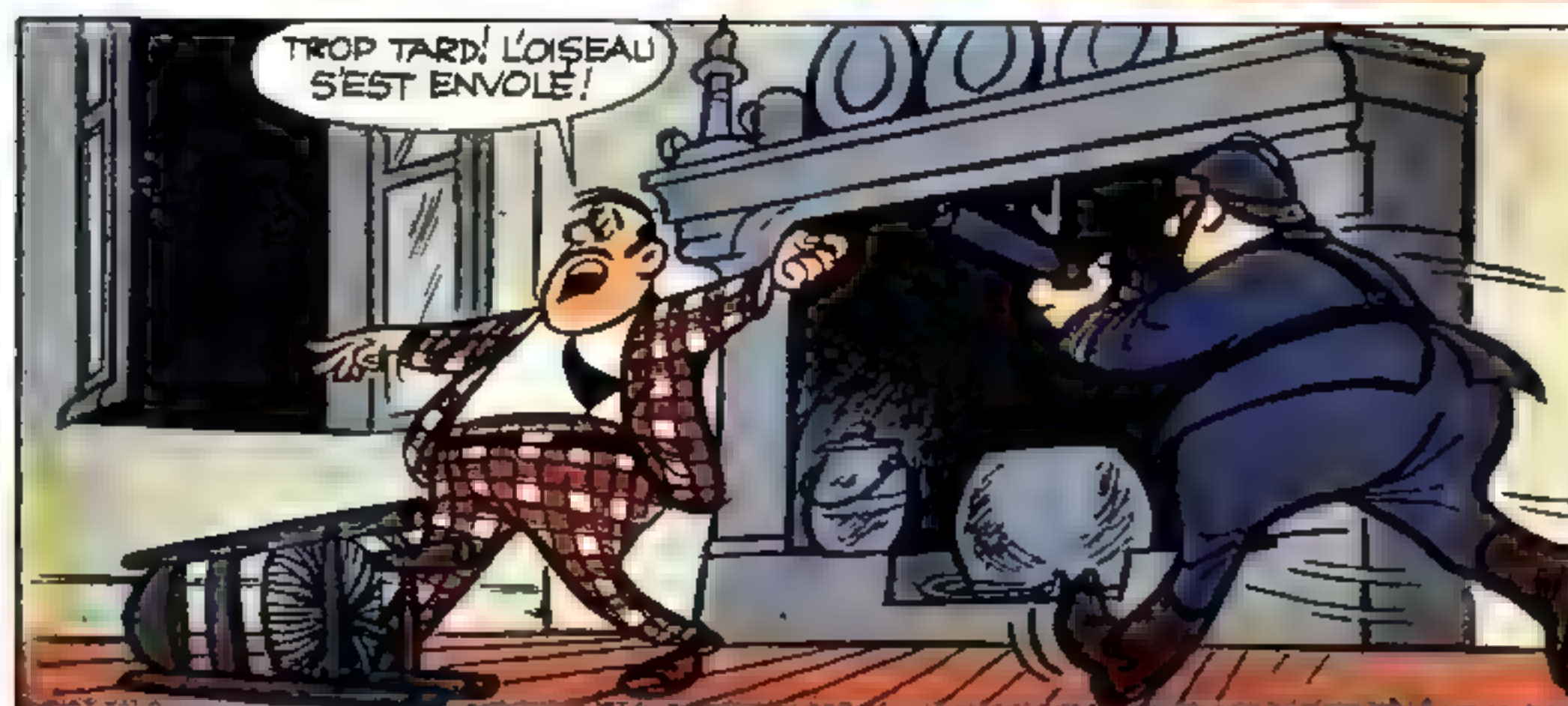
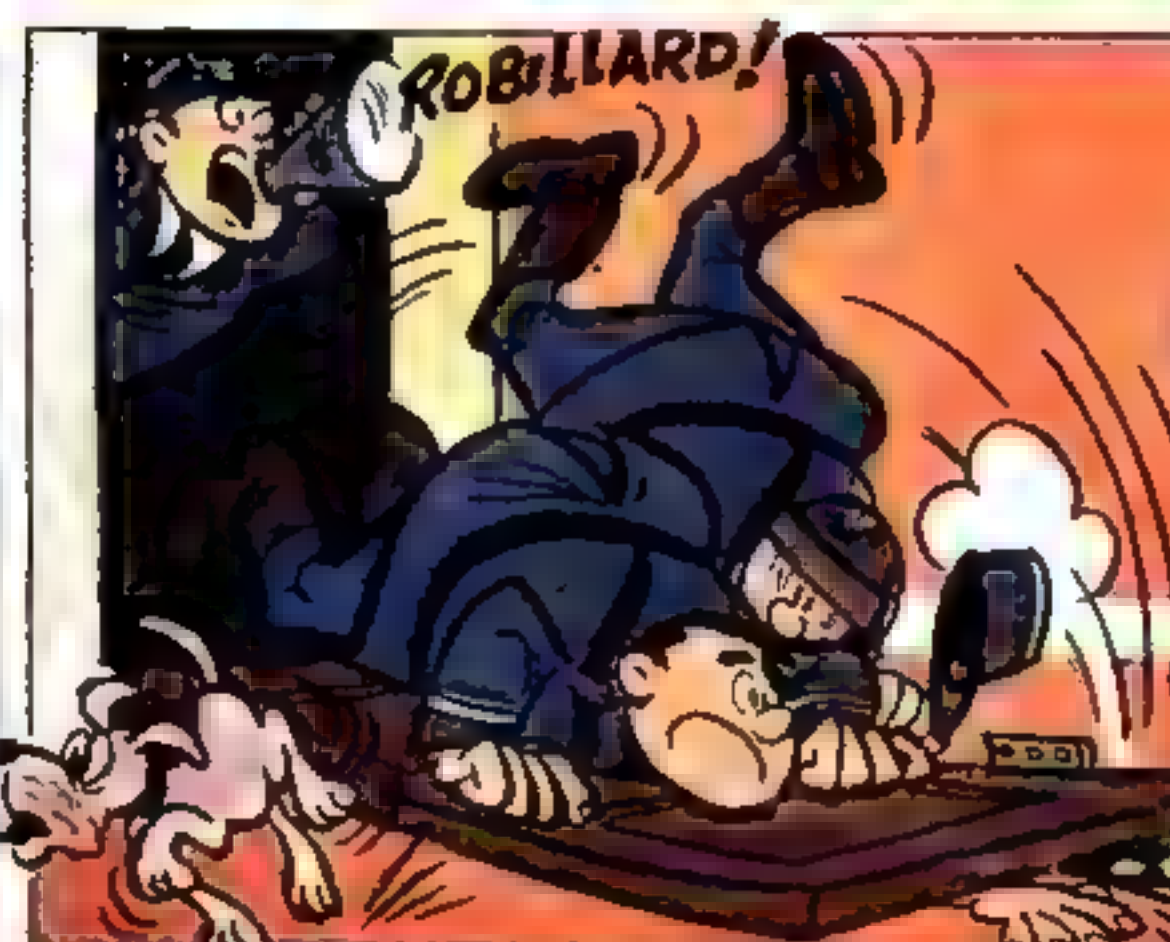
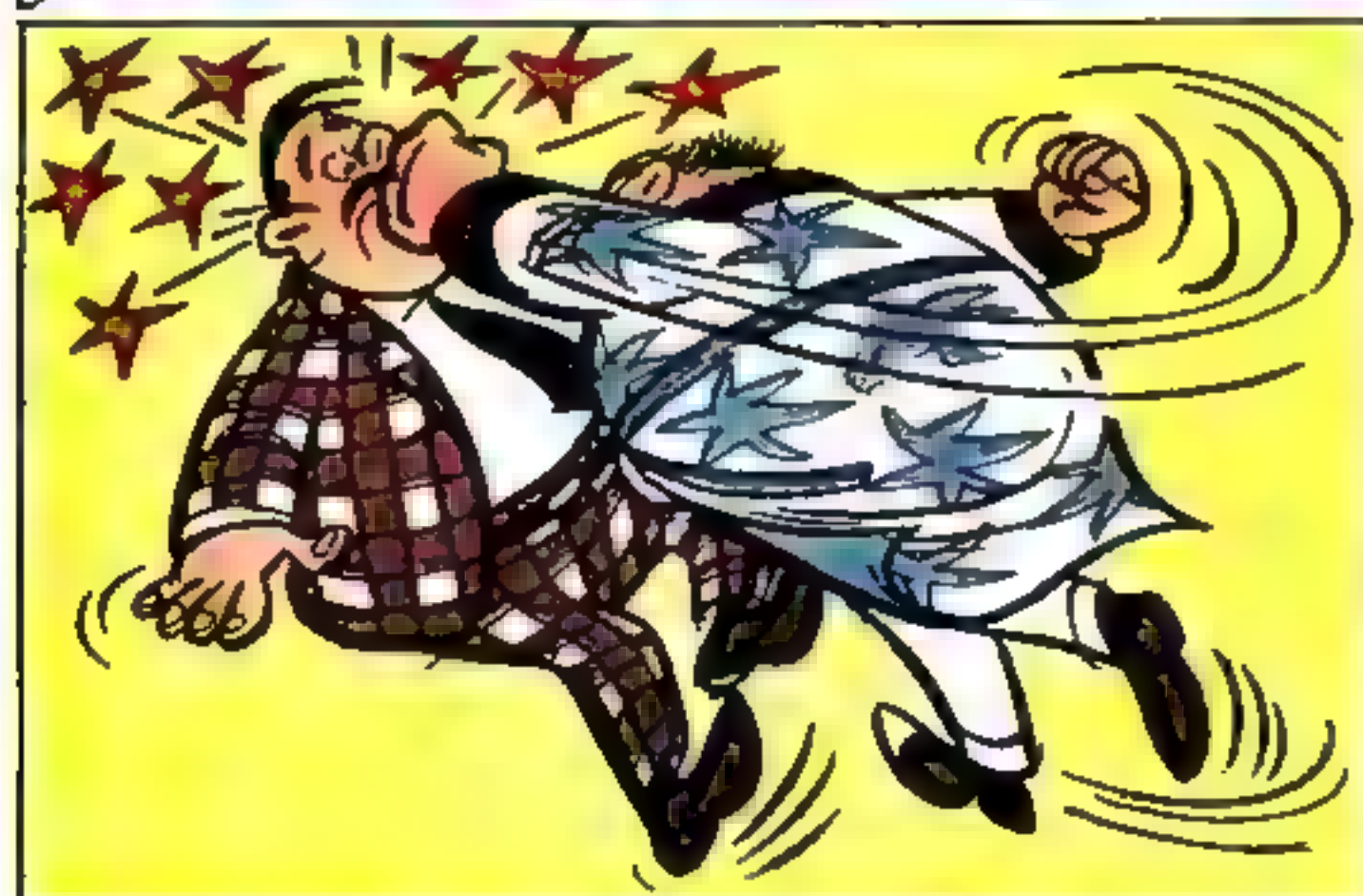
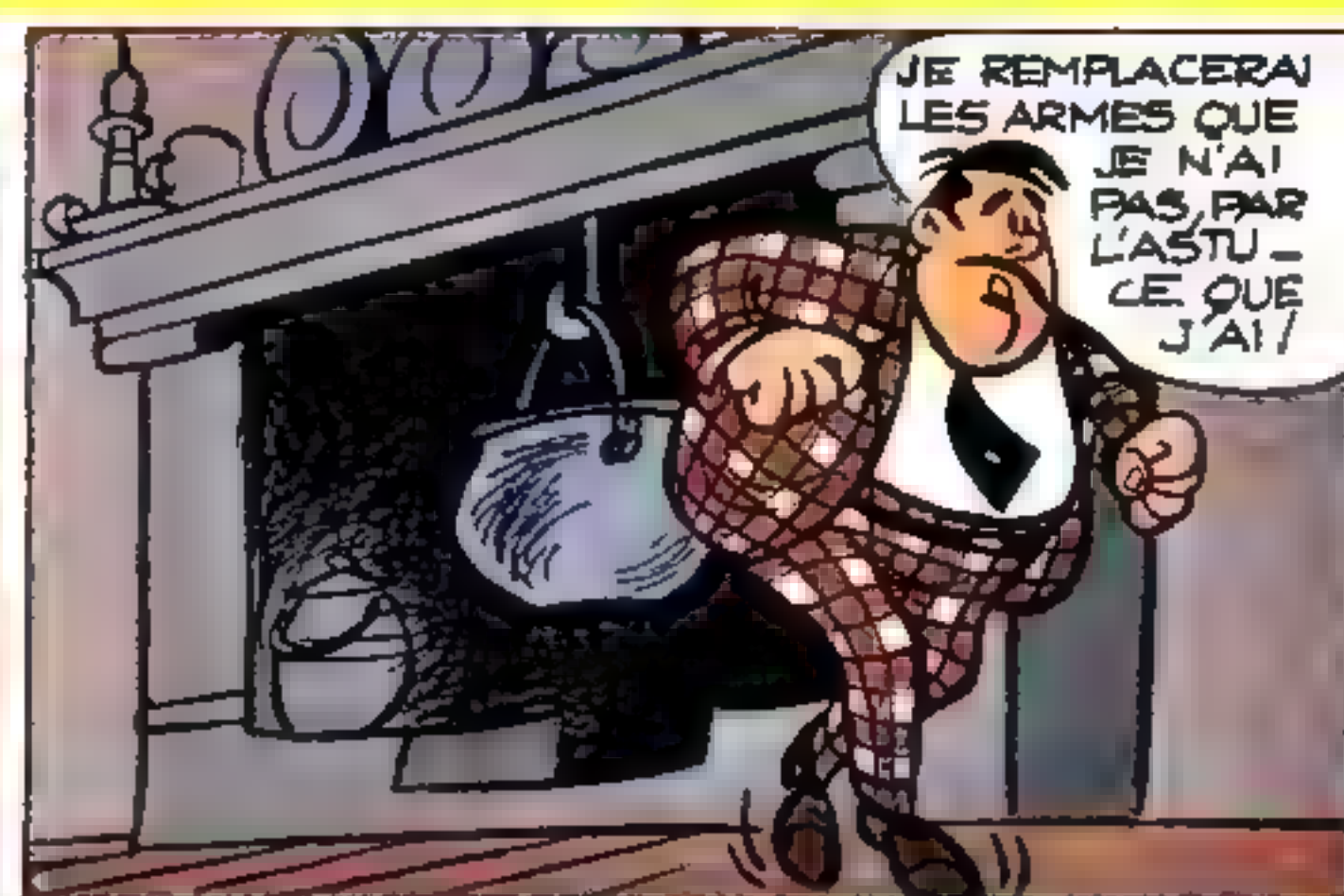
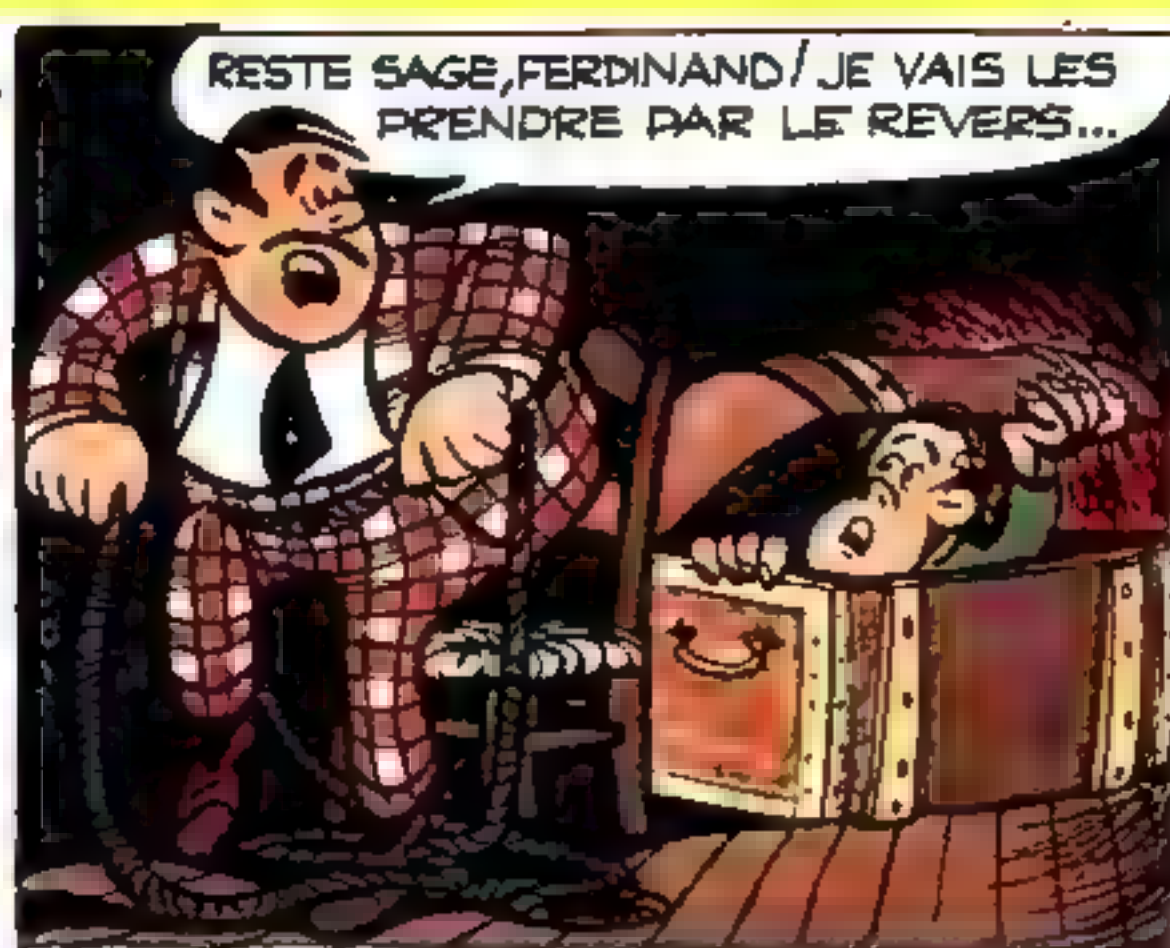
BREVET DE "PILOTE"



L'INSPECTEUR ROBILLARD

★ PAR PIERRE BELLEMARE ET MOALLIC ★

RESUME. — Riri la Casquette aurait dû s'apercevoir que les liens de l'inspecteur Robillard avaient été dérangés, ce qui prouverait que l'inspecteur a été détaché par un allié... Les bandits se préparent à résister à l'assaut que va livrer la police.



LA SEMAINE PROCHAINE VOUS POURREZ VÉRIFIER SI VOUS AVEZ EU DU FLAIR, EN DÉCOUVRANT LES INDICES QUI ONT ÉCHAPPE À NOS HÉROS.

Directeur de Publication : G. DARGAUD - Comité de Direction : G. DARGAUD, M. VENET, N. GOIJON, P. PEIGNÉ, Administrateurs. - Les N° 49-956 du 16-7-1949 sur les publications destinées à la jeunesse. Dépôt légal 4^e trim. 1960. - Editeur N° 26 - Imprimeur N° C 219 - Imprimerie GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris-19^e - DÉCEMBRE 1960.

(A suivre.)

NOTRE PILOTORAMA

L'ILE DE LA TORTUE, REPAIRE DES FLIBUSTIERS

Pilote

LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRE DES JEUNES

HEBDOMADAIRE

N° 63

5 JANVIER 1961

Troisième année

0,80 NF



Belgique: 10 Fr. B.

**Fernand
RAYNAUD**

*Son vrai visage,
sous 50 masques*

PHOTO J. GUYON



« Pilote » a bien de la chance : chaque jour, pendant les fêtes, il a reçu des dizaines et des dizaines de cartes de vœux : il vous remercie et vous prie de l'excuser s'il ne peut répondre plus directement à chacun d'entre vous.

NOTRE GRAND CONCOURS CHASSE-TAMPON

Que ceux qui s'étonnent de ne pas avoir trouvé leurs noms dans les résultats de notre grand concours d'été Chasse-Tampou, publiés dans notre n° 60, soient rassurés : nous avons fait une erreur ; une erreur qu'ils nous pardonneront, nous l'espérons !

En effet, à la page 47 de ce numéro, les vainqueurs de la première catégorie ont été classés sous la rubrique « deuxième catégorie », et inversement. Voilà pourquoi vous ne pouvez vous y retrouver.

D'autre part, nous n'avons pu — par manque de place — publier la liste complète des vainqueurs. Mais, ceux dont les noms n'ont pas figuré dans « Pilote » recevront une lettre les félicitant de leur victoire, ainsi que la cadeau promis dont nous vous donnons une nouvelle fois le détail. Pour les deux catégories : les deux vainqueurs feront un voyage Paris-Abidjan à bord d'un avion de l'U.A.T. ; les deux seconds recevront un kart ; des 3^e aux 28^e places : une montre Kelton ; des 29^e aux 104^e places : un stylo Waterman ; des 105^e aux 130^e places : un abonnement de six mois à « Pilote » ; des 131^e aux 181^e places : un abonnement de trois mois à « Pilote » ; des 182^e aux 449^e places : un disque microsillon ; des 450^e aux 500^e : un Astérix Le Gaulois en latex.

De M. Alain Cagot, à Mancy (S.-et-M.) :

« Je vous envoie ci-joint une photo parue dans un journal de la région (elle représente un cerf forcé par une meute et est légendée ainsi : Une pitoyable fin de chasse... Ce cerf a été abattu en plein Dommartin. NDLR). Vous comprendrez, sans commentaire, le but de ma lettre, car je trouve qu'il y a de la lâcheté à tuer une bête ainsi, par ces procédés déloyaux. »

Notre ami Alain Cagot est l'un des signataires de notre campagne contre la chasse à courre. Il a parfaitement raison de protester contre ce mode de chasse et nous l'aiderons, comme nous vous l'avons déjà annoncé, en transmettant à qui de droit vos pétitions...

DE NOUVEAUX CLUBS PILOTE

• La veille de Noël, un nouveau club est né, dont le président est M. Lucien Stophe (14 ans), et qui porte le nom de « Club Pilote Sportif d'Antony ». Bravo, le C.P.S.A., continuez à nous donner de vos nouvelles.

• Mieux encore, le Club Pilote des Ecouffus de Ligny-en-Barrois (président Alain Hussonot) vient de sortir, pour les fêtes de Noël, le deuxième exemplaire de son journal qu'il tire à 25 exemplaires, roulés sur la machine à polycopier du collège. Ce périodique comporte huit pages fort bien équilibrées (dessins, contes, récits historiques, actualité, voyage, jeux, etc.). Un très bel effort qui mènera peut-être les membres du Club Pilote tout droit au journalisme !

NOTRE ALBUM N° 2

Vous qui n'avez pas gardé votre collection de « Pilote »...

Vous qui ne lisez pas « Pilote » depuis ses débuts, l'album n° 2 de « Pilote » vient de paraître. Cet album relié contient treize numéros de notre journal, du n° 14 au n° 27. Il est en vente, dès à présent, chez votre marchand de journaux habituel, au prix de NF 7,50.

LES INSIGNES

« Pilote » a créé pour vous de magnifiques insignes émaillés que vous serez fiers de porter. Pour recevoir chez vous, franco de port, l'insigne « Pilote », envoyez à « Pilote », par mandat compte chèque postal, ou en timbres, la somme de 2 NF. Spécifiez bien si vous désirez que l'insigne soit monté sur patin (pour la boutonnière) ou sur épingle.

Nous vous signalons qu'il vous faudra quelques jours de patience avant de recevoir votre insigne, car nous sommes submergés de demandes.

Voici les vingt lecteurs de Pilote, grands vainqueurs de notre référendum...

Les vingt lecteurs dont les noms suivent font désormais partie de notre conseil de rédaction : leur rôle y sera essentiel, ainsi que nous vous l'annonçons à la veille de notre référendum. Nous vous avions promis de désigner ces lecteurs-Pilote dans notre premier numéro de 1961 ; voilà qui est fait. La semaine prochaine, nous vous parlerons plus longuement de l'effort que nous leur demanderons en échange d'un abonnement à perpétuité...

ADAM Alain, 527, chemin d'Haecht, Bruxelles (Belgique) • ASPIS Bernard, 26, rue de l'Yser, Strasbourg (Bas-Rhin) • BRET Claude, 15, rue Dubrunfaut, Paris • BRUNET Françoise, 35, avenue Jean-Jaurès, Belfort • DECAMP Danielle, 20, rue Pierre-Joinaux, Dijon (Côte-d'Or) • DELAYAT Bernard, 79, quai de l'Hôtel-de-Ville, Paris • DEMARRE Jacques, 21, rue de la Chaussée, Argentan

(Orne) • DENEU Philippe, 70, rue Bellevue, Caen (Calvados) • DEPP Claude, 10, rue Théonard, Mulhouse (Haut-Rhin) • DUPONT Bernard, 1, rue Descartes, Valence (Drôme) • FREMDEUR Michel, 5, rue du Grand-Prieuré, Paris • MARIONNEAU Jean-Louis, 16 bis, allée Thielllement, Le Raincy (S.-et-O.) • MEUNIER Pierre, 20, fg Bonnefoy, Toulouse (Hte-Garonne) • MONATE Alain, 3, rue Rouget-de-l'Isle, Moulins (Allier) • MOOR Eric, 23 a, chemin Sellières, Aire-Genève (Suisse) • MOREAU Jacques, 168, bd Anatole-France, St-Denis (Seine) • MOUTARD Jean-Luc, 18, rue Vivienne, Paris • PAGNIEZ Jean-François, 12, avenue des Quinze-Arbres, Rodez (Aveyron) • PRADET Jean-Michel, Castelnaud-Chalosse, par Pomarez (Landes) • YVON Jean-François, 2, avenue Foch, Blois (Loir-et-Cher) •

Vedettes de décembre 1960



Ils sont amis. Une fois de plus, ils se sont rencontrés, une fois de plus, ils ont joué ensemble... au football ; car vous les avez reconnus, n'est-ce pas ? Il s'agit de vos deux vedettes préférées, Raymond Kopa — votre parrain — à gauche, et le fameux Di Stefano qui ont joué récemment au sein de l'équipe du Real de Madrid.

Vedette de janvier 1961



Il est charmant, n'est-ce pas ? Charmant et célèbre, car sa photo a été publiée dans les plus grands journaux français. Son nom est Hector ; c'est un rat blanc ; il sera le premier être vivant d'origine française à s'embarquer sur une fusée pour atteindre l'altitude de 200 kilomètres. Le départ est prévu prochainement, du Sahara.

Voici le "digest" de l'année sportive 1961

1960 a été l'année des Jeux Olympiques... 1962 sera l'année des championnats du monde. Cela ne veut pas dire que, sur le plan sportif, 1961 sera une année creuse. Loin de là : elle sera consacrée à la confirmation des nouveaux talents, à la prospection des futurs participants du championnat du monde de football. D'autre part, 1961 sera (entre autres) une grande année pour le rugby : vous le verrez ci-dessous...

7 janvier : Colombes, France-Ecosse (rugby). 18 février : Colombes, France-Afrique du Sud (rugby). 16-19 février : Morzine, championnats de France (ski). 25 février : Twickenham, Angleterre-France (rugby). 9 au 15 mars : Paris-Nice (cyclisme). 15 mars : Colombes, France-Belgique (football). 18 mars : Milan-San Remo (cyclisme). 25 mars : Colombes, France-Galles (rugby). 25 mars : Paris, France-Hongrie (basket). 26 mars : Tour des Flandres (cyclisme). 2 avril : Madrid, Espagne-France (football). 9 avril : Paris-Roubaix (cyclisme). 15 avril : Dublin, Irlande-France (rugby). 22 avril : Paris, finale du championnat de France (basket). 23 avril : Paris-Bruxelles (cyclisme). 29 avril au 6 mai : Belgrade, championnats d'Europe (basket). 7 mai : Colombes, finale de la Coupe de France (football). 14-15 mai : Week-end ardennais (cyclisme).

20 mai-11 juin : Tour d'Italie (cyclisme). 28 mai : Lyon, finale du championnat de France (rugby). Fin mai : Rome, finale de la Coupe d'Europe des Clubs (football). 4 juin : Bordeaux-Paris (cyclisme). 11 juin : Mâcon, match des 4 nations : France, Belgique, Suisse, Italie (aviron). 18 juin : Rouen, championnat de France (cyclisme). 25 juin-16 juillet : Tour de France cycliste. 3 au 16 juillet : Tour de l'Avenir. 8-9 juillet : Colombes, match des 6 nations (athlétisme). 15-25 juillet : Turin, championnats du monde (escrime). 22 juillet : Auckland, France-Nouvelle Zélande (rugby, 1^{er} test). 22-23 juillet : Colombes, championnats de France (athlétisme). 24-30 juillet : Paris, championnats de France (natation). Fin juillet : Paris-Brest-Paris (cyclisme). 5 août : Wellington, France-Nouvelle Zélande (rugby, 2^e test). 9-10 août : Stockholm,

Suède-France (athlétisme). 12-20 août : La Ferté-Gaucher, France-U.R.S.S.-Bulgarie-U.S.A. (parachutisme). 19 août : Christchurch, France-Nouvelle Zélande (rugby, 3^e test). 25 août-2 septembre : Berne, championnats du monde (cyclisme). 24-26 août : France, championnats d'Europe (aviron). 26 août : Sidney, Australie-France (rugby). 6-7 septembre : Colombes, France-Yugoslavie-Norvège (athlétisme). 10 septembre : Mâcon, championnats de France (aviron). 27 septembre : Colombes, France-Finlande (football). Fin septembre : Vienne, championnats d'Europe (poids et haltères). 8 octobre : Paris-Tours (cyclisme). 22 octobre : Tour de Lombardie (cyclisme). 12 novembre : Sofia, Bulgarie-France (football). 19 septembre : Paris, France-U.R.S.S. (basket). 1-2 décembre : Paris, championnats du monde (judo).

Et si le yéti n'existait pas ?

Sir Edmond Hillary, le vainqueur de l'Everest, qui, voici quelques mois, rentra bredouille d'une chasse au yéti (« abominable homme des neiges »), accompli ces temps-ci une grande tournée des capitales occidentales pour tenter de savoir si le scalp (notre photo) que lui ont confié les moines bouddhistes du monastère de Pyangboche appartient, oui ou non, à ce personnage mystérieux qu'est le yéti.

Le voici, à droite, entouré du professeur Millot, du Musée de l'Homme, et du Sherpa (guide de l'Himalaya) Khumje Chumblé, discutant de l'authenticité du fameux scalp. L'expérience n'a pas été concluante et Hillary lui-même parvenait à douter de l'existence de l'« abominable homme des neiges ». « Je n'ai jamais rencontré un sherpa qui ait réellement vu un yéti », a-t-il dit.

Les savants russes, par contre, sont absolument persuadés de son existence... en est la vérité ?



Les fans du Kart

Les mordus du kart... Car il faut vraiment être fanatique pour rouler ainsi à « tombeau ouvert » sur la neige de Val-d'Isère (de gauche à droite : Emile Violat, Jean-Claude Killy et Pierre Stamos, tous membres de l'Equipe Française de Ski).

Et vous n'avez encore rien vu : à l'Alpe-d'Huez, votre ami Gil Delamare et votre marraine Colette Duval viennent d'inventer un sport nouveau, le bob-kart, à mi-distance entre le bobsleigh et le karting. Ils nous ont écrit des lettres enthousiastes : « C'est passionnant... »



La Ferrari de ses rêves

Le Cannois Paul Court a construit de ses mains la Ferrari de ses rêves : cette merveilleuse « Monoposto » est longue de 46 cm, construite en aluminium avec direction à levier et pignon, roues avant indépendantes, embrayage conique, etc... Elle roule à 100 à l'heure avec un moteur de 5 cmc et a été construite en 4 000 h.

L'anti-brouillard du berger...

Les Landes, cette année, se signalent à l'attention des amateurs de progrès : un berger des environs de Mont-de-Marsan vient en effet d'équiper ses longues échasses de phares anti-brouillard, ce qui lui permet — quel que soit le temps — de ne jamais perdre ses moutons de vue... De plus, sur le chemin de la bergerie, ses bêtes et lui-même se trouvent ainsi signalés à l'attention des automobilistes. On saisira mieux l'intérêt de cette invention si l'on sait que les Landes détiennent le (regrettable) record de durée de brouillard pendant la mauvaise saison...

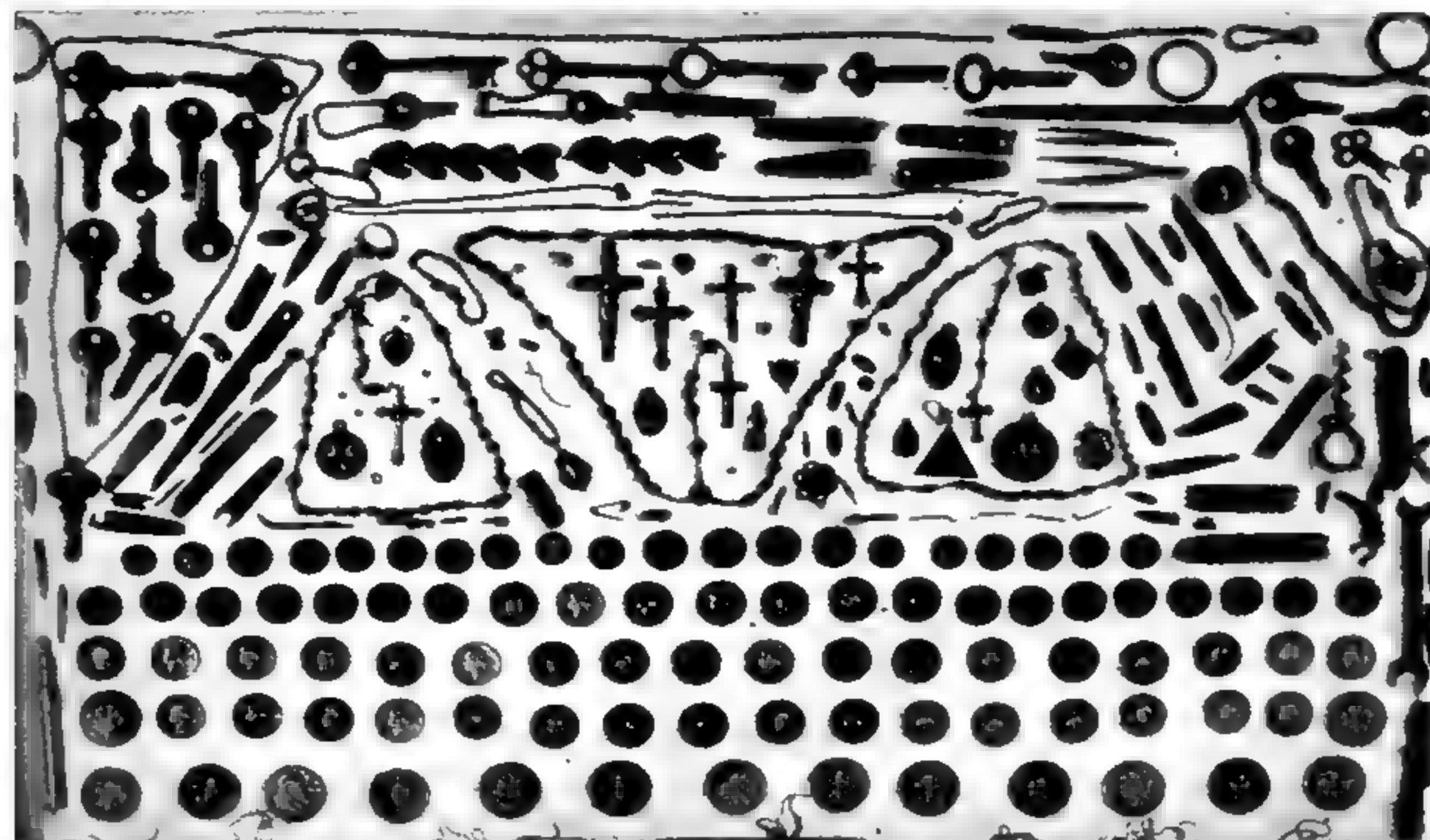


Le malade de Brooklyn (USA) avait un appétit « de fer »...

Curieuse photo, qui trouverait peut-être mieux sa place dans notre rubrique consacrée aux collectionneurs. Il s'agit, en effet, de deux cent cinquante-huit objets divers trouvés par le docteur Alan Kane... dans l'estomac d'un malade de Brooklyn (U.S.A.), âgé de 56 ans, et souffrant — avouons-le — d'une curieuse maladie mentale.

Ce malade prétendait souffrir de l'estomac, en dépit de son appétit « de fer ». La radiographie décèle la présence de 26 clefs, de 88 pièces de monnaie, (pour un total de 19 dollars) et d'un tire-bouchon ; nous ne citons que pour mémoire les chapelets (trois), les gourmettes (quatre), les trombones, les mousquetons, les coupe-ongles, les pinces à épiler et même les bagues, les médailles, un canif et une clef anglaise.

L'ensemble (près de deux kilos) a été, bien entendu, extrait de l'estomac du malade — mental, répétons-le — et orne aujourd'hui l'une des plus sensationnelles vitrines de la salle d'opération de l'hôpital de Brooklyn où pratique le docteur Alan Kane, encore mal revenu de son émotion.





Au terme du voyage L'ATERRISSAGE

DEPUIS quelque temps, les passagers se sont aperçus d'un changement. Malgré la cabine pressurisée, leurs oreilles les ont avertis de la descente. Le chant des réacteurs s'est fait plus doux encore et la terre se rapproche insensiblement. Pour eux, il ne reste plus qu'à admirer de plus en plus près les détails du sol qu'ils vont rejoindre sous peu, d'un sol différent de celui qu'ils ont quitté quelques heures plus tôt. La terre d'Afrique se déroule de plus en plus vite sous les ailes du DC-8 de P.U.A.T. et l'on attend le moment où les passagers lumineux inviteront tout le monde à boucler les ceintures et à éteindre les cigarettes. C'est d'ailleurs à peu près tout ce qu'auront à faire les passagers. Le véritable travail commence, par contre, dans la cabine de l'équipage, car l'atterrissage d'un quadiréacteur exige l'attention des quatre membres de cet équipage.

Depuis longtemps déjà, mécanicien, navigateur et co-pilote avaient les yeux fixés sur les totalisateurs de dégivrage. La consommation de pétrole est toujours suivie avec soin du bout à l'autre du vol et si les totalisateurs avaient atteint le chiffre de dégivrage, le DC-8 aurait mis, sans attendre, le cap vers l'aérodrome secondaire.

Ce n'est pas le cas aujourd'hui — comme d'ailleurs presque toujours — et, vingt minutes avant l'heure estimée d'arrivée, le radio a demandé et obtenu du contrôle d'aérodrome l'autorisation d'amorcer la descente. Le contrôle a encore donné à l'équipage le cheminement nécessaire à l'approche. Le DC-8 sait qu'il devra passer au-dessus de telle et telle radio-balise, à telle et telle altitude, de façon à ne pré-

cente, et le pilote veille, par petits coups de manche et de pédales, à maintenir les aiguilles au bon endroit. Pendant ce temps, le mécanicien lui annonce les vitesses de volets de descente. ILS, badin et vario, voilà les trois choses à régler à tout prix, sous peine d'avoir à recommencer l'atterrissage.

A mesure que la terre se rapproche, le mécanicien débite les vitesses idéales : « Poids, 74 tonnes... Vitesse, 270 km/h, Train sorti : volets 25°... Vario : 3,5 m/m. Volet 35°. Vitesse, 245 km/h... Altitude, 100 pieds (30 m.)... Seuil de piste, volets 50°, vitesse, 218 km/h. »

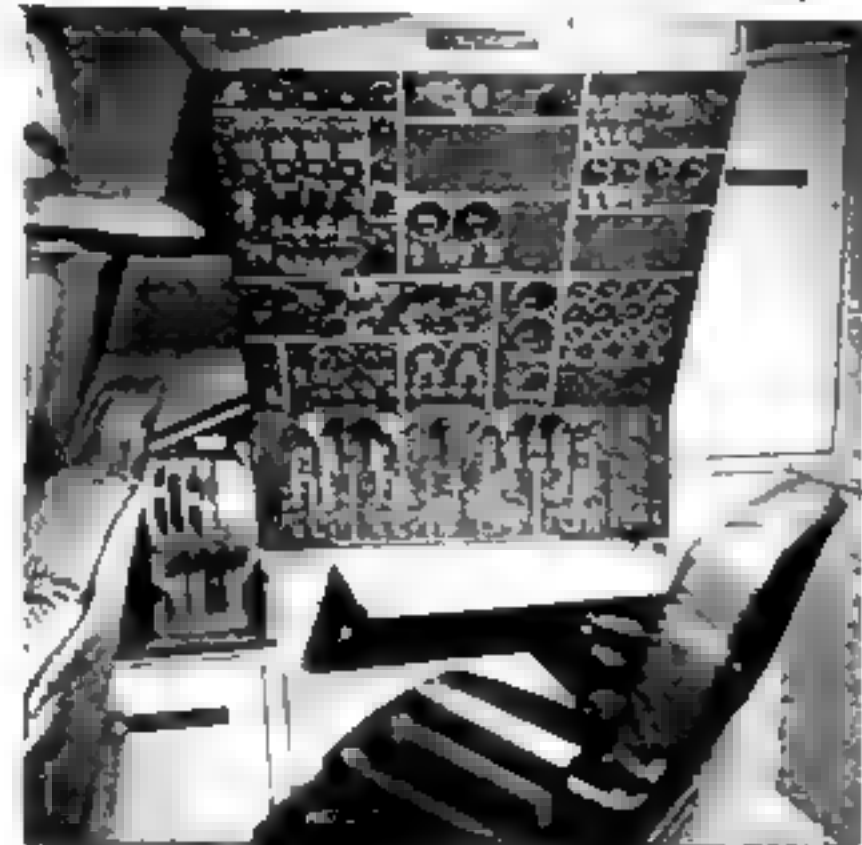
Le pilote a tiré sur son manche, l'avion a doucement « cassé » sa descente, les roues frôlent la piste et touchent enfin... Aussitôt, le pilote a poussé sur le manche, fait basculer l'appareil sur sa roue avant. Dès que la roue touche, toutes les mains s'affaiblissent ! Le pilote a mis le volant dirigeant la roue avant et conduit l'avion bien dans l'axe de la piste. Les quatre réacteurs rugissent à nouveau mais ils tirent l'avion en arrière au lieu de le pousser, grâce aux inverseurs de poussée qui ont été fermés immédiatement. Le co-pilote maintient la roue avant bien plaquée au sol et les freins de roues principales sont serrés à fond. Sur les ailes, les spoilers, volets surgissant du revêtement et détruisant toute portance, interviennent tout rebondissement de l'appareil. Celui-ci devient de plus en plus lourd et lent. De leurs hublots, les passagers qui se sont sentis portés en avant sous le freinage énergique, ont vu la piste défiler de moins en moins vite.

Maintenant, le DC-8 roule tranquillement, réacteurs réduits, et se dirige vers l'aire de débarquement. Le voilà arrêté et l'équipage commence une conversation téléphonique avec les hommes au sol qui se sont précipités... « Allô, le sol ? Groupe de parc branché ? Les freins peuvent être lâchés ? » Et le sol répond : « Cales en place, vous pouvez lâcher les freins, roue avant dans l'axe... »

Le silence s'installe dans l'avion. Les réacteurs se sont doucement éteints en une dernière plainte mourant peu à peu. Dans la cabine, les passagers se lèvent... Pour eux, le voyage est terminé. Pour l'équipage, le travail se poursuit : combien a-t-on consommé de pétrole, quels vents avons-nous rencontrés en vol, etc. Il ne quittera le bord que la « check list » d'atterrissage épuisée, après que le dernier passager aura franchi la porte...

An sol, l'équipe technique s'est emparée du DC-8 et le soumet à la visite « transit ». Dans deux heures, les couleurs de P.U.A.T. voleront à nouveau, vers Paris...

J. GAMBU.



La poste de travail du mécanicien qui, constamment, surveille le régime des moteurs.



Le pilote tire sur le manche à balai et l'avion, sans à-coups, « casse » sa descente.

senter convenablement sur la piste en service aujourd'hui. Le contrôle ayant donné l'autorisation de descente, l'équipage de P.U.A.T. est ainsi assuré de trouver la piste libre au moment de l'atterrissage. Cela est important, car un quadiréacteur arrivant au terme d'un voyage de cinq heures doit utiliser au mieux le pétrole qui lui reste. Sait-on qu'un DC-8 « maigrît » d'une tonne toutes les dix minutes de vol, à basse altitude ?

Pendant la descente, le mécanicien a effectué les calculs nécessaires et a indiqué au pilote les vitesses d'approche et de présentation compte tenu du poids de l'avion à ce moment.

Le temps est maussade sur Dakar, aujourd'hui et le commandant de bord décide d'effectuer une approche à FILS, c'est-à-dire aux instruments. Devant lui, le cadran de FILS porte deux aiguilles, une de pente et une de direction. Lorsque ces deux aiguilles sont placées devant leur zéro respectif, l'avion suit la ligne idéale de des-

JACQUES LE GALL REVIENT...

Avec le héros des ruines de Pierre noire, le vainqueur de « l'Ombre », Pilote va vous faire vivre une nouvelle et palpitante aventure.



Les eaux noires et immobiles du lac de Toplitz, dans les Alpes antiques recèlent un terrible secret... Un secret pour la possession duquel une lutte farouche se déroule, dans l'ombre, depuis quinze ans... Lutte tragique où les adversaires ne reculent devant rien. A plusieurs reprises, en mars 1946 puis en août 1950, les paysans ont découvert dans les montagnes qui encerrent le Toplitzsee, les corps d'inconnus assassinés. Car, fidèles à la tradition de « Pilote », nous n'avons rien inventé, et l'histoire que nous allons vous raconter repose sur des événements absolument authentiques, dont vous retrouveriez les traces dans les journaux des années écoulées...



Tout a commencé par une valise, bourrée de livres sterling... Mais aussi par une pêche miraculeuse de billets de banque, faite par les riverains de la Traun, une rivière alpine... D'où viennent ces billets auxquels s'intéressent, à la fois, les services secrets russes, anglais et américains ?...

Que cherchaient les prétendus ingénieurs, retrouvés morts dans la montagne ?... Pour le compte de qui agissaient-ils ?... Et qui les a fait supprimer ?... Comment notre ami Jacques Le Gall est-il mêlé à cette tragique histoire ?... Quel piège diabolique se cache au fond du lac de Toplitz ?...

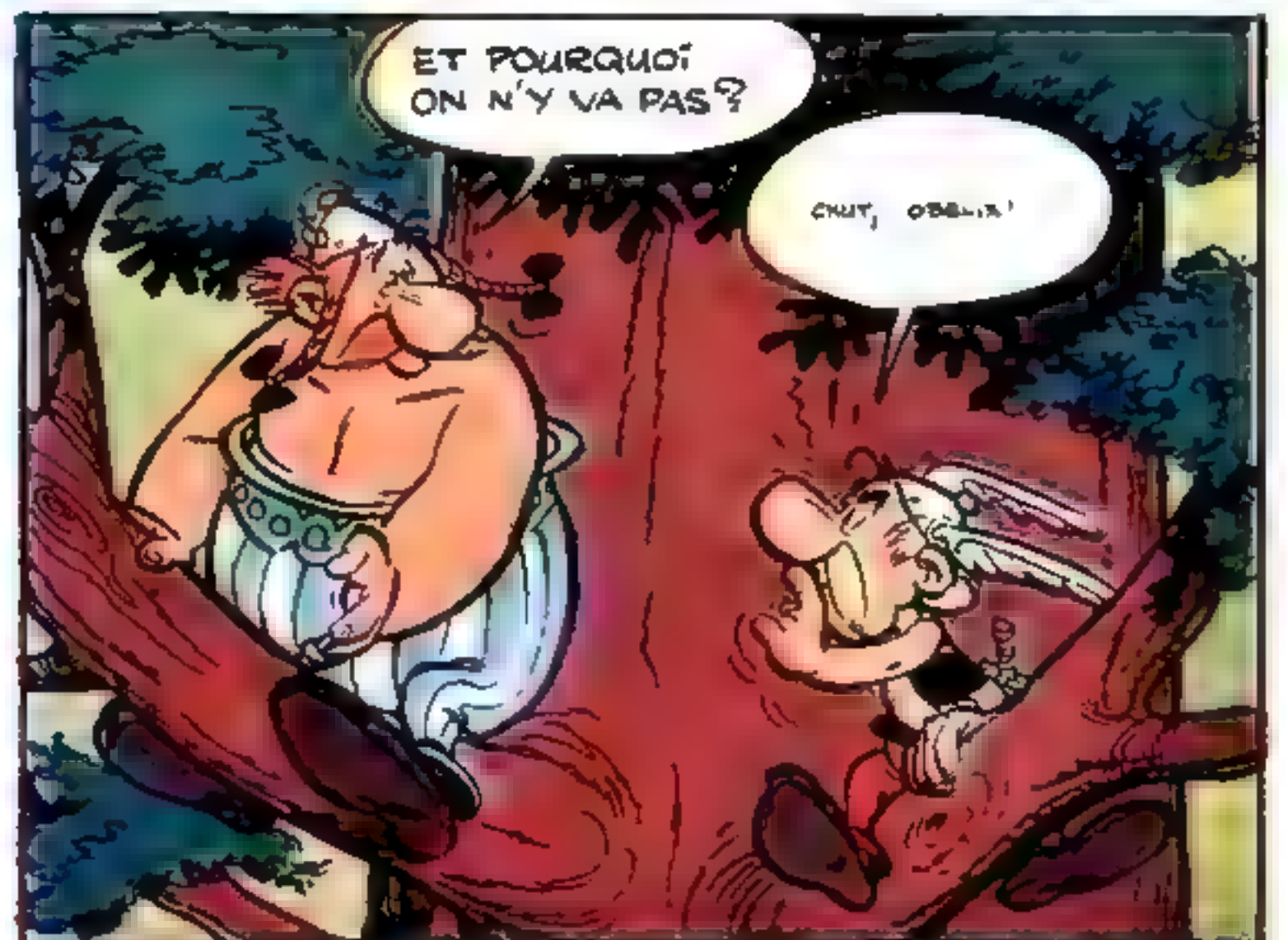
Tout cela vous le saurez en suivant prochainement, ici-même, le nouvel épisode des aventures de Jacques Le Gall, détective malgré lui...



DESSINS: **UDERZO** TEXTE: **GOSCHNY**

LE GAULOIS

RESUME. — Dans la forêt infestée de loups et de brigands, Asterix et Obélix ont enfin découvert le dolmen où ils doivent recueillir des renseignements sur la disparition d'Amerix le serpiste.



VOUS RETROUVerez NOS HÉROS DANS L'ÉMISSION "PILOTE", TOUS LES JEUDIS A 13 H 30 SUR RADIO-LUXEMBOURG.

un seul homme

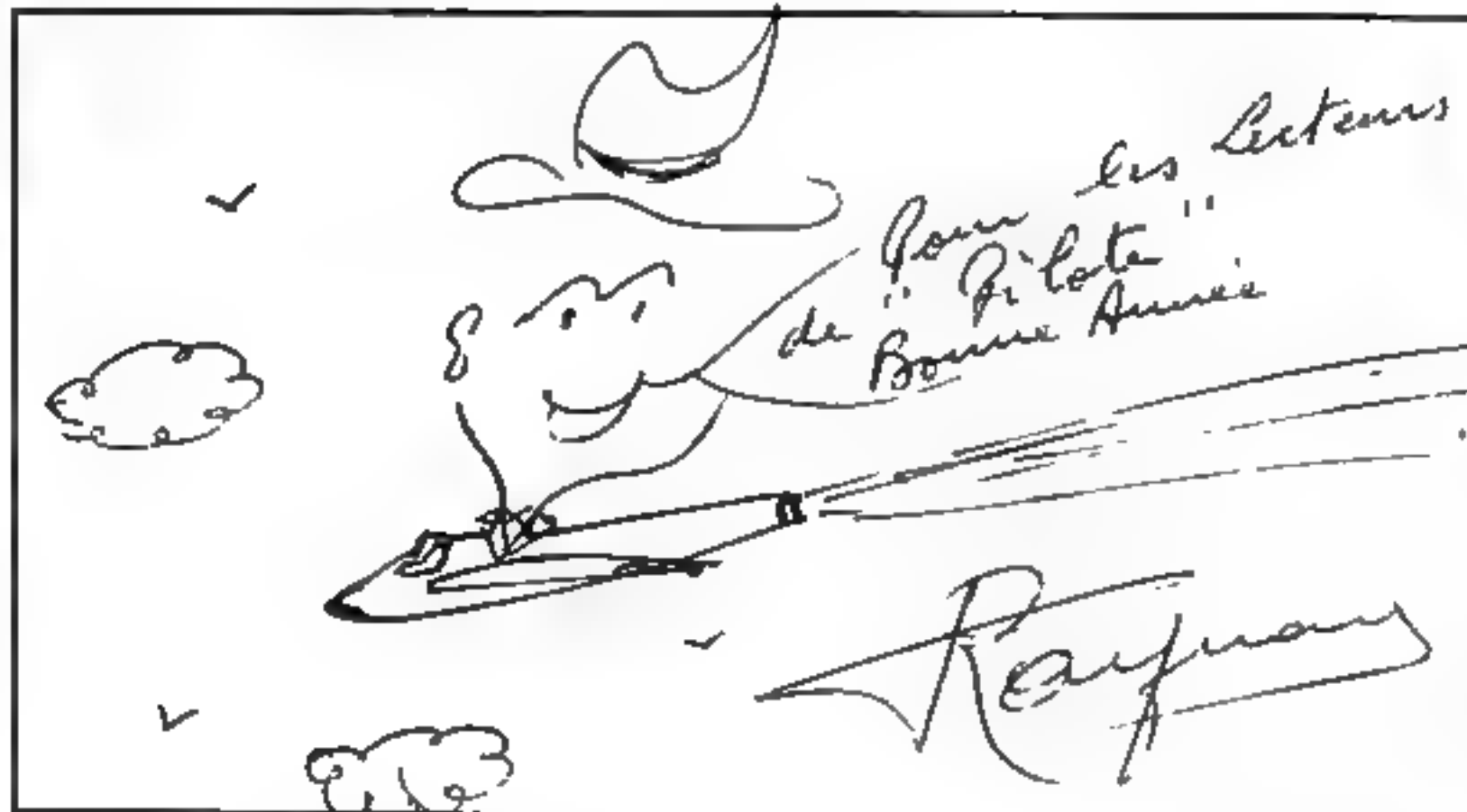
Fernand RAYNAUD

50 personnages

par Charles BLONDEL



Le cheveu blond et rare, l'œil bleu, le teint pâle, la bouche mince, c'est Fernand Raynaud.



Quel succès ! Lui-même n'aurait jamais osé le prévoir dans ses rêves de jeunesse les plus fous. Un gosse dans la rue ne peut plus recevoir une réprimande sans qu'immédiatement une âme charitable ne crie aux parents, avec l'accent si particulier de Fernand Raynaud : « Bourreaux d'enfant ». Et chaque soir le public se presse sous les guirlandes électriques du théâtre des Variétés, à Paris, pour assister à la pièce qui s'y donne depuis bientôt un an, sans interruption. Son titre est une gageure : « Festival Fernand Raynaud ». C'est-à-dire que chaque soir, un seul homme interprète cinquante personnages. Devant des salles tour à tour hilares ou émuës, il remonte le temps, revit sa carrière, interprète, à côté des sketches qui l'amènèrent aux sommets de la célébrité, d'autres scènes qui surgissent impromptues, dans le feu de l'improvisation. Et toutes sont si bien observées, si vraies malgré la caricature, que l'artiste arrive à incarner tour à tour tous ceux que nous connaissons. Il devient le vrai « Français moyen ».

Mais ce Fernand Raynaud qui vous fait également rire à la Télévision, à la Radio et au Cinéma, en fait, vous ne le connaissez pas. Savez-vous d'où peut donc provenir cette manière si particulière qu'il a de nous conter ses histoires, d'où est né ce ton nasillard qui fait la joie du public ? Nous sommes allés le lui demander, et pour « Pilote », il a raconté sa vie :

Sur la façade d'un grand building des Champs-Élysées, des lettres géantes inscrivent dans la nuit froide la signature : Fernand Raynaud. C'est dans son bureau, au quatrième étage, là où il répond à son courrier et discute ses contrats, qu'il nous reçoit. Seul ornement de cette grande pièce, un énorme tableau, non encadré, et qui représente une rue tortueuse de la Butte Montmartre.

C'est là qu'il a vécu pendant treize ans, de 1943 à 1956, à l'époque où il devait lutter pour s'imposer. Alors son nom ne brillait pas comme maintenant sur la plus belle artère du monde et n'était pas gravé sur les verres à whisky de son bar personnel. C'est juste-

ment pour garder le souvenir de cette époque, pour mieux mesurer le chemin parcouru jusqu'à l'affiche de cinéma géante épinglée au mur d'en face et sur laquelle on lit : Fernand Raynaud dans « Le Mouton », qu'il a acheté ce tableau (que l'on distingue sur notre couverture).

— Eh ! Fernand, se dit-il, tu vois, avec de la volonté, on peut en sortir !

Du courage et de l'obstination, il en a fallu effectivement. Car rien ne le destinait à devenir artiste. Mais ce sont les qualités maîtresses des Auvergnats et il est né à Clermont-Ferrand, le 19 mai 1926. Son père était contremaître chez Michelin, mais sa mère était née à Paris, dans une loge de



Ce sosie de Grock, c'est Fernand. Son sens de l'observation lui permet de tout copier.

concierge que tenait sa grand-mère. Cependant, c'est à Turin que M. Raynaud rencontra sa future femme. L'un et l'autre accomplissaient un tour d'Europe, souvenir du compagnonnage de jadis. Il faut l'avouer, Fernand fut un mauvais élève. Autant sa sœur (celle dont il parle toujours dans son numéro) réussissait bien à l'école, autant lui était rebelle à la radio-électricité, puis plus tard au dessin industriel. Dès l'âge de 14 ans, il fut donc voué tout naturellement à la fabrication des pneus et des chambres à air. Mais parce qu'il se rendait compte, d'après les rires de ses camarades de travail, qu'il possédait un don d'amuseur, et qu'il avait la secrète ambition d'être comique de cinéma, il quitta sa ville natale pour monter à Paris.

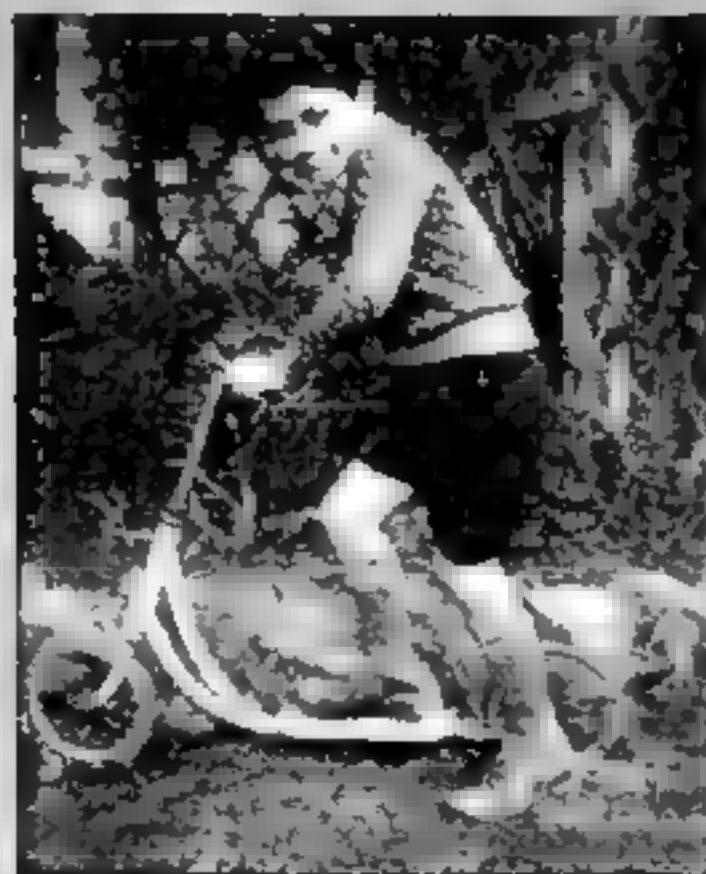
Son père vient le chercher

C'était en pleine occupation. Comme il était assez désargenté (à peine 7 000 francs de maintenant), c'est à bicyclette qu'il fit la route, traînant une remorque qu'il comptait utiliser comme vélo-taxi. Mais son apparence chétive le desservait et il ne trouva pas de clients. Un jour, dans le métro, il se précipita vers la seule place libre en même temps qu'un monsieur d'un certain âge. Bien élevé, il lui laissa la place, avec un sourire.

— C'est toi qui devrais t'asseoir, dit le monsieur, on croirait que tu n'as pas mangé depuis trois jours !

C'était presque vrai. Emu, le monsieur engagea Fernand comme apprenti fourreur. Ce n'était pas le pactole, loin de là. Gagnant deux cents francs par semaine, il payait sa chambre 50 francs et subsistait grâce aux distributions de biscuits vitaminés octroyés aux J. 3. Toutes ses heures libres, il les passait au cinéma, ou dans les petites salles de music-hall où il essayait de s'infiltrer sans payer afin de prendre des leçons auprès des comiques alors en vogue. C'est ainsi qu'il eut sa première déillusion, un soir, aux Folies Belleville, en applaudissant un artiste qui mimait un match de boxe. Cette formule

Un jour, il décida de "monter" à Paris... Sans argent,



Deux des rares photos de jeunesse qui lui restent. A gauche (carré) au cours d'une réunion de famille ; il pose près de sa sœur. Ci-dessus, il a déjà le même sourire un peu triste.



Fernand Raynaud, parfait homme d'intérieur, grand amateur de musique classique, ne dédaigne pas les travaux ménagers. Il est parfaitement capable de secourir son épouse et de laver lui-même la vaisselle. La gloire ne l'a pas rendu snob, ainsi qu'on peut le voir...



Jouant un combat de boxe, il n'a besoin que d'un seul gant et d'un costume réduit.



La badine, le chapeau melon et surtout l'expression triste, rien ne manque à ce Charlot.

qu'il croyait inédite, c'était un certain Bourvil qui l'avait inventée avant lui... Jacques Meyran et Roger Nicolas étaient alors ses maîtres. Mais Paris n'était pas encore décidé à lui donner sa chance et c'est avec résignation qu'il suivit son père venu le chercher.

De retour à Clermont, il fut dix mois employé au ministère des Finances.

— Une catastrophe... Je ne faisais rien, j'attendais qu'on me mette à la porte. Mais c'est très difficile de quitter un ministère...

Dès la Libération, dégoûté du travail de bureau, il revint à Paris et fit de la représentation d'outillage automobile pour gagner sa vie, tout en auditionnant le soir dans toutes les salles où l'on voulait bien l'écouter. C'est ainsi qu'en 1948, Jacques Canetti le vit mimer ses fameuses anecdotes du « voyage en chemin de fer » et de « l'opération chirurgicale ». Conquis, il l'engagea à sa pépinière de vedettes des Trois Baudets. Un jour, par suite de la défection d'un artiste, Robert Lamoureux qui est au même programme que lui, devient vedette du spectacle et Fernand Raynaud numéro 2.

Pendant cinq ans, il va mettre au point son numéro burlesque, observer la vie autour de lui, source inépuisable de sujets de sketches et de chansons pour un psychologue. Maintenant, il joint la parole aux gestes et avec son petit répertoire, il entreprend la tournée des cabarets d'Amsterdam, de Madrid et de Rome. Il passe aussi en province et dans les petites salles parisiennes. Il rencontre, en 1953, Jean Nohain. D'un coup, il part à la conquête des écrans de Télévision, donnant à qui veut l'entendre l'adresse de son « tailleur » qui voudrait faire des défauts à un costume, mais qui ne le peut pas. Il parle aussi de sa famille et particulièrement de son cousin, « gendarme dans l'Aveyron ».

Médrano lui signe un contrat de trois semaines. Il y reste deux mois. Il tourne quatre films dans une année : « Arènes joyeuses », « Fernand le Clochard », « Houla Houla », « Minute Papillon ». En 1958, c'est le « Sicilien », « La Marraine de Charley » et en 1959, « Le Mouton ». En février, c'est

le début de son récital au Théâtre des Variétés. Fin janvier 1961, il partira pour une tournée vers les principales villes de province, avant de tourner, en mai, « Auguste ».

Un fils, Pascal, trois ans et demi

Cet emploi du temps chargé lui a tout de même laissé le temps de se marier, il y a cinq ans, avec une chanteuse, Renée Caron. — Je l'ai connue dans une brasserie et j'ai pris sa défense car le patron trouvait qu'on ne l'entendait pas assez. Elle se mit à pleurer. Notre histoire a commencé là.

Maintenant, il a un fils, Pascal, trois ans et demi, et il demeure bourgeoisement dans une superbe villa de la banlieue parisienne, à l'Étang-la-Ville.

Il se lève à 13 heures, déjeune seul, puis l'après-midi, vient à son bureau, avant de gagner directement le théâtre. Avec sa DS, il réussit à regagner son domicile vers deux heures du matin. Des projets ? Il en est plein. Il vient de fonder une maison de production et tournera de courts métrages comme les premiers Charlot. Il voudrait aussi écrire une revue, un « show », comme on dit à Broadway.

Toutes ses idées de sketches, il les trouve pendant la représentation, à condition, dit-il, que la salle soit « bonne », c'est-à-dire que le public réagisse à ce récital. Alors, si la communication est établie, son esprit « embraye » et il ajoute un chapitre supplémentaire aux aventures de son personnage de « Pauvre Type », timide, craintif, marqué par la malchance. Ce héros, est-ce lui ? Dans un certains sens, oui, car Fernand Raynaud est un doux, bien qu'il avoue avoir de temps à autre une crise d'énervement. C'est presque un naïf, au cœur charmant. Au plus profond de lui-même, on sent une retenue, une pudeur, un peu de tristesse aussi.

— Mes histoires sont drôles, avoue-t-il, parce que dans le fond, elles sont tristes et qu'il n'y a pas de vrai comique sans amertume secrète.

Pense-t-il qu'avec cette philosophie il rejoint le grand Molière ?...



Le vrai François moyen ! en pantoufles, il fait son marche : fait, pain, journal et chou ; on pouvait le voir ainsi dans la vie.

il fit le voyage à bicyclette...



Un récital, dit-il, c'est un vrai combat de boxe. Il faut s'empêcher avec le public, se battre avec lui pour le faire rire. C'est épuisant de tenir seul la scène pendant plus de 2 heures. À l'entracte, dans sa loge, il récupère un peu. Une fois le récital terminé, il ira prendre quelques jours de vacances en Aveyron avec sa famille, car il n'est vraiment heureux qu'avec sa femme et son fils, loin du monde et des gens. Car « les gens sont méchants ».



EXCLUSIF :

Les Pinkerton, premiers détectives "in the world"

de notre correspondant aux U.S.A. Frank MURRAY

AU cours de l'année 1842, un jeune garçon, Allan Pinkerton, arrive à Dundee, petite bourgade proche de Chicago, dans l'Illinois. Farouche séparatiste, fréquentant les milieux politiques clandestins, il est recherché par la police britannique et a dû quitter précipitamment sa ville natale, Glasgow, sitôt après son mariage...

Embarqué sur un voilier à destination du Canada, il s'établit, tout d'abord, à Halifax, puis il remonte l'embouchure du Saint-Laurent et une partie du fleuve pour atteindre la ville américaine de Detroit. Il n'y fait qu'un très bref séjour, quitte sa nouvelle résidence et s'installe à Dundee. Il a déjà vendu son cheval, sa carriole, et il lui reste tout juste l'argent nécessaire pour louer une chambre, grande comme un mouchoir de poche, pour lui et sa jeune épouse...

Détectives de père en fils...



Le père : Allan Pinkerton



Le fils : Robert Pinkerton



Le fils : William Pinkerton

L décide de devenir tonnelier, comme son père, et ce sont deux Écossais, comme lui, Robert Fergus, imprimeur et Georges Anderson, qui l'aident et lui trouvent ses premiers clients. Mais les affaires sont loin d'être prospères. Pour se procurer du bois à meilleur compte, il se rend parfois sur les berges de la Fox River, abat quelques arbres et les rapporte, non sans effort, à son atelier. Il fabrique alors barils et tonneaux et les vend ensuite aux commerçants du quartier.

Un jour, selon son habitude, il s'en va couper du bois, pour alimenter sa réserve. Il aborde dans une île, généralement déserte, l'île Bogus. Quelle n'est pas sa surprise de constater que des visiteurs l'ont devancé et ont laissé, derrière eux, les cendres d'un feu de camp. Il ne s'agit point là des traces d'un simple pique-nique...

Il y a quelque chose d'anormal qui intrigue vivement Allan. Chicago, à cette époque, était déjà mise en coupe réglée par les malandrins, voleurs de chevaux, faux monnayeurs, pillards de banques, écumeurs de dépôts. Pinkerton pense que certains d'entre eux pourraient bien se retrouver dans ce lieu solitaire, une fois leurs coups faits.

Pinkerton, discrètement, sans dire quoi que ce soit à quiconque, observe les abords de l'île Bogus. Ses présomptions se confirment. Il s'agit bien du repaire d'une bande. Allan Pinkerton repart en toute hâte à Dundee, s'assure le concours de quelques volontaires, surprend la bande au complet et la met hors d'état de nuire. Les bandits sont emmenés à Chicago et livrés au chef de la Police.

Celui-ci n'est guère secondé : neuf policemen, en tout et pour tout, assurent le service d'ordre de la ville qui compte, à l'époque, 30 000 habitants. Un homme actif, perspicace, ne serait pas de trop ! La municipalité offre le poste d'inspecteur de Police à Allan Pinkerton, et ce dernier accepte.

La Pinkerton's Police Agency

Son nouveau rôle convient parfaitement à Pinkerton : le nouveau policier a une intuition étonnante. Un jour, un étranger monté sur un cheval magnifique lui demande l'adresse d'un certain Crane. Machinalement, après avoir donné le renseignement, Pinkerton suit le cavalier et épie par une fenêtre entrouverte la conversation qui se déroule entre les deux hommes.

Il vient, par le plus grand des hasards, de découvrir un repaire de faux monnayeurs ! Quatre jours plus tard, il entre en relation avec le nommé Crane, conclut un accord par lequel on lui vend 1 000 dollars de faux billets, avec un escompte de 20 %. Le jour suivant, toute la bande est sous les verrous. La nouvelle se répand dans toute la ville et le jeune garçon est assailli d'offres mirifiques. Les principales compagnies ferroviaires de l'Illinois, dont la fameuse Pullman Company, le sollicitent de créer un service de surveillance, tellement nombreux sont les vols commis dans les gares, les entrepôts et dans les trains.

C'est alors qu'Allan Pinkerton a l'idée de créer sa propre agence privée. Il démissionne de son poste officiel et fonde la « Pinkerton's North Western Police Agency » qui devient quelques mois plus tard la « Pinkerton National Detective Agency », la fameuse P.N.D.A., toujours active de nos jours, dans tous les États-Unis.

Lorsqu'il fonde sa première entreprise, Allan Pinkerton n'a pour ainsi dire aucune concurrence. La ville de New York est la seule, sur toute l'étendue du territoire, à entretenir un service d'inspecteurs. De l'Atlantique au Pacifique, les malfaiteurs peuvent se moquer impunément de la Loi. Se sen-

tant libres, ils font montre, partout, d'une audace inouïe, arrêtent les grands rapides, pillent les wagons postaux et ceux de « l'Adams Express Company ». Seul un homme comme le jeune Pinkerton peut mettre un terme à leur audace. Pour une somme de 10 000 dollars par an, il accepte d'engager le combat, combat des plus dangereux et des plus durs à gagner !

Janvier 1849 : la première grande affaire ! L'Adams Express Company, entreprise de transports spécialisée dans le transfert des fonds bancaires, est victime, en gare de Montgomery, dans l'Alabama, d'un vol de 40 000 dollars. Le directeur de la firme, E. A. Sandford, sollicite l'aide d'Allan Pinkerton.

On soupçonne bien Nathan Maroney, représentant de l'Adams Express Company à Montgomery, mais on ne possède aucune preuve contre lui. Pendant huit mois, treize détectives dont une femme, surveillent Maroney et Belle, son épouse, dans leurs moindres déplacements. Pendant huit mois la filature se poursuit à Philadelphie, Memphis, la Nouvelle-Orléans et New York. Une à une, les preuves sont réunies et... le suspect est arrêté. Maroney avoue son forfait et restitue 39 515 dollars.

C'est, dans tous les États-Unis, un immense enthousiasme. Enfin, en Amérique, un enquêteur capable et honnête. Voilà qui changeait de William Quantrell, dit « Charlie Hart », qui, se parant du titre de détective privé, s'était rendu à Lawrence, dans le Kansas, accompagné de plusieurs de ses gens et y avait tué, à coups de revolver, 164 personnes des plus inoffensives et 14 soldats de la garnison, avant de mettre la ville au pillage. Cela avait valu à la profession de « détective » une réputation, plutôt fâcheuse !

Il sauve la vie de Lincoln !

En 1861, Allan Pinkerton sauve de justesse la vie d'Abraham Lincoln ! On est à la veille de la Guerre de Sécession. Le Président avait à prononcer un discours à Washington ; il devait prendre le train à Harrisburg et se rendre jusqu'à l'actuelle capitale des États-Unis, en passant par Baltimore, ville dont les habitants étaient en majorité sudistes.

À la toute dernière minute, par plusieurs de ses agents, dispersés dans tout le pays, Allan Pinkerton apprend qu'un complot se trame pour assassiner le Président au moment même où celui-ci changera de train en gare de Baltimore. Le détective réussit à convaincre Abraham Lincoln de modifier ses plans et son itinéraire. Sous sa garde personnelle, il le conduit à Washington où ils arrivent avec 24 heures d'avance.

Le Président témoigna à Allan Pinkerton une réelle amitié, lui ouvrant toutes grandes les portes de la Maison-Blanche !

En 1861, les hostilités éclatent entre le Nord et le Sud. Abraham Lincoln charge Allan Pinkerton d'organiser les services de renseignements du général Mac Clellan. Celui-ci, nommé Com-

mandant en chef des forces de l'Union, demande au détective de mettre sur pied un réseau de contre-espionnage, le premier service secret, en fait, du gouvernement américain.

Pinkerton, agent secret.

Allan Pinkerton se rend souvent en première ligne, sélectionne les agents les plus habiles et les dépêche dans le Sud, jusqu'au cœur même des États-majors ennemis. Certains sont découverts et fusillés comme espions. Un nommé Timothy Welster tombe le premier sous les balles d'une peloton d'exécution sudiste.

Quinze mois après l'avoir organisé, au moment où le général Mac Clellan est démis de son poste, Allan Pinkerton donne sa démission de chef du service secret. Ses deux fils, Robert et William, lui succèdent, en attendant de prendre sa place à la tête de la P.N.D.A.

Allan Pinkerton n'a pas pour autant abandonné la lutte. Celle qu'il mène contre les frères Reno est des plus dramatiques. Pendant plusieurs années, elle passionna tout l'Indiana. Les frères Reno, quatre dangereux bandits, ne reculaient devant rien. Ils terrorisaient la ville de Seymour dont ils étaient les maîtres absolus.

Commandant une bande de plusieurs dizaines de « desperados », ils avaient incendié des ranches pour s'approprier les terres, avaient attaqué les diligences de la « Wells Fargo » ou de la « Overland Stage », les succursales de la « First National Bank » et tué tous ceux, honnêtes gens ou criminels, qui s'étaient mis en travers de leur route.

Allan Pinkerton décide d'engager la lutte contre ces malandrins. Il va recourir à la ruse. Il dépêche en Indiana un de ses agents qui ouvre un Saloon à Seymour. Dick Winscott réussit ainsi à gagner la confiance de la clientèle et à devenir un ami des Reno. Un matin, le tenancier du bar emmène l'ainé des quatre frères Reno à la gare, pour y accueillir un ami. Cet ami n'est autre qu'Allan Pinkerton, qui cueille le bandit et l'emmène en train spécial. Le chef de bande sous les verrous, il ne restait plus qu'à capturer les trois autres frères, qui, prudemment, avec des comparses, s'étaient réfugiés au Canada.

Une demande d'extradition, présentée par le détective, obtient satisfaction. Les bandits prennent place dans un canot pour traverser le lac Michigan. Heurtée par un esquif maladroît, l'embarcation chavire. Gardiens et bandits, attachés par des menottes, tombent à l'eau, mais heureusement tout le monde est repêché à temps et les misérables sont conduits à la prison la plus proche. Les frères Reno et leurs acolytes sont ensuite transférés à Seymour. Mais une nuit, un train mystérieux stoppe dans la gare. Des hommes masqués en descendent, font cent jusqu'à la prison et, en dépit des protestations du surveillant, incapable de contenir une foule en furie, ils pendent les frères Reno.

On appellera cette nuit du 11 au 12 décembre 1868 : la nuit du sang.

Pinkerton, que l'on voit ici (à gauche) pendant la guerre de Sécession avec Abraham Lincoln, était très lié avec ce président des États-Unis à qui il avait sauvé la vie quelques mois auparavant...

LA SEMAINE PROCHAINE :
Pinkerton contre les Molly Maguires.



\$1,000 Reward!

WE WILL PAY FIVE THOUSAND DOLLARS FOR THE Arrest and Detention UNTIL HE CAN BE REACHED, OF

Tom Nixon,

AT THE TIME OF HIS ARREST, five feet seven or eight inches high, 145 lbs. weight, 25 years of age, blue-gray eyes, light hair and whiskers; beard not heavy or long; mustache short and longer than beard. He is a tall, thin, and worked at that trade in the Black Hills. Last summer, he was in Minnesota and Indiana. He was one of the robbers of the Union Pacific Train, at Big Springs, Nebraska, on September 15, 1877.

He had about \$20,000 to \$30,000 Gold pieces of the stolen money in his possession, of the cottage of the late Fred. W. Mint of 1877. The above reward will be paid for his arrest and detention, and 10 per cent. of all money recovered, previous rewards to regard him as a robber.

ALLAN PINKERTON, - 111 and 113 P. M. Adams. - 111 and 113 P. M. Adams. - 111 and 113 P. M. Adams.

ALLAN PINKERTON, - 111 and 113 P. M. Adams. - 111 and 113 P. M. Adams.

ALLAN PINKERTON, - 111 and 113 P. M. Adams. - 111 and 113 P. M. Adams.

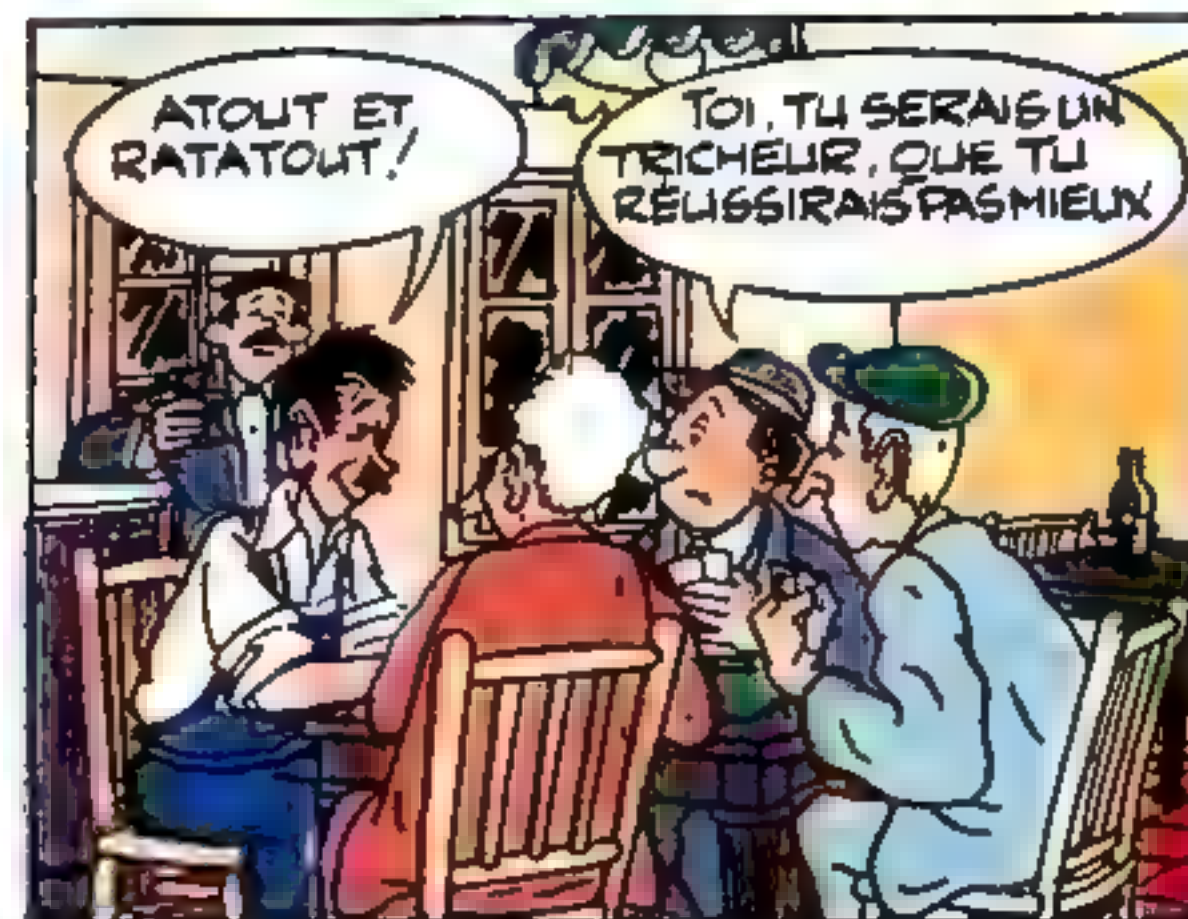
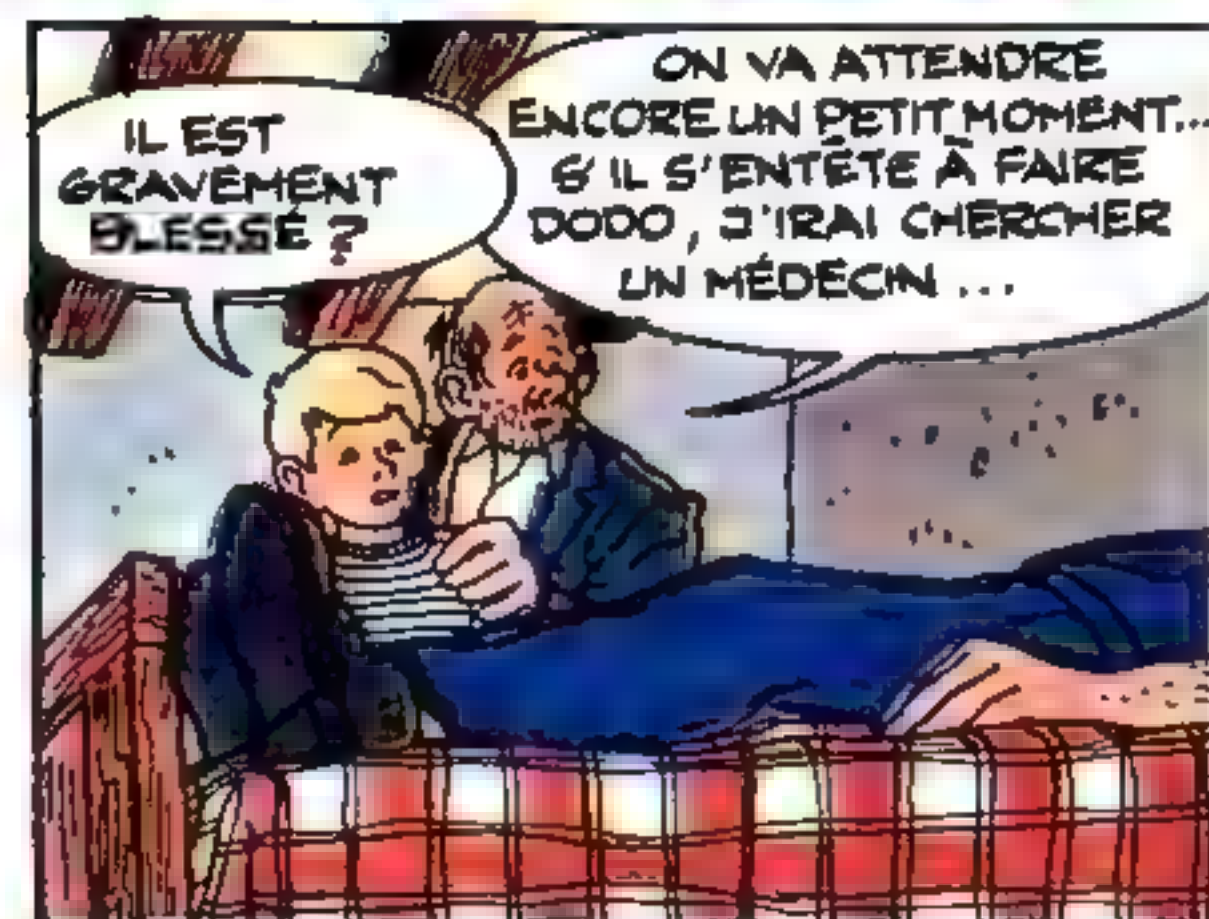
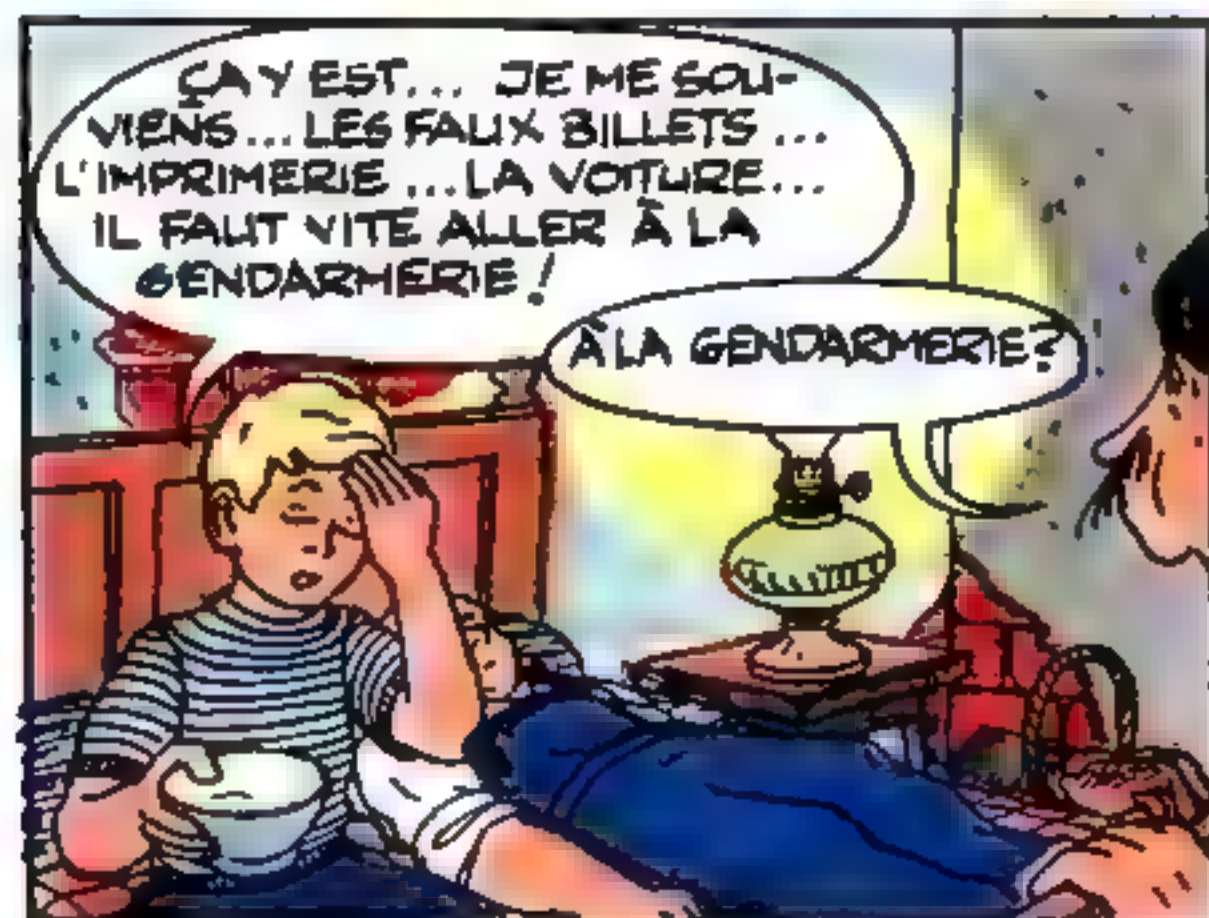
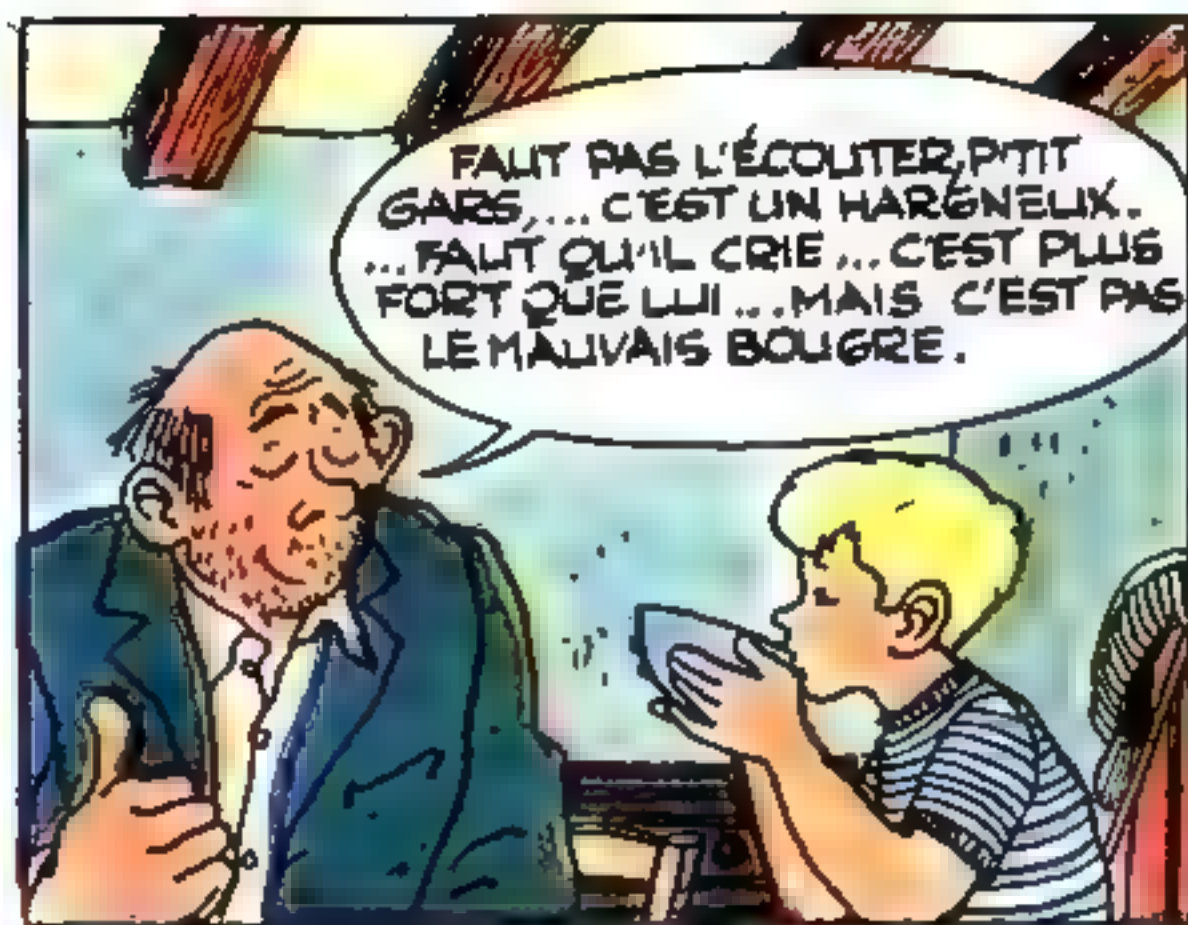
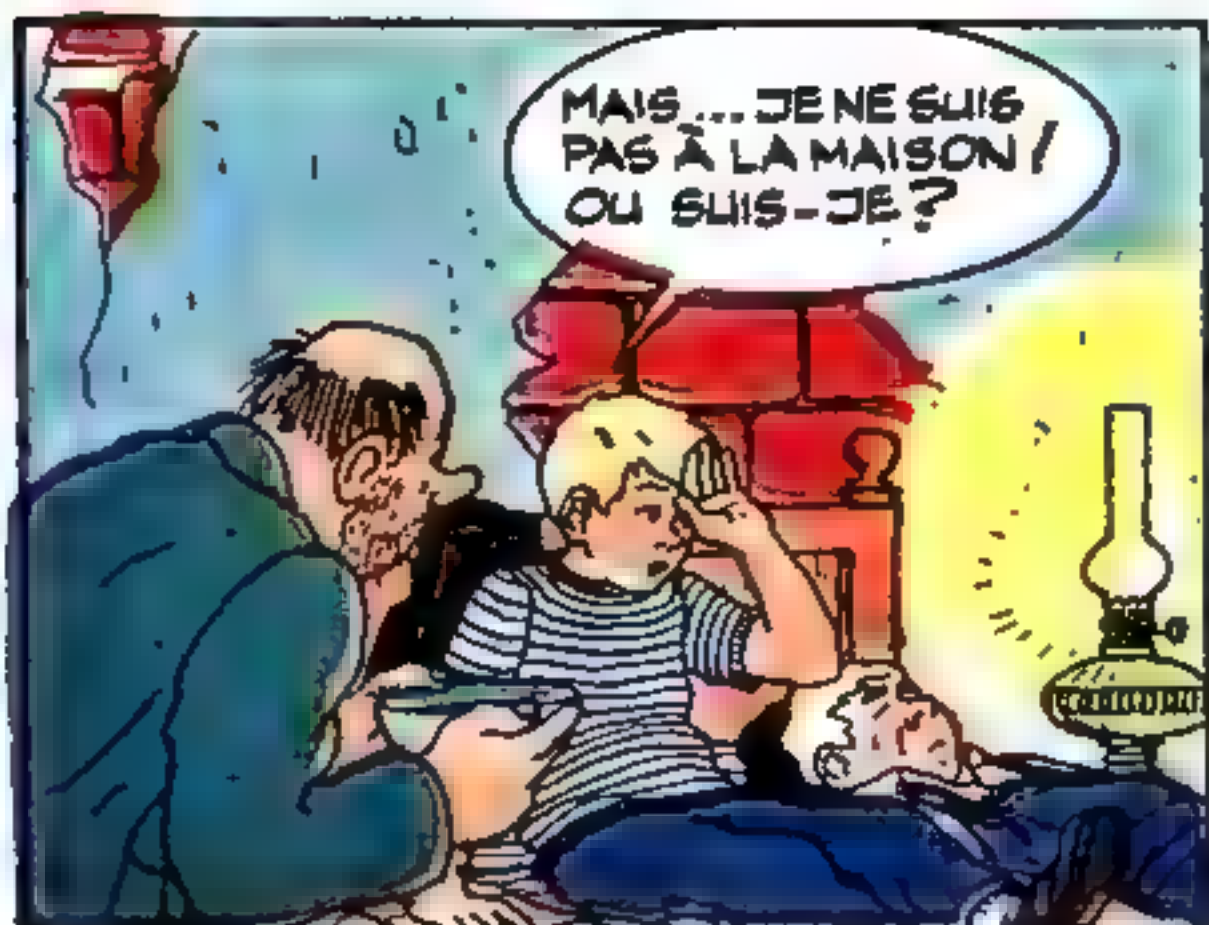
ALLAN PINKERTON, - 111 and 113 P. M. Adams. - 111 and 113 P. M. Adams.



P'TIT PAT

DESSINS DE DAGUES - TEXTE DE FORLANI

RESUME. — Non! P'tit Pat n'a pas trop souffert de son accident... et, tandis que ses parents et l'ancêtre s'inquiètent, il se remet dans la cabane d'un vieux braconnier.





Lucien BARNIER

1961 L'ANNÉE DE LA LUNE !

DÉPUIS le 13 septembre 1959, un accident fantastique est survenu dans le décor céleste. Au-delà des convois de nuages qui, cette nuit-là, glissaient sur le disque lunaire, se jouait la plus audacieuse des entreprises humaines : l'homme tentait de capturer la Lune. Il y est parvenu. C'était à 22 heures 1 minute 24 secondes. Et depuis cet instant, les débris de dix-sept appareils scientifiques et de six émetteurs de radio gisent parmi les rochers et la poussière de la Lune. Une tonne et demie de matériel, conçu et fignolé par les hommes, se trouve maintenant sur cet autre monde, infiniment silencieux et dont les longues nuits s'éclairent d'une étrange lueur bleue, réfléchie par notre Terre.

Désormais, la Lune est à portée de nos fusées, ces vaisseaux d'un nouveau genre qui prolongeront, dans le système solaire, nos voies de communication à longue distance. La Lune n'est plus, pour nous autres Terriens, cette énigmatique tache de lumière aux contours changeants qui intriguait l'homme depuis le moment où s'éveilla son intelligence. Une mystérieuse lumière soudain surgissait et semblait relayer le Soleil défaillant. L'homme primitif offrait son visage à cet éclairage pâle et froid, qui l'ornait de reflets surnaturels. Dès qu'il eut terminé l'empilement de ses verres de bébécas dans un tube de fer, ce fut vers la Lune que Galilée dirigea immédiatement sa lunette.

Il écrivit le soir même son étonnement d'y avoir remarqué des taches sombres que l'on prit bien vite pour des mers. La ressemblance avec la Terre était à ce point évidente que l'idée vint tout naturellement aux Terriens qu'il y avait, là-haut, un monde à l'image du leur. Des savants éminents se déclarèrent certains que la Lune était habitable. En 1822, un astronome allemand annonça qu'il avait découvert une ville à la lisière d'une plaine centrale et qu'il y avait distingué un système de fortifications fait de remparts de trente-sept kilomètres de long, vingt kilomètres et demi de large et de cent mètres de hauteur. A l'époque actuelle, il est, notons-le, des savants qui croient que des êtres vivants peuvent exister sur la Lune.

Que sont ces êtres vivants ? Sûrement pas des créatures qui nous ressembleraient et qui seraient douées d'intelli-

gence. Nous disposons aujourd'hui de télescopes qui permettent de distinguer, sur le sol lunaire, un détail de deux cents mètres de longueur. Construite sur la Lune, Notre-Dame de Paris ne pourrait passer inaperçue dans le champ de nos lunettes astronomiques. Il serait donc facile de déceler des cités et des ouvrages d'art.

Les mystères de la lune...

N'allez pas croire que, demain, les astronautes terriens seront accueillis à la porte de leurs fusées par des êtres pensants qui se seraient jusqu'ici ingénies à se dissimuler à notre vue. Les Terriens ne rencontreront vraisemblablement pas de frères sur la Lune ; cela ne signifie pas, toutefois, qu'ils n'y trouveront aucune trace de vie présente ou passée. Sur la Lune le mystère rôde.

Un astronome britannique récemment décédé, M. Percy Wirikins qui fut directeur de la section lunaire de l'Association Britannique d'Astronomie, a posé

une question très embarrassante : il a demandé si ces vastes taches sombres qui s'étalent à la surface de la Lune et que l'on appela initialement des « mers » puis des « plaines », ne seraient pas d'anciennes mers d'où les eaux se seraient un jour retirées pour des raisons inexpliquées. On nous dit que la Lune est un astre mort ; c'est possible, mais comment rendre compréhensible toute une impressionnante série de changements qui interviennent dans de nombreux détails du sol lunaire. Qui nous expliquera pourquoi les montagnes Pico, Piton et Lahire sont devenues soudain aveuglantes comme si elles s'étaient en un instant subitement recouvertes de neige ?

Qui nous expliquera encore ce que fut cette lueur éclatante et rouge aperçue par le Docteur Lugo de Caracas, en bordure du cratère Képler ? Qui nous expliquera, enfin, la disparition du cratère Alhazen et les incessantes déformations des cratères Messier et Pickering ? Fait encore plus étrange. Une crevasse est identifiée par l'astronome Elger ; quel-

ques années plus tard, cette crevasse a non seulement disparu, mais, à sa place, on distingue une longue suite de buttes. Encore une énigme de la Lune. Dans un ensemble montagneux, d'où surgissent des pics de plus de quatre mille cinq cents mètres, s'ouvre le cratère Eratosthène qui mesure soixante et un kilomètres de diamètre. Ce n'est tout de même pas un petit accident géographique ; eh bien, à certains moments, Eratosthène disparaît complètement et l'on ne voit plus à sa place que d'incompréhensibles successions de taches lumineuses et d'ombres qui, de surcroît, se déplacent.

Les astronomes croient que leur collègue américain Pickering a eu tort de supposer qu'il s'agissait là de taches de végétation ou de gigantesques essaims d'insectes, mais ils s'avouent incapables d'imaginer la nature et la cause de ces taches mouvantes. Des observateurs persévérants ont affirmé que des lumières étaient apparues en plusieurs régions de la Lune. La Royal Astronomical Society of Great Britain s'est tellement émue de

Détachez cette carte, elle vous servira cette année

1. Cratère Platon. — 2. Cratère Démocrite. — 3. Mer de Humbolt. — 4. Golfe des Iris. — 5. Alpes. — 6. Cratère Eudoxe. — 7. Mer des Pluies. — 8. Cratère Aristarque. — 9. Cratère Archimède. — 10. Mer de Sérénité. — 11. Appennins. — 12. Cratère Copernic. — 13. Cratère Kepler. — 14. Océan des Tempêtes. — 15. Mer des Vapeurs. — 16. Point de Chute du Lunik II. — 17. Mer de la Tranquillité. — 18. Mer des Crises. — 19. Mer Marginale. — 20. Mer des Vagues. — 21. Mer de Smyth. — 22. Mer de la Fécondité. — 23. Mer Nectar. — 24. Mer des Nuées. — 25. Mer des Humeurs. — 26. Cratère Schickart. — 27. Monts Doenfel et Leibnitz. — 28. Cratère Tycho. — 29. Mer du Sud. — 30. Cratère Joliot-Curie. — 31. Cratère Lomonossov. — 32. Mer de Moscou. — 33. Baie des Astronautes. — 34. Cratère de Tsiolkovski. — 35. Mer des Réves. — 36. Dans la Mer des Crises. — 37. Hublot de l'objectif de la caméra. — 38. Mécanisme de la caméra et du dispositif de développement du film. — 39. Batteries solaires. — 40. Télévision, appareils émetteurs et récepteurs, piles.

Notre collaborateur L. Martia a reconstitué pour vous les cartes de la Lune. A gauche, c'est la face visible de la Lune ; à droite, celle que l'homme ne verra jamais tant qu'il n'ira pas lui-même ou tant qu'il n'y enverra pas des robots photographes. La face invisible de la Lune a été reconstituée à partir des photos retransmises par le Spoutnik russe précisément équipé d'appareils de photos et d'un système de transmission genre belinographe (à l'extrême droite). Ci contre, à droite, l'un des plus étonnants mystères de notre satellite : il se situe dans la Mer des Crises. L'astronome anglais Wirikins a été le premier à découvrir cette « ombre portée de quelque 12 kilomètres » qui peut être, selon lui, « un ouvrage d'art naturel ou artificiel ». Quelle est la vérité ? On ne la connaît que lorsque nous irons sur place, ce qui ne saurait tarder. Détail curieux, c'est près de cette Mer des Crises que perçut le premier objet construit par les hommes, la fusée Lunik II, le 13 décembre 1959.



Êtes-vous certain de bien connaître notre satellite ?

La première carte relativement précise de la Lune a été dessinée par Hevelius en 1643. Elle fut heureusement complétée trente-sept ans plus tard par l'astronome français d'origine italienne Jean-Dominique Cassini. La carte moderne de la face visible de la Lune a été complétée au fur et à mesure de l'amélioration des télescopes ; quant à la face invisible, elle a été photographiée par le satellite artificiel soviétique que l'on peut voir ci-contre, en bas du grand dessin.

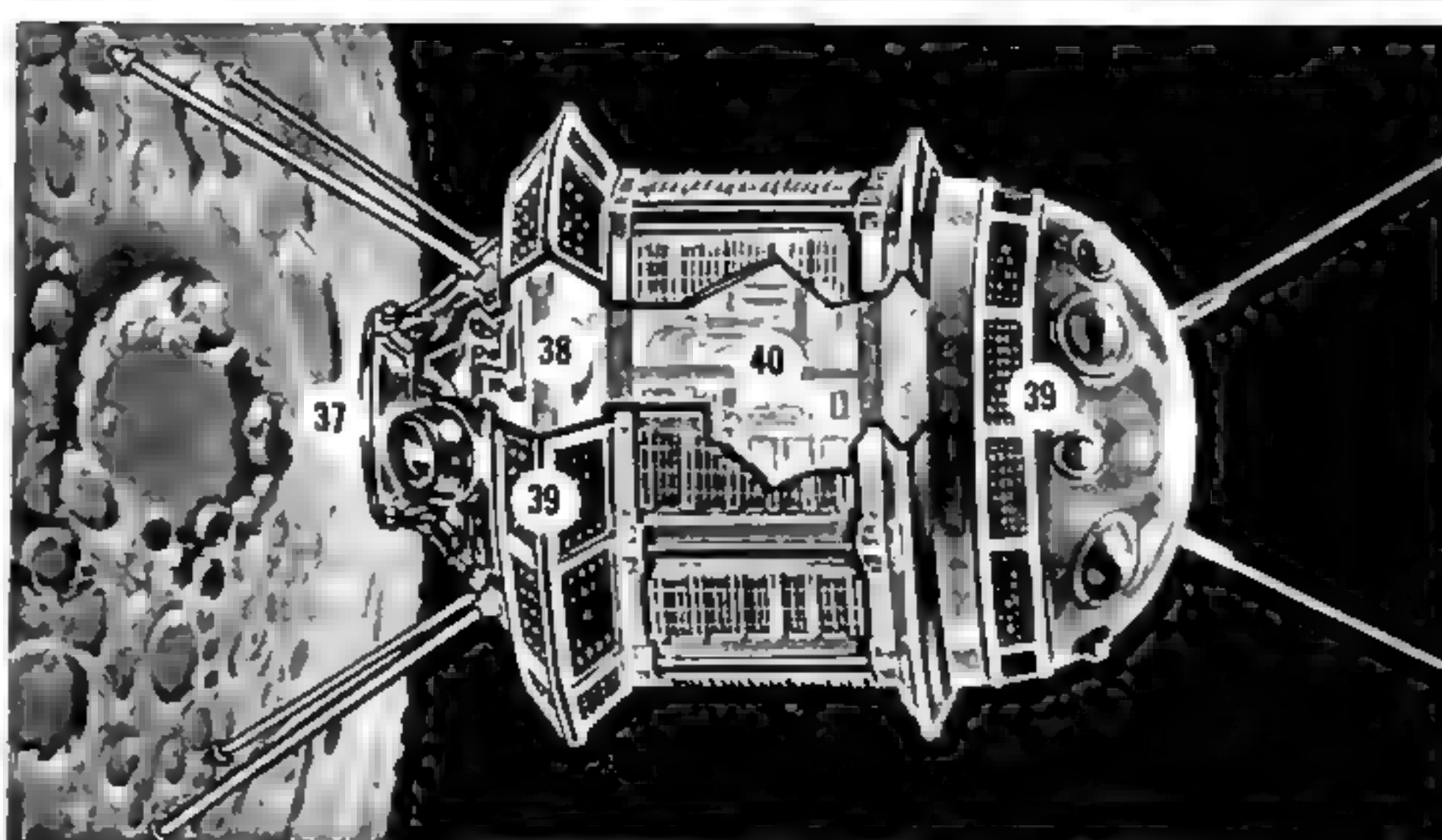
Certes, la Lune est encore mystérieuse pour les hommes. Cependant nous possédons de nombreuses données sur ses caractéristiques primordiales. Les connaissez-vous ? Si vous êtes capables de répondre aux douze questions que nous vous posons ci-dessous, vous êtes dignes d'entrer tout de suite à l'Observatoire de la Ville de Paris :

QUESTIONS

1. La Lune tourne-t-elle sur elle-même par rapport au Soleil ? - 2. En période de pleine Lune, la Lune se trouve-t-elle plus proche ou plus éloignée du Soleil que nous ? - 3. Quelle est, en kilomètres, la circonférence de la Lune ? - 4. Un poids d'un kilo pèserait-il autant sur la Lune que sur la Terre ? - 5. Connait-on le poids de la Lune ? - 6. Combien dure une rotation de la Lune ? - 7. La Lune est-elle une source de lumière ? - 8. Quelle influence la Lune exerce-t-elle sur la Terre ? - 9. Quelle est la durée du mois lunaire ? - 10. La Lune est-elle toujours éclairée par le Soleil ? - 11. Si le soleil s'éteignait, la Lune cesserait-elle aussitôt de briller ? - 12. En plein Soleil, fait-il plus chaud sur la Terre ou sur la Lune ?

REPONSES

1. Oui. - 2. En période de pleine Lune, nous nous trouvons entre le Soleil et la Lune. - 3. 10 945 km. - 4. Il ne pèserait que 164 gr. - 5. La Lune pèse 72 sextillions de kilos. - 6. La Lune tourne sur elle-même en 29 jours, 12 heures et 44 minutes. - 7. Non, elle brillerait pendant encore environ 8 minutes. - 8. En plein soleil, il fait plus chaud sur la Lune que sur la Terre (environ 100° centigrades).



cette révélation qu'elle a organisé une surveillance permanente de la Mer des Crises durant trois années. Que sont ces raies brillantes ? Peut-être des jets de matières vitreuses qui ont été projetées par des explosions volcaniques... Peut-être autre chose que nous ne pouvons pas encore nous représenter.

Si la Lune était douée de raison, on aurait le droit de dire que c'est comme à plaisir qu'elle accumule les secrets. Pourtant, l'époque de ses cachotteries touche à sa fin, car toutes les nuits, des batteries de télescopes se hissent des coupes d'observatoires. Mer après mer, cratère après cratère, l'anatomie de la Lune est minutieusement disséquée. Bon gré, mal gré, la science arrachera à la Lune ses voilettes.

Maintenant, tout est prêt !

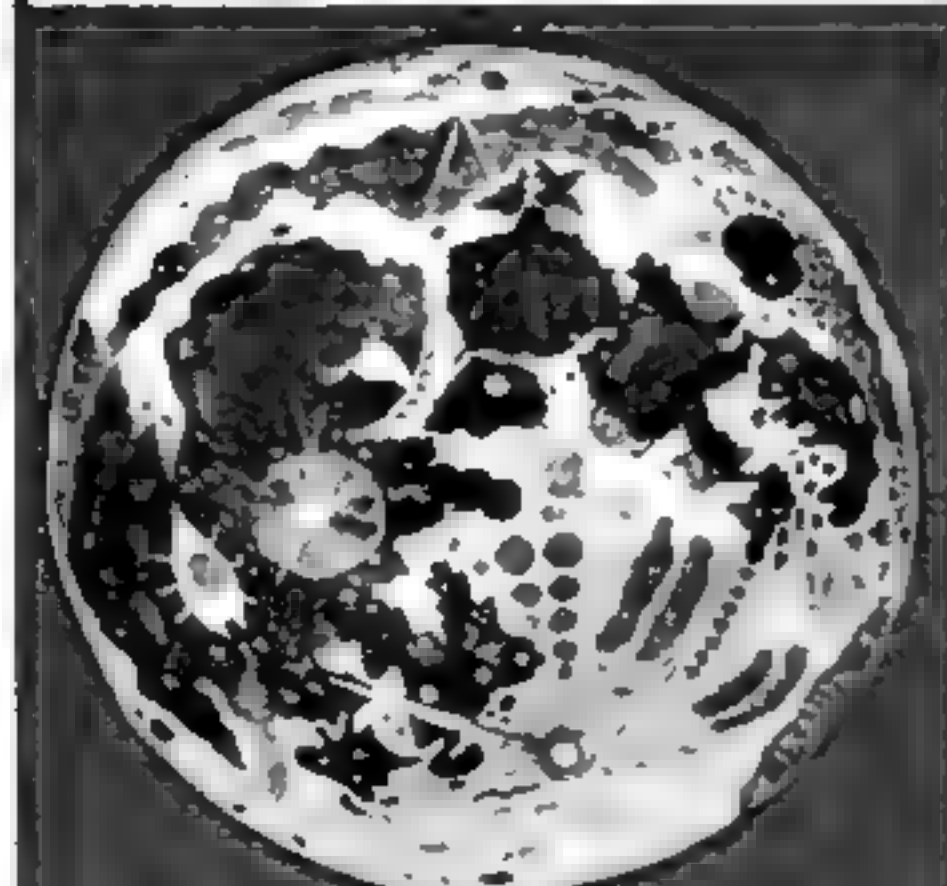
L'homme prendra pied sur la Lune. Il y sera précédé par des stations automatiques qui seront chargées de lui lancer un jour l'ultime signal : tout est prêt, tu peux débarquer. Ce jour-là, des

fusées-cargos transporteront sur la Lune des télescopes astronomiques car il faudra commencer par dresser la carte de notre domaine. Libérés du voile de l'atmosphère terrestre, les astronomes contempleront avec infiniment plus de netteté Vénus et Mars qui doivent, logiquement, devenir nos objectifs principaux.

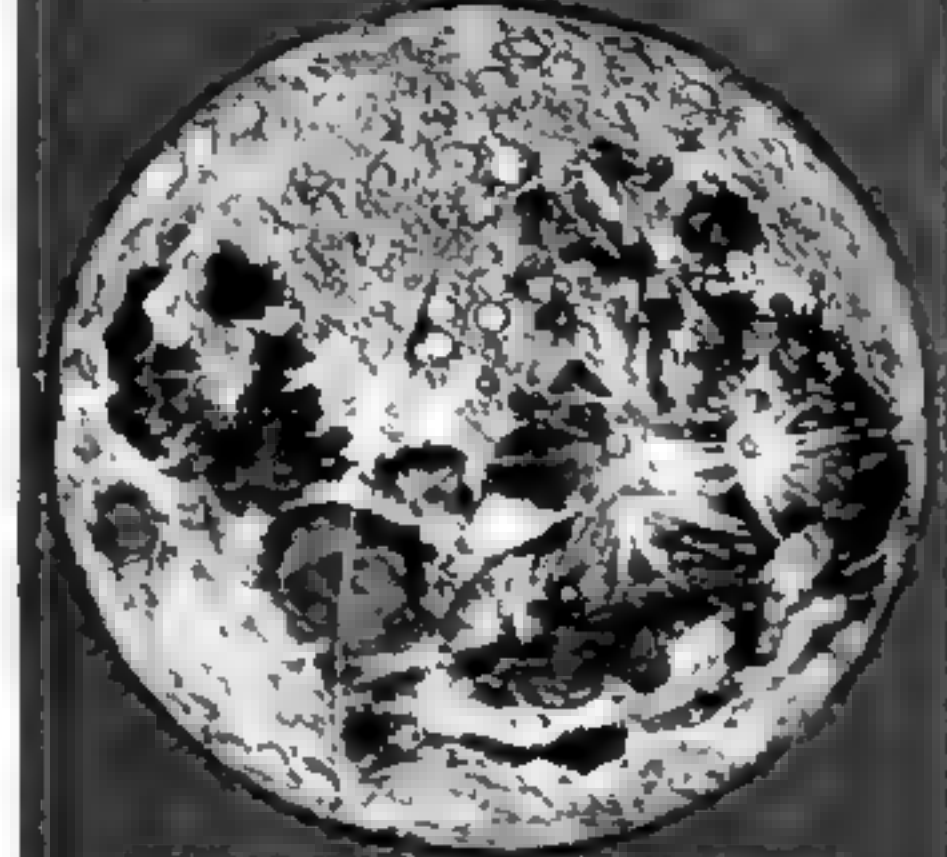
Et puis, viendront enfin ceux qui auront la charge d'installer là-haut ces immenses constructions géométriques : des bases de lancement, des aires d'alunissage, des ports, des entrepôts, des ateliers de montage et de réparation. De même qu'à Orly, le fer, le verre et la lumière ont composé cette hallucinante escale de l'aéronautique transcontinentale, là où s'étendaient naguère des champs de blé ; de même, sur ce qui est aujourd'hui le sol tourmenté de la Lune, surgira l'étonnante cité de transit où se côtoieront les Terriens de la Terre, les Terriens de Mars et les Terriens de Vénus. L'homme aura rompu le lien traditionnel qui le retenait à sa Terre. Il lui faudra pour survivre découvrir de

nouvelles solutions que l'on voit poindre aujourd'hui dans les laboratoires de cosmo-biologie où l'on étudie la vie de l'homme sur des planètes étrangères. La Lune ne comportant pas d'atmosphère, en tout cas pas d'air respirable, il faudra créer artificiellement cet air qu'exigent nos poumons. Peut-être parviendrons-nous à renouveler là-bas ce qui s'est fait naturellement sur la Terre lorsque apparut la vie végétale qui engendra l'oxygène. J'ai vu cultiver en laboratoires des héliantus géants, variété de tournesols qui fixent de grandes quantités de gaz carbonique et qui exhalent de grandes quantités d'oxygène. Il n'est pas impossible que cette plante soit cultivée à profusion dans les locaux étanches qui seront édifiés sur la Lune.

Et par ce léger coup de pouce, un acte nouveau de la vie humaine se jouera sur la scène de ce fantastique théâtre de l'univers. Dans l'expansion de nos descendants, la Lune aura joué ce rôle principal d'un port d'embarquement à destination des terres nouvelles désormais promises à nos fusées.



● La carte de la Lune en 1643.



● La carte de la Lune en 1680.

COCHISE

RESUME. — Au moment où le surveillant Jefford va arrêter l'assassin d'un jeune Apache Chiricahua, celui-ci le menace d'un poignard.

ADAPTÉ PAR LUCIEN NORTIER DU FILM DE LA 20TH CENTURY FOX TV INTERNATIONAL, "LA FLÈCHE BRISÉE"



Ivanhoe

RESUME. — Cedric le Saxon et plusieurs notables ont été retenus prisonniers dans le château de Torquilstone qu'assiègent de nombreux outlaws sous le commandement du Chevalier Noir. Le combat tourne à l'avantage des assaillants. Ivanhoe, blessé, est libéré des mains de ses ennemis et confié à ses partisans.

Texte de BERNARD LEROY d'après WALTER SCOTT - Dessins d'ANTONIO PARRAS

LE CHÂTEAU TOMBÉ AUX MAINS DES OUTLAWS EST LA PROIE DES FLAMMES, ET LA TOUR QUI DOMINAIT PIÈREMENT LA CAMPAGNE S'ÉCOULE DANS UN BRUIT TERRIBLE !



POUSSEZ DES CRIS DE JOIE, ARCHERS ! LA RETRAITE DES TYRANS EST À BAS, PORTEZ LE BUTIN SOUS LE GRAND CHÊNE !



J'AI FAIT DEUX PARTS, NOBLE CÉDRIC, CHOISISSEZ CELLE QUE VOUS PRÉFÉREZ.

MON ÂME EST EN DEUIL, BRAVE YEO. YAN ATHELSTANE DE CONINSBURG N'EST PLUS !

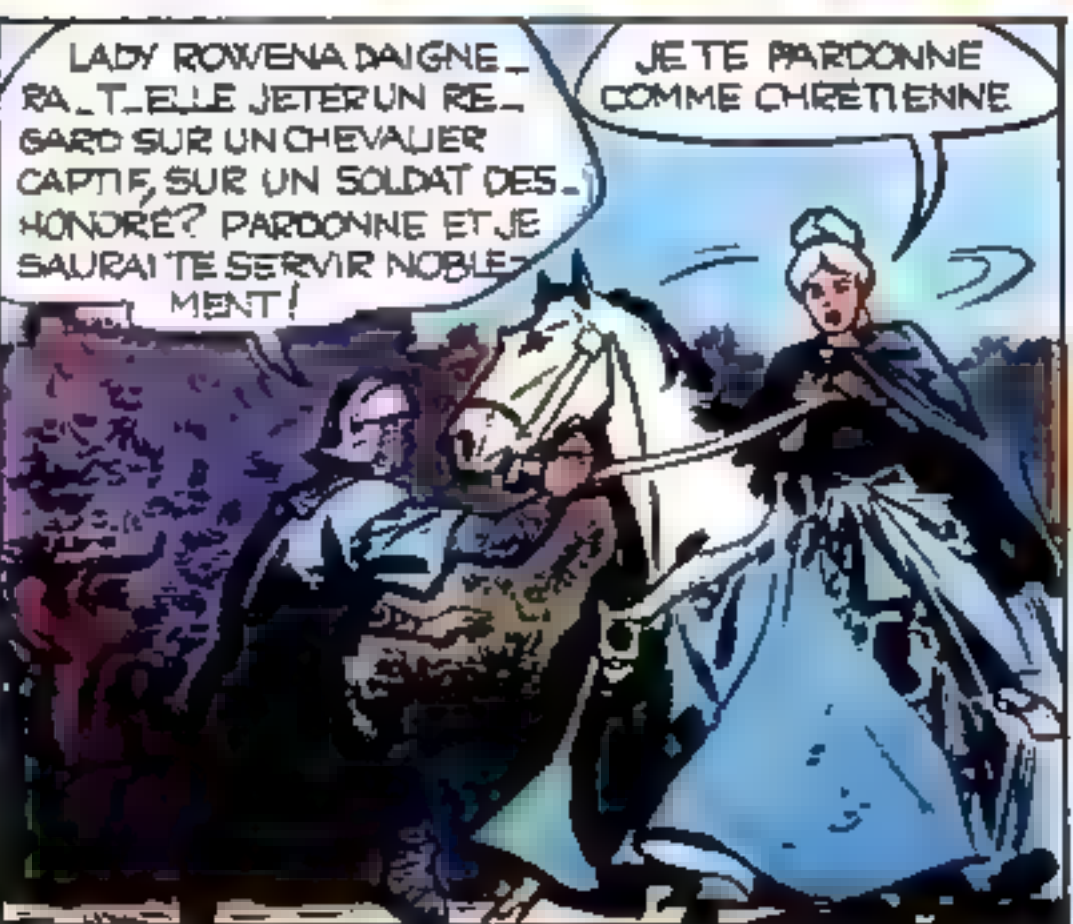


GURTH METS UN GENOU À TERRE, DÈS CET INSTANT TU N'ES PLUS UN SÈRF, DÉSORMAIS TU ES UN HOMME LIBRE !

DÉSORMAIS MAÎTRE JE COMBATTERAI POUR TOI AVEC UN DOUBLE COURAGE !



DIEU ET LA VIERGE TE RÉCOMPENSENT SI L'UN DE VOUS A FAIM, LADY ROWENA LE NOURRIRA. SI LES NORMANDS VOUS CHASSENT DE CETTE FORÊT, LADY ROWENA EN POSSEDE DIX AUTRES, OÙ VOUS POURREZ CHASSER LE DAIM À VOTRE GUISE.



LADY ROWENA DAIGNE... RA... T-ELLE JETER UN REGARD SUR UN CHEVALIER CAPTIF, SUR UN SOLDAT D'HONORE ? PARDONNE ET JE SAURAI TE SERVIR NOBLEMENT !

JE TE PARDONNE COMME CHRETIENNE.



LÂCHE LA BRIDE DE CE CHEVAL, OU JE TE CLOUE DE MA JAVELINE, CONTRE LE TRONC DE CET ARBRE !!!

ON NE RISQUE RIEN À MENACER UN PRISONNIER !



JE SAIS QU'IL VOUS PLAÎT, À VOUS AUTRES CHEVALIERS, DE COURIR LE MONDE, PROMENANT VOTRE FORTUNE À LA POINTE DE VOTRE LANCE.

TU M'AS APPRIS, CÉDRIC, À CONNAÎTRE LA VERTU DES SAXONS. TU ME VERRAS BIEN TÔT À ROTHERWOOD !

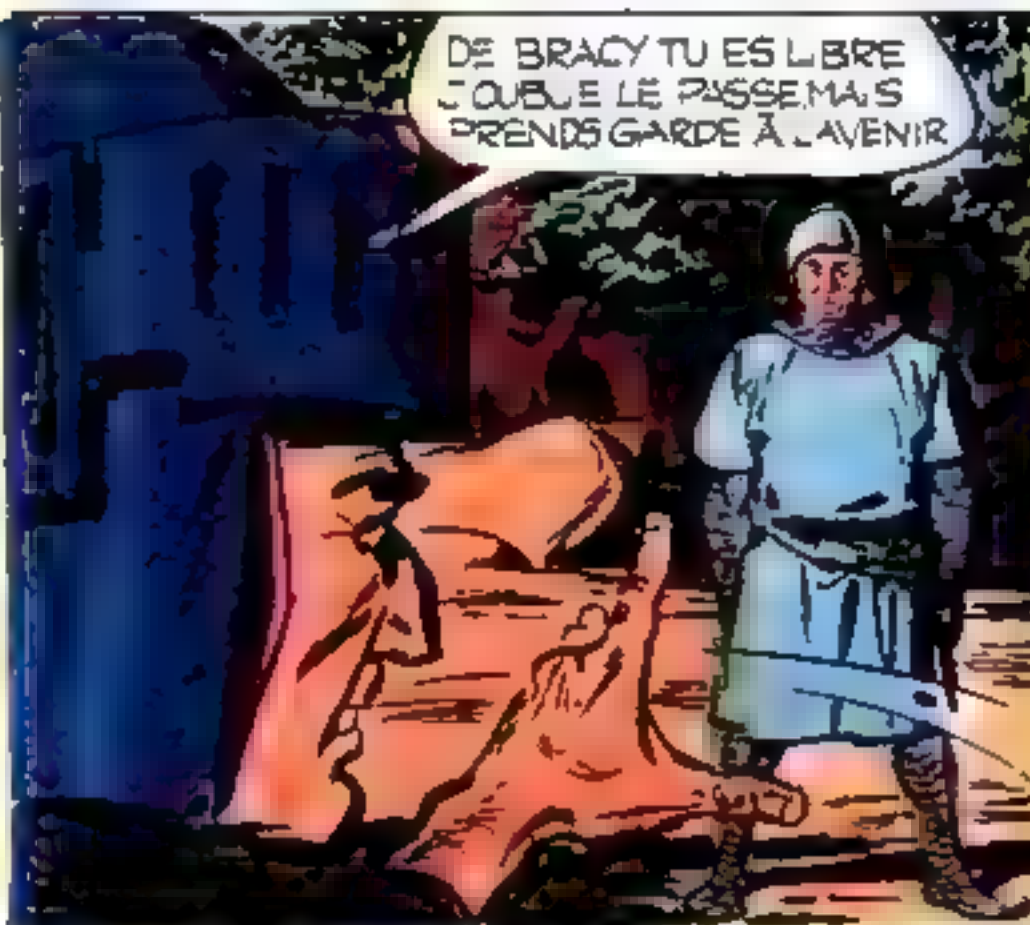


LADY ROWENA ET CÉDRIC DISPARAISSENT SOUS LE COUVERT D'UNE ÉPAISSE FORÊT...



VAILLANT CHEVALIER, CHOISIS PARMI CES DÉPOUILLES, CE QU'IL TE PLAÎRA.

JE N'ACCEPTÉ QUE CECI, DISPOSER À MON GRÉ DE BRACY.



DE BRACY TU ES LIBRE, J'OUBE LE PASSEMAIS PRENDRE GARDE À L'AVENIR.



ABOYEZ, DONC CHIENS HARGNEUX, TOUJOURS APRÈS LA CURÉE MAIS TROP LÂCHES POUR RELANCER UN CERF CHEZ VOUS !

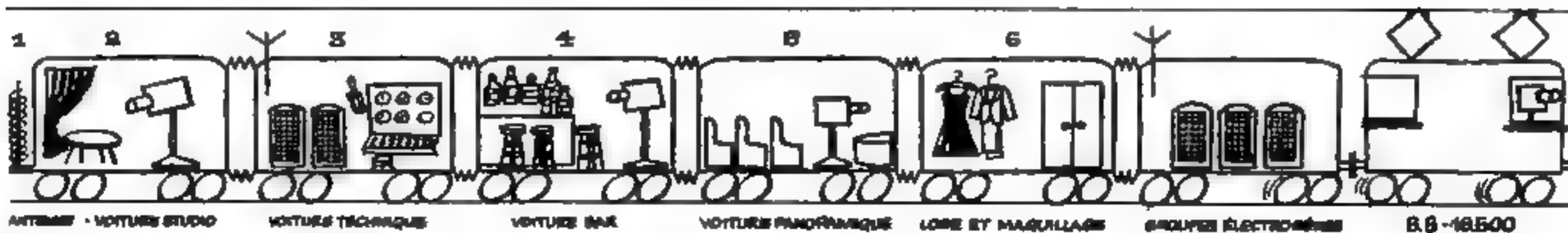


DAIGNE ACCEPTER CE COR QUE J'AI PORTÉ, NOBLE CHEVALIER, SI JAMAIS TU AS BESOIN D'UN SECOURS SONNE TROIS NOTES DE CE COR WASAHA ET LES DÉFENSEURS ACCOURRONT.

J'ACCEPTÉ, JE NE CHERCHERAI PAS DE MEILLEURS ALLIÉS QUE TOI ET TES COMPAGNONS.



AU CHÂTEAU D'YORK, JEAN AVAIT RÉUNIS SES AMIS POUR ÉTABLIR LE PLAN DE CAMPAGNE CONTRE RICHARD.



Le douanier Leclerc ne badine pas.

PILOTE était à bord du train de NOËL

LA Radio-Télévision Française, en étroite collaboration avec la S.N.C.F., a réalisé une extraordinaire performance le jour de Noël. Pour la première fois, un spectacle complet de variétés a été émis d'un train en marche, entre Lille et Paris.

Les voyageurs n'étaient que trente-six, dix-huit grands-pères belges, accompagnés, chacun, d'un de leurs petits-enfants. Mais, pour les recevoir et les conduire jusqu'à Paris, plus d'une centaine de personnes furent nécessaires : producteurs, réalisateurs et techniciens de la R.T.F., opérant soit à Lille ou à Arras, soit à Paris, à l'arrivée, ou dans le train pendant les trois heures du parcours ; cheminots de la S.N.C.F. à la collaboration indispensable et toute une équipe d'artistes qui, pour la circonstance, avaient endossé les uniformes de la S.N.C.F.

Un spectacle à 120 à l'heure

En effet, Raymond Oliver était en chef de gare, ainsi que Roger Lanzac, à Arras ; Raymond Souplex, en chef contrôleur ; Pierre Doris, en chef de wagon-restaurant ; Sim, en lampiste ; les Cinq Pères en porteurs de bagages ; Jean Lefebvre, en ambulancier ; Odette Laure, en marchande de journaux et Rosalie Dubois, en joueuse d'oreillers ; tandis que Jean Nohain, l'animateur de l'émission, était en conducteur, assisté de Pierre Louis. Quant à son fidèle collaborateur, André Leclerc, il s'était transformé en douanier, pour l'avoir plus d'autorité sans doute.

Tous, ainsi que certaines attractions (Georges-André Martin, les marionnettes Myrko et les Ballets 6-4-2), animèrent le spectacle pendant le voyage, et cela, aux accents de l'orchestre cow-boy de Marc Taynor.

Mais la véritable prouesse fut d'émettre impeccablement ce spectacle télévisé roulant sur les rails à une moyenne de 120 kilomètres à l'heure.

Des moyens techniques énormes

Le spectacle, en gare de Lille, fut émis par le poste de Lille, en liaison avec le beffroi ; celui qui se déroula sur le quai de la gare d'Arras fut relayé par la tour P.T.T. de Davincourt, tandis que le dernier, à la gare du Nord, fut retransmis par le Sacré-Cœur.

Quant à l'émission venant du train, elle put être assurée par le relais installé dans un hélicoptère faisant office de station intermédiaire avec la tour de Davincourt.

Cette performance nécessita une extraordinaire installation. Une caméra se trouvait dans la B.B., dans la cabine de conduite. Une autre était placée dans le troisième wagon, une voiture panoramique où se produisirent plusieurs attractions. Une troisième dans le wagon-bar, et une quatrième dans le dernier wagon transformé en un véritable studio, dans lequel Jean Nohain devait faire ses différentes interviews.

D'autres caméras furent, ainsi que des podiums, installées sur le quai, à Lille au départ, à Arras, pour un bref arrêt et à Paris, à la Gare du Nord, pour l'arrivée qui fut une véritable apothéose.

Sur le train même, trois antennes furent fixées, l'une de forme curieuse, en spirale, à l'arrière du dernier wagon.

Pendant la plus grande partie du parcours, le train fut survolé par l'hélicoptère volant à moyenne altitude. Tout au long de l'émission, les producteurs purent rester en liaison constante avec les différents relais et avec le centre Cognac-Jay par téléphone. Mais ceci n'est pas une performance. Depuis longtemps, en effet, les voyageurs du Paris-Lille peuvent avoir en un temps record n'importe quelle communication téléphonique.

Un wagon était transformé en loges d'artistes avec salon de maquillage, un autre en un laboratoire de T.V. avec les cadrans de contrôle, les appareils de mixage et tout un matériel compliqué.

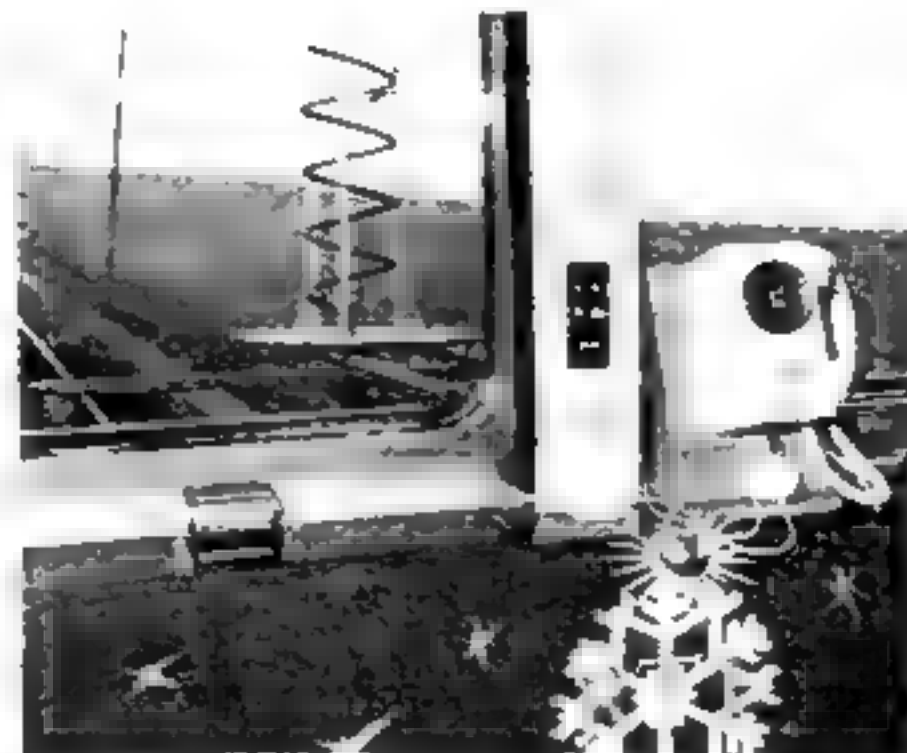
Bravo, M. Nohain

Enfin, plusieurs groupes électrogènes, installés, soit dans le premier fourgon, soit dans la voiture technique, fournirent l'éclairage indispensable aux dizaines de projecteurs dispersés, dans le convoi.

Remarquablement préparée, cette émission se déroula sans le moindre incident technique.

A Chantilly, où le train s'arrêta juste le temps de permettre à Jean Nohain de prendre place dans la cabine de conduite de la B.B., on lui remit un télégramme qui résumait l'opinion de tous les téléspectateurs de cet après-midi du 24 décembre : « Bravo, Jean Nohain, c'est merveilleux ! »

Une curieuse antenne en forme de spirale a été fixée à l'arrière du dernier wagon quelques minutes avant le départ.



Le mécanicien Jean Nohain interviewe deux des grands-pères belges. Celui qui porte une barbe fleurie sera élu « super grand-père ».



Dans les compartiments étroits, les techniciens de la T.V. ont pu installer leur matériel. Tout est en place.



Au wagon-bar, Mme Odette Laure, délaissant son éventaire de journaux, écoute son camarade Pierre Doris lui en conter « une bien bonne ».



On s'habille, on se maquille en famille dans le wagon spécial qui transporte costumes et accessoires.



Dans le wagon panoramique, au cours du trajet aller, on procède à une ultime répétition devant la caméra.

Sur ce podium, à Lille, le « contrôleur » Raymond Souplex bavarde au micro et Jean Nohain demeure silencieux.



L'ILE DE LA TORTUE



François Nau — l'Olonnais — était le plus cruel de tous les boucaniers : il mourra brûlé dans les flammes d'un feu de « boucan ».

par François BRIGNEAU

DANS le silence du petit matin, le premier boulet partit avec un bruit de tonnerre. Le toit de deux maisons fut arraché. Une troisième, faite de planches ligaturées, s'effondra sur ses habitants, comme soufflée par le projectile.

— Alarme ! cria la sentinelle anglaise. Alarme !

C'était trop tard. Par chaloupes entières, les Français débarquaient déjà en hurlant. Ils étaient habillés de peaux mal tannées et de lamages grossiers. Certains brandissaient des torches et des mousquets. D'autres couraient, une épée courte au poing, un pistolet à la crosse luisante passé dans la ceinture. Un géant borgne, au front ceint d'un bandeau rouge et le lobe de l'oreille percé d'un anneau d'or, faisait tourner une hache d'abordage.

La foule sortait des maisons. Des femmes pleuraient de joie. Des hommes riaient. On entendait :

— Vivent les Français ! Que Dieu les bénisse !

Les Anglais tiraillaient sans conviction, se replaçaient vers la forêt voisine. Beaucoup avaient les bras en l'air. Quelques-uns, sans aucune honte, pactusaient avec les assaillants. Bientôt, au toit de la plus haute maison, le drapeau blanc frappé de la fleur de lys fut agité parmi les hourras et les acclamations. C'est ainsi que, le 31 août 1640, 64 boucaniers français opérant sous le commandement d'un noble protestant, M. Le Vasseur, prirent d'assaut le port de Basse-Terre et s'emparèrent de l'île de la Tortue, qui allait devenir, pendant un demi-siècle, le repaire de la Flibuste et la capitale de la terrible compagnie des Frères de la Côte !

DES CHASSEURS FÉROCES : LES BOUCANIERES...

Les pirates avaient ainsi appelé cette île longue de 50 km et large de quinze, parce que, sur leurs cartes maladroitement dessinées, elle avait en effet la forme d'une tortue. Au milieu, des collines boisées formaient comme une carapace bombée. Devant, un triangle de terre ressemblait à la petite tête pointue des tortues. Derrière, deux caps faisaient songer à des pattes.

Elle se trouvait située à 10 km au nord-ouest de l'île de Saint-Domingue, qu'on appelait alors Hispaniola, et à proximité de la route que prenaient les vaisseaux qui revenaient d'Amérique chargés d'or et de richesses. Pourtant, ce ne furent pas d'abord les pirates qui s'installèrent, mais les boucaniers et les paysans français spécialisés dans la culture du tabac, chassés d'Hispaniola par les Espagnols.

Les boucaniers étaient des chasseurs de bœufs sauvages et de sangliers qui faisaient

fumer la viande des bêtes qu'ils avaient tuées. C'était une technique de conservation qu'ils avaient apprise des premiers habitants des îles, les Caraïbes. Mais ceux-ci l'utilisaient pour conserver la chair de leurs prisonniers de guerre, découpés en morceaux, car ils étaient cannibales. L'endroit où se faisait le dépeçage et le feu s'appelaient le boucan. D'où le nom. C'est sur un feu de boucan que devait finir François Nau, dit l'Olonnais, le célèbre pirate de la Tortue.

Les boucaniers étaient des colosses féroces, habillés de grosse toile vernissée par le sang des bêtes tuées. Doués d'une force herculéenne et d'une résistance à toute épreuve, ils vivaient des mois dans la brousse, portant en bandoulière autour du corps une tente roulée. Ils étaient armés d'un fusil au canon très long, de coutelas, et des meutes de chiens les accompagnaient. Leurs ennemis étaient les Espagnols, les Caraïbes, les moustiques et le moustiquier, un arbre dont les fruits succulents et parfumés mettaient le corps en feu.

La plupart des boucaniers français étaient originaires de Calais ou de Dieppe, et leur malice au combat était particulièrement redoutée de leurs adversaires. Un jour, l'un d'entre eux, traversant une savane, se vit surpris par une troupe d'Espagnols à cheval. Il songea à fuir vers les bois pour s'y cacher. Mais, la distance qui l'en séparait était trop longue et il aurait été certainement rattrapé.

Alors, il arma son fusil et courut vers les Espagnols en criant :

— A moi ! A moi !
Ceux-ci crurent que de nombreux boucaniers étaient dissimulés dans les fourrés. Comme ils en redoutaient la violence et l'adresse, ils s'enfuyèrent. Alors l'homme coupa en vitesse vers les bois et s'y terra.

ET DE TERRIBLES MARINS : LES FLIBUSTIERS

Les « paysans » — qu'on appelait les « habitants » — étaient à peine moins redoutables. Toujours sur le qui-vive, ils avaient plusieurs fois été chassés et opprimés par les Espagnols et les Anglais lorsque M. Le Vasseur reprit définitivement l'île.

Ils s'étaient surtout établis le long de la mer, parce qu'ils avaient besoin d'eau pour laver leur tabac.

Pour se faire un champ, ils mettaient le feu à la forêt sur l'emplacement qu'ils avaient choisi. Pour se nourrir, ils cultivaient des patates douces, des pois, du manioc. La forêt leur fournissait en bananes et en figues. Puis ils plantaient du tabac, et à mesure que leurs moyens le leur permettaient, ils s'achetaient des esclaves.

Mais les personnages les plus extraordinaires étaient sans conteste les flibustiers. Leur nom vient d'un vieux verbe anglais *flybustier* qui signifie « prendre son butin en courant », et, effectivement, les flibustiers faisaient toujours leurs coups très vite.

Généralement, ils commençaient par se grouper en une bande d'une vingtaine d'individus, tous bien armés d'un fusil, de deux pistolets, d'un sabre d'abordage, à lame courte et large, et d'un coutelas. Ils élisaient un chef et se mettaient d'accord

sur la répartition des prises et le taux des dédommagements divers. Pour un seul perdu, on recevait 100 écus (environ 45 000 anciens francs) ou un esclave ; les deux valaient 600 écus (environ 260 000 anciens francs) ou six esclaves — ainsi que les deux mains. Tout cela était écrit sur un parchemin appelé « charte-partie » que le capitaine, les officiers et les délégués de l'équipage signaient. Après quoi, il ne restait plus qu'à trouver un bateau, ce qui n'était pas le plus facile.

La technique généralement employée était celle qu'avait inventée Pierre Le Grand. A bord d'une barque rudimentaire creusée dans un tronc d'arbre, il avait logé 28 hommes et lui. Puis ils s'étaient cachés dans les criques bordant les passages que les navires espagnols empruntaient pour revenir d'Amérique. C'est ainsi qu'au bout d'une semaine, où ils avaient cru mourir de faim, ils virent apparaître une flotte. Derrière, à quelque distance, un galion suivait, bas sur l'eau. C'était le soir. Tout à l'heure, la nuit allait tomber brusquement, comme toujours sous les Tropiques.

— On y va, dit Pierre Le Grand. Dans deux heures, ou il sera à nous, ou nous serons tous morts.

Les avirons furent entourés de chiffons et de hardes. En silence le tronc d'arbre creusé se détacha de la côte et glissa derrière le navire espagnol. Pendant ce temps, Le Grand commanda au chirurgien Esquemelin de creuser la coque de leur barque.

— Pourquoi, capitaine ?
— Pour que vous sachiez bien que le retour n'est plus possible. Il faut vaincre ou mourir.

Dans l'ombre, ils vinrent se ranger contre les flancs du galion. Leur semi-pirogue était déjà pleine d'eau. Sans bruit, derrière Pierre Le Grand, les 28 pirates escaladèrent la lisse. Quand tous furent en place, le cri monta :

— A l'abordage !

L'amiral et ses officiers qui jouaient aux cartes furent capturés par cette meute hurlante. On tua les matelots qui résistaient. En quelques minutes, les Français étaient maîtres du navire et dans la nuit prirent la route opposée à celle du convoi.

C'est de cette façon que les plus célèbres flibustiers de la Tortue : François Le Clerc,

dit Jambé de Bois, François l'Olonnais — parce qu'il était originaire des Sables-d'Olonne — le plus cruel de tous : il arracha un jour le cœur d'un prisonnier et le fit manger à un autre — Michel le Basque, et surtout Alexandre dit Bras de Fer, qui fut un très grand chef, constituèrent leur flotte.

Celle-ci leur servit à deux sortes d'expéditions. D'une part l'abordage en haute mer ; de l'autre l'attaque des villes que les Espagnols avaient construites sur le continent ou dans l'île de Cuba. L'Olonnais prit Maracaibo au Venezuela ; l'Anglais Lewis Scott mit à sac Campeche ; Morgan, le roi des Caraïbes, fit des razzias sur la côte du Honduras...

LA FIN DES FRÈRES DE LA CÔTE

Tous, ou presque, ramenaient leurs prises à la Tortue, où la fête durait jusqu'à épuisement des piastres et des écus provenant de la vente des prises. Car on venait d'Europe acheter à la Flibuste l'or, les perles, le cuir, le bois de campêche, le cacao ou le tabac volés aux Espagnols... qui les avaient eux-mêmes volés aux Indiens.

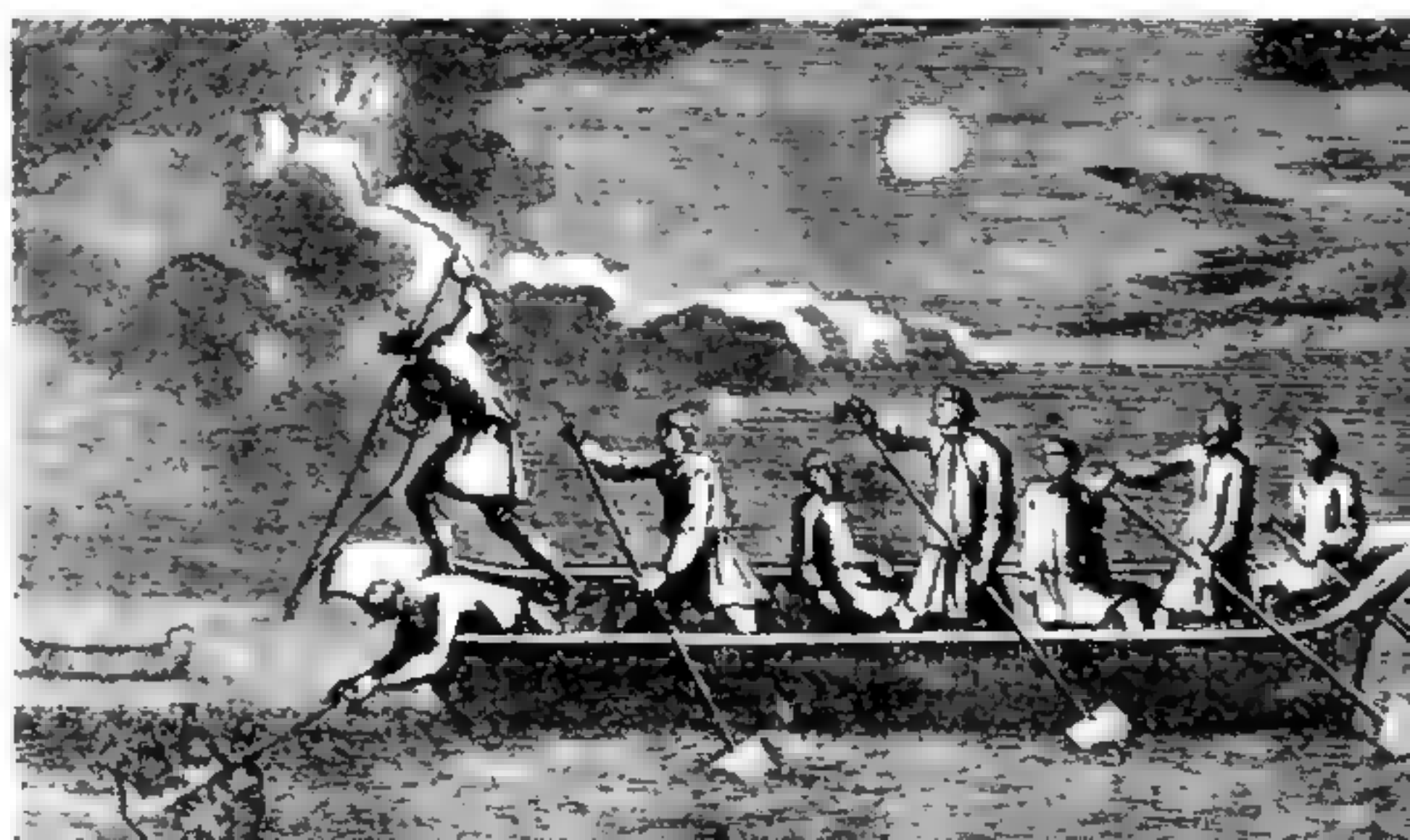
Cette base d'opérations leur était si funeste que les Espagnols harcelèrent jusqu'à la fin du siècle les habitants de l'île de la Tortue et, en 1695, les Frères de la Côte devaient émigrer à La Jamaïque, où régnait le roi de la piraterie : Morgan. Mais la flibuste n'était pas morte pour autant. Elle ne devait cesser que lorsque le trafic cessa entre l'Amérique du Sud et l'Espagne.

Aujourd'hui, l'île de la Tortue appartient à l'île de Saint-Domingue. C'est un pays tranquille, producteur de bananes et de tabac dont on fait d'excellents cigares.

Mais dans les eaux profondes qui la bordent, à la base des récifs de corail rose, dorment des galions coulés qui ont entraîné dans leurs naufrages les hommes trop avides d'argent et leurs scintillants trésors.

VOIR PAGES SUIVANTES

Cette image représente les flibustiers pêchant la tortue, mais l'île qui leur servait de repaire doit son nom à sa forme qui (voir pp. 16-17) était celle d'une tortue.



L'ILE de la TORTUE

HENRI DIMPRE



1. Située à une dizaine de kilomètres au Nord de Saint-Domingue, l'île de la Tortue ne compte jamais plus de 2 à 3.000 habitants. (1) rose des vents, le Nord est indiqué par une fleur de lys, à la mode ancienne.

A. L'ÎLE DE LA TORTUE

(2) partie boisée et inhabitée, domaine des boucaniers chasseurs qui y poursuivaient le bœuf sauvage (3) et le sanglier (4). La viande était séchée à la fumée dans un campement ou boucan (5) sur une barbacoe (6). Les cuirs étaient exportés principalement en Hollande ; (7), un boucanier à l'affût (8). Dominant l'île, la maison du Gouverneur avec son mât-vigie (9), (10) le fort de la Roche, (11) le chemin de la Basse-terre.

Les quartiers habités de l'île : (12) la montagne, (13) le ringot, (14) le mil, (15) plantage, (16) Cayenne, (17) l'église, fréquentée surtout avant le départ d'une expédition, les flibustiers priant régulièrement la Vierge, afin qu'elle leur accorde un large butin..., (18) le tour de pierre du « port neuf » jamais achevé, (19) le bourg de Basse-Terre, (20) magasins de vivres et d'après, (21) la pointe aux meçons, (22) Capsterre « quartier à la terre excellente » mais où on était réduit à recueillir

l'eau de pluie (l'eau fut toujours rare à La Tortue), (23) débarcadère, (24) batterie protégeant la rade, (25) les côtes de fer (toutes les côtes de La Tortue sont rocheuses, difficiles d'accès, coupées de petites anses sablonneuses), (26) rade, (27) banc de récifs protégeant la rade.

Les occupants de l'île : (28) habitant se consacrant à la culture de la canne à sucre (29), et du tabac (30), exportés vers l'Europe et permettant d'acquiescer armes et munitions, (31) engagés : émigrants européens cédés aux aventuriers pour une somme d'argent, pendant un certain nombre d'années et traités en véritables esclaves, (32) boucaniers, chasseurs de la partie Nord de l'île avec leur chien (33) appelé Ventoux ou Ventoux.

Équipement d'un boucanier : (34) chapeau avec le bord taillé en visière, (35) sac à balles, (36) longue carabine dite boucanière, fabriquée spécialement par Brachia, à Dieppe, ou Gélis, à Nantes, pour les aventuriers, (37) cornes à poudre, (38) sabre court, dit langue de bœuf, ancêtre du sabre des coupeurs de canne à sucre. Les boucaniers portaient une blouse et un caleçon de toile, ainsi que des souliers en peau de porc, (39) flibustiers, habillés généralement aux frais des prisonniers





espagnols : ils s'armaient du sabre d'abordage (40) et du pistolet à silex et à rouet (41).

(41 B) barque grée, (42) prise espagnole, (43) cotres des îles.

B. Un flybat, navire de conception hollandaise, spécial aux flibustiers d'où certains disent qu'ils tirent leur nom, (44) mât de misaine ; au sommet, pavillon de commerce français, (45) voile de perroquet, (46) voile de misaine, (47) civadière, (48) voile d'étai, (49) grand mât, (50) grand-voile, (52) pavillon tricolore de la Flibuste, (53) chaloupe, (54) prisonniers espagnols, (54) butin.

(56) une attaque typique des flibustiers : les aventuriers, venus sur leur petit bâtiment, pénètrent dans le vaisseau par les sabords d'arcasse (57).

Pilote

10 000 meules de gruyère



Un jeune garçon mange avec une satisfaction évidente sa tartine de crème de gruyère.

NOMBREUX sont les jeunes qui se régalaient avec de la crème de gruyère. Rares sont ceux qui savent vraiment ce que signifie cette appellation et les contrôles que subissent les fromages qui la portent. Aussi « Pilote » a-t-il pensé vous intéresser en envoyant ses reporters se documenter pour vous sur place, à Annecy, aux fromageries Entremont.

Quand on arrive à la fromagerie, on se trouve devant la longue façade d'un immeuble moderne, aux multiples baies vitrées, au bord d'une route fréquentée. Le bâtiment est niché au pied d'une colline et il a fallu faire sauter des blocs de rocher pour pouvoir l'édifier. Au rez-de-chaussée, des quais d'embarquement permettent le chargement et le déchargement de quelques-uns des soixante véhicules automobiles de tout tonnage, qui assurent l'arrivée des matières premières et la distribution des produits finis. On se croirait dans une gare routière !

La fromagerie Entremont a deux activités principales. D'une part, elle assure l'affinage de fromages régionaux, soit à croûte lavée (gruyère), soit à croûte moussée (tommes), d'autre part, elle fabrique des fromages à tartiner et des crèmes de gruyère.

Affinage

Les gruyères, fabriqués à l'extérieur, dans les alpages, arrivent à la fromagerie sous forme de grosses meules pesant de 50 à 80 kg. Ils sont très frais et n'ont pas encore leurs qualités particulières.

L'affinage consiste à laisser séjourner ces fromages dans d'immenses caves fraîches dont la température est contrôlée. Pendant toute la durée de ce séjour, chaque pièce fait l'objet de soins périodiques.

Les caves sont de longues galeries (65 mètres), creusées horizontalement dans le roc, perpendiculairement au mur du fond du bâtiment. On voit l'intérêt d'avoir choisi un emplacement au bas d'une falaise rocheuse pour construire la fromagerie. On dispose aussi de grands volumes de stockage dans lesquels la température est constamment fraîche. Il faut pourtant pouvoir, à son gré, élever ou abaisser la température d'une cave pour tenir compte des variations saisonnières et surtout pour être maître de

culées et dirigées dans les caves d'« arrivée » où elles restent une quinzaine de jours. Elles passent ensuite deux ou trois semaines dans les « caves de préaffinage » et terminent par un séjour plus long dans les « caves d'affinage final ». Au total, il faut compter une moyenne de trois mois pour la durée de l'affinage d'un gruyère. Il y a constamment aux fromageries Entremont un stock de 10 000 meules de gruyère en affinage. Et chaque meule est traitée, deux fois par semaine, pendant tout son séjour en cave. Le traitement consiste à sortir la meule de son casier, la déposer retournée sur une table, où elle est examinée, lavée, brossée à l'eau salée et remise à sa place. Des équipes d'ouvriers

parfaitement planes et leurs flancs (le talon) est même concave. Elles ressemblent à des jantes de voitures sans pneus. Le directeur de la fromagerie nous a aimablement expliqué que ces réactions différentes étaient caractéristiques des différentes espèces de gruyère. Ces gonflements proviennent de la formation des « trous » du gruyère sous l'effet de la fermentation intérieure. Il paraît même que les préférences varient suivant les régions et que, ici ou là, on qualifie de bon gruyère celui qui a beaucoup de gros trous, ou au contraire en a très peu.

L'affinage des « tommes » se fait à peu près dans les mêmes conditions mais dans une cave spéciale extrêmement humide.



Manutention des meules de gruyère. Un chariot permet de soulever et de déplacer la table où sont posées les meules.



La meule est lourde et il faut aller la prendre au sommet de la cave. Les ouvriers travaillent juchés sur un chariot roulant.



La phase la plus importante du traitement des meules de gruyère : après l'avoir retournée, le nettoyage de la croûte par un brossage à l'eau salée.

la fermentation des fromages. Pour cela, l'usine dispose d'une centrale thermique et de compresseurs frigorifiques. Des tubes installés à la voûte des caves rafraîchissent la température, et inversement des gaines peuvent distribuer de l'air chaud. Chaque cave a 12 m de large et 4,50 m de hauteur environ. D'immenses étagères permettent de déposer les fromages, chacun ayant sa place.

Dès le déchargement du camion, les meules de fromage frais sont pesées, matri-

procèdent à ce traitement. Ils sont juchés sur des sortes de chariots roulants dont la hauteur de travail est réglable. Si l'on songe qu'un ouvrier traite en moyenne 160 meules de 70 kg par jour, on voit le travail fourni et on comprend le développement des biceps de ces hommes.

Quand on circule d'une cave à l'autre, on est frappé par la diversité du comportement de ces meules. Certaines sont tellement gonflées qu'on croit que la croûte va éclater, d'autres au contraire restent

Les croûtes ne sont pas lavées, on laisse se développer à leur surface une moisissure qui prend l'aspect d'une peau de chat et que l'on aplatit à la main.

La crème de gruyère.

Revenons à cette « crème de gruyère » qui est à l'origine de notre enquête. Beaucoup de personnes ont le tort d'appeler crème de gruyère tout fromage fondu livré en portions et pouvant se tartiner. C'est une confusion fâcheuse, origine du petit discrédit qui tend à faire croire que la composition de ces produits est indéfinissable et qu'il y entre on ne sait quoi ! Alors qu'en réalité, une législation très précise régit la fabrication et la vente de ces fromages. Voici à quoi correspondent les mentions officielles portées sur les étiquettes :

1. Fromage pour tartines. Il peut être utilisé, au gré du fabricant, toutes matières premières de son choix.

2. Gruyère pour tartines. Le fromage entrant dans cette fabrication doit être exclusivement du gruyère. Il n'y a pas d'adjonction de beurre et le pourcentage de matières grasses du produit fini ne dépasse pas 40 %.

3. Crème de gruyère. Si on ajoute du beurre au précédent au moment de la fonte, de manière à élever le taux de matières grasses à plus de 45 %, on a la crème de gruyère. Les fabrications de toutes les usines sont sévèrement contrôlées par les Services de la Répression des Fraudes qui font des prélèvements dans le commerce et analysent les produits vendus aux consommateurs.

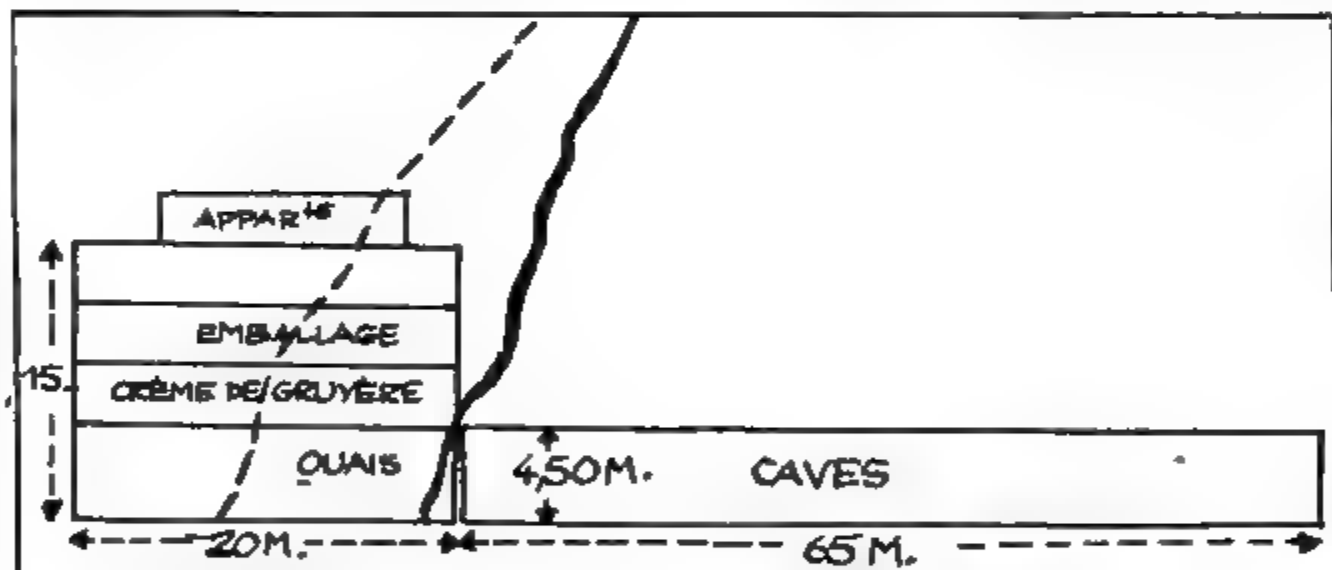
En résumé donc, un fromage fondu, vendu dans une boîte portant la mention « Crème de gruyère » ne peut être qu'un produit de qualité dont les constituants essentiels sont uniquement du gruyère et du beurre.

Fabrication de la crème de gruyère.

Bien documentés sur les normes de constitution, nous avons alors été invités à en voir la fabrication.

Dans une première petite salle arrivent les meules de gruyère provenant des caves d'affinage. Ces gruyères sont en tous points identiques à ceux vendus directement sous forme de fromage de gruyère et en ont évidemment les mêmes qualités. Pour maintenir un savoir régulière de la crème, il est nécessaire de mélanger diverses sortes de gruyères.

Les meules choisies subissent une première opération d'écroûtage et de nettoyage pour éliminer tout ce qui est impropre à la fabrication. Elles sont ensuite détaillées en



Personne ne se douterait, en passant devant cette façade, que des caves de 65 mètres de long s'enfoncent sous le roc et abritent 10 000 meules de gruyère !

sous la montagne...

morceaux, gros à peu près comme des pavés. Ces morceaux sont placés alors dans une broyeuse qui les réduit en une pâte plus facile à fondre.

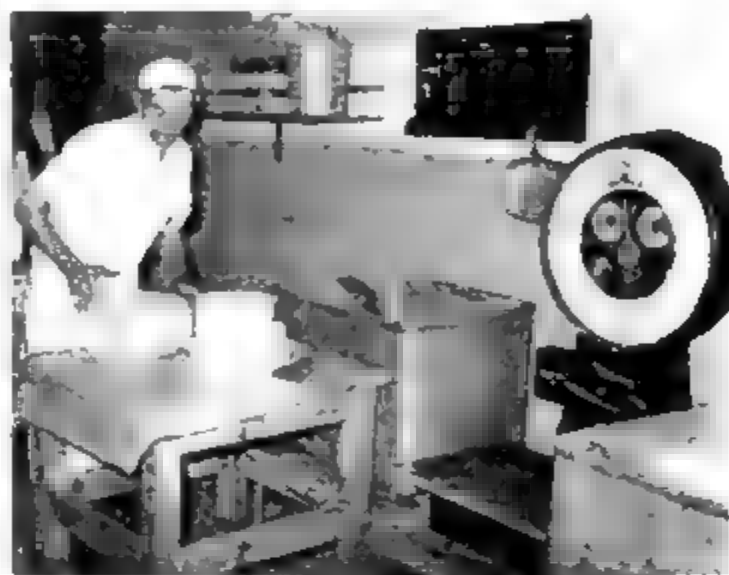
On met alors dans un récipient spécial une certaine quantité de ce gruyère. On y ajoute le poids nécessaire de beurre pris dans une motte. (Il faut préciser que la Société Entremont exploite également en Bretagne une beurrierie d'où provient le beurre utilisé pour la crème de gruyère). A ce mélange, il est nécessaire d'ajouter une très faible quantité de sels minéraux indispensables au bon mélange des produits pendant la cuisson. Ces sels sont des phosphates de sodium et de calcium bons pour l'organisme humain,

voyant comment sont collées automatiquement sur chaque portion de Crème de Gruyère Entremont, les petites images triangulaires qui sont récupérées par de nombreux consommateurs pour participer à la Course Fanfou qui se déroule chaque année : les gagnants se voient attribuer tous les ans des prix importants lorsqu'ils ont réussi à reconstituer sur l'album prévu les aventures en images de Fanfou, le sympathique jeune héros de la maison.

La conclusion que nous avons tirée de cette visite aux Fromageries Entremont est que la crème de gruyère est un produit bien appétissant, et dont la haute qualité, sévèrement contrôlée ne doit laisser aucun doute dans l'esprit des consommateurs.



L'ouvrier choisit et prépare en les écrasant les morceaux de gruyère qui vont être broyés, puis fondus pour donner la crème de gruyère.



... Mais il faut ajouter du beurre, et on démonte les mottes qui vont être incorporées au gruyère que l'on voit à droite dans le bac déjà pesé.

principalement chez les jeunes dont la charpente osseuse est en formation. D'ailleurs leur toute petite proportion fait qu'on ne peut pas les compter dans les constituants du fromage ; il vaut mieux les comparer au sel de la cuisine.

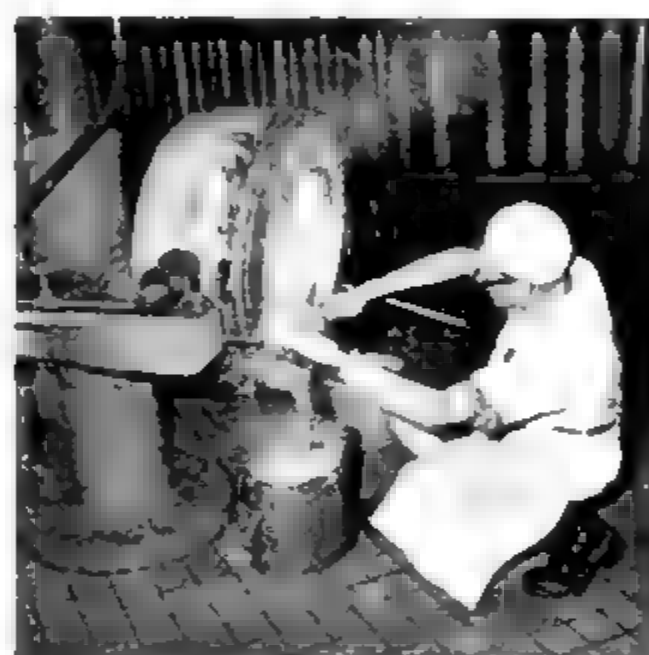
Le mélange est alors porté dans l'appareil essentiel de la fabrication, le pétrin-cuiseur. C'est une vaste marmite d'acier inoxydable (comme d'ailleurs tous les récipients utilisés) qui est fermée par un couvercle supportant des bras mélangeurs. Une fois l'appareil en marche, on introduit dans la masse du mélange en mouvement de la vapeur qui en élève la température et en assure la pasteurisation. Au moyen de pompes spéciales, le vide d'air est fait au-dessus du mélange. Les germes de fermentation sont ainsi tués et la conservation de la crème de gruyère est certaine. Le pétrin-cuiseur est une machine très moderne d'aspect. Un enregistreur inscrit sur un cadran la courbe de la température en fonction du temps, pour chaque cycle de fabrication, et permet de contrôler que toutes les opérations ont bien été faites normalement.

La crème chaude obtenue est alors amenée à des machines d'emballage automatique fort intéressantes à regarder. Automatiquement, le fromage est détaillé en parts d'un poids déterminé qui se trouvent emballées dans une petite cuvette en papier d'aluminium. Le papier est livré en rouleaux que la machine découpe, forme, revêt d'une étiquette collée, pousse sous l'arrivée de fromage, referme avec un autre morceau qui se soude au premier. La part obtenue arrive en fin de trajet sur un petit plateau, tournant à chaque arrivée d'un huitième de tour, si bien qu'après huit parts le cercle est complet. Première intervention de l'opératrice à ce moment : coiffer le tout d'un fond de boîte et l'enlever en le retournant. L'étiquette de la boîte et la banderole sont également placées par d'autres machines automatiques.

Toutes ces opérations se passent dans un grand hall très clair et d'une propreté méticuleuse.

La surveillance de la qualité du produit est constamment assurée par un laboratoire qui effectue des prélèvements sur la fabrication et s'assure qu'elle répond bien aux conditions exigées. Pour vérifier la teneur en matières grasses notamment, on se sert d'un butyromètre. Dans une éprouvette, on met une petite quantité de fromage qu'on attaque à l'acide sulfurique. On arrive ainsi, après passage au bain-marie et centrifugation, à isoler la matière grasse qui inscrit elle-même sur le col gradué de l'éprouvette la teneur cherchée. Il faut encore tenir compte de la présence d'humidité. La teneur affichée des fromages s'entend sans eau, ce qui fait qu'un fromage à haute teneur en matières grasses, mais vendu très humide (comme les demi-sel), est souvent moins riche qu'un fromage moins gras mais plus sec.

Nous avons aussi été très intéressés en



Le mélange est fondu, pasteurisé. Le pétrin-cuiseur est vidé de la crème encore chaude.



La crème placée dans l'entonnoir à gauche est conditionnée automatiquement ici en petites parts, triangulaires, sous aluminium.



Encore une machine automatique pour achever le conditionnement des boîtes et leur donner leur aspect commercial définitif.



S.O.S. Animaux



Nous aussi, nous crions S.O.S.

Antis lecteurs,

Voici que vient de s'achever l'année 1960, année qui, je l'espère, a été aussi bienfaisante pour vous que pour le Club du Jeune Ami des Animaux.

Tous les jeunes membres de notre club, en recevant ces jours-ci notre Bulletin de Noël, liront que les J.A.A. ont redoublé d'efforts pendant toute l'année, qu'ils ont également doublé (ou presque) en nombre et qu'ils ont obtenu quelques merveilleux résultats dont nous rendons compte dans notre numéro trimestriel.

Mais, par « Pilote », « S.O.S. Animaux » a également accompli bien des choses, au cours de cette année, en trouvant de nouveaux maîtres à des animaux abandonnés et guettés par la mort, en rendant service à ceux qui avaient besoin de l'amitié et de la fidélité d'un chien et de ses talents de gardien, ou de la joie qu'apporte un petit oiseau, etc.

Lorsque notre rubrique a également été diffusée sur les ondes de Radio-Luxembourg et de Radio-Monte-Carlo, son rayon d'action s'est encore étendu, dans toute la France, la Belgique, la Suisse romande, l'Algérie... Et comme, malheureusement, dans tous ces pays, il y a des milliers d'animaux abandonnés en même temps, heureusement, que des milliers de gens désireux d'en adopter, nous avons été submergés de lettres, d'appels émouvants, de demandes urgentes.

Nous nous sommes toujours efforcés de satisfaire chacun, dans la mesure de nos possibilités, et de résoudre les problèmes que posaient 95 % des appels que nous ne pouvions, faute de place, passer ni dans « Pilote », ni sur l'antenne.

Seulement, pour assurer convenablement le service « S.O.S. Animaux », il faut beaucoup de temps. Et, comme le « Club du Jeune Ami des Animaux » n'est dirigé que par des enfants qui vont à l'école

ou qui apprennent un métier, nous avons tout juste le temps de nous occuper de l'organisation intérieure du Club, de toutes ses sections locales, françaises et étrangères, et des activités des 1200 membres. Mais « S.O.S. Animaux » nous pose de plus en plus de problèmes.

Pour y faire face, nous recherchons une personne aimant les animaux, ayant assez de loisirs pour recevoir et trier les appels, tenir les registres et répondre à chacun après s'être penché sur son cas. Et, pour assurer la rémunération de cette... secrétaire, nous envisageons de demander à tous ceux qui désireront lancer un appel à « S.O.S. Animaux » de joindre à leur lettre 1 NF en timbres.

Les personnes qui envisageraient de se charger de cette responsabilité, en liaison constante avec moi-même et avec le Club du Jeune Ami des Animaux, devraient, dans toute la mesure du possible, remplir les conditions suivantes :

- pouvoir y consacrer au moins trois heures par jour ;
- posséder une machine à écrire et savoir taper ;
- avoir, si possible, le téléphone ;
- demeurer à Paris ou dans la banlieue très proche.

Nous espérons que les demandes seront très nombreuses. La réalisation de ce projet sera le seul moyen de sauver « S.O.S. Animaux », pour qu'il continue à servir gens et bêtes, en 1961 comme en 1960.

Nous attendons donc impatiemment vos réponses et les lettres de tous nos amis lecteurs désireux de se joindre à la très grande famille des jeunes amis des bêtes.

Notre adresse :

Club du Jeune Ami des Animaux
aux bons soins de « Pilote »
30, rue N.-D.-des-Victoires
Paris-2^e.

Pauline

NOUVEL S.O.S.

N° 77. — Roland DJEMAI, 45, route de Domont, à Montmorency (S.-et-O.) :

J'ai un camarade qui a un jeune chien que son père veut tuer, si personne ne le veut. J'ai demandé à maman et elle ne le veut pas. Un jeune Pilote le prendrait-il ?

ON NOUS DEMANDE...

D. 64. — Michèle BLANCHARD, 8, rue

de l'Ermitage, à Versailles (S.-et-O.) :

Je désire adopter un chien. Même un bâtard me conviendrait, à condition qu'il soit beau et gros. Si vous préférez, disons genre cocker, esquimaux, chien-loup ou setter. Je préférerais une chienne, très jeune (4 mois maximum). Si des lecteurs veulent se mettre en rapport avec moi, ils peuvent m'écrire ou me téléphoner (PAS. 26-57, l'après-midi, de 14 à 18 heures, sauf le samedi).

CE RENARD SE PREND POUR UN CHIEN DE CHASSE



EN fait, c'est une renarde. Toute jeune encore : quatre mois. Elle n'avait que trois semaines quand les quatre enfants Sacha : John (14 ans), Billy (13 ans), Paul (7 ans) et Mary (3 ans), de Galeville, dans le Wisconsin, la découvrirent au fond de son terrier, près d'une source voisine de leur maison.

Ils possédaient déjà un chien, Echo, qui avait à peu près le même âge. Ils décidèrent d'élever ensemble les deux bébés à quatre pattes.

La renarde, baptisée Pogo, a donc grandi avec son ami-chien et tous deux vivent comme frère et sœur. Ils mangent à la même écuelle (ci-

dessus), font, sur la pelouse, d'interminables parties de lutte-pour-rire et se livrent, à travers champs, à des courses échevelées dont tantôt l'une, tantôt l'autre sort vainqueur (ci-dessous).

Pogo n'a absolument pas conscience qu'il existe quelque différence entre « son frère » et elle. Elle ne sait heureusement pas qu'en d'autres circonstances une haine inexpiable les opposerait ; que la poursuite pourrait devenir acharnée, la dent se faire cruelle...

... Car Pogo, son ami, son frère, est un chien de chasse, un chien de meute, l'un de ceux qu'on emploie à réduire à merci les renards... Photo Holmes.



Nicolas

ON SE BAT

TES un menteur, j'ai dit à Geoffroy. — Répète un peu, m'a répondu Geoffroy. — T'es un menteur, je lui ai répété. — Ah, oui? il m'a demandé. — Oui, je lui ai répondu, et la cloche a sonné la fin de la récré. — Bon, a dit Geoffroy pendant que nous mettions en rang, à la prochaine récré, on se bat. — D'accord, je lui ai dit, parce que, moi, ce genre de choses, il faut pas me les dire deux fois, c'est vrai, quoi, à la fin. « Silence dans les rangs! », a crié le Bouillon, qui est notre surveillant, et avec lui il ne faut pas rigoler.

En classe, c'était géographie. Alceste, qui est assis à côté de moi, m'a dit qu'il me tiendrait la veste à la récré, quand je me battrais avec Geoffroy, et il m'a dit de taper au menton, comme font les boxeurs à la télé. « Non, a dit Eudes, qui est assis derrière nous, c'est au nez qu'il faut taper, tu cognes dessus, bing, et tu as gagné. — Tu racontes n'importe quoi, a dit Rufus qui est assis à côté d'Eudes, avec Geoffroy, ce qui marche, c'est les claques. — T'as vu souvent des boxeurs qui se donnent des claques, imbécile? », a demandé Maixent, qui est assis pas loin et qui a envoyé un papier à Joachim qui voulait savoir de quoi il s'agissait, mais qui, d'où il est, ne pouvait pas entendre. Ce qui est embêtant, c'est que le papier, c'est Agnan qui l'a reçu, et Agnan, c'est le chouchou de la maîtresse, et il a levé le doigt et il a dit : « Mademoiselle, j'ai reçu un papier! ». La maîtresse, elle a fait de gros yeux et elle a demandé à Agnan de lui apporter le papier, et Agnan y est allé, drôlement fier. La maîtresse a lu le papier et elle a dit : « Je lis ici que deux d'entre vous vont se battre pendant la récréation. Je ne sais pas de qui il s'agit, et je ne veux pas le savoir. Mais je vous préviens, je questionnerai M. Dubon, votre surveillant, après la récréation, et les coupables seront sévèrement punis. Alceste, au tableau. »

Alceste est allé se faire interroger sur les Neuves, et ça n'a pas marché très bien, parce que les seuls qu'il connaissait c'était la Seine, qui fait des tas de méandres, et la Nive, où il est allé passer ses vacances, l'été dernier. Tous les copains avaient l'air drôlement impatients que la récré arrive, et ils discutaient entre eux. La maîtresse a même été obligée de taper

avec sa règle sur la table, et Clotaire, qui dormait, a cru que c'était pour lui et il est allé au piquet. Moi, j'étais embêté, parce que, si la maîtresse me met en retenue, à la maison ça va faire des tas d'histoires, et pour la crème au chocolat, ce soir, c'est fichu. Et puis, qui sait? Peut-être que la maîtresse va me faire renvoyer, et ça, ce serait terrible, maman aurait beaucoup de peine, papa me dirait que, lui, quand il avait mon âge, il était un exemple pour ses petits camarades, que ça valait bien la peine de se saigner aux quatre veines pour me donner une éducation soignée, que je finirais mal et que je ne retournerais pas de si tôt au cinéma. J'avais une grosse boule dans la gorge, et la cloche de la récré a sonné, et moi j'ai regardé Geoffroy et j'ai vu qu'il n'avait pas l'air tellement pressé de descendre dans la cour, lui non plus.

En bas, tous les copains nous attendaient, et Maixent a dit : « Allons au fond de la cour, là, on sera tranquilles. » Geoffroy et moi, on a suivi les autres, et puis Clotaire a dit à Agnan : « Ah, non, pas toi! Tu as cafardé! — Moi, je veux voir! », a dit Agnan, et puis il a dit que s'il ne pouvait pas voir, il irait prévenir le Bouillon tout de suite, et personne ne pourrait se battre, et ce serait bien fait pour nous. « Bah, laissons-le voir, a dit Rufus, après tout, Geoffroy et Nicolas seront punis de toute façon, alors, qu'Agnan ait prévenu la maîtresse avant ou après, ça n'a aucune importance. — Punis, punis, a dit Geoffroy, on sera punis si on se bat. Pour la dernière fois, Nicolas, tu retires ce que tu as dit? — Il ne retire rien du tout, sans blague! », a crié Alceste. — Ouais! a dit Maixent.

« Bon, allons-y, a dit Eudes, moi, je serai l'arbitre. — L'arbitre? a dit Rufus. Tu me fais rigoler. Pourquoi ce serait toi l'arbitre, et pas un autre? — Dépêchons-nous, a dit Joachim, on va pas se bagarrer pour ça, et la récré va bientôt se terminer. — Pardon, a dit

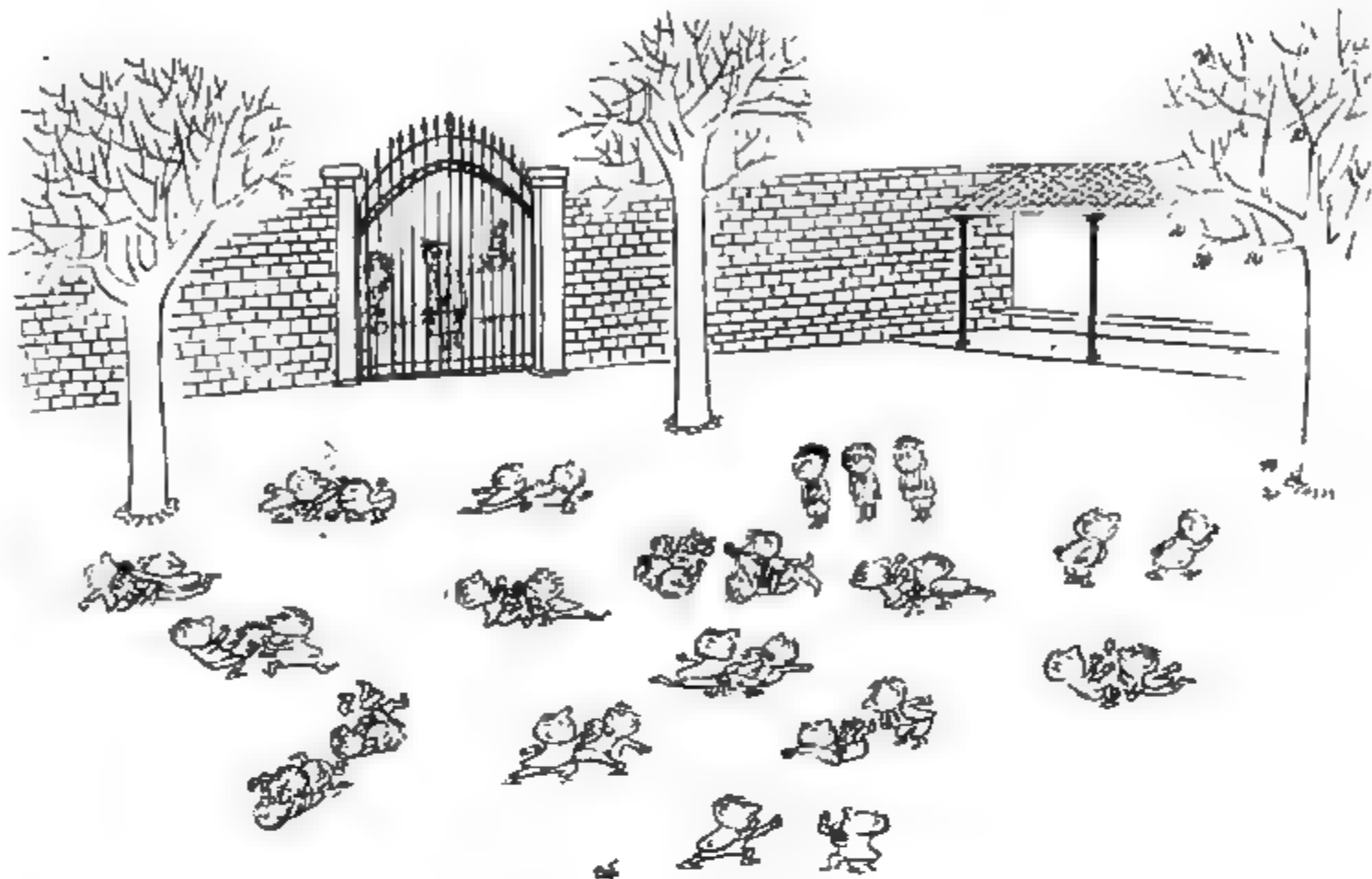
Geoffroy, l'arbitre, c'est drôlement important, moi, je ne me bats pas si je n'ai pas un bon arbitre. — Parfaitement, j'ai dit, Geoffroy a raison. — D'accord, d'accord, a dit Rufus, l'arbitre, ce sera moi. — Ça, ça ne lui a pas plu à Eudes, qui a dit que Rufus ne connaissait rien à la boxe, et qu'il croyait que les boxeurs se donnaient des claques. « Mes claques valent bien les coups de poing sur le nez », a dit Rufus, et puis, il a donné une claque sur la figure d'Eudes. Il s'est fâché tout plein, Eudes, je ne l'ai jamais vu comme ça, et il a commencé à se battre avec Rufus, et il voulait lui taper sur le nez, mais Rufus ne restait pas tranquille, et ça, ça mettait Eudes encore plus en colère, et il criait que Rufus n'était pas un bon copain. « Arrêtez! Arrêtez! », criait Alceste, la récré va bientôt se terminer! — Toi, le gros, on t'a assez entendu! », a dit Maixent. Alors, Alceste m'a demandé de tenir son croissant, et il a commencé à se battre avec Maixent. Et ça, ça m'a étonné, parce qu'Alceste, d'habitude, il n'aime pas se battre, surtout quand il est en train de manger un croissant. Ce qu'il y a, c'est que sa maman lui fait prendre un médicament pour maigrir, et, depuis, Alceste n'aime pas qu'on l'appelle « le gros ». Comme j'étais occupé à regarder

Alceste et Maixent, je ne sais pas pourquoi Joachim a donné un coup de pied à Clotaire, mais je crois que c'est parce que Clotaire a gagné des tas de billes à Joachim, hier.

En tout cas, les copains se battaient drôlement, et c'était chouette. Et puis, le Bouillon est arrivé en courant, il a séparé tout le monde en disant que c'était une honte, et il est allé sonner la cloche. « Et voilà, a dit Alceste, qu'est-ce que je disais? A force de faire les guignols, Geoffroy et Nicolas n'ont pas eu le temps de se battre! »

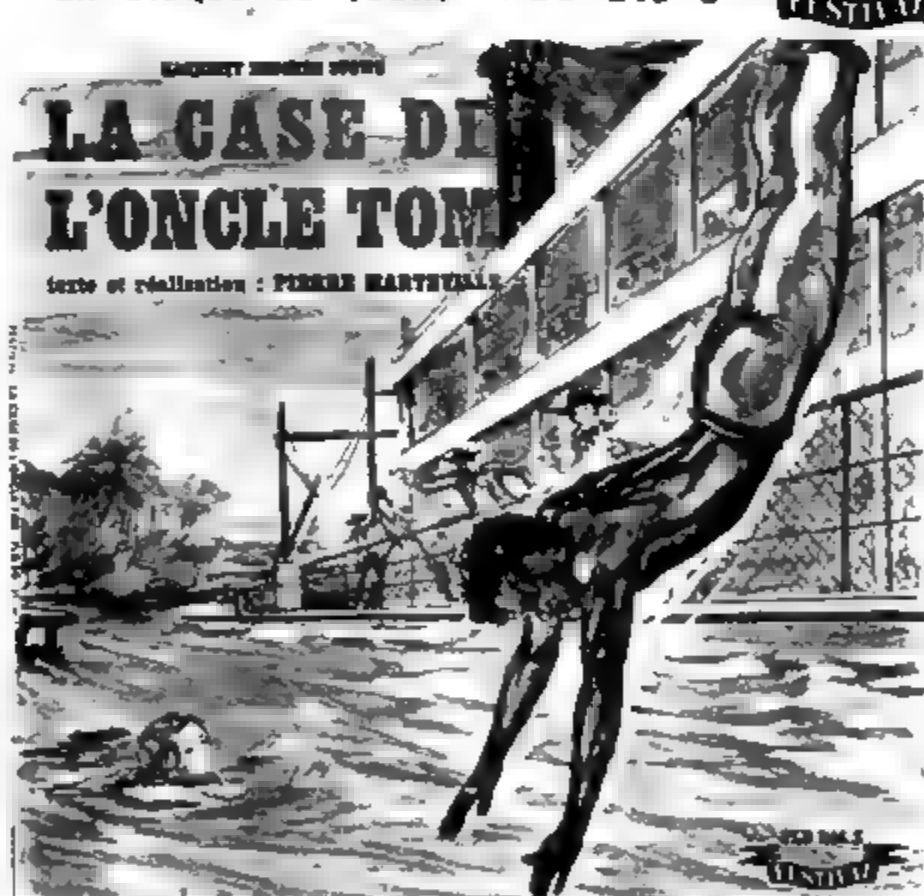
Quand le Bouillon lui a raconté ce qui s'était passé, la maîtresse s'est fâchée et elle a mis toute la classe en retenue, sauf Agnan, Geoffroy et moi, et elle a dit que nous étions des exemples pour les autres, qui étaient des petits sauvages. « T'as de la veine que la cloche ait sonné, m'a dit Geoffroy, parce que j'avais bien envie de me battre avec toi! — Ne me fais pas rigoler, espèce de menteur, je lui ai dit. — Répète un peu? il m'a dit. — Espèce de menteur, je lui ai répété. — Bon, m'a dit Geoffroy, à la prochaine récré, on se bat. — D'accord, je lui ai répondu. Parce que, vous savez, ce genre de choses, moi, il faut pas me les dire deux fois. C'est vrai, quoi, à la fin!

par SEMPÉ et GOSCINNY



L'INOUBLIABLE HISTOIRE DE LA CASE DE L'ONCLE TOM

EN DISQUE 33 TOURS FLD 246 S



Nous vous racontons ici une histoire d'il y a plus de cent ans. A cette époque, les Noirs d'Amérique, issus de leurs ancêtres importés d'Afrique par les négriers, étaient encore en esclavage. Mais, beaucoup de Blancs n'avaient plus très bonne conscience. Ce phénomène social, l'esclavage, divisa profondément les habitants des Etats-Unis, au point de les mener à la Guerre Civile. Un des résultats de cette guerre (la Guerre de Sécession) fut l'abolition de l'esclavage en 1865. Madame Harriett Beecher Stowe, auteur de « La Case de l'Oncle Tom », fut parmi ceux de ces Blancs qui s'éléverent courageusement contre les puissants esclavagistes.

Ce disque vous attend chez votre disquaire habituel.

gratuit!

la dernière locomotive Frigidaire est sortie.



Venez vite dans votre magasin Frigidaire demander la « Rocket Stephenson 1829 » 4ème planche de la série « Locomotives d'hier et d'aujourd'hui », elle complète votre passionnante collection de modèles réduits.

Et vous aurez ainsi tous les éléments nécessaires pour participer au grand concours Frigidaire « Les locomotives et la décoration ». N'attendez pas pour venir chercher cette planche et commencer à réaliser votre montage.

Pensez à tous les magnifiques lots que vous offre Frigidaire: scooter, bicyclettes, tentes, postes à transistors, et de nombreux autres prix de valeur.

FRIGIDAIRE

le vrai

MARQUE DÉPOSÉE - GENERAL MOTORS (FRANCE)



Mieux qu'une colle!

Adhère sur tout

Insoluble à l'eau

Ne se dessèche pas

PAPETIERS - DROGUERIES
QUINCAILLIERS - BAZARS



Michel TANGUY



DESSINS : **UDERZO**

TEXTE : **J.M. CHARLIER**

RESUME. — Tanguy a retrouvé Darnier que chacun croit mort. Au même instant, Saint-Helier essaie désespérément de regagner sa base, sur un avion en perdition.

AU RAS DES TOITS DE LA VILLE ARABE, LE T-33 DE SAINT-HELIER QUI N'EST PLUS QU'UNE ÉPAVE EN FEU ET SUR LE POINT D'EXPLOSER, FONCE AVEC UN HURLEMENT D'ENFER VERS LA LISIÈRE DE MEKNÈS... C'EST UNE COURSE FOLLE, DÉSESPÉRÉE CONTRE LA MONTRE ET CONTRE LA MORT...

TENIR! TENIR JUSQU'AU BOUT!... OH, MON DIEU! FAITES QUE J'Y PARVIENNE!!!



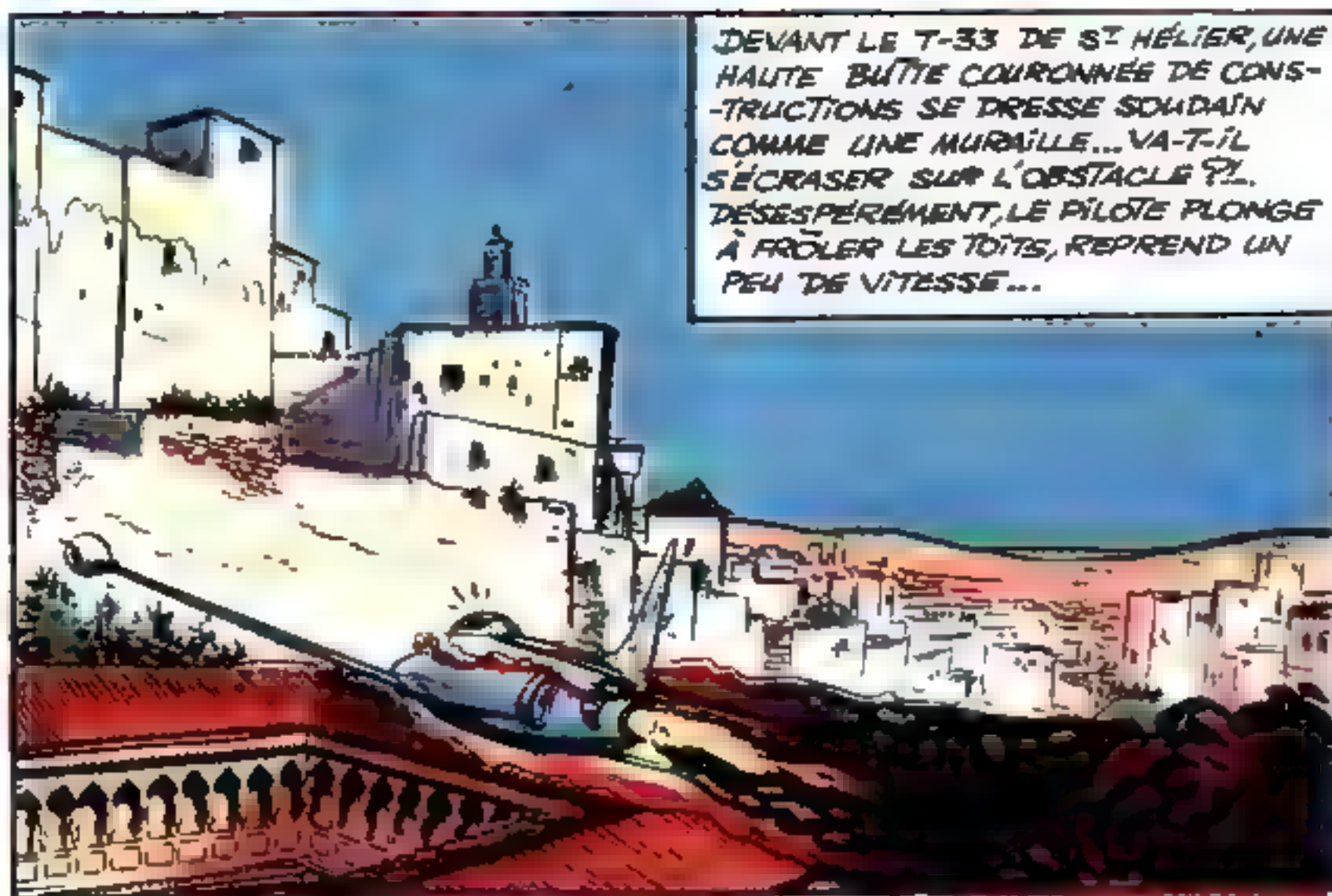
MÈTRE PAR MÈTRE, SAINT-HELIER QUI SEMBLE AVOIR RETROUVÉ UN MIRACULEUX SANG-FROID, NÉGOCIE SON ALTITUDE, SA VITESSE, LANCÉ PAR DESSUS LES MAISONS, DANS UNE HALLUCINANTE ET MORTELLE PARTIE DE SAUTE-MOUTON...

LAVERDURE!... MA MÈRE!... IL... IL FAUDRA LA PRÉVENIR... DOUCEMENT!... ET TANGUY!... TU... TU LUI DIRAS!...

LÀ!... DEVANT TOI!... ATTENTION!!!



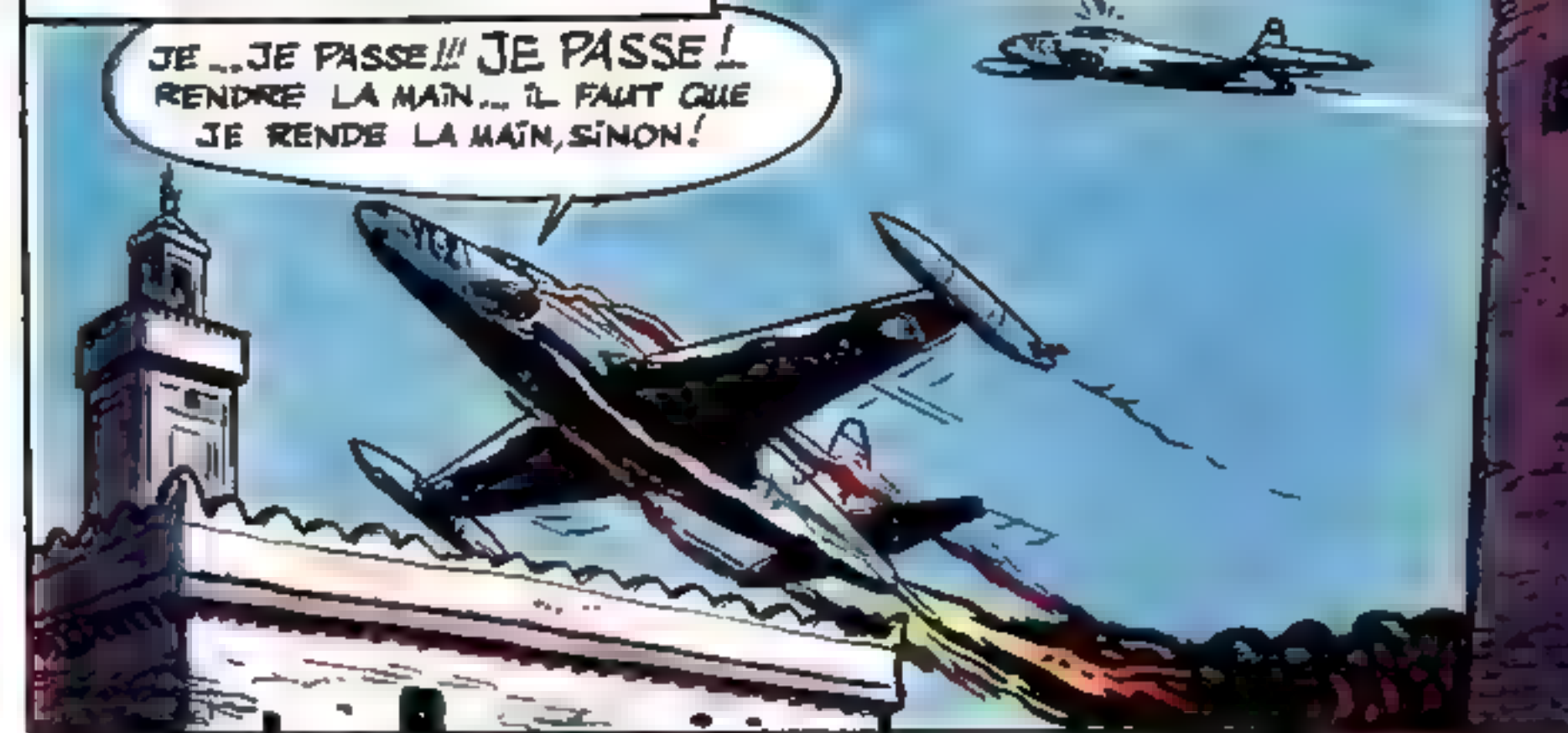
DEVANT LE T-33 DE SAINT-HELIER, UNE HAUTE BUTTE COURONNÉE DE CONSTRUCTIONS SE DRESSE SoudAIN COMME UNE MURAILLE... VA-T-IL S'ÉCRASER SUR L'OBSTACLE? DÉSESPÉRÉMENT, LE PILOTE PLONGE À FRÔLER LES TOITS, REPREND UN PEU DE VITESSE...



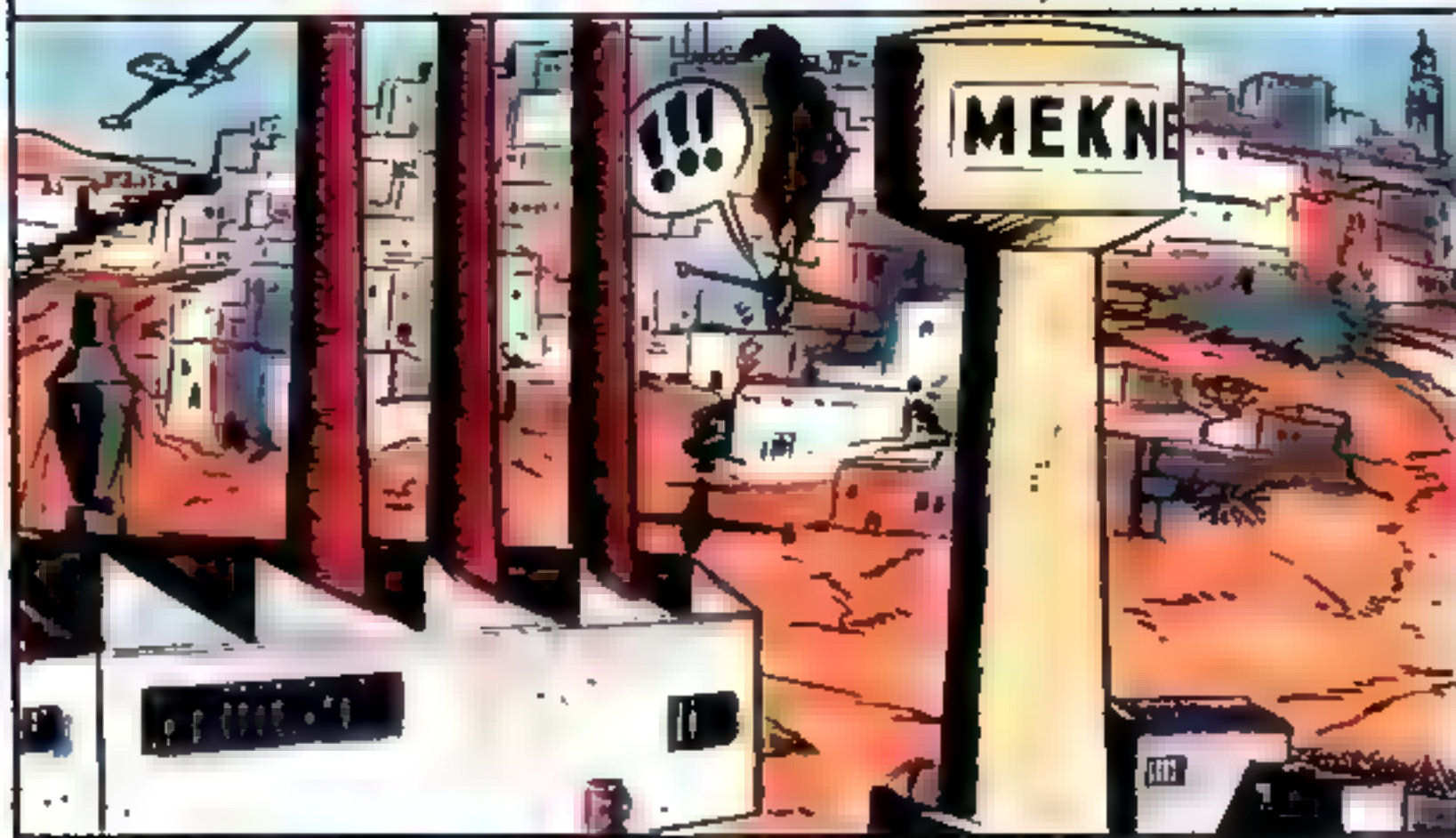
À L'ULTIME SECONDE, SAINT-HELIER TIRE SUR LE MANCHE-À-BALAÏ. LE T-33 RÉPOND, SAUTE L'OBSTACLE DE JUSTESSE, À L'EXTRÊME LIMITE DE LA PERTE DE VITESSE...

OH! SAINT-HELIER! DERRIÈRE LA BUTTE!!! ATTENTION!!!

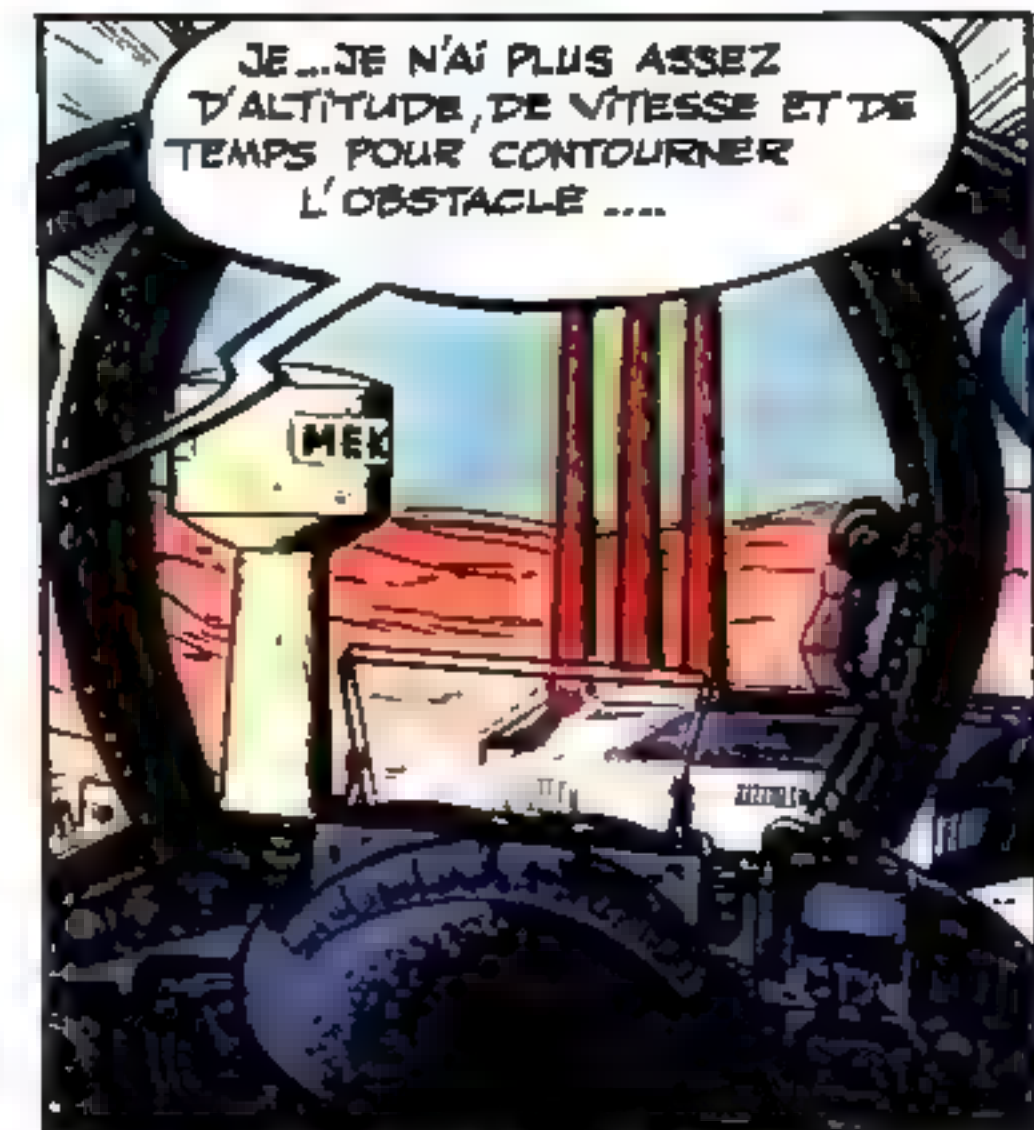
JE... JE PASSE! JE PASSE! RENDRE LA MAIN... IL FAUT QUE JE RENDE LA MAIN, SINON!



IGNORANT LE PIÈGE MORTEL QUE LUI MÉNAGE LE DESTIN, SAINT-HELIER PLONGE DANS LE "TROU" DERRIÈRE LA COLLINE QU'IL VIENT DE FRANCHIR, AFIN DE RE-REPRENDRE L'ULTIME RÉSERVE DE VITESSE INDISPENSABLE POUR ATTEINDRE LA LISIÈRE DE LA VILLE MAINTENANT TOUTE PROCHE, MAIS...



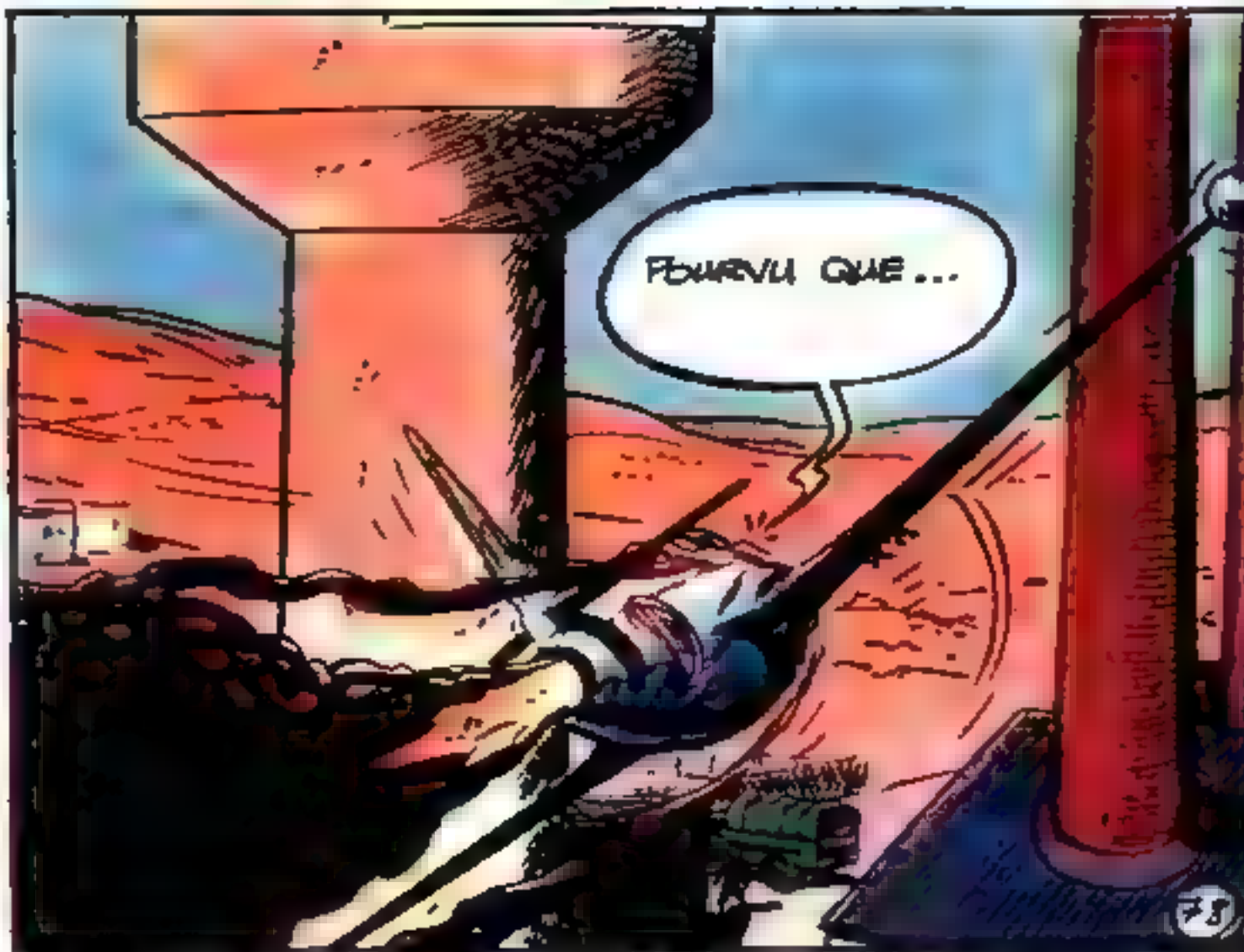
JE... JE N'AI PLUS ASSEZ D'ALTITUDE, DE VITESSE ET DE TEMPS POUR CONTOURNER L'OBSTACLE...



...IL NE ME RESTE PLUS QU'UNE CHANCE...



POURRA QUE...



VOUS RETROUVerez NOS HÉROS DANS L'ÉMISSION "PILOTE", TOUS LES JEUDIS À 13 H 30 SUR RADIO-LUXEMBOURG.

(A suivre.)



Fanfou

et les
CRÈMES DE GRUYÈRE
invitent

toutes les Ecoles

à participer au

JEU des CANNIBALES

dès la fin de ce mois

RÈGLEMENT DU "JEU DES CANNIBALES"

FANFOU, le jeune héros ENTREMONT, symbolise chacun des douze mois de l'année en 12 images sur lesquelles il a des costumes ou des attitudes caractérisant facilement chacun de ces mois. Chaque image est coupée en 3 vignettes carrées.

Dans chaque boîte de crème de gruyère ENTREMONT se trouvera, dès la fin janvier, une de ces vignettes.

CHAQUE MOIS, le jeu consiste à coller sur une carte postale le personnage du mois en cours exactement reconstitué par les 3 vignettes correspondantes.

La carte portant le nom de la classe, celui de l'Ecole et son adresse, affranchie à 0,20 NF, sera adressée à

ENTREMONT

B.P. 29 ANNECY (H.-S.)

avant le dernier jour du mois, le timbre de la poste faisant foi.

CHAQUE MOIS, les 40 premières classes ayant adressé une réponse exacte dans ce délai, gagneront dans leur ordre d'arrivée les 40 prix mensuels, soit :

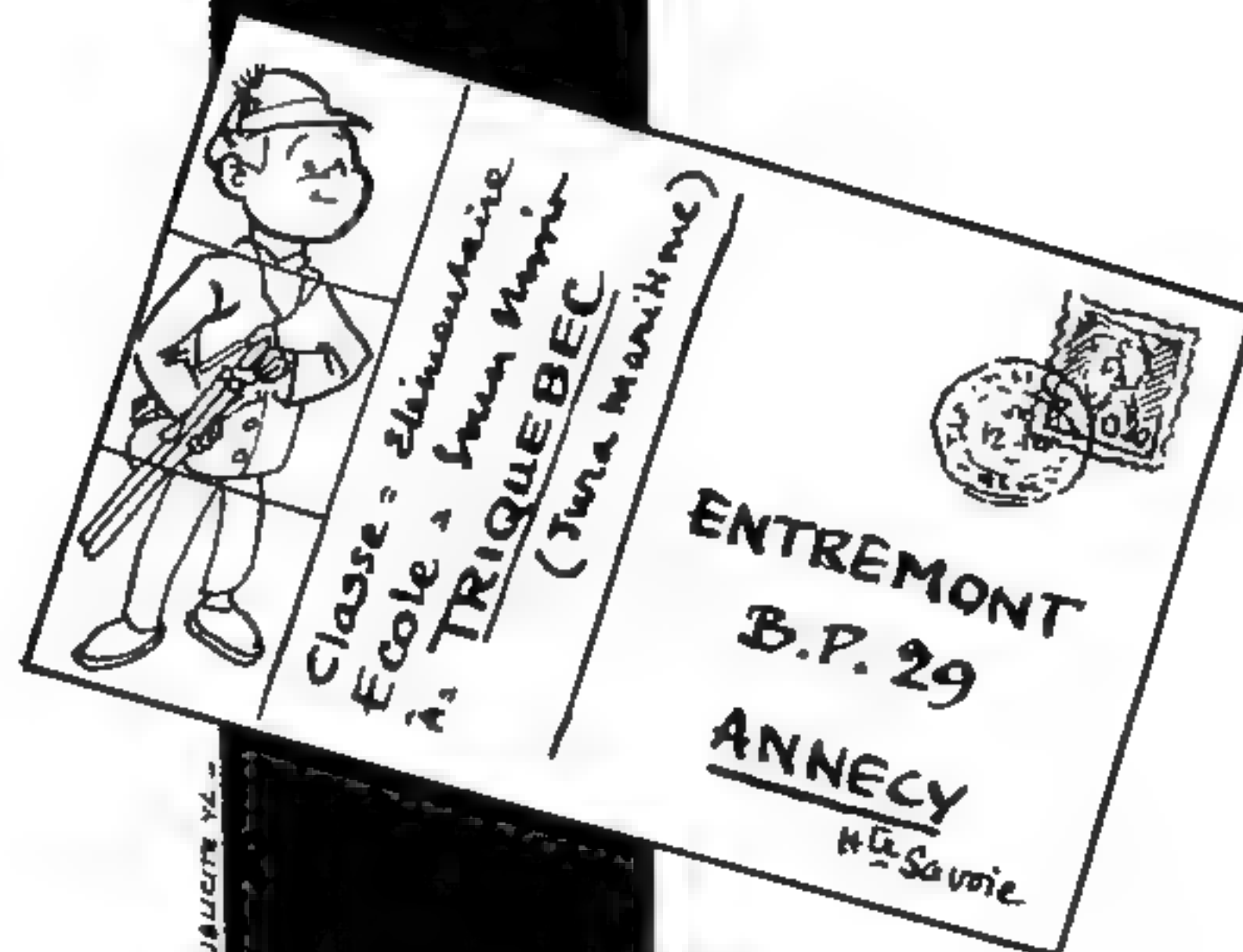
**1er PRIX : UNE LANTERNE DE PROJECTION POUR VUES 24 x 36 ET 6 x 6,
LES 39 AUTRES PRIX : UN BALLON DE FOOTBALL, VOLLEY-BALL, RUGBY OU BASKET.**

CHAQUE MOIS, chaque classe peut envoyer plusieurs réponses, mais ne peut gagner qu'un prix mensuel.

Le fait de participer au Jeu entraîne l'acceptation du présent règlement. Les 12 solutions ont été déposées chez M^r Grenée, huissier, rue Notre-Dame à Annecy.

**les 40 gagnants
de chaque mois
seront nommés dans**

en plus de la grande course annuelle
ouverte à tous dans ses albums et
dotée de 60.000 NF de prix



Pilote

le dernier jeudi de chaque mois



Fernand Auberson, annonceur du ciel...



Du plus
grand au
plus petit...

FINIS, les panneaux publicitaires d'un goût plus ou moins douteux, qui viennent trop souvent gâter les plus beaux paysages ! Un inventeur suisse, M. Fernand Auberson, a décidé de nous en délivrer. La publicité commerciale, il la fait sans poteaux, sans planches, sans panneaux métalliques, sans couleurs criardes. Elle est là le temps qu'on le désire, elle disparaît ensuite en une seconde sans laisser de traces. Mais des millions de clients possibles peuvent la voir en même temps !

C'est de la magie, direz-vous. Pas du tout : M. Auberson se sert tout bonnement des nuages...

Vous n'y êtes toujours pas ? Re-

gardez nos photos, vous comprendrez. Fernand Auberson est l'inventeur du Skyjector, projecteur géant qui peut, à volonté, faire apparaître des images sur les nuages, sur le flanc d'une montagne, sur la surface d'un barrage, sur la façade d'un immeuble. Ces images (dessins, photos ou texte) se trouvent agrandies jusqu'à 72 millions de fois, de telle sorte que, projetées à une distance de 7 ou 8 kilomètres, elles atteignent des dimensions qui vont jusqu'à plusieurs centaines de mètres, sans rien perdre de leur netteté.

Il s'agit, en quelque sorte, d'une lanterne magique, mais dotée de quelle puissance ! La lumière produite par le Skyjector équivaut en

effet à 92 millions de bougies : 70 à 80 projecteurs ordinaires seraient nécessaires pour arriver au même résultat. Inutile de préciser qu'une telle source lumineuse dégage une chaleur intense : près de 1 100 degrés, qu'un système de refroidissement perfectionné ramène heureusement à une température de quelques dizaines de degrés.

L'appareil lui-même est monté sur un chariot qui permet de lui faire prendre toutes les orientations, et le générateur qui l'alimente est installé dans une remorque.

Quatre lentilles mobiles se règlent automatiquement et permettent la projection, sur un fond donné, d'images de dimensions variées.

Ce moyen de publicité ne peut, évidemment, s'employer qu'entre le coucher et le lever du soleil ; on estime, néanmoins, qu'en une seule nuit, sept millions de personnes peuvent capter son « message ». Il est vrai, que, pour l'instant, les essais ont été faits surtout en Amérique où les noctambules sont nombreux.

On a également pensé à utiliser l'appareil dans l'éventualité d'une guerre : il pourrait alors servir à diriger vers l'adversaire des messages... que l'on espère apaisants !

Un seul ennui (léger) : le Skyjector revient actuellement à 7 500 000 francs (lourds) !



Le projecteur de 4 m 50 de long et 50 centimètres de diamètre projette sur la façade d'un gratte-ciel l'image d'un skieur.



Projetée à très courte distance, l'image de cet ail est déjà grossie 500 fois. Et le grossissement augmente avec la distance !

(Photos BIPS.)

Martin Zahl, luthier pour Lilliput...

SI M. Auberson voit grand, par l'intermédiaire de son Skyjector, M. Martin Zahl, de Berlin-Ouest, lui, travaille à la loupe. Le réalisateur du film « Les Voyages de Gulliver » aurait pu, grâce à ses œuvres, se passer de certains truquages. Martin Zahl, en effet, fabrique des instruments de musique lilliputiens.

Sa grande spécialité, ce sont les violons. Il en a réalisé toute une série, qui vont de 7 à 20 centimètres de long. Artisan consciencieux, il n'utilise, pour leur fabrication, que des bois vieux pour le moles de trois siècles. Comme pour un instrument de dimensions normales, il emploie le sapin pour la table supérieure, l'érable pour la table inférieure, l'ébène pour la table d'harmonie. Mais le plus extraordinaire, c'est que ces violons minuscules ont une résonance aussi fidèle que leurs grands frères et qu'on peut parfaitement en jouer.

Comme on peut jouer, d'ailleurs, de tous les autres instruments que fabrique Martin Zahl : piano à queue, clarinette, cithare, accordéon et instruments à percussion de toute espèce. Chacun d'eux est dessiné, taillé, modelé, ciselé, poli avec amour, dans les proportions exactes du modèle ; le moindre détail est reconstitué à l'échelle microscopique.

Et, pour le plus grand plaisir de ses amis, Zahl organise parfois, avec son fils Klaus, des concerts lilliputiens où tous deux exécutent les œuvres les plus complexes des plus grands compositeurs.

Martin Zahl est, dans la vie courante, horloger, ce qui le prédestinait, évidemment, à travailler dans la miniature. Il est devenu luthier-à-la-loupe alors qu'il était prisonnier de guerre en Amérique. Ce qui n'était alors qu'un passe-temps est devenu une passion... lucrative, d'ailleurs, car il vend ses petits instruments. Mais il voudrait faire mieux encore : la Télévision américaine lui a offert de filmer ses minutieuses activités et de présenter sa collection ; lui, préférerait de beaucoup passer en émission de variétés, pour faire la preuve, en même temps, de ses talents de musicien. Et — qui sait ? — recevoir peut-être, par la suite, des propositions de contrats pour le cirque ou le music-hall !...



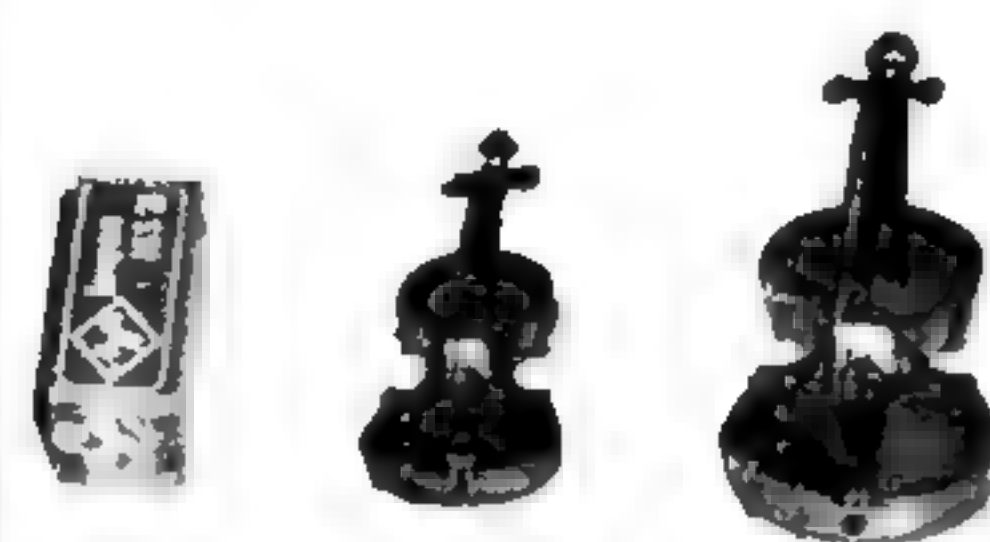
Un violon est aussi délié qu'une montre.



Martin Zahl exécute un duo avec son fils Klaus.



Le plus grand de ces instruments réalisés par M. Zahl n'a que 20 cm.



Le renouement de pellicule vous donne l'échelle.

Le grand spécialiste mondial des courses contre la montre

JACQUES ANQUETIL fait partie de ces privilégiés envers qui la nature s'est montrée généreuse. Ses dons athlétiques, exprimés sur une bicyclette, en ont fait un personnage envié, dont le sportif pense : « S'il le voulait, il remporterait toutes les courses, sans exception. » En fait, Jacques Anquetil, né dans une humble famille de fraisiéristes, à Quincampoix, dans la banlieue de Rouen, a déjà gagné un Tour de France, le Tour d'Italie, et six fois le Grand Prix des Nations ! Il est devenu le grand spécialiste des courses contre la montre, et il détient la totalité de ces records. Dans ce domaine, sa supériorité est incontestable... incontestée.

Il nous souvient de ses débuts professionnels, en 1953. Ce descendant des Vikings avait dix-huit ans, un visage d'adolescent lymphatique, et des veinules violacées sous un regard bleu atlantique. On avait envie de lui communiquer l'adresse d'une maison de repos, mais il pulvérisait déjà le record du Grand Prix des Nations ! Depuis lors, il a gagné six fois, répétons-le, cette épreuve exténuante, et battu le record de l'heure en 1956 pour faire la pesée ! Il a conservé son teint pâle, ses veinules sous les yeux. Son regard

parait plus rationnelle en ferait le successeur direct de Fausto Coppi. Car il est d'une énergie sauvage dans la compétition. Oui, mais voilà, Jacques-de-Quincampoix a fixé des limites à ses aspirations. Il est orgueilleux, mais l'ambition n'est pas son lot.

LE RETOUR AUX SOURCES

Les puristes du sport lui reprocheront peut-être ce sens pratique qui lui fait préférer l'argent à la gloire. En vérité, Anquetil s'en tient à une solution de compromis : il recherche la victoire à panache qui lui permettra ensuite de vivre un an sur son acquis. Jusqu'à présent cette méthode lui a toujours réussi.

Cependant, Jacques Anquetil, depuis ses débuts, court en vain après une victoire dans Paris-Roubaix, cette course-phare qui assure la fortune et la célébrité au champion. Afin de mettre tous les atouts dans son jeu, il tente actuellement un rapprochement avec Jean Graczyk, son camarade d'équipe. Ces dernières années, les deux hommes évitaient de parler métier. Une rivalité latente les opposait. Mais depuis cet hiver, le différend s'est aplani.

A tel point que Jacques Anquetil disait au Berrichon, au cours d'une chasse effectuée ces dernières semaines dans les forêts de Sologne : « Ensemble, nous ferons trembler Van Looy ! Si nous savons manœuvrer, nous éclipserons toutes les autres équipes en 1961. » Or, Anquetil n'est pas un vantard. Quand il ouvre la bouche, c'est pour dire quelque chose. Pour ce qui nous concerne, aucun doute : l'équipe Anquetil-Graczyk réalisera, en 1961, des exploits de portée internationale.

Pour l'heure, le Normand a inscrit le premier nom français au palmarès du Tour d'Italie. Parmi ses victimes, Gastone Nencini, Charly Gaul, Ercole Baldini. A la moyenne effarante de 47 km/h, il s'est débarrassé de Nencini et Baldini dans la course contre la montre disputée sur le parcours Seregno-Lecco, en Lombardie. Pour sa part, Charly Gaul lui avait fixé rendez-vous sur les pentes de Monte Gravia, un col comme il n'en existe nulle part ailleurs : vingt-deux kilomètres d'un sentier de terre avec des passages à 150 ! Or, Jacques Anquetil, retardé par une crevaisson avant le sommet, termina cette étape décisive sur les talons du Luxembourgeois ! Il confirmait de la sorte sa victoire dans le Tour de France 1957.

Quand il décide de préparer sérieusement une épreuve — cela lui arrive deux fois par an environ — Anquetil se rend à Sotteville-les-Rouen, auprès d'André Boucher, son premier conseiller. Derrière le cyclomoteur de ce dernier, il effectue quatre fois par semaine des séances de 80 kilomètres, à fond de pédales.

— Quand Jacques me crie de ralentir j'accélère davantage ! note André Boucher. Je l'oblige à fournir des ef-



S'il le voulait, Jacques Anquetil, que l'on voit ci-dessus tendu sur son vélo, gagnerait toutes les courses sans exception. Tel est l'avis des spécialistes. Mais Anquetil le veut-il ?...

forts d'une violence extrême. Voilà pourquoi Jacques est inégalable quand il s'agit de rouler contre la montre. Son organisme est rompu aux tortures de la bicyclette.

CONSEIL DE GUERRE AVEC MARCEL BIDOT

L'an passé, on s'en souvient, Jacques Anquetil renonça au Tour de France. Sa victoire dans le « Giro » lui suffisait, et puis, il entendait ne pas se mêler à cette rivalité qui opposait alors Roger Rivière à Henry Anglade. Cette année, en revanche, il s'est ouvert de ses intentions à Marcel Bidot, le directeur technique de l'équipe de France :

— Je désire reprendre ma place dans l'équipe nationale, lui a-t-il dit. J'estime que certains égards me sont dus, en raison de mes performances passées ; que me proposez-vous ?

Sans qu'il eut besoin de réfléchir longtemps, Marcel Bidot le rassura : Anquetil bénéficiera, en juillet prochain de tous les concours auxquels il peut prétendre, sur la route. Certes, sa réintégration pose un problème, celui

d'Henry Anglade. Il semble, sur la foi des indiscrétions que nous avons pu recueillir ces derniers temps, que le Lyonnais devra composer avec le Normand.

Le Tour de France 1961, on le sait, partira de Rouen. Dès le second jour aura lieu une course contre la montre individuelle qui fournira à Jacques l'occasion de prendre une option sur le maillot jaune et, peut-être même, de se l'approprier.

Dans la période qui précédera le Tour, Jacques Anquetil disputera peut-être à nouveau le Tour d'Italie. En revanche, il ne s'alignera pas dans le championnat de France de poursuite, malgré l'insistance du président Louis Dagué, de la Fédération Française de Cyclisme.

Et le record de l'heure ?

— Je suis trop sollicité par les organisateurs de courses sur route, la vie est trop dure pour que je puisse sacrifier trois mois de contrats au record de l'heure, nous a-t-il dit.

C'est dommage.

Mais si Anquetil nous avait répondu autrement, il ne serait plus tout à fait Anquetil !



Baldini disait de lui : « Contre Jacques, il n'y a rien à faire, il est notre maître... »

est rusé, ses spéculations sont secrètes : aime-t-il le vélo ? On le suppose. La gloire lui procure-t-elle de la satisfaction ? On veut le croire. Désire-t-il vraiment gagner Paris-Roubaix ou le Tour de Lombardie ? Qui peut le savoir ?

Anquetil fait ce que bon lui semble. Une de ses plus belles réussites fut de donner un complexe à Louison Bobet : Louison mange des grillades, Jacques préfère les moules marinières ; Bobet boit de l'eau minérale, Anquetil fait sauter volontiers les bouchons de champagne ; le Breton dort douze heures par jour, le Normand circule une partie de la nuit en voiture, et se présente au départ d'une course de critérium, le lendemain, frais et dispos.

Sa valeur est inestimable. Une pré-

"Je ne pense qu'au Paris-Roubaix..."

J'ouvre mon courrier, et je lis : « Mon cher Jacques, vous devriez tenter à nouveau votre chance contre le record de l'heure... Nous comptons sur vous pour remporter à nouveau le Tour d'Italie... Vos jeunes supporters vous demandent de gagner le Tour de France, cette année... Les sportifs de Roubaix attendent que vous arriviez le premier dans leur ville, en avril prochain... etc. » C'est assez, n'en jetez plus ! Entre nous, amis de Pilote, comment dois-je faire pour donner satisfaction à tous ? Cela est impossible. Alors, j'effectue un tri, et je limite mes objectifs à quelques épreuves particulières.

Pourtant, je vais vous confier un secret, que vous serez les premiers à savoir : cette année, je renoncerai aux courses contre la montre afin de mieux préparer Paris-Roubaix, le Tour des Flandres et Milan-San Remo. Je tiens à démontrer que je suis capable, moi aussi, de remporter une belle classique. Ceci posé, j'ai une vie pour m'imposer une discipline comparable à celle de Louison Bobet, par exemple. Une fois j'ai essayé : mes résultats allèrent déclinant. Mais, de grâce, n'en déduisez pas, comme certains, que je mène une existence de barreau de chaise ! Non, j'ai une vie très régulière, chez moi, à Saint-Adrien, près Rouen. J'adore conduire mon hors-bord sur la Seine, recevoir les amis, déguster de temps à autre une bouteille de champagne. Bref, je veux vivre comme tout le monde.

Mais à l'entraînement, je ne rechigne jamais. En course, je vais à l'extrême limite de mes forces. Tenez, dans les épreuves contre la montre, afin de ne pas perdre une seule seconde, je m'oblige à laisser mes mains en bas du guidon du départ à l'arrivée, je m'interdis le moindre geste qui pourrait me faire perdre serait-ce un seul mètre ! Essayez donc d'en faire autant durant un quart d'heure seulement, et vous comprendrez alors que cette discipline ne manque pas d'être sévère : au fond, voyez-vous, chacun doit vivre selon son tempérament, à condition, évidemment, d'éviter les excès... même ceux de la compétition ! En tout cas, c'est mon opinion.

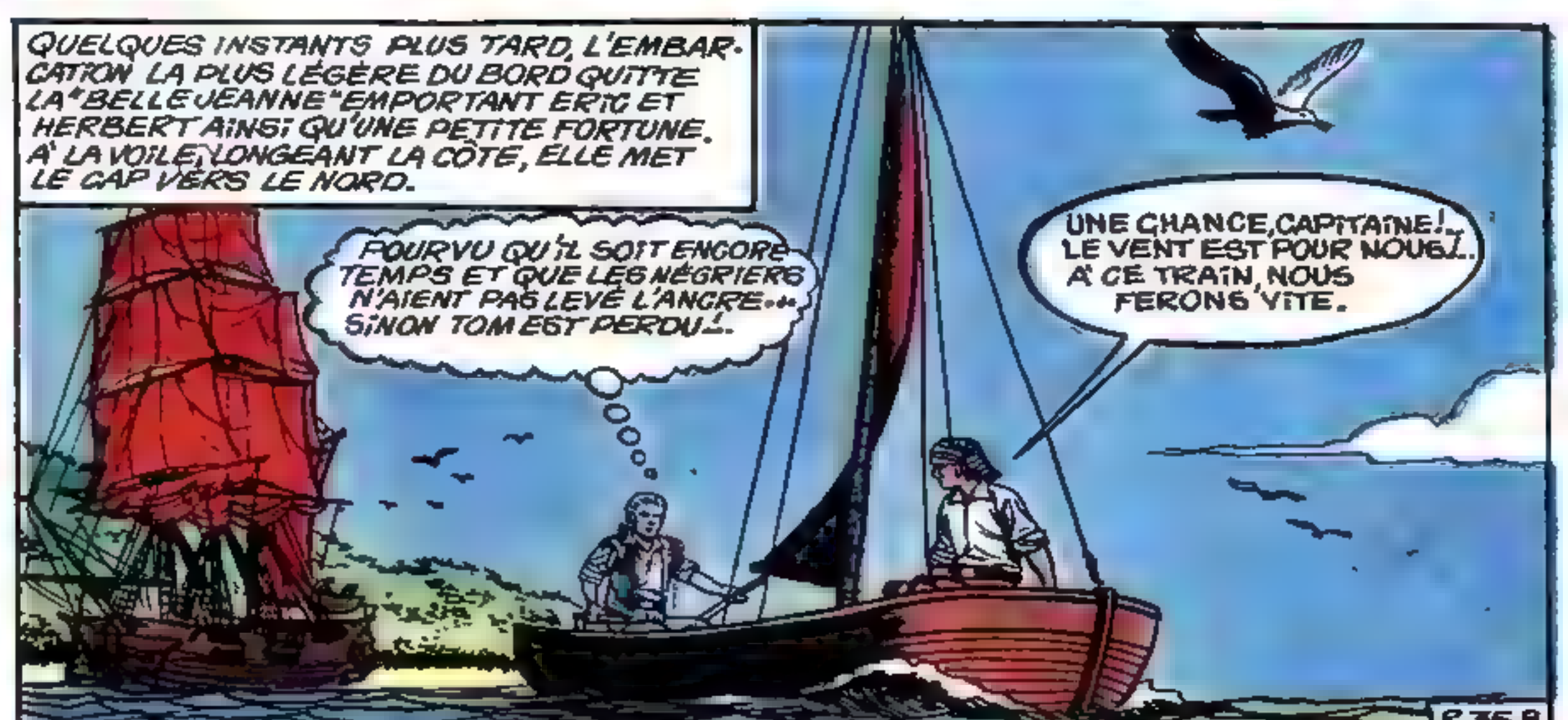
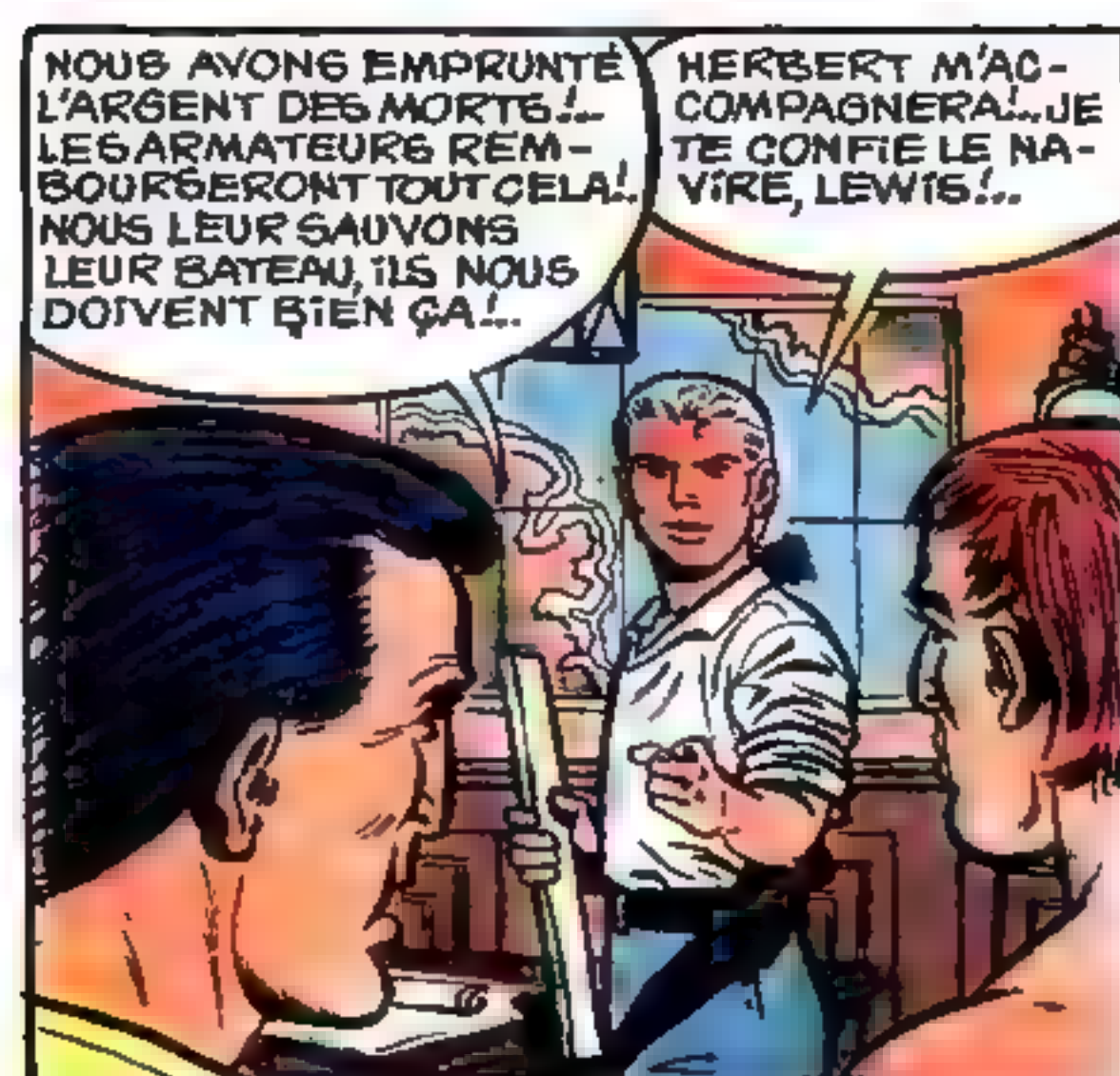
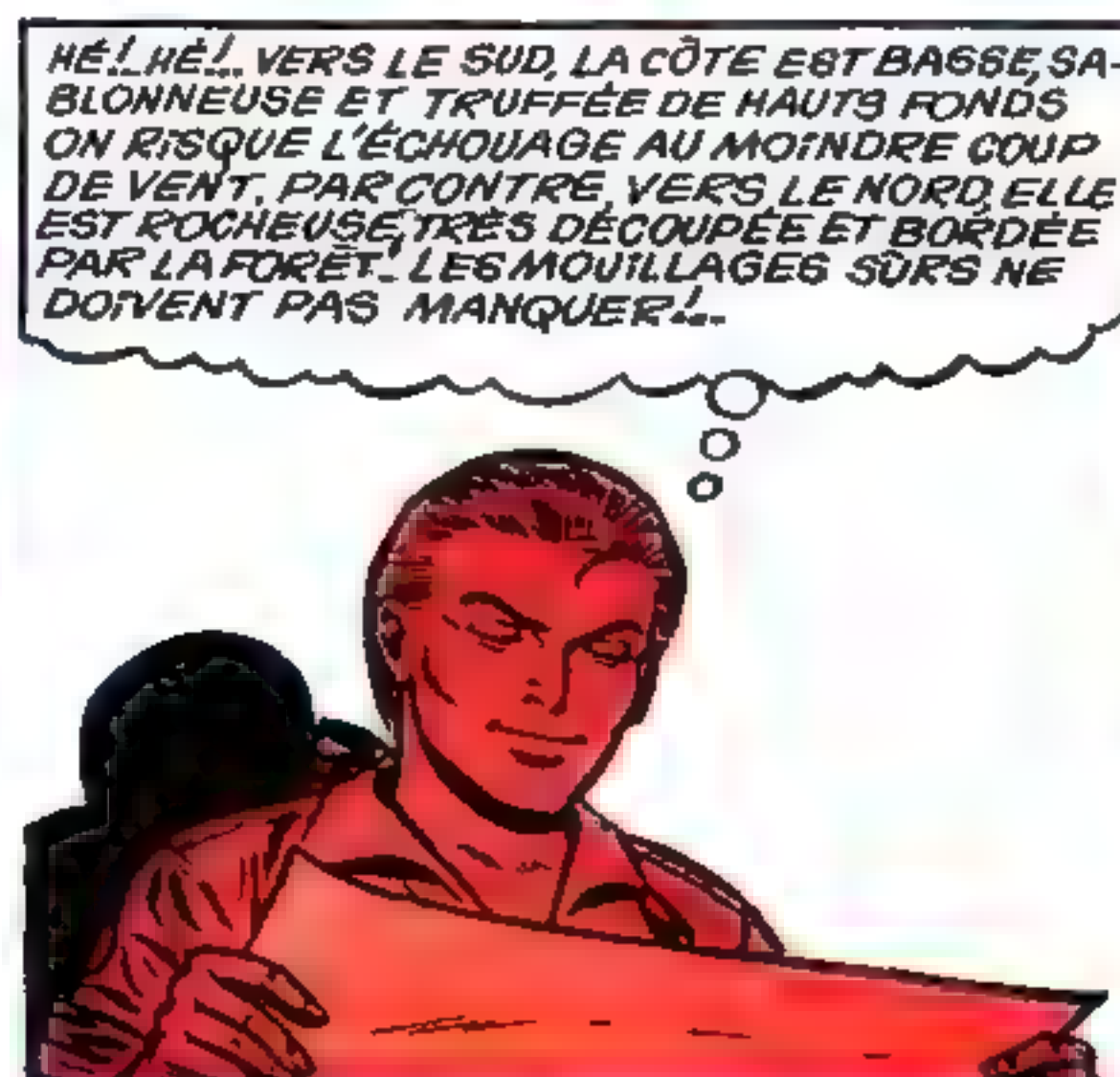
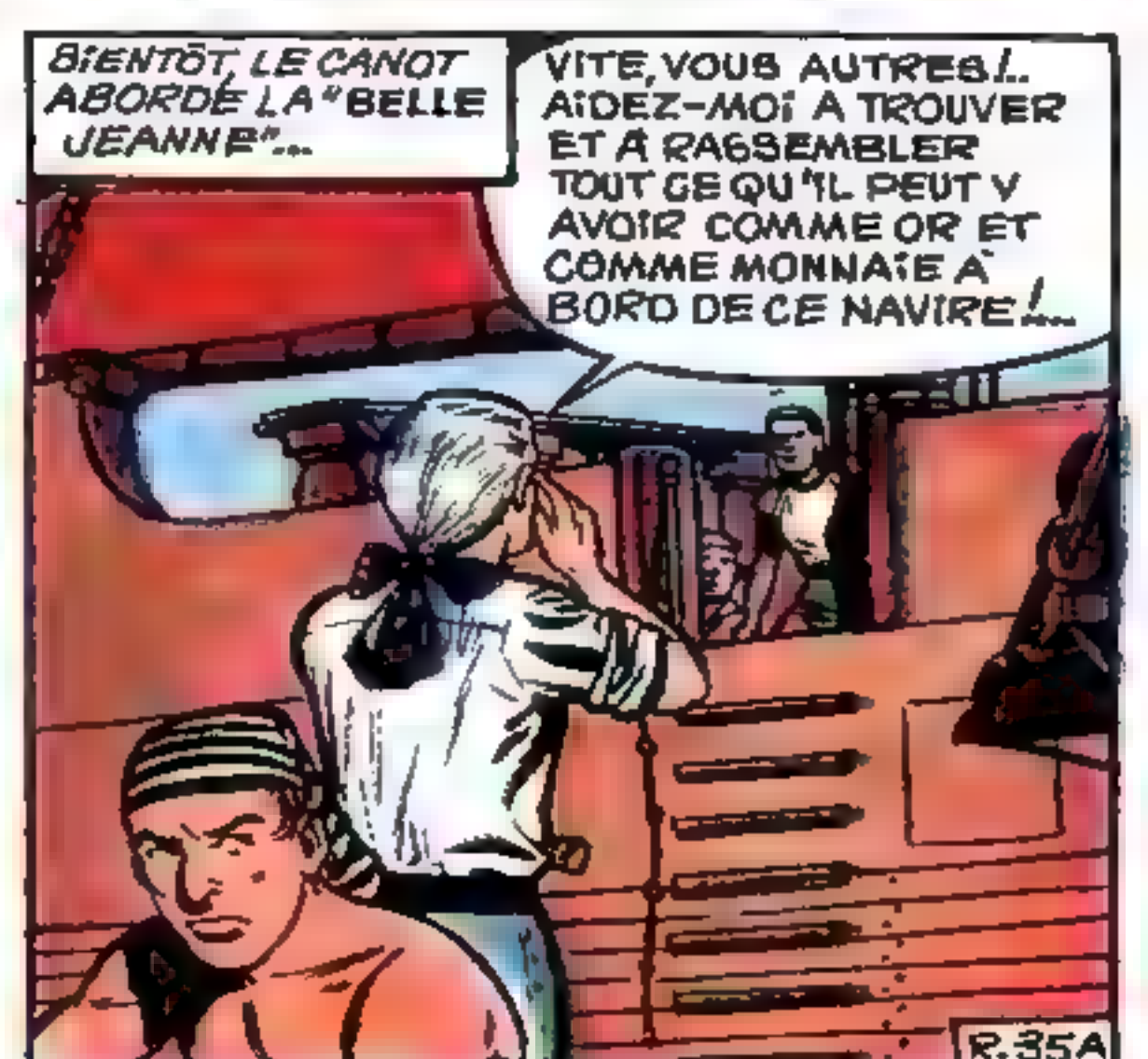
JACQUES ANQUETIL.

le DEMON des CARAÏBES

DESSINS: V. HUBINON

RESUME. — Des guerriers africains ont enlevé le mousse d'Eric. Ils le massacreront si Eric ne libère pas leurs femmes et enfants enlevés par des négriers.

TEXTE: J.M. CHARLIER



PILOTE CHAQUE SEMAINE



ALPHABET RÉFLEXE par MARCEL FORT

Voici cette semaine, mes Amis, un jeu qui demande certains dons d'observation et de réflexes.

Le « Pilote » du jeu tire d'une boîte ou d'un sac des petits cartons sur lesquels vous avez inscrit au préalable (en plusieurs exemplaires) les lettres de l'alphabet... Il y aura donc plusieurs a, b, c, d, etc.

Vous êtes tous réunis dans une pièce : salon, living-room, salle-à-manger, etc. Le Pilote tire une lettre, par exemple : L... Il crie : L... C'est alors celui d'entre vous qui désigne le premier un objet, un meuble, un accessoire, ou autre... présent dans la pièce et commençant par un L... qui marque 1 point (ex. : Lustre).

Deuxième lettre : P... Pendule, s'écrie un ami ! Un autre a crié « porte-manteau »... mais un peu après... et c'est « pendule » qui marque le point...



Evidemment la même lettre revient plusieurs fois, ce qui complique singulièrement le jeu car il ne faut pas renommer le même objet... Vous voyez que c'est fort simple...

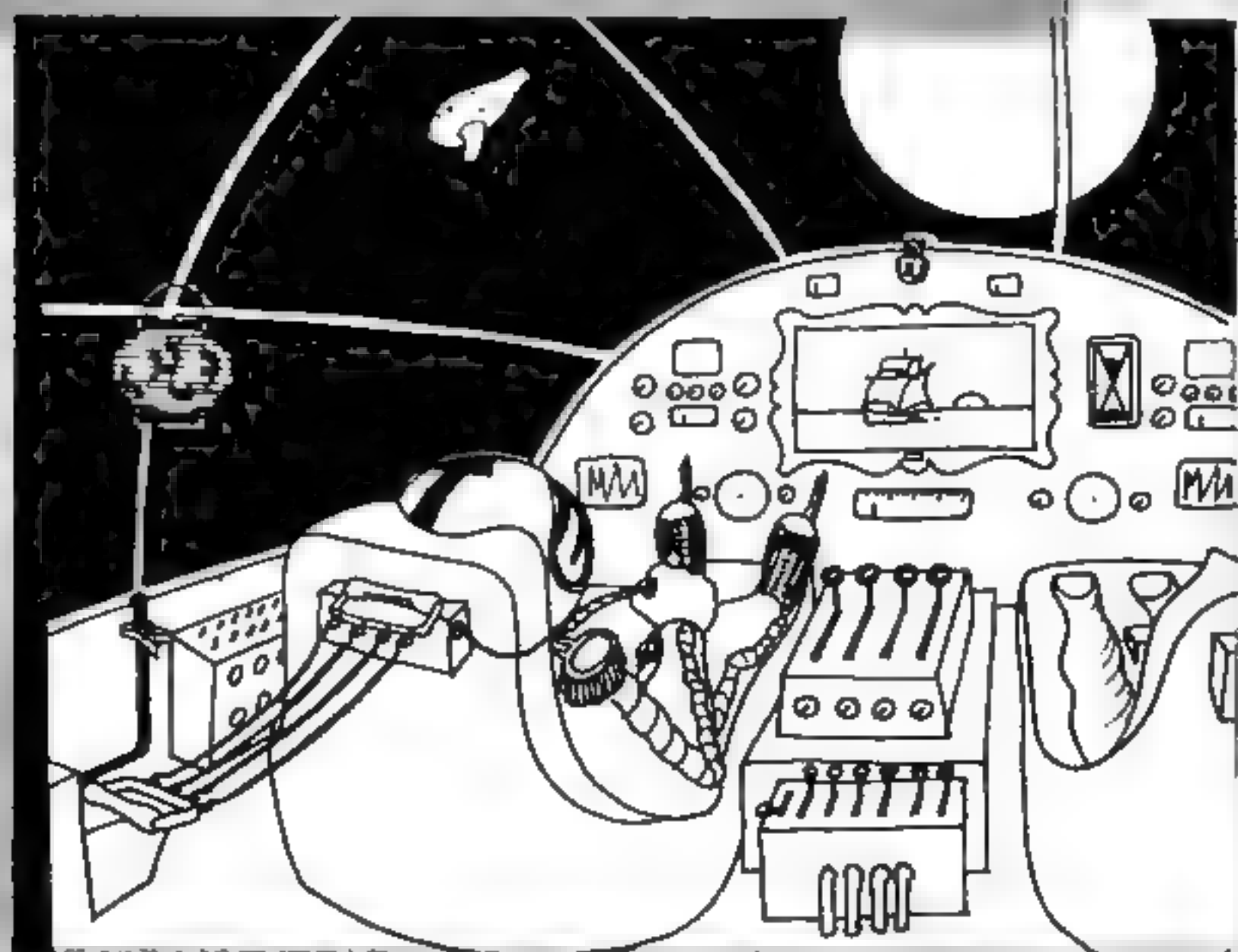
Mais vous aurez des surprises en arrivant aux lettres X, Y ou Z... Vous aurez alors plus de difficultés et il faudra user d'astuces...



Il vous faudra, dans ce jeu, beaucoup de réflexe, pour crier le premier le nom de l'objet qui vous vaudra un point.

Vous verrez, mes Amis, comme ce jeu d'apparence très calme est très passionnant !

A bientôt et salut !



LE JEU DES ANOMALIES

Il y a dans cette image de science-fiction ou, si vous préférez, d'un proche avenir, neuf anomalies, c'est-à-dire des choses, des objets qui, de toute évidence, ne sont pas là à leur place. Par exemple, ce lampion n'est sûrement pas à sa place dans une fusée interplanétaire.

Il y a en tout neuf anomalies semblables. Trouvez-les et faites-en la liste. Prenez ensuite la première lettre de chacun des mots trouvés. Les neuf lettres ainsi obtenues sont celles composant un mot, le nom d'un objet utile à toute personne s'intéressant à la Lune.

(Solution page 31.)

PERDU DANS LA FORET VIERGE

Cet explorateur s'est égaré dans la forêt vierge. Réussira-t-il à en sortir et à rejoindre un village indien (1)... Seroit-il victime des fauves (2) ou des terribles Jivaras, réducteurs de têtes (3) ?... Il peut emprunter les pistes « A » ou « B »...



LA PHOTO TRUQUÉE

CETTE semaine, notre photographe Jacques Guyot a photographié la vitrine de la maison Kodak-Pathé, à Paris... Il en a fait deux tirages identiques, mais notre retoucheuse est passée par

là : la photo de droite comporte dix erreurs, les unes assez grossières, d'autres plus difficiles à trouver. Soyez donc observateurs et ne cherchez pas tout de suite la solution en page 31...



George FRONVAL

Voici comment collectionner les boîtes d'allumettes...

page dans l'eau tiède comme un timbre. Mais il faut surveiller l'opération, car certains papiers de support de l'étiquette peuvent déteindre sur celle-ci. Le document sèche « classe ensuite dans un album, série par série, pays par pays. En France nous avons, actuellement en vente 5 séries : Dictionnaires (10 pièces), presque épuisée, les costumes (24), Maisons (20), Outremer (8), Propagande pour le cigare (3 grandes, 3 petites). A cela, il faut ajouter les deux très belles séries des grandes boîtes sans « quêtes », imprimées à même le carton de la série « Cartes à jouer ». En 1961, en paraîtra une nouvelle : « Sport ».

— Alors, comment se procurer ces séries ? En procédant par des achats et des échanges. Ce dernier moyen vous permettra

d'avoir les anciennes séries devenues hors commerce et d'aborder les étiquettes étrangères. Celles-ci sont légion. Je conseille donc aux débutants de choisir, pour éviter le bouillir et... le découragement.

— Pour se documenter, existe-t-il des revues spécialisées comme pour les timbres ? — Oui, il y a un bulletin qui paraît 6 fois par an et dont l'abonnement coûte 10 NF : la L.B.A. (Liaison Bibliophilique Artistique), qui réserve une très large place aux étiquettes d'allumettes. La L.B.A. a de nombreux correspondants à l'étranger et réserve à ses abonnés des pochettes d'étiquettes de tous genres de 27 pays. A l'étranger, existent plusieurs revues spécialisées. L'une d'elles, en Hollande, publie des textes en français, dont la lecture est fort intéressante. Il s'agit de l'I.I.S. (In-

ternational Information Service), qui paraît 6 fois par an et dont l'abonnement coûte 8 NF. (Pour s'abonner à la L.B.A., et à l'I.I.S., écrire, 3, r. de Casablanca, Paris-15°).

— Et où le collectionneur débutant peut-il rencontrer des collectionneurs avertis ?

— A la société l'Arc-en-Ciel, qui se réunit chaque premier samedi de chaque mois, à 15 heures, dans les sous-sols d'« Rubis », au carrefour de Chateaudun. La cotisation est de 10 NF par an et donne droit à des « circulations », dans lesquelles les membres peuvent trouver ce qu'ils recherchent. Le siège de l'« Arc-en-Ciel » est à Paris, au n° 3 de la rue de Casablanca.

— Le « philuméniste » doit-il disposer d'un budget important ? — Il lui faut acheter 2 ou 3 albums, un

classier, des charnières, c'est-à-dire le matériel classique du collectionneur de vignettes ou de timbres. Ensuite, pour rester dans les limites raisonnables, il aura à envisager des prix d'achat variant de 0,04 à 0,20 NF pour les étiquettes modernes, rarement au-dessus. Les étiquettes anciennes et très anciennes s'obtiennent généralement par l'achat de collections entières dont le prix varie selon l'importance du lot, son âge et ses raretés.

— Et M. Jean-Paul Brunel conclut : — La collection d'étiquettes d'allumettes, par sa variété, son importance, son intérêt aux multiples facettes, est une collection d'un très grand avenir.

Lecteurs de Pilote, si vous voulez devenir Philuméniste, vous savez maintenant ce qui vous reste à faire. Bonne chance !



LA RETRAITE DE RUSSIE



CHARLES OUDINOT
DUC DE REGGIO

Le 19 octobre 1812, Napoléon était sorti de Moscou pour attaquer le général russe Kutusof. Mais ses 140 000 hommes étaient encombrés de bagages. Il donna à Mortier l'ordre de quitter le Kremlin. La retraite de Russie commençait, où devaient se distinguer Ney, Murat, le prince Eugène, les maréchaux Oudinot, Davout et Victor.



Dans la marche sur Krasnoïe, l'ennemi serre de près l'armée en retraite. De sa division de cavalerie, si superbe naguère, il ne reste plus à Ornano qu'un petit

nombre de cavaliers ; il se met à leur tête et veut ouvrir de vive force un passage à l'infanterie. Un boulet le renverse. Etendu à terre, le général ne donne plus signe de vie ; son visage a déjà la lividité de la mort. Le prince Eugène donne l'ordre de creuser une fosse. On enterre le général et on s'éloigne. Mais le capitaine Delaberge, aide de camp d'Ornano, ne peut supporter la pensée d'abandonner ainsi son chef. Il revient sur le lieu de la sépulture, écarte la neige, creuse, retire le corps et le place en travers de son cheval, puis il reprend sa route. Soudain un boulet russe traverse le cheval. Le capitaine roule à terre avec son précieux fardeau. Il se relève, se penche vers le cadavre, mais il lui semble entendre un faible soupir s'exhaler de la poitrine du général. C'est un vivant que son dévouement à enlevé de la tombe. Quelques hommes arrivent ; deux sous-officiers de dragons prennent le blessé et l'emportent au quartier impérial.

Par ordre de Napoléon, qu'avait profondément ému la nouvelle de la perte d'un de ses plus brillants généraux de cavalerie, Larrey, le grand chirurgien de l'Armée Impériale, accourt près d'Ornano et lui prodigue ses soins. Une voiture est indispensable pour transporter le blessé. Il n'y a plus que le landau de l'Empereur.

« Qu'on y place Ornano, dit Napoléon, j'irai à pied ».

Le général Ornano n'avait alors que 29 ans. Il mourut Maréchal de France à l'âge de 80 ans.

Napoléon tint à partager les risques de son Armée. Il faillit à plusieurs reprises tomber entre les mains des Cosaques. On voit ici l'Empereur coiffé d'une toque de fourrure, dessiné près de Pnawa, le 8 novembre, par Faber du Four.



Le maréchal Mortier avait été laissé à Moscou avec 10 000 hommes. Un corps de 10 000 Russes, commandé par le général Wintzingerode, tenta de reprendre le Kremlin. Les troupes de Mortier le repoussèrent et firent prisonnier le général russe. Dès que l'ordre de l'Empereur parvint au maréchal, celui-ci fit sauter le Kremlin et sortit de Moscou avec son artillerie.

Le 24 octobre, à Malo-Iaroslavetz, une sanglante bataille eut lieu entre les Russes et l'armée française qui voulait garder la route de Kalouga pour effectuer sa retraite. La petite ville de Malo-Iaroslavetz fut reprise 7 fois par les soldats de Napoléon. 4 000 Français et 6 000 Russes trouvèrent la mort dans ces furieux combats. Mortier put ensuite rejoindre Napoléon. L'ouverture de la route de Kalouga nécessitait une autre bataille ; les Français étaient sûrs de la gagner, mais il eût fallu alors se charger de 10 000 blessés de plus et l'on revint sur ses pas pour prendre un autre chemin.



Dès le 6 novembre, la neige se mit à tomber. Et sur cette neige, on ne savait où s'arrêter. Les vêtements des soldats français, trop minces, gelaient sur eux. Il fallait pourtant se reposer...



Et manger ! Mais on ne voyait au bivouac que des lambeaux maigres et sanglants de chair arrachés à des chevaux abattus, et, pour quelques-uns, quelques cuillerées de farine de seigle.



Les plus prévoyants avaient, à Moscou, cherché des pelisses chaudes et des bottes fourrées. On hissa les plus faibles sur les chevaux, qui allaient diminuant. Hélas, eux aussi s'abattaient, affamés...



Le major Faber du Four, du continent wurtembergeois, a dessiné ces scènes significatives. On voit ici des soldats qui ont remplacé par des couvertures les pelisses de leurs camarades du dessin précédent. Ceux qu'on abandonnait étaient dépouillés : un soldat dépouillé était déjà condamné !



ÉDOUARD MORTIER
DUC DE TRÉVISE



LOUIS-N. DAVOUT
PRINCE D'ECKMÜHL



VICTOR (PERRIN)
DUC DE BELLUNE



● Voici le trajet suivi par la Grande Armée pendant la retraite de Russie

A Smolensk, où Napoléon espérait trouver des vivres, tout avait été gaspillé. On continua donc la retraite; les combats étaient incessants; les Russes harcelaient l'armée française où les généraux faisaient le coup de feu comme de simples soldats. Enfin le 26 novembre, la Grande Armée, qui ne comptait plus que 40 000 combattants, parvint devant la Bérézina. Il n'y avait plus de pont. La rivière charriait d'énormes glaçons. Le général Éblé et ses pontonniers, plongés dans l'eau jusqu'aux épaules, établirent deux ponts: l'un pour les piétons, l'autre pour les voitures. Plusieurs fois détruits, il fallut les reconstruire. Presque tous les pontonniers périrent de froid ou se noyèrent.

Le 29, il ne restait plus à traverser que l'arrière-garde et la foule des trainards. Ces derniers, voyant l'arrière-garde se disposer à passer les ponts, s'y précipitèrent. Ce fut une horrible confusion. Les Russes firent pleuvoir une grêle de boulets sur les malheureux. On dut incendier le pont. 6 ou 8 000 hommes furent abandonnés. On dit qu'après le passage de la Bérézina, le gouverneur de Minsk fit ramasser et brûler 24 000 cadavres.



Le passage de la Bérézina où le général Éblé, qui s'y distingua en tête de ses pontonniers, mourra de froid et de fatigue

LA FIN DE LA GRANDE ARMÉE



Sans cesse attaqués par les Cosaques, mais toujours combattant, les Français dirigèrent leur retraite sur Vilna. A Smorgony, le 14 décembre, Napoléon quitta son armée pour se rendre en toute hâte à Paris (où avait éclaté la conspiration de Malet) pour prévenir l'effet désastreux des dernières nouvelles et refaire une nouvelle armée.

Il laissait le commandement à Murat, qui, malheureusement, n'avait ni l'autorité, ni l'énergie que réclamaient les circonstances. Le froid augmenta encore. 20 000 hommes périrent en trois jours. Quand, le 30 décembre, Ney, le fusil à la main, eut franchi le Niemen, il regarda avec tristesse la rive opposée au-delà de laquelle près de 500 000 soldats de la Grande Armée restaient morts ou prisonniers sans avoir été vaincus autrement que par le froid et par la faim. Les Russes eux-mêmes avaient terriblement souffert, victimes de leur propre « hiver », puisque l'armée de Kutusov perdit les trois quarts de son effectif en trois semaines.





ALAMO

par **STEVE FRAZEE**

traduit de l'anglais par

RENÉE TESNIÈRE

publié aux Éditions FRANCE-EMPIRE

RESUME. — Février 1836. Le général Santa Anna, président du Mexique, s'avance, à la tête d'une armée nombreuse et bien équipée, vers San Antonio de Bexar, à la frontière du Texas. Il veut reprendre aux colons américains les territoires qui leur avaient été concédés pour y fonder un nouvel Etat. Commandée par le colonel Travis et Jim Bowie, la petite garnison américaine, qui manque de tout, a commencé l'aménagement de l'ancienne mission fortifiée d'Alamo où elle compte se retrancher. L'espoir prend un nouvel essor avec l'arrivée à Bexar du célèbre héros David Crockett avec quelques volontaires.

Il avait siégé au Congrès. C'était une célébrité nationale. On se racontait, à travers tous les Etats-Unis, sa querelle avec Andrew Jackson, qui avait été son mentor. Et, maintenant, il s'offrait à l'admiration d'une racaille ricanante, il se prêtait à ses désirs : une telle attitude dépassait l'imagination de Travis.

— Vous n'y êtes pas, les gars, dit Crockett, le visage soudain grave. On vous a raconté des histoires.

Travis se sentit soulagé. Crockett allait leur parler net, il allait démentir les légendes qu'on faisait courir sur son compte.

— Les ratons laveurs, ils n'ont jamais dit ça. Et d'une, c'est pas vrai que j'ai épaulé mon fusil. Je me suis contenté, comme qui dirait, de tapoter un peu le bassinet.

Crockett leva à bout de bras sa célèbre carabine, Betsy, afin de bien la faire voir à tous, et de l'index, donna une pichenette au bassinet.

— Voilà tout. C'est là que les ratons se sont mis à crier : « Ne tire pas, Davy ! On descend ! »

Les volontaires éclatèrent d'un rire homérique. Travis se passa la langue sur les lèvres et jeta un coup d'œil vers Jameson et Bowie pour voir leur réaction. Bowie souriait ; quant au major, il avait l'air émerveillé d'un petit garçon qui vient de se retrouver face à face avec son idole.

— Une autre, Davy ! clamaient les volontaires.

— Faut d'abord que je voie cette manière de général qui est là-dedans, les gars. Après, je suis à vous.

Crockett tourna les talons et entra au quartier général. Il dévisagea longuement Jim Bowie avant de fixer le regard aigu de ses yeux gris sur le couteau fixé le long de la cuisse de l'Ecossais.

— C'est vous, Jim Bowie, ma parole.

Les deux hommes se serrèrent la main et demeurèrent ainsi liés un bon moment : un courant de compréhension passa de l'un à l'autre qui laissait Travis à l'écart, faisant de lui un étranger dans cette salle. Il s'éclaircit la voix et s'avança pour se présenter. Après quoi, il présenta également le major Jameson.

— L'armée du Texas vous souhaite la bienvenue, colonel Crockett. Vous arrivez à l'instant critique, je dois le dire, au moment où les forces de l'oppression et de la tyrannie se liguent contre...

Travis crut discerner une lueur d'amusement dans les yeux de Crockett et s'interrompit en plein essor.

— Euh... colonel Crockett, voulez-vous boire quelque chose avec nous ?

— Voilà qui est parlé, dit Crockett.

L'intonation de sa voix ne suggérait absolument pas que Travis, avant cela, eût parlé pour ne rien dire ; l'idée, pourtant, resta un instant en suspens dans l'atmosphère. Travis leva son verre :

— Au Texas, et aux hommes libres de partout !

Ils burent.

— Messieurs, asseyez-vous, dit Travis.

Bowie jeta un coup d'œil à la carabine de Crockett et dirigea ensuite un regard interrogateur vers son propriétaire. Sans un mot, Crockett la lui fit passer par-dessus la table. Le major rapprocha sa chaise avec bruit pour pouvoir contempler de plus près l'arme célèbre.

— Naturellement, je présume que c'est le général Houston ou le gouverneur Smith qui vous ont envoyé, colonel Crockett ? demanda Travis.

— Que non pas. Pour vous dire la vérité vraie, on s'est amené par ici tout seuls, les gars et moi, pour se bagarrer un peu.

— Combien êtes-vous ?

— Douze, la dernière fois qu'on s'est compté, et tous du Tennessee.

— Et vous... vous êtes venus comme ça ?

— Qu'est-ce que ça a de si étonnant, colonel Travis ? Il y a une histoire qu'on raconte sur moi et qui est vraie. A l'autonne dernier, avant les élections, j'ai dit que, si mes électeurs laissaient Andy Jackson me battre, ils pourraient bien aller tous au diable et que, moi, j'irais au Texas. Me voilà.

Ce fut à ce moment que Travis, sur le point de conclure qu'il avait affaire à un habile bouffon, sentit tout le poids, toute la force du personnage. Jamais il ne comprendrait complètement cet homme.

Il jeta un coup d'œil vers Bowie, plongé dans un examen attentif de Betsy ; le major Jameson se penchait de si près sur la platine que, si l'on avait armé le fusil en le refermant d'un coup sec, il eût risqué d'y laisser le bout de son nez. « Au diable, ce Bowie », pensa Travis.

Le temps qu'avait duré leur poignée de main avait probablement suffi à Jim Bowie pour apprendre sur Davy Crockett tout ce qu'il avait besoin de savoir. L'un comme l'autre possédait une qualité sauvage, simple, primitive, qui leur permettait de se voir tels qu'ils étaient sans avoir besoin de se dépouiller d'abord d'une enveloppe civilisée.

Ils avaient déjà fait leurs preuves dans l'Ouest, tandis que Travis avait conscience de n'être encore qu'un rebelle sans gloire. Sa décision de trouver celle-ci à Alamo s'en trouva sur-le-champ renforcée, devint irrévocable.

— Colonel Crockett, dit-il, je désire vous offrir le titre officiel de lieutenant-colonel de l'armée du Texas, avec la responsabilité de...

— Je suis venu me battre, coupa Crockett. Je vous remercie de la confiance que vous témoignez pour mes talents, mais si ça ne vous fait rien, je préfère rester avec les gars. En plus, mes types du Tennessee comptent plus ou moins sur moi pour les commander.

— Nous leur donnerons un officier.

Crockett eut un large sourire.

— Vous connaissez la meilleure façon de commander aux gars du Tennessee, colonel ? On essaie de découvrir où ils veulent aller et on se met devant.

— Fort bien, dit Travis, sans conviction.

Il comprenait qu'il ne parviendrait jamais à savoir à quels moments Crockett blaguait, à quels moments il parlait sérieusement. Il regarda Bowie, qui ne lui avait été d'aucun secours ; et Jameson... Le major contemplait Crockett comme s'il se trouvait devant un personnage descendu de l'Olympe.

— Un joli morceau, Crockett, dit Bowie en rendant Betsy à son propriétaire. Domage qu'elle ait un canon à tirer dans les coins.

Crockett sourit. Il dirigea son regard vers le couteau de Bowie. Celui-ci le sortit de sa gaine et le posa devant lui.

Dehors, les volontaires ne se décidaient pas à partir. Ils réclamaient Crockett. A l'intérieur, les deux hommes que Travis, en son for intérieur, reconnaissait comme les chefs tout désignés de cette racaille, étaient en train de comparer leurs armes. Buck Travis se sentait un peu perdu.

Le moment vint où Crockett ne put ignorer davantage les clameurs des soldats. Il sortit, leva une main. Le silence immédiat qu'obtint ce simple geste provoqua chez Travis une flambée de jalousie.

— Ça va être toi, notre général, Davy ?

— Le colonel Travis et moi, on a eu une drôle de palabre et, tous les deux, on a décidé que le mieux, pour moi, c'était d'avoir comme qui dirait un grade d'officier supérieur en civil, étant donné qu'on manque d'uniformes, pour l'instant.

Les volontaires hurlèrent de rire. Le colonel Travis secouait la tête d'un air stu-

péfait. Un moment après, Crockett, Bowie et toute la bande des volontaires s'en allaient de compagnie vers la « cantina », riant et hurlant comme s'il n'y avait pas eu de guerre à des millions de kilomètres à la ronde.

Le major Jameson les regarda s'éloigner avec envie.

— Bon, dit-il avec un soupir, je pense qu'il vaut mieux que je retourne à Alamo : je vais essayer de faire faire encore une plate-forme.

— Combien avez-vous d'hommes qui travaillent vraiment ?

Le major sourit :

— Six officiers, un sergent et deux soldats.

— Je vais vous en trouver d'autres, major.

Travis pensait à ce qu'avait dit Crockett : pour mener des hommes, il fallait d'abord se mettre devant eux. Il apprenait à connaître les volontaires et les engagés de quatre mois. Ils ne cesseraient jamais de l'espérer par leur résistance obstinée à toute apparence d'ordre militaire, mais ils représentaient toute l'armée dont il disposait et, puisqu'il voulait à tout prix défendre Alamo, il ferait de son mieux pour accomplir ce qui devait l'être.

Travis affrontait à présent la dure vérité : sa carrière d'avocat dans le Sud ne l'avait aucunement préparé à comprendre les façons et le caractère têtu de broussards en pantalons de cuir sales, et ce n'étaient ni son uniforme, ni son grade, qui l'aideraient à franchir l'abîme qui les séparait.

Mais Crockett et Bowie, eux, comprenaient ces hommes.

S'il lui fallait avoir recours à la démagogie pour tirer quelque chose de son armée, par le ciel, il s'en servirait ! Décidé à aborder de cette façon toute nouvelle le problème qui consistait à faire construire aux hommes les retranchements indispensables, Travis se dirigea vers la « cantina ». Il se mêla aux volontaires, il ferait appel à Crockett et à Bowie sur le plan amical, au lieu de les traiter du haut de sa grandeur.

Tout en déplorant de devoir s'abaisser à cette stratégie, Travis put constater qu'elle procurait néanmoins plus de travailleurs au major Jameson. Le rapetassage d'Alamo se poursuivait pourtant avec une lenteur désespérante.

Du Sud arrivaient, l'un suivant l'autre, les bruits des préparatifs gigantesques auxquels se livrait l'armée mexicaine. Finalement, les officiers, comme les simples soldats, le juron à la bouche, déclarèrent que tout ça, c'était des satanés mensonges.

— Si j'avais Smith le Sourd, je l'aurais envoyé là-bas, dit un jour Travis à Bowie. On ne peut pas se fier à ces Mexicains.

— Ils savent ce qu'il en est, colonel. Croyez-moi, ils savent.

Chapitre 6

Il commençait à faire frais, le soleil pâhissait. L'« antiquo », Veedor Bustamente, était assis sur son banc ; une couverture protégeait les os décharnés de ses vieilles épaules. Il voyait, il entendait bien des choses. Il avait vu arriver celui qu'on appelait Crockett. Celui-là, Veedor en avait déjà entendu parler ; qui donc n'avait pas entendu parler de celui qui abattait les oiseaux en plein vol avec une longue carabine qui portait un nom de femme ?

Ils avaient des façons étranges, ces « tejanos » — car, pour Veedor, Crockett était Texan, même si l'on racontait qu'il venait de bien loin, sur le Mississippi. Donner à un fusil le nom d'une femme, n'était-ce pas bien étrange ?

Mais Veedor s'intéressait à bien d'autres choses encore. En voyant Bernal sortir en courant de la « cantina » pour aller remplir un seau de cuir à la rivière, il l'appela ; cependant, Bernal ne vint le trouver qu'au retour, le seau plein.

— Où est allé Blaz Herrera, le neveu de Juan Seguin ? demanda Veedor.

Bernal fit passer le seau de la main droite à la main gauche :

— Il va vers le sud.

— Sur le meilleur cheval de Juan Seguin.

— Oui, approuva Bernal, en changeant une nouvelle fois le seau de côté. C'est un bon cheval.

— J'ai des yeux ! dit Veedor, d'un ton vexé. J'ai connu des chevaux qui étaient de vrais chevaux. Pose donc le seau par terre, s'il est si lourd, poursuivait-il d'une voix grondeuse.

De nouveau, Bernal changea de main.

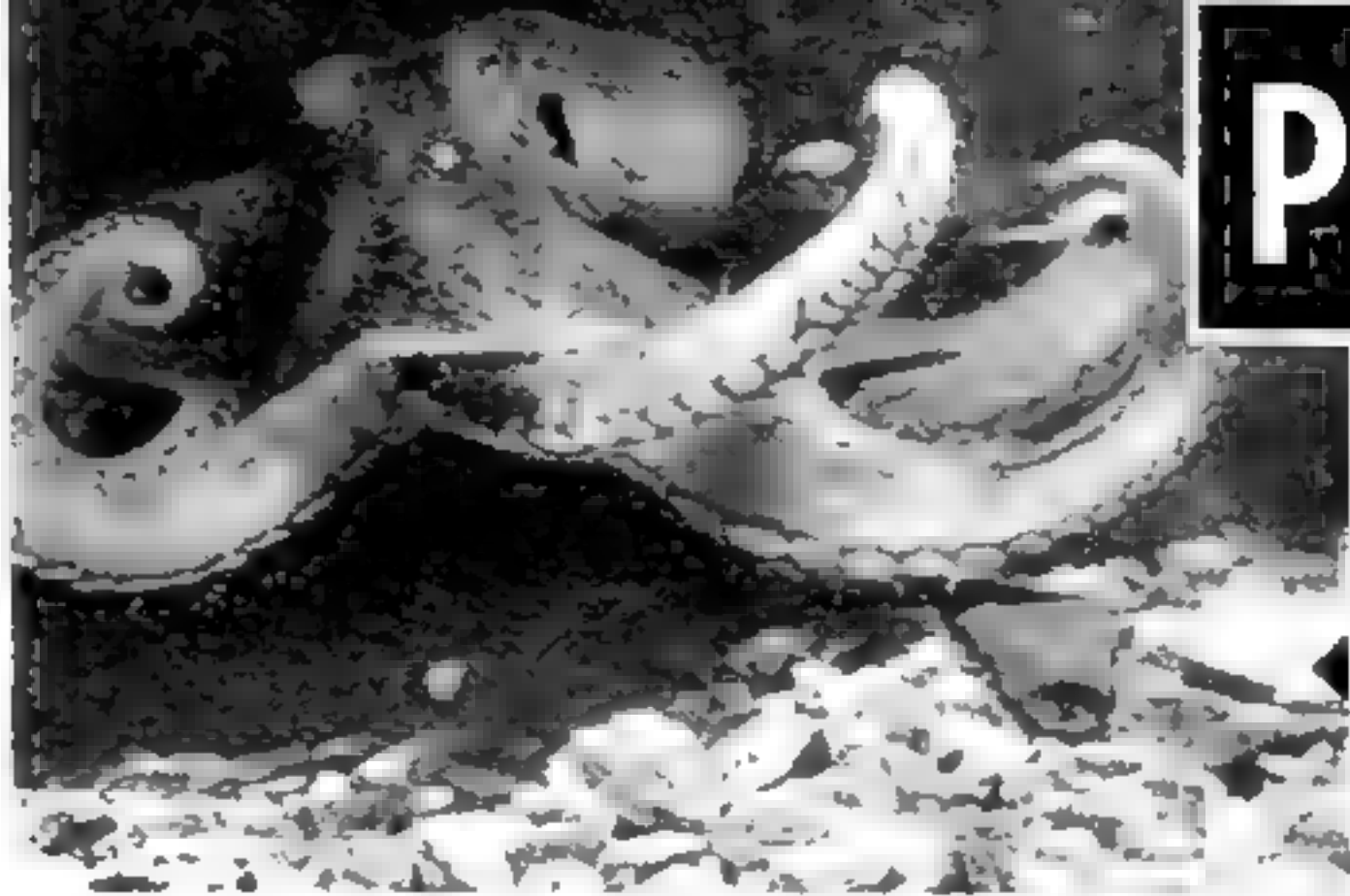
— Gonzalo attend...

— Qu'il attende ! Dis-moi, le « commandante » américain, il n'a envoyé personne vers le sud ?

(A suivre.)



Crockett dévisagea longuement Bowie avant de fixer le regard aigu de ses yeux gris sur le couteau de celui-ci.



Pilote au musée de la mer

La pieuvre que l'on craint, que l'on redoute, que l'on fuit et que l'on croit cruelle, est — en fait — un charmant animal que l'on peut apprivoiser : devant nous, n'a-t-elle pas recherché les caresses de son gardien ?...

MARINS, à vos amarres, la mer est à Paris! Rassurez-vous pourant, chers amis, il ne s'agit pas d'une de ces variations monstrueuses du niveau des océans — qui ne se produisent heureusement que tous les dix ou vingt mille ans — mais bien de la création récente d'un Musée de la Mer dans la capitale. Son directeur, M. Josse, a bien voulu préciser l'ampleur de son entreprise au micro de l'émission « Pilote ».

Faire vivre en plein centre de Paris plus de 1 000 animaux marins n'est pas, en effet, une « petite affaire ». La première opération consiste, on s'en doute, à les capturer. Les pêcheurs — heureux pour une fois d'avoir à « ramener des vivants » — s'y emploient activement. La deuxième opération fait appel aux connaissances des spécialistes les plus éminents : les spécimens capturés et conservés dans des viviers méritent-ils l'honneur suprême, celui de figurer au musée de la Mer? L'examen étant passé, et réussi, les heureux (!) lauréats, poissons, poulpes ou coquillages, prennent le chemin de la capitale. Problème majeur. Pas question, en effet, de changer « leurs petites habitudes »! Mais tout est prévu : en l'occurrence, un

service particulier de camions à destination du musée, camions spécialement agencés pour recevoir à la fois habitants sous-marins et (chacun) 2 000 litres d'eau de mer. Tout n'est pourtant pas résolu pour autant, le poisson n'ayant pas seulement besoin de continuer à vivre dans son milieu naturel; il lui faut également, d'une

part de l'oxygène — des compresseurs en fournissent tout au long du voyage — d'autre part, une grande propreté — aussi ces 2 000 litres d'eau de mer sont-ils constamment filtrés.

Et voilà nos voyageurs parvenus au terme de leur voyage dans les meilleures conditions possibles. M. Josse les installe alors dans leurs appartements... pardon, dans leur aquarium où les attend, là encore, une eau de mer parfaitement conservée (et parvenue au musée par citernes, de 20 000 litres, cette fois). Il ne reste plus alors à nos transuges qu'à se laisser admirer par les visiteurs; ces derniers ne savent d'ailleurs pas très bien devant lequel s'attarder davantage : le homard bleu géant ou ces splendides langoustes bicolores? Les gracieux hippocampes ou encore la pieuvre, si répugnante d'aspect, mais qui gagne à être mieux connue : parfaitement inoffensive, ne recherche-t-elle pas la caresse de son gardien?

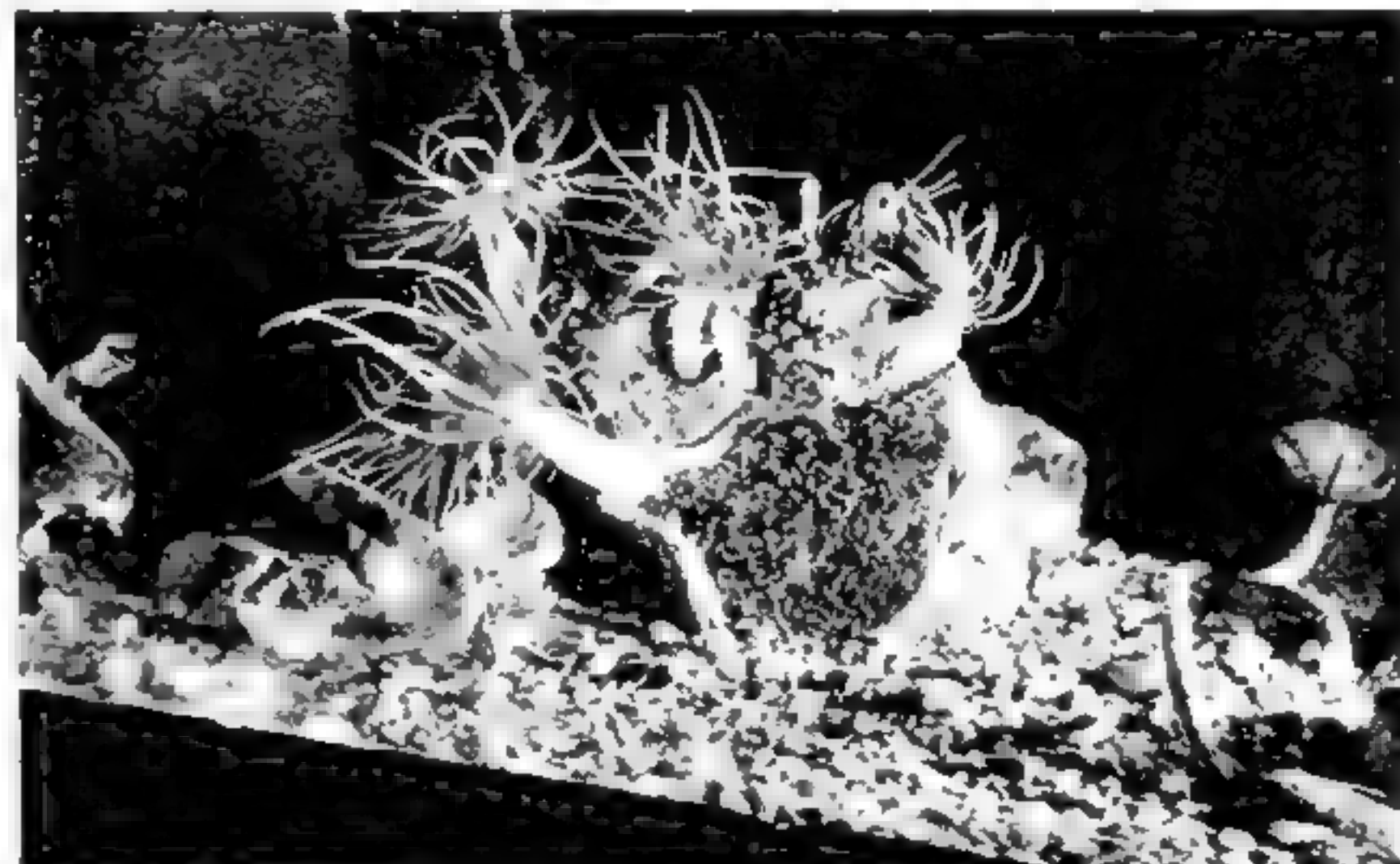
Les spécimens les plus recherchés bien en place dans son musée, le directeur ne

voit pas ses soucis disparaître pour autant! Des trois congères installés au musée lors de son ouverture, il ne reste plus que les deux tiers de l'effectif, le plus irascible ayant été retrouvé un beau matin en train de digérer tranquillement l'un de ses partenaires; et si, demain, il lui prenait l'envie saugrenue de manger l'autre, à moins que ce ne soit celui-ci qui venge la victime? La gentille seiche peut périr d'un instant à l'autre, le moindre bruit — un coup contre la paroi de son aquarium, par exemple — la moindre lumière insolite — le flash d'un photographe — lui causant une frayeur mortelle; quant aux langoustes et aux homards de la cuve principale, ils se livrent à de véritables batailles rangées et s'arrachent force paties; or, le visiteur ne vient pas pour voir des infirmes!

Le congrès « cannibale », la seiche émotive, le homard belliqueux... Tout se passe pourtant comme cela au fond de la mer; ce musée, véritable extrait des œuvres les plus méconnues de la nature, n'en a que plus de valeur.



Tandis que notre reporter interviewait le directeur du Musée de la Mer, M. Josse...



... les jeunes visiteurs se pressaient autour des aquariums où vivent plus de mille animaux marins (homards, congères, seiches, poulpes), dans le plus étonnant décor méditerranéen... (Photos Guyot.)

PHILATELISTES...

Pour votre collection de timbres, commandez les vraies pinces de philatélie. Pour la somme de 4,80 NF, vous recevrez 3 pinces à bords différents.

COUTURIER Gabriel, à SARREY (Haute-Marne). C.C.P. Châlons-sur-Marne 374-87.

Bon bois. Bonne mine.

Si vous avez besoin d'un bon crayon de couleur demandez le

333 CARAN D'ACHE qui se vend à l'unité dans un choix de 33 teintes et en boîtes métal de 12 - 18 - 30 coloris.

- les mines sont plus **onctueuses**
- les coloris sont plus **riches**
- le bois se taille **mieux** et s'usant moins vite il est **économique**

Exigez un

CARAN D'ACHE

de votre Papetier

POSTE A GALÈNE

Instruisez-vous en le montant
Amusez-vous en l'écoutant

Toutes les pièces nécessaires
ÉCOUTEUR et Plans compris

Centre mandat NF 18,90 ou
contre rembourser NF 19,50

Ets HERVIEU - T.S.F.
ALENÇON (Orne)
CCP 3108-97 PARIS

TIMBRES

ACHETEZ des timbre-poste garantis tous authentiques et différents

ETRANGER : 500 diff. = 5 NF
FRANCE : 200 diff. = 5 NF
COMMUNAUTÉ : 100 diff. = 3 NF

LES 3 COLLECTIONS 10 NF
CATALOGUE GRATUIT N° 7
FULCHIRON 24, Rue Justice DRANCY (Seine)

TIMBRES POSTE

PHILATÉLIE POUR TOUS
18, rue Laffitte, PARIS-9^e
C.C.P. PARIS 807-07

50 AUTRICHE	25 CROATIE	18 A.-E.F.
100 BELGIQUE	25 EGYPTÉ	18 A.-O.P.
50 BULGARIE	25 GRECE	10 INDI
50 CANADA	50 HONGRIE	25 MAROC
100 CHINE	25 IRAK	10 NIGER
25 COLOMBIE	25 SIAM	20 SYRIE
100 COL. ANGL.	100 TCHECO.	8 TCHAD

Chacune de ces 21 collections
1 NF 75, (ou 7 t. à 0,25 NF) port compris

10 collections au choix : 14 NF

Tout pour la philatélie dans l'édition 1961 de

PHILATÉLIE POUR TOUS

36 pages richement illustrées
envoi contre un timbre de 0,25

SOLUTION DES JEUX DES PAGES 26-27

LA PHOTO TRUQUEE

Un skieur a été ajouté dans le panneau photographique à gauche; le millésime 1961 est devenu 1960; une boule a été supprimée dans le nombre 1960; un skieur a été supprimé dans le panneau photographique de droite; au-dessus des vitrines Kodak-Pathé, une fenêtre a été privée de son volet de fer; au coin de la rue, une femme a soudain disparu; un petit sautoir a été supprimé dans le mur (en haut, à gauche); au milieu de la photo, à côté du tuyau d'évacuation d'eau, la mur a été modifié; les boîtes de la passante sont devenues noires; enfin, la pointe d'un sapin a été supprimée entre les deux maisons, en haut et à droite du panneau photographique...

LE JEU DES ANOMALIES

Voici les objets qui n'ont aucune raison de se trouver là :

- Tableau
- Epingle à linge
- Lampion
- Extenseur
- Sablier
- Codex
- Ocarine
- Pâtis à glace
- Epoulette

Les premières lettres de leurs noms forment le mot

TELESCOPE.

LE JEU DES ETAPES

Départ : **PERPIGNAN**
Laurin
Evian-les-Bains
Isigny-sur-Mer
Niort

Étape : **EPERHAY**
Lans
Usiel
Nize

Arrivée : **EU**

Ce qui donne les mots : **PLEINE LUNE.**

pour demander votre "CARNET DE BORD"

Envoyez dix bons semblables à celui qui figure dans l'angle de cette page, et dont les numéros se suivent (en y joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse). Adressez, enfin, la tout à « Carnet de bord » de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e).

Pilote

Éditeur : **DARGAUD S.A.**
31, rue du Louvre
PARIS-2^e

Tél. : CENTRAL 67-60 - CENTRAL 70-62

Directeur : **Jean HEBARD**
Rédacteur en chef : **Denis LEFÈVRE-TOUSSAINT**
Conseil de rédaction :
R. JOLY, R. GOSCINNY, J.-M. CHARLIER

ABONNEMENTS

France et Communauté française	Étranger (sauf Belgique et Suisse)
12 mois 37 NF	45 NF
6 mois 19 NF	23 NF
3 mois 10 NF	12 NF

C.C.P. Paris 2375-25

BENELUX : Editions du Lombard
1 & 7, Avenue P.H. Spaak, Bruxelles

ABONNEMENTS

1 an 414 FB.
6 mois 214 FB.
C.C.P. 1.989-16

SUISSE :
Interpress S.A. 1, Seefeldstrasse, Lausanne

ABONNEMENTS

1 an 45 FS.
6 mois 23 FS.
Compte chèque postal : 11.132-51

ARCHIVES

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande d'abonnement, accompagnée d'un timbre à 0,50 NF.

La reproduction des textes et des photographies est interdite. **PILOTE** décline toute responsabilité pour les documents envoyés. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Publicité : **ÉDIFRANCE**,
30, rue Notre-Dame-des-Victoires,
Paris (2^e).
CENTRAL 12-75,
13-10, 14-99.

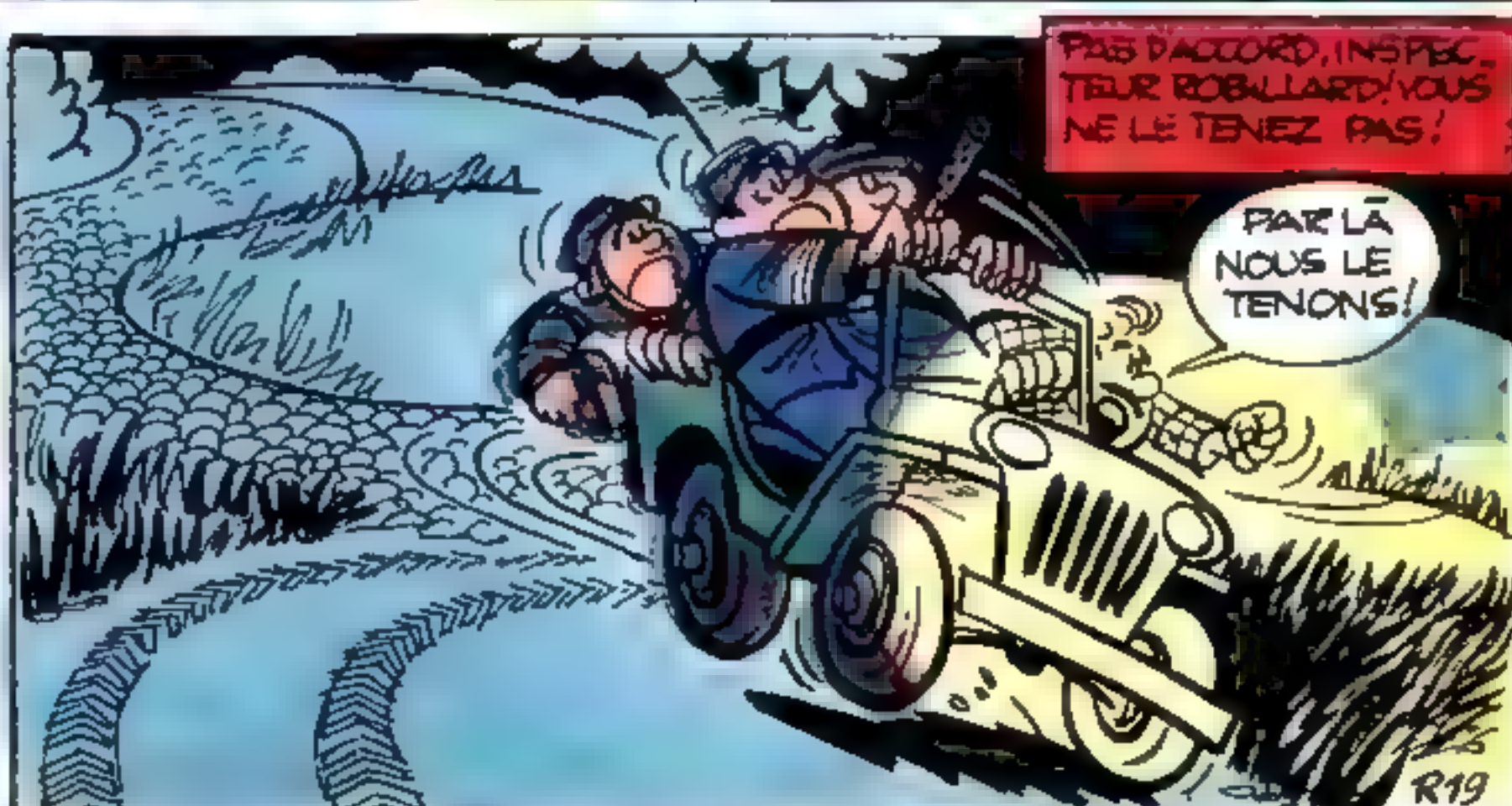
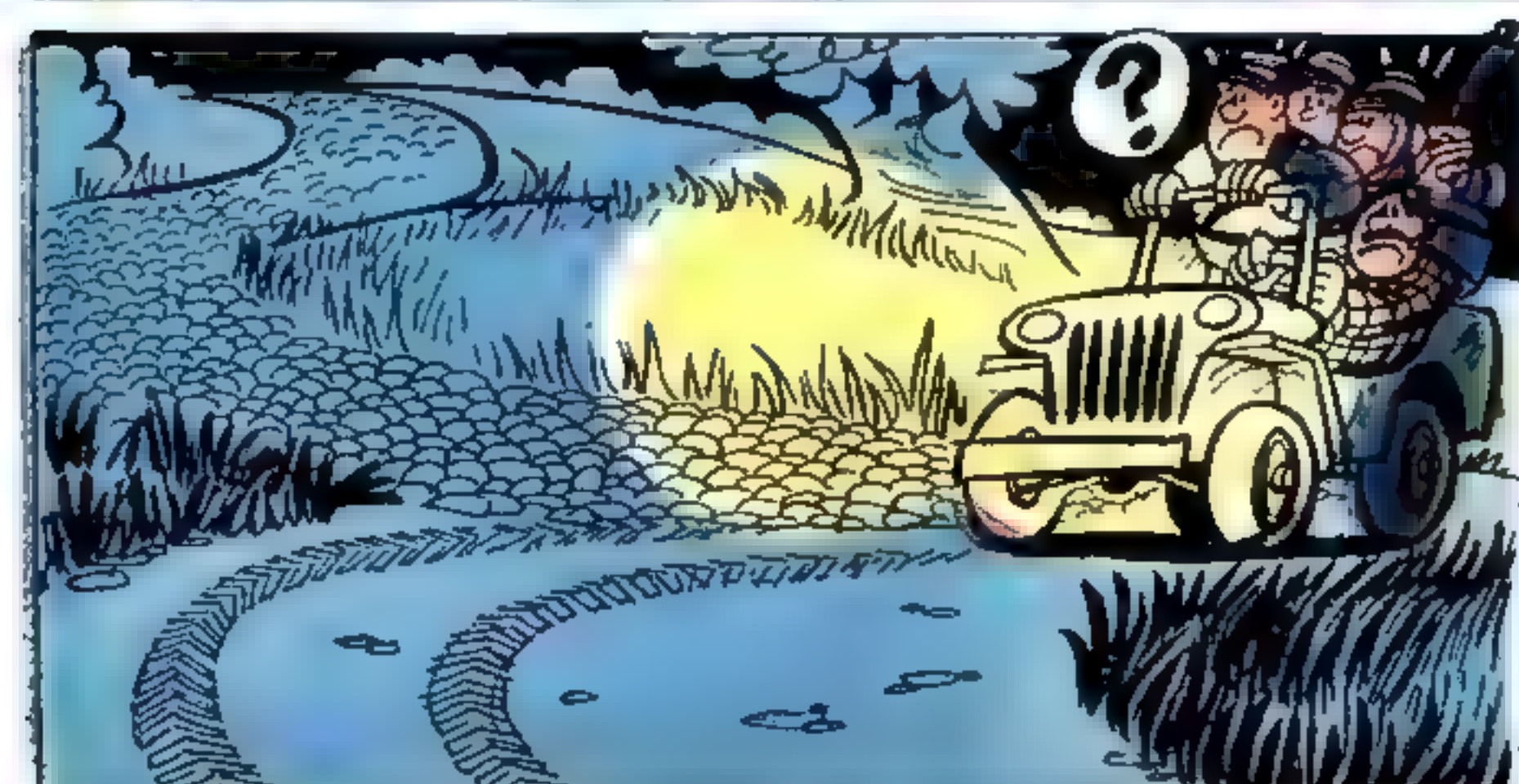
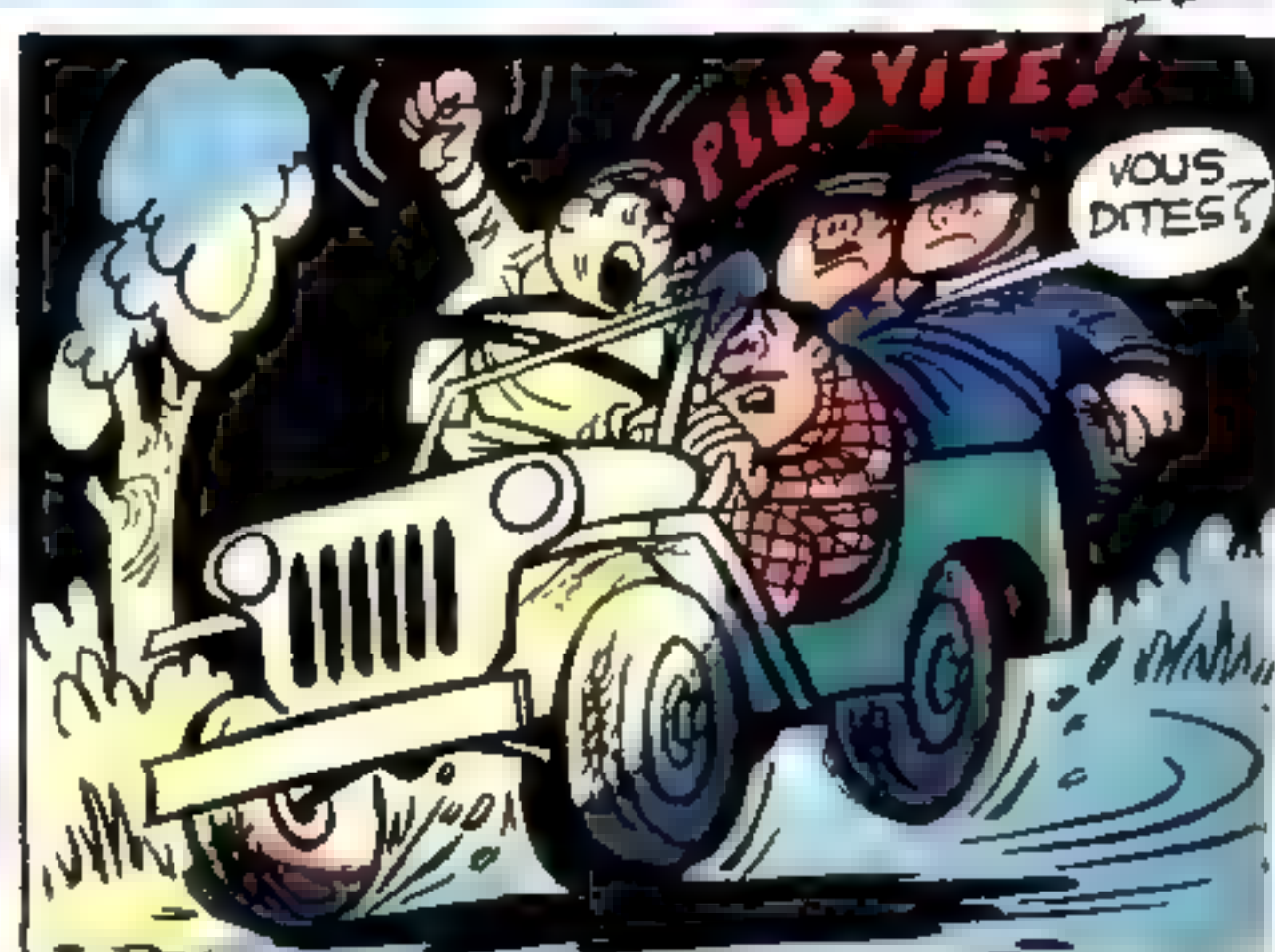
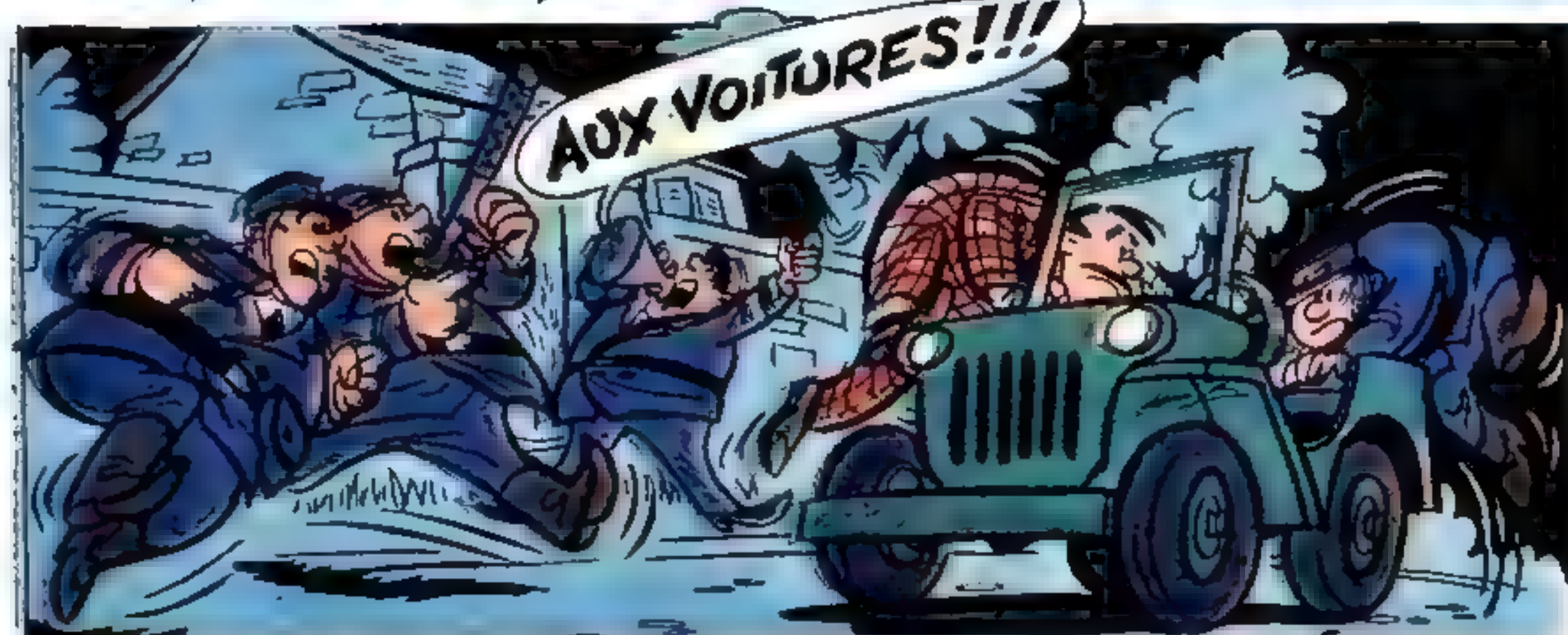
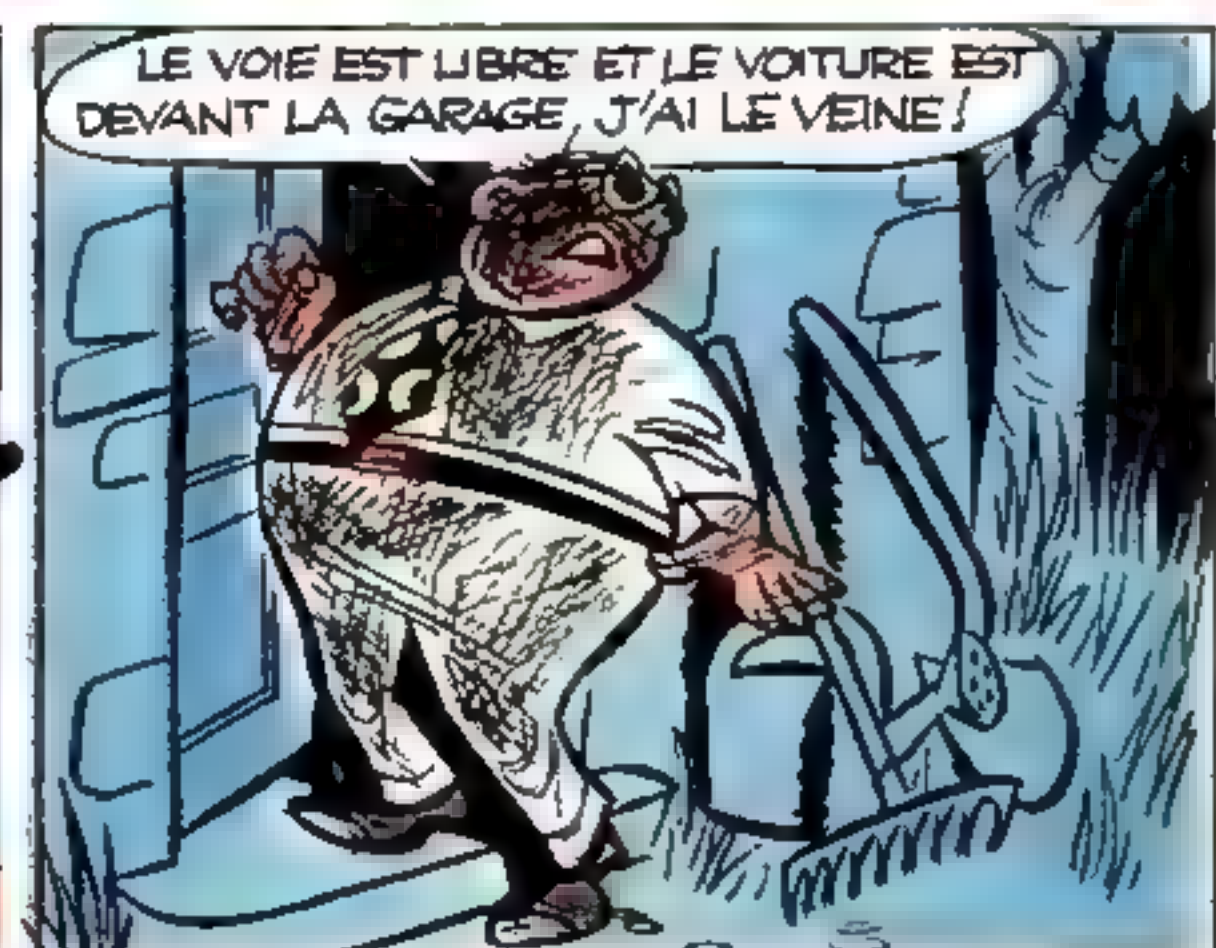
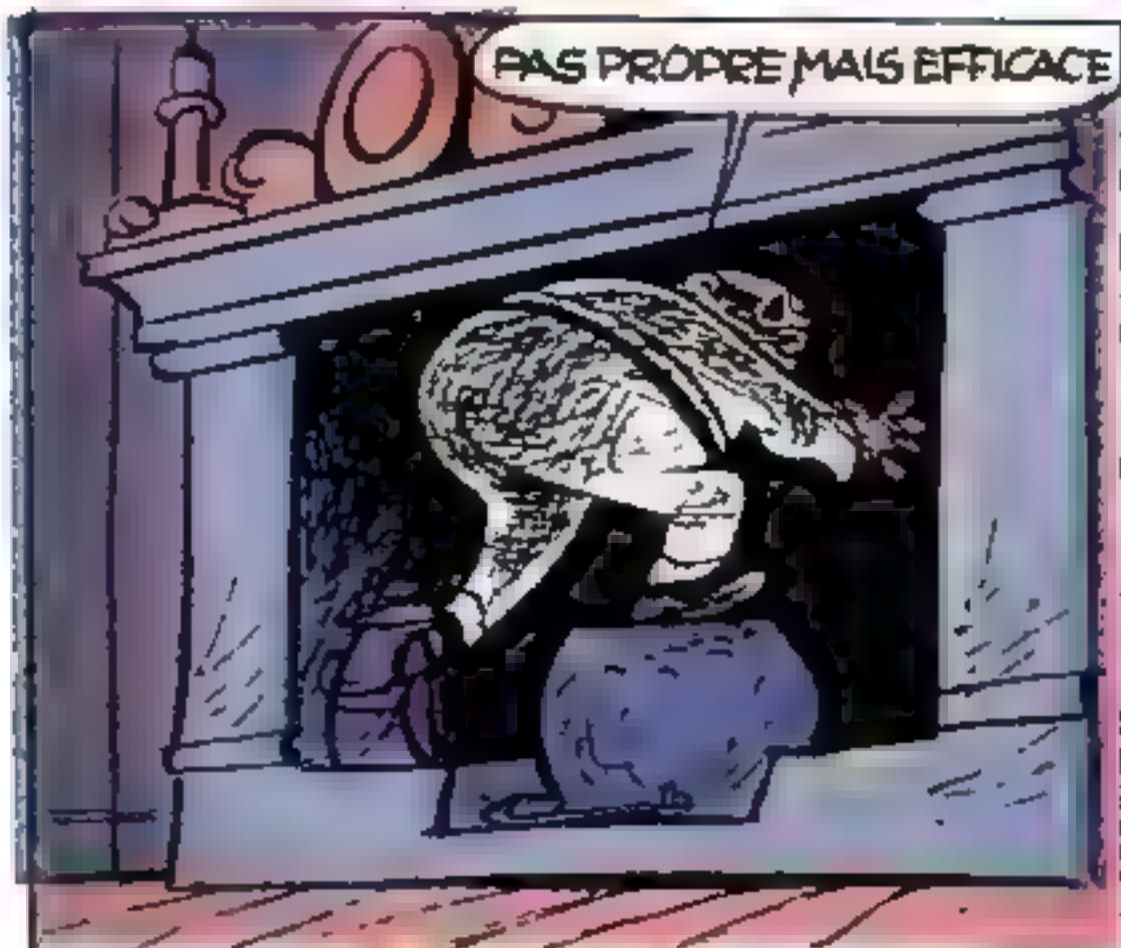
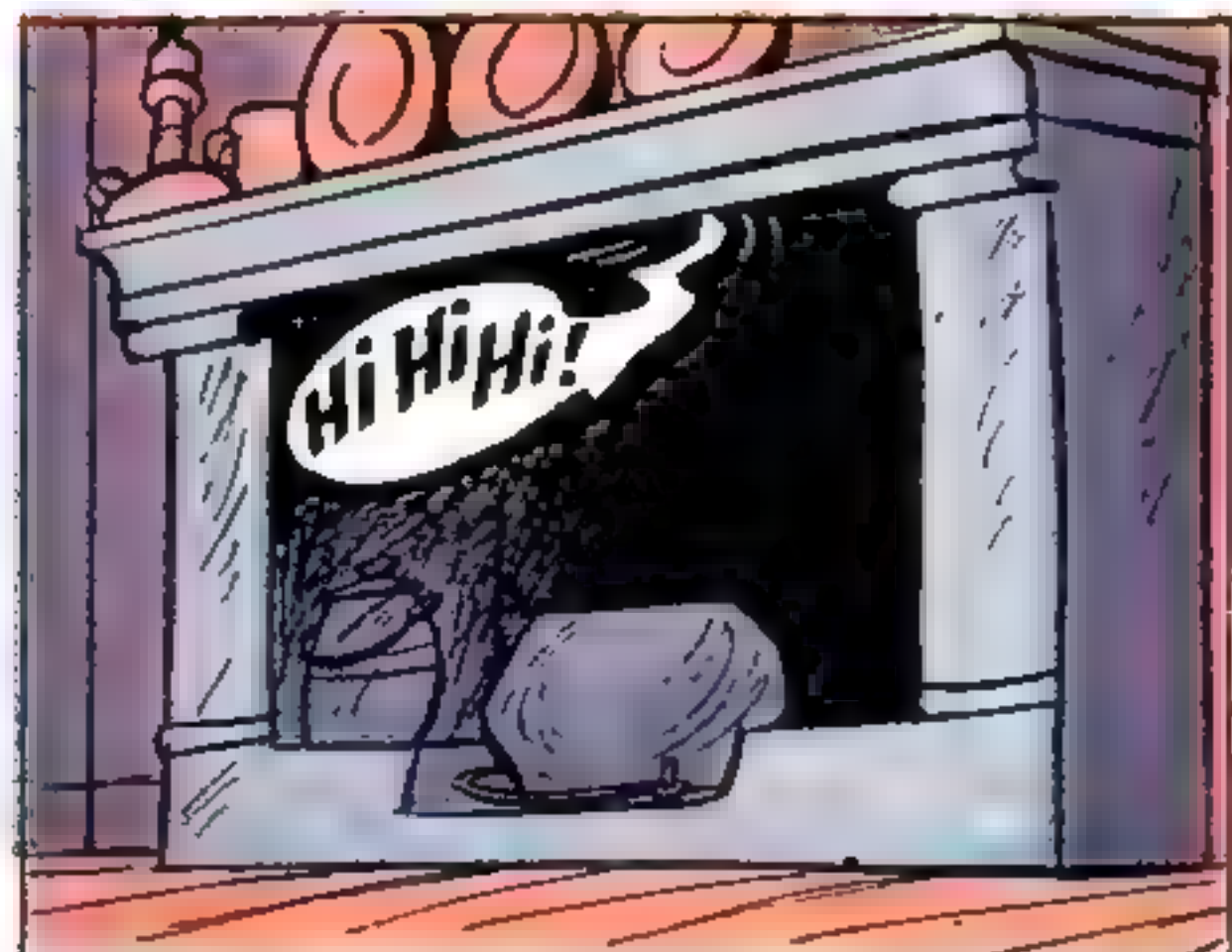
BREVET DE "PILOTE"



L'INSPECTEUR ROBILLARD

★ PAR PIERRE BELLEMARE ET MOALLIC ★

RESUME. — Robillard n'a pas remarqué que le chaudron placé dans la cheminée a changé de position. Joe Costoso s'en est servi pour se dissimuler à l'intérieur de la cheminée. Le chef du gang des voleurs de chiens n'a pas dit son dernier mot !



LA SEMAINE PROCHAINE VOUS POURREZ VERIFIER SI VOUS AVEZ EU DU FLAIR, EN DECOUVRANT LES INDICES QUI ONT ECHAPPE A NOS HEROS.

(A suivre.)

Directeur de Publication : G. DARGAUD - Comité de Direction : G. DARGAUD, M. VENET, N. GOUJON, P. PEIGNÉ, Administrateurs. - Loi N° 49-956 du 16-7-1949 sur les publications destinées à la jeunesse. Dépôt légal 4° trim. 1960. - Editeur N° 26 - Imprimeur N° C 219 - Imprimerie GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris-17° - DECEMBRE 1960.

Pilote

HEBDOMADAIRE

N° 64
12 JANVIER 1961
Troisième année
0,80 NF



LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRÉ DES JEUNES

Belgique : 10 Fr. B.
Suisse : 1 Fr. S.

*Une passionnante
enquête sur*
LES "TROMPE-LA-MORT"



Notre album n° 2

De Alain Dauby, 16, boulevard de Strasbourg, à Paris (10°).

« Ayant acheté l'album n° 2 de *Pilote*, je me suis aperçu qu'il n'y avait que 12 numéros du 14 au 26 et alors que dans le n° 62, vous dites qu'il y en a treize, du n° 14 au 27. Qu'en pensez-vous ? »

Une petite erreur s'est en effet glissée à l'impression du journal, notre album n° 2 commence au n° 14 et se termine avec le n° 26 inclus. Mais... comptez bien, cela fait tout de même treize numéros !

Nous vous rappelons que ces albums sont en vente au prix de NF 7,50. Enfin, cher Alain, si notre n° 27 manque à votre collection, nous nous ferons un plaisir de vous l'adresser contre NF 0,80 (en timbres, par exemple).

Oberammergau, en Allemagne

De François Arnold, 51, rue de Belfort, à Aspach-le-Bas (Haut-Rhin).

« J'ai l'honneur de vous signaler une erreur dans le numéro 61 de *Pilote*. En page 3, sur la photo montrant le facteur d'Oberammergau, en Autriche. L'erreur est la suivante : vous situez Oberammergau en Autriche alors que ce village, très connu par ses célèbres jeux de la Passion, se trouve dans les Alpes bavaroises, dans la province de l'Allgäu, en Allemagne. »

Parfaitement exact ! la ville d'Oberammergau, située en Bavière, est célèbre par son théâtre populaire. Tous les dix ans, on y donne une représentation de « La Passion ».

Oui, Soupolet reviendra

De Gilles Pasquier, 5, rue Firmin, Bois-Guillaume (Seine-Maritime).

« Voudrais-tu me dire quand nous reverrons Jehan Soupolet et ses braves, car, à la fin des dernières aventures du Corsaire, il y avait un dessin représentant l'équipage de « La Brave » qui nous disait : « A bientôt ». Cela voulait dire que nous (je veux parler des lecteurs), les reverrions bientôt. Or, cela fait longtemps qu'ils sont absents ! Je vous en prie, faites-les revenir, car ils nous manquent terriblement, à moi, à mon frère et à mes parents. »

Six, sept numéros, tout au plus, vous séparent de vos héros préférés. De nouvelles aventures, passionnantes, attendent le Corsaire du Roy. Vous retrouverez l'équipage de « La Brave » au grand complet, dès la fin de la parution de « Ivanhoé ».

Légende... ou réalité ?

De Christian Lerch, 40, rue des Trois-Villes, à Saint-Dié (Vosges).

« En lisant l'histoire de Jacques Le Gall contre l'Ombre, je me suis demandé où se trouvait Pierre-Notre. Est-ce une légende ou une réalité ? C'est pourquoi je me suis adressé à vous pour connaître cette véritable histoire. »

Légende ? Oui, bien sûr, pour tout ce qui concerne les aventures plus ou moins dramatiques vécues par notre héros Jacques Le Gall. Réalité aussi, puisque l'auteur de Jacques Le Gall s'est basé sur un épisode réel, tiré d'un des ouvrages de l'historien Lenotre. Il y est rapporté la ténébreuse histoire du château de Puysegur, dont le propriétaire, le baron des Adrets, disparaissait mystérieusement... à la suite de quelque méfait. Au XVIII^e siècle, le château était racheté, pour le plus grand malheur de ses nouveaux propriétaires, dont la propre fille disparut le soir même de ses épousailles ! De cette vérité historique, Edgar Poe s'est inspiré également pour écrire l'une de ses fameuses « Histoires Fantastiques ».

Château, souterrain, Arthus le Noir rejoint le baron des Adrets, la fiction est née... de la réalité !

LES INSIGNES

« *Pilote* » a créé pour vous de magnifiques insignes émaillés que vous serez fiers de porter. Pour recevoir chez vous, franco de port, l'insigne « *Pilote* », envoyez à « *Pilote* », par mandat compte chèque postal, ou en timbres, la somme de 2 NF. Précisez bien si vous désirez que l'insigne soit monté sur patin (pour la boutonnière) ou sur épinglette.

Nous vous signalons qu'il vous faudra quelques jours de patience avant de recevoir votre insigne, car nous sommes submergés de demandes.



René Goscinny et Albert Uderzo, les "parents" d'Astérix et d'Obélix...

Deux Gaulois à Pilote !



DÉPUIS sa parution dans « *Pilote* », Astérix, le petit guerrier gaulois, a fait du chemin. Il est maintenant le héros d'un feuilleton radiophonique passant sur les antennes de Radio-Luxembourg et il vient de faire l'objet d'un disque Festival. Nous sommes allés visiter les auteurs, René Goscinny et Albert Uderzo, que nous avons trouvés vêtus de costumes gaulois.

— Ça nous donne l'inspiration, nous dit Goscinny en agitant son casque ailé. Par Toutatis, nous ne pourrions pas travailler habillés autrement !

— Par Bélénos, renchérit Uderzo, drapé dans sa cape, il n'y a rien d'étonnant à cela ! Tandis que Goscinny nous versait la cervoise et qu'Uderzo découpait le sanglier, nous leur avons demandé comment était né Astérix.

— Nous cherchions une idée, nous a expliqué Goscinny, mais nous ne trouvions pas...

— Alors, nous dit Uderzo, j'ai pensé : si nous faisons les aventures d'un Gaulois...

— Il s'appellera Astérix !

— Et il aura un copain, un gros...

— Un livreur de menhirs ! Obélix !

— Il faudra un druide...

— Panoramix !

— Et c'est comme ça, conclut Goscinny, qu'Astérix est né. Nous nous réunissons, nous « jetons » des idées, nous essayons de ramasser les bonnes. Nous nous amusons bien, et puis après, c'est du travail, un travail long et difficile...

En effet, pour amuser leurs lecteurs et leurs auditeurs, Uderzo et Goscinny ne ménagent pas leur peine. Faire rire n'est pas une chose aisée et il faut, à l'aide d'une copieuse documentation, respecter une certaine vraisemblance dans la fantaisie. C'est pour cela que parfois ils aiment à se détendre, comme en témoignent ces photos.

OMBRES SUR LE LAOS, "LE PAYS DU MILLION DE GRENOUILLES", QUI CHERCHE UN ROI EN MENAÇANT LA PAIX DU MONDE !



Une splendide pagode dorée qui situe le Laos à la frontière du bouddhisme hindou.

« L'ANNAMITE plante le riz. Le Cambodgien le regarde pousser. Le Laotien l'écoute pousser. » Ce proverbe (annamite, vous devinez pourquoi) souligne, avec humour, le caractère à la fois aimable et nonchalant de ce curieux pays, le Laos, baptisé, suivant l'occasion, « Le royaume du million d'éléphants et du parasol blanc », « Le pays des douze mille rivières, du million de rizières et du million de grenouilles ».

En fait, il est peu question de grenouilles ou d'éléphants lorsque, fréquemment, depuis quelque temps, les journaux consacrent au Laos les gros titres de leur première page. On le compare surtout à la Corée car on y trouve les mêmes germes d'une guerre mondiale qui pourrait opposer les pays occidentaux aux pays communistes.

D'abord, le Laos est un Etat-tampon, une longue bande de terrain prise entre la Chine et le Nord-Vietnam communiste, à l'Est, et au Sud et à l'Ouest, le Cambodge, la Thaïlande (très américanisée) et la Birmanie, sous influence anglaise.

Cette position dangereuse, les Laotiens l'ont aggravée non seulement par leur nonchalance naturelle, mais par leur goût des complications et des querelles de famille. Presque aussi vaste que la moitié de la France, le Laos compte vingt fois moins d'habitants, dispersés sur un sol où les fleuves — surtout le Mékong — coupés de rapides, ne facilitent pas les communications. Si bien qu'une quarantaine de races différentes, nées du brassage de centaines d'invasions, se répartissent sur une douzaine de provinces. Avec, à leur tête, des princes, plus ou moins apparentés et plus nombreux encore que les éléphants. Pour tout arranger, deux capitales : Louang-Prabang, la ville sainte, résidence du roi, et Vientiane (la « ville du santal parfumé »), la cité administrative, siège habituel du

Justo-le-malchanceux est-il perdu pour le football français ?

IL est encore trop tôt pour savoir si Justo Fontaine est définitivement perdu pour le football français. Ce qui est certain c'est que nous ne reverrons pas Fontaine sur un terrain de football durant cette saison. Fontaine ne méritait pas cela. L'on s'en souvient, ainsi qu'il l'avait écrit pour les lecteurs de *Pilote* (voir *Pilote*, numéros 52 à 56), l'avant-centre de l'équipe de France et du Stade de Reims estimait qu'il avait largement payé sa part à la malchance et que 1960, année noire, ne serait qu'un mauvais souvenir. 1961 n'a pas mieux commencé pour Fontaine et il a fallu que ce soit le premier janvier, le jour du nouvel an, que Justo soit à nouveau victime d'un grave accident, d'un accident qui risque de mettre un terme à sa carrière de footballeur.

Similitude : c'est à la même

jambe, et presque au même endroit que Fontaine a été blessé. A-t-il rejoué trop tôt ? Question à laquelle il est difficile de répondre. Entre les mains des praticiens, Fontaine a maintenant retrouvé une partie de son moral, il s'accroche : pour l'instant, il veut guérir et guérir vite. Premier point important : savoir s'il pourra marcher sans boiter. Le football... on verra plus tard. C'est l'obsession : ne pas boiter !

Bonne guérison !

Les amis du football se succèdent dans la chambre de Fontaine : ses camarades de Reims, ses adversaires, toute la grande famille du ballon rond entoure Justo de cette chaleureuse amitié qui est la première qualité du sportif.

Tous lui répètent qu'il marchera bientôt et que bientôt également, il sera avec eux sur un terrain de football. Après tout, affirment-ils, Jacky Faivre, alors qu'il jouait à Nice, eut la jambe droite fracturée à deux reprises — au même endroit — à sept mois d'intervalle. Aujourd'hui Faivre est un des meilleurs équipiers de Rennes, il a même été sélectionné dans l'équipe de France B depuis ses accidents. Aussi, ce qui est valable pour Faivre peut l'être également pour Fontaine.

C'est ce que *Pilote* et tous ses lecteurs souhaitent : que Justo, que notre ami Fontaine revienne vite sur les terrains de football et nous marque rapidement des buts.

Bonne guérison, Justo !

Les neuf malheurs de Just Fontaine

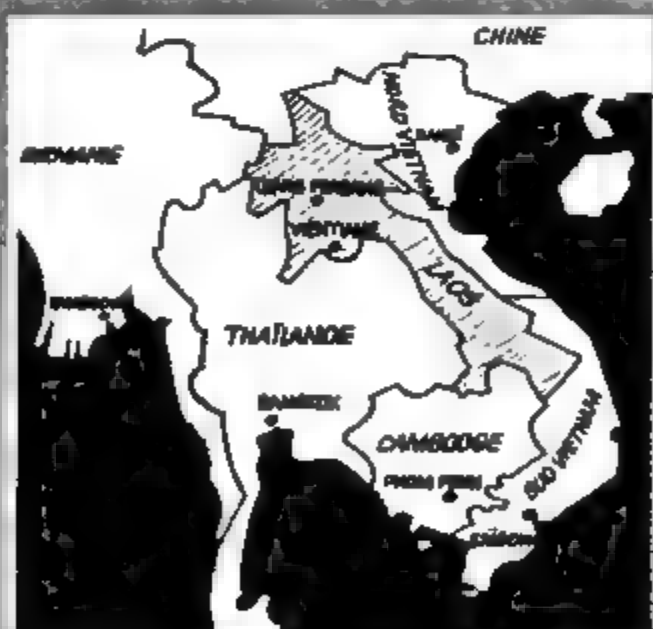
TOUT a commencé en décembre 1957 par un écartement du ligament du genou droit, et cela n'était encore qu'un début... Novembre 1958 : maladie de Morion, au pied droit... Janvier 1959 : douleurs hématomes dans les reins... Avril 1959 : violentes douleurs aux muscles « adducteurs »... Janvier 1960 : affection de la vésicule biliaire... Février 1960 : opération de la saison nasale... Mars 1960 : fracture du tibia et du péroné de la jambe gauche... Janvier 1961 : fracture du tibia et du péroné de la jambe gauche !...

Malgré tout cela, Justo veut recommencer !



Comment cela a-t-il pu se faire ? Fontaine se le demande lui-même... Peut-être a-t-il rejoué trop tôt ? De toutes façons — et nous en sommes navrés — Justo est « sur la touche » pour la saison... Mais, comme il est courageux, il est possible qu'il retouche un ballon d'ici six mois !

« C'est là ! », nous a dit Justo... Cette photo, nous l'avons déjà publiée pour illustrer les confidences de Just Fontaine, voilà seulement deux semaines. La fatalité a voulu qu'il se casse la même jambe, et au même endroit !



gouvernement (quand celui-ci n'est pas ambulatoire pour cause de révolution !).

Quant aux querelles de famille, nous n'allons pas entrer dans le détail, car un numéro entier de « *Pilote* » n'y suffirait pas. Sachez seulement que l'actuel premier ministre, le prince Boun-Oum (à ne pas confondre avec son frère Boun-Om, qui est son ennemi) a été appelé par le roi Savang à la demande du plus farouche partisan des Américains, le général Phoumi Nosavan (qui est, entre parenthèses, le neveu du dictateur de la Thaïlande voisine, Sarit Thanarat). Dans l'autre camp, deux demi-frères apparentés au roi Savang : le prince Souvanna Phouma, qui voudrait réconcilier tout le monde, et le prince Souphanouvong, fondateur du parti du « Pathet Lao » (la « Patrie laotienne »), partisan, lui, de la lutte à outrance, grâce à l'appui des communistes. Enfin, le dernier venu, un jeune officier de vingt-six ans, le capitaine Kong-Lee. L'un des seuls gradés laotiens de quelque importance qui ne se

soient pas enrichis en vendant leurs services au plus offrant.

Brusquement, le 9 août dernier, alors qu'on l'avait chargé d'une mission contre le Pathet Lao, il décida de faire un coup d'Etat et le fit sans préméditation, comme vous allez pouvoir en juger. En une nuit, avec 800 parachutistes, il s'empara de Vientiane, mais lorsqu'il voulut arrêter le roi et ses ministres, qu'il jugeait corrompus, il s'aperçut que tous avaient regagné Luang-Prabang la veille, par le plus grand des hasards ! Le roi, qui ne se doutait de rien, voulait simplement (et sans plus tarder !) rentrer en sa ville sainte pour discuter avec les membres du gouvernement de l'incinération du cadavre du précédent roi... mort un an plus tôt.

Voilà de la bonne opérette laotienne ! De même cet incident, en mai dernier : le prince Souphanouvong, emprisonné depuis plusieurs mois avec treize de ses fidèles, réussit à s'enfuir... en emmenant ses geôliers !

De quoi, pour tous ces « princes », y perdre leur latin. Heureusement qu'ils peuvent y retrouver leur français, car presque tous parlent la langue de Molière, le Laos ayant fait partie de l'ancienne Indochine française. Tous sont de « vieux Parisiens » : le roi Savang a suivi les cours de l'Ecole des Sciences Politiques ; le général Phoumi, ceux de l'Ecole de Guerre (avant d'être aujourd'hui le fondateur d'un Comité du Contre-Coup d'Etat !); le prince Souvanna Phouma est ingénieur des Travaux publics et le prince Souphanouvong, ingénieur des Ponts et Chaussées.

Tel est ce Laos qui n'a pas fini de nous étonner. Ce Laos, où une certaine insouciance, une certaine douceur de vivre sont, paraît-il, héritées des Hindous qui, autrefois, ont importé leur bouddhisme...

Curieux pays, où le peuple, qui se perd dans les méandres de la politique et qui refuse, avec le sourire, de faire un effort

pour s'y retrouver, préfère nommer ses chefs par leurs prénoms (comme si les Français appelaient Michel, tout court, leur président du Conseil, M. Debré). Tout en prenant plaisir et en tirant profit, à l'occasion, du colportage des plus incroyables fausses nouvelles que les journalistes

du monde entier viennent chercher à Vientiane, au bar du « Constellation ». En espérant que « le pays du million de grenouilles » continuera longtemps à chercher un roi, sans troubler la paix du monde.

JEAN CARLIER.



Voilà comment vous seriez si le destin avait voulu que vous naissiez au Laos.

par
SEMPÉ
et
GOSCINNY



Nicolas

LE DÉFILÉ

ON va inaugurer une statue dans le quartier de l'école, et nous, on va défilé.

C'est ce que nous a dit le directeur quand il est entré en classe ce matin, et on s'est tous levés, sauf Clotaire qui dormait, et il a été paillard.

Clotaire a été drôlement étonné quand on l'a réveillé pour lui dire qu'il serait en retenue jeudi. Il s'est mis à pleurer, et ça faisait du bruit, et moi, je crois qu'on aurait dû continuer à le laisser dormir.

— Mes enfants, il a dit le directeur, pour cette cérémonie, il y aura des représentants du gouvernement, une compagnie d'infanterie rendra les honneurs, et les élèves de cette école auront le grand privilège de défilé devant le monument et de déposer une gerbe. Je compte sur vous, et j'espère que vous vous conduirez comme de vrais petits hommes.

Et puis, le directeur nous a expliqué que les grands feraient la répétition pour le défilé tout à l'heure, et nous après eux, à

la fin de la matinée. Comme à la fin de la matinée, c'est l'heure de grammaire, on a tous trouvé que c'était chouette, l'idée du défilé, et on a été drôlement contents. On s'est tous mis à parler en même temps quand le directeur est parti, et la maîtresse a tapé avec la règle sur la table, et on a fait de l'arithmétique.

Quand l'heure de grammaire est arrivée, la maîtresse nous a fait descendre dans la cour, où nous attendaient le directeur et le Bouillon. Le Bouillon, c'est le surveillant; on l'appelle comme ça parce qu'il dit tout le temps : « Regardez-moi dans les yeux », et dans le bouillon il y a des yeux, mais je crois que je vous ai déjà expliqué ça une fois.

— Ah! a dit le directeur, voilà vos hommes, monsieur Dubon. J'espère que vous aurez avec eux le même succès que celui que vous avez obtenu avec les grands tout à l'heure.

M. Dubon, c'est comme ça que le directeur appelle le Bouillon, s'est mis à rigoler, et il a dit qu'il avait été sous-officier et qu'il nous apprendrait la discipline et à marcher au pas.

— Vous ne les reconnaîtrez pas quand j'aurai fini, Monsieur le directeur, a dit le Bouillon.

— Pouvez-vous dire vrai, a répondu le directeur qui a fait un gros soupir et qui est parti.

— Bon, nous a dit le Bouillon. Pour former le défilé, il faut un homme de base. L'homme de base se tient au garde-à-vous et tout le monde s'aligne sur lui. D'habitude, on choisit le plus grand. Compris?

Et puis, il a regardé, il a montré du doigt Maixent, et il a dit : « Vous! Vous serez l'homme de base! » Alors Eudes a dit : « Ben non, quoi, c'est pas le plus grand, il a l'air comme ça parce qu'il a des jambes terribles, mais moi je suis plus grand que lui. » « Tu rigoles, a dit Maixent, non seulement je suis plus grand que toi, mais ma tante Alberte, qui est venue hier en visite à la maison, a dit que j'avais encore grandi. Je pousse tout le temps. » « Tu veux parler? », a demandé Eudes. Et comme Maixent voulait bien, ils se sont mis dos à dos, mais on n'a jamais su qui avait gagné, parce que le Bouillon s'est mis à crier, et il a dit qu'on se mette en rang par trois, n'importe comment, et ça, ça a pris pas mal de temps.

Et puis, quand on a été en rang, le Bouillon s'est mis devant nous; il a fermé un œil et puis il a fait des gestes de la main et il a dit : « Vous! Un peu à gauche. Nicolas, à droite, vous déplacez vers la gauche aussi! Vous! Vous déplacez vers la droite! » Là où on a rigolé, c'est avec Alceste, parce qu'il est très gros et il dépassait des deux côtés. Quand le Bouillon a eu fini, il avait l'air content; il s'est frotté les mains, et puis, il nous a tourné le dos et il a crié : « Section! A mon commandement!... » « C'est quoi, une gerbe, m'sieur? a demandé Rufus, le directeur a dit qu'on allait en déposer une devant le monument. » « C'est un bouquet », a dit Agnan; il est fou Agnan, il croit qu'il peut dire n'importe quoi parce qu'il est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse. « Silence, dans les rangs! », a crié le Bouillon. « Section, à mon commandement, en avant!... » « M'sieur, a crié Maixent, Eudes se met sur la pointe des pieds pour avoir l'air plus grand que moi.

Il triche! » « Sale cafard! » a dit Eudes, et il a donné un coup de poing sur le nez de Maixent, qui a donné un coup de pied à Eudes, et on s'est mis tous autour pour les regarder, parce que quand Eudes et Maixent se battent, ils sont terribles; c'est les plus forts de la classe, à la récré. Le Bouillon est arrivé en criant, il a séparé Eudes et Maixent et il leur a donné une retenue à chacun. « Ça, c'est le bouquet! » a dit Maixent. « C'est la gerbe, comme dit Agnan! », a dit Clotaire, et il s'est mis à rigoler, et le Bouillon lui a donné une retenue pour jeudi. Bien sûr, le Bouillon ne pouvait pas savoir que Clotaire était déjà pris, ce jeudi.

Le Bouillon s'est passé la main sur la figure, et puis il nous a remis en rang, et ça, il faut dire que ça n'a pas été facile, parce que nous remuons beaucoup. Et puis, le Bouillon nous a regardés longtemps, longtemps, et nous on a vu que ce n'était pas le moment de faire les guignols. Et puis, le Bouillon a reculé, et il a marché sur Joachim, qui arrivait derrière lui. « Faites attention! », a dit Joachim. Le Bouillon est devenu tout rouge et il a crié : « D'où sortez-vous? » « Je suis allé boire un verre d'eau pendant que Maixent et Eudes se battaient. Je croyais qu'ils en avaient pour plus longtemps », a expliqué Joachim, et le Bouillon lui a donné une retenue et lui a dit de se mettre en rang.

« Regardez-moi bien dans les yeux, a dit le Bouillon. Le premier qui fait un geste, qui dit un mot, qui bouge, je le fais renvoyer de l'école! Compris? » Et puis, le Bouillon s'est retourné, il a levé un bras et il a crié : « Section, à mon commandement! En avant! Marche! » Et le Bouillon a fait quelques pas, tout raide, et puis il a regardé derrière lui, et quand il a vu que nous étions toujours à la même place, j'ai cru qu'il devenait fou, comme M. Blédort, un voisin, quand papa l'a arrosé avec le tuyau, par-dessus la haie, dimanche dernier. « Pourquoi n'avez-vous pas obéi? », a demandé le Bouillon. « Ben quoi, a dit Geoffroy, vous nous avez dit de ne pas bouger. » Alors, le Bouillon, ça a été terrible. « Vous ferez passer le goût du pain, moi! Vous flanquerez huit dont quatre! Graines de bague! Connaques! », il a crié, et plusieurs d'entre nous se sont mis à pleurer et le directeur est venu en courant.

— Monsieur Dubon, a dit le directeur, je vous ai entendu de mon bureau. Croyez-vous que ce soit la façon de parler à de jeunes enfants? Vous n'êtes plus dans l'armée, maintenant.

— L'armée? a crié le Bouillon. J'étais sergent-chef de tirailleurs, eh bien! des enfants de chœur, les tirailleurs, parfaitement, c'étaient des enfants de chœur, comparés à cette troupe!

Et le Bouillon est parti en faisant des tas de gestes, suivi du directeur qui lui disait :

— Allons, Dubon, mon ami, allons, du calme!

L'inauguration de la statue, c'était très chouette, mais le directeur avait changé d'avis, et nous on n'a pas défilé, on était assis sur des gradins, derrière les soldats. Ce qui est dommage, c'est que le Bouillon n'était pas là.

Il paraît qu'il est parti se reposer quinze jours chez sa famille, en Corrèze.

"Offrez-vous"

Un Jouet Scientifique

Des centaines d'expériences
et de découvertes captivantes!



Bon

pour une documentation gratuite,
sans engagement à adresser aux
Jouets GéGé. Montbrison - Loire

LE PETIT CHIMISTE
LE PETIT BIOLOGISTE
LE JEUNE RADIO
LE PETIT PHYSICIEN
LE PETIT ÉLECTRICIEN

PRIX : DE 39 à 59 NF environ

Nom :
Adresse :
Age :

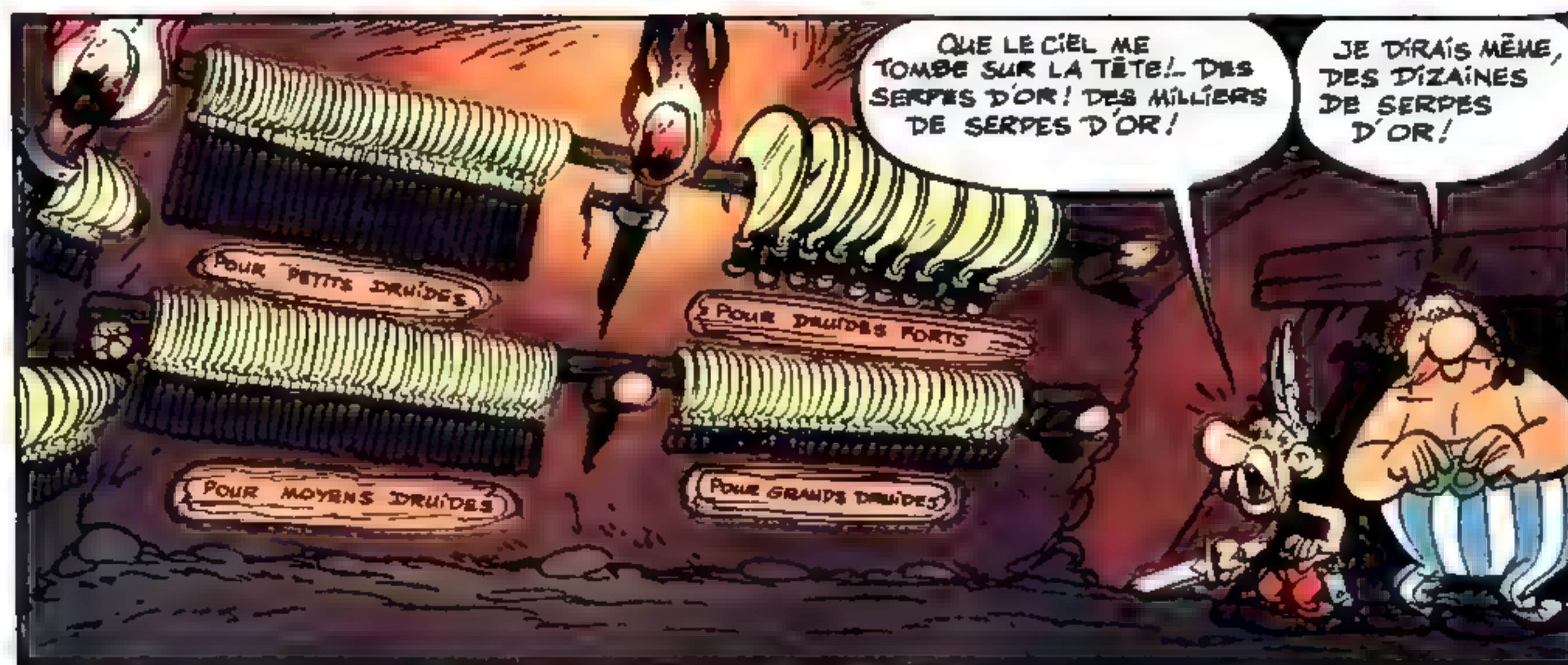
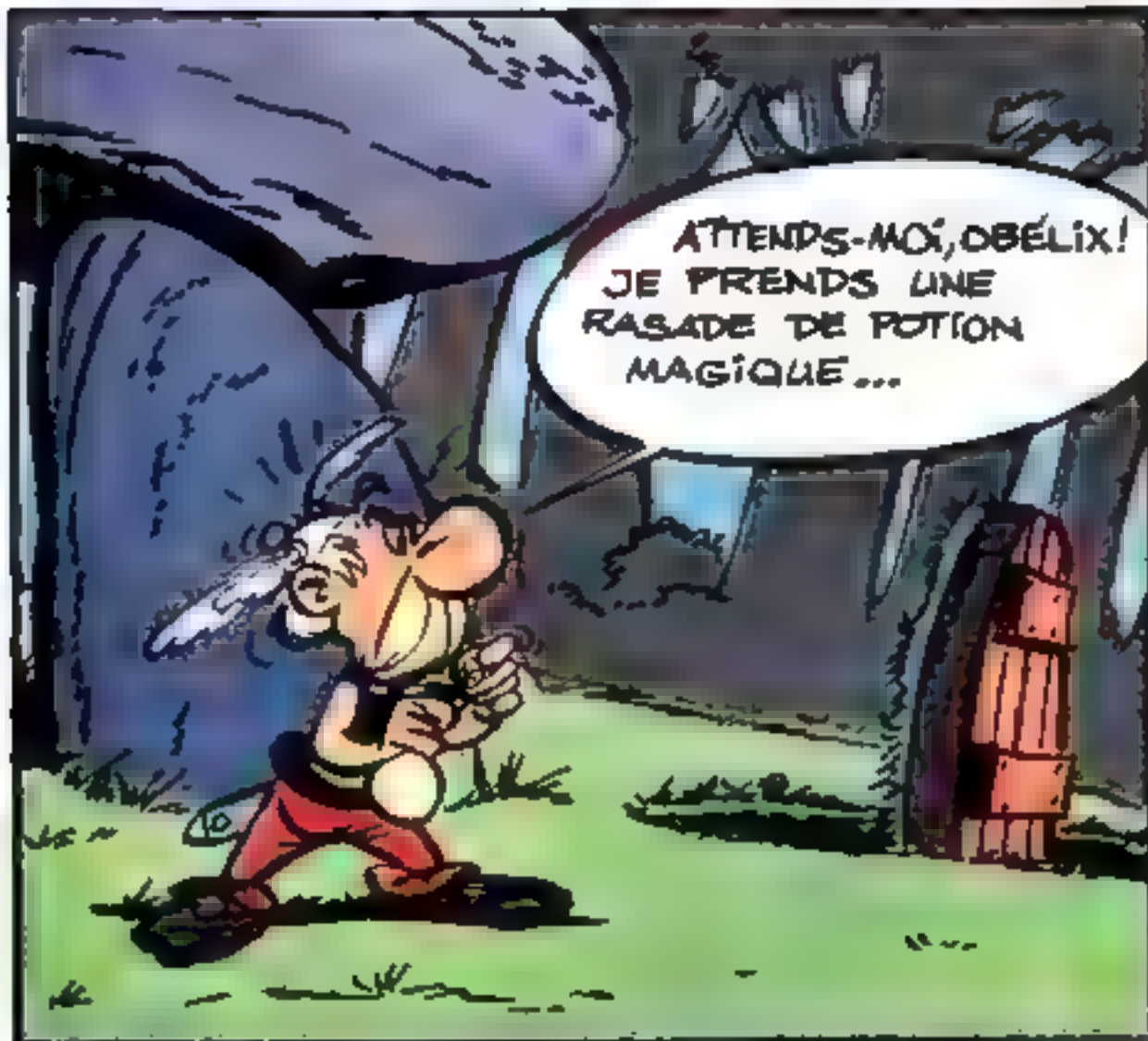


DESSINS: **UDRZO**

TEXTE: **GOSCINNY**

LE GAULOIS

RESUME. — Asterix et Obélix sont dans la forêt où ils ont aperçu Lentix qui a disparu près du dolmen. Ils recherchent l'entrée du repaire des bandits; par hasard, Obélix la trouve.



UNE ENQUÊTE "PILOTE"

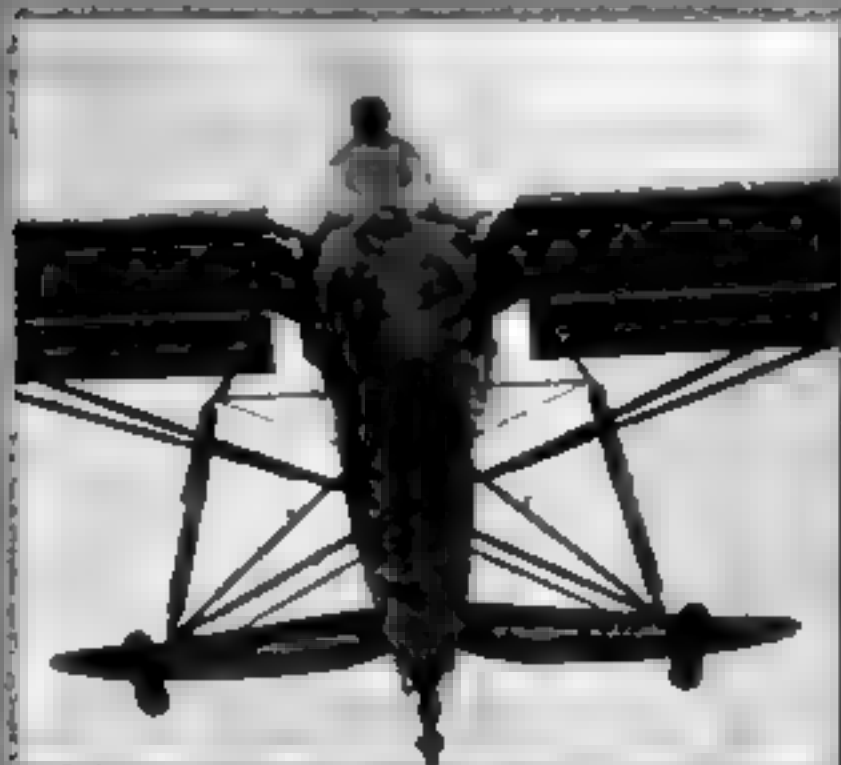


Combés sur leurs puissantes motocyclettes (« B.M.W. » 500 cc ou « Ratier » 750 cc), les motards de la route vous doublent facilement à 130-140 kilomètres à l'heure. Ils pratiquent un métier extrêmement dangereux pour protéger les automobilistes contre les « chauffards ». Ils dépendent d'un régiment de cavalerie et suivent un entraînement des plus sévères (Judo, close-combat, etc.) et doivent pouvoir utiliser leurs « montures » comme un cow-boy endurci le fait de son « fidèle coursier ».

LES TROMPE LA MORT

Ils donnent le frisson ! A la vue de leurs prouesses vertigineuses, on tremble pour leur vie... Les nerfs se tendent à craquer, la langue devient sèche, le souffle manque, les mains se couvrent de sueur moite. Et pourtant, avec inconscience semble-t-il, ils continuent leur périlleux métier... Ce sont les « trompe-la-mort », les héros qui, tous les jours, affrontent cent fois leur vie en prenant des risques calculés pour décupler votre plaisir, comme les dompteurs, les trapézistes, les cascadeurs, ou encore pour assurer votre sécurité, comme les pompiers et les hommes-grenouilles. Anonymes souvent, toujours intrépides, parfois même victimes de leur brio — car ils sont plus que d'autres à la merci d'une défaillance physique ou matérielle — les « trompe-la-mort » méritent de sortir de l'ombre. « Pilote », qui s'honore de vous montrer, chaque semaine, les héros modestes que fait surgir l'actualité, se devait de vous les faire connaître, ce qui est fait à partir de cette semaine.

Il risque sa vie pour son plaisir



Il se promène sur les ailes de son avion ; mieux encore, il chevauche le moteur, il fait l'arbre droit dans le vent des hélices... En le regardant, ceux qui ne sont pas au courant disent : « Il est complètement fou ! », ou encore « Il veut se tuer ! ». Et pourtant, croyez-nous, Gil Delamare — la mari de votre amie Colette Duval — tient solidement à la vie. Seulement il aime le risque, il aime la peur, il aime dominer sa peur. C'est pourquoi, voici quelques jours, il s'est livré à cette stupéfiante exhibition... Gil, ses amis le savent bien, c'est le casse-cou né : parachutiste, amateur de stock-car, cascadeur de l'écran, il passe sa vie à tromper la mort. Car tel est son métier, et tel est son réel plaisir. Nous l'interviewerons, et vous verrez qu'il a essayé tous les métiers dangereux !

VOUS est-il jamais arrivé de tenter, tout en vous promenant, de mettre un métier sur les visages des passants que vous croisez sur votre passage ? Essayez donc, c'est un jeu passionnant. Bien entendu, il faut négliger ceux qui portent un uniforme, ce serait trop facile !

Les « trompe-la-mort », les « casse-cou », les « risque-tout », vous le verrez, se distinguent difficilement des autres promeneurs... Ils n'ont pas toujours, comme on pourrait le croire, le physique de l'emploi. Souvent, ils ont l'air de paisibles fonctionnaires qui mènent, quarante heures par semaine, la plus calme des existences.

Et pourtant, ils exercent des professions extraordinaires : motards de la route, qui bondissent à 130 à l'heure sur les chaussées glissantes à la poursuite des chauffards ; hommes-grenouilles et scaphandriers qui, même l'hiver, acceptent de plonger pour sauver quelques vies en danger ; dresseurs de fauves qui, chaque soir, affrontent des bêtes féroces pour la détente des amis du cirque...

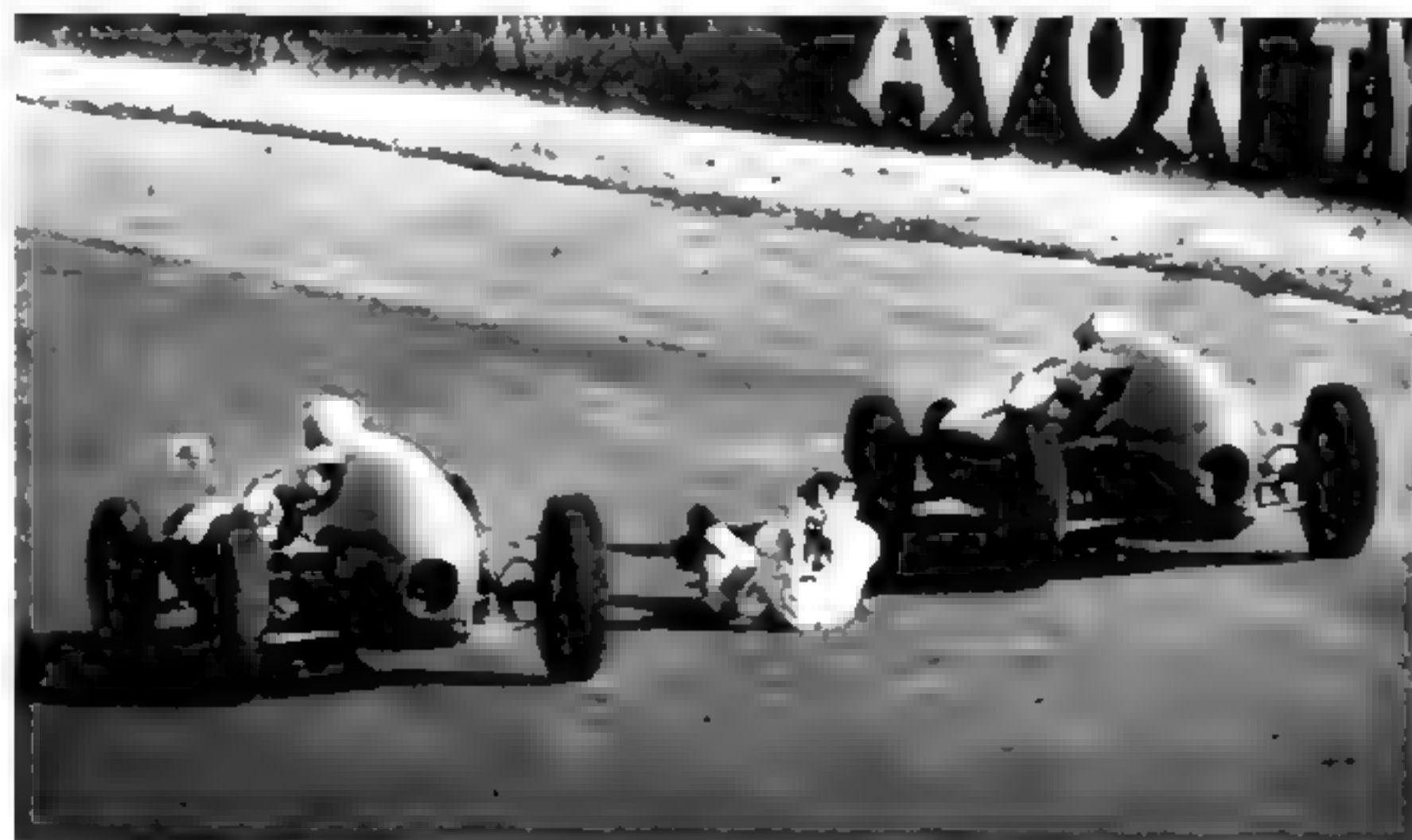
Reporters - photographes qui, pour mieux vous informer, vont au devant du danger et en rapportent le cliché sensationnel qui touchera les lecteurs les plus blasés ; parachutistes d'essais qui expérimentent dans la solitude du ciel de nouveaux sièges éjectables ; pilotes d'essais qui font marcher pour la première fois de nouvelles machines (autos ou avions) ; démineurs qui désamorcement des bombes, enterrées depuis la dernière guerre, et que le grondement d'un camion peut faire sauter à tout moment ; pompiers qui, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sont prêts à risquer leur vie pour arracher des vivants aux flammes de l'incendie.

Certains, pour le plaisir et d'autres pour la science !

Hommes du bâtiment, couvreurs, peintres (avez-vous vu ces derniers, suspendus au-dessus du vide entre les poutrelles de la Tour Eiffel ?), maçons, ravaleurs de façades, qui travaillent dangereusement suspendus sur leurs échafaudages, à dix, quinze et vingt mètres du sol ; cascadeurs de cinéma, qui remplacent les acteurs

Il risque sa vie pour vous informer

Vous verrez dans votre journal la magnifique photo d'un bolide de course sur un circuit automobile, mais vous viendra-t-il à l'esprit de vous demander : « Comment le reporter photographique a-t-il fait pour réussir ce document ? » Le voici — pour une fois — photographié allongé sur la piste, trépidant par les voitures qu'il voulait photographier, l'œil collé au viseur de son Leica. Les journalistes sont parfois aussi les trompe-la-mort de l'information.





Ces trois "trompe-la-mort" risquent leur vie pour vous amuser

Leurs numéros sont parfaitement au point. Stimulés par des cris ou des cliquements de fouet, les félus bondissent, traversent des écrans de flammes. Dans le cirque, le public retient son souffle et se rassure : « Il ne peut rien se passer... » Cependant, il arrive que le tigre n'obéisse plus, qu'il se précipite sur le dresseur : le terrible métier de dresseur de bêtes sauvages constitue un danger quotidien.

Ceux-là aussi risquent leur vie pour votre plaisir... La scène se passe sur les côtes rocheuses de l'Océan Pacifique. Ils se lancent du haut d'un bloc de granit, les bras prolongés de longs voiles de couleur, et ils plongent dans l'eau claire pour la plus grande joie des touristes. La nuit, ils recommencent en brandissant des torches enflammées. Mais une erreur d'un seul mètre, et c'est la chute sur les rochers...

Là, c'est du cinéma pour ceux qui — comme vous — restent assis sur leurs sièges confortables, le regard tendu... Mais, pour l'homme qui franchit d'un seul bond ce mur de feu, ce n'est pas du cinéma. Curieux métier, n'est-ce pas, que celui de « cascadeur » ? Inappréhensibles, ces hommes (ou ces femmes, doublant les vedettes de l'écran : et, pour la plupart, ils accomplissent là un travail anonyme...

devant la caméra lorsque les scènes qu'ils doivent tourner sont trop dangereuses ; guides de montagne, obligés de prendre des risques, parfois mortels, pour faire aux touristes l'honneur de leur pays ; coureurs automobiles qui conduisent à la limite des possibilités humaines pour que, plusieurs années plus tard, chacun puisse rouler en toute sécurité dans des voitures sans danger.

Ils sont ainsi des milliers à « tromper-la-mort ». Pourquoi le font-ils ? Certains, par jeu, d'autres, par plaisir, d'autres parce que ces risques font partie d'un métier qu'ils aiment ; d'autres encore par goût du panache, de ce qui a « de l'allure »...

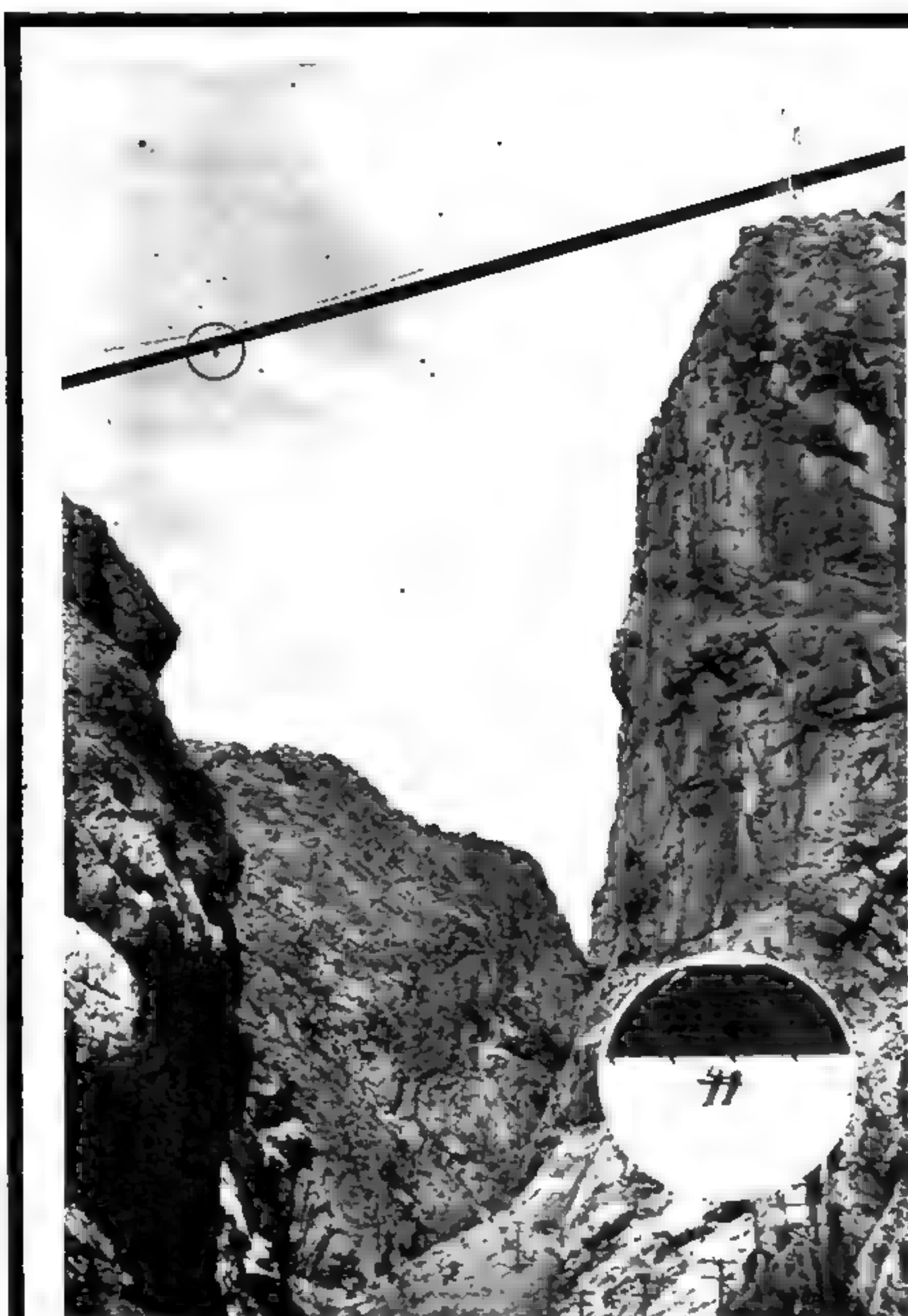
Certains, parce qu'ils ne savent rien faire d'autre, avouons-le, mais certains, aussi, parce que rien ne pourra les empêcher de sauver des vies : et nous pensons plus particulièrement aux radiologues, aux cancérologues, qui acceptent calmement mais consciemment d'affronter les dangereux rayons dont, cependant, ils savent fort bien qu'ils abrègeront leur vie, mais dont ils savent aussi qu'ils prolongeront la vie de leurs prochains...



Ce « trompe-la-mort » essaye un nouveau parachute : s'ouvrira-t-il ? S'il en réchappe, le parachute aura permis de sauver la vie de nombreux aviateurs en danger de mort.

Il risque sa vie pour sauver la vôtre

Ses gestes sont précis, minutieux ; son visage est détendu ; s'il s'énervait le moins du monde, c'est la catastrophe, l'explosion. Car cet homme est un démineur... Une bombe, qui n'a pas explosé durant la guerre, vient d'être découverte. Le détonateur rouillé peut mettre le feu aux poudres d'une seconde à l'autre : on a fait appel au spécialiste du déminage. De sa précision, de son courage, dépendent peut-être des dizaines de vies — sans compter la sienne.



Ils risquent leur vie pour votre confort

Regardez bien ces deux hommes accrochés sur un fil, à trois cents mètres au-dessus de la rivière Arkansas, aux États-Unis... (Pour que vous les voyiez mieux, nous les avons repris — en plus gros plan — en bas et à droite de notre document). Ils réparent un pont audacieusement jeté au-dessus du Colorado, pour assurer le confort des automobilistes qui, bien au chaud dans leurs limousines, franchiront bourgeoisement et sans danger l'un des endroits les plus arides du continent nord-américain ! Ils ont choisi d'accomplir cette rude profession, de prendre des risques immenses pour les autres, bien entendu, mais peut-être aussi pour l'amour du vrai danger ?

Participez au Gala des Variétés Ecoutez

Gratuitement ces vedettes

si vous êtes ravi
payez seulement

3⁷⁵ NF

pour ces 2 disques

JOSÉPHINE BAKER
SYDNEY BÉCHET
JEAN SABLON
LIONEL HAMPTON
RENÉE LEBAS
NICHEL LEGRAND
et son orchestre
JUNE RICHMOND
GOLDEN GATE QUARTET
LA TROUPE DE CARMEN AMAYA
ensembles dirigés par
ROGER BOURDIN
ALEC SINIAVINE
et tant d'autres

Qu'est-ce que le "Gala des Variétés" vous demanderez-vous ? C'est un nouveau club de disques destiné à apporter à tous ceux qui aiment se distraire, danser, recevoir leurs amis au son de la musique ou même rêver, des microsillons de qualité à des prix... qu'on attendait encore ! En effet, un coup d'œil sur le nom des artistes qui participent déjà aux premiers enregistrements vous convaincra du plaisir qui vous attend. Mais c'est seulement en écoutant ces disques que vous pourrez éprouver la sensation de vie et de mouvement, l'impression d'être personnellement en présence des vedettes, de vraiment "participer" au "Gala des Variétés" - tout le miracle de la haute fidélité de son et d'ambiance vous est apporté par ces disques.

Voilà la raison pour laquelle nous vous faisons cette offre sensationnelle ! Ecoutez le programme de gala présenté sur deux microsillons chez vous et si, comme nous n'en doutons pas, vous êtes enchanté, vous nous paierez seulement 3,75 NF pour les deux disques - une fraction du prix normal de tels enregistrements. En même temps que nous vous enverrons vos microsillons, nous réserverons également une participation à votre nom dans notre Club de Disques.

Comment fonctionne le "Gala des Variétés" : Ce club original édite tous les deux mois 2 nouveaux microsillons 45 t. de chansons, de musique de danse ou d'ambiance, réalisés par des orchestres renommés et des grandes vedettes de variétés. Les adhérents du club bénéficieront du prix spécial de 6,80 NF (plus frais d'envoi) pour chacun de ces somptueux microsillons longue durée - une économie d'environ 30 % sur les prix du commerce pour des disques d'une qualité comparable.

Ces enregistrements que nous désignerons

comme "Disques du Mois" vous sont décrits en détail un mois à l'avance dans les bulletins bimestriels du Club (Programme de Gala) qui sont adressés gratuitement aux adhérents. Les "Disques du Mois" sont envoyés automatiquement à tous les adhérents qui n'ont pas fait connaître un avis contraire au moyen de la carte-annonce qui accompagne chaque bulletin.

Vous n'êtes donc nullement obligé d'accepter les Sélections mensuelles. Vous pouvez nous aviser, avant la date de parution des disques, de votre désir de ne pas recevoir l'un ou l'autre d'entre eux. Vous pouvez même décliner tout envoi ce mois-là. Rien ne vous empêche aussi de demander des substitutions aux Disques du Mois en choisissant parmi les dizaines de microsillons de remplacement ou de complément qui vous seront présentés au cours de l'année et, si, pour quelque raison que ce soit, vous décidez de résilier votre participation au "Gala des Variétés" vous êtes libre de le faire après avoir acquis, ne serait-ce que 4 microsillons du Club. La seule chose que

nous attendons de vous est que vous nous avisiez à l'avance au cas où vous auriez des désirs spéciaux à formuler et d'accepter au moins 1 microsillon tous les trois mois pendant la durée de votre adhésion au club.

Cependant le temps presse. Nous ne vous demandons pas de décider immédiatement de votre adhésion. Ecoutez d'abord ce premier "Programme de Gala"; si dans les 10 jours qui suivent la réception vous n'en êtes pas enchanté et n'avez pas un vif désir de participer au Club, vous nous les retournerez purement et simplement et votre réservation sera annulée. C'est seulement si vous êtes pleinement satisfait et décidez de conserver ces disques que nous vous inscrirons au "Gala des Variétés".

Vous avez donc tout intérêt à remplir le bon de réservation aujourd'hui-même. Ainsi vous profiterez de l'audition gratuite du programme entier et vous pourrez conserver les disques au prix "de bienvenue" de seulement 3,75 NF les deux. Mais il n'y a pas un jour à perdre !

★ Voici vraiment une offre loyale. Ne manquez pas cette occasion d'écouter gratuitement les deux microsillons de cet extraordinaire Gala de Variétés. Si vous êtes ravis, comme nous n'en doutons pas, de la qualité des enregistrements et par les grandes vedettes qui les interprètent, vous pourrez les conserver pour seulement 3,75 NF et bénéficierez de conditions exceptionnelles pour constituer une collection de disques de variétés qui réunira les plus grands succès et les artistes les plus célèbres. Renvoyez le certificat aujourd'hui-même.

CERTIFICAT DE RÉSERVATION

Gala des Variétés, 49, rue Vivienne, Paris 2^e - Serv. V.55

Veuillez m'envoyer pour audition gratuite, les 2 microsillons du Programme de Gala et réservez-moi une participation au Gala des Variétés. Au cas où je ne serais pas pleinement satisfait, il est entendu que je peux retourner ces disques et que ma réservation sera annulée. Ma participation deviendra définitive seulement 10 jours après réception des 2 disques, auquel cas je les conserverai pour 3,75 NF les deux. Je joins 0,75 NF pour frais de poste (timbres).

05 -

nom

adresse

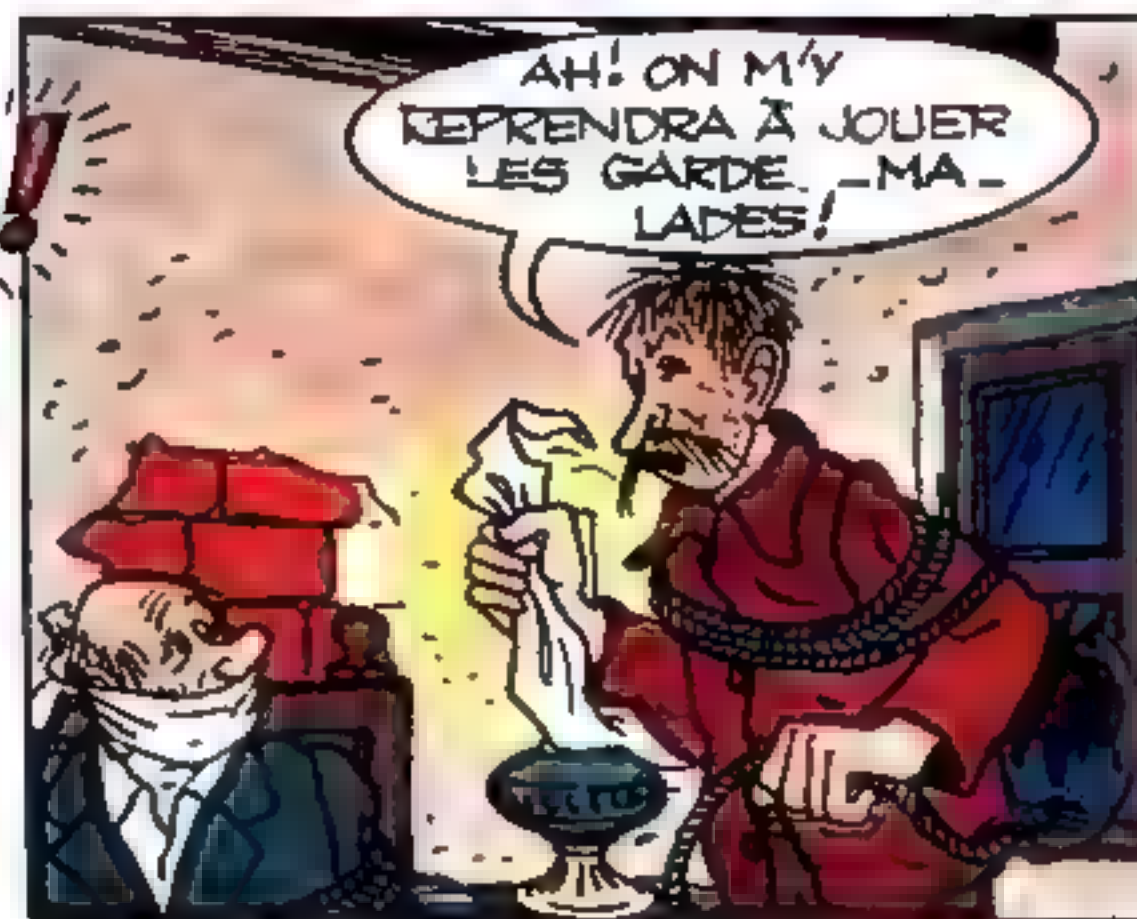
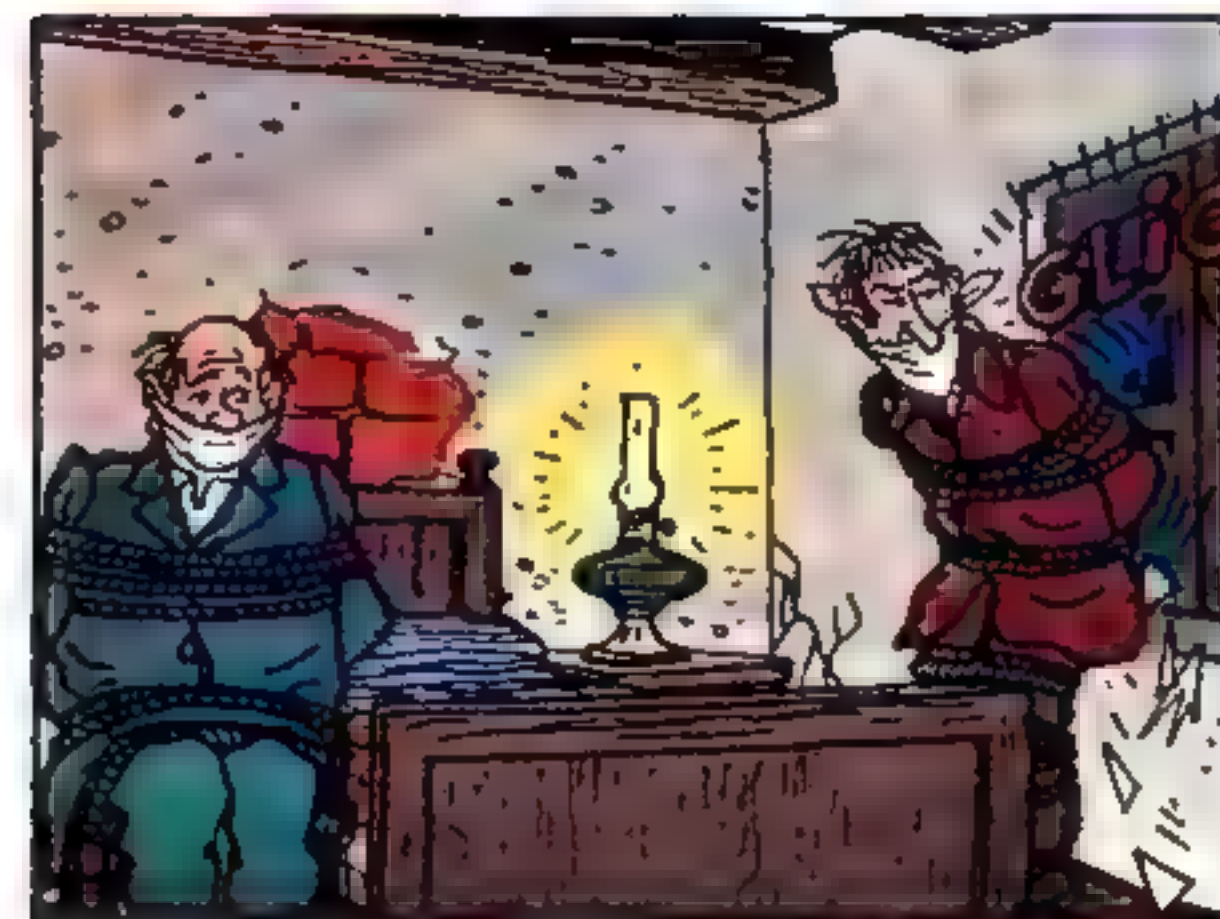
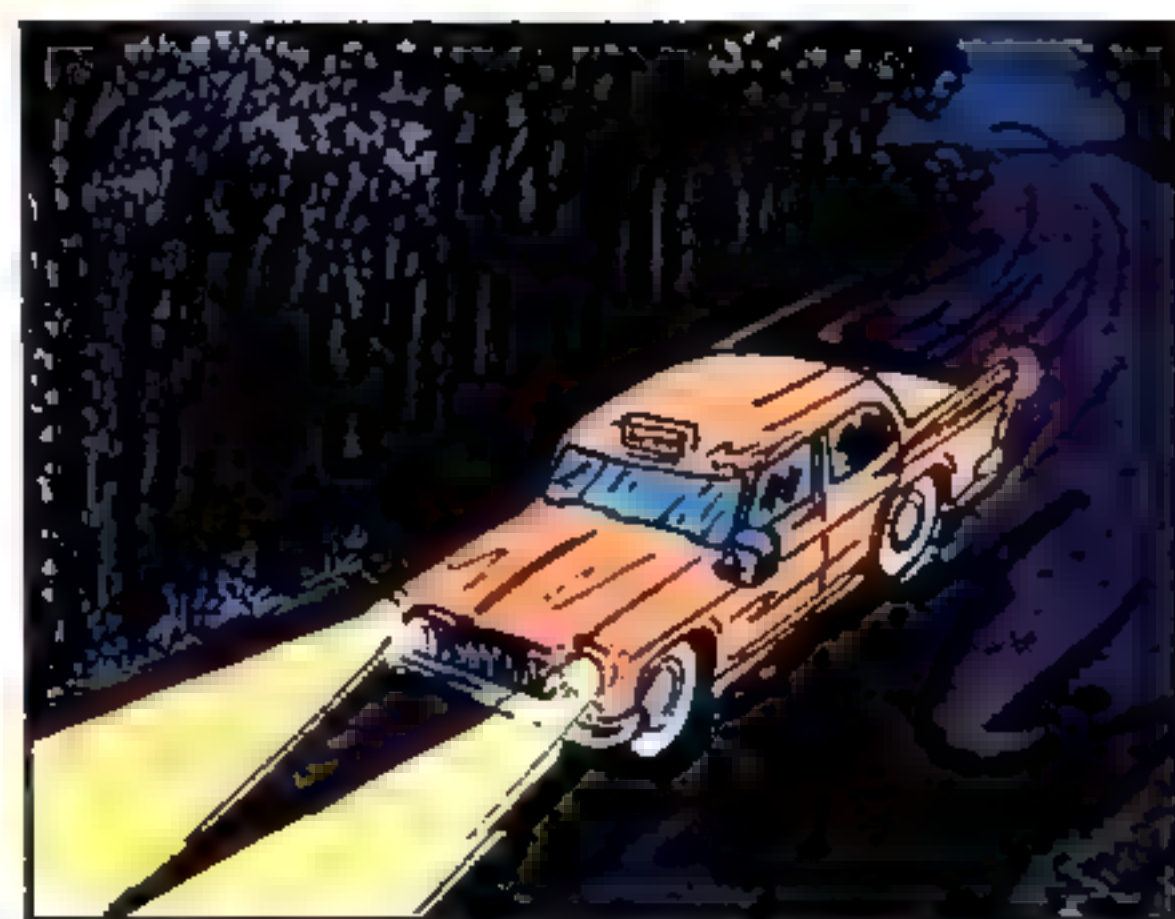
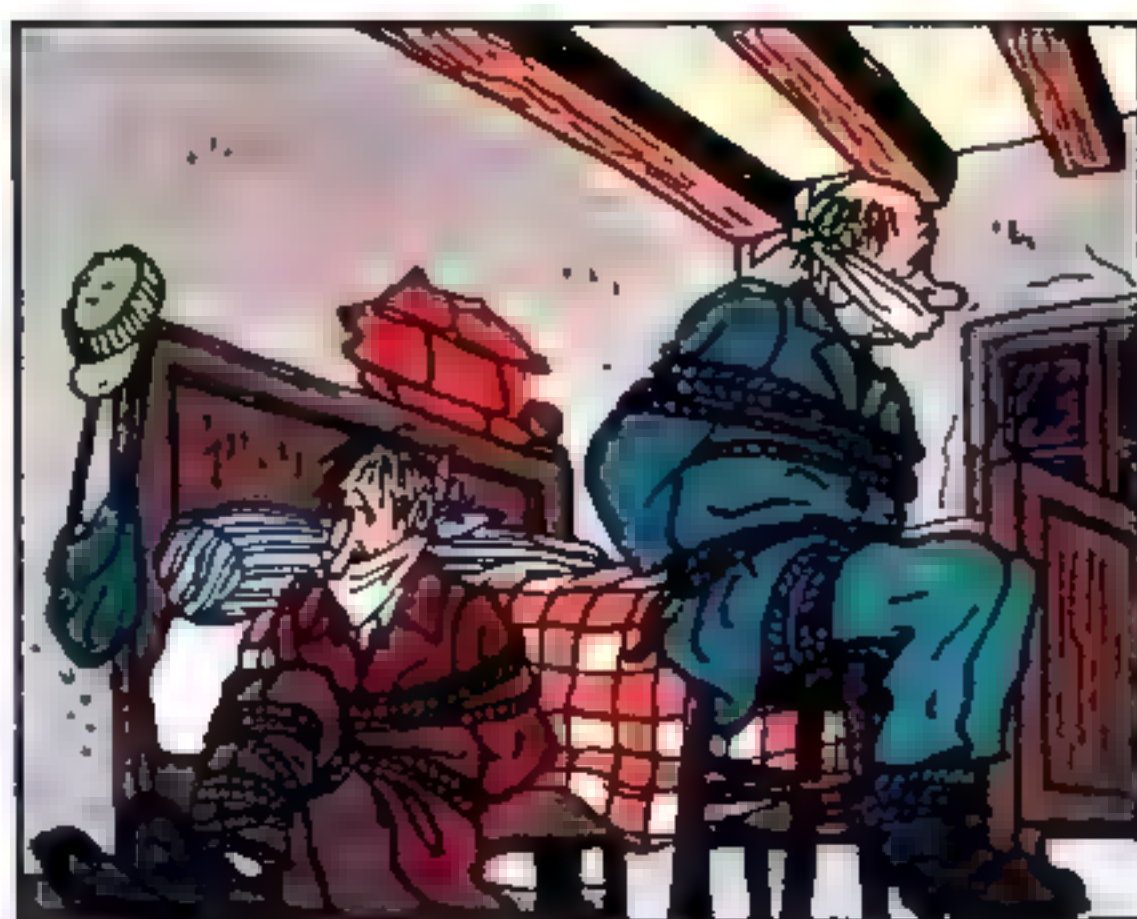
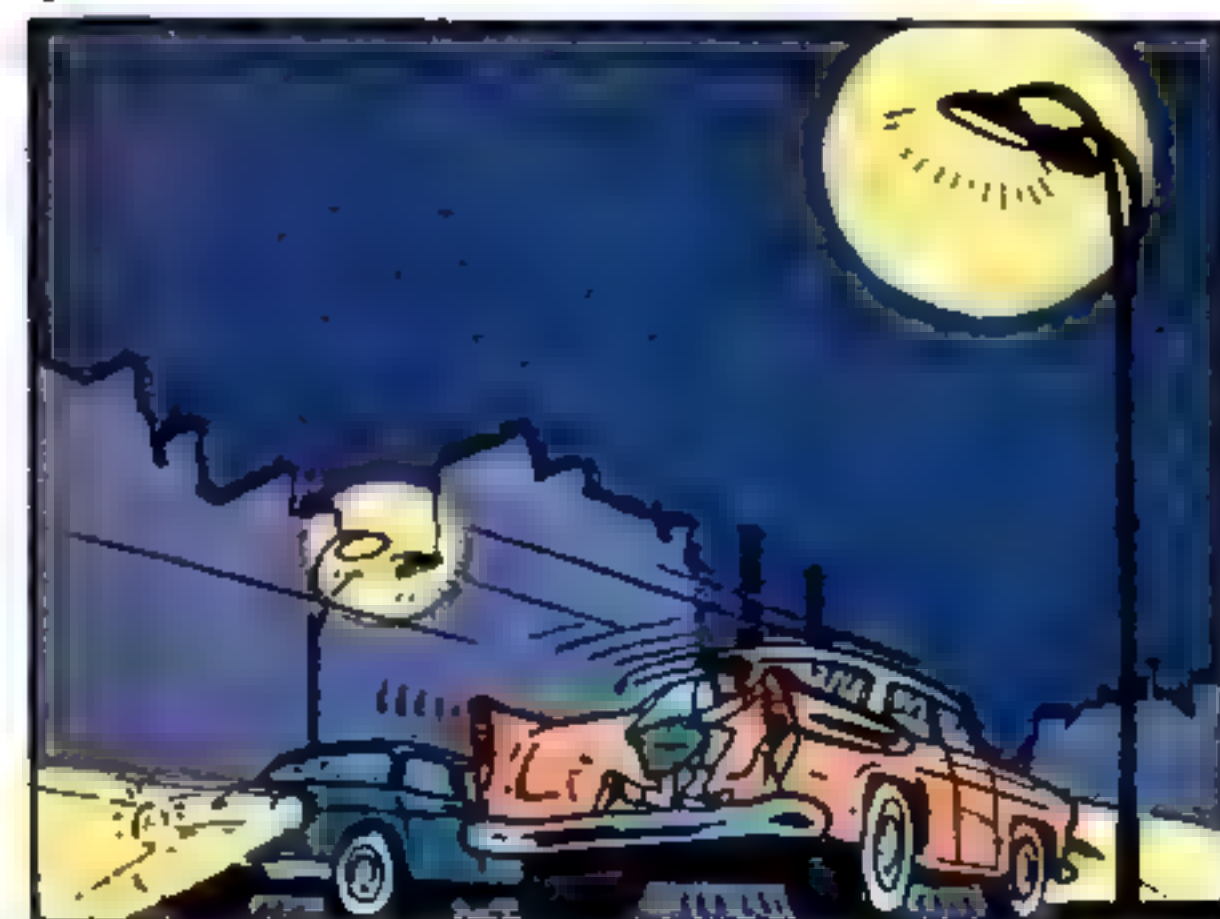
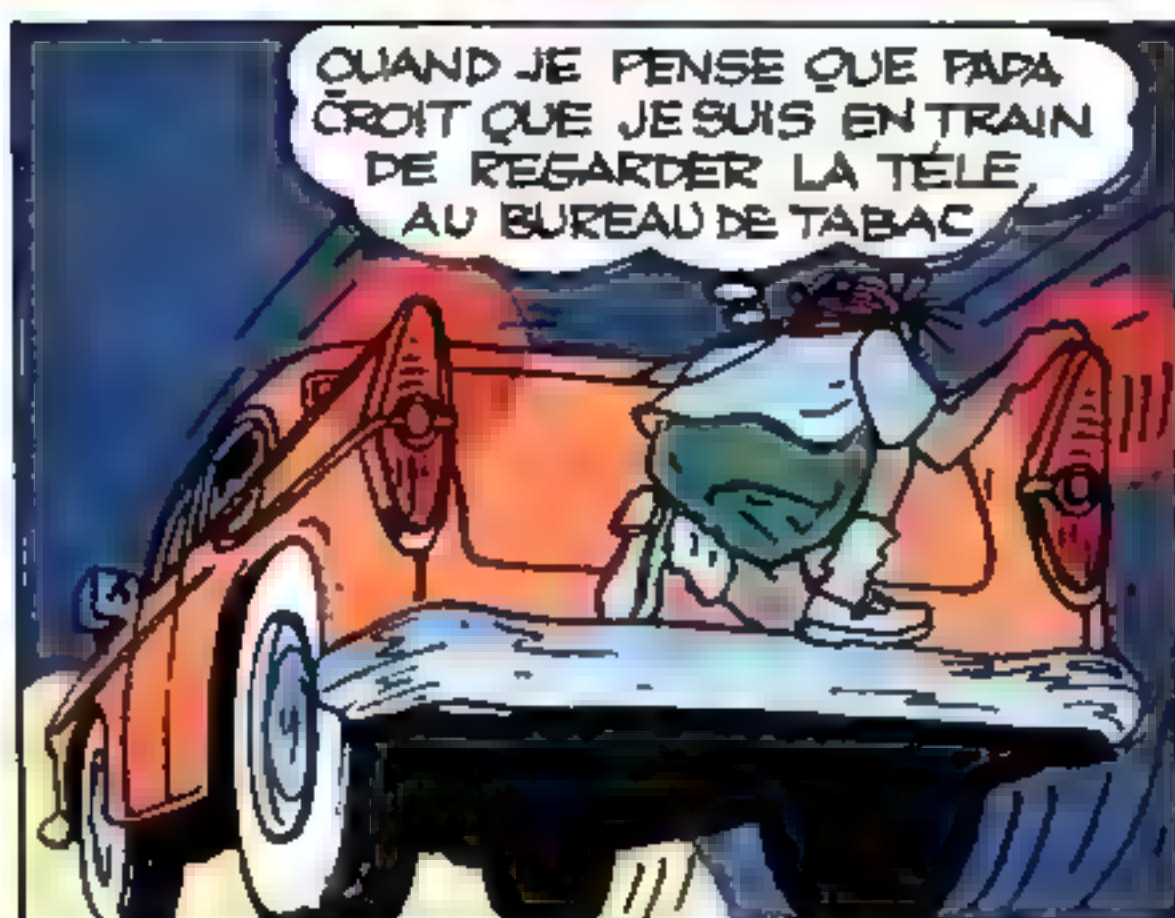
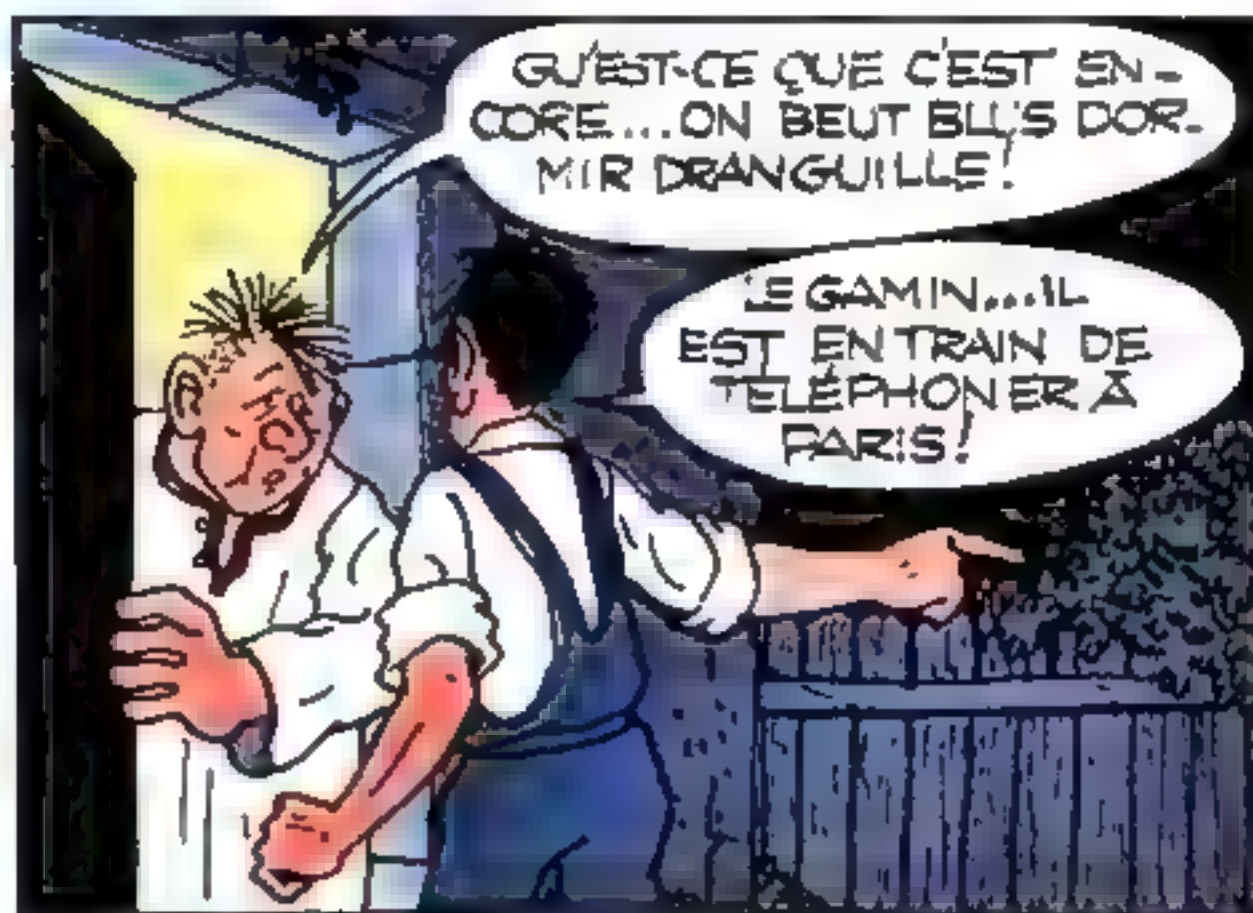
ville dépt.



P'TIT PAT

DESSINS DE DAGUES - TEXTE DE FORLANI

RESUME. — Sauvé de justesse, P'tit Pat téléphone à ses parents pour les rassurer... Mais « La Bricole » veille.



CET HOMME A SAUVÉ LES TORTUES DES CARAÏBES

LES Américains ont, voici quelques mois déjà, lancé un S.O.S. : « Les tortues vertes sont en voie de disparition ; leur race sera bientôt exterminée si nous n'y prenons pas garde !... » On ne fait jamais appel en vain au bon cœur des Américains lorsqu'il s'agit de défendre nos amies les bêtes : en effet, ils viennent de constituer une « Association pour la défense des tortues de mer » dans les Caraïbes. Car c'est dans les Caraïbes qu'elles vivent encore le plus souvent. Hélas, si elles passent la plus grande partie de leur temps à nager, elles viennent pondre sur le sable des plages et, à ce moment-là, elles sont particulièrement vulnérables : il suffit, en effet, de les retourner sur le dos pour qu'elles soient condamnées à mort !

Les Américains ont donc créé une couveuse où les tortues peuvent, en toute sécurité, pondre leurs œufs ; lesquels sont artificiellement couvés jusqu'à éclosion. Alors, les spécialistes les « marquent » et relâchent la plupart dans la mer ; pour les autres, ils sont mis à la disposition des pays désirant en obtenir, mais à la condition qu'ils soient en mesure de mettre une plage gardée à la disposition des mères...



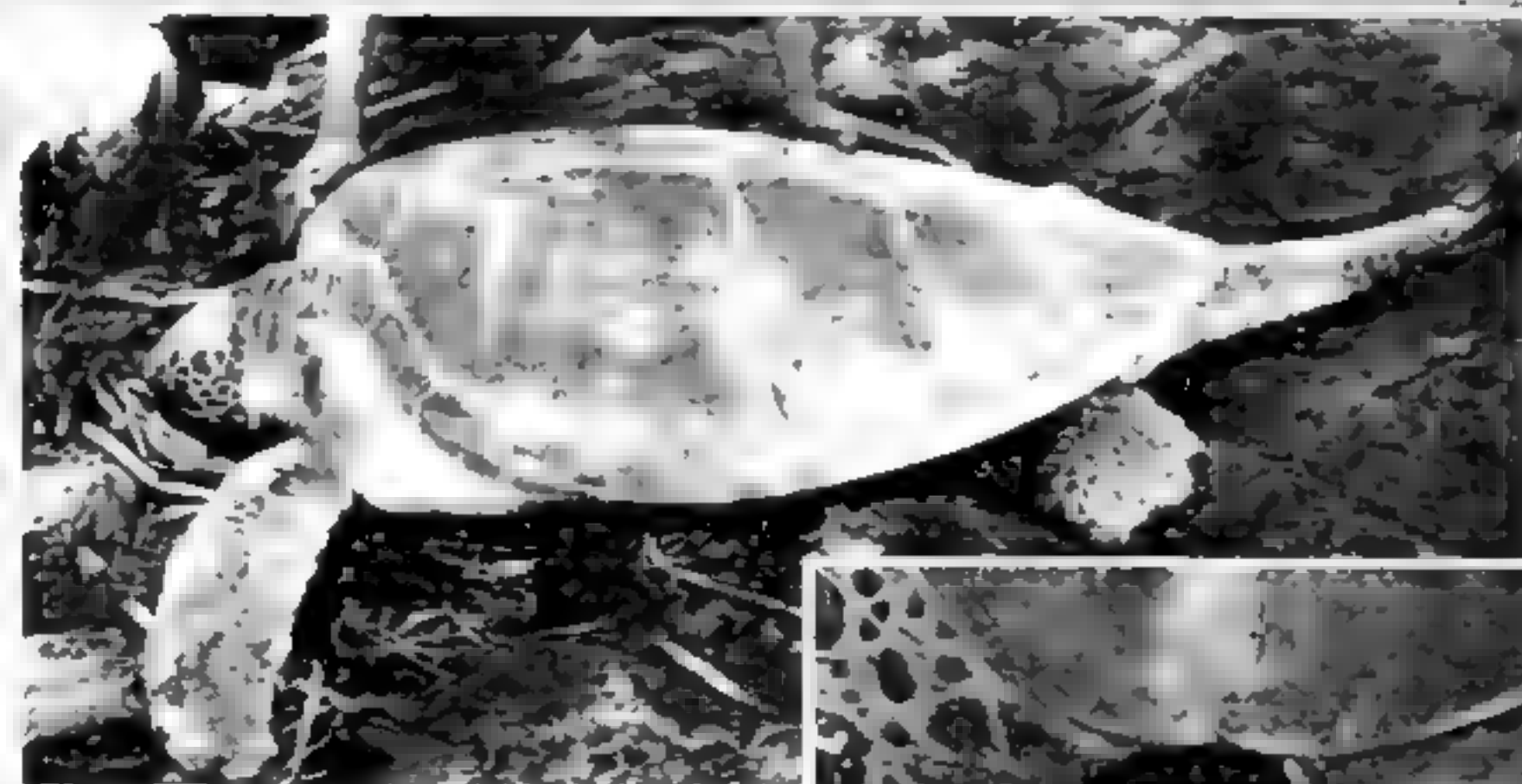
Les plus belles photos d'animaux de l'année 1960

VOTRE ami Jean-Paul est en vacances et n'a pu nous envoyer sa lettre hebdomadaire, que vous retrouverez ici même la semaine prochaine. Cependant, — et puisque nous savons que vous aimez les animaux, — nous sommes heureux de vous présenter aujourd'hui les trois plus belles photos-animaux prises dans le monde en 1960 :

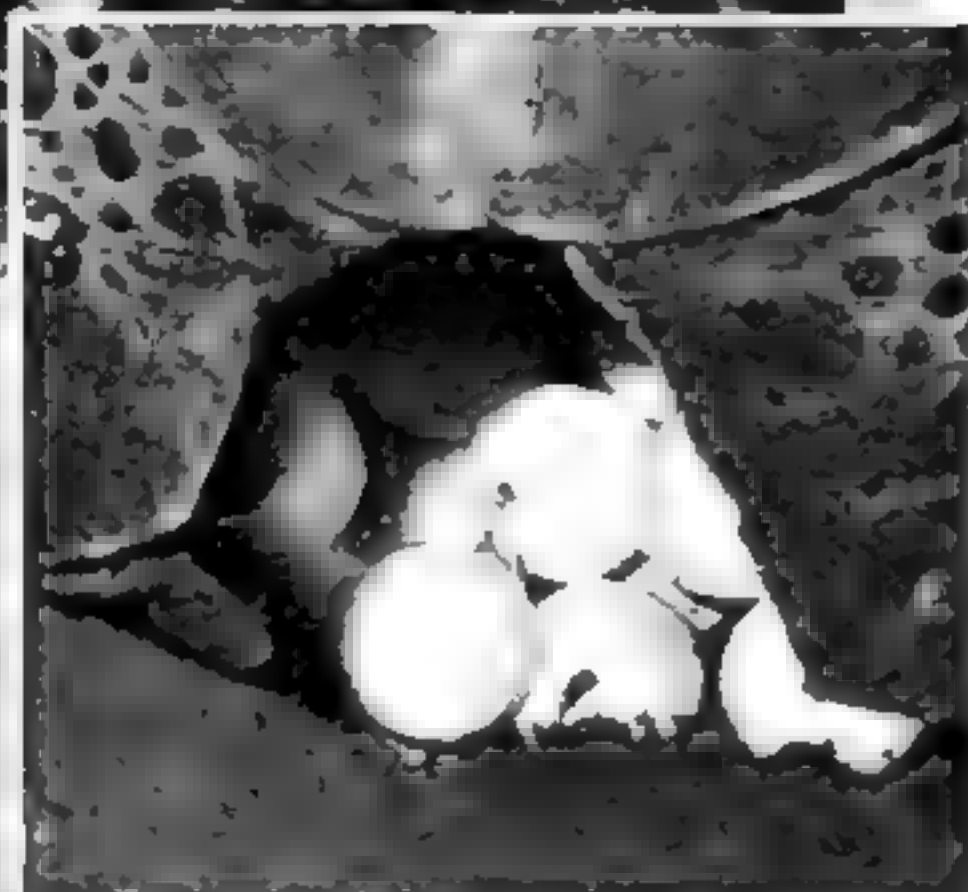
- Ci-dessus, Jill-le-Chien, gardant jalousement son os préféré, et qui semble dire : « Venez me le prendre si vous êtes courageux ! »
- Ci-contre, un adorable petit oiseau d'Afrique du Sud qui prend, dans un zoo, sa ration quotidienne de lait et de miel entre deux battements d'ailes...
- Ci-dessous, « Cosy », l'ours-mascotte d'une société frigorifique anglaise qui prend le frais dans Saint-James Park, à la stupéfaction des paisibles promeneurs...



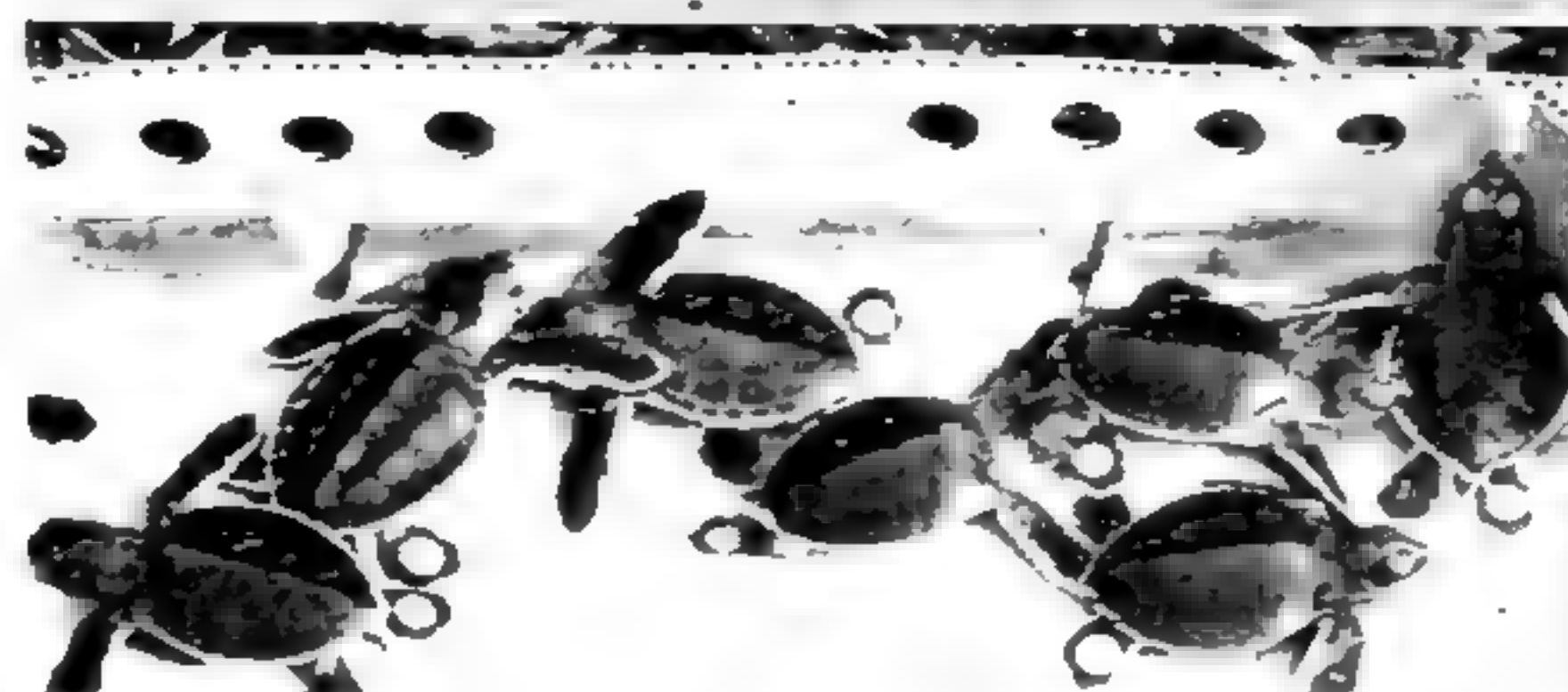
Jadis, on s'emparait des tortues pour les manger ; aujourd'hui, des amis des bêtes les emportent afin qu'elles puissent pondre en toute sécurité.



ADULTES, LES TORTUES PÈSENT 350 KILOS, PETITES, ELLES TIENNENT DANS LE CREUX DE LA MAIN



Dans ce paradis des Tortues, les mères peuvent pondre en toute tranquillité ; leurs œufs sont récoltés et confiés à la couveuse artificielle jusqu'à la naissance des charmantes petites tortues vertes qui (ci-dessous) sont marquées avant d'être remises en liberté dans la mer des Caraïbes, leur patrie d'origine.



Photos U. P.

Une fantaisie
de cow-boy
milliardaire

LA PLUS EXTRAORDINAIRE VOITURE DU MONDE



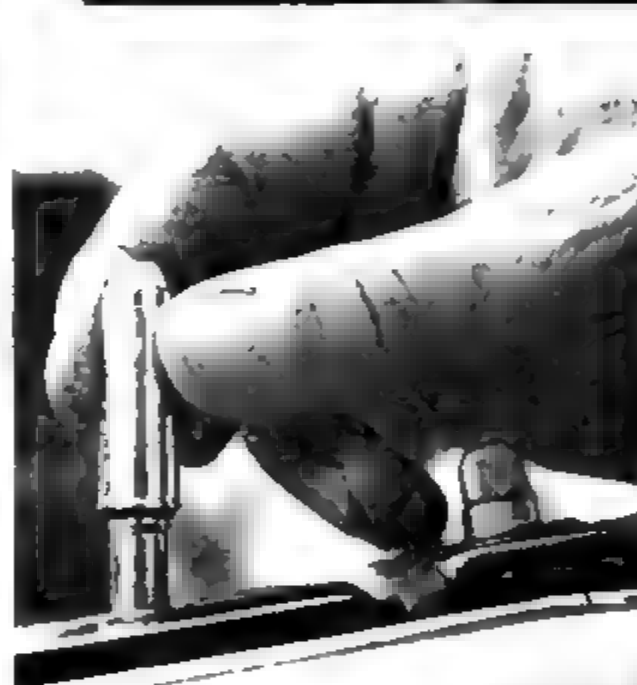
Au-dessus de chaque aile avant, autres calibres 45, toujours à crosse d'argent massif et montés sur argent. Entre les deux, style « garniture de cheminée », cow-boy à cheval en face d'un taurillon (or et argent). A l'avant, une gigantesque paire de cornes de tauron.

Il y a peu de chances pour que vous « la » rencontriez dans les rues de Paris ou celles de votre ville de province. « La » ? Mais oui, cette voiture qui est peut-être la plus extraordinaire du monde et que nous vous présentons ici. C'est vraiment un chef-d'œuvre (ne serait-ce que de mauvais goût !). Elle appartient à un certain Art Miller, Californien tellement épris de tout ce qui touche au « Wild West » — ce que vous appelez plutôt « Far West » — qu'il a dépensé plus de 10 millions d'anciens francs pour obtenir cette sensationnelle réussite de couleur locale ! Pistolets, avec leurs balles et leurs étuis, cornes, selles, éperons, sacoches, statuette de cow-boy prenant un taurillon au lasso, « bas-relief » mon-

trant Art Miller lui-même monté sur son étalon champion du monde... rien n'y manque. Le tout abondamment orné d'or, d'argent, de cuir repoussé, gravé ou brodé et de peau de vache, poil en dehors !

Sous cette abondance d'ornements, on retrouve difficilement la Pontiac décapotable d'origine...

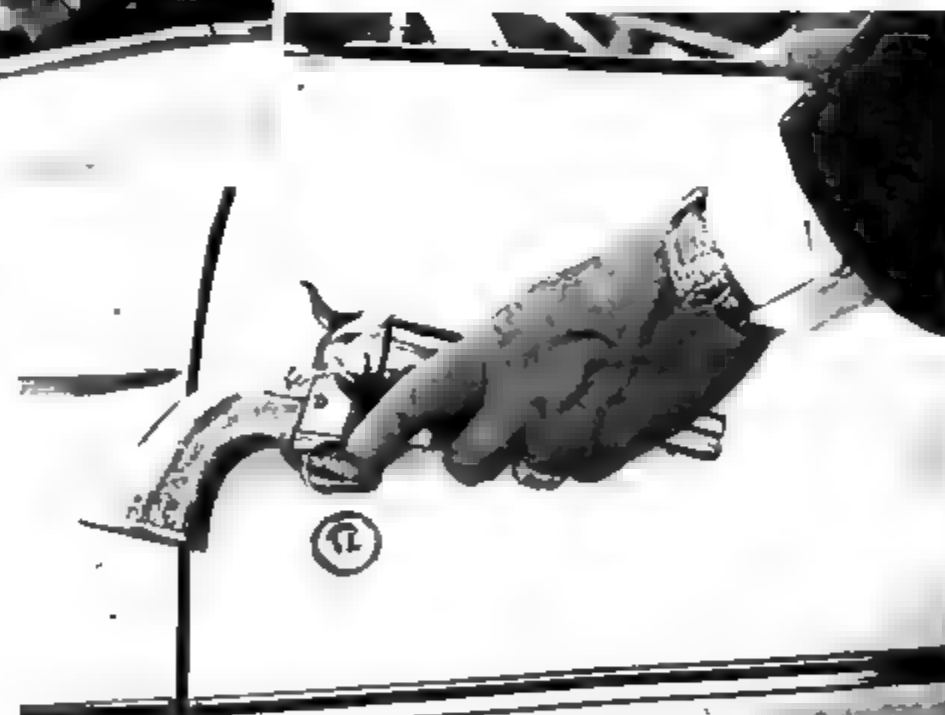
Il est vrai que ce ranch ambulant sert d'agent de publicité à Art Miller, qui possède, dans Yucca Valley, les « Art Miller's Western Hills Estates » : deux mille hectares, qu'il morcelle et aménage — avec demeure à la commande — dans le même style que sa voiture pour les riches amateurs désireux de retrouver l'atmosphère, plus ou moins authentique, du Far West légendaire.



En grande tenue « western », Art Miller sort de son étui un calibre 45 en argent fixé derrière le siège avant, retenu par une carabinière en cuir filigrané d'argent garnie de perles, en argent aussi, naturellement !

Les pistolets sont décidément bien chers à son cœur. Ce sont encore des Calibres 45, ouvragés et marqués aux initiales A.M., qui remplacent les poignées des portières. Mais l'histoire ne dit pas si c'est plus pratique que le modèle courant !

On retrouve ici les balles de pistolet en argent. Elles remplacent, cette fois, les boutons qui servent habituellement à bloquer les portières. On doit reconnaître qu'à défaut de discrétion, Art Miller n'a pas moins fait preuve d'ingéniosité.



Les deux chevaux n'ont pas l'air d'apprécier tellement la décoration intérieure... malgré la selle placée sur le changement de vitesse.

Une sacoches de cuir enrichi d'argent est suspendue au tableau de bord : c'est... pratique. Tous les boutons de commande sont des têtes de chevaux d'argent.

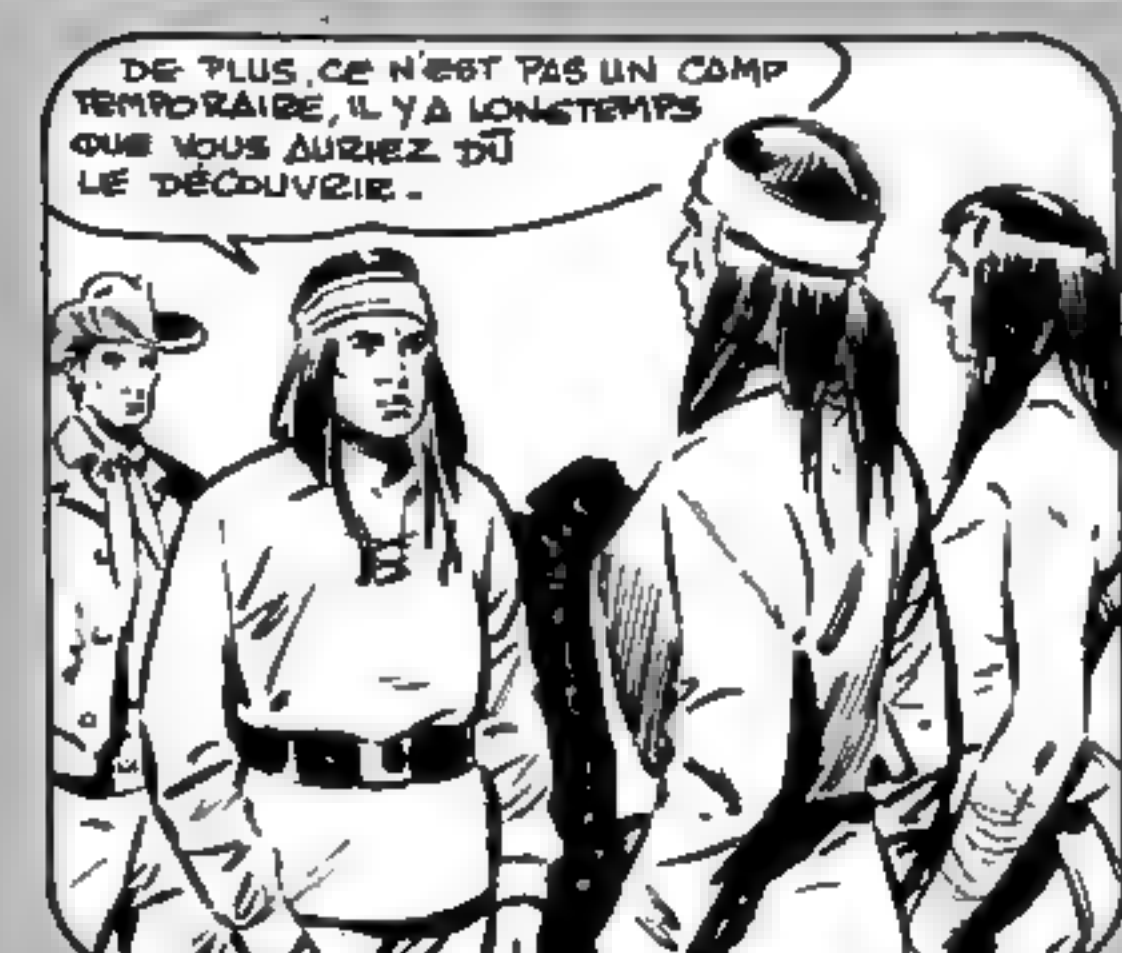
On ose espérer qu'avec un pareil arsenal ambulant, Art Miller possède pour le moins un permis de port d'armes ! Sa plus jolie (1) trouvaille est peut-être celle-ci : qui aurait eu l'idée de faire d'un revolver une clé de contact ?



COCHISE

RESUME. — Cochise, chef de la tribu apache Chiricahua et le surveillant fédéral Jefford sont deux grands amis.

ADAPTÉ PAR LUCIEN NORTIER DU FILM DE LA 20TH CENTURY FOX TV INTERNATIONAL, "LA FLÈCHE BRISÉE"

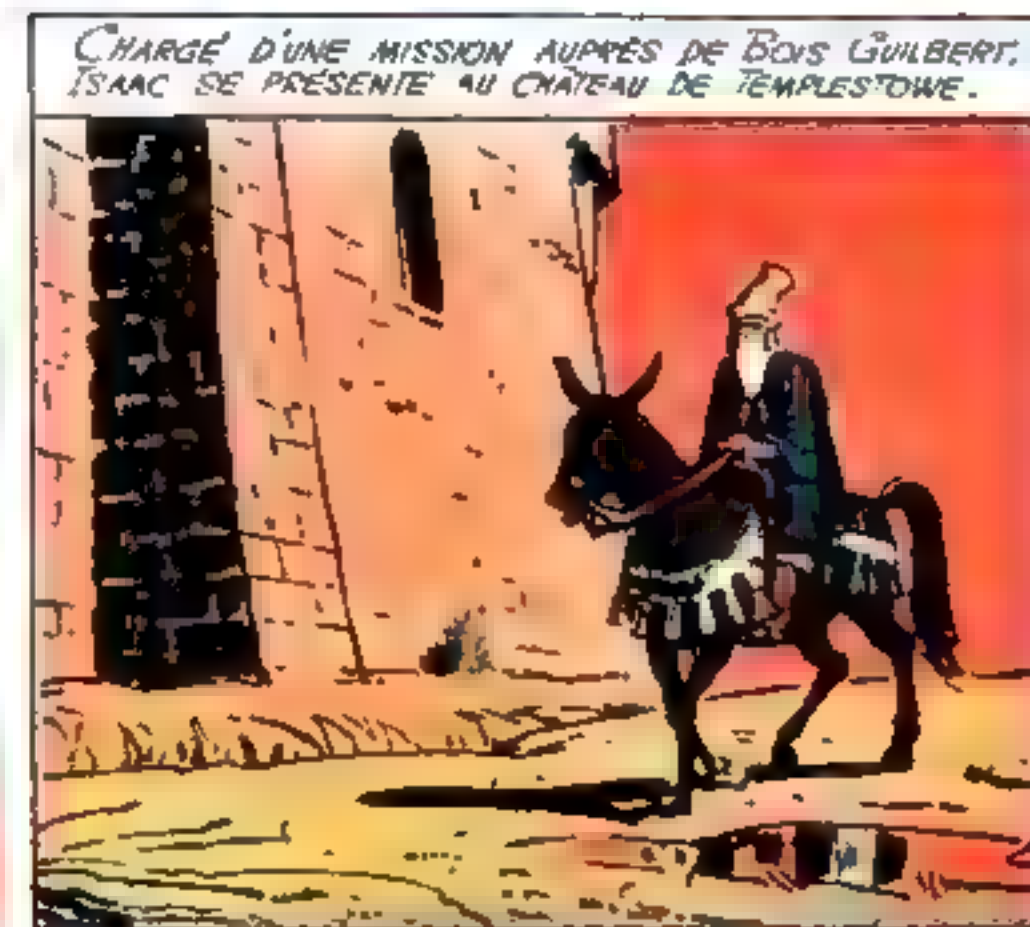
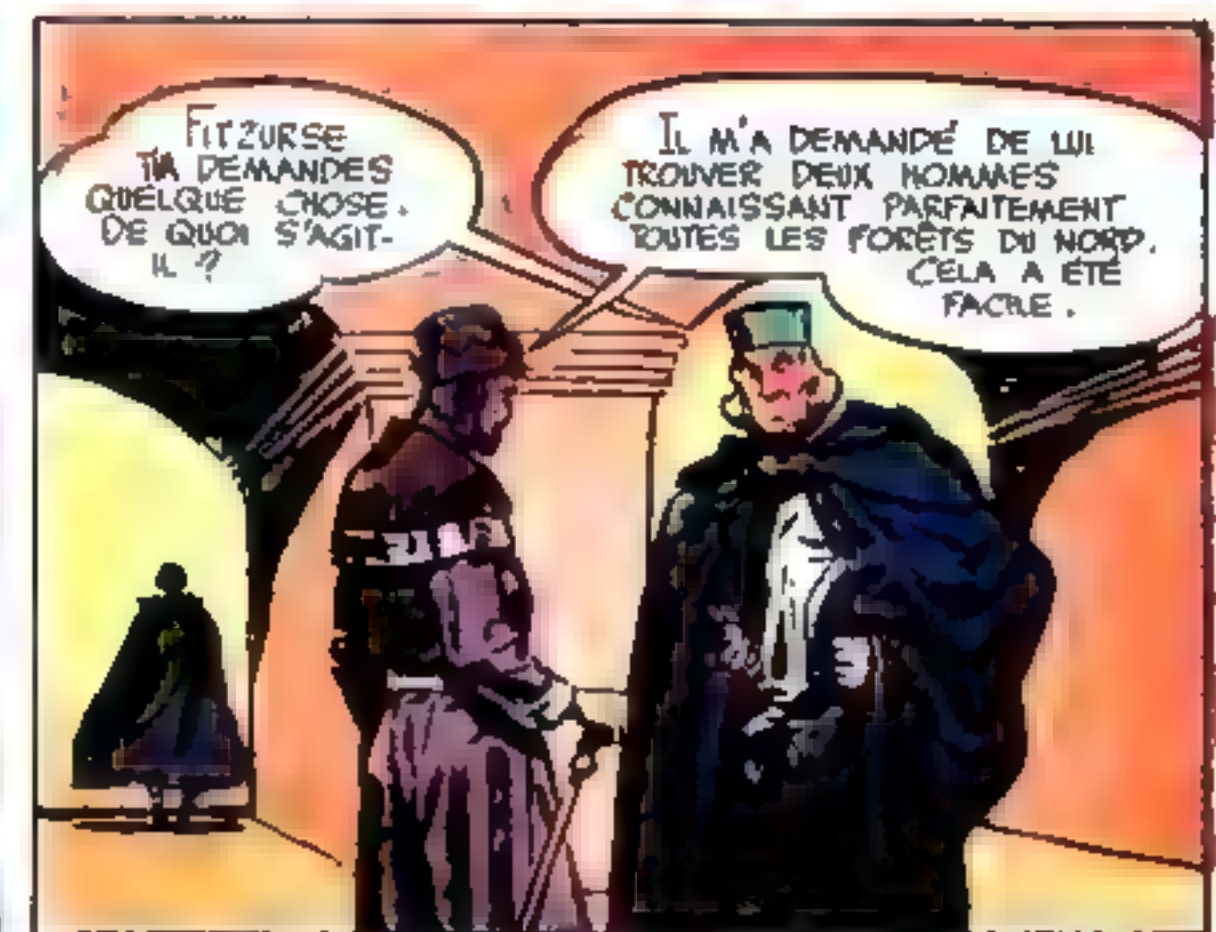
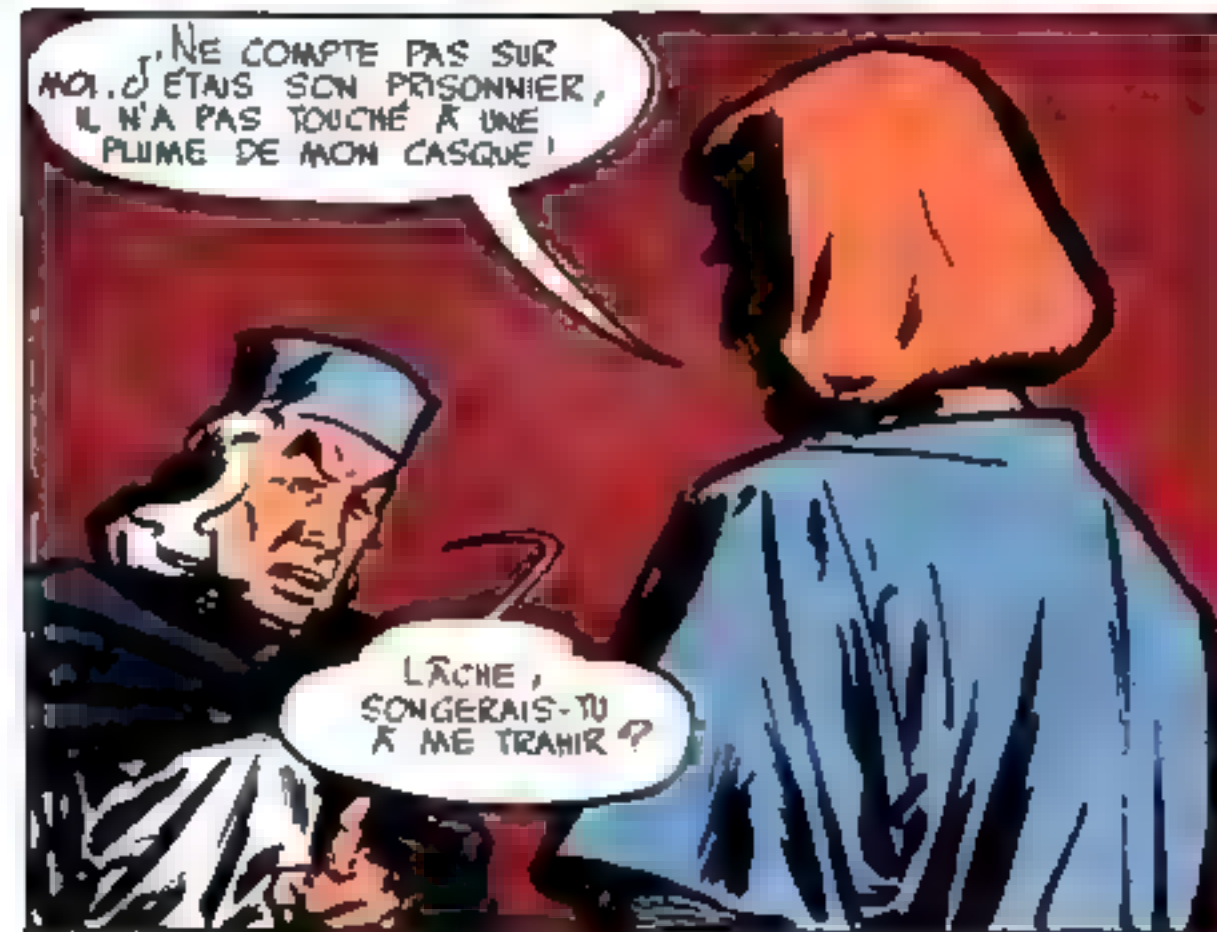
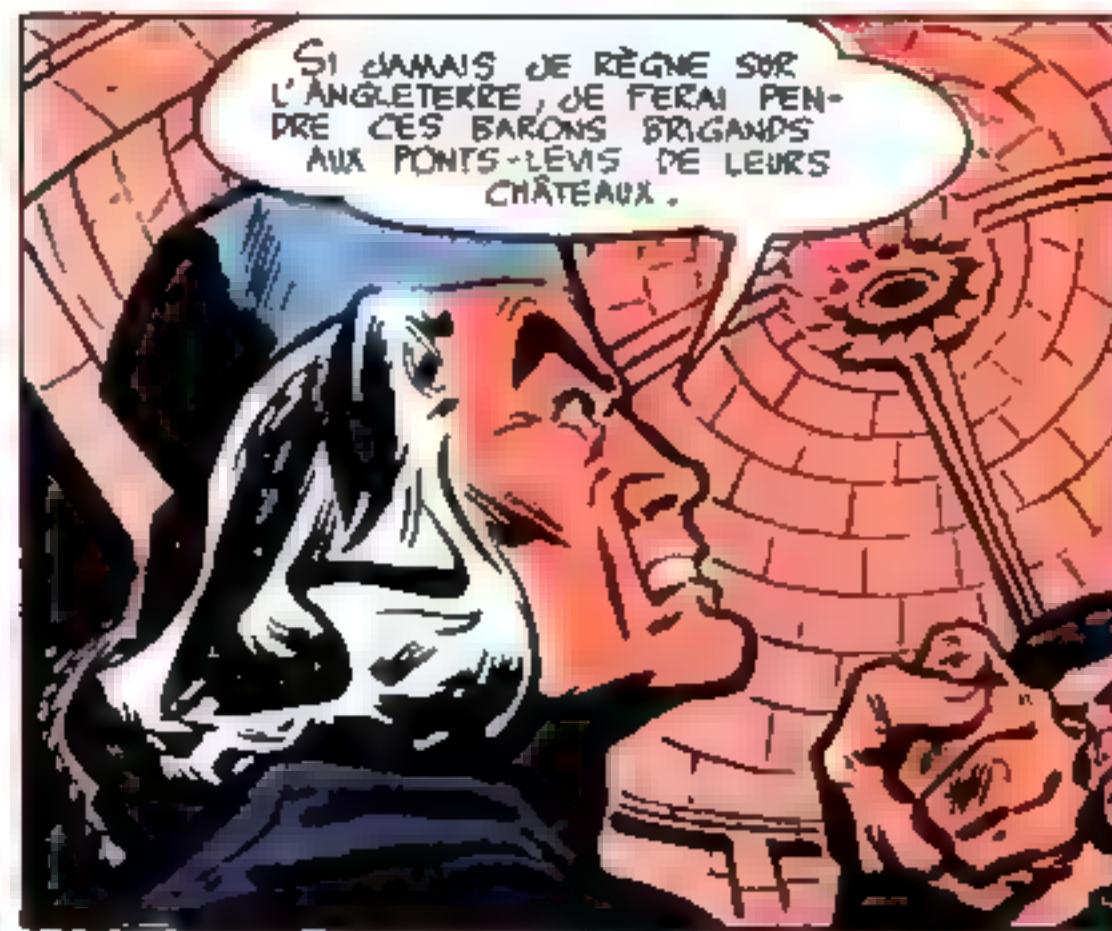


Ivanhoe

RÉSUMÉ. — Le château de Torquilstone, dans lequel Front de Boeuf et ses amis retenaient prisonniers Cedric le Saxon, Lady Rowena et plusieurs de leurs amis, est tombé au pouvoir des outlaws qui l'assiégeaient. Le Prince Jean, qui ignore encore cet événement, a réuni ses partisans pour préparer la lutte contre Richard.

Texte de BERNARD LEROY d'après WALTER SCOTT - Dessins d'ANTONIO PARRAS

DE BRACY APORTE AU PRINCE JEAN DE TRÈS MAUVAISES NOUVELLES.



Smith (U.S.A.) et Popov (U.R.S.S.) prêts pour le saut dans l'espace

Bonne année, tous
les savants du monde...

Nous qui, chaque
semaine, suivons

vos efforts et vos travaux
dans cette chronique,

souhaitons
que vous ayez la tête

dans l'espace, mais
aussi les pieds sur la

Terre, notre « bonne
et vieille planète » où il

reste encore tant à
faire.

1961, nous
a-t-on dit, doit être une

magnifique année pour
la science. Nous nous

en réjouissons et
tiendrons nos amis lecteurs au

courant des nouvelles
découvertes...

BONNE année, Messieurs les Savants du monde entier ! Vous voici arrivant sur le stade pour les grands « Jeux Olympiques » de la Science mondiale. 1961 va être l'année de quelques fameuses échéances, que vous avez vous-mêmes annoncées. Nous attendons que vous nous donniez la clé de l'espace. Tout semble au point, puisque vous êtes capables de ramener sur la Terre vos « Discoverers » et vos « Spoutniks ». Un Smith des Etats-Unis ou un Popov d'Union Soviétique se prépare au grand saut. Il a fêté la nouvelle année dans un monde qui vit les dernières heures d'une certaine préhistoire. Après le vol cosmique de cet homme, les choses ne seront plus tout à fait ce qu'elles sont depuis des milliers d'années. Cela, chacun le sent ici-bas. Vous aurez débridé ces vieux rêves d'explorations interplanétaires. Et, grâce à vous, 1961 sera noté au Grand Livre du roman humain. On dira de ces 365 jours qu'ils marqueront l'avènement du Terrien extraterrestre. Messieurs les Savants, permettez à « Pilote » de vous dire son admiration et aussi son envie, car vous vivez une aventure merveilleuse qui nous vaudra bientôt un fantastique « Pilotorama ».

Mais, ce n'est pas seulement votre défi au Cosmos qui nous séduit ; nous savons que vous restez, comme on dit, « les pieds sur la Terre ». Vous travaillez d'arrache-pied, dans vos laboratoires, à notre bonheur. Nous sommes allés à maintes reprises auprès de vous ; et vous nous avez expliqué que vous vouliez dissiper bien des mystères. Vous vous rappelez, Monsieur Sadron, lorsque vous nous avez reçus dans votre labo de Strasbourg. Quelles révélations extraordinaires représentait pour nous ce petit tube de verre dans lequel était enfermée une sorte de spirale blanche ! C'était un fragment d'ADN, ce constituant principal de la cellule vivante, qui semble fonctionner comme une bande de magnétophone sur laquelle seraient enregistrés nos souvenirs et aussi notre destin physique.

Et vous, Monsieur Dupouy, vous souvenez-vous de cette rencontre à déjeuner, près de la Madeleine ? Nous vous écoutions, émus, nous racontant que vous alliez peut-être inventer cette prodigieuse machine qui permettrait de regarder l'hallucinant spectacle d'une cellule vivante. Eh bien, voici que vous avez gagné ; vous êtes célèbre dans le monde entier, parce que de vos mains est sortie cette invention qui rend possible l'observation de la matière vivante avec un microscope électronique.

Oui, Monsieur Dupouy, grâce à vous, on va pouvoir photographier ces terribles ennemis de l'homme : les virus, bactéries et microbes. Probablement, vous

figurerez parmi ces trois ou quatre génies qui seront honorés dans un proche avenir comme étant les vainqueurs principaux du cancer.

Monsieur Denisse, nous vous devons de nous avoir entraînés très loin dans l'immensité de l'espace, au pied de vos étranges antennes de radioastronomie qui, parmi les forêts de Sologne, regardent inlassablement le ciel. Sur les écrans de vos appareils, nous avons vu se dessiner de fabuleux orages qui surgissent quelque part sur le Soleil ou bien à 250 mille milliards de kilomètres de nous. Vous nous avez grisés de rêves et de folles tentations, en nous faisant apercevoir ces possibles contacts avec d'autres êtres pensants qui, peut-être, vivent quelque part dans ce ballet de lumières surgi chaque nuit dans les profondeurs du firmament.

« Pilote » vous souhaite, à vous Monsieur Denisse et à vos audacieux collaborateurs de Nançay, une belle victoire dans votre chasse aux énigmes de l'univers. Heureuse année de grands succès, à vous aussi les astronomes de Saint-Michel de

Provence, qui venez de photographier ce nuage d'hydrogène à 300 millions de milliards de kilomètres de vos coupes.

Et maintenant, lisons dans les lignes de cette nouvelle année qui promet tant d'éclatements. Dans quelques jours, vont se réunir des messieurs très sérieux qui portent dans leurs serviettes un projet gigantesque. Il ne s'agit pas moins que de tirer en travers de l'Europe un bras de mer de six mille kilomètres de longueur qui reliera Londres et Bordeaux à Moscou et Astrakhan sur les rives de la Caspienne.

Des cargons de 5 000 tonnes se couleront parmi les champs de blé, les vergers et les forêts. Grâce à tout un ensemble de digues, de canaux et de mers artificielles, les plus grands fleuves d'Europe seront obligés de mêler leurs eaux. Ainsi sera édifiée la plus vaste des artères pour navires, qui ait jamais tenté les visionnaires. Chaque année, 80 billions de tonnes de marchandises circuleront entre les deux demi-Europe. Deux pièces principales constituent les piliers de ce colossal ouvrage

d'art : le réseau fluvial des pays occidentaux, où la France joue un rôle de premier plan avec ses dérivations vers la Manche, l'Atlantique et la Méditerranée ; et le réseau fluvial des pays de l'Est. Le trait d'union sera le Danube.

Dans un avenir relativement proche, Bordeaux sera donc relié à Strasbourg, via le canal des Deux-Mers, la Méditerranée, le Rhône, le Canal du Rhône au Rhin. Strasbourg sera, de la sorte, une plaque tournante où convergeront les navires venant de Grande-Bretagne, d'Afrique, d'Allemagne, de Tchécoslovaquie, de Hongrie, de Roumanie ou d'U.R.S.S. L'Allemagne Occidentale a déjà jeté les bases de ses grandes voies qu'elle raccordera à l'ensemble européen et qui enjambe la Weser, le Rhin, l'Oder, s'élançant ensuite vers la Baltique ou le Danube. Comme un colosse apprivoisé, le Danube est prêt à jouer ce rôle essentiel, et combien symbolique, d'un boulevard de liaison.

Et de cette manière, 1961 apportera une idée servant le mieux-être des hommes.



1961, année de l'homme cosmique, sera aussi l'année où les savants satelliseront les observatoires de radioastronomie. Ces stations recevront les ondes radio de l'univers, les amplifieront et les renverront vers la Terre...

LUCIEN
BARNIER





Roi de Babylone en tenue d'apparat (il tient le bâton de commandement) avec un ministre.

CAPITALE DES MERVEILLES DU MONDE

babylone

" REINE DE L'ORIENT "



Roi de Babylone en petite tenue suivi d'un scribe secrétaire prêt à noter ses paroles.

S I les auteurs anciens ne sont pas d'accord sur la date de sa fondation, on peut assurer qu'elle remonte à près de 45 siècles et que ce furent sans doute des Akkadiens, établis dans le sud de la Mésopotamie, qui élevèrent les premiers édifices aux environs de l'an 2300 av. J.-C.

Des barbares, descendus des plateaux asiatiques, ayant détruit une première fois la jeune cité, des Amorrites la reconstruisirent et un de leurs rois, Soummou Aboum, s'établit à Babylone

Bagdad a été construite avec les pierres de Babylone

● On ne peut pas connaître le dictionnaire par cœur, cependant, si vous aviez le temps de le consulter au mot Babylone, vous apprendriez que :

● Babylone est une ville de l'antiquité dont les ruines, au bord de l'Euphrate, sont situées à 160 km au sud-est de Bagdad.

● Son nom moderne est Hillé, ville curieusement sans importance aujourd'hui, après un somptueux passé ; ce nom signifie (étymologiquement Bâb-ili) « la Porte du Dieu El ».

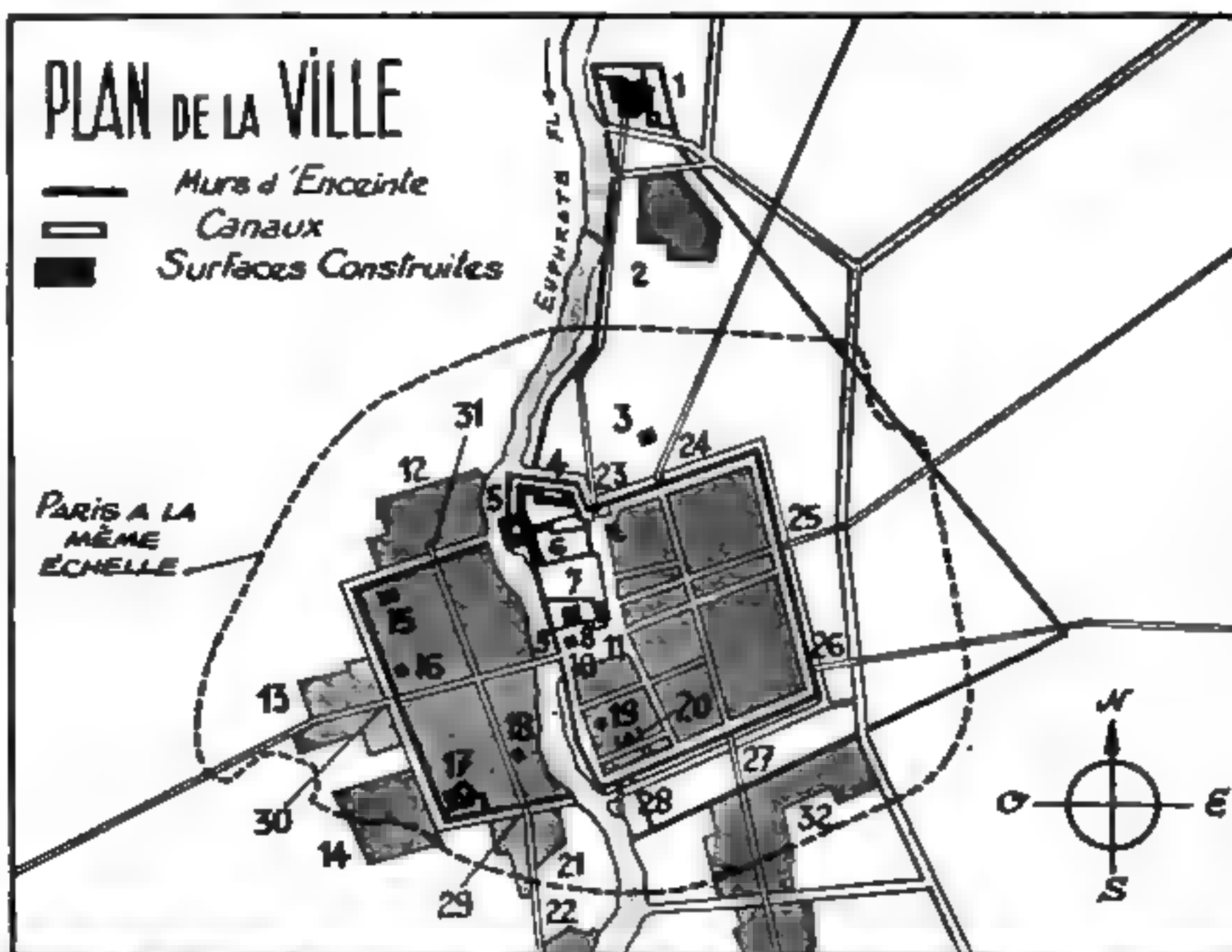
● A partir du XVIII^e siècle, les ruines de Babylone servirent de carrière pour la construction de villes comme Séleucie, Stésiphon et Bagdad, et cette immense cité n'a guère été explorée systématiquement que depuis 1914, année au cours de laquelle a notamment été mis au jour le palais de Nabuchodonosor...

(1600 avant J.-C.) qui, jusque-là, n'avait jamais joué un très grand rôle.

Ses descendants, à la suite de campagnes victorieuses, allaient assoir définitivement la suprématie de la Babylonie dans le Croissant Fertile et, par là même, assurer le développement de leur capitale.

Babylone s'étendit, en effet, rapidement le long de l'Euphrate, surtout à partir du II^e millénaire, lorsqu'elle commença à jouer un rôle politique. Mais la Babylone, que nous connaissons, grâce aux auteurs bibliques et grecs, c'est-à-dire celle de Nabuchodonosor à l'apogée de sa toute-puissance, est bien plus proche de nous, puisque décrite au VI^e siècle avant J.-C.

De plan rectangulaire, elle était dé-



1. Palais d'été de Nabuchodonosor. — 2. Ancien palais du roi de Babylone (quartier sous Nabuchodonosor). — 3. Temple de la fête du Nouvel An. — 4. Citadelle Nord. — 5. Citadelle Ouest sur l'Euphrate. — 6. Palais d'Hiver de Nabuchodonosor. — 7. Jardins suspendus. — 8. Tour de Babel. — 9. Pont sur l'Euphrate. — 10. Temple de Mardouk. — 11. Maison sacrée des grands prêtres. — 12. Quartier de la porte de Lugalgirra. — 13. Quartier de Nuchar. — 14. Cimetière. — 15. Temple de Belit-Nina. — 16. Temple d'Adad. — 17. Maison des morts. — 18. Temple de Schemsch. — 19. Temple de Gula. — 20. Temple de Ninurta. — 21. Quartier de Tuba. — 22. Quartier de Schachrina. — 23. Porte d'Ishtar. — 24. Porte de Sin. — 25. Porte de Mardouk. — 26. Porte de Zababa. — 27. Porte d'Enlil. — 28. Porte d'Oursch. — 29. Porte de Schemsch. — 30. Porte d'Adad. — 31. Porte de Lugalgirra. — 32. Quartiers de Rachimou, d'Ourschac-carabi, et de Checheurou.

fendue par une première enceinte constituée par un mur double (en cas de chute du premier, les défenseurs se repliaient sur le second), ceinturé d'un large fossé d'eau. De grosses tours carrées, disposées régulièrement, étaient autant de châteaux forts prêts à repousser les assaillants. Une seconde enceinte longeait le fleuve jusqu'à la résidence d'été de Nabuchodonosor et englobait une vaste superficie non bâtie, dans laquelle des jardins assuraient, en cas de siège prolongé, la nourriture aux assiégés.

Ces travaux étaient considérés comme l'une des Merveilles du Monde et, en dépit des affirmations exagérées des auteurs antiques (murs de 100 mètres de hauteur, développement de la muraille de 90 km, surface de la ville de 500 km carrés !), les chiffres réels sont encore remarquables : hauteur des murs : 30 mètres, épaisseur : entre 8 et 12, développement général : plusieurs dizaines de kilomètres. Ce qui n'est quand même pas mal, surtout si l'on considère que ces constructions étaient pleines !

Cette muraille assurait à Babylone l'invincibilité et la ville ne fut conquise que par trahison. Deux fois seulement, les Perses réussirent, en effet, à l'investir : Cyrus (en 538 avant J.-C.) y pénétra, en suivant le lit de l'Euphrate dont il était parvenu à détourner le cours des eaux, et Darius (28 ans plus tard) la soumit, grâce à des complaisances et des complicités parmi les Babyloniens.

De grands boulevards découpèrent Babylone en quartiers et aboutissaient aux 8 portes principales, fermées par de lourds panneaux d'airain. Au nord, la porte dédiée à la déesse Ishtar (déesse de la fécondité), était suivie d'un long

couloir, décoré de lions en brique émaillée (il y en a un au Musée du Louvre), qui conduisait à la Voie processionnelle, se terminant au Temple de Mardouk.

Non loin de ce dernier, s'élevait une autre Merveille du Monde : la Ziggou-

Londres et Paris, Babylones modernes !

● Le « Larousse » en sept volumes consacre plus de cent vingt lignes à Babylone, et notamment ces définitions dites « littéraires » :

● « Babylone, y peut-on lire, fut souvent en guerre avec le peuple juif, qui y passa les soixante-dix années de la Captivité ; les Ecritures en parlent comme d'un foyer de corruption et d'idolâtrie. »

● « Lorsque l'on dit d'une grande ville « c'est Babylone ! » cela signifie que la ville en question est minée par la décadence... Ainsi, les protestants baptisèrent-ils les grands centres de concentration humaines comme Londres et Paris où, est-il écrit, « ... le raffinement des civilisations engendre fatalement, dans certains milieux, la corruption des mœurs... »

rat (ou Tour de Babel), au sommet de laquelle les prêtres célébraient le culte du feu. Ses dimensions, qui avaient été singulièrement gonflées par les Anciens — surtout en ce qui concerne sa hauteur — étaient en réalité assez modestes, puisque sa basse carrée était de 96 m et que sa hauteur ne devait pas dépasser la centaine. Mais ce

qui est exact, c'est que tous ces édifices étaient construits suivant les règles des nombres sacrés (consignées dans la tablette de l'Esagil).

A côté de ces grands temples, s'élevaient aux carrefours, le long des rues ou sur de vastes esplanades «... 53 temples de Grands Dieux, 55 chapelles de Mardouk, 300 chapelles de divinités terrestres, 600 de divinités célestes, 180 autels pour la déesse Ishtar, 180 pour les Dieux Nergal et Adad et 12 autels pour les différents dieux... ». C'est une des célèbres tablettes cunéiformes de l'époque qui l'affirme.

Par la porte d'Ishtar, on accédait au palais de Nabuchodonosor et à la troisième Merveille du Monde babylonienne : les fameux « Jardins Suspendus ». Construits par le souverain pour une de ses femmes, qui regrettait les sites pittoresques de sa Médie natale, ils étaient constitués par des terrasses successives, reposant sur des murs de 6 mètres d'épaisseur, couverts par d'énormes blocs de pierre monolithes, sur lesquels on avait déposé des plaques de plomb pour éviter les infiltrations et une bonne épaisseur de terre qui autorisait toutes sortes de cultures. D'énormes arbres poussaient dans ces massifs artificiels, donnant à l'étranger qui passait au loin l'impression qu'ils étaient effectivement suspendus dans le ciel.

Sur la rive gauche de l'Euphrate, s'élevait une ville nouvelle, reliée à l'ancienne par un grand pont, dont les piles mesuraient à la base environ 20 mètres sur 10, et dont le tablier amovible était enlevé tous les soirs. Babylone, au temps de sa splendeur, comptait près d'un demi-million d'habitants mais, au début de l'ère chrétienne, l'écriture cunéiforme et la langue akkadienne étant tombées dans l'oubli, la ville fut délaissée. Elle ne conservait plus entre ses murs qu'une colonie juive d'une vingtaine de milliers d'individus. Cette colonie subsista jusqu'au XI^e siècle. Désertée totalement à cette époque, elle perdit jusqu'à son nom.

Babylone, jamais détruite, disparut néanmoins peu à peu de la carte. Ses édifices furent exploités comme des carrières et la grande cité de la confusion des langues s'effaça de la face du globe en alimentant de ses immenses matériaux presque toutes les capitales modernes de la vallée de l'Euphrate et du Tigre.

VOIR PAGES SUIVANTES



Roi de Babylone en tenue légère estivale accompagné d'un serviteur porte-parasol.



Roi de Babylone en grande tenue sacerdotale, suivi d'un prêtre chasse-mouches.

babylone

Au pied des mont Zagros dont la ligne effrangée s'estompe dans le lointain (1), coulent le Tigre (2) et l'Euphrate (3 et 4). Un pont monumental (5) relie la Ville nouvelle à la Ville ancienne et, pour éviter toute surprise en temps de guerre, un corps spécialisé enlève tous les soirs son tablier de cèdre. L'enceinte fortifiée, revêtue d'un badigeon criard, englobe la totalité de la ville construite (6, 7, 8, 9). La Tour de Babel (10) se dresse, non loin du massif Temple de Mardouk (11), point de départ et d'arrivée de toutes les processions et manifestations officielles et religieuses. Au pied de ces grands édifices s'étendent les quartiers de Suse (12) et Kummari (13), ainsi que de Kallab (14). Plus près encore est groupée la ville intérieure, centre des affaires (15). Le long de l'Euphrate, on aperçoit les Jardins Suspendus (16), jouxtant la citadelle (17). Au pied de celle-ci, se déroule une des processions que les Babyloniens accomplissaient à longueur d'année.





Dans un premier bateau (monté sur roues), tiré par des esclaves (prisonniers de guerre), a pris place l'effigie de Mardouk veillée par quatre grands-prêtres (18); elle est suivie immédiatement par le char personnel du roi de Babylone (19), entraîné par trois coursiers; puis viennent deux autres bateaux sur roues (20 et 21) avec les effigies de Shamash (le Dieu-Soleil) et Adad. De hauts fonctionnaires ont profité du passage du cortège royal pour hisser sur la berge une énorme statue de pierre (taureau ailé) (22) venant des lointaines carrières de pierres de la montagne. L'énorme statue a navigué sur un radeau, flottant grâce à ses peaux de bêtes et à ses autres gouffres pincées sur tout son pourtour. Plusieurs centaines d'esclaves la hissent péniblement sur des rondins (23, 24). Bien en vue également du souverain, une expédition effectue un retour triomphal. Une galère de combat (25), chargée de soldats et tirant un « kelek » — radeau soutenu par des outres — chargé de prisonniers et de butin (26), négocie son entrée dans l'arsenal royal. D'autres keleks (27) s'apprentent à décharger leurs prises. Un vaseau rond (transport de troupes dont l'équipage amène la voile (28) vient de débarquer un contingent de guerriers (29), et le général en chef de l'expédition (30) surveille sur une butte le bon déroulement des opérations. Non loin de lui, un officier d'état-major (31) reçoit les secrétaires royaux venus prendre note du récit de l'expédition; l'un d'eux écrit au stylet sur de la glaise en cunéiforme (33), alors que l'autre transcrit sur un parchemin, avec une plume, en araméen (32). Le général en chef dépêche l'un de ses officiers (34) accompagné de deux lanciers (35 et 36) au palais royal afin de faire le rapport des opérations à son souverain. Au pied de la citadelle veillent des mercenaires grecs (37), cependant que, sur la droite, un cavalier groupe les premiers prisonniers débarqués, provenant de toutes les régions frontalières à la limite desquelles s'étend la suprématie babylonienne; parmi ceux-ci, Grecs (38), Thraces, Arméniens, Phrygiens (39), Sarmates, Scythes, Indiens (40).

Pilote



LA FAMILLE

La merveilleuse histoire du professeur

M. Fenouillard (Jean Richard) et son épouse (Sophie Desmarets) regardent étonnés le numéro de « Pilote » que leur présente leur metteur en scène Yves Robert, et qui doit bien les changer du « Petit Français Illustré » d'autrefois. (Photo B. Iskender.)

La Famille Fenouillard est l'ancêtre de nos bandes dessinées, de celles que les Américains appellent « comics » même lorsqu'elles content une histoire dramatique.

Les aventures du paisible commerçant de Saint-Rémy-sur-Deule (Somme Supérieure), de son épouse et de ses deux filles ont été imaginées par un très docte professeur sorti de l'Ecole Normale en même temps que le futur Mgr Baudrillort.

Il professait à Condorcet où il enseignait les Mathématiques. Cela ne l'empêchait pas de déborder de fantaisie et de cultiver le calembour. Il imagina plusieurs personnages comiques tels : le Savant Cossinus, le Sapeur Camembert et la Famille Fenouillard qui parurent dans « Le Petit Français Illustré », un des précurseurs lointains de « Pilote ». Il signait ses textes et ses dessins d'un simple prénom, Christophe, ce qui était logique étant donné qu'il se nommait Colomb.

Un jour un inspecteur d'Académie protesta auprès du recteur :

— C'est inconcevable, M. le Recteur, le Professeur Colomb n'est qu'un vulgaire caricaturiste. Savez-vous que c'est lui l'auteur de la Famille Fenouillard ?

Et le Recteur répliqua :

— La Famille Fenouillard ! Voilà un livre que je voudrais avoir écrit.

Lorsqu'il prit sa retraite, il entra chez son éditeur Armand Colin, où il publia, non seulement, des romans comiques mais de très sérieux ouvrages scolaires. Lorsqu'il eut 75 ans, le directeur de la librairie lui fit savoir que, par faveur spéciale, il avait le droit d'utiliser, pour monter à son bureau, l'ascenseur hydraulique. Il répondit en demandant que cette permission lui soit accordée avec effet rétroactif à dater du 1^{er} janvier...

Aujourd'hui, au cinéma, la Famille Fenouillard retrouve une nouvelle jeunesse. Grâce à Yves Robert, réalisateur habile et spirituel, tout l'humour de Christophe va revivre sur nos écrans. L'adaptation a été faite avec tact et fidélité. Les meilleurs gags du « prof de Maths » ont été transposés sans la moindre déformation.

Certaines scènes évoquent Mack Sennett, un autre grand spécialiste du rire. Jean Richard n'a eu qu'à se laisser pousser un collier de barbe pour être un Fenouillard criant de vérité, et Sophie Desmarets est une charmante — bien qu'autoritaire — Mme Fenouillard.

Il fait bon rire. Les occasions, aujourd'hui, n'en sont pas fréquentes. Accueillons donc avec joie le bonnetier de Saint-Rémy-sur-Deule (Somme Supérieure) et sa turbulente famille.



Se trouvant au Havre, les Fenouillard visitent un transatlantique. Dans une salle, Agenor découvre une grosse barre et une grosse roue. Il enfourche la barre de fer qui, aussitôt, se met lentement, mais avec régularité... en marche.



Délivré, M. Fenouillard sent vaciller son intelligence. Une seule chose surnage dans ce naufrage momentané de sa raison : c'est un profond mépris pour tout ce qui touche à la mécanique moderne.



Le navire a pris le large, emmenant la famille Fenouillard : « Nautonier, s'écrie Agenor, pourquoi votre bateau danse-t-il de si singulière façon ? » Madame titube, Monsieur vacille, ils blémissent.



Au Japon, M. Fenouillard, arrêté « pour crime de lèse-majesté », est condamné à se faire hara-kiri. Le supplice ne devant avoir lieu que le lendemain, le malheureux s'exerce à se perforer l'abdomen avec les instruments les plus divers.



M. Fenouillard et sa famille sont entraînés jusqu'au village, tandis que le sorcier, le visage dissimulé sous un masque grimaçant, prononce quelques paroles que les visiteurs prennent pour un discours de bienvenue. On place Agenor sur le plateau d'une lourde balance. Fenouillard est inquiet !

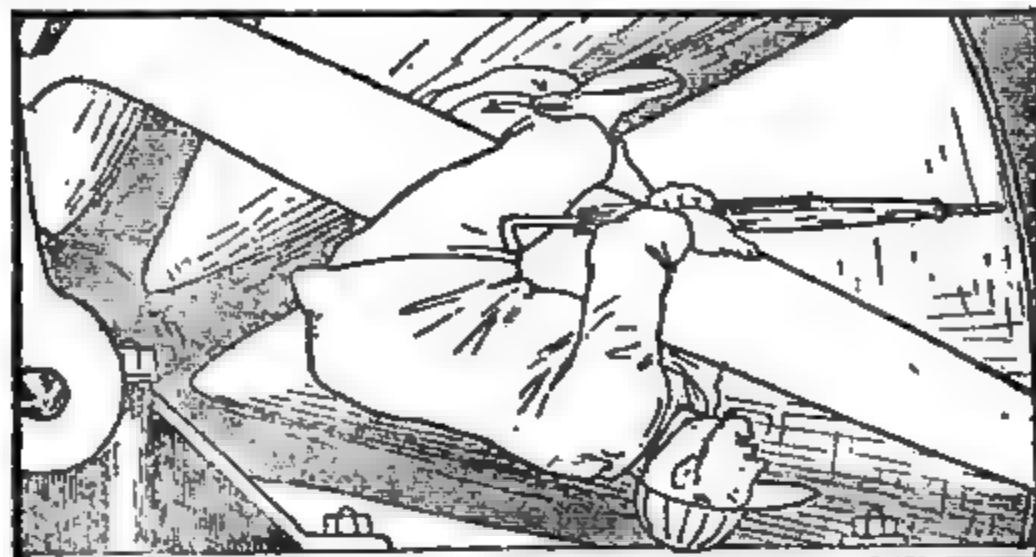
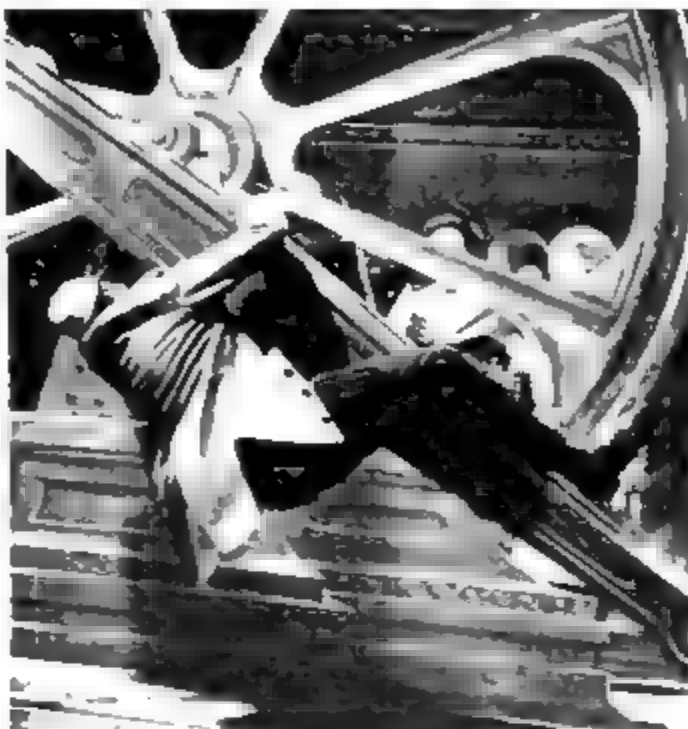


FENOULLARD

Colomb retrouve une seconde jeunesse grâce au cinéma...



La vitesse augmente. Mme Fenouillard lui recommande de ne pas faire tomber sa casquette dans le cambouis. Agenor émet cet aphorisme qu'en toutes circonstances, on reconnaît les femmes économes. La vitesse s'accroît. S'arrêtera-t-elle jamais?



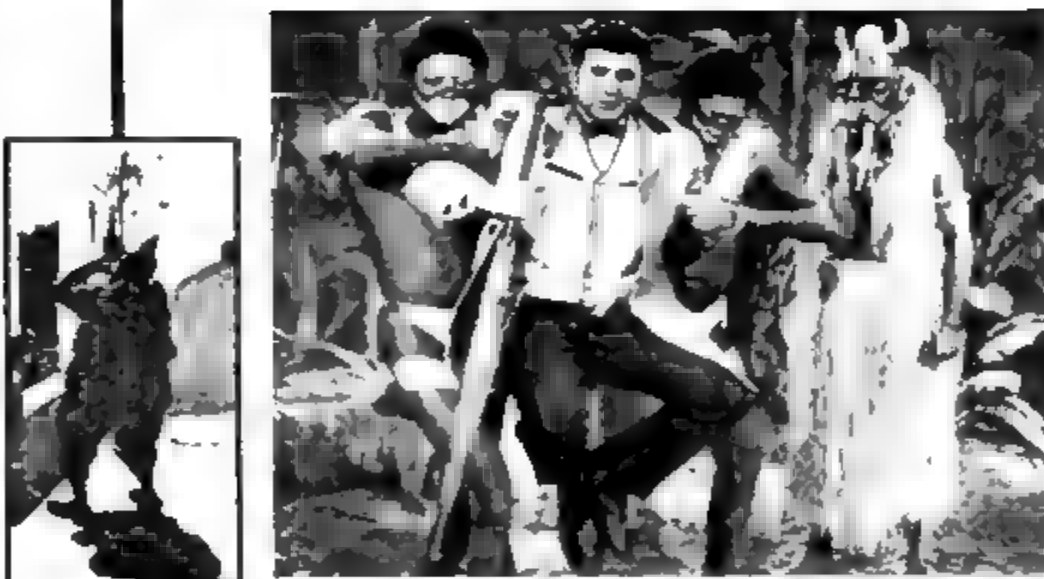
La vitesse continuant à s'accroître, M. Fenouillard, qui ne sait pour combien de temps il est fixé à la bielle, cherche à varier ses positions. La vitesse devient énorme; il commence par moins admirer la mécanique moderne, tandis qu'il exécute des entrechats variés autant qu'involontaires. (Dessin de Colomb.)



« Nous allons en Amérique! Ce n'est pas Dieu possible! » Et l'officier en second qui, flegmatique, se tient au pied de la passerelle, réplique: « Bédame! Si! A moins qu'avant d'arriver, la coquille n'ait coulé à pic! » Les navigateurs malgré eux, accablés par ce dernier coup du sort, s'évanouissent en criant: « Christophe Colomb, sois définitivement maudit... »



Mais Mme Fenouillard, bonne épouse, en dépit de son caractère autoritaire, ourdit un mystérieux projet. Le garde, qui est de faction devant la prison de papier, est mis hors de combat...



Puis, c'est l'Océanie. Après de multiples avatars, les Fenouillard sont abandonnés sur une île que l'on croit déserte. Hélas, elle est habitée par des « Papous » cannibales, ce qui n'arrange rien. Mais les Fenouillard ne s'en doutent pas!



Mais, c'est le miracle. Les Papous croient voir en M. Fenouillard l'homme qu'une prophétie leur annonçait comme devant faire leur bonheur. M. Fenouillard est élu Grand Esprit!



Yves Robert invente un gag "à la Colomb"

C'est enfin le retour à Saint-Rémy-sur-Denis. Dès sa sortie de la gare, M. Fenouillard est le héros d'un gag qui ne fut pas imaginé par Christophe, mais qui est célèbre dans le monde entier puisqu'il fut le thème d'un des tout premiers films tournés: « L'arroseur arrosé. » Ce n'est peut-être pas très nouveau, mais, comme le poau de banane ou la tarte à la crème, cela déclenche toujours les rires, inexorablement.



LES PINKERTON PREMIERS DÉTECTIVES "IN THE WORLD"

DE NOTRE
CORRESPONDANT AUX U.S.A.
FRANK MURRAY

2 - Pinkerton contre les Molly Maguire

Max Shinburn est un cambrioleur de banque assez extraordinaire. Doué d'une incroyable ingéniosité, il est le seul homme qui, en 30 ans, ait réussi à échapper une fois aux Pinkerton. Fils d'un riche banquier, il sort de l'Université et parle 5 langues. Il se met à étudier les serrures, ne tarde pas à devenir un expert et invente un petit compteur grâce auquel on peut découvrir la combinaison de n'importe quelle fermeture. Encore faut-il accéder jusqu'au coffre, plusieurs fois de

est déjà loin ! Il a pris le paquebot pour l'Europe, a acheté un titre de noblesse. Devenu le baron Shindell, il vécut riche et respecté et mourut... tout bonnement dans son lit !



L'Agence Pinkerton ne pourchasse pas seulement de dangereux criminels ou d'audacieux voleurs. Elle s'attaque également à de puissantes organisations terroristes, semblables à la « Mano

sémouvoir. On fait appel à la troupe qui dispose de nombreuses sentinelles. Chaque matin, on trouve plusieurs de celles-ci mortes, assassinées. Enfin, un jour, le Président d'une des plus grandes mines, M. William Hart, est tué par l'explosion d'une bombe. Intolérable ! Alors, on expédie à Chicago un télégramme à la fameuse Agence Pinkerton, en priant son Directeur de se charger de l'affaire.

Pinkerton, après avoir étudié le dossier, décide qu'un homme seul

tructions reçues, le détective reste avec ses nouveaux compagnons tout le temps nécessaire pour recueillir le maximum d'informations. Il s'agissait de réussir, ou d'y rester.

Et le brave James Mac Parland réussit. Mais au prix de quels sacrifices ! Il doit boire tant de mauvais whisky et trinquer sans répit avec les mineurs qui se réunissent dans des cabarets sordides, dans chacun des vingt villages dispersés dans la région, qu'il perd ses dents et que ses cheveux tombent. Il doit porter perruque ! Pendant des semaines, il poursuit ses recherches, sans obtenir le moindre succès tant les « Molly Maguire » sont prudents. Enfin, après plusieurs mois d'attente, grâce à sa faconde et à sa jovialité et aussi grâce aux batailles gagnées à coups de poing, il parvient à se faire admettre dans l'organisation. Au cours de la cérémonie d'initiation, il est marqué au fer rouge et reçoit le titre de « body master », ou sergent. Plusieurs fois, il est désigné pour participer à des expéditions punitives. Il réussit à les éviter en s'enivrant jusqu'à rouler sous la table.

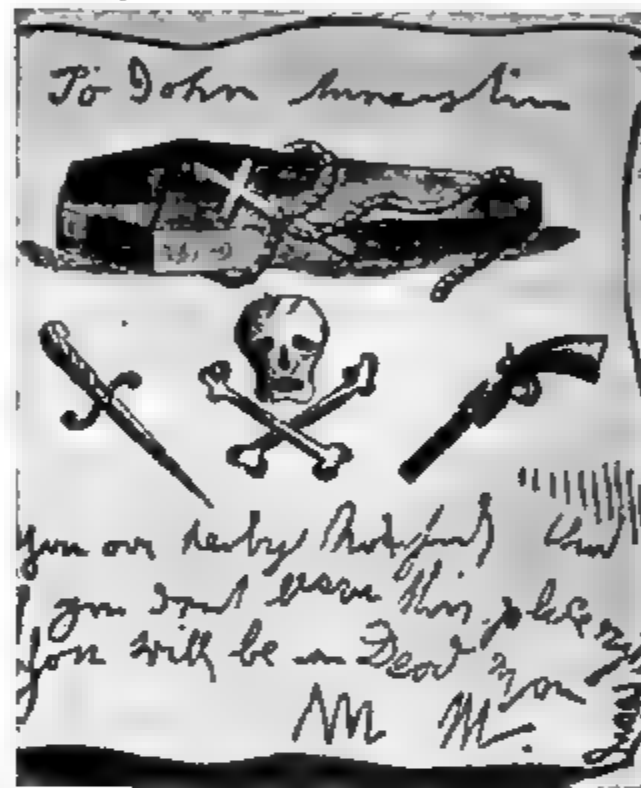
Cette existence infernale, James Mac Parland la mène jusqu'au jour où il a en main tous les éléments voulus. Grâce à lui, et à lui seul, les chefs de la redoutable bande sont arrêtés. Plusieurs sont condamnés à la pendaison, d'autres à des peines sévères de bagnes. Quant à James Mac Parland, il est dans un état pitoyable. Sa santé est fortement ébranlée. Il meurt quelques mois plus tard.

C'est là un héroïque exemple de la ténacité des Pinkerton.

LA SEMAINE PROCHAINE :
L'ÉTRANGE LITTLE ADAM WORTH



Une vieille image populaire américaine, semblable à celles d'Epinal, montrant James Mac Parland aux prises avec ses nouveaux camarades dans un cabaret louche de Pennsylvanie.



Un mystérieux billet avertissait les victimes de leur condamnation à mort.

suite, ce qui complique les choses pour un cambrioleur. Mais pour lui, qui n'a pas son pareil pour fabriquer des fausses clefs, c'est là un jeu d'enfant ! Ainsi une nuit, il pénètre dans la New Windsor Bank à Maryland, dans le Missouri. Hélas, trahi par un ami, il est démasqué par l'inspecteur Young, chef des détectives de New York. Il réussit à lui fausser compagnie, mais, arrêté enfin, il est emprisonné à Concord et condamné à 10 ans de bagnes. Avec une pomme de terre, Max Shinburn prend l'empreinte de la serrure de sa geôle, fait une clef avec une cuiller, ouvre la grille et parvient à s'échapper... Il dérobe 50 000 dollars dans une autre banque et les Pinkerton, alertés, se mettent à sa recherche et l'appréhendent. On lui met les menottes, on l'enferme dans une chambre d'hôtel en attendant le train. Quand on revient le chercher, il a disparu. On trouve, par terre, son épinglé de cravate, tordue, et les menottes ouvertes.

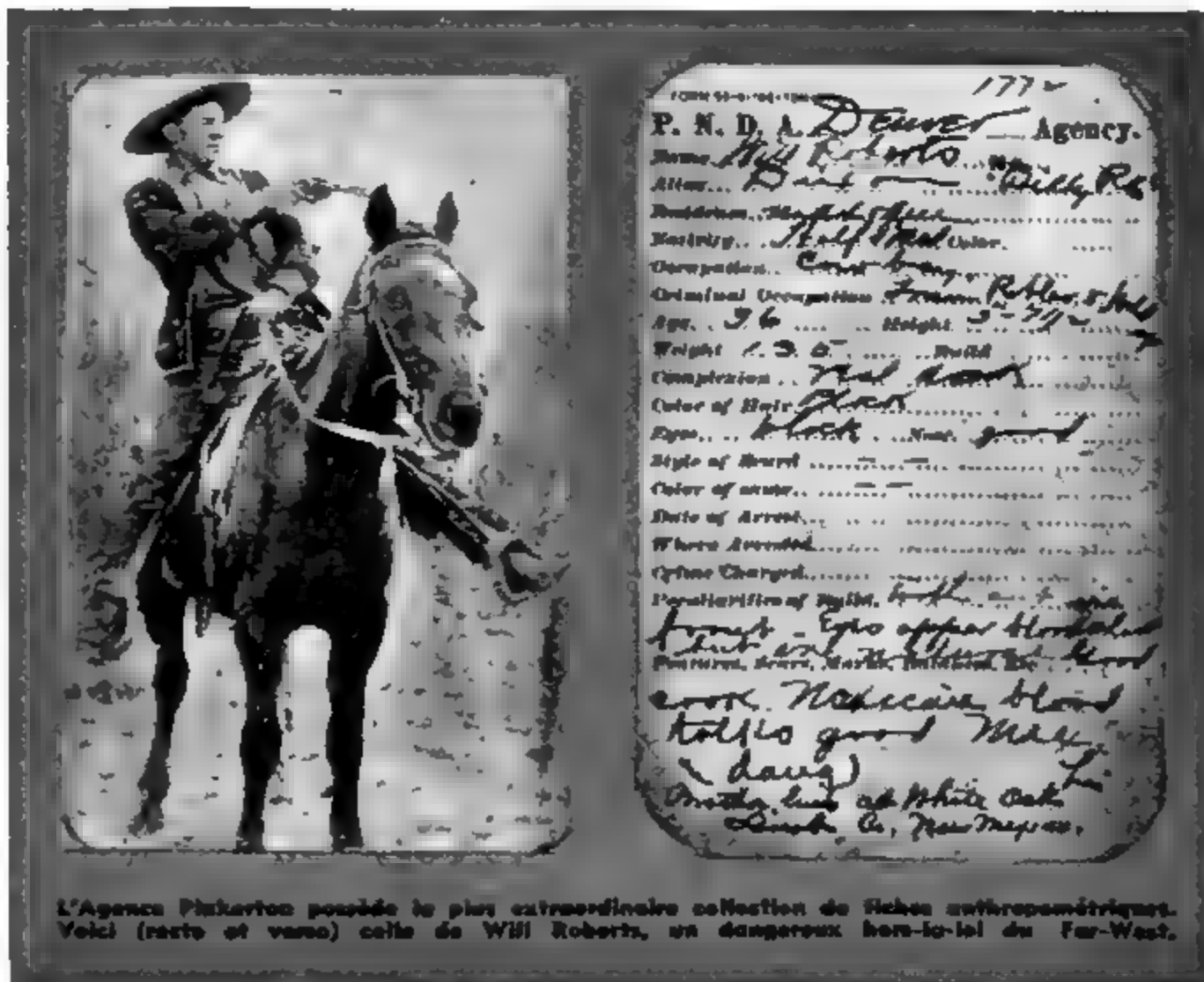
En 1869, Max Shinburn frappe un grand coup. Il loue un sous-sol, juste au-dessous de la National Ocean Bank, y installe les bureaux d'une fictive Compagnie d'Assurances. Un samedi après-midi, Shinburn abaisse les stores des fenêtres grillagées, fait un trou dans le plafond. Sans trop de difficultés, il vient à bout du coffre-fort monumental de la Banque et dérobe 786.879 dollars (soit plus de 4 millions de francs de l'époque). C'est seulement le lundi matin, à l'ouverture des bureaux que l'on s'aperçoit du vol. Mais le cambrioleur

Negra », la Main Noire, importée de Sicile par les émigrants italiens. La lutte la plus célèbre, inscrite sur le palmarès des Pinkerton, est celle qui dura pendant plus d'une année contre une association irlandaise, les « Molly Maguire ». Molly Maguire est un nom de femme irlandaise. Les membres de la Société étaient ainsi appelés car ils avaient l'habitude, pour se rendre méconnaissables, de se déguiser en femmes, avec de grands chapeaux ou bonnets qui dissimulaient le visage. On les appelait aussi les « Ribbon Men », c'est-à-dire « les Hommes aux Rubans ».

A ses débuts, cette confrérie est une œuvre de bienfaisance destinée à aider les Irlandais dans la gêne et le besoin. Mais dans un pays minier, parmi des hommes rudes et endurcis par un métier harassant, elle ne tarde pas à dégénérer. Sitôt après la guerre de Sécession, comme après tous les conflits, l'industrie connaît une période critique. De nombreuses usines renvoient leurs ouvriers. Lorsqu'elles congédient les Irlandais, ces garçons à la tête chaude se révoltent ! Un certain Mac Coy, véritable crapule sans foi ni loi, se fait élire, par la foule des mineurs mécontents, Président des « Molly Maguire ». Alors, les violences commencent. On tue, tout d'abord, quelques malheureux mineurs gallois ou polonais ; mais cela ne fait guère de bruit. Les victimes sont enterrées et l'on n'en parle plus ! Avec une consternante régularité, des chefs d'équipe font des chutes mortelles dans les puits de descente. Les directeurs commencent à

peut venir à bout de ce cas délicat. Il désigne une de ses plus jeunes recrues, un petit Irlandais loquace et obstiné, bagarreur et brave, un certain James Mac Parland.

James Mac Parland prend le train pour la Pennsylvanie, s'installe en plein pays minier et ne tarde pas à devenir ami avec la plupart des chefs des « Molly Maguire ». Conformément aux ins-



L'Agence Pinkerton possède la plus extraordinaire collection de fiches anthropométriques. Voici (recto et verso) celle de Will Robert, un dangereux hors-la-loi du Far-West.



Michel TANGUY

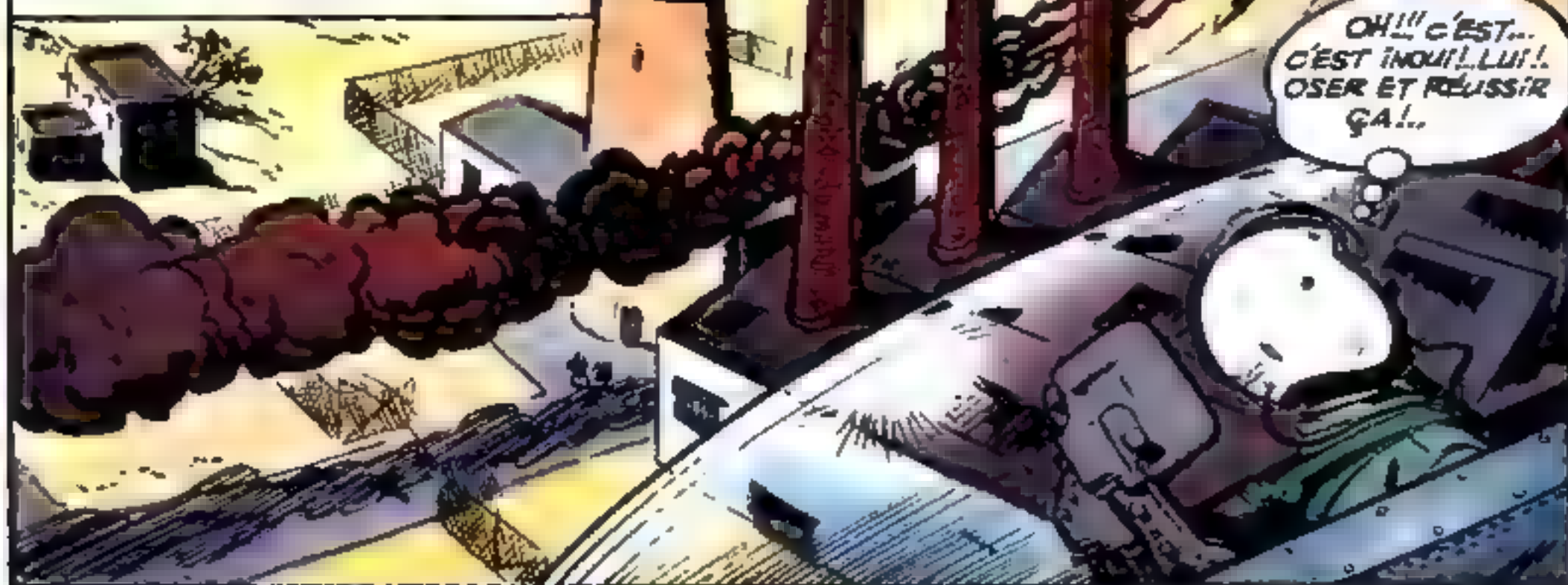


DESSINS : UDERZO

TEXTE : J.M. CHARLIER

RESUME. — L'avion de Saint-Hélér est en perdition au-dessus de Meknès. Le pilote refuse héroïquement de sauter pour éviter que son appareil s'écrase sur la ville.

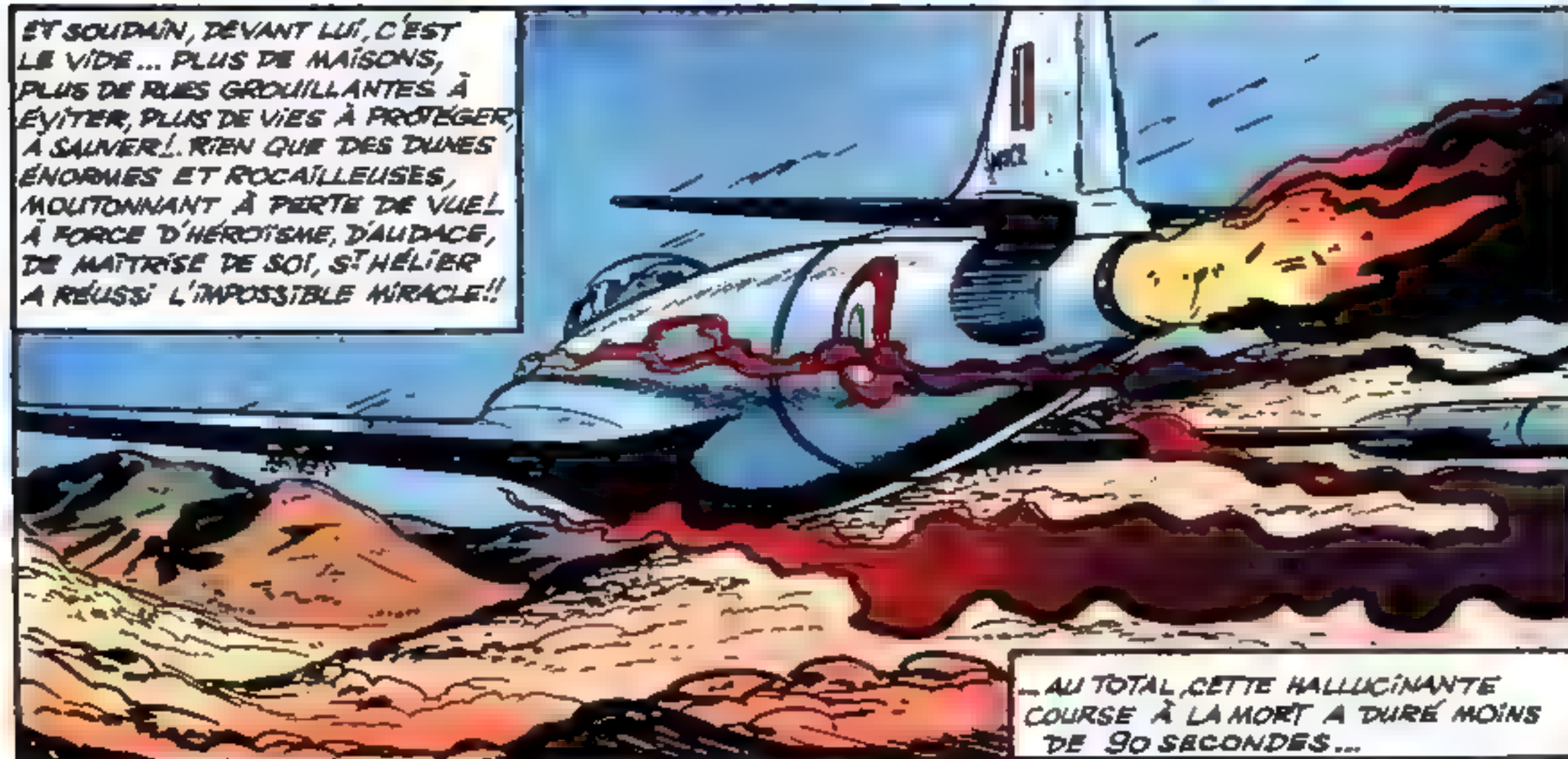
AVEC UNE MAESTRIA DE TRÈS GRAND PILOTE, ST-HÉLIER, EFFRAYANT DE SANS-FROID, A BRUTALEMENT BASCULÉ SON AVION SUR LA TRANCHÉE. ET LE T-33 PASSE, PLONGE ENTRE LES OBSTACLES, SON AILE BASSE FROLANT LES TOITS...



INSTANTANÉMENT, SAINT-HÉLIER A REDRESSÉ... À QUELQUES MÈTRES DU SOL, SON AVION SAUTE LES DERNIERS GOURBIS, LES DERNIERS ENDOSS...



ET SOUDAIN, DEVANT LUI, C'EST LE VIDE... PLUS DE MAISONS, PLUS DE RUES GROUILLANTES À ÉVITER, PLUS DE VIES À PROTÉGER, À SAUVER! RIEN QUE DES DUNES ENORMES ET ROCAILLEUSES, MOUTONNANT À PÉRTE DE VUE, À FORCE D'HÉROÏSME, D'AUDACE, DE MAÎTRISE DE SOI, ST-HÉLIER A RÉUSSI L'IMPOSSIBLE MIRACLE!!

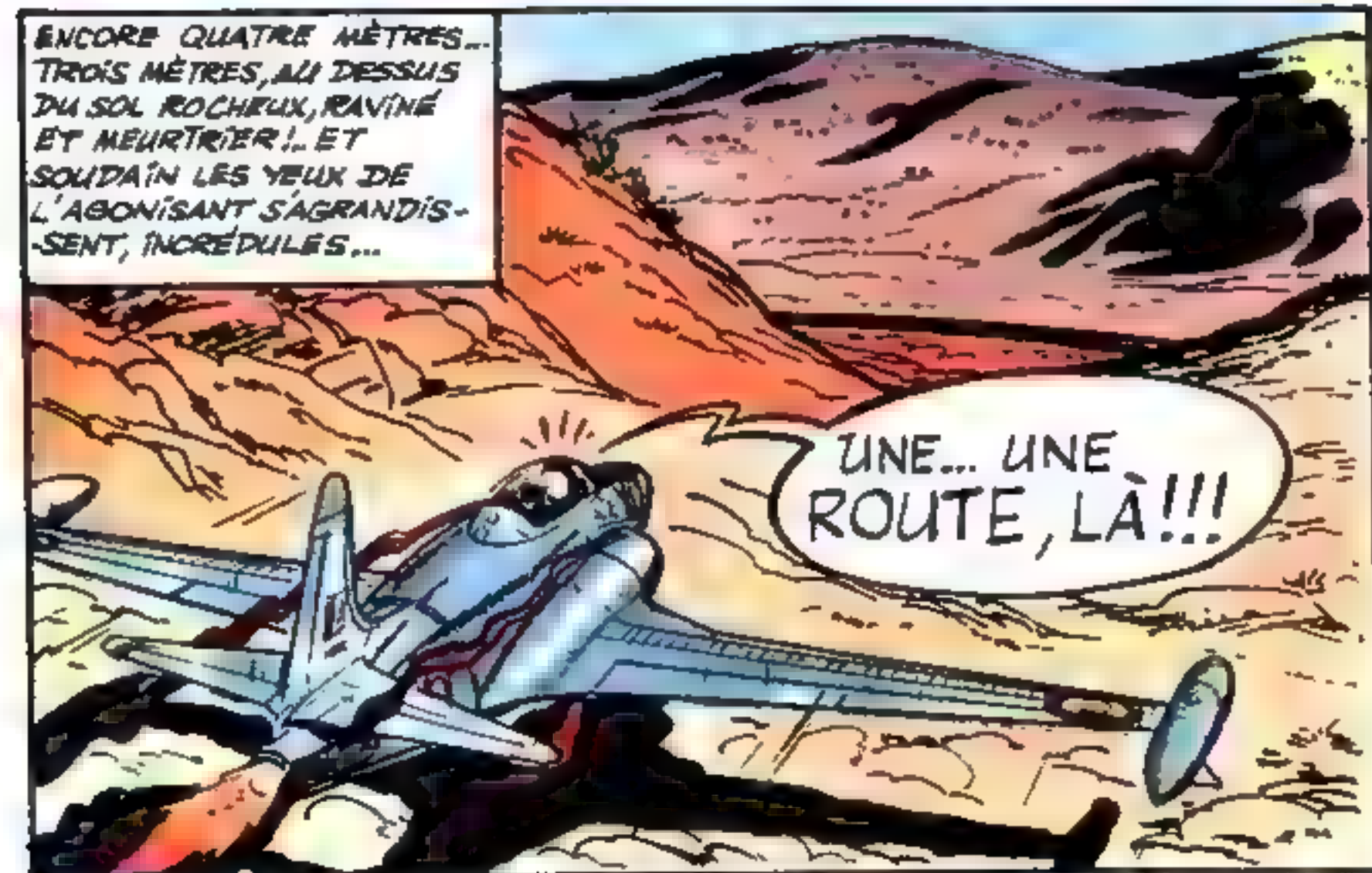


— AU TOTAL, CETTE HALLUCINANTE COURSE À LA MORT A DURÉ MOINS DE 90 SECONDES...

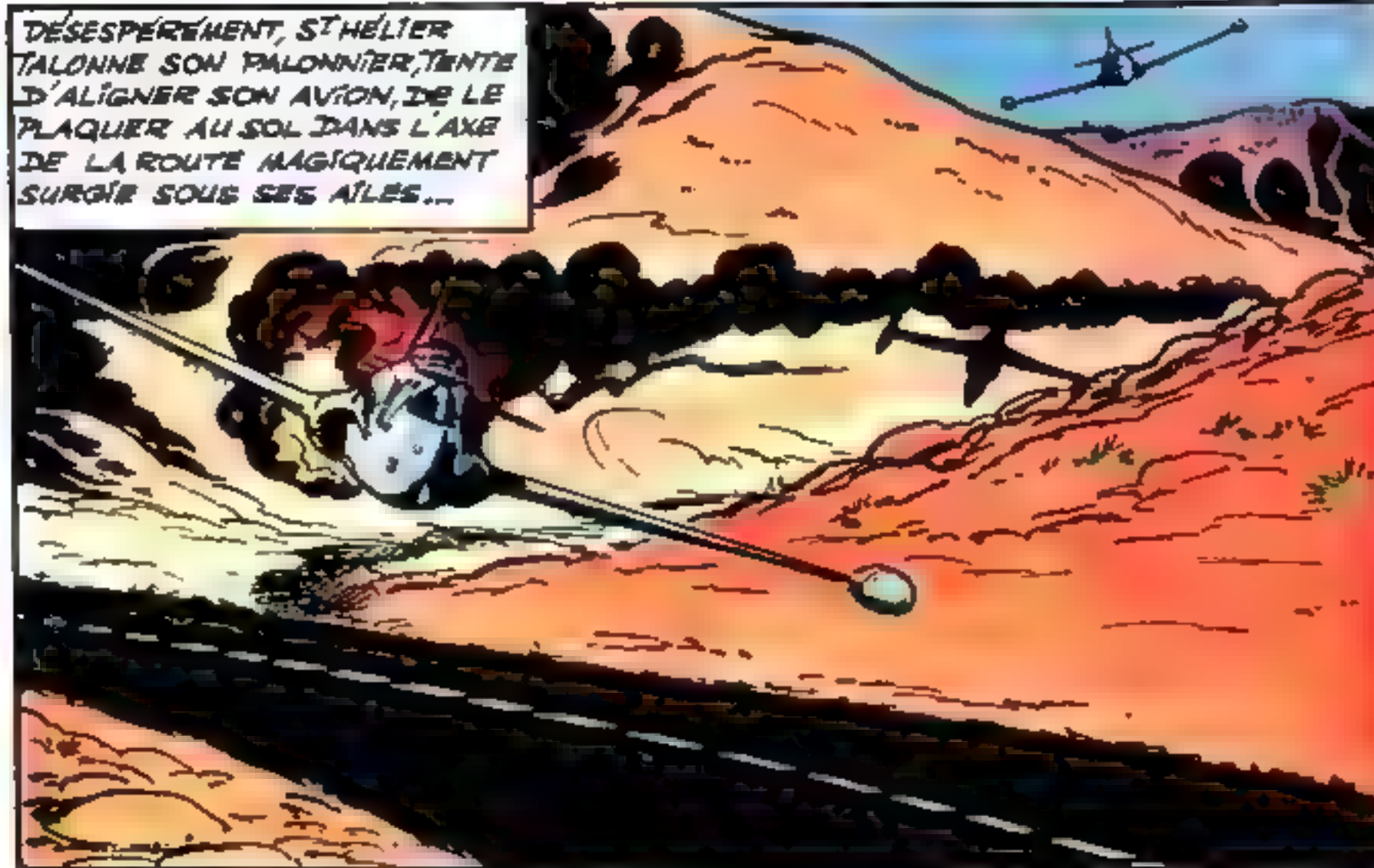
ALLO!! LAVERDURE!! C'EST FINI!! CE N'EST PLUS QU'UNE QUESTION DE SECONDES MAINTENANT, AVANT LE "CRASH", L'EXPLOSION! MAIS JE... JE NE ME SERAI PAS SACRIFIÉ EN VAIN! MICHEL POURRA ÊTRE FIER DE MOI!! ADIEU!



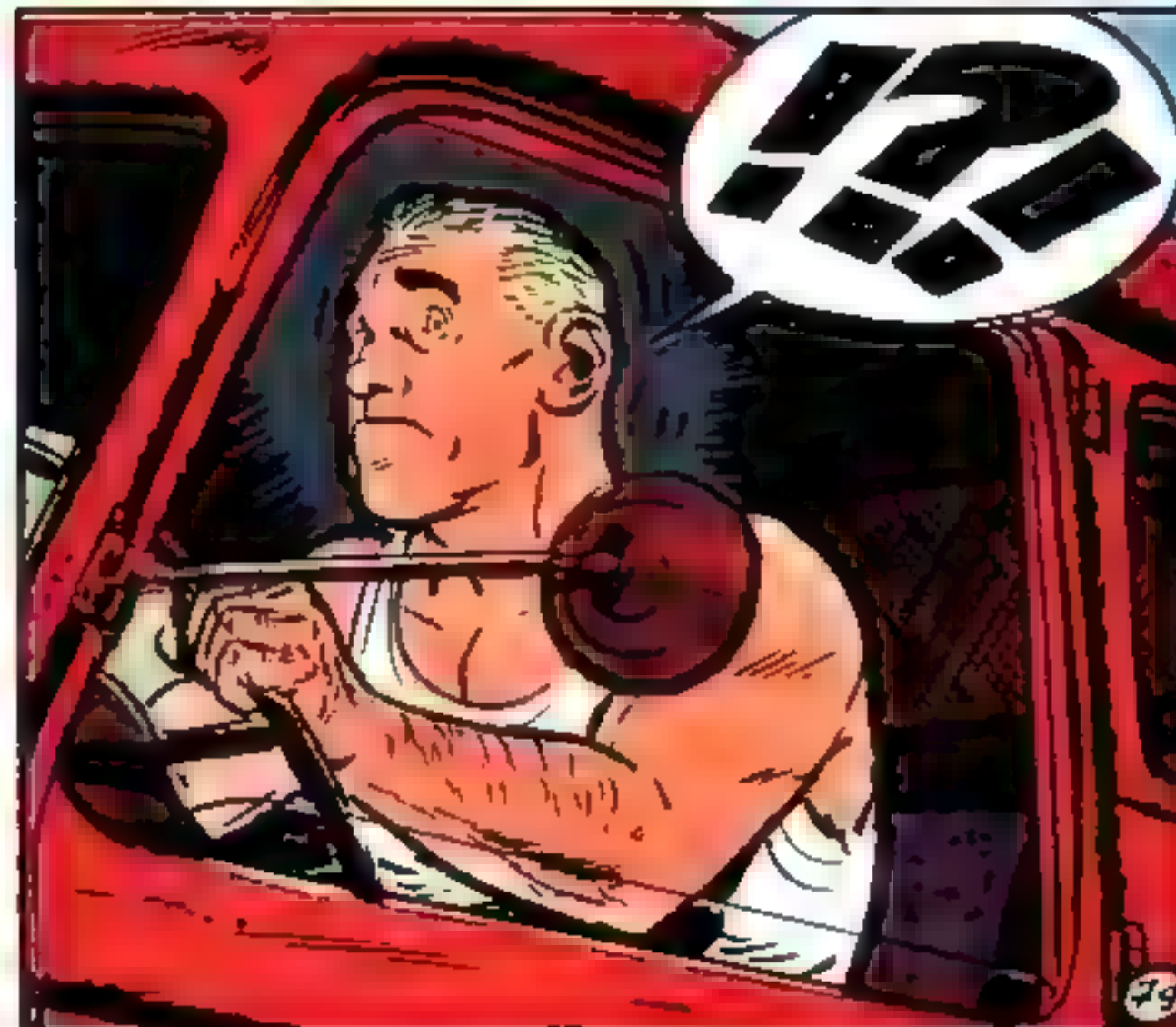
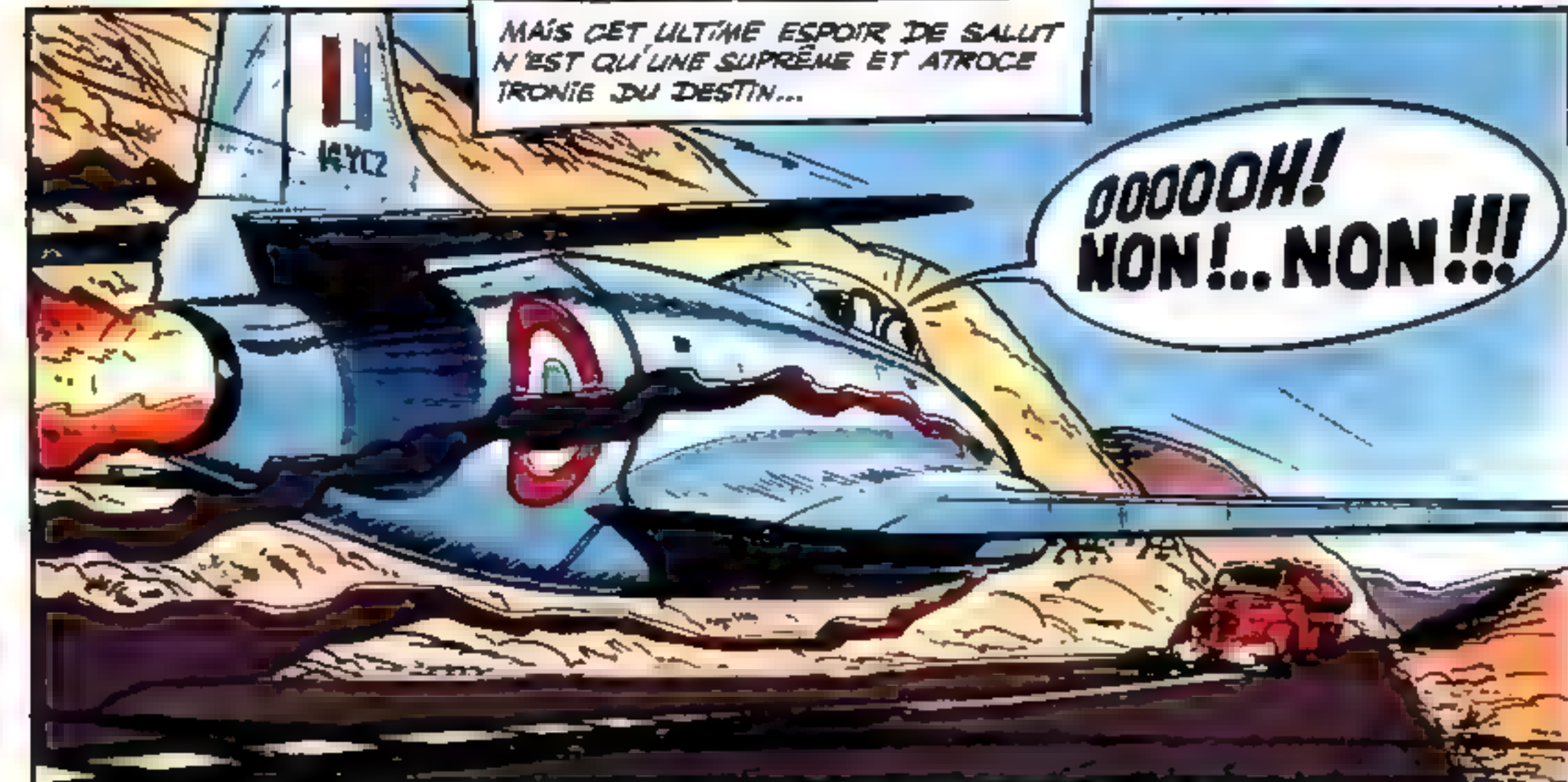
ENCORE QUATRE MÈTRES... TROIS MÈTRES, AU DESSUS DU SOL ROCHUEUX, RAVINÉ ET MEURTRIER! ET SOUDAIN LES YEUX DE L'AGONISANT S'AGRANDISSENT, INCREDULES...

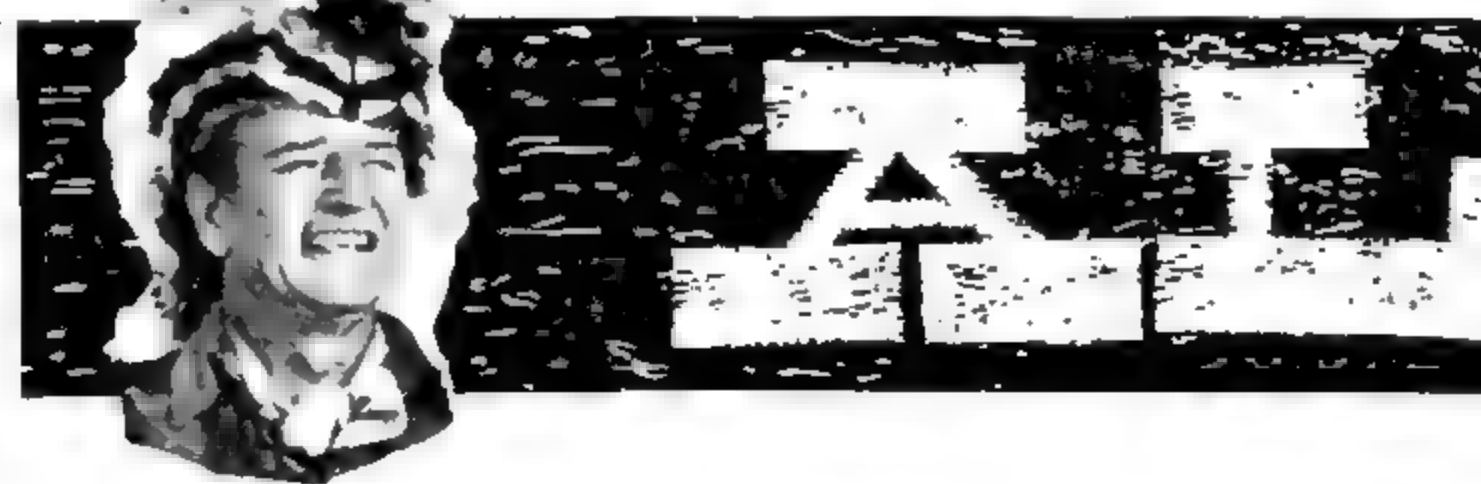


DÉSÉPÉRÉMENT, ST-HÉLIER TALONNE SON PALONNIER, TENTE D'ALIGNER SON AVION, DE LE PLAQUER AU SOL DANS L'AXE DE LA ROUTE MAGIQUEMENT SURGIE SOUS SES AILES...



MAIS CET ULTIME ESPOIR DE SALUT N'EST QU'UNE SUPRÊME ET ATROCE TRONIE DU DESTIN...





RESUME. — Février 1836. Le général Santa Anna, président du Mexique, s'avance, à la tête d'une armée nombreuse et bien équipée, vers San Antonio de Bexar, à la frontière du Texas. Commandée par le colonel Travis et Jim Bowie, la petite garnison américaine, qui manque de tout, a entrepris d'aménager l'ancienne mission fortifiée d'Alamo, où elle compte se retrancher. L'espoir prend un nouvel essor avec l'arrivée à Bexar du célèbre héros David Crockett et d'une poignée de volontaires. Mais le vieux Mexicain Veedor Bustamante suit le déroulement des événements avec un certain pessimisme.

LE « commandante » est un imbécile, gronda Veedor. Il devrait savoir tout ce qui se passe autour de lui. Je vais te dire ce que nous faisons, nous, de mon temps. Nous...

Le ventre de Gonzalo se profila dans l'entrebâillement de la porte :

— La moitié de la matinée, cria-t-il avec colère à l'adresse de Bernal, mon chenu-pan de fils perd son temps à écouter les mensonges du vieux ! Et moi, je peux crier pour avoir de l'eau ! Au nom de Dieu, j'ai besoin d'eau pour ma « cantina », et...
— Va porter son eau à ce porc, dit Veedor.

Gonzalo se sentit gravement offensé :
— Est-ce là une façon de parler à celui qui donne à son grand-père de la bonne nourriture et une place où dormir ?

Veedor cracha par terre et dit à son petit-fils tout ce qu'il pensait de lui. J'ai quelquefois l'impression, se dit-il, que c'est ma rage contre lui qui m'aide à vivre ; ça, et le besoin de savoir en détail tout ce qui se passe, jour après jour, dans ce misérable « pueblo » où il va bientôt falloir que je meure dans mon lit.

Il vit Juan Seguin aller à cheval jusqu'à une petite éminence hors de la ville ; il demeura là un moment, tourné vers le Sud, à guetter son neveu. Juan Seguin était du côté des Américains, comme d'autres, à Bexar, qui parlaient de liberté et de justice.

Des imbéciles. Ils allaient aider les Américains à former un état, et les Américains les avaleraient ensuite, tout comme les Espagnols avaient essayé d'avalier les Mexicains, tout comme les Mexicains essayaient maintenant de s'avalier les uns les autres.

La liberté, elle était dans l'herbe, dans le vent, dans les longues randonnées sur un bon cheval, jusqu'en des lieux où personne ne vous donnait d'ordres. C'était cela, la liberté, et non pas les bruyantes palabres des hommes.

Quand ils seraient bien vieux, Juan Seguin et les autres sauraient ces choses — s'ils vivaient assez longtemps pour ça.

Cet après-midi là, le neveu de Juan Seguin revint à Bexar sur une monture que les épaules de « granjeno » avaient bien écorchée. Il fit son rapport à son oncle, qui l'écouta très attentivement. Après quoi, Seguin s'en fut tout droit trouver le colonel Travis qui surveillait la mise en place d'une pièce de dix-huit sur une rampe de terre, à l'angle sud-ouest de la plaza d'Alamo.

C'était une rude besogne. Quelques hommes tiraient sur les cordes, d'autres poussaient. Ils n'étaient pas assez nombreux. Quelques-uns des volontaires de Bowie faisaient partie de l'équipe ; Bowie lui-même les aidait en maniant un levier passé entre les rayons d'une roue. Au bas de la rampe, Travis commandait.

— J'ai des nouvelles pour vous, colonel Travis, dit le capitaine Seguin.
Travis lui jeta un coup d'œil.

— Bon, bon, répondit-il d'un ton bref en se retournant vers la plate-forme de terre. Encore un coup, mes amis. Allons, tous ensemble. Ho-husse !

Tout en tirant sur une roue, le soldat Sam Burns grogna :

— Ce gars-là a dû voir trop de bateaux.

Ses compagnons avaient beau être péniblement tendus par le dur effort qu'ils fournissaient, ils n'en firent pas moins à sa remarque. Cette diversion momentanée leur fut d'un grand secours : ils firent rouler le canon d'un coup jusqu'à son emplacement et s'effondrèrent dessus, essouffés, halepants.

— Bien travaillé ! s'écria le colonel Travis, qui se retourna ensuite vers Seguin : Eh bien, capitaine, de quoi s'agit-il ?

— J'ai eu des nouvelles. Mon neveu est allé jusqu'au Rio Grande. Il a vu de ses yeux des milliers de soldats de Santa Anna traverser le fleuve avec des canons.

— Où était-ce ?

— Près de Laredo.

— Qui l'avait envoyé ?

— Moi, mon colonel.

— Pourquoi n'ai-je pas été informé de son départ ?

— Je vous le dis maintenant, fit le capi-

taine Seguin, avec un haussement d'épaules.

— En effet, dit Travis. Fort bien. Me voilà avec un nouveau rapport sur les mouvements de Santa Anna.

— Mais c'est vrai ! Mon propre neveu, on peut lui faire confiance...

— Ce sera tout, capitaine Seguin.

Sans même saluer, Seguin rejoignit son cheval et s'en fut. Bowie descendait la rampe. Il était rouge et se tâta la nuque en secouant la tête, comme pour s'éclaircir les idées. Les deux commandants se dirigèrent vers la chapelle pour voir comment se déroulait la mise en place d'un canon dans l'abside.

Avec quelques-uns de ses hommes du Tennessee, Crockett construisait un retranchement à l'endroit dont la faiblesse avait inquiété Bowie, depuis l'angle de la chapelle jusqu'à l'extrémité sud du mur bas, à l'est de la plaza. Ils s'étaient approprié deux « carretas » et s'en servaient pour remonter de la rivière des troncs de peupliers des marais, avec lesquels ils élevaient une palissade consolidée par de la terre.

— Je remarque que tu n'aimes guère travailler, Davy, dit le docteur Thompson avec un clin d'œil à l'adresse de ses compagnons. C'est ton séjour au Congrès ?

— Dans le temps, fit Crockett d'une voix traînante, j'étais une vraie civette à queue annelée, quand il s'agissait de fouiner entre les souches et de rejeter de la terre. Mais j'étais plus près du sol, en ce temps-là. C'était avant qu'on m'ait allongé.

Tous les hommes cessèrent le travail et s'appuyèrent sur leurs pelles.

— Comment ça, Davy ?

— Ça s'est passé un jour où je descendais le Mississippi sur un bateau à fond plat avec un chargement de douves. Voilà-t-il pas que le bateau se met à couler. Et moi, j'étais bloqué dans une malheureuse petite cabine dont la porte était coincée, avec une fenêtre par laquelle on n'aurait pas fait passer un chat. Bref, j'engage ma tête dans cette fenêtre et me voilà coincé, et le bateau s'enfonçait toujours. Quatre ou cinq gars m'empoignèrent et se mettent à tirer. Et quatre ou cinq alligators empoignent les gars, et le plus gros des alligators cria : « Ho-husse ! »

Tous les gars du Tennessee regardèrent Travis et se mirent à rire.

— Mais ce n'est pas tout, dit Crockett. Ils tirèrent si bien qu'ils me firent passer par la fenêtre. En entrant dans cette cabine, je ne mesurais guère que cinq pieds. Mais quand ils m'en ont eu sorti, j'en faisais six et quatre pouces. J'ai un tout petit peu rétréci depuis, j'en conviens.

Il ne fallait pas grand-chose pour les faire rire, pensa Travis avec amertume, en entrant dans la chapelle. Il examina les plates-formes établies dans l'abside. Elles étaient à peine assez hautes pour permettre aux canons de tirer par les orifices ouverts dans les murailles.

— A quoi ils servaient, ces canons, si les Mexicains arrivent très près des murs ? demanda Bowie.

Il regardait l'espèce de balcon branlant qui longeait le côté dépourvu de toit de la chapelle. Une fois réparé, il serait idéal pour y établir des tireurs.

— J'ai l'intention de ne pas les laisser s'approcher des murs, dit Travis.

Ils passèrent dans la sacristie, où l'armée mexicaine avait abandonné une grande quantité de poudre défectueuse.

— Je pense utiliser le rez-de-chaussée du plus grand bâtiment comme armurerie et magasin, déclara Travis, en revenant vers la lumière plus vive de la nef.

Il fronça les sourcils devant les débris qui s'étaient amoncelés lorsque s'étaient écroulés, bien longtemps auparavant, les tours et le toit.

— Il faudra nettoyer tout cela.

Bowie respira profondément. Il avait

JUSQU'OU PEUT-ON REGULER LES LIMITES DE LA MÉMOIRE ?

CURIEUSE EXPERIENCE DANS UN RAPIDE

Je montai dans le premier compartiment qui me parut vide, sans me douter qu'un compagnon invisible s'y trouvait déjà, dont la conversation passionnante devait me tenir éveillé jusqu'au matin.

Le train s'ébranla lentement. Je regardai les lumières de Stockholm s'éteindre peu à peu, puis je me roulai dans mes couvertures en attendant le sommeil ; j'aperçus alors, en face de moi, sur la banquette, un livre laissé par un voyageur.

Je le pris machinalement et j'en parcourus les premières lignes ; cinq minutes plus tard, je le lisais avec avidité comme le récit d'un ami qui me révélerait un trésor.

J'y apprenais, en effet, que tout le monde possède de la mémoire, une mémoire suffisante pour réaliser des prouesses fantastiques, mais que rares sont les personnes qui savent se servir de cette merveilleuse faculté. Il y était même expliqué, à titre d'exemple, comment l'homme le moins doué peut retenir facilement, après une seule lecture attentive et pour toujours, des notions aussi compliquées que la liste des cent principales villes du monde avec le chiffre de leur population.

Il me parut invraisemblable d'arriver à caser dans ma pauvre tête de quarante ans ces énumérations interminables de chiffres, de dates, de villes et de souverains, qui avaient fait mon désespoir lorsque j'allais à l'école et que ma mémoire était toute fraîche, et je résolus de vérifier si ce que ce livre disait était bien exact.

Je tirai un indicateur de ma valise et je me mis à lire posément, de la manière prescrite, le nom des cent stations de chemin de fer qui séparent Stockholm de Trehörningsjö.

Je constatai qu'il me suffisait d'une seule lecture pour pouvoir réciter cette liste dans l'ordre dans lequel je l'avais lue, puis en sens inverse, c'est-à-dire en commençant par la fin. Je pouvais même indiquer instantanément la position respective de n'importe quelle ville, par exemple énoncer quelle était la 27^e, la 84^e, la 36^e, tant leurs noms s'étaient gravés profondément dans mon

cerveau.

Je demeurai stupéfait d'avoir acquis un pouvoir aussi extraordinaire et je passai le reste de la nuit à tenter de nouvelles expériences, toutes plus compliquées les unes que les autres, sans arriver à trouver la limite de mes forces.

Bien entendu, je ne me bornai pas à ces exercices amusants et, dès le lendemain, j'utilisai d'une façon plus pratique ma connaissance des lois de l'esprit. Je pus ainsi retenir avec une incroyable facilité, mes lectures, les airs de musique que j'entendais, le nom et la physionomie des personnes qui venaient me voir, leur adresse, mes rendez-vous d'affaires, et même apprendre en quatre mois la langue anglaise.

Si j'ai obtenu dans la vie de la fortune et du bonheur en quantité suffisante, c'est à ce livre que je le dois, car il m'a révélé comment fonctionne mon cerveau.

Sans doute désirez-vous acquérir, vous aussi, cette puissance mentale qui est notre meilleur atout pour réussir dans l'existence ; priez alors S.E. Borg, l'auteur de la méthode, de vous envoyer son petit ouvrage documentaire « Les Lois éternelles du Succès », dont une nouvelle édition vient de paraître en français. Il le distribue gratuitement à quiconque veut améliorer sa mémoire. Voici son adresse : S.E. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, à Avignon. Ecrivez-lui tout de suite, avant que la nouvelle édition soit épuisée.

E. DORLIER.

ALAMO

par
STEVE FRAZEE

traduit de l'anglais par

RENÉE TESNIÈRE

publié aux Éditions FRANCE-EMPIRE

l'impression de s'être forcé quelque chose en tirant sur la pièce de dix-huit.

— Oui, sans doute.

— A propos, Seguin voulait absolument me raconter que Santa Anna avait récemment traversé le Rio Grande à Laredo.

— Quand ça ?

— Je ne le lui ai pas demandé, dit Travis, qui secoua la tête. Encore un de ces satanés bruits qui courent, sans aucun doute. Nom d'un chien, je voudrais bien faire nettoyer tout ça.

— On peut se fier à Juan Seguin, colonel Travis.

— Je n'en doute pas, mais ce n'est pas lui qui a vu Santa Anna. Et je suis écœuré par toutes les histoires que racontent ces poltrons de Mexicains toutes les fois qu'ils aperçoivent un lapin derrière un buisson.

Ils passèrent sous le porche. Les hommes du Tennessee, Crockett inclus, avaient cessé le travail et vauquaient à leurs affaires à travers la plaza.

— J'espérais trouver chez ces hommes un sens plus vif de leurs responsabilités, dit Travis d'un ton neutre.

— Ils sont comme les autres.

— Pas tout à fait, Bowie. Ce sont des médecins, des avocats, des ingénieurs... le genre d'hommes chez qui l'on s'attend à trouver tout naturellement, des qualités de chef, un certain empressement à accepter les responsabilités.

— Ne vous attendez jamais à rien trouver tout naturellement chez qui que ce soit, Travis. Ils sont venus ici de leur plein gré. Souvenez-vous seulement de ça. Travis rougit sous la réprimande, mais ne répondit rien.

Ils sortirent par la porte principale pour rejoindre leurs chevaux. Le major Jameson et trois autres officiers construisaient une palissade en lunette de l'autre côté de la porte cochère, au centre du mur sud.

En regardant s'éloigner Bowie et Travis, le capitaine Evans remarqua d'un ton pensif :

— Avez-vous jamais vu le moindre grain de poussière sur ce joli petit uniforme bleu ?

Des « carretas » chargées de poteaux tordus traversaient le terrain plat entre Alamo et la rivière, accompagnées du pas traînant de leurs charretiers qui crachaient le jus de leurs chiques sur les sabots des mulets.

— Alors, Jim, Buck, dit l'un des hommes d'un ton cordial aux deux officiers, comment ça va, les gars ?

— Très bien, John, répondit Bowie.

Travis eut un mouvement pour arrêter son cheval : il allait apprendre à cet homme ce qu'était la politesse militaire :

mais il secoua la tête d'un air découragé et poursuivit son chemin en marmonnant : « A quoi bon ? »

Ils ne tardèrent pas à rencontrer d'autres charrettes : une file de huit à dix venait de passer le gué. Leurs conducteurs étaient des Mexicains et leurs familles les accompagnaient ; ils étaient montés sur des baudets ou de misérables haridelles, ou même à pied. Des vaches, des chèvres se mêlaient à la caravane. Bowie s'arrêta pour questionner un grand Mexicain qui portait en bandoulière un mousquet espagnol. L'homme était inquiet. Il suivait des yeux les autres « carretas » qui s'éloignaient.

— Nous ne sommes pas tous de Bexar, dit-il.

Et d'un geste vers le Sud et l'Ouest, il indiqua que d'autres familles des environs de la bourgade s'enfuyaient aussi.

— Allez avec Dieu, murmura Bowie.

L'homme inclina la tête et, d'un cri, remit son mulet en marche.

— C'est cette histoire inventée de toutes pièces par la grand-tante de Seguin ! s'écria Travis. Dites à ces gens qu'on ne verra pas de soldats ici avant la mi-mars, au plus tôt.

— Dites-le leur vous-même, répliqua Bowie. D'où tenez-vous ce renseignement ?

— J'ai calculé ce délai d'après les distances et le temps qu'il faudra au général Cos pour se réorganiser après la correction que nous lui avons infligée ici en décembre dernier.

— Voilà qui est rassurant, colonel, dit Bowie.

Travis lui jeta un regard rapide : se moquait-on de lui ? Il décida que non. Il semblait plutôt que Bowie ne se souciait en aucune façon du moment où l'armée mexicaine arriverait. Durant tout le trajet jusqu'à Bexar, il demeura maussade et taciturne. Travis le vit regarder longuement vers le Sud avant de se diriger vers la « cantina ».

Le lieutenant Charles Despallier, l'aide-camp de Travis, faisait les cent pas au quartier général.

— J'avais envoyé un homme vous chercher à la citadelle, mon colonel. Je viens de recevoir un rapport, qui me paraît sérieux, sur les mouvements...

— ... De Santa Anna, interrompit Travis, en jetant son shako sur la table. Il a passé le Rio Grande à Laredo. Le cousin de la grand-mère du capitaine Seguin l'a vu.

Travis s'assit.

— Passez-moi donc cet encrier.

Despallier obéit.

— Je pensais... vous comprenez, j'avais l'impression que...

— Tous ces bruits sont taillés dans la même pièce de vent de la prairie, lieutenant. Ni Santa Anna, ni Cos, pas plus que n'importe quel autre général mexicain, ne peuvent pratiquement être ici avec une force suffisante avant la mi-mars.

— Très bien, mon colonel, dit Despallier sans conviction. Mais les gens d'ici s'en vont.

— C'est leur habitude.

Travis se mit à tailler une plume. Le moment était venu d'écrire une nouvelle lettre au Gouverneur du Texas...

L'exode des Mexicains affolés se poursuivait. Le vieux Veedor les avait déjà vus fuir, en bien des régions du Mexique, et jamais ils n'avaient trouvé d'endroit sûr. C'était une terrible épreuve qui accablait aussi le peuple, constamment.

Venant de San Pedro, le petit-fils d'Amador, un vieil ami de Veedor, fit halte pour présenter ses respects. Ce jeune José de Léon, un homme d'une cinquantaine d'années, était écœuré.

— Je m'en vais aller bien au nord de la Sabine, au-delà du terrain neutre, et c'est là que je resterai et que j'installerai ma famille.

— Il y a beaucoup de « tejanos », là-bas, José.

— Je deviendrai peut-être l'un d'entre eux.

— C'est impossible.

— Ils se battent pour la liberté, dit José.

Le vieux Veedor grimaca un sourire :

— Leur liberté, pas la vôtre. Si tu veux devenir un « tejano », reste ici et bats-toi avec les « tejanos » contre les soldats qui vont arriver.

— Vous n'avez pas tort en disant qu'ils vont arriver, Don Bustamente. Au coucher du soleil, ils seront sur la Medina.

Les sourcils gris de Veedor se nouèrent au-dessus de ses yeux.

— Tu es sûr de ce que tu dis, José de Léon ?

José ne répondit que d'un hochement de tête solennel. Son regard fit le tour de l'agglomération. Les Américains ne faisaient rien, mais leur ouïveté était fort bruyante. Et ils étaient bien peu nombreux. Il était aisé de comprendre pourquoi José ne se souciait guère de rester là pour se battre à leurs côtés.

Il fit à Veedor Bustamente de très respectueux adieux et emmena incontinent toute sa famille loin de Bexar.

Veedor, songeur, réfléchissait à bien des choses : un vieil homme, assis sur son banc, les yeux perdus dans la vague, semblait-il. Il aperçut les courriers qu'il avait déjà vus : aujourd'hui, la cruauté rusée

de leurs visages s'éclairait d'un sourire. Il connut ainsi que les soldats étaient bien tout proches, comme l'avait dit José de Léon. La Medina n'était qu'à treize kilomètres. Un bon commandant — et l'armée mexicaine n'en manquait pas — balayerait dès l'aube ces Américains paresseux et négligents. A condition, bien sûr, qu'il s'agît d'un bon commandant.

Il faudrait peut-être avertir les Américains.

C'était là une idée qui ne plaisait guère à Veedor : hormis Bowie et quelques autres de sa connaissance, les Américains n'étaient pas tellement de ses amis. Certes, Santa Anna était l'ennemi commun mais, lui disparu, il en viendrait un autre du même genre. Il ne servait pas de grand-chose de trancher la gorge d'un dictateur quand cinq autres n'attendaient que le moment de prendre sa place.

Entre deux petits sommeils, Veedor étudia le problème tout l'après-midi. Une averse tomba sur Bexar et passa sans dommage mais, vers le Sud, se déchaîna une violente tempête qui obscurcit tout l'horizon.

Vers le soir, Veedor prit sa décision. Il envoya Bernal chercher le prêtre et s'entre-tint avec celui-ci dans une petite pièce de la vaste maison qui s'élevait derrière la « cantina ». Chacun pensa que Veedor allait enfin mourir. Ses nombreux parents arrivèrent en se lamentant et le gros Gonzalo lui-même se prit la tête à deux mains et se mit à pleurer bien haut.

Le vieux les mit tous à la porte.

Veedor expliqua au prêtre que bien des innocents allaient être massacrés si les soldats tombaient à l'improviste sur les Américains établis dans la ville. On se battrait de maison en maison, comme on l'avait déjà fait.

— C'est vrai, dit le prêtre troublé.

— Mais s'il vient un message d'un ami proche de la Medina pour avertir les Américains, alors, peut-être s'en iront-ils, ou bien ils se retireront dans Alamo.

Le prêtre approuva d'un signe.

— Et vous désirez que j'écrive une lettre ?

— Veuillez bien à ce qu'elle soit remise à Jim Bowie, à personne d'autre. Lui croira peut-être, alors que les autres ne croient à rien, même quand ils entendent la vérité.

— En parlant de vérité, quand venez-vous à la messe, Don Bustamente ?

— Après la bataille, s'il y en a une. Vous ferez ce que je vous demande, mon père ?

Le prêtre hocha la tête.

(A suivre.)



Des Mexicains conduisaient les « carretas » et leurs familles les accompagnaient. On voyait des baudets ou de misérables haridelles. Beaucoup, même, allaient à pied. (Photo Artlines Associés.)

Van Steenbergen, l'ex-rouleur de cigares, est devenu "la montagne de pierre" du cyclisme



EN bon Flamand, Van Steenbergen signifie « montagne de pierre » ; en matière de cyclisme, ce nom évoque un passé de gloire et un présent chaque jour plus admirable. Au vrai, Rik Van Steenbergen, constitue le cas le plus extraordinaire du cyclisme. Ce super-champion — nous pesons nos termes — écume les routes et les pistes depuis plus de dix-neuf ans. Il fut le rival souvent heureux de Gino Bartali et de Fausto Coppi. Nous le vîmes tenir Louison Bobet en échec, à plusieurs reprises, dans Paris-Roubaix notamment. Aujourd'hui, encore, il empêche de dormir Rik Van Looy et André Darrigade, lequel n'est pas près d'oublier les misères que lui réserva le crack flamand, lors du jeu télévisé, « La tête et les jambes ».

Ce routier de grand talent est aussi un chef de famille, soucieux



Rik Van Steenbergen constitue un bon « cas » dans l'histoire du cyclisme.

d'assurer la matérielle. Alors, il court le jour, il court la nuit, sur la route et sur la piste. Il a gagné trois fois le championnat du monde sur route (1949, 1956, 1957), deux fois Paris-Roubaix (1948, 1952), deux fois la « Flèche Wallonne » (1949, 1958), une fois Milan-San Remo (1954) ! On ne compte plus ses victoires d'étapes, ses succès dans les courses de Six jours. Pour l'interviewer, les journalistes s'armèrent d'un tire-bouchon, car le « Rik » est du genre laconique. Au départ de chaque épreuve classique, son nom figure sur la liste des favoris. Et cela dure depuis dix-neuf ans !

Le jeune Van Steenbergen roulait les cigares chez un artisan d'Arondenck, dans les Flandres, quand il prit pour la première fois, en 1940, le départ d'une course cycliste. Il entra dans sa dix-septième année. La saison suivante, il enlevait coup sur coup le championnat de Belgique sur route, le championnat de l'omnium et le championnat de poursuite ! Les journalistes le présentèrent comme une sorte de phénomène. Depuis lors, Van Steenbergen a couvert sur sa bicyclette un million de kilomètres. Il aurait donc pu, à vélo, aller dans la lune, en revenir, et commencer un nouveau voyage ! Aujourd'hui, à l'âge de trente-six ans, il délaisse quelque peu les épreuves routières pour s'orienter vers les courses sur pistes, où sa classe naturelle et son incroyable adresse lui permettent de rivaliser avec les meilleurs de la nouvelle génération, de Van Looy à Jacques Anquetil. Nous l'avons interrogé, tout dernièrement, afin de savoir la date approximative de sa retraite. Du haut de ses 186 cm, le Rik nous a considéré un instant, puis il nous a répondu, un sourire ironique aux coins des lèvres :

— Vous en avez sans doute assez de me voir sur les routes et sur les pistes ? Moi, je ne suis pas pressé de partir ! Tenez, j'envisage de courir encore 80 courses sur routes et une trentaine de Six jours...

Eh bien, mon vieux, continues donc...

Parce qu'il dispose d'une puis-

sance musculaire très au-dessus de la moyenne, et parce que son organisme fonctionne on ne peut mieux. Van Steenbergen, depuis bientôt dix-neuf ans, reste le prototype du coureur idéal... ou presque. Il est sans conteste le plus grand omniumiste du monde. Dans les courses de vitesse, il pourrait rivaliser avec le plus réputé des sprinters. Au fait, il nous souvient de l'avoir vu triompher de Potzernheim et Antonio Maspès, deux coureurs particulièrement rapides, sur la piste de Cologne, l'été dernier ! En Belgique, en France, il a gagné à peu près tous les critères de quelque importance. On lui connaît une seule faiblesse : la montagne. En dépit de ses recherches, le triple champion du monde n'a jamais trouvé le moyen qui lui permettrait de hisser ses 83 kg au sommet des grands cols. Mais cette lacune dans son jeu ne l'a pas empêché de terminer second au Tour d'Italie en 1951, après qu'il eût remporté deux étapes, dont celle très accidentée des Dolomites !

UN COUREUR IDÉAL... OU PRESQUE

Chez lui, en Belgique, Van Steenbergen est devenu l'objet d'un culte de la part des foules qu'il n'a jamais déçues. On le cite en exemple dans les écoles, on lui écrit de toutes parts, pour lui demander ses secrets de longévité sportive. Son secret, au singulier, le voici tel qu'il nous l'a confié récemment :

— Je ne m'arrête jamais de pédaler. J'ai adopté une fois pour toutes la méthode des enfants de la balle, qui s'entraînent quotidiennement, hiver comme été, des années durant. De la sorte, j'ai obtenu cet automatisme qui me permet de réagir toujours au bon moment. Je puis affirmer, sans forfanterie aucune, que jamais le déroulement d'une épreuve ne m'a pris au dépourvu...

Mais cette explication laisse perplexes certains de ses adversaires, qui éprouvent parfois un besoin de repos. En vérité, Van Steenbergen jouit d'une santé exceptionnelle, bien entretenue par un régime alimentaire et une discipline de vie empruntés aux Spartiates : quand le Rik accepte d'aventure une coupe de champagne, il s'oblige à couvrir 30 km de plus le lendemain ! Sa force de volonté est proverbiale, son autorité aussi. Ces deux qualités jointes en ont fait le « pape » des courses de Six jours, dans lesquelles il dirige les opérations à sa guise, décide de l'heure du combat, arrête les hostilités quand bon lui semble. Et malheur à qui se dresserait contre sa volonté : l'imprudent terminerait la course à trente tours des premiers !

Nous l'avons interrogé :

— Dites, Van Steenbergen, dans quel but avez-vous accepté toutes

les privations d'une vie de champion ?

— Parce que j'aime le sport pour lui-même, et parce que le cyclisme m'a donné une aisance que je n'aurais jamais conquise en roulant des cigares à la main !

De fait, le meilleur des routiers-

Ne renoncez pas à l'entraînement

ENCORE Van Steenbergen ! — Combien de fois ai-je entendu cette exclamation après une de mes victoires ? Cette remarque spontanée du public contient une part d'admiration, une part de reproche, aussi. La foule se lasse, parfois, de toujours voir les mêmes têtes, mais... qu'y puis-je ? Le secret de ma réussite est simple : ma carcasse est solide, ma tête aussi !

Né dans une famille pauvre, j'ai appris très jeune la valeur de l'argent. Et quand j'ai commencé à gagner des courses, donc de l'argent, j'ai décidé de toujours travailler très sérieusement afin de gagner toujours mieux ma vie : j'avais peur de redevenir pauvre.

Dans mon esprit, une chose est sacrée : l'entraînement. Quand je me suis fixé un plan, je m'y tiens quelles que soient les circonstances. Il m'est advenu d'effectuer une longue sortie sur la route vingt-quatre heures seulement après une très dure course de Six Jours parce que je préparais une épreuve routière. Lors d'un réveillon de Noël, il y a une dizaine d'années, nous avions quitté la table vers les quatre heures du matin. Avant de m'allonger, un regard sur mon carnet d'entraînement me révéla que j'avais prévu, trois semaines auparavant, une séance de quatre-vingts kilomètres pour le jour même. Je l'avais oubliée. Eh bien ! Je me suis réveillé après quatre heures de sommeil et, sous une averse de neige fondue, j'ai effectué l'entraînement prévu ! Les copains se sont moqués... mais trois mois plus tard je remportais Paris-Roubaix sous la pluie et dans le froid !

Parmi mes adversaires, trois hommes seulement m'ont procuré de l'étonnement : Fausto Coppi, qui était capable de soutenir une allure infernale des heures et des heures durant ; Geert Schalie, qui dormait deux heures durant une nuit de Six Jours et s'éveillait frais comme un garçon pour déclencher une chasse ; Louison Bobet, qui a trouvé le moyen, par son sérieux, de se hisser progressivement au rang des meilleurs. J'ajouterai que mon meilleur souvenir date de 1952, quand j'ai battu Coppi à l'arrivée de Paris-Roubaix. Ce jour-là, j'avais affaire au grand Fausto, et il m'a fallu toute mon énergie pour atteindre, en sa compagnie, le vélodrome de Roubaix.

sprinters, sur l'ensemble des vingt dernières années, vient d'acquiescer, dans la banlieue d'Anvers, une merveilleuse villa avec parc ombragé, piscine, terrain de jeux, et piste cyclable où... les petits Van Steenbergen s'exercent à imiter papa !



Il a couvert un million de kilomètres sur sa bicyclette, c'est-à-dire qu'il aurait pu couvrir ainsi un aller et retour dans la Lune, ce qui est — avouez-le — un étonnant record...

(Photos Presse Sports.)

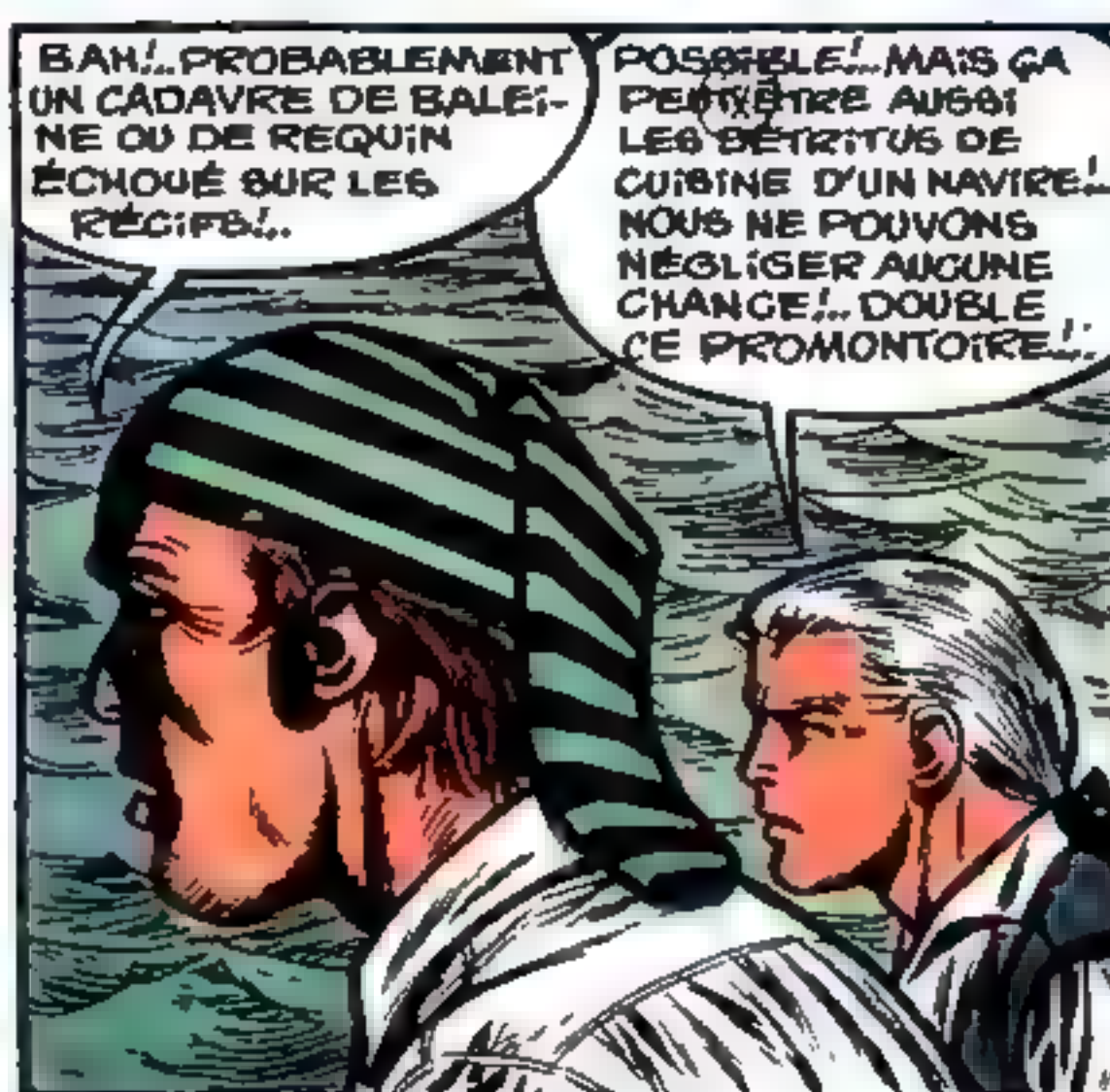
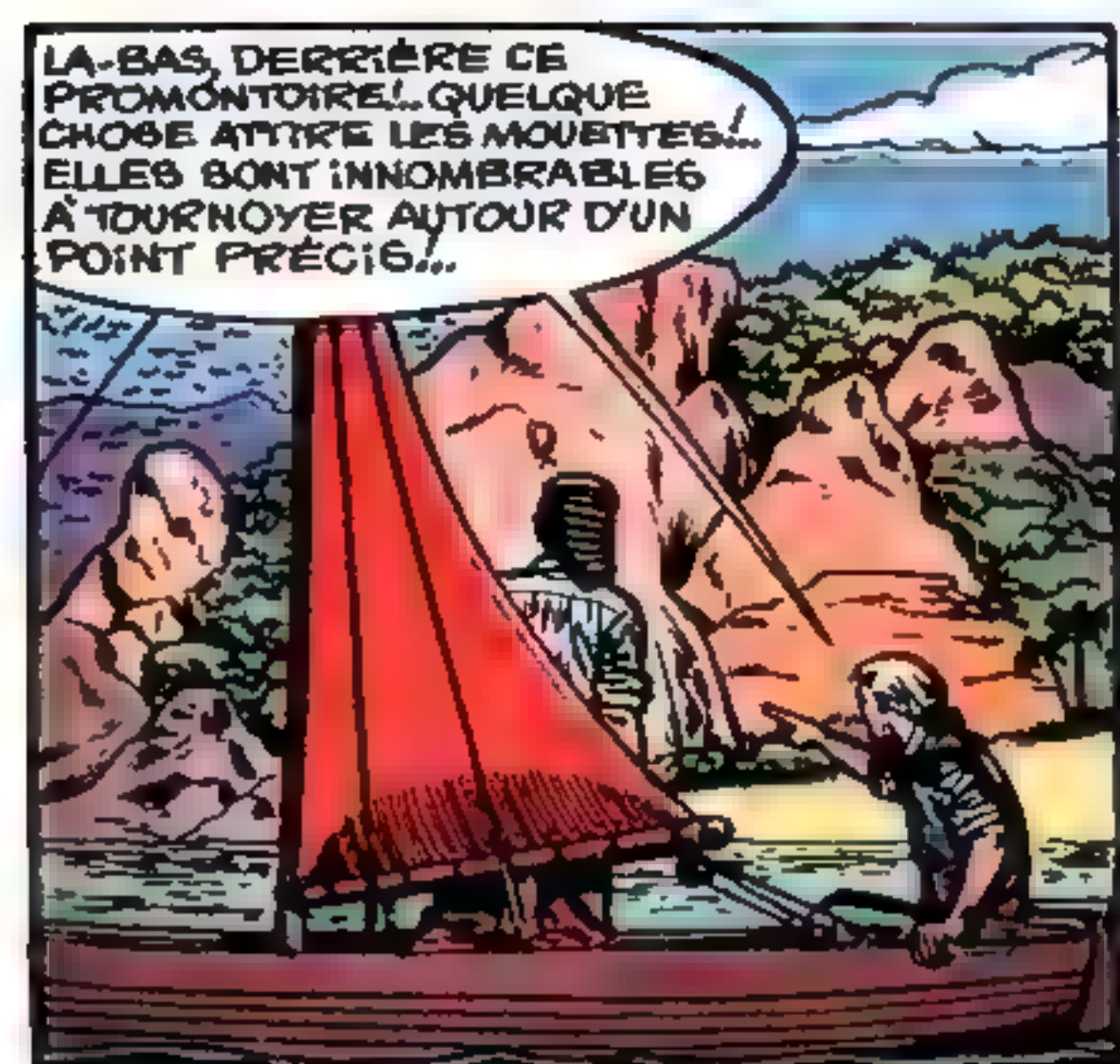
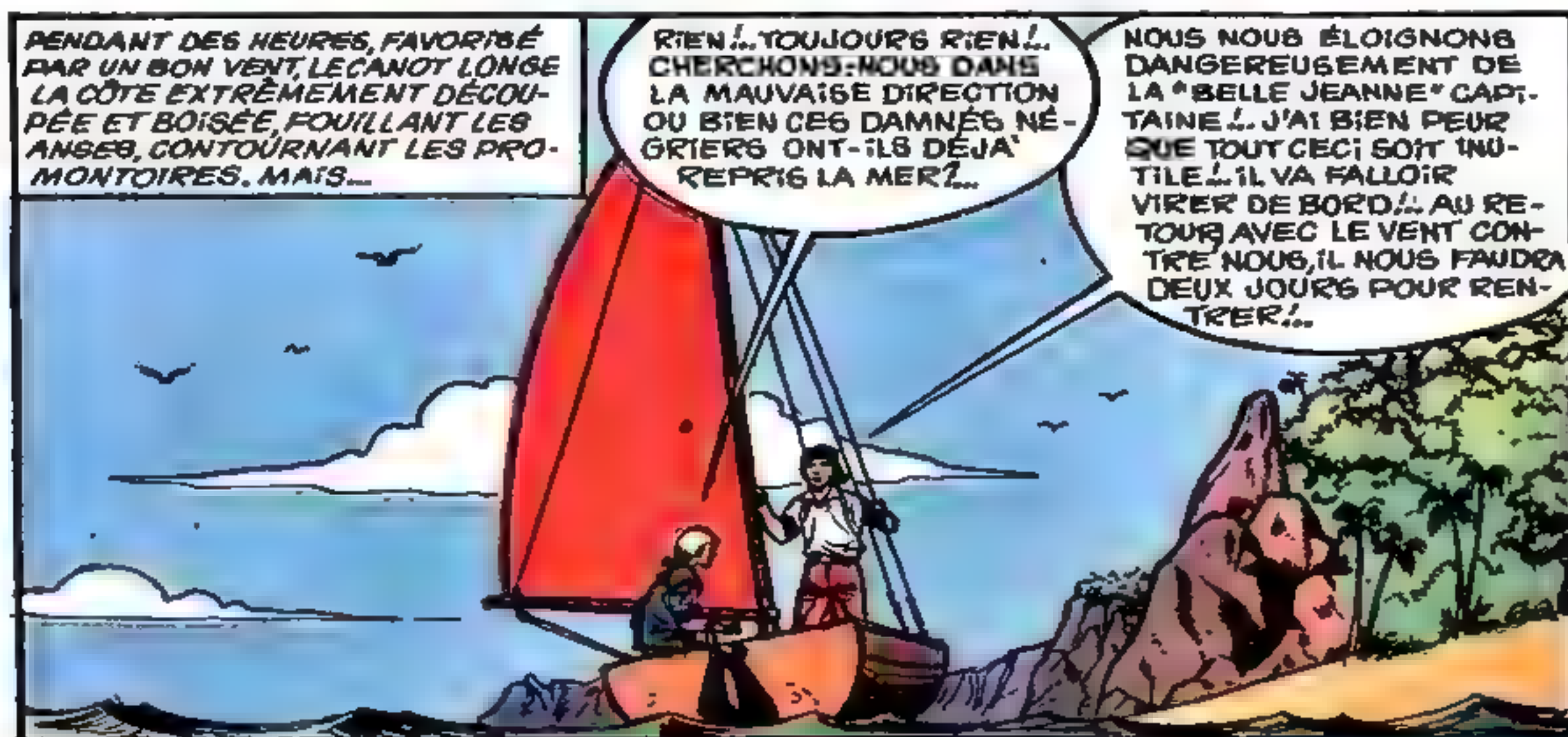
EXCLUSIF
LES SECRETS DES
GRANDS CHAMPIONS
(8)

le DÉMON des CARAÏBES

DESSINS: V. HUBINON

RESUME. — Eric recherche les négriers qui ont enlevé les femmes et les enfants des guerriers Batétékes. Ceux-ci se sont emparés de son mousse comme otage.

TEXTE: J.M. CHARLIER





CHOSE, MON AMIE

par Christian H.G.H. TAVARD

UN AUTO-CUISEUR

CE mot technique, à la consonnance bizarre, désigne un ustensile ménager, destiné à cuire les aliments en vase clos, permettant ainsi une cuisson très rapide.

Il est plus connu, par les ménagères, sous des noms de marques, comme : « Super-Cocotte », « Cocotte-Minute », « Auto-Thermos », etc., toutes basées sur le même principe de fonctionnement.

Apparu après la première guerre mondiale (1914-1918), l'auto-cuiseur, maintenant employé par plusieurs millions de ménages, n'est pourtant pas une nouveauté.

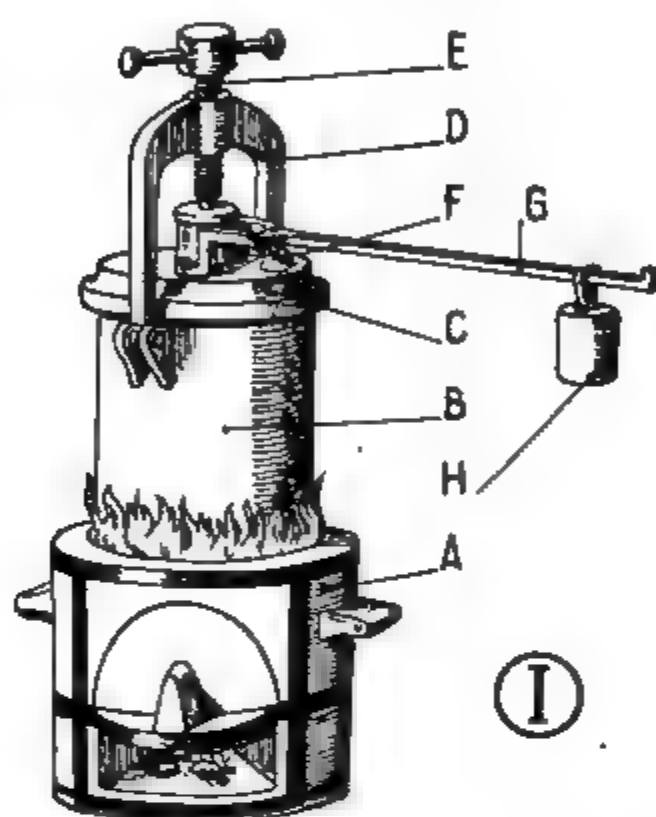
C'est à Denis Papin qu'est dû le premier auto-cuiseur, dénommé par lui digesteur d'aliments. Et ceci en 1675. De cet appareil, il déduisit la conception de sa machine à vapeur. Avant de continuer, signalons que le génial Leonardo da Vinci

chéti. L'étrier transversal (4 D) maintenu sous 2 oreillons (5) permet, en vissant le bouton de serrage (6 E) sur la vis centrale du couvercle (2 C) de bloquer celui-ci et de rendre ainsi la marmite hermétique.

Lorsque l'eau bout, la vapeur s'en dégageant provoque la mise sous pression de l'intérieur de la marmite. C'est alors qu'entre en jeu la soupape tarée ou de fonctionnement (7 F) ne laissant échapper la vapeur que sous une certaine pression. Cette soupape est réglable suivant les aliments à cuire. La seconde, soupape de sécurité (8) est prévue pour le cas où la première ne pourrait fonctionner et évite l'explosion de la marmite, dans laquelle la pression augmenterait sans pouvoir s'échapper. Certains types d'auto-cuiseurs comportent un sifflet avertisseur avec soupape, ainsi qu'un manomètre indiquant la pression et un thermomètre.

L'avantage principal de l'auto-cuiseur, constaté par ses utilisateurs, est le gain de temps de cuisson pouvant aller jusqu'à 3/4 du temps de cuisson traditionnel. Il s'ensuit, naturellement, une économie de combustible. Ce temps de cuisson est évidemment compté à partir du moment où fonctionne la soupape, c'est-à-dire lorsque l'eau atteint 100°. La cuisson se continue à feu bas, en vase clos, avec une température moyenne intérieure de 115°.

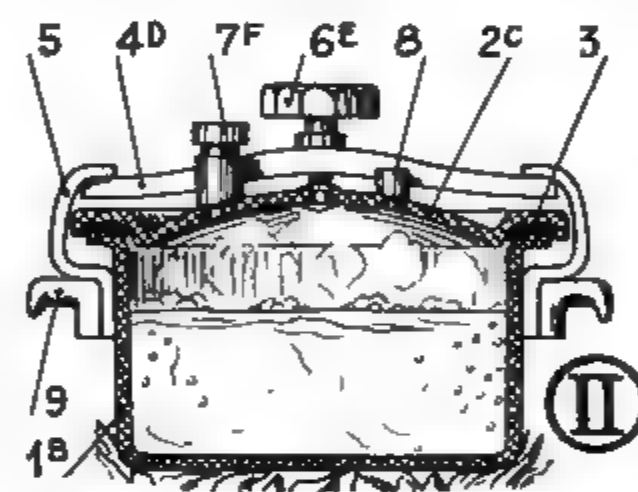
Pourtant, il est un avantage certainement plus important, que les utilisateurs ne peuvent constater par eux-mêmes : la conservation des vitamines, dont beaucoup disparaissent à partir de 160° et d'autres, comme les « B » et « C », ne résistent pas à la cuisson à l'air libre.



avait, 175 à 200 ans plus tôt, prévu l'utilisation de la vapeur en projetant, d'une part, un canon à vapeur, d'autre part, une machine à piston mue par la vapeur. Ses croquis en font foi !

Voyons comment marchait le digesteur d'aliments de Papin (figure I). Chauffée par un foyer (A), la marmite (B) remplie d'eau était fermée par le couvercle (C) qu'un étrier (D) et une vis (E) bloquaient. La soupape (F) (Leonardo da Vinci inventa aussi une soupape double) obturait la sortie de vapeur et était maintenue fermée jusqu'à une certaine pression par un levier (G) sur lequel coulissait un contrepoids (H). Plus loin était celui-ci, plus forte devait être la pression pour ouvrir la soupape en soulevant la base du levier.

Voyons maintenant un auto-cuiseur moderne, genre super-cocotte (figure II). La marmite (1 B) remplie aux 2/3 d'eau est fermée par le couvercle (2 C), muni d'un joint de caoutchouc (3) pour assurer l'étan-



Il n'y a pas que des partisans de l'auto-cuiseur. Certains le trouvent dangereux : naturellement, les soupapes doivent être gardées en bon état et il n'est pas recommandé de débloquent le couvercle quand la marmite est sous pression. D'autres, dont des « maîtres-queux » et des gastronomes, lui reprochent de faire une cuisine fade, la cuisine nécessitant un certain temps de cuisson lui permettant de mijoter.

Disons qu'à notre avis, l'auto-cuiseur n'est pas, comme toute chose en ce monde, une panacée. Si elle permet, pour de nombreux plats une cuisine parfaite, elle n'est pas valable pour certains autres. Aux utilisateurs d'en faire la distinction.

LE JEU DE LA PHOTO TRUQUÉE



LE JEU DES MOTS ASSOCIÉS

Vous avez tous joué à ce jeu qui consiste à enchaîner les mots ainsi : « Pêche à la ligne, ligne de fond, fond de culotte, etc... » C'est presque l'objet de jeu que nous vous proposons aujourd'hui...

Un mot en suggérant toujours un autre par association d'idées.

V	E	N	D	R	E	D	I		S	A	I	N	T		
L	O	U	I	S			O	R		A	R	G	E	N	T
	M	O	N	N	A	I	E			R	E	N	D	R	E
	C	O	M	P	T	E			C	O	U	R	A	N	T
	C	O	U	P	U	R	E			B	I	L	L	E	T
	B	A	N	Q	U	E				R	O	U	T	E	R
A	I	L		F	E	R			B	L	A	N	C		B
E	C			C	A	N	E			C	A	N	A	R	D



VOTRE PARTENAIRE A LA RÉPONSE

par Marcel FORT

C'EST une émission et une idée de mon ami Guy Lux... très amusante. Vous pouvez en faire facilement un jeu de société...

Deux camarades jouent « ensemble »... l'un pour l'autre ! L'un devant faire deviner à l'autre et en alternance... c'est-à-dire à tour de rôle, les noms que vous aurez préparés.

Ils devront donc, dans le minimum de temps (celui-ci restant à fixer entre vous) se faire deviner par des définitions adroites et astucieuses, mais sans prononcer les mots... toute une série de noms.

Ceux-ci... choisis par vous, doivent être faciles dans la première manche... (par exemple : 12 à trouver en 5 minutes).

Un peu plus difficiles dans la deuxième... (6 à trouver en 3 minutes), et très difficiles dans la troisième... (2 à trouver en une minute)...

Prenons quelques exemples faciles... Canard... on dira : cet animal a les pattes palmées et fait coin-coin ; échelle : cet objet possède des barreaux et sert aux pompiers ; porc... ça se vend par bottes, on fait la soupe avec et on le fait quand le rendez-vous est raté !

Et très difficiles : Hypothétique... hypothèse... synthèse, etc.

Chaque candidat, pour faire dire le mot exact à son partenaire, devra faire quelquefois de véritables prouesses d'astuce !

Amusez-vous bien mes amis et ayez du réflexe ! Salut !

ÇA SE VEND PAR BOTTES
ET ON FAIT DE LA SOUPE AVEC ! ?



Notre traditionnel mot de passe retrouve sa place dans « Pilote », mais désormais Jacques Bénétin et René Marc ont bien voulu donner à notre photographie les éléments qui doivent vous permettre de le trouver... Rendez-vous sur 1293 m (Radio-Luxembourg), et sur les ondes de Radio-Monte-Carlo, le 15 janvier, à 10 heures et à 11 h 30.

CLUB DES

TE CHAQUE SEMAINE DANS PILOTE CHAQUE

Rendez-vous sur 1293 mètres pour
LE MOT DE PASSE PHOTOGRAPHIÉ



RENÉ CAILLÉ: il fut le premier blanc à atteindre Tombouctou, la cité interdite...

On voit encore, à Tombouctou, la maison du major Laing.



RENÉ CAILLÉ, APRES SON RETOUR EN FRANCE.

fois le voyage des Antilles et, en 1818, Caillé se retrouve à Saint-Louis du Sénégal.

Il s'ouvre de son projet d'aller à Tombouctou au gouverneur, qui tente en vain de le dissuader. René Caillé passe quelque temps dans la tribu des Braknas, apprend l'arabe et se fait passer pour un ancien esclave enlevé d'Égypte, qui veut regagner son pays en traversant l'Afrique.

A cette époque, on ne connaît guère que les côtes du continent noir. Le reste, sur les cartes, n'est qu'un immense blanc et les imaginations vont leur train : on parle de fleuves sans sources, de villes d'or et d'ivoire, de soterics et de perles. On parle surtout de Tombouctou, capitale de toutes ces richesses.

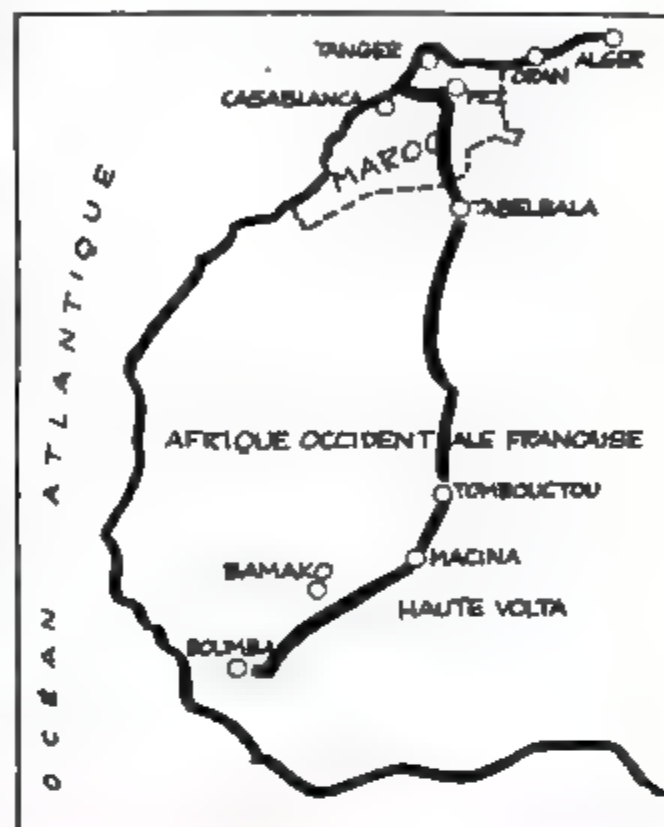
Avant René Caillé, un Européen, un Anglais, le major Laing, est entré dans la ville mystérieuse mais, quand il a voulu en sortir, il a été massacré. René Caillé, lui, dont on ne soupçonnera pas la qualité, va pouvoir franchir le mauvais pas, sous l'aspect d'un humble voyageur.

Après avoir fait un séjour de plusieurs mois chez les Braknas, dont il avait appris la langue et les coutumes, Caillé revient à Saint-Louis du Sénégal. Mais le nouveau gouverneur ne consent même pas à le recevoir.

Il se rend alors en Sierra Leone, où il devient directeur d'une fabrique

d'indigo. Là, il parvient à amasser une somme suffisante — du moins, le croit-il — pour se lancer dans l'aventure de sa vie.

En effet, quelques années plus tard...



On peut suivre ici le trajet accompli par René Caillé, de la Sierra Leone à Tombouctou, à travers des régions inconnues.



RENÉ Caillé naît le 19 novembre 1798 à Mauzé-sur-le-Mignon, à 40 km de La Rochelle. Orphelin de bonne heure, excellent écolier, il doit apprendre le métier de boulanger. A seize ans, placé chez un cordonnier, il a assez de loisirs pour lire les livraisons hebdomadaires des journaux de voyages et il n'a bientôt plus qu'une idée en tête : aller à Tombouctou.

Un matin de 1816, sur le port de La Rochelle, René Caillé rencontre la chance : un enseigne de vaisseau le prend comme domestique et l'embarque sur la « Loire », qui escortait la « Méduse », de tragique mémoire. Depuis le Sénégal, la « Loire » fait deux

◀ Au cours de son séjour dans la tribu des Braknas, Caillé adopta leur costume en même temps qu'il apprenait leur langage.



Tombouctou, aujourd'hui, a perdu presque tout son mystère. Mais on y visite encore la maison qu'habita René Caillé, lorsqu'il parvint, second Européen, à y entrer et à y recueillir, sinon la confirmation des légendes, à tout le moins une merveilleuse documentation.



19 avril 1827, Kakondy : une caravane de quelques habitants du Kankan emmène René Caillé vers l'aventure. Habillé en Maure, parlant l'arabe, il emporte un sac de pacotille, un Coran et un immense parapluie qui va l'abriter du soleil, et, surtout, lui donner un attrait merveilleux. Et il a bien besoin de ce secours, car son physique et sa pauvreté n'engendrent que méfiance et mépris.



Au mois de juin, Caillé arrive aux abords de Kankan, cite natale de son guide, Lamfia. « Je te supplie d'entrer à Kankan avec ton parapluie », demande Lamfia. Et c'est une entrée triomphale que font les cinq Mandingues, le guide, sa femme qui sert de bête de somme, enfin Caillé, qui ne porte que son parapluie. Le succès croît quand il ferme et ouvre cette « mystérieuse mécanique ».



Arrivé le 3 août à Timé, « pays de l'arbre à beurre et où l'indigo croît sans culture », Caillé doit s'arrêter. Pendant cinq mois, il est immobilisé. Le scorbut ravage sa bouche. Et cependant, il est obligé d'accepter les mets les plus curieux : l'igname à la sauce aux souris, les petits chiens nourris aux termites. Une vieille femme le soigne et le guérit. Et le 9 janvier 1828, il quitte Timé.



Djenné sur le Bani. Un riche Maure, qui a recueilli Caille depuis le 11 mars, lui conseille : « Laisse là tes marchandises. Prends en échange ces cotonnades, très recherchées là où tu vas. — Merci. Accepte ce parapluie. » Le Maure, ravi, rentre, sur une grande pirogue qui va vers Tombouctou, une place pour Caille qui entrevoit enfin le but. Il était las de traîner ce spectaculaire parapluie.



Mais les noirs de l'équipage traitent le voyageur en esclave. On le brutalise. Il supporte tout. Il doit arriver sans que son identité soit dévoilée. Son rêve est si près d'être réalisé ! Le prix du passage a presque vidé sa bourse et le patron de la barque oublie de lui donner à manger. Recroquevillé dans un coin du pont, René Caille voit défiler les rives du fleuve. Il attend fébrilement.



On fait escale à Khokoula. Les Touareg sont là. Montés sur de petites pirogues, ils accostent les barques et prélèvent une rançon de riz, de mil, etc. Le fleuve les nourrit ainsi. Ils sont surtout exigeants pour les Maures. Or, Caille passe pour Maure. Le patron de la barque a pitié et le cache sous un amas de tapis, au fond du bateau. Une fois de plus, le voyageur se fait tout petit.



Les pillards envahissent l'embarcation ; l'équipage, tremblant, se tient à l'écart. Tout est bousculé. Les Touareg crevent les sacs à coups de lance. L'un d'eux lève son arme sur les tapis qui recouvrent Caille, quand un riche convoi est annoncé. Toute la bande quitte la pirogue et regagne la rive. Ouf ! Il était temps. Caille, à demi étouffé, sort de sa cachette en remerciant le ciel.



Enfin, le 20 avril 1828, on atteint Cabra, le port de Tombouctou. Des esclaves armés de fusils accueillent Caille. « Notre maître, le cherif Sidi-Abdallah-Chebir, te souhaite la bienvenue et te prie d'accepter cette escorte pour aller jusqu'à sa demeure. — Le nom d'Abdallah-Chebir soit benî d'Allah ! J'accepte sa royale attention. » Et, premier Français, René Caille entre dans Tombouctou.



Le but est atteint. Mais quelle déception ! La ville d'or et d'ivoire n'existait que dans la légende. Tombouctou n'est qu'un amas de maisons de terre rouge, sous un soleil aveuglant. Pas de jardins, pas de chants d'oiseau. Mais un marché merveilleux, pivot de toutes les pistes d'Afrique, seuil du désert, port de tout un monde inconnu. Attentif, Caille observe, prend des notes et des croquis.



Le 4 mai 1828, Caille éprouve le désir de partir. Premier Français à avoir atteint Tombouctou, il sera le premier Européen à en être sorti vivant. Abdallah-Chebir lui fait vendre ses étoffes, lui donne des vivres et le propulse littéralement dans une caravane qui part vers le Maroc. C'est tout le désert à traverser. Rassemblant ses dernières forces, Caille rêve maintenant de la France.



Caille n'a plus de résistance. Il boit sa ration d'eau d'un trait et mendie pour en avoir d'autre. Mais dans cette grande caravane de 400 hommes, de 1400 chameaux, la loi est celle du désert. Au puits de Telig, à plat ventre entre les pattes des dromadaires, il se repait d'un eau bourbeuse. Parfois, on lui donne du lait de chamelle. Sa bouche, malade, lui interdit toute autre nourriture.



Aux confins du Maroc, Caille vend ses habits, achète à diner et loue un âne. Affamé, rompu par dix journées de voyage, il fait son entrée à Fes, le 12 août. Six jours plus tard, à pied, il entre dans Rabat et va au consulat de France. Le consul n'est pas français. « Avez-vous des papiers ? » Caille n'a rien, sinon quelques shillings anglais. On lui donne 24 sous en échange et on le chasse.



Le 7 septembre, Caille parvient à Tanger où le vice-consul l'accueille : « — Je suis René Caille ! m'écriai-je et, dans son transport, M. Delaporte alla jusqu'à m'embrasser sans témoigner de répugnance ni pour ma personne, ni pour mes sales haillons... » Mais la sécurité même de Caille ne permet pas qu'il soit ouvertement l'hôte du vice-consul. Il doit partir et ne revenir qu'à la nuit.



Pendant dix-sept jours, Caille est entre la vie et la mort. M. Delaporte le soigne. Enfin, il est sauvé ! Mais le vice-consul explique : « Vous courez de graves dangers. J'ai écrit au commandant de la flotte française stationnée devant Cadix. Un navire va venir ; déguisé en matelot, vous y embarquerez. » Le 27 septembre, la goélette la « Légère » emmène, à la nuit close, un curieux matelot.



Les Anglais offrent 625 000 francs pour les notes de Caille qui refuse. La Société de Géographie lui donne 500, puis 10 000 francs. Il propose de traverser l'Afrique d'ouest en est. On l'ignore. Il se marie, s'établit en Vendée, où il se fait laboureur, vigneron. Et, en mai 1838, un char à bœufs transporte le cercueil du maire de Champagne, René Caille, le découvreur de Tombouctou, mort à 39 ans.

Hong-Kong - Barcelone

10.000 milles à bord d'une JONQUE



L'AMIRAL hindou descendit l'escalier quatre à quatre... Jamais il n'avait vu une chose pareille : une jonque chinoise à Bombay ! Cela ne pouvait être possible ! Et pourtant...

Et pourtant, cela était : à quelques encablures du Tajmahal-Hotel, face au yacht-club, l'étonnant bateau amarré était bel et bien une jonque venue de Hong-Kong, une jonque qui avait la prétention de gagner le port espagnol de Barcelone, ce qui n'avait jamais été fait de mémoire d'homme, de mémoire d'aventurier, de mémoire de marin.

Tout avait commencé un an plus tôt, dans un petit port de la Riviera italienne : un jeune Espagnol en vacances regardait les voiliers prendre le large et soudain, il eut envie de faire comme eux. Pas tout à fait comme eux, en fait : « Je m'étais mis en tête, écrivit-il plus tard, de parcourir les mers d'Orient, et je ne concevais pas de le faire autrement qu'à bord d'une jonque... »

Une bien curieuse idée, qu'il sut cependant mener à bien, car, quelques mois plus tard, le jeune Espagnol (il se nomme José-Maria Tey, dit Joséphu), cinq de ses compatriotes et un cuisinier chinois s'embarquaient à bord d'une jonque toute neuve à destination de l'Europe.

Pari stupide qui faillit leur coûter cher. En effet, les uns ne savaient pas nager, les autres n'avaient jamais navigué ; quant au capitaine, il avait passé en hâte son brevet de commandant de bord (pour petit voilier, il est vrai).

La première étape (de la Chine au Vietnam) faillit leur coûter la vie ! Au cours d'une effroyable tempête, ils s'initierent à leurs dépens à la vie maritime et, lorsqu'ils touchèrent enfin la terre ferme, ils apprirent avec stupeur dans les journaux qu'une jonque semblable à la leur, dirigée par un équipage de dix-huit vrais marins, s'était perdue corps et biens à quelques milles d'eux !

« Joséphu » Tey comprit alors que son bateau était l'un des plus « marins » qui se puisse imaginer : par hasard peut-être car lorsqu'il téléphona au constructeur chinois, il se contenta de lui demander « une jonque de soixante pieds »...

En fait, les Chinois firent là un travail étonnant, reproduisant ancestralement les jonques cantonnaises qui sillonnaient depuis des millénaires les mers de Chine : la jonque avait été construite sans plans et entièrement à la main ! La ligne de flottaison théorique correspondait, à un millimètre près, à la ligne de flottaison pratique ; la peinture n'avait été employée que pour la partie immergée, le reste ayant été tamponné à l'huile de lin.

Les secrets de fabrication de ces bateaux se trans-

mettent, en Chine, de père en fils, et les jonques ont ceci d'original que leur barre est totalement différente des barres classiques. C'est peut-être pour cette raison que le capitaine Tey et son équipage parvinrent à réussir l'extraordinaire exploit de parcourir dix mille milles dans des conditions de navigation assez extraordinaires.

Plusieurs mois plus tard, l'Espagnol eut l'occasion de demander aux marins chinois comment ils auraient réagi devant telle ou telle circonstance qu'il dut lui-même affronter au cours de son périple : « Face à une tempête pareille, lui répondit-on, nous aurions fait tout de suite demi-tour ! »

S'il avait su cela, il est probable que le capitaine Tey n'aurait pas pris tant de risques ; mais, heureusement pour lui et ses compagnons, il ne le savait pas. D'ailleurs, il n'aurait jamais eu le courage de revenir en arrière à la première difficulté.

Il en est de son succès comme de celui de certaines inventions. Il arrive en effet que des savants décident : « Telle ou telle chose est impossible, mathématiquement, scientifiquement... » Or, elle prend vie cependant, pour la simple raison que celui qui l'a inventée ignorait le verdict hâtif des hommes de l'art. Ce qui est bien le cas de « Joséphu » Tey.

Son histoire est passionnante, qu'il faut suivre au fil de ses étapes (voyez plutôt notre carte ci-dessous, à gauche). Le mieux est encore de lire le récit qu'il en a fait dans le livre : « 10 000 milles à bord d'une jonque », qu'il vient de publier chez Arthaud, à Paris. Il donne là une très belle leçon de courage — car il faut être courageux pour entreprendre une telle croisière — et de modestie — car il faut savoir être modeste pour affronter un adversaire aussi sévère et impitoyable que la mer en furie.

Tout au long de leur voyage, les intrépides marins furent aidés par ceux qui, dans les ports (de la mer de Chine à la Méditerranée, en passant par la mer Rouge), surent apprécier leur courage. Ils furent aussi l'objet de la risée de certains, ce qui est bien normal. Témoin cette digne lady, femme d'un officier de marine de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, établie à Aden, qui — le plus sérieusement du monde — demanda à José-Maria Tey : « Vous venez de Hong-Kong ? Et il paraît que vous allez à Barcelone ? Mais pourquoi donc n'avez-vous pas pris l'avion ? C'est tellement plus rapide et commode ?... »

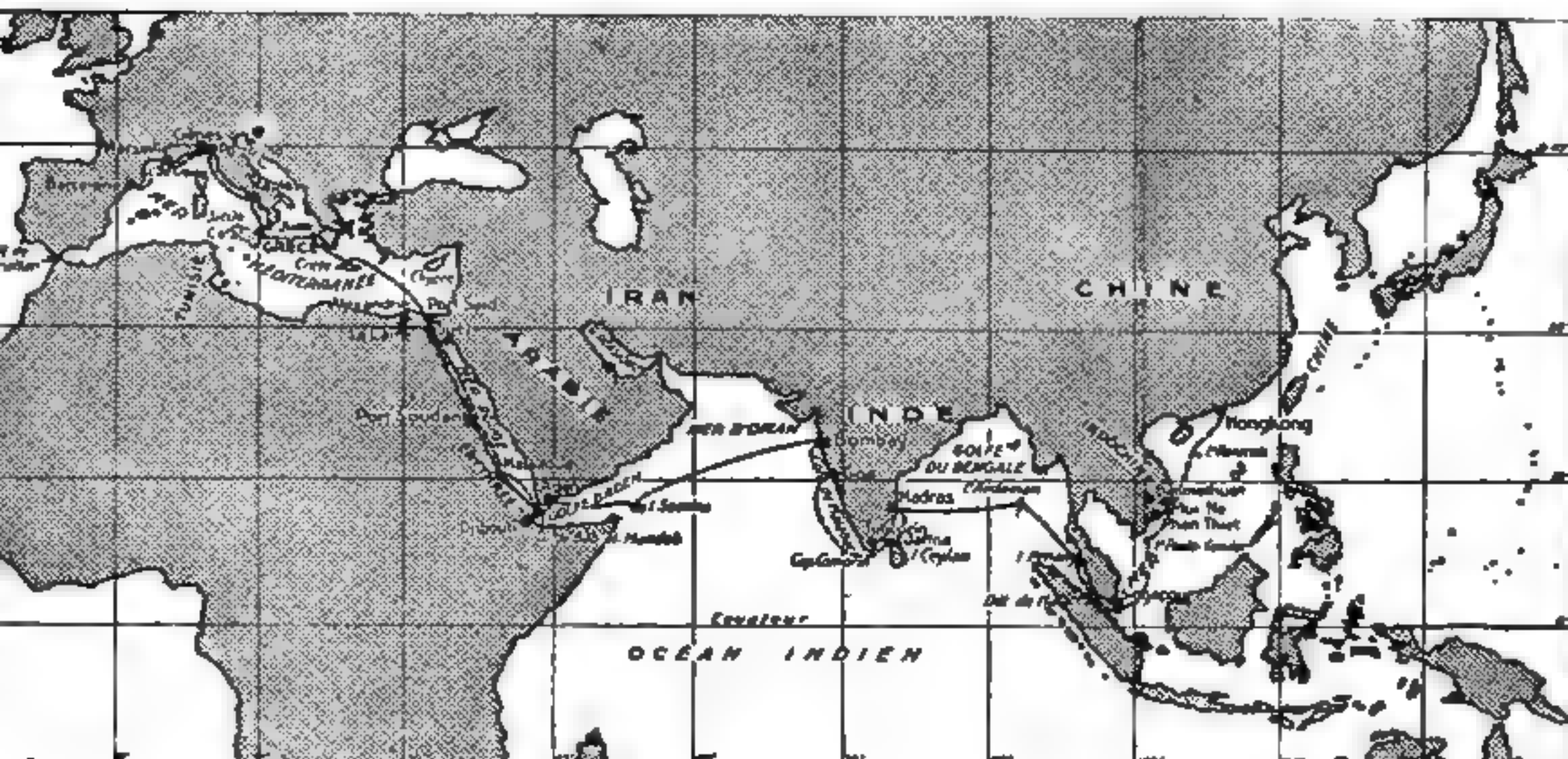
Comment expliquer à cette femme trop pratique et sans poésie ce qu'explique M. Tey dans son livre : « Je voulais briser ma vie quotidienne, donner une forme vraie à ma soif d'évasion, libérer mon âme en ayant comme seule et unique partenaire, comme meilleure amie, la nature dans sa forme la plus vivante et la plus attirante : la Mer... »



L'équipage de « La Blonde » : sept jeunes gens décidés qui réalisèrent ce que personne n'avait su faire avant eux : 10 000 milles à bord d'une jonque.



Les provisions de bord ne tardèrent pas à s'épuiser ; il fallut bien vivre alors de la pêche, ce qui fut fait. Sept citadins devinrent sept rudes marins.



Un périple extraordinaire que les marins les plus expérimentés n'auraient pas osé tenter eux-mêmes. Mais les hommes de « La Blonde » ne le savaient pas. Ils eurent donc toutes les audaces. Finalement, après des mois de souffrance et de joie alternées, ils en tirèrent les plus belles satisfactions. À droite, voici le chef de l'expédition, José-Maria Tey, triomphant à Barcelone, avec sa fiancée, qui donna son nom à « La Blonde », désormais célèbre.





Comme un petit chien dans l'eau

Pourquoi pas, après tout ?... Et pourquoi les chiens ne suivraient-ils pas leurs maîtres au cours de leurs plongées sous-marines ? C'est ce que s'est demandé un vrai ami des bêtes, le Suédois Sven Nalin, de Stockholm... En effet, ce plongeur audacieux — et qui souffrait d'être obligé de laisser son fox-terrier sur la grève — vient de mettre au point (et d'expérimenter avec succès) un scaphandre autonome pour son petit chien,

nommé « Lovely ». Cet appareil permet à l'animal de rester sans danger vingt minutes sous l'eau ! Cette photo fait, certes, penser aux « chiens de l'espace » soviétiques, mais elle prouve que l'homme est réellement en train de conquérir les deux tiers de la planète, encore inconnus parce que submergés... (Au premier plan, les chaussures lestées de « souliers » de plomb.)

(Photo A.F.P.)

LISTE DES GAGNANTS DU CONCOURS CARAN D'ACHE

LA CHENILLE

1. Mlle Brigitte COLLETTE, 10, rue Gu-tenberg, Caen (Calvados); 2. Mlle Marie-Annick FOUCHER, impasse du Séminaire, Avranches (Manche); 3. Mlle Reine BULLEUX, 13, rue Augustin-Thierry, Sevran (S.-et-O.); 4. Mlle Andrée BUTTA, rue de l'Eglise, Wadelincourt, par Sedan (Ardennes); 5. Mlle Catherine LEBEGUE, 65, rue Ulysse-Gayon, Bordeaux (Gironde); 6. Mlle Anne-Marie WIART, Reugny (Indre-et-Loire); 7. M. Gérard BLOT, 256, fg Bannier, Fleury-les-Aydes (Loiret); 8. M. Bernard DUBORPER, 11, rue Pierre-Curie, Cuncy-les-Douai (Nord); 9. M. Jean-Claude MAILLARD, 18, rue du Lt-Gayot, Brétigny-sur-Orge (S.-et-O.); 10. Mlle Claire ROLLAND, 3, rue Magendie, Sannois (S.-et-O.); 11. Mlle Jocelyne BOUVET, 33,

rue du Manoir, Sainte-Adresse (Seine-Mme); 12. M. Yves DOUAY, av. E.-Herriot, Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or); 13. M. Denis PICARD, 29, rue Rosa-Bonheur, Melun (S.-et-M.); 14. M. Daniel GUIOT, 3, cité Valentin, Thaon-les-Vosges (Vosges); 15. M. Francis LEUILLIER, Hautebut, par Ault (Somme); 16. Mlle Ghislaine TREPARD, chez Mme Gravier, au Bourg de « Villebret », par Nérès-les-Bains (Ailier); 17. Mlle Rosyng BRASSET, 26, rue du Porteau, Poitiers (Vienne); 18. M. Gérard JESPIERRE, 78, rue des Plantes, Montgeron (S.-et-O.); 19. Mlle Françoise NICAULT, 10, rue Claude-Debussy, Paris (17°); 20. Mlle Danièle MALBRANQUE, cité Maroc, 10, rue Rameau, Grenay (P.-de-C.).

LE POISSON

1. M. Gérard BLOT, 256, fg Bannier, Fleury-les-Aydes (Loiret); 2. M. Louis DESQUE, 32 b, avenue Jérôme, Aix-en-Provence (B.-du-R.); 3. Mlle Evelyn NARJOUX, Corgolain (Côte-d'Or); 4. M. Claude BERTON, 89, rue Jean-Jaurès, Trélazé (Maine-et-Loire); 5. M. André MANSUY, 29, rue Général-Foch, Toul (M.-et-M.); 6. Mlle Antoinette SCHIFFERDECKER, rue Cardinal-Mathieu, Pont-à-Mousson (M.-et-M.); 7. M. Jean-Marie MOUSSELLE, rue de Neuilly, HLM Dalloz, Gagny (S.-et-O.); 8. M. Ingbert BENTHIEU, 41, rue de Mulhouse, SAUSHEIM (Ht-Rhin); 9. M. Jean BOIZARD, 16, rue des Framboisiers, Soissons (Aisne); 10. Mlle Anne-Marie ARRI-Vault, chez Mme Vve Mathieu, Vailly-

sur-Sauldre (Cher); Mlle Jacqueline CADELOT, rue Marie-Laure, Antony (Seine); 12. Mlle Gisèle SAUTEREAU, Girolles, par Avallon (Yonne); 13. M. Maurice DESOIL, 27, rue du Quercy, Quévrecham (Nord); 14. Mlle Marie-Annick FOUCHER, impasse du Séminaire, Avranches (Manche); 15. M. Alain BLANC, 2, rue Bouffard, Argenteuil (S.-et-O.); 16. P. CHANUC, place du 16-Août, Dugny (Seine); 17. Mlle Marie-Rose MEUNIER, Barize, par Jambie (S.-et-L.); 18. Mlle Hélène LEZACHMEUR, chez Mme Berthaud, 60, rue de Bretagne, Rueil-Malmaison (S.-et-O.); 19. Mlle Chantal CHABOT, Les Gueneaux, apt. n° 16, Romorantin (L.-et-C.); 20. Mlle Colette GOMEZ, Aisy-sur-Armançon (Yonne).

LA PINTADE

1. Jocelyne BOUVET, 33, rue du Manoir, Sainte-Adresse (S.-Mme); 2. Jean-François JACQUEMOT, 6, rue Aican, Metz-Plantiers (Moselle); 3. Alain CHARONNAT, 28, avenue du Général-Leclerc, Sainte-Savine (Aube); 4. Alexandre COUTELIS, 94, rue Saussure, Paris (17°); 5. Dominique MONERIE, 4, rue Paul-Doumer, Montargis (Loiret); 6. Albert GAUTHIER, 105,

avenue Georges-Clemenceau, Nanterre (S.); 7. Violette DAUTREVOUX, route de Nesle, Chaulnes (Somme); 8. Jeanne-Paule FAUKHAUSER, 6, rue d'Angleterre, Moutiers (M.-et-M.); 9. Gérard VUM, 11, rue Gambetta, Saulieu (Côte-d'Or); 10. Marie-Annick FOUCHER, impasse du Séminaire, Avranches (Manche); 11. Michel BETHUNE, rue Jean-Jaurès,

Proville-lez-Cambrai (Nord); 12. Lydie HERPIN, chemin des Marronniers, La Ferté-St-Aubin (Loiret); 13. Evelyn RINGEVAL, rue du Calvaire, Inchy-en-Artois (P.-de-C.); 14. Maryse GOUSSARD, Saint-Eloy-de-Gy (Cher); 15. Marc QUESTROY, 8, rue Bellevue, Montmorency (S.-et-O.); 16. José BOUCHET, Sury-aux-Bois, par

Combreux (Loiret); 17. Geneviève HUBERT, 18, rue d'IGNAVAL, Sainte-Adresse (S.-Mme); 18. Josiane MANCEL, 24, rue d'IGNAVAL, Sainte-Adresse, (S.-Mme); 19. Bruno FASANI, La Ferrière du Buron, Vigneux-de-Bretagne (L.-A.); 20. Catherine PAILLARD, 45, rue de Cambrai, Douai (Nord).

NOS PETITES ANNONCES LES MOINS CHÈRES DE FRANCE

NOS PETITES ANNONCES SONT LES MOINS CHÈRES DE FRANCE ! Elles ne coûtent, en effet, que 1 NF la ligne de 40 lettres ou espaces. Réduction de 50 % pour les détenteurs du Carnet de Bord.

ATTENTION ! En aucun cas, notre journal ne transmettra les réponses ; il convient donc d'indiquer clairement dans chaque annonce l'adresse où l'on désire les recevoir. Ne perdez pas patience, toutes vos annonces passeront intégralement ; nous vous demandons seulement de tenir compte d'un indispensable délai d'impression d'une quinzaine de jours.

NOUS AVONS PREVU, POUR VOUS, QUATRE RUBRIQUES : échanges, achats et ventes, demandes de correspondants, le coin des parents. Toute correspondance relative à cette rubrique doit être adressée à « Petites annonces, Journal Pilote », 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2°).

CORRESPONDANTS

Garçon, 14 ans, cherche ami pour correspondance, passer éventuellement vacances ensemble dans pays réciproques. LUYERINK, B. v. Erpstr. 66 Berghem NB. (Pays-Bas).

Rech. garçons échangeant images France-Russie. Albums 2 et 3, RAVERT, à Colombelles (Calvados).

Ch. corresp. franc. 15 à 18 ans, partie Club Pilote, collect. cartes postales. M. SAGOT, 15, rue Soudry, Vannes (Seine).

ACHATS

Achète train électr. ou éléments Marklin. Excellent état. Ecrire ou téléph. B. LOCHIN, 52, av. Flachat, Asnières. Tél. GRE. 80-72.

VENTE

V. train électr. JEP, tr. bon état, 1 motr. BB, puissant transform. 9 wag. 30 rails, 2 alps., 1 bloc syst. autom. Cédé 200 NF. LIAGU A., 54, r. du Dr-Victor-Lydat, Wattrelos (Nord).

V. album Vaillant 7 à 12 bon état 3 NF. Album Spiro 60 à 70, 4 NF, port en sus. LE MEUH Charles, route des Mines, Privat.

V. 1 paire chaussures football point. 37. Etat neuf, s'adresser à J.-P. BELLIER, 14, rue E.-Gresson, Paris (14°).

V. Occ. Nlx rails et catén. VB, 50 wag. VB et Marklin. Ts les rs 19 h. VIE, 131, bd Gallieni, D3 1922, à Villeneuve-la-Garenne.

Vends magnétophone petit modèle Avialex 110-220 et ts occ. T. bon état, 300 NF, lot rails VB, 300 p. environ, 250 NF, Mitton, 9, av. de Lamarlaye, La Lys (Oise).

Beaux timbres France et Union Fr. 30 = 1.00 — 50 = 2.00 — 100 = 3.00 — 200 = 8.50 + port, liste d'occasions contre env. timbres, Lavel, 54, av. Roule, Neuilly-s-Seine (Seine).

V. chiens boxers. Prix raisonnable, VOILHES, au Mas, par Gironx (Puy-de-Dôme).

V. 4 diag. event. « La Triangule Bleue », « Le Maître du Soleil », 33 trs 20 cm, 12 NF chacun, « Les Cigares du Pharaon », 33 trs, 30 cm 17 NF, les « Tota », 45 trs, 3 NF. Et. nf, us. nulle, Baradeau, 33, r. Bucourt, St-Cloud. S.-O.

SOLUTION DES JEUX DES PAGES 26-27

LES MOTS ASSOCIES

Voile - Mariée - Trouseau - Clés - Porte - Mines - Descendre - Monter - Haut - Bas - Laine - Tricot - Chandaï - Sports - Niver - Neige - Glace - Vanille.

LE JEU DES ETAPES

C harleville
H endaye
A vignon
L images
D unkerque
E pinal
E vian
CHALDEE

MOTS CROISES

Horizontalement : I. Sortilège. — II. Outil. — III. Rac. — Cl. — IV. Cabin-Caba. — V. Ere - Sac. — VI. Ecrire - Pl. — VII. Ro - Sa - Yen. — VIII. Er - ENE. — IX. Maître.

Verticalement : 1. Sorcières. — 2. OA - Cor. — 3. Rocher. — 4. Tu - trisée. — 5. Itinérant. — 6. Li - Er. — 7. El - As. — 8. Chapeau. — 9. Elieci.

LE MOT DE PASSE

Solution dans notre prochain numéro.

LA PHOTO-PUZZLE

Si vous avez pu reconstituer notre photo-puzzle, vous avez découvert un reporter photographique monté sur de courtes échasses afin de mieux faire son métier (Photo U.P.).

LA PHOTO TRUQUEE

Une bouteille a été ajoutée (en bas, à gauche) ; un serpent ajouté sur le siège de gauche ; un angle du tableau (en haut et à gauche) a été retiré ; sur le calendrier, la mot décembre a été supprimé ; l'oreille du singe de gauche a été supprimée ; l'étiquette de la bouteille qui sert de lorgnette au singe de droite a été modifiée ; la croix de

son bandeau a été supprimée ; ainsi que la verre qu'il tient dans sa main gauche ; un mot du serpent (à droite) a disparu ; l'image (en haut et à droite) a été modifiée.

Pilote

Éditeur : DARGAUD S.A.
31, rue du Louvre
PARIS-2°

Tél. : CENTral 67-60 - CENTral 70-82

Directeur : Jean HERRARD
Rédacteur en chef : Denis LEFÈVRE-TOUSSAINT
Conseil de rédaction :
R. JOLY, R. GOSCHNY, J.-M. CHARLIER

ABONNEMENTS

France et Communauté française	Étranger (sauf : Benelux et Suisse)
12 mois 37 NF	45 NF
6 mois 19 NF	23 NF
3 mois 10 NF	12 NF

C.C.P. Paris 2375-23

BENELUX : Éditions du Lombard
1 à 7, Avenue P.H. Spaak, Bruxelles

ABONNEMENTS

1 an 414 FB.
6 mois 214 FB.
C.C.P. 1.909-16

SUISSE : Interpress S.A. 1, Bessésjour, Lausanne

ABONNEMENTS

1 an 45 FS.
6 mois 23 FS.
Compte chèque postal à 11.133-31

ABONNES

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande d'abonnement, accompagnée d'un timbre à 0,50 NF.

La reproduction des textes et des photographies est interdite. PILOTE décline toute responsabilité pour les documents envoyés. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Publicité : ÉDIPRANCE,
30, rue Notre-Dame-des-Victoires,
Paris (2°).
CENTral 12-75,
12-30, 16-99.

pour demander votre "CARNET DE BORD"

Envoyez dix bons semblables à celui qui figure dans l'angle de cette page, et dont les numéros se suivent (en y joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse). Adressez, enfin, le tout à « Carnet de bord » de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2°).

BREVET DE
"PILOTE"

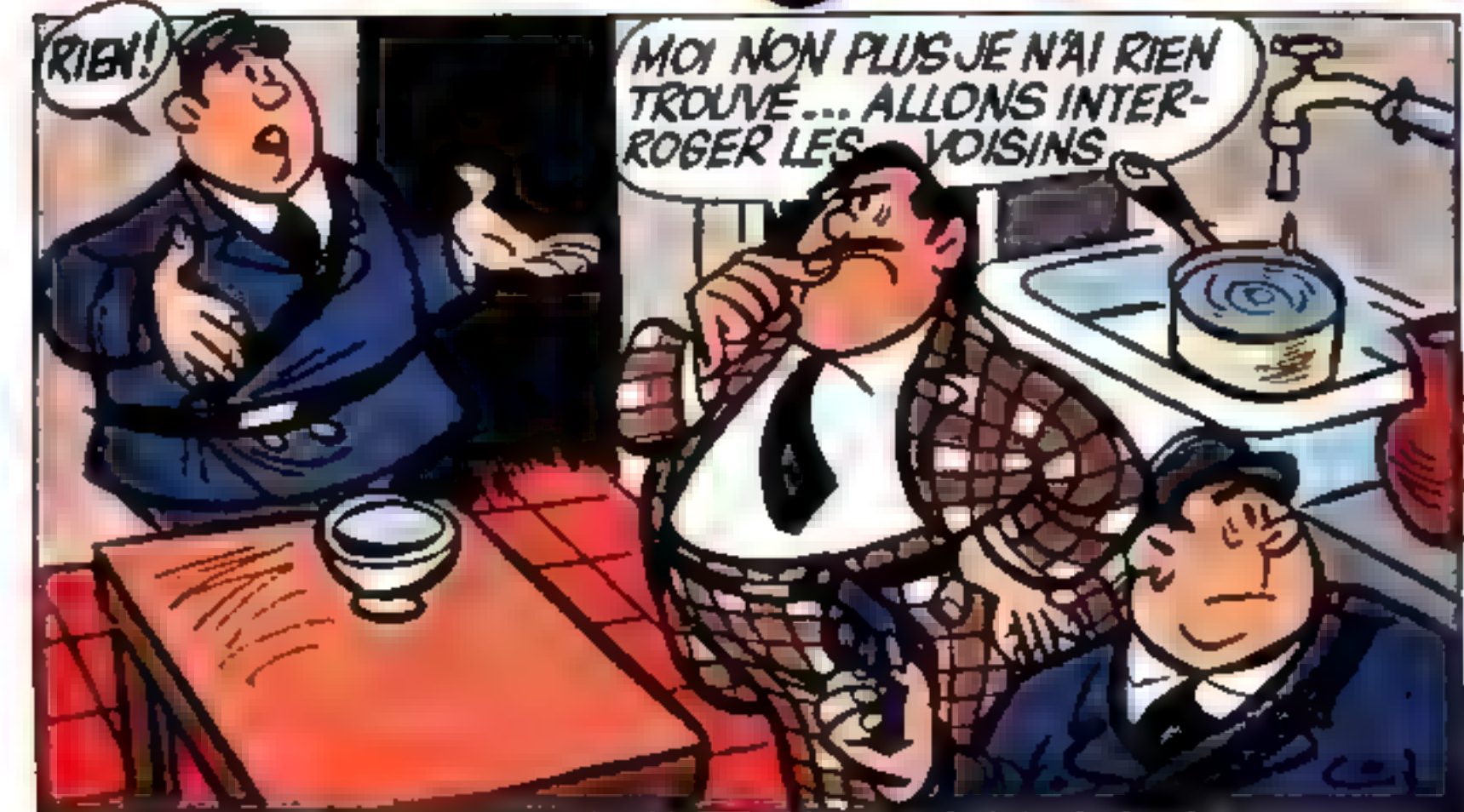
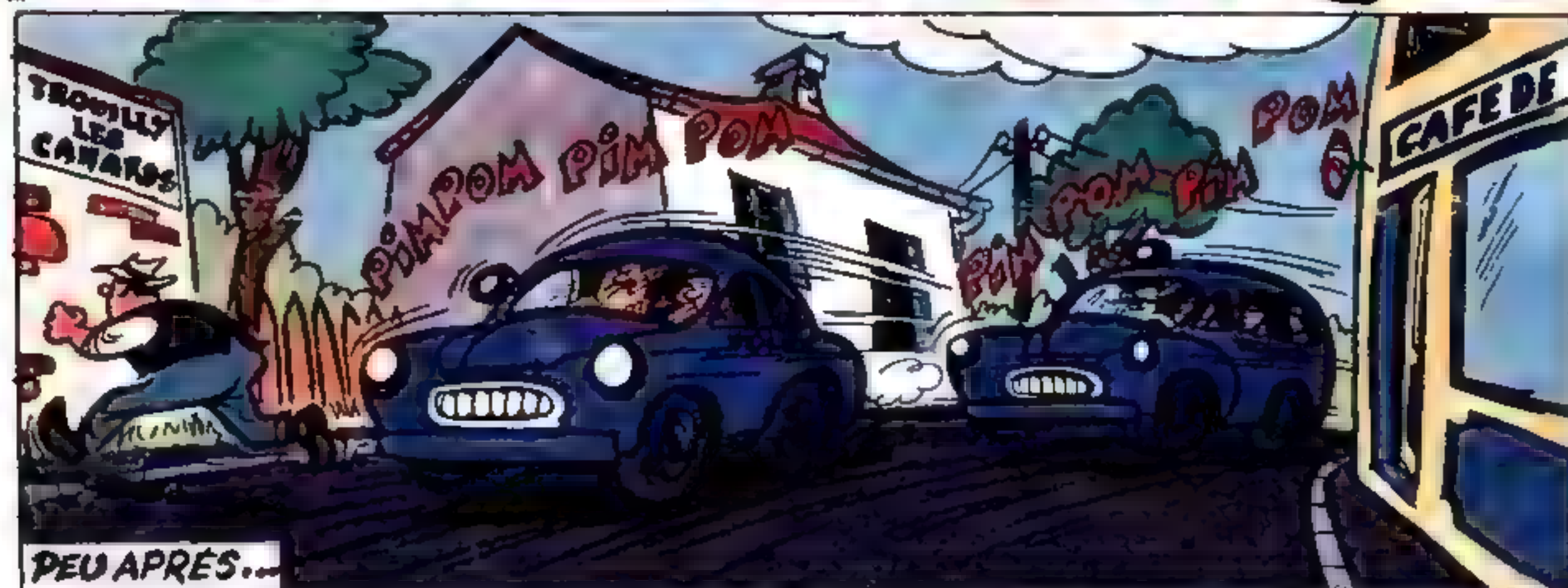
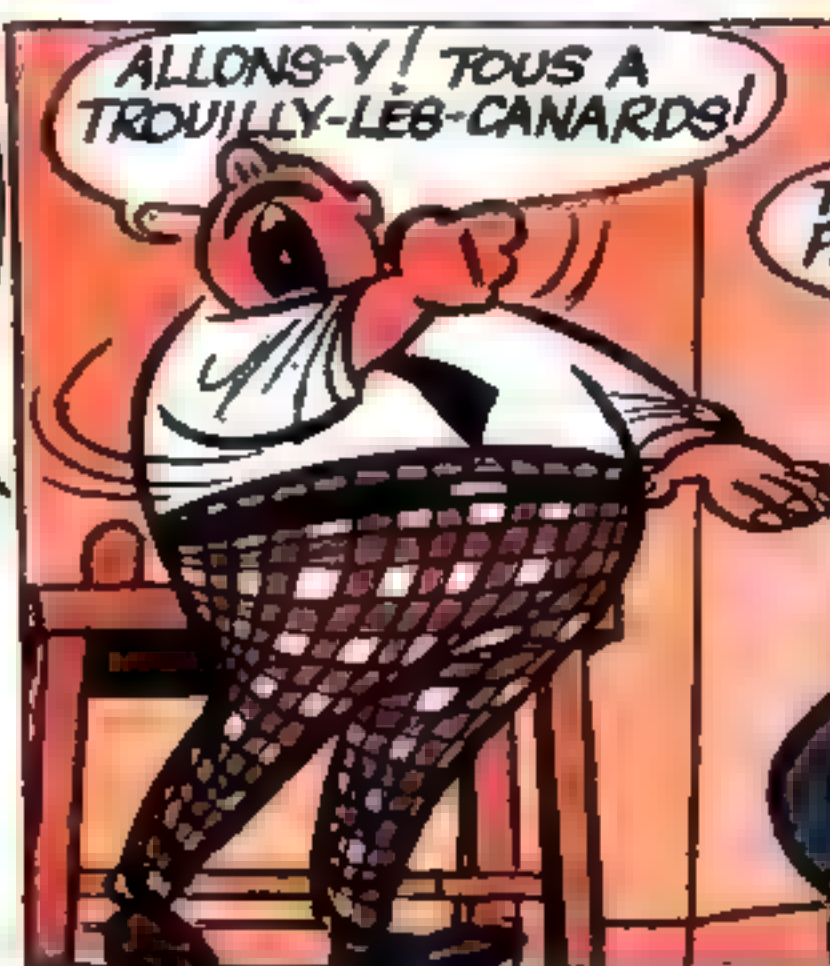
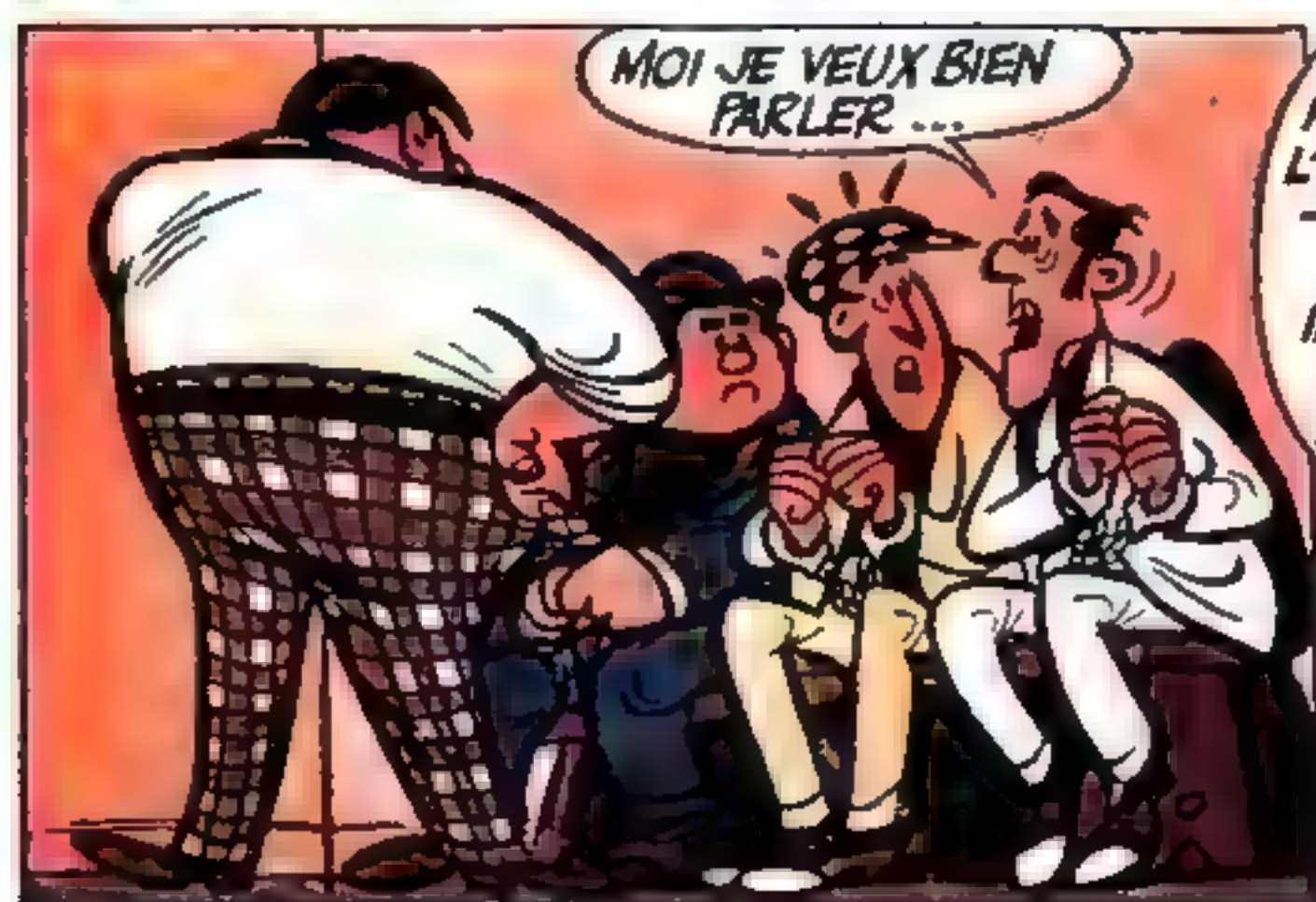
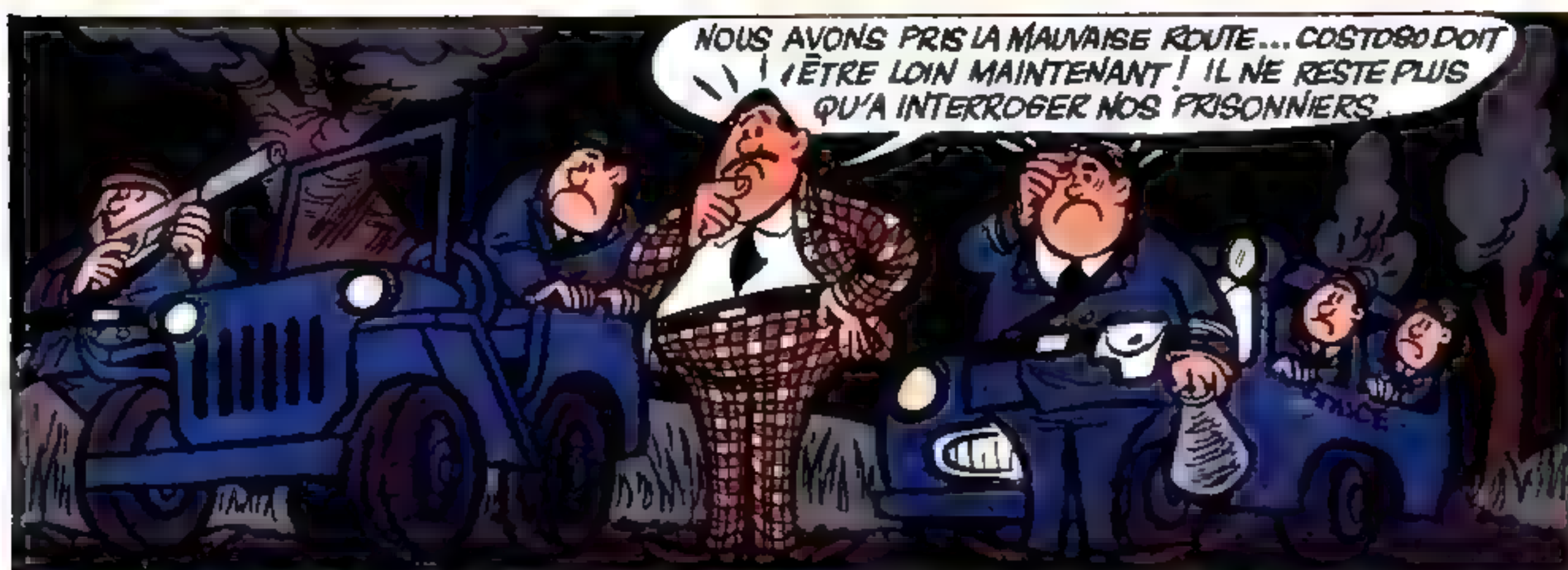
64



L'INSPECTEUR ROBILLARD

★ PAR PIERRE BELLEMARE ET MOALLIC ★

RESUME. — L'inspecteur Robillard n'est, décidément, pas observateur ! Il aurait dû remarquer que les traces sur la route non pavée ne correspondaient pas exactement à celles de la voiture de Costoso. Robillard a donc pris la mauvaise route...



LA SEMAINE PROCHAINE VOUS POURREZ VÉRIFIER SI VOUS AVEZ EU DU FLAIR, EN DÉCOUVRANT LES INDICES QUI ONT ÉCHAPPE À NOS HÉROS. (A suivre.)

Directeur de Publication : G. DARGAUD - Comité de Direction : G. DARGAUD, M. VENET, N. GOUJON, P. PEIGNÉ, Administrateurs : ... Loi N° 49-956 du 16-7-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Pilote

HEBDOMADAIRE

N° 65
19 JANVIER 1961
Troisième année
0,80 NF



LE GRAND MAGAZINE ILLUSTRÉ DES JEUNES

Belgique : 10 Fr. B.
Suisse : 1 Fr. S.

JEAN RICHARD :

*“c’est moi
Tarzan !”*





LA PHOTO « TRUQUEE » !

De Michel Medevielle, Gérard Classe, Daniel Neyroud, Jean-Jacques Domeau, Michel Dusautoir, Jean-Pierre Duron, Marcel Sylvestre, Daniel Doëblé, Pierre Mendès da Costa, etc

« Non, nous ne les avons pas reconnus ! La photographie publiée dans le n° 63, en page 2, sous le titre : « Vedettes de décembre 1960 », représente, selon vous, Raymond Kopa et Di Stefano. Il ne s'agit pas là de Di Stefano, mais bien de Puskas, l'inter gauche hongrois qui joue au Réal ! »

Oui, oui. Nous avons commis là une erreur, nous le reconnaissons. Mais « Pilote » a répondu à tout et pour nos lecteurs sportifs, nous dirons « avec malice » que... la photo était truquée... ou mieux encore : la légende !

UN PETIT REPROCHE... UN GRAND COMPLIMENT

De Jean-Paul Wimmoz, 6, rue Georges-Bizet, « Le Ronceray », Le Mans (Sarthe) :

« Tout en souhaitant une bonne année de réussite à « Pilote », je me permets de lui faire un petit reproche : j'ai relevé, dans le n° 62, à la page 3, une erreur au sujet de la 404. Vous disiez que ses phares étaient carrés. Or, je les ai bien observés et j'ai vu qu'ils étaient bien ronds. Ils ne sont même pas à coins coupés. »

C'est parfaitement juste ; mais dans le projet que nous avions réussi à nous procurer (en avant-garde), les phares étaient prévus carrés, comme sur la Mercedes. Leur forme a été modifiée lors de la fabrication. Une inexactitude, certes, mais nous étions « les premiers » !

« ET LE COMBAT CESSA, FAUTE DE COMBATTANT... »

Une mention très honorable et un abonnement de trois mois récompenseront Jean-Jacques Donzé, 1, rue de la Tuilerie, à Montbéliard, dans le Doubs, pour son portrait-outil du Père Noël.

Ce portrait, Jean-Jacques l'a construit avec une clé multiprise (haut du bonnet), quatre démonte-pneus (bas du bonnet et contour du visage), un tournevis (en guise de nez), quatre clous cavaliers mis pointe à pointe et deux billes de roulement (yeux), deux ferrettes de chaussures (bouche) et une brosse de balayette O-Cedar (qui fait, il est vrai, une fort jolie barbe !).



(Suite page 31.)

Puisque notre « portrait-outil » ne vous inspire plus, nous vous proposons, en page 31 un nouveau jeu. Nous souhaitons qu'il vous passionne tous. Ecrivez-nous très vite votre opinion à son sujet !

L'ALBUM N° 2

« Pilote » a relié son second album qui comporte, nous vous le rappelons, treize numéros (du n° 14 au n° 26 compris). Adressez-vous à votre marchand de journaux habituel où il est en vente au prix de 7,50 NF.

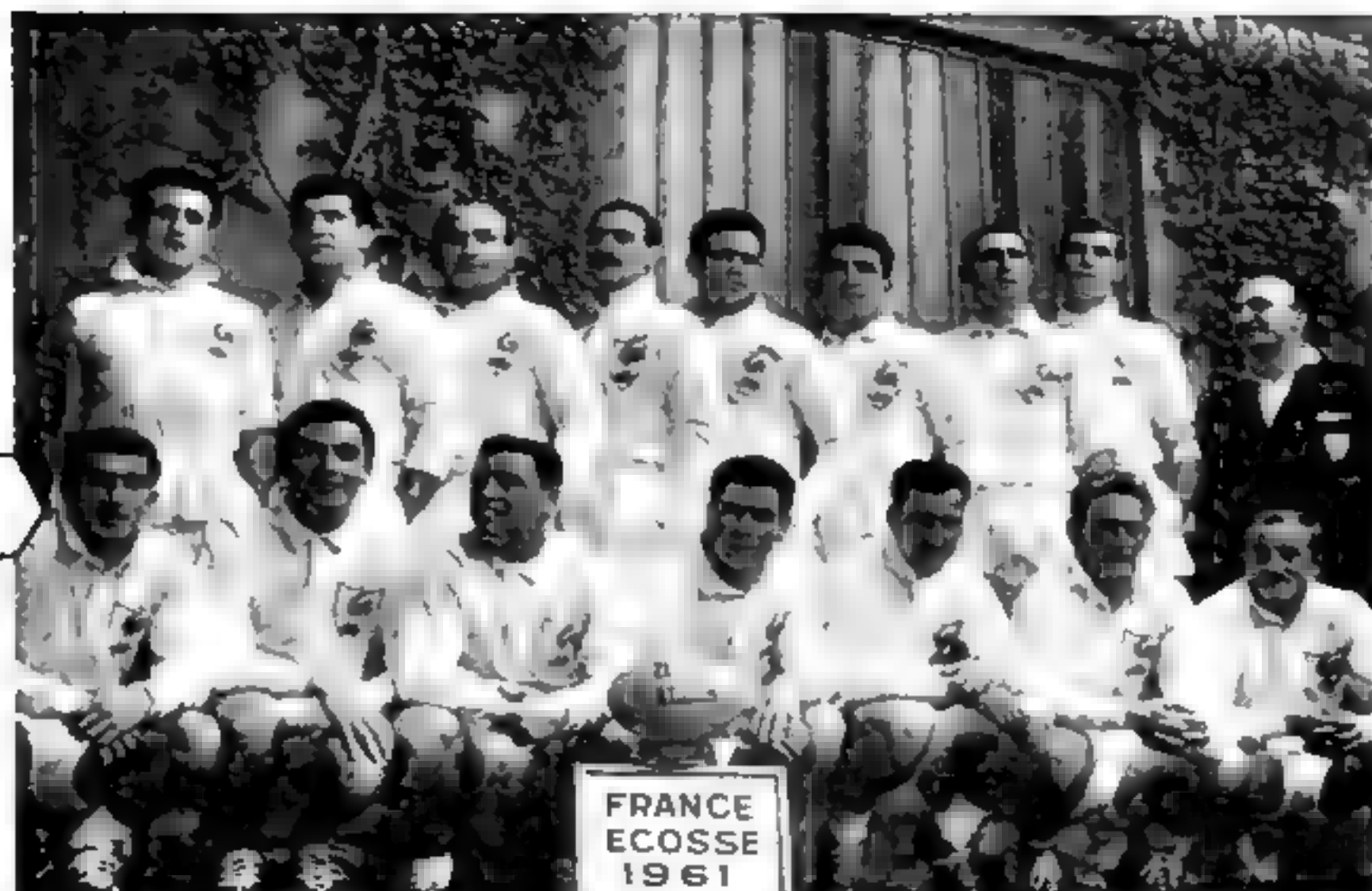
LES INSIGNES

« Pilote » a créé pour vous de magnifiques insignes émaillés que vous serez fiers de porter. Pour recevoir chez vous, franco de port, l'insigne « Pilote », envoyez à « Pilote », par mandat compte chèque postal, ou en timbres, la somme de 2 NF. Spécifiez bien si vous désirez que l'insigne soit monté sur pain (pour la boutonnière) ou sur épingle.

Nous vous signalons qu'il vous faudra quelques jours de patience avant de recevoir votre insigne, car nous sommes submergés de demandes.

Dix-neuf ans,
1 m 62, 65 kg.

Jean Gachassin, grande vedette de l'équipe de France de rugby



Jean Gachassin est né le 23 décembre 1941, à Bagnères-de-Bigorre, il vient tout juste d'avoir 19 ans. Bien sûr, comme tout Pyrénéen, Gachassin savait tout du rugby dès son plus jeune âge et, de Bagnères-de-Bigorre à Lourdes, il n'y a pas loin ; aussi, après avoir été junior à Lourdes, Jean Gachassin opère maintenant en équipe première du club champion de France, en compagnie de ses amis, Martine et Marquesuzaa.

Mesurant 1,62 m pour 65 kilos, Jean Gachassin est un excellent trois-quart ; jouant soit au centre, soit

à l'aile, c'est à ce dernier poste qu'il fut sélectionné. A Colombes, Gachassin conquiert rapidement le public par son audace et son courage, s'affirmant, tour à tour, attaquant inspiré et défenseur acharné.

Excellent athlète, Gachassin fut champion des Pyrénées junior sur 80 mètres, il est également bon tennisman classé en seconde série.

Etudiant, Gachassin prépare son droit.

Voici d'ailleurs, par l'image, le film du grand week-end de « Jeannot » Gachassin.



LE GRAND WEEK-END DE JEAN GACHASSIN

La veille du match (à dr.) le géant Crancée soulevait le petit Gachassin, mais au jour « J » les deux hommes étaient à la même « hauteur », car tout le monde reconnaît le courage et la technique de « Jeannot » (à gauche). Le match fini, et gagné, Jean Gachassin, dans les vestiaires (en bas, à droite), laisse éclater sa joie comme pour dire : « J'ai bien joué ! »



GACHASSIN, PREMIER LAURÉAT DE LA « PROMOTION PILOTE 1961 »

QUEL est l'âge du champion ? Souvent cette question nous est posée. A chacun de vous, nous répondons : c'est vers 24 ans, 25 ans que le sportif est en pleine possession de ses moyens, qu'il connaît la meilleure période de sa carrière sportive. Cependant, avant d'arriver à ce sommet, la grande vedette sportive passe par plusieurs étapes : débuts, révélation, confirmation, consécration. Généralement, le sportif débute en compétition vers 15-16 ans, révèle qu'il est un sujet doué vers 18 ans, confirme les espoirs mis en lui vers 20 ans, pour atteindre la consécration à 24 ans. Pourtant, il est des sportifs d'exception qui vont connaître le succès avant d'atteindre ces 25 ans et nous pensons à Jacques Anquetil

(vainqueur du Grand Prix des Nations à 19 ans), à Roger Rivière (vainqueur du Tour d'Europe à 20 ans), à Rik van Steenbergen (champion de Belgique sur route à 19 ans... en 1943 !), Bonifaci, Francis Meano, Wisniewski, Richard Tyllinski, qui effectuèrent leurs débuts dans l'équipe de France de football alors qu'ils n'avaient pas 20 ans, Max Rousié, demi de mêlée du quinze de France à 19 ans, Michel Jazy, sélectionné pour les Jeux de Melbourne à 20 ans, Jany et Bozon, recordmen du monde de natation, à moins de 20 ans, Périllat, Couttel, champions du monde de ski alors qu'ils n'avaient pas 20 ans, Christian d'Oriola, champion du monde et champion olympique d'escrime avant sa majorité et bien d'autres encore.

Donc, le champion peut avoir vingt ans et même moins. Aussi, à partir de ce numéro, nous allons vous présenter la « Promotion Pilote 1961 ». Dans ces colonnes, nous vous ferons faire connaissance avec les jeunes champions qui, tous, auront un point commun : être nés en 1941 (c'est-à-dire avoir vingt ans cette année), et avoir connu au moins la consécration nationale. C'est la nouvelle vague du sport : vos amis, vos camarades ; vous les connaissez bien, ce sont vos compagnons d'études ou d'atelier, ce sont les grands champions du sport français de demain.

Pour inaugurer cette rubrique, nous vous présentons Jean Gachassin, trois-quart aile de l'équipe première de Lourdes, et qui vient de faire de brillants débuts à Colombes.



L'ACTE DE BRAVOURE DE JOHN KENNEDY *nouveau président des U.S.A.*

Le jeudi 20 janvier 1961
marquera une date importante pour l'histoire
des Etats-Unis d'Amérique et du monde entier
Ce jour-là, en effet, le président Eisenhower
— héros de la seconde Guerre mondiale —
cèdera le pouvoir au président John Kennedy,
héros de cette fameuse bataille
que les « marines » américains menèrent dans le Pacifique
contre les marins japonais...
C'est cet épisode passionnant
que nous avons choisi d'illustrer aujourd'hui.
Mais commençons par le commencement...
John Kennedy est né en mai 1917
dans le Massachussets. Son père est immensément riche,
et le jeune John semble préférer les sports et les jeux
au travail purement scolaire.
Ses deux passions sont alors la natation et le football.
John Kennedy termine cependant convenablement
ses études à l'université de Harvard
lorsque la guerre éclate.
Il est âgé de vingt-cinq ans...



Lorsque, après Pearl Harbor, les U.S.A. déclarèrent la
guerre au Japon, le premier réflexe de Kennedy fut de
s'engager dans la marine américaine, mais une vieille blessure
à la colonne vertébrale allait le faire reformer.



Kennedy n'était pas d'accord : pendant six mois, il fré-
quenta les salles de gymnastique pour renforcer ses dor-
saux ; ce ne fut cependant que grâce à la recomman-
dation de son père qu'il put embarquer sur un torpilleur.



Quelques mois plus tard, il commandait une vedette rapide
dans les Salomons. Une nuit, il se perdit au milieu
de la flotte ennemie ; il tenta de lui échapper, mais il
entendit un terrible craquement : son bateau sombrait !



Sa vedette venait d'être coupée en deux par un navire
japonais... Le torpilleur d'escorte, ne la voyant pas revenir,
la considéra comme perdue. Réuni sur le pont, son équipage
au grand complet célébra l'éloge funèbre de son équipage.



John Kennedy n'était pas mort. Soutenu dans l'eau par sa
ceinture de sauvetage du type « Mae West », il réunit ses
hommes et — aidant lui-même les blessés — il les condui-
sit, après cinq heures d'effort, dans une île abandonnée...



Le hasard voulut que John Kennedy trouvât dans un block-
haus ennemi des vivres, de l'eau, ainsi que des médi-
caments pour soigner ses plus graves blessés ; il voulut
aussi qu'une pirogue indigène acceptât de les secourir.



Secouru par une unité de l'U.S. Navy, Kennedy put enfin
rentrer chez lui. Celui qui allait être élu président des
U.S.A. fut décoré des mains de l'amiral Halsey ; il garde
toujours la photo de son équipage à la Maison Blanche.



Nicolas

"ALLO ?"

MON copain Alceste, à l'école m'a dit : « Mon papa a fait installer le téléphone, ce soir je t'appelle » et moi je lui ai dit : « Chouette. »

Nous étions en train de dîner à la maison, quand le téléphone a sonné. « Quoi encore ? » a dit papa en jetant sa serviette sur la table. « C'est pour moi », j'ai expliqué, mais papa, au lieu de me laisser aller répondre, il a rigolé, il s'est levé et c'est lui qui y est allé. Il a décroché, il a dit : « Allo ? » et puis il a écarté le téléphone de son oreille. « Ne cries pas si fort ! » a dit papa. Moi, j'entendais la voix d'Alceste par le téléphone, et il disait : « Allo ! Allo ! Nicolas ? Allo ! Allo ! » Papa m'a appelé et il a dit que j'avais raison, que c'était pour moi et que je conseillais à mon copain de ne pas hurler comme ça. J'ai pris l'appareil tout content, parce que j'aime bien mon copain Alceste, et aussi parce que c'est la première fois que j'allais l'entendre parler au téléphone. D'ailleurs, je reçois très peu de coups de téléphone, quand on m'appelle, c'est même qui me demande si je suis sage, qui me dit que je suis son grand garçon à elle, qui me fait des baisers et qui veut que je lui en fasse aussi. « Allo ! Alceste ? » j'ai dit. Et c'est vrai qu'Alceste a crié très fort, parce qu'il m'a fait mal à l'oreille, alors j'ai fait comme papa, et j'ai mis l'appareil loin de ma figure. « Allo ! crie Alceste. Nicolas ? Allo ! Allo ! » « Oui, c'est moi, Alceste, j'ai dit, c'est chouette de t'entendre. » « Allo ! a crié Alceste. Allo ! Nicolas ? Parle plus fort ! Allo ! » « Allo ! j'ai crié, tu m'entends, Alceste ? Allo ! » « Oui ! C'est chouette ! Maintenant, je raccroche et toi tu m'appelles ! On va rigoler ! Allo ! » a crié Alceste et il a raccroché.

« C'était Alceste », j'ai expliqué à papa quand je suis revenu dans la salle à manger. « C'est ce que j'ai cru comprendre, m'a dit papa. De

la façon dont vous criez tous les deux, vous n'aviez pas besoin de téléphone, vous pourriez vous entendre sans ça. Maintenant, reste tranquille et mange ta soupe, elle va refroidir. » « Oui, a dit maman, dépêchez-vous ou mon rôti sera trop cuit. » Et le téléphone a sonné.

« Allo ! » a dit papa, et puis il a écarté le téléphone de son oreille et il m'a appelé. « C'est pour toi », il a dit papa, et j'ai eu l'impression qu'il commençait à ne pas rigoler. J'ai pris le téléphone et Alceste a crié : « Alors quoi ? Tu me rappelles ou pas ? » « Ben, je ne pouvais pas, Alceste, tu ne m'avais pas donné ton numéro », je lui ai expliqué. « Allo ! a crié Alceste. Allo ? Quel numéro ? Allo ! Parle plus fort ! » « Ton numéro à toi ! j'ai crié. Ton numéro ! Alceste ! Allo ! » « Assez ! a crié papa. Vous me rendez fou ! Raccroche et viens manger ta soupe ! » « Je vais manger ma soupe, Alceste ! j'ai crié. Au revoir ! » Et j'ai raccroché.

À table, papa n'était pas content du tout, il m'a dit de manger ma soupe en vitesse, pour que maman puisse servir la suite, mais je n'ai pas pu obéir, parce que le téléphone a sonné. Je suis allé répondre, mais papa m'a suivi et je ne l'ai jamais vu aussi fâché. Terrible. « Raccroche tout de suite, ou tu as une fessée ! », il a crié. Moi j'ai eu très peur et j'ai raccroché tout de suite. « Alors, vous venez à table ? a demandé maman, je vous préviens que, pour le rôti, il n'est que temps. » Et puis le téléphone a sonné.

« Allo ! a crié papa, ce n'est pas bientôt fini, espèce de garnement ? », et puis papa a ouvert la bouche et les yeux tout grands et puis il a dit tout doucement : « Je m'excuse, monsieur Moucheboulme... Oui, monsieur Moucheboulme, un petit omarade de Nicolas qui... Oui, c'est pour ça que... Ah ! c'était vous qui venez de... Oui, bien sûr... Oui... Oui... A demain, monsieur Moucheboulme. » Papa a

raccroché le téléphone et puis il s'est passé la main sur la figure. « Bon, il a dit, allons manger. » Et puis le téléphone a sonné.

« Allo ! a dit papa. Ah ! c'est toi, Alceste... » et dans le téléphone il y a eu des tas de bruits et papa est devenu tout rouge et il a crié : « Non, Nicolas ne peut pas venir te parler, il mange sa soupe... Ça ne te regarde pas si ça lui prend un drôle de temps !... Ne cries pas comme ça ! Et cesse de nous téléphoner. Sinon, je te préviens, je vais chez toi et je te donne une fessée, compris ? Bon ! » et papa a raccroché. « Moi, a dit maman, je dégage ma responsabilité. Nicolas va manger de la soupe froide, quant au rôti, c'est du charbon. » « C'est de ma faute, peut-être ? » a crié papa. « Ce n'est tout de même pas moi qui joue avec le téléphone ! » a dit maman. « Alors ça, c'est la meilleure, a dit papa. C'est moi qui... » Et puis le téléphone a sonné.

C'est moi qui ai répondu. « Là-chez cet appareil ! » a crié papa. « C'est pour toi, papa » je lui ai dit. Alors papa s'est calmé et il a dit que ce devait être M. Moucheboulme, son patron, qui était très inquiet pour un contrat qui n'était pas prêt. « Allo ? a dit papa. Qui ?... Le papa d'Alceste ?... Ah ?... Bonsoir, monsieur, oui... Je suis le papa de Nicolas... Quel ?... Je n'ai pas le droit de menacer votre fils... Et lui, il a le droit de m'empêcher de manger ?... Ah ! mais dites donc, soyez poli !... Votre poing sur ma figure ? Je voudrais bien voir ça ! Non mais sans blague ! Gougnafer ! Vous apprendrez la politesse, moi ! Ouais ! » et papa a raccroché, bing ! « Maintenant, le rôti est non seulement brûlé, il est froid aussi », a dit maman. « Tant pis ! Je m'en fiche ! Je n'ai plus faim ! Qu'on me laisse tranquille ! » a crié papa, et maman s'est mise à

pleurer, elle a dit que c'était trop injuste, qu'elle aurait dû écouter sa mère (ma mère), et qu'elle était très malheureuse. « Mais, mais, mais, a dit papa, qu'est-ce que j'ai fait, moi ? » « Je vais téléphoner à ma mère pour la prévenir que je retourne chez elle avec Nicolas », a dit maman. « Qu'on ne me parle plus de téléphone ! » a crié papa. Et puis, on a sonné à la porte.

C'était le papa d'Alceste qui était là. Il avait fait vite, parce qu'Alceste habite tout près de chez nous, c'est chouette. « Répétez-le, un peu », a dit le papa d'Alceste. « Répétez quoi ? a dit papa. Que votre garnement me rend fou avec le téléphone ? » « Je ne savais pas que j'avais besoin de votre autorisation pour installer le téléphone », a dit le papa d'Alceste. Et puis le téléphone a sonné et papa s'est mis à rigoler. « Tenez, a dit mon papa au papa d'Alceste, allez répondre, vous aurez le plaisir d'entendre hurler votre fils. » Le papa d'Alceste a pris le téléphone, et il a dit : « Allo ? Alceste ?... Qui ?... Non ! » et il a raccroché. « Vous voyez bien que ce n'était pas lui, il a dit, le papa d'Alceste. En attendant, je suis venu vous prévenir, si vous menacez mon petit à nouveau, je porte plainte. Bonsoir ! » Et le papa d'Alceste allait partir, quand papa lui a demandé : « Dites donc, qu'est-ce, au téléphone ? » « Je ne sais pas moi, a dit le papa d'Alceste, un de vos copains, un nommé Mouche, quelque chose comme ça. En tout cas, ce n'était pas mon petit », et il est sorti.

À la maison, après, ça c'est très bien arrangé. Papa a embrassé maman, il lui a dit qu'il aimait bien le rôti trop cuit, maman a dit que c'était elle qui avait tort et qu'elle allait nous faire une omelette au jambon, moi j'ai embrassé papa et maman, et tout le monde était très content.

Ce qui est dommage, c'est qu'Alceste ne pourra plus m'appeler par le téléphone, parce que papa a fait débrancher le nôtre.



par SEMPÉ et GOSCINNY



Un recueil des contes du « Petit Nicolas » a été édité par Denoël et est en vente dans toutes les librairies

"Offrez-vous"

Un Jouet Scientifique

Des centaines d'expériences
et de découvertes captivantes !



Bon

pour une documentation gratuite,
sans engagement à adresser aux
Jouets Gégé Montbrison - Loire

LE PETIT CHIMISTE
LE PETIT BIOLOGISTE
LE JEUNE RADIO
LE PETIT PHYSICIEN
LE PETIT ÉLECTRICIEN

PRIX : DE 39 à 59 NF environ

Nom

Adresse:

Age:



le pot de colle
ADHÉSINE
écolier

le seul muni d'un
couvercle hermétique.
Sa colle ne sèche pas.

— Crigez-le



**TIMBRES
POSTE**

PHILATÉLIE POUR TOUS

15, rue Laffitte, PARIS-9^e
C.C.P. PARIS 807-07

50 AUTRICHE	25 CROATE	18 A.-E.F.
100 BELGIQUE	25 EGYPT	18 A.-O.F.
50 BULGARIE	25 GRECE	10 ININI
50 CANADA	50 HONGRIE	25 MAROC
100 CHINE	25 IRAK	10 NIGER
25 COLOMBIE	25 SIAM	20 SYRIE
100 COL. ANGL.	100 TCHECO.	8 TCHAD

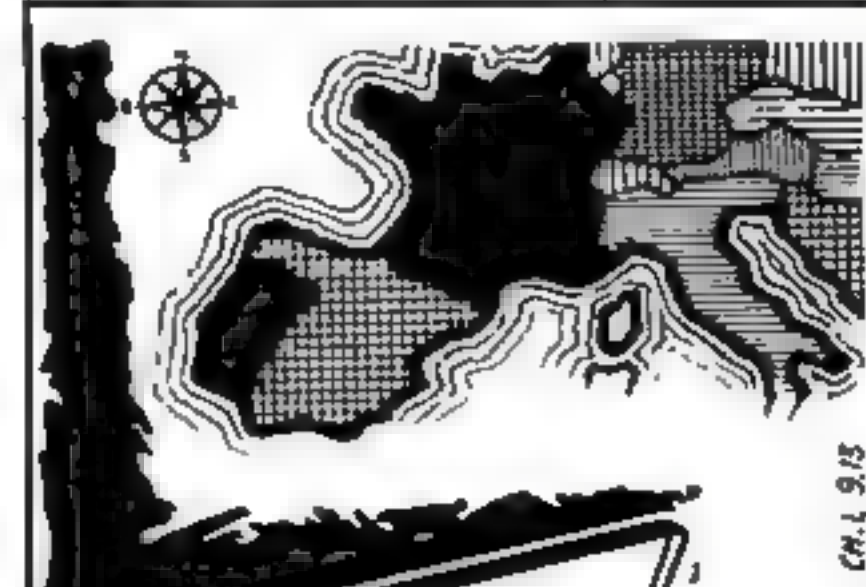
Chacune de ces 21 collections
1 NF 75, (ou 7 t. à 0,25 NF) port
compris

10 collections au choix : 14 NF

Tout pour la philatélie dans
l'édition 1961 de

PHILATÉLIE POUR TOUS

36 pages richement illustrées
envoi contre un timbre de 0,25



Mieux
ou'un bon crayon
et pas plus chères

les **CRAIES ARTISTIQUES**

Neocolor

Pour colorier
cartes de géographie
dessins et croquis.

Pour écrire et dessiner
sur TOUT, même sur métal
verre ou matière plastique.

CARAN D'ACHE

chez votre papetier
En boîtes : 10, 15 et 30 couleurs

Astérix

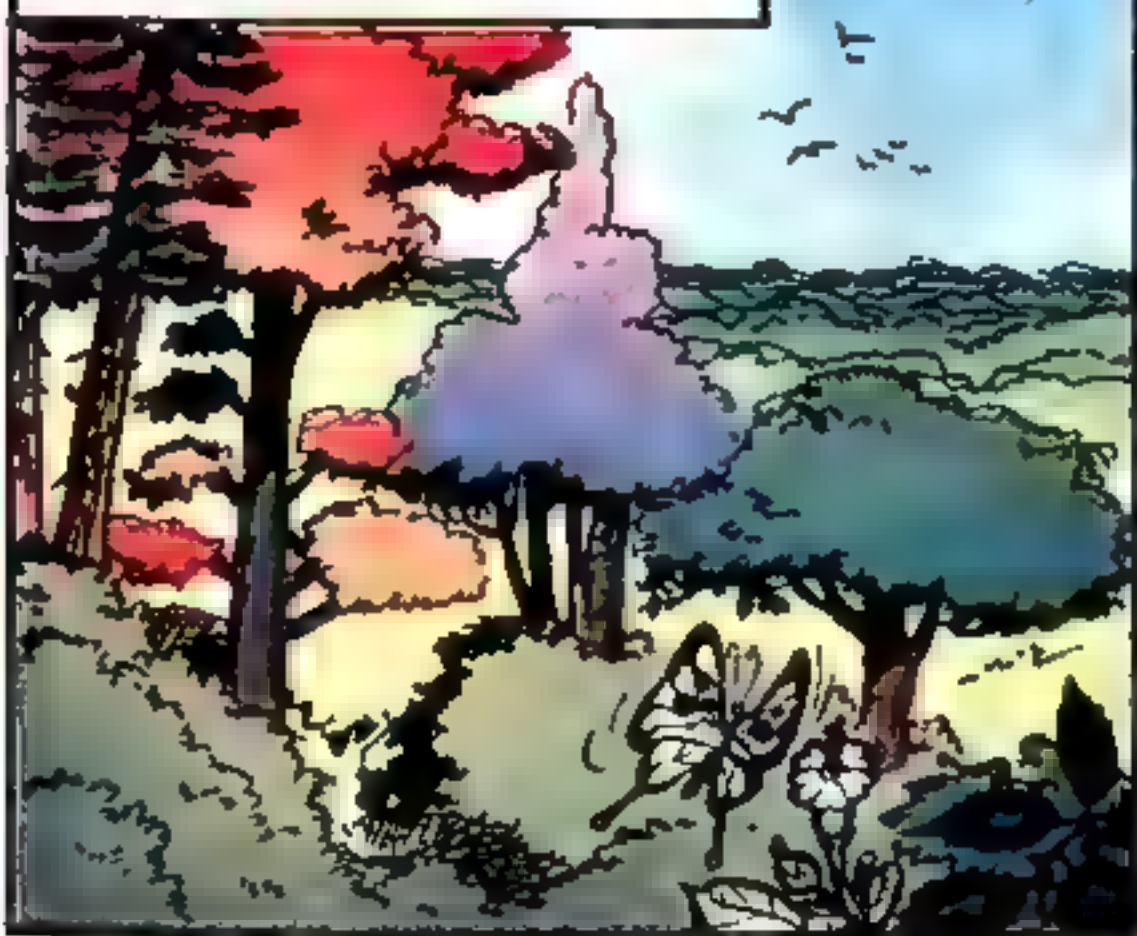
DESSINS: **UDRZO**

TEXTE: **GOSCHNY**

LE GAULOIS

RESUME. — Astérix et Obélix sont partis à la recherche du repaire des trafiquants de serpents d'or. Par le plus grand des hasards, nos héros ont trouvé le repaire. Les bandits sont là.

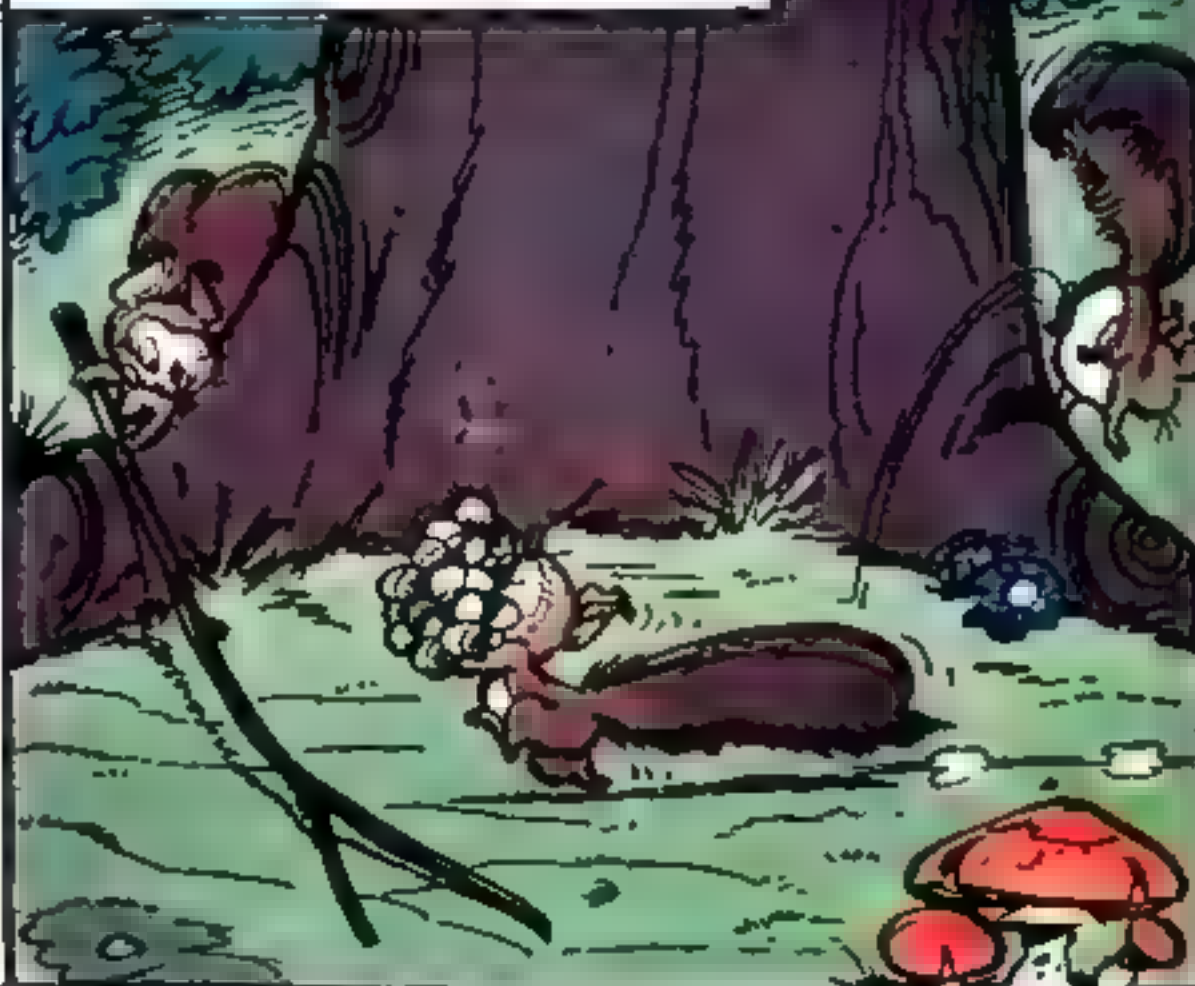
LES CHAUDS RAYONS D'UN SOLEIL
BRILLANT ILLUMINENT UN CIEL
L'IMPIDE...



...LES PETITS OISEAUX GAZOUILLEN
SUR LES BRANCHES ACCUEILLANTES...



...LES ÉCUREUILS GAMBADENT
SUR LE SOL MOUSSU...



...TANDIS QUE SOUS
LE SOL MOUSSU...



VAS-Y
OBÉLIX!

OUI
ASTÉRIX!



IL EN RESTE ENCORE,
ASTÉRIX?

NON, OBÉLIX, TU
ES EN TRAIN DE
FINIR LE DERNIER....



FUYONS!
FUYONS
PRÉVENIR
LE CHEF!



MAIS D'IS-MOI, OBÉLIX... JE
NE TROUVE PAS AVORANFIX!
JE SUIS INQUIET...

IL N'A RIEN PU LUI
ARRIVER, IL ÉTAIT
LÀ TOUT À
L'HEURE!



EN TOUT CAS, JE TIENS LENTIX.

C'EST TOUJOURS
ÇA...



Jean Richard et Jean Carlier ont, en commun, une passion : l'équitation, mais je m'is encore ils n'avaient chevauché un fauve. Il est vrai (voyez notre couverture) que Prince est si gentil ! Jean Richard (à gauche) a amorcé l'opération tout seul. Et, Prince, surpris, s'est assis sur son derrière. Après quoi, Jean Richard et Jean Carlier se sont assis tous deux sur le fauve (à droite), et Prince, qui avait parfaitement compris ce que voulait Pierre Roughol, le photographe du « Pilote », s'est maintenu bien ferme sur ses quatre pattes. Souriez !

par Jean CARLIER

Avec ses 120 kilos et malgré ses grosses pattes encore un peu mouchetées, « Prince » est déjà un jeune lion, plutôt qu'un lionceau, de 16 mois. Arrivé de Rhodésie dans les bagages du dompteur Jackie Rex, il fait maintenant partie du « petit monde de Jean Richard », de ce zoo merveilleux qu'il a réuni dans sa propriété d'Ermenonville, près de Paris.

C'est là que nous avons fait connaissance et amitié : notre premier contact a été une caresse de sa grosse tête affectueuse le long de mes genoux. Si violemment affectueuse que j'ai failli me retrouver assis sur la pelouse. Heureusement que « Prince » s'est mis aussitôt à jouer avec sa laisse comme n'importe quel caniche batifolant et que Jean Richard, d'une poigne de professionnel, a repris possession de mon nouvel ami.

Entre eux, c'a été tout de suite le coup de foudre. Un coup de foudre dont le public des cinémas sera témoin l'année prochaine car l'arrivée à Ermenonville de ce Prince rhodésien va permettre à Jean Richard de réaliser, l'automne prochain, un vieux rêve alliant sa passion pour les bêtes que l'on dit sauvages à ses talents d'acteur comique : il sera Tarzan.



Grâce au lion "Prince", Jean Richard va pouvoir jouer un Tarzan pour rire : "Dupont, Fils de la jungle"



« Oh ! un Tarzan inhabituel, m'explique-t-il tout de suite, puisque notre film s'intitulera « Dupont, fils de la jungle. » Un « pépère » de la jungle amoureux de Oulala, fille de la brousse. Un Tarzan qui n'a pas de chance : chaque fois qu'il se suspend à une liane, elle se casse. Au point qu'il sera accompagné non seulement de « Prince », mais d'un chimpanzé portant toque et brassard d'infirmier. Quant à la jungle, elle sera préfabriquée en studio : comme ça je pourrai tourner en hiver, au moment où les animaux dressés dont j'aurai besoin seront disponibles. L'été, ils partent tous en tournée.

Et Jean Richard, d'avance, se frotte les mains, bien que sa dernière expérience de film « animalier » n'ait pas été de tout repos, à cause de Tabou, vedette avec lui du film « Ma femme est une panthère », tourné dans sa propriété d'Ermenonville.

Tabou, la panthère, nous l'avons aussi sortie de sa cage après que Prince eut réintégré la sienne, mais je ne me suis pas frotté à ses caresses un peu carnassières (Jean Richard, lui-même, a bien failli, devant moi, y laisser une manche de sa veste).

« Contrairement à Prince, m'explique-t-il, elle est adulte. Elle a déjà quatre ans et mon ami, le dresseur Pierre Bertolio, a eu bien du mérite à la « préparer » pour le film. D'ailleurs, au second jour du tournage, elle lui a ouvert le bras d'un coup de griffe. Avec moi, heureusement, ça s'est arrangé et je suis très fier maintenant, d'avoir terminé ce film, tourné, pour la première fois sans aucun truquage, avec un fauve qui doit être apprivoisé et non pas dressé. Pour cela, aussi bien pour Prince que pour Tabou, il ne faut les faire participer à

aucun numéro de cirque, il ne faut rien leur apprendre : simplement exploiter leur bon caractère.

Ainsi, Jean Richard peut vous parler pendant des heures de la personnalité secrète de ces fauves qu'il aime depuis l'enfance. Né à Niort, dans les Deux-Sèvres, le 18 avril 1921 (« le jour de la Saint-Parfait », précise-t-il avec cet accent paysan qui fait le succès des numéros d'imitateurs), Jean Richard n'eut qu'à suivre la pente de son atavisme : son grand-père élevait ces fameux baudets du Poitou, et son père faisait commerce de chevaux. Quant à lui, dès l'âge de cinq ou six ans, il passait des après-midi entières dans les coulisses de la ménagerie ambulante de Marta-La Corse.

A huit ans, il fit même un scandale. Un dompteur de passage, pour appâter le badaud, avait eu l'idée dangereuse d'afficher : « Je donne l'hyène à celui qui entrera dans sa cage. » Aussitôt, le petit Jean Richard vida son poulailler de la volaille, prépara une litière et se précipita vers la porte de la fameuse cage. Il fallut le ceinturer pour l'empêcher d'aller passer un collier de chien à « son » hyène. Furieux, il se vengea en dressant un coq, au fouet. A tel point qu'il fallut abattre le pauvre volatile, rendu furieux à son tour.

Cette passion du fouet ne l'a pas quitté, d'ailleurs. Il en possède aujourd'hui une vraie collection : vingt-cinq, tous plus admirables les uns que les autres.

Pourtant, un autre amour devait le détourner pour un temps des fauves : l'amour du dessin. D'abord pratiqué sur les bancs de l'école, où il fit scandale avec certaines caricatures de professeurs, puis repris à Lyon, sous la forme d'un numéro de cabaret, monté pour se distraire du commerce des pulvéri-

LES CARESSES DE "TABOU", SONT PARFOIS DÉCHIRANTES

« Au début, raconte Jean Richard, je n'étais pas tellement certain que « Tabou », ma panthère de 4 ans, serait assez docile pour être ma partenaire inoffensive du film « Ma femme est une panthère ». Or, tout s'est bien passé, heureusement : elle m'a suivi mieux qu'un chat dans ma chambre, dans le salon, dans le jardin, dans ma voiture... On était presque tenté de lui demander de refermer la portière !... Pourtant, son caractère n'est pas toujours très égal. Tenez, vous allez voir... » Et Jean Richard, devant notre photographe, a sorti « Tabou » de sa cage et (de gauche à droite) a tenté de l'amadouer. D'abord distraite, puis prête à la conversation nez à nez, elle a commencé à découvrir ses crocs. Jusqu'au moment où, brusquement, elle a planté ses crocs dans le biceps. Inutile d'ajouter que « Tabou-la-copricieuse » a vite réintégré sa cage.





Les grosses bêtes sont aussi gentilles que les petites, affirme Jean Richard qui grimpe aussi bien sur un troupeau d'éléphants (à gauche) que sur l'hippopotame du dresseur Dourov, du Cirque de Moscou. Ci-dessous, avec Alexis Grüss lui montrant sa célèbre « capriole » (et non « cabriole ») : un saut sur quatre pattes à la fois qu'il est le seul à avoir pu réussir.



sateurs agricoles auquel un oncle désespérait de lui faire prendre goût. Mais le même oncle fut bien étonné, quelques années plus tard, de voir ce neveu dessinateur, artiste, donc pas très sérieux, devenir, derrière un grand bureau, le directeur des tournées Jean Richard, bientôt responsable de tous les spectacles montés en Allemagne occidentale : en tout, quatre cent vingt tournées en cinq ans.

Jusqu'au jour où, ex-dessinateur, ex-directeur, Jean Richard, suivant la pente d'un irrésistible succès, devint le Jean Richard que vous connaissez tous aujourd'hui avec, à son palmarès, 52 films, 4 pièces de théâtre, une revue, 3 opérettes, 2 passages en vedette à l'Olympia et neuf mois de tournées de cirque. Car, entre-temps, l'amour des bêtes ne l'avait pas quitté !

Jusqu'alors, il n'avait pu le satisfaire, momentanément, qu'en suivant un peloton de cavalerie avec les élèves-officiers de Rambouillet qui se mettaient au garde-à-vous devant le lieutenant Michel Debré (l'actuel Président du Conseil). Mais aujourd'hui, c'était plus sérieux : la vedette Jean Richard gagnait suffisamment d'argent pour réaliser son rêve d'enfant.

C'est ainsi qu'il est devenu dompteur, directeur copropriétaire d'un cirque et, surtout, fondateur du « Zoo Jean Richard » à Ermenonville, dans ce « Moulin du Soleil » (un vrai moulin, autrefois), et ce prieuré en ruines cachés au creux des bois. Seul, il fit tout rebâtir, tout rajeunir, tout aménager, englobant une fortune dans ce jardin zoologique aux allures campagnardes, digne des plus officiels bien qu'on n'y voie jamais sur les grilles de cages la pancarte : « Don de... » (pourquoi, au fait ?). Et, après la fortune consacrée à l'installation, il en dépense une autre, jour après jour, pour l'entretien.

Employées à demeure, huit personnes distribuent quotidiennement 150 kg de viande, 5 000 F de fourrage, 2 000 F de nouilles, etc. Le seul ours Kodiak, qui pèse une demi-tonne, avale, chaque jour, 25 kg de viande cuite avec des pâtes. Une lessiveuse entière !

.. ET BIENTOT, " LE MÉDECIN MALGRÉ LUI "

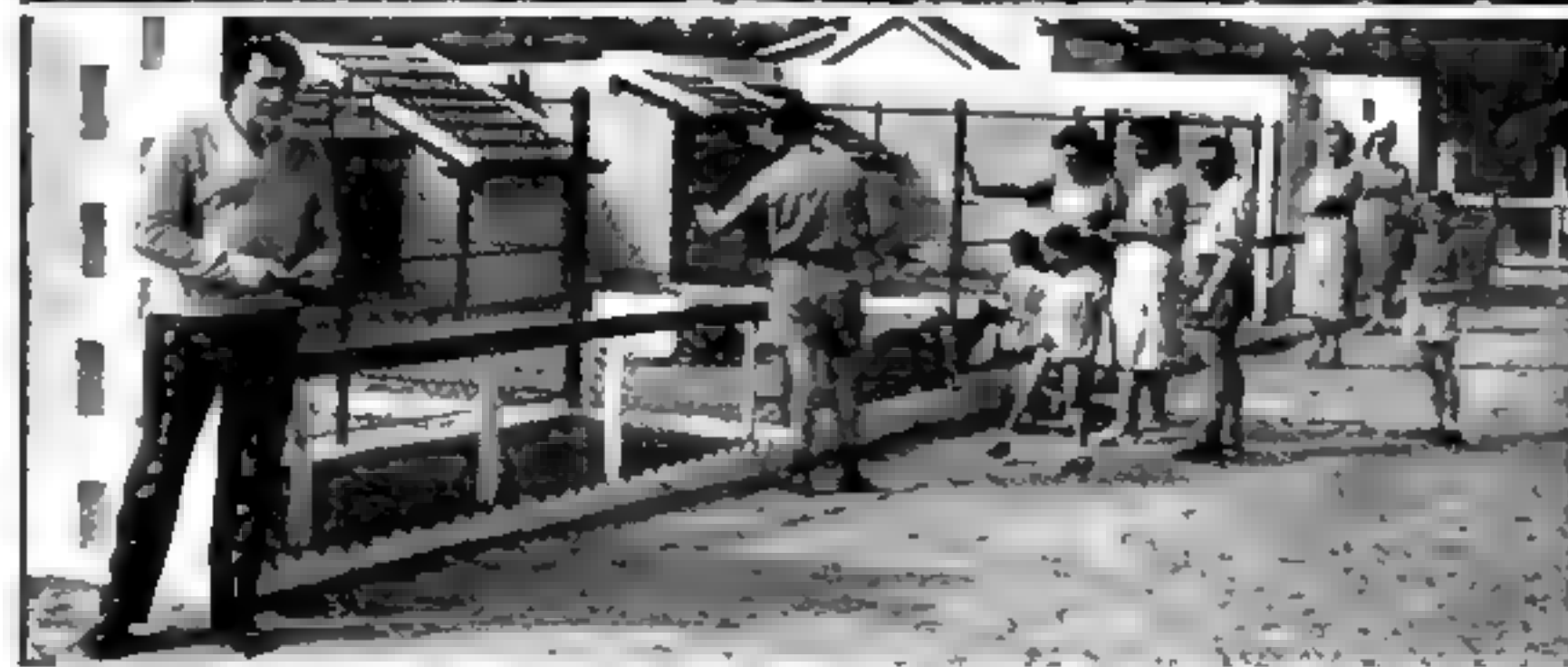
Pour mener à bien cette vaste entreprise, Jean Richard a un banquier : le cinéma, qui lui fournit de gros cachets de vedette (vous comprenez pourquoi il a tourné cinq films l'été dernier). Et il connaît une belle récompense : les 3 000 visiteurs qu'il accueille chaque dimanche, pendant la belle saison, d'avril à novembre.

Ce qui ne l'empêche pas de continuer à faire avec plaisir son métier de vedette. Surtout lorsqu'il tourne, comme il vient de le faire, le rôle principal de « La Famille Fenouillard » ou lorsqu'il reprend le rôle du grand Raimu dans « Noix de Coco », au théâtre du Palais-Royal, ou lorsqu'il a le projet de jouer Molière à partir du mois de mars sur cette même scène du Palais-Royal : il sera « Le médecin malgré lui » avec son fameux accent campagnard.

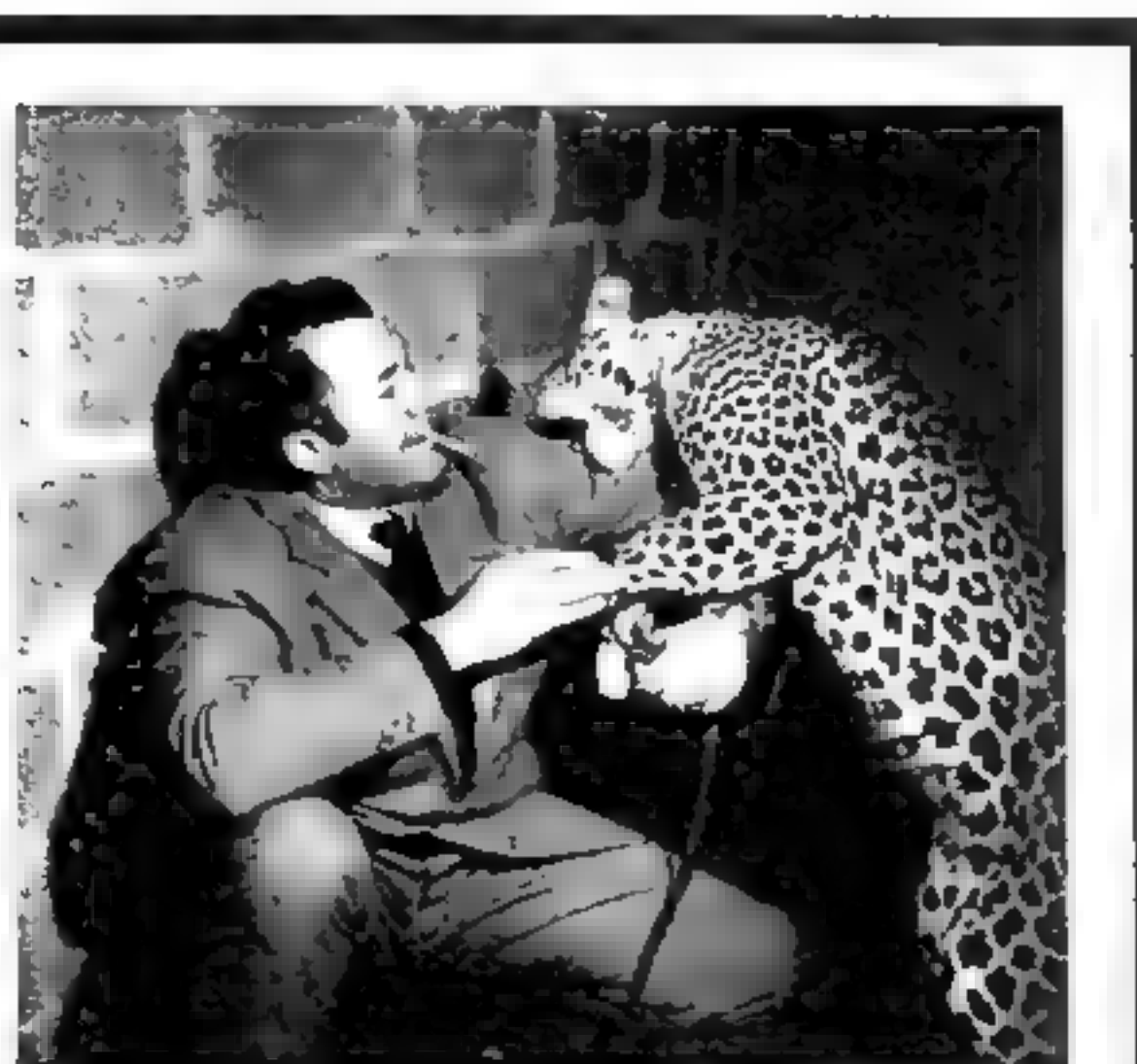
Celui qu'il ne prend pas pour dire affectueusement à l'oreille de « Prince » : « Allons ! sois sage », quand le jeune lion, roi de l'Arche de Noé d'Ermenonville, lui pose sur les deux épaules ses grosses pattes de velours en laissant ses griffes dans leurs gaines. Heureusement pour Dupont-Tarzan !



Devant son gigantesque ours Kodiak, dressé sur ses pattes de derrière, Jean Richard (1,80 m) a l'air d'un tout petit garçon. Avec le lion (ci-dessous), il fait un concours de grimaces, mais (plus bas), il n'oublie pas qu'il est le directeur-fondateur du zoo d'Ermenonville. Voyez-la (à gauche) veiller à ce que ses visiteurs trouvent tout dans un ordre impeccable.



Jean Richard, dompteur, semble perplexe devant la Bonne Ours, à droite. Perplexité très justifiée puisqu'un jour, à Cabourg, Ours l'a blessé au ventre. Il doit la vie au dompteur Joseph Van Ben (beau-frère des Bouglione) qui s'est précipité et s'est fait déchirer tout un côté du corps.



Pénétrons ensemble dans une pile atomique, arme pacifique de la conquête de l'énergie nucléaire

NOTRE ami Lucien Barlier est actuellement aux Etats-Unis ; dès son retour, il vous racontera son voyage et les contacts directs qu'il a pris avec le monde effervescent de la science américaine.

En son absence, nous allons tenter de vous expliquer ce qu'est une pile atomique... Pour-quoi pas ? Dans quelques années, ces piles joueront un rôle essentiel dans votre vie quotidienne ; vous qui êtes nés en même temps que l'ère atomique n'avez pas le droit de ne pas comprendre les phénomènes nucléaires.

Aujourd'hui, nous passerons donc la parole à M. René Guillois, qui a consacré tout un chapitre de son livre « La Grande Aventure des Machines » (Librairie Larousse) à cette fantastique épopée qu'est la conquête de l'atome.

Le principe de fonctionnement d'une pile atomique est relativement simple : il s'agit, en quelque sorte, d'une chaudière qui brûlerait, non pas du charbon ou du pétrole, mais de l'uranium...

L'uranium est un métal aussi abondant à la surface du globe que l'aluminium ou le cuivre. Ses caractéristiques sont cependant parfaitement différentes : deux morceaux d'uranium traités ne donnent aucune réaction lorsqu'ils sont suffisamment éloignés l'un de l'autre. Mais, si on les rapproche brusquement, ils explosent en dégageant une quantité énorme de chaleur et d'énergie : c'est le principe de la bombe atomique française, du type A.

A l'intérieur de la masse d'uranium, la désintégration de fait d'atome à atome, de proche en proche : on dit « en chaîne »...

Dans la bombe A, où rien ne vient enrayer cette « réaction en chaîne », c'est l'explosion...

Nous allons voir comment, dans une pile atomique, on empêche cette explosion en modérant ou en ralentissant ces réactions nucléaires. Les ralentisseurs actuellement employés dans les piles sont l'eau lourde et le graphite...

Fonctionnement de la pile

L'uranium est donc enfilé dans des cartouches étanches en aluminium ou en magnésium, qui sont insérées dans le réseau des blocs de graphite-ralentisseur.

Les neutrons (qui « brûlent » l'uranium comme l'oxygène de l'huile brûle un morceau de charbon), libérés par la réaction nucléaire due à la juxtaposition de deux morceaux d'uranium,

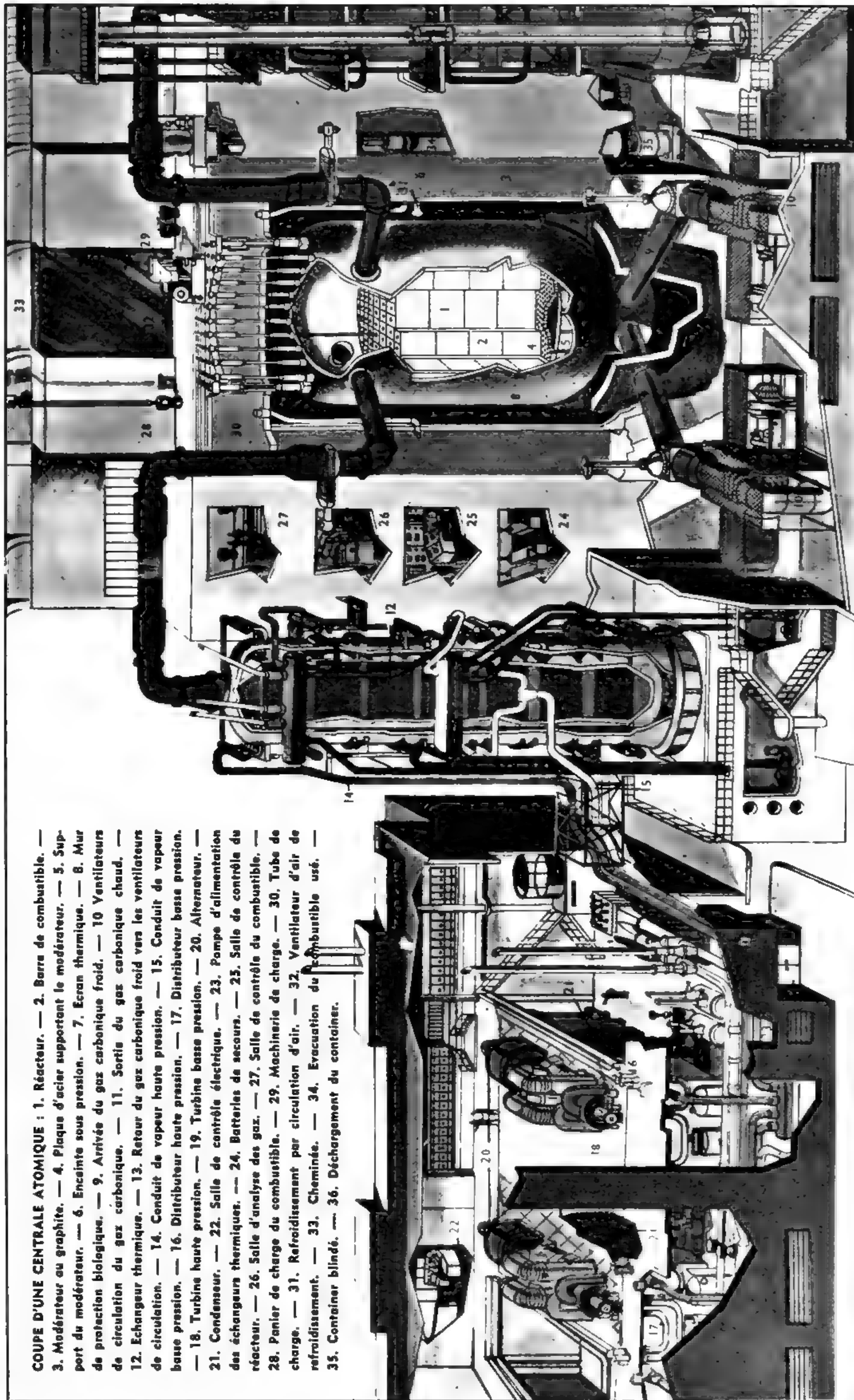
traversent l'enveloppe d'aluminium, perdent de leur vitesse avant de pénétrer dans les barres d'uranium où ils provoquent la réaction en chaîne tout en dégageant chaleur et énergie.

C'est cette chaleur considérable qui sera exploitée pour produire de la vapeur, laquelle entrainera la turbine d'un alternateur...

La réaction en chaîne s'effectuant à 1/1 000 de seconde, il a fallu imaginer des moyens de contrôle efficaces et rapides pour stopper un emballement qui conduirait infailliblement à l'explosion.

C'est pourquoi on utilise des matériaux comme le cadmium et le bore qui ont la propriété d'absorber les neutrons. Ces freins de contrôle sont télécommandés et interviennent immédiatement dès que la réaction semble devenir dangereuse...

COUPE D'UNE CENTRALE ATOMIQUE : 1. Réacteur. — 2. Barre de combustible. — 3. Modérateur au graphite. — 4. Plaque d'acier supportant le modérateur. — 5. Support du modérateur. — 6. Enceinte sous pression. — 7. Ecran thermique. — 8. Mur de protection biologique. — 9. Arrivée du gaz carbonique froid. — 10 Ventilateurs de circulation du gaz carbonique. — 11. Sortie du gaz carbonique chaud. — 12. Echangeur thermique. — 13. Retour du gaz carbonique froid vers les ventilateurs de circulation. — 14. Conduit de vapeur haute pression. — 15. Conduit de vapeur basse pression. — 16. Distributeur haute pression. — 17. Distributeur basse pression. — 18. Turbine haute pression. — 19. Turbine basse pression. — 20. Alternateur. — 21. Condenseur. — 22. Salle de contrôle électrique. — 23. Pompe d'alimentation des échangeurs thermiques. — 24. Batteries de secours. — 25. Salle de contrôle du réacteur. — 26. Salle d'analyse des gaz. — 27. Salle de contrôle du combustible. — 28. Panier de charge du combustible. — 29. Machinerie de charge. — 30. Tube de charge. — 31. Refroidissement par circulation d'air. — 32. Ventilateur d'air de refroidissement. — 33. Cheminée. — 34. Evacuation du combustible usé. — 35. Conteneur blindé. — 36. Déchargement du container.

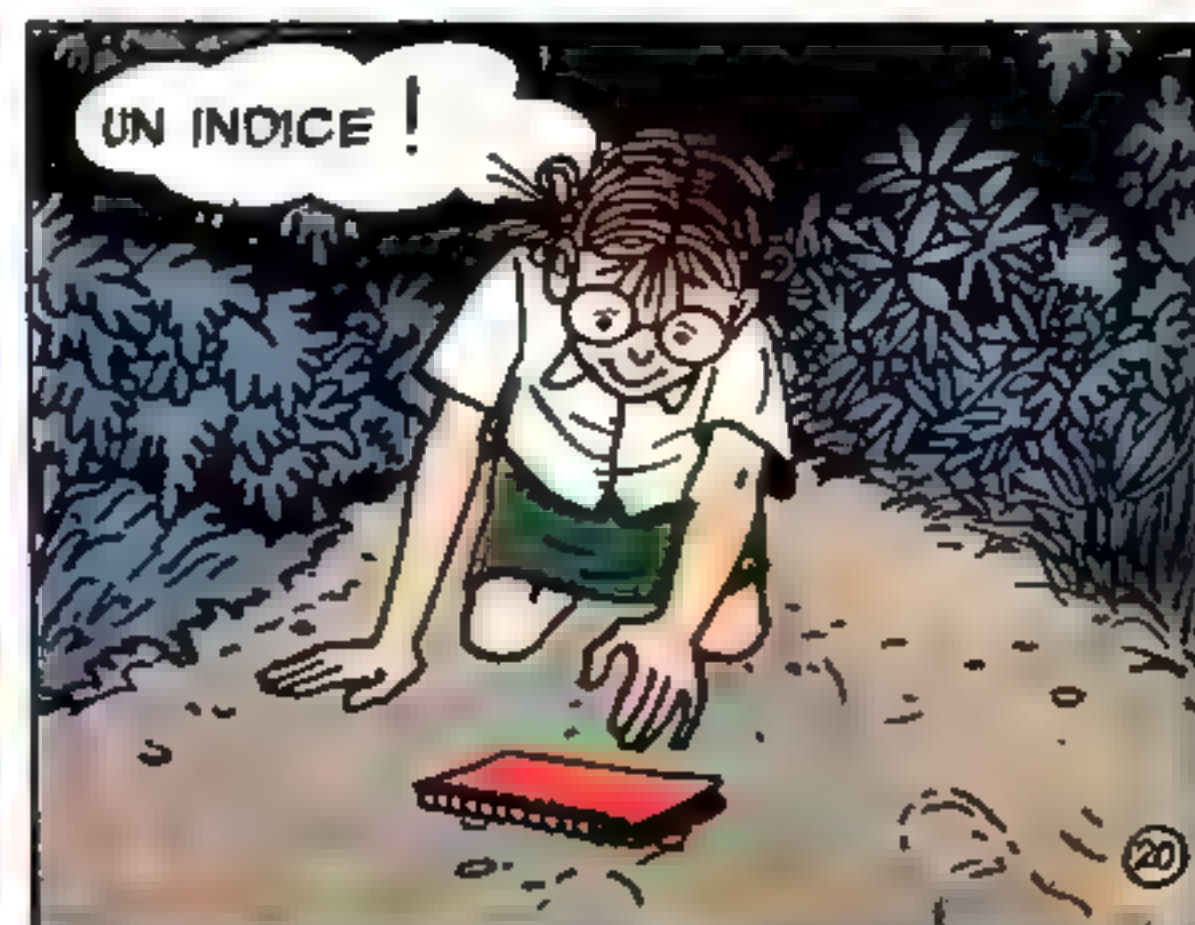
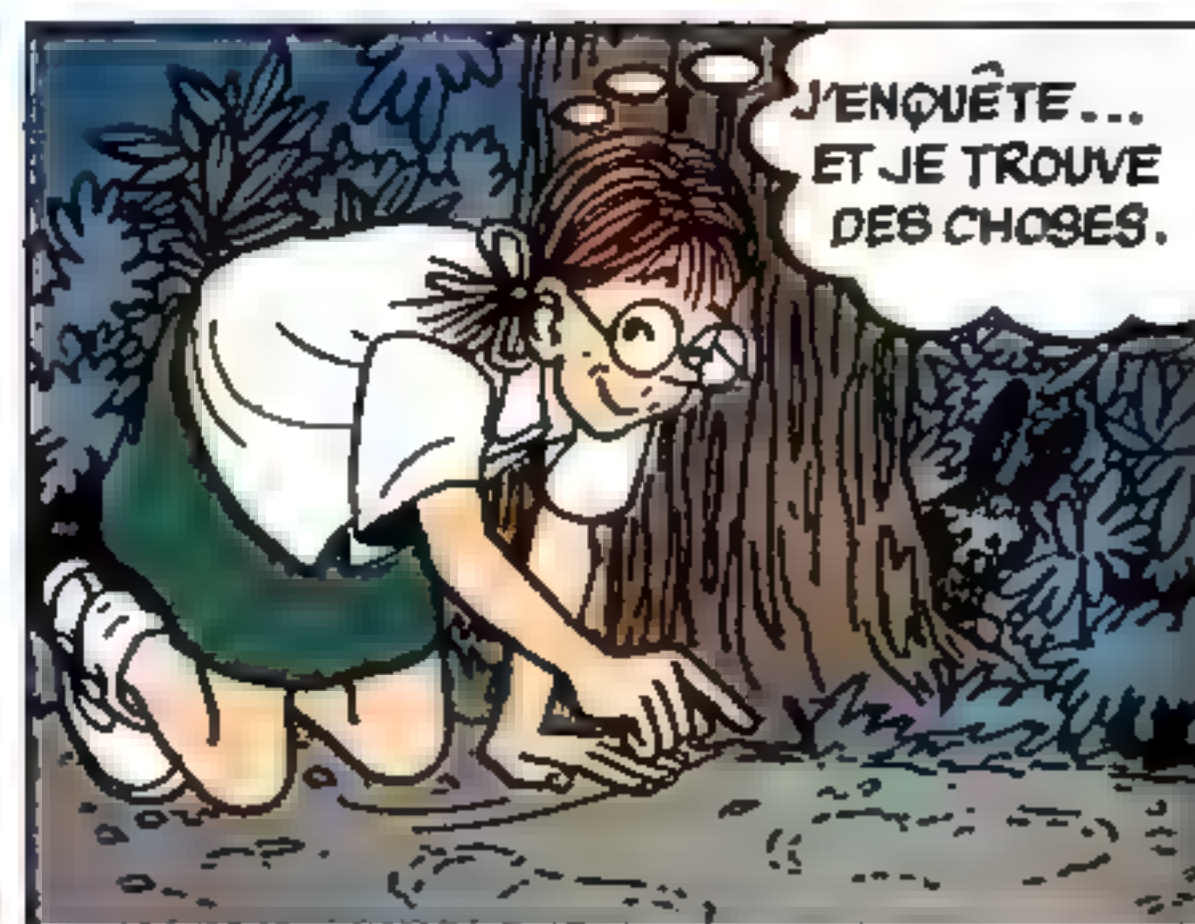
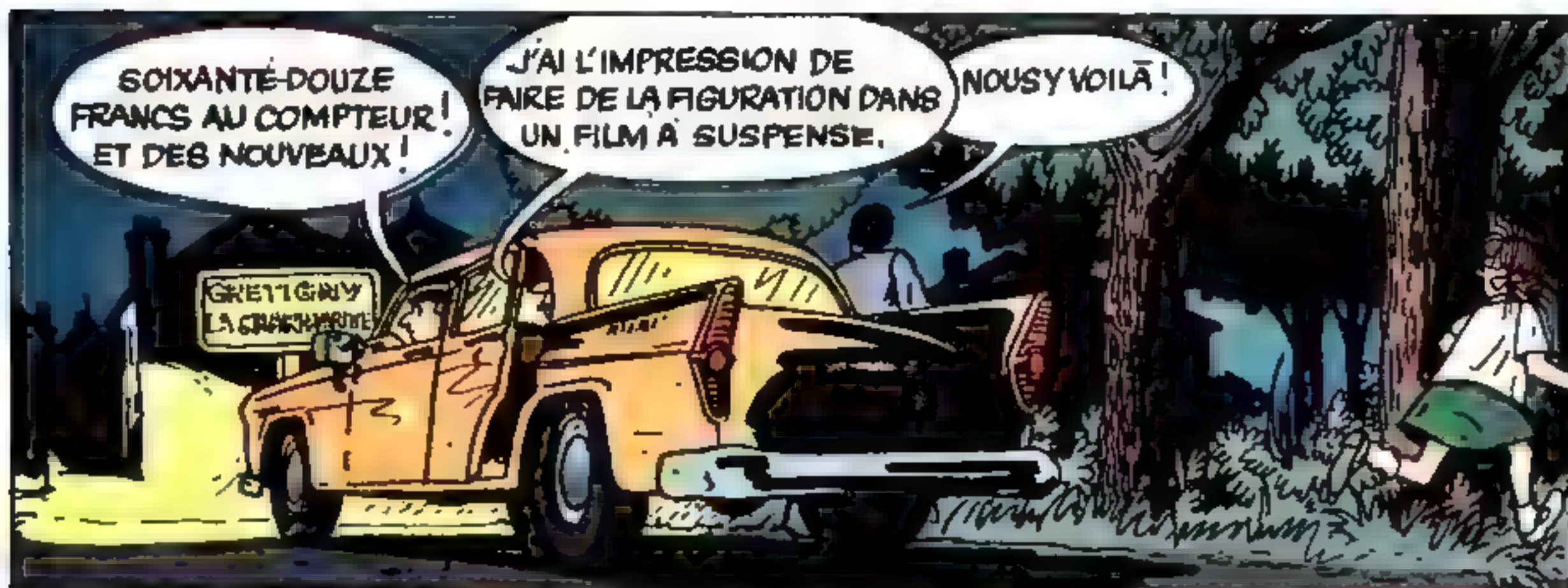




P'TIT PAT

DESSINS DE DAQUES - TEXTE DE FORLANI

RESUME. — P'tit Pat a disparu. En taxi, son père, l'Ancêtre et Zézette, arrivent à Grébigny-la-Charmente.





PIERRE BELLEMARE : un perpétuel (télé-)match contre la montre !

par CHARLES BLONDEL

Pierre Bellemare, pour nous, lecteurs de « Pilote », c'est d'abord le « père » de l'inspecteur Robillard. Mais c'est aussi le présentateur de tant d'émissions radio à succès.

C'est encore, et surtout, le brillant animateur, à la T.V., de la célèbre émission « Télé-Match ». Depuis 1954, chaque semaine, elle fait haletter les téléspectateurs et pulvérise les records d'assiduité des publics français et belge. Malgré un emploi du temps plus que chargé qui fait de sa vie un perpétuel (télé)match contre la montre, Pierre Bellemare a consenti à revivre, pour vous, sa jeunesse et ses débuts.

ENTRE la « tête et les jambes » de Pierre Bellemare, il y a exactement 1,86 m. C'est donc un grand homme. Bien qu'il ait légèrement maigri depuis les vacances, à cause d'une jaunisse pernicieuse, après avoir largement dépassé le quintal, il pèse encore (moustache comprise) plus de 92 kilos. On peut bien écrire aussi qu'il « fait le poids » ! Cette « présence » physique lui sert énormément : à lui seul, il remplit le petit écran.

C'est d'ailleurs une impression curieuse que d'être assis en face de lui, dans son bureau des Champs-Élysées. Instinctivement, on croit d'abord se trouver devant un récepteur de télé. Après, on a l'impression qu'on est le candidat qu'il va interroger pour la prochaine épreuve de « Télé-Match ».

Mais aujourd'hui, les rôles sont inversés. C'est moi l'examineur et c'est lui qui va subir le supplice de l'interview (la seule chose de mon métier que j'ai horreur de faire, avoue-t-il).

Pendant qu'il dépouille son courrier — aussi abondant que celui d'un ministre — j'admire le cadre : les deux téléphones sur l'imposant bureau, le tourne-disques dernier cri et, dans un coin, la collection reliée de « L'Illustration » d'il y a quarante ans.

— C'est bien commode, dit-il, pour préparer les questionnaires de Télé-Match !

D'ailleurs, cette passion des livres, il la doit à son père, ancien courtier en librairie (et qui fut prisonnier en même temps que Maurice Chevalier pendant la Grande Guerre).

Mais en ce temps-là, il n'était pas encore question du jeune Pierre, qui fit son apparition à Boulogne-Billancourt le 21 octobre 1929. Sa mère était de souche bourguignonne, mais les Bellemare sont originaires de Normandie : deux hameaux portent leur nom, près de Dieppe, ainsi d'ailleurs qu'une marque de Calvados. Son arrière-grand-père était journaliste. Il dirigeait, sous le Directoire, un journal royaliste : « Le Grondeur » qui lui valut, peu après, d'être déporté aux Antilles. Par le jeu des alliances et de la généalogie, on dit que sa famille serait apparentée à Hachette, à Gay-Lussac et à Barbédienne.

— Mais tout cela n'est pas prouvé, dit-il, ne l'écrivez pas (j'obéis donc) !

Avec ses parents, Pierre Bellemare vint habiter le 14^e arrondissement, boulevard Saint-Jacques. Il fut élève (« moyen ») de l'école communale du boulevard Arago, puis lycéen (« modeste ») à Sainte-Barbe et, enfin, étudiant (« médiocre ») à l'Ecole Alsacienne.

Il faut dire, à sa décharge, que la guerre nuisit à ses études. La famille alla se réfugier en Normandie, dans un château, près de Condé-sur-Noireau, qui fut d'ailleurs rasé par les bombardements en 1944.

A 17 ANS, TECHNICIEN DE LA RADIO

Rien d'autre à dire sur cette enfance si ce n'est, dès cette époque, une prédestination marquée pour le métier d'animateur. A la troupe Saint-Dominique, le jeune scout Pierre Bellemare n'avait, en effet, pas son pareil pour inventer et diriger des jeux sensationnels.

Et le voici arrivé à l'âge de 17 ans. Désireux de se marier jeune et d'assurer le plus vite possible son indépendance, il cherche un travail. Heureusement, sa sœur aînée a épousé Pierre Hiégel, le musicologue bien connu (il a 35 000 disques chez lui !). Sur la recommandation de son beau-frère, Bellemare entre à la Radio, en qualité de technicien.

Il est d'abord régisseur des émissions de Pierre Hiégel et de Jacques Antoine. Il est même comptable, bien que ne connaissant rien aux chiffres. Il apprend la technique de l'enregistrement sur disque souple (à cette époque, le magnétophone n'existe pas encore), la prise de son musical, le mixage. Enfin, il s'initie à la réalisation des émissions et à la production.

En 1949, trois ans après ses débuts, Pierre Bellemare est producteur. Il a à peine 20 ans. Cette émission d'un quart d'heure passa sur Paris-Inter pendant quatre semaines ; son titre était tout un programme : « Le bonheur est pour demain ».

Celui de Pierre Bellemare était pour après-demain. Il s'était fiancé avec une camarade de classe, mais il attendit sagement, pour se marier, d'avoir fait son service militaire dans les chars, comme maréchal des logis au 7^e régiment des Chasseurs d'Afrique, cantonné à Trèves.

LES TROMPE LA MORT

Au cinéma, une chute de cheval coûte de 25000 à 100000 francs



SUR l'écran, la guerre fait rage.

Le héros du film est en fâcheuse posture, faisant face désespérément à six spadassins. Il saute en selle, laboureur, de ses éperons, les flancs de sa monture qui part au galop, suivant un étroit sentier bordant un précipice abrupt. Soudain, il s'arrête, tirant sur ses rênes. Devant lui, c'est un gouffre sans fond.

Dans la salle, les spectateurs sont haletants. Certains haussent les épaules : « Peuh ! Cette poursuite c'est du truqué. Elle a été tournée en studio, avec la transparence. »

Cependant, l'homme qui, dans le peloton lancé à la poursuite du jeune premier, a mordu la poussière, est à l'hôpital avec deux côtes enfoncées et une jambe brisée.

Car au cinéma, on truque désormais le moins possible. Les films d'action, comme « Le Boesti » ou « Le Capitaine », dans lesquels Jean Marais a refusé de se faire doubler une seule fois, ont rendu le public exigeant.

Une vedette représente une valeur marchande que la moindre éraflure mettra hors de combat. Le film arrêté, ce sont des frais considérables que ne remboursent pas toujours les compagnies d'assurances. Alors on a recours à des doublures, qui,

pour d'appréciables cachets acceptent de prendre les risques à leur compte.

L'homme, stoïque, ne bronche pas. Il est engagé et payé pour cela. On le sait. Sur les registres des régisseurs, son nom est suivi d'annotations en rouge. Il suit conduire une auto à tombeau ouvert, sauter d'un train en marche, faire une chute de cheval, se promener au milieu des flammes, se battre au bâton, à l'épée, aux poings nus et recevoir, sur le crâne, une chaise comme tomber du second étage sur le pavé rude de la chaussée.

Ils sont plusieurs qui, à Paris, font ce dangereux métier. Pour en rencontrer un nous sommes allés à Epinay, au studio où Pierre Gaspard-Huit tourne « Le Capitaine Fracasse », d'après Théophile Gautier. Le décor est une ruelle sombre propice aux embûches et aux guet-apens. Plusieurs truands sont là, attendant Jean Marais pour lui administrer, du moins ils l'espèrent, une volée de bois vert.

Parmi ces gens peu recommandables, nous reconnaissons l'un des plus fameux casse-cou du cinéma français, Georges Demas, spécialiste des bagarres, depuis plus de douze années.

— Nous avons vraiment pris la chose au sérieux, nous confie-t-il à votre intention, pendant le tournage de « Panfan la Tulipe ». Christian-Jaque fut un des premiers à vouloir éviter le truquage. Il fit appel, pour les scènes risquées, à un groupe de copains spécialisés dans les chutes et les bagarres. Nous étions une dizaine, ayant chacun sa spécialité. Lorsque l'un de nous entendait parler d'une affaire, il alertait les autres et nous étions le plus souvent tous engagés. On tenta de monter un club autour de Gil Delamare, le club des Casse-Cou, mais chacun de nous resta sur ses positions.

Aujourd'hui, nous sommes toujours un groupe de copains, ce ne sont pas tous les mêmes, groupés autour de trois chefs de file : Claude Carlier, maître d'armes ; François Nadal, spécialiste des chevaux, et moi-même pour les scènes de bagarre et de mouvement. Nous avons chacun des attributions définies.

— Au cinéma, il nous arrive parfois de

Dans « Ben-Hur », François Nadal, qui double le sheik, essaie de rattraper l'attelage emballé.



Démobilisé, marié, il fonde avec Jean-Jacques Vital, Jacques Antoine et Etienne Bierry, « Télé-Radio », d'où sortent des émissions révolutionnaires. Puis, c'est « Télé-Match », à la fine et érudite présentation, avec les pathétiques interventions de Bellemare et aussi, avec son « brain-trust » Rouland, Claude Olivier, Guy Lux, Jean-François Chiappe et Henri Lippins, la préparation et la réalisation d'émissions pour les Etats-Unis, le Canada, l'Allemagne, l'Italie et le Japon. Sans oublier « Robillard »...

Travail énorme, épuisant, mais travail d'équipe, où l'on crée en s'amusant, où les gags jaillissent d'un perpétuel rebondissement des esprits surchauffés dans la pièce enfumée.

PETITES VOITURES ET VIEILLES PENDULES

De sa voix si connue, Bellemare approuve, critique, suggère, et, de temps à autre, pique une de ses célèbres colères, subites, mais courtes.

Cette voix, je lui demande s'il la soigne.

— Absolument pas. Je ne suis pas chanteur et je sais que j'ai une mauvaise voix. Mais les voix qui réussissent sont toutes de mauvaises voix », techniquement parlant. Ce qu'il faut, dans mon métier, c'est de la « présence » et de la personnalité dans la voix.

— Conseillez-vous aux jeunes lecteurs de « Pilote » d'entrer dans la carrière ?

— C'est un travail très pénible, dans lequel on n'a aucune stabilité et pour lequel il faut un moral d'acier. Il ne faut pas se laisser démonter par les critiques felleuses ni croire que « c'est arrivé » si l'on est louangé. Et puis, on a du mal à avoir une vie de famille.

Pourtant, Pierre Bellemare rêve de cette vie calme près de ses deux enfants, Pierre, 9 ans, et Françoise, 5 ans, dans sa confortable villa de Sceaux. Il se désespère de penser que son fils le voit plus souvent sur l'écran qu'en chair (et en os). Il voudrait pouvoir écouter de la musique classique, dont son beau-frère lui a donné le goût, ou jouer avec ses voitures miniatures. Car il en possède une étonnante collection. Il achète toutes celles qui paraissent, y compris les marques étrangères, et les classe dans des vitrines. Pour être certain que son fils ne les lui chipera pas, il en achète deux exemplaires, un pour chacun.

Pierre Bellemare collectionne aussi les pendules anciennes et les maquettes de vieux navires. Mais, dans la vie, il possède un magnifique bateau sur lequel, pendant ses vacances annuelles à Saint-Aubin-sur-Mer, en Normandie, il fonce à travers les vagues.

Comme il fonce à travers les rues parisiennes au volant de sa « Compact » américaine.

Comme il fonce dans la vie, toujours plus vite, vers le succès, tête baissée et les jambes à son cou...

SES PHOTOS DE FAMILLE

Grâce à Pierre Hiegel — son beau-frère — nous avons pu soustraire des documents à l'album de photos-souvenirs de Pierre Bellemare. Comme vous pouvez vous en rendre compte, il n'a guère changé depuis l'époque heureuse où il accompagnait ses parents au cours d'une promenade hivernale dans les bois de sa Normandie natale (à droite)... Un peu de poids, peut-être, une énorme moustache, une présence (surtout) qui fait de lui l'un des tout premiers animateurs de notre T.V...



La mère et le fils, en vacances à Oléron en 1931. Déjà, il aimait monter sur les planches... Sa maman fut son premier public.



Il n'a pas encore sa grosse et adhésive moustache, mais on le reconnaît bien, âgé de 12 ans.



Plus tard, il aime déjà la vitesse. Le voici, en 1948, sur sa première moto.



Cette photo a été prise le jour de son mariage, le 28 avril 1950.



Quelques années après ce grand jour, ses deux enfants, Pierre et Françoise.



Grosse voiture et gros bateau à moteur, telles sont les deux passions de Pierre Bellemare en vacances.



Enfin, voici Pierre Bellemare tel que le voient chez eux les téléspectateurs, sur leur écran de télévision.

doubler des acteurs connus. Pourtant, il en est qui refusent de se faire doubler. Gérard Philipe était un risque-tout. De même, Georges Marchal, dans Les Trois Mousquetaires, par exemple. Quant à Jean Marais, il n'a pas fini de nous étonner.

« Pour les scènes dangereuses, les risques sont, c'est certain, réduits au minimum. Mais on a beau tout prévoir, toutes les chances d'accident demeurent. Surtout, qu'on n'utilise pas d'armes truquées, en caoutchouc ou en bois. Il n'y a rien de tel pour se blesser. Il y a l'impondérable, comme pour Claude Dauphin, tournant Cyrano de Bergerac, qui a eu la main traversée. En jouant Les Trois Mousquetaires à la Porte Saint-Martin, Jean-Pierre Grenier, au cours d'un duel, a été atteint à un œil et a eu 80 % de perte de visibilité. »

« Tandis qu'en Italie je tournais Lucrèce Borgia, sous la direction de Christian-Jaque, je devais sauter du haut d'un chemin de ronde dans le lit d'une rivière

prise par les glaces. Pour tourner cette scène le soleil n'était bon que le matin entre 9 heures et 9 h 30. Dès 8 heures, on se mit à répéter. Lorsque le moment fut propice, un incident empêcha la caméra de fonctionner. On recommença le lendemain, un nouvel avatar se produisit. Il en fut ainsi pendant dix jours. Cette attente inutile est, pour moi, un de mes plus mauvais souvenirs. Lorsqu'enfin on tourna, je me suis senti mal à l'aise et je goûtai fort mal le bain glacé que je fus forcé de prendre. Au cours de ce même film, un de mes copains, Guy Henri, a eu un coup dur. C'est le mot qui convient. Il jouait le rôle d'un palefrenier. Un homme pénétrant dans l'écurie devait prendre un seau et le lui lancer à la tête. Il y avait là plusieurs seaux, un véritable, les autres en bois tendre et préparés pour voler en éclat. Au cours des répétitions, on fit semblant. A la première prise de vues, on joua vraiment la scène. Le cri

de douleur que poussa Guy Henri ne fut pas du chiqué. Son partenaire s'était trompé de seau et lui avait lancé, sur le crâne, le vrai, celui en bois dur.

« Pendant les extérieurs de Michel Strogoff, en Yougoslavie, plusieurs scènes furent tournées sur un ancien terrain d'aviation. Il y eut une charge de cavalerie sur les anciennes pistes cimentées qui mit à mal plus d'un cavalier. Certains firent des chutes et l'on transporta à l'hôpital six blessés graves.

« Pour les scènes de bataille, on a maintenant recours à des techniciens dits d'effets spéciaux. Ce sont eux qui préparent les charges d'explosifs, qui les mettent en place sur le terrain et qui, à l'aide de détonateurs, les font exploser aux bons moments. Auparavant, ils ont soin de les recouvrir de terres de différentes couleurs, ce qui donne à la scène plus de vérité.

« Pour réduire les chances de risque, il importe qu'une scène de bagarre soit

minutieusement préparée. Généralement, un metteur en scène m'accorde quelques numéros, que je meuble selon ses desirs. Il ne faut pas aller au hasard. Chaque geste doit être prévu et leur succession se dérouler avec une précision d'horlogerie.

« Dans cette scène que nous répétons actuellement, et au cours de laquelle nous attaquons Jean Marais au bâton, c'est Claude Carlier qui met tout au point. La vitre qui, tout à l'heure, volera en éclat n'est pas en sucre comme vous pourriez le croire, mais en verre chirurgical. Il suffit d'y aller carrément. Si vous avez la moindre hésitation, vous vous blesserez certainement. Dans notre boulot, il ne faut pas avoir peur. Si ça ne va pas, il faut se faire remplacer. Il n'y a pas de fausse honte à cela.

« Ce métier qui est le mien est risqué, oui, bien sûr, mais combien passionnant. Croyez-moi, je ne voudrais pas en faire un autre. »

Paul LEMAIRE.



Georges Demas qui fut cavalier dans Le Chevalier d'Éon, s'en donna à cœur joie dans Lucrèce Borgia. Christian-Jaque, dans une autre scène, lui fit prendre un bain glacé. Heureusement un masseur



COCHISE

RESUME. — Le surveillant Jefford et Cochise viennent de découvrir le campement d'un chercheur d'or.

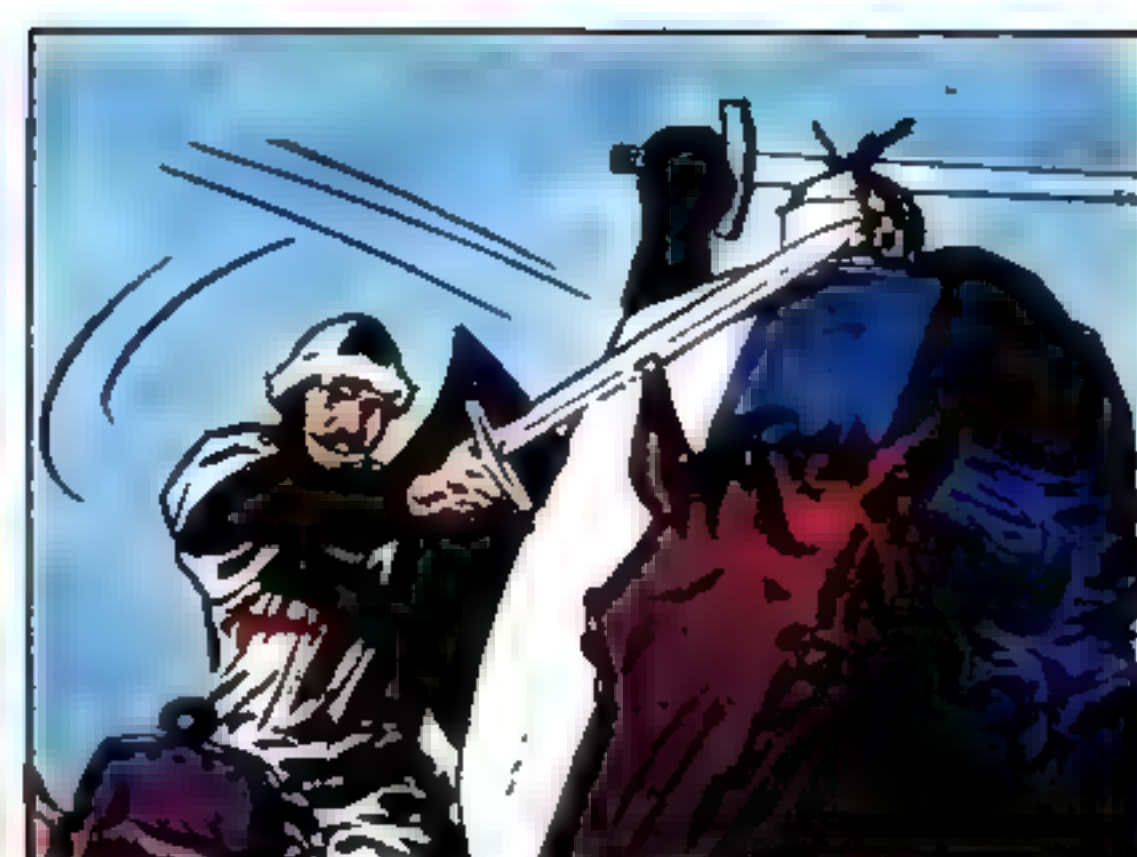
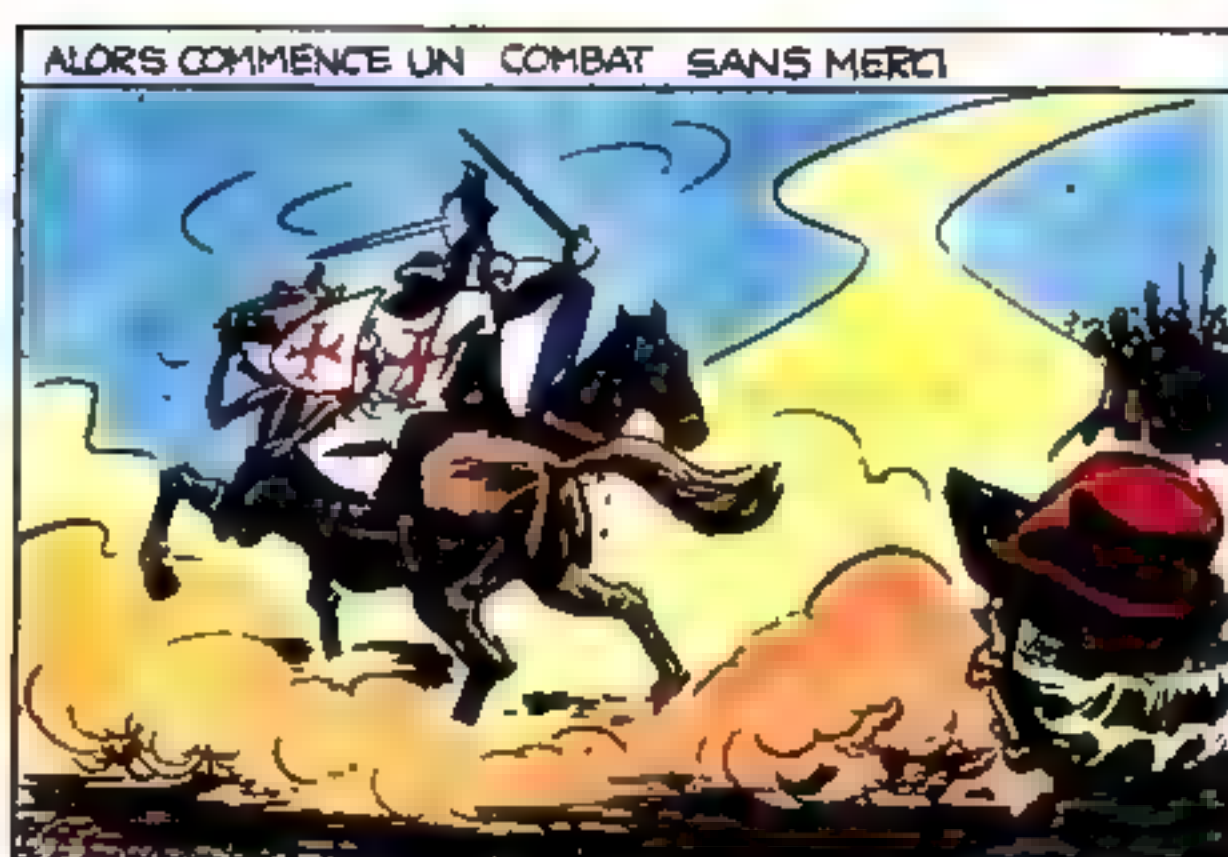
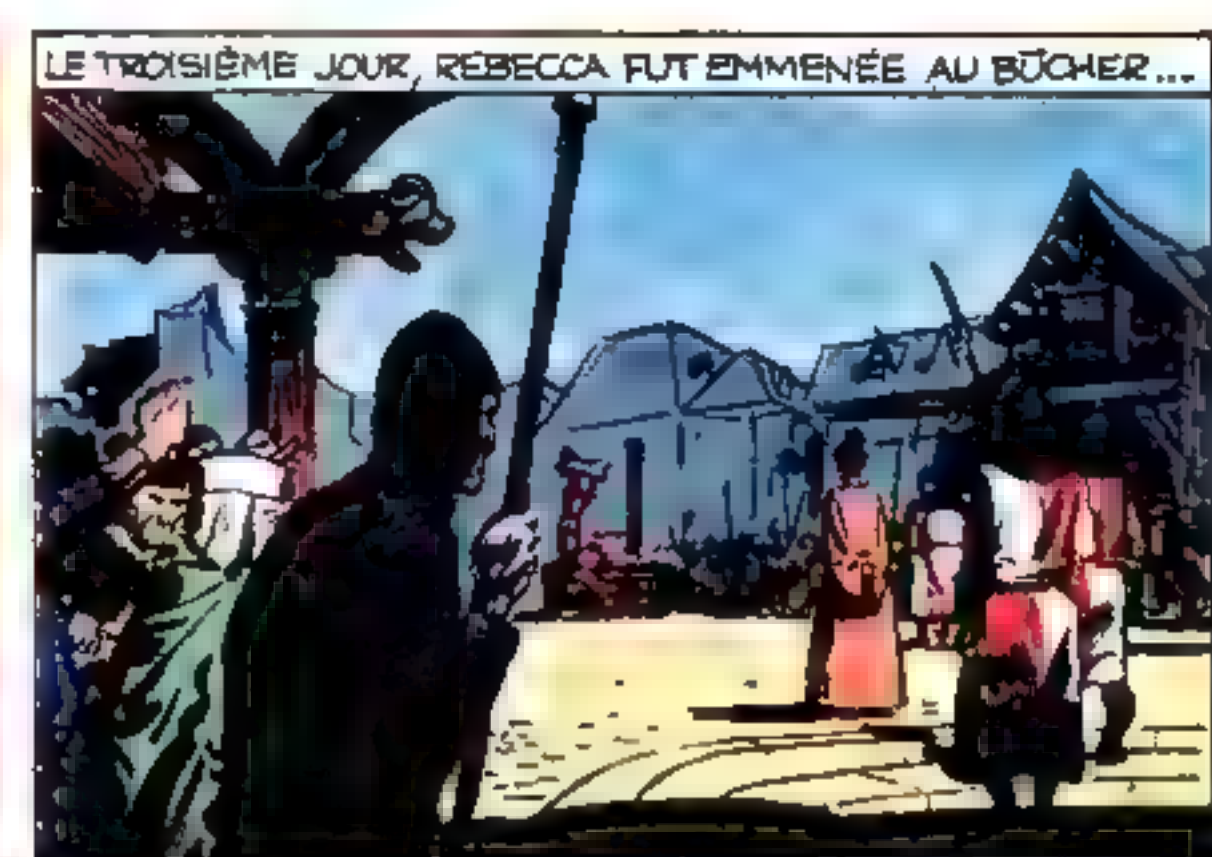
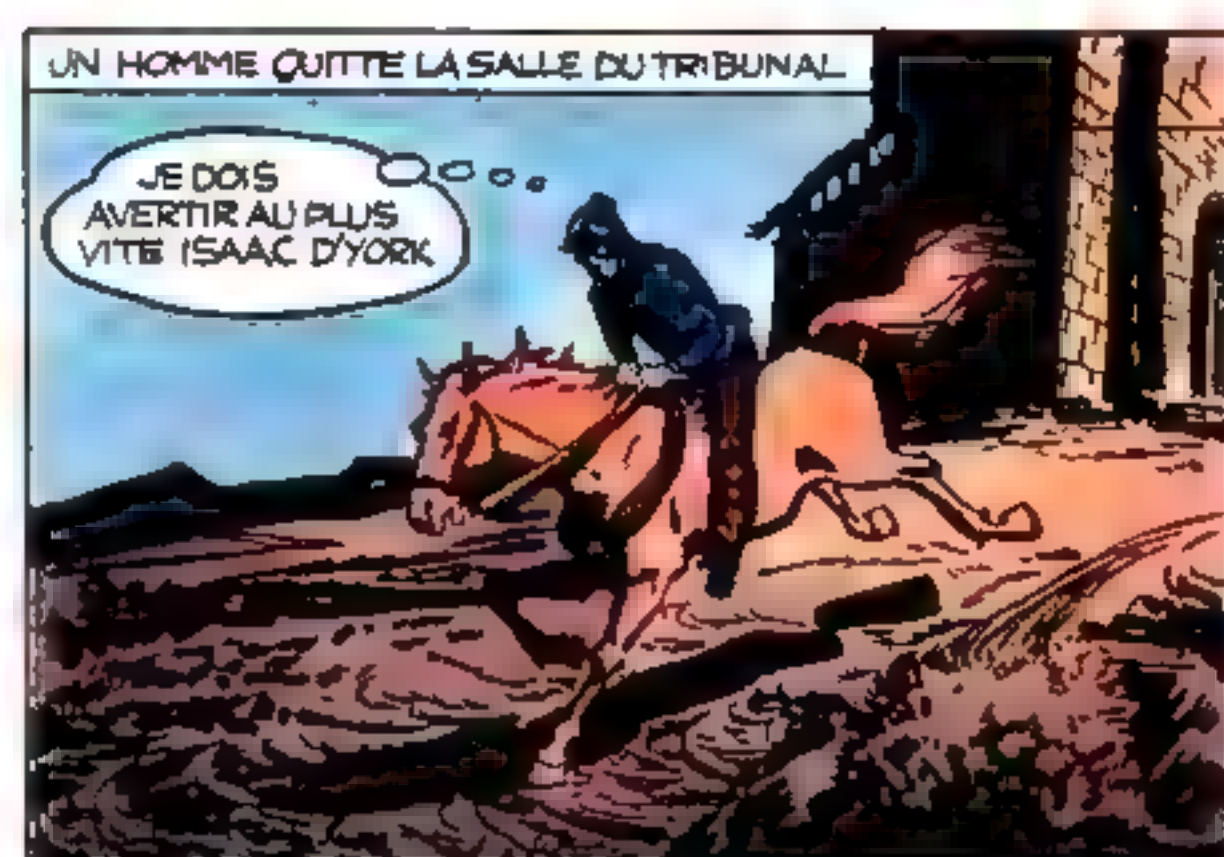
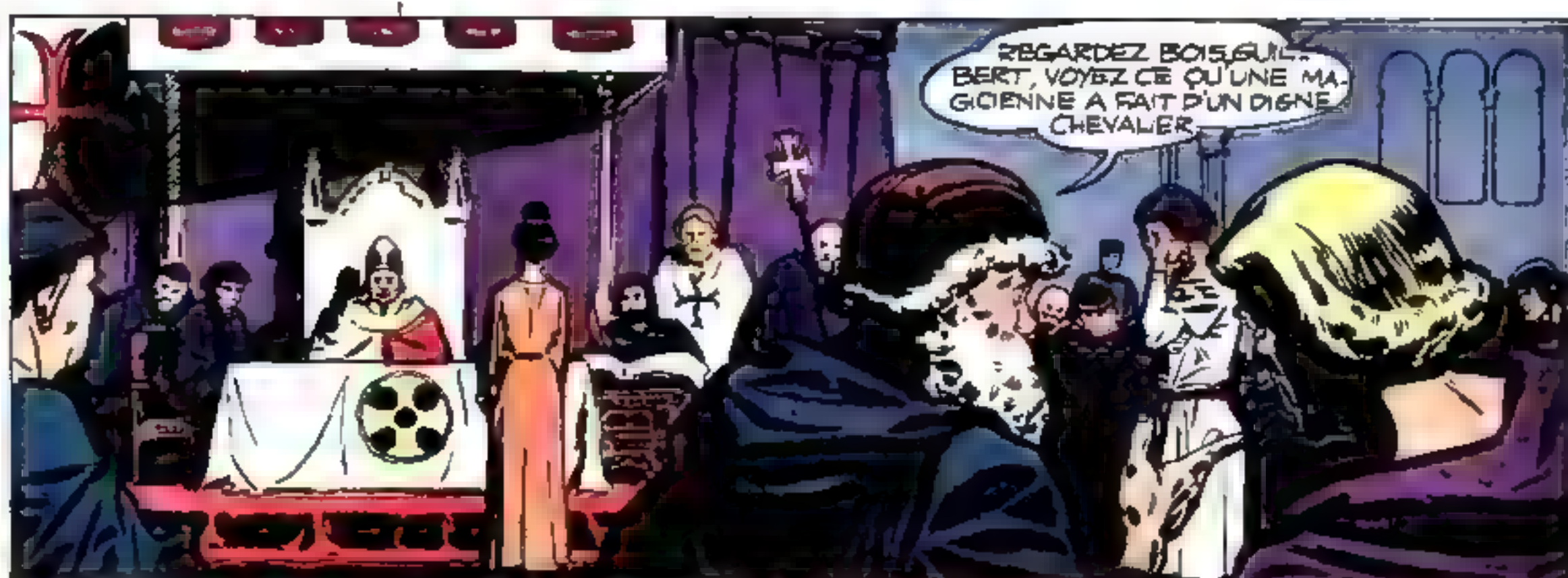
ADAPTÉ PAR LUCIEN NORTIER DU FILM DE LA 20TH CENTURY FOX TV INTERNATIONAL, "LA FLÈCHE BRISÉE"



Ivanhoe

RÉSUMÉ. — Le château de Torquilstone est tombé aux mains des outlaws, ayant à leur tête le Chevalier Noir et plusieurs notables dont Cédric le Saxon. Rebecca est prisonnière dans un monastère et accusée de sorcellerie.

Texte de BERNARD LEROY d'après WALTER SCOTT - Dessins d'ANTONIO PARRAS





ALAMO

RESUME. — Février 1836. Le général Santa Anna, président du Mexique, s'avance, à la tête d'une armée nombreuse et bien équipée, vers San Antonio de Bexar, à la frontière du Texas. Commandée par le colonel Travis et Jimi Bowie, auxquels est venu se joindre le célèbre héros Davy Crockett accompagné de quelques volontaires, la petite garnison américaine, qui manque de tout, a entrepris d'aménager l'ancienne mission fortifiée d'Alamo. Elle compte s'y retrancher pour arrêter la marche des Mexicains, parvenus, maintenant, à quelques kilomètres de Bexar. Le vieux Mexicain, Veedor Bustamente, qui observe avec pessimisme le déroulement des événements et qui a de l'amitié pour Bowie, fait avertir celui-ci du danger par une lettre du prêtre.

BLOTTI sur le poêle encore chaud, Veedor eut un sommeil entrecoupé ; de temps à autre, quand il s'éveillait pour changer de position et soulager ses genoux malades, il entendait les clameurs du fandango. Les Américains étaient plus bruyants que jamais.

Le jeune Mexicain se fraya un passage dans la foule, donna le billet à Bowie et s'éclipsa avant que celui-ci pût le déviner. La danse battait son plein. Le colonel Travis lui-même s'était laissé entraîner et essayait d'un pas élégant devant Josefina Lopez.

Bowie s'approcha d'un feu autour duquel un groupe de Greys de la Nouvelle-Orléans s'occupait sérieusement de deux jarres de tord-boyaux. Leurs uniformes, naguères pimpants, n'étaient plus que de crasseuses guenilles.

— C'est des bonnes nouvelles, que vous avez là, colonel Bowie ?

— Une belle dame qui m'écrit, dit Bowie en s'agenouillant près du feu.

Une écriture élégante, un espagnol impeccable. Sur la Medina ? Mon Dieu ! A 13 kilomètres de Bexar.

— Qu'est-ce qu'elle dit, mon colonel ?

— Elle dit qu'elle ne peut pas venir au fandango.

Parmi les rires, Bowie s'éloigna à la recherche du colonel Travis. Celui-ci protesta :

— Pour une fois que je me donne un peu de bon temps ! Qu'y a-t-il encore ?

— Je pense que nous devrions voir ça ensemble.

— Ça ne peut pas attendre à demain ?

Dans la foule, des yeux bruns les guettaient, certains pleins de douceur, d'autres brillants d'un dur éclat. Bowie insista :

— Fort bien, dit enfin Travis, à regret.

Et il remonta la rue avec Bowie pour apprendre quelles étaient ces importantes nouvelles. Les indices se multipliaient : l'exode de la population, les rapports toujours plus inquiétants et, maintenant, ce billet qui n'avait certainement pas été écrit par un quelconque « mestizo ».

— Non, mais peut-être par un officier mexicain, suggéra Travis.

— Pourquoi ? Afin de nous avertir, pour que nous préparions notre défense ?

— Ou bien pour nous faire peur, pour provoquer une réaction inconsidérée, dit Travis, sans grande conviction.

— Si l'armée mexicaine est sur la Medina, observa Bowie d'un ton égal, elle sait aussi bien que nous qu'il est trop tard pour que nous allions plus loin qu'Alamo. Pourquoi essaieraient-ils de nous faire peur, de nous faire reculer au-delà de notre point de défense ?

C'était l'évidence même. Travis se tut.

Plus bruyamment que jamais, le fandango suivait son cours, parmi les cris et les trépidations. On entendait des querelles autour des feux, de grands éclats de rire saluant une bonne histoire et, par instant, le coup de feu d'un volontaire visant les étoiles.

— Après tout, cet avertissement n'est peut-être pas sans fondement, dit lentement Travis. Nous ferons bien, demain matin, d'envoyer quelques éclaireurs et de poster des sentinelles.

Il jeta un regard de regret vers les réjouissances qu'il avait dû abandonner.

— Mais il peut s'agir seulement d'une patrouille de cavalerie sur la Medina.

— C'est possible.

Ils retournèrent au fandango qui se poursuivait bien avant dans la nuit.

Le silence, ensuite, ne fut plus troublé que par le grincement des roues des brinquebalantes « carretas » qui fuyaient Bexar.

On était le 23 février 1836.

CHAPITRE V

C'était le petit matin. Le soldat David Wilson mastiquait du maïs grillé et buvait l'eau de son bidon, appuyé sur le parapet de la tour de la cathédrale San Fernando. Le docteur John Sutherland lui avait assigné ce poste, après l'avoir félicité pour sa sobriété de la veille au soir.

Il se passait quelque chose, pour sûr. Après tous ces mois passés à ne rien faire, et sans toucher un sou par-dessus le marché, l'armée montrait quelques vellétés d'activité. En fin de compte, on déménageait pour s'installer à Alamo.

D'un coup de talon, Wilson écrasa une araignée velue. Il regardait des types de la Louisiane s'appropriant ce qui restait dans une maison abandonnée de la Plaza de las Islas, au-dessous de lui. L'un d'eux s'accrocha autour du cou un collier de poivrons.

Day et Butler montaient la rue avec une pleine « carreta » de maïs qu'ils avaient déniché quelque part. Ces gars du Missouri, on pouvait leur faire confiance pour barboter tout ce qui traînait. Curieux, comme les gars des différents Etats se tenaient les coudes.

Wilson termina son maïs. Il aurait bien voulu avoir du café. Dans un moment, peut-être, il descendrait pour essayer d'en trouver. Il tua une autre araignée du bout arrondi de sa botte qu'il frotta ensuite contre le plâtre. Ces satanées botes étaient au bout de leur rouleau.

Et s'il était assis sur un nid d'araignées ? Il se leva et s'installa un peu plus loin. De cette hauteur, il voyait très loin vers le sud-ouest, par-delà le moutonnement des collines, dans la direction que Sutherland lui avait recommandé de surveiller. Pendant un moment, il avait guetté comme le diable, mais ses yeux s'étaient mis à pleurer, si bien que, maintenant, il ne jetait qu'un simple coup d'œil de temps en temps.

Il se pencha pour cracher par-dessus le parapet. Un type se romprait facilement le cou en tombant d'une telle hauteur.

Wilson considérait distraitement les cannelures d'une colonnette, quand il crut surprendre, du coin de l'œil, un mouvement. Il se redressa pour fixer son regard au-delà des collines. Des cavaliers ! Tout une file et par quatre !

Il bondit sur ses pieds et se mit à crier avec de grands gestes : « La cavalerie ! La cavalerie mexicaine ! » Puis il sonna la cloche.

Le docteur Sutherland fut l'un des premiers à paraître sur la plaza :

— Où cela ? cria-t-il.

Wilson, toujours hurlant, tendit le bras. En peu d'instants, une foule tumultueuse se pressait en bas et des hommes grimpaient en haut de la tour poussiéreuse. Puis le colonel Travis, en personne, monta ; arrivé sur la galerie, il épousseta sa tunique de la main.

Là où Wilson avait distingué les cavaliers, on ne voyait plus rien, à présent, rien que les broussailles et les onduleuses collines.

— Etes-vous sûr d'avoir vu quelque chose ? demanda Travis.

— Est-ce que j'aurais crié, si je n'avais rien vu ?

Travis écarquillait les yeux. Les autres, eux aussi, fixaient leurs regards sur l'endroit indiqué par Wilson.

— Je vois rien du tout, fit un homme du Kentucky.

— Ils sont cachés, pour le moment ! répliqua Wilson.

Les volontaires se bousculaient sur la plate-forme.

— Débarrassez-moi cette tour ! cria Travis. A vos postes, les uns et les autres !

— Bon sang, mon p'tit gars, pas la peine de te mettre en rogne pour si peu.

— Nos postes ? C'est quoi, un poste, mon colonel ?

Les volontaires commençaient à redescendre.

— Et maintenant, soldat Wilson, vous avez vraiment aperçu un mouvement de cavalerie, de ce côté ? demanda Travis.

— Tu parles !

Wilson ramassa son fourmiment et s'engagea dans l'escalier. Qu'ils aillent au diable, s'ils refusaient de croire un type qui leur disait ce qu'il avait vu, de ses propres yeux.

En bas, sur la plaza, on discutait ferme pour savoir si Wilson avait vraiment vu quelque chose. Ecorché, celui-ci s'éloigna à la recherche d'une tasse de café. En descendant de la tour, Travis tomba au beau milieu d'une discussion qui menaçait de s'éterniser toute la matinée. Quelqu'un déclarait :

— Y a des gars qui finissent par croire qu'y z'ont vu quelque chose, surtout quand y s'ont trop esquivés les yeux.

Le docteur Sutherland coupa court aux débats par une simple remarque :

— Nous avons un bon moyen de savoir à quoi nous en tenir.

Il jeta un coup d'œil vers John Smith, l'un des meilleurs cavaliers parmi les Américains :

— Allons-y voir. D'accord ?

Le soldat Wilson n'avait pas trouvé de café. Mais il tomba sur un groupe de volontaires fort sympathiques : ils occupaient une maison abandonnée, un quart d'heure plus tôt, par ses habitants, et s'étaient mis en devoir de se fabriquer un substantiel petit déjeuner.

Debout sur le seuil, Billy Wells plumaît un poulet fraîchement tué, tout en observant ce qui se passait sur la plaza.

— Par le diable, ce bon sang de Travis est en train de les faire drôlement bosser, à transporter tout le matériel jusqu'au fort. Bouclons tout, comme s'il n'y avait plus que des Mexicains, ici.

Les volontaires, qui s'étaient débrouillés jusque-là pour éviter toute besogne, convinrent que l'idée était excellente. Ils s'enfermèrent donc et se mirent à faire cuire tout ce qu'ils purent découvrir de comestible dans la maison.

Wells venait tout juste de jeter le poulet dans une marmite, quand le temps lui



Photo Artistes Associés.

A l'exception de deux vaches, tout le troupeau fut vivement rassemblé par les Américains et poussé dans l'enclos.

par
STEVE FRAZEE
traduit de l'anglais par
RENÉE TESNIÈRE
publié aux Éditions FRANCE-EMPIRE

manqua pour poursuivre ses efforts culinaires.

L'animation, sur la plaza de las Islas, monta soudain d'un ton. Tout en mâchonnant une tortilla froide, Wilson entrebâilla la porte pour voir ce qui se passait. Le docteur Sutherland et Smith étaient au centre d'un groupe nombreux. Leurs chevaux hâlaient et celui de Sutherland avait l'air de s'être roulé dans la boue.

— Mille cavaliers, pour le moins, était en train de dire le docteur. A deux kilomètres et demi, environ, à mon avis.

Il mit pied à terre et ses genoux fléchirent.

— Vous avez entendu ça ? demanda Wilson.

Personne ne lui répondit. Oui, bien sûr, ils avaient entendu, et ils faisaient voltiger les plumes de poulet dans leur précipitation à réunir leurs biens. Cela ne leur prit qu'un instant. Après quoi, ils parcoururent rapidement toute la maison en faisant main basse sur tout ce qui pouvait leur servir.

Wells se saisit de la marmite de bouillon de poulet et ils partirent au petit trot vers la passerelle. Des officiers criaient : « Au fort ! Tous au fort ! »

L'armée du Texas, ses volontaires en loques et ses soldats en débris d'uniformes, prenait possession d'Alamo. Personne ne se pressait outre-mesure et des rires ponctuèrent la marche.

Deux Alabamiens prirent le temps de poursuivre des poules dans une cour. Ils ne parvinrent pas à les attraper. Alors, calmement, ils en abattirent chacune d'un coup de fusil et sautèrent un mur d'adobe pour rejoindre la colonne avec leurs trophées.

— J'ai jamais connu un Alabamien qui soit pas voleur de poules ! s'écria Wells.

— Et toi, qu'est-ce que tu as sur toi... de la fourrure ? demanda l'un des exécutifs de volaille.

Histoire d'imiter les Alabamiens, Wilson tira sur une chèvre qui se mit à courir en bêlant, vers la rivière. Ses camarades le conspuèrent : il semblait qu'il eût manqué son coup. Mais, brusquement, la chèvre s'abattit. Wilson lui trancha la gorge et la jeta en travers de ses épaules.

Quand ils atteignirent la rive est de la rivière, toute la plaine était parsemée d'hommes qui se dirigeaient vers le fort. Certains transportaient des objets plus ou moins grotesques. Mais tous étaient armés.

Le lieutenant Evans interceptait les cavaliers :

— Attendez, attendez ! Emmenons ces vaches !

— Enfin, un officier qui fait preuve de bon sens, cria l'un des cavaliers.

Il éperonna sa monture pour joindre ses efforts à ceux d'Evans et, bientôt, ils disposaient d'une troupe de cavaliers qui n'attendaient que des instructions précises.

Malheur au pauvre Diego Sandoval ! Le troupeau que ses cousins et lui étaient justement en train de diriger vers la rivière lui appartenait en grande partie, et il avait déjà bien souffert du fait des Américains affamés.

Ses souffrances atteignirent alors leur paroxysme : à l'exception de deux vaches qui se sauvèrent, meuglantes et la queue dressée, parmi les peupliers des marais, et parvinrent ainsi à s'échapper, tout le troupeau fut vivement rassemblé par les Américains et poussé dans l'enclos qui flanquait l'angle nord-est d'Alamo.

Les cousins haussèrent les épaules :

— Ils ont déjà volé tout ce qu'il y avait à Bexar. Alors, pourquoi pas les vaches ?

Ils allèrent à la recherche des deux bêtes entières qui s'étaient sauvées. Aucune des deux n'appartenait à Diego. C'était maintenant au tour des cousins de se faire du souci. L'armée du Mexique approchait et les hommes de Santa Anna aimaient la viande, eux aussi.

— Au diable toutes les révolutions ! gronda Juan Marcos avec une belle conviction.

Un flot d'hommes continuait à se diriger vers Alamo. Certains s'arrêtèrent, le temps de piller les « jacals » entre la rivière et le fort ; c'est alors qu'ils découvrirent quatre-vingts boisseaux de maïs qu'on chargea vivement sur une « carreta » pour les transporter au fort.

A huit heures, ce matin-là, la porte principale était close.

Des retardataires arrivèrent encore par la suite et passèrent par le parapet en cours de construction, devant la chapelle. Parmi eux, se trouvaient vingt et un Mexicains qui avaient décidé de faire cause commune avec les Américains.

Près de la porte-cochère, le colonel Travis tint conseil avec ses officiers.

— Et maintenant, messieurs, il nous faut faire ce qui aurait dû être fait plus tôt.

Il donna des ordres d'un ton tranchant. Ses yeux luisaient d'un étrange éclat. Il voyait approcher son heure de gloire.

(A suivre.)



Deux lignes de métro se croisent sous l'Opéra.

LE MÉTRO DE PARIS

La première ligne du Chemin de fer métropolitain fut mise en service le 19 juillet 1900. Longue de 10 kilomètres, elle reliait la porte de Vincennes à la porte Maillot. Se développant peu à peu, s'étendant comme une toile d'araignée, reliant des entrées opposées, en desservant les centres importants, le réseau comprend aujourd'hui 14 lignes urbaines et une ligne régionale desservant la région de Sceaux-Robinson et la vallée de Chevreuse.

L'idée d'un chemin de fer métropolitain souterrain fut étudiée, pour la première fois, en 1855, par MM. Brame et Flachet, qui suggérèrent de relier, par voie ferrée souterraine, le centre de Paris à la périphérie et d'assurer, ainsi, le ravitaillement des Halles. Dans la seconde moitié du siècle dernier, de nombreux projets de lignes souterraines, aériennes ou mixtes furent étudiés. Mais jusqu'en 1895, aucun ne put être appliqué, car il y avait mécontentement entre l'Etat et la Ville. Le premier voulait donner un caractère d'intérêt général au réseau, en reliant, entre eux, les terminus des grandes lignes, tandis que le conseil municipal, uniquement préoccupé de satisfaire les besoins de la population parisienne, voulait faire du chemin de fer, construit à ses frais et sans sub-

durée de trente-cinq ans, après la date d'achèvement de la première ligne.

Le métro de Paris est souvent cité en exemple dans le monde entier et ses ingénieurs ont construit un peu partout, en Israël notamment, des réseaux semblables. Contrairement à celui de Londres, où les tunnels ont été installés en profondeur, le métro parisien a été établi aussi près que possible de la chaussée. Presque partout, en effet, les tunnels suivent le tracé des rues. Pour construire le souterrain, les ingénieurs, délaissant le procédé américain qui consiste à creuser dans la voie publique à ciel ouvert, ont eu recours, le plus souvent, à la méthode des galeries boisées, creusant une galerie d'avancement, avec, de place en place, des puits pour l'évacuation des déblais. Les terres furent souterraines par des coffrages en planches. Après l'abatage des terres de part et d'autre de la galerie, on exécuta la voûte en maçonnerie.

UN GIGANTESQUE TRAVAIL DE TAUPES

Le réseau du métro comporte 8 traversées de la Seine (3 en viaduc et 5 en tunnel). Pour la plupart des traversées sous la Seine, on immergea des caissons métalliques, de vastes cylindres, appelés boucliers, et ayant chacun 8 mètres de diamètre et une longueur de 75 cm, qui furent posés sur des revêtements en fonte déjà en place sur le lit du fleuve.

Certaines stations ont exigé des travaux considérables, notamment celle de l'Opéra, où se croisent trois lignes superposées, et celle de la République, où se rencontrent cinq lignes et que vous pouvez, aujourd'hui, visiter en détail grâce à notre Pilotorama.

Dès la première année, en moins de six mois, le métro transporta 17 millions de voyageurs, pour 13 kilomètres de lignes. Le succès fut tel que d'autres lignes, desservant les quartiers du centre, furent mises à l'étude. Et depuis, chaque année, de nouvelles lignes entrèrent en service, de nouvelles améliorations furent apportées.

En 1934, le métro s'étendit au-delà des limites de la capitale et, en 1938, l'exploitation de la ligne de Sceaux jusqu'à Massy-Palaiseau lui fut confiée.

Aujourd'hui, l'ensemble du réseau s'étend sur 189 kilomètres, avec 363 stations séparées l'une de l'autre par une distance moyenne de 521 m. On compte 160.900 km de lignes souterraines, 18.500 km en surface (ligne de Sceaux), et 9.600 km en viaducs (lignes 2, 5 et 6).

La ligne la plus longue est « Pont de Sèvres-Mairie de Montreuil », qui s'étend sur 19.600 km. Les plus courtes sont « Porte de Vanves-Invalides », qui mesure 4.600 km, et « Saint-Lazare-Carréfour Pleyel et Porte de Clichy », qui n'a que 6.500 km.

Le nombre de trains en service (aux heures d'affluence) est de 500, ce qui représente 2.500 voitures. Celui des départs journaliers est de 4.800. Le nombre des voyageurs transportés, en 1960, est de 1.167 millions, auquel il faut ajouter les 47 millions d'usagers de la ligne de Sceaux. Le record journalier de voyageurs transportés date de l'hiver 1946. Il est de 5.600.000. La moyenne actuelle est de 3.200.000 voyageurs par jour. Le parcours quotidien total est de 384.000 kilomètres, soit la distance de la Terre à la Lune.

En 1951, la R.A.T.P., qui gère et exploite le métro, procéda aux essais d'une voiture prototype, rou-

lant sur pneumatiques, qui paraissait apporter les avantages suivants : augmentation des performances de démarrage et de freinage, grâce à l'adhérence du caoutchouc sur la piste de roulement ; amélioration du confort des voyageurs, par une meilleure suspension et la diminution des bruits particulièrement gênants en souterrain, et aussi allègement du matériel, les organes mécaniques étant soustraits aux chocs brutaux du roulement métallique sur rail, ce qui entraîne une économie de courant.

Les essais ayant confirmé les pronostics, tout le matériel roulant de la ligne « Châtelet-Porte des Lilas » fut, dès la fin de l'année 1957, constitué par des voitures roulant sur pneumatiques, qui seront également mises en service sur d'autres lignes.

Les stations les plus profondes du réseau sont équipées d'escaliers mécaniques et d'ascenseurs. Il y a 83 escaliers mécaniques et 34 ascenseurs. L'ascenseur ayant la plus longue course est celui de la station Buttes-Chaumont, avec 28,70 m. L'escalier mécanique le plus long est celui de la station Place-des-Fêtes, avec 20,32 m.

La plus grande partie de l'énergie électrique nécessaire au métro est fournie par 3 usines et 2 postes de l'Electricité de France, situées à Saint-Denis, Ivry, Vitry, Billancourt et Arcueil, et répartie par 98 sous-stations. L'énergie de traction utilisée en 1960 représentait 390 millions de kWh/heure.

Le personnel du métro groupe plus de 16.500 agents, tous inspirés par le souci d'assurer au mieux la sécurité des voyageurs. Les élèves conducteurs suivent une instruction technique très sérieuse et très poussée, et ne sont acceptés qu'après avoir satisfait à un examen fort rigoureux.

UN RESEAU MODERNE SANS CESSER PERFECTIONNE

Le métro se modernise sans cesse. On s'efforce de le rendre plus rapide encore (la vitesse horaire est de 24 km), de lui permettre de desservir de nouvelles zones, tout en garantissant la sécurité de ses usagers. Ainsi, la toute première ligne « Porte de Vincennes-Porte Maillot », qui est devenue « Château de Vincennes-Porte de Neuilly », sera, bientôt, prolongée jusqu'au Rond-Point de la Défense. Cela permettra une très sérieuse décongestion du trafic de banlieue de la gare Saint-Lazare.

On s'efforce aussi de le rendre plus élégant et plus agréable. Déjà, certaines stations ont perdu leur aspect triste et désuet du début de ce siècle et, tant par leur décoration que par leur agencement, ont pris un aspect plus coquet, conforme à la tradition du chic de Paris. Tandis que des spécialistes s'efforcent de maintenir les conditions d'hygiène les plus favorables, les trains de dix lignes sont parfumés à l'œillet, tandis qu'une autre (la n° 4) embaume l'essence de pin.

Il suffit que le métro s'arrête pour que les Parisiens qui, pourtant, ne cessent de l'accabler de reproches, surtout lorsqu'ils font la queue dans les couloirs de correspondance ou quand ils sont tassés dans les wagons aux heures d'affluence, se mettent à pousser de hauts cris. Le métro leur est devenu indispensable, et jamais ils ne pourraient envisager la possibilité d'en être privés désormais.

G. F.

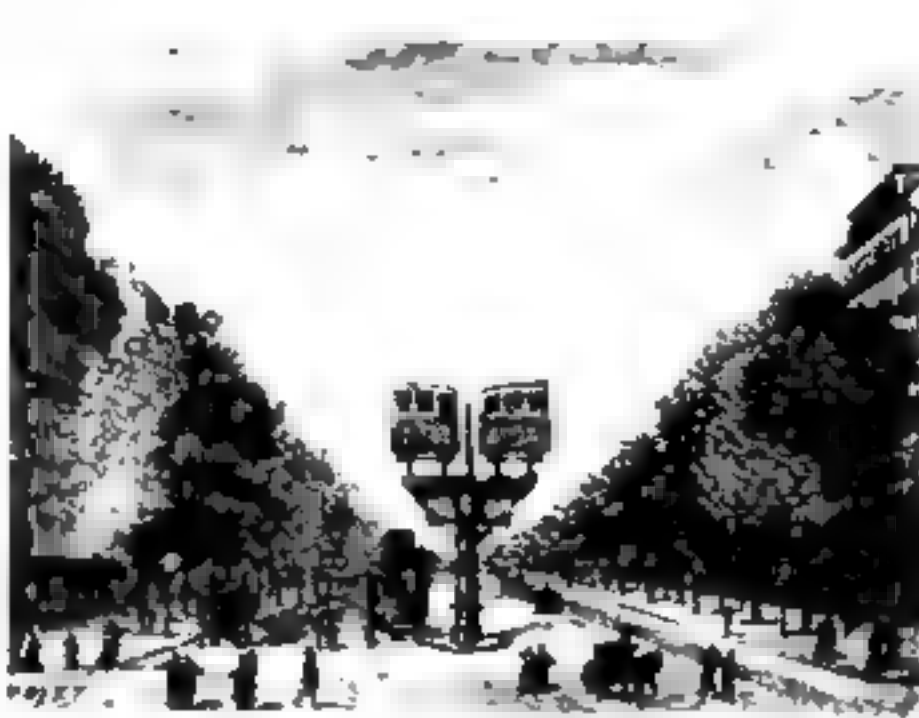
VOIR PAGES SUIVANTES



Un projet refusé (heureusement !) : celui d'un métro aérien passant le long de la tour Saint-Jacques.

vention, un réseau placé exclusivement sous son autorité, comme une sorte de chemin de fer d'intérêt local.

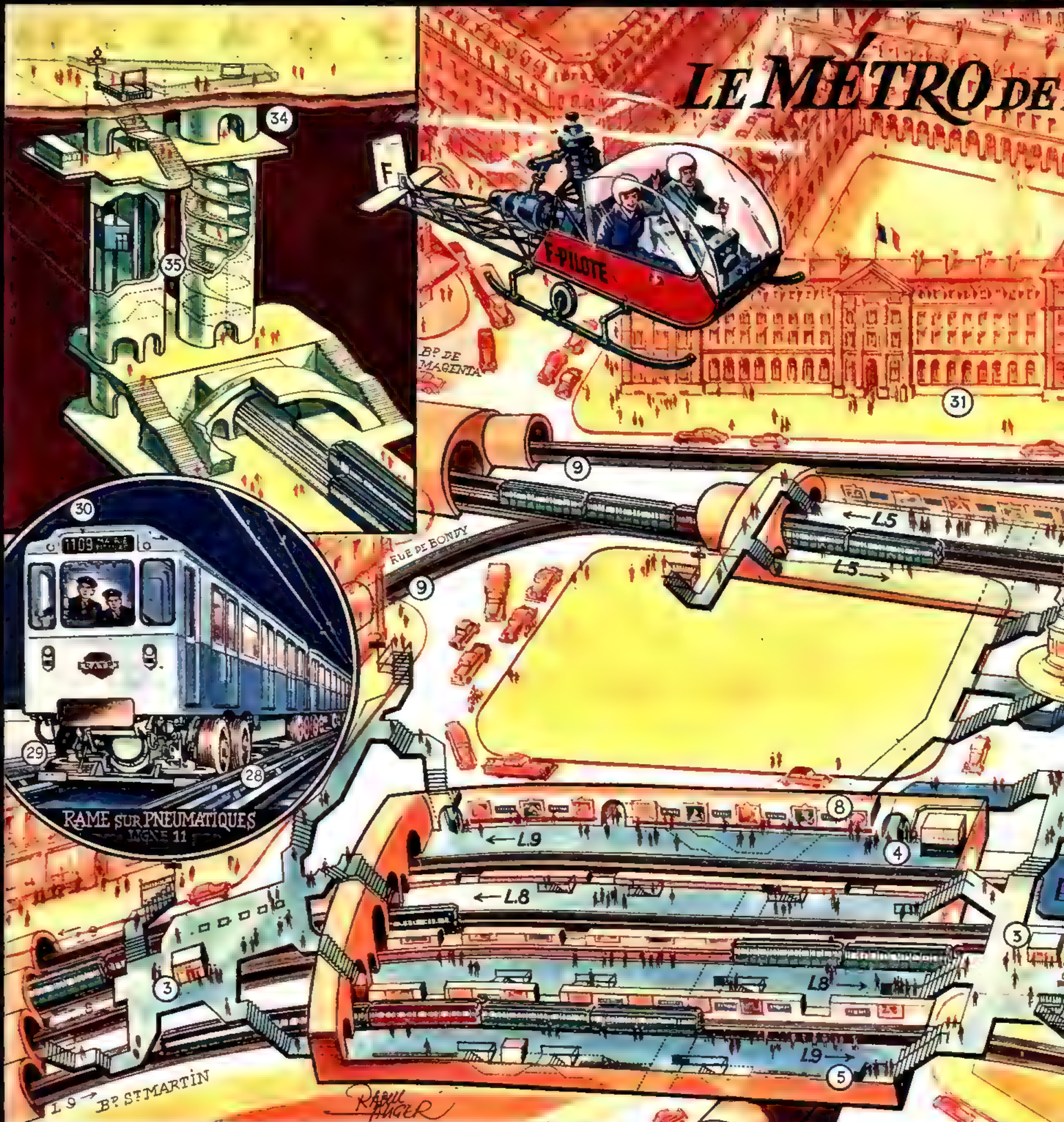
Le 22 novembre 1895, le ministre des Travaux Publics, M. Louis Barthou, se rallia à cette dernière formule et, après une étude de deux années, la loi du 30 mars 1898 déclara d'utilité publique la construction d'un réseau de 5 lignes, s'étendant sur un total de 65 kilomètres. Les travaux furent confiés à une entreprise à laquelle devait se substituer une société qui, prenant le nom de « Compagnie du Chemin de fer Métropolitain de Paris », s'engagea à exploiter, à ses risques et périls, les lignes en construction et à en établir d'autres, pour une



Autre projet (encore refusé) : celui de ce chemin de fer aérien, au milieu des boulevards extérieurs.

NOTRE PROCHAIN PILOTORAMA : VERSAILLES SOUS LOUIS XIV

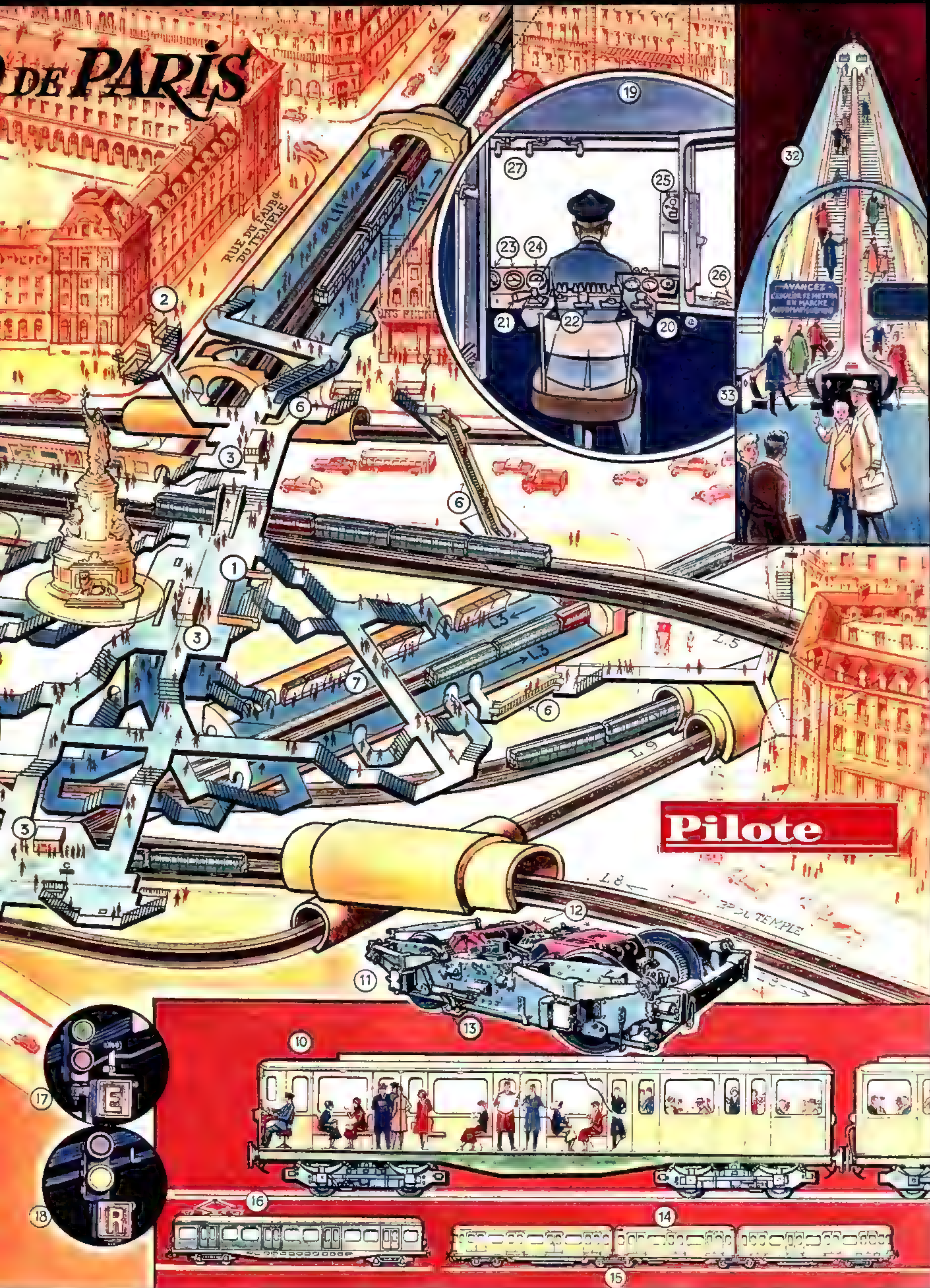
LE MÉTRO DE



Sous la place de la République se superposent 5 lignes : (3) Pont de Levallois-Porte des Lilas, (5) Place d'Italie-Pantin, (8) Solard-Charenton Ecoles, (11) Châtelet-Lilas (sur pneumatiques), (9) Pont de Sèvres-Mairie de Montrouil. Particularité : les deux quais de la ligne (8) sont placés entre les deux quais de la ligne (9).

(1) Entrée principale sur la place. (2) Une des onze autres entrées. (3) Guichets de distribution des billets. (4) Panonnage des billets sur quai. (5) Portillon de fermeture automatique. (6) Escaliers mécaniques vers les sorties. (7) Vitrines publicitaires sur les quais. (8) Plan du réseau métropolitain. (9) Voie de raccordement de service entre les lignes. (10) Coupe d'une motrice. (11) Un des deux boggies de la motrice. (12) Les 2 moteurs électriques (en rose) actionnant chaque boggie. (13) Frotteur de prise de courant électrique. (14) Type de rame dite « articulée ». (15) Boggie pour les 2 wagons couplés. (16) Motrice pour la ligne de Sceaux (bordière) à prise de courant aérienne. (17) Signal d'entrée à 2 feux (après le passage d'une rame, l'appareil passe du vert au rouge). (18) Signal répéteur d'entrée possible ou non dans la station. (19) Loge de conduite des nouvelles motrices. (20) Manipulateur de démarrage. (21) Robinet de frein. (22) Sifflet. (23) Télé-indicateur de non-fonctionnement. (24) Voltmètre de batterie. (25) Chronotachymètre enregistreur. (26) Sectionneur d'équipement. (27) Manivelles de numéro de rame. (28) Boggies équipés de pneumatiques sur les rames de la ligne 11. (29) Pneus horizontaux assurant le guidage latéral. (30) Numéros de rame (les 2 premiers pour le N° de la ligne, les 2 autres pour le N° de la rame). (31) Caserna de la Garde Républicaine de Paris. (32) Type d'escalier mécanique double (ascendant et descendant) à la station Place des Fêtes. (33) Système photo-électrique assurant automatiquement la mise en marche. (34) Station de métro « Abbesses » (voies à 31 m de profondeur). (35) Escalier et ascenseur.

DE PARIS



DE NOTRE
CORRESPONDANT AUX U.S.A.
FRANK MURRAY

LES PINKERTON PREMIERS DÉTECTIVES "IN THE WORLD"

3 - L'étrange Little Adam Worth



UN homme, un seul, toute sa vie, tient tête à l'Agence Pinkerton. Il se nomme Adam Worth, et, dans la pègre, où l'on fait précéder son nom de l'adjectif « Little », il est surnommé « l'Empereur des Criminels ». Pourtant, il ne commet jamais le moindre méfait. Il se contente de conseiller, de guider et de préparer les coups que les malandrins exécutent ensuite selon ses directives. Cet homme curieux, véritable personnage de roman policier, reçoit les visites des cambrioleurs du monde entier. Chacun lui explique son affaire et, après avoir réfléchi, Adam Worth expose sa technique, moyennant 50 % des profits.

Une seule fois, Little Adam Worth vole quelque chose lui-même. Dans un des plus grands musées de Londres, la National Gallery, où il se rend comme un simple visiteur, il décroche un tableau de Gainsborough : « La Duchesse de Devonshire », tableau déjà évalué à l'époque à 1 million de francs. Rentré chez lui, dans la banlieue de la capitale britannique, il écrit à Scotland Yard : « C'est moi, Adam Worth, qui ai volé le tableau de Gainsborough. Si je suis inquiété pour un méfait quelconque, je le détruirai. »

Recherché par toutes les polices des Etats-Unis, il s'installe définitivement en Europe ouvrant, tant à Paris qu'à Londres, des tripots clandestins. Un jour, dans son établissement parisien, rue Scribe, il subtilise, à l'un de ses clients, un diamantaire, une sacoche contenant pour 30 000 livres sterling de pierres précieuses. La Sûreté française, alertée, cherche vainement le voleur qui, prudemment, s'était retiré à Londres.

C'est alors qu'Adam Worth fait la connaissance de Pinkerton. Les lois anglaises ne permettent pas de demander l'extradition de l'escroc. Les deux hommes se rencontrent et bavardent comme deux vieux amis, Pinkerton sachant qu'il est désarmé, Adam Worth n'ignorant pas que le détective ne peut rien contre lui. Très souvent, lorsque, aux hasards de ses pérégrinations, Pinkerton aborde à Southampton, il trouve son ami l'attendant au débarcadère. Ces relations ont

un résultat heureux ! Au bout de vingt-cinq ans, en effet, Adam Worth remet au policier, en signe d'amitié, un tube de zinc qui ne le quitte jamais. Pinkerton l'ouvre ; il contient : « La Duchesse de Devonshire » qui regagne, après une très longue absence, son mur de la National Gallery.

A sa mort, Adam Worth, gentleman cambrioleur, fait venir Pinkerton à

son chevet et lui demande de veiller sur ses enfants. Les volontés du défunt furent scrupuleusement exécutées et, quelques années plus tard, un des fils de « l'Empereur des Criminels » entra à l'Agence Pinkerton, en qualité de détective.

UN HABILE FAUSSAIRE

Le plus étonnant et le plus habile faussaire que le monde ait produit se nomme tout simplement Piper. Il s'en fallut de peu qu'il ne dérobat à l'empereur Maximilien pour 2 millions de dollars en or !

Fils d'une excellente famille, Piper s'enfuit très jeune de la demeure paternelle. Il trouve un emploi de clerc chez un certain Rathburn, homme très riche qui, en quelques années, gaspille sa prodigieuse fortune dans des spéculations malencontreuses. Lorsqu'il se trouve sans un cent, il congédie son employé. Piper ne paraît nullement désappointé. Il prend une plume et, après avoir tracé sur un feuillet de papier des calligrammes d'essai, il fabrique trois reçus factices d'une valeur de 30 000 dollars.

Sa véritable carrière vient de commencer. Pendant un certain temps, Rathburn évite la catastrophe en utilisant son imaginaire crédit. Piper, pour le tirer d'affaire et moyennant, bien entendu, un certain pourcentage, recommence l'opération une fois, puis deux, puis trois, puis... une fois de trop ! Arrêté, le faussaire est condamné à dix ans de prison. Sa peine étant réduite, Piper part pour l'Angleterre, achète 4 lettres de change de 8 livres chacune, et les transforme en lettres de 2 500 livres. Ensuite, il gagne l'Allemagne, y trouve un homme d'affaires qui rachète les faux pour son compte, pour moins de 400 livres.

Ceci devient son système : Piper

fait un faux, le négocie, gagne une certaine somme, puis le fait racheter à un prix très inférieur par un comparse. Ainsi, il ne reste derrière lui, aucune preuve de son larcin. Au bout de dix années, il est millionnaire.

Il revient en Amérique, se lie d'amitié avec plusieurs chefs de la Police qui le protègent moyennant un pourcentage. C'est alors qu'il médite son grand coup contre Maximilien, le protégé de Napoléon III, au Mexique. Il se rend à Londres, se procure des lettres de change sur des banques françaises, les falsifie pour leur donner des valeurs fabuleuses et se fabrique de fausses lettres d'introduction auprès de Maximilien et de Charlotte.

Il se présente comme agent secret du gouvernement français. La situation de l'empereur est des plus critiques. Juarez, le chef des révoltés, approche... Piper, nullement décontenancé, conseille à Maximilien de lui confier ce qu'il a dans ses caves. Il faillit réussir : il serait arrivé à ses fins si, par malheur, toute la population affolée ne s'était enfuie en utilisant tous les chevaux et les voitures. Il était donc impossible de transporter tout cet or jusqu'à la mer.

Lorsque les insurgés se présentent aux portes de la ville, Piper s'écroule. Le surlendemain, Maximilien est fusillé.

Adrian Pinkerton qui, depuis dix années, est aux trousses de Piper, finit par lui mettre la main dessus, en 1862. Le malandrin purge une peine assez longue et ne sort de prison que pour mourir confortablement, dans un lit douillet.

La semaine prochaine :

**PINKERTON CONTRE
LES BOOKMAKERS**

Voici les méthodes policières
pratiquées par la P.N.D.A.
depuis sa fondation en 1849



L'AGENCE Pinkerton collabore souvent avec la police française dont elle adopte très vite plusieurs principes : notamment celui du classement des fiches des criminels et des suspects. Lorsque le Français Bertillon mit au point son fameux système d'empreintes digitales, la P.N.D.A. s'empressa de suivre ses judicieux conseils.

L'agence utilisa, dès ses débuts, la photographie pour aider à la recherche des malfaiteurs (documents illustrant cet encadré). Ci-contre, sur la même photo, voici, par exemple, Harry Longbeach et Etta Place, qui s'écroulèrent longtemps les trains. Les services photographiques de la P.N.D.A. ont séparé les deux complices pour en tirer deux portraits mieux individualisés (ci-dessus).

Enfin, l'agence resta toujours fidèle au principe de son fondateur qui est de savoir dépenser l'argent nécessaire pour parvenir au but fixé. Il arriva ainsi qu'il fallût dépenser 20 000 dollars pour récupérer une somme dix fois moindre !

Dernier principe : ne jamais lâcher prise... Des agents de l'agence Pinkerton firent ainsi arrêter un malfaiteur après une filature de vingt-cinq années ! Lorsqu'on lui passa les menottes, le nommé Geingware était devenu un honnête homme, de nombreux et honorables témoins plaider en sa faveur. Le président Franklin Roosevelt demanda d'ailleurs lui-même la grâce du coupable. Geingware fut donc libéré, mais l'agence Pinkerton resta persuadée de la culpabilité de son suspect !...



"Je reprendrai le record du monde de l'heure!"

Il est exact que le Commandatore Berghi m'a suggéré, l'an passé, de livrer un nouvel assaut contre le record du monde de l'heure.

J'ai demandé à mon patron un délai qui expirera dans un peu moins de deux ans, car j'estimeais peu loyal d'attaquer le record de Rivière, alors que celui-ci gisait sur un lit de clinique. Une précision encore : si Roger, mon ami, n'avait été retardé par une crevasse survenue à la quarante-huitième minute de sa tentative, le 23 septembre

1958, il aurait, sans doute, approché les 48 kilomètres dans l'heure. Alors, l'idée ne me serait jamais venue d'engager à nouveau le combat : 48 dans l'heure, je ne me sens pas capable d'atteindre ce chiffre, et je pense, très sincèrement, que personne n'est capable d'y parvenir actuellement ! Mais Rivière victime de la malchance, le record resta fixé à 47 km 347. Le cap me paraît franchissable. Pour l'atteindre, je suivrai trois mois durant une préparation sur le terrain,

c'est-à-dire sur la piste du Vigorelli de Milan.

Pour terminer, laissez-moi vous confier un... comment dites-vous en France ?... un tuyau, je crois : suivez le comportement de Pambianco, mon compagnon d'entraînement ! Nous avons repris la bicyclette ensemble, ces dernières semaines, et déjà il pédale « du tonnerre ». Il sera dans le Tour de France, lui aussi... Pambianco, n'oubliez pas ce nom...

ERCOLE BALDINI

SANS lui, Jacques Anquetil resterait sans adversaire dans les courses contre la montre. Depuis la mort de Gérard Saint et la chute de Roger Rivière dans la descente du Perjuret, les organisateurs comptent toujours sur Ercole Baldini pour fournir la réplique au champion normand. En Italie, le public ne reste jamais indifférent à son endroit. Selon les circonstances, Baldini est accueilli par des bravos sans fin ou... par des sifflets virulents ; c'est selon ! En 1956, après qu'il eut amélioré le record de l'heure, établi l'année précédente par Jacques Anquetil, les « tifosi » de la péninsule le sacrèrent « campionissimo », c'est-à-dire successeur direct de Fausto Coppi. C'était aller un peu vite en besogne. L'année suivante, Baldini marqua quelque faiblesse. On le répudia. Mais, quand il revêtit le maillot de champion du monde, à Reims, en 1958, ce fut du délire dans la région de Bologne, sa province natale.

Ce champion athlétique, qui s'est merveilleusement harmonisé avec sa bicyclette — quel style à la fois puissant et coulé ! — ce champion d'exception est un hercule très doux que ses proches doivent aiguillonner sans cesse pour l'obliger à frapper. Il aimerait rester chez lui, avec sa jeune épouse, dans la ferme familiale de Villanova-de-

toute épreuve. Il descend les cols comme un virtuose, et grimpe les rampes les plus sévères avec une régularité qui lui assure un classement honorable au sommet. Selon nous, il est meilleur grimpeur que Jacques Anquetil, lequel a déjà gagné le Tour de France, une fois. L'an passé, Baldini s'était aligné dans la grande épreuve française avec l'intention de ramener le maillot jaune en Italie, mais un refroidissement contracté au lendemain du « Giro » avait retardé sa préparation. En mauvaise condition physique lors des premières étapes, il se surpassa pour résister aux interventions de Roger Rivière et, surtout, aux attaques de son compatriote et coéquipier (et adversaire...) Gastone Nencini. Quand ce dernier eut endossé le paletot d'or, Baldini nous confia :

— J'ai laissé passer ma chance ! Je connais Nencini, il ne lâchera pas facilement son trophée. Et puis, je suis Italien comme lui ; on ne comprendrait pas que je lui déclare la guerre. Tant pis, j'attendrai l'année prochaine...

Et Baldini, l'ex-recordman de l'heure, se mit au service de Gastone Nencini, le Toscan.

Aujourd'hui, rien ne va plus entre les deux hommes. Et le Romagnol a déjà prévenu Alfredo

BALDINI HÉSITE ENTRE UN PLAT DE SPAGHETTI ET LE TOUR DE FRANCE

Forlì, en Romagne. Il souhaite que les journaux l'oublient de temps en temps ; il espère que les sportifs italiens le laisseront tranquille avec leurs histoires de « campionissimo » ; les responsabilités et les honneurs effraient ce garçon. Seulement, il est champion cycliste : il a gagné le Tour d'Italie ; c'est beaucoup trop pour exiger une vie paisible sur terre italienne ! Alors, il se fait violence, enroule son énorme développement dans un style impressionnant, étire les pelotons comme des morceaux de gumauve, éclipsé Nencini, Defilippis et Ronchini. Ces extraits de qualités lui ont rapporté un engagement de trois ans — qui prendra fin dans 11 mois — au sein de l'équipe Igla, avec 70 millions de lires à la clé ! Ce fut le transfert le plus élevé du cyclisme : Ercole est resté à Villanova-de-Forlì et continue à vivre comme il y a dix ans !

Le Gargantua de Romagne

Sa carrure est celle d'un homme né pour les tâches difficiles : il mesure 1,78 m pour un poids de 80 kg. Il s'agit là, notez bien, de son poids de forme... car Ercole, en période de repos, atteint facilement 93 kilos, soit un excédent de 13 kilos, dont il parvient difficilement ensuite à se débarrasser !

Avec lui, c'est la même histoire, chaque année : il commence la saison gras comme un dindon de Noël et termine régulièrement ses courses loin derrière les premiers. On le critique ; il fait la sourde oreille. Avec les premières chaleurs, ses performances deviennent moins décevantes. Enfin, il retrouve le coup de pédale vers le mois de mai, l'époque du Tour d'Italie. Las d'assister à ce lent processus, son directeur sportif, Giovanni Proietti, l'adjure de surveiller son alimentation durant l'hiver, afin de limiter son embonpoint — embonpoint, le terme n'est pas exagéré. Ercole a promis. Mais lors de notre dernière visite en Romagne, il y a quelques semaines, nous l'avons vu ingurgiter, coup sur coup, un plat de tripes à la bolognaise, deux escalopes de veau, une assiette de spaghetti, et deux sabaghone au Marsala !

Tel est le dilemme de Baldini, le paysan de Romagne : manger comme ses ancêtres et laisser passer quelques belles occasions de victoire, ou... suivre les principes détrempés de Louison Bobet et mourir d'inanition ; la Faculté s'est intéressée à son cas sans trouver, semble-t-il, la solution satisfaisante !

Si l'on fait exception pour Jacques Anquetil, il est le meilleur rouleur actuel. Sa résistance est à

Binda, le directeur technique de l'équipe d'Italie :

— En 1961, mon premier objectif sera le Tour de France. Mais je n'accepterai d'entrer dans votre équipe qu'à la seule condition d'avoir à mes côtés cinq de mes habituels coéquipiers.

Il se trouve que Nencini a tenu le même raisonnement à Binda. Or, l'effectif des équipes nationales dans le Tour sera ramené à dix unités ; faites le calcul : cinq équipiers pour Baldini + cinq pour Nencini + Baldini + Nencini = douze ! Voilà pourquoi le calme Alfredo Binda a perdu le sommeil depuis quelque temps !

Mais il est un autre projet dont Ercole Baldini est le dépositaire. Son employeur, le riche industriel Berghi — il fabrique des réfrigérateurs à la chaîne — lui a demandé de tenter une fois encore sa chance contre le record de l'heure, détenu par Roger Rivière. Ercole a répondu oui. Mais comme l'entretien s'était déroulé quelques semaines seulement après le Tour 1960, il avait demandé un sursis. Nous le laissons s'expliquer sur ce sujet, dans l'encadré du haut de cette page, qui lui est réservé...



Ercole Baldini a la ferme intention de reprendre à son ami Roger Rivière le record du monde de l'heure, mais son appétit lui joue des tours.

9 LE SECRET DES GRANDS CHAMPIONS



Le film-symbole de l'épopée du pétrole français

LE



A dix kilomètres de la palmeraie d'El Hadji, dans le Sahara, se dresse le derrick « E. H. 1 » de la Compagnie Générale des Pétroles africains. Le grand patron est un prospecteur des temps héroïques, Wagner, dit « la vieille ».

Le seul contact réel de « E. H. 1 » avec le reste de la terre est « La vache », un Junker, piloté par Jeff Gordon, un jeune ingénieur, qui a pour ordre de faire arrêter les travaux de M. Wagner...

« **L**E Sahara brûle » que nous vous contons ci-contre, en photos, s'inspire d'un roman passionnant de Gil Perrault qui a été adapté pour l'écran par Michel Gast et Jean Lartéguy.

L'action se situe au Sahara, mais le film a été tourné, en grande partie, dans les studios de Paris. Le jeune réalisateur Michel Gast aura ainsi réussi un tour de force peu banal : celui de recréer, par tous les artifices de la mise en scène et de son ingéniosité propre, le cadre et l'atmosphère d'un derrick, perdu dans les sables du désert où une poignée d'hommes cherche du pétrole, à 4 000 mètres de profondeur.

« Le Sahara brûle » est l'un des films français les plus importants de l'année. C'est pourquoi nous avons tenu à vous en illustrer le scénario à quelques jours de la sortie de cette production, à Paris et dans les grandes villes de province.

L'interprétation de ce film réunit une équipe de comédiens éprouvés d'où se détachent Jean Servais dans le rôle de Wagner, le prospecteur colérique, dépassé par les techniques modernes de détection du pétrole qui veut « mourir en beauté » et Paul Guers, dans le personnage de Lucas Rimbaud, le jeune ingénieur, frais émoulu des écoles professionnelles qui est finalement conquis par l'enthousiasme du vieux routier du pétrole.

Jess Hahn, Robert Porte, Marcel Boruffi, Jean-Marie Amato, Guy Mairesse, etc., sont les partenaires de ces deux grands comédiens dans ce film, pour ainsi dire uniquement interprété par des hommes et qui illustre un des plus beaux exploits industriels tentés par la France au Sahara. Il ne fait pas de doute, en effet, que le « derrick » d'El Hadji ne soit un symbole de Hassi Messaoud, ce forage qui a permis à la France de conquérir ses titres de noblesse dans la grande aventure industrielle de ces dernières années.



Lucas saute dans une jeep pour aller voler la pièce défectueuse sur une des machines de la « Pétroleum », une des sociétés concurrentes de la Compagnie Générale des Pétroles Africains qui, elle aussi, a arrêté ses forages, peu de jours auparavant. Au camp, gardé par quelques hommes en armes, Lucas entre nuitamment et pénètre dans un hangar, rempli de pièces détachées, que le sable commence à recouvrir. Il s'empare d'un piston, le charge sur ses épaules, remonte dans sa jeep et réussit, en dépit d'une violente tempête de sable qui s'est levée, à regagner « E. H. 1 ». La confusion règne dans le camp, mais Lucas Rimbaud et Wagner parviennent à rétablir la situation et à redonner confiance à leur équipe en outillant, avec un maximum de rapidité, la pompe à boue. Le travail reprend ainsi, dans une atmosphère fébrile...

Wagner refuse d'entendre le chef des Touareg et de lui rendre les hommes qui travaillent au derrick. Lucas Rimbaud, d'abord réticent, finit par partager la foi de « la vieille ». Il s'emploie de son mieux, à hâter les travaux de forage. Au mépris de toutes les règles de sécurité, Wagner lance ses hommes dans une course folle contre la montre.

Les complications surgissent. Il y a, d'abord, la défection de certains ouvriers qui refusent de travailler pour « la vieille », en redoutant de n'être pas payés pour une tâche inutile.

Puis deux tentatives de sabotage manquent de provoquer l'arrêt du forage : on a crevé le tanker à mazout approvisionnant les diesels et fait sauter la conduite menant l'eau de la palmeraie aux sacs à boue. L'atmosphère du camp devient irrespirable.



Resté seul sur le derrick, « la vieille » lance les moteurs à fond. Le trépan mord rageusement la terre et arrive dans la couche de pétrole.

Sous cette extraordinaire pression, tout le tubage est projeté en l'air tandis que jaillit l'or noir tant espéré par Wagner.

Paulin, le radio, va câbler la nouvelle à Alger, mais il est assommé et Rimbaud surprend le saboteur. Après une course éperdue, Rimbaud le tue...



SAHARA BRULE

Réalisation de Michel Gast, d'après le roman de Gil Perrault (Editions France-Empire). Adaptation et dialogue : Jean Lartéguy, Michel Gast.

INTERPRETATION

Jean Servais	Wagner.
Paul Guers	Lucas Rimbaud.
Jess Mann	Gordon.



La sonde, en effet, est descendue à 3 800 mètres sous terre, sans trouver trace de pétrole. Wagner s'obstine. Son instinct de vieux prospecteur lui dit qu'il y a de l'or noir à El Hadji.

Difficilement, il obtient un délai de sept jours pour découvrir du pétrole, sinon le permis de forage ne sera pas renouvelé.

A ce moment un chef targui vient réclamer à Wagner les hommes de sa tribu qui travaillent au chantier.



D'autres événements dramatiques vont encore bouleverser « E. H. 1 ». Un ouvrier est tué en tombant d'une plate-forme et Lucas Rimbaud est rendu, à tort, responsable de cet accident. Finalement l'arrêt, tant redouté, du forage survient : le piston de la pompe à boue s'est cassé et cette pièce est introuvable à El Hadji. Pourtant rien n'est encore perdu car Wagner a réussi à faire partager sa foi à Lucas Rimbaud qui, malgré le danger, va traverser 100 kilomètres dans le désert.



La sonde approche, maintenant, de 4 000 mètres. Le pétrole va-t-il jaillir ? Non. Car le trépan, usé, ne pénètre plus dans le grès. C'est alors que Wagner, pressé par le temps, lance un ordre fou : pousser les moteurs à fond et passer de 120 à 210 tours quitte à tout faire sauter. Lucas Rimbaud essaie de l'empêcher d'agir, mais trop tard ! D'ailleurs, une diversion s'offre : les Touareg attaquent le camp pour récupérer les membres de leurs tribus. Les légionnaires, présents à « E. H. 1 » repoussent, non sans pertes, les assaillants qui furent.



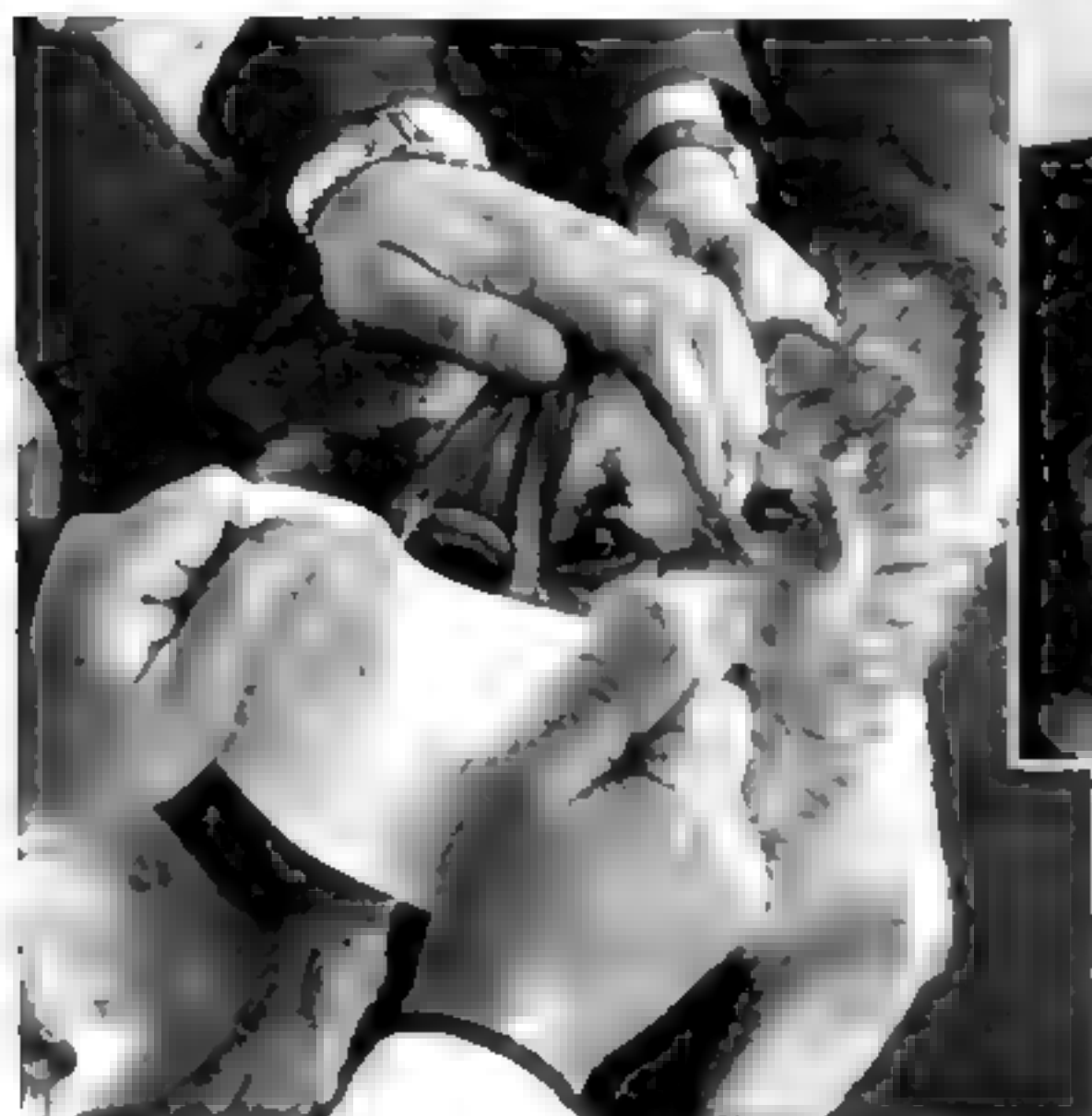
Blessé par une tige d'acier, « la vieille » va mourir. Sa seule inquiétude est de penser que ses efforts auront été vains, car, dans quelques heures, le permis d'« E. H. 1 » expirera. Soudain, alors que tout espoir semble perdu, Gordon survole le camp. Rimbaud lance une grenade dans la mare à pétrole. Une flamme jaillit. Gordon, par radio, alerte Alger. Dès le lendemain, les ouvriers du camp pourront repartir joyeusement au travail.





Linx, école spéciale des chiens de choc

JAMAIS nous n'avons vu tant de chiens à la fois : ils étaient 400 bergers allemands rassemblés, en cours de dressage, dans le chenil le plus moderne d'Europe, à Linx, petit village proche de Strasbourg, mais situé de l'autre côté du Rhin.



On les distingue à leurs empreintes nasales

Les chiens de guerre possèdent, comme les soldats, un livret matricule où — toutefois — les empreintes digitales sont remplacées par les empreintes nasales, que l'on voit prendre ci-contre, et qui sont différentes pour chacun des chiens...

chette », montre au jury si le chien sait attaquer (il ne doit pas attaquer du bout des dents) ;

● La troisième, ou « attaque lancée », révèle les qualités d'obéissance du chien, qui doit attaquer un ennemi et faire demi-tour sur ordre, sans le toucher ;

● La quatrième (attaque lancée arrêtée) a le même but que la troisième à cette différence près que le chien doit, sur ordre, s'immobiliser au pied de l'« ennemi » ;

● La cinquième est la classique « épreuve du costume » au cours de laquelle le chien doit immobiliser un homme vêtu d'une tenue capitonnée.

Après ces préliminaires, il faut un mois pour dresser un chien de garde, six mois pour dresser un berger allemand à pister (à partir d'un gant ou d'une seule trace), huit mois pour dresser un chien au déminage (ces étonnants animaux flairent, à distance, les fermentations organiques dues à l'enfouissement des mines !).

Mais il ne faut que trois semaines pour savoir si le chien acceptera l'autorité de son nouveau maître.

L'armée française — car c'est elle qui dirige ce chenil dépendant du 10^e Groupe Vétérinaire — en achète ainsi plus de 900 par an ! Qu'en fait-elle ?... Elle les dresse, elle les entraîne à la garde, à l'attaque, à la défense...

Pour être admis à Linx, les chiens doivent être du sexe mâle, être âgés de 15 à 36 mois, et être en parfaite santé. Après un séjour à l'infirmerie, ils commencent leur entraînement et sont sélectionnés au cours de cinq épreuves :

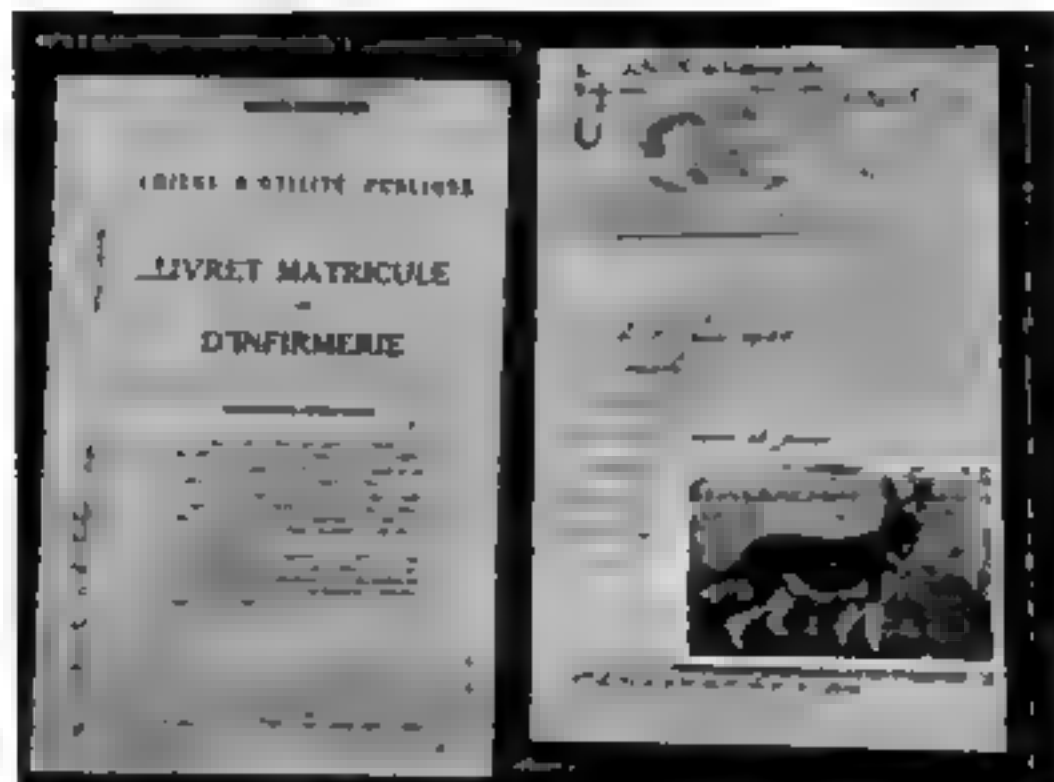
- La première, dite du « bâton-sac », permet de déterminer les qualités de « mordant » du chien ; tandis qu'il tient le « bâton-sac », on tire des coups de feu : si le berger lâche sa proie, il est éliminé ;
- La deuxième, ou « épreuve-man-

Xalex, le chien infirmier

Ce chien infirmier porte, sur son dos une trousses de premiers secours. En cas de guerre, on lui accroche, autour du cou, un cylindre de cuir nommé « apportable ». Si le blessé, secouru par le chien, le décroche, c'est qu'il est conscient. Sinon, on vient le secourir sans retard.



(Photos Zulewski.)



S.O.S. Animaux

« LE PETIT DANOIS »

Chers amis lecteurs de « Pilote »,

Pour commencer cette rubrique, je viens m'excuser auprès de vous pour mon « absence » de la semaine dernière, dans les colonnes de votre journal. Car, si l'année 1960 a apporté beaucoup de chance et de prospérité à notre « Club du Jeune Ami des Animaux », elle nous a valu aussi beaucoup de travail. Et c'est pourquoi, pendant les fêtes, je suis allé me reposer huit jours afin de revenir en pleine forme pour attaquer 1961.

Esi-ce grâce à vos vœux, que nous avons reçus par centaines, que cette nouvelle année commence encore une fois, pour notre Club, sous le signe de la chance ? Pour vous en donner une idée, voici que notre grande famille de jeunes amis des animaux vient de s'étendre dans de nombreux pays du nord de l'Europe : Hollande, Suède, Norvège, Danemark, et ailleurs aussi : jusqu'en Yougoslavie. Déjà, des petits

Noirs de Côte d'Ivoire ont commencé à correspondre avec des enfants néerlandais, tandis que des Vietnamiens écrivent à des Yougoslaves ou à des Autrichiens et de jeunes Canadiens à de petits Danois.

Ainsi, sous le signe de l'amour et de la défense des êtres plus faibles que nous, une grande amitié est en train de naître entre des enfants du monde entier, amitié encore consolidée par le « Journal des Jeunes Amis des Animaux », édité par notre Club, et qui est le trait d'union de plus en plus d'enfants.

En écrivant ses chansons, « Le Petit Danois » ou « Dis-moi, mon ami », notre Présidente d'honneur, Marie-José Neuville, avait, sans le vouloir prophétisé l'extension de notre Club.

Amis lecteurs, joignez-vous, vous aussi, à notre grande chaîne internationale des Jeunes Amis des Animaux, car vos efforts et votre volonté nous sont nécessaires. Ecrivez-nous pour recevoir votre carte et une

documentation détaillée sur les activités des « J.A.A. » de partout et les résultats qu'ils obtiennent.

Nous sommes entièrement à votre disposition et nous vous rappelons que notre Club n'est dirigé que par des jeunes, comme vous.

Notre adresse :

Club du Jeune Ami des animaux, aux bons soins de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2^e). Merci d'avance, et très amicalement.

Jean Paul

S.O.S. ENTENDUS

Claude MEYER, 4, rue de Toulouse, à Belfort :

Je t'écris pour l'annonce n° 76, au sujet du bouvier des Flandres. Nous aurions besoin d'un bon chien de garde et il serait très heureux chez nous.

NOUVEL S.O.S.

N° 78. — J.-F. IMBAULT, 56, rue d'Orroire, à Noyon (Oise) :

Notre chienne nous a donné deux chiots bergers allemands (pas de pure race). Ils ont maintenant un mois et nous cherchons à les donner à ceux qui sauraient les élever et les aimer.

N° 79. — Annie BORDESSOULES, H.L.M., avenue de Stalingrad, Bt 2, Apt 233, à Saint-Pierre-des-Corps (Indre-et-Loire) :

Quand nous avons emménagé ici, nous avons donné notre chienne berger allemand, Liska, cinq ans, à mes grands-parents. Mais ils sont âgés. Peut-être une famille possédant un grand jardin serait-elle heureuse de prendre Liska et de l'aimer. Mes grands-parents habitent dans le Tarn-et-Garonne : nous serions heureux de la laisser dans la région d'Agen.

N° 80. — Roland MASSACRE, à Brûs-sous-Forges (Seine-et-Oise) :

J'échange deux couples de cochons d'Inde contre deux femelles écureuils.

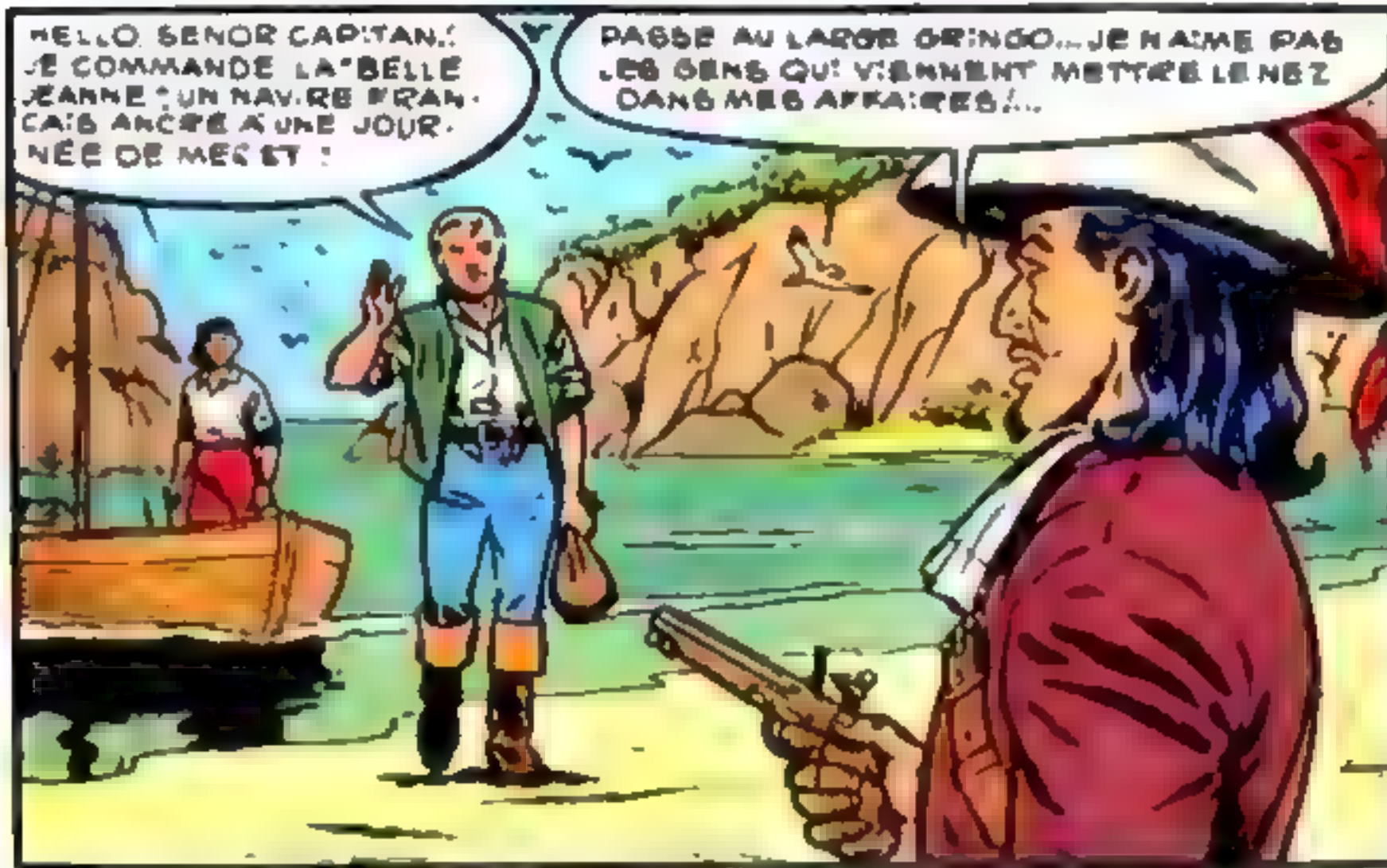
« Pilote » demande à ses lecteurs de l'excuser s'il publie, exceptionnellement cette semaine, cette série en noir. Notre ami Victor Hubinon, dessinateur du « Démon des Caraïbes », était gravement indisposé et n'a pu nous fournir cette planche que quelques heures avant le « bouclage », trop tard hélas pour qu'il ait été possible de faire intervenir notre coloriste.

le DÉMON des CARAÏBES

DESSINS: V. HUBINON

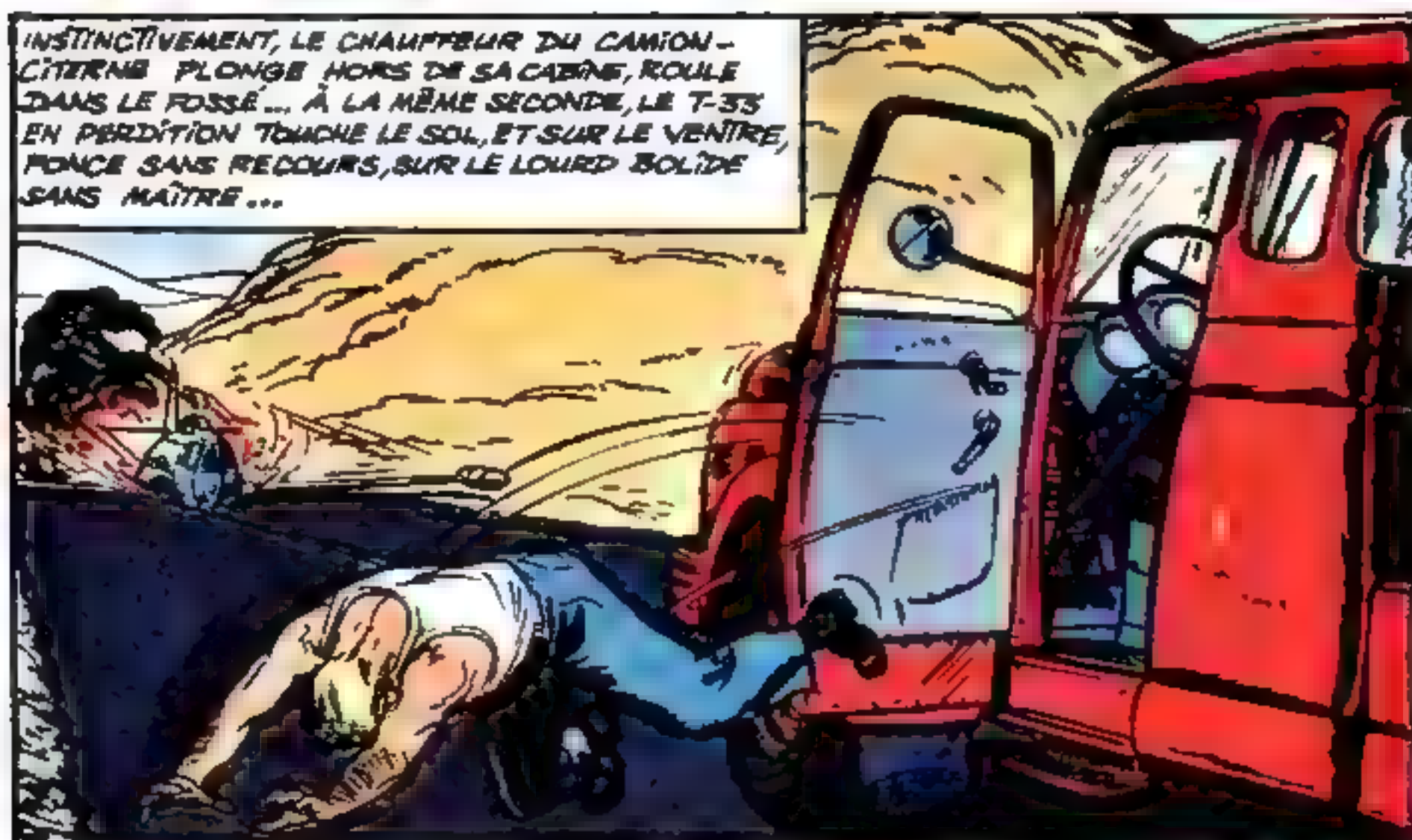
RESUME. — Pour sauver la vie de son mousse, retenu comme otage par les Batetekés, Eric a retrouvé les négriers qui ont enlevé leurs femmes et enfants.

TEXTE: J.M. CHARLIER

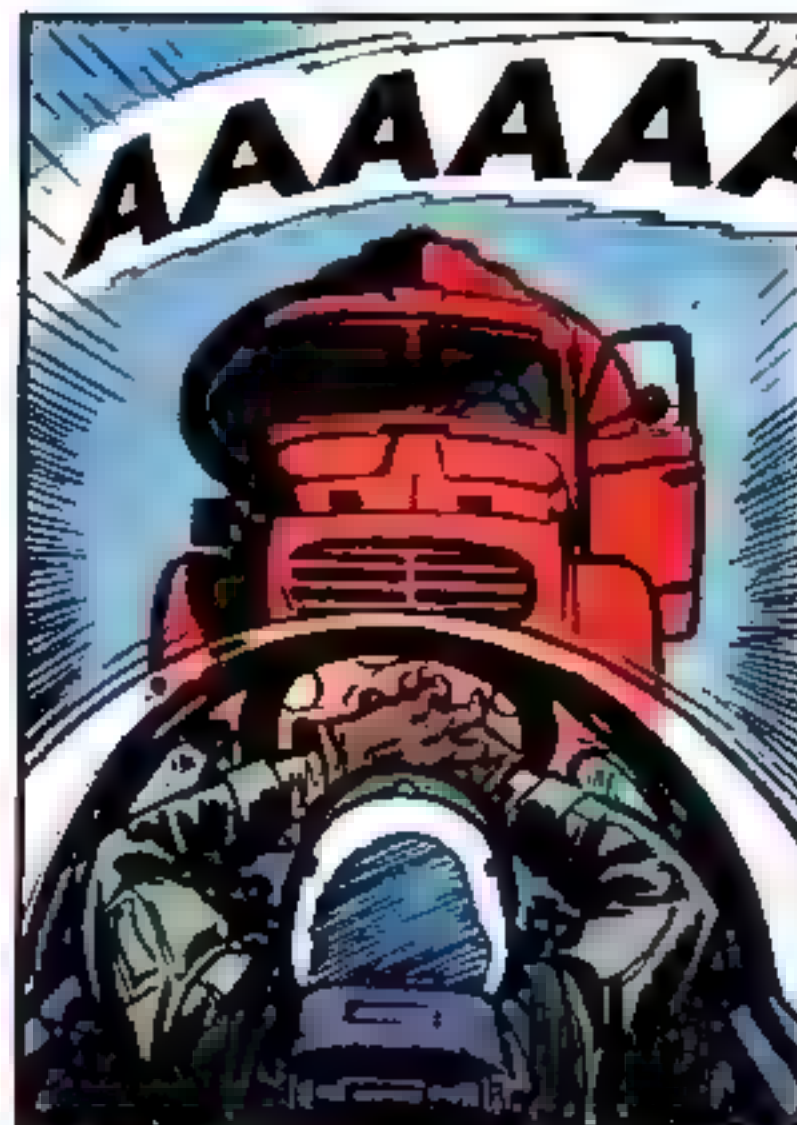




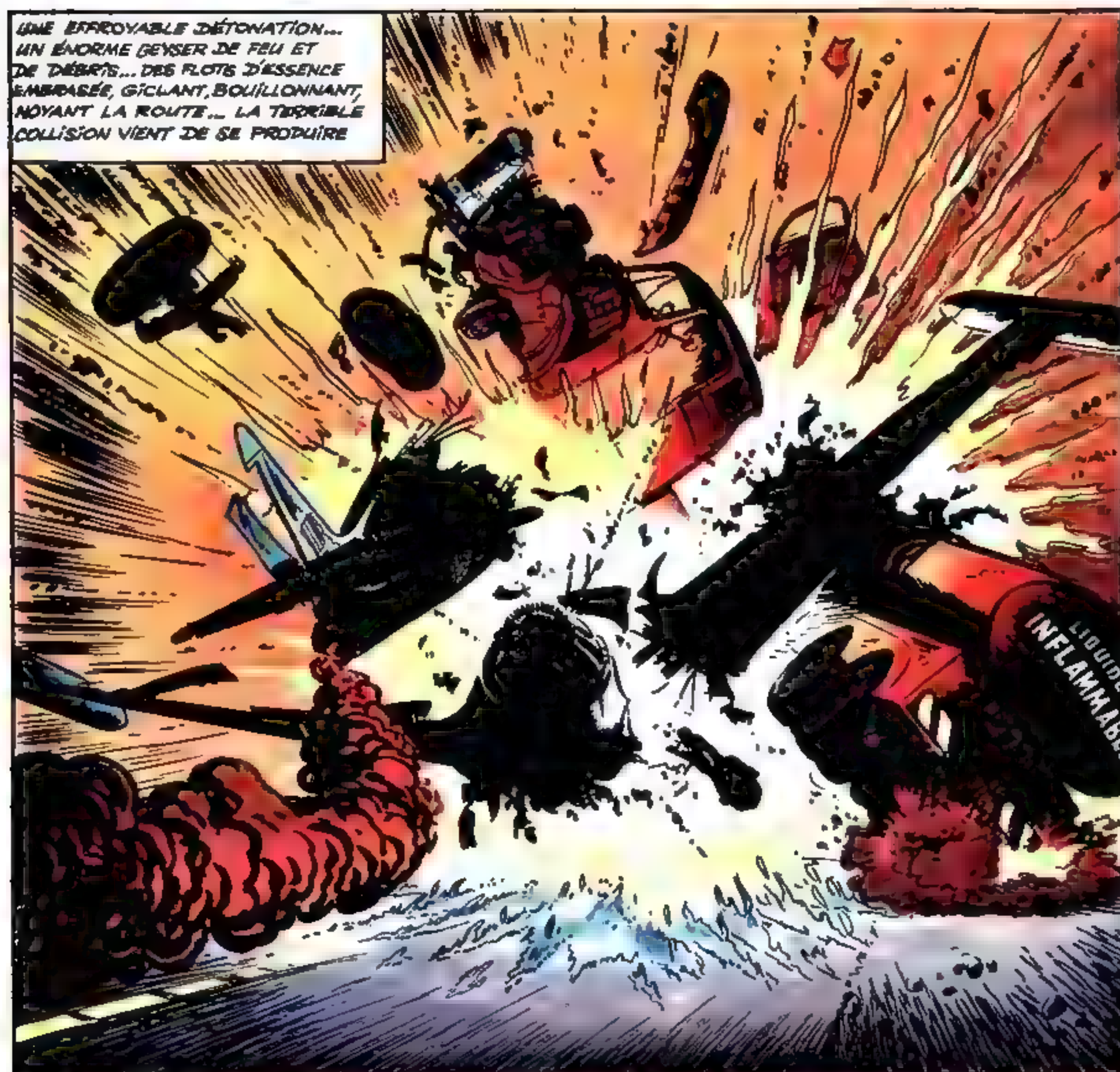
Michel TANGUY



INSTINCTIVEMENT, LE CHAUFFEUR DU CAMION-CITERNE PLONGE HORS DE SA CABINE, ROULE DANS LE FOSSE... À LA MÊME SECONDE, LE T-33 EN PERDITION TOUCHE LE SOL, ET SUR LE VENTRE, PONCE SANS RECOURS, SUR LE LOURD SOLIDE SANS MAÎTRE...



AAAAAAHHH!!!



UNE EFFROYABLE DÉTONATION... UN ENORME GEYSER DE FEU ET DE DÉBRIS... DES FLOTS D'ESSENCE ENBRASÉE, GICLANT, BOUILLONNANT, NOYANT LA ROUTE... LA TERRIBLE COLLISION VIENT DE SE PRODUIRE



HAGARD, PARALYSÉ PAR L'HORREUR, LAVERDURE A SUIVI L'ATROCE TRAGÉDIE, DU HAUT DES AIRS...

ST HÉLIER!!!
NON... CE N'EST PAS POSSIBLE!
... MON DIEU !!!



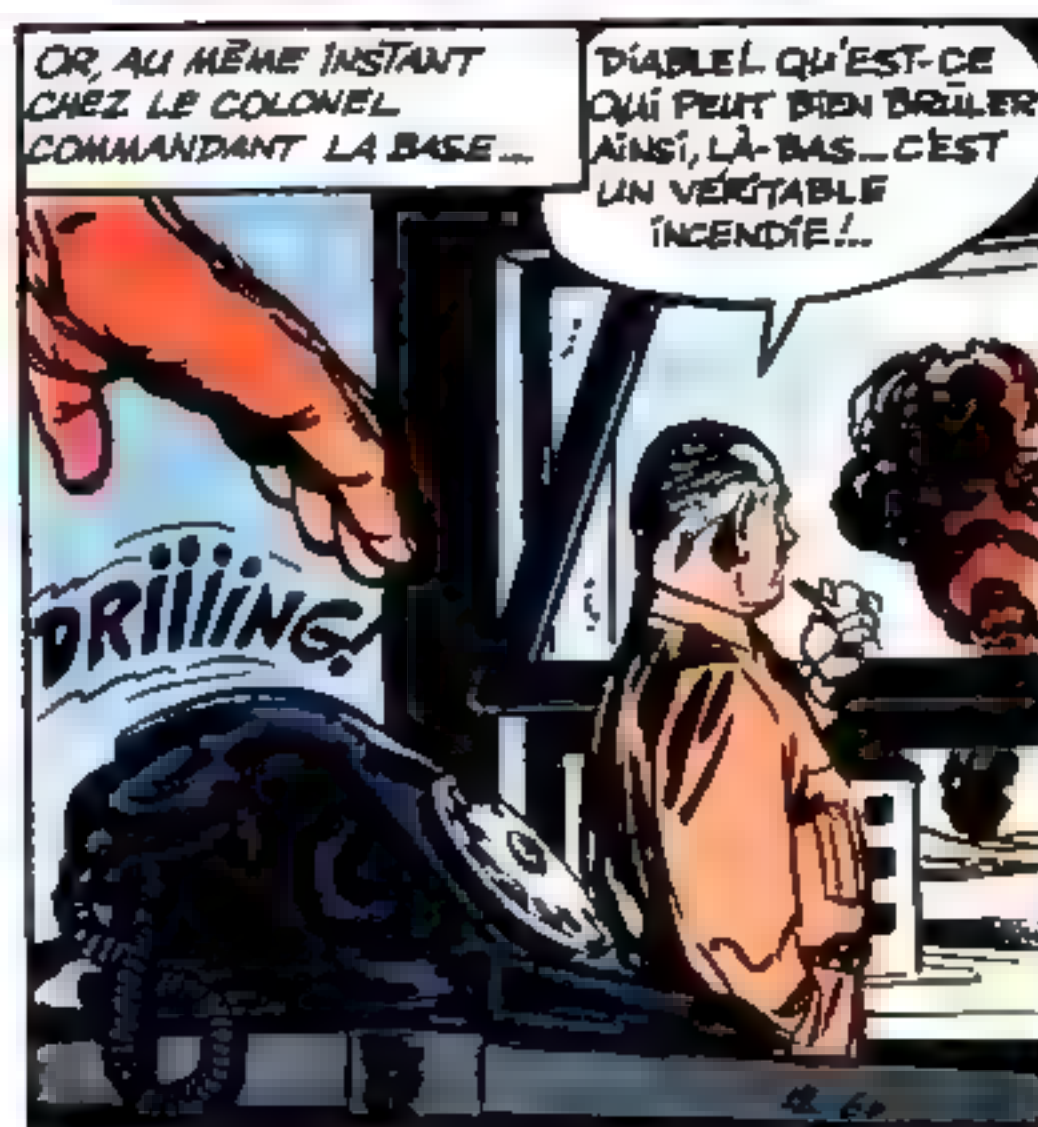
ET À MÊMES, OÙ LA TOUR DE CONTRÔLE SURVIT AVEC ANGOISSE LA PERILLEUSE APPROCHE DE ST HÉLIER

ALLO... ALLO... VICTOR COCA! QUE SE PASSE-T-IL?!! RÉPONDEZ!!



MAIS C'EST LA VOIX DE LAVERDURE QUI RÉPOND... UNE VOIX MÉCONNAISSABLE... BOULVERSEE D'HORREUR, LES YEUX NOYÉS DE LARMES, L'AÏLIER DE ST HÉLIER CERCLE DÉSESPÉRÉMENT AU DESSUS DE LA ROUTE FATALE.

ALLO MEKNÈS... ICI VICTOR FOX! VICTOR COCA NE RÉPONDRÀ PLUS... IL VIENT DE S'ÉCRASER AU SOL... TOUT BRÛLE! C'EST FINI... FINI!...



OR, AU MÊME INSTANT CHEZ LE COLONEL COMMANDANT LA BASE...

DIABLE! QU'EST-CE QUI PEUT BIEN BRÛLER AINSI, LÀ-BAS... C'EST UN VÉRITABLE INCENDIE!...



ALLO... OUI... QUOI?... MON COLONEL!!! UNE NOUVELLE EXTRAORDINAIRE... INCROYABLE!!!... LE LIEUTENANT DARNIER VIENT D'ÊTRE RETROUVÉ!!!
VIVANT!!!

l'école des aigles

RESUME. — A bord de son avion en perdition, Saint-Hélier tente désespérément de se poser sur une route. Hélas, un lourd camion d'essence arrive en sens inverse.

DESSINS : UDERZO

TEXTE : J.M. CHARLIER



MAIS À PEINE, L'OFFICIER A-T-IL RACCROCHÉ, QUE LE TÉLÉPHONE SONNE À NOUVEAU... ET CETTE FOIS...



MON COLONEL!... UNE... UNE TRAGIQUE NOUVELLE... UN "CRASH"... LE LIEUTENANT SAINT-HÉLIER VIENT DE SE TUEUR À SES COMMANDES POUR ÉVITER QUE SON AVION NE S'ÉCRASE EN PLEIN MEKNÈS L.

OH!... MON DIEU!!!



CEPENDANT, EN PLEIN DÉSERT, LES VÉHICULES PORTANT LES RESCAPÉS DU COMBAT CONTRE LE REZLOU FONT LA JONCTION AVEC LA COLONNE DE SECOURS...

OHÉ!... OHÉ!...



ET UN PEU PLUS TARD...

UN D.C.3 QUI REMONTE LE TINDOUF VERS MEKNÈS, FERA ESCALE À EL HARTIS, APRÈS-DEMAIN, POUR VOUS EMBARQUER AU PASSAGE...



DEUX JOURS ONT PASSÉ... À MEKNÈS, LE DERNIER ACTE DE LA TRAGÉDIE S'EST JOUÉ... SUR UN THÉÂTRE FRAÎCHEMENT REHAÛLÉ, UNE HUMBLE CROIX SE DRESSE.



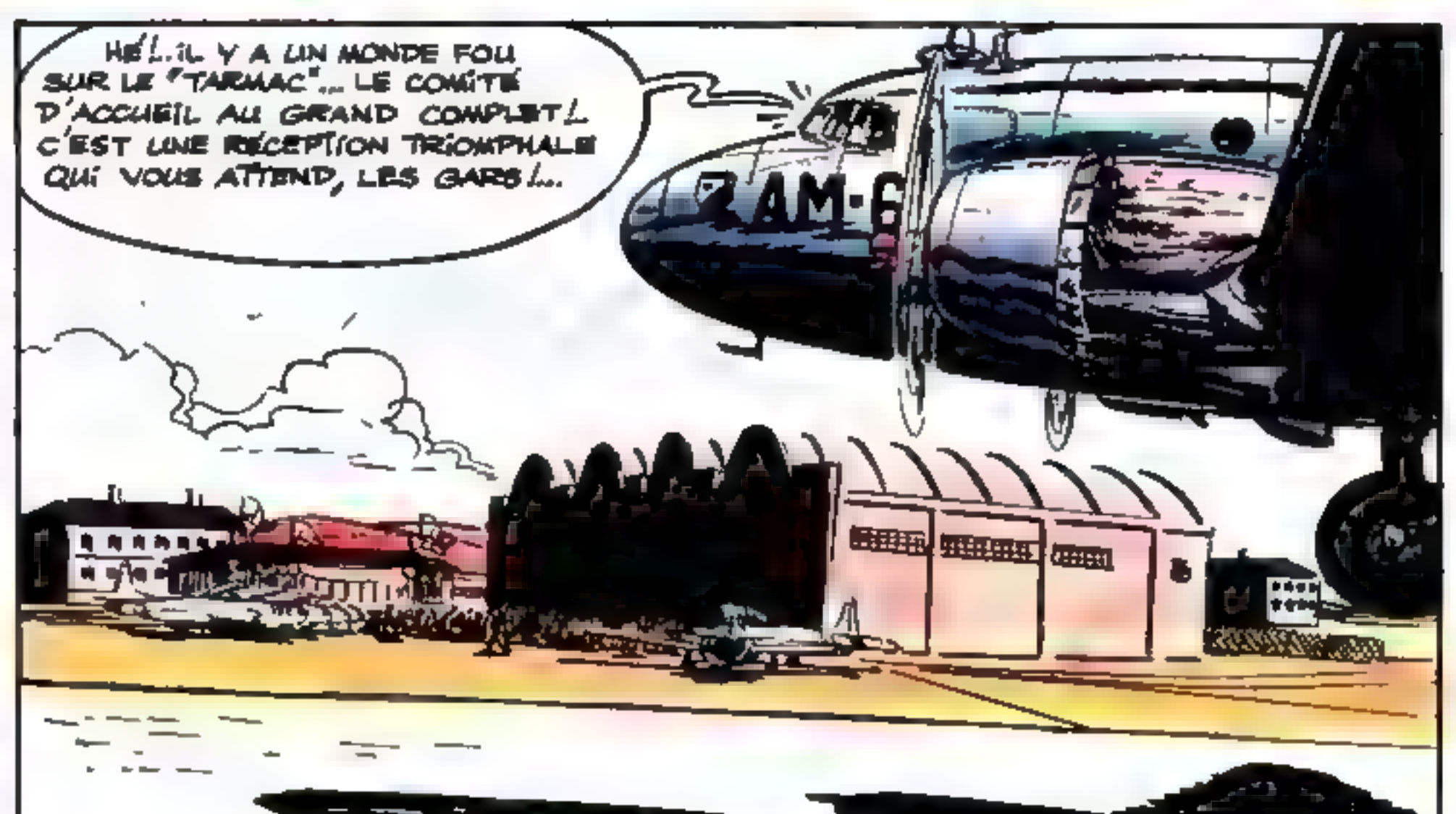
DANS LE D.C.3 QUI LES RAMÈNE VERS L'ÉCOLE DE CHASSE, MICHEL TANGUY BOURRELLÉ D'ANGOISSE, FAIT DÉSESPÉRÉMENT LE SIÈGE DE DARNIER QUI COMME LUI, IGNORE ENCORE LA MORT DE SAINT-HÉLIER...

EN VOILÀ ASSEZ TANGUY!...



POUR LA DERNIÈRE FOIS, JE TE REPÈTE QUE MÊME LA DISPARITION DE SAINT-HÉLIER NE ME GLORIFIE PAS LA BOUCHE... J'AI LA PASSION DE LA VÉRITÉ ET TROP DE RESPECT POUR LA LÉGIION D'HONNEUR POUR ADMETTRE QU'ELLE RESTE ACCROCHÉE SUR LA POTRINE D'UN LÂCHE...

NOUS ARRIVONS À MEKNÈS! LA PISTE EST JUSTE DEVANT. JE VIENS D'ARRIVER LA TOUR!...



HÉ!... IL Y A UN MONDE FOU SUR LE "TARMAC"... LE COMITÉ D'ACCUEIL AU GRAND COMPLET! C'EST UNE RÉCEPTION TRIOMPHALE QUI VOUS ATTEND, LES GARS!...

TOUTE L'ÉCOLE DE CHASSE EST LÀ, EN EFFET, DU COMMANDANT DE LA BASE AU DERNIER BALAYEUR DE HANGAR, DEVANT LE BAR DE L'ESCALE HÂTIVEMENT DÉCORÉ... UNE FORMIDABLE OVATION SALUE L'APPARITION DE DARNIER ET DE TANGUY...

POUR NOS "MOUSTACHUS"... HÏP!... HÏP!... HÏP!...

DARNIER!... VOUS... SACRÉ FARCEUR!... QUELLE JOIE DE VOUS REVOIR!... AUCUN DE NOUS N'OSAIT PLUS VOUS ESPÉRER ENCORE EN VIE... AH!... ÇA FAIT PLAISIR!

ET MOI DONC, MON COLONEL!... J'AI LA VIE DURE, HEUREUSEMENT!...



HOURRA!

PAR ICI, DARNIER! APRÈS TANT DE TEMPS PASSÉ DANS LE BLED, VOUS DEVEZ AVOIR SOIF! HA, HA, HA!...

MON COLONEL! JE VOUS PRIE DE M'ACCORDER IMMÉDIATEMENT UN ENTRETIEN... C'EST URGENT ET TRÈS GRAVE...

AÏE!



BIENVENUE AU RESCAPÉ DE L'AUTRE MONDE

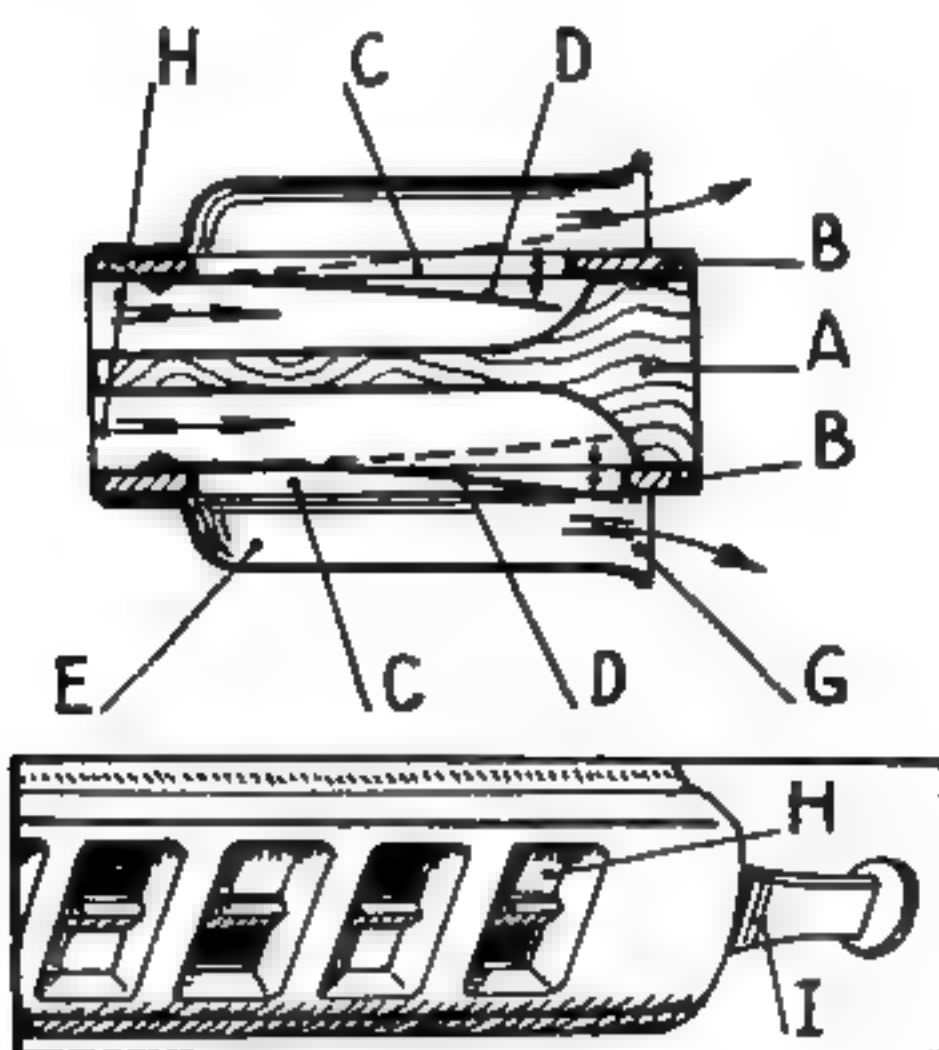
CHOSE, MON AMIE

par Christian H.G.H. TAVARD

UN HARMONICA

L'harmonica a été inventé en 1821 par l'Autrichien Frédéric Buschmann, facteur, c'est-à-dire fabricant, d'orgues, habitant Vienne.

C'est d'ailleurs un véritable petit orgue de poche, dont le principe de fonctionnement est basé sur celui de l'anche libre. Celle-ci a son origine dans le « Scheng » inventé par les Chinois, 2700 ans avant Jésus-Christ. Elle se compose d'une lame d'acier, placée dans une petite fenêtre, dans laquelle elle vibre, en produisant un son, sous l'influence d'un souffle d'air.



Les harmonicas se divisent en trois grandes séries :

A. Les diatoniques à une seule tonalité et ne possédant qu'un seul rang de trous. Ils peuvent avoir de une à quatre gammes. Ils comportent deux systèmes de montage de lames :

1. Montage Richter à une seule lame.
2. Montage Tremolo à deux lames accordées vibrant simultanément. Avec ce genre de montage, il existe des diatoniques à deux faces, chacune ayant une tonalité

différente. Les lames accordées sont placées côte à côte. C'est celui dont nous vous donnons une coupe transversale.

B. Les chromatiques offrent tous les moyens d'exécution des autres instruments de musique et permettent l'exécution de toute la gamme chromatique. Ils sont, en fait, constitués de deux harmonicas diatoniques, un inférieur et un supérieur, chacun d'une tonalité différente. Tous sont montés Richter. Une glissière à fenêtre ou registre, manœuvrée par un bouton, permet de passer de l'une à l'autre des tonalités (voir croquis inférieur encadré).

Il y a des chromatiques à deux et trois gammes complètes.

Viennent enfin :

C. Les harmonicas d'accompagnement : ils comprennent les basses produisant les sons graves, les vincta et les polyphonies pour les accords.

Un harmonica est composé d'un corps ou châssis (A) en bois ou matière plastique, dans lequel est aménagée une série d'alvéoles (H) sur une ou sur deux faces. Contre ces faces, viennent se monter la ou les plaques (B) à fenêtres (C) correspondant chacune à un alvéole. C'est dans ces fenêtres (C) que vibrent les lames (D), chacune formant une anche libre. Des couvercles (E) protègent les anches et canalisent le son.

Pour faire fonctionner l'instrument, il suffit de souffler ou aspirer avec la bouche dans l'un ou l'autre des alvéoles (H), faisant ainsi vibrer les lames (D). Le son sort par le pavillon (G). Pour les harmonicas chromatiques, une glissière à grille (I) permet d'obstruer l'une ou l'autre des rangées d'alvéoles (H).

Véritable instrument de musique, servant aussi bien en solo qu'en trio, ou en orchestre, l'harmonica est maintenant utilisé par de nombreux artistes de variétés, ainsi que par des pédagogues pour l'initiation musicale. La photo ci-contre vous montre un trio se composant, de bas en haut, d'une basse, d'un chromatique (tenu par Ralph Glass) et d'un polyphonie, très long comme vous pouvez le remarquer.

La Société allemande « Hohner » est la grande spécialiste de cet instrument et en fabrique des millions exportés dans le monde entier.

LES LEÇONS DE MAGIE

de Michel SELDOW

Miraculeuse divination d'une carte

CHOISISSEZ-VOUS
LES ROUGES
OU LES NOIRS ?
LES COEURS
OU LES CARREAUX ?
HAUTES
OU BASSES ?
VALET-DAME
OU ROI-AS ?
CHOISISSEZ.
PRENEZ
LE PAPIER... !!



Voici l'effet d'un tour aussi spectaculaire que mystérieux. Vous inscrivez devant les spectateurs (sans que ceux-ci puissent voir ce que vous notez) le nom d'une carte, sur un morceau de papier que vous pliez soigneusement et que vous donnez à tenir à une personne de l'assistance. Ayant dit à un spectateur qu'un jeu normal se compose de 32 cartes, vous lui demandez de choisir entre les rouges et les noirs. Après sa réponse, vous le priez de faire son choix entre les coeurs et les carreaux (s'il s'agit des cartes rouges) ou entre les trèfles et les piques (s'il s'agit des cartes noires). Cela fait, votre interlocuteur doit jeter son dévolu, ou sur les cartes hautes (c'est-à-dire : valet, dame, roi, as), ou sur les cartes basses (c'est-à-dire : 7, 8, 9, 10). Là-dessus, il doit opter pour un couple de cartes (valet-dame ou roi-as, parmi les hautes, ou 7-8 ou 9-10, parmi les basses). Le spectateur s'étant exécuté, vous le priez de fixer son choix sur une des deux cartes restantes. Et la carte choisie se trouve miraculeusement inscrite sur le papier plié et tenu par le spectateur pendant toute l'expérience.

Comment ce « miracle » (où n'intervient aucun truquage, puisque l'on peut présenter ce tour sans jeu de cartes) est-il possible ?

A la semaine prochaine et... bon truc !



RENDEZ-VOUS SUR 1293 MÈTRES

LE MOT DE PASSE PHOTOGRAPHIE

VOICI donc le « mot de passe », photographié dans sa nouvelle formule. Jacques Bénétin, qui a posé pour notre collaborateur Pierre Roughol, nous a donné cette clé : on dit, du mot de passe, « qu'il est beau quand il devient réalité ». Et maintenant, rendez-vous sur les antennes de Radio-Luxembourg et de Radio-Monte-Carlo, le 22 janvier prochain... (Solution la semaine prochaine.)



Un mot en suggère toujours un autre par association d'idées ; ainsi, le mot PILOTE fait penser, entre autres, au mot ESSAI et, à son tour, ESSAI suggère le mot REUS-SI, etc. Voilà donc comment vous allez trouver les mots qui manquent dans cette grille, qui se lit de gauche à droite en commençant par la ligne du haut. Pour chaque mot à trouver, une lettre-clé se trouve à sa bonne place. (Solution en page 31.)

LES MOTS ASSOCIÉS



LE JEU DES ÉTAPES

SUIVEZ attentivement les sept points de cette étape. Établissez ensuite (à l'aide de cette carte de géographie), la liste des lieux-dits. Prenez alors la première lettre de chacune de ces villes, et vous trouverez un mot... (par exemple, les étapes passant par Perpignan, Issoudun, Lyon, Orléans, Troyes et Etampes, donneraient le mot Pilote). (Solution en page 31.)



LA PHOTO PUZZLE

Nous avons découpé en dix-neuf morceaux une photographie qui sera d'actualité dans moins de quinze jours. Faites l'inverse de ce que nous venons de faire : collez ce jeu sur une feuille de papier et reconstituez le document. (Solution en page 31.)

LA PHOTO TRUQUÉE

Dans quelques jours, les 300 voitures du Rallye de Monte-Carlo vont parcourir

les routes enneigées de la France. Voici, sur une photo prise il y a un an par notre confrère Jacques Guyot, une voiture attendant son tour pour prendre la route, au départ de Paris. Mais, attention, l'une des deux photos a été truquée (celle de droite) : elle comporte — après retouche — dix erreurs que vous devez trouver, si vous êtes méthodiques et observateurs. (Solution en page 31.)



LA CRYPTOGRAPHIE, C'EST DU SPORT !

par Renée PASCAL

VOYONS d'abord, si vous le voulez bien, ce que vous avez tiré du problème de déchiffrement que nous posions, la semaine dernière, à votre discernement et — faut-il le dire ? — à votre patience, aussi. La phrase-clé, empruntée à l'art de la tortue, publiée dans le numéro 63, était la suivante :

« Pour se faire un champ, ils mettaient le feu à la forêt sur l'emplacement qu'ils avaient choisi. Pour se nourrir, ils cultivaient des patates douces, des pois, du manioc. La forêt les fournissait en bananes et en figues. Puis ils plantaient du tabac et, à mesure que leurs moyens le leur permettaient, ils s'achetaient des esclaves. »

Si, très soigneusement, vous avez reporté cette phrase, lettre à lettre, au-dessus du message chiffré ; si, non moins soigneusement, vous avez ensuite, au-dessous de chaque groupe de deux lettres, reporté les lettres du message que vous trouviez, d'abord sous tous les A, puis sous tous les B, etc., de la phrase-clé, vous avez dû obtenir le texte suivant, qui était la transcription « en clair » du message chiffré :

« Le lendemain, aux environs de midi, le dispositif à retardement placé dans les flancs du « Cambeltown » fit exploser le destroyer, détruisant la seconde porte de la forme « Joubert » et entraînant dans la mort quelques dizaines d'officiers de la base allemande, moins l'amiral qui avait eu la regrettable idée de quitter le bord. »

Si vous avez obtenu une traduction rigoureusement correcte, bravo ! Mais si vous aviez des « trous », et même si vous n'aviez absolument rien compris, ne vous désolerez pas. Nous vous soumettons aujourd'hui un nouveau problème et, cette fois, vous allez voir :

tout ira très bien. Surtout si vous reprenez vos « Pilote » précédents pour y trouver l'explication détaillée de cette méthode de déchiffrement. Et mieux encore, si, entre-temps, vous vous êtes exercés, seuls ou avec des camarades. Nous vous conseillons d'ailleurs vivement de le faire : c'est un petit jeu amusant... et qui pourrait fort bien trouver sa récompense puisque, à partir du numéro 66, nous allons vous conter, en plusieurs épisodes, une petite histoire humoristique qui connaît un vil succès pendant la dernière guerre. Cette histoire sera naturellement chiffrée et vous devrez, pour chaque épisode, découvrir la phrase-clé qui vous permettra de le déchiffrer. L'histoire terminée, nous vous demanderons de nous l'envoyer « en clair » et les premières transcriptions exactes (la ponctuation comptera également) vaudront à leurs auteurs des abonnements gratuits.

Mais revenons au problème d'aujourd'hui. En pages 2 et 3 du numéro 64, vous avez pu lire, la semaine dernière, un article consacré au Laos. C'est là que se cache notre phrase-clé de cette fois-ci. Nous n'avons pas encore voulu nous montrer trop méchants : vous avez quelques lettres repérées, portées sur la grille ci-dessous aux emplacements qu'elles occupent lorsque vous aurez reporté toute la phrase-clé. Procédez comme d'ordinaire, soit sur le quadrillé que nous vous fournissons, soit sur un autre, à votre choix. Le message transcrit en clair évoquera pour vous un personnage bien connu, tel qu'il était il y a une vingtaine d'années.

Rappelons pour mémoire que nous puissions (parfois en les modifiant un peu) toutes les phrases qui font office de messages, ainsi que le texte de l'histoire qui va bientôt vous être contée, dans les « Mémoires d'un Agent secret de la France Libre », publiés par le colonel Rémy, aux Editions France-Empire.

L	A	P	E	S	C	D	O	F	R	A	S	E	V	E	T	U	N	A	N	T	R	E	L	B	U	I	A	N	S	C	B	I	E	D	I	S	T	P	R	E	F	O	N
E	L	P	H	A	S	E	S	A	O	A	I	V	R	E	U	S	O	A	I	I	V	T	D	I	L	E	F	E	R	D	O	T	L	O	N	E	R	E	P	E	L	A	N
E	T	L	O	N	E	R	E	T	S	E	I	N	T	O	G	E	T	R	V	S	A	O	O	L	T	H	E	A	N	E	N	E	S	O	A	S							
E	U	N	T	S	O	O	E	S	E	U	F	L	N	A	I	F	L	E	R	O	S	I	A	I	L	E	R	E	D	V	O	O	R	N	E	P	R	A	V				
E	A	S	E	N	E	L	C	L	O	V	E	R	E	N	E	N	D	S	T	A	U	S	E	T	P	L	O	L	T	D	A	N	E	C	H	E	L	D	A	O	T	E	L
E	I	R	E	N	E	R	E	T	E	R	E	N	E	R	E	T	E	R	E	T	A	R	A	C	I	O	C	A	C	I	E	R	E	L	E	S							

LES MOTS CROISÉS DE "PILOTE"

LE MÉTRO

Horizontalement. — I. S'ouvre et se ferme selon le passage du métro. — II. Alternative. — Pour voler. — III. Ce serait

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									
X									

cher comme prix d'un billet de métro. — Certains trains du métro roulent avec. — IV. Wagon de tête dans le métro. — V. De toutes les couleurs. — En ville. — VI. Un autre moyen de transport que le métro. — VII. Celle des rames de métro dépend de l'heure à laquelle on veut le prendre. — Participe. — VIII. Une femme qui n'a jamais connu le métro. — D'un auxiliaire. — IX. Possessif. — C'est ainsi que l'on appelle le métro de Londres.

Verticalement. — 1. Leurs wagons sont généralement peints en rouge. — 2. Instrument de musique. — Saut. — 3. En aucun cas les gares de métro ne peuvent être ainsi qualifiées. — 4. Pronom personnel. — Au début et à la fin des rails. — 5. Oiseau voleur. — Début de tournant. — 6. Pour celui d'une rame de métro, le mécanicien au départ de la gare actionne son rhéostat. — 7. Réunion. — Caché. — 8. Dans un volume. — Pendant cette saison, l'autobus est plus agréable que le métro. — 9. Venus du monde. — Le métro roule dessus.



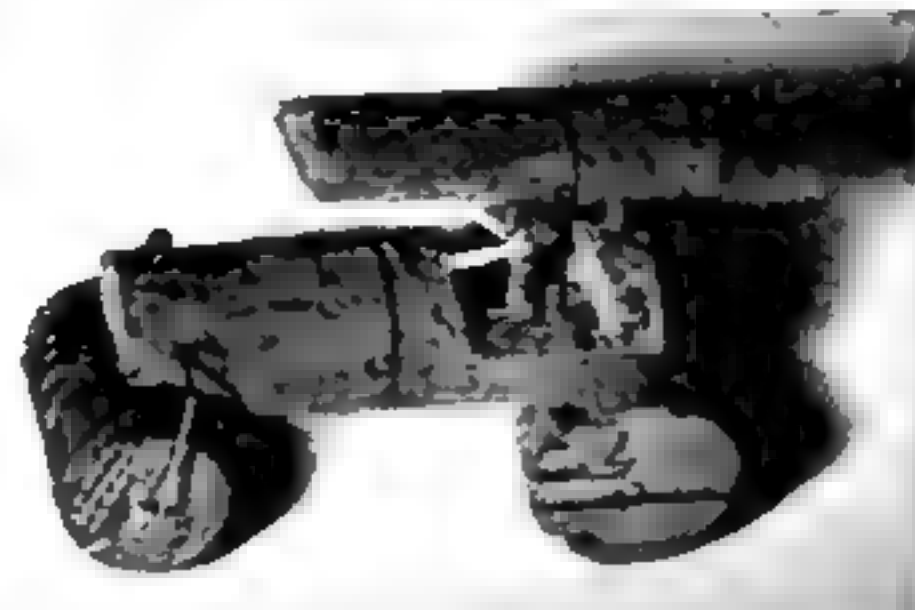
MARCEL FORT joue aux bouchons !

leau compresseur : la photo ci-jointe se passe, je crois, de tout commentaire... Un beau bouchon bien rond forme le « rouleau » avant, un long bouchon, ou deux collés ensemble, après entaillés, forment le corps de l'engin, le fil de fer tordu à la pince ou aux doigts relie le rouleau au « corps », le conducteur est fait d'un ou de plusieurs bouts d'allumettes, etc.

L'objet terminé, vous pouvez le peindre à la gouache, de couleurs vives, voire même le dorer pour imiter le cuivre, et je vous jure que vous obtiendrez les plus jolis effets... et, de plus, vous passerez avec vos petits amis quelques heures fort agréables et... reposantes.

Faites une petite collection d'objets fabriqués de vos mains, photographiez-les et adressez-moi les résultats au journal « Pilote ». Peut-être que, bientôt, votre magazine favori publiera les meilleurs envois !

A bientôt, mes amis, et salut !



LA LÉGENDE...

R O N C

La figure de Roland a pris, dans la légende, des proportions qu'elle était loin de posséder dans l'histoire. Le personnage a grandi à la fin du XI^e siècle, au temps où il fallait aux troubadours un répertoire. Au gré des souvenirs transmis oralement, les chansonniers épiques d'alors fabriquèrent, avec beaucoup d'imagination et de talent une immense suite de légendes qui prit rapidement le pas sur la réalité. Ainsi, la Chanson de Roland, le Guide des Pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle et la Chronique de Turpin, œuvre d'un moine qui vécut plusieurs siècles plus tard.

Roland, dans ces chansons de geste, est un modèle de force et de vaillance, un conquérant invincible qui va jusqu'en Orient et n'hésite pas à gifler Charlemagne dont il est le neveu. Sa mort à Roncevaux est l'occasion de mille exagérations : Durandal fend le rocher plutôt que de se briser ; on la retrouve à Madrid, à Nuremberg, à Rocamadour ; l'olifant, lui aussi, se voit un peu partout.

Quant aux autres personnages, nul n'a jamais entendu parler, historiquement, d'Olivier ni de Ganelon, pas plus que de Marsile et si Turpin était bien évêque de Reims, jamais il n'accompagna Charlemagne. Mais la légende est si belle...

La cathédrale de Vérone s'enorgueillit des deux statues de Roland (à gauche) et de son légendaire compagnon Olivier le sage. Roland porte casque et cotte de mailles, tandis qu'Olivier n'a qu'un grand bouclier.



Voici la silhouette légendaire de Charlemagne, « l'empereur à la barbe fleurie », tel que l'imagina le graveur Albert Dürer.



Une mosaïque de la cathédrale de Brindisi représente ainsi Roland et l'archevêque Turpin. Celui-ci, reconnaissable à sa mitre est, en plus, doté d'une légende. Quant à Roland, il souffle dans son olifant et garde la main gauche sur le pommeau de Durandal. Les sabots des chevaux richement caparaçonnés ont la forme de pieds humains.

Au musée de Toulouse se trouve ce cor d'ivoire qui fut, dit-on, celui de Roland à Roncevaux. Il mesure 50 centimètres. Un morceau cassé manque au gros bout. Les sculptures qui le décorent représentent chimères, chasses et combats d'animaux.



Roland s'est battu comme un lion. Autour de lui, tous sont morts. Avant de mourir, il tente en vain de rompre sa bonne épée.



A Pampelune, dans un grand verger. « Le roi Marsile promet de nous rejoindre à Aix-la-Chapelle. Il nous offre des otages, de l'or, des chameaux, des autours. Faut-il accepter ou se méfier ? Un messager doit partir pour Saragosse. » L'archevêque Turpin, puis le preux Roland se présentent. Charles refuse. Roland propose alors Ganelon, son beau-frère qui refuse. L'ordre est formel, il faudra donc qu'il parte.



A Saragosse, devant Marsile entouré de ses douze pairs, Ganelon a peur. Il en veut à Roland qui lui a valu cette dangereuse mission. Pour se venger, il trahit : « Pour n'avoir plus de guerre, tuez Roland. Charles aura perdu le bras droit de son corps. Ses merveilleuses armées seront amoindries ; jamais plus il n'assemblera de telles forces. » Cent mille Sarrasins se lancent alors à la poursuite de Roland...



Roland commande l'arrière-garde, avec Turpin, l'archevêque de Reims, et Olivier qui lui crie, voyant venir les Sarrasins : « Les païens sont en grand nombre ; de nos Français me semble avoir bien peu. Ami Roland, sonnez votre olifant. Charles l'entendra, l'armée reviendra. — Je ne cornerai point. Je frapperai assez de Durandal, ma bonne épée... » Et voilà Roland, aux défilés d'Espagne, courant sur son cheval.



Tous les Français s'écrient : « Montjoie ! » De Hauteclaire, sa bonne épée, Olivier fend jusqu'à terre un homme en armure et son cheval. Mais bientôt, les Français ne sont plus que soixante. Roland veut sonner du cor. Olivier le retient. Mais Turpin intervient : « Il est trop tard pour nous, dit-il. Mais Charles nous vengera ! » Et Roland sonne à s'en faire éclater les tempes. Tous les paladins meurent, sauf Roland...



Charles a entendu le cor : « N'est-ce pas Roland qui m'appelle ? — C'est qu'il court un lièvre, dit Ganelon. — Non, dit le dux Naimes. Il y a bataille. Roland ne sonnerait point s'il n'était trop tard. Retournons. » Suivant le son faiblissant de l'olifant, Charlemagne entre enfin dans Roncevaux et n'y trouve que la mort. Son neveu est couché sur Durandal qu'il n'a pu briser. Charlemagne enterre ses hommes.



Rentré en Espagne, il châtie les païens. Les barons ont obtenu la grâce de Ganelon, mais l'écuyer de Roland réclame le Jugement de Dieu : il est vainqueur et le traître expie son crime. Aude, sœur d'Olivier, fiancée de Roland, vient réclamer celui-ci : « Hélas ! tu me demandes un homme mort. — Ne plaise à Dieu, à ses saints, à ses anges, qu'après Roland je demeure vivante ! » Et elle tombe, morte !

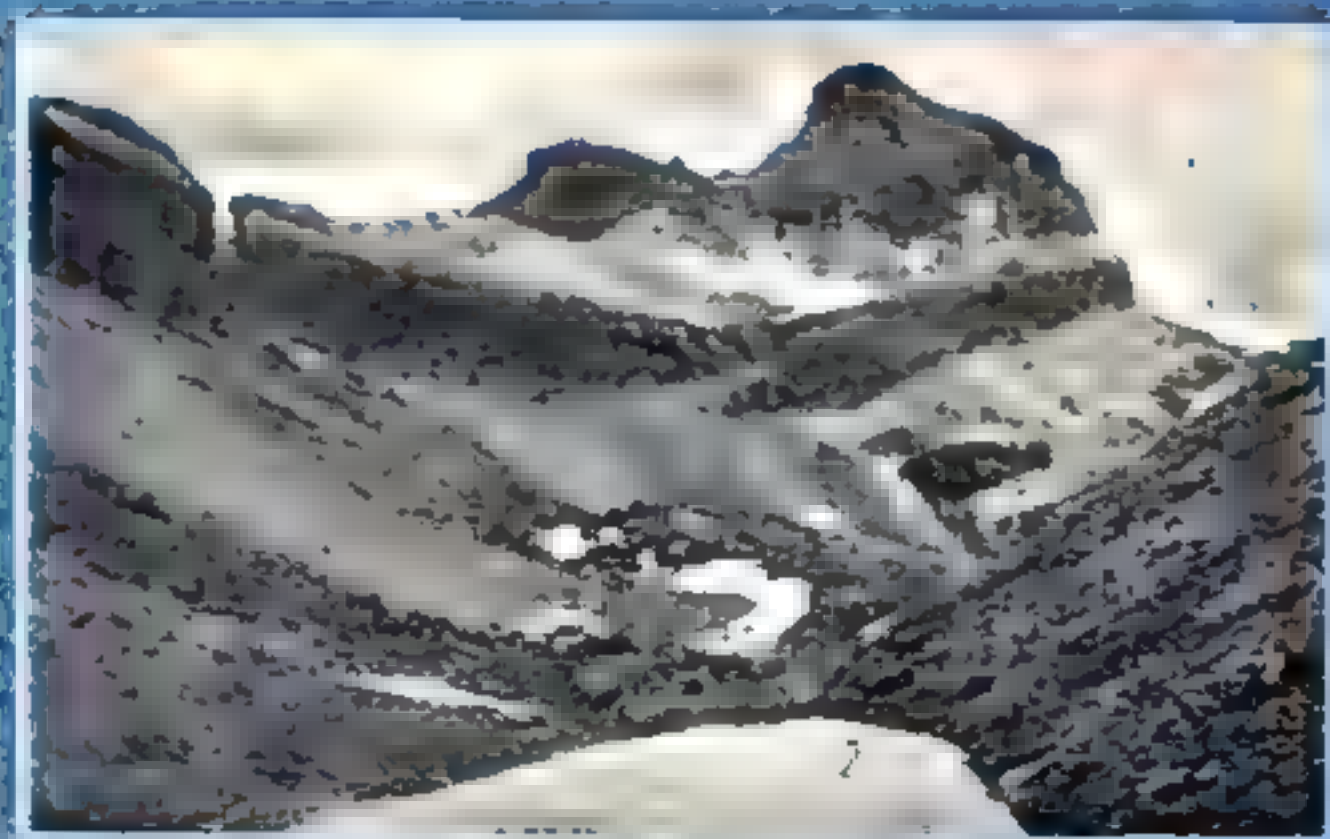


EVAUX

L'HISTOIRE

Ainsi apparaît, du côté français, la brèche de Roland que, du la légende, ouvrit Durandal lorsque Roland voulut la rompre. Le site est d'une grandiose et tragique sauvagerie.

Le sceau (ou bulle) en plomb, de Charlemagne porte d'un côté son effigie, de l'autre son monogramme (Karolus Charles.)



Il semble que cette statuette en bronze, du XII^e siècle, qui représente Charlemagne, soit assez conforme à la vérité.

Le récit d'Eginhard, secrétaire de Charles, est le seul qui soit contemporain des faits et qui nous soit parvenu. C'est là seulement qu'on trouve le nom de Roland, commandant les marches de Bretagne. Là, et sous forme de signature, au bas d'une charte datant de 777, Roland a donc existé, il est bien mort à Roncevaux. C'est tout ce que l'on sait de lui.

En 778, Charlemagne n'est encore que Charles, roi des Francs. Il ne porte pas la barbe, mais sans doute la moustache ; il n'a d'ailleurs que trente-six ans. On doit reconnaître qu'il semble tenir davantage à étendre sa domination qu'à évangéliser les populations étrangères.

Quant au site, il paraît certain qu'entre Roncevaux, ou Roncevalles, et Ibañeta, c'est-à-dire au plus haut point de la route de Bayonne à Pampelune, l'armée de Charlemagne soit passée plusieurs fois. C'est, d'ailleurs, depuis toujours, le lieu de transit par excellence dans les Pyrénées occidentales. Par la suite, un monastère fut établi en cet endroit qui constituait l'une des étapes les plus utiles du pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle.

En 810, Louis le Débonnaire, alors roi des Aquitains, dut, lui aussi, passer par Roncevaux. Mais, fort de l'expérience de Charlemagne, il prit soin d'enlever comme otages les femmes et les enfants des Vascons, ce qui lui permit de traverser les Pyrénées sans dommage.



En mai 777, à Paderborn, en Saxe Westphalienne, Charlemagne avait convoqué une grande assemblée pour recevoir la soumission des chefs Saxons. Deux émirs musulmans vinrent lui demander son aide contre le calife de Cordoue. Au printemps suivant un corps d'armée se mit en marche vers les Pyrénées le long de la Méditerranée ; l'autre, commandé par Charles lui-même, se dirigea vers l'Aquitaine.



Au confluent du Lot et de la Garonne, Charlemagne célébra Pâques dans la forteresse de Casseneuil. Puis, il traversa le pays des Vascons, ou Basques. Le duc, Lupus II, était le fils de Waifer, duc d'Aquitaine, mort assassiné, dont le duché revint à Pépin le Bref en 768. En 769, Lupus II avait enlevé la Vasconie à son cousin, Lupus I^{er}. Il n'aimait guère les Francs, mais il plia devant Charlemagne...



Charlemagne franchit les Pyrénées par le port et la vallée de Roncevaux, mais il vit les Sarrasins se rallier contre lui et Pampelune assiégée ne se rendit qu'après une sanglante bataille. Saragosse dut être prise d'assaut. Charles conquiert la Catalogne et l'Aragon. Les gouverneurs de Barcelone, de Gérone et de Huesca reconnurent son autorité mais refusèrent les garnisons franques. Charlemagne regagna ses Etats.



A gauche, l'épée dite « de Roland » : la poignée et le fourreau sont finement travaillés et enrichis de pierres précieuses. A droite, poignée de l'épée de Charlemagne, bel exemple d'un travail d'orfèvre oriental.



Il ramenait ses troupes saines et sauvées mais, dans les Pyrénées, comme le terrain obligeait l'armée à défilier en ligne étroite et longue, les Vascons s'embusquèrent sur la crête de la montagne couverte d'épaisses forêts. De là, se précipitant sur la queue des bagages et sur l'arrière-garde, destinée à protéger ce qui la précédait, ils bousculèrent cette partie de l'armée et la rejetèrent, décimée, au fond de la vallée...



Ils massacrèrent tous les hommes, pillèrent les bagages et, protégés par la nuit, se dispersèrent avec célérité. La pesanteur de leurs armes et les difficultés du terrain avaient mis les Francs en état d'infériorité, tandis que tout favorisait les Vascons. Eginhard, maître d'hôtel du roi, Anselme, comte palatin, Roland, commandant des marches de Bretagne, et plusieurs autres notables périrent en cette triste affaire.



Impossible de tirer vengeance sur-le-champ : on ne savait où chercher les perfides, éparpillés de tous côtés. Le souvenir de ce cruel échec obscurcit grandement, dans le cœur du roi, la joie de son expédition d'Espagne. Charlemagne découvrit que Lupus II était l'instigateur du massacre. Il le fit arrêter et pendre, sans autre forme de procès, pour partager, par la suite, la Vasconie entre les deux fils du traître.

La chasse de saint Maurice nous offre cette figuration d'un guerrier du IX^e siècle. On peut penser que les soldats de Charlemagne, au passage des Pyrénées, avaient un peu cet aspect et étaient ainsi armés.



CE MATIN D'AÔÛT, DANS UN COIN PERDU DES ALPES AUTRICHIENNES, DANS LA HAUTE VALLÉE DE LA TRAUN QUI SERPENTE ENTRE LES MASSIFS DU SALZKAMMERGUT.



QUEL PAYSAGE GRANDIOSE! JE VAIS PASSER DES VACANCES SENSATIONNELLES! AH! VOILA AUSSEE! C'EST ICI QUE JE DESCENDS! J'ESPÈRE QUE HERR SCHUMAKER M'ATTEND!

QUELQUES INSTANTS PLUS TARD.



JE PARIERAIS QUE VOILA HERR SCHUMAKER!

HERR SCHUMAKER! JE SUIS JACQUES LE GALL...

MEIN HERR LE GALL! JE SUIS DRÈS HEUREUX! YA! DRÈS DRÈS HEUREUX TE FOUS ACCUEILLIR A AUSSEE!



ON FOUS ATTEND A LA MAISON! IL EST TARD, TROP TARD POUR FOUS AFENTURER TANS LA MONDAGNE!



DOMMAGE!

J'ESPÈRAIS POUVOIR M'INSTALLER DES AUJOURD'HUI DANS VOTRE CHALET!



HA, HA, HA! C'EST IMPOSSIBLE! IL EST DRÈS HAUT, EN BLEINE MONDAGNE! ET C'EST GOMBLÈMENT ISOLÉ! ÇA FOUS BOUVEZ DIRE QUE FOUS AUREZ DES FACANCES DRANQUILLES! MON CHALET EST A SEPT OU HUIT HEURES D'ASCENSION D'AUSSEE! FOUS BARTIREZ TEMAIN MADIN; DRÈS TÔT!

MON CHALET N'A PLUS ÉTÉ HABITÉ DEPUIS TES ANNÉES... MOI-MÊME, CHE N'Y SUIS BLUS MONTE DEPUIS LE BRINTEMPS... IL MANQUE BEUT-ÊTRE UN PEU TE CONFORT!



BAH! JE NE SUIS GUÈRE EXIGEANT!

J'ADORE CAMPER! TOUT CE QUE JE DESIRE, C'EST UN ABRÏ SOLIDE CONTRE LE FROID ET LES INTÉMPÉRIES... J'AI L'INTENTION DE COURIR LA MONDAGNE!



HEU... SOYEZ DRÈS PRUDENT, HERR LEGALL... LA CHOSE PRÉSENTE CERTAINS TANGERS... NOUS ARRIFONS CHEZ MOI FOUS Y LOCHEREZ CHUSQU'A TEMAIN MADIN...

HERR LE GALL, FOILA MA BETITE FAMILLE! RIEN QUE TES PONNES FEMMES! HA, HA, HA! MUTTER! CHE TE BRÉSENTE HERR LE GALL, LE LOGADAIRE DE NOTRE CHALET!



FOUS ALLEZ FOUS ENNUYER LA-HAUT, TOUT SEUL, PÉNTANT UN MOIS!

PIENFENUE, MEIN HERR LE GALL!

ALORS, COMME ÇA, FOUS FENEZ TE PARISE?

FOUS PRENDREZ PIEN QUELQUE CHOSE, HERR LE GALL?

JE... HO!



M. TACQ

(A suivre.)

DANS NOTRE COURRIER

(Suite de la page 2.)

PILOTE AU MUSEE DE LA MER

De J.P. Dautremepuits, 3, rue St-Quentin à Soissons (Aisne).

« Dans votre numéro 63, vous nous annoncez l'ouverture du Musée de la Mer, très intéressant à visiter. Mais, sauf erreur de ma part, vous ne dites pas : 1° son adresse, 2° les heures et jours d'ouverture, 3° le prix de l'entrée ? Cela intéresserait certainement les jeunes lecteurs de « Pilote », et vous pourriez mettre les renseignements sur un prochain numéro. »

Nous sommes heureux de satisfaire votre juste curiosité : Le Musée de la Mer se trouve 9, rue du Faubourg-Montmartre, à Paris (9°). Vous pouvez visiter ce très bel aquarium tous les jours, de 10 à 19 heures. Enfin, le prix de l'entrée est de 1 NF pour les enfants de 7 à 15 ans et de 2 NF pour les adultes (un tarif spécial de 1 NF est consenti aux adultes, jusqu'à 14 heures).

PILOTE AU MUSEE DU CONSERVATOIRE NATIONAL DES ARTS ET METIERS

Nous signalons à nos lecteurs les visites-conférences qui ont lieu, de janvier à mars, dans les salles du Musée des Arts et Métiers, 292, rue Saint-Martin, Paris (3°), devant les maquettes et machines des collections, tous les dimanches à 10 h 30 :

- Le 22 janvier : la photographie de Daguerre au 24 X 36.
 - Le 29 janvier : l'histoire de l'automobile et de la bicyclette.
 - Le 5 février : machines-outils anciennes et modernes.
 - Le 12 février : la collection d'horlogerie.
 - Le 19 février : l'utilisation de la force motrice de l'air et de l'eau.
 - Le 26 février : les automates.
 - Le 5 mars : les techniques du cinéma et d'enregistrement des sons.
 - Le 12 mars : l'industrie du fer.
 - Le 19 mars : les chemins de fer.
- L'entrée est gratuite.

NOS LECTEURS N'OUBLIENT PAS

De Joël Boulay, 28, rue de la Grande-Falaise, à Dreux (E.-et-L.).

« Je voudrais savoir où est enterré Léon Biancotto ? »

Léon Biancotto repose au cimetière de Conflans-Sainte-Honorine, en Seine-et-Oise.

De Jean Heimermann, « Les Pasles », à Delle (Terr. de Belfort).

« Mon parrain Léon Biancotto que j'ai bien regretté est mort, pourrais-je le garder à titre posthume ? »

Mais bien sûr ! Tous nos amis lecteurs qui l'avaient choisi pour parrain sont fiers de posséder sa signature sur leur Carnet de Bord !

LE 3^e FESTIVAL MONDIAL DES OISEAUX

Jusqu'au 26 janvier, vous pourrez admirer à l'Hôtel de Ville de Boulogne-Billancourt, avenue André-Morizot, une collection exceptionnelle d'oiseaux rares et spectaculaires provenant de volières d'amateurs et de parcs zoologiques français et étrangers.

A tous nos amateurs d'« Ornithologie », nous conseillons vivement ce Troisième Festival mondial des Oiseaux, où ils pourront admirer, en particulier, un troupeau de flamants roses et roses, les grands calaos au bec buscornu, les grues couronnées d'Afrique Australe, les lophophores resplendissants, les tragopans satyres, les gouras à la huppe de dentelle, les pintades vulturines, les cacatoès des Moluques, les grands aras, etc.

LES CLUBS PILOTE

De Patrick Deplanque, président du Club « Les Chevaliers », Hôtel du Lion d'Or, 7, place Foch à Guines (Pas-de-Calais) : « Je voudrais voir paraître le nom de mon Club dans votre journal « Pilote », pour que d'autres Clubs puissent correspondre avec nous.

Voilà qui est fait ! Votre appel, lancé dans nos colonnes... L'échange de correspondance entre clubs nous semble une excellente initiative et dans notre prochain numéro, une place sera réservée, à cet effet, à tous les Clubs « Pilote » !

A la manière de...

NOS DESSINATEURS FONT ÉCOLE !

RENDONS à César ce qui est à César !... Soyons francs, avouons que cette idée n'est point tout à fait nôtre. Car c'est vous, oui vous, amis lecteurs, qui nous l'avez soufflée.

Depuis la parution de « Pilote », vous avez fait vôtres les héros de nos bandes dessinées. Certains d'entre vous se sont plu à en retracer les visages, les mimiques, les attitudes avec plus ou moins d'exactitude, avec plus ou moins de talent... et nous avons déjà dans nos archives un fort bel échantillonnage de nos amis Astérix et Obélix !

Aussi, nous vous lançons un défi, lecteurs dessinateurs ! Tous les quinze jours, nous vous proposerons un des héros de nos bandes dessinées. Tour

à tour, nous vous demanderons vos « essais » sur Michel Tanguy, Laverdure, Nicolas, Barbe-Rouge, Eric, Robillard, etc. Vous laisserez courir plume, pinceau ou crayon et... imagination ! La plus belle de vos « interprétations » sera récompensée par un abonnement de 6 mois à « Pilote ».

Notre premier sujet imposé, vous le devinez, ne peut être que le célèbre Gaulois : ASTÉRIX !

Pour vous donner toutes vos chances, pour vous permettre de soigner, de « lécher » votre œuvre, nous maintiendrons notre premier sujet durant nos numéros 66, 67 et 68.

ATTENTION ! pas de format plus petit qu'une carte postale !

Nous soumettons à votre appréciation : cette excellente réalisation de Jehan Sopolet et Robillard, de notre lecteur, Jean Solé, 14, rue de la Convention, à Maisons-Alfort (Seine), la charmante interprétation de « Geoffroy » et d'« Astérix », vus par Olivier Raynaud, 20, rue des Epinettes, à Saint-Maurice (Seine), et, enfin, une œuvre de « poids » : Obélix, en plein travail, par Jean-Claude Vignaud, 12, rue Graffau, à Thuir (Pyrénées-Orientales).



NOS PETITES ANNONCES LES MOINS CHÈRES DE FRANCE

NOS PETITES ANNONCES SONT LES MOINS CHÈRES DE FRANCE ! Elles ne coûtent, en effet, que 1 NF la ligne de 40 lettres ou espaces. Réduction de 50 % pour les détenteurs du Carnet de Bord.

ATTENTION ! En aucun cas, notre journal ne transmettra les réponses ; il convient donc d'indiquer clairement dans chaque annonce l'adresse où l'on désire les recevoir. Ne perdez pas patience, toutes vos annonces passeront intégralement ; nous vous demandons seulement de tenir compte d'un indispensable délai d'impression d'une quinzaine de jours.

NOUS AVONS PREVU, POUR VOUS, QUATRE RUBRIQUES : échanges, achats et ventes, demandes de correspondants, le coin des parents. Toute correspondance relative à cette rubrique doit être adressée à « Petites annonces, Journal Pilote », 30, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris (2°).

VENTE

V. chiots boxers. Prix raisonnable. VOILMES, au Mas, par GIRONX (Puy-de-Dôme).

V. tourne-disques Guildo Internet. Disque 110/220 V. 3 vit. Px : 45 NF. BEAUSSART, 35, r. du Pont-Neuf, PARIS-1^{er}. CEN. 18-65.

Vr timbres neufs et oblitérés tous pays. F. DELSERIES, 13, rue Clausel, ALGER.

Vends PILOTE de 1959-60, à 0,40 NF la n° et quelques autres journaux. BAGUENEAU, 14, avenue Laferrère, Créteil (Seine).

Vends accordéon 80 basses, excellent état. Guy ALLARD, Moulins-la-Marche (Orne).

CORRESPONDANTS

Cherche correspondant-timbres Belge. S'adr. J.-P. LEGENDRE, 45, ch. d'Harrouard, Evreux.

ÉCHANGES

Ctre livres ts pays et France, l'env. livres (col. Rouge et Or, Verte, Masque, Pêche, etc.). Dem. liste c. timbre ROCHETTE, 34, rue J.-J.-Rousseau, FONTENAY-S.-BOIS (Seine).

SOLUTION DES JEUX DES PAGES 26-27

LE JEU DES ETAPES

Rouen - Orléans - Namur - Chartres - Evreux - Vézelay - Avignon - Ussel - Xaint-ray ; ce qui donne le mot Rancevaux.

LE MOT DE PASSE PHOTOGRAPHIE

Solution de la semaine dernière : le Ciel.

LA PHOTO-PUZZLE

Il s'agit de la gigantesque tête de Sa Majesté Carnaval, qui fera son entrée à Nice dans les premiers jours du mois de février.

LES MOTS ASSOCIES

Vente - débit - boisson - bière - brune - blonde - mordique - suédoise - allumette - feu - artifice - bouquet - Hous - vase - Serviet - Babylone.

LA PHOTO TRUQUEE

En haut, à gauche, une branche a été ajoutée ; sur le toit de la voiture, le phare a été enlevé ; la tête d'un spectateur a disparu du groupe, à droite ; le déflecteur a disparu du capot de la voiture ; l'axe arrière de la voiture (à l'extrême-droite) a été escamotée ; sur la roue avant droite, les antidérapants ont été retouchés ; le chiffre de la voiture a été modifié ; une poignée a été supprimée sur la portière de la voiture ; une outre a été ajoutée, au-dessus ; une feuille de platane a été déposée par notre dessinatrice.

LES MOTS CROISES DE « PILOTE »

Horizontalement. — I. Portillon. — II. Ou - Aie. — III. Eau - Pneu. — IV. Motrice. — V. Irisee - EV. — VI. Moto. — VII. Rorété - Eu. — VIII. Eve - Out. — IX. Ses - Tube.

Verticalement. — 1. Premières. — 2. Cor - Ave. — 3. Routières. — 4. Tu - RS. — 5. Pie - TO. — 6. Lancement. — 7. Lee - Tu. — 8. OLU - Ere. — 9. Nos - Voûte.

pour demander votre "CARNET DE BORD"

Envoyez dix bons semblables à celui qui figure dans l'angle de cette page, et dont les numéros se suivent (on y joignant une enveloppe timbrée portant votre adresse). Adressez, enfin, le tout à « Carnet de bord » de « Pilote », 30, rue N.-D.-des-Victoires, Paris (2°).

Pilote

Éditeur : DARGAUD S.A.
31, rue du Louvre
PARIS-2°

Tél. : CENTRAL 67-60 - CENTRAL 70-62

Directeur : Jean HERRARD
Rédacteur en chef : Denis LEFÈVRE-TOUSSAINT
Comité de rédaction :
R. JOLY, R. GOSCHNY, J.-M. CHARLIER

ABONNEMENTS

France et Communauté française	Étranger (sauf : Benelux et Suisse)
12 mois 37 NF	45 NF
6 mois 19 NF	23 NF
3 mois 10 NF	12 NF

C.C.P. Paris 2175-25

BENELUX : Éditions du Lombard
1 & 7, Avenue P.H. Spaak, Bruxelles

ABONNEMENTS

1 an 416 FB.
6 mois 216 FB.
C.C.P. 1.985-16

SUISSE : Interpress S.A. 1, Baséljourn, Lausanne

ABONNEMENTS

1 an 45 FS.
6 mois 23 FS.

Compte chèque postal : 11.133-51

ABONNES

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande d'abonnement, accompagnée d'un timbre à 0,50 NF.

La reproduction des textes et des photographies est interdite. PILOTE décline toute responsabilité pour les documents envoyés. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Publicité : ÉDIFRANCE,
38, rue Notre-Dame-des-Victoires,
Paris (2°).
CENTRAL 12-75,
13-30, 16-99.



gratuit!

la dernière locomotive Frigidaire est sortie.

Venez vite dans votre magasin Frigidaire demander la "Rocket Stephenson 1829" 4^{ème} planche de la série "Locomotives d'hier et d'aujourd'hui", elle complète votre passionnante collection de modèles réduits.

Et vous aurez ainsi tous les éléments nécessaires pour participer au grand concours Frigidaire "Les locomotives et la décoration". N'attendez pas pour venir chercher cette planche et commencer à réaliser votre montage.

Pensez à tous les magnifiques lots que vous offre Frigidaire : scooter, bicyclettes, tentes, postes à transistors, et de nombreux autres prix de valeur.

FRIGIDAIRE

la vrai

MARQUE DÉPOSÉE - GENERAL MOTORS (FRANCE)

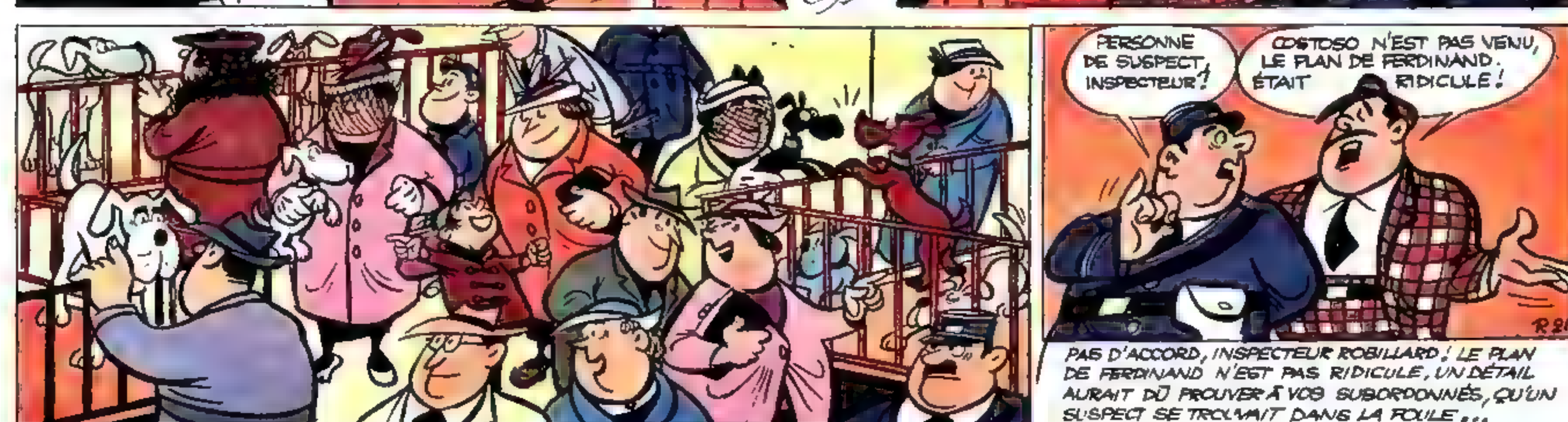
BREVET DE "PILOTE" 65



L'INSPECTEUR ROBILLARD

★ PAR PIERRE BELLEMARE ET MOALLIC ★

RÉSUMÉ. — La maison de Costoso était habitée. La casserole où gouttait l'eau était à moitié vide à l'arrivée de la police. Si cette casserole s'était trouvée là depuis longtemps, elle aurait dû être pleine à déborder. Joe Costoso n'est pas loin !



LA SEMAINE PROCHAINE VOUS POURREZ VÉRIFIER SI VOUS AVEZ EU DU FLAÏR, EN DÉCOUVRANT LES INDICES QUI ONT ÉCHAPPE À NOS HÉROS.

(A suivre.)

Directeur de Publication : G. DARGAUD - Comité de Direction : G. DARGAUD, M. VENET, N. GOUJON, P. MEIGNÉ, Administrateurs. - Loi N° 49-956 du 16-7-1949 sur les publications destinées à la jeunesse. Dépôt légal 1^{er} trim. 1961. - Éditeur N° 26 - Imprimeur N° C 219 - Imprimerie GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris-19^e - JANVIER 1961.

Et chaque Semaine lisez **Pilote**

LE GRAND MAGAZINE DES JEUNES

32 grandes pages, des histoires dessinées passionnantes, des grands reportages exclusifs, des pilotoramas, tous les événements sportifs et d'actualité.

EN VENTE, LE JEUDI...

